

La Saga du roi Arthur Tome 1 : Le Roi de l'hiver

Bernard Cornwell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA SAGA DU ROI ARTHUR



BERNARD
CORNWELL
Le Roi de l'hiver



Bernard CORNWELL

La SaGa DU ROI aRTHUR

PREMIER LIVRE = :

LE ROI DE L'HIVER

vers 480 ap JC

PREMIERE PaRTIE

UN ENFaNT EN HIVER

PREMIERE PaRTIE

UN ENFaNT EN HIVER

Il était une fois un pays qu'on appelait la Bretagne. Mgr Sansum, que Dieu doit bénir plus que tous les saints vivants et morts, dit que ces souvenirs doivent être jetés dans la fosse sans fond avec tous les autres immondices de l'humanité déchue, car ce sont contes des derniers jours avant que la grande ténèbre ne descendat sur la lumière de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ce sont les histoires du pays que nous appelons Lloegyr, ce qui veut dire Terres Perdues, un pays qui fut jadis nôtre, mais que nos ennemis appellent désormais l'Angleterre. Ce sont les contes d'Arthur, le Seigneur de la guerre, le Roi qui n'a jamais été, l'Ennemi de Dieu, que le Christ vivant et Mgr Sansum me pardonnent, le meilleur homme que j'aie jamais connu. que de larmes ai-je versées sur Arthur !

Il fait froid aujourd'hui. Les collines sont d'une pluie mortelle et les nuages sombres. Nous aurons de la neige avant la tombée de la nuit, mais Sansum nous refusera certainement la bénédiction d'un feu. Il est bon, dit le saint, de mortifier la chair. Je suis vieux, maintenant, mais Sansum, que Dieu lui accorde encore de longues années, est plus vieux encore, si bien que je ne puis arguer de mon âge pour faire ouvrir la réserve de bois.

Sansum dira simplement que nos souffrances sont une offrande à Dieu, qui a souffert plus que nous tous ; nous, les six frères, nous allons donc tous frissonner dans un demi-sommeil et, demain, le puits sera gelé et Frère Maelgwyn devra se laisser glisser le long de la chaîne pour marteler la glace à coups de pierre avant que nous puissions boire.

Le froid n'est pourtant pas la pire affliction de notre hiver : ce sont les chemins verglacés qui empacheront Igraine de visiter le monastère. Igraine est notre reine, l'épouse du roi Brochvaël. Elle est brune et gracile, fort jeune, et sa vivacité est pareille à la chaleur du soleil un jour d'hiver. Elle vient ici prier le ciel de lui accorder un fils, et cependant elle passe plus de temps à s'entretenir avec moi qu'à prier Notre-Dame ou son fils bienheureux. Elle s'adresse à moi parce qu'il lui plaît d'entendre les histoires d'Arthur, et cet été je lui ai raconté

tout ce dont je pouvais me souvenir et, quand je fus à court de souvenirs, elle m'apporta un monceau de parchemins, une corne à encre et tout un baluchon de plumes d'oie. Arthur en portait sur son casque. Celles-ci ne sont pas si grandes, ni si blanches, mais hier j'ai levé vers le ciel hivernal cette gerbe de plumes et j'ai cru voir son visage sous ce panache.

L'espace d'un instant, le dragon et l'ours ont écume la Bretagne en grondant pour terrifier à nouveau les païens, mais ensuite j'ai éternué et je n'ai plus vu dans mes mains qu'une poignée de plumes maculées de fientes et se pratant mal à l'écriture. L'encre laisse tout autant à désirer : du noir de fumée malé à de la gomme d'écorce de pommier. Mais les parchemins sont de meilleure qualité : de la peau d'agneau qui remonte au temps des Romains et qui fut jadis recouverte d'une écriture qu'aucun d'entre nous ne saurait lire, mais les servantes d'Igraine ont gratté ces peaux jusqu'à les rendre blanches. Sansum prétend que mieux vaudrait en faire des souliers, mais les peaux grattées sont trop fines pour qu'on les puisse carreler et, qui plus est, Sansum n'ose point indisposer Igraine et perdre ainsi l'amitié de Brochvaël. Ce monastère est à une demi-journée à peine des lanciers ennemis, et, si modeste soit notre entrepôt, ceux-ci pourraient atre tentés de franchir le Fleuve noir, d'arpenter les collines et de s'enfoncer dans la vallée de Dinnewrac si les guerriers du roi n'avaient reçu l'ordre de nous protéger. Mais, à mon sens, même l'amitié du roi ne saurait le gagner à l'idée que Frère Derfel écrive l'histoire du roi Arthur, l'Ennemi de Dieu ; aussi Igraine et moi avons-nous menti au bienheureux saint en lui faisant croire que je couchais par écrit une traduction de l'...vangile de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la langue des Saxons. Le saint homme ne parle ni ne lit la langue ennemie, et nous devrions pouvoir le duper le temps d'écrire ce récit.

Et il faudra bien lui donner le change car, peu de temps après que j'eus entrepris d'écrire sur cette peau, le saint homme est entré dans le ch

,teau. Posté à la fenêtre, il a scruté le ciel blafard et s'est frotté les mains.

" J'aime le froid, dit-il, sachant bien que ce n'était pas mon cas.

- C'est ma main manquante qui me fait le plus mal ", répondis-je d'une voix douce.

J'ai perdu la main gauche et je me sers de mon moignon bosselé pour tenir le parchemin tandis que j'écris.

" Toute souffrance est un bienfait qui nous rappelle la Passion de notre cher Seigneur ", observa l'évêque, ainsi que je m'y attendais, puis il se pencha sur la table pour voir ce que j'avais écrit. " Derfel, dis-moi ce que signifient ces mots.

- J'écris l'histoire de la naissance de l'enfant-Jésus ", répondis-je en mentant.

Il fixa le parchemin, puis pointa un doigt crasseux en direction de son nom. Il parvint à déchiffrer quelques lettres et son nom a dû se détacher du parchemin, aussi noir qu'un corbeau dans la neige. Puis il a ricané

comme un sale gosse et a entortillé une mèche de mes cheveux blancs autour de ses doigts.

" Je n'étais pas présent à la naissance de Notre Seigneur, Derfel, et pourtant ceci est mon nom. ...crairais-tu une hérésie, crapaud de l'enfer ?

- Seigneur, répondis-je humblement, tandis qu'il m'obligeait, par son étreinte, à garder le nez collé sur mon travail, j'ai commencé l'... vangile en rapportant que c'est seulement par la gr,ce de Notre Seigneur Jésus-Christ et avec la permission de son très saint Sansum - sur ce, je pointai le doigt vers son nom - que je puis coucher par écrit la bonne nouvelle. "

Il me tira les cheveux. quelques-uns restèrent dans ses mains, et il recula.

" Tu es le rejeton d'une putain saxonne, me lança-t-il. Et on ne saurait se fier à un Saxon. Prends garde de ne point m'offenser.

- Mon bon Seigneur ! " fis-je, mais déjà il ne pouvait plus m'entendre.

Il fut un temps où il ployait le genou devant moi et baisait mon épée, mais maintenant que le voilà saint, je ne suis que le plus misérable des

pêcheurs. Et un pêcheur gelé, car la lumière, par-delà les murs, est blafarde, grise et lourde de menaces. La première neige tombera bientôt.

Et il neigeait lorsque commencèrent les aventures d'Arthur. C'était il y a bien longtemps de cela, dans la dernière année de règne du Grand Roi Uther.

Cette année-là, suivant le comput des Romains, on était en l'an 1233 après la fondation de leur cité, même si nous, en Bretagne, nous avons coutume de compter les

19

années depuis l'année Noire qui vit les Romains massacrer les druides d'Ynys Mon. Suivant ce comput, l'histoire d'Arthur commence en l'an 420, bien que Sansum, que Dieu le bénisse, compte les ans à partir de la naissance de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, à ce qu'il croit, aurait eu lieu 480 hivers avant le commencement de ces aventures. Mais comptez comme vous voulez : c'était il y a bien longtemps, au temps jadis, dans un pays appelé la Bretagne, et j'étais là. Voici comment les choses se sont passées.

Tout a commencé par une naissance.

Par une nuit glaciale, alors que le royaume était encore paisible et blanc sous la lune à son déclin.

Et, dans le château, Norwenna hurla.

Elle hurla.

Il était minuit. Le ciel était clair, sec et parsemé d'étoiles. La terre était gelée, dure comme fer, et les cours d'eau saisis par la glace. La lune à son déclin était de mauvais augure et, sous sa triste lumière, les terres de l'ouest semblaient rayonner d'une pâle et froide lueur. Il n'avait pas neigé depuis trois jours, et il n'y avait pas eu non plus le moindre dégel, si bien que tout était blanc, sauf les arbres que le vent avait débarrassés de leur neige et dont la silhouette noire et noueuse se détachait maintenant sur un paysage figé par l'hiver. La buée qui sortait de nos bouches demeurait comme suspendue dans cette clarté nocturne. La terre paraissait morte et immobile, comme abandonnée par Bélénos, le dieu du Soleil, à la dérive dans le vide froid et sans fin qui sépare les mondes. Et Dieu sait qu'il faisait froid ; un froid mordant, mortel. Des chandelles de glace pendaient aux égouts du château de Caer Cadarn et à la porte voûtée, dans la journée,

l'escorte du Grand Roi avait eu le plus grand mal a chasser la neige pour conduire notre princesse dans ce haut lieu de la royauté. Caer Cadarn était l'endroit oa l'on conservait la Pierre royale ; c'était le lieu des acclamations et donc le seul endroit, insistait le Grand Roi, oa p't naatre son héritier.

Norwenna poussa un nouveau hurlement.

Je n'ai jamais assisté a la naissance d'un enfant et, s'il plaat a Dieu, jamais je n'y assisterai. J'ai vu une jument mettre bas et j'ai observé des veaux venir au monde ; j'ai entendu le discret geigne-

ment d'une chienne en gésine et j'ai senti les contorsions d'une chatte qui mettait bas sa portée, mais jamais je n'ai vu le sang ni la glaire qui accompagnent les cris d'une femme. Et bon sang que Norwenna hurlait, alors mame qu'elle essayait de se retenir ! Du moins est-ce ce que les femmes racontèrent par la suite. Parfois, le cri perçant s'arratait subitement et laissait le silence planer dans le ch,teau fort : le Grand Roi sortait alors sa grosse tate des fourrures, l'oreille aux aguets, comme s'il était dans un bosquet et que les Saxons rôdaient dans les parages, si ce n'est qu'il écoutait maintenant dans l'espoir que le silence soudain marquerait l'instant de la délivrance, l'heure oa son royaume aurait de nouveau un héritier. Il tendait l'oreille, et dans le calme de l'enceinte gelée, nous entendions le souffle rauque et terrible de sa bru entrecoupé, de loin en loin, d'un geignement pathétique, et le Grand Roi se tournait a demi comme pour murmurer quelque chose, puis les cris reprenaient de plus belle ; il plongeait la tate dans l'épaisseur de ses peaux et l'on ne voyait plus que ses yeux luisants dans la grotte ombragée que formaient son chaperon et son col.

" Sire, intervint Mgr Bedwin, vous ne devriez pas rester sur les remparts.

"

Uther lui répondit d'un geste de sa main gantée : que Bedwin rentre donc se réfugier auprès de l'tre si le cour lui en dit, mais le Grand Roi Uther, le Pendragon de Bretagne, ne bougerait pas. Il voulait atre sur les remparts de Caer Cadarn pour promener son regard sur la terre gelée et dans les airs, oa étaient tapis les démons. Mais Bedwin avait raison : le roi n'aurait pas d° monter la garde contre les démons par cette nuit rigoureuse. Uther était vieux et malade, et pourtant la sécurité du royaume reposait sur son corps boursoufflé et son esprit lent et triste. Six mois plus tôt, il était encore vigoureux, mais c'est

alors qu'il avait appris la mort de son héritier. Mordred, le plus cher de ses fils, le seul rejeton que lui avait donné son épouse qui fût encore vivant, était tombé sous la doloire d'un Saxon puis avait été saigné à blanc sous la colline du Cheval Blanc. Cette mort avait laissé le royaume sans héritier, et un royaume sans héritier est un royaume maudit, mais cette nuit-la, si les Dieux le voulaient, la femme de Mordred lui donnerait un héritier. ȝ moins que ce ne fût une fille, bien entendu : en ce cas, la souffrance aura été en pure perte et le royaume sera condamné.

La grosse tate d'Uther émergea des fourrures oa son souffle avait déposé

une croôte de glace.

" Bedwin, fait-on bien tout le nécessaire ? demanda Uther.

- Tout, Sire, tout ", répondit Mgr Bedwin. Il était le conseiller le plus écouté du roi et, comme la princesse Norwenna, il était chrétien.

Protestant de se voir arrachée a la chaleur de sa villa romaine des environs de Lindinis, Norwenna avait hurlé a son beau-père qu'elle ne consentirait a venir a Caer Cadarn que s'il promettait d'en tenir a l'écart les sorciers des anciens Dieux. Elle avait réclamé une naissance chrétienne et, Uther, qui désespérait d'avoir un héritier, avait accédé a ses exigences. Les prêtres de Bedwin chantaient maintenant leurs prières dans une chambre a côté de la salle aspergée d'eau bénite ; un crucifix trônait au-dessus du lit de la parturiente, un autre avait été placé sous le corps de Norwenna.

" Nous prions la bienheureuse Vierge Marie, expliqua Bedwin, qui sans souiller son corps sacré de quelque connaissance charnelle est devenue la sainte mère du Christ, et...

- Suffit ", grogna Uther.

Le Grand Roi n'était pas chrétien et supportait mal qu'on voulût le convertir, bien qu'il admat que le Dieu des chrétiens avait probablement autant de pouvoir que la plupart des autres Dieux. Les événements de cette nuit-la mettaient sa tolérance a rude épreuve.

Voila pourquoi j'étais la. Enfant au seuil de l'ge d'homme, page imberbe, transi et blotti près du siège du roi sur les remparts de Caer Cadarn.

J'étais venu d'Ynys Wydryn, le repaire de Merlin, que l'on apercevait à l'horizon, au nord. Ma tâche, si j'en recevais l'ordre, était d'aller chercher Morgane et ses acolytes qui attendaient dans un bouge de porcher au pied de la pente ouest de Caer Cadarn. Peut-être la princesse Norwenna ne voulait-elle d'autre sage-femme que la mère du Christ, mais Uther était prêt à convoquer les anciens Dieux si ce petit dernier échouait.

Et le Dieu des chrétiens échoua. Les hurlements de Norwenna se faisaient plus espacés, et ses geignements plus désespérés quand, enfin, l'épouse de Mgr Bedwin quitta le château pour venir s'agenouiller, grelottante, près du siège royal. Le bébé, confia Ellin, ne voulait pas venir, et la mère, craignait-elle, se mourait. D'un geste de la main, Uther signifia son agacement : la mère n'était rien, seul importait l'enfant, et encore uniquement si c'était un garçon.

" Sire... ", commença Ellin d'une voix tremblante, mais Uther ne l'écoutait plus.

Il me tapota la tête. " Va, mon garçon ", dit-il, et, m'arrachant à son ombre, je bondis à l'intérieur du château et traversai la blancheur ombragée par la lune qui séparait les bâtiments. Les gardes de la porte ouest me regardèrent détalier, puis je glissais et tombais sur la chute de glace de la route ouest. Je dérapai à travers la neige, déchirai mon manteau sur un chicot et m'effondrai pesamment sur quelque massif de ronces recouvert de glace, mais je ne sentis rien, hormis le poids énorme du destin d'un royaume qui pesait sur mes jeunes épaules. " Dame Morgane !

criai-je en approchant de sa mesure. Dame Morgane ! "

Elle devait attendre, car la porte fut aussitôt grande ouverte et son visage au masque d'or brilla au clair de lune. " Va ! Va ! " me lança-t-elle d'une voix aiguë. Je fis demi-tour et me remis à gravir la colline entourée de la malée des orphelins de Merlin qui avançaient à croupetons dans la neige. Ils portaient des ustensiles de cuisine qui se heurtaient dans leur course ; mais, la pente se faisant trop escarpée et le péril devenant trop grand, il leur fallut les lancer devant eux puis jouer des pieds et des mains pour continuer leur escalade. Morgane suivait plus lentement, escortée par Sébile, son esclave, chargée des charmes et des herbes nécessaires.

" allume le feu, Derfel ! cria Morgane à mon intention.

- Le feu ! hurlai-je à bout de souffle en crapahutant à travers la porte.

Le feu ! Le feu sur les remparts ! "

Voyant Morgane arriver, Mgr Bedwin protesta, mais le Grand Roi s'emporta contre son conseiller et l'évêque s'inclina humblement devant la confession plus ancienne. Ses prêtres et ses moines reçurent l'ordre de sortir de leur chapelle de fortune pour porter les torches tout le long des remparts et d'alimenter leurs bûchers de bois et de claies arrachées aux cabanes adossées aux murs nord du château fort. Les feux crépitèrent puis s'embrasèrent dans la nuit, leur fumée restant suspendue dans les airs tel un immense dais destiné à dérouter les mauvais esprits et à les éloigner de l'endroit où se mouraient une princesse et son enfant. Quant à nous, les petits, nous faisions le tour des remparts au pas de course en martelant nos casseroles pour achever d'étourdir les esprits malins. " Criez ! "

ordonnai-je aux gamins d'Ynys Wydryn, et d'autres gosses sortirent des bouges de la forteresse pour grossir notre tintamarre. Les gardes frappaient de la hampe de leur lance contre leurs boucliers et les prêtres continuaient à alimenter une douzaine de bûchers tandis que notre vacarme s'élevait dans la nuit tel un défi aux spectres qui s'étaient faufilés pour maudire les couches de Norwenna.

Morgane, Sébile, Nimue et une fillette entrèrent dans le château. Norwenna hurla. Mais criait-elle pour protester contre l'arrivée des femmes de Merlin ou parce que l'enfant tâté déchirait son corps en deux, nous ne pouvions le dire. D'autres cris s'élevèrent lorsque Morgane chassa les servantes chrétiennes. Elle lança les deux crucifix dans la neige et jeta au feu une poignée d'armoise commune apportée par l'herbrière. Nimue me raconta par la suite qu'elles placèrent dans la couche humide des pépites de fer pour effaroucher les mauvais esprits qui s'y étaient déjà nichés et disposèrent sept crocs de faucon émerillon autour de la tête de la femme en contorsion pour faire venir des Dieux les esprits bienfaisants.

Sébile, l'esclave de Morgane, plaça une branche de bouleau au-dessus de la porte et en agita une autre au-dessus du corps souffrant de la princesse.

Nimue s'accroupit à la porte et pissa sur le seuil pour éloigner du château les méchantes fées puis, ayant recueilli un peu de son urine dans la paume de sa main, elle la porta jusqu'au lit de Norwenna pour en asperger la paille : la précaution n'était pas inutile pour éviter que l'âme de l'enfant ne soit subtilisée à l'heure de la naissance. Son masque d'or resplendissant à la lueur des flammes, Morgane obligea Norwenna à desserrer les mains afin de placer une amulette d'ambre

entre les seins de la princesse. Terrorisée, la fillette, qui était l'une des enfants trouvés de Merlin, attendait au pied du lit.

La fumée qui s'élevait des brasiers masquait les étoiles. Réveillées, les créatures des bois qui s'étendaient au pied de Caer Cadarn hurlaient, surprises par le vacarme qui s'était déchaîné au-dessus d'elles, tandis que le Grand Roi Uther levait les yeux vers la lune mourante et implorait le ciel qu'il n'eût point trop tardé à envoyer quérir Morgane. Morgane était la fille naturelle d'Uther, la première des quatre bâtards que le Grand Roi avait eus d'Igraine de Gwynedd. Uther eût sans doute préféré que Merlin fût la, mais Merlin avait disparu depuis des mois, il était parti pour nulle part, il avait à jamais disparu, nous semblait-il parfois, et Morgane, qui tenait de lui ses talents, devait officier à sa place en cette nuit glaciale tandis que nous martelions nos récipients et hurlions jusqu'à en être enroués pour chasser de Caer Cadarn les ennemis malveillants. Uther lui-même se joignit au concert bien que le bruit de son bâton frappant le bord du

rempart fût en vérité très discret. Mgr Bedwin était agenouillé, en prière, tandis que sa femme, chassée de la chambre de la parturiente, sanglotait et gémissait, implorant le Dieu des chrétiens de pardonner les sorcières.

Mais la sorcellerie opéra, car un enfant naquit, et il vivait.

Le hurlement que poussa Norwenna à cet instant était pire encore que tout ce qui l'avait précédé. C'était le cri perçant d'un animal aux abois, une lamentation à faire sangloter la nuit entière. Nimue me confia plus tard que Morgane avait provoqué cette douleur en plongeant sa main dans le vagin pour en extraire l'enfant de force. L'enfant sortit maculé de sang du ventre de sa mère au supplice, et Morgane cria à la fillette effarouchée de prendre l'enfant dans ses bras pendant que Nimue nouait et coupait le cordon ombilical. Il importait que le bébé fût d'abord dans les bras d'une vierge, et c'est pourquoi la fillette était demeurée au chevet, mais elle était effrayée et n'osait approcher de la paillasse ensanglantée sur laquelle Norwenna haletait et où gisait maintenant le nouveau-né, barbouillé de sang, comme mort-né. " Prends-le ! " hurla Morgane, mais la fillette fondit en larmes, et c'est Nimue qui arracha l'enfant à sa couche et lui dégagait la bouche pour libérer sa respiration encore hoquetante.

Tout s'annonçait si mal. Le halo de lune pâlissait et la vierge avait fui le bébé qui commençait maintenant à vagir. Uther l'entendit, et je le vis fermer les yeux en priant que les Dieux lui eussent donné un garçon.

" Dois-je ? demanda Mgr Bedwin d'une voix hésitante.

- Va ", aboya Uther, et l'évaque descendit l'échelle de bois, remonta sa robe et courut a travers la neige piétinée jusqu'a la porte du ch,teau. Il y resta quelques secondes puis revint en courant vers le rempart en agitant les mains.

" Bonne nouvelle, Sire, bonne nouvelle ! cria Bedwin en grimant maladroitement a l'échelle. Excellentes nouvelles !

- Un garçon, marmonna Uther sans lui laisser le temps de continuer.

- Un garçon ! confirma Bedwin, un beau garçon ! "

Blotti près du Grand Roi, je vis ses yeux s'embuer de larmes, le regard levé au ciel.

" Un héritier ! l,cha-t-il, avec le ton émerveillé de qui n'avait osé vraiment espérer que les Dieux lui fissent cette faveur. Le royaume est sauvé, Bedwin, dit-il en essuyant ses larmes de sa main gantée.

'ŒS

- que Dieu soit loué. Sire, il est sauvé, reconnut Bedwin.

- Un garçon, répéta Uther, puis sa grande carcasse fut secouée soudain d'une terrible quinte de toux qui le laissa haletant. Un garçon ! " reprit-il quand il eut retrouvé son souffle.

au bout de quelques instants parut Morgane. Elle grimpa l'échelle et allongea son corps trapu au pied du Grand Roi. Son masque d'or resplendissait, dissimulant l'horreur de son visage aux regards. Uther lui toucha l'épaule avec son b,ton.

" Lève-toi, Morgane ! " ordonna-t-il tout en farfouillant sous sa robe pour retrouver la broche d'or dont il voulait la récompenser.

Mais Morgane n'en voulait pas.

" Le garçon, fit-elle d'une voix lugubre, est estropié. Il est pied bot. "

Je vis Bedwin se signer, car il n'était de pire augure, en cette nuit glaciale, qu'un prince estropié.

Uther voulut en savoir plus.

" Rien que le pied, reprit Morgane de sa voix rauque. La jambe est bien formée, Sire, mais le prince ne courra jamais. "

Profondément emmitouflé dans son manteau de fourrure, Uther gloussa.

" Les rois ne courent pas, Morgane, ils marchent, ils régneront, ils chevauchent et récompensent leurs bons et loyaux serviteurs. Prends cet or

", ordonna-t-il en lui tendant à nouveau la broche : une pièce d'or massif, magnifiquement ouvragée en forme de dragon, le talisman d'Uther.

Mais Morgane n'en voulait toujours pas.

"Et le garçon est le dernier enfant que Norwenna portera jamais, Sire, prévint-elle. Nous avons br°lé la délivre, et elle s'est consumée sans bruit. "

On jetait toujours la délivre au feu et, au crépitemment, on savait combien d'enfants la mère mettrait encore au monde.

"J'ai tendu l'oreille, précisa Morgane, mais elle a gardé le silence.

- Les Dieux l'ont voulu ainsi, trancha Uther d'une voix courroucée. Mon fils est mort, poursuivit-il d'un air morne. Qui d'autre pourrait donner à Norwenna un garçon digne de faire un roi ? "

Morgane marqua un temps de silence.

" Vous, Sire ? " dit-elle enfin.

À cette idée, Uther gloussa, puis le rire étouffé se transforma en éclat de rire, avant qu'une nouvelle quinte de toux ne le fît plier en deux sous l'effet de la douleur. Ayant retrouvé son souffle, il hocha la tête en frémissant.

" L'unique devoir de Norwenna était de mettre bas un garçon, ce qu'elle a fait. Le nôtre est de le protéger.

- Par toutes les forces de la Dumnonie, s'empressa d'ajouter Bedwin.

- Les nouveau-nés meurent facilement, susurra Morgane, histoire de mettre en garde les deux hommes.

- Pas celui-ci, trancha vivement Uther, pas celui-ci. Il ira à toi,

Morgane, aYnysWydryn, et tu useras de tes talents pour qu'il vive. Pour l'heure, prends cette broche. "

Morgane finit par accepter le dragon. Le bébé estropié continuait a vagir et sa mère a pleurnicher, mais autour des remparts de Caer Cadarn, les tambours et les serviteurs du feu clamaient la bonne nouvelle : notre royaume avait de nouveau un héritier. La Dumnonie avait un Edling, et la naissance d'un prince héritier annonçait un grand banquet et des cadeaux a profusion. La paillasse maculée de sang et de délivre fut jetée au feu, et les flammes crépitèrent, hautes et vives. Un enfant était né : tout ce qu'il lui fallait, c'était un nom. Et son nom ne faisait aucun doute.

aucun. Uther quitta son siège et, de son imposante carcasse, se dressa sur la muraille de Caer Cadarn pour prononcer le nom de son nouveau petit-fils, le nom de son héritier et le nom du prince héritier de son royaume. Ce fils de l'hiver recevrait le nom de son père.

Il s'appellerait Mordred.

Norwenna nous rejoignit avec le bébé aYnys Wydryn. C'est un char a boufs qui les conduisit jusqu'a nous en passant par le pont de terre qui, a l'est, mène au pied du Tor. J'observai la scène depuis le sommet venteux : la mère souffreteuse et l'enfant estropié que l'on retira de leur lit de fourrures et qu'on installa sur une litière de linges pour leur faire gravir le chemin jusqu'a la palanque. Il faisait froid, ce jour-la : un froid piquant, vif comme la neige, qui mangeait les bronches et gerçait la peau, et faisait geindre Norwenna tandis qu'on la portait avec son bébé

emmailloté

ainsi Mordred, Edling de Dumnonie, entra-t-il dans le royaume de Merlin.

Malgré son nom, qui veut dire " ale de Verre ", Ynys Wydryn n'était pas une ale, mais plutôt un promontoire qui surplombait une étendue désolée de marécages, de criques et de fondrières bordées de saules et envahies par les joncs et les roseaux. C'était un pays riche, qui devait sa prospérité a la sauvagine, au poisson, a l'argile et au calcaire, que l'on extrayait sans difficulté des carrières situées a la lisière des terres vaines que dessinaient les marées et que traversaient des pistes boisées sur lesquelles des visiteurs imprudents se laissaient parfois surprendre lorsque, poussée par un fort vent d'ouest, la marée engloutissait les marécages longs et verdoyants. ¿ l'ouest, oa la terre s'élevait,

s'étendaient des vergers de pommiers et des champs de blé, et au nord, oa de p,les collines bordaient les marais, paissaient du bétail et des moutons. La terre était partout généreuse, et en son cour se trouvait Ynys Wydryn.

C'était avalon, le pays du seigneur Merlin, qu'avaient dirigé son père, et le père de son père, et aussi loin que port,t le regard, du sommet du Tor, il n'était de serf ni d'esclave qui ne travaill,t pour Merlin. C'est cette terre avec ses produits pris au piège ou au filet dans les criques ou cultivés sur le sol fécond qui donnait a Merlin assez de richesse et de liberté pour atre druide. La Bretagne avait jadis été le pays des druides, mais les Romains avaient commencé par les massacrer, puis ils avaient apprivoisé la religion, si bien qu'aujourd'hui, après deux générations soustraites a la domination romaine, ne subsistaient plus qu'une poignée de vieux pratres. Les chrétiens avaient pris leur place et le christianisme encerclait maintenant l'ancienne religion telle une marée haute poussée par le vent et clapotant parmi les roseaux des étangs d'avalon hantés par le démon.

L'ale d'avalon, Ynys Wydryn, était un massif de collines herbeuses, toutes dénudées, excepté le Tor, qui était le mont le plus haut et le plus escarpé. ¿ son sommet, s'étendait une crate oa Merlin avait édifié son antre ; au-dessous, s'étaient des constructions plus modestes protégées par une palissade en équilibre précaire en haut des pentes raides et herbeuses du Tor organisées en terrasses depuis le bon vieux temps, avant la venue des Romains. Une sente suivait les anciennes terrasses, sinuant jusqu'au faate, et les visiteurs en quate de guérison ou de prophétie étaient obligés d'en suivre les méandres faits pour dérouter les esprits malins qui n'auraient point manqué, autrement, de venir enfieller le bastion de Merlin. Deux autres chemins descendaient en droite ligne les pentes du Tor : l'un, a l'est, oa le pont de terre menait a Ynys Wydryn, l'autre, vers l'ouest, depuis la porte de la mer, jusqu'au hameau, au pied du Tor, oa vivaient pacheurs, hutteurs, vanniers et bergers. Ces chemins étaient les voies d'accès quotidiennes au Tor et, par ses prières incessantes et ses sortilèges, Morgane veillait a en écarter les mauvais esprits.

Morgane praitait une attention particulière au deuxième chemin qui menait non seulement au hameau, mais aussi au sanctuaire chrétien d'Ynys Wydryn.

C'est l'arrière-grand-père de Merlin qui avait conduit les chrétiens dans cette ale au temps des Romains et rien, depuis, n'avait pu les en déloger.

Nous autres, enfants du Tor, on nous encourageait a jeter des cailloux sur les moines, a lancer bouses et crottins par-dessus leur palissade ou a houspiller les pèlerins qui se glissaient par le portillon pour s'en aller adorer le buisson ardent qui poussait a proximité de l'imposant église de pierre qu'avaient construite les Romains et qui dominait encore l'enceinte chrétienne. Une année, Merlin avait fait planter en grande pompe un buisson semblable sur le Tor, et nous nous étions tous prosternés devant lui avec force chants, danses et courbettes. Les chrétiens du village avaient prédit que leur Dieu allait nous frapper, mais il ne s'était rien passé. Pour finir nous l'avons fait brûler et en avons mélangé les cendres a la pitance des gorets, mais le Dieu des chrétiens continue a faire comme si de rien n'était. Les chrétiens prétendaient que leur buisson était magique, qu'il avait été apporté a Ynys Wydryn par un étranger qui avait vu le Dieu des chrétiens cloué a un arbre. que Dieu me pardonne mais, en ces temps lointains, je me moquais de ces sornettes. Je ne comprenais pas, alors, quel rapport avait cette aubépine avec le meurtre de Dieu, mais maintenant si, bien que je puisse vous assurer que l'épine du Christ, si elle pousse encore a Ynys Wydryn, n'est point l'arbre jailli du b,ton de Joseph d'arimathie. Je le sais, car une nuit noire, au cour de l'hiver, oa Merlin m'avait envoyé chercher une flasque d'eau pure a la source sacrée, au sud du Tor, j'ai vu les moines chrétiens déterrer un petit buisson ardent pour remplacer l'arbuste qui venait de mourir a l'abri de leur clôture. L'épine du Christ ne faisait jamais long feu, mais était-ce a cause de la bouse de vache dont nous le recouvrons ou simplement a cause des rubans que les pèlerins nouaient a ce malheureux buisson, je ne saurais le dire. Les moines de l'...pine-du-Christ n'en prospéraient pas moins, engraisés par les dons généreux des pèlerins.

Les moines d'Ynys Wydryn se réjouirent que Norwenna f't venue jusqu'a notre palissade ; car ils avaient maintenant une bonne raison pour escalader le sentier escarpé et porter leurs prières au cour du bastion de Merlin. Bien que la Vierge Marie n'e't point daigné délivrer son enfant, la princesse demeurait une chrétienne convaincue, a la langue acérée, et elle exigea que les moines fussent admis chaque matin. Je ne sais si Merlin les aurait laissés pénétrer dans l'enceinte, et Nimue maudit certainement Morgane d'avoir donné sa permission, mais, en ces jours-la, Merlin n'était pas a Ynys Wydryn. Voila plus d'un an que nous n'avions vu notre maatre mais, dans son étrange célérité, la vie se poursuivait sans lui.

Et Dieu sait qu'elle était étrange. De tous les habitants d'Ynys Wydryn, Merlin était le plus bizarre, mais, pour son plaisir, il avait réuni autour de lui une tribu de créatures estropiées, défigurées, tordues et a demi folles. Druidan, son intendant et le chef de sa garde, était un nain. Pas

plus haut qu'un gamin de cinq ans, il avait cependant des colères de grand gaillard et il ne s'écoulait pas un jour sans qu'il ne prat les armes et ne passât son armure : jambières, plastron, casques et armes. Il se révoltait contre le sort qui l'avait rabougri et se vengeait sur les seules créatures qui fussent plus petites que lui : les orphelins que Merlin recueillait avec tant de nonchalance. Rares étaient les filles de Merlin que Druidan ne poursuivait de sa frénésie mame si, le jour où il avait essayé d'entraîner Nimue dans son lit, il avait payé sa peine d'une volée de bois vert. Merlin l'avait frappé à la tête, lui déchirant les oreilles, lui ouvrant les lèvres et lui pochant les yeux sous les acclamations des gosses et des sentinelles. Les gardes que commandait Druidan étaient tous éclopés, aveugles ou déments, certains étaient les trois à la fois, mais aucun n'était assez fou pour aimer son chef.

Nimue, mon amie d'enfance, était irlandaise. Les Irlandais étaient des Bretons, mais, n'ayant jamais été soumis par les Romains, ils se croyaient meilleurs que les Bretons de la grande terre, qu'ils pillaient, harcelaient, asservissaient et colonisaient. Si les Saxons n'avaient été

d'aussi terribles ennemis, nous aurions tenu les Irlandais pour les pires de toutes les créatures de Dieu, mame s'il nous arrivait de temps à autre de passer des alliances avec eux contre quelque autre tribu de Bretons.

Nimue avait été arrachée à sa famille au cours d'un raid mené par Uther contre les hameaux irlandais de Démétie, dans la baie où se jette le Severn. Les seize captifs avaient tous été rapatriés en Dumnonie pour en faire des esclaves, mais tandis que les navires traversaient la mer de Severn, une forte tempête avait soufflé de l'ouest, et le navire transportant les captifs s'était brisé sur les côtes d'Ynys Wair. Nimue seule avait survécu, sortant de l'eau, à ce qu'on disait, sans être trempée. C'était le signe, assurait Merlin, qu'elle était aimée de Manawydan, le Dieu de la mer, bien que Nimue elle-même affirmât que c'était Don, la plus puissante des Déeses, qui lui avait sauvé la vie. Merlin voulut l'appeler Vivien, d'un nom consacré à Manawydan, mais Nimue n'en voulut rien savoir et garda le sien. Nimue n'en faisait - presque toujours

- qu'à sa tête. Elle grandit dans la maison de fous de Merlin, dévorée de curiosité et parfaitement maîtresse d'elle-même, et, lorsque treize ou quatorze étés furent passés et que Merlin lui ordonna de le rejoindre dans son lit, elle y alla comme si elle avait

toujours su que son destin était de devenir sa maîtresse et donc, dans l'ordre des choses, le deuxième personnage d'Ynys Wydryn. Morgane

ne devait pourtant pas s'avouer vaincue aussi facilement. De toutes les mystérieuses créatures de la maison de Merlin, elle était la plus grotesque. Elle était veuve et avait trente printemps lorsque Norwenna et Mordred avaient été

confiés a ses soins, ce qui était légitime car elle-mame était de haute extrace. Elle était l'aanée des quatre b,tards - trois filles et un garçon

-qu'Igraine de Gwynedd avait eus du Grand Roi Uther. arthur était son frère. Et avec une telle ascendance et un pareil frère, on aurait pu croire que les hommes ambitieux auraient abattu les murs de l'au-Dela pour demander sa main, mais Morgane était jeune mariée quand un incendie avait détruit sa maison, tuant son mari et la laissant affreusement balafrée et borgne. Les flammes lui avaient dévoré l'oreille gauche et une partie du cuir chevelu ; elle en avait réchappé avec une jambe mutilée et un bras gauche déformé, si bien que nue, me confia Nimue, toute la partie gauche de son corps était ridée, écorchée et déformée, ratatinée par endroits, tendue a d'autres, partout d'une laideur a donner le frisson. Exactement comme une pomme pourrie, me dit Nimue, mais en pire. Morgane était une créature de cauchemar mais, aux yeux de Merlin, elle était une dame digne de son palais et il avait décidé d'en faire sa prophétesse. Il avait commandé a l'un des orfèvres du Grand Roi de lui façonner un masque ajusté comme un casque a son visage ravagé. Le masque d'or fin repoussé, décoré de spirales et de dragons, percé d'un trou pour son oil et d'une fente pour sa bouche difforme, était orné d'une effigie de Cernunnos, le Dieu cornu, qui était le protecteur de Merlin. Morgane au visage d'or était toujours de noir vature; un gant recouvrait sa main gauche flétrie de laquelle elle touchait les écrouelles. Elle était largement connue pour ses dons de thaumaturge et ses talents de prophétesse, mais elle était aussi la femme la plus mal embouchée que j'eusse jamais rencontrée.

Sébile était l'esclave et la compagne de Morgane. Sébile était une perle rare, une grande beauté aux cheveux d'or. Saxonne capturée au cours d'une razzia, elle avait subi une saison durant les assauts de la soldatesque et c'est en poussant des sons inarticulés qu'elle était arrivée a Ynys Wydryn, oa Morgane avait soigné son esprit malade. Elle n'en était pas moins demeurée toquée, mais pas démente, juste un peu folle, de cette folie qui passe les raves de folie. Elle couchait avec le premier venu : non qu'elle en

e't envie, mais parce qu'elle redoutait de n'en rien faire, et rien de ce que put faire Morgane ne suffit jamais a l'arrater. Chaque année, elle mettait au monde un nouveau blondinet : les rares survivants, Merlin

les vendait comme esclaves a des hommes amateurs d'enfants aux cheveux d'or.

Sébile l'amusait, bien que rien dans sa folie ne parlât des Dieux.

J'aimais Sébile car, moi aussi, j'étais saxon, et Sébile s'adressait a moi dans ma langue maternelle, si bien que je grandis a Ynys Wydryn en parlant a la fois le saxon et la langue des Bretons. J'aurais dû être esclave mais, quand j'étais petit, plus petit encore que Druidan, le nabot, des gens de Silurie menés par le roi Gund-leus avaient fait une descente sur la côte nord de la Dumnonie et pris le hameau où ma mère était asservie. Ma mère qui, je crois, ressemblait un peu a Sébile, fut violée tandis qu'on me conduisit jusqu'a la fosse où Tanaburs, le druide de Silurie, sacrifia une douzaine de captifs pour remercier le Grand Dieu Bel de l'abondance du butin. Grand Dieu, comment oublierais-je cette nuit-la ? Les flammes, les hurlements, les femmes violées par des brutes avinées, les danses frénétiques, puis l'instant où Tanaburs me précipita dans la fosse avec son pieu affilé. Je survécus, indemne, et sortis de la fosse des morts aussi calmement que Nimue était sortie de la mer meurtrière et Merlin, m'ayant trouvé, me surnomma Derfel, " l'enfant de Bel ", me donna une maison et me laissa grandir, livré a moi-même.

Le Tor grouillait d'enfants qui, comme moi, avaient été arrachés aux Dieux.

Merlin était convaincu de notre singularité et nous croyait promis a former un nouvel ordre de druides et de prêtres qui l'aiderait a rétablir l'ancienne religion vraie dans un pays que Rome avait flétri, mais il ne trouva jamais le temps de nous instruire et, en grandissant, la plupart d'entre nous devinrent paysans, pasteurs ou épouses. aussi longtemps que je séjournai au Tor, seule Nimue sembla marquée par les Dieux et promise a la prêtrise. quant a moi, mon seul désir était de devenir guerrier.

Cette ambition me vint de Pellinore - de toutes ses créatures, la préférée de Merlin. Il était roi, mais les Saxons lui avaient pris sa terre et ses yeux, et les Dieux lui avaient pris sa tate. Il aurait dû prendre le chemin de l'ale des Morts, où allaient les fous furieux, mais Merlin ordonna qu'on le gardât sur le Tor, enfermé dans un petit enclos pareil a celui où Druidan enfermait ses cochons. Il vivait nu, avec de longs cheveux blancs qui lui

tombaient aux genoux et des orbites vides qui pleuraient. Il divaguait sans cesse, haranguant l'univers sur ses infortunes, et Merlin prétait

l'oreille a son délire pour en retirer les messages des Dieux. Tout le monde avait peur de Pellinore. Il était fou a lier et aussi indomptable qu'imprévisible. Un jour, il cuisina sur son ,tre l'un des enfants de Sébile. Mais étrangement, je ne sais pourquoi, Pellinore m'aimait. Je me faufilais entre les barreaux de son enclos, et je me faisais choyer : il me racontait des histoires de bataille et de chasses épiques. Jamais il ne me parut dément et jamais il ne porta la main sur moi, pas plus que sur Nimue mais, comme aimait a dire Merlin, il est vrai que nous étions deux enfants particulièrement chéris de Bel.

Si Bel nous aimait, Gwendoline nous détestait. Maintenant vieille et édentée, elle était l'épouse de Merlin. Pas plus que pour Morgane, les herbes et les charmes n'avaient de secret pour elle, mais Merlin l'avait repoussée lorsqu'une maladie l'avait défigurée. Cela était arrivé bien avant ma venue au Tor, au cours d'une période que tout le monde appelait la Sale ...poque : Merlin était revenu du Nord fou et en larmes, mais mame lorsqu'il eut retrouvé ses esprits, il ne reprit pas Gwendoline, bien qu'il lui permat de vivre dans une hutte a côté de la palissade, oa elle passait ses jours a jeter des sorts a son mari et a nous agonir d'injures. Elle haÔssait Druidan plus que tout. De temps a autre, elle crachait des flammes en sa direction et Druidan détalait a travers les cabanes avec Gwendoline a ses trousses. Nous autres, les gosses, on l'encourageait de nos hurlements, réclamant a grands cris le sang du nabot, mais il s'en sortait toujours.

Tel était donc l'étrange lieu auquel Norwenna arriva avec le prince héritier Mordred et, bien que j'aie pu donner l'impression d'un lieu horifique, c'était, en vérité, un bon refuge. Nous étions les enfants privilégiés du seigneur Merlin, nous vivions en liberté, nous ne travaillions guère, etYnys Wydryn, l'ale de Verre, était un endroit heureux.

Norwenna arriva au cour de l'hiver, alors que la glace rendait glissantes les marches d'avalon. Il était, a Ynys Wydryn, un charpentier qui s'appelait Gwlyddyn, dont la femme avait un garçon du mame ,ge que Mordred, et Gwlyddyn nous fit des traaneaux : nous déchirions l'air de nos cris perçants en descendant les pentes enneigées du Tor. Ralla, son épouse, fut nommée nourrice de Mordred et, malgré son pied bot, le prince profita de son lait. Mame la santé de Norwenna s'améliora lorsque le temps se fit moins froid et qu'au pied du Tor, près de la source sacrée, les premières chutes de neige de l'hiver firent monter la sève des aubépines. La princesse ne fut jamais bien vaillante, mais Morgane et Gwendoline lui donnèrent des herbes et elle sembla se remettre enfin de l'épreuve de l'accouchement. Chaque semaine, un messenger portait des nouvelles de l'Edling a son grand-

père, le Grand Roi, et chaque bonne nouvelle était récompensée d'une pièce d'or, voire d'une corne de sel ou d'une flasque de vin rare que Druidan chapardait.

Nous attendions le retour de Merlin, mais il ne revenait pas, et le Tor paraissait désert sans lui, bien que notre vie quotidienne ne changeât guère. Il fallait continuer à garnir les entrepôts, tuer les rats et, trois fois par jour, monter du bois et de l'eau de source. Gudovan, le scribe de Merlin, tenait le compte de ce que versaient les fermiers et Hywel, l'intendant, parcourait les terres pour "assurer qu'aucune famille ne volait le seigneur absent. Gudovan et Hywel étaient tous deux des hommes posés, travailleurs et durs à cuire - preuve, me dit Nimue, que les excentricités de Merlin cessaient ou commençait son revenu. C'est Gudovan qui m'avait appris à lire et à écrire. Je n'avais aucune envie de me livrer à ces études fort peu guerrières, mais Nimue avait insisté.

" Tu es orphelin et il te faudra te frayer un chemin par tes propres moyens.

- Je veux être soldat.

- Tu le seras, me promet-elle, mais pas tant que tu ne sauras lire et écrire ! "

Et telle était sa juvénile autorité sur moi que je la crus, et j'appris le métier de clerc bien avant de découvrir qu'un soldat n'en avait que faire.

ainsi Gudovan m'apprit-il les lettres et Hywel, l'intendant, m'apprit à me battre. Il m'exerça à la canne, ce gourdin de rustaud qui peut briser un cr

,ne mais que l'on peut aussi manier comme une épée ou une lance. avant de perdre une jambe sous une hache de Saxon, Hywel avait été un guerrier de renom dans la bande d'Uther, et il m'entraîna jusqu'à ce que mes bras fussent assez forts pour manier un gros sabre aussi prestement qu'une massue. La plupart des guerriers, prétendait Hywel, comptaient sur la force brute et la boisson, plutôt que sur la dextérité. Il m'avertit que je devrais affronter des hommes titubant sous l'effet de l'hydromel et de la bière, et dont le seul talent était d'assener

des coups susceptibles de tuer un bouf, mais un homme sobre, sachant les neuf coups, pouvait toujours venir à bout d'une brute épaisse avec son épée. " J'étais ivre, reconnut-il, lorsque Octha le Saxon m'a taillé la jambe. Maintenant, mon gaillard, plus vite, plus vite ! Ton épée doit les éblouir ! Plus vite ! " Il fut un bon maître, et les premiers à s'en

apercevoir furent les fils des moines d'Ynys Wydryn. Ils s'offensaient de nos privilèges : nous pareissions quand ils trimaient, nous musardions quand ils peinaient et, histoire de se venger, ils nous coursaient pour essayer de nous rosser. Un jour, je me rendis au village armé de mon gourdin et en assommaï trois de sang chrétien. J'ai toujours été grand pour mon ,ge et les Dieux m'ont fait fort comme un bouf, et c'est a leur honneur que j'attribuai ma victoire, alors mame qu'Hywel m'en avait fustigé. Les privilégiés, me sermonna-t-il, ne devaient jamais abuser de leurs inférieurs, mais je crois qu'il en fut tout de mame content, car le lendemain il m'emmena chasser et je tuai mon premier sanglier avec une lance d'homme. C'était dans un fourré brumailleux, non loin du Carn, et j'avais tout juste douze printemps. Hywel me barbouilla la figure du sang de la bate, me donna ses dagues a porter en collier, puis transporta la dépouille jusqu'a son Temple de Mithra, oa il offrit un banquet a tous les vieux guerriers qui adoraient ce Dieu des soldats. Il ne me fut pas permis d'atre des leurs, mais un jour, me promit Hywel, lorsque ma barbe aurait poussé et que j'aurais abattu mon premier Saxon au combat, il m'initierait aux mystères mithriaques.

Trois ans plus tard, je ravais encore d'occire des Saxons. D'aucuns trouvaient sans doute curieux que moi, un jeune Saxon a la chevelure de Saxon, je fusse si ardemment breton dans ma loyauté, mais depuis ma plus tendre enfance j'avais été élevé parmi les Bretons, et mes amis, mes amours, ma conversation, mes histoires, mes inimitiés et mes raves étaient tous bretons. Mon teint, non plus, n'avait rien d'inhabituel. Les Romains avaient laissé le pays breton peuplé d'étrangers de toutes sortes, et ce fou de Pellinore me parla un jour de deux frères qui étaient noirs comme poix, et tant que je n'eus pas vu Sagramor, le chef numide d'arthur, je crus que ces propos n'étaient que balivernes de lunatique.

Sitôt que Mordred et sa mère arrivèrent, le Tor se peupla car Norwenna vint accompagnée non seulement de ses servantes, mais aussi d'une troupe de guerriers qui avaient pour mission de protéger la vie de l'Edling. Nous dormions a quatre ou cinq par

cabane mais, hormis Nimue et Morgane, personne n'était autorisé a pénétrer dans les appartements privés du ch,teau. C'était le domaine de Merlin, et seule Nimue avait le droit d'y coucher. Norwenna et sa cour vivaient dans la grande salle, tout enfumée par les deux feux qui y br'laient nuit et jour. La salle reposait sur vingt poteaux de chane, avec des murs en clayonnage enduit de pl,tre et un toit de chaume. Le sol de terre battue était recouvert de paillasses qui parfois s'embrasaient, provoquant un vent de panique jusqu'a ce qu'on e't

éteint les flammes en les piétinant. Les appartements de Merlin en étaient séparés par un mur de clayonnage et de pl

,tre que seule perçait une petite porte de bois. Nous savions que Merlin dormait, étudiait et ravait dans ces chambres dominées, au sommet du Tor, par une tour de bois. Ce qui se passait a l'intérieur de cette tour était un mystère pour tout le monde, sauf pour Merlin, Morgane et Nimue, et aucun des trois ne devait jamais" l'ébruiter, mame si les campagnards, qui voyaient la Tour de Merlin depuis des kilomètres a la ronde, l'assuraient encombrée de trésors pris dans les tumulus des anciens.

Le chef de la garde de Mordred était un chrétien du nom de Ligessac, un grand gaillard efflanqué et cupide, qui n'avait pas son pareil au tir a l'arc. quand il était sobre, ce qu'il était rarement, il pouvait transpercer une brindille a cinquante pas. Il m'enseigna son art, mais il se lassait aisément de la compagnie d'un garçon, a laquelle il préférait les jeux de hasard avec ses hommes. Il me raconta cependant la véritable histoire de la mort du prince Mordred et je sus ainsi pourquoi le Grand Roi Uther avait maudit arthur. " Ce n'était pas la faute d'arthur ", expliqua Ligessac en lançant un caillou sur sa planche. Tous les soldats en avaient une, pour certaines magnifiquement taillées dans un os.

" Six ! " dit-il tandis que j'attendais l'histoire d'arthur.

" ¿ moi ! " s'exclama Menw, l'un des gardes du prince en lançant a son tour son caillou, qui cliqueta sur les arates de la planche et s'arrata sur un.

Il lui aurait suffi d'un deux pour gagner ! Il envoya promener les cailloux en jurant.

Ligessac l'envoya chercher sa bourse pour lui payer ses gains puis me raconta comment Uther avait rappelé arthur d'armo-rique pour l'aider a défaire une grande armée de Saxons qui s'étaient aventurés au cour de notre pays. arthur avait amené ses guerriers, expliqua Ligessac, mais aucun de ses célèbres chevaux, car l'appel était pressant et le temps lui manquait pour trouver

assez de vaisseaux pour ses hommes et leurs montures. " Non qu'il e't besoin de chevaux, reprit Ligessac d'un ton admiratif, parce qu'il piégea ces bougres de Saxons dans la Vallée du Cheval Blanc. C'est alors que Mordred se crut plus malin qu'arthur. Il voulait s'en voir attribuer tout le mérite, tu comprends ? " D'une tape sur le nez,

Ligessac se débarrassa d'un filet de morve puis jeta un coup d'œil à l'entour pour s'assurer que personne ne nous épiait.

" Mordred était ivre, reprit-il a voix basse, et la moitié de ses hommes, nus comme un ver, tempataient et juraient qu'ils pouvaient massacrer un ennemi dix fois supérieur en nombre. Nous aurions dû attendre arthur, mais le prince nous ordonna de charger.

- Tu étais la ? " demandai-je d'une voix d'adolescent émerveillé.

Il opina du chef.

" avec Mordred. Bon Dieu, mais comme ils se battirent. Ils nous encerclèrent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les cinquante Bretons que nous étions se retrouvèrent raides morts ou complètement dessoûlés. Je tirais des flèches aussi vite que je le pouvais, nos lanciers formaient un bouclier, mais leurs guerriers nous taillaient en pièces a grands coups d'épée ou de coups-de-poing. Leurs tambours se déchaânaient, leurs sorciers hurlaient, et je crus que mon heure avait sonné. ȳ court de flèches, je me rabattis sur ma lance. Nous ne devions plus être qu'une vingtaine de survivants, et tous a bout de force. Nous avions perdu l'étendard au dragon, Mordred perdait son sang. Nous nous étions repliés sur nous-mêmes, attendant la fin, lorsque arrivèrent les hommes d'arthur. "

Il marqua un temps de pause et hocha la tête d'un air lugubre.

" Les bardes racontent que, ce jour-la, Mordred a gorgé la terre de sang saxon, mais ce n'était pas Mordred. C'était arthur, arthur qui a tué a tour de bras. Il a repris l'étendard, taillé en pièces les sorciers, brûlé les tambours, chassé les survivants jusqu'a la brune et occis leur chef au clair de lune, a Edwy's Hangstone. Voilà pourquoi les Saxons sont de prudents voisins, mon garçon : non parce que Mordred a eu le dessus, mais parce qu'ils croient qu'arthur est rentré au pays.

- Ce qui n'est pas le cas, dis-je tristement.

- Le Grand Roi ne le fera pas revenir. Il lui en veut. " Ligessac s'interrompit de nouveau et jeta un œil autour de lui au cas où se pointerait une oreille indiscreète.

" Le Grand Roi soupçonne arthur d'avoir souhaité la mort de Mordred pour être roi a sa place, mais ce n'est pas vrai. arthur n'est pas comme ça.

- quel genre d'homme est-ce donc ? " demandai-je.

Ligessac haussa les épaules comme pour suggérer que la réponse était difficile, mais il n'eut pas le temps de répondre quoi que ce soit que déjà Menw revenait.

" Motus et bouche cousue, mon garçon. Surtout pas un mot ! "

Nous avions tous entendu des récits de ce genre, bien que Ligessac fût le premier que je connusse et qui prétendait avoir été à la Bataille du Cheval Blanc. Plus tard, j'en conclus qu'il n'y avait jamais été, que tout cela n'était qu'une fable inventée pour gagner l'admiration d'un gamin crédule, mais ses renseignements étaient assez exacts. Mordred avait été ivre mort, arthur avait été le vainqueur, mais Uther l'avait renvoyé chez lui, par-

delà la mer. Les deux hommes étaient les fils d'Uther, mais Mordred était l'héritier chéri quand arthur n'était qu'un arrogant b,tard. Le bannissement d'arthur ne put cependant empêcher aucun Dumnonien de croire que le b,tard était le meilleur espoir du pays ; le jeune guerrier d'outre-mer qui nous sauverait des Saxons et reprendrait les Terres Perdues de Lloegyr.

La seconde moitié de l'hiver fut clémente. On aperçut des loups au-delà du mur de terre qui gardait le pont d'Ynys Wydryn, mais aucun n'approcha duTor, alors même que des gamins firent des charmes qu'ils cachèrent sous la cabane de Druidan dans l'espoir qu'une grosse bête baveuse bondirait par-dessus la palissade pour faire du nabot son festin. Les fétiches ne furent d'aucun effet et, l'hiver s'effaçant, nous commençâmes tous à nous préparer à la grande fête printanière de Beltain, avec ses immenses brasiers et son banquet nocturne. C'est alors qu'un événement inattendu porta la fièvre à son comble.

Gundleus de Silurie arriva au Tor.

C'est Mgr Bedwin qui arriva le premier. Il était le conseiller le plus écouté d'Uther et sa venue promettait de l'animation. Les servantes de Norwenna furent priées de débarrasser le plancher et l'on recouvrit les paillasses de tapis, signe certain qu'on allait recevoir la visite d'un grand personnage. Nous crûmes tous que ce devait être Uther lui-même, mais l'étendard qui apparut sur le pont de terre, une semaine avant Beltain, arborait le renard de Gundleus, non le dragon d'Uther. Ce matin-là, il faisait beau

temps lorsque je vis les cavaliers sauter à terre au pied duTor. Le vent s'engouffrait dans leurs pelisses et faisait claquer l'étendard sur lequel j'aperçus le masque de renard tant honni - ce que voyant, je criai

aussitôt et me signai pour conjurer le mal.

" qu'est-ce ? demanda Nimue qui se tenait a mes côtés, sur la plateforme est de la garde.

- C'est l'étendard de Gundleus. "

Je lus la surprise dans les yeux de Nimue car Gundleus était le roi de Silurie, l'allié du roi Gorfyddydd de Powys, l'ennemi juré de Dumnonie.

" Tu en es sûr ?

- C'est lui qui a pris ma mère et qui m'a jeté dans la fosse aux morts. "

Je crachai par-dessus la palissade en direction de la douzaine d'hommes qui avaient entrepris d'escalader leTor, trop raide pour les chevaux. Parmi eux, se trouvait Tanaburs, le druide de Gundleus, mon mauvais esprit.

C'était un grand vieillard a la barbe nattée et aux longs cheveux blancs, tonsuré a la manière des druides et des prêtres chrétiens, c'est-à-dire le front dégagé. ½ mi-chemin, il retira son manteau et entreprit une danse protectrice, au cas où Merlin aurait posté des esprits a la porte. Voyant le vieil homme cabrioler sur la pente escarpée et chanceler sur une jambe, Nimue cracha au vent et courut vers les appartements de Merlin. Je me lançai sur ses pas, mais elle me repoussa, protestant que je ne percevais point le danger.

" Le danger ? " demandai-je, mais elle était partie. Il ne semblait y avoir aucun danger, car Bedwin avait ordonné de laisser les portes grandes ouvertes et, au milieu du désordre et de l'excitation qui régnaient au sommet, il essayait maintenant d'organiser l'accueil. Hormis Morgane, qui était absente ce jour-la, interprétant les raves au temple des collines orientales, tout le monde se précipitait pour voir les visiteurs. Druidan et Ligessac déployaient la garde ; Pellinore, nu comme un ver, aboyait après les nuages ; de sa bouche édentée, Gwendoline crachait des malédictions a l'encontre de Mgr Bedwin, tandis qu'une douzaine de gamins jouaient des pieds et des mains pour avoir la meilleure vue des visiteurs.

L'accueil était censé être digne, mais Lunete, une enfant trouvée irlandaise d'un an plus jeune que Nimue, ouvrit l'une des porcheries de Druidan, si bien que Tanaburs, qui fut le premier a franchir la porte, fut accueilli par une frénésie de piaffements.

Il aurait fallu bien davantage que des porcelets paniques pour

effaroucher un druide. Vatu d'une robe grise crasseuse brodée de lièvres et de croissants de lune, Tanaburs se posta à l'entrée et leva les mains au-dessus de sa tonsure. Il portait un bonnet surmonté d'une lune, qu'il tourna à trois reprises vers le soleil puis vociféra en direction de la Tour de Merlin. Un porcelet lui glissa entre les jambes, gratta la terre au milieu du chemin boueux puis dévala la pente à toute vitesse. Tanaburs hurla de nouveau, immobile, guettant d'éventuels ennemis inaperçus.

L'espace de quelques secondes, régna un silence absolu que seuls troublaient le claquement de l'étendard et la forte respiration des guerriers qui avaient gravi la colline derrière le druide. Gudovan, le scribe de Merlin, était venu se poster à côté de moi, les mains enveloppées de bandelettes tachées d'encre pour se protéger de la morsure du froid. "

qui est-ce ? " demanda-t-il avant de frissonner lorsqu'un cri plaintif répondit au défi de Tanaburs. Le cri venait du château : je savais que c'était Nimue.

Tanaburs avait l'air fâché. Il aboya comme un renard, se toucha les génitoires en faisant un vilain signe puis se mit à sautiller sur une jambe en direction du château. Il fit cinq pas et s'arrêta pour relancer son cri de défi, mais cette fois-ci aucun cri perçant ne lui répondit, si bien qu'il posa son second pied à terre et fit signe à son maître de franchir la porte.

" C'est sans danger ! lança-t-il. Venez, Sire, venez !

- Le roi ? " me demanda Gudovan.

Je lui expliquai qui étaient les visiteurs, puis demandai pourquoi Gundleus, un ennemi, était venu au Tor. Gudovan se gratta pour se débarrasser d'un pou niché sous sa chemise, puis haussa les épaules.

" La politique, mon garçon, la politique.

- Raconte-moi. "

Gudovan soupira, comme si ma question était la preuve d'une sottise incurable - telle était sa réponse habituelle à toute interrogation -, mais il se décida ensuite à me donner une réponse.

" Norwenna est mariable, Mordred n'est qu'un bébé qu'il faut protéger, et qui protège mieux un prince qu'un roi ? Et qui mieux qu'un roi ennemi susceptible de devenir un ami de Dumnonie ? En vérité, c'est

fort simple, mon garçon. Une seconde de réflexion t'aurait livré la réponse sans que tu aies besoin de me faire perdre mon temps. "

Pour ma peine, il me donna une petite tape sur l'oreille.

" ...coute bien, reprit-il en ricanant, il lui faudra pour un temps renoncer a Ladwys.

- Ladwys ?

- Sa maatesse, imbécile. Tu crois qu'un roi dort seul ? Mais des gens disent que Gundleus est tellement épris de Ladwys qu'il l'a épousée. Ils racontent qu'il l'a conduite au tertre de Lieu et qu'il a demandé a son druide de les unir, mais je n'arrive pas a croire qu'il ferait une folie pareille. Elle n'est pas du sang. Mais n'es-tu pas censé inscrire les fermages pour Hywel aujourd'hui ? "

Je fis celui qui n'avait pas entendu et observai Gundleus et sa garde qui escaladaient prudemment les pentes boueuses jusqu'a la porte. Le roi de Silurie était un grand homme bien b,ti d'une trentaine d'années. Il n'était qu'un jeune homme lorsque ses sbires s'étaient emparés de ma mère et m'avaient jeté dans la fosse, mais la douzaine d'années qui s'étaient écoulées depuis cette nuit sombre et sanguinaire lui avait été clémente, car il était encore beau, avec sa longue chevelure noire et sa barbe fourchue qui ne laissait paraatre aucune trace de gris. Il portait un manteau de renard, des bottes de cuir qui lui montaient aux genoux, une tunique de bure ainsi qu'une épée dans son fourreau rouge. Ses gardes étaient vatus comme lui : tous étaient de solides gaillards qui dominaient de haut le triste ramassis de lanciers éclopés de Druidan. Les Siluriens portaient des épées, mais aucun n'avait de lance ni de bouclier, preuve qu'ils étaient venus animés d'intentions pacifiques.

Je reculai sur le passage de Tanaburs. Je n'étais encore qu'un enfant trotinant quand il m'avait lancé dans la fosse et il n'y avait aucune chance que le vieil homme reconn^t en moi le gamin qui avait échappé a la mort. après son échec, je n'avais non plus aucune raison de le craindre, mais je reculai tout de mame devant le druide de Silurie. Il avait des yeux bleus, un long nez et une bouche molle et baveuse. Il avait accroché des osselets a l'extrémité de ses longs cheveux blancs et secs, et les os s'entrechoquaient tandis que, d'un pas traanant, il ouvrait la voie a son maatre. Mgr Bedwin emboata le pas a Gundleus, lui souhaitant la bienvenue et lui disant combien le Tor était honoré de cette royale visite. Deux gardes transportaient un gros coffre qui devait contenir des présents pour Norwenna.

La délégation s'engouffra dans le chateau. L'étendard au renard fut planté

en terre, juste devant la porte, les hommes de Ligessac en interdisant l'entrée à quiconque, mais ceux d'entre

nous qui avaient grandi au Tor savaient comment se faufiler dans l'ancre de Merlin. Je courus du côté sud, escaladai un tas de bûches et écartai l'un des rideaux de cuir qui protégeaient les fenêtres. Puis je sautai à terre et me cachai derrière l'un des coffres d'osier qui enfermaient le linge d'apparat. L'un des esclaves de Norwenna me vit arriver, et probablement quelques hommes de Gundleus aussi, mais nul ne prit la peine de me chasser.

Norwenna était assise sur un siège de bois, au centre de la grande salle.

La veuve n'était pas une beauté avec sa face de lune, ses petits yeux porcins, ses lèvres pincées et sa peau grâlée par quelque maladie infantile, mais tout cela n'avait aucune importance. Les grands hommes n'épousent pas des princesses pour leur joli minois, mais pour le pouvoir qu'elles apportent en dot. Reste que Norwenna s'était soigneusement préparée à cette visite. Ses servantes lui avaient passé un beau manteau de laine bleu clair qui s'étalait par terre, tout autour d'elle, et avaient natté ses cheveux noirs enroulés au-dessus de sa tête et surmontés d'une couronne de fleurs de prunelliers. Elle avait un torque en or massif autour du cou, trois bracelets d'or au poignet et une croix de bois sur la poitrine. Elle était manifestement nerveuse car, de sa main libre, elle ne cessait de tripoter sa croix; de l'autre, emmaillotté dans des mètres de beau linge et enveloppé dans un manteau teint d'une rare couleur dorée avec de l'eau imprégnée de cire d'abeille, elle tenait l'Edling de Dumnonie, le prince Mordred.

C'est à peine si le roi Gundleus jeta un coup d'oeil à Norwenna. Il s'affala sur un siège en face d'elle, de l'air d'un homme que tout cela ennuyait à mourir. Tanaburs sautillait d'un pilier à l'autre, marmonnant des charmes et crachant. Lorsqu'il passa devant ma cachette, je m'accroupis le temps que son odeur se fût dissipée. Les flammes crépitaient sur les brasiers allumés aux deux extrémités de la salle, leur fumée malant leurs volutes dans la toiture noire de suie. Toujours aucun signe de Nimue.

On servit aux visiteurs du vin, du poisson fumé et des galettes d'avoine, puis Mgr Bedwin fit un discours, expliquant à Norwenna que Gundleus, roi de Silurie, était en mission. Il se rendait chez le Grand

Roi pour protester de son amitié : passant tout près d'Ynys Wydryn, il avait jugé courtois de rendre visite au prince Mordred et à sa mère. Le roi avait apporté quelques présents au prince, expliqua-t-il. Et, à ces mots, Gundleus fit négligemment signe aux porteurs d'avancer. Deux gardes déposèrent le coffre aux pieds de Norwenna. La princesse n'avait pas desserré les lèvres, et elle ne dit pas un mot non plus maintenant que l'on étalait les cadeaux sur le tapis devant elle : une belle pelisse de loup, deux peaux de loutre, une fourrure de castor et une peau de cerf, un petit torque en or, quelques broches, une corne à boire et une flasque romaine de verre, verte, avec un bec d'une magnifique délicatesse et une poignée en forme de guirlande.

Le coffre retiré, un silence gagné se fit, personne ne sachant vraiment que dire. Gundleus montra les cadeaux d'un geste nonchalant, Mgr Bedwin arborait un visage rayonnant de bonheur, Tanaburs lança un gros crachat protecteur en direction d'un pilier tandis que Norwenna considérait d'un air dubitatif les présents qui, en vérité, n'étaient pas d'une excessive générosité. La peau de cerf pouvait faire une belle paire de gants, les loutres étaient bonnes, mais Norwenna en avait probablement une vingtaine de meilleures dans ses paniers d'osier, tandis que le torque qu'elle portait autour du cou était quatre fois plus lourd que celui qui gisait à ses pieds. Les broches de Gundleus étaient un peu mesquines et la corne ébréchée. Seule était réellement précieuse la flasque romaine.

Bedwin brisa ce silence embarrassant : " Ce sont de magnifiques cadeaux!

Rares et magnifiques. Réellement généreux, Seigneur Roi. "

Norwenna opina du chef d'un air soumis. L'enfant se mit à pleurer et Ralla, la nourrice, le transporta dans l'obscurité, au-delà des piliers où elle dénuda un sein et le réduisit au silence.

" L'Edling va-t-il bien ? demanda Gundleus, dont c'étaient les premiers mots depuis qu'il était entré au château.

- que Dieu et ses saints soient loués, répondit Norwenna, il va bien.

- Son pied gauche ? demanda Gundleus sans ménagement. S'arrange-t-il ?

- Son pied ne l'empêchera pas de monter à cheval, de manier l'épée ou de s'asseoir sur un trône, répondit Norwenna d'un ton ferme.

- Bien sûr que non, bien sûr que non ", s'empessa d'ajouter Gundleus en

lançant un coup d'oeil en direction du bébé affamé. Il sourit, puis étira ses longs bras et parcourut la salle du regard. Il n'avait dit mot du mariage mais il n'en ferait rien en cette compagnie. S'il voulait épouser Norwenna, c'est à Uther qu'il

.Hit

s'adresserait, pas à elle. Cette visite n'était pour lui qu'une occasion d'examiner sa promise. Il gratifia Norwenna d'un bref regard désintéressé, puis promena de nouveau les yeux dans la salle ombragée.

" ainsi donc, voici l'autel du seigneur Merlin, hein ? demanda-t-il. Où est-il ? "

Personne ne répondit. Tanaburs grattait sous la frange d'un tapis : sans doute enfouissait-il un charme dans la terre. Plus tard, lorsque la délégation de Silurie s'en fut allée, je me rendis sur place et en exhumai un petit sanglier en os que je lançai au feu. Les flammes bleuirent aussitôt avec force crépitements, et Nimue dit que j'avais bien fait.

" à ce que nous savons, Seigneur Merlin est en Irlande, répondit enfin Mgr Bedwin. Ou peut-être dans le Nord sauvage, répondit-il sans plus de détails.

- Ou peut-être mort ? suggéra Gundleus.

- Plaise au ciel que non, répondit l'évêque avec ferveur.

- Vraiment ? "

Gundleus pivota sur son siège pour regarder en face le visage vieilli de Bedwin.

" Vous approuvez Merlin, Monseigneur ?

- C'est un ami, Seigneur Roi, répondit Bedwin, en homme digne et replet, toujours attentif à préserver la paix entre les diverses religions.

- Le seigneur Merlin est un druide, Monseigneur, qui déteste les chrétiens, renchérit Gundleus, cherchant à le provoquer.

- Les chrétiens sont désormais légion dans ce pays, répondit l'évêque, et les druides se font rares. Je crois que nous autres, les tenants de la vraie foi, n'avons rien à craindre.

- Tu entends cela, Tanaburs ? lança Gundleus a l'intention de son druide.

L'évaque n'a pas peur de toi ! "

Tanaburs ne répondit point. Dans son inspection de la salle, il en était arrivé a la palissade-fantôme qui gardait la porte des appartements de Merlin. Elle était toute simple : juste deux cr,nes placés de part et d'autre de la porte, mais seul un druide pouvait oser franchir leur barrière invisible, et mame un druide redoutait une palissade-fantôme placée par Merlin.

" Passerez-vous la nuit ici ? demanda Bedwin a Gundleus, essayant de changer de sujet.

- Non ", répondit sèchement Gundleus en se levant. Je crus qu'il était sur le point de partir, mais, par-dessus l'épaule de

Norwenna, il regarda la petite porte noire gardée par les cr,nes et devant laquelle Tanaburs frémissait tel un chien de meute flairant un sanglier qu'il ne voit pas.

" qu'y a-t-il derrière cette porte ? demanda le roi.

- Les appartements de mon seigneur Merlin, Seigneur Roi, dit l'évaque.

- L'antre des secrets ? demanda Gundleus d'un air rapace.

- Des chambres a coucher, rien de plus ", répliqua sèchement Bedwin.

Tanaburs brandit son b,ton surmonté d'une lune et le tendit, frémissant, en direction de la palissade. Le roi Gundleus observa le manège de son druide, finit son vin et lança la corne par terre.

" Tout compte fait, peut-atre dormirai-je ici, mais commençons par inspecter les appartements. "

Il fit signe a Tanaburs d'avancer, mais le druide était nerveux. Merlin était le plus grand druide de Bretagne. On le redoutait au-dela mame de la mer d'Irlande et nul ne s'immisçait dans sa vie a la légère ; mais cela faisait maintenant un long mois que personne n'avait vu le grand homme et d'aucuns chuchotaient que la mort du prince Mordred était le signe que les pouvoirs de Merlin étaient sur le déclin. Et Tanaburs, comme son maatre, était certainement fasciné par ce qui se trouvait derrière cette porte, car les secrets qui pouvaient s'y cacher rendraient

Tanaburs aussi puissant et savant que le grand Merlin lui-même.

" Ouvre la porte ! " ordonna Gundleus au druide.

D'une main tremblante, il avança le bout de son bâton vers l'un des crânes, hésita, puis effleura la calotte jaunissante. Il ne se passa rien. Tanaburs cracha sur le crâne puis le renversa avant de retirer son bâton d'un geste brusque, comme un homme qui a sorti un serpent de son sommeil. Une fois de plus, il ne se passa rien et il approcha sa main libre du loquet.

Puis la terreur le cloua sur place.

Un hurlement avait retenti dans l'obscurité enfumée de la grande salle. Un cri perçant d'épouvante, tel celui d'une fillette qu'on torture, et ce bruit terrible fit reculer le druide. Norwenna lança un grand cri de peur et se signa. Mordred se mit à vagir sans que Ralla ne trouvât rien pour le calmer. Gundleus s'assura de l'origine du bruit puis partit d'un grand éclat de rire tandis que le hurlement faiblissait.

" Un guerrier, annonça-t-il à la salle inquiète, ne s'effraie pas d'un cri de fillette. "

Sur ce, il se dirigea vers la porte, faisant mine de ne pas voir Mgr Bedwin qui agitait les mains en tâchant de le retenir sans vraiment le toucher.

De la porte gardée par le fantôme s'éleva un grand fracas. Un bruit violent de craquement, et si soudain que tout le monde bondit, sur le qui-vive. au départ, je crus que la porte était tombée devant le roi, puis je vis une lance qui la traversait de part en part. Le fer argenté était planté

fièrement dans la vieille porte de chêne noircie par le feu, et je tâchai d'imaginer quelle force surhumaine il avait fallu pour enfoncer cet acier affilé dans une barrière aussi épaisse.

L'apparition soudaine de la lance fit même hésiter Gundleus, mais son orgueil était menacé et il n'était pas dit qu'il reculerait devant ses guerriers. Il fit le signe contre le mal, cracha sur le fer, puis marcha vers la porte, leva le loquet et l'ouvrit.

Et recula aussitôt. L'horreur se lisait sur son visage. Je l'épiais, et je vis dans ses yeux la peur à l'état brut. Il fit un second pas en arrière sans quitter des yeux la porte ouverte, puis j'entendis le cri perçant de Nimue qui avançait dans la salle. Tanaburs agitait frénétiquement son

,ton, Bedwin priait, le bébé vagissait tandis que Norwenna s'était retournée sur son siège d'un air angoissé.

Nimue franchit la porte et, apercevant mon amie, moi-même je frissonnai.

Elle était nue, et son mince corps d'albâtre était maculé du sang qui ruisselait le long de ses cheveux jusqu'à ses petits seins puis continuait sa course jusqu'à ses cuisses. Sa tête était couronnée d'un masque de mort, la peau du visage tannée d'un homme sacrifié qui était perchée au-dessus de son visage tel un casque grognant et maintenue en place par la peau des bras du mort nouée à hauteur de son cou décharné. Le masque paraissait doué

d'une vie redoutable et se contractait tandis qu'elle avançait vers le roi de Silurie. La dépouille sèche et jaunâtre du mort pendait dans le dos de Nimue qui se déplaçait en faisant de petits pas irréguliers. Son visage sanguinolent ne laissait paraître que le blanc de ses yeux et, secouée de crispations, elle se répandait en imprécations dans une langue plus ordurière que celle des soldats. Dans ses mains, elle tenait deux vipères au corps sombre et luisant qui tendaient leurs têtes tremblotantes vers le roi.

Gundleus battit en retraite en faisant le signe contre le mal, puis il se souvint qu'il était un homme, un roi et un guerrier, et il porta la main à la garde de son épée. C'est alors que Nimue donna un violent coup de tête et le masque de mort tomba de ses

cheveux rassemblés en chignon sur son cuir chevelu, et nous vîmes tous que ce n'étaient pas ses cheveux, mais une chauve-souris qui tendit soudain ses ailes noires et froissées et, ouvrant sa gueule rouge, montra les dents à Gundleus.

La chauve-souris fit hurler Norwenna, qui se précipita vers son bébé, tandis que nous regardions horrifiés la créature piégée dans la chevelure de Nimue. Elle s'agitait et battait des ailes, essayant de s'envoler, grondait et se débattait. Les serpents se tortillaient et, subitement, la salle se vida. Norwenna fut la première à s'enfuir, suivie par Tanaburs et tous les autres, même le roi, courant vers la porte est pour retrouver la lumière du matin.

Tandis qu'ils fuyaient, Nimue demeura impassible, puis roula des yeux et cligna des paupières. Elle se dirigea vers le feu et, négligemment,

lança les serpents dans les flammes, où ils sifflèrent et se contorsionnèrent avant de grésiller en mourant. Elle libéra la chauve-souris, qui s'envola dans les combles, puis dénoua le masque de mort pour en faire un baluchon avant de ramasser la délicate flasque romaine qui gisait parmi les cadeaux que Gundleus avait apportés. Elle fixa la flasque l'espace de quelques secondes, puis son corps filiforme se crispa tandis qu'elle lançait le trésor contre un poteau de chane où elle se brisa en éclats verts. Puis le silence se fit.

" Derfel ? appela-t-elle d'un ton brusque. Je sais que tu es là.

- Nimue ? " répondis-je en sortant de derrière mon paravent d'osier.

J'étais terrifié. La graisse de serpent sifflait dans le feu et la chauve-souris froufroulait dans les combles. Nimue m'adressa un sourire.

" J'ai besoin d'eau, Derfel.

- De l'eau ? demandai-je stupidement.

- Pour me débarbouiller de ce sang de poulet.

- Du poulet ?

- De l'eau, reprit-elle. Il y a un broc à côté de la porte. Va m'en chercher.

- La ? demandai-je étonné, parce que son geste semblait me prier d'apporter l'eau dans les appartements de Merlin.

- Pourquoi pas ? "

Elle franchit la porte dans laquelle était encore fiché le fer de lance tandis que j'empoignai le broc massif et la suivis dans la pièce. Je la retrouvai debout devant une feuille de cuivre battu qui reflétait son corps nu. Elle n'éprouvait aucune gêne, peut-être

parce que, enfants, nous gambadions tous nus, tandis que ma conscience me rappelait fâcheusement que nous n'étions plus des enfants.

" Ici ? "

Nimue hocha la tête. Je posai le broc et m'appratai à regagner la porte.

" Reste, je t'en prie. Reste. Et ferme la porte. "

Il me fallut arracher le fer de la porte avant de pouvoir la fermer. Je gardai pour moi l'envie de lui demander comment elle s'y était prise pour enfoncer ce fer de lance, car elle n'était pas d'humeur à répondre à des questions. Je restai coi le temps de dégager l'arme tandis que Nimue se débarbouillait puis s'enveloppait d'un manteau noir. " Viens ici ", me dit-elle quand elle eut fini. Je traversai docilement un lit de fourrures et de couvertures de laine empilés sur une plate-forme de bois basse où elle passait manifestement la nuit. Je me glissai sous la tente de toile noire et moisie qui couvrait le lit, m'assis et la pris dans mes bras. Je sentais ses côtes à travers la douceur laineuse du manteau. Elle pleurait. Je ne savais pas pourquoi. La serrant maladroitement contre moi, je parcourus des yeux l'ancre de Merlin.

C'était un endroit extraordinaire. Il y avait quantité de coffres de bois et de paniers d'osier entassés de manière à créer des renforcements et des couloirs envahis par une tribu de poulets décharnés. À certains endroits, les piles s'étaient effondrées, comme si quelqu'un avait cherché un objet dans un coffre placé tout en bas et, sans se donner la peine de défaire l'échafaudage, avait préféré tout renverser. Tout était recouvert de poussière. Je soupçonnais que les joncs n'avaient pas été changés depuis des lustres, même s'ils étaient le plus souvent recouverts de tapis et de couvertures qu'on avait laissés pourrir. La puanteur était suffocante : une odeur de poussière, de pipi de chat, d'humidité, de décomposition et de chancissure à laquelle se malaient les arômes plus subtils des herbes suspendues aux poutres. Sur une table dressée d'un côté de la porte s'amoncelaient des rouleaux de parchemins en lambeaux. Des crânes d'animaux occupaient une étagère poussiéreuse au-dessus de la table et, tandis que mes yeux s'habituèrent à ces ténèbres sépulcrales, j'aperçus parmi eux au moins deux crânes humains. Des boucliers défraîchis étaient adossés à un grand récipient d'argile dans lequel était disposé un faisceau de lances tendues de toiles d'araignées. À un mur était accrochée une épée. Un brasier fumait au milieu d'un amoncellement de cendres grises, juste à côté du grand miroir de cuivre où, par extraordinaire, était suspendue une croix avec la figure contorsionnée de leur Dieu mort cloué par les mains. Pour se protéger de ses maléfices intrinsèques, on l'avait drapée de gui. Un grand enchevêtrement d'andouillers pendaient aux chevrons à côté de bouquets de gui séché et d'une nichée de chauves-souris pendillantes dont les déjections formaient de petits tas sur le sol. Il n'y avait de plus sinistre augure que la présence de chauves-souris dans une maison, mais j'imaginais que des hommes aussi puissants que Merlin et Nimue n'avaient point à s'inquiéter d'aussi prosaïques menaces. Une seconde table était encombrée de tout un

fatras : bols, mortiers, pilons, balance métallique, flasques et récipients scellés a la cire, dont je découvris plus tard qu'ils contenaient de la rosée recueillie dans les tombes d'hommes assassinés, de la poudre de cr,nes broyés et des infusions de belladone, de mandragore et d'aubépine, tandis que dans une étrange urne de pierre, a côté de la table, s'entassait un fouillis d'émerillons, de baguettes magiques, de tamis de lutins, de testicules de serpents et de pierres de sorcières, le tout mélangé a des plumes, des coquillages et des pommes de pin. Jamais je n'avais vu une pièce aussi encombrée, aussi crasseuse ni aussi fascinante et je me demandai si la chambre a côté, la Tour de Merlin, était aussi horriblement merveilleuse.

Nimue avait cessé de pleurer et demeurait allongée, impassible, dans mes bras. Elle dut sentir combien la pièce m'émerveillait et me révélsait tout a la fois. " Il ne jette rien, observa-t-elle d'un ton las. Rien. " Je ne dis mot, mais me contentai de la calmer et de la caresser. Elle resta un temps allongée, épuisée, puis, tandis que ma main explorait son manteau, a la hauteur de ses petits seins, elle se contorsionna d'un air contrarié. "

Si c'est cela que tu veux, va voir Sébile ! " Elle descendit du lit en serrant son manteau et se dirigea vers la table jonchée d'instruments. Je bégayai une excuse embarrassée.

" C'est sans importance ", dit-elle, coupant court a mes excuses. Nous entendions des voix sur le Tor, a l'extérieur, et d'autres voix encore dans la grande salle a côté, mais nul n'essaya de nous déranger. Nimue fouillait sur la table parmi les bols, les pots et les poches et trouva ce qu'elle cherchait. C'était un couteau de pierre noire, dont le tranchant avait une blancheur osseuse. Elle revint vers le lit aux odeurs de moisi et s'agenouilla a côté de la plate-forme de manière a me regarder droit dans les

yeux. Son manteau s'était rouvert et j'étais mal a l'aise de la savoir ainsi nue dans l'obscurité, mais elle me fixait des yeux et je ne pouvais faire autrement que de lui rendre son regard.

Un long moment, elle ne dit mot, et j'entendais presque mon cour battre a grands coups. Elle semblait m'rir une décision, l'une de ces décisions si inquiétante qu'elle changera a jamais l'équilibre d'une vie, et j'attendis donc, craintif, dans une attitude incommode a laquelle je n'osais m'arracher. Ses cheveux noirs en broussailles encadraient son visage anguleux. Nimue n'était ni belle ni quelconque, mais son visage exprimait une vivacité et une finesse qui n'avaient que faire d'une beauté classique.

Elle avait un front grand et haut, des yeux noirs et farouches, un nez pointu, une bouche large et un menton étroit. C'est la femme la plus intelligente que j'aie jamais connue mais mame en ce temps-la, alors qu'elle n'était guère plus qu'une enfant, elle était emplie d'une tristesse née de cette intelligence. Elle savait tant de choses. Elle était née avec la science infuse, oa les Dieux l'en avaient gratifiée lorsqu'ils l'avaient sauvée de la noyade. Elle avait été une enfant espiègle et indocile mais maintenant, privée de la tutelle de Merlin, dont les responsabilités reposaient sur ses frales épaules, elle changeait. Je changeais moi aussi, bien entendu, mais mon changement était prévisible : le gamin osseux devenait un grand jeune homme, tandis que Nimue quittait l'enfance pour devenir une femme de tate. L'autorité jaillissait de son rave, d'un rave qu'elle partageait avec Merlin, mais d'un rave sur lequel, contrairement a Merlin, elle ne transigerait jamais. avec Nimue, c'était tout ou rien. Elle aurait préféré voir la terre entière périr dans le froid d'un vide sans Dieu plutôt que de céder un pouce a ceux qui dilueraient son image d'une Bretagne parfaite vouée a ses Dieux bretons. Et a cette heure, agenouillée devant moi, elle se demandait, je le savais, si j'étais digne de partager ce rave ardent.

Elle prit sa décision et se rapprocha de moi. " Donne-moi ta main gauche. "

Je tendis la main.

Elle prit ma paume dans sa main gauche et prononça un charme. Je reconnus les noms de Camulos, le Dieu de la Guerre, de Manawydan fab Llyr, le Dieu de la Mer propre a Nimue, d'agrana, la Déesse du Carnage, et d'aranrhod d'Or, la Déesse de l'aube, mais la plupart des noms et des mots étaient étranges et elle les prononçait d'une voix si envoûtante que j'en étais bercé et réconforté, indifférent a ce que Nimue disait ou faisait quand, soudain,

elle m'entailla la paume : surpris, je criai. Elle me fit taire. L'espace d'une seconde, on ne vit qu'une légère estafilade, puis le sang jaillit.

Elle se trancha la paume de la mame façon, puis plaça l'entaille de sa main sur la mienne et serra mes doigts inertes dans les siens. Elle laissa tomber le couteau pour se saisir d'un coin de son manteau qu'elle enroula autour de nos deux mains en sang. " Derfel, dit-elle d'une voix douce, aussi longtemps que nos mains porteront une cicatrice, nous ne ferons qu'un. D'accord ? "

Je plongeai mes yeux dans les siens, et je sus que ce n'était pas une bagatelle ni un enfantillage, mais un vrai serment qui me lierait dans

ce monde et, peut-être, dans l'autre. L'espace d'un instant, je fus terrorisé

de ce qui allait suivre, puis je hochai la tête et parvins à desserrer les lèvres.

" D'accord !

- Et aussi longtemps que tu porteras cette cicatrice, Derfel, ta vie m'appartiendra, et aussi longtemps que je porterai cette cicatrice, ma vie sera tienne. Comprends-tu ?

- Oui. "

Ma main palpitait. Elle était chaude et enflée, tandis que sa petite main me semblait glaciale dans mon étreinte ensanglantée.

" Un jour, Derfel, je t'appellerai, et si tu ne viens pas, cette cicatrice te marquera à jamais auprès des Dieux comme un faux ami, un traître et un ennemi.

- Oui ", fis-je.

Elle me dévisagea quelques secondes en silence, puis grimpa sur le tas de fourrures et de couvertures et se blottit dans mes bras. Il n'était pas commode de s'allonger l'un à côté de l'autre car nos mains gauches étaient encore liées, mais nous réussîmes à nous mettre à l'aise et demeurâmes couchés. Des voix résonnaient au-dehors ; la poussière volait dans la grande pièce obscure où dormaient les chauves-souris et chassaient les chatons. Il faisait froid, mais Nimue tira une peau sur nous deux puis s'endormit, mon bras droit s'engourdisant sous le poids de son petit corps. Je restai éveillé, effrayé et perplexe, l'esprit occupé par ce que le couteau avait créé entre nous.

Elle se réveilla au milieu de l'après-midi. " Gundleus s'en est allé ", dit-elle somnolente, sans que je compris comment elle le savait, puis elle s'arracha à mon étreinte et aux fourrures entremalées avant de dénouer le manteau encore enroulé autour de nos mains. Le sang s'était coagulé et avait formé des croûtes : la séparation rouvrit douloureusement nos plaies.

Nimue se dirigea

vers le faisceau de lances et arracha une poignée de toiles d'araignées qu'elle me fourra dans la main. " «a cicatrisera bientôt ", dit-elle distraitement, puis, sa main entaillée enveloppée dans un chiffon, elle

prit du pain et du fromage. " N'as-tu pas faim ?

- Toujours. "

Nous partage,mes le repas. Le pain était sec et dur, et le fromage avait été grignoté par des souris. Tout au moins Nimue le croyait-elle.

" ¿ moins que ce ne soient les chauves-souris, dit Nimue. Les chauves-souris mangent du fromage ?

- Je ne sais pas ", répondis-je, puis je me fis hésitant. " ...tait-ce une chauve-souris apprivoisée ? " Je voulais parler de l'animal qu'elle avait attaché dans ses cheveux. J'avais déjà vu des choses de ce genre auparavant, bien s'r, mais Merlin n'en parlait jamais, ses acolytes non plus, et je soupçonnais maintenant qu'après l'étrange cérémonie de nos mains ensanglantés Nimue me mettrait dans la confidence.

Et, de fait, elle hocha la tête. " C'est un vieux truc pour effrayer les sots, m'expliqua-t-elle avec hauteur. C'est Merlin qui me l'a appris. Tu mets des jets aux pattes de la chauve-souris, comme les jets des faucons, puis tu attaches les jets a tes cheveux. " Elle se passa la main dans ses cheveux noirs puis rit de bon cour. " Et il a eu la frousse, Tanaburs ! Tu imagines ! Lui, un druide ! "

«a ne m'amusait pas. Je voulais croire a sa magie, non m'entendre dire que c'était un tour que l'on jouait avec les longes de faucons. " Et les serpents ? demandai-je.

- Il les garde dans un panier. C'est moi qui dois les nourrir. " Elle frissonna, puis elle vit mon air dépité. " qu'est-ce qui ne va pas ?

- Tout cela n'est que supercherie ? "

Elle fronça les sourcils et garda le silence un bon moment. Je crus qu'elle allait me laisser sans réponse, mais elle finit par s'expliquer et je sus, en l'écoutant, que j'apprenais les choses que Merlin lui avait enseignées.

La magie, dit-elle, opérait au temps oa la vie des Dieux croisait celle des hommes, mais il n'appartenait pas aux hommes d'en décider. " Je ne puis embuer cette pièce sur un simple claquement de doigts, expliqua-t-elle, mais cela arrive, je l'ai vu. Je ne puis réveiller les morts, mais Merlin assure qu'il l'a vu faire. Je ne puis ordonner a la foudre de frapper Gundleus, bien que je le souhaite ardemment, seuls les Dieux le peuvent.

Mais il

fut un temps, Derfel, oa nous pouvions faire ces choses-la, oa nous vivions avec les Dieux : nous les contentions et nous pouvions user de leurs pouvoirs pour préserver la Bretagne telle qu'ils la souhaitaient. Nous exécutions leurs ordres, tu comprends, mais leurs ordres ne faisaient qu'un avec notre désir. " Elle serra les mains pour souligner son propos, mais la douleur de sa blessure se réveilla sous l'effet de la pression et la fit tressaillir. " Ensuite les Romains sont venus et ils ont rompu le pacte.

- Mais pourquoi ? " Pinterrompis-je avec impatience, car j'en avais déjà entendu beaucoup parler. Merlin ne cessait de nous raconter comment Rome avait brisé le lien entre la Bretagne et les Dieux, mais il n'avait jamais expliqué comment la chose était possible si les Dieux étaient si puissants.

" Pourquoi n'avons-nous pas défait les Romains ? demandai-je a Nimue.

- Parce que les Dieux ne l'ont pas voulu. Certains Dieux sont méchants, Derfel. qui plus est, ils n'ont pas de devoir envers nous. Nous seuls en avons envers eux. Peut-atre cela les amusait-il ? Ou peut-atre que nos ancêtres avaient enfreint le pacte, et que les Dieux les ont punis en leur envoyant les Romains. Nous n'en savons rien, mais ce que nous savons, c'est que les Romains sont partis, et Merlin dit que nous avons une chance, juste une chance, de restaurer la Bretagne. " Elle s'exprimait d'une voix basse et intense. " Il nous faut refaire la vieille Bretagne, la vraie Bretagne, la terre des Dieux et des hommes, et si nous le faisons, Derfel, si nous le faisons, le pouvoir des Dieux sera une fois de plus avec nous. "

J'avais envie de la croire. Je br°lais de croire que nos vies brèves, assaillies par la maladie et hantées par la mort, pourraient bénéficier d'un nouvel espoir par la gr,ce et le bon vouloir de créatures surnaturelles au glorieux pouvoir. " Mais il n'y a pas d'autre solution que la supercherie ? " demandai-je sans dissimuler ma désillusion.

" Oh, Derfel ! " Nimue laissa retomber ses épaules. " Réfléchis un peu.

Tout le monde ne saurait éprouver la présence des Dieux, si bien que ceux qui en sont capables sont investis d'une mission particulière. Si je me montre faible, si je cède a un instant d'incrédulité, quel espoir reste-t-il a ceux qui ont envie de croire ? Ce ne sont pas vraiment des trucs, ce sont... " Elle marqua un temps de pause, cherchant le mot

juste. " Ce sont des insignes. Tout comme la couronne d'Uther, ses torques, son étendard et sa pierre, a Caer Cadarn. Toutes ces choses nous disent qu'Uther est le Grand Roi, et nous le traitons en conséquence. quand Merlin marche parmi les siens, il doit porter ses insignes, lui aussi, histoire de dire aux gens qu'il est en contact avec les Dieux et qu'on le craigne en conséquence. " Elle pointa du doigt la porte éventrée par le fer de lance.

" quand j'ai franchi cette porte, nue, avec deux serpents, et une chauve-souris cachée sous la peau d'un homme mort, j'affrontais un roi, son druide et ses guerriers. Une fille, Derfel, contre un roi, un druide et la Garde royale. qui a gagné ?

- Toi.

- C'est donc que le tour a marché, mais il n'était pas en mon pouvoir d'en décider. Ce pouvoir appartenait aux Dieux, mais il me fallait croire en ce pouvoir pour qu'il puisse opérer. Et pour croire, Derfel, il faut y consacrer sa vie. " Elle s'exprimait maintenant d'une voix passionnée, avec une rare ferveur. " à chaque instant du jour et de la nuit, tu dois être ouvert aux Dieux, et si tu l'es, ils viendront. Pas toujours quand tu as besoin d'eux, c'est entendu, mais si tu ne demandes jamais, ils ne répondront jamais ; en revanche, lorsqu'ils répondent, Derfel, quand ils le font, c'est prodigieux et tellement terrifiant, comme d'avoir des ailes qui t'élèvent dans la plus haute des gloires. " Ses yeux étincelaient. Jamais je ne l'avais entendue parler de ces choses. Il n'y a pas si longtemps, elle n'était encore qu'une enfant, mais maintenant elle était passée par la couche de Merlin et avait reçu son enseignement et son pouvoir. Je lui en voulais. J'étais jaloux et contrarié, et je ne comprenais pas. Elle s'éloignait de moi et je n'y pouvais rien.

" Je suis ouvert aux Dieux, dis-je avec rancœur. Je crois en eux, je désire leur aide. "

Elle m'effleura le visage de sa main bandée. " Tu vas être un guerrier, Derfel, un très grand guerrier. Tu es brave, tu es franc, tu es aussi robuste que la Tour de Merlin et il n'y a pas une once de folie en toi. Pas une trace, pas même une étincelle sauvage et désespérée. Crois-tu que j'aie envie de suivre Merlin ?

- Oui, répondis-je, blessé. Je sais bien que oui. " Je voulais dire, bien sûr, que j'étais blessé parce qu'elle ne se consacrerait pas à moi.

Elle respira à pleins poumons et son regard se porta sous le toit

ombragé

oa deux pigeons s'étaient réfugiés par un trou de cheminée et s'agitaient maintenant sur les chevrons. " Parfois, reprit-elle, je me dis que j'aimerais me marier, avoir des enfants, les voir pousser, vieillir moi-même, mourir, mais de toutes ces choses, Derfel - elle se retourna vers moi

-, je ne connaatrai que la

dernière. Je ne supporte pas de songer a ce qu'il adviendra de moi. L'idée que je doive souffrir les Trois Blessures de la Sagesse m'est insupportable, mais je le dois. Je le dois !

- Les Trois Blessures ? " Je n'en avais encore jamais entendu parler.

" La Blessure du Corps, expliqua Nimue, la Blessure de l'Orgueil et, ajouta-t-elle, en se passant la main entre les jambes, la Blessure de l'Esprit, qui est folie. " Elle se tut un instant tandis qu'un frisson d'horreur parcourut son visage. " Merlin les a souffertes toutes les trois : voila pourquoi il est si sage. Ce que Morgane a souffert dans sa chair passe l'imagination, mais jamais elle n'a souffert les deux autres blessures, et c'est pourquoi jamais elle n'appartiendra vraiment aux Dieux.

Je n'en ai encore souffert aucune, mais ça viendra. Je le dois ! " Elle parlait avec ardeur. " Je le dois parce que j'ai été choisie.

- Pourquoi n'ai-je pas été choisi, moi ?

- Tu ne comprends pas, Derfel, dit-elle en hochant la tate. Personne ne m'a choisie, sauf moi. C'est a chacun qu'il appartient de choisir. Cela pourrait nous arriver a tous, ici. Voila pourquoi Merlin recueille les enfants abandonnés, parce qu'il croit que les orphelins pourraient avoir des dons particuliers, mais fort peu en ont.

- Et toi tu en as ? !

- Je vois les Dieux partout, dit simplement Nimue. Ils me voient.

- Je n'ai jamais vu un Dieu, dis-je, tatu.

- Tu en verras, promet-elle en souriant de ma rancour, parce que tu dois penser a la Bretagne, Derfel, comme si elle était parée de rubans de brume de plus en plus fins. De simples fils ténus, ici ou la, qui dérivent et s'estompent, mais ces fils, ce sont les Dieux, et si nous

parvenons a les trouver et a leur plaire, si nous leur rendons cette terre, alors les fils s'épaissiront et se rejoindront pour former une grande et merveilleuse brume qui recouvrera tout le pays et nous protégera de l'extérieur. Voilà pourquoi nous vivons ici, sur le Tor. Merlin sait que cet endroit agréé aux Dieux : la brume sacrée y est épaisse, mais il nous appartient de la propager.

- Est-ce ce que fait Merlin ?

- ¿ ce moment précis, Derfel, répondit-elle dans un sourire, Merlin dort.

Et je dois dormir, moi aussi. N'as-tu point de travail qui t'attend ?

- Des loyers a compter ", dis-je d'un ton embarrassé. Les entrepôts du bas regorgeaient de poissons et d'anguilles fumées, de pots de sel, de paniers d'osier, de tissus, de saumons de plomb, de bassines de charbon de bois et mame de rares fragments d'ambre et de jais : les loyers d'hiver payables a Beltain, qu'Hywel devait évaluer, enregistrer sur les tailles, puis diviser -d'un côté la part de Merlin, de l'autre la portion qui revenait aux collecteurs d'impôts du Grand Roi.

" alors va compter ", dit Nimue, comme s'il ne s'était rien passé d'étrange entre nous, bien qu'elle se pench,t vers moi pour me gratifier d'un baiser fraternel. " Va ! " Je sortis d'un pas chancelant de la chambre de Merlin sous les regards rancuniers et curieux des serviteurs de Norwenna qui étaient rentrés dans la grande salle.

Vint l'équinoxe. Les chrétiens célébrèrent la mort de leur Dieu tandis que nous allumions les immenses brasiers de Beltain. Nos flammes se déchaanaient dans les ténèbres pour apporter une vie nouvelle au monde qui se réveillait. ¿ l'est, on aperçut au loin les premiers pillards saxons, mais personne n'approcha d'Ynys Wydryn. On ne devait plus revoir non plus le roi Gundleus de Silurie. Gudovan, le clerc, supposait que la proposition de mariage n'avait pas abouti et, d'un ton lugubre, prédit une nouvelle guerre contre les royaumes du Nord.

Merlin ne revint pas, et nous ne reç°mes aucune nouvelle de lui.

L'Edling Mordred eut ses premières dents de lait. Les premières a percer furent celles de la m,choire inférieure, ce qui augurait bien d'une longue vie, et Mordred profita de ses nouvelles dents pour mordre jusqu'au sang les tétons de Ralla, qui continua cependant a l'allaiter afin que son bébé

dodu tête le sang d'un prince en mame temps que le lait maternel. Les

jours rallongeant, le cour de Nimue se fit plus léger. Les cicatrices de nos mains avaient viré du rosé au blanc pour ne plus laisser qu'une ligne un peu plus sombre. Nimue n'en parlait jamais.

Le Grand Roi passa une semaine a Caer Cadarn, oa l'on transporta l'Edling afin que son grand-père p't le voir. Uther dut approuver ce qu'il vit, et les augures printaniers étaient tous propices, car trois semaines après Beltain nous apprâmes que le Grand Conseil au complet, le premier a se tenir en Bretagne depuis plus de soixante ans, allait décider de l'avenir du royaume, de Norwenna et de Mordred.

C'était le printemps, les feuilles étaient vertes, le réveil de la nature était riche de grandes promesses.

Le Grand Conseil se réunit a Glevum, cité romaine qui s'étendait sur les rives du Severn, juste au-dela de la frontière septentrionale de la Dumnonie avec Gwent. Uther y fut transporté sur un char tiré par quatre boufs, chaque animal étant décoré de brins d'aubépine et sellé d'un linge vert. En ce début d'été, le Grand Roi apprécia sa pesante progression a travers son royaume, peut-atre parce qu'il savait que ce serait sa dernière vision des charmes de la Bretagne avant de passer par la Grotte de Cruachan et sur le pont qui mène aux Enfers. Les haies entre lesquelles cheminait son attelage étaient blanches d'aubépine, les bois étaient parsemés de campanules tandis que les coquelicots étincelaient parmi les blés, le seigle et l'orge et dans les champs de foin presque mûrs oa s'affairaient les r,les des genats. Le Grand Roi voyageait lentement, s'arratant souvent dans les hameaux et dans les villas, oa il inspectait les terres et les domaines, et prodiguait ses conseils a des hommes qui savaient mieux que lui aménager un bassin de fouflage ou ch,trer un pourceau. Il se baigna dans les sources chaudes d'aguae Sulis, et il était si bien rétabli quand il quitta la cité qu'il parcourut a pied un bon kilomètre avant de se faire aider pour remonter dans son attelage capitonné

de fourrures. Il s'était fait accompagner de ses bardes, de ses conseillers, de son médecin, de son chour, d'un cortège de serviteurs et d'une escorte de guerriers placés sous les ordres d'Owain, son champion et le chef de sa garde. Tout le monde avait des fleurs et les guerriers portaient leurs boucliers a l'envers pour bien montrer que leur marche était pacifique, bien qu'Uther f't trop vieux et trop avisé pour ne point s'assurer que leurs pointes de lances fussent d'ment affilées chaque jour.

J'allai a Glevum. Je n'avais rien a y faire, mais Uther avait convié

Morgane au Grand Conseil. Les femmes étaient d'ordinaire tenues à l'écart de ces réunions, grandes ou petites, mais Uther estimait que nul ne pouvait mieux que Morgane s'exprimer au nom de Merlin et, désespérant de revoir ce dernier, il s'était adressé à elle. En outre, elle était la fille naturelle d'Uther, et le Grand Roi aimait à dire qu'il y avait plus de bon sens dans la tate enveloppée d'or de Morgane que dans le crâne de la moitié de ses conseillers réunis. Morgane était aussi responsable de la santé de Norwenna, et c'est de l'avenir de celle-ci qu'on devait décider, bien que Norwenna elle-même ne fût ni convoquée ni consultée. Elle demeura à Ynys Wydryn, aux soins de Gwendo-line, l'épouse de Merlin. Morgane serait allée seule à Glevum, avec Sébile, son esclave, si à la dernière minute Nimue n'avait calmement annoncé qu'elle devait s'y rendre elle aussi et que je devais l'accompagner.

Naturellement, Morgane fit des embarras, mais à l'indignation de son aînée Nimue opposa un calme exaspérant. "J'ai été initiée", dit-elle à Morgane, et lorsque celle-ci lui demanda d'une voix suraiguë par qui, Nimue se contenta d'un sourire. Morgane était deux fois plus grande que Nimue et avait deux fois son âge, mais lorsque Merlin avait pris Nimue dans son lit, le pouvoir à Ynys Wydryn lui avait échoué, et, face à cette autorité, l'aînée était démunie. Elle s'opposa encore à ma venue. Elle exigea de savoir pourquoi Nimue n'emmenait pas Lunete, l'autre fille irlandaise parmi les pupilles de Merlin. Un garçon comme moi, assura Morgane, n'était pas une compagnie pour une jeune femme et, Nimue se contentant de sourire, Morgane éruçta qu'elle dirait à Merlin que Nimue s'était entichée de moi et que son sort serait scellé. Face à cette menace malhabile, Nimue s'esclaffa et lui tourna le dos.

Je ne me souciais guère de cette dispute. Je voulais aller à Glevum, voir les joutes, entendre les bardes, regarder les danses et, par-dessus tout, rester avec Nimue.

ainsi, quatuor mal assorti, prames-nous la route de Glevum. Morgane, son b

, ton d'épine noire à la main et son masque d'or étincelant au soleil d'été, clopinait en tate, son déhanchement rappelant à chacun de ses pas pesants qu'elle désapprouvait la compagnie de Nimue. Sébile, l'esclave saxonne, h

, tait le pas

derrière sa maîtresse, le dos ployant sous le poids des litières, des herbes et des ustensiles. Nimue et moi marchions derrière, pieds et

tate nus, sans chargement aucun. Nimue avait passé un long manteau noir sur une robe blanche serrée à la taille par une corde d'esclave. Ses longs cheveux noirs rassemblés en chignon, elle ne portait aucun bijou, pas même une épingle en os pour attacher son manteau. Morgane portait un lourd torque doré autour du cou et son manteau brun était fermé à hauteur des seins par deux broches d'or, dont une en forme de cerf à trois cornes, l'autre étant le fameux dragon que lui avait offert Uther à Caer Cadarn. Je pris plaisir au voyage. Il nous fallut trois jours, à pas lents, car Morgane n'était pas une bonne marcheuse, mais le soleil brillait et la Voie romaine nous facilitait la tâche. À la brune, nous nous réfugiâmes dans le château le plus proche et, en qualité d'hôtes d'honneur, dormîmes dans la grange emplie de paille. Nous croisons peu d'autres voyageurs, et tous nous cédèrent le passage, car le blason éclatant de Morgane était le symbole de son rang élevé. On nous avait mis en garde contre les hommes sans feu ni lieu qui détraquaient les marchands sur les grands-routes, mais personne ne nous menaça, peut-être parce que les soldats d'Uther avaient préparé le Grand Conseil en écumant les bois et les collines à la recherche de brigands, et nous vîmes une bonne douzaine de corps en putréfaction placés sur les bas-côtés en guise d'avertissement. Les serfs et les esclaves s'agenouillaient devant Morgane, les marchands lui cédaient le passage.

Seul un voyageur osa défier notre autorité : un prêtre à la barbe sauvage suivi de femmes échevelées en haillons. Le groupe chrétien suivait la route en dansant, louant leur Dieu cloué, mais lorsque le prêtre vit le masque d'or qui recouvrait le visage de Morgane, le triple andouiller et le dragon ailé de ses broches, il s'emporta contre cette créature du Malin. Le prêtre a dû croire qu'une femme ainsi masquée et boitillante serait une proie facile pour ses sarcasmes, mais un prédicateur errant accompagné de son épouse et de prostituées sacrées n'était pas de taille à affronter la fille d'Igraine, la pupille de Merlin et la sœur d'Arthur. Morgane le frappa à l'oreille d'un simple coup qui l'envoya valdinguer dans un fossé envahi par les orties et elle poursuivit son chemin sans guère un regard en arrière.

Les femmes du prêtre poussèrent des cris perçants et s'écartèrent.

D'aucunes prièrent, d'autres éruptèrent des malédictions, mais Nimue glissa tel un esprit à travers leur malveillance.

Je n'avais aucune arme, sauf à compter mon bâton et mon couteau au nombre des accoutrements d'un guerrier. J'avais voulu emporter une épée et une lance, afin de paraître plus âgé, mais Hywel s'était moqué de moi : un homme se révèle par ses faits et gestes, non par ses

fantaisies. Pour ma protection, il me remit un torque de bronze auquel était pendue une effigie du Dieu cornu de Merlin. Personne, assurait-il, n'oserait défier Merlin.

Malgré tout, je me sentais inutile sans les armes d'un homme. Pourquoi étais-je la ? demandai-je à Nimue.

" Parce que tu es mon ami assermenté, mon petit. "

J'étais déjà plus grand elle, mais elle employait ce mot affectueusement.

" Et parce que toi et moi sommes choisis par Bel, et s'il nous choisit, nous devons nous choisir l'un l'autre.

- alors pourquoi allons-nous tous les deux à Glevum ? voulus-je savoir.

- Parce que Merlin le veut, naturellement.

- Y sera-t-il ? " demandai-je avidement. Il y avait si longtemps que Merlin était absent et, sans lui, Ynys Wydryn était comme un ciel sans soleil.

" Non ", répondit-elle d'un ton calme.

Mais comment savait-elle le désir de Merlin en la matière ? Je n'en savais rien, car Merlin était encore bien loin et les convocations pour le Grand Conseil avaient été lancées longtemps après son départ.

" Et qu'allons-nous faire lorsque nous serons à Glevum ?

- Nous le saurons sur place ", dit-elle d'un air mystérieux. Elle n'en dirait pas plus.

Glevum, dès lors que je me fus habitué à la puanteur suffocante de la gadoue, m'apparut comme un endroit merveilleusement étrange. Mises à part certaines villas transformées en fermes sur les terres de Merlin, c'était la première fois que je mettais les pieds dans une ville romaine, et je demeurai bouche bée devant le spectacle comme un poussin à peine sorti de l'ouf. Les rues étaient pavées de pierres taillées et, bien qu'elles eussent joué depuis le départ des Romains, voici maintenant de longues années, les hommes du roi Tewdric avaient fait de leur mieux pour réparer les dégâts en arrachant les herbes et en balayant le sol en sorte que les neuf rues de la cité ressemblaient à des cours d'eau caillouteux à la saison sèche. Il n'était pas facile de marcher sur les pierres, et le spectacle des chevaux essayant d'en éviter les

pièges nous fit rire de bon cour, Nimue et moi. Les b,timents étaient aussi bizarres que les rues. Nos maisons et nos ch,teaux étaient faits de bois et de chaume, d'argile et de claies, tandis que ces constructions romaines de pierres et de curieuses briquettes étaient collées les unes aux autres, mame si, au fil des ans, certaines s'étaient effondrées, entrecoupant de décombres les longues rangées de maisons basses curieusement recouvertes d'une toiture de tuiles d'argile cuite. La cité fortifiée gardait un point de passage sur le Severn et se trouvait entre deux royaumes, et a proximité

d'un troisième, en sorte qu'elle était un centre commercial réputé. Des potiers travaillaient a demeure, des orfèvres se penchaient sur leurs tables, et des veaux beuglaient dans l'abattoir situé derrière la place du marché envahie de rustres qui vendaient du beurre, des noix, du cuir, du poisson fumé, du miel, des tissus teints et de la laine fraachement tondue.

Mais le clou du spectacle, tout au moins a mes yeux éblouis, c'étaient les soldats du roi Tewdric. C'étaient des Romains, m'expliqua Nimue, ou tout au moins des Bretons qui avaient été a l'école des Romains avec leurs barbes coupées court, leurs robustes souliers de cuir et leurs chausses de laine sous leurs courtes jupes de cuir. Les chefs avaient une jupe recouverte de plaques de bronze cousues les unes aux autres et, quand ils marchaient, cette armure cliquetait comme des sonnailles. Chaque homme avait un plastron parfaitement astiqué, un long manteau de bure et un casque de cuir dont la couture formait une crate au sommet. Certains avaient un casque surmonté de plumes colorées. Chaque soldat portait une épée courte avec une large lame, une longue lance a la hampe polie et un bouclier oblong de bois et de cuir orné d'un taureau, le symbole de Tewdric. Les boucliers étaient tous de la mame taille, les lances toutes de la mame longueur, et tous les soldats marchaient au pas : extraordinaire spectacle qui me fit d'abord rire et auquel je finis par m'habituer.

au centre de la ville, oa les quatre rues qui menaient aux quatre portes débouchaient sur une grande place carrée, se dressait un grand b,timent a peine croyable. Mame Nimue en resta bouche bée, car, assurément, nul atre vivant ne pouvait construire une chose pareille, si haute et si blanche avec des angles aussi droits. Le toit reposait sur d'immenses piliers et l'espace triangulaire compris entre le faate du toit et le sommet des piliers était couvert d'images fantastiques sculptées dans la pierre blanche et représentant des hommes merveilleux piétinant leurs ennemis sous les sabots de leurs chevaux. Les hommes de pierre portaient des faisceaux de lances de pierre et des casques de pierre surmontés de crates de pierre. Certaines figures

étaient tombées ou s'étaient brisées sous l'effet du gel, mais cela n'en tenait pas moins du miracle a mes yeux, bien que Nimue, après les avoir observées, crach,t pour conjurer le mal.

" «a ne te plaait pas ? demandai-je avec ressentiment.

- Les Romains ont voulu atre des dieux, expliqua-t-elle, et c'est pourquoi les Dieux les ont humiliés. Le Conseil ne devrait pas se réunir ici. "

C'est pourtant a Glevum qu'était convoqué le Grand Conseil, et Nimue n'y pouvait rien changer. C'est ici, a l'abri des remparts romains de terre et de bois qu'allait se décider le sort du royaume d'Uther.

Lorsque nous entr,mes dans la ville, le Grand Roi était déjà arrivé. Il logeait dans un autre grand b,timent, face a l'édifice aux colonnes, de l'autre côté de la place. Il ne se montra ni surpris ni indisposé de la venue de Nimue, peut-atre parce qu'il pensait qu'elle faisait simplement partie de la suite de Morgane, et il nous attribua a tous une seule pièce, a l'arrière de la maison, oa les cuisines fumaient et oa les esclaves se chamaillaient. Les soldats du Grand Roi faisaient p,le figure a côté des hommes resplendissants de Tewdric. Nos soldats avaient les cheveux longs et la barbe fleurie, de longs manteaux multicolores rapetassés et élimés, et ils portaient de longues et lourdes épées, des lances a la hampe grossière et des boucliers ronds ornés d'un dragon, le symbole d'Uther, qui paraissait bien grossier a côté des taureaux soigneusement peints de Tewdric.

Les deux premiers jours furent occupés par des célébrations. Les champions des deux royaumes se livrèrent a des parodies de combat devant les remparts, mame si le roi Tewdric dut faire descendre dans l'arène deux de ses meilleurs hommes lorsque Owain, le champion d'Uther, entra en lice. Le fameux héros de Dumnonie était réputé invincible, et il en avait l'air avec le soleil d'été qui étincelait sur sa longue épée. C'était un géant aux bras tatoués, a la poitrine velue et a la barbe en bataille décorée d'anneaux de guerriers forgés avec les armes prises aux ennemis vaincus.

Son combat contre les deux champions de Tewdric devait rester un simulacre de combat, mais on eut tôt fait d'oublier le simulacre lorsque ce fut au tour des deux héros de

Gwent de l'affronter. Les trois hommes bataillèrent comme s'ils respiraient la haine et échangèrent des coups qui durent résonner au nord, jusqu'a la lointaine Powys, et au bout de quelques minutes leur

sueur se malait de sang, le tranchant émoussé de leurs épées était hoché, et les trois hommes clopinaient, mais Owain avait encore le dessus. Malgré sa grande taille, il était une excellente épée et assenait ses coups avec une force terrible. La foule, qui s'était rassemblée des campagnes environnantes et où les sujets d'Uther se malaient à ceux de Tewdric, hurlait comme une meute de bêtes sauvages, incitant les hommes aux massacres. Voyant la passion, Tewdric se décida à lancer son b,ton pour mettre fin au combat. " Nous sommes amis, ne l'oubliez pas ", dit-il aux trois hommes, et Uther, assis un peu plus haut que Tewdric, ainsi qu'il sied à un Grand Roi, opina du chef.

Uther paraissait fruste et mal en point, avec son corps boursoufflé, sa figure jaune et avachie, sa respiration laborieuse. On l'avait transporté

en litière sur le champ de bataille et il était enveloppé sur son trône d'un épais manteau qui dissimulait sa ceinture parée de bijoux et son torque brillant. Le roi Tewdric, quant à lui, était habillé à la romaine : en vérité, son grand-père était un authentique Romain, ce qui explique sans doute les consonances étrangères de son nom. Vatu d'une toge blanche rabattue en plis savants sur l'épaule, le roi portait les cheveux coupés très court et n'avait point de barbe. Grand et maigre, il était d'une élégance naturelle dans ses gestes et, bien qu'il ne fût encore qu'un jeune homme, sa mine triste et sage le faisait paraître bien plus âgé. Enid, sa reine, portait les cheveux nattés en une étrange spirale qui formait un équilibre si précaire au sommet de son cr,ne que force lui était de se déplacer avec la gaucherie d'une pouliche qui vient de naître. Son visage était enduit d'une p,te blanche qui lui donnait un air d'ennui et de perplexité. Son fils Meurig, l'Edling de Gwent, était un gamin de dix ans qui ne tenait pas en place : assis aux pieds de sa mère, il recevait une tape de son père chaque fois qu'il se curait le nez.

après le tournoi, ce fut au tour des harpistes et des bardes de s'affronter. Cynyr, le barde de Gwent, chanta la grande geste de la victoire d'Uther sur les Saxons à Caer Idern. Plus tard, je compris que Tewdric avait dû lui en donner l'ordre, afin de rendre hommage au Grand Roi, et la récitation eut assurément l'heur de plaire à Uther, qui garda le sourire aussi longtemps que le barde égrenait les vers et opina chaque fois qu'était loué tel ou tel valeureux. Cynyr déclama la victoire d'une voix vibrante et, lorsqu'il en arriva aux strophes qui racontaient comment Owain avait massacré les Saxons par milliers, il se tourna vers le combattant meurtri et épuisé, et l'un des champions de Tewdric, qui une heure plus tôt à peine avait essayé de faire toucher terre au grand gaillard, se redressa et leva le bras d'Owain. La foule hurla puis s'esclaffa, lorsque Cynyr prit une voix de femme pour imiter les Saxons demandant gr,ce. ȝ petits pas, il se mit à parcourir le

champ, comme sous l'effet de la panique, s'accroupissant comme pour se cacher. Le spectacle plut à la foule. Et moi aussi, car on voyait presque les abominables Saxons trembler de terreur, on sentait la puanteur de leur sang couler jusqu'à la mort et l'on entendait les ailes des corbeaux venus se rassasier de leur chair. Puis Cynyr se redressa de toute sa hauteur et laissa choir son manteau : son corps peint en bleu était nu, et il entonna l'hommage des Dieux qui avaient observé leur champion, le Grand Roi Uther de Dumnonie, Pendragon de Bretagne, vaincre les rois, les chefs et les champions de l'ennemi. Puis, toujours nu, le barde se prosterna devant le trône d'Uther.

Uther farfouilla sous son manteau pelucheux pour mettre la main sur un torque d'or jaune qu'il lança vers Cynyr. Mais sa main était faible et le torque tomba au bord du dais de bois où les deux rois avaient pris place.

Le mauvais augure fit plaisir à Nimue, mais Tewdric ramassa tranquillement le torque et le porta au barde à cheveux blancs que le roi releva de ses propres mains.

quand les bardes eurent chanté, et alors que le soleil se couchait derrière le sombre ruisseau de collines qui, à l'ouest, délimitait le territoire de la Silurie, une procession de filles apportèrent des fleurs pour les reines. Mais il n'y avait qu'une seule reine sous le dais : Enid. L'espace de quelques secondes, les filles portant les monceaux de fleurs pour la dame d'Uther ne surent que faire, mais Uther s'agita et montra du doigt Morgane, qui avait pris place sur un banc à côté du dais : les demoiselles firent une embardée et déposèrent devant elle une montagne d'iris, de reines des prés et d'orchidées. " On dirait une boulette persillée ", me siffla Nimue à l'oreille.

La veille du Grand Conseil, il y eut, en soirée, un service chrétien dans la grande salle du grand bâtiment du centre-ville. Tewdric était un fervent chrétien, et les siens se pressaient dans la salle éclairée par les torches disposées dans des pattes de fer fixées au mur. Il avait plu toute la soirée et la salle bondée empestait la sueur, la laine mouillée et la fumée. Les femmes s'étaient placées à gauche, les hommes à droite mais Nimue passa tranquillement outre à cette disposition pour grimper sur un piédestal placé derrière la sombre foule des hommes emmitoufflés dans leur manteau, mais tête nue. Il y avait d'autres piédestaux de cette espèce, pour la plupart couronnés de statues, mais notre plinthe était vide et assez large pour nous accueillir tous les deux, assis à regarder les rites chrétiens, même si, au départ, je fus davantage ébahi par l'immensité de la salle, plus haute, plus longue et plus large que toutes les salles de banquet que j'eusse jamais vues, si

vaste que des étourneaux y avaient élu domicile et devaient se dire que la halle romaine était un monde sauvage en soi. Le ciel des moineaux était un toit incurvé soutenu par des piliers de brique carrés jadis recouvert d'une couche de plâtre lisse et blanc sur lequel on avait peint des images. Seuls en subsistaient des fragments : je devinais l'esquisse rouge d'un cerf courant, une créature marine avec des cornes et une queue fourchue, et deux femmes tenant une coupe à deux anses.

Uther n'était pas venu, mais ses guerriers chrétiens étaient présents et Mgr Bedwin, le conseiller du Grand Roi, participa aux cérémonies que Nimue et moi regardions de notre nid d'aigle comme deux sales gosses épiant leurs aînés. Le roi Tewdric était là, et avec lui quelques rois et princes vassaux qui, le lendemain, siègeraient au Grand Conseil. Ces grands avaient des sièges aux premiers rangs, mais la masse des torches brûlait non pas autour d'eux, mais auprès des prêtres chrétiens rassemblés à leur table.

C'est la première fois de ma vie que je voyais ces créatures et leurs rites.

" qu'est-ce au juste qu'un évêque ? demandai-je à Nimue.

- C'est comme un druide", dit-elle, et de fait, comme les druides, tous les prêtres chrétiens avaient le devant du crâne rasé. " Sauf qu'ils n'ont aucune formation, ajouta Nimue sur le ton de la dérision, et qu'ils ne savent rien.

- Sont-ils tous des évêques ? demandai-je en observant la théorie d'hommes rasés qui allaient et venaient, se baissaient et se relevaient tout aussi brusquement autour de la table illuminée, à l'extrémité de la salle.

- Non. Certains ne sont que de simples prêtres. Ils sont encore plus ignares que les évêques, observa-t-elle en pouffant.

- Il n'y a pas de prêtresses ?

- Dans leur religion, dit-elle avec mépris, les femmes doivent obéir aux hommes. " Elle cracha contre ce mal et certains guerriers tout proches lui lancèrent un regard de désapprobation. Nimue feignit de ne pas les voir. Elle était enveloppée dans son manteau noir, serrant dans ses bras ses genoux pressés contre sa poitrine. Morgane nous avait interdit d'assister aux cérémonies chrétiennes, mais Nimue ne respectait plus ses ordres. Ses yeux brillaient dans la pénombre où disparaissait son

visage décharné.

Les étranges prêtres chantèrent et psalmodièrent en grec des choses qui n'avaient aucun sens pour nous. Ils ne cessaient de baisser la tête, sur quoi toute la foule se baissait puis peinait à se relever; et, du côté

droit de l'église, chaque plongeon était marqué par le cliquetis des fourreaux qui heurtaient le sol dans le plus grand désordre. Les prêtres, comme les druides, ouvraient grands les bras lorsqu'ils priaient. Ils portaient d'étranges robes qui ressemblaient vaguement à la toge de Tewdric et étaient recouvertes d'une tunique décorée. Ils chantaient et la foule leur répondait. Quelques femmes qui se tenaient derrière la fragile reine Enid au visage pâle se mirent à pousser des cris perçants et à trembler, extatiques, mais les prêtres demeurèrent insensibles à ce brouhaha et continuèrent à psalmodier et à chanter. Sur la table se trouvait une croix toute simple devant laquelle ils se courbaient et devant laquelle Nimue fit le signe du mal en marmonnant une formule de protection. Nous eûmes tôt fait de nous lasser, et je voulais aller m'assurer que nous étions bien placés pour obtenir quelques miettes du grand banquet qui serait donné

après la cérémonie dans la demeure d'Uther, mais le langage de la nuit fit alors place au parler breton : un jeune prêtre haranguait la foule.

Ce jeune prêtre, c'était Sansum : c'est cette nuit-là que je vis le saint pour la première fois. Il était très jeune à cette époque, beaucoup plus jeune que les évêques, mais il était considéré comme un homme d'avenir, l'espoir du christianisme, et les évêques lui avaient délibérément cédé

l'honneur de prononcer ce sermon, histoire de servir sa carrière.

Sansum fut toujours un homme maigre, de petite taille, avec un menton pointu et rasé de près et un front fuyant au-dessus duquel sa chevelure tonsurée s'élevait raide et noire comme une haie d'épineux, bien que cette haie fût taillée plus court au sommet que sur les bords, laissant ainsi deux toupets raides et noirs juste au-dessus des oreilles. " Il ressemble à Lugtigern ", chuchota Nimue à mon intention, et je m'esclaffai bruyamment parce que

Lugtigern est le Seigneur des Souris dans les contes enfantins : un animal vantard et hâbleur qui détale sitôt que paraît le chat. Mais ce Seigneur des Souris tonsuré pouvait certainement pracher. avant cette nuit-là, jamais je n'avais entendu le saint ...vangile de Notre Seigneur Jésus-Christ, et quand je songe au peu de cas que j'ai fait de ce

premier sermon, j'en ai parfois le frisson, mais jamais je n'oublierai avec quelle fougue il le prononça. Sansum se tenait a une seconde table, en sorte qu'il pouvait voir et être vu, et parfois, dans la passion de son prêche, il serait tombé si ses acolytes ne l'avaient retenu. J'espérais bien le voir chuter mais il se débrouillait toujours pour retrouver son équilibre.

Son prêche commença de manière assez conventionnelle. Il remercia Dieu de la présence des grands rois et des puissants princes venus entendre la Bonne Parole, puis adressa quelques compliments fleuris au roi Tewdric avant de se lancer dans une diatribe exposant la vision chrétienne de la Bretagne. ainsi que je m'en aperçus plus tard, c'était plus un discours politique qu'un sermon.

L'île de Bretagne, affirma Sansum, était chérie de Dieu. C'était une terre à part, isolée des autres pays et entourée d'une mer vive qui la défendait des épidémies, des hérésies et des ennemis. La Bretagne, poursuivit-il, était aussi bénie par les grands souverains et les valeureux guerriers, mais ces derniers temps des étrangers avaient déchiré l'île et mis à sac ses champs, ses granges et ses villages. Les Saôls paôens, les Saxons, s'emparaient de la terre de nos ancêtres et la transformaient en friches.

Les redoutables Saôls profanaient les tombes de nos pères, ils violaient nos femmes et massacraient nos enfants, et de pareilles choses, affirma Sansum, ne pourraient arriver sans la volonté de Dieu. Pourquoi Dieu tournait-il donc ainsi le dos à ses enfants chéris ?

Parce que, expliqua-t-il, ces enfants avaient refusé d'entendre son saint message. Les enfants de la Bretagne s'obstinaient à courber l'échiné devant le bois et la pierre. Les prétendus bosquets sacrés étaient encore là et leurs sanctuaires, baignés du sang des sacrifices, abritaient encore les cr

,nes des morts. On n'aurait pu voir de pareilles choses en ville, observa Sansum, car la plupart des cités étaient pleines de chrétiens, mais les campagnes, nous mit-il en garde, étaient infestées de paôens. Sans doute restait-il peu de druides en Bretagne, mais il n'était de vallée ou de terre agricole où des hommes et des femmes ne se conduisaient comme des druides, sacrifiant des êtres vivants à

une pierre morte, usant de charmes et d'amulettes pour jobarder les braves gens. Même les chrétiens, et ici Sansum tança l'assemblée, conduisaient leurs malades auprès des sorciers et confiaient leurs raves à des prophétesses paôennes, et aussi longtemps qu'on

encouragerait ces vilaines pratiques Dieu continuerait a accabler la Bretagne de viols, de massacres et de Saxons ! Il s'arrata pour reprendre son souffle et je portai la main a mon torque, parce que je savais que cet énerguemène était l'ennemi de mon maatre Merlin et de mon amie Nimue. Nous avons péché ! Soudain, Sansum cria, ouvrant grands les bras pour se pencher sur la table. Nous devons tous nous repentir. Les rois de Bretagne doivent aimer le Christ et sa Sainte Mère, et ce n'est que le jour oa toute la race des Bretons sera unie en Dieu que Dieu réunira la Bretagne. La foule répondait maintenant a son sermon, l'approuvant de vive voix, implorant la miséricorde de Dieu et réclamant la mort des druides et de leurs affidés. C'était terrifiant. "

Viens, chuchota Nimue. J'en ai assez entendu. " Nous nous laiss,mes glisser en bas de notre piédestal pour nous faufiler a travers la foule qui emplissait le vestibule sous les piliers extérieurs. ¿ ma grande honte, je serrai mon manteau sous mon menton imberbe afin que nul ne p't voir mon torque et, sur les pas de Nimue, descendis les marches qui débouchaient la place venteuse illuminée de tous côtés par les flammes déchaanées des torches. Une pluie fine qui venait de l'ouest faisait briller les pierres a la lueur du feu. La garde en uniforme de Tewdric était postée, impassible, tout autour de la place. Nimue m'entraana au centre puis, s'arratant, se mit a rire. au départ, ce ne fut qu'un gloussement, mais c'était un rire moqueur qui se métamorphosa en hurlement de défi qui, par-dela les toits de Glevum, se répercuta en écho dans les cieux, et finit en cris aigus aussi sauvages que les hurlements d'une bate aux abois. Tout en poussant son cri, elle tourna sur elle-mame, suivant la course du soleil du nord vers l'est, puis de l'est vers le sud puis vers l'ouest, et de nouveau vers le nord, sans qu'aucun soldat ne remue. Sous le portique de la grande halle, quelques chrétiens nous regardaient contrariés, mais personne n'intervint.

quand quelqu'un était touché par les Dieux, les chrétiens eux-mames le reconnaissaient, et personne n'osa porter la main sur Nimue.

¿ bout de souffle, elle s'affala sur la pierre. Elle était muette : un petit corps blotti sous une cape noire, une chose informe frémissant a mes pieds.

" Oh, petit ! appela-t-elle enfin d'une voix lasse. Oh, mon petit.

- qu'y a-t-il ? " demandai-je, plus tenté, je l'avoue, par l'odeur de porc rôti qui venait des cuisines d'Uther que par la transe qui avait laissé

Nimue a bout de force.

Elle me tendit sa main gauche balafrée, et je la remis sur pied. " Nous avons une chance, dit-elle de sa voix fluette et effarouchée, juste une chance, et si nous perdons les Dieux nous délaisseront. Ils nous abandonneront a la merci des brutes. Et ces sots, le Seigneur des Souris et ses fidèles, g,cheront cette chance a moins que nous ne les combattions. Et ils sont si nombreux alors que nous sommes si peu. " Elle me regardait droit dans les yeux, sanglotant désespérément.

Je ne savais que dire. Bien que je fusse un pupille de Merlin, un enfant de Bel, je n'avais aucune accointance avec le monde spirituel : " Bel nous aidera, n'est-ce pas ? demandai-je, impuissant. Il nous aime, n'est-ce pas ?

- Il nous aime ! cria-t-elle en arrachant sa main de la mienne. Il nous aime ! répéta-t-elle avec mépris. La t,che des Dieux n'est pas de nous aimer. Tu aimes les porcs de Druidan ? au nom de Bel, pourquoi diable un Dieu nous aimerait-il ? que sais-tu de l'amour, toi Derfel, fils de Saxon ?

- Je sais que je t'aime. Je puis rougir maintenant, quand je vois un jeune homme qui quate désespérément l'affection d'une femme. " Pour faire cette déclaration, il m'avait fallu mobiliser toute mon énergie, tout le courage que j'espérais posséder, et quand j'eus l,ché ces mots, je piquai un fard a la lueur des flammes balayées par la pluie. J'aurais mieux fait de me taire.

" Je sais, dit Nimue dans un sourire, je sais. Viens maintenant. Pour notre souper, un banquet. "

aujourd'hui que je passe mes derniers jours a écrire dans ce monastère des collines de Powys, il m'arrive de fermer les yeux et de voir Nimue. Non pas telle qu'elle est devenue, mais telle qu'elle était en ce temps-la : si fougueuse, si prompte, si confiante. J'ai gagné le Christ, je le sais, et a travers sa bénédiction, j'ai gagné le monde entier aussi, mais ce que j'ai perdu, ce que nous avons tous perdu, on n'en finira jamais d'en dresser l'inventaire. Nous avons tout perdu.

Le banquet fut merveilleux.

Le Grand Conseil commença en milieu de matinée, après que les chrétiens eurent organisé une autre cérémonie. Ils en avaient un nombre extravagant, me disais-je, car chaque heure de la journée paraissait exiger quelque nouvelle génuflexion devant la Croix, mais le sursis était une manière de laisser aux princes et aux guerriers le temps de se remettre de leur nuit de libations, de vantardises et de

bagarres. Le Grand Conseil se tint dans la halle de nouveau éclairée par des torches, car malgré la lumière éclatante de ce soleil printanier, les rares fenatres étaient hautes et étroites, moins faites pour laisser entrer la lumière que pour laisser sortir la fumée - et encore !

Uther, le Grand Roi, prit place sur une estrade dressée sous le dais réservé aux rois, aux princes héritiers et aux princes. Tewdric de Gwent, l'hôte du Conseil, siégeait au-dessous d'Uther, et de part et d'autre de son trône s'alignaient une douzaine d'autres trônes en ce jour occupés par des vassaux, rois ou princes, qui rendaient hommage à Uther ou à Tewdric.

Le prince Cadwy d'Isca était là, ainsi que le roi Melwas des Belges et le prince Gereint, le Seigneur des Pierres, tandis que le lointain et sauvage royaume de Kernow, à la pointe occidentale de la Bretagne, avait dépaché

son Edling, le prince Tristan, qui, enveloppé d'une fourrure de loup, siégeait à la limite du dais, à côté de deux trônes vacants.

En vérité, les trônes n'étaient que des chaises qu'on était allé chercher dans la salle de banquet et que l'on avait harnachées de tapis de selle, et devant chaque siège et à terre, adossés au dais, reposaient les écussons des royaumes. Il fut un temps où il n'y en avait pas moins de trente-trois, mais maintenant les tribus de Bretagne se combattaient et les lames des Saxons en avaient enterré quelques-uns à Lloegyr. L'un des desseins de ce Grand Conseil était de faire la paix entre les royaumes bretons subsistant, une paix qui était déjà menacée parce que Powys et la Silurie n'étaient pas venus au conseil. Leurs trônes étaient vides, témoins muets de l'hostilité

persistante de ces royaumes envers Gwent et la Dumnonie.

Juste devant les rois et les princes, et au-delà d'un petit espace laissé

libre pour les orateurs, siégeaient les conseillers et les principaux magistrats des royaumes. Certains conseils, comme ceux de Gwent et de la Dumnonie, étaient fort nombreux, tandis que d'autres ne comptaient qu'une poignée d'hommes. Magistrats et conseillers étaient assis à même le sol, dont je vis maintenant qu'il

était décoré de milliers de petites pierres de couleur formant un immense dessin que l'on devinait entre leurs corps assis. Les conseillers s'étaient tous procuré des couvertures pour s'en faire des éredons car ils savaient que les délibérations du Grand Conseil pouvaient durer bien au-delà de la tombée de la nuit. Derrière les

conseillers, et présents uniquement au titre d'observateurs, se trouvaient les guerriers en armes, d'aucuns avec leurs chiens de chasse préférés, en laisse, a leurs côtés. Je pris place parmi ces hommes en armes : mon torse de bronze a tate de Cernunnos justifiait amplement ma présence.

Deux femmes étaient au conseil, deux seulement, mais leur seule présence suscita des murmures de protestation, qu'Uther fit taire d'un battement de paupières.

Morgane s'assit directement en face d'Uther. Les conseillers s'étaient reculés en sorte qu'elle s'était retrouvée isolée avant que Nimue ne franchat hardiment le seuil et se faufila a travers les messieurs assis pour venir se placer a côté d'elle. Nimue était entrée avec une telle assurance que nul n'avait essayé de lui barrer le chemin. Sitôt assise, elle leva les yeux vers le Grand Roi Uther, comme pour le mettre au défi de l'expulser, mais le Roi fit comme si de rien n'était. Morgane feignit elle aussi d'ignorer la présence de sa jeune rivale, raide et impassible. Elle était vêtue d'une robe de lin blanc serrée a la taille par une ceinture de cuir. au milieu de ces hommes grisonnants, aux manteaux épais, elle semblait frêle et vulnérable.

Le Grand Conseil commença, comme tous les conseils, par une prière. Eût-il été présent, Merlin aurait invoqué les Dieux. Mais c'est l'évêque Conrad de Gwent qui récita une prière au Dieu chrétien. J'aperçus Sansum dans les rangs des conseillers de Gwent : il fusilla du regard les deux femmes qui n'inclinaient pas la tête alors que l'évêque priait. Sansum savait bien que les deux femmes étaient la a la place de Merlin.

La prière terminée, c'est Owain, le champion de Dumnonie qui deux jours auparavant avait affronté les meilleurs hommes de Tewdric, qui lança le défi. Une brute épaisse, comme disait toujours Merlin, et il en avait l'air, debout devant le Grand Roi avec les balafres de son dernier tournoi, son épée tirée et son épaisse fourrure de loup passée autour des muscles noueux de ses larges épaules. "Y a-t-il ici un homme, gronda-t-il, qui conteste a Uther le droit de monter sur le Grand Trône ? "

Personne ne bougea. L'air un peu déçu d'être ainsi frustré de l'occasion de réduire en bouillie un adversaire, Owain rengaina son épée et se rassit, mal a l'aise, parmi les conseillers. Il aurait préféré de beaucoup se trouver au milieu de ses guerriers.

Puis on passa aux nouvelles de la Bretagne. S'exprimant au nom du

Grand Roi, Mgr Bedwin déclara que la menace saxonne, a l'est de la Dumnonie, s'était éloignée, mais a un prix exorbitant. Le prince Mordred, Edling de Dumnonie et guerrier dont la gloire avait atteint les confins de la terre, avait péri a l'heure de la victoire. Le visage d'Uther ne laissa paraître aucune émotion tandis qu'il écoutait pour la énième fois le récit de la mort de son fils. Le nom d'arthur ne fut pas mentionné, alors même que c'était lui qui avait arraché la victoire a la maladresse de Mordred, et tout le monde, ici, le savait. Bedwin raconta que les Saxons vaincus étaient venus des terres jadis gouvernées par la tribu Catuvelan et que, même s'ils n'avaient pas été boutés hors de tout cet ancien territoire, ils étaient convenus de verser au Grand Roi un tribut annuel d'or, de blé et de boufs. Priez Dieu, ajouta-t-il, que la paix soit durable.

" Priez Dieu, trancha le roi Tewdric, que les Saxons soient chassés de ces terres ! "

À ces mots, tous les guerriers qui se trouvaient au fond et sur les côtés de la salle frappèrent le sol de la hampe de leurs lances, et il en est au moins une qui se brisa sur les petits carreaux de mosaïque. Des chiens grondèrent.

au nord de la Dumnonie, poursuivit Bedwin quand le tonnerre d'applaudissements eut cessé, la paix régnait grâce au très sage traité d'amitié qui existait entre le Grand Roi et le noble roi Tewdric.

À l'ouest, et ici Bedwin marqua un temps de pause pour gratifier d'un sourire le bel et jeune prince Tristan, régnait aussi la paix. " Le royaume de Kernow, reprit Bedwin, fait bande à part. Nous comprenons que le roi Marc ait pris une nouvelle épouse et nous prions qu'à l'instar de ses distinguées devancières elle sache tenir son maître pleinement occupé. " Le propos déclencha une discrète vague d'hilarité.

" «a fait combien ? demanda brusquement Uther. C'est la quatrième ou la cinquième ?

- Je crois bien que mon père lui-même n'en sait plus trop rien, Grand Seigneur ", répondit Tristan. Toute la salle hurlait de rire. D'autres carreaux s'émiettèrent sous les coups de hampe et quelques fragments vinrent se loger tout contre mon pied.

Ce fut ensuite au tour d'agricola de prendre la parole. affublé d'un nom romain, il était connu pour son adhésion aux mœurs

romaines.

agricola commandait les troupes de Tewdric et, bien qu'il fût maintenant d'un âge avancé, on le craignait toujours pour son habileté dans la bataille. Et si l'âge n'avait point voté sa haute stature, elle avait rendu ses cheveux courts aussi gris qu'une lame d'épée. Son visage balafre

était rasé de près, et il portait un uniforme romain autrement plus imposant que l'accoutrement de ses hommes. Sa tunique était écarlate, son plastron et ses jambières d'argent et, sous le bras, il tenait un casque d'argent emplumé d'une queue de cheval teinte taillée en forme de peigne écarlate et raide. Lui aussi rapporta que les Saxons, à l'est du royaume de son seigneur, avaient été vaincus, mais les nouvelles des Terres Perdues de Lloegyr étaient préoccupantes, car il s'était laissé dire que d'autres navires saxons traversaient la mer de Germanie. Et il y alla de sa mise en garde : à plus ou moins brève échéance, cette arrivée de nouveaux bûtements sur les côtes saxonnes ne pourrait que renforcer la pression des troupes saxonnes à l'ouest. agricola nous mit aussi en garde contre un nouveau chef saxon, un dénommé aelle, qui cherchait à s'imposer parmi les SaÔs. C'est la première fois que j'entendais ce nom, et seuls les Dieux savaient alors combien il devait venir nous hanter au fil des ans.

Pour le moment, poursuivit agricola, les Saxons se tenaient peut-être tranquilles, mais ils n'étaient pas venus apporter la paix au royaume de Gwent. Des bandes de soldats bretons étaient venus au sud, de Powys, d'autres avaient marché à l'ouest, depuis la Silurie, pour attaquer le pays de Tewdric. Des messages avaient été dépachés dans les deux royaumes, invitant leurs monarques à se rendre à ce conseil mais, hélas - agricola fit ici un geste en direction des deux sièges vides sur l'estrade royale -, ni Gorfyd-dyd de Powys ni Gundleus de Silurie n'étaient venus. Tewdric ne pouvait dissimuler sa déception, car de toute évidence il avait espéré que Gwent et la Dumnonie pourraient faire la paix avec leurs deux voisins septentrionaux. À mon sens, c'est cet espoir de paix qui avait conduit Uther à inviter Gundleus à rendre visite à Norwenna au printemps, mais les trônes vacants ne semblaient exprimer qu'une hostilité persistante.

À défaut de paix, prévint sèchement agricola, le roi de Gwent n'aurait d'autre solution que de faire la guerre à Gorfyddyd de Powys et à son allié, Gundleus de Silurie. Uther hochait la tête, comme pour consentir à la menace.

Plus au nord, ajouta agricola, on avait appris que Leodegan, roi de Henis Wyren, avait été chassé de son royaume par Diwr-nach, l'envahisseur irlandais qui avait donné le nom de Lleyrn aux terres qu'il venait de conquérir. Dépossédé, Leodegan avait trouvé refuge chez le roi Gorfyddyd de Powys parce que Cadwal-lon de Gwynedd ne voulait pas de lui. ȷ ces mots, fusèrent de nouveaux éclats de rire, car le roi Leodegan était réputé pour sa sottise.

" J'apprends aussi, enchaena agricola une fois que les rires se furent calmés, que d'autres envahisseurs irlandais sont entrés en Démétie et se pressent le long des frontières occidentales de Powys et de la Silurie.

- C'est moi et moi seul qui parlerai pour la Silurie, trancha une voix forte depuis le seuil. "

Dans un grand brouhaha, tout le monde se retourna vers la porte. Gundleus était venu.

Le roi de Silurie entra dans la salle en héros. Son maintien ne trahissait ni hésitation ni excuse, alors mame que ses guerriers avaient multiplié les incursions sur les terres de Tewdric, de mame qu'au sud ils avaient traversé la mer de Severn pour harceler le pays d'Uther. Il paraissait si sȃr de lui que je dus me rappeler comment il avait détalé devant Nimue dans les appartements de Merlin. Derrière Gundleus, traanant les pieds et bavassant, se tenait Tanaburs, le druide, et une fois de plus je me fis tout petit en songeant a la fosse de la mort. Merlin m'avait raconté un jour que je n'avais plus rien a craindre de lui vu qu'il n'avait pas réussi a me tuer, mais je tremblai tout de mame de peur en voyant le vieillard aux cheveux cliquetants avec ses osselets noués a ses nattes.

Derrière Tanaburs, leurs longues épées enveloppées d'un linge rouge, avançaient les membres de l'escorte, les cheveux et les moustaches nattées, la barbe longue. Ils prirent place auprès des autres guerriers, les repoussant sur le côté pour former une solide phalange de valeureux venus au Grand Conseil de leurs ennemis, tandis que Tanaburs, drapé dans sa robe grise et crasseuse brodée de croissants de lune et de lièvres détalant, trouva place parmi les conseillers. Flairant le sang, Owain avait bondi pour barrer le chemin a Gundleus, mais celui-ci offrit au champion du Grand Roi la garde de son épée, histoire de montrer qu'il venait animé

d'intentions pacifiques, puis il se prosterna sur la mosaÔque devant le trône d'Uther.

" Lève-toi, Gundleus ap Meilyr, roi de Silurie ", commanda Uther en lui tendant une main en signe de bienvenue. Gundleus grimpa sur le dais et baisa la main, avant d'enlever de son dos son bouclier orné de son blason au masque de renard. Il le déposa avec les autres boucliers puis rejoignit son trône tout en parcourant la salle du regard : il se réjouissait visiblement d'être ici. Il adressa un signe de tête à ses connaissances, restant bouche bée devant les uns, souriant aux autres. Tous les hommes qu'il salua étaient ses ennemis, mais il s'affala sur son siège comme un homme assis au coin du feu. Il passa même une longue jambe sur un bras du siège. Voyant les deux femmes, il sourcilla, et je crus même percevoir dans ses yeux une lueur de mauvaise humeur quand il reconnut Nimue, mais elle eut tôt fait de s'évanouir tandis qu'il continua à promener son regard sur l'assistance. Tewdric l'invita cordialement à donner au Grand Conseil des nouvelles de son royaume, mais Gundleus se contenta de sourire en disant que tout allait bien en Silurie.

Je ne vais pas vous ennuyer en vous racontant par le menu le déroulement de cette journée. Tandis que l'on réglait les conflits, arrangeait les épousailles et rendait les jugements, les nuages s'amoncelaient au-dessus de Glevum. Sans jamais reconnaître ses intrusions, Gundleus consentit à payer une amende à Tewdric : des bestiaux, des moutons et de l'or. Il accorda le même dédommagement au Grand Roi, et bien d'autres griefs de moindre importance trouvèrent pareillement une solution. Les discussions furent longues, les plaidoyers embarrassés, mais, l'une après l'autre, toutes les questions furent tranchées. Tewdric fit le gros du travail, mais sans jamais négliger de jeter un regard en coin vers le Grand Roi afin de détecter le moindre geste qui pût indiquer la décision d'Uther. Ces signes mis à part, c'est à peine si le Grand Roi bougea, hormis lorsqu'un esclave lui apportait de l'eau, du pain ou un médicament à base de pas-d'ne trempé

dans l'hydromel que lui avait préparé Morgane pour calmer sa toux. Il ne quitta le dais qu'une seule fois pour aller pisser au fond de la salle tandis que Tewdric, toujours patient et méticuleux, se penchait sur un conflit de compétences entre deux chefs de son royaume. Uther cracha dans son urine pour conjurer son mal, puis regagna le dais en clopinant tandis que Tewdric rendait son verdict, que trois scribes, attablés derrière le dais, s'empressèrent de coucher par écrit, comme tous les autres, sur un parchemin. Uther économisait ses maigres forces en vue de la grande affaire de la journée, à la nuit tombée. Il faisait nuit noire, et les serviteurs de Tewdric étaient allés chercher une douzaine de torches supplémentaires. Il s'était mis à pleuvoir dru et la salle devint vite glaciale tandis que des torrents d'eau

s'engouffraient dans les trous de la toiture et gouttaient sur le sol ou ruisselaient le long des murs de brique. Soudain, il fit si froid qu'on apporta aux pieds du Grand Roi un brasero de fer de quatre pieds de large et empli de bûches. On retira les boucliers royaux et l'on déplaça le trône de Tewdric en sorte que la chaleur du brasier pût atteindre Uther. La fumée s'éleva en tourbillonnant dans la pièce, se perdant dans les ombres épaisses comme si elle avait cherché à rejoindre la pluie battante.

Enfin Uther se leva pour s'adresser au Grand Conseil. Chancelant, il lui fallut s'appuyer sur un grand épieu le temps de dire ce qu'il pensait de son royaume. La Dumnonie, commença-t-il, avait un nouvel Edling, et il fallait rendre grâces aux Dieux de cette miséricorde, mais l'Edling était faible, ce n'était encore qu'un bébé affligé d'un pied bot. Des murmures saluèrent la confirmation de ce mauvais augure dont la rumeur s'était déjà fait l'écho, mais le roi leva la main et le silence se fit aussitôt. La fumée l'auréolait, lui donnant l'air d'un spectre comme si son âme avait déjà rejoint son corps d'outre-tombe. L'or scintillait à son cou et à ses poignets, tandis qu'un mince filet d'or, la couronne de Grand Roi, ceignait sa chevelure blanche en bataille.

" Je suis vieux et je n'en ai plus pour longtemps, dit-il, en faisant taire les protestations d'un timide geste de la main. Je ne prétends pas que mon royaume soit supérieur à aucun autre de cette terre, mais je dis que si la Dumnonie tombe entre les mains des Saxons, c'est toute la Bretagne qui sombrera. que la Dumnonie tombe, et nous perdrons nos liens avec l'Armorique et avec nos frères d'outre-Manche. que la Dumnonie tombe, et les Saxons auront réussi à diviser le pays breton. Et un pays divisé ne saurait survivre. "

Il s'arrêta. L'espace d'une seconde, je le crus trop fatigué pour continuer, mais il redressa alors sa grosse tête de taureau.

" Les Saxons ne doivent pas atteindre la mer de Severn ! " cria-t-il, rappelant le credo qui était au cœur même de ses ambitions depuis de longues années.

Tant que les Bretons cerneraient les Saxons, il subsisterait une chance qu'on les pût un jour refouler vers la mer de Germanie, mais si jamais ils atteignaient notre côte ouest, c'est qu'ils seraient 77

parvenus à couper la Dumnonie de Gwent, et les Bretons du Sud des Bretons du Nord.

" Les hommes de Gwent sont nos guerriers les plus valeureux, reprit

Uther, rendant hommage a agricola d'un signe de tate, mais ce n'est un secret pour personne que Gwent vit du pain de la Dumnonie. Il faut sauver la Dumnonie, oa c'en est fait de la Bretagne. J'ai un petit-fils, et le royaume est a lui ! C'est a Mordred qu'il appartiendra de le gouverner quand je serai mort. Telle est ma loi ! "

Il donna alors un grand coup de lance sur l'estrade et, l'espace d'un instant, on reconnut dans ses yeux la force implacable qui était naguère celle du Pendragon. Rien ne se déciderait ici sans lui, car c'était la loi d'Uther, et dans cette salle tout le monde le savait. Restait a voir comment protéger l'enfant estropié en attendant qu'il e't l'ge de prendre les ranes.

ainsi commença la discussion, bien que tout le monde s't ce qui avait déjà été décidé. On comprendrait mal autrement cet air suffisant de Gundleus, vautre sur son trône. Reste que certains hommes avancèrent encore d'autres candidats pour la main de Norwenna. Le prince Gereint, le Seigneur des Pierres qui tenait les frontières de la Dumnonie avec les Saxons, proposa Meurig ap Tewdric, l'Edling de Gwent, mais tout le monde, ici, savait que la proposition n'était qu'une flatterie a l'adresse de Tewdric et ne serait jamais acceptée parce que Meurig n'était qu'un petit morveux qui n'avait aucune chance de protéger la Dumnonie contre les Saxons. Son devoir accompli, Gereint se rassit et écouta l'un des conseillers de Tewdric proposer le prince Cuneglas, fils aané de Gorfyddyd et donc Edling de Powys. Un mariage avec le prince héritier de l'ennemi, prétendit le conseiller, instaurerait la paix entre Powys et la Dumnonie, les deux plus puissants royaumes de Bretagne, mais Mgr Bedwin repoussa vertement la suggestion : il savait que jamais son maatre n'abandonnerait son royaume aux soins d'un homme qui était l'ennemi juré de Tewdric.

Tristan, prince de Kernow, était un autre candidat possible, mais il se désista, sachant pertinemment que personne, en Dumnonie, ne faisait confiance a son père, le roi Marc. On suggéra également le nom de Meriadoc, prince de Stronggore, mais ce royaume situé a l'est de Gwent était déjà a moitié passé sous la coupe des Saxons : comment un homme qui ne savait préserver son royaume pourrait-il en défendre un autre ? qu'en est-il des maisons royales d'armorique ? demanda quelqu'un. Mais nul ne savait si les princes d'outre-mer abandonneraient leur nouvelle Bretagne pour défendre la Dumnonie.

Gundleus. Tout ramenait donc a Gundleus.

C'est alors qu'agricola prononça le nom que tout le monde ou presque avait envie et, tout a la fois, redoutait d'entendre. Debout, son armure

romaine resplendissante et les épaules redressées, le baroudeur plongea son regard dans les yeux chassieux du Pendragon : " arthur, lança-t-il, je propose arthur. "

arthur. Le nom résonna dans la salle, mais l'écho moribond se perdit dans le fracas soudain des hallebardes martelant le sol. Les lanciers qui applaudissaient étaient des guerriers de Dumnonie, des hommes qui avaient suivi arthur dans la bataille et savaient sa bravoure. Mais leur rébellion fut de courte durée.

Uther le Pendragon, le Grand Roi de Bretagne, leva sa lance et la laissa retomber lourdement. aussitôt le silence se fit, agricola seul osant encore tenir tête au Grand Roi. " Je propose qu'arthur épouse Norwenna ", dit-il respectueusement, et, si jeune que je fusse, mame moi je savais qu'agricola devait parler au nom de son maatre, le roi Tewdric, et cela m'intriguait car j'avais cru que Gundleus était le candidat deTewdric. S'il était possible de détacher Gundleus de son amitié avec Powys, la nouvelle alliance de la Dumnonie, de Gwent et de la Silurie contrôlerait tout le pays, sur les deux côtes de la mer de Severn, et cette triple alliance serait un rempart tant contre Powys que contre les Saxons. J'aurais d°

savoir, bien entendu, que Tewdric, en suggérant arthur, allait essayer un refus qu'il faudrait récompenser par une faveur.

" arthur ap Neb, trancha Uther - et ce dernier mot fut accueilli par un cri de stupeur horrifiée -, n'est pas du sang. "

Ce jugement ne souffrait aucune discussion et agricola, acceptant sa défaite, s'inclina et se rassit. Neb voulait dire personne, et Uther niait qu'il fût le père d'arthur, affirmant par là qu'arthur n'avait point de sang royal et ne pouvait donc épouser Norwenna. Un évêque belge plaida la cause d'arthur en protestant qu'il était déjà arrivé qu'on choisisse des rois dans les rangs de la noblesse et que les coutumes qui avaient servi dans le passé devaient servir à l'avenir, mais un regard farouche d'Uther suffit une fois encore à écarter son objection querulente. La pluie s'engouffrait en tourbillonnant par l'une des fenatres hautes et sifflait dans le feu.

Mgr Bedwin se releva. Il avait pu sembler, jusqu'alors, que toutes ces discussions autour du mariage de Norwenna avaient usé de la salive en pure perte, mais au moins les diverses solutions possibles avaient-elles été évoquées et les hommes de bon sens pouvaient comprendre la logique de l'annonce que faisait maintenant Bedwin.

Gundleus de Silurie, fit-il d'une voix douce, était un homme sans épouse.

Un murmure s'éleva dans la salle : des hommes avaient souvenance des rumeurs de son mariage scandaleux avec Ladwys, sa maîtresse de basse extraction, mais Bedwin glissa allègrement sur ce remueménage. quelques semaines auparavant, poursuivit l'évêque, Gundleus avait rendu visite à Uther pour faire la paix avec son Grand Roi, et il plaisait aujourd'hui à Uther que Gundleus prît Norwenna pour épouse et fût un protecteur, il répéta le mot, un protecteur pour le royaume de Mordred. En gage de ses bonnes intentions, Gundleus en avait payé le prix en or au roi Uther et ce prix avait été agréé. D'aucuns, admit Bedwin d'un ton dégagé, avaient sans doute du mal à faire confiance à un homme qui, tout récemment encore, était un ennemi, mais en gage supplémentaire de ses nouvelles dispositions Gundleus de Silurie avait consenti à abandonner l'ancienne prétention des Siluriens sur le royaume de Gwent ; qui plus est, il allait devenir chrétien en se faisant publiquement baptiser dans le Severn, sous les murailles de Glevum, dès le lendemain matin. Les chrétiens présents chantèrent alléluia à l'unisson, mais j'observais le druide Tanaburs et me demandais pourquoi le vieil imbécile hargneux ne montrait aucun signe de désapprobation à l'annonce que son maître désavouait publiquement l'ancienne religion.

Je me demandais aussi pourquoi ces hommes m'rs étaient si prompts à tendre les bras à un ancien ennemi, mais, naturellement, ils étaient aux abois. Un enfant estropié allait hériter d'un royaume et, malgré sa trahison passée, Gundleus était un redoutable guerrier. S'il était un homme de parole, la paix serait assurée en Dumnonie et à Gwent. Mais Uther n'était pas insensé, et il fit de son mieux pour protéger son petit-fils au cas où Gundleus serait un félon. En attendant que Mordred fût en âge de prendre l'épée, décréta Uther, la Dumnonie serait dirigée par un conseil présidé par Gundleus entouré d'une demi-douzaine d'hommes, au premier rang desquels figurait l'évêque. allié solide de la Dumnonie, Tewdric de Gwent était invité à y envoyer deux hommes, et le conseil, ainsi composé, gouvernerait donc le pays. Gundleus n'était point satisfait de la décision. Il n'avait pas

envoyé deux paniers d'or pour siéger dans un conseil de vieillards, mais il était trop avisé pour protester. Le royaume de sa nouvelle épouse et de son beau-fils étant assujéti à des règles, la paix était assurée.

Et d'autres règles furent édictées. Mordred, déclara Uther, aurait trois protecteurs assermentés, des hommes qui jureraient de défendre la vie

du garçon jusqu'a la mort. Si quelqu'un nuisait a l'enfant, ils le vengeraient fût-ce au sacrifice de leur vie. Gundleus écouta l'édit, impassible, mais il s'agita, visiblement mal a l'aise, lorsqu'il sut les noms de ceux qui allaient prater serment : le roi Tewdric de Gwent serait le premier, Owain, le champion de Dumnonie, le deuxième, et Merlin, le seigneur d'avalon, le troisième.

Merlin. Les hommes avaient attendu ce nom de mame qu'ils avaient attendu celui d'arthur. D'ordinaire, Uther ne prenait aucune décision d'importance sans le conseil de Merlin, et pourtant celui-ci n'était pas la. Voila des mois qu'on ne l'avait vu en Dumnonie. On le croyait mort.

C'est alors qu'Uther regarda Morgane pour la première fois. Elle avait d°

atre mal a l'aise en entendant nier la paternité de son frère, en mame temps que la sienne, mais elle avait été conviée au Grand Conseil en qualité non pas de b,tarde d'Uther, mais de prophétesse attitrée de Merlin.

après que Tewdric et Owain eurent praté serment, Uther arrata son regard sur la femme borgne et estropiée. Les chrétiens se signèrent, histoire de se protéger contre les mauvais esprits. " Eh bien ? " s'impatienta Uther.

Morgane était tendue. Il lui fallait l'assurance que Merlin, son compagnon de mystère, accepterait la haute charge que lui imposait le serment. Elle était la en tant que pratresse, non de conseillère, et elle aurait d°

répondre en pratresse. Ce qu'elle ne fit point, et sa réponse fut insuffisante. " Mon seigneur Merlin sera honoré de cette responsabilité, Grand Seigneur ", répondit-elle.

Nimue hurla. Le cri fut si soudain et surnaturel que tous les hommes de la salle frémirent et portèrent la main a leurs lances. Les poils se raidirent sur l'échiné des chiens de chasse. Puis le hurlement s'apaisa et le silence retomba a nouveau parmi les hommes. La fumée s'élevait en grandes volutes dans l'obscurité de la toiture, oa la pluie tambourinait sur les tuiles ; au loin, dans la nuit déchirée par l'orage, retentit un coup de tonnerre.

Le tonnerre ! Les chrétiens firent a nouveau le signe de croix, mais le signe ne faisait de doute pour personne. Taranis, le Dieu du Tonnerre, avait parlé, preuve que les Dieux étaient venus au Grand Conseil,

qu'ils étaient venus, de surcroat, sur les instances d'une jeune fille qui, malgré

le froid qui poussait les hommes à tirer leur manteau sur eux, ne portait qu'une chemise blanche et une attache d'esclave.

Nul ne remua, nul ne parla ni même ne trahit le moindre signe d'impatience.

Il n'y avait plus de rois ici, ni de guerriers. Il n'y avait pas d'évêques, ni de prêtres tonsurés, ni de vieux sages. Il n'y avait qu'une foule muette et effrayée, qui considérait, effarée, une jeune fille qui se leva et défit ses cheveux pour les laisser retomber, noirs et longs, dans son dos blanc et menu. Morgane avait les yeux fixés au sol, Tanaburs était bouche bée et Mgr Bedwin marmonnait des prières en silence : Nimue s'avança derrière le brasero pour prendre la parole. Les bras tendus de côté, elle tournait très lentement, suivant la course du soleil, afin que chaque homme de l'assistance pût voir son visage. C'était l'horreur. De ses yeux on ne voyait que le blanc, sa langue sortait d'une bouche déformée par un rictus.

Elle tournait, et tournait encore, toujours plus vite, et la foule, je le jure, fut parcourue d'un frisson collectif. Elle tremblait maintenant en tournoyant, s'approchant toujours plus près de ce grand feu déchaîné au point de menacer de tomber dans les flammes. Soudain elle bondit en l'air et lâcha un cri perçant avant de s'effondrer sur les petits carreaux. Puis, telle une bête sauvage, elle fila à quatre pattes, allant et venant devant les boucliers alignés pour laisser la chaleur venir jusqu'aux jambes du Grand Roi. Parvenue à hauteur du bouclier au renard de Gundleus, elle se redressa comme un serpent frappeur et cracha une fois. Le crachat atterrit sur le renard.

Gundleus se leva de son trône, mais Tewdric le retint. Tanaburs voulut se remettre debout, lui aussi, mais Nimue se retourna vers lui, les yeux blancs, et hurla. Elle pointait le doigt sur lui, son cri perçant ululant et se répétant en écho dans la grande salle romaine, et la puissance de sa magie obligea Tanaburs à se rasseoir par terre.

alors Nimue frissonna, roula des yeux, et l'on put voir à nouveau ses pupilles brunes. Elle cligna des yeux devant cette salle comble, comme étonnée de se retrouver dans un pareil endroit, puis, tournant le dos au Grand Roi, elle se figea. Cette

immobilité absolue était le signe qu'elle était sous l'étreinte des Dieux : désormais, c'est en leur nom qu'elle parlerait. " Merlin est-il encore en

vie ? demanda Tewdric avec respect.

- Naturellement ", répondit Nimue d'une voix méprisante, sans donner de titre au roi qui la questionnait. Elle était du côté des Dieux et n'avait pas à marquer du respect à de simples mortels.

" Oa est-il ?

- Parti, dit Nimue en se retournant vers le roi à la toge, sur la plateforme.

- Oa ça ? demanda Tewdric.

- Chercher la Sagesse de la Bretagne. "

Chacun tendait l'oreille. Voilà au moins des nouvelles. Je vis Sansum, le Seigneur des Souris, qui se tortillait, tenaillé par le besoin de protester contre cette ingérence paÛenne dans les affaires du Grand Conseil, mais tant que le roi Tewdric questionnait la fille, un simple prêtre n'avait pas à intervenir.

" qu'est-ce que la Sagesse de la Bretagne ? " demanda le Grand Roi Uther.

Nimue reprit son manège, pivota sur elle-même, mais elle tourna juste pour rassembler ses esprits et préparer sa réponse, qu'elle livra enfin d'une voix chantante, hypnotique.

" La Sagesse de Bretagne est la science de nos ancêtres, le don de nos Dieux, les Treize Propriétés des Treize Trésors qui, lorsqu'ils seront rassemblés, nous rendront la force de récupérer notre terre. "

Elle marqua un temps d'arrêt. Lorsqu'elle reprit, sa voix avait retrouvé son timbre normal.

" Merlin s'efforce de rétablir les liens entre ce pays, le pays de Bretagne ! - à ces mots, Nimue tourbillonna de manière à plonger le regard dans les petits yeux vifs et indignés de Sansum - et les Dieux bretons. "

Puis, se tournant vers le Grand Roi : " Et si Seigneur Merlin échoue, Uther de Dumnonie, nous mourrons tous. "

Un murmure parcourut la salle. Sansum et les chrétiens glapissaient leurs protestations, mais Tewdric, le roi chrétien, leur fit signe de se

taire.

" Sont-ce les paroles de Merlin ? " voulut-il savoir.

Nimue haussa les épaules comme si la question n'était d'aucune importance.

" Ce ne sont pas les miennes ", répondit-elle avec insolence.

Uther ne doutait pas un instant que Nimue, simple enfant sur le point de devenir femme, parlait non pas pour elle, mais pour son maatre. Il pencha sa grande carcasse en avant, la mine renfrognée : " Demande a Merlin s'il pratera serment ? Demande-lui ! Va-t-il protéger mon petit-fils ? "

Nimue marqua un long temps de silence. Je crois qu'elle pressentit la vérité de la Bretagne avant nous tous, avant mame Merlin, et certainement longtemps avant arthur, si arthur sut jamais, mais je ne sais quel instinct la retenait de dire cette vérité a ce vieux roi moribond et tatu.

" Merlin, mon Seigneur Roi, dit-elle enfin d'une voix lasse, de l'air de dire qu'elle s'acquittait simplement d'un devoir nécessaire mais fastidieux, Merlin promet a cette heure, sur la vie de son ,me, qu'il pratera serment de protéger jusqu'a la mort la vie de votre petit-fils.

- Du moment que... "

Morgane nous surprit tous en intervenant. Elle eut quelque mal a se relever, paraissant courtaude et ténébreuse a côté de Nimue. La lueur du feu scintillait sur son casque d'or. " Du moment que... ", reprit-elle, mais elle se souvint alors qu'elle devait se balancer dans la fumée du brasero comme pour suggérer que les Dieux prenaient possession de son corps. " Du moment, dit Merlin, qu'arthur prate serment. arthur et ses hommes doivent atre les protecteurs de votre petit-fils. Merlin a parlé ! "

Elle prononça ces mots avec toute la dignité d'une femme habituée a atre oracle et prophétesse, mais pour ma part je remarquai - je ne sais si je fus le seul - qu'aucun coup de tonnerre ne retentit dans la nuit pluvieuse.

Gundleus s'était levé pour protester contre la déclaration de Morgane. Il avait déjà souffert de voir son pouvoir limité par un conseil des six et un trio de protecteurs assermentés, et voici qu'on proposait que son royaume entretant une bande de guerriers qui pouvaient se retourner

contre lui. "

Non ! " s'écria-t-il a nouveau, mais Tewdric fit comme si de rien n'était : il quitta le dais pour aller se placer a côté de Morgane et faire face au Grand Roi. ainsi apparut-il clairement a la plupart d'entre nous que Morgane, mame si elle avait parlé pour Merlin, n'en avait pas moins dit ce que Tewdric avait voulu qu'elle dise. Le roi Tewdric de Gwent était sans doute un bon chrétien, mais il était encore meilleur politique et savait exactement quand faire intervenir les anciens Dieux pour appuyer ses demandes.

" arthur ap Neb et ses guerriers, dit alors Tewdric au Grand Roi, sera une meilleure protection pour la vie de ton petit-fils qu'aucun serment de moi, bien que Dieu sache combien mon serment est solennel. "

Le prince Gereint, qui était le neveu d'Uther et, après Owain, le seigneur de la guerre le plus puissant de la Dumnonie, aurait bien pu protester contre la désignation d'arthur, mais le Seigneur des Pierres était un honnate homme, aux ambitions limitées, qui doutait de sa capacité de conduire toutes les armées de la Dumnonie : il se rangea donc aux côtés de Tewdric et lui apporta son soutien. Owain, qui était le chef de la Garde royale d'Uther en mame temps que le champion du Grand Roi, parut moins heureux de la nomination de son rival, mais lui aussi finit par rallier Tewdric et grogner son assentiment.

Uther hésitait encore. Trois était un chiffre qui portait bonheur. Trois assermentés auraient d° suffire, l'ajout d'un quatrième était de nature a déplaire aux Dieux, mais Uther devait une faveur a Tewdric pour avoir repoussé sa proposition de faire d'arthur le mari de Norwenna. Le Grand Roi s'acquitta donc de sa dette. " arthur pratera donc serment ", accepta-t-il, et les Dieux seuls surent ce qu'il lui en co'ta de désigner l'homme qu'il tenait pour responsable de la mort de son fils chéri, mais il le nomma sous les vivats de l'assistance. Les Siluriens de Gundleus, seuls, restèrent silencieux, tandis que les lances faisaient voler en éclats les carreaux et que les hourras des guerriers se répétaient en écho dans l'obscurité

caverneuse et enfumée.

ainsi, alors que s'achevait le Grand Conseil, arthur, fils de personne, fut-il désigné au nombre des protecteurs assermentés de Mordred.

Norwenna et Gundleus furent mariés quinze jours après la fin du conseil. La cérémonie eut lieu au sanctuaire chrétien d'abona, ville portuaire de notre côte nord, qui, par-dela la mer de Severn, fait face a

la Silurie. Le soir mame, Norwenna retourna a Ynys Wydryn, ce qu'elle ne fit sans doute pas de gaieté de cour. au Tor, personne n'alla a la cérémonie, alors qu'un détachement de moines d'Ynys Wydryn, accompagnés de leurs épouses, escortèrent la princesse. quand elle nous revint, elle était la reine Norwenna de Silurie, bien que cet honneur ne lui val't ni gardes ni serviteurs supplémentaires. Gundleus fit voile en direction de son pays, oa, dit-on, il y eut des escarmouches avec les Ui Liathain, les Irlandais Blackshield qui avaient colonisé l'ancien royaume breton de Dyfed que les Boucliers-Noirs appelaient la Démétie.

La présence d'une reine parmi nous ne changea pas grand-chose a notre vie.

Nous autres, au Tor, pouvions bien paraatre désouvrés en comparaison de ceux d'en-bas, mais nous avions tout de mame nos obligations. Il fallut couper le foin et retendre en rangées pour le faire sécher, finir de tondre les moutons et jeter le chanvre dans le rouissoir puant pour en faire du lin. Les femmes d'Ynys Wydryn portaient toutes des quenouilles et des fuseaux sur lesquels elles enroulaient la tonte ; seules la reine, Morgane et Nimue étaient exemptées de cette t,che incessante. Druidan ch,trait les cochons, Pellinore commandait des armées imaginaires et Hywel, l'intendant, appratait ses tailles pour compter les loyers d'été. Merlin ne rentra pas a avalon et nous ne reç'mes aucune nouvelle de lui. Uther resta dans son palais de

86

Durnovarie tandis que Mordred, son héritier, prospérait entre les mains de Morgane et de Gwendoline.

arthur demeura en armorique. Il finirait bien par venir en Dumnonie, nous dit-on, mais seulement après s'atre acquitté de son devoir envers Ban, dont le royaume de BenoÔc était voisin de Brocéliande, le royaume du roi Budic, qui avait épousé anne, la sour d'arthur. Ces royaumes de Bretagne étaient pour nous un mystère, parce qu'aucun d'entre nous, a Ynys Wydryn, n'avait jamais franchi la mer pour explorer ces terres oa tant de Bretons, chassés par les Saxons, s'étaient réfugiés. Nous savions qu'arthur était le seigneur de la guerre de Ban et qu'il avait ravagé le pays a l'ouest de BenoÔc pour tenir en respect l'ennemi franc, car nos soirées d'hiver avaient été égayées par les récits des voyageurs chantant la prouesse d'arthur, tandis que les histoires du roi Ban excitaient notre envie. Le roi de BenoÔc était marié a une reine du nom d'Elaine, et tous deux avaient fait un royaume merveilleux, oa la justice était prompte et équitable, et oa le plus

pauvre des serfs, en hiver, trouvait à s'alimenter dans les entrepôts royaux. Tout cela semblait trop beau pour être vrai ; même si, beaucoup plus tard, visitant le royaume de Ban, je sus que ces récits n'étaient aucunement exagérés. Ban avait édifié sa capitale sur une île fortifiée, Ynys Trebes, réputée pour ses poètes. Le roi se montrait généreux de son affection et de son argent envers la ville, qu'on disait plus belle que Rome. On racontait qu'il y avait des sources que Ban avait canalisées et équipées de barrages, afin que chaque maître de maison dispos

ait de l'eau pure à proximité de sa porte. On vérifiait l'exactitude des balances des marchands, les portes du palais restaient ouvertes nuit et jour aux solliciteurs qui cherchaient réparation, et les diverses religions étaient sommées de vivre en paix, sous peine de voir leurs églises et leurs temples abattus et réduits en poussière. Ynys Trebes était un havre de paix, mais à condition seulement que les soldats de Ban tinsent l'ennemi loin de ses remparts, et c'est pourquoi le roi Ban répugnait tant à laisser partir Arthur pour la Bretagne. Mais peut-être Arthur lui-même n'avait-il aucune envie d'aller en Dumnonie tant qu'Uther était encore en vie.

La Dumnonie connut un été serein. Nous rassemblâmes le foin séché en grands sacs amoncelés sur d'épaisses fondations de fougères qui empachaient l'humidité de remonter et tenaient les rats à l'écart. Le seigle et l'orge mûrissaient sur les bandes de terre qui recouvraient tout le pays, des marches d'Avalon à Caer

Cadarn ; à l'est, les pommiers se couvraient de fruits, tandis qu'anguilles et brochets engraisaient dans nos étangs et dans nos criques. Il n'y eut point d'épidémie ni de loups, et peu de Saxons. De temps à autre, au sud-est, on apercevait un panache de fumée qui s'élevait à l'horizon, et l'on se disait que des pirates saxons venus de la mer avaient dû incendier un village, mais après le troisième incendie le prince Gereint conduisit un détachement pour venger la Dumnonie, et les raids saxons cessèrent. Le chef saxon paya d'ailleurs son tribut en temps voulu, même si ce devait être le dernier tribut reçu d'un Saxon avant de longues années, et sans doute était-il pour une bonne part le fruit de ses rapines dans nos villages frontaliers. Ce n'en fut pas moins un été paisible, et Arthur, disaient les hommes, serait certainement mort d'ennui s'il avait conduit ses fameux cavaliers dans la pacifique Dumnonie. Même Powys était calme. Le roi Gorfgyddyd avait perdu l'alliance de la Silurie, mais au lieu de se retourner contre Gundleus, il préféra ignorer le mariage et concentrer ses lances contre les Saxons qui menaçaient le nord de son territoire. Au nord de Powys, le royaume de Gwynedd croisait le fer avec les redoutables soldats

irlandais de Diwrnach de Lley, mais la Dumnonie, royaume béni entre tous, prospérait en paix sous un ciel chaud. Ce fut pourtant cet été-la, torride et idyllique, que je tuai mon premier ennemi et devins un homme.

Car la paix ne dure jamais, et la nôtre fut troublée des plus cruellement.

Uther, Grand Roi et Pendragon de Bretagne, mourut. Nous avions su qu'il était malade, nous avions su qu'il était à l'article de la mort, de fait nous savions qu'il avait fait tout son possible pour préparer sa mort, mais, d'une certaine manière, nous avions cru que cette heure ne sonnerait jamais. Il était roi depuis si longtemps et, sous son règne, la Dumnonie avait prospéré. Il nous avait semblé que rien ne pourrait jamais changer.

Nimue assura avoir entendu un lièvre hurler en plein midi, à l'heure fatale, tandis que Morgane, privée d'un père, s'enferma dans sa cabane et sanglota comme une enfant.

Le corps d'Uther fut br°lé suivant l'ancienne coutume. Bedwin aurait préféré donner au Grand Roi des obsèques chrétiennes, mais le reste du conseil refusa d'approuver pareil sacrilège, et son corps boursoufflé fut donc déposé sur un b°cher au sommet de Caer Macs et livré aux flammes.

Ystrwth, le forgeron, fondit son épée, et l'acier fondu fut versé dans un lac afin que Gofannon, le Dieu forgeron de l'au-Dela, p°t le forger à nouveau pour l',me

renée d'Uther. Le métal br°lant siffla en coulant dans l'eau et la vapeur s'éleva, formant un épais nuage, tandis que les prophètes se penchaient sur le lac pour lire l'avenir du royaume dans les formes torturées que prenait le métal en refroidissant. Les nouvelles étaient bonnes, ce qui n'empêcha pas Mgr Bedwin d'envoyer chercher arthur en armorique par ses messagers les plus véloce, cependant que des hommes plus lents partirent vers le nord, en Silurie, pour informer Gundleus que le royaume de son beau-fils avait désormais besoin de son protecteur officiel.

Le b°cher funéraire d'Uther br°la trois nuits durant. C'est alors seulement qu'on laissa les flammes s'éteindre avec le renfort d'un gros orage qui soufflait depuis la mer de l'Ouest. De grands nuages s'étaient amoncelés dans le ciel, la foudre déchirait la terre du mort et les champs disparaissaient sous une pluie battante. ¿Ynys Wydryn, blottis

dans nos cabanes, nous écoutions la pluie qui tambourinait et le hurlement du tonnerre, les yeux fixés sur les cascades d'eau qui s'engouffraient à travers les toits de chaume. C'est sous cet orage que le messager de Mgr Bedwin s'en alla porter à Mordred le grand étendard au dragon du royaume.

Le messager dut hurler comme un fou pour attirer l'attention d',me qui vive derrière la palissade, mais Hywel et moi finâmes par ouvrir les portes et, sitôt l'orage passé et le vent retombé, on planta le drapeau devant la demeure de Merlin -signe que Mordred était désormais roi de Dumnonie. Le bébé n'était pas le Grand Roi, naturellement, car c'était là un honneur qui n'était accordé qu'à un roi dont les pairs reconnaissaient la supériorité ; et Mordred n'était pas non plus le Pendragon, car ce titre n'allait qu'à un Grand Roi qui s'était distingué dans la bataille. En vérité, Mordred n'était pas encore roi de Dumnonie à proprement parler : il ne le serait que le jour où il serait porté à Caer Cadarn pour y être proclamé avec sabre et cri sur la Pierre royale du royaume, mais l'étendard lui appartenait, et le dragon rouge flottait donc devant l'autel de Merlin.

L'étendard était un carré de tissu blanc aussi large et haut que la hampe d'une lance. Tendue par des brins de saule cousus dans les ourlets, il était attaché à un long tronc d'orme couronné d'un dragon en or. Le dragon brodé

sur l'étendard était fait d'une laine rouge qui déteignait sous la pluie, maculant de rosé la partie inférieure. L'arrivée de l'étendard fut suivie, quelques jours plus tard, par la Garde du roi : une centaine d'hommes placés sous l'autorité d'Owain, le champion, dont la mission était de protéger

Mordred, roi de Dumnonie. Owain était porteur d'une suggestion de Mgr Bedwin : Norwenna et Mordred feraient bien d'aller au sud, à Durnovarie.

Norwenna s'empressa d'accepter, car elle désirait que son fils fût élevé

dans une communauté chrétienne plutôt que dans l'atmosphère franchement païenne du Tor, mais avant que les dispositions ne fussent prises, on reçut de mauvaises nouvelles du nord. apprenant la mort du Grand Roi, Gorfyddyd de Powys avait envoyé ses lanciers attaquer Gwent, et les hommes de Powys incendiaient, pillaient et faisaient des prisonniers au cœur même du territoire de Tewdric. agriculteur, le chef militaire romain de Tewdric, ne restait pas les bras croisés, mais les Saxons félons, sans doute de mèche avec Gorfyddyd,

avaient dépaché des bandes a Gwent, et voici que notre plus ancien allié se battait désormais pour l'existence même de son royaume.

Owain, qui aurait dû escorter Norwenna et le bébé, partit pour le nord avec ses guerriers afin de voler a la rescousse de Tewdric, et Ligessac, qui commandait a nouveau la garde de Mordred, affirma que le bébé serait plus en sécurité derrière le pont de terre facile a défendre d'Ynys Wydryn qu'a Caer Cadarn ou a Durnovarie, et Norwenna accepta a contrecour de rester au Tor.

Chacun retenait son souffle en attendant de voir quel camp allait choisir Gundleus de Silurie. La réponse ne se fit pas attendre. Il défendrait Tewdric contre son ancien allié, Gorfyddyd. Gundleus adressa un message a Norwenna expliquant que ses troupes franchiraient les passages a travers les montagnes pour attaquer les hommes de Gorfyddyd sur leurs arrières et que, sitôt défaites les bandes de Powys, il viendrait dans le sud afin de protéger son épouse et son fils royal.

Nous attendions les nouvelles, guettant jour et nuit, sur les lointaines collines, les feux d'alarme qui nous préviendraient de la déroute ou de l'approche des ennemis, et pourtant, malgré les incertitudes de la guerre, ce furent des jours heureux. Le soleil guérissait la terre meurtrie par l'orage et séchait le grain tandis que Norwenna, bien qu'embourbée dans l'atmosphère paÛenne du Tor, paraissait désormais assurée que son fils serait roi. Mordred a toujours été un enfant rébarbatif, aux cheveux roux et au cour de pierre, mais en ces temps cléments il semblait heureux quand on le voyait jouer avec sa mère ou avec Ralla, sa nourrice, et son fils aux cheveux noirs. Le mari de Ralla, Gwlyddyn le charpentier, sculpta pour Mordred toute une ménagerie : des canards, des porcs, des vaches et un cerf, et le roi aimait a jouer avec eux

alors même qu'il était trop petit pour savoir de quoi il retournait.

Norwenna était heureuse de savoir son fils heureux. J'aimais la voir le chatouiller pour le faire rire, le câliner quand il s'était fait mal, et le dorloter toujours. Elle l'appelait son petit roi, son petit chou adoré, son miracle, et Mordred gloussait et lui réchauffait le cour. 4 quatre pattes, il se promenait nu au soleil, et nous voyions tous qu'il avait le pied gauche clavé et replié comme un poing serré ; sans quoi il profitait bien du lait de Ralla et de l'amour de sa mère. Il fût baptisé dans l'église de pierre a côté de la Sainte...pine.

arrivèrent des nouvelles de la guerre, et elles étaient bonnes. Le prince

Gereint avait taillé en pièces une bande de Saxons sur la frontière est de la Dumnonie, tandis qu'au nord Tewdric était venu a bout d'un autre groupe de pillards saxons. Conduisant le reste de l'armée de Gwent alliée a Owain de Dumnonie, agricola avait refoulé les envahisseurs de Gorfyddyd dans les montagnes de Powys. arriva alors un messenger de Gundleus, expliquant que Gorfyddyd de Powys demandait la paix, et, en signe de la victoire de son mari, le messenger lança aux pieds de Norwenna deux épées prises aux Powysiens. Mieux encore, rapporta l'homme, Gundleus s'était maintenant mis en route pour le sud afin de retrouver son épouse et son précieux fils. Il était temps, assurait Gundleus, que Mordred f't proclamé roi de Caer Cadarn. Rien n'aurait pu atre plus doux aux oreilles de Norwenna qui, toute a sa joie, offrit un bracelet d'or massif au messenger avant de le renvoyer dans le sud pour porter le message de son époux a Bedwin et au conseil. "

Dis a Bedwin, ordonna-t-elle, que nous acclamerons Mordred avant la moisson. que Dieu donne des ailes a ta monture ! "

Le messenger parti, Norwenna se mit a préparer la cérémonie de Caer Cadarn.

Elle ordonna aux moines de la Sainte-...pine de se préparer a voyager avec elle, mais interdit sèchement a Morgane ou a Nimue d'y assister parce qu'a compter de ce jour, déclara-t-elle, la Dumnonie serait un royaume chrétien et ses sorcières paÔennes seraient tenues a l'écart du trône de son fils.

La victoire de Gundleus avait enhardi Norwenna, l'encourageant a exercer une autorité qu'Uther ne lui aurait jamais concédée.

Nous nous attendions a voir Morgane et Nimue protester d'atre ainsi exclues de la cérémonie, mais les deux femmes reçurent l'injonction avec un calme surprenant. En fait, Morgane se contenta d'un haussement de ses épaules noires, mame si a la

91

tombée de la nuit elle porta un chaudron de bronze dans les appartements de Merlin et s'y enferma avec Nimue. Norwenna, qui avait invité le supérieur des moines de la Sainte-...pine et son épouse a daner au Tor, observa que les sorcières tramaient quelque méfait. Dans la salle, tout le monde rit de bon cour. Les chrétiens étaient victorieux.

Pour ma part, je n'étais pas s'r de leur victoire. Certes Nimue et

Morgane ne s'aimaient pas, mais elles s'étaient tout de mame enfermées ensemble, et je soupçonnais que seule une affaire d'une importance capitale pouvait produire une telle réconciliation. Norwenna cependant n'avait pas le moindre doute. La mort d'Uther et les victoires de son mari lui donnaient une bienheureuse liberté : bientôt, elle quitterait le Tor pour prendre la place qui lui revenait en tant que mère du roi dans une cour chrétienne, où son fils grandirait à l'image du Christ. Jamais elle ne fut si heureuse que cette nuit où elle régna, souveraine, chrétienne au cœur de l'autel de Merlin.

Mais c'est alors que Morgane et Nimue resurgirent.

Le silence se fit dans la salle alors que les deux femmes se dirigeaient vers le siège de Norwenna où, avec l'humilité de mise, elles s'agenouillèrent. Le moine, petit homme impétueux à la barbe en bataille qui avait été tanneur avant de se convertir au Christ et qui empestait encore le fumier nécessaire à son ancien métier, exigea de savoir ce qu'elles voulaient. Sa femme se défendit du mal en faisant le signe de croix et, comme deux précautions valent mieux qu'une, elle cracha également.

Morgane répondit au moine de derrière son masque d'or. Elle s'exprima avec une déférence inaccoutumée, affirmant que le messager de Gundleus avait menti. Nimue et elle, assura-t-elle, avaient scruté le chaudron et avaient vu la vérité se refléter dans l'eau. Il n'y avait pas de victoire dans le nord, ni de défaite non plus, mais Morgane prévint que l'ennemi était plus proche d'Ynys Wydryn qu'aucun d'entre nous ne le soupçonnait et qu'il nous fallait nous tenir prêts à quitter le Tor aux premières lueurs de l'aube pour aller se mettre en sécurité au sud de la Dumnonie. Morgane parla sur un ton posé, d'une voix grave. Lorsqu'elle eut fini, elle s'inclina devant la reine, puis se pencha maladroitement pour baiser l'ourlet de la robe bleue de la reine.

Norwenna tira sa robe d'un geste brusque. Elle qui avait écouté en silence l'austère prophétie, elle se mit à pleurer, et avec les larmes soudaines jaillit une bouffée de colère. " Tu n'es qu'une sorcière estropiée, hurla-t-elle à Morgane, et tu voudrais faire de ton b

, tard de frère un roi. Cela n'arrivera pas, tu m'entends ! Cela n'arrivera pas. Mon bébé est roi !

- Noble Dame, commença Nimue, aussitôt interrompue.

- Tu n'es rien ! cria Norwenna, se retournant contre Nimue. Tu n'es qu'une hystérique, qu'une sale gosse du démon. Tu as jeté un sort sur

mon enfant !

Je le sais ! Il est né pied bot parce que tu étais présente a sa naissance.

Oh Dieu ! Mon enfant ! "

Hurlant et pleurant, elle frappait du poing sur la table en crachant sa haine a l'adresse de Morgane et de Nimue.

" Et maintenant, partez ! Toutes les deux ! Partez ! "

Le silence retomba. Morgane et Nimue disparurent dans la nuit.

Le lendemain matin, il semblait que Norwenna ait eu raison. aucun feu d'alarme en vue sur les collines du nord. Ce fut, en vérité, la plus belle journée de ce bel été. La terre était lourde, car la moisson approchait, les collines étaient enveloppées d'un halo de chaleur somnolente et le ciel presque sans nuage. au pied du Tor, bleuets et coquelicots poussaient au milieu des épineux, et des papillons blancs suivaient les courants d'air chaud qui parcouraient nos pentes verdoyantes. Oublieuse de la beauté du jour, Norwenna chanta les m,tines avec ses hôtes, puis décréta qu'elle allait quitter le Tor pour attendre l'arrivée de son mari dans la chambre des pèlerins du sanctuaire de la Sainte-...pine. " Voila trop longtemps que je vis parmi les méchants ", annonça-t-elle solennellement, lorsqu'un garde cria depuis le mur est.

" Des cavaliers ! des cavaliers ! "

Norwenna courut a la palissade oa une foule s'attroupait pour observer une vingtaine de cavaliers en armes franchissant le pont de terre qui menait de la Voie romaine aux vertes collines d'Ynys Wydryn. Ligessac, qui commandait la garde de Mordred, semblait savoir qui approchait, car il donna a ses hommes l'ordre de les laisser entrer. Les cavaliers pressèrent leurs chevaux et se dirigèrent vers nous, précédés d'un étendard brillant oa l'on reconnaissait le renard rouge. C'était Gundleus en personne et Norwenna rit de plaisir en voyant son mari revenir de guerre victorieux : l'aube d'un nouveau royaume chrétien scintillait au bout de sa lance.

" Tu vois ? Tu vois ? lança-t-elle a Morgane. Ton chaudron a menti. La victoire est a nous ! "

Le remue-ménage fit pleurer Mordred et Norwenna ordonna fia

brusquement qu'on le confi,t a Ralla, puis elle demanda qu'on all,t

chercher son plus beau manteau et qu'on plaç,t sur sa tate un étroit bandeau d'or, et c'est donc habillée en reine qu'elle attendit le roi devant la porte de Merlin.

Ligessac ouvrit la porte du Tor. La garde dépenaillée de Druidan eut le plus grand mal a s'aligner tandis que ce vieux fou de Pellinore réclamait des nouvelles a grands cris depuis sa cage. Nimue courut chez Merlin tandis que j'allais chercher Hywel, l'intendant de Merlin, qui, je le savais, voudrait souhaiter la bienvenue au roi.

Les vingt cavaliers siluriens descendirent de cheval au pied du Tor. Ils s'en revenaient de guerre et portaient donc des lances, des boucliers et des épées. Ceignant son épée, Hywel l'unijambiste se renfroigna en apercevant Tanaburs parmi les Siluriens. " Je croyais que Gundleus avait abandonné la religion ancienne ? observa l'intendant.

- Je croyais qu'il avait abandonné Ladwys ", caqueta Gudovan, le scribe, avant de donner un coup de menton en direction des cavaliers qui avaient commencé a escalader le sentier étroit et raide du Tor. " Vous voyez ? "

demanda Gudovan. Et, de fait, il y avait une femme parmi les hommes en cuir. La femme était habillée en homme, mais sa longue chevelure noire flottait au vent. Elle portait une épée, mais pas de bouclier. Gudovan gloussa. " Ce suppôt de Satan va donner du fil a retordre a notre petite reine. "

" qui est a Satan ? " demandai-je, et Gudovan me donna une tape sur la tate. Je lui faisais perdre son temps avec mes questions stupides.

Hywel avait la mine renfrognée, la main posée sur la garde de son épée, tandis que les guerriers siluriens escaladaient les dernières longueurs qui les séparaient de la porte oa nos gardes bigarrés attendaient, formant deux files dépenaillées. Puis je ne sais quel instinct encore aussi vif qu'au temps oa il était guerrier lui mit la puce a l'oreille. " Ligessac ! rugit-il. Ferme la porte ! Ferme-la. Vite ! "

Ligessac tira plutôt son épée. Puis il se retourna et mit sa main en cornet comme s'il n'avait pas bien entendu Hywel.

" Ferme la porte ! " tonna Hywel.

L'un des hommes de Ligessac allait s'exécuter, quand Ligessac lui-même le retint, attendant plutôt les ordres de Norwenna.

" Laissez la porte ouverte ", commanda-t-elle impérieusement, et

Ligessac s'inclina humblement.

Hywel jura. Il eut le plus grand mal a descendre du rempart puis boitilla sur sa béquille en direction de la cabane de Morgane. quant a moi, j'avais les yeux fixés sur la porte ouverte, inondée de soleil, et je me demandais ce qui allait se passer. Hywel avait flairé quelque trouble dans l'air estival, mais comment, je ne le découvris jamais.

Gundleus arriva a la porte ouverte. Il cracha sur le seuil, puis adressa un sourire a Norwenna, qui attendait a une douzaine de pas. Elle leva ses bras potelés pour saluer son seigneur qui suait a grosses gouttes, essoufflé, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu qu'il avait escaladé le Tor revatu de tout son attirail guerrier. Il avait un plastron de cuir, des jambières matelassées, des bottes, un casque de fer surmonté d'une queue de renard et une épaisse pelisse rouge sur les épaules. Son bouclier orné d'un renard pendait a son flanc gauche, son épée a la hanche, tandis qu'il portait une grosse lance de la main droite. Ligessac s'agenouilla et offrit au roi la poignée de son épée tirée, et Gundleus fit un pas en avant pour toucher le pommeau de sa main gantée de cuir.

Hywel avait disparu dans l'ancre de Morgane, dont Sébile ressortit en courant, tenant Mordred dans ses bras. Sébile ? Pas Ralla ? Cela m'intrigua, comme Norwenna sans doute lorsqu'elle vit l'esclave saxonne se poster a ses côtés avec le petit Mordred drapé dans sa riche robe de toile dorée. Mais Norwenna n'eut pas le temps de questionner Sébile, car déjà Gundleus s'avançait vers elle. " Je t'offre mon épée, chère reine ! " dit-il d'une voix sonore. Norwenna sourit de contentement, peut-etre parce qu'elle n'avait pas encore aperçu Tanaburs ni Ladwys, qui étaient entrés par la porte en mame temps que la soldatesque de Gundleus.

Gundleus enfonça sa lance dans la terre et tira son épée, mais plutôt que de lui tendre d'abord la garde de son épée, il pointa vers son visage le bout de sa lame affilée. Ne sachant trop que faire, Norwenna, hésitante, fit mine d'en toucher l'extrémité scintillante.

"Je me réjouis de ton retour, cher Seigneur, dit-elle avec soumission avant de s'agenouiller a ses pieds ainsi que l'exigeait la coutume.

- Baise l'épée qui défendra le royaume de ton fils ", commanda Gundleus, et Norwenna se pencha gauchement pour effleurer de ses lèvres l'acier présenté.

Elle baisa l'épée comme elle en avait reçu l'ordre. ¿ peine ses lèvres

touchèrent-elles le métal gris que Gundleus enfonça la lame. Il tua son épouse en riant. Il riait en lui enfonçant la lame dans le creux de la gorge. Il riait encore en transperçant de force son corps qui se contorsionnait. Norwenna n'eut point le temps de hurler, il ne lui restait plus de voix lorsque la lame lui déchira la gorge et plongea dans son cour. En retirant son arme, Gundleus poussa un grognement. Il avait lancé son pesant bouclier de guerre, en sorte que ses deux mains gantées étaient sur la garde quand il enfonça la lame. Il y avait du sang sur l'épée, du sang sur l'herbe, et du sang sur le manteau bleu de la reine moribonde. Il en jaillit encore lorsque Gundleus retira l'arme d'un coup sec. Privé du support de l'épée, le corps de Norwenna s'affaissa sur le côté, frissonna encore quelques secondes puis se figea.

Sébile l'cha le bébé et s'enfuit en hurlant. Mordred cria, mais l'épée de Gundleus coupa court aux pleurs de l'enfant. Il plongea juste une fois de plus sa lame rouge, et le manteau doré se tacha aussitôt d'écarlate. Tant de sang, d'un si petit enfant !

Tout cela s'était passé si vite. Gudovan, a côté de moi, n'en croyait pas ses yeux, tandis que Ladwys, grande beauté a la longue chevelure, aux yeux noirs et au visage farouche, rit de la victoire de son amant. Tanaburs avait fermé un oeil, levé une main vers le ciel et sautillait sur une jambe : autant de signes qu'il était en communion sacrée avec les Dieux tandis qu'il se répandait en maléfices et que la garde de Gundleus prenait position dans l'enceinte, la lance abaissée, pour transformer ces malédictions en réalité. Ligessac avait rejoint les rangs siluriens et aidé

les lanciers a massacrer les siens. quelques Dumnoniens essayèrent bien de résister, mais ils avaient été déployés pour rendre honneur a Gundleus, non pour le combattre, et les lanciers siluriens vinrent rapidement a bout de la garde de Mordred, et plus vite encore des piteux soldats de Druidan.

Pour la première fois de ma vie adulte, je vis des hommes mourir transpercés par une lance, et j'entendis les hurlements terribles que pousse un homme lorsqu'une arme expédie son ,me dans l'au-Dela.

L'espace de quelques instants, je restai impuissant, pris de panique.

Norwenna et Mordred étaient morts, leTor n'était que hurlement, et l'ennemi se ruait vers l'ancre et la tour de Merlin. Morgane et Hywel apparurent a côté de la tour, mais alors qu'Hywel avançait en clopinant, une épée a la main, Morgane se précipita vers la porte donnant sur la mer. Une nuée de femmes, d'enfants et d'esclaves la

suivait ; une foule de gens terrorisés que Gundleus sembla satisfait de laisser échapper. Ralla, Sébile et les rares hommes de la garde dépenaillée de Druidan qui avaient pu éviter les sinistres guerriers siluriens leur coururent après. Pelli-nore bondissait dans sa cage, caquetant et nu : l'horreur le réjouissait.

Je sautai des remparts et courus vers le palais. Je n'étais pas valeureux, j'étais simplement épris de Nimue et je voulais m'assurer qu'elle était en sécurité avant de fuir leTor a mon tour. Les gardes de Ligessac étaient morts et les hommes de Gundleus commençaient a piller les cabanes lorsque je plongeai par la porte et courus vers les appartements de Merlin, mais avant d'avoir atteint la petite porte noire, je trébuchai sur la hampe d'une lance et tombai lourdement. Puis une petite main m'empoigna par le col et, avec une force stupéfiante, me traana vers mon ancienne cachette, derrière les corbeilles de linge de table. " Imbécile, tu ne peux rien faire pour elle ", me chuchota a l'oreille la voix de Druidan. "

Maintenant, tiens-toi tranquille ! "

Je me retrouvai donc en lieu s°r quelques secondes avant que Gundleus et Tanaburs n'entrent dans la salle, et tout ce que je pus faire, ce fut de regarder le roi, son druide et trois hommes casqués se diriger vers la porte de Merlin. Je savais ce qui allait se passer et je ne pouvais l'empacher, car Druidan me fermait la bouche de sa petite main pour m'empacher de hurler. Je doutais que Druidan se f't précipité dans la salle pour sauver Nimue : probablement était-il venu s'emparer de tout l'or qu'il pouvait avant de détalier avec le reste de ses hommes, mais au moins sa présence m'avait-elle sauvé la vie. Mais elle ne sauva Nimue de rien.

Tanaburs écarta d'un coup la cloison-fantôme puis ouvrit la porte, par laquelle s'engouffra Gundleus, suivi de ses lanciers.

J'entendis Nimue hurler. Je ne sais si elle employait des tours pour défendre l'antré de Merlin, ou si elle avait déjà abandonné tout espoir. Je sais que l'orgueil et le devoir lui avaient imposé de rester pour protéger les secrets de son maatre, et que maintenant elle payait cet orgueil.

J'entendis Gundleus rire, puis je n'entendis plus grand-chose, hormis le tumulte des Siluriens fouillant les coffres, les ballots et les paniers de Merlin. Nimue gémissait, Gundleus poussa un cri triomphal, puis elle hurla encore, trahissant une douleur soudaine et terrible. " «a t'apprendra a cracher sur mon bouclier, fillette ", lança Gundleus a

Nimue qui sanglotait désespérément.

" La voila qui se fait foutre ", me dit Druidan a l'oreille avec un malin plaisir. D'autres lanciers de Gundleus traversèrent la salle en courant vers l'autre de Merlin. avec sa lance, Druidan avait percé un trou dans le mur d'argile et il m'ordonna maintenant de me faufiler a sa suite. Mais tant que Nimue vivrait, il n'était pas question que je file. "

Ils vont bientôt fouiner dans ces corbeilles ", me prévint le nabot. Mais je ne voulus rien entendre. " Pauvre idiot ! " L,cha-t-il avant de ramper a travers le trou et de détalier vers un espace ombragé, entre la cabane voisine et un poulailler.

Je fus sauvé par Ligessac. Non qu'il m'ait vu, mais parce qu'il dit aux Siluriens qu'il n'y avait rien dans ces corbeilles, hormis du linge de table. " Tout le trésor est a l'intérieur ", dit-il a ses nouveaux alliés.

Je restai donc blotti, sans oser bouger, tandis que les soldats victorieux pillaient les appartements de Merlin. Les Dieux seuls savent ce qu'ils y trouvèrent : la dépouille d'hommes morts, de vieux os, des charmes nouveaux et d'anciennes tates de flèche en silex, mais pas grand-chose de précieux.

Et les Dieux seuls savent ce qu'ils firent a Nimue, car elle ne le dirait jamais, mais il n'y avait pas besoin de le dire. Ils firent ce que font toujours les soldats aux captives, et quand ils eurent fini ils la laissèrent ensanglantée et a moitié folle.

Ils l'abandonnèrent aussi a la mort, car lorsqu'ils eurent mis a sac la chambre du trésor et vu qu'il y avait peu d'or dans ce fatras aux odeurs de moisi, ils lancèrent un brandon parmi les paniers brisés. La fumée s'éleva en ondoyant depuis la porte. Ils balancèrent un autre tison dans les corbeilles oa j'étais tapi, puis les hommes de Gundleus battirent en retraite, les uns avec de l'or, d'autres avec quelques babioles d'argent, mais la plupart les mains vides. Lorsque les hommes furent partis, je me couvris la bouche d'un coin de mon justaucorps et courus a travers la fumée suffocante en direction de la porte de Merlin, oa je trouvai Nimue. "

Viens ! " lui lançai-je désespérément. La fumée envahissait la pièce tandis que les flammes bondissaient d'un coffre a l'autre. Les chats hurlaient, les chauves-souris battaient des ailes, paniquées.

Nimue ne bougeait pas. Elle était couchée sur le ventre, les mains serrées sur son visage, nue, du sang épais dégoulinant sur ses jambes. Elle pleurait.

Je courus a la porte qui menait a la tour de Merlin, espérant y trouver une issue, mais quand j'ouvris la porte je découvris des murs pleins. Je découvris aussi que la tour, loin d'atre une chambre du trésor, était presque vide. Un sol de terre battue, quatre murs de rondins et c'est tout.

Il n'y avait pas de toit, mais

a mi-hauteur, suspendue a une paire de poutres et accessible par une robuste échelle, j'aperçus une plate-forme de bois qui disparut bientôt sous la fumée. La tour était une chambre de rave, un endroit creux dans lequel les murmures des Dieux faisaient écho a Merlin. L'espace d'une seconde, je gardai les yeux fixés sur la plate-forme, puis la fumée surgit dans mon dos pour s'engouffrer dans la tour, et je rejoignis Nimue en toute h,te, empoignai son manteau noir sur le lit en bataille et l'enveloppai dans la laine comme un animal malade. Je saisis le manteau par les coins, puis, portant son corps emmailloté comme un baluchon, je me dirigeai péniblement vers la porte. Le feu se déchaanait maintenant et les flammes ne faisaient qu'une bouchée du bois sec. Les yeux ruisselant, les bronches endoloris et voyant qu'un nuage épais interdisait la porte d'entrée, je traanai Nimue, son corps canotant sur la terre derrière moi, vers l'endroit oa Druidan avait percé son trou de rat. Mon cour battant la chamade, je jetai un oil a l'extérieur : aucun ennemi en vue. J'agrandis le trou, tirant sur le clayonnage et faisant tomber de gros morceaux de torchis, puis je me faufilai a travers l'orifice, remorquant Nimue derrière moi.

Elle poussa de petits cris de protestation tandis que j'essayais de la faire passer, mais l'air frais parut la ranimer car elle essaya d'avancer toute seule et, lorsqu'elle retira les mains de son visage, je compris pourquoi son dernier hurlement avait été si terrible. Gundleus lui avait arraché un oil. Son orbite n'était plus qu'une fontaine de sang sur laquelle elle rabattit aussitôt sa main ensanglantée. Dans son effort pour s'extraire du trou, elle avait perdu son vatement. Je dégageai son manteau des décombres et le lui passai sur les épaules avant de saisir sa main libre et de l'entraaner vers la cabane la plus proche.

L'un des hommes de Gundleus nous vit, puis Gundleus lui-mame reconnut Nimue et il gueula qu'il fallait prendre la sorcière vivante et la rejeter aux flammes. Les cris de chasse retentirent, une grande huée comme celle des chasseurs traquant un sanglier blessé jusqu'a la mort, et nous aurions certainement été pris si d'autres fugitifs n'avaient déjà éventré la palissade du côté sud. Je courus vers la nouvelle brèche, a seule fin de découvrir qu'Hywel, le bon Hywel, y avait trouvé la mort, sa béquille a côté de lui, la tate a moitié coupée, son épée encore a la

main. Saisissant son épée, je fis passer Nimue. On arriva a la pente raide, côté sud, que l'on descendit en faisant la culbute, hurlant tous les deux en dégringolant en bas de ce précipice herbeux. Nimue, que la

douleur avait rendue complètement folle, était a demi aveugle et j'étais moi-même terrorisé, mais je m'accrochais tant bien que mal a l'épée d'Hywel, et je parvins, d'une manière ou d'une autre, a remettre Nimue sur pied au bas du Tor, a lui faire traverser en pataugeant la source sacrée. Puis, laissant derrière nous le verger des chrétiens et une plantation d'aulnes, nous continuâmes a descendre jusqu'a l'endroit où, je le savais, était ancré le bateau d'Hywel, a côté d'une cabane de pacheur. Je lançai Nimue dans la petite embarcation de roseaux tressés, tranchai l'amarre en m'aidant de ma nouvelle épée et éloignai la barque du rivage a seule fin de m'apercevoir que je n'avais point de perche pour conduire notre malheureuse planche de salut dans le dédale de canaux et de lacs qui bordaient le marais. Je dus donc me servir de l'épée d'Hywel, dont la lame faisait une piètre perche, mais c'est tout ce que j'avais. C'est alors que le premier de nos assaillants arriva sur le rivage couvert de roseaux. Faute de pouvoir avancer vers nous a cause de la vase, il lança sa lance dans notre direction.

La lance se dirigea vers moi en sifflant. L'espace d'une seconde, je demeurai pétrifié par la vue de cette grosse perche avec sa tate d'acier scintillante, mais l'arme alla s'enfoncer pesamment dans les fargues de roseau du canot. J'empoignai la tige de frêne frémissante et m'en servis comme d'une perche pour nous éloigner au plus vite dans les voies d'eau.

Nous y étions en sécurité. quelques hommes de Gundleus couraient sur une piste de planche parallèle a notre route, mais j'eus tôt fait de m'en éloigner. D'autres bondirent dans des coracles et se servirent de leurs lances comme de pagaies, mais aucun coracle ne pouvait rivaliser avec un bateau plat de roseau pour ce qui est de la vitesse, et nous les laissâmes donc loin derrière. Ligessac tira une flèche, mais nous étions déjà hors de portée et son missile se perdit sans un bruit dans l'eau ténébreuse.

Dernière nos poursuivants frustrés, au sommet du Tor verdoyant, les flammes dévoraient les cabanes, le palais et la tour. Un panache de fumée grise s'élevait dans le ciel bleu d'été.

" Deux blessures ", dit Nimue, qui desserrait les lèvres pour la première fois depuis que je l'avais arrachée aux flammes.

" quoi ? " fis-je en me tournant vers elle. Elle était pelotonnée a l'avant ; son corps chétif enveloppé dans son manteau noir, elle plaquait une main sur son oil creux.

"J'ai souffert deux Blessures de la Sagesse, Derfel, dit-elle d'une voix d'émerveillement halluciné. La Blessure du Corps et la Blessure de l'Orgueil. Il ne me reste qu'a affronter la folie et je serai aussi sage que Merlin. " Elle essaya de sourire, mais il y avait dans sa voix une rage hystérique qui me fit me demander si elle n'était pas déjà sous l'empire de la folie.

" Mordred est mort, lui dis-je, ainsi que Norwenna et Hywel. Le Tor br°le.

"

Tout notre monde était détruit, et pourtant le désastre semblait la laisser étrangement impassible. Elle paraissait presque détendue parce qu'elle avait enduré deux des trois épreuves de la sagesse.

Jouant de la perche, je passai devant une rangée de pièges a poissons avant de m'engager dans l'étang de Lissa, un grand lac noir qui s'étendait a la lisière sud des marais. Je me dirigeais vers la demeure d'Ermid, quelques baraques de bois oa Ermid, le chef d'une tribu locale, avait sa maison. Je savais qu'il ne serait pas la, car il avait accompagné Owain dans le nord, mais ses gens nous aideraient, et je savais aussi que notre canot nous y conduirait bien avant les cavaliers les plus rapides de Gundleus obligés de contourner les rives du lac marécageuses et couvertes de roseau. Il leur faudrait presque pousser jusqu'a la Voie romaine qui passait a l'est du Tor, avant de pouvoir tourner a la pointe est du lac et de galoper en direction de la demeure d'Ermid. D'ici la, nous serions partis vers le sud.

Loin devant moi, j'aperçus d'autres canots sur le lac et je me dis que ce devaient atre des pacheurs d'Ynys Wydryn qui s'en allaient mettre en lieu s'r les fugitifs du Tor.

Je confiai a Nimue mon projet de pousser jusque chez Ermid puis de continuer vers le sud jusqu'a la tombée de la nuit, a moins que nous ne rencontrions des amis. " Bien ", fit-elle d'une voix morne, quoique je ne fusse pas s'r qu'elle e't compris un traatre mot de ce que j'avais dit. "

Brave Derfel, reprit-elle, maintenant je sais pourquoi les Dieux m'ont donné confiance en toi.

- Tu peux compter sur moi, dis-je, amer, en enfonçant ma lance dans la vase pour faire avancer le canot, tu le peux, parce que je suis amoureux de toi.

Voilà ce qui fait ton pouvoir sur moi.

- Bien ", reprit-elle, et elle ne desserra plus les lèvres jusqu'à ce que notre canot de roseaux accostât au débarcadère ombragé du village d'Ermid.

M'enfonçant plus avant dans la crique, j'aperçus les autres fugitifs du Tor. Morgane était là avec Sébile, et Ralla pleurait, serrant son bébé dans ses bras, à côté de Gwlyddyn, son

mari. Lunete, la petite Irlandaise, était là, et elle courut en criant vers l'eau pour aider Nimue. Je fis part à Morgane de la mort d'Hywel, et elle me raconta qu'elle avait vu Gwendoline, la femme de Merlin, se faire tailler en pièces par un Silurien. Gudovan était sauf, mais nul ne savait ce qu'il était advenu du malheureux Pellinore ou de Druidan. aucun des gardes de Norwenna n'avait survécu, bien qu'une poignée de soldats dépenaillés de Druidan eussent atteint le village d'Ermid, en même temps que trois servantes éplorées de Norwenna et une douzaine d'enfants trouvés apeurés de Merlin. Mais il était douteux que nous fussions vraiment en sécurité.

" Il nous faut partir au plus tôt, dis-je à Morgane. Ils traquent Nimue. "

Les servantes d'Ermid s'employaient à bander et à habiller la malheureuse.

" Ce n'est pas Nimue qu'ils cherchent, pauvre imbécile, rétorqua sèchement Morgane, c'est Mordred.

- Mordred est mort ", protestai-je, mais Morgane se retourna et s'empara du bébé que Ralla tenait dans ses bras. Elle retira le linge brun grossier qui recouvrait le corps de l'enfant et je vis le pied bot.

" Crois-tu, petit sot, que je laisserais tuer notre Roi ? " Je dévisageai Ralla et Gwlyddyn, me demandant comment ils avaient pu comploter de laisser leur fils mourir. Ce fut Gwlyddyn qui répondit à mon regard muet. " Il est roi, expliqua-t-il simplement, le doigt pointé sur Mordred, tandis que notre garçon n'était qu'un fils de charpentier.

- Et Gundleus, reprit Morgane d'une voix irritée, ne va pas tarder à s'apercevoir que le bébé qu'il a tué a ses deux pieds en parfait état, et

il lancera tous ses hommes a nos trousses. Nous allons dans le sud. "

Le repaire d'Ermid n'était pas s'r. Le chef et ses guerriers étaient allés a la guerre, ne laissant derrière eux qu'une poignée de servantes et d'enfants.

Nous partames un peu avant midi, plongeant dans les bois verts au sud des terres d'Ermid. L'un des chasseurs d'Ermid nous guida a travers d'étroits sentiers et des passages secrets. Nous étions trente, pour l'essentiel des femmes et des enfants, avec juste une demi-douzaine d'hommes capables de porter des armes, et Gwlyddyn était le seul a avoir jamais tué un homme au combat. Les rares idiots de Druidan qui avaient survécu ne seraient d'aucune utilité, et je ne m'étais jamais battu pour de bon. C'est pourtant moi qui fermais la marche, l'épée nue d'Hywel glissée a ma ceinture de corde et serrant dans ma main droite la lourde lance de guerre silurienne.

Nous avanç,mes lentement a l'ombre des chanes et des noisetiers. Du village d'Ermid a Caer Cadarn, il n'y avait pas plus de quatre heures de marche, mais il nous fallut beaucoup plus longtemps : ralentis par les enfants, nous prenions des voies de traverse, secrètes. Morgane n'avait pas dit qu'elle essaierait d'atteindre Caer Cadarn ; cependant, je savais que le sanctuaire royal était probablement sa destination, car nous avions toute chance d'y trouver des soldats dumnoniens, mais Gundleus aurait certainement fait la mame déduction, et il était tout autant aux abois que nous. Morgane, qui avait une intelligence aiguë de la méchanceté du monde, subodorait que le roi de Silurie concoctait cette guerre depuis le Grand Conseil et n'attendait que la mort d'Uther pour passer a l'attaque avec le renfort de Gorfyd-dyd. Nous avons tous été dupés. Nous avons pris Gundleus pour un ami, et personne n'avait monté la garde a ses frontières.

Maintenant, ce n'était ni plus ni moins que le trône de la Dumnonie qu'il visait. Mais pour l'obtenir, nous expliqua Morgane, il lui faudrait plus qu'une vingtaine de cavaliers, et, a l'heure qu'il était, ses lanciers h

,taient certainement le pas pour rattraper leur roi sur la longue Voie romaine qui partait de la côte nord de Dumnonie. Les Siluriens vadrouillaient dans notre pays, mais pour atre assuré de sa victoire, Gundleus devait d'abord tuer Mordred. Il devait nous retrouver, sans quoi toute son audacieuse aventure tournerait court.

Le grand bois étouffait le bruit de nos pas. De temps a autre, un pigeon s'abattait a travers les feuillages et une pie s'attaquait a un

tronc a deux pas de nous. Une fois, il y eut un grand craquement suivi d'un piétinement dans les sous-bois voisins. Tout le monde s'arrata, cloué sur place, redoutant un cavalier silurien, mais ce n'était qu'un sanglier armé

de défenses qui fit irruption dans une clairière, nous jeta un coup d'oeil puis déguerpit. Mordred criait et ne voulait pas du sein de Ralla. quelques petits enfants pleurnichaient de peur et de fatigue. Mais ils se turent lorsque Morgane se retourna vers eux en menaçant de les transformer en crapauds puants.

Nimue boitillait devant moi. Je savais qu'elle souffrait, mais elle ne se plaignait pas. Il lui arrivait de pleurer en silence et rien de ce que disait Lunete ne pouvait la consoler. Lunete était une fille gracile au teint sombre du mame ,ge que Nimue, elle ne lui ressemblait guère, mais elle n'avait pas son savoir ni son don de seconde vue. Voyant un cours d'eau, Nimue pouvait y reconnaatre la demeure des esprits aquatiques tandis que Lunete n'y voyait qu'un bon coin pour la lessive. au bout d'un moment, Lunete ralentit le pas pour marcher a côté de moi. " Et maintenant, Derfel, qu'allons-nous devenir ?

- Je ne sais pas.

- Merlin va-t-il venir ?

- Je l'espère, ou alors arthur. "

Je parlais avec ferveur, mais sans trop y croire, parce que ce dont nous avions besoin, c'était d'un miracle. Nous semblions pris au piège d'un cauchemar en plein midi car lorsque, après deux heures de marche, force nous fut de quitter les bois pour traverser une rivière profonde qui serpentait a travers les p,turages parsemés de fleurs, nous aperçmes du côté est, a l'horizon, de nouveaux foyers d'incendie. Mais personne ne pouvait dire s'ils étaient le fait des pillards siluriens ou de Saxons profitant de notre faiblesse.

Un cerf sortit des bois au galop a quelques centaines de mètres plus a l'est. " Baissez-vous ! " siffla une voix de chasseur. Tout le monde plongea dans l'herbe a l'orée du bois. Ralla força Mordred a têter pour le réduire au silence, et il se vengea en la mordant si fort que le sang perla jusqu'a sa taille, mais ni elle ni lui ne laissèrent échapper le moindre son lorsque parut le cavalier qui avait effrayé le cerf. L'homme était un peu plus a l'est, mais beaucoup plus près que les b'chers, si près que j'aperçus le masque de renard sur son bouclier rond. Il portait une longue lance, ainsi qu'une corne qu'il emboucha

après qu'il eut regardé un long moment dans notre direction. Notre crainte a tous était que son signal signifiait qu'il nous avait repérés et que, bientôt, on vait surgir un détachement de cavaliers, mais lorsque l'homme fit demi-tour pour rentrer dans les bois, on comprit que la note lugubre de sa corne voulait dire qu'il ne nous avait pas vus. au loin sonna une autre corne, puis le silence se fit.

On attendit de longues minutes. Des abeilles bourdonnaient dans l'herbe le long du ruisseau. Nous avions tous les yeux fixés sur l'orée du bois, redoutant de voir surgir d'autres cavaliers en armes, mais aucun ennemi ne parut. au bout d'un moment, notre guide nous dit d'une voix chuchotante que nous allions ramper

jusqu'a la rive, traverser le ruisseau, puis ramper de nouveau jusqu'aux arbres.

Le trajet fut long et pénible, surtout pour Morgane avec sa jambe gauche déformée, mais au moins eûmes-nous l'occasion de nous désaltérer en pataugeant a travers le ruisseau. Sitôt dans les bois, on reprit la marche avec des habits trempés, mais aussi soulagés de laisser, peut-atre, les ennemis derrière nous. Mais point, hélas, nos ennuis. " Vont-ils faire de nous des esclaves ? " me demanda Lunete. Comme nombre d'entre nous, Lunete avait été initialement capturée pour le marché aux esclaves de la Dumnonie, et elle n'avait d' sa liberté qu'a l'intervention de Merlin. Ce dernier disparu, que pouvait-elle espérer ?

" Je ne pense pas, dis-je. ¿ moins que Gundleus ou les Saxons ne nous capturent. Tu serais prise en esclave, mais probablement qu'ils me tueraient. "

Disant ces mots, je me sentais terriblement brave.

Lunete passa son bras sous le mien et je fus flatté de la savoir contre moi. C'était une jolie fille et, aujourd'hui encore, elle m'avait traité avec dédain, préférant la compagnie des petits pacheurs déguenillés d'Ynys Wydryn.

" Je veux que Merlin revienne, dit-elle. Je ne veux pas quitter le Tor.

- Il ne reste plus rien la-bas maintenant. Il va nous falloir trouver un nouvel endroit. Ou alors retourner et reconstruire le Tor, si nous le pouvons. "

Mais uniquement, pensai-je, si Dumnonie survivait. ¿ l'heure qu'il

était, en cet après-midi enfumé, peut-être le royaume se mourait-il. Je me demandais comment j'avais pu être aveugle au point de ne pas voir les horreurs que promettait la mort d'Uther. Les royaumes ont besoin de roi.

Sans eux, ce ne sont que des terres vides qui aimantent les lances des conquérants.

En milieu d'après-midi, nous franchâmes un cours d'eau plus large, presque une rivière, si profonde que l'eau m'arrivait à la poitrine. Sitôt sur l'autre rive, je fis de mon mieux pour sécher l'épée d'Hywel. C'était une magnifique épée, forgée par les célèbres forgerons de Gwent et décorée d'enroulements et de cercles entrecroisés. Quand j'avais le bras tendu, sa lame d'acier m'allait de la gorge jusqu'à la pointe des doigts.

L'entretoise était de fer massif et arrondie aux extrémités, tandis que la garde était taillée dans du bois de pommier que l'on avait rivé à la soie puis lié avec de longues lanières de cuir mince et huilé. Le pommeau était une boule enveloppée de fils d'argent qui ne cessaient de se défaire, si bien que je finis par l'arracher pour en faire un bracelet rudimentaire que j'offris à Lunete.

au sud de la rivière, s'étendait une autre prairie que paissaient des boufs qui s'approchèrent pour observer notre laborieuse traversée. Peut-être est-ce leur mouvement qui nous attira des ennuis, car à peine étions-nous entrés dans les bois de l'autre côté des p, turages que j'entendis derrière nous un bruit de sabots. Je donnai l'alerte à ceux qui ouvraient la marche puis me retournai, lance et épée à la main, afin d'observer le sentier.

Les branches étaient basses par ici, si basses qu'un cavalier ne pouvait emprunter ce chemin. qui voudrait se lancer à notre poursuite devrait descendre de monture et continuer à pied. Nous avions évité les chemins les plus larges, pour avancer de préférence sur des sentiers cachés qui serpentaient à travers les arbres, si étroits, que nos poursuivants, comme nous, devraient progresser en file indienne. Je craignais qu'il ne s'agît d'éclaireurs siluriens très loin devant sur la petite troupe de Gundleus.

qui d'autre pouvait se soucier de ce qui avait attiré les boufs près de la rivière en ce paisible après-midi ?

Gwlyddyn me rejoignit et me prit la lance des mains. Il écouta les lointains bruits de pas, puis opina, visiblement satisfait. " Ils ne sont que deux, observa-t-il d'un ton tranquille. Ils ont laissé leurs chevaux

et continuent a pied. Je prendrai le premier. Toi, tu t'occuperas du second le temps que je puisse le tuer. " Il paraissait extraordinairement calme. " Et souviens-toi, Derfel, eux aussi ont la trouille. " Il me fit mettre a l'ombre puis rejoignit a croupetons l'autre côté du sentier pour aller se planquer derrière le feuillage d'un hatre foudroyé. " Baisse-toi, siffla-t-il. Cache-toi ! "

Je m'accroupis, et soudain la terreur m'envahit. Les mains inondées de sueur, la jambe droite agitée de crispations nerveuses, la gorge sèche, j'avais envie de vomir. Mes entrailles se liquéfiaient. Hywel m'avait bien parlé, mais je n'avais encore jamais affronté un homme prat a m'occire.

J'entendais les hommes approcher, mais je ne les voyais pas, et mon instinct me disait de détalier pour rejoindre les femmes. Mais je restai. Je n'avais pas le choix. Depuis ma plus tendre enfance, j'avais entendu des histoires de guerrier, et l'on m'avait dit et redit qu'un homme ne se dérobe jamais au combat. Un homme se bat pour son seigneur : il se dresse face a l'ennemi et ne s'enfuit jamais. ¿ l'heure qu'il était, mon seigneur suçait le sein de Ralla et j'étais

face a mes ennemis, mais j'aurais voulu atre un enfant et déguerpir. Et s'il y avait plus que deux lanciers ennemis ? Et mame s'ils n'étaient que deux, probablement étaient-ils aguerris, exercés et endurcis, habitués a ne pas faire de quartiers.

" Du calme, mon petit, du calme ", répéta doucement Gwlyddyn. Il avait été

de toutes les batailles d'Uther. Il avait affronté le Saxon et joué de sa lance contre les hommes de Powys. au cour de son pays natal, il était maintenant accroupi au milieu des surgeons terreux, le visage fendu d'un demi-sourire, tenant ma longue lance de ses grosses pognes brunes. "

L'heure de venger mon enfant a sonné, dit-il d'une voix menaçante, et les Dieux sont de notre côté. "

Mal a l'aise dans mes habits trempés, j'étais accroupi derrière des ronces, flanqué par des fougères. Je gardais les yeux braqués sur les troncs recouverts de lichens et de feuilles. Les coups de bec d'une pie me firent sursauter. Ma cachette valait mieux que celle de Gwlyddyn, mais je me sentais exposé, et jamais je ne me sentis plus a découvert qu'au moment oa nos deux poursuivants apparurent a une dizaine de pas de mon écran de feuillage.

Deux jeunes lanciers, dans la force de l'âge, avec des plastrons de cuir, des jambières et de longues capes de bure jetées sur leurs épaules. Ils avaient une longue barbe tressée et leurs cheveux bruns étaient noués en arrière par des lanières de cuir. Tous deux portaient de longues lances, et le second avait aussi une épée, encore à la ceinture. Je retins ma respiration.

Celui qui ouvrait la marche leva la main. Tous deux s'arrêtèrent et tendirent l'oreille un instant avant de repartir. Le plus proche avait le visage balaféré, souvenir d'un ancien combat ; sa bouche ouverte laissait voir des chicots entre ses dents jaunes. Il avait l'air terriblement coriace, expérimenté et effrayant, et je fus soudain saisi d'une terrible envie de fuir, mais c'est alors que la cicatrice de ma paume gauche, la cicatrice de Nimue, se mit à palpiter : cette chaude pulsation me donna une bouffée de courage.

" C'était un cerf ", dit le second avec mépris. Les deux hommes avançaient maintenant à pas furtifs, attentifs à l'endroit où ils plaçaient les pieds, scrutant les feuillages à l'affût du moindre mouvement.

" C'était un bébé ", insista le premier. Il avait deux pas d'avance sur l'autre qui, à mes yeux effrayés, semblait plus grand et plus sinistre encore que son compagnon.

" Les salauds ont disparu ", dit le second. Je vis sa trogne inondée de sueur et, remarquant comment il serrait nerveusement la hampe de la lance, je sus qu'il n'en menait pas large. Je ne cessais d'invoquer dans ma tête le nom de Bel, implorant Dieu de m'insuffler du courage, de faire de moi un homme. L'ennemi était à six pas de nous maintenant et avançait encore. Autour de nous, tout n'était que verdure chaude et immobile, et je sentais d'ici l'odeur des hommes, l'odeur de cuir et le parfum fort et persistant de leurs chevaux, tandis que la sueur me perlait dans les yeux et qu'il s'en fallait de peu que je ne geignisse tout haut de terreur, mais c'est alors que Gwlyddyn bondit de son embuscade en hurlant un cri de guerre.

Je courus avec lui et, soudain, je fus libéré de la peur, et j'éprouvai pour la première fois cette folle joie de la bataille qui est un don de Dieu. Plus tard, beaucoup plus tard, j'appris que la joie et la peur sont exactement la même chose, à ceci près que l'action transforme l'une en l'autre. Mais, en cet après-midi d'été, je me retrouvai subitement détendu.

Puissent Dieu et ses anges me pardonner, mais je découvris ce jour-là

la joie de la bataille ; longtemps après, je devais m'en souvenir avec envie, comme un homme assoiffé cherche l'eau. Je bondis, hurlant comme Gwlyddyn, mais je n'étais pas écervelé au point de le suivre aveuglément. Je passai à droite du sentier afin de pouvoir le dépasser lorsqu'il frapperait le plus proche des Siluriens.

L'homme essaya de parer la lance de Gwlyddyn, mais le charpentier avait vu venir le coup et leva son arme en l'enfonçant de toutes ses forces. Tout se passa si vite. Le Silurien qui, l'instant d'avant, était une figure menaçante dans son accoutrement guerrier restait bouche bée, crispé, tandis que Gwlyddyn transperçait son armure de cuir. Mais déjà j'étais devant lui, hurlant en maniant l'épée d'Hywel. ˆ cet instant, je ne connaissais plus la peur, peut-être parce que l'âme de feu Hywel était revenue de l'au-Dela pour me soutenir, car soudain je sus exactement ce que je devais faire et mon cri de guerre fut un cri de triomphe.

Le second avait un instinct plus sûr que son compagnon mourant et s'était accroupi dans la position du lancier de manière à surgir avec une force meurtrière. Je bondis vers lui, et tandis que la pointe d'acier tout éclatante de soleil se dirigeait vers moi, je fis un saut de côté en donnant un coup de lame : pas trop fort pour ne pas perdre le contrôle de l'acier, mais juste assez pour détourner l'arme sur ma droite et me servir de mon épée comme d'un moulinet. " Tout est dans les poignets, petit, tout est dans les

poignets ", entendis-je Hywel me rappeler, et c'est en criant son nom que je brandis mon épée pour l'abattre à la base du cou du Silurien.

Tout alla si vite, tellement vite. C'est le poignet qui manœuvre l'épée, mais c'est le bras qui lui donne sa force, et cet après-midi-là mon bras avait la force d'Hywel. Mon épée s'enfonça dans le cou du Silurien comme une hache s'attaquant à du bois pourri. J'étais si naïf que je crus d'abord qu'il n'était pas mort et retirai mon épée pour le frapper à nouveau. Je le frappai une seconde fois et je vis alors le sang illuminer la journée et l'homme s'effondrer sur le côté. Je l'entendais suffoquer. Je le vis esquisser un timide effort pour parer mon coup, puis sa vie se noya dans sa gorge et, tandis qu'il s'affalait sur le tapis de feuilles, un autre filet de sang inonda sa poitrine gainée de cuir.

Je restai cloué sur place, tout tremblant. Soudain j'eus envie de crier. Je n'avais aucune idée de ce que j'avais fait. Je n'avais aucune sensation de victoire, juste un sentiment de culpabilité, et je demeurais sous le choc, impassible, mon épée fichée dans la gorge du mort, sur laquelle se posaient déjà les premières mouches. J'étais

incapable de bouger.

Un oiseau cria en haut d'un arbre, puis je sentis le bras de Gwlyddyn a mes épaules, et mon visage ruisselant de larmes. " Tu es un brave, Derfel ", me dit Gwlyddyn, et je me retournai, m'agrippant a lui comme un enfant a son père. " Du beau travail, ne cessait-il de répéter, du beau travail. " Il continua a me tapoter gauchement la tate jusqu'a ce que je pusse ravalier mes larmes en reniflant.

" Je suis désolé, m'entendis-je dire.

- Désolé ? Mais de quoi donc ? fit-il en riant. Hywel disait toujours qu'il n'avait jamais eu de meilleur élève, et j'aurais d° le croire. Tu es rapide. Maintenant viens, il nous faut voir ce que nous avons gagné. "

Je pris le fourreau de ma victime - du cuir renforcé par de l'osier, et je m'aperçus qu'il convenait assez bien a l'épée d'Hywel, puis nous fouillâmes les deux corps pour voir ce que nous pourrions chaparder : une pomme verte, une vieille pièce lisse a force d'avoir circulé, deux manteaux, les armes, quelques lanières de cuir et un couteau avec un manche en os. Gwlyddyn se demanda un instant si nous devions rebrousser chemin pour aller chercher les deux chevaux, puis il décida que nous n'avions pas le temps. «a m'était bien égal. J'avais peut-etre la vue

ino

brouillée par les larmes, mais j'étais vivant et j'avais tué un homme et j'avais défendu un roi. Et c'est ivre de joie que Gwlyd-dyn me ramena vers les fugitifs apeurés en levant mon bras en signe que je m'étais bien battu.

" Vous en avez fait du raffut, vous deux, grogna Morgane. Nous allons bientôt avoir la moitié de la Silurie a nos basques. allons, venez !

Filons ! "

Ma victoire semblait laisser Nimue indifférente, mais Lunete voulut tout savoir et, en lui racontant, j'exagérai la force de l'ennemi et la violence de la bagarre. Et plus je sentais l'admiration de Lunete, plus j'étais enclin a exagérer. Elle avait de nouveau passé son bras sous le mien et, jetant un coup d'oil en direction de ses yeux noirs, je me demandais si j'avais jamais vraiment remarqué combien elle était belle. Comme Nimue, elle avait un visage anguleux, mais alors que sur celui de Nimue on lisait la science et la circonspection, le sien rayonnait d'une douce chaleur excitante. De la savoir tout près de moi

rne donnait de l'assurance.

On continua a marcher tout au long de l'après-midi avant d'obliquer vers l'est en direction des collines au sommet desquelles Caer Cadarn faisait un peu figure de sentinelle. Une heure plus tard, nous arrivâmes a l'orée des bois qui faisaient face a Caer Cadarn. Il était déjà tard, mais nous étions au cœur de l'été et le soleil était encore assez haut dans le ciel et inondait de sa douce lumière les remparts ouest de Caer Cadarn qui rayonnaient d'un éclat vert. Nous étions a un bon mille de la forteresse, mais tout de même assez près pour voir les palissades jaunes au sommet des remparts, et assez près pour voir que personne ne montait la garde sur ces remparts et qu'aucune fumée ne s'élevait des habitations.

Cependant, il n'y avait pas non plus d'ennemi en vue, ce qui décida Morgane a traverser la clairière et a grimper jusqu'a la forteresse par l'ouest.

Gwlyddyn objecta que nous ferions mieux de rester dans la forêt jusqu'a la tombée de la nuit, ou d'aller vers le village voisin de Lindinis. Mais Gwlyddyn n'étant qu'un charpentier quand Morgane était une noble dame, il céda.

Nous nous engageâmes dans la prairie, et nos ombres s'allongeaient loin devant nous. L'herbe avait été broutée par des cerfs ou du bétail, mais elle était douce et tendre sous nos pas. Nimue, qui semblait encore sous l'empire d'une transe douloureuse, retira ses souliers pour marcher pieds nus. Un aigle planait

au-dessus de nous. Un lièvre, que notre apparition soudaine avait dérangé, surgit d'un trou d'herbe et détala lestement.

Nous suivions un sentier bordé de bleuets, de marguerites, d'herbes de Saint-Jacques et de cornouillers. Derrière nous, les bois paraissaient bien noirs a l'ombre de la colline. Nous étions fatigués et loqueteux, mais notre voyage touchait a sa fin et certains d'entre nous en semblaient même ragaillardis. Nous ramenions Mordred a l'endroit qui l'avait vu naître, sur la colline royale de Dumnonie. Nous n'étions qu'a mi-chemin de ce glorieux refuge royal lorsque l'ennemi surgit derrière nous.

La soldatesque de Gundleus. Pas seulement les guerriers qui avaient fondu sur Ynys Wydryn ce matin, mais aussi ses lanciers. Gundleus avait dû se douter depuis le premier instant de notre destination, et il avait rassemblé le restant de sa cavalerie et plus d'une centaine de

lanciers pour les conduire jusqu'a ce lieu sacré des rois de Dumnonie. Et mame s'il n'avait pas été forcé de traquer l'enfant-roi, Gundleus n'aurait pu faire autrement que de venir a Caer Cadarn, car c'était la couronne de Dumnonie qu'il voulait, rien de moins, et c'est a Caer Cadarn que l'on posait cette couronne sur la tate du souverain. qui tenait Caer Cadarn tenait la Dumnonie, disait le vieux dicton, et qui tenait la Dumnonie tenait la Bretagne.

Les cavaliers siluriens caracolaient en tate. Il ne leur faudrait que quelques minutes pour nous rejoindre et je savais qu'aucun de nous, pas mame les coureurs les plus véloce, ne pouvait atteindre les longues pentes de la forteresse avant que ces cavaliers ne nous encerclent et ne nous massacrent a grands coups d'épée et de lance. J'allai a côté de Nimue, et je vis que son maigre visage était tendu et las ; son oil était meurtri et larmoyant.

" Nimue ?

- Tout va bien, Derfel. "

Elle semblait contrariée que je voulusse prendre soin d'elle. Elle était folle, tranchai-je. De tous les vivants qui avaient survécu a cette terrible journée, c'est elle qui avait enduré la pire épreuve et cela l'avait entraînée dans un lieu oa je ne pouvais la suivre ni la comprendre.

" Je t'aime, dis-je, essayant de toucher son ,me par la tendresse.

- Moi ? Pas Lunete ? " répondit-elle f,chée. Ce n'est pas moi qu'elle regardait, mais la forteresse, tandis que, me retournant, je vis les cavaliers avancer en file indienne, comme des hommes qui voudraient égailler le gibier, leur manteau jeté sur la croupe de leur cheval, leur fourreau suspendu a côté de leurs bottes pendillantes. Le soleil miroitait sur la pointe des lances et éclairait l'étendard au renard. Gundleus chevauchait sous l'étendard, coiffé de son casque de fer avec sa crête en queue de renard. Ladwys était a côté de lui, une épée a la main, tandis que Tanaburs, avec sa longue robe qui tombait lourdement, montait un cheval gris tout près de celui de son roi. J'allais mourir, me dis-je, le jour mame oa j'étais devenu un homme. Ce constat semblait fort cruel.

" Courez, cria soudain Morgane, courez ! " Je crus qu'elle paniquait et je ne voulus pas lui obéir car je trouvais plus noble de rester et de mourir en homme que de me faire abattre de dos comme un fugitif. Puis je vis qu'elle ne paniquait pas et que, tout compte fait, Caer

Cadarn n'était pas désert : les portes étaient grandes ouvertes et un flot d'hommes descendaient le chemin au pas de course. Les cavaliers étaient habillés comme ceux de Gundleus, à ceci près que ces hommes portaient au bras le bouclier au dragon de Mordred.

Nous courmes. Je tirai Nimue par le bras tandis que la poignée de cavaliers dumnoniens jouaient de leurs éperons. Ils étaient une douzaine, ce qui n'était pas beaucoup mais suffisait pour freiner l'avance des hommes de Gundleus. Derrière eux, suivait une bande de lanciers. " Cinquante lances ", commenta Gwlyddyn. Il avait compté les renforts.

" avec cinquante, nous ne pouvons les battre ", ajouta-t-il d'un ton lugubre, mais on pourrait se mettre en sécurité.

Gundleus faisait la même déduction et, à la tête de ses cavaliers, effectuait maintenant une grande boucle qui les conduirait derrière les lanciers dumnoniens qui approchaient. Il voulait nous couper notre retraite, car sitôt qu'il aurait rassemblé ses ennemis en un seul endroit, il pourrait nous tuer tous les uns après les autres, que nous fussions sept ou soixante-dix. Gundleus avait l'avantage du nombre et, en quittant leur forteresse, les Dumnoniens avaient sacrifié leur unique avantage : la hauteur.

Les cavaliers dumnoniens passèrent en trombe devant nous, leurs chevaux arrachant sous leurs sabots de gros morceaux de terre. Ce n'étaient pas les cavaliers légendaires d'Arthur, ces hommes revêtus d'une armure qui s'abattaient sur leurs victimes comme la foudre, mais des éclaireurs légèrement armés qui, d'ordinaire, mettaient le pied à terre avant de se lancer dans la

bataille, mais ils formaient un écran de protection entre nous et les lanciers dumnoniens. Un instant plus tard arrivèrent nos propres lanciers qui firent un mur de boucliers. Cela nous rendit un peu d'assurance, une assurance qui se mua en témérité lorsque nous vîmes qui conduisait les secours. C'était Owain, le puissant Owain, le champion du roi et le plus grand combattant de toute la Bretagne. Nous l'avions cru beaucoup plus au nord, bataillant aux côtés des hommes de Gwent dans les montagnes de Powys ; or il était ici, à Caer Cadarn.

Pourtant, à dire vrai, Gundleus avait tout de même l'avantage. Nous étions douze cavaliers, cinquante lanciers et trente fuyards épuisés, dans un lieu exposé où Gundleus avait réuni près de deux fois plus de cavaliers et le double de lanciers.

Le soleil était encore vif. Il y avait encore deux heures avant la brune et quatre avant qu'il ne fat nuit noire, et cela donnait a Gundleus plus qu'assez de temps pour achever son carnage, mame s'il commença par essayer de nous persuader par des paroles. Il s'avança, splendide sur son cheval tout écumant de sueur, son bouclier renversé en signe de trave.

" Hommes de Dumnonie, lança-t-il, donnez-moi l'enfant et je m'en irai ! "

Personne ne répondit. Owain s'était caché au centre de notre mur de boucliers, si bien que Gundleus, ne voyant point de chef, s'adressait a nous tous.

" C'est un enfant estropié ! cria le roi de Silurie. Maudit des Dieux. que peut espérer un pays gouverné par un roi infirme ? Vous voulez voir rouiller vos moissons ? Voir naatre des enfants malingres ? Voir votre bétail mourir de la peste ? Voir les Saxons régner sur cette terre ?

qu'espérer d'un roi impotent, sinon le malheur ? "

Personne ne répondit, mame si Dieu sait que nombre d'hommes de nos rangs alignés a la h,te devaient redouter que Gundleus ne dat vrai.

Le roi de Silurie ôta son casque de sa longue chevelure et sourit de notre triste sort.

" Du moment que vous me livrez l'enfant, vous pouvez tous vivre ", promit-il.

Il attendit une réponse qui ne vint pas.

" qui vous dirige ? demanda-t-il enfin.

- C'est moi ! " fit Owain, qui traversa enfin les rangs pour se poster devant la rangée de boucliers.

" Owain. "

Gundleus le reconnut, et je crus voir une lueur de peur dans ses yeux.

Comme nous, il n'avait pas su qu'Owain avait regagné le cour de la Dumnonie. Mais Gundleus restait assuré de la victoire, alors mame qu'il devait savoir que, avec Owain au nombre de ses ennemis, cette victoire serait beaucoup plus dure.

" Seigneur Owain, reprit Gundleus en donnant au champion de

Dumnonie le titre qui était le sien, fils d'Eilynon et petit-fils de Culwas.
Salut a toi ! "

Gundleus leva la pointe de sa lance en direction du soleil.

" Tu as un fils. Seigneur Owain.

- Beaucoup d'hommes ont des fils, répondit Owain sur un ton cavalier.
que t'importe ?

- Veux-tu faire de ton fils un orphelin ? Veux-tu que tes terres soient
dévastées ? que ta maison brûle ? que ta femme soit le jouet de mes
hommes ?

- Ma femme, répondit Owain, pourrait vaincre tous tes hommes, et toi
aussi.

Tu veux des amusettes, Gundleus ? Retourne chez ta putain ! lança-t-il
en donnant un coup de menton vers Ladwys. Et si tu ne veux pas
partager ta putain avec tes hommes, alors la Dumnonie peut faire
grâce à la Silurie de quelques brebis perdues. "

La provocation d'Owain nous réchauffa le cour. Il avait l'air
indomptable avec sa lance massive, sa longue épée et son bouclier
plaqué de fer. Il se battait toujours nu-tate, dédaignant de mettre un
casque, et sur ses bras terriblement musclés on reconnaissait, en
tatouage, le dragon de Dumnonie et son propre symbole du sanglier à
longues défenses.

" Cède-moi l'enfant ", répéta Gundleus, feignant de n'avoir pas entendu
les insultes, sachant que ce n'était que provocation d'un homme
s'apprêtant à la bataille. " Donne-moi le roi estropié !

- Donne-moi ta putain, Gundleus, rétorqua Owain. Tu n'es pas assez
couillu pour elle. Donne-la-moi et tu pourras repartir en paix. "

Gundleus cracha.

" Les bardes chanteront ta mort, Owain. Le chant du porc égorgé."

Owain enfonça dans la terre le talon de sa lance.

" Voici le porc, Gundleus ap Meilyr, roi de Silurie, cria-t-il. Et ici
mourra le porc, ou il pissera sur ton cadavre. Maintenant, file ! "

Gundleus sourit, haussa les épaules et fit demi-tour. Il remit également
son bouclier d'aplomb. C'était le signe qu'il faudrait se battre.

Ce fut ma première bataille.

Les cavaliers dumnoniens prirent position derrière notre ligne de lances pour protéger les femmes et les enfants le plus longtemps possible. Le reste des troupes se disposa en ordre de bataille, observant nos ennemis qui faisaient de même. Ligessac, le félon, était dans les rangs des Siluriens. Tanaburs accomplit les rites, sautillant sur une jambe avec une main levée et un oeil fermé devant le mur de boucliers de Gundleus qui avançait lentement à travers le p, turage. Ce n'est que lorsque Tanaburs eut jeté son charme de protection que les Siluriens se mirent à nous insulter.

Ils nous avertirent du massacre imminent en se vantant du nombre de victimes qu'ils allaient faire, mais je voyais bien avec quelle lenteur ils progressaient. quand ils ne furent plus qu'à cinquante pas de nous, ils s'arratèrent. quelques-uns de nos hommes raillèrent leur timidité, mais Owain gronda pour nous réduire au silence.

Les lignes de combattants se dévisageaient. Personne ne remuait.

Il faut un courage extraordinaire pour charger sur une ligne de boucliers et de lances. Voilà pourquoi tant d'hommes boivent avant la bataille. J'ai vu des armées s'arrater des heures durant, le temps de trouver le courage de charger, et plus le guerrier est vieux, plus il lui faut de courage. Les jeunes troupes chargeront et mourront, mais les plus vieux savent à quel point peut être redoutable un rempart de boucliers. Je n'avais point de bouclier, mais j'étais protégé par ceux de mes voisins, serrés les uns contre les autres, si bien qu'un homme donnant la charge se heurterait à un mur de bois couvert de cuir et hérissé de lances affilées comme des rasoirs.

Les Siluriens se mirent à battre leurs boucliers avec la hampe de leurs lances. Le raffut était censé nous troubler, ce qu'il fit, même si personne de notre côté ne laissa paraître la peur. Serrés les uns contre les autres, nous attendions la charge. " Ils vont commencer par de fausses charges, mon gars ", m'avertit mon voisin, et à peine avait-il prononcé ces mots qu'un groupe de Siluriens fonça en hurlant et en jetant leurs longues lances au centre de notre défense. Nos hommes s'accroupirent et les longues lances se fichèrent dans nos boucliers et, soudain, ce fut toute la ligne des Siluriens qui s'avança, mais Owain donna aussitôt l'ordre à nos troupes de se relever et d'avancer à leur tour. Et ce mouvement délibéré

arrata l'ennemi qui menaçait d'attaquer. Ceux d'entre nous qui avaient une lance ennemie plongée dans leur bouclier s'en débarrassèrent, puis

le mur se reforma. " Repliez-vous ! " ordonna Owain.

Il essayait de reculer lentement, pour parcourir a pas traanants le demi-mille de prairie qui nous séparait de Caer Cadarn, espérant que les Siluriens ne trouveraient pas le courage de charger avant que nous ayons achevé ce voyage pitoyablement lent. Pour nous donner plus de temps, Owain s'avança devant nos lignes et, d'une voix tonitruante, mit Gundleus au défi de l'affronter, d'homme a homme.

" Tu es une femme, Gundleus ? lança le champion de notre roi. Tu as perdu courage ? Tu n'as pas assez d'hydromel ? Pourquoi ne pas retourner a ton métier a tisser, femme ? Retourne a tes broderies ! Va retrouver ta quenouille ! "

Nous continuions a reculer a pas traanants, lentement mais s'õrement, lorsque la charge de l'ennemi nous fit nous arrater et nous accroupir derrière nos boucliers tandis que les lances volaient. L'une d'elles siffla au-dessus de ma tate comme un coup de vent, mais une fois de plus, c'était une feinte destinée a semer la panique dans nos rangs. Ligessac tirait des flèches, mais il devait atre ivre car ses projectiles partaient dans tous les sens. Owain fut la cible d'une douzaine de lances, mais la plupart passèrent a côté et il écarta les autres avec mépris d'un mouvement de sa lance ou de son bouclier avant de railler les lanceurs. " qui vous a appris le métier ? C'est vos mères ? fit-il en crachant en direction de l'ennemi.

Viens, Gundleus ! affronte-moi ! Montre a tes marmitons que tu es un roi, pas une

mauviette ! "

Les Siluriens donnaient des coups de lance sur leurs boucliers afin de couvrir les sarcasmes d'Owain. Il leur tourna le dos pour bien leur montrer son mépris et rejoignit d'un pas lent notre ligne de boucliers.

" Reculez, reculez ! " dit-il a voix basse.

C'est alors que deux Siluriens jetèrent leurs boucliers et leurs armes et déchirèrent leurs vatements pour combattre nus. Mon voisin cracha.

" Il va y avoir du grabuge, maintenant ", me prévint-il d'une voix lugubre.

Les hommes nus étaient probablement ivres, ou grisés par les Dieux au point de croire qu'aucune lame ennemie ne pouvait les blesser. J'avais

entendu parler de ces hommes et je savais que leur exemple suicidaire était habituellement le signal d'une véritable attaque. J'empoignai mon épée et t

,chai de faire le vou de mourir bien, mais en vérité j'eusse volontiers versé des larmes de pitié sur tout cela. Ce jour mame, j'étais devenu un homme, et voila que je devais mourir. Je rejoindrais Uther et Hywel dans l'au-Dela et j'attendrais la-bas, au fil des ans ombragés, que mon ,me trouv,t un autre corps pour retourner vers ce monde verdoyant.

Les deux hommes défirent leur chevelure, se saisirent de leurs lances et de leurs épées, puis se mirent a danser devant les lignes siluriennes. Ils beuglaient comme en pleine malée, dans cet état d'hébétude extatique qui poussera un homme a tenter n'importe quelle prouesse. a cheval sous son étendard, Gundleus souriait aux deux hommes dont le corps était tatoué de motifs bleus entrelacés. Derrière nous, les mêmes pleuraient, nos femmes imploraient les Dieux, tandis que les danseurs se rapprochaient, toujours plus près, leurs lances et leurs épées tourbillonnant sous le soleil couchant. Ces hommes n'avaient nul besoin de boucliers, de vatements ni d'armures. Les Dieux étaient leur protection, la gloire leur récompense, et s'ils réussissaient a tuer Owain, les bardes chanteraient leur victoire dans les années futures. Ils avançaient, un de chaque côté de notre champion qui souleva sa lance en s'appurant a riposter a leur attaque forcenée, laquelle donnerait aussi le signal de la charge des lignes ennemies.

Puis la corne retentit.

Une note pure et froide, telle que je n'en avais encore jamais entendue. Il y avait dans cette corne une pureté, une pureté cristalline et glaciale qui n'avait pas sa pareille sur terre. Elle sonna une fois, deux fois, et le second appel suffit a clouer sur place les hommes nus eux-mames. Ils se tournèrent vers l'est, d'oa venait le son.

Je regardai, moi aussi.

Et je fus ébloui. Comme si un nouveau soleil éclatant se levait en cette fin de journée. La lumière inondait les p,turages, aveuglante, déroutante, mais la lumière glissa et je vis que c'était simplement le reflet du soleil sur un bouclier poli comme un miroir. Mais ce bouclier était tenu par un homme tel que je n'en avais encore jamais vu ; un homme superbe, juché sur un grand cheval et escorté d'autres hommes de sa trempe ; une horde d'hommes prodigieux, d'hommes en plumes, d'hommes en armures, d'hommes surgis des raves des Dieux pour

venir sur ce champ meurtrier, et au-dessus des tates emplumées des hommes flottait un étendard que j'allais aimer plus qu'aucun autre sur la terre de Dieu. C'était l'étendard de l'ours.

La corne retentit une troisième fois et, soudain, je sus que je vivrais, et je pleurai de joie. Tous nos lanciers étaient partagés entre les larmes et les cris. La terre tremblait sous les sabots de ces hommes divins qui volaient à notre secours.

Car arthur, enfin, était là.

DEUXIÈME PARTIE

La PRINCESSE

Igraine est malheureuse. Elle réclame des histoires sur l'enfance d'arthur.

Elle a eu vent d'une épée dans la pierre et veut que j'écrive la-dessus.

Elle raconte qu'il a été engendré par un esprit venu visiter une reine et que la foudre a zébré les cieux la nuit de sa naissance. Peut-être a-t-elle raison et les cieux furent-ils bruyants cette nuit-là, mais tous ceux à qui j'en ai parlé ont dormi sur leurs deux oreilles, et, pour ce qui est de l'épée dans la pierre, eh bien, il y eut une épée, et il y eut une pierre, mais c'était bien plus tard. L'épée fut appelée Caledfwlch, ce qui veut dire " foudre dure ", mais Igraine préfère l'appeler Excalibur, et c'est ainsi que je l'appellerai parce qu'arthur ne s'est jamais soucié du nom donné à son épée. Il ne se souciait guère non plus de son enfance, car, assurément, je ne l'avais jamais entendu en parler. Je le questionnai un jour sur son enfance. Il ne voulut pas répondre. " qu'est-ce que l'ouf pour l'aigle ? " me demanda-t-il, avant d'ajouter qu'il était né, qu'il avait vécu et qu'il était devenu soldat. Voilà tout ce que j'avais besoin de savoir.

Mais pour Igraine, ma belle et généreuse protectrice, que l'on me permette de coucher par écrit le peu que j'ai appris. Malgré la dénégation d'Uther à Glevum, arthur était le fils du Grand Roi, bien qu'il n'y eût pas grand profit à tirer de cette protection, car Uther fit autant de bêtards qu'un matou de chatons. La mère d'arthur s'appelait Igraine, tout comme ma reine très précieuse. Elle venait de Caer Gei, à Gwynedd, et l'on dit qu'elle était la fille de Cunedda, roi de Gwynedd et Grand Roi avant Uther ; mais Igraine n'était pas une princesse car sa mère était la femme non pas de Cunedda, mais d'un chef de Henis Wyren. Tout ce

qu'arthur a jamais dit a son sujet, c'est qu'Igraine de Gwynedd, morte quand il approchait de l'ge d'homme, était la plus belle, la plus intelligente et la plus merveilleuse mère dont un garçon p't jamais raver, bien que d'après Cei, qui l'a bien connue, sa beauté f't aiguisée par un esprit fielleux. Cei est le fils d'Ector ap Ednywain, le chef de Caer Gei qui accueillit dans sa maison Igraine et ses quatre b,tards quand Uther les rejeta. Ce rejet se produisit l'année mame oa arthur vit le jour, et Igraine ne le pardonna jamais a son fils. Elle disait qu'arthur était un enfant de trop, et elle croyait qu'elle serait toujours restée la maâtresse d'Uther si arthur n'était pas né.

arthur était le quatrième des enfants d'Igraine a survivre a la petite enfance. Les trois autres étaient des filles et, de toute évidence, il agréait a arthur qu'elles fussent du sexe faible, car de ce fait elles étaient moins susceptibles de prétendre a une part de son patrimoine en grandissant. Cei et arthur furent élevés ensemble, et Cei prétend, mais jamais quand arthur peut l'entendre, qu'ils avaient tous deux peur d'Igraine. arthur, me confia-t-il, était un enfant appliqué et travailleur, qui faisait de son mieux, qu'il s'agât d'apprendre a lire ou a manier l'épée, mais rien de ce qu'il put faire ne contenta jamais sa mère, alors mame qu'arthur lui vouait un véritable culte et la défendait. Lorsque la fièvre l'emporta, il se montra inconsolable. arthur avait alors treize ans et Ector, son protecteur, demanda a Uther d'aider les quatre orphelins sans le sou d'Igraine. Uther les fit venir a Caer Cadarn, probablement parce qu'il se disait que les trois filles feraient d'utiles pions dans le jeu des mariages dynastiques. Le mariage de Morgane avec un prince de Kernow fut de courte durée, gr,ce au feu, mais Morgause épousa le roi Lot de Lothian, et anne fut donnée au roi Budic ap Camran d'armorique. Ces deux derniers mariages n'avaient pas grande importance, car aucun de ces rois n'était assez près pour dépacher des renforts vers la Dumnonie en cas de guerre, mais tous deux servaient de petits desseins. quant a arthur, étant un garçon, il n'avait pas cette utilité : il alla donc a la cour d'Uther, oa il apprit a manier l'épée et la lance. Il connut aussi Merlin, mame si ni l'un ni l'autre ne parlaient beaucoup de ce qui se passa entre eux au cours de ces mois avant que, désespérant d'atre jamais promu par Uther, il suivât sa sour anne en armorique. La-bas, dans le trouble de la Gaule, il devint un grand soldat et anne, sachant bien qu'un frère guerrier était un parent précieux, veilla a tenir Uther au

courant de ses exploits. Voila pourquoi Uther l'avait fait revenir en Bretagne pour la campagne qui se termina par la mort de son fils. Le reste, vous le connaissez.

Et maintenant que j'ai raconté a Igraine tout ce que je savais de

l'enfance d'arthur, nul doute qu'elle embellisse cette histoire des légendes que colportent déjà les petites gens sur le compte d'arthur. Igraine emporte ces peaux, l'une après l'autre, puis les fait transcrire dans la langue des Bretons par Dafydd ap Gruffud, le clerc de justice qui parle la langue des Saxons. Je ne lui fais pas davantage confiance qu'a Igraine pour soustraire ces mots aux caprices de leur imagination. Parfois, je voudrais être assez audacieux pour coucher ce récit en breton, mais Mgr Sansum, que Dieu chérit plus que tous les saints, soupçonne encore ce que j'écris. À l'occasion, il a essayé d'interrompre ce travail ou il a commandé aux petits démons de Satan de m'entraver. Un jour, j'eus la surprise de voir que toutes mes plumes avaient disparu ; un autre jour, il y avait de l'urine dans mon encrier, mais Igraine arrange tout et, sauf à apprendre à lire et à maîtriser le saxon, Sansum n'aura jamais la confirmation que ce travail n'est pas, en vérité, un ...vangile saxon.

Igraine me presse d'écrire davantage et plus vite, me supplie de dire la vérité sur arthur, mais ensuite elle se plaint que la vérité ne soit pas à la hauteur des contes de fées qu'elle entend dans les cuisines de Caer ou dans sa garde-robe. Elle veut des bates qui se métamorphosent et qui interrogent, mais je ne puis inventer ce que je n'ai pas vu. Il est vrai, Dieu me pardonne, que j'ai changé certaines choses, mais rien d'important.

ainsi, lorsque arthur nous a sauvés devant Caer Cadarn, j'ai compris qu'il venait bien avant qu'il ne parût vraiment, car Owain et ses hommes savaient depuis le début qu'arthur et ses cavaliers, fraîchement débarqués d'armorique, se cachaient dans les bois au nord de Caer Cadarn, tout comme ils savaient que la soldatesque de Gundleus approchait. L'erreur de Gundleus fut de mettre le feu au Tor, car le panache de fumée fut un signal d'alarme pour tout le sud du pays, et les éclaireurs montés d'Owain observaient les hommes de Gundleus depuis la mi-journée. ayant aidé

agricola à repousser l'invasion de Gorfyddyd, Owain s'était précipité dans le sud pour accueillir arthur, non point par amitié, mais plutôt pour faire acte de présence alors qu'un seigneur de la guerre rival surgissait dans le royaume. Et ce fut une chance pour nous qu'Owain fût de retour. Malgré

tout, la bataille n'aurait jamais pu se dérouler telle que je l'ai décrite. Si Owain n'avait su qu'arthur était dans les parages, il aurait confié le petit Mordred au plus rapide de ses cavaliers et expédié l'enfant au galop pour le mettre en lieu sûr, quand bien même nous serions tous tombés sous les lances de Gundleus. J'aurais pu écrire cette vérité,

bien entendu, mais les bardes m'ont appris a mettre en forme une histoire afin de tenir les auditeurs en haleine, dans l'attente de ce qu'ils ont envie d'entendre, et je crois donc que le récit est plus haletant si l'on diffère la nouvelle de l'arrivée d'arthur jusqu'a la dernière minute. C'est un péché véniel que de prendre ainsi des libertés avec l'histoire, mais Dieu sait que Sansum ne le pardonnerait jamais.

C'est encore l'hiver ici, a Dinnewrac. Il fait un froid de canard, mais le roi Brochvail a ordonné a Sansum de faire du feu après qu'on eut retrouvé

Frère aron mort, gelé, dans sa cellule. Le saint a refusé tant que le roi n'enverrait pas de bois de son Caer ; maintenant, nous avons donc du feu, bien que les foyers ne soient pas très nombreux et jamais bien grands.

Reste que, mame modeste, le feu facilite mon travail, et ces derniers temps le bienheureux Sansum s'est montré moins suspicieux. Deux novices sont venus renforcer notre petit troupeau, des garçons dont la voix ne s'est pas encore cassée, et Sansum a pris sur lui de les former aux usages de Notre Très Précieux Sauveur. Le saint est tellement soucieux des ,mes immortelles qu'il tient mame a ce que les garçons partagent sa cellule et il paraat fort aise de leur compagnie. Rendons gr,ces a Dieu de cela et du don du feu, et de la force de poursuivre l'histoire d'arthur, le Roi qui n'a jamais été, l'Ennemi de Dieu et notre Seigneur des Batailles.

Je vous épargnerai les détails de cet affrontement devant Caer Cadarn. Ce fut une débandade, pas une bataille, et seule une poignée de Siluriens réussit a s'échapper. Ligessac, le félon, parvint a s'enfuir, mais la plupart des hommes de Gundleus furent capturés. Une vingtaine d'ennemis trouvèrent la mort, y compris les deux combattants nus qui tombèrent sous la lance d'Owain. Gundleus, Ladwys et Tanaburs furent pris vivants. Je n'ai tué personne. Je n'ai pas mame hoché la lame de mon épée.

au demeurant je n'ai pas grand souvenir de la déroute, car je ne pensais qu'a une chose : regarder arthur.

Il était monté sur Llamrei, sa jument, une grande bate noire avec des fanons touffus et des sandales de fer plates nouées a ses sabots par des lanières de cuir. Tous les hommes d'arthur montaient des grands chevaux de ce type au naseau largement fendu pour leur faciliter la respiration.

D'extraordinaires boucliers de cuir renforcé qui protégeaient leur poitrail des coups de lance rendaient les bates encore plus inquiétantes. Les carapaces étaient si épaisses et encombrantes que les chevaux ne pouvaient baisser la tate pour paatre a la fin de la bataille, et arthur ordonna a l'un de ses palefreniers de détacher l'armure pour permettre a Llamrei de se nourrir. Chaque cheval avait besoin de deux garçons d'écurie, l'un pour s'occuper de son armure, de sa housse et de sa selle, l'autre pour le conduire par la bride, tandis qu'un troisième serviteur portait la lance et le bouclier du guerrier. arthur avait une lance aussi longue que lourde, baptisée Rhongomyniad, alors que son bouclier, Wynebg-wrthucher, était en bois de saule recouvert d'une peau d'argent battu poli jusqu'a en atre éblouissant. ȝ sa hanche pendait son couteau, Carnwenhau, et sa fameuse épée, Excalibur, dans son fourreau noir quadrillé de fil d'or.

Dans un premier temps, je ne pus voir sa tate enfermée dans un casque avec de grandes pièces de métal qui couvraient les joues et dissimulaient ses traits. Son casque, avec ses fentes pour les yeux et un trou noir pour la bouche, était en fer poli décoré de tourbillons d'argent et surmonté d'un panache de plumes d'oise. Ce casque p,le avait quelque chose de mortel et de redoutable, sa forme de cr,ne suggérant que celui qui le portait était un spectre ambulant. Son manteau, comme son panache, était blanc et il veillait a sa propreté avec un soin jaloux. attaché a ses épaules, il protégeait du soleil sa cotte de mailles. Je n'avais encore jamais vu d'armure a écailles, mame si Hywel m'en avait parlé, et en voyant arthur, je fus pris d'un désir irrépressible d'en posséder une. C'était une cuirasse romaine faite de centaines de plaques de fer, pas plus grosses que l'extrémité du pouce, cousues en rangées superposées sur une veste de cuir qui allait jusqu'aux genoux. Les plaques étaient carrées au sommet, oa l'on avait percé deux trous pour laisser passer le fil, et pointues a la base.

Les écailles se chevauchaient de telle sorte que la pointe de la lance ennemie se heurterait toujours a au moins deux couches de fer avant de frapper le cuir renforcé. quand arthur bougeait, la cuirasse tintinnabulait, et ce n'était pas uniquement le bruit du fer parce que ses forgerons avaient ajouté une rangée de plaques d'or autour du cou et parsemé le fer poli d'écailles d'argent si bien que la cotte tout entière semblait scintiller. Chaque jour, il fallait des heures de polissage pour empacher le fer de rouiller, et, après chaque bataille, il manquait quelques plaques qu'il fallait forger a nouveau. Rares étaient les forgerons capables de faire une pareille cotte, et plus rares encore les hommes qui pouvaient en acheter une, mais arthur l'avait prise a un chef franc qu'il avait tué en armorique. Outre le casque, le manteau et l'armure a écailles, il portait des bottes de cuir, des gants de cuir et

une ceinture de cuir a laquelle il avait suspendu Excalibur dans son fourreau brettelé en croix censé protéger celui qui le portait de tout malheur.

À mes yeux éblouis par sa venue, il fit l'effet d'un Dieu blanc, resplendissant, descendu sur terre. Je ne pouvais détacher mes yeux de lui.

Il embrassa Owain et j'entendis les deux hommes rire. Owain était un grand gaillard, mais arthur pouvait le regarder droit dans les yeux, bien qu'il ne fût en aucune façon aussi solidement charpenté qu'Owain. Celui-ci n'était qu'une masse de muscles, tandis qu'arthur était un homme maigre et filiforme. Owain lui donna une grande tape dans le dos, a laquelle arthur répondit par le même geste affectueux, puis, se tenant par l'épaule, les deux hommes se dirigèrent vers l'endroit où Ralla s'occupait de Mordred.

arthur tomba à genoux devant son roi et, avec une surprenante délicatesse pour un homme vêtu d'une armure aussi raide et pesante, il leva une main gantée pour prendre l'ourlet de la robe du bébé. Il écarta les couvre-joues de son casque pour baiser la robe. Mordred réagit en hurlant et en se débattant.

arthur se leva et tendit les bras vers Morgane. Elle était plus âgée que son frère, qui n'avait encore que vingt-cinq ou vingt-six ans, mais, lorsqu'il se proposa de l'embrasser, elle se mit à pleurer derrière son masque d'or qui résonna discrètement contre le casque d'arthur quand ils se serrèrent dans les bras l'un de l'autre. Il la serrait sur son cou en lui tapotant le dos.

" Chère Morgane, l'entendis-je chuchoter, chère et douce Morgane. "

Je n'avais jamais compris à quel point Morgane était seule avant de la voir pleurer dans les bras de son frère.

Il se dégagea doucement de son étreinte puis se servit de ses deux mains gantées pour retirer son casque gris-argent de sa tête.

" J'ai un cadeau pour toi, dit-il à Morgane. Du moins je crois, ou alors Hygwydd me l'aura volé. Où es-tu, Hygwydd ? "

Le serviteur s'avança et reçut le casque au panache blanc en échange d'un collier de dents d'ours serties dans des alvéoles en or montées sur une chaîne d'or qu'arthur passa au cou de sa sœur. " Une belle chose pour ma charmante sœur ", dit-il. Puis il voulut à tout prix savoir qui était Ralla, et lorsqu'il sut la mort du bébé, son visage montra tant de

peine et de sympathie que Ralla fondit en larmes et que, m° d'une soudaine impulsion, arthur l'étreignit et faillit écraser l'enfant-roi contre son armure d'écaillés. Puis on lui présenta Gwlyddyn, et celui-ci raconta a arthur comment j'avais tué un Silurien afin de protéger Mordred, et arthur se retourna pour me remercier.

Pour la première fois, je le vis donc de face.

Son visage respirait la bonté. Telle fut ma première impression. Non, c'est ce qu'Igraine veut que j'écrive. En vérité, ma première impression fut une impression de sueur ruisselante. L'effet de l'armure métallique sous une chaleur estivale. Mais après la sueur, je remarquai comme il avait l'air bon. au premier regard, on lui faisait confiance. Voila pourquoi les femmes aimaient toujours arthur : non pas a cause de sa bonne mine, car il n'était pas particulièrement beau, mais parce qu'il vous considérait avec un intérêt sincère et une évidente bienveillance. Il avait une figure massive et osseuse, rayonnant d'enthousiasme, et un beau casque de cheveux bruns foncés qui, la première fois que je le vis, était collé sur son crâne par la transpiration du fait de la doublure de cuir de son casque. Il avait des yeux bruns, un long nez et une mâchoire lourde et rasée de près, mais le plus remarquable était sa bouche. Elle était exceptionnellement grande et pas une dent ne manquait ! Il était fier de sa denture et se brossait les dents tous les jours avec du sel, quand il en trouvait, ou autrement avec de l'eau. Sa figure était large et puissante, mais ce qui me fit la plus forte impression, c'est cet air de bonté et son regard espiègle. arthur respirait la joie, son visage rayonnait d'un bonheur contagieux. J'ai remarqué alors, et la suite n'a fait que le confirmer, combien les hommes et les femmes devenaient plus enjoués quand arthur leur tenait compagnie.

Tout le monde était plus optimiste et riait de bon cour et s'attristait de le voir partir. Pourtant arthur n'était pas un bel esprit ni un conteur, mais tout

simplement arthur, un brave homme qui vous inspirait confiance, un homme impatient et doué d'une volonté de fer. On ne remarquait pas cette fermeté

a première vue, et arthur lui-même la niait, mais c'était comme ça. Sur les champs de bataille, une flopée de tombes l'attestent. " Gwlyddyn me dit que tu es saxon ! fit-il pour me taquiner.

- Seigneur ! "

C'est la seule chose que je pus dire en tombant a genoux.

Il se pencha et me releva par les épaules. D'une main ferme.

" Je ne suis par roi, Derfel, tu n'as pas a t'agenouiller devant moi. C'est moi qui devrais m'agenouiller devant toi pour avoir risqué ta vie fin de sauver notre roi. Je t'en remercie, conclut-il en souriant. "

Il avait le don de vous faire sentir que personne au monde ne comptait davantage pour lui, et je lui vouais déjà une adoration éperdue.

" quel ,ge as-tu ?

- quinze ans, je crois.

- Mais costaud comme un homme de vingt ans, observa-t-il dans un sourire.

qui t'a appris a te battre ?

- Hywel, l'intendant de Merlin.

- ah ! Le meilleur maatre ! C'est lui qui m'a appris a moi aussi, et comment va Hywel ? "

Il posa la question sur un ton pressant, mais je ne trouvai ni les mots ni le courage de lui répondre.

" Mort, répondit Morgane a ma place. abattu par Gundleus. "

Elle cracha par la fente de son masque en direction du roi captif gardé a quelques pas de la.

" Hywel est mort ? " insista arthur en plongeant ses yeux dans les miens.

Je hochai la tate en refoulant mes larmes, et aussitôt arthur m'étreignit.

" Tu es un brave homme, Derfel, et je te dois une récompense pour avoir sauvé la vie de notre roi. que veux-tu ?

- tre guerrier, Seigneur. "

Il sourit et recula d'un pas.

" Tu es un homme heureux, Derfel, parce que tu es ce que tu veux être.

Seigneur Owain ? fit-il en se tournant vers le champion robuste et tatoué.

as-tu un emploi pour ce brave guerrier saxon ?

- Je peux lui en trouver un, répondit Owain sans se faire prier.

- alors il est ton homme, conclut arthur, qui dut sentir ma déception car il se retourna vers moi en posant une main sur mon épaule. Pour l'heure, Derfel, reprit-il d'une voix douce, j'emploie des cavaliers, non des lanciers. qu'Owain soit ton seigneur, car il n'a pas son pareil pour t'apprendre le métier des armes. "

Il serra mon épaule de sa main gantée, puis fit signe aux deux gardes postés à côté de Gundleus. Une foule s'était agglutinée autour du roi captif debout sous la bannière des vainqueurs. avec leurs casques de fer, leurs armures de cuir doublé de fer et leurs capes de bure ou de laine, les cavaliers d'arthur se malaient aux lanciers d'Owain et aux fuyitifs du Tor, formant un cercle autour du carré d'herbe où arthur faisait maintenant face à Gundleus.

Gundleus se raidit. Il n'avait point d'armes, mais il n'avait rien perdu de sa morgue et il laissa arthur s'approcher sans ciller.

arthur s'avança en silence puis s'arrêta à deux pas du roi prisonnier. La foule retenait sa respiration. avec son ours noir sur champ blanc, l'étendard d'arthur couvrait Gundleus de son ombre. L'ours flottait entre l'étendard au dragon repris de Mordred et l'étendard au sanglier d'Owain.

aux pieds de Gundleus, gisait l'étendard au renard couvert de crachats, compissé et piétiné par les vainqueurs. Gundleus regarda arthur tirer Excalibur de son fourreau. La lame d'acier poli avait une couleur bleu

,tre, aussi éclatante que l'armure d'écailles, le casque ou le bouclier d'arthur.

Nous attendions le coup fatal. Mais arthur mit un genou à terre et tendit la garde d'Excalibur à Gundleus. " Seigneur Roi ", fit-il humblement et la foule, qui attendait la mort de Gundleus, en resta bouche bée.

Gundleus hésita le temps d'un battement de cœur, puis tendit la main pour toucher le pommeau de l'épée. Il ne dit mot. Peut-être était-il trop dérouté pour parler.

arthur se releva et rengaina son épée.

"J'ai prêté serment de protéger mon roi, non pas de tuer des rois. Ce qu'il adviendra de toi, Gundleus ap Meilyr, il ne m'appartient pas d'en décider, mais tu resteras captif en attendant que la décision soit prise.

- qui prend cette décision ? " voulut savoir Gundleus.

arthur hésita, manifestement incertain de la réponse. Nombre de nos guerriers réclamaient à grands cris la mort de Gundleus, Morgane pressait son frère de venger Norwenna, tandis que Nimue hurlait qu'on devait lui laisser prendre sa revanche sur le roi captif, mais arthur fit signe que non. Beaucoup plus tard, il m'expliqua que Gundleus était un cousin de Gorfyddyd, roi de

inn

Powys, ce qui faisait de sa mort une affaire d'...tat, plutôt que de vengeance.

"Je voulais rétablir la paix, et la paix naît rarement de la vengeance, me confia-t-il, mais probablement aurais-je dû le tuer. Même si cela n'aurait pas fait grande différence. "

Pour l'heure, face à Gundleus sous le soleil couchant de Caer Cadarn, il se contenta de dire que le sort de Gundleus était entre les mains du conseil de Dumnonie.

" Et Ladwys ? demanda Gundleus en faisant un geste en direction de la grande femme au visage livide qui se pressait derrière lui, l'air terrorisé. Je demande qu'on l'autorise à demeurer avec moi.

- La putain m'appartient ", trancha rudement Owain.

Ladwys protesta d'un signe de tête et se rapprocha de Gundleus.

" C'est ma femme ! " protesta Gundleus en s'adressant à arthur, confirmant ainsi la rumeur suivant laquelle il s'était marié avec sa maîtresse de basse extrace. Ce qui voulait dire, par la même occasion, qu'il avait épousé Norwenna faussement, même si ce péché paraissait bien véniel en comparaison de ce qu'il lui avait fait par ailleurs.

" Femme ou n'importe quoi, insista Owain, elle est mienne... En attendant que le conseil en décide autrement, ajouta-t-il en voyant l'hésitation d'arthur et comme en écho a son invocation d'une autorité supérieure. "

arthur semblait troublé par la revendication d'Owain, mais sa position en Dumnonie était encore incertaine, car bien qu'il eût été nommé protecteur de Mordred et désigné comme l'un des seigneurs de la guerre du royaume, cela ne lui donnait jamais qu'une autorité égale a celle d'Owain. Nous avons tous observé comment, dans le sillage de la débandade des Siluriens, arthur avait pris le commandement, mais Owain, en réclamant Ladwys pour en faire son esclave, rappelait a arthur qu'il était son égal. après un moment de flottement, arthur sacrifia Ladwys a l'unité dumnonienne.

" Owain a tranché ", dit-il a Gundleus avant de se détourner pour ne pas voir l'effet de ses paroles sur les amants.

Ladwys hurla, puis se mura dans le silence quand l'un des hommes d'Owain l'entraîna. Tanaburs riait de sa détresse. Il était druide, si bien qu'on ne pouvait lui faire aucun tort. Il n'était pas prisonnier, mais libre d'aller et venir, même s'il allait devoir

déguerpir sans vivres, sans bénédiction ni compagnie. Toujours est-il que, enhardi par les événements du jour, je ne pouvais le laisser aller sans parler et je le suivis donc a travers la clairière jonchée de cadavres de Siluriens.

" Tanaburs ! " lançai-je dans son dos.

Le druide se retourna et me vit tirer mon épée.

" attention, petit ", fit-il en esquissant un signe d'avertissement avec son bâton surmonté d'une lune.

J'aurais dû avoir peur, mais une nouvelle ardeur guerrière monta en moi tandis que je me rapprochais de lui et pointais mon épée sur sa barbe blanche en bataille. au contact de l'acier, il rejeta sa tête en arrière en faisant cliqueter les os jaunes noués a ses cheveux. Son vieux visage était ridé, brun et couperosé, ses yeux rouges, son nez tordu.

" Je devrais te tuer. "

Il rit.

" Et la malédiction de la Bretagne te suivra. Ton ,me ne gagnera jamais l'au-Dela, tu souffriras des tourments inconnus et sans nombre, dont je serai l'auteur. "

Il cracha vers moi et essaya de dégager sa barbe de mon épée, mais je resserrai mon étreinte sur la garde. Soudain, il eut l'air alarmé en prenant conscience de ma force.

quelques curieux m'avaient suivi, et d'aucuns essayaient de me prévenir du redoutable destin qui me tourmenterait si je tuais le druide, mais je n'avais aucunement l'intention d'occire le vieillard. Je voulais juste l'effrayer. " Il y a dix ans ou plus, tu es venu sur les terres de Madog. "

Madog était l'homme qui avait asservi ma mère, et dont le jeune Gundleus avait pillé la ferme.

Tanaburs hocha la tête en se souvenant du raid.

" ah oui, ah ça oui. Une bien belle journée ! Nous avons pris beaucoup d'or, et quantité d'esclaves !

- Et tu as fait une fosse de la mort.

- ah bon ? fit-il dans un haussement d'épaules, avant de me lorgner d'un regard hargneux. Il faut rendre gr,ces aux Dieux de la bonne fortune. "

Je souris en chatouillant sa gorge décharnée de la pointe de mon épée.

" Eh bien, j'ai vécu, druide, j'ai vécu. "

Il fallut a Tanaburs quelques secondes pour comprendre ce que je venais de dire, puis il p,lit et trembla, car il savait que moi, seul de toute la Bretagne, j'avais le pouvoir de le tuer. Il m'avait sacri-131

fié aux Dieux, mais l'incurie dont il avait fait preuve en la circonstance signifiait que les Dieux m'avaient donné le pouvoir de disposer de sa vie.

Il hurla de terreur, imaginant que ma lame était sur le point de lui transpercer le gosier, mais je retirai mon épée de sa barbe en broussailles et, tout hilare, je le regardai clopiner a travers le champ. Il avait h,te de m'échapper, mais juste avant d'atteindre le bois oa la poignée de survivants siluriens avaient fui, il se retourna en pointant

sur moi une main osseuse. " Ta mère vit, petit ! hurla-t-il. Elle vit. "
Puis il disparut.

Je restai là, bouche bée, mon épée à la main. Non que je fusse submergé par une émotion particulière, car je me rappelais à peine ma mère et n'avais aucun souvenir véritable d'une quelconque affection entre nous, mais l'idée même qu'elle fût vivante chambardait tout mon univers aussi violemment que la destruction, ce matin même, de l'ancre de Merlin. Puis je secouai la tête. Comment Tanaburs pouvait-il se souvenir d'une esclave parmi tant d'autres ? assurément il parlait faux, de simples paroles pour me troubler, sans plus. Je rengainai mon épée et, d'un pas lent, regagnai la forteresse.

Gundleus fut placé sous bonne garde dans une annexe du grand palais de Caer Cadarn. Il y eut un genre de banquet cette nuit-là, mais comme il y avait foule dans la forteresse les portions de viande furent petites et cuisinées à la hâte. Les vieux amis passèrent une bonne partie de la nuit à échanger des nouvelles de Bretagne et d'Armorique, car nombre des fidèles d'Arthur étaient originaires de Dumnonie ou d'autres royaumes bretons. Les noms de ces hommes se brouillaient dans ma tête, car il y avait plus de soixante-dix cavaliers dans sa bande, ainsi que des palefreniers, des serviteurs, des femmes et une ribambelle d'enfants. Avec le temps, ces noms me devinrent familiers, mais cette nuit-là ils ne signifiaient rien : Dagonet, Aglaval, Ceï, Lanval, les frères Balan et Balin, Gawain et Agravaïn, Biaise, Illtyd, Eiddilig, Bedwyr. Je remarquai Morfans, car je n'avais jamais vu d'homme aussi laid, si laid qu'il s'enorgueillissait de son regard de travers, de son goitre, de son bec de lièvre et de sa mâchoire mal formée. Je repérai aussi Sagramor, car il était noir, et que je n'avais jamais vu d'hommes pareils. Je n'y croyais pas. Grand et efflanqué, c'était un homme renfrogné et laconique, mais si on parvenait à le persuader de raconter une histoire avec son horrible accent breton, il pouvait captiver une salle entière.

Et, naturellement, je repérai Ailleann. Une femme gracile aux cheveux noirs, de quelques années plus âgée qu'Arthur, avec un visage mince, grave et doux, qui lui donnait un air de grande sagesse. Cette nuit-là, elle était parée comme une reine, avec sa robe de lin couleur rouille teinte avec du minerai de fer, une chaîne d'argent massif et de larges manches ourlées de loutre. Elle portait un torque resplendissant d'or massif autour de son long cou, des bracelets d'or aux poignets et, sur la poitrine, une broche émaillée ornée d'un ours : symbole d'Arthur. Elle évoluait avec grâce, parlait peu et considérait Arthur d'un air protecteur.

Je me dis qu'elle devait être une reine, ou au moins une princesse, sauf qu'elle portait des bols de nourriture et des flasques d'hydromel comme une vulgaire servante.

"ailleann est une esclave", dit Morfans l'affreux. Il était accroupi sur le sol, en face de moi. Il m'avait vu suivre des yeux la grande femme qui s'éloignait des brasiers pour se perdre dans les ombres scintillantes de la salle.

" De qui est-elle l'esclave ?

- ¿ ton avis ? " demanda-t-il en se fourrant une côte de porc dans la bouche et en se servant de ses deux dernières dents pour détacher l'os de la chair succulente. " D'arthur ", reprit-il après qu'il eut lancé l'os à l'un des nombreux chiens présents dans la salle. " Et elle est sa maîtresse autant que son esclave, naturellement. " Il rota, puis but dans une corne.

" C'est son beau-frère, le roi Budic, qui la lui a donnée. Il y a longtemps. Elle a bien quelques années de plus qu'arthur et, à mon avis, Budic devait penser qu'il ne la garderait pas longtemps, mais dès qu'arthur s'est entiché de quelqu'un, c'est pour toujours. Et voilà ses jumeaux. " Il pointa sa barbe grasseuse vers le fond de la salle où deux gamins maussades qui devaient avoir neuf ans étaient accroupis dans la saleté avec leurs bols de nourriture.

" Les fils d'arthur ?

- De personne d'autre ! répondit Morfans sur le ton de la dérision. amhar et Loholt, qu'ils s'appellent, et leur père les adore. Rien n'est trop bon pour ces petits b,tards, car c'est exactement ce qu'ils sont, mon gars, des b,tards. Des petits b,tards qui sont des bons à rien. " Sa voix trahissait une vraie haine. " C'est moi qui te le dis, fils, arthur ap Uther est un grand homme. C'est le meilleur soldat que j'aie jamais connu, l'homme le plus généreux et le plus juste des seigneurs, mais pour ce qui est d'engendrer des enfants, je ferais mieux avec une truie pour mère.

- Sont-ils mariés ? " demandai-je en dirigeant de nouveau mes regards vers ailleann.

Morfans rit.

" Bien sûr que non, mais elle l'a rendu heureux ces dix dernières années.

Souviens-toi, le jour viendra où il la renverra comme son père a renvoyé sa mère. arthur épousera l'héritière d'une famille royale, elle ne sera pas moitié aussi gentille qu'ailleann, mais les hommes comme arthur n'ont pas le choix. Ils doivent faire un beau mariage. Pas comme toi et moi, petit.

Nous pouvons épouser qui bon nous semble, du moment que ce n'est pas la fille d'une famille royale. ...coute-moi ça ! "

Une femme hurlait dehors dans la nuit. Son visage rayonnait.

Owain avait quitté la salle, et Ladwys était manifestement en train d'apprendre ses nouveaux devoirs. Le cri fit sursauter arthur, ailleann releva sa jolie tête et le regarda de travers, mais Nimue fut la seule autre personne de la salle à remarquer la détresse de Ladwys. Son visage bandé était tiré et triste, mais le hurlement la fit sourire en raison du tourment qu'il ne manquerait pas d'infliger à Gundleus. Il n'y avait pas une once de pardon chez Nimue. Elle avait déjà demandé à arthur et à Owain la permission de tuer elle-même Gundleus, et elle avait essuyé un refus, mais aussi longtemps que Nimue vivrait Gundleus connaîtrait la peur.

Le lendemain, arthur se rendit à Ynys Wydryn à la tête d'un groupe de cavaliers. Il rentra le soir même en rapportant que l'autel de Merlin n'était plus que cendres. Les cavaliers revinrent aussi avec ce pauvre fou de Pellinore et un Druidien indigné qui s'était réfugié dans un puits appartenant aux moines de la Sainte-...pine. arthur dit son intention de reconstruire la demeure de Merlin, mais comment allait-il s'y prendre sans argent et sans une armée de manouvriers, nul ne le savait. Gwlyddyn fut officiellement nommé constructeur royal de Mordred et fut invité à commencer à abattre des arbres pour reconstruire les bâtiments du Tor.

Pellinore fut enfermé dans un entrepôt de pierre vide attaché à la villa romaine de Lindinis, qui était la colonie de peuplement la plus proche de Caer Cadarn et où les femmes, les enfants et les esclaves qui suivaient les femmes d'arthur trouvèrent un toit. arthur organisait tout. Il a toujours été un homme infatigable, ne supportant pas de rester les bras croisés, et, dans les tout premiers jours qui suivirent la capture de Gundleus, il travailla de l'aube jusqu'à longtemps après la tombée de la nuit. Il passait le plus clair de son temps à trouver un gagne-pain à ses hommes ; il fallait leur allouer des terres royales et agrandir des maisons pour leur famille, tout cela sans froisser les gens qui vivaient déjà à Lindinis. La ville elle-même avait appartenu à Uther, et arthur la reprit pour lui. Il n'y avait pas de tâche trop

insignifiante pour lui et, un matin, je le trouvai mame aux prises avec une grande feuille de plomb. "

Donne-moi un coup de main, Derfel ! " lança-t-il. Je fus flatté de constater qu'il se rappelait mon nom et me précipitai pour l'aider a soulever la masse encombrante. " C'est rare ! " observa-t-il joyeusement.

Il était torse nu et sa peau était barbouillée du plomb qu'il comptait découper en bandes pour en revatir le caniveau de pierre qui transportait jadis l'eau d'une source jusqu'a l'intérieur de la villa.

" En partant, les Romains ont emporté tout le plomb avec eux, expliqua-t-il ; voila pourquoi les conduites d'eau ne marchent plus. Nous devrions recommencer a exploiter les mines. " Il laissa tomber le plomb qu'il avait entre les mains pour s'éponger le front. " Remettre les mines en activité, reconstruire les ponts, paver les gués, creuser des écluses et trouver le moyen de persuader les SaÔ's de rentrer chez eux. Il y a assez de travail pour la vie d'un homme, tu ne crois pas ?

- Oui, Seigneur ", répondis-je nerveusement, me demandant bien pourquoi un seigneur de la guerre se souciait de réparer des conduites d'eau. Le conseil devait se réunir plus tard dans la journée et je pensais qu'arthur avait suffisamment a faire pour le préparer, mais le plomb semblait le préoccuper davantage que les affaires d'...tat.

" Je ne sais pas si tu as vu du plomb ou si tu en as coupé avec un couteau, dit-il d'une voix lugubre. Il faut que je sache. Je vais demander a Gwlyddyn. On dirait qu'il sait tout. Savais-tu qu'il faut toujours mettre les troncs la tate en bas pour en faire des piliers ?

- Non, Seigneur.

- «a empache l'humidité de monter, tu comprends, et ça évite au bois de pourrir. C'est ce que m'a expliqué Gwlyddyn. J'aime ce genre de savoir.

C'est bien, les connaissances pratiques, ce qui fait tourner le monde.

ainsi donc, comment trouves-tu Owain ? reprit-il avec un large sourire.

- Il est bon avec moi, Seigneur ", répondis-je, embarrassé par sa question.

En vérité, il me rendait encore nerveux, même s'il ne montra jamais la moindre rudesse avec moi.

1-35

" Il le doit. Ce sont ses hommes qui font la réputation d'un chef.

- Mais je préférerais te servir, Seigneur ", lui-je avec une juvénile impudence.

Il sourit.

" Cela viendra, Derfel, cela viendra. Le moment venu. Si tu franchis l'épreuve du combat pour Owain. "

Il fit cette observation d'un ton assez distrait, mais, plus tard, je me demandai s'il avait prévu la suite. Le moment venu, je franchis l'épreuve d'Owain avec succès, mais ce fut dur, et peut-être Arthur voulait-il que j'assimile cette leçon avant de rejoindre sa bande. Il se pencha de nouveau vers la feuille de plomb, puis se redressa : un hurlement se fit entendre à travers les bûches délabrées. C'était Pellinore qui protestait contre son emprisonnement.

" Owain dit qu'on devrait envoyer le malheureux Pell dans l'île des Morts, dit Arthur en parlant de l'île où l'on se débarrassait des fous furieux.

qu'en penses-tu ? "

J'étais si étonné qu'il me pose la question que je restai d'abord sans voix, puis je balbutiai que Pellinore était cher au cœur de Merlin et que Merlin avait voulu le garder parmi les vivants, et qu'à mon avis il fallait respecter les désirs de Merlin. Arthur m'écouta gravement et parut me savoir gré de mon conseil. Il n'en avait pas besoin, bien entendu, mais il essayait juste de me donner de l'importance.

" alors Pellinore peut rester ici, mon gars. Maintenant, prends l'autre bout. Soulève ! "

Le lendemain, Lindinis se vuida. Morgane et Nimue retournèrent à Ynys Wydryn dans l'intention de reconstruire le Tor. Nimue coupa court à mes adieux ; son oeil la faisait encore souffrir, elle était amère, et elle n'attendait plus rien de la vie que de se venger de Gundleus, ce qu'on lui refusait.

Arthur se dirigea vers le nord avec ses cavaliers afin de renforcer les

troupes de Tewdric sur la frontière nord de Gwent, tandis que je demeurai avec Owain, qui avait élu domicile dans la grande salle de Caer Cadarn. Je pouvais bien être un guerrier, mais l'été avançait et il importait davantage de rentrer les récoltes que de monter la garde devant les remparts du fort si bien que, des jours durant, je laissai de côté mon épée et le casque, le bouclier et le plastron de cuir que j'avais hérités d'un Silurien mort pour aller dans les champs aider les serfs à rentrer le seigle, l'orge et le blé. Ce fut un rude boulot avec une petite faucille qu'il fallait constamment affiler sur un racloir : un bûton de bois que l'on commençait par tremper dans la graisse de porc, puis que l'on enrobait de sable fin grâce auquel on donnait du tranchant à la lame, mais celle-ci n'était jamais assez affilée pour moi et, si en forme que je fusse, je finis par avoir le dos et les bras endoloris à force de me pencher et de donner des coups de reins. Au Tor, je n'avais jamais mis tant d'acharnement au travail, car j'avais maintenant quitté l'univers privilégié de Merlin pour les troupes d'Owain.

On fit des meulettes dans les champs, puis on transporta des monceaux de paille de seigle à Caer Cadarn et à Lindinis. On s'en servait pour réparer les toits de chaume et pour rembourrer les matelas si bien que, l'espace de quelques jours bénis, nos lits étaient sans poux ni puces, mais cette félicité était de courte durée. C'est à cette époque que je me laissai pousser la barbe : un mince filet doré dont je n'étais pas peu fier. Je passais mes journées à accomplir aux champs un travail éreintant, mais je devais encore endurer chaque soir deux heures d'entraînement militaire.

Hywel m'avait bien appris, mais Owain exigeait davantage. " Ce Silurien que tu as tué ", me dit Owain un soir que je suais à grosses gouttes sur les remparts de Caer Cadarn après une passe d'armes à la canne avec un guerrier du nom de Mapon, " je parierai un mois de solde à une souris morte que tu l'as tué avec le tranchant de ton épée. " Je n'acceptai pas le pari mais confirmai que je m'étais bien servi du tranchant de mon épée comme d'une hache. Owain rit de bon cœur, puis écarta Mapon d'un geste de la main. " Hywel apprend toujours aux gens à se battre avec le tranchant, dit Owain. Observe Arthur, la prochaine fois qu'il se battra. Il ferraille, il ferraille comme un faneur qui essaie de finir avant la pluie. " Il tira son épée. " Sers-toi de la pointe, fis-tu. Toujours la pointe. Elle tue plus vite. " Il allongea une botte en ma direction, m'obligeant à une parade désespérée. " Si tu te sers du tranchant, c'est que tu es à découvert. Le mur de boucliers s'est défait, et si tu n'as plus cette protection, tu es un homme mort, si fine épée sois-tu. Mais si le mur de boucliers tient bon, cela veut dire que tu es épaule contre épaule et que tu n'as pas de place pour balancer ton épée, juste assez pour frapper comme on porte

un coup de poignard. " Il porta une nouvelle botte, m'obligeant à parer.

" Pourquoi crois-tu que les Romains avaient des épées courtes ?

- Je ne sais pas, Seigneur.

- Parce qu'une épée courte pénètre mieux qu'une longue, voilà pourquoi.

Loin de moi l'idée de te persuader de changer d'épée, mais malgré tout, n'oublie pas de t'en servir comme un poignard. La pointe, c'est toujours la pointe qui gagne. "

Il fit mine de s'éloigner puis fit soudain volte-face pour me porter l'estocade et je parvins tant bien que mal à écarter sa lame avec ma malheureuse canne. " Tu es rapide, petit, fit-il avec un large sourire, et c'est bien. Tu t'en sortiras mon garçon, tant que tu resteras sobre. " Il rengaina son épée et porta ses regards vers l'est. Il observait au loin des taches grises de fumée qui trahissaient la présence de pillards, mais, pour les Saxons comme pour nous, c'était la saison des moissons, et leurs soldats avaient mieux à faire qu'à franchir notre lointaine frontière.

" alors, petit, que penses-tu d'arthur ? me demanda soudain Owain.

- Je l'aime bien ", fis-je gêné, aussi embarrassé par sa question que je l'avais été par celle d'arthur sur Owain.

Owain tourna vers moi sa grosse tête hirsute, qui ressemblait fort à celle de son vieil ami Uther.

" Oh, il est assez aimable, fit-il de mauvaise grâce. J'ai toujours aimé arthur. Tout le monde aime arthur, mais les Dieux seuls savent si quelqu'un le comprend. Sauf Merlin. Tu crois que Merlin est vivant ?

- Je sais qu'il l'est, dis-je avec ferveur, alors que je n'en savais strictement rien.

- Bien ", fit Owain.

Je venais du Tor et Owain imaginait que j'avais des connaissances magiques qui étaient refusées aux autres hommes. Le bruit s'était propagé parmi ses guerriers que j'avais échappé à la fosse du druide, et du coup ils me prataient une bonne étoile.

"J'aime bien Merlin, reprit Owain, alors mame que c'est a arthur qu'il a donné cette épée-la.

- Caledflwlch ? demandai-je en appelant Excalibur par son vrai nom.

- Tu ne savais pas ? " demanda Owain étonné.

Il avait perçu la surprise dans ma voix, et cela n'avait rien d'étonnant, car Merlin n'avait jamais parlé d'un aussi grand cadeau. Il lui arrivait de parler d'arthur, qu'il avait connu a la faveur du bref séjour que celui-ci avait fait a la cour d'Uther, mais Merlin en parlait toujours sur un ton affectueusement condescendant, comme si arthur était un élève lent mais obstiné, dont

les exploits ultérieurs avaient dépassé ses espérances. Mais que Merlin lui e't donné la fameuse épée suggérait qu'il avait de lui une opinion beaucoup plus haute qu'il ne voulait bien le dire.

" Caledflwlch, m'expliqua Owain, a été forgée dans l'au-Dela par Gofannon, le Dieu des forges. Merlin l'a trouvée en Irlande, oa on l'appelait Cadalchog. Il l'a gagnée a un druide des suites d'un concours de raves. Les druides irlandais disent que, si l'homme qui porte Cadalchog est aux abois, il peut enfoncer l'épée dans le sol : Gofannon quittera l'autre Monde pour voler a son secours. "

Il secoua la tate, d'un air non pas incrédule, mais émerveillé.

" alors pourquoi Merlin a-t-il fait un tel cadeau a arthur ?

- Pourquoi pas ? fis-je prudemment, devinant la jalousie derrière sa question.

- Parce qu'arthur ne croit pas aux Dieux, voila pourquoi. Il ne croit pas mame en cette poule mouillée que vénèrent les chrétiens. Pour autant que je puisse le deviner, arthur ne croit a rien, sauf aux grands chevaux, et les Dieux seuls savent a quoi ils servent ici bas.

- Ils sont effrayants ! dis-je, voulant rester loyal envers arthur.

- Oh oui, ils sont effrayants, convint Owain, mais uniquement si tu n'en as jamais vu. Ils sont lents, il leur faut deux a trois fois plus de fourrages qu'a un cheval normal, deux palefreniers, leurs sabots se fendent comme du beurre chaud si on ne les protège avec ces sandales disgracieuses, et pas question de les faire charger sur un mur de boucliers.

- ah bon ?

- aucun cheval ne le fera, observa-t-il avec mépris. attends l'ennemi de pied ferme, et il n'est pas un cheval au monde qui ne se dérobera devant une rangée de lances. Les chevaux ne servent a rien dans la guerre, petit, si ce n'est a dépacher des éclaireurs loin en avant.

- alors pourquoi...

- Parce que, fit Owain en devançant ma question, parce que tout l'objet de la bataille, petit, c'est de briser le mur ennemi. Tout le reste est jeu d'enfant. Les chevaux d'arthur effraient, a leur vue les lignes se défont, mais le jour viendra oa l'ennemi les attendra de pied ferme, et alors les Dieux aideront ces chevaux. Et les Dieux aideront aussi arthur s'il se fait jamais renverser de son gros tas de viande et qu'il essaie de se battre a pied avec cette armure d'écaillés. Le seul métal dont un guerrier ait besoin est

celui de son épée, et la masse de fer a l'extrémité de sa lance, le reste n'est qu'un poids inutile, mon gars, un poids mort. "

H jeta un oil en direction de l'enceinte du fort oa Ladwys escaladait la palissade qui entourait la prison de Gundleus.

" arthur ne restera pas longtemps ici, reprit-il avec assurance. Une défaite, et il fera de nouveau voile vers l'armorique, oa ils sont impressionnés par les gros chevaux, les habits d'écaillés et les épées de fantaisie. "

H cracha et je sus que, malgré l'amour qu'Owain professait envers arthur, il y avait la autre chose, quelque chose de plus profond que la jalousie.

Owain savait qu'il avait un rival, mais il attendait son heure comme, je crois, arthur attendait la sienne, et cette inimitié me tracassait car j'aimais les deux hommes. Owain sourit de la détresse de Ladwys. " C'est une putain fidèle, je dirai ça a sa décharge, observa le colosse, mais je la briserai encore ", puis, faisant un signe de tate en direction de Lunete qui portait un sac de cuir rempli d'eau vers les cabanes des guerriers, il me demanda : " C'est ta femme ? - Oui. "

Je rougis de ma confession. Lunete, comme mon filet de barbe, était un signe de virilité, et je portais les deux gauchement. Lunete avait décidé

de rester avec moi au lieu d'aller retrouver avec Nimue ce qu'il restait

d'Ynys Wydryn. C'est elle qui avait pris la décision et je n'étais pas encore bien certain de nos relations même si Lunete semblait n'avoir aucun doute. Elle s'était installée dans un coin de la cabane qu'elle avait déblayée et isolée d'une haie d'osier, et maintenant elle parlait avec assurance de notre avenir commun. J'avais cru qu'elle voudrait rester avec Nimue, mais depuis son viol Nimue était demeurée taciturne et retranchée.

En vérité, elle était devenue hostile, n'adressant la parole que pour détourner la conversation. Morgane soignait son oeil et le mame forgeron qui lui avait fait un masque proposait de faire un globe d'or pour remplacer l'oeil perdu. Comme nous tous, Lunete était un peu effarouchée par la nouvelle Nimue qui crachait et arborait des airs revaches.

" C'est une jolie fille, reconnut Owain du bout des lèvres en parlant de Lunete, mais les filles ne vivent avec les guerriers que pour une raison, petit, pour s'enrichir. alors assure-toi qu'elle te rende heureux, sans quoi, c'est couru d'avance, elle te rendra misérable. "

Il fouilla les poches de son manteau et en retira une petite bague en or :

" Donne-lui ça. "

Je balbutiai des remerciements. Les chefs étaient censés faire des cadeaux à leurs hommes, mais cette bague était tout de même un généreux présent car il me restait à me battre pour Owain. La bague plut à Lunete. avec le fil d'argent que j'avais détaché du pommeau de mon épée, elle commençait à se faire un magot. Elle incisa une croix sur la surface usée de l'anneau : non qu'elle fût chrétienne, mais parce que la croix en faisait une bague d'amante et marquait que, de fille, elle était devenue femme. Certains hommes portaient également des bagues d'amants, mais, pour ma part, je brûlais d'envie de posséder ces anneaux de fer tout simples que les guerriers victorieux martelaient à partir des pointes de lance de leurs ennemis vaincus. Owain en avait une vingtaine dans sa barbe, et ses doigts en étaient noirs tellement il en avait. arthur, je l'avais remarqué, n'en avait point.

Une fois rentrées les récoltes des champs des environs de Caer Cadarn, nous sillonnâmes la Dumnonie pour collecter les impôts en nature. Nous visitâmes les vassaux et les chefs, toujours accompagnés d'un clerc du trésor de Mordred qui marquait les rentrées. Il était étrange de penser que Mordred était désormais roi et que ce n'était plus le trésor d'Uther que nous remplissions ; mais même un bébé-roi avait

besoin d'argent pour payer les troupes d'Arthur aussi bien que les autres soldats qui assuraient la sécurité des frontières de la Dumnonie. Owain dépacha quelques-uns de ses hommes pour renforcer la garde permanente de la forteresse frontalière de Gereint, à Durocbrivis, tandis que nous autres nous transformions momentanément en collecteurs d'impôts.

Je m'étonnai de voir que le célèbre amateur de bataille qu'était Owain ne se rendit pas à Durocbrivis ni ne retourna à Gwent, mais se contenta du travail ordinaire de la collecte des impôts. À mes yeux, ce n'était qu'une corvée de subalterne mais, avec mon mince filet de barbe, je ne comprenais rien à l'esprit d'Owain.

Pour lui, les impôts comptaient plus que n'importe quel Saxon. Les impôts, j'allais le découvrir, c'était la meilleure source de richesse pour les hommes qui n'avaient pas envie de travailler, et cette saison-ci, maintenant qu'Uther était mort, était pour Owain une aubaine. À chaque fois, il fit état de mauvaises récoltes et donc de rentrées médiocres ; et, pendant ce temps, il garnissait sa

141

pots-de-vin qu'il touchait en contrepartie de ses il n'y voyait pas malice.

" Jamais Uther ne m'aurait

ter ça > > 3 me ^^ un 'our que nous lonaions la côte Y011 de la ville romaine d'Isca. Il parlait du défunt sur un ton affectueux. " Uther était un vieux malin, et il avait toujours une idée précise de ce qu'il devait obtenir, mais que sait Mordred?" H Jeta un COUP

d'oïl à gauche. Nous traversons une grande bruyère, au sommet d'une colline : au sud, la mer braattante et vide, sur laquelle soufflait un vent fort qui faisait moutonner les vagues grises. Plus à l'est, on se terminait une longue plage de galets, s'élevait une massive pointe de terre sur laquelle les vagues se brisaient en écumant. Le promontoire était presque une île, juste rattachée à la terre par une étroite digue de pierres et de galets

" Tu sais ce que c'est ? me demanda Owain en pointant son menton en direction de la pointe de terre.

- Non, Seigneur.

- L'île des Morts ", fit-il en crachant pour conjurer la malchance tandis

que je m'arratais pour regarder l'abominable endroit qui était le siège de tous les cauchemars de Dumnonie. L'ale des fous, l'endroit où Pellinore avait sa place comme tous les autres déments, comme toutes les mes violentes que l'on tenait pour mortes dès l'instant où elles franchissaient la digue bien gardée. L'ale était sous la garde de Crom Dubh, le sombre Dieu estropié et d'aucuns disaient que l'autre de Cruachan, la bouche de l'au-Dela, se trouvait à l'extrémité de l'ale. Je la regardai épouvanté

quand Owain me donna une claque sur l'épaule. " Tu n'as aucun souci à te faire à propos de l'ale des Morts, fiston. Tu as reçu une tate rare sur les épaules ", observa-t-il en poursuivant sa route vers l'ouest. " Où séjournons-nous ce soir ? " lança-t-il à Lwellwyn, l'employé du trésor dont le mulet portait les comptes falsifiés de l'année.

" Chez le prince Cadwy d'Isca.

- ah, Cadwy ! Je l'aime bien, Cadwy. qu'avons-nous reçu de cet affreux roublard, l'an passé ? "

Lwellwyn n'avait nul besoin de consulter ses tailles avec leurs encoches : il débita d'un trait une liste de peaux, de toisons, d'esclaves, de lingots d'étain, de poisson séché, de sel et de grain moulu. " Mais il a payé le plus gros en or, ajouta-t-il.

- J'aime encore mieux ça ! répondit Owain. que va-t-il accepter, Lwellwyn ?

"

En gros la moitié de ce qu'il avait payé l'année précédente, suivant les estimations de ce dernier, et c'est précisément ce qui fut convenu avant le repas du soir dans la demeure du prince Cadwy. C'était une grande bâtisse construite par les Romains, avec un portique à colonnes donnant sur une longue vallée boisée qui débouchait à l'endroit où l'Exe se jetait dans la mer. Cadwy était prince des Dumnonii, la tribu qui avait donné son nom à notre pays, et son titre de prince le mettait au deuxième rang parmi les grands du royaume. Venaient d'abord les rois, puis les princes comme Gereint et Cadwy, et les rois vassaux comme Melwas des Belges, puis les chefs comme Merlin, bien que Merlin d'avalon fût aussi un druide, ce qui le mettait carrément en dehors de toute hiérarchie. Cadwy était tout à la fois prince et chef, et il régnait sur une tribu tentaculaire dispersée entre Isca et la frontière de Kernow. Il fut un temps où toutes les tribus de Bretagne étaient séparées, et un homme de Catuvellani n'avait rien à voir avec un

Belge, mais les Romains nous avaient tous laissés très semblables les uns aux autres. Seules certaines tribus, comme celle de Cadwy, conservaient encore leurs signes particuliers. Les gens de sa tribu se croyaient supérieurs aux autres Bretons, en vertu de quoi ils avaient le visage tatoué de symboles de leur tribu et de leur sept. Chaque vallée avait son sept, qui ne comptait généralement pas plus d'une douzaine de familles. Entre les septs, la rivalité était ,pre, mais elle n'était rien en comparaison de ce qu'elle était entre la tribu du prince Cadwy et le reste de la Bretagne. La capitale tribale était Isca, la ville romaine, qui avait de belles murailles et des b,timents de pierre qui n'avaient rien a envier a ceux de Glevum, bien que Cadwy préfér,t vivre hors de la ville, sur son domaine. La plupart des citadins avaient adopté les mœurs romaines et dédaignaient les tatouages mais, au-dela des murailles, dans les vallées oa la présence romaine n'avait jamais été bien pressante, chacun - homme, femme et enfant - portait une marque bleue sur la joue. C'était aussi un pays riche, que le prince Cadwy songeait cependant a rendre plus riche encore.

" Vous avez été sur la lande ces derniers temps ? " demanda-t-il a Owain ce soir-la. La nuit était chaude et douce, et le souper avait été servi sous le portique qui donnait sur les terres de Cadwy.

" Jamais ", répondit Owain.

Cadwy grommela. Je l'avais vu au Grand Conseil d'Uther, la première fois, j'eus l'occasion de voir de près iftnmm ^ ava^ a charge de protéger la Dumnonie des incur-sknisode Kernow ou de la lointaine Irlande. Le prince était un tao&me d'ge m'r, petit, chauve et trapu, avec des marques tribales sur les joues, les bras et les jambes. Il était habillé a la bretonne, mais il aimait sa villa romaine avec ses dalles et ses colonnes, et l'eau acheminée par des chaneaux de pierre jusqu'a la cour centrale puis au portique, oa avait été aménagé un petit bassin pour se laver les pieds, avant de franchir un petit barrage et de rejoindre le cours d'eau dans la vallée. Cadwy, me dis-je, vivait dans l'aisance. Ses récoltes étaient abondantes, ses moutons et son bétail gras, et ses nombreuses femmes heureuses. Il était aussi loin des menaces des Saxons, et pourtant il n'était pas satisfait. " Il y a de l'argent sur la lande, dit-il a Owain. De l'étain.

- De l'étain ? " fit Owain d'une voix dédaigneuse.

Cadwy confirma d'un mouvement solennel de la tate. Il était passablement éméché, mais tel était le cas de la plupart des hommes réunis autour de la table basse sur laquelle avait été servi le repas. Tous étaient des guerriers - des hommes de Cadwy ou d'Owain -,

mame si moi, étant le cadet, je dus me placer derrière la couche d'Owain, en tant que porte-bouclier. "

De l'étain, reprit Cadwy, et de l'or, si ça se trouve. Mais beaucoup d'étain. " C'était une conversation privée, car le repas était presque terminé et Cadwy avait offert des esclaves aux guerriers. Nul ne prétait la moindre attention aux deux chefs, excepté moi et le porte-bouclier de Cadwy, un gaillard avachi qui lorgnait d'un oeil terne et la m,choire pendante les gambades des filles. J'écoutais Owain et Cadwy, mais demeurais si calme et si droit qu'ils en oublièrent sans doute ma présence. " Peut-être n'en as-tu pas envie, fit Cadwy, mais il y en a beaucoup qui le convoitent. On ne peut pas faire de bronze sans étain, et ils paient ce minerai un joli prix en armorique, sans parler du nord du pays. " D'un geste de mépris, il pointa son poignet vers le reste de la Dumnonie, puis l

,cha un rot qui parut le surprendre. Il calma sa bedaine d'une rasade de bon vin, puis fronça les sourcils comme s'il avait du mal à se souvenir de quoi il venait de parler. " L'étain, fit-il enfin, ayant retrouvé la mémoire.

- alors, raconte-moi ça ", dit Owain. Il regardait l'un de ses hommes qui avait déshabillé une esclave et barbouillait son ventre de beurre.

" Cet étain ne m'appartient pas, reprit Cadwy avec force.

- Il doit bien être à quelqu'un. Tu veux que je demande à Lwellwyn ? Dès qu'il est question d'argent et de propriété, c'est un sacré malin. "

Son homme donnait de grandes claques sur le ventre de la fille, faisant gicler du beurre sur la table basse et provoquant force éclats de rire. La fille protesta, mais l'homme lui dit de se tenir tranquille et entreprit d'étaler du beurre et de la graisse de porc sur le reste de son corps.

" Le fond de l'affaire, reprit Cadwy d'une voix forte pour détourner l'attention d'Owain de la fille nue, c'est qu'Uther y a laissé s'installer un détachement d'hommes de Kernow. Ils sont venus exploiter les anciennes mines romaines, parce que les nôtres n'en étaient pas capables. Les salauds sont censés envoyer leur loyer à votre trésor, note bien ça, mais les bougres réexpédient l'étain à Kernow. Je le tiens de source s'ore.

- Kernow ? fit Owain, dressant maintenant l'oreille.

- Ils font sortir l'argent de notre pays. De notre pays ! " renchérit

Cadwy, indigné.

Kernow était un royaume isolé, un endroit mystérieux a l'extrémité de la péninsule ouest de la Dumnonie, oa les Romains n'avaient jamais assis leur pouvoir. Le plus clair du temps, ils vivaient en paix avec nous, mais, régulièrement, le roi Marc s'arrachait au lit de sa dernière épouse et envoyait un détachement de pillards par-dela le Tamar.

" que font ici les hommes de Kernow ? demanda Owain, d'une voix maintenant aussi indignée que celle de son hôte.

- Je te l'ai dit. Ils volent notre argent. Et ce n'est pas tout. J'y ai perdu du bon bétail, des moutons et mame quelques esclaves. Ces mineurs se croient tout permis, et ils ne vous paient pas comme ils le devraient. Mais tu n'en auras jamais la preuve. Jamais. Ta fine mouche de Lwellwyn lui-mame ne pourra y jeter un oil et me dire combien d'étain est censé en sortir chaque année. "

Cadwy chassa une phalène, puis hocha la tate d'un air lugubre.

" Ils se croient au-dessus de la loi. Voila le problème. Sous prétexte qu'Uther les protégeait, ils se croient au-dessus de la loi. "

Owain haussa les épaules. Son attention était de nouveau attirée vers la terrasse inférieure, oa une demi-douzaine d'hommes avinés pourchassaient la fille barbouillée de beurre. La graisse rendait son a saisir > et cette chasse grotesciue faisait crouler de uns des sPectateurs- J'eus moi-mame le plus grand

'retenir de glousser. Owain se retourna vers Cadwy.

> nc la-bas tuer quelques-uns de ces salauds, Seigneur t-il comme s'il n'y avait rien de plus facile au monde. "-*1 , . -

impossible !

~* -fit pourquoi ça ?

,L-^Jdier leur a donné sa protection. Si je les attaque, ils vont se plaindre au conseil et au roi Marc, et je serai forcé de payer le

. "

it le prix du sang. Celui d'un roi était exorbitant, cehtiid'un esclave une bagatelle, mais un bon mineur valait proba-assez cher pour dissuader mame un prince aussi opulent

is comment sauront-ils que c'est toi qui les as attaques ... "

demanda Owain d'une voix méprisante.

En guise de réponse, Cadwy se contenta de se passer la main sur la pue. Les tatouages bleus, insinuait-il, ne manqueraient pas de trahir ses hommes.

(c)W,in hocha la tate. La fille barbouillée s'était fait coincer, et ses .ravisseurs l'entouraient maintenant au milieu des arbustes qui poussaient sur la terrasse inférieure. Owain se coupa un morceau de pain, puis releva les yeux vers Cadwy.

)4 alors ?

- alors, fit Cadwy d'un ton cauteleux, si je pouvais trouver une bande d'hommes prats a liquider quelques-uns de ces lascars, ça arrangerait les choses. Ils se tourneraient vers moi pour demander ma protection, tu piges ? Et mon prix sera l'étain qu'ils envoient au roi Marc. Et le tien...

"

Il marqua un temps d'arrat pour s'assurer qu'Owain n'était pas choqué par l'insinuation.

" ...sera la moitié de la valeur de l'étain.

- Combien ? " s'empessa de demander Owain.

Les deux hommes parlaient a voix basse, et je devais me concentrer pour saisir leurs paroles au milieu des éclats de rire et des hourras des guerriers.

" Cinquante pièces d'or par an ? Comme celle-ci, fit Cadwy, extrayant de sa bourse un lingot d'or de la taille d'une poignée d'épée qu'il fit glisser sur la table.

- Tant que ça ?"

Owain lui-mame avait l'air surpris.

" C'est un endroit riche, la lande, expliqua Cadwy d'un ton sévère. Très riche. "

Owain plongeait son regard dans la vallée de Cadwy, où le reflet de la lune, sur la rivière lointaine, semblait aussi plat et argenté qu'une lame d'épée.

" Combien y a-t-il de mineurs là-bas ? demanda-t-il enfin au prince.

- Le peuplement le plus proche compte entre soixante-dix et quatre-vingts hommes. Et quantité d'esclaves et de femmes, bien entendu.

- Combien de cantonnements ?

- Trois, mais les deux autres sont loin. Il n'y en a qu'un qui me préoccupe.

- Nous ne sommes que vingt, objecta prudemment Owain.

- De nuit ? suggéra Cadwy. Et ils n'ont jamais été attaqués, ils ne seront pas sur leurs gardes. "

Owain sirotait son vin dans sa corne.

" Soixante-dix pièces d'or, dit-il d'une voix monotone, pas cinquante. "

Le prince Cadwy réfléchit une seconde, puis opina du chef. Owain arborait un large sourire.

" Pourquoi pas, eh ? "

Tripotant le lingot, il se retourna vers moi, aussi vif qu'un serpent. Je demeurai impassible, incapable de détacher mes yeux d'une fille qui enveloppait de son corps nu l'un des guerriers tatoués de Cadwy.

" Tu dors, Derfel ? " aboya Owain.

Je sursautai comme sous l'effet de la surprise. " Seigneur ? " fis-je en feignant d'avoir eu quelques minutes d'absence.

" Brave garçon, fit Owain, satisfait que je n'eusse rien entendu. Tu veux l'une de ces filles ?

- Non, Seigneur ", répondis-je en piquant un fard.

Owain s'esclaffa. " Il vient juste de se trouver une jolie petite Irlandaise, dit-il à Cadwy, alors il lui reste fidèle. Mais il apprendra.

quand tu iras dans l'autre Monde, fiston, reprit-il en se tournant vers moi, tu ne regretteras pas les hommes que tu n'as jamais tués, mais tu

regretteras les femmes que tu as laissées passer. " Il s'exprimait d'une voix douce. Dans les premiers jours a son service, il me faisait peur, mais je ne sais pour quelle raison Owain m'aimait bien et me traitait convenablement. Puis il se retourna vers Cadwy. " Demain, soir, murmura-t-il, demain soir. "

147

J'avais quitté leTor de Merlin pour la bande d'Owain, et c'était comme quitter ce monde pour l'au-Dela. Je fixai la lune et songeai aux hommes chevelus de Gundleus massacrant les gardes du Tor, puis je pensai aux hommes de la lande qui, dès la nuit prochaine, se trouveraient confrontés a la mame sauvagerie, et je compris que, mame si je savais qu'il fallait l'empacher, je ne pourrais rien faire pour l'éviter. Le destin, aimait a nous répéter Merlin, est inexorable. La vie est une farce des Dieux, se plaisait a affirmer Merlin, et il n'est point de justice. apprends a rire, me dit-il un jour, sans quoi tu mourras de chagrin.

Nos boucliers avaient été enduits de poix de bateau pour les faire ressembler aux boucliers noirs des pillards irlandais d'Ongus Mac airem, dont les longs canots a la proue pointue mettaient a sac la côte nord de la Dumnonie. Un guide local aux joues tatouées nous conduisit tout l'après-midi a travers les vallées encaissées et luxuriantes qui grimpaient lentement vers la grande silhouette estompée et blafarde de la lande, que l'on entrevoyait parfois par une trouée a travers les gros arbres. C'était un beau pays boisé, plein de cerfs et sillonné de cours d'eau rapides et glacés ruisselant vers la mer depuis le haut plateau de la lande.

Nous arriv,mes a la lisière de la lande a la tombée de la nuit ; quand il fit nuit noire, nous suivames un sentier de chèvres qui menait jusqu'au sommet. C'était un endroit mystérieux. Les anciens avaient vécu ici et laissé dans ses vallées leurs cercles de Pierres sacrées, tandis que les pics étaient couronnés d'amas de rochers gris et les parties basses de redoutables marais a travers lesquels notre guide nous conduisit sans la moindre hésitation.

Owain nous avait dit que les gens de la lande se rebellaient contre le roi Mordred et que leur religion leur avait appris a craindre les hommes portant des boucliers noirs. C'étaient des boniments, que j'aurais pu croire si je n'avais surpris sa conversation de la veille avec le prince Cadwy. Owain nous avait promis de l'or si nous nous acquittions convenablement de notre mission, puis il nous prévint que cette tuerie nocturne devait rester secrète car nous n'avions pas reçu

d'ordre du conseil pour infliger ce châtiment. au fond des bois épais, sur le chemin de la lande, nous étions tombés sur un vieux sanctuaire édifié à l'abri des chénes et

Owain nous avait fait jurer le secret devant les crânes moussus logés dans les niches du sanctuaire. La Bretagne regorgeait d'anciens sanctuaires cachés de ce type - preuve que les druides y avaient essaimé avant l'arrivée des Romains -, où les gens du pays venaient encore solliciter l'aide des Dieux. Et cet après-midi-là, à l'ombre des chénes couverts de lichen, nous nous étions agenouillés devant les crânes en touchant la garde de l'épée d'Owain, et les hommes initiés aux secrets de Mithra avaient reçu le baiser d'Owain. C'est ainsi que, bénis des Dieux et ayant juré de garder le secret sur le carnage, nous nous enfionçâmes dans la nuit.

C'est un endroit immonde que nous découvriâmes. De grands feux destinés à fondre le minerai crachaient des étincelles et de la fumée vers le ciel.

Un essaim de cabanes étaient dispersées entre les feux et les gueules noires béantes où les hommes creusaient la terre. D'immenses tas de charbon de bois ressemblaient à des tors noirs, tandis que de la vallée se dégageait une odeur qui m'était encore inconnue ; en vérité, dans mon imagination enflammée, ce village minier haut perché ressemblait plus au royaume d'annawon, à l'au-Dela, qu'à un peuplement humain.

Des chiens aboyèrent à notre approche, mais personne, dans le village, ne prit garde à leur bruit. Il n'y avait pas de clôture, pas même une levée de terre pour protéger l'endroit. Des poneys étaient au piquet, non loin de rangées de charrettes ; ils se mirent à hennir alors que nous longions le côté du village, mais personne ne sortit des cabanes basses pour s'assurer de la cause de l'agitation. Les huttes étaient des cercles de pierre couverts d'un toit de tourbe, mais au centre du village se dressaient deux bâtiments romains : carrés, hauts et robustes.

" Deux hommes chacun, sinon plus, siffla Owain, histoire de nous rappeler combien d'hommes nous étions censés tuer. Et je ne compte pas les esclaves ni les femmes. allez-y vite, tuez vite et surveillez toujours votre dos. Et restez ensemble ! "

On se sépara en deux groupes. J'étais avec Owain, dont la barbe étincelait à cause du reflet des flammes sur ses anneaux de fer de guerrier. Les chiens aboyaient, les poneys hennissaient. quand enfin un jeune coq lança son cocorico, un homme sortit en rampant d'une

hutte pour voir ce qui avait troublé le bétail, mais il était déjà trop tard. Le carnage avait commencé.

J'ai vu tant de massacres de ce genre. Dans les villages saxons, nous aurions commencé par mettre le feu aux cabanes avant d'entamer le carnage, mais ces cercles de pierre et de tourbe ne

prenaient pas feu, et force nous fut d'entrer a l'intérieur avec lances et épées. Saisissant des morceaux de bois enflammés, nous les balançons dans les huttes avant d'entrer en sorte que la lumière fût assez grande pour la tuerie ; parfois, les flammes suffisaient a pousser leurs habitants dehors, ou les sabres qui attendaient les abattaient comme des haches de bouchers.

Si le feu ne faisait sortir la famille, Owain ordonnait a deux d'entre nous d'entrer tandis que les autres montaient la garde a l'extérieur. Je redoutais mon tour, mais je savais qu'il viendrait et je savais aussi que je n'oserais pas désobéir au commandement. J'avais prêté serment d'accomplir cette œuvre sanguinaire, et m'y refuser eût été aller au-devant d'une mort certaine.

Les hurlements commencèrent. avec les toutes premières huttes, ce fut un jeu d'enfant, car les gens étaient endormis ou se réveillaient a peine, mais plus on s'enfonça dans le village, plus la résistance devint farouche.

Deux hommes nous assaillirent avec des haches et se firent tailler en pièces par nos lanciers avec une déconcertante facilité. Des femmes s'enfuirent avec des enfants dans les bras. Un chien bondit sur Owain et mourut en geignant, l'épine dorsale brisée. Je regardai une femme détalier avec un bébé dans un bras et tenant la main d'un enfant sanguinolent de l'autre, et soudain je me souvins du cri de Tanaburs avant de partir : ma mère vivait encore. Je frissonnai en songeant que le vieux druide avait dû

me lancer un mauvais sort quand j'avais menacé de lui ôter la vie et, bien que ma bonne fortune conjurât le mauvais sort, je sentais sa malveillance m'encercler comme un ennemi tapi dans l'obscurité. J'effleurai la cicatrice de ma main gauche et priai Bel d'effacer la malédiction de Tanaburs.

" Derfel ! Licat ! Celle-la ! " hurla Owain. Et, en bon soldat, j'obéis aux ordres. Je laissai tomber mon bouclier, lançai un tison par la porte, puis je me pliai en deux pour pénétrer par la minuscule entrée. a ma vue, des enfants hurlèrent et un homme a demi nu bondit sur moi

avec un couteau m'obligeant a faire une embardée. En dardant ma lance sur son père, je tombai sur une enfant. La lame passa a côté des côtes de l'homme et il m'aurait tranché la gorge avec son couteau si Licat ne l'avait tué. L'homme se plia en deux en se tenant le ventre, puis il suffoqua alors que Licat libérait sa lance et tirait son poignard pour commencer a occire les enfants hurlant. Je sortis a croupetons, ma tate de lance ensanglantée, pour dire a Owain qu'il n'y avait qu'un seul homme a l'intérieur.

" Viens ! hurla Owain. Démétie ! Démétie ! " Tel était notre cri de guerre cette nuit-la : le nom du royaume irlandais d'Ongus Mac airem a l'ouest de la Silurie. Les cabanes étaient toutes vides désormais et nous commenç,mes alors a traquer les mineurs dans les trous noirs du village. Des fugitifs couraient dans tous les sens, mais quelques hommes s'attardèrent pour essayer de nous combattre. Un groupe de valeureux se mit tant bien que mal en ligne de bataille et nous attaqua avec des lances, des pics et des haches, mais les hommes d'Owain essayèrent la charge improvisée avec une redoutable efficacité, laissant leurs boucliers noirs amortir le choc avant de tailler leurs assaillants en pièces a coups de lance et d'épée. Je fus de ces hommes efficaces. Dieu me pardonne, mais j'ai tué mon deuxième homme cette nuit-la, et peut-atre mame un troisième. J'enfonçai ma lance dans la gorge du premier et dans l'aine du second. Je ne me servis point de mon épée, car je ne pensais pas que la lame d'Hywel fat un bon instrument pour le dessein de cette nuit.

L'affaire fut vite terminée. Soudain, il ne resta plus dans le village que des morts, des mourants, et une poignée d'hommes, de femmes et d'enfants qui essayaient de se cacher. Nous tu,mes tous ceux que nous trouv,mes. Nous abattames également leurs animaux et br°l,mes les charrettes qui leur servaient a remonter le charbon des vallées, nous enfonç,mes les toits de tourbe de leurs huttes et piétin,mes leurs potagers avant de mettre a sac le village en quate d'un trésor. quelques flèches fusèrent de l'horizon, mais sans toucher aucun d'entre nous.

Dans la hutte du chef, on découvrit un bac de pièces romaines, des lingots d'or et des barres d'argent. C'était la plus grande des cabanes, d'environ sept mètres de large : a l'intérieur, a la lumière de nos torches, on vit le chef étalé de tout son long, le visage jaun,tre, la bedaine fendue.

L'une de ses femmes et deux de ses enfants gisaient morts dans son sang. Un troisième, une fillette, se cachait sous une fourrure imbibée de sang et je crus voir sa main se crispier lorsqu'un de nos hommes trébucha sur son corps, mais je fis comme si elle était morte et

l'abandonnai a son sort.

Une autre enfant hurla dans la nuit quand on découvrit sa cachette : une épée la fit taire.

Dieu me pardonne, Dieu et ses anges me pardonnent, mais je n'ai jamais confié le péché de cette nuit qu'a une seule personne, et elle n'était pas prêtre : elle n'avait pas le pouvoir de me donner l'absolution du Christ.

au purgatoire, ou peut-être en enfer, je

rencontrerai ces enfants morts, je le sais. Leurs pères et mères recevront mon ,me pour en faire leur jouet, et j'aurai bien mérité mon châtiment.

Mais avais-je le choix ? J'étais jeune, je voulais vivre ; j'avais prêté

serment, je suivais mon chef. Je n'ai tué aucun homme qui ne m'attaquait pas, mais que pèse cette excuse au regard de ces péchés ? aux yeux de mes compagnons, ce n'était pas du tout un péché : ils se bornaient à tuer les créatures d'une autre tribu, en fait d'une autre nation, et cette justification leur suffisait amplement. Mais moi, j'avais été élevé sur le Tor, où nous étions issus de toutes les races et de toutes les tribus, et bien que Merlin lui-même fût chef de tribu et protégé, si farouchement quiconque pouvait revendiquer le nom de Breton, il n'enseignait point la haine des autres tribus. Son enseignement me préparait mal au carnage aveugle d'inconnus pour la seule raison qu'ils étaient des étrangers.

Reste que, préparé ou non, j'ai tué, que Dieu me le pardonne ! Mes autres péchés sont beaucoup trop nombreux pour que je m'en souviennne.

Nous repartâmes avant l'aube. La vallée fumait, imbibée de sang, repoussante. Hanté par les geignements des veuves et des orphelins, l'étang avait une forte odeur de carnage. Owain me donna un lingot d'or, deux barres d'argent ainsi qu'une poignée de pièces et, Dieu me pardonne, je les gardai.

L'automne apporte la bataille, car tout au long du printemps et de l'été

les bateaux déversent sur notre côte est de nouveaux Saxons, et c'est à l'automne que ces nouveaux venus tentent de se trouver une terre. C'est la dernière offensive avant que l'hiver ne verrouille le pays.

Et c'est cet automne, l'année même de la mort d'Uther, que je combattis pour la première fois des Saxons, car nous n'étions pas plus tôt de retour de notre collecte d'impôts à l'ouest que la nouvelle nous parvint que des pillards saxons opéraient dans l'est. Owain nous plaça sous la houlette de son capitaine, un dénommé Griffid ap annan, et nous envoya secourir Melwas, roi des Belges, monarque vassal de Dumnonie. Melwas avait à charge de défendre notre côte sud contre les envahisseurs Saôs qui, en cette sinistre année du bûcher funéraire d'Uther, avaient repris goût à la guerre. Owain resta à Caer Cadarn car, au conseil du royaume, une vive querelle s'était ouverte pour savoir qui serait chargé de l'éducation de Mordred. L'évêque Bedwin voulait élever le roi dans sa maison, mais les non-chrétiens, majoritaires au conseil, ne voulaient pas que Mordred fût élevé en chrétien, tout comme Bedwin et les siens refusaient qu'il reçût l'éducation d'un païen. Owain, qui prétendait adorer également tous les Dieux, se proposa comme solution de compromis. " Non qu'il importe de savoir en quel Dieu croit un roi, nous expliqua-t-il avant notre départ, parce que c'est à se battre qu'il faut entraîner un roi, non à prier. " Nous le laissons plaider sa cause tandis que nous partions tracter des Saxons.

Griffid ap annan, notre capitaine, était un homme efflanqué et 153

lugubre, qui subodorait que la véritable intention d'Owain était en fait d'empêcher arthur d'élever Mordred. " Ce n'est pas qu'Owain n'aime pas arthur, s'empressa-t-il d'ajouter, mais si le roi appartient à arthur, la Dumnonie sera à lui.

- Est-ce si mal ? demandai-je.

- Pour toi comme pour moi, mon garçon, mieux vaut que le pays appartienne à Owain. " Griffid tripotait l'un des torques d'or qu'il avait autour du cou pour bien se faire comprendre. Ils me donnaient tous du fiston ou du mon garçon, mais uniquement parce que j'étais le plus jeune de la troupe et parce que je n'avais pas encore fait mon véritable baptême du sang en bataillant contre d'autres guerriers. Ils croyaient aussi que ma présence dans leurs rangs leur portait chance parce que j'avais jadis échappé à la fosse d'un druide. Les hommes d'Owain, comme tous les soldats du monde, étaient terriblement superstitieux. Chaque signe était considéré et débattu ; chaque homme portait une patte de lièvre ou une pierre de feu ; et chaque action était ritualisée, en sorte que personne ne pouvait se chauffer le pied droit avant le gauche ni affiler sa lance à l'ombre de son corps. Il y avait dans nos rangs une poignée de chrétiens et j'avais cru qu'ils se montreraient moins craintifs à l'égard des Dieux, des esprits et des fantômes, mais

ils se révélèrent en tous points aussi superstitieux que nous.

Venta, la capitale du roi Melwas, était une pauvre ville de frontière. Ses ateliers avaient fermé de longue date et les murs de ses grands b,timents romains portaient de grandes cicatrices du temps oa les pillards saxons avaient mis la ville a sac. Le roi Melwas vivait dans la terreur d'un autre sac. Les Saxons, disaient-ils, avaient un nouveau chef avide de terre et redoutable dans la bataille. " Pourquoi Owain n'est-il pas venu ? demanda-t-il d'un ton irrité, ou arthur ? Ils veulent me détruire, c'est ça ? "

C'était un homme gras et soupçonneux, a l'haleine la plus fétide que j'eusse jamais croisée. Il était roi d'une tribu, plutôt que d'un pays, ce qui le mettait au second rang. Mais, a le voir, on l'aurait pris pour un serf, et un serf grognon par-dessus le marché. " Vous n'ates pas très nombreux, n'est-ce pas ? déplora-t-il en s'adressant a Griffid. J'ai bien fait de lever des troupes. "

Melwas avait imposé la conscription et tous les hommes valides de la tribu des Belges étaient censés servir, mame si nombre d'entre eux s'étaient éclipsés tandis que les plus riches avaient envoyé des esclaves pour les remplacer. Melwas s'était tout de

mame débrouillé pour rassembler une force de plus de trois cents hommes, chacun portant ses vivres et fourbissant ses propres armes. D'aucuns avaient été jadis des guerriers et vinrent équipés de belles lances de guerre et de boucliers soigneusement préservés, mais la plupart n'avaient point d'armure et, pour toute arme, des b,tons ou des pioches aff°tées.

quantité de femmes et de gamins accompagnaient la troupe, refusant de rester seuls a la maison alors que les Saxons menaçaient.

Melwas décréta que ses guerriers et lui allaient rester pour défendre les remparts croulants de Venta : autrement dit, ce serait a Griffid de mener la troupe contre l'ennemi. Melwas n'avait aucune idée de l'endroit oa se trouvaient les Saxons, et Griffid s'enfonça donc a l'aveuglette au fond des bois, a l'est de Venta. Nous tenions plus de la canaille que d'une bande de guerre, et la vue d'un cerf provoquait une folle poursuite accompagnée de cris de tous les diables qui eussent alerté l'ennemi a dix kilomètres a la ronde, et la poursuite s'achevait toujours par une dispersion des hommes a travers les bois. Nous perdames près de cinquante hommes ainsi, soit qu'ils se fussent fourrés inconsidérément entre les pattes des Saxons, soit qu'ils se fussent simplement perdus et qu'ils eussent décidé de regagner leurs

pénates.

Mame si au départ nous n'en vames aucun, ces bois grouillaient de Saxons.

Parfois, on découvrait leurs feux de camps encore fumants, et un jour nous tomb,mes sur un petit village belge qui avait été pillé et incendié. Les hommes et les vieillards étaient encore la, tous morts, mais les jeunes et les femmes avaient été emportés comme esclaves. L'odeur de cadavre refroidit les ardeurs du reste des conscrits et les fit se serrer les coudes tandis que Griffid approchait de l'est.

Nous rencontr,mes notre première bande de Saxons dans une large vallée arrosée, oa un groupe d'envahisseurs avait installé son campement. ¿ notre arrivée, ils avaient construit la moitié d'une palissade de bois et planté

les piliers de bois de leur salle principale, mais notre apparition a l'orée des bois leur fit l,cher leurs outils et brandir leurs lances. Nous étions trois fois plus nombreux qu'eux, mais Griffid ne parvint tout de mame a nous persuader de charger leur alignement serré de boucliers et de lances farouches. Les plus jeunes étaient assez zélés et il s'en trouva mame quelques-uns pour caracoler comme des sots devant les Saxons, mais nous ne f'mes jamais assez nombreux pour charger tandis que les Saxons faisaient fi de nos sarcasmes et que

de la troupe de Griffid se gorgeait d'hydromel et maudis-tre empressément.

Pour moi, qui mourais d'envie de un anneau de guerrier fabriqué avec du fer saxon, c'était folk que de ne pas attaquer, mais je n'avais pas encore fait mon baptême de la boucherie de deux rangées hermétiques de boucliers, ni appris combien il est dur de persuader des hommes d'offrir leurs corps a cet effroyable ouvrage. Griffid fit quelques timides efforts pour nous encourager a attaquer ; puis il se contenta de boire son hydromel et de crier des insultes ; ainsi rest,mes-nous trois heures ou plus face a l'ennemi sans jamais avancer de plus de quelques pas.

La pusillanimité de Griffid me donna au moins l'occasion d'examiner les Saxons qui, en vérité, n'avaient pas l'air si différents de nous. Ils avaient les cheveux plus blonds, les yeux plus bleus et sans éclat, la peau plus h,lée que nous, et ils aimaient a se couvrir de fourrure, sans quoi ils s'habillaient comme nous ; et, s'agissant des armes, la seule différence était que la plupart des Saxons portaient un couteau a

longue lame qui faisait des ravages dans les corps-a-corps, et nombre d'entre eux avaient d'énormes haches a large lame qui, d'un seul coup, pouvaient fendre un bouclier. Certains d'entre nous étaient tellement impressionnés par ces haches qu'ils portaient des armes du mame type, mais Owain, comme arthur, les jugeait peu maniables. On ne peut pas parer avec une hache, se plaisait a répéter Owain, et une arme qui ne sert pas a la défense aussi bien qu'a l'attaque ne valait pas tripette a ses yeux. Les pratres saxons étaient très différents de nos saints hommes, car ces sorciers étrangers portaient des peaux d'animaux et s'enduisaient le cr,ne de bouses de vache en sorte que leurs cheveux formaient des épis sur leur tate. Ce jour-la, dans la vallée, un pratre SaÔ's sacrifia un bouc pour savoir s'ils devaient ou non nous combattre. Le pratre commença par briser une des pattes arrière de l'animal, puis lui donna un coup de poignard dans le cou et laissa l'animal s'enfuir en traanant sa jambe cassée. Il tituba, sanguinolent et criant, le long de leurs lignes puis se tourna vers nous avant de s'effondrer sur l'herbe. De toute évidence, c'était de mauvais augure, car les Saxons perdirent aussitôt leurs airs bravaches et se replièrent a la h,te, délaissant leur enceinte a demi achevée et traversant un gué pour se replier dans les bois, emportant avec eux femmes, enfants, esclaves, porcs et troupeau. On cria a la victoire, on se régala de la chèvre et on abattit leur palissade. Il n'y eut pas de butin.

Nos hommes étaient affamés, car a la manière de tous les conscrits ils avaient avalé toutes leurs provisions dans les premiers jours et n'avaient plus rien a manger que les noisettes cueillies sur les arbres. Faute de vivres, nous n'avions d'autre solution que de battre en retraite. avides de rentrer, les conscrits faméliques passèrent en premier; nous autres, les guerriers, suivions plus lentement. Griffid avait l'air buté, car il rentrait sans or ni esclaves, mame si, en vérité, il avait accompli autant que la plupart des bandes qui écumaient les terres disputées. Mais c'est alors que nous étions presque revenus en pays familier que nous tomb,mes sur une autre bande de Saxons qui suivaient le chemin inverse. Ils avaient d° croiser nos conscrits, car ils étaient chargés d'armes prises sur l'ennemi et de captives.

La rencontre fut une surprise de part et d'autre. J'étais a l'arrière de la colonne de Griffid et j'entendis seulement le début de la bataille qui commença lorsque notre avant-garde, sortant des arbres, tomba sur une demi-douzaine de Saxons qui traversaient un cours d'eau. Nos hommes attaquèrent, puis les lanciers des deux camps se jetèrent dans la malée. Il n'y avait pas de mur de boucliers, juste une rixe sanglante a travers un ruisseau peu profond et, une fois encore, comme ce jour oa j'avais tué mon premier ennemi dans les bois au sud d'Ynys

Wydryn, j'éprouvai la joie de la bataille. C'était, me dis-je, la même sensation qu'éprouvait Nimue quand les Dieux la visitaient ; comme si l'on avait des ailes, avait-elle dit, qui vous élevaient dans la gloire ; voilà dans quelles dispositions j'étais en cette journée d'automne. Je rencontrai mon premier Saxon sur terrain plat, ma lance pointée : je vis la peur dans ses yeux et je sus qu'il était mort. La lance s'enfonça dans son ventre ; je tirai l'épée d'Hywel, que j'appelais maintenant Hywelbane, et l'achevai d'une estocade dans les flancs, puis je pataugeai dans le ruisseau et en tuai deux autres. Je gueulais comme un esprit malin, hurlant dans leur langue aux Saxons de venir goûter la mort. Un immense guerrier accepta alors mon invitation et me chargea avec l'une de ces grandes haches qui ont l'air si terrifiantes.

Sauf que le poids mort d'une hache est beaucoup trop grand. Une fois balancée, on ne peut revenir en arrière et je portai au gaillard une estocade qui aurait réchauffé le cour d'Owain. Je mis la main sur trois torques d'or, quatre broches et un couteau orné de pierres précieuses, et je m'emparai de la hache de l'homme à la cognée pour faire mes premières bagues de bataille.

1Y7

Saxons détalèrent, laissant huit morts et de nombreux _s. Je n'avais pas tué moins de quatre ennemis - un exploit m'fne passa point inaperçu de mes compagnons. Je jouissais de leur respect, même si plus tard, quand j'eus gagné en années et en sagesse, j'attribuai mes prouesses à ma seule stupidité juvénile. Souvent les jeunes se précipitent quand les plus avisés y vont calmement. Nous perdâmes trois hommes, dont Licat, l'homme qui m'avait sauvé la vie sur la lande. Je récupérai ma lance, ramassai deux autres torques d'argent sur les hommes que j'avais tués dans le ruisseau, puis regardai comment on expédiait les ennemis blessés dans l'autre Monde où ils deviendraient les esclaves de nos combattants morts. Nous découvrâmes six captives bretonnes blotties parmi les arbres. Des femmes qui avaient suivi nos conscrits et qui étaient tombées entre les mains des Saxons, et c'est l'une d'elles qui découvrit le seul guerrier ennemi qui se cachait encore dans les ronces au bord du ruisseau. Elle cria et essaya de le poignarder avec son couteau, mais il se jeta à l'eau, où je le capturai. Ce n'était qu'un jeune homme imberbe, peut-être de mon âge, et il tremblait de peur. " Comment tu t'appelles ? "

demandai-je en pointant mon fer de lance ensanglanté sur sa gorge.

Il rampait dans l'eau. " Wlenca ", répondit-il, puis il me dit qu'il était

arrivé en Bretagne juste quelques semaines plus tôt, mame si, quand je lui demandai d'oa il venait, il fut incapable de répondre autre chose que " de chez lui ". Il ne parlait pas tout a fait la mame langue que moi, mais les différences étaient minces et je le comprenais assez bien. Le roi de son peuple, me dit-il, était un grand chef, un certain Cerdic qui s'installait sur la côte sud de la Bretagne. Cerdic avait eu besoin de combattre aesc, un roi saxon qui régnait sur les terres Kentish, afin d'y installer sa nouvelle colonie. Pour la première fois, je compris que les Saxons s'entre-tuaient tout autant que les Bretons. Il semblait que Cerdic l'e't emporté

sur aesc et pénétr,t maintenant en Dumnonie.

La femme qui avait déniché Wlenca se tenait accroupi tout près et lui sifflait des menaces, mais une autre déclara qu'il n'avait pas pris part au viol qui avait suivi la capture. Soulagé d'avoir enfin quelque butin a rapporter, Griffid déclara que Wlenca aurait la vie sauve ; le Saxon se retrouva nu comme un ver et placé sous la garde d'une femme, marchant vers l'ouest et promis a une vie d'esclave.

Ce fut la dernière expédition de l'année et, si grande que nous prétendames notre victoire, elle faisait p,le figure au regard des exploits d'arthur. Non seulement il avait chassé les Saxons d'aelle du nord de Gwent, mais il avait ensuite mis en débandade les forces de Powys et, chemin faisant, avait taillé en pièces le mur de boucliers du roi Gorfyddyd. Le roi ennemi s'était enfui, mais c'était tout de mame une grande victoire et Gwent et Dumnonie chantèrent a l'unisson les louanges d'arthur. Owain n'était pas content.

quant a Lunete, elle délirait. Je lui avais rapporté de l'or et de l'argent, suffisamment pour qu'elle p't porter une robe de peau d'ours en hiver et se payer une esclave, une gamine de Kernow qu'elle racheta a Owain. L'enfant travaillait de l'aube a la brune et, la nuit, elle pleurait dans un coin de la hutte, comme nous appelions maintenant notre logis.

Comme la fille pleurait trop, Lunete la frappa ; je voulus défendre la fille, et Lunete me frappa a mon tour. Les hommes d'Owain avaient tous quitté les baraques surpeuplées des guerriers de Caer Cadarn pour la colonie plus confortable de Lindinis, oa Lunete et moi avions une cabane de chaume et de boue a l'intérieur des remparts de terre construits par les Romains. Caer Cadarn était a quatre kilomètres de la et n'était occupé que lorsque l'ennemi s'approchait un peu trop, ou a l'occasion d'une grande cérémonie royale. L'occasion s'en présenta cet hiver, alors que Mordred eut un an de plus et que, comme par hasard,

la situation en Dumnonie n'avait jamais été aussi troublée. Ou peut-être n'était-ce pas du tout un hasard, car Mordred était né sous de mauvais auspices et son acclamation ne pouvait que s'accompagner d'une tragédie.

La cérémonie se déroula juste après le Solstice. Mordred devait être proclamé roi et, pour l'occasion, les grands de Dumnonie se retrouvèrent à Caer Cadarn. Nimue arriva un jour de bon matin et visita notre cabane, que Lunete avait décorée de houx et de lierre pour le Solstice. Nimue franchit le seuil gravé de figures pour conjurer les mauvais esprits, puis s'assit à côté du feu et retira sa capuche.

Je souris parce qu'elle avait un oeil en or.

" «a me plaat, fis-je.

- Il est creux ", dit-elle avant de me déconcerter en tapotant l'oeil avec un ongle. Lunete engueulait l'esclave qui avait fait brûler le potage de grains d'orge germes, et Nimue sursauta devant cette explosion de colère.

" Tu n'es pas heureux.

1 £8

isn

", protestai-je, car les jeunes n'aiment point avouer leurs ôUmmue jeta un coup d'oeil sur le désordre et l'intérieur enfumé de notre cabane comme si elle sentait l'état d'esprit de ses habitants. " Lunete n'est pas bonne pour toi ", reprit-elle calmement en ramassant sur le sol jonché de débris une coquille d'oeuf vide qu'elle broya pour éviter qu'un mauvais esprit ne s'y réfugiat. " Tu as la tête dans les nuages, Derfel, poursuivit-elle en jetant aux flammes les bris de coquille, tandis que Lunete est terre à terre. Elle veut être riche et toi tu veux être honorable. Le mélange ne prendra pas. " Elle haussa les épaules comme si cela n'avait pas vraiment d'importance, puis me donna des nouvelles d'Ynys Wydryn. Merlin n'était pas revenu et nul ne savait où il était, mais Arthur avait envoyé de l'argent pris à Gorfyddyd, le roi vaincu, pour financer la reconstruction du Tor, et Gwlyddyn supervisait la construction d'une nouvelle salle, plus grande. Pelli-nore était vivant, de même que Druidan et Gudovan, le scribe, Norwenna, ajouta Nimue, avait été inhumée dans le sanctuaire de la Sainte...pine où on la vénérât comme une sainte. " qu'est-ce que c'est, un saint ?

- Un chrétien mort, dit-elle d'une voix monocorde. Ils doivent tous être

saints.

- Et toi ? demandai-je.

- Je suis en vie, fit-elle d'une voix blanche.

- Tu es heureuse ?

- Tu poses toujours des questions idiotes. Si je voulais être heureuse, Derfel, je serais ici avec toi, à cuire ton pain et à tenir ta maison.

- alors pourquoi n'en fais-tu rien ? "

Elle cracha dans le feu pour conjurer ma sottise.

" Gundleus vit, dit-elle sèchement, en changeant de sujet.

- Emprisonné à Corinium, ajoutai-je, comme si elle ne savait pas déjà où se trouvait son ennemi.

- J'ai enterré son nom sur une pierre, poursuivit-elle en dirigeant sur moi son oeil d'or. Il m'a engrossée lorsqu'il m'a violée, mais j'ai tué la chose immonde avec de l'ergot. "

L'ergot était cette rouille noire qui poussait sur le seigle et dont les femmes se servaient pour avorter. Merlin aussi s'en servait pour se mettre en état de rave et s'entretenir avec les Dieux. J'avais essayé une fois et j'en avais été malade des jours durant.

Lunete insista pour montrer à Nimue tous ses nouveaux trésors : le trépied, le chaudron, les bijoux et le manteau, la belle chemise de lin et le broc d'argent battu avec un cavalier romain nu pourchassant un cerf sur la panse. Nimue fit à peine semblant d'être impressionnée, puis me pria de l'accompagner à Caer Cadarn où elle passerait la nuit. " Lunete est une sotte ", me dit-elle. Nous marchions le long du ruisseau qui se jetait dans le Cam. Les feuilles mortes craquaient sous nos pas. Il avait gelé et il faisait un froid de canard. Nimue paraissait plus fâchée que jamais et, à cause de cela, plus belle. La tragédie la pourchassait, elle le savait et elle la recherchait. " Tu te fais un nom ", dit-elle en jetant un coup d'oeil aux anneaux de fer de ma main gauche. Je n'en mettais aucun à ma main droite, afin de garder une prise ferme sur mon épée ou ma lance, mais j'avais désormais quatre anneaux de fer à la main gauche. " La chance.

- Non, pas la chance. "

Elle leva la main gauche, pour que je voie la cicatrice. " quand tu te bats, Derfel, je me bats avec toi. Tu vas atre un grand guerrier, et tu en auras bien besoin.

- Vraiment ? "

Elle frissonna. Le ciel était gris, de ce mame gris qu'une épée qui n'a pas été polie, bien que l'horizon, a l'ouest, f't zébré d'une aigre lumière jaune. Les arbres étaient flétris par l'hiver, l'herbe d'une noirceur sinistre, et la fumée des ,tres s'accrochait au sol comme effrayée du ciel froid et vide.

" Sais-tu pourquoi Merlin a quitté Ynys Wydryn ? demanda-t-elle soudain, me surprenant par sa question.

- Pour trouver la Connaissance de la Bretagne, répondis-je, répétant ce qu'elle avait dit au Grand Conseil de Glevum.

- Mais pourquoi maintenant ? Pourquoi pas dix ans plus tôt ? me demanda Nimue avant de répondre a sa propre question. Il est parti maintenant, Derfel, parce que nous entrons dans une sale période. Tout ce qui est bon va devenir mauvais, et tout ce qui est mal va empirer. Tout le monde, en Bretagne, rassemble ses forces parce que chacun sait que l'heure de la grande lutte approche. Je me dis parfois que les Dieux se jouent de nous.

Ils amassent tous les projectiles a la fois pour voir comment ça va tourner. Les Saxons se renforcent et bientôt ils vont attaquer en hordes, non pas en bandes. Les chrétiens - elle cracha dans le ruisseau pour conjurer le mauvais sort - disent qu'il y aura bientôt cinq cents hivers que leur misérable Dieu est mort

que ça veut dire que leur heure de gloire est

cracha de nouveau.

. f nous les Bretons ? Nous nous entre-tuons, nous nous volons, nous construisons de nouvelles salles de banquet lorsque nous devrions forger des épées et des lances. Nous allons atre mis a l'épreuve, Derfel, voila pourquoi Merlin rassemble sa force, car si les rois ne nous sauvent pas, ce sera a Merlin de persuader les Dieux de venir a notre secours. "

Elle s'arrata a côté d'une mare et scruta l'eau noire, qui avait cette immobilité glacée qui vient juste après le gel. Dans les traces de sabot

du bétail, au bord de la mare, l'eau était déjà gelée.

" Et arthur ? Il ne va pas nous sauver ? "

Elle me gratifia d'un vague sourire.

" arthur est pour Merlin ce que tu es pour moi. arthur est l'épée de Merlin, mais aucun de nous ne peut vous contrôler. Nous vous donnons la force - de la cicatrice de sa main gauche elle effleura le pommeau de mon épée - puis nous vous laissons aller. Nous devons vous faire confiance pour faire ce qu'il faut.

- Tu peux me faire confiance. "

Elle soupira comme elle faisait toujours quand je tenais des propos de ce genre, puis elle secoua la tête.

" Lorsque viendra l'...preuve de la Bretagne, Derfel, et elle viendra, aucun de nous ne saura quelle sera la force de notre

épée. "

Elle se retourna vers les remparts de Caer Cadarn pavoises aux couleurs de tous les seigneurs et les chefs venus assister, le lendemain, à l'acclamation de Mordred.

" Imbéciles, fit-elle amère, imbéciles. "

arthur arriva le lendemain. Il vint peu après l'aube ; il avait fait la route avec Morgane depuis Ynys Wydryn. Il était accompagné de deux guerriers seulement : les hommes étaient tous trois montés sur leurs grands chevaux, bien qu'ils n'eussent ni boucliers ni armures, juste des lances et des épées. arthur n'apporta même pas son étendard. Il était très détendu, presque comme si cette cérémonie n'était pour lui qu'une simple curiosité.

agricola, le chef de guerre romain deTewdric, était venu à la place de son maître qui avait la fièvre, et agricola semblait avoir lui aussi l'esprit ailleurs, mais autrement, à Caer Cadarn, tout le monde était tendu, redoutant que les augures du jour ne fussent mauvais. Le prince Cadwy d'Isca était là, avec ses joues bleues de

tatouages. Le prince Gereint, Seigneur des Pierres, était venu de la frontière saxonne, et le roi Melwas de Venta, alors en pleine débandade.

Toute la noblesse de Dumnonie, plus d'une centaine d'hommes, attendait dans le fort. après la neige fondue de la nuit, Caer Cadarn n'était que plaque de verglas et boue, mais aux premières lueurs du jour souffla de l'ouest un vent froid; et lorsque Owain sortit de la salle avec le bébé royal, le soleil brillait au-dessus des collines qui entouraient les abords orientaux de Caer Cadarn.

C'est Morgane qui avait fixé l'heure de la cérémonie après avoir lu les augures dans le feu, l'eau et la terre. Comme il était prévisible, ce fut une cérémonie matinale, car il ne sort rien de bon des démarches entreprises quand le soleil est sur le déclin, mais la foule dut attendre que Morgane eût la certitude que l'heure exacte était imminente avant que la cérémonie ne commence sur le cercle de pierre qui couronnait le sommet de Caer Cadarn. Les pierres du cercle n'étaient pas bien grandes, aucune n'était plus grande qu'un enfant penché, tandis qu'au centre même, où Morgane s'agitait en s'orientant sur la lumière du soleil, se trouvait la Pierre royale de Dumnonie. C'était une pierre roulée, grise et plate, que rien ne distinguait d'un millier d'autres ; pourtant c'était sur cette pierre, nous apprenait-on, que le Dieu Bel avait oint son fils humain, Bli Mawr, l'ancêtre de tous les rois de Dumnonie. Sitôt que Morgane fut satisfaite de ses calculs, on fit venir Balise au centre du cercle. C'était un ancien druide qui vivait dans les bois, à l'ouest de Caer Cadarn, et, en l'absence de Merlin, on l'avait persuadé de venir et d'implorer la bénédiction des Dieux. C'était une créature voûtée et pouilleuse, drapée de peaux de bouc et de haillons, si crasseuse qu'on ne pouvait dire où commençaient ses guenilles, où finissait sa barbe, mais c'est Balise, m'avait-on dit, qui avait appris à Merlin nombre de ses secrets. Le vieil homme leva son bâton vers le soleil d'eau, puis cracha dans un cercle en forme de soleil avant de succomber à une terrible quinte de toux. Il s'affala sur un siège, à la lisière du cercle, où il resta assis haletant, tandis que sa compagne, une vieille femme que son accoutrement rendait presque impossible à discerner de Balise, lui frottait mollement le dos.

Mgr Bedwin adressa une prière au Dieu des chrétiens, puis on promena l'enfant-roi autour du cercle de pierre. On l'avait déposé sur un bouclier de guerre et emmailloté dans une fourrure : c'est donc ainsi qu'on le présenta à tous les guerriers, chefs et princes

"Ici devant l'enfant, tombèrent à genoux pour lui rendre hommage. Un roi adulte aurait fait le tour du cercle en marchant, mais deux guerriers dumnoniens portaient Mordred tandis que, derrière l'enfant, sa longue épée tirée, marchait Owain, le champion du roi. Mordred était porté à contre-jour, la seule fois de la vie d'un roi où il allait contre l'ordre naturel, mais la direction malheureuse était

délibérément choisie pour montrer qu'un roi qui descendait des Dieux était au-dessus de ces règles mesquines qui obligent à tourner en suivant la course du soleil.

Mordred fut ensuite déposé dans son bouclier sur la pierre centrale, où on lui porta des présents. Un gosse déposa devant lui une miche de pain : symbole de son devoir de nourrir son peuple ; puis un deuxième lui apporta un fléau pour montrer qu'il devait être un magistrat pour son pays ; enfin, fut déposée à ses pieds une épée pour symboliser son rôle de défenseur de la Dumnonie. Tout au long de la cérémonie, Mordred ne cessa de brailler et de gesticuler avec tant de vigueur qu'il faillit tomber de son bouclier.

Son agitation découvrit son pied bot et cela, me dis-je, devait être de mauvais augure, mais les célébrants feignirent d'ignorer le membre claviforme, car les grands du royaume approchaient l'un après l'autre pour ajouter leurs cadeaux. Ils apportaient de l'or et de l'argent, des pierres précieuses, des pièces de monnaie, du jais et de l'ambre. Arthur donna à l'enfant une statue d'aigle en or, qui laissa les spectateurs bouche bée tellement il était beau, mais c'est Agricola qui fit le cadeau de loin le plus précieux. Il déposa aux pieds du bébé l'accoutrement de guerre du roi Gorfyddyd de Powys. Arthur s'était emparé de l'armure parée d'or après avoir bouté Gorfyddyd hors de son campement, et il l'avait offerte au roi Tewdric qui maintenant, par le truchement de son seigneur de la guerre, restituait le trésor à

la Dumnonie.

Pour finir, on retira le bébé turbulent de la pierre pour le remettre à sa nouvelle nourrice, une esclave de la maison d'Owain. C'est alors que sonna l'heure d'Owain. Tous les autres grands étaient venus emmitoufflés dans leur fourrure pour se protéger du froid, mais Owain s'avança sans autre vêtement que son pantalon de tartan et ses bottes, sa poitrine et ses bras tatoués aussi nus que son épée tirée, que, suivant la règle, il déposa à plat sur la Pierre royale. Puis, à dessein, le visage méprisant, il fit le tour du cercle, à l'extérieur, et cracha en direction de toute l'assistance.

C'était un défi. S'il se trouvait ici un homme pour juger que Mordred ne devait point être roi, il n'avait qu'à s'avancer et retirer l'épée nue de la pierre... puis affronter Owain. Owain bombait le torse, ricanait, provoquait, mais nul ne bougea. Ce n'est qu'après avoir fait deux tours complets qu'il retourna à la pierre et reprit l'épée.

Sur ce, tout le monde poussa des vivats, car la Dumnonie avait de

nouveau un roi. Les guerriers qui encerclaient les remparts frappèrent leurs boucliers avec la hampe de leurs lances.

Un dernier rituel s'imposait. Mgr Bedwin avait essayé de s'y opposer, mais le conseil avait passé outre. arthur, remarquai-je, se retira, mais tous les autres, y compris Bedwin, restèrent lorsqu'on amena auprès de la Pierre royale un captif, nu et effarouché. C'était Wlenca, le Saxon que j'avais capturé. Je doute qu'il ait su ce qui se passait, mais il devait craindre le pire.

Morgane essaya de faire lever Balise, mais le vieux druide était trop faible pour tenir son rôle, si bien que c'est Morgane elle-même qui se dirigea vers le prisonnier frissonnant. Le Saxon était délié et aurait pu essayer de détalé, même si les Dieux savent qu'il n'aurait pu aller bien loin avec la foule en armes qui l'entourait, mais il finit par se figer sur place tandis que Morgane approchait. Peut-être fut-il pétrifié par la vue de son masque d'or et par sa démarche clopinante ; il ne fit pas un geste avant qu'elle eût trempé sa main gauche mutilée et gantée dans un plat puis, après un instant de réflexion, lui eût touché le haut du ventre. À ce contact, Wlenca sursauta, alarmé, puis il retrouva son calme. Morgane avait trempé la main dans du sang de bouc tout frais, qui laissait maintenant sa marque rouge et humide sur le ventre plat du garçon.

Morgane se retira. La foule était très calme, silencieuse et sur ses gardes, car c'était un effrayable moment de vérité. Les Dieux allaient parler à la Dumnonie.

Owain entra dans le cercle. Il avait troqué son épée contre sa lance de guerre à la hampe noire. Il tenait les yeux braqués sur le Saxon apeuré qui semblait implorer ses Dieux, mais ceux-ci n'avaient aucun pouvoir à Caer Cadarn.

Owain avança lentement. L'espace d'une seconde seulement, il détacha ses yeux du regard de Wlenca pour placer la pointe de sa lance sur la marque rouge qu'il avait sur le ventre, puis il plongea de nouveau les yeux dans ceux du captif. Les deux hommes étaient immobiles. Il y avait des larmes dans les yeux de Wlenca qui, d'un infime mouvement de tête, demanda grâces, mais Owain

lô supplique muette. Il attendit que Wlenca eût retrouvé la pointe de la lance reposait sur la marque, et aucun des deux hommes ne bougeait. Le vent agitant leur chevelure et soulevait les manteaux trempés des spectateurs.

Wlenca hurla. La blessure était terrible, sciemment infligée pour procurer une mort lente dans d'atroces douleurs, mais dans les affres de la mort de la victime un devin aussi exercé que Balise ou Morgane pouvait lire l'avenir du royaume. arraché de sa torpeur, Balise regardait le garçon vaciller, une main serrée sur son ventre et son corps arqué contre l'atroce douleur. Nimue se pencha avidement, car c'était la première fois qu'elle assistait à la plus puissante des divinations et elle voulait en apprendre les secrets. Je fis la grimace, je l'avoue, non à cause de l'horreur de la cérémonie, mais parce que je l'aimais bien, Wlenca, et parce que son visage large et ses yeux bleus m'avaient permis de me faire une idée de ce à quoi je ressemblais probablement, mais je me consolais à l'idée que, du fait de son sacrifice, il aurait droit à une place de guerrier dans l'au-Delà, un jour, lui et moi nous retrouverions,

Le hurlement de Wlenca s'était transformé en un halètement désespéré. Son visage était devenu jaune, il tremblait, mais il parvenait tant bien que mal à rester debout en titubant vers l'est. Il atteignit le cercle de pierre et, l'espace d'une seconde, on put croire qu'il allait s'effondrer, mais un spasme de douleur le fit se cabrer, puis, de nouveau, se plier en deux. Il tourbillonna en un large cercle tout en crachant le sang, puis fit quelques pas vers le nord. Enfin, il tomba. Il agonisait en convulsions, et chacun de ses spasmes voulait dire quelque chose pour Balise et Morgane.

Morgane se précipita pour l'observer de plus près tandis qu'il se contorsionnait, frissonnait et se contractait. L'espace de quelques secondes, ses jambes furent saisies d'un tremblement, puis ses boyaux lachèrent, il rejeta la tête en arrière et un rictus s'étouffa dans sa gorge.

Un grand jet de sang gicla aux pieds de Morgane quand il rendit l'âme.

quelque chose dans l'attitude de Morgane nous dit que l'augure était mauvais et son humeur lugubre se propagea à la foule qui attendait le verdict redouté. Morgane retourna auprès de Balise qui partit d'un ricanement rauque et irrespectueux. Nimue était allée inspecter le filet de sang puis le corps, après quoi elle rejoignit Morgane et Balise, tandis que l'assemblée attendait. Elle attendit encore.

Morgane finit par retourner vers le corps. Elle s'adressa à Owain, le champion du roi qui se tenait à côté du bébé, mais tout le monde tendit l'oreille pour l'entendre parler : " Le Roi Mordred, dit-elle, aura la vie longue. Il sera chef de bataille et il connaîtra la victoire. "

Un soupir parcourut la foule. L'augure se prétait à une lecture favorable, mais tout le monde savait, je crois, que bien des choses avaient été

passées sous silence, et quelques personnes présentes se souvenaient de l'acclamation d'Uther, lorsque le filet de sang et les soubresauts de l'agonie avaient prédit véridiquement un règne de gloire. Reste que, même sans gloire, l'augure de la mort de Wlenca ménageait quelque espoir.

Cette mort mit fin à la cérémonie d'acclamation de Mordred. La malheureuse Norwenna, inhumée sous la Sainte-...pine d'Ynys Wydryn, aurait fait les choses tout autrement. Pourtant, quand même un millier d'évêques et une myriade de saints se seraient rassemblés pour accompagner de leurs prières l'intronisation de Mordred, les augures eussent été pareils. Car Mordred, notre roi, était estropié. aucun druide ni aucun évêque n'y pouvait rien changer.

Tristan de Kernow arriva dans l'après-midi. Nous festoyions dans la grande salle en l'honneur de Mordred, et l'événement brillait par le manque d'allégresse, mais l'arrivée de Tristan assombrit encore l'atmosphère. Nul ne parut même remarquer son arrivée avant qu'il ne s'approche du grand feu central et que les flammes ne miroitent sur son plastron de cuir et son casque de fer. Le prince était connu pour être un ami de la Dumnonie et c'est ainsi que Mgr Bedwin lui souhaite la bienvenue, mais pour seule réponse Tristan tira son épée.

Le geste imposait aussitôt l'attention car personne n'était censé entrer dans une salle de banquet avec une arme, encore moins dans une salle où l'on célébrait l'acclamation d'un roi. Une partie des hommes étaient ivres, mais même eux firent silence en dévisageant le jeune prince aux cheveux noirs.

Bedwin feignit d'ignorer le sabre tiré.

" Tu es venu pour l'acclamation, Seigneur Prince ? Sans doute as-tu été retardé ? Le voyage est si difficile en hiver. Viens, prends un siège ici.

¿ côté d'agricola de Gwent ? Il y a de la venaison.

+ *. Je suis venu me plaindre ", tonna Tristan.

Il avait posté six gardes à la porte, où il tombait de la neige fondue. Les gardes avaient la mine sinistre avec leur armure mouillée, leurs manteaux dégoulinants, leurs boucliers dressés et leurs lances affûtées.

" Pour te plaindre ! fit Bedwin, comme si l'idée même lui semblait extraordinaire. Pas un jour aussi mémorable, certes pas !"

Certains guerriers lancèrent des défis en grondant. Ils étaient assez ivres pour apprécier la bagarre, mais Tristan fit celui qui ne remarquait rien.

" qui parle au nom de la Dumnonie ? " demanda-t-il. Il y eut un instant d'hésitation. Owain, arthur, Gereint et Bedwin, tous avaient de l'autorité, mais aucun n'avait la suprématie. Le prince Gereint, qui n'était pas homme à se mettre en avant, écarta la question d'un haussement d'épaules, Owain dévisagea Tristan d'un air sinistre, tandis qu'arthur s'en remit respectueusement à Bedwin, qui suggéra, très timidement, qu'en sa qualité

de principal conseiller du royaume il avait plus de titres que quiconque à s'exprimer au nom du roi Mordred.

" alors dis au roi Mordred, fit Tristan, qu'il y aura du sang entre mon pays et le sien tant qu'on ne m'aura pas fait justice. "

Bedwin parut alarmé, se frottant les mains pour se calmer et réfléchir à ce qu'il allait dire. Rien ne lui vint à l'esprit et c'est finalement Owain qui répondit :

" Dis ce que tu as à dire, fit-il sèchement. - Un groupe de gens de mon père avait reçu la protection du roi Uther. À la demande d'Uther, ils sont venus dans ce pays travailler les mines et vivre en paix avec leurs voisins ; pourtant, l'été dernier, quelques-uns de ces voisins sont venus les massacrer et mettre leur campement à feu et à sang. Cinquante-huit morts, dites-le à votre roi. Leur sarhaed sera la valeur de leur vie, plus la vie de l'homme qui a ordonné le carnage, sans quoi nous viendrons nous-mêmes demander réparation avec nos épées et nos boucliers. "

Owain partit d'un grand éclat de rire : " Petite Kernow ? Nous avons la frousse ! "

Tout autour de moi, les guerriers y allaient de leurs quolibets. Kernow était un petit pays et ne faisait pas le poids à côté des forces de la Dumnonie. Mgr Bedwin tenta d'arrêter le tapage, mais la salle était pleine d'hommes excités sous l'effet de l'alcool,

et ils refusèrent de se calmer avant qu'Owain ne leur impose le silence :

" Prince, dit-il, j'ai entendu dire que ce sont les Irlandais au Bouclier-noir d'Ongus Mac airen qui ont attaqué la lande. " Tristan cracha par terre. " Si c'est eux, ils ont volé a travers le pays, car personne ne les a vus passer, et ils n'ont pas volé un ouf aux Dumnoniens.

- Parce qu'ils ont peur de la Dumnonie, mais pas de Kernow ", répliqua Owain et, a ces mots, toute la salle partit de nouveau d'un grand éclat de rire.

arthur attendit que les rires se fussent calmés.

" Connais-tu un autre homme qu'Ongus Mac airem qui aurait pu attaquer les vôtres ? " demanda-t-il courtoisement.

Tristan se tourna et chercha parmi les hommes accroupis par terre. Il vit le cr,ne chauve du prince Cadwy d'Isca vers lequel il tendit son épée. "

Demande-lui. Ou mieux encore, fit-il en haussant le ton pour couvrir les lazzis, demande au témoin que j'ai a l'extérieur. " Cadwy s'était redressé

et criait qu'on lui permette d'aller chercher son épée tandis que ses lancers tatoués menaçaient de massacrer Kernow jusqu'au dernier de ses habitants.

arthur tapa du poing sur la table. Le bruit se répercuta en écho dans la salle, imposant le silence. agricola de Gwent, assis a côté d'arthur, gardait les yeux baissés, car cette querelle ne le regardait pas, mais je doute qu'une seule nuance de cet affrontement ait échappé a sa sagacité. "

Si un homme verse le sang ce soir, trancha arthur, il est mon ennemi. " Il attendit que Cadwy et ses hommes se calment, puis se retourna vers Tristan.

" Fais venir ton témoin, Seigneur.

- C'est un tribunal ? objecta Owain.

- Laissez entrer le témoin, insista arthur.

- C'est un banquet ! protesta Owain.

- Faites entrer le témoin, laissez-le entrer ", reprit Mgr Bedwin qui voulait en finir au plus vite avec cette sale histoire. approuver arthur

semblait atre, a ses yeux, la manière la plus rapide de la régler. Les hommes qui se tenaient a l'écart se rapprochèrent pour entendre le drame mais s'esclaffèrent en voyant paraître le témoin de Tristan, car ce n'était qu'une gamine, de neuf ans peut-être. D'un pas paisible et digne, elle alla se poster a côté du prince qui mit son bras sur son épaule. " Sarlinna ferch Edain. " Il indiqua le nom de l'enfant puis lui pressa l'épaule d'un geste qui se voulait rassurant. " Parle. "

Sarlinna se passa la langue sur les lèvres. Elle choisit de s'adresser directement a arthur, peut-être parce que, de tous les attablés, il avait le visage le plus bienveillant. " Mon père

été tué, ma mère a été tuée, mes frères et sœurs ont été tués... " Elle parlait comme si elle avait répété son texte, bien que nul, dans l'assistance, ne doutât de la vérité de ses dires. " Ma petite sœur a été

tuée, poursuivit-elle, et mon chaton aussi. " Elle laissa échapper une larme. " Et j'ai vu faire. "

arthur hocha la tête en signe de compassion. agricola de Gwent passa une main dans ses cheveux gris rasés de près, puis leva les yeux en direction des combles noirs de suie. Owain se renversa sur son siège et but dans une corne. Mgr Bedwin avait l'air troublé.

" Tu as vraiment vu les tueurs ? demanda l'évêque a l'enfant.

- Oui, Seigneur. "

Maintenant qu'elle ne récitait plus les mots qu'elle avait préparés, Sarlinna était plus agitée.

" Mais c'était la nuit, petite, objecta Bedwin. La razzia n'a-t-elle pas eu lieu de nuit ? " demanda-t-il a Tristan.

Tous les seigneurs de Dumnonie avaient entendu parler du raid sur la lande, mais ils avaient cru Owain lorsqu'il assurait que le raid était l'œuvre des Irlandais au Bouclier-noir d'Ongus.

" Comment l'enfant a-t-elle pu voir en pleine nuit ? " demanda Bedwin.

Tristan encouragea l'enfant en lui tapotant l'épaule.

" Raconte au Seigneur ...vraque ce qui s'est passé.

- Les hommes ont mis le feu a notre cabane, commença Sarlinna d'une voix faible.

- Pas assez, grogna un homme tapi dans l'obscurité, et la salle s'esclaffa.

- Comment t'en es-tu tirée, Sarlinna ? demanda arthur d'une voix douce quand les rires se furent calmés.

- Je me suis cachée, Seigneur, sous une peau. "

arthur sourit.

" Tu as bien fait. Mais as-tu vu l'homme qui a tué ton papa et ta maman ?

Et ton chaton ", reprit-il après un temps de silence.

Elle hocha la tête. Dans la salle vaguement éclairée, ses yeux brillaient de larmes.

" Je l'ai vu, Seigneur, dit-elle calmement.

- alors parle-nous de lui. "

Sarlinna portait une petite chemise grise sous un manteau de laine noire.

Elle leva ses bras maigrelets et, retroussant ses

manches sur sa peau blanche, expliqua : " Les bras de l'homme portaient des images, Seigneur, des images de dragon. Et de sanglier. Ici. " Elle montra l'emplacement des tatouages sur ses petits bras, puis regarda Owain. " Et il avait des anneaux dans la barbe ", ajouta la fille avant de se taire.

Mais elle n'avait aucun besoin d'en dire plus. Un seul homme portait des anneaux de guerrier dans sa barbe et tous les hommes présents, ce matin-là, avaient vu les bras d'Owain plonger sa lance dans le creux du ventre de Wlenca. Et chacun savait qu'étaient tatoués sur ses bras le dragon de Dumnonie et le sanglier à longues défenses, son symbole.

Le silence se fit. Une bûche craqua, envoyant une bouffée de fumée dans les combles. Une rafale de vent fit crépiter la neige fondue contre la toiture de chaume et voleter les flammes des chandelles à mèche de jonc accrochées dans la salle. agricola examinait le support de sa corne en argent repoussé

comme s'il n'avait encore jamais vu pareil objet. quelque part dans la salle un homme rota, et le bruit sembla pousser Owain à tourner sa

grosse tate hirsute pour regarder l'enfant. " Elle ment, fit-il sèchement, et les enfants qui mentent méritent d'être fouettés jusqu'au sang. "

Sarlinna se mit à pleurer et enfouit son visage dans les plis mouillés du manteau de Tristan. Mgr Bedwin fronça les sourcils.

" Il est exact, Owain, n'est-ce pas, que tu as rendu visite au prince Cadwy à la fin de l'été ?

- Et alors ? " fit Owain d'un ton cassant. " Et alors ", reprit-il en rugissant, lançant cette fois un défi à toute l'assemblée. " Voici mes guerriers ! " Il fit un geste en notre direction, du côté droit de la salle. " Demandez-leur ! Demandez-leur ! L'enfant ment ! Je vous jure qu'elle ment ! "

Soudain le tumulte s'empara de la salle, les hommes crachant en direction de Tristan. Sarlinna pleurait tellement que le prince se pencha pour la prendre dans ses bras pendant que Bedwin essayait de reprendre le contrôle de la situation.

" Si Owain en fait le serment, hurle l'évêque, c'est que l'enfant ment. "

Les guerriers acquiescèrent d'un grognement. arthur, je le voyais, m'observait. Je tenais les yeux baissés sur mon écuelle de venaison.

Mgr Bedwin regrettait d'avoir fait entrer l'enfant. Il se passa les doigts dans la barbe, puis hocha la tête d'un air las. " La parole d'un enfant n'a aucune valeur juridique, fit-il plaintivement. Un enfant ne compte pas parmi ceux qui ont Langue. " avoir Langue c'était compter au nombre des neuf témoins dont la parole avait valeur de vérité devant la loi : un seigneur, un druide, un prêtre, un père parlant de ses enfants, un magistrat, un donateur qui parle de son présent, une demoiselle de sa virginité, un berger de ses animaux et un condamné prononçant ses dernières paroles. Nulle part il n'était question d'un enfant parlant du massacre de sa famille. " Le seigneur Owain, conclut Bedwin à l'adresse de Tristan, à Langue. "

Tristan était p,le, mais il n'était pas dit qu'il reculerait. " Je crois l'enfant, dit-il, et demain, après le lever du soleil, je viendrai chercher la réponse de la Dumnonie, et si l'on refuse de rendre justice à Kernow, alors mon père se fera justice lui-même. - qu'est-ce qu'il lui arrive à ton père ? railla Owain. Il est fatigué de sa dernière épouse, c'est ça ? alors il a envie de prendre une raclée ? "

Tristan se retira sous les rires, des rires qui s'amplifièrent tandis que

les hommes essayaient d'imaginer la petite Kernow déclarant la guerre a la puissante Dumnonie. Je ne me joignis point a l'éclat de rire général, préférant finir mon ragoût en me disant que j'avais besoin de me sustenter si je voulais avoir chaud pendant mon tour de garde, qui commençait a la fin du banquet. Je me gardai bien de boire de l'hydromel, en sorte que j'étais encore parfaitement sobre quand j'allai chercher mon manteau, ma lance, mon épée et mon casque avant de rejoindre le mur nord. Le grésil avait cessé, et les nuages s'effaçaient pour laisser paraître une demi-lune brillante flottant parmi un chatoiement d'étoiles, mais d'autres nuages s'amoncelaient a l'ouest, au-dessus du Severn. Je frissonnais en arpentant les remparts. Oa arthur me trouva.

Je savais qu'il viendrait. Je l'avais souhaité et pourtant, lorsque je le vis traverser l'enceinte et grimper la courte volée d'escaliers qui menaient au mur bas de terre et de pierre, j'éprouvai une certaine peur. au départ, il ne dit rien, mais se borna a se pencher par-dessus la clôture pour regarder la lointaine tache de lumière qui éclairait Ynys Wydryn. Il portait son manteau blanc, remonté en sorte que l'ourlet ne traane pas dans la boue. Il avait noué les coins de son manteau a la taille, juste au-

dessus de son fourreau brettelé. " Je ne vais pas te demander ce qui s'est passé sur la lande, dit-il enfin en envoyant un nuage de buée dans l'air nocturne, parce que je ne veux pas inciter un homme, encore moins un homme que j'aime a trahir un serment.

- Oui, Seigneur ", fis-je en me demandant comment il savait que nous avions praté un serment de ce genre au beau milieu de la nuit.

" Marchons plutôt. " Il m'adressa un sourire en m'invitant a marcher avec lui sur les remparts.

" Une sentinelle qui marche reste au chaud, observa-t-il. ainsi, j'entends dire que tu es un bon soldat ?

- J'essaie, Seigneur.

- Et on me dit que tu réussis, c'est parfait. "

Puis il se tut : nous passions devant l'un de nos camarades blotti contre la palissade. L'homme leva les yeux vers moi et, sur son visage, je vis la frousse que je ne trahisse la troupe d'Owain. arthur retira son capuchon.

Il marchait d'un pas long et ferme et je devais forcer l'allure pour le suivre.

" ¿ ton avis, Derfel, quelle est la t,che du soldat ? me demanda-t-il sur ce ton intime qui vous faisait sentir que vous l'intéressiez plus que tout au monde.

- Livrer des batailles. Seigneur. "

Il secoua la tête et me corrigea.

" Livrer des batailles, Derfel, au nom de gens qui ne peuvent se battre eux-mêmes. J'ai appris cela en Bretagne. Ce monde misérable est plein de gens démunis, impuissants, affamés, abattus, malades et sans le sou, et il n'est rien de plus facile au monde que de mépriser les faibles, surtout si tu es un soldat. Si tu es un guerrier et que tu veuilles la fille d'un homme, il te suffit de la prendre. Veux-tu sa terre ? Tu n'as qu'à le tuer.

après tout, tu es un soldat : tu as une lance et une épée, et il n'est qu'un pauvre homme sans moyen avec une charrue brisée et un bouf malingre.

qu'est-ce qui peut t'arrêter ? "

Il n'attendait pas de réponse à sa question, mais il continua à faire les cent pas en silence. Nous étions arrivés au portail ouest et les marches de rondins fendus qui menaient à la plate-forme au-dessus du portail blanchissaient sous l'effet du gel. Nous grimps côte à côte.

" Mais la vérité, Derfel, reprit-il lorsque nous fîmes sur la plate-forme, c'est que nous ne sommes des soldats que parce que ce pauvre homme fait de nous des soldats. Il cultive le grain qui nous nourrit, il tanne le cuir qui nous protège et il étale les fèves avec lesquels on fait nos lances.

Nous sommes à leur service.

.. quij Seigneur ", approuvai-je en parcourant des yeux avec lui le plat pays. Il ne faisait pas aussi froid que la nuit où Mordred était né, mais à cause du vent le froid était encore plus mordant.

" Toutes les choses ont une fin, ajouta arthur, même le métier des armes. "

Il me sourit, comme pour s'excuser d'être si grave, alors même qu'il

n'avait aucun besoin de s'excuser car je buvais ses paroles. J'avais ravé de devenir soldat parce que le guerrier jouissait d'un statut élevé et parce qu'il m'avait toujours semblé que mieux valait porter une lance qu'un r,teau, mais je n'étais jamais allé au-dela de ces ambitions égoÛstes.

arthur voyait beaucoup plus loin et il apportait a la Dumnonie une vision claire de l'endroit oa son épée et sa lance devaient le conduire.

En parlant, arthur se pencha sur le rempart élevé.

" L'occasion nous est donnée de faire une Dumnonie dans laquelle nous puissions servir notre peuple. On ne saurait lui procurer le bonheur et j'ignore comment garantir une bonne moisson qui l'enrichira, mais je sais que nous pouvons assurer sa sécurité, et un homme en sécurité, un homme qui sait que ses enfants grandiront sans atre pris comme esclaves et sans que le viol par un soldat ne ruine le prix de sa fille a plus de chance d'atre heureux qu'un homme qui vit sous la menace de la guerre. N'est-ce pas juste ?

- Oui, Seigneur. "

Il frotta ses mains gantées pour se réchauffer. avec mes mains recouvertes de haillons, j'avais du mal a tenir ma lance, d'autant que j'essayais de les tenir au chaud sous ma pelisse. Derrière nous, dans la salle du banquet, s'élevaient de grands éclats de rire. La chère était aussi mauvaise que de coutume dans un banquet hivernal, mais il n'avait manqué ni d'hydromel ni de vin, mame si arthur était aussi sobre que moi. J'observai son profil tandis qu'il regardait les nuages qui s'amoncelaient a l'ouest.

La lune laissait dans l'ombre son menton en galoche et rendait son visage plus osseux que jamais.

" Je déteste la guerre, fit soudain arthur.

- Vraiment ? "

Je parus surpris, mais j'étais assez jeune, alors, pour trouver plaisir a la guerre.

" Naturellement, reprit-il dans un sourire, il se trouve que j'y excelle, comme toi aussi peut-atre, mais c'est une raison de plus pour en user avec sagesse. Sais-tu ce qui s'est passé a Gwent l'automne dernier ?

- Tu as blessé Gorfyddyd, répondis-je avec empressement. Tu lui as pris un bras.

- En effet, fit-il, presque sur le ton de la surprise. Mes chevaux ne sont pas d'une grande utilité dans ce pays vallonné, et ils ne servent à rien dans un pays boisé, si bien que je les ai conduits au nord dans le plat pays de Powys. Gorfyddyd essayait d'abattre les murs de Tewdric et j'ai donc commencé par brûler les meules de foin et les silos de Tewdric. Nous avons brûlé et tué. Nous l'avons bien fait, non parce que nous le voulions, mais parce qu'il le fallait. Et ça a porté. Gorfyddyd a quitté les murs de Tewdric pour les terres où mes chevaux pouvaient le briser. Ce qui fut fait. Nous l'avons attaqué à l'aube, et il s'est bien battu, mais il a perdu la bataille en même temps que son bras gauche. Et vois-tu, Derfel, ce fut la fin de la tuerie. La mission était accomplie, tu comprends ?

L'objectif était de persuader Powys que mieux valait qu'ils fissent la paix avec la Dumnonie plutôt que de se mettre en guerre. Et il y aura la paix maintenant.

- ah bon ? "

J'étais sceptique. La plupart d'entre nous étions persuadés que le dégel du printemps verrait une nouvelle offensive de Gorfyddyd, le roi aigri de Powys.

" Le fils de Gorfyddyd est un homme sensé, ajouta arthur. Il se nomme Cuneglas et il veut la paix. Nous devons laisser le temps au prince de persuader son père qu'il perdra plus qu'un simple bras s'il part de nouveau en guerre contre nous. Et du jour où Gorfyddyd sera persuadé que la paix vaut mieux que la guerre, il convoquera un conseil. Nous irons tous et ferons beaucoup de tapage, puis, à la fin, Derfel, j'épouserai Ceinwyn, la fille de Gorfyddyd. "

Il me gratifia d'un rapide coup d'œil, un peu embarrassé.

" Seren, la surnomment-ils, l'étoile ! L'étoile de Powys. Ils disent qu'elle est très belle. "

La perspective lui agréait et, d'une certaine façon, son plaisir me surprit, mais je n'avais pas encore perçu alors sa vanité.

" Espérons qu'elle soit aussi belle qu'une étoile, mais belle ou pas, je l'épouserai et nous pacifierons la Silurie. Les Saxons seront alors confrontés à une Dumnonie unifiée : Powys, Gwent, Dumnonie, Silurie, tous bras dessus, bras dessous, tous faisant front contre le

mame ennemi et vivant en paix les uns avec les autres. "

Je ris, non pas de lui, mais avec lui, car il avait proféré son ambitieuse prophétie sur le ton de l'évidence.

" Comment le sais-tu ?

_ Parce que Cuneglas a présenté une offre de paix. Naturellement, tu n'en parleras a personne, Derfel, sans quoi ça pourrait tourner autrement. Mame son père l'ignore encore. C'est un secret entre toi et moi.

- Oui, Seigneur ", fis-je, me sentant immensément privilégié d'être mis dans la confiance d'un secret aussi important, mais tel était bien s'r le but que visait arthur. Il avait toujours su manipuler les hommes et il savait surtout manipuler les jeunes hommes idéalistes.

" Mais a quoi bon la paix, reprit-il, si nous nous entre-tuons ? Notre t
,che est d'offrir a Mordred un royaume riche et paisible, et, a cette fin, il nous faut en faire un royaume bon et juste. "

Les yeux braqués sur moi, il me parlait maintenant avec un grand sérieux, d'une voix basse et grave.

" Nous ne saurions avoir la paix si nous brisons nos traités, et le traité

qui laissait les gens de Kernow exploiter notre étain était bon. Ils nous volaient, je n'en doute pas, tous les hommes trichent quand il s'agit de donner leur argent aux rois, mais était-ce une raison de les massacrer avec leurs enfants et les chatons de leurs gamins ? alors au printemps prochain, Derfel, ou nous en finirons avec ces absurdités, ou nous aurons la guerre au lieu de la paix. Le roi Marc attaquera. Il ne gagnera pas, mais par orgueil il veillera que ses hommes tuent nombre de nos paysans et il nous faudra envoyer une bande a Kernow, et c'est un sale pays pour se battre, un très sale pays, mais nous finirons par l'emporter. L'orgueil sera sauf, mais a quel prix ? Trois cents paysans morts ? Combien de bates perdues ?

Et si Gorfyddyd voit que nous livrons la guerre sur notre frontière occidentale, il sera tenté de profiter de notre faiblesse en attaquant au nord. Nous pouvons faire la paix, Derfel, mais uniquement si nous sommes assez forts pour faire la guerre. Si nous avons l'air faibles, nos ennemis fondront sur nous comme des aigles. Et combien de Saxons devrons-nous affronter l'an prochain ? Pouvons-nous vraiment sacrifier quelques hommes pour franchir le Tamar et tuer quelques fermiers a

Kernow ? - Seigneur... "

J'étais sur le point de confesser la vérité, mais arthur m'imposa le silence. Dans la salle, les guerriers entonnaient le Chant de guerre de Beli Mawr, frappant des pieds sur le sol de terre battue en promettant un grand massacre, et sans doute prévoyaient-ils d'autres boucheries a Kernow.

" Tu ne dois pas dire un mot de ce qui s'est passé sur la lande, m'avertit arthur. Les serments sont sacrés, mame pour ceux d'entre nous qui se demandent s'il est un Dieu pour se soucier de les faire respecter.

Supposons une minute, Derfel, que la fillette de Tristan dise vrai. qu'est-ce que ça veut dire ? "

Mon regard se perdait dans la nuit glacée.

" La guerre avec Kernow, répondis-je d'une voix lugubre.

- Non, trancha arthur. Cela signifie que, demain matin, lorsque Tristan reviendra, quelqu'un doit lancer un défi pour savoir la vérité. Les Dieux, me dit-on, favorisent souvent celui qui dit vrai dans les affrontements de ce genre. "

Je savais ce qu'il disait et je hochai la tête.

" Mais Tristan ne défiera point Owain.

- Pas s'il a autant de bon sens qu'il semble en avoir, consentit arthur.

Mame les Dieux auraient quelque mal a lui donner la victoire sur l'épée d'Owain. Donc, si nous voulons la paix et toutes les bonnes choses qui en découlent, il faut qu'un autre se fasse le champion de Tristan. N'est-ce pas ? "

Je le regardais, horrifié en pensant a ce qu'il était en train de dire.

" Toi ? " finis-je par demander.

Il haussa les épaules sous son manteau blanc.

" Je ne vois pas qui d'autre, fit-il a voix basse. Mais il est une chose que tu peux faire pour moi.

- Je ferai n'importe quoi, Seigneur, n'importe quoi. "

Et a cet instant je crois que j'aurais mame accepté d'affronter Owain pour lui.

" Un homme qui se lance dans la bataille, Derfel, dit-il prudemment, doit savoir que sa cause est juste. Peut-atre les Irlandais au Bouclier-noir ont-ils porté leurs boucliers a travers la lande sans que personne ne les voie. Peut-atre leurs druides leur ont-ils donné des ailes ? Ou peut-atre, demain, s'ils s'y intéressent, les Dieux penseront-ils que ma cause est juste. qu'en penses-tu ? "

Il posa la question aussi innocemment que s'il s'enquérât du temps. Je le regardais, subjugué, désirant par-dessus tout qu'il évite ce défi contre la meilleure épée de Dumnonie.

" Eh bien ?

- Les Dieux... ", commençai-je, mais j'eus du mal a poursuivre, car Owain avait été bon pour moi. Le champion n'était certes pas un honnate homme, mais je pouvais compter sur les doigts le nombre d'honnates hommes que j'avais rencontrés, et malgré sa

frinonnerie Je l'aimais bien. Et pourtant j'aimais beaucoup plus cet honnate homme. Je réfléchis pour savoir si, oui ou non, mes paroles allaient trahir mon serment, puis décidai qu'il n'en était rien. " Les Dieux te soutiendront, Seigneur, finis-je par dire. .- Merci, Derfel, fit-il dans un sourire triste. - Mais pourquoi ? "

C'était parti a la volée. Il soupira et se retourna vers le pays inondé de la lumière de la lune.

" quand Uther est mort, reprit-il au bout d'un bon moment, le pays a sombré

dans le chaos. Voila ce qui arrive a un pays sans roi, et nous sommes sans roi maintenant. Nous avons Mordred, mais ce n'est qu'un enfant, et quelqu'un doit exercer le pouvoir avant qu'il ne soit en ,ge de le faire.

Un seul, Derfel, pas trois ni quatre ni dix, un seul. J'aurais tellement voulu qu'il en soit autrement. Du fond du cour, tu peux me croire, j'aurais aimé laisser les choses en l'état. Je préférerais vieillir avec Owain pour ami, mais c'est impossible. Il faut exercer le pouvoir pour Mordred, et il faut le faire correctement, justement, pour le lui remettre intact. Ce qui veut dire qu'on ne peut se permettre de perpétuelles chamailleries entre les hommes qui veulent accaparer le pouvoir du roi a leur seul profit. Un homme doit atre roi, qui n'est pas

un roi, et cet homme devra abandonner les pouvoirs du royaume le jour où Mordred sera en âge de prendre les rênes. Et c'est la mission des soldats, pas vrai ? Ils livrent des batailles pour des gens qui sont trop faibles pour se battre eux-mêmes. Eux aussi - il souriait maintenant - prennent ce dont ils ont envie, et demain je veux quelque chose d'Owain ; je veux son honneur, et je l'aurai. " Il haussa les épaules.

" Demain, je combats pour Mordred et pour cette enfant. Et toi, Derfel, fit-il en me donnant une bourrade sur la poitrine, tu lui trouveras un chaton. " Il frappa du pied pour se réchauffer puis scruta l'horizon, à l'ouest. " Tu crois que ces nuages vont nous apporter la pluie ou la neige dans la matinée ?

- Je ne sais pas, Seigneur.

- Espérons-le. Dis-moi, je sais que tu as eu une conversation avec ce malheureux Saxon qu'ils ont tué pour lire l'avenir. Dis-moi ce qu'il t'a raconté. Plus on en sait sur nos ennemis, mieux

ça vaut. "

Il me raccompagna à mon poste, écouta ce que j'avais à dire sur Cerdic, le nouveau chef saxon de la côte sud, puis alla se coucher. Ce qui devait arriver dans la matinée le laissait apparemment de marbre, alors que moi j'étais terrorisé. Je me souvenais comment Owain avait résisté aux assauts conjugués des deux champions de Tewdric et j'essayai d'adresser une prière aux étoiles, qui sont les demeures des Dieux, mais je ne pouvais les voir parce que mes yeux étaient noyés de larmes.

La nuit fut longue et glaciale. Mais j'aurais voulu que jamais l'aube ne pointât.

Le désir d'Arthur fut exaucé. À l'aube, il se mit à pleuvoir. Bientôt, c'est une pluie battante qui enveloppa d'un voile gris la longue et large vallée qui s'étend entre Caer Cadarn et Ynys Wydryn. Les fossés débordaient ; l'eau coulait à flots des remparts et formait des flaques sous les égouts de la grande salle. De la fumée s'échappait des trous des toits de chaume trempés et les sentinelles rentraient les épaules sous leurs pelisses mouillées.

Tristan, qui avait passé la nuit dans le petit village à l'est de Caer Cadarn, eut le plus grand mal à escalader le sentier boueux qui menait au fort. Ses six gardes et la petite orpheline l'accompagnaient, tous glissant dans la gadoue chaque fois qu'ils ne pouvaient se raccrocher

aux mottes d'herbe qui poussaient sur les côtés. La porte était ouverte. aucune sentinelle ne bougea pour arrêter le prince de Kernow lorsqu'il pataugea dans la boue pour rejoindre la porte de la grande salle.

Oa nul ne l'attendait pour l'accueillir. L'intérieur était un capharnaüm d'hommes assoupis, cuvant leur nuit d'ivresse, de reliefs du festin, de cendres grises et détrempées et de vomissures se congelant en flaqes sur le sol. Tristan donna une bourrade à l'un des hommes et l'envoya quérir Mgr Bedwin ou quelque autre personne investie d'autorité. " Si homme possède une quelconque autorité dans ce pays ", lança-t-il.

Lourdement vatu pour se protéger contre la pluie battante, Bedwin se fraya un chemin dans la gadoue traîtresse, glissant et titubant. " Mon Seigneur Prince, fit-il d'une voix entrecoupée en se réfugiant à l'abri douteux de la salle, toutes mes excuses. Je ne vous attendais pas de sitôt. Sale temps, n'est-ce pas ? " Il essora l'eau des pans de son manteau. " Plutôt de la pluie que de la neige, n'est-ce pas ? "

Tristan ne disait rien.

Bedwin était troublé par le silence de son hôte. " Du pain, peut-être ? Et du vin chaud ? Il y aura de la bouillie d'avoine, j'en suis sûr. " Des yeux, il cherchait quelqu'un à envoyer aux cuisines, mais les hommes endormis continuaient à ronfler, immobiles. " La Petite ? " Bedwin grimaça à cause d'une migraine en se penchant vers Sarlinna. " Tu dois avoir faim, n'est-ce pas ?

- Nous sommes venus demander justice, pas du pain, répondit sèchement Tristan.

- ah oui, bien entendu, bien entendu. " Bedwin retira le capuchon de ses cheveux blancs et tonsurés et se gratta la barbe pour se débarrasser de poux fâcheux. " Justice ", reprit-il d'un air vague, avant de hocher la tête avec vigueur. " J'ai réfléchi à la question, Seigneur Prince, j'y ai réfléchi, et j'ai conclu que la guerre n'est pas une chose souhaitable.

Vous en conviendrez ? " Il attendit, mais le visage de Tristan ne trahissait aucune réponse. " Un tel gâchis, reprit Bedwin, et tout en ne voyant pas en quoi mon seigneur Owain serait en faute, j'avoue que nous avons manqué à notre devoir de protéger vos compatriotes sur la lande.

C'est vrai. Nous avons tristement manqué à nos devoirs, et donc, Seigneur Prince, s'il plaît à votre père, nous verserons le sarhaed, assurément, mais pas pour le chaton. " À ces derniers mots, il gloussa.

Tristan fit la moue. " Et l'homme qui a organisé le carnage ? " Bedwin haussa les épaules. " quel homme ? Je ne le connais point.

- Owain, fit Tristan. qui a très certainement pris l'or de Cadwy. "

Bedwin secoua la tête. " Non, non et non. C'est impossible. Sur l'honneur, Seigneur Prince, je ne sache aucun coupable. " Il adressa à Tristan un regard suppliant. " Mon Seigneur Prince, je serais profondément affligé de voir nos pays en guerre. J'ai offert ce que je puis offrir, et je ferai dire des prières pour vos morts, mais je ne puis révoquer un homme qui a juré de son innocence.

- Moi si ", fit arthur. Il attendait derrière le paravent des cuisines, au fond de la salle. J'étais avec lui lorsqu'il entra dans la salle, où son manteau blanc brillait dans la ténacité humide. Bedwin le regarda en clignant des yeux. " Seigneur arthur ? " arthur s'avança entre les corps remuants et grognants. " Si l'homme qui a tué les mineurs de Kernow n'est pas puni, Bedwin, il risque de tuer de nouveau. Tu n'es pas d'accord ? "

Bedwin haussa les épaules, tendit les mains, puis haussa de nouveau les épaules. Tristan avait la mine renfrognée, ne sachant trop où arthur voulait en venir.

arthur s'arrêta auprès de l'un des piliers centraux de la salle. " Et pourquoi le royaume verserait-il le sarhaed alors qu'il n'est pas responsable du massacre ? au nom de quoi vider le trésor de mon seigneur Mordred pour la faute d'un autre ? "

Bedwin fit signe à arthur de se taire : " Nous ne connaissons pas le meurtrier ! protesta-t-il.

- En ce cas nous devons établir son identité, répondit simplement arthur.

- Impossible ! s'exclama Bedwin avec irritation. L'enfant n'a pas Langue.

Et Seigneur Owain, si c'est de lui que tu parles, a juré qu'il était innocent. Il a Langue. alors à quoi bon la farce d'une épreuve ? Sa parole suffit.

- Dans une cour de paroles, oui, mais il est aussi la cour des épées, et par mon épée, Bedwin - à ces mots il s'arrêta et tira la lame scintillante d'Excalibur dans la demi-lumière -, j'affirme qu'Owain,

champion de Dumnonie, a fait du tort a nos cousins de Kernow et que lui seul, personne d'autre, doit en payer le prix. " ...cartant les joncs couverts d'immondices, il pointa l'extrémité d'Excalibur dans la terre et la laissa la, frémissante. L'espace d'une seconde, je me demandai si les Dieux de l'au-Dela n'allaient pas soudain voler a la rescousse d'arthur, mais on n'entendait que le bruit du vent et de la pluie, ainsi que le halètement des hommes qui se réveillaient.

Bedwin hoqueta lui aussi. Pendant quelques secondes, il demeura sans voix.

" Toi... " finit-il par bredouiller, incapable d'en dire plus.

Son beau visage pâle sous une lumière blafarde, Tristan hocha la tête :
"

Si quelqu'un doit se présenter devant la cour des épées, dit-il a arthur, ce doit être moi. "

arthur sourit. " J'ai demandé le premier, Tristan, fit-il d'une voix légère.

- Non ! protesta Bedwin qui retrouvait ses mots. C'est impossible ! "

arthur fit un geste en direction de l'épée. " Tu veux l'arracher, Bedwin ?

- Non ! " Bedwin était affligé, voyant déjà la mort du meilleur espoir du royaume, mais, sans lui laisser le temps d'ajouter un mot, Owain fit irruption dans la salle. Sa longue chevelure et sa barbe épaisse étaient trempées, et sa large poitrine toute ruisselante de pluie.

Il considéra tour a tour Bedwin, Tristan et arthur, puis posa les yeux sur l'épée plantée dans la terre. Il semblait dérouté. " Tu es fou ? demanda-t-il a arthur.

- Mon épée, répondit celui-ci d'une voix douce, prétend que tu es coupable dans l'affaire entre Kernow et Dumnonie.

- Il est fou ", fit Owain, s'adressant a ses guerriers qui s'attroupaient derrière lui. Le champion avait les yeux rouges et tirés. Il avait bu une bonne partie de la nuit et avait connu un sommeil troublé, mais le défi semblait lui donner un regain d'énergie. Il cracha en direction d'arthur. "

Je vais rejoindre le lit de cette pute de Silurienne et, a mon réveil, ce

ne sera plus qu'un

rave.

- Tu es un poltron, un meurtrier et un menteur ", dit arthur sur un ton calme alors qu'Owain se retirait, et ses mots firent de nouveau hoqueter toute l'assistance.

" Petit morveux ! " fit-il a arthur. Il se dirigea vers Excalibur et renversa l'épée, signe qu'il acceptait le défi. " ainsi, freluquet, ta mort fera partie de mon rave. Dehors. " Il fit un brusque mouvement de tate en direction de la pluie. Le combat ne pouvait se dérouler a l'intérieur, sous peine de vouer la salle a une abominable malédiction. Les hommes devaient donc se battre sous la pluie de l'hiver.

Le fort tout entier était maintenant en émoi. Nombre des habitants de Lindinis avaient passé la nuit a Caer Cadarn et l'enceinte grouillait de gens réveillés pour assister au combat. Lunete était la, ainsi que Nimue et Morgane ; en vérité, Caer Cadarn se h,ta pour voir les deux hommes s'affronter, comme le voulait la tradition, dans le cercle de la Pierre royale. Un manteau rouge passé sur sa splendide armure romaine, agricola se tenait entre Bedwin et le prince Gereint, tandis que le roi Melwas, un quignon de pain a la main, ouvrait de grands yeux parmi ses gardes. Tristan se tenait a l'extrémité oa, moi aussi, j'avais pris place. Me voyant la, Owain imagina que je l'avais trahi. Il rugit que j'allais suivre arthur dans l'autre Monde, mais arthur se porta garant de ma vie.

" Il a trahi son serment ! hurla Owain en me pointant du doigt.

- Je jure que ce n'est pas vrai ", répondit arthur, qui retira son manteau blanc et le plia avec soin sur l'une des pierres. Il portait un pantalon, des bottes et un pourpoint de cuir mince sur une

veste de laine. Owain était torse nu. Ses pantalons étaient entrecroisés de cuir et il chaussait d'énormes bottes cloutées. arthur s'assit sur une pierre et retira les siennes, préférant combattre pieds nus.

" Ce n'est pas nécessaire, lui dit Tristan.

- «a l'est absolument, fit arthur qui se leva et retira Excalibur de son fourreau.

- Tu te sers de ton épée magique, arthur ? railla Owain. T'as peur de te battre avec une arme mortelle, hein ? "

arthur remit Excalibur dans son fourreau et la déposa sur son manteau.

" Derfel, demanda-t-il en se tournant vers moi, est-ce l'épée d'Hywel ?

- Oui, Seigneur.

- Voudrais-tu me la prater ? Je promets de la rendre.

- Sauve ta vie pour tenir ta promesse, Seigneur. " Sur ce, je retirai Hywelbane de son fourreau et la lui tendis par la garde. Il empoigna l'épée, puis me pria de courir a la salle chercher une poignée de sable cendrex, dont il frotta ensuite le cuir huilé de la garde. Il se tourna alors vers Owain.

" Si le seigneur Owain, proposa-t-il courtoisement, désire combattre une fois qu'il se sera reposé, je puis attendre.

- Dameret ! cracha Owain. T'es s'r que tu veux pas mettre ton armure de poisson ?

- Elle rouille sous la pluie, répondit arthur calmement.

- Un soldat de beau temps ", le nargua Owain, avant de faire siffler son épée en donnant deux grands coups en l'air. Dans la ligne de boucliers, il préférerait se battre avec une épée courte, mais quelle que f't la longueur de sa lame, Owain était un homme redoutable. " J'suis prat, freluquet. "

Je me trouvais avec Tristan et ses gardes lorsque Bedwin fit, en vain, un dernier effort pour arrater le combat. Nul ne doutait de l'issue. arthur était grand, mais fluët en comparaison de la masse musculaire d'Owain et nul n'avait jamais vu Owain succomber. Reste qu'arthur semblait étonnamment maatre de lui lorsqu'il prit place du côté ouest du cercle, face a Owain, campé plus a l'est.

" Vous en remettez-vous a la cour des épées ? " demanda Bedwin aux deux hommes. Tous deux firent signe que oui.

" alors Dieu vous bénisse et Dieu donne la vraie victoire. " Bedwin fit un signe de croix puis, d'un air abattu, sortit du cercle.

Comme nous l'attendions, Owain se rua sur arthur, mais a mi-chemin ŒMSte a côté de la Pierre royale, son pied glissa dans la boue. Souda*11" arthur chargeait. J'avais imaginé qu'arthur se battrait calmement, mettant a profit les leçons d'Hywel, mais ce matin-la alors

qu'une pluie battante tombait des cieux hivernaux, je vis a quel point il se métamorphosait dans la bataille. Un vrai diable ! Toute son énergie était concentrée sur une seule chose, la mort, et il assena a Owain des coups puissants et rapides qui firent reculer le géant. Les épées s'entrechoquaient rudement. arthur crachait sur Owain, le maudissant, l'accablant de sarcasmes, l'entaillant tant et plus du tranchant de son épée, sans jamais lui laisser a la moindre chance de se remettre d'une

parade.

Owain se battit bien. aucun autre homme n'aurait pu soutenir ce premier assaut meurtrier. Ses bottes glissaient dans la boue, et plus d'une fois il lui fallut parer les attaques d'arthur a genoux, mais il parvint toujours a se redresser quand bien mame il était forcé de reculer. Lorsque Owain glissa une quatrième fois, je compris en partie d'oa venait l'assurance d'arthur. Il avait souhaité se battre sous la pluie, sur un terrain glissant, et il savait, je crois, qu'Owain serait congestionné et fatigué

par ses ripailles nocturnes. Il ne parvenait pourtant a enfoncer cette garde obstinée, mame s'il contraignit le champion a se rabattre sur l'endroit oa le sang deWlenca formait encore une tache plus sombre dans la gadoue.

Et la, foi de Saxon, la chance tourna. arthur glissa. Il se rétablit, mais son hésitation offrit a Owain l'ouverture dont il avait besoin. Il allongea une botte. arthur para, mais l'épée du géant transperça le pourpoint de cuir, faisant jaillir de la poitrine d'arthur le premier filet de sang.

arthur para, parant encore, cette fois obligé de reculer devant les bottes rapides et vives qui eussent percé le cour d'un bouf. Les hommes d'Owain vociféraient pour soutenir leur champion qui, flairant la victoire, voulut se lancer de tout son poids afin d'entraaner son adversaire plus léger dans la boue. Mais arthur avait deviné la manouvre et il fit un pas de côté vers la Pierre royale et assena un grand coup d'épée dans la nuque d'Owain. La blessure, comme toutes les blessures du cuir chevelu, se mit a pisser le sang, collant ses cheveux et dégoulinant dans son dos avant d'atre dilué

par la pluie. Ses hommes firent silence.

arthur bondit de la pierre, repassant a l'attaque, et une fois de plus Owain se retrouva sur la défensive. Les deux hommes haletaient,

maculés de boue et sanguinolents, mais trop épuisés pour se cracher encore des insultes. La pluie aidant, leurs cheveux pendaient en longues mèches saturées de pluie, tandis qu'arthur continuait à frapper à droite et à gauche au même rythme soutenu qu'au départ. Il était si rapide qu'Owain n'avait d'autre possibilité que de contrer les coups. Je me souvenais du mépris avec lequel Owain décrivait la manière de se battre d'arthur. On dirait qu'il coupe les foin, avait-il ironisé, pour gagner de vitesse le mauvais temps. Une fois, juste une fois, arthur franchit la garde d'Owain, mais le coup fut à demi paré, le privant de sa force, et l'épée échoua dans les anneaux de fer de sa barbe. Owain écarta la lame et essaya de nouveau de faire chuter arthur avec le poids de son corps. Tous deux tombèrent et, l'espace d'une seconde, on put croire qu'Owain allait piéger arthur, mais celui-ci parvint tant bien que mal à se dégager et à se relever.

arthur attendit qu'Owain se remat debout. Les deux hommes haletaient. Ils se tancèrent quelques secondes, évaluant leurs chances, puis arthur repassa à l'attaque. Il lançait de grands coups d'épée, comme auparavant, et Owain paraît ses coups furieux. C'est alors qu'arthur glissa pour la deuxième fois. Il poussa un cri de peur en tombant, et à son cri répondit un hurlement de triomphe : Owain retirait son bras pour porter le coup fatal.

Le géant comprit alors qu'arthur n'était aucunement tombé, mais qu'il avait simplement fait une feinte pour l'obliger à ouvrir sa garde, et c'est maintenant arthur qui allongea une botte. Ce fut sa première botte du combat, et sa dernière. Owain me tournait le dos et je me cachais à moitié

les yeux afin de ne pas voir la mort d'arthur quand, juste devant moi, je vis la pointe brillante d'Hywelbane ressortir par le dos trempé et dégoulinant de sang d'Owain. La botte d'arthur avait transpercé de part en part le corps du champion. Owain parut se figer, son bras soudain impuissant. Puis, de ses doigts sans nerf, son épée tomba dans la boue.

L'espace d'une seconde, d'un battement de cœur, arthur laissa Hywelbane dans le ventre d'Owain, puis au prix d'un effort considérable qui mobilisa tous les muscles de son corps, il tourna la lame et la libéra. Il cria en tirant la lame d'acier, cria lorsqu'il libéra la lame de l'étreinte de la chair et qu'elle déchira les boyaux et les muscles, la peau et la chair, cria encore lorsque l'épée retrouva la lumière grise du jour. La force nécessaire pour arracher le corps massif d'Owain l'obligea à de rudes mouvements d'épée qui ne cessaient de faire gicler le sang dans la boue.

lundis qu'Owain, l'incrédulité sur son visage et ses boyaux se répandant dans la boue, s'affaissait.

alors Hywelbane plongea une fois dans le cou du champion.

Et le silence se fit sur Caer Cadarn.

arthur s'éloigna du cadavre. Puis il fit le tour du cercle pour dévisager chacun des hommes présents. Il n'y avait plus la une once de bonté, juste le visage d'un combattant qui a triomphé. Un visage terrible, avec la grosse m,choire figée en un rictus de haine en sorte que ceux d'entre nous qui n'avaient de lui que l'image d'un homme posé et réfléchi furent choqués par la métamorphose. " Est-il un homme ici, lança-t-il d'une voix forte, qui conteste le jugement ? "

Personne. La pluie dégoulinait des manteaux et diluait le sang d'Owain.

arthur se déplaça alors pour s'adresser aux lanciers du champion abattu. "

Voici l'occasion pour vous de venger votre seigneur, sans quoi vous ates miens. " Nul ne pouvant soutenir son regard, il se détourna, enjamba le corps du seigneur foudroyé, et se mit en face de Tristan. " Kernow accepte-t-elle le jugement, Seigneur Prince ? "

Le visage p,le, Tristan hocha la tête. " Oui, Seigneur.

- Le sarhaed, décréta arthur, sera payé sur les biens d'Owain. " Il se tourna vers les guerriers : " qui commande les hommes d'Owain, désormais ?

"

Griffid ap annan s'avança nerveusement. " Moi, Seigneur.

- Tu viendras chercher les ordres auprès de moi dans une heure. Et si l'un de tes hommes touche Derfel, mon camarade, alors vous br°lerez tous dans un brasier. " Plutôt que de soutenir son regard, tous baissèrent les yeux.

arthur prit une poignée de boue pour nettoyer l'épée de son sang, puis me la tendit. " Sèche-la bien, Derfel.

- Oui, Seigneur.

- Et merci à toi. Une bonne épée. " Soudain, il ferma les yeux. " Dieu

me vienne en aide, fit-il, mais j'ai aimé cela. Et maintenant - il rouvrit les yeux - j'ai joué mon rôle, et toi ?

- Moi ? fis-je, interloqué.

- Un chaton, dit-il patiemment, pour Sarlinna.

- J'en ai un, Seigneur.

- alors va le chercher et viens dans la salle pour le petit déjeuner. as-tu une femme ?

- Oui, Seigneur.

- Dis-lui que nous partons demain, dès que le conseil en aura terminé.
"

Je le regardai fixement, ayant du mal à croire à ma chance. " Tu veux dire, commençai-je...

- Je veux dire, trancha-t-il avec impatience, que dorénavant tu me serviras.

- Oui, Seigneur ! Oui, Seigneur ! "

Il ramassa son épée, son manteau et ses bottes, prit la main de Sarlinna et s'éloigna du rival qu'il avait tué. Et moi, j'avais trouvé mon seigneur.

Lunete ne voulait pas aller dans le nord, à Cervinium, où Arthur passait l'hiver avec ses hommes. Elle ne voulait pas quitter ses amis et de surcroît, ajouta-t-elle après coup, elle était enceinte. J'accueillis la déclaration par un silence incrédule,

" Tu m'as entendue, glapit-elle, enceinte ! Je ne puis partir. Et pourquoi partirions-nous ? Nous étions heureux ici. Owain était un bon seigneur, et il a fallu que tu gâches tout. alors pourquoi n'y vas-tu pas tout seul ? "

Elle était accroupie près du feu, tentant de se réchauffer à la chaleur de ses faibles flammes. " Je te déteste, fit-elle en essayant vainement de retirer notre alliance de son doigt.

- Enceinte ? demandai-je sous le choc.

- Mais peut-être pas de toi ! " cria Lunette, puis, renonçant à retirer l'anneau de son doigt enflé, elle me lança une bûche. Réfugiée au fond

de la cabane, notre esclave aux abois hurla et, pour faire bonne mesure, Lunette lui lança aussi un rondin.

" Mais je dois y aller, je dois suivre arthur.

- Et m'abandonner ? hurla-t-elle. Tu veux faire de moi une putain ? C'est cela ? " Elle balança un autre bout de bois et j'abandonnai la bagarre.

C'était le lendemain du duel d'arthur avec Owain et nous avions tous regagné Lindinis, où le conseil de Dumnonie se réunissait dans la villa d'arthur, qui était en conséquence entourée de solliciteurs avec leurs parents et leurs amis. Ces gens impatients attendaient aux portes de la villa. A l'arrière, un fouillis d'armureries et d'entrepôts se dressaient à la place de l'ancien jardin. L'ancienne troupe d'Owain m'attendait là. Ils avaient bien choisi leur endroit pour me tendre une embuscade : les houx nous cachaient des bâtiments. Lunette continuait à crier après moi tandis que je suivais mon chemin, me traitant de poltron et de traître. "

Elle t'a percé à jour, Saxon ", dit Griffid après avoir craché vers moi.

Ses hommes me barraient la route. Il y avait là une douzaine de lanciers, tous d'anciens camarades, mais tous avaient maintenant un visage hostile, implacable. arthur avait bien pu me placer sous sa protection, mais ici, caché des fenêtres de sa villa, nul ne saurait que j'avais fini dans la boue.

" Tu as trahi ton serment, m'accusa Griffid.

- Ce n'est pas vrai. "

Minac, un vieux guerrier au cou et aux poignets chargés d'or que lui avait donné Owain, baissa sa lance. " T'inquiète pas de ta fille, fit-il méchamment, il ne manque pas d'hommes ici qui savent s'occuper des jeunes veuves. "

Je tirai Hywelbane. Derrière moi, les femmes étaient sorties de leurs cabanes pour voir leurs hommes venger la mort de leur seigneur. Lunette était parmi elles et me brocardait comme les autres.

" Nous avons prêté un nouveau serment, reprit Minac, et, à la différence de toi, nous respectons nos serments. " Il descendait le chemin avec Griffid à ses côtés. Les autres lanciers formaient bloc derrière leurs chefs, alors que, dans mon dos, les femmes me

pressaient, d'aucunes l,chant leurs quenouilles et leurs fuseaux pour me lancer des pierres et me pousser vers la lance de Griffid. Je soulevai Hywelbane, dont le tranchant était encore ébréché des suites du combat d'arthur avec Owain, et je priai les Dieux de m'accorder une bonne mort.

" Saxon ! " Griffid avait employé la pire insulte qu'il p't trouver. Il avançait prudemment car il me savait fine lame. " Traatre Saxon ! " Il recula car une grosse pierre tomba dans la boue, entre nous. Il me regarda passer et je lus la peur sur son visage et la lame de sa lance retomber.

" Vos noms, siffla Nimue dans mon dos, sont sur la pierre. Griffid ap annan, Map on ap Ellehyd, Minac ap Caddan... " Elle déclina les noms des lanciers et de leurs ancêtres l'un après l'autre, et a chaque fois qu'elle prononçait un nom elle crachait vers la pierre maudite qu'elle avait jetée sur le chemin. Les lances retombèrent.

Je m'écartai pour laisser passer Nimue. Elle était vatie d'un manteau noir avec un capuchon qui couvrait son visage d'une

len

é dans laquelle son oeil d'or lançait des éclairs menaçants. Elle a a côté

de moi, se retourna brusquement et pointa un b,ton u d'une branche de gui vers les femmes qui avaient lancé des cailloux. " Vous voulez voir vos enfants transformés en rats ? lança-t-*Ue aux badauds. Vous voulez que votre lait se tarisse et que votre pisse br'le comme le feu ? Filez ! " Les femmes empoignèrent leurs enfants et coururent se réfugier dans les cabanes.

Griffid savait que Nimue était la chérie de Merlin et avait hérité des pouvoirs du druide. Il tremblait de peur devant sa malédiction. " Je t'en prie ", dit-il comme Nimue se retournait pour lui faire face.

Elle passa a côté de la pointe baissée de sa lance et lui flanqua un grand coup de b,ton sur la joue. " Par terre. Tous ! Par terre ! ȝ plat ! Face contre terre ! Couchés ! " Elle frappa Minac. " Par terre ! "

Ils s'allongèrent sur le ventre, dans la boue, et elle leur marcha sur le dos, l'un après l'autre. Son pas était léger, mais la malédiction était lourde. " Vos morts sont entre mes mains, prévint-elle. Vos vies sont miennes. Je me servirai de vos ,mes comme de jouets. Chaque aube, a votre réveil, vous me remercirez de ma miséricorde, et a la brune

vous prierez le ciel que vos immondes trognes ne me visitent pas dans mes raves. Griffid ap annan : Crate allégeance a Derfel. Baise son épée. ¿ genoux, chien ! a genoux ! "

Je protestai que ces hommes ne me devaient aucunement allégeance, mais Nimue se retourna vers moi, f,chée, et m'ordonna de tendre mon épée. Et, un par un, avec la boue et la terreur sur leur visage, mes anciens compagnons se traanèrent a genoux pour baiser la pointe d'Hywelbane. Le serment ne me donnait aucun droit de suzeraineté sur ces hommes, mais il leur interdisait de m'attaquer sous peine de mettre leur ,me en danger. Car Nimue les avertit que s'ils trahissaient leur serment, leur ,me serait condamnée a séjourner a jamais dans les ténèbres de l'au-Dela, et ne trouverait jamais de corps nouveau sur cette terre verte et ensoleillée. L'un des lanciers, un chrétien, défia Nimue, affirmant que le serment n'avait aucune valeur, mais son courage flancha quand elle sortit l'oeil d'or de son orbite et le lui tendit en sifflant une malédiction. Pris de panique, il tomba a genoux et baisa mon épée comme les autres. Sitôt qu'ils eurent praté serment, Nimue leur ordonna de s'aplatir a nouveau. Elle remit le globe d'or dans son orbite et nous les laiss,mes dans la boue.

Nimue riait. " «a m'a bien plu ! " fit-elle et je sentis dans sa voix un soupçon de sa malice enfantine d'autrefois. " «a m'a bien plu ! Je hais les hommes, Derfel.

- Tous les hommes ?

- Les hommes en cuir, les porteurs de lance. " Elle frissonna. " Pas toi.

Mais les autres, je les hais. " Elle se retourna pour cracher sur le chemin. " Comme les Dieux doivent rire des petits hommes qui se pavanent. "

Elle abaissa son capuchon pour me regarder. " Désires-tu que Lunete t'accompagne a Corinium ?

- J'ai juré de la protéger, dis-je d'un air piteux, et elle me raconte qu'elle est enceinte.

- Est-ce a dire que tu souhaites sa compagnie ?

- Oui, fis-je, tout en voulant dire non.

- ¿ mon avis, t'es cinglé, mais Lunete fera comme je lui dirai. Mais je te préviens, Derfel, si tu ne la quittes pas maintenant, c'est elle qui te quittera le moment venu. " Nimue mit la main sur mon bras pour me

retenir.

Nous approchions du porche de la villa où la foule des solliciteurs attendait arthur. " Savais-tu, me demanda Nimue à voix basse, qu'arthur pense à libérer Gundleus ?

- Non, répondis-je, choqué par la nouvelle.

- Si. Il pense que Gundleus respectera la paix désormais, et il estime qu'il n'y a pas de meilleur maître pour la Silurie. arthur ne le libérera pas sans le consentement de Tewdric. Ce n'est donc pas pour tout de suite, mais quand ça arrivera, Derfel, je tuerai Gundleus. " Elle s'exprimait avec la terrible simplicité de qui dit la vérité, et je songeais, en l'entendant, que la férocité lui donnait une beauté que la nature lui avait refusée. Par-delà les terres froides et humides, elle regardait la butte lointaine de Caer Cadarn. " arthur, reprit-elle, rêve de paix, mais il n'y aura jamais la paix. Jamais ! La Bretagne est un chaudron, Derfel, et arthur va en faire sortir l'horreur.

- Tu as tort ", tranchai-je loyalement.

Pour toute réponse, Nimue me fit la grimace puis, sans ajouter un mot, elle fit demi-tour et redescendit le chemin vers les huttes des guerriers.

J'écartai les quémandeurs pour pénétrer dans la villa. arthur me vit entrer, me salua d'un geste distrait, puis tendit à nouveau l'oreille vers un homme qui se plaignait que son voisin eût déplacé les pierres limitrophes. Bedwin et Gereint étaient attablés avec arthur, agriculteur et le prince Tristan se tenant debout, sur le côté, comme des gardes. Bon nombre de conseillers et de magis-

étaient assis sur le sol, lequel était curieusement chaud, gr,ce cette manière qu'avaient les Romains de laisser au-dessous un espace que l'on pouvait emplir d'air chaud. Une fissure des carreaux laissait s'échapper dans la grande salle des filets de

fumée.

Les solliciteurs étaient reçus un par un, et justice leur était rendue. La plupart des affaires auraient pu être tranchées par la cour de Lindinis qui siégeait à une centaine de pas seulement de la villa, mais beaucoup de gens, surtout les païens de la campagne, estimaient qu'une décision rendue par le Conseil royal avait plus de poids qu'un jugement prononcé par un tribunal constitué par les Romains, et ils gardaient donc leurs doléances et leurs conflits en attendant le conseil.

Représentant Mordred, l'enfant, arthur les examina patiemment, mais il se montra soulagé

lorsque vint l'heure d'aborder la vraie question du jour. Il s'agissait de régler les difficultés créées par le duel de la veille. Les guerriers d'Owain furent confiés au prince Gereint, arthur recommandant de les scinder en diverses troupes. L'un des capitaines de Gereint, un dénommé

Llywarch, fut désigné commandant de la garde du roi a la place d'Owain, puis un magistrat reçut pour mission d'inventorier la richesse d'Owain et d'envoyer a Kernow la part qui lui était due au titre de sarhaed.

J'observai avec quelle poigne arthur menait sa barque, quoique jamais sans donner a chaque homme présent l'occasion de dire le fond de sa pensée. Ces consultations pouvaient déboucher sur d'interminables discussions, mais arthur était fort heureusement doué pour comprendre vite les affaires compliquées et proposer des compromis qui plaisaient a tout le monde. Je remarquai aussi que Gereint et Bedwin s'effaçaient volontiers devant lui.

Bedwin avait placé dans l'épée d'arthur tous ses espoirs pour l'avenir de la Dumnonie et il était le plus farouche partisan d'arthur, tandis que Gereint, le neveu d'Uther, aurait pu être un adversaire, mais le prince ne partageait pas l'ambition de son oncle et se montrait ravi qu'arthur fût disposé a assumer la responsabilité du gouvernement. Le roi de Dumnonie avait un nouveau champion, arthur ab Uther, et le soulagement, dans la salle, était tangible.

Le prince Cadwy d'Isca reçut l'ordre de participer au sarhaed versé a Kernow. Il protesta, mais fléchit devant le courroux d'arthur et consentit humblement a en payer le quart. arthur, j'imagine, aurait préféré infliger un châtiment plus rude, mais j'étais tenu par mon serment de ne point révéler le rôle de Cadwy

dans l'attaque sur la lande et, faute d'autre preuve de sa complicité, il échappa a une sanction plus lourde. Le prince Tristan signifia son accord d'un hochement de tête.

Restait a régler l'avenir du roi. Mordred avait vécu dans la maison d'Owain et il fallait maintenant lui trouver un nouveau foyer. Bedwin avança le nom d'un certain Nabur, le haut magistrat de Durnovarie. Un autre conseiller protesta aussitôt : Nabur était chrétien.

arthur tapa du poing sur la table pour mettre fin a la dispute avant

qu'elle ne s'envenime. " Nabor est-il ici ? " demanda-t-il.

Un grand homme se tenait debout au fond de la salle. " C'est moi. " L'homme était rasé de près et portait une tige romaine. " Nabor ap Lwyd ", précisa-t-il. C'était un homme jeune au visage étroit et grave, avec des cheveux en brosse qui lui donnaient l'air d'un évêque ou d'un druide.

" as-tu des enfants, Nabor ? demanda arthur.

- Trois vivants, Seigneur. Deux garçons et une fille. La fille a l'âge de notre seigneur Mordred.

- Et y a-t-il un druide ou un barde a Durnovarie ? " Nabor fit signe que oui. " Derella le barde, Seigneur. " arthur se tourna vers Bedwin, qui hochait la tête, puis adressa un sourire a Nabor. " Prendrais-tu soin du roi ?

- avec plaisir, Seigneur.

- Tu peux lui enseigner ta religion, Nabor ap Lwyd, mais seulement en présence de Derella, et Derella deviendra son tuteur dès que le garçon aura cinq ans. Tu recevras du trésor une demi-solde et tu devras veiller à ce que le seigneur Mordred soit protégé à chaque instant par vingt gardes. Le prix de sa vie est ton ,me et les ,mes de toute ta famille. acceptes-tu ? "

Nabor blanchit en apprenant que sa femme et ses enfants mourraient si Mordred était tué, mais il acquiesça d'un signe de tête. Ce qui n'avait rien d'étonnant. Il le protecteur du roi le plaçait au cœur du pouvoir en Dumnonie. " J'accepte, Seigneur. "

La dernière affaire du conseil était le sort de Ladwys, épouse et maîtresse de Gundles, mais aussi esclave d'Owain. Elle fut introduite dans la salle, où elle se posta devant arthur d'un air de défi. " Ce jour, annonça arthur, je me rends à Corinium où ton mari est notre prisonnier. Veux-tu venir ?

- ainsi, tu peux m'humilier davantage encore ? " demanda Ladwys. Malgré sa brutalité, Owain n'avait jamais réussi à la briser.

Il fronça les sourcils. " Tu peux d'écouter et rejoindre, Dame, fit-il d'une voix douce. L'emprisonnement de ton mari n'est pas rude ; il possède une maison comme celle-ci - gardée, il est vrai. Mais tu peux partager sa vie en paix, si tel est ton désir. " Les yeux de Ladwys s'embuèrent de larmes. " S'il veut de moi !

J'ai été souillée. "

arthur haussa les épaules. " Je ne puis parler pour Gundleus, j'attends juste ta décision. Si tu choisis de rester ici, libre a toi. Owain étant mort, tu es libre. "

Elle semblait stupéfaite de tant de générosité, mais elle réussit a hocher la tate. " Je viendrai, Seigneur.

- Bien ! " arthur se leva et porta son siège sur le côté, l'invitant courtoisement a s'asseoir. Puis il se tourna vers l'assemblée des conseillers, des lanciers et des chefs : " J'ai une chose a dire, juste une, mais il faut que, vous tous, vous la compreniez et la répétiez a vos hommes, vos familles, vos tribus et vos septs. Notre roi est Mordred, personne d'autre que Mordred, et c'est a Mordred que nous devons notre allégeance et nos épées. Dans les années qui viennent, cependant, le royaume devra affronter des ennemis, comme tous les royaumes, et il y aura besoin, comme toujours, de décisions fermes. Le jour oa ces décisions seront prises, il y aura des hommes, parmi vous, pour chuchoter que j'usurpe le pouvoir du roi. Vous serez mame tentés de penser que je veux ce pouvoir pour moi. alors aujourd'hui, en face de vous, en face de nos amis de Gwent et de Kernow - a ces mots, arthur adressa un geste de courtoisie a agricola et a Tristan -, permettez-moi d'en prater le serment sur ce qui vous est le plus cher : je n'utiliserai le pouvoir que vous me conférez qu'a une fin, et une fin seulement, et cette fin est de voir Mordred me prendre ce royaume des mains dès qu'il en aura l'ge. Je le jure. " Il s'arrata

brusquement.

Il y avait des remous dans la salle. Jusque-la, personne n'avait vraiment compris avec quelle célérité arthur s'était emparé du pouvoir en Dumnonie.

qu'il siège,t aux côtés de Bedwin et du prince Gereint suggérait que tous trois avaient un pouvoir égal, mais voila que ces propos affirmaient qu'il n'y avait qu'un seul responsable. Et, par leur silence, Bedwin et Gereint signifiaient qu'ils l'approuvaient. Ni l'un ni l'autre n'était dépouillé de son pouvoir, mais ils s'en remettaient maintenant au bon plaisir d'arthur, et son plaisir fut que Bedwin arbitrerait les différends au sein du royaume, que Gereint garderait la frontière saxonne, tandis qu'arthur irait au nord pour combattre les forces de Powys. Je savais, et peut-atre Bedwin le savait-il aussi, qu'arthur caressait de grands espoirs de paix avec le royaume de Gorfyd-dyd,

mais tant que la paix ne serait pas conclue il resterait sur le pied de guerre.

Cet après-midi-la, une grande délégation partit pour le nord. accompagné de ses deux guerriers et de Hygwydd, son serviteur, arthur chevauchait en tate avec agricola et ses hommes. Morgane, Ladwys et Lunete étaient dans une carriole, tandis que je marchais avec Nimue. Lunete était soumise, terrassée par la colère de Nimue. Nous passâmes la nuit au Tor, où je pus voir que Gwlyddyn faisait du bon travail. La nouvelle palissade était en place et une nouvelle tour s'élevait sur les fondations de l'ancienne.

Ralla était enceinte. Pellinore ne me connaissait plus, mais se contentait d'arpenter sa nouvelle cage comme s'il montait la garde et aboyait des ordres à d'invisibles lanciers. Druidan reluquait Ladwys. Gudovan, le clerc, me fit voir la tombe d'Hywel, au nord du Tor, puis conduisit arthur au sanctuaire de la Sainte-...pine, où sainte Norwenna était enterrée à proximité de l'arbre miraculeux.

Le lendemain matin, je fis mes adieux à Morgane et à Nimue. Le ciel était de nouveau bleu, le vent était froid. Je partais dans le nord avec arthur.

Mon fils naquit au printemps. Il mourut trois jours plus tard. Dans les jours qui suivirent, la petite frimousse rouge et ridée revint me hanter et, à ce souvenir, les larmes me montaient aux yeux. Il avait paru en bonne santé mais, un matin, suspendu dans ses langes au mur de la cuisine pour le mettre hors de portée des chiens et des porcelets, il mourut purement et simplement. Lunete pleura, tout comme moi, mais elle me reprocha aussi la mort de son bébé, affirmant que l'air de Corinium était pestilentiel, alors même qu'en vérité elle était assez heureuse en ville. Elle aimait la propreté des constructions romaines et sa petite maison de brique qui donnait sur une rue pavée et, contre toute attente, elle s'était liée d'amitié avec ailleann, la maîtresse d'arthur, et avec ses jumeaux, amhar et Loholt. Moi aussi, je l'aimais bien, ailleann, mais les garçons étaient de petits diables. arthur les

gâtait, peut-être parce qu'il se sentait coupable qu'ils ne fussent pas nés pour hériter : comme lui, ils n'étaient que des bêtards qui devraient se hisser à la force du poignet dans un monde cruel. À ma connaissance, ils ne recevaient jamais la moindre correction - sauf une fois, lorsque je les surpris en train d'éborgner un chiot avec un couteau. Je les frappai rudement. Le chiot étant aveugle, je fis ce que me dictait la miséricorde et abrégai au plus vite ses souffrances. arthur compatit,

tout en me rappelant qu'il ne m'appartenait pas de corriger ses marmots. Ses guerriers m'applaudirent et ailleann, je crois bien, approuva.

C'était une femme triste. Elle savait que ses jours auprès d'arthur étaient comptés, car son homme était devenu le véritable chef du royaume le plus puissant de Bretagne et il lui faudrait épouser une femme susceptible de conforter son pouvoir. Cette femme, c'était Ceinwyn, je le savais, l'étoile et la princesse de Powys, et j'ai dans l'idée qu'ailleann le savait elle aussi. Elle souhaitait retourner à BenoÛc, mais arthur ne voulait pas voir ses fils quitter le pays. ailleann savait qu'arthur ne la laisserait jamais mourir de faim, mais il ne voudrait pas non plus offenser sa royale épouse en gardant sa maîtresse à proximité. avec le printemps, les arbres se couvrirent de feuilles et la campagne de fleurs. ailleann était de plus en plus triste.

Les Saxons attaquèrent au printemps, mais arthur ne partit point en guerre.

Le roi Melwas défendit la frontière sud depuis Venta, sa capitale, tandis que les bandes du prince Gereint, en garnison à Durocbrivis, opéraient des sorties pour s'opposer aux raids d'aelle, le redoutable roi saxon. Gereint connut des moments difficiles et arthur le secourut en lui dépachant Sagramor accompagné de trente cavaliers qui firent pencher la balance en notre faveur. Voyant le visage noir de Sagramor, les Saxons, nous dit-on, le prenaient pour un monstre dépaché par le Royaume de la Nuit, et ils n'avaient ni les sorciers ni les épées susceptibles de lui faire front. Le Numide les fit reculer à une bonne journée de marche de leur ancienne frontière et il marqua la nouvelle ligne de démarcation par une rangée de tates coupées. Il opéra des razzias en plein cour de Lloegyr, menant même une fois ses cavaliers jusqu'à Londres, qui avait été jadis la plus grande ville de la Bretagne romaine, mais qui se décomposait maintenant derrière ses murs effondrés. Les survivants Bretons, nous expliqua Sagramor, étaient apeurés et le supplièrent de ne pas troubler la paix fragile qu'ils avaient conclue avec leurs suzerains Saxons.

On n'avait toujours aucune nouvelle de Merlin.

¿ Gwent, on attendait l'attaque de Gorfyddyd de Powys, mais rien ne vint.

Un messenger quitta Caer Sws, la capitale, et deux semaines plus tard arthur prenait la route du nord pour retrouver le roi ennemi. Il était escorté de douze guerriers, dont moi, armés d'épées, mais sans lances

ni boucliers.

Nous étions en mission de paix, et arthur était tout excité a cette perspective. On emmena Gundleus de Silurie avec nous et l'on commença par se diriger vers l'est, en direction de Burrium, la capitale de Tewdric, ville romaine oa l'on ne comptait pas les armureries ni les forges qui empestaient la ville de leurs fumées. Tewdric nous accompagna dans le nord avec son escorte. agricola défendait la frontière de Gwent avec les Saxons et Tewdric, comme arthur, ne prit qu'une poignée de gardes, mame s'il se fit accompagner de trois prêtres, dont Sansum, le petit prêtre courroucé a la tonsure noire que Nimue avait surnommé Lughtigern, le Seigneur des Souris.

Nous formions un détachement coloré. Les hommes de Tewdric portaient un manteau rouge sur leurs uniformes romains, tandis qu'arthur avait équipé

chacun de ses guerriers de nouveaux manteaux verts. Nous nous déplaçons sous quatre bannières : le dragon de Mordred pour la Dumnonie, l'ours d'arthur, le renard de Gundleus et le taureau de Tewdric. Gundleus chevauchait avec Ladwys, l'unique femme du groupe. Elle avait retrouvé le sourire et Gundleus paraissait satisfait de l'avoir de nouveau a ses côtés.

Il était toujours prisonnier, mais il portait une épée et avait droit a la place d'honneur, auprès d'arthur et de Tewdric. Ce dernier se méfiait encore de lui, mais arthur le traitait comme un vieil ami. Gundleus avait en fait un rôle a jouer dans son plan pour faire régner la paix parmi les Bretons, une paix qui permettrait a arthur de retourner ses épées et ses lances contre les Saxons.

à la frontière de Powys, nous accueillit une garde venue nous rendre les honneurs. Des joncs furent jetés sur la route et un barde chanta la victoire d'arthur sur les Saxons dans la Vallée du Cheval Blanc. Le roi Gorfyddyd ne s'était pas déplacé pour nous saluer, mais il avait dépaché

Leodegan, le roi de Henis Wyren, dont les Irlandais avaient pris les terres et qui se trouvait maintenant en exil a la cour de Gorfyddyd. Il avait été

choisi parce que son rang nous honorait, bien que lui-même fût un abruti notoire. Extraordinairement grand, il était aussi très maigre avec un long cou, des cheveux noirs mécheux et une bouche molle et mouillée.

Incapable de tenir en place, il passait son temps a s'élancer ou a s'arrater brusquement, a ciller, a se gratter ou a faire de l'embarras. "

Le roi aurait aimé atre ici, mais en fait, c'était impossible. Vous comprenez ? Mais tout de mame salutations de Gorfyd-dyd ! " C'est d'un oil envieux qu'il regarda Tewdric récompenser le barde avec de l'or. Leodegan, devons-nous apprendre, était un homme considérablement appauvri et il passait son temps a essayer de se refaire des pertes immenses qu'il avait subies lorsque Diwrnach, le conquérant irlandais, lui avait pris ses terres. "allons-nous continuer? Il y a des quartiers a..." Leodegan s'arrata. " Mon Dieu, j'ai oublié, mais le commandant de la garde sait. Oa est-il ? La. quel est son nom ? Peu importe, nous y arriverons. "

Le drapeau a l'aigle de Powys et la bannière au cerf de Leodegan se joignirent a nos étendards. Nous suivames une route romaine toute droite a travers un pays accueillant, celui-la mame qu'arthur avait mis a feu et a sang l'automne précédent, mame si seul Leodegan se montra assez indélicat pour évoquer la campagne. " Tu y es déjà venu, bien s'r ", lança-t-il a arthur. N'ayant point de cheval, Leodegan était obligé de marcher a côté de la délégation royale.

arthur fronça les sourcils : " Je ne suis pas s'r de connaatre ce pays, dit-il diplomatiquement.

- Mais si, mais si. Tu vois ? La ferme br'lée ? Ton ouvre ! " Leodegan considérait arthur avec un sourire rayonnant. " Ils t'ont sous-estime, n'est-ce pas ? Je l'ai dit a Gorfyddyd, je lui ai dit droit dans les yeux.

Le jeune arthur est brave, lui ai-je dit, mais Gorfyddyd n'a jamais été

homme a entendre raison. Un combattant, oui, un penseur, non. Le fils vaut mieux, je crois. Cuneglas vaut nettement mieux. J'espérais assez que le jeune Cuneglas pourrait épouser une de mes filles, mais Gorfyddyd ne veut pas en entendre parler. Peu importe. " Il trébucha sur une touffe d'herbe.

La route, tout comme la grande Voie romaine, près d'Ynys Wydryn, était remblayée en sorte que la surface se vidait dans les fossés, mais les années les avaient comblés et la terre avait glissé sur les pavés qui étaient maintenant recouverts de mauvaises herbes. Leodegan persistait a montrer du doigt d'autres endroits qu'arthur avait dévastés, mais, au bout de quelque temps, il se fatigua de n'obtenir aucune réponse et ralentit le pas pour se retrouver avec nous, les gardes, derrière les trois pratres de Tewdric. Il essaya de parler a agravain, le

commandant de la garde d'arthur, mais il était d'humeur maussade et Leodegan finit par conclure que, de tout l'entourage d'arthur, j'étais le plus sympathique, et il me questionna avidement sur la noblesse de Dumnonie. Il cherchait a savoir qui était marié, et qui ne l'était pas. " Le prince Gereint, maintenant ? Il l'est ? Il l'est ?

- Oui, Seigneur.

- Et elle se porte bien ?

- Pour autant que je sache, Seigneur.

- Le roi Melwas, alors ? Il a une reine ?

- Elle est morte, Seigneur.

- ah ! fit-il en s'illuminant aussitôt. J'ai des filles, tu comprends ?

expliqua-t-il avec le plus grand sérieux. Deux filles, et les filles doivent atre mariées, n'est-ce pas ? Les filles non mariées ne sont d'aucune utilité pour l'homme ni pour la bate. attention, pour atre franc, l'une de mes deux chéries doit se marier. C'est de Guenièvre que je parle.

Elle doit épouser Valerin. Tu connais Valerin ?

- Non, Seigneur.

- Un bel homme, un bel homme, un bel homme, mais pas... " Il s'arrata, cherchant le mot juste. " Pas de fortune ! Pas vraiment de terre, tu comprends. Des broussailles a l'ouest, je crois, mais pas d'argent qui mériterait d'atre compté. Il n'a ni rentes ni or, et sans rentes ni or un homme ne saurait aller bien loin. Et Guenièvre est une princesse ! Puis il y a Gwenhwyvach, sa sour, et elle n'a point de perspectives de mariage, aucune ! Elle vit uniquement de ma bourse, et les Dieux savent qu'elle est assez maigre. Et la couche de Melwas est vide, vraiment ? En voila une idée ! Mais c'est bien dommage pour Cuneglas.

- Pourquoi, Seigneur ?

- Il ne semble pas vouloir de l'une ni de l'autre ! répondit Leodegan indigné. J'en ai fait la suggestion a son père. Une alliance solide, expliquai-je, des royaumes adjacents, un arrangement idéal ! Mais non.

Cuneglas n'a d'oeil que pour Helledd d'Elmet et arthur, dit-on, doit

épouser Ceinwyn.

- Je ne savais pas, Seigneur, dis-je innocemment.

- Ceinwyn est une jolie fille ! ah ça oui ! Mais ma Guenièvre aussi, seulement elle doit épouser Valerin. Mon amour. quel g, chis ! Ni rentes ni or ni argent, rien, hormis quelques p, turages inondés et une poignée de vaches malingres. «a ne lui plaira pas. Elle aime son confort, Guenièvre, mais Valerin ne sait pas ce que ça veut dire ! Pour autant que je sache, il vit dans une porcherie.

at il est chef. Vois-tu, plus on s'enfonce dans Powys, plus ifcgihoïnmes sont enclins a s'appeler chefs. " Il soupira. " Mais c'êt une princesse !

Je pensais que l'un des garçons de Cadwal-ItMDt-a Gwynedd pourrait l'épouser, mais Cadwallon est un drôle d'oiseau. Il ne m'a jamais beaucoup aimé. Il ne m'a pas aidé quand les Irlandais sont venus. "

Il se tut en ruminant cette grande injustice. Nous avions avancé

suffisamment dans le nord pour que le pays et ses habitants nous fassent peu familiers. En Dumnonie, nous étions entourés par Gwent, la Silurie, Kernow et les Saxons, mais ici le's hommes parlaient de Gwynedd et d'Elmet, de Lleyl et d'Ynys Mon. Lleyl était naguère Henis^Wyren, le royaume de Leodegan, dont faisait partie Ynys Mon, l'ale de Mona. Mais les deux territoires étaient désormais gouvernés par Diwrnach, l'un des seigneurs irlandais d'Outre-Mer, qui se taillaient des royaumes en Bretagne.

Leodegan, me dis-je, avait d° atre une proie facile pour un homme aussi sinistre que Diwrnach, réputé pour sa cruauté. Mame en Dumnonie, on racontait comment il peignait les boucliers de ses soldats avec le sang des hommes tombés au combat. Mieux valait combattre les Saxons, disait-on, que d'affronter Diwrnach.

Mais nous nous rendions a Caer Sws pour faire la paix, non pour préparer la guerre. Caer Sws était en fait une petite ville romaine entourant un fort romain gris installé dans une large vallée au fond plat, a côté d'un gué

profond qui permettait de franchir le Severn, ici baptisé Hafren. La véritable capitale de Powys était Caer Dolforwyn, une belle colline couronnée d'une Pierre royale, mais Caer Dolforwyn, comme Caer Cadarn, n'avait ni eau ni assez de place pour abriter le tribunal du roi, le trésor, les armureries, les cuisines et les entrepôts, si bien que, de mame que les affaires quotidiennes de la Dumnonie étaient conduites

depuis Lindinis, le gouvernement de Powys avait son siège a Caer Sws, la cour de Gorfyddyd ne descendant le fleuve pour rejoindre les hauts de Caer Dolforwyn que dans les temps de danger ou a l'occasion des grandes festivités royales.

Les constructions romaines de Caer Sws avaient presque disparu, mais la salle de banquet était édiflée sur de vieilles fondations en pierre.

Gorfyddyd avait flanqué cette bâtisse de deux nouvelles salles spécialement construites pour Tewdric et arthur. Il vint en personne nous accueillir. Le roi de Powys était un homme revache, dont la manche gauche pendait, vide, du fait d'Excalibur. Homme d'âge mûr, solidement charpenté, il avait de petits yeux et un visage soupçonneux : il embrassa Tewdric sans chaleur et grommela a contrecœur quelques mots de bienvenue. Il se réfugia dans un silence maussade lorsqu'arthur, qui n'était pas un roi, s'agenouilla devant lui. Ses chefs et ses guerriers avaient tous natté leurs moustaches, et leurs manteaux épais étaient dégoulinants de la pluie tombée toute la journée. La salle sentait le chien mouillé. Il n'y avait aucune femme, hormis deux esclaves portant des jarres où Gorfyddyd puisait fréquemment des cornes d'hydromel. Nous apprimes plus tard qu'il s'était mis a boire au cours des longues semaines qui avaient suivi la perte de son bras sous le tranchant d'Excalibur ; des semaines de fièvre au cours desquelles ses hommes doutèrent de sa survie. L'hydromel était brassé épais et fort, et il eut pour effet de transférer la charge de Powys d'un Gorfyddyd aigri et grisé sur les épaules de son fils Cuneglas, Edling de Powys.

Cuneglas était un jeune homme au visage rond et malin avec de longues moustaches noires. Détendu et chaleureux, il riait volontiers. arthur et lui, cela sautait aux yeux, étaient des jumeaux. Trois jours durant, ils chassèrent le cerf dans les montagnes et, la nuit, ils banquetaient et écoutaient les bardes. Les chrétiens étaient peu nombreux a Powys, mais sitôt qu'il eut appris que Tewdric était chrétien, Cuneglas transforma un entrepôt en église et invita des prêtres a pracher. Il alla même jusqu'a écouter l'un des sermons bien que, par la suite, il hochât la tête en disant préférer ses Dieux a lui. Le roi Gorfyddyd tenait l'église pour une sottise, mais il n'empêcha point son fils de tolérer la religion de Tewdric tout en priant cependant son druide d'entourer d'un cercle de charmes l'église de fortune. " Gorfyddyd n'est pas vraiment convaincu que nous voulions la paix, nous prévint arthur la deuxième nuit, mais Cuneglas l'a persuadé. alors, par la grâce de Dieu, restons sobres, laissons nos épées aux fourreaux et évitons la bagarre. Une seule étincelle ici, et Gorfyddyd nous chassera pour reprendre la guerre. "

Le quatrième jour, le conseil de Powys se réunit dans la grande salle. La paix était la principale affaire inscrite à l'ordre du jour et, malgré les réserves de Gorfyddyd, les choses furent réglées rapidement. avachi sur son siège, le roi de Powys regarda son fils faire la proclamation. Powys, Gwent et la Dumnonie, dit Cuneglas, seraient alliés, le sang de l'un serait le sang de l'autre, et toute attaque contre l'un des trois serait reçue comme une attaque contre les autres. Gorfyddyd hocha la tête, quoique sans enthousiasme. Mieux encore, poursuivit Cuneglas, sitôt prononcé son mariage avec Helledd d'Elmet, Elmet rejoindrait à son tour le pacte, en sorte que les Saxons seraient cernés par un front uni de royaumes bretons. Cette alliance était le grand avantage que Gorfyddyd retirait de la paix avec la Dumnonie : l'occasion de faire la guerre aux Saxons, et il y avait consenti à condition que la direction des opérations lui revant. " Il désire être Grand Roi ", grommela agravaïn au fond de la salle. Gorfyddyd exigeait aussi le rétablissement de son cousin, Gundleus de Silurie. Tewdric, qui avait plus qu'aucun autre souffert des raids siluriens, rechignait à remettre Gundleus sur son trône et nous, les Dumnoniens, nous n'étions guère prêts à lui pardonner le meurtre de Norwenna. Pour ma part, je haïssais l'homme pour ce qu'il avait fait subir à Nimue, mais arthur nous avait persuadés que la liberté de Gundleus était un prix assez modeste à payer pour obtenir la paix, et le félon fut donc d'ement restauré.

Sans doute Gorfyddyd avait-il semblé réticent à conclure le traité, mais il avait dû se laisser persuader de ses avantages, car il se montra disposé à payer au prix fort cet heureux dénouement.

Il consentait à donner sa fille Ceinwyn, l'étoile de Powys, en mariage à arthur. Froid, soupçonneux et rude, il n'en aimait pas moins sa fille de dix-sept ans et il la comblait de tout ce que son

,me recelait encore d'affection et de tendresse. qu'il consentait à la donner à arthur, qui n'était pas roi et qui n'avait pas même le titre de prince, était la preuve qu'il en était bien convaincu : ses guerriers ne devaient plus combattre leurs frères bretons. Les fiançailles étaient aussi la preuve que Gorfyddyd, comme son fils Cuneglas, reconnaissait en arthur le vrai chef de la Dumnonie, tant et si bien que, lors du banquet qui suivit le conseil, Ceinwyn et arthur furent officiellement fiancés.

La cérémonie fut jugée suffisamment importante pour que toute l'assemblée se déplaçât vers la salle des fates plus accueillante, au sommet de Caer Dolforwyn, qui devait son nom à la prairie qui s'étendait à ses pieds, la Prairie des Vierges. Nous arrivâmes au

crépuscule, alors que le sommet était enfumé par les grands feux dressés pour rôti le cerf et le cochon.

En contrebas, au loin, le Severn argenté serpentait dans sa vallée tandis qu'au nord les grandes chaanes de collines s'étendaient en direction de Gwynedd qui se perdait dans l'obscurité. On disait que par beau temps on pouvait apercevoir Caer Idris depuis le sommet de Caer Dolforwyn, mais ce soir-la l'horizon était brouillé par la pluie. Les contreforts étaient recouverts de grands chanes d'oa surgirent un couple de milans rouges, alors que le soleil donnait aux nuages une couleur écarlate.

Chacun convint que la vue des deux oiseaux volant si tard en fin de journée augurait fort bien de ce qui allait suivre. Dans la salle, les bardes chantaient l'histoire d'Hafren, de la vierge qui avait donné son nom a Dolforwyn et qui s'était métamorphosée en Déesse lorsque sa mar,tre avait essayé de la noyer dans la rivière au pied de la colline. Ils chantèrent jusqu'au coucher du soleil.

Les fiançailles furent célébrées de nuit afin que la Déesse Lune bénat le couple. arthur s'y prépara le premier, quittant la salle une bonne heure avant de revenir dans toute sa splendeur. Mame les guerriers endurcis en restèrent bouche bée lorsqu'il rentra dans la salle, revatu de son armure.

La cotte d'écaillés, avec ses plaques d'or et d'argent, qui scintillaient a la lueur des flammes, et les plumes d'oie de son casque a tate de mort en argent repoussé touchèrent les chevrons lorsqu'il remonta l'allée centrale.

Son bouclier revatu d'argent étincelait a la lumière tandis que son manteau blanc balayait le sol sur son passage. On ne porte pas d'armes dans une salle de banquet, mais cette nuit-la arthur choisit de porter Excalibur, et c'est comme un conquérant faisant la paix qu'il se dirigea vers la table haute ; Gorfyddyd lui-mame en eut le souffle coupé quand il vit son ancien ennemi s'avancer vers le daïs. Jusqu'a maintenant, arthur avait toujours été un pacificateur, mais cette nuit-la il entendait rappeler sa puissance a son futur beau-père.

Ceinwyn fit son entrée quelques instants plus tard. Depuis notre arrivée a Caer Sws, elle était demeurée cachée dans les appartements des femmes, ce qui n'avait fait qu'exciter l'impatience de ceux d'entre nous qui n'avaient encore jamais vu la fille de Gorfyddyd. Pour la plupart, je l'avoue, nous nous attendions a atre déçus par cette étoile de Powys, mais en vérité elle faisait p,lir les étoiles par son éclat. Elle

entra dans la salle avec les dames de sa suite, et la vue de la princesse coupa le souffle des hommes.

Le mien, assurément. Elle avait cette blondeur qui est plus répandue chez les Saxons, mais chez Ceinwyn ce blond avait un charme p,le et délicat.

Elle paraissait fort jeune avec son farouche minois et son maintien réservé. Elle portait une robe de lin teinte en jaune d'or avec de la cire d'abeille et brodée d'étoiles blanches autour du cou et des ourlets. Sa chevelure d'or était si légère qu'elle semblait briller autant que l'armure d'arthur. Elle

était si gracie qu'agrain, assis par terre a côté de moi, observa qu'elle aurait du mal a mettre des enfants au monde. " Un bébé digne de ce nom mourra en essayant de forcer ces hanches ", dit-il avec aigreur, ce qui ne devait pas m'empacher de plaindre ailleann, qui avait certainement espéré que la femme d'arthur ne serait rien de plus qu'une commodité

dynastique.

La lune flottait au-dessus de Caer Dolforwyn lorsque Ceinwyn se dirigea timidement, d'un pas lent, vers arthur. Elle portait dans ses mains un licol : le cadeau qu'elle apportait a son futur mari, symbole qu'elle se soustrayait a l'autorité de son père pour se placer sous la sienne. arthur hésita et faillit laisser tomber le licol lorsque Ceinwyn le lui remit.

C'était certainement de mauvais augure, mais tout le monde, Gorfyddyd le premier, rit de la maladresse, puis lorweth, le druide de Powys, fiança officiellement le couple. Les torches vacillèrent lorsque leurs mains furent liées par une chaane d'herbes nouées. Le visage d'arthur était dissimulé derrière le casque gris argent, mais Ceinwyn, la douce Ceinwyn, semblait radieuse. Le druide donna sa bénédiction, priant Gwydion, le Dieu de la Lumière, et aranthod, la Déesse dorée de l'aube, d'atre leurs divinités attitrées et de combler toute la Bretagne de leur paix. Une harpiste joua, les hommes applaudirent et Ceinwyn, l'adorable Ceinwyn aux reflets d'argent, pleura et rit au fond de son ,me. Mon cour lui fut a jamais acquis dès cette nuit-la. Et je ne fus pas le seul dans ce cas. Elle avait l'air si heureuse, et ce n'était pas étonnant, car avec arthur elle échappait au cauchemar de toutes les princesses, qui était de se marier dans l'intérat de leur pays plutôt qu'en suivant les inclinations de leur cour. Une princesse devra partager la couche de n'importe quel vieux bouc puant et bedonnant si

la sécurité d'une frontière ou d'une alliance l'exige, mais Ceinwyn avait trouvé arthur et, dans sa jeunesse et sa bonté, elle voyait sans doute une échappatoire à ses peurs.

Leodegan, le roi en exil de HenisWyren, arriva dans la salle des fates à l'apogée de la cérémonie. On ne l'avait pas revu depuis notre arrivée, car il avait préféré rejoindre ses pénates, au nord de Caer Sws. Impatient de profiter des largesses qui suivaient toujours les fiançailles, il se tenait maintenant au fond de la salle et se joignit aux applaudissements qui accueillirent la distribution d'or et d'argent par arthur. arthur avait également obtenu du conseil de Dumnonie la permission de rapporter l'accoutrement guerrier de Gorfyddyd, dont il s'était emparé l'année précédente.

mais ce trésor avait été restitué discrètement afin que rien ne vint rappeler à l'assistance la défaite powysienne.

Sitôt les cadeaux distribués, arthur retira son casque et s'assit à côté de Ceinwyn. Il lui adressa la parole, se penchant vers elle, suivant son habitude, en sorte qu'elle eut sans nul doute le sentiment qu'elle était la personne la plus importante de tout son firmament et, de fait, c'était bien normal. Nous étions nombreux, dans la salle, à jalouser un amour qui semblait si parfait, et même Gorfyddyd, qui devait être amer de perdre sa fille au profit d'un homme qui l'avait vaincu et estropié dans la bataille, paraissait heureux de la joie de Ceinwyn.

Mais ce fut au cours de cette nuit heureuse, alors que la paix était enfin conclue, qu'arthur fit voler la Bretagne en éclats.

aucun d'entre nous ne le savait alors. après les largesses, on but et on chanta. On regarda les jongleurs, on écouta le barde royal de Gorfyddyd et on beugla nos chansons à nous. L'un de nos hommes oublia l'avertissement d'arthur et se laissa entraîner dans une altercation avec un guerrier powysien ; on traîna dehors les deux hommes ivres pour les asperger d'eau : une demi-heure plus tard, ils se serraient dans les bras l'un de l'autre et se juraient une indéfectible amitié. C'est à ce moment-là, alors que les flammes se déchaînaient et que la boisson coulait à flots, que je surpris arthur en train de regarder fixement le fond de la salle. Curieux, je me retournai pour voir ce qui captait son regard.

Et je vis une jeune femme qui dépassait la foule de la tête et des épaules et arborait un air de défi. Si vous pouvez me dominer, semblait dire ce regard, si vous pouvez me dominer, alors vous

pourrez dominer tout ce que ce monde méchant pourrait vous réserver. Je la vois encore aujourd'hui, debout parmi ses lévriers qui avaient les mames corps minces et élancés, le mame long nez et les mames yeux de chasseresse que leur maîtresse. Des yeux verts, au fond desquels on lisait la cruauté. Ce n'était pas un visage doux, pas plus que son corps n'était doux. C'était une femme aux traits marqués et à l'ossature puissante, qui lui donnaient un visage bon et beau, mais dur, tellement dur. Ce qui la rendait belle, c'étaient sa chevelure et son port, car elle se tenait aussi droit qu'une lance, et ses cheveux qui lui tombaient sur les épaules en une cascade de fils roux entremalés. Ses cheveux roux lui donnaient un air plus doux tandis que son rire piégeait les hommes comme un saumon pris dans une nacelle. Beaucoup de femmes étaient plus belles, et il en était des milliers de meilleures, ais depuis que le monde est monde, je doute qu'il y en ait eu beaucoup d'aussi inoubliables que Guenièvre, la fille aînée de Leodegan, le roi en exil de Henis Wyren.

Et il eût mieux valu, disait toujours Merlin, qu'elle eût été noyée à sa naissance.

Le lendemain, les rois chassèrent le cerf. Les lévriers de Guenièvre abattirent un brocard, un jeune m, le sans andouillers, bien qu'à entendre arthur on aurait cru qu'ils avaient capturé le Cerf Sauvage de Dyfed !

Les bardes chantent l'amour qui fait languir les hommes et les femmes, mais nul ne sait ce qu'est l'amour avant qu'il ne frappe, telle une lance jaillie des ténèbres. arthur ne pouvait quitter Guenièvre des yeux, et pourtant les Dieux savent qu'il essaya. Dans les jours qui suivirent la cérémonie, alors que nous regagnions Caer Sws, il marcha et bavarda avec Ceinwyn, mais Guenièvre accaparait ses pensées et elle, sachant parfaitement ce qu'elle faisait, le mettait au supplice. Son fiancé, Valerin, était à la cour, et elle marchait à son bras en riant ; puis, soudain, elle lui lançait un chaste regard en coin, et le monde d'arthur s'arratait brusquement de tourner. Il brôlait d'amour pour Guenièvre.

La présence de Bedwin y eût-elle changé quelque chose ? Je ne pense pas.

Merlin lui-même n'aurait pu arrêter ce qui se passait. autant demander à la pluie de remonter dans les nuages ou à une rivière de regagner sa source !

La deuxième nuit après la fate, Guenièvre rejoignit arthur dans l'obscurité

et, moi qui montais la garde, j'entendis leurs rires et le murmure de leur conversation. Ils bavardèrent toute la nuit, et peut-être ne firent-ils pas que parler, je ne saurais le dire, mais en tout cas ils parlèrent, et cela je le sais parce que j'étais posté dehors et que je n'ai guère pu m'empêcher de tendre l'oreille. Tantôt, leur voix était trop basse pour que je pusse les entendre, mais d'autres fois, j'entendais arthur expliquer et persuader, tour a tour suppliant et pressant. Ils ont d' parler d'amour, mais je ne l'ai pas entendu ; en revanche, j'ai entendu arthur parler de la Bretagne et du rave qui l'avait fait revenir d'armorique. Il parla des Saxons comme d'un fléau dont il fallait se débarrasser si l'on voulait que le pays fût un jour heureux. Il parla de la guerre et de la joie terrible qu'il avait à entraîner un cheval caparaçonné dans la bataille. Il parlait comme il m'avait parlé sur les remparts verglacés de Caer Cadarn, décrivant un pays en paix, où les petits gens ne craignaient pas l'irruption des lanciers au petit matin. Il s'exprimait fougueusement, d'un ton pressant, et Guenièvre l'écoutait de bon cœur et lui assurait que son rave était inspiré. arthur filait un avenir à partir de son rave, et Guenièvre était au cœur de ce fil. Pauvre Ceinwyn ! Elle n'avait que sa beauté et sa jeunesse, tandis que Guenièvre voyait la solitude dans l'âme d'arthur et promettait de la guérir. Elle se retira avant le point du jour, silhouette noire se faufilant à travers Caer Cadarn avec un croissant de lune piégé dans sa chevelure entremalée.

Le lendemain, assailli de remords, arthur se promena avec Ceinwyn et son frère. Ce jour-là, Guenièvre portait un nouveau torse d'or massif et certains d'entre nous eurent un pincement de cœur pour Ceinwyn, mais Ceinwyn était une enfant quand Guenièvre était une femme, et arthur était désespéré.

C'était une folie que cet amour. Une folie qui valait bien celle de Pellinore. Une folie qui suffisait à vouer arthur à l'ale des Morts. Plus rien n'existait pour arthur : la Bretagne, les Saxons, la nouvelle alliance, l'équilibre de la paix pour laquelle il avait œuvré sans relâche, patiemment, depuis qu'il avait quitté l'armorique, voici que tout était emporté dans un tourbillon pour la possession de cette princesse aux cheveux roux, sans le sou et sans terre. Il savait ce qu'il faisait, mais il ne pouvait pas plus s'arrêter qu'il ne pouvait arrêter la course du soleil. Il était possédé, il pensait à elle, il parlait d'elle, il ravait d'elle, il ne pouvait vivre sans elle, même si, non sans angoisse, il s'efforçait de sauver les apparences en réglant les préparatifs du mariage.

Pour marquer la contribution de Tewdric au traité de paix, le mariage serait célébré à Glevum, où arthur se rendrait le premier afin de mettre la dernière main aux festivités. Les noces attendraient que la

lune f't dans son croissant. Elle était maintenant a son décours et l'on ne pouvait prendre le risque d'un mariage sous d'aussi mauvais augures, mais d'ici quinze jours les augures seraient bons et Ceinwyn descendrait dans le sud, la chevelure fleurie.

Mais c'est les cheveux de Guenièvre qu'arthur portait autour du cou. Une fine tresse de cheveux roux qu'il dissimulait sous son col, mais que j'aperçus un matin que je lui portais de l'eau. Torse nu, il aiguisait son couteau a barbe sur une pierre. Voyant que j'avais remarqué la mèche, il haussa les épaules. " Tu crois que les

cheveux roux portent la poisse, Derfel ? demanda-t-il, voyant que je faisais la moue. _ Tout le monde le dit, Seigneur.

- Mais tout le monde a-t-il raison ? demanda-t-il au miroir de bronze. Pour tremper la lame d'une épée, Derfel, on ne la plonge pas dans l'eau, mais dans l'urine d'un rouquin. Cela doit porter chance, n'est-ce pas ? Et si les cheveux roux portent malheur ? " Il s'arrata, cracha sur la pierre et aff'ta la lame de son. couteau. " Notre t,che, Derfel, est de changer les choses, non de les laisser en l'état. Pourquoi ne pas faire des cheveux roux un porte-bonheur ?

- Tu peux faire n'importe quoi. Seigneur ", répondis-je, fidèle et malheureux a la fois.

Il soupira. " J'espère que c'est vrai, Derfel, j'espère vraiment que c'est vrai. " Il scruta le miroir de bronze puis tressaillit en posant le couteau sur sa joue. " La paix vaut plus qu'un mariage, Derfel ! Il le faut ! On ne fait pas la guerre pour une épouse. Si la paix est tellement souhaitable, et elle l'est, on n'y renonce pas parce qu'un mariage ne se fait pas, pas vrai ?

- Je n'en sais rien, Seigneur. " La seule chose que je savais, c'était que mon seigneur répétait ses arguments dans sa tate, qu'il les ressassait jusqu'a s'en convaincre. Il était fou d'amour, si fou que le nord devenait le sud et que la chaleur se confondait avec le froid. Pour moi, c'était un arthur que je n'avais encore jamais vu ; un homme de passion, et, j'ose le dire, d'égoÛsme. arthur avait connu une ascension si rapide. Il est vrai qu'il était né avec du sang royal dans les veines, mais il n'avait pas reçu son patrimoine et il considérait qu'il ne devait ses réalisations qu'a lui seul. Il en était fier et, du coup, il se croyait plus malin que tout le monde, excepté Merlin peut-atre, et, parce que souvent cette certitude répondait aux voux mal définis des autres, ses ambitions égoÛstes étaient généralement jugées nobles et clairvoyantes. Mais a Caer Sws, les ambitions se heurtaient au vouloir

des autres.

Je le laissai se raser et sortis au soleil où aggravain affrontait une lance à sanglier. " Eh bien ?

- Il ne va pas épouser Ceinwyn. " Nous étions hors de portée de la salle, mais même si nous avions été plus près arthur n'aurait pu nous entendre. Il chantait.

aggravain cracha. " Il épousera celle qu'on lui dit d'épouser ", conclut-il avant d'enfoncer la lance dans la terre et de rejoindre les appartements de Tewdric.

Gorfyddyd et Cuneglas savaient-ils ce qui se tramait, je ne saurais le dire, car ils n'étaient pas autant que nous dans l'intimité d'arthur. S'il avait des soupçons, Gorfyddyd pensait probablement que ça n'avait pas d'importance. Il croyait sans doute, si tant est qu'il crût quelque chose, qu'arthur prendrait Guenièvre pour maîtresse et Ceinwyn pour épouse.

Naturellement, ce n'était pas des manières - faire ce type d'arrangement la semaine de ses fiançailles -, mais Gorfyddyd de Powys ne s'était jamais embarrassé de bonnes manières. Lui-même n'avait aucun savoir-vivre, et il savait, comme tous les rois, que l'on choisit une femme pour la dynastie et des maîtresses pour le plaisir. Son épouse était morte depuis longtemps, mais les esclaves se succédaient pour lui tenir chaud dans son lit et, de son point de vue, Guenièvre n'était qu'une femme désargentée : elle ne serait jamais beaucoup plus qu'une esclave et elle ne constituait donc pas une menace pour sa fille chérie. Cuneglas était plus perspicace et il dut flairer le trouble, j'en suis sûr, mais il avait mis toute son énergie dans le traité de paix, et il avait dû espérer que l'obsession d'arthur durerait ce que dure une bourrasque en été. Ou peut-être ni Gorfyddyd ni Cuneglas ne soupçonnèrent-ils quoi que ce soit, car assurément ils n'éloignèrent point Guenièvre de Caer Sws - mais les Dieux seuls savent si cela aurait servi à quelque chose. aggravain pensait que la folie passerait sans doute. Il me confia qu'arthur avait déjà eu pareil coup de foudre. " avec une fille d'Ynys Trebes. Impossible de me rappeler son nom. Mella ? Messa ? quelque chose comme ça. Une jolie petite. arthur en était entiché et se traînait à ses basques comme un chien derrière un corbillard. Mais vois-tu, il était jeune alors, si jeune que son père à elle se dit qu'il ne ferait jamais rien de bon et qu'il envoya sa Mella-Messa de fille en Brocéliande et la maria à un magistrat de cinquante ans plus vieux qu'elle. Elle mourut en couches, mais arthur l'avait alors oubliée. Ce sont des choses qui passent,

Derfel. Tewdric va lui remettre la cervelle a l'endroit, tu vas voir. "

Tewdric passa toute la matinée enfermé avec arthur, et je me dis qu'il avait peut-etre réussi a lui remettre les idées en place, car mon seigneur parut calmé le reste de la journée. Pas une seule fois il ne regarda Guenièvre, mais il s'obligea au contraire a entourer Ceinwyn de ses attentions, et cette nuit-la, peut-atre pour faire plaisir a Tewdric, sa promise et lui allèrent écouter Sansum pracher dans la petite église de fortune. Je pensai qu'arthur avait d° atre satisfait du sermon du Seigneur des

Souris car, ensuite, il invita le pratre chez lui et s'enferma un long moment en sa compagnie.

Le lendemain matin, arthur apparut avec un visage sévère et impassible pour annoncer que nous partions tous le matin mame. Dans l'heure, en fait. Nous devions rester encore deux jours, et Gorfyddyd, Cuneglas et Ceinwyn durent atre surpris, mais arthur les persuada qu'il avait besoin d'un délai supplémentaire pour préparer ses noces et Gorfyddyd accepta assez placidement ses excuses. Cuneglas a sans doute cru qu'arthur précipitait son départ pour se soustraire a la tentation de Guenièvre. Toujours est-il qu'il n'éleva aucune protestation et demanda qu'on nous prépar,t du pain, du fromage, du miel et de l'hydromel pour la route. Ceinwyn, la jolie Ceinwyn, fit ses adieux, en commençant par nous, la garde. Nous étions tous amoureux d'elle et nous en voulions tous a arthur de sa folie, quand bien mame notre rancour ne pouvait servir a grand-chose. Ceinwyn nous offrit a chacun un peu d'or, et chacun fit mine de refuser, mais elle insista. Elle me donna une broche aux motifs entrecroisés que j'essayai de lui remettre dans les mains, mais elle se contenta d'un sourire en refermant mes doigts sur l'or. " Veille sur ton seigneur, dit-elle gravement. - Et sur toi ", répondis-je avec ferveur. Elle sourit puis se dirigea vers arthur et lui offrit une branche d'aubépine en fleurs, qui lui assurerait un voyage s'r et rapide. arthur fixa le rameau a sa ceinture et baisa la main de sa promise avant de grimper sur le large dos de Llamerei. Cuneglas voulait envoyer des gardes pour nous escorter, mais arthur déclina cet honneur. "

Partons, Seigneur Prince, partons au plus vite arranger notre bonheur.
"

Les paroles d'arthur réjouirent Ceinwyn et Cuneglas, toujours bienveillant, ordonna qu'on ouvrit les portes. Tel un homme libéré d'une épreuve, arthur lança son cheval au galop a travers le gué encaissé du Severn. Nous autres, les gardes, nous suivions a pied. Sur

les rives de la rivière, nous trouv

,mes a terre un rameau d'aubépine, qu'agravain ramassa pour éviter que Ceinwyn ne le découvre.

Sansum nous accompagnait sans qu'on nous eût expliqué pourquoi, mais agravain subodorait que Tewdric avait ordonné au prêtre de mettre en garde arthur contre sa folie. Une folie qui passerait, espérons-nous dans nos prières, mais nous nous trompions. La folie était irrémédiable dès l'instant où, promenant ses

regards dans la salle de Gorfyddyd, arthur avait aperçu la chevelure rousse de Guenièvre. Sagramor aimait à nous raconter une ancienne bataille dans le vieux monde ; une bataille dont l'enjeu était une grande cité avec ses tours, ses palais et ses temples, et toute cette histoire navrante avait commencé à cause d'une femme, et pour cette femme dix mille guerriers couverts de bronze avaient mordu la poussière.

Une histoire, somme toute, pas si ancienne.

Car deux heures tout juste après que nous eûmes quitté Caer Sws, dans un coin de bois perdu où aucune ferme ne se dressait, au milieu de collines aux flancs escarpés, de cours d'eau rapides et de gros arbres au feuillage épais, nous trouvâmes Leodegan de Henis Wyren qui attendait sur le bord du sentier. Il nous conduisit sans un mot sur un chemin qui serpentait à travers les racines de grands chênes pour déboucher sur une clairière à côté d'une mare créée par un barrage de castors. Les bois étaient couverts de mercuriales vivaces et de lis tandis que les dernières jacinthes des bois chatoyaient dans les ombres. Le soleil inondait l'herbe où poussaient des primevères, des fleurs de coucou et des violettes des chiens et où, avec plus d'éclat qu'aucune fleur, Guenièvre attendait dans sa robe de lin couleur crème. Elle avait des primevères des champs dans les cheveux. Elle portait le torse en or d'arthur, des bracelets d'argent et une pèlerine de laine couleur lilas. Sa vue suffisait pour prendre un homme à la gorge.

agravain jura tranquillement.

arthur mit pied à terre et courut vers Guenièvre. Il la prit dans ses bras et nous l'entendâmes rire tandis qu'il la faisait tourbillonner. " Mes fleurs ! " s'écria-t-elle en se mettant une main sur la tête, et arthur la déposa délicatement, puis s'agenouilla pour baiser l'ourlet de sa robe.

S'étant enfin relevé, il se retourna. " Sansum !

- Seigneur ?

- Tu peux nous marier maintenant. "

Sansum refusa. Il croisa les bras sur sa robe noire poussiéreuse et inclina sa face de souris entatée. "Tu es fiancé, Seigneur", protesta-t-il, nerveux.

Je croyais en la noblesse de Sansum, mais en vérité tout avait été arrangé.

Sansum n'était point venu avec nous a la demande de Tewdric, mais a celle d'arthur, et celui-ci se retourna, en colère contre le pratre tatu qui avait changé d'avis. " Nous étions d'accord ! " Et Sansum se contentant d'un hochement de sa tate

111

tonsurée, arthur porta la main a la garde d'Excalibur. " Je pourrais te retirer le cr,ne de tes épaules, pratre.

- Ce n'est pas la première fois qu'un tyran aura fait des martyrs, Seigneur

", dit Sansum, tombant a genoux dans l'herbe parsemée de fleurs oa il courba la tate pour mettre a nu sa nuque crasseuse. " Me voici, Seigneur, brailla-t-il en direction de l'herbe. Ton serviteur ! qui viens vers Ta Gloire, Loué sois-tu ! Je vois s'ouvrir les portes du ciel ! Je vois les anges qui m'attendent ! accueille-moi, Seigneur Jésus, dans ton sein béni !

J'arrive ! Me

voici !

- Calme-toi. Debout ! " commanda arthur d'un air las. Sansum loucha timidement vers arthur. " Tu ne me donneras pas la félicité des cieux, Seigneur ?

- La nuit dernière, reprit arthur, tu as consenti a nous marier. Pourquoi refuses-tu maintenant ? "

Sansum haussa les épaules. " J'ai bataillé avec ma conscience, Seigneur. " arthur comprit et soupira. " alors quel est ton prix, pratre ?

- Un évaché, répondit Sansum en toute h,te, peinant a se relever.

- Je croyais que tu avais un pape pour accorder les évachés.

Simplicius ? N'est-ce pas son nom ?

- Le très saint Simplicius, puisse-t-il vivre en bonne santé, confirma Sansum, mais donne-moi une église, et un trône dans une église, et les hommes m'appelleront évague.

- Une église et un siège ? Rien de plus ?

- Et le titre de chapelain du roi Mordred. Il le faut ! Son seul et unique chapelain, tu entends ? avec une allocation suffisante pour que j'aie mon régisseur, mon portier, mon cuisinier et mon chandelier. " Il brossa les herbes de sa robe noire. " Et une blanchisseuse, s'empressa-t-il d'ajouter.

- C'est tout ? demanda arthur sur un ton sarcastique.

- Une place au conseil de Dumnonie, dit encore Sansum comme s'il s'agissait d'une bagatelle. C'est tout.

- accordé, fit arthur d'un air distrait. alors, que faisons-nous pour atre mariés ? "

Tandis que se déroulaient ces négociations, j'observais Guenièvre. Elle arborait un air de triomphe, ce qui n'avait rien d'étonnant, vu qu'elle se mariait très au-dessus des espoirs paternels. Son père, la lippe molle et tremblotante, était paniqué à l'idée que Sansum pouvait refuser de célébrer la cérémonie.

tandis que derrière Leodegan se tenait une petite fille boulotte qui paraissait en charge de la meute de Guenièvre et des maigres bagages de la famille royale en exil. La courtaude se nommait, en fait, Gwenhwyvach : elle était la sour cadette de Guenièvre. Il y avait un frère, aussi, mais il s'était de longue date retiré dans un monastère de la côte sauvage de Strath Clota, où d'étranges ermites chrétiens rivalisaient d'ardeur, se laissant pousser les cheveux, se nourrissant de baies et prachant le salut aux phoques.

Le mariage se déroula sans trop de cérémonie. arthur et Guenièvre se placèrent sous sa bannière tandis que Sansum tendit les bras pour réciter quelques prières en grec, puis Leodegan tira son épée pour toucher le dos de sa fille avec la lame, après quoi il tendit l'arme à arthur - signe qu'il lui cédait l'autorité sur sa fille. Sansum prit alors un peu d'eau dans le ruisseau et en aspergea les époux, disant que par ce geste il les lavait du péché et les accueillait dans la famille de la Sainte

...glise, laquelle reconnaissait par là que leur union était une et indissoluble, sacrée devant Dieu et vouée à la procréation. Puis il dévisagea chacun des gardes, l'un après l'autre, et nous demanda de déclarer que nous avions été

les témoins de cette cérémonie solennelle. Tout le monde s'exécuta et arthur était si heureux qu'il n'entendit pas notre réticence, qui ne devait pourtant pas échapper à Guenièvre. Rien ne lui échappait. "Voilà, fit Sansum une fois terminé ce rituel mesquin, vous voilà marié, Seigneur. "

Guenièvre rit. arthur l'embrassa. Elle était aussi grande que lui, d'un doigt plus grande peut-être, et j'avoue qu'en les regardant je trouvais qu'ils formaient un couple magnifique. Plus que splendide, car Guenièvre était vraiment marquante. Ceinwyn p, lissait, mais le soleil p, lissait en présence de Guenièvre. Nous les gardes, nous étions en état de choc. Nous n'avions rien pu faire pour empêcher notre seigneur d'aller jusqu'au bout de sa folie, mais cette h, te semblait aussi indécente que trompeuse.

arthur, nous le savions, était un homme d'impulsion et d'enthousiasme, mais il nous avait laissés interloqués par sa précipitation. Leodegan, cependant, jubilait et babillait, expliquant à sa cadette que les finances familiales allaient maintenant se rétablir et que, plus vite qu'on ne l'imaginait, les guerriers d'arthur allaient bouter l'usurpateur irlandais hors de Henis Wyren. Surprenant la vantardise, arthur se retourna brusquement : " Je ne crois pas que ce soit possible, Père.

- Possible ! Bien s' r que si, c'est possible ! intervint Guenièvre. Tu feras du retour du royaume de mon père chéri mon cadeau de noces. "

agrain cracha en signe de désapprobation. Guenièvre fit celle qui n'avait rien vu et se dirigea plutôt vers les gardes alignés pour nous donner à chacun l'une des primevères du diadème dont elle était couronnée. Puis, comme des criminels fuyant la justice d'un seigneur, nous repartâmes en h

, te vers le sud pour quitter le royaume de Powys avant que ne s'abatte le ch, timent de Gorfyddyd.

Le destin, disait toujours Merlin, est inexorable. Bien des choses découlèrent de cette cérémonie b, clée dans une clairière parsemée de fleurs au bord d'un ruisseau. Beaucoup ont trouvé la mort. Il y eut tant de chagrin, tant de sang, tant de larmes qu'elles formeraient un fleuve

; pourtant, avec le temps, les remous s'apaisèrent, de nouvelles rivières se rejoignirent et les larmes se perdirent dans l'océan, et d'aucuns oublièrent comment tout avait commencé. L'heure de gloire arriva, qui aurait bien pu ne jamais venir, et de tous ceux qui furent meurtris par cette heure, c'est arthur qui le fut le plus profondément.

Mais, ce jour-la, il était heureux. Nous rentrâmes au pas de course.

La nouvelle du mariage résonna en Bretagne comme la lance d'un Dieu frappant un bouclier. au départ, le fracas étourdit et, en cette période calme, alors que les hommes tâchaient d'en mesurer les conséquences, une délégation arriva de Powys. au nombre des ambassadeurs se trouvait Valerin, le chef qui avait été fiancé à Guenièvre. Il défia arthur de se battre, mais arthur refusa, et lorsque Valerin voulut dégainer, c'est nous, les gardes, qui nous chargeâmes de le raccompagner hors de Lindinis. Valerin était un homme grand et vigoureux avec des cheveux noirs et une barbe noire, des yeux enfoncés et un nez cassé. Sa douleur fut terrible, sa colère pire encore, et sa tentative de vengeance déjouée.

C'est lorweth, le druide, qui conduisait la délégation de Powys, dépachée par Cuneglas plutôt que par son père. Gorfyddyd était ivre de rage et d'hydromel, tandis que son père espérait encore qu'il y eût une chance de sauver la paix de la catastrophe. Homme grave et sensé, lorweth eut une longue discussion avec

arthur. Le mariage, expliqua le druide, n'était pas valable parce qu'il avait été célébré par un prêtre chrétien et que les Dieux de Bretagne ne reconnaissaient pas la nouvelle religion. " Prends Guenièvre pour maîtresse, supplia-t-il arthur, et Ceinwyn pour épouse.

- Guenièvre est ma femme ", hurla arthur.

Mgr Bedwin vint à la rescousse du druide, mais il ne put le faire changer d'avis. La perspective d'une guerre ne suffirait même à l'ébranler. lorweth en évoqua la possibilité, affirmant que la Dumnonie avait fait un affront à Powys et qu'il faudrait la laver dans le sang si arthur ne revenait pas sur sa décision. Tewdric de Gwent avait dépaché l'évêque Conrad plaider la cause de la paix, implorant arthur de renoncer à Guenièvre pour épouser Ceinwyn, et Conrad brandit même la menace d'un traité de paix séparé entre Tewdric et Powys. " Mon Seigneur Roi ne combattra point contre la Dumnonie, s'empressa d'ajouter Conrad pour rassurer Bedwin tandis que les deux évêques faisaient les cent pas sur la terrasse devant la villa de Lindinis, mais il ne se battra pas non plus pour cette putain de Henis Wyren.

- Cette putain ? reprit Bedwin, alarmé et choqué par le mot.

- Peut-être pas, admit Conrad. Mais je vais te dire une chose, mon Frère, Guenièvre n'a jamais reçu les verges. Jamais ! "

Bedwin hocha la tête pour bien montrer qu'il réprouvait lui aussi le laxisme de Leodegan, puis les deux hommes s'éloignèrent. Le lendemain, Mgr Conrad et la délégation powysienne se retiraient. Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Mais arthur croyait que l'heure de son bonheur avait sonné. Il n'y aurait pas de guerre, affirmait-il, car Gorfyddyd avait déjà perdu un bras et ne risquerait pas l'autre. Le bon sens de Cuneglas, ajoutait-il, assurerait la paix. Pendant un temps, il y aurait certes des rancunes et de la méfiance, mais tout cela passerait. Son bonheur, il en était convaincu, ne pouvait manquer d'embrasser le monde.

On recruta de la main-d'œuvre pour réparer et agrandir la villa de Lindinis et la transformer en un palais digne d'une princesse. arthur dépacha un messenger auprès du roi Ban de BenoÛc, adjurant son ancien seigneur de lui envoyer des maçons et des plâtriers sachant restaurer les édifices romains.

Il voulait un verger, un jardin, un bassin de poissons ; il voulait des bains avec de l'eau chaude, une cour où des harpistes pussent jouer. Il voulait le paradis sur terre pour son épouse, mais d'autres ruminaient leur vengeance et, cet été-là, nous apprenons que Tewdric de Gwent avait rencontré Cuneglas et conclu un traité de paix ; en vertu de cet accord, les armées de Powys pourraient emprunter librement les voies romaines qui traversaient Gwent. Ces routes ne menaient qu'à la Dumnonie.

Pourtant, l'été s'écoula sans qu'aucune attaque ne se dessinât. Sagramor tenait en respect les Saxons d'ailleurs tandis que arthur passa un été

d'amoureux. J'étais membre de sa garde et restais auprès de lui toute la longueur de journée. J'aurais dû porter une épée, un bouclier et une lance, mais j'étais bien souvent chargé de flasques de vins et de monceaux de victuailles, car Guenièvre aimait à prendre ses repas dans des sommières cachées, auprès de ruisseaux secrets, et il nous fallait porter de la vaisselle d'argent, des cornes à boire, des vivres et du vin à l'endroit choisi. Elle réunit une compagnie de dames pour en faire sa cour et, Dieu m'en est témoin, Lunete en fit partie. Elle s'était fait tirer l'oreille pour abandonner sa maison de brique de Lindinis, mais il ne lui fallut que quelques jours pour décider que son avenir serait plus

souriant auprès de Guenièvre. Lunete était belle et Guenièvre décréta qu'elle ne serait entourée que de jolis minois et de beaux objets, si bien que ses dames et elle se vataient des plus beaux tissus ornés d'or, d'argent, de jais et d'ambre, et elle payait des harpistes, des chanteurs, des danseuses et des poètes pour divertir sa cour. Elles jouaient dans les bois, ou elles se pourchassaient, se cachaient et payaient des amendes si elles enfreignaient l'une des règles élaborées conçues par Guenièvre. L'argent de ces jeux, comme l'argent dépensé au profit de la villa de Lindinis, venait de Leodegan, nommé trésorier de la maison d'arthur. Leodegan jurait que tout l'argent venait des arriérés de rente, et peut-être arthur croyait-il son beau-père, mais le bruit parvint à nos oreilles de sombres histoires : on disait que le trésor de Mordred était soulagé de son or, remplacé par les promesses en l'air de remboursement proférées par Leodegan. arthur semblait ne pas s'en soucier. Cet été-là lui procurait un avant-goût de la Bretagne en paix quand, pour nous autres, c'était le paradis des écervelés. amhar et Loholt furent rapatriés à Lindinis, mais sans ailleann, leur mère. Les jumeaux furent présentés à Guenièvre, et arthur, je crois, espérait les voir logés dans le palais à colonnes qui s'élevait autour du cour de l'ancienne villa. Guenièvre ne souffrit leur compagnie qu'une seule journée, puis décréta que leur présence la dérangeait. Ils n'étaient pas amusants. Ils n'étaient pas jolis, dit-elle, tout comme sa sourette, Gwenhwyfach, n'était pas jolie, et s'ils n'étaient ni mignons ni divertissants ils n'avaient point leur place dans sa vie. En outre, les jumeaux appartenaient à l'ancienne vie d'arthur, et celle-là était morte. Elle ne voulait pas d'eux, et elle ne se gêna pas pour le faire savoir publiquement. " Si nous voulons des enfants, mon Prince, dit-elle en caressant la joue d'arthur, nous ferons les nôtres. "

Guenièvre lui donnait toujours du prince. arthur commença par protester qu'il n'était pas prince, mais Guenièvre insista : il était le fils d'Uther et, donc, de sang royal. Pour lui complaire, arthur la laissa lui donner ce titre, mais bientôt nous reçûmes l'ordre d'en faire autant. Guenièvre ordonna, nous obéâmes.

Nul n'avait jamais tenu tête à arthur au sujet d'amhar et Loholt ni, a fortiori, eu gain de cause, mais Guenièvre le fit et les jumeaux furent renvoyés chez leur mère à Corinium. La moisson fut médiocre cette année-là, car les récoltes furent niellées par les dernières pluies qui les laissèrent noircies et flétries. La rumeur courut que les Saxons avaient eu plus de chance car la pluie avait épargné leurs terres, si bien qu'arthur emmena ses guerriers à l'est, au-delà du Durocbrivis afin de mettre la main sur leurs réserves de grains. Il était heureux, je crois, d'échapper aux chants et aux danses de Caer Cadarn, et nous étions heureux qu'il fût de nouveau notre chef, mais aussi de porter des lances

plutôt que des costumes de fates. Ce fut une razzia profitable, qui inonda la Dumnonie de grain subtilisé, d'or pillé et d'esclaves saxons. Désormais membre du conseil de Dumnonie, Leodegan reçut pour mission de distribuer le grain gratuit dans toutes les parties du royaume, mais l'horrible rumeur courut qu'il préféra le vendre et que l'or ainsi gagné aboutit dans la nouvelle demeure qu'il se faisait construire de l'autre côté de la rivière, en face du palais aux murs couverts de plâtre de Guenièvre.

Il arrive que la folie cesse. Ce sont les Dieux qui en décident, pas l'homme. arthur avait été fou d'amour tout l'été, et ce fut un bel été

malgré nos occupations de laquais, car un arthur heureux était un seigneur enjôleur et prodigue, mais lorsque l'automne balaya le pays de ses vents, de ses pluies et de ses feuilles d'or, il parut émerger de son rave estival. Il était encore amoureux - en vérité, je pense qu'il fut toujours épris de Guenièvre -, mais, cet automne, il mesura le mal qu'il avait fait à la Bretagne. au lieu de la paix, régnait une trêve lugubre, et il savait qu'elle ne durerait pas.

On étala les franes pour en faire des lances et les cabanes des forgerons bruirent des coups de marteau sur l'enclume. Sagramor fut rappelé de la frontière saxonne vers le cour du pays. arthur dépacha un messager auprès de Gorfyddyd, reconnaissant ses torts envers le roi et sa fille, s'en excusant, mais plaidant la cause de la paix en Bretagne. Il envoya à Ceinwyn un collier de perles et d'or, mais Gorfyddyd le lui retourna enroulé autour de la tate tranchée du messager. Nous apprîmes que Gorfyddyd avait cessé de boire et repris à Cuneglas, son fils, les ranes du royaume.

Ces nouvelles confirmaient qu'il n'y aurait jamais la paix tant que les longues lances de Powys n'auraient pas vengé l'affront fait à Ceinwyn.

De toutes parts, les voyageurs rapportaient des récits de malheur. Les seigneurs d'Outre-Mer faisaient venir dans leurs royaumes côtiers de nouveaux guerriers irlandais. Les Francs massaient des hommes aux confins de l'Armorique. Powys engrangea ses récoltes et leva des hommes pour se battre armés de lances plutôt que pour tailler les blés à coups de faucilles. Cuneglas avait épousé Helled d'Elmet, et des hommes de cette contrée septentrionale venaient maintenant gonfler les rangs de l'armée de Powys. Restauré en Silurie, Gundleus forgeait des épées et des lances dans les vallées encaissées de son royaume, tandis qu'à l'est les navires saxons accostaient sur les rivages conquis.

arthur endossa son armure d'écaillés - c'était la troisième fois

seulement que je la voyais depuis son arrivée en Bretagne - et fit le tour de la Dumnonie avec deux vingtaines de cavaliers revatus de leur armure. Il entendait montrer sa puissance au royaume, et il voulait que les voyageurs qui transportaient leurs marchandises par-delà les frontières se fissent l'écho de sa vaillance. Puis il revint a Lindinis, oa Hygwydd, son serviteur, veilla a retirer la rouille de son armure.

La première défaite survint cet automne-la. Une épidémie sévit a Venta, affaiblissant les hommes du roi Melwas, et Cerdic, le nouveau chef des Saxons, mit en déroute les troupes belges et s'empara d'une vaste étendue de bonne terre arrosée. Le roi Melwas demanda instamment des renforts, mais arthur savait que Cerdic était le moindre de ses embarras. Les tambours de guerre battaient a travers Lloegyr, désormais entre les mains des Saxons, et a travers les royaumes bretons du nord, et il ne restait aucune lance pour Melwas. En outre, Cerdic semblait pleinement

accaparé par ses nouveaux fiefs et ne menaçait pas davantage la Dumnonie, si bien qu'arthur préféra laisser quelque temps les Saxons en paix. " Nous allons donner une chance a la paix ", déclara-t-il au conseil.

Mais il n'y eut point de paix.

^ a la fin de l'automne, alors que la plupart des armées pensaient a graisser leurs armes et a les stocker pour les mois de grand froid, les forces de Powys se mirent en marche. La Bretagne était en guerre.

TROISIEME PaRTIE

LE RETOUR DE MERLIN

Igraine me parle d'amour. C'est le printemps ici, a Dinnewrac, et le soleil baigne le monastère d'une douce chaleur. Il y a des agneaux sur les pentes sud, mame si hier un loup en a tué trois et a laissé une tramée de sang devant notre porte. Des mendiants s'attroupent pour quémander des vivres et tendent leurs mains gangrenées lorsque vient Igraine. L'un d'eux a volé aux corbeaux nécrophages la carcasse d'un agneau mangée par les asticots. Ce matin-la, quand Igraine est arrivée, il était assis a la porte en train de dévorer la dépouille.

Elle me demande si Guenièvre était réellement belle. Je réponds que non, mais bien des femmes troqueraient leur beauté contre son allure.

Naturellement, Igraine voulut savoir si elle-mame était belle et je m'empressai de la rassurer, mais elle dit que les miroirs du Caer de son

époux étaient très vieux et bosselés, et qu'il était difficile de se faire une idée. " Ne serait-il pas charmant, demanda-t-elle, de nous voir tels que nous sommes ?

- Dieu le sait, fis-je, et Dieu seulement. "

Elle plissa son visage. " Je déteste que tu me fasses des prachi-pracha, Derfel. «a ne te va pas. Si Guenièvre n'était pas belle, alors pourquoi arthur s'est-il épris d'elle ?

- L'amour ne s'adresse pas seulement a la beauté, tranchai-je d'un ton de reproche.

- ai-je jamais dit le contraire ? demanda-t-elle indignée, mais c'est toi qui as dit que Guenièvre séduisit arthur dès le tout premier instant.

alors, si ce n'était la beauté, qu'est-ce que c'était ?

- Le seul fait de la voir transforma son sang en fumée. " Cela lui plut.

Igraine sourit. " Elle était donc belle ?

- Elle le provoqua, et il se dit qu'il ne serait pas un homme s'il ne la capturait pas. Et peut-atre les Dieux jouaient-ils avec nous ? " Je haussai les épaules, incapable de trouver d'autres raisons. " De surcroat, je n'ai jamais voulu dire qu'elle n'était pas belle, mais simplement qu'elle était plus que cela. Jamais je ne vis femme qui e't autant d'allure.

- Moi compris ? demanda aussitôt ma reine. .

- Hélas, fis-je, ma vue se trouble avec l',ge. "

Elle rit de mon échappatoire. " Guenièvre aimait-elle arthur ?

- Elle aimait l'idée qu'elle s'en faisait. Elle aimait qu'il f't le champion de la Dumnonie, et elle l'aimait tel qu'il était la première fois qu'elle le vit, dans son armure : le grand arthur, resplendissant, le seigneur de guerre, l'épée la plus redoutée de toute la Bretagne et de l'armorique. "

Igraine jouait avec le cordon a houppes de sa robe blanche. Elle demeura songeuse un instant. " Crois-tu que je transforme le sang de Brochvaël en fumée ? demanda-t-elle avec un soupçon d'envie.

- De nuit.

- Oh, Derfel ! " soupira-t-elle en quittant le rebord de la fenetre pour se diriger vers la porte d'oa elle pouvait embrasser du regard notre petite salle. " as-tu jamais été amoureux de cette façon-la ?

- Oui, avouai-je.

- De qui ? demanda-t-elle aussitôt.

- aucune importance.

- Pour moi si ! J'insiste. De Nimue ?

- Ce n'était pas Nimue, répondis-je d'un ton ferme. Nimue était différente.

Je l'aimais, mais je n'étais pas fou de désir pour elle. Je la trouvais juste infiniment... " Je m'arratai, cherchant un mot que je ne trouvais pas. " Merveilleuse ", ajoutai-je faiblement, sans regarder Igraine afin qu'elle ne vat point mes larmes.

Elle attendit un instant. " De qui donc as-tu été amoureux ? De Lunete ?

- Non, non !

- De qui alors ?

- L'histoire viendra en son temps... si je vis.

- Bien s'ŕ que tu vivras. Nous te ferons porter du Caer des mets de choix.

- que mon seigneur Sansum, dis-je, ne voulant pas la voir se dépenser en pure perte, me retirera comme une chère indigne d'un simple frère.

- alors viens vivre au Caer, dit-elle impatiente. Je t'en prie ! " Je souris. " Je le ferais très volontiers, Dame, mais hélas, j'ai fait le serment de rester ici.

- Pauvre Derfel. " Elle retourna a la fenatre et regarda Frère Maelgwyn retourner la terre. Il avait avec lui Frère Tudwal, le novice qui avait survécu. Le deuxième novice est mort a la fin de l'hiver, mais Tudwal vit encore et partage la cellule du saint. Celui-ci veut que le garçon lui apprenne a lire, essentiellement, je crois, pour savoir si je traduis

vraiment l'...vangile en saxon, mais le garçon n'est pas bien malin et semble mieux fait pour bacher que pour lire. Il est temps que nous ayons de vrais doctes a Dinnewrac, car ce timide printemps a rallumé nos vieilles disputes hargneuses sur la date de P,ques, et nous n'aurons pas la paix tant que la querelle ne sera point vidée. " Sansum a-t-il vraiment marié arthur et Guenièvre ? demanda Igraine, m'arrachant ainsi a mes pensées moroses.

- Oui, vraiment.

- Et ce n'était pas dans une grande église ? avec des trompettes ?

- Dans une clairière, au bord d'un cours d'eau, avec des grenouilles qui croassaient et les chatons des saules qui s'accumulaient derrière le barrage des castors.

- Nous f^{mes} mariés dans une salle de banquet, dit Igraine, et la fumée me faisait pleurer. " Elle haussa les épaules. " qu'as-tu donc changé dans la dernière partie ? quelle menterie as-tu encore inventée ?

- aucune, fis-je en hochant la tate.

- Mais lors de l'acclamation de Mordred, demanda-t-elle d'un air dépité, l'épée fut juste posée sur la pierre ? Pas plantée en elle ? Tu en es s^r ?

- Elle reposait a plat sur la pierre. Je le jure ", et, a ces mots} je fis le signe de croix, " sur le sang du Christ, ma Dame ".

Nouveau haussement d'épaules. " Dafydd ap Gruffud traduira le récit comme il me plaira, et j'aime l'idée d'une épée plantée dans la pierre. Je suis ravi que tu aies été bon a propos de Cune-glas.

- C'était un brave homme. " Il était aussi le grand-père du mari d'Igraine.

" Ceinwyn était-elle vraiment belle ? " demanda Igraine. Je hochai la tate.

" Oui, vraiment. Elle avait les yeux bleus.

- Des yeux bleus ! " La pensée qu'elle avait les traits des Saxons lui donna le frisson. " Et qu'est devenue la broche qu'elle t'a donnée ?

- J'aimerais bien le savoir ", répondis-je dans un mensonge. Elle était dans ma cellule, bien cachée, hors d'atteinte des fouilles les plus

méticuleuses de Sansum. Le Saint, que Dieu exaltera certainement au-dessus de tous les vivants et les morts, ne souffre pas que nous possédions le moindre trésor. Tous nos biens doivent être confiés à sa garde, telle est la règle, et bien que je lui aie abandonné tout le reste, y compris Hywelbane, Dieu me pardonne, j'ai gardé la broche de Ceinwyn. Les ans ont terni son éclat, mais je vois encore Ceinwyn lorsque, dans l'obscurité, je sors la broche de sa cachette et en contemple les motifs entrelacés au clair de la lune. Parfois - pas toujours - je la porte à mes lèvres. Quel vieux sot suis-je devenu ! Peut-être donnerai-je cette broche à Igraine, car j'en sais la valeur, mais je la garderai encore un moment car l'or est comme une parcelle de soleil dans ce lieu gris et glacial. Bien entendu, Igraine saura que la broche existe quand elle lira ces pages, mais si elle est aussi bonne que je la sais, elle me la laissera en modeste souvenir d'une vie de péché. " Je n'aime pas Guenièvre, dit Igraine.

- C'est donc que je m'y suis mal pris.

- Ça t'entend, elle paraît très dure. "

Je ne dis rien pendant quelques instants, me contentant d'écouter les moutons baler. " Elle pouvait être extraordinairement bonne, repris-je après ce temps de pause. Elle savait égayer les tristes, mais elle ne supportait pas la banalité. Les estropiés, les raseurs ou les laiderons n'avaient pas de place dans sa vision du monde et elle voulait donner une réalité à ce monde en bannissant tous les fâcheux de cette espèce. Arthur avait une vision, lui aussi, sauf que sa vision lui dictait de secourir les infirmes, et il entendait rendre ce monde tout aussi réel.

- Il voulait Camelot, observa Igraine d'un air songeur.

- Nous l'appelions la Dumnonie, dis-je gravement.

- Quel rabat-joie tu fais, Derfel ! " Igraine était de mauvaise humeur, mais elle n'était jamais vraiment fâchée contre moi. " Je veux que ce soit le Camelot du poète : de l'herbe verte et de grandes tours, avec des dames en robe et des guerriers qui jettent des fleurs sous leurs pas. Je veux des ménestrels et des éclats de rire ! «a n'a donc jamais été ainsi ?

- Un petit peu, mais je ne me souviens guère de chemins jonchés de fleurs.

Je me souviens de guerriers revenant en clopi-

nant de la bataille et, pour certains, rampant et pleurant, traanant

leurs entrailles dans la poussière.

- arrate ! commanda Igraine. alors pourquoi les bardes lui donnent le nom de Camelot ?

- Parce que les poètes ont toujours été des sots, autrement pourquoi seraient-ils poètes ?

- Non, Derfel ! qu'y avait-il de si particulier dans Camelot ? Raconte !

- C'était particulier, parce qu'arthur y faisait régner la justice. "

Igraine fronça les sourcils. " C'est tout ?

- C'est bien plus, mon enfant, que la plupart des souverains ne ravent de faire, a fortiori qu'ils ne font. "

Elle changea de sujet d'un simple haussement d'épaules. " Guenièvre était-elle intelligente ? demanda-t-elle.

- Très. "

Igraine jouait avec la croix qu'elle portait autour du cou. " Parle-moi de Lancelot.

- attends !

- quand Merlin arrive-t-il ?

- Bientôt.

- Et saint Sansum, il est méchant avec toi ?

- Le saint a sur la conscience le destin de nos ,mes immortelles. Il accomplit son devoir.

- Mais il est vraiment tombé a genoux en implorant le martyr avant d'unir arthur a Guenièvre ?

- Oui ", répondis-je, incapable de retenir un sourire a ce souvenir.

Igraine rit. " Je demanderai a Brochvaël de faire du Seigneur des Souris un vrai martyr, comme ça tu seras en charge de Dinne-wrac. «a te plairait, Frère Derfel ?

- J'aimerais pouvoir continuer mon récit en paix, répondis-je d'un ton de reproche.

- alors, et après ? " demanda-t-elle, impatiente.

après ? L'armorique. L'Outre-Mer. YnysTrebes la belle, le roi Ban, Lancelot, Galahad et Merlin. Cher Seigneur, quels hommes, quels jours, quelles batailles avons-nous livrées et quels raves avons-nous brisés ! En armorique.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand nous nous retournions sur ces temps, nous les appelions simplement les " années noires ", mais rarement nous en discussions. arthur détestait qu'on lui rappelle ces premiers jours en Dumnonie, lorsque sa passion pour Guenièvre plongea le pays dans le chaos.

Ses fiançailles avec Ceinwyn avaient été un genre de broche retenant une fragile robe de gaze légère ; et, la broche partie, le vatement s'était effiloché. arthur se le reprochait et n'aimait point parler des années noires. Pendant un temps, Tewdric refusa de prendre parti. Il blâmait arthur d'avoir brisé la paix et il le lui fit payer en autorisant Gorfyddyd et Gundleus à conduire leurs troupes à travers Gwent vers la Dumnonie. Les Saxons se pressaient à l'est, les Irlandais multipliaient les razzias depuis la côte ouest et, comme s'il n'y avait pas assez d'ennemis, le prince Cadwy d'Isca se rebella contre le pouvoir d'arthur. Tewdric essaya de rester à l'écart de la malée, mais lorsque les Saxons d'aelle attaquèrent sa frontière, les seuls amis qu'il pouvait appeler à la rescousse étaient au fond les Dumnoniens, et force lui fut donc d'entrer en guerre aux côtés d'arthur, mais les lanciers de Powys et de Silurie avaient profité de ses routes pour s'emparer des collines au nord d'YnysWydryn, et lorsque Tewdric se déclara enfin pour la Dumnonie ils occupèrent également Glevum.

C'est dans ces années-la que je devins adulte. Je finis par ne plus compter le nombre d'hommes que je trucidai et le nombre d'anneaux de guerriers que je forgeai. Je reçus un surnom, Cadarn, qui signifie " le puissant ".

Derfel Cadarn, sobre dans la bataille et redoutable dans le maniement de l'épée. Le jour venu, arthur m'invita à rejoindre sa cavalerie, mais je préfèrai rester sur la terre ferme et demeurai lancier. Je l'observai en ce temps-la et commençai à mesurer à quel point il était un grand soldat. Ce n'était pas simplement sa bravoure, bien qu'il fût brave, mais il dupait ses ennemis. Nos armées étaient des instruments pesants : elles marchaient lentement et elles changeaient de direction avec peine une fois qu'elles étaient en marche, mais arthur forgea une petite force qui apprit à se déplacer rapidement. Il conduisait ces hommes, les uns à pied, les autres en selle, dans de longues marches

qui contournaient les flancs de l'ennemi, si bien qu'ils apparaissaient toujours où on les attendait le moins. Nous aimions attaquer à l'aube, lorsque l'ennemi était encore hébété par les beuveries de la nuit ; ou alors, nous le bernions par de fausses retraites avant de nous abattre sur ses flancs demeurés

sans protection. après un an de batailles de ce genre, lorsque nous eûmes enfin chassé Gorfyddyd et Gundleus de Glevum et du nord de la Dumnonie, arthur fit de moi un capitaine et je commençai moi aussi à distribuer de l'or à mes hommes. Deux ans plus tard, je reçus même l'ultime accolade du guerrier, une invitation à passer à l'ennemi. Elle me vint de Ligessac en personne, le commandant félon de la garde de Norwenna, qui m'adressa la parole dans un temple de Mithra, où sa vie était protégée, et il m'offrit une fortune si je suivais son exemple et servais Gundleus. Je refusai. Gr

,ce à Dieu, je demeurai toujours fidèle à arthur.

Sagramor aussi, et c'est lui qui m'initia au service de Mithra, ce Dieu que les Romains avaient introduit en Bretagne et qui avait dû se plaire sous nos climats parce qu'il était encore tout-puissant. C'est le Dieu des Soldats, et aucune femme ne saurait être initiée à ses mystères. Mon initiation eut lieu à la fin de l'hiver, lorsque les soldats ont du temps libre. Cela se passa dans les collines. Sagramor me conduisit seul dans une vallée si encaissée qu'en fin d'après-midi l'herbe était encore toute craquante du gel matinal. Nous nous arrâtmes à l'entrée d'une grotte, où Sagramor me pria de mettre mes armes de côté et de me dénuder. J'étais là, grelottant, lorsque le Numide me noua un linge épais sur les yeux et me dit que je devais maintenant obéir à chaque consigne et que si je flanchais ou parlais une fois, juste une fois, on me reconduirait à mes habits et à mes armes pour me renvoyer.

L'initiation consiste en une agression contre les sens de l'homme et qui veut y survivre doit se rappeler une seule chose : obéir. Voilà pourquoi les soldats aiment Mithra. La bataille assaille les sens, et l'attaque fait fermenter la peur, et l'obéissance est ce mince fil qui arrache au chaos de la peur et promet la survie. Par la suite j'ai initié nombre de mes hommes à Mithra et j'ai fini par connaître assez bien les trucs, mais cette première fois, lorsque j'entrai dans la grotte, je n'avais aucune idée de ce qui m'attendait. Lorsque je pénétrai pour la première fois dans l'ancre du Dieu, Sagramor, ou peut-être un autre homme, me fit tourner dans le sens du soleil, si vite et si rudement que j'en fus tout étourdi, puis je reçus l'ordre d'avancer. Suffoqué par la fumée, je continuai néanmoins d'avancer, suivant la pente descendante du rocher. Une voix me cria de m'arrêter, une autre m'ordonna de

tourner, une troisième de m'agenouiller. On me fourra je ne sais

nnn

quoi dans la bouche, et je reculai devant la puanteur des excréments humains qui me faisaient tourner la tête. " Bouffe ! " ordonna une voix et je faillis vomir la bouchée jusqu'à ce que j'eus compris que je m'achonnais du poisson séché. Je bus quelque infâme breuvage qui me fit tourner la tête. Probablement était-ce du jus d'aubépine mélangé à de la mandragore ou à des tue-mouches, car alors même que j'avais encore les yeux bandés, j'eus la vision de créatures brillantes aux ailes chiffonnées qui me cisaillaient la chair de leurs bouches crochues. Des flammes me caressaient la peau, brûlant les poils de mes bras et de mes jambes, l'ordre me fut donné

d'avancer à nouveau, puis de m'arrêter, et je devinai qu'on mettait des bûches dans le feu et sentis le bois s'embraser juste devant moi. Le feu rugissait, les flammes rôtièrent ma peau nue et mon sexe, puis la voix me commanda d'avancer dans le feu, et j'obéis... mettant le pied dans une mare d'eau glacée qui me fit presque hurler de peur. Je me croyais dans une cuve de métal fondu.

Je sentis la pointe d'une épée pressée sur ma virilité. Je reçus l'ordre d'avancer et, comme j'avancai, la pointe s'éloigna. Des artifices, bien entendu, mais les herbes et les champignons ajoutés au breuvage suffisaient à leur donner des allures de miracles, et lorsque j'eus parcouru le chemin sinueux qui menait à la chambre chaude, enfumée et résonnante au cours de la cérémonie, j'étais déjà dans les transes de la terreur et de l'exaltation.

On me conduisit à une pierre de la hauteur d'une table et l'on me mit un couteau dans la main droite tandis que l'on plaçait ma main gauche, la paume tournée vers le bas, sur un ventre nu. " C'est un enfant que tu as sous la main, misérable crapaud ", dit la voix, et une main déplaça ma main droite en sorte que la lame se retrouva suspendue au-dessus de la gorge de l'enfant, " un enfant innocent qui n'a fait de mal à personne, un enfant qui ne mérite que de vivre, et tu vas le tuer. Frappe ! " L'enfant hurla lorsque je plongeai le couteau et sentis le sang chaud gicler sur mon poignet et ma main. Sous ma main gauche, le ventre palpitant eut un dernier spasme et s'immobilisa. À proximité ronflait un feu dont la fumée m'obstruait les narines.

Je dus m'agenouiller et ingurgiter un breuvage écœurant qui m'engorgea le gosier et me donna des aigreurs d'estomac. C'est alors seulement, lorsque j'eus vidé la corne de sang de taureau, qu'on me

retira mon bandeau et que je vis que j'avais tué un agnelet au ventre rasé. amis et ennemis s'agglutinèrent autour de

moi pour me féliciter d'être maintenant entré au service du Dieu des Soldats. Je faisais désormais partie d'une société secrète qui essaimait a travers le monde romain et mame par-dela ses frontières ; une société

d'hommes qui avaient fait leurs preuves dans la bataille, non pas en simples soldats, mais en authentiques guerriers. Devenir un adepte de Mithra était un véritable honneur, car tout membre du culte pouvait s'opposer a l'initiation d'un autre. D'aucuns qui conduisaient des armées n'étaient jamais élus, d'autres qui demeuraient dans le rang étaient ainsi distingués.

Maintenant que je comptais au nombre des élus, on me ramena mes vatelements et mes armes. Je me rhabillai et l'on me fit part des mots secrets du culte qui me permettraient d'identifier mes camarades dans la bataille. Si je m'apercevais que je combattais un adepte de Mithra, je devais le tuer promptement, sans miséricorde, et si un tel homme était mon prisonnier je devais lui rendre les honneurs. Puis, les formalités terminées, nous entr

,mes dans une seconde caverne immense éclairée par des torches fumantes et par un grand feu oa rôtiissait la carcasse d'un taureau. Le rang des hommes qui étaient du banquet était pour moi un grand honneur. La plupart des initiés doivent se contenter de leurs camarades, mais pour Derfel Cadarn les puissants des deux camps étaient venus dans l'antré hivernal. agricola de Gwent était la et, avec lui, deux de ses ennemis de Silurie, Ligessac et un lancier, un dénommé Nasiens, le champion de Gundleus. Etaient également présents une douzaine de guerriers d'arthur, avec quelques-uns de mes hommes et mame Mgr Bedwin, le conseiller d'arthur, qui avait un drôle d'air avec son plastron rouillé, son ceinturon et sa cape de guerrier. " J'ai été

guerrier autrefois, dit-il pour expliquer sa présence, et j'ai été initié.

Voyons, c'était quand ? Il y a trente ans de cela ? Bien avant que je ne devienne chrétien, cela va de soi.

- Et ceci - d'un geste de la main, je désignai la tate tranchée du taureau que l'on avait hissée sur un trépied de lances et dont le sang se vidait sur le sol -, et ceci n'est pas contraire a ta religion ? "

Bedwin haussa les épaules. " Bien s'r que si, mais la camaraderie me

manquerait. " Se penchant vers moi, il baissa la voix pour chuchoter avec des airs de conspirateur. " Je compte sur toi pour n'en rien dire a Mgr Sansum ? " Je ris a la seule idée de jamais me confier au sourcilieux Sansum qui vrombissait comme une abeille ouvrière dans la Dumnonie malmenée par la guerre.

Il passait son temps a condamner ses ennemis, et il n'avait point d'amis. "

Le Jeune Maatre Sansum, dit Bedwin, la bouche pleine de bouf et la barbe dégoulinante de jus de viande, veut prendre ma place et je pense qu'il y arrivera.

- ah bon ? fis-je interloqué.

- Parce qu'il en meurt d'envie et qu'il ne ménage pas ses efforts. Grand Dieu, quel acharnement chez cet homme ! Sais-tu ce que j'ai découvert pas plus tard que l'autre jour ? Il ne sait pas lire ! Pas un mot ! De nos jours, on ne saurait être un haut dignitaire de l'...glise si l'on ne sait pas lire, et que fait Sansum ? Il a un esclave qui lui fait la lecture, et il apprend tout par cour. " Bedwin me donna un coup de coude pour s'assurer que je mesurais bien l'extraordinaire mémoire de Sansum. "Tout ça par cour ! Les psaumes, les prières, la liturgie, les écrits des Pères, tout par cour ! Dame ! " Il hocha la tête. " Tu n'es pas chrétien, n'est-ce pas ?

- Non.

- Tu devrais y songer. Sans doute n'avons-nous pas grand-chose a t'offrir en guise de plaisirs terrestres, mais notre vie après la mort en vaut certainement la peine. Non que j'aie jamais pu en persuader Uther, mais j'ai quelque espoir avec arthur. "

Je jetai un coup d'œil sur l'assemblée. " Pas d'arthur ", observai-je, déçu que mon seigneur ne fît point du culte.

" Il a été initié, dit Bedwin.

- Mais il ne croit pas aux Dieux ", ajoutai-je, répétant les allégations d'Owain.

Bedwin hocha la tête. " arthur croit. Comment un homme peut-il ne pas croire en Dieu ou aux Dieux ? Tu penses qu'arthur croit que nous sommes faits nous-mêmes ? Ou que le monde est apparu simplement par hasard ? arthur n'est pas sot, Derfel Cadarn. arthur croit, mais il garde ses convictions pour lui. ainsi les chrétiens le

prennent-ils pour l'un des leurs, ou croient qu'ils pourraient le devenir, tandis que les paÛens pensent de mame, et les uns et les autres le servent d'autant plus volontiers. Et souviens-toi, Derfel, arthur est aimé de Merlin, et Merlin, crois-moi, n'aime pas les mécréants.

- Merlin me manque.

- Il nous manque a tous, dit Bedwin d'un ton calme, mais son absence nous est un sujet de consolation, car il ne serait pas ailleurs si la Bretagne était menacée de destruction. Merlin viendra quand on aura besoin de lui.

- Crois-tu que nous n'ayons pas besoin de lui ? " demandai-je avec aigreur.

Bedwin s'essuya la barbe avec la manche de son manteau puis but du vin. "

Certains disent, reprit-il en baissant la voix, que nous serions mieux lotis sans arthur. que sans arthur il y aurait la paix, mais sans lui qui protège Mordred ? Moi ? " L'idée mame le fit sourire. " Gereint ? C'est un brave homme, il en est peu de meilleurs, mais il n'est pas bien malin et il est incapable de prendre une décision ; qui plus est, il ne veut pas non plus gouverner la Dumnonie. C'est arthur ou personne, Derfel. Ou plutôt, c'est arthur ou Gorfyddyd. Et cette guerre n'est pas perdue. Nos ennemis craignent arthur. aussi longtemps qu'il vivra, la Dumnonie sera en sécurité. Non, je ne pense pas que Merlin nous soit encore nécessaire. "

Ligessac, le traatre, était aussi de ces chrétiens qui ne voyaient point de conflit entre sa foi déclarée et les rituels secrets de Mithra. Le félon vint me parler a la fin du banquet. Je le reçus avec froideur, alors mame qu'il était comme moi dévoué a Mithra, mais il feignit de ne pas voir mon hostilité et, me prenant par le coude, m'entraana dans un coin obscur de la grotte. " arthur va perdre. Tu le sais, n'est-ce pas ?

- Non. "

Ligessac se débarrassa d'un lambeau de viande coincé entre ses chicots. "

D'autres hommes d'Elmet vont se lancer dans la guerre. Powys, Elmet, la Silurie - fit-il en comptant sur ses doigts -, tous unis contre Gwent et la Dumnonie. Gorfyddyd sera le prochain Pendragon. Nous commencerons par bouter les Saxons hors des terres a l'est de Ratae, puis nous pousserons vers le sud pour en finir avec la Dumnonie. Deux

ans ?

- La pitance t'est montée a la tate, Ligessac.

- Et mon seigneur paiera les services d'un homme de ta trempe. " Ligessac était porteur d'un message. " Mon Seigneur Roi Gundleus est un homme généreux, Derfel, très généreux.

- Dis a ton Seigneur Roi que Nimue d'Ynys Wydryn fera de son cr,ne un vase a boire, et que c'est moi qui le lui apporterai. " Sur ce, je me retirai.

Ce printemps-la, la guerre fit de nouveau rage, mame si, dans un premier temps, elle fit moins de ravages. arthur avait versé de l'or a Ongus Mac airem, le roi irlandais de Démétie, pour qu'il attaque Powys et la Silurie sur le front ouest, et ces attaques éloignèrent nos ennemis de nos frontières septentrionales. arthur lui-mame prit la tate d'une bande de soldats pour pacifier l'ouest de la Dumnonie oa Cadwy avait proclamé l'indépendance des terres de sa tribu, mais il était la-bas lorsque les Saxons lancèrent une puissante offensive contre le territoire de Gereint. Gorfyddyd, nous le s'mes plus tard, avait soudoyé les Saxons^ comme nous les Irlandais, et l'argent de Powys fut probablement mieux placé, car les Saxons s'abattirent sur ces terres comme un véritable déluge, obligeant arthur a rentrer précipitamment de l'ouest oa il laissa a Cei, son ami d'enfance, le soin de combattre les tribus tatouées de Cadwy.

C'est alors, tandis que l'armée saxonne d'aelle menaçait de s'emparer de Durocobrivis et que les forces de Gwent devaient batailler contre Powys et les Saxons, au nord, pendant que le roi Marc de Kernow encourageait la rébellion indomptée de Cadwy, que Ban de BenoÛc lança son appel.

Nous savions tous que le roi Ban n'avait autorisé arthur a venir en Dumnonie qu'a condition qu'il revienne en armorique si BenoÛc était jamais menacé. Et voici que son messenger affirmait que le royaume courait les plus graves dangers : le roi Ban, insistant pour qu'il respect,t son serment, exigeait le retour d'arthur. La nouvelle nous parvint a Durocobrivis. La ville, qui avait jadis été une colonie romaine prospère avec des bains somptueux, un palais de justice en marbre et une belle place du marché, n'était plus maintenant qu'un fort frontalier appauvri, vivant dans l'obsession des Saxons. au-dela de l'enceinte de terre, les pillards d'aelle avaient incendié tous les b,timents, qui n'avaient jamais été

reconstruits, tandis qu'a l'intérieur de la ville les grands édifices romains tombaient en ruine. Le messager de Ban nous rejoignit dans ce qu'il subsistait de la salle voûtée des bains romains. C'était la nuit et un feu brûlait dans la fosse de l'ancienne piscine, la fumée bouillonnait a hauteur du plafond voûté, où le vent l'attirait et l'entraînait par un fenestron. Nous avons avalé notre repas du soir, assis en cercle sur le sol froid, et arthur invita le messager de Ban a se placer au centre de notre cercle où il traça une carte sommaire de la Dumnonie dans la poussière, puis dispersa des tesselles de mosaïque rouges et blancs pour indiquer la position de nos ennemis et de nos amis. De tous côtés les carreaux rouges de la Dumnonie étaient cernés par des morceaux blancs. Nous nous étions battus ce jour-la et arthur avait la pommette droite entaillée par un fer de lance : la blessure n'était pas dangereuse, mais elle était assez profonde pour que se

forme sur sa joue une croûte de sang. Il s'était battu sans son casque, affirmant qu'il voyait mieux sans ce carcan de métal, mais si le Saxon avait frappé un pouce plus haut et sur le côté, il aurait enfoncé son acier dans la cervelle d'arthur. Il s'était battu a pied, suivant son habitude, car il économisait ses gros chevaux pour les batailles plus désespérées.

Une demi-douzaine de cavaliers montaient chaque jour, mais la plupart des chevaux de guerre les plus coûteux et les plus rares étaient gardés au cour de la Dumnonie, a l'abri des raids ennemis. Ce jour-la, après qu'il eut été

blessé, notre poignée de cavaliers avaient dispersé les lignes saxonnes, tuant leur chef et refoulant les survivants vers l'est. Reste qu'on l'avait échappé belle et que nous étions tous mal a l'aise. L'arrivée du messager, un chef qui s'appelait Bleiddig, rendit l'atmosphère plus lugubre encore.

" Tu vois, expliqua arthur a Bleiddig en lui montrant du doigt les tesselles rouges et blancs, tu vois pourquoi je ne puis partir ?

- Un serment est un serment, rappela brutalement le messager.

- Si le prince s'en va, intervint Gereint, la Dumnonie tombe. " Gereint était un homme lourd a l'esprit lent, mais fidèle et honnate. En tant que neveu d'Uther, il pouvait prétendre au trône de la Dumnonie, mais il s'en était toujours bien gardé et il se montra toujours dévoué envers arthur, son beau-frère et cousin.

" Mieux vaut la Dumnonie que Benoïc, trancha Bleiddig en faisant

mine d'ignorer la mauvaise humeur qui accueillit ses paroles.

- J'ai fait le serment de défendre Mordred, objecta arthur.

- Tu as fait le serment de défendre BenoËc, répliqua Bleiddig, écartant l'objection d'un haussement d'épaules. Emmène l'enfant avec toi.

- Je dois donner son royaume a Mordred, insista arthur. S'il s'en va, le royaume perd son roi et son cour. Mordred reste ici.

- Et qui menace donc de lui prendre le royaume ? " demanda Bleiddig, visiblement contrarié. Le chef de BenoËc était un grand gaillard, qui rappelait un peu Owain par sa force de brute. " Toi ! " fit-il en désignant arthur d'un geste de mépris. " Si tu avais épousé Ceinwyn, il n'y aurait point de guerre ! Si tu avais épousé Ceinwyn, la Dumnonie, mais aussi Gwent et Powys enverraient des troupes pour secourir mon roi ! "

Des hommes criaient et tiraient leurs épées, mais arthur imposa le silence.

Un filet de sang s'échappait de sa blessure et

coulait le long de sa joue creuse. " Combien de temps, demanda-t-il a Bleiddig, avant que BenoËc ne tombe ? "

Le chef fronça les sourcils. Il était clair qu'il ne pouvait répondre, mais il suggéra six mois, voire un an. Les Francs, expliqua-t-il, avaient massé

de nouvelles armées a l'est de son pays, et Ban ne pouvait les combattre toutes. Conduite "par Bors, son champion, l'armée de Ban tenait la frontière nord, tandis que les hommes qu'arthur avait laissés derrière lui sous la houlette de son cousin Culhwch tenaient la frontière sud.

arthur examinait sa carte de tesselles rouges et blancs. " Trois mois, dit-il, et je viens. Si je peux ! Trois mois. Mais en attendant, Bleiddig, je vais t'envoyer une bande de braves. "

Bleiddig persista, protestant que son serment commandait a arthur de rentrer sur-le-champ en armorique, mais arthur ne se laissa pas fléchir.

Trois mois ou rien ! Bleiddig dut accepter le

compromis.

arthur me fit signe de le suivre dans la cour a colonnes qui se trouvait a côté de la salle. Il y avait la des cuves qui empestaient comme des latrines, mais il semblait indifférent a la puanteur. " Dieu sait, Derfel

", commença-t-il, et je sus qu'il devait atre tendu pour employer le mot "

Dieu ", de mame qu'il employait le singulier des chrétiens ; mais, comme pour faire bonne mesure, il se reprit aussitôt : " Les Dieux savent que je n'ai pas envie de te perdre, mais il me faut envoyer quelqu'un qui n'ait pas peur d'enfoncer un mur de boucliers. C'est toi que je dois envoyer.

- Seigneur Prince...

- Ne m'appelle pas prince, trancha-t-il courroucé. Je ne le suis pas. Et ne discute pas. Tout le monde discute. Tout le monde sait comment gagner cette guerre, sauf moi. Melwas réclame des hommes a cor et a cri, Tewdric me veut dans le nord, Cei dit qu'il a besoin de cent lanciers de plus, et voila maintenant que Ban me demande ! S'il dépensait plus d'argent pour son armée et moins pour ses poètes, il ne serait pas dans cette mauvaise passe !

- Des poètes ?

- Ynys Trebes est le paradis des poètes ", expliqua-t-il avec amertume en évoquant la capitale de l'ale. " Des poètes ! Nous avons besoin de lanciers, pas de poètes. " Il s'arrata pour s'adosser a un pilier. Jamais je ne l'avais vu aussi fatigué. " Je ne puis réaliser quoi que ce soit tant que nous n'aurons cessé de nous battre. Si seulement je pouvais parler a Cuneglas, en face-a-face, il y aurait un espoir.

- Pas tant que Gorfyddyd vivra, dis-je.

- Pas tant que Gorfyddyd vivra ", admit-il avant de se taire. Il pensait a Ceinwyn et a Guenièvre, je le savais. Par une brèche de la toiture, le clair de lune inondait son visage osseux d'une lumière argentée. Il ferma les yeux et je compris qu'il s'en voulait de la guerre, mais ce qui était fait était fait. Il fallait établir une nouvelle paix, et un seul homme pouvait l'imposer a la Bretagne : arthur lui-mame. Il ouvrit les yeux et grimaça. " quelle est cette odeur ? demanda-t-il, l'ayant enfin remarquée.

- C'est ici qu'ils blanchissent la toile, Seigneur ", expliquai-je en montrant d'un geste de la main les cuves de bois que l'on emplissait d'urine et de fiente de poulet lavée pour produire le précieux tissu

blanc comme les manteaux qu'affectionnait arthur.

D'ordinaire, arthur aurait trouvé un motif d'encouragement dans un tel signe d'industrie au cour d'une ville par ailleurs en décrépitude comme Durocobrivis, mais cette nuit-la, il se contenta d'un haussement d'épaules et effleura le filet de sang frais qui courait sur sa joue. " Une cicatrice de plus, fit-il d'un ton lugubre. Bientôt, j'en aurai autant que toi, Derfel.

- Tu devrais porter ton casque, Seigneur.

- quand je le porte, je ne vois pas plus a droite qu'a gauche ", trancha-t-il. Il s'éloigna du pilier et me fit signe de le suivre sous les arcades. "

Maintenant écoute, Derfel. Combattre les Francs et combattre les Saxons, c'est la même chose. Ce sont des Germains, et ils n'ont rien de bien particulier, si ce n'est qu'ils aiment lancer des javelines en plus des armes habituelles. Donc, quand ils chargent, baisse la tête, mais après ce n'est qu'un mur de boucliers contre un autre. Ce sont de farouches combattants, mais ils boivent trop, si bien qu'on arrive généralement à les duper. Voilà pourquoi c'est toi que j'envoie. Tu es jeune, mais tu as plus de jugeote que la plupart de nos soldats. Ils croient qu'il suffit de s'enivrer et d'écharper l'ennemi à coups d'épée, mais on ne gagne pas la guerre ainsi. " Il s'arrêta pour essayer de réprimer un bâillement. "

Pardonne-moi. Et pour autant que je sache, Derfel, Benoît ne court aucun danger. Ban est un émotif, observa-t-il avec aigreur, et il panique pour un rien, mais s'il perd Ynys Trebes, il en aura le cœur brisé et j'aurai ce poids supplémentaire à porter. Tu peux te fier à Culhwch, c'est un brave.

Bors est capable.

- Mais traître. " Sagramor se tenait dans l'ombre, à côté des cuves de blanchiment. Il était sorti pour surveiller arthur.

" C'est injuste, corrigea arthur.

- C'est un traître, insista Sagramor de sa voix rauque, parce que c'est l'homme de Lancelot. "

arthur haussa les épaules. " Lancelot est parfois difficile. C'est l'héritier de Ban, et il aime faire les choses à sa façon, mais moi aussi.

" Il sourit en tournant les yeux vers moi. "Tu sais écrire, n'est-ce pas ?

- Oui, Seigneur. " Nous passâmes devant Sagramor, qui resta dans l'ombre, sans jamais quitter arthur des yeux. Des chats filèrent devant nous, tandis que des chauves-souris tournoyaient autour du pignon fumant de la grande salle. J'essayai d'imaginer cet endroit puant avec des Romains en toge, et éclairé par des lampes à huile, mais l'idée semblait saugrenue.

" Tu dois écrire et me raconter ce qui se passe, reprit arthur, que je ne sois pas obligé de m'en remettre aux lubies de Ban. Comment va ta femme ?

- Ma femme ? " La question me dérouta et, l'espace d'une seconde, je crus qu'arthur faisait allusion à Canna, une petite esclave saxonne qui me tenait compagnie et qui m'apprenait son dialecte, légèrement différent de ma langue maternelle, mais je compris ensuite qu'arthur pensait à Lunete. "

aucune nouvelle,

Seigneur.

- Et tu n'en demandes pas, hein ? " Il me gratifia d'un sourire narquois et soupira. Lunete se trouvait avec Guenièvre, laquelle était partie dans la lointaine Durnovarie pour occuper le vieux palais d'hiver d'Uther.

Guenièvre ne voulait pas quitter son joli palais tout neuf de Caer Cadarn, mais arthur l'avait pressée de s'enfoncer dans le cour du pays pour se mettre à l'abri des incursions ennemies. " Sansum me dit que Guenièvre et ses dames se vouent toutes au culte d'Isis, ajouta arthur.

- De qui ?

- Exactement, reprit-il dans un sourire. Isis est une Déesse étrangère, Derfel, avec ses mystères à elle ; quelque chose à voir avec la lune, je crois. C'est du moins ce que me raconte Sansum. Je ne pense pas qu'il sache lui non plus, mais il prétend que je dois interdire ce culte. Il dit que les mystères d'Isis sont inqualifiables, mais quand je lui demande en quoi ils consistent, il ne sait pas. Ou il ne veut rien dire. Tu n'as rien entendu ?

- Rien, Seigneur.

- Naturellement, reprit-il sur un ton de conviction forcé, si Guenièvre y trouve une consolation, ça ne saurait être mal. Je me fais du souci pour elle. Je lui ai tant promis, tu comprends, et je ne lui donne rien.

Je veux remettre son père sur son trône, et nous le ferons, nous le ferons, mais tout cela sera plus long que nous l'imaginons.

- Tu veux combattre Diwrnach ? demandai-je, interloqué.

- Ce n'est qu'un homme, Derfel, et on peut le tuer. Un jour, nous le ferons. " Il retourna vers la salle. " Tu pars dans le sud. Je ne puis me séparer de plus de soixante hommes - Dieu sait que ce n'est pas suffisant si Ban est réellement dans une mauvaise passe -, mais conduis-les outremer, Derfel, et place-toi sous les ordres de Culhwch. Peut-être peux-tu passer par Durnovarie ? Et m'envoyer des nouvelles de ma chère Guenièvre ?

- Oui, Seigneur.

- Je te donnerai un cadeau pour elle. Peut-être ce collier de bijoux que portait le chef des Saxons ? Tu penses qu'il lui plairait ? me demanda-t-il inquiet.

- Il plairait à n'importe quelle femme. " C'était du travail de Saxon, grossier et massif, mais tout de même beau. Un collier de plaques d'or évasées comme les rayons du soleil et incrustées de pierres précieuses.

" Bien ! Porte-le à Durnovarie, Derfel, puis va-t'en sauver BenoËc.

- Si je peux, fis-je d'un ton sinistre.

- Si tu le peux, reprit-il, pour le repos de ma conscience. " Il ajouta ces mots tranquillement puis débarrassa ses bottes d'une croûte d'argile et effraya un chat qui fit le gros dos et souffla. " Il y a trois ans, tout semblait si facile. "

Mais alors arriva Guenièvre.

Le lendemain, je partais dans le sud avec soixante hommes.

" T'a-t-il envoyé pour m'espionner ? demanda Guenièvre dans un sourire.

- Non, Dame.

- Ce cher Derfel, railla-t-elle, il ressemble tellement à mon mari. " J'en restai bouche bée. " Moi ?

- Oui, Derfel, toi. Sauf qu'il est beaucoup plus malin. Tu aimes cet endroit ? demanda-t-elle en me montrant la cour.

- C'est beau. " Naturellement, la villa de Durnovarie était romaine, bien qu'elle eût servi en son temps de palais d'hiver à Uther.

Dieu sait qu'elle ne devait pas être bien belle quand il l'occupait, mais Guenièvre avait restauré l'édifice pour lui rendre un peu de son élégance.

C'était une cour à colonnade, comme celle de Durocobrivis, mais toutes les tuiles de la toiture étaient à leur place et toutes les colonnes étaient blanchies à la chaux. Le symbole de Guenièvre était peint sur les murs, sous les arcades : une succession de cerfs couronnés de croissants de lune.

Le cerf était le symbole de son père, et la lune un ajout personnel, et les oils-de-bouf peints avaient fière allure. Des rosés blanches poussaient en plates-bandes, que de petites rigoles de tuiles ravitaillaient en eau.

Juchés sur leur perchoir, deux faucons de chasse tournaient leur tête chaperonnée tandis que nous déambulions sous les arcades. Des statues se dressaient dans la cour, rien que des hommes et des femmes nus, tandis que les plinthes, sous la colonnade, étaient ornées de têtes de bronze festonnées de fleurs. Le collier saxon que j'avais apporté de la part d'Arthur était maintenant suspendu au cou de l'un de ces bronzes. Guenièvre avait joué quelques secondes avec le présent, puis froncé les sourcils. "

C'est du travail grossier, n'est-ce pas ? m'avait-elle demandé.

- Le prince Arthur le trouve beau, Dame, et digne de vous.

- Cher Arthur. " Elle l'avait dit distraitement puis avait choisi un affreux bronze d'homme renfrogné pour lui passer le collier autour du cou.

" «a va l'arranger, dit-elle de la tête de bronze. Je l'appelle Gorfyddyd.

Tu ne trouves pas qu'il ressemble à Gorfyddyd?

- Si, Dame. " De fait, le buste rappelait la trogne revache et malheureuse de Gorfyddyd.

" C'est un butor, reprit Guenièvre. Il a essayé de me prendre ma

virginité.

- Vraiment ? balbutiai-je une fois remis du choc de la révélation.

- Essayé et raté, dit-elle avec fermeté. Il m'a couverte de sa bave.

J'étais tout empestée de sa bave ", fit-elle en faisant mine de broser son corsage. Elle portait un fourreau de lin blanc tout simple qui tombait en plis droits de ses épaules jusqu'à ses pieds. Le lin avait d° co°ter les yeux de la tate, car le tissu était si fin que si je la regardais, ce que j'essayais d'éviter, il était possible d'entrevoir sa nudité sous l'étoffe.

Une image dorée de cerf au croissant de lune pendait à son cou, en guise de boucles d'oreilles

elle portait des pendants en ambre sertis dans l'or, tandis qu'à sa main gauche on remarquait la bague en or avec l'ours d'arthur et la croix des amants. " De la bave, de la bave, dit-elle avec délectation, si bien que lorsqu'il eut fini, ou, pour être exacte, lorsqu'il eut fini d'essayer de commencer, sanglotant qu'il voulait faire de moi sa reine, et la reine la plus riche de toute la Bretagne, je suis allée voir Iorweth et lui ai demandé de jeter un sort à un amant indésirable. Je n'ai pas dit au druide qu'il s'agissait du roi, naturellement, même si ça n'aurait probablement pas changé grand-chose parce que Iorweth ferait n'importe quoi pour un sourire, alors il a fait le charme et je l'ai enterré, puis j'ai demandé à mon père de dire à Gorfyddyd que j'avais enterré un charme mortel contre la fille d'un homme qui avait tenté de me violenter. Gorfyddyd savait ce que je voulais dire et, comme il raffole de cette insipide petite Ceinwyn, il a pris désormais grand soin de m'éviter. " Elle s'esclaffa. " que les hommes sont sots !

- Pas le prince arthur, dis-je avec fermeté, veillant à employer le titre auquel Guenièvre tenait tant.

- Il ne connaît rien aux bijoux ", dit-elle d'une voix revache avant de me demander si arthur m'avait chargé de l'espionner.

Nous déambulions sous la colonnade. Nous étions seuls. Un dénommé Lanval, commandant la garde de la princesse, avait voulu laisser ses hommes dans la cour, mais Guenièvre les pria de se retirer. " qu'ils fassent donc courir la rumeur à notre sujet ", me dit-elle gaiement avant de se renfrogner. "

Je me dis parfois que Lanval a reçu l'ordre de m'espionner.

- Il veille simplement sur vous, Dame, répons-je, car de votre sécurité

dépend le bonheur du prince arthur, et sur son bonheur repose un royaume.

- C'est gentil, Derfel, ça me plaait ", conclut-elle d'un ton a demi moqueur. Nous continuions a marcher. Un bol de pétales rosés trempés dans l'eau répandait un parfum délicat sous la colonnade qui nous préservait agréablement de la chaleur du soleil. " Veux-tu voir Lunete ? me demanda soudain Guenièvre.

- Je doute qu'elle en ait envie.

- Probablement que non. Mais tu es marié, n'est-ce pas ?

- Non, Dame, nous n'avons jamais été mariés.

- alors ça ne compte pas, hein ? " demanda-t-elle, sans préciser ce qui ne comptait pas. Et je me gardai bien de le lui demander. " Je désirais te voir, Derfel, reprit-elle gravement.

- Vous me flattez, Dame.

- Tes propos sont de plus en plus charmants ! " Elle claqua des mains, puis fronça le nez. " Dis-moi, Derfel, te laves-tu jamais ?

- Oui, Dame, fis-je en piquant un fard.

- Tu empestes le cuir, le sang, la sueur et la poussière. Ce peut être un délicieux arôme, mais pas aujourd'hui. Il fait trop chaud. Te plairait-il que mes dames te donnent un bain ? Nous le faisons a la romaine, avec force transpiration et frottements. C'est

très fatigant. "

¿ dessein, je reculai d'un pas. " Je trouverai un ruisseau, Dame.

- Mais j'avais envie de te voir ! " Elle se rapprocha de moi et me prit par le bras. " Parle-moi de Nimue.

- Nimue ? demandai-je, surpris par la question.

- Sait-elle vraiment la magie ? " demanda-t-elle avidement. La princesse était aussi grande que moi et son visage, si beau avec ses pommettes hautes, était tout près du mien. La proximité de Guenièvre

avait quelque chose d'irrésistible, aussi puissant que le trouble des sens après avoir ingurgité le breuvage de Mithra. Ses cheveux roux étaient parfumés et ses yeux verts éblouissants étaient soulignés par de la gomme malée a de la suie qui les faisaient paraître plus grands. " Est-elle une magicienne ?

demanda-t-elle a nouveau.

- Je le crois.

- Tu le crois ! " Elle recula, visiblement déçue. " Tu le crois seulement ? " Je sentis palpiter la cicatrice de ma main gauche et ne savais

trop que dire.

Guenièvre rit. " Dis-moi la vérité, Derfel. J'ai besoin de savoir ! "

Elle remit son bras sous le mien et m'entraîna a l'ombre, sous l'arcade.
"

Cet abominable Mgr Sansum veut faire de nous tous des chrétiens et, moi, je ne veux pas en entendre parler ! Il veut que nous nous sentions coupables en permanence, et je ne cesse de lui répéter que je n'ai rien a me reprocher, mais les chrétiens sont de plus en plus puissants. Ils b'tissent ici une nouvelle église ! " Mue d'une soudaine impulsion, elle se retourna et claqua des mains. Des esclaves entrèrent dans la cour en toute hâte et elle ordonna qu'on lui apporte son manteau et ses chiens. " Je vais te montrer une chose, Derfel, que tu puisses voir ce que ce misérable petit évêque est en train de faire a notre royaume. " Elle jeta un manteau de laine mauve sur son fourreau de lin, puis elle prit les laisses de deux lévriers qui haletaient a côté

d'elle, leurs langues pendillant entre des crocs acérés. Les portes de la villa s'ouvrirent devant nous. Suivis par deux esclaves et flanqués d'un quatuor de gardes, nous descendâmes la rue principale magnifiquement pavée de larges pierres, avec une rigole qui canalisait les eaux de pluie vers la rivière qui coulait a l'est de la ville. Les boutiques a la devanture ouverte regorgeaient de marchandises : des souliers, une boucherie, du sel, un potier. Certaines maisons s'étaient effondrées, mais la plupart étaient en bon état, peut-être parce que la présence de Mordred et de Guenièvre avait valu a la cité un regain de prospérité. Il y avait des mendiants, bien sûr, qui se tramaient sur des moignons, se pressant pour ramasser les pièces de cuivre que jetaient les deux esclaves de Guenièvre au risque de recevoir des coups de hampe. Guenièvre elle-même, sa chevelure rousse exposée au soleil, continua son chemin sans guère prêter attention a l'émoi que suscitait

sa présence. " Tu vois cette maison ? demanda-t-elle en montrant du doigt une belle maison a étage, du côté nord de la rue. C'est la qu'habité Nabur, et que notre roitelet pète et vomit. " Elle haussa les épaules. " Mordred est un enfant particulièrement désagréable. Il boitille et ne cesse jamais de hurler. La ! Tu l'entends ? " J'entendais bien un enfant vagir, mais je n'aurais su dire s'il s'agissait de Mordred. "

allons, passe par ici ", ordonna Guenièvre en fendant la petite foule de badauds qui la regardaient de l'autre côté de la rue, puis elle grimpa sur un monceau de pierres cassées juste a côté de la belle maison de Nabur.

La suivant, je m'aperçus que nous étions sur un chantier, ou plutôt a un endroit oa l'on démolissait une b,tisse pour en ériger une autre sur ses ruines. Sur les décombres d'un temple romain. " C'est la que les fidèles adoraient Mercure, observa Guenièvre, mais maintenant nous allons avoir un sanctuaire pour un charpentier mort. Et explique-moi comment un charpentier mort va nous assurer de bonnes récoltes ! " Ces derniers mots, qui s'adressaient en apparence a moi, furent prononcés assez fort pour troubler la douzaine de chrétiens qui travaillaient a leur nouvelle église. Les uns posaient des pierres, d'autres aplanissaient des montants de porte, d'autres encore abattaient d'anciens murs afin de récupérer des matériaux pour le nouvel édifice. " S'il te faut un bouge pour ton charpentier, dit Guenièvre d'une voix sonore, pourquoi ne pas reprendre tout simplement l'ancien b,timent ? ai-je demandé a Sansum, mais il prétend que tout doit atre neuf afin que ses précieux chrétiens ne respirent point l'air souillé par les paÔens, en vertu de quoi nous démolissons l'ancienne b

,tisse, qui était exquise, pour ériger un affreux b,timent bancal et dénué

de gr,ce ! " Elle cracha dans la poussière pour conjurer le mal. " Il dit que c'est une chapelle pour Mordred 1 Tu peux croire une chose pareille ?

Il est bien décidé a faire de ce malheureux gosse un pleurnichard de chrétien. Et voila le but de

cette horreur !

- Chère Dame ! " Mgr Sansum surgit de derrière l'un des nouveaux murs, qui était effectivement de guingois en comparaison de la

maçonnerie soignée des vestiges du temple romain. Sansum portait une robe noire qui, comme ses cheveux sévèrement tonsurés, était couverte de poussière blanche. "Votre gracieuse présence est pour nous un grand honneur, Dame, fit-il en s'inclinant devant Guenièvre.

- Je ne suis pas venue t'honorer, vermisseau. Je suis venue montrer a Derfel les carnages auxquels tu te livres. Comment adorer ton Dieu la-dedans ? demanda-t-elle en montrant de la main l'église en chantier. autant prendre des écuries !

- Notre cher Seigneur est né dans une étable, Dame, et je me réjouis que notre humble église t'y fasse penser. " Il s'inclina de nouveau devant elle. Certains de ses ouvriers s'étaient rassemblés a l'extrémité du nouvel édifice et entonnèrent un de leurs cantiques pour conjurer la funeste présence des paÛens.

" ah ça, pour s'r, on dirait une étable ! " Puis, écartant le pratre, elle s'avança sur le sol jonché de gravats en direction d'une cabane de bois adossée au mur de pierre et de briques de la maison de Nabur. Elle l,cha la bride a ses lévriers. " Oa est cette statue, Sansum ? " Elle lança la question par-dessus son épaule tout en ouvrant brusquement la porte.

" Hélas, gracieuse Dame, j'ai voulu la sauver pour vous, mais notre bienheureux seigneur a commandé qu'elle soit fondue. Pour les pauvres, vous comprenez ? "

Elle se retourna furieuse vers l'évaque. " Un bronze ! ¿ quoi le bronze peut-il servir aux pauvres ? Ils le mangent ? " Elle me regarda. " Une statue de Mercure, Derfel, de la taille d'un grand gaillard et magnifiquement travaillée. Et belle ! Du travail de Romain, non de Breton, mais la voila disparue, fondue dans un four chrétien, tout ça parce que vous autres - elle fixait Sansum d'un regard haineux -, vous ne supportez pas la beauté. Elle vous fait peur. Vous ates comme des larves qui abattent un arbre et vous n'avez aucune idée de ce que vous faites. " Elle se baissa pour entrer dans la cabane, oa, de toute évidence, Sansum entreposait les objets précieux qu'il découvrait dans les temples romains. Elle en ressortit avec une statuette de pierre qu'elle lança a l'un de ses gardes.

" Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà ça de pris a un avorton de charpentier né dans une étable. " Toujours souriant, malgré les insultes, Sansum me demanda oa en étaient les batailles dans le nord. "Nous gagnons lentement.

- Dis a mon seigneur, le prince arthur, que je prie pour lui.

- Prie pour ses ennemis, crapaud, intervint Guenièvre, et peut-atre gagnerions-nous plus vite. " Elle regarda ses deux chiens qui pissaient contre les nouveaux murs de l'église. " Cadwy a suivi cette route le mois dernier et s'est approché, me dit-elle.

- Gr,ce a Dieu, nous avons été épargnés, ajouta pieusement Mgr Sansum.

- Pas gr,ce a toi, misérable vermisseau, trancha Guenièvre. Les chrétiens ont détalé. Ramassé leurs frusques et filé a l'est. Nous autres, nous sommes restés, et Lanval, gr,ce soit rendue a nos Dieux, a chassé Cadwy. "

Elle cracha en direction de la nouvelle église. " Nous finirons par atre libérés de nos ennemis et ce jour-la, Derfel, j'abattraï cette étable pour b,tir un temple digne d'un vrai Dieu.

- Pour Isis ? demanda craintivement Sansum.

- Prends garde, le prévint Guenièvre, car ma Déesse règne sur la nuit et elle pourrait bien se saisir de ton ,me pour son amusement. Bien que les Dieux seuls sachent a quoi pourrait bien servir ton ,me misérable. Viens, Derfel. "

Elle récupéra ses deux lévriers et nous remont,mes la colline. Guenièvre hochait la tate sous l'effet de la colère. " Tu vois ce qu'il fabrique ?

Démolir l'ancien ! Et pourquoi ? afin de nous imposer ses mesquines superstitions de pacotille. Pourquoi ne peut-il laisser en paix les anciens ? que des imbéciles veuillent se prosterner devant un charpentier, c'est leur affaire, mais en quoi ça le gane de savoir qui nous adorons ?

Mon avis, c'est que plus il y a de Dieux, mieux ça vaut. Pourquoi offenser certains Dieux pour exalter le sien ? «a n'a pas de sens.

- qui est Isis ? " demandai-je alors que nous franchissions la porte de sa villa.

Elle me lança un regard amusé. " Est-ce la question de mon cher mari que j'entends ?

- Oui. "

Elle rit. " Bien joué, Derfel. La vérité est toujours étonnante. ainsi donc, arthur s'inquiète de ma Déesse ?

- Il s'inquiète, parce que Sansum le tracasse avec des histoires de mystères. "

D'un mouvement d'épaules, elle se débarrassa de son manteau qui tomba sur les dalles de la cour, où une esclave le ramassa. " Dis à arthur qu'il n'a aucun souci à se faire. Doute-t-il de mon

affection ?

- Il vous adore, répondis-je avec ménagement.

- Moi aussi, fit-elle dans un sourire. Dis-le-lui, Derfel, ajouta-t-elle avec chaleur.

- Je n'y manquerai pas, Dame.

- Et dis-lui qu'il n'a aucun souci à se faire à propos d'Isis. " D'un geste impulsif, elle me prit par la main. " Viens ", dit-elle, comme elle l'avait fait pour me conduire au nouveau sanctuaire chrétien, mais cette fois-ci elle m'entraîna à travers la cour, enjambant les petites rigoles, vers une petite porte creusée dans les arcades. Lâchant ma main pour ouvrir la porte, elle annonça alors : " Voici le sanctuaire d'Isis qui tracasse mon cher seigneur.

- Les hommes ont le droit d'y entrer ? demandai-je hésitant.

- De jour, oui. De nuit ? Non. " Elle se baissa pour franchir la porte et écarta un épais rideau de laine suspendu à l'entrée. Je la suivis et me retrouvai dans une pièce noire, sans la moindre lumière. " Reste où tu es

", me prévint-elle, et au départ je crus obéir à une règle d'Isis, mais, mes yeux s'habituant à l'obscurité, je compris qu'elle m'avait dit de m'arrêter pour m'empêcher de trébucher dans un bassin creusé dans le sol.

La seule lumière venait des franges du rideau, à la porte, mais comme j'attendais je pris conscience d'une lumière grise qui filtrait au fond de la pièce ; puis je vis que Guenièvre baissait la tête sur la couche de tentures murales noires, toutes soutenues par un bâton supporté par des crochets. Et les tissus étaient si épais que les diverses couches de

toile ne laissaient entrer aucune lumière. Derrière les tentures, maintenant fripées sur le sol, se trouvaient des volets, que Guenièvre ouvrit, laissant entrer un flot de lumière éblouissante.

" Voila, dit-elle en se postant a côté de la grande fenetre cintrée, voila les mystères ! " Elle se moquait des craintes de Sansum, mame si, en vérité, la pièce était réellement mystérieuse car elle était toute noire.

Le sol était de pierres noires, les murs et le plafond vo'té étaient enduits de poix. au centre de la pièce, se

trouvait un bassin peu profond d'eau noire et derrière, entre le bassin et la fenetre maintenant grande ouverte, se dressait un petit trône de pierre noire.

" alors, Derfel, qu'en penses-tu ?

- Je ne vois point de Déesse, dis-je en cherchant des yeux une statue d'Isis.

- Elle vient avec la lune ", répondit Guenièvre tandis que j'essayais d'imaginer la pleine lune inondant de son éclat le bassin et miroitant sur les murs noirs. " Parle-moi de Nimue, ordonna-t-elle, et je te parlerai d'Isis.

- Nimue est la pratesse de Merlin et elle apprend ses secrets. " Ma voix résonnait dans la salle de pierre peinte en noir. " quels secrets ?

- Les secrets des anciens Dieux, Dame. "

Elle fronça les sourcils. " Mais comment trouve-t-il ces secrets ? Je croyais que les anciens druides ne couchaient rien par écrit. Il leur était interdit d'écrire, n'est-ce pas ?

- En effet, Dame, mais Merlin n'en est pas moins en quate de leur savoir. "

Guenièvre inclina la tate. "Je savais que des connaissances s'étaient perdues. Et Merlin va les retrouver ? Bien ! Cela pourrait clouer le bec a cet inf,me crapaud de Sansum. " Elle s'était placée au centre de la fenetre et, par-dela les toitures de tuiles et de chaume de Durnovarie, les remparts sud et l'amphithé,tre envahi par les herbes, elle regardait les énormes murs de terre de Mai Dun qui se dressaient a l'horizon. Des nuages blancs s'amoncelaient dans le ciel blanc, mais ce qui me coupa le souffle, c'est la lumière du soleil qui traversait le fourreau de

lin blanc de Guenièvre, en sorte que la dame de mon seigneur, cette princesse de Henis Wyren, aurait pu tout aussi bien être nue. En cet instant, alors que le sang me battait les oreilles, je jalousai mon seigneur. Guenièvre avait-elle conscience de la trahison du soleil ? Je ne le pensais pas, mais j'ai bien pu me tromper. Elle me tournait le dos, mais elle se tourna brusquement à demi pour me voir. " Lunette est-elle une magicienne ?

- Non, Dame.

- Mais elle a appris auprès de Nimue, n'est-ce pas ?

- Non. Elle n'a jamais été admise dans l'autel de Merlin. «a ne l'intéressait pas.

- Mais toi, tu y es entré ?

- Juste deux fois. " Je pouvais voir ses seins et, délibérément, je baissai les yeux vers le bassin noir, à seule fin d'y voir se refléter sa beauté, l'eau ajoutant un sensuel chatouillement de sombre mystère à son corps souple et élancé. Un silence pesant se fit et je compris, songeant à notre dernier échange, que Lunette avait d'° prétendre posséder quelques rudiments de la magie de Merlin et que je venais sans conteste de démasquer l'imposture. " Peut-être, repris-je d'une voix faible, Lunette en sait-elle plus qu'elle ne m'a jamais dit ? "

Guenièvre haussa les épaules et se détourna. Je levai de nouveau les yeux.

" Mais Nimue, dis-tu, est plus avertie que Lunette ?

- Infiniment plus, Dame.

- Par deux fois, je lui ai demandé de venir, reprit-elle brusquement, et par deux fois elle a refusé. Comment la persuader de venir ?

- La meilleure façon d'obtenir quelque chose de Nimue, c'est de le lui interdire. "

Le silence se fit à nouveau. Le brouhaha de la ville était assez bruyant ; les cris des camelots sur le marché, le fracas des roues des charrettes sur la pierre, les aboiements, le bruit de ferraille de récipients dans une cuisine proche, mais dans cette pièce, c'était le silence. " Un jour, je construirai ici un temple à Isis ", annonça-t-elle en tendant la main vers les remparts de Mai Dun qui bouchaient le ciel, du côté sud. " C'est un endroit sacré ?

- Très sacré.

- Bien. " Elle se retourna vers moi, le soleil baignant ses cheveux roux et donnant de l'éclat à sa peau douce sous son fourreau blanc. " Je ne veux pas de ces enfantillages, Derfel, je ne vais pas essayer de jouer au plus malin avec Nimue. Je la veux ici. J'ai besoin d'une vraie pratresse. J'ai besoin d'une amie des anciens Dieux pour combattre ce morveux de Sansum.

J'ai besoin de Nimue, Derfel, alors au nom de l'amour que tu portes à arthur, dis-moi quel message la fera venir. Dis-le-moi et je te dirai pourquoi j'adore Isis. "

Je marquai un temps de pause, réfléchissant à ce qui pourrait l'appeler.
"

Dites-lui, annonçai-je enfin, qu'arthur lui livrera Gundleus si elle t'obéit. Mais veillez qu'il le fasse, ajoutai-je.

- Merci à toi, Derfel. " Elle sourit et s'assit sur le trône de pierre noire polie. " Isis, m'expliqua-t-elle, est une Déesse de femme et le trône est son symbole. Un homme pourrait monter sur le trône, mais c'est Isis qui décide qui est cet homme. Voilà pourquoi je la vénère. "

Je flairai un parfum de trahison dans ses paroles. " Le trône de ce royaume, Dame, est occupé par Mordred. "

Je répétais un leitmotiv d'arthur qui eut le don d'exciter ses sarcasmes.
"

Mordred ! Il n'occuperait même pas un pot de chambre ! Mordred n'est qu'un estropié ! Un gosse mal élevé qui flaire déjà le pouvoir comme un pourceau reniflant pour saillir une truie. " Elle parlait d'une voix cinglante et méprisante. " Et depuis quand, Derfel, un trône se transmet de père en fils ? Il n'en a jamais été ainsi dans l'ancien temps ! Le meilleur de la tribu prenait le pouvoir, et c'est ainsi qu'il devrait en être aujourd'hui.

" Elle ferma les yeux comme si elle regrettait soudain sa sortie. " Tu es un ami de mon mari ? demanda-t-elle au bout de quelque temps, les yeux ouverts.

- Dame, vous le savez.

- alors nous sommes des amis, toi et moi, Derfel. Nous ne faisons qu'un, parce que tous deux nous aimons arthur, et crois-tu, mon ami

Derfel Cadarn, que Mordred fera un meilleur roi qu'arthur ? "

J'hésitai, parce qu'elle m'invitait a tenir le langage de la trahison, mais elle m'incitait aussi a parler franchement dans un lieu consacré, et je lui dis la vérité. " Non, Dame. Le prince arthur ferait un meilleur roi.

- Bien, approuva-t-elle dans un sourire. alors dis a arthur qu'il n'a rien a craindre mais, au contraire, beaucoup a gagner de mon culte d'Isis. Dis-lui que c'est pour son avenir que je la vénère ici, et que rien de ce qui se passe dans cette pièce ne peut lui faire de tort. Est-ce assez clair ?

- Je le lui dirai, Dame. "

Elle me dévisagea un bon moment. Je me tenais droit comme un soldat, avec mon manteau qui touchait terre, Hywelbane a mon côté et ma barbe dorée qui étincelait au soleil. " allons-nous gagner cette guerre ? demanda enfin Guenièvre.

- Oui, Dame. "

Elle sourit de mon assurance. " Dis-moi pourquoi.

- Parce qu'au nord Gwent est solide comme le roc, parce que les Saxons se déchirent comme nous et qu'ils ne s'unissent jamais contre nous. Parce que Gundleus de Silurie craint comme la peste une nouvelle défaite. Parce que Cadwy est une limace qui se fera écrabouiller dès que nous aurons un moment de répit. Parce que Gorfyddyd sait se battre, mais pas conduire des armées.

Et surtout, Dame, parce que nous avons le prince arthur.

- Bien ", fit-elle en se levant, en sorte que le soleil traversait de nouveau son délicat fourreau de lin blanc. "Tu dois filer, Derfel.Tu en as assez vu. " Je rougis. Elle rit. " Et trouve un ruisseau ! " lança-t-elle comme j'écartais le rideau de la porte. " Parce que tu pues comme un Saxon ! "

Je trouvai un ruisseau, me lavai et emmenai mes hommes au sud, en direction de la mer.

Je n'aime pas la mer. Elle est froide et perfide, avec ses collines grises et ondoyantes qui n'en finissent pas de venir de l'ouest ou le soleil meurt chaque jour. quelque part au-dela de cet horizon désert, me dirent les matelots, se trouve le fabuleux pays de Lyonesse, mais personne ne l'a vu, ou en tout cas nul n'en est jamais revenu, si bien

que cette terre est devenue un pays enchanté pour les pauvres matelots ; une terre de délices terrestres, où il n'y a ni guerre ni famine ni surtout de navires pour traverser la mer grise et houleuse avec ces crates blanches balayées par le vent cinglant, les pentes gris-vert qui soulèvent si implacablement nos frêles embarcations de bois. La côte de Dumnonie semblait si verte. Je n'avais pas mesuré à quel point j'aimais ce pays avant de le quitter pour la première fois.

Mes hommes se partagèrent entre trois navires, tous manœuvres par des esclaves, même si une fois que nous eûmes quitté le fleuve souffla un vent d'ouest qui nous obligea à rentrer les rames pour laisser à nos voiles en lambeaux le soin d'entraîner nos malheureuses embarcations sur les pentes vertigineuses des vagues. Nombre de mes hommes furent malades. Ils étaient jeunes, pour la plupart plus jeunes que moi, car la guerre est réellement une affaire de garçon, mais quelques-uns étaient plus âgés.

Cavan, mon second, frisait la quarantaine avec sa barbe grisonnante et son visage balafré. C'était un Irlandais buté qui avait servi sous Uther et qui ne voyait rien d'étrange à être maintenant commandé par un homme moitié

moins âgé que lui. Il m'appelait Seigneur, supposant que, puisque je venais du Tor, j'étais, sinon l'héritier de Merlin, du moins le noble rejeton qu'une esclave saxonne avait donné au magicien. Arthur m'avait donné Cavan, je crois, au cas où mon autorité ne se révélerait pas plus grande que mes années, mais en toute franchise je n'ai jamais eu de problème pour les commander. Vous dites aux soldats ce

qu'ils doivent faire, vous le faites vous-mêmes, vous les châtiez s'ils défont, mais autrement vous les récompensez largement et leur donnez la victoire. Mes lanciers étaient tous des volontaires pour aller en Benoïc, soit qu'ils voulussent me servir, soit, plus probablement, qu'ils imaginassent qu'il y aurait plus de butin et de gloire au sud de la mer.

Nous partâmes sans femmes, sans chevaux ni serviteurs. J'avais rendu à Canna sa liberté et l'avais renvoyée au Tor, espérant que Nimue s'occuperait d'elle, mais je doutais de revoir un jour ma petite Saxonne.

Elle se trouverait bientôt un mari, tandis que je découvrirais la nouvelle Bretagne, l'Armorique, et verrais de mes propres yeux la beauté légendaire d'Ynys Trebes.

Bleiddig, le chef dépaché par le roi Ban, nous accompagnait. Il grommela que je manquais d'années, mais après que Cavan eut grogné que j'avais probablement tué plus d'hommes que Bleiddig lui-même, il décida de garder ses réserves pour lui. En revanche, il persista à déplorer que nous fussions trop peu nombreux. Les Francs, assurait-il, étaient avides de terre, bien armés et nombreux. Deux cents hommes pourraient faire la différence, prétendait-il maintenant, mais pas soixante.

Cette première nuit, nous mouillâmes dans la baie d'une ale. La mer se déchaînait à l'embouchure tandis que sur la côte une bande de loqueteux se mit à nous interpeller et à tirer de faibles flèches qui retombèrent bien loin de nos trois navires. Notre capitaine redoutait une tempête et, à cette fin, il sacrifia un chevreau qui se trouvait à bord. Il aspergea la proue de son navire du sang de l'animal et, au matin, le vent était retombé, mais un grand brouillard enveloppait la mer. aucun capitaine ne se risquerait à faire voile dans des conditions pareilles, et nous attendâmes un jour plein et une nuit, puis, le ciel s'étant dégagé, nous poursuivâmes à la rame vers le sud. La journée fut longue. Nous élongâmes de redoutables rochers que couronnaient les carcasses de navires venus s'y briser puis, par une chaude soirée, alors qu'un vent léger et la marée montante aidaient nos rameurs fatigués, nous entrâmes dans un large fleuve où, sous les ailes fortunées d'une volée de cygnes, nous accostâmes. Il y avait un fort dans le voisinage et des hommes en armes descendirent sur la rive pour nous défier, mais Bleiddig cria que nous étions des amis. Les hommes répondirent en Bretons pour nous souhaiter la bienvenue. Le soleil couchant dorait les remous et les tourbillons du fleuve. L'endroit sentait le poisson, le sel et la poix. Des filets

noirs pendaient à des râteliers à côté de bateaux de pèche à l'échouage, des feux flamboyaient sous les marais salants, des chiens allaient et venaient dans les vaguelettes, aboyant après nous, tandis qu'un groupe de marmots accourut de cabanes voisines pour nous voir patauger jusque sur la terre ferme.

Je descendis le premier avec mon bouclier orné de l'ours, le symbole d'Arthur, mais retourné, et lorsque j'eus franchi la ligne de goémon formée par la marée haute j'enfonçai la hampe de ma lance dans le sable et priai Bel, mon protecteur, et Manawydan, le Dieu de la Mer, qu'ils me ramènent un jour d'Armorique vers la côte de mon seigneur Arthur dans la bienheureuse Bretagne.

Puis nous allâmes guerroyer.

Je m'étais laissé dire qu'aucune ville, pas même Rome ou Jérusalem, n'était aussi belle qu'Ynys Trebes, et peut-être ces hommes disaient-ils vrai car, bien que je n'eusse jamais vu ces autres cités, j'ai vu Ynys Trebes, et c'était un lieu de merveilles, une ville prodigieuse, la plus belle capitale que j'eusse jamais vue. Elle était bâtie sur une ale de granit escarpée au milieu d'une baie large et peu profonde parfois balayée par les vents hurlants et déchirée par l'écume, mais au sein d'Ynys Trebes régnait le calme. En été, la baie miroitait de chaleur, mais dans la capitale de Benoît il faisait toujours frais. Guenièvre aurait aimé Ynys Trebes, car on y chérissait tout ce qui était ancien et on en rejetait tout ce dont la laideur pouvait gâter la grâce.

Les Romains étaient venus à Ynys Trebes, bien entendu, mais ils ne l'avaient point fortifiée, se bornant à édifier deux villas à son sommet.

Les villas étaient toujours là : le roi Ban et la reine Elaine les avaient réunies puis embellies en pillant les édifices romains de la terre ferme en quarte de piliers et de piédestaux, de mosaïques et de statues, si bien que le sommet de la colline était désormais couronné par un palais aérien et lumineux, où le moindre souffle de vent venu de la mer bruyante gonflait les rideaux de lin blanc. C'est par bateau qu'on accédait le plus facilement à l'ale, bien qu'il y eût un genre de digue toujours couverte à marée haute et que les sables mouvants pouvaient rendre traîtresse à marée basse. Des brins d'osier marquaient la digue, mais la force des marées gigantesques déplaçait sans cesse les balises et seul un fou pouvait s'y risquer sans recourir aux services d'un guide du pays pour le diriger à travers les sables aspirants et les

criques mouvantes. Lors des marées les plus basses, Ynys Trebes émergeait au milieu d'une vaste étendue de sable parsemée de mares et de ravines, tandis qu'à marée haute, lorsque soufflait un fort vent d'ouest, la cité

ressemblait à un monstrueux navire suivant son cours, intrépide, dans une mer démontée.

Sous le palais, s'agglutinaient des constructions de moindre importance accrochées aux pentes de granit comme des nids d'oiseaux de mer. Il y avait des temples, des boutiques, des églises et des maisons, toutes chaulées, toutes en pierre, toutes ornées des sculptures et des décorations dont on n'avait pas voulu dans le palais de Ban, et toutes donnant sur une voie pavée qui grimpait par escaliers autour de l'ale jusqu'à la maison royale.

Du côté est de l'ale, il y avait un petit quai de pierre où les bateaux pouvaient accoster, même si le débarquement n'était confortable que par très beau temps, et c'est pourquoi nos navires nous avaient déposés en lieu sûr, à un jour de marche, plus à l'ouest. Au-delà du quai se trouvait un petit port, qui n'était qu'un bassin de marée protégé par des digues de sable. À marée basse, le bassin était coupé de la mer tandis qu'à marée haute il faisait un havre peu sûr avec le vent du nord. Tout autour de l'ale, à la base, sauf aux endroits où la falaise de granit était trop raide pour qu'on pût l'escalader, un mur de pierre prétendait tenir en respect le monde extérieur. Hors d'Ynys Trebes, tout n'était que tumulte, ennemis francs, sang, misère et maladie ; dans ses murs, régnait au contraire la science, la musique, la poésie et la beauté.

Ma place n'était pas dans la capitale insulaire chérie du roi Ban. Ma mission était de défendre Ynys Trebes en combattant sur la terre ferme de BenoÛc, où les Francs pillaient les fermes qui entretenaient la somptueuse capitale, mais Bleiddig insista pour que je visse le roi. Je me laissai donc guider à travers la digue, franchis la porte décorée d'une sculpture de triton brandissant un trident, puis grimpai la route escarpée qui conduisait au sublime palais. Tous mes hommes étaient restés sur la terre ferme, mais j'aurais aimé leur faire voir les merveilles de la cité : les portes sculptées ; les escaliers de pierre raides creusés dans le granit entre les temples et les boutiques ; les maisons à balcons décorés d'urnes de fleurs ; les statues et les sources qui approvisionnaient en eau fraîche des bassins de marbre sculptés, où chacun pouvait plonger une seille ou se désaltérer. Bleiddig, qui me servait de guide, ne cessa de rouspéter que la cité gaspillait du bon argent qu'il eût fallu employer pour renforcer les défenses à terre, mais.

pour ma part, ce grandiose spectacle m'impressionnait. Cet endroit, pensais-je, méritait qu'on se batte pour lui.

Bleiddig me fit franchir la dernière porte décorée d'un triton qui donnait sur la cour du palais. Les bâtiments couverts de plantes grimpantes occupaient trois côtés de la cour, tandis que le quatrième était délimité

par une série d'arches blanches qui dominaient la mer. À chaque porte étaient postés des gardes en manteaux blancs, la hampe de leur lance bien polie et le fer brillant. " Ils ne servent à rien, marmonna Bleiddig. Ils ne feraient pas peur à un chiot, mais ils ont fière allure. "

Un courtisan en toge blanche nous accueillit à la porte du palais et nous escorta à travers une enfilade de chambres, toutes regorgeant de

trésors rares. Il y avait des statues d'albâtre et de la vaisselle en or ; une pièce était couverte de miroirs devant lesquels je restai bouche bée en apercevant mon lointain reflet qui se répétait à l'infini : un soldat barbu et crasseux avec son manteau de bure, de plus en plus petit à mesure que je m'enfonçais dans les plis du miroir. Dans la pièce suivante, toute peinte en blanc et sentant les fleurs, une fille jouait de la harpe. Elle portait une tunique courte et rien d'autre. Elle sourit lorsque nous passâmes devant elle et continua à jouer. Ses seins étaient dorés par le soleil, ses cheveux courts et son sourire engageant. " On dirait un bordel, chuchota Bleiddig de sa voix rauque. Dommage que ça n'en soit pas, on en aurait l'usage. "

Le courtisan en toge ouvrit la dernière porte à deux battants et aux poignées de bronze et s'écarta pour nous faire entrer dans une vaste pièce qui donnait sur la mer chatoyante. " Sire, fit-il en s'inclinant devant l'unique occupant de la pièce, le chef Bleiddig et Derfel, capitaine de Dumnonie. "

Un grand homme maigre au visage inquiet et aux cheveux blancs clairsemés quitta sa table où il écrivait sur un parchemin. Une risée de vent fit bouger son ouvrage et il s'affaira, le temps de glisser les coins de son parchemin sous des cornes à encre et des pierres de serpent. " ah, Bleiddig, fit le roi en s'avançant vers nous. Tu es de retour, à ce que je vois. Bien, bien. Certains ne reviennent jamais. Les navires ne survivent pas. Nous devrions y songer. La solution est-elle dans de plus gros bateaux, qu'en penses-tu ? Ou est-ce que nous les construisons mal ? Je ne suis pas certain que nous soyons de bons constructeurs de bateaux, même si nos pacheurs jurent que si, mais certains d'entre eux ne reviennent jamais non plus. Un problème. " Le roi Ban s'arrêta à mi-chemin, au milieu de la pièce, et se gratta la tempe, maculant un peu plus d'encre ses maigres cheveux. " aucune solution évidente ne s'impose, annonça-t-il enfin avant de me dévisager. Drivel, n'est-ce pas ?

- Derfel, Sire, répondis-je en mettant un genou à terre.

- Derfel ! " Il répéta mon nom avec étonnement. " Derfel ! Laisse-moi réfléchir un instant ! Derfel, j'imagine, si ce nom signifie quoi que ce soit, il veut dire " qui appartient à un druide ". Est-ce ton cas, Derfel ?

- J'ai été élevé par Merlin, Sire.

- ah oui ? Vraiment ! ah ça, par exemple ! Sapristi. Je vois que nous devons parler. Comment va mon cher Merlin ?

- Voici cinq ans qu'on ne l'a revu, Seigneur.

- Il est donc invisible ! Ha ! J'ai toujours pensé que ce pouvait être l'une de ses ruses. Une ruse utile, aussi. Il faut que je demande à mes sages d'enquêter. allons, debout, relève-toi. Je ne souffre pas qu'on s'agenouille devant moi. Je ne suis pas un Dieu, du moins je ne le pense pas. " Le roi m'examina et sembla déçu. " Tu ressembles à un Franc !

observa-t-il d'une voix perplexe.

- Je suis Dumnonien, Sire, répondis-je fièrement.

- J'en suis bien sûr, et un Dumnonien, je l'espère, qui précède ce cher arthur, n'est-ce pas ? " demanda-t-il impatient.

Je ne m'y étais pas préparé. " Non, Seigneur. arthur est assiégé par une foule d'ennemis. Il se bat pour la survie de notre royaume et il m'a donc envoyé avec quelques hommes, tous ceux dont il pouvait se passer, et je dois lui écrire pour lui dire s'il en faut

davantage.

- D'autres seront nécessaires, assurément, dit Ban aussi fermement que le lui permettait son mince filet de voix haut perché. Hélas oui ! ainsi tu es venu avec quelques hommes ? Combien au juste ?

- Soixante, Seigneur. "

Le roi Ban se laissa tomber sur un siège incrusté d'ivoire. " Soixante !

J'en avais espéré trois cents ! Et arthur en personne. Tu as l'air bien jeune pour être un capitaine ", ajouta-t-il sceptique. Puis il s'illumina.

" ai-je bien entendu ? Tu as dit que tu savais écrire ?

- Oui, Seigneur.

- Et lire ? demanda-t-il anxieusement.

- En effet, Sire.

- Tu vois, Bleiddig ! s'exclama le roi d'une voix triomphante tout en se relevant. Il est des guerriers qui savent lire et écrire ! Ils n'en sont pas moins virils pour autant. «a ne les ravale pas au rang insignifiant des clercs, des femmes, des rois ou des poètes comme tu aimes à le croire. ah ! Un guerrier lettré. Par un heureux hasard, écrirais-tu de la poésie

?

- Non, Seigneur.

- Comme c'est dommage. Nous formons une communauté de poètes. Une confrérie ! Nous nous appelons les/z'/z, et la poésie est notre austère maîtresse. C'est, pour ainsi dire, notre t,che sacrée. Peut-être seras-tu inspiré ? Viens avec moi, mon docte Derfel ! " Oubliant l'absence d'Arthur, Ban traversa la pièce en proie à une vive excitation, me faisant signe de le suivre à travers une seconde série de grandes portes et une autre petite pièce, où une seconde harpiste, à demi nue comme la première et tout aussi belle, caressait les cordes avant de pénétrer dans une grande bibliothèque.

Je n'avais encore jamais vu de vraie bibliothèque et le roi Ban, ravi de montrer la pièce, épiait ma réaction. J'étais ahuri, et pour cause ! Chaque rouleau enrubanné était déposé dans un casier ouvert, taillé sur mesure, les écrans s'empilant les uns sur les autres comme les cellules d'une ruche. Il y en avait des centaines, chacune abritant son rouleau et portant une étiquette calligraphiée avec soin. " quelles langues parles-tu, Derfel ? me demanda Ban.

- Le saxon, Seigneur, et le breton.

- ah ! fit-il déçu. Uniquement des langues grossières. Pour ma part, je maîtrise maintenant le latin, le grec, le breton, cela va de soi, et quelques bribes d'arabe. Le père Celwin, ici présent, parle dix fois plus de langues, n'est-ce pas, Celwin ? "

Le roi s'adressait à l'unique occupant des lieux, un vieux prêtre à la barbe blanche. Le dos grotesquement voûté, il avait le capuce des moines.

Pour toute réponse, le prêtre leva une main décharnée, sans quitter des yeux les rouleaux qui encombraient sa table. L'espace d'un instant, je crus que le prêtre avait un cache-col noué à l'arrière de son capuce, puis je vis un chat gris qui leva la tête, me regarda, bâilla et se replongea dans le sommeil. Sans s'offusquer de la grossièreté du moine, le roi Ban me fit faire le tour de ses casiers en me parlant des trésors qu'il avait amassés.

" J'ai ici, commença-t-il fièrement, tout ce que les Romains ont laissé et tout ce que mes amis pensent à m'envoyer. Certains manuscrits sont trop anciens pour qu'on les puisse encore manipuler, et ce sont ceux-là que nous recopions. Voyons voir, de quoi s'agit-il ? ah oui, les douze pièces d'aristophane. Je les ai toutes, naturellement. Voici Les

Babyloniens. Une comédie en grec, jeune homme.

- Et pas amusante du tout, glapit le prêtre depuis sa table.

- Et d'une drôlerie irrésistible ", ajouta le roi Ban, indifférent à la grossièreté du prêtre à laquelle il était visiblement habitué. " Peut-être les fils devraient-ils construire un théâtre et la jouer ? ah, voici qui te plaira. Horace, Yars Poetica. Je l'ai copié moi-même.

- Pas étonnant que ce soit illisible, trancha le père Celwin.

- Je demande à tous les fils d'étudier les maximes d'Horace, m'expliqua le roi.

- Et c'est pourquoi ils font de si exécrables poètes, intervint le prêtre, toujours sans lever les yeux de ses rouleaux.

- ah, Tertullien ! " Le roi sortit un rouleau de son écrin et souffla la poussière du parchemin. " Une copie de son apologétique \

- Fadaises ! trancha Celwin. De l'encre précieuse dépensée en pure perte.

- L'éloquence même ! s'exalta le roi. Je ne suis pas chrétien, Derfel, mais certains écrits chrétiens sont pétris de bon sens

moral.

- Rien de tel ici, s'obstina le prêtre.

- ah, voici une œuvre que tu dois déjà connaître, fit le roi en tirant un autre rouleau de son casier. Les Pensées de Marc Aurèle. Un guide sans pareil, mon cher Derfel, un viatique.

- Des platitudes en mauvais grec écrites par un raseur romain, grommela le prêtre.

- Probablement le plus grand livre jamais écrit, ajouta le roi d'un air songeur en remettant Marc Aurèle à sa place pour extraire aussitôt un autre rouleau. Et voici une curiosité, vraiment. Le grand traité d'Aristarque de Samos. Tu le connais, j'en suis sûr ?

- Non, Seigneur, avouai-je.

- Peut-être n'est-il point sur la liste de lecture de tout le monde, admit tristement le roi, mais il ne manque pas d'un certain piquant. aristarque prétend - ne ris pas - que c'est la terre qui tourne autour du

soleil, plutôt que le contraire. " Et le roi d'illustrer cette idée saugrenue avec force extravagants moulinets des deux bras. " Il a tout renversé, tu comprends ?

- «a me paraat raisonnable, fit Celwin toujours plongé dans son travail.

- Et Silius Italicus ! " D'un geste de la main, le roi désigna tout un groupe de cases emplies de rouleaux. " Le cher Silius Italicus ! J'ai les dix-huit volumes de son histoire de la Seconde Guerre punique. Toute en vers, bien entendu. quel trésor !

- La Seconde Guerre emphatique, ricana le pratre.

- Voila ma bibliothèque, conclut fièrement Ban en m'entraanant hors de la pièce, la gloire d'Ynys Trebes ! Cela et nos poètes. Désolé de vous avoir dérangé, Père !

- Une sauterelle dérange-t-elle un chameau ? " demanda le père Celwin alors que la porte se refermait sur lui et qu'emboatant le pas a Ban je passai a nouveau devant la harpiste aux seins nus pour retrouver Bleiddig qui nous attendait.

" Le père Celwin poursuit des recherches, annonça fièrement le roi, sur l'envergure des ailes des anges. Peut-atre devrais-je l'interroger sur l'invisibilité ? Il semble tout savoir. Mais comprends-tu maintenant, Derfel, pourquoi il est si important qu'Ynys Trebes ne tombe pas ? Dans ce modeste endroit, mon cher compagnon, repose toute la sagesse de notre monde, recueillie dans ses ruines et mise en sécurité. Je me demande ce qu'est un chameau. Sais-tu ce qu'est un chameau, Bleiddig ?

- Une sorte de charbon, Seigneur. Les forgerons s'en servent pour faire de l'acier.

- Vraiment ? Comme c'est intéressant. Mais une sauterelle n'importunerait pas du charbon, n'est-ce pas ? «a ne risquerait guère d'arriver, alors pourquoi cette suggestion ? Comme c'est déroutant. Il faut que je pose la question au Père quand il sera d'humeur a atre interrogé, ce qui n'arrive pas souvent. Maintenant, jeune homme, je sais que tu es venu sauver mon royaume et je suis s'r que tu as h,te de te mettre a l'ouvre, mais d'abord tu dois rester a souper. Mes fils sont ici, tous les deux des guerriers !

J'avais espéré qu'ils se consacraient a la poésie et a la science, mais les temps exigent des guerriers, n'est-ce pas ? Reste que mon cher Lancelot apprécie les fili tout autant que moi, et tout espoir n'est donc

pas perdu.

" Il s'arrata, fronça le nez et me gratifia d'un charmant sourire. " Tu prendras volontiers un bain, je crois ?

- Si je prendrai un bain ?

- Oui, fit-il d'un ton ferme. Leanor te conduira a ta chambre, te préparera un bain et te donnera des vatements. " Il claqua des mains et la première harpiste se présenta a la porte. apparemment, c'était Leanor.

C'était un palais au bord de mer, inondé de lumière et de beauté, hanté par la musique, consacré a la poésie et chanté par ses habitants, qui paraissaient venus d'un autre ,ge et d'un autre monde.

Puis je rencontrai Lancelot.

" Tu n'es guère plus qu'un enfant, me dit Lancelot.

- Vrai, Seigneur. " Je mangeais du homard trempé dans du beurre fondu, et je ne crois pas avoir jamais mangé avant ni depuis quelque chose d'aussi délicieux.

" arthur nous fait offense en nous envoyant un gamin, insista Lancelot.

- Faux, répondis-je, la barbe dégoulinant de beurre.

- Tu m'accuses de mentir? demanda le prince Lancelot, Edling de BenoÛc.

- Je t'accuse de te fourvoyer, Seigneur Prince, répliquai-je dans un sourire.

- Soixante hommes ! railla-t-il. Est-ce tout ce qu'arthur peut trouver ?

- Oui, Seigneur.

- Soixante hommes conduits par un enfant ! " conclut Lance-lot avec mépris.

Il avait a peine un an ou deux de plus que moi, mais sa lassitude était celle d'un homme beaucoup plus ,gé. Il était d'une beauté foudroyante, grand et bien b,ti, avec un visage étroit et des yeux sombres, aussi marquant dans sa virilité que l'était celui de Guenièvre dans sa féminité, mame si ces airs hautains avaient quelque chose de

déconcertant et de serpent. Il avait des cheveux noirs ramassés en boucles huilées par des peignes d'or, sa moustache et sa barbe étaient parfaitement soignées et huilées, et son parfum sentait la lavande. Il était le plus bel homme que j'eusse jamais vu et, ce qui est pis, il le savait. Dès l'instant où je le vis, je le pris en grippe. Nous nous retrouvâmes dans la salle de banquet de Ban, qui ne ressemblait en rien aux autres salles de banquet que j'avais vues. Celle-ci avait des piliers de marbre, des rideaux blancs qui voilaient de brume la vue sur la mer et des murs de plâtre lisses sur lesquels étaient peints des Dieux, des Déeses et des animaux fabuleux. Des serviteurs et des gardes étaient postés le long des murs de cette salle élégante éclairée par une myriade de petits récipients en bronze où des mèches

flottaient dans l'huile, tandis que d'épaisses bougies de cire d'abeille se consumaient sur la longue table couverte d'un linge blanc que je ne cessais de maculer de gouttes de beurre, de même que je souillais la toge malcommode que le roi avait voulu à tout prix me faire porter à la fête.

J'aimais la chère et détestais la compagnie. Le père Celwin était présent et j'eusse saisi avec joie l'occasion de discuter avec lui, mais il taquinait l'un des trois poètes de la tablée, tous membres de la bande des fils chère au cœur du roi Ban, tandis que j'étais isolé en bout de table avec le prince Lancelot. La reine Elaine, qui siégeait à côté du roi, son époux, défendait les poètes contre les traits acérés de Celwin, qui semblaient beaucoup plus amusants que les commentaires furieux de Lancelot.

" arthur nous insulte, recommença-t-il.

- Je suis navré que tu le penses, Seigneur.

- Tu ne discutes jamais, enfant ? "

Je plongeai mon regard dans ses yeux ternes et durs. " Je trouvais malavisé

pour un guerrier de discuter lors d'un banquet, Seigneur Prince.

- Tu es donc un enfant timide ! " railla-t-il.

Je soupirai et baissai la voix. " Tu cherches réellement la dispute, Seigneur Prince ? demandai-je, maintenant à bout de patience, parce que si c'est cela, traite-moi encore une fois d'enfant et je te fends le crâne. "

Je souris.

" Enfant ", fit-il après un battement de cour.

Je lui lançai de nouveau un regard perplexe, me demandant s'il jouait un jeu dont je ne pouvais deviner les règles, mais si tel était le cas, le jeu était d'un sérieux mortel. " Dix fois l'épée noire, dis-je.

- quoi ? " Il fronça les sourcils, ne reconnaissant pas la formule mithriaque signifiant qu'il n'était pas mon frère. " as-tu perdu la tate ?

" demanda-t-il, puis, après une pause, il reprit : " Serais-tu un enfant fou aussi bien que timide ? "

Je le frappai. J'aurais dû garder mon sang-froid, mais mon malaise et ma colère eurent raison de ma prudence. Je lui donnai un grand coup de coude qui lui mit le nez en sang, lui ouvrit la lèvre et le fit basculer de son siège. Il tomba les quatre fers en l'air et voulut me balancer dessus la chaise tombée, mais j'étais trop prompt et trop près pour que le coup eût la moindre force. Je repoussai la chaise, l'obligeai à se redresser et le repoussai contre un pilier où je frappai sa tate contre la pierre et lui enfonçai un

genou dans l'aine. Il fléchit. Sa mère hurlait, tandis que le roi Ban et les poètes me regardaient bouche bée. Un garde nerveux en manteau blanc me pointa sa lance sur la gorge. " Retire ça, ordonnai-je, ou tu es un homme mort. " Il s'exécuta.

" qui suis-je. Seigneur Prince ? demandai-je à Lancelot.

- Un enfant. "

Je lui mis l'avant-bras en travers de la gorge, l'étouffant à moitié. Il se débattait, sans pouvoir me repousser. " qui suis-je, Seigneur ? demandai-je à nouveau.

- Un enfant ", croassa-t-il.

Une main me toucha le bras. Me retournant, je vis un homme blond de mon

,ge, qui souriait. Il s'était assis à l'autre bout de la table et je l'avais pris pour un poète, lui aussi, mais je m'étais trompé. " Il y a longtemps que je voulais faire ce que tu fais, dit le jeune homme, mais si tu veux que mon frère cesse de t'insulter, il te faudra le tuer, et l'honneur de

ma famille m'obligera a te tuer a mon tour, et je ne suis pas s'ûr d'en avoir envie. "

Je retirai mon bras de la gorge de Lancelot. L'espace de quelques secondes, il resta la, peinant a retrouver sa respiration, puis hocha la tate, me cracha dessus et retourna a table. Il saignait du nez. Il avait les lèvres tuméfiées et les cheveux en bataille. Son frère semblait s'amuser de la bagarre. " Je suis Galahad, dit-il, et je suis fier de rencontrer Derfel Cadarn. "

Je le remerciai puis me forçai a rejoindre le siège du roi Ban oa, malgré

son aversion déclarée pour les gestes de respect, je m'agenouillai. " De l'affront fait a votre maison, Sire, je vous demande pardon et m'en remets a votre ch,timent.

- Ch,timent ? fit-il, visiblement surpris. Ne fais pas le sot. C'est juste le vin. Un excès de vin. Ne devrions-nous pas mettre de l'eau dans notre vin comme le faisaient les Romains, Père

Celwin ?

- Ridicule ! dit le vieux pratre.

- Point de ch,timent, Derfel, conclut Ban. Et relève-toi, je ne supporte pas qu'on se prosterne devant moi, et quelle faute y a-t-il la ? J'aime la dispute, n'est-ce pas, Père Celwin ? Un souper sans dispute est pareil a un jour sans poésie - le roi fit mine de ne pas entendre le commentaire acide du pratre affirmant que ce serait un jour béni entre tous - et mon fils Lancelot est un homme emporté. Il a un cour de guerrier et une ,me de poète, ce qui est, je crois, un mélange des plus explosifs. assieds-toi et mange. " Ban était un monarque fort généreux, mame si je remarquais que sa reine Elaine était loin d'atre satisfaite de sa décision. Elle avait les cheveux gris, et pourtant son visage était sans ride et respirait une gr,ce et un calme qui seyaient a la beauté sereine d'Ynys Trebes.   cet instant, cependant, la reine me tançait d'un air sévère et réprobateur.

" Tous les guerriers dumnoniens ont-ils aussi peu de manières ? demanda-t-elle d'une voix revache a toute la tablée.

- Vous voudriez que les guerriers soient des hommes de cour ? répliqua sèchement Celwin. Vous enverriez vos précieux poètes tuer les Francs ? Non pas en récitant leurs vers, quoique j'en arrive a penser que ce pourrait atre fort efficace ! " Il lança des oillades a la

reine et les trois poètes haussèrent les épaules. Celwin avait tant bien que mal échappé à l'interdit frappant la laideur à Ynys Trebes, car sans le capuchon qu'il portait dans la bibliothèque, il semblait étonnamment peu gâté par la nature, avec son bandeau taché sur un oeil, sa bouche aigre et tordue, ses cheveux plats qui poussaient derrière une ligne de tonsure hachurée, une barbe crasseuse dissimulant à moitié une croix de bois pendant sur sa poitrine creuse, et un corps voûté et déformé par son incroyable bosse. Le chat gris installé

autour de son cou à la bibliothèque était maintenant enroulé sur ses genoux et se régalaient de miettes de homard.

" Viens t'asseoir à côté de moi et ne te fais aucun reproche.

- Mais si, c'est ma faute. J'aurais dû garder mon sang-froid.

- Mon frère, reprit Galahad quand chacun eut repris sa place, mon demi-frère se plaça à asticoter les gens. C'est son passe-temps favori, mais la plupart n'osent pas riposter, parce qu'il est l'Edling, ce qui veut dire qu'un jour il aura pouvoir de vie et de mort. Mais tu as bien fait.

- Non, j'ai mal réagi.

- Je ne discuterai pas. Mais je te conduirai sur la côte cette nuit.

- Cette nuit ? fis-je surpris.

- Mon frère ne prend pas la défaite à la légère, dit Galahad d'une voix douce. Un coup de couteau entre les côtes pendant que tu dors ? Si j'étais toi, Derfel, j'irais retrouver mes hommes sur la côte pour dormir en sécurité dans leurs rangs. "

Je dirigeai mes regards à l'autre bout de la table, où le bel et ténébreux Lancelot se faisait maintenant consoler par sa mère qui tamponnait son visage ensanglanté avec une serviette imbibée de vin.
" Ton demi-frère ?

demandai-je à Galahad.

- Je suis né de la maîtresse du roi, non de sa femme, m'expliqua-t-il à voix basse en se penchant vers moi. Mais Père a été bon avec moi et insiste pour qu'on m'appelle prince. "

Le roi Ban discutait maintenant avec le père Celwin de quelque obscur point de théologie chrétienne. Ban débattait avec un enthousiasme

courtois tandis que Celwin crachait des insultes, et les deux hommes s'amusaient vivement.

" Ton père me dit que Lancelot et toi êtes tous deux des guerriers, dis-je à Galahad.

- Tous les deux ? fit-il en riant. Mon cher frère emploie des poètes et des bardes pour chanter ses louanges comme s'il était le plus grand guerrier d'Armorique, mais je ne l'ai encore jamais vu dans une ligne de boucliers.

- Je dois cependant me battre pour préserver son patrimoine, dis-je avec aigreur.

- Le royaume est perdu, l'archa négligemment Galahad. Père a dépensé son argent en bijoux et en manuscrits, plutôt qu'en soldats, et ici, à Ynys Trebes, nous sommes trop loin des nôtres, si bien qu'ils se replieraient sur la Brocéliande plutôt que de nous appeler à la rescousse. Les Francs gagnent partout. Ton devoir, Derfel, est de rester en vie et de rentrer sain et sauf au pays. "

Sa franchise me fit le regarder avec un intérêt nouveau. Il avait un visage plus large et plus rond que son frère, mais aussi plus ouvert ; le genre de figure qu'on serait ravi d'avoir à sa droite dans une ligne de boucliers.

Le côté droit est en effet défendu par le bouclier de son voisin, et il vaut donc mieux être en bons termes avec celui-ci, et Galahad, je le sentais d'instinct, serait un homme facile à aimer. " Es-tu en train de dire que nous ne devrions pas combattre les Francs ? lui demandai-je posément.

- Je dis que la bataille est perdue, mais que, oui, tu as promis sous serment à arthur de te battre, et chaque instant de vie pour Ynys Trebes est un moment de lumière dans un monde de ténèbres. J'essaie de persuader Père d'envoyer sa bibliothèque en Bretagne, mais je crois qu'il préférerait d'abord se faire arracher le cœur. Mais lorsque sonnera l'heure, j'en suis sûr, il l'expédiera. Maintenant - il écarta de la table son siège doré - il nous faut partir, toi et moi. avant, ajouta-t-il à voix basse, que les fils ne récitent. Et moins, bien sûr, que tu n'aies le goût des vers interminables sur la splendeur du clair de lune dans les roseaux ? "

Je me levai et frappai la table avec l'un de ces couteaux spéciaux que le roi Ban offrait à ses hôtes. Ceux-ci m'observaient maintenant avec circonspection. " J'ai des excuses à présenter, fis-je, à vous tous, certes,

mais aussi a mon seigneur Lancelot. Un aussi grand guerrier que lui méritait un meilleur compagnon de souper. Maintenant, pardonnez-moi, j'ai besoin de dormir. "

Lancelot ne répondit pas. Le roi Ban sourit, la reine Elaine fit la moue et Galahad me conduisit au pas de course a l'endroit oa m'attendaient mes habits et mes armes, puis sur le quai éclairé a la torche oa un bateau attendait de nous conduire sur la côte. Toujours vatu de sa toge, Galahad portait un sac qu'il balança sur le pont, oa il retomba avec un cliquetis métallique. " qu'est-ce ?

- Mes armes et mon armure. " Il coupa l'amarre, puis sauta a bord. " Je viens avec toi. "

Le bateau glissa du quai sous une voile sombre. L'eau se rida a la proue et clapota doucement le long de la côte lorsque nous entrâmes dans la baie.

Galahad se débarrassait de sa toge, qu'il lança au matelot, avant de passer son accoutrement de guerrier, tandis que je me retournais vers le palais sur la colline. Il était suspendu dans le ciel comme un vaisseau céleste voguant dans les nuages, ou peut-être comme une étoile descendue sur terre ; un refuge oa régnaient un roi juste et une belle reine, oa les poètes chantaient et oa des vieillards pouvaient étudier l'envergure des anges. Elle était si belle, Ynys Trebes, si extraordinairement belle.

Et, a moins que nous parvenions a la sauver, absolument condamnée.

Nous nous battâmes deux ans. Deux ans contre tout espoir. Deux ans de splendeur et de bassesses. Deux ans de carnage et de banquets, d'épées brisées et de boucliers fracassés, de victoires et de déroutes, et tout au long de ces mois et de ces batailles exténuantes, alors que des braves mouraient étouffés par leur propre sang et que des hommes ordinaires accomplissaient des prouesses qu'ils n'auraient jamais crues possibles, pas une fois je ne vis Lancelot. Les poètes n'en racontèrent pas moins qu'il était le héros de BenoËc, le plus parfait des guerriers, le combattant d'entre les combattants. Les poètes dirent que la défense de BenoËc fut l'oeuvre de Lancelot, non la mienne, ni celle de Galahad ou de Culhwch, mais celle de Lancelot. Mais Lancelot passa la guerre au lit, priant sa mère de lui porter du vin et du miel.

Non, pas toujours au lit. Il lui arriva de se battre, mais toujours a un mille derrière les lignes afin de pouvoir regagner Ynys Trebes avec ses nouvelles de victoire. Il savait déchirer un manteau, ébrécher une

épée, ébouriffer ses cheveux huilés et mame se taillader la figure de manière a rentrer chez lui d'un pas chancelant en se donnant des airs de héros. Sa mère chargeait" alors les fili de composer un nouveau chant que camelots et matelots portaient en Bretagne, en sorte que jusque dans la lointaine Rheged, au nord d'Elmet, chacun prenait Lancelot pour le nouvel arthur. Les Saxons redoutaient sa venue, tandis qu'arthur lui fit porter en cadeau un ceinturon brodé orné d'une boucle richement

émaillée. " Tu voudrais que la vie soit juste ? me demanda Culhwch quand je déplorai ce geste.

- Non, Seigneur.

- alors n'use pas ta salive avec Lancelot ", trancha Culhwch. Il commandait la cavalerie restée en armorique lorsque arthur était parti pour la Bretagne, et il était aussi un cousin d'arthur, mame s'il ne ressemblait en rien a mon seigneur. Culhwch était un bagarreur trapu, a la barbe aussi épaisse que ses bras étaient longs : il ne demandait rien a la vie, sinon une abondance d'ennemis, de boisson et de femmes. arthur lui avait confié

le commandement de trente hommes et de trente chevaux, mais tous les chevaux étaient morts et la moitié des hommes avaient péri si bien que Culhwch se battait maintenant a pied. Je joignis mes hommes aux siens et acceptai donc son commandement. Il était impatient que la guerre prat fin en BenoÛc afin de pouvoir a nouveau se battre aux côtés d'arthur. Il adorait arthur.

Ce fut une guerre étrange. Lorsque arthur était en armorique, les Francs étaient encore a quelques lieues plus a l'est, oa la terre était plate et sans arbres : un terrain idéal pour de pesants cavaliers ; mais l'ennemi s'était maintenant enfoncé au cour des bois qui recouvraient le centre de BenoÛc. Le roi Ban, comme Tewdric de Gwent, avait mis sa confiance dans les fortifications, mais alors que Gwent était dans une situation idéale pour des forts massifs et de hautes murailles, les bois et les collines de BenoÛc offraient a l'ennemi trop de sentiers pour contourner les forteresses juchées au sommet des collines et occupées par les forces démoralisées de Ban. Notre mission était de leur redonner espoir et nous le faisions en recourant a la tactique d'arthur : marches forcées et attaques-surprise. Les collines boisées de BenoÛc étaient faites pour de telles batailles et nos hommes étaient sans pair. Il

est peu de joies comparables a la bataille qui suit une embuscade bien

tendue, lorsque l'ennemi dupé a encore ses armes au fourreau. Le long tranchant d'Hywelbane y gagna de nouveaux accrocs.

Les Francs avaient peur de nous. Ils nous appelaient les loups des forats, et nous fâmes de cette insulte notre symbole en portant des queues de loup gris sur nos casques. Nous hurlions pour les effrayer, nous les tenions en éveil nuit après nuit, nous les filions des jours durant et tendions nos embuscades quand nous le voulions et non quand ils étaient prats, et pourtant, l'ennemi était légion, et nous étions peu nombreux, et mois après mois nos effectifs s'amenuisaient.

Galahad se battit avec nous. C'était un valeureux doublé d'un savant qui avait fouiné dans la bibliothèque de son père et, nuitamment, il nous entretenait des Dieux anciens, des religions nouvelles, d'étranges contrées et de grands hommes. Je me souviens d'une nuit où nous campions dans une villa en ruines. Une semaine auparavant, c'était une colonie de peuplement prospère, avec son moulin à foulon, sa poterie et sa laiterie, mais les Francs étaient passés par là et la villa n'était plus que ruines fumantes éclaboussées de sang et aux murs abattus, avec sa source empoisonnée par les cadavres de femmes et d'enfants. Nos sentinelles gardaient les sentiers des bois si bien que nous nous étions offert le luxe d'un feu pour faire rôtir un couple de lièvres et un chevreau. Nous buvions de l'eau en faisant comme si c'était du vin.

" Falernian, fit Galahad d'un air songeur, tendant sa coupe d'argile vers les étoiles comme s'il s'agissait d'une flasque d'or.

- qui est-ce ? demanda Culhwch.

- Falernian, mon cher Culhwch, est un vin, le plus délicieux des vins romains.

- Je n'ai jamais aimé le vin, dit le guerrier en baillant à s'en décrocher la mâchoire. Une boisson de femme. Et maintenant la bière des Saxons ! Il y a une boisson pour toi. " quelques minutes plus tard, il dormait.

Galahad ne trouvait pas le sommeil. Les flammes vacillaient faiblement tandis que les étoiles brillaient au-dessus de nous. On en vit une tomber, suivant un sentier blanc à travers les cieux, et Galahad fit le signe de croix, car il était chrétien, et pour lui la chute d'une étoile était le signe d'un démon chutant du paradis. " Il était jadis sur terre, dit-il.

- quoi donc ?

- Le paradis. " Il se coucha sur l'herbe, croisant ses bras sous sa tate. "
Doux paradis...

- Ynys Trebes, tu veux dire ?

- Non, non, Derfel. Je parle de l'époque1 oa Dieu a fait l'homme. Il nous a donné un paradis oa vivre, et il me vient a l'idée que, depuis lors, nous avons perdu ce paradis, chaque jour un peu plus. Et bientôt, je crois, il aura disparu. La ténèbre s'abat sur nous. " Il garda le silence un moment, puis se redressa, ses réflexions lui procurant un regain d'énergie. "

Penses-y, il n'y a pas cent ans, cette terre était paisible. Des hommes b ,tissaient de grandes maisons. Nous ne savons plus construire comme eux. Je sais que Père a fait un beau palais, mais ce ne sont que des débris d'anciens palais réunis et malés a de la pierre. Nous ne savons plus construire comme les Romains. Nous ne savons b,tir aussi haut ni aussi beau. Nous sommes incapables d'aménager des routes, des canaux ou des aqueducs. " Je ne savais mame pas ce qu'était un aqueduc, mais je gardai le silence tandis que Culhwch ronflait comme un bienheureux a côté de moi. "

Les Romains ont construit des villes entières, reprit Galahad, des endroits si vastes, Derfel, qu'il fallait une matinée entière pour aller d'une extrémité de la ville a l'autre en marchant, tout du long, sur des voies de pierres taillées et ajustées. Et, en ce temps-la, tu pouvais marcher des semaines et rester en pays romain, toujours soumis aux lois de Rome et écoutant encore la langue des Romains. Et maintenant, regarde-moi ça ! "

D'un geste de la main, il montrait la nuit. " Rien que la ténèbre. Et elle se répand, Derfel. L'obscurité se propage en armorique. BenoÛc succombera et, après BenoÛc, Brocéliande, et, après Brocéliande, la Bretagne. Plus de lois, plus de livres, plus de musique, plus de justice, rien que des rustres assis autour de feux fumants et se demandant qui ils vont bien pouvoir tuer demain.

- Pas tant que vivra arthur, fis-je, entaté.

- Un homme contre la ténèbre ? demanda Galahad, sceptique.

- Ton Christ ne s'est-il pas dressé contre la ténèbre ? " Galahad s'accorda une seconde de réflexion, les yeux braqués sur le feu qui laissait dans l'ombre son visage énergique. " Le Christ, reprit-il enfin,

était notre dernière chance. Il nous a dit de nous aimer les uns les autres, de nous faire du bien les uns aux autres, de faire l'aumône aux pauvres, de nourrir ceux qui ont

faim, de vêtir les nus. alors les hommes l'ont tué. " Il se tourna vers moi. " Je crois que le Christ savait ce qui se préparait et c'est pour cela qu'il nous a promis que si nous vivions comme Il a vécu, nous serions un jour avec Lui au paradis. Non pas sur terre, Derfel, mais au Paradis. La-haut - il pointa son doigt vers les étoiles - parce qu'il savait que la terre était finie. Nous sommes dans les derniers jours. Même nos Dieux nous ont délaissés. N'est-ce pas ce que tu me dis ? que ton Merlin écume d'étranges contrées pour trouver les traces des anciens Dieux, mais à quoi bon ? Ta religion est morte il y a bien longtemps, lorsque les Romains ont ravagé Ynys Mon et qu'il ne vous est plus resté que des bribes de savoir sans suite. Vos Dieux sont partis.

- Non ", fis-je, pensant à Nimue qui sentait leur présence, bien que les Dieux aient toujours été pour moi distants et indistincts. Bel était comme Merlin, mais lointain, d'une taille indescriptible et infiniment plus mystérieux. Je pensais à Bel, qui devait vivre dans l'extrême-nord, tandis que Manawydan devait vivre à l'ouest où les eaux n'en finissaient pas de chuter.

" Les anciens Dieux sont partis, insista Galahad. Ils nous ont abandonnés parce que nous ne sommes pas dignes.

- arthur l'est, dis-je avec obstination, et toi aussi. " Il secoua la tête.

"Je suis un si vil pécheur, Derfel, que je rampe. " Son ton pitoyable me fit rire. " Sottises !

- Je tue, je convoite, j'envie. " Il était réellement misérable, mais Galahad, comme arthur, était un homme qui ne cessait de sonder son âme et qui, toujours, y trouvait à redire. Jamais je ne vis un homme de cette trempe heureux bien longtemps.

" Tu ne tues jamais que des hommes qui te tueraient, dis-je, prenant sa défense.

- Et, Dieu m'assiste, j'y trouve plaisir. " Il se signa. " Bien, fis-je. Et qu'y a-t-il de mal dans le désir ?

- Il triomphe de la raison.

- Mais tu es raisonnable, objectai-je.

- Je désire, Derfel, si tu savais comme je désire. Il est une fille, a Ynys Trebes, l'une des harpistes de mon père. " Il hocha la tête en signe d'accablement.

" Mais tu restes maître de ton désir, alors sois en fier !

- J'en suis fier, mais l'orgueil est aussi un péché. "

Je hochai la tête à mon tour, décourageant d'arriver à quoi que ce soit en discutant avec lui. " Et l'envie ? demandai-je, invoquant le dernier péché de sa trinité. qui envies-tu ?

- Lancelot.

- Lancelot ? demandai-je surpris.

- Pas parce qu'il est l'Edling, non. Parce qu'il prend ce qu'il veut, quand il veut, et qu'il ne paraît pas le regretter. Cette harpiste ? Il l'a prise. Elle a hurlé, elle s'est débattue, mais nul n'a osé l'arrêter, car c'était Lancelot.

- Pas même toi ?

- Je l'aurais tué, mais j'étais loin de la cité.

- Ton père ne l'a pas retenu ?

- Mon père était avec ses livres. Probablement a-t-il pris les cris de la fille pour une mouette appelant dans la mer ou a-t-il cru à deux/z7z se chamaillant au sujet d'une métaphore. "

Je crachai dans le feu. " Lancelot est un vermisseau.

- Non, rectifia Galahad. Il est tout simplement Lancelot. Il obtient ce qu'il veut et il passe ses journées à intriguer pour parvenir à ses fins.

Il sait être très charmant, très enjôleur, il pourrait même faire un grand roi.

- Jamais, dis-je avec fermeté.

- Vraiment. Si c'est le pouvoir qu'il veut, et tel est le cas, et s'il le reçoit, peut-être ses appétits seront-ils assouvis ? Il veut être aimé.

- ...trange manière de s'y prendre, fis-je, me souvenant des taquineries de Lancelot à la table de son père.

- Il a su, dès le départ, que tu ne l'aimerais pas et il t'a provoqué.

ainsi, en faisant de toi son ennemi, il peut s'expliquer que tu ne l'aimes pas. Mais avec ceux qui ne le menacent pas, il peut être bon. Il pourrait être un grand roi.

- C'est un faible ", tranchai-je avec mépris. Galahad sourit. " Derfel le Fort. Derfel qui ne connaît pas le doute. Tu dois tous nous trouver faibles.

- Non, mais je crois que nous sommes tous fatigués, et comme demain il nous faut tuer des Francs je vais dormir. "

Le lendemain, nous tuâmes des Francs puis allâmes prendre du repos dans l'un des forts de Ban, au sommet d'une colline. Puis, nos blessures bandées et nos épées de nouveau aiguisées, nous retournâmes dans les bois. Mais semaine après semaine, mois après mois, les combats se rapprochaient d'Ynys Trebes. Le roi Ban demanda à son voisin, Budic de Brocéliande, d'envoyer des troupes, mais celui-ci fortifiait sa propre frontière et refusa de gaspiller des hommes pour défendre une cause perdue. Ban en appela à Arthur, et Arthur lui envoya une petite cargaison

d'hommes, mais il ne vint pas en personne. Il était trop occupé à combattre les Saxons. Nous recevions des nouvelles de Bretagne, qui étaient rares et souvent vagues, mais nous sûmes que de nouvelles hordes saxonnes essayaient de coloniser les terres centrales et faisaient pression sur les frontières de Dumnonie. Gorfyddyd, qui était si menaçant quand j'avais quitté la Bretagne, s'était calmé ces derniers temps en raison d'une terrible épidémie qui avait affligé son pays. Des voyageurs nous rapportèrent que Gorfyddyd lui-même était malade et beaucoup pensaient qu'il ne passerait pas l'année. La même maladie qui avait affligé Gorfyddyd avait tué le fiancé de Ceinwyn, un prince de Rheged. Je n'avais même pas su qu'elle était de nouveau fiancée et c'est avec un plaisir égoïste, je l'avoue, que j'appris que le prince mort n'épouserait donc pas l'étoile de Powys. De Guenièvre, de Nimue ou de Merlin, aucune nouvelle.

Le royaume de Ban s'effondra. La dernière année, on ne trouva plus d'hommes pour rentrer la moisson et nous passâmes l'hiver entassés dans une forteresse où nous vécûmes de venaison, de tubercules, de baies et de sauvagine. De temps à autre, nous faisions encore des incursions en territoire franc, mais nous étions désormais pareils à des guapes piquant un taureau jusqu'à la mort, car les Francs étaient

partout. Les haches résonnaient a travers nos forats tandis qu'ils défrichaient la terre pour leurs fermes qu'ils entouraient de nouvelles palanques de rondins bien fendus qui brillaient sous le soleil hivernal.

au début du printemps, nous d'omes reculer devant une armée de guerriers francs venus avec des battements de tambours et sous des bannières faites de cornes de taureaux montées sur des perches. Je vis un mur de boucliers de plus de deux cents hommes et sus que nos cinquante survivants ne pourraient jamais l'enfoncer ; flanqué de Culhwch et de Galahad, je décidai donc de battre en retraite. Les Francs nous raillèrent et nous pourchassèrent en faisant pleuvoir sur nous une grale de javelines.

Le royaume de BenoÛc s'était dépeuplé. La plupart avaient trouvé refuge en Brocéliande, qui promettait de la terre a ceux qui consentaient a porter les armes. Les anciennes colonies romaines désertées, le chientent envahissait les champs. Nous autres, Dumnoniens, nous march,mes vers le nord en traanant nos lances pour défendre la dernière forteresse du royaume de Ban : Ynys Trebes elle-mame.

La ville insulaire était bondée de fugitifs. Chaque maison en hébergeait une vingtaine. Des enfants pleuraient, des familles se chamaillaient. Des canots de pache transportèrent quelques-uns des fugitifs a l'ouest, vers la Brocéliande, ou au nord, vers la Bretagne, mais il n'y avait jamais assez de bateaux, et lorsque les armées franques firent leur apparition sur la côte, en face d'Ynys Trebes, Ban ordonna que les dernières embarcations restassent ancrées dans le petit port malcommode de la cité. Il songeait au ravitaillement de la garnison le jour oa le siège commencerait, mais les capitaines sont une race obstinée, et lorsque l'ordre leur parvint de rester, beaucoup préférèrent larguer les amarres et partir vers le nord sans autre cargaison. Seule resta une poignée de bateaux.

Lancelot fut nommé commandant de la cité, et les femmes l'acclamèrent lorsqu'il descendit la rue circulaire de la cité. Tout irait bien maintenant, croyaient les citoyens, car le plus grand des soldats était aux commandes. Il reçut cette adulation de bonne gr,ce et se répandit en discours, promettant a Ynys Trebes d'ériger une nouvelle levée avec les cr

,nes des Francs morts. Le prince avait certainement l'allure d'un héros avec son armure d'écaillés, dont chaque plaque de métal était émaillée d'un blanc si éblouissant que son accoutrement étincelait sous le soleil de ce début de printemps. Lancelot prétendait que cette armure avait

appartenu a agamemnon, un héros de l'antiquité, mais Galahad me certifia que c'était un travail de Romains. Lancelot portait aussi des bottes de cuir rouge, un manteau bleu foncé et a la hanche, suspendue au ceinturon brodé offert par arthur, son épée, Tanlladwyr, " qui tue comme l'éclair ". Les ailes déployées d'un pygargue couronnaient son casque noir. " ainsi peut-il s'en aller a tire-d'aile ", observa avec aigreur notre peu démonstratif Irlandais.

Lancelot réunit un conseil de guerre dans la chambre haute et venteuse jouxtant la bibliothèque de Ban. La marée était basse et la mer s'était retirée des rives ensablées de la baie ou des groupes de Francs t,chaient de trouver une voie d'accès sans risque a la cité. Galahad avait planté des faux joncs a travers la baie, pour essayer d'entraîner l'ennemi dans les sables mouvants ou vers la terre ferme, ou ils seraient les premiers emportés lorsque la marée tournerait et mettrait la baie en effervescence.

Tournant le dos a l'ennemi, Lancelot nous exposa sa stratégie. Son père avait pris place a côté de lui, sa mère de l'autre, et tous deux s'inclinèrent devant la sagesse de leur fils.

La défense d'Ynys Trebes était simple, annonça Lancelot. La seule chose a faire, c'était de tenir les murs de l'île. Et rien d'autre. Les Francs n'avaient guère de bateaux, ils n'avaient pas d'ailes, il leur fallait donc gagner Ynys Trebes a pied, et c'est un trajet qu'ils ne pourraient faire qu'a marée basse, et encore leur fallait-il d'abord trouver une route sûre a travers les sables. Une fois arrivés a la cité, ils seraient fatigués et bien incapables d'escalader les murs de pierre. " Tenez les murs, déclara Lance-lot, et nous sommes en sécurité. Des bateaux peuvent nous ravitailler. Il n'y a aucune raison pour qu'Ynys Trebes tombe un jour !

- Vrai, vrai ! s'exclama le roi Ban, ragaillardi par l'enthousiasme de son fils.

- Combien de vivres avons-nous ? " grommela Culhwch. Lancelot lui lança un regard apitoyé. " La mer regorge de poissons. Ce sont ces choses brillantes avec des nageoires et des queues, Seigneur Culhwch, et ça se mange.

- Je ne savais pas, répondit-il impassible. J'étais trop occupé a tuer des Francs ! "

Une discrète vague d'hilarité parcourut les rangs des guerriers convoqués au conseil. Une douzaine d'hommes, comme nous, s'étaient

battus sur la terre ferme, mais les autres étaient des intimes du prince Lancelot, récemment promu au rang de capitaines du siège. Bors, le cousin de Lancelot, était le champion de BenoÛc et commandait la garde du palais.

Lui, au moins, avait vu la bataille et y avait gagné une réputation de guerrier, bien qu'il eût l'air maintenant amoché, vautre de tout son long dans un uniforme romain, avec ses cheveux noirs huilés et plaqués sur son crâne, comme ceux de son cousin Lancelot.

" Combien de lances avons-nous ? " demandai-je.

Jusque alors, Lancelot m'avait ignoré. Il n'avait pas oublié notre rencontre deux ans plus tôt, je le savais, mais ma question ne l'en fit pas moins sourire. " Nous avons quatre cent vingt hommes sous les armes et chacun d'eux a une lance. Tu sais faire le calcul ? "

Je lui retournai son sourire mielleux. " Les lances se brisent, Seigneur Prince, et les hommes qui défendent les murs jettent leurs lances comme des javelines. quand nous aurons lancé nos quatre cent vingt lances, que lancerons-nous ensuite ? "

- Des poètes, grommela Culhwch, par chance trop doucement pour que Ban l'entende.

- Il y en a en réserve, répondit Lancelot avec désinvolture, et en outre nous emploierons celles que nous lanceront les Francs.

1

- Des poètes, pour s'êr !

- Tu as dit quelque chose. Seigneur Culhwch ? demanda Lancelot.

- J'ai roté, Seigneur Prince. Mais puisque j'ai votre gracieuse attention, avons-nous des archers ?

- quelques-uns ?

- Beaucoup ?

- Dix.

- Les Dieux nous aident ", fit Culhwch en se laissant glisser sur son siège. Il détestait les chaises.

Puis c'est Elaine qui prit la parole, nous rappelant que l'ale abritait des

femmes, des enfants et les plus grands poètes du monde. " La sécurité des fili est entre vos mains, nous dit-elle, et vous savez ce qu'il adviendra d'eux si vous échouez. " Je donnai un coup de pied a Culhwch pour l'empacher de faire un commentaire.

Ban se leva et fit un geste de la main en direction de la bibliothèque. "

Sept mille huit cent quarante-trois rouleaux sont déposés la, déclarat-il d'un ton solennel, les trésors accumulés du savoir humain, et si la cité tombe, c'en sera fait de la civilisation. " Puis il nous raconta l'antique histoire d'un héros entrant dans un labyrinthe pour tuer un monstre et traanant derrière lui un fil de laine afin de retrouver son chemin dans les ténèbres. " Ce fil, c'est ma bibliothèque, conclut-il, nous expliquant enfin l'objet de son laÔus. qu'elle sombre, messieurs, et nous croupirons dans les ténèbres éternelles. alors je vous en supplie, je vous en supplie, combattez ! " Il s'arrata, le sourire aux lèvres. " Et j'ai demandé de l'aide. Des lettres sont parties pour la Brocéliande et pour arthur, et je crois que le jour n'est pas loin oa notre horizon sera envahi de voiles amies. arthur, ne l'oubliez pas, est tenu par serment de nous aider !

- arthur, coupa Culhwch, a plein de Saxons sur les bras.

- Un serment est un serment ! " répliqua Ban d'un air de reproche.

Galahad demanda si nous envisagions de faire des raids sur les campements francs de la côte. Nous pourrions aisément y aller en bateau, expliqua-t-il, débarquer a l'est ou a l'ouest de leurs positions, mais Lancelot écarta l'idée. " Si nous quittons les murs, nous mourrons. C'est aussi simple que cela.

- aucune sortie ? demanda Culhwch en faisant la moue.

- Si nous quittons les murs, répéta Lancelot, nous mourrons.

Vos ordres sont simples : vous restez derrière les murs. " Il annonça que les meilleurs guerriers de BenoÔc, une centaine de vétérans de la guerre sur la terre ferme, garderaient la porte principale. Nous, les cinquante survivants dumnoniens, nous f'mes affectés aux murs ouest, tandis que les troupes levées dans la cité, renforcées par les fugitifs de la terre ferme, garderaient le reste de l'ale. Lancelot lui-mame, avec une compagnie de la garde blanche, formerait la réserve : ils suivraient les combats depuis le palais et interviendraient chaque fois qu'on aurait besoin de leur aide. "

autant appeler les fées, grommela Culhwch a mon oreille.

- Encore roté ? demanda Lancelot.

- C'est tout le poisson que je mange, Seigneur Prince ", expliqua Culhwch.

Le roi Ban nous invita a examiner sa bibliothèque avant de nous retirer, peut-être dans le désir de nous impressionner par la valeur de ce que nous défendions. La plupart des hommes qui avaient siégé au conseil s'y rendirent en traînant les pieds, ouvrant de grands yeux devant les rouleaux nichés dans leurs casiers, puis s'en allèrent relancer la harpiste aux seins nus qui jouait dans l'antichambre. Galahad et moi nous attardâmes dans la bibliothèque ; Celwin, le père bossu, était encore courbé sur sa vieille table, où il essayait d'empêcher son chat de jouer avec sa plume. "

Encore a calculer l'envergure des anges, Père ? demandai-je.

- Il faut bien que quelqu'un le fasse, répondit-il, avant de se tourner vers moi et de me menacer de son oeil valide.

- Derfel, Père, de Dumnonie. Nous nous sommes rencontrés il y a deux ans.

Je suis surpris de vous voir encore ici.

- Ta surprise ne m'intéresse pas, Derfel de Dumnonie. qui plus est, je me suis absenté quelque temps. Je suis allé a Rome. Un lieu pouilleux. Je pensais que les Vandales auraient fait le ménage, mais la ville fourmille encore de prêtres avec leurs gamins potelés, alors je suis rentré. Les harpistes de Ban sont beaucoup plus mignonnes que les gitons de Rome. " Il me lança un regard hostile. " Te soucies-tu de ma sécurité, Derfel de Dumnonie ? "

Je ne pouvais guère répondre non, bien que je fusse tenté de le faire. "

Mon métier est de défendre la vie, fis-je d'un air assez suffisant, y compris la vôtre, Père.

- alors je remets ma vie entre tes mains, Derfel de Dumnonie. " Sur ces mots, il retourna son affreuse trogne vers la table et écarta le chat de sa plume. " Je m'en remets a ta conscience.

Derfel de Dumnonie, et maintenant tu peux disposer et aller te battre, et me laisser faire œuvre utile. "

Je voulus interroger le prêtre sur Rome, mais il balaya mes questions d'un revers de main et je rejoignis le dépôt du mur ouest, où je devais loger jusqu'à la fin du siècle. Galahad, qui se considérait maintenant comme un Dumnonien d'honneur, se trouvait avec nous. Lui et moi essayâmes de compter les Francs qui reculaient devant la marée montante après une nouvelle tentative pour découvrir une piste à travers les sables. Chantant le siège d'Ynys Trebes, les bardes disent qu'il y avait plus d'ennemis que de grains de sable dans la baie. Ils n'étaient pas vraiment si nombreux, mais ils étaient tout de même légion. Toutes les bandes franques de l'ouest de la Gaule s'étaient associées pour prendre Ynys Trebes, le joyau d'Armorique, qui, disait la rumeur, abritait les trésors de l'ancien Empire romain.

Galahad estima que nous avions trois mille Francs en face de nous ; d'après mes calculs, ils étaient deux milliers, mais Lancelot nous assura qu'ils étaient dix mille. quoi qu'il en soit, ils étaient très nombreux.

Les premières attaques se soldèrent pour les Francs par une catastrophe.

Ils trouvèrent un chemin à travers les sables et voulurent prendre d'assaut la porte principale, mais ils se firent repousser dans un bain de sang. Le lendemain, ils s'attaquèrent à notre pan de mur, où ils reçurent le même accueil, sauf que cette fois ils restèrent trop longtemps et qu'une bonne partie de leurs forces furent emportées par la marée montante. D'aucuns essayèrent de regagner la terre ferme en pataugeant dans l'eau et se noyèrent, d'autres se réfugièrent sur la bande de sable de plus en plus mince qui s'étendait devant nos remparts et se firent massacrer par les lanciers sortis sous la houlette de Bleiddig, le chef qui m'avait conduit en Benoïc et qui dirigeait maintenant les vétérans. Cette sortie à travers les sables était en contradiction formelle avec les ordres de Lancelot, qui nous avait enjoins de ne pas quitter la cité, mais elle fit tant de morts que Lancelot assura avoir lui-même ordonné l'attaque et plus tard, après la mort de Bleiddig, il prétendit même avoir dirigé personnellement les opérations. Les fils composèrent un chant racontant comment Lancelot avait endigué la baie avec les cadavres des Francs, mais en vérité le prince resta dans son palais tandis que Bleiddig attaquait. Les jours suivants, les corps de guerriers francs étaient nombreux à boire la tasse autour de l'ale, assurant pléthore de charognes aux goélands.

Les Francs se mirent alors à construire une levée digne de ce nom. Ils abattirent des centaines d'arbres qu'ils disposèrent sur les sables, puis ils immobilisèrent les troncs avec des rochers transportés sur la côte

par des esclaves. Dans la baie d'Ynys Trebes, les marées étaient d'une grande force, parfois même la mer marnait de quarante pieds, et les courants emportaient la nouvelle digue si bien qu'à marée basse le platin était jonché de rondins flottants, mais les Francs ne se lassaient jamais d'apporter d'autres arbres et de colmater les brèches. Ils avaient capturé

des milliers d'esclaves et peu leur importait combien trouvaient la mort sur le chantier. Plus la digue s'allongeait, plus le ravitaillement se faisait maigre. Nos rares bateaux continuaient à pacher et d'autres apportaient du grain de Brocéliande, mais les Francs lancèrent leurs bateaux depuis la côte et, après qu'ils eurent capturé deux bateaux de pache à nous et étripé leurs équipages, nos capitaines renoncèrent à sortir en mer. Se pavanant avec leurs lances, les poètes de la colline vivaient sur les riches magasins du palais, mais nous autres, les guerriers, nous arrachions les bernacles des rochers, avalions des moules ou des solens ou faisons cuire en ragoût les rats que nous attrapions dans nos entrepôts encore pleins de peaux, de sel et de barils de clous. Nous ne mourrions pas de faim. Nous avons placé des pièges à poisson en saule à la base des rochers et, le plus souvent, ils nous donnaient quelques petits poissons même si les Francs profitaient de la marée basse pour envoyer des hommes détruire nos pièges.

À marée haute, les bateaux francs faisaient le tour de l'île pour retirer les pièges à poissons placés plus loin de nos côtes. La baie était assez peu profonde pour que l'ennemi les repère et les brise avec ses lances.

L'un de ces canots s'échoua alors qu'il regagnait la terre ferme et se retrouva bloqué à quelques centaines de mètres de la cité lorsque la marée baissa. Culhwch ordonna une sortie, et nous fîmes une trentaine à descendre par les filets de pache suspendus aux murs de la ville. Les douze hommes d'équipage s'enfuirent en nous voyant approcher et, à l'intérieur de l'embarcation abandonnée, nous découvrâmes une barrique de poisson salé et deux miches de pain sec que nous rapportâmes en triomphe. À marée montante, nous rapportâmes le bateau vers la cité et l'attachâmes en sécurité à nos remparts. Lancelot s'aperçut de notre désobéissance mais n'adressa aucune réprimande ; en revanche, nous reçûmes un message de la reine : elle exigeait de savoir quelles provisions nous étions allés chercher. Nous fâmes

axa

monter un peu de poisson séché et nul doute que le cadeau fut reçu comme une insulte. Lancelot nous accusa alors d'avoir pris le bateau

afin de pouvoir désertier d'Ynys Trebes et nous ordonna de conduire l'embarcation dans le petit port de l'ale. Pour toute réponse, je grimpai au palais et le sommai de défendre a l'épée son accusation de couardise. Je lançai mon défi a haute voix dans la cour, mais le prince et ses poètes restèrent a l'abri de leurs portes verrouillées. Je crachai sur le seuil et me retirai.

Plus la situation était désespérée, plus Galahad était heureux. Son bonheur tenait en partie a la présence de Leanor, la harpiste qui m'avait accueilli deux ans plus tôt, la fille pour laquelle il m'avait confessé son désir, celle-la meme que Lancelot avait violée. Galahad et elle vivaient dans un coin de l'entrepôt. Nous avions tous des femmes. Un je ne sais quoi, dans notre situation désespérée, érodait notre comportement ordinaire, si bien que nous mordions la vie a pleines dents dans l'attente de notre mort annoncée. Les femmes montaient la garde avec nous et balançaient des cailloux quand les Francs essayaient de démanteler nos fragiles pièges a poisson. Nous étions depuis longtemps a court de lances, exception faite de celles que nous avions nous-memes apportées en BenoÛc et que nous gardions pour le dernier assaut. Notre poignée d'archers n'avaient point de missiles, hormis ceux que les Francs tiraient sur la cité, et leurs munitions s'accrurent lorsque la digue de l'ennemi fut a une petite portée d'arc de la porte de la ville. Les Francs dressèrent a l'extrémité de la levée une palissade a l'abri de laquelle leurs archers tiraient une pluie de flèches sur les défenseurs de la cité. Mais ils ne firent aucun effort pour prolonger la digue jusqu'a la ville, car le seul but de leur voie était de leur assurer un passage a sec d'oa ils pourraient lancer leur offensive. Nous savions qu'elle était pour

bientôt.

Ce fut en début d'été, lorsqu'ils eurent terminé la digue. La pleine lune provoquait d'immenses marées. Le plus clair du temps, leur construction était sous les eaux, mais a marée basse les sables s'étendaient jusqu'a Ynys Trebes, et les Francs, qui jour après jour découvraient les secrets de nos sables mouvants, s'alignèrent au grand complet contre nous. Leurs tambours battaient sans relche et nos oreilles étaient fatiguées de leurs sempiternelles menaces. Puis vint la grande fate de leurs tribus : au lieu de nous attaquer, ils allumèrent de grands feux sur la grève et conduisirent une colonne d'esclaves a l'extrémité de la digue oa ils décapitèrent les captifs, l'un après l'autre. Les esclaves étaient tous des Bretons, dont certains avaient des parents qui virent la scène depuis le mur de la cité ; la barbarie du carnage poussa quelques défenseur d'Ynys Trebes a tenter une sortie dans le vain espoir de sauver les femmes et les enfants condamnés. Les Francs,

qui s'attendaient à l'attaque, formèrent un mur de boucliers sur le sable, mais les hommes d'Ynys Trebes, fous de rage et de faim, chargèrent quand même. Bleiddig comptait parmi les attaquants.

Il mourut ce jour-là sous la lance d'un Franc. Nous autres, Dumnoniens, vâmes une poignée de survivants revenir à la hâte vers la cité. Nous ne pouvions rien faire, hormis ajouter nos cadavres au monceau. La dépouille de Bleiddig fut écorchée, étripée, puis plantée sur pieu à l'extrémité de la digue, où nous étions condamnés à le voir jusqu'à la prochaine marée haute. Le corps n'en resta pas moins accroché au pieu si bien que le lendemain matin, dans l'aube rosée, les goélands déchiraient son cadavre lavé par le sel.

" Nous aurions dû charger avec Bleiddig, dit Galahad avec amertume.

- Non.

- Mieux valait mourir en homme face à un mur de boucliers que de crever de faim ici.

- Tu auras l'occasion d'affronter un mur ", promis-je, mais je pris aussi les mesures qui s'imposaient pour aider les miens dans la défaite. Nous barricadâmes les allées qui menaient à notre secteur en sorte que, si les Francs pénétraient dans la cité insulaire, nous puissions les tenir en respect le temps d'emmener nos femmes sur l'étroit sentier hérissé de rochers qui serpentait à travers la masse de granit jusqu'à la toute petite crevasse où nous avions caché notre bateau capturé à l'ennemi. Cette crevasse n'avait rien d'un port, si bien que nous protégions notre bateau en l'emplantant de cailloux en sorte que la marée le recouvrait deux fois par jour. Sous l'eau, la coque fragile ne risquait pas de se fracasser sur les flancs rocaillieux de la falaise sous l'effet du vent et des vagues. Je subodorais que l'ennemi attaquerait à marée basse et deux de nos blessés reçurent pour instruction de vider le bateau de ses cailloux sitôt le début de l'offensive afin que l'embarcation fût portée par la marée. L'idée de s'enfuir en bateau était sans espoir, mais elle donna du courage à nos nôtres.

aucun navire ne vint à notre secours. Un matin, on perçut une grande voile dans le nord, et la rumeur se répandit comme une

traînée de poudre dans la cité qu'Arthur lui-même arrivait, mais la voile s'éloigna peu à peu au large et disparut dans la brume estivale. Nous étions seuls. De nuit, nous chantions et racontions des histoires, de jours nous observions les bandes de bancs qui s'amassaient sur la côte.

Ces bandes lancèrent leur offensive en fin d'après-midi, a la marée descendante : un grand essaim d'hommes en armure de cuir et casque de fer, brandissant bien haut leurs boucliers. Ils suivirent la digue puis sautèrent avant de gravir la légère pente de sable menant a la porte de la ville. Les premiers attaquants portaient un gros tronc d'arbre en guise de bélier, dont l'extrémité avait été durcie par le feu et gainée de cuir ; les suivants portaient de grandes échelles. Une horde vint lancer ses échelles contre nos murs. " Laissez-les grimper ! " hurla Culhwch a nos soldats. Il attendit que cinq hommes eussent commencé a monter sur une échelle pour lancer une énorme pierre entre les montants. Les Francs hurlèrent en l'chant prise. Une flèche glissa sur son casque alors qu'il lançait une deuxième pierre. D'autres flèches s'écrasaient contre le mur ou sifflaient au-dessus de nos tates tandis qu'une gralle de javelines se brisaient avec fracas sur la pierre. Les Francs formaient une masse grouillante au pied du mur oa nous balancions rochers et excréments. Cavan réussit a s'emparer d'une échelle et nous la débit,mes en morceaux que nous fames aussitôt pleuvoir sur nos assaillants. quatre de nos femmes se débrouillèrent pour hisser sur les remparts une colonne cannelée arrachée a une porte de la cité : la faisant basculer par-dessus le mur, elles se réjouirent en entendant les hurlements des hommes écrasés.

" Voila comment descend la ténèbre ! " me cria Galahad. Il exultait : livrer la dernière bataille et cracher dans l'oïl de la mort. Il attendit qu'un Franc fût en haut de l'échelle, puis d'un formidable coup d'épée il fit voler la tate de l'homme sur le sable. Le reste du corps demeura accroché a l'échelle, ganant les mouvements des suivants qui devinrent des cibles faciles pour nos pierres. Nous démolissions le mur de l'entrepôt, maintenant, pour accroatre nos munitions, et nous étions aussi en passe de gagner la bataille car de moins en moins de Francs osaient s'aventurer sur les échelles. Ils s'éloignèrent de la base du mur sous nos quolibets : ils s'étaient inclinés devant des femmes, mais s'ils revenaient a la charge, nous réveillerions nos guerriers. Je ne saurais dire s'ils comprenaient nos sarcasmes, mais toujours est-il qu'ils

restèrent en arrière, apeurés par nos défenses. Pendant ce temps, le gros de l'attaque était concentré sur les portes de la ville, oa le bruit du bélier était pareil a un tambour géant qui résonnait a travers la baie, mettant les nerfs de la population a rude épreuve.

Le soleil allongeait les ombres de la pointe de terre occidentale de la baie a travers le sable, tandis que le ciel était strié de nuages rosés.

Les goélands regagnaient leurs perchoirs. Nos deux blessés étaient partis vider notre embarcation de ses pierres : j'espérais qu'aucun

Franç n'avait pu encore s'aventurer jusque-la, mame si je ne pensais pas que nous en eussions besoin. Le soir tombait, la marée montait : bientôt l'eau repousserait les assaillants vers la digue et leurs campements et nous faterions une fameuse victoire.

Mais c'est alors que nous entendames un rugissement d'allégresse aux portes de la ville et que nous vames nos Francs défaites rejoindre au pas de course les assaillants, et nous s'omes que la cité était perdue. Plus tard, en parlant aux survivants, nous découvrames que les Francs avaient réussi a grimper sur le quai de pierre du port et qu'ils essaïmaient maintenant a travers la ville.

Les hurlements commencèrent.

Galahad et moi rejoignames la barricade la plus proche avec une vingtaine d'hommes. Des femmes couraient vers nous mais, nous voyant, elles paniquèrent et essayèrent d'escalader la colline de granit. Culhwch demeura pour garder le mur et protéger notre retraite vers le bateau tandis que la première fumée d'une cité vaincue s'élevait dans le ciel crépusculaire.

Nous courions derrière les défenseurs de la porte principale et, au détour d'une volée d'escaliers, nous vames l'ennemi grouillant comme des rats dans un grenier. Les lanciers ennemis affluaient du quai par centaines. Leurs étendards aux cornes de taureaux avançaient de toutes parts, leurs tambours battaient tandis que les femmes piégées dans les maisons poussaient des cris perçants. ¿ notre gauche, au bout du quai oa seuls quelques assaillants avaient réussi a prendre pied, surgit soudain un détachement de lanciers en manteau blanc. Bors, le cousin de Lancelot et le commandant de la garde du palais, lançait une contre-attaque ; l'espace d'un instant, je crus que la chance allait tourner et qu'il allait forcer les envahisseurs a battre en retraite, mais au lieu de poursuivre son offensive sur le quai, Bors conduisit ses hommes vers une flotte de petits bateaux qui attendaient pour les mettre tous en sécurité. Je vis le prince Lancelot se précipitant au milieu

de la garde, tirant sa mère par la main et entraînant un groupe de courtisanes paniques. Les fili fuyaient la ville condamnée.

Galahad tailla en pièces deux hommes qui essayaient de gravir les marches, puis je vis les manteaux sombres des Francs inonder la rue derrière nous. "

arrière ! " hurlai-je en t,chant d'entraaner

Galahad.

" Laisse-moi me battre ! " Il essaya de se libérer pour affronter les deux suivants qui montaient maintenant les escaliers de pierre. " Vis donc, imbécile ! " Je me portai devant lui, feignis une attaque a gauche avant de brandir ma lance et d'enfoncer la lame dans la tate d'un Franc. L,chant la hampe, je parai la lance du second avec mon bouclier et tirai Hywelbane pour lui assener un petit coup sec sous le bord de son bouclier : l'homme dégringola les marches, les mains serrées sur son ventre qui pissait le sang. " Tu sais comment nous sortir sains et saufs de la ville ! " criai-je a Galahad. J'abandonnai ma lance pour l'arracher aux ennemis enragés qui inondaient les escaliers. En haut des marches, se trouvait un atelier de poterie et, malgré le siège, la marchandise du boutiquier était encore exposée sur des tréteaux a l'abri d'une banne de toile. Je renversai une table de cruches et de vases sur le chemin des assaillants, puis arrachai le vélum pour le leur lancer dessus. " Conduis-nous ! " Il y avait des allées et des jardins que seuls connaissaient les habitants d'Ynys Trebes, et ces passages secrets nous étaient nécessaires pour fuir.

Les envahisseurs avaient maintenant enfoncé la porte principale pour nous isoler de Culhwch et de ses hommes. Galahad nous conduisit au sommet de la colline ; de la, on tourna a gauche, empruntant un petit tunnel qui passait sous un temple, puis on traversa ^un jardin pour rejoindre un mur jouxtant une citerne a pluie. ¿ nos pieds, c'était l'horreur. Les Francs victorieux enfonçaient les portes pour venger les leurs, morts sur le sable. Les épées faisaient taire les enfants vagissants. Je vis un guerrier franc, un géant au casque cornu, massacrer a la hache quatre de nos défenseurs, pris au piège. La fumée s'élevait des maisons. Certes la cité était b,tie en pierre, mais il ne manquait pas de meubles, de poix a bateau et de toitures en bois pour alimenter un formidable brasier. En mer, oa la marée montante recouvrait les digues de sable, j'aperçus le casque ailé de Lance-lot qui brillait dans l'un des trois canots de sauvetage, tandis qu'au-dessus de moi, rosé dans le soleil couchant, l'élégant palais attendait ses derniers instants. La brise du soir chassait la fumée

grise et faisait délicatement gonfler un rideau blanc accroché a une fenetre du palais ombragé.

" Par ici ! cria Galahad en montrant du doigt un sentier. Suivez ce chemin jusqu'a notre embarcation ! " Nos hommes couraient pour sauver leur peau. "

Viens, Derfel ! " me lança-t-il.

Mais je ne bougeai pas. Je fixais la colline escarpée.

" Viens, Derfel ! " insista Galahad.

Mais, dans ma tête, j'entendais une voix. C'était la voix d'un vieillard : une voix sèche, sardonique et hostile, dont le ton me clouait sur place.

" Viens, Derfel ! " hurla Galahad.

" Je remets ma vie entre tes mains ", avait dit le vieillard, et soudain il se remit à parler à l'intérieur de mon crâne : " Je m'en remets à ta conscience, Derfel de Dumnonie. "

" Comment rejoindre le palais ? demandai-je à Galahad.

- Le palais ?

- Comment ! criai-je, exaspéré.

- Par ici, par ici ! " Nous grimpons.

Les bardes chantent l'amour, célèbrent les carnages, louent les rois et flattent les reines, mais si j'étais poète j'écrirais un éloge de l'amitié.

J'ai eu de la chance en amitié. arthur fut un ami mais, de tous mes amis, il n'y eut aucun autre comme Galahad. Tantôt nous nous comprenions sans parler, tantôt les mots roulaient des heures durant. Nous partageions tout, sauf les femmes. Je ne saurais compter le nombre de fois où nous nous retrouvâmes épaule contre épaule dans le mur de boucliers ni le nombre de fois où nous partageâmes nos dernières provisions. Les hommes nous prenaient pour des frères et c'est bien ainsi que nous nous considérions.

Et en cette soirée de malheur, alors que la ville se consumait lentement, Galahad comprit que rien ne me ferait rejoindre le bateau qui nous attendait. Il me savait sous l'empire d'un impératif, d'un message venu des Dieux qui me faisait grimper vers le palais serein couronnant YnysTrebes.

Tout autour de nous, l'horreur submergeait la colline, mais nous avions quelques longueurs d'avance, courant avec l'énergie du désespoir sur le toit d'une église, sautant dans une allée où nous bousculâmes une foule de réfugiés qui croyaient que l'église leur offrirait un sanctuaire, puis grimpant une volée d'escaliers pour rejoindre la grande rue circulaire. Des Francs nous donnaient la chasse, luttant pour être les premiers au palais de Ban, mais nous

étions en tate, accompagnés d'une dérisoire poignée d'habitants qui avaient échappé au carnage de la ville basse et qui cherchaient maintenant un refuge désespéré au sommet de la colline.

Les gardes avaient déserté la cour. Les portes du palais étaient restées ouvertes et à l'intérieur, où les femmes se blottissaient et les enfants pleuraient, le beau mobilier attendait les conquérants. Le vent agitant les rideaux.

Je m'élançai à travers les salles élégantes, traversai la chambre des glaces, passai devant la harpe abandonnée de Leanor et entrai dans la grande pièce où Ban m'avait reçu la première fois. Le roi était encore là, encore dans sa toge, encore à sa table, une plume à la main. " Il est trop tard ", dit-il comme je faisais irruption dans la salle, l'épée tirée. "

Arthur a manqué à ses engagements. "

Les couloirs du palais n'étaient que hurlements. La fumée cachait la vue des fenêtres cintrées.

" Père, venez avec nous ! dit Galahad.

- J'ai à faire ", répondit Ban avec humeur. Il trempa sa plume dans son encrier et se mit à écrire. " Tu ne vois pas que je suis occupé ? "

J'enfonçai la porte qui menait à la bibliothèque, traversai l'antichambre déserte puis, ouvrant la porte, aperçus le prêtre bossu debout devant une étagère à rouleaux. Le parquet de bois poli était jonché de manuscrits. "

Votre vie m'appartient ", criai-je avec colère, en voulant à cet affreux nabot de m'avoir mis dans cette obligation quand il y avait tant d'autres vies à sauver dans la cité. " alors venez avec moi ! Tout de suite ! " Le prêtre fit comme s'il n'avait rien entendu. Il retirait frénétiquement les rouleaux des casiers, défaisait les rubans et les sceaux et parcourait les premières lignes avant de les jeter et de s'emparer d'autres rouleaux. "

Venez ! grondai-je.

- Une minute ! " insista Celwin. Il retira un autre rouleau, dont il se débarrassa aussi vite pour en ouvrir un autre. " Pas encore ! "

Un grand fracas déchira le silence du palais. Des hourras retentirent, bien vite noyés dans les hurlements. Galahad se tenait à la porte de la

bibliothèque, implorant son père de nous suivre, mais Ban donna congé a son fils d'un geste de la main, comme si ses paroles le gagnaient. Puis la porte s'ouvrit brusquement sur les pas de trois guerriers francs en nage. Galahad se précipita a leur rencontre, mais il n'eut pas le temps de sauver la vie de son père et Ban n'esquissa pas mame un geste pour se défendre. Le chef franc l'abattit d'un coup d'épée, mais je crois que le roi de BenoÛc était mort d'une crise cardiaque avant mame que la lame ennemie ne le touchât. Le Franc essaya de trancher la tate du roi mais

tomba sous la lance de Galahad tandis que, brandissant Hywel-bane, j'allongeai une botte au second et balançai son corps blessé pour faire trébucher le troisième. L'haleine du moribond empestait la bière, comme l'haleine des Saxons. La fumée apparut derrière la porte. Galahad se trouvait a côté de moi, maintenant, donnant un grand coup de lance pour tuer le troisième. Mais déjà d'autres Francs se pressaient dans le couloir.

Je dégageai mon épée pour me replier dans l'antichambre. " Venez, vieux fou ! criai-je par-dessus mon épaule au pratre entaté.

- Vieux, oui, Derfel, mais fou ? Jamais. " Le pratre rit, et quelque chose dans ce rire acerbe me fit me retourner et je vis, comme en rave, que la bosse disparaissait tandis que le pratre s'étirait de tout son long. Il n'était pas laid du tout, me dis-je, mais merveilleux et majestueux, et si plein de sagesse qu'alors mame que je me trouvais dans un lieu de mort qui puait le sang et résonnait des cris perçants des mourants, je me sentis plus en sécurité que je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Il continuait a se moquer de moi, visiblement ravi de m'avoir dupé si longtemps.

" Merlin ! " J'avoue que j'avais les larmes aux yeux.

" accorde-moi quelques minutes, retiens-les. " Il continuait a piocher des rouleaux, déchirant les sceaux et les jetant après un rapide coup d'oil. Il avait retiré son bandeau, qui faisait simplement partie de son déguisement.

" Retiens-les ", reprit-il en se dirigeant vers un nouveau casier de rouleaux qu'il n'avait pas examinés. " J'entends que tu es bon au massacre, alors excelle

maintenant. "

Galahad boucha le passage avec la harpe et le tabouret de la harpiste

et nous défendames l'accès a l'aide de nos lances, de nos épées et de nos boucliers. " Savais-tu qu'il était ici ? demandai-je a Galahad.

- qui ? " Galahad plongea sa lance dans le bouclier rond d'un Franc et la retira. " Merlin. - C'est lui ? demanda Galahad, visiblement surpris. Bien s'r

que non, je ne le savais pas. "

Un Franc aux cheveux bouclés et a la barbe ensanglantée abattit sa lance sur moi en hurlant. Je l'empoignai juste sous le fer et m'en servis pour le mettre a portée de mon épée. Une autre lance vola juste a côté de moi et alla plonger sa tate d'acier dans le linteau, dans mon dos. Un homme se prit les pieds dans les

cordes cacophoniques de la harpe et trébucha devant Galahad. Je lui assenai un coup de bouclier sur la nuque et parai un coup d'épée. Le palais résonnait de hurlements et s'emplissait d'une fumée acre, mais nos assaillants se désintéressaient de la bibliothèque pour se livrer a des rapines plus faciles dans le reste des b,timents.

" Merlin est ici ? demanda Galahad d'un air incrédule.

- attention a toi. "

Galahad se retourna pour regarder le grand personnage qui fouillait avec tant d'acharnement la bibliothèque condamnée de Ban. " C'est Merlin ?

- Oui.

- Comment savais-tu qu'il était ici ?

- Je ne le savais pas ", avouai-je. " Viens, mon salaud ! " lançai-je a un grand gaillard en manteau de cuir qui brandissait une hache de guerre a deux tates et voulait jouer les héros. Il entonna son hymne de guerre en chargeant : il chantait encore lorsqu'il expira. La hache s'enfonça dans le parquet, aux pieds de Galahad, lorsqu'il retira sa lance de la poitrine du Franc.

" Je l'ai, je l'ai ! " s'exclama soudain Merlin derrière nous. " Silius Italicus, bien s'r ! Il n'a jamais écrit dix-huit livres sur la Seconde Guerre punique, juste dix-sept. Comment ai-je pu atre aussi stupide ? Tu as raison, Derfel, je suis un vieux fou ! Un fou dangereux ! Dix-huit livres sur la Seconde Guerre emphatique ? Le premier enfant venu sait qu'il n'y en a jamais eu que dix-sept ! Je l'ai ! Viens, Derfel, ne

gaspillons pas mon temps ! Nous ne pouvons traîner la toute la nuit ! "

Nous regagnâmes la bibliothèque en désordre, où je repoussai la grande table de travail contre la porte pour barrer la route à nos assaillants tandis que Galahad ouvrait les volets des fenêtres, côté ouest. Un nouvel essaim de Francs surgit par la chambre de la harpiste et, arrachant la croix de bois qu'il portait autour du cou, Merlin balança le modeste projectile sur les intrus momentanément entravés par la lourde table.

Lorsque la croix retomba, un grand brasier engloutit l'antichambre. Je crus que le feu meurtrier était une pure coïncidence et que le mur de la pièce s'était effondré pour laisser la pièce s'embraser au moment même où la croix frappa, mais Merlin se réjouit de son triomphe. " L'horrible chose devait être bonne à quelque chose ", dit-il en parlant de la croix avant de ricaner de l'ennemi qui se consumait dans les hurlements. " Rôtissez, vermisseaux, rôtissez ! " Il fourra le

1

précieux rouleau dans la poche de sa robe. " as-tu jamais lu Silius Italicus ? me demanda-t-il.

- Jamais entendu parler de lui. Seigneur, avouai-je en l'entraînant vers la fenêtre ouverte.

-

- Il a écrit une épopée en vers, mon cher Derfel, une épopée en vers. "

Résistant à mes efforts acharnés, il posa une main sur mon épaule. "

Laisse-moi te donner un conseil. " Il parlait avec le plus grand sérieux.
"

Méfie-toi des épopées en vers. Je parle

d'expérience. "

Soudain j'eus envie de chialer comme un enfant. quel soulagement de revoir ses yeux sages et cruels ! Comme de retrouver son père. " Vous m'avez manqué, Seigneur !

- Ce n'est pas le moment de faire du sentiment ! " glapit Merlin avant de se précipiter vers la fenêtre tandis qu'un guerrier franc jaillissant des flammes glissait sur le plateau de la table en criant. Ses cheveux

fumaient lorsqu'il jeta sa lance dans notre direction. J'écartai la lame avec mon bouclier, allongeai une botte, le repoussai du pied et allongeai une nouvelle botte. " Par ici ! " cria Galahad du jardin. J'assenai un dernier coup au Franc moribond, puis je m'aperçus que Merlin était retourné a sa table de travail. " Vite, Seigneur !

- Le chat, expliqua Merlin. Je ne puis abandonner le chat !

Ne sois pas ridicule !

- au nom des Dieux, Seigneur ! " Mais Merlin jouait des pieds et des mains sous la table pour récupérer le chat gris effarouché qu'il serrait dans ses bras lorsqu'il se décida enfin a escalader le rebord de la fenetre pour retomber dans le jardin protégé par de petites haies de lauriers. Le soleil était magnifique a l'ouest, noyant le ciel d'un rouge vif et inondant les eaux de la baie de ses reflets ardents et tremblotants. Nous franchames la haie et, suivant Galahad, descendames une volée d'escaliers qui menaient a une cabane de jardinier, puis nous longe,mes un sentier périlleux qui contournait le pic de granit. D'un côté, la falaise, de l'autre le vide, mais Galahad connaissait ces sentiers depuis sa plus tendre enfance et nous conduisit avec assurance vers l'eau ténébreuse.

Des corps flottaient dans la mer. Notre bateau, bondé au point que c'était un miracle qu'il p't encore flotter, était déjà a un quart de mille, ses rames peinant a mettre sa cargaison de passagers en sécurité. Je mis les mains en porte-voix et criai. " Culhwch ! " Ma voix se répéta en écho dans les rochers puis

s'estompa a travers la mer oa elle se perdit dans l'immensité des pleurs et des gèignements qui marquèrent la fin d'Ynys Trebes.

" Laissons-les filer ", dit calmement Merlin, avant de fouiller sous sa robe crasseuse de Père Celwin. " Prends ça ! " Il me fourra le chat dans les bras puis se remit a t,tonner sous sa robe jusqu'a ce qu'il e't trouvé

une petite corne d'argent, dans laquelle il souffla une fois. Une note très légère.

Presque aussitôt apparut sur la côte nord d'Ynys Trebes un frale esquif noir. Un homme en robe, seul, le manouvrait a l'aide d'un aviron dont il se servait comme d'une godille. L'esquif avait une proue pointue et son ventre était juste assez grand pour accueillir trois passagers. Un coffre de bois reposait au fond, portant le sceau de Merlin avec le Dieu cornu, Cernunnos.

" J'ai pris ces dispositions, expliqua Merlin d'un ton dégagé, lorsqu'il est apparu clairement que le malheureux Ban n'avait aucune idée des rouleaux qu'il possédait. J'ai pensé qu'il me faudrait plus de temps, et je ne me suis pas trompé. Naturellement, les rouleaux étaient étiquetés, mais les fili passaient leur temps à les mélanger, prétendant les améliorer quand ils ne les pillaient pas carrément en donnant les vers pour les leurs. Une fripouille a passé six mois à plagier Catulle, avant de le ranger sous le nom de Platon. Bonsoir, mon cher Caddwg !
" Il salua chaleureusement le batelier. " Tout va bien ?

- Mis à part que le monde se meurt, oui, grogna Caddwg.

- Mais tu as le coffre, ajouta Merlin en montrant la petite malle scellée.

Tout le reste n'a aucune importance. "

L'esquif gracieux appartenait naguère au palais et servait à transporter les passagers du port jusqu'aux grands navires qui mouillaient au large, et Merlin avait veillé qu'il attendât ses ordres. Dès que nous fîmes montés à bord et installés sur le pont, Caddwg le revache lança notre petite embarcation dans la mer du soir. Une seule lance plongea depuis les hauteurs et fut engloutie par l'eau à côté de nous, sans quoi notre départ passa inaperçu. Merlin me reprit le chat et alla s'installer paisiblement à l'avant tandis que Galahad et moi observions la mort de l'ale.

La fumée se répandait sur l'eau. Les cris des condamnés formaient un thrène plaintif alors que le jour expirait. Nous voyions les sombres silhouettes des lanciers francs qui continuaient à traverser la digue et à patauger à son extrémité en direction de la ville tombée. Le soleil plongeait, enveloppant la baie d'un voile de ténèbres qui rendait les flammes du palais plus vives

encore. Un rideau prit feu et s'embrasa un court instant avant de tomber en cendres. En revanche, c'est dans la bibliothèque que le feu se déchaîna avec le plus de violence, les rouleaux s'enflammèrent l'un après l'autre pour transformer ce coir du palais en un véritable enfer. Ce fut le bûcher funéraire du roi Ban qui brûla

dans la nuit.

Galahad pleura. agenouillé sur le pont, serrant sa lance, il observa sa maison tomber en poussière. Il se signa et pria en silence que l'âme de son père rejoigne l'au-Delà auquel il croyait. La mer était miséricordieusement calme. Elle était noire et rouge - le sang et la

mort

-, parfait miroir de la cité en flammes où notre ennemi dansait, tout à son triomphe macabre. Nous ne devions jamais voir Ynys Trebes reconstruite : les murs tombèrent, le chiendent poussa, les oiseaux de mer y nichèrent.

Les pêcheurs francs évitaient l'île qui avait vu tant de morts. Ils ne l'appelaient plus Ynys Trebes, mais lui donnèrent un nouveau nom dans leur langue vulgaire : le Mont de la Mort et la nuit, disent leurs matelots, lorsque la silhouette de l'île déserte se détache, toute noire, sur la mer d'obsidienne, on entend encore les sanglots des femmes et les geignements des enfants.

Nous débarquâmes sur une plage déserte, du côté ouest de la baie.

Abandonnant l'embarcation, nous transportâmes le coffre scellé de Merlin à travers les ajoncs et les épineux courbés par le vent marin jusqu'à la crête de la langue de terre. La nuit était noire lorsque nous atteignîmes le sommet, et je me retournai vers Ynys Trebes qui rougeoyait comme des cendres ardentes dans l'obscurité, puis je continuai mon chemin pour m'acquitter de mon devoir envers la conscience d'Arthur. Ynys Trebes était morte.

Nous prîmes un bateau pour la Bretagne à l'embouchure de ce même fleuve où j'avais autrefois prié Bel et Manawydan de me ramener sain et sauf au pays.

Nous retrouvâmes Culhwch dans la rivière, son bateau surchargé enflé.

Leonor était vivante, de même que la plupart de nos hommes. Un navire prêt à partir était resté sur le fleuve, son maître ayant espéré se remplir les poches en embarquant les survivants aux abois, mais Culhwch lui mit son épée en travers de la gorge et l'obligea à nous rapatrier sans bourse délier. Les autres avaient déjà fui devant les Francs. Nous attendîmes la fin de la nuit, illuminée par le reflet des flammes d'Ynys Trebes ; au petit matin, nous levâmes l'ancre et fîmes voile vers le nord.

Merlin regardait la côte s'éloigner et moi, osant à peine croire que le vieil homme nous était revenu, je le regardai fixement. C'était un homme grand et décharné, peut-être l'homme le plus grand que j'eusse jamais connu, avec ses longs cheveux blancs rassemblés en une queue de cheval nouée par un ruban noir sous sa ligne de tonsure. Quand il se faisait passer pour le père Celwin, il laissait flotter ses cheveux

ébouriffés, mais maintenant qu'il avait retrouvé sa queue de cheval il ressemblait en effet au vieux Merlin. Sa peau avait la couleur d'un vieux bois poli, ses yeux étaient verts et son nez pointu et osseux. Sa barbe et ses moustaches étaient tressées en fines cordelettes qu'il aimait a entortiller autour de ses doigts quand il réfléchissait. Nul ne savait son ,ge, mais assurément je n'ai jamais rencontré homme plus chargé d'années, sauf peut-atre le druide Balise, et je n'ai jamais connu homme qui par't aussi sans ,ge que Merlin. Il avait encore toutes ses dents - pas une ne manquait ! - et il conservait l'agilité d'un jeune homme, mame s'il se plaisait a répéter qu'il était vieux, fragile et sans défense. Tout de noir vatu, toujours en noir, sans jamais aucune autre couleur, il portait habituellement un grand b,ton noir, bien que maintenant, fuyant l'armorique, cet attribut lui fat défaut.

L'homme était imposant, et pas uniquement du fait de sa taille, de sa réputation ou de sa prestance, mais par sa présence. Comme arthur, il savait dominer une foule. qu'il parte, et une salle comble paraissait vide.

Mais alors que la présence d'arthur était généreuse et communicative, celle de Merlin était toujours dérangeante. quand il vous dévisageait, il semblait capable de lire les secrets de votre cour et, pire encore, s'en amuser. Il était malicieux, impatient, impulsif et d'une sagesse totale, absolue. Rien ne trouvait gr,ce a ses yeux, il dénigrait tout le monde et n'aimait sans réserve qu'une poignée de gens. arthur en était, Nimue aussi, et moi, je crois, j'étais le troisième, bien que je n'aie jamais pu en atre vraiment s'r, car il aimait a simuler et a donner le change. " Tu me regardes, Derfel ! me reprocha-t-il depuis la poupe du navire, oa il me tournait pourtant le dos.

- J'espère ne plus jamais vous perdre de vue, Seigneur.

- Petit sot ! que tu as l',me bien tendre. " Il se retourna, visiblement furieux. " J'aurais d° te rejeter dans la fosse deTanaburs. Porte ce coffre dans ma cabine. "

Merlin avait réquisitionné la cabine du capitaine, oa je déposai maintenant le coffre de bois. Merlin se baissa pour franchir la porte, arrangea les coussins du capitaine pour se faire un siège confortable puis se laissa aller avec un soupir de satisfaction. Le chat gris sauta sur ses genoux tandis que, prenant l'épais rouleau pour lequel il avait risqué sa vie, il en déroula quelques pouces sur une table sommaire qui brillait d'écaillés de poisson.

" qu'est-ce ?

- C'est le seul vrai trésor que Ban possédait, répondit Merlin. Le reste était, pour l'essentiel, des fadaïses grecques et romaines. quelques bonnes choses, j'imagine, mais pas beaucoup.

- Mais qu'est-ce ?

- Un rouleau, cher Derfel ", reprit-il, comme si j'avais perdu la tête pour lui poser la question. Jetant un coup d'œil vers le ciel, il aperçut la voile gonflée par un vent encore acre de la fumée d'Ynys Trebes. " Bon vent ! fit-il avec allégresse. Nous serons rendus à la tombée de la nuit, peut-être ? La Bretagne m'a manqué. " Il plongea de nouveau les yeux dans le rouleau. " Et Nimue ? Comment va la chère enfant ? demanda-t-il en parcourant les premières lignes.

- La dernière fois que je l'ai vue, dis-je d'un ton amer, elle s'était fait violer et avait perdu un œil.

- Ce sont des choses qui arrivent", observa Merlin négligemment.

Son insensibilité me laissa sans voix. J'attendis puis lui demandai une fois de plus pourquoi ce rouleau avait tant d'importance. "Tu es un importun, Derfel. C'est bon, je vais satisfaire ton caprice. " Il lacha le manuscrit qui s'enroula tout seul et se laissa tomber dans les coussins humides et usés du capitaine. " Bien entendu, tu sais qui était Caleddin ?

- Non, Seigneur ", avouai-je.

Il leva les mains en signe de désespoir. " N'as-tu pas honte de ton ignorance, Derfel ? Caleddin était un druide des Ordoviciens. Une malheureuse tribu, et j'en sais quelque chose. L'une de mes épouses était une Ordovicienne et une créature de ce genre était bien suffisante pour douze vies. Plus jamais ça. " Il frissonna rien que d'y penser, puis plongea son regard dans le mien. " Gundleus a violé Nimue, n'est-ce pas ?

- Oui. " Je me demandais comment il le savait. " Le sot ! Le sot ! " Loin de le contrarier, le destin de sa maîtresse semblait l'amuser. " Comme il va souffrir. Nimue est fâchée ?

- Furieuse.

- Bien. La fureur est fort utile et la chère Nimue est douée pour ça. L'une des choses qui m'insupportent chez les chrétiens, c'est leur admiration pour l'humilité. Imagine ! ...lever l'humilité au rang de vertu !

L'humilité ! Tu imagines un ciel où il n'y aurait que des humbles ? quelle idée épouvantable. Les plats refroidiraient car tout le monde passerait le sien à son voisin. L'humilité n'est pas une bonne chose, Derfel. La colère et l'égoïsme, voilà les qualités qui font marcher le monde. " Il s'esclaffa. " Revenons à Caledin. C'était un bon druide pour un Ordovicien, pas tout à fait aussi bon que moi, cela va sans dire, mais il avait ses bons jours. Entre parenthèses, j'ai apprécié que tu veuilles occire Lancelot, quel dommage que tu n'aies pas fini le travail. J'imagine qu'il s'est enfui ?

- Dès l'instant où la cité était condamnée, oui.

- Les marins disent que les rats sont toujours les premiers à quitter le navire. Pauvre Ban. C'était un idiot, mais un brave idiot.

- Savait-il qui vous étiez ?

- Bien sûr que oui. C'eût été terriblement grossier de ma part d'abuser mon hôte. Il ne l'a dit à personne d'autre, naturellement, sans quoi j'eusse été assailli par ces redoutables poètes qui m'auraient prié d'user de ma magie pour faire disparaître leurs rides. Tu n'imagines pas, Derfel, à quel point un peu de magie peut être importune. Ban savait qui j'étais, Caddwg aussi. C'est mon serviteur. Le pauvre Hywel est mort, n'est-ce pas ?

- Si vous le savez déjà, pourquoi le demander ?

- J'entretiens juste la conversation ! protesta-t-il. La conversation est l'un des arts civilisés, Derfel. On ne peut pas tous traverser la vie en grognant avec une épée et un bouclier. quelques-uns d'entre nous doivent essayer de préserver la dignité. " Il renifla.

" alors comment savez-vous qu'Hywel est mort ?

- Parce que Bedwin me l'a écrit, pauvre sot.

- Bedwin vous a écrit tout au long de ces années ? demandai-je stupéfait.

- Bien entendu. Il avait besoin de mes conseils. que croyais-tu que je faisais ? que j'avais disparu ?

- Vous aviez bel et bien disparu, répliquai-je avec rancœur.

- Sottises. C'est simplement que tu ne savais pas où me chercher. Non que Bedwin m'ait consulté sur tout. quel gâchis il a fait ! Mordred en

vie !

Folie pure. Il aurait fallu étrangler l'enfan-

çon avec son cordon ombilical, mais j'imagine qu'on n'aurait jamais pu persuader Uther de le faire. Pauvre Uther. Il croyait que les vertus se transmettent par les reins d'un homme ! quelle sottise ! Un enfant, c'est comme un veau ; si la chose naît estropiée, on s'empresse de lui briser le crâne pour saillir de nouveau la vache. Il n'y a pas grand plaisir pour les femmes dans tout cela, c'est entendu, mais il faut bien que quelqu'un souffre. Remercions les Dieux que ce soit elles, plutôt que nous.

- avez-vous jamais eu des enfants ? demandai-je, m'étonnant de n'avoir encore jamais pensé à lui poser la question.

- Bien sûr que oui ! quelle question extraordinaire. " Il me considéra comme s'il doutait de ma santé mentale. " Je n'ai jamais eu beaucoup d'affection pour aucun d'entre eux et, fort heureusement, la plupart sont morts ; quant aux autres, je les ai reniés. Il y a même un chrétien parmi eux, je crois. " Il frissonna. " Je préfère de beaucoup les enfants des autres. Ils sont bien plus reconnaissants. Mais de quoi parlions-nous ? ah oui, Caledin. Un homme terrible. " Il hocha la tête d'un air lugubre.

" C'est lui qui a écrit le rouleau ?

- Ne sois pas stupide, Derfel, trancha-t-il avec humeur. Les druides ne sont pas habilités à écrire quoi que ce soit, c'est contre les règles. Tu le sais ! Dès que tu écris quelque chose, ça devient figé. «a devient un dogme. Les gens peuvent en discuter, ils deviennent péremptoirs, ils se réfèrent aux textes, produisent de nouveaux manuscrits, ils discutent encore et bientôt ils s'entre-tuent. Si tu n'as jamais rien écrit, personne ne sait exactement ce que tu as dit et tu peux toujours le changer. Faut-il donc que je

t'explique tout ça ?

- Vous pouvez expliquer ce qui est écrit sur le rouleau, dis-je humblement.

- C'est exactement ce que j'étais en train de faire ! Mais tu ne cesses de m'interrompre et de changer de sujet ! C'est un monde ! Et dire que tu as grandi au Tor. J'aurais dû te fouetter plus souvent, cela t'aurait peut-être inculqué de meilleures manières. J'apprends que Gwlyddyn reb,

ma demeure ?

- En effet.

- Un brave homme, ce Gwlyddyn, et honnate. Il faudra probablement que je reconstruise tout moi-même, mais il essaie.

- Le rouleau, rappelai-je.

- Je sais ! Je sais ! Caleddin était un druide, je te l'ai dit. Un Ordovicien. Des bêtes redoutables, les Ordoviciens. quoi qu'il en soit, pense à l'année Noire et demande-toi comment Suétone a su tout ce qu'il savait de notre religion. Tu sais qui était Suétone, j'imagine ? "

La question était insultante, car tous les Bretons connaissent et méprisent le nom de Suetonius Paulinus, le gouverneur nommé par l'empereur Néron et qui, dans cette année Noire qui remonte à quelque quatre cents ans avant notre temps, a pratiquement détruit notre ancienne religion. Il n'est de Breton qui n'ait appris en grandissant comment deux légions de Suétone avaient écrasé le sanctuaire druidique d'Ynys Mon. Ynys Mon, comme Ynys Trebes, était une ale, le plus grand sanctuaire de nos Dieux, mais les Romains étaient tant bien que mal parvenus à franchir le détroit et avaient passé par l'épée les druides, les bardes et les prêtresses. Ils avaient abattu les bocages consacrés et profané le lac sacré, si bien qu'il ne nous restait plus que l'ombre de l'ancienne religion, et nos druides comme Tanaburs et Iorweth, n'étaient que de pâles échos d'une gloire passée. " Je sais qui était Suétone, dis-je à Merlin.

- Il y a eu un autre Suétone, dit-il avec amusement. Un écrivain romain, plutôt bon. Ban possédait son *De viris Illustribus*, qui porte essentiellement sur la vie des poètes. Suétone est particulièrement scandaleux au sujet de Virgile. C'est extraordinaire ce que les poètes mettent dans leurs lits ; à commencer par leurs pareils, cela va de soi.

Domage que l'ouvrage ait brûlé, car je n'en ai jamais vu d'autres. Le rouleau de Ban pourrait bien avoir été la dernière copie, et il n'est plus que cendres à l'heure qu'il est. Virgile sera soulagé. quoi qu'il en soit, le fait est que Suetonius Paulinus voulait savoir tout ce qu'il y avait à savoir sur notre religion avant d'attaquer Ynys Mon. Il voulait s'assurer que nous ne le transformerions pas en crapaud ou en poète, alors il s'est trouvé un traître, Caleddin le druide. Et Caleddin a dicté tout ce qu'il savait à un scribe romain, qui l'a intégralement recopié dans ce qui m'a tout l'air d'un latin exécrationnel. Mais exécrationnel ou pas, c'est l'unique trace de notre ancienne religion ; tous ses secrets, tous ses

rites, toutes ses significations et toute sa puissance. La voici, mon enfant. " Il fit un geste en direction du rouleau, qu'il parvint à faire tomber de la table. Je récupérerai le manuscrit sous la couchette du capitaine.

" Et moi qui te prenais pour un chrétien qui essayait de découvrir l'envergure des anges, fis-je d'un ton amer.

- Ne sois pas désobligeant, Derfel ! Tout le monde sait que l'envergure doit varier en fonction de la taille et du poids de l'ange. "

Il déroula à nouveau le rouleau pour en scruter le contenu. " J'ai cherché

partout ce trésor. Mame à Rome ! Et ce pauvre idiot de Ban qui en avait fait le dix-huitième volume de Silius Italicus. Cela prouve simplement qu'il ne l'a jamais lu, quand bien même il prétendait qu'il était merveilleux. Reste que je n'imagine pas que personne l'ait jamais lu en entier. Comment le pourrait-on ? " Il frémit.

" Pas étonnant qu'il vous ait fallu plus de cinq ans pour le trouver, dis-je en pensant à la foule de ceux à qui il avait manqué pendant ce temps.

- Sottises. Je n'ai su l'existence du rouleau qu'il y a un an. avant, je cherchais d'autres choses : la Corne de Bran Galed, le Couteau de Laufrodded, la Planche de Gwenddolau, l'anneau d'Eluned. Les Trésors de la Bretagne, Derfel... " Il s'arrêta, jeta un coup d'oeil au coffre scellé, puis se retourna vers moi. " Les trésors sont les clés du pouvoir, Derfel, mais sans les secrets de ce rouleau, ce ne sont que des objets morts. " Sa voix trahissait une rare révérence, qui n'avait rien de très surprenant, car les Treize Trésors étaient les talismans les plus mystérieux et les plus secrets de la Bretagne. Une nuit, en Benoît, alors que nous avions grelotté dans l'obscurité en épiant les Francs au milieu des arbres, Galahad avait ironisé en doutant que les trésors aient pu survivre aux longues années de domination romaine, mais Merlin avait toujours prétendu que les anciens druides, face à la défaite, les avaient si bien cachés qu'aucun Romain ne les trouverait jamais. Il s'était donné pour mission de retrouver les Treize Talismans ; toute son ambition le portait vers l'instant fatidique où il pourrait enfin s'en servir. apparemment, le mode d'emploi figurait dans le rouleau perdu de Caledin. " alors, que nous apprend le rouleau ? demandai-je avidement.

- Comment le saurais-je ? Tu ne me laisses pas le temps de le lire.

Pourquoi ne pas te rendre utile ? ...pisser un cordage ou je ne sais quoi, ce que font les marins quand ils ne se noient pas. " Il attendit que je fusse a la porte. " Oh, encore une chose ", ajouta-t-il d'un air distrait.

Me retournant, je vis qu'il s'était de nouveau plongé dans les premières lignes du gros rouleau. " Oui, Seigneur ?

- Je tenais simplement a te remercier, Derfel, dit-il avec désinvolture.

Merci a toi. J'ai toujours espéré que tu serais utile un jour. "

Je pensais aYnysTrebes en feu et au roi mort. "J'ai manqué a mes engagements envers arthur, dis-je avec amertume.

- Tout le monde lui fait faux bond. arthur attend beaucoup trop.

Maintenant, va ! "

J'avais imaginé que Lancelot et sa mère Elaine feraient voile vers l'ouest, en direction de Brocéliande, pour rejoindre la masse des réfugiés chassés par les Francs du royaume de Ban, mais ils avaient fait voile vers le nord, jusqu'en Bretagne. Jusqu'en Dumnonie.

Sitôt en Dumnonie, ils poussèrent jusqu'a Durnovarie, oa ils arrivèrent deux jours pleins avant que Merlin, Galahad et moi ne mettions pied a terre, si bien que nous n'étions pas la pour voir leur entrée. Mais nous en eîmes de nombreux échos, car toute la ville bruissait de récits admiratifs sur les hauts faits des fugitifs.

Le groupe royal de BenoËc avait voyagé a bord de trois navires rapides, qui tous avaient été ravitaillés avant la chute d'Ynys Trebes et dont les cales regorgeaient de l'or et de l'argent que les Francs avaient espéré trouver dans le palais de Ban. Lorsque l'escorte de la reine Elaine arriva a Durnovarie, le trésor avait été caché, et tous les fugitifs étaient a pied, d'aucuns sans soulier, tous en guenilles et couverts de poussière, les cheveux en bataille et couverts d'une croûte de sel marin, avec du sang coagulé sur leurs habits et sur leurs armes ébréchées qu'ils serraient dans leurs mains inertes. Elaine, reine de BenoËc, et Lancelot, maintenant roi d'un Royaume Perdu, remontèrent en clopinant la rue principale pour se présenter comme des indigents au palais de Guenièvre. Derrière eux, se pressait une cohorte bigarrée de gardes, de poètes et de courtisans, qui, prétendit Elaine d'un air piteux, étaient les seuls rescapés du massacre. "

Si seulement arthur avait tenu parole, gémissait-elle, si seulement il

avait fait ne serait-ce que la moitié de tout ce qu'il avait promis.

- Mère ! Mère ! " Lancelot se cramponnait a elle.

"Je ne souhaite plus que mourir, mon cher, déclara Elaine, comme toi qui as failli perdre la vie dans la bataille. "

Guenièvre fut naturellement a la hauteur des circonstances. Elle fit venir des habits, préparer des bains, cuisiner des repas, servir du vin, bander les blessures. Elle prata une oreille attentive aux récits, distribua des trésors et fit appeler arthur.

Les histoires étaient merveilleuses. Elles se propagèrent a travers la ville entière et, lorsque nous arrivâmes a Durnovar, toute la Dumnonie les racontait ; déjà, elles volaient par-delà les frontières pour être reprises dans les innombrables salles de banquet de Bretagne et d'Irlande.

C'était une épopée héroïque : comment Lancelot et Bors avaient tenu la Porte de Merman, comment ils avaient couvert les sables d'un tapis de Francs morts et gavé les goélands de tripaille franque. Les Francs, assurait-on, avaient imploré miséricorde avec force cris perçants, redoutant que Tanlladwyr ne lançât a nouveau des éclairs entre les mains de Lancelot, mais c'est alors que d'autres défenseurs, hors de la vue de Lancelot, avaient capitulé. L'ennemi était dans la ville, et si la lutte avait été sinistre, elle tourna a l'épouvante. Les ennemis tombaient les uns après les autres tandis que l'on bataillait, rue après rue. Tous les héros de l'antiquité eux-mêmes n'auraient pu endiguer cette ruée d'ennemis aux casques de fer qui essaimaient de la mer environnante comme autant de démons jaillis des cauchemars de Manawydan. Les héros débordés reculèrent, laissant les rues gorgées de cadavres ennemis ; l'ennemi se faisait toujours plus nombreux, et nos héros se replièrent, ils se replièrent vers le palais de Ban, le bon roi Ban, se penchait sur sa terrasse, scrutant l'horizon dans l'attente des vaisseaux d'arthur. " Ils viendront, avait insisté Ban, car arthur a promis. "

Le roi, poursuivait la légende, ne voulait point quitter sa terrasse, car si arthur venait et qu'il ne fût pas là, que diraient les hommes ? Il voulut a tout prix rester pour accueillir arthur, mais il commença par embrasser sa femme, étreignit son héritier, puis leur souhaita bon vent pour la Bretagne avant de retourner attendre des secours qui ne sont jamais venus.

Une histoire grandiose ! Le lendemain, alors qu'il semblait qu'aucun

autre navire n'arriverait de la lointaine armorique, elle connut de subtils changements. C'étaient maintenant les hommes de Dumnonie, les forces conduites par Culhwch et Derfel, qui avaient laissé l'ennemi investir Ynys Trebes. " Ils se sont battus, assura Lancelot a Guenièvre, mais ils ne pouvaient résister. "

arthur, qui faisait campagne contre les Saxons de Cerdic, rentra au grand galop a Durnovarie pour accueillir ses hôtes. Il arriva quelques heures seulement avant que notre triste troupe, sans attirer l'attention, ne remontât péniblement la route qui venait de la mer et longeait les grands remparts herbus de Mai

Dun. L'un des gardes de la porte sud de la ville me reconnut et nous laissa entrer. " Vous arrivez juste a temps.

- Pourquoi ?

- arthur est ici. Ils racontent l'histoire d'Ynys Trebes.

- Maintenant ? " Je jetai un coup d'oeil en direction du palais, sur la colline occidentale. " J'aimerais bien entendre ça ", dis-je en entraînant mes compagnons dans la ville. Je me précipitai vers le carrefour central, impatient d'inspecter la chapelle que Sansum avait construite pour Mordred, mais, a ma grande surprise, il n'y avait ni chapelle ni temple, juste un terrain vague couvert d'herbes de Saint-Jacques.

" Nimue, dis-je, amusé.

- quoi ? " demanda Merlin. Il avait rabattu son capuchon en sorte que personne ne le reconnaissait.

" Un petit homme imbu de son importance se proposait de bâtir ici une église. Guenièvre a fait venir Nimue pour l'en empêcher.

- Guenièvre n'est donc pas totalement dépourvue de bon sens ? demanda Merlin.

- ai-je jamais dit qu'elle l'était ?

- Non, cher Derfel, non. allons-nous continuer?" Nous commençâmes a gravir la colline en direction du palais. C'était le soir et les esclaves du palais plaçaient des torches dans les pattes de la cour oia, sans se soucier des dégâts infligés aux rosés de Guenièvre et a ses rigoles, une foule s'était rassemblée pour voir Lancelot et arthur. Lorsque nous franchâmes la porte, personne ne nous reconnut. Merlin était

encapuchonné tandis que Galahad et moi avions rabattu sur notre visage les couvre-joues de nos casques a queue de loup. Nous nous pressâmes sous une arcade avec Culhwch et une douzaine d'autres hommes, a l'arrière de la foule.

Et c'est la, alors que la nuit tombait, que nous entendâmes le récit de la chute d'Ynys Trebes.

Lancelot, Guenièvre, Elaine, arthur, Bors et Bedwin se tenaient du côté est de la cour, où le dallage était surélevé de quelques pieds, formant une espèce de scène naturelle ; l'impression était rehaussée par les torches fixées au mur, sous la terrasse desservie par des escaliers menant a la cour. Je cherchai Nimue des yeux, mais ne parvins a la voir, pas plus que le jeune évêque Sansum. Mgr Bedwin récita une prière a laquelle les chrétiens présents répondirent dans un murmure avant de se signer et de s'installer pour écouter une fois encore l'horifique récit de la chute d'Ynys Trebes. C'est Bors qui le fit. Juché en haut des marches, il raconta la bataille de BenoÛc et la foule des auditeurs était bouche bée devant tant d'horreurs, mais elle poussa des hurrahs lorsqu'il en vint a décrire un acte d'héroïsme de Lancelot. aussitôt, terrassé par l'émotion, Bors fit un simple geste en direction' de Lancelot, qui tenta de faire taire les acclamations en levant une main enveloppée de bandages ; son geste demeurant sans effet, il se contenta d'un hochement de tête, comme pour dire que les vivats de la foule étaient plus qu'il n'en pouvait supporter.

Drapée de noir, Elaine sanglotait a côté de son fils. Bors ne s'attarda point sur arthur qui avait manqué a sa promesse de renforcer la garnison condamnée, mais expliqua plutôt que Lancelot savait qu'arthur se battait en Bretagne et que le roi Ban s'était accroché a des espoirs irréalistes. Tout de même blessé, arthur secoua la tête, visiblement au bord des larmes, surtout lorsque Bors en vint au touchant récit des adieux du roi Ban a sa femme et a son fils. J'étais moi aussi au bord des larmes, non pas a cause de ce tissu de mensonges, mais tout simplement a cause de la joie de revoir arthur. Il n'avait pas changé. Le visage anguleux était toujours aussi puissant et ses yeux toujours pleins de sollicitude.

Bedwin demanda ce qu'il était advenu des hommes de Dumnonie et Bors, apparemment a contrecœur, se laissa arracher le récit de nos tristes trépas. La foule gémit en apprenant que c'étaient nous, les Dumnoniens, qui avions lâché les murs de la cité. Bors leva une main gantée. " Ils se sont bien battus ! " dit-il, mais la foule demeurait inconsolée.

Visiblement, Merlin n'avait prêté aucune attention aux fadaises de Bors, préférant chuchoter à l'oreille d'un homme, à l'arrière de la foule. Mais il s'avança vers moi d'un pas tramant pour me toucher le coude. "J'ai besoin de pisser, cher garçon, dit-il en empruntant la voix du père Celwin.

La vessie d'un vieillard. Occupe-toi de ces imbéciles. J'en ai pour une minute. "

" Vos hommes se sont bien battus ! gueula Bors à l'adresse de la foule, et bien qu'ils aient succombé, ils sont morts en hommes !

- Et maintenant, comme des fantômes, ils reviennent de l'au-Dela ", criai-je en frappant mon bouclier contre un pilier, faisant voler un petit nuage de chaux. Je me plaçai sous la flamme d'une torche. " Tu mens, Bors ! "

Culhwch se plaça à côté de moi. " Moi aussi, je dis que tu mens, gronda-t-il.

- Et moi aussi ! " fit Galahad en sortant de l'ombre.

Je dégainai Hywelbane. Le frottement de l'acier contre la gorge de bois du fourreau fit reculer la foule, libérant ainsi un passage vers la terrasse au milieu des rosés piétinées. Nous avançâmes tous les trois, épuisés par la bataille, crasseux, casqués et en arme. Nous marchâmes d'un pas lent, et ni Bors ni Lance-lot n'osèrent parler lorsqu'ils virent les queues de loup sur nos casques. Je m'arratai au centre du jardin et donnai un grand coup d'épée sur les rosiers. " Mon épée dit que tu mens.

Derfel, fils d'un esclave, dit que Lancelot ap Ban, roi de BenoÛc, ment !

- Culhwch ap Galeid aussi ! " Culhwch abattit sa lame ébréchée à côté de la mienne.

" Et Galahad ap Ban, prince de BenoÛc, également. " Galahad ajouta son épée.

" Jamais les Francs n'ont pris notre mur, dis-je, retirant mon casque afin que Lancelot pût voir mon visage. aucun Franc n'osa escalader notre mur tant les morts étaient nombreux à son pied.

- Et moi, frère - Galahad retira à son tour son casque -, j'étais avec notre père aux derniers instants, pas toi.

- Et toi, Lancelot, criai-je, tu n'avais point de bandages quand tu as quitté YnysTrebes. qu'est-il arrivé ? Une écharde du plat-bord du navire t'aurait-elle piqué le pouce ? "

La foule était en effervescence. quelques gardes de Bors se placèrent sur le côté de la cour et tirèrent leur épée en criant des insultes, mais Cavan et le reste de nos hommes s'engouffrèrent par la porte ouverte pour menacer d'un massacre. " aucun de vous, salauds, ne vous ates battus pour la ville, hurla Cavan, alors battez-vous maintenant ! "

Lanval, le commandant des gardes de Guenièvre, ordonna a ses archers de s'aligner sur la terrasse. Elaine était livide, encadrée par Lancelot et Bors, qui, tous deux, semblaient trembler. Mgr Bedwin hurlait, mais c'est arthur qui rétablit l'ordre. Dégainant Excalibur, il frappa un grand coup contre son bouclier. Lancelot et Bors s'étaient repliés a l'arrière de la terrasse, mais arthur leur fit signe d'avancer, puis il se tourna vers nous, les trois guerriers. La foule fit silence et les archers retirèrent les flèches de leurs cordes. " Dans la bataille, expliqua arthur d'une voix douce retenant l'attention de toute la cour, les choses sont confuses.

Rarement les hommes voient tout ce qui se passe au cours d'une bataille. Il y a tant de fracas, tant de chaos, tant d'horreur. Nos amis d'Ynys Trebes -

et a ces mots il prit Lancelot par l'épaule - se sont trompés, mais ils se sont trompés de bonne foi. Sans doute quelque malheureux a l'esprit brouillé leur a-t-il fait le récit de vos morts, et ils l'ont cru, mais maintenant, par bonheur, voila l'erreur corrigée. Mais nulle honte la-dedans ! Il y avait assez de gloire aYnysTrebes pour que tous la partagent.

N'ai-je pas raison ? "

arthur avait adressé la question a Lancelot, mais c'est Bors qui répondit.

" J'ai tort, fit-il, et suis ravi d'avoir tort.

- Moi aussi, ajouta Lancelot d'une voix claire et sonore.

- Voila ! s'exclama arthur en nous adressant un sourire. Maintenant, mes amis, rangez vos armes. Il n'y aura pas place ici pour l'hostilité ! Vous ates tous des héros, tous ! " Il attendit, mais aucun de nous ne bougea.

Les flammes des torches se reflétaient sur nos casques et effleuraient les lames de nos épées plantées, qui étaient un appel a se battre pour établir la vérité. Le sourire d'arthur disparut; il se dressa de toute sa hauteur.

"Je vous ordonne de reprendre vos épées. Ceci est ma maison. Toi, Culhwch, et toi, Derfel, vous êtes liés a moi par serment. Trahiriez-vous votre serment ?

- Je défends mon honneur, Seigneur, répondit Culhwch.

- Votre honneur est a mon service ", trancha arthur, et l'éclat de sa voix suffit a me donner le frisson. C'était un homme bon, mais on oubliait facilement qu'il n'était pas devenu un seigneur de la guerre par pure bonté. Il parlait beaucoup de paix et de réconciliation, mais dans la bataille son ,me était délivrée de telles préoccupations et s'adonnait au carnage. Il menaçait maintenant de nous tailler en pièces en portant la main a la garde d'Excalibur. " Reprenez vos épées, a moins que vous ne vouliez que je les reprenne pour vous. "

Ne pouvant nous battre contre notre propre seigneur, nous obéames. Galahad suivit notre exemple. Cette reddition nous laissa d'humeur maussade, avec le sentiment d'avoir été floués, mais arthur, sitôt qu'il eut rétabli l'amitié dans sa maison, retrouva le sourire. Il tendit les bras en signe de bienvenue tout en descendant les marches, et sa joie de nous voir était si évidente que ma rancœur s'évanouit aussitôt. Il embrassa son cousin Culhwch puis me serra dans ses bras, et je sentis couler sur ma joue les larmes de mon seigneur. " Derfel, Derfel Cadarn. Est-ce bien toi ?

- Nul autre, Seigneur.

- Tu parais plus vieux, fit-il dans un sourire.

- Pas toi. "

Il fit la grimace. " Je n'étais pas a Ynys Trebes. Je le regrette. " Il se tourna vers Galahad. " J'ai entendu parler de ta bravoure. Seigneur Prince, et je te salue.

- alors ne me fais pas affront, Seigneur, en pratant crédit a mon frère, répondit Galahad avec amertume.

- Non ! fit arthur. Je n'aurai point de querelles. Nous serons amis. J'y tiens. " Et, me prenant par le bras, il nous entraîna tous trois sur la terrasse, où il décréta que nous devions tous embrasser Lancelot et

Bors. "

Il y a suffisamment d'ennuis sans cela ", me dit-il tranquillement comme je reculais.

Je m'avançai en tendant les bras. Lancelot hésita, puis s'avança vers moi.

Ses cheveux huilés sentaient la violette. " Enfant, susurra-t-il a mon oreille quand il m'eut donné un baiser sur la joue.

- Couard ", répondis-je dans un sourire alors que nous nous séparions.

Mgr Bedwin avait les larmes aux yeux quand il me serra dans ses bras.
"

Cher Derfel !

- J'ai encore de meilleures nouvelles pour vous, lui dis-je a voix basse.

Merlin est ici.

- Merlin ? " Bedwin me dévisagea, n'osant croire la nouvelle. " Merlin est ici ? Merlin ! " La nouvelle se propagea a travers la foule. Merlin était de retour ! Le Grand Merlin était rentré. Les chrétiens se signèrent, tout en reconnaissant eux-mêmes que la nouvelle était d'importance. Merlin avait regagné la Dumnonie, et les troubles du royaume semblaient soudain réduits de moitié.

" Oa est-il donc ? demanda arthur.

- Il est sorti, dis-je a voix basse en montrant la porte.

- Merlin, appela arthur. Merlin ! "

aucune réponse. Les gardes le cherchèrent, mais nul ne le trouva. Plus tard, les sentinelles de la porte ouest dirent qu'un vieux prêtre bossu, avec un oeil bandé, un chat gris et une méchante toux avait quitté la ville, mais ils n'avaient point vu d'autre sage a la barbe blanche.

" Tu as livré une redoutable bataille, m'expliqua arthur lorsque nous fûmes installés dans la salle de banquet du palais, oa l'on nous servit un repas de porc, de pain et d'hydromel. Les hommes font des raves étranges lorsqu'ils traversent des épreuves.

- Non Seigneur, protestai-je. Merlin était ici. Demande au prince Galahad.

- Je le ferai. Bien s'ôr que oui, je le ferai. " Il se tourna vers la table haute, oa Guenièvre, appuyée sur le coude, écoutait Lance-lot.

" Vous avez tous souffert, reprit arthur.

- Mais j'ai manqué a mes engagements envers toi. Seigneur, et j'en suis marri.

- Non, Derfel, non ! C'est moi qui ai fait faux bond a Ban. Mais que pouvais-je faire de plus ? Il y a tant d'erahemis. " Il se tut, puis sourit : le rire de Guenièvre était si éclatant dans la salle. " Je suis ravi qu'elle au moins soit heureuse ", avoua-t-il, avant de s'en aller bavarder avec Culhwch qui dévorait avec application un cochon de lait.

Lunete se trouvait a la cour cette nuit-la. Ses cheveux étaient nattés et entortillés en un petit cercle truffé de fleurs. Elle portait des torques, des broches et des bracelets, ainsi qu'une robe de lin teinte en rouge avec une ceinture parée d'une boucle d'argent. Elle me sourit, brossa la poussière de ma manche et fronça le nez devant la puanteur de mes vtements. " Les cicatrices te vont bien, Derfel, dit-elle en caressant mon visage, mais tu prends trop de risques.

- Je suis un guerrier.

- Je ne parle pas de ce genre de risques, mais des histoires que tu inventes a propos de Merlin. J'étais ganée ! Et cette idée de te présenter comme un fils d'esclave ! as-tu jamais pensé a ce que je pouvais ressentir?

Je sais bien que nous ne sommes plus ensemble, mais les gens savent que nous l'avons été jadis, et que crois-tu que j'éprouve quand tu dis atre né

d'un esclave ? Tu devrais penser aux autres, Derfel, vraiment. " Je remarquai qu'elle ne portait plus notre bague d'amants, mais je ne m'attendais guère a la voir car il y avait belle lurette qu'elle s'était trouvé d'autres hommes qui avaient les moyens d'atre plus généreux que je ne pourrais jamais l'atre. " J'imagine qu'Ynys Trebes t'a un peu tourné la tate, poursuivit-elle. Pourquoi, sinon, défier Lancelot de se battre ? Je sais que tu es une fine lame, Derfel, mais il est Lancelot, non pas un guerrier comme les autres. " Elle se tourna vers le roi assis a côté de Guenièvre. " N'est-il pas merveilleux ?

- Incomparablement, fis-je avec aigreur.

- Et il n'est pas marié, n'est-ce pas ? me suis-je laissé dire. " Lunette

faisait sa coquette.

Je me penchai a son oreille. " Il préfère les garçons ", chuchotai-je.

Elle me frappa le bras. " Idiot ! Le premier venu voit bien que non. Vois un peu comment il regarde Guenièvre ! " Ce fut au tour de Lunete d'approcher ses lèvres de mon oreille. "Ne le dis a personne, fit-elle d'une voix rauque, mais elle est enceinte.

- Bien.

- Ce n'est pas bien du tout. Elle n'est pas heureuse. Elle n'a aucune envie d'avoir le ventre rebondi, tu comprends ? Et ce n'est pas moi qui vais l'en blâmer. D'atre grosse m'a fait horreur. ah, voila quelqu'un que j'ai envie de voir. J'aime les nouveaux visages a la cour. Oh, encore une chose, Derfel ? " Elle arborait un sourire mielleux. " Prends un bain, cher. "

Elle traversa la salle pour accoster l'un des poètes de la reine Elaine.

" au diable les vieux ! Du neuf. " Mgr Bedwin parut a côté de moi.

"Je suis si vieux que je m'étonne que Lunete se souvienne encore de moi ", déclarai-je d'un air buté.

Bedwin me sourit puis m'entraîna dans la cour, maintenant déserte. " Merlin était avec toi, fit-il non pas sur un ton interrogatif, mais comme on constate une évidence.

- Oui, Seigneur. " Et je lui racontai comment Merlin m'avait dit s'absenter du palais pour quelques instants seulement.

Bedwin hocha la tête. " Il aime ces jeux, fit-il d'un air accablé. Donne-moi des détails. "

Je lui dis tout ce que je savais. Nous arpentions la terrasse sous la fumée des torches qui se consumaient, et je parlai du père Celwin et de la bibliothèque de Ban, et je lui livrai la véridique histoire du siège et la vérité sur Lancelot. Pour finir, je décrivis le rouleau de Caleddin que Merlin avait arraché a la chute de la cité. " Il affirme, dis-je a Bedwin, qu'il contient la Sagesse de la Bretagne.

- Je prie Dieu qu'il en soit ainsi, que Dieu me pardonne. Nous avons besoin d'aide.

- Les choses vont mal ? "

L'évaque haussa les épaules. Il avait l'air vieux et usé. Ses cheveux étaient mécheux, maintenant, sa barbe maigre et son visage plus hagard que dans mon souvenir. " J'imagine qu'elles pourraient atre pires, avoua-t-il, mais hélas elles ne s'arrangent jamais. Les choses ne sont pas très différentes de ce qu'elles étaient a ton départ, sauf qu'aelle se renforce, il devient si fort qu'il ose mame se présenter maintenant comme le Bretwalda. " La prétention du barbare lui donna le frisson. Bretwalda était un titre saxon, qui voulait dire Maatre de la Bretagne. " Il s'est emparé

de toute la terre entre Durocbrivis et Corintium, m'expliqua Bedwin, et probablement se serait-il emparé de ces deux forteresses s'ils n'avaient acheté la paix avec nos dernières réserves d'or. Puis il y a Cerdic, dans le sud, et il se révèle plus hargneux encore qu'aelle.

- Mais aelle n'attaque-t-il pas Powys ?

- Gorfyddyd lui a versé de l'or, tout comme nous.

- Je le croyais malade ?

- L'épidémie a passé, comme toutes les épidémies. Il s'est remis, et le voila maintenant qui conduit les hommes d'Elmet en mame temps que les forces de Powys. Il s'en tire mieuK que nous ne le redoutions, ajouta Bedwin d'un air morne, peut-atre parce que c'est la haine qui l'anime. Il ne boit plus comme autrefois et il a juré d'avoir la tate d'arthur pour venger son bras perdu. Mais il y a pire encore, Derfel : Gorfyddyd fait ce qu'arthur espérait faire ; il rassemble les tribus, malheureusement il le fait contre nous, non contre les Saxons. Il soudoie les Siluriens de Gundleus et les Irlandais Blackshields pour qu'ils fassent des razzias sur nos côtes et il graisse la patte du roi Marc pour qu'il épaula Cadwy, et je ne crains pas de dire qu'il collecte maintenant de l'argent destiné a aelle, afin de le convaincre de rompre la trave. Gorfyddyd s'élève, nous chutons. ¿ Powys, ils l'appellent le Grand Roi maintenant. Et il a Cuneglas pour héritier, quand nous n'avons que ce pauvre petit estropié de Mordred.

Gorfyddyd lève une armée quand nous n'avons que des bandes. Et sitôt rentrées les moissons, Derfel, il viendra dans le sud avec les hommes d'Elmet et de Powys. Les hommes disent que ce sera la plus grande armée jamais vue en Bretagne et déjà - il baissa la voix - d'aucuns murmurent que nous devrions faire la paix aux conditions qu'il propose.

- Et qui sont ?

- Il n'y met qu'une seule condition. La mort d'arthur. Gorfyddyd ne lui pardonnera jamais l'affront fait a Ceinwyn. qui l'en blâmerait ? " Bedwin haussa les épaules et fit quelques pas en silence. " Le vrai danger, reprit-il, est que Gorfyddyd trouve l'argent pour entraîner aelle dans la guerre. Nous ne saurions verser davantage aux Saxons. Nous n'avons plus rien. Le trésor est vide. qui paiera les impôts a un régime moribond ? Et nous ne pouvons charger des lanciers de collecter les impôts.

- Il ne manque pas d'or par ici, fis-je avec un mouvement de tête en direction de la salle où l'on festoyait bruyamment. Lunete en était passablement chargée, ajoutai-je avec aigreur.

- Les dames de la princesse Guenièvre, observa Bedwin d'un ton acerbe, ne sont pas censées se défaire de leurs bijoux pour financer la guerre. quand bien même elles le feraient, je doute qu'il y ait assez pour solder a nouveau aelle. Et s'il nous

attaque a l'automne, Derfel, alors les hommes qui réclament la vie d'arthur a voix basse hurleront du haut des remparts. Naturellement, arthur pourrait se contenter de partir. Il pourrait aller en Brocéliande, j'imagine, mais Gorfyddyd mettrait le petit Mordred sous sa coupe, et nous ne serions plus qu'un royaume vassal gouverné par Powys. "

Je marchais en silence. Je n'imaginai pas que les choses étaient a ce point désespérées.

Bedwin eut un sourire triste. " Il me semble, mon jeune ami, que de la marmite bouillonnante tu as sauté dans le feu. Il y aura de l'ouvrage pour ton épée, Derfel, et bientôt, n'aie crainte.

- J'avais espéré avoir le temps de visiter Ynys Wydryn.

- Pour retrouver Merlin ?

- Pour trouver Nimue. " Il s'arrêta. " Tu n'as pas su ? "

Je sentis mon cœur se glacer. " On ne m'a rien dit. Je croyais la retrouver ici, a Durnovarie.

- Elle y était. La princesse Guenièvre l'avait fait chercher. J'ai été surpris qu'elle vienne, mais elle est venue. Tu dois comprendre, Derfel,

que Guenièvre et l'évêque Sansum - tu te souviens de lui ? Comment pourrais-tu l'oublier ? -, que lui et elle sont en bisbille. Nimue a été

l'arme de Guenièvre. Dieu sait ce dont elle croyait Nimue capable, mais Sansum n'a pas attendu de le découvrir. Il l'a dénoncée comme une sorcière.

Certains de mes frères chrétiens, je le crains, ne sont pas des parangons de bonté et Sansum, dans ses praches, a réclamé qu'elle soit lapidée.

- Non!

- Non, non ! reprit-il, tendant une main pour me calmer. Elle a riposté en faisant venir en ville les paôens de la campagne. Ils ont saccagé la nouvelle chapelle de Sansum. Il y a eu une émeute, qui a coûté la vie à une douzaine de personnes, bien que ni elle ni Sansum n'aient été blessés. Les gardes du roi ont paniqué, imaginant que l'attaque visait Mordred. Ce n'était pas le cas, bien entendu, mais cela ne les a pas empachés de se servir de leurs lances. alors Nabur, le magistrat responsable du roi, a fait arrêter Nimue, et il l'a jugée coupable de fomenter la révolte.

Naturellement, il était chrétien. Mgr Sansum a réclamé sa mort, la princesse Guenièvre a exigé sa libération, et pendant ce temps Nimue croupissait dans les geôles de Nabur. " Bedwin s'interrompt, et je vis sur son visage que le pire était encore à venir. " Elle est devenue folle, Derfel, reprit enfin l'évêque. Comme un faucon en

cage, tu comprends, et elle se rebellait contre ses barreaux. Elle hurlait à la mort. Nul ne pouvait la retenir. " Je savais ce qui allait suivre et hochai la tête. " Non.

- L'Ile des Morts. " Bedwin lâcha l'horrible nouvelle. " que faire d'autre ?

- Non ! " protestai-je encore, car Nimue était sur l'île des Morts perdue parmi les vagues brisées, et l'idée d'un pareil destin m'était insupportable.

" Elle a sa Troisième Blessure, fis-je à voix basse.

- quoi ? " Bedwin porta la main à son oreille.

" Rien, dis-je. Vit-elle encore ?

- qui sait ? aucun atre vivant n'y va jamais, et qui s'y risque ne saurait en revenir.

- Mais c'est la que Merlin a d° aller ! " m'exclamai-je, soulagé. Merlin avait sans nul doute appris ce qui s'était passé de l'homme avec lequel il chuchotait au fond de la cour, et Merlin pouvait faire ce qu'aucun autre homme ou ce qu'aucune autre femme n'ose faire. L'ale des Morts ne saurait terrifier Merlin. Pourquoi se serait-il autrement éclipsé aussi vite ? Dans un jour ou deux, pensai-je, il serait de retour a Durnovarie, avec Nimue sauvée et rétablie. Il le fallait.

" Prie Dieu qu'il en soit ainsi, fit Bedwin, pour l'amour de Nimue.

- qu'est-il advenu de Sansum ? demandai-je d'un ton hargneux.

- Il n'a pas été puni officiellement, mais Guenièvre a persuadé arthur de le démettre de ses fonctions de chapelain auprès de Mordred , puis le vieil homme qui administrait le sanctuaire de la Sainte...pine aYnys Wydryn est mort et j'ai réussi a convaincre notre jeune évêque de prendre la relève.

Il n'était pas heureux, mais il savait qu'il s'était fait trop d'ennemis a Durnovarie, et il a accepté. " Bedwin se réjouissait visiblement de la chute de Sansum. " Il y a certainement perdu son pouvoir et je ne l'imagine pas le récupérer. ȝ moins qu'il ne soit beaucoup plus subtil que je ne le pense. Naturellement, il est de ceux qui chuchotent qu'il faut sacrifier arthur. Tout comme Nabur. Il y a une faction Mordred dans notre royaume, Derfel, et elle demande pourquoi nous devrions nous battre pour la vie d'arthur. "

Je contournai une petite mare de vomi - l'ouvre d'un soldat ivre. L'homme grogna, puis leva les yeux vers moi et fit un nouvel effort pour régurgiter. " qui d'autre pourrait régner sur la Dumnonie ? " demandai-je a Bedwin dès que nous f°mes hors de portée de voix du so°lard.

" Voila une bonne question, Derfel. qui, en vérité ? Gorfyddyd, bien entendu, ou Cuneglas, son fils. D'aucuns chuchotent le nom de Gereint, mais il n'y tient pas. Nabur a mame suggéré mon nom. Il n'a rien dit de précis, bien s°r, juste des insinuations. " Bedwin gloussa d'un air de dérision. "

Mais de quelle utilité serais-je contre nos ennemis ? Nous avons besoin d'arthur. Personne d'autre n'aurait pu si longtemps tenir en échec ce cercle d'ennemis, Derfel, mais les gens ne le comprennent pas. Ils lui font grief du chaos, mais si un autre prenait les ranes le chaos serait

pire encore. Nous sommes un royaume sans roi digne de ce nom, alors tous les fourbes ambitieux lorgnent le trône de Mordred. "

Je m'arratai a côté du buste de bronze qui ressemblait tellement a Gorfyddyd. " Si seulement arthur avait épousé Ceinwyn... "

Mais Bedwin me coupa. " Si, Derfel, si... Si le père de Mordred avait vécu, ou si arthur avait tué Gorfyddyd au lieu de lui trancher un bras, tout serait différent. L'histoire n'est jamais faite que de si. Et peut-atre as-

tu raison. Peut-atre serions-nous en paix a l'heure qu'il est si arthur avait épousé Ceinwyn et peut-atre la tate d'aelle serait-elle plantée sur la tate d'une lance a Caer Cadarn, mais combien de temps crois-tu que Gorfyddyd aurait supporté le succès d'arthur ? Et souviens-toi de la raison première qui a poussé Gorfyddyd a consentir au mariage.

- La paix ?

- Mais non, mon cher. Gorfyddyd a consenti aux fiançailles de Ceinwyn uniquement parce qu'il croyait que son fils, son petit-fils, régnerait sur la Dumnonie a la place de Mordred. J'aurais dû y penser tant c'était évident.

- Pas pour moi ", dis-je, car a Caer Sws, oa l'amour avait fait perdre la tate a arthur, je n'étais qu'un simple lancier de la garde, non pas un capitaine qui eût besoin de sonder les mobiles des rois et des princes.

" Nous avons besoin d'arthur, continua Bedwin, me regardant droit dans les yeux. Et si arthur a besoin de Guenièvre, ainsi soit-il. " Il haussa les épaules et continua a marcher. " J'aurais préféré le voir épouser Ceinwyn, mais il ne m'appartenait pas de choisir ni de désigner le lit matrimonial.

Maintenant, la malheureuse, elle va épouser Gundleus.

- Gundleus ! " m'exclamai-je avec trop de force, faisant sursauter le soldat qui gémissait au-dessus de ses vomissures. " Ceinwyn va épouser Gundleus ?

- La cérémonie de fiançailles est dans quinze jours, répondit Bedwin avec calme a l'occasion de Lughnasa. " Lughnasa était la fate estivale de Lleullaw, le Dieu de la Lumière, et elle était consacrée a la fécondité ; ainsi était-il de très bon augure de célébrer des fiançailles a cette occasion. " Ils se marieront a la fin de l'automne, après la guerre.

" Il s'interrompt, conscient que ses trois derniers mots suggéraient que Gorfyddyd et Gundleus gagneraient la guerre et que la cérémonie du mariage ferait partie des fates de la victoire. " Gorfyddyd a juré de leur donner la tate d'arthur en cadeau de noces, ajouta Bedwin d'un air triste.

- Mais Gundleus est déjà marié ! " protestai-je, me demandant d'oà me venait cette indignation. Etait-ce la fragile beauté de Ceinwyn, que je n'avais pas oubliée ? Je portais encore sa broche au revers de mon plastron, mais je me dis que mon indignation ne venait pas d'elle, mais simplement de la haine que je portais à Gundleus.

" D'atre marié à Ladwys ne l'a pas empêché d'épouser Norwenna, observa Bedwin avec mépris. Il a mis Ladwys sur la touche, fait trois fois le tour du rocher sacré, puis embrassé le champignon magique ou fait ce que vous faites, vous les paÔens, pour divorcer. au passage, il n'est plus chrétien.

Un divorce paÔen, il épouse Ceinwyn, lui fait un héritier et retourne aussi vite dans le lit de Ladwys. Il me semble que c'est ainsi que l'on fait les choses de nos jours. " Il s'arrata, tendit une oreille en direction des éclats de rire qui venaient de la salle. " Mais peut-atre que dans les années à venir, reprit-il, ces jours-la nous apparaatront comme les derniers moments de bonheur. "

Je ne sais quoi, dans sa voix, acheva de me démoraliser. " Sommes-nous condamnés ?

- Si aelle respecte la trave, nous pouvons sans doute tenir une année de plus, mais uniquement si nous battons Gorfyddyd. Et sinon ? Sinon, prions que Merlin nous apporte une vie nouvelle. " Il haussa les épaules, mais il ne paraissait pas très optimiste.

Il n'était pas un bon chrétien, l'évaque Bedwin, mame s'il était un très brave homme. Sansum me dit maintenant que son bon cour n'empachera pas son

,me de rôtir en enfer. Mais cet été-la, au retour de BenoÔc, nos ,mes semblaient vouées à la perte. Les moissons commençaient tout juste mais, sitôt qu'elles seraient rentrées, Gorfyddyd lancerait son offensive.

qUaTRI»ME PaRTIE

L'ŒLE DES MORTS

Igraine exigea de voir la broche de Ceinwyn. Elle la tint dans la fenestre, la retournant et regardant fixement ses spirales dorées. Je sentais le désir dans ses yeux. " Tu en as beaucoup de plus belles, fis-je d'une voix douce.

- Mais aucune si riche en histoire, dit-elle en serrant la broche contre sa poitrine.

- Mon histoire, chère reine, la grondai-je, pas la tienne. " Elle sourit. "

Mais qu'as-tu écrit ? que si j'étais aussi bonne que tu me sais, je te laisserais la conserver ?

- ai-je écrit cela ?

- Parce que tu savais que cela me conduirait a te la rendre. Tu es un vieux roublard, Frère Derfel. " Elle me tendit la broche, puis referma ses doigts sur l'or avant que je pusse m'en saisir. " Sera-t-elle mienne un jour ?

- ¿ personne d'autre, chère Dame. Je le promets. " Elle la tenait encore. "

Et tu ne laisseras pas Mgr Sansum s'en emparer ?

- Jamais ", affirmai-je avec ardeur.

Elle la laissa tomber dans ma main. " La portais-tu vraiment sous ton plastron ?

- Toujours, dis-je en la fourrant en sécurité sous ma robe.

- Pauvre YnysTrebes. " Elle s'était assise a sa place habituelle, sur le rebord de ma fenestre, d'oa elle pouvait contempler la vallée de Dinnewrac, en direction du fleuve lointain dont les eaux montaient a la faveur des pluies de ce début d'été. Imaginait-elle les envahisseurs francs passer le gué et essaimer sur ses pentes ? " qu'est devenue Leanor ? demanda-t-elle, me prenant au dépourvu.

31 3

- La harpiste ? Elle est morte.

- Non ! Je croyais t'avoir entendu dire qu'elle avait fui Ynys Trebes. "

t

Je hochai la tête. " En effet, mais elle est tombée malade au cours de son premier hiver en Bretagne, et elle est morte. Voilà tout.

- Et ta femme ?

- La mienne ?

- ¿ Ynys Trebes. Tu as dit que Galahad avait Leanor, mais que vous aviez tous des femmes, vous aussi. qui était la tienne ? Et qu'est-elle devenue ?

- Je ne sais pas.

- Oh, Derfel ! Il est impossible qu'elle n'ait compté pour rien ! "

Je soupirai. " C'était la fille d'un pacheur. Elle s'appelait Pellcyn, mais tout le monde l'appelait Puss. Son mari s'était noyé un an avant que je ne la rencontre. Elle avait une petite fille, et quand Culhwch conduisit nos survivants au bateau, Puss a glissé de la falaise. Elle tenait son bébé, tu comprends, et elle ne pouvait se tenir aux rochers. C'était le chaos, tout le monde paniquait et courait. Ce n'est la faute de personne. " Bien que, eusse-je été là, Pellcyn aurait vécu. C'est du moins ce que je me suis souvent dit. Une belle plante aux yeux vifs, qui riait volontiers et qui ne rechignait jamais à la besogne. Une brave femme. Mais si je l'avais sauvée, Merlin serait mort. Le destin est inexorable.

Igraine avait dû penser la même chose. "J'aurais bien aimé rencontrer Merlin, dit-elle d'un air songeur.

- Tu lui aurais plu. Il a toujours aimé les jolies femmes.

- Mais Lancelot aussi ? demanda-t-elle aussitôt.

- Oh oui !

- Pas les garçons ?

- Pas les garçons. "

Igraine rit. Ce jour, elle portait une robe de lin brodée, teinte en bleu, qui seyait à sa peau blonde et à ses cheveux bruns. Deux torques d'or soulignaient son cou et un entremement de bracelets cliquetaient à son gracieux poignet. Elle puait les fèces, mais j'étais assez diplomate pour l'ignorer, sachant bien que force lui était de porter un pesant façonné

avec les premières selles d'un nouveau-né, un vieux remède pour les femmes stériles. Pauvre Igraine !

" Tu haÛssais Lancelot ? m'accusa-t-elle soudain.

- absolument.

- Ce n'est pas juste ! " Sautant du rebord de la fenatre, elle se mit a arpenter la petite pièce. " L'histoire des gens ne devrait pas atre racontée par leurs ennemis. Et si Nwyllé écrivait la mienne ?

- Nwyllé ?

- Tu ne la connais pas ", dit-elle en fronçant les sourcils, et je devinai que c'était la maîtresse de son mari. " Mais ce n'est pas juste, parce que tout le monde sait que Lancelot a été le plus grand des soldats d'arthur.

Tout le monde !

- Pas moi.

- Mais il devait atre valeureux ! "

Je regardai par la fenatre, t,chant d'atre équitable, t,chant de trouver un mot positif a dire sur mon pire ennemi. " Il pouvait l'atre, mais il en a décidé autrement. Il s'est battu, parfois, mais en règle générale il fuyait la bataille. Il craignait tellement d'avoir le visage balafre, tu comprends. Il était très vain de sa personne. Il collectionnait les miroirs romains. La salle des glaces du palais de BenoÛc était son fief. Il s'y installait et s'admirait sous toutes les coutures.

- Je ne le crois pas aussi mauvais que tu veux bien le dire, protesta Igraine.

- Je le crois pire encore. " Je n'aime pas parler de Lancelot, car sa mémoire reste comme un tache dans ma vie. " avant toute chose, dis-je a Igraine, il était malhonnate. Il racontait sciemment des mensonges parce qu'il voulait donner le change, mais il savait aussi se faire aimer quand il le voulait. Il pouvait faire sortir les poissons de la mer par son charme, ma chère. "

Elle renifla, mécontente de mon jugement. Lorsque Dafydd ap Gruffud traduira ces passages, nul doute que Lancelot soit g,té comme il aurait aimé l'atre. Le brillant Lancelot ! Lancelot le droit ! Le beau, le dansant, le souriant, le sémillant, l'élégant Lancelot. Il fut le Roi sans

Terre et le Seigneur des Menteries, mais si Igraine parvient a ses fins il brillera a travers les ans comme le parangon des guerriers royaux.

Igraine regardait par la fenetre : Sansum chassait de notre porte un groupe de lépreux. Le saint leur lançait des mottes de terre, leur criant d'aller au diable et appelant nos autres frères a la rescousse. Tudwal, le novice, qui devient de jour en jour plus grossier avec nous autres, dansait a côté

de son maatre et l'encourageait de ses vivats. Comme d'habitude fl,nant aux portes de la cuisine, les gardes d'Igraine finirent par se manifester, brandissant leurs lances pour débarrasser le monastère des mendiants gangrenés. " Sansum voulait-il vraiment sacrifier arthur ? demanda Igraine.

- C'est ce que m'a dit Bedwin. "

La reine me lança un regard en coin. " Sansum aime-t-il les garçons, Derfel ?

- Le saint aime tout le monde, chère reine, mame les jeunes demoiselles qui posent des questions impertinentes. "

Elle sourit d'un air contrit, puis fit la grimace. " Je suis s're qu'il n'aime pas les femmes. Pourquoi vous interdire le mariage ? D'autres moines se marient, mais aucun ici.

- Le pieux et bien-aimé Sansum, expliquai-je, croit que les femmes nous détournent de notre devoir, qui est d'adorer Dieu. De mame que tu me distrais de mon ouvrage. "

Elle s'esclaffa puis, se rappelant soudain une commission, elle prit un air grave. " Il est deux mots que Dafydd n'a point compris dans le dernier lot de peaux, Derfel. Il veut que tu les expliques. Giton ?

- Dis-lui de demander a quelqu'un d'autre.

- Je demanderai a quelqu'un d'autre, tu peux y compter, fit-elle indignée.

Et chameau ? Il dit que ce n'est pas du charbon.

- Un chameau est un animal mythique, Dame, avec des cornes, des ailes, des écailles, une queue fourchue et qui crache des flammes.

- On dirait Nwylle, l,cha Igraine.

- ah ! Les évangélistes au travail ! Mes deux évangélistes ! " Sansum, les mains crottées de la terre qu'il avait balancée sur les lépreux, se glissa dans la pièce pour jeter un regard méfiant sur ce parchemin avant de froncer le nez. " Je sens quelque chose de fétide ? "

Je pris un air penaud. " Les haricots du petit déjeuner, Seigneur ...
vaque.

Je vous demande pardon.

- Je m'étonne que tu souffres sa compagnie, dit Sansum a Igraine. Et ne devrais-tu pas atre a la chapelle, ma Dame ? Prier pour avoir un bébé ? Tu n'as rien a faire ici ? "

Sansum grogna en jetant un coup d'oil par-dessus mon épaule. " Et, frère puant, quel est le mot saxon pour chameau ?

- Nwylle ", fis-je.

Igraine gloussa et Sansum lui lança un regard furieux. " Ma Dame trouve amusants les mots de notre Seigneur bien-aimé ?

- Je suis simplement ravie d'atre ici, fit-elle humblement, mais je voudrais bien savoir ce qu'est un chameau.

- Tout le monde le sait ! railla Sansum. Un chameau est un poisson, un gros poisson. Pas très différent, ajouta-t-il sournoisement, du saumon que ton mari pense parfois a nous envoyer a nous, pauvres moines !

- Je le prierai d'en envoyer davantage avec le prochain lot de peaux pour Derfel, et je sais qu'il en fera bientôt porter car cet ...vangile saxon est très cher au roi.

- Vraiment ? demanda Sansum, soupçonneux.

- Très cher, mon Seigneur ...vaque ", répondit Igraine d'un ton ferme.

C'est une fille intelligente, très intelligente, et belle également. Le roi Brochvael est un sot de prendre une maatesse en plus de sa reine, mais les femmes ont toujours fait perdre la tate aux hommes. ¿ certains, tout au moins, et a commencer, j'imagine par arthur. Ce cher arthur, mon seigneur, mon bienfaiteur, le plus généreux des hommes, dont c'est ici l'histoire.

C'était étrange de se retrouver chez soi, d'autant que je n'avais pas de chez-moi. Je possédais quelques torques d'or et de la bimbelerie,

mais, hormis la broche de Ceinwyn, je les vendis afin que mes hommes aient au moins quelque chose a se mettre sous la dent a leur retour en Bretagne. Mes autres effets étaient tous restés a Ynys Trebes et faisaient désormais partie du trésor des Francs. J'étais pauvre, sans foyer, sans rien de plus a donner a mes hommes, pas mame une salle oa les régaler, mais ils me le pardonnèrent. C'étaient de braves compagnons, qui avaient juré de me servir. Comme moi, ils avaient laissé tout ce qu'ils ne pouvaient emporter a la chute d'Ynys Trebes. Comme moi, ils étaient désargentés, mais aucun d'eux ne se plaignait. Cavan disait simplement qu'un soldat doit prendre ses pertes comme il prend son butin, d'un cour léger. Issa, un garçon de ferme qui était un extraordinaire lancier, voulut me rendre un petit torque d'or que je lui avais offert. Il n'était pas juste, expliqua-t-il, qu'un lancier port,t un torque d'or quand son capitaine n'en avait pas et, comme je n'en voulais point, il en fit l'hommage a la fille qu'il avait ramenée de BenoÛc et qui, dès le lendemain, s'enfuit avec un pratre itinérant et sa bande de putains. La campagne grouillait de chrétiens en 317

vadrouille, de missionnaires comme ils s'appelaient, et presque tous étaient escortés d'une bande de femmes censées les assister dans les rituels chrétiens. Mais la rumeur courait qu'elles servaient d'app,t pour attirer des recrues vers la religion nouvelle.

arthur me donna une salle juste au nord de Durnovarie, non point pour moi, car elle appartenait a une héritière du nom de Gyllad, une orpheline, mais arthur fit de moi son protecteur -position qui se soldait généralement par la ruine de la pupille et l'enrichissement de son tuteur. Gyllad avait a peine huit ans et j'aurais pu l'épouser, si j'avais voulu, puis disposer de ses biens, ou encore j'aurais pu la céder en mariage a un homme prat a acheter la femme en mame temps que la terre, mais, conformément aux intentions d'arthur, je préfèrai vivre des rentes de Gyllad et la laisser grandir en paix. Ses parents n'en protestèrent pas moins contre ma désignation. La semaine mame de mon retour d'Ynys Trebes - cela faisait deux jours a peine que j'occupais la salle de Gyllad -, l'un de ses oncles, un chrétien, en appela a Nabur, le magistrat chrétien de Durnovarie, arguant qu'avant sa mort le père de la petite lui avait promis la garde de la fillette, et je ne parvins a conserver le cadeau d'arthur qu'en postant mes lanciers tout autour du tribunal. Ils étaient la en grand uniforme, la pointe de leurs lances bien aff'tée, et leur présence suffit tant bien que mal a convaincre l'oncle et ses partisans de renoncer a leur procès. Les gardes de la ville furent appelés a la rescousse, mais un simple coup d'oeil sur mes vétérans les persuada qu'ils avaient sans doute mieux a faire ailleurs. Nabur déplora le brigandage auquel se livraient les soldats de retour dans une ville paisible, mais lorsqu'il vit que mes

adversaires se désistaient il prit sans conviction mon parti. J'appris plus tard que l'oncle avait déjà acheté le verdict opposé en soudoyant Nabur et qu'il ne put jamais rentrer dans son argent. De l'un de mes hommes, Llystan, qui avait perdu un pied dans les bois de BenoÛc, je fis l'intendant de Gyllad : tout comme l'héritière et son domaine, il prospéra.

arthur me fit appeler la semaine suivante. Je le trouvai au palais, oa il prenait son repas de midi en compagnie de Guenièvre. Il demanda qu'on apportât pour moi une couche et d'autres portions. À l'extérieur, la cour était bondée de quémandeurs. " Pauvre arthur, observa Guenièvre, à peine est-il rentré que chacun se plaint de son voisin ou demande qu'on réduise le fermage. Pourquoi ne s'adressent-ils pas aux magistrats ?

318

- Parce qu'ils ne sont pas assez riches pour leur graisser la patte, répondit arthur.

- Ou assez puissants pour encercler le tribunal d'hommes au casque de fer ?

" ajouta Guenièvre dans un sourire, montrant par là qu'elle ne réprouvait pas ma conduite. Comment Peut-elle blâmer, elle qui était une ennemie jurée de Nabur, le chef de la faction chrétienne du royaume ?

" Un geste de soutien spontané de la part de mes hommes ", fis-je d'un air narquois, et arthur s'esclaffa.

Ce fut un repas agréable. Je me trouvais rarement seul avec arthur et Guenièvre mais, quand je l'étais, je ne manquais jamais de constater combien elle le comblait. Elle avait cet esprit acerbe qui lui faisait défaut, mais qu'il aimait, et elle en usait avec douceur. C'est ainsi qu'il la préférait, elle le savait. Elle flattait arthur tout en lui donnant pourtant aussi de bons conseils. arthur était toujours disposé à croire le meilleur sur le compte des gens, et il avait besoin du scepticisme de Guenièvre pour corriger cet optimisme. Elle ne faisait pas plus grâce que la dernière fois que je l'avais approchée, même si ces yeux verts de chasseresse avaient une sagacité nouvelle. Je ne voyais rien qui prouvât qu'elle fût enceinte : sa robe verte reposait à plat sur son ventre oa une corde garnie d'un gland d'or pendillait comme une ceinture. Son emblème du cerf couronné d'une lune pendait autour de son cou, sous les lourds rayons de soleil du collier saxon qu'arthur lui

avait envoyé de Durocobravis. Elle avait dédaignée le collier quand je le lui avais remis, mais elle l'arborait fièrement maintenant.

Ce jour-la, la conversation fut pour l'essentiel consacrée a des bagatelles. arthur voulait savoir pourquoi les merles noirs et les grives cessaient de chanter en été, mais aucun de nous n'avait de réponse, pas plus que nous ne s'mes lui dire oa les martinets et les hirondelles s'en allaient en hiver, bien que Merlin m'e't dit un jour qu'ils se réfugiaient dans une immense caverne du grand Nord oa ils dormaient jusqu'au printemps dans d'immenses bosquets couverts de duvet. Guenièvre me pressa de questions sur Merlin et je certifiai, sur ma vie, que le druide était bel et bien rentré en Bretagne.

" Il est allé dans l'ale des Morts.

- Il a fait quoi ? " demanda arthur, interloqué. Je lui expliquai pour Nimue et pensai a remercier Guenièvre de ses efforts pour sauver mon amie de la vindicte de Sansum. " Pauvre Nimue, fit Guenièvre. Mais c'est une créature

farouche, n'est-ce pas ? Je l'aimais bien, mais je ne crois pas qu'elle nous aimait beaucoup. Nous sommes tous beaucoup trop frivoles ! Et je n'ai pas réussi a l'intéresser a Isis. Isis, protestait-elle, est une Déesse étrangère, puis elle crachait comnle un chaton et marmonnait une prière a Manawydan. "

arthur ne réagit pas a l'évocation d'Isis et j'imaginai que l'étrange Déesse avait cessé de le tracasser. " Je voudrais bien la connaatre mieux, cette Nimue, dit-il plutôt.

- Cela viendra, quand Merlin la ramènera d'entre les morts.

- S'il le peut, fit arthur, sceptique. Nul n'est jamais revenu de l'ale.

- Nimue en reviendra ! protestai-je.

- Elle est extraordinaire, renchérit Guenièvre, et si quelqu'un peut en sortir vivant, c'est bien elle.

- avec l'aide de Merlin ", ajoutai-je.

Ce n'est qu'a la fin du repas que la conversation glissa surYnys Trebes, et mame alors arthur prit grand soin de ne pas mentionner le nom de Lancelot.

Il regretta plutôt de n'avoir aucun cadeau pour me récompenser de

mes efforts.

" D'atre de retour au pays m'est une récompense suffisante, Seigneur Prince, dis-je, pensant a employer le titre que préférait Guenièvre.

- au moins puis-je t'appeler Seigneur, répondit arthur, et c'est ainsi qu'on t'appellera désormais, Seigneur Derfel. "

Je ris, non que je manquasse de reconnaissance, mais parce que ce titre me semblait trop grand pour mes modestes exploits. J'étais fier, aussi : on décernait le titre de seigneur a un roi, a un prince ou a un chef, ou encore a un homme qui s'était illustré par son épée. Par superstition, j'effleurai la garde d'Hywelbane afin que l'orgueil ne vint point gâter ma chance. Guenièvre se moqua de moi, non par méchanceté, mais ravie de mon plaisir, et arthur, qui n'aimait rien tant que de voir les autres heureux, était content pour nous deux. Lui-même était heureux ce jour-la, mais le bonheur d'arthur était toujours plus discret que la joie des autres. En ce temps-la, a son retour en Bretagne, jamais je ne le vis ivre, jamais je ne le vis tapageur, jamais je ne le vis perdre son sang-froid, sauf sur le champ de bataille. Il avait en lui un calme que d'aucuns trouvaient déconcertant, car ils redoutaient qu'il ne l'ait dans leur sein, mais je crois que cette sérénité lui venait de son désir d'atre différent. Il avait soif d'admiration et il aimait a récompenser l'admiration en se montrant généreux.

Le brouhaha des quémandeurs qui se pressaient au-dehors s'amplifia et arthur soupira en pensant au travail qui l'attendait. Il écarta sa coupe de vin et m'adressa un regard d'excuse. " Tu mérites de te reposer, Seigneur, dit-il, me flattant délibérément en m'appelant par mon nouveau titre, mais hélas je te demanderai tout bientôt de conduire nos lances dans le nord.

- Mes lances sont a toi, Seigneur Prince ", dis-je avec soumission.

Sur le plateau de la table de marbre, il traça un cercle avec son doigt. "

Nous sommes entourés d'ennemis, mais le vrai danger est Powys. Gorfyddyd lève une armée telle que la Bretagne n'en a jamais vue. Cette armée se dirigera tout bientôt dans le sud et le roi Tewdric, je le crains, n'a pas le courage de se battre. Il me faut masser le plus grand nombre de lances possible a Gwent afin de l'empêcher de flancher. Ceci peut contenir Cadwy, Melwas devra donner le meilleur de lui-même contre Cerdic et, nous autres, nous irons a Gwent.

- Et aelle ? demanda Guenièvre d'un air entendu.

- Il est en paix, insista arthur.

- Il s'en remet au prix le plus fort, objecta Guenièvre, et Gorfyddyd fera bientôt monter les enchères. "

arthur haussa les épaules. " Je ne puis affronter en même temps Gorfyddyd et aelle, expliqua-t-il à voix basse. Il faudra trois cents lances pour contenir les Saxons d'aelle, je ne dis pas pour les vaincre, note-le bien, juste pour les contenir. Mais l'absence de ces trois cents lances nous vaudra la défaite à Gwent.

- Et Gorfyddyd le sait, fit valoir Guenièvre.

- alors, mon amour, que voudrais-tu que je fasse ? " lui demanda arthur.

Mais Guenièvre n'avait pas de meilleure solution qu'arthur et elle se contenta de dire son espoir que la paix fragile se maintiendrait avec aelle. Le roi saxon avait reçu livraison d'une cargaison d'or et on ne pouvait lui en donner davantage parce que les caisses du royaume étaient vides. " Il nous faut simplement espérer que Gereint puisse le contenir, déclara arthur, pendant que nous détruirons Gorfyddyd. " Il écarta sa couche de la table en s'adressant un sourire. " Repose-toi jusqu'au lendemain de Lughnasa, Seigneur Derfel, puis dès que les moissons seront rentrées tu marcheras dans le nord avec moi. "

D'un claquement de main, il fit signe aux serviteurs de débarrasser les reliefs du repas et de faire entrer les solliciteurs. Tandis que les serviteurs s'affairaient, Guenièvre me fit un signe de tête. "

Pouvons-nous parler ?

- avec joie. Dame. "

Elle retira son collier massif, le tendit à une esclave, puis, grimpant une volée d'escaliers, s'entraîna jusqu'à une porte donnant sur un verger où deux de ses grands lévriers l'attendaient pour lui faire la fête. Des guapes bourdonnaient autour des fruits tombés et Guenièvre ordonna à des esclaves de ramasser les fruits pourris, que nous puissions marcher sans être importunés. Elle nourrit les lévriers des restes de poulet du repas de midi tandis qu'une douzaine d'esclaves récoltaient les fruits trempés et tapés dans les plis de leurs robes puis, bien piqués, filèrent, nous laissant tous les deux seuls. Les cadres d'osier des tentes qui seraient décorées de fleurs pour la grande fête de Lughnasa avaient été dressés le long des murs du verger. " C'est joli, dit Guenièvre en parlant du verger, mais je préférerais être à Lindi-nis.

- L'an prochain, Dame.

- Elle sera en ruines, dit-elle avec aigreur. Tu n'es pas au courant ?

Gundleus a saccagé Lindinis. Il n'a pas pris Caer Cadarn, mais il a démoli mon nouveau palais. Il y a un an. " Elle fit la moue. " J'espère que Ceinwyn va lui en faire voir de toutes les couleurs, mais j'en doute. Elle n'est qu'une petite sotte. " ȷ travers les frondaisons, le soleil illuminait ses cheveux roux et couvrait d'ombres fortes son beau visage. "

Parfois, j'aimerais ȷtre un homme, avoua-t-elle, me prenant par surprise.

- Vraiment ?

- Sais-tu ȷ quel point il est détestable d'attendre les nouvelles ?

demanda-t-elle avec flamme. Dans deux ou trois semaines, vous partirez tous dans le nord et il nous faudra attendre. attendre, toujours attendre.

attendre pour savoir si aelle manque ȷ sa parole, attendre pour savoir combien d'hommes ȷ pu réellement rassembler Gorfyddyd. " Elle s'interrompt. " Pourquoi Gorfyddyd attend-il ? Pourquoi n'attaque-t-il pas maintenant ?

- Ses recrues rentrent les récoltes. Tout s'arrȷte pour les moissons. Ses hommes voudront s'assurer de leur propre moisson avant de s'emparer de la nȷtre.

- Pouvons-nous les arrȷter ? me demanda-t-elle de maniȷre abrupte.

- Dans la guerre, Dame, la question n'est pas toujours ce que nous pouvons faire, mais ce que nous devons faire. Nous devons les arrȷter.

" Ou mourir, me dis-je d'un air lugubre.

Elle fit quelques pas en silence, ȷloignant de ses pieds les chiens excitȷs. " Sais-tu ce que les gens disent d'arthur ? " reprit-elle au bout d'un moment.

Je hochai la tȷte. " qu'il aurait mieux fait de fuir en Brocȷliande et de cȷder le royaume ȷ Gorfyddyd. Ils disent que la guerre est perdue. "

Elle me dȷvisagea, me subjuguant de ses yeux immenses. ȷ cet instant,

si près d'elle, seul avec elle dans la chaleur du jardin et envoûté par son parfum délicat, je compris pourquoi arthur avait risqué la paix du royaume pour cette femme. " Mais tu te battras pour arthur ?

- Jusqu'au bout, Dame. Et pour vous ", ajoutai-je, gagné.

Elle sourit. " Merci. " Nous tournâmes, nous dirigeant vers la petite source qui jaillissait d'un rocher dans l'angle du mur romain. Le filet d'eau irriguait le verger et quelqu'un avait fourré des rubans votifs dans les anfractuosités du rocher moussu. Guenièvre releva l'ourlet de sa robe vert pomme pour enjamber le ruisseau. " Il y a un clan Mordred dans le royaume ", dit-elle, répétant les propos que Mgr Bedwin avait tenus la nuit de mon retour. " Ils sont chrétiens, pour la plupart, et tous prient pour la défaite d'arthur. S'il était vaincu, cela va de soi, ils devraient ramper devant Gorfyddyd, mais ramper, je l'ai remarqué, est pour les chrétiens une seconde nature. Si j'étais un homme, Derfel Cadarn, trois têtes tomberaient sous mon épée. Sansum, Nabur et Mordred. "

Je n'en doutais pas un instant. " Mais si Nabur et Sansum sont les meilleurs hommes que puisse rassembler le parti de Mordred, Dame, arthur n'a aucun souci à se faire.

- Le roi Melwas, aussi, ajouta Guenièvre, et qui sait combien d'autres ?

Presque tous les prêtres itinérants du royaume répandent la peste, demandant pourquoi les hommes devraient mourir pour arthur. Je leur ferais trancher la tête, mais les traîtres ne se démasquent pas, Seigneur Derfel.

Ils restent tapis dans l'obscurité et frappent quand on a le dos tourné.

Mais si arthur écrase Gorfyddyd, tous chanteront ses louanges et prétendront l'avoir toujours soutenu. " Elle cracha pour conjurer le mal puis me lança un regard perçant. " Parle-moi du roi Lancelot ", demanda-t-elle soudain.

J'avais l'impression que la saison était enfin arrivée de ce genre de florissances sous les pommiers et les poiriers. " Je ne le connais pas vraiment, fis-je évasivement.

- Il a dit grand bien de toi la nuit dernière.

- Vraiment ? " répondis-je d'un air sceptique. Je savais que Lancelot et ses compagnons habitaient encore sous le toit d'arthur. En vérité je redoutais de le rencontrer et j'avais été fort aise qu'il ne fût pas du

repas de midi.

" Il a dit que tu étais un grand soldat, reprit Guenièvre.

- Il est bon de savoir, répondis-je avec aigreur, qu'il est parfois capable de parler vrai. " J'imaginai que Lancelot, appareillant ses voiles au gré

du vent nouveau, avait essayé de rentrer dans les bonnes grâces d'Arthur en louant un homme qu'il savait être son ami.

" Peut-être, observa Guenièvre, les guerriers qui souffrent une terrible défaite comme la chute d'Ynys Trebes finissent-ils toujours par se quereller ?

- qui souffrent ? repris-je vertement. Je l'ai vu quitter Benoît, mais je ne me souviens pas de l'avoir vu souffrir. Pas plus que je ne me souviens avoir vu sa main bandée quand il est parti.

- Ce n'est pas un lâche, protesta-t-elle avec chaleur. Il a la main gauche couverte d'anneaux de guerrier, Seigneur Derfel.

- Des anneaux de guerrier ! " m'exclamai-je sur le ton de la dérision. Et à ces mots, je plongeai la main dans la bourse accrochée à ma ceinture pour en sortir une pleine poignée. J'en avais tellement maintenant que je n'y faisais plus attention. Je répandis les anneaux sur l'herbe du verger, effrayant les lévriers qui levèrent la tête vers leur maîtresse pour être rassurés. " N'importe qui peut trouver des anneaux de guerrier, Dame. "

Guenièvre regarda fixement les anneaux à terre puis en écarta un du pied. "

J'aime le roi Lancelot ", dit-elle d'un air de défi, me mettant ainsi en garde contre d'autres remarques désobligeantes. " Et nous devons veiller sur lui. Arthur estime que nous avons manqué à nos engagements envers Benoît, et, le moins que nous puissions faire, c'est de traiter les survivants avec honneur. Par égard pour moi, je te demande d'être bon envers Lancelot.

- Oui, Dame, bredouillai-je humblement.

- Nous devons lui trouver une riche épouse, reprit Guenièvre. Il lui faut de la terre et des hommes à commander. La Dumnonie a de la chance, je crois, qu'il ait accosté nos rivages. Nous avons besoin de bons soldats.

- De fait, nous les avons, Dame ", approuvai-je.

Devinant le sarcasme, elle fit la moue, mais malgré mon hostilité, elle en vint à la véritable raison qui l'avait conduite à me convier dans son verger ombragé. " Le roi Lancelot souhaite rejoindre les adorateurs de Mithra, et arthur et moi ne voulons pas qu'il essuie un refus. "

J'eus peine à contenir une bouffée de rage en voyant le peu de cas qu'on faisait de ma religion. " Mithra, Dame, répondis-je froidement, est une religion pour les braves.

- Mame toi, Derfel Cadarn, tu n'as pas besoin d'ennemis supplémentaires ", répliqua-t-elle tout aussi vertement. Et je sus que Guenièvre serait mon ennemie si je m'opposais aux désirs de Lancelot. Et sans nul doute adresserait-elle le même message à quiconque aurait la velléité de s'opposer à l'initiation de Lance-lot aux mystères mithriaques.

" Rien ne se fera avant l'hiver, dis-je, pour éviter de prendre un engagement ferme.

- Mais veille à ce que cela se fasse, dit-elle avant d'ouvrir la porte de la salle. Merci, Seigneur Derfel.

- Merci, Dame. " C'est de nouveau bouillant de rage que je descendis les escaliers. Dix jours ! Il a suffi de dix jours à Lance-lot pour mettre Guenièvre dans sa poche. Je jurai, faisant le serment de devenir un vermisseau de chrétien plutôt que de voir Lancelot banqueter dans une grotte sous la tate sanguinolente d'un taureau. J'avais enfoncé trois murs de boucliers saxons et enfoncé Hywelbane jusqu'à la garde dans le corps des ennemis de mon pays avant d'être choisi pour servir Mithra, quand Lancelot s'était contenté, en tout et pour tout, de vantardises et de poses.

Pénétrant dans la salle, je trouvai Bedwin assis à côté d'arthur. Ils écoutaient les solliciteurs, mais Bedwin quitta le daïs pour m'entraîner dans un coin tranquille, à côté de la porte de sortie. " J'apprends que tu es un seigneur maintenant. Mes félicitations.

- Un seigneur sans terre, fis-je amer, encore bouleversé par l'exigence révoltante de Guenièvre.

- La terre suit la victoire, me dit Bedwin, et la victoire suit la bataille, et de batailles, Seigneur Derfel, tu ne vas pas en manquer cette année. " Il s'arrêta : la porte s'ouvrit brusquement. Lancelot entra avec sa suite. Bedwin s'inclina tandis que je me contentai d'un simple

hochement de tate. Le roi de BenoÛc parut surpris de me voir, mais ne dit mot et alla se placer auprès d'arthur, qui ordonna qu'on disposât un troisième siège sur le dais. " Lancelot

est-il membre du conseil maintenant ? demandai-je à Bedwin d'un ton hargneux.

- Il est roi, répondit l'évêque avec patience. Il ne saurait rester debout tandis que nous siégeons. "

Je remarquai que le roi de BenoÛc avait encore la main droite bandée.
"

J'ai dans l'idée que la blessure du roi signifie qu'il ne pourra nous accompagner ? " dis-je avec aigreur. Je faillis confesser à Bedwin comment Guenièvre avait ordonné que nous recevions Lancelot parmi les adeptes de Mithra, puis me ravisai. Cela pouvait attendre.

" Il ne viendra pas avec nous, confirma Bedwin. Il doit rester ici pour commander la garnison de Dur no varie.

- ¿ quel titre ? " Je réagis si vivement qu'arthur se tourna sur son siège pour voir d'où venait ce raffut.

" Si les hommes du roi Lancelot gardent Guenièvre et Mordred, expliqua Bedwin d'un air las, cela libère les hommes de Lanval et de Llywarch pour affronter Gorfyddyd. " Il hésita puis posa une main fragile sur mon bras. "

Il y a encore une chose que je dois te dire, Seigneur Derfel. " Il s'exprimait d'une voix basse et douce. " Merlin était à Ynys Wydryn la semaine dernière.

- avec Nimue ? " demandai-je impatientement.

Il secoua la tête. " Il n'y est jamais allé pour elle, Derfel. Il est parti dans le nord, mais où et pourquoi, nul ne le sait. "

Je sentis palpiter la cicatrice de ma main gauche. " Et Nimue ? demandai-je, redoutant d'apprendre la réponse.

- Toujours sur l'île, si elle vit encore. " Il s'interrompit. " Désolé. "

Je parcourus des yeux la salle bondée. Merlin savait-il ce qu'il en était de Nimue ? Ou avait-il préféré l'abandonner parmi les morts ? Si grande que fût l'affection que je lui portais, je me disais parfois que

Merlin pouvait être l'homme le plus cruel au monde. S'il avait séjourné à Ynys Wydryn, il avait dû savoir où Nimue était retenue, et pourtant il n'avait rien fait.

Il l'avait laissée chez les morts, et soudain mes craintes se réveillèrent, poussant au fond de moi des cris perçants pareils aux hurlements des enfants mourants d'Ynys Trebes. J'étais glacé. L'espace de quelques secondes je ne pus bouger ni dire un mot, puis je regardai Bedwin. " Si je ne reviens pas, c'est Galahad qui conduira mes hommes dans le nord.

- Derfel ! " Il me prit par le bras. " Personne ne revient de l'ale des Morts. Personne !

- qu'importe ? " Car si toute la Dumnonie était perdue, quelle importance ?

Et Nimue n'était pas morte, je le savais par les palpitations de ma main.

Et si Merlin n'en avait rien à faire, moi, je me souciais de Nimue plus que de Gorfyddyd ou d'aelle ou que ce minable de Lancelot qui ambitionnait de rejoindre les élus de Mithra. Mame si jamais elle ne m'aimerait, j'aimais Nimue, et j'avais juré de la protéger.

Ce qui voulait dire que je devais aller où Merlin n'irait point. Je devais aller à l'ale des Morts.

L'ale se trouve à quelques lieues seulement, au sud de Durno-varie, pas plus d'une petite matinée de marche mais, vu ce que j'en savais, elle aurait pu aussi bien être sur la face cachée de la lune !

Je savais que ce n'était pas vraiment une ale, mais une péninsule de roche dure et plate, au bout d'une chaussée longue et étroite. Les Romains y avaient creusé des carrières, mais nous exploitions leurs bâtiments plutôt que nous ne creusions la terre, et les carrières avaient donc été

délaissées. L'ale était restée déserte. Elle était devenue une prison.

Trois murs furent construits en travers de la chaussée, et des gardes postés : nous reléguions sur l'ale ceux que nous voulions chasser. Avec le temps, nous y expédîmes d'autres personnes : les hommes et les femmes qui n'avaient plus tous leurs esprits et qui ne pouvaient vivre en paix parmi nous. C'étaient les fous furieux, envoyés dans un royaume où ne vivait aucun être sain d'esprit et où leurs âmes hantées

par le démon ne pouvaient menacer les vivants. Les druides prétendaient que l'ale était le domaine de Crom Dubh, le sinistre Dieu estropié, les chrétiens assuraient que c'était le strapontin du Diable ici-bas, mais tous en étaient d'accord : les hommes et les femmes envoyés par-dela les murs étaient des ,mes perdues. Ils étaient morts quand bien même leurs corps vivaient encore, et lorsque ceux-ci s'éteignaient les démons et les esprits malins étaient piégés sur l'ale et ne pouvaient donc jamais revenir hanter les vivants. Les familles conduisaient leurs fous jusqu'à l'ale et là, au troisième mur, les livraient aux horreurs inconnues qui les attendaient à l'extrémité de la chaussée. Puis, de retour sur la terre ferme, la famille célébrait les funérailles du parent perdu. Tous les fous n'étaient pas envoyés sur l'ale.

D'aucuns étaient

touchés par les Dieux et donc sacrés, et certaines familles gardaient leurs fous enfermés comme Merlin avait parqué le malheureux Pellinore, mais quand les Dieux qui visitaient le fou étaient malfaisants, la place de l',me captive était darfs l'ale.

La mer entourait l'ale d'un cercle d'écume blanche. Vers le large, même par temps calme, un grand maelstrôm de tourbillons et d'eaux tourmentées recouvrait l'endroit où l'ancre de Crua-chan menait aux Enfers. Les embruns explosaient de la mer au-dessus de l'ancre et les vagues se brisaient interminablement pour marquer son hideuse bouche invisible. aucun pacheur n'approchait du maelstrôm, car toute embarcation qui se laissait entraîner dans son horreur bouillonnante était inmanquablement perdue. Elle coulait et son équipage englouti allait renforcer l'armée des ombres dans les Enfers.

quand j'arrivai sur l'ale, le soleil brillait. Je portais Hywelbane, et c'est tout, parce que nul bouclier et plastron fait de la main de l'homme ne pouvait me protéger des esprits et des serpents de l'ale. Pour toute provision, j'avais emporté une gourde d'eau fraîche et une besace de galettes d'avoine tandis qu'en guise de talismans, pour me protéger des démons de l'ale, je portais la broche de Ceinwyn et une branche d'ail épinglée à mon manteau vert.

Je passai devant la salle où l'on célébrait les banquets des morts. au-delà, la route était bordée de cr,nes, humains et animaux, faits pour rappeler aux étourdis qu'ils approchaient du Royaume des ,mes Mortes. à ma gauche, la mer; à ma droite, un marais d'eau noire et saum,tre, où aucun oiseau ne chantait. au-delà, un long banc de galets dessinait une courbe depuis la côte pour devenir la digue qui reliait l'ale à la terre ferme.

aborder l'ale par le banc de galets obligeait a un détour de plusieurs lieues, si bien que la circulation empruntait le plus souvent la route bordée de crânes qui débouchait sur un quai de bois pourri où un bac faisait la jonction avec la grève. quelques baraques de garde en clayonnage se dressaient a proximité du quai. D'autres gardes patrouillaient sur la rive de galets.

Les gardes du quai étaient des vieux ou d'anciens combattants blessés qui vivaient avec leur famille dans les gourbis. Les hommes me regardèrent approcher puis me barrèrent le passage avec leurs lances rouillées.

" Je suis le Seigneur Derfel, et je demande le passage. " Le commandant de la garde, un petit homme vatu d'un antique plastron de fer et d'un casque de cuir moisi, s'inclina devant moi.

" Je n'ai pas le pouvoir de t'empêcher de passer, Seigneur Derfel, mais je ne saurais te laisser revenir. " Ses hommes, médusés de voir quelqu'un se rendre dans l'ale de son plein gré, me regardaient bouche bée.

" alors je passerai ! " Les lanciers s'écartèrent tandis que le commandant de la garde leur ordonna de manœuvrer le petit bac. " Demande-t-on souvent a emprunter ce passage ?

- quelquefois, fit le commandant. D'aucuns sont fatigués de vivre ; d'autres croient pouvoir régner sur une ale de fous. Peu ont vécu assez longtemps pour me prier de les laisser ressortir.

- Les as-tu laisser faire ?

- Non ", dit-il sèchement. Il jeta un oeil aux rames que l'on sortait de l'une des baraques, puis me regarda de travers. " Es-tu sûr, Seigneur ?

- Certain. "

Il était curieux, sans oser m'interroger sur mes affaires. Il m'aida plutôt a descendre les marches glissantes du quai et a monter dans l'embarcation noire de poix. " Les rameurs te feront franchir la première porte, me dit-il en pointant le doigt en direction de la digue qui se trouvait a l'extrémité de l'étroit chenal. après quoi tu arriveras a un deuxième mur, puis a un troisième, au bout de la digue. Il n'y a pas de portes a ces murs, juste des marches. Il y a peu de chances que tu rencontres des ,mes mortes entre les murs, mais après ? Les Dieux seuls le savent. Tu tiens vraiment a y aller ?

- Tu n'en as jamais eu la curiosité ?

- Nous sommes autorisés a transporter des vivres et des ,mes mortes jusqu'au troisième mur, et je n'ai aucune envie d'aller plus loin, expliqua-t-il sur un ton sinistre. Je rejoindrai le pont des épées vers l'au-Dela a mon heure, Seigneur. " Il eut un mouvement de menton en direction de la digue. " L'ancre de Cruachan se trouve au-dela de l'ale, Seigneur, et seuls les déments et les désespérés cherchent la mort avant l'heure.

- J'ai mes raisons et je te reverrai dans ce monde des vivants.

- Pas si tu traverses l'eau, Seigneur. "

Je regardai la pente verte et blanche de l'ale qui se profilait au-dessus des murs de la digue. " J'ai été une fois dans la fosse de la mort, dis-je au commandant de la garde, et j'en suis sorti en rampant comme je sortirai d'ici en rampant. " Je piochai dans ma bourse pour lui donner une pièce. "

Nous parlerons de mon départ le moment venu.

- Tu es un homme mort. Seigneur, me prévint-il une dernière fois, dès l'instant oa tu auras franchi le bras de mer.

- La mort ne sait pas comment me prendre ", répondis-je comme un bravache écervelé, puis j'ordonnai aux rartfeurs de me conduire par-dela les eaux tumultueuses. quelques coups de rames suffirent, puis le bateau échoua sur une rive de boue en pente. Nous rejoignames la vo'te d'entrée du premier mur, oa les deux rameurs levèrent la barre, écartèrent les battants et se reculèrent pour me laisser passer. Un seuil noir marquait la frontière entre ce monde et l'autre. Sitôt que j'aurais franchi la poutre noircie, je serais compté pour mort. L'espace d'une seconde, mes peurs me firent hésiter, puis j'avançai.

Les portes se refermèrent bruyamment dans mon dos. Je frémis.

Je me retournai pour inspecter la muraille. Elle était de trois mètres de haut. Une barrière de pierre lisse, du travail soigné, comme savaient faire les Romains, sans la moindre prise. Le mur était couronné d'une palissade-fantôme de cr,nes pour écarter les ,mes mortes du monde des vivants.

J'adressai des prières aux Dieux. J'en récitai une a Bel, mon protecteur attitré, et une autre a Manawydan, le Dieu de la Mer, qui avait sauvé Nimue jadis, puis je longuai la digue jusqu'a l'endroit oa le deuxième

mur barrait la route. Une grossière digue de pierres polies par la mer, coiffée, tout comme le premier mur, d'une rangée de crânes humains. Je descendis les marches pour passer de l'autre côté. À ma droite, à l'ouest, de grandes vagues se brisaient sur les galets ; à ma gauche, la baie peu profonde et calme était inondée de soleil. quelques bateaux de pèche s'affairaient dans la baie, mais tous se tenaient bien à l'écart de l'ale.

Devant moi, se dressait le troisième mur. Je ne voyais homme ni femme qui vive. Des goélands s'élevaient au-dessus de moi, dont les cris se perdaient dans le vent d'ouest. Les bords de la digue étaient couverts de goémon déposé par les marées.

J'étais effrayé. Depuis qu'Arthur était revenu en Bretagne, j'avais affronté d'innombrables murs de boucliers et je ne sais combien d'hommes dans la bataille, mais dans aucun de ces combats, pas même dans Benoît en feu, je n'avais ressenti une peur pareille au froid qui m'étreignit le cœur à cet instant. Je m'arratai pour me retourner vers les douces collines verdoyantes de la Dumnonie et le petit village de pêcheurs dans la baie orientale. Recule maintenant, pensai-je, recule ! Nimue y avait séjourné une année pleine et je doutais que beaucoup d'entre eux survécussent longtemps dans l'Île des Morts, à moins qu'elles ne fussent à la fois sauvages et puissantes. Et même si je la retrouvais, elle serait folle.

Elle ne pourrait partir d'ici. C'était son royaume, l'empire de la mort.

Reculer, reculer ! répétais-je pour m'encourager, mais je sentis battre la cicatrice de ma paume gauche et je me dis que Nimue vivait.

Un ricanement satanique me fit sursauter. Me retournant, je vis un personnage noir et loqueteux cabrioler au sommet du troisième mur, puis la silhouette disparut de l'autre côté du mur et j'implorai les Dieux de me donner de la force. Nimue avait toujours su qu'elle souffrirait les Trois Blessures, et la cicatrice de ma main gauche était pour elle l'assurance que je l'aiderais à franchir les épreuves. J'avancai.

J'escaladai le troisième mur - encore une digue de pierres grises et lisses

- et aperçus une volée de marches rudimentaires qui descendaient vers l'ale. au pied des marches traanaient quelques paniers vides ; à l'évidence le moyen pour les vivants de donner du pain et de la viande salée à leurs parents morts. Le loqueteux s'était évanoui, ne laissant que la colline, se dressant au-dessus de moi, et un enchevêtrement de

ronces de part et d'autre d'une route caillouteuse qui menait vers le flanc ouest de l'ale, oa je devinais un groupe de b,tements en ruines au pied de la grande colline. L'ale était immense. Du troisième mur, il fallait deux heures a un homme pour rejoindre la pointe sud, oa la mer bouillonnait, et autant pour escalader l'arate de rochers reliant la côte ouest a la côte est.

Je suivis la route. au-dela des ronces, le vent faisait frémir les herbes marines. Un oiseau hurla sur mon passage puis, ses ailes blanches déployées, se perdit dans le ciel ensoleillé. La route serpentait et je me dirigeais donc directement vers l'ancienne ville. C'était une ville romaine, mais rien a voir avec Glevum ou Durnovarie, juste un ramassis de maisons basses en pierre, avec des toits de bois flottants et d'algues séchées, oa vivaient jadis les esclaves des carrières : de bien misérables refuges, mame pour les morts. La peur de ce qui m'attendait en ville me fit défaillir, et une voix hurla soudain pour me prévenir tandis qu'une pierre dévalait la pente, a ma gauche, depuis les broussailles et allait se briser sur la route, a côté de moi. L'alarme fit sortir des cabanes un essaim de créatures en guenilles venues voir qui approchait de leur colonie. L'essaim se composait d'hommes et de femmes,

pour la plupart en haillons, mais d'aucuns, la tate couronnée de guirlandes d'algues, portaient leurs loques avec un air de majesté et s'approchèrent de moi comme s'il n'était de plus grands monarques sur terre. quelques hommes portaient deß lances et la quasi-totalité étreignaient des pierres.

Certains étaient nus. Il y avait des enfants parmi eux. Des enfants petits, sauvages, dangereux. quelques adultes étaient secoués de tremblements impossibles a contrôler, d'autres étaient saisis de convulsions, et tous me regardaient d'un oil vif et vorace.

" Une épée ! fit un géant. J'aurai l'épée ! Une épée ! " Il avança vers moi d'un pas traanant et ses acolytes le suivirent, les pieds nus. Une femme lança une pierre et, soudain, toutes hurlaient de plaisir : une nouvelle

,me a dépouiller !

Je tirai Hywelbane, mais personne, ni homme ni femme ni enfant ne cilla a la vue de sa longue lame. Sur ce, je pris la fuite. Il n'y avait pas de honte a ce qu'un guerrier déta,t devant les morts. Je regagnai la route et un fracas de pierres atterrirent a mes pieds, puis un chien plongea ses crocs dans mon manteau vert. Je me défis de la brute d'un

coup d'épée, puis je gagnai le coude de la route où je plongeai sur la droite, traversant les ronces et les broussailles pour atteindre le flanc de la colline. Une chose se cabra devant moi, une chose nue avec une figure d'homme et un corps de brute, hirsute et crasseux. L'un des yeux de la créature était une plaie purulente, sa bouche une fosse de gencives putréfiées, et il se jeta sur moi avec des mains aux ongles si longs et crochus qu'on aurait dit des serres. Hywelbane s'abattit comme un éclair. Je hurlais de terreur, certain d'affronter l'un des démons de l'ale, mais mes instincts étaient encore aussi tranchants que ma lame, qui sectionna le bras velu de la bête et lui fendit le crâne. Je bondis par-dessus son corps et escaladai la colline, sachant que j'avais à mes trousses une horde de mes faméliques. Une pierre me frappa le dos, une autre ricocha sur la roche à côté de moi, mais je jouais des pieds et des mains pour escalader les piliers et les corniches de rocher avant de découvrir un sentier étroit qui serpentait comme les chemins d'Ynys Trebes autour du flanc de la colline escarpée.

Je me retournai pour faire face à mes poursuivants. Ils hésitaient, enfin effrayés par l'épée qui les attendait sur le sentier, où ils ne pouvaient s'engager qu'un par un. Le géant me lança des oillades. " Petit, petit !

appelait-il d'une voix pateline, descends. " Il tendait un œuf de goéland pour m'appâter. " Viens manger ! "

Une vieille femme releva ses jupes pour me montrer ses hanches. " Viens à moi, mon amant ! Viens à moi, mon chéri. Je savais que tu viendrais ! "

Elle se mit à pisser. Un enfant rit et lança un caillou.

Je les laissai. quelques-uns me suivirent le long du sentier, mais ils finirent par se lasser et regagnèrent leur colonie fantôme.

L'étroit sentier menait entre le ciel et la mer. De loin en loin, une carrière abandonnée où l'on apercevait encore les marques des outils romains sur les blocs de pierre, mais, au-delà, le sentier recommençait à serpenter parmi les touffes de thym et les bosquets d'épineux. Je ne vis personne jusqu'à ce que, soudain, une voix me héla depuis l'une des petites carrières. " Tu n'as pas l'air fou ", disait la voix d'un ton dubitatif.

Faisant volte-face, l'épée tirée, j'aperçus un homme courtois en manteau noir. Il m'observait gravement depuis l'entrée d'une grotte. Il leva une main. " Je t'en prie ! Pas d'armes. Je m'appelle Malldynn, et je

te salue, étranger, si tu viens en paix ; sinon, je te prie de passer ton chemin. "

J'essuyai le sang d'Hywelbane et la rangeai dans son fourreau. " Je viens en paix.

- Es-tu nouveau venu dans l'ale ? " demanda-t-il en se rapprochant doucement. Il avait un visage avenant, creusé de rides profondes et triste, avec des manières qui rappelaient l'évêque Bedwin.

" Je suis arrivé il y a une heure.

- Et sans doute as-tu été pourchassé par la racaille de la porte. Je m'en excuse pour eux, bien que les Dieux sachent que je ne suis point responsable de ces goules. Chaque semaine, ils s'emparent du pain et nous le font payer. Fascinant, n'est-ce pas, de voir que même au pays des ,mes perdues nous formons des hiérarchies ? Il y a des souverains ici. Il y a les forts et les faibles. Certains hommes ravent de créer des paradis sur cette terre et la première condition de ces paradis, si je comprends bien, est qu'aucune loi ne doit plus nous entraver. Mais je soupçonne, mon ami, qu'une contrée délivrée des lois ressemblera davantage à cette ale qu'à n'importe quel paradis. Je n'ai pas le plaisir de connaître ton nom.

- Derfel.

- Derfel ? " Il réfléchit un instant en fronçant les sourcils. " Un serviteur des druides ?

- autrefois. aujourd'hui je suis guerrier.

333

- Non, non, me corrigea-t-il. Tu es mort. Te voilà dans l'ale des Morts. Je t'en prie, assieds-toi. Ce n'est pas grand-chose, mais voici ma maison. "

D'un geste de la main, il montra la grotte où deux blocs de pierre à demi dressés faisaient office de siège et de table. Un vieux bout de toile, peut-être repaché dans la mer, dissimulait mal sa litière d'herbes sèches.

Il insista pour que je prenne place sur le petit bloc de pierre. " Je puis t'offrir à boire de l'eau de pluie et à manger du pain de cinq jours. "

Je mis sur la table une galette d'avoine. Malldynn était de toute évidence affamé, mais il résista à la tentation de se jeter sur le biscuit. Il sortit un petit couteau dont la lame avait été si souvent affûtée que son tranchant ondulait et il s'en servit pour couper la galette en deux. " au risque de paraître ingrat, l'avoine n'a jamais été mon plat favori. Je préfère la viande, la viande fraîche, mais je te remercie tout de même, Derfel. " Il s'était agenouillé en face de moi, mais dès qu'il eut mangé la galette et délicatement débarrassé ses lèvres des miettes, il se leva et s'appuya à la paroi de la grotte. " Ma mère faisait des galettes d'avoine, me dit-il, mais les siennes étaient plus grossières. J'imagine que l'avoine n'était pas convenablement écorcée. Celle-là était délicieuse, et je m'en vais réviser mon opinion sur l'avoine. Encore merci. " Il s'inclina.

" Tu ne me parais point fou. "

Il sourit. C'était un homme d'âge moyen, au visage distingué, avec des yeux malicieux et une barbe qu'il s'efforçait de garder bien peignée. Il avait nettoyé sa grotte à l'aide d'un balai de brindilles qui reposait maintenant contre le mur. " Les fous ne sont pas seuls à être envoyés ici, Derfel ", dit-il sur un ton de reproche. " Certains qui veulent punir les sains d'esprit les envoient également ici. Hélas, j'ai offensé Uther. " Il s'arrata, l'air lugubre. "J'étais un conseiller, reprit-il, un grand homme même, mais quand j'ai dit à Uther que son fils Mordred était un imbécile, je me suis retrouvé ici. Mais j'avais raison. Mordred était un sot, même à dix ans c'était un sot.

- Tu es là depuis si longtemps ? demandai-je, médusé.

- Hélas, oui.

- Comment fais-tu pour survivre ? "

Il haussa les épaules en un geste de modestie. " Les goules qui gardent la porte me croient magicien. Je menace de leur rendre leurs esprits s'ils me contrarient, et ils veillent à me satisfaire. Tout homme sain d'esprit implorerait le ciel de le rendre fou sur cette ale. Et toi, ami Derfel, pourrais-tu me demander ce qui t'amène ici ?

- Je cherche une femme.

- ah ! Nous en avons quantité, et la plupart ne s'embarrassent pas de pudeur. Ces femmes, je crois, sont un autre élément obligé des paradis terrestres mais, hélas, la réalité se révèle tout autre. Elles sont assurément impudiques, mais elles sont aussi crasseuses, leur conversation est fastidieuse, et le plaisir qu'on en retire est aussi fugitif

qu'honteux. Si c'est ce genre de femmes que tu cherches, Derfel, tu n'auras que l'embarras du choix.

- La femme que je recherche s'appelle Nimue.

- Nimue ? fit-il en se creusant la cervelle. Nimue ! ah oui, j'y suis ! Une fille aux cheveux noirs qui a perdu un oeil. Elle est allée chez les gens de la mer.

- Noyée ? demandai-je, épouvanté.

- Non, non. " Il hocha la tête. " Tu dois comprendre que nous avons nos communautés à nous, sur l'île. Tu as déjà fait connaissance avec les goules de la porte. Nous, qui vivons dans les carrières, nous sommes les ermites, un petit groupe qui chérissons notre solitude et habitons les grottes sur ce versant de l'île. Du côté le plus éloigné, ce sont les brutes. Tu imagines sans doute à quoi ils ressemblent. Et, à la pointe sud, il y a les gens de la mer. Ils pêchent avec des lignes de cheveux humains et des épines en guise d'hameçons, et ce sont, je dois le dire, les mieux policées des tribus insulaires, bien qu'elles ne soient pas exactement réputées pour leur hospitalité. Tous se combattent, naturellement. Vois-tu, nous avons ici tout ce qu'offre le Pays des Vivants ? Sauf, peut-être, la religion, bien qu'un ou deux de nos habitants se prennent pour des Dieux. Et qui leur infligerait un démenti ?

- Tu n'as jamais essayé de te sauver ?

- Si, fit-il tristement. Il y a bien longtemps. J'ai tenté une fois de traverser la baie à la nage, mais ils nous surveillent, une hampe de lance sur le crâne te rafraîchit la mémoire ! Nous ne sommes pas censés quitter l'île, et j'ai fait demi-tour bien avant que de recevoir un pareil rappel à l'ordre. Mais la plupart se noient, qui essaient de s'échapper ainsi.

quelques-uns longent la digue et certains, peut-être, retournent parmi les vivants, mais à condition d'affronter d'abord les goules de la porte. Et s'ils survivent à cette épreuve, il leur faut encore éviter les gardes postés sur la plage. Ces crânes que tu as vus en franchissant la digue ? Ce sont des hommes et des femmes qui ont tenté de fuir. Les malheureux. " Il se tut et, l'espace d'une seconde, je crus qu'il était sur le point de pleurer. Puis il s'écarta brusquement de la paroi. " Oa ai-je la

tate ? En voila des manières ! Je dois t'offrir de l'eau. Tu vois ? Ma citerne ! " D'un geste, il montra fièrement une barrique de bois placée a l'entrée de sa grotte de manière a recueillir l'eau qui dévalait en cascade les flancs de la carrière pendant tes orages. Il avait une louche avec laquelle il emplait d'eau deux écuelles. " La barrique et la louche viennent d'un canot de pache qui a fait naufrage ici, quand ? Voyons voir... Il y a deux ans. Les malheureux ! Trois hommes et deux garçons. Un homme a tenté

de s'enfuir a la nage et s'est noyé, les deux autres sont morts sous une grale de pierres et les deux garçons ont été emportés. Tu imagines ce qui leur est arrivé ! Sans doute y a-t-il pléthore de femmes, mais la chair tendre d'un petit pacheur est un mets rare sur cet ale. " Il mit l'écuelle devant moi et hocha la tate. " C'est un endroit terrible, mon ami, et c'est folie de ta part que d'atre venu ici. ¿ moins qu'on ne t'y ait envoyé ?

- C'est moi qui ai choisi de venir.

- alors ta place est ici de toute façon, car tu es fou a lier ! " Il but son eau. " Raconte-moi, reprit-il, les nouvelles de Bretagne. "

Je m'exécutai. Il avait su la mort d'Uther et la venue d'arthur, mais guère plus. Lorsque je lui dis que le roi Mordred était estropié, il se renfroigna, mais il fut ravi d'apprendre que Bedwin vivait encore. " Je l'aime bien, Bedwin. Ou plutôt, je l'aimais bien. Ici, il nous faut apprendre a parler comme si nous étions morts. Il doit atre vieux ?

- Pas autant que Mer lin.

- Merlin vit ? demanda-t-il surpris.

- Il vit.

- «a alors ! Merlin vit ! " Il semblait content. " Un jour je lui ai donné

une pierre d'aigle et il m'en a été très reconnaissant. J'en ai une autre ici, quelque part. Oa ça ? " Il fouilla dans un petit tas de cailloux et d'éclats de bois qui formaient une collection a l'entrée de la grotte. " Oa est-elle passée ? " Il tendit le doigt vers le rideau. " Tu la vois ? "

Je me retournai pour regarder la pierre précieuse et, a peine avais-je détourné les yeux, que Malldynn sauta dans mon dos pour essayer de me plonger dans la gorge la lame ébréchée de son petit couteau. " Je vais te manger ! cria-t-il d'un air de triomphe. Te manger. " Mais de ma main gauche j'étais tant bien que mal parvenu a arrater son bras et

réussis a éloigner la lame de ma trachée. Il me fit tomber a terre et voulut me mordre l'oreille. Il

salivait au-dessus de moi, l'appétit réveillé par la perspective de chair fraache. Je frappai une fois, deux fois, parvins a me retourner et a relever un genou pour le frapper a nouveau, mais le malheureux avait une force étonnante et le bruit de la bagarre fit sortir d'autres hommes de leur antre. Encore quelques secondes et je serais submergé par les nouveaux venus. au prix d'un effort désespéré, je lui donnai un grand coup de la tate et finis par me défaire de lui. Je continuai a le frapper, jouant des pieds et des mains pour me soustraire a la meute des assaillants, puis je me retrouvai a l'entrée de sa chambre, oa j'eus enfin assez de place pour tirer Hywelbane. La lame brillante de l'épée fit reculer les ermites.

La bouche ensanglantée, Malldynn se tenait de l'autre côté de la grotte. "

Pas mame un bout de foie frais ? m'implora-t-il. Juste un morceau ? Je t'en prie ! "

Je le quittai. Les autres ermites me tirèrent par le manteau tandis que je traversais la carrière, mais aucun n'essaya de m'arrater. Me voyant partir, l'un d'eux rit a gorge déployée. " Il te faudra bien revenir ! me lança-t-il, et ce jour-la nous serons encore plus affamés.

- Bouffez Malldynn ", leur répondis-je avec aigreur.

Je grimpai jusqu'a la crate, oa des genats poussaient parmi les rochers. Du sommet, je pus voir que la grande colline de rocaille n'allait pas jusqu'a la pointe sud de l'ale, mais plongeait vers une longue plaine hachée d'un fouillis de vieux murs de pierre : la preuve que des hommes et des femmes ordinaires avaient jadis vécu sur l'ale et cultivé le plateau pierreux qui descendait vers la mer. Il y avait encore des colonies sur le plateau : les maisons, me dis-je, des gens de la mer. Un groupe d'mes mortes m'observaient depuis leur grappe de huttes rondes qui se dressaient au pied de la colline et leur présence me persuada de rester oa j'étais et d'attendre l'aube. La vie se réveille lentement au point du jour, et c'est pourquoi les soldats aiment a attaquer aux premières lueurs, et pourquoi je me mettrais en quate de ma Nimue perdue lorsque les habitants fous de l'ale seront léthargiques et encore engourdis de sommeil.

Ce fut une rude nuit. Une sale nuit. Les étoiles tournaient au-dessus de moi, foyers de lumière d'oa les esprits considèrent la terre débile.

J'implorai Bel, lui demandant des forces, et somnolai, mais chaque bruissement d'herbe ou chute de pierre m'arrachait au sommeil. Je m'étais réfugié dans une anfractuosité

du rocher de manière a limiter les risques d'attaque. J'étais donc certain de pouvoir me protéger, même si Bel seul savait comment je quitterais jamais l'ale. Ou si je retrouverais jamais Nimue.

Je m'extirpai en rampant de ma niche avant l'aube. au-delà des sinistres remous qui marquaient l'entrée de la Caverne de Crua-chan, le brouillard planait au-dessus de la mer et une faible lumière grise faisait paraître l'ale plate et froide. Je descendis la colline sans apercevoir ,me qui vive. Le soleil ne s'était pas encore levé quand j'entrais dans le premier village de huttes rudimen-taires. Hier, avais-je conclu, je m'étais montré

trop timor  avec les habitants de l'ale. aujourd'hui, je traiterais les morts comme les charognes qu'ils étaient.

C'étaient de vrais gourbis recouverts d'herbes et de branchages. J'enfonçai une porte de bois branlante, entrai dans la cabane et empoignai la première forme endormie qui me tomba sous la main. Je flanquai la créature dehors, en frappai une autre, puis ouvris un grand trou dans le toit avec Hywelbane. Ces choses qui avaient jadis été humaines se d sentortill rent et s'éloignèrent en rampant. Je frappai un homme a la tête, en assommai un autre avec le plat de la lame puis en entraînai un troisième a la lumière blafarde du petit matin. Je le jetai a terre, posai un pied sur sa poitrine et pointai Hywelbane sur sa gorge. "Je cherche une femme, Nimue. "

Il balbutia quelques mots incompréhensibles. Il ne savait pas parler ou plutôt il ne s'exprimait que dans une langue de son cru, et je l'abandonnai donc a son triste sort pour courser une femme qui clopinait parmi les arbustes. Elle hurla quand je l'empoignai et hurla encore lorsque je pressai l'acier contre sa gorge. " Connais-tu une femme qui s'appelle Nimue ? "

Elle était trop terrorisée pour parler, mais releva ses jupes immondes et sa bouche édentée se fendit en un large sourire  grillard. Je la claquai avec le plat de ma lame. " Nimue ! Nimue ! Une fille borgne. Tu la connais ? " Toujours incapable de parler, elle m'indiqua le sud, tendant une main tremblante vers la pointe de l'ale dans un effort désespéré pour me faire fléchir. Je retirai mon épée et rabattis les jupes sur ses cuisses. La femme s'éloigna en rampant parmi les épineux. Depuis leurs cabanes, les autres ,mes effarouch es me

regardèrent m'éloigner vers la mer tumultueuse.

Je passai devant deux autres minuscules colonies, sans que personne n'essaie de m'arrêter maintenant. Je faisais désormais partie du cauchemar vivant de l'ale des Morts : une créature de

l'aube avec de l'acier nu. Je traversai des champs d'herbe p,le parsemés de cornes du diable, d'herbes au lait bleues et d'épis d'orchidées pourpres, et je me dis que j'aurais d° me douter que Nimue, étant une créature de Manawydan, aurait trouvé refuge au plus près de la mer.

La côte sud de l'ale était un amas de rochers bordant une petite falaise.

De grandes vagues venaient s'y fracasser en écume, s'engouffraient dans des ravines et se brisaient en nuages d'embruns. au large, le chaudron bouillonnait et crachotait. C'était un matin d'été, mais la mer était grise comme le fer, le vent était glacial, et les oiseaux de mer glapissaient.

Je sautai de rocher en rocher en direction de cette mer mortelle. Mon manteau en haillons flottait au vent quand, contournant un pilier de pierre p,le, j'aperçus une grotte a quelques pas au-dessus de la ligne noire des lamineurs et des raisins de mer déposés par les marées les plus hautes.

Une corniche conduisait a la grotte et sur la corniche s'entassaient les ossements d'oiseaux et d'animaux divers. Ces amas étaient l'œuvre de mains humaines, car ils étaient a espace régulier, et chaque tas était consolidé

par un savant échafaudage d'os plus longs et couronnés par un cr,ne. Je m'arratai, la peur déferlant en moi comme une lame de fond, et gardai les yeux fixés sur le refuge, aussi près que possible de la mer sur cette ale des ,mes condamnées. " Nimue ? " appelai-je en trouvant le courage d'approcher de la corniche. " Nimue ? "

Je grimpai sur l'étroite plate-forme de rocher et m'avançai a pas lents a travers les tas d'ossements. J'avais peur de ce que j'allais découvrir dans la grotte. " Nimue ? "

En contrebas, une vague déferla sur un éperon rocheux et griffa la corniche de ses doigts blancs. L'eau se retira par les sombres rigoles avant qu'une autre lame ne vante se fracasser sur la pointe de terre et ses rochers étincelants. La grotte était sombre et plongée dans le

silence. " Nimue ? "

appelai-je une fois de plus d'une voix défaillante.

L'entrée était gardée par deux crânes humains enfoncés dans des niches, en sorte que leurs dents brisées paraissaient sourire face au vent plaintif. "

Nimue ? " Il n'y eut d'autre réponse que le hurlement du vent, les lamentations des oiseaux et le bruit de succion et le frémissement de la mer blafarde.

J'entrai. Il faisait froid et sombre. Les parois étaient ruisselantes. Le sol de galets s'élevait devant moi, m'obligeant à me pencher sous la masse indistincte du plafond et j'avançai prudemment. De plus en plus étroite, la grotte formait un coude sur la gauche, gardé par un troisième crâne jaunissant. J'attendis que mes yeux s'habituent à l'obscurité puis, passant devant ce gardien, je vis que la grotte se perdait dans l'obscurité.

Elle était là, tout au fond, couchée. Ma Nimue.

au départ, je la crus morte, car elle était nue, repliée sur elle-même, le visage recouvert de ses cheveux noirs et crasseux, ses maigres jambes serrées contre sa poitrine, ses bras pâles agrippés à ses tibias. Dans les vertes collines, il nous arrivait de braver les habitants des tumulus pour creuser les monticules herbeux à la recherche de l'or des anciens, et nous trouvions leurs ossements ainsi repliés, blottis dans la terre afin de conjurer les esprits à travers l'éternité.

" Nimue ? " Force me fut de continuer à quatre pattes pour rejoindre le renfoncement où elle reposait. " Nimue ? " Cette fois, son nom me resta en travers de la gorge, car j'étais certain qu'elle était morte. Puis je vis ses côtes bouger. Elle respirait, mais tout le reste semblait mort. Je posai Hywelbane et tendis une main pour toucher son épaule blanche et froide. " Nimue ? "

Elle bondit vers moi en sifflant, montrant les dents, son orbite creuse à vif et l'autre œil ainsi retourné qu'on ne voyait que le blanc. Elle essaya de me mordre, elle me griffa, murmura une malédiction d'une voix dolente puis me cracha dessus avant de me lacérer le visage de ses grands ongles.

Elle crachait, radotait, gesticulait et cherchait à me mordre la figure de ses dents immondes. " Nimue ! "

Elle hurla un autre juron et me saisit la gorge de sa main droite. Elle avait la force des déments et elle poussa un hurlement de triomphe en refermant les doigts sur ma trachée. Puis, soudain, je sus ce que je devais faire. Oubliant ma gorge, je pris sa main gauche et la plaçai sur ma cicatrice. Je la posai la. Je la laissai la et ne bougeai plus.

Lentement, très lentement, la main droite qui me serrait la gorge relâcha son étreinte. Lentement, très lentement, elle roula de l'oil en sorte que je pusse revoir l'œil lumineux de mon amour. Elle me fixa puis se mit à pleurer.

" Nimue ", murmurai-je. Elle se jeta à mon cou et s'accrocha à moi. Elle était maintenant secouée de grands sanglots qui soulevaient ses flancs décharnés. La serrant dans mes bras, je la caressai en murmurant son nom.

Les sanglots se calmèrent et finirent par cesser. Elle demeura longtemps accrochée à mon cou ; puis je la sentis tourner la tête. " Oa est Merlin ? demanda-t-elle d'une voix de gamine.

- Ici, en Bretagne.

- alors nous devons partir. " Elle retira ses bras de mon cou et les posa sur ses hanches pour me regarder en face. " J'ai ravé que tu viendrais.

- Je t'aime. " Ce n'était pas ce que je voulais dire, mais c'était vrai quand même.

" C'est pour cela que tu es venu, fit-elle comme si cela allait de soi.

- as-tu des vêtements ?

- J'ai ton manteau, répondit-elle. Je n'ai rien d'autre que ta main. "

Je sortis en rampant de la grotte, remis Hywelbane au fourreau et enveloppai son corps pâle et frissonnant de mon manteau vert. Elle glissa son bras par une fente du manteau de laine en haillons et, main dans la main, nous avançâmes entre les ossements et escaladâmes la colline où les gens de la mer nous observaient. Lorsque nous approchâmes du sommet, ils se retirèrent et personne ne nous suivit lorsque nous redescendâmes d'un pas lent en direction du flanc est de l'île. Nimue ne disait rien. Sa folie avait cessé dès l'instant où ma main avait touché la sienne, mais elle l'avait laissée terriblement épuisée. Je l'aidai dans les portions les plus escarpées du chemin. Nous passâmes devant les grottes des ermites sans autre inquiétés. Peut-être étaient-ils tous endormis ou les Dieux avaient-ils jeté un charme sur l'île car

nous suivames notre chemin vers le nord sans aucune ,me morte pour nous importuner.

Le soleil se levait. Je voyais maintenant que Nimue avait les cheveux crasseux et grouillant de poux, que sa peau était noire et qu'elle avait perdu son oil d'or. Elle était si faible qu'elle pouvait a peine marcher et comme nous descendions la colline en direction de la digue, je la pris dans mes bras et la trouvai moins lourde qu'un enfant de dix ans. " que tu es faible !

- Je suis née faible, Derfel, et rien ne sert d'aller contre la vie.

- Mais tu as besoin de repos.

- Je sais. " Elle appuya sa tate contre ma poitrine et pour une fois, dans sa vie, elle se laissa volontiers choyer.

Je la portai jusqu'a la digue et lui fis franchir le premier mur. La mer se brisait sur notre gauche et la baie, sur notre droite, chatoyait au gré des reflets du soleil levant. Je ne savais comment

lui faire franchir la garde. Tout ce que je savais, c'était qu'il nous fallait quitter l'ale, parce que tel était son destin et que j'en étais l'instrument. Je marchai donc, assuré que les Dieux résoudraient le problème lorsque j'arriverais a la dernière barrière/

Je lui fis franchir le mur du milieu avec sa rangée de cr,nes et avançai vers les vertes collines de Dumnonie a l'aurore. J'aperçus la silhouette d'un seul et unique lancier au-dessus du mur de pierre lisse et raide, et j'imaginai que quelques-uns des gardes avaient d° traverser la canal a la rame en me voyant quitter l'ale. D'autres gardes se tenaient sur la rive de galets ; ils s'étaient postés pour me barrer le passage vers la terre ferme. Si je dois tuer, me dis-je, je tuerai ! Telle était la volonté des Dieux, pas la mienne, et Hywelbane frapperait avec l'agilité et la vigueur d'un Dieu.

Mais alors que je me dirigeais vers le dernier mur en portant mon léger fardeau dans les bras, les portes de la vie et de la mort s'ouvrirent pour me recevoir. Je m'attendais vaguement a retrouver la le commandant avec sa lance rouillée, prat a me refouler, mais c'étaient Galahad et Cavan qui m'attendaient sur le seuil noir, leurs épées tirées, leurs boucliers de combat au bras. " Nous t'avons suivi, expliqua Galahad.

- Bedwin nous a envoyés ", ajouta Cavan. Je recouvris de ma capuche l'abominable chevelure de Nimue en sorte que mes amis ne vissent

point sa dégradation et elle s'agrippa a moi, essayant de se cacher.

Galahad et Cavan avaient amené mes hommes, qui avaient manœuvré le bac et tenaient les gardiens de l'ale a la pointe de leur lance sur l'autre rive du chenal. " Nous serions partis a ta recherche aujourd'hui ", dit Galahad, puis il fit un signe de croix en regardant la digue. Il me lança un regard étrange, comme s'il craignait que je fusse un autre homme a mon retour de l'ale.

" J'aurais dû me douter que tu serais ici.

- Oui, tu aurais dû. " Il avait les yeux embués de larmes, des larmes de bonheur.

Nous franchâmes le chenal a la rame puis, portant Nimue dans mes bras, je remontai la route des cr,nes vers la salle des fates, tout au bout du chemin, oa je trouvai un homme chargeant une charrette de sel a destination de Durnovarie. J'installai Nimue sur son chargement et marchai derrière la carriole grinçante. J'avais arraché Nimue a l'ale des Morts pour la rendre a un pays en guerre.

Je conduisis Nimue a la ferme de Gyllad. Je ne l'installai pas dans la grande salle, lui préférant une cabane de berger abandonnée oa nous pouvions atre seuls. Je lui servis du bouillon et du lait, mais je commençai par sa toilette, lavant chaque centimètre de son corps, la lavant deux fois, puis lavant ses cheveux noirs avant d'employer un peigne en os pour t,cher de les démaler. Certains nouds étaient si serrés qu'il fallut les couper, mais la plupart cédèrent sous le peigne et quand sa chevelure fut raide et mouillée je me servis du peigne pour dénicher les poux et les tuer avant de la rincer une nouvelle fois a grandes eaux. Elle s'y soumit comme une gosse obéissante et, lorsqu'elle fut propre, je l'enveloppai d'une grande couverture de laine et retirai le bouillon du feu pour la faire manger tandis que je me lavais a mon tour et traquais les poux qui avaient sauté de son corps sur le mien.

quand j'eus terminé, la nuit tombait et elle eut tôt fait de s'endormir sur un lit de fougères fraîchement coupées. Elle dormit toute la nuit et, au matin, elle avala six oufs brouillés que je lui avais préparés sur le feu.

Puis elle se rendormit et je pris un couteau et un morceau de cuir pour lui tailler un cache et un lacet qu'elle pourrait nouer autour de ses cheveux.

Je demandai a une esclave de Gyllad d'apporter des habits et j'envoyai

Issa en ville aux nouvelles. C'était un gaillard intelligent, si ouvert et avenant que les inconnus eux-mêmes étaient ravis de se confier à lui à la table des tavernes.

" La moitié de la ville dit que la guerre est déjà perdue, Seigneur ", me confia-t-il à son retour. Nimue dormait et nous nous installâmes à côté du ruisseau qui coulait près de la cabane.

" Et l'autre moitié ? "

Il sourit. " Elle attend Lughnasa, Seigneur. Ils ne voient pas plus loin que ça. Mais la moitié qui pense à la suite, ce sont tous des chrétiens. "

Il cracha dans le ruisseau. " Ils disent que Lughnasa est une fate impie et que Gorfyddyd va venir nous châtier de

nos péchés.

- auquel cas nous ferions mieux de nous assurer que nous commettons assez de péchés pour mériter le châtiement ! "

Il rit. " Certains chuchotent que Seigneur arthur n'ose pas quitter la ville de crainte que les soldats ne se révoltent sitôt qu'il aura le dos tourné. " Je secouai la tête. " Il tient à passer Lughnasa avec Guenièvre.

- qui ne le souhaiterait ? demanda Issa.

- as-tu vu l'orfèvre ? "

Il hocha la tête. " Il prétend qu'il ne peut faire un oil en moins de quinze jours, parce qu'il n'en a encore jamais fait, mais qu'il va trouver un cadavre et lui arracher un oil pour avoir les bonnes mesures. Je lui ai dit de prendre de préférence un gamin, parce que la dame n'est pas bien grosse, pas vrai ? " Il eut un mouvement de menton en direction de la cabane. " Tu lui as dit que l'oil devait être creux ?

- Oui, Seigneur.

- Tu as bien fait. Et maintenant j'imagine que tu as envie de faire des tiennes pour célébrer Lughnasa ? "

Son visage se fendit d'un large sourire. " Oui, Seigneur. " Lughnasa était normalement la fate des moissons imminentes, mais les jeunes en ont toujours fait une fate de la fertilité et les réjouissances devaient commencer cette nuit, la veille de la fate. " alors va ! Je resterai ici. "

Cet après-midi, je fis a Nimue une charmille pour Lughnasa. Je ne savais pas trop si elle apprécierait, mais j'y tenais et je fis une petite loge a côté du ruisseau, coupant des roseaux et les pliant pour en faire un abri que j'entrelaçais de bleuets, de coquelicots, d'oils-de-bouf, de digitales et de longs rouleaux entremalés de volubilis rosé. La Bretagne entière se couvrait de semblables charmilles a cette occasion et, a la fin du printemps suivant, les bébés de Lughnasa naissaient par centaines a travers le pays. Le printemps était considéré comme une saison propice aux naissances, car l'enfant venait dans un monde qui s'éveillait a l'abondance estivale, mame si c'étaient les batailles qu'il faudrait livrer après la moisson qui décideraient de l'abondance des récoltes.

Nimue sortit de sa cabane alors que je piquais les dernières digitales au sommet de la charmille. " C'est Lughnasa ? demanda-t-elle, surprise.

- Demain. "

Elle esquisssa un sourire espiègle. " Personne ne m'a jamais fait de charmille.

- Tu n'en as jamais voulu.

- Maintenant si ", dit-elle en allant s'asseoir sous la tonnelle fleurie avec un air satisfait qui me fit bondir le cour. Elle avait trouvé le bandeau et enfilé l'une des robes que la servante de Gyllad avait apportées ; c'était une robe d'esclave, une robe de bure ordinaire, mais elle lui allait comme lui allaient toujours les choses simples. Elle était p,le et décharnée, mais elle était propre, et ses joues avaient repris un peu de couleur. " Je ne sais ce qu'est devenu l'oil d'or, fit-elle d'un air lugubre en touchant son bandeau.

- J'en ai commandé un autre ", répondis-je sans préciser que l'acompte de l'orfèvre m'avait co°té mes dernières pièces. J'avais bien besoin d'un bon butin pour regarnir ma bourse, pensai-je a part moi.

" Et moi j'ai faim ! " dit Nimue avec une pointe de son ancienne malice.

Je jetai quelques brindilles de bouleau au fond de la casserole pour empacher le bouillon d'accrocher, y versai le reste de bouillon et le mis sur le feu. Elle avala tout, puis s'étendit sous la charmille de Lughnasa pour regarder le ruisseau. Des bulles trahissaient la présence d'une loutre. Je l'avais déjà remarquée : un vieux m,le a la peau déchirée par la bataille et qui avait échappé de justesse aux lances des

chasseurs. Nimue regarda la traanée de bulles disparaatre sous un saule abattu et se mit a parler.

Elle avait toujours eu un solide appétit de conversation, mais ce soir-la elle fut insatiable. Elle voulait des nouvelles, et je lui en donnai, mais elle voulait toujours plus de détails, et encore des détails, et chaque détail supplémentaire trouvait place dans un schéma de son cru qu'elle échafaudait de manière obsessionnelle en sorte que l'histoire de l'année passée devint, tout au moins pour elle, pareille a un grand sol carrelé oa chaque carreau pris isolément pouvait bien atre insignifiant mais, s'ajoutant aux autres, faisait partie d'un ensemble compliqué et lourd de sens. Mais elle s'intéressa surtout a Merlin et au rouleau qu'il avait arraché a la bibliothèque condamnée de Ban. " Tu ne l'as pas lu ?

- Non.

- Je le lirai ", promit-elle avec ardeur.

J'hésitai un instant, puis lui livrai le fond de ma pensée. " Je pensais que Merlin viendrait te chercher dans l'ale. " Je risquais de l'offenser doublement, d'abord en critiquant implicitement Merlin, puis en abordant le seul sujet dont elle n'avait pas parlé, l'Ile des Morts, mais elle ne parut pas s'en émouvoir.

" Merlin pensait que je saurais m'en tirer par moi-mame, dit-elle avant de sourire. Et puis il sait que je t'ai. "

Il faisait nuit maintenant et le ruisseau se ridait de reflets argentés sous la lune de Lughnasa. Il y avait quantité de questions que je voulais lui poser, mais je n'osais pas, et soudain elle entreprit d'y répondre quand mame. Elle parla de l'ale, ou plutôt elle raconta comment une infime partie de son ,me avait toujours eu conscience de ses horreurs alors mame que le reste de sa personne s'était abandonné a sa perte. " Je croyais que la folie serait comme la mort, et je ne savais pas qu'il y avait une autre solution que la folie, mais tu le sais. Tu le sais vraiment. Comme si tu t'observais et que tu ne pusses t'en empacher. Tu renonces a toi-mame ", dit-elle, et je vis son oil s'embuer de larmes. " Non ! fis-je, me refusant soudain a en savoir davantage.

- Et parfois, poursuivit-elle, je m'asseyais sur mon rocher pour regarder la mer, et je savais que j'étais saine d'esprit et je me demandais quelle était la finalité de tout cela, puis je sus qu'il me fallait atre folle parce que, si je ne l'étais pas, tout cela n'avait aucun sens.

- Tout cela n'avait aucun sens, dis-je avec humeur.

- Oh Derfel, cher Derfel. Ton esprit est comme une pierre qui tombe d'une falaise. " Elle sourit. " C'est le mame dessein qui a conduit Merlin a trouver le rouleau de Caleddin, Ne comprends-tu pas ? Les Dieux se jouent de nous, mais si nous nous ouvrons nous pouvons atre partie prenante a ce jeu au lieu d'en atre les victimes. La folie répond a un dessein ! C'est un don des Dieux et comme tous leurs dons il a son prix, mais je l'ai payé

maintenant. " Elle parlait avec passion, mais je sentis soudain un b

,illement menacer et fis tout mon possible pour le réprimer. Je t,chai de le dissimuler, mais elle s'en aperçut. " Tu as besoin de sommeil.

- Non, protestai-je.

- as-tu dormi la nuit dernière ?

- Un peu. " assis a la porte de la cabane, j'avais sommeillé par a-coups en écoutant les souris grignoter la toiture de chaume.

" alors va au lit, maintenant, dit-elle d'un ton ferme, et laisse-moi réfléchir. "

J'étais si fatigué que je n'avais plus la force de me dévahir, mais je m'allongeai enfin sur le lit de fougères oa je dormis d'un sommeil de plomb. Ce fut un long sommeil, un sommeil profond, comme le repos qui vient quand on est en sécurité après la bataille, lorsque l',me est enfin débarrassée du mauvais sommeil entrecoupé de cauchemars peuplés de lances et de coups d'épée auxquels on a échappé de justesse. Je dormis donc et, dans la nuit, Nimue vint vers moi et je crus d'abord a un rave, puis je me réveillai en sursaut et trouvai sa peau nue et glacée tout près de moi. "

Tout va bien, Derfel, chuchota-t-elle, dors ", et je me rendormis, serrant dans mes bras son corps décharné.

On se réveilla a l'aube. L'aube parfaite de Lughnasa. J'ai connu des moments de pur bonheur dans ma vie, et c'en fut un. Il est des fois, j'imagine, oa l'amour est en phase avec la vie ; oa peut-atre est-ce que les Dieux veulent nous rendre fous, et il n'est rien de si doux que la folie de Lughnasa. Le soleil brillait, sa lumière filtrant a travers les fleurs de la charmille oa nous faisions l'amour; après quoi nous jou,mes comme des enfants dans le ruisseau, oa j'imitais la loutre pour ressortir, suffoquant, et retrouver Nimue hilare. Un martin-pacheur courait entre les saules, aussi coloré qu'un manteau dans les raves. De toute la journée, nous ne vames que deux cavaliers qui remontaient la

rive, au loin, des faucons au poignet. Ils ne nous virent pas et c'est paisiblement allongés que nous observâmes un de leurs oiseaux fondre sur un héron : un bon présage. Car ce jour parfait Nimue et moi fîmes amants, quand bien même nous étâmes refusé le second plaisir de l'amour, qui est la certitude d'un avenir partagé s'écoulant dans un bonheur aussi plein que l'amour naissant.

Mais je n'avais aucun avenir avec Nimue. Son avenir était dans les voies des Dieux, et je n'avais point de talent pour ces routes.

Pourtant, Nimue elle-même était tentée de s'en écarter. Le soir de Lughnasa, alors que la lumière longue ombrageait les arbres des pentes ouest, elle se blottit dans mes bras sous la charmille et parla de tout ce qui pouvait être. Une maisonnette, un lopin de terre, des enfants et des troupeaux. " Nous pourrions aller à Kernow, dit-elle d'un air songeur.

Merlin dit toujours que c'est un pays béni. Loin des Saxons.

- L'Irlande est encore plus loin. "

Je la sentis qui secouait la tête contre ma poitrine. " L'Irlande est maudite.

- Pourquoi?

- Ils possédaient les Trésors de la Bretagne et ils les ont laissés partir. "

Je n'avais pas envie de parler des Trésors de la Bretagne, ni des Dieux, ni de tout ce qui risquait de gâcher ce moment. " alors Kernow, consentis-je.

- Une petite maison ", reprit-elle, avant d'énumérer tout ce qui était nécessaire à une maisonnette : jarres, casseroles, broches, cribles, tamis, seilles, faucilles, cisailles, fuseau, bobinoir à écheveau, filet à saumon, barrique, lit et couche. avait-elle ravé à toutes ces choses dans son antre froid et humide au-dessus du chaudron ? " Et ni Saxons, ajouta-t-elle, ni chrétiens. Peut-être devrions-nous aller dans les ailes de l'Ouest ? au-delà de Kernow. ? Lyonesse. " Elle prononça le nom enchanteur d'une voix très basse. " Vivre et aimer à Lyonesse ", fit-elle, puis elle rit. " Pourquoi ris-tu ? "

Elle marqua un temps de silence puis haussa les épaules. " Lyonesse est pour une autre vie. " Par cette déclaration lugubre, elle rompit le charme.

Tout au moins pour moi, car je crus entendre le rire sardonique de Merlin a travers les frondaisons et je laissai le rave se dissiper tandis que nous demeurions allongés, immobiles, sous la lumière longue et douce. Deux cygnes remontaient la vallée vers le nord, en direction de la grande image phallique du Dieu Sucellos sculptée dans le flanc de colline crayeux, au nord des terres de Gyllad. Sansum avait voulu effacer l'image hardie.

Guenièvre l'avait arraté, mame si elle n'avait pu l'empacher d'édifier un petit sanctuaire au pied de la colline. J'avais dans l'idée d'acheter la terre quand j'en aurais les moyens, non pour la cultiver, mais pour empacher les chrétiens d'enherber la craie ou d'extirper l'image du Dieu. "

Oa est Sansum ? " demanda Nimue. Elle lisait dans mes pensées. " Il est le gardien de la Sainte-...pine, désormais.

- Puisse-t-elle le piquer ", dit-elle d'un ton vengeur. Elle s'arracha a mes bras et s'assit, remontant la couverture a hauteur de nos cous. " Et Gundleus se fiance aujourd'hui ?

- Oui.

- Il ne vivra pas assez longtemps pour posséder son épouse. " C'était plus qu'un espoir, pensais-je, qu'une prophétie.

" Sauf si arthur ne peut vaincre son armée ", répondis-je.

Et, le lendemain, les espoirs de victoire semblaient a jamais envolés.

J'achevais les préparatifs de la moisson de Gyllad, aff'tant les faucilles et clouant les fléaux de bois a leurs pattes de cuir, lorsque arriva a Durnovarie un messenger de Durocobravis. Issa nous apporta les nouvelles de la ville : elles étaient redoutables. aelle avait rompu la trave. La veille de Lughnasa, un essaim de Saxons avait fondu sur la forteresse de Gereint et enfoncé ses murailles. Le prince Gereint était mort. Durocobravis était tombée, et Meriadoc de Stronggore, vassal de Dumnonie, avait pris la fuite.

Les dépouilles de son royaume faisaient désormais partie de Lloegyr. En plus de l'armée de Gorfyddyd, arthur devait maintenant affronter les hordes saxonnes. La Dumnonie était a coup s'r condamnée.

Nimue raila mon scepticisme. " Les Dieux ne termineront pas la partie de sitôt.

- alors les Dieux feraient mieux de remplir notre trésor, dis-je avec aigreur, parce que nous ne pouvons vaincre en même temps aelle et Gorfyddyd, ce qui veut dire que nous devons soudoyer les Saxons ou aller à la mort.

- Les petits esprits se soucient d'argent.

- alors remercie les Dieux pour les petits esprits ", répliquai-je. J'étais perpétuellement obsédé de problèmes d'argent.

" Il y a de l'argent en Dumnonie si tu en as besoin, dit Nimue d'un air distrait.

- Celui de Guenièvre ? (demandai-je en hochant la tête. arthur n'y touchera pas. " à cette époque, aucun de nous ne savait l'ampleur du trésor que Lancelot avait rapatrié d'Ynys Trebes ; sans doute aurait-il suffi à acheter la paix d'aelle mais le roi de BenoÛc en exil le tenait bien caché.

" Pas l'or de Guenièvre ", protesta Nimue. Puis elle me dit qu'on pourrait trouver le prix du sang d'un Saxon et je me maudis de n'y avoir pas songé plus tôt. Il y avait une chance après tout, me dis-je, une toute petite chance, du moment que les Dieux nous donnaient du temps et que le prix d'aelle n'était pas prohibitif. Je calculai qu'il faudrait une semaine aux hommes d'aelle pour dessoler après leur sac de Durocbrivis, et que nous avions donc juste une semaine pour accomplir notre miracle.

Je conduisis Nimue chez arthur. Il n'y aurait point d'idylle à Lyonesse, ni crible ni tamis ni lit auprès de la mer. Merlin était parti dans le nord pour sauver la Bretagne et Nimue devait maintenant faire jouer sa sorcellerie dans le sud. Nous allions acheter la paix saxonne tandis que derrière nous, sur la rive de notre ruisseau estival, les fleurs de Lughnasa se fanaient.

arthur et sa garde partirent dans le nord en suivant la Voie romaine.

Soixante cavaliers, caparaçonnés de cuir et de fer, s'en allaient en guerre et avec eux cinquante lanciers, six à moi, et les autres conduits par Lanval, l'ancien chef de la garde de Guenièvre, dont la mission avait été

usurpée par Lancelot, le roi de BenoÛc qui, avec ses hommes, était maintenant le protecteur de tous les grands qui vivaient à Durnovarie.

Galahad avait conduit le reste de ses hommes dans le nord, à Gwent.

que nous fussions tous partis avant la moisson était un indice de l'urgence de la situation, mais la traîtrise d'aëlle ne nous laissait pas le choix. Je marchai avec arthur et Nimue. Elle avait insisté pour m'accompagner alors qu'elle était encore loin d'être robuste, mais rien n'aurait pu la tenir à l'écart de la guerre qui était sur le point de commencer. Nous nous mames en marche deux jours après Lughnasa et, augurant peut-être de ce qui nous attendait, le ciel était couvert de nuages. La bourrasque menaçait.

Les cavaliers, accompagnés de leurs laquais et de leurs mulets de b,t, ainsi que les lanciers de Lanval attendirent sur la Voie romaine tandis qu'arthur traversait la langue de terre en direction d'Ynys Wydryn. Nimue et moi l'accompagnions, avec pour toute escorte mes six lanciers. Il était étrange de revenir sous le pic majestueux du Tor, où Gwlyddyn avait rebâti l'autel de Merlin en sorte que le sommet du Tor ressemblait presque à ce qu'il était quand Nimue et moi avions fui la sauvagerie de Gund-leus. Mame la tour avait été reconstruite et je me demandais si, comme la première tour, c'était une chambre à rave dans laquelle les chuchotis des Dieux faisaient écho au magicien endormi.

Toutefois, nous n'étions pas venus pour le Tor, mais pour le sanctuaire de la Sainte-...pine. Cinq de mes hommes se postèrent aux portes du sanctuaire tandis qu'arthur, Nimue et moi pénétrions dans l'enceinte. La tête de Nimue était dissimulée par sa capuche si bien qu'on ne pouvait voir son bandeau de cuir. Sansum se précipita à notre rencontre. Il avait l'air en forme pour un homme soi-disant tombé en disgrâce après qu'il eut fomenté à Durnovarie une émeute meurtrière. Il était plus replet que dans mon souvenir. Il portait une robe noire à demi recouverte d'une chape somptueusement brodée de croix d'or et d'épines d'argent. Une grosse croix d'or pendait sur sa poitrine au bout d'une chaîne d'or tandis qu'un torque d'or massif brillait à son cou. Sa face de souris aux cheveux en brosse sévèrement tonsurés lui donnait l'air de minauder quand il prétendait nous gratifier d'un sourire. " quel honneur ! Oserai-je espérer, Seigneur arthur, que tu es venu adorer notre cher Seigneur ? Voilà Son ...pine Sacrée ! En mémoire des épines qui Lui ont piqué la tête tandis qu'il souffrait pour nos péchés. " Il fit un geste en direction de l'arbre penché

avec ses petites feuilles tristes. Un groupe de pèlerins entourant l'arbre avait drapé ses membres pathétiques d'offrandes votives. Nous voyant, ces pèlerins s'éloignèrent d'un pas traînant, sans s'apercevoir que le garçon de ferme mal fagoté qui se prosternait avec eux était l'un de nos hommes.

C'était Issa, que j'avais envoyé en éclaireur avec une modeste offrande de pièces pour le sanctuaire. " Du vin, peut-atre ? nous proposa maintenant Sansum. Et de quoi manger ? Nous avons du saumon froid, du pain nouveau et mame des fraises.

- Vous vivez bien, Sansum ", fat arthur en promenant ses yeux autour du sanctuaire. Il avait prospéré depuis la dernière fois que j'avais été a Ynys Wydryn. L'église de pierre avait été agrandie, deux nouveaux b,timents ajoutés, dont un dortoir pour les moines et une maison pour Sansum lui-mame. Les deux b,tisses étaient de pierre, avec des toitures de tuiles reprises de villas romaines.

Sansum leva les yeux vers les nuages menaçants. " Nous ne sommes que d'humbles serviteurs du grand Dieu et notre vie sur terre est entièrement redevable a Sa gr,ce et a Sa providence. Votre épouse estimée se porte bien, j'espère ?

- Très bien, merci.

- Cela nous réjouit, Seigneur, observa hypocritement Sansum. Et notre roi, il va bien également ?

- Le garçon grandit, Sansum.

- Et dans la vraie foi, j'espère. " Sansum reculait a mesure que nous avancions. " alors, Seigneur, que nous vaut votre visite dans notre modeste établissement ? "

arthur sourit. " Le besoin, l'évaque, le besoin.

- De gr,ce spirituelle ? demanda Sansum.

- D'argent. "

Sansum leva les mains. " Un homme a la recherche de poisson grimperait-il au sommet d'une montagne ? Un homme mourant de soif irait-il dans le désert ? Pourquoi venir chez nous. Seigneur arthur ? Nous autres, frères, avons fait vou de pauvreté et les maigres miettes que le cher Seigneur veut bien laisser tomber sur nos genoux, nous les donnons aux pauvres. " Il joignit les mains avec élégance.

"alors je suis venu, cher Sansum, déclara arthur, pour m'assurer que tu respectes tes voux de pauvreté. On s'enfonce dans la guerre, on a besoin d'argent, le trésor est vide et tu auras l'honneur de consentir a ton roi un prat. " Nimue, qui maintenant traanait humblement les pieds derrière nous comme une servante encapuchonnée, avait rappelé

a Sansum la richesse de l'...glise. Comme elle devait se réjouir de la gane de Sansum !

" L'...glise avait été exemptée de ces prats forcés. " Sansum répliqua vertement en accentuant le dernier mot avec un mépris particulier. " Le Grand Roi Uther, que son ,me repose en paix, avait dispensé l'...glise de telles exactions, de mame que les sanctuaires paÔens - il se signa - sont honteusement et scandaleusement exemptés !

- Le Conseil du roi Mordred, répondit arthur, a abrogé l'exemption et ton sanctuaire, évague, est connu pour atre le plus riche de Dumnonie.
"

Sansum leva de nouveau les yeux au ciel. " Si nous possédions ne serait-ce qu'une pièce d'or, Seigneur, je me ferais un plaisir de te l'offrir en cadeau. Mais nous sommes pauvres. Il te faut chercher ton prat sur la colline. " Il fit un geste en direction du Tor. " La-bas, Seigneur, cela fait des siècles que les paÔens amassent l'or des infidèles !

- Le Tor, coupai-je sèchement, a été mis a sac quand Norwenna a été tuée.

Le peu d'or qui s'y trouvait, et il n'y en avait pas beaucoup, a été volé.

"

Sansum fit comme s'il venait de remarquer ma présence. " C'est Derfel, n'est-ce pas ? Je me disais bien. Bienvenue, Derfel !

- Seigneur Derfel ", corrigea arthur.

Sansum écarquilla ses petits yeux. " Loue Dieu ! Loué soit-Il ! Tu t'élèves dans le monde. Seigneur Derfel, et quelle satisfaction cela procure a l'humble ecclésiastique que je suis, qui pourra maintenant se vanter de t'avoir connu quand tu n'étais qu'un simple lancier. Un seigneur maintenant ? quel bonheur ! Et quel honneur nous fait ta présence ! Mais tu sais toi-mame, mon cher Seigneur Derfel, que lorsque le roi Gundleus a pillé le Tor il a

également pillé les pauvres moines. Hélas, quelles déprédations n'a-t-il commises ! Le sanctuaire a souffert pour le Christ et il ne s'est jamais remis.

- Gundleus est d'abord allé au Tor, dis-je. Je le sais, parce que j'étais la. Et, ce faisant, il a laissé aux moines le temps de cacher leurs

trésors.

- quelles fables ne faites-vous pas courir sur les chrétiens, vous autres paÔens ! Prétends-tu encore que nous mangeons des bébés lors de nos banquets d'amour ? " Sansum rit.

arthur soupira. " Cher évêque Sansum, reprit-il, je sais que ma requête t'est douloureuse. Je sais qu'il entre dans ta mission de préserver la richesse de ton ...glise, afin qu'elle puisse prospérer et refléter la gloire de Dieu. Tout cela, je le sais, mais je sais aussi que si nous n'avons pas d'argent pour combattre nos ennemis, l'ennemi viendra ici et il n'y aura pas d'église, il n'y aura pas de Sainte-...pine, et l'évêque du sanctuaire -

il enfonça un doigt dans les côtes de Sansum - ne sera qu'un tas d'os nettoyés par les corbeaux.

- Il est d'autres manières de tenir l'ennemi à l'écart de nos portes ", protesta Sansum, insinuant malencontreusement qu'arthur était la cause de la guerre et que, s'il quittait tout simplement la Dumnonie, Gorfyddyd serait satisfait.

arthur garda son calme et se contenta de sourire. " Ton trésor est nécessaire à la Dumnonie, évêque.

- Nous n'avons point de trésor. Hélas ! " Sansum fit le signe de la croix.

" Dieu m'est témoin, Seigneur, nous ne possédons rien. "

J'allai jusqu'à l'aubépine. " Les moines d'Ivinium, dis-je, faisant allusion à un monastère à quelques lieues plus au sud, sont de meilleurs jardiniers que vous, évêque. " Sortant Hywelbane de son fourreau, je la pointai dans le sol, à côté du misérable arbuste. " Peut-être devrions-nous déraciner la Sainte-...pine et la confier aux moines d'Ivinium ? Je suis sûr qu'ils paieraient cher le privilège.

- Et l'...pine serait encore plus loin des Saxons ! ajouta arthur d'un ton vif. Tu approuves certainement notre plan, l'évêque ? "

Sansum agita les mains en signe de désespoir. " Les moines d'Ivinium sont des ignorantins, Seigneur, de simples marmonneurs de prières. Si vos Seigneuries voulaient bien patienter dans l'église, peut-être puis-je trouver quelques pièces pour vos projets ?

- Fais ! " répondit arthur.

On nous introduisit tous les trois dans l'église. Un bâtiment simple, avec un sol de dalles, des murs de pierre et une toiture de poutres. Un endroit sombre, où seul un faible rai de lumière pénétrait par les hauts fenestrons où picorait des moineaux et poussaient des giroflées des murailles.

À l'extrémité, un crucifix se dressait sur une table de pierre. Nimue, qui avait retiré son capuchon, lui cracha dessus, tandis qu'Arthur se dirigea vers la table et se hissa des mains afin de s'asseoir sur le bord. " Je n'y prends aucun plaisir, Derfel.

- Pourquoi en prendrais-tu, Seigneur ?

- «a ne se fait pas d'offenser les Dieux, ajouta Arthur d'un ton lugubre.

- Ce Dieu, fit Nimue avec mépris, on dit qu'il pardonne. Mieux vaut offenser de cette manière que d'une autre. "

Arthur sourit. Il portait un simple justaucorps, des pantalons, un manteau, des bottes et Excalibur. Il ne portait ni or ni armure mais on ne pouvait se méprendre sur son autorité ni, à cette heure, sur son embarras. Il resta assis un moment, silencieux, puis leva les yeux vers moi. Nimue explorait les petites pièces au fond de l'église et nous étions seuls. " Peut-être devrais-je quitter la Bretagne ? dit Arthur.

- Et céder la Dumnonie à Gorfyddyd ?

- Le moment venu, Gorfyddyd mettra Mordred sur le trône, et c'est la seule chose qui compte.

- C'est ce qu'il dit ? demandai-je.

- Oui.

- Et que dirait-il d'autre ? protestai-je, consterné que mon seigneur pût même envisager l'exil. Mais la vérité, ajoutai-je avec force, c'est que Mordred sera le client de Gorfyddyd, et pourquoi Gorfyddyd mettrait-il sur le trône un client ? Pourquoi ne pas y mettre plutôt l'un de ses parents ?

Son fils Cuneglas, par exemple,

sur notre trône ?

- Cuneglas est un homme honorable, insista Arthur.

- Cuneglas fera ce que son père lui dit de faire, dis-je d'un ton

méprisant, et Gorfyddyd veut être Grand Roi, ce qui veut dire qu'il n'a certainement pas envie d'avoir pour rival l'héritier de l'ancien Grand Roi.

En outre, crois-tu que les druides de Gorfyddyd laisseront vivre un roi estropié ? Si tu pars, Seigneur, les jours de Mordred sont comptés. "

Arthur ne répondit point. Assis, les mains posées sur les bords de la table, la tête baissée, il gardait les yeux rivés sur le sol. Il savait que j'avais raison, de même qu'il savait qu'il était seul, de tous les seigneurs de Bretagne, à se battre pour Mordred. Les autres voulaient mettre leur homme à eux sur le trône de la Dumnonie, tandis que Guenièvre voulait qu'Arthur lui-même s'y installât. Il leva les yeux vers moi. "

Guenièvre...

- Oui ", le coupai-je tristement. J'avais cru qu'il faisait allusion à l'ambition qu'avait Guenièvre de le porter sur le trône de la Dumnonie, mais il pensait à tout autre chose.

Il sauta de la table et se mit à faire les cent pas. " Je comprends tes sentiments envers Lancelot, fit-il, me prenant par surprise, mais réfléchis un peu, Derfel. Imagine que Benoît ait été ton royaume et imagine que tu aies cru que je le sauverais, parce que j'en avais fait le serment, et que j'aie manqué à mes engagements. Ne serais-tu point amer ? Cela ne te rendrait-il pas méfiant ? Le roi Lancelot a terriblement souffert, et par ma faute ! Par la mienne ! Et je tiens, si je le puis, à compenser ses pertes. Je ne puis reprendre Benoît, mais je peux, peut-être, lui donner un autre royaume.

- Lequel ? "

Il eut un sourire malicieux. Il avait tout échafaudé dans sa tête et il prenait un plaisir immense à me révéler ses plans. " La Silurie. Supposons que nous puissions vaincre Gorfyddyd et, avec lui, Gundleus. Gundleus n'a aucun héritier, Derfel ; donc si nous parvenons à le tuer, le trône est vacant. Nous avons un roi sans trône, ils ont un trône sans roi. Mieux, nous avons un roi à marier ! Offrons Lancelot en mariage à Ceinwyn et Gorfyddyd fera de sa fille une reine, et nous aurons notre ami sur le trône silurien. Paix, Derfel ! " Il s'exprimait avec son enthousiasme d'autrefois, échafaudant en paroles une merveilleuse vision. " Une union !

Le mariage que je n'ai pas contracté, mais maintenant nous pouvons y

arriver. Lancelot et Ceinwyn ! Et pour y parvenir, il nous suffit de tuer un homme. Juste un ! "

Et tant d'autres, qui avaient besoin de mourir dans la bataille, pensai-je, mais je m'abstins. quelque part dans le nord, retentit un roulement de tonnerre. Le DieuTaranis ne nous oubliait pas : pourvu qu'il soit de notre côté. Le ciel que l'on apercevait a travers les fenestrons était noir comme la nuit.

" Eh bien ? " insista arthur.

Je n'avais pas desserré les lèvres parce que l'idée que Lancelot épouse Ceinwyn m'était si amère que je ne me fiais guère a ma réaction, mais je m'obligeai maintenant a paraatre civil. " Il nous faut d'abord soudoyer les Saxons et vaincre Gorfyddyd, répondis-je avec aigreur.

- Mais si nous y arrivons ? " reprit-il avec impatience, comme si mes objections n'étaient que des obstacles insignifiants.

Je me contentai de hausser les épaules, de l'air de dire que cette idée de mariage dépassait de beaucoup ma compétence.

" L'idée plaât a Lancelot, reprit arthur, et a sa mère également. Guenièvre l'approuve aussi, mais c'est bien normal puisque c'est elle la première qui a songé a marier Ceinwyn et Lancelot. C'est une fille intelligente. Très intelligente. " Comme il le faisait toujours en pensant a son épouse, il souriait.

" Mais mame ton épouse intelligente, Seigneur, osai-je répliquer, ne saurait donner des ordres aux adeptes de Mithra. "

Il eut un brusque mouvement de tate comme si je l'avais frappé. " Mithra !

fit-il avec colère. Pourquoi Lancelot ne pourrait-il en atre ?

- Parce que c'est un poltron, grognai-je, incapable de dissimuler mon aigreur plus longtemps.

- Bors dit que non, de mame qu'une dizaine d'autres hommes.

- Demande a Galahad ou a ton cousin Culhwch. " La pluie se mit soudain a crépiter sur le toit et, un instant plus tard, a goutter des rebords des fenatres. Nimue avait reparu par la petite porte cintrée, a côté de la table de pierre, oa elle rabattit son capuchon.

" Si Lancelot fait ses preuves, te laisseras-tu fléchir ? me demanda arthur au bout d'un moment.

- Si Lancelot montre qu'il sait se battre, je m'inclinerai. Mais je le croyais garde de ton palais a cette heure ?

- Son vou est de commander Durnovarie en attendant que sa blessure de la main soit refermée. Mais s'il se bat, Derfel, tu le choisiras ?

- S'il se bat bien, promis-je a contrecour, oui. " J'étais bien persuadé que je n'aurais jamais a tenir ma promesse.

" Bien ", fit arthur, comme toujours satisfait d'avoir trouvé un terrain d'entente, puis il se retourna. La porte de l'église s'ouvrit bruyamment avec une rafale de vent pluvieux. Sansum entra, suivi de deux moines qui portaient des sacs de cuir. De tout petits sacs de cuir.

Sansum s'ébroua en traversant l'église au pas de course. " Nous avons cherché, Seigneur, expliqua-t-il a bout de souffle, nous avons chassé, picoté en haut et en bas, et nous avons réuni les maigres trésors que possède notre indigente maison, trésor que nous déposons humblement devant toi, quoique non sans réticence. " Il hocha tristement la tate. " Du fait de notre générosité, nous allons avoir faim cette saison, mais lorsque l'épée commande, les simples serviteurs de Dieu que nous sommes doivent obéir. "

Ses moines versèrent le contenu des deux sacs sur le dallage. Une pièce roula sur le sol jusqu'a ce que j'arrate sa course avec mon pied.

" L'or de l'empereur Hadrien ! " s'exclama Sansum.

Je ramassai la pièce : un sesterce de cuivre jaune avec la tate de l'empereur Hadrien d'un côté, une image de Britannia armée de son trident et d'un bouclier de l'autre. La prenant entre l'index et le pouce, je la pliai en deux et la lançai a Sansum : " De l'or pour imbécile, évague ! "

Le reste du trésor ne valait pas beaucoup mieux : quelques pièces usées, pour l'essentiel en cuivre et une poignée seulement en argent, quelques barres de fer dont on se servait couramment comme d'une monnaie, une malheureuse broche en or et quelques maillons dorés d'une chaane cassée. au total, l'équivalent d'une douzaine de pièces d'or. " C'est tout ? demanda arthur.

- Nous donnons aux pauvres, Seigneur ! expliqua Sansum, bien que, si vos besoins sont pressants, je puisse ajouter ceci. " Il retira de son cou la croix d'or. La croix massive et sa grosse chaîne valaient facilement quarante ou cinquante pièces d'or : à contrecour l'évêque les tendit à arthur. " Mon petit personnel pour votre guerre, Seigneur ? "

arthur tendit la main, mais Sansum la retira aussitôt d'un mouvement sec. "

Seigneur, reprit-il, baissant la voix en sorte qu'arthur seul puisse l'entendre, on m'a injustement traité l'an passé. Pour le petit de cette chaîne - il l'agita de manière à faire cliqueter les maillons -, je demanderais que soit honorée ma nomination au poste de chapelain personnel du roi Mordred. Ma place est aux côtés du roi, Seigneur, non pas ici, dans ce marais pestilentiel. " avant qu'arthur ait pu répondre, la porte de l'église s'ouvrit à nouveau. Trempé jusqu'aux os, Issa s'avança à pas traînants. Sansum se retourna furieux contre l'intrus. " L'église n'est pas ouverte aux pèlerins ! aboya l'évêque. Il y a des offices réguliers.

Maintenant, dehors ! File ! "

D'un revers de main, Issa se dégagea le front et s'adressa à moi : " Ils cachent tous leurs biens à côté de la mare, derrière la grande maison, Seigneur, tout sous un tas de pierre. Je les ai vus y porter les offrandes du jour. "

arthur arracha la lourde chaîne des mains de Sansum. " Tu peux conserver ces autres trésors, fit-il en montrant du doigt les pouilleries éparpillées sur le sol, pour nourrir ta misérable maison au cours de l'hiver. Et garde ton torque : qu'il te rappelle que ton cou est une faveur que je te fais. "

Il se dirigea vers la porte.

" Seigneur ! protesta Sansum. Je te supplie...

- Supplie, trança Nimue, retirant son capuchon. Supplie, chien ! " Se retournant, elle cracha sur le crucifix, puis sur les dalles et, une troisième fois, sur Sansum. " Supplie, ordure !

- Mon Dieu ! " L'évêque blâma à la vue de son ennemie. Il recula en faisant le signe de la croix sur sa maigre poitrine. L'espace d'un instant, il parut trop terrorisé pour pouvoir parler. Il avait dû croire Nimue à jamais perdue sur l'île des Morts, mais elle était ici, crachant

d'un air triomphant. Il se signa une troisième fois puis se tourna vers arthur : "

Tu oses faire entrer une sorcière dans la maison de Dieu ! Sacrilège ! Oh, doux Jésus ! " Il se laissa tomber à genoux, le regard perdu dans les combles. " Lance les feux du ciel ! Lance ! "

arthur fit comme si de rien n'était et sortit sous la pluie battante qui crottait les malheureux rubans votifs accrochés à la Sainte ...pine. " Fais entrer les autres lanciers ", ordonna-t-il à Issa. Mes hommes attendaient dehors, au cas où Sansum aurait tenté de planquer ses trésors hors de l'enceinte, mais ils entrèrent maintenant pour refouler les moines forcenés de l'amas de cailloux qui dissimulait leur trésor secret. quelques moines tombèrent à genoux en voyant Nimue. Ils savaient qui elle était.

Sansum sortit précipitamment de l'église et se jeta sur les cailloux, déclarant sur un ton pathétique qu'il allait faire le sacrifice de sa vie pour défendre l'argent de Dieu. arthur hocha tristement la tête. " Es-tu sûr de ce sacrifice, Seigneur ...vaque ?

- Doux Jésus ! beugla Sansum. Voici ton serviteur, massacré par des méchants et leur ignoble sorcière ! Je n'ai fait qu'obéir à Ta parole.

accueille-moi, Seigneur ! Reçois Ton humble serviteur ! " Suivit un hurlement, car il attendait sa mort, au lieu de quoi Issa le saisit au collet et par le fond de sa culotte pour le porter délicatement du tas de pierres jusqu'à l'étang, où il le laissa choir dans l'eau boueuse et peu profonde. " Je me noie, Seigneur !

hurla Sansum. Jeté dans les eaux déchaînées comme Jonas dans l'océan ! Un martyr du Christ ! Comme Paul et Pierre ont souffert le martyre, Seigneur, me voici ! " Il lâcha quelques bulles et, voyant que personne, auprès de son Dieu, n'y prêtait attention, il s'extirpa lentement des lenticules crottées pour cracher des insultes à ses hommes qui retiraient impatiemment les cailloux.

Sous le monticule, des planches de bois recouvraient une citerne de pierre bourrée de sacs de cuir, et dans les sacs il y avait de l'or : de bonnes pièces d'or, des chaînes en or, des statues en or, des torques d'or, des broches, des bracelets, des épingles. L'or apporté ici par des centaines de pèlerins recherchant la bénédiction de l'...pine, qu'arthur pria maintenant un moine de compter et de peser afin de délivrer au monastère un reçu en bonne et due forme. Il laissa ses hommes surveiller les comptes et entraîner Sansum rageur et trempé vers la

Sainte ...pine. "Tu dois apprendre a faire pousser les épineux avant de te maler des affaires des rois, mon Seigneur Evaque. Tu ne redeviendras pas l'aumônier du roi, mais tu resteras ici pour apprendre l'agriculture. "

J'y allai a mon tour de mes conseils : " Le prochain arbre, paille-le.

Laisse les racines dans l'eau le temps qu'il prenne. Et ne transplante jamais un arbre en fleur, évaque, ils n'aiment pas ça. Tous les problèmes de tes derniers arbustes viennent de la. Tu les as déterrés des bois au mauvais moment. Va les chercher en hiver et creuse-leur un bon trou avec de la paille et du fumier. Tu pourrais faire un vrai miracle !

- Pardonne-leur, Seigneur ! " Sansum tomba a genoux, levant les yeux vers les cieus humides.

arthur voulut visiter le Tor, mais il commença par aller sur la tombe de Norwenna, devenue pour les chrétiens un lieu de vénération. " Elle a été

une femme maltraitée, me dit-il.

- Toutes les femmes le sont, observa Nimue qui nous avait suivis jusqu'a la tombe, tout près de la Sainte ...pine.

- Non, protesta arthur. Peut-atre que la plupart des gens le sont, mais pas toutes les femmes, pas plus que tous les hommes. Mais cette femme l'a été

et elle attend encore que nous la vengions.

- Tu en as eu l'occasion, l'accusa Nimue avec hargne, et tu as laissé vivre Gundleus.

- Parce que j'espérais la paix, mais la prochaine fois il mourra.

- Ta femme, ajouta Nimue, me l'a promis. "

arthur frémit, sachant quelle cruauté se cachait derrière le désir de Nimue, mais il consentit d'un signe de tate : " Je te le promets, il est a toi. " Il fit demi-tour et, sous une pluie battante, nous entraana au sommet du Tor. Nimue et moi rentrions chez nous, arthur allait voir Morgane.

Il embrassa sa sour dans la salle. Le masque d'or brillait faiblement

dans la lumière orageuse ; autour du cou, elle portait les griffes d'ours serties d'or qu'Arthur lui avait rapportées de BenoÛc il y a bien longtemps. Elle s'accrocha à lui, avide de tendresse, et je les laissai en tate à tate. Presque comme si elle n'avait jamais quitté le Tor, Nimue se pencha pour franchir la petite porte des appartements de Merlin tandis que je courais sous la pluie jusqu'à la cabane de Gudovan. Je trouvai le vieux clerc à son bureau, mais il n'était pas au travail car il était affligé de la cataracte, même s'il affirmait pouvoir encore distinguer la lumière de l'obscurité. " Et le plus souvent il fait noir maintenant, ajouta-t-il tristement avant de sourire. J'imagine que tu es trop grand pour qu'on te frappe, Derfel ?

- Tu peux toujours essayer, Gudovan, mais ça ne servira plus à grand-chose.

- Cela a-t-il jamais servi ? " Je gloussai. " La semaine dernière, quand il est venu ici, Merlin a parlé de toi. Oh, il n'est pas resté longtemps. Il est venu, il a parlé avec nous, il nous a laissé un autre chat comme si nous n'en avions pas déjà suffisamment et il est reparti. Il n'a même pas passé la nuit, tellement il était pressé.

- Mais sais-tu où il est allé ?

- Il n'a rien voulu dire, mais où crois-tu qu'il est allé ? " Gudovan avait vaguement retrouvé l'endroit qui était la sienne autrefois. " Donner la chasse à Nimue. Du moins je l'imagine, même si je me demande bien ce qu'il trouve à cette petite sottise. Je ne comprends pas. Il devrait prendre une esclave ! " Il s'arrêta, semblant soudain au bord des larmes. " Tu sais que Sébile est morte ? poursuivit-il. La malheureuse. Elle a été assassinée, Derfel ! assassinée ! La gorge tranchée. Personne ne sait par qui. quelque voyageur, je suppose. Le monde court à sa ruine, Derfel, à sa ruine. " Un instant, il parut perdu, puis retrouva le fil de ses pensées. " Merlin devrait avoir une esclave. aucun problème avec une esclave empressée et il n'en manque pas en ville qui se rendent agréables pour une pièce. Je fréquente la maison à côté de l'ancien atelier de Gwlyddyn. Il y a une brave femme là-bas

bien que ces derniers temps nous ayons tendance à parler plus qu'à faire branler son lit. Je me fais vieux, Derfel.

- «a ne se voit pas. Et Merlin ne court pas après Nimue. Elle est ici. "

Le ciel tonna et la main de Gudovan trouva un petit bout de fer qu'il frappa afin de se protéger contre le mal. " Nimue ici ? demanda-t-il sidéré. Mais on nous a dit qu'elle était sur l'île ! " Il toucha à nouveau

le fer.

" Elle y était, fis-je d'une voix monotone, mais elle n'y est plus.

- Nimue... " Il prononça son nom, presque incrédule. "Va-t-elle rester ?

- Non, nous partons dans l'est aujourd'hui mame.

- Et vous nous laissez seuls ? demanda-t-il avec irritation. Hywel me manque.

- ç moi aussi. "

Il soupira. " Les temps changent, Derfel. Le Tor n'est plus ce qu'il était.

Nous sommes tous vieux maintenant et il ne reste pas d'enfants. Ils me manquent et le malheureux Druidan n'a plus personne a courser. Pellinore extravague, Morgane est aigrie.

- Ne l'a-t-elle pas toujours été ? demandai-je d'un ton léger.

- Elle a perdu son pouvoir, expliqua-t-il. Non pas son pouvoir de lire les raves ou de guérir les malades, mais le pouvoir dont elle jouissait quand Merlin était ici et qu'Uther était sur le trône. Elle en est froissée, Derfel, de mame qu'elle en veut a ta Nimue. " Il s'arrata, pensif. " Elle a été particulièrement f,chée lorsque Guenièvre a envoyé chercher Nimue pour combattre Sansum et son église de Durnovarie. Morgane estime que c'est elle qu'il aurait fallu appeler, mais on dit que la dame Guenièvre ne veut que des beautés autour d'elle. que pourrait faire Morgane ? " Il posa la question en riant sous cape. " Mais elle est encore une femme de tate, Derfel, et elle a l'ambition de son frère, si bien qu'elle ne se contentera pas de croupir ici a écouter les raves des rustres et a broyer les herbes pour soigner la fièvre lactée. Elle crève d'ennui ! Elle s'ennuie tellement qu'elle joue mame au lancer de balle avec ce scélérat d'évaque Sansum du sanctuaire. Pourquoi l'a-t-on envoyé a Ynys Wydryn ?

- Parce qu'on ne voulait pas de lui a Durnovarie. Mais vient-il vraiment ici batifoler avec Morgane ? "

Gudovan hocha la tate. " Il dit qu'il a besoin de compagnie intelligente et qu'il n'y a pas d'esprit plus délié a Ynys Wydryn, et j'ose dire qu'il a raison. Naturellement il la sermonne, des sottises a n'en plus finir sur une vierge enfantant un Dieu qui se fait clouer sur la Croix, mais tout cela ne fait que glisser sur le masque de Morgane. Du moins je l'espère. " Il s'arrata et but quelques petites gorgées dans sa corne

d'hydromel oa une guape était en train de se noyer. Lorsqu'il reposa la corne, je péchai la guape et l'écrasai sur le bureau, " Le christianisme gagne des fidèles, Derfel, reprit Gudovan. Mame l'épouse de Gwlyddyn, la jolie Ralla, s'est convertie, ce qui veut probablement dire que Gwlyddyn et les deux enfants la suivront. Je m'en bats l'oil, mais pourquoi faut-il qu'ils chantent tant ?

- Tu n'aimes pas le chant ? le taquinai-je.

- Personne n'aime plus que moi une bonne chanson ! répondit-il avec énergie. Le Chant de bataille d'Uther ou le Chant de carnage de Taranis, voila ce que j'appelle un chant, pas ces jérémiades et ces vagissements sur la condition des pécheurs qui ont besoin de la gr,ce ! " Il soupira en branlant du chef. " J'apprends que tu étais a Ynys Trebes ? "

Je lui racontai la chute de la ville. L'histoire semblait de circonstance, maintenant que nous étions assis la, tandis qu'il pleuvait dans les champs et que la ténèbre recouvrait la Dumnonie. quand j'eus terminé mon récit, Gudovan fixait la porte de ses yeux éteints. Je crus qu'il s'était assoupi, mais alors que je me levais de mon tabouret il me fit signe de me rasseoir.

" Les choses vont-elles aussi mal que le prétend l'évaque Sansum ?

- Elles vont mal, mon ami, reconnus-je.

- Raconte-moi. "

Je lui racontai comment les Irlandais et les Cornouaillais multipliaient les razzias a l'ouest, oa Cadwy prétendait encore diriger un royaume indépendant. Tristan faisait de son mieux pour retenir les soldats de son père, mais le roi Marc ne pouvait résister a la tentation d'enrichir son royaume en détroussant une Dumnonie affaiblie. Je lui racontai comment les Saxons d'aelle avaient rompu la trave, mais ajoutai que la plus grande menace venait encore de l'armée de Gorfyddyd. " Il a rassemblé les hommes d'Elmet, de Powys et de Silurie, expliquai-je a Gudovan, et sitôt la moisson rentrée il les conduira dans le sud.

- Et aelle ne se bat pas contre Gorfyddyd ? demanda le vieux scribe.

- Gorfyddyd a acheté la paix.

- Et Gorfyddyd va-t-il gagner ? "

Je marquai un long silence. " Non ", répondis-je enfin. Non que ce

fusse la vérité, mais je ne voulais pas que ce vieil ami redoute que son dernier aperçu de la vie fût l'éclair de lumière d'une épée ennemie s'abattant vers ses yeux éteints. " arthur les combattra, et personne n'a encore battu arthur.

- Tu les combattras, toi aussi ?

- C'est mon métier désormais, Gudovan.

- Tu aurais fait un bon clerc, dit-il tristement, et c'est une profession honorable et utile, quand bien même personne ne nous fait seigneurs à cause d'elle. " Je me dis qu'il avait dû savoir l'honneur qui m'était fait et, soudain, j'eus honte d'en être si fier. Gudovan s'empara à la fois de sa corne et but une autre lampée d'hydromel. " Si tu vois Merlin, dis-lui de rentrer. Le Tor est mort sans lui.

- Je le lui dirai.

- au revoir, Seigneur Derfel. " À ces mots, je devinai que Gudovan savait que nous ne nous reverrions plus ici-bas. Je voulus l'embrasser, mais il me repoussa d'un geste de la main, craignant de trahir ses émotions.

arthur attendait à la porte de la mer, les yeux tournés vers l'ouest, par-delà les marais balayés par de grandes bourrasques de pluie. " Ce sera mauvais pour la moisson ", lâcha-t-il d'un air lugubre. Les éclairs sillonnaient le ciel au-dessus de la mer de Severn.

" Il y a eu une tempête pareille à celle-ci quand Uther est mort ", observai-je.

arthur rajusta son manteau. " Si seulement le fils d'Uther avait vécu... ", puis il se tut sans aller jusqu'au bout de sa pensée. Il était d'humeur aussi sombre et lugubre que le temps.

" Le fils d'Uther n'aurait pu combattre Gorfyddyd, Seigneur, ni aelle.

- Ni Cadwy, ajouta-t-il avec aigreur, ni Cerdic. Tant d'ennemis, Derfel.

- alors réjouis-toi d'avoir des amis, Seigneur. " Il approuva d'un sourire puis se tourna vers le nord. " Je me fais du souci pour un ami, reprit-il à voix basse. Je crains que Tewdric ne renonce. Il est las de la guerre, comment l'en blâmerai-je ? Gwent a souffert bien pis que la Dumnonie. " Il me regarda, les yeux inondés de larmes, mais peut-être n'était-ce que la pluie. " Je voulais faire de si grandes choses, Derfel, de si grandes choses. Et au bout du compte c'est moi qui les ai trahis, n'est-

ce pas ?

- Non, Seigneur, répondis-je avec fermeté.

- Les amis diraient la vérité, me gronda-t-il gentiment.

- Tu avais besoin de Guenièvre, dis-je, tout embarrassé de m'exprimer ainsi ; et il fallait que tu fusses avec elle, sans quoi pourquoi les Dieux l'auraient-ils conduite dans la salle de banquet le soir de tes fiançailles ? Il ne nous appartient pas. Seigneur, de lire l'esprit des Dieux, mais juste de vivre pleinement notre destin. "

Il fit la grimace, car il aimait à se croire maître de son destin. " Tu crois que nous devrions tous dévaler en trombe les voies de la destinée ?

- Je crois, Seigneur, que lorsque le destin t'empoigne, mieux vaut donner son congé à la raison.

- Ce que j'ai fait ", dit-il avec calme, le sourire aux lèvres. " aimes-tu quelqu'un, Derfel ?

- Les seules femmes que j'aime, Seigneur, ne sont pas pour moi ", répondis-je en m'apitoyant sur moi-même.

Il fronça les sourcils puis hocha la tête en signe de commisération. "

Pauvre Derfel ", fit-il tout doucement, et je ne sais quoi dans son ton me fit lever les yeux vers lui. Pouvait-il croire que j'avais voulu compter Guenièvre au nombre de ces femmes ? Je rougis et me demandai que dire, mais déjà arthur se tournait vers Nimue qui revenait de la salle. " Il faudra que tu me parles un jour de l'ale des Morts... quand nous aurons le temps.

- Je t'en parlerai, Seigneur, après ta victoire, quand il te faudra de bonnes histoires pour meubler tes longues soirées d'hiver.

- Oui, après notre victoire. " Bien qu'il ne parût guère optimiste. L'armée de Gorfyddyd était si forte, et la nôtre si petite.

Mais avant de combattre Gorfyddyd, il nous fallait essayer d'acheter la paix des Saxons avec l'argent de Dieu. aussi prames-nous la route de Lloegyr.

Nous sentâmes Durocbrivis bien avant d'approcher de la ville. Cette odeur se manifesta au deuxième jour de notre voyage, alors que nous

étions encore a une demi-journée de la ville captive, mais le vent d'est charriait l'acre puanteur de la mort et de la fumée a travers les fermes désertes. Les champs étaient prats pour la moisson, mais la population terrifiée avait fui devant les Saxons. ħ Cunetio, petite ville romaine oa nous avions passé

la

nuît, les réfugiés grouillaient dans les rues et leurs troupeaux avaient été rassemblés dans des bergeries édifiées a la h,te pour l'hiver. Nul n'avait acclamé arthur a Cunetio et cela n'avait rien d'étonnant, car on lui en voulait de la longueur de la guerre et de ses catastrophes. Des hommes grommelaient que la paix régnait sous Uther et qu'avec arthur il n'y avait plus rien que la guerre.

Les cavaliers d'arthur conduisaient notre colonne en silence. Ils portaient leur armure, leur lance et leur épée, mais les boucliers étaient accrochés a l'envers et les pointes de leurs lances nouées de branchages verts -

signe qu'ils venaient avec des intentions pacifiques. Derrière cette avant-garde marchaient les lanciers de Lanval, puis une quarantaine de mulets de b,t chargés de l'or de Sansum et des pesants boucliers de cuir que portaient les chevaux d'arthur dans la bataille. Un deuxième contingent de cavaliers, moins nombreux, formait l'arrière-garde. arthur lui-mame marchait avec mes lanciers a queue de loup, juste derrière son porte-

étendard qui chevauchait avec le groupe de tate des cavaliers. Llamrei, la jument noire d'arthur, était conduite par Hygwydd, son serviteur, accompagné d'un inconnu que je pris pour un autre serviteur. Nimue marchait avec nous et, tout comme arthur, t,chait d'apprendre quelques mots de saxon, mais elle n'était pas bonne élève. Elle eut tôt fait de se lasser de cette langue grossière tandis qu'arthur avait trop de choses en tate, bien qu'il se fit un devoir d'apprendre quelques mots : paix, terre, lance, vivres, mère, père. Je devais lui servir d'interprète, la première des nombreuses fois oa je parlai pour arthur et lui rapportai les propos de son ennemi.

Nous rencontr,mes l'ennemi a midi, alors que nous descendions une colline en pente douce, longeant un route bordée de part et d'autre par des bois.

Une flèche scintilla soudain a travers les arbres pour s'enfoncer dans la terre juste devant Sagramor, notre homme de tate. Il leva la main et

arthur cria a tous les hommes de la colonne de rester tranquilles. " Pas d'épées !

ordonna-t-il. attendez ! "

Les Saxons avaient d° nous observer toute la matinée car ils avaient rassemblé une petite bande de guerre autour de nous. Ces hommes - ils devaient atre soixante ou soixante-dix - sortirent lentement des bois a la suite de leur chef, un homme a la poitrine large qui avança sous un étendard de chef : des andouillers de cerf auxquels pendillaient des lambeaux de peau humaine tannée.

Le chef partageait l'amour des Saxons pour la fourrure ; une 365

affection sensée, car peu de choses arratent un coup d'épée aussi s°rement qu'une belle peau bien épaisse. Cet homme avait un collier de fourrure noire autour du cou, ainsi que des bandeaux de fourrure noire autour des biceps et des cuisses. Le reste de son habit était de cuir ou de laine : un justaucorps, des braies, des bottes et un casque de cuir couronné d'une touffe de fourrure noire. ¿ sa taille pendait une longue épée tandis qu'il tenait a la main l'arme favorite des Saxons : la hache a grande lame.

" tes-vous perdus, zvealhas ? " cria-t-il. C'est ainsi qu'ils nous appelaient, nous, les Bretons. Wealhas ! Le mot veut dire " étrangers " et fleure l'ironie, tout comme le nom de Sais que nous leur donnons. " Ou ates-vous simplement fatigués de la vie ? " Il s'était mis en travers de la route, tate haute, la hache reposant sur son épaule. Il avait une barbe brune et une masse de cheveux bruns qui sortaient de sous son casque. Les uns en casques de fer, les autres en cuir, ces hommes qui portaient presque tous des haches formaient un mur de boucliers en travers du chemin.

quelques-uns tenaient en laisse d'énormes chiens, des molosses de la taille de loups ; de fait, nous nous étions laissés dire que, ces derniers temps, les SaÔs s'en étaient servis comme d'armes, les l,chant contre nos murs de boucliers quelques secondes avant d'abattre leurs haches et leurs lances.

Les molosses effarouchaient certains de nos hommes beaucoup plus que les Saxons.

J'avançaï avec arthur. Nous nous arrat,mes a quelques pas du Saxon bravache. aucun de nous deux ne portait de lance ni de bouclier et nos épées étaient restées au fourreau. "Voici mon Seigneur, dis-je en Saxon.

arthur, protecteur de la Dumnonie, qui vient vers vous en paix.

- Pour l'instant, fit l'homme, la paix est vôtre, mais juste pour l'instant. " Il continuait a nous défier, mais le nom d'arthur lui avait visiblement fait forte impression et c'est avec une curiosité évidente qu'il dévisagea longuement mon seigneur avant de se retourner vers moi. "

Es-tu Saxon ?

- De naissance, oui. aujourd'hui, je suis Breton.

- Un loup peut-il devenir crapaud ? demanda-t-il en me lorgnant d'un air maussade. Pourquoi ne pas redevenir Saxon ?

- Parce que j'ai juré de servir arthur, et ma mission est de porter a votre roi une grande quantité d'or.

- Pour un crapaud, tu hurles bien. Moi, c'est Therdig. " Je n'avais jamais entendu parler de lui. " Ta gloire, fis-je, donne des cauchemars a nos enfants. "

Il rit. " Bien parlé, crapaud. alors qui est notre roi ?

- aelle.

- Je ne t'ai pas entendu, crapaud. " Je soupirai. " Le Bretwalda aelle.

- Bien dit, crapaud. " Nous, les Bretons, ne reconnaissons pas le titre de Bretwalda, mais je l'employai pour complaire au chef saxon. arthur, qui ne comprenait goutte a notre échange, attendit patiemment que je fusse prat a traduire quelque chose. Il avait confiance en ceux qu'il distinguait et ne me pressait ni n'intervenait.

" Le Bretwalda, reprit Therdig, est a quelques heures d'ici. Peux-tu me donner une raison, crapaud, de troubler sa journée en lui rapportant qu'une épidémie de rats, de souris et de larves a envahi sa terre ?

- Nous apportons de l'or au Bretwalda, Therdig, plus que tu n'en puis raver. De l'or pour vos hommes, pour vos épouses, pour vos filles, mame assez pour vos esclaves. Est-ce une raison suffisante ?

- Montre-moi, crapaud. "

C'était risqué, mais arthur y consentit volontiers, entraînant Therdig et six de ses hommes jusqu'aux mulets pour leur révéler le contenu des sacs.

Le risque était que Therdig se dat que la fortune valait la bagarre séance tenante, mais nous étions supérieurs en nombre, et la vue des hommes d'arthur sur leurs grands chevaux était redoutablement dissuasive. Il se contenta d'empocher trois pièces d'or en déclarant qu'il allait annoncer notre présence au Bretwalda. "Vous attendrez aux Pierres, ordonna-t-il.

Soyez la-bas dans la soirée, et mon roi vous y rejoindra dans la matinée. "

Cela nous fit comprendre qu'aelle avait d° atre averti de notre approche et qu'il avait aussi deviné le but de notre ambassade. " Vous pouvez vous reposer en paix aux Pierres, ajouta Therdig, en attendant que le Bretwalda ne décide de votre sort. "

Ce soir-la, car il nous fallut tout l'après-midi pour atteindre les Pierres, je vis le grand cercle pour la première fois. Merlin m'en avait souvent parlé, et Nimue avait eu de nombreux échos de leur puissance, mais personne ne savait qui les avait faites ni pourquoi les grandes pierres dressées étaient disposées en un cercle aussi majestueux. Nimue était certaine que seuls les Dieux avaient pu créer un endroit pareil et, tandis que nous approchions des monolithes gris et solitaires, dont les ombres noires s'allongeaient dans l'herbe p,le, elle chanta des prières. Un fossé

entourait les Pierres,

disposées en un grand cercle de piliers couronnés de linteaux, tandis qu'a l'intérieur de cette arcade massive et grossière se dressaient d'autres immenses pierres debout entourant un, autel en forme de table. Il y avait bien d'autres cercles de pierres en Bretagne, certains de circonférence plus grande encore, mais aucun qui e°t autant de mystère et de majesté, et c'est dans un silence m,tiné d'effroi que nous en approch,mes.

Nimue jeta ses charmes puis nous dit que nous pouvions franchir le fossé

sans risque, et c'est émerveillés que nous nous promen,mes au milieu des pierres roulées des Dieux. Une épaisse couche de lichens recouvrait les Pierres ; d'aucunes penchaient quand elles n'étaient pas tombées depuis de longues années, tandis que d'autres étaient gravées en profondeur de noms et de chiffres romains. Gereint avait reçu la suzeraineté de ces Pierres, charge imaginée par Uther pour récompenser l'homme qui défendait notre frontière orientale contre les

Saxons, mame s'il appartenait maintenant a un homme nouveau de prendre le titre et de refouler aelle au-dela des décombres de Durocobrivis. Il était scandaleux, me déclara Nimue, qu'aelle e't demandé a nous retrouver ici, en plein cour de la Dumnonie.

Il y avait des bois dans la vallée, a une demi-lieue plus au sud, et nous all,mes avec nos mulets chercher de quoi faire un feu pour illuminer cette nuit hantée. D'autres brasiers éclairaient la ligne d'horizon, a l'est, preuve que les Saxons nous avaient suivis. Ce fut une nuit agitée. Notre brasier flambait comme le feu de Beltain, mais l'ombre des flammes sur les pierres nous mettait les nerfs a rude épreuve. Nimue jeta des charmes tout autour du fossé et cette précaution apaisa nos hommes, mais nos chevaux aux piquets passèrent la nuit a geindre et a piétiner la terre. arthur soupçonnait qu'ils sentaient les chiens de guerre des Saxons, mais Nimue était certaine que les esprits des morts tournoyaient tout autour de nous.

Nos sentinelles serraient la hampe de leurs lances et interpellaient chaque souffle de vent qui soupirait a travers les tertres entourant les Pierres.

aucun chien, aucune goule ni aucun guerrier ne nous déranga, mame si nous f'mes peu nombreux a trouver le sommeil.

arthur ne ferma pas l'oil de la nuit. ¿ un moment, il me demanda de le suivre et nous fames le tour du cercle de grandes pierres par l'extérieur.

Il demeura un temps sans parler, la tate nue sous les étoiles. " Je suis déjà venu ici une fois, déclara-t-il en rompant soudainement le silence.

- quand, Seigneur ?

- Il y a dix ans. Peut-atre onze. " Il haussa les épaules, comme si le nombre des années était sans importance. " Merlin m'a amené ici. " Il se tut et je ne dis rien car je devinais a ses derniers mots que ce lieu avait une place a part dans sa mémoire. Et je ne me trompais pas, car il s'arrata enfin de marcher et tendit la main en direction du rocher gris qui reposait comme un autel au cour des Pierres. " C'est ici, Derfel, que Merlin m'a donné Caledfwlch. "

Je jetai un coup d'oil sur le fourreau quadrillé de l'épée. " Un noble présent. Seigneur.

- Et lourd, Derfel. Car elle s'accompagnait d'un fardeau. " Il m'entraana par le bras. " Il me la donna a condition que je fisse ce qu'il

m'ordonnait de faire, et je lui ai obéi. Je suis allé a BenoËc et j'ai appris de Ban quels sont les devoirs d'un roi. J'ai appris qu'un roi ne vaut pas plus que le plus misérable de ses sujets. Telle fut la leçon de Ban.

- Ce ne fut pas la leçon que Ban lui-mame en tira ", constatai-je avec amertume, songeant que Ban avait fait fi de son peuple pour enrichir YnysTrebes.

arthur sourit. " Certains hommes sont mieux taillés pour le savoir que pour l'action. Ban était d'une grande sagesse, mais manquait de sens pratique.

Il me faut l'une et l'autre.

- Pour atre roi ? " osai-je lui demander, car déclarer une pareille ambition allait contre tout ce qu'arthur avait jamais dit de sa destinée.

Mais arthur ne s'offusqua point de mes paroles. " Pour atre un souverain. "

Il s'était de nouveau arraté et regardait les silhouettes de ses hommes assoupis, emmitouflés dans leurs manteaux, au centre du cercle, et je crus voir la dalle de pierre chatoyer au clair de lune. Ou peut-atre n'était-ce que l'effet de mon imagination enflammée. " Merlin m'a fait mettre nu et passer la nuit sur cette pierre, reprit arthur. Il pleuvait, il ventait, il faisait froid. Il psalmodia des charmes et me demanda de tenir l'épée a bout de bras et de la garder ainsi. Je me souviens que mon bras était comme le feu puis il finit par s'engourdir, mais il n'était pas question que je laisse retomber Caledfwlch. " Retiens-la, retiens-la ! " hurlait-il, et je demeurai planté la, grelottant, tandis qu'il prenait les morts a témoin de son cadeau. Et ils sont venus, Derfel, colonne de morts après colonne, des guerriers aux yeux vides et aux casques rouilles venus de l'au-Dela pour voir l'épée qui m'était donnée. "

¿ ce souvenir, il secoua la tate. " Ou peut-atre ai-je simplement ravé ces hommes mangés par les vers. J'étais jeune, tu comprends, et très impressionnable, et Merlin sait comment inculquer la peur des Dieux aux esprits tendres. quand il m'eut effrayé par la cohue des témoins morts, cependant, il m'expliqua comment conduire les hommes, comment trouver des guerriers qui ont besoin de chefs et comment livrer des batailles. Il m'a dit ma destinée, Derfel. " De nouveau il fit silence. Le clair de lune rendait son long visage particulièrement sinistre. Puis il sourit tristement. " Fadaises que tout cela. "

Il avait prononcé ces derniers mots si doucement qu'ils avaient failli

m'échapper. " Fadaïses ? demandai-je, incapable de dissimuler ma réprobation.

- Je dois rendre la Bretagne a ses Dieux. " au ton de sa voix, je sentis la dérision.

" Tu le feras, Seigneur. "

Il haussa les épaules. " Merlin voulait un bras fort pour tenir une bonne épée, mais ce que veulent les Dieux, Derfel, je ne le sais pas. S'ils veulent la Bretagne, qu'ont-ils besoin de moi ? Les Dieux ont-ils besoin des hommes ? Ou sommes-nous comme des chiens qui aboient après leurs maîtres qui ne veulent pas les

écouter ?

- Nous ne sommes pas des chiens. Nous sommes les créatures des Dieux. Ils doivent avoir un dessein pour nous.

- Vraiment ? Peut-être est-ce simplement que nous les faisons rire.

- Merlin dit que nous avons perdu contact avec les Dieux, fis-je avec entêtement.

- Tout comme Merlin a perdu contact avec nous, répliqua arthur sur un ton ferme. Tu as vu comment il a quitté Durnova-rie la nuit de votre retour d'Ynys Trebes. Merlin est trop occupé, Derfel. Merlin donne la chasse a ses Trésors de Bretagne et ce que nous faisons en Dumnonie est sans conséquence a ses yeux. Je pourrais tailler un grand royaume pour Mordred, je pourrais instaurer la justice, je pourrais apporter la paix, je pourrais faire danser les païens et les chrétiens, ensemble, au clair de lune, et rien de cela n'intéresserait Merlin. Il n'attend que l'heure où tout cela sera rendu aux Dieux et, ce jour-là, il me demandera de lui restituer Caledfwlch. Telle était son autre condition. Je pouvais prendre l'épée des Dieux, du moment que je la lui rendrais quand il en aurait besoin. "

Il s'était exprimé avec une pointe de moquerie qui m'avait troublé. " Tu ne crois pas au ruse de Merlin ?

- Je tiens Merlin pour l'homme le plus sage de Bretagne, répondit-il d'un air grave, et il en sait plus que je ne puis jamais espérer savoir. Je sais aussi que mon destin est lié au sien, tout comme le tien, je crois, et celui de Nimue s'entremettent, mais je pense aussi que Merlin a connu l'ennui dès l'instant où il est né : il fait donc ce que font les Dieux. Il s'amuse a nos dépens. Ce qui veut dire, Derfel, que l'heure de

rendre Caledfwlch sonnera lorsque jamais l'épée ne m'aura été plus nécessaire.

- alors que feras-tu ?

- Je n'en ai aucune idée. aucune. " L'idée semblait l'amuser car il sourit, puis posa la main sur mon épaule. " Va dormir, Derfel. J'ai besoin de ta langue, demain, et je ne veux pas que la fatigue la fasse trébucher. "

Je le quittai et grappillai quelques instants de sommeil à l'ombre portée d'une pierre dressée au clair de lune, mais avant de m'assoupir je songai à cette nuit lointaine où Merlin avait fatigué le bras d'Arthur sous le poids de l'épée et chargé son âme du fardeau plus lourd encore du destin.

Pourquoi Merlin avait-il choisi Arthur, me demandai-je, car il me semblait maintenant qu'Arthur et Merlin étaient aux antipodes l'un de l'autre.

Merlin croyait qu'on ne pouvait vaincre le chaos qu'en passant le harnais aux forces du mystère, tandis qu'Arthur croyait aux pouvoirs des hommes. Il se pourrait, me dis-je, que Merlin eût exercé Arthur à conduire les hommes pour être libre d'affronter les puissances des ténèbres, mais j'entrevois aussi, très vaguement, le jour où il nous faudrait tous choisir entre eux.

Et je redoutais cette heure. Je priai qu'elle n'arrive jamais. Puis je dormis jusqu'à ce que le soleil levant projette l'ombre d'une colonne de pierre isolée hors du cercle au cœur même des Pierres où, guerriers fatigués, nous gardions la rançon d'un royaume.

Nous bûmes de l'eau et mangeâmes du pain dur, avant de ceindre nos épées et de répandre l'or sur l'herbe humide de rosée à côté de l'autel. " Qu'est-ce qui peut empêcher celle de s'emparer de l'or et de continuer sa guerre ? "

demandai-je à Arthur tandis que nous attendions l'arrivée du Saxon. après tout, celle nous avait déjà pris de l'or et cela ne l'avait pas empêché

d'incendier Durocobrivis.

Arthur haussa les épaules. Il portait son armure de rechange, une cotte de mailles bosselée et déchirée par de fréquentes batailles. Il portait les lourdes mailles sous l'un de ses manteaux blancs. " Rien, si ce n'est

le peu d'honneur qu'il pourrait avoir. C'est pourquoi il se pourrait que nous devions lui offrir plus que

de l'or. - Plus ? " Mais arthur ne répondit pas, car les Saxons avaient surgi a l'est sous les premières lueurs de l'aube.

Ils formaient une longue ligne a l'horizon, avec leurs battements de tambours et leurs lanciers disposés en ordre de bataille, mame si leurs armes étaient couronnées de feuillages pour bien montrer que, dans l'immédiat, ils ne nous voulaient aucun mal. aelle les conduisait. Je ne devais jamais rencontrer que deux hommes prétendant au titre de Bretwalda.

Il fut le premier. L'autre vint plus tard et nous causa plus de soucis, mais aelle nous en donna bien assez. C'était un grand homme au visage plat et dur, avec des yeux foncés qui ne laissaient rien paraatre de ses pensées. Sa barbe était noire, ses joues balafrées, et deux doigts manquaient a sa main droite. Il portait un manteau de tissu noir ceinturé

de cuir, des bottes de cuir, un casque de fer surmonté de cornes de taureaux, le tout recouvert d'une pelisse d'ours qu'il laissa tomber lorsque la chaleur du jour devint trop forte pour une aussi flamboyante parure. Sa bannière était un cr,ne de taureau barbouillé de sang et attaché

a la hampe d'une lance.

Ses troupes comptaient quelque deux cents nommes, peut-atre un peu plus, et plus de la moitié tenaient de grands chiens de guerre au bout d'une laisse de cuir. Derrière les guerriers, suivait une horde de femmes, d'enfants et d'esclaves. Ils étaient plus qu'assez pour nous submerger, mais aelle avait donné sa parole que nous étions en paix, du moins jusqu'a ce qu'il décide de notre sort, et ses hommes s'abstinrent de toute manifestation d'hostilité. Leur ligne s'arrata devant le fossé circulaire tandis qu'aelle, son conseil, un interprète et deux magiciens s'avancèrent a la rencontre d'arthur. Les cheveux hérissés par la bouse, les magiciens portaient des peaux de loup en loques. Ils se mirent a tourner pour dire leurs charmes, faisant voler autour de leurs corps peints les pattes, les queues et les tates des loups. Ils hurlèrent leurs incantations tout en s'approchant, afin de neutraliser les sorts que nous aurions pu jeter contre leur chef. accroupie derrière nous, Nimue psalmodiait ses contre-charmes.

Les deux chefs se toisèrent. arthur était plus grand, aelle plus large. Le

visage d'arthur était marquant, mais celui d'aelle était terrifiant, implacable : le visage d'un homme venu d'outre-mer pour se tailler un royaume en terre étrangère, et il s'était taillé ce royaume sans faire de quartiers, avec sauvagerie et brutalité. " Je devrais te tuer maintenant, arthur, déclara-t-il, cela ferait un ennemi de moins à détruire. "

Ses magiciens, nus sous leurs peaux mangées aux mites, s'accroupirent derrière lui. L'un d'eux m'annonçait une bouchée de terre, l'autre roulait des yeux tandis que Nimue, son orbite creuse à nu, sifflait. Le conflit entre Nimue et les magiciens était une guerre privée, que les deux chefs ignorèrent.

" L'heure viendra, aelle, où nous nous retrouverons peut-être dans la bataille. Mais, pour l'heure, je t'offre la paix. " Je m'attendais à moitié

à ce qu'arthur s'inclinât devant aelle qui, contrairement à lui, était roi, mais il traita le Bretwalda en égal, ce que celui-ci accepta sans protester.

" Pourquoi ? " demanda sèchement aelle, qui ne s'embarrassait pas de ces circonlocutions auxquelles nous recourions volontiers. J'en vins à remarquer cette différence entre nous et les Saxons. La pensée des Bretons empruntait des voies sinueuses, comme les volutes alambiquées de leurs bijoux, tandis que les Saxons étaient bourrus et directs, aussi mal dégrossis que leurs lourdes broches d'or et leurs colliers trapus. Les Bretons abordaient rarement un sujet bille en tête, mais se plaisaient aux digressions, l'enrobant d'insinuations et d'allusions, toujours pensant à la manœuvre, alors que les Saxons ne se perdaient pas en subtilités. arthur m'assura un jour que j'avais le franc-parler des Saxons, et je crois qu'il l'entendait comme un compliment.

arthur fit comme s'il n'avait pas entendu la question d'aelle. " Je pensais que nous avions déjà la paix. Nous avons scellé un accord avec l'or. "

Le visage d'aelle ne laissa paraître aucune vergogne d'avoir rompu la trêve. Il se contenta d'un haussement d'épaules, comme si la fin de la paix n'était qu'une bagatelle. " alors, si une paix échoue, pourquoi en acheter une autre ?

- Parce que j'ai une querelle avec Gorfyddyd, répondit arthur, adoptant les manières brutales des Saxons, et je cherche ton aide pour vider cette querelle. "

aelle hocha la tête. " Mais si je t'aide à abattre Gorfyddyd, je te renforce ? Pourquoi le ferais-je ? "

aelle rit, dévoilant ainsi ses dents pourries. " Un chien se soucie-t-il du rat qu'il tue ? "

.273

Ce qui devint, dans ma traduction, " un chien se soucie-t-il du cerf qu'il abat ". Cela me semblait plus diplomatique et j'observais que l'interprète d'aelle, un esclave breton, ne le dit point a

son maatre.

" Non, répondit arthur, mais tous les cerfs ne sont pas égaux. "

L'interprète d'aelle traduisit que tous les rats ne sont pas égaux, ce que je ne dis pas a arthur. " au mieux, Seigneur aelle, je conserve la Dumnonie et je fais de Powys et de la Silurie mes alliés. Mais si Gorfyddyd gagne, il réunira Elmet, Rheged, Powys, la Silurie et la Dumnonie contre toi.

- Mais tu auras aussi Gwent de ton côté ", répliqua aelle. C'était un esprit vif et avisé.

" Vrai, mais Gorfyddyd aussi, si la guerre oppose les Bretons et les Saxons. "

aelle grogna. La situation actuelle, oa les Bretons s'entre-tuaient, lui convenait a merveille, mais il savait que les guerres britanniques cesseraient un jour. Comme il semblait désormais que la victoire de Gorfyddyd f't proche, la présence d'arthur lui offrait un moyen de prolonger le conflit qui déchirait ses ennemis. " que veux-tu donc de moi ?

" demanda-t-il. Ses magiciens sautaient maintenant a quatre pattes comme des sauterelles humaines, tandis que Nimue arrangeait des galets sur le sol. Le dessin de galets avait d° les troubler, car ils se mirent a l,cher des petits jappements de détresse. aelle fit comme si de rien n'était.

" Je veux que tu accordes trois lunes de paix a Gwent et a la Dumnonie.

- Tu achètes seulement la paix ? " Le rugissement d'aelle fit sursauter Nimue elle-mame. Le Saxon lança une main gantée envers sa bande de guerre accroupie avec femmes, chiens et esclaves au-dela du fossé peu profond. "

que fait une armée en paix ? Dis-le-moi ! Je leur ai promis plus que de l'or. Je leur ai promis de la terre ! Je leur ai promis des esclaves ! Je leur ai promis du sang de zvealhas, et tu me donnes la paix ? " Il cracha.

" Par Thor, arthur, je te donnerai la paix, mais la paix sera en travers de tes os et mes hommes attendront leur tour avec ta femme. Voilà ma paix ! "

Il cracha a terre, puis me regarda. " Dis a ton maatre, chien, que la moitié de mes hommes viennent d'arriver par bateau. Ils n'ont pas de moisson engrangée ni de moyens de nourrir leurs gens tout au long de l'hiver. L'or ne se mange pas. Si nous ne prenons pas de terre ni de grain, alors nous crèverons de faim. ¿ quoi bon la paix pour un homme affamé ? "

Je traduisis ses propos a arthur en omettant les passages les plus insultants.

Un frisson de peine parcourut le visage d'arthur. aelle le remarqua et y vit un signe de faiblesse, qu'il traita par le mépris. " Je te laisse deux heures, vermine, cria-t-il par-dessus son épaule, puis je te traque.

- Ratae ", dit arthur sans attendre que j'aie traduit la menace d'aelle.

Le Saxon se retourna. Il ne dit mot, mais se contenta de fixer arthur. La puanteur de sa peau d'ours était suffocante : un mélange de sueur, de bouse et de graisse. Il attendit.

" Ratae, reprit arthur. Dis-lui qu'il peut la prendre. Dis-lui qu'elle regorge de toutes les choses qu'il désire. Dis-lui que la terre qu'elle garde sera sienne. "

Ratae était la forteresse qui protégeait la frontière la plus a l'est de Gorfyddyd avec les Saxons et, si Gorfyddyd perdait cette forteresse, les Saxons se rapprochaient de cinq bonnes lieues du cour de Powys.

Je traduisis. Il me fallut du temps pour faire comprendre a aelle ce qu'était Ratae, mais il finit par saisir. Il n'était pas satisfait, car Ratae avait tout l'air d'atre une formidable forteresse romaine que Gorfyddyd avait renforcée par un mur de terre massif.

arthur expliqua que Gorfyddyd avait retiré les meilleurs hommes de sa garnison afin de renforcer l'armée qu'il avait mobilisée pour envahir Gwent et la Dumnonie. Il n'eut pas besoin d'expliquer que Gorfyddyd n'avait pris ce risque qu'après avoir acheté la paix d'aelle, auprès de

qui arthur faisait maintenant de la surenchère. Il lui révéla qu'une communauté

chrétienne avait construit un monastère tout près des murs de terre du fort, et que les allées et venues des moines avaient creusé un passage à travers les remparts. Le commandant de la forteresse, expliqua-t-il, était l'un des rares chrétiens de Gorfyddyd et avait donné sa bénédiction au monastère.

" Comment le sait-il ? me demanda aelle.

- Dis lui que j'ai avec moi un homme, un homme de Ratae, qui sait comment approcher le monastère et qui est prêt à lui servir de guide. Dis-lui que ma seule condition est qu'on lui laisse la vie sauve. " Je compris alors qui devait être l'inconnu qui marchait avec Hygwydd. Je compris aussi qu'arthur avait su qu'il lui faudrait sacrifier Ratae avant même de quitter Durnovarie.

aelle voulut en savoir davantage sur le traître et arthur lui

expliqua que l'homme avait déserté Powys et rejoint la Dumnonie parce qu'il voulait se venger de sa femme qui l'avait abandonné pour l'un des chefs de Gorfyddyd.

aelle discuta avec son conseil tandis que les deux magiciens lançaient des sons inarticulés à l'adresse de Nimue. L'un d'eux pointa vers elle un fémur, mais Nimue se contenta de cracher. Ce geste parut conclure leur guerre de sorcellerie, car les deux magiciens reculèrent d'un pas traquant tandis que Nimue se relevait en se frottant les mains. Le conseil d'aelle marchanda avec nous. À un moment, ils réclamèrent tous nos grands chevaux de guerre, mais arthur exigea en retour tous leurs molosses et finalement, dans l'après-midi, les Saxons acceptèrent l'offre de Ratae et l'or d'arthur. Sans doute était-ce le plus gros magot jamais payé par un Breton à un Saxon, mais aelle réclama aussi deux otages qu'il promit de libérer si l'attaque de Ratae n'était pas un traquenard manigancé par arthur avec Gorfyddyd. Il choisit au hasard deux guerriers d'arthur : Balin et Lanval.

Ce soir-là, nous mangeâmes avec les Saxons. J'étais curieux de rencontrer ces hommes qui étaient mes frères par la naissance, et je redoutais même de me découvrir quelque parenté avec eux. En vérité, leur compagnie me parut repoussante. Mal embouchés, leurs manières étaient celles de rustauds et ils puaien la chair putréfiée enveloppée de fourrure. quelques-uns se moquèrent de moi en disant que je ressemblais à leur roi aelle, mais je ne voyais aucune ressemblance

entre son visage plat et ses traits durs et ma figure telle que je l'imaginai. Elle finit par clouer le bec aux moqueurs, puis me lança un regard froid avant de me prier d'inviter les hommes d'Arthur à partager leur repas : d'énormes quartiers de viande rôtie, que nous mangeâmes les mains gantées, mordant à belles dents dans la chair brûlante jusqu'à en avoir la barbe dégoulinante de sang. Nous leur offrîmes de l'hydromel, ils nous donnèrent de la bière. Il y eut bien quelques rixes d'ivrognes, mais pas de morts. Elle, comme Arthur, resta sobre, même si les deux magiciens du Bretwalda tombèrent ivres morts puis s'endormirent à côté de leurs vomissures : elle expliqua alors que c'étaient des fous en contact avec les Dieux. Il avait d'autres prêtres, précisa-t-il, qui étaient sains d'esprit, mais on pratiquait aux lunatiques un pouvoir particulier dont les Saxons pourraient bien avoir besoin. " Nous redoutions que tu n'amènes

Merlin, avoua-t-il. - Merlin est son propre maître, répondit Arthur, mais voici sa

prêtresse. " Il fit un geste en direction de Nimue qui regardait fixement le Saxon.

Elle fit un signe, sans doute pour conjurer le mal. Il redoutait Nimue à cause de Merlin, ce qui était bon à savoir. " Mais Merlin est en Bretagne ?

demanda-t-il d'un ton craintif.

- Certains disent que oui, d'autres que non, répondis-je pour Arthur. Qui sait ? Peut-être est-il là, dans les ténèbres. " Je fis un mouvement de tête vers l'obscurité, au-delà des Pierres éclairées par le feu.

Elle se servit d'une hampe de lance pour réveiller l'un de ses magiciens fous. L'homme glapit piteusement et elle parut satisfaite : tout malheur était conjuré. Le Bretwalda avait passé autour du cou la croix de Sansum, tandis que d'autres hommes à lui portaient les torques d'or massifs d'Ynys Wydryn. Plus tard dans la nuit, alors que la plupart des Saxons ronflaient, certains de leurs esclaves nous racontèrent la chute de Durocbrivis, comment le prince Gereint avait été capturé vivant puis torturé jusqu'à la mort. Le récit fit pleurer Arthur. Parmi nous, personne ne l'avait bien connu, mais Gereint était un homme modeste et sans ambition, qui avait fait de son mieux pour contenir la marée montante des forces saxonnes. Quelques esclaves nous implorèrent de les emmener avec nous, mais nous n'osâmes pas froisser nos hôtes en accédant à leur requête. " Nous reviendrons vous

chercher un jour, promet arthur aux esclaves. Nous viendrons. "

Les Saxons s'en allèrent le lendemain, dans l'après-midi. aelle insista pour que nous attendions encore une nuit avant de quitter les Pierres pour s'assurer que nous ne le suivions pas et il se retira avec sa bande, emmenant Balin, Lanval et l'homme de Powys. Consultée par arthur pour savoir si aelle tiendrait parole, Nimue hocha la tête et lui dit qu'elle en avait eu en rive la confirmation et que les otages nous reviendraient sains et saufs. " Mais tu as les mains souillées du sang de Ratae ", ajouta-t-elle d'un ton sinistre.

Nous fames nos paquetages et nous prépar,mes a notre voyage, qui ne devait commencer que le lendemain a l'aube. arthur n'était jamais a l'aise lorsqu'il se trouvait condamné a l'oisiveté forcée et, la soirée venant, il demanda a Sagramor et a moi de l'accompagner dans les bois du sud. Un moment, on put croire a une promenade sans but, mais arthur finit par s'arrêter sous un chêne immense avec de longues barbes de lichen gris. " Je me sens sale, commença-t-il. J'ai manqué a ma promesse envers BenoËc, et maintenant j'achète la mort de centaines de Bretons.

- Tu n'aurais pu sauver BenoËc, insistai-je.

- Un pays qui achète des poètes plutôt que des lanciers ne mérite pas de survivre, ajouta Sagramor.

- Peu importe ce que j'aurais pu faire, répondit arthur. J'avais prêté serment a Ban et je n'ai pas tenu parole.

- Un homme dont la maison brûle ne lance pas de l'eau sur le feu du voisin

", trancha Sagramor. Son visage noir, aussi impénétrable que celui d'aelle, avait fasciné les Saxons. Beaucoup l'avaient affronté dans les dernières années et le prenaient pour un genre de démon convoqué par Merlin, et arthur avait joué de ces peurs en insinuant qu'il laisserait Sagramor pour défendre la nouvelle frontière. En vérité, il comptait bien l'emmener a Gwent, car il avait besoin de tous ses meilleurs hommes pour combattre Gorfyddyd. " Tu n'étais pas en mesure de respecter ton serment envers BenoËc, poursuivit Sagramor, alors les Dieux te pardonneront. " Sagramor avait une vision robustement pragmatique des Dieux et de l'homme. C'était l'un de ses atouts.

" Les Dieux peuvent me pardonner, reprit arthur, pas moi. Et

maintenant je paie les Saxons pour truchider des Bretons. " Il frémit rien que d'y penser.

" La nuit dernière, confia-t-il, je me suis surpris à souhaiter la présence de Merlin, pour savoir s'il approuverait ce que nous faisons.

- Il l'approuverait ", dis-je. Nimue n'approuvait sans doute pas le sacrifice de Ratae, mais Nimue a toujours été plus pure que Merlin. Elle comprenait la nécessité de payer les Saxons, mais l'idée de les payer avec du sang breton la révoltait, même si ce sang était celui de nos ennemis.

" Mais peu importe ce que pense Merlin, conclut arthur avec humeur. que tous les prêtres, les druides et les bardes de Bretagne fussent d'accord avec moi n'y changerait rien. Demander la bénédiction d'un autre, c'est tout simplement fuir ses responsabilités. Nimue a raison, je serai responsable de toutes les morts de Ratae.

- que pouvais-tu faire d'autre ?

- Tu ne comprends pas, Derfel ", me reprit arthur avec aigreur, même si, en vérité, c'était lui qu'il accusait. " J'ai toujours su qu'elle voudrait plus que de l'or. Ce sont des Saxons ! Ce n'est pas la paix qu'ils veulent, mais la terre ! Je le savais, sans quoi pourquoi aurais-je fait venir ce malheureux de Ratae ? avant même qu'elle ne le demande, j'étais prêt à céder, et combien d'hommes vont mourir du fait de cette prévoyance ? Trois cents ?

Et combien de femmes seront réduites en esclavage ? Deux cents ? Combien d'enfants ? Combien de familles disloquées ? Et pour quoi ? Pour prouver que je suis un meilleur chef que Gorfyddyd ? Ma vie vaut-elle tant d'âmes ?

- Ces âmes, dis-je, maintiendront Mordred sur son trône.

- Encore un serment ! grogna arthur. Tous ces serments qui nous lient !

J'ai fait serment à Uther de mettre son petit-fils sur le trône, serment à Leodegan de reprendre Henys Wyren. " Il s'arrachait brusquement et Sagramor me lança un regard alarmé, car c'était la première fois que nous entendions parler d'un serment de combattre Diwrnach, le terrible roi irlandais de Llein, qui avait pris la terre de Leodegan. " Et pourtant je me parjure si facilement ! ajouta arthur d'un air piteux. J'ai rompu le serment fait à Ban et j'ai rompu mon engagement envers Ceinwyn. Pauvre Ceinwyn. " C'était la première fois que nous

l'entendions évoquer aussi franchement cette promesse brisée. J'avais cru que Guenièvre était au firmament d'arthur un soleil si étincelant qu'il avait terni le lustre plus discret de Ceinwyn jusqu'à le rendre invisible, mais il semblait que le souvenir de la princesse de Powys pût encore écorcher la conscience d'arthur comme un éperon. " Peut-être devrais-je leur adresser un avertissement, dit-il.

- Et perdre les otages ? " demanda Sagramor.

arthur secoua la tête. " Je me proposerai à la place de Balin et de Lanval.

"

Il y pensait sérieusement. J'en étais certain. Le remords le tenaillait et il cherchait une issue qui l'arracherait au désordre inextricable de sa conscience et de ses devoirs, fût-ce au prix de sa propre vie. " Merlin rirait de moi maintenant !

- Oui ", fis-je. La conscience de Merlin, si tant est qu'il en possédât une, l'éclairait simplement sur la manière dont pensaient les hommes plus modestes et n'était pour lui qu'un aiguillon, l'incitant à adopter la conduite opposée. La conscience de Merlin ? Une plaisanterie pour amuser les Dieux ! Celle d'arthur lui pesait.

Il fixait maintenant le sol moussu, à l'ombre du chêne. Le jour s'enfonçait dans le crépuscule, arthur semblait dans la morosité. ... tait-il réellement tenté de tout abandonner ? De galoper jusqu'au repaire d'aelle pour troquer sa vie contre celle des Ames de Ratae ? Je crois bien que oui, mais la logique insidieuse de son ambition reprit le dessus pour triompher de son désespoir, comme la marée recouvrant les sables désolés d'Ynys Trebes.

" Voici cent ans, reprit-il lentement, la paix régnait sur cette terre. La justice aussi. Un homme pouvait défricher la terre en ayant la satisfaction de savoir que ses petits-fils vivraient pour la cultiver. Mais ces petits-fils sont morts, tués par les Saxons ou par les leurs. Si nous ne faisons rien, le chaos se répandra jusqu'à ce qu'il n'y reste plus que les fringants Saxons et leurs magiciens fous. Si Gorfyddyd gagne, il dépouillera la Dumnonie de sa richesse, mais si je gagne j'embrasserai Powys en frère. Ce que nous faisons me fait horreur, mais si nous le faisons, nous pouvons remettre les choses en ordre. " Il nous regarda tous les deux : " Nous sommes tous de Mithra, vous êtes donc témoins du serment que je Lui fais. " Il s'interrompit. Il apprenait à détester les serments et leurs obligations, mais après son entrevue avec aelle il

était dans un tel état qu'il était tout prêt à se charger d'un nouveau serment. " Trouve-moi une pierre, Derfel ", ordonna-t-il.

J'arrachai une pierre et la débarrassai de sa gangue de terre puis, à la demande d'Arthur, y gravai le nom d'Aelle à la pointe de mon couteau.

Arthur se servit du sien pour creuser un trou profond au pied du chane, puis se releva. " Voici mon serment : si je survis à cette bataille avec Gorfyddyd, je vengerai les ,mes innocentes que j'ai condamnées à Ratae. Je tuerai Aelle. Je le détruirai, lui et ses hommes. Je les livrerai en pitance aux corbeaux et donnerai leurs richesses aux enfants de Ratae. Vous êtes tous les deux mes témoins, et si je manque à mon serment, vous êtes délivrés de tous les liens qui vous attachent à moi. " Il laissa tomber la pierre dans le trou que nous recouvrâmes de terre. " Puissent les Dieux me pardonner les morts que je viens de causer ", murmura Arthur.

Sur ce, nous partâmes en causer d'autres.

Nous rejoignâmes Gwent via Corinium. Aelleann y vivait encore et, si Arthur vit ses fils, il ne reçut point leur mère en sorte que Guenièvre ne fût point blessée par le bruit d'une telle rencontre, mais il me dépacha chargé

d'un présent pour Aelleann. Elle me reçut avec bonté, mais haussa les épaules en voyant le cadeau d'Arthur, une petite broche d'argent émaillé

représentant un animal qui ressemblait beaucoup à un lièvre, mais avec des pattes et des oreilles plus courtes. Elle venait des trésors du sanctuaire de Sansum, bien qu'Arthur se soit fait un devoir de remplacer la broche par des pièces sorties de sa bourse. " Il aurait aimé t'envoyer quelque chose de mieux, lui dis-je, livrant le message d'Arthur, mais hélas nos plus beaux bijoux vont aux Saxons par les temps qui courent.

- Il fut un temps, répondit-elle avec aigreur, où ses cadeaux venaient de l'amour, non de la culpabilité. " Aelleann était encore une femme marquante, mais ses cheveux grisonnaient maintenant et ses yeux se voilaient d'un nuage de résignation. Vêtue d'une longue robe de laine bleue, elle portait sa chevelure enroulée au-dessus des oreilles. Elle scruta l'étrange animal émaillé. " Qu'en penses-tu ? Ce n'est pas un lièvre. Un chat ?

- Sagramor dit que ça s'appelle un lapin. Il en a vu en Cappa-doce, je

ne sais trop oa.

- Garde-toi de croire tout ce que te raconte Sagramor, me reprocha ailleann en épingleant la petite broche a sa robe. J'ai assez de bijoux pour une reine, ajouta-t-elle en m'entraanant dans la petite cour de sa maison romaine, mais je reste une esclave.

- arthur ne t'a pas libérée ? demandai-je, choqué.

- Il craint que je ne regagne l'armorique. Ou l'Irlande, et que j'éloigne de lui les jumeaux. " Elle haussa les épaules. " Les jours oa les garçons seront majeurs, arthur m'accordera ma liberté et sais-tu ce que j'en ferai ? Je resterai ici. " Elle me fit signe de m'asseoir sur un siège placé a l'ombre d'une plante grimpante. " Tu as vieilli ", me dit-elle en me versant du vin couleur paille d'une flasque enveloppée d'osier.

"J'apprends que Lunette t'a quitté ? ajouta-t-elle en me tendant une coupe en corne.

- Nous nous sommes quittés l'un l'autre, je crois.

- On me dit qu'elle est maintenant pratresse d'Isis, fit ailleann d'un ton moqueur. J'apprends beaucoup de choses de Durnovarie et n'ose pas en croire la moitié.

- Du genre ?

- Si tu ne le sais pas, Derfel, alors mieux vaut te laisser dans l'ignorance. " Elle sirota son vin et fit la grimace. " arthur aussi. Il ne veut jamais entendre les mauvaises nouvelles, juste les bonnes. Il croit mame que les jumeaux ont un bon fond. "

D'entendre une mère parler ainsi de ses fils me choquait. " J'en suis convaincu. "

Elle me lança un regard tout a la fois soutenu et amusé. " Les garçons ne sont pas meilleurs qu'ils l'ont jamais été, Derfel, et ils n'ont jamais été

bons. Ils en veulent a leur père. Ils estiment qu'ils devraient atre princes et se conduisent donc en princes. Il n'est pas de mauvais coup en ville dont ils ne soient les instigateurs ou qu'ils n'encouragent. Et si j'essaie de les tenir en bride, ils me traitent de putain. " Elle émietta un bout de g,teau pour le lancer aux moineaux. Un serviteur balayait la cour, de l'autre côté, mais ailleann lui ordonna de nous laisser, puis elle m'interrogea sur la guerre et je tentai de dissimuler le pessimisme

que m'inspirait l'immense armée de Gorfyddyd. " Ne pouvez-vous emmener amhar et Loholt avec vous ? me demanda ailleann au bout d'un moment. Ils feraient sans doute de bons soldats.

- Je doute que leur père les trouve assez ,gés.

- Si tant est qu'il pense a eux. Il leur envoie de l'argent. Je préférerais qu'il n'en fasse rien. " Elle tripotait sa broche. " En ville, les chrétiens disent tous qu'arthur est condamné.

- Pas encore, Dame. "

Elle sourit. " Ce n'est pas demain la veille, Derfel. Les gens sous-estiment arthur. Ils voient sa bonté, entendent sa gentillesse, pratent l'oreille a ses paroles de justice, et aucun d'eux, pas mame toi, ne sait ce qui br°le en lui.

- Et qui est ?

- L'ambition, répondit-elle simplement avant de s'accorder une seconde de réflexion. Son ,me, reprit-elle, est un chariot tiré par deux chevaux : l'ambition et le scrupule, mais c'est moi qui te le dis, Derfel, le cheval de l'ambition est harnaché a droite et il triomphera toujours de l'autre.

Et il est capable, aussi, très capable. " Elle sourit tristement. " Il suffit de le regarder, Derfel. quand il paraatra condamné, que tout sera au plus noir, il t'éton-nera. J'ai eu l'occasion de le voir. Il gagnera, mais c'est alors le cheval du scrupule qui tirera sur ses ranes et arthur commettra son erreur habituelle, qui est de pardonner a ses ennemis.

- Est-ce un mal ?

- La question n'est pas de savoir si c'est bien ou mal, mais de savoir quel en est le sens pratique. Nous autres, Irlandais, savons une chose qui passe toutes les autres : un ennemi pardonné est un ennemi qu'il faudra combattre a nouveau. arthur confond morale et pouvoir, et il aggrave le mélange en croyant que les gens sont intrinsèquement bons, mame les pires d'entre eux, et c'est pourquoi, n'oublie pas ce que je te dis, il n'aura jamais la paix.

Il soupire après la paix, il parle de paix mais parce que son ,me est confiante il aura toujours des ennemis. ¿ moins que Guenièvre ne lui mette un peu de silex dans l',me. Et elle le peut. Sais-tu a qui elle me fait penser ?

- Je ne croyais pas que tu l'avais rencontrée...

- Je n'ai jamais rencontré non plus la personne à qui elle me fait penser, mais j'écoute, et je connais très bien arthur. Elle ressemble à sa mère ; très marquante et très forte, et je soupçonne qu'il fera n'importe quoi pour lui plaire.

- Mame au prix de sa conscience ? "

Ma question la fit sourire. "Tu devrais savoir, Derfel, que certaines femmes veulent toujours voir leurs hommes payer un prix exorbitant. Plus l'homme paye, plus la valeur de la femme est grande, et j'ai dans l'idée que Guenièvre est une dame qui s'estime fort. Et c'est normal. Nous devrions toutes suivre son exemple. " Elle prononça ces derniers mots d'une voix triste, puis elle se leva. " Donne-lui mon affection, fit-elle alors que nous traversions la maison, et dis-lui, je te prie, d'emmener ses fils à la guerre. "

arthur ne voulait pas. " Laissons-leur encore un an ", dit-il comme nous reprenions la marche, le lendemain matin. Il avait dansé avec les jumeaux et leur avait donné de petits cadeaux, mais

nous avions tous remarqué l'humeur maussade avec laquelle amhar et Loholt avaient reçu l'affection de leur père. arthur s'en était aperçu, lui aussi, et c'est pourquoi, contrairement à ses habitudes, il était fort peu démonstratif ce jour-là.

" Une partie de leur ,me manque aux enfants nés de mères non mariées, dit-il après un long silence.

- qu'en est-il de ton ,me, Seigneur ?

- Je la rapièce tous les matins, Derfel, morceau après morceau. " Il soupira. " Il me faudra donner du temps à amhar et Loholt, et les Dieux seuls savent où je le trouverai parce que dans quatre ou cinq mois je serai de nouveau père. Si je vis ", ajouta-t-il d'un ton lugubre.

Lunete avait donc raison : Guenièvre était enceinte. " J'en suis heureux pour toi, Seigneur ", dis-je, mais je pensais à ce que Lunete m'avait dit, que Guenièvre était malheureuse de sa situation.

" Et moi donc ! " Il rit. Son humeur noire se dissipa brusquement. " Et je suis heureux pour Guenièvre. Cela lui fera du bien et, dans dix ans, Mordred sera sur le trône et Guenièvre et moi pourrons trouver un coin heureux où élever notre bétail, nos enfants et nos porcs ! Je serai heureux alors. J'apprendrai à Llamrei à tirer une carriole et à se servir

d'Excalibur comme d'un aiguillon pour mes boufs. "

J'essayai d'imaginer Guenièvre en fermière, mame en riche fermière, mais l'image se refusait a moi, et je gardai le silence.

De Corinium, nous all,mes a Glevum avant de franchir le Severn et de nous enfoncer au cour de Gwent. Nous donnions un beau spectacle, car arthur avait a dessein choisi de marcher étendard au vent, avec ses cavaliers en armure pour la bataille. Cette pompe était nécessaire, parce que nous voulions redonner confiance aux gens du pays. Ils n'avaient personne maintenant. Tout le monde imaginait que Gorfyddyd serait victorieux et alors mame que la moisson battait son plein la campagne était morose. Nous travers,mes une aire de battage, mais au lieu de l'habituelle chanson joyeuse qui rythme le fléau, le chanteur récitait la Plainte d'Essylt. Nous avions également remarqué que chaque villa, chaque maison et chaque chaumière étaient étrangement dépouillées. Tous les objets précieux étaient cachés, probablement enterrés, afin que les envahisseurs de Gorfyddyd ne puissent dépouiller la population.

" Les taupes s'enrichissent de nouveau ", dit arthur avec amertume.

Seul arthur n'avait pas endossé sa meilleure armure. " C'est Morfans qui a l'armure d'écaillés ", me dit-il alors que je lui demandais pourquoi il portait sa cotte de rechange. Morfans était cet affreux guerrier avec qui je m'étais lié d'amitié lors du banquet qui avait suivi l'arrivée d'arthur a Caer Cadarn, il y a bien longtemps.

" Morfans ? demandai-je étonné. Comment a-t-il gagné un tel cadeau ?

- Ce n'est pas un cadeau, Derfel. Morfans ne fait que l'emprunter et tout au long de la semaine passée il s'est rapproché des hommes de Gorfyddyd.

Ils me croient déjà la-bas et peut-atre cela les a-t-il arratés ? En tout cas, nous n'avons entendu parler d'aucune attaque. "

Je ne pus m'empacher de rire en pensant a l'horrible trogne de Morfans cachée derrière les joues du casque d'arthur, et peut-atre la tromperie fit-elle son effet car, lorsque nous rejoignames le roi Tewdric au fort romain de Magnis, l'ennemi ne s'était pas encore aventuré hors de ses bastions des collines de Powys.

Vatu de sa belle armure romaine, Tewdric avait presque l'air d'un vieillard. Il avait maintenant les cheveux gris et les épaules vo'tées : il n'était pas ainsi la dernière fois que je l'avais vu. Il accueillit les

nouvelles concernant aelle par un grognement, puis il fit un effort pour atre plus flatteur. " Bonnes nouvelles, fit-il courtoisement avant de se frotter les yeux, mais Dieu sait que Gorfyddyd n'a jamais eu besoin de l'aide des Saxons pour nous battre. Il a des hommes en réserve. "

Le fort romain était en ébullition. Les armureries fabriquaient des tates de lance et, a des lieues a la ronde, tous les franes avaient été étatés pour tailler des hampes. Toutes les heures arrivaient de nouvelles charrettes de grains et les fours des boulangers ne chômaient pas plus que les fourneaux des forgerons, si bien qu'un panache de fumée s'élevait en permanence au-dessus des murs palissades. Pourtant, malgré la moisson nouvelle, l'armée avait faim. La plupart des lanciers campaient hors les murs, a une ou deux lieues, et la distribution de pain dur et de haricots secs donnait lieu a des disputes incessantes. D'autres contingents se plaignaient que l'eau f't g,tée par les latrines des hommes qui campaient en amont. La maladie, la faim et la désertion sévissaient : preuve que ni Tewdric ni arthur n'avaient jamais eu a affronter les problèmes que pose le commandement d'une armée aussi grande. " Mais si nous avons des difficultés, dit arthur avec optimisme, imaginez un peu celles de Gorfyddyd.

- Je préférerais ses problèmes aux miens ", répondit Tewdric d'un ton lugubre.

Toujours placés sous les ordres de Galahad, mes lanciers campaient a deux lieues au nord de Magnis, oa 'agricola, le commandant de Tewdric, surveillait de près la frontière entre Gwent et Powys. De revoir mes casques a queue de loup me procura une bouffée de bonheur. après le défaitisme des campagnes, il était bon, soudain, de penser qu'ici au moins il y avait des hommes qui ne seraient jamais battus. Nimue vint avec moi et mes hommes s'attroupèrent autour d'elle pour qu'elle touche la tate de leurs lances et la lame de leurs épées. Mame les chrétiens se pressaient pour bénéficier de sa force. Elle faisait le travail de Merlin et, comme on savait qu'elle sortait de l'ale des Morts, on la croyait presque aussi puissante que son maatre.

agricola me reçut dans une tente, la première que j'eusse jamais vue. Une merveille, avec un grand poteau central et, aux angles, quatre b,tons supportant un dais de lin qui filtrait la lumière du soleil, donnant une couleur étrangement jaune aux cheveux gris et courts d'agricola. Revatu de son armure romaine, il était assis a une table couverte de bouts de parchemin. Homme austère, il se contenta d'un salut de pure forme, mais il ajouta un compliment sur mes hommes. " Ils sont confiants. Mais l'ennemi aussi. Et il est bien plus nombreux

que nous. " Il s'exprimait sur un ton lugubre.

" Combien ? " demandai-je.

agricola parut s'offusquer de ma brusquerie, car je n'étais plus le garçon que j'avais été lorsque j'avais vu pour la première fois le seigneur de la guerre de Gwent. J'étais un seigneur moi aussi, un meneur d'hommes, et j'avais le droit de savoir à qui mes hommes allaient avoir à faire. Ou peut-être n'est-ce pas ma manière d'aller droit au fait qui irrita agricola, mais plutôt qu'il n'avait pas envie qu'on lui rappelle la prépondérance de l'ennemi. Il finit cependant par me donner des chiffres :

" D'après nos espions, Powys a rassemblé six cents lanciers. Gundleus en a fait venir deux cent cinquante de Silurie, peut-être plus. Ganval d'Elmet a envoyé deux cents hommes, et les Dieux seuls savent combien d'hommes sans maître ont rejoint l'étendard de Gorfyddyd pour se partager les dépouilles.

" Les hommes sans maître étaient des pendards, des exilés, des meurtriers et autres sauvages attirés par les promesses de pillage. Je doutais qu'ils fussent légion à nos côtés, non pas seulement parce qu'on s'attendait à notre défaite, mais

parce que Tewdric et arthur étaient mal disposés envers ces créatures sans seigneur. assez curieusement, cependant, nombre des cavaliers d'arthur, et des meilleurs, venaient de là. Des guerriers comme Sagamor avaient combattu dans les armées romaines taillées en pièces par les envahisseurs païens de l'Italie et le génie juvénile d'arthur était d'avoir réussi à harnacher en une bande de guerre ces mercenaires sans seigneur.

" Il y a plus, continua agricola d'un air sombre. Le royaume de Cornovie a donné des hommes et pas plus tard qu'hier nous avons appris qu'Ongus Mac airem de Démétie est venu avec une bande de ses Blackshields ; peut-être une centaine d'hommes ? D'une autre source, on apprend que les hommes de Gwynedd ont rejoint Gorfyddyd.

- Les réquisitions ? " demandai-je.

agricola haussa les épaules. " Cinq, six cents ? Peut-être même un millier.

Mais ils ne viendront pas avant que la moisson ne soit terminée. "

Je commençais à regretter d'avoir posé la question. " Et de notre côté,

Seigneur ?

- Maintenant qu'arthur est arrivé... " Il s'arrata. " Sept cents lances. "

Je ne dis mot. Comment s'étonner, pensais-je, que les gens de Gwent et de Dumnonie aient enfoui leurs trésors et chuchotent qu'arthur devrait quitter la Bretagne. Nous étions face a une horde.

" Je te saurais gré, fat agricola d'un ton acide, comme si l'idée de reconnaissance était absolument étrangère a sa manière de penser, de ne pas ébruiter ces renseignements. Nous avons déjà eu assez de désertions. Si ça continuait, autant creuser nos tombes.

- Pas de déserteurs chez mes hommes ?

- Non, admit-il, pas encore. " Il se leva, prit sa petite épée romaine suspendue a un piquet de la tente puis s'arrata sur le pas de la porte, oa il jeta un regard sinistre en direction des collines ennemies.

" Les hommes disent que tu es un ami de Merlin.

- Oui, Seigneur ?

- Viendra-t-il ?

- Je ne sais pas, Seigneur. "

agricola grommela. " Je prie qu'il vienne. Il faut que quelqu'un apporte un peu de bon sens dans cette armée. Tous les commandants sont convoqués a Magnis cette nuit. Conseil de guerre. " Il le dit avec amertume, comme s'il savait que ces conseils engendraient plus de querelles que de camaraderie. " Soyez la-bas au coucher du soleil. "

Galahad vint avec moi. Nimue resta avec mes hommes, car sa présence leur donnait confiance. Pour ma part, je fus fort aise qu'elle ne soit pas venue, car le conseil s'ouvrit par une prière de l'évaque Conrad de Gwent.

apparemment, il croyait la défaite inéluctable, car il implora son Dieu de nous donner la force d'affronter un ennemi surpuissant. Les bras tendus a la manière des chrétiens en prière, Galahad marmonna en mame temps que l'évaque pendant que nous autres, paÔens, grommelions qu'il ne fallait pas demander des forces, mais la victoire. J'aurais aimé qu'il y e't des druides parmi nous, mais Tewdric, étant chrétien, n'en employait aucun, et Balise, le vieillard qui avait assisté a l'acclamation de Mordred, était mort au cours du premier hiver que

j'avais passé en BenoÛc. agricola avait raison d'espérer que Merlin viendrait, car une armée sans druide concédait un avantage a ses ennemis.

Le conseil réunissait entre quarante et cinquante hommes, tous chefs ou meneurs. Nous nous réunames dans la salle de pierre lisse des bains de Magnis, qui me rappela l'église d'YnysWydryn. Le roi Tewdric, arthur, agricola et le fils de Tewdric, l'Edling Meurig, siégeaient a une table, sous un dais de pierre. Meurig était devenu une créature p,lichonne et maigrelette qui semblait malheureuse dans son armure romaine mal ajustée.

Il cillait constamment, comme exposé a la lumière du soleil au sortir d'une salle très obscure, et ne cessait de tripoter la grosse croix d'or qui pendait a son cou. Seul de tous les commandants, arthur n'était pas en tenue de guerre et il paraissait détendu dans ses habits de campagnard.

Les guerriers lancèrent des hourras et frappèrent le sol de leurs lances quand le roi Tewdric annonça qu'aux dernières nouvelles les Saxons s'étaient retirés de la frontière orientale, mais ce fut les derniers vivats avant un bon moment cette nuit-la, car agricola se leva et donna son évaluation sommaire des rapports de force. Il n'énuméra pas tous les contingents plus modestes de l'ennemi, mais mame sans ces additions il était clair que l'armée de Gorfyd-dyd était deux fois plus nombreuse que la nôtre. " Eh bien, il nous faudra juste tuer deux fois plus vite ! " gueula Morfans du fond de la salle. Il avait rendu l'armure d'écailés a arthur, jurant que

seul un héros pouvait porter cette masse de métal et continuer a se battre.

agricola fit celui qui n'avait pas entendu et ajouta que la moisson serait rentrée dans une semaine et que les requis de Gwent viendraient alors gonfler nos effectifs. Nul ne sembla s'en réjouir outre mesure.

Le roi Tewdric proposa que nous attaquions Gorfyddyd sous les remparts de Magnis : " Donnez-moi une semaine et j'aurai si bien rempli cette forteresse de la nouvelle moisson que Gorfyddyd ne pourra jamais nous en expulser. Combattons ici - il fit un geste en direction des portes - et si la bataille tourne mal nous nous replions a l'intérieur et les laissons gaspiller leurs lances contre les palissades de bois. " C'était la façon de guerroyer qui avait ses préférences et que Tewdric avait parfaite de longue date : une guerre de siège, oa il pouvait mettre a profit le travail des ingénieurs romains pour déjouer

les lances et les épées. Un murmure d'approbation parcourut la salle, et ce murmure ne fit que s'amplifier lorsque Tewdric déclara au conseil qu'aelle se préparait sans doute à attaquer Ratae.

" Tenons bon ici, dit un homme, et Gorfyddyd regagnera le nord au galop lorsqu'il apprendra qu'aelle entre par la petite porte.

- Ce n'est pas aelle qui livrera ma bataille. " arthur s'exprima pour la première fois et la salle retrouva le calme. Il semblait gagné d'avoir parlé

d'un ton aussi ferme. Il adressa un sourire d'excuse au roi Tewdric et demanda oà, exactement, les forces ennemies s'étaient rassemblées. Il le savait déjà, bien entendu, mais il posait la question afin que nous pussions tous entendre la réponse.

agricola répondit pour Tewdric. " Leurs éclaireurs sont échelonnés entre la colline de Coel et Caer Lud, tandis que le gros de l'armée campe a Branogenium. D'autres hommes marchent depuis Caer Sws. "

Les noms ne signifiaient pas grand-chose pour nous, mais arthur semblait s'y connaître en géographie. " Ils gardent donc les collines entre nous et Branogenium ?

- Tous les cols et toutes les hauteurs, confirma agricola.

- Combien a Lugg Vale ? demanda arthur.

- au moins deux cents de leurs meilleurs lanciers. Ils ne sont pas idiots, Seigneur ", ajouta agricola d'une voix lugubre.

arthur se leva. Il était à l'aise dans ces conseils, dominant facilement des foules d'hommes revaches. Il souriait. " Les chrétiens le comprendront mieux, commença-t-il, flattant habilement les

hommes qui lui étaient le plus hostiles. Imaginez une croix chrétienne.

Ici, a Magnis, nous sommes au pied de la croix. Le poteau est la Voie romaine qui va du nord de Magnis a Branogenium et la traverse correspond aux collines qui barrent cette voie. La colline de Coel est à gauche de la traverse, Caer Lud à droite, et Lugg Vale au centre de la croix. Le val est l'endroit où la route et la rivière traversent les collines. "

Il contourna la table pour se rapprocher ainsi de son auditoire. " Je voudrais que vous réfléchissiez à une chose. " La lumière des torches suspendues couvrait d'ombre ses longues joues, mais ses yeux étincelaient et son ton était énergique. " Tout le monde sait que nous devons perdre cette bataille. Nous sommes inférieurs en nombre. Nous attendons ici que Gorfyddyd nous attaque. Nous attendons ici, et certains d'entre nous finissent par se décourager et remportent leurs lances chez eux. D'autres tombent malades. Et tous, nous ruminons, songeant à cette grande armée rassemblée dans la cuvette des collines entourant Branogenium et nous essayons de ne pas penser à notre mur de boucliers enfoncé et à l'ennemi qui arrive sur nous, de trois côtés à la fois. Mais pensez à l'ennemi. Il attend lui aussi, mais plus il attend plus il se renforce ! Des hommes arrivent de Cornovie, d'Elmet, de Démétie, de Gwynedd. Des hommes sans terre viennent pour y gagner une terre, des hommes sans maître impatientes de participer au pillage. Ils savent qu'ils vont gagner et savent que nous attendons, comme des

souris piégées par une tribu de chats. "

arthur se redressa. De nouveau il souriait. " Mais nous ne sommes pas des souris. Nous avons parmi nous quelques-uns des plus grands guerriers qui aient jamais tenu une lance. Nous avons des champions ! " Les vivats commencèrent. " Nous savons tuer les chats ! Et nous savons aussi les écorcher ! Mais... " Les vivats avaient à peine recommencé qu'ils cessèrent à ce mot. " Mais, poursuivit arthur, pas si nous attendons ici d'être attaqués. attendons ici derrière les murs de Magnis et que se passe-t-il ?

L'ennemi marchera pour nous encercler. Nos foyers, nos femmes, nos enfants, nos terres, nos troupeaux et notre nouvelle moisson, tout sera leur, et nous serons comme des souris prises au piège. Nous devons les attaquer et attaquer bientôt. "

agricola attendit que les vivats dumnoniens s'arrêtent. " attaquer ou ?

demanda-t-il avec aigreur.

- Ou ils s'y attendent le moins, Seigneur, dans leur bastion. Lugg Vale. En haut de la croix ! Droit au cœur ! " Il tendit la main pour prévenir tous nouveaux hurlements. " Le val est étroit, impossible de déborder un mur de boucliers. La voie traverse la rivière à gué au nord de la vallée. " Il fronçait les sourcils tout en parlant, tentant de se rappeler un endroit qu'il n'avait vu qu'une fois dans sa vie, mais arthur avait une mémoire de soldat, et il lui suffisait d'avoir vu un endroit une seule fois. " Il nous faudrait poster des hommes sur la colline ouest pour empêcher leurs archers de faire pleuvoir des flèches, mais une fois dans la vallée, je le jure, plus rien ne pourra nous en déloger. "

agricola fit des objections. " Nous pouvons tenir là-bas, admit-il, mais comment y arriver ? Ils y ont deux cents lanciers, peut-être plus, mais une centaine d'hommes suffit à tenir cette vallée toute une journée. Le temps que nous rejoignons le bout de la vallée, Gorfyddyd aura fait descendre sa horde de Branogenium. Pire, les Irlandais Blackshields postés sur la colline de Coel peuvent marcher au sud et prendre nos arrières. Sans doute ne pourrait-on nous déloger, Seigneur, mais nous nous ferions tuer sur place.

- Les Irlandais de Coel ne comptent pas ", répondit arthur nonchalamment.

Tout excité, il ne tenait pas en place ; il se mit à arpenter le dais, expliquant et séduisant à la fois. " Pensez, je vous prie. Seigneur Roi -

il s'adressait a Tewdric -, a ce qui arrivera si nous restons ici. L'ennemi viendra, nous nous replierons derrière des murs imprenables et ils pilleront nos terres. au milieu de l'hiver nous serons en vie, mais y aura-t-il encore ,me qui vive a Gwent et en Dumnonie ? Non. Ces collines, au sud de Branogenium, sont les murs de Gorfyddyd. Si nous ouvrons une brèche dans ces murs, il doit nous combattre et s'il combat a Lugg Vale il est un homme battu.

- Ses deux cents hommes de Lugg Vale nous arrateront, insista agricola.

- Ils se dissiperont comme la brume ! assura arthur avec aplomb. Ils sont deux cents qui n'ont jamais affronté de cheval caparaçonné. "

agricola secoua la tate. " Le val est barré par un mur d'arbres abattus.

Les chevaux caparaçonnés seront arratés - il s'arrata pour frapper du poing contre sa paume tendue - morts. " Il dit ce dernier mot d'un ton sec, d'un ton si définitif qu'arthur se rassit. L'odeur de la défaite flottait dans la salle. De l'extérieur, oa les forgerons travaillaient jour et nuit, j'entendis le sifflement d'une lame nouvellement forgée refroidie dans l'eau.

" Peut-atre me serait-il permis de prendre la parole ? " C'était Meurig, le fils de Tewdric. Il avait une voix étrangement haute, qui trahissait presque l'irritation, et il était manifestement myope car il serrait les yeux et relevait la tate chaque fois qu'il voulait regarder quelqu'un dans la salle. " Ce que j'aimerais demander, dit-il lorsque son père l'eut autorisé a s'adresser au conseil, c'est pourquoi nous battons-nous ? " Ses paupières battaient rapidement pendant qu'il posait sa question.

Personne ne répondit, tant la question nous déconcertait.

" Laissez-moi, permettez, souffrez que je m'explique ", reprit Meurig d'un ton pédant. Certes il était jeune, mais son assurance était celle d'un prince, mame si je m'irritais de la fausse modestie dont il enrobait ses déclarations. " Nous combattons Gorfyd-dyd - corrigez-moi si je me trompe -

en vertu de notre vieille alliance avec la Dumnonie. Cette alliance nous a bien servis, je n'en doute pas, mais Gorfyddyd, si je comprends bien, n'a aucune visée sur le trône dumnonien. "

Des grognements se firent entendre de notre côté, mais arthur imposa le silence d'un geste de la main, puis invita Meurig a continuer. Meurig cilla et tira sur sa croix. "Je me demande simplement pourquoi

nous combattons.

Si je puis ainsi m'exprimer, quel est notre casus belli ?

- La cause du béliet ?! " cria Culhwch. Il m'avait vu arriver et avait traversé la salle pour m'accueillir. Il approcha alors la bouche de mon oreille. " Ces bougres ont des boucliers bien légers, et ils cherchent une échappatoire. "

arthur se releva et s'adressa d'un ton courtois a Meurig. " La cause de la guerre, Seigneur Prince, est que ton père a prêté serment de défendre le trône du roi Mordred, et que le roi Gorfyddyd complotait manifestement de priver mon roi de ce

trône. "

Meurig haussa les épaules. " Mais - corrige-moi, je t'en prie -si je comprends bien la situation, Gorfyddyd ne cherche pas à détrôner le roi Mordred.

- Tu sais ça ? cria Culhwch.

- Il y a des signes, répondit Meurig avec irritation.

- Les salauds ont parlé à l'ennemi, chuchota Culhwch à mon oreille. Jamais eu un couteau dans le dos, Derfel ? En voilà un pour arthur ! "

arthur garda son calme. " quels signes ? " demanda-t-il avec douceur.

Le roi Tewdric avait gardé le silence pendant que son fils parlait, preuve qu'il avait donné à Meurig la permission de suggérer, fût-ce en y mettant les formes, qu'il aurait fallu apaiser Gorfyddyd plutôt que l'affronter, mais maintenant, en vieil homme fatigué, il prit les rênes en mains. " Il n'est point de signes, Seigneur, sur lesquels je fonderais ma stratégie.

Néanmoins - et Tewdric prononça ce mot avec tant d'insistance que nous savions tous qu'arthur avait perdu la partie -, néanmoins, Seigneur, je suis convaincu qu'il ne nous servirait à rien de provoquer Powys sans nécessité. Voyons voir si nous ne pouvons obtenir la paix. " Il s'arrêta, presque comme s'il redoutait que le mot ne mat arthur en fureur, mais arthur se tut. Tewdric soupira. " Gorfyddyd se bat, fit-il lentement et prudemment, à cause d'un affront fait à sa famille. " De nouveau il s'arrêta, craignant de froisser arthur par son franc-parler, mais arthur n'était point homme à fuir ses responsabilités et, d'un mouvement de la tête, il approuva à contrecœur la franchise de

Tewdric. " Tandis que nous, nous nous battons pour respecter le serment que nous avons prêté au Grand Roi Uther. Un serment par lequel nous avons juré de préserver le trône de Mordred. Pour ma part, je ne romprai pas ce serment.

- Ni moi ! fit arthur d'une voix forte.

- Mais alors, Seigneur arthur, si le roi Gorfyddyd n'a aucun dessein sur ce trône ? demanda le roi Tewdric. S'il entend conserver Mordred comme roi, pourquoi nous battons-nous ? "

La salle était en effervescence. Nous autres, Dumnoniens, sentions l'odeur de la trahison, les hommes de Gwent flairaient un moyen d'échapper à la guerre, et les cris fusèrent de part et d'autre un moment puis, enfin, arthur rétablit l'ordre en claquant de la main sur la table. " Le dernier émissaire que j'ai adressé à Gorfyddyd, expliqua-t-il, m'est revenu la tête coupée dans un sac. Suggérez-vous, Sire, d'en envoyer un autre ? "

Tewdric secoua la tête. " Gorfyddyd refuse de recevoir mes émissaires. Ils sont refoulés à la frontière. Mais si nous attendons ici et laissons son armée s'épuiser contre nos murs, je crois qu'il finira par se décourager et par négocier. " Un murmure d'approbation parcourut les rangs de ses hommes.

arthur tenta une fois de plus de dissuader Tewdric. Il brossa un tableau de nos armées enracinées derrière les murs pendant que la horde de Gorfyddyd ravageait les fermes où l'on venait de rentrer la moisson, mais ses talents d'orateur et sa fougue laissèrent de marbre les hommes de Gwent. Ils ne voyaient que murs de boucliers débordés et champs de cadavres, et ils s'empressèrent donc de faire leur la conviction de leur roi, à savoir que la paix viendrait si seulement ils se repliaient sur Magnis et laissaient Gorfyddyd épuiser ses hommes contre ces murailles. Ils se mirent à prier arthur d'avaliser leur stratégie et, sur son visage, je vis qu'il était blessé. Il avait perdu. S'il attendait ici, Gorfyddyd exigerait sa tête. S'il s'en allait en armorique, il vivrait, mais il abandonnerait Mordred et son rêve d'une Bretagne juste et unie. La clameur s'amplifia, et c'est alors que Galahad se leva et cria pour avoir une chance de se faire entendre.

Tewdric l'invita à parler, et Galahad commença par se présenter. " Je suis Galahad, Sire, prince de BenoÛc. Si le roi Gorfyddyd ne veut recevoir aucun émissaire de Gwent ou de Dumnonie, il n'en refusera certainement pas un d'armorique ? Sire, laissez-moi aller à Caer Sws et m'assurer des intentions de Gorfyddyd concernant Mordred. Et si j'y

vais, Sire, accepterez-vous ma parole comme son verdict ? "

Tewdric s'empessa d'accepter. Il était ravi de tout ce qui pouvait éviter la guerre, mais il cherchait encore le consentement d'arthur : " Suppose que Gorfyddyd décrète que Mordred n'a rien à craindre, lui suggéra-t-il, que feras-tu ? "

arthur fixait la table. Il perdait son rave, mais il était incapable de proférer un mensonge pour sauver ce rave et il releva la tête avec un sourire lugubre. " En ce cas, Sire, je quitterais la Bretagne et confierais Mordred à votre garde. "

Une fois encore, les Dumnoniens protestèrent à grands cris, mais c'est Tewdric qui nous imposa le silence cette fois. " Nous ne savons pas ce que rapportera le prince Galahad, dit-il, mais voici ma promesse. Si le trône de Mordred est menacé, alors moi, le roi Tewdric, je me battrai. Sinon ? Je ne vois aucune raison de

combattre. "

Nous devons nous satisfaire de cette promesse. La guerre était apparemment suspendue à la réponse de Gorfyddyd. C'est pour l'obtenir que, le lendemain matin, Galahad prit la route du nord.

J'accompagnai Galahad. Il n'avait pas voulu de moi, protestant que ma vie serait en danger, mais je lui donnai la réplique comme je ne l'avais encore jamais fait. Je plaiderai aussi ma cause auprès

d'arthur, expliquant qu'il fallait qu'un Dumnonien au moins entendât Gorfyddyd faire part de ses intentions au sujet de notre roi, et arthur intervint auprès de Galahad, qui finit par se laisser fléchir. Nous étions amis, après tout, même si, pour ma sécurité, Galahad m'imposa de voyager comme si j'étais son serviteur et de porter son symbole sur mon bouclier. "

Tu n'as pas de symbole !

- Si, dit-il, ordonnant qu'on peignât des croix sur nos boucliers. Pourquoi pas ? Je suis chrétien.

- «a paraît faux. " J'étais habitué aux boucliers de guerriers blasonnés de taureaux, d'aigles, de dragons et de cerfs, non pas d'un lambeau desséché

de géométrie religieuse.

" «a me plaat, dit-il, et qui plus est tu es mon humble serviteur, Derfel, ton opinion n'est d'aucun intérêt pour moi. aucun. " Il rit et esquiva le coup que je voulais lui donner sur le bras.

Force me fut d'aller a cheval. Tout au long de mes années avec arthur, je ne m'étais jamais habitué a monter a dos de cheval. Il m'a toujours paru naturel de s'asseoir a l'arrière mais, ainsi, il est impossible de serrer les flancs de l'animal entre ses genoux, ce pourquoi il faut se laisser glisser en avant de manière a se percher juste derrière l'encolure, avec les pieds qui pendillent en l'air derrière ses pattes avant. Je finis par fourrer un pied dans la sangle de selle pour avoir un point d'appui, geste dont s'offusqua Galahad, qui était fier de sa manière de monter. " Monte-le convenablement !

- Mais je n'ai nulle part oa fourrer les pieds !

- Le cheval a quatre pattes. Combien en voudrais-tu de plus ? "

Nous chevauch,mes jusqu'a Caer Lud, la grande forteresse de Gorfyddyd dans les collines frontalières. La ville se dressait sur une colline, dans le coude d'une rivière, et nous pensions que les sentinelles seraient moins cauteleuses que celles qui gardaient la Voie romaine a Lugg Vale. Malgré

tout, nous nous gard,mes d'avouer nos véritables intentions a Powys, pour nous présenter simplement comme des hommes d'armorique sans terre cherchant a entrer dans le pays de Gorfyddyd. S'apercevant que Galahad était prince, les gardes voulurent a tout prix l'escorter auprès du commandant de la ville. ainsi f'mes-nous conduits a travers une ville grouillant d'hommes en armes, dont les lances étaient plantées a la porte de chaque maison et les casques empilés sous les bancs des tavernes. Le commandant était un homme harassé, a qui la responsabilité de gouverner une garnison gonflée par l'imminence de la guerre faisait visiblement horreur. "

J'ai su que vous deviez venir d'armorique quand j'ai vu vos boucliers.

Seigneur Prince ", dit-il a Galahad. " Symbole incongru pour nos yeux de provinciaux.

- Symbole vénéré aux miens, répondit Galahad gravement, prenant garde de ne pas croiser mon regard.

- Certes, certes ", fit le commandant. Il s'appelait Halsyd. " Et bien entendu tu es le bienvenu, Seigneur Prince. Notre Grand Roi accueille tous les.. " Il s'arrata, embarrassé. Il était sur le point de dire que

Gorfyddyd accueillait tous les guerriers sans terre, mais cette formule frisait l'insulte adressée au prince dépossédé d'un royaume armoricain.

Tous les braves, dit plutôt le commandant. Vous ne pensiez pas rester ici, par hasard ? " Il s'inquiétait d'avoir deux bouches affamées de plus dans une ville déjà pressurée pour ravitailler la garnison.

" J'irai jusqu'a Caer Sws, annonça Galahad. avec mon serviteur, fit-il en me désignant.

- Puissent les Dieux h,ter votre course, Seigneur Prince. " ainsi entr,mes-nous en pays ennemi. Nous chevauch,mes a travers de paisibles vallées, oa les champs étaient parsemés de meulettes et les vergers lourdement chargés de pommes m'riissantes. Le lendemain, nous atteignames les collines, suivant un chemin de terre qui serpentait a travers de grandes étendues de bois humides, puis, enfin, nous f'mes au-dessus des arbres et franchames le col qui menait a la capitale de Gorfyddyd. Un frisson me parcourut l'échiné

lorsque j'aperçus les murs de terre grossiers de Caer Sws. L'armée de Gorfyddyd se rassemblait sans doute a Branogenium, a quelque vingt lieues de la, mais les environs de Caer Sws grouillaient aussi de soldats. Les troupes avaient dressé des abris de fortune avec des murs de pierre couverts de mottes d'herbe, et les abris entouraient le fort au-dessus duquel flottaient, outre les couleurs de Powys, les bannières des sept royaumes venus grossir les rangs toujours plus nombreux de Gorfyddyd. "

Huit ? demanda Galahad. Powys, la Silurie, Elmet,

mais qui d'autre ?

- Cornovie, Démétie, Gwynedd, Rheged, et les Blackshields de Démétie, fis-je, complétant la sinistre liste.

- Pas étonnant que Tewdric veuille la paix ", conclut Galahad a voix basse, s'étonnant de la nuée d'hommes qui campaient sur l'autre rive de la rivière longeant la capitale de l'ennemi.

Nous nous enfonç,mes dans cette ruche de fer. Des enfants nous suivirent, intrigués par nos étranges boucliers, tandis que leurs mères nous observaient d'un air soupçonneux a l'ombre de leurs refuges. Les hommes nous lançaient de rapides coups d'oeil, remarquant nos étranges insignes et observant la qualité de nos armes, mais nul ne nous interpella avant que nous ne f'mes arrivés aux portes de Caer

Sws, oa la Garde royale de Gorfyddyd nous barra le chemin avec ses lances bien astiquées. " Je suis Galahad, prince de BenoÛc, annonça pompeusement Galahad, venu voir mon cousin le Grand Roi.

- C'est un cousin ? chuchotai-je.

- C'est ainsi que nous parlons dans les familles royales. "

L'intérieur de l'enceinte nous fit comprendre pourquoi tant de soldats s'étaient rassemblés a Caer Sws. Trois grands pieux avaient été plantés en terre et attendaient maintenant les cérémonies officielles qui préludent a la guerre. Powys était l'un des royaumes les moins chrétiens et l'on observait avec soin ici les anciens rituels, et je soupçonnais qu'on avait fait venir de Branogenium nombre des soldats qui campaient hors les murs pour assister aux rites et faire savoir a leurs camarades que les Dieux avaient été conciliés. L'invasion de Gorfyddyd devait se faire sans précipitation aucune, tout serait accompli méthodiquement, et arthur, me dis-je, avait probablement raison de penser qu'une attaque-surprise pouvait perturber des préparatifs aussi prosaïques.

Des serviteurs s'occupèrent de nos chevaux et, après qu'un conseiller eut questionné Galahad et se fut assuré qu'il était celui qu'il prétendait être, on nous fit entrer dans la grande salle de banquet. Le portier nous prit nos épées, nos boucliers et nos lances pour les ajouter aux rangs déjà encombrés par les hommes réunis dans la salle de Gorfyddyd.

Plus d'une centaine d'hommes se pressaient entre les piliers de chêne trapus ornés de crânes humains pour montrer que le royaume était en guerre.

Sous ces ossements grimaçants, se tenaient les rois, les princes, les seigneurs, les chefs et les champions des armées rassemblées. Le seul mobilier était la rangée de trônes disposés sur un dais a l'extrémité la plus sombre, oa Gorfyddyd siégeait sous son symbole de l'aigle tandis que juste a côté de lui, sur un trône plus bas, se tenait Gundleus. La vue même du roi silurien fit palpiter la cicatrice de ma main gauche. Tanaburs était accroupi a côté de Gundleus, tandis que Gorfyddyd avait placé son druide, lorweth, a sa droite. Cuneglas, Edling

de Powys, avait pris place sur un troisième trône, flanqué de rois que je ne reconnus point. Il n'y avait aucune femme. Sans doute s'agissait-il d'un conseil de guerre, tout au moins une occasion de savourer la victoire annoncée. Les hommes portaient tous cottes de mailles ou

armures de cuir.

Nous nous arrat,mes au fond de la salle et je vis Galahad prier son Dieu en silence. Un chien de loup a l'oreille déchirée et aux cuisses balafrees flaira nos bottes puis s'en retourna vers son maatre, qui se tenait avec les autres guerriers sur le sol de terre couvert de joncs. Dans un coin, un barde fredonnait un chant de guerre, mais sa récitation saccadée demeurait inaperçue des hommes qui écoutaient Gundleus annoncer les forces qu'il attendait de Démétie. Un chef, a l'évidence un homme qui avait eu a souffrir des Irlandais, protesta que Powys n'avait nul besoin de l'aide des Blackshields pour vaincre arthur etTewdric, mais, d'un geste brutal, Gorfyddyd lui cloua le bec. Je m'attendais a moitié qu'on nous fat patienter, le temps que le conseil en e t fini avec ses autres affaires, mais nous n'eûmes pas a attendre plus d'une minute avant qu'on nous conduisat au centre de la salle, devant Gorfyddyd. Je regardai Gundleus et Tanaburs, mais aucun d'eux ne me reconnut.

Nous nous agenouill,mes et attendames. " Debout ", ordonna Gorfyddyd. Nous ob ames et, une fois de plus, j'examinai son visage revache. Il n'avait pas beaucoup changé depuis la dernière fois. Il semblait aussi bouffi et soupçonneux que lorsque arthur était venu demander la main de Ceinwyn bien que, dans les toutes dernières années, la maladie e t fait blanchir sa barbe et sa chevelure. La barbe était maigre et cachait mal le goitre qui déformait maintenant sa gorge. Il nous d visagea d'un air las. " Galahad, lança-t-il d'une voix rauque, prince de Beno c. Nous avons entendu parler de Lancelot, mais pas de toi. Es-tu, comme ton frère, un des petits morveux d'arthur.

- Sire, je n'ai prat  serment a aucun homme, répondit Galahad, hormis a mon père dont les ennemis ont piétiné les ossements. Je suis sans terre. "

Gorfyddyd remua sur son trône. Sa manche gauche vide pendait a côté de l'accoudoir, rappel permanent de son ennemi honni, arthur. "Tu es donc venu vers moi pour de la terre, Galahad de Beno c ? Beaucoup d'autres sont venus pour la mame chose, prévint-il dans un geste en direction de la salle bondée.

Bien que j'ose dire qu'il y a assez de terre pour tous en Dumno-nie.

- Je viens a vous, Sire, avec les salutations, librement portées, du roi Tewdric de Gwent. "

Ces derniers mots mirent la salle en émoi. au fond, des hommes qui n'avaient pas entendu les paroles de Galahad, demandèrent a savoir et le murmure de la conversation se prolongea quelques secondes. Cuneglas, le fils de Gorfyddyd, releva brusquement la tête. Son visage rond, avec ses longues moustaches brunes, parut soucieux, et ce n'était pas étonnant, me dis-je, car Cuneglas était comme arthur un homme épris de paix, mais, en repoussant Ceinwyn, arthur avait aussi anéanti les espoirs de Cuneglas et maintenant l'Edling de Powys ne pouvait que suivre son père dans une guerre qui menaçait de ravager les royaumes méridionaux.

" Nos ennemis, a ce qu'il semble, perdent le goût de la bataille, l'cha Gorfyddyd. autrement pourquoi Tewdric envoie-t-il ses salutations ?

- Le roi Tewdric, Grand Roi, ne craint aucun homme, mais il aime plus encore la paix ", répondit Galahad, veillant a employer le titre que Gorfyddyd s'était octroyé en anticipation de sa victoire.

Le corps de Gorfyddyd se souleva et, l'espace d'une seconde, je le crus sur le point de vomir, puis je compris qu'il riait. " Nous autres, les rois, n'aimons la paix que lorsque la guerre devient fâcheuse. Cette réunion, Galahad de BenoËc - d'un geste de la main, il montra la cohue des chefs et des princes - , expliquera ce regain d'amour pour la paix chez Tewdric. "

Il s'arrêta, le temps de reprendre sa respiration. "Jusqu'a maintenant, Galahad de BenoËc, j'ai refusé de recevoir les messages de Tewdric.

Pourquoi les recevrais-je ? Un aigle écoute-t-il un agneau qui implore gr

,ce en balant ? Dans quelques jours, je compte bien entendre tous les hommes de Gwent me demander la paix d'une voix balante, mais pour l'instant, puisque tu es venu jusqu'ici, tu peux m'amuser. qu'offre Tewdric ?

- La paix, Sire, rien que la paix. "

Gorfyddyd cracha. "Tu es sans terre, Galahad, et les mains vides ? Tewdric pense-t-il que la paix est a qui la demande ? Tewdric croit-il que j'ai dépensé l'or de mon royaume en armées sans raison ? Me prend-il pour un fou ?

- Il croit. Sire, que le sang versé entre Bretons est sang perdu.

- Tu parles comme une femme, Galahad de BenoËc. " Gorfyddyd l'cha

l'insulte d'une voix a dessein forte pour que la salle retentat de vivats et d'éclats de rire. quand les rires se furent calmés, il reprit : " Reste que tu dois apporter une réponse au roi de Gwent, alors la voici. " Il s'arrata pour rassembler ses pensées. " Dis a Tewdric qu'il est un agneau suçant la tétine sèche de la Dumnonie. Dis-lui que ce n'est pas après lui que j'en ai, mais après arthur, alors dis a Tewdric qu'il peut avoir sa paix a deux conditions. Premièrement, qu'il laisse mon armée traverser son pays sans lui opposer d'obstacle et, deuxièmement, qu'il me donne assez de grains pour nourrir dix jours un millier d'hommes. " Les guerriers en restèrent bouche bée, car l'offre était généreuse, mais aussi intelligente. Si Tewdric acceptait, il éviterait le sac de son pays et faciliterait l'invasion de la Dumnonie. " Es-tu habilité, Galahad de BenoÛc, a accepter ces conditions ?

- Non, Sire, juste a vous demander vos conditions et a connaatre vos intentions concernant Mordred, roi de Dumnonie, que Tewdric a fait serment de protéger. "

Gorfyddyd prit un air blessé. " ai-je l'air d'un homme qui fait la guerre a des enfants ? demanda-t-il en se relevant pour se placer au bord du dais.

C'est avec arthur que j'ai une querelle, lança-t-il a notre adresse comme a l'assistance tout entière, qui a préféré épouser une putain de Henis Wyren plutôt que ma fille. Un homme laisserait-il un pareil affront invengé ? "

La salle rugit. " arthur est un parvenu, cria Gorfyddyd, né d'une putain, et vers une putain il est retourné ! Tant que Gwent protège le coureur de putain, Gwent est notre ennemi. Tant que la Dumnonie se bat pour le coureur de putain, la Dumnonie est notre ennemie. Et notre ennemi sera le généreux pourvoyeur de notre or, de nos esclaves, de nos vivres, de nos terres, de nos femmes et de notre gloire ! arthur, nous le tuons, et sa putain nous la mettrons au travail dans nos baraques. " Il attendit que les hourras se fussent calmés, puis considéra Galahad d'un regard impérieux. " Dis cela a Tewdric, Galahad de BenoÛc, et après cela dis-le a arthur.

- Derfel peut le dire a arthur. " Une voix s'était élevée de la salle. Me retournant je vis Ligessac, le sournois, l'ancien commandant de la garde de Norwenna, le traatre passé au service de Gundleus. Il pointait le doigt vers moi. " Voila l'homme lige d'arthur, Sire. Je le jure sur ma vie. "

L'assistance était surexcitée. J'entendais des hommes hurler que j'étais

un espion et d'autres réclamer ma mort. Tanaburs me dévisageait intensément, t

,chant de voir a travers ma longue barbe blonde et mes épaisses moustaches, puis soudain il me reconnut et hurla. " Tuez-le ! Tuez-le ! "

Les gardes de Gorfyddyd, les seuls hommes en armes de la salle, se jetèrent sur moi. Gorfyddyd arrata ses lancers d'un geste de la main, qui fit taire la foule en tumulte. " Es-tu lié par serment au coureur de putain ? me demanda le roi d'une voix menaçante.

- Derfel est a mon service, Grand Roi ", insista Galahad.

Gorfyddyd me montra du doigt : " C'est a lui de répondre. Es-tu lié par serment a arthur ? "

On ne ment pas sur un serment. " Oui, Sire. "

Gorfyddyd s'éloigna d'un pas pesant et tendit son bras vers le garde, sans pour autant me quitter des yeux. " Sais-tu, chien, ce que nous avons fait du dernier messenger d'arthur ?

- Vous l'avez tué, Sire.

- J'ai envoyé sa tate truffée d'asticots a ton coureur de putain, voila ce que j'ai fait. allons, vite ! " lança-t-il au garde le plus proche, qui n'avait pas su que mettre dans la main tendue de son roi. " Ton épée, imbécile ! " aboya Gorfyddyd, et le garde s'empressa de tirer son épée et de la tendre au roi par la garde.

" Sire. " Galahad s'avança, mais Gorfyddyd faisait tourner la lame qui tremblait a quelques pouces des yeux du prince.

" Prends garde a ce que tu dis dans ma salle, Galahad de BenoÛc, grogna Gorfyddyd.

- J'implore qu'on lui laisse la vie sauve. Derfel n'est pas ici en espion, mais en émissaire de paix.

- Je ne veux pas de la paix ! trancha Gorfyddyd. La paix n'est pas mon plaisir ! Je veux voir arthur pleurer comme ma fille a pleuré jadis.

Comprends-tu cela ? Je veux voir ses larmes ! Je veux le voir suppliant comme elle m'a supplié. Je veux le voir ramper, je veux le voir mort et voir sa putain donner du plaisir a mes hommes. aucun émissaire

d'arthur n'est ici le bienvenu et arthur le sait ! Et tu le savais ! " Ses quatre derniers mots m'étaient adressés, et il tourna l'épée vers ma figure.

" Tuez-le ! Tuez-le ! " Dans sa robe brodée en haillons, Tanaburs sautillait en sorte que les os de ses cheveux cliquetaient comme des haricots secs dans une marmite.

" Touche-le, Gorfyddyd, promet une nouvelle voix, et ta vie est mienne. Je l'enfouirai dans le tas de bouse de Caer Idion et inviterai les chiens à pisser dessus. Je livrerai ton ,me aux petits esprits qui manquent d'amusettes. Je te maintiendrai dans la ténèbre jusqu'au dernier jour, puis je cracherai sur toi jusqu'à ce que commence l'ère nouvelle et, à cette heure mame, Sire, tes tourments auront à peine commencé. "

Je sentis la tension retomber comme un coup d'eau. Seul un homme oserait parler ainsi à un Grand Roi. C'était Merlin. Merlin ! Le grand Merlin qui remontait maintenant d'un pas lent l'allée centrale. Merlin qui passa devant moi et qui, d'un geste plus royal qu'aucun geste de Gorfyddyd, brandit son b,ton noir pour repousser l'épée du roi. Merlin, qui se dirigea vers Tanaburs et lui chuchota à l'oreille, faisant hurler le petit druide qui détala sans demander son reste.

Merlin, qui pouvait se métamorphoser comme aucun autre homme. Il aimait à simuler, à semer la confusion et à duper. Il pouvait être cassant, malicieux, patient ou seigneurial, mais ce jour-là il avait choisi de paraître dans toute sa majesté, raide et froid. aucun sourire n'éclairait son visage sombre, aucune lueur de joie dans ses yeux caves, juste un air d'arrogante autorité, qui fit s'agenouiller d'instinct les hommes placés le plus près de lui. Et mame le roi Gorfyddyd qui, un instant auparavant, était prêt à m'enfoncer l'épée dans le cou, baissa sa lame. " Tu prends la défense de cet homme, Seigneur Merlin ? demanda-t-il.

- Es-tu sourd, Gorfyddyd? aboya Merlin. Derfel Cadarn vivra. Il sera ton hôte d'honneur. Il mangera tes plats et boira ton vin. Il dormira dans vos lits et prendra vos esclaves s'il en a le désir. Derfel Cadarn et Galahad de BenoÛc sont sous ma protection. " Il se tourna vers la salle, défiant quiconque de s'opposer à lui. " Derfel Cadarn et Galahad de BenoÛc sont sous ma protection ! " Cette fois-ci, il leva son b,ton noir, et l'on sentit les guerriers trembler sous la menace. " Sans Derfel Cadarn et Galahad de BenoÛc, il n'y aurait point de Sagesse de la Bretagne. Je serais mort à BenoÛc et vous seriez tous condamnés à l'esclavage sous la férule des Saxons. " Il se retourna vers Gorfyddyd, "

Ils ont besoin de manger. Et cesse de me regarder, Derfel ", ajouta-t-il sans même jeter un oeil sur moi.

Je le regardais partagé entre la stupeur et le soulagement, mais je me demandais aussi ce que Merlin pouvait bien fabriquer dans cette citadelle de l'ennemi. Les druides étaient naturellement libres de circuler où bon leur semblait, fût-ce en territoire ennemi, mais sa présence à Caer Sws à cette époque semblait

étrange, voire dangereuse, car bien que la présence du druide intimidât les hommes de Gorfyddyd, ils lui en voulaient tout de même de son intervention et certains, en sécurité au fond de la salle, grommelèrent qu'il ferait mieux de se mêler de ses affaires. Merlin se tourna vers eux. " Mes affaires, fit-il d'une voix basse qui coupa néanmoins court à la protestation, consistent à prendre soin de vous, mes et si l'envie me saisit de plonger ces, mes dans la misère, vous regretterez que vos mères aient jamais enfanté. Imbéciles ! " Ce dernier mot sonna sèchement, accompagné

d'un mouvement de b,ton qui fit s'agenouiller les hommes en armure. aucun des rois n'osa intervenir quand Merlin frappa de son b,ton l'un des cr,nes accrochés à un pilier. " Tu pries pour la victoire ! dit Merlin. Mais la victoire sur quoi. Sur les tiens, non sur tes ennemis ! Tes ennemis sont les Saxons. Des années nous avons souffert sous la férule des Romains, mais enfin les Dieux ont jugé bon de chasser la vermine romaine, et que faisons-nous ? Nous nous entre-tuons et laissons un nouvel ennemi prendre nos terres, violer nos femmes et engranger nos moissons. alors livrez votre guerre, sots que vous êtes, livrez-la et gagnez, et vous n'aurez toujours pas la victoire.

- Mais ma fille sera vengée, dit Gorfyddyd dans le dos de Merlin.

- Ta fille, Gorfyddyd, dit Merlin en se retournant, vengera sa blessure.

Veux-tu connaître son destin ? " demanda-t-il d'un ton railleur. Mais il y répondit posément, sur le ton de la prophétie. " Elle ne sera jamais haute et elle ne sera jamais basse, mais elle sera heureuse. Son, me, Gorfyddyd, est bénie, et si tu avais autant de bon sens qu'une puce, tu t'en contenterais.

- Je me contenterai du cr,ne d'arthur, répliqua Gorfyddyd d'un air de défi.

- alors va le chercher, fit Merlin avec mépris en me donnant un coup de coude. Viens, Derfel, et goûte l'hospitalité de ton ennemi. "

Il nous fit sortir de la salle, marchant d'un air indifférent entre les rangs de fer et de cuir de l'ennemi. Les guerriers nous lorgnaient avec rancœur, mais il n'était rien qu'ils pussent faire pour nous empêcher de sortir ou de rejoindre l'une des chambres d'hôte de Gorfyddyd, où l'évidence Merlin avait lui-même séjourné. " Tewdric veut donc la paix, c'est ça ? nous demanda-t-il.

- Oui, Seigneur, répondis-je.

a m

- C'est normal. Il est chrétien et se croit donc plus malin que les Dieux.

- Et toi, Seigneur, tu sais ce que les Dieux ont dans la tête ?

demanda Galahad.

- Je crois que les Dieux détestent s'ennuyer, alors je fais de mon mieux pour les distraire. ainsi me sourient-ils. Ton Dieu, ajouta Merlin avec aigreur, méprise l'amusement et exige qu'on rampe à ses pieds. Ce doit être une bien piteuse créature. Probablement ressemble-t-il à Gorfyddyd, toujours soupçonneux et abominablement jaloux de sa réputation. quelle chance pour vous deux que je me sois trouvé là ! " Il nous gratifia soudain d'un sourire espiègle et je vis combien l'avait comblé cette humiliation publique de Gorfyddyd. Sa réputation tenait en partie à ses actions d'éclat. Certains druides, comme Iorweth, s'affairaient discrètement ; d'autres, comme Tanaburs, jouaient d'astuces sinistres, mais Merlin aimait à dominer et à éblouir, et humilier un roi ambitieux était pour lui un plaisir autant qu'un réflexe.

" Ceinwyn est-elle réellement bénie ? " demandai-je.

Ma question inattendue parut l'étonner. " En quoi ça te soucie ? Mais il est vrai que c'est une jolie fille et comme, je l'avoue, j'ai une faiblesse pour les jolis minois, je lui jeterai un charme de félicité. J'ai fait de même pour toi jadis, Derfel, bien que tu ne sois pas joli. " Il rit puis jeta un coup d'œil par la fenêtre pour mesurer la longueur des ombres du soleil. " Je dois bientôt me mettre en route.

- qu'est-ce qui t'a conduit ici, Seigneur ? demanda Galahad.

- Il fallait que je parle à Iorweth, répondit Merlin en s'assurant qu'il avait toutes ses affaires autour de lui. Sans doute est-il une triple buse, mais il possède les étranges bribes de savoir que j'ai pu

momentanément oublier. Son savoir s'est révélé précieux concernant l'anneau d'Eluned. Je l'ai quelque part. " Il tapota les poches cousues dans la doublure de sa robe. " Bien, je l'ai, fit-il négligemment, mame si je soupçonnais que ce n'était que feinte

indifférence.

- qu'est-ce que l'anneau d'Eluned ? " demanda Galahad.

Merlin se gaussa de l'ignorance de mon ami, puis décida d'éclairer sa lanterne. " L'anneau d'Eluned, annonça-t-il avec emphase, est l'un des Treize Trésors de la Bretagne. Nous les connaissons depuis toujours, bien entendu - du moins ceux d'entre nous qui reconnaissons les vrais Dieux, précisa-t-il dans

un sarcasme destiné a Galahad -, mais aucun de nous n'était s'r de leur pouvoir réel.

- Et le rouleau te l'a dit ? " demandai-je.

Merlin eut un sourire cruel. Ses longs cheveux noirs étaient soigneusement noués dans sa nuque par un ruban noir, tandis que sa barbe était tressée en nattes bien serrées. " Le rouleau a confirmé tout ce que je soupçonnais ou savais, et il a mame suggéré une ou deux bribes nouvelles de savoir. ah, le voici. " Fouillant ses poches, il avait mis la main sur l'anneau. ȝ mes yeux, le trésor avait tout l'air d'un quelconque anneau de guerrier en fer, mais Merlin le tenait dans sa paume comme si c'était le plus grand joyau de toute la Bretagne. " L'anneau d'Eluned, forgé dans l'au-Dela au commencement du temps. Un morceau de métal, en vérité, rien de particulier.

" Il me le lança. Je l'attrapai au vol. " En soi, reprit-il, l'anneau n'a aucun pouvoir. En eux-mames, les Trésors de Bretagne n'ont aucun pouvoir.

La Mante d'Invisibilité ne te rend pas invisible, pas plus que la Corne de Bran Galed ne semble meilleure qu'aucune autre corne de chasse. au passage, Derfel, es-tu allé chercher Nimue ?

- Oui.

^ - Bon. Je pensais bien que tu le ferais. Un endroit intéressant, l'ale des Morts, tu ne trouves pas ? Je m'y rends quand j'ai besoin de compagnie stimulante. Oa en étais-je ? Oh, oui, les Trésors. Des bagatelles sans valeur, en vérité. Tu ne donnerais pas le Manteau de Padarn a un mendiant, pas si tu es bon, et pourtant c'est l'un des

Trésors.

- alors a quoi servent-ils ? " demanda Galahad. Il m'avait pris l'anneau des mains et le rendait maintenant au druide.

" Ils commandent les Dieux, bien entendu, trancha Merlin, comme si la réponse allait de soi. En eux-mêmes, ce ne sont que de vains oripeaux, mais tous ensemble ils peuvent faire sauter les Dieux comme des grenouilles. Il ne suffit pas simplement de rassembler les Trésors, bien sûr, s'empressa-t-il d'ajouter, il y a un ou deux autres rituels qui s'imposent. Et qui sait si tout cela opérera ? Personne n'a jamais essayé, pour autant que je sache. Nimue va bien ? me demanda-t-il avec gravité.

- Maintenant, oui.

- Tu as l'air plein de rancœur ! Tu estimes que j'aurais dû aller la chercher ? Mon cher Derfel, j'ai bien assez à faire sans courir la Bretagne à la recherche de Nimue ! Si la fille ne peut venir à bout de l'ale des Morts, à quoi est-elle bonne sur cette terre ?

- Elle aurait pu mourir, accusai-je, pensant aux goules et aux cannibales de l'ale.

- Bien sûr que oui ! à quoi bon une épreuve s'il n'y a point de danger ? Tu penses comme un enfant, Derfel. " Merlin hocha la tête d'un air apitoyé

puis glissa l'anneau à l'un de ses longs doigts osseux. Il nous fixa solennellement, chacun de nous attendant avec effroi une manifestation de puissance surnaturelle mais, au bout de quelques secondes d'inquiétude, Merlin se contenta de rire de nos expressions. " Je vous l'ai dit, les Trésors n'ont rien

de particulier.

- Combien de Trésors as-tu ? demanda Galahad.

- Plusieurs, fit-il d'un air évasif, mais en aurais-je même douze sur les treize, je serais encore en peine tant que je n'aurais pas trouvé le treizième. Et voilà, Derfel, le Trésor manquant. Le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Sans le Chaudron, nous sommes

perdus.

- Nous sommes perdus de toute façon ", fis-je d'un ton amer.

Merlin me dévisagea comme si j'étais singulièrement obtus. " La guerre ?

dit-il après quelques secondes. C'est pour cela que tu es venu ici ? Pour implorer la paix ! quels sots faites-vous tous les deux ! Gorfyddyd n'a aucune envie de la paix. L'homme est une brute épaisse. Il a la cervelle d'un bouf, et pas d'un bouf très malin par-dessus le marché. Il veut être Grand Roi, et pour cela il lui faut régner sur la Dumnonie.

- Il assure qu'il laissera Mordred sur le trône, protesta Galahad.

- Naturellement ! commenta Merlin d'un ton méprisant. que dirait-il d'autre ? Mais dès l'instant où il portera la main sur ce malheureux enfant, il lui tordra le cou comme à un poulet. Une bonne chose.

- Tu souhaites la victoire de Gorfyddyd ? " J'étais interloqué.

Il soupira. " Derfel, Derfel, tu ressembles à arthur. Tu crois que le monde est simple, que le bien est le bien, que le mal est le mal, que le haut est en haut et que le bas est en bas. Tu demandes ce que je souhaite ? Je vais te le dire. Je veux les Treize Trésors, et je m'en servirai pour faire revenir les Dieux en Bretagne, puis je leur ordonnerai de lui rendre le bonheur qui était le sien avant l'arrivée des Romains. Plus de chrétiens -

il pointa le doigt vers Galahad -, plus d'adeptes de Mithra non plus - il pointa le doigt sur moi -, rien que le peuple des Dieux dans le pays des Dieux. Voilà, Derfel, ce que je veux.

- Et arthur dans tout ça ?

- arthur? C'est un homme, il a reçu une épée. Il peut s'occuper de ses affaires. Le destin est inexorable, Derfel. Si le destin veut qu'arthur gagne cette guerre, alors peu importe que Gorfyddyd mène les armées du monde contre lui. Si je n'avais rien de mieux à faire, je l'avoue, j'aiderais arthur, parce que je l'aime bien, mais le destin a décidé que je sois un vieillard, toujours plus faible et doté d'une vessie semblable à une outre percée. Il me faut donc ménager mes énergies déclinantes. " Il fit cette déclaration pathétique d'un ton vigoureux. " Mame moi, je ne puis en même temps gagner les guerres d'arthur, guérir l'esprit de Nimue et découvrir les Trésors. Naturellement, si je m'aperçois que sauver la vie d'arthur m'aide à trouver les Trésors, sois assuré que je viendrai à la bataille. Mais autrement ? " Il haussa les épaules, comme si la guerre n'avait aucune importance à ses yeux. De fait, tel était le

cas, j'imagine.

Il se tourna vers la petite fenetre et regarda les trois pieux dressés dans l'enceinte. " Vous resterez pour voir les formalités, j'espère ?

- Le devons-nous ?

- Bien s'r que oui, si Gorfyddyd vous y autorise. Toute expérience est utile, si affreuse soit-elle. J'ai assez souvent accompli les rites, alors je ne resterai pas pour m'en amuser, mais soyez assurés que vous y serez en sécurité. Je transformerai Gorfyddyd en limace s'il touche a un seul cheveu de vos tates de linotte, mais maintenant je dois partir. lorweth pense qu'il se trouve sur la frontière démétienne une vieille femme qui pourrait se souvenir de quelque chose d'utile. Si elle vit bien s'r et qu'elle ait conservé la mémoire. Je déteste parler avec les vieilles ; elles font une compagnie si ingrate, car elles ne cessent de radoter et changent tout le temps de sujet. quelle perspective. Dis a Nimue que je suis impatient de la voir ! " ¿ peine avait-il prononcé ces mots qu'il avait franchi la porte et traversait l'enceinte du fort.

Le ciel se couvrit de nuages cet après-midi-la et un affreux crachin gris inonda le fort avant la soirée. Le druide lorweth vint nous assurer que nous étions en sécurité mais, avec doigté, il nous fit comprendre que nous mettrions l'hospitalité réticente de Gorfyddyd a rude épreuve si nous assistions au banquet du soir, qui marquerait la dernière réunion des alliés et chefs de Gorfyddyd avant que les hommes stationnés a Caer Sws ne rejoignent, dans le sud, l'armée de Branogenium. Nous le rassur,mes : nous n'avions aucune envie d'atre du banquet. Le druide remercia d'un sourire, puis s'assit sur un banc a côté de la porte. " Vous ates des amis de Merlin ? - Seigneur Derfel, oui ", répondit Galahad. lorweth se frotta les yeux d'un air las. Il était vieux et arborait un sourire doux et las sous son cr,ne chauve sur lequel on distinguait une vague ombre de tonsure au-dessus de chaque oreille. " Je ne puis m'empacher de penser, reprit-il, que mon frère Merlin attend trop des Dieux. Il croit que l'on peut refaire le monde a neuf et que l'on peut effacer l'histoire comme un trait dans la boue. Mais ce n'est pas possible. " ...crasant un pou dans sa barbe, il regarda Galahad qui portait une croix autour du cou. Il secoua la tate : " J'envie ton Dieu chrétien. Il est trois et Il est un. Il est mort et Il est vivant, Il est partout et Il est nulle part, et Il demande qu'on L'adore mais prétend que rien d'autre n'est digne d'adoration. Dans ces contradictions, il y a place pour croire a tout ou a rien, mais pas avec nos Dieux. Ils sont tels des rois, versatiles et puissants, et si l'envie les prend de nous oublier, ils nous oublient. Peu importe ce que nous croyons, seul compte ce qu'ils veulent. Nos charmes n'opèrent que lorsque les Dieux

le permettent. Merlin n'est pas d'accord, bien entendu. Il croit que si nous crions assez forts, nous retiendrons leur attention, mais que fait-on a un enfant qui braille ?

- On lui prate attention ?

- On le frappe, Seigneur Derfel. On le frappe ! Jusqu'a ce qu'il la ferme.

Je crains que Seigneur Merlin ne crie trop fort et trop longtemps. " Il se leva et ramassa son b,ton. " Je regrette que vous ne puissiez partager le repas des guerriers ce soir, mais la princesse Helledd dit que vous ates les bienvenus a daner dans sa demeure. "

Helledd d'Elmet était l'épouse de Cuneglas et son invitation n'était pas nécessairement un compliment. En vérité, ce pouvait bien atre un affront calculé, imaginé par Gorfyddyd pour insinuer que nous étions tout juste bons a daner avec des femmes et des enfants, mais Galahad répondit que nous serions honorés

d'accepter.

Et la, dans la petite salle de Helledd, se trouvait Ceinwyn. J'avais désiré

la revoir, je l'avais désiré dès l'instant oa Galahad avait suggéré de déléguer une ambassade a Powys et c'était pourquoi je m'étais démené comme un beau diable pour l'accompagner. Je n'étais pas venu a Caer Sws pour faire la paix, mais pour revoir le visage de Ceinwyn, et maintenant, a la lumière tremblotante des chandelles a mèche de jonc, je la vis.

Les années ne l'avaient pas changée. Son visage était aussi doux, son maintien aussi grave, sa chevelure aussi éclatante et son sourire aussi ravissant. Lorsque nous entr,mes, elle était aux petits soins pour un bambin, auquel elle essayait de faire avaler des morceaux de pomme. C'était Perddel, le fils de Cuneglas. " Je lui ai dit que s'il ne mangeait pas sa pomme, les horribles Dumnoniens l'emporteront, expliqua-t-elle dans un sourire. Je crois qu'il doit vouloir partir avec vous, car il ne veut rien manger. "

Helledd d'Elmet, la mère de Perddel, était une grande femme a la m,choire lourde et aux yeux clairs. Elle nous souhaita la bienvenue, ordonnant a une servante de nous servir de l'hydromel, puis nous présenta a deux de ses tantes, Tonwyn et Elsel, qui nous regardèrent avec rancour. De toute évidence, nous avions interrompu une conversation a laquelle elles trouvaient plaisir et leurs regards furieux

nous suggéraient de partir, mais Helledd fut plus gracieuse.

" Connaissez-vous la princesse Ceinwyn ? " nous demanda-t-elle.

Galahad s'inclina devant elle puis s'accroupit a côté de Perddel. Il a toujours aimé les enfants qui, a leur tour, lui donnaient leur confiance au premier coup d'oil. Bientôt, les deux princes jouaient avec les bouts de pommes comme s'il s'agissait de renards, la bouche du petit étant la tanière des renards et les doigts de Galahad les chiens traquant l'animal.

Les quartiers de pomme disparurent. " que n'y ai-je pensé ? demanda Ceinwyn.

- Parce que vous n'avez pas été élevée par la mère de Galahad, Dame, expliquai-je, qui, sans doute, l'a nourri de la mame façon. aujourd'hui encore, il ne peut rien manger a moins qu'on ne sonne une corne de chasse.

"

Elle rit, puis aperçut la broche que je portais. Elle en eut le souffle coupé, s'empourpra et, l'espace d'une seconde, je crus avoir commis une formidable bétise. Puis elle sourit. " Je devrais me souvenir de toi, Seigneur Derfel ?

- Non, Dame, j'étais très jeune.

- Et tu l'as conservée ? demanda-t-elle, visiblement stupéfaite qu'on puisse chérir l'un de ses cadeaux.

- Je l'ai gardée, Dame, quand bien même j'ai tout perdu. " La princesse Helledd nous interrompit en nous demandant quelle affaire nous avait conduits a Caer Sws. Elle le savait déjà, je l'aurais juré, mais c'était de bonne politique, de la part d'une

princesse, de feindre ignorer les secrets des hommes. Je répondis qu'on nous avait envoyés pour déterminer si la guerre était inéluctable. " Et l'est-elle ? " demanda la princesse avec une inquiétude fort compréhensible car, le lendemain, son mari irait dans le sud vers l'ennemi.

" Malheureusement, Dame, il le semble.

- Tout est de la faute d'Arthur, déclara la princesse Helledd avec fermeté, et ses tantes l'approuvèrent vigoureusement d'un

signe de tate.

- Je crois qu'arthur serait d'accord avec vous, Dame, et il le regrette.
- alors pourquoi nous combat-il ? voulut savoir Helledd.
- Parce qu'il a juré de maintenir Mordred sur le trône, Dame.
- Mon beau-père ne déposséderait jamais l'héritier d'Uther, fit-elle avec humeur.
- Seigneur Derfel a failli perdre sa tate en ayant cette conversation ce matin, commenta malicieusement Ceinwyn.
- Seigneur Derfel, intervint Galahad, s'échappant de sa toute dernière chasse au renard, a gardé sa tate parce qu'il est chéri de ses Dieux.
- Pas des tiens, Seigneur Prince ? demanda vivement Helledd.
- Mon Dieu aime tout le monde, Dame.
- Tu veux dire qu'il ne fait pas de distinction ? " Elle s'esclaffa.

On mangea de l'oie, du poulet, du lièvre et des venaisons et l'on nous servit un méchant vin qui avait d° atre conservé trop longtemps depuis qu'on l'avait fait venir en Bretagne. après le repas, on nous invita a prendre place sur des coussins et une harpiste joua pour nous. Les lits étaient des meubles de femme et Galahad et moi étions mal a l'aise sur ces couches basses et molles, mais je n'étais pas mécontent car j'avais veillé

a me retrouver a côté de Ceinwyn. Je restai un moment assis, puis m'appuyai sur un coude de manière a lui parler a voix basse. Je la complimentai de ses fiançailles avec Gundleus. Elle me lança un regard amusé. " Cela sonne comme des

propos de courtisan.

- Je suis parfois forcé de l'atre, Dame. Me préféreriez-vous en guerrier ? "

Elle s'appuya a son tour sur un coude, afin que nous puissions parler sans troubler la musique et, de la sentir si proche, j'eus l'impression que mes sens s'envolaient en fumée. " Mon seigneur Gundleus, dit-elle tout doucement, a exigé ma main en contrepartie de l'entrée de son armée dans la guerre.

- alors son armée, Dame, est la plus précieuse de toute la Bretagne. "

Elle ne sourit pas du compliment mais garda les yeux fixés sur les miens. "

Est-il vrai, demanda-t-elle très calmement, qu'il a tué Norwenna ? "

Sa question abrupte me troubla. " que dit-il, Dame ? demandai-je plutôt que de lui répondre directement.

- Il dit - et elle baissa encore la voix en sorte que c'est à peine si je pouvais l'entendre - que ses hommes étaient attaqués et que, dans la confusion, elle est morte. C'était un accident, assure-t-il. "

Je jetai un coup d'œil à la jeune harpiste. Les tantes nous lançaient un regard furieux, mais Helledd ne paraissait pas s'inquiéter de notre conversation. Galahad écoutait la musique, un bras passé autour de Perddel assoupi. " J'étais sur le Tor ce jour-là, Dame, fis-je en me retournant vers Ceinwyn.

- Et ?"

Je décidai que sa question abrupte méritait la franchise. " Elle s'est agenouillée pour l'accueillir, Dame, et il lui a enfoncé son épée dans la gorge. Je l'ai vu faire. "

Une seconde, son visage se durcit. La lumière chatoyante des chandelles satinait sa peau claire et couvrait d'ombres légères ses joues et sa lèvre inférieure. Elle portait une riche robe de lin bleu clair ourlée de fourrure blanche argentée et tachetée de noir. Une hermine d'hiver. Un torque d'argent soulignait son cou, des anneaux d'argent pendaient à ses oreilles et je me dis que l'argent allait bien avec l'éclat de sa chevelure. Elle lâcha un léger soupir. " Je redoutais d'entendre cette vérité, mais ma condition de princesse signifie que je dois me marier à l'endroit où je serais le plus utile, plutôt que d'écouter mes désirs. "

Elle se tourna un moment vers la musicienne puis se pencha à nouveau vers moi. " Mon père, dit-elle nerveusement, affirme que c'est une guerre pour mon honneur. Est-ce vrai ?

- Pour lui, Dame, oui, bien que, je puis vous l'assurer, arthur regrette le tort qu'il vous a fait. "

Elle fit la grimace. Le sujet lui était manifestement douloureux, mais elle ne pouvait laisser tomber, car le rejet d'arthur avait changé la vie

de Ceinwyn beaucoup plus subtilement et tristement qu'il avait jamais changé

la sienne. arthur était allé vers le

bonheur et le mariage, tandis qu'elle était demeurée livrée à elle-même et à ses longs regrets, en quête de douloureuses réponses qu'elle n'avait point trouvées. " Le comprends-tu ? demanda-t-elle au bout d'un moment.

- Sur le coup, Dame, je ne l'ai pas compris. Je l'ai pris pour un fou.

Comme nous tous.

- Et maintenant ? " Elle plongea ses yeux bleus dans les miens.

Je m'accordai quelques secondes de réflexion. " Je crois, Dame, que, pour une fois dans sa vie, arthur a été saisi d'un coup de folie qu'il n'a pu maîtriser.

- L'amour ? "

Je la regardai et me dis que je n'étais pas amoureux d'elle, que sa broche n'était qu'un talisman dont j'avais hérité par hasard. Je me dis qu'elle était princesse quand je n'étais que fils d'esclave. " Oui, Dame.

- Comprends-tu cette folie ? "

Je n'avais plus d'yeux que pour Ceinwyn. La princesse Helledd, le prince endormi, Galahad, les tantes, la harpiste, plus personne n'existait pour moi, pas plus que les tentures murales ou les chandeliers de bronze. Je n'avais plus conscience que des grands yeux tristes de Ceinwyn et des battements de mon cœur.

" Je comprends qu'on croise le regard de quelqu'un, m'entendis-je expliquer, et qu'on sache soudain que la vie sera impossible sans ces yeux-là. que son cœur puisse en oublier de battre, que leur compagnie est tout ce que son bonheur puisse jamais désirer, et que leur absence laissera son

,me esseulée, dépossédée et

perdue. "

Pendant un temps, elle ne dit rien, se contentant de me regarder d'un air légèrement perplexé. " Cela t'est-il jamais arrivé, Seigneur Derfel ?

"

demanda-t-elle enfin.

J'hésitais. Je savais les mots que mon ,me voulaient dire et je savais les mots que ma position me dictait de prononcer, mais je m'avisai alors que la timidité ne sied guère a un guerrier et j'abandonnai a mon ,me le gouvernement de ma langue. " Cela ne m'est jamais arrivé avant cette heure, Dame. " Il me fallut plus de bravoure pour faire cette déclaration qu'il ne m'en avait jamais fallu pour enfoncer un mur de boucliers.

aussitôt elle détourna le regard et se redressa, et je me maudis de l'avoir froissée par ma balourdise. Je restai allongé, le visage en feu, et mon ,me déchirée de honte tandis que Ceinwyn applau-dissait la harpiste en lançant quelques pièces d'argent sur la carpette disposée a côté de l'instrument. Elle demanda qu'on joue le Chant de Rhiannon.

" Je croyais que tu n'écoutais pas, lança méchamment l'une des tantes.

- Si, Tonwyn, si, et je prends un grand plaisir a tout ce que j'entends ", répondit Ceinwyn et, soudain, je ressentis ce qu'un homme ressent quand le mur de boucliers de l'ennemi s'effondre. Sauf que je n'osais pas prater foi a ses paroles. Je le voulais, je n'osais point. La folie de l'amour, qui balance de l'extase au désespoir dans la mame seconde.

La musique reprit, sur fond d'acclamations rauques : dans la grande salle, les guerriers anticipaient la bataille. Je demeurai jusqu'au bout allongé

sur les coussins, le visage en feu, essayant de deviner si les derniers mots de Ceinwyn s'appliquaient a la musique ou a notre conversation. Puis Ceinwyn se pencha a nouveau vers moi : " Je ne veux pas qu'on livre une guerre pour moi.

- Cela paraat inévitable, Dame.

- Mon frère est d'accord avec moi.

- Mais c'est votre père qui règne a Powys, Dame.

- En effet ", fit-elle d'une voix morne. Elle s'arrata, fronçant les sourcils, puis leva les yeux vers moi. " Si arthur gagne, qui veut-il que j'épouse ? "

Une fois encore, la franchise de sa question me surprit, mais je lui donnai la vraie réponse : " Il veut que vous soyez la reine de Silurie, Dame. "

Soudain, elle parut s'alarmer. " Mariée a Gundleus ?

- au roi Lancelot de BenoÛc, Dame ", dis-je dévoilant le secret espoir d'arthur. Je guettai sa réaction.

Elle me regarda droit dans les yeux, essayant visiblement de savoir si j'avais dit vrai. " On prétend que Lancelot est un grand guerrier, reprit-elle au bout d'un moment, avec un manque d'enthousiasme qui me réchauffa le cour.

- On le dit, Dame, en effet. "

De nouveau, elle fit silence. Elle s'appuya sur son coude et observa les mains de la harpiste se promener sur les cordes. Et moi, je l'observais.
"

Dis a arthur, reprit-elle au bout d'un moment et sans me regarder, que je ne lui tiens pas rancune. Et dis-lui autre chose. " Elle s'interrompit soudain.

" Oui, Dame ?

413

- Dis-lui que s'il gagne " - sur ce, elle se tourna vers moi et, tendant un doigt délicat par-dela l'espace qui séparait nos couches, elle me toucha le dos de la main pour bien marquer combien ses paroles étaient importantes -,

" que s'il gagne, je demanderai sa protection.

- Je le lui dirai. Dame. " Et je m'arratai la, le cour gros. " Et je vous promets la mienne aussi, en tout honneur ! "

Elle garda son doigt sur ma main. Son contact était aussi délicat que le souffle du prince endormi. " Je pourrais te rappeler ce serment, Seigneur Derfel, dit-elle, plongeant ses yeux dans les miens.

- Jusqu'a la fin des temps et pour l'éternité, ce serment tiendra, Dame.
"

Elle sourit, retira sa main et se redressa.

Et cette nuit-la j'allai au lit dans un vertige de confusion, d'espoir, de sottise, d'appréhension, de peur et de ravissement. Car, tout comme arthur, j'étais venu a Caer Sws et avais été frappé par l'amour.

LE MUR DE BOUCLIER

" C'était donc elle ! m'accusa Igraine. La princesse Ceinwyn, qui a transformé ton sang en fumée. Frère Derfel !

- Oui, Dame, c'était elle, avouai-je, et, je le confesse maintenant, mes yeux se mouillent de larmes quand je pense a Ceinwyn. Ou peut-atre est-ce le temps qui fait couler mes yeux, car l'automne est arrivé a Dinnewrac et un vent froid se glisse par la fenetre. Je vais bientôt devoir interrompre ce récit, car nous serons affairés a rentrer nos vivres pour l'hiver et a constituer des tas de bois que le bienheureux saint Sansum se fera un plaisir de ne point br°ler, afin que nous partagions les souffrances de notre cher Sauveur.

" Pas étonnant que tu aies tant de haine pour Lancelot ! lança Igraine. at-il su ce que tu éprouvais pour Ceinwyn ?

- Il a fini par le savoir, oui.

- Et alors ? demanda-t-elle impatiemment.

- Pourquoi ne pas nous en tenir a l'ordre du récit, Dame ?

- Parce que je n'en ai pas envie, naturellement.

- Eh bien moi, si, et c'est moi le narrateur, pas toi.

- Si je n'avais pas autant d'affection pour toi, Frère Derfel, je te ferais trancher la tate et donnerais ton corps en pitance a nos lévriers. " Elle fronça les sourcils, songeuse. Elle est très jolie aujourd'hui dans son manteau de laine gris ourlé de loutre. Elle n'est pas enceinte, alors de deux choses l'une : ou le pessaire de fèces de nourrisson n'a pas marché, ou Brochvaël passe trop de temps en compagnie de Nwylle. " Dans la famille de mon mari, on a toujours beaucoup parlé de la grand-tante Ceinwyn, dit-elle, mais nul n'a jamais vraiment expliqué quel était l'objet du scandale.

- Je n'ai jamais connu personne, répondis-je sèchement, autour de qui il y e°t moins de scandale.

- Ceinwyn ne s'est pas mariée, ça je le sais.

- Est-ce si scandaleux ?

- Du moment qu'elle se conduisait comme si elle l'était, oui, répondit

Igraine avec indignation. Voilà ce que prêche ton ...glise. Notre ...glise, s'empressa-t-elle d'ajouter. alors qu'est-il arrivé ?

Dis-le-moi ! "

Je tirai ma manche de moine sur mon moignon de main, qui est toujours la première partie de mon corps à sentir un vent glacial. " L'histoire de Ceinwyn est trop longue pour que je la raconte maintenant. " Et je refusai d'en dire plus, malgré les demandes intempestives de ma reine.

" alors Merlin a-t-il trouvé le Chaudron ? demanda Igraine.

- Nous y viendrons le moment venu. " Elle leva les mains au ciel. " Tu m'exaspères, Derfel. Si je me conduisais en reine digne de ce nom, j'exigerais ta tate. Vraiment !

- Et si j'étais autre chose qu'un vieux moine souffreteux, Dame, je te la donnerais. "

Elle rit puis se retourna pour jeter un coup d'oeil par la fenêtre. Les feuilles des petits chènes que Frère Maelgwyn avait plantés pour faire un brise-vent avaient bruni de bonne heure et les bois de la combe, au-dessous, étaient couverts de baies, deux signes annonciateurs d'un hiver rude. Sagramor me raconta un jour qu'il est des terres où l'hiver ne vient jamais, que le soleil réchauffe toute l'année, mais peut-être est-ce encore l'une de ses fables comme son histoire de lapins. J'espérais jadis que le ciel des chrétiens serait un endroit chaud, mais Sansum prétend que le ciel est forcément frais, vu que l'enfer est chaud, et je soupçonne que le saint a raison. Il n'y a pas grand-chose à attendre. Igraine frissonna et se retourna vers moi. " Personne ne m'a jamais fait de charmillle pour Lughnasa, dit-elle d'un air désenchanté.

- Bien sûr que si ! Chaque année, tu y as droit !

- Mais c'est la charmillle du Caer. Les esclaves la font, parce que c'est leur devoir, et naturellement je m'y installe, mais ce n'est pas la même chose que de voir son jeune soupissant faire une charmillle de saules et de digitales. Merlin vous en a-t-il voulu d'avoir fait l'amour, toi et Nimue ?

- Je n'aurais jamais dû te le confesser. S'il l'a jamais su, il n'en a jamais rien dit. Il n'y aurait attaché aucune importance. Il n'était pas jaloux. " Contrairement à nous. Contrairement à arthur. que de sang la jalousie n'a-t-elle fait couler sur notre terre ! Et à la fin de la vie, à quoi ça rime ? On se fait vieux, et les jeunes nous regardent sans jamais savoir

que nous avons guerroyé pour l'amour.

Igraine arbora son air malicieux. "Tu dis que Gorfyddyd a traité Guenièvre de putain ? C'était vrai ?

- Tu ne devrais pas employer ce mot.

- Très bien. Guenièvre était-elle ce que disait Gorfyddyd, et que je ne suis pas autorisée a répéter de crainte de froisser tes innocentes oreilles ?

- Non, certainement pas.

- Mais a-t-elle été fidèle a arthur ?

- attends. "

Elle me tira la langue. " Lancelot est-il devenu un adepte de Mithra ?

- attends, tu verras !

- Je te déteste !

- Et moi je suis ton très dévot serviteur, chère Dame, mais je suis aussi fatigué et ce temps froid emp,te l'encre. J'écirai la suite de l'histoire, je te le promets.

- Si Sansum te laisse faire, ajouta Igraine.

- Il me laissera faire. " Le saint est plus heureux ces temps-ci, gr,ce a notre dernier novice, qui n'est plus un novice d'ailleurs, mais un pratre consacré et un moine et déjà, insiste Sansum, un saint. Tout comme lui.

Saint Tudwal, c'est ainsi que nous devons l'appeler désormais, et les deux saints partagent une cellule et glorifient Dieu ensemble. La seule chose que je trouve a reprocher a cette bienheureuse association, c'est que le très saint Tudwalj maintenant ,gé de douze ans, consent de nouveaux efforts pour apprendre a lire. Il ne parle pas cette langue saxonne, bien s'r, mais je crains tout de mame qu'il ne parvienne a déchiffrer ces écrits. Mais cette crainte doit attendre que saint Tudwal maatrise ses lettres, s'il y parvient jamais, et pour l'instant, si Dieu le veut et pour satisfaire la curiosité impatiente de ma très charmante reine, Igraine, je vais continuer cette histoire d'arthur, mon très cher seigneur, mon ami, mon seigneur de la guerre.

Le lendemain, je ne remarquai rien. Je me trouvais avec Galahad, hôte

indésiré de mon ennemi Gorfyddyd, cependant

que Iorweth apaisait les Dieux. Mais le druide aurait aussi bien pu souffler des aigrettes de pissenlit, vu l'attention que je praterai aux cérémonies. Ils tuèrent un taureau, ligotèrent trois prisonniers aux pieux, les étranglèrent, puis consultèrent les augures en poignardant un quatrième malheureux au creux de l'estomac. Ils entonnèrent le Chant de bataille de Maponos en dansant autour des morts, puis les rois, les princes et les chefs plongèrent la pointe de leurs lances dans le sang des morts avant de lécher le sang des lames et de s'en barbouiller les joues. Galahad se signa, je ravais à Ceinwyn. Elle n'assista point aux cérémonies. Pas plus qu'aucune femme. Les augures, m'expliqua Galahad, étaient favorables à la cause de Gorfyddyd, mais ça m'était bien égal. aux anges, je pensais au doigt de fée de Ceinwyn sur ma main.

On nous apporta nos chevaux, nos armes et nos boucliers, et Gorfyddyd en personne nous raccompagna à la porte de Caer Sws. Cuneglas, son fils, vint aussi ; on aurait pu croire à un geste de courtoisie, mais Gorfyddyd ne s'embarrassait pas de ces subtilités. " Dites à votre coureur de putain, commença le roi aux joues encore maculées de sang, qu'une seule chose peut éviter la guerre. Dites à arthur que s'il se présente à LuggVale pour s'en remettre à mon jugement et à mon verdict, l'affront sera lavé. L'honneur de ma fille sera sauf.

- Je le lui dirai, Sire, promit Galahad.

- arthur est-il encore imberbe ? " Telle que la posa Gorfyddyd, la question se voulait insultante. " Oui, Sire, répondit Galahad.

- alors je ne puis tresser sa barbe en longe de prisonnier, grogna Gorfyddyd. Dis-lui donc de couper les cheveux roux de sa putain avant de venir et de la faire tisser en laisse. " Gorfyddyd éprouvait manifestement du plaisir à exiger l'humiliation de ses ennemis, même si, à son visage, on devinait Cuneglas profondément gagné par la grossièreté de son père. " Dis-le-lui, Galahad de Benoît, poursuivit Gorfyddyd, et dis-lui que s'il m'obéit, sa putain tondue pourra aller librement, du moment qu'elle quitte la Bretagne.

- La princesse Guenièvre est libre de ses mouvements, répliqua Galahad.

- La putain ! hurla Gorfyddyd. J'ai assez souvent couché avec elle, je devrais le savoir. Dis-le à arthur ! " Il cracha l'ordre au visage de

Galahad. " Dis-lui qu'elle est venue dans mon lit de son plein gré, et dans d'autres lits également !

- Je le lui dirai, mentit Galahad pour endiguer le flot de grossièretés. Et Mordred, Sire ?

- arthur disparu, répondit Gorfyddyd, Mordred aura besoin d'un nouveau protecteur. J'assumerai la responsabilité de son avenir. Maintenant, filez ! "

Nous nous inclin,mes et enfourch,mes nos montures. Je me retournai dans l'espoir d'apercevoir Ceinwyn, mais il n'y avait que des hommes sur les remparts de Caer Sws. Tout autour de la forteresse, on abattait les refuges tandis que les hommes s'apprâtaient a rejoindre Branogenium par la voie la plus directe. Nous avions consenti a ne pas emprunter cette route mais a faire un détour par Caer Lud de manière a ne pouvoir espionner l'armée de Gorfyddyd.

alors que nous chevauchions vers l'est, Galahad faisait grise mine. quant a moi, je ne pouvais cacher mon bonheur et, dès que nous e'mes laissé

derrière nous les campements affairés, je me mis a fredonner le Chant de Rhiannon.

" qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Galahad avec irritation.

- Rien. Rien ! Rien ! Rien ! " Je hurlai de joie en donnant un coup de talons, si bien que le cheval dévala le talus et je me retrouvai dans les orties. " Rien du tout, dis-je quand Galahad me rapporta mon cheval.

absolument rien.

- Tu es fou, mon ami.

- Tu as raison ", avouai-je en remontant maladroitement sur mon cheval.

J'étais fou, en effet, mais je n'allais pas dire a Galahad la raison de ma folie. Je m'efforçai donc un moment de me conduire sobrement. " qu'allons-nous dire a arthur ? lui demandai-je.

- Rien au sujet de Guenièvre, répondit Galahad d'un ton ferme. qui plus est, Gorfyddyd mentait. Mon Dieu ! Comment a-t-il pu raconter de tels mensonges sur Guenièvre ?

- Pour nous provoquer, naturellement. Mais qu'allons-nous raconter a arthur au sujet de Mordred ?
- La vérité. Mordred ne risque rien.
- Mais si Gorfyddyd a menti a propos de Guenièvre, pourquoi ne mentirait-il pas sur Mordred ? Et Merlin ne l'a pas cru.
- On ne nous a pas envoyés chercher la réponse de Merlin !
- On nous a envoyés chercher la vérité, mon ami, et je prétends qu'elle est sortie de la bouche de Merlin.
- Mais Tewdric, répliqua Galahad sans se démonter, croira Gorfyddyd.
- Ce qui veut dire qu'arthur est perdu ", conclus-je d'un ton lugubre, mais je n'avais aucune envie de parler de défaite et je demandai plutôt a Galahad ce qu'il avait pensé de Ceinwyn. Je laissais de nouveau la folie prendre possession de moi et je voulais entendre Galahad chanter ses louanges et dire qu'elle était la plus belle créature qu'on e't jamais vue entre les mers et les montagnes, mais il se contenta d'un haussement d'épaules. " Une petite chose bien soignée, lança-t-il avec désinvolture, et assez mignonne si on a un faible pour les femmes qui paraissent fragiles. " Il s'arrata, songeur. " Lancelot l'aimera. Tu sais qu'arthur veut les marier ? Bien que je n'imagine pas que cela puisse arriver maintenant. Je soupçonne que le trône de Gund-leus est en sécurité et que Lancelot devra se trouver une épouse ailleurs. "

Je ne dis plus un mot sur Ceinwyn. Nous nous en retournâmes comme nous étions venus et atteignâmes Magnis la deuxième nuit oà, exactement comme l'avait prédit Galahad, Tewdric se fia aveuglément a la promesse de Gorfyddyd, tandis qu'arthur préféra croire Merlin. Gorfyddyd, je m'en aperçus alors, s'était servi de nous pour séparer Tewdric et arthur, et il me parut qu'il avait été bien inspiré car, en écoutant les deux hommes se quereller dans les appartements de Tewdric, il était évident que le roi de Gwent n'avait pas le courage de se battre. Laissant les deux hommes discuter, nous rejoignâmes les remparts de Magnis formés d'un gros mur de terre flanqué d'un fossé inondé et d'une robuste palissade. " Tewdric va obtenir gain de cause, me dit Galahad d'une voix lugubre. Il ne fait pas confiance a arthur, tu comprends. - Bien sûr que si ! " protestai-je.

Galahad hocha la tête. " arthur est un homme loyal, il le sait, admit-il, mais arthur est aussi un aventurier. Il est sans terre, y as-tu jamais

songé ? Il défend une réputation, non un domaine. Il tient son rang a cause de l'ge de Mordred, non du fait de sa naissance. Pour réussir, arthur doit se montrer plus hardi que d'autres, mais Tewdric ne veut point de hardiesse a l'heure qu'il est. Il aspire a la sécurité. Il acceptera l'offre de Gorfyddyd. " Il garda le silence un instant. " Peut-atre notre destin estil d'atre des guerriers errants, reprit-il morose, privés de terre, et sans cesse refoulés vers la mer d'Ouest par nos ennemis. "

Frissonnant, je resserrai mon manteau. La nuit se couvrait de nuages, et le gel était promesse de pluie par le vent d'ouest. " Tu es en train de dire que Tewdric va nous laisser tomber ?

- C'est déjà fait, fit-il d'un ton abrupt. Son seul problème est maintenant de se débarrasser d'arthur avec élégance. Tewdric a beaucoup trop a perdre et il ne prendra plus de risques, mais arthur n'a rien a perdre que ses espoirs.

- Vous deux ! " appela une voix derrière nous. Nous retournant, nous vames Culhwch accourant sur les remparts. " arthur vous demande.

- Pourquoi ? demanda Galahad.

- ¿ ton avis, Seigneur Prince ? Il manque de partenaires a la planche ?
"

Culhwch grimaça. " Ces salauds n'ont pas le cran de se battre - il fit un geste en direction du fort, oa se pressaient les hommes deTewdric en grand uniforme -, mais nous, si. J'ai dans l'idée que nous allons attaquer tout seuls. " Voyant notre surprise, il rit. " Vous avez entendu Seigneur agricola, l'autre nuit. Deux cents hommes peuvent tenir Lugg Vale contre une armée. Eh bien ? Nous avons deux cents lanciers et Gorfyddyd possède une armée, alors qu'avons-nous besoin de Gwent ? Il est temps de nourrir les corbeaux ! "

Les premières gouttes de pluie tombèrent, sifflant dans les feux de forge.

Il semblait que nous allions en guerre.

Je me dis parfois que ce fut la décision la plus courageuse d'arthur. Dieu sait qu'il a pris des décisions dans des circonstances tout aussi désespérées, mais jamais arthur ne fut plus faible qu'en cette nuit pluvieuse a Magnis, oa Tewdric donnait patiemment ordre aux hommes de se replier vers les murs romains en prévision d'une trave entre Gwent et l'ennemi.

arthur réunit cinq d'entre nous dans une maison de soldat, près de ces murs. La pluie crépitait sur le toit tandis que, sous le chaume, un feu de bois fumait pour nous éclairer d'une lueur blafarde. Sagramor, le plus fidèle lieutenant d'arthur, s'assit sur la banquette à côté de Morfans.

Culhwch, Galahad et moi étions accroupis par terre. arthur prit la parole.

Le prince Meurig, reconnu arthur, avait proféré une vérité désagréable, car la guerre était en effet de sa faute. S'il n'avait pas repoussé Ceinwyn avec mépris, il n'y aurait point d'inimitié entre Powys et la Dumnonie.

Gwent se trouvait impliqué du fait qu'il était l'ennemi le plus ancien de Powys et l'ami traditionnel de la Dumnonie, mais il n'était pas dans son intérêt de poursuivre la

guerre. " Si je n'étais pas venu en Bretagne, expliqua arthur, le roi Tewdric n'envisagerait pas le viol de sa terre. C'est ma guerre et, de même que je l'ai commencée, je dois la terminer ! " Il s'interrompt. C'était un homme émotif et, à cet instant, il peinait à se maîtriser. " Je vais demain à Lugg Vale ", annonça-t-il enfin et, l'espace d'une seconde, je crus, effaré, qu'il comptait se livrer à l'épouvantable vindicte de Gorfyddyd, mais il nous gratifia ensuite de son généreux sourire. " Et j'aimerais que vous veniez avec moi, mais je n'ai pas le droit de l'exiger. "

Le silence régnait dans la pièce. J'imagine que nous nous disions tous que la bataille du val semblait déjà aventureuse quand il était question d'y engager les armées réunies de Gwent et de la Dumnonie, mais comment gagner avec les seuls Dumno-niens ? " Tu as le droit d'exiger que nous venions, déclara Culhwch, car nous avons juré de te servir.

- Je vous libère de ces serments. Je ne vous demande qu'une chose : si vous vivez, promettez-moi de veiller que Mordred monte sur le trône.

"

Le silence se fit à nouveau. Rien, je crois, ne pouvait nous faire flancher, mais nous ne savions comment exprimer notre loyauté. Galahad prit enfin la parole : " Je ne t'ai fait aucun serment, Seigneur, mais je le fais maintenant. Oa tu te bats, Seigneur, je me bats, oa se trouve ton ennemi se trouve le mien et ton ami est aussi le mien. Je le jure sur le précieux sang du Christ vivant. " Il se pencha, prit la main d'arthur et la baisa. " que je le paye de ma vie si je manque à ma

parole !

- Il faut atre deux pour faire un serment, dit a son tour Culhwch. Tu pourrais me libérer, Seigneur, mais moi-mame je

m'y refuse.

- Moi aussi, Seigneur ", ajoutai-je.

Sagramor semblait las. "Je suis ton homme, celui d'aucun autre.

- Bougre de serment, fit l'affreux Morfans, je veux combattre. "

arthur avait les larmes aux yeux. Pendant un moment, il demeura incapable de parler, s'affairant plutôt a remuer le feu jusqu'a ce qu'il eût réussi a en diminuer la chaleur de moitié pour doubler la fumée. " Vos hommes ne sont pas liés par serment, reprit-il d'une voix étouffée et demain, a Lugg Vale, je ne veux que

des volontaires. - Pourquoi demain ? demanda Culhwch. Pourquoi pas dans deux jours ? Mieux vaut prendre le temps de se préparer, pas vrai ? "

arthur hocha la tate. " Nous ne serions pas mieux préparés si nous attendions une année entière. En outre, les espions de Gorfyddyd fileront déjà dans le nord pour annoncer a Gorfyddyd que Tewdric accepte ses conditions, si bien qu'il nous faut attaquer avant que ces mames espions ne découvrent que nous, les Dumnoniens, ne battons pas en retraite. Nous attaquons demain a l'aube. " Il se tourna vers moi. " Tu attaqueras le premier, Seigneur Derfel, alors cette nuit tu dois aller chercher tes hommes et leur parler ; s'ils refusent, ainsi soit-il, mais s'ils consentent, Morfans peut te dire ce qu'ils doivent faire. "

Morfans avait chevauché a travers les lignes ennemies, se pavanant dans l'armure d'arthur mais reconnaissant aussi les positions ennemies. Dans une marmite, il prit des poignées de grains qu'il répandit sur son manteau étendu sur le sol : une figuration grossière de Lugg Vale. " La vallée n'est pas longue, mais ses flancs sont escarpés. La barricade est ici, a l'extrémité sud, indiqua-t-il en pointant le doigt sur un passage de la vallée. Ils ont abattu des arbres et fait une palissade. Elle est assez robuste pour arrater un cheval, mais il ne faudra pas longtemps a quelques hommes pour écarter ces arbres. Leur point faible est ici. " Il indiqua la colline occidentale. " Elle est raide a l'extrémité nord de la vallée, mais a l'endroit oa ils ont construit leur barricade on a aucun mal a descendre cette pente. Grimpez a la faveur de l'obscurité et, a

l'aube, vous attaquerez en aval pour démanteler leur barrière alors qu'ils n'auront pas fini de se réveiller. Ensuite, les chevaux peuvent passer. " Sa bouche se fendit d'un large sourire. Visiblement, il était ravi à l'idée de surprendre l'ennemi.

" Tes hommes sont habitués à marcher de nuit, me dit arthur, si bien que demain, à l'aube, tu prends la barricade, tu la détruis et tu tiens le val le temps de laisser nos chevaux arriver. après les chevaux, suivront nos lanciers. Sagramor les commandera dans le val tandis que j'attaquerai Branogenium avec cinquante cavaliers. " Sagramor resta impassible en apprenant qu'il allait commander le gros des troupes d'arthur.

quant à nous, nous ne p^omes masquer notre stupeur, non pas de la désignation de Sagramor, mais de la tactique d'arthur. " Cinquante cavaliers pour attaquer toute l'armée de Gorfyddyd ? demanda Galahad d'un air dubitatif.

- Nous n'allons pas prendre Branogenium, admit arthur, peut-être même n'allons-nous même pas en approcher, mais nous allons les inciter à nous poursuivre, et cette poursuite les entraînera dans le val. Sagramor les attendra à l'extrémité nord de la vallée, à l'endroit où la route franchit la rivière à gué, et lorsqu'ils attaqueront, vous vous replierez. " Il nous regarda l'un après l'autre, s'assurant que nous avions bien compris ses instructions. "Repliez-vous, reprit-il, ne manquez jamais de vous replier.

Laissez-les croire qu'ils gagnent ! Et lorsque vous les aurez attirés au fond de la vallée, j'attaquerai.

- D'où ? demandai-je.

- Par derrière, bien sûr ! " Galvanisé par la perspective de la bataille, arthur avait retrouvé son ardeur. " quand mes hommes se replieront de Branogenium, tu ne retourneras pas dans la vallée, mais tu te planqueras, à la sortie, côté nord. L'endroit est caché par les arbres. Et dès que vous aurez fait venir l'ennemi, nous arriverons par derrière. "

Sagramor fixait les tas de grains. " Les Irlandais Blackshields de la colline de Coel, fit-il avec son accent exécrable, peuvent marcher au sud des collines et nous prendre par l'arrière. " Il passa le doigt sur les grains éparpillés à l'extrémité sud de la vallée pour bien faire comprendre ce qu'il voulait dire. Ces Irlandais, nous le savions tous, étaient les redoutables guerriers d'Ongus Mac airem, roi de Démétie, qui avait été

notre allié jusqu'à ce que Gorfyddyd ait acheté sa loyauté avec de l'or.
"

Tu veux que nous contenions une armée devant et les Blackshields derrière ?

demanda Sagramor.

- Tu comprends, expliqua arthur dans un sourire, pourquoi j'offre de vous délier de vos serments. Mais dès que Tewdric saura que nous sommes en ordre de bataille, il viendra. au fil de la journée, Sagramor, tu verras ta ligne de boucliers grossir de minute en minute. Les hommes de Tewdric s'occuperont de l'ennemi depuis la colline de Coel.

- Et s'ils n'en font rien ? demanda Sagramor.

- Probablement perdrons-nous, admit arthur avec calme, mais ma mort scellera la victoire de Gorfyddyd et la paix de Tewdric. Ma tante ira à Ceinwyn en cadeau de noces et vous, mes amis, vous banquetterez dans l'au-Dela oa, j'espère, vous garderez une place à table pour moi. "

De nouveau, le silence se fit. arthur semblait assuré que Tewdric se battrait, bien qu'aucun de nous n'en fût aussi certain.

Il me semblait que Tewdric pourrait bien préférer laisser arthur et ses hommes périr à LuggVale et se débarrasser ainsi d'un allié encombrant, mais je me dis également que ces questions de haute politique ne me regardaient pas. Mon souci était de survivre le lendemain et, examinant la grossière maquette du champ de bataille de Morfans, je m'inquiétais du flanc de colline que nous attaquerions à l'aube. Si nous pouvions attaquer là, me disais-je, l'ennemi le pouvait aussi. " Ils déborderont notre mur de boucliers ", dis-je, trahissant ma préoccupation.

arthur hocha la tête. " La pente est trop raide pour qu'un homme en armure l'escalade par le côté nord. Le pire qu'ils puissent faire, c'est d'y envoyer les requis, c'est-à-dire leurs archers. Si tu as des hommes en trop, Derfel, mets-en une poignée ici, sans quoi prie que Tewdric vienne rapidement. À cette fin, continua arthur en se tournant vers Galahad, et bien que ça me blesse de te demander de te tenir à l'écart du mur de boucliers, Seigneur Prince, tu me seras fort précieux, demain, si tu te rends au galop auprès du roi Tewdric pour être mon émissaire. Tu es prince, tu parles avec autorité et, plus que tout autre,

tu peux le persuader de profiter de la victoire que je compte lui donner par ma désobéissance. "

Galahad parut troublé. " J'aimerais mieux combattre, Seigneur.

- au fond, continua arthur dans un sourire, j'aimerais mieux gagner que perdre. Pour cela, j'ai besoin que les hommes de Tewdric viennent avant la fin du jour et toi, Seigneur Prince, tu es le seul messenger que je puisse raisonnablement dépêcher auprès d'un roi affligé. Tu dois le persuader, le flatter, le supplier, mais surtout, Seigneur Prince, le convaincre que nous gagnerons la guerre demain ou que nous combattons pour le restant de nos jours. "

Galahad accepta. " Bien que j'aie ta permission de revenir me battre aux côtés de Derfel dès que j'aurai livré le message ? précisa-t-il.

- Tu seras le bienvenu. " arthur s'arrata, les yeux fixés sur les tas de grains. " Nous sommes peu nombreux, conclut-il simplement, et ils sont légion, mais les raves ne se réalisent pas en jouant de prudence, mais en bravant le danger. Demain, nous pouvons donner la paix aux Bretons. " Il s'arrata brusquement, peut-être frappé par l'idée que son ambition de paix était aussi le rave de Tewdric. Peut-être arthur se demandait-il s'il devait se battre. Je me rappelais comment après l'entrevue avec aelle, lorsque nous

avions praté serment sous le chane, arthur avait envisagé de renoncer, et je m'attendais vaguement a le voir mettre de nouveau son ,me a nu. Mais en cette nuit pluvieuse, le cheval de l'ambition tirait rudement son ,me et il ne pouvait projeter une paix dont le prix f't sa vie ou son exil. Il voulait cette paix, mais il désirait plus encore la dicter. " quels que soient les Dieux que vous priez, dit-il, qu'ils soient avec vous tous demain. "

Je dus prendre un cheval pour aller retrouver mes hommes. J'étais pressé et je tombai trois fois. Et, mauvais augures, les chutes furent terribles, mais la route était boueuse, et seul mon orgueil en prit un coup. arthur m'accompagnait, mais il arrata mon cheval alors que nous étions encore a une portée de lance de l'endroit oa les feux de camp de mes hommes vacillaient sous une pluie battante. " Fais ceci pour moi demain, Derfel, et tu pourras porter ta bannière a toi et peindre tes boucliers. "

Dans ce monde ou dans l'autre, pensai-je, mais je me gardai de rien dire de crainte de tenter les Dieux. Parce que demain, dans l'aube grise et blafarde, nous aurions le monde contre nous.

aucun de mes hommes ne fut tenté de se délier de son serment. quelques-uns, peu nombreux, auraient sans doute voulu éviter la bataille, mais personne ne voulut trahir sa faiblesse face a ses camarades et nous nous mames tous en marche, en plein cour de la nuit, pour nous frayer un chemin a travers une campagne gorgée de pluie. arthur nous regarda partir, puis rejoignit le campement de ses cavaliers.

Nimue insista pour nous accompagner. Et comme elle nous avait promis un charme de dissimulation, plus rien ne pouvait persuader mes hommes de la laisser derrière. Elle officia avant notre départ, accomplissant son charme sur le cr,ne d'un mouton trouvé dans une fosse a la lueur d'une flamme, a proximité de notre campement. Elle tira la carcasse du bosquet oa un loup s'en était régalé, trancha la tate, la dépouilla de ses lambeaux de peau grouillant d'asticots puis s'accroupit sous son manteau avec le cr,ne puant. Elle y demeura un long moment, respirant la puanteur fétide de la tate en putréfaction, puis, se relevant, lança le cr,ne d'un geste méprisant. Elle le regarda tomber et, après un instant de réflexion, déclara que l'ennemi aurait les yeux tournés tandis que nous marcherions dans la nuit. Fasciné par l'intensité

de Nimue, arthur frissonna en l'entendant parler ainsi puis m'embrassa. "

Je suis ton débiteur, Derfel.

- Tu ne me dois rien, Seigneur.

- Ne serait-ce que pour m'avoir transmis le message de Ceinwyn. " Son pardon lui avait procuré un immense plaisir, puis il avait haussé les épaules quand j'avais ajouté qu'elle demandait sa protection. " Elle n'a rien a craindre d'aucun homme de Dumnonie ", avait-il dit. Puis il me donna une claque dans le dos. " Je te verrai demain a l'aube ", promit-il. après quoi il nous regarda nous éloigner en file indienne dans l'obscurité.

Nous travers,mes des prairies herbeuses et des champs moissonnés depuis peu, sans rencontrer d'autres obstacles que la terre trempée, l'obscurité

et la pluie battante. Cette pluie nous venait de gauche, de l'ouest, et paraissait ne vouloir jamais cesser : une pluie cinglante, piquante et froide, qui s'infiltrait dans nos justaucorps et nous glaçait l'échiné. au départ, nous avanç,mes serrés les uns contre les autres, afin qu'aucun

homme ne se retrouvait seul dans la nuit, bien que, même en terrain facile, nous ne cessions de nous apostropher à voix basse pour savoir où pouvaient bien être nos camarades. Certains essayèrent de se raccrocher au manteau d'un ami, mais les lances se heurtaient et les hommes trébuchaient. Je finis par arrêter tout le monde pour former deux rangs. Chacun reçut l'ordre de suspendre son bouclier dans le dos et de tenir la lance de l'homme qui le précédait. Cavan fermait la marche, s'assurant que personne n'était largué, tandis que Nimue et moi marchions en tête. Elle me tenait la main, non par affection, mais simplement parce que nous devions rester ensemble dans la nuit noire. Lughnasa apparaissait comme un rave désormais, balayé non pas par le temps, mais par Nimue, qui refusait mordicus de reconnaître que nous avions jamais été sous la charmille. Ces heures-là, comme les mois passés sur l'île des Morts, avaient eu leur utilité et n'avaient plus la moindre importance.

arrivé aux arbres, j'hésitai, puis m'engageai sur une pente raide et boueuse, dans une obscurité si épaisse que je désespérai de jamais faire sortir mes cinquante hommes de ces hideuses ténèbres, mais Nimue se mit alors à fredonner et la mélodie servit de guide à mes hommes pour sortir indemnes de ce piège. Les deux chaînes de lances se brisèrent mais, suivant la voix de Nimue, nous réussîmes tant bien que mal à sortir des arbres pour émerger dans un pré, du côté le plus éloigné. Je m'arrêtai là pour compter les hommes avec l'aide de Cavan tandis que Nimue tournait autour de nous en sifflant des charmes.

Même à mal par la pluie et les ténèbres, mon ardeur sombra encore un peu plus. Je croyais posséder une bonne image mentale de cette campagne, qui s'étendait juste au nord du camp de nos hommes, mais notre progression accidentée avait effacé cette image. Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'étais ni de notre point de chute. Nous avions marché vers le nord, c'est du moins ce que je croyais. Mais sans une étoile pour me guider et sans la lune pour éclairer mon chemin, je laissai mes craintes triompher de ma résolution.

" qu'attends-tu ? " me demanda Nimue d'une voix chuchotante.

Je ne dis mot, me refusant à admettre que j'étais perdu. Ou ne voulant pas admettre, peut-être, que j'avais la frousse.

Nimue sentit mon désarroi et prit le commandement. " Nous avons devant nous une longue étendue de pâturages, expliqua-t-elle à mes hommes. On y paissait les moutons, mais ils ont retiré les troupeaux, si bien qu'il n'est ni bergers ni chiens pour nous voir. «a grimpe tout du long, mais c'est assez facile si nous restons ensemble. au-delà du

p,tis, nous arrivons a un bois : c'est la que nous attendrons l'aube. Ce n'est pas loin et ce n'est pas difficile. Je sais que nous sommes trempés et qu'il fait froid, mais demain nous nous réchaufferons au feu de nos ennemis. " Sa confiance paraissait inébranlable.

Je ne crois pas que j'aurais pu guider ces hommes a travers cette nuit pluvieuse, mais Nimue le fit. Elle prétendit que son oil unique perçait les ténèbres oa nos yeux ne voyaient rien. Peut-atre disait-elle vrai, peut-atre avait-elle tout simplement une meilleure idée de ce coin de pays que moi mais, quoi qu'il en soit, elle fit bien. La dernière heure, alors que nous gravissions le contrefort d'une colline, la marche devint soudain plus facile : nous étions sur les hauteurs occidentales, au-dessus de LuggVale, et les feux de bivouac de nos ennemis se consumaient plus bas dans les ténèbres. J'aperçus mame la barricade de pins abattus et le chatolement des eaux du Lugg, au-dela. Dans la vallée, des hommes jetaient au feu des gros tronçons de bois pour éclairer la route, au cas oa des assaillants s'avanceraient depuis le sud.

Sitôt dans les bois, on se laissa tomber sur la terre gorgée d'eau.

Certains somnolèrent, de cet assoupissement trompeur, peuplé de raves et léger, qui ne ressemble en rien au sommeil et qui laisse

"an

son homme froid, fatigué et endolori, mais Nimue resta éveillée, marmonnant des charmes et discutant avec les hommes qui ne trouvaient pas le sommeil.

Ce n'étaient pas des bavardages, car Nimue n'avait pas de temps a perdre en babillages : elle leur expliqua avec fougue pourquoi nous combattions. Pas pour Mordred, non, mais pour une Bretagne débarrassée des étrangers et des idées étrangères ; mame les chrétiens tendirent l'oreille.

Je n'attendis pas l'aube pour attaquer. Lorsque le ciel gorgé de pluie laissa filtrer les premiers vagues rais de lumière aciéreuse, je réveillai les dormeurs et conduisis mes cinquante hommes a l'orée du bois. On attendit la, au-dessus d'une pente herbue qui dominait le lit de la vallée, aussi raide que les flancs duTor d'Ynys Wydryn. Mon bouclier sanglé a mon bras gauche, Hywelbane a ma hanche, je serrai ma lourde lance de ma main droite. Un léger brouillard flottait a l'endroit oa la rivière quittait la vallée. Une chouette effraie volait juste au-dessus des arbres, et mes hommes y virent un mauvais présage, mais un chat sauvage grogna derrière nous et Nimue assura que sa présence

annulait la sinistre apparition de la chouette. J'adressai une prière a Mithra, donnant les prochaines heures a Sa gloire, puis je dis a mes hommes que les Francs avaient été de bien plus farouches ennemis que ces Powy-siens hébétés que l'on devinait dans la vallée en contrebas. Je doutais que ce fût l'exacte vérité, mais les hommes qui sont sur le point de se battre ont moins besoin de véracité que de confiance. J'avais discrètement ordonné a Issa et a un autre homme de rester auprès de Nimue, car si elle mourait l'assurance de mes hommes se dissiperait comme brume en été.

La pluie crachait derrière nous, rendant glissantes les pentes herbues. Le ciel, au-dessus de la vallée, continuait a se dégager, laissant déjà paraître les premières ombres entre les nuages fuyants. Le monde était gris et noir : dans le val lui-même, il faisait nuit noire, mais l'orée du bois était plus claire, contraste qui me fit craindre que l'ennemi ne pût nous apercevoir quand nous ne le voyions pas. Leurs feux flambaient encore, mais beaucoup plus faiblement qu'au cours de cette nuit de ténèbres hantée par les esprits. Je ne voyais aucune sentinelle. Il était temps d'y aller.

" Lentement ! " ordonnai-je a mes hommes. J'avais imaginé une folle cavalcade jusqu'au pied de la colline, mais je me ravisai. L'herbe mouillée était traîtresse et mieux valait, décidai-je, ramper lentement et en silence jusqu'en bas de la pente, comme

des spectres au petit matin. J'ouvris la voie, toujours plus prudent a mesure que la pente se faisait plus raide. Les bottes cloutées elles-mêmes n'avaient guère de prise sur le sol gorgé d'eau et nous avançons a pattes de velours comme un chat,, sans troubler la pénombre d'aucun bruit autre que celui de notre respiration. Nos lances nous servaient de bâtons. Par deux fois, des hommes chutèrent lourdement, leurs boucliers heurtant des fourreaux ou des lances et, a chaque fois, nous restâmes cloués sur place, attendant des sommations. Rien ne vint.

La dernière section de la pente était la plus raide, mais du haut de cette dernière côte nous apercevions enfin le lit de la vallée dans sa totalité.

au loin, la rivière s'écoulait comme une ombre noire ; au-dessous de nous, la Voie romaine passait entre un groupe de chaumières où l'ennemi devait s'abriter. Je ne voyais que quatre hommes : deux blottis près des feux, un troisième assis sous les égouts d'une cabane, tandis qu'un quatrième faisait les cent pas derrière la barricade. Et l'est, le ciel plissait.

Bientôt les premiers éclats de l'aube : il était temps de lancer au carnage mes lanciers a queue de loup. " Les Dieux soient notre mur de boucliers, leur dis-je, et tuez bien ! "

Nous dévalâmes les derniers mètres de pente. quelques hommes se laissèrent glisser sur le postérieur plutôt que d'essayer de garder l'équilibre, d'autres coururent bille en tête et moi, parce que j'étais leur chef, je courus avec eux. La peur nous donna des ailes et nous fit hurler. Nous étions les loups de Benoît venus hanter les collines frontalières de Powys pour offrir la mort et, soudain, comme toujours dans la bataille, l'exaltation triompha. La joie inonda nos cours, effaçant toute retenue, toute trace de réflexion et de pudeur pour ne laisser subsister que le sauvage éblouissement du combat. Je franchis les derniers mètres d'un bond, trébuchai parmi les framboisiers, renversai une seille vide : c'est alors que je vis le premier homme alarmé sortir d'une cabane voisine. Vatu d'un pantalon et d'un justaucorps, portant une lance et clignant des yeux dans l'aube pluvieuse, il mourut ainsi, ma lance dans le ventre. Je hurlais comme un loup, défiant mes ennemis de venir se faire tuer.

Ma lance s'enfonça dans les boyaux du moribond. Je la laissai là et tirai Hywelbane. Un autre homme jeta un oeil hors de la cabane pour voir de quoi il retournait. J'allongeai une botte à hauteur de ses yeux pour le repousser. Mes hommes me dépassèrent en coup de vent, hurlant et rageant.

Les sentinelles

fuyaient. L'un d'eux courut à la rivière, hésita, se retourna et tomba sous deux coups de lance. L'un de mes hommes se saisit d'un brandon qu'il balança sur le chaume trempé. D'autres tisons suivirent, jusqu'à ce qu'enfin les cabanes s'embrasent, poussant leurs habitants dehors, où les attendaient mes lanciers. Une femme hurla : une toiture de chaume en feu l'ensevelit. Nimue avait pris une épée à un ennemi mort et la plongeait dans le cou d'un homme tombé. Elle poussait un cri étrange et haut perché, qui ajoutait à cette aube glacée un surcroût de terreur.

Cavan gueula aux hommes de commencer à retirer les troncs d'arbre.

J'abandonnai les rares ennemis qui vivaient encore à la merci de mes hommes et allai l'aider. La barricade consistait en une douzaine de pins abattus et il fallait une vingtaine d'hommes pour déplacer chacun d'eux. Nous avions ouvert un passage de dix mètres de large quand Issa sonna l'alarme.

Les hommes que nous avions massacrés n'étaient pas toute la garde postée dans la vallée, juste une ligne de défense rapprochée. Réveillé par le tumulte, le gros de la garnison se mettait en branle dans la section nord, ombragée, de la vallée.

" Le mur de boucliers ! Le mur de boucliers ", ordonnai-je.

La ligne se forma juste au nord des chaumières en feu. Deux de mes hommes s'étaient foulé la cheville en dévalant la pente, un troisième avait trouvé

la mort dans les premiers échanges, mais les autres s'alignèrent d'un pas traanant, ajustant leurs boucliers pour bien s'assurer que le mur était hermétique. J'avais récupéré ma lance et je remis donc Hywelbane au fourreau pour joindre ma pointe de lance aux autres pointes d'acier hérissées a un mètre cinquante en avant du mur. J'ordonnai a une demi-douzaine d'hommes de rester derrière avec Nimue, au cas oa quelque ennemi se trouverait encore tapi dans l'ombre, puis il nous fallut attendre que Cavan remplaç,t son bouclier. Les sangles du sien s'étaient rompues, si bien qu'il ramassa un bouclier powysien qu'il s'empessa de débarrasser de son aigle de cuir avant de reprendre sa place a la droite du mur - la position la plus vulnérable, parce que l'homme de droite doit tenir son bouclier de manière a protéger son voisin de gauche et expose ainsi son flanc droit aux coups de l'ennemi. " Prat, Seigneur ! me lança-t-il.

- En avant ! " Mieux valait avancer, calculai-je, que de laisser l'ennemi se mettre en position de nous attaquer.

Plus nous progressions dans le nord, plus les flancs étaient hauts et escarpés. Sur la pente de droite, au-dela de la rivière, les arbres formaient un barrage infranchissable ; a droite, la colline était d'abord herbeuse, puis cédait la place aux arbustes. La vallée s'étranglait a mesure que nous avancions, bien qu'elle ne f't jamais assez étroite pour parler de gorge. Une bande de guerre avait la place de manœuvrer a Lugg Vale, bien que la rive marécageuse de la rivière aid,t a circonscrire le terrain plat et sec nécessaire a la bataille. Derrière les nuages, les premières lueurs du jour illuminaient les collines occidentales, mais cette lumière n'avait pas encore inondé les profondeurs de la vallée, oa la pluie avait enfin cessé bien qu'un vent froid et humide fit vaciller les flammes des feux de camp qui br°laient dans la partie haute. Ces feux de camps révélèrent des chaumières agglutinées autour d'un b,timent romain. Les ombres des hommes tremblotaient devant les feux. Un cheval hennit puis, soudain, lorsque

enfin la lumière blafarde de l'aube atteignit la toute, j'aperçus un mur de boucliers en train de se former.

Je pus voir aussi que le mur alignait au moins une centaine d'hommes et que d'autres se hâtaient pour le renforcer. " Halte la ! " ordonnai-je à mes hommes. Scrutant la faible lumière, j'estimai le mur ennemi à deux cents hommes. Leurs lances étin-celaient d'une lumière grise. C'était la garde d'élite que Gorfyd-dyd avait chargée de tenir la vallée.

Elle était certainement trop large pour que mes hommes puissent la tenir.

La route longeait la pente ouest et laissait à notre droite une vaste prairie où l'ennemi pouvait sans mal nous déborder. J'ordonnai donc à mes hommes de reculer : " Lentement ! Lentement et sûrement ! Retour à la barricade ! " Nous pouvions tenir la brèche que nous avions ouverte dans le barrage de troncs, même s'il suffirait à l'ennemi de quelques instants pour escalader les arbres restants et nous encercler. " Lentement ! " lançai-je à nouveau, avant de laisser mes hommes se replier. J'attendis, parce qu'un cavalier s'était détaché des rangs ennemis pour s'avancer vers nous.

L'émissaire ennemi était un grand gaillard qui montait bien. Il avait un casque de fer couronné de plumes de cygne, une lance et une épée, mais point de bouclier. Il portait un plastron et une peau de mouton lui servait de selle. Il avait fière allure avec ses yeux noirs et sa barbe noire, et je ne sais quoi dans son visage m'était familier, mais ce n'est que lorsqu'il eut amené son cheval à ma hauteur que je le reconnus. C'était Valerin, le chef auquel Guenièvre avait été fiancée avant de rencontrer arthur. Il baissa

les yeux sur moi, puis, lentement, pointa sa lance sur ma gorge. " J'avais espéré que ce serait arthur.

- Mon seigneur t'envoie ses salutations, Seigneur Valerin. " Valerin cracha en direction de mon bouclier qui portait encore l'ours d'arthur. "

Retourne-lui mes salutations, à lui ainsi qu'à la putain qu'il a épousée. "

Il s'arrata, relevant la pointe de sa lance pour la rapprocher de mes yeux.

" Tu es bien loin de ta maman, petit, ta mère sait que tu as sauté du lit ?

- Ma mère, répondis-je, prépare un chaudron pour tes os, Seigneur Valerin.

Nous avons besoin de colle et les os de mouton, dit-on, font la meilleure.

"

Il parut satisfait que je le connusse, prenant a tort ma reconnaissance pour un signe de gloire et ne s'apercevant pas que j'étais l'un des gardes venus a Caer Sws avec arthur de longues années auparavant. Il écarta sa lance de ma figure et observa mes hommes. " Vous n'ates pas beaucoup, et nous sommes nombreux. Voudriez-vous vous rendre tout de suite ?

- Vous ates en nombre, mais mes hommes sont affamés de bataille et ne feront qu'une bouchée d'une bonne portion d'ennemis. " Un chef doit exceller a ces insultes rituelles qui annoncent la bataille et je dois dire que j'ai toujours aimé ça. En revanche, ces échanges n'ont jamais été le fort d'arthur, car mame au dernier instant avant le carnage il essayait encore de se faire aimer de ses ennemis.

Valerin tourna a moitié son cheval. " Ton nom ? demanda-t-il avant de détalé.

- Seigneur Derfel Cadarn ", répondis-je fièrement, et je crus voir, j'espérai voir peut-atre, une lueur de reconnaissance avant qu'il n'éperonn

,t de nouveau son cheval.

Si arthur ne venait pas, me dis-je, nous étions tous des hommes morts. Mais lorsque je rejoignis mes lanciers a côté de la barricade, je trouvai Culhwch, qui une fois de plus caracolait avec arthur. Il m'attendait. Son gros cheval broutait bruyamment juste a côté. " Nous ne sommes pas loin, Derfel, me rassura-t-il, et lorsque cette vermine attaquera, tu dois détalé. Compris ? qu'ils vous donnent la chasse. Il faut les disperser, et lorsque tu nous vois arriver, tu t'écartes du chemin. " Il me saisit la main et m'étreignit comme un ours. " «a vaut mieux que de parler de paix, hein ? " Puis il regagna son cheval et se hissa sur sa selle. " Soyez l

,ches quelques instants ! " lança-t-il a mes hommes. Puis il leva la main et éperonna vers le sud.

J'expliquai a mes hommes le sens des derniers mots de Culhwch, puis

je pris ma place au centre du mur de boucliers en travers de la brèche que nous avions ouverte dans la barricade. Nimue se tenait derrière moi, tenant toujours son épée ensanglantée. "Nous feindrons la panique, annonçai-je au mur de boucliers, lorsqu'ils lanceront leur première attaque. Et ne trébuchez pas en courant, veillez à laisser le passage à nos chevaux. "

J'ordonnai à quatre de mes hommes de mettre nos deux blessés à l'abri dans un fourré, derrière la barricade.

Nous attendâmes. Je jetai un coup d'oeil en arrière. Les hommes d'Arthur étaient invisibles. J'imaginai qu'ils devaient se cacher à l'endroit où la route était masquée par les arbres, à quelques centaines de mètres plus au sud. À ma droite, la rivière s'écoulait en tourbillons brillants sur lesquels deux cygnes se laissaient porter. Un héron péchait au bord de la rivière. Il ouvrit paresseusement ses ailes pour voler vers le nord.

D'après Nimue, c'était de bon augure, parce qu'il portait la malchance dans les rangs ennemis.

Les lanciers de Valerin approchèrent lentement. On les avait réveillés pour la bataille et ils étaient encore hébétés. Certains étaient nu-tête et je me dis que leurs chefs avaient dû les arracher si brutalement de leur paillasse qu'ils n'avaient pas eu le temps de passer leur armure. Ils n'avaient pas de druides : au moins n'avions-nous aucun charme à craindre même si, tout comme mes hommes, je marmonnai à l'hâte quelques prières.

Les miennes allaient à Mithra et à Bel. Nimue invoquait Andraste, la Déesse du Carnage, tandis que Cavan priait ses Dieux irlandais de donner à sa lance sa ration du jour. Je vis que Valerin avait mis pied à terre et conduisait ses hommes depuis le centre de la ligne, mais je remarquai aussi qu'un serviteur le suivait de près avec son cheval.

Un fort coup de vent humide souffla en travers de la route la fumée des cabanes en feu, masquant à moitié la ligne ennemie. Les corps de leurs camarades étripés réveilleraient à coup sûr l'ardeur des lanciers et, comme de bien entendu, j'entendis leurs cris de colère quand ils découvrirent les cadavres encore frais. Lorsqu'une rafale de vent chassa la fumée, la ligne

de nos assaillants hésitait le pas et criait des insultes. Nous attendâmes en silence tandis que la lumière grise de l'aube se répandait dans le creux humide de la vallée.

Les lanciers ennemis s'arratèrent a cinquante pas de nous. Tous portaient sur leurs boucliers l'aigle de Powys ; aucun ne venait donc de Silurie ni des autres contingents rassemblés par Gorfyd-dyd. Ces lanciers, calculai-je, étaient parmi les meilleurs de Powys. Tous ceux qui tomberaient aujourd'hui ne pourraient que nous aider par la suite, et les Dieux savaient que nous avions besoin d'aide. Nous étions loin d'avoir gagné la partie et je devais sans cesse me rappeler que ces moments de rel

,che avaient pour seul but d'attirer le gros des forces de Gorfyddyd et de ses alliés vers les rares hommes demeurés fidèles a arthur.

Deux hommes sortirent en courant de la ligne d'arthur et lancèrent leurs lances, qui passèrent largement au-dessus de nos tates pour s'enfoncer dans la terre derrière nous. Mes hommes les conspuèrent et certains se découvrirent mame a dessein, comme pour inviter l'ennemi a recommencer. Je remerciai Mithra que l'ennemi n'e't point d'archers. Peu de guerriers portaient des arcs car aucune flèche ne peut transpercer un bouclier ou un plastron de cuir. L'arc était une arme de chasseur, plus utile contre la sauvagine ou le petit gibier, mais une masse de rustres requis pourvus d'arcs légers pouvait tout de mame constituer une gane en forçant les guerriers a se blottir derrière leur mur de boucliers.

Deux autres hommes lancèrent des lances. Une arme s'enfonça dans un bouclier, l'autre passa de nouveau au-dessus. Valerin nous observait, jugeant notre détermination et, peut-atre parce que nous ne ripostions pas, il en conclut que nous étions déjà des hommes battus. Il leva les bras, frappa de sa lance contre son bouclier et cria a ses hommes de charger.

Ils rugirent et, comme arthur nous l'avait ordonné, nous bris,mes les rangs pour détalé. L'espace d'une seconde régna la confusion, car les nommes de la ligne de boucliers se ganaient mutuellement, mais bientôt les hommes se dispersèrent, chacun suivant son chemin d'un pas lourd. Nimue, son manteau noir au vent, courait devant nous, ne cessant de se retourner pour voir ce qui se passait derrière nous. L'ennemi criait victoire et se lançait a nos troussees pour essayer de nous rattraper, tandis que Valerin, voyant une occasion de fendre a cheval une cohue en débandade, hurlait a son serviteur de lui amener sa monture.

Encombrés que nous étions de nos manteaux, de nos boucliers et de nos lances, nous avions du mal a courir. Fatigué et essoufflé, je suivais

mes hommes. J'entendais l'ennemi dans mon dos et par deux fois, jetant un oeil par-dessus mon épaule, j'aperçus un grand gaillard tout rougeaud et grimaçant qui essayait de me

rattraper. Il était plus rapide que moi et je commençais a me dire que je devais m'arrêter et faire volte-face pour l'affronter quand j'entendis le chant mélodieux et béni de la corne d'arthur. Elle retentit deux fois avant que surgat arthur des arbres encore enveloppés de brumes matinales.

arthur fut en effet le premier a s'avancer avec son panache blanc, son armure resplendissante et son bouclier miroitant, son manteau blanc volant dans son dos comme des ailes. Il baissa sa lance. Ses cinquante hommes sortirent de l'ombre sur leurs chevaux caparaçonnés, leurs visages enveloppés de fer, leurs lances scintillantes. Les bannières de l'ours et du dragon étince-laient. Et la terre trembla sous les sabots qui faisaient gicler l'eau et la boue sur leur passage. Mes hommes s'écartaient, formant deux groupes qui se rassemblèrent en cercles défensifs a l'abri de lances et de boucliers. Je restai seul, me retournant juste a temps pour voir les hommes de Valerin essayer désespérément de reformer un mur de boucliers. Du haut de sa monture, Valerin leur cria de se replier sur la barricade, mais il était déjà trop tard. Notre piège était tendu et les défenseurs de Lugg Vale étaient condamnés.

arthur passa en trombe a côté de moi sur Llamrei, sa jument préférée. La robe de son cheval et les franges de son manteau étaient déjà toutes crottées. Un homme lança une lance qui passa a côté du poitrail caparaçonné

de Llamrei, puis arthur plongea sa lance dans le premier soldat ennemi, abandonna l'arme et libéra Excalibur. Les autres chevaux se ruèrent en avant dans un grand tourbillon d'eau et de vacarme. Voyant les brutes enfoncer leurs rangs brisés, les hommes de Valerin hurlèrent. Les épées sifflaient, laissant les hommes chancelants et ensanglantés. Les chevaux fonçaient, d'aucuns piétinant sous leurs sabots ferrés les ennemis paniques. Les lanciers en débandade étaient sans défense contre les chevaux, et ces guerriers de Powys n'eurent aucune chance de former ne serait-ce qu'un tout petit mur de boucliers. Ils ne pouvaient que fuir et, voyant qu'il n'y avait point de salut, Valerin fit volte-face et galopa vers le nord.

quelques-uns de ses hommes suivirent, mais a pied ils étaient condamnés.

D'autres prirent des chemins de traverse, qui vers la rivière, qui vers la colline, traqués par nos lances. Une poignée se défirent de leurs lances et de leurs boucliers pour lever les bras, et sauvèrent leur peau, mais quiconque faisait mine de résister était entouré comme un sanglier pris au piège et étripé d'un coup

de lance. Le cheval d'arthur avait disparu dans la vallée, laissant derrière lui une horrible traanée de cr,nes fendus. D'autres ennemis clopinaient et tombaient. Voyant le massacre, Nimue poussa un grand cri de triomphe.

Nous fames près de cinquante prisonniers. Les morts ou les moribonds étaient au moins aussi nombreux. quelques-uns s'échappèrent dans la colline que nous avions descendue dans la grisaille de l'aube, d'autres se noyèrent en essayant de traverser le Lugg. Tous les autres pissaient le sang, titubant, vomissant, et vaincus. Les hommes de Sagramor, cent cinquante lanciers de choix, surgirent alors que nous finissions de rassembler les derniers survivants de Valerin. "Nous n'avons pas assez d'hommes pour garder des prisonniers, fit Sagramor en me saluant.

- Je sais.

- alors tue-les ! m'ordonna-t-il, aussitôt approuvé par Nimue.

- Non ! " Sagramor était mon commandant pour le restant de la journée et c'est sans joie que je lui désobéissais, mais arthur voulait apporter la paix aux Bretons et trucider des prisonniers démunis n'était pas une manière d'imposer sa paix a Powys. En outre, c'étaient mes hommes qui avaient fait les prisonniers, si bien que leur sort était de ma responsabilité : plutôt que de les mettre a mort, je leur ordonnai de se dévahir, puis on les conduisit un par un a Cavan, qui attendait avec un gros caillou pour marteau et une pierre roulée pour enclume. Nous placions la main du lancier sur la pierre roulée et lui broyions les deux doigts les plus petits. Un homme aux doigts brisés vivrait, il pourrait mame manier de nouveau une lance, mais pas tout de suite. Pas avant longtemps. Puis on les envoya dans le sud, nus et sanguinolents, tout en les prévenant que si l'on revoyait leur tronche avant la tombée de la nuit, ils étaient des hommes morts. Sagramor me railla de cette clémence mais se garda de casser mes ordres. Mes hommes mirent la main sur les meilleurs vatements et les plus belles bottes de l'ennemi, fouillèrent le rebut en quate de pièces avant de lancer les vatements dans les cabanes encore en feu. quant aux armes saisies, on les entassa sur le bord de la route.

Marchant vers le nord, nous découvrames qu'arthur avait arraté sa

poursuite a hauteur du gué, avant de s'en retourner vers le village agglutiné autour du b,timent romain qui, supputait arthur, avait jadis été un gate d'étape pour les voyageurs en route

vers les collines du nord. Une cohue de femmes tremblaient sous bonne garde a côté de la b,tisse, s'accrochant a leurs enfants et a leurs maigres effets.

" Ton ennemi, expliquai-je a arthur, était Valerin. * Il lui fallut quelques secondes pour remettre le nom, puis il sourit. Il avait retiré son casque et sauté a terre pour nous accueillir. " Pauvre Valerin, deux fois perdant ! " Puis il me serra dans ses bras et remercia mes hommes. " La nuit était si noire. Je doutais que vous trouviez la vallée.

- Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée, c'est Nimue.

- alors, je te dois des remerciements, dit-il a Nimue.

- Remercie-moi, répondit-elle, en remportant ce jour la victoire.

- avec l'aide des Dieux, je le ferai. " Il se retourna vers Galahad, qui avait participé a la charge. " Va dans le sud, Seigneur Prince, et transmets mes salutations a Tewdric et demande-lui que les lances de ses hommes se rangent a nos côtés. Puisse Dieu rendre ta langue éloquente ! "

Galahad éperonna son cheval et remonta la vallée qui puait le sang.

arthur examina le sommet d'une colline a une demi-lieue a peine du gué. Il y avait la un vieux fort de terre, héritage des anciens, mais il paraissait désert. " Nous serions en f,cheuse posture, dit-il en souriant, si quelqu'un voyait oa nous nous cachons. " Il cherchait une cachette oa abandonner la lourde armure de son cheval avant de poursuivre plus au nord pour faire sortir les hommes de Gorfyddyd de leurs camps de Branogenium. "

Nimue va te jeter un charme de dissimulation.

- Vraiment, Dame ? " demanda-t-il d'un ton grave.

Elle alla chercher un cr,ne. arthur m'embrassa de nouveau, puis appela Hygwydd, son serviteur, pour l'aider a retirer son armure d'écaillés. Il la retira par la tate, ce qui laissa ses cheveux courts en bataille. "

Voudrais-tu la porter ?

- Moi?

- Lorsque l'ennemi attaquera, il s'attendra a me trouver ici et, si je n'y suis pas, il soupçonnera un traquenard. " Il sourit. " Je demanderais bien a Sagramor, mais son visage est un peu plus singulier que le tien, Seigneur Derfel. En revanche, il te faudra raccourcir un peu ta longue chevelure. "

Mes cheveux blonds s'échappant du casque seraient la preuve que je n'étais pas arthur. " Et peut-atre te tailler un peu la barbe. "

Prenant l'armure des bras d'Hygwydd, son poids me surprit.

" Je serais honoré.

- Elle est lourde, me prévint-il. Tu auras chaud, et tu ne vois rien sur les côtés quand tu portes le casque, si bien qu'il te faut deux bons hommes sur tes flancs. " Il perçut mon hésitation. " Dois-je demander a un autre de la porter ?

- Non, non, Seigneur. Je la porterai.

- Elle est synonyme de danger...

- Je ne m'attendais pas a une journée de tout repos, Seigneur !

- Je te laisserai donc les bannières. Lorsque Gorfyddyd viendra, il doit atre convaincu que tous ses ennemis sont au mame endroit. Ce sera une rude bataille, Derfel.

- Galahad amènera de l'aide ! "

Il prit mon plastron, troqua son étincelant bouclier contre le mien et me donna son manteau blanc, puis saisit la bride de Llamrei. " Nous avons mangé notre pain blanc ", conclut-il une fois remonté en selle. Il fit signe a Sagramor d'approcher puis s'adressa a nous deux. " L'ennemi sera ici a midi. Faites votre possible pour vous préparer, puis battez-vous comme vous ne vous ates jamais battus. Si je vous revois, c'est que nous serons tous victorieux. Sinon, je vous remercie et vous salue, et je vous attendrai pour banqueter avec vous dans l'au-Dela. " Il cria a ses hommes de monter en selle et s'en fut dans le nord.

Et nous, nous attendames le commencement de la vraie bataille.

L'armure d'écaillés était effroyablement lourde et pesait sur mes épaules comme les seilles d'eau que les femmes portent chaque matin

a leur maison.

J'avais du mal a lever le bras, mame si la chose devint plus facile lorsque je sanglai mon ceinturon autour des écailles de fer de manière a décharger mes épaules du poids de la partie inférieure de l'armure.

Son charme de dissimulation achevé, Nimue me coupa les cheveux au couteau et les br^{la} de crainte que l'ennemi ne me jette un sort puis, me servant du bouclier d'arthur comme d'un miroir, je me taillai la barbe assez court pour qu'elle dispar^t sous les joues du casque. Puis je bataillai avec la doublure de cuir pour la passer sur mon cr,ne, tirant avec la dernière énergie jusqu'a ce que le casque enferm,t ma tate comme une coquille. Ma voix semblait étouffée, malgré les trous percés dans le métal rutilant au-dessus des oreilles. Puis je soulevai le bouclier, laissant Nimue m'attacher autour des épaules le manteau blanc crotté, et j'essayai de me faire au poids de l'armure. Je demandai a Issa de me servir de partenaire avec une hampe de lance en guise de canne et me trouvai plus lent que d'ordinaire. " La peur te rendra plus rapide, Seigneur ", me dit-il quand il eut trompé ma garde pour la dixième fois et m'eut assené un coup sonore sur la tate.

" Ne fais pas tomber les plumes ! " ¿ part moi, je me disais que je n'aurais jamais d° accepter l'armure. C'était un accoutrement de cavalier, destiné a rendre plus lourd et plus effrayant celui qui devait enfoncer les rangs ennemis, alors que nous autres, les lanciers, quand nous n'étions pas épaule contre épaule dans un mur de boucliers, nous avions surtout besoin d'agilité et de vélocité.

" C'est que tu es superbe ! fit Issa, admiratif.

- Je ferai un superbe cadavre si tu ne gardes mon flanc ! On se croirait a l'intérieur d'un seau. " Je retirerai le casque, soulageant mon cr,ne de son carcan. " La première fois que j'ai vu cette armure, confiai-je a Issa, j'en ai eu envie plus que de toute autre chose au monde. aujourd'hui, je la céderais volontiers pour un simple plastron de cuir.

- Tout se passera très bien, Seigneur ", dit-il avec un large sourire.

Nous avions a faire. Il nous fallut d'abord refouler dans le sud les femmes et les enfants abandonnés par les hommes défaits de Valerin, puis préparer des défenses a proximité des restes de la barricade. Sagramor redoutait que nous ne fussions submergés par la marée ennemie avant que les cavaliers d'arthur ne pussent voler a notre secours, et il fit de son mieux pour préparer le terrain. Mes hommes avaient besoin de dormir, mais il nous fallut plutôt creuser un petit

fossé en travers de la vallée. Il n'était nulle part assez profond pour arrêter un homme, mais il obligerait les lanciers à sauter au risque de trébucher pour approcher de nous. Les arbres abattus se trouvaient juste derrière le fossé et marquaient la limite sud vers laquelle nous pouvions nous replier et l'endroit que nous devions défendre jusqu'à la mort. Sagramor fixa les troncs à l'aide des lances abandonnées par Valerin, créant une sorte de haie hérissée de pointes au milieu des branchages. Nous laissâmes la brèche ouverte au centre de la palissade de manière à pouvoir nous replier devant la fragile barrière avant de la défendre.

Ce qui me préoccupait, c'était le flanc de colline raide et exposé

que mes hommes avaient assailli à l'aube. Les guerriers de Gorfyd-dyd attaqueraient sans doute par la vallée, mais les requis seraient probablement envoyés sur les hauteurs pour menacer notre flanc gauche. Or Sagramor ne pouvait se permettre de placer des hommes là-haut, mais Nimue affirma que ce n'était pas nécessaire. Elle prit dix lances ennemies puis, se faisant aider d'une demi-douzaine de mes hommes, trancha la tête de dix lanciers morts de Valerin et porta le tout au sommet de la colline. Là, elle fit planter les lances dans la terre, puis piqua les têtes sanguinolentes sur les pointes et les coiffa de hideuses perruques d'herbes nouées. À chaque nœud correspondait un maléfice. Pour finir, elle éparpilla des branches d'if entre les pieux largement espacés : elle avait fait une palissade-fantôme sous la forme d'une rangée d'épouvantails humains ensorcelés qu'aucun homme n'oserait franchir sans l'aide d'un druide.

Sagramor voulut qu'elle en fasse une autre au nord du gué, mais Nimue refusa. " Leurs guerriers viendront avec des druides, expliqua-t-elle, et un druide se rit d'une palissade-fantôme. En revanche, les requis n'auront pas de druides. " Elle était allée chercher au pied de la colline une brassée de verveine et distribuait maintenant les petites fleurs violettes aux lanciers, qui savaient tous que l'herbe sacrée était une protection dans la bataille. Elle m'en glissa une branche dans mon armure.

Les chrétiens se rassemblèrent pour dire leurs prières pendant que nous, les païens, implorions l'aide de nos Dieux. Des hommes lancèrent des pièces dans la rivière puis demandèrent à Nimue de toucher leurs talismans. La plupart portaient une patte de lièvre, mais certains lui apportèrent des panes de lutin ou des pierres de serpent. Très prisés des soldats, les panes de lutin étaient de toutes petites pointes de silex tirées par les esprits ; les pierres de serpent, en revanche, avaient des couleurs vives que Nimue enrichissait en les

plongeant dans la rivière avant de les porter a son oeil. Je pressai l'armure d'écaillés pour sentir contre ma poitrine la broche de Ceinwyn, puis je m'agenouillai pour embrasser la terre. Je gardai le front sur le sol humide tout en adjurant Mithra de me donner de la force, du courage et, si telle était Sa volonté, une bonne mort. Certains de nos hommes buvaient l'hydromel que nous avions découvert au village mais, pour ma part, je ne bus que de l'eau. Nous fames notre repas des vivres que les hommes de Valerin avaient prévus pour leur petit déjeuner, puis un groupe de lanciers aida Nimue a attraper des crapauds et des souris d'eau qu'elle tua et disposa sur la route,

au-dela du gué, pour donner de mauvais présages a l'ennemi approchant.

Chacun aiguisa de nouveau ses armes et attendit. Sagramor avait mis la main sur un homme qui se cachait dans les bois, derrière le village. L'homme était berger et Sagramor l'interrogea sur les environs : ainsi apprit-il qu'il y avait un second gué en amont, oa l'ennemi pouvait nous déborder si nous essayions de défendre la rive a l'extrémité nord de la vallée.

L'existence de ce deuxième gué n'était pas faite pour nous inquiéter maintenant, mais nous ne devons pas en oublier l'existence car elle donnait a l'ennemi un moyen de contourner notre ligne de défense postée plus au nord.

La bataille qui se préparait m'inquiétait, mais Nimue semblait impassible :

" Je n'ai rien a craindre. J'ai connu les Trois Blessures. Par quoi puis-je atre blessée ? " Elle s'était assise a côté de moi, a proximité du gué, au nord de la vallée. Ce serait notre première ligne de défense, l'endroit oa nous amorcerions la lente retraite qui attirerait l'ennemi dans la vallée et le piège d'arthur. " En outre, ajouta-t-elle, je suis sous la protection de Merlin.

- Sait-il que nous sommes ici ? "

après un instant de silence, elle hocha la tate. " Il le sait.

- Viendra-t-il ? "

Elle se renfroigna comme si ma question était stupide. " Il viendra, fit-elle lentement, quoiqu'il ait a faire.

- alors il viendra ! " répétai-je plein d'espoir.

Nimue secoua la tête, exaspérée. " La seule chose qui préoccupe Merlin, c'est la Bretagne. Il croit qu'Arthur pourrait aider à restaurer la Sagesse de la Bretagne, mais s'il décide que Gorfyddyd ferait mieux l'affaire, alors crois-moi, Derfel, il prendra le parti de Gorfyddyd. "

Merlin lui-même me l'avait laissé entendre à demi-mot à Caer Sws, mais j'avais encore peine à croire que ses ambitions étaient si éloignées de mes allégeances et de mes espoirs. " Et toi ? demandai-je à Nimue.

- J'ai un fardeau qui m'attache à cette armée, après quoi je serai libre d'aider Merlin.

- Gundleus... "

Elle approuva d'un signe de tête. " Donne-moi Gundleus en vie, Derfel, me demanda-t-elle en me regardant dans les yeux, donne-le moi vivant, je t'en supplie. " Touchant son bandeau de cuir, elle se tut, rassemblant ses énergies en vue de la vengeance qu'elle ruminait fébrilement. Elle avait encore un visage pâle et

décharné, avec ses cheveux noirs et plats qui lui couvraient les joues. La tendresse qu'elle avait révélée à Lughnasa avait cédé la place à une tristesse froide qui me donnait à penser que je ne la comprendrais jamais.

Je l'aimais, non pas comme je croyais aimer Ceinwyn, mais comme un homme peut aimer une belle créature sauvage, un aigle ou un chat sauvage, car je savais que sa vie ou ses raves me seraient à jamais impénétrables. Soudain, elle grimaça. "Je ferai hurler l'un d'eux, me dit Gundleus jusqu'à la fin des temps, dit-elle à voix basse, je l'expédierai dans les abîmes du néant, mais jamais il n'atteindra le néant, Derfel, il souffrira toujours à sa lisière, hurlant. "

Je frissonnai pour Gundleus.

Un cri attira mon attention vers la rivière. Six cavaliers galopaient vers nous. Notre mur de boucliers se dressa, chacun passant son bras dans les sangles de son bouclier, mais je vis qu'ils étaient conduits par Morfans. "

Une lieue, fit-il, haletant. Arthur nous a envoyés vous aider. Grands Dieux, ils sont des centaines, les salauds ! " Il s'épongea le front, puis grimaça. " Il y a assez de butin pour mille hommes ! " Il se laissa

glisser lourdement de son cheval. Je vis qu'il portait la corne d'argent et devinai qu'il s'en servirait le moment venu pour appeler arthur.

" Oa est arthur ? demanda Sagramor.

- Bien caché ", nous rassura Morfans. Puis, voyant mon armure, son affreuse trogne se fendit en un large rictus. " Elle te pèse, hein, cette armure ?

- Comment se bat-il avec ça ?

- Très bien, Derfel, très bien. Tu verras, toi aussi. " Il me donna une claque sur l'épaule. " Des nouvelles de Galahad ?

- aucune.

- agricola ne nous laissera pas combattre tout seuls, quoi que puissent vouloir ce roi chrétien et sa chiffe molle de rejeton ", trancha Morfans avant de conduire ses cinq acolytes a travers le mur de boucliers.

"accordez-nous quelques minutes pour le repos des chevaux. "

Sagramor passa son casque. Le Numide portait une cotte de mailles, un manteau noir et des cuissardes. Son casque de fer était noir de poix et se terminait en pointe, ce qui lui donnait un air exotique. En général, il combattait a cheval, mais il ne laissa poindre aucun regret d'atre fantassin en ce jour. Il ne montra non plus la moindre inquiétude en faisant les cent pas devant ces hommes auxquels il grognait des encouragements.

Je remis le casque étouffant d'arthur et bouclai la sangle sous mon menton.

ainsi accoutré comme mon seigneur, je rejoignis a mon tour la ligne des lances, prévenant mes hommes que le combat serait rude, mais la victoire assurée aussi longtemps que tiendrait notre mur. C'était un mur dangereusement mince - de juste trois hommes d'épaisseur a certains endroits, mais c'étaient tous des braves. Lorsque j'approchai du point de raccord entre mes lanciers et ceux de Sagramor, l'un d'eux sortit du rang.

" Tu te souviens de moi, Seigneur ? "

Je crus un instant qu'il m'avait pris pour arthur et, écartant mes joues pour voir son visage, je le reconnus enfin. C'était GriffÔd, le capitaine

d'Owain, l'homme qui avait essayé de m'écharper a Lindinis avant que Nimue ne s'interpose pour me sauver la vie. " GriffÔd ap annan !

- Il y a du mauvais sang entre nous, Seigneur, dit-il en tombant a genoux. Pardonne-moi. "

Je lui fis signe de se relever et le serrai dans mes bras. Sa barbe grisonnait, mais il restait l'homme efflanqué et a la triste figure dont j'avais gardé le souvenir. " Mon ,me est sous ta garde, lui dis-je, et je suis ravi de la mettre la.

- Et la mienne est a toi, Seigneur.

- Minac ! " J'avais reconnu un autre de mes anciens camarades. " Suis-je pardonné ?

- Y avait-il quelque chose a pardonner, Seigneur ? demanda-t-il, gagné par ma question.

- Il n'y avait rien a pardonner. aucun serment brisé, je le jure. " Minac s'avança pour m'embrasser. Tout au long du mur de

boucliers, d'autres querelles semblables trouvaient leur solution.

" Comment ça s'est passé ? demandai-je a GriffÔd.

- Bataillé rudement, Seigneur ! Surtout contre les Saxons de Cerdic.

aujourd'hui sera un jeu d'enfants en comparaison de ces bougres, sauf pour une chose. " Il hésita.

" Eh bien ?

- Va-t-elle nous rendre nos ,mes, Seigneur ? " demanda GriffÔd en jetant un coup d'oeil a Nimue. Il se souvenait de la terrible malédiction qu'elle avait jetée sur lui et ses hommes.

" Bien s'r que oui ! " J'appelai Nimue, qui toucha le front de GriffÔd et celui de tous les autres survivants qui, ce jour-la a Lindinis, avaient menacé ma vie. ainsi sa malédiction se trouva-t-elle levée, et ils la remercièrent d'un baiser sur la main. J'embrassai de nouveau GriffÔd, puis haussai la voix afin que tout

le monde p't m'entendre. " aujourd'hui, nous allons donner aux bardes assez de chants a chanter pour un millier d'années ! Et aujourd'hui, nous serons de nouveau des hommes riches ! "

Ils poussèrent des vivats. L'émotion qui régnait dans cette ligne de boucliers était si intense que certains hommes versèrent des larmes de bonheur. Je sais maintenant qu'il n'est point de joie comparable à la joie de servir Jésus-Christ, mais Dieu que la compagnie des guerriers me manque ! Il n'y avait aucune barrière entre nous ce matin-la, rien qu'une grande vague d'affection mutuelle, qui nous submergeait tous tandis que nous attendions l'ennemi. Nous étions frères, nous étions invincibles et même le laconique Sagramor avait les larmes aux yeux. Un lancier entonna le Chant de guerre de Beli Mawr, le grand chant de bataille de la Bretagne, que reprirent toutes en chœur les voix mâles et puissantes de la ligne.

D'autres hommes dansèrent sur leur épée, cabriolant gauchement dans leur armure de cuir en effectuant de savants entrechats au-dessus de leurs lames. Nos chrétiens chantaient les bras tendus, un peu comme si le chant était une prière païenne adressée à leur Dieu, d'autres battaient la mesure en frappant de leur lance contre leur bouclier.

Nous chantions encore l'effusion du sang ennemi sur notre terre quand l'ennemi parut. Nous continuâmes à chanter par défi tandis que les bandes de lanciers avançaient l'une après l'autre et prenaient position au loin dans les champs, sous les bannières royales qui paraissaient éclatantes sous le ciel nuageux. Un déluge de chants pour défier Gorfyddyd, l'armée du père de la femme que j'étais convaincu d'aimer. Voilà pourquoi je me battais : non pas pour le seul arthur, mais parce que seule la victoire me permettrait de retourner à Caer Sws et de revoir Ceinwyn. Je n'avais aucune prétention sur elle, ni aucun espoir, car j'étais né esclave et elle était princesse, mais ce jour-la je n'en avais pas moins le sentiment que j'avais plus à perdre que je n'avais jamais possédé de ma vie entière.

Il fallut plus d'une heure à cette horde pour se mettre en ligne de bataille. On ne pouvait franchir la rivière qu'au gué : autrement dit, cela nous laisserait le temps de battre en retraite le moment venu, mais, pour l'heure, l'ennemi avait dû penser que nous comptions défendre le gué toute la journée, car il massa ses meilleurs hommes au centre de la ligne.

Gorfyddyd lui-même était là, avec son étendard à l'aigle qui avait déteint sous la pluie, en sorte qu'on aurait pu le croire déjà trempé dans notre sang. Les bannières d'arthur, l'ours noir et le dragon rouge, flottaient au centre de

notre ligne, où j'étais posté face au gué. Sagramor se tenait à côté de moi, comptant les bannières ennemies. Le renard de Gundleus était là,

ainsi que le cheval rouge d'Elmet et d'autres encore, que nous ne connaissions pas. " Six cents hommes ? estima Sagramor.

- Et d'autres encore a venir.

- Probable ! " Il cracha en direction du gué. " Et ils auront vu que le taureau de Tewdric manque. " Il me gratifia de l'un de ses rares sourires.

" Ce sera une bataille mémorable, Seigneur Derfel.

- Je suis ravi de la partager avec toi, Seigneur ", répondis-je avec flamme, et c'était vrai. Il n'y avait pas de plus grand guerrier que Sagramor, pas d'homme aussi redouté de ses ennemis. Mame la présence d'arthur n'inspirait pas le mame effroi que le visage impassible du Numide et sa terrible épée. C'était une curieuse épée recourbée, de fabrication étrangère, et Sagramor la maniait avec une agilité redoutable. Je demandai un jour a Sagramor pourquoi il avait a l'origine praté serment a arthur : "

Parce que, m'expliqua-t-il avec courtoisie, quand je n'avais rien, arthur m'a tout donné. "

Nos lanciers s'arratèrent enfin de chanter : deux druides se détachaient des rangs de Gorfyddyd. Nous n'avions que Nimue pour contrer leurs maléfices : la voici qui pataugeait a travers le gué a la rencontre des hommes qui sautillaient tous deux, un bras levé et un oeil fermé. C'était lorweth, le magicien de Gorfyddyd, et Tanaburs, dans sa longue robe brodée de lunes et de lièvres. Les deux hommes échangèrent des baisers avec Nimue, discutèrent un court instant avec elle, puis elle retourna de notre côté du gué. " Ils voulaient que nous nous rendions, dit-elle avec mépris, et je les ai invités a faire de mame.

- Bien ", grogna Sagramor.

lorweth sautilla maladroitement jusqu'a l'autre rive du gué. " Les Dieux vous saluent ! " cria-t-il. aucun de nous ne répondit. J'avais abaissé mes joues afin de n'atre pas reconnu. Tanaburs remontait la rivière en sautillant, s'aidant de son b,ton pour conserver son équilibre. lorweth leva son b,ton au-dessus de la tate pour indiquer qu'il avait encore quelque chose a dire. " Mon roi, le roi de Powys et Grand Roi de Bretagne, le roi Gorfyddyd ap Brychan ap Laganis ap Coel ap Beli Mawr, épargnera a vos ,mes téméraires un voyage vers l'au-Dela. Il vous suffit, braves guerriers, de nous livrer arthur ! " Il tendit le b,ton vers moi et Nimue siffla aussitôt une prière de

protection puis lança en l'air deux poignées de terre.

Je ne dis mot. Le silence signifiait mon refus. Iorweth fit tourner son b,ton et cracha par trois fois dans notre direction, puis il se mit à sautiller sur la rive pour ajouter ses malédictions aux maléfices de Tanaburs. accompagné de son fils Cuneglas et de son allié Gundleus, Gorfyddyd s'était avancé à cheval, à mi-chemin de la rivière, pour voir leurs druides opérer. Et ils ne perdaient pas de temps. Ils maudirent nos vies par le jour et nos ,mes par la nuit. Ils donnèrent notre sang aux vers, notre chair aux bêtes sauvages et nos os au supplice. Ils maudirent nos femmes, nos enfants, nos champs et notre cheptel. Nimue contra leurs sortilèges, mais nos hommes n'en avaient pas moins le frisson. Les chrétiens lancèrent qu'il n'y avait rien à craindre et faisaient même le signe de la croix alors que les anathèmes traversaient la rivière sur les ailes de la ténèbre.

Les druides passèrent une heure entière à maudire et nous laissèrent tout tremblants. Nimue passa devant la ligne de boucliers, touchant la pointe des lances et jurant aux hommes que les malédictions n'avaient eu aucun effet, mais nos hommes craignaient la colère des Dieux, car la ligne des lanciers ennemis avançait enfin. " Levez les boucliers ! cria Sagramor d'une voix rauque. Levez les lances ! "

L'ennemi s'arrêta à cinquante pas de la rivière tandis qu'un homme seul avançait à pied. C'était Valerin, le chef que nous avions chassé du val aux aurores et qui avançait maintenant, lance et bouclier à la main, vers la limite nord du gué. La défaite du matin l'avait humilié et son orgueil l'avait obligé à venir redorer son blason. " arthur ! Tu as marié une putain !

- Silence, Derfel, me rappela Sagramor.

- Une putain ! cria Valerin. Elle avait déjà servi quand elle est venue à moi. Tu veux la liste de ses amants ? Une heure, arthur, n'y suffirait pas ! Et tu sais avec qui elle putasse maintenant que tu attends la mort ?

Tu imagines peut-être qu'elle t'attend ? Je la connais, la putain ! Elle enroule les jambes autour d'un homme ou deux ! " Il tendit les bras et retroussa les lèvres de manière obscène. Mes lanciers lui répondirent par des sarcasmes, que Valerin feignit de ne pas entendre. " Une putain ! Rance et usée jusqu'au trognon ! Tu te battrais pour ta putain, arthur ? Ou tu n'as plus le cran de te battre ? Défends ta putain, vermisseau ! " Il traversa le gué - s'enfonçant jusqu'à hauteur des cuisses - et s'arrêta sur notre rive, son manteau dégoulinant, à une

douzaine de pas seulement de moi. Il plongea son regard dans l'ombre épaisse de mes oillères. " Une putain, arthur. Ta femme est une

putain. " Il cracha. Il était nu-tate et ses longs cheveux noirs étaient entremalés de brindilles de gui. Pour toute armure, il avait un plastron, tandis que sur son bouclier était peint l'aigle aux ailes déployées de Gorfyddyd. Il me railla puis haussa la voix pour s'adresser a mes hommes. "

Votre chef ne se battra pas pour sa putain, alors pourquoi vous battre pour lui ? "

Sagramor me grogna d'ignorer les insultes, mais la provocation deValerin troublait nos hommes, dont l',me était déjà glacée par les malédictions des druides. J'attendis qu'il trait,t une fois de plus Guenièvre de putain, et je lançai ma lance. Ce fut un lancer maladroit : j'étais gagné par l'armure d'écaillés, et la lance passa a côté de lui pour retomber dans la rivière.

" Une putain ", cria-t-il en se jetant sur moi, sa lance pointée, tandis que je tirais Hywel-bane de son fourreau. J'avançai et j'avais tout juste eu le temps de faire deux pas quand il lança son arme sur moi dans un grand cri

de rage.

Je mis un genou a terre et inclinai mon bouclier étincelant de manière a détourner la pointe de la lance au-dessus de ma tate. Je voyais les pieds de Valerin et entendais son rugissement de rage : je sortis Hywelbane de sous mon bouclier. Je la sentis frapper juste avant que son corps ne heurte mon bouclier et ne me fasse tomber a terre. Il ne rugissait plus maintenant, il hurlait, car mon épée avait jailli d'en bas : le plus court chemin pour étripier son homme. Et je sus qu'Hywelbane s'était profondément enfoncée dans Valerin, car je sentis le poids de son corps entraanant la lame tandis qu'il s'effondrait sur le bouclier. Je me relevai avec la dernière énergie pour le faire rouler du bouclier et poussai un grognement en arrachant l'épée a l'étreinte de sa chair. Le sang pissait a côté de sa lance tombée a terre, oa il se vidait maintenant et se contorsionnait dans d'affreuses souffrances. Il essaya tout de mame de tirer son épée : me relevant d'un bond, je mis une botte sur sa poitrine. Son visage se faisait jaune, il frissonnait et déjà le nuage de la mort voilait ses yeux. "

Guenièvre est une Dame, et ton ,me est mienne si tu le nies !

- Putain ! bredouilla-t-il entre ses dents serrés avant de s'étrangler et

de secouer faiblement la tête. Le taureau me garde ! " Je sus alors qu'il était de Mithra. J'abattis Hywelbane. La lame se heurta à la résistance de sa gorge, qu'elle eut tôt fait de trancher. Le sang gicla et je ne crois pas que Valerin ait jamais su que ce n'était pas Arthur qui expédia son me au pont des épées, dans l'autre de Cruachan.

Nos hommes poussèrent des hourras. Tellement éprouvés par les druides et morfondus par les ignobles insultes de Valerin, ils se ragaillardirent aussitôt car nous avions versé le premier sang. J'allai au bord de la rivière où j'esquissai les pas du vainqueur et brandis la lame ensanglantée d'Hywelbane en direction de l'ennemi affligé. Leur champion vaincu, Gorfyddyd, Cuneglas et Gundleus s'éloignèrent à cheval sous les quolibets de mes hommes, qui les traitaient de couards et d'avortons.

Sagramor inclina la tête lorsque je regagnai le mur de boucliers. Le signe était à l'évidence sa manière de me féliciter d'un échange rondement mené.

" que veux-tu faire de lui ? " demanda-t-il en désignant le cadavre de Valerin.

Je chargeai Issa de le dépouiller de ses bijoux et deux autres hommes de le balancer dans la rivière, puis je priai que les esprits de l'eau emportent mon frère de Mithra vers sa récompense. Issa m'apporta les armes de Valerin, son torque d'or, deux broches et une bague. " à vous, Seigneur ", dit-il en m'offrant le butin. Il avait aussi récupéré ma lance dans l'eau.

Je pris la lance et les armes de Valerin, mais rien d'autre. " L'or est à toi, Issa, dis-je en me rappelant comment il avait voulu me donner son torque lorsque nous étions rentrés d'Ynys Trebes.

- Pas ceci, Seigneur ! " Il me montra l'anneau de Valerin : de l'or massif bien travaillé sur lequel était gravée en relief la silhouette d'un cerf courant sous un croissant de lune. C'était l'insigne de Guenièvre et au dos de la bague, gravée grossièrement mais en profondeur, il y avait une croix.

C'était une bague d'amant et Issa, me dis-je, avait été bien inspiré de la repérer.

Je pris la bague en songeant que Valerin n'avait cessé de la porter, comme pour remuer le fer dans la plaie tout au long de ces années. Ou peut-être, osai-je espérer, avait-il cherché à venger l'affront en taillant

une fausse croix dans l'anneau pour laisser croire aux hommes qu'il avait été son amant. " arthur ne doit jamais savoir, lançai-je a Issa avant de jeter la grosse bague dans la rivière.

- qu'est-ce que c'était ? voulut savoir Sagramor quand je le rejoignis.

- Rien, rien. Juste un charme qui aurait pu nous porter la poisse. "

Puis une corne de bélier retentit par-dela la rivière, m'épargnant la peine de penser plus longtemps au message de la bague.

L'ennemi avançait.

Les bardes chantent encore cette bataille, mais les Dieux seuls savent combien ils brodent car, a les entendre, on croirait qu'aucun de nous n'aurait pu sortir vivant de LuggVale, et peut-etre aucun de nous ne l'aurait d° en effet. Ce fut une bataille désespérée. Ce fut aussi, mame si les bardes se gardent bien de l'admettre, une défaite pour arthur.

La première attaque de Gorfyddyd prit la forme d'une ruée mugissante de lanciers enragés qui chargèrent dans le gué. Sagramor nous donna l'ordre d'avancer et nous les arrat,mes dans la rivière, oa le fracas des boucliers fut comme un coup de tonnerre a l'entrée de la vallée. L'ennemi avait l'avantage du nombre, mais l'attaque était limitée par l'étroitesse du gué

et nous pouvions nous permettre de découvrir nos flancs pour épaissir le centre.

Le premier rang eut juste le temps de donner un premier coup de lance avant de se blottir sous les boucliers et de repousser la ligne ennemie tandis que les hommes du deuxième rang croisaient le fer par-dessus nos tates. Le choc des lames et des ombons et le fracas des lances étaient assourdissants, mais il y eut étonnamment peu de morts car il est difficile de tuer dans la malée, lorsque deux murs de boucliers bien arrimés se frottent l'un a l'autre. L'affrontement tourna plutôt au bras de fer.

L'ennemi empoigne votre lance si bien que vous ne pouvez plus la retirer, il n'y a guère de place pour tirer une épée et, pendant ce temps, le deuxième rang de l'ennemi fait pleuvoir une grale de coups d'épée, de hache et de lance sur les casques et les bords des boucliers. Les pires blessures sont le fait d'hommes qui glissent

leur épée sous les boucliers, au point que la barrière des éclopés rend peu a peu le carnage encore plus difficile. Ce n'est que lorsqu'un camp

recule que l'autre peut tuer les ennemis mutilés échoués sur la ligne de marée de la bataille. Lors de cette première attaque, nous eûmes le dessus. Non pas tant du fait de notre bravoure, mais parce que Morfans fit charger ses six cavaliers qui se servirent de leurs longues lances pour bousculer la première ligne accroupie de l'ennemi. " Boucliers ! Boucliers ! " cria Sagramor lorsque la formidable poussée des six chevaux nous projeta en avant. À l'arrière, les hommes levèrent leurs boucliers pour protéger les grands chevaux de guerre de la pluie des lances ennemies pendant qu'à l'avant, accroupis dans l'eau, nous tentions d'achever les hommes qui reculaient devant la charge des chevaux. À l'abri du bouclier resplendissant d'Arthur, je sortais Hywelbane chaque fois qu'une brèche s'ouvrait dans les rangs ennemis. Je reçus deux coups puissants en pleine tête, mais le casque les amortit l'un et l'autre, même si mon crâne en résonnait encore une heure après. Une lance frappa mon armure d'écaillés sans pouvoir la transpercer. L'homme qui me porta le coup fut tué par Morfans et, après sa mort, l'ennemi perdit courage et regagna en pataugeant la rive nord. Ils emportèrent tous leurs blessés, hormis une poignée qui se trouvaient près de notre ligne et que nous trucidâmes avant de nous retirer. Nous avions perdu six hommes au profit de l'au-Delà et déplorions deux fois autant de blessés. " Tu ne devrais pas être au premier rang ", me dit Sagramor en regardant nos hommes éloigner nos blessés. " Ils s'apercevront que tu n'es pas Arthur.

- Ils voient qu'Arthur se bat, à la différence de Gorfyddyd ou de Gundleus.

" Les rois ennemis s'étaient approchés de la malée, mais jamais assez près pour se servir de leurs armes.

Iorweth et Tanaburs hurlaient des encouragements aux hommes de Gorfyddyd, les incitant au carnage et leur promettant les récompenses des Dieux mais, tandis que Gorfyddyd redéployait ses lanciers, un groupe d'hommes sans maître pataugeait dans la rivière pour attaquer à son tour. Ces guerriers comptaient sur leurs prouesses pour obtenir richesses et titres, et ces trente forcenés chargèrent dans un grand hurlement de rage sitôt qu'ils eurent franchi la partie la plus profonde de la rivière. Ou ils étaient ivres ou ils étaient fous de bataille, car ils affrontèrent seuls nos forces réunies. La rétribution de leur succès eût été de la terre, de l'or, le pardon de leur crime et un rang de seigneur à la cour de Gorfyddyd, mais trente hommes ne suffisaient pas. Ils nous blessèrent, mais périrent ce faisant. Tous étaient d'excellents lanciers aux mains couvertes d'anneaux de guerrier, mais chacun devait maintenant affronter trois ou quatre ennemis. Un groupe entier se rua sur moi, voyant dans mon armure et mon panache blanc la

route la plus rapide de la gloire, mais Sagramor et mes lanciers a queue de loup leur donnèrent la réplique.

Un géant brandissait une hache de Saxon : Sagramor l'abattit de sa lame recourbée, puis arracha la hache de la main du moribond et la lança sur un autre lancier, sans cesser a aucun instant de chanter son étrange chant de bataille dans sa langue maternelle. Un dernier homme m'attaqua a l'épée : je parai son coup cinglant avec la bosse de fer du bouclier d'arthur, repoussai son propre bouclier avec Hywelbane puis le frappai a l'aine. Il se plia en deux, trop grièvement blessé pour crier, et Issa lui plongea une lance dans la nuque. Nous dépouillâmes les assaillants de leur armure, de leurs armes et de leurs parures, abandonnant les corps au bord du fleuve pour entraver la prochaine attaque.

Cette attaque ne se fit pas attendre : elle fut rude. Comme le premier, ce troisième assaut fut l'œuvre d'une masse de lanciers, sauf que cette fois nous les affrontâmes sur la rive la plus proche où la pression des hommes, derrière la ligne de front, faisait trébucher les lanciers de tête sur les corps entassés. ainsi se trouvèrent-ils exposés a notre contre-attaque, et c'est avec un hurlement de triomphe que nous jetions nos lances rouges.

Puis les boucliers se heurtèrent de nouveau, les mourants hurlant et implorant leurs Dieux, dans un grand fracas d'épées aussi sonore que les enclumes de Magnis. Je me retrouvai de nouveau au premier rang, si près de la ligne ennemie que je sentais leur haleine chargée d'hydromel. Un homme tenta de m'arracher mon casque : un coup d'épée lui trancha la main. La pression ne cessait de se renforcer, et il semblait que l'ennemi dût nous repousser du seul fait de sa masse, mais une fois encore Morfans fit charger ses gros chevaux a travers la malée : les lances ennemies se brisèrent sur nos boucliers, les hommes de Morfans s'activèrent avec leurs grandes lances, obligeant de nouveau l'ennemi a reculer. Les bardes disent que la rivière était rouge de sang, ce qui n'est pas vrai, même si je vis se perdre dans le courant des vrilles de sang s'échappant des blessés qui tentaient vainement de retraverser le gué.

" Nous pourrions affronter ces salauds ici toute la journée ", dit Morfans. Son cheval saignait, et il avait mis pied a terre pour panser sa blessure.

Je hochai la tête. " Il y a un autre gué en amont. " Je tendis la main vers l'ouest. " Ils ne tarderont pas a avoir des lanciers sur cette rive. "

Ces forces ennemies de débordement arrivèrent plus tôt que je ne le pensais, car dix minutes plus tard un hurlement de notre flanc gauche nous avertit qu'un groupe avait bel et bien franchi la rivière a l'ouest et avançait maintenant sur notre rive.

" Il est temps de nous replier ", me dit Sagramor. Son visage noir rasé

avec soin était maculé de sang et de sueur, mais on lisait la joie dans ses yeux, car cette journée devait obliger les poètes a se creuser la cervelle et a forger des mots nouveaux pour décrire la bataille, un combat qui, mame perdu, vaudrait a un homme l'honneur des salles de guerriers dans l'au-Dela. " Il est temps de les attirer ", dit Sagramor, avant de crier l'ordre de se retirer, si bien que, d'un pas lent et lourd, tous nos hommes retraversèrent le village avec son b,timent romain pour s'arrater a une centaine de pas plus loin. Notre flanc gauche était maintenant ancré sur le flanc ouest escarpé de la colline, tandis que le terrain marécageux qui s'étirait jusqu'a la rivière protégeait notre flanc droit. Malgré tout, nous demeurions beaucoup plus vulnérables qu'au gué, parce que notre mur de boucliers était maintenant désespérément maigre et que l'ennemi pouvait se déployer sur toute sa longueur.

Il fallut a Gorfyddyd une heure entière pour faire traverser le gué a ses hommes et les disposer en une nouvelle ligne de boucliers. Je calculai qu'il devait atre déjà l'après-midi et je jetai un coup d'oil en arrière en quate d'un signe de Galahad ou des hommes de Tewdric, mais je ne vis personne approcher. Cependant, je fus aussi soulagé de constater qu'il n'y avait aucun homme a l'ouest, sur la colline, oa la barrière-fantôme de Nimue gardait notre flanc, mais Gorfyddyd n'avait guère besoin d'hommes de ce côté-ci car son armée était maintenant plus imposante qu'elle ne l'avait jamais été. De nouveaux contingents étaient arrivés de Branogenium, et les commandants de Gorfyddyd les bousculaient pour les placer dans le mur. On vit les capitaines employer leurs longues lances pour aligner les rangs et, nous avions beau crier des provocations, nous savions que pour chaque homme tombé dans la rivière dix autres avaient franchi le gué. " Nous ne les arraterons jamais ici, dit Sagramor en observant les rangs ennemis s'épaissir. Il nous faudra nous replier sur la barricade. "

Mais avant mame que Sagramor n'ait pu donner l'ordre de battre en retraite, Gorfyddyd lui-mame s'avança a cheval pour nous défier. Il vint seul, sans mame son fils, avec pour seules armes une épée au fourreau et une lance, car il n'avait point de bras pour tenir un bouclier. Le casque doré de Gorfyddyd, qu'arthur avait restitué la semaine de ses fiançailles avec Ceinwyn, était couronné d'un aigle d'or aux ailes déployées tandis que son manteau s'étalait sur la croupe de

sa monture. Sagramor me grogna de rester où j'étais et s'avança à la rencontre

du roi.

Gorfyddyd n'avait pas de ranes mais parlait à son cheval, qui s'arrêta docilement à deux pas de Sagramor. Gorfyddyd posa à terre la hampe de sa lance, puis écarta les joues de son casque pour dégager son visage rébarbatif. "Tu es le démon noir d'Arthur, accusa-t-il, crachant pour conjurer le mal, et ton seigneur coureur de putain s'abrite derrière ton épée." Gorfyddyd cracha de nouveau, cette fois dans ma direction. "

Pourquoi ne pas parler avec moi, Arthur ? Tu as perdu la langue ?

- Mon seigneur Arthur, répondit Sagramor avec un fort accent, économise son souffle pour chanter la victoire. "

Gorfyddyd souleva sa longue lance. "Je suis manchot, me cria-t-il, mais je te combattrai !"

Je ne dis mot ni ne bougeai. Arthur, je le savais, n'affronterait jamais un estropié en combat singulier, même s'il n'aurait jamais gardé le silence non plus. Il aurait maintenant demandé la paix à Gorfyddyd.

Gorfyddyd ne voulait pas la paix. Il voulait un carnage. Il se promena devant nos lignes, contrôlant son cheval avec les genoux et hurlant à nos hommes : "Vous mourez parce que votre seigneur ne peut détacher ses mains d'une putain ! Vos ,mes seront maudites. Mes morts festoient déjà dans l'au-Delà, mais vos ,mes leurs serviront de projectiles. Et pourquoi allez-vous mourir ? Pour sa putain aux cheveux roux ?" Il tendit sa lance vers moi tout en approchant à cheval. Je reculai, de crainte qu'il ne vaille par les oillères du casque que je n'étais pas Arthur et mes lanciers se replièrent pour me protéger. Gorfyddyd se rit de mon apparente timidité.

Son cheval était assez proche pour que mes hommes le touchent, mais Gorfyddyd ne laissa paraître aucune peur de leurs lances en crachant vers moi. "Femme !" Il cria sa pire insulte, puis pressa le flanc de son cheval du pied gauche et s'en retourna au grand galop.

Sagramor leva les bras : "Arrière ! cria-t-il. Repli sur la barricade !

Vite ! arrière !"

Chacun se précipita, tournant le dos à l'ennemi. Une grande clameur

s'éleva lorsqu'ils virent nos bannières se replier. Ils crurent que nous fuyions et ils brisèrent les rangs pour nous poursuivre, mais nous avions pris une bonne longueur d'avance et nous nous étions déjà engouffrés par la brèche bien avant que les hommes de Gorfyddyd ne nous eussent rejoints. Notre ligne se déploya derrière la barricade, tandis que je prenais la place d'arthur au centre de la ligne, à l'endroit où la route traversait la brèche ouverte entre les arbres. Nous laissons la brèche libre de tout obstacle dans l'espoir qu'elle pousserait Gorfyddyd à attaquer et laisser ainsi à nos flancs le temps de se reposer. J'y plantai les deux bannières d'arthur et attendis l'assaut.

Gorfyddyd rugit, ordonnant à ses lanciers dispersés de former un nouveau mur de boucliers. Le roi Gundleus commandait le flanc droit de l'ennemi et le prince Cuneglas le gauche. Cette disposition était le signe que Gorfyddyd ne mordrait pas à l'hameçon, mais qu'il avait l'intention d'attaquer sur tout le front. " Vous restez ici ! cria Sagramor. Vous êtes des guerriers ! Prouvez-le maintenant ! Vous restez ici, vous tuez ici, vous gagnez ici ! " Morfans avait obligé son cheval blessé à monter sur les contreforts de la colline ouest, d'où il dominait la vallée côté nord, se demandant si l'heure était arrivée de sonner la corne et d'appeler arthur, mais des renforts ennemis continuaient à franchir le gué et il revint sans porter l'argent à ses lèvres.

C'est la corne de Gorfyddyd qui retentit. Le son rauque d'une corne de bélier, non pas pour donner l'ordre à sa ligne d'avancer, mais pour inviter une douzaine de cervelles brûlées, tout nus, à jaillir des lignes ennemies pour se ruer sur notre centre. Ces hommes avaient confié leur âme à la garde des Dieux, puis ils avaient brouillé leurs sens avec un mélange d'hydromel, de pomme épineuse, de mandragore et de belladone, propre à susciter des cauchemars éveillés aussi bien qu'à ôter toute peur. Sans doute ces hommes étaient-ils fous, ivres et nus, mais ils étaient aussi dangereux, car ils n'avaient qu'un seul but : abattre les commandants ennemis. Ils se ruèrent sur moi, la bouche écumant des herbes magiques qu'ils avaient méchamment brandissant leur lance, prêts à frapper.

Mes lanciers à queue de loup avancèrent à leur rencontre. La mort n'inquiétait pas ces hommes nus, qui se jetèrent sur mes lanciers comme si la pointe de leurs lances était la bienvenue. L'un de mes hommes dut reculer devant une brute nue qui lui déchirait les yeux et lui crachait à la figure. Issa tua le démon, mais un autre parvint à tuer l'un de mes meilleurs hommes et il cria victoire, jambes écartées, bras tendus, brandissant sa lance ensanglantée d'une main couverte de

sang, et mes hommes crurent tous que les Dieux nous avaient désertés, mais Sagramor l'éventra puis lui trancha la tête avant même que le corps ne s'effondrât sur le sol. Il cracha sur le cadavre nu et éviscéré, puis cracha de nouveau en direction du mur de boucliers ennemi. Voyant que le centre de notre ligne était désorganisé, le mur

chargea.

Reformé à la hâte, notre centre vacilla sous le choc. La maigre ligne d'hommes déployée en travers de la route ploya comme un jeune plant, mais, tant bien que mal, résista. Nous nous encourageions mutuellement, invoquant les Dieux, piquant et taillant, tandis que Morfans et ses hommes remontaient le mur de boucliers pour se lancer dans la bagarre chaque fois que l'ennemi semblait sur le point de percer. Protégés par la barricade, nos flancs étaient mieux lotis, mais au centre la situation était désespérée. J'étais enragé maintenant, tout à l'ivresse de la bataille. Je perdais ma lance dans la poigne d'un ennemi, tirai Hywelbane, mais retins son premier coup pour laisser un bouclier ennemi frapper l'argent lustré

d'Arthur. Les boucliers se heurtèrent avec fracas, j'entrevis le visage de l'ennemi et, lançant Hywelbane, sentis la pression de son bouclier se rel

âcher. L'homme tomba, son corps formant une barrière que devaient escalader ses camarades. Issa tua un homme, puis reçut un coup de lance dans le bras gauche. La manche ensanglantée, il dut cesser le combat. Je frappais comme un forcené dans l'espace libéré par l'ennemi abattu pour ouvrir un trou dans le mur de Gorfyddyd. Je vis une fois le roi ennemi, observant depuis son cheval l'endroit où je me trouvais, exhortant ses hommes à venir me prendre moi-même. Certains jouèrent d'audace, croyant donner matière à chansons quand ils se transformaient simplement en charpie. Hywelbane dégoulinait de sang, ma main droite en était toute poisseuse et la manche de ma cotte de mailles en était maculée, mais ce sang n'était pas le mien.

Sans la protection des arbres entremalés, le centre de notre ligne fut à un moment tout près d'être enfoncé, mais deux cavaliers de Morfans refermèrent la brèche avec leurs bates. L'un des chevaux tomba, hurlant et donnant de grandes ruades en se vidant de son sang. Puis notre mur se raccommoda et se reporta vers l'ennemi qui se laissait lentement, très lentement, engorger par la pression des morts et des moribonds qui jonchaient le sol entre les deux lignes de front. Nimue s'affairait derrière nous, poussant des cris perçants et lançant des malédictions.

L'ennemi recula, nous laissant enfin quelque répit. Nous étions tous ensanglantés et crottés, mais aussi haletants. Nos bras étaient fatigués.

Les nouvelles circulaient dans les rangs. Minac était mort, untel était blessé, un autre mourant. Les hommes bandaient les blessures de leurs voisins puis juraient de se défendre les uns les autres jusqu'à la mort.

J'essayai de me soulager de la terrible pression de l'armure d'Arthur qui m'avait écorché les épaules.

L'ennemi était circonspect maintenant. Les hommes épuisés qui nous faisaient face avaient goûté de nos épées et appris à nous craindre, ce qui ne les empêcherait pas de reprendre l'offensive. Cette fois-ci, c'est la garde royale de Gundleus qui s'attaqua à notre centre. Nous nous portâmes à la hauteur du monceau de morts et de mourants de l'attaque précédente, et cette butte ensanglantée nous sauva, car les lanciers ennemis ne pouvaient dans le même temps escalader les corps et se protéger. Les chevilles brisées, les jambes coupées, le ventre ouvert par nos coups de lance, ils tombaient les uns après les autres pour rendre la barrière de sang de plus en plus haute. Des corbeaux noirs tournoyaient au-dessus du gué, leurs ailes déchirées se détachant dans le ciel sous un soleil voilé. J'aperçus Ligessac, le félon qui avait livré Norwenna à l'épée de Gundleus, et j'essayai de me porter jusqu'à lui, mais la marée de la bataille le mit hors de portée d'Hywelbane. L'ennemi se retira une fois de plus et, d'une voix rauque, j'ordonnai à quelques-uns de mes hommes d'aller remplir des outres d'eau à la rivière. Nous étions tous assoiffés à force de suer sang et eau. Je n'avais qu'une entaille à la main droite, mais rien d'autre.

J'étais sorti de la fosse de la mort et je me disais toujours que c'est ce qui me portait chance dans la bataille.

L'ennemi reconstituait sa première ligne avec de nouvelles troupes. Les unes portaient l'aigle de Cuneglas, d'autres le renard de Gundleus, et quelques-unes avaient leurs emblèmes propres. Puis une grande clameur s'éleva derrière moi. Je me retournai.

espérant voir arriver les hommes de Tewdric dans leurs uniformes romains, mais c'était Galahad qui arrivait seul sur un cheval en sueur. Il se glissa derrière notre ligne et faillit se casser la figure tant il avait hâte de venir jusqu'à nous. " Je craignais qu'il ne soit trop tard.

- Viennent-ils ? " demandai-je.

Il marqua un temps de silence et, avant même qu'il eût ouvert la bouche, je sus que nous avions été abandonnés. " Non ", répondit-il

enfin.

Je jurai et me retournai vers l'ennemi. C'étaient les Dieux seuls qui nous avaient sauvés dans la dernière attaque, mais les Dieux seuls savaient aussi combien de temps nous pourrions tenir maintenant. " Personne ?

demandai-je avec amertume.

- Peut-être quelques-uns. " Galahad nous annonça la mauvaise nouvelle à voix basse. " Tewdric nous croit condamnés, agricola dit qu'ils doivent nous aider, mais Meurig dit qu'il faut nous abandonner à notre mort. Tous discutent, mais Tewdric a déclaré que quiconque voulait mourir pouvait me suivre. Peut-être d'aucuns sont-ils en chemin ? "

Je priai que ce fût le cas, car certains requis de Gorfyddyd étaient arrivés maintenant sur la colline ouest, même si personne, dans cette horde de loqueteux, n'avait encore osé franchir la barrière-fantôme de Nimue.

Nous pouvions tenir une heure ou deux, après quoi nous étions condamnés, même si arthur serait certainement intervenu entre-temps. " aucun signe des Irlandais Blackshields ? demandai-je à Galahad.

- Non, Dieu merci. " C'était une petite chance en ce jour de malchance absolue, ou presque, même si une demi-heure après l'arrivée de Galahad nous reçûmes enfin quelques renforts. Sept hommes s'acheminaient vers notre mur défoncé, sept hommes en tenue de combat, portant lances, boucliers et épées. Et sur ces boucliers, le symbole de notre ennemi, le faucon de Kernow. Et pourtant ces hommes n'étaient point des ennemis : six hommes balafrés et endurcis conduits par leur Edling, le prince Tristan.

quand l'excitation des salutations fut retombée, il expliqua sa présence. "

arthur a combattu pour moi une fois, et il y a longtemps que je voulais payer ma dette.

- De ta vie ? demanda Sagramor d'une voix lugubre.

- Il a risqué la sienne ", répondit simplement Tristan. Je me souvenais de lui comme d'un grand et bel homme, ce qu'il était encore, mais les

années avaient ajouté a son visage un air las et

fatigué, comme s'il avait souffert de trop nombreuses déceptions. " Mon père, poursuivit-il d'un air sombre, ne me pardonnera sans doute jamais d'atre venu ici, mais je ne me serais jamais pardonné mon absence.

- Comment va Sarlinna ? demandai-je.

- Sarlinna ? " Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler la fillette venue accuser Owain a Caer Cadarn. " Oh, Sarlinna ! Mariée maintenant. ¿ un pacheur. " Il sourit. " C'est toi qui lui as donné un chaton, n'est-ce pas ? "

Nous plaç,mes Tristan et ses hommes au centre, la place d'honneur sur ce champ de bataille, mame si, lorsque sonna l'heure de l'assaut suivant, l'ennemi se porta non pas sur notre centre, mais sur la barricade qui protégeait nos flancs. Pendant un temps, la tranchée et les branchages entremalés firent des ravages, mais ils apprirent assez vite a se servir des arbres abattus comme d'une protection et, par endroits, ils réussirent mame a faire fléchir une fois encore notre ligne. Mais une fois encore, nous tanmes bon et Griffid, mon ancien ennemi, se fit un nom en taillant en pièces Nasiens, le champion de Gundleus. Le fracas des boucliers était incessant au milieu des lances brisées, des épées ébréchées et des boucliers éclatés, tandis que les exténués combattaient les épuisés. au sommet de la colline, les requis s'étaient rassemblés derrière la barrière-fantôme de Nimue, et une fois encore Morfans obligea son cheval fourbu a grimper sur la pente dangereusement escarpée. Il regarda vers le nord et, l'apercevant, nous pri,mes qu'il fat sonner la corne. Il observa un bon moment et dut considérer avec satisfaction que toutes les forces ennemies étaient maintenant piégées dans la vallée, car il porta la corne d'argent a ses lèvres et souffla les appels bénis pardessus le fracas des armes.

Jamais appel de corne ne fut plus le bienvenu. Notre ligne entière se rua en avant pour assommer l'ennemi de ses épées échancrées avec une énergie nouvelle. La corne d'argent, si pure, si claire, lança de nouveaux appels, un appel au carnage, et, a chaque fois qu'elle sonnait, nos hommes se jetaient en hurlant dans les branchages des arbres abattus pour tailler et piquer un ennemi qui, soupçonnant quelque traquenard, lançait a l'entour des regards inquiets en continuant a se défendre. Gorfyddyd hurla a ses hommes de nous enfoncer, et sa garde royale se porta sur notre centre.

J'entendis les hommes de Kernow hurler leur cri de guerre tout en

payant la dette de leur Edling. Nimue avait pris

place parmi nos lanciers, tenant une épée a deux mains. Je lui criais de retourner a l'arrière, mais la soif de sang s'était emparée de son ,me et elle se battait comme un beau diable. Sachant qu'elle était des Dieux, l'ennemi s'effrayait, et certains essayèrent mame de fuir plutôt que de la combattre, mais je fus tout de mame ravi de voir Galahad l'écarter de la malée. Sans doute était-il arrivé tardivement, mais il se battait avec une joie sauvage qui refoulait l'ennemi loin du monceau de morts et de corps en contorsion.

La corne retentit une dernière fois. Enfin, arthur chargeait. Ses lanciers en armure étaient sortis de leur planque au nord de la rivière et, soudain, leurs chevaux écumèrent a travers le gué comme un roulement de tonnerre.

Piétinant les corps laissés par les premiers combats, ils foncèrent, lance baissée, dans les arrières de l'ennemi. Les hommes se dispersèrent comme paille d'avoine tandis que les chevaux ferrés plongeaient au cour de l'armée de Gorfyddyd. Les hommes d'arthur se scindèrent en deux groupes qui ouvrirent des brèches profondes dans la cohue des lanciers. Ils chargèrent, laissant leurs lances fichées dans les morts, pour en faire d'autres avec leurs épées.

Et l'espace d'un instant, d'un instant de gloire, je crus que l'ennemi allait céder, mais Gorfyddyd perçut lui aussi le danger et il cria a ses hommes de former un nouveau mur de boucliers, face au nord. Il sacrifiait ses arrières pour former une nouvelle ligne de lances avec les derniers rangs de ses avants. Owain ne s'était pas trompé quand, de longues années auparavant, il m'avait assuré que les chevaux d'arthur eux-mames ne pourraient enfoncer un mur de boucliers bien constitué. De fait, arthur avait semé la panique et la mort dans un tiers de l'armée de Cuneglas, mais le reste s'était convenablement rassemblé et défiait sa poignée de cavaliers.

Et l'ennemi nous était encore très supérieur en nombre. Derrière la barricade, notre ligne n'avait nulle part plus de deux hommes d'épaisseur ; par endroits, il n'y en avait plus qu'un. arthur n'avait pas réussi a pousser jusqu'a nous, et Gorfyddyd savait que jamais arthur n'y parviendrait tant qu'il opposerait aux chevaux un mur de boucliers. Il planta son mur, abandonnant le tiers perdu de son armée a la merci d'arthur puis retourna le reste de ses troupes contre le mur de Sagramor. Gorfyddyd savait maintenant la tactique d'arthur et il l'avait déjouée, si bien qu'il pouvait désormais jeter ses lanciers dans

la

bataille avec une nouvelle assurance, bien que cette fois, plutôt que de nous attaquer sur toute la ligne, il concentra ses forces a l'ouest de la vallée afin d'essayer de nous déborder sur notre flanc gauche.

Les hommes de ce flanc se battirent, tuèrent et périrent, mais peu d'hommes auraient pu tenir longtemps, et personne ne l'aurait pu dès lors que les Siluriens de Gundleus nous débordèrent en grimpant sur les contreforts de la colline, sous l'effroyable barrière-fantôme. L'attaque fut brutale et la défense tout aussi terrible. Morfans lança ses derniers cavaliers contre les Siluriens, Nimue cracha ses malédictions et les hommes encore frais de Tristan se battirent comme des champions, mais si nous avions été ne serait-ce que deux fois plus nombreux nous aurions pu arrêter la manœuvre.

Comme un serpent reculant, notre mur s'effondra sur la rive pour aussitôt se reformer en un demi-cercle défensif autour des deux bannières et des rares blessés que nous avons réussi à emporter avec nous. Ce fut un moment terrible. Je vis notre mur se disloquer, puis l'ennemi commencer à massacrer les hommes dispersés et je rejoignis en courant la malée des survivants. Nous eûmes tout juste le temps de former un mur de fortune pour regarder les forces de Gorfyddyd traquer et trucher nos fugitifs. Tristan survécut, de même que Galahad et Sagramor, mais c'était une piètre consolation car nous avions perdu la bataille et il ne nous restait plus qu'à mourir en héros. Dans la moitié nord de la vallée, le mur tenait arthur en échec, tandis qu'au sud notre mur, qui avait résisté toute la journée à ses ennemis, avait été enfoncé. Et ce qu'il en restait était cerné. Nous étions plus de deux cents au début de la bataille ; à peine plus de cent avaient survécu.

Le prince Cuneglas s'avança pour nous demander de nous rendre. Son père commandait les hommes qui affrontaient arthur et le roi de Powys abandonna volontiers la destruction des derniers lanciers de Sagramor à son fils et au roi Gundleus. au moins Cuneglas s'abstint-il de faire outrage à mes hommes. Il gourma son cheval à une douzaine de pas de notre ligne et leva une main droite en signe de trêve. " Hommes de Dumnonie ! lança-t-il. Vous vous êtes bien battus, mais se battre encore, c'est mourir. Je vous offre la vie.

- Sers-toi de ton épée une fois avant de demander à des braves de se rendre ! criai-je.

- Tu as peur de te battre, hein ? " railla Sagramor, car, jusque-là,

aucun de nous n'avait vu Gorfyddyd, Cuneglas ou Gundleus en première ligne du mur ennemi. Le roi Gundleus était resté assis sur son cheval, a quelques pas derrière le prince. Nimue fulminait ses malédictions, mais savait-il qu'elle était là, je ne saurais le dire. S'il le savait, il n'avait aucun souci à se faire, car nous étions tous pris au piège maintenant et a coup s'r condamnés.

" Ou alors affronte-moi, maintenant ! criai-je a Cuneglas. D'homme a homme, si tu l'oses. "

Cuneglas me considéra d'un air triste. J'étais barbouillé de sang, couvert de boue, ruisselant de sueur, contusionné et meurtri ; il était élégant avec sa petite armure d'écaillés et son casque surmonté de plumes d'aigle.

Il esquissa un vague sourire. " Je sais que tu n'es pas arthur, car je l'ai vu a cheval mais, qui que tu sois, tu t'es battu noblement. Je t'offre la vie. "

Je retirai le casque trempé et le lançai au centre de notre demi-cercle.
"

Tu me connais, Seigneur Prince.

- Seigneur Derfel. " Il me nomma puis me rendit les honneurs. "
Seigneur Derfel Cadarn, si je me porte garant de ta vie et de celle de tes hommes, te rendras-tu ?

- Seigneur Prince, ce n'est pas moi qui commande ici. adresse-toi a Seigneur Sagramor. "

Celui-ci se posta a côté de moi et retira son casque noir a pointe. Une lance l'avait transpercé, en sorte que ces cheveux noirs crépus étaient maintenant collés par le sang. " Seigneur Prince, dit-il d'un air las.

- Je t'offre la vie, reprit Cuneglas, dès lors que tu te rends. " Sagramor pointa son épée recourbée vers l'endroit oa les cavaliers d'arthur dominaient la partie nord de la vallée. " Mon seigneur ne s'est pas rendu, je ne saurais le faire. Néanmoins - il haussa la voix - je libère mes hommes de leur serment.

- Moi aussi ", lançai-je a mes hommes.

Certains furent tentés de quitter les rangs, j'en suis s'r, mais leurs camarades leur grognèrent de rester, ou peut-atre ce grondement n'était-il que provocations d'hommes épuisés. Le prince Cuneglas

attendit quelques secondes, puis retira d'une bourse accrochée a sa ceinture deux petits torques d'or. Il nous sourit. " Je salue ta vaillance, Seigneur Sagramor.

Je te salue, Seigneur Derfel. " Il lança l'or a nos pieds. Je ramassai le mien et en écartai les extrémités pour le passer a mon cou. " Et Derfel Cadarn ? " ajouta Cuneglas. Son visage rond et chaleureux s'était illuminé.

" Seigneur Prince ?

- Ma sour m'a demandé de te saluer. Ce que je fais. " ¿ ces mots, mon ,me si près de la mort parut bondir de joie. " Transmets-lui mes salutations, Seigneur Prince, et dis-lui que j'attendrai avec impatience de la retrouver dans l'au-Dela. " Puis la pensée que je ne reverrais plus Ceinwyn ici-bas eut raison de ma joie et, soudain, j'eus envie de pleurer.

Cuneglas vit ma tristesse. " Rien ne t'oblige a mourir, Seigneur Derfel. Je t'offre la vie et me porte garant de toi. Je t'offre mon amitié aussi, si tu en veux.

- J'en serais honoré, Seigneur Prince, mais aussi longtemps que mon seigneur se battra, je me battraí. "

Sagramor recoiffa son casque, tressaillant de douleur lorsque le métal glissa sur la blessure de son cuir chevelu. " Je te remercie, Seigneur Prince, dit-il a Cuneglas, et choisis de te combattre. "

Cuneglas s'éloigna a cheval. Je regardai mon épée, ébréchée et gluante, puis me tournai vers les survivants. " au moins assurons-nous que l'armée de Gorfyddyd ne puisse marcher sur la Dumno-nie avant longtemps. Et peut-atre jamais ! qui voudrait combattre par deux fois des hommes comme nous ?

- Les Irlandais Blackshields ", grogna Sagramor en lançant la tate vers la colline oa la barrière-fantôme avait tenu notre flanc toute la journée. La, derrière les pieux chargés de sortilèges, se trouvait une bande avec les boucliers noirs et ronds et les longues lances redoutables des Irlandais.

C'était la garnison de la colline de Coel, les Blackshields d'Ongus Mac airem venus participer au massacre.

arthur se battait toujours. Il avait taillé en pièces un tiers de l'armée

ennemie, mais le reste le tenait toujours en échec. Il revenait inlassablement à la charge pour enfoncer le mur de boucliers mais aucun cheval sur terre ne pouvait franchir un pareil fourré d'hommes, de boucliers et de lances. Llamrei elle-même lui fit défaut. Tout ce qu'il lui restait à faire maintenant, me dis-je, c'était de plonger Excalibur dans le sol gorgé de sang en espérant que le Dieu Gofannon volerait à son secours depuis les plus sombres abysses des Enfers.

Mais aucun Dieu ne vint, ni aucun homme de Magnis. Nous s'îmes plus tard que certains volontaires s'étaient mis en marche, mais ils arrivèrent trop tard.

Les requis de Powys restaient sur la colline, trop effrayés pour avancer, tandis qu'à côté d'eux se pressaient plus d'une centaine de guerriers irlandais. Ces hommes se mirent en branle vers le sud, dans l'intention de contourner les spectres vengeurs de la clôture. D'ici une demi-heure, calculai-je, ces Blackshields prendraient part à la dernière attaque de Cuneglas et j'allai voir Nimue. " Traverse la rivière, tu sais nager, hein ? "

Elle tendit sa main gauche avec la cicatrice. " Tu meurs ici Derfel, donc je meurs ici.

- Tu dois...

- Tenir ta langue, voilà ce que tu dois faire. " Puis se levant sur la pointe des pieds elle me donna un baiser sur la bouche. " Tue Gundleus pour moi avant de mourir ", m'implora-t-elle.

L'un de nos lanciers entonna le Chant de la mort de Werlinna et tous les autres reprirent la lente et triste mélodie. Son manteau noir foncé par le sang, Cavan frappa le soc de sa lance avec une pierre. " Je n'aurais jamais cru qu'on en arriverait là, lui dis-je.

- Moi non plus ", répondit-il, en levant les yeux. Sa queue de loup était maculée de sang, son casque était éventré et un bandage déchiré entourait sa cuisse gauche.

" Je croyais avoir de la chance, dis-je. Je l'ai toujours cru, mais peut-être est-ce le cas de chaque homme.

- Pas de chaque homme. Seigneur, non, juste les meilleurs des chefs. " Je lui adressai un sourire reconnaissant. " J'aurais aimé voir le rave d'Arthur se réaliser.

- En ce cas, il n'y aurait pas de travail pour les guerriers, répondit-il d'un air buté. Nous serions tous des clercs ou des paysans. Peut-être est-ce mieux ainsi. Un dernier combat, et en route pour les Enfers au service de Mithra. Nous y aurons du bon temps, Seigneur. Des femmes potelées, des bonnes bagarres, de l'hydromel robuste et de l'or en quantité pour l'éternité.

- Je serai ravi de te retrouver la-bas. " En vérité, cependant, toute étincelle de joie m'avait déserté. Je n'étais pas encore prêt à rejoindre l'au-Delà, pas tant que Ceinwyn serait encore de ce monde. Je pressai l'armure contre ma poitrine pour sentir sa petite broche et je songeai à la folie qui allait maintenant suivre son cours. Je prononçai son nom tout haut, ce qui laissa Cavan perplexe. J'étais amoureux, mais je mourrais sans jamais tenir la main de mon aimée ni revoir son visage.

Puis force me fut d'oublier Ceinwyn car, plutôt que de contourner la barrière, les Blackshields avaient décidé de braver les spectres et de la franchir. Un druide était apparu sur la colline pour les conduire à travers la ligne des esprits. Nimue vint se placer à côté de moi, les yeux tournés vers la colline où le grand personnage à capuche et robe blanches dévalait la pente à grandes enjambées. Les Irlandais le suivirent et, derrière leurs boucliers noirs et leurs longues lances, suivaient les requis de Powys chargés d'arcs, de bigots, de haches, de lances, de cannes et de fourches.

Mes hommes cessèrent de chanter. Ils levèrent leurs lances et s'assurèrent que le mur de boucliers était de nouveau bien ajusté. L'ennemi, qui avait préparé son mur pour nous attaquer, se retourna pour voir le druide guider les Irlandais au creux de la vallée. Iorweth et Tanaburs se précipitèrent à sa rencontre, mais le druide agita son long bâton pour leur ordonner de s'écarter de son chemin puis rejeta son capuchon et nous vîmes sortir de la couverture noire la longue barbe blanche nattée et la queue de cheval.

C'était Merlin.

Le voyant, Nimue cria et courut vers lui. L'ennemi s'écarta pour la laisser passer, de même qu'il recula pour faire place à Merlin. Même sur un champ de bataille un druide pouvait aller où bon lui semblait, et celui-ci était le plus célèbre et le plus puissant de tout le pays. Nimue courut et Merlin tendit les bras pour la recevoir : elle sanglotait encore quand enfin elle le retrouva et jeta ses maigres bras autour de son corps. Soudain, j'en fus ravi pour elle.

Gardant un bras autour de Nimue, Merlin s'approcha de nous.

Gorfyddyd avait vu l'arrivée du druide et lançait maintenant son cheval au galop pour nous rejoindre. Merlin leva son b,ton pour saluer le roi, mais ignora ses questions. Les guerriers irlandais s'étaient arratés au pied de la colline, oa ils formaient maintenant leur sinistre mur de boucliers noirs.

Merlin se dirigea vers moi et, de mame que le jour oa il m'avait sauvé la vie a Caer Sws, il arborait un air froid et majestueux. aucun sourire n'éclairait son visage sombre, aucune étincelle de joie dans ses yeux caves, juste un regard de colère noire qui me fit m'agenouiller et courber la tate alors qu'il se rapprochait. Sagramor fit de mame et, bientôt, c'est toute notre bande meurtrie de lanciers qui se retrouva aux genoux du druide.

Brandissant son b,ton noir, il commença par toucher les épaules de Sagramor puis les miennes. " Debout ! " ordonna-t-il d'une voix rauque avant de se tourner vers l'ennemi. Il retira son bras des épaules de Nimue et, tenant son b,ton a deux mains, le tendit au-dessus de son cr,ne tonsuré. Fixant l'armée de Gorfyd-dyd, il abaissa lentement son b

,ton et son visage allongé, vénérable et courroucé, respirait une telle autorité, son geste était si lent et si s'r que tous les ennemis fléchirent le genou devant lui. Seuls demeurèrent debout les deux druides tandis que quelques cavaliers restaient en selle.

" Depuis sept ans, commença Merlin d'une voix qui retentit clairement jusqu'au cour de la vallée, en sorte que mame arthur et ses hommes purent l'entendre, depuis sept ans je recherche la Sagesse de la Bretagne. Depuis sept ans je cherche la puissance de nos ancates ; que nous avons abandonnée lorsque les Romains sont venus. que je cherche les choses qui rendront cette terre a ses Dieux légitimes, a ses Dieux, a nos Dieux, aux Dieux qui nous ont faits et que l'on peut persuader de revenir nous aider.

" Il s'exprimait lentement et simplement, afin que chacun p't l'entendre et le comprendre. " Maintenant, poursuivit-il, j'ai besoin d'aide. J'ai besoin d'épées, de lances, d'hommes impavides qui m'accompagnent en pays ennemi pour trouver le dernier Trésor de la Bretagne. Je cherche le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Le Chaudron est notre puissance, notre puissance perdue, notre dernier espoir de refaire une fois encore de la Bretagne l'ale des Dieux. Je n'ai que des épreuves a vous promettre, d'autre récompense que la mort a vous offrir. Vous n'aurez qu'amertume a vous mettre sous la dent, qu'humiliation pour vous désaltérer, mais en retour je vous demande vos épées et vos vies. qui viendra avec moi chercher le Chaudron ? "

Il posa la question de manière abrupte. Nous avions imaginé qu'il parlerait de ce gigantesque bain de sang qui avait rougi les prairies, mais il avait fait comme si tout cela était sans importance, presque comme s'il ne s'était pas aperçu qu'il s'était égaré sur un champ de bataille.

" qui ?

- Seigneur Merlin ! " cria Gorfyddyd sans laisser à quiconque le temps de répondre. Le roi ennemi se fraya un chemin à travers les rangs de ses lanciers agenouillés. " Seigneur Merlin ! " Sa voix trahissait la colère et son visage l'aigreur.

" Gorfyddyd.

- Ta quate du Chaudron peut attendre une petite heure ?

demanda le roi d'un ton sarcastique.

- Elle peut attendre une année, Gorfyddyd ap Cadell. Elle peut attendre cinq ans. Elle peut attendre éternellement, mais il ne le faut pas. "

Gorfyddyd conduisit son cheval entre les murs de boucliers. Sa grande victoire se trouvait compromise et un druide menaçait sa prétention à devenir Grand Roi. Il tourna sa monture vers ses hommes, releva les joues de son casque ailé et haussa la voix. " Le temps viendra de placer vos lances au service de la quate du Chaudron, lança-t-il à ses hommes, mais uniquement après que vous aurez puni le coureur de la gueuse et plongé vos lances dans l'âme de ses hommes. J'ai un serment à honorer et je ne laisserai aucun homme, pas même mon seigneur Merlin, m'en détourner. Il ne saurait y avoir de paix, ni de Chaudron, tant que vivra l'amant de la putain. " Il se retourna vers le magicien. " Tu sauverais l'amant de la gueuse par cet appel ?

- Il me serait bien égal, Gorfyddyd ap Cadell, que la terre s'ouvre et engloutisse arthur et son armée. Et la tienne, par la même occasion !

- alors battons-nous ! cria Gorfyddyd, se servant de son seul bras pour libérer son épée de son fourreau. Ces hommes - il s'adressait à ses troupes mais pointait son bras vers nos bannières - sont à vous. Leurs terres, leurs troupeaux, leur or et leurs maisons sont vôtres. Leurs femmes et leurs filles sont maintenant vos putains. Vous les avez combattus jusqu'ici, les laisseriez-vous filer maintenant ? Le Chaudron ne s'évanouira pas avec leur vie, mais votre victoire s'évanouira si

nous n'achevons pas ce que nous avons commencé ici. Battons-nous ! "

Il y eut un court instant de silence, puis les hommes de Gorfyddyd se levèrent et se mirent à frapper de leurs lances contre leurs boucliers.

Gorfyddyd lança à Merlin un regard triomphant puis, éperonnant son cheval, rejoignit les rangs vociférants de ses hommes.

Merlin se tourna vers Sagramor et moi. " Les Blackshields, l'cha-t-il distraitemment, sont de votre côté. Je leur ai parlé. Ils attaqueront les hommes de Gorfyddyd et vous aurez une grande victoire. Puissent les Dieux vous donner de la force. " Il se retourna, passa un bras autour des épaules de Nimue et traversa les rangs ennemis, qui s'ouvrirent sur son passage.

" Bien essayé ! " lança Gundleus à Merlin. Le roi de Powys était sur le seuil d'une grande victoire et cette vertigineuse perspective l'avait enhardi à défier le druide. Mais, ignorant la provocation stridente, Merlin s'éloigna en compagnie de Tanaburs et de Iorweth.

Issa m'apporta le casque d'Arthur. Je le glissai à nouveau sur mon crâne, ravi de sa protection dans ces derniers instants de bataille.

L'ennemi reforma son mur de boucliers. De rares insultes fusèrent, car peu d'hommes avaient encore de l'énergie pour autre chose que le sinistre carnage qui se profilait sur la rive. Pour la première fois de la journée, Gorfyddyd mit pied à terre et prit place dans le mur. Il n'avait pas de bouclier, mais il conduirait tout de même cette dernière attaque qui devait écraser les dernières forces de son ennemi juré. Il leva quelques instants son épée puis la rabattit. L'ennemi chargeait.

Lances et boucliers en avant, on se porta à sa rencontre. Les deux murs se heurtèrent dans un terrible fracas. Gorfyddyd essaya de lancer son épée sous le bouclier d'Arthur, mais je parai le coup avec Hywelbane. L'épée glissa sur son casque, tranchant une aile d'aigle, mais nous nous retrouv

,mes collés l'un à l'autre sous la pression de nos arrières.

" Enfoncez-les ! hurla Gorfyddyd à ses hommes avant de cracher sur mon bouclier. Ton coureur de putain, me lança-t-il dans le fracas des armes, s'est planqué pendant que tu combattais.

- Elle n'est pas une putain, Sire. " J'essayai de libérer Hywelbane pour lui assener un coup, mais l'épée était piégée par la pression des

boucliers et des hommes.

" Elle m'a pris assez d'or, fit Gorfyddyd, et je ne paie pas les femmes qui n'ouvrent pas les cuisses. "

Je levai Hywelbane pour lui trancher les pieds, mais l'épée glissa sur les franges de son armure. Il rit de mon échec, cracha une fois de plus sur moi, puis leva la tête en entendant un redoutable hurlement.

Les Irlandais attaquaient. Les Blackshields d'Ongus Mac airem attaquaient toujours en ululant : un terrible cri de bataille qui semblait trahir le plaisir inhumain qu'ils avaient à massacrer. Gorfyddyd cria à ses hommes de lancer et de fendre, d'enfoncer notre minuscule mur de boucliers et, l'espace de quelques secondes, les hommes de Powys et de Silurie eurent un sursaut d'énergie, convaincus que les Blackshields volaient à leur secours, mais les nouveaux hurlements qui s'élevèrent depuis leurs arrières leur firent comprendre que la trahison avait changé l'allégeance des Irlandais. Ils fendirent les rangs de Gorfyddyd, leurs longues lances trouvant des proies faciles, et soudain, en un éclair, les hommes de Gorfyddyd s'effondrèrent comme une outre percée.

Sur le visage du roi, je vis un éclair de rage et de panique. " Rendez-vous, Sire ! " hurlai-je, mais ses gardes du corps se taillèrent une place à coups d'épée et, pendant quelques secondes de combat désespéré, je fus trop occupé à me défendre pour voir ce que devenait le roi, bien qu'Issa me criât qu'il était blessé. Galahad se retrouva à côté de moi, frappant d'estoc et parant puis, comme par enchantement, l'ennemi s'enfuit. Nos hommes se lancèrent à leurs trousses, se joignant aux Blackshields pour repousser les hommes de Powys et de Silurie comme un troupeau de moutons vers l'endroit où les cavaliers d'Arthur attendaient de tuer. Je cherchai Gundleus et le reconnus tout de suite parmi les masses des fuyards ensanglantés et crottés, puis je le perdis de vue.

La vallée avait beaucoup vu la mort ce jour-là, elle vit maintenant un véritable carnage, car rien ne facilite autant la tuerie qu'un mur de boucliers en débandade. Arthur essaya d'arrêter le massacre, mais rien n'aurait pu endiguer le déferlement de la sauvagerie trop longtemps retenue, et ses cavaliers se ruèrent comme des Dieux vengeurs parmi les masses paniquées tandis que nous pourchassions et taillions en pièces les fuyards dans une débauche de sang. Un grand nombre d'ennemis réussit à éviter les cavaliers d'Arthur pour franchir la rivière à gué et se mettre en lieu sûr, mais d'autres, encore plus nombreux, furent contraints de se réfugier au village, où ils trouvèrent enfin le

temps et la place de former un nouveau mur de boucliers. Lorsque nous nous arrat,mes autour du village, la lumière du soir recouvrait la vallée, effleurant les arbres des premiers timides rayons de soleil de cette longue et sanglante journée. Nous étions pantelants, serrant dans nos mains nos lances et nos épées couvertes de sang.

Son épée aussi rouge que la mienne, arthur se laissa glisser lourdement du dos de Llamrei. La jument était blanche de sueur, tremblante, ses yeux clairs grands ouverts, tandis qu'arthur lui-mame avait les traits tirés a l'issue de ce combat désespéré. Il avait redoublé d'efforts pour percer jusqu'a nous ; il avait bataillé, nous dirent ses hommes, comme un possédé

des Dieux, alors mame qu'il avait semblé, tout au long de cet après-midi, que les Dieux

l'avaient abandonné. Bien qu'il f't le vainqueur du jour, c'est un homme visiblement désemparé qui embrassa Sagramor avant de me serrer dans ses bras. " Je t'ai fait faux bond, Derfel, je t'ai fait faux bond.

- Non, Seigneur. Nous avons gagné ! " Et je tendis mon épée rougie et ébréchée vers les survivants de Gorfyddyd qui s'étaient regroupés autour de l'aigle de leur roi pris au piège. Le renard de Gundleus y était également, mame si l'on ne voyait ni l'un ni l'autre des rois ennemis.

" J'ai échoué, reprit arthur. Je n'ai jamais réussi a percer. Ils étaient trop nombreux. " Cet échec l'humiliait, car il ne savait que trop bien que nous avions été a une lame d'épée d'une défaite écrasante. En vérité, il avait le sentiment d'avoir essuyé une défaite, car ses trop fameux cavaliers avaient été contenus et il en avait été réduit a nous regarder pendant que nous nous faisions tailler en pièces, mais il avait tort. La victoire était sienne, entièrement sienne, car, seul de tous les hommes de Dumnonie et de Gwent, il avait eu assez d'aplomb pour proposer la bataille.

Elle ne s'était pas déroulée comme il l'avait prévu ; Tewdric n'était pas venu a notre aide et le mur de boucliers de Gundleus avait arraté ses chevaux. Mais ce n'était pas moins une victoire, que l'on ne devait qu'a une seule chose : le courage qu'il avait trouvé de se battre. Certes Merlin était intervenu, mais jamais il ne revendiqua la victoire. Elle était celle d'arthur et, si tenté qu'il f't alors de se battre la coulepe, c'est Lugg Vale, la seule victoire qu'arthur e't jamais méprisée, qui fit finalement de lui le maatre de la Bretagne. Le arthur des poètes, le

arthur qui fatigue la langue des bardes, le arthur dont tous les hommes implorant le retour dans leurs prières en ces temps de ténèbre est sorti grandi des décombres de cette bataille. De nos jours, naturellement, les poètes ne chantent pas la vérité sur Lugg Vale. Ils en font une victoire aussi totale que les batailles ultérieures et peut-être ont-ils raison de donner cette forme à leur récit car, en ces temps d'épreuves, nous avons besoin qu'arthur ait été un grand héros dès le tout début, mais la vérité est qu'en ces premiers jours arthur était vulnérable. Il dirigeait la Dumnonie parce qu'Owain était mort et qu'il avait le soutien de Bedwin, mais la guerre s'enracinant il s'en trouva beaucoup pour souhaiter son départ.

Gorfyddyd avait des partisans jusqu'en Dumnonie et, Dieu me pardonne, trop de chrétiens priaient pour la défaite d'arthur. Voilà pourquoi il combattit, parce qu'il se savait trop faible pour

ne pas se battre. arthur devait apporter la victoire ou tout perdre et il finit par gagner, mais uniquement après avoir frôlé la catastrophe.

arthur alla embrasser Tristan puis saluer Ongus Mac airem, le roi irlandais de Démétie, dont le contingent avait sauvé la bataille. Comme toujours devant un roi, arthur s'agenouilla, mais Ongus le releva pour l'étouffer dans ses bras. Pendant que les deux hommes parlaient, je me tournai vers la vallée. Elle était souillée d'hommes en charpie et de chevaux moribonds que ça en faisait pitié, gorgée de cadavres et jonchée d'armes. Elle puait le sang et résonnait des r,les des blessés. J'étais plus fatigué que je ne l'avais jamais été, et mes hommes également, mais je vis que les requis de Gorfyddyd étaient finalement descendus de la colline pour entreprendre de détrousser les cadavres et les blessés et j'envoyai Cavan et une vingtaine d'hommes les chasser. Des corbeaux noirs traversaient la rivière à tire d'aile pour déchirer les entrailles des morts. Les cabanes que nous avions incendiées au petit matin fumaient encore. Puis je pensai à Ceinwyn et, au milieu de toute cette horreur bestiale, mon ,me prit soudain son envol comme portée par de grandes ailes blanches.

Je me retournai à temps pour voir Merlin et arthur s'embrasser. arthur parut sur le point de s'effondrer dans les bras du druide, mais Merlin le retint et le serra dans ses bras. Puis les deux hommes se dirigèrent vers les boucliers de l'ennemi.

Le prince Cuneglas et Iorweth sortirent du mur encerclé. Cuneglas portait une lance, mais point de bouclier, tandis qu'arthur avait laissé Excalibur au fourreau et ne portait aucune autre arme. Passant devant Merlin, il s'approcha de Cuneglas, mit un genou à terre et courba la

tate. " Seigneur Prince.

- Mon père se meurt, dit Cuneglas. Un coup de lance dans le dos. " Cela sonnait comme une accusation, mais tout le monde savait bien que, le mur de boucliers une fois disloqué, de nombreux hommes trouvaient la mort ainsi.

arthur resta un genou a terre. Un instant, il sembla ne pas savoir que dire, puis il leva les yeux vers Cuneglas : " Puis-je le voir ? J'ai offensé ta maison, Seigneur Prince, et porté atteinte a ton honneur et, mame si je ne voulais pas vous faire affront, j'implorerais malgré tout le pardon de ton père. "

Ce fut au tour de Cuneglas de paraatre éberlué, puis il haussa les épaules, comme s'il n'était pas certain de prendre la bonne décision, mais il finit par faire un geste en direction du mur de

boucliers. arthur se releva et, marchant a côté du prince, il alla voir le roi mourant.

Je voulus crier a arthur de ne pas y aller, mais avant que mes esprits engourdis ne se fussent réveillés, les rangs ennemis se refermaient sur lui. Je rentrai la tate dans les épaules en pensant a ce que Gorfyddyd allait dire a arthur, car je savais ce qu'il allait dire, les mames saletés qu'il m'avait crachées au visage a l'abri de son bouclier déchiré par nos lances. Le roi Gorfyddyd n'était point homme a pardonner a ses ennemis, mame s'il mourait. Surtout s'il se mourait. L'ultime plaisir de Gorfyddyd dans ce monde serait de savoir qu'il avait blessé son ennemi. Sagramor partageait mes craintes et c'est avec angoisse que nous le vames ressortir quelques instants plus tard des rangs des vaincus, le visage aussi sombre que l'antre de Cruachan. Sagramor s'approcha de lui : " Il a menti, Seigneur, dit-il a voix basse. Il a toujours menti.

- Je le sais, fit arthur avant de tressaillir. Mais certains mensonges sont durs a entendre et impossibles a pardonner. " Cédant soudain a une bouffée de rage, il tira Excalibur et se retourna vivement vers l'ennemi pris au piège. " L'un d'entre vous veut-il se battre pour les mensonges de votre Roi ? cria-t-il en faisant les cent pas devant leur ligne. Y en a-t-il un parmi vous ? Juste un qui veuille se battre pour cette ordure qui se meurt parmi vous ? Rien qu'un ? Sans quoi l',me de votre roi sera maudite jusqu'a la dernière ténèbre '.Venez vous battre ! " Il fit voler Excalibur vers leurs boucliers levés. " Battez-vous, racaille ! " De toute la journée, la vallée n'avait encore vu aussi terrible colère. " au nom des Dieux, je déclare que votre roi est un menteur, un b,tard, une

créature sans honneur, un rien ! " Il cracha dans leur direction puis, d'une main, t,tonna pour défaire les sangles de mon plastron de cuir qu'il portait encore. Il parvint a se libérer des épaules, mais pas de la taille, si bien que mon plastron pendillait maintenant comme un tablier de forgeron. " Je vais vous faciliter la t,che. " Pas d'armure. Pas de bouclier. Venez me combattre !

Venez me prouver que votre bougre de putassier de roi dit vrai ! Pas un seul d'entre vous ? " Rien ne pouvait arrater sa rage, car il était entre les mains des Dieux, désormais, et abreuvait de son courroux un monde qui se faisait tout petit devant sa force redoutable. Il cracha de nouveau. "

Putains décaties ! " Voyant Cuneglas reparaatre dans le rang de boucliers, il fit volte-face. " Toi, freluquet ? " Il pointa Excalibur sur le prince.

" Tu veux te battre pour ce tas d'immondices expirants ? "

Comme tous les hommes présents, Cuneglas était ébranlé par la fureur d'arthur, mais c'est sans aucune arme qu'il sortit du rang pour tomber a genoux a quelques pas d'arthur. " Nous sommes a ta merci, Seigneur arthur.

" arthur le fixa. Tout son corps était tendu, car toute la rage et la frustration d'une journée de bataille bouillaient en lui et, l'espace d'une seconde, je crus qu'Excalibur allait siffler a la tombée du jour pour faire tomber la tate de Cuneglas de ses épaules. Mais le prince releva les yeux :

" Je suis maintenant roi de Powys, Seigneur arthur, mais a ta merci. "

arthur ferma les yeux. Puis, toujours les yeux clos, il chercha le fourreau d'Excalibur et rangea sa longue épée. Tournant le dos a Cuneglas, il rouvrit les yeux pour nous regarder, nous ses lanciers, et je vis la folie se retirer de lui. Il bouillait encore de colère, mais la rage indomptable était passée et sa voix était posée quand il pria Cuneglas de se relever.

Puis arthur appela ses deux porte-étendards en sorte que les bannières jumelles du dragon et de l'ours donnent une dignité supplémentaire a ses propos. " Voici mes conditions, dit-il de manière a ce que tout le monde l'entendat alors que la nuit tombait sur la vallée. Je demande la tate du roi Gundleus. Il l'a gardée trop longtemps et le meurtrier de la mère de mon roi doit atre traduit en justice. Cela accordé, je demande seulement la paix entre le roi Cuneglas et mon roi, et entre

le roi Cuneglas et le roi Tewdrlic. Je demande la paix entre tous les Bretons. "

Tout le monde en resta muet de stupeur. arthur avait gagné sur le terrain.

Ses forces avaient tué le roi ennemi et capturé l'héritier de Powys et chacun, dans la vallée, imaginait qu'il allait exiger une rançon royale pour la vie de Cuneglas. au lieu de quoi il ne demandait rien d'autre que la paix.

Cuneglas fronça les sourcils. " Et mon trône ? bredouilla-t-il.

- Ton trône est a toi, Seigneur Roi. ¿ qui d'autre peut-il atre ? accepte mes conditions, Seigneur Roi, et tu es libre d'aller le retrouver.

- Et le trône de Gundleus ? demanda Cuneglas, soupçonnant peut-atre arthur de visées personnelles sur la Silurie.

- Il n'est pas a toi, ni a moi. Ensemble, nous trouverons quelqu'un pour le tenir au chaud. Dès que Gundleus sera mort", ajouta-t-il d'une voix sinistre. " Oa est-il ? "

Cuneglas eut un geste en direction du village. " Dans l'un des b,timents, Seigneur. "

arthur s'adressa alors aux lanciers vaincus de Powys et enfla la voix afin que chacun p't l'entendre. " Cette guerre n'aurait jamais d° atre livrée !

Moi seul en suis coupable, j'en assume la faute et je la paierai dans une autre monnaie que ma vie. ¿ la princesse Ceinwyn, je dois plus que des excuses et lui donnerai tout ce qu'elle exigera, mais tout ce que je demande maintenant c'est que nous soyons alliés. Chaque jour, de nouveaux Saxons viennent s'emparer de nos terres et réduire nos femmes en esclavage.

C'est eux que nous devons combattre, plutôt que de nous entre-tuer. Je demande votre amitié et, en signe de ce désir, je vous laisse votre terre, vos armes et votre or. Ce n'est ni une victoire ni une défaite - il tendit le bras vers la vallée ensanglantée et enfumée -, c'est une paix. Tout ce que je demande, c'est la paix et une vie. Celle de Gundleus. " Il se retourna vers Cuneglas et baissa la voix. " J'attends ta décision, Seigneur Roi. "

Le druide lorweth accourut auprès de Cuneglas, et les deux hommes se lancèrent dans de longues palabres. aucun d'eux ne semblait croire à l'offre d'arthur, car en général les seigneurs de guerre n'ont pas la victoire magnanime. qui gagne la bataille exige rançon, or, esclaves et terre ; arthur ne voulait que l'amitié. " Et Gwent ? demanda Cuneglas à arthur. que voudra

Tewdric ? "

arthur regarda ostensiblement la vallée qui disparaissait dans la nuit. "

Je ne vois aucun homme de Gwent, Seigneur Roi. Si un homme ne participe pas à un combat, il n'a pas voix au chapitre à l'heure du règlement. Mais je puis t'assurer, Seigneur Roi, que Gwent a soif de paix. Le roi Tewdric ne demandera rien d'autre que ton amitié et l'amitié de mon roi. Une amitié

que nous nous engagerons mutuellement à ne jamais briser.

- Suis-je libre d'aller si je m'y engage ? demanda Cuneglas avec méfiance.

- Oa bon te semble, Seigneur Roi, bien que je te demande de m'autoriser à t'accompagner à Caer Sws pour prolonger cette discussion.

- Et mes hommes peuvent aller librement ?

- avec leurs armes, leur or, leur vie et mon amitié ", répondit gravement arthur, avide de s'assurer que ce serait la dernière bataille que se livreraient jamais les Bretons, même s'il avait pris grand soin, remarquai-je, de ne dire mot de Ratae. Cette surprise

pouvait attendre.

Cuneglas semblait encore trouver l'offre trop belle pour être vraie mais, se souvenant peut-être de son amitié passée avec arthur, il sourit. " Tu auras ta paix, Seigneur arthur.

- à une dernière condition ", ajouta inopinément arthur d'un ton bourru. Il prononça ces derniers mots d'une voix faible, en sorte que nous ne fîmes que quelques-uns à les entendre. Visiblement sur ses gardes, Cuneglas attendit. " Promets-moi, Seigneur Roi, sur ton serment et sur ton honneur, qu'à sa mort ton père m'a menti. "

La paix était suspendue a la réponse de Cuneglas. Un instant, il ferma les yeux, comme blessé, puis il prit la parole. " Mon père ne s'est jamais beaucoup soucié de vérité, Seigneur arthur, il ne pensait qu'aux paroles qui servaient ses ambitions. Mon père était un menteur, sur ma foi.

- alors nous avons la paix ! " s'exclama arthur. Je ne l'avais vu qu'une fois plus heureux : le jour oa il avait épousé sa Guenièvre, mais maintenant, dans la fumée et l'odeur acre d'une bataille gagnée, il paraissait presque aussi joyeux que dans cette sommière fleurie au bord d'un ruisseau. En vérité, il ne pouvait guère exprimer sa joie car il avait obtenu ce qu'il désirait plus que tout au monde. Il avait fait la paix.

Des messagers partirent dans le nord et dans le sud, a Caer Sws et a Durnovarie, a Magnis et en Silurie. Lugg Vale empestait le sang et la fumée. De nombreux blessés se mouraient a l'endroit oa ils étaient tombés, et leurs cris faisaient pitié dans la nuit, tandis que les survivants se pressaient autour des feux et parlaient des loups qui descendaient des collines pour se repaatre des morts de la bataille.

arthur semblait presque décontenancé par l'ampleur de sa victoire. quand bien mame il avait peine a le saisir, il était maintenant le maatre effectif de la Bretagne méridionale, car il n'était aucun homme qui oserait se dresser contre son armée, si meurtrie f't-elle. Il avait besoin de s'entretenir avec Tewdric, il lui fallait renvoyer des lanciers sur la frontière saxonne, il était impatient que Guenièvre apprat la bonne nouvelle et, pendant ce temps, les hommes le suppliaient, qui pour des faveurs ou de la terre, qui pour de l'or ou un rang. Merlin lui parlait du Chaudron, Cuneglas voulait discuter des Saxons d'aelle, tandis qu'arthur désirait parler de Lancelot et de Ceinwyn, et qu'Ongus Mac airem exigeait de la Silurie de la terre, des femmes, de l'or et des esclaves. Je ne réclamai qu'une seule chose cette nuit-la, et arthur me

l'accorda.

Il me livra Gundleus.

Le roi de Silurie s'était réfugié dans un petit temple romain attaché a la grande maison romaine du petit village. C'était un temple de pierre sans fenatres, excepté le trou grossier percé dans les combles pour laisser s'échapper la fumée, et la seule porte donnait sur les écuries. Gundleus avait tenté de s'enfuir de la vallée, mais un cavalier d'arthur avait abattu son cheval et maintenant, comme un rat acculé dans ses derniers retranchements, le roi attendait son destin. Une poignée de

lanciers siluriens lui étaient demeurés fidèles et gardaient la porte du temple, mais ils désertèrent lorsqu'ils virent mes guerriers sortir des ténèbres.

Il ne restait plus que Tanaburs pour garder le temple éclairé par un feu, où il avait fait une petite clôture-fantôme en plaçant au pied de la porte deux tates fraîchement coupées. Il vit les pointes de nos lances scintiller à la porte des écuries et brandit son bâton couronné d'une lune en nous crachant des malédictions. Il implorait les Dieux de dessécher nos vies lorsque, subitement, ses cris

perçants cessèrent.

Ils cessèrent lorsqu'il entendit Hywelbane sortir de son fourreau. À ce bruit, il scruta la cour obscure où Nimue et moi avançons d'un pas ; me reconnaissant, il lâcha un petit cri d'effroi, tel un lièvre traqué par un chat sauvage. Il savait que son vie était mienne et il se retira terrorisé de la porte du temple. D'un coup de pied, Nimue écarta avec mépris les deux tates puis me suivit à l'intérieur. Elle portait une épée.

Mes hommes attendaient à l'extérieur.

Le temple était jadis dédié à quelque Dieu romain, mais il était désormais consacré aux Dieux bretons pour qui l'on avait écha-faudé une montagne de crânes contre les murs de pierres de taille. Les orbites sombres des crânes fixaient obstinément les deux feux qui éclairaient la petite chambre haute où Tanaburs s'était fait un cercle magique avec une rangée de crânes jaunissants. Il se tenait maintenant dans ce cercle, psalmodiant des incantations, tandis que derrière lui, contre le mur du fond où un petit autel de pierre était taché du sang du sacrifice, Gundleus attendait, l'épée tirée. Sa robe brodée maculée de boue et de sangs Tanaburs brandit son bâton en nous lançant d'effroyables malédictions. Il me maudit par l'eau et par le feu, par la terre et par les airs, par la pierre et par la chair, par le serein et par le clair de lune, par la vie et par la mort, mais aucune de ces malédictions ne m'arrata. Je marchai lentement vers lui, Nimue me suivant dans sa robe blanche souillée. Tanaburs cracha une dernière malédiction, puis pointa le bâton sur ma figure. " Ta mère vit, Saxon ! cria-t-il. Ta mère vit et sa vie est mienne. Tu m'entends, Saxon ?

" Il me lorgnait d'un air méchant depuis son cercle. Les deux feux laissaient dans l'ombre son visage tanné par les ans, donnant à ses yeux un éclat rouge, sauvage et menaçant. " Tu m'entends, cria-t-il ? L'âme de ta mère est mienne ! J'ai copulé avec elle ! J'ai fait la bête à deux dos avec elle et j'ai bu son sang pour m'approprier son vie.

Touche-moi, Saxon, et l',me de ta mère rejoint les dragons qui crachent le feu. Elle sera piétinée, br^olée par les airs, suffoquée par l'eau et promise a des supplices éternels. Et pas simplement son ,me, Saxon, mais l',me de tous les atres vivants qui ont jamais dégringolé de ses reins. J'ai fait couler son sang sur le sol, Saxon, et introduit ma puissance dans son ventre. " Il brandit son b,ton vers les poutres. " Touche-moi, Saxon, et la malédiction s'emparera de sa vie et, a travers elle, de la tienne. " abaissant son b

,ton, il le pointa de nouveau vers moi. " Mais laisse-moi partir et elle vivra. "

Je m'arratai au bord du cercle. Les cr,nes ne formaient pas une barrière-fantôme, mais il ne s'en dégageait pas moins une force redoutable. Je sentais cette puissance comme de grands battements d'ailes invisibles faits pour me déconcerter. Si tu franchis le cercle de cr,nes, me disais-je, tu entres sur le terrain de jeu des Dieux pour affronter des choses que tu ne saurais imaginer ni, a plus forte raison, comprendre. Tanaburs vit mon hésitation et arbora un air triomphal. " Ta mère est mienne, Saxon, reprit-il en chantonnant, je l'ai faite mienne, entièrement mienne, sang, corps et

,me, et cela fait que tu es mien, car tu es né dans le sang et la souffrance de mon corps. " Il bougea son b,ton, m'effleurant la poitrine de son croissant de lune. " Te conduirai-je a elle, Saxon ? Elle te sait en vie et deux jours de route te ramèneront a elle. " Il sourit méchamment. "

Tu es mien, cria-t-il, entièrement mien ! Je suis ta mère et ton père, ton

,me et ta vie. J'ai fait le charme de l'unicité sur le ventre de ta mère et tu es mon fils maintenant ! Demande-lui ! " D'un mouvement brusque, il tourna son b,ton vers Nimue. " Elle connaat ce charme. "

Nimue ne disait mot, se bornant a dévisager Gundleus d'un air sinistre tandis que je plongeais mon regard dans les yeux cruels du druide. Je tremblais de franchir ce cercle, terrifié par ses menaces. Puis soudain, sous l'effet d'un irrépessible haut-le-cour, les événements de cette nuit me revinrent comme s'ils dataient d'hier. Je me rappelai les cris de ma mère et la revis, implorant les soldats de me laisser avec elle, je me souvins de leurs rires quand ils la frappaient a la tate de la hampe de leurs lances, puis de ce druide ricanant avec les lièvres et les lunes sur sa robe et les os dans sa chevelure, je le revis me prendre dans ses bras et me caresser en s'extasiant de la belle offrande que je ferais pour les

Dieux. De tout cela, je me souvins, comme je me souvins d'avoir été

soulevé, appelant en hurlant ma mère qui ne pouvait me secourir. Puis je me revis porté a travers les rangées jumelles des feux, oa les guerriers dansaient et les femmes gémissaient, et Tanaburs qui me levait au-dessus de sa tonsure tout en se dirigeant vers le bord d'une fosse : un trou noir creusé dans la terre et entouré de feux dont les flammes brillaient assez pour illuminer la pointe maculée de sang d'un pieu aff'té qui sortait des entrailles de la fosse. Ces souvenirs étaient pareils a des serpents qui mordaient mon ,me tandis que je pensais aux lambeaux sanguinolents de chair et de peau suspendus au pieu éclairé par les brasiers et a l'horreur incertaine des corps brisés, qui se contorsionnaient dans une agonie lente et douloureuse avant d'expirer dans la sanglante ténèbre de cette fosse druidique. Je me revis hurlant, appelant ma mère tandis que Tanaburs me levait vers les étoiles et s'appropriait a me livrer aux Dieux. " ¿ Gofannon ! " avait-il crié, et ma mère qui hurlait pendant qu'on la violait, et moi qui hurlais parce que je savais que j'allais mourir. " ¿ Lleullaw, a Cernunnos, a Taramis, a Sucellos, a Bel ! " Et sur ce dernier grand nom, il m'avait lancé sur le pieu meurtrier.

Et il m'avait raté.

Ma mère avait hurlé, et j'entendais encore ses hurlements tandis que j'envoyais promener d'un coup de pied le cercle de cr,nes de Tanaburs, et ses hurlements se malèrent aux cris perçants du druide quand je repris en écho le cri de mort qu'il avait lancé de longues années auparavant :

" ¿ Bel ! "

Hywelbane s'abattit. Et je ne le manquai point. Hywelbane lui fendit l'épaule, lui déchira les côtes et la rage sanguinaire qui s'empara de mon

,me était si grande qu'Hywelbane prolongea sa course a travers son ventre décharné pour s'enfoncer dans ses

entrailles puantes et que son corps s'ouvrit en deux comme un cadavre pourri. Et pendant tout ce temps-la je poussai le hurlement d'épouvanté du petit enfant promis a la fosse de la mort.

Le cercle de cr,nes fut inondé de sang et je levai les yeux vers le roi qui avait massacré l'enfant de Ralla et la mère de Mordred. Le roi qui avait violé Nimue et lui avait arraché un oil et, me souvenant de ce supplice, je pris a deux mains la garde d'Hywel-bane et libérai ma

lame de la tripaille fétide qui gisait a mes pieds. Enjambant le corps du druide, j'allai porter la mort a Gundleus.

" Il est a moi ! " cria Nimue. Elle avait retiré son bandeau, si bien que son orbite creuse rougeoyait a la lueur des flammes. Elle passa devant moi, souriante. " Tu es mien, fredonna-t-elle, tout a moi. " Et Gundleus hurla.

Peut-etre, dans l'au-Dela, Norwenna entendit-elle ce hurlement et sut que son fils, l'enfançon né de l'hiver, était encore roi.

DEUXIEME LIVRE = :

L'ENNEMI DE DIEU

PREMIERE PaRTIE

r

\

La ROUTE DE TENEBRE

aujourd'hui, j'ai pensé aux morts.

C'est le dernier jour de l'année ancienne. Les fougères de la colline ont bruni, les ormes, au fond de la vallée, ont perdu leurs feuilles, et l'abattage hivernal du bétail a commencé. Ce soir, c'est la veille de Samain.

Cette nuit, le rideau qui sépare les morts des vivants va frémir, s'effilocher et finalement disparaatre. Cette nuit, les morts vont franchir le pont des épées. Cette nuit, les morts vont quitter les Enfers pour venir dans ce monde, mais nous ne les verrons pas. Ce ne seront que des ombres dans la ténèbre, de simples courants d'air dans une nuit sans vent, mais ils seront la.

Monseigneur Sansum, le saint qui dirige notre petite communauté de moines, se gausse de cette croyance. Les morts, assure-t-il, n'ont pas de corps spectraux ni ne sauraient franchir le pont des épées : ils gisent plutôt dans leurs froides sépultures, oa ils attendent la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il est bon, dit-il, de se souvenir des morts et de prier pour leurs ,mes immortelles, mais leurs corps ne sont plus. Ils sont corrompus.

Leurs yeux ont fondu pour ne laisser dans leurs cr,nes que des trous

noirs, la vermine liquéfie leur bedaine et la moisissure recouvre leurs ossements.

Le saint nous l'assure : les morts ne viennent pas troubler les vivants a la veille de Samain. Pourtant, cette nuit, il prendra soin de laisser une miche de pain a côté de P'tre du monastère. Il prétextera quelque étourderie, mais il y aura tout de mame cette nuit une miche de pain et une cruche d'eau a côté des cendres de la cuisine.

quant a moi, je laisserai davantage. Une coupe d'hydromel et 21

une tranche de saumon. Ce sont de menus présents, mais tout ce que je puis me permettre, et cette nuit je les placerai dans l'ombre, a côté de l'tre, avant de rejoindre ma cellule de moine et accueillir les morts qui viendront dans cette maison glaciale sur cette colline pelée.

Je nommerai les morts. Ceinwyn, Guenièvre, Nimue, Merlin, Lancelot, Galahad, Dian, Sagramor; la liste couvrirait deux parchemins. Ils sont si nombreux. Leurs pas ne déplaceront pas un fétu de paille sur le sol ni n'effraieront les souris qui nichent dans le toit de chaume du monastère ; l'évaque Sansum lui-mame sait bien que les chats feront le gros dos et siffleront depuis les recoins de la cuisine tandis que les ombres qui ne sont point des ombres s'approcheront de l'tre pour y trouver les offrandes qui les dissuadent d'accomplir des méfaits.

aujourd'hui, j'ai donc pensé aux morts.

Je suis vieux maintenant, peut-atre aussi vieux que l'était Merlin, mais loin d'atre aussi sage. Je crois que l'évaque Sansum et moi sommes les seuls survivants de la grande époque, et moi seul m'en souviens avec tendresse. Peut-atre d'autres vivent encore. En Irlande, peut-atre, ou dans les friches au nord de Lothian, mais je ne les connais pas. Pourtant, je sais une chose : si d'autres vivent encore, alors eux, comme moi, reculent devant l'arrivée de la ténèbre comme les chats se font tout petits face aux ombres de cette nuit. Tout ce que nous aimions est brisé ; tout ce que nous avons fait est abattu, et tout ce que nous avons semé, les Saxons l'ont récolté. Nous autres, Bretons, nous accrochons aux terres hautes de l'ouest et parlons de revanche, mais il n'est point d'épée pour affronter une grande ténèbre. ¿ certains moments, qui ne reviennent que trop fréquemment ces temps-ci, mon seul désir est d'atre avec les morts. Monseigneur Sansum m'en félicite et m'assure que c'est fort bien ainsi : je dois br°ler d'atre au ciel a la droite de Dieu, sans imaginer pour autant accéder au ciel des saints. J'ai trop péché et je crains donc l'Enfer, mais j'espère encore, contre ma foi, rejoindre plutôt les Enfers. Car la-bas, sous les pommiers

d'annwn et de ses quatre tours, attend une table chargée de victuailles autour de laquelle se pressent les spectres de tous mes vieux amis. Merlin sera enjôleur, sentencieux, grognon et moqueur. Galahad enragera d'atre interrompu, et Culhwch, las de tant de parlotes, volera une grosse portion de bouf en imaginant que personne ne le voit. Et Ceinwyn sera la-bas, cette chère et adorable Ceinwyn, ramenant la paix oa Nimue a semé le trouble.

22

Mais j'ai le malheur de respirer encore. Je vis tandis que mes amis festoient, et tant que je vivrai j'écrirai cette histoire d'arthur. J'écris pour le compte de la reine Igraine, la jeune épouse du roi Brochvael de Powys, qui est le protecteur de notre petit monastère. Igraine voulait savoir tous les souvenirs que j'avais gardés d'arthur, et je me suis mis a coucher par écrit ces récits, mais l'évaque Sansum désapprouve mon entreprise. Il dit qu'arthur était l'ennemi de Dieu, un rejeton du démon, alors j'écris dans ma langue maternelle, le saxon, que le saint n'entend pas. Igraine et moi lui avons expliqué que j'écris l'...vangile de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la langue de l'ennemi. Peut-atre nous croit-il, peut-atre attend-il l'heure de démasquer la supercherie et de me ch,tier.

J'écris tous les jours. Igraine se rend fréquemment au monastère pour prier Dieu d'accorder a sa matrice la bénédiction d'un enfant; et, ses prières terminées, elle emporte les parchemins terminés et les fait traduire en breton par le clerc de justice de Brochvael. Je crois qu'elle change l'histoire, pour faire un arthur plus proche de son désir, mais peut-atre est-ce sans grande importance, car qui lira jamais ce récit ? Je suis tel un homme qui dresse un mur d'argile pour résister a l'inondation qui menace. La nuit vient, oa plus personne ne lira. Il n'y aura plus que des Saxons.

ainsi, j'écris sur les morts, et l'écriture tue le temps en attendant que je les puisse rejoindre ; en attendant l'heure oa frère Derfel, l'humble moine de Dinnewrac, sera de nouveau seigneur Derfel Cadarn, Derfel le Puissant, champion de Dumnonie et ami cher d'arthur. Mais aujourd'hui je ne suis qu'un vieux moine transi de froid qui griffonne ses souvenirs de la seule main qu'il lui reste. Et ce soir, c'est la veille de Samain, et demain commence l'année nouvelle. L'hiver arrive. Les feuilles mortes s'amoncellent contre les bordures de haies ; on aperçoit des grives dans les chaumes, les goélands ont fui la mer pour l'arrière-pays et les bécasses se rassemblent sous la pleine lune. C'est une bonne saison, me dit Igraine, pour écrire sur le passé, et elle m'a apporté une nouvelle liasse de peaux, un flacon d'encre fraachement mélangée et

un faisceau de plumes.

Parlez-moi d'arthur, dit-elle, du magnifique arthur, notre dernier et meilleur espoir, notre roi qui ne fut jamais roi, l'Ennemi de Dieu et le fléau des Saxons. Parlez-moi d'arthur.

23

Un champ après la bataille est une chose épouvantable.

Nous avions gagné, mais il n'y avait aucune exaltation-dans nos ,mes, juste de la lassitude et du soulagement. Nous frissonnions autour de nos feux et t,chions de ne pas penser aux goules et aux esprits qui arpentaient la ténèbre oa gisent les morts de Lugg Vale. Certains d'entre nous s'endormirent, mais personne ne dormit bien tant les cauchemars de la fin de la bataille nous harcelaient. Je me réveillai en pleine nuit, arraché au sommeil par le souvenir d'un coup de lance qui avait failli m'embrocher.

Issa m'avait sauvé, repoussant la lance de l'ennemi du bord de son bouclier, mais ce qui avait failli se passer me hantait. Je t,chai de me rendormir, mais le souvenir de cette lance me tenait en éveil, si bien que, las et frissonnant, je finis par me lever et tirai sur mon manteau trempé.

Les feux allumés dans le val dessinaient des sillons et, entre les flammes, dérivait les miasmes de la fumée et de la brume. Certaines choses bougeaient dans la fumée, mais était-ce des spectres ou des vivants ? Je ne saurais le dire.

" Tu ne dors pas, Derfel ? "

Une voix douce me parvint du pas de la porte du b,timent romain oa gisait le corps du roi Gorfyddyd.

Je me retournai. arthur m'observait : " Je ne trouve pas le sommeil, Seigneur ", avouai-je.

Il se fraya un chemin a travers les guerriers endormis. Il portait l'un de ces longs manteaux blancs qu'il affectionnait tant et, dans la nuit embrasée, on aurait cru qu'il brillait. Il n'y avait ni boue ni sang, et je compris qu'il avait d° le mettre en lieu s°r pour avoir un habit propre a passer après la bataille. Nous autres, ça nous était bien égal de finir la bataille nus comme un ver du moment que nous étions encore en vie, mais arthur a toujours été un homme délicat. Il était tate nue, et sa chevelure portait encore les marques imprimées par son casque sur

son cuir chevelu.

"Je n'ai jamais bien dormi après la bataille, dit-il, pas avant une semaine au moins. Puis vient une bienheureuse nuit de repos. "

Il me sourit.

" Je suis ton débiteur.

- Non, Seigneur. " Mais en vérité, il l'était ; Sagramor et moi avions tenu Lugg Vale toute cette longue journée, bataillant dans le mur de boucliers contre une horde d'ennemis sans nombre, et

24

arthur n'avait pu voler a notre secours. L'heure de la délivrance avait enfin sonné, et celle de la victoire aussi, mais de toutes les batailles qu'avait livrées arthur, c'était la plus proche d'une défaite. Jusqu'a la dernière bataille.

" Si tu l'oublies, moi, au moins, je saurai me souvenir de ma dette, dit-il avec chaleur. Il est temps de vous enrichir, Derfel, toi et tes hommes. "

Il sourit et me prit par le coude pour me conduire vers un coin de terre nue, oa nos voix ne troubleraient pas le sommeil agité des guerriers qui dormaient tout près des feux fumants. La terre était trempée et la pluie avait noyé les balafres laissées par les sabots des gros chevaux d'arthur.

Je me demandai si les chevaux ravaient de bataille, puis me demandai si les morts arrivés aux Enfers frissonnaient encore au souvenir du coup d'épée ou de lance qui avait expédié leur ,me de l'autre côté du pont des épées.

arthur m'arracha a mes songeries :

" Gundleus est mort, j'imagine ?

- Mort, Seigneur. "

Le roi de Silurie était mort en début de soirée, mais je n'avais pas revu arthur depuis l'instant oa Nimue avait extirpé la vie de son ennemi.

" Je l'ai entendu hurler, dit arthur d'un ton prosaïque.

- La Bretagne entière a dû l'entendre hurler ", répondis-je tout aussi sobrement. Nimue avait retiré l'me noire du roi, morceau après morceau, se vengeant en fredonnant de l'homme qui l'avait violée et lui avait pris l'un de ses yeux.

" La Silurie a donc besoin d'un roi ", conclut arthur, parcourant du

regard la longue vallée où les formes noires dérivaien dans la brume et la fumée.

Les flammes faisaient danser les ombres sur son visage rasé de près et lui donnaient l'air d'un géant. Ce n'était pas un bel homme, mais il n'était pas laid non plus. Il avait plutôt un visage singulier : long, osseux et fort. au repos, c'était un visage lugubre, suggérant la sympathie et la prévenance, mais dans la conversation l'enthousiasme l'illuminait d'un sourire radieux. Il était encore jeune à cette époque, tout juste trente ans, et il n'y avait aucune trace de gris dans ses cheveux coupés court. Il me prit par le bras et fit un geste en direction de la vallée.

" Vous allez marcher parmi les morts ? "

J'eus un mouvement de recul, épouvanté. Pour ma part, j'aurais attendu que l'aube eût chassé les goules avant de m'aventurer loin des feux protecteurs.

25

" C'est nous qui en avons fait des morts, Derfel, toi et moi. Ce sont donc eux qui devraient avoir peur de nous, n'est-ce pas ? "

Jamais il ne fut un homme superstitieux, comme nous autres qui brûlions de bénédictions, chérissions nos amulettes*1 et étions à chaque instant à l'affût de signes qui pussent nous prévenir des dangers. arthur évoluait à travers ce monde des esprits tel un aveugle. " Viens ", fit-il en me touchant à nouveau le bras.

ainsi, avançames-nous dans l'obscurité. Ce n'étaient pas tous des morts, ces choses qui gisaient dans la brume, car certains appelaient pitoyablement à l'aide, mais arthur, d'ordinaire le meilleur des hommes, restait sourd à leurs faibles cris. Il pensait de nouveau à la Bretagne.

" Demain, je vais dans le sud, je m'en vais voirTewdric. "

Le roi Tewdric de Gwent était notre allié, mais, croyant la victoire impossible, il avait refusé d'envoyer ses hommes à Lugg Vale. Le roi était notre débiteur désormais, car nous avions gagné sa guerre à sa place, mais arthur n'était pas homme à garder rancune.

" Je lui demanderai d'envoyer des hommes à l'est pour affronter les Saxons, mais je dépacherai aussi Sagramor. Cela devrait suffire pour

tenir la frontière pendant l'hiver. Tes hommes méritent le repos ", conclut-il en me gratifiant d'un léger sourire.

Le sourire me fit comprendre qu'il n'y aurait point de repos. " Ils feront ce que tu demandes ", répondis-je docilement. Je marchais avec raideur, las des ombres qui tournoyaient et faisant de ma main droite le signe contre le mal. Certaines ,mes, fraachement arrachées a leur corps, ne trouvent point l'entrée des Enfers, mais errent plutôt a la surface de la terre en quate de leurs dépouilles et cherchent a se venger de ceux qui les ont trucidés.

Cette nuit-la, nombre de ces ,mes rôdaient dans Lugg Vale, et je les craignais, mais arthur, oublieux de leur menace, se promenait insouciant a travers ce champ de mort, relevant d'une main les bords de son manteau pour le protéger de l'herbe trempée et de la boue épaisse.

"Je veux tes hommes en Silurie, reprit-il d'un ton décidé. Ongus Mac airem voudra la piller, mais il faut l'en empêcher. " Ongus était le roi irlandais de Démétie, qui avait changé de camp dans la bataille et donné la victoire a arthur : le prix de l'Irlandais était une part des esclaves et de la richesse du royaume du défunt Gundleus. " Il peut prendre une centaine d'esclaves, décréta arthur, et un tiers du trésor de Gundleus. Il y a consenti, mais il essaiera de nous flouer.

26

- Je veillerai qu'il n'en fasse rien, Seigneur.

- Non, pas toi. Confierais-tu tes hommes a Galahad ? " Je consentis d'un signe de tate, dissimulant ma surprise. " Mais qu'attendez-vous donc de moi ?

- La Silurie est un problème ", poursuivit arthur, feignant d'ignorer ma question. Il s'arrata, fronçant les sourcils en pensant au royaume de Gundleus. " Il a été mal gouverné, Derfel, mal gouverné. " On devinait dans ses paroles un dégo't profond. Pour nous autres, un gouvernement corrompu était aussi naturel que neige en hiver ou fleurs au printemps, mais arthur en était sincèrement horrifié. De nos jours, on se souvient d'arthur comme d'un seigneur de la guerre, l'homme resplendissant dans son armure étincelante qui a fait entrer une épée dans la légende, mais il e't aimé

qu'on se souvant simplement de lui comme d'un chef bon, honnate et juste.

Si l'épée lui donna le pouvoir, il remit ce pouvoir a la loi. " C'est un royaume sans importance, poursuivit-il, mais il nous créera des ennuis sans fin si nous n'y mettons de l'ordre. " Il pensait tout haut, t,chant d'imaginer tous les obstacles qui séparaient encore cette nuit d'après la bataille de son rave d'une Bretagne unie et pacifiée. " L'idéal serait de le partager entre Gwent et Powys.

- Pourquoi pas ?

- Parce que j'ai promis la Silurie a Lancelot ", répondit-il d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction. Je ne dis mot, me contentant d'effleurer la garde d'Hywelbane, afin que le fer protège,t mon ,me des vilaines choses de cette nuit. J'avais les yeux braqués vers le sud oa les morts formaient un remblai près des arbres oa mes hommes avaient combattu l'ennemi tout au long de la journée.

Il y avait eu bien des braves dans cette bataille, mais pas Lance-lot. Cela faisait des années que je combattais pour arthur et que je connaissais Lancelot, mais je ne l'avais encore jamais vu dans le mur de boucliers. Je l'avais vu donner la chasse a des fuyards mal en point, je l'avais vu faire défiler des captifs devant la populace excitée, mais jamais je ne l'avais vu en sueur dans le choc de la malée, dans le fracas de deux murs de boucliers qui s'affrontent. Il était le roi en exil de BenoÔc, détrôné par la horde des Francs surgis de la Gaule pour effacer le royaume de son père, mais pas une seule fois, a ma connaissance, il n'avait porté la lance contre une bande de guerriers francs, et pourtant les bardes n'en finissaient pas de s'époumoner a chanter sa bravoure. C'était 27

Lancelot, le roi sans terre, le héros de cent batailles, l'épée des Bretons, le beau seigneur des douleurs, le parangon, et toute cette belle réputation, il la devait a la chanson, et nullement, a ce que j'en savais, a son épée. J'étais son ennemi, et lui le icpen. Mais nous étions tous deux les amis d'arthur, et cette amitié imposait a notre inimitié une f,cheuse trave.

arthur savait mon hostilité. Me touchant le coude, il m'entraana vers le remblai de morts. " Lancelot est l'ami de la Dumnonie, insista-t-il, en sorte que si Lancelot dirige la Silurie, nous n'aurons rien a craindre d'elle. Et si Lancelot épouse Ceinwyn, Powys le soutiendra lui aussi. "

Voilà. C'était dit, et mon hostilité se hérissait maintenant de colère, mais je me gardai de dire quoi que ce soit contre le projet d'arthur. que pouvais-je dire ? J'étais le fils d'une esclave saxonne, un jeune guerrier avec une bande d'hommes, mais sans terre. Et Ceinwyn était

une princesse : on l'appelait seren, l'étoile, et elle brillait sur une terre désolée comme une étincelle de soleil dans la boue. Elle avait été la fiancée d'arthur, mais elle l'avait perdu au profit de Guenièvre, et cette perte avait entraîné la guerre qui venait de s'achever dans le carnage de Lugg Vale.

Maintenant, au nom de la paix, Ceinwyn doit épouser Lancelot, mon ennemi, tandis que moi, qui ne compte pour rien, je suis amoureux d'elle. J'ai porté sa broche et son image n'a pas quitté mes pensées. J'avais même fait le serment de la protéger et elle n'avait pas repoussé mon serment. Son acceptation m'avait rempli du fol espoir que mon amour pour elle n'était pas vain, mais il l'était. Ceinwyn est une princesse : elle doit épouser un roi. Moi qui ne suis qu'un lancier né d'une esclave, j'épouserai qui je pourrai.

aussi ne dis-je mot de mon amour pour Ceinwyn et arthur, qui disposait de la Bretagne en cette nuit d'après la victoire, n'en soupçonnait rien. Et comment l'aurait-il soupçonné? Si je lui avais confessé que j'étais amoureux de Ceinwyn, il y aurait vu l'ambition révoltante d'une poule de basse-cour qui voudrait s'accoupler avec un aigle.

" Tu connais Ceinwyn, n'est-ce pas ?

- Oui, Seigneur.

- Et elle t'aime, ajouta-t-il sur un ton à demi interrogateur.

- J'ose le croire ", répondis-je franchement, me souvenant de la beauté p

,le et argentée de Ceinwyn, révolté à la seule idée qu'elle fût promise à ce bellâtre.

28

" Elle m'aime assez, poursuivis-je, pour me confier le peu d'ardeur que lui inspire ce mariage.

- Pourquoi serait-elle enthousiaste ? Elle n'a jamais rencontré Lancelot.

Je n'attends pas d'elle de l'enthousiasme, Derfel, juste de l'obéissance. "

J'hésitai. avant la bataille, quand Tewdric était si impatient de terminer la guerre qui menaçait de ruiner son pays, je m'étais rendu

en mission de paix auprès de Gorfyddyd. La mission avait échoué, mais j'avais parlé avec Ceinwyn et lui avais confié l'espoir d'arthur de la voir épouser Lancelot.

Elle n'avait pas rejeté l'idée, mais ne s'en était pas réjouie non plus.

À cette date, naturellement, nul ne pensait qu'arthur pourrait vaincre le père de Ceinwyn dans la bataille et elle m'avait prié de demander une faveur à arthur s'il gagnait. Elle désirait ma protection, et quant à moi, j'étais tellement épris d'elle que je traduisis sa demande comme une supplique : qu'elle ne fût point contrainte à un mariage dont elle ne voulait pas. Je dis alors à arthur qu'elle avait imploré ma protection :

"Elle n'a été que trop souvent fiancée, Seigneur, et trop souvent déçue, et je crois qu'elle voudrait qu'on lui fiche la paix pour un temps.

- Pour un temps ! "

arthur rit.

" Elle n'a pas le temps. Elle a près de vingt ans ! Elle ne peut rester célibataire comme un chat incapable d'attraper une souris. Et qui d'autre peut-elle épouser ? "

Il fit quelques pas.

" Elle a ma protection, mais quelle meilleure protection pourrait-elle souhaiter que d'être mariée à Lancelot et placée sur un trône ? Et toi ?

demanda-t-il soudain.

- Moi, Seigneur ? "

L'espace d'un instant, je crus qu'il me proposait d'épouser Ceinwyn et mon cœur bondit.

" Tu as près de trente ans, reprit-il, et il est temps que tu te maries.

Nous y veillerons quand nous serons de retour en Dumnonie, car pour l'instant je veux que tu ailles à Powys.

- Moi, Seigneur ? À Powys ? "

Nous venions de combattre et de vaincre l'armée de Powys, et je n'imaginai pas que quiconque à Powys pût accueillir un guerrier ennemi. arthur me prit par le bras :

" L'essentiel, dans les semaines qui viennent, Derfel, c'est que 29

Cuneglas soit acclamé roi de Powys. Il pense que personne ne le défiera, mais je veux en être sûr. Je veux que l'un de mes hommes aille à Caer Sws témoigner de notre amitié. Rien de plus. Je veux juste que quiconque serait tenté de le défier sache "pi'il devra m'affronter moi aussi bien que Cuneglas. Si tu vas là-bas, et que chacun voit que tu es son ami, le message sera clair.

- En ce cas, pourquoi ne pas envoyer une centaine d'hommes ?

- Parce que ce serait donner l'impression que nous imposons Cuneglas sur le trône de Powys. Je ne veux pas de cela. J'ai besoin de lui comme d'un ami, et je ne veux pas qu'il retourne à Powys en donnant l'impression d'un vaincu. qui plus est, ajouta-t-il dans un sourire, tu vauds bien cent hommes, Derfel. Tu l'as prouvé hier. "

Je fis la moue, parce que les compliments extravagants m'ont toujours mis mal à l'aise. Mais si l'éloge voulait dire que j'étais l'homme de la situation pour être l'émissaire d'Arthur à Powys, j'en étais fort aise, car ainsi je serais de nouveau près de Ceinwyn. Je chérissais encore le souvenir de son toucher sur ma main, de même que je chérissais la broche qu'elle m'avait donnée de longues années plus tôt. Elle n'avait pas encore épousé Lancelot, me disais-je, et la seule chose que je désirais, c'était l'occasion de caresser mes espoirs impossibles.

" Mais une fois Cuneglas acclamé, que dois-je faire ?

- Tu m'attends, répondit Arthur. J'irai dès que possible à Powys, et sitôt que nous aurons réglé la paix et que Lancelot sera d'abord fiancé, nous rentrerons. Et l'an prochain, mon ami, tu conduiras les armées de Bretagne contre les Saxons. " Il évoquait l'art de la guerre avec un rare plaisir.

Il était bon au combat, et il y goûtait même dans la bataille les frissons extatiques qu'elle procurait à son ,me d'ordinaire si prudente. En revanche, jamais il ne cherchait la guerre si la paix était à sa portée, parce qu'il se méfiait des incertitudes de la bataille. Les aléas de la victoire et de la défaite étaient par trop imprévisibles. Et Arthur n'aimait pas voir le bon ordre et la prudence diplomatique abandonnés aux hasards de la bataille. Mais jamais la diplomatie et le doigté ne seraient venus à bout des envahisseurs saxons qui se propageaient comme la vermine à travers l'ouest. Arthur avait d'une Bretagne paisible, bien ordonnée et gouvernée dans le respect de la loi, et les Saxons ne faisaient point partie de ce rêve.

" Marcherons-nous au printemps ? demandai-je.

- Dès les premières feuilles.

- alors, je vous demanderai d'abord une faveur.

- Je t'écoute, répondit-il visiblement ravi que j'attendisse quelque récompense de l'avoir aidé a remporter la victoire.

- Je voudrais d'abord marcher avec Merlin. " Il marqua un temps de silence.

Il fixait le terrain trempé oa traanait une épée dont la lame était presque pliée en deux. quelque part dans l'obscurité, on entendit un hommex geindre puis crier et, de nouveau, ce fut le silence. " Le Chaudron, dit enfin arthur d'une voix grave.

- Oui, Seigneur. " Merlin était venu a nous en pleine bataille et avait prié les deux camps d'abandonner le combat pour l'aider dans sa quate du Chaudron de Clyddno Eiddyn. Le Chaudron était le plus grand trésor de la Bretagne, un don magique des Dieux. Et voila des siècles qu'il était perdu ! Merlin avait voué sa vie a cette quate des Trésors, et il n'en était de plus précieux a ses yeux que le Chaudron. Si seulement il pouvait le retrouver, il rendrait la Bretagne a ses dieux légitimes.

arthur secoua la tate.

" Tu crois vraiment que le Chaudron de Clyddno Eiddyn est resté caché tout au long de ces années ? Tout au long des années de pouvoir romain ? Il a été emporté a Rome, Derfel, et il a été fondu pour en faire des épingles, des broches ou des pièces de monnaie. Il n'y a pas de Chaudron !

- Merlin dit que si, Seigneur.

- Merlin a trop écouté les histoires de bonnes femmes, répondit arthur avec colère. Tu sais combien d'hommes il veut entraaner dans cette quate du Chaudron ?

- Non, Seigneur.

- quatre-vingts, a ce qu'il m'a dit. Ou une centaine. Ou, mieux encore, deux cents ! Il ne dira pas mame oa se trouve le Chaudron, il veut juste que je lui donne une armée et que je le laisse la conduire dans quelque contrée sauvage. En Irlande, peut-atre, ou dans le désert. Non

! "

Il donna un coup de pied dans l'épée tordue, puis m'enfonça un doigt dans l'épaule.

" ...coute, Derfel, j'ai besoin de toutes les lances que je puis réunir l'an prochain. Nous allons en découdre avec les Saxons une fois pour toutes, et je ne peux me permettre de perdre quatre-vingts ou cent hommes dans la chasse a une coupe qui a disparu voici près de cinq siècles. Dès que les Saxons d'aelle seront

31

vaincus, tu pourras chasser cette sottise si tu le dois. Mais c'est moi qui te le dis : c'est une sottise. Il n'y a pas de Chaudron. "

Il fit demi-tour en direction des feux. Je le suivis, désireux de continuer la discussion avec lui. Mais je savais que je ttt parviendrais pas a le persuader, car il aurait en effet besoin de toutes ses lances s'il voulait vaincre les Saxons. Et il ne ferait rien qui p°t amoindrir ses chances de victoire au printemps. Il me sourit comme pour compenser le refus cassant opposé a ma requate.

" Si le Chaudron existe, reprit-il, il peut bien rester caché encore un an ou deux. Mais en attendant, Derfel, j'entends te rendre riche. Tu vas faire un mariage d'argent. " Il m'envoya une grande claque dans le dos. " Une dernière campagne, mon cher Derfel, un dernier grand carnage, et nous aurons la paix. Une paix pure. Nous n'aurons plus besoin de chaudrons alors. " Il exultait. Cette nuit-la, parmi les morts, il voyait réellement la paix se profiler.

Nous approch,mes des feux allumés autour de la maison romaine oa gisait le corps du père de Ceinwyn, Gorfyddyd. arthur était heureux cette nuit-la, réellement heureux, car il voyait son rave devenir réalité. Et tout cela semblait si facile. Il y aurait encore une guerre, puis la paix a jamais.

arthur était notre seigneur de la guerre, le plus grand guerrier de la Bretagne et pourtant cette nuit-la après la bataille, au milieu des ,mes hurlantes des morts enguirlandés de fumée, il n'aspirait qu'a une chose : la paix. L'héritier de Gorfyddyd, Cuneglas de Powys, partageait le rave d'arthur. Tewdric de Gwent était un allié ; Lancelot recevait le royaume de Silurie et, avec l'armée dumno-nienne d'arthur, les rois unis de Bretagne vaincraient les envahisseurs saxons. Sous la protection d'arthur, Mordred monterait sur le trône de Dumnonie et arthur se retirerait pour go°ter la paix et la prospérité que son épée

avait donnée a la Bretagne.

ainsi arthur disposait-il d'un avenir doré.

Mais il faisait peu de fond sur Merlin. Merlin était plus ,gé, plus sage et plus subtil qu'arthur. Et Merlin avait flairé le Chaudron. Il le trouverait, et son pouvoir se répandrait a travers la Bretagne comme un poison.

Car c'était le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Le Chaudron qui brisait les raves des hommes.

Et malgré son sens pratique, arthur était un raveur.

¿ Caer Sws, les feuilles étaient lourdes de la dernière sève de l'été.

Je m'étais rendu dans le nord avec le roi Cuneglas et ses hommes vaincus, si bien que j'étais le seul Dumnonien présent lorsque le corps du roi Gorfyddyd fut br°lé au sommet du Dolforwyn. Je vis les flammes de son b°cher jaillir dans la nuit tandis que son ,me franchissait le pont des épées pour rejoindre aux Enfers son corps spectral. Le b°cher était entouré

d'un double cercle de lanciers de Powys porteurs de torches qui se balançaient tandis qu'ils chantaient la Lamentation funèbre de Beli Mawr.

Ils chantèrent longtemps, et le son de leurs voix se répéta en écho dans les collines proches comme un chour de fantômes. La peine était grande a Caer Sws. On ne comptait pas les veuves et les orphelins. Et dans la matinée, après que le vieux roi eut été br°lé et tandis qu'un panache de fumée s'élevait encore du b°cher en direction des montagnes du nord, la peine fut plus grande encore quand arriva la nouvelle de la chute de Ratae.

Ratae avait été une grande forteresse sur la frontière orientale de Powys, mais arthur l'avait livrée aux Saxons pour acheter leur paix pendant qu'il combattait Gorfyddyd. Nul, a Powys, ne savait encore la trahison d'arthur et je me gardais bien de la leur apprendre.

Je ne vis pas Ceinwyn avant trois jours, car il y eut trois jours de deuil pour Gorfyddyd et aucune femme ne se rendit au b°cher. Les femmes de la cour avaient passé une robe de laine noire et restèrent enfermées dans la salle des femmes, sans musique, sans rien d'autre a boire que de l'eau et pour tout repas du pain sec et un léger gruau d'avoine. ¿ l'extérieur, les guerriers se réunirent pour l'acclamation du nouveau

roi. Docile aux ordres d'arthur, je t,chai de deviner si un homme contesterait le droit de Cuneglas de monter sur le trône, mais je n'entendis pas le moindre murmure d'opposition.

à la fin des trois jours, la porte de la salle des femmes se rouvrit. Une servante apparut sur le pas de la porte et répandit des fleurs de rue sur les marches et le seuil. Un instant plus tard, un grand nuage de fumée jaillissait de la porte : les femmes brôlaient le lit de noces du vieux roi. La fumée s'échappait en tourbillons de la porte et des fenatres, et ce n'est que lorsque la fumée se fut dissipée que Helledd, désormais reine de Powys, descendit les marches pour s'agenouiller devant son mari, le roi Cuneglas de Powys. Elle portait une robe de drap blanc : lorsque Cuneglas la releva, chacun put voir des traces de boue a hauteur des genoux. Il l'embrassa puis la reconduisit dans la salle. Tout de noir vatu, lorweth, le grand druide de Powys, le suivit a l'intérieur. Dehors, encerclant les murs de bois en rangs 4e fer et de cuir, les guerriers survivants de Powys attendaient.

Un chour d'enfants entonna le duo d'amour de Gwydion et d'aranrhod, le Chant de Rhiannon, puis les longs couplets de la Marche de Gofannon vers Caer Idion. quand ils eurent fini, lorweth reparut, maintenant vatu de blanc, un b,ton noir coiffé de gui a la main, pour annoncer que les trois jours de deuil étaient terminés. Les guerriers poussèrent des hourras et brisèrent les rangs pour s'en aller retrouver leurs femmes. Demain, Cuneglas serait acclamé au sommet du Dolforwyn : si un homme entendait lui contester le droit de monter sur le trône, l'acclamation lui en donnerait l'occasion. Pour la première fois depuis la bataille, il me serait aussi donné d'entrevoir Ceinwyn.

Le lendemain, je ne la quittai pas des yeux tandis que lorweth accomplissait les rites d'acclamation. Elle observait son frère et je la contemplais, comme émerveillé qu'une femme p't atre si adorable. Je suis vieux maintenant, et peut-atre ma mémoire de vieil homme exagère la beauté

de la princesse Ceinwyn, mais je ne le crois pas. On ne l'appelait pas la seren, l'étoile, pour rien. Elle était de taille moyenne, mais toute menue, et cette sveltesse lui donnait une apparence de fragilité qui n'était, comme je l'appris plus tard, qu'une illusion, car Ceinwyn avait par-dessus tout une volonté d'airain. Elle avait, comme moi, les cheveux blonds, sauf que les siens avaient l'éclat de l'or p,le tandis que les miens faisaient penser a une paillasse crasseuse. Ses yeux étaient bleus, son maintien modeste et son visage avait la douceur d'un rayon de miel sauvage. Ce jour-la, elle portait une robe de drap bleu bordée d'une fourrure d'hermine d'hiver blanc argent tachetée de noir : la

mame robe qu'elle portait quand elle m'avait touché la main pour recevoir mon serment. Elle croisa mon regard une fois et me gratifia d'un sourire grave : et je vous jure que mon cour a cessé de battre.

¿ Powys, les rites de la royauté n'étaient pas différents des nôtres.

Cuneglas fit le tour du cercle de pierres du Dolforwyn : on lui remit les symboles de la royauté, puis un guerrier le proclama roi et mit au défi chaque homme présent de contester l'acclamation. ¿ chaque fois, seul répondit le silence. Les cendres du grand b°cher fumaient encore au-delà du cercle, signe qu'un

roi était mort, mais le silence qui régnait autour des pierres était la preuve qu'un nouveau roi régnait. Cuneglas reçut alors des présents.

arthur, je le savais, apporterait le sien, magnifique, mais il m'avait confié l'épée de guerre de Gorfyddyd, qui avait été retrouvée sur le champ de bataille, et je la restituai alors en signe du désir de la Dumnonie de faire la paix avec Powys.

après l'acclamation, il y eut un banquet dans la salle solitaire qui se dressait au sommet du Dolforwyn. Ce fut un maigre repas, plus riche en hydromel et en bière qu'en bonne chère, mais ce fut aussi l'occasion pour Cuneglas de confier a ses guerriers ses espoirs pour son règne.

Il commença par évoquer la guerre qui venait de s'achever. Il nomma les morts de Lugg Vale et promit a ses hommes que ces guerriers n'étaient pas morts en vain : " Ce qu'ils ont accompli, c'est la paix entre les Bretons.

La paix entre Powys et la Dumnonie. " Ces propos suscitèrent quelques grognements parmi les guerriers, mais Cuneglas les fit taire d'un geste de la main. " Notre ennemi, reprit-il d'une voix soudain rude, ce n'est pas la Dumnonie. Notre ennemi, c'est le Saxon ! " Il s'arrata, et cette fois nul ne maugréa. Tous attendaient en silence et observaient leur nouveau roi, qui en vérité n'était point un grand guerrier, mais un brave et honnate homme. Ces qualités se lisaient clairement sur son visage juvénile, rond et sans malice, auquel il avait vainement tenté d'ajouter quelque dignité en se laissant pousser de longues moustaches tressées qui lui pendaient sur la poitrine. Sans doute n'était-il pas un guerrier, mais il était assez malin pour savoir qu'il devait offrir a ses hommes l'occasion d'une guerre, car la guerre seule permettait a un homme d'acquérir gloire et richesse. Ratae, leur promit-il, serait reconquise et les Saxons ch,tiés pour les horreurs qu'ils avaient infligées a ses habitants. Les Saxons seraient boutés hors de Llogyr, les

Pays Perdu, et Powys, redevenu le plus puissant des royaumes bretons, s'étendrait de nouveau des montagnes jusqu'à la mer de Germanie. Les villes romaines seraient reconstruites, leurs murs retrouveraient leur gloire et les routes seraient refaites. Il y aurait des terres à cultiver, du butin et des esclaves saxons pour chaque guerrier de Powys. Tous applaudirent cette perspective, car Cuneglas offrait à ses chefs déçus les récompenses que les hommes de cette trempe ont toujours attendues de leurs rois. Mais il fit taire les hourras et reprit : la richesse de Llogyr ne serait pas reconquise par la seule Powys. "

Désormais, annonça-

35

t-il à ses partisans, nous marchons aux côtés des hommes de Gwent et avec les lanciers de Dumnonie. S'ils ont été les ennemis de mon père, ce sont mes amis, et c'est pourquoi mon seigneur Derfel est ici. " Il m'adressa un sourire et poursuivit : " Et c'est pourquoi, à la prochaine pleine lune, ma chère sœur sera fiancée à Lancelot. Elle deviendra reine de Silurie, et les hommes de ce pays marcheront avec nous, avec Arthur et avec Tewdric pour débarrasser le pays des Saxons. Nous détruirons notre véritable ennemi.

Nous détruirons les Saô ! "

Cette fois, les vivats furent sans restriction. Il les avait conquis. Il leur offrait la richesse et le pouvoir de la vieille Bretagne, et ils claquèrent des mains et frappèrent des pieds pour montrer leur approbation.

Cuneglas marqua un temps d'arrêt, laissant se poursuivre l'acclamation, puis s'assit en souriant, comme s'il savait qu'Arthur eût approuvé tout ce qu'il venait de dire.

Plutôt que de rester sur le Dolforwyn pour la beuverie qui allait durer toute la nuit, je retournai à Caer Sws derrière le char à bœufs qui portait la reine Helledd, ses deux tantes et Ceinwyn. Les dames royales voulaient être rentrées au crépuscule et je tenais à les suivre : non que je fusse mal à l'aise parmi les hommes de Cuneglas, mais parce que je n'avais pas trouvé l'occasion de parler avec Ceinwyn. Ainsi, tel un veau hébété, je me joignis à la petite troupe de lanciers qui leur servaient d'escorte.

J'avais soigné ma toilette ce jour-là, pour faire bonne impression à Ceinwyn : j'avais nettoyé ma cote de mailles, décrotté mes bottes et mon manteau, puis ramené mes longs cheveux blonds en une tresse qui me tombait dans le dos. Je portais sa broche sur mon manteau, en

signe de mon allégeance envers elle.

Je crus qu'elle m'ignorait, car tout au long du chemin, elle resta assise sans poser les yeux sur moi, mais enfin, lorsqu'au détour de la route on aperçut la forteresse, elle se retourna et mit pied a terre pour m'attendre au bord du chemin. Les lanciers de l'escorte s'écartèrent pour me laisser la rejoindre. Elle sourit en reconnaissant la broche mais n'y fit aucune allusion.

" Nous nous demandions, Seigneur Derfel, ce qui vous amenait ici.

- arthur, Dame, voulait qu'un Dumnonien f't témoin de l'acclamation de votre frère.

- Ou il voulait atre s'r qu'il serait acclamé ? observa-t-elle malicieusement.

- C'est vrai aussi ", avouai-je.

36

Elle haussa les épaules. " Il n'est personne d'autre qui pourrait atre roi ici. Mon père y avait veillé. Il y avait bien un chef, un dénommé Valerin, qui aurait pu contester la royauté a Cuneglas, mais on nous dit que Valerin est mort au combat.

- C'est exact, Dame ", répondis-je, sans préciser que c'était moi qui l'avais tué en un combat singulier près du gué de Lugg Vale. " C'était un brave, comme votre père. Je suis navré pour vous qu'il soit mort. "

Elle fit quelques pas en silence, tandis que Helledd, la reine de Powys, nous observait d'un air méfiant depuis le char. "Mon père, reprit Ceinwyn au bout d'un instant, était un homme implacable. Mais il a toujours été bon envers moi. " Elle parlait d'une voix triste, mais sans verser de larmes.

Car ces larmes, elle les avait déjà versées : maintenant, son frère était roi et un nouvel avenir s'ouvrait devant elle. Elle releva ses jupes pour franchir un passage boueux. Il avait plu la veille et les nuages qu'on apercevait a l'ouest annonçaient de nouvelles pluies.

" alors arthur vient ici ?

- D'un jour a l'autre, Dame.

- Et il amène Lancelot ?

- Je crois bien. "

Elle fit la grimace. " La dernière fois que nous nous sommes vus, Seigneur Derfel, je devais épouser Gundleus. aujourd'hui, c'est Lancelot. Un roi après l'autre.

- En effet, Dame. " C'était une réponse un peu courte, mame stupide, mais j'étais saisi de cette exquise nervosité qui noue la langue d'un amoureux.

Mon seul désir avait été d'être avec Ceinwyn, et maintenant qu'elle était à côté de moi, je ne pouvais lui dire ce qu'il y avait dans mon ,me.

" Et je vais être reine de Silurie ", ajouta Ceinwyn, visiblement sans plaisir. Elle s'arrêta et fit un geste en arrière, en direction de la large vallée du Severn. "Juste après le Dolforwyn, me confia-t-elle, il est une petite vallée cachée avec une maison et quelques pommiers. Et quand j'étais petite, j'aimais à penser que l'autre monde ressemblait à cette petite vallée ; un petit coin tranquille où je pourrais couler des jours heureux et avoir des enfants. " Elle rit de son propre rêve et se remit à marcher.

" À travers la Bretagne entière, il est des filles qui rêvent d'épouser Lancelot et d'être une reine dans un palais, et moi je n'aspire qu'à une petite vallée perdue avec ses pommiers.

- Dame ", fis-je, m'armant de courage pour dire le fond de 37

ma pensée, mais elle devina aussitôt ce qui me passait par la tête et me toucha le bras pour me faire taire.

"Je dois faire mon devoir. Seigneur Derfel, lança-t-elle, me prévenant ainsi de retenir ma langue.

#

- Vous avez mon serment, l'achai-je, aussi près de lui confesser mon amour que j'en étais capable à cet instant.

- Je sais, dit-elle gravement, et tu es mon ami, n'est-ce pas ? " J'aurais voulu être bien davantage, mais je fis signe que oui. " Je suis votre ami, Dame.

- alors je vais te dire ce que j'ai dit à mon frère. " Elle leva sur moi ses

yeux bleus très graves. " Je ne sais pas si j'ai envie d'épouser Lancelot, mais j'ai promis a Cuneglas de le rencontrer avant de me faire une opinion. Je le dois. Mais je ne sais pas si je l'épouserai ou non. "

Elle fit quelques pas en silence et je sentis qu'elle hésitait un instant a continuer. Elle se décida finalement a me faire confiance : " après ta dernière visite, je suis allée voir la pratesse de Maesmwyr, et elle m'a conduite dans la grotte aux raves et m'a fait dormir sur un lit de cr,nes.

Je voulais savoir mon destin, tu comprends, mais je n'ai pas souvenir d'avoir fait aucun rave. ¿ mon réveil, cependant, la pratesse a déclaré

que le prochain homme qui désirait m'épouser épouserait plutôt des morts. "

Elle leva les yeux sur moi. " Cela a-t-il le moindre sens ?

- aucun, Dame ", dis-je en effleurant la garde de fer d'Hywelbane. Voulait-elle me mettre en garde ? Nous n'avions jamais parlé d'amour, mais elle avait d° deviner mon désir.

" Pour moi, ça n'a pas de sens non plus, confessa-t-elle, alors j'ai demandé a lorweth ce que voulait dire cette prophétie, et il m'a dit de cesser de m'inquiéter. Il m'a expliqué que la prophé-tesse parle par énigmes parce qu'elle est incapable de dire des choses sensées. J'ai dans l'idée que cela veut dire que je ne me marierai pas, mais je n'en sais rien. La seule chose que je sache, Seigneur Derfel, c'est que je ne me marierai pas a la légère.

- alors, vous savez deux choses. Dame. Vous savez que mon serment tient toujours.

- Je le sais également, dit-elle en me gratifiant a nouveau d'un sourire.

Et je suis ravie que tu sois ici, Seigneur Derfel. " ¿ ces mots, elle s'enfuit pour regimber dans le char, me laissant tout perplexe, bien incapable de trouver a son énigme une réponse qui p't apaiser mon ,me.

arthur arriva a Caer Sws trois jours plus tard. Il vint avec vingt cavaliers et une centaine de lanciers. Il était accompagné de 38

bardes et de harpistes, mais aussi de Merlin, de Nimue, et de tout l'or ramassé sur les morts a Lugg Vale. Guenièvre et Lancelot étaient également du voyage.

Je fis la grimace en voyant Guenièvre. Nous avions remporté la victoire et fait la paix. Mais je trouvais cruel de la part d'arthur de venir avec la femme pour laquelle il avait repoussé Ceinwyn. Guenièvre avait insisté pour suivre son mari, et elle arriva donc a Caer Sws sur un char a boufs garni de fourrures, tendu de draps de couleurs et drapé de branches de verdure en signe de paix. La reine Elaine, la mère de Lancelot, lui tenait compagnie, mais c'était Guenièvre, non la reine, qui attirait tous les regards. Elle se leva lorsque le char franchit lentement la porte et resta debout jusqu'a ce que les boufs l'eussent rapproché de la grande salle de Cuneglas, oa elle avait jadis été exilée malgré elle et oa elle revenait aujourd'hui en conquérante. Elle portait une robe de lin teintée d'or, de l'or autour du cou et aux poignets, tandis qu'un anneau d'or enfermait son ample chevelure rousse. Elle était enceinte, mais la grossesse ne se voyait pas sous la précieuse étoffe dorée. On aurait dit une déesse.

Mais si Guenièvre avait l'air d'une déesse, c'est comme un dieu que Lancelot entra dans Caer Sws. Beaucoup de gens imaginèrent que c'était arthur tant il était resplendissant sur son cheval blanc drapé d'un linge blanc clairsemé de petites étoiles dorées. Il portait son armure d'écaillés émaillées de blanc, son épée dans un fourreau blanc et un long manteau blanc doublé de rouge accroché aux épaules. Son beau visage basané était encadré par les rebords dorés de son casque maintenant couronné d'ailes de cygne déployées, non plus des ailes d'aigle qu'il avait arborées a Ynys Trebes. En le voyant, les gens restaient bouche bée et j'entendis le bruit se répandre a travers la foule : tout compte fait, ce n'était pas arthur, mais le roi Lancelot, le tragique héros du royaume perdu de BenoÛc, l'homme qui allait épouser leur princesse Ceinwyn. J'en eus le cour tout chaviré, car je craignais que sa splendeur n'éblouat Ceinwyn. C'est a peine si la foule remarqua arthur, qui portait un pourpoint de cuir et un manteau blanc et paraissait gané de se retrouver a Caer Sws.

Ce soir-la, il y eut un banquet. Je doute que Cuneglas se soit réjoui de la venue de Guenièvre, mais c'était un homme patient et délicat qui, a la différence de son père, se gardait de prendre la mouche au moindre soupçon d'affront imaginaire. Il traita donc Guenièvre comme une reine. assis de l'autre côté de Guenièvre,

39

arthur rayonnait. Il avait toujours l'air heureux quand il était avec sa Guenièvre, et ce devait être pour lui un vif plaisir de la voir ainsi traitée avec tant de cérémonie dans la salle mame oa il l'avait pour la première fois aperçue au fond de la salle aujpiillieu du petit peuple.

arthur se montra plein d'attentions pour Ceinwyn. Tous, ici, savaient qu'il l'avait autrefois repoussée et qu'il avait brisé leurs fiançailles pour épouser une Guenièvre désargentée. Et beaucoup d'hommes de Powys s'étaient juré de ne jamais pardonner cet affront a arthur : mais Ceinwyn lui avait pardonné et elle fit en sorte que nul ne l'ignorât. Elle lui sourit, posa une main sur son bras et se pencha vers lui ; plus tard, au cours du banquet, lorsque l'hydromel eut dissipé toutes les vieilles rancours, le roi Cuneglas prit la main d'arthur, puis celle de sa sœur, et les serra entre les siennes sous les vivats de la salle, ravie de ce signe de paix.

Un vieil affront était enterré.

Un instant plus tard, en un autre geste symbolique, arthur prit la main de Ceinwyn et la conduisit a un siège demeuré vacant a côté de Lancelot. La salle retentit a nouveau de hurrahs. D'un visage de marbre, je regardai Lancelot se lever pour recevoir Ceinwyn, puis s'asseoir a côté d'elle et lui servir du vin. Il retira de son poignet un bracelet d'or massif qu'il lui offrit et, bien que Ceinwyn fat mine de refuser le généreux présent, elle finit par le glisser a son bras où l'or resplendit a la lueur de la chandelle a mèche de jonc. Les guerriers de la salle voulurent voir le bracelet et Ceinwyn leva timidement le bras pour montrer le gros anneau d'or. Moi seul ne lançai point de hurrahs. Je restai assis dans le vacarme assourdissant et le crépitement de la pluie sur le toit de chaume. Elle avait été éblouie, j'en étais sûr, elle avait été éblouie. L'étoile de Powys avait succombé a la sombre et élégante beauté de Lancelot.

J'aurais volontiers quitté la salle pour porter ma misère sous la pluie battante si Merlin n'avait alors traversé la salle d'un pas majestueux. au début du banquet, il était assis a la table haute, mais il l'avait quittée pour rejoindre les guerriers, s'arrétant ici ou là pour écouter une conversation ou chuchoter quelques mots a l'oreille d'un homme. Sa chevelure blanche dégageait sa tonsure en une longue tresse nouée par un ruban noir, tandis que sa longue barbe était pareillement tressée et nouée.

Son visage, aussi foncé que les châtagnes romaines qui étaient l'un des délices de Dumnonie, était long, creusé de rides et amusé. Il concoctait

quelque malice, pensai-je, et je m'étais fait tout petit pour éviter d'en faire la victime. J'aimais Merlin comme un père mais je n'étais pas d'humeur a supporter de nouvelles énigmes. Je voulais juste m'éloigner aussi loin de Ceinwyn et de Lancelot que les Dieux

voudraient bien me laisser aller.

J'attendis que Merlin fût à l'autre extrémité de la salle afin de pouvoir me retirer sans me faire remarquer. Mais c'est alors que je le croyais à l'autre bout que je l'entendis chuchoter à mon oreille. " Tu me fuis, Derfel ? " demanda-t-il avant de s'asseoir à mes côtés en lançant un grognement étudié. Il aimait à feindre la faiblesse du grand, et se donnait en spectacle en massant ses genoux tout en geignant. Puis il me prit des mains la corne d'hydromel et la vida. " Regarde la princesse vierge, dit-il en faisant un grand geste en direction de Ceinwyn avec la corne vide, elle va au-devant de son sinistre destin. Voyons voir ça. " Il se gratta le menton entre ses tresses de barbe en réfléchissant à ce qu'il allait dire. " quinze jours avant les fiançailles ? Le mariage une semaine plus tard, puis quelques mois avant que l'enfant ne la tue. aucune chance qu'un bébé ne sorte de ces hanches étroites sans la déchirer en deux. " Il rit. " Comme une minette donnant naissance à un bouvillon. Une horreur, Derfel. " Il me dévisagea, se réjouissant de mon malaise.

" Je croyais, dis-je avec aigreur, que vous aviez lancé un charme de bonheur sur Ceinwyn ?

- Je l'ai fait, répondit-il d'un air narquois, mais quoi ? Les femmes aiment avoir des bébés, et si le bonheur de Ceinwyn consiste à être éventrée en deux moitiés sanguinolentes par son premier né, mon charme aura opéré, n'est-ce pas ? reprit-il dans un sourire.

- " Elle ne sera jamais en haut ", dis-je, citant la prophétie que Merlin avait formulée à peine un mois plus tôt dans cette même salle, " et elle ne sera jamais en bas, mais elle sera heureuse."

- quelle mémoire as-tu pour des vécilles ! Tu ne trouves pas le mouton exécration ? Pas assez cuit, tu vois. Et pas même chaud ! Je ne supporte pas la nourriture froide. " Ce qui ne l'empêcha pas de m'en subtiliser une portion dans ma gamelle. " Tu trouves ça glorieux d'être reine de Silurie ?

- ah non ? demandai-je avec aigreur.

- Non, mon cher, non. quelle idée absurde ! Il n'y a pas sur terre de pays plus désolé que la Silurie. Rien que des vallées véreuses, des plages de pierres et des gens affreux. " Il frissonna.

gens sont aussi noirs que Sagramor. Je ne crois pas qu'ils sachent ce que se laver veut dire. " Il se cura les dents et en retira un bout de cartilage qu'il lança a l'un des chiens qui ^affairaient parmi les convives. " Lancelot en aura bientôt assez de la Silurie ! Je ne vois pas notre galant Lancelot supporter bien longtemps ces affreuses brutes encharbonnées, si bien que, si elle survit aux couches, ce dont je doute, la pauvre petite Ceinwyn se retrouvera seule avec un tas de charbon et son petit braillard. Ce sera sa mort ! " Cette perspective ne semblait pas pour lui déplaire. " Tu n'as jamais remarqué, Derfel ? Tu découvres une jeune femme au faate de sa beauté, avec un visage a faire p,lir d'envie les étoiles ; et un an plus, tard, tu la retrouves qui pue le lait et la merde de son moutard, et tu te demandes comment diable tu as jamais pu la trouver belle ? Voila le sort que les b  b  s r  servent aux femmes, Derfel, alors regarde-la bien, regarde-la maintenant, car jamais plus elle ne sera aussi ravissante. "

Elle   tait ravissante et, pis encore, elle paraissait heureuse. Ce soir-la, elle portait une robe blanche et, autour du cou, une   toile d'argent suspendue a une chaane. Ses cheveux d'or   taient nou  s par un filet d'argent, tandis que des gouttes de pluie d'argent pendaient a ses oreilles. Et Lancelot, ce soir-la,   tait aussi marquant que Ceinwyn. On le disait le plus bel homme de Bretagne, ce qu'il   tait si l'on aimait son visage sombre, mince, long, presque reptilien. Il   tait vatu d'un manteau noir ray   de blanc ; il portait un torque d'or autour du cou tandis qu'un anneau d'or rassemblait ses longs cheveux noirs huil  s et plaqu  s sur son cr,ne avant de lui descendre en cascade dans le dos. Sa barbe taill  e en pointe   tait   galement huil  e.

Je me confiai a Merlin tout en sachant que je r  v  lais trop le fond de mon cour a ce vieil homme m  chant :

" Elle m'a dit qu'elle n'  tait pas certaine d'  pouser Lancelot.

- ah bon, elle a dit   a, vraiment ? " r  pondit Merlin n  gligemment, tout en faisant signe a un esclave qui portait un plat de porc vers la table haute.

Il fourra dans la basque de sa robe d'un blanc douteux une pleine poign  e de c  tes sur lesquelles il se jeta aussit  t, puis reprit : " Ceinwyn est une petite   cerv  l  e qui a le go  t du roman. Elle s'est convaincue qu'elle   pouserait l'homme de son cour, bien que les Dieux seuls sachent pourquoi une id  e pareille germe dans la cervelle d'une jeune fille ! Naturellement, ajouta-t-il la bouche pleine de porc, tout change aujourd'hui. Elle 42

a rencontré Lancelot ! Et il va lui tourner la tête. Peut-être qu'elle n'attendra même pas le mariage ? qui sait ? Peut-être, cette nuit même, dans le secret de sa chambre, elle va se faire le bougre. Mais probablement que non, c'est une fille très conventionnelle ! " Il prononça les trois derniers mots d'un ton méprisant. " Prends une côte, me proposa-t-il ensuite. Il est temps que tu te maries, toi aussi.

- Il n'est personne que je désire épouser", répondis-je d'un air maussade.

Sauf Ceinwyn, naturellement, mais quel espoir avais-je contre Lancelot ?

" Le mariage n'a rien à voir avec le désir, trança Merlin avec mépris.

Arthur l'a cru, et quel imbécile il fait avec les femmes ! Ce que tu désires, Derfel, c'est une jolie fille dans ton lit, mais seule une tête de linotte ira croire que la fille et la femme doivent être la même créature.

Arthur pense que tu devrais épouser Gwenhwyfach. " Il lui lança le nom comme en passant.

" Gwenhwyfach ! " Je réagis trop bruyamment. C'était la petite sœur de Guenièvre, une fille lourde et insipide à la peau claire que Guenièvre ne pouvait pas souffrir. Je n'avais aucune raison particulière de la détester, mais je ne me voyais pas épouser une fille aussi grise, inexpressive et malheureuse.

" Et pourquoi pas ? répliqua Merlin en feignant l'indignation. Un bon parti, Derfel. qui es-tu, après tout, sinon le fils d'une esclave saxonne ?

Et Gwenhwyfach est une authentique princesse. Sans argent, c'est entendu, et plus vilaine que la truie sauvage de Llyffan, mais imagine un peu combien elle sera reconnaissante ! " Il me lança un regard paillard. " Et vois un peu ses hanches, Derfel ! aucun danger qu'un moutard y reste coincé. Elle crachera ses petites horreurs comme des pépins suintant de graisse ! "

Je me demandais si Arthur avait réellement eu l'idée de ce mariage, ou si c'était une proposition de Guenièvre ? Plus probablement une idée à elle.

Je la regardai qui trônait dans tous ses ors à côté de Cuneglas. On lisait son triomphe sur son visage. Elle était d'une beauté peu

ordinaire ce soir-la. Elle avait toujours été la femme la plus frappante de Bretagne, mais en cette nuit pluvieuse de banquet, a Caer Sws, elle rayonnait. Peut-etre était-ce a cause de sa grossesse, mais l'explication la plus probable est qu'elle se délectait de son ascendant sur ces gens qui l'avaient jadis rejetée comme une exilée sans le sou. Désormais, gr,ce a l'épée d'arthur, elle pouvait disposer de ces gens comme arthur

43

disposait de leurs royaumes. C'est Guenièvre, je le savais, qui était le principal partisan de Lancelot en Dumnonie ; c'est elle qui avait poussé

arthur a promettre a Lancelot le trône de Silurie, et c'est elle encore qui avait décidé que Ceinwyn serait 1* femme de Lancelot. Et j'avais dans l'idée qu'elle voulait maintenant me punir de mon hostilité a Lancelot en me mariant avec sa godiche de sour.

"Tu as l'air malheureux, Derfel, renchérit Merlin d'un ton narquois, mais je me gardai bien de répondre a la provocation.

- Et vous, Seigneur ? Vous ates heureux ?

- Tu t'en soucies donc ? demanda-t-il avec désinvolture.

- C'est que je vous aime, Seigneur, comme un père. " Il s'étrangla de rire, a moitié suffoqué par sa tranche de porc, mais il riait encore aux éclats quand il eut retrouvé sa respiration. " Comme un père ! Derfel ! quel animal batement sentimental tu fais ! La seule raison pour laquelle je t'ai élevé, c'est que j'ai cru que les Dieux t'avaient choisi, et peut-atre est-ce le cas. Les Dieux jettent parfois leur dévolu sur les créatures les plus étranges. alors dis-moi, mon prétendu fils attentionné, ton amour filial irait-il jusqu'a me servir ?

- quel service attendez-vous de moi, Seigneur ? " demandai-je, tout en sachant pertinemment ce qu'il voulait. Il voulait des lanciers pour se lancer dans la quate du Chaudron.

Il baissa la voix et se rapprocha de moi, mais je doute que quiconque ait pu surprendre notre conversation dans le vacarme de cette grande beuverie.

" La Bretagne, reprit-il, souffre de deux maladies, mais arthur et Cuneglas n'en reconnaissent qu'une seule.

- Les Saxons. "

Il hochait la tête. "Mais la Bretagne débarrassée des Saxons restera mal en point, Derfel, car nous risquons de perdre les Dieux. Le christianisme se répand plus vite que les Saxons et les chrétiens sont une plus grande offense pour nos dieux que n'importe quel Saxon. Si nous ne bridons pas les chrétiens, les Dieux nous désertent totalement, et qu'est-ce que la Bretagne sans ses dieux? Mais si nous passons le harnais aux Dieux et que nous les rendions à la Bretagne, nous les vaincrons tous : les Saxons et les chrétiens. Nous nous trompons de maladie, Derfel ! "

Je jetai un coup d'oeil à Arthur, qui écoutait avec attention ce que disait Cuneglas. Arthur n'était pas un homme sans religion, mais il n'attachait pas grande importance à ses croyances et

44

n'avait aucune haine en son cœur pour les hommes et les femmes qui croyaient à d'autres dieux. En revanche, je le savais, il ne supportait pas d'entendre Merlin parler de combattre les chrétiens. " Et personne ne vous écoute, Seigneur ? demandai-je à Merlin.

- quelques-uns, fit-il d'un air bougon, une poignée, un ou deux. Pas Arthur. Il me prend pour un vieux fou au bord de la sénilité. Mais toi, Derfel ? Suis-je un vieux fou à tes yeux ?

- Non, Seigneur.

- Et tu crois à la magie, Derfel ?

- Oui, Seigneur. " Tantôt elle opérait, tantôt elle échouait. J'en avais été témoin. Mais la magie est un art difficile, et j'y croyais.

Merlin se rapprocha encore de mon oreille. " alors sois cette nuit au sommet du Dolforwyn, Derfel, et j'exaucerai le désir de ton ,me. "

Une harpiste frappa un accord : les bardes allaient se mettre à chanter.

Les guerriers se turent. Un vent glacé s'engouffra par la porte ouverte et fit vaciller les petites flammes des chandelles et des lanternes à mèche de jonc ensuiffées. " Le désir de ton ,me ", chuchota à nouveau Merlin, mais quand je me tournai à gauche, il s'était évanoui.

Et, dans la nuit, le tonnerre gronda. Les Dieux étaient à l'étranger et, cette nuit-là, j'étais convoqué sur le Dolforwyn.

Je quittai le banquet avant la remise des cadeaux, avant que les bardes

ne chantent et que les guerriers avinés ne haussent la voix pour entonner l'obsédant Chant de Nwyfre. J'entendis le chant s'élever loin derrière moi alors que je longeais seul la vallée où Ceinwyn m'avait parlé de sa visite au lit de crânes et de l'étrange prophétie qui n'avait aucun sens.

Je portais mon armure, mais pas de bouclier. Hywelbane, mon épée, était à mon côté, et mon manteau vert recouvrait mes épaules. Nul homme ne marchait dans la nuit d'un cœur léger, car la nuit appartenait aux goules et aux esprits, mais je répondais à l'appel de Merlin : je me savais donc en sécurité.

Je m'engageai sur la route de l'est qui menait des remparts jusqu'à la frange sud de la chaîne de collines où se trouvait le Dolforwyn. Ce fut une longue marche, quatre heures dans une nuit épaisse et pluvieuse, et la route était noire comme poix. Mais

45

les Dieux devaient désirer me voir arriver, car je ne me perdis pas en chemin et ne rencontraï aucun danger dans la nuit.

Merlin, je le savais, ne devait pas être bien loin devant, et bien que je fusse de deux vies plus jeune que lui, aucunement je ne l'aperçus ni même ne l'entendis. J'entendis juste le chant se perdre dans l'obscurité, puis j'écoutai le ruissellement de la rivière sur les pierres et le crépitement de la pluie sur les feuilles. J'entendis aussi le cri d'un lièvre attrapé par une belette et le cri perçant d'un blaireau cherchant sa femelle. Je passai devant deux cabanes où le feu de l'âtre se mourait sous le toit de chaume. De l'une des huttes, une voix d'homme appela, mais je répondis que j'allais en paix, et il fit taire son chien.

Je quittai la route pour m'engager sur le chemin qui serpentait au flanc du Dolforwyn, et je craignis que l'obscurité ne me fît perdre mon chemin sous les canes, mais les nuages se dispersèrent, laissant filtrer à travers les feuillages lourds de pluie un mince filet de lune blafarde qui m'indiqua le chemin caillouteux qui menait au sommet de la royale colline. Nul homme n'y habitait. C'était un lieu de canes, de pierres et de mystère.

Le chemin débouchait sur le grand espace découvert du sommet, où se dressait la salle de banquet solitaire, avec le cercle de pierres debout où Cunedag avait été acclamé. Ce sommet était le lieu le plus sacré de Powys, mais il restait désert le plus clair de l'année : on n'y venait que pour les grands banquets ou les plus hautes solennités. À cette heure,

au clair de lune, la salle restait noyée dans l'obscurité. Le sommet de la colline paraissait désert.

Je m'arratai a la lisière des chanes. Une chouette effraie s'envola juste au-dessus de moi, son corps trapu porté par de courtes ailes effleurant la queue de loup de mon casque. La chouette était un augure, mais je ne pouvais dire si l'augure était bon ou mauvais, et je fus soudain effrayé.

C'est la curiosité qui m'avait attiré ici, mais je percevais maintenant le danger. Merlin n'exaucerait pas le désir de mon ,me pour rien. Ce qui voulait dire que j'étais ici pour faire un choix et un choix, sans doute, que je n'avais aucune envie de faire. En vérité, je le redoutais tant que je faillis retourner dans l'obscurité des arbres, mais la cicatrice de ma main gauche se rappela a moi et je restai sur place.

Cette cicatrice était l'ouvre de Nimue et, chaque fois qu'elle palpitait, je savais que mon destin m'échappait. J'en avais fait le serment a Nimue.

Je ne pouvais faire marche arrière.

La pluie avait cessé et les nuages se dispersaient. Un vent froid fouettait la cime des arbres, mais il ne pleuvait plus. Il faisait encore nuit noire. L'aube ne pouvait atre bien loin, mais on ne voyait encore poindre aucune lueur a travers les collines de l'est. Il n'y avait que le p

,le éclat de la lune, qui transformait les pierres du cercle royal du Dolforwyn en formes argentées dans la nuit.

Je me dirigeai vers le cercle de pierres. Le battement de mon cour faisait plus de bruit que mes grosses bottes sur la terre. Toujours personne en vue. L'espace d'un insjtant, je me demandai si Merlin ne m'avait pas joué

un mauvais tour, mais c'est alors qu'au centre du cercle, oa se dresse la pierre de la royauté de Powys, je vis un rayon de lumière plus vif que le reflet de la lune embrumée sur les rochers lustrés par la pluie.

Je me rapprochai, mon cour battant la chamade. Je me glissai entre les pierres et découvris que la lune se reflétait dans une coupe. Une coupe en argent. Une petite coupe d'argent dont je vis, en m'approchant de la Pierre royale, qu'elle était pleine d'un liquide foncé.

" Bois, Derfel. " Je reconnus la voix de Nimue, a peine audible avec le

bruit du vent dans les chanes. " Bois. "

Je me retournai, t,chant de l'apercevoir, mais en vain. Le vent souleva mon manteau et fit claquer quelques brins de paille sur le toit de chaume de la salle. " Bois, Derfel, bois ", répéta la voix de Nimue.

Je levai les yeux au ciel et priai Lleullaw de me protéger. Ma main gauche, dont la palpitation était maintenant douloureuse, tenait ferme la garde d'Hywelbane. La prudence, je le savais, me dictait de m'en aller retrouver la chaleur de l'amitié d'arthur, mais la misère de mon ,me m'avait conduit au sommet de cette colline froide et désolée, et la seule pensée que la main de Lance-lot reposait sur le poignet délicat de Ceinwyn me fit baisser les yeux vers la coupe.

Je la soulevai, hésitai, puis la vidai.

Le breuvage avait un go't si amer que je frissonnai quand je l'eus fini. Le go't acre persista dans ma bouche et dans ma gorge tandis que je reposais la coupe sur la pierre du roi.

" Nimue ? " appelai-je presque suppliant. Mais il n'y eut d'autre réponse que le vent dans les arbres.

" Nimue ! " appelai-je a nouveau, maintenant pris de vertiges. Les nuages bouillonnaient, noirs et gris, et la lune se brisait en éclats de lumière argentée et tranchante depuis la rivière lointaine pour venir cingler la ronde des arbres obscurs. " Nimue ! " Mes 47

genoux fléchirent, et ma tate se mit a grouiller de raves sinistres. Je m'affalai a côté de la Pierre royale, qui me parut soudain aussi grosse qu'une montagne, puis je m'effondrai si lourdement que mon bras tendu renversa la coupe vide. J'avais la flhusée, mais j'étais bien incapable de vomir. Il n'y avait que des raves, de terribles raves, et les cris perçants de ces goules de cauchemar qui hurlaient dans ma tate. Je pleurais, je suais a grosses gouttes et mes muscles se crispaient en spasmes incontrôlables.

Des mains se saisirent alors de ma tate et m'arrachèrent mon casque, puis un front se pressa contre le mien. C'était un front blanc et froid, et les cauchemars se dissipèrent pour laisser place a la vision d'un long corps blanc et nu, avec des cuisses élancées et des petits seins. " Rave, Derfel, me susurra Nimue tout en me passant la main dans les cheveux, rave, mon amour, rave. "

Je sanglotais désespérément. J'étais un guerrier, un seigneur de

Dumnonie.

Le grand ami d'arthur, qui était mon débiteur depuis la bataille et qui voulait me combler de terre et de richesse par-dela toutes mes espérances.

Et je pleurais comme un petit orphelin. Le désir de mon ,me était Ceinwyn, mais Ceinwyn était éblouie par Lancelot. Jamais plus je ne connaatrais le bonheur, j'en étais persuadé.

" Rave, mon amour, rave ", fredonna Nimue. Elle avait d° jeter un manteau noir par-dessus nos tates car soudain la nuit noire disparut. Je me retrouvai dans le silence et la ténèbre, ses bras Cassés autour de mon cou, son visage tout près du mien. a genoux, joue contre joue, mes mains se crispant spasmodique-ment et désespérément sur la peau fraache de ses cuisses nues. J'abandonnai le poids de mon corps secoué de spasmes sur ses frales épaules, et la, entre ses bras, les larmes cessèrent, les crispations s'atténuèrent. Soudain, je fus calme. Finie l'envie de vomir, envolée la douleur de mes jambes. J'avais chaud. Si chaud que je continuai a suer a grosses gouttes. Je ne bougeai pas, je n'avais aucune envie de bouger, juste de laisser venir le rave.

au départ ce fut un rave prodigieux, car il semblait que j'eusse reçu les ailes d'un grand aigle et je survolais un pays que je ne connaissais pas.

Je vis alors un pays terrible brisé par de grands précipices et de hautes montagnes de rocs déchiquetés que de petits ruisseaux blancs dévalaient en cascade vers des lacs de tourbe. Les montagnes semblaient n'avoir ni fin ni refuge, car alors que je planais sur les ailes de mon rave je ne vis ni maisons ni cabanes, ni champs, ni troupeaux, ni bergers, pas ,me qui vive, juste un loup filant entre l'a-pic et les ossements d'un cerf prisonnier d'un épais bosquet. Le ciel au-dessus de moi était gris comme une épée, les montagnes au-dessous aussi noires que du sang séché, et l'air sous mes ailes froid comme un couteau dans les côtes.

" Rave, mon amour ", murmurait Nimue. Et dans mon rave, je me laissai porter par mes larges ailes pour voir de plus près une route qui serpentait entre les collines obscurçs. C'était une route de terre battue, brisée par les rochers, qui suivait son cours cruel d'une vallée a l'autre, tantôt grim pant jusqu'a des passes lugubres pour redescendre vers les rochers a nu d'une autre vallée. La route longeait des lacs noirs, traversait des gouffres béants et ombragés, contournait des collines enneigées, mais continuait toujours plus au nord. C'était un nord que

je ne connaissais pas, mais c'était un rave oa le savoir n'a que faire de la raison.

Les ailes du rave me rapprochèrent de la surface de la route. Soudain je ne volais plus, mais suivais la route grimpante en direction d'une passe. De part et d'autre, les pentes étaient couvertes de plaques d'ardoise ruisselantes, mais quelque chose me dit que la route s'arratait juste après la passe. que si seulement je pouvais continuer a marcher sur mes jambes fatiguées, je franchirais la crate et trouverais le désir de mon ,me de l'autre côté de la crate.

Je haletais maintenant, respirant par pénibles secousses tout en parcourant en rave les tout derniers pas de la route. Et soudain, au sommet, je vis la lumière, la couleur et la chaleur.

Car la route redescendait vers la côte bordée d'arbres et de champs et, au-dela de la côte, une mer brasillante au milieu de laquelle on apercevait une ale. Et au milieu de l'ale, soudain baignée de soleil, un lac. " La !"

m'écriai-je. Car je savais que l'ale était mon but, mais a l'instant mame oa il semblait que j'eusse retrouvé assez d'énergie pour parcourir les derniers kilomètres de route et plonger dans cette mer ensoleillée, une goule se mit en travers de mon chemin. Une chose noire dans une armure noire et qui crachait du limon noir, et tenant dans sa main griffue une épée a lame noire deux fois longue comme Hywelbane. Elle me provoqua en hurlant.

Et je hurlai moi aussi, et mon corps se raidit dans l'étreinte de Nimue.

Ses bras s'agrippaient a mes épaules. " Tu as vu la Route de Ténèbre, Derfel, murmura-t-elle, tu as vu la Route de Ténèbre. "

49

Et soudain elle s'arracha a mes bras, le manteau qui me couvrait le dos disparut et je tombai en avant sur l'herbe mouillée du Dolforwyn tandis qu'un vent glacé tourbillonnait autour de moi.

Je restai allongé la de longues minutes. Le rave était passé, et je me demandais quel rapport il y avait entre la Route de Ténèbre et le désir de mon ,me. Puis je me jetai de côté et vomis, et soudain j'eus a nouveau les idées claires et j'aperçus la coupe d'argent tombée juste a côté de moi. Je la pris, me redressai et vis Merlin qui m'observait de l'autre extrémité de la Pierre royale. Nimue, sa maatesse et pratresse, se tenait a côté de lui, son corps mince enveloppé d'un ample manteau

noir, sa chevelure noire nouée par un ruban, et son oeil d'or scintillant au clair de lune. Gundleus lui avait arraché l'oil de cette orbite, et il avait payé cette blessure au centuple.

aucun des deux ne dit mot. Ils se contentèrent de me regarder vomir dans un ultime spasme, retrousser les lèvres, secouer la tate puis t,cher de me relever. Mon corps était encore faible, ou c'est la tate qui me tournait, car je ne parvins pas a me relever. Je retombai a genoux a côté de la pierre et m'appuyai sur mes coudes. De légers spasmes continuaient a me secouer de temps a autre. " que m'avez-vous fait boire ? demandai-je en replaçant la coupe d'argent sur le rocher.

- Je ne t'ai rien fait boire, répondit Merlin. Tu as bu de ton plein gré, Derfel, de mame que tu es venu ici de ton plein gré. " Si malicieuse sous le toit de Cuneglas, sa voix était maintenant froide et distante.

" qu'as-tu vu ?

- La Route de Ténèbre, répondis-je docilement.

- Elle est la, dit Merlin en indiquant le nord dans la nuit.

- Et la goule ? demandai-je.

- Diwrnach. "

Je fermai les yeux, car je savais maintenant ce qu'il voulait. " Et l'ale, ajoutai-je en rouvrant les yeux, c'est Ynys Mon ?

- Oui, fit Merlin. L'ale bienheureuse. "

avant la venue des Romains et avant mame qu'on e't jamais ravé des Saxons, la Bretagne était gouvernée par les Dieux, et les Dieux s'adressaient a nous depuis Ynys Mon, mais les Romains avaient saccagé l'ale, abattant ses chanes, détruisant ses bocages sacrés et massacrant ses druides. Cette année Noire remontait a plus de quatre cents ans, mais Ynys Mon était encore sacrée pour une poignée de druides qui, comme Merlin, entendaient ramener

50

les Dieux en Bretagne. Or, l'ale bienheureuse faisait partie du royaume de Diwrnach, le plus terrible des rois irlandais qui e't jamais franchi la mer d'Irlande pour s'emparer de la terre bretonne. On disait que Diwrnach badigeonnait ses boucliers de sang humain. Dans toute la Bretagne, il n'était de roi plus cruel ni plus redouté. Seules les

montagnes qui l'entouraient et la faiblesse de son armée le retenaient de propager sa terreur dans le sud a travers Gwynedd. Diwrnach était un monstre invincible. Une créature qui rôdait aux confins obscurs de la Bretagne. De l'aveu général, mieux valait ne pas la provoquer. "

Vous voulez que j'aille a Ynys Mon ? demandai-je a Merlin.

- Je veux que tu nous accompagnes a Ynys Mon, dit-il en montrant Nimue, avec nous et une vierge.

- Une vierge ?

- Parce que seule une vierge, Derfel, peut trouver le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Et qu'aucun de nous, je crois, ne saurait y prétendre, ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

- Et le Chaudron, repris-je lentement, se trouve a Ynys Mon. " Merlin hocha la tête et je frémis en pensant a cette expédition. Le Chaudron de Clyddno Eiddyn était l'un des treize Trésors magiques de la Bretagne qui avaient été dispersés lorsque les Romains avaient pillé Ynys Mon. Et l'ultime ambition de Merlin, dans sa longue vie, était de rassembler les trésors, mais il tenait par-dessus tout au Chaudron. avec celui-ci, assurait-il, il pourrait maîtriser les Dieux et triompher des chrétiens. Voilà pourquoi, avec un goût amer dans la bouche et indisposé par des aigreurs d'estomac, j'étais agenouillé au sommet d'une colline trempée a Powys. " Ma mission, dis-je a Merlin, est de combattre les Saxons.

- Imbécile ! aboya Merlin. La guerre contre les Saûs est perdue tant que nous n'aurons pas récupéré les Trésors.

- arthur n'est pas d'accord.

- arthur est tout aussi sot que toi. qu'importent les Saxons, imbécile, si nos dieux nous ont laissés tomber ?

- J'ai juré de servir arthur, protestai-je.

- Tu as aussi juré de me servir, répliqua Nimue, levant son bras gauche pour montrer la cicatrice qui répondait a la mienne.

- Mais je ne veux sur la Route de Ténèbre aucun homme qui ne vienne de son plein gré.   toi de choisir a qui tu seras fidèle, Derfel, mais je peux t'y aider. "

Il débarrassa le rocher de la coupe et la remplaça par un tas de 51

côtes qu'il avait pris dans la salle de Cuneglas. Il s'agenouilla, saisit un os et le disposa au centre de la Pierre royale. "Voilà arthur, dit-il.

Et voici Cuneglas. Et de celui-ci, nous en reparlerons plus tard ", dit-il en prenant un troisième os pour former un triangle avec les deux premiers.

Puis il en prit un quatrième qu'il plaça en travers de l'un des angles : "

Voici Tewdric de Gwent, voici l'alliance d'arthur avec Tewdric et voici son alliance avec Cuneglas. " ainsi forma-t-il un second triangle au sommet du premier, dessinant une sorte d'étoile rudimentaire à six pointes. Puis il s'attaqua à une troisième figure, parallèle à la première : " Voici Elmet, voici la Silurie, et cet os-ci, dit-il en brandissant le dernier, c'est l'alliance de tous ces royaumes. Voilà. " Il se recula et fit un geste en direction de cette tour précaire qui reposait au centre de la pierre. "

Voilà le plan que nous a montré arthur, Derfel. Mais c'est moi qui te le dis, et je suis formel : sans les Trésors, tout va s'effondrer. "

Il se tut. Je regardai les neuf os. Tous, sauf la mystérieuse troisième côte, portaient encore des bouts de viande, de tendon et de cartilage. Seul le troisième était parfaitement nettoyé et blanc. Je l'effleurai du doigt, prenant grand soin de ne pas perturber le fragile équilibre de cette tour écrasée. " Et qu'en est-il du troisième os ? "

Merlin sourit.

"Le troisième os, Derfel, c'est le mariage entre Lancelot et Ceinwyn. " Il s'arrêta. " Prends-le. "

Je ne bougeai pas. Le retirer, c'était faire s'effondrer le fragile réseau d'alliances qui était le meilleur espoir d'arthur : en vérité son unique espoir de vaincre les Saxons.

Merlin devina ma répugnance et se saisit du troisième os sans pour autant le dégager. "Les Dieux ont horreur de l'ordre, grogna-t-il. L'ordre, Derfel, voilà ce qui détruit les Dieux, si bien qu'il leur faut détruire l'ordre. " Il retira l'os et la tour s'écroula aussitôt. " arthur doit restaurer les Dieux, reprit Merlin, s'il veut ramener la paix en Bretagne.

" Il me tendit l'os. " Prends-le. "

Je ne bougeai pas.

" Ce n'est qu'un amas de vieux os, mais celui-ci, Derfel, c'est le désir de ton me. " Il me tendit l'os immaculé. " Cet os, c'est le mariage de Lancelot et de Ceinwyn. Brise-le, Derfel, et le mariage n'aura jamais lieu.

Laisse-le intact, Derfel, et ton ennemi conduira ta femme dans sa couche pour la besogner comme un chien. " De nouveau, il insista pour que je prenne l'os, mais je ne

52

bougeai pas. " Tu crois que ton amour pour Ceinwyn ne se lit pas sur ton visage ? demanda-t-il d'un ton railleur. Prends-le ! Parce que moi, Merlin d'avalon, je te donne a toi, Derfel, le pouvoir de cet os. "

Je le pris, les Dieux me viennent en aide, mais je le pris. que pouvais-je faire d'autre ? J'étais amoureux. Je pris l'os et le fourrai dans ma bourse.

" «a ne servira a rien, railla Merlin, a moins que tu ne le casses en deux.

- De toute façon, ça ne me servira en rien, répondis-je, découvrant enfin que je pouvais tenir debout.

- Tu es un sot, Derfel, trancha Merlin, mais un sot qui est une bonne épée.

Voilà pourquoi j'ai besoin de toi si nous devons nous engager sur la Route de Ténèbre. " Il se releva. " ¿ toi de choisir, maintenant. Tu peux briser l'os, et Ceinwyn viendra a toi, je te le promets, mais en ce cas tu auras fait le serment de partir a la recherche du Chaudron. Ou tu peux épouser Gwenhwyfach et g,cher ta vie en t'épuisant a enfoncer les boucliers saxons pendant que les chrétiens complotent de prendre la Dumnonie. a toi de choisir, Derfel. Maintenant, ferme les yeux. "

Je fermai les yeux, les gardai clos, docilement un long moment. Puis, faute de nouvelles instructions, je finis par les rouvrir.

Le sommet de la colline était désert. Je n'avais rien entendu, mais Merlin, Nimue, les huit os et la coupe : tout avait disparu. L'aube pointait a l'horizon, les oiseaux piaillaient a tue-tate dans les arbres, et j'avais un os bien nettoyé dans ma bourse.

Je descendis pour rejoindre la route qui longeait la rivière, mais dans ma tate je voyais l'autre route, la Route de Ténèbre qui menait a

l'ancre de Diwrnach, et j'avais peur.

Ce matin-la, nous sommes allés a la chasse au sanglier. alors que nous nous éloignons de Caer Sws, arthur rechercha délibérément ma compagnie.

" Tu nous a quittés de bonne heure, hier soir.

- Mon ventre, Seigneur. "

Je ne voulais pas lui dire la vérité, que j'avais été avec Merlin, car il aurait soupçonné que je n'avais pas encore renoncé a la quate du Chaudron.

Mieux valait mentir. " J'avais des aigreurs d'estomac. "

Il rit. " Je ne sais pas pourquoi nous appelons ça des banquets, parce que ce n'est qu'un prétexte a boire. " Il s'arrata pour attendre Guenièvre, qui aimait la chasse et qui portait ce matin-la des bottes et des pantalons de cuir sanglés a ses longues jambes. Elle cachait sa grossesse sous un justaucorps de cuir sur lequel elle portait un manteau vert. Elle avait apporté une laisse de ses chers lévriers, et elle me tendit leur longe afin qu'arthur p't lui faire passer le gué dans ses bras a côté de l'ancienne forteresse. Lancelot fit la mame galanterie a Ceinwyn, qui roucoula visiblement de plaisir entre ses bras. Ceinwyn avait elle aussi passé des vatelements d'homme, mais les siens n'étaient pas aussi ajustés et délicats que ceux de Guenièvre. Ceinwyn avait probablement emprunté des habits de chasse dont son frère ne voulait pas, et ses habits trop longs et flottants lui donnaient un air de garçonne a côté de l'élégance raffinée de Guenièvre. Ni l'une ni l'autre ne portait de lance, mais Bors, le cousin et champion de Lancelot, en portait une pour Ceinwyn, au cas oa l'envie lui prendrait de participer a la curée. arthur avait insisté pour que sa 54

Guenièvre enceinte ne prat pas de lance. " Tu dois faire attention, aujourd'hui, dit-il en la reposant a terre sur la rive sud du Severn.

- Tu te fais trop de mauvais sang. " Elle me retira la longe des mains et, passant la main dans son épaisse chevelure rousse, elle se tourna vers Ceinwyn. " Vous tombez enceinte, et les hommes vous croient de verre ! "

Elle se glissa aux côtés de Lancelot, de Ceinwyn et de Cuneglas, pour nous laisser, arthur et moi, nous diriger vers la vallée feuillue oa les chasseurs de Cuneglas avaient repéré pléthore de gibiers. Il pouvait bien y avoir une cinquantaine de chasseurs au total, pour la plupart

des guerriers, bien qu'une poignée de femmes eût choisi de nous accompagner tandis qu'une quarantaine de serviteurs fermaient la marche. L'un d'eux sonna de sa corne pour prévenir les chasseurs, a l'autre bout de la vallée, qu'il était temps de rabattre le gibier vers la rivière. Soupesant sa longue et lourde lance a sanglier, chacun prit sa position dans la ligne.

C'était une froide journée de fin d'été, assez froide pour qu'un nuage de buée se formât a chacune de nos respirations, mais la pluie avait cessé, et le soleil brillait sur les champs en jachère bordés d'une brume matinale.

arthur était d'excellente humeur, se délectant de la beauté du jour, de sa jeunesse et de la chasse en perspective. " Encore un banquet, me dit-il, et tu peux rentrer chez toi te reposer.

- Encore un banquet ? " demandai-je d'un air lugubre, la tête encore engourdie et fatiguée par les effets persistants du breuvage que Merlin et Nimue m'avaient fait avaler au sommet du Dolforwyn.

arthur me donna une tape sur l'épaule. " Les fiançailles de Lancelot, Derfel. Puis nous rentrons en Dumnonie. Et au travail ! " Il était visiblement ravi de cette perspective et me confia avec enthousiasme ses projets pour le prochain hiver. Il y avait quatre ponts romains en ruines qu'il voulait reconstruire, puis il enverrait les maçons du royaume achever le palais royal de Lindinis. Lindinis était cette ville romaine tout près de Caer Cadarn, où se déroulaient les acclamations royales de la Dumnonie.

Et arthur voulait en faire la nouvelle capitale. " Il y a beaucoup trop de chrétiens a Durnovaria ", lui dit-il, tout en s'empressant d'ajouter, comme a son habitude, que personnellement il n'avait rien contre les chrétiens.

" Le seul problème, répliquai-je sèchement, c'est que eux, ils ont quelque chose contre vous.

- Certains ", avoua-t-il. avant la bataille, alors que la cause 55

d'arthur paraissait désespérée, les adversaires d'arthur avaient pris du poil de la bête. Et ce parti était conduit par les chrétiens, ces mages chrétiens qui avaient la tutelle de Mordred. La cause immédiate de cette hostilité était le plat forcé qu'arthur avait extorqué a l'...glise pour financer la campagne qui s'était terminée a Lugg Vale. Et ils lui en gardaient une vive rancœur. Pour ma part, je trouvais étrange cette ...glise qui prachait les mérites de la pauvreté et qui ne pardonnait

jamais a un homme de lui emprunter son argent.

"Je voulais te parler de Mordred, reprit arthur, expliquant pourquoi il avait recherché ma compagnie en cette belle matinée. D'ici dix ans, il sera assez grand pour monter sur le trône. Dix ans, ce n'est pas long, pas long du tout, et il faut veiller a son éducation au cours de ces dix années. Il faut lui enseigner les lettres, lui apprendre a manier l'épée, lui apprendre le sens des responsabilités. " Je l'approuvai d'un signe de tate, mais sans grand enthousiasme. Ce gamin de cinq ans apprendrait sans doute tout ce que voulait arthur, mais je ne voyais pas en quoi cela me concernait. arthur avait d'autres idées en tate. " Je veux que tu sois son tuteur, me dit-il.

- Moi ! m'exclamai-je, surpris.

- Nabur se soucie davantage de son propre avancement que du caractère de Mordred. " Nabur était ce magistrat chrétien a qui l'on avait confié la tutelle de Mordred, et c'est ce mame Nabur qui avait mis le plus d'ardeur a comploter contre arthur. Nabur et, bien entendu, l'évaque Sansum. " Et Nabur n'est pas un soldat, poursuivit arthur. Je prie le ciel que Mordred règne en paix, Derfel, mais il a besoin de connaatre l'art de la guerre, comme tous les rois, et je te crois le mieux placé pour le lui enseigner.

- Non, pas moi ! Je suis trop jeune ! "

arthur rit de cette objection. " C'est aux jeunes d'élever les jeunes, Derfel. "

au loin, une corne annonça que l'on commençait a rabattre le gibier du fond de la vallée. Tous les chasseurs se glissèrent entre les arbres, enjambant les taillis de ronces et les troncs morts couverts de champignons. Nous avançons lentement, guettant le bruit terrifiant du sanglier a travers les broussailles. " qui plus est, ajoutai-je, ma place est dans ton mur de boucliers, non pas dans la nursery de Mordred !

- Tu continueras a faire partie de mon mur de boucliers, 56

Derfel. Tu crois que je me priverais de toi ? " Son visage s'épanouit en un large sourire. " Je ne veux pas t'attacher a Mordred. Je veux simplement que tu le prennes sous ton toit. J'ai seulement besoin qu'il soit élevé par un honnate homme. "

Je repoussai le compliment d'un haussement d'épaules, puis songeai d'un air coupable a l'os propre et intact que j'avais rangé dans ma

bourse. ...tait-il honnate, me demandai-je, de recourir a la magie pour amener Ceinwyn a changer d'avis ? Je la regardai, et elle me jeta un coup d'oil accompagné

d'un timide sourire. " Je n'ai pas de toit, dis-je a arthur.

- Mais tu vas en avoir un, et bientôt. " Puis il tendit la main, et je restai cloué sur place, attentif aux bruits devant nous. Un gros animal écrasait les broussailles. D'instinct, chacun s'accroupit, tenant sa lance a quelques centimètres au-dessus du sol. Mais la bête effrayée n'était qu'un beau cerf avec de bons andouillers. Détendus, nous le laissâmes continuer son chemin. "Nous le chasserons demain, peut-être, lança arthur en le regardant filer. Laisse donc tes lévriers faire leur course du matin ! " cria-t-il a Guenièvre.

Elle rit de bon cœur et dévala la colline pour nous rejoindre, les lévriers tirant sur leur longe. " J'aimerais bien, dit-elle, les yeux vifs et le visage rougi par le froid. La chasse est mieux ici qu'en Dumnonie.

- Mais pas le pays, me dit arthur. Il y a une propriété au nord de Durnovarie. La place de Mordred est là-bas, et je veux t'en faire le tenancier. Je te donnerai également une autre terre, pour toi celle-là, mais tu peux bâtir une salle sur la terre de Mordred et l'élever là-bas.

- Tu la connais, intervint Guenièvre. C'est celle qui est au nord de la propriété de Gyllad.

- Je la connais. " C'était une terre bien arrosée pour les cultures avec de bonnes prairies pour les moutons. " Mais je ne suis pas sûr de savoir élever un enfant ", grommelai-je. Les cornes retentirent. Les chiens aboyaient. On entendit des vivats a notre droite, signe que quelqu'un avait trouvé la curée, mais notre partie du bois était encore déserte. Un petit ruisseau dévalait a notre gauche ; a droite, la pente était boisée. Les rochers et les racines des arbres étaient couverts de mousse.

arthur balaya mes craintes. " Ce n'est pas toi qui t'en chargeras, mais je tiens a ce qu'il soit élevé chez toi, avec tes serviteurs, tes manières, ta morale et ton jugement.

57

- Et ta femme ", ajouta Guenièvre.

Un craquement de brouilles me fit lever les yeux. Lancelot et son cousin Bors étaient là, tous deux debout devant Ceinwyn. La hampe de

la lance de mon ennemi était peinte en blanc, et il portait de grandes bottes de cuir et un manteau de cuir souple. Je me retournai vers arthur. " Ma femme ?

Première nouvelle. "

Il me prit par le coude, oubliant la chasse aux sangliers. " Je compte faire de toi le champion de la Dumnonie, Derfel.

- C'est trop d'honneur pour moi, répondis-je prudemment. qui plus est, vous ates le champion de Mordred.

- Le prince arthur, dit Guenièvre qui aimait a l'appeler prince alors qu'il n'était qu'un b, tard, est déjà chef du Conseil. Il ne saurait atre en mame temps champion, a moins que tout le travail de la Dumnonie ne repose sur ses épaules.

- Certes, Dame. " Je n'étais pas hostile a cet honneur, car c'était un grand honneur en vérité, mame s'il avait un prix. Dans la bataille, je devrais affronter tous les champions qui se présentaient en combat singulier, mais dans la paix cela me vaudrait une fortune et un statut sans commune mesure avec mon rang actuel. J'avais déjà le titre de Seigneur et des hommes pour tenir mon rang, et le droit de peindre mon emblème sur le bouclier de ces hommes, mais c'est un honneur que je partageais avec une quarantaine d'autres chefs de la Dumnonie. Etre le champion du roi ferait de moi le premier guerrier du pays, mame si je ne voyais pas bien comment un homme pouvait prétendre a ce statut du vivant d'arthur. Ou mame tant que Sagramor serait encore en vie. " Sagramor, dis-je prudemment, est plus grand guerrier que moi, Seigneur Prince. " En présence de Guenièvre, il fallait que je pense a l'appeler prince de temps a autre, mame s'il n'aimait pas ce titre.

arthur balaya mon objection d'un revers de main. " Je fais de Sagramor le Seigneur des Pierres, et il n'aspire a rien de plus. " Cette seigneurie faisait de lui l'homme qui devrait garder la frontière saxonne, et je n'avais aucune peine a croire que notre Sagramor a la peau noire et aux yeux sombres se réjouissait de cette mission belliqueuse. " Et toi, Derfel, reprit-il en m'enfonçant son doigt dans les côtes, tu seras le champion.

- Et qui sera la femme du champion ? demandai-je sèchement.

- Ma sour Gwenhwyvach ", dit Guenièvre, qui ne me quittait pas des yeux.

J'étais reconnaissant a Merlin de m'avoir prévenu. " Vous me faites trop d'honneur, Dame ", répondis-je d'un ton mielleux.

Guenièvre sourit, satisfaite de mon acquiescement tacite. " avais-tu jamais pensé, Derfel, que tu épouserais une princesse ?

- Non, Dame. " Gwenhwyvach, comme Guenièvre, était bel et bien une princesse, une princesse de Henis Wyren, bien que Henis Wyren ne fût plus.

Ce triste royaume portait désormais le nom de Lleyl et il avait pour souverain le sinistre envahisseur irlandais, le roi Diwrnach.

Guenièvre tira sur les longues pour calmer sa meute excitée. " Tu seras fiancé dès notre retour en Dumnonie, dit-elle. Gwenhwyvach a consenti.

- Il y a un obstacle, Seigneur ", dis-je a arthur.

Guenièvre tira de nouveau un coup sec, sans nécessité. Mais elle avait horreur de la moindre opposition et elle passa ainsi ses nerfs sur ses chiens plutôt que sur moi. Elle ne me détestait pas en ce temps-la, mais elle ne m'aimait pas particulièrement non plus. Elle savait mon aversion pour Lancelot, et cela la prédisposait sans doute contre moi, mais elle ne devait pas y attacher trop d'importance, car après tout je n'étais jamais que l'un des chefs de guerre de son mari. Un grand gaillard obtus a la chevelure blond filasse, qui manquait des gr,ces civilisées qu'elle prisait tant. " Un obstacle ? me demanda-t-elle dangereusement.

- Seigneur Prince, répondis-je, insistant pour m'adresser a arthur plutôt qu'a sa femme, j'ai praté serment a une dame. " Je pensais a l'os dans ma bourse. " Je n'ai aucun droit sur elle et je ne puis rien en attendre non plus, mais si elle me réclame, je suis son obligé.

- qui ? demanda aussitôt Guenièvre.

- Je ne puis le dire, Dame.

- qui ? insista Guenièvre.

- Il n'est pas obligé de le dire. " arthur prit ma défense et sourit. "

Pendant combien de temps cette dame peut-elle en appeler a ta

loyauté ?

- Pas bien longtemps. Une affaire de quelques jours. " Car du jour où Ceinwyn serait fiancée à Lancelot, je pourrais me considérer délié de mon serment.

" Bien ", fit-il avec énergie tout en souriant à Guenièvre, comme pour l'inviter à partager son plaisir. Mais Guenièvre avait un air maussade.

Elle détestait Gwenhwyfach, qu'elle trouvait sans grâces et ennuyeuse, et elle brûlait d'envie de la marier pour l'éloigner.

" Si tout se passe bien, conclut arthur, tu pourras te marier à Glevum le même jour que Lancelot et Ceinwyn.

- Ou réclames-tu ces quelques jours, demanda Guenièvre d'un ton acide, pour trouver toutes les raisons du monde de ne pas épouser ma sœur ?

- Dame, répondis-je sincèrement, ce serait pour moi un honneur que d'épouser Gwenhwyfach. " C'était, je crois, la vérité, car Gwenhwyfach serait sans doute une femme honnête. Mais serais-je moi un bon mari ?

C'était une autre affaire, car ma seule raison d'épouser Gwenhwyfach était le rang et la fortune que me vaudrait sa dot. La plupart des hommes ne se mariaient pas pour autre chose. Et si je ne pouvais épouser Ceinwyn, que m'importait le choix de ma femme ? Merlin ne cessait de nous mettre en garde. Il ne fallait pas confondre mariage et amour. Et si cynique que fût son conseil, il y avait là un fond de vérité. On ne me demandait pas d'aimer Gwenhwyfach, simplement de l'épouser, et son rang et sa dot seraient ma récompense pour m'être bien battu en cette longue journée sanglante de LuggVale. Quand bien même la moquerie de Guenièvre ternissait ces récompenses, elles n'en restaient pas moins enviables. " J'épouserai de bon cœur votre sœur, promis-je à Guenièvre dès lors que je ne serai plus tenu par mon serment.

- Je prie que tout se passe ainsi ", répondit arthur dans un sourire. Puis il se retourna vivement en entendant un bruit au sommet de la colline.

Bors se tapit avec sa lance. Lancelot se tenait à côté de lui, mais regardait en bas dans notre direction, redoutant peut-être que l'animal ne filât entre nous. arthur repoussa délicatement Guenièvre et me fit signe de grimper sur la colline.

" Il y en a deux ! nous cria Lancelot.

- Certainement une laie ", observa arthur. Il fit quelques pas le long de la rivière et reprit son escalade. " Oa ça ? " Lancelot montra la direction avec sa lance, mais je ne voyais toujours rien dans les broussailles

" La !" fit Lancelot avec irritation, enfonçant sa lance dans un entrelacs de ronces.

arthur et moi fames deux pas de plus et aperçûmes enfin le sanglier au cour de la broussaille : un bon gros vieux animal avec des défenses jaunes, de petits yeux et des masses de muscles sous son cuir balafré. Gr,ce a ses muscles, il pouvait se déplacer a la vitesse de l'éclair et porter un coup fatal avec ses défenses aussi

60

tranchantes qu'une épée. Nous avions tous vu des hommes mourir de pareilles blessures, et un sanglier n'était jamais plus dangereux que lorsqu'il se trouvait acculé avec une laie. Tous les chasseurs priaient le ciel que le sanglier charge a découvert, afin de profiter de sa propre vitesse pour lui enfoncer leur lance dans le corps. Pareil affrontement nécessitait du cran et de l'habileté, mais pas autant que lorsque c'était a l'homme de charger.

" qui l'a vu le premier ? demanda arthur.

- Mon Seigneur Roi, répondit Bors en indiquant Lancelot.

- alors il est a vous. Seigneur Roi, conclut arthur, abandonnant gracieusement a Lancelot l'honneur de tuer la bate.

- Je vous en fais cadeau, Seigneur ", répondit Lancelot. Ceinwyn se tenait juste derrière lui, se mordant la lèvre inférieure et ouvrant grands les yeux. Elle avait pris la seconde lance de Bors : non qu'elle espér,t s'en servir, mais pour le soulager d'un poids, et elle la tenait nerveusement.

" L,chons les chiens sur lui ! " Guenièvre nous rejoignit, les yeux brillants, le visage animé. Je crois qu'elle s'ennuyait souvent dans les grands palais de Dumnonie et la chasse lui procurait l'excitation dont elle mourait d'envie.

" Tu vas y perdre tes deux chiens, la prévint arthur. Cet animal sait se

battre. " Il s'avança prudemment pour voir quelle était la meilleure manière de provoquer la bête. Puis il donna un coup de lance pour dégager les ronces, comme s'il voulait offrir au sanglier un moyen de sortir de son sanctuaire. La bête grogna mais ne bougea point, pas même lorsque la pointe de la lance passa à quelques centimètres de son groin. La laie était derrière lui et nous observait.

" J'en ai vu d'autres, fit arthur guilleret.

- Laissez-moi faire, dis-je, soudain inquiet pour lui.

- Tu crois que j'ai perdu mon tour de main ? " me répondit arthur dans un sourire. Il frappa de nouveau les ronces, qui ne voulaient pas s'aplatir.

Le sanglier ne bougeait toujours pas. " Les Dieux te bénissent ", lança arthur à l'animal. Puis il poussa un grand cri et sauta dans les broussailles tout en pointant sa lance en direction du flanc gauche du sanglier, juste avant l'épaule.

Le sanglier fit un petit mouvement de tête, un mouvement très léger, mais qui suffit à détourner la pointe de la lance. Il s'en sortit avec une blessure au flanc sanglante mais inoffensive, puis il chargea. Un bon sanglier passe ainsi de l'immobilité la plus totale à un déclanchement instantané : il charge tête basse, prêt à

61

étriper l'ennemi de grands coups de défenses. Et cette bête avait déjà dépassé la pointe de la lance d'arthur quand il chargea. Et arthur était prisonnier des ronces.

Je criai pour détourner l'attention du sanglier établi enfonçai ma lance dans le ventre. arthur était sur le dos, sa lance abandonnée, et la bête était sur lui. Les chiens hurlaient et Guenièvre appelait au secours. Ma lance était entrée profond dans le ventre du sanglier, et le sang gicla jusqu'à mes mains lorsque je la retirai pour dégager mon seigneur du poids de l'animal blessé. La créature pesait largement ses deux sacs de grain et ses muscles étaient pareils à des cordes de fer qui faisaient trembler ma lance. Je la serrai de toutes mes forces et l'enfonçai de plus belle, mais c'est alors que la laie chargea et me fit tomber à la renverse. Je lâchai ma lance, si bien que le sanglier pesa à nouveau de tout son poids sur le ventre d'arthur.

arthur avait empoigné les défenses de la bête et, bandant toutes ses forces, tâchait d'écarter la tête de l'animal de sa poitrine. La laie

disparut, dévalant la colline en direction de la rivière. " Tue-le ! " cria arthur a moitié goguenard. Il était a deux doigts de la mort, mais il go'tait cet instant. " Tue-le ! " Le sanglier poussait de ses pattes arrière, sa bave inondait son visage et son sang ruisselait sur les vatements d'arthur.

J'étais sur le dos, le visage lacéré par les ronces. Je me redressai tant bien que mal et empoignai ma lance encore enfoncée dans le ventre de la brute. C'est alors que Bors plongea son couteau dans le cou du sanglier, et je vis la force terrible de l'animal se retirer peu a peu tandis qu'arthur trouva la force d'éloigner de ses côtes la tate ensanglantée et puante de la bate. Je saisis ma lance et la tournai pour l'enfoncer plus avant dans les entrailles de la brute quand Bors la frappa une seconde fois. Le sanglier pissa sur arthur, envoya une dernière ruade désespérée et s'effondra brusquement. arthur était couvert de pisse et de sang, a moitié

enseveli sous sa masse.

Il se dégagea prudemment des défenses puis partit d'un irrépressible fou rire. Prenant chacun une défense, Bors et moi achev,mes de le libérer de la bate. L'une de ses défenses était prise dans le justaucorps d'arthur qui se déchira au cours de l'opération. Nous laiss,mes tomber la dépouille dans les ronces pour aider arthur a se relever. Nous étions tous les trois grimaçants, nos habits crottés, déchirés et couverts de feuilles, de brindilles et de sang. " Je vais avoir une belle contusion ", dit arthur en se

62

passant la main sur la poitrine. Puis il se tourna vers Lancelot, qui n'avait pas bougé au cours de la malée. Il marqua un très bref instant de silence, puis inclina la tate : " Voila bien un noble cadeau, Seigneur Roi, dont je me suis montré bien indigne. " Il s'essuya les yeux. " Mais j'en ai tout de mame profité. Et nous en profiterons tous a vos fiançailles. " Il regarda Guenièvre, vit qu'elle était p,le, presque tremblante, et la rejoignit aussitôt. " Tu n'es pas bien ?

- Non, non ", fit-elle, passant ses bras autour de lui et appuyant sa tate sur sa poitrine ensanglantée. Elle pleurait. C'est la première fois que je la voyais pleurer.

arthur lui passa la main dans le dos. "Il n'y avait pas de danger, ma chérie, aucun danger. J'ai juste fait un joli g, chis.

- Tu es blessé ? demanda Guenièvre en s'écartant et en essuyant ses

larmes.

- Juste des égratignures. " arthur avait le visage et les mains lacérés par les épines, mais il n'avait autrement aucune blessure, hormis la contusion due a la défense. Il s'éloigna d'un pas, ramassa sa lance et poussa un grand cri : " En douze ans, je n'étais encore jamais tombé sur le dos comme ça ! "

Le roi Cuneglas arriva au pas de course, inquiet pour ses hôtes, tandis que les chasseurs s'employaient a ligoter la bête et a la transporter. Tous avaient d° faire la comparaison entre les habits immaculés de Lancelot et nos habits déchirés et ensanglantés, mais personne ne fit la moindre réflexion. Nous étions tous excités, ravis d'avoir survécu et avides de raconter comment arthur avait réussi a retenir la brute par ses défenses.

L'histoire se répandit et l'on entendit les gros éclats de rire des hommes au milieu des arbres. Lancelot seul ne riait pas. " Il nous faut vous trouver un sanglier maintenant, Seigneur Roi ", lui dis-je. Nous étions a quelques pas de la foule excitée qui s'était attroupée pour voir les chasseurs éventrer la bête et régaler de ses entrailles les lévriers de Guenièvre.

Lancelot me lança un regard oblique, d'un air songeur. Il me détestait tout autant que je le détestais, mais soudain il sourit : " Un sanglier vaudrait mieux qu'une laie, je crois.

- Une laie ? demandai-je, flairant l'insulte.

- N'est-ce pas une laie qui t'a chargé ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux candides. Surtout, ne va pas croire que je parle de ton mariage !" Il avait choisi l'ironie. " Je dois te féliciter. Seigneur Derfel ! ...pouser Gwenhwyfach ! "

63

Je m'efforçai de contenir ma rage, m'obligeant a regarder son visage étroit et moqueur avec sa barbe délicate, ses yeux noirs et ses longs cheveux huilés aussi noirs et brillants que des ailes de corbeau. " Et moi, Seigneur Roi, je dois vous féliciter de vos fiançailles.

- avec Seren, dit-il, l'étoile de Powys. " Il tourna son regard vers Ceinwyn qui se cachait le visage entre les mains, tandis que les couteaux des chasseurs découpaient les longs rouleaux des entrailles. Elle avait l'air si jeune avec ses cheveux blancs noués dans la nuque. "

N'est-elle pas ravissante ? demanda-t-il de l'air d'un chat qui ronronne. Tellement vulnérable. Je n'avais jamais cru tout ce qu'on racontait sur sa beauté, car qui s'attendrait à trouver pareil joyau parmi les morveux de Gorfyddyd ? Mais elle est belle et j'ai bien de la chance.

- En effet, Seigneur Roi. "

Il rit et me tourna le dos. C'était un homme dans toute sa gloire, un roi venu prendre son épouse. Mais aussi mon ennemi. Et cet os que je gardais dans ma bourse. Je le touchai, me demandant s'il ne s'était pas cassé dans la malée. Mais il était encore intact, encore caché. Il n'attendait que mon bon plaisir.

Cavan, mon second, arriva à Caer Sws la veille des fiançailles de Ceinwyn, amenant avec lui quarante de mes lanciers. Galahad les avait renvoyés, estimant pouvoir s'acquitter de sa mission en Silurie avec les vingt hommes restants. apparemment, les Siluriens s'étaient tristement résignés à la défaite de leur pays, et la nouvelle de la mort de leur roi ne provoqua aucun trouble, juste une soumission docile aux exactions des vainqueurs.

Cavan m'expliqua qu'Ongus de Démétie, le roi irlandais qui avait donné la victoire de Lugg Vale à arthur, avait pris sa part convenue d'esclaves et de butin, en avait volé bien davantage encore, et s'en était retourné chez lui, tandis que les Siluriens étaient visiblement assez satisfaits d'avoir maintenant pour roi le fameux Lancelot. " Et j'imagine que ce salaud est le bienvenu ", conclut-il, quand il m'eut retrouvé dans la salle de Cuneglas, prenant mon repas étalé sur une couverture. Il se gratta la barbe pour écraser un pou.

" Un foutu pays, la Silurie.

- Ils donnent de bons guerriers.

- qui se battent pour ficher le camp de chez eux, ça m'étonnerait pas.
"

Il renifla. " Vous vous êtes blessé, Seigneur ?

- Des épines. La chasse au sanglier.

- Je me disais que vous vous étiez peut-être marié pendant que j'avais le dos tourné, et que c'était son cadeau de noces.

- Je vais me marier ", lui dis-je, comme nous sortions au soleil. Et je lui fis part de la proposition d'arthur, qui voulait faire de moi le

champion de Mordred et son beau-frère. Cavan se montra ravi de la nouvelle de mon enrichissement imminent, car c'était un exilé irlandais qui avait tché de faire fortune gr,ce a ses talents a la lance et a l'épée dans la Dumnonie du roi Uther, mais la fortune n'avait cessé de lui glisser entre les mains.

Deux fois plus ,gé que moi, c'était un homme trapu aux épaules larges et a la barbe grise, avec les mains couvertes de ces anneaux de guerriers que nous forgions avec les armes des ennemis vaincus. Il était ravi que mon mariage me combl,t d'or et commença par choisir ses mots pour évoquer la femme qui me vaudrait ce métal :

" Elle n'est pas une beauté comme sa sour.

- Certes.

- En vérité, elle est aussi laide qu'un sac de crapauds.

- Elle est quelconque, concédai-je.

- Mais les femmes quelconques font les meilleures épouses, Seigneur, déclara-t-il, lui qui ne s'était jamais marié, mais qui n'était jamais resté seul non plus. Et elle nous comblera tous de richesses ", ajouta-t-il joyeusement. Car si j'épousais la malheureuse Gwenhwyvach, c'était naturellement pour cette raison. J'avais trop de bon sens pour placer ma confiance dans la côte de porc que j'avais dans ma bourse, et mon devoir était de récompenser les hommes de leur fidélité. Or, ces récompenses avaient été rares l'an passé. Ils avaient pratiquement perdu tous leurs biens a la chute d'Ynys Trebes, puis ils avaient combattu l'armée de Gorfyddyd a Lugg Vale. Ils étaient maintenant fatigués et appauvris, et jamais hommes n'avaient mérité davantage de leur seigneur.

Je saluai mes quarante hommes qui attendaient leur affectation. Je fus ravi de voir Issa parmi eux, car il était le meilleur de mes lanciers : un jeune garçon de ferme d'une force prodigieuse et d'un optimisme indéfectible qui protégeait mon flanc droit dans la bataille. Je le serrai dans mes bras puis leur dis mon regret de

ß5

n'avoir aucun cadeau a leur offrir. " Mais notre récompense arrive bientôt, ajoutai-je en jetant un coup d'oeil aux deux douzaines de filles qu'ils avaient d° attirer en Silurie, mame si je suis ravi de voir que la plupart d'entre vous vous ates déjà trouvé quelque récompense. "

Ils rirent aux éclats. La fille d'Issa était une jolie brunette de quinze printemps. Il me présenta a elle. " Scarach, Seigneur. " Il dit son nom fièrement.

" Irlandaise ? "

Elle hocha la tête. " J'étais esclave de Ladwys, Seigneur. " Scarach parlait la langue de l'Irlande ; une langue comme la nôtre, mais assez différente, comme son nom, pour marquer sa race. J'imaginai qu'elle avait été capturée par les hommes de Gundleus a l'occasion d'un raid sur les terres du roi Ongus en Démétie. La plupart des esclaves irlandaises venaient de ces villages de la côte ouest de Bretagne. Mais pas une seule, soupçonnais-je, de Lleyn. Seul un fou se serait aventuré dans le territoire de Diwrnach sans y avoir été invité.

" Ladwys ! fis-je. Comment va-t-elle ? " Ladwys avait été la maîtresse de Gundleus. Une grande femme brune que Gundleus avait secrètement épousée, même s'il avait été tout prêt a désavouer son mariage quand Gorfyddyd lui avait fait entrevoir la main de Ceinwyn.

" Morte, Seigneur, répondit joyeusement Scarach. Nous l'avons tuée dans la cuisine. Je lui ai enfoncé une broche dans le ventre.

- C'est une brave fille, s'empressa d'ajouter Issa.

- Manifestement, dis-je, alors occupe-toi bien d'elle. " Sa dernière fille l'avait quitté pour l'un de ces missionnaires chrétiens qui écumaient les routes de Dumnonie, mais je doutais que la redoutable Scarach fût assez sotte pour suivre son exemple.

Cet après-midi-là, puisant dans la réserve de chaux de Cune-glas, mes hommes peignirent un nouvel emblème sur leurs boucliers. arthur m'avait accordé l'honneur de porter mon emblème a la veille de la bataille de Lugg Vale, mais le temps nous avait manqué pour changer les boucliers qui portaient encore l'ours d'arthur. Mes hommes imaginaient que je choisirais pour symbole un masque de loup en écho aux queues de loup que nous avions commencé a porter sur nos casques dans les forats de BenoÛc. Mais j'insistai pour que chacun de nous peignât une étoile a cinq pointes. " Une étoile ! " ronchonna Cavan, visiblement déçu. Il aurait voulu quelque chose de farouche, avec des griffes,

Seren, car nous sommes les étoiles du mur de boucliers. "

L'explication leur plut, et aucun ne soupçonna le romantisme désespéré qui m'avait inspiré mon choix. Nous commençâmes donc par enduire d'une couche de poix les boucliers ronds de saule recouverts de cuir, avant de peindre les étoiles à la chaux, nous aidant d'un fourreau pour tracer les lignes droites. quand le blanc de chaux fut sec, il ne nous resta plus qu'à passer une couche de vernis à base de résine de pin et de blanc d'œuf qui protégerait les étoiles de la pluie pendant quelques mois. " «a change !

admit Cavan à contrecœur alors que nous admirions notre œuvre.

- Magnifique ! " dis-je, et cette nuit-là, alors que je dansais dans le cercle des guerriers qui mangeaient assis par terre, Issa se posta derrière moi en qualité de porte-bouclier. Le vernis était encore humide, mais l'étoile n'en avait que plus d'éclat. C'est Scarach qui me servit : un pauvre gruau d'orge, mais les cuisines de Caer Sws n'avaient rien de mieux à nous offrir, tout occupées qu'elles étaient à préparer le festin du lendemain soir. En vérité, de tous côtés, on s'affairait aux préparatifs.

La salle avait été décorée de branches de hêtre rouge foncé, le sol balayé

et recouvert d'une nouvelle couche de joncs ; et dans les quartiers des femmes, il n'était question que de vêtements et de broderies délicates.

quatre cents guerriers se trouvaient alors à Caer Sws, pour la plupart cantonnés dans des abris de fortune dressés dans les champs, hors des remparts, et le fort grouillait des femmes de guerriers, de leurs enfants et de leurs chiens. La moitié étaient des hommes de Cuneglas, l'autre moitié des Dumnoniens, mais malgré la dernière guerre, il n'y eut pas le moindre trouble, pas même lorsque se répandit la nouvelle que Ratae était tombée à cause de la trahison d'Arthur. Cuneglas devait bien se douter qu'Arthur avait acheté la paix d'elle par quelque moyen de ce genre, mais il accepta la promesse d'Arthur, qui fit le serment que les hommes de la Dumnonie vengeraient les morts de Powys ensevelis sous les cendres de la forteresse capturée.

Depuis la nuit au sommet du Dolforwyn, je n'avais revu ni Merlin ni Nimue.

Merlin avait quitté Caer Sws, mais Nimue, à ce qu'on me dit, était encore dans la forteresse et se cachait dans les quartiers des femmes où, disait la rumeur, elle passait beaucoup de temps en compagnie de

Ceinwyn. Je n'y croyais pas trop tant les deux femmes étaient différentes. Nimue avait quelques années

67

de plus que Ceinwyn. Elle était sombre, intense, toujours tremblante sur la sente étroite entre la folie et la fureur, tandis que Ceinwyn était blonde et douce et, comme Merlin m'en avait fait la remarque, très conventionnelle. Je n'imaginai pas qu'elles eussent grand-chose à se dire, et j'en conclus que la rumeur était fausse. Nimue devait être avec Merlin, que je croyais parti à la recherche d'autres hommes susceptibles de mettre leur épée au service de la quête du Chaudron dans le pays redoutable de Diwrnach.

Mais allais-je l'accompagner ? Le matin même des fiançailles de Ceinwyn, je dirigeai mes pas vers le nord, en direction des grands châteaux qui entouraient la large vallée de Caer Sws. Je recherchais un endroit particulier, et Cuneglas m'avait dit où le trouver. Issa, le fidèle Issa, m'accompagnait, mais il n'avait aucune idée de ce qui nous conduisait dans l'épaisseur des bois.

Les Romains avaient à peine touché à cette terre, le cœur de Powys. Ils y avaient bâti des forts, comme Caer Sws, et ils avaient construit quelques routes qui suivaient les vallées, mais il n'y avait pas de grandes villas ni de villes, comme celles qui donnaient à la Dumnonie un vernis de civilisation perdue. Au cœur du pays de Cuneglas, il n'y avait pas non plus beaucoup de chrétiens. Le culte des anciens dieux survivait à Powys sans cette rancœur qui entachait la religion au royaume de Mordred, où chrétiens et païens se disputaient les faveurs royales et le droit d'ériger leurs sanctuaires dans les lieux saints. Nul autel romain n'avait remplacé les bocages des druides, nulle église chrétienne ne se dressait près de ses puits sacrés. Les Romains avaient bien éventré certains sanctuaires, mais beaucoup avaient été préservés, et c'est vers l'un de ces anciens lieux saints qu'Issa et moi nous dirigions dans la pénombre feuillue de la forêt.

C'était un sanctuaire druidique, une chanaie perdue au fond des bois. Les feuilles n'avaient pas encore pris leur couleur de bronze, mais bientôt elles jauniraient et tomberaient sur le petit mur de pierre qui dessinait un demi-cercle au centre de la plantation. Dans le mur avaient été

aménagées deux niches où reposaient des crânes humains. Jadis, il y avait beaucoup d'endroits pareils en Dumnonie, et beaucoup avaient été réaménagés après le départ des Romains. Trop souvent, cependant,

les chrétiens venaient briser les crânes, démolir les murs de pierre et abattre les chéneaux, mais ce sanctuaire de Powys se dressait sans doute au 68

fond des bois depuis un millier d'années. Entre les pierres, de petits bouts de laine témoignaient des prières que les gens étaient venus faire ici.

Le silence régnait, un silence épais. Depuis les arbres Issa me regarda avancer vers le centre du demi-cercle, où je défis l'imposante ceinture d'Hywelbane.

Je posai l'épée sur la pierre plate qui marquait le centre du sanctuaire et retirai de ma bourse la cote de porc toute propre qui me donnait tout pouvoir sur le mariage de Lancelot. Je la disposai à côté de l'épée. Et pour finir, je posai sur la pierre la petite broche en or que Ceinwyn m'avait donnée bien des années plus tôt. Puis je m'allongeai dans les feuilles.

Je dormis dans l'espoir qu'un raven me dirait que faire, mais aucun raven ne vint. Peut-être aurais-je dû sacrifier quelque oiseau ou quelque bête avant de m'endormir, un cadeau qui aurait conduit un dieu à m'apporter la réponse que je demandais, mais nulle réponse ne vint. Le silence régnait. J'avais remis mon épée et le pouvoir de l'os entre les mains des Dieux, à la garde de Bel et de Manawydan, de Taranis et de Lleuallaw, mais ils ne firent aucun cas de mes offrandes. Il n'y avait que le vent dans les feuillages et le bruit des griffes d'écureuils sur les branches des chéneaux. Et soudain, j'entendis le crépitemment caractéristique d'un pivert.

À mon réveil, je restai un moment allongé. Il n'y avait pas eu de raven, mais je savais ce que je voulais. Je voulais prendre l'os et le trancher en deux, et si ce geste devait me conduire sur la Route de Ténèbre dans le royaume de Diwrnach, ainsi soit-il. Mais je désirais aussi que la Bretagne d'Arthur soit une, bonne et fidèle. Et je voulais que mes hommes aient de l'or, de la terre, des esclaves et un rang. Je voulais chasser les Saxons hors de Llogyr. Je voulais entendre les hurlements d'un mur de boucliers enfoncé et le son des cornes de guerre de l'armée victorieuse qui traque l'ennemi en débandade. Je voulais porter mes boucliers étoilés dans le pays plat de l'est que nul Breton libre n'avait revu depuis une génération. Et je désirais Ceinwyn.

Je me redressai. Issa était venu s'asseoir à côté de moi. Il avait dû se demander pourquoi je regardais aussi fixement cet os, mais il ne posa point de questions.

Je pensai a la petite tour écrasée de Merlin, qui représentait le rave d'arthur, et me demandai si ce rave s'effondrerait si Lance-lot n'épousait pas Ceinwyn. Le mariage n'était pas pour grand-69

chose dans cette alliance. Ce n'était qu'une commodité, histoire de donner un trône a Lancelot, et a Powys un intérêt dans la maison royale de Silurie. Si le mariage ne se faisait jamais, les armées de Dumnonie, de Gwent, de Powys et d'Elnjet marcheraient tout de mame contre les SaÔ's.

C'était tout ce que je savais, et tout cela était vrai. Mais j'avais aussi le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, l'os pouvait contrarier le rave d'arthur. Dès l'instant oa je couperais l'os en deux, je serais tenu d'aider Merlin dans sa quate. Et cette quate promettait d'attirer la haine sur la Dumnonie : l'hostilité des vieux paÔens qui avaient une sainte horreur de la religion chrétienne en plein essor. " Guenièvre, l,chai-je soudain a voix haute.

- Seigneur ? " répondit Issa stupéfait.

D'un signe de tate, je lui indiquai que je n'avais rien a ajouter. En vérité, je n'avais pas eu l'intention de prononcer le nom de Guenièvre a voix haute, mais soudain j'avais compris que briser l'os n'encouragerait pas seulement la campagne de Merlin contre le Dieu chrétien : cela ferait aussi de Guenièvre mon ennemie. Je fermai les yeux. La femme de mon seigneur pouvait-elle atre une ennemie ? Et si elle l'était ? arthur m'aimerait encore, comme moi je continuerais de l'aimer. Et mes lances et mes boucliers étoiles avaient plus de valeur a ses yeux que toute la gloire de Lancelot.

Je me relevai et récupérai la broche, l'os et l'épée. Issa m'observa arracher un fil de laine verte de mon manteau pour le fourrer entre les pierres. " Tu n'étais pas a Caer Sws, lui demandai-je, quand arthur a brisé

ses fiançailles avec Ceinwyn ?

- Non, Seigneur, mais j'en ai entendu parler.

- C'était le jour des fiançailles, comme celles auxquelles nous allons assister ce soir. arthur siégeait a la table haute, avec Ceinwyn a côté de lui, quand il a aperçu Guenièvre au fond de la salle. Elle était la, dans son manteau miteux, avec ses lévriers a côté d'elle. arthur l'a vue, et plus rien n'a jamais été pareil. Les Dieux seuls savent combien d'hommes sont morts parce qu'il a vu cette crinière rousse. "

Je me retournai vers le petit mur de pierre et aperçus un nid abandonné

dans l'un des crânes moussus.

" Merlin me dit que les Dieux aiment le chaos.

- Merlin aime le chaos, répondit Issa à la légère, bien qu'il y eût plus de vérité dans ses paroles qu'il ne le savait.

- Merlin l'aime, reconnus-je, mais la plupart d'entre nous en 70

avons peur. Et c'est pourquoi nous cherchons à établir l'ordre. " Je pensais aux os soigneusement empilés. " Mais quand l'ordre règne, on n'a plus besoin des Dieux. quand l'ordre et la discipline sont partout, il n'y a rien d'inattendu. Si tu comprends tout, ajoutai-je prudemment, il ne reste aucune place pour la magie. Ce n'est que lorsque tu es perdu et effrayé, dans l'obscurité, que tu invoques les Dieux, et ils aiment que nous les appelions. Ils se sentent puissants. Voilà pourquoi ils aiment que nous vivions dans le chaos. " Je répétais les leçons de mon enfance, les leçons apprises au Tor de Merlin. " Et aujourd'hui le choix nous est donné, Issa : vivre dans la Bretagne bien ordonnée d'Arthur ou suivre Merlin vers le chaos.

- Je vous suivrai, Seigneur, quoi que vous fassiez. " Je ne crois pas qu'Issa ait compris ce que je disais, mais il trouvait son bonheur à me faire confiance.

" Si seulement je savais que faire ", confessai-je. Ce serait tellement plus facile si les Dieux arpentaient la Bretagne comme autrefois. Nous pourrions les voir, les entendre et leur parler. Mais aujourd'hui nous étions pareils à des hommes aux yeux bandés à la recherche d'une agrafe dans un buisson d'épines. Je rattachai mon épée et glissai l'os intact dans ma bourse. " Je désire que tu livres un message aux hommes, dis-je à Issa.

Pas à Cavan, car je lui en parlerai moi-même. Mais je veux que tu leur dises que, s'il se passe cette nuit quelque chose d'étrange, ils seront libérés de leurs serments envers moi. "

Il se rembrunit. " Libérés de nos serments ? demanda-t-il en secouant vigoureusement la tête. Pas moi, Seigneur. "

Je le fis taire. " Et dis-leur que s'il se passe quelque chose d'étrange, mais il peut aussi bien ne rien se passer, la fidélité à mon serment pourrait les conduire à combattre Diwrnach.

- Diwrnach ! " Issa cracha et, de sa main droite, fit le symbole contre le mal. " Dis-le-leur, Issa.

- Et qu'est-ce qui pourrait bien arriver cette nuit ? demanda-t-il inquiet.

- Peut-atre rien, peut-atre rien du tout ", dis-je, parce que les Dieux ne m'avaient adressé aucun signe dans la chanaie et que je ne savais toujours pas quel serait mon choix. L'ordre ou le chaos. Ou ni l'un ni l'autre. Car peut-atre l'os n'était-il qu'un déchet de cuisines et, en ce cas, le briser ne serait que le symbole de mon amour brisé pour Ceinwyn. Mais il n'y avait qu'un seul

71

moyen de m'en assurer, et c'était de le briser. Si j'en avais l'audace. au banquet de fiançailles de Ceinwyn.

De tous les banquets de cette fin d'été, celui des fiançailles de Lancelot et de Ceinwyn fut le plus somptueux. Les Dieux eux-mêmes semblaient le bénir, car la lune était pleine et dégagée : un merveilleux augure pour des fiançailles. La lune se leva peu après le crépuscule : un orbe d'argent qui semblait immense au-dessus des pics où se dressait le Dolforwyn. Je m'étais demandé si le banquet aurait lieu dans la salle du Dolforwyn, mais, voyant le nombre de bouches à nourrir, Cuneglas avait décidé d'organiser les cérémonies à Caer Sws.

Les convives étaient beaucoup trop nombreux pour la salle du roi, si bien que seuls les plus privilégiés furent admis à l'intérieur des épais murs de bois. Les autres restèrent dehors, sachant gré aux Dieux de leur avoir envoyé une nuit sèche. La terre était encore toute trempée des pluies du début de la semaine mais il ne manquait pas de paille pour que chacun pût se mettre au sec. Des torches enduites de poix avaient été nouées à des pieux : on les alluma quelques instants après le lever de la lune, et toute l'enceinte royale se trouva soudain illuminée de flammes bondissantes. Les noces seraient célébrées en plein jour afin que Gwydion, le dieu de lumière, et Bélénos, le dieu du soleil, les bénissent, mais les fiançailles étaient abandonnées à la bénédiction de la lune. De temps à autre, une flammèche se détachait d'une torche pour mettre le feu à un tas de paille et provoquer de gros éclats de rire au milieu des hurlements d'enfants et des aboiements des chiens. Un vent de panique soufflait, le temps d'éteindre le feu.

Plus d'une centaine d'hommes furent admis dans la salle de Cuneglas. Les bougies et les lanternes à mèche de jonc agglutinées faisaient

danser d'étranges ombres sur le haut toit de chaume où les branches de hêtres se malaient maintenant aux premières touffes de houx de l'année. L'unique table était dressée sur le dais sous une rangée de boucliers. Sous chacun d'eux, on avait placé une bougie qui illuminait l'emblème peint sur le cuir. au centre trônait le bouclier royal de Powys, celui de Cuneglas, avec son aigle aux ailes déployées, avec d'un côté l'ours noir 72

d'Arthur et, de l'autre, le dragon rouge de Dumnonie. L'emblème de Guenièvre, le cerf couronné d'une lune, était accroché à côté de l'ours, tandis que l'aigle de mer de Lancelot volait avec un poisson dans ses serres à côté du dragon. Il n'y avait aucun représentant de Gwent, mais Arthur avait tenu à ce que soit accroché le taureau noir de Tewdric, avec le cheval rouge d'Elmet et le masque de renard de Silurie. Les symboles royaux marquaient la grande alliance : le mur de boucliers qui rejetterait les Saxons à la mer.

quand il se fut assuré que les derniers rayons du soleil mourant s'étaient évanouis dans la lointaine mer d'Irlande, Iorweth, le grand druide de Powys, le fit savoir, et les hôtes d'honneur prirent place sur l'estrade.

Nous autres, nous étions déjà assis par terre, où les hommes réclamaient encore de ce fameux hydromel corsé de Powys, spécialement brassé pour cette nuit. Des vivats et des applaudissements accueillirent les convives.

Entra d'abord la reine Elaine. La mère de Lancelot était toute de bleu vatus, un torque d'or à la gorge et une chaîne dorée nouant ses mèches de cheveux gris. Une immense clameur salua Cuneglas et la reine Helledd. Le visage rond du roi rayonnait de plaisir à la perspective de la célébration de la nuit, en l'honneur de laquelle il avait noué de petits rubans blancs à ses bacchantes. Puis vint Arthur, sobrement vatus de noir, suivi par une Guenièvre resplendissante dans sa robe d'or pâle. Elle était découpée et cousue si habilement que la précieuse étoffe, teintée à la suie et à la cire d'abeille, semblait coller à son corps élancé. Son ventre trahissait à peine sa grossesse et les hommes ne purent retenir un murmure tant ils étaient frappés par sa beauté. De petites écailles d'or avaient été cousues à la robe en sorte que son corps parut étinceler lorsqu'elle rejoignit lentement Arthur au centre du dais. La concupiscence qu'elle savait avoir éveillée et qu'elle voulait provoquer la fit sourire, car cette nuit-là elle était bien décidée à éclipser Ceinwyn. Un anneau d'or retenait sa crinière, une ceinture de gros chaînons dorés soulignait sa taille, tandis qu'en l'honneur de Lancelot elle portait à son cou une petite broche en forme de

pygargue. Elle embrassa la reine Elaine sur les deux joues, mais Cuneglas sur une seule, s'inclina devant la reine Helledd, puis s'assit à la droite de Cuneglas tandis qu'Arthur se glissait sur le siège vide à côté

d'Helledd.

Deux sièges demeuraient inoccupés, mais avant que quiconque y prit place, Cuneglas se leva et frappa du poing sur la table. Le 73

silence se fit et, d'un geste, Cuneglas montra les trésors disposés sur le bord du dais, juste devant la toile qui recouvrait la table.

Les trésors étaient les cadeaux que Lancelot avait apportés pour Ceinwyn et leur splendeur provoqua un tonnerre d'acclamations dans la salle. Nous avons tous examiné les présents et c'est avec aigreur que j'avais entendu les hommes vanter la générosité du roi de BenoÛc. Il y avait des torques d'or, des torques d'argent et des torques faits d'un mélange d'or et d'argent, de si nombreux torques qu'ils servaient seulement de base au monceau de trésors entassés. Il y avait des gaces à main, des flasques et des bijoux, tous romains. Des colliers, des broches, des brocs, des épingles et des agrafes. Il y avait la rançon d'un roi en métal scintillant, en émail, en corail et en pierres précieuses : le tout, je le savais, arraché à Ynys Trebes en flammes lorsque, dédaignant de porter l'épée contre les Francs déchirés, Lancelot avait fui le carnage sur le premier navire.

Les applaudissements furent plus nourris encore lorsque arriva Lancelot, dans toute sa gloire. Comme Arthur, Lancelot était en noir, mais ses habits noirs étaient ourlés d'ors rares. Sa chevelure noire était huilée et ramassée sur son crâne étroit et aplatie dans sa nuque. autant les doigts de sa main droite scintillaient de bagues en or, autant sa main gauche était couverte de ternes anneaux de guerriers - mais aucun, me dis-je avec aigreur, qu'il n'eût gagné dans la bataille. autour du cou, il portait un torque d'or massif aux fleurons étincelants de pierres vives. Sur la poitrine, en l'honneur de Ceinwyn, il portait le symbole de sa famille royale : l'aigle aux ailes déployées. Il ne portait aucune arme, car aucun homme n'était autorisé à introduire la moindre lame dans la salle de Cuneglas, mais il portait la ceinture émaillée que lui avait offerte Arthur. Il répondit aux hourras en levant la main, embrassa sa mère sur la joue, Guenièvre sur la main, s'inclina devant Helledd, puis s'assit.

Il ne restait qu'une seule chaise vide. Une harpiste s'était mise à jouer, mais c'est à peine si ses notes stridentes étaient audibles dans le

brouhaha de la conversation. L'odeur de la viande rôtie flottait dans la salle, oa de jeunes esclaves distribuaient des pots d'hydromel. Le druide lorweth traversa la salle de haut en bas, formant un couloir entre les hommes assis sur les joncs. Il écarta les hommes, s'inclina devant le roi, puis agita son b,ton pour réclamer le silence.

Un grand vivat s'éleva de la foule qui se pressait a l'extérieur.

74

Les hôtes d'honneur étaient entrés par l'arrière, quittant directement l'obscurité pour se placer sur le dais, mais Ceinwyn devait entrer par la porte principale et, pour y parvenir, elle devait d'abord traverser la foule des invités rassemblés dans l'enceinte illuminée par les torches. Les hourras de la foule accompagnaient sa progression depuis la salle des femmes, tandis que nous l'attendions en silence dans la salle du roi. La harpiste elle-mame leva les doigts de ses cordes pour regarder la porte.

La première a entrer fut une enfant : une fillette vatue de blanc qui remonta l'allée tracée par lorweth pour le passage de Ceinwyn. L'enfant sema des pétales de fleurs printanières séchées sur les joncs fraachement posés. Nul ne pipait mot. Chacun avait l'oeil rivé sur la porte, sauf moi, car j'observais le dais. Lancelot contemplait la porte, un demi-sourire aux lèvres. Cuneglas ne cessait d'essuyer ses larmes, tant il était heureux.

arthur, le pacificateur, rayonnait. Seule Guenièvre ne souriait pas. Elle avait simplement l'air triomphant. Dans cette salle oa on l'avait jadis méprisée, elle organisait le mariage de sa fille.

Tout en observant Guenièvre, je pris l'os dans ma main droite. La côte était lisse au toucher, et Issa, qui se tenait derrière moi avec mon bouclier, a d° se demander ce que pouvait bien signifier ce relief dans cette nuit de pleine lune, illuminée d'or et de feu.

Je regardai la grande porte au moment mame oa Ceinwyn parut et, juste avant que la salle ne retentat de vivats, il y eut un grand hoquet de stupeur.

Tout l'or de la Bretagne, toutes les reines d'autrefois n'auraient pu éclipser Ceinwyn cette nuit-la. Je n'eus mame pas besoin de me tourner vers Guenièvre pour savoir qu'elle avait perdu la partie.

C'était, je le savais, le quatrième banquet de fiançailles de Ceinwyn. Elle était venue ici une fois pour arthur, mais il avait brisé son

serment sous l'empire de l'amour de Guenièvre. Puis Ceinwyn avait été fiancée a un prince du lointain pays de Rheged, mais la fièvre l'avait emporté sans lui laisser le temps de convoler. Puis, il n'y avait pas si longtemps, elle avait porté le licol des fiançailles a Gundleus de Silurie, mais il était mort dans les hurlements sous les mains cruelles de Nimue. Et voici que pour la quatrième fois Ceinwyn portait le licol. Lancelot lui avait offert un monceau d'or, mais la coutume exigeait qu'elle lui fat présent en retour d'un joug ordinaire - signe qu'a compter de ce jour elle se soumettrait a son autorité.

75

Lorsqu'elle entra, Lancelot se leva, et son demi-sourire laissa place a une joie franche, ce qui n'était pas pour surprendre, tant sa beauté était éblouissante. ȝ ses autres fiançailles, comme il sied a une princesse, Ceinwyn était venue parée ^Je ses plus beaux atours d'or, d'argent et de bijoux. Mais ce soir-la, elle portait une simple robe blanche tirant sur le beige, ceinturée par un cordon bleu clair qui se terminait en houppes. Nul argent n'agrémentait ses cheveux, nul or ne parait sa gorge, elle ne portait aucun joyau nulle part : juste sa robe de toile et, au-dessus de ses cheveux blonds, une délicate guirlande bleue tressée avec les dernières dents-de-chien de l'été. Elle ne portait pas de souliers, mais marchait pieds nus au milieu des pétales. Elle n'arborait aucun signe de royauté ni aucun symbole de richesse : elle était venue aussi simplement vature qu'une petite paysanne. Et ce fut un triomphe. Pas étonnant que les hommes en aient eu le souffle coupé, puis qu'ils aient poussé des vivats tandis qu'elle avançait d'un pas lent et timide parmi les invités. Cuneglas pleurait de bonheur, arthur conduisait les applaudissements, Lancelot lissait sa chevelure huilée tandis que sa mère rayonnait de contentement.

L'espace d'un instant, le visage de Guenièvre demeura impénétrable, puis elle sourit, et ce fut un sourire de pur triomphe. Sans doute avait-elle été éclipsée par la beauté de Ceinwyn, mais cette nuit restait la nuit de Guenièvre : a ses yeux son ancienne rivale était vouée a un mariage qu'elle avait arrangé.

Je perçus cette simagrée sur le visage de Guenièvre et sans doute est-ce cette satisfaction rayonnante qui me fit prendre ma décision. Ou peut-atre est-ce ma haine de Lancelot, ou mon amour pour Ceinwyn. Ou peut-atre est-ce que Merlin avait raison et que les Dieux aiment le chaos car, dans une soudaine bouffée de rage, je pris l'os entre les mains. Je ne pensai pas aux conséquences de la magie de Merlin, de sa haine des chrétiens ou au risque que nous périssions tous dans notre quate du Chaudron au pays de Diwrnach. Je ne songeai pas non plus a

l'ordre méticuleux d'arthur : je savais seulement que Ceinwyn allait être donnée à un homme que je haïssais.

Comme les autres convives, je me levai et observai Ceinwyn entre les têtes des guerriers. Elle avait atteint le grand pilier de chêne central de la grande salle, où elle était de toutes parts cernée par le fracas étourdissant des vivats et des sifflets. J'étais seul à garder le silence.

Je la regardai et plaçai mes deux pouces au centre de la côte, dont je serrai les

76

extrémités dans mes poings. Vieux filou de Merlin, montre-moi ta magie maintenant.

Je cassai la côte en deux. Le bruit du craquement se perdit parmi les hurras.

Je fourrai les deux moitiés dans ma bourse et je jure que mon cœur battait à peine lorsque je posai les yeux sur la princesse de Powys qui avait surgi de la nuit avec des fleurs dans les cheveux.

Et qui soudain s'arrêta. Juste à côté du pilier orné de baies et de feuilles. Elle s'arrêta. Dès l'instant où elle avait pénétré dans la salle, Ceinwyn n'avait pas quitté Lancelot des yeux. Ses yeux étaient toujours posés sur lui et le sourire était encore sur son visage, mais elle s'arrêta et sa soudaine immobilité plongea la salle dans un silence perplexe.

L'enfant qui semait des pétales de fleurs se rembrunit et attendit des directives. Ceinwyn ne bougea point.

arthur, toujours souriant, dut croire que ses nerfs la lâchaient, car il lui fit un signe de tête pour l'encourager. Le licol tremblait entre ses mains. La harpiste frappa un accord incertain, puis leva ses doigts des cordes et, alors que ses notes mouraient dans le silence, je vis une silhouette en manteau noir sortir de la foule, au-delà du pilier.

C'était Nimue, avec son oeil d'or qui reflétait les flammes dans la salle intriguée.

Ceinwyn se détourna de Lancelot pour porter son regard sur Nimue, puis, tout doucement, tendit son bras enveloppé de sa manche blanche. Nimue lui prit la main et plongea ses yeux dans ceux de la princesse d'un air interrogateur. Ceinwyn se figea l'espace d'une demi-

seconde puis consentit d'un infime mouvement de tête. Soudain, ce fut un brouhaha général : Ceinwyn se détourna du dais et, suivant Nimue, plongea dans la foule.

Mais le brouhaha s'éteignit car nul ne trouvait la moindre explication à ce qui se passait maintenant. Debout sur l'estrade, Lancelot ne pouvait que regarder. Arthur en était resté bouche bée tandis que Cuneglas, s'arrachant à demi à son siège, observait d'un air incrédule sa sœur fendre la foule qui s'écartait devant le visage farouche, balafré et railleur de Nimue.

Guenièvre semblait prête à tuer.

C'est alors que Nimue croisa mon regard et sourit. Je sentis mon cœur battre comme un animal sauvage pris au piège. Puis Ceinwyn me sourit, et je ne vis plus Nimue : je n'avais plus d'yeux que pour Ceinwyn, la douce Ceinwyn, qui se dirigeait vers moi en portant le joug. Les guerriers s'écartèrent, mais on aurait dit

77

que j'étais taillé dans la pierre, incapable de bouger ou de parler, tandis que Ceinwyn, les yeux inondés de larmes, s'approcha. Elle ne dit mot, mais se contenta de m'offrir le licol. Un murmure de stupeur parcourut la foule qui se pressait autour de UBUS, mais je ne prai aucune attention aux voix. Je tombai à genoux et pris le licol, puis saisis les mains de Ceinwyn et les pressai contre mon visage qui, comme le sien, était inondé de larmes.

La salle explosa, partagée entre la fureur, la protestation et la stupeur.

Mais Issa se plaça devant moi, brandissant son bouclier. Nul homme ne portait d'arme tranchante dans la salle d'un roi, mais Issa tenait son bouclier étoilé comme s'il était prêt à assommer quiconque ferait mine de s'interposer. Sur mon autre flanc, Nimue sifflait des malédictions, défiant quiconque de contester le choix de la princesse.

Ceinwyn s'agenouilla, rapprochant ainsi son visage du mien. " Tu as fait le serment de me protéger, Seigneur, dit-elle dans un murmure.

- J'en ai fait le serment, Dame.

- Je te délivre de ton serment, si tel est ton désir.

- Jamais ", promis-je.

Elle s'écarta légèrement. "Je n'épouserai aucun homme, Derfel, me prévint-elle doucement. Je te donnerai tout, sauf le mariage.

- alors vous me donnez tout ce que je pourrais jamais désirer, Dame ", répondis-je, la gorge serrée les yeux noyés de larmes de bonheur. Je souris et lui rendis le licol : " Il est à vous. "

Elle sourit de ce geste, puis laissa choir le licol dans la paille et m'embrassa tendrement sur la joue. " Je crois, me susurra-t-elle malicieusement à l'oreille, que ce banquet se déroulera mieux sans nous. "

Sur quoi, nous nous relevâmes et, main dans la main, feignant d'ignorer les questions, les protestations et même quelques acclamations, nous sortâmes au clair de lune. Derrière nous, tout n'était que colère et confusion : devant nous, la foule ébahie s'écartait pour nous laisser avancer côte à côte. " La maison sous le Dolforwyn nous attend, dit Ceinwyn.

- La maison avec les pommiers ? demandai-je, me souvenant de la maisonnette dont elle avait ravé enfant.

- Celle-là même. "

Nous avions quitté la foule attroupée autour des portes et nous dirigions vers la porte de Caer Sws éclairée par des torches. Issa m'avait rejoint après avoir récupéré nos épées et nos lances.

78

Nimue marchait de l'autre côté. Trois des servantes de Ceinwyn se préparaient à la hâte à nous suivre, de même qu'une vingtaine de mes hommes.

" En êtes-vous certaine ? demandai-je à Ceinwyn, comme si, d'une manière ou d'une autre, elle pouvait revenir sur les toutes dernières minutes et rendre le joug à Lancelot.

- J'en suis plus certaine que d'aucune autre chose que j'aie jamais faite

", répondit Ceinwyn calmement. Elle me lança un regard amusé. " as-tu jamais douté de moi, Derfel ?

- C'est de moi que j'ai douté. "

Elle me serra la main. " Je ne suis la femme d'aucun homme. Je

n'appartiens qu'a moi ", dit-elle en partant d'un rire de pur plaisir. Puis elle me l

,cha la main et se lança dans une course folle. Les violettes tombaient de ses cheveux tandis qu'elle courait de joie dans l'herbe. Je courus derrière elle tandis que de la porte de la salle éberluée arthur nous criait de revenir.

Mais nous poursuivames notre course. Vers le chaos.

Le lendemain, je pris un couteau tranchant pour tailler les extrémités brisées des deux fragments d'os, puis, avec le plus grand soin, creusai deux longues rainures dans la poignée de bois d'Hywelbane. Issa se rendit a Caer Sws pour en rapporter de la colle qu'on fit chauffer. Puis après nous atres assurés que les deux creux correspondaient exactement a la forme des fragments d'os, il ne nous resta plus qu'a les enduire de colle et a presser les deux bouts dans la garde de l'épée. " On dirait de l'ivoire, dit Issa d'un ton admiratif une fois le travail achevé.

- Une simple côte de porc ", répondis-je d'un ton léger. Mais c'est vrai qu'on aurait dit de l'ivoire et les deux morceaux donnaient fière allure a Hywelbane. L'épée devait son nom a son premier propriétaire, Hywel, l'intendant de Merlin, qui m'avait appris le métier des armes.

" Mais ce sont des os magiques ? voulut savoir Issa avec inquiétude.

- La magie de Merlin. " Mais je me refusai a toute autre explication.

Cavan vint me voir a midi. Il s'agenouilla sur l'herbe et inclina la tate, sans desserrer les lèvres. Mais il n'avait nul besoin de parler, car je savais le pourquoi de sa venue. " Tu es libre de partir, Cavan, lui dis-je.

Je te délivre de ton serment. " Il leva les yeux vers moi. Mais atre libéré

de son serment était une affaire trop grave pour qu'il p't dire quoi que ce soit. Je me contentai de sourire.

"Tu n'es pas un jeune homme, Cavan, dis-je enfin, et tu mérites un seigneur qui te comblera d'or et d'aises au lieu de t'offrir la Route de Ténèbre et l'incertitude.

- J'ai l'intention de mourir en Irlande, répondit-il, ayant enfin retrouvé

sa voix.

- Pour atre avec ton peuple ?

- Oui, Seigneur, mais je ne puis y retourner en pauvre hère. J'ai besoin d'or.

- alors br'le ta planche ", lui conseillai-je. Il sourit, puis embrassa la garde d'Hywelbane. " Sans rancour, Seigneur ? demanda-t-il avec inquiétude.

- Non, fis-je, et si jamais tu as besoin d'aide, fais-le-moi savoir. "

Il se leva pour me serrer dans ses bras. Il allait retourner au service d'arthur et emporter avec lui la moitié de mes hommes. Car vingt seulement choisirent de rester avec moi. Les autres redoutaient Diwrnach ou étaient trop impatients de trouver des richesses. Je ne pouvais les en blâmer. Ils avaient gagné des honneurs, des anneaux de guerrier et des queues de loup à mon service, mais peu d'or. Je leur donnai la permission de garder les queues de loup sur leurs casques, car ils les avaient bien gagnées dans les terribles combats de BenoÛc, mais je leur fis peindre sur leur bouclier les nouvelles étoiles.

Les étoiles étaient pour la vingtaine d'hommes qui restaient avec moi, et ces vingt gaillards étaient les plus jeunes, les plus forts et les plus aventureux de mes lanciers, et les Dieux savent qu'ils avaient besoin de l'atre, car en brisant l'os je les avais engagés sur la Route de Ténèbre.

J'ignorais quand Merlin nous appellerait et j'attendis donc dans la maisonnette à laquelle Ceinwyn nous avait conduits au clair de lune. Elle se trouvait au nord-est du Dolforwyn, dans une petite vallée si encaissée que les ombres ne quittaient point le ruisseau avant que le soleil ne fût au milieu de sa course dans le ciel du matin. Les flancs raides de la vallée étaient couverts de chanes, mais la maison était entourée d'un patchwork de champs minuscules où avaient été plantés une vingtaine de pommiers. La maison n'avait pas de nom, la vallée non plus. On l'appelait simplement Cwm Isaf, la Vallée inférieure, et c'était désormais notre demeure.

Mes hommes se construisirent des cabanes sur la pente sud de la vallée. Je ne savais comment j'allais pouvoir subvenir aux besoins de vingt hommes et de leurs familles, car la fermette de Caer Sws aurait eu le plus grand mal à nourrir un mulot, sans parler d'une bande de guerriers, mais Ceinwyn avait de l'or et, me promit-elle, son frère ne nous laisserait pas mourir de faim.

La ferme, m'expliqua-t-elle, avait appartenu a son père : l'une des milliers de fermes éparpillées qui avaient fait la richesse de Gorfyddyd.

Le dernier fermier était un cousin du fabricant de bougies de Caer Sws, mais il avait trouvé la mort devant Lugg Vale et on ne lui avait encore désigné aucun remplaçant. La maison elle-même était en piètre état : un petit rectangle de pierre avec un épais toit de chaume, de paille de seigle et de fougères, qui avait affreusement besoin d'être retapée. Il y avait trois chambres a l'intérieur. La pièce centrale avait jadis été réservée aux quelques bêtes de la ferme : nous en fâmes un lieu de vie. Les deux autres pièces étaient des chambres a coucher : une pour Ceinwyn, une pour moi.

" J'ai promis a Merlin ", dit-elle cette première nuit pour expliquer que nous fassions chambre a part.

Je ressentis des fourmillements. " Promis quoi ? "

Elle dut rougir, mais le clair de lune ne pénétrait point dans la maison et je ne voyais pas son visage. Je sentais seulement la pression de ses doigts dans les miens. " Je lui ai promis, dit-elle lentement, de rester vierge tant qu'on n'aura pas retrouvé le Chaudron. "

Je commençais a comprendre a quel point Merlin s'était montré subtil.

Subtil, pervers et malin. Il avait besoin d'un guerrier pour le protéger dans son voyage au pays de Lleyrn et il avait besoin d'une vierge pour trouver le Chaudron. Il nous avait donc manipulés tous les deux. " Non !

protestai-je. Tu ne peux aller au pays de Lleyrn ! "

" Seule une vierge peut découvrir le Chaudron, nous avait sifflé Nimue depuis l'obscurité. Devrions-nous prendre une enfant, Derfel?

- Ceinwyn ne saurait aller a Lleyrn ", insistais-je.

" Du calme, ajouta Ceinwyn. J'ai promis. J'ai fait un serment.

- Sais-tu ce qu'est Lleyrn ? Sais-tu ce que fait Diwrnach ?

- Je sais que le voyage la-bas est le prix a payer pour être ici avec toi.

Et j'ai promis a Merlin, reprit-elle, j'en ai fait le serment. "

Je dormis donc seul cette nuit-la, mais au matin, après un frugal petit déjeuner avec nos lanciers et nos serviteurs, et avant que je misse les bouts d'os dans la garde d'Hywelbane, Ceinwyn se rendit avec moi au cours d'eau de Cwm Isaf. Elle écouta mon plaidoyer passionné pour la dissuader de s'aventurer sur la Route de Ténèbre, mais elle repoussa tous mes arguments, expliquant que, si Merlin était avec nous, qui pourrait triompher de nous ? "

Diwrnach, dis-je d'un air sinistre.

- Mais tu accompagnes Merlin ?

- Oui.

- alors, ne m'en empêche pas. Je serai avec toi, et toi avec moi. " Et elle ne voulait plus rien entendre. Elle n'était la femme d'aucun homme. Elle avait arrêté sa décision,

Et puis, bien entendu, nous parlâmes de ce qui s'était passé dans les tout derniers jours et nos mots se bousculaient. Nous étions amoureux, tout aussi épris qu'Arthur l'avait été de Guenièvre, et nous n'en savions jamais assez sur nos pensées et nos histoires respectives. Je lui montrai la côte de porc et elle rit de bon cœur quand je lui racontai que j'avais attendu le dernier moment pour la casser en deux.

" Je ne savais vraiment pas si j'aurais l'audace de me détourner de Lancelot, admit Ceinwyn. Je ne savais pas pour l'os, bien sûr. J'ai cru que c'était Guenièvre qui m'avait fait sauter le pas.

- Guenièvre ? demandai-je surpris.

- Je ne supportais pas son exultation perverse. C'est affreux de ma part ?

J'avais l'impression d'attrister son chaton, et ça m'était insupportable. " Elle marcha un temps en silence. quelques feuilles tombaient des arbres encore largement verts. Ce matin-la, me réveillant aux premières lueurs de l'aube à Cwm Isaf, j'avais vu un martin s'envoler de la toiture de chaume. Il n'était pas revenu et je me disais que nous n'en reverrions pas d'autres avant le printemps. Ceinwyn marchait pieds nus à côté du ruisseau, sa main dans la mienne. " Et je me suis interrogée sur cette prophétie du lit de cr

nes, poursuivit-elle. Je crois que ça veut dire que je ne suis pas censée me marier. J'ai été fiancée trois fois, Derfel, trois fois ! Et trois fois, j'ai perdu l'homme. Si ce n'est pas un message des Dieux, qu'est-ce que

c'est ?

- Je croirais entendre Nimue.

- Je l'aime bien, répondit-elle dans un sourire.

- Jamais je n'aurais imaginé que vous puissiez vous entendre, confessai-je.

- Et pourquoi ça ? J'aime son go^t de la bagarre. La vie appartient aux conquérants, non aux soumis, et ma vie durant, Derfel, j'ai fait ce que les gens m'ont demandé de faire. J'ai toujours été une bonne petite, dit-elle en faisant la moue. La fillette obéissante, la jeune fille docile. C'était facile, bien s^r,

83

parce que mon père m'aimait, et il aimait si peu de gens, mais je recevais tout ce que je désirais, et en retour on n'attendait de moi qu'une chose : que je sois jolie et obéissante. Et j'ai été très obéissante.

*'

- Jolie aussi. "

Elle m'enfonça son coude dans les côtes. Une nuée de bergeronnettes deYarrell s'envola de la brume qui enveloppait le ruisseau juste devant nous. " J'ai toujours été obéissante, dit Ceinwyn d'un air songeur. Je savais que je devrais me marier avec l'homme qu'on me choisirait, et cela ne me tracassait pas outre mesure, car tel est le lot des filles de rois.

Et je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été si heureuse que le jour oa j'ai vu arthur pour la première fois. Je me disais que la vie me sourirait a jamais. C'était un si brave homme, et puis, soudain, il a disparu.

- Et tu ne m'as pas mame remarqué ! " J'étais le plus jeune lancier de la garde d'arthur lorsqu'il était venu a Caer Sws pour s'y fiancer avec Ceinwyn. C'est a cette époque qu'elle m'avait donné la petite broche que je portais encore. Elle avait récompensé toute l'escorte d'arthur sans jamais soupçonner le feu qu'elle avait embrasé dans mon ,me ce jour-la.

" Je suis s^re de t'avoir remarqué, dit-elle. Un grand lourdaud avec sa crinière de paille ! Comment m'aurait-il échappé ? " Elle rit, puis me

laissa l'aider a enjamber un chane abattu. Elle portait la mame robe de lin que la veille, mais la jupe blanchie était maintenant tachée de boue et de mousse. " Puis j'ai été fiancée a Caelgyn de Rheged, reprit-elle, et je cessai d'atre tout a fait aussi s're de jouer de bonheur. C'était une triste brute, mais il avait promis a mon père une centaine de lanciers et le prix de la mariée en or, si bien que je t,chai de me convaincre que je serais tout de mame heureuse, mame si je devais vivre a Rheged, mais Caelgyn a été emporté par la fièvre. Puis il y a eu Gundleus, dit-elle en se rembrunissant. J'ai compris alors que je n'étais qu'un pion dans un jeu de guerre. Mon père m'adorait, mais il était tout prat a me donner mame a Gundleus si cela lui procurait plus de lances a porter contre arthur. Pour la première fois, je compris que je ne serais jamais heureuse a moins de faire moi-mame mon bonheur, et c'est alors que tu es venu nous voir avec Galahad. Tu te souviens ?

- Je me souviens. "

J'avais accompagné Galahad dans sa mission de paix avortée et Gorfyddyd, en guise d'affront, nous avait fait daner dans la salle ß4

des femmes. C'est la, a la lueur des chandelles, tandis que la harpiste jouait, que j'avais parlé a Ceinwyn et lui avais fait le serment de la protéger. " Et tu t'es inquiété de savoir si j'étais heureuse.

- J'étais amoureux de toi, avouai-je. Comme un ver de terre amoureux d'une étoile. "

Elle sourit. " Puis est venu Lancelot. Le charmant Lancelot. Le beau Lancelot, et tout le monde m'a seriné que j'étais la plus heureuse des femmes de Bretagne, mais sais-tu ce que j'ai ressenti? que je ne serais pour Lancelot qu'une conquate de plus, et il semble qu'il en ait déjà beaucoup. Mais je n'étais pas encore bien s're de ce que j'allais faire.

C'est alors que Merlin est venu me parler, et il a laissé Nimue, qui n'en finissait pas de parler. Mais je savais déjà que je ne voulais appartenir a aucun homme. Toute ma vie, j'ai été la propriété des hommes. Comme Nimue.

J'ai fait un serment a Don, je Lui ai juré que si Elle me donnait la force de prendre ma liberté, jamais je ne me marierais. Je t'aimerai, me promit-elle en me regardant droit dans les yeux, mais je ne serai le bien d'aucun homme. "

Peut-atre, me dis-je, mais elle était encore, comme moi, le jouet de Merlin. Ils n'avaient pas perdu leur temps, lui et Nimue, mais je ne dis mot de tout cela, ni de la Route de Ténèbre. Je préférai prévenir

Ceinwyn :

" Tu seras l'ennemie de Guenièvre, désormais.

- Oui, fit-elle. au demeurant je l'ai toujours été, dès l'instant où elle a décidé de me prendre arthur, mais je n'étais alors qu'une enfant et je ne savais comment la combattre. La nuit dernière, j'ai pris ma revanche, mais dorénavant je devrai vivre cachée. " Elle sourit. " Et toi, tu devais épouser Gwenhwyfach ?

- Oui, avouai-je.

- Pauvre Gwenhwyfach. Elle a toujours été très gentille avec moi quand ils habitaient ici, mais je me souviens que, chaque fois que sa sœur entraînait, elle filait. On aurait dit une grosse souris bien dodue, et sa sœur était le chat. "

Cet après-midi-là, arthur descendit dans la vallée. La colle fixant les bris d'os était encore en train de sécher sur la garde d'Hywelbane quand ses guerriers firent leur apparition au milieu des arbres de la pente sud de Cwm Isaf, face à notre maisonnette. Les lanciers n'étaient pas venus nous menacer : ils étaient simplement venus prendre un peu de bon temps dans la longue marche qui devait les ramener dans leur confortable Dumnonie. aucun

85

signe de Lancelot ni de Guenièvre : arthur traversa seul le ruisseau. Il ne portait ni épée ni bouclier.

Nous l'accueillâmes à la porte. Il s'inclina devant Ceinwyn puis lui adressa un sourire.

4

" Chère Dame, fit-il simplement.

- Vous m'en voulez. Seigneur ? " lui demandai-je avec inquiétude.

Son visage s'épanouit en un large sourire : " Ma femme croit que oui, mais ce n'est pas vrai. Comment serais-je fâché ? Tu as simplement fait ce que j'ai fait autrefois, et tu as eu l'élégance de le faire avant que le serment ne soit scellé. " Il lui adressa un nouveau sourire. " Sans doute m'as-tu mis dans l'embarras, mais je le méritais bien. Puis-je faire quelques pas avec Derfel ? "

Nous suivames le mame chemin que j'avais emprunté ce matin-la avec Ceinwyn, et arthur, sitôt qu'il fut hors de portée de vue de ses lanciers, passa le bras autour de mes épaules. " Bien joué, Derfel, dit-il d'une voix calme.

- Je suis navré si cela vous a blessé, Seigneur.

- Ne sois pas sot. Tu as fait ce que j'ai fait autrefois. Et je t'envie seulement la fraacheur de ton expérience. «a change les choses, c'est tout.

Comme je l'ai dit, c'est ganant.

- Je ne serai pas le champion de Mordred.

- Non. Mais quelqu'un te remplacera. Si ça ne tenait qu'a moi, mon ami, je vous ramènerais tous les deux au pays, je ferais de toi le champion et te donnerais tout ce que je devais te donner, mais les choses ne se passent pas toujours comme nous le souhaitons.

- Vous voulez dire, fis-je sans détour, que la princesse Guenièvre ne me pardonnera pas ?

- Non, confirma arthur d'un air morne. Ni Lancelot. Et que vais-je faire de lui ? ajouta-t-il dans un soupir.

- Mariez-le a Gwenhwyvach, et enterrez-les tous les deux en Silurie. "

Il rit. " Si seulement je le pouvais. Je l'enverrai en Silurie, certainement, mais je doute que la Silurie le retienne. Il ambitionne autre chose que ce petit royaume, Derfel. J'avais espéré que Ceinwyn et une famille le garderaient la-bas, mais maintenant ? " Il haussa les épaules. "

J'aurais mieux fait de te donner le royaume. " Il retira son bras de mes épaules et me regarda en face. " Je ne te libère pas de tes serments, Seigneur Derfel Cadarn, dit-il solennellement, tu es encore mon homme et lorsque je te manderai, tu viendras a moi.

- Oui, Seigneur.

- Ce sera au printemps. J'ai promis une trave de trois mois aux Saxons, et je tiendrai ma promesse, et quand les trois mois seront écoulés l'hiver nous empachera de sortir nos lances. Mais au printemps, nous

marcherons, et je compte sur tes hommes dans mon mur de boucliers.

- Ils seront la, Seigneur. "

Il leva les deux mains et les posa sur mes épaules. " as-tu aussi praté serment a Merlin? demanda-t-il, en me regardant droit dans les yeux.

- Oui, Seigneur, avouai-je.

- alors tu vas donner la chasse a un Chaudron qui n'existe pas?

- Je chercherai le Chaudron, en effet. "

Il ferma les yeux. " quelle sottise ! " Il laissa tomber les mains et rouvrit les yeux. " Je crois aux Dieux, Derfel, mais les Dieux croient-ils en la Bretagne ? Ce n'est pas la Bretagne d'antan, dit-il avec véhémence.

Peut-atre étions-nous autrefois un peuple d'un seul sang, mais aujourd'hui ? Les Romains ont fait venir des hommes de tous les coins du monde ! Des Sarmates, des Libyens, des Gaulois, des Numides et des Grecs !

Leur sang s'est malé au nôtre, de mame que ce sang grouille de sang romain et que s'y male du sang saxon. Nous sommes ce que nous sommes, Derfel, non ce que nous étions jadis. Nous avons une centaine de dieux, maintenant, pas simplement nos anciens dieux, et nous ne pouvons revenir en arrière, pas mame avec le Chaudron et tous les Trésors de la Bretagne.

- Merlin n'est pas d'accord.

- Et Merlin voudrait me voir combattre les chrétiens a seule fin de rendre le pouvoir a ses dieux ? Non, je ne le ferai pas, Derfel, affirma-t-il avec colère. Tu peux bien partir en quate de ton Chaudron imaginaire, mais ne va pas croire que je vais jouer le jeu de Merlin en persécutant les chrétiens.

- Merlin, protestai-je, abandonnera aux Dieux le sort des chrétiens.

- Et que sommes-nous d'autre que les instruments des Dieux ? Mais je ne vais pas combattre d'autres Bretons pour la simple raison qu'ils adorent un autre Dieu. Ni toi, Derfel, tant que tu seras lié par ton serment.

- Non, Seigneur. "

Il soupira. " Je déteste toute cette rancour au sujet des Dieux.

87

Mais Guenièvre ne cesse de me répéter que je suis aveugle. que tout est de ma faute. " Il sourit. " Si tu as praté serment a Merlin, Derfel, tu dois l'accompagner. Oa va-t-il te conduire ?

- aYnys Mon, Seigneur. "

* Il me dévisagea quelques instants en

silence, puis frémit. "Tu vas a Lleyn? demanda-t-il incrédule. Personne n'en revient vivant.

- J'en reviendrai, dis-je par vantardise.

- Veilles-y, Derfel, veilles-y, répondit-il d'un air lugubre. J'ai besoin de toi pour battre les Saxons. Et après cela, sans doute, tu pourras retourner en Dumnonie. Guenièvre n'est pas femme a garder rancune. " J'en doutais, mais ne dis mot. " alors je t'appellerai au printemps, poursuivit arthur, et je te prie de survivre a Lleyn. " Il passa son bras sous le mien et me raccompagna jusqu'a la maison. " Et si on te pose la question, Derfel, je t'ai simplement accablé de reproches. Je t'ai maudit, ou mame frappé.

- Je vous pardonne les coups, Seigneur, fis-je en riant.

- Tiens-toi pour réprouvé, conclut-il, et le deuxième homme le plus heureux de la Bretagne. "

Le plus heureux du monde, pensai-je, car le désir de mon ,me était exaucé.

Ou il le serait, les Dieux nous gardent, le jour oa celui de Merlin le serait.

Je regardai les lanciers se retirer. L'ours d'arthur apparut un court instant entre les arbres, il agita la main, grimpa sur son cheval et disparut.

De nouveau, nous étions seuls.

Je n'étais donc pas en Dumnonie pour voir le retour d'arthur. J'aurais bien aimé, pourtant, car il rentra en héros dans un pays qui avait fait

peu de cas de ses chances de survie et avait comploté de le remplacer par des créatures de moindre envergure.

Les vivres furent rares cet automne, car le soudain embrasement de la guerre avait épuisé la dernière récolte, mais il n'y eut point de famine, et les hommes d'arthur firent rentrer équitablement les impôts. Le progrès paraît mince, mais après les dernières années cela suscita quelque émoi dans le pays. Seuls les riches payaient des impôts au Trésor Royal.

Certains les payaient en or, mais la plupart le faisaient en grains, en cuir, en draps, en sel, en

88

laine et en poisson séché qu'ils avaient exigés de leurs tenanciers. Dans les toutes dernières années, les riches n'avaient pas versé grand-chose au roi, et les pauvres beaucoup donné aux riches, si bien que les lancers commencèrent par demander aux pauvres ce qu'ils avaient payé pour faire ensuite payer les riches. Puis ils restituèrent un tiers de la collecte aux églises et aux magistrats afin qu'ils distribuent des vivres pendant l'hiver. Cette seule mesure fit comprendre à la Dumnonie qu'un nouveau pouvoir était né et, si les riches grommelèrent, personne n'osa lever un mur de boucliers pour combattre arthur. Il était le seigneur de la guerre du royaume de Mordred, le vainqueur de Lugg Vale, le massacreur des rois.

Désormais, ses adversaires le craignaient.

Mordred fut confié à la garde de Culhwch, un cousin d'arthur : guerrier honnête et rustre, qui ne se souciait probablement guère du sort d'un petit enfant difficile. Il était bien trop occupé à réprimer la révolte fomentée par Cadwy d'Isca, dans l'ouest de la Dumnonie, et je me suis laissé dire que dans une campagne éclair il porta ses lances dans les grandes landes, puis au sud sur la côte sauvage. Il ravagea le cœur du pays de Cadwy, puis prit d'assaut le prince rebelle dans l'ancienne place forte romaine d'Isca.

Les murs s'étaient écroulés et les vétérans de Lugg Vale s'étaient engouffrés dans les brèches afin de pourchasser les rebelles dans les rues.

Le prince Cadwy s'était fait prendre dans un sanctuaire romain et taillé en pièces. arthur ordonna que les différentes parties de son corps fussent exposées dans les villes de Dumnonie, et que sa tête, avec ses tatouages bleus sur les joues reconnaissables entre tous, fût expédiée

au roi Marc de Kernow qui avait encouragé la révolte. Le roi Marc renvoya un tribut de lingots d'étain, un baquet de poisson fumé, trois carapaces de tortue polies échouées sur les côtes de son pays sauvage, tout en se défendant candidement de toute complicité avec les insurgés.

Lorsqu'il prit la forteresse de Cadwy, Culhwch y trouva des lettres qu'il fit parvenir à arthur. Les lettres étaient du parti chrétien de Dumnonie.

Elles avaient été écrites avant la campagne qui s'était terminée à Lugg Vale, et elles révélaient toute l'ampleur des plans concoctés pour débarrasser la Dumnonie d'arthur. Les chrétiens l'avaient pris en grippe du jour où il avait révoqué l'édit du roi Uther qui exonérait l'... glise d'impôts et de prats et ils s'étaient convaincus que leur Dieu menait arthur au-devant d'une grande défaite entre les mains de Gorfyddyd. C'était la perspective de cette défaite quasi certaine qui les avait encoura-89

gés à coucher leurs réflexions par écrit. Et ces missives étaient désormais en possession d'arthur.

Les lettres révélaient une communauté chrétienne inquiète qui désirait la mort d'arthur, mais redoutait aussi l'inaarsion des lanciers paÛens de Gorfyddyd. Pour se sauver, eux et leurs richesses, ils s'étaient montrés disposés à sacrifier Mordred, et les lettres encourageaient Cadwy à profiter de l'absence d'arthur pour marcher sur Durnovarie, tuer Mordred et livrer le royaume à Gorfyddyd. Les chrétiens lui promettaient de l'aide et espéraient que les lances de Cadwy les protégeraient sous la fêrûle de Gorfyddyd.

Cela leur valut plutôt d'être ch,tiés. Le roi Melwas des Belges, roi client qui s'était rangé aux côtés des chrétiens hostiles à arthur, devint le nouveau maître de Cadwy. Ce qui n'était guère une récompense, car cela éloignait Melwas de son peuple pour un endroit où arthur pouvait le tenir à l'oeil. Nabur, le magistrat chrétien qui avait reçu la tutelle de Mordred et avait profité de sa fonction pour rassembler les adversaires d'arthur, mais aussi l'auteur des lettres suggérant de mettre Mordred à mort, fut cloué en croix dans l'amphithéâtre de Durnovarie. De nos jours, naturellement, on le fait passer pour un saint et martyr, mais je ne garde de lui que le souvenir d'un homme doucereux doublé d'un menteur. Deux prêtres, un autre magistrat et deux propriétaires terriens furent également mis à mort. Le dernier des conjurés était l'évêque Sansum, bien qu'il eût été trop malin pour laisser écrire son nom. Cette habileté et son étrange amitié avec Morgane, la sour

paÛenne et estropiée d'arthur, lui valurent la vie sauve. Il jura a arthur une indéfectible loyauté, mit la main sur un crucifix et jura n'avoir jamais comploté la mort du roi : ainsi demeura-t-il le gardien du sanctuaire de la Sainte-...pine, aYnys Wydryn. On pourrait le mettre au fer avec une épée sur la gorge, il se débrouillerait encore pour s'éclipser.

Morgane, son amie paÛenne, avait été la pratresse la plus proche de Merlin jusqu'au jour oa la jeune Nimue avait usurpé cette place, mais Merlin et Nimue étaient bien loin, et Morgane était de fait la maâtresse des terres de Merlin a avalon. avec son masque d'or dissimulant son visage br°lé et sa robe noire qui enveloppait son corps déformé par les flammes, Morgane reprit les pouvoirs de Merlin, et c'est elle qui acheva la reconstruction de son antre sur le Tor. C'est encore elle qui organisa la collecte des impôts dans le nord du pays d'arthur. Elle devint ainsi l'une 90

des conseillères les plus écoutées de son frère ; de fait, après qu'une fièvre eut emporté l'évaque Bedwin cet automne, arthur suggéra mame, contre toute préséance, qu'elle f°t nommée conseillère de plein droit. aucune femme n'avait jamais siégé au Conseil du Roi en Bretagne et Morgane aurait bien pu devenir la première, mais Guenièvre veilla qu'il n'en f°t rien. Il n'était pas question qu'elle laiss,t ce titre a une femme, si elle-mame ne pouvait l'obtenir ; qui plus est, elle détestait tout ce qui était laid, et les Dieux savent si la pauvre Morgane était grotesque, mame avec son masque d'or ! Morgane resta donc aYnys Wydryn, tandis que Guenièvre supervisa la construction du nouveau palais a Lindinis.

C'était un palais somptueux. L'ancienne villa romaine que Gundleus avait br°lée fut reconstruite et agrandie, si bien que ses ailes cloîtrées enfermaient deux grandes cours oa l'eau coulait dans le marbre. Proche de la colline royale de Caer Cadarn, Lindinis devait atre la nouvelle capitale de la Dumnonie, mame si Guenièvre interdit que Mordred, avec son pied gauche déformé, p°t en approcher. Seuls avaient droit de cité a Lindinis les gens beaux, et dans les cours bordées d'arcades Guenièvre rassembla des statues des villas et des sanctuaires de toute la Dumnonie. Il n'y avait pas la de sanctuaire chrétien, mais Guenièvre aménagea une grande salle obscure pour Isis, la Déesse des femmes, ainsi qu'une somptueuse suite pour Lance-lot, quand il viendrait en visite depuis son nouveau royaume de Silurie. Elaine, la mère de Lancelot, y logeait ; et elle qui avait jadis fait d'Ynys Trebes une si belle ville, elle aida Guenièvre a faire du palais de Lindinis un véritable écrin.

arthur, je le sais, était rarement a Lindinis. Il était trop occupé a préparer la guerre contre les Saxons.   cette fin, il commença par refortifier les anciennes citadelles de terre du sud. Mame Caer Cadarn, au cour de notre pays, vit ses murs renforcés et ses remparts pourvus de nouvelles plates-formes de bois pour la bataille ; mais son plus gros ouvrage fut a Caer ambra, a juste une demi-heure de marche des Pierres, qui devait atre sa nouvelle base contre les Sa s. Les anciens y avaient dressé

un fort, mais tout au long de l'automne et de l'hiver les esclaves trim rent pour rendre les anciens murs de pierre encore plus escarpés et installer au sommet des palissades et de nouvelles plates-formes. D'autres forts furent consolidés au sud de Caer ambra afin de défendre les régions inférieures de la Dumnonie contre les Saxons

91

du sud menés par Cerdic, qui ne manqueraient pas de nous attaquer quand arthur lancerait ses hommes contre aelle. Depuis les Romains, j'ose le dire, jamais on n'avait autant creusé la terre bretonne ni fendu autant de bois, et jamais les homaates taxes d'arthur ne pourraient payer la moitié

de ces travaux. Il leva donc un impôt sur les  glises prospères et puissantes du sud de la Bretagne - sur ces mames  glises qui avaient soutenu Nabur et Sansum dans leurs efforts pour le renverser. Cet impôt fut finalement remboursé, et il protégea les chrétiens des effroyables attentions des pa ens saxons, mais les chrétiens ne pardonnèrent jamais a arthur, pas plus qu'ils ne voulurent voir que le mame impôt était levé sur les rares sanctuaires pa ens qui possédaient encore quelque richesse.

Mais tous les chrétiens n'étaient pas les ennemis d'arthur. Un tiers au moins de ses lanciers étaient chrétiens, et ces hommes étaient aussi loyaux que n'importe quel pa en. Maints autres chrétiens approuvaient son gouvernement, mais la grande majorité des chefs de l'...glise laissaient leur cupidité dicter leur loyauté et comptaient parmi ses adversaires. Ils croyaient que leur Dieu reviendrait un jour sur cette terre et marcherait parmi nous comme un mortel, mais Il ne viendrait pas avant que tous les pa ens ne fussent convertis a Sa foi. Sachant qu'arthur était pa en, les pracheurs l'accablaient de malédictions, mais arthur feignait d'ignorer leurs paroles tout en parcourant sans relâche la Bretagne méridionale. Un jour, il était avec Sagramor sur la frontière d'aelle, le lendemain il combattait l'une des bandes de Cerdic qui s'était aventur e dans les vallées du sud, puis il

remontait vers le nord, traversant la Dumnonie et passant par Gwent a destination d'Isca afin d'y discuter avec les chefs locaux du nombre de lanciers qu'on pouvait lever a Gwent, a l'ouest, ou en Silurie, a l'est. Gr,ce a Lugg Vale, arthur était désormais bien plus que le premier seigneur de Dumnonie et protecteur de Mordred : il était le seigneur de la guerre de la Bretagne, le chef incontesté de toutes nos armées, et aucun roi n'osait lui refuser quoi que ce soit, ni, en ce temps-la, ne le désirait.

Mais tout cela, je l'ai manqué, car j'étais a Caer Sws. avec Ceinwyn.

J'étais amoureux.

Et j'attendais Merlin.

92

Merlin et Nimue arrivèrent a Cwm Isaf quelques jours avant le solstice d'hiver. Les nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de la cime des chanes dépouillés, sur les crates, et le gel matinal avait persisté jusqu'au cour de l'après-midi. Le ruisseau était un patchwork de plaques de glace et de filets d'eau, les feuilles tombées étaient gelées et la terre de la vallée dure comme pierre. Nous avions fait un feu dans la pièce centrale, si bien que notre maison était assez chaude mame si l'on y suffoquait dans l'épaisse fumée qui flottait vers les poutres mal taillées avant de trouver le petit trou percé au sommet du toit. D'autres feux fumaient depuis les refuges que mes lanciers s'étaient aménagés a travers la vallée : des cabanons trapus avec des murs de terre et de pierre supportant des toitures de bois et de fougères. Nous avions aménagé derrière la maison une écurie oa, la nuit, on enfermait un taureau, deux vaches, trois laies, un sanglier, une douzaine de moutons et une vingtaine de poulets pour les protéger des loups. Il y avait pléthore de loups dans les bois, et tous les jours, a la brune, on les entendait hurler, et la nuit on les entendait parfois gratter du côté de l'écurie. Les moutons balaient pitoyablement, les poules caquetaient frénétiquement : alors Issa, ou quelque autre garde, criait et lançait un tison dans les bois, et les loups s'éclipsaient. Un matin que j'allais de bonne heure chercher de l'eau au ruisseau, je tombai nez a nez sur un gros vieux chien-loup. Il buvait. Mais quand j'avais surgi des broussailles il avait levé sa truffe grise, m'avait regardé fixement et avait attendu un signe de moi pour s'éloigner en trotinant. Je décidai que c'était un bon augure. En ces jours oa nous attendions Merlin, nous comptons les augures.

Nous chassons aussi le loup. Cuneglas nous donna trois laisses de

lévriers d'Irlande a poil long, plus gros et plus poilus que les fameux lévriers d'Ecosse de Powys qu'élevait Guenièvre en Dumnonie. La chasse occupait mes hommes et même Ceinwyn appréciait ses longues journées froides au fond des bois. Elle portait des pantalons de cuir, de grandes bottes et un justaucorps de cuir, ainsi qu'un long couteau de chasseur à la taille. Elle ramassait ses cheveux blonds en chignon au creux de la nuque, puis escaladait les rochers, dévalait les ravines et enjambait les arbres morts derrière la laisse de lévriers attachés à une longe en crin de cheval.

L'arc et les flèches étaient la manière la plus simple de chasser le loup, mais nous étions peu nombreux à maîtriser cet art, et nous nous servions de nos chiens, de nos lances de guerre

93

et de nos couteaux. Au retour de Merlin, nous avions un gros tas de peaux dans le magasin de Cuneglas. Le roi nous avait prié de revenir à Caer Sws, mais Ceinwyn et moi étions aussi heureux que nous le permettait la perspective de l'épreuve d*Merlin, et nous préférons donc rester dans notre petite vallée en comptant les jours.

Et nous étions heureux à Cwm Isaf. Ceinwyn prenait un plaisir ridicule à accomplir tout le travail jusque-là dévolu à ses servantes. Mais, étrangement, elle ne sut jamais tordre le cou à un poulet et je riais de bon cœur chaque fois qu'elle tuait une poule. Rien ne l'y obligeait, car l'une des servantes aurait pu tuer la volaille à sa place, et mes lanciers auraient fait n'importe quoi pour elle, mais elle tenait à abattre sa part de travail. Pourtant, pour ce qui est de tuer des poules, des canards ou des oies, elle ne put jamais se résoudre à le faire comme il faut. La seule méthode qu'elle ait jamais imaginée consistait à allonger la malheureuse créature sur la terre, à poser son petit pied sur le cou et, en fermant les yeux, à donner un coup sec sur la tête.

Elle était plus heureuse à la quenouille. En Bretagne, toutes les femmes, sauf les plus riches, ne quittaient jamais quenouille et fuseau, car filer la laine est l'une de ces tâches sans fin qui dureront probablement jusqu'à la dernière révolution du soleil autour de la terre. Sitôt les toisons de l'année transformées en fil, les toisons de l'année suivante emplissaient les entrepôts. Les femmes en ramassaient de pleins tabliers, lavaient et peignaient la laine, puis recommençaient à filer. Elles filaient en marchant, elles filaient en bavardant, elles filaient chaque fois qu'une autre tâche leur laissait les mains libres. C'était une besogne monotone qui ne demandait aucune intelligence, mais du doigté. Au départ, Ceinwyn ne réussit à produire que de

misérables petites loques de laine, mais elle fit des progrès, sans jamais cependant devenir aussi rapide que ces femmes qui filaient la laine depuis le jour où leurs mains avaient été assez grandes pour tenir la quenouille. Le soir, elle s'asseyait et me racontait sa journée, tournant la quenouille de la main gauche et, de la main droite, donnant de petites chiquenaudes au fuseau lesté et suspendu pour étirer et retordre le fil naissant. quand le fuseau touchait terre, elle enroulait le fil, fixait la toison embobinée avec une agrafe en os, puis se remettait à filer. La laine qu'elle fit cet hiver-la était souvent inégale ou trop fragile, mais je portai fidèlement l'une des chemises qu'elle tricota avec ce fil jusqu'à ce qu'elle parte en lambeaux.

94

Cuneglas nous rendait visite. Mais Helledd, sa femme, ne devait jamais l'accompagner. La reine Helledd était terriblement conventionnelle et désapprouvait vivement ce que Ceinwyn avait fait. " Elle estime que cela fait honte à la famille ", nous dit-il allègrement. Comme arthur et Galahad, il devint l'un de mes amis les plus chers. Il devait se sentir bien seul à Caer Sws car, mis à part Iorweth et quelques jeunes druides, il était peu d'hommes avec qui il pût parler d'autre chose que de chasse et de guerre. Et je remplaçai donc les frères qu'il avait perdus. Son frère aîné, qui aurait dû être roi, était mort en tombant de son cheval, le puané avait succombé à une fièvre et le petit dernier avait trouvé la mort en combattant les Saxons. Tout comme moi, Cuneglas désapprouvait vivement le départ de Ceinwyn sur la Route de Ténèbre, mais il m'assura que rien ne pourrait jamais l'arrêter, hormis un coup d'épée. " Tout le monde la croit douce et tendre, mais elle a une volonté de fer. Tatue comme une mule.

- Incapable de tuer des poulets.

- J'ai du mal à l'imaginer ! dit-il dans un grand éclat de rire. Mais elle est heureuse, Derfel, et je t'en remercie. "

Ce fut un temps de bonheur, l'un des plus heureux de tous nos moments de bonheur, quoique toujours assombri par ce qui nous attendait : nous savions que Merlin viendrait nous demander d'honorer nos serments.

Il arriva par un après-midi glacial. J'étais devant la maison, me servant d'une hache de guerre saxonne pour fendre des rondins de bois fraîchement débités qui allaient enfumer notre maison. Ceinwyn était à l'intérieur, apaisant une querelle qui avait éclaté entre ses servantes et la farouche Scarach, quand une corne retentit dans la vallée. C'était

un signal de mes lanciers : un étranger approchait de Cwm Isaf, et je baissai ma hache a temps pour entrevoir la grande silhouette de Merlin parmi les arbres. Nimue était avec lui. Elle était restée une semaine avec nous après la nuit des fiançailles de Lancelot puis, sans un mot d'explication, elle avait disparu dans la nuit. La voila maintenant qui revenait, vature de noir, au côté de son seigneur dans sa longue robe blanche.

Ceinwyn sortit de la maison. Son visage était barbouillé de suie et ses mains couvertes du sang du lièvre qu'elle venait de dépecer. " Je croyais qu'il amènerait une bande de guerre ", dit-elle en fixant Merlin de ses yeux bleus. C'est ce que Nimue nous avait dit avant de partir : que Merlin levait une armée qui le protégerait sur la Route de Ténèbre.

95

" Peut-atre les a-t-il laissés a la rivière ? " suggèrai-je.

Elle écarta de son visage une mèche de cheveux, malant le sang a la suie. "

Tu n'as pas froid ? demanda-t-elle, car je m'étais mis torse nu pour couper le bois.

.*"

- Pas encore ", dis-je en passant une chemise de laine tandis que Merlin traversait le ruisseau a grandes enjambées. Mes lanciers, qui attendaient des nouvelles, sortirent de leurs cabanes pour le suivre, mais ils restèrent devant la maison lorsqu'il se courba pour passer sous notre linteau.

Il ne nous dit pas un mot de salutation, mais s'engouffra dans la maison, suivi par Nimue. Lorsque Ceinwyn et moi entr,mes a notre tour ils étaient déjà accroupis a côté du feu. Merlin réchauffait ses mains décharnées, puis il sembla pousser un long soupir. Il ne dit mot, et aucun de nous n'était d'humeur a lui demander des nouvelles. Je m'assis a mon tour a côté du feu, tandis que Ceinwyn mit le lièvre a demi dépecé dans une coupe puis se lava les mains. Elle fit signe a Scarach et aux servantes de sortir puis vint s'asseoir a côté de moi.

Merlin frissonna puis parut se détendre, son long dos vo°té, les yeux clos.

Puis il resta ainsi un long moment. Son visage brun était

profondément creusé de rides et sa barbe d'un blanc éblouissant. Comme tous les druides, il se rasait le devant du crâne, mais cette tonsure était maintenant recouverte d'une fine couche de duvet blanc, preuve qu'il avait passé

longtemps en vadrouille sans rasoir ni miroir de bronze. Il avait l'air très vieux ce jour-la, et même faible quand on le voyait ainsi voûté à côté

du feu.

Nimue se tenait en face de lui, sans rien dire elle non plus. Elle se leva une fois pour décrocher Hywelbane de ses crochets, sur la poutre principale, et je la vis sourire quand elle reconnut les deux bouts d'os sertis dans la poignée. Elle sortit l'arme de son fourreau, la tint dans la partie la plus enfumée du feu, puis lorsque l'acier fut couvert de suie, elle griffonna soigneusement une inscription en s'aidant d'un fétu de paille. Ces lettres ne ressemblaient pas à celles que j'écris maintenant, à celles que nous employons, nous et les Saxons. C'étaient des lettres magiques plus anciennes, de simples traits rayés de barres, que seuls utilisaient les druides et les sorciers. Elle appuya le fourreau contre le mur et raccrocha l'épée à ses clous, sans expliquer ce qu'elle avait écrit.

Merlin ne lui prétait aucune attention.

Soudain, il rouvrit les yeux, et son air de faiblesse laissa place à une terrible sauvagerie. " J'ai jeté un sort sur les créatures de fi6

Silurie ", commença-t-il lentement. Il approcha ses doigts du feu, d'où jaillit en sifflant une flamme plus vive. " que leurs récoltes se flétrissent, grogna-t-il, que leur bétail soit stérile, leurs enfants estropiés, leurs épées émoussées et leurs ennemis triomphants. " De sa part, ce n'était pas une malédiction bien méchante, mais on sentait la hargne dans sa voix. " Et sur Gwent, poursuivit-il, qu'y sévissent la peste et les gels en été, que leurs matrices soient pareilles à des coques desséchées. " Il cracha dans les flammes. " Et sur Elmet, que les larmes forment des lacs, que les fléaux emplissent les tombes, et que les rats fassent la loi dans leurs maisons. " Il cracha de nouveau. " Combien d'hommes emmèneras-tu, Derfel ?

- Tous ceux que j'ai, Seigneur. " J'hésitai à admettre qu'ils étaient si peu, mais je finis par lui répondre : " Vingt boucliers.

- Et ceux de tes hommes qui sont encore avec Galahad ? " Il me lança

un rapide coup d'oeil de sous ses sourcils blancs en bataille. " Combien sont-ils ?

- Je n'en ai aucune nouvelle, Seigneur. "

Il ricana. " Ils forment la garde du palais de Lancelot. Il y tient. Il fait de son frère un portier. " Galahad était le demi-frère de Lancelot, et aussi différent de lui qu'il était possible. " C'est une bonne chose, Dame, ajouta Merlin en regardant Ceinwyn, que vous n'ayez pas épousé Lancelot.

- Je le crois, Seigneur, dit-elle en m'adressant un sourire.

- Il s'ennuie à mourir en Silurie. Je ne saurais lui en faire le reproche, mais il cherchera les comforts de la Dumnonie et sera un serpent dans le ventre d'Arthur. Et vous, ma Dame, ajouta-t-il en souriant, vous étiez censée être son jouet.

- Je préférerais mille fois être ici, répondit-elle en montrant les murs de pierre et les poutres enfumées.

- Mais il va essayer de vous frapper, l'avertit Merlin. Son orgueil grimpe plus haut que l'aigle de Lleuallaw, Dame, et Guenièvre vous maudit. Elle a tué un chien dans son temple d'Isis et a enveloppé de sa dépouille une chienne éclopée à laquelle elle a donné votre nom. "

Ceinwyn p,lit, fit le signe contre le mal et cracha dans le feu.

Merlin haussa les épaules. " J'ai contré la malédiction, Dame ", dit-il en étirant ses longs bras et en rejetant la tête en arrière si bien que ses tresses enrubannées touchaient presque les joncs qui couvraient le sol derrière lui. " Isis est une déesse étrangère, reprit-il, et son pouvoir est faible en ce pays. " Il ramena la tête

97

en avant et se frotta les yeux de ses longues mains. " Je suis venu les mains vides, dit-il d'un air lugubre. aucun homme d'Elmet ne voulait venir, ni aucun ailleurs. Leurs lances, assurent-ils, sont consacrées aux ventres des Saxons. Je ne leur ai offert ni or ni argent, seule l'occasion de se battre au nom des Dieux, et ils m'ont offert leurs prières, puis ils ont laissé leurs femmes leur parler d'enfants et de foyers, de bétail et de terre. Et ils se sont éclipsés. quatre-vingts nommes ! Je n'en demandais pas plus. Diwrnach peut en aligner deux cents, peut-être une poignée de plus. quatre-vingts auraient suffi, mais je n'en ai pas même trouvé huit.

Leurs seigneurs ont praté serment a arthur. Le Chaudron, disent-ils, peut attendre que Llogyr soit de nouveau a nous. Ils veulent la terre et l'or des Saxons, et je ne leur ai proposé que du froid et du sang sur la Route de Ténèbre. "

Il y eut un long silence. Une b°che dégringola dans le feu, faisant jaillir une gerbe d'étincelles vers le toit encrassé. " Pas un seul homme n'a offert sa lance ? demandai-je, éberlué.

- quelques-uns, mais aucun qui ne m'inspir,t confiance. aucun qui f't digne du Chaudron. " Il s'arrata, l'air de nouveau abattu. " Je me bats contre l'attrait de l'or des Saxons et contre Morgane. Elle s'oppose a moi.

- Morgane ! "

Je ne pus cacher ma stupeur. Morgane, la sour aanée d'arthur, avait été la plus proche compagne de Merlin avant que Nimue n'usurp,t sa place, et si elle haÔssait Nimue, je ne crois pas que sa haine s'étendait a Merlin.

"Morgane, confirma-t-il sèchement. Elle a fait courir une légende a travers la Bretagne. Elle prétend que les Dieux sont hostiles a ma quate et que je vais atre vaincu, que ma mort embrassera tous mes compagnons. Elle a ravé

cette fable et les gens croient a ses raves. Je suis vieux et faible, dit-elle, et je perds la raison.

- Elle prétend, ajouta Nimue a voix basse, qu'une femme va te tuer. Non pas Diwrnach. "

Merlin haussa les épaules. " Morgane joue son jeu a elle, et je ne le comprends pas encore. " Il plongea la main dans l'une de ses poches et en ressortit une poignée d'herbes nouées desséchées. ¿ mes yeux, toutes les tiges nouées étaient semblables, mais il en choisit une, qu'il tendit a Ceinwyn : " Je vous libère de votre serment, Dame. "

Ceinwyn me jeta un coup d'oeil puis se retourna vers l'herbe nouée.

" allez-vous suivre la Route de Ténèbre, Seigneur ? demanda-t-elle a Merlin.

- Oui.

- Mais comment allez-vous trouver le Chaudron sans moi ? "

Il haussa les épaules mais ne répondit point.

" Comment allez-vous le trouver avec elle ? " voulus-je savoir, car je ne voyais toujours pas pourquoi il fallait une vierge pour trouver le Chaudron ni pourquoi ce devait être Ceinwyn.

Merlin haussa à nouveau les épaules : " Le Chaudron a toujours été sous la garde d'une vierge. Si mes raves me renseignent correctement, c'est une vierge qui le garde aujourd'hui et seule une autre vierge peut révéler sa cachette. Tu la verras en rave, fit-il à Ceinwyn, si tu veux bien venir.

- Je viendrai, Seigneur, comme je vous l'ai promis. " Merlin remit l'herbe nouée dans sa poche et se frotta le visage de ses longues mains. " Nous partons dans deux jours, annonça-t-il sèchement. Vous devez cuire du pain, faire des provisions de viande et de poisson sèches, aiguiser vos armes et prendre assez de fourrures contre le froid. " Il se tourna vers Nimue. "

Nous allons dormir à Caer Sws. Viens.

- Vous pouvez rester ici, proposai-je.

- Je dois parler à Iorweth. " Il se redressa, la tête au niveau des combles. " Je vous libère tous les deux de vos serments, dit-il très solennellement, mais je prie le ciel que vous veniez tout de même. Mais ce sera plus dur que vous ne l'imaginez et plus dur que vous ne le craignez dans vos pires cauchemars, car j'ai engagé ma vie sur le Chaudron. " Il baissa les yeux vers nous. Une immense tristesse se lisait sur son visage.

" Le jour où nous nous engagerons sur la Route de Ténèbre, je commencerai à mourir, car tel est mon serment, et je n'ai aucune certitude que mon serment me vaudra de réussir. Si la quête échoue, je serai mort, et vous serez seuls au pays de Llein.

- Nous aurons Nimue, dit Ceinwyn.

- Et elle est tout ce que vous aurez ", ajouta Merlin d'un air sombre avant de se baisser pour franchir la porte. Nimue le suivit.

Nous restâmes assis en silence. Je mis une autre bûche dans le feu. Elle était verte, car nous n'avions que du bois fraîchement coupé. Je regardai la fumée s'épaissir et tourbillonner vers les combles, puis je pris la main de Ceinwyn.

" Tu veux vraiment mourir a Lleyl ? demandai-je d'un ton de reproche.

99

- Non, mais je veux voir le Chaudron. "

Je regardai fixement le feu. " Il le remplira de sang ", ajoutai-je a voix basse.

Les doigts de Ceinwyn caressaient les miens. " qjand j'étais petite, dit-elle, j'ai entendu tous les contes de l'ancienne Bretagne, quand les Dieux vivaient parmi nous et que tout le monde était heureux. Il n'y avait pas de famine en ce temps-la, ni de fléaux, rien que nous, les Dieux, et la paix.

Je veux voir le retour de cette Bretagne, Derfel.

- arthur dit qu'elle ne reviendra jamais. Nous sommes ce que nous sommes, non plus ce que nous étions jadis.

- alors, qui crois-tu ? arthur ou Merlin ? "

Je réfléchis un long moment. " Merlin ", dis-je enfin, peut-atre parce que je voulais croire a sa Bretagne oa toutes nos peines seraient dissipées comme par enchantement. J'aimais aussi l'idée qu'arthur avait de la Bretagne, mais il passait par la guerre, par un dur labeur et l'espoir que les hommes se conduiraient bien s'ils étaient bien traités. Le rave de Merlin exigeait moins et promettait davantage.

" alors nous accompagnerons Merlin ", conclut Ceinwyn. Elle marqua un temps d'hésitation tout en me dévisageant. " Te fais-tu du souci a cause de la prophétie de Morgane ? " voulut-elle savoir.

Je hochai la tate. " Elle a du pouvoir, mais pas autant que lui. Ni autant que Nimue. " Nimue et Merlin avaient tous deux souffert les Trois Blessures de la Sagesse, et Morgane n'avait enduré que la blessure du corps, jamais la blessure de l'esprit ni celle de l'orgueil. Mais la prophétie de Morgane était une fable habile, car a certains égards Merlin défiait les Dieux. Il voulait apprivoiser leurs caprices et, en retour, leur donner tout un pays voué a leur culte, mais pourquoi les Dieux se laisseraient-ils faire ?

Peut-atre avaient-ils fait de Morgane et de ses moindres pouvoirs leur instrument contre les manigances de Merlin, car comment expliquer autrement l'hostilité de Morgane ? Ou peut-atre croyait-elle comme

arthur que toute cette quate n'avait aucun sens, qu'elle n'était que le rave sans espoir d'un vieillard qui voulait retrouver une Bretagne disparue avec l'arrivée des Légions. Pour arthur, il n'y avait qu'un combat : il fallait bouter les rois saxons hors de la Bretagne, et arthur était tout prat a croire les racontars de sa sour si cela lui évitait de perdre la moindre lance contre les boucliers barbouillés de sang de Diwrnach. Peut-atre mame se 100

servait-il de sa sour pour s'assurer qu'aucune vie précieuse de Dumnonien ne soit gaspillée a Lleyrn. Sauf ma vie et celle de mes hommes, et celle de ma chère Ceinwyn. Car nous avions praté serment.

Mais Merlin nous avait délivrés de nos serments, et j'essayai donc une dernière fois de convaincre Ceinwyn de rester a Powys. Je lui expliquai qu'arthur était persuadé que le Chaudron n'existait plus, que les Romains l'avaient sans doute volé et expédié a Rome, cette grande sentine de tous les trésors, pour le fondre en peignes, en agrafes, en pièces ou en broches. quand j'eus fini, elle me sourit et me demanda de nouveau qui je croyais, Merlin ou arthur.

" Merlin.

- Moi aussi, fit-elle. Et je pars. "

Et chacun de cuire son pain, de rassembler des vivres et d'aff'ter ses armes. La nuit suivante, la veille de notre départ, tomba la première neige.

Cuneglas nous donna deux poneys que nous charge,mes de vivres et de fourrures, puis, nos boucliers étoiles sur le dos, nous prames la route du nord. lorweth nous donna sa bénédiction et les lanciers de Cuneglas nous accompagnèrent dans les premiers kilomètres, mais sitôt que nous e'mes passé les grandes glaces du marécage de Dugh, au-dela des collines situées au nord de Caer Sws, ces lanciers s'en retournèrent. Nous étions seuls.

J'avais promis a Cuneglas de donner ma vie pour protéger la vie de sa sour, et il m'avait embrassé avant de me chuchoter a l'oreille : " Tue-la, Derfel, plutôt que de la laisser tomber entre les mains de Diwrnach. "

Il avait les yeux embués de larmes et je faillis presque me raviser. " Si vous lui donnez l'ordre de rester, Seigneur Roi, sans doute obéirait-elle.

- Jamais, mais elle est plus heureuse aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. En outre, Iorweth m'assure qu'elle reviendra. Va, mon ami. " Il avait reculé d'un pas. En guise de cadeau d'adieu, il nous avait offert un sac de lingots d'or dont nous chargeâmes l'un des poneys.

La route enneigée conduisait au nord vers Gwynedd. Je n'étais encore jamais allé dans ce royaume qui me sembla rude et inhospitalier.

Les Romains y étaient venus, mais s'étaient contentés d'en extraire du plomb et de l'or. Ils n'avaient guère laissé de marques ni donné la moindre loi au pays. Les gens vivaient dans des cabanes sombres et trapues entassées les unes sur les autres derrière une enceinte de pierres gardée par des chiens et surmontée de crânes de loups et d'ours pour chasser les esprits. Des cairns marquaient les sommets des collines et tous les quelques kilomètres, au bord de la route, nous tombions sur un pieu chargé d'ossements humains et de loques. Il y avait peu d'arbres, les ruisseaux étaient gelés et la neige bloquait quelques passes. La nuit, nous nous mettions au chaud chez l'habitant, que nous remercions de quelques éclats d'or taillés dans les lingots de Cuneglas. Nous avions tous des fourrures. Ceinwyn et moi, comme mes hommes, étions enveloppés de pelisses de loup et de peaux de cerf pouilleuses, mais Merlin portait un manteau taillé dans la peau d'un gros ours noir. Nimue avait des peaux de loutre grises beaucoup plus légères que les nôtres, mais même ainsi elle ne semblait pas ressentir le froid comme nous autres. Elle seule ne portait pas d'armes. Merlin portait son bâton noir, une arme redoutable dans la bataille, tandis que mes hommes avaient lances et épées. Même Ceinwyn avait une lance légère et portait à la taille son long couteau de chasse. Elle ne portait aucun or, et les habitants qui nous donnaient l'hospitalité

n'avaient aucune idée de son rang. Ils remarquaient l'éclat de sa chevelure et imaginaient qu'elle était, comme Nimue, une adepte de Merlin. Quant à Merlin, ils l'adoraient : tous le connaissaient et lui apportaient leurs enfants estropiés pour qu'il passe la main sur eux.

Il nous fallut six jours pour rejoindre Caer Gei oa Cadwallon, roi de Gwynedd, avait pris ses quartiers d'hiver. Le caer lui-même était un fort au sommet d'une colline, mais sous le contrefort s'étendait une vallée profonde aux flancs escarpés couverts de grands arbres. Au fond de la vallée, une palissade de bois enfermait une grande salle, quelques magasins et une vingtaine de cabanes, toutes couvertes de neige et de longues chandelles de glace suspendues à leurs égouts. Cadwallon était en fait un vieillard morose, et sa salle faisait à peine le tiers de celle de Cuneglas. Le sol de terre battue était déjà couvert

des paillasses des guerriers, qui nous firent a contrecour une petite place tandis qu'un coin a l'abri était réservé a Nimue et Ceinwyn. Ce soir-la, Cadwallon nous offrit un banquet, une triste pitance de mouton salé et de compote de carottes, mais ses magasins n'avaient rien

1q2

de mieux a nous offrir. Il offrit généreusement de nous soulager de la présence de Ceinwyn pour en faire sa huitième épouse, mais il ne parut ni offensé ni déçu de son refus. Ses sept épouses actuelles étaient des femmes brunes et moroses qui se partageaient une cabane ronde et passaient leur temps a se chamailler et a persécuter les enfants de leurs rivales.

Caer Gei était un trou perdu, mais une demeure royale, et l'on avait peine a croire que Cunedda, le père de Cadwallon, avait été Grand Roi avant Uther de Dumnonie. Depuis ces temps glorieux, les lances de Gwynedd n'avaient plus connu de jours fastes. On avait aussi peine a croire que c'est ici qu'avait été élevé arthur, sous les cimes maintenant étincelantes de neige et de glace. J'allai voir la maison oa sa mère avait trouvé refuge après qu'Uther l'eut répudiée et je découvris une maison aux murs de terre de la mame taille que notre maison de Cwm Isaf. Elle était entourée de sapins dont les branches ployaient sous la neige et donnait sur le nord, en direction de la Route de Ténèbre. Elle abritait désormais trois lanciers avec leurs familles et leur bétail. La mère d'arthur était la demi-sour du roi Cadwallon, qui était donc l'oncle d'arthur, mais arthur était un enfant illégitime et il ne lui était guère permis d'attendre de ce lien de parenté

de nombreuses lances dans sa campagne du printemps contre les Saxons. En vérité, Cadwallon avait envoyé des hommes contre arthur a Lugg Vale, mais il l'avait fait par précaution, afin de garder l'amitié de Powys, non par haine de la Dumnonie. Le plus souvent, Cadwallon tournait ses lances au nord, vers Lleyn.

au banquet, le roi invita son Edling, le prince Byrthig, a nous parler de Lleyn. Byrthig était un petit homme trapu, avec une grande balafre qui courait de sa tempe gauche jusqu'a sa barbe épaisse en passant par son nez cassé. Il n'avait que trois dents, ce qui l'obligeait a des efforts laborieux et répugnants pour m,chonner sa viande. Il se servait de ses doigts pour frotter la viande contre son unique dent de devant et la réduire en lambeaux qu'il ingurgitait a grand renfort d'hydromel. ainsi sa barbe noire en bataille était toujours dégoulinante de jus de viande et encombrée de reliefs a demi m,chonnés. Le morose Cadwallon

proposa a Ceinwyn d'en faire son mari et, une fois encore, ne parut point s'émouvoir de son refus délicat.

Diwrnach, nous expliqua le prince Byrthig, vivait au fort de Boduan, a l'ouest de la péninsule de Lleyrn. Le roi était l'un des seigneurs irlandais d'Outre-mer, mais a la différence de celle

103

d'Ongus de Démétie, sa bande de guerre rassemblait non pas les hommes d'une seule tribu irlandaise, mais des fugitifs de toutes les tribus. " Il accueille quiconque traverse les eaux. Plus ils sont brutaux, plus il est content, ajouta Byrthig. Les Irlandais se servent de lui pour se débarrasser de leurs parias et ils n'ont pas manqué ces derniers temps.

- Les chrétiens, marmonna Cadwallon en guise d'explication avant de cracher.

- Lleyrn est un pays chrétien ? demandai-je surpris.

- Non, aboya Cadwallon comme si j'aurais dû savoir a quoi m'en tenir. Mais l'Irlande s'incline devant le Dieu chrétien. Dans les bosquets. Et ceux qui ne supportent pas ce Dieu s'enfuient a Lleyrn. " Il retira un bout d'os de sa bouche et l'inspecta d'un air lugubre. " Il nous faudra bientôt les combattre, ajouta-t-il.

- Les effectifs de Diwrnach augmentent? voulut savoir Merlin.

-   ce qu'on entend, mais on sait assez peu de choses ", répondit Cadwallon, observant la chaleur de la salle qui faisait fondre la neige recouvrant le toit en pente. Il y eut un bruit sourd, suivi d'un choc étouffé lorsque la niasse de neige glissa du toit de chaume.

" Diwrnach, expliqua Byrthig d'une voix rendue sifflante par sa maigre denture, ne demande qu'une seule chose : qu'on lui fiche la paix. Si nous le dérangeons, il viendra a l'occasion nous déranger. Ses hommes viennent prendre des esclaves, mais nous avons posté quelques guerriers dans le nord et ils ne s'aventureront pas jusqu'ici. En revanche, si sa bande de guerre devient trop importante pour les récoltes de Lleyrn, il cherchera d'autres terres

ailleurs.

- Ynys Mon est réputée pour ses récoltes ", dit Merlin. Ynys Mon était cette grande ale située au large de la côte nord de Lleyrn.

" Ynys Mon pourrait en nourrir un millier, admit Cadwallon, mais seulement s'il en épargnait la population pour cultiver la terre et rentrer les récoltes. Mais il n'épargne personne. Tous les Bretons qui avaient un peu de bon sens ont quitté Lleyl voici des années, et ceux qui sont restés rampent de terreur. Comme vous le feriez si Diwrnach venait chercher ce qu'il désire.

- C'est-a-dire ? " demandai-je.

Cadwallon me dévisagea, marqua un temps de pause, puis haussa les épaules :

" Des esclaves.

104

- Tel est votre tribut ? demanda Merlin d'une voix mielleuse.

- Un prix bien modeste pour avoir la paix, répondit Cadwallon, balayant l'accusation d'un revers de main.

- Combien ? voulut savoir Merlin.

- quarante par an, admit finalement Cadwallon. Pour la plupart des orphelins et parfois même quelques prisonniers. Mais il a un faible pour les filles. " Il considéra Ceinwyn d'un air songeur. " Il aime les filles.

- Beaucoup d'hommes partagent cet appétit, Seigneur Roi, répondit sèchement Ceinwyn.

- Mais nul n'a un appétit comparable au sien, la prévint Cadwallon. Ses magiciens lui ont dit qu'un homme armé d'un bouclier couvert de la peau tannée d'une vierge sera invincible dans la bataille. " Il haussa les épaules. " Peux pas dire que j'ai jamais essayé moi-même.

- ainsi donc, vous lui envoyez des enfants ? reprit Ceinwyn d'un ton accusateur.

- Vous connaissez d'autres espèces de vierges ? rétorqua le roi.

- Nous le croyons touché par les Dieux, reprit Byrthig, comme si cela expliquait l'appétit de Diwrnach pour les esclaves vierges, car il paraît fou. Il a un oeil rouge. " Il s'arrata pour broyer un morceau de mouton gris sur sa dent de devant. " Il couvre ses boucliers de peau, poursuivait-il quand la viande ne fut plus qu'un tissu, puis il les peint

de sang. D'oa le nom de Bloodshields que se donnent ses hommes : les Boucliers de Sang. "

Cadwallon fit le signe contre le mal. " Et certains disent qu'il mange la chair des filles, poursuivit Byrthig, mais nous n'en savons trop rien. qui sait ce que font les fous ?

- Les fous sont proches des Dieux ", grommela Cadwallon. Il était manifestement terrorisé par son voisin du nord, ce qui, me disais-je, n'avait rien d'étonnant.

" Certains fous sont proches des Dieux, intervint Merlin. Pas tous.

- Diwrnach si, l'avertit Cadwallon. Il fait ce qu'il veut, a qui il veut, et comme il lui plaait, et les Dieux le préservent. " Une fois de plus, je me signai contre le mal et me surpris a regretter la lointaine Dumnonie, avec ses tribunaux, ses palais et ses longues routes romaines.

"avec deux cents lances, dit Merlin, vous pourriez bouter Diwrnach hors de Lleyn. Vous pourriez le jeter a la mer.

105

- Nous avons essayé une fois, expliqua Cadwallon, et cinquante de nos hommes sont morts de dysenterie en une semaine. Cinquante autres frissonnaient dans leur merde. Montés sur leur poney, ses guerriers hurlants nous encerclaiunt et profitaient de la nuit pour faire pleuvoir sur nous leurs longues lances. quand nous atteignames Boduan, il n'y avait qu'un grand mur couvert de malheureuses créatures moribondes et sanguinolentes qui hurlaient et se contorsionnaient a leurs crochets. aucun de mes hommes ne voulut escalader pareille horreur. Ni moi, admit-il. Et si je l'avais fait ? Il se serait enfui a Ynys Mon et il m'aurait fallu des jours et des semaines pour trouver des navires et lui donner la chasse. Je n'ai ni le temps, ni les lanciers, ni l'or nécessaires pour jeter Diwrnach a la mer, alors je lui donne des enfants. C'est moins cher. " Il cria a une esclave de lui apporter de l'hydromel et posa un regard acide sur Ceinwyn.

" Donnez-la-lui, dit-il a Merlin, et il pourrait bien vous donner le Chaudron.

- Je ne lui donnerai rien pour le Chaudron, répliqua Merlin. qui plus est, il ne sait mame pas que le Chaudron existe.

- Il sait, intervint Byrthig. Toute la Bretagne sait pourquoi vous ates dans le nord. Et vous croyez peut-atre que ces magiciens ne veulent

pas découvrir le Chaudron ? "

Merlin sourit. " Envoyez vos lanciers avec moi, Seigneur Roi, et nous prendrons a la fois le Chaudron et Lley. "

Cadwallon dédaigna la proposition. "Diwrnach apprend a avoir des relations de bon voisinage. Je te laisserai traverser mes terres, car je crains ta malédiction si je n'y consens point, mais aucun de mes hommes ne vous accompagnera, et quand vos os seront enfouis dans les sables de Lley, j'expliquerai a Diwrnach que je n'étais pour rien dans votre intrusion.

- Lui direz-vous la route que nous allons suivre ? " demanda Merlin car deux routes s'offraient a nous. L'une faisait le tour de la côte et c'était la route habituelle du nord en hiver. L'autre était la Route de Ténèbre, que la plupart des hommes jugeaient impraticable en hiver. Merlin avait espéré qu'en suivant cette route nous pourrions surprendre Diwrnach et quitter Ynys Mon avant mame, ou presque, qu'il ne s't notre présence.

Cadwallon sourit pour la première fois de la soirée. " Il sait déjà, répondit le roi, avant de jeter un coup d'oeil a Ceinwyn, la figure la plus resplendissante de cette salle enfumée. Et sans doute attend-il votre venue. "

Diwrnach savait-il que nous comptions suivre la Route de 106

Ténèbre? Ou était-ce simple conjecture de Cadwallon? Je crachai tout de mame, histoire de nous protéger tous du mal. Le solstice d'hiver approchait, la longue nuit de l'année oa la vie reflue, oa l'espoir est mince, oa les démons régner en maîtres dans les airs. Et a ce moment-la, nous serions sur la Route de Ténèbre.

Cadwallon nous prenait pour des fous, Diwrnach nous attendait. Et chacun de s'envelopper dans ses fourrures pour passer la nuit.

Le lendemain matin, le soleil brillait, transformant les pics environnants en éblouissantes pointes de blancheur qui nous blessaient les yeux. Le ciel était presque dégagé, et un vent fort arrachait la neige du sol pour en faire des nuages de particules scintillantes qui balayaient la terre blanche. Nous charge,mes les poneys et Cadwallon nous offrit a contrecour une peau de mouton. Puis nous prames la direction de la Route de Ténèbre, qui commençait juste au nord de Caer Gei. C'était une route sans habitations, sans fermes, sans une ,me pour nous offrir un refuge. Rien qu'une route accidentée a travers la barrière de montagnes sauvages qui

protégeaient le cour du pays de Cadwallon des Bloodshields de Diwrnach.

Deux poteaux marquaient le début de la route, et tous deux étaient surmontés de cr,nes humains drapés de loques chargées de chandelles de glace qui cliquetaient dans le vent. Les cr,nes regardaient vers le nord, en direction de Diwrnach : deux talismans censés garder son mal au-dela des montagnes. Je vis Merlin toucher une amulette de fer qu'il portait autour du cou lorsque nous pass,mes entre les cr,nes jumeaux et je me souvins de sa redoutable promesse. Il commencerait de mourir a l'instant oa nous arriverions sur la Route de Ténèbre. alors que nos bottes crissaient en écrasant la neige immaculée, je sus que le serment de mort avait commencé

son ouvre. Je l'observai mais ne perçus aucun signe de détresse tout au long de ce jour que nous pass,mes a escalader les collines, a glisser sur la neige et a crapahuter dans un nuage de buée. La nuit, nous trouv,mes refuge dans une cabane de berger abandonnée, par chance encore pourvue d'une toiture de poutres et de chaume décomposé avec laquelle nous fames un brasier qui scintilla faiblement dans la ténèbre enneigée.

107

Le lendemain matin, nous avons parcouru a peine quelques centaines de mètres quand une corne retentit au-dessus de nous et dans notre dos. Chacun s'arrata pour se retourner. Portant la main a nos yeux, nous aperç,mes une rangée d'Jiommes au sommet d'une colline que nous avons dévalée la veille au soir. Ils étaient quinze, tous armés de boucliers, d'épées et de lances.

Et quand ils virent que nous les avions remarqués, ils se mirent a courir et a glisser, soulevant sur leur passage de grands nuages de neige que le vent d'ouest emportait.

Sans attendre aucun ordre de ma part, mes hommes se mirent en ligne, détachèrent leurs boucliers et abaissèrent leurs lances pour former un mur de boucliers en travers de la route. J'avais confié les responsabilités de Cavan a Issa, et d'une grosse voix il les exhorta a tenir ferme. Mais il n'avait pas plutôt parlé que je reconnus l'étrange emblème peint sur l'un des boucliers qui approchaient. Une croix. Et a ma connaissance un seul homme portait ce symbole chrétien. Galahad.

" amis ! " lançai-je a Issa avant de m'élancer. Je les voyais clairement maintenant : ils faisaient tous partie de mes hommes restés en Silurie

et contraints d'assurer la garde du palais de Lancelot. Leurs boucliers portaient encore l'ours d'arthur, mais c'est Galahad qui les conduisait. Il faisait de grands gestes et lançait des appels auxquels je répondis en criant, si bien qu'aucun de nous ne put entendre un traatre mot de ce que disait l'autre avant de tomber dans les bras l'un de l'autre. " Seigneur Prince ! " m'exclamai-je, avant de le serrer a nouveau dans mes bras, car de tous les amis que j'ai jamais eus en ce monde, il était le meilleur.

Il avait les cheveux blonds, et un visage aussi large et fort que celui de son demi-frère Lancelot était étroit et délicat. Comme arthur, il inspirait aussitôt confiance et si tous les chrétiens avaient été pareils a Galahad je crois bien que j'aurais pris la croix dès ce temps-la. " Nous avons passé la nuit de l'autre côté de la crête, dit-il en indiquant la route en amont, a moitié gelés, et vous, vous avez dû tous vous reposer la-bas ?

demanda-t-il en pointant du doigt le panache de fumée qui s'élevait encore de notre brasier.

- au chaud et au sec ! " quand les nouveaux arrivants eurent salué leurs vieux compagnons, je les serrai tous dans mes bras et indiquai leur nom a Ceinwyn. L'un après l'autre, ils s'agenouillèrent et jurèrent de lui rester fidèles. Ils avaient tous su qu'elle avait

108

quitté le banquet de ses fiançailles pour être avec moi. Et ils l'aimaient de son choix. Et chacun de lui tendre maintenant la lame nue de son épée pour recevoir son toucher royal. " Et les autres hommes ? demandai-je a Galahad.

- Ils ont tous rejoint arthur, répondit-il en faisant la moue. aucun des chrétiens n'est venu, hélas. Sauf moi.

- Tu crois que ça vaut un Chaudron paÛen ? demandai-je en indiquant la route désolée qui s'étendait devant nous.

- Diwrnach se trouve au bout de la route, mon ami, dit Galahad, et je me suis laissé dire que c'est le roi le plus mauvais qui ait jamais rampé

depuis la fosse du diable. La tâche d'un chrétien est de combattre le mal.

Me voici donc. " Il salua Merlin et Nimue puis, comme il était prince et d'un rang égal a celui de Ceinwyn, il l'embrassa. " Tu es une femme heureuse ", l'entendis-je chuchoter a son oreille.

Elle sourit et l'embrassa sur la joue. " Plus heureuse maintenant que tu es ici, Seigneur Prince.

- C'est bien vrai. " Galahad se recula et porta son regard d'elle a moi, puis de moi a elle. " Toute la Bretagne parle de vous deux.

- Parce que toute la Bretagne est farcie de mauvaises langues, aboya Merlin dans un surprenant accès d'humeur acariâtre, et nous avons un voyage a faire quand vous aurez fini de bavarder. " Il avait les traits tirés, et sa méchante humeur fut de courte durée. Je l'imputai au grand âge et a la fatigue de la route difficile que nous avions parcourue par grand froid, et j'essayai de ne pas penser a son serment de mort.

Le voyage a travers les montagnes nous prit encore deux jours. La Route de Ténèbre n'était pas longue, mais elle était pénible et escaladait des pentes escarpées pour s'enfoncer ensuite dans des vallées encaissées, où le moindre bruit se répétait en écho sur les murs de glace. Le deuxième jour, nous découvrâmes un village abandonné où passer la nuit : quelques cabanes de pierre rondes entassées les unes sur les autres derrière un mur de la hauteur d'un homme sur lequel nous postâmes trois gardes pour surveiller les pentes scintillantes au clair de lune. Il n'y avait pas de quoi faire un feu et nous nous blottâmes les uns contre les autres pour chanter des chansons et nous raconter des histoires. Quant a moi, j'essayai de ne pas penser aux Bloodshields. Cette nuit-la, Galahad nous donna des nouvelles de Silurie. Son frère, nous apprit-il, avait refusé d'occuper l'ancienne capitale de Gundleus

109

a Nidum parce qu'elle était trop éloignée de la Dumnonie et qu'elle n'avait d'autre confort qu'une ancienne caserne romaine délabrée. Il avait donc déplacé le gouvernement de la Silurie a Isca, l'immense fort romain qui se dressait a côté d'Urk, a la lisière même du territoire silurien et a un jet de pierre de Gwent. Lancelot n'aurait pu se rapprocher davantage de la Dumnonie tout en restant dans son pays. " Il aime les sols de mosaïque et les murs de marbre, expliqua Galahad, et il y en a juste assez a Isca pour le contenter. Il y a rassemblé tous les druides de la Silurie.

- Il n'y a pas de druides en Silurie, grogna Merlin. En tout cas, aucun qui ait quelque valeur.

- alors tous ceux qui se font passer pour des druides, rectifia patiemment Galahad. Il en est deux qu'il apprécie particulièrement et qu'il paie pour faire des malédictions.

- Sur moi? demandai-je en touchant la garde de fer d'Hywelbane.

- Entre autres, répondit Galahad en jetant un coup d'oeil a Ceinwyn et en faisant le signe de la croix. Il finira par oublier, ajouta-t-il pour

essayer de nous rassurer.

- Il oubliera lorsqu'il sera mort, trancha Merlin, et encore ! Sa rancune ne le quittera pas le jour où il franchira le pont des épées. " Il frissonna. Non qu'il craignait l'inimitié de Lancelot, mais parce qu'il avait froid. " qui sont ces soi-disant druides qu'il apprécie tout particulièrement ?

- Les petits-fils de Tanaburs ", répondit Galahad. Et je sentis une main glacée s'insinuer autour de mon cou. J'avais tué Tanaburs, et même si j'avais le droit de lui prendre son âme, il fallait être un brave sot pour tuer un druide, et la malédiction du moribond rôdait encore autour de moi.

Le lendemain, notre progression fut laborieuse. Merlin ralentissait notre marche. Il avait protesté qu'il allait bien et refusait toute aide, mais il trébuchait trop souvent. Son visage était jaune et hagard, et il respirait par sifflements brefs et saccadés. Nous avions espéré franchir le dernier col à la tombée de la nuit, mais nous étions encore en pleine escalade quand la lumière du jour commença à pâlir. Toute l'après-midi la Route de Ténèbre avait serpenté à travers la colline, mais c'était se moquer du monde que d'appeler route ce sentier redoutable et caillouteux qui ne cessait de couper et de recouper un cours d'eau gelé où la glace formait d'épaisses plaques suspendues aux corniches de fréquentes petites chutes d'eau. Les poneys ne cessaient de

glisser et parfois refusaient carrément d'avancer. Il semblait que nous passions plus de temps à les soutenir qu'à les guider, mais nous finîmes par atteindre le col lorsque les dernières lueurs du jour disparurent à l'ouest. C'était exactement ce que j'avais vu dans mon rêve frissonnant au sommet du Dolforwyn. C'était tout aussi lugubre et froid, même si aucune goule noire ne barrait la Route de Ténèbre qui descendait maintenant à pic vers l'étroite plaine côtière de Llein et continuait au nord en direction de la côte.

Et au-delà de cette côte, se trouvait Ynys Mon.

Je n'avais jamais vu l'île bienheureuse. Toute ma vie, j'en avais entendu parler. J'en savais l'ancienne puissance et déplorais sa destruction par les Romains au cours de l'année Noire. Mais je ne l'avais jamais vue, sauf en rêve. Et maintenant, dans le crépuscule hivernal, elle ne ressemblait en rien à cette charmante vision. Loin d'être ensoleillée, elle était ombragée par un nuage, en sorte que la grande île paraissait sombre et menaçante.

Les sombres reflets des mares noires qui brisaient ses collines basses la rendaient d'autant plus rébarbative. Toute trace de neige en avait pratiquement disparu, mais une mer grise et misérable soulignait de blanc ses côtes rocheuses. Je tombai à genoux à la vue de l'ale. Comme tout le monde, sauf Galahad. Et encore. Mame lui finit par mettre un genou à terre en signe de respect. En tant que chrétien, il ravait parfois d'aller à Rome ou même jusqu'à la lointaine Jérusalem, si pareil endroit existait vraiment. Mais Ynys Mon était notre Rome et notre Jérusalem, et sa terre sainte était maintenant à portée de vue.

Nous étions aussi maintenant au pays de Lleyn. Nous avions franchi la frontière que rien n'indiquait et les quelques villages qu'on apercevait plus bas, dans la plaine côtière, étaient le fief de Diwrnach. Les champs étaient recouverts d'une légère couche de neige, la fumée s'élevait des habitations, mais rien d'humain ne semblait se mouvoir dans ce sinistre espace. Et tous, je crois, nous nous demandions comment nous allions rejoindre l'ale. " Il y a des passeurs dans le détroit", dit Merlin, comme lisant dans nos pensées. Lui seul y était jamais allé, mais c'était il y a bien longtemps, et longtemps avant de découvrir que le Chaudron existait encore. C'était au temps où Leodegan, le père de Guenièvre, régnait sur ce pays, avant que les vaisseaux ébréchés de Diwrnach ne vinssent d'Irlande pour chasser le roi et ses filles sans mère de leur royaume. " au matin, ajouta Merlin, nous rejoindrons la côte

111

et paierons nos passeurs. Lorsque Diwrnach apprendra que nous avons atteint son pays, nous serons déjà partis.

- Il nous suivra jusqu'à Ynys Mon, objecta Galahad nerveusement.

*1

- Et nous aurons de nouveau filé ", fit Merlin. Il éternua. Il avait l'air gelé. Son nez coulait, ses joues étaient pâles et, de temps à autre, il était pris de frissons incontrôlables, mais il trouva au fond de sa poche, dans une petite bourse de cuir, une poignée d'herbes en poudre qu'il avala avec une poignée de neige fondue et protesta que tout allait bien.

Le lendemain matin, il avait l'air beaucoup plus mal en point. Nous avions passé la nuit dans une crevasse au milieu des rochers où nous n'avions pas osé allumer de feu, malgré le charme de dissimulation que Nimue avait concocté avec un crâne de putois que nous avions

trouvé plus haut, sur la route. Nos sentinelles avaient observé la plaine côtière où trois petites lueurs trahissaient la présence d'une vie humaine, tandis que nous nous étions blottis tous ensemble au creux des rochers, frissonnant, maudissant le froid et nous demandant si le matin se lèverait jamais. Il vint enfin avec un pâle rayon de lumière lépreuse, qui rendait l'ale lointaine plus sombre encore et plus menaçante que jamais. Mais le charme de Nimue semblait avoir opéré, car nul lancier ne gardait le bout de la Route de Ténèbre.

Merlin tremblait maintenant et était beaucoup trop faible pour marcher.

quatre de mes lanciers le portèrent sur une litière faite de manteaux et de lances lorsque nous nous dirigeâmes vers les premiers arbustes écrasés par le vent. La route était encaissée et ses ornières étaient noyées sous la glace aux endroits où elle serpentait entre les chènes voûtés, les maigres houx et les petits champs à l'abandon. Merlin geignait et frissonnait. Issa se demandait si nous rentrerions jamais. " Retraverser les montagnes ne manquerait pas de le tuer, observa Nimue. Nous poursuivons. "

arrivés à une fourche, nous vîmes notre premier signe de Diwrnach : un squelette assemblé avec des cordes en crin de cheval et suspendu à un poteau si bien que les os desséchés cliquetaient avec les rafales de vent d'ouest. Trois corbeaux avaient été cloués sous les ossements humains.

Nimue s'approcha et renifla leurs corps raides pour s'assurer du genre de magie dont leur mort était pénétrée. " Pisse, pisse ! lui lança Merlin depuis sa litière. Vite, petite, pisse ! " Il fut pris d'une affreuse quinte de toux et tourna

la tête pour cracher la morve en direction du fossé. " Je ne mourrai pas, se dit-il à lui-même, je ne mourrai pas ! " Il se rallongea tandis que Nimue s'accroupissait à côté du poteau. " Il sait que nous sommes ici, m'avertit Merlin.

- Il est ici ? demandai-je, me baissant à sa hauteur.

- Il y a quelqu'un. Sois prudent, Derfel. " Il ferma les yeux et soupira. "

Je suis si vieux, dit-il à voix basse, si affreusement vieux. Et tout n'est que méchanceté autour de nous < " Il secoua la tête. " Conduisez-moi dans l'ale, et c'est tout. Rejoignons l'ale, et le Chaudron guérira tout. "

quand Nimue eut fini, elle attendit de voir quelle direction prendrait

la vapeur de son urine. Le vent l'entraîna vers la route de droite, et ce signe décida de notre chemin. avant de nous remettre en route, Nimue prit sur l'un des poneys une sacoche de cuir d'où elle retira une poignée de rostrés de bélemnites et d'émerillons qu'elle distribua aux lanciers. "

Protection ", expliqua-t-elle en déposant une pierre de serpent dans la litière de Merlin. Puis elle donna l'ordre d'avancer.

Nous marchâmes toute la matinée, ralentis dans notre progression par la nécessité de porter Merlin. Nous ne vîmes personne et l'absence de vie inspira l'épouvante à mes hommes. Comme si nous étions arrivés au pays des morts. Il y avait des sorbes et des cénelles dans les haies, des grives et des rouges-gorges dans les branches, mais point de bétail. Ni moutons ni hommes. Nous ne vîmes qu'un seul village avec son panache de fumée chassé

par le vent, mais il était loin et nul ne paraissait nous observer du haut de sa muraille.

Mais il y avait des hommes dans ce pays mort. Nous en eûmes la certitude lorsque nous nous arrâtâmes pour prendre un peu de repos dans une petite vallée où un ruisseau s'écoulait paresseusement entre des rives de glace à l'ombre d'un bosquet de petits chênes noirs courbés par le vent. Les branches étaient toutes délicatement soulignées d'une couche de givre blanc. Nous nous reposâmes à leur abri lorsque Gwilym, l'un de mes lanciers restés à l'arrière pour monter la garde, m'appela.

J'allai à la lisière de la chênaie et vis qu'on avait allumé un feu en bas des montagnes. On ne voyait aucune flamme, juste un épais gruaud de fumée grise qui s'élevait en tourbillonnant avant d'être emportée par le vent d'ouest. Gwilym m'indiqua la fumée avec la pointe de sa lance puis cracha pour conjurer le mal.

Galahad s'approcha de moi : " Un signal ?

in

- Probablement.

- Ils savent donc que nous sommes ici? demanda-t-il en faisant le signe de la croix.

- Ils savent. " Nimue nous rejoignit. Elle portait le gros bâton noir de Merlin et elle seule semblait brûler d'énergie dans ce lieu glacial et

mort. Merlin était malade, nous autres étions terrassés par la peur, mais plus nous nous enfoncions dans le sombre pays de Diwrnach, plus Nimue se montrait farouche. Elle approchait du Chaudron et l'attrait était comme un feu dans ses os. " Ils nous observent, dit-elle.

- Tu peux nous cacher ? " demandai-je, désirant un autre de ses charmes de dissimulation.

Elle hocha la tête. " C'est leur terre, Derfel, et leurs Dieux sont puissants ici. " Elle ricana en voyant Galahad se signer une seconde fois :

" Ton Dieu cloué ne vaincra pas Crom Dubh.

- Il est ici ? demandai-je craintif.

- Lui ou l'un de ses pareils. " Crom Dubh était le Dieu Noir, une horreur estropiée et malveillante qui donnait de sinistres cauchemars. Les autres dieux, assurait-on, évitaient Crom Dubh. Ce qui laissait entendre que nous étions seuls à sa merci.

" alors nous sommes condamnés, dit simplement Gwilym.

- Idiot ! répondit Nimue d'un ton cinglant. Nous ne sommes condamnés que si nous ne trouvons pas le Chaudron. En ce cas, nous serions tous condamnés de toute façon. Vas-tu observer ce feu toute la matinée ? " me demanda-t-elle.

Nous reprames la route. Merlin ne pouvait plus parler et claquait des dents, alors même que nous l'avions recouvert de nos fourrures. " Il se meurt, déclara calmement Nimue.

- alors nous devrions trouver un refuge, dis-je, et faire un feu.

- Comme ça, nous serons tous bien au chaud quand les lanciers de Diwrnach viendront nous massacrer ! fit-elle railleuse. Il se meurt, Derfel, m'expliqua-t-elle, parce qu'il est proche de son raven et qu'il a fait ce pacte avec les Dieux.

- Sa vie pour le Chaudron ? demanda Ceinwyn, qui marchait à côté de moi.

- Pas tout à fait, admit Nimue. Mais pendant que vous aménagiez votre petite maison, reprit-elle d'un ton sarcastique, nous sommes allés à Cadair Idris. Nous y avons fait un sacrifice, le vieux sacrifice, et

Merlin a promis sa vie, non pas pour le Chaudron, mais pour la quate. Si nous trouvons le Chaudron, il vivra.

Sinon, il mourra, et l',me du sacrifice peut réclamer l',me de Merlin a tout moment. "

Je savais ce qu'était l'ancien sacrifice, mame si je n'avais pas souvenir qu'on l'e't pratiqué de notre temps. " qui a été sacrifié ?

- quelqu'un que tu ne connaissais pas. qu'aucun d'entre nous ne connaissait. Juste un homme, répondit Nimue avec désinvolture. Mais son ,me est ici, qui nous guette, et elle souhaite notre échec. Elle veut la vie de Merlin.

- Et si Merlin meurt quand mame.

- Il ne mourra pas, imbécile ! Pas si nous trouvons le Chaudron.

- Si je le trouve, dit Ceinwyn nerveusement.

- Tu le trouveras, répondit Nimue avec assurance.

- Comment?

- Tu le raveras, et le rave nous conduira jusqu'au Chaudron. " Et Diwrnach, je le compris lorsque nous arriv,mes au détroit qui séparait la terre ferme de l'ale, voulait que nous le trouvions. Le feu nous indiquait que ses hommes nous observaient, mais ils ne s'étaient pas montrés, pas plus qu'ils n'avaient essayé d'arrater notre voyage. Ce qui suggérait que Diwrnach était au courant de notre quate et souhaitait sa réussite. Pour s'emparer lui-mame du Chaudron. Sans quoi on comprenait mal pourquoi il aurait veillé

a nous faciliter le voyage jusqu'a Ynys Mon.

Le détroit n'était pas large, mais l'eau grise tourbillonnait et écumait en s'engouffrant dans le canal. La mer était forte dans ces goulets, et formait de sinistres tourbillons ou se brisait sur des rochers cachés, mais elle n'était pas aussi effrayante que la côte lointaine qui semblait absolument déserte, sombre et lugubre, presque comme si elle attendait d'aspirer nos ,mes. Je frissonnais en pensant a cette lointaine pente herbeuse et ne pouvais m'empacher de penser au Jour Noir, oa les Romains avaient débarqué sur cette mame côte rocheuse tandis que la rive grouillait de druides qui accablaient de malédictions la soldatesque étrangère. Les malédictions avaient échoué, les Romains avaient traversé le détroit et Ynys Mon était morte. Et voici que nous

étions maintenant a ce mame endroit dans un ultime effort désespéré pour remonter le cours des ans et revenir sur des siècles de tristesse et d'épreuves afin que la Bretagne puisse retrouver l'état bienheureux qui était le sien avant l'arrivée des Romains.

Ce serait alors la Bretagne de Merlin, une Bretagne des Dieux, une Bretagne sans Saxons, une Bretagne pleine d'or, de salles de banquet et de miracles.

Marchant vers l'est, a la recherche de la section la plus étroite du détroit, nous découvrâmes au détour d'une pointe de rocher et sous la silhouette de terre d'une forteresse déserte, une minuscule anse où deux bateaux reposaient sur les galets. Un* douzaine d'hommes nous attendaient, comme s'ils savaient que nous devions venir. " Les passeurs ? me demanda Ceinwyn.

- Les bateliers de Diwrnach, dis-je en touchant la garde de fer d'Hywelbane. Ils sont là pour nous aider a traverser. " Et je pris peur parce que le roi nous facilitait les choses.

En revanche, les mariniers restèrent impassibles. C'étaient des créatures trapues qui avaient l'air de brutes avec des écailles de poisson collées a leurs barbes et a leurs épais habits de laine. Ils ne portaient d'autres armes que leurs couteaux pour éviter les poissons et leurs lances de pacheurs. Galahad leur demanda s'ils avaient vu des lanciers de Diwrnach, mais ils répondirent par un simple haussement d'épaules comme si son langage n'avait aucun sens pour lui. Nimue s'adressa a eux en irlandais, sa langue maternelle, et ils répondirent assez poliment. Ils affirmèrent n'avoir vu aucun Bloodshield, mais lui expliquèrent qu'il nous fallait attendre la marée haute pour traverser. Ce n'est qu'a ce moment-là il semble-t-il, que la passe était s'ore pour les bateaux.

Nous aménageâmes un lit pour Merlin dans l'un des bateaux, puis Issa et moi grimpâmes jusqu'au fort désert pour inspecter l'arrière-pays. Un second panache de fumée s'élevait depuis la vallée des chanes tordus, sans quoi rien n'avait changé. Toujours aucun ennemi en vue. Mais il était là. Il n'était pas nécessaire de voir leurs boucliers barbouillés de sang pour savoir qu'ils étaient tout près. " Il me semble, Seigneur, dit-il, qu'Ynys Mon serait un bon endroit pour mourir.

- Il serait sans doute plus agréable a vivre, Issa, répondis-je en souriant.

- Mais nous ,mes seront s'orement sauvés si nous mourons sur l'ale

bienheureuse.

- Elles seront sauvées, promis-je, et toi et moi, nous franchirons ensemble le pont des épées. " Et Ceinwyn, me promis-je, ne serait qu'un pas ou deux devant nous, car je la tuerais de mes propres mains plutôt que de laisser un homme de Diwrnach poser la main sur elle. Je tirai Hywelbane, dont la longue lame était encore barbouillée de la saie sur laquelle Nimue avait écrit son charme, et je tendis sa pointe vers le visage d'Issa. "

Fais-moi un serment ", lui ordonnai-je.

Ilfi

Il s'agenouilla. " Je vous écoute, Seigneur.

- Si je meurs, Issa, et que Ceinwyn vive encore, tu dois la tuer d'un coup d'épée avant que les hommes de Diwrnach ne s'emparent d'elle.

- Je le jure, Seigneur ", dit-il en baisant la pointe de l'épée.

À marée haute, les courants tumultueux se calmèrent. La mer était étale, hormis les vagues agitées par le vent qui ballottaient les embarcations.

Nous chargeâmes les poneys avant d'y prendre place. C'étaient des bateaux longs et étroits. À peine étions-nous installés au milieu des filets de pêche poissonniers que les bateliers nous firent comprendre qu'il fallait écoper l'eau qui s'infiltrait entre les planches goudronnées. Nous nous servîmes de nos casques pour rejeter l'eau de mer glacée, et je priai Manawydan, le dieu de la mer, de nous préserver, tandis que les bateliers plaçaient leurs longues rames dans les tolets. Merlin frissonnait. Son visage était plus livide que je ne l'avais jamais vu, bien que jauni par la nausée et moucheté de l'écume qui dégouttait de la commissure de ses lèvres. Il avait perdu conscience, mais marmonnait de curieuses choses dans son délire.

Les bateliers entonnèrent une étrange chanson en tirant sur les rames, mais lorsque nous fîmes au milieu du détroit, ils firent silence. Ils s'arrêtaient et, dans chaque bateau, l'un des hommes fit un geste en direction de la terre ferme.

Nous nous retournâmes. au départ, je ne vis que la ligne sombre de la côte sous la silhouette noire et blanche des montagnes d'ardoise enneigées, puis j'aperçus une chose noire loqueteuse qui s'agitait juste au-delà de la grève. C'était un étendard : de simples bouts de chiffon

noûés a une hampe, mais aussitôt après apparut une ligne de guerriers au-dessus de la rive du détroit. Ils se moquaient de nous et le vent froid portait distinctement jusqu'a nous l'éclat de leurs voix par-dessus le clapotis de la mer. Ils étaient tous montés sur des poneys a longs poils et tous vatus de chiffons noirs qui voletaient dans la brise comme des pennons. Ils portaient des boucliers et ces lances de guerre terriblement longues qu'affectionnent les Irlandais. Ni leurs boucliers ni leurs lances ne m'effrayaient, mais leurs loques et leurs cheveux longs leur donnaient un air sauvage qui me glaça les sangs.   moins que le frisson ne vint du grésil qui avait commencé a rider la surface grise de la mer.

Les cavaliers noirs dépenaillés nous observèrent débarquer sur la côte d'Ynys Mon. Les bateliers nous aidèrent a porter Merlin 117

et les poneys sur le rivage, puis s'empressèrent de remettre leurs embarcations a la mer.

"N'aurions-nous pas dû garder les embarcations ici? me demanda Galahad. **

- Comment ? Il aurait fallu diviser les hommes, certains pour garder les bateaux et d'autres pour accompagner Ceinwyn et Nimue.

- Mais comment allons-nous quitter l'ale ?

- avec le Chaudron, répondis-je en faisant mienne la confiance de Nimue, tout sera possible. " Je n'avais pas d'autre réponse a lui offrir et n'osais point lui dire la vérité. La vérité était que je me sentais condamné. Comme si les malédictions des anciens druides se congelaient aujourd'hui mame autour de nos ,mes.

Nous quittâmes la grève pour nous diriger vers le nord. Des goélands tourbillonnaient autour de nous en criant tandis que nous quitions les rochers pour nous enfoncer dans une lande lugubre ça et la parsemée d'affleurements. Dans l'ancien temps, avant que les Romains ne soient venus détruire Ynys Mon, la terre était couverte de chanes sacrés parmi lesquels étaient célébrés les plus grands mystères de la Bretagne. La nouvelle de ces rituels gouvernait les saisons en Bretagne, en Irlande et mame en Gaule, car c'est ici que les Dieux étaient venus sur terre, ici que le lien entre l'homme et les Dieux avait été le plus fort avant que les Romains ne le tranchent avec leur glaive. C'était une terre sainte, mais aussi une terre difficile, car nous marchions depuis une heure lorsque nous tombâmes sur une immense fondrière qui paraissait nous barrer l'accès a l'intérieur de l'ale. Nous

longe,mes le bord du marécage a la recherche d'un chemin, mais il n'y en avait aucun ; ainsi, lorsque la lumière commença a s'estomper, nous nous servames de la hampe de nos lances pour découvrir le passage le plus ferme a travers les touffes d'herbes hérissées et les zones de marécage qui nous auraient aspirés. Nos jambes étaient maculées d'une boue qui gelait aussitôt tandis que la neige fondue s'insinuait jusque dans nos fourrures. L'un des poneys demeura cloué sur place, l'autre se mit a paniquer. Il nous fallut donc décharger nos bates, nous partager les fardeaux restants puis les abandonner.

Nous e°mes fort a faire, nous servant parfois de nos boucliers circulaires comme de coracles pour porter nos fardeaux, mais inévitablement l'eau saum

,tre passait par-dessus les bords et

lis

nous obligeait a nous redresser. Le grésil se fit plus dur et plus épais, fouetté par un vent fort qui aplatissait l'herbe des marais et nous glaçait jusqu'aux os. Merlin criait des choses étranges et lançait sa tate d'un côté a l'autre. Certains de mes hommes faiblissaient, victimes du froid et de la malveillance des Dieux qui gouvernaient ce pays désolé.

Nimue fut la première a atteindre l'autre rive. Elle bondit de touffe en touffe, nous indiquant le chemin. Etlorsqu'elle eut finalement atteint la terre ferme elle bondit pour nous montrer que nous serions bientôt en sécurité. Puis, l'espace de quelques secondes, elle resta clouée sur place avant de pointer le b,ton de Merlin sur l'endroit d'oa nous venions.

Nous retournant, nous vames que les cavaliers noirs nous avaient suivis, sauf qu'ils étaient maintenant plus nombreux. Toute une horde de Bloodshields dépenaillés nous observaient depuis la rive. Leurs étendards en haillons flottaient au-dessus d'eux; et ils levèrent l'un d'eux en un geste ironique de salut avant de diriger leurs poneys vers l'est. "Je n'aurais jamais d° t'entraaner ici, dis-je a Ceinwyn.

- Ce n'est pas toi qui m'y as entraînée, Derfel. Je suis venue de mon plein gré, répondit-elle en passant un doigt ganté sur mon visage. Et nous repartirons de la mame façon, mon chéri. "

au-dela d'une petite crate, s'étendait un paysage de petits champs entre les grands marécages et les soudains affleurements de la roche. Nous avions besoin d'un refuge pour la nuit et nous le trouv,mes dans un village de huit maisons de pierres entourées d'un mur de la hauteur

d'une lance.

L'endroit était désert, même s'il était manifestement habité, car les maisonnettes étaient bien tenues et les cendres étaient encore chaudes au toucher. Nous défîmes la toiture de l'une des maisons, débitant les poutres en petits morceaux afin de faire un feu pour Merlin, qui maintenant frissonnait et délirait. La garde postée, nous retirâmes nos fourrures et essayâmes de sécher nos bottes trempées et nos jambières toutes mouillées.

Puis, alors que la toute dernière lueur du jour disparaissait du ciel gris, je grimpai sur le mur pour scruter le paysage. Je ne vis rien.

quatre des nôtres montèrent la garde dans la première partie de la nuit, puis Galahad et trois autres lanciers les remplacèrent sous la pluie, mais aucun de nous n'entendit autre chose que le vent et le craquement du feu dans la cabane. Nous n'avions rien

119

vu, rien entendu, mais aux premières lueurs de l'aube, une tate de mouton fraîchement égorgé gouttait le sang sur une partie du mur.

Dans un geste de colère, Nimue la fit basculer de la crête du mur et hurla un défi à l'adresse du ciel. Elle prit une pincée de poudre grise qu'elle répandit sur le sang frais, après quoi elle frappa le mur avec le bâton de Merlin et nous assura que la malveillance avait été trompée. Nous la crûmes parce que nous avions envie de la croire, de même que nous voulions croire que Merlin n'était pas mourant. Mais il était d'une plaie mortelle, son souffle était faible et inaudible. Nous essayâmes de le nourrir en lui réservant le dernier de nos pains, mais il recracha maladroitement les miettes. " Nous devons trouver le Chaudron aujourd'hui même, annonça calmement Nimue, avant qu'il ne meure. " Rassemblant nos affaires, nos boucliers sur le dos et nos lances à la main, nous la suivâmes vers le nord.

Nimue nous conduisait. Merlin lui avait dit tout ce qu'il savait de l'ale sacrée, et ce savoir nous porta vers le nord toute la matinée. Les Bloodshields resurgirent peu après que nous eûmes quitté notre refuge. Et maintenant que nous touchions au but, ils s'enhardirent. Il y en avait toujours plus d'une vingtaine en vue et parfois trois fois ce nombre. Ils formaient un vague cercle autour de nous, mais prenaient grand soin de rester hors de portée de nos lances. Le grésil avait cessé avec l'aube, ne laissant qu'un vent froid et humide qui faisait ployer l'herbe de la lande et soulevait les lambeaux noirs des manteaux de

nos lugubres cavaliers.

C'est juste après midi que nous arrivâmes à l'endroit que Nimue appelait Llyn Cerrig Bach. Ce nom veut dire "lac de petites pierres ", et c'était une sombre nappe d'eau peu profonde entourée de fondrières. C'est ici, expliqua Nimue, que les anciens Bretons tenaient leurs cérémonies les plus sacrées et ici aussi, nous dit-elle, que notre quête allait commencer. Mais l'endroit paraissait bien sinistre pour rechercher le plus grand trésor de la Bretagne. À l'ouest, s'étendait un étroit goulet de mer peu profond au-delà duquel se trouvait une autre île ; au sud et au nord, il n'y avait que des fermes et des rochers. Et à l'est se dressait une toute petite colline escarpée couronnée d'un groupe de rochers gris pareils à la vingtaine d'autres affleurements devant lesquels nous étions passés depuis la matinée. Merlin gisait comme mort. Je dus m'agenouiller à côté de lui et approcher mon oreille de sa figure

120

pour entendre l'infime raclement de sa respiration laborieuse. Je posai la main sur son front et le trouvai froid. Je l'embrassai sur la joue. "

Vivez, Seigneur, Vivez ", dis-je dans un murmure.

Nimue demanda à l'un de mes hommes de planter une lance dans le sol. Il enfonça la pointe dans la terre ferme, puis Nimue prit une demi-douzaine de manteaux qu'elle accrocha à l'extrémité de la hampe pour en faire une sorte de tente en plaçant des pierres sur les ourlets. Les cavaliers nous encerclaient, mais se tenaient assez loin pour ne pas nous déranger, ni être dérangés par nous.

Nimue tira sous ses peaux de loutre et en ressortit la coupe d'argent dans laquelle j'avais bu sur le Dolforwyn ainsi qu'un petit flacon d'argile fermé à la cire. Elle se glissa sous la tente et fit signe à Ceinwyn de la suivre.

J'attendis en observant le vent dessiner des rides noires sur le lac.

Soudain, Ceinwyn hurla. Elle poussa de nouveau un terrible hurlement. Je m'approchai de la tente quand Issa me barra le chemin de sa lance. Galahad, qui en tant que chrétien n'était pas censé croire à tout ceci, se tenait à côté d'Issa. " Nous sommes venus jusqu'ici, fit-il d'un air résigné. autant aller jusqu'au bout. "

Ceinwyn hurla une fois encore et, cette fois, Merlin lui fit écho en poussant un gémissement faible et pathétique. Je m'agenouillai à côté

de lui et passai la main sur son front, t,chant de ne pas penser aux horreurs que ravait Ceinwyn dans la tente noire.

" Seigneur ? " appela Issa.

Me retournant, je vis qu'il portait ses regards vers le sud, oa un nouveau groupe de cavaliers avait rejoint le cercle des Bloodshields. La plupart des nouveaux venus étaient montés sur des poneys, mais l'un des hommes trônait sur un immense cheval noir. Et cet homme, je le savais, ce devait atre Diwrnach. Son étendard flottait derrière lui : une hampe pourvue d'une traverse a laquelle étaient accrochés deux cr,nes et une poignée de rubans noirs. Le roi était tout de noir vatu et son cheval noir était couvert d'un tapis de selle noir. Il tenait a la main une grande lance noire qu'il leva en l'air a la verticale avant d'approcher lentement. Il vint seul. quand il fut a cinquante pas de nous, il détacha son bouclier rond et le retourna ostensiblement pour bien montrer qu'il ne voulait pas la bagarre.

J'allai a sa rencontre. Derrière moi, Ceinwyn hoquetait et geignait sous la tente autour de laquelle mes hommes formaient un cercle de protection.

121

Le roi portait une armure de cuir noir sous son manteau mais n'avait pas de casque. Son bouclier avait l'air couvert d'écaillés et j'imaginai que ce devaient atre les couches de sang séché, de mame que le cuir qui le recouvrait était sans doute la*peau d'une jeune esclave écorchée. Son sinistre bouclier noir était suspendu a côté de son long fourreau noir. Il arrata son cheval et posa a terre le talon de sa grande lance.

" Je suis Diwrnach.

- Je suis Derfel, Seigneur Roi, fis-je en m'inclinant.

- Bienvenue a Ynys Mon, Seigneur Derfel Cadarn ", fit-il en souriant. Sans doute voulait-il me surprendre en montrant qu'il savait mon nom et mon titre, mais il m'étonna davantage par ses airs de brave homme. Je m'étais attendu a une goule au nez crochu, a une créature de cauchemar, mais Diwrnach était un homme d',ge mur, avec un grand front, une grosse bouche et une petite barbe noire qui accentuait sa puissante m,choire. Il n'y avait aucune trace de démente en lui, mame s'il avait en effet un oil rouge, ce qui était bien suffisant pour lui donner un air effrayant. Il appuya sa lance sur le flanc de son cheval et sortit d'une poche une galette d'avoine. " Tu as l'air affamé, Seigneur

Derfel.

- L'hiver est la saison de la faim, Seigneur Roi.

- Mais tu ne refuseras certainement pas mon cadeau ? " Il coupa la galette en deux et m'en lança une moitié. " Mange. "

Je pris la galette, puis hésitai. " J'ai fait le serment de ne rien manger, Seigneur Roi, avant d'avoir accompli ma mission.

- Ta mission ! répondit-il d'un ton railleur, avant d'avaler lentement sa moitié de galette. Elle n'était pas empoisonnée, Seigneur Derfel, dit-il quand il eut fini.

- Pourquoi le serait-elle, Seigneur Roi ?

- Parce que je suis Diwrnach et que je trucidé mes ennemis par tous les moyens, répondit-il en souriant. Parle-moi de ta mission, Seigneur Derfel.

- Je suis venu prier, Seigneur Roi.

- ah ! fit-il d'une voix traanante comme pour suggérer que tout le mystère était élucidé. Les prières dites en Dumnonie seraient-elles si inefficaces ?

- C'est ici une terre sainte, Seigneur Roi.

- C'est aussi ma terre, Seigneur Derfel Cadarn, et je crois que les étrangers devraient demander mon autorisation avant de conchier son sol et de pisser sur ses murs.

122

- Si nous vous avons offensé, Seigneur Roi, je vous présente nos excuses.

- Il est trop tard pour cela, dit-il d'une voix douce. Tu es ici maintenant, Seigneur Derfel, et je sens l'odeur de ta merde. Trop tard. que vais-je donc faire de vous ? " Il s'exprimait d'une voix basse, presque douce, laissant penser qu'il était homme à entendre raison très facilement.

" que vais-je faire de vous ? " demanda-t-il à nouveau. Je ne répondis rien. Le cercle de ses cavaliers noirs restait impassible. Le ciel était plombé. Et les geignements de Ceinwyn s'étaient transformés en très légères plaintes. Le roi leva son bouclier, non pas en un geste de

menace, mais parce qu'il lui pesait sur la hanche. Et je vis avec horreur la peau d'un bras et d'une main pendiller de son bord inférieur. Le vent agitant les gros doigts de la main. Me voyant horrifié, Diwrnach sourit. " C'était ma nièce ", dit-il. Puis il porta ses regards un peu plus loin et son visage s'illumina lentement d'un nouveau sourire. " La renarde est sortie de sa tanière. Seigneur Derfel. "

Me retournant, je vis que Ceinwyn avait quitté la tente. Elle s'était débarrassée de ses pelisses de loup et portait la robe blanc crème de ses fiançailles, aux ourlets encore maculés de la boue qui l'avait tachée quand elle s'était enfuie de Caer Sws. Elle était nu-pieds, sa chevelure d'or détachée. Elle me sembla en transe.

" La princesse Ceinwyn, je crois, fit Diwrnach.

- En effet, Seigneur Roi.

- Et encore vierge, a ce qu'on me dit ? " demanda le roi. Je ne répondis rien. Diwrnach se pencha pour frotter tendrement les oreilles de son cheval. " Il eût été courtois de sa part, tu ne crois pas, de me saluer a son arrivée dans mon pays ?

- Elle -a elle aussi des prières a dire, Seigneur Roi.

- alors espérons qu'elles soient entendues, dit-il en riant. Donne-la-moi, Seigneur Derfel, sans quoi tu connaatras la plus lente des morts. J'ai des hommes qui savent écorcher un homme pouce par pouce jusqu'a ce qu'il ne soit plus qu'un lambeau de chair sanguinolente. Mais il peut encore tenir debout, et mame marcher ! " Il flatta l'encolure de son cheval de sa main gantée de noir, puis me sourit a nouveau. " J'ai étouffé des hommes dans leur merde, Seigneur Derfel, j'en ai enseveli sous des pierres, j'en ai br°lé vifs, j'en ai enterré vivants, j'en ai allongé dans des nids de vipères, j'en ai noyé, j'en ai fait mourir de faim ou d'épouvanté. Beaucoup de morts intéressantes, mais donne-moi simple-123

ment la princesse Ceinwyn, et je te promets une mort aussi rapide que la chute d'une étoile filante. "

Ceinwyn avait commencé a se diriger vers l'ouest. Mes hommes avaient empoigné la litière de Merlin, leui* manteaux, leurs armes et leurs paquetages pour la suivre. Je levai les yeux vers Diwrnach. " Un jour, Seigneur Roi, je jetterai votre tate dans une fosse et l'enfouirai dans la merde d'un esclave. " Et je m'éloignai.

Il partit d'un grand éclat de rire. " Du sang, Seigneur Derfel ! Du sang !

cria-t-il dans mon dos. C'est la nourriture des Dieux et tu feras un riche breuvage ! Je le ferai boire a ta femme dans ma couche ! " Sur ce, il donna un coup d'éperons et fila rejoindre ses hommes.

" Soixante-quatorze, me dit Galahad quand je fus a ses côtés. Soixante-quatorze lances. Et nous sommes trente-six, un mourant et deux femmes.

- Ils n'attaqueront pas tout de suite, le rassurai-je. Ils attendront que nous ayons découvert le Chaudron. "

Ceinwyn devait se geler dans sa robe légère et sans bottes, mais elle suait a grosses gouttes comme en plein été tout en vacillant a travers l'herbe.

Elle avait du mal a tenir debout et se contractait comme moi au sommet du Dolforwyn après que j'eus vidé la coupe d'argent. Mais Nimue était a côté

d'elle, lui parlant et la soutenant. Et, assez curieusement, elle l'éloignait de la direction qu'elle voulait prendre. Les cavaliers noirs de Diwrnach marchaient au meme rythme que nous, formant autour de notre petite troupe un vague cercle de Bloodshields qui se déplaçait a travers l'ale.

Malgré ses vertiges, Ceinwyn marchait presque au pas de course maintenant.

Elle semblait a peine consciente et prononçait des mots que je ne saisisais pas. Son regard était vide. Nimue ne cessait de la tirer de côté, l'obligeant a suivre le chemin de moutons qui serpentait au nord vers le tertre couronné de pierres grises. Mais plus nous approchions de ces rochers hauts couverts de lichen, plus Ceinwyn résistait. Nimue était obligée de déployer des trésors d'énergie pour la maintenir sur cette sente étroite. Les premiers cavaliers noirs avaient déjà dépassé le tertre, qui, comme nous, se trouvait maintenant enfermé dans leur cercle. Ceinwyn geignait et protestait, puis elle se mit a frapper les mains de Nimue. Mais Nimue la retenait fermement et l'entraanait. Les hommes de Diwrnach ne nous quittaient pas d'une semelle.

Nimue attendit l'endroit oa le sentier était le plus près de la crate de rochers, puis laissa enfin filer Ceinwyn. " aux rochers ! cria-t-elle d'une

voix perçante. Tous ! aux rochers ! Courez ! "

Nous courûmes. C'est alors que je vis ce qu'avait fait Nimue. Diwrnach n'osait pas porter la main sur nous avant de savoir où nous allions. Et s'il avait vu Ceinwyn se diriger vers le tertre rocailleux, il aurait certainement posté une douzaine de lanciers au sommet, puis envoyé le reste de ses hommes nous capturer. Mais maintenant, grâce à la ruse de Nimue, nous serions protégés par ces gros blocs escarpés de pierre roulée, par ces mêmes blocs qui, si Ceinwyn ne s'était pas trompée, avaient protégé le Chaudron de Clyddno Eiddyn pendant ces quatre siècles et demi de ténèbres de plus en plus épaisses. " Vite ! " hurlait Nimue, tandis que les cavaliers fouettaient leurs poneys pour refermer leur cercle autour de nous.

" Vite ! " hurla de nouveau Nimue. J'aidais à porter Merlin. Déjà, Ceinwyn escaladait les rochers tandis que Galahad criait à ses hommes de se poster derrière les blocs de manière à pouvoir se servir de leurs lances. Issa restait à mes côtés, sa lance prête à étripier tout cavalier qui s'approcherait de trop près. Gwilym et trois autres hommes nous débarrassèrent de Merlin pour le porter au pied des rochers au moment même où les deux Bloodshields de Tate arrivaient à notre hauteur. Ils nous défièrent tout en éperonnant leurs poneys, mais je repoussai la lance du premier avec mon bouclier, puis lançai ma lance dont la lame d'acier s'abattit comme un gourdin sur le crâne du poney. L'animal hurla et s'affala sur le côté. Issa enfonça sa lance dans le ventre du cavalier tandis que je frappais de la mienne le second cavalier. La hampe de sa lance heurta la mienne et il passa devant moi, mais je parvins à empoigner ses longs rubans dépenaillés pour le faire basculer de sa monture. Il se débattit un instant. Je mis une botte en travers de sa gorge, levai ma lance et le frappai en plein cœur. Sa tunique en haillons recouvrait un plastron de cuir, mais la lame le perça d'un seul coup. Soudain, sa barbe noire se mit à mousser d'une écume sanglante.

" arrière ! " nous cria Galahad. Issa et moi lançâmes nos boucliers et nos lances vers les hommes déjà postés en sécurité au sommet des rochers avant de poursuivre l'escalade. Une lance noire se brisa sur les rochers à côté

de moi, puis une main forte se tendit vers moi, me saisit par le poignet et me hissa. Merlin avait été pareillement hissé à travers les rochers et sans cérémonie-125

ne abandonné au centre du sommet où, telle une coupe couronnée d'un cercle d'énormes pierres roulées, se trouvait une profonde cuvette

de pierre.

Ceinwyn se trouvait dans ce bassin, jouant frénétiquement des pieds et des mains comme un chien au milieu des cailloux qui emplissaient la coupe. Elle avait vomi et ses mains fouillaient au milieu de ses vomissures et des petits cailloux glacés.

Le tertre était un lieu idéal pour assurer notre défense. L'ennemi ne pouvait escalader les rochers qu'avec les pieds et les mains tandis que nous pouvions nous planquer dans les anfractuosités de la roche pour les recevoir sitôt qu'ils pointaient leur nez. quelques-uns essayèrent de grimper jusqu'à nous. Un hurlement s'élevait à chaque fois que nos lames leur entaillaient le visage. Ils lancèrent une pluie de javelines, mais nous tenions nos boucliers au-dessus de nos têtes, et les armes se brisèrent sans nous atteindre. Je postai six hommes dans le creux central.

De leurs boucliers, ils firent un rempart pour protéger Merlin, Nimue et Ceinwyn tandis que d'autres lanciers gardaient le bord extérieur du sommet.

abandonnant leurs poneys, les Bloodshields tentèrent une nouvelle attaque.

L'espace de quelques instants, nous fûmes tous occupés à donner des coups de poignard et de lance. au cours de cette brève échauffourée, l'un de mes hommes eut le bras entaillé par une lance. Mais nous n'avions à déplorer aucun autre blessé, tandis que les cavaliers noirs se retiraient au pied du tertre avec quatre morts et six blessés. " autant pour les boucliers en peau de vierges ", dis-je à mes hommes.

Nous nous attendions à une nouvelle attaque. Mais rien ne vint. Diwrnach s'aventura seul avec son cheval sur la pente. " Seigneur Derfel ? " lança-t-il de sa voix trompeusement agréable. quand il aperçut mon visage entre deux rochers, il m'adressa un sourire placide. " Mon prix a augmenté, fit le roi. Maintenant, en échange de ta mort rapide, j'exige la princesse Ceinwyn et le Chaudron. C'est le Chaudron que vous êtes venus chercher, n'est-ce pas ?

- Le Chaudron de toute la Bretagne, Seigneur Roi.

- ah ! Et vous croyez que j'en serais un gardien indigne ? demanda-t-il en hochant tristement la tête. Seigneur Derfel, tu as l'insulte trop facile.

De quoi s'agissait-il ? Ma tête dans une fosse pleine de la merde

d'esclave ? quel manque d'imagination. La mienne, je le crains, paraît parfois excessive, même à mes yeux. " Il s'arrêta et scruta le ciel comme pour s'assurer de l'heure. " J'ai

assez peu de guerriers, Seigneur Derfel, reprit-il de sa voix raisonnable, et je ne tiens pas à en perdre davantage sous vos lances. Mais tôt ou tard il vous faudra quitter ces rochers, et je vous attendrai. Et, d'ici là, je laisserai mon imagination se hisser à de nouvelles hauteurs. Salue la princesse Ceinwyn pour moi et dis-lui que je suis impatient de la connaître de plus près. " Il leva sa lance en une parodie de salut et s'en alla rejoindre le cercle des cavaliers noirs maintenant refermé autour d'eux.

Je me laissai glisser dans la cuvette au centre du tertre. Et je dus me rendre à l'évidence. quoique nous découvrions ici, c'était trop tard pour Merlin. La mort se lisait sur son visage. Sa mâchoire pendait, ses yeux étaient aussi vides que l'espace entre les mondes. Il claqua des dents une fois pour montrer qu'il vivait encore, mais cette vie ne tenait plus qu'à un fil maintenant, et il s'effiloçait à vue d'œil. Nimue avait pris le couteau de Ceinwyn et continuait à gratter la caillasse, tandis que Ceinwyn, visiblement épuisée, s'était affalée contre le rocher et la regardait creuser. La transe était passée. Je l'aidai à se débarbouiller les mains et retrouvai sa pelisse pour l'emballer.

Elle enfila ses gants. " J'ai eu un rêve, me dit-elle en chuchotant, et j'ai vu la fin.

- Notre fin ? " demandai-je, alarmé.

Elle secoua la tête. " La fin d'Ynys Mon. Il y avait des rangées de soldats romains, Derfel, avec leurs jupes, leurs plastrons et leurs casques de bronze. De grandes files de soldats qui traquaient l'ennemi, le bras ensanglanté jusqu'à l'épaule, parce qu'ils n'en finissaient pas de tuer.

Ils traversèrent la forêt à seule fin de tuer. Les bras se levaient et s'abaissaient, les femmes et les enfants s'enfuyaient, mais ils n'avaient nulle part où aller. Les soldats se replièrent sur eux et les taillèrent en pièces. Des petits enfants, Derfel !

- Et les druides ?

- Tous morts. Tous les trois, et ils ont porté le Chaudron ici. Us avaient déjà préparé une fosse, tu comprends, avant même que les Romains ne traversent la mer, et ils l'ont enterré ici, puis ils l'ont recouvert de pierres du lac et, de leurs mains nues, ont répandu des cendres sur les

cailloux afin de faire croire aux Romains que rien ne pouvait être enterré

ici. Puis ils se sont enfoncés dans les bois en chantant, allant au-devant d'une mort certaine. "

Nimue siffla, soudain alarmée. Me retournant, je vis qu'elle 127

avait découvert un petit squelette. Fouillant dans ses peaux de loutres, elle en sortit une sacoche de cuir dont elle retira deux plantes sèches.

Elles avaient des feuilles pointues et de petites fleurs dorées flétries : je compris qu'elle se conciliasit les ossements par des asphodèles. " C'est une enfant qu'ils ont enterrée, dit Ceinwyn pour expliquer la petite taille des os j la gardienne du Chaudron et la fille de l'un des trois druides.

Elle avait des cheveux courts et un bracelet en peau de renard au poignet, et ils l'ont enterrée vive pour qu'elle garde le Chaudron jusqu'à ce que nous le retrouvions. "

Là, me morte de la gardienne du Chaudron maintenant apaisée par l'asphodèle, Nimue retira de la caillasse les os de la fille, puis se remit à creuser le trou à l'aide de son couteau et m'aboya de venir l'aider. " Creuse avec ton épée, Derfel ! " ordonna-t-elle. Docilement, j'enfonçai la pointe d'Hywelbane dans la fosse.

Et trouvai le Chaudron.

On n'aperçut d'abord qu'un morceau d'or poussiéreux, puis Nimue passa la main et dégagea un large bord doré. Le Chaudron était beaucoup plus gros que le trou que nous avions creusé. J'ordonnai à Issa et à un autre homme de l'élargir. Nous vidions les cailloux avec nos casques, ouvrant avec l'énergie du désespoir tandis que l'âme de Merlin vacillait au terme d'une longue vie. Nimue haletait et pleurait en s'attaquant au tas serré de pierres apportées au sommet depuis le lac sacré de Llyn Cerrig Bach.

" Il est mort ! cria Ceinwyn, agenouillée à côté de Merlin.

- Il n'est pas mort ! " cracha Nimue entre ses dents serrées avant d'attraper le bord doré entre ses mains pour essayer de le dégager avec la dernière énergie. Je la rejoignis et il me parut impossible de déplacer l'immense récipient avec le monceau de pierres qui s'y trouvaient encore.

Mais avec l'aide des Dieux nous réussâmes à extraire le grand objet d'or et d'argent de son puits noir.

ainsi revit le jour le Chaudron perdu de Clyddno Eiddyn.

C'était une grande coupe aussi large qu'un homme aux mains tendues et profonde comme la lame d'un couteau de chasse. Reposant sur un petit trépied doré, elle était faite en argent massif inégal et était décorée de somptueux filigranes d'or. Trois anneaux d'or permettaient de le suspendre au-dessus du feu. C'est le plus grand Trésor de la Bretagne que nous arrach

,mes à sa tombe et débarrassâmes de ses pierres, et c'est alors que je vis sa décoration : des guerriers, des Dieux et un cerf. Mais le temps 178

nous manquait pour admirer le Chaudron. Nimue le débarrassa frénétiquement de ses dernières pierres et le remplaça au fond du trou avant de débarrasser le corps de Merlin de ses fourrures noires. " aide-moi ! " cria-t-elle.

Ensemble, nous fâmes rouler le vieillard dans la fosse, jusque dans la grande coupe d'argent. Nimue rentra ses jambes par-dessus le rebord en or et le recouvrit d'un manteau. C'est alors seulement que Nimue s'adossa aux rochers. Il gelait, mais son visage était inondé de sueur. " Il est mort, répéta Ceinwyn d'une petite voix effarouchée.

- Non, fit Nimue d'un air las. Non, il n'est pas mort.

- Il était froid ! protesta Nimue. Il était froid et ne respirait plus, reprit-elle en s'agrippant à moi et en se mettant à sangloter doucement. Il est mort.

- Il vit ", trancha Nimue d'une voix rude.

Il s'était remis à pleuvoir. Un petit crachin balayé par le vent qui nettoyait les pierres et perlait sur les lames ensanglantées de nos lances.

Merlin gisait emmitoufflé et immobile dans la fosse au Chaudron, mes hommes observaient l'ennemi depuis le sommet des pierres grises. Les cavaliers noirs nous encerclaient, et je me demandais quelle folie nous avait conduits jusqu'à cet endroit misérable, glacial et ténébreux, au fin fond de la Bretagne.

" que faisons-nous maintenant ? demanda Galahad.

- Nous attendons, aboya Nimue. Nous attendons. "

Jamais je n'oublierai le froid de la nuit. Le gel formait des cristaux sur la roche, et toucher une lame c'était laisser un bout de peau collé à l'acier. Il faisait un froid de canard. Et la brune, la pluie se transforma en neige puis cessa. Le vent tomba et les nuages dérivèrent vers l'est pour révéler une énorme lune au-dessus de la mer. C'était une lune chargée de mauvais présages, une grande balle d'argent gonflée embrumée par le chatoiement d'un lointain nuage au-dessus d'un océan grouillant de vagues noir et argent. Les étoiles n'avaient jamais paru aussi lumineuses. La grande forme du chariot de Bel brillait au-dessus de nous, pourchassant éternellement la constellation que nous appelions la truite. Les Dieux vivaient parmi les étoiles et je leur adressai une prière dans l'air glacé, espérant qu'elle parviendrait à ces feux qui brillaient au loin.

Certains d'entre nous somnolèrent, mais c'était du sommeil léger 129

d'hommes fatigués, transis de froid et enrayés. Encerclant le tertre de leurs lances, nos ennemis avaient allumé des feux. Des poneys apportèrent du bois aux Bloodshields, et de grandes flammes s'élevèrent dans la nuit, crachant leurs étincelles dans le "el dégagé.

Rien ne bougeait dans la fosse au Chaudron où reposait le corps emmaillotté

de Merlin à l'ombre du grand rocher où nous montions la garde à tour de rôle pour observer les silhouettes des cavaliers auprès des feux. De temps à autre, une longue lance traversait la nuit, sa tate scintillait au clair de lune, puis l'arme venait se briser sur les rochers sans dommage.

" Maintenant, que vas-tu faire du Chaudron ? demandai-je à Nimue.

- Rien jusqu'à Samain ", fit-elle d'une voix faible. Elle était recroquevillée près du monceau de rebuts qui avaient été jetés dans le creux du sommet, ses pieds reposant dans les gravats que nous avions mis tant d'acharnement à extraire de la fosse. " Tout doit être en règle, Derfel. La lune doit être pleine, le temps propice et les treize Trésors de la Bretagne réunis.

- Parle-moi des Trésors ", demanda Galahad de l'autre extrémité de la cuvette.

Nimue cracha. " ainsi, tu veux nous narguer, chrétien ? " le défia Nimue.

Galahad sourit. " Il y a des milliers de gens, Nimue, qui se moquent de vous. Ils disent que les Dieux sont morts et que nous devrions placer notre foi dans les hommes. que nous devrions suivre arthur. Et ils croient que toute votre quate de chaudrons, de manteaux, de couteaux et de cornes n'est que sottise morte avecYnys Mon. Combien de rois de Bretagne vous dépacheraient des hommes dans cette quate ? " Il remua, t,chant de trouver une position plus confortable dans cette nuit glaciale. " aucun, Nimue, aucun, parce qu'ils se moquent de vous. Il est beaucoup trop tard, assurent-ils. Les Romains ont tout changé et des hommes sensés disent que votre Chaudron est aussi mort qu'Ynys Trebes. Les chrétiens prétendent que vous faites l'ouvre du démon, mais ce chrétien-ci, chère Nimue, a porté son épée jusqu'ici et rien que pour cela, chère Dame, tu me dois au moins quelque civilité. "

Nimue n'avait pas l'habitude de se faire réprimander, sauf peut-atre par Merlin, et elle se raidit en entendant les légers reproches de Galahad, puis elle finit par se radoucir. Elle tira la peau d'ours de Merlin sur ses épaules et se pencha en avant :

13q

" Les Trésors nous ont été laissés par les Dieux. C'était il y a bien longtemps, quand la Bretagne était seule au monde. Il n'y avait point d'autres terres. Juste la Bretagne et un vaste océan recouvert d'une grande brume. Il y avait alors douze tribus de Bretons, douze rois, douze salles de banquet et juste douze dieux. Ces dieux marchaient sur terre, comme nous faisons, et l'un d'eux, Bel, a mame épousé une humaine ; notre Dame que voici, fit-elle en indiquant Ceinwyn, qui écoutait aussi avidement que les lanciers, descend de ce mariage. "

Elle s'arrata en entendant un grand cri depuis le cercle de feux. Mais le cri ne présageait aucune menace et le silence se fit a nouveau.

"Mais d'autres dieux jaloux des douze qui gouvernaient la Bretagne sont venus des étoiles et ont essayé de prendre la Bretagne aux douze dieux. Les douze tribus ont souffert des batailles. D'un coup de lance, un dieu pouvait occire une centaine d'hommes, et aucun bouclier humain ne pouvait arrater l'épée d'un dieu. alors, comme ils aimaient la Bretagne, les douze dieux ont donné aux douze tribus douze Trésors. Chacun de ces Trésors devait atre gardé dans une salle royale, et la présence du Trésor empacherait les lances des Dieux de tomber sur la salle ou sur aucun de ses habitants. Ce n'étaient pas de grandes choses. Si les douze dieux nous avaient donné des objets magnifiques, les autres dieux les auraient vus, en auraient deviné la fin et nous les

auraient subtilisés pour se protéger.

ainsi, les douze présents étaient tout ce qu'il y a de plus ordinaire : une épée, une corbeille, une corne, un chariot, un licol, un couteau, une pierre a aiguiser, une casaque, un manteau, un plat, une planche de lancer et un anneau de guerrier. Douze objets ordinaires, et tous les dieux nous prièrent de chérir les douze Trésors, de les mettre en lieu s'r et de les honorer, et en retour, outre la protection des Trésors, chaque tribu pourrait se servir de son présent pour appeler son dieu. Elles n'étaient autorisées qu'a un appel par an, un seul, mais cela donnait aux tribus quelque pouvoir dans la terrible guerre des Dieux. "

Elle s'arrata le temps de resserrer les fourrures autour de ses frales épaules. " Les tribus avaient donc leurs Trésors, mais Bel aimait tant sa fille terrestre qu'il lui donna un treizième Trésor. Il lui donna le Chaudron et lui dit que, dès qu'elle commencerait a vieillir, elle n'avait qu'a remplir le Chaudron d'eau et s'y plonger pour retrouver sa jeunesse.

ainsi, dans toute sa beauté, elle pour-

131

rait marcher a jamais aux côtés de Bel. Et le Chaudron, comme vous l'avez vu, est splendide ; il est d'or et d'argent, magnifique au-dela de tout ce que les hommes ont jamais su faire. Les autres tribus l'ont vu et en ont été jalouses. C'est ainsi queues guerres de Bretagne ont commencé. Les Dieux ont guerroyé dans les airs, et les douze tribus sur la terre. L'un après l'autre, les Trésors ont été capturés ou martelés pour les lanciers, et dans leur colère les Dieux ont retiré leur protection. Le Chaudron a été

volé, la maatesse de Bel a vieilli et s'est éteinte, et Bel nous a jeté

une malédiction. Cette malédiction, ce fut l'existence d'autres terres et d'autres peuples. Mais Bel nous a promis que si, a Samain, nous réunissions de nouveau les douze Trésors des douze tribus et accomplissions les rites requis, si nous remplissions le treizième Trésor de l'eau qu'aucun homme ne boit mais sans laquelle il ne saurait vivre, les douze dieux viendraient bientôt a notre secours. " Elle s'arrata, haussa les épaules et regarda Galahad. " Voila, chrétien, voila pourquoi ton épée est venue. "

Il y eut alors un long silence. Le clair de lune glissait le long des rochers, s'approchant toujours plus près de la fosse oa gisait Merlin sous la mince protection d'un manteau.

" Et vous avez les douze Trésors ? demanda Ceinwyn.

- La plupart, fit Nimue d'une manière évasive. Mais mame sans les douze, le Chaudron a un immense pouvoir. Un pouvoir considérable. Plus de pouvoir que tous les autres Trésors réunis. " Par-dela la fosse, elle lança un regard agressif en direction de Galahad. "Et toi, chrétien, que feras-tu lorsque tu verras ce pouvoir ?"

Galahad sourit. " Je te rappellerai que j'ai porté mon épée dans ta quate, fit-il a voix basse.

- Nous l'avons tous fait. Nous sommes les guerriers du Chaudron ", dit Issa, faisant montre d'une sensibilité poétique que je ne lui avais pas soupçonnée et qui fit sourire les autres lanciers. Leurs barbes étaient blanchies par le gel, leurs mains emmitouflées dans des linges et des fourrures, leurs yeux caves, mais ils avaient trouvé le Chaudron, et cet exploit les remplissait tous d'orgueil, mame si, aux premières lueurs de l'aube, ils devraient affronter les Bloodshields en sachant que nous étions tous condamnés.

Ceinwyn se serra contre moi, partageant mon manteau de loup. Elle attendit que Nimue fût endormie puis elle leva son visage vers le mien. " Merlin est mort, fit-elle d'une petite voix triste.

132

- Je sais, fis-je, car il n'y avait pas eu le moindre bruit ni le moindre mouvement dans la fosse.

- J'ai touché son visage et ses mains, et ils étaient froids comme la glace, murmura-t-elle. J'ai approché la lame de mon couteau de sa bouche, et il n'y avait point de buée. Il est mort. "

Je ne dis rien. J'aimais Merlin qui avait été pour moi un vrai père, et je n'arrivais pas à croire qu'il était mort à l'heure mame de son triomphe, mais je ne trouvais non plus l'espoir de voir son ,me revivre. "Nous devrions l'enterrer ici, fit Ceinwyn a voix basse, dans son Chaudron. " De nouveau, je me tus. Sa main trouva la mienne. " qu'allons-nous faire ? "

demanda-t-elle.

Mourir, pensai-je, mais je ne dis rien.

" Tu ne me laisseras pas prendre ? chuchota-t-elle.

- Jamais, promis-je.

- Le jour où je t'ai rencontré, Seigneur Derfel Cadarn, a été le plus beau jour de ma vie. " Et ces mots m'arrachèrent des larmes, mais je ne saurais dire si c'étaient des larmes de joie ou de chagrin à cause de tout ce que j'allais perdre dans le gel du petit matin.

Je m'assoupis et ravaï que j'étais pris au piège dans une fondrière, cerné

par les cavaliers noirs qui, comme par enchantement, pouvaient traverser la terre inondée. Puis je m'aperçus que j'étais incapable de lever mon bouclier et je vis l'épée s'abattre sur mon épaule droite. Je me réveillai en sursaut pour empoigner ma lance et m'aperçus que c'était Gwilym qui avait sans le vouloir touché mon épaule en escaladant le rocher pour prendre son tour de garde. " Désolé, Seigneur ", fit-il à voix basse.

Ceinwyn dormait dans le creux de mon bras. Nimue était blottie de l'autre côté. Sa barbe blonde blanchie par le gel, Galahad ronflait légèrement. Mes autres lanciers somnolaient ou étaient allongés comme frappés de stupeur.

La lune était presque au-dessus de moi maintenant, illuminant de sa lumière oblique les étoiles peintes sur les boucliers entassés de mes hommes et le tas de caillasse que nous avions extraite du creux. La brume qui enveloppait la face rebondie de la lune quand elle était suspendue juste au-dessus de la mer avait disparu. C'était maintenant un disque pur, dur, clair et froid aussi net qu'une monnaie qu'on vient de frapper. Je me souvenais vaguement de ma mère qui m'avait appris le nom de l'homme de la lune, mais j'étais incapable de le retrouver. Ma mère était saxonne, et j'étais encore dans son ventre quand elle avait été capturée lors d'un raid en

133

Dumnonie. On m'avait dit qu'elle vivait encore en Silurie, mais je ne l'avais pas revue depuis le jour où le druide Tanaburs m'avait arraché de ses bras pour essayer de me tuer dans la fosse de la mort. après quoi, c'est Merlin qui m'avait élevé, et j'étais devenu Breton : l'ami d'Arthur et l'homme qui avait pris l'étoile de Powys dans la salle de son frère.

quelle étrange vie, me dis-je, et quelle tristesse que le fil en soit tranché, ici, sur l'ale sacrée de la Bretagne.

" J'imagine qu'il n'y a pas de fromage ", fit soudain Merlin.

Je le regardai fixement, me disant que je devais encore raver.

" Le fromage p,le, Derfel, fit-il impatient, qui s'émiette. Non pas le fromage dur et jaune foncé. Je ne supporte pas cette p,te. "

Il était debout dans la fosse et me dévisageait d'un air grave. Le manteau qui recouvrait son corps était maintenant accroché a son épaule comme un ch

,le.

" Seigneur ? fis-je d'une toute petite voix.

- Du fromage, Derfel, tu ne m'as pas entendu ? J'ai faim de fromage. Nous en avons un peu que j'avais enveloppé dans un linge. Et oa est mon b,ton ?

Un homme s'allonge pour piquer un petit somme et aussitôt on lui dérobe son b,ton. que reste-t-il de l'honnateté ? Nous vivons dans un monde terrible.

Ni fromage, ni honnateté, ni b,ton.

- Seigneur !

- Cesse de crier comme ça, Derfel. Je ne suis pas sourd. J'ai faim, c'est tout.

- Oh, Seigneur !

- Et voici que tu pleures ! J'ai horreur des crises de larmes. Tout ce que je demande, c'est un bout de fromage, et voila que tu te mets a chialer comme un môme. ah, voila mon b,ton. Bien. " Il l'attrapa a côté de Nimue et s'en aida pour s'extraire de la fosse. Puis Nimue remua et j'entendis Ceinwyn hoqueter. " J'imagine, Derfel, reprit Merlin en commençant a fouiller parmi nos balluchons a la recherche de son fromage, que nous sommes dans une mauvaise passe ? Cernés, n'est-ce pas ?

- Oui, Seigneur.

- Inférieurs en nombre ?

- Oui, Seigneur.

- Mon Dieu, Derfel, oh la la. Et ça s'appelle un Seigneur de la guerre ? Du fromage ! ah, le voici. Je savais que nous en avions. Merveilleux. "

Je pointai un doigt timide vers la fosse. "Le Chaudron, Seigneur. " Je voulais savoir si le Chaudron avait accompli un

134

miracle, mais j'étais trop ébahi et soulagé pour tenir des propos cohérents.

" Et un très beau chaudron, n'est-ce pas, Derfel ? Large, profond, possédant toutes les qualités qu'on attend d'un chaudron. " Il avala une bouchée de fromage. " Je suis affamé. " Il en avala une autre bouchée, puis s'adossa aux rochers, nous regardant tous d'un air rayonnant. " Inférieurs en nombre et cernés ! Bien, bien ! Et après ? " Il se fourra dans la bouche le reste de fromage, puis se frotta les mains pour en faire tomber les miettes. Il gratifia Ceinwyn d'un sourire puis tendit son long bras à Nimue. " Tout va bien ? demanda-t-il.

- Tout va bien ", répondit-elle en se jetant dans ses bras. Elle seule ne semblait pas surprise par son allure et son évidente bonne santé.

" Sauf que nous sommes cernés et inférieurs en nombre ! lança-t-il d'un ton persifleur. qu'allons-nous faire? D'ordinaire, la meilleure chose à faire, en cas d'urgence, c'est de sacrifier quelqu'un. " Il scruta d'un air interrogateur le cercle d'hommes ébahis. Son visage avait repris des couleurs et il avait retrouvé toute son énergie et sa malice. " Derfel, peut-être ?

- Seigneur, protesta Ceinwyn.

- Dame ! Pas vous. Non, non, trois fois non. Vous en avez assez fait.

- Pas de sacrifice, Seigneur ", supplia Ceinwyn.

Merlin sourit. Nimue semblait s'être endormie dans ses bras. Mais aucun d'entre nous ne pouvait plus dormir. Une lance se brisa sur les rochers du bas. ȳ ce bruit, Merlin me tendit son b,ton : " Grimpe la-haut, Derfel, et tends mon b,ton vers l'ouest. Vers l'ouest, n'oublie pas. Pas vers l'est. T

,che de faire une chose correctement, pour une fois, n'est-ce pas ?

Naturellement, si on veut du travail bien fait, mieux vaut toujours le faire soi-même, mais je n'ai pas envie de réveiller Nimue. Va. "

Je pris le b,ton et escaladai le rocher pour me jucher au point le plus haut du tertre. Et la, suivant les instructions de Merlin, je le pointai vers la mer lointaine.

" Ne l'agite pas ! me cria Merlin. Pointe-le ! Sens sa force. Ce n'est pas un pique-bouf, mon garçon, c'est un b,ton de druide ! "

Je dirigeai le b,ton côté ouest. Les cavaliers noirs de Diwrnach avaient d°

subodorer la magie, car ses sorciers se mirent soudain a hurler et un groupe de lanciers se rua sur la pente pour jeter leurs armes sur moi.

135

" Maintenant, reprit Merlin alors que les lances pleuvaient au-dessous de moi, donne-lui de la force, donne-lui de la force ! " Je me concentrai sur le b,ton, mais en vérité je ne sentais rien, bien que Merlin e°t l'air satisfait de mon effort. "Maintenant, baisse-le, et repose-toi un instant.

Une belle trotte nous attend dans la matinée. Il n'y a plus de fromage ?

J'en avalerais un plein sac ! "

Nous étions allongés dans le froid. Merlin ne voulait pas discuter du Chaudron, ni de sa maladie, mais je sentis que notre humeur a tous avait changé. Nous avions soudain repris espoir. Nous allions vivre, et c'est Ceinwyn qui la première vit la voie de notre salut. Elle me donna un petit coup dans les côtes et pointa son doigt vers la lune : la forme claire et pure était maintenant enveloppée d'un torque de brume chatoyante. Ce torque de brume ressemblait a une bague de pierres précieuses en poudre, si dures et si brillantes que ces points minuscules illuminaient la pleine lune argentée.

Merlin se fichait pas mal de la lune et continuait a parler de fromage. "

Il y avait une femme, a Dun Seilon, qui faisait la plus merveilleuse des p

,tes molles. Elle l'enveloppait dans des feuilles d'ortie, si je me souviens bien, et elle le laissait reposer six mois dans une coupe de bois qui avait macéré dans la pisse de bélier. De la pisse de bélier ! Certains adhèrent aux superstitions les plus sottes, mais tout de mame son fromage était excellent. " Il gloussa. " Elle obligeait son malheureux mari a recueillir l'urine. Comment faisait-il ? Je n'ai

jamais voulu demander. Il l'attrapait par les cornes et le titillait, vous pensez? Ou peut-etre qu'il donnait la sienne, sans jamais le lui dire ? C'est ce que j'aurais fait. Il fait plus chaud, vous ne trouvez pas ? "

La brume glacée scintillante qui enveloppait la lune s'était dissipée, mais les contours n'en étaient pas moins nets pour autant. Ils étaient maintenant estompés par une brume plus légère que portait le vent d'ouest.

Et, en effet, le temps se réchauffait. Les étoiles brillantes étaient embrumées, les cristaux de glace collés aux rochers fondaient. Nous avions tous cessé de frissonner. De nouveau, nous pouvions toucher la pointe de nos lances. Un brouillard se formait.

" Les Dumnoniens, naturellement, prétendent que leur fromage est le meilleur de Bretagne, reprit Merlin d'un ton grave, comme si nous n'avions rien de mieux a faire que de l'entendre parler de fromage. Et c'est vrai qu'il en est de bons, mais il est

136

parfois trop dur. Je me souviens qu'un jour Uther s'est cassé une dent sur le fromage d'une ferme des environs de Lindinis. Cassée en deux ! Le malheureux en a souffert quinze jours. Il n'a jamais supporté de se faire arracher une dent. Il voulait a tout prix que je fasse un tour de magie, mais c'est étrange, la magie n'opère jamais sur les dents. Les yeux, oui, les intestins, toujours les cerveaux, parfois, bien qu'il y en ait assez peu en Bretagne par les temps qui courent. Mais les dents ? Jamais. Il faudra que je me penche sur ce problème quand j'aurai du temps. Gare a vous, j'adore arracher les dents ! " Il eut un large sourire, nous dévoilant ainsi sa denture d'une rare perfection. arthur avait la mame chance, tandis que nous souffrions tous de maux de dents.

Je levai les yeux vers les rochers les plus hauts, presque cachés par le brouillard qui s'épaississait a vue d'oeil. Un brouillard de druide, un brouillard dense et blanc qui enveloppait toute l'ale d'Ynys Mon dans son épais manteau de vapeur.

" En Silurie, reprit Merlin, ils servent un bol de lavasse incolore, et ils appellent ça du fromage. C'est si répugnant que mame les souris n'en veulent pas, mais qu'espérer d'autre de la Silurie ? Tu voulais me dire quelque chose, Derfel ? Tu as l'air tout excité.

- Le brouillard, Seigneur.

- quel observateur tu fais, fit-il d'un ton admiratif. alors peut-atre pourriez-vous sortir le Chaudron de la fosse. Il est temps de partir, Derfel. Il est grand temps. "

Ce que nous fames.

DEUXIEME PaRTIE

La GUERRE aVORTEE

" Non ! protesta Igraine, jetant un coup d'oeil au dernier parchemin de la pile.

- Non ? fis-je poliment.

- Vous ne pouvez pas arrater l'histoire ici ! que s'est-il passé ?

- Nous sommes repartis, naturellement.

- Oh, Derfel ! s'écria-t-elle en repoussant le parchemin. Il y a des marmitons qui savent mieux que vous raconter une histoire !

Racontez-moi ce qui s'est passé. J'insiste ! "

Et je le lui racontai.

L'aube approchait. Le brouillard formait une toison si épaisse que lorsque nous réüssames a descendre des rochers pour nous rassembler sur l'herbe au sommet du tertre, nous risquions de nous perdre au moindre pas de côté.

Merlin nous fit former une chaane, chacun tenant le manteau de celui qui le précédait. J'attachai le Chaudron a mon dos et nous descendames en file indienne au pied de la colline. Brandissant son b,ton a bout de bras, Merlin nous conduisit au milieu des Bloodshields sans qu'aucun d'eux ne nous vat. J'entendais Diwrnach leur crier de se disperser, mais les cavaliers noirs savaient que c'était un brouillard de magicien et préféraient ne pas s'éloigner de leurs brasiers. Reste que ces quelques premiers pas furent la partie la plus dangereuse de notre périple.

" Mais, protesta la reine, nos récits disent que vous avez tous disparu.

Les hommes de Diwrnach ont prétendu que vous aviez quitté l'ale a tired'aile. C'est une histoire bien connue ! Ma mère me l'a racontée. Vous ne pouvez pas dire que vous avez filé, un point c'est tout.

- C'est pourtant ce que nous avons fait.
- Derfel ! fit-elle d'un ton de reproche.
- Nous n'avons ni disparu, expliquai-je patiemment, ni volé, quoi que votre mère ait pu vous raconter.

*

- alors, qu'est-ce qui s'est passé ? " demanda-t-elle, encore déçue de ma version par trop terre à terre.

Nous avons marché des heures durant en suivant Nimue qui possédait un don mystérieux pour trouver son chemin dans l'obscurité ou le brouillard. C'est Nimue qui avait conduit ma bande de guerre la veille de la bataille de Lugg Vale. Et maintenant, dans l'épaisseur du brouillard hivernal qui enveloppait Ynys Mon, c'est elle qui nous conduisait vers l'un des plus grands monticules herbus qu'eussent jamais aménagés les anciens. Merlin connaissait l'endroit. Il prétendait même y avoir dormi des années plus tôt et il ordonna à trois de mes hommes de repousser les pierres qui en bouchaient l'entrée située entre deux levées de terres herbeuses qui faisaient penser à des cornes. L'un après l'autre, nous nous glissâmes à quatre pattes jusqu'au centre du monticule.

C'était un tumulus qu'ils avaient construit en entassant d'énormes rochers pour faire un passage central donnant sur six chambres plus petites. Puis les anciens avaient couvert le couloir et les chambres de dalles de pierre avant de les ensevelir sous la terre. Ils n'enterraient pas leurs morts comme nous, pas plus qu'ils ne les abandonnaient à la terre froide comme les chrétiens. Ils les plaçaient dans des chambres de pierre où ils reposent encore, chacun avec ses trésors : des coupes de corne, des andouillers, des pointes de lance en pierre, des couteaux de silex, un plat de bronze et un précieux collier de jais monté sur un nerf en décomposition. Merlin nous demanda de ne pas déranger les morts, car nous étions leurs hôtes. Laissant les chambres mortuaires en paix, toute la compagnie se serra dans le passage central pour entonner des chansons et raconter des histoires. Merlin nous raconta que les anciens avaient été les gardes de la Bretagne avant même l'arrivée des Bretons et ajouta qu'il était des endroits où ils vivaient encore. Il était allé dans ses vallées perdues des pays sauvages et s'était initié à leur magie. Il nous raconta qu'ils prenaient le premier agneau de l'année, qu'ils lui nouaient les pattes avec des rameaux d'osier et l'enterraient dans un pré afin de s'assurer que les autres

agneaux naissent sains et robustes.

142

" Nous le faisons encore, dit Issa.

- Parce que vos ancêtres l'ont appris des anciens, observa Merlin.

- au royaume de BenoÛc, ajouta Galahad, nous écorchions le premier agneau pour clouer sa peau a un arbre.

- Cela marche aussi. " La voix de Merlin résonnait dans le passage sombre et froid.

" Pauvres agneaux ! " fit Ceinwyn. Et tout le monde s'esclaffa.

Le brouillard finit par se lever, mais au cour du tumulus nous n'avions guère de notion du jour ou de la nuit, sauf lorsque nous débarrassions l'entrée pour permettre a quelques-uns d'entre nous de se glisser dehors.

Il fallait bien s'y résoudre de temps a autre pour éviter de croupir dans nos excréments. S'il faisait jour, nous nous cachions entre les cornes du tumulus pour observer les cavaliers noirs passer au peigne fin les champs, les grottes, les landes, les rochers, les cabanes et les petits bois d'arbres courbés par le vent. Ils poursuivirent leurs recherches cinq jours durant au cours desquels il nous fallut manger nos dernières provisions et boire l'eau qui suintait a travers le tumulus. Mais Diwrnach finit par conclure que notre magie était supérieure a la sienne et abandonna les recherches. Nous attendames encore deux jours pour nous assurer qu'il n'essayait pas de nous faire sortir de notre cachette, et enfin nous repartames. Nous ajout,mes de l'or aux trésors des morts pour nous acquitter de notre loyer et, après avoir rebouché l'entrée derrière nous, nous avanç,mes vers l'est sous un soleil hivernal. Une fois sur la côte, nous nous servames de nos épées pour réquisitionner deux bateaux de pache et quitter l'ale sacrée. Nous fames voile vers l'est et, aussi longtemps que je vivrai, je me souviendrai du reflet du soleil sur les ornements dorés du Chaudron et sur son épaisse panse d'argent tandis que les voiles loqueteuses nous conduisaient en lieu s'r. Nous chant,mes le Chant du Chaudron. Il arrive qu'on le chante encore aujourd'hui, bien qu'il fasse p

,le figure en comparaison des chants des bardes. Nous débarqu,mes a Cornovie pour traverser Elmet et rejoindre Powys.

" Voila, ma Dame, conclus-je, voila pourquoi toutes les fables assurent

que Merlin s'est évanoui. "

Igraine fronça les sourcils.

" Les guerriers noirs n'ont-ils pas cherché du côté du tumulus ?

- Par deux fois, mais ils ne savaient pas qu'on pouvait débarrasser l'entrée, ou l'esprit des morts les aura effrayés. Et, naturellement, Merlin nous avait jeté un charme de dissimulation.

143

- J'aurais préféré que vous vous soyez envolés, grommela-t-elle. «a faisait une bien meilleure histoire. " Elle soupira après son rave perdu.
" Mais l'histoire du Chaudron ne s'arrate pas la, n'est-ce pas ?

*

- Hélas, non.

- alors...

- alors, je vous la raconterai le moment venu. " Elle fit la moue.

aujourd'hui, elle porte son manteau de laine grise bordé de loutre qui la rend si jolie. Elle n'est toujours pas enceinte, ce qui me fait penser soit qu'elle n'est pas destinée a avoir des enfants, soit que son mari, le roi Brochvail, passe beaucoup trop de temps avec Nwyllle, sa maîtresse. Il fait froid aujourd'hui et les rafales de vent qui s'engouffrent par ma fenetre fouettent les petites flammes d'un ,tre qui supporterait un feu dix fois plus important que ne veut bien me le permettre l'évêque Sansum. J'entends le saint gronder frère arun, le cuistot du monastère. Le gruaau était trop chaud ce matin, et saint Tudwal s'est br°lé la langue. Tudwal est un enfant, le compagnon de l'évêque en Jésus-Christ. Et, l'an dernier, l'évêque l'a proclamé saint. Le démon multiplie les pièges sur la voie de la vraie foi. " ainsi, c'était vous ? accusa Igraine.

- Moi ?

- Vous qui avez été l'amant de Ceinwyn.

- L'amant de toute une vie, Dame, avouai-je.

- Et vous ne vous ates jamais mariés ?

- Jamais. Elle en avait fait le serment, vous vous souvenez ?
- Mais le bébé ne l'a pas déchiré en deux ?
- Le troisième enfant a failli la tuer, mais les autres naissances ont été beaucoup plus faciles. "

Igraine était accroupie près du feu, ses mains p,les tendues vers les flammes pathétiques.

" Tu as bien de la chance, Derfel.

- Et pourquoi donc ?
- D'avoir connu pareil amour. "

Elle avait l'air désenchanté. La reine n'est pas plus ,gée que Ceinwyn quand je l'ai connue. Et, comme Ceinwyn, Igraine mérite un amour digne d'atre chanté par les bardes.

" J'ai eu de la chance, je le reconnais. "

Devant ma fenetre, frère Maelgwyn achève le tas de bois du monastère, fendant les troncs a l'aide d'une masse et d'un maillet et chante en vaquant a ses affaires. Il chante les amours de Rhyd-144

derch et de Morag, ce qui veut dire qu'il se fera réprimander dès que saint Sansum aura fini d'humilier arun. Nous sommes frères en Christ, nous dit le saint, unis dans l'amour.

" Cuneglas n'était pas f,ché que sa sour s'enfuie avec toi ? voulut savoir Igraine. Pas mame un petit peu ?

- Pas le moins du monde. Il voulait que nous retournions a Caer Sws, mais nous nous plaisions tous les deux a Cwm Isaf. Et Ceinwyn n'a jamais vraiment aimé sa belle-^our. Helledd était ronchonne, vous comprenez, et elle avait deux tantes acari,tres. Toutes désapprouvaient Ceinwyn, et ce sont elles qui ont fait courir toutes ces rumeurs, alors que nous n'avons jamais mené une vie de scandale. " Je m'arratai, songeant aux premiers jours de notre amour. " En vérité, la plupart des gens étaient fort bons, continuai-je. ¿ Powys, toute rancour n'était pas éteinte après Lugg Vale.

Trop de gens y avaient perdu un père, un frère ou un mari, et le défi de Ceinwyn leur apparut comme une récompense. Il leur était agréable de voir arthur et Lancelot dans l'embarras si bien que, en

dehors de Helledd et de ses horribles tantes, personne n'a été méchant avec nous.

- Et Lancelot ne s'est pas battu pour la récupérer ? demanda Igraine, choquée.

- J'aurais bien voulu voir ça, dis-je sèchement. «a m'aurait bien plu.

- Et Ceinwyn a pris sa décision toute seule ? " insista Igraine, s'étonnant de l'idée même qu'une femme ait montré d'une pareille audace. Elle se leva et se dirigea à la fenêtre où elle écouta un moment Maelgwyn chanter. "

Pauvre Gwenhwyfach, reprit-elle soudain. quel portrait ! une grosse gourde, tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

- Son portrait tout craché, hélas.

- Tout le monde ne saurait être beau, fit-elle avec l'assurance d'une femme qui se savait belle.

- Non, admis-je, mais vous ne voulez pas d'histoires banales. Vous ravez d'une Bretagne arthurienne tout feu tout flammes. Et Gwenhwyfach ne m'inspirait pas la moindre passion. L'amour ne se commande pas, Dame. Seuls commandent la beauté ou le désir. Voulez-vous un monde juste ? alors imaginez un monde sans rois ni reines, sans seigneurs, sans passion ni magie. Vous aimeriez vivre dans un monde aussi terne ?

- Cela n'a rien à voir avec la beauté, protesta Igraine.

- Tout a à voir avec la beauté. qu'est-ce que votre rang, sinon 145

le hasard de votre naissance ? Et qu'est-ce que votre beauté, sinon un autre accident ? Si les Dieux... - je m'arratai pour me corriger -, si Dieu nous voulait égaux, il nous aurait faits égaux, et si nous étions tous pareils, où serait votre romanescque^ "

Elle abandonna la discussion, pour me provoquer sur un autre terrain :

" Croyez-vous à la magie, Frère Derfel ?

- Oui, fis-je, après une minute de réflexion. Même en qualité de chrétiens, nous pouvons y croire. que sont les miracles, sinon de la magie ?

- Et Merlin a vraiment pu faire apparaître le brouillard ? "

Je fronçai les sourcils.

" Tout ce que faisait Merlin, ma Dame, avait une autre explication. Les brouillards viennent de la mer et on trouve tous les jours des objets perdus.

- Et les morts reviennent a la vie ?

- Lazare, oui, ainsi que notre Sauveur. " Je me signai. Igraine fit docilement le signe de la croix. " Mais Merlin est-il sorti du royaume des morts ?

- Je ne suis pas bien s'r qu'il était mort, fis-je prudemment.

- Mais Ceinwyn en était certaine ?

- Jusqu'a son dernier jour, Dame. " Igraine tripotait la ceinture tressée de sa robe. "Mais le Chaudron n'était pas vraiment magique? Il ne pouvait pas ramener quelqu'un a la vie ?

- ç ce qu'on disait.

- Et la découverte du Chaudron par Ceinwyn, c'était s'rement de la magie !

reprit Igraine.

- Peut-atre, mais sans doute n'était-ce que simple bon sens. Merlin avait passé des mois a rassembler tout ce qu'on pouvait savoir d'Ynys Mon. Il savait oa les druides avaient leur centre sacré, a côté de Llyn Cerrig Bach, et Ceinwyn n'a fait que nous conduire a l'endroit le plus proche oa l'on avait pu cacher le Chaudron sans crainte. Mais elle a eu ce rave...

- Et vous aussi, sur le Dolforwyn. qu'est-ce que Merlin vous a fait boire ?

- La mame chose que Nimue a Ceinwyn a Llyn Cerrig Bach. Probablement une infusion de chapeau rouge.

- Le champignon ! s'exclama Igraine d'un air épouvanté.

- C'est pour cela que j'avais des crampes et que je ne tenais plus debout, expliquai-je en hochant la tate.

- Mais vous auriez pu mourir !

- Non, il est rare qu'on meure des chapeaux rouges. qui plus est, Nimue était experte en la matière. "

Je décidai de ne pas lui dire que la meilleure façon de le rendre inoffensif, c'était que le magicien l'avale lui-même puis donne son urine à boire au raveur.

" Ou peut-être était-ce la nielle du seigle ? Mais je crois plutôt que c'était le chapeau rouge. "

Igraine fronça les sourcils lorsque saint Sansum ordonna au frère Maelgwyn de cesser de chanter son chant païen. Le saint est plus irritable que d'ordinaire ces jours-ci. Il souffre le martyr quand il pisse. Peut-être les calculs. Nous prions pour lui.

" Et après ? demanda Igraine, feignant d'ignorer les rodomontades de Sansum.

- Nous sommes rentrés chez nous. ¿ Powys.

- Pour retrouver arthur ? demanda-t-elle avidement.

- Pour retrouver arthur aussi. " Car c'est son histoire à lui, l'histoire de notre cher seigneur de la guerre, notre législateur, notre arthur.

Le printemps fut glorieux à Cwm Isaf. Ou peut-être est-ce que tout apparaît plus épanoui et plus éclatant quand on est amoureux. Mais il me semblait que jamais le monde n'avait été aussi plein de primevères et de mercuriales vivaces, de campanules et de violettes, de lis et de grands tertres de renoncules. Les papillons bleus hantaient les prairies tandis que nous arrachions des touffes de chiendent sous les fleurs rosées des pommiers ou chantaient les torcols. Il y avait des bécasseaux près du ruisseau et une bergeronnette fit son nid sous le chaume de Cwm Isaf. Nous eûmes cinq veaux à l'œil tendre, tous bien portants et gloutons. Et Ceinwyn était enceinte.

Je nous avais fait des bagues d'amants à notre retour d'Ynys Mon. C'étaient des bagues gravées d'une croix, mais pas la croix des chrétiens, de celles que les filles portaient souvent quand elles étaient devenues femmes. La plupart des filles prenaient un bout de tresse de leurs amants qu'elles portaient en badges et les femmes des lanciers portaient généralement un anneau de guerrier avec une croix. En revanche, les femmes de haut rang arboraient rarement le moindre

vulgaire. Mais certains hommes en avaient eux aussi, et c'était précisément un anneau d'amant de ce genre que portait Valerin, le chef de Powys, quand il avait trouvé la mort à Lugg Vale. Valerin avait été fiancé à Guenièvre avant qu'elle ne fût sa connaissance d'Arthur.

Nos bagues étaient des anneaux de guerrier faits à partir d'une hache saxonne. Mais avant de quitter Merlin, qui poursuivait sa route dans le sud jusqu'à Ynys Wydryn, j'arrachai secrètement un fragment de décoration du Chaudron : c'était la lance dorée miniature d'un guerrier, et elle se détacha sans difficulté. Je cachai l'or dans une bourse et, de retour à Cwm Isaf, je portai le morceau d'or et les deux anneaux de guerrier à un ferronnier et je le regardai fondre et façonner l'or en deux croix qu'il fixa sur le fer en les chauffant. Je ne le quittai pas des yeux pour m'assurer qu'il ne substituerait pas quelque autre or à celui que je lui avais apporté. Puis j'offris l'une des bagues à Ceinwyn et me gardai l'autre. Ceinwyn rit de bon cœur en voyant la bague. " Une tresse aurait tout aussi bien fait l'affaire, Derfel.

- L'or du Chaudron sera encore mieux ", répondis-je. Nous ne quittons jamais nos bagues, pour le plus grand dégoût de la reine Helledd.

Arthur nous rendit visite au cours de ce merveilleux printemps. Il me trouva torse nu en train d'arracher du chiendent : une tâche aussi interminable que de filer la laine. Il me hêla depuis le ruisseau, puis grimpa au sommet de la colline pour me saluer. Il portait une chemise grise et de longues jambières noires, mais pas d'épée.

" J'aime voir un homme au travail, fit-il pour me taquiner.

- arracher la mauvaise herbe est encore plus dur que la bataille, grommelai-je en me passant la main sur les reins. Vous êtes venu m'aider ?

- Je suis venu voir Cuneglas, répondit-il en prenant place sur un bloc de pierre près de l'un des pommiers qui parsemaient le pré.

- La guerre ? " demandai-je, comme si Arthur ne pouvait avoir rien d'autre à faire à Powys.

Il hocha la tête. " Il est temps de rassembler les lances, Derfel. Surtout les Guerriers du Chaudron ", dit-il en souriant. Puis il insista pour savoir toute l'histoire, alors même qu'il avait déjà dû l'entendre une bonne douzaine de fois. Et quand je la lui racontai, il eut l'élégance de

s'excuser d'avoir douté de l'existence du Chaudron. Je suis certain qu'arthur n'y voyait encore qu'un tissu

148

d'absurdités, voire une dangereuse sottise, car la réussite de notre quate avait courroucé les chrétiens de Dumnonie qui, comme l'avait dit Galahad, étaient convaincus que nous accomplissions l'ouvre du Malin. Merlin avait rapatrié le glorieux Chaudron a Ynys Wydryn, oa il l'avait entreposé dans sa tour. Le moment venu, assurait-il, il ferait appel a ses immenses pouvoirs. Mais pour l'heure, du seul fait qu'il se trouvait en Dumnonie, et malgré l'hostilité des chrétiens, le Chaudron donnait au pays une nouvelle assurance. " Mame si, je le confesse, avoua arthur, mon assurance tient plus au rassemblement des lanciers. Cuneglas me dit qu'il se mettra en marche la semaine prochaine, les Siluriens de Lancelot se réunissent a Isca, et les hommes de Tewdric sont prats a marcher. Et ce sera une année sèche, Derfel, une bonne année pour combattre. "

J'approuvai. Les franes avaient été plus précoces que les chanes, ce qui annonçait un été sec, et qui disait été sec disait en mame temps terre ferme pour les murs de boucliers.

" Oa voulez-vous mes hommes ? demandai-je.

- avec moi, naturellement, répondit-il avant de marquer un temps de pause et de m'adresser un timide sourire. Je croyais que tu m'aurais félicité, Derfel.

- Vous, Seigneur ? "

Je feignis de ne rien savoir, pour qu'il m'apprat lui-mame la nouvelle. Son visage s'épanouit en un large sourire.

" Guenièvre a accouché voici un mois. Un garçon, un magnifique garçon !

- Seigneur ! m'exclamai-je, affectant la surprise alors que la nouvelle nous était parvenue une semaine plus tôt.

- H se porte comme un charme et a bon appétit. Un bon augure ! " Il était visiblement ravi, mais il est vrai que les choses ordinaires de la vie lui ont toujours procuré un plaisir peu commun. Il ravait d'une famille robuste dans une maison bien b,tiée et entourée de cultures bien soignées. " Nous l'appelons Gwydre, fit-il avant de répéter le nom avec attendrissement : Gwydre.

- Un joli nom, Seigneur. " Puis je lui fis part de la grossesse de Ceinwyn, et arthur décida aussitôt que ce serait une fille et que, naturellement, elle épouserait son Gwydre le moment venu. D passa son bras sur mes épaules et me raccompagna a la maison oa nous surprames Ceinwyn en train de battre la crème. arthur l'embrassa chaleureusement, puis la pria d'abandonner sa t

,che a ses servantes pour venir bavarder au soleil.

149

Nous nous assames sur un banc qu'Issa avait dressé sous un pommier, juste devant la porte. Ceinwyn lui demanda des nouvelles de Guenièvre.

" La naissance s'est bien passée ?

41

- Très bien, répondit-il en touchant une amulette qu'il portait autour du cou. Vraiment très bien, et elle est en pleine forme ! " Puis il ajouta en faisant la moue : " Elle craint de paraatre plus ,gée avec l'enfant, mais c'est absurde. Ma mère n'a jamais fait vieille. Et d'avoir un enfant fera aussi du bien a Guenièvre. " Il sourit, imaginant que Guenièvre aimerait son fils autant que lui. Gwydre, bien entendu, n'était pas son premier enfant. ailleann, sa maatesse irlandaise, lui avait donné des jumeaux, amhar et Loholt, qui étaient maintenant assez grands pour prendre place dans le mur de boucliers, mais arthur n'était pas pressé de les retrouver.

" Ils ne me portent pas vraiment dans leur cour, expliqua-t-il quand je l'interrogeai sur leur compte, mais ils aiment bien notre vieil ami Lancelot. " Il s'excusa d'un regard triste d'avoir prononcé son nom. " Et ils se battront avec ses hommes.

- Se battront ? " demanda Ceinwyn d'un ton circonspect.

arthur lui adressa un gentil sourire.

" Je suis venu vous enlever Derfel, ma Dame.

- Rendez-le-moi, Seigneur, fut son unique réponse.

- avec assez de richesses pour un royaume ", promit arthur avant de se tourner vers les murs bas de Cwm Isaf et le gros toit de chaume qui

nous tenait au chaud, et le tas de fumier qu'on apercevait un peu plus loin.

Elle n'était pas aussi grande que la plupart des fermes de Dumnonie, mais c'était tout a fait le genre de ferme que qu'un homme libre pouvait espérer en Dumnonie, et nous y étions très attachés. Je pensais qu'arthur était sur le point de comparer ma modeste situation présente a ma richesse future, et je m'appratais a défendre Cwm Isaf contre une telle comparaison, mais un voile de tristesse assombrit son visage.

" Je t'envie cette ferme, Derfel.

- Elle est a vous, Seigneur, répondis-je en sentant un désir ardent dans sa voix.

- Je suis condamné aux piliers de marbre et aux frontons qui s'élèvent.
"

Il s'arracha a sa morosité par un éclat de rire et ajouta: "Je pars demain.

Cuneglas suivra dans dix jours. Voudrais-tu l'accompagner ? Ou plus tôt, si tu le peux. Et apporter autant de vivres que possible.

150

- Oa ça ?

- ¿ Corinium. " Il se leva pour contempler la vallée avant de poser a nouveau les yeux sur moi en souriant. " Un dernier mot ? demanda-t-il.

- Je dois m'assurer que Scarach ne fait pas bouillir le lait, dit Ceinwyn qui avait saisi l'allusion. Je vous souhaite la victoire. Seigneur ", dit-elle a arthur avant de se lever pour l'embrasser.

arthur et moi nous éloign,mes pour admirer les haies nouvellement plantées, les pommiers bien taillés et la petite mare a poissons que nous avions aménagée dans la rivière. " Ne t'enracine pas trop sur cette terre, Derfel.

Je voudrais que tu rentres en Dumnonie.

- Rien ne me ferait plus plaisir", Seigneur, répondis-je, sachant bien que ce n'était pas arthur qui me tenait a l'écart de ma patrie, mais sa femme et son allié, Lancelot.

arthur sourit mais ne dit rien d'autre sur mon retour.

" Ceinwyn m'a l'air très heureuse.

- Elle l'est. Nous le sommes. "

Il eut une seconde d'hésitation, puis ajouta avec l'autorité d'un nouveau père : " Prends garde que la grossesse ne la rende turbulente.

- Rien de tel jusqu'ici, Seigneur, mais il est vrai que ce ne sont que les premières semaines.

- Tu as bien de la chance avec elle ", observa-t-il a voix basse. Et, a la réflexion, il me semble bien que c'est la toute première fois que je l'entendis formuler la plus infime critique a l'adresse de Guenièvre.

"L'accouchement est une période éprouvante, s'empressa-t-il d'ajouter, et ces préparatifs de guerre n'arrangent rien. Hélas, je ne suis pas aussi souvent chez moi que je le voudrais. " Il s'arrata a côté d'un vieux chane qui avait été frappé par la foudre, en sorte que son tronc noirci par le feu était fendu en deux. Mais le vieil arbre s'efforçait de survivre en multipliant les jeunes pousses vertes.

" J'ai une faveur a te demander, fit-il a voix basse.

- Tout ce que vous voulez, Seigneur.

- Ne va pas si vite, Derfel, tu ne sais pas encore quelle est cette faveur.

" Il s'arrata et je sentis que ce n'était pas une mince affaire tant il était gané de présenter sa requate. Il garda le silence quelques instants, incapable de rien dire, les yeux braqués sur les bois qui couvraient la pente sud de la vallée, puis marmonna quelque chose a propos des cerfs et des campanules.

151

" Des campanules ? fis-je, croyant avoir mal entendu.

- Je me demandais pourquoi les cerfs ne mangent jamais de campanules, dit-il d'un air évusif. alors qu'ils mangent toutes les autres plantes.

- Je ne sais pas, Seigneur. "

Il hésita une seconde, puis plongea son regard dans le mien.

" J'ai demandé aux adeptes de Mithra de se rassembler a Cori-nium ", avoua-t-il enfin.

Je devinais ce qui allait se passer et je me raidis. La guerre m'avait valu maintes récompenses, mais aucune aussi précieuse que d'avoir été fait compagnon de Mithra. Mithra était le dieu romain de la guerre et Il était demeuré en Bretagne au départ des Romains. Les seuls hommes admis a Ses mystères étaient ceux qu'élisaient ses initiés. Ceux-ci venaient de tous les royaumes, et ils se battaient les uns contre les autres aussi souvent qu'ils se battaient les uns pour les autres. Mais lorsqu'ils se retrouvaient dans la salle de Mithra, ils venaient en paix et ils ne choisissaient pour comparses que les plus braves d'entre les braves. tre initié a Mithra, c'était recevoir l'accolade de la fine fleur des guerriers de la Bretagne et c'était un honneur que je n'accorderais a la légère a aucun homme. Naturellement, aucune femme n'était admise au culte de Mithra.

En vérité, si jamais une femme voyait les mystères, elle serait mise a mort.

" J'ai pris cette initiative, reprit arthur, parce que je veux que nous initions Lancelot aux mystères. " J'avais compris sa raison. Guenièvre m'avait présenté la mame requate l'année précédente. Et dans les mois suivants j'avais espéré que l'idée était oubliée. Mais voici qu'elle resurgissait, la veille de la guerre.

Je lui fis une réponse politique : " Ne vaudrait-il pas mieux, Seigneur, demandai-je, que le roi Lancelot patiente jusqu'a la défaite des Saxons?

D'ici la, nous aurons certainement eu l'occasion de le voir se battre. "

aucun d'entre nous ne l'avait encore jamais vu dans le mur de boucliers et, pour atre tout a fait franc, je serais bien étonné de l'y voir au cours de l'été, mais par ma suggestion j'espérais retarder de quelques mois l'heure terrible du choix. arthur la balaya d'un grand geste de la main comme si elle était déplacée.

" Le temps presse, expliqua-t-il vaguement.

- Comment ça ?

- Sa mère est souffrante.

152

- Ce n'est guère une raison d'initier un homme à Mithra, Seigneur ",
fis-je en riant.

Sachant que ses arguments ne tenaient pas la route, arthur se
renfroigna : "

Il est roi, Derfel, et c'est l'armée d'un roi qu'il engage dans nos guerres.
Il n'aime pas la Silurie, et je ne saurais le lui reprocher. Il se languit
des poètes, des harpistes et des salles d'Ynys Trebes, mais il a perdu ce
royaume parce que je n'ai pas pu honorer mon serment et voler au
secours de son père avec mon armée. Nous sommes ses débiteurs,
Derfel.

- Pas moi, Seigneur.

- Nous sommes ses débiteurs, insista arthur.

- Il devrait attendre encore pour Mithra, dis-je d'un ton ferme. Si vous
proposez son nom maintenant, Seigneur, j'ose dire qu'il sera rejeté. "

C'étaient précisément les mots qu'il redoutait, mais il n'abandonna pas
pour autant la partie. " Tu es mon ami, reprit-il, écartant d'un geste de
la main tout ce que je pouvais à peine tenter de lui répondre, et il me
serait agréable, Derfel, que mon ami soit aussi honoré en Dumnonie
qu'il l'est à Powys. " Il avait gardé les yeux baissés sur le tronc du
chêne frappé par la foudre et se tourna maintenant vers moi. " Je te
veux à Lindinis, mon ami, et si toi, plus que tous les autres, tu soutiens
le nom de Lancelot dans la salle de Mithra, son élection est acquise. "

Les paroles d'arthur étaient lourdes de sous-entendus. Il me confirmait
subtilement que c'était Guenièvre qui poussait la candidature de
Lancelot et qu'en accédant à ce seul désir j'obtiendrais d'elle le pardon
de mes offenses. que Lancelot soit reçu parmi les adeptes de Mithra, et
je pourrais conduire Ceinwyn en Dumnonie tout en prétendant à
l'honneur d'être le champion de Mordred avec toute la richesse, la
terre et le rang qui accompagnaient cette haute position.

J'observai un groupe de mes lanciers descendre de la haute colline du
nord.

L'un d'eux portait un agneau : sans doute un orphelin que Ceinwyn
devrait nourrir à la main. Ce serait une tâche laborieuse, car il faudrait

alimenter l'agneau avec une tétine de toile imbibée de lait. Et bien souvent, les pauvres petits mouraient, mais Ceinwyn essayait toujours de les sauver. Elle avait formellement interdit qu'on enterre aucun de ses agneaux dans de l'osier ou qu'on cloue leur peau a un arbre, et le troupeau ne semblait pas avoir souffert de cette négligence. Je soupirai.

153

" ¿ Corinium, vous proposerez donc Lancelot ?

- Non, pas moi. C'est Bors qui le proposera. Bors l'a vu se battre.

- En ce cas, Seigneur, espérons que Bors reçoiv[^]. une langue d'or. "

arthur sourit. " Tu ne peux me donner aucune réponse maintenant ?

- aucune que vous ayez envie d'entendre, Seigneur. " Il haussa les épaules et me prit par le bras pour faire demi-tour. " Je déteste ces sociétés secrètes ", reprit-il d'une voix douce. Je le croyais volontiers parce que je n'avais encore jamais vu arthur dans une réunion de Mithra, alors mame que je savais qu'il avait été initié de longues années auparavant. " Les cultes comme celui de Mithra sont censés tisser des liens entre les hommes, mais ils ne servent qu'a les éloigner. Ils suscitent l'envie. Mais parfois, Derfel, il faut combattre un mal par un autre, et je songe a créer une nouvelle société de guerriers. Y appartiendront tous ceux qui porteront les armes contre les Saxons, tous sans exception, et j'en ferai la bande la plus honorée de toute la Bretagne.

- La plus grande aussi, j'espère.

- ¿ l'exception des recrues levées de force, précisa-t-il. Cet honneur sera réservé aux hommes qui ont porté une lance pour honorer leur serment plutôt que par obligation. Les hommes appartiendront a ma confrérie plutôt qu'a quelque société initiatique.

- Comment l'appellerez-vous ?

- Je ne sais pas trop. Les Guerriers de Bretagne ? Les Camarades ? Les Lances de Cadarn ? "

Il parlait d'un ton léger, mais je savais bien qu'il était sérieux.

" Et vous pensez que si Lancelot fait partie de ces Guerriers de

Bretagne, dis-je en reprenant l'un des titres qu'il suggérerait, ça lui serait égal d'atre tenu a l'écart de Mithra ?

- «a pourrait y aider, admit-il, mais ce n'est pas ma raison principale.

J'imposerai a ces guerriers une obligation. Pour en atre, ils devront prater serment sur leur sang de ne plus jamais se combattre mutuellement. "

Il esquisssa un rapide sourire. " Si les rois de Bretagne se chamaillent, je ferai en sorte qu'il soit impossible a leurs guerriers de s'entre-tuer.

- Exclu, observai-je sèchement. Un serment royal éclipse tous les autres, mame votre serment sur le sang. - En ce cas, je rendrai les choses plus difficiles, insista-t-il,

154

parce que j'aurai la paix, Derfel, j'aurai la paix. Et toi, mon ami, tu la partageras avec moi en Dumnonie.

- J'espère bien, Seigneur. "

Il m'embrassa. " ¿ Corinium ! " Il salua mes lanciers d'un geste de la main, puis se retourna vers moi : " Réfléchis a Lancelot, Derfel. Et médite cette vérité : mieux vaut parfois rentrer un peu son orgueil en retour d'une grande paix. "

Sur ces mots, il s'en alla a grandes enjambées, et je m'en allai prévenir mes hommes que le temps de travailler la terre était terminé. Nous avions des lances a affiler, des épées a aiguiser et des boucliers a repeindre, a revernir et a renforcer. Nous étions de nouveau en guerre.

Nous partames deux jours avant Cuneglas, qui attendait l'arrivée de ses chefs de l'ouest avec leurs rudes guerriers des forteresses de montagne. Il me dit avoir promis a arthur que les hommes de Powys seraient a Corinium avant une semaine, puis il m'embrassa et me jura sur sa vie que Ceinwyn était en sécurité. Elle retournerait a Caer Sws, oa un petit détachement protégerait la famille de Cuneglas pendant qu'il serait a la guerre. C'est a contrecour que Ceinwyn avait quitté Cwm Isaf pour rejoindre la salle des femmes oa Helledd et ses tantes faisaient la loi, mais je n'avais pas oublié l'histoire que nous avait rapportée Merlin : ce chien que l'on avait tué avant d'envelopper de sa dépouille une chienne estropiée dans le temple d'Isis. Je suppliai donc Ceinwyn de se mettre en lieu s'r pour moi, et elle finit par se laisser fléchir.

J'ajoutai six de mes hommes a la garde du palais de Cunegelas. quant aux autres, les Guerriers du Chaudron, ils marchèrent tous dans le sud avec moi. Nous avions tous sur nos boucliers l'étoile a cinq branches de Ceinwyn et nous portions chacun deux lances, nos épées et, sanglées sur le dos, d'énormes balluchons de pain cuit et recuit, de viande salée, de fromage dur et de poisson séché. C'était bon de marcher a nouveau, quand bien meme notre route passait par LuggVale oa des sangliers avaient déterré les morts si bien que les champs de la vallée ressemblaient a un ossuaire. Je craignais que la vue des ossements ne rappel,t aux hommes de Cuneglas leur défaite et j'insistai donc pour que nous passions une demi-journée pour enterrer de nouveau les cadavres auxquels on avait tranché un pied avant de les ensevelir une première fois.

155

N'ayant pu br°ler tous les cadavres comme nous l'aurions voulu, nous avions donc enterré la plupart de nos morts, en prenant soin de leur couper un pied pour empacher l',me de marcher. après une demi-journée de labeur, c'est comme si nous ^'avions rien fait : le carnage restait tout aussi visible. Je m'interrompis pour rendre visite au sanctuaire romain oa mon épée avait tué le druide Tanaburs et oa Nimue avait éteint l',me de Gundleus. La, entre des monceaux de cr,nes couverts de toiles d'araignées, je m'allongeai sur le sol encore souillé de leur sang et priai de rentrer sain et sauf auprès de ma Ceinwyn.

Nous pass,mes la nuit suivante a Magnis : une ville qui était a mille lieues des chaudrons enveloppés de brouillard et des légendes nocturnes des Trésors de Bretagne. Nous étions au royaume de Gwent, en territoire chrétien, et chacun s'affairait ici a sa triste besogne. Les forgerons martelaient des points de lance, les tanneurs faisaient des protections de boucliers, des fourreaux, des ceintures et des bottes, tandis que les femmes de la ville cuisaient des miches de pain dur peu épaisses qui permettraient aux troupes de tenir jusqu'a la fin de la campagne. Les hommes de Tewdric portaient leurs uniformes romains : plastrons de bronze, jupes de cuir et manteaux longs. Une centaine avaient déjà pris la route de Corinium ; deux cents autres suivraient, mais pas sous le commandement de leur roi, car Tewdric était malade. Son fils Meurig, l'Edling de Gwent, serait leur chef en titre, mais en vérité c'est agricola qui les commanderait. agricola était un vieil homme maintenant, mais son dos raide et son bras couvert de cicatrices pouvaient encore manier une épée. On le disait plus romain que les Romains et il m'avait toujours un peu effrayé

avec son air sévère, mais en cette journée printanière il m'accueillit à la sortie de Magnis comme un égal. Il pointa sa tête aux cheveux gris coupés court sous le linteau de sa tente puis se redressa dans son uniforme romain pour se diriger vers moi. À mon grand étonnement, il m'accueillit les bras tendus.

Il passa en revue mes trente-quatre lanciers. Ils avaient l'air dépenaillés et négligés en comparaison de ses hommes rasés de près, mais il approuva leurs armes et plus encore la quantité de provisions qu'ils avaient emportées. "J'ai passé des années à enseigner, grommela-t-il, qu'il ne sert à rien d'envoyer un lancier au combat sans un plein sac de vivres, mais que fait Lancelot de Silurie ? Il m'envoie une centaine de lanciers sans même une miette de pain à se partager. " Il m'avait invité dans sa tente, oa 156

il me servit un vin p,le et aigre. "Je vous dois des excuses, Seigneur Derfel.

- J'en doute, Seigneur. " Pareille intimité avec un guerrier célèbre assez

,gé pour être mon grand-père me ganait.

D'un geste de la main, il me fit comprendre que ma modestie n'était pas de mise. " Nous aurions d° être présents à Lugg Vale.

- Le combat paraissait sans espoir, Seigneur. Nous étions aux abois, vous ne l'étiez pas.

- Vous gagnerez, n'est-ce pas ? " grogna-t-il. Il se retourna car un coup de vent menaçait de faire tomber un copeau de bois de sa table couverte d'une multitude d'autres copeaux de ce genre, chacun portant des listes d'hommes et de rations. Il plaça un encrier dessus, puis posa à nouveau les yeux sur moi : " J'apprends que nous allons retrouver le taureau.

- À Corinium ", confirmai-je. À la différence de son maître Tewdric, agriculteur était un paÛen. Mais il n'avait pas de temps à perdre avec les dieux bretons : seul Mithra l'intéressait.

" Choisir Lancelot ! " s'exclama-t-il avec aigreur. Il écouta un homme qui donnait des ordres à ses troupes, n'entendit rien qui pût le faire sortir de sa tente et reprit le fil de notre conversation :

" que savez-vous de Lancelot ?

- Suffisamment pour parler contre lui.
- Vous offenseriez arthur ? fit-il surpris.
- Je n'offense ni arthur ni Mithra, répondis-je d'un ton revache en me signant contre le mal. Et Mithra est un dieu.
- arthur m'en a parlé a son retour de Powys, reprit agricola, et il m'a fait comprendre qu'élire Lancelot scellerait l'union de la Bretagne. " Il s'arrata, l'air morose. " Il a insinué que je lui devais bien ma voix pour compenser notre absence de Lugg Vale. "

apparemment, arthur ne reculait devant aucun moyen pour acheter des voix.

" En ce cas, votez pour lui, Seigneur, car son exclusion ne nécessite qu'une voix. Et la mienne suffira.

- Je ne saurais mentir a Mithra, répliqua-t-il d'un ton tranchant, et, moi non plus, je n'aime pas Lancelot. Il était ici il y a deux mois, pour acheter des miroirs.

- Des miroirs ! " Je ne pus m'empacher de rire. Lancelot avait toujours collectionné les miroirs et dans le palais de son père, sur les hauteurs d'Ynys Trebes, il avait couvert les murs d'une pièce entière de miroirs romains. Ils avaient d° tous fondre dans l'incendie du palais, lorsque les Francs avaient investi la

157

place. Et apparemment, Lancelot reconstituait maintenant sa collection.

" Tewdric lui en a vendu un magnifique en électrum, précisa agricola. aussi grand qu'un bouclier et tout a fait extraordinaire. Il était si clair qu'on s'y voyait aussi bien que dans une mare obscure par beau temps. Et il l'a payé un bon prix. " quoi de plus normal ? me dis-je, car les miroirs faits de cet amalgame d'or et d'argent sont en vérité fort rares. " Des miroirs !

répéta agricola d'un ton cinglant. Il aurait d° accomplir ses devoirs en Silurie plutôt que d'acheter des miroirs. " Une corne retentit par deux fois depuis la ville. agricola reconnut le signal et attrapa son casque et son épée. " L'Edling ", grogna-t-il en m'entraanant dehors pour voir Meurig quitter les remparts romains de Magnis. " Je campe ici pour me tenir a l'écart de leurs pratres ", m'expliqua agricola en regardant

sa garde d'honneur s'aligner en deux

rangs.

Le prince Meurig avançait accompagné de quatre prêtres qui peinaient à suivre le cheval de l'Edling. Le prince était un jeune homme. quand je l'avais vu pour la première fois, il n'y avait pas si longtemps, il n'était encore qu'un enfant, mais il dissimulait sa jeunesse sous des dehors querulents et irritables. Il était petit, pâle et maigre et portait un mince filet de barbe brune. Il avait la réputation d'un homme de chicane, qui trouvait goût aux arguties des tribunaux et aux chamailleries de l'...

glise. Sa science était renommée : il n'avait pas son pareil, assurait-on, pour réfuter l'hérésie pélagienne, qui était le fléau de l'...glise chrétienne en Bretagne ; il savait par cœur les dix-huit chapitres du droit tribal des Bretons, et il pouvait réciter la généalogie des dix royaumes bretons, en remontant jusqu'à vingt générations en arrière, ainsi que le lignage de tous leurs septs et de toutes leurs tribus. Et cela, assuraient ses admirateurs, n'était qu'une infime parcelle de ses connaissances. À les en croire, il était le juvénile charangon de la science, la fine fleur de la rhétorique bretonne. À mes yeux, il n'était qu'un prince qui avait hérité

de toute l'intelligence de son père, mais pas de sa sagesse. C'est lui, plus qu'aucun autre, qui avait persuadé Gwent d'abandonner Arthur avant Lugg Vale. Pour cette seule raison, je ne l'aimais pas. Mais je mis docilement le genou à terre lorsque Meurig descendit de sa monture.

"Derfel, fit-il de sa voix curieusement haut perchée, je me souviens de vous. " Il ne m'invita pas à me relever mais se contenta de passer devant moi pour s'engouffrer dans la tente.

158

agricola me fit signe de le suivre, m'épargnant ainsi la compagnie des quatre prêtres haletants qui n'avaient rien d'autre à faire ici que de rester à la proximité de leur prince - lequel, vêtu d'une toge et portant autour du cou une grosse croix de bois suspendue à une chaîne d'argent, parut s'irriter de ma présence. Il me regarda de travers avant de se répandre en récriminations à l'adresse d'agricola, mais comme ils parlaient en latin je n'avais aucune idée de ce qui les occupait. Meurig appuyait sa démonstration sur une feuille de parchemin qu'il agitait sous les yeux d'agricola, qui supporta patiemment la harangue.

Meurig finit par abandonner la partie, roula le parchemin et le fourra

dans sa toge avant de se tourner vers moi.

" Vous ne comptez pas sur nous pour ravitailler vos hommes ? me demanda-t-il, s'exprimant de nouveau en breton.

- Nous avons nos provisions, Seigneur Prince, dis-je, puis je m'enquis de la santé de son père.

- Le roi souffre d'une fistule a l'aîne, expliqua Meurig de sa petite voix aiguû. Nous lui avons appliqué des cataplasmes et les médecins le saignent régulièrement, mais hélas Dieu n'a pas jugé bon d'améliorer son état.

- Faites donc venir Merlin, Seigneur Prince ", suggérai-je.

Meurig me regarda en clignant des yeux. Il était très myope et peut-être était-ce sa mauvaise vue qui lui donnait cet air perpétuellement f,ché. Il laissa échapper un petit rire moqueur. " Naturellement, si vous me pardonnez la remarque, vous ates de ces cinglés qui ont bravé Diwrnach pour rapporter une coupe en Dumnonie. Une terrine, si je ne m'abuse ?

- Un chaudron, Seigneur Prince. "

Ses lèvres pincées se détendirent en un rapide sourire. " Vous ne croyez pas, Seigneur Derfel, que nos forgerons auraient pu vous en façonner une bonne douzaine dans le mame temps ?

- La prochaine fois, je saurai oa chercher mes casseroles, Seigneur Prince.

" L'affront le fit se raidir, mais agricola sourit.

" Vous y comprenez quelque chose ? me demanda agricola quand Meurig fut parti.

- Je ne sais pas le latin, Seigneur.

- Il se plaignait qu'un chef n'avait pas payé ses impôts. Le malheureux nous doit trente saumons fumés et vingt charretées de bois coupé, et nous n'avons reçu de lui aucun saumon et juste cinq charretées de bois. Mais ce que Meurig ne veut pas comprendre, c'est que les pauvres gens de Cyllig ont été frappés

malgré tout, Cyllig m'apporte deux douzaines de lanciers. " agricola cracha de dégoût. " Dix fois par jour ! Dix fois par jour, le prince rapplique ici avec un problème que n'importe quel demeure du trésor public pourrait résoudre en une vingtaine de secondes. Mon seul désir est que son père se remette et remonte sur le trône.

- Tewdric est si mal en point ? "

agricola haussa les épaules. " Il est las, non pas malade. Il veut abandonner son trône. Il dit qu'il va prendre la tonsure et se faire prêtre. " Il cracha à nouveau par terre. " Mais je vais circonvier notre Edling. Je vais m'assurer que ses dames partent en guerre.

- Ses dames? demandai-je, intrigué par le ton ironique d'agricola.

- Il a beau être myope comme une taupe, Seigneur Derfel, il n'en repère pas moins une fille comme un faucon une musaraigne. Il aime ses dames, notre Meurig, et il lui en faut beaucoup. Et pourquoi pas ? ainsi font les princes, pas vrai ? " Il défit son ceinturon et le suspendit à un clou enfoncé dans l'un des poteaux de la tente.

" Vous marchez demain ?

- Oui, Seigneur.

- Danez donc avec moi ce soir, dit-il en m'entraînant dehors et en jetant un coup d'œil sur le ciel. Ce sera un été sec, Seigneur Derfel. Un été

pour tuer les Saxons.

- Un été pour faire naître de grandes épopées, fis-je avec enthousiasme.

- Je me dis souvent que notre problème à nous, Bretons, ajouta agricola d'un air lugubre, c'est que nous passons beaucoup trop de temps à chanter et pas suffisamment à tuer des Saxons.

- Pas cette année, dis-je, pas cette année ! " Car c'était l'année d'Arthur, l'année de massacrer les Sais. Et je priais le ciel que ce fût l'année de la victoire totale.

Sortis de Magnis, nous suivâmes les voies romaines qui quadrillaient le cœur de la Bretagne. Nous marchâmes d'un bon pas et atteignâmes Corinnum en tout juste deux jours. Nous étions tous ravis d'être à nouveau en Dumnonie.

de mon bouclier était peut-être un étrange emblème, mais dès l'instant où les campagnards entendaient mon nom, ils tombaient à genoux pour recevoir ma bénédiction. Car j'étais Derfel Cadarn, celui qui avait tenu Lugg Vale, un Guerrier du Chaudron. Et ma réputation, à ce qu'il semblait, était au zénith dans mon pays. au moins parmi les paÛens. Dans les villes et les grands villages, où les chrétiens étaient les plus nombreux, nous avions plus de chances d'être accueillis par des prêtres. On nous expliquait alors que nous marchions pour accomplir la volonté de Dieu en combattant les Saxons, mais que si nous mourions nous, mes frères en Enfer si nous persistions à adorer les dieux d'antan.

Je redoutais les Saxons plus que l'Enfer des chrétiens. Les SaÛ's étaient de redoutables ennemis : pauvres, aux abois et nombreux. À Corinium, les nouvelles étaient inquiétantes : on parlait de nouveaux vaisseaux qui arrivaient presque tous les jours sur les côtes est de la Bretagne avec leurs cargaisons de brutes guerrières et leurs familles faméliques. Les envahisseurs voulaient notre terre et, pour s'en emparer, ils pouvaient mobiliser des centaines de lances, d'épées et de haches à double tranchant.

Mais nous gardions confiance. Nous étions assez sots pour entrer dans la guerre presque avec allégresse. après les horreurs de la guerre, nous nous croyions invincibles. Nous étions forts, nous étions jeunes et aimés des Dieux. Et nous avions arthur.

Je retrouvai Galahad à Corinium. Nos chemins s'étaient séparés à Powys, car il avait aidé Merlin à rapatrier le Chaudron à Ynys Wydryn, puis il avait passé le printemps à Caer ambra, profitant de sa forteresse reconstruite pour faire des incursions au cœur du pays de Llogyr avec les troupes de Sagramor. Les Saxons, me prévint-il, nous attendaient. Ils avaient disposé

des tours de feu d'alarme sur chaque colline afin de suivre notre approche.

Galahad était venu à Corinium pour le Grand Conseil de guerre qu'arthur avait convoqué, et il avait amené avec lui Cavan et ceux de mes hommes qui n'avaient pas voulu marcher dans le nord, au pays de Lleyrn. Cavan posa un genou à terre et demanda que ses hommes et lui pussent renouveler leurs serments envers moi.

"Nous n'avons fait aucun autre serment, me promit-il, sauf envers arthur, et il dit que nous devrions vous servir, si vous voulez bien de nous.

- Je me disais que tu devais être riche, Cavan, et que tu serais retourné dans ton pays, en Irlande. "

161

Il sourit. " J'ai encore ma planche. Seigneur. "

Je le repris de bon cœur à mon service. Il embrassa la lame d'Hywelbane, puis il me demanda si ses hommes et lui pouvaient peindre l'étoile blanche sur leurs boucliers.

_*'

" Tu le peux, fis-je, mais avec quatre branches seulement.

- quatre, Seigneur ? demanda-t-il en jetant un oeil sur mon bouclier. Le vôtre en a cinq.

- La cinquième, lui expliquai-je, est réservée aux Guerriers du Chaudron. "

Il prit un air piteux, mais consentit. Au demeurant, arthur ne m'aurait pas approuvé, car il aurait vu, à juste raison, dans la cinquième branche un signe de division marquant la supériorité d'un groupe sur un autre. Mais les guerriers aiment les distinctions de ce genre et les hommes qui avaient bravé la Route de Ténèbre l'avaient bien méritée.

J'allai saluer les hommes qui accompagnaient Cavan et avaient installé leur campement sur les bords de la Churn, qui s'écoulait à l'est de Corinium.

Une centaine d'hommes au moins bivouaquaient à côté de cette petite rivière, car la place manquait en ville pour accueillir tous les guerriers rassemblés autour des murs romains. L'armée proprement dite campait à proximité de Caer Ambra, mais tous les chefs convoqués au Conseil de guerre étaient venus avec une suite. Et ces seuls hommes formaient une petite armée dans les prairies arrosées de la Churn. L'entassement de leurs boucliers attestait le succès de la stratégie d'arthur, car au premier coup d'oeil je reconnus le taureau noir de Gwent, le dragon rouge de Dumnonie, le renard de Silurie, l'ours d'arthur et les

boucliers des hommes qui, comme moi, avaient l'honneur de porter leurs propres emblèmes : étoiles, faucons, aigles, sangliers, sans oublier la tate de mort de Sagramor et l'unique croix chrétienne de Galahad.

Culhwch, le cousin d'arthur, campait avec ses propres lanciers, mais il s'empessa de venir me saluer. Cela faisait du bien de le revoir. J'avais combattu a ses côtés en BenoÛc et j'avais appris a l'aimer comme un frère.

C'était un homme vulgaire, drôle, plein d'entrain, bigot, ignare et rustre, mais il n'y avait pas meilleur compagnon d'armes. "J'apprends que tu as fourré une miche dans le four de la princesse, dit-il en me serrant dans ses bras. Sacré veinard ! Merlin t'aurait-il jeté un charme ?

- Un millier.

- Je ne saurais me plaindre, reprit-il hilare. J'ai trois femmes a l'heure qu'il est. Elles passent leur temps a se craper le chignon et elles sont toutes trois enceintes. " Il fit un large sourire et se gratta l'aine. " Les poux, expliqua-t-il. Impossible de m'en débarrasser.

Mais au moins ont-ils infesté ce petit bougre de Mordred.

- Notre Seigneur Roi ? repris-je en le taquinant.

- Ce petit salaud, fit-il d'un ton vindicatif. Je vais te dire, Derfel. Je l'ai rossé jusqu'au sang et il ne veut rien entendre, ce petit crapaud servile. " Il cracha. " alors comme ça, demain, tu vas parler contre Lancelot ?

- Comment le sais-tu ? "

Je n'en avais parlé a personne, sauf a agricola. Lui seul savait que j'avais arraté ma décision, mais d'une manière ou d'une autre la nouvelle m'avait précédé a Corinium. Ou mon antipathie envers le roi de Silurie était trop notoire pour qu'ils puissent envisager ne serait-ce qu'un instant une autre décision.

" Tout le monde est au courant et tout le monde te soutient. " Il aperçut quelque chose dans mon dos et cracha. " Des corbeaux ", grogna-t-il.

Me retournant, je vis un cortège de prêtres chrétiens qui longeait l'autre rive de la Churn. Ils étaient une douzaine : tous en robes noires, tous barbus, et tous chantaient l'un des hymnes funèbres de leur

religion. Une vingtaine de lanciers suivaient les prêtres et j'eus la surprise de voir que leurs boucliers portaient soit le renard de Silurie, soit le pygargue de Lancelot. " Je croyais que les rites auraient lieu dans deux jours, dis-je à Galahad, resté à mes côtés.

- En effet. "

Les rites étaient le préambule à la guerre et devaient appeler les Dieux à bénir nos hommes. Et cette bénédiction serait cherchée auprès du Dieu des chrétiens comme des divinités païennes. " Cela ressemble davantage à un baptême, ajouta Galahad.

- au nom de Bel, qu'est-ce qu'un baptême ? " voulut savoir Culhwch.

Galahad soupira : " C'est le signe extérieur que la grâce de Dieu, mon cher Culhwch, lave les hommes de leur péché. "

À cette explication, Culhwch partit d'un grand éclat de rire, qui nous valut un froncement de sourcils de la part de l'un des prêtres qui avait relevé sa robe jusqu'à la ceinture et patageait maintenant dans l'eau. Il se servait d'un bâton afin de découvrir un endroit assez profond pour accomplir le rite baptismal, et ses maladroits coups de sonde attirèrent sur la rive couverte de joncs, juste en face des chrétiens, une foule de lanciers désouivrés.

163

Pendant un temps, il ne se passa pas grand-chose. Les lanciers siluriens ne savaient trop quelle posture adopter tandis que les prêtres tonsurés chantaient d'une voix plaintive et que le barboteur solitaire continuait à sonder le lit de la rivière du bout de son long bâton surmonté d'une croix d'argent. "Vous n'attraperez jamais une truite avec ça, cria Culhwch, essayez plutôt une lance de pache ! " Les lanciers s'esclaffèrent et les prêtres se renfrognèrent en continuant à chanter d'un air morne. Certaines femmes de la ville les avaient rejoints au bord de la rivière pour chanter avec eux.

" C'est une religion de femme, lâcha Culhwch avec mépris.

- C'est ma religion, cher Culhwch ", murmura Galahad. Tous deux n'avaient cessé d'en discuter tout au long de la guerre de Benoît, et leur dispute, comme leur amitié, était sans fin.

Le prêtre finit par trouver un endroit assez profond, si profond, en vérité, qu'il se retrouva avec de l'eau jusqu'à la taille. Il essaya alors d'enfoncer son bâton dans le lit de la rivière, mais la force du courant

ne cessait de faire tomber la croix, et chaque nouvel échec provoquait un chour de quolibets dans les rangs des lanciers. Il y avait bien quelques chrétiens parmi les badauds, mais ils ne firent aucun effort pour arrêter les moqueries.

Le prêtre parvint enfin à planter sa croix, qui demeura dans un équilibre précaire, et sortit de la rivière. Les lanciers sifflèrent et huèrent à la vue de ses jambes blanches et décharnées. Le malheureux s'empressa de laisser retomber sa robe toute trempée

pour les cacher.

Puis parut un second cortège, dont la vue suffit à imposer le silence sur notre rive. Ce silence était une marque de respect, car une douzaine de lanciers escortaient un char à bœufs tendu de linges blancs et dans lequel se tenaient deux femmes et un prêtre. L'une d'elles était Guenièvre, l'autre la reine Elaine, la mère de Lancelot, mais le plus stupéfiant dans tout cela, c'était l'identité du prêtre : l'évêque Sansum. Il était revêtu de tous les insignes de sa charge : un monceau de chapes éclatantes et de ch,les brodés, avec une grosse croix rouge et or autour du cou. Son front tonsuré était rosé par le soleil ; au-dessus de ses cheveux noirs se dressaient comme des oreilles de souris. Lughtigern, le surnommait toujours Nimue, le Seigneur des Souris.

" Je croyais que Guenièvre ne pouvait pas le souffrir, dis-je, car Guenièvre et Sansum avaient toujours été les ennemis les plus implacables, et pourtant notre souriceau rejoignait la rivière

164

dans la voiture de Guenièvre. Et je le croyais en disgr,ce ? ajoutai-je.

- «a flotte parfois, la merde, grogna Culhwch.

- Et Guenièvre n'est même pas chrétienne, protestai-je.

- Et vois un peu l'autre merde qui l'accompagne ! " ajouta Culhwch, montrant du doigt un groupe de six cavaliers qui suivaient le char imposant. C'est Lancelot qui les conduisait, monté sur son cheval noir, vêtu d'un simple pantalon et d'une chemise blanche. Il avançait flanqué des jumeaux d'Arthur, Amhar et Loholt, dans leur accoutrement de guerre, avec des casques à plume, des cottes de mailles et de longues bottes. Derrière eux se trouvaient trois autres cavaliers, l'un en armure, les deux autres avec la longue robe blanche des druides.

" Des druides ? fis-je. ¿ un baptême ? "

Galahad haussa les épaules, bien incapable d'y trouver la moindre explication. Les deux druides étaient des jeunes hommes bien charpentés, avec de beaux visages bruns, de longues barbes noires épaisses, des cheveux noirs brossés avec soin qui mettaient en évidence leur tonsure. Ils portaient des b,tons noirs surmontés de guiet, fait inhabituel pour les druides, ils avaient l'un et l'autre un fourreau. Le guerrier qui chevauchait avec eux, je m'en rendis compte, n'était pas un homme, mais une femme : une grande rousse à la nuque raide, dont les tresses d'une longueur extravagante descendaient en cascade de son casque d'argent jusqu'à l'échiné de sa monture.

" Elle s'appelle ade, me dit Culhwch.

- qui est-ce ?

- ¿ ton avis ? Sa boniche ? Elle lui tient chaud dans son lit, ajouta Culhwch hilare. Elle ne te rappelle personne ? "

Elle me faisait penser à Ladwys, la maîtresse de Gundleus. ...tait-ce le destin des rois de Silurie que d'avoir toujours une maîtresse qui montait à cheval et portait l'épée comme un homme ? ade avait en effet une longue épée à la hanche, une lance à la main et un bouclier orné d'un pygargue à la main.

" La maîtresse de Gundleus, répondis-je à Culhwch.

- avec ces cheveux roux ? fit-il en secouant la tête.

- Guenièvre ", rectifiai-je. De fait, la ressemblance était frappante entre ade et la hautaine Guenièvre assise à côté de la reine Elaine. La reine était p,le, mais ne laissait autrement paraître aucun signe de la maladie dont la rumeur disait qu'elle était en train de la tuer. Guenièvre était plus belle que jamais et ne portait

165

aucune trace des épreuves de l'accouchement. Elle n'était pas venue avec son enfant. au demeurant, je ne m'y attendais pas. Gwydre se trouvait sans doute à Lindinis, en sécurité dans les bras d'une nourrice, et assez loin pour que ses vagissements ne troublent point le sommeil de Guenièvre.

Les jumeaux d'Arthur mirent pied à terre à la suite de Lance-lot. Ils

étaient encore fort jeunes, en fait juste assez ,gés pour porter une lance a la guerre. Je les avais rencontrés a maintes reprises, mais je ne les aimais pas car le bon sens et le pragmatisme d'arthur leur faisaient défaut. Ils avaient toujours été des enfants g,tés, ce qui avait donné des jeunes gens colériques, égoÛstes et cupides qui en voulaient a leur père, méprisaient leur mère, ailleann, et se vengeaient de leur b,tardise sur les gens qui n'osaient pas remettre a leur place les rejetons d'arthur. Ils étaient détestables. Les deux druides se laissèrent a leur tour glisser a terre pour aller se placer a côté du char.

C'est Culhwch qui, le premier, comprit ce que manigançait Lancelot.

" S'il se fait baptiser, gronda-t-il, il ne peut plus rejoindre le cercle de Mithra, n'est-ce pas ?

- Bedwin l'a bien fait, fis-je valoir, et il était pourtant un évêque.

- Ce cher Bedwin, m'expliqua Culhwch, jouait sur les deux tableaux. quand il est mort, on a retrouvé chez lui une image de Bel et sa femme nous a dit qu'il lui sacrifiait. Voyez si je me trompe. Voilà comment Lancelot se débrouille pour éviter d'essuyer un refus des élus de Mithra.

- Peut-etre a-t-il été touché par Dieu, protesta Galahad.

- alors votre Dieu doit avoir les mains sales, maintenant, rétorqua Culhwch, sauf le respect que je vous dois, vu qu'il est votre frère.

- Demi-frère", rectifia Galahad, qui ne voulait pas atre associé de trop près a Lancelot.

Le char s'était arraté tout près de la rive. Sansum descendit de sa couche et, sans prendre la peine de relever ses magnifiques robes, traversa les joncs pour patauger dans la rivière. Lancelot descendit de cheval et attendit sur la rive que l'évêque eût mis la main sur la croix. Il est petit, Sansum, et l'eau lui arrivait a hauteur de la grosse croix qui ornait son étroite poitrine. Il se tourna vers l'assemblée de fidèles involontaires que nous formions, et s'exprima d'une voix forte : " Cette semaine, vous

porterez vos lances contre l'ennemi et Dieu vous bénira ! aujourd'hui mame, dans cette rivière, vous verrez un signe de la puissance de notre Dieu. "

Les chrétiens de la prairie se signèrent, tandis que certains paÛens, comme Culhwch et moi, crachaient contre le mal.

" Vous voyez ici le roi Lancelot ! beugla Sansum en tendant la main vers Lancelot, comme si aucun d'entre nous ne l'avait reconnu. Le héros de BenoÛc, le roi de Silurie et le Seigneur des aigles !

- Le Seigneur de quoi ? demanda Culhwch.

- Et cette semaine, poursuivit Sansum, cette mame semaine, il devait être reçu dans l'infeste compagnie des sectateurs de Mithra, ce faux Dieu de sang et de colère.

- C'est faux, gronda Culhwch au milieu des murmures de protestation des autres initiés présents.

- Mais hier, tonna Sansum pour faire taire la rumeur, ce noble roi a eu une vision. Une vision ! Non pas le cauchemar né d'une indigestion provoquée par quelque magicien aviné, mais un songe pur et charmant envoyé du ciel sur des ailes dorées. Une vision sainte !

- ade a relevé ses jupes, marmonna Culhwch.

- La sainte et bienheureuse mère de Dieu s'est rendue auprès du roi Lancelot, cria Sansum. La Vierge Marie en personne, la dame des douleurs, dont les reins immaculés et parfaits ont engendré l'Enfant-Jésus, le Christ, le Sauveur de toute l'humanité. Et hier, dans un jaillissement de lumière, dans un nuage d'étoiles dorées, elle est venue auprès du roi Lancelot et a posé son adorable main sur Tanlladwyr ! "

Il fit un geste derrière lui, et ade sortit solennellement de son fourreau l'épée de Lancelot - Tanlladwyr, le " Brillant Tueur " -et la brandit bien haut. Le soleil étincelait sur l'acier, m'éblouis-sant un instant.

" avec cette épée, tonna Sansum, notre Dame bienheureuse a promis au roi qu'il donnerait la victoire à la Bretagne. Cette épée, a dit notre Dame, a été touchée par la main cicatrisée de son fils et bénie par la caresse de Sa mère. ¿ compter de ce jour, a décrété notre Dame, cette épée sera connue comme la lame du Christ, car elle est sainte. "

Lancelot, pour lui donner crédit, faisait mine d'être affreusement gagné par ce sermon. En vérité, la cérémonie entière devait l'embarrasser car il était un homme d'un orgueil sans borne et

d'une dignité fragile. Mais, tout bien pesé, il avait d° juger préférable de faire trempette que de subir l'humiliation d'un refus des adeptes de Mithra. La certitude de son rejet avait d° l'inciter a cette répudiation publique de tous les dieux paÛens. quenièvre, pour sa part, détournait ostensiblement les yeux de la rivière pour contempler plutôt les étendards de guerre hissés sur les remparts de terre et de bois de Corinium. C'était une paÛenne, une adoratrice d'Isis, et elle était mame connue pour sa haine du christianisme. Manifestement, elle l'avait mise entre parenthèses sous l'empire de la nécessité de soutenir cette cérémonie publique qui épargnait a Lancelot l'humiliation de Mithra. Les deux druides lui parlaient a voix basse, lui arrachant parfois quelques rires.

Sansum se tourna vers Lancelot.

" Seigneur Roi, appela-t-il d'une voix assez forte pour que nous puissions l'entendre de l'autre rive, venez ! Venez maintenant dans les eaux de vie, venez comme un petit enfant recevoir votre baptême dans la sainte ...glise du seul vrai Dieu. "

Guenièvre se retourna lentement pour regarder Lancelot marcher dans la rivière. Galahad se signa. Sur la rive opposée, les prêtres chrétiens ouvraient grands les bras en un geste de prière tandis que les femmes de la ville tombaient a genoux tout en enveloppant d'un regard extatique le bel et grand roi qui patageait dans l'eau en direction de l'évaque. Le soleil brillait sur l'eau et étincelait sur l'or de la croix. Lancelot tenait les yeux baissés, comme s'il ne voulait pas voir les témoins de ce rite humiliant.

Sansuni allongea le bras et posa la main sur le sommet du crâne du roi.

" tes-vous prêtre, cria-t-il pour que chacun l'entendat, a embrasser l'unique vraie foi, la seule foi, la foi du Christ qui est mort pour nos péchés ? "

Lancelot a d° répondre " oui ", bien qu'aucun de nous n'ait pu l'entendre.

" Et ayez-vous prêtre, beugla-t-il encore plus fort, a renoncer ce faisant a tous les autres dieux et a toutes les autres fois, a tous les autres esprits fétides, aux démons et idoles nés du Malin, dont les actes répugnants abusent le monde ? "

Lancelot hocha la tête et murmura son assentiment.

" tes-vous prat, poursuivit Sansum en se délectant, a dénoncer et a tourner en dérision les pratiques des sectateurs de Mithra et a les présenter pour ce qu'elles sont : les excréments de Satan et l'horreur de Notre Seigneur Jésus-Christ ?

168

- Je le suis, répondit Lancelot, cette fois d'une voix assez claire pour que tout le monde l'entendat.

- alors au nom du Père, brailla Sansum, du Fils et du Saint-Esprit, je te déclare chrétien. " Sur ce, il appuya de toutes ses forces sur la chevelure huilée du roi, obligeant Lancelot a plonger la tête dans l'eau froide de la Churn. Sansum l'y maintint si longtemps que je crus que le salaud allait se noyer, mais Sansum finit par lui faire signe de se relever. " Et, termina Sansum tandis que Lancelot bredouillait et recrachait de l'eau, je vous proclame maintenant bienheureux, je vous baptise du nom de chrétien et vous enrôle dans la sainte armée des guerriers du Christ. " Ne sachant trop que faire, Guenièvre applaudit courtoisement. Les femmes et les prêtres entonnèrent un nouveau chant qui, pour de la musique chrétienne, était étonnamment enjoué.

" Sacré nom d'une sacrée pute, demanda Culhwch, qu'est-ce que c'est qu'un saint esprit ? "

Mais Galahad ne prit pas le temps de répondre. Exultant de bonheur a cause du baptême de son frère, il avait plongé dans la rivière, dont il ressortit sur l'autre rive en même temps que son demi-frère rougissant. Lancelot ne s'attendait pas a le voir. L'espace d'une seconde, il se raidit, sans doute en pensant a son amitié avec moi, mais il se souvint tout a coup du devoir d'amour chrétien qui venait de lui être imposé et se soumit a l'étreinte enthousiaste de Galahad.

"allons-nous embrasser ce salaud nous aussi? me demanda Culhwch avec un large sourire.

- Fichons-lui la paix ", fis-je. Lancelot ne m'avait pas vu, et je n'avais aucune envie de me faire remarquer. Mais c'est alors que Sansum, qui était sorti de la rivière et s'efforçait d'essorer ses lourdes robes, me remarqua. Le Seigneur des Souris ne pouvait s'empêcher de provoquer un ennemi. Et je n'y coupai pas maintenant.

" Seigneur Derfel ! " lança l'évêque.

Je fis mine de ne pas entendre. Entendant mon nom, Guenièvre releva brusquement la tête. Elle qui était en pleine discussion avec Lancelot

et son demi-frère, elle donna un ordre au bouvier qui aiguillonna les flancs de ses bêtes. Le char fit une brusque embardée. Lancelot grimpa à la hâte sur le véhicule en pleine course, abandonnant son escorte à côté de la rivière. Ade suivit, tenant son cheval par la bride.

" Seigneur Derfel ! " appela de nouveau Sansum.

169

Te me retournai à contrecour pour lui faire face.

" Oui, l'évêque ?

,",,-_ Pourrais-je t'amener à suivre le roi

Lancelot dans la rivière

deguérison?

., *' .

_ je me suis baigné à la dernière pleine lune, Monseigneur ", répliquai-je, provoquant l'hilarité des guerriers de notre rive.

Sansum fit un signe de croix. " Tu devrais te laver dans le sang sacré de l'agneau de Dieu, lança-t-il, pour laver la souillure de Mithra ! Tu es une créature du mal, Derfel, un pécheur, un idolâtre, un rejeton du démon, une engeance de Saxons, un maître putassier ! "

La dernière insulte me fit bouillir de rage. Les autres insultes n'étaient que des mots. Mais, si intelligent fût-il, Sansum n'avait jamais été un homme prudent dans les confrontations publiques. Il n'avait pu résister à la tentation de cette dernière insulte à l'adresse de Ceinwyn, et sa provocation me fit charger. C'est sous les hourras de plus en plus nourris des guerriers que je mis le pied sur l'autre rive de la Churn tandis que, pris de panique, Sansum détalait. Il avait une bonne longueur d'avance sur moi, et c'était un homme souple et rapide, mais ses lourdes robes ruisselantes se prenaient dans ses pieds, et je le saisis au collet à quelques pas de la rive. Je le fis trébucher d'un coup de lance et l'envoyai s'étaler au milieu des piquettes et des primevères des champs.

Puis je tirai mon Hywelbane et plaçai sa lame sur sa gorge.

" Hé ! l'évêque, je n'ai pas bien entendu le dernier nom d'oiseau dont tu m'as traité. "

Il ne dit mot, se contentant de jeter un oeil vers les quatre compagnons de Lancelot qui se rapprochaient. amhar et Loholt avaient tiré leurs épées, mais les deux druides laissèrent leurs armes au fourreau et m'observaient d'un visage impassible. Culhwch avait traversé la rivière a son tour pour se poster a côté de moi, ainsi que Galahad, tandis que les lanciers inquiets de Lancelot nous regardaient de loin.

" quel mot as-tu employé, l'évaque ? demandai-je, chatouillant sa gorge de la pointe d'Hywelbane.

- La putain de Babylone, bredouilla-t-il désespérément, tous les paÔens l'adorent. La femme écarlate, Seigneur Derfel, la bate ! L'antéchrist ! "

Je souris.

" J'ai cru que tu insultais la princesse Ceinwyn.

170

- Non, Seigneur, non ! Non ! protesta-t-il en joignant les mains. Jamais !

- Tu me promets ?

- Je le jure, Seigneur ! Par le Saint-Esprit, je le jure.

- Je ne sais pas qui est le Saint-Esprit, l'évaque, dis-je, en lui donnant un petit coup sur la pomme d'adam avec la pointe d'Hywelbane. Jure sur mon épée, fis-je, baise-la, et je te croirai. "

¿ cet instant, il me détestait. Il ne m'avait jamais beaucoup aimé, mais maintenant il me haÔssait. Il n'en posa pas moins les lèvres sur la lame d'Hywelbane et baisa l'acier : " Je ne voulais pas insulter la princesse, je le jure. "

Je gardai un instant Hywelbane sur ses lèvres, puis rentrai mon épée et le laissai se relever.

" Je croyais que tu avais une Sainte ...pine a garder a Ynys Wydryn, l'évaque ? "

Il brossa l'herbe de ses robes trempées.

" Dieu m'appelle a de plus hautes fonctions, aboya-t-il.

- Je t'écoute. "

Il leva la tête vers moi, les yeux injectés de haine, mais sa peur triompha de sa haine.

" Dieu m'a appelé aux côtés du roi Lancelot, et Sa grâce a su attendrir le cœur de la princesse Guenièvre. J'ai encore l'espoir qu'elle puisse voir un jour Sa lumière éternelle.

- Elle a la lumière d'Isis, l'évaque, fis-je en m'esclaffant, et tu le sais. Et elle te déteste, immonde créature. que lui as-tu donc apporté pour la faire changer d'avis ?

- apporté ? fit-il d'un air sournois. qu'ai-je donc à offrir à une princesse ? Je n'ai rien, je ne suis qu'un pauvre au service de Dieu, je ne suis qu'un humble prêtre.

- Tu es un crapaud, Sansum, fis-je en glissant Hywelbane dans son fourreau.

De la merde écrasée sous mes bottes. " Je crachai pour conjurer le mal.

À ses mots, je devinais que c'était lui qui avait eu l'idée de proposer le baptême à Lancelot et cette idée avait assez bien réussi à épargner au roi de Silurie l'embarras d'affronter les initiés de Mithra. Mais je n'arrivais pas à croire que la suggestion avait suffi pour le faire rentrer dans les bonnes grâces de Guenièvre et la réconcilier avec sa religion. Il avait dû

lui offrir quelque chose, ou lui faire une promesse, mais je savais bien qu'il ne m'en ferait jamais la confession. Je crachai à nouveau et Sansum, prenant ce crachat pour un congé, fila vers la ville.

" Jolie démonstration, dit l'un des druides d'un ton caustique.

171

... dit je Seigneur Derfel Cadarn, renchérit l'autre, n'a pas la réputation de faire dans la dentelle. " Te le regardai d'un air furieux. Il inclina la tête et se présenta :

Danas, fit-il.

... Et moi, c'est Lavaine ", dit son compagnon. Tous deux étaient de grands jeunes hommes, bâtis comme des guerriers, avec un visage dur et assuré.

Leurs robes étaient d'un blanc éclatant et leur longue chevelure noire était soigneusement peignée, trahissant une délicatesse exagérée qui rendait un tantinet glaçante leur immobilité. Le mame calme qu'un Sagramor.

Et qui faisait défaut à arthur. Il était par trop agité, mais Sagramor, comme d'autres grands guerriers, gardait dans la bataille un calme qui glaçait les sangs. Dans la malée, je ne crains jamais les hommes qui font du bruit, mais je me tiens sur mes gardes quand l'ennemi est calme, car ce sont les hommes les plus dangereux. Et ces deux druides avaient la mame calme assurance. Ils se ressemblaient comme des frères.

" Nous sommes jumeaux, expliqua Dinas, lisant peut-être dans mes pensées.

- Comme amhar et Loholt, ajouta Lavaine, faisant un geste en direction des fils d'arthur qui n'avaient toujours pas rengainé leurs épées. Mais on peut nous distinguer l'un de l'autre. J'ai une balafre ici, expliqua Lavaine, touchant sa joue droite où une cicatrice blanche se perdait sous sa barbe en bataille.

- qu'il a reçue à Lugg Vale, ajouta Dinas qui, comme son frère avait une voix extraordinairement grave, une voix rude qui s'accordait mal avec sa jeunesse.

- J'ai vu Tanaburs à Lugg Vale, dis-je, et je me souviens de lorweth, mais je n'ai pas souvenir d'autres druides dans l'armée de Gorfyddyd.

- à Lugg Vale, expliqua Dinas en souriant, nous avons combattu en guerriers.

- Et nous avons tué notre content de Dumnoniens, ajouta Lavaine.

- Et nous n'avons pris la tonsure qu'après la bataille, expliqua Dinas, dont le regard restait fixe et qui ne clignait jamais des paupières. Et maintenant, ajouta-t-il à voix basse, nous servons le roi Lancelot.

- Ses serments sont les nôtres ", déclara Lavaine. Il y avait dans ses propos une menace voilée, mais une menace vague, pas une provocation. Je choisis de les défier :

" Comment des druides peuvent-ils servir un chrétien ?

- En pratiquant une magie ancienne a côté de leur magie, naturellement, répondit Lavaine.

- Et nous pratiquons la magie, Seigneur Derfel. "

Dinas tendit sa main vide, la replia et la retourna. quand il rouvrit les doigts, il y avait dans sa paume un ouf de grive, dont il se débarrassa d'un air insouciant. " Nous servons le roi Lancelot de notre plein gré, reprit-il, et

ses amis sont nos amis...

- ...et ses ennemis sont nos ennemis, finit Lavaine a sa place.

- Et toi, lança le fils d'arthur qui ne put se retenir de s'associer a la provocation, tu es l'ennemi de notre roi. "

Je considérai les jumeaux : des blancs-becs mal dégourdis, qui péchaient par excès d'orgueil et manque de sagesse. Tous deux avaient le long visage osseux de leur père, mais en l'occurrence voilé d'un masque de susceptibilité et de rancour.

" En quoi suis-je l'ennemi de ton roi, Loholt ? " lui demandai-je.

Il ne sut que dire et aucun des autres ne répondit a sa place. Dinas et Lavaine étaient trop avisés pour déclencher la bagarre ici, mame en sachant tous les lanciers de Lancelot a proximité. Car Culhwch et Galahad étaient a mes côtés, et mes partisans se comptaient par vingtaines de l'autre côté de la rivière, a quelques pas a peine. Loholt rougit, mais ne dit mot.

Je frappai son épée avec Hywelbane, puis me rapprochai de lui.

" Laisse-moi te donner un conseil, Loholt, commençai-je a voix basse. Mets plus de soin a choisir tes ennemis que tu n'en mets a choisir tes amis. Je n'ai rien contre toi, et je ne veux pas de querelle avec toi, mais si tu me cherches, sache que mon affection pour ton père et mon amitié avec ta mère ne me retiendront pas de plonger Hywelbane dans tes entrailles et d'ensevelir ton ,me sous un tas de fumier. " Je rengainai mon épée. " File, maintenant. "

Il me regarda en papillotant des yeux, sans avoir assez de cran pour se battre. Il alla chercher son cheval, et amhar le suivit. Dinas et Lavaine riaient. Et Dinas m'adressa mame un signe de tate:

" Une victoire !

- Nous sommes en déroute, mais pouvait-on espérer autre chose face a un Guerrier du Chaudron? lança Divaine en prononçant ce titre d'un ton moqueur.

173

- Et d'un tueur de druides, ajoutai-je sans la moindre trace de raillerie.

- Notre grand-père Tanaburs ", dit Lavaine, et je me souvins que Galahad m'avait prévenu sur la Route de Ténèbre de l'inimitié de ces deux druides.

"Il est notoirement imprudent de trucider un druide, commenta Lavaine de sa voix rude.

- Surtout notre grand-père, ajouta Dinas, qui a été comme un père pour nous.

- Lorsque notre père est mort, précisa Lavaine.

- quand nous étions jeunes.

- D'une affreuse maladie.

- Il était druide, lui aussi, reprit Dinas, et il nous a appris a jeter des sorts. Nous savons faire nieller les blés.

- Nous savons faire gémir les femmes.

- Et aigrir le lait.

- quand il est encore au sein ", conclut Lavaine. Tournant brusquement les talons, il se remit en selle avec une surprenante agilité.

Son frère monta a son tour sur son cheval et prit les ranes en main. " Mais nous savons faire bien plus que tourner le lait ", prévint Dinas, tout en me regardant d'un air sinistre du haut de son cheval. Une fois de plus, il tendit la main, la referma, la retourna et la rouvrit a nouveau : dans sa paume, se trouvait une étoile en parchemin a cinq pointes. Il sourit puis déchira le parchemin en petits morceaux qu'il éparpilla sur l'herbe. " Nous savons faire disparaatre les étoiles ", lança-t-il en guise d'adieu, puis il éperonna sa monture.

Ils s'éloignèrent au galop. Je crachai. Culhwch récupéra ma lance et me la tendit.

" qui diable sont-ils ? demanda-t-il.

- Les petits-fils de Tanaburs - je crachai une seconde fois pour conjurer le mal -, les petits-fils d'un mauvais druide.

- Et ils peuvent faire disparaatre les étoiles ?

- Une étoile. "

Il avait l'air dubitatif. Je regardai les deux cavaliers. Ceinwyn, je le savais, était en lieu s'r dans la salle de son frère. Mais je savais aussi qu'il me faudrait tuer les jumeaux siluriens si je voulais assurer sa sécurité. La malédiction de Tanaburs était sur moi, et cette malédiction avait un nom : Dinas et Lavaine. Je crachai une troisième fois et portai la main a la garde d'Hywelbane.

174

" Nous aurions d° tuer ton frère en BenoÔc, grogna Culhwch a l'adresse de Galahad.

- Dieu me pardonne, fit Galahad, mais tu as raison. "

Cuneglas arriva deux jours plus tard. Ce soir-la se tint le Conseil de guerre et, après le Conseil, sous la lune a son décours et a la lueur des torches, nous consac,mes nos lances a la guerre contre les Saxons. Nous autres, les guerriers de Mithra, nous plonge,mes nos lames dans du sang de taureau, mais nous n'e°mes pas de réunion pour élire de nouveaux initiés.

Ce n'était pas nécessaire. Par son baptame, Lancelot avait évité

l'humiliation d'un rejet. Mais comment un chrétien pouvait-il recourir aux services de druides ? Cela restait pour moi un mystère que nul ne put m'expliquer.

Merlin arriva ce jour-la, et c'est lui qui présida aux rites paÔens, lorweth de Powys l'aïda, mais il n'y eut aucun signe de Dinas ni de Lavaine. Nous entonn,mes le Chant de Guerre de Beli Mawr avant de plonger nos lances dans le sang. Nous jur,mes la mort des Saxons, de tous, jusqu'au dernier. Le lendemain, nous prenions la route.

Il y avait deux grands chefs saxons au pays de Llogyr. Comme nous, les Saxons avaient des grands rois et des subalternes. En vérité, ils avaient des tribus, dont certaines qui ne se donnaient pas mame le

nom de Saxons, mais qui se disaient angles ou Jutes. quant a nous, nous les appelions tous des Saxons et savions qu'ils n'avaient que deux rois d'importance, et ce sont ces deux chefs que nous appelions aelle et Cerdic.

aelle, bien entendu, était alors le plus renommé. Il se donnait le titre de Bretwalda, ce qui, en langue saxonne, signifie le " maatre de la Bretagne

", et ses terres s'étendaient du sud de la Tamise a la frontière de la lointaine Elmet. Il avait pour rival Cerdic dont le territoire se trouvait sur la côte méridionale de la Bretagne et qui n'avait de frontières qu'avec les terres d'aelle et la Dumnonie. Des deux rois, aelle était le plus ,gé, le plus riche en terres et le plus fort en guerriers, ce qui faisait de lui notre ennemi numéro un. aelle battu, croyions-nous, Cerdic tomberait inmanquablement.

Vatu de sa toge et coiffé d'une ridicule couronne de bronze perchée au sommet de sa maigre chevelure brune, le prince Meurig de Gwent avait proposé au Conseil de guerre une stratégie différente. avec son habituel manque d'assurance et sa fausse modestie, il avait suggéré une alliance avec Cerdic :

" Laissons-le se battre pour nous ! déclara Meurig. qu'il attaque aelle du sud tandis que nous le frapperons de l'ouest. Je ne suis pas un stratège, je le sais, fat-il en minaudant comme pour inviter l'un de nous a le contredire - chacun préféra cependant se mordre la langue -, mais il paraat évident, mame a la plus

176

médiocre des intelligences, que mieux vaut combattre un seul ennemi que deux.

- Mais nous avons deux ennemis, trancha arthur.

- En effet, j'en suis bien conscient, Seigneur arthur. Mais mon dessein, si vous voulez bien vous donner la peine de le comprendre, c'est de nous concilier l'un de ces ennemis. "

Il joignit les mains et papillota des yeux en se tournant vers arthur.

"D'en faire un allié, ajouta Meurig, au cas oa arthur ne l'aurait pas encore compris.

- Cerdic, gronda Sagamor dans son abominable breton, n'a aucun

honneur. Il brisera un serment aussi aisément qu'une pie un ouf de moineau. Je ne ferai pas la paix avec lui.

- Tu ne comprends pas, protesta Meurig.

- Je ne ferai pas la paix avec lui ! "

Sagramor avait interrompu le prince en s'exprimant très lentement, comme s'il parlait à un enfant. Meurig rougit et se tut. L'Edling de Gwent avait une peur bleue du terrible guerrier numide, et cela n'avait rien d'étonnant, car Sagramor jouissait d'une réputation aussi redoutable que son apparence. Le Seigneur des Pierres était un homme grand, très mince et rapide comme l'éclair. Sa chevelure et son visage étaient noirs comme poix.

Balafré par une vie de guerre, il cachait derrière une humeur perpétuellement maussade un caractère plaisant et même généreux. Bien qu'il maîtrisât imparfaitement notre langue, Sagramor pouvait tenir un feu de camp sous le charme des heures durant avec ses récits de lointains pays, mais la plupart des hommes ne savaient de lui qu'une seule chose : de tous les guerriers d'Arthur, il était le plus farouche. L'implacable Sagramor était terrible dans la bataille et sombre autrement, tandis que les Saxons voyaient en lui un diable noir échappé de leurs enfers. Je le connaissais assez bien et je l'appréciais. En fait, c'est lui qui m'avait initié au service de Mithra. Et, à LuggVale, il avait combattu à mes côtés toute la journée.

" Il s'est trouvé une bonne grosse Saxonne, m'avait chuchoté Culhwch au Conseil, grande comme un arbre et avec une crinière pareille à une meule de foin. Pas étonnant qu'il soit si maigre.

- Tes trois femmes te réussissent plutôt, fis-je en lui enfonçant mon doigt dans sa forte poitrine.

- Je les choisis pour leurs talents culinaires, non pour leur apparence.

177

- Tu as quelque chose à dire. Seigneur Culhwch ? demanda Arthur.

- Rien, cousin ! répondit-il d'un air enjoué.

- alors, nous allons continuer. "

* Arthur demanda à Sagramor quelles

chances nous avions de voir les hommes de Cerdic combattre pour aelle, et le Numide, qui avait gardé la frontière saxonne tout l'hiver, haussa les épaules et répondit que tout était possible avec lui. Il s'était laissé

dire que les deux Saxons s'étaient rencontrés et avaient échangé des cadeaux, mais personne n'avait fait état d'une alliance. ¿ son avis, Cerdic ne serait pas mécontent de voir aelle affaibli, et pendant que l'armée dumnonienne serait occupée il attaquerait le long de la côte pour s'emparer de Durnovarie. Meurig revint a la charge : " Si nous faisons la paix avec lui...

- Nous n'en ferons rien, dit le roi Cuneglas d'un ton courtois, et Meurig dut s'incliner devant le seul roi présent.

- Encore une chose, intervint Sagramor. Les SaÔs ont des chiens, maintenant. De gros chiens. "

Il tendit la main pour indiquer la taille des chiens de guerre des Saxons.

Nous avions tous entendu parler de ces molosses et nous les redoutions. Le bruit courait que les Saxons l'chaient les chiens quelques secondes avant le choc des murs de boucliers, et que les bates étaient capables d'ouvrir des brèches dans lesquelles s'engouffraient les lanciers ennemis.

" Je me chargerai des chiens ", promet Merlin. Ce fut son unique intervention, mais son ton posé et assuré calma l'inquiétude de certains.

La présence inattendue de Merlin aux côtés de l'armée était déjà un atout, car la possession du Chaudron faisait de lui, mame pour de nombreux chrétiens, un personnage au pouvoir plus redoutable que jamais. Non que beaucoup eussent deviné a quoi pouvait bien servir le Chaudron. Ils étaient satisfaits que le druide se f't déclaré prat a accompagner l'armée. avec arthur a notre tate et Merlin a nos côtés, comment pourrions-nous perdre ?

arthur exposa son dispositif de combat. Lancelot, commença-t-il, avec ses lanciers de Silurie et un détachement de Dumno-niens garderait la frontière sud contre Cerdic. Nous autres, nous nous réunirions a Caer ambra pour marcher a l'est dans la vallée de la Tamise. Lancelot laissa paraatre quelque réticence a atre ainsi coupé du gros de l'armée qui affronterait aelle, mais Culhwch, entendant les ordres, hocha la tate, émerveillé.

" Une fois de plus, il se dérobe, Derfel !

- Pas si Cerdic l'attaque. "

Culhwch lança un regard oblique a Lancelot, qui était flanqué par les jumeaux, Dinas et Lavaine. " Et il reste près de sa protectrice, n'est-ce pas ? ajouta Culhwch. Il ne doit pas trop s'éloigner de Guenièvre, sans quoi il est obligé de marcher tout seul ! "

Je ne fis pas attention. J'étais seulement soulagé de savoir que Lancelot et ses hommes ne feraient pas partie de la grande armée. C'était bien assez d'affronter les Saxons sans avoir a s'inquiéter en plus des petits-fils de Tanaburs et a craindre de recevoir un coup de couteau dans le dos.

L'armée se mit en marche. Une armée dépenaillée de contingents des trois royaumes bretons, tandis que certains de nos alliés les plus lointains n'étaient pas encore arrivés. On nous avait promis des hommes d'Elmet et mame de Kernow, mais ils nous suivraient sur la voie romaine qui menait de Corinium, au sud-est, a Londres, dans l'est.

Londres. Les Romains l'avaient baptisée Londinium. auparavant, elle s'appelait tout simplement Londo, ce qui veut dire " lieu sauvage ", m'avait expliqué Merlin. Telle était notre destination. La grande cité

d'autrefois, qui avait été jadis la plus grande de toute la Bretagne romaine, et qui se décomposait maintenant au milieu des terres volées par aelle. Sagramor y avait fait une fois une fameuse incursion et avait trouvé

sa population bretonne accouardie par ses nouveaux maîtres. Mais maintenant, nous espérions bien les reconquérir. Cet espoir se répandit comme un feu grégeois a travers l'armée, bien qu'Arthur n'ait cessé de rappeler que tel n'était pas notre objectif. Notre tâche, expliqua-t-il, était d'obliger les Saxons a se battre, non pas de nous laisser abuser par les ruines d'une ville morte. Mais Merlin ne l'entendait pas de cette oreille :

" Je ne viens pas pour voir une poignée de Saxons morts, me dit-il avec mépris. a quoi puis-je être utile s'il ne s'agit que de tracter des Saxons ?

- Vous voulez rire ! Votre magie effraie l'ennemi.

- Ne sois pas sot, Derfel. N'importe quel imbécile peut sautiller devant une armée en faisant la grimace et en lançant des malédictions. Effaroucher les Saxons ne demande pas grand talent. Mame ces ridicules druides de Lancelot pourraient le faire ! Et encore, ce ne sont mame pas de vrais druides.

- ah bon ?

179

- Bien s'r que non ! Pour atre un vrai druide, il faut avoir étudié. avoir passé un examen. avoir convaincu les autres druides que tu sais ton métier.

que je sache, jamais aucun druide n'a examiné Dinas et Lavaine. ¿ moins que Tanaburs ne l'ait fait, mais quel genre de druide était-ce ? Pas un très bon, c'est évident, sans quoi il ne t'aurait jamais laissé en vie.

L'inefficacité me navre.

- Ils savent des tours de magie, Seigneur.

- Des tours de magie ! railla-t-il. L'un de ces minables te sort un ouf de grive et tu appelles ça un tour de magie ? Les grives font ça a longueur de temps. S'il avait fait un ouf de mouton, je

ne dis pas !

- Il a sorti une étoile aussi, Seigneur.

- Derfel ! quel homme ridiculement crédule tu fais ! s'exclama-t-il. Une étoile découpée dans un parchemin avec des ciseaux ? Ne t'inquiète pas, j'ai entendu parler de cette étoile et ta précieuse Ceinwyn ne court aucun danger. Nimue et moi y avons veillé en enterrant trois cr,nes. Je n'ai pas besoin de te raconter les détails, mais tu peux atre assuré que si l'un de ces trois imposteurs essaie de s'approcher de Ceinwyn il sera transformé en couleuvre. Ils auront tout le temps de pondre leurs oufs. "

Je l'en remerciai puis, je lui demandai pourquoi au juste il accompagnait l'armée si ce n'était pas pour nous aider contre

aelle :

" ¿ cause du rouleau, naturellement, me dit-il, en tapotant une poche

de sa robe noire poussiéreuse pour me montrer que le rouleau était en sécurité.

- Le rouleau de Caleddin ?

- Tu en connais un autre ? "

Le rouleau de Caleddin était le Trésor que Merlin avait rapporté d'Ynys Trebes. ȳ ses yeux, c'était le plus précieux de tous les Trésors de Bretagne, et c'était bien normal : le vieux document y décrivait le secret de ces Trésors. Il était interdit aux druides de coucher par écrit quoi que ce soit, parce qu'ils croyaient qu'en écrivant un charme son auteur perdait tous ses pouvoirs magiques. Leur tradition, leurs rites et leur savoir ne se transmettaient donc que de vive voix. avant d'attaquer Ynys Mon, les Romains avaient une telle frousse de la religion bretonne qu'ils avaient suborné un druide du nom de Caleddin et l'avaient persuadé de dicter tout ce qu'il savait a un scribe romain. ainsi le rouleau de la trahison avait-il conservé tout l'antique savoir de la Bretagne. au fil des siècles, m'avait naguère expliqué Merlin, ce savoir s'était largement perdu, car les Romains avaient cruellement persécuté les druides, mais aujourd'hui, gr,ce a ce rouleau, il ressusciterait ce pouvoir perdu.

" Et dans le rouleau il est question de Londres ? voulus-je savoir.

- «a alors, tu es bien curieux, railla Merlin, mais peut-atre parce qu'il faisait beau et qu'il était d'humeur enjouée, il se laissa fléchir. Le dernier Trésor de la Bretagne se trouve a Londres. En tout cas, il y était, s'empessa-t-il de rectifier. Il est enterré la-bas. Je pensais te donner une bache et te charger de le déterrer, mais tu ferais un joli g,chis. Vois ce que tu as fait a Ynys Mon ! Inférieurs en nombre et cernés.

Impardonnable. alors j'ai décidé de m'en charger moi-mame. Il faut d'abord que je découvre oa il est enterré, bien entendu, et ȳa pourrait atre délicat.

- Et c'est pour cela que vous avez apporté les chiens ? "

Car Merlin et Nimue avaient rassemblé une pitoyable meute de b,tards hargneux, qui accompagnaient maintenant l'armée. Merlin soupira.

" Derfel, laisse-moi te donner un bon conseil. On n'achète pas un chien pour aboyer soi-mame. Je sais a quoi servent les chiens, Nimue le sait aussi, et toi, tu l'ignores. ainsi l'ont voulu les Dieux. Tu as d'autres questions ? Ou est-ce que je peux faire ma petite promenade matinale

Il allongea le pas, frappant la terre de son grand bâton noir.

La fumée des grands feux d'alarme nous accueillit sitôt que nous eûmes dépassé Calleva. C'était le signe que l'ennemi nous avait repérés, et chaque fois qu'un Saxon apercevait un panache de fumée de ce genre il avait l'ordre de ravager le pays, de vider les réserves de grains, de brûler les maisons et de disperser le bétail. Et à chaque fois elle se retirait, gardant toujours une journée de marche d'avance sur nous pour nous laisser nous enfoncer dans ce pays désolé. Quand la route traversait une région boisée, elle était bloquée par des arbres. Parfois, alors que nos hommes peinaient pour dégager les troncs, une flèche ou une lance jaillissait des feuillages pour prendre une vie ou un de leurs molosses jaillissait des broussailles en bavant. Mais ce furent les seules attaques d'elle et à aucun moment nous n'aperçûmes son mur de boucliers. Il reculait à mesure que nous avançions. Et chaque jour les lances ou les chiens de l'ennemi nous coûtaient une vie ou deux.

181

La maladie fit beaucoup plus de ravages dans nos rangs. Nous avions fait le même constat devant Lugg Vale : chaque fois que se rassemblait une grande armée, les Dieux lui envoyaient une épidémie. Les malades nous ralentirent terriblement car quand ils ne pouvaient pas marcher il nous fallait les placer en lieu sûr et sous la garde de lanciers, afin de les protéger des bandes de guerre saxonnes qui rôdaient sur nos flancs. De jour, nous apercevions de lointaines figures dépenaillées, et chaque nuit leurs feux brillaient à l'horizon. Pourtant, ce n'étaient pas les malades qui nous ralentissaient le plus, mais le simple fait d'avoir tant d'hommes à déplacer. Cela restait pour moi un mystère : une trentaine de lanciers pouvaient sans mal parcourir une trentaine de kilomètres dans la journée.

Mais une armée vingt fois plus nombreuse avait beau faire : elle ne parvenait à parcourir une quinzaine de kilomètres par jour. Et encore avec un peu de chance. Nous suivions notre progression grâce aux bornes miliaries romaines indiquant le trajet qui nous restait à parcourir jusqu'à Londres. Mais au bout de quelque temps je refusai d'y jeter un œil, tant je craignais d'en être abattu.

Les chars à bœufs nous ralentissaient également. Nous étions équipés de quarante grosses charrettes de ferme qui transportaient nos vivres et nos provisions d'armes et ces chariots avançaient péniblement à un rythme d'escargot à la suite de nos armées. Le prince Meurig avait

reçu le commandement de l'arrière-garde, et il y veillait comme à la prunelle de ses yeux, ne cessant de les compter jusqu'à l'obsession et de se plaindre que les lanciers de tate marchaient trop vite.

Les fameux cavaliers d'arthur ouvraient la marche. Ils étaient cinquante maintenant, tous montés sur ces grands chevaux à poils longs qu'on élevait au cou de la Dumnonie. D'autres cavaliers, qui ne portaient pas l'armure de mailles de la bande d'arthur, caracolaient en avant et nous servaient d'éclaireurs. Parfois, ils ne revenaient pas mais nous trouvions toujours leurs tates coupées qui nous attendaient sur la route.

Le gros de notre armée se composait de cinq cents lanciers. arthur avait décidé de ne pas lever d'autres troupes car les paysans portaient rarement des armes adéquates. Nous étions donc tous des guerriers assermentés, tous équipés de lances et de boucliers et, pour la plupart, également d'épées.

Tous n'avaient pas les moyens de s'offrir une épée, mais arthur avait donné

des ordres a travers toute la Dumnonie : toutes les maisons qui en 182

possédaient une, mais n'étaient pas tenues de servir dans l'armée, devaient livrer leur arme. ainsi avait-on récupéré quatre-vingts lames, qu'il avait distribuées a ses troupes. Certains - une poignée - avaient pris des haches de guerre aux Saxons, mais d'autres, comme moi, trouvaient cette arme d'un maniement difficile.

Et comment payer tout cela ? Les épées, les nouvelles lances, les nouveaux boucliers, les charrettes et les boufs, la farine, les bottes et les étendards, les casseroles, les casques, les manteaux et les couteaux, les fers a cheval et la viande salée ? arthur rit de bon cour quand je lui posai la question :

" Tu dois remercier les chrétiens, Derfel.

- Ils avaient encore a donner ? Je croyais le pis a sec.

- Il l'est maintenant, fit-il d'un air sombre, mais c'est étonnant de voir tout ce que leurs sanctuaires ont donné quand nous avons offert le martyr a leurs gardiens. Et plus étonnant encore, quand nous avons promis de rembourser.

- avez-vous jamais remboursé l'évêque Sansum ? " demandai-je. Son monastère d'YnysWydryn avait apporté la fortune qui avait acheté la paix d'aelle au cours de la campagne d'automne qui s'était terminée a Lugg Vale. arthur fit signe que non :

" Et il ne cesse de me le rappeler.

- L'évêque, repris-je, semble s'être fait de nouveaux amis. "

arthur rit de mes efforts diplomatiques.

" Il est l'aumônier de Lancelot. Il semble que rien ne puisse arrêter notre cher évêque. Il refait toujours surface, comme une pomme dans une barrique d'eau.

- Et il a fait la paix avec votre femme.

- J'aime que les gens sachent trouver une issue a leurs querelles, dit-il d'une voix douce, mais Monseigneur Sansum a d'étranges alliés ces temps-ci.

Guenièvre le tolère, Lancelot l'élève et Morgane le défend. que dis-tu de cela ? Morgane ! "

Il adorait sa sœur et son éloignement de Merlin lui faisait de la peine.

Elle dirigeait YnysWydryn d'une main de fer, comme pour démontrer à Merlin qu'elle était pour lui une partenaire mieux assortie que Nimue. Mais Morgane avait de longue date perdu la bataille : elle ne serait pas la grande pratesse de Merlin. Celui-ci l'appréciait, mais elle voulait être aimée, et qui, me demanda tristement arthur, pourrait jamais aimer une femme ainsi défigurée, balafrée et brûlée par le feu ?

" quoi qu'elle ait pu dire, m'assura arthur, Merlin n'a jamais été son amant. Certes il ne l'a jamais démenti, car plus les gens

le trouvent excentrique, plus il est heureux, mais la vérité c'est qu'il ne supporte pas la vue de Morgane sans son masque. Elle est seule, Derfel. "

Il n'était donc pas étonnant qu'arthur se montrât jaloux de l'amitié de sa sœur estropiée avec l'évêque Sansum, même si, pour ma part, j'étais intrigué de voir que le plus farouche défenseur du christianisme en Dumnonie pût être l'ami de Morgane. Une pratesse païenne renommée pour ses pouvoirs ! Le Seigneur des Souris, pensai-je, était pareil à une araignée tissant une toile bien étrange. Sa dernière toile avait été pour essayer d'attraper arthur et il avait échoué. qu'était-il donc en train de tramer maintenant?

Depuis que le dernier de nos alliés nous avait rejoints, nous n'avions plus de nouvelles de Dumnonie. Nous étions isolés, entourés par les Saxons. Mais les dernières nouvelles du pays étaient rassurantes. Cerdic n'avait pas bougé face aux troupes de Lancelot, pas plus, semble-t-il, qu'il ne s'était porté à l'est pour soutenir aelle. Les dernières troupes alliées à nous rejoindre furent une bande de guerre de Kernow conduite par un vieil ami qui remonta la colonne au galop pour me retrouver. arrivé à ma hauteur, il culbuta et tomba à mes pieds. C'était Tristan, prince et Edling de Kernow.

Il se releva, épousseta son manteau, puis me serra dans ses bras.

" Tu peux te détendre, Derfel, dit-il, les guerriers de Kernow sont arrivés. Tout ira bien.

- Tu as l'air en pleine forme, Seigneur Prince, dis-je en riant.

- Me voici libéré de mon père, expliqua-t-il. Il a consenti à me laisser

sortir de ma cage. Probablement espère-t-il qu'un Saxon m'enfoncera sa hache dans le crâne. "

Il fit une grimace grotesque pour imiter un mourant et je crachai pour conjurer le mal. Tristan était un bel homme bien bâti, avec une chevelure noire, une barbe fourchue et de longues moustaches. Il avait un teint plombé et souvent un air triste mais, ce jour-là, il rayonnait de bonheur.

Il avait désobéi à son père en entraînant une petite bande à Lugg Vale, ce qui lui avait valu d'être relégué tout l'hiver dans une lointaine forteresse de la côte nord de Kernow, mais le roi Marc s'était laissé

fléchir et avait libéré son fils pour cette campagne.

"Nous faisons partie de la famille, maintenant, expliqua Tristan.

- De la famille ?

184

- Mon cher père, fit-il ironiquement, a pris une nouvelle épouse. Lalle de Brocéliande. "

Brocéliande était le dernier royaume breton d'Armorique. Il avait pour roi Budic ap Camran, qui avait épousé Anna, la sœur d'Arthur, ce qui faisait de Lalle la nièce d'Arthur.

" Tu en es où ? demandai-je. À ta sixième belle-mère ?

- La septième, répondit Tristan, et elle n'a que quinze printemps, alors que père doit avoir au moins cinquante ans. Et moi, j'en ai déjà trente !

ajouta-t-il d'un air lugubre.

- Et toujours pas marié ?

- Pas encore. Mais mon père se marie suffisamment pour nous deux. Pauvre Lalle. Donne-lui quatre ans, Derfel, et elle sera morte comme les autres.

Mais il est assez heureux à l'heure qu'il est. Il l'utilise comme il les utilise toutes ! Mais dis-moi, fit-il, en passant le bras sur mes épaules, tu es marié ?

- Non pas marié, mais sous le harnais.

- avec la légendaire Ceinwyn ! s'exclama-t-il en riant. Bien joué, mon ami, bien joué. Un jour, je trouverai ma Ceinwyn a moi.

- Puisse ce jour atre proche, Seigneur Prince.

- Il le faudra bien ! Je me fais vieux ! Un ancien ! Ma barbe commence déjà a grisonner. La, regarde, fit-il en se triturant le menton. Tu vois ?

- «a ? fis-je pour me moquer de lui. Tu ressembles a un blaireau. "

Il devait avoir a tout casser deux ou trois poils gris dans la barbe, mais c'était bien tout. Tristan rit, puis jeta un coup d'oil a un esclave qui courait au bord de la route avec une douzaine de chiens en laisse.

" Rations d'urgence ? demanda-t-il.

- La magie de Merlin, et il ne veut pas me dire pour quoi c'est faire. "

Les chiens du druide étaient une nuisance. Il fallait les nourrir et ça faisait autant de provisions en moins. La nuit, ils nous réveillaient avec leurs hurlements et se battaient comme des démons avec les autres chiens qui accompagnaient nos hommes.

Un jour après que Tristan nous eut rejoints, nous arriv,mes a Pontes, oa la route franchit la Tamise sur un merveilleux pont de pierre construit par les Romains. Nous nous attendions a le trouver en ruines, mais nos éclaireurs nous rapportèrent qu'il était intact et, a notre grand étonnement, il l'était encore lorsque nos lanciers l'atteignirent.

185

C'était la plus chaude journée de mars. arthur interdit a quiconque de franchir le pont avant que les chariots eussent rejoint le gros de l'armée, et nos hommes se reposèrent donc au bord du fleuve en attendant. Le pont comptait sept arches, dont deux sur chacune des rives pour surélever la route. Des troncs d'arbres et d'autres bris flottants s'étaient accumulés en amont, si bien qu'a l'ouest le fleuve semblait plus large et plus profond qu'a l'est, tandis que du fait de ce barrage de fortune l'eau s'engouffrait en écumant entre les piles du pont. Il y avait une colonie romaine sur l'autre rive : un groupe de b,timents de pierre entouré des vestiges d'une digue de terre. De notre côté du pont, une grand tour gardait la route qui passait sous son arche croulante et sur laquelle on apercevait encore une inscription romaine. arthur la traduisit pour moi, m'expliquant que c'était l'empereur Hadrien qui avait ordonné la construction du pont.

" Imperator, demandai-je, en fixant la plaque de pierre. «a veut dire empereur ?

- En effet.

- Et un empereur est au-dessus d'un roi ?

- L'empereur est le Seigneur des Rois ", expliqua arthur.

Le pont l'avait assombri. Il fit le tour des premières arches et se dirigea vers la tour, puis posa la main sur les pierres en examinant l'inscription.

" Imagine que toi et moi voulions construire un pont comme celui-ci, me dit-il, comment ferions-nous ?

- avec du bois, fis-je dans un haussement d'épaules. De bonnes piles en orme, et le reste en chane.

- Et serait-il encore debout au temps de nos arrière-arrière-petits-enfants ? demanda-t-il avec un large sourire.

- Ils n'ont qu'a b,tir leurs propres ponts. "

Il passa la main sur la tour. " Nous n'avons personne qui sache dresser un pont de pierre comme celui-ci. Personne qui sache enfoncer une pile de pont dans le lit d'un fleuve. Personne mame qui s'en souviene. Nous sommes pareils a des hommes qui ont trouvé un magot, Derfel. De jour en jour, il s'amenuise. Et nous ne savons ni arrater l'hémorragie ni augmenter notre patrimoine. " Il se retourna et vit paraatre au loin les premiers chariots de Meurig. Nos éclaireurs avaient écume les bois qui poussaient de part et d'autre de la route et n'avaient vu ni flairé le moindre Saxon. Mais arthur se méfiait encore : " Si j'étais a leur place, je laisserais notre armée traverser, puis j'attaquerais les chariots. " Il avait donc décidé

186

de dépacher une avant-garde sur l'autre rive, de mettre les chars a l'abri de ce qu'il restait du vieux mur de terre délabré et, après seulement, de faire franchir le pont au gros des troupes.

Ce sont mes hommes qui formèrent l'avant-garde. Sur l'autre rive, les bois étaient moins épais et si certains des arbres restants étaient assez serrés pour dissimuler une petite armée, nul n'apparut pour nous défier. Le seul signe de la présence des Saxons était la tate tranchée

d'un cheval qui nous attendait au milieu du pont. aucun de mes hommes ne devait faire un pas au-delà avant que Nimue eût conjuré le mal. Elle se contenta de cracher sur la tate. La magie des Saxons, fit-elle, ne vaut pas tripette. Sitôt le mal dissipé, Issa m'aida à balancer le crâne pardessus le parapet.

Mes hommes montèrent la garde le temps que traversent les chariots et leur escorte. Galahad m'avait accompagné et vint avec moi examiner les bâtiments romains. Pour je ne sais quelle raison, les Saxons répugnaient à se servir des colonies romaines, auxquelles ils préféraient leurs salles de bois et de chaume. Mais tout récemment encore ces lieux étaient habités, car les

chambres contenaient des cendres et certaines pièces étaient bien tenues. " « ça pourrait être des nôtres », observa Galahad, car de nombreux Bretons vivaient parmi les Saxons, beaucoup comme esclaves, mais quelques-uns aussi en hommes libres qui avaient accepté la domination étrangère.

apparemment, ces bâtiments étaient d'anciennes casernes, mais il y avait aussi deux maisons et, en poussant une porte brisée, ce que j'avais pris d'abord pour un immense grenier nous apparut comme une écurie où l'on enfermait le bétail la nuit pour le protéger des loups. Le sol était un borborygme profond de paille et de merde qui puait si fort que j'aurais quitté le bâtiment séance tenante si Galahad n'avait aperçu quelque chose dans l'ombre, à l'autre extrémité. Je le suivis en pataugeant dans la fange.

Ce n'était pas un simple mur droit à pignons, mais un mur brisé par une abside. Tout en haut, sur le plafond peint de l'abside, à peine visible sous des années de crasse et de poussière, on apercevait un symbole : un genre de grand X avec un P superposé. Galahad fixa le symbole et fit le signe de la croix.

" C'est une ancienne église, Derfel, fit-il émerveillé.

- qu'est-ce que ça pue !

- Il y avait des chrétiens ici, fit-il en considérant le symbole avec respect.

187

-. D n'y en a plus !"

L'affieusement puant me faisait frémir et j'avais le plus grand mal à

chasser les mouches qui vrombissaient autour de ma tate. Mais Galahad s'en fichait pas mal. Il enfonça le talon de satanée dans la masse compacte de bouse de vache et de paille pourrie et finit par dégager un petit bout de sol. Sa découverte le fit redoubler d'efforts jusqu'à ce qu'il eût fait apparaître le buste d'un homme en petits carreaux de mosaïque. L'homme était habillé comme en évêque avec un genre d'auréole autour de la tate.

Dans sa main tendue, il portait un petit animal au corps maigrelet et avec une grosse tate poilue.

" Saint Marc et son lion, m'expliqua Galahad.

_ je croyais que les lions étaient des bêtes énormes, fis-je déçu. Sagramor dit qu'ils sont plus gros que des chevaux et plus féroces que des ours.

Ça peine un chaton, conclus-je en examinant l'animal tout crotté.

- C'est un lion symbolique ", reprit-il d'un air de reproche. Il voulut dégager une plus grande partie du sol, mais la crasse était trop ancienne et collante.

"Un jour, je battrai une grande église comme celle-ci. Une église immense.

Un endroit où tous les gens pourront venir prier

leur Dieu.

- Et quand tu seras mort, fis-je en l'entraînant vers la porte, un salaud y fera hiverner dix troupeaux de bétail et t'en saura gré- " . Il insista pour rester une minute de plus et, tandis que je tenais

son bouclier et sa lance, il ouvrit grands les bras et offrit une nouvelle prière dans un ancien lieu de culte. " C'est un signe de Dieu, fit-il tout excité en retrouvant la lumière du soleil. Nous allons restaurer le christianisme dans le pays de Llogyr, Derfel. Un signe de victoire ! "

Pour Galahad, peut-être, mais cette vieille église faillit être la cause de notre défaite. Le lendemain, comme nous avançons dans l'est en direction de Londres et que nous touchions au but, le prince Meurig préféra rester à Pontes. Il envoya les chariots avec le gros de leur escorte, mais garda cinquante de ses hommes pour débarrasser l'église de son écœurante crasse.

Meurig, comme Galahad, avait été vivement ému par l'existence de cette ancienne église et décida de reconsacrer le sanctuaire a son Dieu. ainsi demanda-t-il a ses lanciers de laisser de côté leur accoutrement de guerre pour débarrasser l'édifice de la bouse et de la

188

paille afin que les prêtres qui l'accompagnaient pussent dire les prières nécessaires et restaurer la sainteté de l'église.

Et pendant que l'arrière-garde retournait la bouse, les Saxons qui nous suivaient arrivèrent au pont.

Meurig s'échappa, mais la plupart de ses fouille-merde trouvèrent la mort, ainsi que deux prêtres. Puis les Saxons se lancèrent sur la route et s'emparèrent des chariots. Le reste de l'arrière-garde essaya de leur tenir tête mais fut vite débordé et encerclé. Les Saxons les rattrapèrent et se mirent a abattre les boufs un par un, si bien que les chariots se trouvèrent immobilisés et tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Le fracas des armes était parvenu jusqu'a nous. L'armée s'arrata et les cavaliers d'arthur retournèrent au galop sur le théâtre du carnage. aucun n'était convenablement équipé pour la bataille, car il faisait tout bonnement trop chaud pour qu'un homme supporte son armure a longueur de journée. Leur soudaine apparition suffit pourtant a mettre en fuite les Saxons, mais le mal était fait. Dix-huit des quarante chariots étaient immobilisés et, sans les boufs, il nous faudrait les abandonner. Les Saxons avaient eu le temps de les saccager et de répandre sur la route les barils de notre précieuse farine. Nous fâmes notre possible pour récupérer la farine et l'envelopper dans des manteaux, mais cela ferait du pain truffé

de poussière et de brindilles. Dès avant le raid, nous avions réduit nos rations, estimant que nous avions encore de quoi tenir deux semaines. Mais maintenant, vu que la majeure partie des provisions se trouvait a l'arrière-garde, il nous fallait envisager de cesser la marche dans une semaine seulement. Et encore aurions-nous a peine de quoi tenir pour rentrer sains et saufs a Calleva ou a Caer ambra.

" Le fleuve est plein de poissons, fit valoir Meurig.

- Grands Dieux ! Encore du poisson, grogna Culhwch, qui se souvenait des privations des derniers jours d'Ynys Trebes.

- Il n'y a pas assez de poisson pour nourrir une armée ", répliqua arthur en colère. Il aurait bien voulu engueuler Meurig, lui faire honte

de sa sottise, mais Meurig était un prince, et son sens des convenances lui interdisait a jamais d'humilier un prince. Si c'était Culhwch ou moi qui avions divisé l'arrière-garde et ainsi exposé les chariots, arthur aurait explosé, mais la naissance de Meurig le protégeait.

Un Conseil de guerre eut lieu au nord de la route, qui ici traversait une morne plaine parsemée de bosquets, avec des

189

talus envahis de ronces et d'aubépines. Tous les commandants en étaient.

Par douzaines, d'autres hommes de moindre rang s'approchèrent pour entendre nos discussions. Naturellement, Meurig déclina toute responsabilité. Si on lui avait dojtitié davantage d'hommes, jamais la catastrophe ne serait survenue. " qui plus est, dit-il, et vous me pardonnerez ce rappel, mais j'avais cru la chose assez évidente pour m'épargner une explication : une armée qui ignore Dieu ne saurait triompher.

- alors pourquoi Dieu nous a-t-il ignorés ? demanda Sagramor.

- Ce qui est fait est fait, trancha arthur pour faire taire le Numide. Occupons-nous de la suite. "

Mais la suite des événements dépendait d'aelle plutôt que de nous. Il avait remporté la première victoire, mame s'il ne mesurait peut-atre pas l'ampleur de son triomphe. Nous nous étions enfoncés de plusieurs kilomètres au cour de son territoire, et nous risquions de manquer de vivres sauf a piéger son armée, a la détruire et a investir un territoire qui n'avait pas été vidé de ses vivres. Nos éclaireurs nous rapportaient du cerf. De temps a autre, ils tombaient sur du bétail et des moutons, mais ces mets de choix étaient rares et étaient loin de suffire a compenser la farine et la viande séchée perdues.

" Il doit défendre Londres, certainement, suggéra Cuneglas.

- Londres est peuplé de Bretons, répondit Sagramor en secouant la tate. Les Saxons n'aiment pas trop ça. Il nous laissera prendre Londres.

- Il y aura des vivres a Londres, reprit Cuneglas.

- Mais combien de temps va-t-elle tenir, Seigneur Roi? demanda arthur. Et si nous la prenons, qu'allons-nous faire ? Continuer a vadrouiller, dans l'espoir qu'aelle nous attaque ? "

Il gardait les yeux braqués sur le sol, son long visage durci par la réflexion. La tactique d'aelle était assez claire maintenant, le Saxon nous laisserait marcher le plus longtemps possible, et ses hommes continueraient à nous précéder pour veiller qu'il ne reste plus aucun vivre sur notre passage. Et quand nous serions affaiblis et démoralisés, la horde des Saxons fondrait sur nous.

" Ce que nous devons faire, reprit arthur, c'est l'attirer à nous.

- Mais comment ? " demanda Meurig en papillonnant des yeux et sur un ton qui suggérait qu'arthur était ridicule.

Les druides qui nous accompagnaient - Merlin, lorweth et les deux autres de Powys, formaient un groupe à côté du Conseil.

19q

Merlin, qui s'était installé sur une fourmilière, attira l'attention en levant son b,ton : " que faites-vous, demanda-t-il à voix basse, lorsque vous voulez quelque chose de précieux ?

- On le prend, grogna agravain, qui commandait les cavaliers d'arthur pour laisser son chef libre de conduire l'armée.

- quand vous désirez des Dieux quelque chose de précieux, rectifia Merlin, que faites-vous ? "

agrain haussa les épaules, et aucun d'entre nous ne sut que répondre.

Merlin se redressa, dominant maintenant le Conseil de toute sa hauteur.

" Si vous désirez quelque chose, dit-il très simplement comme un maître à ses élèves, vous donnez quelque chose. Vous devez faire une offrande, un sacrifice. La chose que je désirais le plus au monde, c'était le Chaudron, alors j'ai offert ma vie, et ma quate a été couronnée de succès. Mais si je n'avais pas offert mon ,me, j'aurais toujours pu attendre ma récompense. Il nous faut sacrifier quelque chose. "

Froissé dans ses convictions chrétiennes, Meurig ne put s'empêcher de se gausser du druide : " Votre vie, peut-être, Seigneur Merlin ? « a marché

la dernière fois. " Il partit d'un grand rire et regarda ses prêtres qui

avaient survécu au carnage s'esclaffer a leur tour.

Les rires s'apaisèrent lorsque Merlin pointa son b,ton noir vers le prince.

Il le tenait très droit, l'extrémité a quelques centimètres du visage de Meurig. Et il le maintint la longtemps après que les rires eurent cessé. Le silence finit par devenir insupportable. Estimant qu'il devait voler au secours de son prince, agri-cola se racla la gorge, mais un léger mouvement de b,ton lui fit avaler les protestations qu'il avait pu atre tenté

d'élever. Meurig se tortillait, mal a l'aise, mais semblait comme frappé de stupeur. Le visage en feu, il n'en finissait pas de ciller et de se trémousser. arthur fronçait mes sourcils, mais il ne dit mot. Nimue souriait en pensant au sort qui attendait le prince. Nous autres nous regardions en silence. Certains frissonnaient de peur. Merlin ne bougeait toujours pas. Incapable de supporter le suspense plus longtemps, Meurig finit par crier d'un ton presque désespéré :

" Je plaisantais ! Je ne voulais pas vous offenser.

- Vous avez dit quelque chose, Seigneur Prince ? " demanda Merlin d'un air inquiet, comme si les mots angoissés de Meurig l'avaient arraché a sa raverie. Il abaissa son b,ton.

191

" J'ai d° raver. Oa en étais-je ? ah oui, un sacrifice. arthur, qu'avons-

nous de plus précieux ?

- Nous avons de l'or, répondit arthur après quelques instants de réflexion, de l'argent et mon armure.

_*'

- Bagatelles ", répondit Merlin avec mépris.

H y eut un temps de silence, puis les hommes étrangers au Conseil y allèrent de leurs réponses. Certains brandirent les torques qu'ils portaient autour du cou. D'autres suggérèrent d'offrir des armes, un homme lança mame le nom de l'épée d'arthur : Excalibur ! Les chrétiens ne firent aucune suggestion, parce que c'était une démarche de paÔens, et qu'ils n'offriraient que leurs prières. En revanche, un

homme de Powys suggéra que nous sacrifions un chrétien, et cette idée suscita de vives acclamations.

Meurig piqua de nouveau un fard.

" Je me dis parfois, dit Merlin quand plus personne n'eut de suggestions a lui faire, que je suis condamné a vivre parmi des idiots. Le monde entier serait-il fou, sauf moi ? Il n'y a donc pas mame un seul malheureux imbécile étriqué parmi vous pour voir ce que nous avons de plus précieux ?

Pas un seul ?

- Les vivres, fis-je.

- ah ! s'exclama Merlin, ravi. Bien joué, malheureux imbécile étriqué ! Les vivres, bande d'idiots. " Il avait craché l'insulte a l'adresse du Conseil.

"Tous les plans d'aelle se fondent sur l'idée que nous manquons de nourriture. ȝ nous de démontrer le contraire. Il nous faut gaspiller les vivres comme les chrétiens les prières. Nous devons les répandre a tous les vents, les dilapider, les balancer. Nous devons, fit-il en marquant un temps de pause pour bien souligner le dernier mot, nous devons les sacrifier. " Il attendit un instant, le temps qu'une voix s'élève pour lui apporter la contradiction, mais personne ne dit mot. "Trouvez un endroit par ici, ordonna Merlin a arthur, oa il vous conviendrait d'offrir la bataille a aelle. qu'il ne soit pas trop retranché, car il ne s'agit pas qu'il refuse le combat. N'oubliez pas : vous le tentez et vous devez lui laisser croire qu'il peut vous vaincre. Combien de temps lui faudra-t-il pour préparer ses forces a la bataille ?

- Trois jours ", répondit arthur. Il soupçonnait que les hommes d'aelle étaient largement éparpillés dans le grand cercle qui nous escortait et qu'il faudrait au moins deux jours aux Saxons pour se resserrer en une armée compacte et encore une bonne journée pour la faire marcher en ordre de bataille.

" quant a moi, ajouta Merlin, j'aurai besoin de deux jours afin IfVI

de cuire assez de pain dur pour nous permettre de tenir cinq jours. Pas une ration bien généreuse, arthur, car ce doit atre un véritable sacrifice.

allez donc vous trouver un champ de bataille et attendez. Laissez-moi faire le reste, mais je veux Derfel et une douzaine de ses hommes pour

accomplir une rude besogne. " Il éleva la voix afin que tous les hommes attroupés autour du Conseil pussent l'entendre : " Y a-t-il ici des hommes habiles a tailler le bois ?"

Il en choisit six. Deux étaient de Powys, un portait sur son bouclier l'aigle de Kernow, et les autres étaient de Dumnonie. Ils reçurent des haches et des couteaux, mais rien a sculpter tant qu'arthur n'eut pas découvert son champ de bataille.

Il le trouva sur une grande bruyère qui s'élevait jusqu'a un petit sommet couronné par un bosquet clairsemé d'ifs et d'alisiers blancs. Nulle part la pente n'était raide, mais il nous faudrait tout de mame occuper la partie la plus haute. C'est donc la qu'arthur planta ses étendards et organisa un campement d'abris de branches et de chaumes. Nos lanciers formeraient un cercle autour des étendards et, espérons-nous, attendraient aelle de pied ferme. Le pain qui devait nous permettre de tenir en attendant les Saxons fut cuit dans des fours de tourbe.

Merlin se choisit un coin au nord de la lande. Il y avait la une prairie, quelques aulnes rabougris et une herbe drue bordant un cours d'eau qui ondulait pour aller se jeter, au sud, dans la lointaine Tamise. Mes hommes reçurent l'ordre d'abattre trois chanes, puis de dépouiller les troncs de leurs branches et de leur écorce, et ensuite de creuser trois fosses dans lesquelles on pourrait dresser les chanes comme des colonnes. Mais Merlin commença par demander aux six sculpteurs de tailler les chanes pour en faire des idoles en forme de goules. Iorweth donna un coup de main a Nimue et a Merlin : tous trois aimaient a travailler ensemble, car cela leur permettait d'imaginer les choses les plus redoutables et terrifiques qui ne ressemblaient guère aux dieux que je connaissais. Mais Merlin n'en avait cure. Ces idoles, expliqua-t-il, n'étaient pas pour nous, mais pour les Saxons, et ses sculpteurs et lui firent trois horreurs avec des tates d'animaux, une poitrine de femme et des génitoires d'homme. Lorsqu'ils eurent terminé, mes hommes cessèrent toute autre besogne pour dresser les trois effigies tandis que Merlin et les sculpteurs tassaient la terre a la base. " Le père, le fils et le Saint-Esprit ", fit Merlin goguenard en cabriolant devant les idoles.

Pendant ce temps, mes hommes avaient fait un grand tas de bois devant les fosses. Et sur ce monceau de bois, nous empil,mes ce qu'il nous restait de vivres. Nous abattames nos derniers boufs puis

hiss,mes leurs énormes carcasses sur le tas afin q'le leur sang frais ruissel,t sur les différentes couches de bois. Puis on recouvrit les boufs de tout ce que nous avions remorqué : viande et poisson sèches, fromages, pommes, grains et haricots, avant de couronner ces précieuses provisions de deux cerfs que nous venions de capturer et d'un béliet fraîchement égorgé. Non sans lui avoir tranché

la tate, avec ses deux cornes, pour la clouer au

pilier central.

Les Saxons nous regardèrent travailler. Ils se tenaient sur l'autre rive et, une ou deux fois, le premier jour, ils avaient fait pleuvoir leurs lances dans notre direction, mais après ces premiers efforts rutilés pour contrarier nos efforts, ils s'étaient contentés de nous observer pour voir exactement les choses étranges que nous concoctions. Je sentis leurs effectifs croître. Le premier jour, nous n'avions aperçu qu'une douzaine d'hommes au milieu des arbres. Mais au deuxième soir on devinait au moins une vingtaine de feux derrière le rideau de verdure.

" Maintenant, déclara Merlin ce soir-la, donnons-leur quelque chose à voir,

"

allumant nos torches aux brasiers du petit sommet de la lande, nous nous dirige,mes vers le grand tas de bois pour les jeter dans l'enchevêtrement de branches. Le bois était vert, mais nous avions amassé au centre des monceaux d'herbes sèches et de brindilles. Et le feu se déchaîna dans la nuit. Les flammes éclairaient nos grossières idoles d'une lueur blafarde, la fumée s'élevait en tourbillonnant, formant un grand panache qui dérivait vers Londres tandis que l'odeur de viande rôtie mettait au supplice notre campement affamé. Le b'cher crépita et s'effondra dans des gerbes d'étincelles. Dans cette fournaise, les bêtes abattues se contractaient et se contorsionnaient tandis que les flammes raidissaient leurs muscles et faisaient exploser leurs crânes. La graisse fondait en chuintant, puis s'embrasait en grandes flammes qui jetaient une ombre noire sur nos trois horribles idoles. Le feu se consuma toute la nuit, brûlant nos derniers espoirs de quitter Llogyr sans victoire. Et, à l'aube, nous vîmes les Saxons approcher à pas furtifs pour en examiner les restes fumants.

Puis nous attendâmes, sans pour autant demeurer entièrement passifs. Nos cavaliers partirent en reconnaissance à l'est, sur la route de

Londres, et revinrent pour nous apprendre que les bandes de Saxons s'étaient mises en marche. D'autres de nos hommes abattirent des arbres pour construire une salle au sommet de la lande. Nous n'en avions nul besoin, mais arthur voulait donner l'impression que nous établissions une base au cour du pays pour harceler les terres d'aelle. Si celui-ci se laissait abuser, il ne manquerait pas de déclencher les hostilités. Nous commençâmes même à élever un rempart de terre, mais faute d'outils adéquats le résultat était assez piteux même s'il dut contribuer à duper l'ennemi.

Si nous étions assez occupés, cela ne suffit point à désamorcer la rancœur au sein de nos troupes. D'aucuns, comme Meurig, croyaient que nous avions dès le début adopté une mauvaise stratégie. Il aurait mieux valu, assurait-il maintenant, dépacher trois petites armées ou plus, avec mission de s'emparer des forteresses saxonnes de la frontière. Nous aurions dû les harceler et les provoquer, au lieu de nous retrouver de plus en plus affamés, pris à notre propre piège au cour du pays de Llogyr.

" Sans doute a-t-il raison, me confessa arthur le troisième matin.

- Non, Seigneur ! "

Et pour étayer ma réponse, je fis un geste vers le nord, en direction du gros panache de fumée qui trahissait la présence d'une horde croissante de Saxons par-delà le cours d'eau. Mais arthur secoua la tête.

" L'armée d'aelle est là, c'est bien vrai, mais cela ne veut pas dire qu'il va attaquer. Il va nous observer, mais s'il a un peu de bon sens, il va nous laisser moisir ici.

- En ce cas, c'est nous qui pourrions l'attaquer.

- Conduire une armée à travers les arbres et lui faire traverser un cours d'eau, c'est courir à la catastrophe, répondit-il en secouant une fois de plus la tête. C'est notre dernier recours, Derfel. Prie simplement qu'il arrive aujourd'hui. "

Mais il ne vint pas, et cela faisait maintenant cinq jours que les Saxons avaient détruit nos provisions. Demain, nous mangerions des miettes. Encore deux jours, et nous crèverions de faim. Et dans trois jours nous verrions les yeux hideux de la défaite. arthur ne laissa paraître aucune inquiétude, malgré la déroute que nous annonçaient les rouspéteurs. Ce soir-là, alors que le soleil se couchait sur notre lointaine Dumnonie, arthur me fit signe de le rejoindre sur le mur de plus en plus haut de

je ne voyais qu'un- -- ._. " _._.

des édifices éclairés par le soleil couchant. C'était ujte grande ville, telle que je n'en avais jamais vu. Plus grande que Glevum ou Corinium, plus grande encore qu'aquae Sulis. " Londres, dit arthur émerveillé. avais-tu imaginé la voir un

jour?

- Oui, Seigneur.

- Mon cher Derfel Cadarn qui ne doute jamais ", fit-il en souriant. Perché

au sommet du mur, s'appuyant sur un pilier mal dégrossi, il regardait fixement la ville. Derrière nous, dans le rectangle dessiné par les poutres, les chevaux étaient a l'écurie. Ces malheureux animaux étaient déjà affamés, car l'herbe était rare sur cette lande desséchée, et nous n'avions pas apporté de fourrage. " C'est étrange, n'est-ce pas ? ajouta arthur sans quitter la ville des yeux. ¿ l'heure qu'il est, Lancelot et Cerdic ont bien pu livrer bataille et nous n'en saurons rien.

- Priez le ciel que Lancelot ait remporté la victoire.

- Tu peux compter sur moi, Derfel, tu peux compter sur moi. "

Il donna un coup de talon sur le mur, puis reprit : " quelle occasion en or pour aelle ! fit-il soudain. Il pourrait ici tailler en pièces les meilleurs guerriers de la Bretagne. D'ici la fin de l'année, Derfel, ses hommes pourraient occuper nos salles. Ils pourraient marcher vers la mer de Severn. Tous disparus. Toute la Bretagne ! Tous rayés de la carte. "

Il semblait trouver l'idée amusante, puis il se retourna et regarda les chevaux : " Nous pourrions toujours les manger. Leur viande nous aidera a tenir encore une semaine ou deux.

- Seigneur ! protestai-je, le trouvant trop pessimiste.

- Ne t'inquiète pas, Derfel, reprit-il en riant. J'ai envoyé un message a notre vieil ami aelle.

- Un message ?

- La femme de Sagramor. Malla. Ces Saxons ont vraiment des noms étranges. Tu la connais ?

- Je l'ai vue, Seigneur. "

Malla était une grande fille avec de longues jambes musclées et des épaules de la largeur d'une barrique. Sagramor l'avait capturée au cours de l'une de ses incursions, a la fin de l'année dernière, et elle avait manifestement accepté son destin avec une

196

passivité qui se reflétait dans son visage plat, presque inexpressif, encadré par une grande crinière de couleur or. Mise a part sa chevelure, il y avait en elle un autre trait qui la rendait particulièrement attrayante, mame si, d'une certaine façon, sa séduction n'en demeurerait pas moins étrange : c'était une belle plante, forte, posée et robuste, d'une gr,ce paisible, et aussi taciturne que son amant numide.

" Elle va se faire passer pour une fugitive, m,'expliqua arthur, et aujourd'hui mame elle devrait raconter a aelle que nous comptons passer l'hiver ici. affirmer que Lancelot nous rejoint avec trois cents lances de plus, et que nous avons grand besoin de lui parce que nos hommes sont affaiblis par la maladie alors mame que nos puits regorgent de victuailles.

Elle lui débite tout un chapelet de sottises, conclut-il en souriant. Du moins je l'espère.

- Ou peut-atre lui dit-elle la vérité, fis-je d'un air sombre.

- Peut-atre. "

Il n'avait pas l'air inquiet. Il observa une rangée d'hommes qui rapportaient de l'eau d'une source située au pied de la pente sud.

"Mais Sagramor a confiance en elle, et j'ai de longue date appris a faire confiance a Sagramor.

- Je ne laisserais pas ma femme aller dans le camp de l'ennemi, répondis-je en me signant contre le mal.

- Elle s'est portée volontaire, précisa arthur. Elle assure que les Saxons ne lui feront aucun mal. Il semble que son père soit l'un de leurs chefs.

- Pourvu qu'elle l'aime moins que Sagramor. "

arthur haussa les épaules. Il avait décidé de courir le risque, et en discuter n'amoinndrait aucunement les dangers. Et il changea de sujet : " quand tout cela sera terminé, je veux que tu reviennes en Dumnonie.

- Bien volontiers, Seigneur, si vous me promettez que Ceinwyn sera en sécurité ", répondis-je, et comme il essaya de balayer mes craintes d'un geste de la main, j'insistai : " J'ai entendu parler d'un chien tué et d'une chienne qu'on a enveloppée de sa peau sanguinolente. "

arthur se retourna et se laissa glisser dans nos écuries de fortune. Il écarta un cheval et me fit signe de le suivre dans un coin où aucun homme ne pourrait nous apercevoir ni nous entendre. Il avait l'air contrarié.

" Dis-moi ce que tu sais, commanda-t-il.

197

_ qu'un chien a été tué et qu'on a enveloppé de sa dépouille encore chaude une chienne estropiée. _ Et qui a fait ça ?

- Un ami de Lancelot ", répondis-je, ne voulant pardonner le nom de sa femme.

Du plat de la main, il frappa le mur de bois rudimentaire, faisant sursauter les chevaux les plus proches.

" Ma femme, dit-il, est l'amie du roi Lancelot. " Je ne dis rien. " Comme moi ", fit-il comme pour me provoquer. Je gardai le silence. " C'est un homme fier, Derfel, et il a perdu le royaume de son père parce que j'ai manqué a mon serment. Je suis son débiteur. " Il prononça ces derniers mots d'un ton froid.

Et je répondis tout aussi froidement : " Je sais aussi qu'ils ont donné a la chienne le nom de Ceinwyn.

- Suffit ! aboya-t-il en donnant une nouvelle claque sur le mur. Des racontars ! Rien que des racontars ! Personne ne conteste qu'on vous en veut, a toi et a Ceinwyn, de ce que vous avez fait, Derfel. Je ne suis pas idiot, mais je ne veux pas entendre de telles balivernes de ta bouche !

Guenièvre attire ces rumeurs. Les gens lui en veulent. Comme a

n'importe quelle femme belle, intelligente, qui a des opinions bien arrêtées et ne m

,che pas ses mots. Mais insinuerai-tu qu'elle a jeté un sort immonde sur Ceinwyn ? qu'elle égorgerait et écorcherait un chien ? Vraiment, tu y crois ?

- Je voudrais bien ne pas y croire.

- Guenièvre est ma femme, reprit-il en baissant la voix, mais d'un ton toujours cinglant. Je n'ai pas d'autre femme, je ne mets pas d'esclaves dans ma couche. Je suis a elle, et elle est mienne, Derfel, et je ne supporterai pas qu'on dise la moindre chose contre elle. Jamais ! "

Ce dernier mot était sorti comme un cri du cour, et je me demandai s'il se souvenait des ignobles insultes que Gorfyddyd avait lancées a Lugg Vale.

Gorfyddyd avait prétendu avoir partagé la couche de Guenièvre, puis ajouté

que toute une légion d'autres hommes l'avaient mise dans leur lit. Je me souvenais aussi de la bague d'amant de Valerin, avec la croix et le symbole de Guenièvre, mais je chassai ces souvenirs.

" Seigneur, répondis-je calmement, je n'ai jamais prononcé le nom de votre femme. "

Il me dévisagea et, l'espace d'une seconde, je crus qu'il allait me frapper, puis il secoua la tate : " C'est vrai qu'elle peut atre 198

difficile, Derfel. Il y a des fois oa j'aimerais qu'elle affiche un peu moins volontiers son mépris, mais je n'imagine pas me passer de ses conseils. "

Il marqua un temps de silence et me gratifia d'un sourire mélancolique.

"Je n'imagine pas vivre sans elle. Elle n'a pas tué de chiens, Derfel, elle n'a pas tué de chiens. Tu peux me croire. Cette déesse, Isis, n'exige pas de sacrifices, du moins pas d'atres vivants. De l'or, oui. " Il s'illumina.

Il avait soudain retrouvé sa bonne humeur. " Isis engloutit des monceaux d'or.

- Je vous crois, Seigneur, mais cela ne veut pas dire que Ceinwyn soit

en sécurité. Dinas et Lavaine l'ont menacée.

- Tu as blessé Lancelot, Derfel, répondit-il en secouant la tête. Je ne t'en fais pas le reproche, car je sais ce qui t'a conduit, mais peux-tu lui reprocher de t'en vouloir ? Et Dinas et Lavaine servent Lancelot. quoi de plus normal que les hommes partagent les rancunes de leur maître ? " Il marqua un temps d'arrêt. " quand cette guerre sera terminée, Derfel, nous arrangerons une réconciliation. Tous tant que nous sommes ! quand je ferai des frères de ma bande de guerriers, nous ferons la paix entre nous. Toi, Lancelot, comme tous les autres. Et d'ici là, Derfel, je te jure de veiller à la protection de Ceinwyn. Sur ma vie, si tu y tiens. Tu peux me demander un serment, Derfel. Tu peux exiger le prix que tu veux, ma vie, même la vie de mon fils, parce que j'ai besoin de toi. La Dumnonie a besoin de toi.

Culhwch est un brave homme, mais il ne s'en sort pas avec Mordred.

- Parce que vous croyez que je m'en sortirai mieux ?

- Mordred est tatoué, répondit arthur comme s'il n'avait rien entendu, mais que nous est-il permis d'espérer ? C'est le petit-fils d'Uther, il est de sang royal et nous n'avons aucune envie d'en faire une poule mouillée, mais il a besoin de discipline. Il a besoin de directives. Culhwch imagine qu'il suffit de le frapper, mais cela ne fait que le rendre encore plus tatoué. Je voudrais que tu l'éduques avec Ceinwyn.

- Vous me rendez la perspective d'un retour au pays encore plus attrayante, Seigneur ! fis-je en frémissant, mais il me reprocha ma légèreté.

- N'oublie jamais, Derfel, que nous avons fait le serment de donner son trône à Mordred. Voilà pourquoi je suis revenu en Bretagne. Tel est mon premier devoir ici et tous ceux qui ont juré de me servir sont tenus par ce serment. Personne n'a dit que ce

199

serait facile, mais cela se fera. D'ici neuf ans, nous acclamerons Mordred sur Caer Cadarn. Ce jour-là, Derfel, nous serons tous libérés de notre serment, et je prie tous les dieux qui veulent bien l'écouter. que ce jour-là, enfin, je puisse suspendre Ejjcalibur et ne plus jamais combattre. Mais en attendant ce jour, et quelles que soient les difficultés, nous honorerons notre serment. Tu

comprends ?

- Oui, Seigneur, fis-je humblement.

- Bien, conclut arthur en écartant un cheval. aelle sera la demain, promit-il avec assurance en s'éloignant, alors t, chons de bien dormir. "

Le soleil se couchait sur la Dumnonie, la noyant dans un feu rouge. au nord, l'ennemi entonnait des chants de guerre et, autour de nos feux de camp, nous chant,mes le pays. Nos sentinelles scrutaient les ténèbres, les chevaux hennissaient, les chiens de Merlin hurlaient. Et certains d'entre nous réussirent a dormir.

¿ l'aube, nous découvrames que les trois piliers de Merlin avaient été

renversés durant la nuit. Un magicien saxon aux cheveux bouseux hérissés en épis, le corps nu a peine dissimulé par des lambeaux de peau de loup pendillant a une bande accrochée autour de son cou, virevoltait sur leur emplacement. La vue du magicien convainquit arthur qu'aelle s'appraitait a passer a

l'attaque.

Il n'était pas question de montrer que nous nous tenions prats. Nos sentinelles montaient la garde ; d'autres lanciers paressaient sur les pentes, comme s'ils s'attendaient a une nouvelle journée calme. Mais derrière eux, a l'ombre des abris et des derniers ifs et alisiers blancs ou dans les murs de la salle a demi construite, le gros de nos hommes se préparait. Chacun resserrait les sangles de son bouclier, affilait son épée et ses lames sur une pierre a aiguiser, et enfonçait fermement la pointe de lance sur la hampe, avant de mettre la main a son amulette et d'embrasser ses compagnons.

Puis nous mange,mes nos maigres restes de pain et chacun pria ses dieux de nous venir en aide en ce jour. quant a Merlin, lorweth et Nimue, ils se promenèrent d'un abri a l'autre afin de toucher les lames et distribuer des brindilles de verveine sèche pour assurer notre protection.

2qq

J'enfilai mon accoutrement de guerre. J'avais de grosses bottes qui me montaient jusqu'au genou et dans lesquelles étaient cousues des plaques de fer afin de protéger mes tibias des coups de lance qui réussiraient a passer sous le bouclier. Je passai la chemise de laine confectionnée avec la laine grossièrement filée par Ceinwyn, puis enfilai une cotte de cuir sur laquelle j'avais épinglé la petite broche en or qui me servait de talisman depuis de longues années. Et sur le cuir,

je passai ensuite une cotte de mailles : un luxe que j'avais pris sur un chef de Powys mort a Lugg Vale. C'était une ancienne cotte romaine, forgée avec une habileté que nul homme ne possède plus aujourd'hui, et souvent je me demandais quels autres lanciers avaient porté cette cotte de mailles qui m'arrivait au genou. Le guerrier de Powys était mort avec, le crâne fendu en deux par Hywelbane, mais je subodorais qu'un autre porteur était mort avec car les mailles avaient un accroc a gauche, a hauteur de la poitrine. Le maillon brisé avait été grossièrement réparé avec les mailles d'une chaîne de fer.

Je portais mes anneaux de guerrier a la main gauche car, dans la bataille, ils servaient a protéger les doigts, mais je n'en mis aucun a la main droite pour avoir une meilleure prise sur mon épée ou ma lance. Et je fixai enfin des pièces de cuir a mes avant-bras. Mon casque de fer, en forme de coupe, était tout simple : doublé de cuir et rembourré de toile, avec une grosse languette de cuir de pourceau pour protéger ma nuque. au printemps, j'avais demandé au forgeron de Caer Sws d'ajouter des joues sur les côtés.

Le casque était surmonté d'un bouton de fer auquel pendait une queue de loup attrapé au cour des bois de BenoÛc. J'attachai Hywelbane a ma taille, passai le bras gauche dans les lanières de cuir de mon bouclier et soupesai ma lance. Elle était plus grande qu'un homme et sa hampe était aussi épaisse que la taille de Ceinwyn, tandis que sa pointe était faite d'une longue lame en forme de feuille. Elle était aussi tranchante qu'une lame de rasoir, mais arrondie a la base afin qu'elle ne reste pas prisonnière du ventre ou de l'armure de l'ennemi. Je me passai de manteau car la journée était trop chaude.

Vatu de son armure, Cavan vint me voir et mit le genou a terre : " Si je me bats bien, Seigneur, pourrai-je peindre une cinquième branche a mon étoile ?

- J'attends de mes hommes qu'ils se battent bien. Pourquoi les récompenserais-je d'avoir fait leur devoir ?

201

_ alors, si je vous rapporte un trophée. Seigneur ? Une hache de chef ? De l'or ?

- Rapporte-moi un chef saxon, Cavan, et tu pourras peindre cent pointes a ton étoile.

- Cinq suffiront, Seigneur. "

La matinée passa lentement. Ceux d'entre nous qui portaient une armure de métal suaient a grosses gouttes tant il faisait chaud. De la rive nord du cours d'eau, oa les Saxons étaient masqués par les arbres, on devait croire notre campement assoupi, ou encore peuplé de malades, cloués sur leur couche. Mais cette illusion ne fit pas sortir les Saxons de leur cache. Le soleil continua son ascension. Nos éclaireurs, la cavalerie légère qui n'avait pour tout armement qu'un faisceau de javelines, quittèrent le camp au trot. Ils n'avaient pas leur place dans une bataille entre murs de boucliers, et ils conduisirent leurs chevaux agités au sud, vers la Tamise.

Ils pouvaient revenir assez vite mame si, en cas de catastrophe, ils avaient ordre de filer a l'ouest et d'annoncer notre défaite dans la lointaine Dumnonie. Les cavaliers d'arthur endossèrent leur massive armure de cuir et de fer, puis avec des sangles passées au garrot de leurs chevaux, ils accrochèrent les encombrants boucliers de cuir destinés a protéger le poitrail de leurs montures.

Caché dans la salle avec ses cavaliers, arthur portait sa fameuse armure d'écaillés : une cotte romaine constituée de milliers de petites plaques de fer cousues sur un justaucorps de cuir si bien que les écailles se chevauchaient comme des écailles de poisson. Il y avait des plaques d'argent au milieu des plaques de fer si bien que son armure miroitait quand il se déplaçait. Il portait un manteau blanc et Excalibur, dans son fourreau magique et moiré qui protégeait celui qui le portait de tout accident, pendait a sa hanche gauche. Son écuyer, Hygwydd, portait sa longue lance, son casque gris-argent avec son panache de plumes d'oie et son bouclier rond avec son placage d'argent pareil a un miroir. En temps de paix, arthur aimait a s'habiller modestement, mais en temps de guerre il était resplendissant. Il aimait a croire qu'il devait sa réputation a un gouvernement honnate, mais son armure éblouissante et son bouclier poli prouvaient qu'il savait parfaitement la vraie source de sa renommée.

Culhwch avait autrefois fait partie de la cavalerie lourde d'arthur. Mais dorénavant, il conduisait comme moi une bande de lanciers. ¿ midi, il vint me retrouver dans mon petit coin

2q2

d'ombre. Il portait un plastron de fer, un justaucorps de cuir et des jambarts romains en bronze couvraient ses mollets nus. " Ce salaud ne vient pas, grogna-t-il.

- Demain, peut-être ? "

Il renifla d'un air dégoûté et me considéra d'un air grave.

" Je sais bien ce que tu vas dire, Derfel, mais je vais te poser quand même ma question, et avant que tu répondes, je voudrais que tu réfléchisses à une chose. Qui est-ce qui s'est battu à tes côtés en Benoïc ? qui s'est tenu bouclier contre bouclier à tes côtés à Ynys Trebes ? qui a partagé sa bière avec toi et t'a même laissé t'envoyer cette petite pacheuse ? qui te tenait la main à Lugg Vale ? C'était moi. Souviens-t'en en me donnant ta réponse. Dis-moi maintenant quelles provisions as-tu cachées ?

- aucune, fis-je en souriant.

- Tu n'es qu'un gros sac de boyaux inutiles de Saxon, voilà ce que tu es. "

Puis, se tournant vers Galahad qui se reposait avec mes hommes, il demanda : " avez-vous eu des vivres, Seigneur Prince ?

- J'ai donné ma dernière croûte à Tristan, répondit Galahad.

- Un geste de charité chrétienne, j'imagine ? fit Culhwch avec mépris.

- J'aime à le croire.

- Pas étonnant que je sois païen, renchérit Culhwch. J'ai besoin de bouffer. Peux-tu tuer des Saxons le ventre creux. " Il regarda mes hommes d'un air menaçant, mais aucun ne lui offrit quoi que ce soit, car personne n'avait rien à lui offrir.

"alors comme ça tu vas me retirer des mains ce salaud de Mordred ? reprit-il quand il eut renoncé à tout espoir d'avoir un morceau à se mettre sous la dent.

- C'est ce que souhaite arthur.

- C'est aussi mon souhait, fit-il d'un ton énergique. Si j'avais des provisions sur moi, Derfel, je te donnerais tout, jusqu'à la dernière miette, en échange de cette faveur. Je te souhaite bien du plaisir avec ce petit morveux. qu'il te gâche la vie, plutôt que la mienne, mais je te préviens, tu useras ta ceinture sur son cuir pourri.

- Sans doute ne serait-il pas très sage, fis-je prudemment, de fouetter mon futur roi.

- Sans doute, mais c'est fort agréable. Un affreux petit crapaud. " Il tourna les talons pour jeter un oeil a l'extérieur.

203

" qu'est-ce qu'ils ont, ces Saxons ? Ils ne veulent pas d'une bataille ? "

La réponse vint presque aussitôt. Soudain, une corne lança son appel grave et lugubre. Puis on entendit le battement de l'un des gros tambours qui accompagnaient les Saxons dans la guerre. Et tout le monde se releva a temps pour voir l'armée d'elles sortir des arbres, sur l'autre rive. Une minute plus tôt, ce n'était qu'un paysage désolé de frondaisons et de soleil printanier. Et maintenant, l'ennemi était la.

Ils étaient des centaines. Des centaines d'hommes vatus de fourrures et de cuirasses de fer, avec des haches, des chiens, des lances et des boucliers.

En guise d'étendards, ils portaient des crânes de taureaux drapés de chiffons au bout d'une perche, tandis que leur avant-garde était une troupe de magiciens aux cheveux hérissés de bouse qui caracolaient en tate du mur de boucliers en nous lançant des malédictions.

Merlin et les autres druides descendirent la pente pour aller a leur rencontre. Ils ne marchaient pas mais, comme tous les druides, sautillaient sur une jambe en s'aidant de leurs bâtons pour conserver l'équilibre tout en tenant levée leur main libre. Ils s'arratèrent a une centaine de pas des magiciens les plus proches et leur retournèrent leurs malédictions, tandis que les prêtres chrétiens de l'armée se tenaient au sommet de la pente, les mains ouvertes, les yeux levés vers le ciel comme pour implorer l'aide de leur Dieu.

Pendant ce temps, nos troupes prenaient leurs positions : agri-cola, a gauche, avec ses hommes en uniformes romains, nous autres au centre, tandis que les cavaliers d'arthur, qui pour l'instant demeuraient cachés dans la salle, formeraient l'aile droite. arthur mit son casque, grimpa sur le dos de Llamrei, rabattit son manteau blanc sur la croupe du cheval, puis prit des mains d'Hygwydd sa grosse lance et son bouclier rutilant.

Sagramor, Cuneglas et agricola menaient les fantassins. Pour l'instant, et seulement en attendant l'apparition des cavaliers d'arthur, mes hommes se tenaient a droite, et je vis qu'ils risquaient fort de se laisser déborder car la ligne saxonne était beaucoup plus large que la nôtre. Ils étaient supérieurs en nombre. Les bardes vous diront que la vermine se comptait par milliers a cette bataille, mais je soupçonne

qu'elle n'alignait pas plus de six cents hommes. Naturellement, le roi saxon avait beaucoup plus de lanciers que nous n'en voyions devant nous, car,

2q4

comme nous, il avait dû laisser de grosses garnisons dans les forteresses de ses frontières. Mais même six cents lanciers, c'était une grande armée.

Et une foule tout aussi nombreuse suivait son mur de boucliers : pour l'essentiel, des femmes et des enfants qui ne participeraient pas à la bataille mais qui espéraient sans doute dépouiller nos cadavres quand les armes se seraient tues.

Nos druides sautillèrent laborieusement jusqu'au bas de la pente. La sueur ruisselait du visage de Merlin et dégoulinait dans les tresses de sa longue barbe. " Ce n'est pas de la magie, nous expliqua-t-il, leurs magiciens ne savent pas la vraie magie. Vous êtes en sécurité. " Il écarta nos boucliers, cherchant à voir Nimue. Les Saxons avançaient lentement vers nous. Leurs magiciens crachaient et hurlaient, des hommes criaient à leurs suivants de rester en ligne tandis que d'autres vociféraient des insultes à notre endroit.

Nos cornes de guerre avaient commencé à les défier et nos hommes se mirent alors à chanter. Du côté de notre mur de boucliers, nous chantions le grand Chant de Bataille de Beli Mawr, un triomphal hurlement de carnage qui met le feu dans le ventre d'un homme. Deux de mes hommes dansaient devant le mur de boucliers, avançant et bondissant par-dessus leurs épées et leurs lances qui dessinaient une croix sur le sol. Je les rappelai dans le mur, parce que je pensais que les Saxons continuaient à marcher, qu'ils auraient bientôt atteint la colline pour précipiter un choc sanglant. Mais ils s'arrêtèrent à une centaine de pas de nous pour réaligner leurs boucliers et former un mur continu de bois renforcé de cuir. Ils gardèrent le silence pendant que leurs magiciens pissaient dans notre direction. Leurs molosses aboyaient et tiraient sur leurs laisses, les tambours de guerre résonnaient, et de temps à autre une corne faisait entendre son triste vagissement. Sans quoi les Saxons gardaient le silence, si ce n'est pour frapper la hampe de leurs lances contre leurs boucliers au rythme des battements de tambour.

" Les premiers Saxons que je vois. " Tristan s'était placé à côté de moi et fixait des yeux l'armée des Saxons avec leurs grosses armures de

fourrures, leurs doubles haches et leurs lances.

" Ils meurent assez facilement, lui expliquai-je.

- Je n'aime pas les haches, confessa-t-il en touchant la gaine de fer de son bouclier pour se porter chance

- Ce ne sont pas des armes très pratiques, répondis-je pour le rassurer.

Neutralise-la avec ton bouclier et frappe en bas avec ton épée. «a marche toujours. " Ou presque toujours.

205

Soudain, les tambours saxons se turent. Les lignes ennemies s'ouvrirent pour laisser paraître aelle. Il nous fixa quelques secondes, cracha, puis se débarrassa ostensiblement de sa lance et de son bouclier pour indiquer qu'il voulait parler. Il se dirigea vers nous : un géant aux cheveux bruns vêtu d'une robe épaisse taillée dans la peau d'un ours. Deux magiciens l'accompagnaient, ainsi qu'un homme maigre au crâne dégarni. Sans doute un interprète.

Cuneglas, Meurig, agricola, Merlin et Sagramor allèrent à sa rencontre.

Arthur avait décidé de rester avec ses cavaliers et, parce qu'il était le seul roi de notre camp sur le champ de bataille, il était normal que Cuneglas s'exprime en notre nom, mais il invita les autres à l'accompagner et me fit signe de le suivre pour jouer les interprètes. C'est ainsi que je rencontrai aelle pour la deuxième fois. Un homme grand à la forte carrure, avec un visage plat et dur et des yeux foncés. Sa barbe était noire et fournie, ses joues balafrées, son nez brisé. Il lui manquait aussi deux doigts à la main droite. Il était vêtu d'une cote de mailles et de bottes de cuir et portait un casque de fer surmonté de deux cornes de taureau. Il avait de l'or breton au cou et aux poignets. La peau d'ours qui recouvrait son armure devait être affreusement désagréable en cette journée de grosse chaleur, mais une pelisse aussi épaisse arratait un coup d'épée aussi bien que n'importe quelle armure de fer. Il me foudroya du regard :

" Je me souviens de toi, vermisseau. Un renégat saxon.

- Salutations, Seigneur Roi, répondis-je avec un petit signe de tête.

- Tu crois peut-être que ta politesse te vaudra une mort douce ?

demanda-t-il en crachant.

- Ma mort ne vous regarde pas, Seigneur Roi. Mais je compte bien raconter la vôtre a mes petits-enfants. "

Il rit et jeta un regard moqueur aux cinq chefs : " Cinq contre un ! Et oa est arthur ? Il se vide les boyaux de frousse ? "

Je donnai le nom de nos chefs a aelle, puis Cuneglas engagea le dialogue tandis que je lui servais d'interprète. Comme le voulait la coutume, il commença par exiger la reddition immédiate d'aelle. Nous serions miséricordieux, promit Cuneglas. Nous exigeons la vie d'aelle et tout son trésor, toutes ses armes, ses femmes et ses esclaves, mais ses lanciers pourraient s'en aller librement, la main droite en moins.

Comme le voulait la coutume, aelle répondit par la dérision, dévoilant une rangée de dents pourries et décolorées.

2q6

" arthur croit-il que, parce qu'il se tient caché, nous ne savons pas qu'il se trouve ici avec ses cavaliers ? Dis-lui, vermisseau, que cette nuit mame son cadavre me servira d'oreiller. Dis-lui que sa femme sera ma putain et que quand je l'aurai épuisée elle sera le plaisir de mes esclaves. Et dis a cet imbécile a moustaches, fit-il en désignant Cuneglas, qu'a la tombée de la nuit cet endroit sera connu comme la Fosse des Bretons. Dis-lui encore que je lui arracherai ses favoris et que j'en ferai un jouet pour les chats de ma fille. Dis-lui que je taillerai une coupe dans son cr,ne et donnerai sa bedaine en pitance a mes chiens. Et dis a ce démon, fit-il en pointant la barbe vers Sagramor, qu'aujourd'hui mame son ,me noire connaatra les terreurs de Thor et se contorsionnera a jamais dans le cercle des serpents.

quant a lui - il se tourna vers agricola -, cela fait longtemps que je veux sa mort, et son souvenir m'amusera dans les longues nuits a venir. Et dis a ce morveux insipide que je lui trancherai les couilles pour en faire mon échan-son. Dis-leur tout cela, vermisseau.

- Il dit non, expliquai-je a Cuneglas.

- Il a certainement dit plus que cela ? insista Meurig, qui jouait les pédants et n'était la qu'en raison de son rang.

- ¿ quoi bon savoir ? fit Sagramor d'un air las.

- Toute connaissance est bonne a prendre, protesta Meurig.

- que disent-ils, vermissieu ? me demanda aelle sans prendre la peine de consulter son interprète.

- Ils débattent pour savoir a qui devrait revenir le plaisir de vous trucider, Seigneur Roi. "

aelle cracha.

" Dis a Merlin, reprit le roi des Saxons en jetant un oeil a Merlin, que je ne l'ai pas insulté. "

Les Saxons craignaient Merlin et, encore maintenant, ils ne voulaient pas l'indisposer. Les deux magiciens saxons lui sifflaient leurs malédictions en chuintant, mais c'était leur métier et Merlin ne s'en offusquait point.

Il ne semblait non plus prendre le moindre intérêt a la conférence, se bornant a fixer vaguement l'horizon. aucun sourire ne devait répondre au compliment du roi.

aelle me fixa quelques instants :

" quelle est ta tribu ? me demanda-t-il enfin.

- La Dumnonie, Seigneur Roi.

- avant, imbécile ! Ta naissance !

- La vôtre, Seigneur. Ceux d'aelle.

- Ton père ? voulut-il savoir.

2q7

- Je ne l'ai jamais connu, Seigneur. quand Uther a capturé ma mère, j'étais encore dans son ventre.

- Son nom ? "

Il me fallut réfléchir une seconde ou deux : " Er < #, Seigneur Roi", répondis-je quand j'eus enfin retrouvé son nom. aelle sourit. " Un joli nom de Saxon ! Erce, la déesse de la terre, notre mère a tous. Et comment va Erce ?

- Je ne l'ai pas revue, Seigneur, depuis mon enfance, mais on me dit qu'elle vit toujours. "

Il me dévisagea d'un air songeur. Meurig piaffait d'impatience et voulait savoir ce qui se disait, mais comme tout le monde l'ignorait il finit par se calmer. " Il n'est pas bon, fit enfin aelle, qu'un homme ignore sa mère.

quel est ton nom ?

- Derfel, Seigneur Roi. " Il cracha sur ma cotte de mailles.

" alors honte a toi, Derfel, d'ignorer ainsi ta mère. Et tu te battrais pour nous aujourd'hui ? Pour le peuple de ta mère ?

- Non, Seigneur Roi, fis-je en souriant. Mais vous m'honorez.

- Puisse ta mort atre douce, Derfel. Mais dis a ces ordures, reprit-il en donnant un coup de menton en direction des quatre chefs en armes, que je suis venu manger leurs cours. "

Il cracha une dernière fois, fit demi-tour et rejoignit ses hommes.

" alors ! qu'est-ce qu'il a dit ?

- Il m'a parlé a moi, Seigneur Prince, de ma mère. Et il m'a rappelé mes péchés. " Dieu me vienne en aide, mais ce jour-la j'ai aimé aelle.

Et nous avons gagné la bataille.

Igraine veut en savoir plus. Elle veut des actions d'éclat, et il n'en a pas manqué. Mais il y a eu aussi des l,ches, et d'autres qui ont fait dans leur froc tant ils avaient la frousse, sans pour autant quitter le mur de boucliers. Il y a des hommes qui n'ont tué personne mais se sont simplement défendus avec acharnement, et il y en a qui ont lancé aux poètes de nouveaux défis : sauraient-ils trouver les mots pour chanter leurs prouesses ? Bref, ce fut une bataille. J'y ai perdu des amis, dont Cavan.

Des amis ont été

blessés, ainsi de Culhwch. D'autres s'en sont sortis indemnes, comme Galahad,Tristan et arthur. J'ai reçu un coup de hache sur l'épaule gauche et, bien que ma cotte de mailles ait retenu la hache, la blessure a mis deux semaines a cicatriser. aujourd'hui encore, j'en conserve une affreuse plaie rouge qui me fait mal par temps froid.

L'important, ce n'était pas la bataille, mais ce qui arriva ensuite.

Toutefois, comme ma chère reine Igraine insiste pour que je lui

raconte les hauts faits du roi Cuneglas, le grand-père de son mari, j'en ferai un bref récit.

Les Saxons nous attaquèrent. Il fallut plus d'une heure à aelle pour persuader ses hommes de se lancer à l'assaut de notre mur de boucliers. Et pendant tout ce temps ses magiciens aux épis de bouse continuèrent à vociférer au bruit des tambours tandis que les Saxons faisaient circuler dans leurs rangs des outres de bière. Nombre de nos hommes buvaient de l'hydromel, car si nous avions épuisé nos vivres, jamais on n'a vu une armée bretonne à cours d'hydromel. Ce jour-là, au moins la moitié des hommes étaient pris de boisson, mais ainsi en va-t-il à chaque bataille, car il n'y a rien de mieux pour donner à des guerriers le courage que de tenter la plus terrifiante des manœuvres : se lancer à l'assaut d'un mur de boucliers qui les attend de pied ferme. Je restai sobre, comme toujours, mais la tentation était forte de boire moi aussi. Certains Saxons essayèrent de nous provoquer, de nous entraîner dans une charge intempestive en se rapprochant de nos lignes et en paradant sans boucliers ni casques. Mais, pour leur peine, ils ne reçurent que des lances, qui ratèrent leurs cibles. Ils nous retournèrent quelques lances, mais la plupart se brisèrent sans mal sur nos boucliers. Deux hommes nus, que l'ivresse ou la magie avaient rendus fous furieux, nous attaquèrent : Culhwch abattit le premier, Tristan le second. Les deux victoires nous arrachèrent des hurrahs. La langue déliée par la bière, les Saxons nous répondirent par des insultes.

L'attaque d'aelle, quand elle vint, fut affreusement maladroite. Les Saxons comptaient sur leurs molosses pour briser nos rangs, mais Merlin et Nimue se tenaient prêts avec leurs chiens. Sauf que les nôtres n'étaient pas des chiens, mais des chiennes, et qu'il y en avait assez en chaleur pour rendre folles les bêtes des Saxons. Au lieu de nous attaquer, leurs gros chiens de guerre filèrent droit sur les chiennes. Il y eut un grand tonnerre de grognements, de bagarres, d'abolements et de hurlements. Et soudain, il n'y eut

2q9

plus, partout, que des chiens qui s'accouplaient, tandis que d'autres se battaient pour déloger les plus chanceux. Mais pas un seul chien ne mordit un Breton. Et les Saxons, qui s'apprêtaient à lancer leur charge meurtrière, furent décontenancés par l'insuccès de leurs chiens. Ils hésitèrent et aelle, craignant que nous chargions, donna le signal de l'assaut. Mais loin de former une ligne disciplinée, ils s'avancèrent dans le plus grand désordre.

Surpris et piétines en plein accouplement, les chiens hurlèrent. Puis les boucliers se heurtèrent dans un grand fracas dont j'entends aujourd'hui encore les échos : c'est le bruit de la bataille, des cornes de guerre, des hommes qui crient, puis le craquement sourd des boucliers qui s'entrechoquent. Et après le choc, les hurlements des hommes quand les lances commencèrent à trouver des passages entre les boucliers et que les haches commencèrent à voler. Mais ce sont les Saxons qui souffrirent le plus ce jour-là. La présence des chiens avait brisé l'alignement des murs, et nos lanciers s'engouffraient dans les brèches ainsi créées pour s'enfoncer toujours plus profond au cœur de la masse des Saxons. Cuneglas, qui menait l'une de ces offensives, fut tout près d'atteindre elle lui-même. Je ne le vis pas se battre, mais les bardes chantèrent par la suite ses prouesses et il m'assura modestement qu'ils n'exagéraient pas beaucoup.

Je fus blessé très tôt. Mon bouclier détourna le coup de hache et amortit le choc, mais la lame me frappa à l'épaule et engourdit mon bras gauche même si la blessure ne devait pas m'empêcher de trancher d'un coup de lance la gorge de mon agresseur. Puis, lorsque la cohue fut trop grande pour que ma lance me fût encore de quelque utilité, je tirai Hywelbane et assénai de grands coups dans la meute hurlante. C'était maintenant, comme dans toutes les batailles, à qui pousserait le plus fort, jusqu'à ce que l'un des camps se disloque. Une épreuve de force dans la sueur et la crasse.

Sauf que, cette fois, ce fut plus difficile parce que le mur saxon, partout épais de cinq hommes, déborda notre mur de boucliers. Pour éviter d'être encerclés, il nous fallut replier nos extrémités pour opposer à nos assaillants deux petits murs de boucliers. Les deux flancs saxons hésitèrent un instant, sans doute dans l'espoir que le centre serait le premier à percer. Puis un chef saxon se porta de mon côté et, faisant honte à ses hommes, lança l'assaut. Il s'avança seul, para deux lances avec son bouclier, puis se jeta au centre de notre petit groupe. C'est là que Cavan trouva la mort

sous l'épée du chef saxon. À la vue de ce brave enfonçant tout seul notre flanc, ses hommes se ruèrent sauvagement sur nous.

C'est alors qu'Arthur quitta la salle pour charger. Je ne vis pas la charge, mais je l'entendis. Les bardes disent que les sabots de ses chevaux ont ébranlé le monde et, de fait, on aurait dit que la terre tremblait.

Mais peut-être n'était-ce que le fracas de leurs sabots ferrés. Les gros animaux frappèrent la partie exposée des lignes saxonnes. Et la

bataille prit fin avec ce, terrible choc. aelle avait imaginé que ses hommes nous disperseraient avec leurs chiens et que ses arrières repousseraient nos cavaliers avec leurs boucliers et leurs lances, car il savait fort bien que jamais cheval ne chargerait dans un mur de lances bien défendu, et je ne doutais pas qu'il s't comment, a Lugg Vale, les lanciers de Gorfyddyd avaient ainsi tenu arthur en échec. Mais, au moment oa il chargea, le flanc découvert des Saxons était en débandade et arthur avait calculé son intervention a la perfection. Sans attendre que sa cavalerie se mette en rang, il jaillit de l'ombre en criant a ses hommes de le suivre et, avec Llamrei, fondit sur l'extrémité des rangs saxons.

Je crachais sur un Saxon barbu édenté qui jurait par-dessus le bord de nos boucliers lorsque arthur frappa. Son manteau blanc flottait dans son dos et son panache blanc s'élevait dans le ciel : son bouclier étincelant fit tomber a terre l'étendard du chef saxon - un cr,ne de taureau barbouillé de sang - lorsqu'il enfonça sa lance dans le ventre du Saxon. Il l'y abandonna et libéra Excalibur pour éventrer les rangs ennemis en donnant de grands coups de tous côtés. aggravain lui emboîta le pas, son cheval éparpillant les Saxons terrifiés. Puis Lanval et les autres firent voler en éclats les lignes ennemies avec leurs épées et leurs lances.

Les hommes d'aelle se brisèrent comme des oeufs sous une masse. Je doute que la bataille ait duré plus de dix minutes entre l'instant oa l'ennemi l,cha ses chiens et celui oa arthur chargea avec ses chevaux, mame s'il fallut un heure ou plus a nos cavaliers pour achever le carnage. Notre cavalerie légère fonce en hurlant a travers la lande pour porter ses lances contre l'ennemi en fuite, tandis que la cavalerie lourde d'arthur s'occupa des hommes éparpillés, tuant a tour de bras, nos lanciers leur courant après pour récupérer chaque bribe de butin.

Les Saxons couraient comme des cerfs. Ils étaient si pressés de prendre la poudre d'escampette qu'ils abandonnaient tout : manteaux, armures et armes.

aelle essaya bien de les contenir un

211

instant.

t, puis il comprit que la t,che était désespérée, abandonna sa peau d'ours et détala avec ses hommes. Il parvint a se réfugier dans les arbres une seconde avant que notre cavalerie légère ne se lanç,t a sa

poursuite.

£

Je restai parmi les blessés et les morts. Les chiens blessés hurlaient de douleur. Culhwch titubait, une cuisse en sang, mais il vivait. Je passai donc a côté de lui pour m'accroupir auprès de Cavan. Jamais encore je ne l'avais vu pleurer, mais sa souffrance était terrible, car le chef saxon lui avait enfoncé son épée dans le ventre. Je tendis la main, essuyai ses larmes et lui dis qu'il avait tué son ennemi. Peu m'importait que ce f't vrai ou non, je voulais seulement que Cavan le cr^ot, et je lui promis qu'il traverserait le pont des épées avec une cinquième pointe sur son bouclier :

" Tu seras le premier d'entre nous a rejoindre les Enfers. Tu nous y prépareras une petite place.

- J'y veillerai, Seigneur.

- Et nous te rejoindrons. "

Il grinça des dents, arquait le dos, t,chant de réprimer un hurlement. Je passai la main droite autour de son cou et plaçai ma joue contre la sienne.

Je pleurais. " Dis-leur, aux Enfers, murmurai-je a son oreille, que Derfel Cadarn te salue comme un brave.

- Le Chaudron, fit-il. J'aurais d°...

- Non, l'interrompis-je, non. "

Puis il rendit l',me dans une sorte de vagissement.

Je m'assis a côté de son corps, balançant le torse d'avant en arrière a cause de la douleur de mon épaule et du chagrin de mon ,me. Mes joues ruisselaient de larmes. Issa se plaça a côté de moi, ne sachant que dire, et ne disant rien. " Il a toujours voulu rentrer chez lui pour y mourir, expliquai-je, en Irlande. " Et après cette bataille, pensais-je, il aurait pu le faire avec les honneurs et riche.

" Seigneur ", me dit Issa.

Je crus qu'il essayait de me réconforter, mais je n'avais que faire de ce réconfort. La mort d'un brave mérite des larmes, et je fis comme si Issa n'était pas la, serrant le corps de Cavan dans mes bras tandis que son

,me commençait son dernier voyage vers le pont des épées qui se trouve au-delà de l'ancre de Cruachan.

" Seigneur ! " appela Issa. Et cette fois quelque chose dans sa voix me fit relever les yeux.

Il tendait la main vers l'est en direction de Londres, mais lorsque je me retournai, je ne vis rien parce que les larmes brouillaient ma vue. Je les essuyai dans un geste de colère.

C'est alors que je vis qu'une autre armée était entrée sur le champ de bataille. Une autre armée emmitouflée dans ses fourrures et qui avançait sous ses étendards de crânes et de cornes de taureaux. Une autre armée avec des chiens et des haches. Une nouvelle horde de Saxons.

Car Cerdic était venu.

Je compris plus tard que toutes les ruses que nous avions imaginées pour amener aelle à nous attaquer et que toute la bonne nourriture que nous avions brulée pour précipiter son assaut avaient été vaines. Car le Bretwalda avait dû savoir que Cerdic venait et qu'il ne venait pas pour nous attaquer, mais pour attaquer son frère saxon. En fait, Cerdic proposait de nous prêter main forte, et aelle avait conclu que sa meilleure chance de survivre était de commencer par battre arthur puis de se retourner contre Cerdic.

• ,

aelle avait perdu son pari. Les cavaliers d'arthur le brisèrent et Cerdic arriva trop tard pour se joindre à la bataille, même si, au moins pendant quelques instants, le perfide Cerdic dut avoir tenté d'attaquer arthur. Une offensive éclair nous eût brisés tandis qu'une semaine de campagne serait certainement venue à bout de l'armée disloquée d'aelle : Cerdic eût alors été le maître de toute la Bretagne du Sud. Cerdic dut avoir tenté, mais il hésita. Il comptait moins de trois cents hommes, bien assez pour triompher de la poignée de Bretons qui restaient au sommet de la lande, mais la corne d'argent d'arthur retentit, et ses appels répétés firent sortir des bois suffisamment de cavaliers en armure pour faire bonne figure sur le flanc gauche de Cerdic. Le Saxon n'avait encore jamais affronté ces gros chevaux dans la bataille. Et cette vue le fit s'arrêter assez longtemps pour permettre à Sagramor, agriculteur et Cuneglas de former un mur de boucliers, mais un mur dangereusement petit, car la plupart de nos hommes étaient encore occupés à traquer les guerriers d'aelle ou à mettre son

campement a sac en quate de vivres.

Ceux d'entre nous qui étaient restés au sommet de la colline se préparaient a livrer une nouvelle bataille. Le choc promettait d'atre rude, car notre mur réuni a la h,te était beaucoup plus modeste que la ligne de Cerdic.

¿ ce moment-la, naturellement, nous ne savions pas encore que c'était l'armée de Cerdic. au départ, nous cr°mes a des renforts d'aelle arrivés trop tard, et l'étendard qu'ils brandissaient, un cr,ne de loup peint en rouge et auquel pendait la peau tannée d'un mort, ne représentait rien pour nous. D'ordinaire, la bannière de Cerdic était faite d'une double queue de cheval attachée a un fémur fixé en croix a une hampe, mais ses magiciens avaient imaginé ce nouveau symbole qui nous laissa un temps perplexes.

D'autres hommes abandonnèrent leur poursuite pour venir épaissir notre mur tandis qu'arthur ramenait ses cavaliers au sommet de la colline. Il remonta nos rangs au trot et je me souviens que son manteau blanc était maculé de sang. " Ils mourront comme les autres ! " lança-t-il pour nous encourager, tenant a la main son Excalibur encore dégoulinante de sang. " Ils mourront comme les autres. "

Puis, de mame que l'armée d'aelle s'était ouverte pour laisser son chef sortir des rangs, cette nouvelle force saxonne s'ouvrit et leurs chefs s'avancèrent vers nous : trois a pied, mais six a cheval, qui gourmaient leur monture pour suivre le pas de leurs camarades. L'un des hommes a pied portait la sinistre bannière a tate de loup, puis l'un des cavaliers leva un second étendard, et un cri de stupeur parcourut nos rangs. ¿ ce cri, arthur fit se retourner son cheval et fixa consterné les hommes qui approchaient.

Car le nouvel étendard représentait un pygargue avec un poisson dans ses serres. C'était le drapeau de Lancelot. Mais je le voyais bien maintenant : Lancelot lui-mame faisait partie des six cavaliers. Il avait fière allure dans son armure émaillée de blanc et son casque aux ailes de cygne, flanqué

des jumeaux d'arthur, amhar et Loholt. Dinas et Lavaine, dans leurs robes de druide, chevauchaient derrière, tandis qu'ade, la maatesse rousse de Lancelot, portait l'étendard du roi de Silurie.

Sagramor était venu se placer a côté de moi et il me jeta un coup d'oeil en coin pour s'assurer que je voyais bien ce qu'il voyait, puis il cracha sur la lande.

" Malla est-elle sauve ? lui demandai-je.

- Saine et sauve ", répondit-il, ravi que je lui eusse posé la question.

215

Puis il fixa de nouveau Lancelot qui approchait : " Comprends-tu ce qui se passe ?

- Non. "

Personne n'y comprenait goutte. arthur rangea Ejtcabur au fourreau et se tourna vers moi. " Derfel ! " lança-t-il, désirant que je lui serve de traducteur, puis il fit signe à ses autres chefs au moment même où Lancelot se détachait de la délégation pour nous rejoindre au galop sur la lande.

" alliés ", cria Lancelot. Il fit un geste de la main à l'adresse des Saxons. " alliés ", cria-t-il de nouveau tandis que sa horde se rapprochait d'arthur.

arthur ne dit mot. Il se contenta de retenir Llamrei tandis que Lancelot s'efforçait de calmer son grand étalon noir. " alliés ", dit Lancelot une troisième fois. " Voilà Cerdic ", ajouta-t-il tout excité, tendant la main vers le roi saxon qui avançait vers nous d'un pas lent.

" qu'avez-vous fait ? demanda arthur d'un ton posé.

- Je vous ai apporté des alliés ! répondit allègrement Lancelot avant de me jeter un coup d'oeil. Cerdic à son traducteur, fit-il pour me congédier.

- Derfel reste ! " trancha arthur, sa voix trahissant une explosion de colère soudaine et terrifiante. Puis il se souvint que Lancelot était roi et soupira : " qu'avez-vous fait, Seigneur Roi ? "

Dinas, qui avait éperonné son cheval avec les autres cavaliers, fut assez sot pour répondre à sa place : " Nous avons fait la paix, Seigneur ! fit-il de sa voix grave.

- Fichez le camp ! " rugit arthur, laissant les deux druides pantois devant pareille fureur. Ils ne connaissaient que l'homme calme et patient, le conciliateur, et ils étaient à mille lieues d'imaginer cette furie. Cette colère n'avait rien à voir avec la rage qui l'avait consumé à Lugg Vale, lorsque Gorfyddyd moribond avait traité Guenièvre de putain, mais elle n'en était pas moins terrifiante. " Fichez le camp !

cria-t-il aux petits-fils de Tanaburs. Cette rencontre n'intéresse que les seigneurs. Et vous aussi, fit-il en désignant ses fils, filez ! " Il attendit que la suite de Lancelot se fût retirée, puis se retourna vers le roi de Silurie : "

qu'avez-vous fait ? " demanda-t-il une troisième fois d'une voix amère.

Blessé dans sa dignité, Lancelot se raidit : " J'ai fait la paix, dit-il d'un ton acerbe. J'ai empaché Cerdic de vous attaquer. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous aider.

- En fait, répéta arthur d'une voix contrariée, mais si faible 216

qu'aucun homme de l'entourage de Cerdic ne put l'entendre, vous avez fait le jeu de Cerdic. Nous venons de détruire a moitié aelle, alors que devient Cerdic au bout du compte ? Cela le rend deux fois plus puissant. Voilà le résultat ! Les Dieux nous aident ! " Sur ce, il lança ses ranes a Lancelot

- ce qui était une manière subtile de l'offenser - puis se laissa glisser de son cheval, remit de l'ordre dans son manteau blanc froissé et fixa les Saxons d'un air impérieux.

C'était la première fois que je rencontrais Cerdic. Et bien que tous les bardes l'aient dépeint sous les traits d'un démon aux sabots fendus et venimeux comme un serpent, c'était en vérité un petit homme plutôt frêle qui ramenait ses fins cheveux blonds en chignon dans la nuque. Il avait la peau très claire avec un front large et un menton étroit rasé de près, des lèvres minces, un nez en lame de couteau et des yeux aussi clairs que l'eau dans la brume du matin. aelle portait ses émotions sur son visage, mais au premier coup d'oil je doutai que son sang-froid laisse jamais son expression trahir ses pensées. Il portait un plastron romain, un pantalon de laine et un manteau de renard. Sa tenue était particulièrement soignée et sobre : en vérité, n'était l'or de sa gorge et de ses poignets, je l'aurais sans doute pris pour un scribe. Si ce n'est que ses yeux n'étaient pas ceux d'un clerc : ces yeux p,les ne laissaient rien échapper et ne livraient rien. "Je suis Cerdic ", fit-il a voix basse.

arthur fit un pas de côté afin que Cuneglas p^t se présenter, puis Meurig insista pour prendre part a la conférence. Cerdic jeta un coup d'oil aux deux hommes, les jugea insignifiants, puis se retourna vers arthur. " Je t'apporte un cadeau ", reprit-il en tendant la main vers le chef qui l'accompagnait. L'homme sortit un couteau au manche en or que Cerdic offrit a arthur.

" Le cadeau, répondis-je en traduisant les mots d'arthur, devrait aller a notre Seigneur Roi Cuneglas. "

Cerdic posa la lame nue sur sa paume gauche et renferma les doigts dessus, sans jamais quitter arthur des yeux. quand il rouvrit la main, il y avait du sang sur la lame. " C'est un cadeau pour arthur ", insista-t-il.

Cerdic sourit. D'un sourire hivernal : ainsi qu'un loup devait apparaître a un agneau égaré. " Dis au seigneur arthur qu'il m'a fait le don de la paix, me pria-t-il.

- Mais supposez que je choisisse la guerre ? demanda arthur d'un air de défi. Ici et maintenant ! " Il fit un geste en direction 217

de la colline où nos lanciers s'étaient maintenant rassemblés, si bien que nos effectifs étaient maintenant au moins égaux a ceux de Cerdic.

"Dis-lui, m'ordonna Cerdic, que ce ne sont pas tous mes hommes - il tendit la main vers son mur de boucliers - et dis-lui aussi que le roi Lancelot m'a offert la paix au nom d'arthur. "

Je répétais ces mots a arthur. Je vis un muscle de sa joue se crispier, mais il réussit a contenir sa colère. " Dans deux jours, répondit arthur, et ce n'était pas une suggestion mais un ordre, nous nous retrouverons a Londres.

La-bas, nous discuterons de la paix. " Il fourra le couteau ensanglanté

dans sa ceinture et, quand j'eus fini de traduire ses paroles, il me fit signe de le suivre. Sans attendre la réponse de Cerdic, il m'entraîna au sommet de la colline pour nous mettre hors de portée d'oreille des délégations. Il remarqua ma blessure pour la première fois :

" Tu es blessé ?

- C'est pas grave. «a guérira. "

Il s'arrêta, ferma les yeux et prit sa respiration. " Ce que veut Cerdic, me dit-il en rouvrant les yeux, c'est régner sur tout Llcegyr. Mais si nous le laissons faire, nous aurons un terrible ennemi au lieu de deux plus faibles. " Il fit quelques pas en silence, enjambant les corps des hommes morts au cours de la charge d'aelle. "avant cette guerre, poursuivit-il avec aigreur, aelle était puissant, et Cerdic était une nuisance. aelle détruit, nous aurions pu nous retourner contre Cerdic. aujourd'hui, c'est le contraire. aelle est affaibli, mais Cerdic est puissant.

- alors combattons-le maintenant.

- Sois franc, Derfel, me répondit-il a voix basse et d'un air las. Pas de fanfaronnades. Gagnerons-nous si nous nous battons ? "

Je regardai l'armée de Cerdic. Ses rangs étaient serrés et elle était prête pour la bataille, tandis que nos hommes étaient fatigués et affamés, mais les hommes de Cerdic n'avaient jamais affronté les cavaliers d'arthur.

" Je crois que nous gagnerions, Seigneur, dis-je sincèrement.

- Moi aussi, fit arthur, mais ce sera une rude bataille, Derfel, et a la fin nous aurons au moins une centaine de blessés sur les bras qu'il nous faudra rapatrier au pays pendant que les Saxons mobiliseront toutes les garnisons de Llogyr pour nous affronter. Nous pourrions le battre ici, mais jamais nous ne rentrerons vivants au pays. Nous sommes trop enfoncés au cour de Llogyr. " Il grimaça. " Et si nous nous affaiblissons contre Cerdic, tu ne

218

penses pas qu'aelle va nous tendre une embuscade sur le chemin du retour ?

" Il frémit sous le coup d'une soudaine explosion de colère : " ¿ quoi pensait Lancelot ? Je ne peux avoir Cerdic pour allié ! Il gagnera la moitié de la Bretagne, se retournera contre nous et nous aurons un ennemi saxon deux fois plus terrible qu'auparavant. " Il marmonna l'un de ses rares jurons, puis frotta son visage osseux de sa main gantée. " Eh bien, le bouillon est raté, poursuivit-il avec amertume, mais il nous faudra le manger quand mame. La seule solution est de laisser assez de forces a aelle pour qu'il continue a effrayer Cerdic. Prends six de mes cavaliers et va le trouver. Trouve-le, Derfel, et donne-lui ce truc minable en cadeau. " Il me fourra dans la main le couteau de Cerdic. " Lave-le d'abord, dit-il avec irritation, et tu peux lui porter aussi sa pelisse d'ours. aggravain l'a trouvée. Donne-la-lui comme un second cadeau et dis-lui de venir a Londres.

Dis-lui que je me porte garant de sa sécurité et que c'est sa seule chance de garder quelque terre. Tu as deux jours, Derfel, alors trouve-le. "

J'hésitai. Non que je fusse en désaccord, mais parce que je ne voyais pas quel besoin nous avions d'aelle a Londres. " Parce que, répondit arthur d'un air las, je ne puis rester a Londres en laissant aelle en

liberté au pays de Llogyr. Sans doute a-t-il perdu son armée ici, mais il a suffisamment de garnisons pour en rassembler une autre, et pendant que nous nous sortirons des griffes de Cerdic il pourrait bien ravager la moitié de la Dumno-nie. " Il se retourna pour fixer Lancelot et Cerdic d'un air lugubre. Je crus qu'il allait de nouveau jurer, mais il se contenta de soupirer : " Je vais conclure une paix, Derfel. Les Dieux savent que ce n'est pas celle que je souhaitais, mais autant faire les choses convenablement. Maintenant, va, mon ami, va. "

Je m'attardai le temps de m'assurer qu'Issa prendrait soin de brûler le corps de Cavan puis se mettrait à la recherche d'un lac pour y jeter l'épée de l'Irlandais. Et je chevauchai dans le nord, sur la piste d'une armée en débandade.

Tandis qu'Arthur, son rave compromis par un idiot, marchait sur Londres.

Il y a longtemps que je ravais de voir Londres, mais même dans mes rêves les plus fous je n'avais pas imaginé la réalité. J'avais cru que ce serait comme Glevum, peut-être un peu plus grand, mais

219

tout de même un groupe de grands bâtiments regroupés autour d'une place centrale et, derrière, un dédale de ruelles, le tout enfermé dans un mur de pierre. Mais à Londres, il y avait six places de ce genre, avec des salles à piliers, des temples à arcades et des palais de briques. Les maisons ordinaires, toujours basses et au toit de chaume à Glevum ou à Durnovar, avaient toutes ici deux ou trois étages. Nombre des maisons s'étaient effondrées au fil des ans, mais beaucoup avaient encore leur toit de tuiles et leurs occupants continuaient à grimper leurs rudes escaliers de bois. La plupart de nos hommes n'avaient encore jamais vu d'escaliers intérieurs et ils passèrent leur première journée à Londres à galoper comme des enfants excités pour voir le panorama du dernier étage. L'un des bâtiments avait fini par s'effondrer sous leur poids et Arthur leur avait interdit désormais d'emprunter ces escaliers.

La forteresse de Londres était encore plus grande que Caer Sws, et encore cette forteresse n'était-elle que le bastion nord-ouest des murailles de la ville. Il y avait une douzaine de casernes à l'intérieur de la forteresse, toutes plus grandes qu'une salle de banquet, et toutes en petites briques rouges. Juste à côté, se trouvaient un amphithéâtre, un temple et l'un des dix bains de la ville. Certes, d'autres villes avaient des établissements de ce genre, mais tout ici était plus grand

et plus spacieux. L'amphithé

,tre de Durnovarie était une surface plantée d'herbes et elle m'avait toujours fait forte impression, jusqu'au jour oa je vis les arènes de Londres, qui auraient pu enfermer cinq amphithé,tres de mames dimensions.

Les murs de la ville étaient en pierres, plutôt qu'en terre, et alors mame qu'aelle avait laissé ses remparts s'effondrer, c'était une formidable barrière maintenant aux mains des hommes triomphants de Cerdic. Cerdic avait occupé la cité et la présence de ses étendards sur les murs indiquait qu'il avait bien l'intention de la garder.

La rive du fleuve était aussi protégée par un mur de pierre dressé jadis pour faire échec aux pirates saxons. Diverses trouées menaient aux quais, et une ouverture donnait sur un canal qui se prolongeait au cour d'un grand jardin près duquel s'élevait un palais avec des bustes et des statues, de longs couloirs carrelés et une grande salle oa se réunissait sans doute autrefois le gouvernement romain. La pluie ruisselait désormais sur les murs peints, les carreaux étaient brisés, le jardin envahi de mauvaises herbes, et mame si ce n'était plus qu'une ombre, l'ensemble conservait 22q

un caractère majestueux. La ville entière n'était plus que l'ombre de sa gloire passée. aucun des anciens thermes n'était encore en état de marche.

Les bassins étaient fissurés et vides, leurs fours froids et leurs mosaÔques crevassées sous les assauts du gel et du chiendent. Les rues pavées s'étaient décomposées en passages boueux, mais malgré la dégradation la cité demeurait imposante et magnifique. Et je me demandais a quoi Rome pouvait bien ressembler. Galahad m'assura que Londres n'était qu'un village en comparaison, et que l'amphithé,tre de Rome était au moins vingt fois plus grand que les arènes de Londres, mais je n'arrivais pas a le croire.

J'en croyais déjà a peine mes yeux. Londres semblait atre l'ouvre de géants.

aelle n'avait jamais aimé la ville et ne voulait y vivre. Ses seuls habitants étaient donc une poignée de Saxons et les Bretons qui avaient accepté sa fêrûle. Certains d'entre eux conservaient des affaires prospères. La plupart étaient des marchands qui commerçaient avec la Gaule.

Leurs grandes maisons se dressaient au bord du fleuve, et leurs

entrepôts étaient gardés par leurs murs et leurs lanciers. Mais le reste de la ville était désert. C'était une ville moribonde, une ville abandonnée aux rats, alors même qu'elle avait jadis porté le titre d' " auguste ". autrefois surnommée " La Magnifique ", les eaux de son fleuve disparaissaient sous les mats des galères : mais aujourd'hui elle n'était plus qu'un lieu peuplé

de fantômes.

elle se rendit à Londres avec moi. Je l'avais retrouvé à une demi-journée de marche, au nord de la ville. Il s'était réfugié dans un fort romain où il essayait de rassembler une armée. Il avait commencé par se méfier de mon message, me traitant de tous les noms, nous accusant d'avoir recouru à la sorcellerie pour le battre. Puis il avait menacé de nous tuer, moi et mon escorte, mais j'avais eu assez de bon sens pour lui laisser le temps de vider sa colère. Et il finit par se calmer. Il avait repoussé hargneusement le couteau de Cerdic, mais s'était montré ravi de récupérer son épaisse pelisse. Je ne crois pas avoir jamais été vraiment en danger, car je sentais bien qu'il m'appréciait. De fait, sa colère passée, il mit le bras sur mon épaule pour m'entraîner sur les remparts.

" que veut arthur ? m'avait-il demandé.

- La paix, Seigneur Roi. "

Son bras pesait sur mon épaule blessée, mais je n'osais protester.

221

" La paix ! " Il avait craché le mot comme une bouchée de viande avariée, mais sans le mépris avec lequel il avait toujours repoussé l'offre de paix d'arthur avant Lugg Vale. Il est vrai qu'il était plus fort à cette époque et qu'il était en position d'exiger un prix plus élevé. Désormais, il était humilié, et il le savait.

" Nous autres, Saxons, expliqua-t-il, nous ne sommes pas faits pour la paix. Nous nous nourrissons des céréales de nos ennemis, nous nous habillons de leurs laines, nous trouvons notre plaisir auprès de leurs femmes. que nous apporte la paix ?

- Une chance de reconstituer vos forces, Seigneur Roi, sans quoi c'est Cerdic qui mangera vos grains et prendra vos laines. "

elle avait souri : " Il a toujours aimé les femmes, lui aussi. " Puis il avait retiré son bras de mon épaule pour regarder les champs qui

s'étaient au nord. " Il me faudra abandonner de la terre, grommela-t-il.

- Mais si vous choisissez la guerre, Seigneur Roi, le prix sera encore plus fort. Vous devrez affronter arthur et Cerdic et, pour finir, vous n'auriez sans doute plus de terre qu'un carré d'herbe au-dessus de votre tombe. "

Il s'était retourné pour me lancer un regard malicieux : " arthur ne souhaite la paix que pour me voir combattre Cerdic a sa place.

- Naturellement, Seigneur Roi. "

Il rit de ma franchise.

" Et si je ne vais pas a Londres, il me traquera comme un chien.

- Comme un gros sanglier, Seigneur Roi, dont les défenses sont encore acérées.

- Tu parles comme tu combats, Derfel. C'est bien. " Il avait ordonné a ses magiciens de préparer un cataplasme de mousse et de toiles d'araignées qu'ils m'appliquèrent sur l'épaule tandis qu'il réunissait son Conseil. La consultation ne dura pas longtemps, car aelle savait qu'il n'avait guère le choix. Le lendemain matin, je pris donc la route romaine avec lui pour rejoindre la ville. Il insista pour se faire accompagner d'une escorte de soixante lanciers. " Libre a vous de faire confiance a Cerdic, me dit-il.

Mais jamais il n'a tenu aucune de ses promesses. Dis-le bien a arthur.

- Vous le lui direz vous-mame, Seigneur Roi. " aelle et arthur se rencontrèrent en secret la veille des négociations avec Cerdic. C'est cette nuit-la qu'après force chicanes ils conclurent une paix séparée. aelle céda beaucoup. Il abandonna

de grandes étendues de terre sur sa frontière ouest et accepta de restituer a arthur tout l'or qu'il lui avait donné l'année précédente et davantage encore. En contrepartie, arthur lui promit quatre pleines années de paix et son soutien si Cerdic se montrait récalcitrant le lendemain. La paix scellée, ils s'embrassèrent. alors que nous regagnions notre campement, devant le mur ouest de la ville, arthur hocha tristement la tate :

" On ne devrait jamais rencontrer un ennemi en tate a tate, me confia-

t-il.

En tout cas, pas si l'on sait qu'il faudra le détruire un jour. Ce qui arrivera forcément, a moins que les Saxons ne se soumettent a notre gouvernement. Ce qu'ils ne feront pas. Jamais.

- Et pourquoi pas ?

- Les Saxons et les Bretons ne se mélangent pas, Derfel.

- Je me mélange bien, moi, Seigneur. "

Il rit. " Mais si ta mère n'avait jamais été capturée, Derfel, tu aurais été élevé en Saxon, et tu ferais probablement partie de l'armée d'aelle a l'heure qu'il est. Tu serais un ennemi. Tu adorerais ses dieux, partagerais ses raves, et tu voudrais notre terre. Ils ont besoin d'espace, ces Saxons.

"

Mais au moins avions-nous réussi a parquer aelle. Et c'est le lendemain, dans le grand palais qui s'élevait au bord du fleuve, que nous retrouvâmes Cerdic. Le soleil brillait ce jour-la, étincelant sur le canal où le Gouverneur de Bretagne amarrait autrefois sa barge. L'éclat du soleil masquait l'écume et la boue qui encrassaient aujourd'hui le canal, mais rien ne pouvait couvrir la puanteur de ses égouts.

Cerdic commença par réunir son Conseil. Nous autres, Bretons, nous étions réunis dans une pièce qui donnait sur l'eau, dont les reflets chatoyants éclairaient le plafond orné d'étranges créatures, mi-femmes, mi-poissons.

Nous avions posté des lanciers a chaque porte et a chaque fenetre pour être certains que personne ne nous épierait.

Lancelot était la et avait reçu l'autorisation de venir avec Dinas et Lavaine. Les trois hommes persistaient a croire qu'ils avaient été bien avisés de faire la paix avec Cerdic, mais Meurig était le seul a leur donner raison. Et notre colère, ils opposaient un air maussade et provoquant. Arthur écouta un moment nos protestations, puis nous coupa la parole pour dire qu'on ne résoudrait rien en discutant du passé : " Ce qui est fait est fait, déclara-t-il. Mais j'ai besoin d'une assurance. " Il regarda Lancelot droit dans

les yeux : " Jurez-moi que vous n'avez fait aucune autre promesse a Cerdic.

- Je lui ai offert la paix et lui ai suggéré de vous aider a combattre aelle. C'est tout. "

*

Merlin s'était assis sur le rebord de la fenetre. Il avait adopté l'un des chats errants du palais et c,linait maintenant l'animal confortablement installé sur ses genoux.

" que désirait Cerdic ? demanda-t-il d'une voix douce.

- La défaite d'aelle.

- Rien que ça ? demanda Merlin sans dissimuler son incrédulité.

- Rien que ça, insista Lancelot, rien de plus. "

Nous avions tous les yeux braqués sur lui : arthur, Merlin, Cuneglas, Meurig, agricola, Sagramor, Galahad, Culhwch et moi. Personne ne dit mot. " Il ne voulait rien de plus ! répéta Lancelot, de l'air d'un gamin

surpris en flagrant délit de mensonge.

- Comme c'est étrange de voir un roi si peu gourmand ", observa placidement Merlin.

Il se mit a taquiner le chat en agitant entre ses griffes l'une des tresses de sa barbe. " Et vous, que désiriez-vous ? demanda-t-il de la mame voix douce.

- La victoire d'arthur, assura Lancelot.

- Parce que vous croyiez qu'arthur était incapable de vaincre tout seul ?

suggéra Merlin sans cesser de jouer avec le chat.

- Je voulais rendre sa victoire certaine. J'essayais de l'aider ! "

Il balaya la pièce du regard en quate d'alliés, mais ne trouva d'appui qu'auprès du juvénile Meurig : " Si vous ne voulez pas de la paix avec Cerdic, lança-t-il avec irritation, pourquoi ne pas le combattre tout de suite ?

- Parce que, Seigneur Roi, vous vous êtes servi de mon nom pour obtenir sa trêve, répondit arthur patiemment, et parce que notre armée est maintenant à de longues marches de notre terre et que ses hommes sont en travers de notre route. Si vous n'aviez pas conclu la paix, expliqua-t-il, sans se départir de sa courtoisie, la moitié de son armée serait à la frontière à regarder vos hommes et j'aurais été libre de marcher dans le sud pour attaquer l'autre moitié. C'est aussi simple que cela ! fit-il dans un haussement d'épaules. que va nous demander Cerdic aujourd'hui ?

- De la terre, répondit agricola d'une voix ferme. Les Saxons ne pensent qu'à ça. De la terre, encore de la terre, toujours de la terre. Ils ne seront satisfaits que lorsque plus aucune parcelle au monde ne leur échappera, et encore se mettront-ils alors en quête d'autres terres à placer sous leurs charrues.

- Il devra se contenter des terres qu'il a prises à aelle, trança arthur, car il n'obtiendra rien de nous.

- C'est nous qui devrions lui en reprendre, fis-je en intervenant pour la première fois. La terre qu'il a volée l'an passé. " Une belle étendue de terre arrosée sur notre frontière sud, une terre fertile et riche qui allait des landes jusqu'à la mer. Cette terre avait appartenu à Melwas, le vassal des Belges, le roi qu'arthur avait exilé à Isca. Et cette terre nous faisait cruellement défaut car elle rapprochait dangereusement Cerdic de Durnovarie. Et, par la même occasion, ses navires n'étaient qu'à quelques minutes d'Ynys Wit, la grande île qui se trouvait au large de nos côtes et que les Romains avaient baptisée Vectis. Depuis un an, les Saxons de Cerdic y multipliaient les razzias et ses habitants ne cessaient de réclamer à arthur davantage de lanciers pour protéger leurs biens.

Sagramor me donna raison : " Il nous faut récupérer cette terre. " Il avait remercié Mithra de lui avoir rendu sa belle Saxonne saine et sauve en plaçant une épée prise à l'ennemi dans un temple du dieu à Londres.

"Je doute, observa Meurig, que Cerdic ait fait la paix pour abandonner des terres.

- Pas plus que nous ne sommes entrés en guerre pour en céder, répondit arthur avec colère.

- Pardonnez-moi, mais je croyais, insista Meurig alors que son obstination provoquait de vagues murmures à travers la salle, je

croyais, si je vous ai bien compris, que vous ne pouviez poursuivre la guerre ? que nous étions trop loin de chez nous ? Et maintenant, pour une bande de terre, vous mettriez notre vie en danger ? J'espère bien ne pas être un sot, fit-il en gloussant pour bien montrer qu'il plaisantait, mais je ne comprends pas bien pourquoi nous risquons la seule chose que nous ne pouvons nous permettre d'abandonner.

- Seigneur Prince, expliqua arthur d'un ton posé, sans doute sommes-nous faibles, mais si nous laissons paraître notre faiblesse, nous mourrons ici.

Il n'est pas question de nous rendre ce matin chez Cerdic pour lui céder un seul sillon de plus. Nous allons lui présenter nos exigences.

- Et s'il refuse ? demanda Meurig indigné.

225

- alors nous aurons une retraite difficile ", admit arthur d'une voix calme. Il jeta un coup d'oeil par la fenêtre qui donnait sur la cour. " Il semble que nos ennemis nous attendent. allons-nous les rejoindre ? "

*

Merlin chassa le chat de ses genoux et s'aida de son bâton pour se relever.

" «a vous ennuie si je ne viens pas ? demanda-t-il. Je suis trop vieux pour supporter une journée de négociations, avec son lot de rodomontades et de colères. " Il brossa sa robe pour en faire tomber les poils du chat, puis se retourna subitement vers Dinas et Lavaine. "Depuis quand, demanda-t-il d'un air de reproche, des druides portent l'épée ou servent des rois chrétiens ?

- Depuis que nous l'avons décidé ainsi tous les deux ", répliqua Dinas. Les jumeaux, qui étaient presque aussi grands que Merlin et beaucoup plus robustes, le défièrent de leur regard impassible.

" qui vous a faits druides ? reprit Merlin.

- La même force qui a fait de toi un druide, répondit Lavaine.

- Et de quelle force s'agit-il ? " Les jumeaux ne trouvant rien à répondre, Merlin se moqua d'eux. "au moins savez-vous pondre des œufs de grive.

J'imagine que c'est le genre de tours qui impressionne les chrétiens. Vous changez aussi leur vin en sang et leur pain en chair ?

- Nous avons notre magie a nous, expliqua Dinas, ils ont la leur. Ce n'est plus la Bretagne d'antan. C'est une Bretagne nouvelle, et qui a ses nouveaux dieux. Nous malons leur magie a l'ancienne. Vous auriez des choses a apprendre de nous. Seigneur Merlin. "

Merlin cracha, histoire de leur montrer ce qu'il pensait de ce conseil puis, sans ajouter un mot, quitta la salle. Dinas et Lavaine ne se laissèrent pas démonter par son hostilité. Ils avaient un extraordinaire aplomb.

Nous suivames arthur dans la grande salle a colonnes oa, comme l'avait prédit Merlin, ce ne fut que rodomontades et poses, grands cris et propos enjôleurs. au départ, c'est aelle et Cerdic qui firent le plus de raffut, et arthur joua bien souvent les médiateurs, mame s'il ne put empacher Cerdic de s'enrichir en terres aux dépens d'aelle. Il resta maatre de Londres et gagna la vallée de la Tamise ainsi que de grandes étendues de terre au nord du fleuve. aelle vit son royaume amputé d'un quart de son territoire. Mais s'il conserva tout de mame un royaume, c'est a arthur 226

qu'il le dut. Loin de l'en remercier, il sortit de la salle sitôt les tractations terminées et quitta Londres le jour mame tel un gros sanglier blessé qui regagne sa tanière en traanant la patte.

C'est au milieu de l'après-midi qu'aelle se retira. Se servant de moi comme interprète, arthur aborda alors la question des terres belges dont Cerdic s'était emparé l'année précédente, et il continua a exiger leur restitution bien après que nous e°mes tous abandonné la partie. Il ne proféra aucune menace, mais se contenta de renouveler inlassablement son exigence au point que Culhwch finit par s'endormir. agricola b,illait et, pour ma part, j'étais las d'essuyer les rejets répétés de Cerdic. Mais arthur persévérât. Il avait le sentiment que Cerdic avait besoin de temps pour consolider les nouvelles terres qu'il avait prises a aelle, et il menaçait de ne lui laisser aucun répit tant qu'il n'aurait pas rendu les terres arrosées. Cerdic ripostait en menaçant de nous combattre ici mame, a Londres, mais arthur finit par avouer qu'il s'était assuré de l'aide d'aelle dans cette éventualité, et Cerdic savait qu'il ne pouvait battre nos deux armées.

Il faisait presque nuit lorsque Cerdic finit par céder. Il ne céda pas franchement, mais déclara de mauvaise gr,ce qu'il allait en discuter

avec son Conseil. Nous tirâmes donc Culhwch de son sommeil pour sortir dans la cour, puis, empruntant une petite porte, nous nous dirigeâmes vers un quai pour regarder couler les eaux noires de la Tamise. La plupart d'entre nous n'avions pas grand-chose à dire, même si Meurig sermonna arthur, lui reprochant d'avoir perdu du temps avec des exigences impossibles. Mais arthur refusant de discuter, le prince finit par se taire. Sagramor s'assit dos au mur, ne cessant de passer une pierre à aiguiser sur la lame de son épée. Lancelot et les druides de Silurie firent bande à part : trois hommes grands et beaux drapés dans leur dignité. Dinas fixait les arbres qui disparaissaient dans la nuit, de l'autre côté du fleuve, tandis que son frère me lançait de longs regards songeurs.

Nous attendâmes une heure. Puis Cerdic nous rejoignit enfin sur la rive : "

Dis ceci à arthur, me déclara-t-il sans préambule. Je n'ai confiance en aucun de vous et il n'est aucun de vous que je porte dans mon cour. Il n'est rien que je désire plus que de vous tuer. Mais j'abandonnerai la terre belge à une condition. que Lancelot devienne le roi de ce pays. Non pas un vassal, mais un roi, avec tous les pouvoirs d'un royaume indépendant. "

Je fixai les yeux bleu-gris du Saxon. Sa condition me laissa 227

tellement pantois que je ne dis rien, pas même pour lui signifier que j'avais bien compris. Tout était tellement clair subitement. Lancelot avait passé cet accord avec le Saxon et Cerdic avait caché leur accord secret derrière un après-midi entier de refus méprisants. Je n'en avais aucune preuve, mais j'en étais sûr. Et quand je détournai les yeux de Cerdic j'aperçus le regard interrogateur de Lancelot. Il ne parlait pas le saxon mais il savait parfaitement ce que Cerdic venait de dire.

" Dis-le-lui ! " ordonna Cerdic.

Je traduisis pour arthur. agricola et Sagramor crachèrent de dégoût et Culhwch ne put réprimer un bref éclat de rire plein de fiel, mais arthur se contenta de me regarder dans les yeux l'espace de quelques secondes solennelles. Puis il hocha la tête d'un air las :

" accordé.

- Vous devrez quitter cette ville à l'aube, reprit Cerdic d'un ton cassant.

- Nous partirons dans deux jours, répondis-je sans prendre la peine de consulter arthur.

- accepté ", fit Cerdic avant de tourner les talons. ainsi fut conclue la paix avec les SaÔs.

Ce n'était pas la paix que désirait arthur. Il avait cru pouvoir affaiblir les Saxons au point que leurs navires cesseraient d'arriver de l'autre rive de la mer de Germanie. D'ici un an ou deux, avait-il espéré, nous pourrions bouter les autres hors de la Bretagne. Mais c'était la paix.

" Le destin est inexorable ", me déclara Merlin le lendemain matin. Je le trouvai au centre de l'amphithéâtre romain, où il promenait lentement les yeux sur les gradins circulaires. Il avait réquisitionné quatre de mes lanciers qui s'étaient assis au bord des arènes et le regardaient faire, sans trop savoir quelle était leur tâche.

" Vous êtes encore à la recherche du dernier Trésor ? lui demandai-je.

- J'aime cet endroit, reprit-il sans répondre à ma question et en continuant à soumettre les arènes à une longue inspection. Je l'aime.

- Je croyais que vous détestiez les Romains.

228

- Moi ? HaÔr les Romains ? fit-il en feignant l'indignation. Si tu savais, Derfel, comme je prie le ciel que mon enseignement ne soit pas transmis à la postérité à travers le crible déchiré que vous appelez un cerveau.

J'aime toute l'humanité ! déclara-t-il avec emphase, et même les Romains sont parfaitement acceptables s'ils restent à Rome. Je t'ai dit que j'étais allé à Rome autrefois, n'est-ce pas ? «a grouille de prêtres et de gitons.

Sansum s'y sentirait tout à fait à l'aise. Non, Derfel, les Romains ont eu le tort de venir ici et de tout saccager, mais ils n'ont pas fait que du mauvais.

- Ils nous ont donné cela, fis-je, en montrant du doigt les douze rangées de gradins et le balcon surélevé d'où les seigneurs romains regardaient les arènes.

- Oh ! ...pargne-moi les fastidieuses considérations d'arthur sur les routes et les tribunaux, les ponts et les constructions. " Il l'acha ce dernier mot comme un crachat. " Des constructions ! Des structures ! qu'est-ce que la structure du droit, des routes et des forts sinon un

harnais ? Les Romains nous ont apprivoisés, Derfel. Ils ont fait de nous des contribuables et ils ont été si malins qu'ils nous ont fait croire que c'était une faveur ! Nous déambulions jadis avec les Dieux, nous étions un peuple libre, puis nous avons passé nos tates d'idiots sous le joug des Romains et sommes devenus des contribuables.

- Mais alors, repris-je avec patience, qu'est-ce que les Romains ont fait de si bien ?

- Jadis, répondit-il avec un sourire carnassier, ils bourraient ces arènes de chrétiens, Derfel, puis ils l,chaient les chiens sur eux. ¿ Rome, vois-tu, ils faisaient les choses comme il faut. Ils utilisaient des lions. Mais a la longue les lions ont perdu.

- J'ai vu l'image d'un lion, fis-je fièrement.

- Oh, je suis vraiment fasciné, répondit Merlin sans se donner la peine de réprimer un b,illement. que ne m'en dis-tu davantage ? " M'ayant ainsi cloué le bec, il sourit. " J'ai vu un vrai lion une fois. Une créature insignifiante, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Je soupçonne qu'il était mal nourri. Peut-être lui donnait-on à manger des adeptes de Mithra plutôt que des chrétiens ? C'était à Rome, bien s'r. Je lui ai donné un petit coup de b,ton et il s'est contenté de b,iller en se grattant pour se débarrasser d'une puce. J'ai vu aussi un crocodile la-bas, sauf qu'il était mort.

- qu'est-ce qu'un crocodile ?

229

- Un animal du genre Lancelot.

- Roi des Belges, fis-je avec aigreur.

- Habile, n'est-ce pas ? observa Merlin en souriant. Il détestait la Silurie, et qui peut lui en faire le reproche ? Tops ces gens gris dans leurs mornes vallées. Vraiment pas un endroit pour Lancelot, mais il se plaira en terre belge. Le soleil brille la-bas, c'est plein de domaines romains et, surtout, ce n'est pas loin de sa chère amie, Guenièvre.

- C'est si important pour lui ?

- Ne sois pas sournois, Derfel.

- Je ne sais pas ce que ça veut dire.

- Cela veut dire, mon guerrier ignorant, que Lancelot n'en fait qu'a sa guise avec arthur. Il prend ce qu'il veut et fait ce qu'il veut et rien ne l'arrate parce qu'arthur souffre de cette chose ridicule qu'on appelle un sentiment de culpabilité. En cela, il est très chrétien. Tu comprends, toi, une religion, qui te donne le sentiment d'atre coupable ? quelle idée absurde, mais arthur ferait un excellent chrétien. Il avait fait le serment de sauver BenoÛc et comme il n'y est pas parvenu il a le sentiment d'avoir l,ché Lancelot. Cela lui pèse et Lancelot n'en fait qu'a sa guise.

- avec Guenièvre également ? "

Son allusion a l'amitié de Lancelot et de Guenièvre m'avait intrigué, avec tout ce qu'elle charriait d'allusions salaces.

" Je n'explique jamais ce que je ne puis savoir, répondit Merlin avec hauteur. Mais je soupçonne que Guenièvre est fatiguée d'arthur, et pourquoi pas ? C'est une créature intelligente et elle apprécie la compagnie des autres personnes raffinées. Or, quel que soit l'amour que nous lui portons, arthur n'est pas compliqué. Ses désirs sont d'une simplicité si pathétique : loi, justice, ordre et propreté. Il souhaite réellement le bonheur de tous et c'est absolument impossible. Guenièvre est loin d'atre aussi simple. Toi si, naturellement. "

J'ignorai sa pique et demandai :

" Mais alors, que veut Guenièvre ?

- qu'arthur soit le roi de Dumnonie, bien entendu, et qu'elle soit le vrai maatre de la Bretagne en régnant a travers lui. Mais en attendant, Derfel, elle se distraira du mieux qu'elle peut. " Une idée lui traversa l'esprit et il prit un air malicieux. " Si Lancelot devient roi des Belges, dit-il joyeusement, tu verras que Guenièvre décidera que, tout compte fait, elle n'a pas envie de son palais de Lindinis. Elle trouvera un endroit plus proche de Venta. Tu verras

230

bien si je me trompe. " Il gloussa rien que d'y penser. " Ils ont tous deux été si malins, conclut-il admiratif.

- Guenièvre et Lancelot ?

- Sois pas obtus, Derfel ! qui diable a parlé de Guenièvre ? Tu es vraiment indécent avec ta soif de commérages. Je parle de Cerdic et de Lancelot, naturellement. Il y a eu un jeu diplomatique très subtil.

arthur combat tout seul, aelle abandonne la majeure partie de ses terres, Lancelot met la main sur un royaume qui lui convient beaucoup mieux, Cerdic double ses forces et fait de Lancelot, plutôt que d'arthur, son voisin sur la côte.

Fort bien joué ! Comme les méchants prospèrent ! Un régal ! "

Il sourit et se retourna alors que Nimue sortait de l'un des deux tunnels qui passaient sous les gradins. Elle se précipita dans les arènes d'un air tout excité. Son oil d'or, qui effrayait tant les Saxons, scintillait sous le soleil du matin.

" Derfel ! s'exclama-t-elle, qu'est-ce que vous faites avec le sang du taureau ?

- Ne l'embrouille pas davantage, fit Merlin, il est encore moins dégourdi que de coutume, ce matin.

- Dans les réunions des adeptes de Mithra, fit-elle tout agitée, qu'est-ce que vous faites du sang ?

- Rien.

- Ils le mélangent a l'avoine et a la graisse, dit Merlin, et ils en font des puddings !

- Dis-le-moi ! insista Nimue.

- C'est un secret, fis-je, embarrassé.

- Un secret ? siffla Merlin. Un secret ! " ' grand Mithra ! commença-t-il d'une voix claironnante dont les gradins renvoyèrent l'écho, grand Mithra, dont l'épée est aiguisée sur les cimes des montagnes, dont la pointe de lance a été forgée dans les profondeurs océanes et dont le bouclier fait p

,lir les étoiles les plus lumineuses, entends-nous." Dois-je continuer, mon cher garçon ? " Il venait de réciter l'invocation par laquelle nous commencions nos réunions et qui était censée faire partie de nos rituels secrets. Il me tourna le dos avec mépris. " Ils ont une fosse, ma chère Nimue, expliqua-t-il, couverte d'une grille de fer. La malheureuse bate se vide de sa vie dans la fosse et ils plongent tous leur épée dans le sang, puis s'enivrent en croyant avoir accompli quelque chose d'important.

- C'est bien ce que je pensais, dit Nimue en souriant. Il n'y a pas de

fosse.

231

- Oh, ma chère fille ! fit Merlin d'un ton admiratif. Ma chère fille ! au travail. "

Il s'éloigna a grands pas. " Oa allez-vous ? " lui lançai-je, mais il se contenta de faire un signe de la main et continu[^] a marcher en priant mes lanciers désouvrés de le suivre. Je le suivis quand mame et il ne fit rien pour m'arrater. Nous travers,mes le tunnel pour déboucher dans l'une des rues étranges des grands b,timents avant d'obliquer a l'ouest vers la forteresse qui formait le bastion nord-ouest des remparts de la ville.

Juste a côté du fort, adossé a la muraille, s'élevait un temple.

Je suivis Merlin a l'intérieur.

C'était un magnifique b,timent : long, sombre, étroit et tout en hauteur, avec un plafond peint supporté par deux rangées de sept piliers. Le sanctuaire servait manifestement d'entrepôt maintenant, car des balles de laine et des tas de cuir occupaient toute une aile. Mais, apparemment, le temple n'avait pas entièrement perdu sa vocation d'origine, car une statue de Mithra coiffé de son étrange chapeau pendant trônait a une extrémité

tandis que des statues plus petites étaient disposées devant les piliers cannelés. J'imaginai que les fidèles étaient les descendants des colons romains qui avaient choisi de rester en Bretagne quand les légions s'étaient retirées. Et il semblait qu'elles eussent abandonné la plupart de leurs divinités ancestrales, y compris Mithra, parce que les menues offrandes de fleurs ou de nourriture et les chandelles de jonc étaient toutes regroupées autour de trois effigies. Deux étaient des dieux romains sculptés avec élégance, mais la troisième idole était bretonne : un morceau de pierre lisse en forme de phallus avec, a l'extrémité, un visage de brute aux yeux grands ouverts. C'était aussi la seule statue maculée de sang séché tandis que la seule offrande placée devant la statue de Mithra était l'épée saxonne que Sagramor y avait laissée pour remercier le dieu de lui avoir rendu Malla. C'était une journée ensoleillée, mais la lumière ne pénétrait a l'intérieur qu'a travers une brèche ouverte dans la toiture de tuiles. Le temple était voué a l'obscurité car Mithra était né dans une grotte et c'est dans l'obscurité d'une grotte que nous l'adorions.

Merlin frappa les dalles avec son b,ton, puis finit par repérer un

endroit a l'extrémité de la nef, juste sous la statue de Mithra. " C'est la que vous plongeriez vos lances, Derfel ? " me demanda-t-il.

Je m'engageai dans l'aile latérale oa étaient entreposés les cuirs 232

et les balles de laine. " Ici, dis-je, désignant une fosse peu profonde a demi dissimulée par l'un des tas.

- Ne sois pas idiot ! aboya Merlin. quelqu'un l'aura creusée plus tard. Tu crois vraiment cacher les secrets de ta dérisoire religion ? " Il frappa de nouveau le dallage a côté de la statue, puis essaya un autre endroit a quelques pas de la et en conclut manifestement que le son était différent.

Il tapa une troisième fois au pied de la statue et donna a mes lanciers l'ordre de creuser. Le sacrilège me fit frémir.

" Elle ne devrait pas atre ici, Seigneur, protestai-je en montrant Nimue.

- Un mot de plus, Derfel, et je te transforme en hérisson boiteux. Soulevez les pierres ! ordonna-t-il a mes hommes. Servez-vous de vos lances comme leviers, imbéciles. allez, au travail ! "

Je m'assis a côté de l'idole bretonne, fermai les yeux et priai Mithra de me pardonner ce sacrilège. Puis je priai le ciel que Ceinwyn f't sauve et que le bébé qu'elle portait dans son ventre f't encore en vie, et je priais encore pour mon enfant a naatre lorsque la porte du temple s'ouvrit en grinçant. Entendant le bruit de bottes sur les pierres, je rouvris les yeux et tournai la tate. Cerdic était la.

Il était venu avec une vingtaine de lanciers, son interprète et, chose plus surprenante encore, Dinas et Lavaine.

Je me levai d'un bond et effleurai les os sertis dans la poignée d'Hywelbane pour qu'ils me portent chance tandis que le roi saxon avançait d'un pas lent dans la nef. " C'est ma ville, annonça Cerdic d'une voix douce, et tout ce qui se trouve dans ses murs est a moi. " Il fixa un instant Merlin et Nimue, puis me dévisagea. " Demande-leur de s'expliquer, ordonna-t-il.

- Dis a cet imbécile d'aller se plonger la tate dans un baquet ", aboya Merlin. Il parlait assez bien saxon, mais il préférait faire croire le contraire.

" Voici son interprète, Seigneur, fis-je pour avertir Merlin en désignant

l'homme posté a côté de Cerdic.

- alors qu'il dise a son roi de se fourrer la tate dans un baquet ", reprit Merlin.

L'interprète fit docilement son métier, et un dangereux sourire parcourut le visage de Cerdic.

" Seigneur Roi, dis-je, essayant de réparer les dégâts de Merlin, mon seigneur Merlin voudrait rendre a ce temple son état d'autrefois. "

233

Cerdic médita ma réponse tout en examinant les travaux en cours. Mes quatre lancers avaient retiré les dalles, révélant une masse compacte de sable et de graviers, et ils s'attaquaient maintenant a ces gravats qui recouvraient une petite plage-forme de poutres enduites de poix. Le roi jeta un coup d'oeil dans la fosse et fit signe a mes quatre lancers de continuer leur besogne. " Mais si vous trouvez de l'or, me dit-il, il est a moi. " Je commençai a traduire pour Merlin, mais Cerdic m'interrompit d'un geste de la main. " Il parle notre langue, dit-il en regardant Merlin. C'est eux qui me l'ont dit ", ajouta-t-il dans un mouvement de tate en direction de Dinas et de Lavaine.

Je lançai un coup d'oeil aux funestes jumeaux puis me retournai vers Cerdic : " Vous avez de bien étranges compagnons, Seigneur Roi.

- Pas plus étranges que les tiens ", me répondit-il en fixant l'oeil d'or de Nimue. Elle le retira d'une pichenette et lui offrit l'horrible spectacle de l'orbite vide et ratatinée, mais la menace laissa Cerdic apparemment impassible, et il me pria de lui dire ce que je savais des différents dieux du temple. Je lui répondis du mieux que je pus, mais il était clair que cela ne l'intéressait pas vraiment. Il m'interrompit pour regarder a nouveau Merlin : " Oa est votre Chaudron, Merlin ? "

Merlin foudroya du regard les jumeaux siluriens, puis cracha sur le sol : "

Caché ! "

Cerdic ne parut pas s'étonner de cette réponse. Il longea la fosse de plus en plus profonde et ramassa l'épée saxonne que Sagramor avait offerte a Mithra. Il donna un coup de lame en l'air et parut satisfait de son équilibre. " Et ce Chaudron a de grands pouvoirs ? "

Merlin refusant de répondre, c'est moi qui le fis a sa place : " C'est ce qu'on dit, Seigneur Roi. "

Cerdic me fixa de ses yeux clairs : " Des pouvoirs qui débarrasseront la Bretagne de nous, les Saxons ?

- C'est ce pour quoi nous prions. Seigneur Roi. " Il sourit et se retourna vers Merlin : " quel est votre prix pour le Chaudron, vieillard ? "

Merlin lui lança un regard furieux : " Votre foie, Cerdic. "

Cerdic s'approcha de Merlin et plongea les yeux dans ceux du magicien. Je ne perçus aucune peur dans les yeux de Cerdic, aucune. Les dieux de Merlin n'étaient pas les siens. Sans doute aelle craignait-il Merlin, mais Cerdic n'avait jamais souffert de la 234

magie du druide. Et, pour ce qui était de lui, Merlin n'était qu'un vieux prêtre breton a la réputation surfaite. Il tendit brusquement la main et le saisit par l'une des tresses de sa barbe. " Je vous en donne son poids d'or, vieillard.

- J'ai dit mon prix ", reprit Merlin. Il essaya de s'éloigner de Cerdic, mais le roi resserra son poing sur la tresse. " Je vous en donnerai votre poids en or, proposa Cerdic.

- Votre foie ", répéta Merlin.

Levant l'épée saxonne, Cerdic trancha la tresse d'un grand coup de lame. Il recula. " Jouez bien avec votre Chaudron, Merlin d'avalon, lança-t-il en se débarrassant de l'épée, mais le jour viendra où je ferai cuire votre foie pour le donner a mes chiens. "

Nimue, livide, fixait le roi. Merlin était sous le choc, incapable de bouger, encore moins de parler. Mes lanciers étaient bouche bée. "

Continuez, imbéciles, fis-je d'un ton hargneux. au travail ! " J'étais mortifié. Je n'avais jamais vu Merlin ainsi humilié. Jamais je ne l'aurais cru possible.

Merlin frotta sa barbe outragée. "Un jour, Seigneur Roi, déclara-t-il posément, je prendrai ma revanche. "

Cerdic répondit d'un haussement d'épaules a cette ridicule menace et retourna auprès de ses hommes. Il donna la tresse coupée a Dinas, qui l'en remercia d'un mouvement de tête. Je crachai, car je savais que les jumeaux siluriens pouvaient maintenant nous faire de grands torts.

Pour jeter des charmes, il est peu de choses aussi efficaces que les cheveux ou les rognures d'ongles de l'ennemi. Et c'est pourquoi, pour éviter qu'ils ne tombent entre des mains malveillantes, nous prenions grand soin de les brûler. Même un enfant peut jouer de vilains tours avec une mèche de cheveux. "Vous voulez que je récupère la tresse, Seigneur ? demandai-je à Merlin.

- Ne fais pas l'idiot, répondit-il d'un air las en montrant les vingt lanciers de Cerdic. Tu crois que tu pourrais tous les tuer ? " Il hocha la tête puis adressa un sourire à Nimue. " Tu vois à quel point nous sommes ici loin de nos dieux ? " fit-il pour expliquer son impuissance.

" Creusez ! " aboya Nimue. Mais les hommes avaient fini de creuser et s'efforçaient maintenant de soulever la première des grosses poutres.

Cerdic, qui était visiblement venu au temple parce que Dinas et Lavaine lui avaient appris que Merlin recherchait le trésor, ordonna à trois de ses lanciers de leur donner un coup de main. Les trois hommes sautèrent dans la fosse et enfon-

cèrent leurs lances sous la poutre. au prix de longs et patients efforts, ils purent la soulever : mes hommes s'en emparèrent et réussirent enfin à la délivrer.

C'était bien la fosse au sang, l'endroit où la vie du taureau mourant se vidait dans la terre nourricière. Mais à une certaine époque, on l'avait habilement dissimulée sous les poutres, le sable, les graviers et les dalles.

" Cela s'est fait lorsque les Romains sont partis ", me dit Merlin au creux de l'oreille.

Il se frotta la barbe.

" Seigneur, fis-je gauchement, contrit par son humiliation.

- Ne t'inquiète pas, Derfel. " Il me toucha l'épaule pour me rassurer. "Tu crois que je devrais demander aux Dieux de le foudroyer? Faire en sorte que la terre s'entrouvre et l'engloutisse ? En appeler à un serpent du monde des esprits ?

- Oui, Seigneur, répondis-je piteusement.

- On ne commande pas la magie, Derfel, me répondit-il en abaissant encore la voix. On l'utilise, mais il n'y en a point ici à utiliser. Voilà

pourquoi nous avons besoin des Trésors. a Samain, Derfel, je rassemblerai les Trésors et dévoilerai le Chaudron. Nous allumerons des feux puis jeterons un charme qui fera hurler le ciel et gronder la terre. Je te le promets. J'ai vécu ma vie entière pour cet instant-la, qui ramènera la magie en Bretagne. " Il s'adossa au pilier et frappa l'endroit où sa barbe avait été coupée. " Nos amis de Silurie, déclara-t-il en fixant les jumeaux à la barbe noire, croient me défier, mais une tresse perdue de la barbe d'un vieil homme n'est rien en comparaison du pouvoir du Chaudron. Cela ne fera de tort qu'à moi, mais le Chaudron, Derfel, le Chaudron fera frémir la Bretagne entière et ces deux simulateurs ramperont à mes genoux pour implorer miséricorde. Mais jusque-la, Derfel, jusque-la, tu verras nos ennemis prospérer. Les Dieux ne cessent de s'éloigner. Ils s'affaiblissent, et nous qui les aimons nous affaiblissons aussi, mais ça ne durera pas.

Nous les ferons revenir et la magie qui est maintenant si faible en Bretagne deviendra aussi épaisse que le brouillard sur Ynys Mon. " Il posa la main sur mon épaule blessée. " Je te le promets. "

Cerdic nous observait. Il ne pouvait nous entendre, mais on devinait son amusement sur son visage anguleux.

"Il voudra garder ce qui se trouve dans la fosse, Seigneur, murmurai-je.

236

- Pourvu qu'il n'en sache pas la valeur, fit Merlin à voix basse.

- Eux la sauront, dis-je en jetant un coup d'oeil aux druides en robe blanche.

- Ce sont des traîtres et des serpents, l'cha Merlin sans quitter des yeux Dinas et Lavaine qui s'étaient rapprochés du puits. Mais même s'ils gardent ce que nous trouvons maintenant, je posséderai encore onze des treize Trésors, Derfel, et je sais où trouver le douzième. aucun autre homme n'aura assemblé une telle puissance en Bretagne en un millier d'années. "

Il s'appuya sur son bâton : " Ce roi va souffrir, je te le promets. "

Les lanciers retirèrent la dernière poutre et la laissèrent retomber avec fracas sur les dalles. Mes hommes en sueur se reculèrent. Cerdic et les druides siluriens avancèrent d'un pas lent et plongèrent les yeux dans la fosse. Cerdic la regarda un bon moment puis se mit à rire. Son rire résonna dans la salle au plafond peint et attira ses lanciers au bord de

la fosse oa ils se mirent a rire a leur tour. " J'aime un ennemi qui met tant d'espérances dans de pareilles ordures ", déclara Cerdic. Il écarta ses lanciers et nous fit signe d'approcher. "Venez voir ce que vous avez découvert, Merlin d'avalon. "

Je m'approchai du bord de la fosse avec Merlin et ne vis qu'un monceau de bois noir et en piteux état. On aurait dit un tas de bois pour le feu, juste des bouts de bois, certains pourris par l'humidité qui s'était infiltrée dans un angle de la fosse au revatement de briques. Et les autres avaient l'air si vieux et si fragiles qu'ils se seraient consumés en un instant.

" qu'est-ce ? demandai-je a Merlin.

- Il semble, dit Merlin en saxon, que nous ayons regardé au mauvais endroit. Viens, reprit-il cette fois en breton tout en me touchant l'épaule. Je crois que je nous ai fait perdre notre temps.

- Mais pas le nôtre, fit Dinas d'un voix bourrue.

- Je vois une roue ", ajouta Lavaine.

Merlin se retourna lentement d'un air accablé. Il avait tenté de duper Cerdic et les jumeaux de Silurie, et son stratagème avait complètement échoué.

" Deux roues, rectifia Dinas.

- Et un essieu coupé en trois ", enchaîna Lavaine.

Je fixai de nouveau le misérable enchevêtrement et ne vis que des bouts de bois. Puis j'aperçus certains morceaux de bois incurvés : si on les recollait et qu'on renforçât le tout par des tiges, on

obtiendrait en effet une paire de roues. au milieu des bris de roues se trouvaient quelques planches peu épaisses et un long essieu de la largeur de mon poignet, mais si long qu'il avait fallu le couper en trois pour le faire entrer dans la fosse. On devinait aussi un moyeu fendu au centre en sorte qu'on pouvait y enfoncer une longue lame de couteau. Le tas de bois était tout ce qu'il restait d'un antique petit chariot qui avait jadis conduit les guerriers de Bretagne a la bataille. " Le Chariot de Modron, fit Dinas avec respect.

- Modron, la mère des Dieux, ajouta Lavaine.

- Dont le chariot rattache la terre aux cieux, commenta Dinas. " Et

Merlin n'en veut pas, ajouta-t-il avec mépris.

- En ce cas, c'est nous qui devons le prendre ", déclara Lavaine.

L'interprète de Cerdic avait fait de son mieux pour traduire cet échange a l'intention du roi, mais ce triste amas de bois brisé et pourri ne lui faisait visiblement pas grande impression. Il n'en ordonna pas moins a ses lanciers de ramasser les fragments et de les disposer dans un manteau que Lavaine ramassa. Nimue leur jeta une malédiction, et Lavaine se contenta de se moquer d'elle. "Vous voulez nous disputer le chariot par les armes ?

demanda-t-il en faisant un geste en direction des lanciers de Cerdic.

- Vous ne pourrez pas toujours vous mettre a l'abri derrière les Saxons, dis-je, et le jour viendra oa vous devrez vous battre. "

Dinas cracha dans la fosse vide. " Nous sommes des druides, Derfel, tu ne peux nous ôter la vie sans vouer ton ,me et l',me de ceux que tu aimes a une horreur éternelle.

- Moi, je peux vous tuer ", cracha Nimue.

Dinas la fixa des yeux puis lui tendit le poing. Nimue lui cracha dessus pour conjurer le mal, mais Dinas se contenta de le retourner et d'ouvrir la paume pour faire apparaatre un ouf de grive qu'il lui lança. " Pour ton orbite, femme ", fit-il avec mépris avant de sortir du temple a la suite de Cerdic et de son frère.

"Je suis navré. Seigneur, dis-je a Merlin lorsque nous f'mes seuls.

- De quoi donc, Derfel ? Tu crois que tu aurais pu battre vingt lanciers ?

" Il soupira et frotta sa barbe outragée. " Tu vois un peu comment les forces des nouveaux dieux ripostent ? Mais tant que nous posséderons le Chaudron, nous serons les plus

238

puissants. Viens. " Il tendit le bras vers Nimue non pas pour chercher du réconfort mais pour s'appuyer sur elle. Il eut soudain l'air vieux et abattu en quittant la nef d'un pas lent.

" que faisons-nous, Seigneur ? me demanda l'un de mes lanciers.

- Préparez-vous au départ. " Je regardais le dos vo°té de Merlin. Sa

barbe taillée, pensais-je, était une plus grande tragédie qu'il ne voulait bien l'admettre, mais je me consolais à l'idée qu'il possédait encore le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Son pouvoir restait grand, mais il y avait quelque chose dans ce dos voûté et son pas traanant qui était infiniment triste. " Préparons-nous à partir ", repris-je.

Nous partâmes le lendemain. Nous étions encore affamés, mais nous rentrâmes au pays. Et d'une certaine façon, nous avions la paix.

au nord de la ville de Calleva en ruines, sur une terre qui avait appartenu à aelle et qui était maintenant à nous, le tribut nous attendait. aelle avait tenu parole.

Il n'y avait aucun garde dans les parages, juste de gros tas d'or qui nous attendaient sur la route. Il y avait des coupes, des croix, des lingots, des broches et des torques. Nous n'avions aucun moyen de peser l'or, et arthur et Cuneglas soupçonnaient tous les deux que ce n'était pas tout le tribut convenu, mais cela suffisait. C'était un beau magot.

On enveloppa l'or dans nos manteaux, puis on accrocha les gros balluchons sur le dos des chevaux de guerre avant de reprendre la route. arthur marchait avec nous, son humeur se faisant de moins en moins sombre à mesure que nous approchions du pays, même s'il avait encore quelques regrets. " Tu te souviens du serment que j'ai fait pas loin d'ici ? me demanda-t-il peu après que nous eûmes ramassé l'or d'aelle.

- Je m'en souviens, Seigneur. "

C'était l'année précédente, la nuit après qu'il eut livré ce même or à aelle. avec cet or, nous lui avions graissé la patte pour l'éloigner de notre frontière et le diriger vers Ratae, la forteresse de Powys, et cette nuit-là arthur avait juré de tuer aelle. " Pour l'instant, je le protège, observa-t-il d'une voix lugubre.

- Cuneglas a récupéré Ratae, observai-je.

239

- Mais je n'ai pas honoré mon serment, Derfel. Tant de serments brisés.
"

Il avait les yeux braqués sur un épervier qui filait devant un grand amoncellement de nuages blancs. *

" J'ai suggéré a Cuneglas et a Meurig de se partager la Silurie, et Cuneglas a suggéré que tu sois le roi de sa portion. Y consentirais-tu ?
"

J'étais tellement stupéfait que je ne sus guère répondre. " Si vous le désirez, Seigneur, dis-je enfin.

- Eh bien non. Je te veux pour tuteur de Mordred. " Je fis quelques pas un peu déçu : " La Silurie ne verrait sans doute pas cette partition d'un très bon oeil.

- La Silurie fera ce qu'on lui dit de faire, trancha arthur avec fermeté, et Ceinwyn et toi vivrez dans le palais de Mordred, en Dumnonie.

- Si telle est votre volonté, Seigneur, " J'étais soudain chagrin a l'idée d'abandonner les plaisirs plus humbles de Cwm Isaf.

" allons, Derfel, ne sois pas si sombre ! reprit arthur. Je ne suis pas roi, pourquoi le serais-tu ?

- Ce n'est pas la perte d'un royaume que je regrette, Seigneur, mais l'intrusion d'un roi dans mon foyer.

- Tu t'en arrangeras, Derfel, tu te sors de tout. " Le lendemain, nous divisâmes l'armée. Sagamor avait déjà quitté les rangs a la tête des lanciers qui devaient garder la nouvelle frontière avec le royaume de Cerdic. arthur, Merlin, Tristan et Lancelot partirent dans le sud, tandis que Cuneglas et Meurig regagnèrent leur terre dans l'ouest. J'embrassai arthur et Tristan, puis m'agenouillai pour recevoir la bénédiction de Merlin, qu'il me donna avec bienveillance. Il avait retrouvé une partie de son énergie depuis que nous avions quitté Londres, mais l'humiliation du temple de Mithra avait été un coup rude qu'il ne pouvait dissimuler. Sans doute avait-il encore le Chaudron, mais ses ennemis possédaient une mèche de sa barbe et il aurait désormais besoin de toute sa magie pour conjurer leurs sorts. Il me serra dans ses bras, j'embrassai Nimue, puis je les regardai s'éloigner avant de suivre Cuneglas dans l'ouest. J'allais a Powys retrouver ma Ceinwyn et je voyageais avec une partie de l'or d'aëlle.

Malgré tout, cela ne ressemblait guère a un triomphe. Nous avions battu aëlle et assuré la paix, mais les vrais vainqueurs de campagne, ce n'était pas nous. C'étaient Cerdic et Lancelot.

24q

Nous passâmes tous la nuit a Corinium, mais a minuit un orage me

réveilla.

La tempête était beaucoup plus loin au sud, mais le tonnerre était si violent et les éclairs qui illuminaient les murs de la cour si aveuglants qu'ils m'arrachèrent à mon sommeil. ailleann, l'ancienne maîtresse d'Arthur et la mère de ses jumeaux, avait offert de m'héberger. Et je la vis alors quitter sa chambre, l'inquiétude sur son visage. Je passai mon manteau et l'accompagnai vers les murs de la ville, où, la moitié de mes hommes observaient déjà les éléments qui se déchaînaient au loin. Cuneglas et Agricola se tenaient aussi sur les remparts, mais pas Meurig, qui refusait de voir le moindre augure dans les caprices du temps.

Quant à nous, nous savions à quoi nous en tenir. Les tempêtes sont des messages des Dieux et cet orage était une tumultueuse explosion. Il ne pleuvait pas sur Corinnum et aucune rafale de vent ne gonflait nos manteaux, mais plus loin au sud, quelque part en Dumnonie, les Dieux écorchaient la terre. La foudre déchirait les ténèbres pour enfoncer ses dagues dans la terre. Le tonnerre ne cessait de gronder, explosion après explosion, et à chaque réponse de l'écho un nouvel éclair déchirait la nuit frémissante.

Issa se tenait tout près de moi, son visage franc éclairé par ces lointaines langues de feu : " quelqu'un est-il mort ?

- On ne saurait le dire, Issa.

- Sommes-nous maudits, Seigneur ?

- Non, répondis-je avec une assurance à moitié feinte.

- Mais j'ai ouï dire qu'on avait coupé la barbe de Merlin ?

- Tout juste quelques poils, fis-je comme si de rien n'était. quelle importance !

- Si Merlin n'a aucun pouvoir, Seigneur, qui en a ?

- Mais si, Merlin a du pouvoir ", fis-je pour le rassurer. Et j'en avais, moi aussi, car je serais bientôt le champion de Mordred et vivrais sur un grand domaine. Je lui formerais le caractère et Arthur lui taillerait un royaume.

Reste que le tonnerre m'inquiétait. Et je me serais fait encore plus de mouron si j'avais su. Car le désastre se produisit cette nuit-là. L'écho

ne nous en parvint que trois jours plus tard. Nous s'omes alors enfin pourquoi le tonnerre avait parlé et la foudre frappé.

Elle avait frappé sur le Tor, sur la salle de Merlin, oa les vents faisaient gémir sa tour de raves. La, a l'heure de notre victoire, la 241

foudre avait mis le feu a la tour de bois. Ses flammes s'étaient déchaanées en bondissant et en hurlant dans la nuit. au matin, quand la pluie de l'orage moribond eut éteint les braises, il ne restait plus aucun Trésor aYnys Wydryn. Il n'y avait aucun Chaudron dans les cendres, juste un grand vide au cour flétri de la Dumnonie.

apparemment, les nouveaux dieux contre-attaquaient. Ou les jumeaux siluriens avaient opéré un puissant charme sur la tresse de barbe de Merlin, car le Chaudron s'était envolé. Tous les Trésors s'étaient évanouis.

Et je partis dans le nord retrouver Ceinwyn.

TROISI»ME PaRTIE

CaMELOT

" Tous les trésors avaient br°lé ? me demanda Igraine.

- Tous disparus.

- Pauvre Merlin ! " Igraine avait pris sa place habituelle sur le rebord de ma fenatre, emmitouflée dans son épais manteau de castor. Et elle en a bien besoin parce qu'il fait un froid de canard aujourd'hui. Il y a eu des rafales de neige ce matin et, a l'ouest, le ciel est chargé de nuages plombés. " Je ne puis m'attarder, avait-elle annoncé dès son arrivée avant de parcourir les parchemins terminés. S'il venait a neiger.

- Il neigera. Les haies sont couvertes de baies, ce qui est toujours annonciateur d'un hiver rude.

- avec les vieux, c'est chaque année la mame rengaine, observa Igraine d'un ton revache.

- quand vous serez vieille, tous les hivers seront rudes.

- quel ,ge avait Merlin ?

- ¿ l'époque oa il a perdu le Chaudron ? Pas loin de quatre-vingts ans.

Mais il a encore vécu longtemps.

- Et il n'a jamais reconstruit la tour des raves ?

- Non. "

Elle soupira et resserra son manteau blanc : " J'aimerais beaucoup avoir une tour des raves. J'aimerais tant.

- alors, faites-en construire une. Vous êtes reine. Donnez des ordres.

Faites des histoires. C'est tout simple : rien qu'une tour a quatre côtés et sans toit, avec une plate-forme a mi-hauteur. Une fois bâtie, personne d'autre que vous ne peut y entrer. Le truc est de dormir sur la plate-forme et d'attendre que les Dieux vous envoient des messages. Merlin a toujours dit que c'était un lieu affreusement froid en hiver.

245

- Et le Chaudron, devina Igraine, était caché sur la plate-forme ?

- Oui.

- Mais il n'a pas brûlé, n'est-ce pas. Frère Derfey

- L'histoire du Chaudron continue, admis-je, mais je ne la raconterai pas maintenant. "

Elle me tira la langue. Elle est d'une beauté éblouissante aujourd'hui.

Peut-être est-ce le froid qui a coloré ses joues et l'éclat de ses yeux noirs, ou peut-être est-ce la peau de castor qui lui sied. Mais je soupçonne qu'elle est enceinte. J'ai toujours su au premier coup d'oeil quand Ceinwyn l'était, et Igraine laisse paraître la même effervescence.

Mais Igraine n'a rien dit et je me garderai bien de lui poser la question.

Dieu sait qu'elle n'a pas compté ses prières pour avoir un enfant, et peut-être notre Dieu chrétien écoute-t-il les prières. Nous n'avons rien d'autre à offrir que l'espoir, car nos dieux sont morts ou ont fui. Ou se désintéressent de nous.

" Les bardes, reprit Igraine - et au son de sa voix je sus qu'elle allait mettre le doigt sur une autre de mes lacunes -, disent que la bataille des environs de Londres a été terrible. Ils disent qu'Arthur a combattu

toute la journée.

- Dix minutes, dis-je distraitement.

- Et ils prétendent tous que c'est Lancelot qui l'a sauvé en arrivant in extremis avec une centaine de lanciers.

- Ils répètent tous la même rengaine, parce que ce sont les poètes de Lancelot qui ont écrit les chansons. "

Elle secoua la tête d'un air triste et donna une grande claque sur la sacoche de cuir dans laquelle elle rapporte les parchemins à Caer : " Si c'est la seule chose à mettre à l'actif de Lancelot, Derfel, que vont penser les gens ? que les poètes mentent ?

- qu'importe ce que pensent les gens ? fis-je avec humeur. Et les poètes sont des menteurs invétérés. C'est pour cela qu'on les paie. Mais vous m'avez demandé la vérité. Et quand je vous la dis, vous vous plaignez !

- Les guerriers de Lancelot, commença-t-elle à réciter, ses lanciers si hardis, Faiseurs de veuves et généreux de leur or. Massacreurs des Saxons, redoutés des Sais...

- arrêtez, je vous prie ! J'ai entendu la chanson une semaine après qu'elle a été écrite !

- Mais si les chansons mentaient, plaiderait-elle, pourquoi arthur n'a-t-il pas protesté ?

246

- Parce qu'il n'a jamais pratiqué le moindre intérêt aux chansons. Pourquoi l'aurait-il fait ? C'était un guerrier, non pas un barde, et du moment que ses hommes chantaient avant la bataille, il n'en avait rien à faire. En outre, il n'a jamais su chanter. Il croyait avoir une jolie voix, mais Ceinwyn affirmait qu'on aurait dit une vache qui pète. "

Igraine fronça les sourcils. "Je ne comprends pas pourquoi arthur était si fâché que Lancelot ait fait la paix.

- Ce n'est pas bien difficile à comprendre. "

Je quittai mon tabouret pour m'approcher de l'âtre et retirer quelques braises à l'aide d'un bâton. J'alignai six charbons ardents sur le sol, puis en mis quatre d'un côté, deux de l'autre. " Ces quatre-ci, expliquai-je,

représentent les forces d'aelle, et ces deux-la, celles de Cerdic.

Comprenez bien que jamais nous n'aurions pu vaincre les Saxons s'ils avaient été tous ensemble. Nous n'aurions pu en battre six, mais nous pouvions en battre quatre. arthur prévoyait de combattre ces quatre-ci, puis de se retourner contre les autres : ainsi aurions-nous débarrassé la Bretagne des Sa'Ôs. Mais, en faisant la paix, Lancelot a renforcé Cerdic. "

J'ajoutai une autre braise aux deux, si bien que le groupe des quatre faisait face a un nouveau groupe de trois, puis j'agitai le b,ton qui avait commencé a prendre feu. " Nous avons affaibli aelle, mais nous nous étions affaiblis par la mame occasion parce que nous n'avions plus les trois cents lanciers de Lancelot. Ils étaient tenus par le traité de paix. Cerdic en était donc d'autant plus puissant. " Je poussai deux charbons ardents d'aelle dans le camp de Cerdic. " au total, nous n'avions fait qu'affaiblir aelle pour renforcer Cerdic. Voila le résultat de la paix de Lancelot.

- Vous donnez des leçons de calcul a notre Dame ? demanda Sansum qui s'était glissé dans la pièce avec un air soupçonneux. Moi qui croyais que vous composiez un évangile, ajouta-t-il sournoisement.

- Cinq miches de pain et deux poissons, s'empessa d'ajouter Igraine. Frère Derfel pensait que ce pouvait atre cinq poissons et deux miches, mais je suis s're d'avoir raison, n'est-ce pas, Seigneur ...vaque ?

- Ma Dame a tout a fait raison, répondit Sansum. Et frère Derfel est un piètre chrétien. Comment pareil ignorantin peut-il écrire un évangile pour les Saxons ?

- Uniquement avec votre soutien attentionné, expliqua 247

Igraine, et, naturellement, celui de mon mari. Ou vais-je dire au roi que vous lui tenez tate sur une bagatelle pareille ?

- Si vous le faisiez, vous seriez coupable du plus gros des mensonges, protesta l'hypocrite Sansum, dont mon jjabile reine avait déjoué une fois encore les plans. Je suis venu vous dire, Dame, que vos lanciers estiment que vous devriez partir. Le ciel se fait menaçant. "

Elle ramassa la sacoche de parchemins en me gratifiant d'un sourire. " Je viendrai vous voir lorsque la neige aura cessé, Frère Derfel.

- J'attends votre visite avec impatience, Dame. " Elle me sourit a nouveau et passa devant le saint qui s'inclina plus bas que terre

lorsqu'elle franchit la porte. Mais a peine était-elle sortie qu'il se redressa et me lança un regard foudroyant. Les années ont blanchi les toupets qui lui ont valu le sobriquet de Seigneur des Souris, mais l'âge ne l'a pas adouci. Il arrive encore au saint de se répandre en invectives et la douleur qu'il endure en urinant ne fait qu'empirer son sale caractère. " Il y a une place spéciale en enfer pour les bonimenteurs, Frère

Derfel !

- Je prierai pour ces pauvres ,mes, Seigneur", répondis-je avant de lui tourner le dos et de tremper ma plume dans l'encre pour continuer le récit des aventures d'arthur, mon seigneur de la guerre, mon pacificateur et ami.

Les années suivantes furent les années glorieuses. Igraine qui écoute trop les poètes leur donne le nom de Camelot. Pas nous. Ce furent les meilleures années du gouvernement arthurien, les années où il façonna le pays suivant ses désirs, où jamais la Dumnonie ne fut plus proche de son idéal d'une nation en paix avec elle-même et avec ses voisins. Mais c'est uniquement avec le recul que ces années paraissent beaucoup plus souriantes qu'elles ne l'étaient. Parce que les années qui suivirent furent bien pires.

Si entendre les histoires qu'on raconte le soir au coin du feu, on croirait que nous avons fait un pays tout nouveau en Bretagne, que nous l'avons baptisé Camelot et qu'il était peuplé de brillants héros. Mais la vérité

est simplement que nous avons gouverné la Dumnonie de notre mieux et justement, et que nous ne l'avons jamais appelée Camelot. Il y a encore quelques années,

248

je n'avais même jamais entendu ce nom. Camelot n'existe que dans les songes des poètes, tandis que dans notre Dumnonie, ces années connurent encore leur lot de disettes, d'épidémies et de guerres.

Ceinwyn s'installa en Dumnonie et c'est à Lindinis que notre premier enfant vit le jour : une fille, que nous appelâmes Morwenna, du nom de la mère de Ceinwyn. Elle était née avec les cheveux noirs, qu'elle perdit bientôt pour un casque d'or pareil à celui de sa mère. adorable Morwenna.

Merlin ne s'était pas trompé au sujet de Guenièvre, car à peine

Lancelot eut-il installé son nouveau gouvernement a Venta qu'elle se dit lasse de son tout nouveau palais de Lindinis. Il était trop humide, assura-t-elle, et beaucoup trop exposé aux vents frais qui balayaient les marais des environs d'YnysWydryn, et trop froid en hiver. Soudain, plus rien ne trouva gr,ce a ses yeux, hormis le vieux Palais d'hiver du roi Uther a Durnovarie.

Mais Durnovarie était presque aussi loin de Venta que Lindinis, et Guenièvre persuada donc arthur qu'il fallait préparer une maison pour le jour lointain oa Mordred deviendrait roi et, en raison de ses privilèges, exigerait le retour du Palais d'hiver. arthur laissa donc le choix a sa femme. Personnellement, il ravait d'une salle robuste avec une palissade, ses écuries et ses greniers, mais, comme Merlin l'avait prédit, Guenièvre trouva une villa romaine au sud du fort de Vindocladia, sur la frontière entre la Dumnonie et le nouveau royaume belge de Lancelot. La villa se dressait sur une colline, au-dessus d'une crique, et Guenièvre la baptisa son " palais marin ". Elle fit rénover la demeure par un essaim de maçons et y installa toutes les statues qui décoraient autrefois Lindinis. Elle fit mame venir la mosaÔque du hall d'entrée de son ancien palais. Pendant un temps, arthur s'inquiéta : le Palais marin lui paraissait dangereusement proche des terres de Cerdic, mais Guenièvre lui assura que la paix négociée a Londres serait durable. Et voyant a quel point sa femme était attachée a cet endroit, arthur se laissa fléchir. Peu lui importait, au fond, oa était son foyer car il était rarement chez lui. Il aimait a se déplacer et a parcourir dans tous les sens le royaume de Mordred.

quant au futur roi dont Ceinwyn et moi avions la tutelle, il s'installa dans le palais dévalisé de Lindinis avec soixante lanciers, dix cavaliers pour porter les messages, seize cuisinières et vingt-huit esclaves domestiques. Nous disposions aussi d'un régisseur, d'un chambellan, d'un barde, de deux chasseurs, d'un brasseur

249

d'hydromel, d'un fauconnier, d'un médecin, d'un portier, d'un maatre de chandelles et de six cuisiniers. Et tous avaient leurs esclaves. Outre ces esclaves domestiques, nous avions une petite armée d'autres esclaves qui travaillaient la terre, gfataient les arbres et veillaient a l'entretien des fossés. Une petite ville se développa autour du palais, avec ses potiers, ses cordonniers et ses forgerons, sans oublier les marchands qui s'enrichissaient de nos affaires.

Tout cela nous paraissait bien loin de Cwm Isaf. Nous dormions maintenant dans une chambre couverte d'un toit de tuiles, avec des

murs de plâtre et des encadrements de porte à piliers. Nous prenions nos repas dans une salle de banquet qui aurait pu accueillir une centaine de convives. Mais, souvent, nous la délaissions pour une petite pièce qui donnait sur les cuisines, car je ne supportais pas qu'on nous serve des plats froids quand ils étaient censés être chauds. S'il pleuvait, nous pouvions nous promener sous les arcades couvertes de la cour extérieure et rester ainsi au sec.

Dans la cour intérieure, il y avait un bassin alimenté par une source, en été, lorsque le soleil chauffait les tuiles, nous pouvions nager. Rien de tout cela ne nous appartenait, bien entendu. Ce palais et ces vastes terres étaient les honneurs dus à un roi : tous étaient la propriété du roitelet de six ans.

Ceinwyn était certes habituée au luxe, mais pas sur une telle échelle. La présence constante des esclaves et des serviteurs ne devait jamais lui gêner autant que moi, et elle s'acquittait de ses devoirs avec une diligence et une bonne humeur qui faisaient régner dans le palais une atmosphère sereine et heureuse. C'est Ceinwyn qui dirigeait les serviteurs, surveillait les cuisines et tenait les comptes, mais je sais que Cwm Isaf lui manquait et, le soir, il lui arrivait de s'installer avec sa quenouille et de filer la laine pendant que nous bavardions.

Bien souvent nous parlions de Mordred. Nous avions tous deux espéré que les récits de ses méfaits étaient des exagérations, mais tel n'était pas le cas. S'il y eut jamais un sale gosse, c'est bien Mordred. Dès le premier jour où il arriva sur un char à bœufs de la salle de Culhwch, près de Durnovarie, il commença à faire des siennes. Je finis par le prendre en grippe. Dieu me vienne en aide. Ce n'était qu'un enfant, et je le détestais.

Le roi a toujours été petit pour son âge. Mais, malgré son pied-bot il était bien bâti et musclé, quoique un peu gras. Son visage

était tout rond, mais défiguré par un nez étrangement bulbeux qui rendait le malheureux enfant affreusement laid. Ses cheveux bruns étaient naturellement bouclés et se séparaient en deux grandes touffes qui lui valurent des autres gamins de Lindinis le surnom de "tate de balais".

Mais jamais ils ne le lui auraient dit en face. Ses yeux le vieillissaient étrangement, car même à six ans il avait un regard circonspect et méfiant, qui ne devait pas s'arranger lorsqu'il entra dans l'âge adulte et que ses traits se durcirent. C'était un garçon intelligent mais qui

refusait obstinément d'apprendre ses lettres. Le barde de la maison, un jeune homme sérieux qui répondait au nom de Pyrllig, était chargé de lui apprendre à lire, à compter, à chanter, à jouer de la harpe, à invoquer les Dieux et à apprendre la généalogie de sa maison royale, mais Mordred eut tôt fait de prendre la mesure de Pyrllig. " Il ne fera rien, Seigneur ! se plaignit le barde. Je lui donne un parchemin, il le déchire. Je lui donne une plume, il la brise. Je le frappe, il me mord. Voyez ! " Il tendit son maigre poignet mangé par les puces et sur lequel on voyait la trace rouge des dents royales.

Je postai Eachern, un rude petit lancier irlandais, dans la salle de classe avec ordre de tenir le roi en respect et cela donna d'assez bons résultats.

Une roustie persuada notre roitelet qu'il avait trouvé plus fort que lui et il se plia à contrecœur à la discipline, tout en persistant à ne rien vouloir apprendre. apparemment, on pouvait obliger un enfant à rester tranquille, mais pas le forcer à apprendre. Mordred essaya d'effrayer Eachern en lui promettant de se venger lorsqu'il serait roi, mais l'Irlandais se contenta de lui flanquer une autre raclée tout en se promettant de rentrer en Irlande le jour où Mordred monterait sur le trône.

" Si tu veux ta revanche, Seigneur Roi, expliqua-t-il en donnant une nouvelle trempe au garçon, il te faudra conduire ton armée en Irlande et nous te donnerons la volée de bois vert que tu mérites. "

Mais Mordred n'était pas simplement un sale gosse. Nous aurions pu en venir à bout. Il était réellement méchant. Ses actes étaient conçus pour blesser, voire pour tuer. Il avait dix ans le jour où on découvrit cinq vipères dans le cellier où nous entreposions les cuves d'hydromel. Seul Mordred avait pu les y placer, et sans doute l'avait-il fait dans l'espoir qu'un esclave ou un serviteur se ferait mordre. Mais le cellier était si froid que les serpents étaient assoupis, et nous n'eûmes aucun mal à les tuer. Un mois plus tard, cependant, une servante mourut après avoir mangé des 251

champignons vénéneux. Nul ne savait qui avait fait la substitution, mais tout le monde était persuadé que c'était Mordred. Comme si, disait Ceinwyn, ce petit corps pugnace enfermait l'esprit calculateur d'un adulte. Je crois bien qu'Élire détestait autant que moi, mais elle faisait son possible pour être gentille avec lui et avait horreur qu'on le frappe. " Cela ne fait que le rendre pire encore, me reprocha-t-elle.

- J'en ai bien peur.

- alors pourquoi continuer ?

- Parce que si tu essaies la douceur, il en profite aussitôt ", répondis-je en haussant les épaules. au début, lorsque Mordred était arrivé a Lindinis, je m'étais promis de ne jamais le frapper, mais quelques jours avaient suffi pour que je renonce a cette noble ambition et, a la fin de la première année, il me suffisait d'apercevoir cette affreuse trogne au nez bulbeux et a l'air grognon pour avoir envie de le prendre sur mes genoux et de le fouetter jusqu'au sang.

Et mame Ceinwyn finit par le frapper. Elle ne le voulait pas, mais un jour je l'entendis hurler. Mordred avait déniché une aiguille et l'enfonçait nonchalamment dans le cuir chevelu de Morwenna. Il voulait juste voir ce qui se passerait s'il plongeait l'aiguille dans l'oil du bébé, mais Ceinwyn avait accouru en entendant sa fille crier. Elle le repoussa si brutalement qu'elle l'envoya rouler de l'autre côté de la pièce. ¿ compter de ce jour, nous ne devons plus jamais laisser le bébé dormir seul. Une servante restait toujours a son chevet. Mais Mordred avait désormais ajouté le nom de Ceinwyn a la liste de ses ennemis.

" Il est tout simplement mauvais, m'expliqua Merlin. Tu te souviens certainement de la nuit oa il est né ?

- Certainement, car, a la différence de Merlin, j'étais la.

- Ils ont laissé faire les chrétiens, n'est-ce pas ? me demanda-t-il. Et ils n'ont fait appel a Morgane que lorsque les choses ont mal tourné.

quelles précautions ont pris les chrétiens ?

- Des prières. Je me souviens d'un crucifix ", répondis-je dans un haussement d'épaules. Je n'avais pas été dans la chambre de l'accouchement, naturellement, car ce n'est pas la place d'un homme, mais j'avais observé

les choses depuis les remparts de

Caer Cadarn.

" Pas étonnant que tout se soit mal passé, trancha Merlin. Des prières !

¿ quoi servent des prières contre un mauvais esprit ? Il faut de l'urine sur le pas de la porte, du fer dans le lit, de

l'armoise commune dans le feu. " Il hocha tristement la tête. " Un esprit s'est glissé dans le garçon avant que Morgane n'ait pu l'aider. Voilà pourquoi son pied est déformé. L'esprit s'accrochait probablement au pied quand il a senti l'arrivée de Morgane.

- Mais alors, comment chasser l'esprit ?

- En enfonçant une épée dans le cou du malheureux enfant, fit-il en souriant et en se renversant dans son fauteuil.

- Je vous en prie, Seigneur, comment ?

- Le vieux Balise pensait qu'on pouvait y parvenir en mettant deux vierges dans le lit du possédé. Tous nus, bien entendu, précisa-t-il en gloussant.

Pauvre vieux Balise ! C'était un bon druide, mais l'écrasante majorité de ses charmes obligeaient à dévotir des jeunes filles. L'idée était que l'esprit préférerait le corps d'une vierge, tu comprends, si bien qu'en lui offrant deux vierges on lui donnait l'embarras du choix. Tout le but de la manœuvre était de les arracher du lit au moment précis où l'esprit était sorti du corps du possédé sans avoir encore eu le temps de décider laquelle il préférerait. Il fallait saisir cet instant pour les tirer tous trois du lit et jeter un tison sur la pailleasse. L'esprit était censé s'envoler en fumée mais, vois-tu, tout ceci n'a jamais eu grand sens pour moi. J'avoue avoir essayé une fois. J'ai essayé de guérir un pauvre vieux fou du nom de Malldyn, et tout ce que j'ai réussi à obtenir, c'est un idiot doublé d'un cocu et deux petites esclaves effarouchées, sans compter que tous les trois ont été légèrement brûlés. Pour finir, on a envoyé Malldyn dans l'ale des Morts, conclut-il avec un soupir. Le meilleur endroit pour lui. Tu pourrais envoyer Mordred là-bas ? "

L'ale des Morts est l'endroit où nous enfermions nos fous furieux. Nimue y avait séjourné autrefois et j'étais allé l'arracher à son enfer.

" arthur ne le permettrait jamais, dis-je.

- J'imagine que non. Je vais essayer un charme pour vous, mais je ne puis dire que je sois très optimiste. "

Merlin habitait chez nous désormais. C'était un vieil homme qui se mourait lentement, du moins est-ce l'impression qu'il nous donnait, car le feu qui avait consumé le Tor l'avait vidé de son énergie en même temps que s'était dissipé son rêve de réunir les Trésors de la Bretagne. De tout cela, il ne restait plus qu'une coque desséchée qui vieillissait à

vue d'oeil. Il passait des heures assis au soleil et, l'hiver, se blottissait au coin du feu. Il conservait sa tonsure de druide mais ne prenait plus la peine de tresser

253

sa barbe blanche. Il mangeait peu mais était toujours prêt à parler, quoique jamais de Dinas et de Lavaine ni du redoutable moment où Cerdic lui avait coupé une tresse. C'était cet outrage, me semblait-il, autant que le Tor détruit par la foudre qui l'avait vidé de sa vie, mais il conservait encore un infime et timide espoir. Il était convaincu que le Chaudron n'avait pas été brûlé, mais qu'on l'avait volé. Et au début de notre séjour à Lindinis il me le prouva dans le jardin. Il construisit un semblant de tour avec des bûches, plaça au centre une coupe en or et une poignée de petit bois à la base puis ordonna qu'on aille chercher du feu aux cuisines.

Cet après-midi-là, mame Mordred fut sage. Le feu avait toujours fasciné le roi et c'est les yeux grands ouverts qu'il regarda la tour miniature s'embraser au soleil. Les rondins de bois s'effondrèrent tandis que les flammes continuaient à crépiter. Il faisait presque nuit lorsque Merlin envoya chercher un râteau de jardinier pour fouiller les cendres. Il en ressortit la coupe en or, méconnaissable et déformée par le feu. Mais l'or était là.

" Je suis allé au Tor le lendemain de l'incendie, Derfel, et j'ai passé les cendres au peigne fin. J'ai retiré à la main tous les bouts de bois brûlés, j'ai passé les escarbilles au tamis, j'ai ratissé les débris et n'ai trouvé

aucune trace d'or. Pas une once. quelqu'un aura enlevé le Chaudron et mis le feu à la tour. Je soupçonne que les Trésors ont été volés en même temps, car ils étaient tous entreposés là-bas, excepté le chariot et l'autre.

- quel autre ? "

L'espace d'un instant je crus qu'il ne ferait aucune réponse, puis il haussa les épaules comme si plus rien n'avait d'importance : " L'épée de Rhydderch. Tu la connais sous le nom de Caledfwlch. " Il parlait de l'épée d'Arthur, Excalibur.

"Vous la lui avez donnée alors mame que c'est l'un des Trésors ? demandai-je stupéfait.

- Pourquoi pas? Il a promis de me la rendre quand j'en aurais besoin. Il ne sait pas que c'est l'épée de Rhydderch, Derfel, et tu dois me jurer de

ne pas le lui dire. S'il le découvre, il fera une sottise. Il la fera fondre pour prouver qu'il ne craint pas les Dieux. arthur est parfois obtus, mais c'est le meilleur souverain que nous ayons et j'ai décidé de lui donner un petit pouvoir secret supplémentaire en le laissant se servir de l'épée de Rhydderch. Il s'en moquerait s'il le savait, bien s'°r, mais un jour la flamme s'embrasera et il ne rira plus. "

254

Je voulais en savoir plus sur l'épée, mais il refusa d'en dire davantage :

" «a n'a plus aucune espèce d'importance maintenant, tout est terminé. Les Trésors ont disparu. Nimue se mettra a leur recherche, j'imagine, mais moi, je suis trop vieux. Beaucoup trop vieux. "

J'avais horreur de l'entendre parler ainsi. après tous les efforts consentis pour rassembler les Trésors, il semblait qu'il e't abandonné la partie. Mame le Chaudron, pour lequel nous avons bravé la Route de Ténèbre, ne paraissait plus avoir la moindre valeur.

" Si les Trésors existent encore, Seigneur, on peut les retrouver, insistai-je.

- On les retrouvera, répondit-il avec un sourire indulgent. On les retrouvera, bien s'°r.

- alors pourquoi ne pas nous mettre a leur recherche ? " Il soupira comme si mes questions l'importunaient : " Parce qu'ils sont cachés, Derfel, et que leur cachette sera protégée par un charme de dissimulation. Je le sais.

Je le sens bien. alors, il nous faut attendre que quelqu'un essaie de se servir du Chaudron. quand cela se produira, nous le saurons, car moi seul sais comment m'en servir, et si quelqu'un essaie de faire appel a ses pouvoirs il répandra l'horreur a travers la Bretagne. " Il haussa les épaules : "attendons l'horreur, Derfel. Et ce jour-la nous plongerons au cour de l'horreur et c'est la que nous trouverons le Chaudron.

- alors, a votre avis, qui l'a volé ? "

Il ouvrit les mains pour signifier qu'il n'en savait rien. " Les hommes de Lancelot ? Pour Cerdic, probablement. Ou peut-atre pour ces deux jumeaux siluriens. Je les ai passablement sous-estimes, n'est-ce pas ? Mais ça n'a plus aucune importance aujourd'hui. Seul l'avenir nous le dira, Derfel, seul l'avenir nous le dira. attendons l'horreur et nous le retrouverons. "

Il paraissait s'en satisfaire et, en attendant, racontait de vieilles histoires et écoutait les nouvelles. De temps a autre, il se dirigeait d'un pas traanant vers sa chambre, qui donnait sur la cour extérieure, et y concoctait quelque charme, généralement dans l'intérat de Morwenna. Il disait encore la bonne aventure, qu'il lisait habituellement en répandant une couche de cendres froides sur les dalles de la cour et en laissant une couleuvre se frayer son chemin sur la poussière. Mais je constatai que ses conclusions étaient toujours débonnaires et optimistes. Il ne prenait aucun plaisir a cette t,che. Il n'avait pas perdu tout pouvoir, car un jour que 255

Morwenna avait la fièvre il prépara un charme de laine et de faines, puis il lui fit avaler une potion a base de cloportes écrasés qui eut raison de la fièvre. En revanche, chaque fois que Mordred était malade, il imaginait toujours des charmes quime faisaient qu'aggraver le mal, mame si le roi s'en est toujours sorti. " Le démon le protège, expliqua Merlin, et ces temps-ci je suis trop faible pour m'attaquer aux petits démons. " Il s'appuyait sur ses coussins et invitait un chat a s'installer sur ses genoux. Il avait toujours aimé les chats et nous n'en manquions pas a Lindinis. Merlin se plaisait au palais. Nous étions amis, il adorait Ceinwyn et nos filles, et il était entouré de soins par Gwlyddyn, Ralla et Caddwg, ses anciennes servantes du Tor. Les enfants des deux premières grandissaient avec les nôtres, et tous étaient unis contre Mordred. Lorsque le roi fata ses douze ans, Ceinwyn avait déjà été cinq fois mère. Les trois filles survécurent, mais les deux garçons moururent dans les jours suivant leur naissance et Ceinwyn attribua leur mort au mauvais esprit de Mordred :

" Je ne veux pas d'autres garçons dans le palais } conclut-elle tristement.

Rien que des filles.

- Mordred partira bientôt ", lui promis-je, car je comptais les jours qui nous séparaient de son quinzième anniversaire, c'est-a-dire du jour oa il serait acclamé roi.

arthur comptait les jours, lui aussi, mais avec une certaine crainte car il redoutait que Mordred ne défat tout ce qu'il avait accompli. arthur nous rendait souvent visite a Lindinis en ce temps-la. Nous entendions des bruits de sabots dans la cour, la porte s'ouvrait et sa voix résonnait dans les grandes salles a moitié vides du palais. " Morwenna ! Seren ! Dian ! "

criait-il, et nos trois casques d'or couraient ou trottaient pour se jeter

dans ses bras, et il les couvrait de cadeaux : du miel en rayon, de petites broches ou la fragile coquille en spirale d'un escargot. Puis, les filles dans les bras, il nous rejoignait pour nous donner les dernières nouvelles : on avait reconstruit un pont, ouvert un tribunal, déniché un magistrat honnête ou exécuté un bandit de grands chemins. Ou il parlait de quelque prodige naturel : un serpent de mer aperçu au large, un veau né

avec cinq pattes ou même une histoire de jongleur qui avalait le feu.

" Comment va le roi ? ne manquait-il jamais de nous demander quand il en avait fini.

- Le roi grandit", répondait invariablement Ceinwyn d'un ton calme, et arthur s'en tenait là.

256

Il nous donnait des nouvelles de Guenièvre, et tout allait toujours bien, même si Ceinwyn et moi soupçonnions que son ardeur dissimulait une curieuse solitude. Il n'a jamais été seul, mais je crois qu'il n'a jamais découvert non plus l'homme dont il avait tant besoin. autrefois, Guenièvre s'était intéressée aux affaires du gouvernement avec autant de passion qu'arthur, mais elle s'en était peu à peu détournée pour consacrer toutes ses énergies au culte d'Isis. arthur, que la ferveur religieuse avait toujours mis mal à l'aise, feignait de s'intéresser à cette Déesse de femme, mais en vérité je crois qu'il était convaincu que Guenièvre perdait son temps à rechercher un pouvoir qui n'existait pas, tout comme nous avions perdu notre temps naguère à traquer le Chaudron.

Guenièvre ne lui donna qu'un fils. De deux choses l'une, assurait Ceinwyn : ou ils faisaient chambre à part, ou Guenièvre employait de la magie de femme pour empêcher la conception. Tous les villages avaient leur sage-femme qui savait quelles herbes rempliraient cet office, de même qu'elles savaient celles qui provoqueraient un avortement ou soigneraient une maladie. arthur, j'en étais convaincu, aurait aimé d'autres enfants, car il les adorait, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il venait avec Gwydre dans notre palais. arthur et son fils se plaisaient au milieu de la ribambelle d'enfants qui se promenaient, insouciantes, à Lindinis, mais prenaient grand soin d'éviter la présence songeuse et maussade de Mordred.

Gwydre jouait avec nos trois fillettes et avec les trois de Ralla, et avec les deux douzaines d'enfants d'esclaves ou de servantes qui formaient

de petites armées pour des parodies de combat ou qui suspendaient des manteaux de guerre aux branches d'un poirier pour en faire un semblant de maison ou ils imitaient les passions et les procédures du palais. Mordred avait ses compagnons à lui : tous des garçons et tous des esclaves. ...tant plus ,gés, ils vadrouillaient à leur guise et nous avions ensuite des échos de leurs virées : faucille volée dans une cabane, toit de chaume ou meule de foin incendiés, tamis éventré, haie saccagée et, plus tard, agression d'une petite bergère ou de la fille d'un fermier. arthur écoutait, frissonnait puis allait parler au roi, mais rien n'y faisait.

Guenièvre venait rarement à Lindinis. En revanche, mes obligations, qui m'amenaient à sillonner la Dumnonie au service d'arthur, me conduisaient assez souvent au Palais d'hiver de Durnovarie. Et c'est là, le plus souvent, que je rencontrais

217

1

Guenièvre. Elle était courtoise avec moi, mais il était vrai que nous étions tous courtois en ce temps-là car arthur avait inauguré sa grande bande de guerriers. Il m'avait fait part de son idée à Cwm Isaf, mais c'est dans les années de paix qui suivirent la bataille de Londres qu'il fit de sa confrérie de lanciers une réalité.

aujourd'hui encore, si vous parlez de la Table Ronde, certains vieillards se souviendront en gloussant de cette vieille tentative pour dompter la rivalité, l'hostilité et l'ambition. La Table Ronde, bien sûr, n'a jamais été son vrai nom. Ce n'était qu'un sobriquet. arthur lui-même avait décidé

de l'appeler la Confrérie de Bretagne, ce qui était beaucoup plus impressionnant, mais personne ne devait jamais l'appeler ainsi. Tous s'en souvenaient, quand ils s'en souvenaient, comme du serment de la Table Ronde, et probablement avaient-ils oublié qu'elle était censée nous apporter la paix. Pauvre arthur. Il y croyait vraiment, à sa Confrérie, et si les baisers pouvaient apporter la paix un millier de morts seraient encore parmi nous aujourd'hui. arthur avait essayé de changer le monde par l'amour.

La Confrérie de Bretagne devait être inaugurée au Palais d'hiver de Durnovarie, en été, après qu'une épidémie eut emporté Leodegan, le père de Guenièvre et le roi en exil de Henis Wyren. Mais en juillet, alors que nous étions censés nous retrouver là-bas, la peste s'était

abattue sur Durnovarie et, au tout dernier moment, arthur avait décidé que la grande assemblée aurait lieu au Palais marin désormais resplendissant au sommet de la colline. Lindinis eût été un meilleur endroit pour les cérémonies inaugurales, car le palais était beaucoup plus grand, mais probablement Guenièvre avait-elle souhaité faire admirer sa nouvelle demeure. Sans doute lui était-il agréable de voir tous les rudes guerriers barbus et chevelus de la Bretagne se promener a travers ses salles civilisées et ses arcades ombragées. C'est cette beauté, semblait-elle nous dire, que vous devez protéger de votre vie, mame si elle prit grand soin que nous soyons peu nombreux a dormir dans la villa agrandie. Nous installâmes notre campement a l'extérieur et, en vérité, nous en étions ravis.

Ceinwyn vint avec moi. Elle n'allait pas très bien car les cérémonies se déroulèrent peu de temps après la naissance de son troisième enfant, un garçon. L'accouchement difficile s'était

soldé par une Ceinwyn très affaiblie. L'enfant n'avait pas survécu. Mais arthur la supplia de venir. Il voulait que tous les seigneurs de Bretagne fussent réunis, et bien que personne ne vint de Gwynedd, d'Elmet ou des autres royaumes du nord, beaucoup consentirent a un long voyage. Et presque tous les grands de Dumnonie répondirent présents. Cuneglas de Powys, Meurig de Gwent, le prince Tristan de Kernow, tous vinrent de mame, naturellement, que Lancelot, et tous ces rois se firent accompagner de seigneurs, de druides, d'évêques et de chefs, si bien que les tentes et les abris formaient un grand cercle tout autour de la colline. Mordred, alors ,gé de neuf ans, vint avec nous et, au grand dégoût de Guenièvre, fut logé a l'intérieur du palais avec les autres rois. Merlin refusa de venir. Il affirma qu'il était trop vieux pour ces sottises. Galahad fut nommé

maréchal de la Confrérie et présida aux cérémonies avec arthur. Comme lui, il croyait profondément a cette entreprise.

Je n'en ai jamais fait l'aveu a arthur, mais j'étais moi-mame mal a l'aise.

Son idée était que nous allions tous nous lier par un serment de paix et d'amitié qui nous ferait oublier nos vieilles inimitiés et interdirait a jamais aux Frères de Bretagne de lever leurs lances les uns contre les autres. Les Dieux eux-memes semblaient se gausser de cette ambition car le jour se leva sur un temps glacial et un ciel sombre, mame s'il ne tomba pas une goutte de pluie de la journée. arthur, qui était ridiculement optimiste, voulut y voir un signe de bon augure.

Personne ne portait ni épée, ni lance ni bouclier au cours de cette cérémonie, qui eut lieu dans le jardin d'agrément du Palais, entre les deux nouvelles arcades construites sur les talus qui descendaient vers la crique. Les étendards flottaient sur les arcades, oa deux chours entonnaient des chants solennels pour donner aux cérémonies une dignité de circonstance. au nord du jardin, tout près d'une grande porte cintrée qui menait au palais, on avait dressé une table. Une table ronde, mame si cette forme n'avait pas de signification particulière : c'était simplement la plus commode a installer dans le jardin. Elle n'était pas très grande -son diamètre devait atre a peu de choses près comparable a l'envergure d'un homme les bras tendus - mais elle était fort belle. Elle était romaine, naturellement, et taillée dans une pierre blanche translucide dans laquelle était sculpté un superbe cheval aux ailes déployées. L'une de ces ailes était fendue sur toute la longueur, mais la table restait imposante et le cheval ailé était une

259

merveille. Sagramor assurait n'avoir jamais vu de bate pareille au cours de ses voyages, mais prétendait qu'il existait bel et bien des chevaux volants de ce genre dans les pays mystérieux qui se trouvaient par-dela les océans de sable. Sagramor avait épousé Malla, sa robuste Saxonne, et était désormais père de deux garçons.

Les seules épées autorisées étaient celles des rois et des princes. L'épée de Mordred était posée sur la table, entrecroisée avec les lames de Lancelot, Meurig, Cuneglas, Galahad et Tristan. L'un après l'autre, chacun s'avança : rois, princes, chefs et seigneurs, tout le monde posa les mains a l'endroit oa se touchaient les six lames pour prononcer le serment d'amitié et de paix. Ceinwyn avait fait passer des habits neufs a Mordred, puis elle lui avait coupé les cheveux et l'avait peigné pour éviter que ces boucles n'aient l'air de deux balais au sommet de son cr,ne rond, mais il avait quand mame l'air d'un empoté quand il clopina sur son pied-bot afin de marmonner le serment. J'admets que l'instant oa je mis la main sur les lames fut assez solennel : comme la plupart des hommes présents, j'avais réellement l'intention d'honorer ce serment qui était, bien entendu, réservé aux hommes, car arthur considérait que ce n'était pas l'affaire des femmes, mame si beaucoup se postèrent sur la terrasse, au-dessus de la porte cintrée, pour suivre la longue cérémonie. ¿ l'origine, arthur avait voulu réserver l'appartenance a cette Confrérie aux seuls guerriers assermentés qui avaient combattu les Saxons, mais il l'avait maintenant élargie a tous les grands qu'il avait pu attirer dans son palais. Lorsque tous eurent défilé, il prata serment a son tour puis rejoignit la terrasse pour nous expliquer que le serment que nous venions de prater était le plus sacré

que nous eussions jamais prononcé, que nous avions promis de donner la paix a la Bretagne et que, si l'un de nous trahissait son serment, le devoir de tous les autres était de punir le fautif. Puis il nous demanda de nous embrasser et l'on servit a boire.

La solennité du jour ne devait pas s'arrêter là. arthur avait observé avec soin ceux qui évitaient de s'embrasser ; les uns après les autres, il convia ces ,mes récalcitrantes dans les grandes salles du palais pour leur imposer la réconciliation. arthur lui-même donna l'exemple en serrant dans ses bras Sansum, puis Melwas, le roi des Belges détrôné qu'il avait exilé a Isca. Melwas consentit de mauvaise gr,ce au baiser de paix mais mourut un mois plus tard après avoir ingurgité des huates avariées. Le destin est inexorable, aimait a nous répéter Merlin.

26q

Ces réconciliations plus intimes retardèrent inévitablement le banquet qui devait être servi dans la grande salle où arthur réunissait les anciens ennemis et l'on porta de nouvelles cuves d'hydromel au jardin où les guerriers les attendaient et t,chaient de deviner quels seraient les prochains appelés. Je savais qu'arthur m'appellerait, car j'avais pris grand soin d'éviter Lancelot au cours de la cérémonie. De fait, Hygwydd, l'écuyer d'arthur, vint me trouver pour m'entraîner dans la grande salle qÿ, comme je le craignais, Lancelot et ses courtisans m'attendaient. arthur avait persuadé Ceinwyn de venir et, pour l'épauler, avait également prié

son frère Cuneglas de venir. Nous nous tenions tous les trois d'un côté de la salle, Lancelot et ses hommes de l'autre, tandis qu'arthur, Galahad et Guenièvre présidaient depuis le dais où la table du banquet était déjà dressée. arthur rayonnait : " J'ai réuni dans cette salle quelques-uns de mes amis les plus chers, déclara-t-il. Le roi Cuneglas, le meilleur allié

qu'un homme puisse avoir dans la guerre comme dans la paix, le roi Lancelot auquel je suis lié comme a un frère, le seigneur Derfel Cadarn, brave entre les braves, et ma chère princesse Ceinwyn. "

Il souriait. J'étais mal a l'aise, ne sachant où me mettre, comme un épouvantail dans un champ de pois. Ceinwyn était toute gracieuse, Cuneglas gardait les yeux fixés sur le plafond peint, Lancelot fronçait les sourcils, amhar et Loholt essayaient de prendre un air belliqueux, tandis que le visage de Dinas et de Lavaine ne laissait paraître que le mépris.

Guenièvre nous observait attentivement sans rien trahir de ses sentiments, même si je soupçonne qu'elle avait autant de mépris que les druides pour cette cérémonie arrangée par son mari. arthur souhaitait ardemment la paix, et Galahad et lui étaient les seuls qui n'avaient pas l'air gagné.

Comme aucun de nous ne parlait, arthur ouvrit les bras et quitta le dais :

" J'exige que le mauvais sang qui existe entre vous soit versé maintenant, une fois pour toutes, puis oublié. "

Il attendit de nouveau. Je traanais les pieds tandis que Cuneglas tirait sur ses moustaches.

" Je vous en prie ", insista arthur.

Ceinwyn esquissa un infime haussement d'épaules et déclara : " Je regrette la peine que j'ai faite au roi Lancelot. "

Ravi que la glace commence à fondre, arthur se tourna en souriant vers le roi des Belges : " Seigneur Roi ? insista-t-il auprès de Lancelot. allez-vous lui pardonner ? "

261

Tout de blanc vatu, Lancelot la regarda et s'inclina.

" Est-ce un pardon ? " grondai-je.

Lancelot s'empourpra, mais se débrouilla pour répondre aux attentes d'arthur : " Je n'ai point de querelle avec]* princesse Ceinwyn, fit-il avec raideur.

- Voila ! " s'exclama arthur, ravi de ces mots prononcés du bout des lèvres, et il tendit les bras pour les inviter à avancer : " Embrassez-vous, dit-il. Et j'aurai la paix ! "

Tous deux s'avancèrent, se donnèrent un baiser sur la joue et reculèrent.

Le geste fut aussi chaleureux que la nuit étoilée où nous avions attendu le Chaudron dans des rochers de Llyn Cerrig Bach, mais arthur en fut satisfait. " Derfel, reprit-il, ne vas-tu pas embrasser le roi ? "

Je me raidis. "Je l'embrasserai, Seigneur, lorsque ses druides auront

retiré les menaces qu'ils ont proférées contre la princesse Ceinwyn. "

Le silence se fit. Guenièvre soupira et tapota du pied sur la mosaïque du dais, celle-la mame qu'elle avait retirée de Lindinis. Elle était plus superbe que jamais. Elle portait une robe noire, peut-atre pour mieux marquer la solennité du jour, et la robe était cousue de douzaines de croissants de lune en argent. Ses cheveux roux étaient ramenés en tresses enroulées autour de son cr,ne et maintenus en place par deux épingles en forme de dragon. Elle portait autour du cou le collier d'or qu'arthur lui avait envoyé il y a longtemps après une bataille contre les Saxons d'aelle.

Elle m'avait dit alors qu'elle ne l'aimait pas, mais il lui allait a merveille. Peut-atre toutes ces cérémonies lui paraissaient-elles fastidieuses, mais elle fit de son mieux pour aider son mari.

" quelles menaces ? me demanda-t-elle froidement.

- Ils savent, fis-je en regardant les jumeaux.
- Nous n'avons fait aucune menace, protesta sèchement Lavaine.
- Mais vous pouvez faire disparaatre les étoiles", repris-je d'un ton accusateur.

Un léger sourire éclaira le beau visage de brute de Dinas : " La petite étoile en papier, Seigneur Derfel ? demanda-t-il en feignant la surprise.

Est-ce cela votre affront ?

- C'était votre menace.
- Mon Seigneur ! fit Dinas en se tournant vers arthur. Ce n'était qu'un tour pour enfants. Cela ne signifiait rien.

262

- Vous le jurez ? demanda arthur en posant son regard sur les druides.
- Sur la vie de mon frère, promet Dinas.
- Et la barbe de Merlin ? Vous l'avez encore ? " J'avais choisi de les défier. Guenièvre soupira comme pour suggérer que je devenais fatigant.

Galahad fronça les sourcils. Hors du palais, les voix des guerriers se faisaient rauques sous l'effet de l'hydromel. Lavaine leva les yeux vers arthur.

" Il est exact, commença-t-il d'un ton courtois, que nous possédions une mèche de la barbe de Merlin coupée après qu'il avait insulté le roi Cerdic.

Mais sur ma vie, Seigneur, nous l'avons br°lée.

- Nous ne combattons pas les vieillards, grogna Dinas avant de se tourner vers Ceinwyn. Ni les femmes. "

arthur s'illumina. " allons, Derfel, approche. La paix régnera entre mes amis les plus chers. "

J'hésitai encore, mais Ceinwyn et son frère me pressèrent d'avancer et, pour la seconde et dernière fois de ma vie, j'embrassai Lancelot. Mais cette fois, plutôt que de chuchoter les insultes que nous avions échangées la première fois, nous ne dames rien. Un baiser suffit, et chacun recula d'un pas.

" La paix régnera entre vous, insista arthur.

- Je le jure, Seigneur, répondis-je avec raideur.

- Je n'ai point de querelle ", fit Lancelot tout aussi sèchement.

arthur dut se contenter de notre réconciliation grincheuse, et il poussa un immense soupir de soulagement, comme s'il en avait fini avec la partie la plus difficile de la journée. Puis il nous serra tous deux dans ses bras avant d'insister pour que Guenièvre, Galahad, Ceinwyn et Cuneglas viennent à leur tour échanger des baisers.

Notre épreuve était terminée. Les dernières victimes d'arthur furent sa propre épouse et Mordred. N'ayant aucune envie d'en être le témoin, je sortis avec Ceinwyn. À la demande d'arthur, son frère resta et nous nous retrouvâmes tous les deux seuls.

" J'en suis navré, dis-je.

- C'était une épreuve inévitable, fit Ceinwyn en haussant les épaules.

- Je ne fais toujours pas confiance à ce b, tard, ajoutai-je avec rancœur.
"

Elle sourit.

" Toi, Derfel Cadarn, tu es un grand guerrier. Lui, c'est Lance-lot. Le loup craint-il le lièvre ?

263

- Il craint le serpent ", répondis-je d'un air sombre. Je n'avais aucune envie de retrouver mes amis pour leur raconter la réconciliation avec Lancelot, et j'entraanai Ceinwyn a travers les salles élégantes du Palais marin avec leurs murs a colonnaft leurs sols décorés et les lourdes lampes de bronze avec leurs longues chaanes de fer suspendues aux plafonds peints de scènes de chasse. Ceinwyn trouva le palais incroyablement spacieux mais froid : " Les Romains tout crachés !

- Guenièvre, tu veux dire ! " répliquai-je.

Nous découvrames une volée d'escaliers qui menait aux cuisines affairées, puis une porte qui donnait sur les jardins, derrière le palais, oa herbes et fruits poussaient en plates-bandes bien ordonnées. " Je ne crois pas que cette Confrérie de Bretagne puisse aboutir a quoi que ce soit, avouai-je lorsque nous fîmes au grand air.

- ¿ moins que vous ne soyez assez nombreux a prendre le serment au sérieux, dit Ceinwyn.

- Peut-atre. " Soudain, je demeurai cloué sur place. Juste devant moi, penchée sur un coin de persil, se trouvait la petite sour de Guenièvre, Gwenhwyvach.

Ceinwyn la salua joyeusement. J'avais oublié qu'elles avaient été amies au cours des longues années d'exil des deux sours a Powys. Et quand elles se furent embrassées, Ceinwyn l'entraana vers moi. Je pensais que Gwenhwyvach m'en voudrait de ne pas l'avoir épousée, mais elle semblait sans rancune. "

Je suis devenue la jardinière de ma sour, m'expliqua-t-elle.

- Ce n'est pas possible, Dame ?

- La nomination n'est pas officielle, répondit-elle sèchement, pas plus que mes hautes responsabilités d'intendante et de gardienne des lévriers, mais il faut bien que quelqu'un se charge de ce travail et, a sa mort, mon père a fait promettre a Guenièvre de s'occuper de moi.

- Sa disparition m'a fait de la peine ", intervint Ceinwyn.

Gwenhwyvach haussa les épaules. " Il maigrissait a vue d'oeil, et un

jour il a fini par disparaatre. " quant a elle, on ne pouvait pas dire qu'elle avait maigri : elle était obèse maintenant et était devenue une grosse femme rougeaude qui, avec sa robe crottée et son chemisier blanc crasseux, avait plus l'air d'une paysanne que d'une princesse. " J'habite la-bas ! "

Elle montra du doigt une grande baraque de bois qui se dressait a une centaine de pas du palais. " Ma sour m'autorise a accomplir ma t,che chaque jour,

264

mais quand sonne la cloche du soir je dois me mettre hors de portée de ses regards. aucun laideron ne doit venir ternir l'éclat du palais, vous comprenez.

- Dame ! " m'exclamai-je devant sa façon de se dénigrer.

Gwenhwyvach me fit signe de me taire. "Je suis heureuse, reprit-elle d'un air morne. Je fais de longues promenades avec les chiens et je parle aux abeilles.

- Viens a Lindinis, l'encouragea Ceinwyn^

- Jamais on ne me laisserait faire ! protesta Gwenhwyvach, feignant d'atre choquée.

- Et pourquoi pas ? demanda Ceinwyn. Nous avons des chambres libres. Je t'en prie. "

Gwenhwyvach eut un petit sourire malicieux. " J'en sais trop, Ceinwyn, voila pourquoi. Je sais qui vient, qui reste et ce qu'ils font ici. " aucun de nous deux n'avait envie d'en savoir plus et ne l'interrogea sur ces insinuations, mais elle avait besoin de parler. Elle devait se sentir bien seule et Ceinwyn était un visage amical et affectueux du passé. Soudain, Gwenhwyvach lança les herbes qu'elle venait de couper et nous entraana en toute h,te vers le palais.

" Laissez-moi vous montrer, fit-elle.

- Je suis s're que nous n'avons aucun besoin de voir, répondit Ceinwyn, craignant ce qu'elle était sur le point de nous révéler.

- Toi, tu peux voir, dit-elle a Ceinwyn, mais Derfel, non. Ou plutôt, il ne devrait pas. Les hommes sont censés ne jamais mettre les pieds dans le temple. "

Elle nous avait conduits a une porte qui se trouvait au pied de quelques marches de briques et qui donnait sur une grande cave soutenue par de grandes arches romaines de briques. " Ils gardent le vin ici ", expliqua Gwenhwyfach en montrant les jarres et les peaux qui encombraient les étagères. Elle avait laissé la porte ouverte en sorte que quelques vagues rais de lumière éclairaient l'enchevêtrement sombre et poussiéreux des arches. " Par ici ", fit-elle en disparaissant a droite entre des piliers.

Nous la suivames a t,tons, de plus en plus précautionneux a mesure que nous nous éloignions de la porte. Nous l'entendames soulever une barre, puis un courant d'air frais nous enveloppa lorsqu'elle tira une porte immense. "

C'est le temple d'Isis ? lui demandai-je.

- Vous en avez entendu parler ? fit-elle d'un air dépité.

265

- Guenièvre m'a montré son temple de Durnovarie, il y a de longues années de cela.

- Elle ne vous montrerait pas celui-ci ", trancha Gwenhwy-vach, puis elle tira les épais rideaux noirs suspendusdè quelques pas de l'entrée, nous dévoilant le sanctuaire privé de Guenièvre. Par crainte du courroux de sa sour, elle ne voulut pas me laisser m'aventurer au-dela du petit hall qui séparait la porte des rideaux, mais elle fit descendre deux marches a Ceinwyn pour l'entraaner dans une longue pièce au sol de pierre polie noire : les murs et le plafond vo'té étaient enduits de poix, et sur un dais de pierre noire se dressait un trône taillé dans la mame pierre.

Derrière le trône, se trouvait un autre rideau noir. Devant le dais, avait été creusé un bassin peu profond que l'on emplissait d'eau au cours des cérémonies d'Isis. En vérité, le temple était exactement le mame que celui que Guenièvre m'avait fait visiter de longues années auparavant et très proche du sanctuaire déserté que nous avions découvert dans le palais de Lindinis. Hormis que cette cave était plus grande et plus basse que celle des temples précédents, la seule différence était qu'elle laissait ici pénétrer la lumière du jour, car le plafond vo'té était percé d'un grand trou juste au-dessus du bassin. " Il y a un mur la-bas, chuchota Gwenhwyfach en montrant le trou, plus haut qu'un homme. Le clair de lune peut pénétrer par le puits sans que personne ne puisse regarder ce qui se passe en bas. Malin, n'est-ce pas

? "

L'existence du puits laissait supposer que la cave était creusée sous le jardin du palais, ce que Gwenhwyfach confirma. Il y avait une entrée ici, dit-elle en montrant une ligne brisée dans la maçonnerie, au milieu du temple. " On pouvait ainsi ranger directement les livraisons dans la cave, mais Guenièvre a prolongé l'arche, vous comprenez ? Et l'a fait recouvrir de terre. "

Mis a part sa noirceur maléfique, le temple n'avait rien de particulièrement sinistre, car il n'y avait ni idole, ni feu sacrificiel ni autel. ȝ tout prendre, le temple était mame un peu décevant, car la cave vo°tée n'avait pas la grandeur des salles du haut. Elle avait un côté faux clinquant, mame légèrement sale. Les Romains, me dis-je, auraient certainement su en faire une pièce plus digne de la Déesse, mais tous les efforts de Guenièvre n'avaient réussi qu'a transformer un cellier de briques en une cave noire, mame si le trône, qui était taillé dans un seul bloc de pierre noire et qui était sans doute le mame qu'a Durnovarie, était assez imposant. Gwenhwyfach contourna le trône et tira le rideau 266

noir pour permettre a Ceinwyn de passer. Elles restèrent un long moment derrière le rideau, mais lorsque nous ressortames Ceinwyn me dit qu'il n'y avait pas grand-chose a voir. " Juste une petite chambre noire, avec un grand lit et quantité de crottes de souris.

- Un lit ? demandai-je, soupçonneux.

- Un lit a raves, répondit Ceinwyn d'un ton ferme, comme celui de la tour de Merlin.

- Et c'est tout ? " demandai-je, encore taraudé par le doute.

Ceinwyn haussa les épaules. " Gwenhwyfach a insinué qu'il servait a d'autres fins, reprit-elle d'un ton de reproche, mais elle n'en avait aucune preuve et elle a fini par admettre que sa sour dormait la pour recevoir des songes. " Elle sourit d'un air triste. " Je crois que la pauvre Gwenhwyfach a le cerveau dérangé. Elle croit que Lancelot viendra la chercher un jour.

- Elle croit quoi ? demandai-je stupéfait.

- Elle est amoureuse de lui, la pauvre. " Nous avions essayé de la persuader de se joindre a nous pour les festivités du jardin, mais elle avait refusé. Elle n'y serait pas bien accueillie, nous avait-elle confié, et nous nous éloign,mes a la h,te en jetant des regards méfiants a

droite et a gauche. " Pauvre Gwenhwyvach, fit Ceinwyn avant de rire. C'est typique de Guenièvre, n'est-ce pas ?

- quoi donc ?

- D'adopter une religion aussi exotique ? Pourquoi ne pas adorer les dieux de la Bretagne comme nous ? Mais non, il lui faut trouver quelque chose d'étrange et de difficile. " Elle soupira et passa son bras sous le mien. "

Sommes-nous vraiment obligés de rester pour le banquet ? "

Elle se sentait faible et ne s'était pas entièrement remise des dernières couches. " arthur comprendra si nous n'y allons pas, répondis-je.

- Mais pas Guenièvre, fit-elle avec un soupir. Mieux vaut faire un effort.

"

Nous avons longé le flanc ouest du palais, contourné la haute palissade de bois qui cachait le puits du temple, et atteint maintenant l'extrémité de la longue arcade. Je l'arratai juste au coin et posai mes mains sur ses épaules. " Ceinwyn de Powys, déclarai-je en contemplant son joli minois, je t'aime.

- Je sais ", répondit-elle avec un sourire, et, se hissant sur la pointe des pieds, elle me donna un baiser puis m'entraana 267

quelques pas plus loin pour admirer le jardin d'agrément du Palais d'hiver.

"Voilà la Confrérie de Bretagne chère au cour d'arthur ", fit-elle d'un air amusé.

Le jardin grouillait d'hommes avinés. Ils avaient attendu trop longtemps le banquet : maintenant a bouche-que-veux-tu, ils se renouvelaient leurs promesses fleuries d'amitié éternelle. Certaines embrassades avaient tourné

au pugilat pour le plus grand malheur des parterres fleuris. Les chours avaient depuis longtemps renoncé a leurs chants solennels et certaines choristes buvaient avec les guerriers. Tous les hommes n'étaient pas éméchés, bien s'ôr, mais les hôtes restés sobres s'étaient repliés sur la terrasse afin de protéger les femmes, parmi lesquelles se trouvaient

nombre des servantes de Guenièvre et Lunete, mon premier et lointain amour.

Guenièvre se tenait aussi sur la terrasse, d'oà elle regardait horrifiée son jardin saccagé. Mais c'était de sa faute, car elle avait servi un hydromel particulièrement fort, et il y avait au moins cinquante hommes a chahuter dans le jardin. Certains avaient arraché des tiges de fleurs pour se livrer a des parodies de combat a l'épée. au moins un homme avait le visage en sang tandis qu'un autre s'efforçait d'arracher une dent branlante et traitait de tous les noms le Frère de Bretagne assermenté qui l'avait frappé. Un autre encore avait vomi sur la table ronde.

J'aidai Ceinwyn a se frayer un chemin sous les arcades. ȝ nos pieds, la Confrérie de Bretagne jurait, échangeait des coups et s'abrutissait a grand renfort d'hydromel.

Igraine ne voudra jamais me croire. Mais c'est ainsi qu'est née la Confrérie de Bretagne, que les ignorants persistent a appeler la Table Ronde.

J'aimerais pouvoir écrire que le nouvel esprit de paix engendré par le serment de la Table Ronde a propagé le bonheur a travers le royaume, mais les petites gens ignoraient pour la plupart ce qui s'était passé. Les simples mortels n'en savaient rien et se fichaient pas mal de ce que faisaient leurs seigneurs tant que leurs champs et leurs familles n'avaient pas a en souffrir. quant a arthur, naturellement, il faisait grand cas du serment. Comme disait Ceinwyn, pour un homme qui disait haÔr tous les serments, il en était exceptionnellement friand.

Mais au moins le serment fut-il respecté dans ces années-la et la Bretagne prospéra en ce temps de paix. aelle et Cerdic se disputèrent le contrôle de Llogyr, et leur conflit meurtrier épargna au reste de la Bretagne leurs lances saxonnes. Dans l'ouest du pays, les rois irlandais ne se lassaient pas de tester leurs lances contre les boucliers bretons, mais ces conflits demeuraient limités et épars, et la plupart d'entre nous connȳmes une longue période de paix. Plutôt que de s'inquiéter de l'ennemi, le Conseil de Mordred, dont je faisais partie, avait tout le loisir de s'occuper des lois, des impôts et des conflits de voisinage.

arthur dirigeait le Conseil, mais il n'occupa jamais le siège placé au bout de la table, parce que le trône était réservé au roi et resta vide jusqu'au jour oà Mordred eut atteint la maturité. Merlin était officiellement le premier conseiller du roi, mais il n'allait jamais a Durnovarie et ne disait pas grand-chose les rares fois oà le Conseil se

réunissait a Lindinis. Une demi-douzaine de conseillers étaient des guerriers, mais la plupart ne venaient jamais non plus. agravaïn disait que tout cela l'ennuyait, tandis que Sagramor préférait maintenir la paix sur la frontière saxonne. Les autres conseillers étaient deux bardes qui savaient les lois et les généalogies de la Bretagne, deux magistrats, un marchand et deux évâques chrétiens. L'un d'eux était un noble vieillard qui répondait au nom d'Emrys. C'est lui qui avait succédé a Bedwin a Durnovarie. L'autre était Sansum.

Sansum avait conspiré contre arthur. Peu doutaient qu'il aurait d° perdre la tate le jour oa la conjuration avait été démasquée, mais cette ,me servile s'en était tirée tant bien que mal. Il n'avait jamais su lire ni écrire, mais il était malin et ses ambitions ne connaissaient point de bornes. Il était originaire de Gwent, oa son père était tanneur. Il s'était élevé en devenant l'un des pratres de Tewdric, mais c'est en mariant arthur et Guenièvre, après leur fuite de Caer Sws, qu'il était passé sur le devant de la scène. Pour le récompenser de ce service, il avait été fait évâque de Dumno-nie et aumônier de Mordred, puis avait perdu cet honneur après avoir comploté avec Nabur et Melwas. Il était censé croupir dans l'obscurité en sa qualité de gardien du sanctuaire de la Sainte-...pine, mais Sansum ne supportait pas l'obscurité. Il avait épargné a Lancelot l'humiliation d'un rejet par les adeptes de Mithra et, ce faisant, acquis la gratitude circonspecte de Guenièvre. Mais ni son amitié avec Lancelot ni sa trave avec Guenièvre n'auraient suffi a lui valoir une place au Conseil de Dumnonie.

269

Il s'était hissé a ce haut rang par un mariage, en épousant la sour aanée d'arthur, Morgane : Morgane, la pratresse de Merlin, l'adepte des Mystères, Morgane la paÔenne. Par ce mariage, Sansum avait recouvert toutes les traces de son ancienne disgr,ce pour se hisser au faate du pouvoir en Dumnonie. Nommé au Conseil, sacré évâque de Lindinis, il était redevenu l'aumônier de Mordred mame si, par bonheur, son aversion pour le jeune roi le tenait loin du palais de Lindinis. Son autorité s'exerçait sur toutes les églises du nord de la Dumnonie, tout comme celle d'Emrys sur les églises du sud. Pour Sansum, ce fut un mariage étincelant, pour nous ce fut une immense surprise.

La cérémonie eut lieu dans l'église de la Sainte-...pine, a Ynys Wydryn.

arthur et Guenièvre séjournèrent a Lindinis et c'est tous ensemble que nous prames la route du sanctuaire en ce grand jour. Tout commença

par le baptême de Morgane dans les eaux bordées de roseaux de l'étang d'Issa. Elle avait abandonné son masque d'or avec son image du dieu cornu Cernunnos pour un nouveau masque orné d'une croix chrétienne et, pour bien marquer l'allégresse du jour, elle avait troqué son habituelle robe noire contre une robe blanche. arthur avait pleuré de joie en voyant sa sour s'avancer en clopinant dans l'étang, oa Sansum, avec une évidente tendresse, la soutint par le dos en l'abaissant dans l'eau. Un chour chanta des alléluias. Nous attendames le temps que Morgane se sèche et passe une nouvelle robe blanche, puis nous la regard,mes boitiller jusqu'a l'autel oa l'évaque Emrys les déclara mari et femme.

Je crois bien que je n'aurais pas été plus étonné si Merlin lui-mame avait abandonné les anciens dieux pour la Croix. Pour Sansum, naturellement, c'était un double triomphe, car en épousant la sour d'arthur il ne gagnait pas seulement un siège au Conseil royal : sa conversion au christianisme portait un coup dur aux paÔens. Certains hommes l'accusèrent avec aigreur d'opportunisme, mais en toute équité je dois avouer qu'il aimait Morgane, tout calculateur qu'il était, et qu'elle, elle l'adorait. C'étaient deux atres intelligents unis par leurs rancours. Sansum avait toujours cru qu'il méritait un plus haut rang, tandis que Morgane, qui avait été belle autrefois, souffrait de l'incendie qui avait déformé son corps et fait de son visage une horreur. Elle en voulait aussi a Nimue, car elle avait été

jadis la pratresse la plus écoutée de Merlin. Mais la jeune Nimue avait usurpé cette place et c'est pour se venger qu'elle devint alors la plus fervente des

27q

chrétiennes. Elle mit autant d'acharnement a proclamer le Christ qu'elle en avait mis jadis au service des anciens dieux. Et, après son mariage, elle mit toute sa formidable volonté au service de la campagne missionnaire de Sansum.

Merlin ne devait pas assister au mariage, mais il s'en amusa. " Elle est seule, me confia-t-il, quand il apprit la nouvelle, et le Seigneur des Souris a au moins le mérite de lui tenir compagnie. Tu ne penses quand mame pas qu'ils s'envoient en l'air ? Grands Dieux, Derfel, si la pauvre Morgane se dévatait devant Sansum, il vomirait ! qui plus est, il ne sait pas copuler. Pas avec les femmes, en tout cas. "

Le mariage ne devait pas attendrir Morgane. En Sansum, elle trouva un homme tout prat a se laisser guider par ses sagaces conseils et dont

elle pouvait servir les ambitions avec la dernière énergie, mais pour le reste du monde elle devait rester la femme rusée et implacable au masque d'or imposant.

Elle vivait encore a Ynys Wydryn, mais elle avait quitté le Tor de Merlin pour la maison de l'évaque d'oa elle pouvait voir le Tor incendié oa habitait Nimue, son ennemie.

Désormais privée de Merlin, Nimue était convaincue que Morgane avait volé

les Trésors de Bretagne. Pour autant que je pouvais en juger, cette conviction reposait uniquement sur sa haine de Morgane, en qui elle voyait la plus grande traaitresse de la Bretagne. après tout, elle était cette pratresse paÔenne qui avait abandonné les Dieux pour se faire chrétienne, et, chaque fois qu'elle apercevait Morgane, Nimue crachait et lançait des malédictions que Morgane lui renvoyait avec autant de flamme : les menaces paÔennes contre la damnation chrétienne. Jamais elles ne seraient aimables l'une envers l'autre.

Un jour, cédant aux instances pressantes de Nimue, il me fallut affronter Morgane au sujet du Chaudron perdu. Ils étaient mariés depuis un an et j'avais beau être seigneur, désormais, en même temps que l'un des hommes les plus riches de Dumnonie, Morgane continuait à m'intimider. Enfant, elle avait été pour moi une figure d'autorité à l'apparence terrifiante qui régnait sur le Tor d'une main de fer, cédant à de brusques accès de colère et n'hésitant jamais à nous faire rentrer dans le rang à coups de bâton. De longues années plus tard, je la trouvais tout aussi redoutable.

Je la rencontrai à Ynys Wydryn, dans l'une des nouvelles bâtisses de Sansum. La plus grande avait la dimension d'une salle 271

de banquet royale : c'était l'école où il formait des missionnaires par douzaines. Ces prêtres commençaient leurs leçons à six ans ; à seize, ils étaient proclamés saints puis envoyés sur les routes de Bretagne pour gagner des convertis. Je rencontrais souvent ces prosélytes lors de mes déplacements. Ils allaient par deux, avec pour tout bagage une besace et un bâton, même s'ils étaient parfois accompagnés par des groupes de femmes qui semblaient être étrangement attirées par les missionnaires. Ils n'avaient peur de rien. Chaque fois que je croisais leur chemin, ils me provoquaient et me mettaient au défi de nier leur Dieu. Et à chaque fois j'en admettais courtoisement l'existence et répondais que mes dieux vivaient, eux aussi, sur quoi ils m'accablaient de malédictions tandis que leurs femmes se lamentaient et me

couvraient d'insultes. Un jour que deux de ces fanatiques effrayèrent mes filles, j'usai avec eux du talon de ma lance et je dois avouer que j'y allai un peu fort, car la dispute se conclut sur un crâne brisé et un poignet cassé. Mais pas les miens. arthur insista pour que je fusse jugé pour bien montrer que même les Dumnoniens les plus puissants n'étaient pas au-dessus de la loi. Et je comparus donc devant la cour de Lindinis, où le magistrat chrétien me fit payer l'os brisé de la moitié de mon poids en argent.

" On aurait dû te fouetter ! " me lança Morgane lorsque je fus admis en sa présence. De toute évidence, elle n'avait pas oublié l'incident. " Te fouetter jusqu'au sang et en public !

- Je crois que même vous auriez du mal aujourd'hui, Dame, répondis-je d'une voix douce.

- Dieu me donnerait la force nécessaire ", grogna-t-elle de derrière son nouveau masque d'or avec sa croix chrétienne. Elle s'assit à une table couverte de parchemins et de copeaux de bois car, non contente de diriger l'école de Sansum, c'est elle qui comptait les trésors de toutes les églises et des monastères du nord de la Dumnonie. Sa principale fierté, c'était cependant sa communauté de saintes femmes, qui chantaient et priaient dans leur salle où les hommes n'avaient pas le droit de mettre les pieds. Tandis que Morgane me toisait, je les entendais chanter de leurs douces voix. De toute évidence, ce qu'elle vit ne lui plut guère. " Si tu es venu pour de l'argent, tu n'en auras pas, aboya-t-elle. Pas un sou tant que vous n'aurez pas remboursé vos emprunts.

- Il n'est pas d'emprunts, que je sache, fis-je avec douceur.

- Billevesées. " Elle se saisit d'un copeau de bois et lut une liste de prats imaginaires.

272

Je la laissai dire, puis lui répondis posément que le Conseil n'avait aucunement l'intention d'emprunter de l'argent à l'...glise. "Et s'il le faisait, ajoutai-je, je suis sûr que votre mari vous l'aurait dit.

- Et moi je suis certaine que vous, les païens du Conseil, vous complotez dans le dos du saint. " Elle renifla. " Comment va mon frère?

- Occupé, Dame.

- Trop occupé pour venir me voir, manifestement.

- Et vous, trop occupée pour lui rendre visite, répondis-je d'un ton léger.

- Moi ? aller en Durnovarie ? Me retrouver face a cette sorcière de Guenièvre ? " Elle fit le signe de la croix, plongea la main dans un bol d'eau puis se signa a nouveau. " Plutôt aller en Enfer et voir Satan lui-même que de voir cette sorcière d'Isis ! " Elle était sur le point de cracher pour conjurer le mal, puis se ravisa et fit plutôt un autre signe de croix. " Sais-tu ce qu'exigent les rites d'Isis ? me demanda-t-elle avec colère.

- Non, Dame.

- Des saletés, Derfel, des saletés ! Isis est la déesse écarlate ! La putain de Babylone. C'est la foi du diable, Derfel. Ils couchent ensemble, homme et femme. " Cette abominable pensée la fit frémir. " Des immondices.

- Les hommes ne sont pas autorisés dans leur temple, Dame, fis-je en prenant la défense de Guenièvre, de même qu'ils ne sont pas admis dans la salle de vos femmes.

- Pas autorisés ! ricana Morgane. Ils viennent de nuit, imbécile, et c'est nus qu'ils adorent leur immonde déesse. Les hommes et les femmes, ensemble, suant comme des porcs ! Tu crois que je ne suis pas au courant, moi, l'ancienne pécheresse ? Tu crois mieux connaître que moi la foi des païens ? C'est moi qui te le dis, Derfel, ils couchent ensemble dans leur sueur : la femme nue et l'homme nu. Isis et Osiris, la femme et l'homme, et la femme donne la vie a l'homme. Et comment crois-tu que ça se passe, triple buse ? Par l'acte immonde de la fornication, voilà comment ! " Elle plongea de nouveau ses doigts dans la coupe et fit le signe de la croix, laissant une perle d'eau bénite sur le front de son masque. " Ignorant, sot, que tu es crédule ! "

J'arratai la dispute. Les différentes confessions passaient leur temps a s'insulter ainsi. Nombre de païens accusaient les chrétiens de semblables pratiques dans leurs " fêtes de l'amour ", et 273

beaucoup, dans les campagnes, étaient persuadés que les païens enlevaient des enfants pour les tuer et les manger. " arthur aussi est un sot de faire confiance a Guenièvre, gronda Morgane en me lançant un regard furieux de son oeil unique. que vaudras-tu donc de moi, Derfel, si ce n'est de l'argent ?

- Je voudrais savoir, Dame, ce qui s'est passé la nuit où le Chaudron a disparu. "

Elle s'esclaffa. Un écho de son rire d'autrefois, de ce ricanement cruel annonciateur de troubles sur le Tor. " Misérable petit sot qui me fait perdre mon temps. " Et, à ces mots, elle se retourna vers sa table de travail pour se remettre à faire des marques sur ses tailles ou dans les marges de ses rouleaux de parchemin.

" Encore là, imbécile ? fit-elle au bout d'un moment.

- Encore là, Dame. "

Elle pivota sur son tabouret. " Pourquoi veux-tu savoir ? C'est cette sale petite putain de la colline qui t'envoie ? " Elle fit un geste de la main en direction du Tor. Je préférerai mentir :

" C'est Merlin qui me l'a demandé. Il est curieux du passé, mais il a la mémoire qui flanche.

- Elle va bientôt s'égarer en Enfer, fit-elle d'un ton vengeur, puis elle médita ma question avant d'y répondre dans un haussement d'épaules : Je vais te dire ce qui s'est passé cette nuit, dit-elle enfin, et je ne te le dirai qu'une fois. quand je te l'aurai dit, ne me pose plus jamais de questions.

- Une fois suffit. Dame. "

Elle se leva et boitilla jusqu'à la fenêtre d'où elle pouvait voir le Tor.

" Le Seigneur Dieu Tout-Puissant, commença-t-elle, le seul vrai Dieu, notre Père à tous, a envoyé le feu du ciel. J'étais là et je sais donc ce qui s'est passé. Il a envoyé la foudre et la foudre s'est abattue sur le chaume, qui s'est embrasé. Je hurlais, car j'avais de bonnes raisons de craindre le feu. Je connais le feu. Je suis fille du feu. Le feu a ruiné ma vie, mais c'était un autre feu. Celui-ci était le feu purificateur de Dieu, le feu qui a consumé mon péché. Du toit de chaume, le feu s'est propagé à la tour et a tout brûlé. J'ai vu ce feu et j'aurais même péri si le bienheureux saint Sansum n'était venu me chercher pour me mettre en sécurité. " Elle se signa puis se tourna vers moi. " Voilà, imbécile, voilà ce qui s'est passé. "

ainsi donc, Sansum était sur le Tor cette nuit-là ? C'était intéressant mais je m'abstins de toute remarque et me contentai

d'observer d'une voix douce : " Le feu n'a pas brûlé le Chaudron, Dame.

Merlin est arrivé le lendemain et a fouillé les cendres sans trouver la moindre trace d'or.

- que tu es sot ! me cracha Morgane par la fente de son masque. Tu crois que le feu de Dieu brûle comme tes flammes chétives ? Le Chaudron était la marmite du diable, le fléau le plus fétide qui fût jamais sur la terre de Dieu. Le pot de chambre du Diable ! Et le Seigneur Dieu l'a consumé, Derfel, il l'a réduit à néant ! Je l'ai vu de cet oïl ! " Elle tapota son masque, juste en dessous de son oïl unique. " Je l'ai vu brûler, telle une fournaise éclatante, bouillonnante et sifflante au cour du brasier, une flamme pareille à la flamme la plus chaude de l'Enfer, et j'ai entendu les démons pousser des cris perçants sous l'effet de la douleur tandis que leur Chaudron s'envolait en fumée. Dieu l'a brûlé ! Il l'a brûlé et expédié en Enfer, où est sa véritable place ! " Elle s'arrata et je devinai que son visage mangé par les flammes et ravagé s'illuminait d'un sourire sous son masque. " Il est parti, Derfel, dit-elle d'une voix plus calme, et maintenant tu peux partir, toi aussi. "

Je la quittai et quittai le sanctuaire pour escalader le Tor où je repoussai la porte à moitié brisée et bancal sur sa charnière de corde. La terre avait englouti les cendres noircies de la salle et de la tour autour desquelles se trouvaient la douzaine de cabanes où vivaient Nimue et les siens. Ces gens étaient les damnés de la terre : ses estropiés et ses mendiants, ses sans-foyer et ses demi-fous, qui survivaient grâce aux vivres que Ceinwyn et moi leur faisions parvenir toutes les semaines de Lindinis. Nimue prétendait que ses gens parlaient avec les Dieux, mais, pour ma part, je n'ai jamais entendu ici que ricanements de déments et tristes borborygmes. " Elle nie tout, annonçai-je à Nimue.

- Naturellement.

- Elle dit que son Dieu l'a réduit à néant.

- Son Dieu ne saurait même pas cuire un œuf mollet ", répliqua Nimue d'un ton hargneux. Depuis que le Chaudron avait disparu et que Merlin avait décidé de couler de vieux jours paisibles, son état s'était affreusement dégradé. Nimue était d'une saleté repoussante en ce temps-là, sale et décharnée, et presque aussi toquée que lorsque je l'avais arrachée à l'ale des Morts. Il lui arrivait de frissonner, ou son visage grimaçait sous l'effet de tics qu'elle ne pouvait contrôler. Elle avait de longue date vendu ou jeté son œil d'or et cachait désormais son orbite creuse 275

derrière un bout de cuir. La beauté intrigante qu'elle possédait jadis

était maintenant cachée sous la crasse et les plaies, perdue sous sa masse de cheveux noirs tressés, si gras que même les rustres qui venaient pour ses talents de devin ou de „guérisseuse reculaient devant tant de puanteur.

Moi-même, qui avais fait le serment de la servir et qui l'avais jadis aimée, supportais mal de l'approcher. " Le Chaudron vit encore, me dit Nimue ce jour-là.

- C'est ce que dit Merlin.

- Et Merlin vit aussi, Derfel ! " Elle posa une main aux ongles rongés sur mon bras et reprit : " Il attend, c'est tout, il économise ses forces. "

Il attend son b^ocher funéraire, pensai-je, mais je ne dis rien.

Nimue se tourna pour considérer l'horizon. " Le Chaudron est caché quelque part de ce côté-là. Et quelqu'un cherche à découvrir comment s'en servir. "

Elle rit doucement. " Et quand ils s'en serviront, Derfel, tu verras la terre rougir de sang. " Elle me fixa de son oeil : " Du sang ! siffla-t-elle. Ce jour-là, Derfel, le monde vomira du sang, et Merlin prendra à nouveau la route. "

Peut-être, pensai-je. Mais c'était un jour ensoleillé et la Dumnonie était encore en paix. C'était la paix d'Arthur, la paix donnée par son épée et entretenue par ses tribunaux, enrichie par ses routes et scellée par sa Confrérie. Tout cela paraissait si loin du monde du Chaudron et des Trésors manquants, mais Nimue persistait à croire à leur magie et, pour elle, je me gardais d'afficher mon incrédulité. Même si ce jour-là, dans la Dumnonie d'Arthur, il me semblait que la Bretagne s'arrachait à la ténacité pour entrer dans la lumière, qu'elle quittait le chaos pour l'ordre, la sauvagerie pour la loi. C'était l'œuvre d'Arthur. Camelot.

Mais Nimue avait raison. Le Chaudron n'était pas perdu. Et elle, comme Merlin, elle n'attendait que son horreur.

Notre principale préoccupation, en ce temps-là, était de préparer Mordred à monter sur le trône. Il était déjà notre roi, car il avait été acclamé bébé

au sommet de Caer Cadarn, mais Arthur avait décidé de répéter l'acclamation quand Mordred aurait l'âge requis. Arthur espérait, je crois, qu'une puissance mystique investirait Mordred du sens des responsabilités et de la sagesse nécessaire lors de cette seconde

acclamation, car rien ne semblait pouvoir améliorer le garçon. Nous avons essayé, les Dieux savent si nous avons essayé, mais Mordred restait le même jeune homme maussade, rancunier et pouilleux. arthur ne l'aimait pas, cependant il fermait à dessein les yeux sur les défauts les plus criants de Mordred, car si arthur a jamais eu une religion vraiment sacrée, c'était bien sa croyance en la divinité des rois. L'heure viendrait où arthur serait obligé de regarder en face la vérité de Mordred, mais en ce temps-là, chaque fois que la question des aptitudes de Mordred revenait sur la table du Conseil royal, il répondait la même chose. Mordred, reconnaissait-il, était un enfant sans charme. Mais nous avions tous connu des gosses de ce genre devenus des hommes m^{rs} respectables. qui plus est, la solennité de l'acclamation et les responsabilités du royaume ne manqueraient pas de tempérer le garçon. "

Moi-même, je n'étais guère un enfant modèle, aimait-il à répéter, mais je ne crois pas avoir mal tourné. ayez foi dans ce gosse. " En outre, ajoutait-il dans un sourire, Mordred serait guidé par un Conseil sage et expérimenté. " Il nommera son propre Conseil ", ne manquait pas d'objecter l'un de nous, mais arthur balayait l'affaire d'un geste de la main. Tout se passerait bien, nous assurait-il avec entrain.

277

Guenièvre ne partageait pas ses illusions. En vérité, au fil des ans qui suivirent le serment de la Table Ronde, le destin de Mordred devint pour elle une véritable obsession. Elle ne siégeait pas au Conseil royal : aucune femme ne le pouvait, j'ai quand elle se trouvait à Durnovar, je la soupçonne d'avoir écouté les séances à l'abri du rideau de l'arche qui donnait sur la chambre du Conseil. Une bonne partie de nos discussions devait certainement l'ennuyer. Nous passions des heures à débattre des sujets les plus divers : Fallait-il placer de nouvelles pierres dans un gué

ou financer la construction d'un pont ? Un magistrat acceptait-il des pots-de-vin ? à qui devait-on confier la tutelle d'un héritier ou d'une héritière orphelins ? C'était l'ordinaire des réunions du Conseil, et je suis sûr qu'elle trouvait tout cela fastidieux. Mais avec quelle attention elle devait nous écouter discuter de Mordred !

Guenièvre ne connaissait guère Mordred, mais elle le haïssait. Elle le détestait parce qu'il était roi et qu'arthur ne l'était pas, et, l'un après l'autre, elle essaya de convertir les conseillers royaux à son point de vue. Elle se montra même charmante à mon endroit, car je la soupçonne d'avoir vu clair dans mon âme et d'avoir deviné que j'étais

secrètement d'accord avec elle. après la première réunion du Conseil qui suivit le serment de la table Ronde, elle me prit par le bras et m'entraîna dans le cloître de Durnovarie enveloppé d'un nuage de fumée à cause des herbes que l'on brûlait pour prévenir le retour de la peste. Peut-être était-ce la fumée entêtante qui me donnait le vertige. Mais c'était plus probablement la proximité de Guenièvre, avec son parfum capiteux, sa chevelure rousse déliée, son corps droit et gracile, son visage si finement découpé et sa fougue. Je lui dis que j'étais désolé pour la mort de son père. " Pauvre père, fit-elle. Son seul rave était de retrouver Henis Wyren. " Elle s'arrêta et je me demandai si elle avait reproché à Arthur de n'avoir pas fait plus d'efforts pour déloger Diwrnach. Je doute que, pour sa part, elle ait jamais souhaité revoir la côte sauvage, mais son père avait toujours voulu regagner les terres de ses ancêtres. " Tu ne m'as jamais parlé de ta visite à Henis Wyren, me dit Guenièvre d'un air de reproche. J'entends que tu as rencontré Diwrnach ?

- Et j'espère bien ne jamais le revoir, Dame.

- La réputation de sauvagerie est parfois utile chez un roi ! " fit-elle dans un haussement d'épaules. Elle me questionna sur la situation de Henis Wyren mais je sentais bien que mes réponses

278

ne l'intéressaient pas vraiment, pas plus que lorsqu'elle me demanda comment allait Ceinwyn. " Bien, Dame, je vous en remercie.

- De nouveau enceinte ? demanda-t-elle d'un air légèrement amusé.

- Nous croyons bien que oui, Dame.

- Vous ne perdez pas de temps, vous deux ! " fit-elle d'un ton gentiment moqueur. au fil des ans, elle avait perdu toute animosité à l'égard de Ceinwyn, même si les deux femmes ne devaient jamais devenir des amies.

Guenièvre arracha une feuille d'un laurier qui poussait dans une urne romaine décorée de nymphes nues et la frotta entre ses doigts. " Et comment va notre Seigneur Roi ? demanda-t-elle avec aigreur.

- Difficile, Dame.

- Est-il apte à être roi ? "

C'était typique de Guenièvre : une question directe, brutale, franche.

" Il y est destiné par sa naissance, fis-je, sur la défensive, et nous sommes tenus par notre serment. "

Elle me répondit par un rire moqueur. Ses sandales galonnées d'or claquaient sur les dalles tandis qu'une chaane d'or ornée de perles cliquetait autour de son cou. " Il y a de longues années, Derfel, reprit-elle, toi et moi en avons parlé et tu m'as dit que, de tous les hommes de Dumnonie, arthur était le plus apte a atre roi.

- En effet.

- Et tu penses que Mordred est plus apte ?

- Non, Dame.

- alors ? " Elle se tourna vers moi. Rares étaient les femmes qui pouvaient me regarder dans les yeux. Mais Guenièvre le pouvait. " alors ? reprit-elle.

- alors, j'ai praté serment, tout comme votre mari.

- Des serments, grogna-t-elle en me l,chant le bras. arthur a juré de tuer aelle, et aelle vit encore. Il a fait le serment de reprendre Henis Wyren, et Diwrnach y règne encore. Des serments ! Vous, les hommes, vous vous cachez derrière des serments comme les serviteurs derrière leur batise, mais dès l'instant oa le serment devient embarrassant vous avez tôt fait de l'oublier. Vous croyez que votre serment envers Uther ne saurait atre oublié ?

- Pour ma part, mon serment me lie au Prince arthur, répon-279

dis-je en prenant grand soin de lui donner ce titre en présence de Guenièvre. Vous voudriez que j'oublie ce serment ?

- Je voudrais, Derfel, que tu lui fasses entendre raison. Il t'écoute, toi.

"f

- Il vous écoute, Dame.

- Pas quand il est question de Mordred. Sur tout le reste, peut-atre, mais pas sur cela. " Elle frémit, peut-atre en se souvenant qu'elle avait d°

embrasser Mordred au Palais marin, puis elle froissa furieusement la feuille de laurier et la jeta a terre. D'ici quelques minutes, je le savais, une servante la ramasserait en silence. Le Palais d'hiver de Durnovarie

était toujours si soigné, tandis que le nôtre était trop encombré de marmaille pour être ordonné, et l'aile de Mordred était une véritable porcherie. " arthur, insista Guenièvre d'un air las, est l'aîné

des fils d'Uther qui sont encore de ce monde. C'est lui qui devrait être roi. "

J'en étais bien d'accord, mais nous avions tous fait le serment de faire monter Mordred sur le trône, et des hommes étaient morts à Lugg Vale pour défendre ce serment. À l'occasion, les Dieux me pardonnent, je me surprenais à souhaiter sa mort. ainsi, le problème serait réglé. Mais malgré son pied-bot et les mauvais augures entourant sa naissance, il paraissait comblé d'une santé robuste. Je plongeai mon regard dans les yeux verts de Guenièvre. " Je me souviens, Dame, repris-je prudemment, de ce jour lointain où vous m'avez fait franchir cette porte - je désignai du doigt la petite arche par laquelle on sortait du cloître - pour me montrer votre temple d'Isis.

- Vraiment ? " Elle était sur la défensive, regrettant peut-être cet instant d'intimité. En ce jour lointain, elle avait essayé de faire de moi un allié dans cette même cause qui l'avait poussée à me prendre par le bras et à m'entraîner pour me conduire vers ce cloître. Elle désirait la perte de Mordred afin qu'arthur pût régner.

"Vous m'avez montré le trône d'Isis, ajoutai-je, me gardant bien d'avouer que j'avais vu ce même siège noir au Palais marin, et vous m'avez dit qu'Isis était la déesse qui décidait quel homme devait occuper le trône d'un royaume. arthur doit le désirer avant qu'Isis n'y consente. "

La parade était un peu faible. Si Isis ne pouvait conduire arthur à changer d'avis, comment nous, simples mortels, pouvions-nous espérer y parvenir ?

Nous avions essayé assez souvent, mais arthur refusait d'en discuter, tout comme Guenièvre abandonna notre conversation dans la cour quand elle

280

réalisa que je ne pourrais m'associer à sa campagne pour remplacer Mordred par arthur.

Je souhaitais moi aussi qu'arthur fut roi. Mais, tout au long de ces années, je ne réussis qu'une seule fois à briser sa défense et à parler sérieusement avec lui de ses titres à la royauté, et cette conversation n'eut lieu que cinq bonnes années après le serment de la Table Ronde.

C'était au cours de l'été, un an avant que Mordred ne fût acclamé roi, alors que les murmures d'hostilité s'étaient amplifiés en un vacarme assourdissant. Les chrétiens étaient les seuls à défendre les titres de Mordred, et encore ne le faisaient-ils qu'à contrecour, mais on savait que sa mère était chrétienne, et que l'enfant lui-même avait été baptisé. Cela suffisait à convaincre les chrétiens que Mordred porterait un regard bienveillant sur leurs ambitions. Pour le reste, tout le monde, en Dumnonie, espérait voir Arthur les sauver du gamin, mais Arthur les ignorait sereinement. Cet été-là, suivant notre nouveau calendrier solaire, nous étions en l'an 495 après la naissance du Christ : la saison était belle et inondée de soleil. Arthur était au faîte de sa puissance, Merlin prenait des bains de soleil dans notre jardin avec mes trois fillettes qui lui réclamaient des histoires, Ceinwyn était heureuse, Guenièvre coulait des jours heureux dans son nouveau et magnifique Palais marin avec ses arcades et ses galeries, mais aussi son temple caché, Lancelot paraissait satisfait de son royaume au bord de mer, les Saxons s'entre-tuaient, et la paix régnait en Dumnonie. Mais ce fut aussi, je m'en souviens, un été de misère noire.

Car ce fut l'été de Tristan et Iseult.

Kernow est ce royaume sauvage qui forme comme une griffe à la pointe occidentale de la Dumnonie. Les Romains y allèrent, mais peu s'y installèrent et, lorsqu'ils quittèrent la Bretagne, les habitants continuèrent à vivre comme si les envahisseurs n'avaient jamais existé. Ils labouraient des petits champs, péchaient dans des mers dangereuses et extrayaient de la terre le précieux étain. Se rendre à Kernow, m'avait-on dit, c'était voir la Bretagne telle qu'elle était avant l'arrivée des Romains. Mais ni moi ni Arthur n'y étions jamais allés.

aussi loin que je remontais dans mes souvenirs, Kernow avait toujours été

gouverné par le roi Marc. Il nous créait rarement des 281

ennuis, même si une fois de temps en temps - généralement lorsque la Dumnonie était aux prises à l'est avec quelque ennemi plus important - il décidait que certaines de nos terres occidentales lui appartenaient.

S'ensuivaient alors une brève guerre frontalière et de sauvages incursions de ses bateaux de pêche sur nos côtes. Nous gagnions toujours ces guerres.

Comment aurait-il pu en aller autrement ? La Dumnonie était vaste, Kernow petite, et, les guerres terminées, Marc envoyait un émissaire

pour nous expliquer que tout cela n'avait été qu'un accident. Pendant une courte période, au début du règne d'arthur, lorsque Cadwy d'Isca s'était rebellé

contre le reste de la Dumnonie, Marc s'était emparé de larges portions de notre territoire, au-delà de sa frontière, mais Culhwch avait écrasé cette rébellion. Et lorsque arthur avait envoyé la tate de Cadwy en cadeau à Marc, les lanciers de Kernow avaient tranquillement regagné leurs anciens bastions.

Ces complications étaient rares car c'est depuis son lit que le roi Marc devait mener ses plus célèbres campagnes. Il était connu pour le nombre de ses femmes mais, quand ses pareils en entretenaient plusieurs à la fois, lui les épousait à tour de rôle. Elles mouraient avec une effarante régularité, presque toujours, semblait-il, quatre ans jour pour jour après que les druides eurent célébré la cérémonie nuptiale. Et bien que Marc eût toujours une bonne explication - une fièvre, peut-être, un accident, voire des couches difficiles -, la plupart d'entre nous soupçonnions que seul l'ennui du roi se cachait derrière les bûchers funéraires qui brûlaient les corps des reines sur Caer Dore, la place forte du roi. La septième épouse à mourir ainsi avait été lalle, la nièce d'arthur, et Marc avait dépaché un émissaire pour nous prévenir du goût irrépressible de la reine pour les champignons, qui lui avait été fatal. afin de prévenir toute explosion de colère de la part d'arthur, il avait aussi envoyé un mulet de b, t chargé de lingots d'étain et d'os de baleine.

apparemment, la mort de ses précédentes épouses ne devait jamais dissuader d'autres princesses de traverser la mer pour partager la couche de Marc.

Mieux valait, sans doute, être reine à Kernow, fût-ce pour peu de temps, que d'attendre dans la salle des femmes un prétendant qui pouvait bien ne jamais venir. qui plus est, les explications des morts étaient toujours vraisemblables. Ce n'étaient que des accidents.

après la mort d'Ialle, il n'y eut pas de nouveau mariage avant longtemps.

Marc se faisait vieux et les hommes supposaient qu'il 282

avait renoncé, mais c'est alors, en ce bel été précédant l'accession de Mordred au pouvoir en Dumnonie, que le roi vieillissant se choisit une nouvelle épouse. C'était la fille de notre vieil allié, Ongus Mac airem, le roi irlandais de Démétie qui nous avait donné la victoire à Lugg

Vale. Pour prix de cette délivrance, arthur avait pardonné à Ongus ses multiples incursions sur le territoire de Cuneglas. Les redoutables Blackshields d'Ongus continuaient leurs incursions dans le royaume de Powys et l'ancienne Silurie, obligeant ainsi Cuneglas à maintenir d'odéieuses bandes de guerre sur sa frontière occidentale. Invariablement, Ongus niait toute responsabilité, protestant que ses chefs étaient indomptables et promettant de faire tomber quelques tates, mais les tates restaient en place et à chaque moisson les Blackshields affamés fondaient sur Powys.

arthur dépacha quelques lanciers afin de les aguerrir à la faveur de ces batailles, qui étaient pour nous l'occasion de former des novices et d'entretenir les instincts belliqueux des vétérans. Cuneglas aurait aimé en découdre une fois pour toutes avec la Démentie, mais arthur aimait bien Ongus et prétendait que ses déprédations valaient bien l'expérience qu'elles donnaient à nos lanciers, et les Blackshields survécurent.

Le mariage du roi vieillissant et de sa jeune promise de Démentie était une alliance de deux petits royaumes qui ne gagnait personne ; en outre, personne ne croyait que Marc avait épousé la princesse pour un quelconque avantage politique. Il ne l'avait épousée qu'en raison de son insatiable appétit de jeune chair royale. Il approchait alors des soixante ans, son fils Tristan en avait près de quarante et, Iseult, la nouvelle reine en avait tout juste quinze.

Les ennuis commencèrent lorsque Culhwch nous adressa un message pour nous informer que Tristan était arrivé à Isca avec la jeune épouse de son père.

après que Melwas était mort d'une indigestion d'huatres, Culhwch avait été

nommé gouverneur de la province occidentale de Dumnonie, et son message rapportait que Tristan et Iseult avaient fui le roi Marc. Personnellement, leur arrivée l'amusait plus qu'elle ne le troublait, car il avait, comme moi, combattu au côté de Tristan à Lugg Vale et devant Londres, et il appréciait le prince. " au moins cette jeune épouse vivra, avait écrit son scribe au Conseil, et elle le mérite. Je leur ai donné une vieille salle et une garde de lanciers. " Dans la suite de son message, Culhwch racontait une incursion de pirates irlandais

prévenir, comme d'habitude, que la moisson s'annonçait mal. Bref, c'était un message tout a fait ordinaire, sans rien qui f't de nature a éveiller les craintes du Conseil, car IK > US savions tous que la moisson s'annonçait fort bien et que Culhwch prenait ainsi ses marques pour la traditionnelle querelle des impôts. quant a Tristan et Iseult, leur aventure n'était qu'un amusement, et aucun d'entre nous n'y percevait le moindre danger. Les clercs d'arthur classèrent le message et le Conseil examina la requête de Sansum, demandant au Conseil de décider la construction d'une grande église qui marquerait le cinq-centième anniversaire de la naissance du Christ. Je me prononçai contre, l'évêque gronda, aboya et cracha que l'église était nécessaire si l'on ne voulait pas que le monde f't détruit par le démon, et cette joyeuse chamaillerie occupa le Conseil jusqu'au repas de midi, qui nous fut servi dans la cour du palais.

Cette réunion se tenait a Durnovarie et, suivant son habitude, Guenièvre avait quitté son Palais marin pour atre en ville a ce moment-la. Elle nous rejoignit au déjeuner. Elle s'assit a côté d'arthur et, comme toujours, sa proximité le combla d'un bonheur radieux. Le mariage lui avait sans doute valu quelques déboires et probablement n'avait-il pas autant d'enfants qu'il l'aurait voulu. Mais, de toute évidence, il était encore amoureux d'elle. Chaque regard qu'il posait sur elle était une manière de proclamer son étonnement qu'une femme pareille l'e't choisi, et jamais il ne venait a l'idée d'arthur qu'il était un bon parti, un chef capable, l'homme de la situation. Il l'adorait et, ce jour-la, alors que nous mangions des fruits, du pain et du fromage sous un soleil éclatant, on comprenait aisément pourquoi. Elle pouvait atre spirituelle et tranchante, amusante et sage, et son allure forçait l'attention. apparemment, les années ne l'avaient pas touchée. Elle avait une peau laiteuse et ses yeux n'avaient pas ces rides délicates qu'on voyait poindre sur le visage de Ceinwyn. En vérité, il semblait qu'elle n'e't pas vieilli depuis le jour lointain oa arthur l'avait aperçue dans la salle bondée de Gorfyddyd. Et pourtant, chaque fois qu'arthur revenait d'un long voyage a travers le royaume de Mordred, il recevait le mame choc en voyant Guenièvre, il était tout aussi comblé de bonheur qu'au premier jour. Et Guenièvre savait entretenir sa fascination en gardant toujours une mystérieuse distance qui le rendait toujours plus passionné. Tel était, je crois, le secret de l'amour.

Mordred était avec nous ce jour-la. arthur avait tenu a ce que le roi commenç,t a assister au Conseil avant d'atre acclamé et de recevoir les pleins pouvoirs, et il encourageait toujours Mordred a prendre part a nos discussions. Mais la seule contribution du roi était de se curer les

ongles ou de b,iller aux corneilles quand nos discussions s'éternisaient. arthur espérait lui inculquer ainsi le sens des responsabilités ; quant a moi, je redoutais que le roi apprat simplement a éviter les détails du gouvernement. Ce jour-la, il siégeait, comme de juste, au centre de la table, sans prater le moindre intérêt a l'évaque Emrys qui racontait un miracle : une source avait jailli alors qu'un pratre bénissait une colline.

" Cette source, intervint Guenièvre, se trouverait dans les collines au nord de Dunum ?

- En effet, Dame, répondit Emrys, visiblement ravi d'avoir un autre public qu'un Mordred indifférent. Vous avez entendu parler du miracle ?

- Bien avant que votre pratre ne soit la-bas, répondit Guenièvre. Cette source, l'évaque, va et vient au gré des pluies. Et cette année, vous vous en souviendrez, les pluies de l'hiver ont été exceptionnellement fortes. "

Elle sourit d'un air triomphant. Elle n'avait rien perdu de son hostilité a l'...glise, mame si elle l'avait mise en sourdine.

" C'est une source nouvelle, insista Emrys. Les gens du pays nous assurent ne l'avoir jamais vue auparavant ! " Il se tourna vers Mordred : " Vous devriez visiter la source, Seigneur Roi. C'est un vrai miracle. "

Mordred b,illa et regarda d'un air ahuri les pigeons posés sur le toit. Son manteau était taché d'hydromel, sa toute nouvelle barbe bouclée pleine de miettes. " En avons-nous fini avec les affaires ? demanda-t-il soudain.

- Loin de la, Seigneur Roi, dit Emrys avec enthousiasme. Il nous reste a prendre une décision sur la construction de l'église et a examiner les trois candidats a la magistrature. J'imagine que les hommes sont ici pour atre interrogés ? demanda-t-il a arthur.

- Ils sont la, l'évaque, confirma arthur.

- Une bonne journée de travail pour nous, fit Emrys, satisfait.

- Pas pour moi, laissa tomber Mordred. Je vais a la chasse.

- Mais, Seigneur Roi... protesta l'évaque d'une voix douce.

- ¿ la chasse ! " Il écarta son canapé de la table basse et traversa la

cour en boitillant.

285

Le silence régnait autour de la table. Nous savions tous ce que les autres pensaient, mais personne ne voulait parler.

" au moins fait-il attention a ses armes, déclarai-je enfin, me forçant a prendre un ton optimiste.

*v

- Parce qu'il aime tuer, commenta Guenièvre d'un ton glacial.

- Si seulement ce garçon prenait la parole ! se plaignit Emrys. Il reste assis, d'humeur maussade ! Et passe son temps a se curer les ongles.

- au moins ce n'est pas le nez ", l,cha Guenièvre d'un ton acide. Puis elle leva les yeux sur un étranger que l'on introduisait dans la cour. Hygwydd, le serviteur d'arthur, annonça Cyllan, champion de Kernow : de fait, il avait l'apparence d'un champion royal, car c'était une immense brute aux cheveux noirs et a la barbe drue avec une hache bleue tatouée sur le front.

Il s'inclina devant Guenièvre, puis il tira une longue épée d'apparence barbare qu'il déposa sur les dalles, la lame pointée vers arthur.

" asseyez-vous, Seigneur Cyllan, fit arthur en désignant le siège vide de Mordred. Il y a du fromage et du vin. Le pain vient d'atre cuit. "

Cyllan retira son casque de fer surmonté d'un masque de chat sauvage menaçant.

" Seigneur, commença-t-il en gargouillant, je suis venu porteur d'une plainte...

- Vous ates aussi venu le ventre vide, a ce que j'entends, trancha arthur.

asseyez-vous donc ! Votre escorte trouvera a manger aux cuisines. Et ramassez l'épée. "

Cyllan se laissa fléchir, rompit en deux une miche de pain et se coupa un gros bout de fromage. " Tristan ", répondit-il courtoisement lorsque arthur l'interrogea sur la nature de sa plainte. Cyllan se mit a parler la bouche pleine, inspirant a Guenièvre la plus vive répugnance. "

L'Edling s'est réfugié dans cette terre, Seigneur, poursuivit le champion de Kernow, emmenant la reine avec lui. " Il prit une corne de vin qu'il vida d'un trait. " Le roi Marc souhaite leur retour. "

arthur ne répondit rien, mais se contenta de tambouriner sur le bord de la table avec les doigts.

Cyllan continua a engloutir pain et fromage et se servit une nouvelle rasade de vin. " Il est assez regrettable, reprit-il après une prodigieuse éructation, que l'Edling soit - il s'arrata, jeta un coup d'oeil a Guenièvre, puis rectifia son propos -, qu'il soit avec sa belle-mère. "

286

Guenièvre intervint, l,chant le mot que Cyllan n'avait pas osé prononcer en sa présence. Il hocha la tate, s'empourpra et poursuivit : " Ce n'est pas ça, Dame. Ce n'est pas qu'il vive en couple avec sa belle-mère. Mais il a aussi volé la moitié du trésor de son père. Il a brisé deux serments, Seigneur. Le serment envers le roi son père et le serment envers sa reine, et nous apprenons maintenant qu'il a trouvé refuge près d'Isca.

- J'ai entendu dire que le prince se trouve en Dumnonie, répondit arthur d'un ton affable.

- Et mon roi demande qu'il revienne. qu'ils rentrent tous les deux. "

ayant livré son message, Cyllan s'attaqua de nouveau au fromage.

Le Conseil se réunit, laissant Cyllan faire le pied de grue au soleil. Les trois candidats a la magistrature furent priés de patienter et le problème controversé de la grande église de Sansum écarté pour débattre de la réponse d'arthur au roi Marc.

" Tristan, dis-je, a toujours été l'ami de ce pays. quand personne d'autre ne voulait se battre pour nous, il l'a fait. Il a conduit des hommes a LuggVale. Il était avec nous a Londres. Il mérite qu'on l'aide.

- Il a trahi son serment envers son roi, fit arthur d'un air las.

- Des serments paÔens, précisa Sansum, comme si Tristan en était moins coupable.

- Mais il a aussi volé de l'argent, objecta l'évaque Emrys.

- Un argent dont il espère bientôt hériter, répondis-je, t'chant de défendre mon vieux compagnon d'armes.

- Et c'est précisément ce qui inquiète le roi Marc, observa arthur. Mets-toi a sa place, Derfel. que crains-tu le plus ?

- Une pénurie de princesses ? "

Ma légèreté le fit froncer les sourcils. " Il craint que Tristan ne revienne a Kernow avec des lanciers. Il craint la guerre civile. Il craint que son fils ne soit las d'attendre sa mort, et il a bien raison de le redouter.

- Tristan n'a jamais été un calculateur, Seigneur, répondis-je en hochant la tête. Il agit par impulsion. Il s'est sottement amouraché de la femme de son père. Il ne pense pas au trône.

- Pas encore, dit arthur d'un air sinistre, mais ça viendra.

- Si nous donnons asile a Tristan, que fera le roi Marc ? demanda Sansum avec sagacité.

- Des razzias, expliqua arthur. quelques fermes brûlées, du 287

bétail volé. Ou il enverra ses lanciers capturer Tristan. Ses mariniers pourraient y parvenir. "

De tous les royaumes bretons, les hommes de Kernow étaient les seuls a avoir le pied marin et, dans leurs première*incursions, les Saxons avaient appris a redouter les chaloupes du roi Marc.

" Cela nous vaudra de perpétuelles chicanes, reconnut arthur, tous les mois, une douzaine de fermiers morts avec leurs femmes. Il nous faudra poster une centaine de lanciers sur la frontière en attendant que l'affaire soit réglée.

- Opération coûteuse, observa Sansum.

- Trop coûteuse, admit arthur d'un air sombre.

- Il faut assurément rendre son argent au roi Marc, insista Emrys.

- Et la reine, probablement, ajouta Cythryn, l'un des magistrats qui siégeaient au Conseil. ...tant donné l'orgueil du roi Marc, j'imagine mal qu'il puisse oublier l'affront sans chercher vengeance.

- que deviendra la fille si on la renvoie ? demanda Emrys.

- Il appartient au roi Marc d'en décider, trancha arthur avec fermeté. Pas a nous. " Il passa les deux mains sur son long visage osseux. " J'imagine, fit-il d'un air las, que nous ferions mieux de jouer les médiateurs. " Il sourit. " Voila un bon moment que je ne suis pas allé dans cette partie du monde. Peut-atre est-il temps d'y retourner. Tu viendras, Derfel ? Tu es un ami de Tristan. Peut-atre t'écouterait-il.

- avec plaisir, Seigneur. "

Le Conseil accepta de confier a arthur une mission de bons offices, renvoya Cyllan a Kernow avec un message expliquant la démarche d'arthur, puis, avec une douzaine de mes lanciers, nous prames la route du sud-ouest a la recherche des amants en fuite.

Malgré le problème épineux qui nous attendait au bout du chemin, le voyage commença sous d'assez heureux auspices. Le pays avait profité de neuf années de paix et, si la chaleur estivale durait, les récoltes s'annonçaient bien cette année, malgré les sombres prédictions de Culhwch.

arthur éprouvait une vraie joie au spectacle de ces champs bien soignés et des nouveaux greniers. Dans tous les bourgs et les villages, on lui réservait un accueil chaleureux. Des chours d'enfants chantaient pour lui et déposaient des cadeaux a ses pieds : des baquets de grains, des corbeilles de fruits ou une peau de renard. En guise de remercie-288

ment, il distribuait de l'or, discutait des problèmes du village, s'entretenait avec le magistrat local, puis reprenait la route. La seule fausse note était l'hostilité des chrétiens, car il n'était pratiquement de village oa un groupuscule de chrétiens n'accablait arthur de malédictions en attendant que leurs voisins les fassent taire ou les chassent. Partout surgissaient de nouvelles églises, généralement b,ties a des endroits oa les paÔens adoraient jadis un puits ou une source sacrés. Ces églises étaient le fruit des missions de Sansum, et je me demandais bien pourquoi les paÔens n'envoyaient pas aussi des prédicateurs itinérants auprès des paysans. Ces nouvelles églises chrétiennes étaient, il est vrai, bien modestes, de simples cabanes de claie et de chaume avec une croix plantée sur le toit, mais elles se multipliaient et les prêtres les plus haineux maudissaient arthur parce qu'il était paÔen et détestaient Guenièvre a cause de son adhésion au culte d'Isis. Guenièvre n'en avait cure, mais arthur avait horreur de ces haines religieuses. au cours de ce voyage vers Isca, il s'arrata souvent pour parler aux chrétiens qui lui crachaient dessus, mais ses paroles n'avaient aucun effet. Il leur était indifférent qu'il eût apporté la paix

au pays et leur eût donné la prospérité. La seule chose qui leur importait, c'est qu'Arthur était paÛen.

"Ils sont comme les Saxons, me confia-t-il d'un air sombre alors que nous laissions derrière nous un groupe hostile. Ils ne seront heureux que le jour où ils posséderont tout.

- En ce cas, nous devrions faire avec eux comme avec les Saxons, Seigneur.

Les monter les uns contre les autres.

- Ils s'entre-déchirent déjà, répondit Arthur. Tu comprends quelque chose à cette querelle autour du pélagianisme ?

- Je n'ai même pas envie d'y comprendre quoi que ce soit ", répondis-je avec désinvolture. En vérité, la querelle ne cessait de s'envenimer. Un groupe de chrétiens traitait l'autre d'hérétique, et les deux camps n'hésitaient pas à tracter leurs adversaires. " Vous y comprenez quelque chose ?

- Je crois. Pelage refusait de croire que l'humanité était intrinsèquement perverse tandis que Sansum et Emrys prétendent que nous sommes nés mauvais.

" Il marqua un temps d'arrêt, puis reprit : " Je soupçonne que si j'étais chrétien, je serais pélagien. " Je songeais à Mordred et me disais que l'humanité pouvait bien être intrinsèquement mauvaise, mais je ne dis mot.

" Je crois en l'humanité, continua Arthur, plus volontiers qu'en n'importe quel dieu. "

289

Je crachai sur le bord de la route pour conjurer le mal que ses paroles pouvaient produire. " Je me demande souvent, répondis-je, comment les choses auraient tourné si Merlin avait conservé son Chaudron.

m

- Cette vieille marmite ? fit Arthur en riant. Voilà des années que je n'y pensais plus ! " Il sourit en pensant à ces jours lointains. " Rien n'aurait changé, Derfel, rien. Je me dis parfois que Merlin aura consacré

sa vie entière à la quête des Trésors. Et le jour où il les a réunis, il est

resté les bras croisés ! Il n'a pas osé en éprouver la magie, parce qu'il soupçonnait qu'il ne se passerait rien. "

Je jetai un coup d'oeil a l'épée accrochée a sa hanche, l'un des treize trésors, mais je ne dis rien parce que j'avais promis a Merlin de ne pas révéler le vrai pouvoir d'Excalibur a arthur. " Vous soupçonnez Merlin d'avoir lui-mame mis le feu a sa tour ?

- Je me le suis demandé, avoua-t-il.

- Non, répliquai-je d'un ton ferme, il y croyait. Et je me dis parfois qu'il ose croire qu'il retrouvera les Trésors.

- alors, il ferait mieux de se presser, l'cha arthur avec aigreur, parce qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. "

Nous passâmes la nuit dans l'ancien palais du gouverneur romain, a Isca, où logeait maintenant Culhwch. Il était d'humeur morose, non pas a cause de Tristan, mais parce que la cité était une pépinière de chrétiens fanatiques. Juste une semaine auparavant, une bande de jeunes chrétiens avaient fait irruption dans les temples païens de la cité pour renverser les statues des Dieux et barbouiller les murs d'excréments. Les lanciers de Culhwch avaient arrêté quelques-uns des profanateurs et les avaient jetés en prison, mais Culhwch était inquiet pour l'avenir. " Si nous ne brisons pas ces salauds maintenant, ils feront la guerre pour leur Dieu.

- absurde ! fit arthur.

- Ils veulent un roi chrétien, reprit Culhwch en hochant la tête.

- Ils auront Mordred l'an prochain.

- Il est chrétien ? demanda Culhwch.

- Si tant est qu'il soit quoi que ce soit, dis-je.

- Mais ce n'est pas lui qu'ils veulent, répondit Culhwch d'un air sombre.

- alors qui ? " voulut savoir arthur, enfin intrigué par les mises en garde de son cousin.

Culhwch hésita, puis haussa les épaules : " Lancelot.

- Lancelot ! s'exclama arthur, visiblement amusé. Ils ne savent donc pas qu'il garde ses temples paÛens ouverts ?
 - Ils ne savent rien de lui, mais ça leur est bien égal. Ils pensent a lui comme ils pensaient a toi dans les dernières années du règne d'Uther. Ils voient en lui un libérateur.
 - Libérateur de quoi ? demandai-je d'un ton méprisant.
 - De nous, les paÛens, naturellement. Ils assurent que Lance-lot est le roi chrétien qui les mènera tous au ciel. Et vous savez pourquoi ?   cause du pygargue, sur son bouclier. Il tient un poisson entre ses serres, vous vous souvenez ? Et le poisson est un symbole chrétien, précisa-t-il en crachant de dégoût. Ils ne savent rien de lui, mais ils voient ce poisson et croient que c'est un signe de leur Dieu.
 - Un poisson ? fit arthur incrédule.
 - Un poisson, confirma Culhwch. Peut-atre qu'ils prient une truite ?
- Comment le saurais-je ? Ils adorent déjà un saint esprit, une vierge et un charpentier, pourquoi pas un poisson tant qu'ils y sont ? Ils sont tous fous.
- Ils ne sont pas fous, corrigea arthur. Excités, peut-atre.
 - Excités ! Tu n'as pas vu leurs rites ces derniers temps ?
 - Pas depuis le mariage de Morgane.
 - alors, viens voir par toi-mame. "

Il faisait nuit et nous avions fini de souper, mais Culhwch insista pour que nous enfiliions des manteaux noirs. Empruntant l'une des portes latérales du palais, nous suivames une allée sombre qui menait au forum, oa les chrétiens avaient leur sanctuaire dans un vieux temple romain autrefois consacré a apollon, mais maintenant débarrassé de toute trace de paganisme, blanchi a la chaux et reconsacré au christianisme. Nous entr,mes par la porte ouest et nous dirige,mes vers une niche plongée dans l'obscurité.

Imitant la grande masse des fidèles, nous nous agenouill,mes.

Culhwch nous avait expliqué que les chrétiens s'y réunissaient tous les soirs et, tous les soirs, c'était la mame frénésie après que le pratre avait distribué aux fidèles le pain et le vin. Du pain et du vin magiques

: ils disaient que c'était le sang et la chair de leur Dieu. Nous regardâmes les fidèles affluer vers l'autel pour recevoir leur part. au moins la moitié étaient des femmes et, sitôt qu'elles avaient pris le pain des mains du prêtre, elles tombaient en extase. J'avais souvent été témoin de cette étrange ferveur, car les vieux rites païens de Merlin se terminaient souvent par les

291

hurlements des femmes qui dansaient autour du feu, sur le Tor, et ces femmes se conduisaient à peu près de la même façon. Elles dansaient les yeux clos en agitant leurs mains vers le toit blanc où la fumée des torches et des coupes d'engins brûlant formait une brume épaisse. Certaines gémissaient en murmurant d'étranges paroles ; d'autres, en transe, contemplaient une statue de la mère de leur Dieu, quelques-unes se contorsionnaient sur le sol, mais la plupart des femmes dansaient au rythme des chants qu'entonnaient les trois prêtres. La plupart des hommes se contentaient de regarder, mais certains se joignaient à la danse, et ils furent les premiers à se mettre torse nu pour commencer à se frapper le dos avec des lanières de cuir nouées. J'étais ébahi, car je n'avais encore jamais rien vu de tel, mais ma stupeur se transforma en horreur quand je vis certaines femmes se joindre aux hommes et se répandre en hurlements de joie extatique tandis que les fouets lacéraient leurs seins et leur dos nus. arthur en fut lui aussi horrifié. " De la folie, murmura-t-il, de la folie pure !

- Elle se propage ", l'avertit Culhwch d'un air sombre.

L'une des femmes se flagellait avec une chaîne rouillée et ses vagissements frénétiques résonnaient dans la grande salle de pierre tandis que son sang ruisselait sur le carrelage.

" Ils vont continuer comme ça toute la nuit ", dit Culhwch.

Les fidèles s'étaient peu à peu rapprochés pour former un cercle autour des danseurs extatiques, nous laissant tous trois à l'écart dans notre niche ombragée. Un prêtre nous aperçut et se dirigea vers nous : " avez-vous mangé le corps du Christ ?

- Nous avons mangé de l'oie rôtie ", répondit poliment arthur en se relevant.

Le prêtre nous dévisagea tous les trois et reconnut Culhwch. " Païens !

hurla-t-il d'une voix perçante. Idolâtre ! Vous osez souiller le temple

de Dieu ! "

Il frappa Culhwch. Erreur fatale, car Culhwch lui rendit un coup qui l'envoya rouler par terre, mais l'altercation avait attiré l'attention et une clameur s'éleva bientôt depuis les rangs des hommes qui observaient les flagellants.

" Il est temps de filer ", fit arthur. Et nous nous éloignâmes prestement du forum pour rejoindre l'arcade du palais gardée par les lanciers de Culhwch tandis que les chrétiens sortaient en masse de l'église pour nous donner la chasse. Mais les lanciers formèrent flegmatiquement un mur de boucliers et abaissèrent

leurs lames. Et les chrétiens ne firent aucun effort pour prendre le palais d'assaut.

" Ils n'attaqueraient sans doute pas la nuit, commenta Culhwch, mais le jour ils s'enhardissent. "

arthur observait la meute hurlante depuis une fenêtre du palais. " que veulent-ils ? " demanda-t-il perplexe. Dans sa religion, il aimait sa bienséance. quand il venait à Lindinis, il ne manquait jamais de nous rejoindre, Ceinwyn et moi, pour nos prières du matin. Nous nous agenouillions tranquillement devant nos dieux lares, leur offrons un morceau de pain et prions le ciel de nous aider à nous acquitter de nos

devoirs quotidiens. Voilà le genre de culte qu'arthur appréciait. Ce qu'il avait vu dans l'église d'Isca le laissait interdit. Culhwch s'efforça de lui expliquer le fanatisme dont nous avons été témoins :

" Ils croient que leur Dieu va revenir sur terre dans cinq ans et pensent que leur devoir est de préparer la terre à sa venue. Leurs prêtres leur disent qu'il faut éliminer les païens avant le retour de leur Dieu et affirment, dans leurs prêches, que la Dumnoie doit se donner un roi chrétien.

- Ils auront Mordred, intervint arthur d'un air sombre.

- alors mieux vaudrait troquer le dragon de son bouclier contre un poisson, trancha Culhwch, car c'est moi qui te le dis : leur ferveur ne fait qu'empirer. Il va y avoir des problèmes.

- Nous allons les apaiser, promit arthur. Nous allons leur faire savoir que Mordred est chrétien, et peut-être se calmeront-ils. Et peut-être ferions-nous bien de construire l'église que réclame Sansum, ajouta-t-il

a mon endroit.

- Si cela retient les émeutiers, pourquoi pas ? " Nous quittâmes Isca le lendemain matin, maintenant escortés par Culhwch et une douzaine de ses hommes. Nous traversâmes l'Exe par le pont romain pour obliquer ensuite vers le sud, au cœur des terres qui s'étendaient au-delà des côtes de la Dumnonie. arthur ne dit plus un mot de la frénésie chrétienne dont il avait été témoin, mais il demeura étrangement taciturne ce jour-là, et je soupçonnai que les rites l'avaient profondément remué. Il avait horreur de toute espèce de frénésie, car elle privait les hommes et les femmes de leur bon sens, et il avait dû redouter les effets de cette folie sur la paix qu'il avait mis tant de soin à établir. Pour l'heure, cependant, notre problème n'était pas les chrétiens de Dumnonie, mais Tristan. Culhwch l'avait fait prévenir de notre approche et le prince vint à notre rencontre. Il était seul, les

292

293

sabots de son cheval soulevant des nuages de poussière tandis qu'il avançait vers nous au galop. Il nous salua d'un air guilleret, mais eut une réaction de recul en voyant la réserve glaciale d'arthur. Non que ce dernier eût la moindre aversion pour Tristan : en vérité, il aimait bien le prince. Mais arthur avait conscience de sa mission : il n'était pas simplement venu pour trancher une querelle, mais aussi pour juger un vieil ami. " Il a des soucis ", expliquai-je vaguement, voulant rassurer Tristan en lui faisant comprendre que la froideur d'arthur ne présageait aucunement de la suite.

Je menais mon cheval par la bride, car j'avais toujours été plus à l'aise à pied. après avoir salué Culhwch, Tristan se laissa glisser de sa selle pour marcher à côté de moi. Je lui racontai les extases des chrétiens et attribuai la froideur d'arthur aux inquiétudes qu'elles avaient fait naître dans son esprit. Mais Tristan ne voulait pas en entendre parler. Il était amoureux et, comme tous les amoureux, il ne pouvait parler que de sa bien-aimée : " Un joyau, Derfel, voilà ce qu'elle est. Un joyau irlandais ! " Il marchait à grands pas, un bras jeté sur mon épaule, sa longue chevelure noire cliquetant à cause des anneaux de guerriers qu'il avait malés à ses tresses. Sa barbe avait blanchi, mais c'était encore un bel homme avec un nez puissant et des yeux noirs et vifs qui brûlaient de passion. " Elle s'appelle Iseult, fit-il d'un air songeur.

- Nous l'avons entendu dire, répondis-je sèchement.

- Une enfant de Démétie, reprit-il, la fille d'Ongus Mac airem. Une princesse, mon ami, des Ui Liath,in. "

Il dit le nom de la tribu d'Ongus comme si ses syllabes étaient forgées dans l'or le plus pur.

" Iseult des Ui Liath,in ! quinze printemps et belle comme la nuit. "

Je pensai a l'indomptable passion d'arthur pour Guenièvre et a mon ,me qui avait longtemps soupiré après Ceinwyn, et j'en eus le cour contrit pour mon ami. L'amour l'avait aveuglé, emporté, rendu fou. Tristan avait toujours été un homme passionné, partagé entre le désespoir le plus noir et des phases d'exaltation, mais c'était la première fois que je le voyais assailli par les tornades de l'amour. "Ton père, commençai-je prudemment, demande le retour d'Iseult.

- Mon père est vieux, répondit-il, balayant l'obstacle d'un revers de main.

Et quand il sera mort, je ferai voile avec ma princesse des Ui Liath,in vers les portes de fer de Tintagel et lui

294

b,tirai un ch,teau de tours d'argent qui se perdra dans les étoiles. " Il rit de son extravagance. " Tu vas l'adorer, Derfel ! "

Je n'ajoutai pas un mot de plus, me contentant de le laisser parler inlassablement. Nos nouvelles ne l'intéressaient pas, il lui était bien égal que j'eusse trois filles et que les Saxons fussent sur la défensive.

Il n'y avait de place dans son univers que pour Iseult : " attends un peu de la voir, Derfel ! " répétait-il sans cesse. Plus nous approchions de leur refuge, plus il était excité. Puis, incapable d'atre séparé de son Iseult plus longtemps, il enfourcha son cheval et galopa devant nous.

arthur me regarda d'un air interrogateur, auquel je répondis par une grimace : " Il est amoureux, fis-je, comme s'il y avait besoin d'une explication.

- Et il partage le go't de son père pour les jeunes filles, ajouta arthur d'un ton lugubre.

- Vous et moi, Seigneur, nous connaissons l'amour. Soyez bon avec eux. "

Le refuge de Tristan et Iseult était un coin charmant, le plus plaisant peut-être que j'eusse jamais vu. Un paysage de petites collines agrémentées de ruisseaux et couvertes de bois épais, avec des rivières qui se jetaient dans la mer et des falaises qui grouillaient d'oiseaux aux cris perçants.

Un pays sauvage, mais beau. Un endroit digne de la folie pure de l'amour.

Et c'est là, dans une petite salle obscure perdue au milieu des bois verdoyants, que je fis la connaissance d'Iseult.

Petite et brune, fragile et comme venue d'un autre monde : voilà le souvenir que j'en ai gardé. À peine plus qu'une enfant, en vérité, alors même que son mariage avec Marc en avait fait une femme. Elle m'apparut comme une petite fille maigre et farouche, avec juste une discrète touche de féminité, qui gardait ses grands yeux noirs fixés sur Tristan. Elle s'inclina devant arthur. "Vous n'avez pas à vous incliner devant moi, répondit arthur en l'aidant à se relever, vous êtes reine. " Il posa un genou à terre pour déposer un baiser sur sa main menue.

Sa voix était un simple murmure, pareille à celle d'un spectre. Elle avait des cheveux noirs et, pour essayer de paraître plus âgée, elle les avait enroulés au-dessus de la tête en une grande couronne truffée de bijoux.

Mais elle portait mal les bijoux et me rappelait Morwenna, avec son habitude de mettre les vêtements de sa mère. Elle nous considéra d'un air apeuré. Elle avait deviné avant Tristan, je crois, que cette intrusion de lanciers n'était pas la venue d'amis, mais l'arrivée de ses juges.

295

C'est Culhwch qui avait mis ce refuge à la disposition des amants. C'était une salle de rondins et de paille de seigle, pas grande, mais bien construite. Elle avait jadis appartenu à un chef qui avait soutenu la rébellion de Cadwy et avait perdu la tête. La salle, avec ses trois cabanes et son entrepôt, était entourée d'une palissade plantée au milieu d'une cuvette boisée qui la protégeait des vents marins. C'est là, avec six fidèles lanciers et un monceau de trésors volés, que Tristan et Iseult avaient imaginé faire de leur amour une grande chanson.

arthur déchira leur partition en lambeaux. "Le trésor, annonça-t-il à Tristan cette nuit même, doit être restitué à votre père.

- qu'il le prenne ! déclara Tristan. Je ne l'ai emporté que pour ne pas

atre a la merci de votre charité, Seigneur.

- aussi longtemps que vous serez sur cette terre, Seigneur Prince, dit arthur d'une voix forte, vous serez nos hôtes.

- Et combien de temps cela va-t-il durer, Seigneur ? " arthur fronça les sourcils en regardant les combles. " La pluie ? Il semble qu'il n'ait pas plu depuis longtemps. " Tristan revint a la charge et, de nouveau, arthur refusa de répondre. Iseult chercha la main du prince et la garda dans la sienne tandis que Tristan évoquait Lugg Vale. "alors que personne ne voulait venir a votre aide, Seigneur, je suis venu.

- En effet, Seigneur Prince, admit arthur.

- Et quand vous avez combattu Owain, Seigneur, j'étais a vos côtés.

- En effet.

- Et j'ai conduit mes boucliers aux faucons jusqu'a Londres.

- C'est vrai, et ils se sont bien battus.

- Et j'ai praté votre serment de la Table Ronde ", ajouta Tristan.

Nul ne parlait plus de Confrérie de la Bretagne. " En effet, Seigneur, répéta arthur d'une voix pesante.

- alors, Seigneur, l'implora Tristan, n'ai-je point mérité votre aide?

- Vous l'avez grandement méritée, Seigneur Prince, et j'en ai conscience. "

C'était une réponse évasive, mais c'est la seule que Tristan reçut cette nuit-la.

Nous laiss,mes les amants dans la salle pour rejoindre nos paillasses dans les petits entrepôts. La pluie s'arrata dans la nuit 296

et le jour se leva sur une aube chaude et ensoleillée. Je me levai tard et découvris que Tristan et Iseult avaient déjà quitté la salle. " S'ils avaient une once de bon sens, grogna Culhwch, ils auraient pris leurs jambes a leur cou.

- Vraiment?

- Ils n'ont pas les pieds sur terre, Derfel, ce sont des amants. Ils croient que le monde n'existe que pour leur commodité. "

Culhwch clopinait légèrement maintenant, des suites de la blessure reçue au cours de la bataille contre aelle.

" Ils sont allés au bord de la mer, me confia-t-il, prier Manawy-dan. "

Culhwch et moi partames a la recherche des amants, émergeant de la cuvette boisée pour escalader une colline balayée par les vents qui se terminait par une grande falaise oa tournoyaient les oiseaux de mer tandis que les vagues de l'océan venaient s'y briser en grandes gerbes d'écume. Du haut de la falaise, nous regardions la petite baie oa Tristan et Iseult marchaient sur le sable. La veille, en dévisageant la timide reine, je n'avais pas vraiment compris quelle folie s'était emparée de Tristan. Mais en cette matinée venteuse, je compris.

Je la vis soudain l,cher la main de Tristan et filer devant, gambadant, virevoltant et riant de son amant qui la suivait d'un pas lent. Elle portait une ample robe blanche et ses cheveux noirs défaits flottaient au vent. On aurait dit un esprit, pareille a l'une de ces nymphes aquatiques qui dansaient en Bretagne avant l'arrivée des Romains. Puis, peut-atre pour taquiner Tristan ou se faire mieux entendre de Manawydan, le dieu de la mer, elle se jeta dans la déferlante et disparut dans les vagues sous le regard effaré de Tristan resté sur le sable. Puis, aussi luisante qu'une loutre dans un ruisseau, sa tate reparut. Elle fit un geste de la main, suivi de quelques brasses, puis regagna la plage, sa robe blanche trempée collant a son pathétique corps décharné. Je ne pus m'empacher de remarquer qu'elle avait de petits seins haut perchés et de longues jambes fuselées, puis Tristan la dissimula a nos regards en l'enveloppant dans les ailes de son grand manteau noir. La, au bord de l'eau, il la serra contre lui et posa la joue sur sa chevelure ruisselante. Culhwch et moi nous éloign,mes, laissant les amants seuls, exposés au vent marin qui soufflait depuis la fabuleuse Lyonesse.

" Il ne peut pas les renvoyer, grogna Culhwch.

- Il ne doit pas, approuvai-je alors que nous regardions l'agitation incessante de la mer.

297

- alors pourquoi arthur ne veut-il pas les rassurer ? demanda Culhwch d'un air f,ché.

- Je ne sais pas.

- J'aurais d° les envoyer en Brocéliande ", concl* Culhwch. Le vent

soulevait son manteau tandis que nous contournions les collines par l'ouest, au-dessus de la petite anse. Notre chemin nous conduisit a un promontoire d'oà nous avions vue sur un grand port naturel oà l'océan avait inondé une vallée et formé une chaane de grands lacs bien abrités. "

Halcwm, fit Culhwch en désignant le port, et la fumée vient des salines, ajouta-t-il en montrant un panache de fumée grise qui s'élevait de l'extrémité la plus lointaine des lacs.

- Il doit bien y avoir ici des mariniers qui les conduiraient en Brocéliande, observai-je en apercevant au moins une dizaine de bateaux au mouillage.

- Tristan ne partirait pas, me dit Culhwch d'un air morne. Je le lui ai suggéré, mais il tient arthur pour un ami. Il lui fait confiance. Il ne peut attendre d'atre roi car il dit qu'alors toutes les lances de Kernow seront au service d'arthur.

- que n'a-t-il tout simplement tué son père? demandai-je avec amertume.

- Pour la mame raison qui nous empache de tuer ce petit salaud de Mordred.

Ce n'est pas une mince affaire de tuer un
roi. "

Ce soir-la, nous din,mes de nouveau dans la salle et, une fois de plus, Tristan pressa arthur de lui dire combien de temps Iseult et lui pouvaient rester en Dumnonie. Et, une fois de plus. arthur évita de lui répondre. "

Demain, Seigneur Prince, demain, promit-il a Tristan, nous déciderons de tout. "

Mais, le lendemain, deux bateaux noirs avec leurs voiles en lambeaux accrochées a de grands m,ts et de grandes proues en forme de tates de faucon entraient dans les lacs de Halcwm. Les traversins des deux embarcations grouillaient d'hommes qui, protégés du vent par le relief, durent rentrer leurs avirons et tirer leurs longues embarcations vers la grève. Des faisceaux de lances étaient appuyés a l'arrière tandis que les barreurs hissaient leurs gros gouvernails. Des branches vertes étaient nouées a la proue, signe que les navires voulaient la paix.

Je ne savais pas qui était a bord, mais je pouvais le deviner. Le roi Marc était venu de Kernow.

298

Le roi Marc était un géant qui me faisait penser a Uther dans son g,tisme.

Il était si gros qu'il ne put escalader les collines de Halcwm sans aide.

quatre lanciers durent le porter sur un fauteuil équipé de deux robustes perches. quarante autres lanciers accompagnaient leur roi précédé par Cyllan, son champion. Le siège malcommode vacilla jusqu'au sommet de la colline avant de disparaatre dans la cuvette boisée oa Tristan et Iseult croyaient avoir trouvé un refuge.

Lorsqu'elle les vit, Iseult hurla puis, cédant a la panique, courut avec l'énergie du désespoir afin d'échapper a son mari, mais la palissade n'avait qu'une seule entrée, que bouchait l'énorme siège du roi Marc, et elle se replia sur la salle oa son amant était pris au piège. Les hommes de Culhwch en gardaient les portes et en refusèrent l'entrée a Cyllan ou a ses lanciers. Nous entendions Iseult pleurer, Tristan crier et arthur plaider.

Le roi Marc ordonna que l'on pos,t son siège en face de la porte d'entrée et attendit qu'arthur, le visage p,le, les traits tirés, en sortat et vant s'agenouiller devant lui.

Le roi de Kernow avait un visage boursoufflé et marbré par les vaisseaux éclatés. Sa barbe était maigre et blanche, son souffle court lui écorchait le gosier perdu sous la graisse. Il fixa arthur de ses petits yeux chassieux, lui fit signe de se relever, eut la plus grande peine a s'extraire de son siège et, une fois campé sur ses jambes enflées, suivit arthur d'un pas mal assuré vers la plus grande des baraques. Il faisait chaud, mais le corps massif de Marc était tout de mame enveloppé d'une peau de phoque, comme s'il avait froid. Il mit la main sur le bras d'arthur, qui l'aida a entrer dans la salle oa deux sièges les attendaient.

...couré, Culhwch se posta en travers de la porte et y resta, l'épée tirée.

Je me plaçai a côté de lui tandis que, dans notre dos, Iseult aux cheveux noirs pleurait.

arthur resta une bonne heure dans la baraque. Puis il en ressortit et nous considéra, Culhwch et moi. Il parut soupirer puis passa devant

nous pour entrer dans la salle. Nous n'entendâmes rien de ses paroles, juste les hurlements d'Iseult.

Culhwch foudroyait du regard les lanciers de Kernow, implorant le ciel que l'un d'eux osât le défier, mais aucun ne bougea. Cyllan, le champion, se tenait impassible à côté de la porte avec une grande lance de guerre et son immense épée.

299

Iseult hurla de nouveau, puis arthur sortit brusquement en m'attrapant par le bras : " Viens, Derfel.

- Et moi ? lança Culhwch d'un air de défi.

- Garde-les, répondit arthur. Nul ne doit rentrer dans la salle. "

Il s'éloigna sans un mot et je le suivis. Il escalada la colline et longea le sentier qui menait au sommet de la colline sans desserrer les lèvres.

À nos pieds, la pierre du promontoire s'enfonçait dans la mer, et les vagues venaient s'y briser dans de grandes gerbes d'écume que le vent incessant emportait vers l'est. Le soleil brillait au-dessus de nous, mais on apercevait au loin un gros nuage et arthur regarda fixement la pluie sombre qui s'abattait sur les flots déserts. Le vent faisait ondoyer son manteau blanc.

" Connais-tu la légende d'Excalibur ? " me demanda-t-il tout à trac.

assurément mieux que lui, mais je me gardai bien de lui révéler que l'épée était l'un des Trésors de la Bretagne. " Oui, Seigneur, répondis-je tout en me demandant pourquoi il me posait cette question en un moment pareil, je sais que Merlin l'a gagnée dans un concours de raves en Irlande et qu'il vous l'a donnée aux Pierres.

- Et il m'a expliqué que si jamais j'étais aux abois, je n'avais qu'à tirer l'épée et à la plonger dans la terre pour que Gofannon quitte les Enfers et vole à mon secours. N'est-ce pas ?

- Oui, Seigneur.

- alors, Gofannon ! cria-t-il au vent marin en tirant la grande lame.

Viens ! " Et il plongea l'épée dans la terre.

Une mouette cria dans le vent. La mer lécha les rochers en se perdant dans les profondeurs de la terre, le vent salé fit gonfler nos manteaux,

mais aucun dieu ne vint.

" Les Dieux me viennent en aide, dit enfin arthur, le regard fixé sur la lame oscillante. Si tu savais comme j'ai eu envie de tuer ce gros monstre.

- que ne l'avez-vous fait ? " demandai-je d'une voix bourrue.

Il ne dit rien pendant un temps et je vis les larmes ruisseler sur ses longues joues creuses. " Je leur ai offert la mort, Derfel. Rapide et sans douleur. " Il s'essuya les joues puis, dans un subit accès de colère, donna un coup de pied à l'épée. " Les Dieux ! " Il cracha sur la lame frémissante. " quels dieux ? "

J'arrachai Excalibur de la terre et nettoyai la pointe de la lame.

300

Il refusa de reprendre l'épée, que je déposai donc avec respect sur une pierre roulée grise. " que va-t-il leur arriver, Seigneur ? "

Il s'assit sur un autre rocher. Il demeura un temps sans réponse, se contentant de fixer la pluie, tandis que les larmes continuaient de ruisseler sur ses joues. " Ma vie durant, Derfel, commença-t-il enfin, je m'en suis tenu à mes serments. Je ne sais vivre autrement. Ils me déplaisent comme aux autres hommes, car les serments nous lient, ils entravent notre liberté, et qui parmi nous ne désire être libre ? Mais si nous abandonnons nos serments, nous n'avons plus rien pour nous guider.

Nous sombrons dans le chaos. Nous sombrons. Nous ne valons pas mieux que des bêtes. " Soudain incapable de poursuivre, il se contenta de pleurer.

Je fixai la houle grise en me demandant où naissent ces grandes vagues et où elles finissent : " Imaginez, demandai-je, que le serment soit une erreur ?

- Une erreur ? fit-il en me jetant un regard en coin avant de se retourner vers l'océan. Parfois, fit-il d'un air lugubre, il est impossible d'honorer un serment. Je n'ai pu sauver le royaume de Ban. Les Dieux savent si j'ai essayé, mais c'était impossible. J'ai donc manqué à mon serment et je vais le payer, mais je ne l'ai pas fait à dessein. Il me reste à tuer elle et c'est un serment qui doit être respecté, mais je n'ai pas encore enfreint ce serment, je n'ai fait qu'en ajourner l'accomplissement. J'ai promis de reprendre Henis Wyren à Diwrnach,

et je le ferai. Peut-être était-ce une erreur, mais j'ai juré. Voilà ta réponse. Si un serment est une erreur, il continue de te lier, parce que tu as juré. " Il s'essuya les joues. " alors oui, le jour viendra où je devrai porter mes lances contre Diwrnach.

- Vous n'êtes lié à Marc par aucun serment, répondis-je avec aigreur.
- Moi non, reconnut-il, mais Tristan si. Et Iseult également.
- En quoi leurs serments vous regardent ? "

Il fixa son épée. Sa lame grise, gravée de volutes emberlificotées et de têtes de dragon qui tiraient la langue, reflétait les nuages noirs. " Une épée et une pierre ", murmura-t-il, songeant sans doute au jour où Mordred deviendrait roi. Il se leva brusquement, tournant le dos à l'épée pour regarder les collines verdoyantes. " Imagine, me dit-il, que deux serments se contredisent. Imagine que j'ai fait le serment de me battre pour toi et de me battre pour ton ennemi. quel serment dois-je honorer ?

- Le premier auquel je me suis engagé, répondis-je, sachant la loi aussi bien que lui.

301

- Et si j'ai prêté les deux serments en même temps ?
- Vous devez alors vous en remettre au jugement du roi.
- Pourquoi le roi ? me questionna-t-il comme s'il initiait un nouveau lancier aux lois de la Dumnonie.

4*

- Parce que le serment qui vous lie au roi, expliquai-je docilement, prime sur tous les autres serments. Et que vous êtes son obligé.
- Le roi, reprit-il avec force, est donc le gardien de nos serments. Et, sans roi, il n'est donc qu'un échecaveau de serments contradictoires. Sans roi, le chaos règne. Tous les serments mènent au roi, Derfel, notre devoir s'arrête avec le roi, et toutes nos lois sont sous la garde du roi. Si nous défions notre roi, c'est l'ordre que nous défions. Nous pouvons combattre d'autres rois, nous pouvons même les tuer, mais uniquement parce qu'ils menacent notre roi et son bon ordre. Le roi, Derfel, c'est la nation, et nous appartenons au roi. quoi que nous fassions, toi et moi, nous devons soutenir le roi. "

Je savais qu'il ne parlait pas de Tristan et de Marc. Il pensait à Mordred et je m'enhardis donc à dire tout haut ce que l'on chuchotait tout bas depuis de longues années en Dumnonie : " Il en est qui disent, Seigneur, que c'est vous qui devriez être roi.

- Non ! s'écria-t-il. Non ! répéta-t-il d'une voix plus calme en se tournant vers moi.

- Et pourquoi pas ? demandai-je, les yeux posés sur son épée.

- Parce que j'ai prêté serment à Uther.

- Mordred n'est pas digne d'être roi. Et vous le savez, Seigneur. "

Il se tourna à nouveau vers la mer.

" Mordred est notre roi, Derfel, et cela doit nous suffire, à toi comme à moi. Il a nos serments. Nous ne saurions le juger. C'est lui qui nous jugera. Et si toi et moi décidons qu'un autre devrait être roi, que devient l'ordre ? Si un homme s'empare injustement du trône, n'importe quel homme peut le faire. Si je m'en empare, pourquoi un autre ne me le prendrait-il pas ? C'en serait fini de l'ordre. Le chaos régnerait.

- Parce que vous croyez que Mordred se soucie de l'ordre ? demandai-je avec aigreur.

- Je pense que Mordred n'a pas encore été convenablement acclamé, répondit arthur. Je crois qu'il peut changer le jour ou de hautes responsabilités pèseront sur ses épaules. Je crois plus probable qu'il ne change pas, mais par-dessus tout, Derfel, je

crois qu'il est notre roi. Et que nous devons le supporter, parce que tel est notre devoir, que cela nous plaise ou non. Dans tout ce monde, Derfel, reprit-il en s'emparant d'Excalibur pour balayer l'horizon, dans tout ce monde, il n'est qu'un ordre s'r, et c'est l'ordre du roi. Non pas celui des Dieux. Ils ont quitté la Bretagne. Merlin a cru pouvoir les y ramener, mais regarde Merlin aujourd'hui. Sansum nous dit que son Dieu est puissant et qu'il pourrait imposer son ordre. Mais je /ie suis pas de cet avis. Je ne vois que des rois et c'est dans la personne des rois que sont concentrés nos serments et nos devoirs. Sans eux, ce serait la foire d'empoigne. " Il remit Excalibur au fourreau. " Je dois soutenir les rois, car sans eux le chaos triompherait. J'ai donc dit à Tristan et Iseult qu'ils devaient passer en jugement.

- En jugement ! m'exclamai-je en crachant sur le sol.

- Ils sont accusés de vol, répondit arthur en me considérant d'un air f

,ché. Ils sont accusés d'avoir enfreint leurs serments. Ils sont accusés de fornication. "

Il prononça ce dernier mot avec un rictus et se détourna de moi pour cracher en direction de la mer.

" Ils sont amoureux ! " protestai-je. Et comme il ne disait rien, je décidai de l'attaquer de front : " Et vous, arthur ap Uther, ates-vous passé en jugement lorsque vous avez manqué a un serment ? Non pas le serment qui vous liait a Ban, mais celui que vous aviez fait a Ceinwyn, votre fiancée. Vous avez manqué a votre parole, et personne ne vous a fait comparaatre devant des magistrats ! "

Il se tourna vers moi, fou de rage. L'espace de quelques instants, je crus qu'il allait de nouveau libérer Excalibur pour m'attaquer a l'épée. Mais il se contenta d'un haussement d'épaules et se tut. Ses yeux brillaient a nouveau de larmes. Il garda le silence un bon moment, puis hocha la tate. "

J'ai enfreint mon serment, c'est vrai. Tu crois que je ne l'ai pas regretté ?

- Et vous ne souffrirez pas que Tristan ait manqué au sien ?

- C'est un voleur ! aboya arthur furieux. Tu crois que nous devrions risquer des années d'incursions a nos frontières pour un voleur qui fornique avec sa belle-mère ? Tu pourrais parler aux familles des paysans et justifier leur mort au nom de l'amour de Tristan? Tu crois que les amours d'un prince justifient que femmes et enfants soient passés par l'épée ? C'est cela ta justice ?

- J'estime que Tristan est notre ami, fis-je, et comme il ne répondait pas je crachai a ses pieds. C'est vous qui avez fait venir Marc, n'est-ce pas ?

demandai-je d'un ton accusateur.

303

- C'est exact, reconnut-il dans un hochement de tate. Je lui ai dépaché un messenger depuis Isca.

- Tristan est notre ami ! criai-je.

- Il a volé un roi, répéta-t-il obstinément, les yftix clos. Il a volé de l'or ! Une épouse ! Il a blessé le roi dans son orgueil ! Il a bafoué ses serments. Son père demande justice et j'ai juré de servir la justice.

- Il est votre ami, insistai-je. Et le mien ! "

Il rouvrit les yeux et me regarda fixement : " Un roi se tourne vers moi, Derfel, et réclame justice. Vais-je opposer un refus a Marc, sous prétexte qu'il est vieux, grossier et laid ? La jeunesse et la beauté mériteraient-elles de faire violence a la justice ? Pourquoi ai-je combattu tout au long de ces années, si ce n'est pour assurer une justice impartiale ? "

C'est moi qu'il suppliait maintenant :

" quand nous sommes venus jusqu'ici, traversant villes et villages, les gens ont-ils fui en voyant nos épées ? Non ! Et pourquoi ? Parce qu'ils savent que la justice règne dans le royaume de Mordred. Et maintenant, parce qu'un homme couche avec la femme de son père, tu voudrais que je me débarrasse de la justice comme d'un fardeau encombrant ?

- Oui, parce que c'est un ami et que si vous les faites passer en jugement, ils seront reconnus coupables. Ils n'ont aucune chance de s'en tirer, fis-je avec aigreur, parce que Marc a Langue. "

arthur sourit d'un air triste en se souvenant de l'épisode auquel je faisais allusion. C'était la première fois que nous rencontrions Tristan, et la encore, pour une affaire de droit. Une grande injustice avait failli atre commise, parce que l'accusé avait Langue. Dans notre droit, le témoignage d'un homme qui avait Langue était irrécusable. quand bien mame un millier de gens jureraient du contraire, leur témoignage n'avait aucune valeur s'il était contredit par un seigneur, par un druide, par un pratre, par un père parlant de ses enfants, par un homme parlant du cadeau donné, par une vierge parlant de sa virginité, par un berger parlant de ses animaux, par un condamné prononçant ses dernières paroles. Et Marc était un seigneur, un roi, et sa parole prévaudrait sur celle d'un prince et d'une reine. aucune cour de Bretagne n'acquitterait Tristan et Iseult, et arthur le savait. Mais arthur avait juré de défendre la loi.

Ce jour-la, cependant, alors qu'Owain avait failli bafouer la justice en usant de son privilège pour mentir, arthur avait fait appel au jugement des épées. au nom de Tristan, il s'était battu contre Owain, et il avait gagné. "Tristan, dis-je, pourrait en appeler au jugement des épées.

- Tel est son privilège, reconnu arthur.

- Et je suis son ami, ajoutai-je avec froideur. Je puis me battre pour lui.

"

arthur me dévisagea comme s'il venait de prendre la pleine mesure de mon hostilité :

" Toi, Derfel ?

- Je me battrai pour Tristan, parce qu'il est mon ami. Comme vous l'avez fait jadis.

- C'est ton privilège, l,cha-t-il enfin après quelques secondes de silence, mais j'ai accompli mon devoir. "

Il s'éloigna et je le suivis a dix pas de distance. Il ralentit, je ralentis le pas. Il se retourna, je tournai la tête. J'allais me battre pour un ami.

arthur ordonna sèchement aux lancers de Culhwch d'escorter Tristan et Iseult a Isca. C'est la-bas qu'ils seraient jugés. Le roi Marc désignerait un juge, les Dumnoniens l'autre.

Le roi était assis sur sa chaise et ne disait mot. Il avait demandé que le procès se tienne a Kernow, mais il devait se douter que cela n'avait aucune espèce d'importance. Tristan ne serait pas jugé car il ne survivrait pas a un jugement. Il ne pouvait qu'en appeler a l'épée.

Le prince se présenta a la porte de la salle et se retrouva face a son père. Le visage de Marc ne laissait rien paraître, Tristan était pâle.

quant a arthur, il tenait la tête baissée, ce qui lui épargnait d'avoir a regarder l'un ou l'autre.

Tristan ne portait ni armure ni bouclier. Sa chevelure noire chargée d'anneaux de guerriers était peignée en arrière et nouée avec un ruban de drap blanc qu'il avait dû découper dans la robe d'Iseult. Il portait une chemise, des pantalons et des bottes et avait une épée au côté. Il fit quelques pas en direction de son père et s'arrêta a mi-distance. Il tira son épée, fixa les yeux implacables de son père puis enfonça la lame dans la terre. " J'en appelle au jugement des épées. "

Marc haussa les épaules et, d'un geste léthargique de la main droite, fit signe a Cyllan d'avancer. De toute évidence, Tristan 305

connaissait la prouesse du champion, car il eut l'air nerveux en voyant le colosse, dont la barbe descendait jusqu'à la taille, se défaire de son manteau. Cyllan écarta sa chevelure noire qui cachait la hache tatouée, puis passa son casque de fer. Il cracha dans ses mains, se frotta les paumes et avança d'un pas lent pour renverser l'épée de Tristan. Par ce geste, il avait accepté le combat. Je tirai Hywelbane. " Je me battrai pour Tristan ", m'entendis-je annoncer. J'étais étrangement nerveux, mais pas simplement de cette nervosité qui est le prélude à la bataille. C'était la peur du fossé béant qui s'ouvrait dans ma vie, du fossé qui me séparait d'Arthur.

" C'est moi qui me battrai pour Tristan, insista Culhwch en venant se placer à côté de moi. Tu as des filles, imbécile, murmura-t-il.

- Toi aussi.

- Mais je battrai ce crapaud barbu plus vite que toi, sac à tripes saxon ", fit-il affectueusement. Tristan se plaça entre nous et protesta que lui seul combattrait Cyllan, que c'était son combat et celui de personne d'autre, mais Culhwch lui grogna de retourner dans la salle. " J'ai battu des hommes deux fois plus grands que ce lourdaud à barbe ", dit-il à Tristan.

Cyllan tira son épée et en donna un coup dans l'air. " L'un ou l'autre, déclara-t-il nonchalamment, je n'en ai rien à faire.

- Non ! " cria soudain le roi Marc. Il fit signe à Cyllan et à deux autres de ses lanciers. Les trois hommes s'agenouillèrent à côté de son siège pour écouter les instructions de leur roi.

Culhwch et moi imaginions que Marc ordonnait à ses trois hommes de nous affronter tous les trois. " Je prendrai ce b, tard à la grosse barbe et au front sale, décida Culhwch, et toi, Derfel, ce petit merdeux de rouquin.

quant à vous, mon Seigneur Prince, vous pouvez embrocher le chauve. Une affaire de deux minutes ? "

Iseult sortit en catimini de la salle. Elle avait l'air terrorisée de se trouver en présence du roi, mais elle vint nous embrasser. Culhwch la serra dans ses bras. Je m'agenouillai pour déposer un baiser sur sa main p, le. "

Merci ", dit-elle de sa petite voix de spectre. Elle avait les yeux rougis par les larmes. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour donner un baiser à Tristan puis, jetant un regard effarouché sur son mari,

retourna se réfugier dans l'obscurité de la salle.

Marc souleva sa tate massive du col de sa peau de phoque. " Le tribunal des épées, dit-il de sa grosse voix flegmatique, requiert un combat singulier.

Il en a toujours été ainsi.

- En ce cas, Seigneur Roi, envoyez vos vierges une par une, cria Culhwch, et je les tuerai l'une après l'autre.

- Un homme, une épée, insista Marc en hochant la tate, et mon fils a demandé ce privilège. C'est donc lui qui se battra.

- Seigneur Roi, déclarai-je, la coutume veut qu'un homme puisse se battre pour son ami au tribunal des épées. Moi, Derfel Cadarn, je réclame ce privilège.

- Je ne connais aucune coutume de ce genre, mentit le roi.

- arthur, si, répondis-je d'une voix rude ^ Il s'est battu pour votre fils, et c'est moi qui me battraï pour lui aujourd'hui. "

Marc tourna ses yeux chassieux vers arthur, mais arthur hocha la tate comme pour signifier qu'il ne voulait pas se maler de cette dispute. Marc se retourna vers moi. " L'offense de mon fils est immonde, et nul autre que lui ne doit la défendre.

- Moi, je la défendrai ! " fis-je, et Culhwch vint se placer a côté de moi pour demander a son tour a combattre pour Tristan. Le roi nous considéra et leva la main droite d'un air las.

au signal du roi, les lanciers de Kernow, placés sous les ordres du rouquin et du chauve, formèrent un mur de boucliers sur deux rangs, les hommes du second rang levant leurs boucliers au-dessus de la tate de leurs camarades puis, en ayant reçu l'ordre, pointèrent leurs lances vers le sol.

" Salauds, grogna Culhwch, qui avait compris ce qui allait se passer.

allons-nous les briser, Seigneur Derfel ?

- Brisons-les, Seigneur Culhwch", répondis-je d'un ton hargneux.

Ils étaient quarante contre trois. Les quarante avancèrent lentement en traanant les pieds, nous observant d'un air prudent de sous le bord de leurs casques. Ils ne portaient ni lances ni épées. Ils ne venaient pas

nous tuer, mais nous immobiliser.

Et Culhwch et moi charge,mes. Cela faisait des années que je n'avais pas eu a enfoncer un mur de boucliers, mais la vieille furie s'empara de moi tandis que je hurlai le nom de Bel puis criai le nom de Ceinwyn en pointant Hywelbane vers les yeux d'un homme qui fit un pas de côté.

Je donnai un puissant coup d'épaule a la jonction de son bouclier et de celui de son voisin. Le mur céda. Je poussai un cri de triomphe, frappai un homme a la nuque, puis me ruai en avant pour élargir la brèche. En pleine bataille, mes hommes se seraient pressés derrière moi pour inonder le sol de sang ennemi. Mais je

307

n'avais aucun homme derrière moi ni aucune arme face a moi. Rien que des boucliers, toujours plus de boucliers, et j'avais beau tourner en rond en faisant siffler ma lame, ces boucliers se refermèrent inexorablement autour de moi. Je n'osai tuer le moindre lancier : c'eût été déshonorant après qu'ils eurent si ostensiblement jeté leurs armes. J'en étais donc réduit a essayer de leur faire peur. Mais ils savaient que je ne tuerais pas et le cercle se referma sur moi au point qu'Hywelbane se trouva bientôt immobilisée au milieu d'un cercle de boucliers de fer. Et soudain, je sentis la pression des boucliers de Kernow.

J'entendis arthur aboyer un ordre et devinai que les lanciers de Culhwch et les miens avaient voulu venir en aide a leurs seigneurs. Mais arthur les retint. Il ne voulait pas d'un carnage, d'une guerre entre Kernow et la Dumnonie. Il voulait juste en finir avec cette sinistre histoire.

Culhwch s'était laissé piéger, comme moi. Il enrageait contre ceux qui l'avaient capturé, les traitant de mômes, de chiens et de vermisseaux, mais les hommes de Kernow avaient reçu des ordres. Ils ne devaient pas nous blesser, mais juste nous immobiliser dans l'étau de leurs boucliers. Comme Iseult, nous en serions réduits a voir le champion de Kernow avancer, son épée baissée, et saluer son prince.

Tristan savait qu'il allait mourir. Il avait retiré le ruban de ses cheveux pour le nouer a la lame de son épée. Il embrassa le ruban, tendit sa lame, toucha l'épée du champion et allongea un

coup droit.

Cyllan para. La palissade renvoya l'écho du choc des épées. Tristan attaqua une deuxième fois, frappant d'estoc et de taille, mais Cyllan para de nouveau. Il le fit sans mal, presque d'un air las. 2 deux reprises encore, Tristan repassa a l'attaque, puis il multiplia les coups droits et de travers, frappant du plus vite qu'il pouvait pour essayer d'user la défense de Cyllan. Mais il ne réussit qu'a se fatiguer le bras. Il s'arrata un instant pour reprendre sa respiration et recula d'un pas. C'est ce moment que le champion choisit pour se fendre.

Une botte bien exécutée. Une jolie botte mame, si l'on aime a voir une épée bien utilisée. Et un coup droit miséricordieux, car Cyllan prit l',me de Tristan en un clin d'oeil. Le prince n'eut mame pas le temps de jeter un dernier regard a sa maatesse dans l'encadrement de la porte ombragée de la salle. Il se contenta de regarder fixement son meurtrier, et le sang jaillit de sa gorge tran-308

chée pour inonder sa chemise blanche. Son épée retomba alors qu'il suffoquait. Son ,me s'enfuit. Il s'effondra.

" Justice est faite, Seigneur Roi ", annonça tristement Cyllan avant de retirer sa lame du cou de Tristan et de s'éloigner. Les lanciers qui m'entouraient sans oser croiser mon regard se retirèrent. Je levai Hywelbane, mais la vue de sa lame grise était brouillée par mes larmes.

J'entendis Iseult hurler tandis que les hommes de son mari trucidèrent les six lanciers qui avaient accompagné Tristan et s'emparaient maintenant de leur reine. Je fermai les yeux.

Je ne regardai pas arthur. Je ne lui adressai pas la parole. Je dirigeai mes pas vers le promontoire pour prier mes dieux et les supplier de revenir en Bretagne. Et, pendant que je priais, les hommes de Kernow entraanaient Iseult vers le lac oa attendaient les deux navires. Mais ce n'était pas pour ramener a Kernow la princesse des Ui Liath,in, cette enfant de quinze printemps qui avait gambadé pieds nus dans les vagues et dont le mince filet de voix rappelait les spectres des matelots portés par les vents marins. Ils l'attachèrent a un poteau, firent un grand tas de bois avec les épaves qui jonchaient les côtes d'Halcwm et, sous les yeux de son mari implacable, ils la br°lèrent vive. Le corps de son amant br°la sur le mame b°cher.

Il n'était pas question pour moi de partir avec arthur. Je ne voulais pas lui parler. Je le laissai partir et dormis cette nuit-la dans la vieille salle obscure oa avaient couché les amants. Puis je retournai a Lindinis, oa je confessai a Ceinwyn le vieux massacre de la lande oa j'avais trucidé

des innocents pour honorer mon serment. Je lui parlai d'Iseult brölée vive.

Et de ses hurlements sous les yeux de son mari.

Ceinwyn m'arrata. "Tu ne connaissais pas cette dureté en arthur ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

- Non.

- Il est notre seul rempart contre l'horreur. Comment pourrait-il atre autrement ? "

aujourd'hui encore, lorsque je ferme les yeux, il m'arrive de revoir cette enfant venue de la mer, le sourire aux lèvres, sa robe blanche lui collant a la peau et révélant son corps maigre, les bras tendus vers son amant. Je ne puis entendre un cri de mouette sans la voir, car elle me hantera jusqu'a mon dernier jour. Et après ma mort, oa qu'aillé mon ,me, elle sera la : une enfant tuée pour un roi, au nom de la loi, a Camelot.

De longues années s'écoulèrent après le serment de la Table Ronde sans que je revisse Lancelot ni aucun de ses hommes de confiance. amhar et Loholt, les jumeaux d'arthur, habitaient Venta, la capitale de Lancelot, oa ils menaient des bandes de lanciers, mais apparemment ils ne se battaient jamais que dans les tavernes. Dinas et Lavaine se trouvaient également a Venta, oa ils présidaient a un temple voué au dieu romain Mercure, et leurs cérémonies rivalisaient avec celles qu'organisait Lancelot dans son église palatiale consacrée par Monseigneur Sansum. Ce dernier se rendait souvent a Venta et, a l'en croire, les Belges paraissaient assez satisfaits de Lancelot, ce qui, pour nous, signifiait simplement qu'ils ne se rebellaient pas ouvertement.

Lancelot et ses compagnons venaient aussi en Dumnonie, traversant le plus souvent la frontière pour se rendre au Palais marin. Parfois, ils poussaient jusqu'a Durnovarie pour quelque grande fate. Pour ma part, je me tenais simplement a l'écart de ces festivités si je savais qu'ils venaient, et ni arthur ni Guenièvre ne me demandèrent jamais de venir. Je ne fus pas non plus invité aux grandes funérailles qui suivirent la mort d'Elaine, la mère de Lancelot.

En vérité, Lancelot n'était pas un mauvais souverain. Il n'était pas arthur. Il ne se souciait pas de la qualité de la justice, de l'équité des impôts ni de l'état des routes. Il préférait ignorer purement et simplement tous ces problèmes, mais, comme il en avait toujours été

ainsi, nul ne remarqua la moindre différence. Comme Guenièvre, Lancelot ne pensait qu'à ses aises et, comme elle, il se construisit un somptueux palais qu'il remplit de statues

et dont il couvrit les murs peints de l'extravagante collection de miroirs dans laquelle il pouvait admirer son reflet sans fin. Il achetait ces objets de luxe avec l'argent des impôts, et, si ces impôts étaient lourds, c'était la contrepartie de la liberté : les Saxons avaient cessé leurs incursions sur les territoires belges. Chose étonnante, Cerdic avait tenu parole et les redoutables lanciers des Saô's ne devaient plus piller les riches terres agricoles de Lancelot.

Mais ils n'en n'avaient pas non plus besoin, car Lancelot les avait invités à venir vivre dans son royaume. Les longues années de guerre avaient dépeuplé le pays et les bois recommençaient à envahir les immenses terres autrefois cultivées. Aussi Lancelot invita-t-il des colons de Cerdic à travailler la terre. Les Saxons prâtaient serment à Lancelot, défrichaient la terre, construisaient de nouveaux villages et payaient leurs impôts.

Leurs lanciers venaient même grossir les rangs de ses bandes de guerre. La garde de son palais, disait-on, était entièrement composée de Saxons : il l'appelait la Garde saxonne et en avait recruté les membres en fonction de leur taille et de leur couleur de cheveux. De longues années passèrent avant que je fisse leur connaissance, mais c'étaient en effet tous de grands hommes blonds qui portaient des haches aussi polies que des miroirs.

Le bruit courait que Lancelot versait un tribut à Cerdic, mais Arthur le nia avec véhémence lorsque le Conseil lui demanda ce qu'il en était. Arthur désapprouvait que l'on invite des colons saxons sur les terres bretonnes, mais, assurait-il, il appartenait à Lancelot d'en décider, non pas à nous.

Et au moins le pays était-il en paix. Apparemment, la paix excusait tout.

Lancelot se targuait même d'avoir converti sa garde saxonne au christianisme. Loin d'être une façade, il semblait que son baptême fût sincère : c'est du moins ce que m'assura Galahad au cours de l'une de ses nombreuses visites à Lindinis. Il me décrit l'église que Sansum avait érigée dans le palais de Venta et me raconta que tous les jours un chœur chantait tandis qu'un essaim de prêtres célébraient les mystères chrétiens.

" Tout cela est fort beau ", fit Galahad d'un air désenchanté. Je n'avais pas encore vu les extases d'Isca et j'étais loin de me douter des délires que cela occasionnait, et je ne lui demandai donc pas si c'était la même chose à Venta, ou si son frère encourageait les chrétiens de Dumnonie à voir en lui un libérateur.

" Le christianisme a-t-il changé ton frère ? " demanda Ceinwyn.

Galahad observait le petit mouvement de ses mains qui déma-310

311

laient un fil de la quenouille sur le fuseau. " Non, avoua-t-il. Il estime qu'il suffit de dire ses prières une fois par jour pour se conduire ensuite comme il lui plaît. Mais les chrétiens sont nombreux dans ce cas, hélas.

^

- Et comment se conduit-il ? voulut savoir Ceinwyn.

- Mal.

- Tu préfères que je quitte la pièce, demanda Ceinwyn d'une voix douce, que tu puisses en parler à Derfel sans me plonger dans l'embarras ? Il n'aura qu'à me dire quand il voudra aller au lit. "

Galahad rit. " Il s'ennuie. Dame, et il trompe son ennui comme on fait d'habitude. Il chasse.

- Comme Derfel, comme moi. Ce n'est pas mal de chasser.

- Il chasse les filles, fit Galahad d'une voix lugubre. Il ne les traite pas mal, mais elles n'ont pas vraiment le choix. Certaines y trouvent leur compte et s'enrichissent, mais elles deviennent aussi ses putains.

- Il ressemble à la plupart des rois, fit Ceinwyn d'un ton sec. C'est tout ?

- Il passe des heures avec ces deux misérables druides, et personne ne sait quel besoin un roi chrétien a de faire ça, mais il prétend que ce n'est que par amitié. Il encourage ses poètes, collectionne ses miroirs et rend visite à Guenièvre dans son Palais marin.

- Pour quoi faire ? demandai-je.

- Pour parler, à ce qu'il dit, répondit Galahad dans un haussement

d'épaules. Il dit qu'ils parlent de religion. Ou plutôt ils en débattent.

Elle est devenue très fervente.

- Une adepte d'Isis ", précisa Ceinwyn d'un ton de reproche. Dans les années qui suivirent le serment de la Table Ronde, nous avons tous entendu dire que Guenièvre se repliait de plus en plus sur la religion, si bien que le Palais marin était devenu un immense sanctuaire consacré à Isis, et les suivantes de Guenièvre, toutes des femmes choisies pour leur grâce et leur apparence, étaient les prêtresses de la déesse.

" La Déesse suprême ! L'archevêque Galahad avec mépris, avant de faire le signe de la croix pour tenir le mal païen en respect. De toute évidence, Guenièvre croit qu'il est possible de mettre les immenses pouvoirs de la Déesse au service des affaires humaines. J'imagine que ce n'est guère au goût d'Arthur.

- Tout cela l'ennuie, dit Ceinwyn en dévidant le dernier fil de la

quenouille. Il passe son temps à se plaindre que Guenièvre ne veuille lui parler de rien, sauf de sa religion. Ce doit être affreusement ennuyeux pour lui. "

Cette conversation eut lieu bien avant que Tristan ne se réfugie avec Iseult en Dumnonie, à une époque où Arthur était encore le bienvenu chez nous.

" Mon frère se dit fasciné par ses idées, ajouta Galahad, et peut-être est-ce vrai. Il prétend que c'est la femme la plus intelligente de Bretagne et assure qu'il ne se mariera pas avant qu'il n'ait trouvé une autre femme comme elle.

- Heureusement qu'il m'a perdue, fit Ceinwyn en riant de bon cœur. Quel âge a-t-il aujourd'hui ?

- Trente-trois ans, je crois.

- Si vieux que ça ! s'exclama Ceinwyn en s'adressant un sourire, car je n'avais qu'un an de moins. Mais qu'est devenue l'adepte ?

- Elle lui a donné un fils et elle est morte en couches.

- Non ! L'archevêque Ceinwyn, bouleversée par l'affreuse nouvelle. Et tu dis qu'il a un fils ?

- Un b,tard, fit Galahad d'un air de reproche. Il s'appelle Peredur. Il a quatre ans maintenant, et ce n'est pas un méchant petit garçon. En vérité, je l'aime assez.

- as-tu jamais détesté un enfant? demandai-je avec une pointe d'ironie.

- Tate de balais ", répondit-il. Ce vieux sobriquet nous fit tous sourire.

" Lancelot, un fils ! " s'exclama Ceinwyn sur ce ton de surprise qui marque l'importance que les femmes attachent a ce genre de nouvelles. Pour moi, l'existence d'un b,tard royal de plus était tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, mais j'observe que les hommes et les femmes réagissent de manière bien différente a ces choses.

Comme son frère, Galahad ne s'était jamais marié. Il n'avait pas non plus de terre, mais il était heureux et jouait les émissaires au service d'arthur. Il s'efforçait de maintenir en vie la Confrérie de Bretagne, mame si je constatais qu'on avait tôt fait d'oublier ses devoirs, et il parcourait tous les royaumes bretons, portant des messages, réglant des conflits et usant de son rang royal pour aplanir tous les problèmes que pouvait avoir la Dumnonie avec les autres ...tats. C'était généralement lui qui se rendait en Démétie pour freiner les raids d'Ongus Mac airem sur Powys et

313

c'est encore lui qui, après la mort de Tristan, porta la triste nouvelle du destin d'Iseult a son père. Je ne devais le revoir que de longs mois après.

J'évitai aussi de revoir arthur. Je lui en voulais troj|k Je laissais ses lettres sans réponse et ne me rendais plus aux réunions du Conseil. Dans les mois qui suivirent la mort de Tristan, il se rendit a Lindinis a deux reprises : les deux fois, je restai poli mais froid et le quittai au plus vite. Il eut une longue discussion avec Ceinwyn, qui s'efforça ensuite de nous réconcilier, mais je n'arrivais pas a me sortir de la tate l'image de cette enfant dévorée par les

flammes.

Pour autant, je ne pouvais l'ignorer complètement. quelques mois seulement nous séparaient désormais de la seconde acclamation de Mordred et il fallait s'occuper des préparatifs. La cérémonie aurait lieu a Caer Cadarn, a une courte marche de Lindinis. Et Ceinwyn et moi ne pouvions faire autrement que d'y participer. Mordred lui-mame s'y intéressa, peut-atre parce qu'il comprit que la cérémonie le libérerait

enfin de toute discipline. " C'est a vous de décider, lui dis-je un jour, qui vous acclamera.

- arthur, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air renfrogné.

- C'est généralement un druide, mais si vous préférez une cérémonie chrétienne, vous devez choisir entre Emrys et Sansum.

- Sansum, je suppose, dit-il en haussant les épaules.

- En ce cas, nous devrions aller le voir. "

Nous y all,mes par une rude journée, au cour de l'hiver. J'avais d'autres affaires a régler a Ynys Wydryn, mais je commençai par accompagner Mordred au sanctuaire chrétien oa un pratre nous expliqua qu'il nous fallait patienter car l'évaque Sansum était occupé a dire la messe.

" Sait-il que son roi est ici ? demandai-je.

- Je m'en vais le lui dire, Seigneur ", répondit le pratre, qui fila en quatrième vitesse sur le sol gelé.

Mordred s'était éloigné pour se poster devant la tombe de sa mère oa, malgré le froid, une douzaine de pèlerins étaient agenouillés. C'était une tombe toute simple : rien qu'un monticule de terre avec une croix de pierre un peu ridicule en comparaison de l'urne de plomb que Sansum avait placée pour recevoir l'offrande des pèlerins.

" L'évaque nous rejoindra bientôt, dis-je. Si nous l'attendions a l'intérieur ? "

314

Il hocha la tate et fronça les sourcils devant le petit monticule herbeux :

" On devrait lui donner une meilleure tombe.

- J'en suis bien d'accord, dis-je, tout surpris de l'entendre parler. Libre a vous de la construire.

- Il e°t mieux valu, dit-il insidieusement, que d'autres lui rendent cette marque de respect.

- Seigneur Roi, dis-je, nous étions si occupés a défendre la vie de son enfant que nous n'avions guère le temps de nous occuper des os. Mais

vous avez raison et nous avons manqué a nos devoirs. "

D'un air morose, il donna un coup de pied a l'urne et jeta un oeil sur les menus trésors qu'y avaient laissés les pèlerins. Ceux qui priaient devant la tombe s'écartèrent, non par crainte de Mordred, car je doute qu'ils l'aient reconnu, mais parce que l'amulette de fer que je portais autour du cou trahissait en moi le paÛen. " Pourquoi a-t-elle été enterrée ? me demanda soudain Mordred. Pourquoi ne l'a-t-on pas br°lée ?

- Parce qu'elle était chrétienne ", répondis-je, tout en essayant de lui cacher combien son ignorance m'horrifiait. Je lui expliquai que, selon les chrétiens, leur corps servirait de nouveau au dernier avènement du Christ.

quant a nous, les paÛens, nous emportons nos nouveaux corps spectraux dans les Enfers et n'avions que faire de nos cadavres : si nous le pouvions, nous les br°lions pour empacher nos esprits d'errer sur la terre. Si nous ne pouvions dresser un b°cher funéraire, nous br°lions les cheveux du mort et lui coupions un pied.

" Je lui ferai un caveau ", déclara-t-il quand j'eus fini mon explication théologique. Il me demanda comment sa mère était morte et je lui racontai toute l'histoire : comment Gundleus avait traatreusement épousé Norwenna, puis l'avait tuée alors qu'elle s'agenouillait devant lui. Et je lui racontai aussi comment Nimue s'était vengée de Gundleus.

" Cette sorcière ! " fit Mordred, car de jour en jour elle était plus farouche, plus décharnée et plus crasseuse. Elle menait une vie de recluse désormais, vivant des restes de l'enceinte de Merlin oa elle chantait ses charmes, allumait des feux a ses dieux et recevait quelques visiteurs, mais de temps a autre, sans se faire annoncer, elle se rendait a Lindinis pour consulter Merlin. Je profitais de ces rares occasions pour essayer de la faire manger, les enfants la fuyaient, et elle s'en repartait en marmonnant avec son oeil fou, sa robe crottée de boue et de cendres et sa natte noire 315

chargée de détritrus. au pied de son refuge du Tor, force lui avait été de voir le sanctuaire chrétien s'agrandir, se renforcer et s'organiser de manière toujours plus forte. Les anciens dieux, me disais-je, perdaient du terrain a vue d'oil. Sansum, najiarelllement, attendait impatiemment la mort de Merlin afin de récupérer le Tor et de b,tir une église sur son sommet ravagé par le feu. Mais ce que Sansum ne savait pas, c'est que toute la terre de Merlin devait me revenir.

Debout a côté de la tombe de sa mère, Mordred s'interrogeait sur la similitude de nom entre ma fille aînée et sa mère, et je lui expliquai donc que Ceinwyn était la cousine de Norwenna. " Morwenna et Norwenna sont de vieux noms a Powys, expliquai-je.

- M'aimait-elle ? " demanda Mordred, et l'incongruité de ce mot dans sa bouche me fit m'arrêter. Peut-être, pensais-je, arthur avait-il raison. Peut-être que Mordred allait m'offrir a la faveur de ses nouvelles responsabilités. aussi loin que je remontais dans mes souvenirs, je n'avais assurément jamais eu une discussion aussi courtoise.

" Elle vous aimait beaucoup, répondis-je avec sincérité. Jamais je n'ai vu votre mère aussi heureuse que lorsqu'elle était avec vous. C'était la-haut

", fis-je en montrant du doigt la terre brisée où se dressaient jadis la salle de Merlin et sa tour de raves. C'était la que Norwenna avait été assassinée et que Mordred lui avait été arraché. Il n'était qu'un bébé

alors, encore plus petit que moi quand on m'avait arraché aux bras de ma mère, Erce. Erce vivait-elle encore ? Je n'étais toujours pas allé en Silurie pour la retrouver. Me sentant coupable de l'avoir ainsi négligée, je touchai l'amulette de fer.

" quand je mourrai, reprit Mordred, je veux être enterré dans la même tombe que ma mère. Et je la battrai moi-même. Un caveau de pierre, déclara-t-il, avec nos corps sur un piédestal.

- Vous devez en parler a l'évêque. Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous aider. " Du moment, pensais-je avec cynisme, qu'on ne lui demande pas de payer le sépulcre.

Entendant Sansum courir sur l'herbe, je me retournai. Il s'inclina vers Mordred, puis me souhaita la bienvenue dans le sanctuaire : " J'espère que vous venez en quête de la vérité. Seigneur Derfel ?

- Je suis venu visiter ce sanctuaire, dis-je en indiquant le Tor, mais mon Seigneur Roi a des affaires a traiter avec vous. " Je les 316

laissai seul et escaladai le Tor a cheval. Je passai devant le groupe des chrétiens qui, jour et nuit, priaient au pied du Tor pour que les païens qui y vivaient en fussent chassés. Je supportai leurs insultes et continuai a grimper et découvris que la dernière charnière de la porte avait cédé.

J'attachai mon cheval a un pieu qui subsistait de l'ancienne palissade, puis portai le balluchon de vatements et de fourrures que Ceinwyn avait préparé pour que les pauvres gens qui partageaient le refuge de Nimue ne meurent pas de froid. Je donnai les habits a Nimue, qui les laissa tomber négligemment dans la neige puis me tira par la manche pour m'entraîner dans la nouvelle cabane qu'elle avait construite a l'endroit même où se dressait jadis la tour des raves. La puanteur était telle que j'en eus des haut-le-cœur, mais ces odeurs méphitiques lui étaient indifférentes. C'était une journée glaciale et un vent d'est humide soufflait de la neige a moitié

fondue, mais je préférais rester en plein air plutôt que de supporter cette puanteur. " Regarde ! " fit-elle fièrement en me montrant un chaudron : non pas le Chaudron, mais un simple chaudron de fer ordinaire rafistolé

suspendu a une poutre et rempli d'un liquide noir, tre. Des brins de gui, deux chauves-souris, des mues de serpent, des andouillers brisés et des touffes d'herbes pendaient également aux combles si bas que je dus me plier en deux pour entrer dans la cabane, où régnait une fumée si épaisse qu'elle me brûla les yeux. Dans l'ombre, un homme nu allongé sur son grabat se plaignit de ma présence.

" Du calme ", aboya Nimue avant de saisir un bâton pour touiller le liquide noir, tre du chaudron qui fumait doucement au-dessus d'un feu léger donnant beaucoup plus de fumée que de chaleur. Elle remua le chaudron, trouva ce qu'elle cherchait et le sortit du liquide. Je reconnus un crâne humain. "

Tu te souviens de Balise ? me demanda Nimue.

- Bien entendu. " Balise était un druide. Déjà un vieillard quand j'étais jeune et il était mort depuis longtemps.

" Ils ont brûlé son corps, m'expliqua Nimue, mais pas sa tête, et la tête d'un druide, Derfel, est une chose qui a un pouvoir redoutable. Un homme me l'a apportée la semaine dernière. Il la conservait dans un tonneau de cire d'abeille. Je la lui ai achetée. "

autrement dit, c'est moi qui l'avais achetée. Nimue ne cessait d'acheter des objets de culte : la coiffe d'un enfant mort, des dents de dragon, un bout de pain magique des chrétiens, des rostres de bélemnite et maintenant une tête de mort. Elle avait

pris l'habitude de venir au palais réclamer de l'argent pour ces rebuts, puis j'avais trouvé plus commode de lui laisser un peu d'or, même si cela voulait dire qu'elle gaspillerait le métal pour acheter les curiosités de toutes sortes qu'on lui piaposait. Un jour, elle donna un lingot d'or entier pour la carcasse d'un agneau né avec deux tates. Elle l'avait clouée sur la palissade, dominant le sanctuaire des chrétiens, et l'y avait laissée pourrir. Je n'avais aucune envie de lui demander pourquoi elle avait acheté un tonneau de cire contenant une tate de mort. " J'ai retiré la cire, m'expliqua-t-elle, et j'ai enlevé la chair en la faisant bouillir. "

Cela expliquait en partie la puanteur suffocante de la pièce. " Il n'y a pas de plus puissant augure, me dit-elle, son unique oeil luisant dans l'obscurité, qu'une tate de druide bouillie dans l'urine avec les dix herbes brunes de Crom Dubh. " Elle laissa retomber le crâne qui disparut sous la surface. " Une minute ! "

m'ordonna-t-elle.

La fumée et la puanteur me donnaient la nausée, mais j'attendis docilement.

La surface du liquide frémit, miroita et finit par se figer, ne laissant plus qu'un lustre noir aussi lisse qu'un miroir, avec juste un mince filet de vapeur. Nimue se pencha en retenant sa respiration, et je sus qu'elle lisait des présages sur la surface du liquide. L'homme sur son grabat toussa horriblement puis, d'une main faible, tira une couverture usée sur sa nudité. " J'ai faim ", geignit-il. Nimue fit comme si de rien n'était.

J'attendis. " Tu me déçois, Derfel, déclara soudain Nimue, son souffle ridant à peine la surface du liquide.

- Pourquoi?

- Je vois une reine brulée vive sur une côte. J'aurais voulu ses cendres, Derfel, fit-elle d'un ton de reproche. J'aurais pu utiliser les cendres de la reine. Tu aurais dû le savoir. " Elle se tut, mais je ne dis rien. Le liquide était de nouveau figé, et lorsque Nimue reprit la parole, ce fut d'une voix étrange, caverneuse, qui ne ridait aucunement la surface du liquide noir. " Deux rois vont venir à Cadarn, dit-elle, mais c'est un homme qui n'est pas roi qui régnera. La morte sera mariée, le perdu refera surface et une épée pèsera sur le cou d'un enfant. " Puis elle poussa un hurlement terrible, effarouchant l'homme nu qui se blottit frénétiquement dans un coin de la cabane, les mains sur la tate. " Dis

tout cela a Merlin, me dit Nimue qui avait retrouvé sa voix normale. Il saura ce que cela veut dire.

- Je le lui dirai.

318

- Et dis-lui, reprit-elle avec une ferveur désespérée, me serrant le bras de ses doigts crasseux, que j'ai vu le Chaudron dans le liquide. Dis-lui qu'on s'en servira bientôt. Bientôt, Derfel. Dis-le-lui.

- Je le ferai. "

Puis, incapable de supporter l'odeur plus longtemps, je m'arrachai a son étreinte et sortis sous la neige. Elle me suivit et, trouvant refuge sous mon manteau, m'accompagna jusqu'a la porte. Elle était étrangement enjouée.

" Tout le monde pense que nous sommes en train de perdre, Derfel, tout le monde pense que ces immondes chrétiens s'emparent de la terre. Mais ce n'est pas vrai. Le Chaudron reparaatra bientôt, Merlin sera de retour et la puissance sera libérée. "

Je m'arratai a la porte pour regarder le groupe de chrétiens toujours attroupés au pied du Tor en train de réciter leurs extravagantes prières, les bras grands ouverts. Sansum et Morgane s'arrangeaient pour qu'il y en ait toujours afin que leurs prières dissuadent les paÔens de grimper au sommet. Nimue les regarda avec mépris. Certains chrétiens la reconnurent et se signèrent. " Tu crois que le christianisme est en train de gagner la partie, Derfel ?

- Je le crains ", répondis-je en entendant les hurlements de colère qui s'élevaient d'en bas. Je me souvenais des fidèles frénétiques d'Isca et me demandais combien de temps on parviendrait a contenir cet horrible fanatisme. " J'en ai bien peur, dis-je tristement.

- Le christianisme n'est pas en train de gagner, répondit-elle avec mépris.

Regarde ! " Elle sortit de sous mon manteau et leva sa robe sale pour dévoiler sa nudité aux chrétiens, puis elle eut un mouvement de hanches obscène dans leur direction et poussa un vagissement qui se perdit dans le vent tandis qu'elle laissait retomber sa robe. Certains chrétiens firent un signe de croix, mais, d'instinct, la plupart firent le signe paÔen contre le mal de leur main droite et crachèrent a terre. " Tu vois ? fit-elle avec un sourire. Ils croient encore aux anciens dieux.

Ils croient encore. Et bientôt, Derfel, ils auront la preuve. Dis-le a Merlin. "

Je répétais tout cela a Merlin. Debout devant lui, je lui rapportai que deux rois viendraient a Cadarn, mais qu'un homme qui n'était pas roi régnerait, que la morte serait mariée, que le perdu referait surface et qu'une épée pèserait sur le cou d'un enfant.

" Redis-moi ça, Derfel ", demanda-t-il en me regardant de 319

travers tout en caressant un chat tigré qui se prélassait sur ses genoux.

Je le répétais solennellement et ajoutai la promesse de Nimue : le Chaudron réapparaîtrait sous peu, son horreur*ttait imminente. Il rit, hocha la tête, puis s'esclaffa a nouveau. Il caressa le chat. " Et tu dis qu'elle avait la tête d'un druide ?

- La tête de Balise, Seigneur. "

Il gratta le chat sous le menton. " La tête de Balise a été br°lée, Derfel, voilà de longues années. Elle a été br°lée et réduite en poudre. Réduite a rien. Je le sais, parce que c'est moi qui l'ai fait. " Il ferma les yeux et s'endormit.

C'est l'été suivant, a la veille de la pleine lune, alors que les arbres qui poussaient au pied de Caer Cadarn étaient chargés de feuillages, que nous devons acclamer Mordred, notre roi, au sommet de l'ancien Caer. Le soleil brillait sur les haies malées de bryones, de liserons, de lauriers fleuris et de vignes de Salomon. L'ancienne forteresse de Caer Cadarn demeurait déserte une bonne partie de l'année mais restait notre colline royale : le lieu des rituels solennels au cour de la Dumnonie. Et si les remparts étaient bien entretenus, l'intérieur était un triste agglomérat de cabanes délabrées dispersées autour de la grande salle de banquet lugubre qui servait de refuge aux oiseaux, aux chauves-souris et aux souris. Cette salle occupait la partie inférieure du large sommet, tandis que sur la partie la plus haute, a l'ouest, se trouvait un cercle de pierres couvertes de lichen entourant une grosse pierre grise : l'ancienne pierre de la royauté de la Dumnonie. C'est ici que le Grand Dieu Bel avait oint son fils Beli Mawr, mi-dieu, mi-homme, pour en faire le premier de nos rois. Et jusque dans les années de domination romaine, tous nos rois étaient venus ici pour y être acclamés. Mordred était né sur cette colline et y avait déjà été acclamé bébé, même si cette cérémonie n'avait été qu'un signe de son sang royal et ne lui conférait aucun devoir. Il était désormais au seuil de la maturité et, a compter de ce jour, il aurait du roi beaucoup plus que le

titre. Cette seconde acclamation libérait arthur de son serment et transmettait a Mordred tous les pouvoirs d'Uther.

La foule s'attroupa de bonne heure. La salle de banquet avait été balayée et décorée de rameaux verts au milieu des étendards.

Des cuves d'hydromel et des pots de bière blonde étaient disposés sur l'herbe, tandis que la fumée s'élevait des grands feux où rôtaient les boufs, les cochons et les cerfs du banquet. Des hommes tatoués des tribus d'Isca se malaient aux élégants citoyens en toge de Durnovarie et de Corinium, et tous écoutaient les bardes en robe blanche chanter des chansons spécialement composées pour louer le caractère de Mordred et lui prédire un règne glorieux. On ne pouvait jamais se fier aux bardes.

...tant le champion de Mordred, j'étais seul, de tous les seigneurs présents sur la colline, revatu de mon accoutrement guerrier. Ce n'était plus le matériel miteux et rafistolé que j'avais porté a la périphérie de Londres, car je possédais désormais une nouvelle armure onéreuse a la hauteur de mes fonctions. J'avais une belle cotte de mailles romaine agrémentée d'anneaux d'or au cou, sur les franges et aux manches. Mes bottes, qui m'arrivaient aux genoux, scintillaient de plaques de bronze ; mes gants, qui montaient jusqu'aux coudes, étaient doublés de plaques de fer qui me protégeaient les avant-bras et les doigts ; mon beau casque en argent repoussé avait un rabat pour me couvrir la nuque. Le casque était agrémenté de joues qui me barraient le visage et d'un fleuron d'or auquel était accrochée ma queue de loup bien peignée. Outre mon manteau vert, je portais Hywelbane et un bouclier qui, en l'honneur de ce jour, arborait le dragon rouge de Mordred plutôt que mon étoile blanche.

Culhwch était venu d'Isca. Il m'embrassa : " C'est une farce, Derfel, gogna-t-il.

- Un grand jour de joie, Seigneur Culhwch ", fis-je, les traits tirés.

Il ne répondit point, mais promena un regard maussade sur la foule qui attendait. " Des chrétiens, cracha-t-il.

- Ils paraissent nombreux.

- Merlin est ici ?

- Il était fatigué.

- Tu veux dire qu'il avait trop de bon sens pour venir. alors qui est a

l'honneur aujourd'hui ?

- L'évaque Sansum. "

Culhwch cracha. Sa barbe avait grisonné au cours des tout derniers mois et il se déplaçait avec une certaine raideur. Mais c'était toujours un gros ours. " Tu parles encore a arthur ? voulut-il savoir.

- quand il le faut, répondis-je de manière évasive.

321

- Il tient a ton amitié.

- Il a une étrange façon de traiter ses amis, dis-je avec raideur.

- Il a besoin d'amis.

- En ce cas, il a bien de la chance de t'avoir. " * Un coup de corne interrompit notre conversation. Des lanciers se frayaient un passage dans la foule, usant de leurs boucliers et de la hampe de leurs lances pour repousser doucement les badauds. Et dans le couloir ainsi formé par les lanciers, un cortège de seigneurs, de magistrats et de prêtres se dirigea lentement vers le cercle de pierres. Je pris place dans le cortège a côté

de Ceinwyn et de mes filles.

Le rassemblement de ce jour-la était en fait un hommage a arthur plutôt qu'a Mordred, car tous les alliés d'arthur étaient la. Cuneglas était venu de Powys, amenant une douzaine de seigneurs et son Edling, le prince Perddel, qui était maintenant un beau garçon avec le visage franc et rond de son père. Vieux et raide, agricola accompagnait le prince Meurig. Les deux hommes portaient la toge. Tewdric, le père de Meurig, vivait encore, mais le vieux roi avait abandonné son trône pour la tonsure d'un prêtre et s'était retiré dans un monastère de la vallée de la Wye, où il amassait patiemment une bibliothèque de textes chrétiens tout en laissant son péda de fils régner sur Gwent a sa place. Byrthig, qui avait succédé a son père dans le royaume de Gwynedd, et qui n'avait plus maintenant que deux dents, ne tenait pas en place, comme si les rituels étaient un irritant nécessaire par lequel il fallait bien passer avant de s'attaquer a l'hydromel. Ongus Mac airem, père d'Iseult et roi de Démétie, était venu avec une délégation de ses redoutables Blackshields, tandis que Lancelot, roi des Belges, était escorté d'une douzaine de géants de sa

fameuse Garde saxonne, sans oublier la sinistre paire de jumeaux, Dinas et Lavaine, ainsi qu'amhar et Loholt.

arthur embrassa Ongus, qui l'accueillit avec chaleur. Malgré l'atroce mort d'Iseult, il n'y avait apparemment aucune trace de rancune. arthur avait choisi un manteau brun : sans doute ne voulait-il pas éclipser le héros du jour avec l'un de ses manteaux blancs. Guenièvre avait fière allure dans une robe de bure ourlée d'argent sur laquelle on reconnaissait, en broderie, son emblème du cerf couronné d'une lune. Sagamor, qui avait revatu une toge noire, était venu avec Malla, sa femme saxonne de nouveau enceinte, et leurs deux fils. Personne ne représentait Kernow. Les étendards des rois, des chefs et des seigneurs étaient suspendus aux remparts, oa un cercle de lanciers, tous équipés de boucliers au dragon fraachement peints, montaient la garde. Une corne retentit a nouveau, lançant son appel lugubre sous le soleil matinal : vingt autres lanciers escortèrent Mordred vers le cercle de pierres oa, quinze ans plus tôt, nous l'avions acclamé. Cette première cérémonie avait eu lieu en hiver : c'est emmitouflé dans une fourrure qu'on avait porté le bébé vers les pierres sur un bouclier de guerre renversé. Morgane avait supervisé

cette première acclamation marquée par le sacrifice d'un captif saxon. Mais cette fois-ci, la cérémonie serait un rite entièrement chrétien. quoique Nimue puisse croire, les chrétiens avaient gagné, me disais-je d'un air lugubre. Hormis Dinas et Lavaine, il n'y avait ici aucun druide, et ils n'avaient aucun rôle a jouer. Merlin dormait dans le jardin de Lindinis, Nimue était restée sur le Tor, et aucun captif ne serait mis a mort pour découvrir les augures pour le règne du roi acclamé. Lors de la première acclamation de Mordred, nous avions tué un prisonnier saxon, lui plongeant une lance en haut du ventre pour lui assurer une mort lente et atroce, et Morgane avait scruté chacun de ses pas chancelants, chaque giclée de sang, en quate de signes du futur. Ces augures, je m'en souvenais, n'étaient pas bons, bien qu'ils promissent a Mordred un long règne. J'essayai de me rappeler le nom du malheureux Saxon, mais la seule chose dont je pus me souvenir, c'était la terreur sur son visage et le fait que je l'aimais bien. Puis, soudain, son nom me revint. Wlenca ! Pauvre Wlenca, tout frémissant de peur. Morgane avait réclamé sa mort, mais aujourd'hui, avec un crucifix pendillant sous son masque, elle n'était ici qu'en sa qualité

d'épouse de Sansum et ne devait prendre aucune part aux rites.

Une sourde acclamation salua l'arrivée de Mordred. Les chrétiens applaudirent, tandis que les paÖens se contentèrent de se toucher docilement les mains, puis le silence se fit. Le roi était entièrement

vatu de noir : chemise noire, pantalons noirs, manteau noir et bottes noires, dont une aux formes monstrueuses pour enfermer son pied-bot. Un crucifix en or pendait a son cou. Il me sembla voir un sourire affecté sur son affreux visage rond, mais peut-etre cette grimace trahissait-elle simplement sa nervosité. Il avait gardé sa maigre barbe qui n'arrangeait guère sa trogne bulbeuse avec ses toupets de cheveux. Il entra seul dans le cercle royal pour se placer a côté de la pierre roulée.

Magnifique dans son accoutrement blanc et or, Sansum 323

s'empressa de rejoindre le roi. L'évaque leva les bras et, sans préambule, se mit a prier a haute voix. Toujours forte, sa voix portait, par-dela la cohue qui se pressait derrière les seigneurs, jusqu'aux lanciers impassibles postés sur les platearformes de combat des remparts : "

Seigneur Dieu ! hurla-t-il, répands Ta bénédiction sur Ton fils Mordred, ici présent, sur ce bienheureux roi, cette lumière de Bretagne, ce monarque qui fera entrer Ton royaume de Dumnonie dans son nouvel ,ge de félicité. "

Ce n'est la qu'une paraphrase, je le confesse, car la vérité, c'est que je ne pratai guère attention a la harangue de Sansum a l'adresse de son Dieu.

Il excellait dans ce genre d'exercice, mais il disait toujours la meme chose : ses harangues étaient toujours trop longues, toujours riches en louanges du christianisme et toujours pleines de moqueries a l'endroit du paganisme. Plutôt que d'écouter, je préfèrai observer la foule pour voir qui ouvrait les bras et fermait les yeux. La grande majorité. Toujours prat a témoigner son respect a une religion, quelle qu'elle soit, arthur inclinait simplement la tate. Il tenait la main de son fils, Gwydre, tandis que Guenièvre levait les yeux au ciel, un sourire secret illuminant son beau visage. amhar et Loholt, les fils qu'ailleann avait donnés a arthur, priaient avec les chrétiens, tandis que Dinas et Lavaine croisaient les bras sous leurs robes et fixaient Ceinwyn qui, comme le jour oa elle avait rompu ses fiançailles, ne portait ni or ni argent. Elle avait toujours la meme chevelure si claire, si éclatante, et restait pour moi la plus charmante créature qui e't jamais posé les pieds sur cette terre. Son frère, le roi Cuneglas, se tenait a ses côtés, me gratifiant d'un sourire pincé au cours de l'une des grandes envolées de l'évaque. quant a Mordred, il priait les bras grands ouverts en nous observant avec un sourire en coin. La prière terminée, Sansum prit le roi par le bras pour le conduire jusqu'a arthur qui, en sa qualité de

gardien du royaume, allait maintenant présenter le nouveau souverain a son peuple. arthur lui sourit, comme pour l'encourager, puis lui fit faire le tour du cercle de pierres. Sur son passage, tous ceux qui n'étaient pas rois mirent le genou a terre. quant a moi, son champion, je le suivis, l'épée tirée. Pour bien montrer que notre nouveau roi descendait de Beli Mawr et pouvait ainsi défier l'ordre naturel de tous les autres vivants, nous marchions exceptionnellement contre le soleil. Mais, naturellement, Sansum déclara que cette façon de faire sonnait le glas de la superstition païenne. au cours de ce tour, Culhwch réussit a se cacher pour éviter d'avoir a s'agenouiller.

Lorsqu'ils eurent accompli deux fois le tour complet du cercle, arthur conduisit Mordred jusqu'a la Pierre royale, lui tenant la main pour l'aider a y grimper. Dian, la plus jeune de mes filles, avait les cheveux parés de bleuets : elle s'avança en trotinant et déposa une miche de pain, symbole de son devoir de nourrir son peuple, devant le pied-bot d'arthur. En la voyant, les femmes murmurèrent car, comme ses sœurs, Dian avait hérité de la beauté insouciance de sa mère. Elle déposa la miche, puis quata un signe autour d'elle. Ne sachant trop ce qu'elle était censée faire ensuite, elle leva solennellement les yeux sur le visage de Mordred et éclata aussitôt en sanglots. Les femmes poussèrent un soupir d'aise en la voyant se réfugier dans les bras de sa mère, qui la dorlota en séchant ses larmes. Gwydre, le fils d'arthur, porta ensuite aux pieds de Mordred un fléau de cuir, symbole de justice. Puis je m'avançai, portant la nouvelle épée royale forgée a Gwent, avec une garde de cuir noire enveloppée de fil d'or, et la remis dans la main droite de Mordred. " Seigneur Roi, dis-je en le regardant droit dans les yeux, voici pour votre devoir de protéger votre peuple. "

Son sourire affecté avait disparu. Il répondit a mon regard avec une dignité froide qui me fit espérer qu'arthur eût raison, que la solennité de ce rituel lui donnerait la force d'être un bon roi.

Puis, l'un après l'autre, nous lui présentâmes nos cadeaux. Je lui donnai un beau casque bordé d'or et orné d'un dragon rouge émaillé. arthur lui donna une cotte d'écailles, une lance et un coffret d'ivoire plein de pièces d'or. Cuneglas lui offrit des lingots d'or des mines de Powys, Lancelot une croix en or massif et un petit miroir en électrum dans son cadre d'or. Ongus déposa a ses pieds deux grosses fourrures d'ours, tandis que Sagramor ajouta a la pile une tate de taureau saxonne dorée. Sansum présenta au roi un morceau de la croix, annonça-t-il haut et fort, sur laquelle le Christ avait été crucifié. Le petit bout de bois foncé était enfermé dans une flasque de verre romaine scellée a l'or. Culhwch fut le seul a ne rien offrir. De fait, lorsque les cadeaux furent remis et que les seigneurs s'agenouillèrent devant le roi pour lui

jurer fidélité, il avait disparu. Je fus le deuxième à prêter serment, succédant à arthur auprès de la Pierre royale : m'agenouillant face au monceau d'or scintillant, je posai les lèvres sur la pointe de la nouvelle épée de Mordred et jurai de le servir fidèlement jusqu'à la mort. Ce fut un instant solennel, car c'était le serment royal, celui qui prime sur tous les autres.

324

325

Il n'y eut qu'une seule innovation au cours de cette acclamation : un rituel qu'arthur avait imaginé afin de prolonger la paix qu'il avait si soigneusement construite et fait respecter au fil des ans. La nouvelle cérémonie fut en effet un prolongement de sa Confrérie de Bretagne, car il avait persuadé les rois de Bretagne, tout au moins les rois présents, d'échanger un baiser avec Mordred et de faire le serment de ne pas s'entre-tuer. Mordred, Meurig, Cuneglas, Byrthig, Ongus et Lancelot, tous s'embrassèrent, touchant la lame de leurs épées et jurant de préserver la paix. arthur rayonnait et Ongus Mac airem, la plus belle brute qui fût jamais, m'adressa un clin d'œil appuyé. Dès la saison des moissons, je le savais, ses lanciers oublieraient ses serments pour recommencer leurs razzias sur les greniers de Powys.

Le serment royal terminé, j'accomplis le dernier acte de l'acclamation. Je commençai par tendre ma main gantée à Mordred pour l'aider à descendre puis, lorsque je l'eus conduit à la pierre la plus au nord du cercle, je pris son épée royale et posai sa lame à plat sur la Pierre royale. Elle était là, scintillante. Une épée sur une pierre : le vrai signe d'un roi.

Puis je fis mon devoir de champion en parcourant le cercle et en crachant vers les spectateurs, les mettant au défi d'oser nier à Mordred ap Mordred ap Uther le droit d'être le roi de ce pays. J'adressai au passage un clin d'œil à mes filles, fis en sorte que mon crachat retombât sur les robes étincelantes de Sansum tout en prenant grand soin d'épargner la robe brodée de Guenièvre. " Mordred ap Mordred ap Uther est roi, répétais-je à chaque fois, et si un homme le conteste, qu'il me combatte séance tenante. " Je marchais d'un pas lent, Hywelbane à la main, lançant mon défi à voix haute : "Mordred ap Mordred ap Uther est roi, et si un homme le conteste, qu'il me combatte séance tenante. "

J'avais presque terminé lorsque j'entendis le frottement d'une lame qu'on sort du fourreau. " Je le conteste ! " cria une voix, aussitôt suivie

de hoquets de terreur dans la foule. Ceinwyn p,lit et mes filles, déjà terrifiées de me voir avec ma queue de loup dans cet accoutrement peu ordinaire de fer, d'acier et de cuir, enfouirent leur visage dans sa jupe.

Me retournant lentement, je vis que Culhwch avait regagné le cercle et me faisait maintenant face avec sa grande épée de guerre. " Non, lui lançai-je, je t'en prie. "

D'un air menaçant, Culhwch se dirigea vers le centre du cercle et s'empara de l'épée royale a la garde d'or. " Je conteste ce droit 326

a Mordred ap Mordred ap Uther, reprit Culhwch d'un ton solennel avant de lancer la lame sur l'herbe.

- Tue-le, cria Mordred posté a côté d'arthur. Fais ton devoir, Seigneur Derfel !

- Je conteste qu'il soit apte a régner ! " tonna Culhwch a l'adresse de l'assemblée. Un coup de vent fit voleter les étendards et souleva la chevelure dorée de Ceinwyn.

" Je t'ordonne de le tuer ! " fit Mordred tout excité.

J'avançai dans le cercle pour faire face a Culhwch. Mon devoir était maintenant de le combattre. S'il me tuait, un autre champion du roi serait désigné, et cette stupide histoire continuerait jusqu'a ce que Culhwch, meurtri et sanguinolent, rendat l',me dans son sang sur la terre de Caer Cadarn ou, plus probablement, jusqu'a ce que se déchaan,t sur le sommet une bataille rangée qui se terminerait par le triomphe du parti de Culhwch ou de celui de Mordred. Je retirai mon casque, rejetai mes cheveux en arrière d'un mouvement de tate et accrochai mon casque a la gorge de mon fourreau.

Puis, Hywelbane toujours a la main, j'embrassai Culhwch. " Ne fais pas ça, murmurai-je a son oreille. Je ne puis te tuer, mon ami. C'est toi qui vas devoir me tuer.

- C'est un sale petit crapaud, un vermisseau, pas un roi.

- Je t'en prie. Je ne peux te tuer. Tu le sais. "

Il me serra sur son cour. " Fais la paix avec arthur, mon ami ", me dit-il en chuchotant. Puis il recula d'un pas et remit son épée au fourreau. Il ramassa l'épée de Mordred sur l'herbe, lança au roi un regard acide, puis reposa la lame sur la pierre. " Je renonce a me battre ", lança-t-il

alors assez fort pour que tout le monde puisse l'entendre. Sur ce, il se dirigea vers Cuneglas et s'agenouilla à ses pieds : " Voulez-vous de mon serment, Seigneur Roi ? "

C'était un moment embarrassant, car si le roi de Powys acceptait le serment de Culhwch, Powys inaugurerait ce nouveau règne dumnonien en accueillant un ennemi de Mordred. Mais Cuneglas n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Il tendit la garde de son épée à Culhwch. " avec joie, Seigneur Culhwch, avec joie ! "

Culhwch posa les lèvres sur l'épée du roi, puis se releva et se dirigea vers la porte ouest. Ses lanciers le suivirent. avec son départ, le pouvoir de Mordred était enfin incontesté. Le silence régnait. Puis Sansum donna le signal des hourras et les chrétiens acclamèrent leur nouveau souverain. Les hommes s'attroupèrent autour du roi pour le féliciter. Je remarquai qu'Arthur était resté

327

à l'écart. Il me regarda en souriant, mais je lui tournai le dos. Je rangeai Hywelbane, puis m'accroupis auprès de mes fillettes encore apeurées pour leur expliquer qu'il n'y avait rien à craindre. Je fourrai mon casque dans les mains de Morwenna e^ui montrai comment les joues pivotaient sur leurs charnières. " Surtout ne le casse pas !

- Pauvre loup, fit Seren, passant la main sur la queue.

- Il a tué des tas d'agneaux.

- C'est pour ça que tu l'as tué ?

- Bien s^or

- Seigneur Derfel ! " appela soudain Mordred. Je me redressai. Me retournant, je vis que le roi s'était arraché à ses admirateurs et traversait le cercle royal en boitillant pour se diriger vers moi.

J'allai à sa rencontre et inclinai la tête. " Seigneur Roi. "

Les chrétiens s'attroupèrent derrière Mordred. C'étaient eux les maîtres, désormais, et leur victoire se lisait sur leurs visages.

" Seigneur Derfel, commença Mordred, tu as fait le serment de m'obéir.

- Oui, Seigneur Roi.

- Or Culhwch vit encore, dit-il d'une voix perplexe. Il vit encore, n'est-ce pas ?

- Il vit, Seigneur Roi.

- Un serment rompu, Seigneur Derfel, mérite châtiment. N'est-ce pas ce que tu m'as toujours dit ? demanda-t-il avec un sourire.

- Oui, Seigneur Roi.

- Mais tes filles sont mignonnes, reprit-il en se grattant la barbe, et je serais désolé de te perdre pour la Dumnonie. Je te pardonne.

- Merci, Seigneur Roi, répondis-je, m'efforçant de résister à la tentation de le frapper.

- Reste qu'un serment brisé mérite châtiment, répéta-t-il tout excité.

- Oui, Seigneur Roi. En effet. "

Il s'arrêta une seconde, puis me frappa en plein visage avec son fléau de justice. Il rit et ma réaction de surprise lui procura un tel plaisir qu'il me frappa une seconde fois. " Voilà pour le châtiment, Seigneur Derfel ", fit-il en tournant les talons sous les rires et les applaudissements de ses partisans.

Le banquet, les combats de lutte, les tournois à l'épée, les 328

jongleries, la danse de l'ours et les concours de bardes : tout cela se fit sans nous. Toute la famille rentra aussitôt à Lindinis, longeant le ruisseau où poussaient les saules au milieu des salicaires communes. Nous rentrions chez nous.

Cuneglas nous suivit dans l'heure. Il comptait passer une semaine chez nous, puis regagner Powys : " Rentrez donc avec moi.

- Mon serment me lie à Mordred, Seigneur Roi.

- Oh, Derfel, Derfel ! " Il passa le bras autour de mon cou pour m'entraîner dans la cour extérieure. " Mon cher Derfel, tu es aussi terrible qu'Arthur ! Tu crois que Mordred se préoccupe de ton serment.

- J'espère qu'il ne souhaite pas me compter au nombre de ses ennemis.

- qui sait ce qu'il veut ? demanda Cuneglas. Des filles, probablement, des chevaux rapides, des cerfs à chasser et de l'hydromel robuste.

Viens, Derfel. Culhwch sera là.

- Il va me manquer, Seigneur. " J'avais espéré que Culhwch attendrait a Lindinis notre retour de Caer Cadarn. Mais, manifestement, il n'avait pas osé perdre un instant et filait déjà dans le nord pour échapper aux lanciers dépachés a ses trousses avant qu'il e't franchi la frontière.

Cuneglas renonça a ses efforts pour me convaincre de le suivre dans le nord. " que faisait la cette brute d'Ongus ? me demanda-t-il d'un air maussade. Et dire qu'il a fait lui aussi cette promesse de respecter la paix !

- Il sait, Seigneur Roi, que s'il perd l'amitié d'arthur, vos lances envahiront son pays.

- Il a raison, répliqua Cuneglas d'un air sévère. Peut-atre confierai-je cette mission a Culhwch. arthur a-t-il le moindre pouvoir maintenant ?

- Cela dépend de Mordred.

- Supposons que Mordred ne soit pas un parfait crétin. J'imagine mal la Dumnonie sans arthur. "

Il se retourna : un cri au portail annonçait de nouveaux visiteurs. Je m'attendais a moitié a voir surgir des boucliers au dragon et un détachement d'hommes de Mordred lancés aux basques de Culhwch, et je découvris arthur et Ongus Mac airem, accom-329

pagnes d'une vingtaine de lanciers. arthur hésita au seuil du portail. "

Suis-je le bienvenu ? me demanda-t-il.

- Bien s'r, Seigneur ", répondis-je sans trop de chaleur.

Mes filles l'épiaient depuis la fenatre. Un instant phjp tard, elles couraient vers lui avec des cris de joie. Cuneglas Tes rejoignit, ignorant ostensiblement Ongus Mac airem, qui se dirigea vers moi. Je m'inclinai, mais Ongus me fit me relever et me serra dans ses bras. Son col de fourrure puait la sueur et la vieille graisse. Il me sourit : " arthur me dit que voila dix ans que tu n'as conduit une bataille digne de ce nom.

- «a doit atre ça, Seigneur.

- Tu vas perdre la main, Derfel. Une seconde d'inattention et un gamin t'étriperà pour nourrir sa meute. Comment va ?

- Plus vieux qu'autrefois, Seigneur. Mais ça va. Et vous ?

- Toujours en vie, dit-il en jetant un coup d'oeil en direction de Cuneglas. J'imagine que le roi de Powys n'a aucune envie de me saluer ?

- Il trouve. Seigneur Roi, que vos lanciers sont trop affairés a sa frontière.

- Faut bien les tenir occupés, Derfel, répondit-il avec un gros rire. Tu connais ça. Les lanciers oisifs sont une plaie. qui plus est, j'ai beaucoup trop de salauds sur les bras par les temps qui courent. L'Irlande se fait chrétienne ! lança-t-il en crachant. Un Breton du nom de Padraig en a fait des poules mouillées. Vous n'avez jamais osé nous conquérir avec vos lances, alors vous avez envoyé cette merde de phoque pour nous affaiblir, et tout Irlandais qui a un tant soit peu de cran se réfugie dans les royaumes irlandais de Bretagne pour échapper a ses chrétiens. Il prache avec une feuille de trèfle. Tu imagines un peu ? Conquérir l'Irlande avec une feuille de trèfle ? Pas étonnant que tous les guerriers dignes de ce nom se tournent vers moi, mais que puis-je en faire ?

- Envoyez-les tuer Padraig ?

- Il est déjà mort, Derfel, mais ses partisans pullulent. " Ongus m'avait attiré dans un coin de la cour. Il s'arrata et me regarda droit dans les yeux. " J'entends que tu as essayé de protéger ma fille.

- Oui, Seigneur. " Je vis que Ceinwyn était sortie du palais et embrassait arthur. Ils parlaient en se tenant la main. Ceinwyn me jeta un coup d'oil lourd de reproches. Je me retournai vers Ongus. " J'ai tiré l'épée pour elle, Seigneur Roi.

- Brave Derfel, fit-il négligemment. Brave Derfel, mais ça n'a 330

pas d'importance. J'ai plusieurs filles. Je ne suis mame pas s'r de me souvenir d'Iseult. Cette petite chose décharnée, c'est ça ?

- Une belle fille, Seigneur Roi. "

Il rit.

" Tout ce qui est jeune avec des tétons est beau quand on est vieux. J'ai une beauté de ce genre dans ma couvée. argante, et elle aura brisé quelques cours avant que sa vie ne s'achève. Ton nouveau roi va se chercher une épouse, n'est-ce pas ?

- J'imagine.

- argante lui conviendrait très bien ", fit Ongus.

Ce n'était pas pour plaire a Mordred qu'il suggérait de faire de sa jolie fille la reine de Dumnonie. Il voulait simplement s'assurer que la Dumnonie continuerait a protéger la Démétie des hommes de Powys. " Peut-atre l'amènerai-je a l'occasion ", conclut-il. Il laissa tomber le sujet et m'enfonça son poing serré dans la poitrine. " ...coute, mon ami, reprit-il avec force, ça ne vaut pas la peine de se brouiller avec arthur a cause d'Iseult.

- Est-ce pour cela qu'il vous a conduit ici, Seigneur Roi ? demandai-je avec méfiance.

- Naturellement, imbécile ! répondit joyeusement Ongus. Et parce que je ne supporte pas tous ces chrétiens sur le Caer. Fais la paix, Derfel. La Bretagne n'est pas si grande que les braves puissent se mettre a cracher sur les autres. On me dit que Merlin habite ici ?

- Vous le trouverez par la-bas, dis-je, montrant du doigt l'arche qui menait au jardin oa fleurissaient les rosés de Ceinwyn. Enfin, ce qu'il en reste.

- Je vais le ramener a la vie, ce salaud. Peut-atre peut-il me dire ce qu'il y a de si particulier dans une feuille de trèfle. Et j'ai besoin d'un charme pour m'aider a faire de nouvelles filles. " Il rit et s'éloigna. "

La vieillesse, Derfel, la vieillesse. "

arthur confia mes trois filles a la garde de Ceinwyn et de leur oncle Cuneglas, puis se dirigea vers moi. J'hésitai, puis je lui fis signe de me suivre dehors, et l'attendis sur la prairie, les yeux fixés sur les étendards qui ornaient les remparts de Caer Cadarn, par-dela les arbres.

Il s'arrata derrière moi. " C'est a la première acclamation de Mordred, fit-il a voix basse, que Tristan et toi avez fait connaissance. Tu te souviens ? "

Je ne me retournai pas.

" Oui, Seigneur.

- Je ne suis plus ton seigneur, Derfel. Nous avons honoré notre serment envers Uther. C'est fini. Je ne suis plus ton seigneur, mais je serais ton ami. "

Il marqua un temps d'hésitation et reprit : " Je regrette ce qui s'est passé. "

Je ne bougeai toujours pas. Non par orgueil, mais parce que j'avais les larmes aux yeux.

" Moi aussi.

- Vas-tu me pardonner ? demanda-t-il humblement. Serons-nous amis ? "

Les yeux fixés sur le Caer, je pensais à tout ce que j'avais fait qui nécessitait un pardon. Je pensais aux corps sur la lande. Je n'étais qu'un jeune lancier alors, mais la jeunesse n'excuse pas le carnage. Mais je songeais aussi qu'il ne m'appartenait pas de pardonner à arthur ce qu'il avait fait. C'était à lui de le faire. " Nous serons amis, dis-je, jusqu'à la mort. " Et je me retournai.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous avons honoré notre serment envers Uther. Et Mordred était roi.

QUATRIÈME PARTIE

LES MYSTÈRES D'ISIS

" Iseult était belle ? " me demande Igraine. Je m'accordai quelques secondes de réflexion : " Elle était jeune, dis-je enfin, et comme disait son père...

- J'ai lu ce que disait son père ", trancha brusquement Igraine. quand elle vint à Dinnewrac, Igraine s'assied toujours et parcourt les parchemins terminés avant de prendre place sur le rebord de la fenêtre et d'engager la conversation. aujourd'hui, cette fenêtre est masquée par un rideau de cuir pour empêcher le froid d'entrer dans la pièce, mal éclairée par les chandelles de joncs posées sur mon écritoire et enfumée parce que souffle le vent du nord et que la fumée du feu ne parvient à s'échapper par le trou percé dans le toit.

" C'était il y a bien longtemps, dis-je d'un air las, et je ne l'ai vue qu'un jour et deux nuits. Je m'en souviens comme d'une belle fille, mais j'imagine que nous avons tendance à embellir tous les jeunes disparus.

- Les chansons disent toutes qu'elle était belle, objecta Igraine avec un sourire désenchanté.

- Et pour cause, c'est moi qui ai payé les bardes. " De mame que j'avais payé des hommes pour rapatrier a Kernow les cendres de Tristan. Il était juste, avais-je pensé, que Tristan mort retourn,t dans son pays natal, et j'avais mélangé ses os a ceux d'Iseult, ses cendres a celles de sa dulcinée, et sans nul doute une bonne quantité de vulgaires cendres de bois, par la mame occasion, et je les avais scellés dans une jarre que nous avions trouvée dans la salle oa ils avaient partagé leur impossible rave d'amour. J'étais riche alors, j'étais un grand seigneur, maatre d'esclaves, avec mes

serviteurs et mes lanciers. J'étais assez riche pour payer une douzaine de chansons sur Tristan et Iseult que l'on chante encore aujourd'hui dans toutes les salles de banquet. Je m'assurai aussi que les chansons imputent leur mort a arthur. *

" Mais pourquoi arthur a-t-il fait cela ? " reprit Igraine.

Je me frottai le visage de mon unique main. " arthur avait le culte de l'ordre, expliquai-je. Je ne pense pas qu'il ait jamais vraiment cru aux Dieux. Oh, certes, il croyait a leur existence, il n'était pas fou.

Mais il était convaincu qu'ils avaient cessé de s'intéresser a nous.

J'entends encore son rire, le jour oa il nous a expliqué que nous étions bien arrogants d'imaginer que les Dieux n'avaient rien de mieux a faire que de s'inquiéter de nous. Perdons-nous le sommeil a cause des souris qui s'agitent dans le chaume ? me demanda-t-il.

alors pourquoi les Dieux se soucieraient-ils de nous ? Les Dieux écartés, la seule chose qu'il lui restait, c'était l'ordre, et la seule chose qui p't maintenir l'ordre, c'était la loi, et la seule chose qui oblige,t les puissants a obéir a la loi, c'étaient leurs serments.

C'était aussi simple que cela, conclus-je dans un haussement d'épaules. Il avait raison, bien s'r. Comme toujours, ou presque.

- Il aurait d° leur laisser la vie, insista Igraine.

- Il s'est plié a la loi ", fis-je d'un air morne. J'ai souvent regretté

d'avoir laissé les bardes rejeter la faute sur arthur, mais il me pardonna. " Et Iseult a vraiment été br°lée vive ? reprit-elle en frissonnant.

Et arthur a laissé faire ?

- Il pouvait se montrer très dur, et il le fallait, car Dieu sait si nous autres pouvions être tendres !

- Il aurait dû les épargner.

- S'il l'avait fait, il n'y aurait eu ni chansons ni histoires. Ils seraient devenus vieux et gras, ils se seraient chamaillés avant de s'éteindre. Ou alors Tristan serait retourné à Kernow à la mort de son père et aurait pris d'autres femmes. qui sait ?

- Combien de temps Marc a-t-il survécu ?

- Juste un an de plus. Il est mort de strangurie.

- De quoi ?

- Une affreuse maladie, Dame. Mais les femmes, je crois, n'y sont pas sujettes. Un neveu lui a succédé sur le trône, mais je ne me souviens même pas de son nom. "

Igraine fit la moue. " En revanche, vous vous souvenez d'Iseult sortant de la mer en courant, dit-elle d'un ton accusateur, parce que sa robe était trempée.

- Comme si c'était hier, Dame, fis-je dans un sourire.

- La Mer de Galilée ", ajouta vivement Igraine, car saint Tudwal avait fait irruption dans notre pièce. Tudwal a maintenant dix ou onze ans : c'est un garçon maigrelet aux cheveux noirs, dont le visage me rappelle Cerdic. Une face de rat. Il partage la cellule de Sansum et son autorité. quelle chance avons-nous d'avoir deux saints dans notre petite communauté !

" Le saint désire que vous déchiffriez , ces parchemins ", m'ordonna Tudwal en les déposant sur ma table. Il feignit d'ignorer Igraine. apparemment, les saints peuvent se montrer grossiers envers les reines.

" De quoi s'agit-il ?

- Un marchand veut nous les vendre, répondit Tudwal. Il prétend que ce sont des psaumes, mais le saint a les yeux trop troubles pour les lire.

- Naturellement. "

La vérité, bien entendu, c'est que Sansum ne sait pas lire et que Tudwal est trop paresseux pour apprendre, bien que nous ayons tous essayé et que nous fassions tous aujourd'hui comme s'il savait lire. Je déroulai soigneusement le parchemin, qui était vieux, cassant et fragile. Les feuilles étaient en latin, langue que je n'entends guère, mais j'aperçus le mot Christus.

" Ce ne sont pas les psaumes, dis-je, mais ils sont chrétiens. Je soupçonne que ce sont des fragments des ...vangiles.

- Le marchand en demande quatre pièces d'or.

- Deux ! " tranchai-je, sans vraiment me soucier que nous les achetions ou non. Je laissai les parchemins s'enrouler. " L'homme a-t-il dit ou il se les était procurés ?

- Les Saxons, fit Tudwal en haussant les épaules.

- Nous devrions certainement les conserver, dis-je docilement en les lui rendant. Ils devraient trouver place dans le trésor. " Oa, pensais-je, reposait Hywelbane à côté de tous les autres petits trésors que j'avais conservés de mon ancienne vie. Tous, sauf la petite broche dorée de Ceinwyn, que je cachais au saint plus âgé. Je remerciai humblement le jeune saint de m'avoir consulté et inclinai la tête lorsqu'il se retira.

" Petit crapaud pustuleux ", l'cha Igraine quand Tudwal fut parti. Elle cracha en direction du feu. " Etes-vous chrétien, Derfel ?

- Bien sûr que oui, Dame ! protestai-je. quelle question ! " Elle fronça les sourcils en me regardant d'un air moqueur. " Je vous le demande parce qu'il me semble que vous êtes moins chrétien-337

tien aujourd'hui que vous ne l'étiez quand vous avez commencé ce récit. "

Observation sagace, pensais-je, et qui n'était que trop vraie. Mais je n'osais le confesser ouvertement, car Sansum serait trop heureux d'avoir un prétexte pour m'accuser d'hérésie et me brûler sur le bûcher. Il ne lésinerait pas sur ce bois, même s'il réduisait à la portion congrue ce que nous pouvions brûler dans nos foyers. Je souris : " Vous me faites penser aux choses anciennes, Dame, c'est tout. " Plus je me souviens de ces années, plus les souvenirs me reviennent. Je touchai un clou de fer de mon écriteau de bois pour conjurer le mal de la haine de Sansum.

" Il y a longtemps que j'ai abandonné le paganisme.

- j'aurais aimé être païenne ", dit Igraine d'un air désenchanté, resserrant son manteau de loutre sur ses épaules. Elle a encore les yeux pétillants, et son visage est si plein de vie que je suis sûr qu'elle est enceinte. " Ne racontez pas aux saints que j'ai dit ça, s'empressa-t-elle d'ajouter pour me demander aussitôt : Et Mordred, il était chrétien ?

- Non. Mais il savait sur qui il devait s'appuyer en Dumnonie, et il fit ce qu'il fallait pour contenter les chrétiens. Il laissa Sansum bâtir sa grande église.

- Où ?

- Sur Caer Cadarn, fis-je en souriant à ce souvenir. Mais elle est restée inachevée. Ce devait être une grande église en forme de croix. Il prétendait que l'église accueillerait le second avènement du Christ en l'an 500 et il démolit la majeure partie de la salle de banquet pour récupérer le bois, et le cercle de pierres afin d'assurer les fondations de l'église.

Il prit la Pierre royale, naturellement. Puis il prit la moitié des terres qui appartenaient au palais de Lindinis et se servit de leur richesse pour payer les moines de Caer Cadarn.

- Vos terres ?

- «a n'a jamais été mes terres, répondis-je en hochant la tête. C'étaient celles de Mordred. Et, naturellement, Mordred voulut nous chasser de Lindinis.

- Pour habiter le palais ?

- Pour Sansum. Mordred s'installa dans le Palais d'hiver d'Uther. Il s'y plaisait.

- Et vous, alors ?

- Nous nous sommes trouvé une maison. "

C'était l'ancienne salle d'Ermid, au sud de l'étang d'Issa.

L'étang ne portait pas le nom de mon Issa, bien s'r, mais d'un ancien chef, et Ermid était lui aussi un ancien chef qui avait habité sur la rive sud.

¿ sa mort, j'avais racheté ses terres, oa je m'étais installé lorsque Sansum et Morgane avaient emménagé a Lindinis. Les grands couloirs et les chambres qui résonnaient de leurs cris manquèrent aux filles, mais, pour ma part, j'aimais bien la salle d'Ermid. C'était une vieille salle au toit de chaume, dressée a l'ombre des arbres et pleine d'araignées qui faisaient hurler Morwenna. C'est ainsi que pour ma fille aannée je devins seigneur Derfel Cadarn, le massacreur des araignées. " Et vous auriez tué Culhwch ?

voulut savoir Igraine.

- Bien s'r que non !

- Je hais Mordred.

- Vous n'ates pas la seule, Dame. "

Elle garda quelques instants les yeux fixés sur le feu.

" Il fallait vraiment qu'il soit roi ?

- Du moment que l'affaire était entre les mains d'arthur, oui. Si j'avais été a sa place ? Non, je l'aurais tué avec Hywelbane, malgré mon serment.

C'était un triste sire.

- Tout cela me paraat si triste.

- Et pourtant, le bonheur n'a pas manqué dans ces années-la, répondis-je, et mame après, parfois. Nous étions assez heureux alors. "

J'entends encore les cris des filles qui résonnaient a Lindinis, leur course précipitée, leur excitation lorsqu'elles trouvaient un nouveau jeu ou faisaient quelque étrange découverte. Ceinwyn était toujours

heureuse -

elle était douée pour cela - et ceux qui vivaient autour d'elle héritaient de ce bonheur et le transmettaient. Et la Dumnonie, j'imagine, était heureuse. Elle prospérait, c'est s'°r, et ceux qui travaillaient s'enrichissaient. Les chrétiens avaient beau maugréer, ce furent malgré tout des années de gloire : un temps de paix, celui d'arthur.

Igraine éplucha les nouvelles feuilles de parchemin pour retrouver un passage.

" ¿ propos de la Table Ronde, commença-t-elle.

- Je vous en prie, dis-je, levant la main pour faire taire la protestation que je voyais venir.

- Derfel ! me reprit-elle d'une mine sévère. Tout le monde sait que c'était une chose sérieuse ! Une chose importante ! Tous les meilleurs guerriers de la Bretagne, tous engagés envers arthur, et tous amis. Tout le monde le sait !

339

- C'était une table falée qui, a la fin de la journée, l'était encore un peu plus et couverte de vomissures. Ils étaient tous dans les vignes du Seigneur. "

Elle soupira. "J'espère que vous avez simplement oublié la vérité ", dit-elle, passant beaucoup trop facilement a un autre sujet, ce qui me laisse penser que Dafydd, le clerc qui traduit mes mots en langue bretonne en sortira quelque chose de beaucoup plus conforme aux go'ts d'Igraine. Il n'y a pas si longtemps, j'ai entendu raconter que la table était un immense cercle de bois autour duquel prenait place, avec solennité, toute la Confrérie de Bretagne. Or, il n'y a jamais eu de table pareille, et il ne pouvait y en avoir, a moins d'abattre la moitié des bois de la Dumnonie pour la fabriquer.

"La Confrérie de Bretagne, expliquai-je en m'armant de patience, est une idée d'arthur qui n'a jamais vraiment marché. C'était impossible ! Les serments royaux l'emportaient sur le serment de la Table Ronde. qui plus est, hormis arthur et Galahad, personne n'y a jamais vraiment cru. ¿ la fin, vous pouvez me croire, il était mame gané quand on y faisait allusion.

- Je suis s'°re que vous avez raison, fit-elle de l'air de dire qu'elle était

persuadée du contraire. Et je voudrais savoir ce qu'est devenu Merlin.

- Je vous le dirai. Promis.

- Tout de suite ! Dites-le-moi maintenant. Il s'est simplement évanoui ?

- Non. Voyez-vous, son heure vint. Nimue avait raison. ȝ Lindinis, il ne faisait qu'attendre. Il a toujours aimé donner le change. Souvenez-vous !

Tout au long de ces années, il a joué au vieil homme moribond, mais en sous-main, sans que personne ne la vat, la puissance était toujours la.

Mais c'est vrai qu'il était vieux et qu'il devait économiser ses forces. En fait, il attendait que le Chaudron refat surface. Il savait qu'il aurait alors besoin de toute sa force. En attendant, il lui suffisait de savoir que Nimue entretenait la flamme.

- alors ! que s'est-il passé ? " demanda Igraine, tout excitée.

J'enveloppai mon moignon dans la manche de ma robe. " Si Dieu me prate vie, ma Dame, je vous le raconterai. " Et je me refusai a en dire davantage.

J'étais au bord des larmes en songeant au dernier déchaanement de la puissance de Merlin en Bretagne, mais cet épisode survint beaucoup plus tard, longtemps après que la prophétie sur la venue des rois a Cadarn s'était réalisée.

" Si vous ne me le racontez pas, reprit Igraine, je ne vous donnerai pas des nouvelles de moi.

- Vous ates enceinte, fis-je, et j'en suis ravi pour vous.

- quel goujat ! protesta Igraine. Moi qui voulais vous en faire la surprise !

- Vous avez prié pour cela, Dame, et j'ai prié pour vous. Comment Dieu aurait-il pu laisser nos prières sans réponses ? "

Elle fit la moue.

" Dieu a envoyé la vérole a Nwylle, voila ce qu'il a fait. Elle était couverte de pustules et de plaies qui suintaient le pus, et le roi l'a renvoyée.

- J'en suis ravi.

- J'espère simplement qu'il vivra assez longtemps pour régner, fit-elle en se passant la main sur le ventre.

- II?

- Il, répondit-elle avec fermeté. C'est un garçon.

- alors je prierai pour cela également", ajoutai-je pieusement, sans trop savoir si je prierais le Dieu de Sansum ou les dieux plus sauvages de la Bretagne. J'ai dit tant et tant de prières de mon vivant, et oa m'ont-elles conduit ? Dans ce refuge humide des collines tandis que nos vieux ennemis chantent dans nos anciennes salles. Mais tout cela s'est produit beaucoup plus tard, et l'histoire d'arthur n'est pas terminée. ¿ certains égards, c'est à peine si elle a commencé. Car c'est au moment oa il a quitté sa gloire et cédé le pouvoir à Mordred que les épreuves ont commencé : les épreuves d'arthur, mon seigneur des serments, mon seigneur implacable, mais mon ami jusqu'à la mort.

au départ, il ne s'est rien passé. Chacun retenait sa respiration, s'attendant au pire, mais il ne s'est rien passé.

On fit les foin, puis on coupa le lin et l'on plaça les tiges fibreuses dans les rouissoirs si bien que nos villages empestèrent des semaines durant. Puis on s'attaqua aux champs de seigle, d'orge et de blé, avant d'écouter les esclaves chanter leurs chansons autour de l'aire de battage ou des meules qui n'en finissaient pas de tourner. On se servit de la paille pour refaire le chaume, si bien que pendant un temps nos toitures brillèrent comme or au soleil en cette fin d'été. On soigna les vergers, on coupa le bois pour l'hiver et l'on ramassa les verges de saule pour les vanneurs.

341

On se régala de m°res et de ronces, on enfuma les ruches pour récupérer le miel dans des sacoches que nous suspendions devant les feux de la cuisine oa nous laissions les vivres pour les morts à la veille de Samain.

"d*

Les Saxons restaient à Llogyr, nos cours rendaient la justice, les vierges étaient données en mariage, des enfants naissaient, d'autres mouraient. La fin de l'année nous valut des brumes et du gel. Le bétail

abattu, l'odeur nauséuse des fosses de tannage remplaça la puanteur des rouissoirs. Le lin nouvellement tissé fut lessivé dans des cuves pleines de cendres de bois et d'eau de pluie malée a l'urine que nous avions recueillie tout au long de l'année. Le fisc fit rentrer les impôts de l'hiver. Et, au solstice, nous autres, adeptes de Mithra, nous tu,mes un taureau lors de notre fate annuelle en l'honneur du soleil, le jour mame oa les chrétiens célébraient la naissance de leur Dieu. ȝ Imbolc, la grande fate de la saison froide, nous régalmes deux cents ,mes dans notre salle, prenant grand soin de disposer trois couteaux sur la table a l'usage des dieux invisibles, et offrames des sacrifices pour les récoltes de la nouvelle année. La naissance d'agneaux fut le premier signe de réveil, puis vint le temps des labours et de l'ensemencement, puis des nouvelles pousses vertes sur les vieux arbres nus. Ce fut le premier nouvel an du règne de Mordred.

Ce règne apporta quelques changements. Mordred exigea de récupérer le Palais d'hiver de son grand-père, ce qui ne surprit personne. En revanche, je fus surpris de voir Sansum réclamer pour lui le palais de Lindinis. Il présenta sa requate au Conseil, expliquant qu'il avait besoin de l'espace du palais pour son école et la communauté de saintes femmes de Morgane, mais aussi parce qu'il voulait atre a proximité de l'église qu'il construisait au sommet de Caer Cadarn. Mordred y consentit et Ceinwyn et moi en furent donc chassés de manière expéditive. Mais la salle d'Ermid étant vide, nous emménagemes dans son enceinte brumeuse, a côté de l'étang. arthur s'opposa a la venue de Sansum a Lindinis, de mame qu'il ne voulait pas que le trésor royal finanç,t la réfection du palais endommagé, assurait Sansum, par une ribambelle d'enfants turbulents. Mais Mordred passa outre. Ce furent ses seules décisions, car il était généralement trop content de laisser arthur diriger les affaires du royaume. S'il n'était plus le protecteur de Mordred, arthur n'en était pas moins le plus haut conseiller, et le roi venait rarement au Conseil : il préférait la chasse.

Ce n'était pas toujours le cerf ou les loups qu'il chassait : arthur et moi nous habitu,mes

a porter de l'or a quelque paysan pour le récompenser de la virginité de sa fille ou de la honte de sa femme. Ce n'était pas une obligation plaisante, mais c'était un royaume rare et heureux oa elle n'était pas nécessaire.

Dian, la plus jeune de nos filles, tomba malade dans le courant de l'été.

Une fièvre qui ne voulait pas partir, qui allait et venait, mais d'une telle férocité que par trois fois nous la crûmes morte. Et par trois fois, les concoctions de Merlin la ramenèrent à la vie, même si rien de ce que fit le vieillard ne put la débarrasser totalement de son affliction. Dian promettait d'être la plus vive de nos trois filles. Morwenna, la plus âgée, était une enfant raisonnable qui aimait à mater ses petites sœurs et que la marche de la maison fascinait. Elle était toujours curieuse des cuisines, des rouissoirs ou des cuves à lin. Seren, l'étoile, était notre beauté, une enfant qui avait hérité de la délicatesse de sa mère, mais y avait ajouté une nature enchanteresse et pensive. Elle passait des heures avec les bardes, apprenant leurs chansons et jouant de leurs harpes, mais Dian, aimait à répéter Ceinwyn, était ma fille. Dian était sans peur. Elle tirait à l'arc, aimait à monter à cheval, et dès six ans elle savait manier le coracle aussi bien que les pêcheurs de l'étang. Elle était dans sa sixième année quand la fièvre s'empara d'elle, et, sans cette fièvre, nous serions probablement allés tous ensemble à Powys. Un mois nous séparait en effet du sixième anniversaire de l'acclamation de Mordred lorsque le roi nous ordonna, à arthur et à moi, de nous rendre dans le royaume de Cuneglas.

Mordred nous en fit la demande lors de l'une de ses rares apparitions au Conseil royal. La soudaineté de sa décision nous surprit, de même que la raison invoquée, mais le roi était résolu. Il y avait bien sûr un motif caché. Mais ni arthur ni moi ne l'avons deviné sur le coup, ni personne au Conseil, sauf Sansum qui en avait eu l'idée. Il nous fallut longtemps pour dévaler les raisons du Seigneur des Souris. Nous n'avions non plus aucune raison de nous méfier de la proposition du roi, car elle semblait assez raisonnable, bien que ni arthur ni moi ne comprimes vraiment pourquoi nous étions dépachés tous deux à Powys.

À l'origine, il y avait une vieille, vieille histoire. Norwenna, la mère de Mordred, avait été tuée par Gundleus, roi de Silurie. Mais si Gundleus avait reçu son châtiment, l'homme qui avait trahi Norwenna vivait encore.

Il s'appelait Ligessac : quand le roi n'était encore qu'un bébé, il était le chef de sa garde. Mais Ligessac s'était

laissé soudoyer par Gundleus et avait ouvert les portes du Tor, laissant le roi de Silurie libre d'accomplir ses desseins meurtriers. Morgane avait réussi à sauver Mordred, mais sa mère était morte. Ligessac, le traître, avait survécu à la guerre qui allait suivre le meurtre, de même

qu'il avait survécu a la bataille de Lugg Vale.

Mordred avait entendu l'histoire et il était tout naturel qu'il s'inquiétât du sort de Ligessac, mais c'est l'évêque Sansum qui attisa cet intérêt au point d'en faire bientôt une obsession. Il avait découvert que le traître s'était réfugié avec une bande d'ermites chrétiens dans une région de montagnes isolée, dans le nord de la Silurie, désormais soumise et du ressort de Cuneglas. " «a me fait mal de trahir un frère chrétien, déclara le Seigneur des Souris d'un ton papalard, mais je suis tout aussi meurtri de savoir qu'un chrétien ait pu se rendre coupable d'une aussi immonde trahison. Ligessac vit encore, Seigneur Roi, dit-il a Mordred, et il devrait comparaître devant votre justice. "

arthur suggéra que l'on priât Cuneglas d'arrêter le fugitif et de le renvoyer en Dumnonie, mais Sansum rejeta la proposition d'un hochement de tête et insinua qu'il était assurément discourtois de demander a un autre roi de prendre l'initiative d'une vengeance qui touchait d'aussi près a l'honneur de Mordred. " C'est l'affaire de la Dumnonie, insista Sansum, et c'est aux Dumnoniens, Seigneur Roi, de la mener a bien. "

Mordred consentit d'un signe, puis insista pour que ce soit arthur et moi qui allions capturer le traître. Surpris comme a chaque fois que Mordred faisait preuve d'autorité au Conseil, arthur hésita. Pourquoi, voulut-il savoir, envoyer en mission deux seigneurs quand une douzaine de lanciers suffiraient ? La question nous valut de Mordred un sourire affecté : " Vous croyez, Seigneur arthur, que la Dumnonie s'effondrera si vous et Derfel vous absentez ?

- Non, Seigneur Roi, mais Ligessac doit être un vieil homme aujourd'hui et il n'y aura pas besoin de deux bandes de guerre pour le capturer. "

Le roi tapa du poing sur la table. " après le meurtre de ma mère, reprocha-t-il a arthur, vous l'avez laissé échapper. ¿ Lugg Vale, Seigneur arthur, vous l'avez de nouveau laissé échapper. Vous me devez la vie de Ligessac. "

Face a cette accusation, arthur se raidit un moment, puis inclina la tête pour reconnaître l'obligation. " Mais Derfel, reprit-il, n'y est pour rien.

"

Mordred me jeta un coup d'oeil. Il m'en voulait encore de toutes les raclées que je lui avais administrées, mais j'espérais que les coups qu'il m'avait donnés lors de son acclamation et le triomphe mesquin qu'il avait remporté en nous expulsant de Lindinis avaient assouvi sa soif de revanche.

" Seigneur Derfel, dit-il comme toujours d'un ton railleur, connaît le traître. qui d'autre le reconnaîtrait ? Je veux que vous y alliez tous les deux. Et il n'est pas nécessaire que vous preniez la route avec vos deux bandes de guerre, précisa-t-il, revenant maintenant à l'objection d'Arthur.

quelques hommes suffiront. " Il devait être un peu gêné de donner des conseils militaires de ce genre à Arthur car il avala les derniers mots et jeta un regard sournois aux autres conseillers avant de retrouver le peu d'aplomb qu'il possédait : " Je veux Ligessac ici avant Samain, et je le veux ici vivant. "

quand un roi insiste, les hommes obéissent. Arthur et moi partâmes dans le nord avec trente hommes chacun. aucun de nous ne pensait que nous en aurions besoin de tant, mais cette longue marche était une bonne occasion de donner de l'exercice à des hommes sous-employés. Mes trente autres lanciers restèrent sur place afin de protéger Ceinwyn, tandis que les autres hommes d'Arthur restèrent à Durnovarie ou s'en allèrent épauler Sagra-mor qui gardait encore la frontière nord avec les Saxons. Leurs habituelles bandes de guerre continuaient à écumer la frontière : ils ne cherchaient pas à nous envahir, mais s'efforçaient de mettre la main sur du bétail et des esclaves comme ils n'avaient cessé de le faire tout au long des années de paix. Nous leur rendions la pareille, mais les deux camps prenaient grand soin de ne pas laisser ces incursions dégénérer en guerre à grande échelle. La paix de fortune que nous avions forgée à Londres s'était révélée étonnamment durable, même si la paix ne régnait guère entre elle et Cerdic. Leurs escarmouches les avaient conduits dans une impasse pour notre plus grande tranquillité. En vérité, nous nous étions habitués à la paix.

Mes hommes marchèrent dans le nord tandis qu'Arthur menait leurs chevaux sur les bonnes voies romaines qui nous conduisirent d'abord à Gwent, le royaume de Meurig. Le roi organisa à contrecœur un banquet, où les prêtres étaient plus nombreux que nos hommes, puis nous fîmes un détour par la vallée de la Wye pour voir le vieux Tewdric, que nous trouvâmes dans une modeste cabane de chaume moitié moins grande que la salle dans laquelle il conservait ses parchemins chrétiens. Son épouse, la reine Enid, 345

grommelait contre le sort qui l'avait conduit des palais de Gwent dans ces bois infestés de souris, mais le vieux roi était heureux. Il était entré

dans les ordres et ignorait allègrement les reproches de sa femme. Il nous offrit un repas de haricots, de pain fct d'eau, et se réjouit en apprenant la propagation du christianisme en Dumnonie. Nous l'interroge,mes sur les prophéties qui annonçaient le retour du Christ dans quatre ans, et Tewdric répondit qu'elles étaient vraies, mame s'il subodorait qu'il était beaucoup plus probable que le Christ attendat encore un millier d'années avant de revenir dans sa gloire : " Mais qui sait ? Il est possible qu'il vienne dans quatre ans. quelle glorieuse pensée !

- Je souhaite juste que vos frères chrétiens se contentent de l'attendre en paix.

- Leur devoir est de préparer la terre pour Sa venue, répondit sèchement Tewdric. Ils doivent faire des convertis, Seigneur arthur, et purifier le pays du péché.

- S'ils ne font pas attention, grommela arthur, ils déclencheront une guerre entre eux et nous. "

Il raconta a Tewdric les émeutes qui secouaient toutes les villes de Dumnonie quand les chrétiens essayaient d'abattre ou de profaner les temples paÖens. Les événements d'Isca n'étaient qu'un début, les troubles se répandaient comme une traanée de poudre, et l'un des symptômes de cette ébullition était le signe du poisson - un simple gribouillage fait de deux courbes - que les chrétiens peignaient sur les murs paÖens ou sculptaient sur les arbres des bosquets druidiques. Culhwch avait raison : le poisson était un symbole chrétien.

" Parce que poisson se dit ichthus en grec, nous expliqua Tewdric, et que les lettres grecques résument le nom du Christ : lésons Christos, Theou Uios, Soter, Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. C'est simple, vraiment tout simple. " Il gloussa de plaisir, et l'on n'avait aucune peine a voir de qui Meurig tenait son f,cheux pédantisme. "

Naturellement, reprit Tewdric, si je régnais encore, tous ces troubles me soucieraient, mais en tant que chrétien je ne peux que m'en féliciter. Les saints pères nous disent qu'il y aura pléthore de signes et de présages des derniers jours, Seigneur arthur, et les désordres civiques ne sont qu'un de ces signes.

Peut-atre la fin est-elle proche ? "

arthur émietta un bout de pain dans son écuelle. " Vous vous réjouissez vraiment de ces émeutes ? Vous approuvez les attaques contre les paÛens ?

Les sanctuaires incendiés et saccagés ? "

Par la porte ouverte, Tewdric regarda les bois verts qui cernaient son petit monastère. " J'imagine qu'il doit être difficile aux autres de comprendre, dit-il, évitant de répondre directement à la question d'arthur.

Vous devez y voir des signes d'excitation, Seigneur arthur, non des signes de la grâce de Notre Seigneur. " Il fit le signe de la croix et sourit. "

Notre foi, dit-il sincèrement, est une religion d'amour. Le Fils de Dieu s'est humilié pour nous sauver de nos péchés et nous sommes instamment pressés de l'imiter dans tout ce que nous faisons ou pensons. Nous sommes encouragés à aimer nos ennemis et à faire du bien à ceux qui nous haïssent, mais ce sont des commandements difficiles, trop difficiles pour la plupart des gens. Et vous ne devez pas oublier ce pour quoi nous prions avec le plus de ferveur : le retour sur cette terre de Notre Seigneur Jésus-Christ.

" Il fit de nouveau le signe de la croix. " Les gens prient et attendent impatiemment Son second avènement. Ils craignent qu'il ne revienne pas si le monde est encore gouverné par des paÛens et se sentent donc obligés de détruire l'idolâtrie.

- Détruire le paganisme, observa sèchement arthur, ne semble guère conforme à une religion qui prêche l'amour.

- Détruire le paganisme est un acte plein d'amour, insista Tewdric. Si vous, les paÛens, vous refusez d'accepter le Christ, vous irez s'entendre en Enfer. Peu importe que vous ayez mené une vie vertueuse, vous serez la proie des flammes pour l'éternité. Notre devoir à nous, chrétiens, c'est de vous arracher à ce destin. Ce devoir n'est-il pas un acte d'amour ?

- Pas si je n'ai aucune envie d'être sauvé, répondit arthur.

- alors vous devez endurer l'inimitié de ceux qui vous aiment, fit Tewdric, ou tout au moins l'endurer jusqu'à ce que l'excitation s'éteigne. Et elle s'éteindra. Ces enthousiasmes ne durent jamais longtemps et, si Notre Seigneur Jésus-Christ ne revient pas dans

quatre ans, l'excitation retombera certainement jusqu'au millenium. " Il fixa de nouveau les bois épais, puis reprit d'une voix émerveillée : " Ce serait merveilleux s'il m'était donné de vivre assez longtemps pour voir en Bretagne le visage de mon Sauveur ! " Il se retourna vers arthur : " Et les présages de Son retour seront des éléments de troubles, je le crains. Sans nul doute les Saxons seront-ils une nuisance. Font-ils beaucoup d'ennuis ces temps-ci ?

- Non, mais leur nombre croat d'année en année. Je crains qu'ils ne se tiennent plus tranquilles bien longtemps.

347

- Je prierai pour que le Christ revienne avant, fit Tewdric. Je ne crois pas que je supporterais que le pays tombe entre les mains des Saxons. Non que ce soit encore mon affaire, bien entendu, s'empressa-t-il d'ajouter, car je laisse tout cela aflk soins de Meurig maintenant. " Une corne sonna depuis la chapelle voisine. Il se leva. " L'heure des prières ! fit-il joyeusement. Peut-atre vous joindrez-vous a moi ? "

Nous nous excus,mes. Le lendemain matin nous quitt,mes le monastère du vieux roi pour escalader les collines et entrer dans Powys. Deux nuits plus tard, nous étions a Caer Sws, oa nous retrouv,mes Culhwch qui prospérait dans son nouveau royaume. Ce soir-la, nous fames tous des excès d'hydromel et le lendemain matin, lorsque je me rendis a Cwm Isaf avec Cuneglas, j'avais mal a la tate. Le roi avait pris grand soin de notre maisonnette. "

Je me suis dit qu'un jour vous pourriez en avoir besoin, Derfel.

- Bientôt, peut-atre, fis-je d'un air maussade.

- Bientôt ? Je l'espère.

- Nous ne sommes pas vraiment bienvenus en Dumnonie, répondis-je dans un haussement d'épaules. Mordred m'en veut.

- En ce cas, demande a atre libéré de ton serment.

- Je l'ai demandé, et il a refusé. "

Je le lui avais demandé après l'acclamation, quand la honte des deux coups était encore cuisante, puis je lui avais demandé six mois plus tard, pour essuyer un nouveau refus. Je crois qu'il était assez intelligent pour deviner que la meilleure façon de me punir était de m'obliger a le servir.

" Ce sont tes lanciers qu'il veut ? demanda Cuneglas, assis sur le banc installé sous le pommier.

- Juste ma loyauté rampante, fis-je, amer. Il ne paraît pas vouloir livrer la moindre guerre.

- alors, c'est qu'il n'est pas complètement idiot ", observa Cuneglas avec une pointe d'ironie. Puis nous parlâmes de Ceinwyn et des filles, et il offrit d'envoyer Malaine, son nouveau grand druide, auprès de Dian : "

Malaine n'a pas son pareil pour utiliser les herbes. Meilleur que le vieux Iorweth. Tu as su qu'il est mort ?

- On me l'a dit. Et si vous pouvez vous passer des services de Malaine, Seigneur Roi, ce serait avec plaisir.

- Il partira demain. Je ne supporte pas de savoir mes nièces malades. Nimue ne t'est d'aucune aide ?

- Ni plus ni moins que Merlin ", dis-je en touchant la pointe d'une vieille lame de faucille enfoncée dans l'écorce du pommier.

348

Le contact du fer était fait pour conjurer le mal qui menaçait Dian. " Les anciens dieux, constatai-je avec aigreur, ont abandonné la Dumnonie. "

Cuneglas sourit. " Il n'est jamais bon, Derfel, de sous-estimer les Dieux.

Ils s'imposeront de nouveau en Dumnonie. Les chrétiens aiment à se comparer à des moutons, n'est-ce pas ? reprit-il après un temps de silence. Eh bien, écoute-les donc baler le jour où viendront les loups.

- quels loups ?

- Les Saxons, dit-il d'un air piteux. Ils nous ont accordé dix ans de paix, mais leurs bateaux continuent à débarquer sur les côtes de l'est et je sens leur force grandir. S'ils se remettent à nous combattre, vos chrétiens seront assez ravis de vos épées païennes. " Il se leva et posa la main sur mon épaule. " Nous n'en avons pas fini avec les Saxons, Derfel. Nous sommes loin d'en avoir fini. "

Le soir, il nous offrit un banquet. Le lendemain matin, avec un guide que Cuneglas mit à notre disposition, nous nous enfonçâmes au sud,

dans les collines désolées qui se trouvent par-delà l'ancienne frontière de la Silurie.

Nous nous dirigeons vers une communauté chrétienne isolée. Les chrétiens étaient encore peu nombreux à Powys, car Cuneglas expulsait impitoyablement de son royaume les missionnaires de Sansum chaque fois qu'il en découvrait.

Mais son royaume abritait tout de même une poignée de chrétiens, et ils étaient plus nombreux dans les anciennes terres de la Silurie. Ce groupe-ci, en particulier, était réputé pour sa sainteté parmi les chrétiens de Bretagne, et ils illustraient cette sainteté en vivant dans un extrême dénuement au cœur d'un pays sauvage et hostile. Ligessac avait trouvé

refuge parmi ces chrétiens fanatiques qui, comme nous en avait avertis Tewdric, se mortifiaient les chairs : autrement dit, c'était à qui aurait la vie la plus misérable. Certains vivaient dans des grottes, d'autres refusaient tout abri, et d'autres encore ne mangeaient que des herbes.

Certains ne voulaient aucun vêtement, d'autres portaient des tuniques de crin entremalées de ronces et des couronnes d'épines. D'autres encore se fouettaient chaque jour jusqu'au sang comme les flagellants que nous avons vus à Isca. De mon point de vue, le meilleur châtiment que nous pouvions infliger à Ligessac était de le laisser croupir dans une communauté de ce genre, mais nous avons reçu l'ordre d'aller le chercher et de le ramener au pays. Ce qui voulait dire qu'il nous

349

faudrait défier le chef de la communauté, un farouche évêque du nom de Cadoc réputé pour son caractère belliqueux.

Cette réputation nous persuada d'endosser notre armure aux abords du sordide repaire de Cadoc dans les hautes collines. Nous ne portions pas nos meilleures armures, du moins pour ceux d'entre nous qui avions le choix, car c'est en pure perte que nous nous serions mis en frais pour ce ramassis de saints fanatiques à demi déments, mais nous avions tous un casque, des mailles ou du cuir et un bouclier. Au moins pourrions-nous intimider les disciples de Cadoc qui, à en croire notre guide, n'étaient pas plus de vingt, mes : " Ils sont tous fous. L'un d'eux est resté figé

sur place, comme mort, une année entière ! Sans bouger le moindre muscle, à ce qu'ils disent. Cloué sur place comme un manche à balai

tandis qu'ils lui donnaient a manger par un bout pour recueillir ses excréments de l'autre.

Drôle de Dieu qui exige cela d'un homme ! "

La route du refuge avait été aplanie par les pas des pèlerins et serpentait sur les flancs des collines sauvages et pelées, oa les seuls atres vivants que nous aperçmes étaient des moutons et des chèvres. Nous ne vames aucun berger, mais sans doute nous avaient-ils repérés. " Si Ligessac a le moindre bon sens, assura arthur, il aura filé depuis longtemps. Ils ont d°

nous voir maintenant.

- Et que dirons-nous a Mordred ?

- La vérité, naturellement ", répondit arthur d'un air morne. En guise d'armure, il portait un simple casque de lancier et un plastron de cuir, mais, si ordinaires fussent-elles, ces pièces avaient fière allure sur lui.

Sa vanité ne fut jamais aussi flamboyante que celle de Lancelot, mais il était sourcilieux sur ce chapitre, et toute cette expédition dans ce pays inhospitalier le choquait dans son sens de la propreté et des convenances.

Le temps maussade n'arrangeait rien a l'affaire, avec la pluie portée par un vent d'ouest glacial.

Si arthur était abattu, nos lanciers étaient plutôt guillerets. Ils ne cessaient d'évoquer en plaisantant l'assaut qu'ils allaient donner au bastion du puissant roi Cadoc et de se vanter de l'or, des anneaux de guerrier et des esclaves dont ils allaient s'emparer, et ils riaient de bon cour de leurs extravagances. Nous nous attaqu,mes enfin au dernier contrefort, d'oa on avait vue sur la vallée oa Ligessac avait trouvé

refuge. C'était bel et bien un lieu sordide : un océan de boue, oa une douzaine de cabanes de pierre

rondes entouraient une petite église de pierre carrée, quelques potagers mal tenus, un petit lac noir, quelques enclos de pierres pour les chèvres de la communauté, mais pas de palissade.

La seule défense dont se targu,t la vallée était une grande croix de pierre ornée de motifs complexes et une image du Dieu chrétien en majesté. La croix, qui était une oeuvre magnifique, marquait le contrefort oa commençait la terre de Cadoc : c'est juste a côté, bien en

vue de la toute petite colonie qui n'était qu'a douze lancers de javelines, qu'arthur arrata notre bande de guerre. " Nous n'entrerons pas, expliqua-t-il avec douceur, avant d'avoir eu l'occasion de discuter avec eux. " Il posa la hampe de sa lance a terre, a côté des sabots de son cheval, et attendit.

On apercevait une douzaine de gens dans l'enceinte. Nous voyant, ils se réfugièrent dans l'église d'oa, un instant plus tard, sortit un colosse qui se dirigea vers nous a grandes enjambées. C'était un géant, aussi grand que Merlin, avec une poitrine robuste et de grosses pognes. Il était aussi d'une saleté repoussante, avec un visage barbouillé, une robe brune crottée, tandis que ses cheveux gris, aussi sales que sa robe, semblaient n'avoir jamais connu les ciseaux. Sa barbe lui tombait au-dessous de la taille, tandis que, derrière sa tonsure, ses cheveux crasseux formaient comme une grande toison grise fraachement tondue. Son visage était tanné.

Il avait une bouche immense, un front en avant et des yeux furieux. Un visage marquant. Dans sa main droite, il tenait un b,ton tandis qu'une grande épée rouillée sans fourreau pendait a sa hanche gauche. On l'aurait volontiers pris pour un ancien lancier et je ne doutais pas qu'il p't encore porter un ou deux coups efficaces. " Vous n'ates pas les bienvenus ici, cria-t-il en approchant, a moins que vous ne soyez venus déposer vos

,mes misérables devant Dieu.

- Nous avons déjà déposé nos ,mes devant nos dieux, fit arthur d'un ton affable.

- PaÔens ! cracha le géant, qui devait atre le fameux Cadoc. Vous ates venus porter le fer et l'acier dans un endroit oa les enfants du Christ jouent avec l'agneau de Dieu ?

- Nous sommes venus en paix ", insista arthur.

L'évaque lança un gros glaviot jaune en direction du cheval d'arthur : " Tu es arthur ap Uther ap Satan et ton ,me est un immonde chiffon.

- Et vous, j'imagine, vous ates l'évaque Cadoc ", répondit courtoisement arthur.

L'évaque se plaça a côté de la croix et, avec l'extrémité de son b,ton, traça une ligne sur le chemin : " Seuls peuvent franchir cette ligne les

fidèles et les pénitents, car c'est la terre sainte de Dieu. "

arthur considéra quelques instants ce coin pouilleux, puis adressa un sourire grave a l'intraitable évaque : " Je n'ai aucune envie de fouler la terre de votre Dieu, l'évaque, mais je vous demande pacifiquement de nous amener le dénommé Ligessac.

- Ligessac, rugit Cadoc comme s'il s'adressait a des milliers de fidèles, est un enfant saint et béni de Dieu. Il a trouvé refuge dans ce sanctuaire, et ni toi ni aucun autre seigneur ne saurait envahir ce sanctuaire. "

arthur sourit : " C'est un roi qui règne ici, l'évaque, non votre Dieu.

Seul Cuneglas peut offrir un sanctuaire, et il ne l'a pas fait.

- Mon roi, arthur, répliqua fièrement Cadoc, c'est le Roi des Rois, et Il m'a ordonné de te refuser l'entrée.

- Vous me résisterez ? demanda arthur sur un ton de surprise courtoise.

- Jusqu'a la mort ! " cria Cadoc.

arthur secoua tristement la tête : " Je ne suis pas chrétien, l'évaque, mais ne prachez-vous point que votre autre monde est un lieu de pures délices ? " Cadoc ne répondant rien, arthur haussa les épaules. " alors je vous fais une faveur, n'est-ce pas, en vous précipitant vers votre destination ? "

Il tira Excalibur.

L'évaque se servit de son b,ton pour approfondir la ligne qu'il avait tracée sur le chemin de boue. " Je vous interdis de franchir cette ligne, cria-t-il, je vous l'interdis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

" Puis il leva le b,ton et le pointa vers arthur. Il le brandit ainsi l'espace d'une seconde, puis le pointa sur chacun de nous l'un après l'autre, et je confesse que j'en eus un frisson. Cadoc n'était pas Merlin, et le pouvoir de son Dieu, me dis-je, n'avait rien a voir avec celui des dieux de Merlin. Mais je frissonnai lorsqu'il pointa son b,ton sur moi et touchai ma cotte de fer et crachai sur la route. "Je m'en vais prier, maintenant, arthur, prévint Cadoc, et si vous voulez vivre, faites demi-tour et quittez ce lieu, car si vous passez devant cette sainte croix, je vous jure, par le doux sang du Seigneur Jésus-Christ, que vos ,mes souffriront le tourment des flammes éternelles. Vous serez maudits du

début jusqu'à la fin et des voûtes du ciel jusqu'aux basses fosses de l'enfer. " quand il en eut fini avec sa malédiction, il cracha a nouveau et s'en retourna.

arthur essuya Excalibur avec les basques de son manteau, puis remit l'épée au fourreau. " Il me semble que nous ne sommes pas les bienvenus ", fit-il légèrement amusé. Puis il se tourna et fit signe a Balin qui était le plus

,gé des cavaliers présents. " Prends tes cavaliers, lui ordonna arthur, et va derrière le village. assure-toi que personne ne puisse s'échapper. Dès que tu seras sur place, je fouillerai les maisons avec Derfel et ses hommes. Et écoutez-moi bien ! - il haussa le ton afin que les soixante hommes pussent l'entendre - ces gens vont résister. Ils vont nous injurier et nous combattre, mais nous n'avons de querelle avec aucun d'entre eux.

Sauf avec Ligessac. Vous leur volerez rien ni ne leur ferez du mal inutilement. Vous devez les traiter avec respect et opposer le silence a leurs malédictions. " Il s'exprima d'une voix ferme puis, quand il fut certain que tous nos hommes l'avaient bien compris, il sourit a Balin et lui fit signe d'avancer.

Les trente cavaliers en armure filèrent au galop, contournant la vallée pour se poster a l'autre bout du village. Cadoc, qui marchait encore vers son église, leur jeta un coup d'oeil sans paraatre s'en alarmer.

" Je me demande, dit arthur, comment il a su qui j'étais.

- Vous ates célèbre, Seigneur. " Je continuais a l'appeler Seigneur et ne devais jamais me défaire de cette habitude.

" Mon nom est connu, peut-atre, mais pas mon visage. Pas ici. " Il chassa le mystère d'un haussement d'épaules. " Ligessac a-t-il toujours été

chrétien ?

- Depuis que je le connais. Mais jamais un bon chrétien.

- La vie vertueuse devient plus facile lorsqu'on vieillit, observa-t-il, le sourire aux lèvres. C'est du moins ce que je crois. " Il observa ses cavaliers dépasser le village au galop, leurs sabots faisant jaillir de grandes gerbes d'eau de l'herbe trempée. Puis il leva sa lance et regarda mes hommes. " N'oubliez pas ! Pas de vol ! " Je me demandai ce qu'il pouvait bien y avoir a voler dans un endroit aussi miteux, mais

arthur savait bien que les lanciers trouvent toujours quelque chose a chaparder.

"Je ne veux pas d'ennuis, leur dit arthur. Nous recherchons juste notre homme et nous repartons. " Il toucha les flancs de Llamrei, et la jument noire avança docilement. Nos hommes suivirent, effaçant sous leurs bottes la ligne tracée par Cadoc. Nulle foudre ne s'abattit du ciel.

L'évêque avait atteint maintenant son église et s'arrêta à son entrée, se retourna, nous vit avancer et s'engouffra à l'intérieur. " Ils savaient que nous arrivions, me dit arthur, et nous ne trou-

verons donc pas Ligessac ici. Je crains que nous ne perdions notre temps, Derfel. " Un mouton estropié boitilla sur la route et arthur retint sa monture pour lui laisser le passage. Je le vis frissonner. Je le savais choqué par la crasse de cette petite colojKe qui valait presque celle du Tor de Nimue.

Cadoc reparut à la porte de l'église, alors que nous n'étions plus qu'à une centaine de pas. Nos chevaux attendaient maintenant derrière le village, mais Cadoc ne prit pas la peine de s'assurer de leur position. Il se contenta de porter une grande corne de bélier à ses lèvres et lança un appel qui se répéta en écho dans la cuvette formée par les collines. Il lança un premier appel, s'arrêta pour reprendre sa respiration, et lança un nouvel appel. Et soudain, ce fut la bataille.

Ils étaient parfaitement au courant de notre venue. Et ils s'y étaient préparés. Tous les chrétiens de Powys et de Silurie avaient été appelés à la rescousse, et ce sont ces hommes qui apparurent désormais sur les crêtes, tout autour de la vallée, tandis que d'autres couraient bloquer la route derrière nous. Certains portaient des lances ou des boucliers, d'autres n'avaient pour toute arme qu'une faucille ou une fourche, mais ils avaient l'air assez confiants. Beaucoup, je le savais, étaient d'anciens lanciers enrôlés de force, mais, hormis leur foi en Dieu, ce qui les rendait si sûrs d'eux, c'est qu'ils étaient au moins deux cents. "

Imbéciles ! " L'cha arthur en colère. Il détestait les violences inutiles et savait le carnage maintenant inévitable. Il savait aussi que nous gagnerions, car seuls les fanatiques convaincus que leur Dieu se battrait pour eux pouvaient oser affronter soixante des meilleurs guerriers de la Dumnonie. " Imbéciles ! " Il cracha de nouveau puis, jetant un coup d'oeil au village, aperçut d'autres hommes en armes qui sortaient des cabanes : "

Reste ici, Derfel. Retiens-les et nous allons les voir détalier. " Il

éperonna sa monture et se dirigea seul au galop vers l'autre bout du village pour rejoindre ses cavaliers.

" Cercle de boucliers ", dis-je tranquillement. Nous n'étions qu'une trentaine d'hommes et notre mur sur deux rangs formait un cercle si petit qu'il dut apparaître comme une cible facile à ces chrétiens hurlant qui dévalaient les collines ou sortaient du village pour nous anéantir. Le cercle de boucliers n'est pas une formation qu'affectionnent les soldats parce que les pointes des lances sont très espacées les unes des autres.

Plus le cercle est petit, plus grands sont les écarts entre les lances, mais mes hommes étaient

354

bien entraînés. Le premier rang s'agenouilla, leurs boucliers se touchant, le bout de leurs lances calé dans la terre derrière eux. Nous autres, au second rang, posâmes nos boucliers sur ceux du premier rang, les étayant sur le sol, si bien que nos assaillants étaient face à un mur d'une double épaisseur fait de bois recouvert de cuir. Puis chacun de nous se posta derrière un homme à genoux et brandit sa lance au-dessus de sa tête. Notre tâche était de protéger le premier rang, la leur de tenir ferme. Ce serait une besogne rude et sanglante, mais tant que les hommes agenouillés tiendraient leurs boucliers bien haut et auraient leurs lances bien en main, et tant que nous les protégerions, le cercle serait assez sûr. Je rappelai le but de la manœuvre aux hommes du premier rang, leur expliquant qu'ils n'étaient qu'un obstacle et devaient nous laisser le soin de tuer :

" Bel est avec nous !

- arthur aussi ", ajouta Issa avec enthousiasme.

Car, aujourd'hui, le carnage serait l'œuvre d'arthur. Nous étions le leurre, il était le bourreau. Et les hommes de Cadoc se jetèrent sur ce leurre comme un saumon affamé sur un éphémère. C'est Cadoc en personne qui mena la charge depuis le village, brandissant son épée rouillée et un grand bouclier rond peint d'une croix noire derrière laquelle je devinais les traces du renard de Silurie qui trahissait ses anciennes allégeances.

C'était un ancien lancier de Gundleus.

La horde des chrétiens ne s'avança pas en formant un mur. Cela leur aurait sans doute valu la victoire. Ils attaquèrent à l'ancienne mode,

celle qui avait permis aux Romains de nous écraser. Dans l'ancien temps, lorsque les Romains mirent les pieds en Bretagne, les tribus les chargeaient dans une glorieuse malée hurlante et imbibée d'hydromel. Le spectacle était redoutable, mais des hommes disciplinés venaient facilement a bout de cette charge. Et mes lanciers étaient merveilleusement disciplinés.

Sans doute n'étaient-ils pas exempts de crainte. Moi-même, j'étais impressionné, car la meute hurlante est un spectacle terrible. Elle est efficace contre des hommes mal disciplinés a cause de la terreur qu'elle provoque. Et c'est la première fois qu'il m'était donné de voir des Bretons se battre comme autrefois. Les chrétiens de Cadoc se ruèrent frénétiquement sur nous, chacun voulant être le premier a se jeter sur nos lanciers. Ils poussaient des cris perçants et nous lançaient des malédictions, et on aurait dit que chacun d'eux aspirait a mourir en martyr ou a devenir un héros. Il y avait même des femmes parmi eux, qui hurlaient en 355

brandissant des gourdins de bois ou des faucilles. Et il y avait même des enfants dans cette meute hurlante.

" Bel ! " criai-je lorsque le premier homme tenta de sauter pardessus les hommes agenouillés du premier rang et torifoa sur ma lance. Je l'embrochai comme un lièvre prat a rôtir, puis le repoussai avec son attirail afin que son corps mourant fat obstacle a ses camarades. Hywelbane tua le suivant.

J'entendis mes lanciers entonner leur redoutable chant de guerre tout en étripant ou frappant de taille et d'estoc. Nous étions tous si vaillants, si rapides et si bien entraînés. Des heures d'exercice fastidieux se cachaient derrière la formation de ce cercle et, alors même qu'aucun d'entre nous n'avait combattu depuis des années, nous découvrames que nos vieux instincts n'avaient rien perdu de leur vivacité. C'est l'instinct et l'expérience qui nous sauvèrent la vie ce jour-la. Hurlant et gesticulant, l'ennemi se pressait autour de notre cercle, lance en avant, mais notre premier rang demeura aussi solide qu'un roc et le monceau des morts et des moribonds augmentait si rapidement devant nos boucliers qu'il barrait la route aux autres assaillants. Pendant une minute ou deux, alors que le terrain n'était pas encore jonché d'obstacles et que les plus braves pouvaient encore s'approcher, ce fut une lutte acharnée, mais sitôt que le cercle des morts et des mourants nous protégea, seuls les plus vaillants essayèrent de nous atteindre. Il ne nous restait plus qu'a choisir notre cible pour nous exercer a l'épée ou a la lance. Nous ne perdions pas un instant et ne cessions de nous encourager a tuer sans merci.

Cadoc lui-même fut l'un des premiers à charger. Il approcha en faisant siffler sa grande épée rouillée. Il connaissait assez bien son métier et essaya de bousculer l'un des hommes à genou, car il savait que, sitôt une brèche ouverte, nous n'en aurions plus pour longtemps. Je parai son assaut avec Hywelbane et donnai un grand coup d'épée qui se perdit dans son immonde crinière. Puis Eachern, le rude petit lancier irlandais qui continuait à me servir malgré les menaces de Mordred, dirigea la hampe de sa lance vers la tête de l'évaque. Un coup d'épée l'avait privé de sa pointe, mais Eachern enfonça la pointe de fer du talon dans le front de Cadoc. L'espace d'une seconde, l'évaque parut loucher, ouvrit la bouche sur ses dents pourries, puis s'effondra dans la boue.

Le dernier assaillant à tenter d'ouvrir une brèche dans notre cercle fut une femme hirsute qui escalada le cercle des cadavres et me hurla une malédiction en essayant de sauter par-dessus les

hommes agenouillés du premier rang. Je la saisis par les cheveux, laissai son couteau émoussé s'écraser sur ma cotte de mailles et la tirai à l'intérieur du cercle où Issa lui enfonça la tête dans la terre. C'est alors qu'Arthur frappa.

Trente cavaliers avec leurs longues lances fondirent sur la meute des chrétiens. J'imagine que cela faisait trois minutes que nous nous défendions, mais sitôt qu'Arthur arriva la bataille fut terminée en un clin d'œil. Ses cavaliers arrivèrent au galop, lance couchée. Une lance s'enfonça dans sa victime avec une effroyable giclée de sang et, pris de panique, nos assaillants s'enfuirent. abandonnant sa lance, son étincelante Excalibur à la main, Arthur cria à ses hommes de cesser le carnage : "

Contentez-vous de les mettre en fuite ! " Ses cavaliers se scindèrent en petits groupes qui dispersèrent les survivants terrifiés et les refoulèrent sur la route en direction de la croix.

Mes hommes se détendirent. Issa était encore assis sur la femme hirsute et Eachern cherchait la pointe de sa lance. Deux hommes du cercle de boucliers avaient de sales blessures et un lancier du second rang avait la mâchoire brisée. De notre côté, c'était tout. quant à nos adversaires, ils déploraient vingt-trois cadavres et au moins autant de blessés graves.

Groggy par le coup d'Eachern, Cadoc vivait encore. On lui attacha les mains et les pieds puis, malgré les instructions d'Arthur qui nous avait invités au respect, on lui fit honte en lui taillant la barbe et les

cheveux. Il cracha et nous maudit, mais on lui fourra dans la bouche des mèches de sa barbe grasseuse avant de le reconduire au village.

Et c'est la que je découvris Ligessac. Tout compte fait, il ne s'était pas enfui, mais s'était contenté d'attendre dans l'église, près du petit autel.

C'était un vieillard maintenant, maigre et aux cheveux gris, et il se laissa faire docilement, mame lorsqu'on lui tailla la barbe et qu'on tressa avec ses cheveux une corde de fortune qu'on lui noua autour du cou pour signifier qu'il était un traatre condamné. Il eut l'air mame ravi de me retrouver après tant d'années : " Je leur ai dit de ne pas s'attaquer a toi, pas a Derfel Cadarn.

- Ils savaient que nous venions ?

- Cela fait une semaine que nous le savons, dit-il en tendant tranquillement les mains a Issa qui lui noua les poignets avec une corde.

Nous souhaitions mame votre venue. Nous pensions que c'était l'occasion oa jamais de débarrasser la Bretagne d'arthur.

357

- Et pourquoi ça ?

- Parce qu'arthur est l'ennemi des chrétiens, voila pourquoi.

- Ce n'est pas vrai, fis-je avec mépris

- Et que sais-tu donc, Derfel ? me demandai Ligessac. Nous préparons la Bretagne au retour du Christ et nous devons nettoyer le pays des paÔens !

lança-t-il d'une voix forte, sur un ton de défi, puis il haussa les épaules et fit un large sourire. Mais je leur ai dit qu'ils n'arriveraient pas a tuer arthur et Derfel comme ça. J'ai dit a Cadoc que vous étiez trop forts.

"

Il se leva et suivit Issa hors de l'église. Dans l'encadrement de la porte, il se tourna vers moi :

" J'imagine que je vais mourir, maintenant ?

- En Dumnonie.

- Je vais voir Dieu en face, répondit-il avec un haussement d'épaules.

qu'ai-je a craindre ? "

Je le suivis dehors. arthur avait libéré la bouche de l'évêque, qui nous débitait maintenant un chapelet d'injures. De la pointe d'Hywelbane, je lui chatouillai le menton fraîchement rasé. " Il savait que nous venions, dis-je a arthur, et ils comptaient nous tuer ici.

- Raté, dit arthur, rejetant la tête de côté pour éviter un glaviot épiscopal. Retire ton épée, m'ordonna-t-il.

- Vous ne voulez pas sa mort ?

- Son châtiment sera de vivre ici, plutôt qu'au ciel ", décréta arthur.

Nous nous retirâmes avec Ligessac, sans réfléchir vraiment à ce que Ligessac nous avait révélé dans l'église. Il avait affirmé savoir depuis une semaine que nous arrivions. Or, une semaine auparavant, nous étions en Dumnonie, non pas à Powys, ce qui voulait dire que quelqu'un, en Dumnonie, les avait avertis de notre venue. Pas une seconde nous n'aurions associé un Dumnonien à ce massacre boueux dans ces lugubres collines. Nous expliquions le carnage par le fanatisme chrétien, non par une trahison. Mais c'était bien une embuscade.

aujourd'hui, naturellement, il se trouve des chrétiens pour donner une autre version. Ils prétendent qu'arthur a investi par surprise le refuge de Cadoc, qu'il a violé les femmes, tué les hommes, volé tous les trésors, alors que je n'ai vu aucun viol et que nous n'avons tué que ceux qui essayaient de nous tuer. Je n'ai pas trouvé non plus le moindre trésor à barboter et, même s'il y en avait eu un, arthur n'y aurait pas touché. Le jour viendrait, pas

si lointain, où je verrais arthur tuer à tour de bras, mais ces morts seraient tous des païens. Les chrétiens n'en persistèrent pas moins à le tenir pour un ennemi et la défaite de Cadoc ne fit que nourrir leur haine.

L'évêque devint à leurs yeux une sorte de saint vivant et c'est à peu près à cette époque que les chrétiens se mirent à présenter arthur comme l'Ennemi de Dieu. Ce surnom devait lui rester collé à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

Son crime, bien entendu, n'était pas d'avoir défoncé quelques têtes de chrétiens dans la vallée de Cadoc, mais d'avoir toléré le paganisme

aussi longtemps qu'il gouverna la Dumnonie. Jamais il ne vint à l'idée des chrétiens les plus enragés qu'Arthur lui-même était païen et tolérait le christianisme. Ils le condamnaient tout simplement parce qu'il avait le pouvoir d'extirper le paganisme et qu'il n'en faisait rien : c'est ce péché

qui faisait de lui l'Ennemi de Dieu. Ils n'avaient pas oublié non plus comment il avait abrogé la décision d'Uther exemptant l'Eglise des prats forcés.

Mais tous les chrétiens ne le détestaient pas. Parmi les lancers qui combattirent dans la vallée de Cadoc, il y en avait au moins une vingtaine.

Galahad avait pour lui une grande affection, et il n'était pas le seul.

ainsi de l'évêque Emrys, qui comptait parmi ses tranquilles partisans. Mais en ces temps de troubles, à la fin des cinq premiers siècles du règne du Christ sur terre, l'...glise n'écoutait pas ces hommes calmes et dignes. Elle préférait tendre l'oreille aux fanatiques qui assuraient qu'il fallait débarrasser le monde des païens si l'on voulait que le Christ revant.

aujourd'hui, je sais, naturellement, que la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ est la seule vraie foi et qu'il ne saurait exister aucune autre vraie foi à la lumière glorieuse de sa vérité, mais elle me paraissait tout de même étrange. Et aujourd'hui encore, Arthur, le plus juste et droit des souverains, est traité d'Ennemi de Dieu.

Et de tous les noms d'oiseaux du monde. Nous fâmes taire Cadoc d'un coup sur la tête avant de nous retirer avec Ligessac, tenu comme en laisse par l'extrémité de sa barbe enroulée autour de son cou.

Arthur et moi nous séparâmes à côté de la croix de pierre, à l'entrée de la vallée. Il conduirait Ligessac au nord, puis obliquerait à l'est, pour retrouver les bonnes voies qui le ramèneraient en

359

Dumnonie. Quant à moi, j'avais décidé d'aller en Silurie retrouver ma mère.

J'emmenai Issa et quatre lancers, laissant les autres rentrer avec Arthur.

Tous les six, nous fâmes le tour de la vallée de Caëoc, où une triste

bande de chrétiens amochés et sanguinolents s'étaient rassemblés pour chanter des prières a leurs morts. Puis nous travers,mes les grandes collines pelées pour nous enfoncer dans les vallées verdoyantes et encaissées qui menaient a la mer de Severn. Je ne savais pas oa vivait Erce, mais je soupçonnais qu'il ne serait pas trop difficile de la retrouver car Tanaburs, le druide que j'avais tué a LuggVale, l'avait recherchée afin de jeter sur elle un charme redoutable. Et assurément l'esclave saxonne ainsi maudite par le druide devait atre connue comme le loup blanc. Et elle l'était.

Je la retrouvai sur la côte, dans un minuscule village, oa les femmes faisaient du sel tandis que les hommes attrapaient du poisson. Les villageois reculèrent en voyant les boucliers peu familiers de mes hommes, mais je me glissai dans l'un de leurs bouges oa un enfant apeuré me montra du doigt la maison de la Saxonne : une petite chaumière perchée sur une falaise. En vérité, ce n'était mame pas une chaumière, mais une cabane sommaire faite de débris de navires naufragés et recouverte d'un toit de paille et d'algues. Un feu br°lait devant la maison et une douzaine de poissons fumaient au-dessus de ses flammes, tandis qu'une fumée plus suffocante encore s'élevait des feux de charbon allumés sous les auges de sel au pied de la falaise. Je laissai ma lance et mon bouclier au pied de l'a-pic pour m'engager sur le sentier escarpé. Un chat se hérissa en me montrant les dents lorsque je me glissai dans la cabane. " Erce ? Erce ? "

appelai-je.

quelque chose se leva dans la pénombre. Une forme sombre et monstrueuse qui se défit de couches de peaux et de haillons pour me dévisager. " Erce ?

C'est toi, Erce ? "

qu'attendais-je donc ce jour-la ? Je n'avais pas vu ma mère depuis plus de vingt-cinq ans, depuis le jour oa les lanciers de Gundleus m'avaient arraché a ses bras et m'avaient remis a Tanaburs pour atre sacrifié dans la fosse de la mort. Erce avait hurlé quand on m'avait arraché, puis on l'avait conduite en esclavage en Silurie, et elle avait d° me croire mort jusqu'au jour oa Tanaburs lui avait révélé que je vivais encore. L'esprit fébrile, tandis que je traversais les vallées encaissées de la Silurie, j'avais imaginé

je ne sais quelles embrassades avec force larmes. Le pardon et le bonheur.

Et c'est une femme immense, la tate blonde grisonnante de crasse, que je vis s'extraire d'un enchevêtrement de peaux et de couvertures pour me dévisager d'un air méfiant en cillant. C'était une créature énorme, un gros tas de chair en décomposition, avec un visage aussi rond qu'un bouclier, mais pustuleux et balafré, et de petits yeux durs injectés de sang. " C'est ainsi qu'on m'appelait jadis ", fit-elle d'une voix rude.

Je sortis de la cabane, suffoqué par son odeur de pisse et de pourriture.

Elle me suivit, rampant pesamment à quatre pattes pour cligner des yeux au soleil. Elle était vêtue de guenilles. " Es-tu Erce ? demandai-je à nouveau.

- autrefois, dit-elle dans un bégaiement, révélant une bouche ravagée et édentée. Il y a bien longtemps. aujourd'hui, on m'appelle Enna. Enna la folle, reprit-elle tristement après un temps de silence, puis elle examina mes beaux vêtements, ma riche ceinture et mes grandes bottes. qui êtes-vous, Seigneur ?

- Derfel Cadarn, Seigneur de Dumnonie. " Mais le nom ne lui disait rien. "

Ton fils. "

Elle ne trahit aucune réaction, mais s'adossa au mur de sa cabane qui vacilla dangereusement sous son poids. Elle fourra une main sous ses haillons et se gratta la poitrine : " Tous mes fils sont morts.

- Tanaburs m'a pris pour me lancer dans la fosse de la mort. "

apparemment, l'histoire ne lui disait rien. affalée contre le mur, son corps énorme se soulevait à chacune de ses laborieuses respirations. Jouant avec le chat, elle avait les yeux fixés sur la mer de Severn, où l'on devinait au loin la côte dumnonienne qui formait une ligne noire sous une rangée de nuages chargés de pluie. " J'ai eu un fils autrefois, dit-elle enfin, qui a été donné aux dieux dans la fosse de la mort. Wygga, il s'appelait Wygga. Un beau garçon. "

Wygga ? Wygga ! Ce nom si grossier et si laid me cloua le bec l'espace de quelques secondes. " Wygga, c'est moi, dis-je enfin, prononçant ce nom qui me faisait horreur. On m'a donné un nouveau nom après que j'ai été sauvé de la fosse. "

Nous parlions saxon, langue dans laquelle j'étais désormais plus à l'aise que ma mère, car cela faisait de longues années qu'elle ne l'avait

plus parlée.

" Oh, non ! " fit-elle, fronçant les sourcils. Je vis un pou se promener au bord de sa chevelure. " Non ! Wygga n'était qu'un 361

petit garçon. Rien qu'un petit garçon. Mon premier né, et ils l'ont emporté.

- J'ai survécu, mère. "

Elle me révoltait en même temps qu'elle me fascinait, et je regrettais d'être parti à sa recherche. " J'ai survécu à la fosse et je me souviens de toi. " Et c'était vrai, mais dans ma mémoire, elle était aussi mince et souple que Ceinwyn.

" Rien qu'un petit garçon ", fit-elle d'un air songeur. Elle ferma les yeux. Je crus qu'elle dormait, mais apparemment elle pissait, car un filet d'urine goutta au bord de ses jupes pour dégouliner sur le rocher qui surplombait le feu déchaîné.

" Parle-moi de Wygga.

- Lorsque Uther m'a capturée, j'étais enceinte. Un grand gaillard, cet Uther, avec un gros dragon sur son bouclier. " Elle se gratta pour chasser le pou, qui disparut dans ses cheveux. " Il m'a donnée à Madog, poursuivit-elle, et c'est sur la propriété de ce dernier que Wygga est né. Nous étions heureux chez lui. C'était un bon seigneur, gentil avec ses esclaves, mais Gundleus est venu et ils ont tué Wygga.

- Ce n'est pas vrai. Tanaburs ne te l'a pas dit ? " Le nom du druide la fit frissonner, et elle tira son chapeau en lambeaux sur ses larges épaules. Elle ne dit mot, mais au bout de quelques instants des larmes perlèrent au coin de ses yeux.

Une femme grimpait sur le sentier. Elle avançait d'un pas lent, visiblement méfiante. Elle me dévisagea d'un air circonspect en se glissant sur la plate-forme rocheuse. quand enfin elle se sentit en sécurité, elle fila devant moi pour aller se blottir à côté d'Erce. " Je m'appelle Derfel Cadarn, expliquai-je à la nouvelle venue, mais autrefois on m'appelait Wygga.

- Moi, c'est Linna ", dit la femme en breton. Elle était plus jeune que moi, mais la dureté de la vie sur cette côte avait creusé son visage de sillons profonds, voûté ses épaules et raidi ses articulations tandis que sa peau était noircie par le charbon.

" Tu es la fille d'Erce ?

- La fille d'Enna, corrigea-t-elle.

- alors je suis ton demi-frère. "

Je ne pense pas qu'elle m'ait cru. Comment l'aurait-elle pu ? Nul ne sortait vivant d'une fosse de la mort et pourtant j'en étais ressorti.

J'avais été touché par les Dieux et confié a Merlin, mais que pouvait bien signifier cette fable pour ces deux femmes harassées et dépenaillées ?

" Tanaburs ! s'exclama soudain Erce, levant les deux mains pour conjurer le mal. Il a enlevé le père de Wygga ! " Elle geignit et se balança d'avant en arrière. " Il m'a pénétrée et a retiré le père de Wygga. Il m'a maudit, il a maudit Wygga et il a maudit ma matrice. " Elle pleurait maintenant. Linna prit la tête de sa mère entre ses bras et me considéra d'un air de reproche.

" Tanaburs, dis-je, n'avait aucun pouvoir sur Wygga. Wygga l'a tué parce qu'il avait du pouvoir sur Tanaburs. Tanaburs ne pouvait enlever le père de Wygga. "

Sans doute ma mère m'entendit-elle, mais elle ne me crut pas. Pendant que sa fille la berçait dans ses bras, les larmes ruisselaient sur ses joues sales et pustuleuses. Elle s'efforçait de se remémorer les bribes mal comprises des malédictions de Tanaburs. " Wygga allait tuer son père, me dit-elle. Telle était sa malédiction. Le fils va tuer son père.

- Wygga vit encore ", insistai-je.

Soudain, elle arrata de se balancer et me regarda fixement, puis hocha la tête : " Les morts reviennent pour tuer. Les enfants morts ! Je les vois, Seigneur, la-bas, dit-elle d'un ton grave, le doigt pointé vers la mer.

Tous les petits morts qui viennent se venger. " Elle s'abandonna de nouveau dans les bras de sa fille. " Et Wygga tuera son père ! " Elle pleurait toutes les larmes de son corps maintenant. " Et le père de Wygga était un si bel homme ! Un tel héros. Si grand, si fort. Et Tanaburs l'a maudit. "

Elle renifla puis chantonna une berceuse avec force soupirs avant de parler a nouveau de mon père, racontant comment son peuple avait

traversé la mer pour s'installer en Bretagne et s'était servi de son épée pour se faire une belle maison. Erce, imaginai-je, avait été servante dans cette maison et le seigneur saxon l'avait mise dans son lit et m'avait donné la vie, cette mame vie que Tanaburs n'était parvenu a m'ôter dans la fosse. " C'était un homme charmant, ajouta Erce a propos de mon père, un homme si charmant, si beau. Tout le monde le redoutait, mais il était bon avec moi. Nous riions beaucoup ensemble.

- quel était son nom ? demandai-je, mais je crois bien l'avoir deviné avant qu'elle ne le prononçât.

- aelle, dit-elle d'une toute petite voix, le beau, le charmant aelle. "

aelle ? La fumée se mit a tourbillonner autour de ma tête et, l'espace d'un instant, j'eus la cervelle aussi brouillée que l'esprit de ma mère. aelle ?

J'étais le fils d'aelle ?

363

1

" aelle, répéta Erce d'un air raveur, le beau, le charmant aelle. "

Je n'avais aucune autre question a poser. Je m'obligeai a m'agenouiller devant ma mère et a l'embrasser. Je l'embrassai sur les deux joues, puis la serrai contre moi, comme pour l'en rendre un peu de cette vie qu'elle m'avait donnée. Et bien qu'elle eût cédé a mon étreinte, elle ne voulait toujours pas admettre que j'étais son fils. Je l'épouillai.

Je redescendis avec Linna et découvris qu'elle était mariée avec l'un des pacheurs du village et qu'elle avait six enfants. Je lui donnai de l'or, plus d'or, je crois, qu'elle n'avait jamais imaginé en voir, et probablement n'avait-elle jamais soupçonné qu'il pût en exister autant.

Elle fixa les petits lingots d'un air incrédule.

" Notre mère est-elle encore une esclave ?

- Nous le sommes tous, répondit-elle en faisant un geste en direction du misérable village.

- Cela vous permettra d'acheter votre liberté, dis-je en montrant l'or. Si vous le désirez. "

Elle haussa les épaules, et je doutai que la liberté changeât quoi que ce

soit a leur vie. J'aurais pu aller trouver leur seigneur et acheter moi-même leur liberté, mais sans doute vivait-il au loin. Et l'or, s'il était dépensé sagement, ne manquerait pas d'adoucir leur vie, qu'ils fussent esclaves ou libres. Un jour, me promis-je, je reviendrais et t,cherai de faire plus.

" Occupe-toi de notre mère, demandai-je a Linna.

- Je n'y manquerai pas, Seigneur, répondit-elle humblement, sans parvenir a me croire.

- On n'appelle pas son frère seigneur ", lui dis-je, sans parvenir a la persuader.

Je la quittai et descendis sur la côte, oa mes hommes attendaient avec armes et bagages : " Nous rentrons. " Il était encore tôt, et une bonne journée de marche nous attendait.

Je m'en allais retrouver Ceinwyn. Retrouver mes filles, issues d'une lignée de rois bretons et du sang royal de leur ennemi saxon. Car j'étais le fils d'aelle. Campé sur une colline verte dominant la mer, je m'émerveillai de l'extraordinaire écheveau de la vie, sans parvenir a en débrouiller le sens. J'étais le fils d'aelle, mais qu'est-ce que ça changeait ? Cela n'expliquait ni n'exigeait rien. Le destin est inexorable. Et je rentrais chez moi.

C'est Issa qui vit le premier la fumée. Il avait toujours eu des yeux d'aigle. alors que j'étais campé sur ma colline en t,chant de trouver un sens aux révélations de ma mère, Issa repéra de la fumée de l'autre côté de la mer.

" Seigneur ? "

Je ne répondis rien, trop ahuri que j'étais par ce que je venais d'apprendre. Je devais tuer mon père ? Et ce père était aelle ?

" Seigneur ! insista Issa, m'arrachant enfin a mes pensées. Seigneur, regardez, de la fumée. "

Il pointait le doigt vers le sud, en direction de la Dumnonie, et au départ je crus que la blancheur n'était qu'une tache plus claire parmi les nuages, mais Issa était s'r de son fait, et les autres lanciers m'assurèrent a leur tour que c'était de la fumée, non des nuages ou de la pluie. " Il y en a d'autres, Seigneur ", dit-il, montrant du doigt une autre tache blanche qui se détachait sur la grisaille.

Un feu pouvait être un accident : une salle incendiée, peut-être, ou un champ sec embrasé, mais par un temps aussi humide jamais un champ n'aurait brûlé et, de toute ma vie, jamais je n'avais vu deux salles dévorées par les flammes en même temps, à moins que l'ennemi n'y eût jeté ses torches.

" Seigneur ? me pressa Issa qui, comme moi, avait une femme en Dumnonie.

- On rentre au village. Tout de suite. "

Le mari de Linna consentit à nous faire traverser la mer. Le voyage n'était pas long, car le bras de mer ne faisait pas plus de quelques lieues et c'était la route la plus courte pour rentrer au

pays, mais, comme tous les lanciers, nous préférions un long voyage au sec et cette traversée fut bel et bien une épreuve. Un fort vent d'ouest s'était levé, chargé de nuages et de pluie, provoquant brièvement une forte houle contre laquelle nous protégions mal les plats-bords de notre embarcation. Tandis que nous écopions, les voiles en lambeaux se gonflaient, claquaient et nous entraînaient dans le sud. Notre batelier, qui n'était autre que mon beau-frère Balig, déclara qu'il n'y avait rien de tel qu'un bon bateau sur la mer par vent fort et, en beuglant, remercia Manawy-dan de nous avoir envoyé un temps pareil, mais Issa fut malade comme un chien et moi-même j'eus des haut-le-cœur. C'est donc avec un grand soulagement que nous accostâmes en Dumnonie au milieu de l'après-midi, à trois ou quatre heures seulement de chez nous.

Je payai Balig, puis nous nous enfîmes dans un pays plat et humide. Il y avait un village non loin de la grève, mais ses habitants avaient vu la fumée et avaient peur. Nous prenant pour des ennemis, ils coururent se réfugier dans leurs cabanes. Le village possédait une petite église, une simple chaumière avec une croix de bois clouée sur le toit, mais tous les chrétiens étaient partis. L'un des païens demeurés au village m'expliqua qu'ils avaient tous filé dans l'est : " Ils ont suivi leur prêtre, Seigneur.

- Pourquoi ? Où ça ?

- Nous n'en savons rien, Seigneur. " Il jeta un coup d'œil en direction du lointain panache de fumée. " Les Saxons sont-ils de retour ?

- Non ", le rassurai-je, espérant ne pas me tromper. Moins épaisse maintenant, la fumée semblait être à une dizaine de lieues seulement, et je doutais qu'elle ou Cerdic aient pu s'enfoncer aussi loin en

Dumnonie. Ou alors c'est que la Bretagne tout entière était perdue.

Nous press,mes le pas. La seule chose qui nous importait, désormais, c'était de retrouver nos familles au plus vite. Dès lors que nous les saurions en sécurité, nous aurions tout le loisir de découvrir ce qui se passait. Pour rejoindre la salle d'Ermid, nous avions le choix entre deux routes. L'une, la plus longue, s'enfonçait au cour des terres et demandait quatre ou cinq heures de marche, le plus souvent dans l'obscurité, mais l'autre passait a travers les marais salants d'avalon : une route semée de marécages et de fondrières bordées de saules, d'étangs couverts de roseaux.

¿ marée haute et par vent d'ouest, la mer s'avavançait parfois jusqu'ici et engloutissait les voyageurs imprudents. Il y avait des routes a travers le grand marécage et mame des sentiers boisés qui menaient jusqu'aux saules étates, oa les villageois plaçaient leurs pièges a anguilles et a poissons, mais aucun de nous ne les connaissait. Nous préfér

,mes tout de mame nous y engager, car c'était la voie la plus rapide pour rentrer chez nous.

Le soir tombait lorsque nous trouv,mes un guide. Comme la plupart des habitants des marais, c'était un paÔen et, sitôt qu'il sut qui j'étais, il se fit une joie de nous offrir ses services. au milieu du marais, nous aperç,mes le Tor, masse noire surgissant de la lumière déclinante. Nous aurions d° commencer par aller la-bas, nous expliqua notre guide, puis demander a un marinier d'Ynys Wydryn de nous conduire sur un bateau plat a travers les eaux peu profondes de l'étang d'Issa.

Il pleuvait encore lorsque nous quitt,mes le village marécageux, les gouttes de pluie crépitant sur les roseaux et ridant les mares. Une heure plus tard, elle avait cessé pour laisser poindre peu a peu une lune laiteuse et blafarde derrière les nuages plus épars que le vent soufflait depuis l'ouest. Notre sentier enjambait des fosses noires sur des ponts de planche, puis continuait au milieu des pièges d'osier et serpentait de manière incompréhensible a travers des fondrières luisantes et désolées oa notre guide marmonnait des incantations contre l'esprit des marais.

Certaines nuits, confia-t-il, scintillaient d'étranges lumières bleues : les esprits des nombreuses personnes qui avaient trouvé la mort dans ce labyrinthe d'eau, de boue et de joncs. Le bruit de nos pas effarouchait la sauvagine qui s'envolait en poussant des cris perçants, les ailes des oiseaux paniques dessinant des ombres noires sur les nuages chassés par le vent. Tout en marchant, notre guide me parla des dragons

assoupis sous les marais et des goules qui s'insinuaient a travers ses vallées de boue. Il portait un collier de vertèbres d'un noyé : le seul charme s'r, affirmait-il, contre ces choses redoutables qui hantaient notre sentier.

J'avais l'impression de piétiner sur place, mais ce n'était que mon impatience et, mètre après mètre, accul après accul, nous nous rapprochions et, la grande colline paraissant de plus en plus haute dans le ciel de nuages déchiquetés, nous aperçûmes une lueur a son pied : un grand feu qui nous fit croire d'abord que la Sainte-Epine était la proie des flammes.

Mais comme celles-ci ne paraissaient pas plus vives a mesure que nous approchions, je me dis qu'il devait s'agir de brasiers allumés pour quelque rite chré-367

tien censé protéger le sanctuaire. Comme un seul homme, nous fames tous le signe contre le mal avant de mettre le pied sur la digue qui menait droit des marécages aux terres hautes d'Ynys Wydryn. *

Notre guide nous laissa la. Il préférait les dangers des marais aux périls d'Ynys Wydryn en flammes. Il s'agenouilla devant moi et je le récompensai de mon dernier lingot d'or, puis lui fis signe de se relever et le remerciai.

Nous travers,mes tous les six le petit village de pacheurs et de vanniers.

Les maisons étaient plongées dans l'obscurité, et les allées désertées, hormis par les rats et les chiens. Nous nous dirigions vers la palissade de bois qui entourait le sanctuaire, et, si nous apercevions les panaches de fumée qui s'élevaient en tourbillonnant, nous n'avions encore aucune idée de ce qui se tramait a l'intérieur. Notre chemin passait devant l'entrée principale du sanctuaire ; en nous approchant, je vis que deux lanciers montaient la garde a l'entrée. Le feu qu'on entrevoyait par la porte ouverte éclairait l'un de leurs boucliers : et sur ce bouclier, je reconnus le dernier symbole que je m'attendais a voir ici. Le pygargue de Lancelot, tenant un poisson dans ses serres.

quant a nous, nous portions nos boucliers sur le dos, si bien que leurs étoiles blanches étaient invisibles, et alors mame que nous arborions la queue de loup grise les lanciers durent nous prendre pour des amis car ils ne nous lancèrent aucun défi en nous voyant approcher. Pensant que nous voulions entrer dans le sanctuaire, ils s'écartèrent. Et ce n'est que lorsque je fus a demi engagé dans l'entrée, curieux du rôle

de Lancelot dans les étranges événements de la nuit, que les deux hommes comprirent que nous n'étions pas des leurs. L'un d'eux prétendit me barrer le passage avec sa lance : " qui va la ? "

J'écartai sa lance puis, sans lui laisser le temps de sonner l'alarme, je l'attirai vers la porte tandis qu'Issa entraînait son camarade. Une foule immense se pressait à l'intérieur du sanctuaire, mais tous nous tournaient le dos et aucun ne vit l'algarde. Ils n'entendirent rien non plus, car la foule des fidèles chantait et psalmodiait, et leur babil confus étouffa le bruit discret de notre échauffourée. J'entraînai mon prisonnier dans l'ombre, au bord de la route, où je m'agenouillai à côté de lui. J'avais abandonné ma lance et je sortis alors le petit couteau que je portais à la ceinture : " Tu es un homme de Lancelot ?

- Oui, fit-il d'une voix sifflante.

- alors que faites-vous ici ? C'est le pays de Mordred.

- Le roi Mordred est mort ", répondit-il effrayé par la lame blanche que je tenais sur sa gorge. Je ne dis mot, car sa réponse me laissa tellement stupéfait que je ne trouvai rien à dire. L'homme dut croire que mon silence présageait sa mort car il prit un air désespéré :

" Ils sont tous morts !

- qui?

- Mordred, arthur, tous. "

L'espace de quelques secondes, j'eus l'impression que mon univers vacillait sur ses fondations. L'homme se débattit brièvement, mais la pression de mon couteau le calma.

" Comment ?

- Je ne sais pas.

- Comment ? repris-je d'une grosse voix.

- Nous n'en savons rien ! Mordred est mort avant que nous arrivions et le bruit court qu'arthur a trouvé la mort à Powys. "

Je reculai, faisant signe à l'un de mes hommes de tenir les deux captifs en respect avec la pointe de sa lance. Puis j'essayai de calculer combien d'heures s'étaient écoulées depuis la dernière fois que j'avais vu arthur.

Il ne s'était passé que quelques jours depuis que nous nous étions quittés à la croix de Cadoc, et arthur avait pris une route beaucoup plus longue que la mienne. S'il était mort, la nouvelle ne serait certainement pas parvenue à Ynys Wydryn avant moi.

" Votre roi est-il ici ? demandai-je à l'homme.

- Oui.

- Pourquoi?

- Pour prendre le royaume, Seigneur, fit-il dans un murmure. "

Nous découpa mes des bandes de tissu de laine dans les manteaux des hommes pour leur ligoter les bras et les jambes, puis nous leur fourra mes des poignées de laine dans la bouche pour les réduire au silence. Nous les fâmes rouler dans un fossé en les priant de se tenir tranquilles, puis je regagnai la porte du sanctuaire avec mes cinq hommes. Je voulais y jeter un coup d'œil quelques instants et en tirer tous les renseignements possibles avant de rentrer chez moi au pas de course. " Les manteaux sur vos casques, ordonnai-je, et les boucliers à l'envers. "

Nos queues de loup et les toiles de nos boucliers ainsi cachées, nous nous glissâmes dans le sanctuaire désormais sans gardes, 369

prenant grand soin de rester dans l'obscurité et contournant la foule excitée pour rejoindre les fondations de pierre du sépulcre que Mordred avait commencé à bâtir pour sa mère morte. Du haut des murs, nous pouvions voir par-dessus la tête des fidèles et observer l'étrange cérémonie qui se déroulait entre les deux rangées de feux qui éclairaient Ynys Wydryn dans la nuit.

au début, je crus à un autre rite chrétien analogue à celui dont j'avais été le témoin à Isca, parce que l'espace entre les deux rangées de brasiers grouillait de femmes qui dansaient, d'hommes qui se balançaient et de prêtres qui chantaient dans une grande cacophonie de cris perçants, de hurlements et de gémissements. Des moines armés de fléaux de cuir se promenaient parmi les femmes en extase et cinglaient leurs dos nus, chaque coup provoquant de nouveaux hurlements de joie. Une femme se tenait à genoux à côté de la Sainte ...pine. " Viens, Seigneur Jésus ! vagissait-elle, viens ! " Un moine la flagellait frénétiquement, la frappant si fort que son dos nu n'était qu'une plaie sanguinolente, mais chaque nouveau coup augmentait la ferveur de sa prière désespérée.

J'étais sur le point de descendre du sépulcre et de retourner au portail quand des lanciers sortirent des bâtiments du sanctuaire et repoussèrent brutalement les fidèles pour ménager un espace libre entre les feux qui éclairaient la Sainte ...pine. Ils éloignèrent les femmes hurlantes. D'autres lanciers suivirent, dont deux qui portaient une litière, et derrière cette litière l'évêque Sansum conduisait un groupe de prêtres aux vêtements de couleurs vives. Bors, le champion de Lancelot, était là. Amhar et Loholt accompagnaient le roi des Belges, mais je ne voyais pas Dinas et Lavaine, les redoutables jumeaux.

apercevant Lancelot, la foule se mit à hurler de plus belle. Les fidèles tendaient les mains vers lui ; certains s'agenouillaient même sur son passage. Il avait revêtu son armure d'écaillés émaillées, dont il jurait qu'elle avait jadis appartenu à Agamemnon, et son casque noir aux ailes de cygne déployées. Sa longue chevelure noire huilée lui tombait dans le dos, plaquée sur le manteau rouge qui lui couvrait les épaules. La lame du Christ était à ses côtés et ses jambes étaient recouvertes par de grandes bottes de cuir rouge. Sa garde saxonne avançait derrière lui : tous des géants en cottes de mailles d'argent, armés de grandes haches de guerre qui reflétaient les flammes bondissantes. Je ne voyais pas Morgane, mais son chœur de saintes femmes tout de blanc

chantait vainement de faire entendre son chant par-dessus les gémissements et les cris de la foule excitée.

L'un des lanciers portait un pieu qu'il plaça dans un trou préparé à côté

de la Sainte ...pine. Un instant, je crus qu'ils étaient sur le point d'y brûler quelque malheureux païen et je crachai pour conjurer le mal. La victime était sur la litière, car les hommes qui la portaient déposèrent leur fardeau à la Sainte ...pine avant d'attacher le captif au pieu. Mais quand ils reculèrent et que nous pûmes enfin voir la scène correctement, je compris qu'il n'y avait ni bûcher ni captif. Ce n'était pas un païen qui était ligoté au poteau, mais un chrétien, et ce n'était pas à une mise à mort que nous assistions, mais à un mariage.

Et je pensai alors à l'étrange prophétie de Nimue sur le mariage d'un mort.

Le marié était Lancelot, et il se tenait maintenant à côté de son épouse ficelée à un poteau : une reine. L'ancienne princesse de Powys devenue princesse de Dumnonie, puis reine de Silurie : Norwenna, la

belle-fille du grand roi Uther, la mère de Mordred, morte depuis quatorze ans. Elle gisait depuis lors dans sa tombe, mais on l'avait exhumée pour suspendre ses restes au poteau dressé près de la Sainte ...pine chargée d'ex-voto.

Horrifié, je me signai contre le mal et passai la main sur les mailles de fer de mon armure. Issa me prit par le bras comme pour s'assurer qu'il n'était pas dans les affres de quelque cauchemar inimaginable.

La reine morte n'était guère plus qu'un squelette. On avait drapé ses épaules d'un ch,le blanc qui dissimulait mal ses effroyables lambeaux de peau jaun,tre et les morceaux de graisse et de chair blanche demeurés accrochés a ses os. Son cr,ne incliné était couvert de peau tendue ; sa m

,choire s'était décrochée et pendillait a son cr,ne, tandis que ses yeux n'étaient que des trous noirs dans son masque de mort éclairé par le feu.

L'un des gardes avait placé une couronne de coquelicots au sommet de son cr

,ne encore parsemé de mèches de cheveux qui tombaient sur son ch,le.

" que se passe-t-il ? me demanda Issa a voix basse.

- Lancelot revendique la Dumnonie. En épousant Norwenna, il entre dans la famille royale de Dumnonie. "

Il ne pouvait y avoir d'autre explication. Lancelot s'emparait du trône de la Dumnonie, et cette macabre cérémonie au milieu des brasiers lui offrait un prétexte juridique pour le moins léger. En épousant la morte, il devenait l'héritier d'Uther.

370

371

D'un signe, Sansum réclama le silence et les moines qui portaient les fléaux crièrent a la foule de se calmer. Peu a peu, la frénésie se calma.

De temps a autre, une femme hurlait et un frisson nerveux parcourait la foule, puis le silence j^nît par se faire. Les voix du chour allèrent en s'amenuisant. Sansum leva les bras et pria le Dieu Tout-Puissant de bénir cette union d'un homme et d'une femme, de ce roi et de sa reine, puis invita Lancelot a prendre la main de son épouse. Lancelot tendit

sa main gantée et souleva les os jaunes. Les joues de son casque étaient ouvertes et laissaient voir son large sourire. La foule poussa de grands cris de joie. Je me souvins des propos de Tewdric sur les signes et les présages, et je devinai que ce mariage impie était la preuve du retour imminent de leur Dieu.

" Par le pouvoir dont je suis investi par le Saint Père et par la gr,ce qui m'est donnée par le Saint-Esprit, cria Sansum, je vous déclare mari et femme !

- Oa est notre roi ? me demanda Issa.

- qui sait ? Mort, probablement. "

Puis j'observai Lancelot, qui souleva les os jaunes de la main de Norwenna et fit mine de les porter a ses lèvres. L'un des doigts se détacha lorsqu'il rel,cha la main.

Incapable de résister a une occasion de pracher, Sansum se mit alors a haranguer la foule. Et c'est alors que Morgane m'accosta. Je ne l'avais pas vue approcher et je ne sentis sa présence que lorsque sa main tira sur mon manteau. Me retournant alarmé, je vis son masque d'or scintillant a la lueur des flammes.

" Lorsqu'ils s'apercevront que les gardes ont disparu, me dit-elle a voix basse, ils fouilleront cette enceinte, et vous serez des hommes morts.

Suivez-moi, imbéciles ! "

D'un air penaud, nous suivames sa silhouette noire et vo°tée, contournant la foule pour nous réfugier dans l'ombre de la grande église. Elle s'arrata la et me regarda droit dans les yeux : " Le bruit a couru que tu étais mort. Tué avec arthur au sanctuaire de Cadoc.

- Je suis en vie, Dame.

- Et arthur?

- Il y a trois jours, il était encore vivant, Dame. aucun de nous n'est mort au sanctuaire de Cadoc.

- Gr,ce a Dieu, l,cha-t-elle, gr,ce a Dieu. "

Puis elle saisit mon manteau et attira mon visage près de son masque :
" ...

coute-moi, reprit-elle d'un ton pressant. Mon mari a été contraint de

s'exécuter.

372

- Si vous le dites. Dame. "

Je restai incrédule, convaincu que Morgane faisait de son mieux pour ménager les deux camps au cours de cette crise qui s'était abattue si soudainement sur la Dumnonie. Lancelot s'emparait du trône et quelqu'un s'était assuré qu'arthur ne f't pas au pays a ce moment-la. Pire encore, on s'était arrangé pour nous envoyer, arthur et moi, dans la vallée de Cadoc, et nous y tendre une embuscade. quelqu'un avait comploté notre mort. Or c'était Sansum qui nous avait révélé le refuge dé Ligessac, Sansum qui n'avait pas voulu abandonner l'arrestation aux hommes de Cuneglas, et Sansum encore qui se tenait devant Lancelot et un cadavre a la lueur de ces brasiers. Je soupçonnais le Seigneur des Souris de tirer les ficelles de toute cette sale affaire, tout en doutant que Morgane s'°t mame la moitié

des projets ou des menées de son mari. Elle était trop vieille et trop sage pour se laisser contaminer par la frénésie religieuse et essayait au moins de trouver une issue a cette cascade d'horreurs.

" Promets-moi qu'arthur vit encore !

- Il n'est pas mort dans la vallée de Cadoc. J'en répons. " Elle marqua un temps de silence et je crus l'entendre sangloter sous son masque. " Dis a arthur qu'on ne nous a pas laissé le choix.

- Je le lui dirai. Mais que savez-vous de Mordred ?

- Il est mort, siffla-t-elle. Tué a la chasse.

- Mais s'ils ont menti a propos d'arthur, pourquoi n'en auraient-ils pas fait autant a propos de Mordred ?

- qui sait ? "

Elle se signa et me tira par mon manteau : " Venez ! " dit-elle brusquement, nous entraînant le long de l'église vers une petite cabane de bois. quelqu'un y était retenu prisonnier, car j'entendais tambouriner sur la porte fermée par des lanières de cuir.

" Tu devrais rejoindre ta femme, Derfel, me dit Morgane en s'efforçant de défaire les nouds de son unique main. Dinas et Lavaine se sont dirigés vers ta salle a la tombée de la nuit. Ils ont pris des lanciers. "

Un vent de panique me saisit et j'empoignai ma lance pour trancher la lanière de cuir. La porte s'ouvrit aussitôt. Nimue en sortit d'un bond, les mains crispées comme des serres. Mais elle me reconnut et se laissa tomber dans mes bras. Elle cracha sur Morgane.

373

" File, imbécile, grogna Morgane, et souviens-toi que c'est moi qui aujourd'hui t'ai arraché a la mort. "

Je pris les deux mains de Morgane, la saine et la br°lée, et les portai a mes lèvres : " Pour tout ce que vous avez faij°cette nuit. Dame, je suis votre débiteur.

- File, imbécile, et vite ! "

Nous longe,mes les entrepôts, les cases d'esclaves et les greniers pour sortir du sanctuaire par un portillon oa les pacheurs rangeaient leurs bateaux de joncs. Nous prames deux petites embarcations en nous servant de nos lances comme de perches. Et je pensai au jour lointain de la mort de Norwenna, oa Nimue et moi avions fui Ynys Wydryn de la mame façon.

¿ l'époque, comme aujourd'hui, nous nous étions dirigés vers la salle d'Ermid et, comme aujourd'hui, nous étions des fugitifs traqués dans un pays tombé entre des mains ennemies.

Nimue ne savait pas grand-chose de ce qui s'était passé en Dumnonie : Lancelot était venu et s'était proclamé roi. Mais au sujet de Mordred, elle ne pouvait que répéter ce que Morgane avait dit : que le roi était mort en chassant. Elle nous raconta comment les lanciers étaient arrivés au Tor pour la conduire au sanctuaire oa Morgane l'avait emprisonnée. Elle avait entendu dire qu'une meute de chrétiens avait ensuite escaladé le Tor pour massacrer tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage et démolir toutes les cabanes pour construire une église avec le bois ainsi récupéré.

" C'est donc Morgane qui t'a sauvé la vie.

- Elle veut mes connaissances, expliqua Nimue. Sans quoi, comment sauront-ils se servir du Chaudron ? C'est pour cela que Dinas et Lavaine sont allés chez toi, Derfel. Pour retrouver Merlin. " Elle cracha dans l'étang puis reprit : " Tout se passe comme je te l'avais dit. Ils ont libéré la puissance du Chaudron et ne savent pas comment la dominer. Deux rois sont venus a Cadarn. Mordred, puis Lancelot. Il est allé la-bas cet après-midi et s'est juché sur la pierre. Et cette nuit, la morte est

mariée.

- Et tu as dit aussi, lui rappelai-je avec aigreur, qu'une épée pèserait sur la gorge d'un enfant. " Et a ces mots je donnai un grand coup de lance dans l'étang peu profond tant j'avais hâte de regagner au plus vite la salle d'Ermid. Oa se trouvaient mes enfants. Oa se trouvait Ceinwyn. Et vers oa les druides de Silurie et leurs lanciers s'étaient dirigés trois heures plus tôt.

374

Des flammes éclairaient notre chemin. Non pas les flammes qui illuminaient les noces de Lancelot avec la morte, mais de nouvelles flammes rouges qui jaillissaient dans le ciel depuis la salle d'Ermid. Nous étions au milieu de l'étang lorsque nous vames leurs longs reflets se briser sur l'eau noire.

Je priais Gofannon, Lleullaw, Bel, Cernunnos, Taranis, tous les Dieux, oa qu'ils fussent, que l'un d'eux quittât le royaume des étoiles pour sauver ma famille. Les flammes bondissaient toujours plus haut, crachant des flammèches dans la fumée qu'emportait le vent d'ouest a travers la malheureuse Dumnonie.

quand Nimue eut terminé son récit, nous continuâmes en silence. Issa avait les larmes aux yeux. Il s'inquiétait pour Scarach, la petite Irlandaise qu'il avait épousée, et il se demandait, comme moi, ce qu'étaient devenus les lanciers que nous avions laissés pour garder la salle. Ils étaient assurément assez nombreux pour retenir Dinas, Lavaine et leurs hommes de main. Mais les flammes suggéraient que les choses avaient pris un tout autre tour, et nous redoublâmes d'efforts.

En nous rapprochant, nous entendâmes des hurlements. Nous n'étions que six lanciers, mais je n'hésitai pas un instant et me refusai au moindre détour pour foncer dans le trou d'eau ombragé qui s'étendait juste a côté de la palissade et débarquer a deux pas du petit coracle de Dian que Gwlyddyn, le serviteur de Merlin, avait fait pour elle.

Je ne compris que plus tard comment les choses s'étaient passées cette nuit-là. Gwilym, l'homme qui commandait les lanciers restés sur place tandis que je marchais dans le nord avec arthur, avait aperçu une lointaine fumée a l'est et avait deviné qu'il se tramait quelque chose. Il avait posté ses hommes puis avait rejoint Ceinwyn pour voir avec elle s'ils devaient rejoindre les bateaux et aller se cacher dans les marais. Ceinwyn avait refusé. Malaine, le druide de son frère, avait administré

a Dian une décoction qui avait fait passer la fièvre, mais l'enfant demeurait faible.

En outre, nul ne savait ce que la fumée voulait dire et aucun messager ne s'était présenté pour les avertir du danger. Ceinwyn avait préféré envoyer deux lanciers aux nouvelles et attendre a l'abri de la palissade. La nuit était tombée sans qu'elle eût reçu de nouvelles. Mais en un sens, tous en étaient soulagés car rares étaient les lanciers qui marchaient de nuit, et Ceinwyn

375

se sentait en tout cas plus en sécurité qu'en plein jour. Depuis la palissade, ils avaient aperçu des flammes de l'autre côté de l'étang, aYnysWydryn, et s'étaient demandé ce que cela signifiait. Mais personne n'avait entendu approcher les cavaliers de Dinas et Lavaine dans les bois voisins.

Les cavaliers avaient mis pied a terre a une bonne distance de la salle, attaché les rênes de leurs montures aux arbres puis, profitant des nuages qui voilaient la lune, s'étaient glissés jusqu'a la palissade. Ce n'est que lorsque les hommes de Dinas et Lavaine prirent la porte d'assaut que Gwilym comprit que la salle était attaquée. Ses deux éclaireurs n'étaient pas rentrés et il n'y avait pas de gardes dans les bois. L'ennemi était déjà au pied de la palissade quand l'alerte fut donnée. La porte n'était pas bien imposante - a peine plus haute qu'un homme - et le premier rang des ennemis s'y précipita sans armures ni lances ni boucliers et parvint a l'escalader avant que les hommes de Gwilym n'aient eu le temps de se réunir. Les gardes de la porte combattirent et tuèrent, mais ces premiers assaillants furent assez nombreux a leur échapper pour débloquer la porte et ouvrir la voie aux lanciers lourdement armés de Dinas et de Lavaine. Dix de ces lanciers appartenaient a la garde saxonne de Lancelot, les autres étaient des guerriers belges qui avaient fait le serment de servir leur roi.

Les hommes de Gwilym firent de leur mieux pour se rassembler et le combat le plus farouche eut lieu devant la porte de la salle. C'est la que Gwilym lui-même gisait, mort, avec six autres de ses hommes. Six autres gisaient dans la cour, où un entrepôt était la proie des flammes, celles-la mêmes qui nous avaient éclairés pendant que nous traversions le lac et qui nous révélèrent l'horrible spectacle.

Mais la bataille n'était pas terminée. Dinas et Lavaine avaient bien concocté leur trahison, mais leurs hommes n'avaient pas réussi a

enfoncer la porte de la salle et mes derniers lanciers tenaient encore le grand b

,timent. Je voyais leurs boucliers et leurs lances qui bloquaient l'arche, tandis qu'on devinait une autre lance dans l'embrasure de l'une des fenatres hautes par oa s'échappait la fumée. Deux de mes chasseurs y avaient pris position, et leurs flèches empachaient les hommes de Dinas et Lavaine de porter le feu de l'entrepôt a la chaumière. Ceinwyn, Morwenna et Seren étaient toutes a l'intérieur, de mame que Merlin, Malaine et la plupart des autres femmes et enfants qui

376

vivaient a l'intérieur de l'enceinte. Mais ils étaient cernés par un ennemi supérieur en nombre. Et les druides ennemis avaient découvert Dian.

Dian dormait dans l'une des cabanes. Elle le faisait souvent, aimant la compagnie de sa vieille nourrice qui avait épousé mon forgeron. Peut-atre était-ce son casque d'or qui l'avait fait repérer ou peut-atre la farouche Dian avait-elle craché son défi a ses ravisseurs en leur promettant que son père se vengerait.

Dans sa robe noire, son fourreau vide pe'ndant a sa hanche, Lavaine serrait Dian contre son corps. Elle se débattait de son mieux avec ses petits pieds sales qui s'agitaient sous sa robe blanche, mais Lavaine avait passé son bras gauche autour de sa taille et, de sa main droite, tenait une épée nue contre sa gorge.

Issa me retint par le bras pour m'empacher de charger furieusement contre les hommes en armure postés devant la salle assiégée. Ils étaient une vingtaine. Je ne voyais pas Dinas, mais je soupçonnais qu'il était a l'arrière de la salle avec les autres lanciers ennemis, afin de barrer toute issue aux ,mes piégées a l'intérieur.

" Ceinwyn ! lança Lavaine de sa voix caverneuse. Sortez ! Mon roi vous demande ! "

Je déposai ma lance et tirai Hywelbane. Sa lame émit un léger sifflement en frottant la gorge du fourreau.

" Sortez ! " cria de nouveau Lavaine.

Je passai les mains sur les os de porc sertis dans la garde de l'épée et priai mes dieux de me rendre terrible cette nuit-la.

" Vous préférez voir mourir votre petite morveuse ? demanda Lavaine, et la pression de la lame sur sa gorge arracha a Dian un hurlement. Votre homme est mort ! reprit Lavaine. Il est mort a Powys avec arthur. Il ne viendra pas a votre secours. "

Issa gardait la main sur mon bras : " Pas encore, Seigneur. Pas encore ", murmura-t-il.

Les boucliers qui gardaient la porte d'entrée s'ouvrirent, laissant le passage a Ceinwyn. Elle était vatee d'un manteau noir qu'elle tenait serré

autour de sa gorge.

" Reposez l'enfant, dit-elle calmement.

- L'enfant sera libéré quand vous serez venue a moi, répondit Lavaine. Mon roi exige votre compagnie.

- Votre roi ? demanda Ceinwyn. quel roi ? "

Elle savait parfaitement de qui étaient les hommes venus cette nuit, car leurs boucliers seuls les trahissaient, mais elle ne voulait pas faciliter la t,che de Lavaine.

377

" Le roi Lancelot, dit Lavaine. Roi des Belges et roi de Dumno-

nie. " Ceinwyn tira son manteau noir sur ses épaules : " Et qu attend donc de moi le roi Lancelot ?" *t Derrière elle, a l'arrière de la salle vaguement éclairée par

l'entrepôt en flammes, j'apercevais d'autres lanciers. Ils avaient sorti les chevaux de mes écuries et observaient maintenant la confrontation entre Ceinwyn et Lavaine. " Cette nuit, Dame, expliqua Lavaine, mon roi a pris une

épouse.

- alors il n'a aucun besoin de moi, fit Ceinwyn en haussant les épaules.

- Mais l'épouse ne saurait accorder au roi les privilèges qu un homme attend de sa nuit de noces. C'est a vous, Dame, de lui donner son plaisir.

C'est une vieille dette d'honneur que vous lui devez. En outre, ajouta Lavaine, vous êtes veuve, maintenant. Vous avez besoin d'un autre homme. "

Je me raidis, mais Issa me saisit de nouveau par le bras. L'un des gardes saxons proches de Lavaine s'agitait, Issa suggéra sans mot dire que nous attendions que l'homme fût à nouveau détendu.

Ceinwyn laissa tomber la tête quelques instants, puis la redressa : " Et si je viens avec vous, dit-elle d'une voix lugubre, vous laisserez ma fille en vie ?

- Elle vivra, promit Lavaine.

_ Et tous les autres aussi? demanda-t-elle en montrant la salle.

- Ceux-la aussi.

- alors, relâchez ma fille, exigea Ceinwyn.

- Venez d'abord ici, répliqua Lavaine, et amenez Merlin avec vous. "

Dian le frappa de ses talons nus, mais il resserra l'épée et elle se calma.

Le toit de l'entrepôt s'effondra dans une grande gerbe de flammèches et de brins de paille incandescents. Certains retombèrent sur le toit de chaume où ils rougeoierent faiblement. Pour l'instant, la pluie protégeait la salle, mais la toiture ne tarderait pas à s'embraser. Je le savais.

Je me raidis, prêt à charger, mais c'est alors que Merlin apparut dans le dos de Ceinwyn. Sa barbe était de nouveau tressée. Il portait son grand b

,ton et se tenait plus droit et plus menaçant que je ne l'avais vu depuis des années. Il passa son bras droit autour des épaules de Ceinwyn : "

Laisse l'enfant, ordonna-t-il.

378

- Nous avons fait un charme avec votre barbe, vieillard, répondit Lavaine en hochant la tête, et vous n'avez aucun pouvoir sur nous. Mais cette nuit, nous aurons le plaisir de votre conversation tandis que notre roi aura le plaisir de la princesse Ceinwyn. Tous les deux, exigea-t-il, venez ici. "

Merlin leva son b,ton et le pointa vers Lavaine : " ¿ la prochaine lune, vous mourrez près de la mer. Toi et ton frère, vous mourrez tous les deux et vos hurlements seront portés par les vagues jusqu'a la fin des temps.

Laisse filer l'enfant. "

Nimue siffla doucement derrière moi. Elle avait empoigné ma lance et retiré

son oillère de cuir de son affreuse orbite creuse.

La prophétie de Merlin laissa Lavaine impassible : " ¿ la prochaine lune, nous ferons bouillir les lambeaux de votre barbe dans du sang de taureau et livrerons votre ,me aux vermisseaux d'annwn. Tous les deux, venez ici.

- Rel,chez ma fille, exigea Ceinwyn.

- quand vous serez a ma hauteur, elle sera libre. "

Il y eut un temps de pause. Ceinwyn et Merlin discutèrent a voix basse. De l'intérieur de la salle, Morwenna cria. Ceinwyn se retourna pour parler a sa fille, puis elle prit la main de Merlin et commença a se diriger vers Lavaine :

" Pas comme cela, Dame, lança-t-il. Mon seigneur Lancelot exige que vous veniez a lui nue. Mon seigneur exige que vous alliez nue a travers la campagne et a travers la ville, et que vous entriez nue dans son lit. Vous lui avez fait honte, Dame, et cette nuit il vous rendra cette honte au centuple. "

Ceinwyn s'arrata et le foudroya du regard. Mais Lavaine se contenta de presser la lame de son épée sur la gorge de Dian. L'enfant hoqueta de douleur. D'instinct, Ceinwyn arracha la broche qui fermait son manteau, lequel, en tombant, révéla une robe blanche toute simple.

" Retirez la robe, Dame, lui ordonna Lavaine rudement, retirez-la ou votre fille va mourir. "

Je chargeai. Je hurlai le nom de Bel et chargeai comme un fou. Mes hommes me suivirent et d'autres hommes sortirent de la salle en voyant les étoiles blanches sur nos boucliers et les queues grises sur nos casques. Nimue chargea avec nous, poussant des cris perçants et vagissants, et je vis la ligne des lanciers ennemis se retourner, le visage horrifié. Je courus droit sur Lavaine. Il me vit, me reconnut et

resta cloué sur place, terrifié. Il s'était déguisé en prêtre chrétien, accrochant un crucifix autour de son cou. Il

379

n'était pas bon, par les temps qui couraient, de chevaucher a travers la Dumnonie habillé en druide. Mais l'heure avait sonné de la mort de Lavaine et je chargeai en hurlant le nom de mon Dieu.

&

Un garde saxon s'interposa, sa hache scintillant a la lueur des flammes tandis qu'il la brandissait a hauteur de mon cr,ne. Je parai avec mon bouclier et la force du coup fit trembler mon bras. Puis je tirai Hywelbane, lui enfonçai la lame dans le ventre et la libérai dans une grande giclée d'entrailles saxonnes. Issa avait tué un autre Saxon et Sacrach, sa farouche petite Irlandaise, était sortie de la salle pour entailler un Saxon blessé avec sa lance a sangliers tandis que Nimue plongeait sa lance dans la bedaine d'un homme. Je parai un nouveau coup de lance et me débarrassai du lancier avec Hywelbane tout en cherchant désespérément des yeux oa était passé Lavaine. Je le vis qui s'enfuyait avec Dian dans les bras. Il essayait de rejoindre son frère derrière la salle lorsque mes lanciers se précipitèrent pour lui barrer le chemin. Il se retourna, me vit et courut vers la porte. Il tenait Dian comme un bouclier.

" Je le veux vivant ! " grondai-je en me lançant a ses trousses dans le capharna'm illuminé par le brasier. Un autre Saxon se jeta sur moi en grognant le nom de son Dieu, qui, par la gr,ce d'Hywelbane, lui resta en travers de la gorge. Issa poussa un cri et j'entendis les sabots : l'ennemi qui gardait l'arrière de la salle chargeait a cheval. Revatu comme son frère de la robe noire des prêtres chrétiens, Dinas menait la charge, sabre au clair.

" arratez-les ! " criai-je. J'entendais Dian hurler. L'ennemi était pris de panique. Ils étaient supérieurs en nombre, mais l'irruption des lanciers dans la nuit noire leur avait fait passer leur assurance. Et la sauvage Nimue, avec son orbite creuse et sa lance ensanglantée, avait d° leur apparaatre comme une goule surgie d'une nuit d'épouvanté pour réclamer leurs ,mes. Ils fuyaient, terrorisés. Lavaine attendait que son frère f't tout près de l'entrepôt en flammes et tenait encore sa lame sur la gorge de Dian. Sifflant comme Nimue, Scarach le tenait a portée de sa lance sans oser risquer la vie de ma fille. D'autres ennemis escaladaient la palissade et certains couraient vers la porte. quelques-uns trouvèrent la mort dans l'obscurité, entre les cabanes, mais

certains s'échappèrent en courant a côté des chevaux terrifiés qui s'enfoncèrent

dans la nuit. Dinas se dirigea droit sur moi. Je levai mon bouclier, brandis

380

Hywelbane et lançai mon défi. Mais au dernier moment, il fit faire une embardée a sa monture aux yeux blancs en lançant son épée vers moi pour se diriger vers son frère jumeau. arrivé a hauteur de Lavaine, il se pencha de la selle et tendit le bras. Sacrach se jeta de côté pour échapper a la charge alors que Lavaine trouvait refuge dans les bras salvateurs de son frère. Il laissa tomber Dian, que je vis s'étaler par terre derrière lui.

Lavaine s'accrochait désespérément a son frère, qui s'agrippait tout aussi désespérément a la selle du cheval au galop. Je leur criai de s'arrêter et de se battre, mais les jumeaux poursuivirent leur course en direction des arbres noirs où les autres survivants avaient fui. Je maudis leurs ,mes.

Posté a la porte, je les traitai de vermine, de couards, de créatures du démon.

" Derfel ? appela Ceinwyn dans mon dos, Derfel ? "

Je cessai mes malédictions et me retournai : " Je suis en vie, je suis en vie.

- Oh Derfel ! " fit-elle en sanglotant, et c'est alors que je la vis qui tenait Dian dans ses bras, et sa robe blanche qui n'était plus blanche, mais rouge.

Je courus les rejoindre. Dian était blottie dans les bras de sa mère. Je l',chai mon épée, retirai mon casque et m'agenouillai a côté d'elle. " Dian, murmurai-je, ma chérie ? "

Je vis l',me vaciller dans ses yeux. Elle me vit - je suis s'r qu'elle m'a vu - et elle vit sa mère avant de mourir. Elle nous regarda, puis son ,me s'envola comme un battement d'ailes dans les ténèbres, et aussi discrètement qu'une chandelle soufflée par un courant d'air. Lavaine lui avait tranché la gorge en saisissant le bras de son frère. Et son cour abandonnait maintenant la bataille. Mais elle me vit avant de mourir. Je le sais. Elle me vit, puis elle rendit l',me. Je passai les bras autour

de son corps et de sa mère et pleurai comme un enfant.

Je pleurai toutes les larmes de mon corps pour ma petite, mon adorable Dian.

Nous avions fait quatre prisonniers. aucun n'était blessé : un garde saxon et trois lanciers belges. Merlin les interrogea et, quand il eut fini, je les taillai en pièces. Je les massacrai. Je tuai, fou de rage, je tuai en sanglotant, ne connaissant plus que le poids d'Hywelbane et la satisfaction vide de la lame qui mordait leur

381

chair. L'un après l'autre, sous les yeux de mes hommes, sous les yeux de Ceinwyn, sous les yeux de Morwenna et de Seren, je les massacrai tous les quatre. quand j'eus terminé, Hywelbane dégoulinait de sang, de la pointe jusqu'à la garde, et je continuai pourtant à taillader leurs corps sans vie. Mes bras étaient couverts de sang, ma rage aurait pu inonder la terre entière, mais elle ne pouvait ramener à la vie la petite Dian.

Je voulais d'autres hommes à tuer, mais les blessés de l'ennemi avaient déjà eu la gorge tranchée. Et, faute de pouvoir assouvir ma soif de vengeance, c'est couvert de sang que je me dirigeai vers mes filles terrifiées pour les serrer dans mes bras. Pas plus qu'elles, je ne pouvais m'arrêter de pleurer. Je les serrai contre moi comme si ma vie dépendait de la leur, puis je les portai à l'endroit où Ceinwyn continuait de dorloter le cadavre de Dian. Je desserrai délicatement les bras de Ceinwyn afin d'y placer ses enfants vivants et pris le petit corps de Dian pour le porter jusqu'à l'entrepôt en feu. Merlin vint avec moi. Il toucha de son bâton le front de la petite puis me fit un signe de tête. Il était temps, dit-il, de laisser l'âme de Dian franchir le pont des épées. Je commençai par déposer un baiser sur son front, l'allongeai sur le sol puis, à l'aide de mon poignard, coupai une mèche de ses cheveux d'or que je rangeai soigneusement dans ma bourse. Cela fait, je la repris dans mes bras, l'embrassai une dernière fois et lançai son cadavre dans les flammes où ses cheveux et sa petite robe blanche s'embrasèrent aussitôt.

" alimentez le feu, cria Merlin à mes hommes, alimentez-le ! "

Ils démolirent une petite cabane pour faire du feu une fournaise qui réduirait en cendres le corps de Dian. Son âme était déjà en route pour rejoindre son corps spectral dans les Enfers. Les flammes de son bon cher funéraire se déchaînèrent dans les ténèbres. Je m'agenouillai devant

les flammes, l',me ravagée, anéanti. Merlin me releva :

" Nous devons y aller, Derfel.

- Je sais. "

Il m'embrassa, me serrant comme un père dans ses longs bras puissants : "

Si seulement j'avais pu la sauver, murmura-t-il.

- Vous avez essayé, dis-je, tout en me maudissant de m'atre attardé a YnysWydryn.

- Viens, reprit Merlin, nous avons une longue route a parcourir d'ici l'aube. " Nous prames le peu de choses que nous pouvions emporter.

J'abandonnai mon armure ensanglantée et pris ma belle cotte de mailles avec ses franges d'or. Seren fourra trois chatons dans une sacoche de cuir, Morwenna prit une quenouille et un balluchon de vatements, et Ceinwyn un sac de vivres. Nous étions quatre-vingts au total : les lanciers, leurs familles, les serviteurs et les esclaves. Tous avaient jeté quelque souvenir dans le b°cher : la plupart, un bout de pain ; mais Gwlyddyn, le serviteur de Merlin, avait jeté aux flammes le coracle de Dian afin de lui permettre de payer sur les cours d'eau et les lacs des Enfers.

Marchant aux côtés de Merlin et de Malaine, le druide de son frère, Ceinwyn demanda ce que devenaient les enfants aux Enfers : " Ils jouent, répondit Merlin avec toute son autorité d'antan. Ils jouent sous les pommiers en vous attendant.

- Elle sera heureuse ", dit Malaine pour la rassurer. C'était un grand jeune homme maigre et au dos vo°té, qui portait l'ancien b,ton de lorweth.

Il avait l'air choqué par l'horreur de la nuit et, visiblement, la robe crasseuse et éclaboussée de sang de Nimue le mettait mal a l'aise. Elle avait perdu son oillère et son effroyable chevelure pendait raide et souillée.

Une fois rassurée sur le destin de Dian, Ceinwyn me rejoignit. J'étais encore terrassé de douleur, me reprochant de m'atre arraté pour voir la cérémonie de mariage de Lancelot, mais Ceinwyn avait retrouvé son calme : "

C'était son destin, Derfel, et elle est heureuse maintenant. " Elle me prit par le bras. " Et tu es en vie. Ils prétendaient que vous étiez morts. Tous les deux, toi et arthur.

- Il vit ", lui assurai-je. Je marchai en silence, suivant les robes blanches des deux druides. " Un jour, dis-je au bout d'un instant, je retrouverai Dinas et Lavaine et leur mort sera terrible. "

Ceinwyn me serra le bras : " Nous étions tous si heureux. " Elle s'était remise a sangloter et je cherchai les mots qui pourraient la consoler, sans parvenir a expliquer pourquoi les Dieux s'étaient emparés de Dian. Derrière nous, les flammes et la fumée de la salle d'Ermid s'élevaient en tourbillonnant vers les étoiles. Le chaume s'était enfin embrasé. Toute notre vie n'était plus que cendres.

Nous suivames un sentier sinueux au bord de l'étang. La lune avait disparu derrière les nuages pour jeter une lumière argentée sur les roseaux, les saules et les eaux peu profondes et ridées du lac. Nous nous dirigions vers la mer, mais je n'avais guère réfléchi a ce que nous ferions une fois arrivés sur la côte. Les hommes de Lancelot ne manqueraient pas de se lancer a notre recherche et il nous fallait nous trouver un lieu s'r.

382

383

avant de me laisser les trucider, Merlin avait interrogé les prisonniers, et il confia maintenant a Ceinwyn ce qu'il avait appris. Pour l'essentiel, nous le savions déjà. Le bruit courait que Mordred avait trouvé la mort en chassant, tandis epae l'un des prisonniers avait prétendu que le roi avait été assassiné par le père d'une fille qu'il avait violée. La rumeur courait aussi qu'arthur était mort, et Lancelot s'était proclamé roi de Dumnonie.

Les chrétiens lui avaient fait bon accueil, convaincus que Lancelot était leur nouveau Jean-Baptiste : l'homme qui avait annoncé la première venue du Christ, tout comme Lancelot présageait maintenant la seconde.

" arthur n'est pas mort, dis-je avec aigreur. Ils voulaient qu'on le croie, et faire croire que j'étais mort avec lui, mais ils ont échoué. Et si j'ai vu arthur il y a tout juste trois jours, comment Lancelot a-t-il pu apprendre sa mort aussi vite ?

- Il n'a rien appris du tout, répondit Merlin d'un ton calme.

Il l'espérait, c'est tout.

- C'est encore un coup de Sansum et de Lancelot, fis-je en crachant.

Lancelot a probablement comploté la mort de Mordred pendant que Sansum préméditait la nôtre. Maintenant, Sansum a son roi chrétien et Lancelot a la Dumnonie.

- Sauf que tu es vivant, fit Ceinwyn d'une voix calme.

- Et qu'arthur est vivant, dis-je. Et si Mordred est mort, le trône revient a arthur.

- Uniquement s'il vainc Lancelot, trancha Merlin.

- Bien s'r qu'il vaincra Lancelot, répondis-je avec mépris.

- Mais arthur est affaibli, me prévint doucement Merlin. quantité de ses hommes ont été tués. Tous les gardes de Mordred sont morts, de mame que tous les lanciers de Caer Cadarn. Cei et ses hommes ont trouvé la mort a Isca ou, s'ils ne sont pas morts, ils sont en fuite. Les chrétiens se sont soulevés, Derfel. Et j'apprends qu'ils ont marqué leurs maisons du signe du poisson, et que toutes les maisons qui ne portaient pas cette marque ont vu leurs habitants massacrés. " Il fit quelques pas dans un silence lugubre. "

Ils nettoient la Bretagne pour la venue de leur Dieu.

" Mais Lancelot n'a pas tué Sagramor, dis-je, espérant ne pas me tromper.

Et Sagramor conduit une armée.

- Sagramor vit, m'assura Merlin, avant de l'cher la pire nouvelle de cette terrible nuit, mais Cerdic l'a attaqué. Il me semble, poursuivit-il, que Lancelot et Cerdic ont bien pu se mettre d'accord pour se partager la Dumnonie. Cerdic s'empa-384

rera des terres frontalières et Lancelot régnera sur le reste du territoire. "

Je ne trouvais rien a dire. Tout cela me paraissait incompréhensible.

Cerdic vadrouillait en Dumnonie ? Et les chrétiens s'étaient soulevés pour faire de Lancelot leur roi ? Et tout cela s'était fait si vite, en quelques jours, sans aucun signe précurseur avant mon départ.

" Mais si, il y a eu des signes, fit Merlin, comme s'il lisait dans mes pensées. Il y a eu des signes, mais aucun de nous ne les a pris au sérieux.

qui s'est inquiété en voyant une poignée de chrétiens peindre le poisson sur le mur de leurs maisons ? qui a remarqué leurs débordements ? Nous nous sommes habitués aux rodomontades de leurs prêtres au point de ne plus prêter attention à ce qu'ils disaient. Et qui, parmi nous, croit que leur Dieu va venir en Bretagne dans quatre ans ? Il y avait des signes tout autour de nous, Derfel, et nous n'avons pas voulu les voir. Mais ce n'est pas cela qui a causé cette horreur.

- C'est Sansum et Lancelot.

- C'est le Chaudron. quelqu'un s'en est servi, Derfel, et son pouvoir se déchaîne sur le pays. Je soupçonne Dinas et Lavaine de l'avoir fait, mais ils ne savent pas le maîtriser et ils ont répandu son horreur. "

Je continuai à marcher en silence. On apercevait la mer de Severn, maintenant : un flot noir argenté grouillant sous une lune à son décaours.

Ceinwyn sanglotait doucement. Je la pris par la main : " J'ai découvert, lui dis-je en essayant de l'arracher à son chagrin, j'ai découvert qui est mon père. Pas plus tard qu'hier.

- Ton père est aelle, fit Merlin d'un ton placide.

- Comment le savez-vous ? fis-je en le considérant.

- C'est dans ton visage, Derfel, dans ton visage. Cette nuit, quand tu es arrivé à la porte, il aurait suffi d'une pelisse noire d'ours pour qu'on te confonde avec lui. " Il me sourit. " Je me souviens du petit garçon à la mine grave, avec toutes ses questions et ses froncements de sourcils, puis cette nuit tu es arrivé comme un guerrier des Dieux, une chose terrifiante de fer et d'acier, avec ton panache et ton bouclier.

- C'est vrai ? me demanda Ceinwyn.

- Oui ", avouai-je, craignant sa réaction.

Je n'avais rien à craindre : " alors aelle doit être un très grand homme, Seigneur Prince ", fit-elle d'un ton ferme en me gratifiant d'un sourire triste.

arrivés sur la côte, nous obliquâmes vers le nord. Nous n'avions nulle part où aller, si ce n'est vers Gwent et Powys, où la folie ne s'était pas encore propagée, mais notre chemin de sable se perdait sous la marée montante qui ridait une grande étendue de boue. À notre gauche, la mer ; à notre droite, les marais d'ava-lon : je crus que nous étions pris au piège, mais Merlin nous dit de ne pas nous inquiéter.

" Reposez-vous, dit-il. L'aide ne va pas tarder. " Il se tourna vers l'est : au-delà des marais, on voyait poindre au-dessus des collines les premières lueurs de l'aube. " L'aurore, annonça-t-il, et lorsque le soleil sera plein, les secours viendront. " Il s'assit pour jouer avec Seren et ses chatons. Nous nous allongâmes sur le sable, nos paquets à côté de nous, tandis que Pyrlig, notre barde, entonnait le chant préféré de Dian, le Chant d'amour de Rhiannon. Un bras passé autour de Morwenna, Ceinwyn sanglotait. Je fixai la houle grise et ravai de vengeance.

Le soleil se levait, annonciateur d'une nouvelle et belle journée d'été sur la Dumnonie, sauf que ce jour-là les cavaliers avec leurs cuirasses d'acier écumaient la campagne à notre recherche. Enfin, quelqu'un s'était servi du Chaudron, les chrétiens s'étaient rassemblés sous l'étendard de Lancelot, l'horreur se répandait à travers le pays, et toute l'œuvre d'Arthur était assiégée.

Les hommes de Lancelot n'étaient pas les seuls à nous rechercher ce matin-là. Les villages des marais avaient su ce qui s'était passé dans la salle d'Ermid, de même qu'ils avaient eu vent de la macabre cérémonie chrétienne d'Ynys Wydryn. Et les ennemis des chrétiens étaient les amis des habitants des marais : leurs bateliers, leurs traqueurs et leurs chasseurs ratissaient les marécages à notre recherche.

Ils nous retrouvèrent deux heures après le lever du soleil et nous conduisirent au nord, à travers les sentiers des marais où aucun ennemi n'oserait s'aventurer. À la tombée de la nuit, nous étions sortis des marais et nous rapprochions de la ville d'Abona où des bateaux prenaient la mer vers la côte silurienne avec leurs cargaisons de grains, de poteries, d'étain et de plomb. Une bande d'hommes de Lancelot gardait les quais romains qui bordaient le port fluvial, mais son armée était dispersée, et il n'y avait pas plus de vingt lanciers pour surveiller les navires. Et la plupart étaient

ivres après avoir pillé une cargaison d'hydromel. Nous n'en épargnâmes aucun. La mort avait déjà frappé dans la ville, car nous retrouvâmes les corps d'une douzaine de païens sur la berge. Les fanatiques chrétiens qui avaient massacré les nôtres étaient déjà repartis, ils avaient filé

rejoindre l'armée de Lancelot, et les habitants restés en ville se terrèrent, apeurés. Ils nous racontèrent ce qui s'était passé, jurant qu'ils n'étaient pour rien dans ces massacres, puis remirent la barre à leurs portes, qui toutes portaient la marque du poisson. Le lendemain matin, à la marée montante, nous fîmes voile vers Isca, en Silurie, le fort de l'Usk dont Lancelot avait autrefois fait son palais lorsqu'il avait hérité à contrecœur du trône silurien. Ceinwyn s'assit à côté de moi sur les dalots :

" C'est étrange de voir comment les guerres vont et viennent avec les rois.

- Comment ça ?

- Uther est mort, fit-elle dans un haussement d'épaules, et il n'y a eu que des carnages jusqu'au jour où Arthur a tué mon père et où nous avons eu la paix. Puis Mordred est monté sur le trône et nous avons de nouveau la guerre. C'est comme les saisons, Derfel. La guerre va et vient. " Elle appuya la tête sur mon épaule : " que va-t-il se passer maintenant ?

- Les filles et toi, vous allez dans le nord, à Caer Sws. Moi je vais rester et me battre.

- Arthur va-t-il combattre ?

- Si Guenièvre a été tuée, il se battra jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul ennemi en vie. "

Nous n'avions aucune nouvelle de Guenièvre, mais avec les chrétiens en maraude en Dumnonie, il était peu probable qu'elle eût été épargnée.

" Pauvre Guenièvre, fit Ceinwyn, et pauvre Gwydre. " Elle aimait beaucoup le fils d'Arthur.

Nous débarquâmes sur les rives de l'Usk, enfin en sécurité sur le territoire de Meurig. De là, nous rejoignâmes Burrium, la capitale de Gwent. Gwent était un pays chrétien, mais il n'avait pas été contaminé par la folie qui avait balayé la Dumnonie. Gwent avait déjà un roi

chrétien, et peut-être cela suffisait-il à apaiser son peuple. Meurig rejeta la faute sur arthur : " Il aurait dû réprimer le paganisme !

- Pourquoi donc, Seigneur Roi ? Il est lui-même païen.

- La vérité du Christ est d'une lumière aveuglante, j'aurais dû

387

à y penser, fit Meurig. Si un homme ne sait lire les courants de l'histoire, il ne saurait s'en prendre qu'à lui-même. L'avenir est au christianisme, Seigneur Derfel. Le paganisme appartient au passé.

- Vous parlez d'un avenir, dis-je avec mépris, si l'histoire se termine dans quatre ans.

- Se termine ! Non, elle commence ! Lorsque le Christ reviendra, Seigneur Derfel, les jours de gloire arriveront ! Nous serons tous rois, tous joyeux, tous bénis !

- Sauf nous, les païens.

- Naturellement. Il faut bien alimenter l'Enfer. Mais il vous reste encore un peu de temps pour accepter la vraie foi. "

Ceinwyn et moi déclinâmes son invitation au baptême. Le lendemain matin, elle partit pour Powys avec Morwenna, Seren et les autres femmes et enfants. Les lanciers embrassèrent leurs familles et nous les regardâmes s'éloigner dans le nord. Meurig leur donna une escorte, et je dépêchai six de mes hommes avec l'ordre de rentrer sitôt que les femmes seraient en sécurité sous la garde de Cuneglas. Malaine, le druide de Powys, les accompagna, mais Nimue et Merlin, dont la quate du Chaudron était redevenue aussi pressante que sur la Route de Ténèbre, restèrent avec nous.

Le roi Meurig nous tint compagnie jusqu'à Glevum. La ville était dumnonienne, mais juste à la frontière de Gwent, et ses murs de bois et de terre gardaient le pays de Meurig. assez judicieusement, il y avait déjà mis en garnison ses propres lanciers afin de s'assurer que les tumultes de la Dumnonie ne gagnent pas le nord. Il nous fallut une demi-journée pour rejoindre Glevum et là, dans la grande salle romaine, où s'était tenu le dernier Grand Conseil du roi Uther, je trouvai le reste de mes hommes, les hommes d'arthur et arthur lui-même.

Il me vit entrer dans la salle et il en parut si sincèrement soulagé que

j'en eus les larmes aux yeux. Mes lanciers, ceux qui avaient suivi arthur tandis que j'allais dans le sud chercher ma mère, poussèrent des hourras, et les minutes qui suivirent furent une grande explosion de retrouvailles et d'échanges de nouvelles. Je leur parlai de la salle d'Ermid et leur donnai le nom des hommes qui étaient morts tout en leur assurant que leurs femmes vivaient encore. Puis je regardai arthur : " En revanche, ils ont tué

Dian.

- Dian ? fit-il d'un air d'abord incrédule.

- Dian, "

Et les larmes de chagrin jaillirent a nouveau. arthur m'entraana 388

hors de la salle et, passant son bras droit sur mes épaules, me dirigea vers les remparts de Glevum, oa les lanciers en manteau rouge de Meurig occupaient toutes les plates-formes de combat. Il me pria de lui raconter a nouveau toute l'histoire, depuis l'instant oa je l'avais quitté jusqu'au moment oa nous avions embarqué a abona. " Dinas et Lavaine. " Il prononça leurs noms avec aigreur et fit siffler la lame grise d'Excalibur. " Ta vengeance est la mienne ", dit-il solennellement, avant de remettre l'épée au fourreau.

Pendant un moment, il ne dit mot, se bornant a se pencher au sommet du mur pour scruter la large vallée, au sud de Glevum. Elle avait l'air si paisible. Le temps des foins approchait et les coquelicots brillaient parmi les champs de blé.

" as-tu des nouvelles de Guenièvre ? "

arthur avait brisé le silence, mais sur un ton proche du désespoir.

" Non, Seigneur. "

Il frissonna, puis reprit le dessus : " Les chrétiens la haÛssent, dit-il a voix basse, puis, en un geste inhabituel de sa part, il toucha le fer de la garde d'Excalibur pour conjurer le mal.

- Seigneur, fis-je d'un ton qui se voulait rassurant. Elle a des gardes. Et son palais est au bord de la mer. Elle se serait enfuie en cas de danger.

- Vers oa ? En Brocéliande ? Mais imagine que Cerdic ait dépaché des vaisseaux ? "

Il ferma les yeux quelques secondes, puis hocha la tête : " Nous en sommes réduits à attendre des nouvelles. "

Je l'interrogeai sur Mordred, mais il n'en savait pas plus que nous : " Je soupçonne qu'il est mort, dit-il d'une voix lugubre, car s'il s'était échappé il nous aurait rejoints à l'heure qu'il est. "

Il avait des nouvelles de Sagramor, et ces nouvelles étaient mauvaises : "

Cerdic a frappé fort. Caer ambra est tombé, Calleva est rayée de la carte et Corinium assiégée. Elle devrait encore tenir quelques jours, car Sagramor s'est débrouillé pour y mettre deux cents lances de plus en garnison, mais leurs provisions seront épuisées d'ici la fin du mois. Il semble que nous ayons de nouveau la guerre. "

Il partit d'un bref et rauque éclat de rire.

" Tu avais raison sur le compte de Lancelot, n'est-ce pas ? Et moi, j'ai été aveugle. Je le prenais pour un ami. "

Je ne dis mot, mais me contentai de lui jeter un coup d'oeil.

389

Et, à ma grande surprise, je vis qu'il avait les tempes grisonnantes. Il me semblait jeune encore mais je songeai que, si quelqu'un le croisait pour la première fois, il lui ferait l'impression d'un homme mûr.

^

" Comment Lancelot a-t-il pu faire entrer Cerdic en Dumnonie, demanda-t-il avec colère, ou encourager les chrétiens dans leur folie ?

- Parce qu'il veut être roi de Dumnonie et qu'il a besoin de leurs lances.

Et Sansum veut être son premier conseiller, son trésorier royal, et tout ce qui va avec.

- Tu crois vraiment que Sansum a comploté notre mort au sanctuaire de Cadoc ? fit-il dans un frisson.

- qui d'autre ? "

C'était Sansum, à ma connaissance, qui le premier avait associé le poisson du bouclier de Lancelot au nom du Christ, Sansum qui avait

encouragé la ferveur de la communauté chrétienne excitée afin de porter Lancelot sur le trône de la Dumnonie. Je doutais qu'il crût vraiment à la venue imminente de son Christ, mais il avait soif de pouvoir, et Lancelot était son candidat à la royauté en Dumnonie. S'il parvenait à conserver le trône, toutes les ranes du pouvoir seraient concentrées entre les griffes du Seigneur des Souris.

" C'est un dangereux petit salaud, fis-je d'un ton vindicatif. Nous aurions dû le tuer il y a dix ans.

- Pauvre Morgane, soupira arthur avant de faire la moue quelle erreur avons-nous commise ?

- Nous ? fis-je indigné. Nous ? aucune !

- Nous n'avons jamais compris ce que voulaient les chrétiens, mais qu'aurions-nous pu faire si nous l'avions compris ? Ils ne furent jamais prêts à accepter autre chose qu'une victoire absolue.

- Nous n'y sommes pour rien. C'est la faute du calendrier. C'est l'approche de l'an 500 qui les a rendus fous.

- J'avais espéré que nous avions détourné la Dumnonie de cette folie, reprit-il à voix basse.

- Vous leur avez donné la paix, Seigneur, et la paix leur a laissé le loisir de cultiver leur folie. Si nous avions combattu les Saxons tout au long de ces années, ils auraient épuisé leurs énergies dans la bataille et la survie. au lieu de quoi, nous leur avons donné l'occasion de fomenter leurs idioties.

- Mais que faire, maintenant ? demanda-t-il dans un haussement d'épaules.

390

- Maintenant ? Nous battre !

- avec quoi ? fit-il, amer. Sagramor a Cerdic sur les bras. Cuneglas nous enverra des lances, j'en suis sûr, mais Meurig ne voudra pas se battre.

- Comment ? m'écriai-je, alarmé. Mais il a prêté le serment de la Table Ronde ! "

arthur esquissa un sourire triste.

" Comme ils nous hantent, ces serments, Derfel. Et en ces tristes jours, il me semble que les hommes les prennent bien a la légère. Lancelot a juré, lui aussi, n'est-ce pas ? Mais Meurig prétend que la mort de Mordred n'est pas un casus belli. " Il prononça les mots latins avec amertume, et je me souvins d'avoir entendu les memes mots dans la bouche de Meurig avant Lugg Vale, et Culhwch tourner en dérision l'érudition du roi en transformant le latin royal en " caca-boudin ".

" Culhwch viendra.

- Se battre pour le pays de Mordred ? J'en doute.

- Se battre pour vous, Seigneur. Car si Mordred est mort, vous ates roi.

- Roi de quoi ? fit-il avec un sourire amer. De Glevum ? demanda-t-il dans un grand éclat de rire. Je peux compter sur toi et sur Sagramor. J'ai tout ce que Cuneglas me donne, mais Lancelot a la Dumnonie et il a Cerdic. "

Il fit quelques pas en silence et m'adressa un sourire en coin : " Nous avons un autre allié, mais il n'est guère un ami. aelle a profité de l'absence de Cerdic pour reprendre Londres. Peut-atre que Cerdic et lui vont s'entre-tuer ?

- aelle sera tué par son fils, non par Cerdic.

- quel fils ? demanda-t-il en me lançant un regard perplexe.

- C'est une malédiction. Le fils d'aelle, c'est moi. " Il resta cloué sur place et me devisagea pour s'assurer que je ne plaisantais pas : " Toi ?

- Moi, Seigneur.

- Vraiment?

- Sur l'honneur, Seigneur. Je suis le fils de votre ennemi. " Il me regarda fixement et se mit a rire. D'un rire authentique et irrépressible, qui se termina dans les larmes, qu'il essuya tout en secouant la tate tant le fait lui paraissait cocasse : " Cher Derfel ! Si seulement Uther et aelle savaient ! " Uther et aelle, les ennemis jurés, dont les fils étaient devenus amis. Le destin est inexorable.

" Peut-atre aelle est-il au courant, dis-je, en me souvenant du ton doucement réprobateur sur lequel il m'avait reproché d'avoir oublié

Erce.

- que nous le voulions ou non, reprit arthur, il esyiotre allié, maintenant. ¿ moins que nous ne renoncions a nous oattré.

- Renoncer a nous battre ? me récriai-je,

- Parfois, fit arthur d'un air songeur, je ne souhaite qu'une chose : retrouver Guenièvre et Gwydre pour m'installer dans une petite maison oa nous pourrions vivre en paix. J'ai mame voulu faire le serment, Derfel, que si les Dieux me rendaient ma famille, je cesserais de les tracasser. Je m'installerai dans une maison comme celle que tu avais a Powys, tu te souviens ?

- Cwm Isaf? fis-je, en me demandant comment arthur pouvait imaginer un seul instant que Guenièvre pourrait se plaire en un pareil endroit.

- Exactement comme Cwm Isaf, dit-il d'un air désenchanté. Une charrue, des champs, un fils a élever, un roi a respecter et des chants, le soir, au coin du feu. "

Il se retourna pour scruter de nouveau l'horizon. ¿ l'est de la grande vallée se dressaient des collines vertes et escarpées, et les hommes de Cerdic n'étaient pas bien loin de ces sommets. " Je suis las de tout cela

", confia arthur. L'espace d'un instant, il parut au bord des larmes. "

Pense a tout ce que nous avons réalisé, Derfel. Toutes ces routes, ces palais de justice, ces ponts, tous les litiges que nous avons tranchés, toute la prospérité que nous avons assurée, et voila que la religion a tout détruit ! La religion ! " Il cracha par-dessus les remparts. " La Dumnonie vaut-elle qu'on se batte pour elle ?

- L',me de Dian le vaut bien, et tant que Dinas et Lavaine seront en vie je ne connaatrai pas la paix. Et je prie, Seigneur, que nous n'ayons pas d'autres morts pareilles a venger, mais vous devez tout de mame vous battre. Si Mordred est mort, vous ates roi. Et s'il est vivant, nous avons nos serments.

- Nos serments ! l,cha-t-il avec rancour, et je suis certain qu'il pensait aux paroles que nous avions échangées au-dessus de la mer, tout près de l'endroit oa Iseult allait mourir. Nos serments ! "

Nos serments étaient tout ce que nous avions désormais, car les serments étaient nos guides dans les temps de chaos. Et la Dumnonie

avait sombré

dans le chaos. Car quelqu'un avait répandu la puissance du Chaudron et son horreur menaçait de nous engloutir. Tous.

Cet été-la, la Dumnonie était pareille a un immense champ de manouvres et Lancelot avait bien joué, raflant la moitié de la mise du premier coup. Il avait livré la vallée de la Tamise aux Saxons, mais le reste du pays était maintenant entre ses mains, et ce gr,ce aux chrétiens qui combattaient aveuglément pour lui a cause de l'emblème mystique du poisson qu'ils voyaient sur son bouclier. Pour ma part, je doutais que Lancelot f't un tant soit peu plus chrétien que ne l'avait été Mordred, mais les missionnaires de Sansum avaient propagé leur message insidieux et, aux yeux des malheureux chrétiens dupés de la Dumnonie, Lancelot annonçait le Christ.

Mais Lancelot n'avait pas tout raflé. Son complot pour tuer arthur avait échoué, et tant qu'arthur vivait, Lancelot était en danger. Mais le lendemain de mon arrivée a Glevum, il essaya de pousser plus loin son avantage.

Il dépacha un cavalier avec un bouclier retourné et un brin de gui noué a la pointe de sa lance. L'homme était porteur d'un message qui convoquait arthur a Dun Ceinach, ancienne forteresse de terre dont le sommet s'élevait a quelques lieues au sud des remparts de Glevum. Le message sommaait arthur de se rendre le jour mame a cet ancien fort tout en l'assurant qu'il ne risquait rien et qu'il pouvait venir avec autant de lanciers qu'il le désirait. Le ton impérieux du message appelait presque le refus, mais il se terminait en promettant des nouvelles de Guenièvre, et Lancelot devait savoir que cela suffirait a faire sortir arthur de Glevum.

Il prit la route une heure plus tard, accompagné d'une ving-393

taine d'hommes, tous en armure, sous un soleil éclatant. De grands nuages blancs flottaient au-dessus des collines qui s'élevaient en a-pic du flanc est de la grande vallée du Severn. Nous aurions volontiers suivi les sentiers qui serpentaiejg dans ces collines, mais les endroits oa l'on aurait pu nous tendre une embuscade étaient trop nombreux, et nous préfér

,mes emprunter la route du sud qui longeait la vallée : une voie romaine qui filait a travers des champs de seigle et d'orge parsemés de coquelicots. au bout d'une heure, nous obliqu,mes a l'est pour suivre au petit galop une haie d'aubépine, puis traverser un champ

quasiment prat pour la faux et déboucher sur la pente raide et herbeuse que couronnait l'ancien fort. «a et la, on apercevait des moutons sur la pente, si abrupte que je préférerais mettre pied a terre et conduire mon cheval par les rases dans l'herbe émaillée d'orchidées rosées et brunes.

Nous nous arrat,mes a une centaine de pas en contrebas. Je montai seul pour m'assurer qu'on ne nous avait tendu aucune embuscade derrière les longs murs herbus du fort. J'arrivai au sommet haletant et suant a grosses gouttes, mais ne trouvai aucun ennemi tapi derrière le remblai. De fait, hormis deux lièvres qui détalèrent en me voyant surgir, le vieux fort paraissait désert. Le silence qui régnait au sommet me rendit méfiant, mais c'est alors qu'apparut un cavalier au milieu des arbustes, au nord du fort.

Il portait une lance qu'il jeta ostensiblement a terre, renversa son bouclier, puis se laissa glisser a terre. Une douzaine d'hommes sortirent a leur tour des arbres : eux aussi se défirent de leur lance, comme pour m'assurer que leur promesse de trêve était sincère.

Je fis signe a arthur d'avancer. Ses chevaux franchirent les premiers le mur, puis je m'avançai avec lui. arthur portait sa plus belle armure. Il n'était pas venu en suppliant, mais en guerrier avec son panache blanc et sa cotte de mailles argentée.

Deux hommes s'avancèrent a notre rencontre. Je m'attendais a voir Lancelot lui-meme, mais c'est Bors, son cousin et champion, qui approcha. Bors était un homme grand aux cheveux noirs avec une forte barbe et de larges épaules : un guerrier capable, qui fonçait dans la vie comme un taureau quand son maitre se faufilait comme un serpent. Je n'avais aucune hostilité

envers lui, ni lui envers moi, mais nos allégeances faisaient de nous des ennemis. Bors nous salua d'un bref hochement de tete. Il était en armure, mais son compagnon était vatu comme un pratre. L'évaque Sansum. J'en fus le premier surpris car Sansum prenait

394

habituellement grand soin de masquer ses allégeances, et je me dis que notre petit Seigneur des Souris devait atre bien s'r de la victoire pour se rallier aussi clairement au panache de Lancelot. arthur lui lança un regard dédaigneux puis se tourna vers Bors. " Tu as des nouvelles de ma femme, fit-il sèchement.

- Elle vit, dit Bors, et elle est saine et sauve. De mame que votre fils. "

arthur ferma les yeux. Il était incapable de cacher son soulagement.

L'espace d'un instant, il ne put ' mame articuler le moindre mot. " Oa sont-ils ? demanda-t-il quand il se fut repris.

- Dans son Palais marin, sous bonne garde.

- Vous retenez les femmes prisonnières ? demandai-je avec mépris.

- Ils sont sous bonne garde, Derfel, répondit Bors sur un ton tout aussi méprisant, parce que les chrétiens de Dumnonie massacrent leurs ennemis. Et ces chrétiens, Seigneur arthur, n'aiment pas votre femme. Mon seigneur roi Lancelot a pris votre femme et votre fils sous sa protection.

- En ce cas, répondit arthur avec une petite pointe de sarcasme, ton seigneur roi Lancelot aurait pu les conduire dans le nord sous escorte.

- Non ", fit Bors. Il était nu-tate et sa grosse tate balafrée ruisselait de sueur sous l'effet de la chaleur. " Non ? demanda arthur gravement.

- J'ai un message pour vous, reprit Bors sur un ton de défi. Et ce message, le voici : mon seigneur roi vous accorde le droit de vivre en Dumnonie avec votre femme. Vous y serez traité avec honneur, mais a une seule condition : que vous pratiez un serment de loyauté a mon roi. " Il s'arrata et leva les yeux au ciel. C'était l'un de ces jours lourds de présages oa la lune disputait le ciel au soleil, et il fit un geste en direction du gros croissant de lune : " Vous avez jusqu'a la pleine lune pour vous présenter a mon seigneur roi a Caer Cadarn. Vous ne pouvez vous faire accompagner de plus de dix hommes : vous praterez votre serment et vous pourrez vivre en paix sous son aile. "

Je crachai pour bien montrer ce que je pensais de sa promesse, mais arthur tendit la main pour apaiser ma colère : " Et si je ne viens pas ? "

demanda-t-il.

Un autre homme aurait sans doute eu honte de porter le message, mais Bors ne laissa paraatre aucun scrupule : " Si vous ne venez pas, mon seigneur roi en déduira que vous ates en guerre

395

contre lui et aura besoin de toutes les lances. Y compris de celles qui gardent aujourd'hui votre femme et votre enfant.

- afin que ses chrétiens puissent les tuer? fit arthur en donnant un coup de menton en direction de Sansur%

- Elle peut toujours se faire baptiser ! trancha l'évêque en serrant la croix qui pendillait sur sa robe noire. Si elle est baptisée, je réponds de sa vie. "

arthur le fixa, puis, a dessein, lui cracha en plein visage. L'évêque fit un saut en arrière sous le regard amusé de Bors, et je soupçonnai qu'il n'y avait pas grande affection entre le champion de Lancelot et son aumônier.

arthur se retourna vers Bors : " Parle-moi de Mordred ! "

Bors parut surpris : " Il n'y a rien à dire, fit-il après une pause.

Il est mort.

- Tu as vu son corps ? " demanda arthur.

Bors hésita de nouveau, puis hocha la tête : " Il a été tué par un homme dont il avait violé la fille. Je ne sais rien d'autre. Sauf que mon seigneur roi est venu en Dumnonie pour réprimer les émeutes qui ont suivi le meurtre. " Il s'arrêta comme s'il s'attendait à ce qu'arthur ajoutât un mot. Comme rien ne venait, il leva les yeux vers la lune : " Vous avez jusqu'à la pleine lune, reprit-il en tournant les talons.

- Une minute ! lançai-je, obligeant Bors à me regarder. Et moi ? " Bors me regarda droit dans les yeux: "Et toi? fit-il avec mépris.

- Le meurtrier de ma fille exige-t-il un serment de ma part ?

- Mon seigneur roi n'attend rien de toi.

- alors, dis-lui que, moi, j'attends quelque chose de lui. Dis-lui que je veux les mes de Dinas et de Lavaine, et que je les aurai, même si c'est la dernière chose que je dois faire sur terre. "

Bors haussa les épaules, comme si leur mort n'avait aucune importance pour lui, et se tourna vers arthur : " Nous attendrons à Caer Cadarn, Seigneur.

" Sur ce, il se retira. Sansum resta avec nous pour nous sermonner, nous expliquant que le Christ revenait dans sa gloire et que la terre serait nettoyée de tous les pécheurs et de tous les païens avant ce jour heureux.

Je lui crachai au visage et emboatai le pas a arthur, Sansum s'accrocha a nos basques comme un roquet. Soudain, il lança mon nom. Je fis celui qui n'avait pas entendu : " Seigneur Derfel ! lança-t-il a nouveau. Maatre putassier ! Hé, l'amant de la putain ! " Il devait se douter 396

que ces insultes me mettraient en colère et, s'il ne voulait pas de ma colère, il voulait attirer mon attention. " Ce n'est pas ce que je voulais dire, s'empressa-t-il d'ajouter alors que je me jetais sur lui. Il faut que je parle avec vous. Vite. " Il jeta un coup d'oil en arrière pour s'assurer que Bors n'était pas a portée de voix, beugla une fois de plus pour exiger ma repentance, histoire de faire croire a Bors qu'il me harcelait. " Je vous croyais morts, arthur et vous, avoua-t-il a voix basse.

- C'est vous qui avez comploté notre mort, dis-je d'un ton accusateur.

- Sur mon ,me, Derfel, fit-il en plissant, non ! Non ! " Il se signa, puis reprit : " Puissent les anges m'arracher la langue et la donner en pitance au démon si elle vous ment. Je jure par le Dieu Tout-Puissant, Derfel, que je ne savais rien. " ayant ainsi proféré son mensonge, il jeta de nouveau un coup d'oeil dans son dos puis se retourna vers moi : " Dinas et Lavaine, dit-il a voix basse, gardent Guenièvre dans son Palais marin. Souvenez-vous que c'est moi, Seigneur, qui vous l'ai dit.

- Vous ne voulez pas que Bors sache que vous m'avez vendu la mèche, n'est-ce pas ? demandai-je le sourire aux lèvres.

- Non, Seigneur, je vous en prie.

- alors ceci devrait le convaincre de votre innocence. " ¿ ces mots, je lui donnai une grande claque qui dut lui faire sonner la tate comme la grosse cloche de son sanctuaire. Il détala en m'accablant de ses malédictions tandis que je m'en retournais. Je comprenais maintenant pourquoi Sansum s'était rendu jusqu'a cette forteresse. Le Seigneur des Souris voyait bien que la survie d'arthur menaçait le nouveau trône de Lancelot, et qu'aucun homme ne pouvait placer une confiance aveugle dans un maatre que combattait arthur. Comme sa femme, Sansum voulait faire de moi son débiteur.

" qu'est-ce qu'il voulait ? me demanda arthur quand je l'eus rattrapé.

- Il m'a dit que Dinas et Lavaine se trouvent au Palais marin. Ce sont eux qui gardent Guenièvre. "

arthur grogna, puis leva les yeux vers la lune blanchie par le soleil au-dessus de nous : " Combien de nuits avant la pleine lune, Derfel ?

- Cinq ou six, je crois. Merlin saura.

- Six jours pour décider, fit-il avant de se retourner et de me regarder droit dans les yeux. Oseront-ils la tuer ?

397

- Non, Seigneur, dis-je, espérant avoir raison. Ils n'oseront pas faire de vous un ennemi. Ils veulent que vous veniez prater serment, puis ils vous tueront. après quoi ils pourraient bien la tuer.

- Et si je n'y vais pas, ils la retiendront. Et auss[^] longtemps qu'ils la retiendront, Derfel, je suis impuissant.

- Vous avez une épée, Seigneur, une lance et un bouclier. Nul n'oserait vous dire impuissant. "

Dans notre dos, Bors et ses hommes remontèrent en selle et s'éloignèrent.

Nous nous attardâmes quelques instants sur les remparts de Dun Ceinach : l'une des plus belles vues de toute la Bretagne. Du côté ouest, on dominait le Severn et nos regards se perdaient au cour de la lointaine Silurie. Le paysage s'étendait à perte de vue et de cette hauteur il paraissait si beau, si vert, si ensoleillé. Cela valait la peine de se battre.

Et six nuits nous séparaient de la pleine lune.

" Sept nuits, dit Merlin.

- Vous en êtes sûr ? demanda arthur.

- Peut-être six, admit le druide. J'espère que vous ne comptez pas sur moi pour faire le calcul ? C'est une tâche très fastidieuse. Je l'ai faite assez souvent pour Uther et presque chaque fois je me suis trompé. Six ou sept, à peu près. Peut-être bien huit.

- Malaine s'en assurera ", répondit Cuneglas.

De retour de Dun Ceinach, nous avons eu la surprise de retrouver Cuneglas.

Il était venu avec Malaine, dont il avait croisé le chemin alors que son druide accompagnait Ceinwyn et les autres femmes dans le nord. Le roi de Powys m'avait serré dans ses bras puis avait juré de se venger

sur Dinas et Lavaine. Il avait apporté soixante lanciers de son entourage et nous confia que cent autres le suivaient dans le sud. D'autres viendraient, promit-il, car Cuneglas comptait bien se battre et mettait généreusement à notre disposition tous les guerriers qu'il commandait.

Pendant que leurs seigneurs discutaient au centre de la salle, ses soixante guerriers rejoignirent les hommes d'arthur accroupis le long des murs. Seul était absent Sagramor, resté avec ses derniers lanciers pour harceler l'armée de Cerdic près de Cori-nium. Meurig était là, incapable de dissimuler son irritation de voir Merlin installé à la place d'honneur.

Cuneglas et arthur encadraient Merlin ; Meurig lui faisait face, et Culhwch et moi

398

occupions les deux autres places. Culhwch était arrivé à Glevum avec Cuneglas et sa venue avait été comme une bouffée d'air pur dans une salle enfumée. Il avait hâte d'en découdre. Mordred mort, déclara-t-il, arthur était roi de Dumnonie, et Culhwch était prêt à patouer dans une mare de sang afin de protéger le trône de son cousin. Si Cuneglas et moi partagions son ardeur belliqueuse, Meurig couina des conseils de prudence. arthur ne disait mot, et Merlin paraissait assoupi. Mais je doutais qu'il le fût vraiment, car un léger sourire illuminait son visage, mais il gardait les yeux clos, comme pour nous faire croire qu'il était superbement indifférent à tout ce que nous disions.

Culhwch accueillit le message de Bors avec mépris. Il affirma que jamais Lancelot ne tuerait Guenièvre et qu'il suffisait qu'arthur conduisât ses hommes dans le sud pour que le trône lui tombât entre les mains : "

Demain ! lança-t-il à arthur. Nous partirons demain. Tout sera terminé dans deux jours. "

Cuneglas était un peu plus prudent. Il conseilla à arthur d'attendre l'arrivée de ses autres lanciers de Powys. Mais, sitôt que ces hommes seraient là, il n'avait pas l'ombre d'un doute : nous devons déclarer la guerre et marcher vers le sud. " De combien d'hommes dispose Lancelot ?

demanda-t-il.

- Sans compter les hommes de Cerdic ? fit arthur dans un haussement

d'épaules. Trois cents, peut-être ?

- Une bagatelle ! rugit Culhwch. Ils seront morts avant le petit déjeuner.

- Et une légion de chrétiens farouches ", l'avertit arthur.

Culhwch dit son opinion des chrétiens. Meurig bredouilla d'indignation, mais arthur apaisa le jeune roi de Gwent : " Vous oubliez une chose, dit-il d'une voix douce. Je n'ai jamais voulu être roi. Je ne le veux toujours pas. "

Le silence se fit autour de la table, mais, à ces mots, un murmure de protestation s'éleva des rangs des guerriers attroupés. C'est Cuneglas qui brisa le silence : " Ce que vous pouviez désirer n'a plus aucune importance. Il semble que les Dieux aient décidé pour vous.

- Si les Dieux me voulaient roi, répondit arthur, ils se seraient arrangés pour qu'Uther épouse ma mère.

- Mais alors, qu'est-ce que tu veux ? mugit Culhwch d'un ton désespéré.

- Je veux retrouver Guenièvre et Gwydre, dit arthur à voix basse. Et je veux la défaite de Cerdic, ajouta-t-il en baissant un

1

instant les yeux vers la table rayée. Je veux vivre comme un homme ordinaire. avec une femme et un fils, une maison et une ferme. Je veux la paix ! " Et, pour une fois, il ne parlait pas de toute la Bretagne, mais de lui seul : " Je ne veux pas être lié par des serments, je ne veux pas être éternellement confronté aux ambitions humaines, je ne veux plus être l'arbitre du bonheur des hommes. J'aspire uniquement à faire ce que le roi Tewdric a fait. Je veux trouver un coin de verdure où m'installer.

- Et y moisir ? fit Merlin, s'arrachant à sa feinte torpeur.

- Il y a tant de choses à apprendre, répondit arthur en souriant. Un homme fait deux épées dans le même métal et sur le même feu : pourquoi une lame restera fidèle quand l'autre pliera dès le premier échange ? Il y a tant de choses à découvrir.

- Il veut être forgeron, fit Merlin à l'intention de Culhwch.

- Ce que je veux, c'est récupérer Guenièvre et Gwydre, répondit arthur d'un ton ferme.

- En ce cas, vous devez prêter serment à Lancelot, dit Meurig.

- S'il se rend à Caer Cadarn, fis-je avec amertume, une centaine d'hommes l'attendront pour le tailler en pièces comme un chien.

- Pas si les rois m'accompagnent ", objecta arthur d'une voix douce.

Tout le monde se tourna vers lui, et il parut surpris de notre perplexité.

C'est Culhwch qui se décida enfin à rompre le silence : " Les rois ? "

arthur sourit : " Si mon seigneur roi Cuneglas et mon seigneur roi Meurig voulaient bien m'accompagner à Caer Cadarn, je doute que Lancelot ose me tuer. En présence des rois de Bretagne, il lui faudra bien discuter, et s'il discute, nous trouverons un accord. Il me craint, mais s'il découvre qu'il n'y a rien à craindre, il me laissera la vie. Et il ne touchera pas à ma famille. "

Le silence se fit à nouveau, le temps que nous digérions ses paroles, puis Culhwch gronda : " Tu laisserais ce salaud de Lance-lot devenir roi ? "

quelques lanciers grognèrent leur approbation.

" Cousin, cousin ! fit arthur pour apaiser Culhwch. Lancelot n'est pas un méchant homme. Il est faible, je crois, mais pas mauvais. Il ne fait pas de plans et n'a point de raves. Il a juste un oeil cupide et des mains prestes.

Il s'empare des choses qui lui tombent sous la main, les thésaurise et attend la prochaine

aubaine. Pour l'heure, il veut ma mort, parce qu'il me craint, mais quand il s'apercevra que le prix de ma mort est trop élevé, il se contentera de ce qu'il peut obtenir.

- Il acceptera ta mort, imbécile ! fit Culhwch en tapant du poing sur la table. Il te débitera un chapelet de mensonges, protestera de son amitié et t'enfoncera une épée entre les côtes dès l'instant où les rois seront repartis.

- Il me mentira, fit placidement arthur. Tous les rois mentent. On ne

saurait diriger aucun royaume sans mensonges, car c'est avec les mensonges qu'on se forge une réputation. Nous payons des bardes pour faire de nos mesquines victoires de grands triomphes, et il nous arrive même de croire les boniments qu'ils nous chantent. Lancelot voudrait croire à toutes ces chansons, mais la vérité est qu'il est faible et qu'il désespère d'avoir des amis forts. Il me craint aujourd'hui, car il me soupçonne hostile, mais lorsqu'il découvrira que je ne suis pas un ennemi, il s'apercevra qu'il a aussi besoin de moi. Il aura besoin de tous les hommes qu'il pourra rassembler afin de débarrasser la Dumnonie de Cerdic.

- Et qui donc a invité Cerdic en Dumnonie ? protesta Culhwch. C'est Lancelot !

- Et il va bientôt le regretter, répondit calmement arthur. Il s'est servi de Cerdic pour s'emparer de son butin, mais il va se rendre compte que le Saxon est un allié dangereux.

- Vous vous battiez pour Lancelot ? demandai-je, horrifié.

- Je me battrai pour la Bretagne. Je ne puis demander à des hommes de mourir pour faire de moi ce que je ne veux pas être, mais je puis leur demander de se battre pour leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants.

Voilà pourquoi je vais me battre. Pour Guenièvre. Et pour vaincre Cerdic.

Et, une fois qu'il sera vaincu, qu'importé si Lancelot règne sur la Dumnonie ? Il faut bien qu'il y ait un roi et j'ose dire qu'il fera un meilleur roi que Mordred. "

De nouveau, ce fut le silence. Un chien gémit dans un coin de la salle, un lancier renifla. arthur nous regarda et comprit que nous étions encore médusés.

" Si je combats Lancelot, reprit-il, nous ramènerons la Bretagne là où elle en était avant LuggVale. Une Bretagne dans laquelle nous nous entre-tuons au lieu de combattre les Saxons. Il n'y a qu'un seul principe ici, sur lequel Uther ne cessait d'insister : tenir les Saxons à l'écart de la mer de Severn. Et maintenant, poursuivit-il avec vigueur, les Saxons sont plus près du Severn qu'ils ne l'ont

jamais été. Si je me bats pour un trône dont je ne veux pas, je donne a Cerdic l'occasion de prendre Corinium, puis cette ville-ci. Et s'il prend Glevum, nous sommes coupés en deux. Si je combats Lance-lot, les Saxons gagneront tout. Ils prendront la qfemnonie et Gwent, puis ils pousseront dans le nord jusqu'a Powys.

- Exactement, approuva Meurig.

- Je ne me battrai pas pour Lancelot", répliquai-je avec humeur.

Culhwch m'applaudit tandis qu'arthur tourna vers moi un visage souriant : "

Mon cher ami Derfel, je ne comptais pas te voir combattre pour Lancelot, mame si je souhaite voir tes hommes combattre Cerdic. Et pour aider Lancelot a battre Cerdic, je mets un prix : qu'il te donne Dinas et Lavaine. "

Je le regardai fixement. Jusqu'a cet instant, je n'avais pas compris a quel point il voyait loin. Nous autres ne voulions voir que la trahison de Lancelot, mais arthur ne pensait qu'a la Bretagne et a la nécessité

impérative de tenir les Saxons loin du Severn. Il balaierait l'hostilité de Lancelot, lui imposerait ma vengeance et poursuivrait son oeuvre en combattant les Saxons.

" Et les chrétiens ? demanda Culhwch d'un air railleur. Tu crois qu'ils te laisseront retourner en Dumnonie ? Tu crois que ces salauds ne vont pas te construire un b°cher funéraire ? "

Meurig couina a nouveau, mais arthur le fit taire : " La ferveur des chrétiens va s'épuiser. C'est comme une crise de folie : une fois passée, ils retourneront a leurs moutons. Cerdic vaincu, Lancelot pourra pacifier la Dumnonie. Et moi, je pourrai vivre en famille, et c'est tout ce que je désire. "

appuyé au dossier de sa chaise, Cuneglas regardait les restes de peinture romaine sur les plafonds de la salle. Il se redressa et regarda arthur droit dans les yeux : " Redis-moi ce que tu veux, dit-il a voix basse.

- Je veux que la paix règne parmi les Bretons, répondit arthur patiemment.

Je veux refouler Cerdic et je veux ma famille. " Cuneglas se tourna

alors vers Merlin : " Eh bien, Seigneur ? " Merlin avait noué deux tresses de sa barbe. Il nous regarda d'un air légèrement ahuri et s'empessa de démaler ses tresses : " Je doute que les Dieux veuillent ce que désire arthur. Vous oubliez tous le Chaudron.

- Cela n'a rien a voir avec le Chaudron, répliqua arthur d'un ton ferme.

- Tout a a voir avec le Chaudron, dit Merlin avec une rudesse aussi soudaine que surprenante, et le Chaudron engendre le chaos. Tu désires l'ordre, arthur, et tu crois que Lancelot écouteras tes raisons, que Cerdic se soumettra a ton épée, mais ton ordre raisonnable ne s'imposera pas plus a l'avenir qu'il ne s'est imposé dans le passé. Penses-tu vraiment que les hommes et les femmes de ce pays t'ont su gré de leur apporter la paix ? Ils se sont lassés de ta paix et ont fomenté des troubles pour tromper leur ennui. Les hommes ne veulent pas la paix, arthur, ils veulent s'arracher a leur train-train, quand toi tu désires couler des jours tranquilles comme un homme assoiffé cherche l'hydromel. Toutes tes raisons ne vaincront pas les Dieux, et les Dieux y veilleront. Tu crois pouvoir te réfugier dans une ferme et jouer au forgeron ? Non. "

Merlin eut un sourire mauvais et se saisit de son long b,ton noir : " En ce moment mame, reprit-il, les Dieux te préparent des ennuis. " Il pointa son b,ton vers les portes d'entrée de la salle : " Voici les ennuis qui commencent, arthur ap Uther. "

Tout le monde se retourna comme un seul homme. Galahad se tenait sur le pas de la porte. Il portait sa cotte de mailles et son épée au flanc, mais il était crotté jusqu'a la taille. avec lui, se tenait une misérable tate de balais au pied-bot, avec un nez épaté, un visage rond et une barbe en bataille.

Car Mordred vivait encore.

La stupeur nous imposa le silence. Mordred avança en clopinant, ses petits yeux trahissant sa rancour d'atre si mal accueilli. arthur regardait fixement son seigneur, et je sus qu'il défaisait dans sa tate tous les plans m'rement réfléchis qu'il venait de nous exposer. Il ne pouvait y avoir de paix raisonnable avec Lancelot, car le seigneur d'arthur vivait encore. La Dumnonie avait encore un roi, et ce n'était pas Lancelot.

C'était Mordred et arthur lui était lié par son serment.

Les hommes s'approchèrent du roi pour venir aux nouvelles, brisant

ainsi le silence. Galahad fit un pas de côté pour m'embrasser : " Gr,ce a Dieu, tu es en vie, fit-il, avec un évident soulagement auquel je répondis par un sourire.

- Tu attends de moi que je te remercie d'avoir sauvé la vie de mon roi ?

- Il le faut bien, puisqu'il n'en a rien fait. C'est une petite 403

brute ingrate, fit Galahad. Dieu sait pourquoi il vit quand tant de braves ont péri. Llywarch, Bedwyr, Dagonet, Biaise. Tous

morts. "

Il nommait les guerriers d'arthur tombés a Burnovarie. Certaines morts m'étaient déjà connues, d'autres non, mais Galahad savait dans quelles circonstances ils avaient péri. Il se trouvait a Durnovarie quand la rumeur de la mort de Mordred avait poussé les chrétiens a l'émeute, mais Galahad jurait qu'il y avait des lanciers parmi les émeutiers. Il pensait que des hommes de Lancelot s'étaient infiltrés en ville déguisés en pèlerins qui se dirigeaient vers Ynys Wydryn et que ces lanciers avaient conduit le massacre : " La plupart des hommes d'arthur étaient dans les tavernes, et on ne leur laissa guère de chances. quelques-uns ont survécu, mais Dieu seul sait oa ils sont maintenant. " Il fit le signe de la croix. " Ce n'est pas le fait du Christ, tu le sais, Derfel, n'est-ce pas ? C'est l'ouvre du Malin. " Il me regarda d'un air peiné, presque effrayé : " C'est vrai ce qu'on dit au sujet de Dian ?

- C'est vrai. "

Galahad me serra dans ses bras sans dire un mot. Il ne s'était jamais marié

et n'avait pas d'enfant, mais il adorait mes filles. Il raffolait des enfants. " C'est Dinas et Lavaine qui l'ont tuée. Et ils vivent encore.

- Mon épée est a toi.

- Je le sais.

- Et si c'était l'ouvre du Christ, ajouta gravement Galahad, Dinas et Lavaine ne seraient pas au service de Lancelot.

- Je ne bl,me pas ton Dieu ni aucun autre Dieu. " Je me retournai pour voir l'agitation autour de Mordred. arthur réclamait le silence. Il avait envoyé

des serviteurs chercher des vivres et des vêtements dignes d'un roi, tandis que d'autres hommes essayaient d'en savoir plus,

" Lancelot n'a pas exigé ton serment ? demandai-je a Galahad. - Il ne me savait pas a Durnovarie. J'étais chez l'évêque Emrys, qui m'a donné une robe de moine a passer sur ma cote de mailles, puis j'ai filé dans le nord. Le pauvre Emrys ne sait plus où il en est. Il croit que ses chrétiens sont devenus fous, ce dont je suis persuadé moi aussi. Sans doute aurais-je pu rester et me battre, mais je n'en ai rien fait. Je me suis précipité.

J'avais entendu dire que vous étiez morts, arthur et toi, mais je ne l'ai pas cru. Je croyais te trouver, mais c'est notre roi que j'ai découvert. "

Il me raconta que Mordred était parti a la chasse au sanglier au nord de Durnovarie et Lancelot, pensait Galahad, avait envoyé des hommes pour intercepter le roi a son retour a Durnovarie. Mais une petite villageoise avait tourné la tête de Mordred, et quand ses compagnons et lui en eurent fini avec elle, il était presque nuit. Il avait donc réquisitionné la plus grande maison du village et fait apporter des victuailles. Ses assassins l'avaient attendu a la porte nord de la ville tandis que Mordred festoyait a quatre lieues de là. Et c'est dans la soirée que Lancelot avait donné le signal du massacre alors même que le roi de Dumnonie avait échappé a l'embuscade. Ils avaient fait courir la rumeur de sa mort pour justifier son usurpation.

Mordred fut averti des troubles lorsque les premiers fugitifs arrivèrent de Durnovarie. La plupart de ses compagnons avaient disparu, les villageois s'armaient de courage pour tuer le roi qui avait violé une de leurs filles et dérobé une bonne partie de leur nourriture. Mordred avait cédé a la panique. Ses derniers amis et lui avaient fui dans le nord, déguisés en villageois.

" Ils voulaient rejoindre Caer Cadarn, m'expliqua Galahad, comptant y trouver des lanciers fidèles, mais c'est moi qu'ils trouvèrent. Je voulais aller chez toi, mais on nous a dit que tes gens avaient fui, et je l'ai donc conduit dans le nord.

- Tu as vu des Saxons ? "

Il hocha la tête : " Ils sont dans la vallée de la Tamise. Nous les avons évités. "

Il regarda la bousculade autour de Mordred : " alors, que se passe-t-il maintenant ? " demanda-t-il.

Mordred avait des idées bien arratées. Vatu d'un manteau d'emprunt, il était attablé et se b,frait de pain et de bouf salé. Il exigeait qu'arthur partit sur-le-champ dans le sud et, chaque fois qu'arthur faisait mine de l'interrompre, le roi tapait sur la table et répétait son ordre. " Serais-tu en train de manquer a ton serment ? finit par brailler Mordred, crachant des bouts de pain et de viande a demi m,chés.

- Le seigneur arthur, répliqua Cuneglas d'un ton acide, cherche a préserver sa femme et son enfant. "

Mordred considéra le roi de Powys d'un air interdit : " Plutôt que mon royaume ? demanda-t-il enfin.

- Si arthur part en guerre, expliqua Cuneglas, Guenièvre et Gwydre mourront.

- alors nous ne faisons rien ? hurla Mordred, soudain hystérique.

405

- Nous prenons le temps de réfléchir, répondit arthur avec aigreur.

- De réfléchir ? fit Mordred en se relevant. Tu te contentes de réfléchir pendant que ce salaud règne sur mon pays ? lu as praté serment ? Et a quoi bon ces hommes si tu ne combats pas ? demanda-t-il en montrant de la main les lanciers qui formaient désormais un cercle autour de la table. Tu vas combattre pour moi, voila ce que tu vas faire ! Voila ce qu'exigé ton serment. Tu vas te battre ! " Il tapa de nouveau du poing sur la table. "

Il n'est plus temps de réfléchir. Il faut se battre ! "

C'était assez. Peut-atre est-ce l',me morte de ma fille qui me visita a cet instant, car presque sans réfléchir je m'avançai et défis mon ceinturon. Je dégageai Hywelbane, lançai mon épée a terre et pliai la lanière de cuir en deux. Mordred me vit approcher et bredouilla une protestation, mais nul ne fit le moindre geste pour

me retenir.

arrivé a hauteur du roi, je m'arratai et le frappai en plein visage avec ma ceinture pliée en deux : " Voila pour ma fille et voici, fis-je en le frappant encore plus fort, pour avoir manqué a votre serment de garder votre royaume. "

Les lanciers beuglèrent leur approbation. La lèvre inférieure de Mordred tremblait, comme lorsqu'enfant il recevait des raclées. Il avait les joues rougies par les coups et un filet de sang se mit à perler sous son oeil. Il porta un doigt à sa blessure, puis se cracha en plein visage une bouchée de bouf et de pain. " Tu me le paieras de ta vie ! promit-il fou de rage en essayant de se gifler. Comment pouvais-je défendre le royaume ? hurla-t-il.

Vous n'étiez pas là ! arthur n'était pas là. " Il essaya de se gifler une seconde fois, mais de nouveau se parait le coup avec son bras, puis brandit sa ceinture pour lui administrer une nouvelle

volée.

Horrié de sa conduite, arthur retint son bras et s'entraîna. Mordred suivit en agitant les poings, mais un bruit noir s'abattit lourdement sur son bras. Il se retourna furieux contre son nouvel assaillant.

Mais c'était Merlin qui bravait maintenant le courroux du roi. " Frappe-moi, Mordred, fit tranquillement le druide, et je te transforme en crapaud pour te donner en pâture aux serpents

d'annwn. "

Mordred dévisagea le druide, mais ne dit mot. Il essaya de repousser le b

,ton, mais Merlin le tenait d'une main ferme et

406

repoussa le jeune roi vers son siège : " Dis-moi, Mordred, pourquoi avoir ainsi éloigné arthur et Derfel ? "

Mordred hocha la tête. Ce nouveau Merlin impérieux et dominateur l'effrayait. Il n'avait jamais connu le druide que sous l'apparence d'un frêle vieillard qui se dorait au soleil dans le jardin de Lindinis, et ce Merlin revigoré avec sa barbe bien soignée et tressée le terrifiait.

" Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix douce quand l'écho de son coup se fut éteint.

- Pour arracher Ligessac, chuchota Mordred.

- Misérable petit vermisseau. Un enfant aurait pu arracher Ligessac.

Pourquoi avoir envoyé arthur et Derfel ? "

Mordred se contenta d'un hochement de tate.

Merlin soupira : " Il y a longtemps, jeune Mordred, que je n'ai pas recouru a la grande magie. Je suis sur la touche, mais je crois bien, avec l'aide de Nimue, pouvoir transformer ta pisse en pus noir qui pique comme une guape chaque fois que tu urineras. Je peux faire pourrir ta cervelle, ou ce qui en tient lieu, et je puis réduire ta virilité aux dimensions d'un haricot sec, fit-il en braquant soudain son b,ton sur l'aine de Mordred.

Voila tout ce que je peux faire, Mordred, et tout ce que je ferai a moins que tu ne me dises la vérité. "

Il sourit et il y avait plus de menace dans ce sourire que dans le b,ton en suspens.

" Dis-moi, cher garçon, pourquoi as-tu envoyé arthur et Derfel dans le camp de Cadoc ? "

La lèvre inférieure de Mordred tremblait : " Parce que Sansum me l'a demandé.

- Le Seigneur des Souris ! " s'exclama Merlin, comme surpris par la réponse. Il sourit a nouveau, ou du moins laissa paraître ses dents. " J'ai une autre question, Mordred, reprit-il, et si tu ne me dis pas la vérité, Mordred, tes entrailles dégorgeront des crapauds visqueux, ton ventre sera un nid de vers et ta gorge sera noyée dans leur bile. Je te ferai trembler sans rémission et jusqu'a la fin de tes jours tu chieras des crapauds, la vermine te rongera et tu seras secoué de frissons en crachant de la bile. "

Il marqua un temps de pause et baissa la voix : " Je te ferai encore plus hideux que ta mère ne t'a fait. alors, dis-moi, Mordred, que t'a promis le Seigneur des Souris si tu éloignais arthur et Derfel ? "

Mordred terrorisé ne pouvait détacher les yeux du visage de Merlin.

407

Merlin attendit. aucune réponse ne venant, il leva son b,ton vers le plafond de la salle : " au nom de Bel, commença-t-il d'une voix sonore, et de Callyc, son seigneur des crapauds, au nom de Sucellos et de Horfael, son maatre des vers, au nom g}*...

- qu'ils seraient tués ! " hurla Mordred désespéré.

Merlin abaissa lentement son b,ton pour le pointer de nouveau sur le visage de Mordred.

" Il t'a promis quoi, cher garçon ? " demanda Merlin.

Mordred se tortillait sur sa chaise, mais il n'y avait pas moyen d'échapper au b,ton. Il déglutit, regarda a droite et a gauche, mais il n'avait aucun secours a attendre des hommes présents dans la salle.

" qu'ils seraient tués par les chrétiens.

- Et pourquoi désirais-tu cela ? " voulut savoir Merlin.

Mordred hésita, mais Merlin brandit a nouveau son b,ton, et le garçon cracha sa confession : " Parce que tant qu'il vivra je ne serai jamais un vrai roi !

- Tu croyais que la mort d'arthur te permettrait de te conduire a ta guise ?

- Oui!

- Et tu as cru que Sansum était ton ami ?

- Oui.

- Et il ne t'est jamais venu a l'idée que Sansum pouvait désirer ta mort a toi aussi ? demanda Merlin en hochant la tate. quel stupide garçon tu fais.

Tu ne sais donc pas que les chrétiens ne font jamais les choses honnatement ? Mame le premier des leurs s'est cloué lui-mame sur une croix.

Ce n'est pas ainsi que font les dieux efficaces, jamais de la vie. Merci a toi, Mordred, de notre petite conversation. "

Il sourit, haussa les épaules et s'éloigna. " Juste voulu donner un petit coup de main ", fit-il en passant a côté d'arthur.

Il semblait que Mordred f't déjà la proie des tremblements dont l'avait menacé Merlin. Il s'accrochait aux bras de son siège, frémissant, les yeux inondés de larmes a cause de toutes les humiliations qu'il venait de subir.

Il essaya de retrouver un peu de sa fierté en tendant le doigt vers moi et en exigeant qu'arthur m'arrate.

" Soyez pas idiot ! s'emporta arthur. Vous croyez pouvoir récupérer votre trône sans les hommes de Derfel ? " Mordred ne répondit rien, et ce silence irrité eut le don de plonger arthur dans une fureur comparable a celle qui m'avait conduit a frapper le roi. " En revanche, on peut se passer de vous ! Et quoi qu'on

408

fasse, vous resterez ici, sous bonne garde ! " Mordred le regarda bouche bée. Une larme noya le mince filet de sang. " Non pas en tant que prisonnier, Seigneur Roi, expliqua arthur d'un air las, mais afin de protéger votre vie des centaines d'hommes qui voudraient vous l'ôter.

- alors qu'allez-vous faire ? demanda Mordred, d'un ton maintenant désespéré.

- Comme je vous l'ai dit, fit arthur avec mépris. Je vais réfléchir a la question. " Et il n'ajouterait pas un mot de plus.

au moins y voyait-on clair maintenant dans les desseins de Lancelot. Sansum avait comploté la mort d'arthur, Lancelot avait dépaché ses hommes pour s'assurer de la mort de Mordred, puis il avait suivi avec son armée, convaincu d'avoir éliminé tous les obstacles qui l'éloignaient du trône de Dumnonie et certain que les chrétiens, chauffés a blanc par les inlassables missionnaires de Sansum, allaient le débarrasser de tous les ennemis restants pendant que Cerdic tenait en respect les hommes de Sagramor.

Mais arthur vivait, et Mordred aussi. Et tant que Mordred vivait, arthur était tenu par son serment, et ce serment nous obligeait a faire la guerre.

Peu importait que cette guerre p^ot livrer la vallée du Severn aux Saxons.

Nous devons combattre Lancelot. Notre serment nous y obligeait.

Meurig ne voulait engager aucun lancier contre Lancelot. Il prétendit avoir besoin de tous ses hommes pour garder ses frontières contre une possible attaque de Cerdic ou d'aelle, et rien ne put le faire revenir sur sa décision. Il consentit a abandonner sa garnison a Glevum, laissant a sa garnison de Dumnonie la liberté de rejoindre les troupes d'arthur. Mais il ne donnerait rien de plus.

" Un petit salaud de froussard, grogna Culhwch.

- Un jeune homme sensé, fit arthur. Il entend préserver son royaume. "

arthur s'adressa a nous, ses commandants, dans une salle des bains romains de Glevum, avec un sol carrelé et un plafond vo^oté sur lequel on apercevait des restes de fresques : des nymphes nues que pourchassait un faune dans des tourbillons de feuilles et de fleurs.

Cuneglas se montra généreux. Les lanciers qu'il avait amenés de Caer Sws seraient placés sous les ordres de Culhwch et iraient

épauler les hommes de Sagramor. Culhwch jura qu'il ne ferait rien pour aider a remettre Mordred sur son trône, mais il n'avait aucun scrupule a combattre les guerriers de Cerdic : or telle était encore la mission de Sagramor. Dès que le Numide aurait reçu ses renforts, il

pousserait dans le sud pour isoler les Saxons qui assiégeaient Corinium et entraînerait les hommes de Cerdic dans une campagne qui les empacherait d'aider Lancelot au cour de la Dumnonie. Cuneglas nous promit toute l'aide possible, mais déclara qu'il lui faudrait au moins deux semaines pour rassembler toutes ses forces et les conduire au sud jusqu'a Glevum.

arthur avait sur place quelques hommes précieux. Il avait les trente hommes partis dans le nord arrater Ligessac, qui croupissait maintenant dans sa geôle, et il pouvait y ajouter les soixante-dix lanciers de la petite garnison de la ville. Leurs effectifs étaient renforcés de jour en jour par les réfugiés parvenus a échapper aux bandes de chrétiens déchaanés qui continuaient de traquer les paÖens de Dumnonie. Nous apprâmes qu'ils étaient encore nombreux en Dumnonie et que certains tenaient d'anciens forts de terre ou s'étaient enfoncés dans les bois. Mais d'autres affluaient a Glevum : ainsi de Morfans l'affreux, rescapé du massacre dans les tavernes de Durnovarie. arthur lui confia les forces de Glevum, avec ordre de les conduire dans le sud a aquae Sulis. Galahad les accompagnerait. " N'acceptez pas la bataille, les avertit arthur.

Contentez-vous d'aiguillonner l'ennemi, de le harceler, de le ganer. Ne quittez pas les collines, restez sur le qui-vive et ne le perdez pas de vue. Lorsque mon seigneur roi arrivera - il voulait dire Cuneglas - vous pourrez rejoindre son armée et marcher avec lui sur Caer Cadarn. "

quant a arthur, il déclara qu'il ne combattrait ni avec Sagramor ni avec Morfans, mais qu'il irait plutôt demander l'aide d'aelle. Il savait mieux que quiconque que le bruit de ses plans se répandrait dans le sud. Il ne manquait pas de chrétiens a Glevum, qui étaient convaincus qu'arthur était l'Ennemi de Dieu et voyaient en Lance-lot un envoyé du ciel venu annoncer le retour du Christ sur terre. arthur comptait sur eux pour porter son message en Dumnonie, et il voulait faire croire ainsi a Lancelot qu'il n'osait pas risquer la vie de Guenièvre en marchant contre lui. arthur allait plutôt prier aelle de porter ses haches et ses lances contre les hommes de Cerdic. " Derfel viendra avec moi ", annonça-t-il.

Je n'avais aucune envie d'accompagner arthur. H y avait d'autres interprètes, protestai-je, et mon seul vou était d'accompagner 41 n

Morfans en Dumnonie. Je ne voulais pas me retrouver en face de mon père, aelle. Je voulais me battre, non pas pour remettre Mordred sur son trône, mais en chasser Lancelot et retrouver Dinas et Lavaine. Mais arthur ne voulut rien entendre : " Tu viens avec moi, Derfel, et

nous emmenons quarante hommes avec nous.

- quarante ? " objecta Morfans. quarante, ça faisait autant d'hommes en moins dans sa petite bande chargée de détourner l'attention de Lancelot.

arthur haussa les épaules : " Je ne veux pas paraître faible à elle. En vérité, je devrais en prendre plus, mais quarante hommes suffiront à le convaincre que je ne suis pas aux abois. " Il s'arrata, puis reprit d'une voix grave qui retint l'attention des hommes qui s'apprêtaient à quitter les bains : " Certains d'entre vous ne sont pas disposés à se battre pour Mordred, admit arthur. Culhwch a déjà quitté la Dumnonie, Derfel s'en ira sans doute lorsque cette guerre sera terminée, et qui sait combien d'autres en feront autant ? La Dumnonie ne peut se permettre de perdre des hommes pareils. "

Il marqua un temps de pause. La pluie avait commencé à tomber et l'eau gouttait des briques qu'on apercevait entre les coins de plafond peint.

" J'ai parlé à Cuneglas, reprit arthur, inclinant la tête en direction du roi de Powys, et je me suis entretenu avec Merlin. Nous avons discuté des anciennes lois et coutumes de notre peuple. Ce que je fais, je le ferais dans le cadre de la loi, et je ne saurais vous libérer de Mordred, car mon serment l'interdit et l'ancienne loi de notre peuple ne saurait le justifier. "

Il s'arrata de nouveau, la main droite posée, sans qu'il s'en rendât compte, sur la garde d'Excalibur.

" En revanche, poursuivit-il, la loi autorise une chose. Si un roi est inapte à régner, son Conseil peut gouverner à sa place du moment qu'il accorde au roi l'honneur et les privilèges de son rang. Merlin m'assure qu'il en va ainsi et le roi Cuneglas m'affirme que cela s'est produit sous le règne de Brychan, son arrière-grand-père.

- Fou comme une chauve-souris ! " intervint Cuneglas d'un air guilleret.

arthur esquaissa un sourire, puis fronça les sourcils en tentant de rassembler ses pensées : " Ce n'est jamais ce que j'ai voulu, protesta-t-il d'un ton calme, sa voix grave résonnant dans la chambre ruisselante de pluie, mais je proposerai au Conseil de Dumnonie de régner à la place de Mordred.

- Oui ! " cria Culhwch.

arthur le fit taire : " J'avais espéré que Mordred acquerrait le sens des responsabilités, mais tel n'est pas le cas. qu'il ait voulu ma mort, ça m'est bien égal, mais qu'il ait perdu son[^]byaume ne saurait me laisser indifférent. Il a manqué au serment praté le jour de son acclamation et je doute aujourd'hui qu'il soit jamais en mesure de respecter ce serment. "

Il s'arrata et nombre d'entre nous durent se demander combien de temps il lui avait fallu pour comprendre une chose qui était si claire a nos yeux.

Depuis des années, il se refusait obstinément a reconnaatre l'inaptitude de Mordred, mais aujourd'hui, maintenant que Mordred avait perdu son royaume et, ce qui était bien pire aux yeux d'arthur, qu'il n'avait pas su protéger ses sujets, arthur était enfin prat a regarder la vérité en face. L'eau gouttait sur sa tate nue, mais il semblait n'y prater aucune attention.

" Merlin m'assure, continua-t-il d'une voix mélancolique, que Mordred est possédé par un esprit malin. Je ne suis pas qualifié pour en juger, mais ce verdict ne me paraat pas invraisemblable. Si le Conseil en est d'accord, je proposerai donc que, une fois le royaume restauré, nous rendions a notre roi tous les honneurs qui lui sont dus. Il peut vivre au Palais d'hiver, il peut chasser, il peut manger comme un roi et céder a tous ses appétits dans le cadre de la loi, mais il ne gouvernera pas. Je propose que nous lui donnions tous les privilèges, mais aucun des devoirs de son trône. "

Des acclamations générales saluèrent sa déclaration. Il semblait maintenant que nous eussions une raison de nous battre. Non pas pour ce misérable crapaud de Mordred, mais pour arthur, parce que, malgré tout son beau discours sur le Conseil qui gouvernerait a la place de Mordred, nous savions tous ce que ses mots signifiaient. arthur serait le roi de Dumnonie, en fait sinon en titre, et c'est dans cet heureux dessein que nous allions guerroyer. Ce fut un concert d'acclamations, parce que nous avions maintenant une raison de combattre et de mourir. Nous avions arthur.

arthur choisit vingt de ses meilleurs cavaliers et me demanda instamment de prendre vingt de mes plus robustes lanciers pour notre ambassade auprs d'aelle : " Il nous faut impressionner ton père, me dit-il, et on ne fait pas forte impression a un homme en arrivant avec des lanciers vieillissants et fourbus. Nous prenons

nos meilleurs hommes. " Il insista aussi pour que Nimue fît des nôtres.

Nous laissâmes la garde de Mordred aux lanciers de Meurig. Mordred était au courant des projets d'Arthur le concernant, mais il n'avait pas d'alliés à Glevum ni la moindre fierté dans son âme pourrie, même s'il eut la satisfaction de voir Ligessac étranglé sur le forum. Après cette mort lente, il se campa sur la terrasse de la grande salle et bredouilla un discours pour menacer d'un pareil destin tous les autres traîtres de Dumnonie. Puis il regagna ses quartiers d'un air renfrogné tandis que nous suivions Culhwch dans l'est. Culhwch était allé rejoindre Sagramor pour lancer l'assaut qui, espérons-nous, permettrait de sauver Corinium.

Arthur et moi devions traverser les belles campagnes de la riche province orientale de Gwent. C'était un pays de hauteurs parsemé de somptueuses villas, d'immenses fermes et de grandes fortunes, pour l'essentiel amassées sur le dos des moutons qui paissaient sur les collines onduleuses. Nous marchions sous deux étendards - l'ours d'Arthur et mon étoile à moi - en veillant à rester au nord de la frontière dumnonienne, afin que tout concourût à faire croire à Lancelot qu'Arthur ne menaçait pas le trône qu'il avait volé. Nimue nous accompagnait. Merlin l'avait tant bien que mal persuadée de se laver et de passer des habits propres, puis, désespérant de jamais parvenir à démailler ses cheveux chargés d'immondices, il les lui avait coupés très court avant de brûler ses tresses encrassées. Les cheveux courts lui allaient bien, elle portait de nouveau un bandeau et tenait un bâton.

Elle avait la main ferme, mais elle n'avait voulu s'encombrer d'aucun autre bagage.

Elle marchait pieds nus et à contrecour parce qu'elle ne voulait pas venir.

Merlin l'avait convaincue même si elle persistait à prétendre qu'elle perdait son temps avec nous. " Le premier imbécile venu peut vaincre un magicien saxon, confia-t-elle à Arthur à la fin de notre première journée de marche. Suffit de cracher sur eux, de rouler des yeux et d'agiter un os de poulet. C'est tout.

- Nous ne verrons pas le moindre magicien saxon ", répondit calmement Arthur. Nous étions en pleine campagne, maintenant, loin des villas. Il arrêta son cheval, leva la main et attendit que les hommes fussent attroupés autour de lui. " Nous ne verrons aucun magicien, nous expliqua-t-il, parce que nous n'allons pas voir aelle. Nous allons

dans le sud, dans notre propre pays. Un long chemin dans le sud.

- Vers la mer ?

413

- Vers la mer, me confirma-t-il avec un sourire en posant les mains sur sa selle. Nous sommes peu nombreux, et Lancelot a de nombreuses troupes, mais Nimue peut nous faire un charme de dissimulation, et nous marcherons de nuit. Nous forçâmes le pas. Tant que ma femme et mon fils sont prisonniers, reprit-il en haussant les épaules, je ne puis rien faire. Si nous les libérons, je serai libre à mon tour. Et quand je serai libre, je pourrai combattre Lancelot, mais vous devez savoir que nous ne pouvons compter sur aucune aide au cœur de la Dumnonie, tombée entre les mains de nos ennemis. quand j'aurai retrouvé Guenièvre et Gwydre, je ne sais comment nous pourrions nous échapper, mais Nimue nous aidera. Les Dieux nous aideront, mais si l'un de vous a peur de la tâche qui l'attend, qu'il s'en retourne maintenant. "

Personne n'en fit rien. Il devait s'y attendre. Ces quarante étaient la fine fleur de nos hommes, et ils auraient suivi arthur jusque dans l'autre du serpent. Naturellement, arthur ne s'était ouvert de ses projets qu'à Merlin afin que rien n'en parvint aux oreilles de Lancelot. Il se tourna vers moi dans un geste de regret, comme pour s'excuser de m'avoir dupé, mais il devait savoir combien j'étais satisfait : car nous allions non seulement à l'endroit où Guenièvre et Gwydre étaient retenus en otages, mais aussi là où les deux assassins de Dian se croyaient à l'abri de toute vengeance.

" Nous repartons cette nuit, fit arthur. Et il n'y aura aucun repos avant l'aube. Nous allons dans le sud et, au matin, je veux que nous soyons dans les collines, au-delà de la Tamise. "

quand chacun eut passé son manteau par-dessus son armure et qu'on eut enveloppé les sabots des chevaux de plusieurs couches de tissu, nous prîmes la route du sud. Les cavaliers conduisaient leurs montures par les rênes. ...

tant donné son étrange don pour retrouver son chemin dans les ténèbres à travers un pays inconnu, Nimue marchait en tête,

Dans la nuit, nous pénétrâmes en Dumnonie. Comme nous quittaient les collines pour nous enfoncer dans la vallée de la Tamise, nous aperçûmes au loin, sur notre droite, une lueur dans le ciel : le signe que les hommes de Cerdic campaient devant Corinium. Dès lors, notre

chemin devait passer a travers des petits villages plongés dans l'obscurité : les chiens aboyèrent, notre caravane passa sans que personne ne nous posât de questions. Ou les habitants étaient morts ou ils nous prenaient pour des Saxons, et nous continuions notre chemin telle une bande de spectres. L'un des cavaliers d'arthur était originaire de ces terres 414

et nous conduisit a un gué où l'eau nous montait jusqu'a la poitrine.

Portant nos armes et nos sacs a bout de bras, il nous fallut batailler contre le courant pour rejoindre l'autre rive où Nimue siffla un charme de dissimulation en direction du village voisin. À l'aube, nous étions dans les collines du sud, en sécurité a l'intérieur de l'une des forteresses de terre des anciens.

Le coucher du soleil nous arracha a notre sommeil. La nuit tombée, nous reprîmes la route a travers un riche et beau pays où aucun Saxon n'avait encore mis le pied. Mais aucun villageois ne nous mit au défi, car, par temps de troubles, seul un demeuré irait interroger des hommes en armes voyageant nuitamment. Au point du jour, nous avions atteint la grande plaine, le soleil levant projetant l'ombre des tertres des anciens sur l'herbe plate. Certains monticules abritaient encore des trésors gardés par des goules, et nous les évitions avec soin pour les cuvettes d'herbe où nos chevaux pouvaient manger pendant que nous nous reposions.

La nuit suivante, au clair de lune, nous passâmes devant les Pierres, ce grand cercle mystérieux où Merlin avait donné a arthur son épée et où, de longues années auparavant, nous avions donné de l'or a aelle avant de marcher vers Lugg Vale. Nimue se faufila parmi les grands piliers couronnés, les touchant avec son bâton, puis se plaça au centre et leva les yeux vers les étoiles. On approchait de la pleine lune, et son éclat donnait aux pierres une luminosité blafarde. " Ont-elles encore de la magie ? demandai-je a Nimue quand elle nous eut rejoints.

- Un peu, mais elle s'estompe, Derfel. Toute notre magie est en train de passer. Nous avons besoin du Chaudron, fit-elle en souriant dans la nuit.

Mais il n'est pas loin maintenant, je le sens. Il vit encore, Derfel, et nous allons le retrouver et le rendre a Merlin. "

La passion l'avait reprise, maintenant, la même passion qu'elle avait montrée alors que nous approchions de la fin de la Route de Ténèbre. arthur marchait dans la nuit pour retrouver sa Guenièvre, moi pour

me venger, et Nimue pour appeler les Dieux avec le Chaudron. Mais nous étions encore peu nombreux face aux multitudes ennemies.

Nous étions au cour du nouveau pays de Lancelot, mais nous ne voyions encore aucune trace de ses guerriers ni aucun signe des bandes de chrétiens enragés qui continuaient, disait-on, a terroriser les paÛens dans les campagnes. Les lanciers de Lancelot n'avaient rien a faire dans cette partie de la Dumnonie, car ils

415

surveillaient les routes de Glevum, tandis que les chrétiens avaient d°

partir pour soutenir son armée dans l'idée qu'elle accomplissait l'ouvre du Christ. ainsi est-ce sans dommage que nous quitt,mes la grande plaine pour entrer dans les^terres arrosées de la côte sud. alors que nous contournions la ville fortifiée de Sorviodunum, la fumée des maisons incendiées parvint jusqu'a nous. Mais nul ne nous défia parce que nous marchions sous une lune presque pleine et que les charmes de Nimue nous

protégeaient.

C'est dans la cinquième nuit que nous arriv,mes sur la côte. Nous avions évité la forteresse romaine de Vindocladia oa Lance-lot, assurait arthur, avait certainement mis des troupes en garnison. ¿ l'aube, nous étions cachés au fond des bois, au-dessus de la crique oa se dressait le Palais marin. Le palais n'était qu'a quelques centaines de mètres a l'ouest. Nous y étions parvenus sans nous faire repérer, tels des spectres dans la nuit.

Et nous allions attaquer de nuit. Lancelot se servait de Guenièvre comme d'un bouclier. En le lui retirant, nous redeviendrions libres de nos mouvements. Et nous pourrions porter nos lances vers son cour de traatre.

Mais pas au nom de Mordred, car nous nous battions désormais pour arthur et pour le royaume heureux que nous entrevoyions au-dela de la guerre.

Comme les bardes le disent aujourd'hui, nous nous battames pour Camelot.

La plupart des lanciers passèrent la journée a dormir tandis qu'arthur, Issa et moi nous glissions a l'orée du bois pour observer le palais, sur l'autre flanc de la petite vallée.

Il avait fière allure avec ses pierres blanches qui étincelaient sous le soleil matinal. Nous regardions son flanc est depuis une crate légèrement plus basse que le palais. Son mur est n'était brisé que par trois petites fenatres, si bien qu'on aurait dit une grande forteresse blanche sur une colline de verdure, bien que l'illusion f't quelque peu g,tée par le grand poisson barbouillé a la poix sur le mur de chaux, vraisemblablement pour préserver le palais de la fureur des chrétiens en vadrouille. C'est sur la longue façade sud qui dominait la crique et la mer, au-dela d'une ale sablonneuse, que les architectes romains avaient ouvert des fenatres, de mame qu'ils avaient relégué les cuisines, les quartiers des esclaves et les greniers du côté nord, derrière la villa oa se dressait la maison de bois de Gwenhwyvach. S'y était maintenant ajouté un petit village de chaumières, sans doute pour les lanciers et leurs familles, d'oa l'on voyait s'élever des panaches de fumée rosé. au-dela, on apercevait les vergers et les potagers, puis en bordure des bois, épais dans ce coin de campagne, des champs dont les foins étaient a moitié coupés.

Devant le palais, tout était exactement pomme dans mon souvenir de ce jour lointain oa j'avais praté le serment de la Table Ronde cher au cour d'arthur, avec les deux remblais et les arcades qui s'étendaient jusqu'a la crique. Le palais était inondé de soleil : si blanc, si grand, si beau.

" Si les Romains revenaient aujourd'hui, déclara fièrement arthur, ils ne s'apercevraient mame pas qu'il a été reconstruit.

- Si les Romains revenaient aujourd'hui, commenta Issa, ils auraient droit a une belle bagarre ! "

J'avais tenu a ce qu'il vant avec nous a l'orée des bois, car il avait un oil d'aigle et nous devions passer la journée a guetter et a t,cher de deviner combien de gardes Lancelot avait placés dans le Palais marin.

Ce matin-la, nous ne devions pas en compter plus de douze. Juste après l'aube, deux hommes grimpèrent sur une plate-forme de bois aménagée au sommet du toit pour observer la route du nord. quatre autres lanciers faisaient les cent pas devant l'arcade la plus proche et l'on pouvait raisonnablement supposer qu'il y en avait quatre autres du côté ouest. Les autres gardes se trouvaient entre la balustrade de pierre de la terrasse, au fond du jardin, et la crique : de toute évidence, une patrouille qui surveillait les chemins qui menaient a la côte. Issa quitta son armure et son casque et partit en reconnaissance de ce côté-la, se faufilant dans les bois pour essayer d'apercevoir la façade entre les arcades.

arthur ne pouvait détacher son regard du palais. Il était calme et détendu, se sachant a la veille d'un coup de main audacieux qui provoquerait une onde de choc dans le nouveau royaume de Lancelot. En vérité, j'avais rarement vu arthur aussi heureux que ce jour-la. En s'enfonçant au cour de la Dumnonie, il s'était libéré des responsabilités du gouvernement et aujourd'hui, comme dans un lointain passé, son avenir ne dépendait que de l'habileté de son épée.

" T'arrive-t-il jamais de penser au mariage, Derfel ? me demanda-t-il soudain.

417

- Non, Seigneur. Ceinwyn s'est juré de ne jamais se marier et je ne vois aucune raison d'aller contre son désir, répondis-je dans un sourire, touchant ma bague d'amant avec son petit bout d'or du Chaudron. Mais tout compte fait, je crois que rrfKis sommes plus mariés que la plupart des couples qui se sont jamais présentés devant un druide ou un pratre.

- Ce n'est pas a ça que je pense. as-tu jamais réfléchi au mariage ?

reprit-il en insistant sur les mots " au mariage".

- Non, Seigneur. Pas vraiment.

- Brave Derfel, fit-il pour me taquiner, puis il ajouta d'un air songeur : quand je mourrai, je crois que je voudrais un enterrement chrétien.

- Pourquoi ? demandai-je, horrifié, m'empressant de toucher ma cotte de mailles pour que le fer éloigne le mal.

- Parce que je serais a jamais allongé a côté de ma Guenièvre. Elle et moi, ensemble, dans la mame tombe. "

Je songeai a Norwenna, avec ses lambeaux de chair pendillant a ses os jaunis, et je fis la moue : " Vous serez aux Enfers avec elle, Seigneur.

- Nos ,mes, oui, admit-il, et nos corps spectraux également, mais pourquoi ces corps-ci ne pourraient-ils gésir a jamais, main dans la main ?

- Faites-vous br°ler, dis-je en hochant la tate. ¿ moins que vous ne vouliez errer comme une ,me en peine a travers la

Bretagne.

- Peut-être as-tu raison ", fit-il d'un ton léger. allongé sur le ventre, il était caché de la villa par un écran de jacobées et de bleuets. Ni l'un ni l'autre n'avions notre armure. Nous enfilerions notre accoutrement de guerre à la brune, juste avant de surgir des ténèbres pour massacrer les gardes de Lancelot.

" qu'est-ce qui vous rend heureux, Ceinwyn et toi ? "

Il ne s'était pas rasé depuis que nous avons quitté Glevum, et sa barbe de plusieurs jours grisonnait.

" L'amitié.

- Rien que ça ? " fit-il en fronçant les sourcils.

J'y réfléchis. au loin, les premiers esclaves s'en allaient faire les foin, le soleil matinal se reflétant sur leurs faucilles. Des petits garçons couraient dans le potager pour chasser les geais des plants de pois et des rangées de groseilliers et de framboisiers qu'on apercevait au milieu des ronces parsemés de liserons rosés où se querellait bruyamment un groupe de verdiers. apparemment, la

meute des chrétiens n'avait pas mis les pieds ici. En vérité, il paraissait même impossible que la Dumnonie fût en guerre.

" Chaque fois que je la regarde, j'ai un pincement de cœur, admis-je enfin.

- C'est ça, n'est-ce pas ? fit-il avec flamme. Un pincement de cœur ! Un élan.

- L'amour, observai-je sèchement.

- Nous avons bien de la chance, toi et moi, conclut-il en souriant. C'est l'amitié, c'est l'amour, et c'est quelque chose de « plus encore. Les Irlandais appellent cela anmchara, l', me sour. à qui d'autre voudrais-tu parler à la fin du jour ? J'aime les soirées où l'on peut s'asseoir et bavarder au coucher du soleil, quand les phalènes se brûlent aux chandelles.

- Et nous parlons des enfants, ajoutai-je, regrettant aussitôt d'avoir prononcé ce mot, de la petite esclave des cuisines qui louche et qui est de nouveau enceinte. Nous nous demandons qui a cassé la crémillère, si le toit de chaume a besoin d'être refait ou s'il tiendra encore une année, quelle excuse trouvera Cadell cette fois pour ne pas payer son loyer. Nous discutons pour savoir si le lin a suffisamment trempé ou

s'il faut frotter le pis des vaches a la gras-sette pour en améliorer le rendement. Voila de quoi nous parlons.

- Guenièvre et moi parlons de la Dumnonie, répondit-il en riant. De la Bretagne. Et, naturellement, d'Isis. "

La seule mention de ce nom lui fit perdre une partie de son enthousiasme, mais il se contenta d'un haussement d'épaules et reprit :

" Mais nous ne nous retrouvons pas assez souvent. Voila pourquoi j'ai toujours espéré que Mordred prendrait les choses en main, ce qui me permettrait de couler des jours paisibles ici.

- ¿ parler des crémaillères brisées plutôt que d'Isis ? fis-je pour le taquiner.

- De cela et de tout le reste, répondit-il avec chaleur. Un jour, je cultiverai cette terre, et Guenièvre poursuivra son travail.

- Son travail ?

- Pour connaatre Isis, fit-il avec un sourire forcé. Elle m'assure que si seulement elle peut entrer en contact avec la Déesse, le monde retrouvera son énergie. "

Il haussa les épaules, comme toujours sceptique devant les prétentions extravagantes de ce genre. Seul arthur pouvait oser plonger Excalibur dans le sol et défier Gofannon de lui venir en aide, car il ne croyait pas vraiment qu'il viendrait. aux yeux des

419

Dieux, me confia-t-il un jour, nous sommes comme les souris dans le chaume.

Nous survivons aussi longtemps que nous ne nous faisons pas remarquer. Mais l'amour seul l'obligeait a tolérer malgré lui la passion de Guenièvre. *

" Si seulement je pouvais croire davantage a Isis, admit-il alors, mais, naturellement, les hommes sont exclus de ses mystères. Guenièvre a mame surnommé Gwydre Horus.

- Horus ?

- Le fils d'Isis. quel vilain nom !

- Pas aussi laid que Wygga.

- qui ça ? " demanda-t-il.

Soudain, il se raidit : " Regarde ! fit-il tout excité. Regarde ! " Je levai la tête au-dessus de l'écran de fleurs : Guenièvre était là. Mame a quelques centaines de mètres, elle était reconnaissable entre toutes avec son abondante chevelure rousse déployée sur sa longue robe bleue. Elle longeait l'arcade la plus proche en direction du petit pavillon tourné vers la mer. Trois de ses servantes la suivaient avec deux de ses lévriers. Les gardes s'écartèrent et s'inclinèrent sur son passage. Sitôt qu'elle fut dans le pavillon, elle s'installa à la table de pierre où les servantes lui servirent son petit

déjeuner.

" Elle va manger des fruits, fit arthur, attendri. En été, elle ne prend rien d'autre le matin. Si elle savait que je suis tout près !

- Cette nuit, Seigneur, vous serez avec elle.

- Du moins est-elle bien traitée.

- Lancelot vous craint trop pour la malmenier, Seigneur. " quelques instants plus tard, Dinas et Lavaine firent leur apparition sous l'arcade. Ils portaient leurs robes blanches de druides. Lorsque je les vis, je touchai la garde d'Hywelbane et promis à l'une de ma fille que les hurlements de ses meurtriers feraient reculer d'effroi tous les Enfers. Les deux druides se dirigèrent vers le pavillon, s'inclinèrent devant Guenièvre et s'assirent à côté d'elle. Gwydre arriva en courant quelques minutes après. Guenièvre lui passa la main dans les cheveux et le confia aux soins d'une servante.

" C'est un bon garçon, dit arthur tendrement. Pas la moindre trace de dissimulation en lui. Pas comme Amhar et Loholt. Je les ai ratés, n'est-ce pas ?

- Ils sont encore jeunes, Seigneur.

- Mais ils servent mon ennemi, aujourd'hui, observa-t-il d'un air lugubre.

que vais-je faire d'eux ? "

Culhwch aurait sans doute conseillé de les tuer, mais je me contentai d'un haussement d'épaules : " Envoyez-les en exil. " Les jumeaux

pourraient rejoindre les malheureux qui n'avaient de serment envers aucun seigneur.

Ils pourraient vendre leurs épées jusqu'au jour où ils se feraient enfin tuer dans quelque obscure bataille contre les Saxons, les Irlandais ou les

...cossais.

D'autres femmes firent leur apparition sous les arcades : les unes étaient des servantes, d'autres des courtisanes. Lunete, mon premier amour, comptait parmi les douze confidentes et prâtresses de Guenièvre.

au milieu de la matinée, je m'endormis, la tête dans les bras, mon corps abandonné à la chaleur du soleil estival. À mon réveil, arthur était parti, mais Issa était de retour :

" Le seigneur arthur est retourné voir les lanciers.

- qu'as-tu vu ? fis-je en bâillant.

- Six autres hommes. Tous des gardes saxons.

- Des Saxons de Lancelot ?

- Tous dans le grand jardin, Seigneur, répondit-il en hochant la tête. Mais pas plus de six. au total, nous avons vu dix-huit hommes, et il doit y en avoir d'autres pour monter la garde de nuit, mais malgré tout ils ne doivent pas être plus d'une trentaine. "

Je lui donnai raison. Trente hommes suffisaient à garder ce palais. Plus serait superflu, d'autant que Lancelot avait besoin de toutes ses lances pour garder son royaume volé. Levant la tête, je vis que l'arcade était maintenant déserte, excepté quatre gardes qui avaient l'air de s'ennuyer à mourir. Deux étaient adossés aux piliers ; deux autres bavardaient sur le banc de pierre où Guenièvre avait pris son petit déjeuner. Leurs lances reposaient contre la table. Les deux gardes postés sur la petite plate-forme du toit avaient l'air également désouivrés. Le Palais marin se réchauffait sous le soleil d'été et nul n'aurait pu soupçonner la présence d'un ennemi dans les parages.

" Tu as dit à arthur pour les Saxons ?

- Oui, Seigneur. Il a répondu qu'il fallait s'y attendre. Lancelot aura voulu qu'elle soit sous bonne garde.

- Va dormir, dis-je. ¿ moi de faire le guet, maintenant. " Il se retira et, malgré ma promesse, je me rendormis. J'avais marché toute la nuit et j'étais fatigué. qui plus est, aucun danger ne semblait pouvoir nous menacer a l'orée du bois. Soudain, des aboiements et un bruit de grosses pattes grattant la terre m'arrachèrent a mon sommeil.

421

T

Terrorisé, j'ouvris les yeux et aperçus devant moi deux lévriers, la gueule pleine de bave : l'un aboyait, l'autre grondait. Je cherchai mon poignard, mais une voix de femme appela les chiens : " Couchés ! lança-t-elle d'une voix forte. ^Orudwyn, Gwen, Couchés ! Du calme ! " Les chiens se couchèrent a contrecour et je me tournai : Gwenhwyvach m'observait. Elle était vatie d'une vieille robe marron avec un ch,le sur la tate et un panier plein d'herbes sauvages sous le bras. Son visage était plus rebondi que jamais et sa chevelure, pour ce qu'on en devinait sous le ch,le, mal peignée.

" Le seigneur Derfel assoupi ! " fit-elle d'un air joyeux.

Je portai un doigt a mes lèvres et jetai un coup d'oeil du côté du palais.

" Ils ne me surveillent pas, dit-elle. Ils se fichent pas mal de moi. qui plus est, je me parle souvent a moi-mame. Comme font les fous, vous savez.

- Vous n'ates pas folle. Dame.

- C'est bien dommage. Je ne vois vraiment pas ce qu'on pourrait souhaiter d'autre dans ce monde. "

Elle rit, releva ses jupes et se laissa tomber lourdement a côté de moi.

Entendant un bruit dans mon dos, les chiens se remirent a gronder. D'un air amusé, elle regarda arthur se contorsionner a terre pour me rejoindre. Il avait d° entendre les chiens aboyer.

" Sur le ventre, comme un serpent, arthur ? "

Comme moi, arthur porta un doigt a ses lèvres. " Ils se fichent pas mal de moi, répéta Gwenhwyvach. Regardez ! " Elle agita vigoureusement les bras en direction des gardes qui se contentèrent de secouer la tate

et de se détourner. "¿ leurs yeux, je n'existe pas. Je ne suis que la grosse folle qui sort les chiens. " Elle fit de nouveau de grands gestes, et de nouveau les sentinelles firent comme si de rien n'était. " Mame Lancelot ne me remarque pas, fit-elle tristement.

- Il est ici ? demanda arthur.

- Bien s'r que non. Il est loin. Comme vous, a ce qu'on m'avait dit. Vous n'étiez pas censés discuter avec les Saxons ?

- Je suis ici pour enlever Guenièvre, répondit arthur, et vous aussi, ajouta-t-il galamment.

- Je n'ai aucune envie d'atre enlevée, protesta Gwenhwyvach. Et Guenièvre ne sait pas que vous ates ici.

- Personne ne doit le savoir.

- Si ! Guenièvre doit le savoir ! Elle scrute la marmite a huile.

Elle assure qu'elle peut y lire l'avenir. Mais elle ne vous a pas vus, hein ? "

Elle gloussa, se retourna et dévisagea arthur de l'air de trouver sa présence amusante : " Vous ates ici pour la sauver ?

- Oui.

- Cette nuit ?

- Oui.

- Elle n'en sera pas très contente, pas cette nuit. aucun nuage, vous comprenez ? fit-elle en montrant du doigt le ciel presque dégagé.

Impossible d'adorer Isis quand le ciel est couvert, voyez-vous, parce que la lumière de la lune ne pénètre pas dans le temple. Et ce soir, elle compte sur la pleine lune. Une grosse pleine lune comme un fromage frais. "

Elle passa la main dans les longs poils de l'un des chiens : " Celui-ci, c'est Drudwyn. Un sale m,le. Et celle-ci, Gwen. Plop ! fit-elle de manière inattendue. C'est comme ça qu'entre le clair de lune. Plop ! Droit dans son temple ! reprit-elle en riant. Elle entre par le puits et tombe droit dans la fosse.

- Gwydre sera dans le temple ? voulut savoir arthur.

- Pas Gwydre. Les hommes n'y sont pas admis, c'est du moins ce qu'on me raconte ", expliqua Gwenhwyvach d'un ton sarcastique. Elle parut sur le point de dire autre chose, mais se contenta d'un haussement d'épaules : "

Gwydre ira se coucher ", dit-elle plutôt. Elle fixa le palais et un sourire narquois illumina lentement son visage rond.

" Comment allez-vous entrer, arthur ? Il y a des barres a toutes les portes et toutes les fenatres ont des volets.

- On se débrouillera. Du moment que vous ne dites a personne que vous nous avez vus.

- Du moment que vous me laissez ici, fit Gwenhwyvach, je n'en parlerai mame pas aux abeilles. Et pourtant je leur dis tout. Il le faut, sans quoi le miel devient aigre. Pas vrai, Gwen ? lança-t-elle a la chienne qui agitait ses oreilles pendantes.

- Je vous laisserai ici, si tel est votre désir, promit arthur.

- Rien que moi, fit-elle, rien que moi, les chiens et les abeilles. C'est tout ce que je demande. Moi, les chiens, les abeilles et le palais.

Guenièvre peut garder la lune. "

Elle sourit a nouveau et me tapota l'épaule de sa main grassouillette : "

Vous vous souvenez de la porte du cellier par laquelle je vous ai conduit, Derfel ? Celle qui donne sur le jardin ?

- Je crois que oui.

423

- Je veillerai a retirer la barre. "

Elle gloussa de nouveau, prévoyant quelque réjouissance : " Je me cacherai dans le cellier et retirerai la barre quand ils attendront tous la lune. La nuit, il n'y a pas de gardes d*ce côté-la parce que la porte est trop épaisse. Les gardes sont tous dans leurs cabanes ou devant la façade. "

Puis elle se retourna vers arthur : " Vous viendrez ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

- Promis.

- Guenièvre sera ravie, fit Gwenhwyvach. Et moi aussi ! "

Elle rit tout en peinant a se relever : " Cette nuit, lorsque la lune sera au-dessus du puits. "

Sur ce, elle s'en alla avec les deux limiers. Elle s'éloigna en gloussant et risqua mame deux petits pas de danse maladroits. " Plop ! " lança-t-elle, les chiens gambadant autour d'elle tandis qu'elle dévalait la pente d'un pas guilleret.

" Elle est folle ? demandai-je a arthur.

- aigrie, je crois, répondit-il en regardant sa silhouette massive sur le flanc de la colline. Mais elle nous laissera entrer, Derfel. Elle nous laissera entrer. "

Il sourit et tendit la main pour cueillir une pleine poignée de bleuets au bord du champ. Il fit un petit bouquet qu'il me donna avec un sourire embarrassé : " Pour Guenièvre, expliqua-t-il. Pour cette nuit. "

¿ la brune, les faneurs, leur travail achevé, quittèrent les champs. Les gardes postés sur le toit descendirent leur longue échelle. Les brasiers de l'arcade furent alimentés de bois frais, mais je me dis que les feux étaient destinés a éclairer le palais plutôt qu'a prévenir de l'approche d'un éventuel ennemi. Les goélands regagnèrent leurs perchoirs a l'intérieur des terres, tandis que le soleil couchant rendait leurs ailes aussi rosés que les liserons emmalés aux ronces.

De retour dans les bois, arthur passa son armure d'écaillés. Il attacha Excalibur sur le métal chatoyant de sa cotte et jeta un manteau noir sur ses épaules. Il portait rarement des manteaux noirs, car il préférait le blanc. Mais de nuit, on passerait plus facilement inaperçus en noir. Il porterait son casque brillant sous son manteau pour cacher son somptueux panache de grandes plumes

d'oie blanches.

Dix cavaliers resteraient dans les arbres. Ils attendraient qu'arthur sonne de sa corne d'argent, puis chargeraient sur les

cabanes des lanciers. Les gros chevaux et leurs cavaliers en armures, surgissant a grand fracas de la nuit, sèmeraient la panique parmi les gardes tentés de ganer notre retraite. arthur espérait ne pas avoir a lancer son appel avant que nous ayons trouvé Gwydre et Guenièvre et que nous soyons prats a filer.

quant a nous, nous devions nous diriger vers le flanc ouest du palais. De la, nous ramperions dans l'ombre des jardins de la cuisine jusqu'a la porte du cellier. Si Gwenhwyfach manquait a sa promesse, il nous faudrait faire le tour du palais, tuer les gardes et briser les volets d'une fenetre de la terrasse. Une fois dans les lieux, nous devions tuer tous les lanciers qui nous tomberaient sous la main.

Nimue nous accompagnerait. quand arthur eut fini de parler, elle nous expliqua que Dinas et Lavaine n'étaient pas des druides dignes de ce nom, qu'ils n'avaient rien a voir avec Merlin ni avec le vieux Iorweth, mais elle nous avertit que les jumeaux siluriens possédaient d'étranges pouvoirs et qu'il fallait nous attendre a quelques tours de magie. Elle avait passé

l'après-midi a fouiller les bois et elle nous sortit alors un manteau enroulé qui semblait remuer tout seul. Devant ce spectacle étrange, mes hommes s'empressèrent de toucher la pointe de leur lance : " J'ai ici de quoi contrer leurs charmes, mais soyeZ prudents.

- Et je veux Dinas et Lavaine vivants ", dis-je a mes hommes.

Nous attendames, en armure et en armes : quarante hommes vatus de fer, d'acier et de cuir. Nous attendames que le soleil se couche et que la pleine lune d'Isis surgisse de la mer comme un grand disque d'argent. Nimue prépara ses charmes tandis que certains d'entre nous faisaient leurs prières. arthur était assis en silence, mais il me vit sortir de ma bourse une petite tresse de cheveux d'or que je portai a mes lèvres. Je la gardai un instant contre ma joue puis la nouai a la garde d'Hywelbane. Je sentis une larme rouler sur mon visage en pensant au spectre de ma petite disparue : mais cette nuit, avec l'aide de mes dieux, je donnerais le repos a ma Dian.

Je passai mon casque, bouclai la sangle sous mon menton et rabattis sa queue de loup sur mes épaules. Chacun s'efforça d'assouplir ses gants de cuir, puis passa le bras gauche dans les sangles de son bouclier. Puis, l'une après l'autre, Nimue toucha nos épées tendues. L'espace d'un instant, il sembla qu'arthur voulût ajouter un mot, mais il se contenta de fourrer son petit bouquet de bleuets dans le col de son armure d'écaillés, puis fit signe a Nimue qui, vature de noir et serrant dans ses bras son étrange balluchon, nous guida vers le sud, a travers les arbres.

au-dela du bois, s'étendait une petite prairie qui descendait jusqu'a la digue. Nous traversames l'herbe en file indienne, toujours hors de vue du palais. Notre apparition effraya quelques lièvres qui se

nourrissaient au clair de lune : pris de panique, ils détalèrent tandis que nous avançons à travers les arbustes et descendions péniblement la pente jusqu'à la plage de galets. De là, nous nous dirigeâmes du côté ouest, la digue nous cachant aux gardes postés sous les arcades du palais. Au sud, le sifflement du vent et le fracas des lames qui venaient se briser sur la côte couvraient le bruit de nos bottes.

Jetant un coup d'œil par-dessus la digue, je vis le Palais marin en équilibre, telle une grande merveille blanche au clair de lune au-dessus de la terre sombre. Sa beauté me fit penser à Nys Trebes, la cité magique de la mer que les Francs avaient ravagée et détruite. Il avait la même grâce aérienne et chatoyait dans les ténèbres comme s'il était fait de rayons de lune.

Une fois à l'ouest du palais, nous escaladâmes la digue, nous aidant les uns les autres de la hampe de nos lances, puis nous avançâmes

suivâmes Nimue à travers bois. Les feuillages de l'été laissaient suffisamment passer la lumière de la lune pour éclairer notre chemin, mais aucun garde ne nous défia. Le bruit incessant de la mer dominait la nuit.

Tout près de nous, un cri perçant nous cloua sur place, puis on reconnut la plainte d'un lièvre tué par une fouine. Soulagée, notre colonne s'ébranla à nouveau.

La marche nous parut en vérité bien longue. Mais Nimue finit par tourner à l'est et nous la suivâmes à l'orée du bois : les murs blanchis à la chaux du palais étaient devant nous. Nous étions tout près du puits de bois par lequel le clair de lune pénétrait dans le temple : il faudrait attendre encore un bon moment avant que la lune fût assez haute dans le ciel pour éclairer le cellier aux murs noirs.

Nous étions à la lisière du bois quand le chant commença. Au début, il était si doux que je crus entendre le geignement du vent, puis il prit de l'ampleur et je compris que c'était un chœur de femmes qui chantait quelque étrange et mystérieuse musique retentissante, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu jusque-là. Le chant devait nous parvenir par le puits, car il semblait très lointain : un chant spectral, tel un chœur de morts qui s'élèverait depuis les Enfers. Nous ne comprenions pas les paroles, mais nous savions que c'était un chant triste, un genre de mélodie, qui tantôt s'enflait, tantôt s'amenuisait au point de se confondre avec le lointain murmure de la mer. La musique était fort belle, mais elle me fit frémir et je touchai la pointe de ma lance.

Si nous étions sortis des bois ici, les gardes de l'arcade ouest auraient pu nous apercevoir. Nous avanç,mes donc de quelques pas afin de nous frayer un chemin vers le palais a l'abri du dédale moucheté des ombres que dessinait la lune. Il y avait la un verger, quelques rangées de petits arbres fruitiers et mame une haute palissade destinée a protéger un potager des cerfs et des lièvres. Nous avançons lentement, un par un, au rythme de la lancinante mélopée. Un panache de fumée s'élevait au-dessus du puits tandis que le léger vent de la nuit en portait l'odeur jusqu'a nous : une odeur de temple, une odeur acre qui donnait presque la nausée.

Nous n'étions plus qu'a quelques mètres des cabanes des lanciers. Un chien se mit a aboyer, puis un autre, mais personne ne s'inquiéta. Des voix s'élevèrent pour leur dire de se taire et, peu a peu, les chiens se calmèrent. De nouveau, on n'entendait

427

plus que le bruit du vent dans les arbres, le geignement de la mer et la douce et mystérieuse mélopée.

Je marchais en tate, car j'étais le seul a avoir déjà franchi cette petite porte. Je craignais de me tromper, mais la rairouvai sans mal. Je descendis précautionneusement les vieilles marches de briques et poussai doucement la porte. Elle résista et, l'espace d'un battement de cour, je crus que la barre était restée en place, puis elle s'ouvrit dans un affreux grincement métallique et je me retrouvai inondé de lumière.

Le cellier était éclairé par des chandelles. Je cillai, ébloui : " Vite !

vite ! " fit Gwenhwyvach d'une voix sifflante.

Toute la bande s'engouffra a l'intérieur : trente solides gaillards en armure, avec leurs manteaux, leurs casques et leurs lances. Gwenhwyvach nous siffla de faire silence, puis referma la porte derrière nous et remplaça la barre. " Le temple est la ", chuchota-t-elle, montrant du doigt un couloir éclairé de chandelles a mèche de jonc qui menait a la porte du sanctuaire. Son visage grassouillet était rouge d'excitation. Le chant obsédant du chour était assourdi par les rideaux du temple et sa porte massive.

" Oa est Gwydre ? demanda arthur.

- Dans sa chambre, répondit Gwenhwyvach.

- Y a-t-il des gardes ?

- La nuit, il n'y a que des servantes dans le palais.

- Danas et Lavaine sont ici ? demandai-je a mon tour.

- Vous allez les voir, dit-elle dans un sourire. Je vous le promets. Vous allez les voir. "

Elle attrapa le manteau d'arthur pour l'entraîner vers le temple : "

Venez !

- Je vais d'abord chercher Gwydre, insista arthur en se dégageant avant de toucher six de ses hommes a l'épaule. Vous autres, vous attendez ici.

attendez ici. N'entrez pas dans le temple. Nous allons les laisser achever leur culte. "

Puis, a pas de loup, il grimpa les escaliers suivi de ses six hommes. Gwenhwyfach pouffa a côté de moi : " J'ai adressé une prière a Clud, elle va nous aider.

- Bien ! "

Clud est une déesse de la lumière et ce n'était pas une mauvaise chose qu'elle vante nous donner un petit coup de main cette nuit.

" Guenièvre ne l'aime pas, reprit Gwenhwyfach d'un ton de reproche. Elle n'aime aucun des dieux bretons. La lune est-elle haute ?

- Pas encore, mais elle monte.

- alors, ce n'est pas l'heure.

- L'heure de quoi, Dame ?

- Vous allez voir ! fit-elle en gloussant. Vous allez voir ! "

Puis elle se recroquevilla de peur en voyant Nimue se frayer un chemin au milieu du groupe des lanciers sur le qui-vive. Nimue avait retiré son bandeau de cuir, si bien que son orbite vide ratatinée faisait comme un trou noir dans son visage : l'horreur du spectacle arracha a la malheureuse un geignement de terreur.

Nimue feignit de l'ignorer pour inspecter la salle et renifler tel un

limier flairant quelque odeur suspecte. Je ne voyais que les toiles d'araignées au milieu des outres a vin et des jarres a hydromel et ne sentais que l'odeur humide de la moisissure, mais Nimue perçut quelque chose de détestable. Elle siffla, puis cracha vers le sanctuaire. Le balluchon qu'elle tenait a la main remua lentement.

Nous étions tous figés. Dans cette cave éclairée par les joncs, un sentiment de terreur s'empara de nous. arthur était sorti, personne ne nous avait aperçus, mais le bruit du chant et le calme des lieux étaient glaçants. Peut-atre cette terreur était-elle l'effet d'un charme lancé par Dinas et Lavaine, ou peut-atre était-ce que tout ici avait l'air surnaturel. Nous étions habitués au bois, au chaume, a la terre et a l'herbe, et ce lieu humide avec ses arches de briques et ses dalles de pierre était aussi étrange que troublant. L'un de mes hommes tremblait.

Nimue lui passa la main sur la joue pour lui rendre courage puis, se déchaussant, se faufila jusqu'aux portes du temple. Je la suivis, faisant très attention a l'endroit oa je mettais les pieds pour ne faire aucun bruit. Je voulus la retenir. Elle avait visiblement l'intention de passer outre aux ordres d'arthur, qui nous avait priés d'attendre la fin des rites, et je redoutais que par une imprudence elle n'alert,t les femmes du temple, provoquant un concert de cris qui ferait sortir les gardes de leurs cabanes. Mes grosses bottes m'interdisaient cependant d'aller aussi vite qu'elle, et elle ne tint aucun compte de ma mise en garde. Elle se saisit de l'une des poignées de porte en bronze, hésita une seconde, et tira la porte : soudain le chant spectral et lancinant retentit avec beaucoup plus de force.

Les charnières avaient été graissées et la porte s'ouvrit sans le 429

moindre bruit. Les rideaux épais suspendus a quelques pas de la porte faisaient régner dans la pièce une obscurité totale. Je fis signe a mes hommes de rester oa ils étaient et suivis Nimue a l'intérieur. Je voulus la retenir, mais elle se dégagea edTepoussa la porte. Le chant était assourdissant. Je ne voyais rien, mais l'odeur du temple était épaisse et nauséuse.

Nimue t,tonna dans l'obscurité et me tira par la tate : " Funeste ! fit-elle dans un souffle. - On n'a rien a faire ici ", répondis-je en chuchotant. Elle ne voulut rien entendre et continua a t,tonner. quand elle eut trouvé le rideau, elle l'écarta légèrement, laissant passer un mince filet de lumière. Je la suivis et m'accroupis pour regarder par-dessus son épaule. au début, l'ouverture était si mince que je ne voyais pour ainsi dire rien, puis mes yeux se firent a l'obscurité, et j'en vis

beaucoup trop. Je vis les mystères d'Isis.

Pour comprendre le sens des événements de la nuit, il me fallait connaître l'histoire d'Isis. Je ne l'appris que plus tard. Pour l'heure, observant par-dessus les cheveux coupés de Nimue, je n'avais aucune idée de ce que ce rituel signifiait. La seule chose que je savais, c'est qu'Isis était une déesse et que, aux yeux de nombreux Romains, elle avait des pouvoirs exceptionnels. Je savais aussi qu'elle était la protectrice des trônes, ce qui expliquait la présence du petit trône noir dressé sur le dais au fond du cellier, même si nous avions quelque mal à le voir dans l'épaisse fumée qui tourbillonnait et flottait à travers la chambre noire en cherchant à s'échapper par le puits. La fumée venait de brasiers dont les flammes étaient nourries par des herbes qui dégageaient cette odeur acre et entêtante que nous avions flairée à l'orée des

bois.

Je ne voyais pas le chœur, qui continuait à chanter malgré la fumée. En revanche, je voyais les adorateurs d'Isis. Et, au départ, je n'en crus pas mes yeux. Je ne voulais pas le croire.

Je vis huit adorateurs à genoux sur le carrelage noir. Et les huit étaient nus. Ils nous tournaient le dos, mais je devinai tout de même qu'il y avait parmi eux des hommes. Pas étonnant que Gwenhwyfach eût gloussé en pensant à ce qui nous attendait : elle connaissait certainement déjà le secret. Les hommes, ne se lassant jamais de répéter Guenièvre, n'étaient pas admis dans le temple d'Isis. Or ils étaient là, cette nuit, comme toutes les nuits où la pleine lune éclairait la salle. Les flammes dansantes éclairaient d'une lueur blafarde le dos des adorateurs. Tous étaient nus. Hommes et femmes. Tous nus, exactement comme Morgane m'en avait prévenu de longues années plus tôt.

Les adorateurs étaient nus, mais pas les deux célébrants. Le premier était Lavaine, debout à côté du petit trône noir. Mon cœur exulta à sa vue. C'est son épée qui avait tranché la gorge de Dian, et mon épée n'était plus maintenant qu'à une longueur de lui. Il se tenait à côté du trône, la cicatrice de sa joue éclairée par le feu des brasiers tandis que sa chevelure noire huilée, comme celle de Lancelot, lui tombait dans le dos.

Il ne portait pas sa robe blanche de druide cette nuit-là, mais une robe noire toute simple et il tenait à la main un mince bâton noir couronné d'un petit croissant de lune doré. Dinas demeurait invisible.

Deux torches suspendues a leur crochet de fer flanquaient le trône sur lequel Guenièvre, assise, jouait le rôle d'Isis. Ses cheveux enroulés sur sa tate étaient retenus par un anneau d'or duquel sortaient deux cornes que je n'avais jamais vues sur aucune bate. Nous découvrâmes plus tard qu'elles étaient taillées dans l'ivoire. Elle avait autour du cou un torque d'or massif, mais ne portait aucun autre bijou sur l'ample manteau rouge foncé

qui enveloppait son corps. Je ne voyais pas le carrelage devant elle, mais je savais que la fosse était là, et j'en conclus qu'ils attendaient que le clair de lune pénétrât par le puits pour jeter ses reflets argents sur l'eau noire du bassin. Les rideaux du fond, derrière lesquels Ceinwyn m'avait dit qu'il y avait un lit, étaient tirés.

au milieu de la fumée, apparut soudain un rai de lumière qui fit sursauter les adorateurs nus. Le petit éclat de lumière pâle et argenté indiquait que la lune était assez haute maintenant pour que les premiers rayons éclairent le sol. Lavaine attendit un instant, le temps que la lumière s'épaissât, puis par deux fois frappa le sol avec son bâton. " C'est l'heure, fit-il de sa voix grave et rauque. C'est l'heure. " Le chœur se tut.

Il ne se passa rien. Tous attendaient en silence que la colonne de lumière argentée s'élargît et se répandât sur le sol, et je me souvins de la nuit lointaine où, accroupi au sommet du tertre de pierres, près de Llyn Cerrig Bach, j'avais observé la lumière de la lune se rapprocher du corps de Merlin. aujourd'hui, j'observais le clair de lune se répandre dans le silence pesant du temple d'Isis. L'une des femmes agenouillées laissa échapper un petit geignement puis se tut. Une autre femme se balançait d'avant en arrière.

431

La lumière continua à progresser, jetant un pâle reflet sur le beau visage sévère de Guenièvre. La colonne de lumière était presque à la verticale maintenant. L'une des femmes nues frémit sous l'effet non pas du froid, mais des frissons de l'extase. Puis Lavaine se pencha pour scruter le puits.

La lune éclaira sa grosse barbe et son large visage dur et balafré. Il garda la tate levée quelques instants, puis recula et toucha solennellement l'épaule

de Guenièvre.

Elle se leva, si bien que les cornes qu'elle avait sur la tate touchaient

presque la voûte de la cave. Elle avait rentré les bras et les mains sous son manteau, qui tombait droit de ses épaules jusqu'au sol. Elle ferma les yeux : " qui est la déesse ? demanda-t-elle.

- Isis, Isis, Isis, psalmodièrent les femmes a voix basse. Isis, Isis, Isis. "

La colonne de lumière était maintenant presque aussi large que le puits et formait un grand pilier de fumée argentée qui ondoyait au centre de la pièce. La première fois que j'avais vu ce temple, il m'avait paru clinquant. Mais cette nuit, éclairé par cette lumière chatoyante, c'était le sanctuaire le plus inquiétant et le plus mystérieux qu'il m'eût été

donné de voir.

" Et qui est le dieu ? demanda Guenièvre, toujours les yeux clos.

- Osiris, répondirent a voix basse les hommes nus. Osiris, Osiris, Osiris.

- Et qui va s'asseoir sur le trône ?

- Lancelot, firent les hommes et les femmes d'une même voix. Lancelot, Lancelot. "

C'est en entendant ce nom que je sus que rien n'allait se passer comme il fallait cette nuit. Cette nuit ne restaurerait pas l'ancienne Dumnonie.

Cette nuit ne nous vaudrait que l'horreur, car je savais qu'elle anéantirait arthur. Je voulais m'éloigner du rideau pour regagner le cellier et l'entraîner en plein air, au clair de lune, lui faire remonter le fil des ans, des jours et des heures afin de lui épargner a jamais cette nuit. Mais je ne bougeai pas. Nimue non plus. Ni l'un ni l'autre n'osions bouger car Guenièvre avait tendu la main droite pour reprendre le bâton noir des mains de Lavaine. Son geste dévoila le côté droit de son corps : sous les plis épais de son manteau rouge, elle était nue.

" Isis, Isis, Isis, soupiraient les femmes.

- Osiris, Osiris, Osiris, soufflaient les hommes.

- Lancelot, Lancelot, Lancelot", scandaient-ils tous en chœur.

Guenièvre prit le bâton couronné d'or et le tendit en avant, le manteau tombant a nouveau pour couvrir de son ombre son sein droit. Puis, très lentement, avec des gestes exagérés, elle toucha de son bâton

quelque chose qui se trouvait dans le bassin, sous le rayon de fumée chatoyante qui descendait maintenant des deux à la verticale. Nul ne bougeait dans la cave. Il semblait même que tout le monde retent sa respiration.

" Debout ! " ordonna Guenièvre. Et le chour reprit son étrange et obsédante mélodie. " Isis, Isis, Isis ", psalmodiait-il, et au-dessus de la tête des adorateurs, je vis un homme sortir du bassin. C'était Dinas : son grand corps musclé et sa longue chevelure ruisselaient. Il se redressa lentement tandis que le chour scandait le nom de la déesse de plus en plus fort : "

Isis ! Isis ! Isis ! " continua-t-il à scander jusqu'à ce que Dinas fût debout devant Guenièvre. Il nous tournait le dos, mais lui aussi était nu.

Il sortit du bassin et Guenièvre rendit le bâton à Lavaine, puis leva les mains et dégrafa son manteau qui tomba sur le trône. La femme d'Arthur était là, complètement nue, hormis l'or qu'elle portait autour du cou et l'ivoire de sa tête. Et elle ouvrit les bras afin que le petit-fils nu de Tanaburs pût monter l'embrasser sur le daïs. " Osiris ! Osiris ! Osiris ! "

appelèrent les femmes de la cave. Certaines d'entre elles se contorsionnaient comme les chrétiens d'Isca emportés par une semblable extase. Une véritable frénésie s'empara du chour : " Osiris ! Osiris !

Osiris ! " Guenièvre recula d'un pas tandis que Dinas nu se retourna vers les fidèles, levant les bras d'un air de triomphe. ainsi révéla-t-il son magnifique corps nu de telle façon que nul n'aurait pu douter de sa virilité. Et l'on ne pouvait se méprendre non plus sur ce qu'il était censé

faire ensuite avec Guenièvre, dont le corps prenait des reflets magiquement argentés au clair de la lune. Elle lui prit le bras droit et l'entraîna vers le rideau tendu derrière le trône. Lavaine les accompagna tandis que les femmes continuaient à se contorsionner et à se balancer d'avant en arrière en scandant le nom de la grande Déesse : " Isis ! Isis ! Isis ! "

Guenièvre tira le rideau. J'entrevis la chambre aussi lumineuse que le soleil, puis le chant atteignit un nouveau degré d'excitation tandis que les hommes cherchaient la main des femmes qui se tenaient à côté d'eux. Et c'est à ce moment précis que les portes s'ouvrirent dans mon dos et qu'Arthur, dans toute la splendeur

de son accoutrement guerrier, entra dans le temple : " Non, Seigneur, suppliai-je. Non, je vous en prie !

- Tu ne devrais pas être ici, Derfel ", fit-il d'une voix posée, mais d'un air de reproche. Dans sa main droite, il tenait le petit bouquet de bleuets qu'il avait cueillis pour Guenièvre, de l'autre il serrait la main de son fils. " Sors ! " m'ordonna-t-il. Mais Nimue tira le gros rideau. Et c'est alors que commença le cauchemar de mon seigneur.

Isis est une déesse. Ce sont les Romains qui l'ont introduite en Bretagne.

Pourtant, elle n'est pas venue de Rome même, mais d'un lointain pays d'Orient. Mithra aussi est un dieu venu de l'Orient, mais pas du même pays, je crois. Si je me fie à Galahad, la moitié des religions du monde sont nées en Orient ou, il me semble, les hommes ressemblent plus à Sagramor qu'à nous. Le christianisme est également originaire de ces contrées lointaines ou, m'a assuré Galahad, les champs ne donnent que du sable, mais ou le soleil est plus brulant qu'il ne l'est jamais en Bretagne et ou il ne neige jamais.

Isis est venue de ces terres brûlantes. Elle est devenue pour les Romains une puissante déesse et, en Bretagne, nombreuses sont les femmes qui ont adopté sa religion après le départ des Romains. Elle n'a jamais été aussi populaire que le christianisme, qui tenait ses portes grandes ouvertes à tous ceux qui désiraient adorer son Dieu, tandis qu'Isis, comme Mithra, n'acceptait pour fidèles que ceux qui avaient été initiés à ses mystères.

Par certains côtés, m'expliqua Galahad, Isis ressemblait à la Sainte Mère des chrétiens, car elle avait la réputation d'être une mère parfaite pour son fils Horus, mais Isis possédait aussi des pouvoirs auxquels la Vierge Marie n'a jamais prétendu. Pour ses adeptes, Isis était la déesse de la vie et de la mort, de la guérison et, bien entendu, des trônes mortels.

Elle était mariée à un dieu du nom d'Osiris. Mais Osiris avait trouvé la mort au cours d'une guerre entre les Dieux et son corps avait été dépecé

puis dispersé dans un fleuve. Isis avait ramassé la chair éparse et en avait tendrement rassemblé les morceaux avant de coucher avec les fragments réunis pour rendre son mari à la vie. Osiris retrouva la vie, ressuscité

par la puissance d'Isis. Galahad avait horreur de cette légende, et il se signait tant et plus

434

quand il la racontait. C'est a une mise en scène de cette histoire de résurrection et de femme ramenant un homme a la vie que Nimue et moi étions en train d'assister dans cette cave noire enfumée. Nous avions observé

Isis, la Déesse, la mère, la donneuse de vie, accomplir le miracle qui rendait la vie a son mari pour en faire le gardien des vivants et des morts, mais aussi l'arbitre des trônes des mortels. Et, pour Guenièvre, c'est ce dernier pouvoir, qui décidait des hommes qui monteraient sur le trône, qui était le don suprême de la Déesse. C'est pour ce pouvoir qu'elle adorait Isis.

Nimue tira le rideau et la cave résonna de hurlements.

L'espace d'une seconde, d'une seconde terrible, Guenièvre hésita, puis se retourna pour voir ce qui avait troublé le rite. Elle se tenait debout, de toute sa hauteur : nue et redoutable dans sa p,le beauté, a côté d'un homme nu.   la porte de la cave, tenant la main de son fils et son bouquet de fleurs, se trouvait son mari. Les joues de son casque étaient relevées, et je vis le visage d'arthur a cet instant terrible : on e t dit que son ,me s'était envolée.

Guenièvre disparut derrière le rideau, entraînant Dinas et Lavaine avec elle. arthur fit un bruit épouvantable, entre le cri de bataille et le cri de détresse. Il repoussa Gwydre, laissa tomber les fleurs, tira Excalibur et fonda aveuglément au milieu des fidèles nus et hurlants qui faisaient des efforts d sesesp rés pour s'écarter de son chemin.

" Prenez-les tous ! criai-je aux lanciers qui suivaient arthur. Ne les laissez pas s'échapper. attrapez-les ! " Puis je courus après arthur, avec Nimue a côté de moi. arthur bondit par-dessus le bassin, renversa une torche en traversant le dais et écarta le rideau avec la lame d'Excalibur.

Et la, il s'arrata.

Je m'arratai a côté de lui. J'avais abandonné ma lance en traversant le temple et tenais Hywelbane a la main. Nimue était avec moi et poussa un hurlement de triomphe en jetant un coup d'oeil dans la petite pièce carrée qui jouxtait la cave voûtée. apparemment, c'était le sanctuaire le

plus secret d'Isis, le saint des saints. Le Chaudron de Clyddno Eiddyn était la, au service de la Déesse.

Le Chaudron est la première chose que je vis, car il trônait sur un piédestal noir qui m'arrivait a hauteur de taille et les bougies étaient si nombreuses que l'or et l'argent étincelaient. La lumière était d'autant plus vive que, le rideau mis a part, tous les murs étaient couverts de miroirs. Il y avait des miroirs partout, sur les

435

murs et au plafond, des miroirs qui multipliaient la flamme des bougies et réfléchissaient la nudité de Guenièvre et de Dinas. Terrorisée, Guenièvre s'était jetée sur le grand lit et tirait sur elle un couvre-lit de fourrure pour essayer de cacher sa peau p,le. Dinas se tenait a côté d'elle, les mains serrées sur l'aine, tandis que Lavaine nous regardait d'un air de défi.

Il fixa arthur, mais c'est a peine s'il accorda un coup d'oeil a Nimue, puis tendit vers moi sa baguette noire. Il savait que j'étais venu le tuer et prétendait maintenant m'en empacher en usant de toute la magie qu'il avait a sa disposition. Il pointa sa baguette sur moi tout en tenant de l'autre main le fragment de la vraie croix enfermé dans un flacon de cristal que l'évêque Sansum avait offert a Mordred lors de son acclamation.

Il leva le fragment au-dessus du Chaudron, empli d'un sombre liquide aromatique : " Tes autres filles vont mourir a leur tour. Je n'ai qu'a le laisser tomber. "

arthur brandit Excalibur.

" Ton fils aussi ! " reprit Lavaine. Nous étions tous les deux pétrifiés :

" Vous allez sortir maintenant, dit-il avec une force tranquille. Vous avez fait irruption dans le sanctuaire de la Déesse. Vous allez maintenant sortir et nous laisser tranquilles. Sans quoi, vous mourrez, vous et tous ceux que vous aimez. "

Il attendit. Derrière lui, entre le Chaudron et le lit, se trouvait la Table Ronde d'arthur avec son cheval ailé de pierre, et sur le cheval, je vis un panier de grosse toile, une corne commune, un vieux licou, un couteau usé, une pierre a aiguiser, un veston a manches longues, un manteau, un plat d'argile, une planche a lancer, un anneau de guerrier et un monceau de bouts de bois pourris. Je reconnus aussi la tresse de la barbe de Merlin avec son ruban noir. Toute la puissance de la

Bretagne était rassemblée dans cette petite pièce, alliée a un bout de la magie chrétienne la

plus puissante.

Je levai Hywelbane et Lavaine fit mine de l,cher le morceau de la vraie croix dans le liquide. arthur posa la main sur mon bouclier.

" Vous allez sortir ", reprit Lavaine.

Guenièvre ne disait rien mais se contentait de nous observer en ouvrant des yeux immenses au-dessus de la pelisse qui la recouvrait maintenant a moitié.

Nimue, qui tenait le balluchon entre ses mains, sourit. Elle le secoua en direction de Lavaine et poussa un grand cri en se déles-436

tant de son fardeau : un cri perçant surnaturel qui couvrit les hurlements des femmes derrière nous.

Des vipères : il devait y avoir une bonne douzaine de serpents, que Nimue avait trouvés dans l'après-midi et qu'elle avait mis de côté en prévision de cet instant. Elle les lança en l'air : Guenièvre hurla et tira la fourrure sur son visage. Voyant un serpent voler vers ses yeux, Lavaine recula et s'accroupit instinctivement. Le morceau de la vraie croix ricocha sur le sol tandis que les serpents, excités par la chaleur de la cave, se'

tortillaient sur le lit et les Trésors de la Bretagne. Je fis un pas en avant et envoyai un grand coup de pied dans le ventre de Lavaine. Il s'effondra en hurlant tandis qu'une vipère le mordait a la cheville.

Dinas se réfugia sur le lit et se figea lorsque Excalibur s'approcha de sa gorge.

Hywelbane était sur la gorge de Lavaine. Je me servis de ma lame pour l'obliger a me regarder. Et je souris : " Ma fille, dis-je a voix basse, nous regarde depuis les Enfers. Elle te salue, Lavaine. "

Il voulut parler, mais aucun mot ne sortit. Un serpent se glissa sur sa jambe.

arthur gardait les yeux fixés sur la fourrure derrière laquelle se cachait sa femme. D'un geste presque tendre, il écarta les serpents avec la pointe de sa lame et tira la pelisse pour voir le visage de Guenièvre. Elle le fixa a son tour : toute trace de superbe avait disparu. Elle

n'était qu'une femme terrifiée. " as-tu des vatelements ici ? " lui demanda doucement arthur. Elle secoua la tate.

" Il y a un manteau rouge sur le trône, fis-je.

- Tu voudrais bien le chercher, Nimue ? " demanda arthur.

Nimue apporta le manteau, qu'arthur tendit a sa femme de la pointe de son épée. " Voici, dit-il encore a voix basse. C'est pour toi. "

Un bras nu sortit de la fourrure pour attraper le manteau. " Retourne-toi, me dit Guenièvre d'une petite voix effrayée.

- Tourne-toi, Derfel, je t'en prie, dit arthur.

- D'abord une chose, Seigneur.

- Tourne-toi ", reprit-il sans quitter sa femme des yeux.

J'attrapai le Chaudron par le rebord et le renversai de son piédestal. Le Chaudron tomba lourdement sur le sol tandis que son liquide se répandit sur les dalles. Le fracas attira son attention. Il me dévisagea et c'est a peine si je reconnus son visage, tant

437

il était dur et froid, presque sans vie. Mais il fallait qu'une autre chose fût dite en cette nuit. Et si mon seigneur devait boire sa coupe d'horreurs, autant qu'il la vid,t jusqu'a la lie. De la pointe d'Hywelbane, j'obligeai Lavaine a relever le menton :^qui est la déesse ? "

Il secoua la tate et j'enfonçai Hywelbane assez profond pour faire jaillir le sang de sa gorge. " qui est la déesse ? repris-je.

- Isis, chuchota-t-il en se tenant la cheville a l'endroit oa le serpent l'avait mordu.

- Et qui est le dieu ?

- Osiris, fit-il terrifié.

- Et qui va s'asseoir sur le trône. "

Il frémit mais ne dit mot.

" Seigneur, dis-je a l'adresse d'arthur tout en maintenant mon épée sur

la gorge du druide, voici les mots que vous n'avez pas entendus. Mais je les ai entendus et Nimue aussi. qui va s'asseoir sur le trône ? demandai-je une fois encore a Lavaine.

- Lancelot ", répondit-il d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible. Mais arthur l'entendit, de mame qu'il dut voir le grand emblème brodé en blanc sur la somptueuse couverture noire jetée sur le lit, sous la pelisse d'ours, dans cette chambre des glaces. Le pygargue de Lancelot.

Je crachai sur Lavaine, remis Hywelbane au fourreau et l'empoignai par sa longue chevelure noire. Nimue s'était déjà emparée de Dinas. Nous les entraan,mes dans le temple et je pris soin de tirer le rideau noir derrière moi afin de laisser arthur seul avec Guenièvre. Gwenhwyvach avait observé

toute la scène et gloussait. Les adorateurs et le chour, tous nus, étaient blottis dans un coin de la cave, oa les hommes d'arthur les tenaient en respect a la pointe de leurs lances. Terrorisé, Gwydre était accroupi a la porte.

Derrière nous, arthur cria un seul mot : " Pourquoi ? " Et j'entraanai les meurtriers de ma fille au clair de lune.

¿ l'aube, nous étions encore au palais. Nous aurions d° partir, car certains lanciers s'étaient enfuis lorsque arthur avait enfin appelé ses cavaliers d'un coup de corne. Et ces fugitifs allaient propager l'alerte en Dumnonie, mais arthur était incapable de prendre la moindre décision. Il était comme hébété.

43.8

Il pleurait encore quand on vit poindre les premières lueurs de l'aube.

C'est alors que Dinas et Lavaine moururent. Ils moururent au bord de la crique. Je ne suis pas, je crois, un homme cruel, mais leur mort fut très cruelle et très longue. C'est Nimue qui l'organisa, et tout le temps qu'il fallut a leur ,me pour quitter la chair, Nimue ne cessa de siffler a leurs oreilles le nom de Dian. Ils n'étaient plus des hommes quand ils rendirent l',me : ils avaient perdu la langue et un oil chacun, et encore cette petite miséricorde ne leur fut-elle accordée que pour leur permettre de voir leurs dernières souffrances. La dernière chose qu'ils virent, l'un et l'autre, c'est la mèche de cheveux d'or noués a la garde d'Hywelbane lorsque j'achevai ce que Nimue avait commencé. Les jumeaux n'étaient plus alors que des pantins sanguinolents et frémissant de terreur. quand ils furent morts, je portai a mes lèvres la

petite mèche de cheveux avant de rejoindre l'un des brasiers allumés devant les arcades du palais et de la lancer soigneusement dans les braises afin qu'aucun fragment de l'âme de Dian ne continuât à errer sur la terre. Nimue fit de même avec la tresse de barbe de Merlin. Nous abandonnâmes le corps des jumeaux, gisant sur le flanc gauche, au bord de la mer : au lever du soleil, les goélands vinrent déchirer leur chair torturée de leurs longs becs crochus.

Nimue avait récupéré le Chaudron et les Trésors. avant de mourir, Dinas et Lavaine lui avaient raconté toute l'histoire. Elle avait eu raison sur toute la ligne. C'est Morgane qui avait volé les Trésors et en avait fait cadeau à Sansum pour qu'il l'épousât. Et l'évêque les avait remis à Guenièvre. Et c'est la promesse de ce grand cadeau qui avait réconcilié

Guenièvre et le Seigneur des Souris avant le baptême de Lancelot dans la Churn. apprenant cette histoire, je me dis que, si seulement j'avais accepté que Lancelot fût initié aux mystères de Mithra, rien de tout cela, peut-être, ne serait arrivé.

Le destin est inexorable.

Les portes du sanctuaire étaient closes maintenant. aucune des personnes prises au piège ne s'était échappée. arthur en avait fait sortir Guenièvre pour s'entretenir avec elle un bon moment. Puis il était retourné seul dans la cave, Excalibur à la main, et n'en était ressorti qu'une bonne heure après. quand il avait reparu, son visage était plus froid que la mer et aussi gris que la lame d'Excalibur, sauf que la précieuse lame était maintenant rouge et

439

couverte de sang. D'une main, il portait le cercle d'or cornu qu'avait porté Guenièvre dans le rôle d'Isis, de l'autre, son épée. " Ils sont morts, m'annonça-t-il.

- Tous ?

*&

- Tous. "

Il avait l'air étrangement indifférent alors même qu'il avait du sang sur les bras, sur son armure d'écaillés et même sur les plumes d'oie de son casque.

" Les femmes aussi ? " demandai-je, car Lunete était l'une des prâtresses d'Isis. Je n'avais plus d'amour pour elle maintenant, mais elle avait été

autrefois ma maâtresse, et j'en eus un pincement de cour. Les hommes du temple étaient les plus beaux lanciers de Lancelot, et les femmes, les suivantes de Guenièvre.

" Tous morts ", fit arthur, d'un ton presque léger. Il avait descendu d'un pas lent l'allée de gravier au centre du jardin d'agrément. " Ce n'était pas leur première nuit, reprit-il, d'un air presque dérouté. apparemment, ils le faisaient souvent. Tous. quand la lune s'y pratait. Et ils le faisaient les uns avec les autres. Tous, sauf Guenièvre. qui ne l'a fait qu'avec les jumeaux ou avec Lancelot. " Il haussa les épaules, laissant paraître une émotion pour la première fois depuis qu'il était sorti de la cave avec un regard glacial. "Il semble, reprit-il, qu'elle l'ait fait dans mon intérêt. qui s'assiéra sur le trône ? arthur, arthur, arthur, mais la Déesse ne pouvait m'approuver. " Il s'était mis à pleurer. " Ou alors, c'est que j'ai opposé à la Déesse une résistance trop farouche, et ils ont pris le nom de Lancelot au lieu du mien. " Il donna un coup d'épée en l'air. "Lancelot, fit-il d'une voix douloureuse. Cela fait des années, Derfel, qu'elle couche avec Lancelot, et tout cela au nom de la religion, a ce qu'elle dit ! La religion ! Il était généralement Osiris, elle était toujours Isis. qu'aurait-elle pu atre ? "

Il rejoignit la terrasse et s'assit sur un banc de pierre d'oa il avait vue sur la crique baignée par la lumière de la lune. " Je n'aurais pas d° les tuer tous, fit-il après un long moment

de silence.

- Non, Seigneur, vous n'auriez pas d°.

- Mais qu'aurais-je pu faire d'autre? C'était immonde, Derfel, proprement immonde ! "

Il se remit a sangloter, dit je ne sais quoi sur la honte, parla des morts qui avaient été les témoins de la honte de sa femme et de son déshonneur.

Incapable d'ajouter un mot de plus, il se laissa

440

aller a des sanglots désespérés. Je gardai le silence. Il lui était

apparemment égal que je fusse ou non avec lui, mais je lui tins compagnie jusqu'à ce que l'heure vint de conduire Dinas et Lavaine au bord de l'eau afin que Nimue pût extraire l'âme de leur corps à petit feu.

Dans la grisaille de l'aube, arthur était assis, vide et épuisé, dominant la mer. Les cornes gisaient à ses pieds, son casque et la lame nue d'Excalibur posés sur le banc à côté de lui. En séchant, le sang avait formé une épaisse croûte brune.

" Il est temps de partir, Seigneur, dis-je alors que l'aube donnait à la mer la couleur d'une lame d'épée.

- L'amour ", fit-il d'un ton amer. Je crus qu'il m'avait mal compris. " Il est temps de partir, Seigneur.

- Pour quoi faire ?

- Pour honorer votre serment jusqu'au bout. " Il cracha, puis resta assis en silence. On avait ramené les chevaux des bois et emballé le Chaudron et les Trésors pour le voyage. Les lanciers nous observaient et attendaient.

" Est-il encore un seul serment, me demanda-t-il avec aigreur, qui n'ait été bafoué ? Un seul ?

- Il faut y aller, Seigneur ! "

Comme il ne bougeait ni ne parlait, je tournai les talons : " Ou alors, nous partirons sans vous, fis-je brutalement.

- Derfel ! appela arthur d'une voix qui trahissait sa douleur.

- Seigneur ? "

Il avait les yeux fixés sur son épée et semblait surpris de la voir encroûtée de sang : " Ma femme et mon enfant sont dans une chambre, à l'étage. Veux-tu bien aller me les chercher? Ils peuvent faire la route sur le même cheval. Puis nous pourrons partir. "

Il faisait tout son possible pour paraître normal, comme si c'était une aube nouvelle pareille à toutes les autres.

" Oui, Seigneur ", fis-je.

Il se leva et remit Excalibur, toute souillée de sang, au fourreau : "

J'imagine maintenant que nous devons refaire la Bretagne ? dit-il avec aigreur.

- Oui, Seigneur. Tel est notre devoir. " Il me fixa de nouveau et je vis bien qu'il avait de nouveau envie de pleurer. " Tu sais quoi, Derfel ?

441

- Dites-moi, Seigneur.

- Ma vie ne sera plus jamais la même, n'est-ce pas ?

- Je ne sais pas, Seigneur. Je ne sais vraiment pas. " Les larmes se mirent à couler sur ses joues. * " Je l'aimerai jusqu'au jour de ma mort. Tous les jours de ma vie, je penserai à elle. Toutes les nuits, avant de m'endormir, je la verrai, et à chaque aube je me retournerai dans mon lit pour m'apercevoir qu'elle est partie. Chaque jour, Derfel, chaque nuit, chaque aube jusqu'à l'heure de ma mort. "

Il ramassa son casque avec son panache taché de sang, abandonna les cornes d'ivoire et fit quelques pas avec moi. J'allai chercher Guenièvre et son fils dans leur chambre à coucher, puis nous partâmes.

Gwenhwyfach put alors disposer à sa guise du Palais marin. Elle y vécut seule en proie à ses divagations, au milieu des lévriers et des somptueux trésors qui se décomposaient tout autour d'elle. Postée à la fenêtre, elle attendait la venue de Lancelot, car elle était sûre que son seigneur viendrait un jour partager sa vie au bord de l'eau dans le palais de sa sœur. Mais son seigneur ne vint jamais et tous les trésors furent volés. Le palais s'effondra et Gwenhwyfach périt dans les décombres. C'est du moins le bruit qui courut. Ou peut-être vit-elle encore là-bas, attendant sur la côte l'homme qui ne vient jamais.

Nous partâmes. Et sur les rives boueuses de la crique, les goélands déchiraient les abattis.

Dans une longue robe noire couverte d'un manteau vert foncé, ses cheveux roux soigneusement ramenés en arrière et noués par un ruban noir, Guenièvre montait la jument d'Arthur, Llamrei. Elle montait en amazone, tenant le pommeau de sa main droite, le bras gauche passé autour de la taille de son fils effrayé et larmoyant, incapable de quitter des yeux son père qui marchait obstinément derrière le cheval.

" J'imagine que je suis son père ? " lui lança Arthur avec mépris.

Les yeux rougis par les larmes, Guenièvre se contenta de détourner la

tate.

Le mouvement du cheval ne cessait de la balancer d'avant en arrière, mais elle ne s'en débrouillait pas moins pour conserver son élégance. " Personne d'autre, Seigneur Prince, fit-elle après un bon moment. Personne d'autre. "

après quoi arthur continua a marcher en silence. Il ne voulait pas de ma compagnie. Il ne voulait d'autre compagnie que sa propre misère et je rejoignis Nimue en tate du cortège. Suivaient les cavaliers, puis Guenièvre, tandis qu'a l'arrière mes lanciers escortaient le Chaudron.

Nimue suivait la même route qui nous avait conduits sur la côte : un sentier de fortune qui grimpait a travers une lande désolée parsemée d'ifs et d'ajoncs.

" Gorfyddyd avait donc raison, dis-je au bout d'un moment.

- Gorfyddyd ? demanda Nimue, surprise de me voir exhumer le nom de ce vieux roi.

- ¿ Lugg Vale, quand il a traité Guenièvre de putain.

- Et toi, Derfel Cadarn, fit Nimue avec mépris, tu t'y connais en putains ?

- qu'est-elle d'autre ? demandai-je avec aigreur.

- Pas une putain ! "

Nimue fit un geste en direction de panaches de fumée qui s'élevaient au-dessus des arbres lointains, signe que les soldats de la garnison de Vindocladia préparaient leur petit déjeuner. " Il va falloir les éviter", observa Nimue, quittant la route pour nous entraîner du côté ouest, vers une ceinture d'arbres plus épaisse. La garnison était certainement au courant de la descente d'arthur au palais et, a mon avis, n'avait aucune envie de l'affronter, mais je suivis docilement Nimue, et les cavaliers en firent autant.

"au fond, reprit Nimue au bout d'un moment, qu'a fait arthur, sinon épouser une rivale au lieu d'une compagne.

- Une rivale ?

- Guenièvre pourrait gouverner la Dumnonie aussi bien que n'importe quel homme, observa-t-elle, et mieux que la plupart. Elle est plus

intelligente que lui et a tous égards aussi déterminée. Si elle avait été la fille d'Uther plutôt que de cet imbécile de Leodegan, tout eût été différent.

Elle aurait été une autre Boudicca, et il y aurait des cadavres de chrétiens d'ici jusqu'a la mer d'Irlande et des Saxons morts jusqu'a la mer de Germanie.

- Boudicca, lui fis-je observer, a perdu sa guerre.

- Guenièvre aussi, dit-elle d'un air sombre.

- Je ne vois pas en quoi elle était la rivale d'arthur, repris-je. Elle avait le pouvoir. Je ne crois pas qu'il ait jamais pris une décision sans lui en parler.

- Et il s'adressait au Conseil, auquel aucune femme ne peut siéger, ajouta sèchement Nimue. Mets-toi a la place de

443

Guenièvre, Derfel. Elle est plus vive que vous tous réunis, mais chacune de ses idées devait être soumise a un ramassis d'hommes aussi lourds qu'obtus.

Toi, l'évêque Emrys et ce raseur de Cythryn qui joue les beaux esprits, puis rentre a maison et rosse sa femme et l'oblige a le regarder prendre une naine dans leur lit. Des conseillers ! Tu crois que la Dumnonie ferait la différence si vous périssez tous noyés ?

- Un roi doit avoir un Conseil, fis-je avec indignation.

- Pas s'il est intelligent. Pourquoi serait-ce une nécessité? Merlin a-t-il un Conseil ? Merlin a-t-il besoin d'une pleine couvée d'imbéciles solennels pour lui dire que faire ? Le seul rôle du Conseil est de vous donner le sentiment d'être des gens importants.

- Il en a bien d'autres. Comment un roi saurait-il ce que pense son peuple sans Conseil ?

- qui se soucie de ce que pensent les imbéciles ? Laissez les gens penser par eux-mêmes et la moitié se feront chrétiens. Bel hommage a leur capacité

de réflexion ! fit-elle en crachant. Et qu'est-ce que vous faites au juste au Conseil ? Vous dites a arthur ce que racontent les bergers ? Et

Cythryn, j'imagine, représente tous les culbuteurs de naines de Dumnonie ? C'est ça ? fit-elle en riant. Le peuple ! Les gens sont des idiots. Voilà pourquoi ils ont un roi, et pourquoi le roi a des lanciers.

- arthur, insistai-je, a assuré au pays un bon gouvernement, et il l'a fait sans tourner ses lances contre le peuple.

- Et voilà le résultat ", répliqua Nimue. Elle marcha quelques instants en silence, puis soupira : " Guenièvre a eu raison de bout en bout, Derfel.

arthur devait être roi. Elle le savait. Elle le voulait. Elle en aurait même été heureuse, car, arthur roi, elle eût été reine, et cela lui aurait donné tout le pouvoir dont elle avait besoin. Mais ton cher arthur ne voulait pas du trône. Le noble esprit ! Tous ces serments sacrés ! Et qu'est-ce qu'il voulait ? être fermier. Vivre comme toi et Ceinwyn, être heureux en ménage au milieu des rires et des enfants, fit-elle sur le ton de la dérision. Et tu crois que Guenièvre aurait pu se satisfaire de cette vie ? L'idée même l'ennuyait à mourir ! Et c'est tout ce à quoi arthur a jamais aspiré. C'est une femme intelligente et vive et elle voulait en faire une vache laitière. «a t'étonne qu'elle ait cherché d'autres excitations ?

- Ses putasseries, tu veux dire ?

- Oh, Derfel, ne sois pas sot. Suis-je une putain parce que j'ai couché avec toi ? et d'autres. "

444

Nous avons atteint les arbres et Nimue obliqua vers le nord pour marcher entre les franes et les grands ormes. Les lanciers nous suivaient d'un air hébété, et je crois bien que, si nous les avions fait tourner en rond, ils nous auraient suivi sans protester, tellement nous étions tous ahuris et sonnés par les horreurs de la nuit.

" Elle a brisé son serment conjugal, reprit Nimue, la belle affaire ! Tu crois qu'elle est la première ? Ou crois-tu que ça fait d'elle une putain ?

auquel cas la Bretagne en est pleine à ras bord, de putains. Elle n'est pas une putain, Derfel. C'est une femme à poigne qui est née avec un esprit vif et une belle allure. arthur l'a aimée pour son physique et n'a pas voulu se servir de son intelligence. Il ne voulait pas qu'elle fasse de lui un roi, alors elle s'est tournée vers sa religion ridicule pendant

qu'arthur se contentait de lui seriner combien elle serait heureuse le jour où il rattracherait Excalibur pour se mettre à élever du bétail ! "

Cette seule idée la fit rire.

" Et parce qu'il ne lui est jamais venu à l'idée d'être infidèle, il n'a jamais soupçonné que Guenièvre pouvait l'être. Nous, si, mais pas arthur.

Il ne cessait de se répéter combien son couple était parfait, et pendant qu'il vadrouillait la belle Guenièvre attirait les hommes comme la charogne les mouches. Et il ne manquait pas d'hommes beaux, d'hommes intelligents, d'hommes spirituels, d'hommes avides de pouvoir. Et elle a trouvé un bel homme qui voulait tout le pouvoir possible ; alors Guenièvre a décidé de l'aider. arthur avait d'une étable, Lancelot voulait être Grand Roi de Bretagne, et Guenièvre a trouvé cette perspective un peu plus excitante que celle d'élever des vaches ou de torcher le cul de ses gamins. Et cette religion stupide l'a encouragée. L'arbitre des trônes ! Ce n'est pas parce qu'elle est une putain qu'elle couchait avec Lancelot, grand sot, mais pour faire de lui le Grand Roi.

- Et Dinas ? Et Lavaine ?

- C'étaient ses prêtres. Ils l'aidaient. Et dans certaines religions, Derfel, hommes et femmes copulent. «a fait partie du culte. Et pourquoi pas ? "

Elle donna un coup de pied dans un caillou qu'elle regarda ricocher au milieu des liserons.

" Et puis crois-moi, Derfel, ces deux-là étaient vraiment beaux. Je le sais, parce que c'est moi qui leur ai enlevé cette beauté, mais pas en raison de ce qu'ils ont fait avec Guenièvre. Je l'ai fait parce qu'ils ont offensé Merlin et qu'ils ont pris ta fille. "

445

Elle fit quelques pas en silence et reprit : " Ne méprise pas Guenièvre. Ne la méprise pas parce qu'elle s'ennuyait. Méprise-la, si tu le dois, parce qu'elle a volé le Chaudron, et sais gré à Dinas et Lavaine de n'en avoir jamais libéré la puissance. Mais il a servi à Guenièvre. Elle s'y baignait toutes les semaines et c'est pourquoi elle n'a jamais vieilli d'une semaine. "

Elle se retourna en entendant des bruits de pas derrière nous. C'était

arthur, qui nous rattrapait en courant. Il avait encore l'air sidéré, mais il avait dû s'apercevoir depuis quelques secondes que nous avions quitté la route.

" Oa allons-nous ?

- Vous voulez que la garnison nous voie ? " demanda Nimue en montrant du doigt la fumée de leurs brasiers.

Il ne dit mot, se contentant de fixer la fumée comme s'il n'avait encore jamais vu une chose pareille. Nimue me jeta un coup d'œil et haussa les épaules. Visiblement, il avait encore l'esprit brouillé.

" S'ils voulaient la bagarre, dit arthur, ils seraient déjà partis à notre recherche. "

Il avait les yeux rouges et bouffis, et, peut-être était-ce l'effet de mon imagination, mais ses cheveux paraissaient plus gris : " que ferais-tu, me demanda-t-il, si tu étais l'ennemi ? " Il ne voulait pas parler de la chétive garnison de Vindocladia, mais il ne pouvait se résoudre non plus à prononcer le nom de Lancelot.

" J'essaierais de nous tendre un piège, Seigneur.

- Comment ? Oa ? fit-il avec irritation. Dans le nord, c'est cela ? C'est la route la plus rapide pour retrouver les lances amies, et ils le sauront.

Nous n'irons donc pas dans le nord. "

Il me dévisagea, me donnant presque l'impression qu'il ne me reconnaissait pas. "Nous allons nous jeter dans la gueule du loup, Derfel, annonça-t-il sauvagement.

- Dans la gueule du loup, Seigneur ?

- Nous allons rejoindre Caer Cadarn. "

Je me tus. Il déraisonnait. Le chagrin et la colère l'avaient mis dans tous ses états et je me demandais comme j'allais pouvoir le détourner de ce suicide : " Nous sommes quarante, Seigneur, fis-je tranquillement.

- Caer Cadarn, reprit-il, ignorant mon objection. qui tient le Caer tient la Dumnonie, et qui tient la Dumnonie tient la Bretagne Si tu ne veux pas venir, Derfel, suis ton chemin. Moi, je vais à Caer Cadarn. "

Mfi

Il tourna les talons.

" Seigneur ! le rappelai-je. Dunum se trouve sur notre chemin. "

C'était une grande forteresse et, bien que sa garnison fût sans doute réduite, elle abritait certainement bien assez de lanciers pour détruire nos modestes forces.

" Toutes les forteresses de la Bretagne seraient-elles sur notre route que ça me serait bien égal, me lança arthur. Tu fais ce que tu veux. Moi, je vais a Caer Cadarn. "

Il s'éloigna, criant aux cavaliers de tourner a l'ouest. Je fermai les yeux, convaincu que mon seigneur voulait mourir. Privé de l'amour de Guenièvre, il n'aspirait qu'a une chose : mourir. Il voulait tomber sous les lances ennemies au cour du pays pour lequel il s'était si longtemps battu. Je ne voyais d'autre explication a sa volonté de conduire sa petite bande de lanciers exténués au cour mame de la rébellion. a moins qu'il ne voulût mourir a côté de la Pierre royale de Dumnonie. Et c'est alors que la mémoire me revint et que je rouvris les yeux : " Il y a longtemps de cela, dis-je a Nimue, j'ai discuté avec ailleann. "

C'était une esclave irlandaise, plus ,gée qu'arthur. Mais elle avait été

pour lui une maîtresse aimante avant qu'il ne connût Guenièvre, et amhar et Loholt étaient ses fils ingrats. Elle vivait encore, gracieuse, les cheveux grisonnants maintenant, et probablement était-elle encore prisonnière de Corinium assiégée. Et voici que, perdu dans la Dumnonie qui vacillait, j'entendis sa voix par-dela les années. Regarde bien arthur, m'avait-elle dit. Car quand tu le croiras condamné, quand tout sera au plus noir, il t'étonnera. Il gagnera. Et je répétais ses paroles a Nimue : " Et elle a aussi ajouté que, la victoire acquise, il commettrait une fois de plus la même erreur en pardonnant a ses ennemis.

- Pas cette fois, dit Nimue. Pas cette fois. L'imbécile a appris la leçon, Derfel. alors, que vas-tu faire ?

- Ce que j'ai toujours fait. Je l'accompagne. " Dans la gueule de l'ennemi.

↳ Caer Cadarn.

Ce jour-la, arthur était m° par une énergie frénétique, désespérée, comme si la solution de tous ses malheurs se trouvait au sommet de Caer Cadarn.

Il ne fit rien pour cacher sa petite force, mais se contenta de marcher au nord, puis a l'ouest, sous l'ours de son étendard. Il prit le cheval de l'un de ses hommes et

447

1

endossa sa célèbre armure afin que nul n'ignorât qui chevauchait au cour du pays. Il allait aussi vite que mes lanciers pouvaient marcher et, lorsqu'un cheval se fendit un sabot, il abandonna la bête pour reprendre sa course.

Il voulait rejoindre le"taer.

Nous passâmes par Dunum. Les anciens avaient construit un grand fort sur la colline, les Romains y avaient ajouté leur mur, et arthur avait restauré

les fortifications pour y poster une forte garnison. Celle-ci n'avait jamais connu la bataille, mais si jamais il prenait l'envie à Cerdic d'attaquer par l'ouest, sur la côte de la Dumnonie, Dunum serait l'un de ses principaux obstacles. Malgré les longues années de paix, arthur n'avait jamais laissé le fort tomber en ruines. Un étendard flottait sur les remparts. En nous rapprochant, je vis que ce n'était pas le pygargue, mais le dragon rouge. Dunum était restée loyale.

La garnison ne comptait plus que trente hommes. Les autres étaient chrétiens ou avaient déserté à moins que, craignant qu'arthur et Mordred ne fussent tous les deux morts, ils se fussent laissé fléchir. Mais Lanval, le commandant de la garnison, s'était accroché à ses forces réduites, voulant croire contre tout espoir que les nouvelles de malheur étaient fausses.

Voyant arthur arriver, Lanval avait abandonné ses hommes à la porte. arthur se laissa glisser de sa selle pour serrer le vieux guerrier dans ses bras.

Nous n'étions plus quarante, maintenant, mais soixante-dix, et je pensai aux paroles d'ailleann. au moment même où tu le crois battu, avait-elle dit, il commence à gagner.

Lanval marcha a côté de moi, tenant son cheval par la bride, et me raconta qu'ils avaient vu passer les lanciers de Lancelot : " Nous ne pouvions les arrater et ils ne nous ont pas défiés. Ils ont juste essayé de me convaincre de me rendre. Je leur ai répondu que je ne retirerais l'étendard de Mordred que lorsqu'arthur m'en donnerait l'ordre, et que je ne croirais a la mort d'arthur que le jour oa l'on m'apporterait sa tate sur un bouclier. "

arthur avait d° lui toucher un mot de Guenièvre, car Lanval, qui avait jadis commandé sa garde, l'évita. quand je lui eus un peu raconté ce qui s'était passé au Palais marin, il secoua tristement la tate : " Elle et Lancelot le faisaient déjà a Durnovarie, dit-il, dans ce temple qu'elle s'était aménagé.

- Tu étais au courant ? demandai-je, horrifié.

- Je n'en savais rien, fit-il d'un air las, mais j'ai entendu des rumeurs, Derfel, uniquement des rumeurs. Et je ne voulais pas en savoir davantage, reprit-il en crachant au bord de la route. J'étais la-bas le jour oa Lancelot est arrivé d'Ynys Trebes et je me souviens qu'ils ne pouvaient détacher les yeux l'un de l'autre. après quoi, ils se sont cachés, bien s°r, et arthur n'a jamais rien soupçonné. Et il n'a fait que leur faciliter les choses ! Il lui faisait confiance et il n'était jamais chez lui. Il était toujours en vadrouille, inspectant un fort ou siégeant dans un tribunal. Je ne doute pas qu'elle appelle ça une religion, Derfel. Mais c'est moi qui te le dis : si cette dame est amoureuse de quelqu'un, c'est de Lancelot.

- Je crois qu'elle aime arthur.

- Peut-atre, mais il est trop direct pour elle. Il n'y a aucun mystère dans son cour, tout est écrit sur son visage, et c'est une dame qui aime la subtilité. C'est moi qui te le dis : c'est Lancelot qui fait battre son cour plus vite. "

Et c'était Guenièvre, pensai-je tristement, qui faisait battre plus vite celui d'arthur. Je n'osais mame pas penser a ce qui se passait dans son cour maintenant.

Cette nuit-la, on dort en plein air. Mes hommes gardèrent Guenièvre, qui s'occupait de Gwydre. Rien n'avait été dit de son destin. aucun d'entre nous ne voulait poser la question a arthur, et chacun s'efforça de la traiter avec une politesse distante. Elle nous traita de la mame manière, sans demander de faveur, et évita arthur. La nuit tombant, elle raconta des histoires a son fils, mais quand il se

fut endormi je la vis qui se balançait a côté de lui et sanglotait doucement. arthur le vit, lui aussi, et se mit a pleurer, puis s'éloigna pour cacher sa misère.

L'aube nous remit sur la route, et notre route nous conduisit dans un charmant paysage baigné de soleil sous un ciel sans nuages. C'était la Dumnonie pour laquelle arthur s'était battu : une terre riche et fertile, que les Dieux avaient voulue si belle. Les villages avaient d'épaisses toitures de chaume et de grands vergers, mais trop nombreuses étaient les chaumières br'lées ou aux murs défigurés par la marque du poisson. Je remarquai pourtant que les chrétiens n'insultaient pas arthur comme ils l'auraient sans doute fait naguère, et j'en conclus que la fièvre qui s'était abattue sur le pays commençait déjà a retomber. Entre les villages, la route serpentait entre les ronces aux fleurs rosés et les prairies parsemées de trèfles, de boutons d'or, de p,querettes et de coquelicots.

Les roitelets des saules et les bruants jaunes, les derniers oiseaux a faire leur nid, volaient avec des brins de paille dans le bec, tandis que plus haut, au-dessus de quelques chanes,

448

449

je crus voir un faucon prendre son vol. Puis je m'aperçus que ce n'était pas un faucon, mais un jeune coucou qui volait pour la première fois. Un bon augure ! me dis-je. Car Lancelot, comme le jeune coucou, n'avait que l'apparence d'un fauco.... En vérité, il n'était qu'un usurpateur.

Nous nous arrat,mes a une petite lieue de Caer Cadarn, dans un petit monastère b,ti près d'une source sacrée qui jaillissait en bouillonnant d'une chanaie. Oa s'élevait jadis un sanctuaire druidique, c'était le Dieu des chrétiens qui gardait maintenant les eaux, mais le Dieu ne pouvait résister a mes lanciers qui, sur les ordres d'arthur, enfoncèrent la porte et mirent la main sur une douzaine de robes de bure. L'évêque du monastère refusa de prendre la somme qu'on lui offrit et se contenta de maudire arthur. Désormais incapable de dominer sa colère, arthur frappa l'évêque.

Nous le laiss,mes en sang dans la source sacrée pour reprendre notre marche vers l'ouest. L'évêque se nommait Caran-nog et il est saint aujourd'hui.

arthur, me dis-je parfois, a fait plus de saints que Dieu.

On arriva a Caer Cadarn par Penn Hill, mais notre troupe s'arrata sous la crate de la colline, avant d'atre visible depuis ses remparts. arthur désigna une douzaine de lanciers et leur ordonna de se tonsurer a la manière des chrétiens puis d'enfiler les robes de moines. C'est Nimue qui fit la coupe avant de fourrer tous les cheveux dans un sac pour les mettre en sécurité. Je me portai volontaire pour atre parmi les douze, mais arthur refusa. Ceux qui se présenteraient aux portes du Caer ne devaient pas avoir un visage connu.

Issa se prata au couteau et, quand il eut le cr,ne rasé, il m'adressa un large sourire : " ai-je l'air d'un chrétien, Seigneur ?

- Tu ressembles a ton père. Chauve et affreux. "

Les douze hommes cachèrent une épée sous leur robe, mais il n'était pas question pour eux d'emporter leur lance. On dégagea donc la pointe des lances de leur hampe : les b,tons leur serviraient d'armes. Leurs fronts rasés étaient plus p,les que leur visage, mais avec le capuchon rabattu sur la tate ils passeraient pour des moines. " allez-y ", leur dit arthur.

Caer Cadarn n'avait pas de réelle valeur militaire. Mais, en tant que symbole de la royauté de Dumnonie, il était d'une valeur inestimable. Ne serait-ce que pour cette raison, nous savions que la forteresse serait bien gardée, et qu'il faudrait beaucoup de chance et de vaillance a nos douze faux moines pour amener la

garnison a ouvrir les portes. Nimue les bénit. Ils grimpèrent jusqu'a la crate avant de disparaatre sur l'autre flanc. Peut-atre est-ce parce que nous portions le Chaudron ou qu'arthur a toujours eu de la chance dans la guerre, mais notre stratagème réussit. Postés au sommet de la colline, sur l'herbe chaude, arthur et moi regard,mes Issa et ses hommes glisser et dévaler le flanc ouest escarpé de Pen Hill, traverser les grands p,turages, puis escalader le sentier raide qui menait a la porte est de Caer Cadarn.

Issa et ses hommes tuèrent les sentinelles et s'emparèrent des lances et des boucliers des morts afin de défendre leur précieuse porte. Encore une ruse que les chrétiens ne devaient jamais pardonner a arthur.

Dès qu'il vit que la porte était prise, arthur sauta sur le dos de sa jument. " En avant ! " cria-t-il, et ses vingt cavaliers lancèrent leurs bates sur la crate et dévalèrent la pente herbeuse a sa suite. Dix hommes le suivirent jusqu'au fort proprement dit, tandis que les dix autres galopèrent autour du pied de la colline pour couper la retraite a

une éventuelle garnison.

Le reste de la troupe suivit. Chargé de Guenièvre, Lanval se trouvait ralenti, mais mes hommes descendirent la pente escarpée en trombe pour escalader aussitôt le chemin caillouteux où attendaient arthur et Issa. Une fois la porte tombée, la garnison n'avait pas opposé la moindre résistance.

Il y avait la cinquante lanciers, pour la plupart des vétérans estropiés ou des novices, mais c'était encore plus qu'assez pour tenir les murs contre notre modeste force. Une poignée tenta de s'échapper. Nos cavaliers les rattrapèrent sans mal pour les reconduire dans la place, où Issa et moi avions rejoint la porte ouest pour abattre l'étendard de Lancelot et le remplacer par l'ours d'arthur. Nimue brôla les cheveux coupés, puis cracha sur les moines terrifiés qui s'étaient installés sur le Caer pour y superviser la construction de la grande église de Sansum.

Beaucoup plus intraitables que les lanciers de la garnison, ces moines avaient déjà creusé les fondations de l'église pour y placer les rochers du cercle de pierres qui se trouvait au sommet du Caer. Ils avaient abattu la moitié des murs de la salle de banquet et, avec le bois, avaient commencé à élever les murs d'une église en forme de croix. " «a brôlera bien ", fit Issa d'un air guilleret tout en passant la main sur sa nouvelle tonsure.

Faute de pouvoir utiliser la salle, Guenièvre et son fils héritèrent de la plus grande cabane du Caer. Elle abritait une famille 451

de lanciers, que l'on pria de sortir pour y installer Guenièvre. Elle regarda la paille et les toiles d'araignées dans les combles et frissonna. Lanval posta un lancier à la porte, puis observa l'un des cavaliers d'arthur qui empoignait le commandant de 1* garnison : l'un de ceux qui avaient tenté de fuir.

Le commandant vaincu n'était autre que Loholt, l'un des jumeaux d'arthur qui avaient empoisonné la vie de leur mère et en avaient toujours voulu à leur père. Loholt, qui avait maintenant trouvé son seigneur en la personne de Lancelot, se laissa traîner par les cheveux aux pieds de son père.

Loholt s'agenouilla. arthur le fixa un bon moment, puis se retourna et s'en alla. " Père ! " cria Loholt, mais arthur ne voulut rien entendre.

Il se dirigea vers la rangée des prisonniers. Il reconnut quelques hommes qui l'avaient servi autrefois, tandis que d'autres venaient de l'ancien royaume belge de Lancelot. Ces hommes, dix-neuf au total,

furent conduits jusqu'a l'église en chantier et mis a mort. Le châtiment était rude, mais arthur n'était pas d'humeur a se laisser apitoyer par des envahisseurs. Il ordonna a mes hommes de les tuer, et ils s'exécutèrent. Les moines protestèrent, les femmes et les enfants des prisonniers hurlèrent. Puis j'ordonnai qu'on les conduisat a la porte est et qu'on les chassât.

Restaient trente et un prisonniers, tous dumnoniens. arthur parcourut leurs rangs et désigna six hommes : le cinquième, le dixième, le quinzième, le vingtième, le vingt-cinquième et le trentième. " Tue-les ", m'ordonna-t-il froidement. Je conduisis les six hommes a l'église et ajoutai leurs cadavres au monceau ensanglanté. Les autres captifs s'agenouillèrent et, l'un après l'autre, baisèrent l'épée d'arthur afin de renouveler leur serment. Mais, avant de porter la lame a leurs lèvres, on les obligea a s'agenouiller devant Nimue qui leur marqua le front avec une pointe de lance chauffée a blanc. Tous portaient ainsi la marque des guerriers qui s'étaient rebellés contre leur seigneur. La brûlure les promettait désormais a une mort certaine au moindre faux pas. Tant que leur front les brûlerait, ils feraient des alliés douteux, mais arthur n'en était pas moins a la tête d'une petite armée de plus de quatre-vingts hommes.

Loholt attendait a genoux. Il était encore jeune et avait le teint frais.

arthur l'empoigna par sa maigre barbe pour le traîner vers la Pierre royale, la seule qui restât de l'ancien cercle. Il jeta son fils a terre a côté de la pierre : " Oa est ton frère ?

452

- avec Lancelot, Seigneur. "

Loholt tremblait, terrorisé par l'odeur de la peau brûlée.

" C'est-a-dire ?

- Ils sont allés dans le nord, Seigneur, fit Loholt en levant les yeux vers son père.

- alors tu peux les rejoindre, fit arthur, et le visage de Loholt laissa paraître son immense soulagement d'être encore en vie. Mais dis-moi d'abord simplement, demanda-t-il d'une voix glacée, pourquoi as-tu porté la main contre ton père ?

- Ils ont dit que vous étiez mort, Seigneur.

- Et qu'as-tu fait, fils, pour venger ma mort ? "

arthur attendit une réponse, mais Loholt n'en avait aucune.

" Et quand tu as su que j'étais vivant, reprit arthur, pourquoi avoir continué a s'opposer a moi ? "

Loholt leva les yeux vers le visage implacable de son père et trouva en lui le courage de répondre : " Vous n'avez jamais été un père pour nous ! "

fit-il avec aigreur.

Un spasme déforma le visage d'arthur et je crus qu'il allait céder a une terrible explosion de colère, mais quand il ouvrit la bouche, sa voix était étrangement calme : " Mets la main droite sur la pierre ", ordonna-t-il a son fils.

Loholt crut que c'était pour prater serment et posa docilement la main au centre de la Pierre royale. arthur tira Excalibur. Loholt comprit l'intention de son père et retira la main : " Non ! cria-t-il. Par pitié, non !

- Retiens-la, Derfel ", fit arthur.

Loholt se débattit, mais il n'était pas de force a résister. Je le giflai pour le soumettre, puis découvris son bras droit jusqu'au coude et le posai a plat sur la pierre, oa je le maintins fermement tandis qu'arthur brandissait sa lame. Loholt criait : " Non, père. Par pitié ! "

Mais arthur était sans pitié ce jour-la. Et il le demeura longtemps encore : " Tu as levé la main contre ton père, Loholt, et pour cela tu perds et le père et la main. Je te renie. " Et sur cette redoutable malédiction, il abattit son épée : un jet de sang gicla a travers la pierre tandis que Loholt faisait un bond en arrière. Il poussa un cri perçant en saisissant son moignon sanglant et en apercevant sa main tranchée, puis il gémit de douleur. " Bande-le, ordonna arthur a Nimue. Puis le petit imbécile pourra filer. " Sur ce, il s'éloigna.

D'un coup de pied, je fis tomber de la pierre la main coupée 453

avec ses deux pathétiques anneaux de guerrier. arthur avait laissé tomber Excalibur sur l'herbe. Je ramassai l'épée et la déposai avec respect sur la mare de sang. Voilà qui était dans l'ordre des choses : la bonne épée sur la bonne pierre. Il avait fallu tant d'années pour en arriver la.

" Maintenant, nous attendons, conclut arthur d'un air sinistre. Laissons le salaud venir a nous. "

Il était encore incapable de prononcer le nom de Lancelot.

Lancelot arriva deux jours plus tard.

Nous ne le savions pas encore, mais sa rébellion s'effondrait. Renforcé par les deux premiers contingents de lanciers de Powys, Sagramor avait isolé

les hommes de Cerdic a Corinium, et le Saxon ne lui échappa qu'au prix d'une marche de nuit a pas forcés, et encore la vengeance de Sagramor lui co'ta-t-elle plus de cinquante hommes. La frontière de Cerdic était toujours beaucoup plus a l'ouest qu'autrefois, mais la nouvelle qu'arthur était en vie et avait repris Caer Cadarn et la menace de la haine implacable du Numide suffirent a persuader le Saxon d'abandonner son allié

Lancelot. Il se rabattit sur sa nouvelle frontière et envoya des hommes prendre ce qu'ils pouvaient des terres belges de Lancelot. au moins Cerdic avait-il profité de la rébellion.

Lancelot se rendit a Caer Cadarn avec son armée. Le noyau dur de cette armée se composait de sa garde saxonne et de deux cents guerriers belges, renforcés par des centaines de recrues chrétiennes, convaincus de faire l'ouvre de Dieu en servant Lancelot. Mais le fait qu'arthur e't repris le Caer et les attaques de Morfans et de Galahad au sud de Glevum semèrent la confusion dans leurs rangs et les démoralisèrent. Les chrétiens se mirent a désertre, mame s'ils étaient encore au moins deux cents derrière Lancelot lorsque celui-ci arriva entre chien et loup, deux jours après que nous avions repris la colline royale. Si seulement il osait attaquer arthur, il conservait une chance de garder son royaume, mais il hésita et, a l'aube, arthur m'envoya auprès de lui avec un message. Je portais mon bouclier renversé et avais noué quelques feuilles de chane a la pointe de ma lance pour bien montrer que je venais parlementer, non me battre. Un chef belge vint a ma rencontre et jura de respecter la trave avant de me conduire au palais de Lindinis oa Lancelot s'était installé.

454

J'attendis dans la cour extérieure, sous le regard de lanciers moroses, tandis que Lancelot n'arrivait pas a décider s'il devait ou non me recevoir.

J'attendis plus d'une heure, mais enfin Lancelot parut. Il avait passé son armure d'écaillés émaillées de blanc, portant son casque doré sous un bras et son épée au crucifix à la hanche. Amhar et Loholt, avec ses bandages, se tenaient derrière lui, encadré par sa garde saxonne et une douzaine de chefs. Bors, son champion, se tenait à côté de lui. Il se dégageait de tous des relents de défaite. L'odeur leur collait à la peau comme à de la viande pourrie. Lancelot aurait pu nous isoler dans le Caer, se retourner contre Morfans et Galahad, puis revenir nous affamer, mais il avait perdu tout courage. Il voulait juste survivre. Sansum, observai-je avec une ironie désabusée, avait disparu de la circulation. Le Seigneur des Souris savait quand faire profil bas.

" Nous nous retrouvons, Seigneur Derfel. " C'est Bors qui me salua, au nom de son maître.

Je fis comme s'il n'était pas là. " Lancelot, dis-je en m'adressant directement au roi tout en lui refusant l'honneur de son rang, mon seigneur arthur fera montre d'indulgence envers vos hommes à une condition. "

Je parlai d'une voix forte afin que tous les lanciers présents dans la cour pussent m'entendre. La plupart portaient le pygargue de Lancelot sur leurs boucliers, mais certains avaient peint des croix ou encore les courbes jumelles du poisson.

" La condition de sa clémence, c'est que vous affrontiez notre champion, d'homme à homme, épée contre épée. Si vous vivez, vous pourrez aller librement, et vos hommes avec vous. Si vous mourez, vos hommes resteront libres. Mame si vous choisissez de ne pas vous battre, vos hommes seront pardonnés : tous, sauf ceux qui avaient prêté serment à notre seigneur roi Mordred. Ils mourront. "

L'offre était subtile. Si Lancelot se battait, il sauvait la vie des hommes qui avaient changé de camp pour se rallier à lui. S'il se dérobait, il les condamnait à la mort au risque de compromettre sa précieuse réputation.

Lancelot jeta un coup d'œil à Bors, puis se retourna vers moi. Mon mépris était sans borne à cet instant. Il aurait dû nous combattre, plutôt que de traîner les pieds dans la cour extérieure de Lindinis, mais l'audace d'arthur l'avait médusé. Il ne savait pas de combien d'hommes nous disposions : il ne pouvait voir que les

remparts du Caer hérissés de lances, ce qui avait suffi a lui ôter toute velléité de se battre. Il se pencha vers son cousin pour échanger quelques mots puis se retourna vers moi dans un demi-sourire fugitif : " Mon champion, Bors, accepte le défi d'arthur.

- C'est a vous que s'adresse cette offre, répondis-je, non a l'homme chargé

de ligoter et d'égorger votre verrat apprivoisé. "

Bors grogna et tira a demi son épée, mais le chef belge qui s'était porté garant de ma sécurité s'interposa avec une lance et Bors se radoucit.

" Et le champion d'arthur, demanda Lancelot, serait-ce arthur lui-même ?

- Non, fis-je en souriant. J'ai sollicité cet honneur et je l'ai obtenu. Je l'ai demandé pour laver l'affront fait a Ceinwyn. Vous vouliez la conduire nue jusqu'a Ynys Wydryn, mais c'est moi qui traînerai votre cadavre nu a travers la Dumnonie. Et pour ce qui est de ma fille, sa mort est déjà vengée. Vos druides sont morts et gisent sur leur flanc gauche, Lancelot.

Leurs corps n'ont pas été br^olés et leurs ,mes errent. "

Lancelot cracha a mes pieds : " Dis a arthur que je lui ferai porter ma réponse a midi. "

Il se retourna.

" Et avez-vous un message pour Guenièvre ? " lui demandai-je. La question le fit se retourner. " Votre maîtresse est sur le Caer, repris-je. Voulez-vous savoir ce qu'il adviendra d'elle ? arthur m'a informé de son destin. "

Il me considéra avec dégoût, cracha a nouveau, puis se retira. J'en fis autant.

Je retournai au Caer et trouvai arthur sur le rempart, au-dessus de la porte ouest, où, de longues années plus tôt, il m'avait entretenu du devoir du soldat. Ce devoir, m'avait-il expliqué, était de livrer des batailles pour ceux qui ne pouvaient se battre. Tel était son credo et, tout au long de ces années, il s'était battu pour le petit Mordred. Et maintenant, enfin, il se battait pour lui. Ce faisant, il perdit tout ce a quoi il tenait le plus. Je lui donnai la réponse de Lancelot. Il hocha la

tate, ne dit mot, et me fit signe de me retirer.

Plus tard, dans la matinée, Guenièvre envoya Gwydre me chercher. L'enfant grimpa sur les remparts où je me tenais avec mes hommes et tira sur mon manteau.

"Oncle Derfel? fit-il en levant sur moi son regard triste. Maman te demande. "

456

Il s'exprima craintivement, les yeux inondés de larmes.

Je jetai un coup d'œil vers arthur, mais il ne s'intéressait pas à nous. Je descendis les marches et accompagnai donc Gwydre jusqu'à la cabane du lancier. Blessée dans son orgueil, Guenièvre avait dû être mortifiée de devoir s'adresser à moi, mais elle désirait faire passer un message à arthur et elle savait bien que personne ici n'était plus proche de lui que je ne l'étais. Je me courbai pour franchir la porte. Elle se leva. Je m'inclinai devant elle, puis attendis tandis qu'elle priait son fils d'aller parler avec son père.

La cabane était juste assez grande pour lui permettre de se tenir debout.

Elle avait les traits tirés, un air presque hagard, mais la tristesse lui donnait une beauté lumineuse dont son orgueil habituel la privait.

"Nimue me dit que tu as vu Lancelot, fit-elle d'une voix si basse que je dus me pencher pour saisir ses paroles.

- En effet, Dame. "

Sans qu'elle s'en rendât compte, sa main droite jouait avec les plis de sa robe. " avait-il un message ?

- aucun, Dame. "

Elle me considéra de ses immenses yeux verts : " Je t'en prie, Derfel, fit-elle à voix basse.

- Je l'ai invité à parler, Dame. Il n'a rien dit. " Elle s'affala sur un banc de fortune. Elle marqua un temps de silence tandis que j'observais une araignée descendre du chaume au bout de son fil pour se rapprocher de plus en plus près de sa chevelure. J'étais paralysé, me demandant si je devais l'écarter ou la laisser faire. " que lui as-tu dit ? reprit-elle.

- J'ai proposé de me battre contre lui, Dame, d'homme a homme, Hywelbane contre la lame du Christ. Puis je lui ai promis de traaner son corps nu a travers la Dumnonie. "

Elle eut un brusque mouvement de tate.

" Se battre, fit-elle avec colère. C'est tout ce que vous savez faire !

Brutes ! "

L'espace de quelques secondes, elle ferma les yeux.

"Je regrette, Seigneur Derfel, reprit-elle humblement, je ne devrais pas t'insulter quand j'ai besoin de toi pour demander une faveur au seigneur arthur. "

Elle leva les yeux et je vis qu'elle était tout aussi brisée qu'arthur lui-mame. " Le feras-tu ? me supplia-t-elle.

457

1

- quelle faveur, Dame ?

- Demande-lui de me laisser filer, Derfel. Dis-lui que j'irai outre-mer.

Dis-lui qu'il peut garder notre fils, et qu'il est notre fils, et que je m'en irai, et que jamais plus il ne m0 reverra ni n'entendra parler de moi.

- Je vais le lui demander, Dame. "

Elle perçut le doute dans ma voix et me considéra tristement. L'araignée avait disparu dans sa crinière rousse.

" Tu crois qu'il refusera ? demanda-t-elle d'une petite voix effarouchée.

- Dame, répondis-je, il vous aime. Il vous aime tant que je vois mal comment il vous laisserait partir. "

Une larme perla au coin de son oil, puis roula sur sa joue.

"Mais alors que va-t-il faire de moi? demanda-t-elle sans obtenir de réponse. que va-t-il faire, Derfel? demanda une nouvelle fois Guenièvre qui avait retrouvé un peu de son énergie d'antan. Dis-le-moi !

- Dame, fis-je, accablé, il vous placera quelque part en sécurité et vous y confinera sous bonne garde. "

Et tous les jours, me dis-je, il penserait a elle, toutes les nuits elle viendrait le visiter dans ses raves, et a chaque aube, se retournant dans son lit, elle serait partie.

" Vous serez bien traitée, Dame, fis-je d'un ton doux qui se voulait rassurant.

- Non ! " gémit-elle.

Elle aurait pu envisager la mort, mais cette promesse d'emprisonnement lui paraissait pire encore : " Dis-lui de me laisser partir, Derfel. Dis-lui juste de me laisser partir !

- Je vais le faire, promis-je, mais je ne crois pas qu'il y consentira. Je ne crois pas qu'il puisse. "

La tate entre les mains, elle pleurait maintenant toutes les larmes de son corps. J'attendis, mais elle n'ajouta rien de plus et je me retirai. Gwydre avait trouvé la compagnie de son père trop lugubre et voulait retourner auprès de sa mère, mais je l'emmenai avec moi pour qu'il m'aide a nettoyer et a aiguiser Excalibur. Le pauvre Gwydre était effrayé. Il ne comprenait pas bien ce qui s'était passé, et ni Guenièvre ni arthur n'étaient en mesure de le lui expliquer.

" Ta mère est très malade, lui dis-je, et tu sais que les gens malades ont parfois besoin de rester seuls. Peut-atre vas-tu venir partager la vie de Morwenna et de Seren, fis-je en souriant.

458

- Je peux ?

- Je crois que ton père et ta mère seront d'accord. Et j'en serais bien content. attention, ne récure pas l'épée ! aiguise-la. De longs coups tout en douceur, comme ça ! "

¿ midi, je rejoignis la porte ouest pour attendre le messager de Lancelot.

Mais personne ne vint. Personne. L'armée de Lancelot se défaisait comme le sable d'une pierre sous la pluie. quelques-uns s'en allèrent dans le sud.

Lancelot les y suivit, les ailes de cygne de son casque étincelant au soleil tandis qu'il s'éloignait. Mais la plupart des hommes se rassemblèrent sur la prairie, au pied du Caer. Ils déposèrent leurs lances, leurs boucliers et leurs épées, puis s'agenouillèrent dans l'herbe pour implorer la miséricorde d'Arthur.

" Vous avez gagné, Seigneur.

- Oui, Derfel, on le dirait ", fit-il, toujours assis.

Sa nouvelle barbe, si étrangement grise, le faisait paraître plus ,gé. Non pas affaibli, mais plus vieux et plus rude. «a lui allait bien. au-dessus de sa tête, la bannière à l'ours flottait dans le vent. Je m'assis à côté

de lui :

" La princesse Guenièvre, dis-je, observant l'armée ennemie déposer ses armes et s'agenouiller au-dessous de nous, m'a prié de vous demander une faveur. "

Il ne dit mot. Il ne tourna même pas les yeux vers moi.

"Elle veut...

- ...s'en aller.

- Oui, Seigneur.

- avec son pygargue, fit-il, amer.

- Ce n'est pas ce qu'elle a dit, Seigneur.

- Oa pourrait-elle aller ? demanda-t-il avant de me fixer d'un oeil froid : a-t-il demandé de ses nouvelles ?

- Non, Seigneur. Il n'a rien dit. "

Arthur s'esclaffa, mais c'était un rire cruel : " Pauvre Guenièvre, pauvre, pauvre Guenièvre. Il ne l'aime pas, n'est-ce pas ? Pour lui, elle n'a jamais été qu'une femme-objet, un autre miroir où contempler sa beauté.

Cela doit la blesser, Derfel, cela doit la blesser.

- Elle vous implore de lui rendre sa liberté, insistai-je, comme je lui

avais promis de le faire. Elle vous laissera Gwydre, elle partira...

- Elle ne saurait mettre aucune condition, trancha arthur avec colère.
aucune.

459

- Non, Seigneur. "

J'avais fait de mon mieux, sans rien obtenir.

" Elle restera en Dumnonie, décréta arthur.

- Oui, Seigneur.

*

- Et toi aussi, tu resteras, m'ordonna-t-il d'une voix rauque. Mordred pourrait bien te libérer de son serment, pas moi. Tu es mon homme, Derfel, tu es mon conseiller et tu resteras ici avec moi. ¿ compter de ce jour, tu es mon champion. "

Je tournai le regard vers l'épée étincelante et bien aiguisée qui reposait sur la Pierre royale : " Suis-je encore le champion d'un roi, Seigneur ?

- Nous avons déjà un roi, et je ne briserai pas ce serment. Mais c'est moi qui régnerai sur ce pays. Moi et personne d'autre, Derfel. "

Je songeai a Pontes, au pont par lequel nous avons traversé le fleuve avant de combattre aelle : " Si vous n'ates pas notre roi, Seigneur, vous serez notre empereur. Le Seigneur des Rois. "

Il sourit. Le premier sourire qu'il me f't donné de voir sur son visage depuis que Nimue avait écarté le rideau noir dans le Palais marin. Un sourire p,le, mais quand mame... Il ne refusa pas non plus mon titre.

L'empereur arthur, le Seigneur des Rois.

Lancelot était parti et son ancienne armée était maintenant agenouillée devant nous, terrorisée. Les bannières de ses hommes étaient en berne, leurs lances a terre et leurs boucliers posés a plat. La folie avait balayé

la Dumnonie comme un ouragan, mais elle était passée. arthur avait

gagné

et, sous le soleil haut de l'été, toute une armée a genoux implorait sa miséricorde. Comme Guenièvre en avait ravé jadis : la Dumnonie aux pieds d'arthur, son épée reposant sur la Pierre royale, mais il était trop tard maintenant. Trop tard pour elle.

Mais pour nous, qui avons respecté nos serments, c'était ce que nous avions toujours voulu. Car aujourd'hui, en toutes choses, sinon en titre, arthur était roi.

TROISIEME LIVRE = :

EXCaLIBUR

PREMIERE PaRTIE

LES FEUX DE MaI DUN

Les femmes, elles hantent tellement ce récit.

quand j'ai commencé a rédiger la vie d'arthur, je pensais que ce serait une histoire d'hommes ; une chronique pleine d'épées et de lances, de batailles remportées et de frontières délimitées, de traités rompus et de rois détrônés, car n'est-ce pas ainsi que l'on raconte l'Histoire ? quand nous récitons la généalogie de nos rois, nous ne nommons pas leurs mères et leurs grand-mères, nous disons Mordred ap Mordred ap Uther ap Kustennin ap Kynnar, et ainsi de suite en remontant jusqu'au grand Beli Mawr, notre père a tous. L'Histoire est le récit des actions des hommes, narré par des hommes, mais dans celle d'arthur, tel le scintillement du saumon dans une eau noire comme la tourbe, les femmes brillent a coup s'ôr.

Les hommes font l'Histoire, et je ne peux nier que ce sont des hommes qui mirent la Bretagne a genoux. Nous étions des centaines, tous vatus de cuir et de fer, portant bouclier, épée et lance, et nous pensions que la Bretagne était a nos ordres car nous étions des guerriers, mais il fallut a la fois un homme et une femme pour l'abattre, et des deux, c'est la femme qui causa le plus de mal. Elle lança une malédiction et une armée mourut.

Voici maintenant son histoire, car elle fut l'ennemie d'arthur.

" qui ? " demandera Igraine lorsqu'elle lira ceci.

Igraine, c'est ma reine. Elle est enceinte, ce qui nous met en grande

joie.

Son époux est Brochvaël, roi du Powys, et je vis sous sa protection, dans le petit monastère de Dinnewrac où je rédige en ce moment l'histoire d'Arthur. Je le fais sur l'ordre de la reine Igraine, qui est trop jeune pour avoir connu l'empereur. C'est

15

ainsi que nous appelions Arthur, Empereur, *amherawdr* dans la langue bretonne, même si lui-même utilisait rarement ce titre. J'écris en saxon, d'abord parce que je suis Saxon, et ensuite parce que Monseigneur Sansum, le saint évêque qui dirige notre petite communauté de Dinnewrac, ne m'aurait jamais permis de rédiger une vie d'Arthur. Sansum déteste Arthur, il vilipende son souvenir et le qualifie de traître, alors Igraine et moi, nous lui avons dit que je rédigeais un évangile de notre Seigneur Jésus-Christ en saxon et, comme Sansum ne parle pas cette langue et n'en peut lire aucune, notre supercherie a jusqu'ici assuré la sécurité de ce récit.

L'histoire devient plus sombre et plus difficile à narrer. Parfois, quand je pense à mon cher Arthur, je vois son apogée comme un jour brillant de soleil, pourtant les nuages se sont vite accumulés ! Plus tard, comme nous le verrons, ils se sont dissipés et, une fois de plus, le soleil a adouci le paysage de notre roi, mais ensuite la nuit est tombée et, depuis, nous n'avons plus jamais revu le soleil.

Ce fut Guenièvre qui assombrît le soleil de midi. Cela se passa durant la rébellion, lorsque Lancelot, qu'Arthur prenait pour un ami, tenta d'usurper le trône de Dumnonie. Il eut pour alliés les chrétiens qui, trompés par leurs chefs, dont l'évêque Sansum, crurent qu'il était de leur saint devoir de nettoyer le pays des païens et de préparer ainsi l'ale de Bretagne pour le retour du Seigneur Jésus-Christ, en l'an 500. Lancelot fut aussi aidé

par le roi saxon Cerdic qui, pour diviser la Bretagne, lança un terrible assaut dans la vallée de la Tamise. Si les Saxons avaient atteint la mer de Severn, les royaumes du nord auraient été coupés de ceux du sud. Mais, par la grâce des Dieux, nous avons vaincu non seulement Lancelot et sa populace chrétienne, mais aussi Cerdic. Cependant, lors de leur défaite, Arthur découvrit la trahison de Guenièvre. Il la surprit nue dans les bras d'un autre homme et ce fut comme si le soleil avait disparu de son ciel.

" Je ne comprends pas bien, me dit un jour Igraine, à la fin de l'été.

- qu'est-ce que tu ne comprends pas, chère Dame ? demandai-je.

- arthur aimait Guenièvre, non ?

- Il l'aimait.

- alors pourquoi ne lui a-t-il pas pardonné ? J'ai pardonné a Brochvaël au sujet de Nwyllle. " Nwyllle avait été la maîtresse de Brochvaël, mais elle contracta une maladie de peau qui la défi-gura. Je suppose, mais je n'en ai jamais parlé, qu'Igraine s'est servie d'un sortilège pour infliger ce mal a sa rivale. Ma reine a beau se proclamer chrétienne, notre religion n'offre pas a ses fidèles le réconfort de la vengeance. Pour cela, il faut aller trouver les vieilles femmes qui savent quelles plantes cueillir et quelles incantations prononcer lorsque la lune décroît.

"Tu as pardonné a Brochvaël, mais est-ce que Brochvaël t'aurait pardonné ?"

/

Elle haussa les épaules. " Bien sûr que non ! Il m'aurait fait brûler vive, car telle est la loi.

- arthur aurait pu la faire brûler vive, et il se trouva beaucoup d'hommes pour le lui conseiller, mais il aimait Guenièvre, il l'aimait passionnément, et c'est pourquoi il ne pouvait ni la tuer ni lui pardonner.

Pas tout de suite, en tout cas.

- alors, c'était un sot ! " dit Igraine. Elle est très jeune et affiche l'éclatante certitude de la jeunesse.

" Il était très fier ", dis-je, et peut-être cela le rendait-il sot, mais alors, nous étions tous dans le même cas. Je fis une pause, pour réfléchir.

" Il voulait beaucoup de choses, poursuivis-je, il voulait une Bretagne libre et la défaite des Saxons, mais dans son ,me, il voulait aussi que Guenièvre lui affirme sans cesse qu'il était un homme bien. Et, en couchant avec Lancelot, elle lui prouvait qu'il était inférieur a son amant. Ce n'était pas vrai, mais cela le blessa. Profondément. Je n'ai jamais vu un homme aussi blessé. Elle lui a arraché le cœur.

- alors, il l'a enfermée ? demanda Igraine.

- Il l'a mise en prison ", dis-je, me souvenant comme j'avais dû conduire Guenièvre au reliquaire de la Sainte-...pine, à Ynys Wydryn, où Morgane, la sœur d'Arthur, devint son geôlier. Il n'y avait jamais eu d'affection entre Morgane et Guenièvre. L'une était païenne, l'autre chrétienne, et le jour où j'enfermai Guenièvre dans le lieu saint fut l'une des rares fois où je la vis pleurer. " Elle restera là jusqu'au jour de sa mort ", me dit Arthur.

" Les hommes sont des sots, déclara Igraine, puis elle me lança un long coup d'œil en coin. as-tu été infidèle à Ceinwyn ?

- Non, répondis-je, sans mentir.

- as-tu jamais désiré l'autre ?

- Oh, oui. Le bonheur n'éteint pas la concupiscence, Dame. En outre, quel mérite pourrait-on attacher à la fidélité si elle n'était pas mise à l'épreuve ?

- Tu penses qu'on a du mérite à rester fidèle ? " demanda-17

et elle, et je me demandai quel beau jeune guerrier du Caer de son époux avait attiré son attention. Pour le moment, la grossesse la protégeait des sottises, mais je craignais ce qui pouvait arriver ensuite. Peut-être rien.

*

Je souris. " Nous voulons que ceux que nous aimons nous restent fidèles, alors l'inverse n'est-il pas évident ? La fidélité est un don que nous faisons à nos aimées. Arthur a offert la sienne à Guenièvre, mais elle ne la lui a pas rendue. Elle désirait autre chose.

- quoi?

- La gloire, et celle-ci n'inspirait que répugnance à Arthur. Il l'a acquise, mais ne s'en est jamais délecté. Guenièvre voulait une escorte de mille chevaliers, de brillantes oriflammes flottant au-dessus de sa tête, et que toute l'île de Bretagne se prosterner devant elle. Ce qu'il voulait, lui, c'était uniquement la justice et de bonnes récoltes.

- Et une Bretagne libre et la défaite des Saxons, me rappela sèchement Igraine.

- Cela aussi, acquiesçai-je, et encore autre chose. Plus que toutes les

autres. " Je souris en l'évoquant, puis pensai que peut-être, de toutes les ambitions d'Arthur, c'est sans doute celle-là qu'il eut le plus de mal à réaliser ; et nous, ses rares amis, ne croyions pas vraiment qu'il la désirait.

" Continue, dit Igraine qui s'imaginait que je m'étais assoupi.

- Il voulait seulement un bout de terre, un manoir, du bétail, une forge à lui. Il voulait être un homme ordinaire. Il voulait que d'autres veillent sur la Bretagne pendant qu'il chercherait le bonheur.

- Et il ne l'a jamais trouvé ? demanda Igraine.

- Il l'a trouvé ", certifiâi-je, mais pas durant l'été qui suivit la rébellion de Lancelot. Ce fut un été sanglant, un temps de châtiment, une saison où Arthur s'acharna à réduire la Dumnonie à une soumission maussade.

Lancelot s'était enfui vers le sud, jusqu'à sa terre des Belges. Arthur aurait bien aimé le poursuivre, mais les envahisseurs saxons de Cerdic constituaient maintenant un danger bien plus grand. À la fin de la rébellion, ils étaient allés jusqu'à Corinium, et se seraient peut-être même emparés de cette cité si les Dieux n'avaient envoyé une épidémie qui ravagea leur armée. Les boyaux des hommes se vidaient sans qu'on puisse y mettre fin, ils vomissaient du sang, ils s'affaiblissaient jusqu'à ne plus pouvoir

se tenir debout ; la maladie était à son apogée lorsque l'armée d'Arthur les attaqua. Cerdic tenta de rallier ses hommes, mais les Saxons se croyaient abandonnés par leurs Dieux, aussi s'enfuirent-ils. " Mais ils reviendront, me dit Arthur quand nous nous retrouvâmes parmi les restes ensanglantés de l'arrière-garde vaincue de Cerdic. Le printemps prochain, ils seront de retour. " Il essuya la lame d'Excalibur sur son manteau taché

de sang et la remit au fourreau. Il avait laissé pousser sa barbe maintenant grisonnante. Cela le faisait paraître plus âgé, bien plus âgé ; la douleur de la trahison de Guenièvre avait creusé son visage, si bien que ceux qui n'avaient jamais rencontré Arthur avant cet été-là le trouvaient effrayant à voir, et il ne faisait rien pour adoucir cette impression. Il n'avait jamais été patient, mais sa colère était maintenant remontée à fleur de peau et pouvait jaillir à la plus petite provocation.

Ce fut un été sanglant, un temps de châtiment, et le destin de Guenièvre était de rester enfermée dans le sanctuaire de Morgane.

arthur condamna son épouse vivante au tombeau, et ses gardes reçurent l'ordre de l'y garder a jamais. Guenièvre, princesse d'Henis Wyren, disparut de ce monde.

"Ne sois pas absurde, Derfel, me rembarra Merlin, une semaine plus tard, dans deux ans, elle sera sortie ! Un an, probablement. Si arthur voulait qu'elle disparaisse de sa vie, il l'aurait livrée aux flammes, et c'est ce qu'il aurait d' faire. Rien de tel qu'un bon b'cher pour améliorer le comportement d'une femme, mais inutile de dire cela a arthur. Ce demeuré

est amoureux d'elle ! Et c'est un demeuré. Réfléchis ! Lancelot est vivant, Mordred est vivant, Cerdic est vivant et Guenièvre est vivante ! Si l'on veut vivre a jamais en ce monde, la meilleure idée serait, semble-t-il, de devenir l'ennemi d'arthur. Je me porte aussi bien qu'on peut l'espérer, merci de me le demander.

- Je vous l'ai demandé tout a l'heure, dis-je patiemment, et vous ne m'avez pas répondu.

- C'est mon ouÛe, Derfel. Je deviens sourd. " Il se frappa violemment l'oreille. " Sourd comme un pot. C'est l'ge, Derfel, la vieillesse, un point c'est tout. Je décline manifestement. "

Ce n'était pas du tout le cas. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas paru en si en bonne forme et son ouÛe, j'en suis certain, était 19

aussi fine que sa vue qui, en dépit de ses quatre-vingts ans passés, demeurait aussi perçante que celle d'un faucon. Merlin ne déclinait pas, mais semblait disposer d'une énergie nouvelle que lui avaient apportée les Trésors de Bretagne. Ces treize trésors étaient anciens, aussi vieux que la Bretagne, et ils avaient disparu depuis des siècles, mais Merlin venait enfin de les retrouver. Ces Trésors détenaient le pouvoir de faire revenir les anciens Dieux en Bretagne, pouvoir qui n'avait jamais été mis a l'épreuve, mais en ces temps oa la Dumnonie était complètement bouleversée, Merlin les utiliserait pour mettre en ouvre une formidable magie.

J'avais cherché Merlin le jour oa je conduisais Guenièvre aYnys Wydryn. Il pleuvait fort et j'avais gravi leTor, espérant le rencontrer la-haut, mais le sommet de la colline s'était avéré désert et triste. Jadis, Merlin possédait un grand manoir sur le Tor, avec une tour de rave, mais on l'avait réduit en cendres. J'étais resté dans ses ruines, en proie a une grande affliction. arthur, mon ami, souffrait. Ceinwyn, ma femme, était loin de moi, dans le Powys. Morwenna et Seren, mes

deux filles, se trouvaient avec elle tandis que Dian, ma benjamine, reposait dans l'autre Monde, où l'avait expédiée l'un des hommes de Lancelot. Mes amis étaient morts, ou très loin. Les Saxons se préparaient à nous combattre l'année suivante, ma maison n'était plus que cendres et ma vie semblait morne.

Peut-être la tristesse de Guenièvre m'avait-elle contaminé, mais ce matin-là, sur la colline d'Ynys Wydryn balayée par la pluie, je me sentis plus seul que je l'avais été de toute ma vie, aussi je m'agenouillai dans les cendres boueuses du grand manoir et priai Bel. Je suppliai le dieu de nous sauver et, tel un enfant, je quémandai de lui un signe qui me prouverait que les Dieux se souciaient de nous.

Le signe surgit une semaine plus tard. Arthur chevauchait vers l'est pour ravager la frontière saxonne, mais j'étais resté à Caer Cadarn, attendant que Ceinwyn et mes filles reviennent à la maison. Au cours de cette semaine-là, Merlin et sa compagne, Nimue, se rendirent au grand palais inhabité avoisinant Lindinis. J'y avais vécu jadis, pour élever notre roi Mordred, mais quand celui-ci avait atteint sa majorité, on avait donné le palais à l'évêque Sansum pour en faire un monastère. Puis les moines avaient été chassés des grandes salles romaines par les lanciers vengeurs, si bien que l'immense bâtiment était resté vide.

Les gens du coin nous dirent que le druide y habitait. Ils nous contèrent des histoires d'apparitions, de signes merveilleux et de

?n

Dieux marchant dans la nuit, aussi je m'y rendis à cheval, mais ne trouvai nulle trace de la présence de Merlin. Deux ou trois cents personnes campaient devant les portes, qui me répétèrent avec de grands gestes ces histoires de visions nocturnes, et les entendre me déprima. La Dumnonie venait d'endurer la frénésie d'une rébellion des chrétiens attisée par le même genre de superstition délirante, et il semblait maintenant que les païens allaient tenter d'égaliser leur folie. Je poussai les portes du palais, traversai la cour principale et parcourus à grands pas les salles vides de Lindinis. J'appelai Merlin par son nom, mais n'obtins pas de réponse. Je trouvai un foyer encore chaud dans l'une des cuisines, et constatai qu'une autre pièce venait d'être balayée, mais n'y découvris rien de vivant, à part des rats et des souris.

Pourtant, ce jour-là, d'autres gens se rassemblèrent à Lindinis. Ils venaient de toute la Dumnonie et un espoir pathétique éclairait leurs

visages. Ils avaient amené leurs infirmes et leurs malades et attendirent patiemment jusqu'au crépuscule ; le portail du palais s'ouvrit alors tout grand et ils purent pénétrer en marchant, en boitant, en se traanant, ou portés par d'autres, dans la vaste cour extérieure. J'aurais juré qu'il n'y avait personne dans le grand b,timent, pourtant on avait ouvert les portes et allumé de grandes torches qui illuminaient les arcades.

Je me joignis a ceux qui s'entassaient dans la cour. Issa, mon commandant en second, m'accompagnait et nous rest,mes près de la porte, enveloppés dans nos grandes capes noires. La foule se composait apparemment de paysans. Ils étaient pauvrement vatus et avaient les visages sombres et h

,ves de ceux qui doivent lutter pour arracher leur subsistance a la terre, pourtant, dans la lumière flamboyante des torches, ces visages étaient pleins d'espoir. arthur aurait détesté cette scène, car il avait toujours répugné a accorder un espoir surnaturel a ceux qui souffraient, pourtant cette foule avait tellement besoin d'espoir ! Les femmes tenaient a bout de bras des bébés malades ou poussaient au premier rang des enfants infirmes, et tous écoutaient avidement les contes miraculeux des apparitions de Merlin. C'était la troisième nuit de merveilles et, maintenant, tant de gens voulaient assister a ces miracles qu'il était impossible a tous de pénétrer dans la cour. Certains se perchèrent sur le mur, derrière moi, d'autres s'entassèrent au portail, mais personne n'empiéta sur la galerie qui entourait la cour sur trois côtés, car ses arcades étaient gardées par quatre lanciers qui, de leurs longues armes, tenaient 21

la foule a distance. C'étaient des Blackshields, des lanciers irlandais de Démétie, le royaume d'Ongus Mac airem, et je me demandai ce qu'ils faisaient la, si loin de chez eux.

Les dernières lueurs du jour s'étaient effacées du <ael et des chauves-souris voltigeaient au-dessus des torches tandis que la foule s'installait sur les dalles pour regarder fixement, avec espoir, la porte du palais qui faisait face au portail de la cour. Parfois une femme gémissait tout haut.

Lorsque des enfants criaient, on les faisait taire. Les quatre lanciers s'accroupirent aux coins de la galerie.

Nous attendions. J'eus l'impression que cette attente durait des heures et mon esprit s'égarait, pensant a Ceinwyn et a Dian, ma petite fille morte, lorsque soudain un fracas métallique retentit a l'intérieur du

palais, comme si quelqu'un avait, de son épée, frappé un chaudron. La foule retint son souffle et certaines femmes se levèrent et se balancèrent a la lumière des torches. Elles agitaient leurs mains levées et invoquaient les Dieux, mais nulle apparition ne se manifesta et les grandes portes du palais demeurèrent closes. Je touchai le fer de la garde d'Hywelbane, et le contact de l'épée me rassura. L'hystérie a fleur de peau qui régnait dans la foule était inquiétante, moins toutefois que les conditions mames de l'événement, car Merlin n'avait, a ma connaissance, jamais eu besoin d'un public pour pratiquer sa magie. De fait, il méprisait les druides qui rameutaient les foules. " N'importe quel illusionniste peut impressionner les imbéciles ", se plaisait-il a déclarer, mais ici, ce soir, on aurait dit que c'était lui qui désirait " impressionner les imbéciles ". Il avait mis ces gens a bout de nerfs, les tenait gémissants et vacillants, et quand le grand fracas métallique résonna de nouveau, ils se mirent debout et commencèrent a crier le nom de Merlin.

alors, les portes du palais s'ouvrirent toutes grandes et la foule lentement redevint silencieuse.

Durant quelques battements de cour, le seuil demeura vide et noir, puis un jeune guerrier portant toute la panoplie de la guerre sortit des ténèbres pour se poster sur la plus haute marche de la galerie.

Il n'y avait rien de magique en lui, excepté sa beauté. Nul autre mot n'aurait pu le définir. Dans un monde de membres tordus, de jambes estropiées, de cous goitreux, de visages balafrés et d'mes abattues, ce guerrier était beau. Grand, mince, les cheveux blonds, il avait un visage serein que l'on aurait qualifié d'aimable, et mame de doux. Le bleu de ses yeux était saisissant. Il ne portait pas de heaume, si bien que sa chevelure, aussi longue que celle d'une jeune fille, flottait librement sur ses épaules. Sa cuirasse était d'un blanc éblouissant, tout comme ses jambarts et son fourreau. Son harnois semblait co'teux et je me demandais qui ce pouvait atre. Je croyais connaatre la plupart des guerriers de Bretagne - du moins ceux qui pouvaient s'offrir une armure comme celle-ci -mais ce jeune homme m'était étranger. Il sourira la foule, puis leva les deux mains et leur fit signe de s'agenouiller.

Issa et moi demeur,mes debout. Peut-atre était-ce d° a notre arrogance de soldats, ou peut-atre voulions-nous seulement voir par-dessus les tates.

Le guerrier a la longue chevelure garda le silence, mais lorsque le public fut a genoux, il les remercia d'un sourire, puis fit le tour de la

galerie, éteignant les torches en les ôtant de leurs anneaux et en les plongeant dans des futailles pleines d'eau qui semblaient la a cet effet. Je compris qu'il s'agissait d'un spectacle soigneusement préparé. La cour devint de plus en plus sombre jusqu'à ce qu'il ne restât plus que la lumière des deux torches qui flanquaient la grande porte du palais. Il n'y avait qu'un mince croissant de lune et la nuit noire était glacée.

Le guerrier blanc, debout entre les deux dernières torches, prit la parole d'une voix douce pleine de cordialité, qui reflétait sa beauté. " Enfants de Bretagne, dit-il, priez nos Dieux ! Les Trésors de Bretagne sont dans ces murs et bientôt, très bientôt, leur puissance sera libérée, mais maintenant, afin que vous puissiez la voir, nous allons laisser les Dieux nous parler. " La-dessus, il éteignit les deux torches et la cour fut soudain plongée dans les ténèbres.

Rien ne se passa. La foule marmonna, demandant à Bel et à Gofannon et à Grannos et à Don de montrer leur pouvoir. J'avais la chair de poule et j'empoignai la garde d'Hywelbane. Les Dieux nous entouraient-ils ? Je levai les yeux vers un pan du ciel où les étoiles scintillaient entre les nuages, et imaginai les grandes divinités suspendues là-haut, puis Issa hoqueta et je baissai les yeux.

Moi aussi, j'eus le souffle coupé.

Car une jeune fille, à peine sortie de l'enfance, était apparue dans le noir. Fragile, ravissante en sa jeunesse et gracieuse en sa beauté, aussi nue qu'un nouveau-né, elle était svelte, avec de petits seins hauts et de longues cuisses. Elle tenait un bouquet de lis et une épée à étroite lame.

Je ne pouvais la quitter des yeux. Car dans le noir, dans la froide obscurité qui avait suivi l'engloutissement des flammes, la jeune fille rayonnait. Elle rayonnait vraiment. Elle brillait d'une lumière blanche miroitante. Ce n'était pas une lueur-vive, elle n'éblouissait pas, elle était simplement là, comme une poussière d'étoiles déposée sur sa peau blanche. C'était un rayonnement poudreux, épars, qui couvrait son corps, ses jambes, ses bras, ses cheveux, mais pas son visage. Les lis luisaient, et la longue lame de son épée chatoyait.

La jeune fille lumineuse s'engagea sous les arcades. Elle semblait inconsciente de ceux qui, dans la cour, présentaient leurs membres atrophiés et leurs enfants malades. Elle les ignorait, se contentant de parcourir la galerie, délicate et aérienne, son visage indistinct penché

vers les dalles. Ses pas étaient légers comme une plume. Elle paraissait

absorbée, perdue dans son rave ; les gens marmonnaient et l'appelaient, mais elle ne les regardait pas. Elle continuait à marcher et l'étrange lumière miroitait sur son corps, sur ses bras et ses jambes, et sur sa longue chevelure noire qui encadrait son visage, masque noir au centre de la lueur mystérieuse, mais je ne sais comment, instinctivement peut-être, je pressentais que son visage était beau. Elle passa près de l'endroit où nous nous tenions, Issa et moi, et là, soudain, elle releva cette ombre d'un noir de jais qu'était sa figure pour regarder fixement dans notre direction. Je humai quelque effluve marin puis, aussi brusquement qu'elle était apparue, elle s'évanouit par une porte et la foule soupira.

" qu'est-ce que c'était ? me chuchota Issa.

- Je l'ignore ", répondis-je. J'étais effrayé. Il ne s'agissait pas d'une aberration, mais de quelque chose de réel, car je l'avais vue, mais qu'était-ce ? Une déesse ? Et pourquoi avais-je senti la mer ? " Peut-être était-ce l'un des esprits de Manawydan ", dis-je à Issa. Manawydan était le Dieu de l'océan et ses nymphes devaient dégager cette odeur salée.

Nous attendâmes longtemps une seconde apparition, et lorsqu'elle se produisit, elle nous parut bien moins frappante que la luisante nymphe des mers. Une forme apparut sur le toit du palais, une forme noire qui lentement se transforma en un guerrier armé, coiffé d'un heaume monstrueux que couronnaient les bois d'un grand cerf. L'homme était presque invisible dans l'obscurité, mais quand un nuage libéra la lune, nous vîmes qui c'était et la foule gémit tandis qu'il se dressait au-dessus de nous, les

.34

bras étendus, le visage dissimulé par les protège-joues de son immense casque. Il portait une lance et une épée. Il resta immobile une seconde puis lui aussi s'évanouit, mais j'aurais juré avoir entendu une tuile glisser du pan le plus éloigné du toit avant qu'il disparaisse.

Juste comme il partait, la jeune fille nue réapparut, seulement cette fois ce fut comme si elle s'était simplement matérialisée sur la plus haute marche des arcades. Une seconde avant, il n'y avait là que ténèbres, puis soudain son long corps rayonnant se tint là immobile, bien droit, brillant.

Une fois encore, son visage était dans l'obscurité, si bien qu'on aurait dit un masque d'ombre entouré par ses cheveux chatoyant de lumière.

Elle resta sans bouger durant quelques secondes, puis entama une lente danse, pointant délicatement ses orteils pour exécuter une figure compliquée qui encerclait et traversait le même point de la galerie. Elle gardait les yeux baissés en dansant. Il me sembla qu'on lui avait badigeonné la peau de cette mystérieuse lumière miroitante, car je vis qu'elle était plus brillante en certains endroits, mais ce n'était sûrement pas le fait d'un être humain. Issa et moi étions maintenant agenouillés, car ceci devait être un signe des Dieux. C'était la lumière dans les ténèbres, la beauté

parmi les vestiges. La nymphe continuait à danser, la lumière de son corps s'effaçait lentement et, lorsqu'elle ne fut plus qu'une charmante esquisse miroitante dans l'ombre de la galerie, elle s'arrêta, bras et jambes largement écartés pour nous faire hardiment face, puis disparut.

Un peu plus tard, deux torches allumées sortirent du palais. La foule criait maintenant, invoquant ses Dieux et exigeant de voir Merlin. Enfin, il apparut sur le seuil. Le guerrier blanc portait l'une des torches et Nimue, la borgne, l'autre.

Merlin s'avança jusqu'à la première marche et resta là, grande silhouette en robe blanche. Il laissa la foule poursuivre ses invocations. Sa barbe grise, qui lui descendait presque jusqu'à la taille, était tressée en mèches enrobées de rubans noirs, et sa longue chevelure blanche était nattée et attachée de même. Il portait son bâton noir et, au bout d'un moment, il le brandit pour signifier à la foule de se taire. " Y a-t-il eu une apparition ? demanda-t-il avec inquiétude.

- Oui, oui ! " répondit la foule, et le vieux visage intelligent et malicieux de Merlin prit alors une expression de surprise ravie, comme s'il n'avait pas su ce qui s'était passé dans la cour.

Il sourit, puis, s'écartant, fit un geste impératif. Deux petits enfants, un garçon et une fille, sortirent du palais, portant le Chaudron de Clyddno Eiddyn. La plupart des Trésors de Bretagne étaient de petits objets, ordinaires même, mais le Chaudron, lui, était un trésor de bon aloi et, des treize, celui-ci possédait le plus de pouvoir. C'était un immense bol en argent, décoré d'un entrelacs doré de guerriers et de bêtes. Les deux enfants peinaient sous son poids, mais réussirent à le déposer à côté

du druide. " Je possède les Trésors de Bretagne ! annonça Merlin, et la foule réagit en poussant un soupir de soulagement. Bientôt, très

bientôt, je libérerai leur puissance. La Bretagne sera restaurée. Nos ennemis seront écrasés ! " Il marqua une pause pour laisser les acclamations résonner dans la cour. " Ce soir, vous avez vu le pouvoir des Dieux, mais ce n'était qu'une petite chose, une chose insignifiante. Bientôt, toute la Bretagne le verra, mais pour évoquer les Dieux, j'ai besoin de votre aide. "

La foule cria qu'il l'aurait et Merlin les approuva d'un large sourire.

Cette bienveillance me remplit de soupçons. Je me doutais vaguement qu'il se jouait de ces gens, mais même Merlin, me dis-je, ne pouvait pas faire briller une jeune fille dans l'obscurité, je l'avais vue, et j'avais si grande envie de croire que le souvenir de ce corps agile, luisant, me persuadait que les Dieux ne nous avaient pas abandonnés.

" Il faudra venir à Mai Dun ! dit sévèrement Merlin. Il faudra venir. Vous marcherez jusqu'au bout de vos forces et vous apporterez de la nourriture.

Si vous possédez des armes, prenez-les. À Mai Dun, il nous faudra travailler, et cette tâche sera longue et difficile, mais à Samain, quand les morts marcheront, nous évoquerons les Dieux ensemble. Vous et moi ! "

Il marqua une pause, puis pointa l'extrémité de son bâton vers nous. La baguette noire vacilla, comme si elle cherchait quelqu'un, puis se fixa sur moi. " Seigneur Derfel Cadarn ! appela Merlin.

- Seigneur ? demandai-je, gagné d'être ainsi distingué dans la foule.

- Reste, Derfel. Les autres, partez. Rentrez chez vous, car les Dieux ne reviendront pas avant la Vigile de Samain. Rentrez chez vous, cultivez vos champs, puis venez à Mai Dun. apportez des haches, apportez de la nourriture et préparez-vous à voir vos Dieux dans toute leur gloire !

Maintenant allez ! allez ! "

La foule partit docilement. Beaucoup s'arrachèrent pour toucher mon manteau, car j'étais l'un des guerriers qui avaient tiré le Chaudron de Clyddno Eiddyn de sa cachette, sur Ynys

Mon et, pour les païens du moins, cela faisait de moi un héros. Ils touchèrent aussi Issa, car c'était un autre Guerrier du Chaudron, mais quand la foule fut partie, mon second m'attendit au portail pendant que j'allais voir Merlin. Je le saluai, mais le druide balaya d'un geste la

question que j'allais poser sur sa santé pour me demander si les étranges événements de ce soir m'avaient plu.

" qu'est-ce que c'était ?

/

- quoi ? demanda-t-il d'un petit air innocent.

- La jeune fille dans le noir. "

Ses yeux s'élargirent pour jouer l'étonnement. " Elle était la de nouveau ?

Comme c'est passionnant ! Etait-ce la fille avec des ailes ou celle qui brille ? La fille qui brille ! Je sais pas qui c'est, Derfel. Je ne peux pas résoudre tous les mystères de ce monde. Tu as passé trop de temps avec arthur et, comme lui, tu crois que tout doit avoir une explication banale, mais hélas, les Dieux décident rarement de se faire comprendre. Voudrais-tu te rendre utile en ramenant le Chaudron a l'intérieur ? "

Je soulevai l'énorme Chaudron et le transportai dans la grande salle hypostyle du palais. Lorsque j'y étais entré plus tôt, ce mame jour, elle était vide, mais maintenant, il y avait un lit de repos, une table basse et quatre supports de fer portant des lampes a huile. allongé sur la couche, le beau guerrier en armure blanche, aux cheveux si longs, me sourit pendant que Nimue, vatue d'une robe noire élimée allumait les mèches des lampes avec un rat-de-cave. " Cet après-midi, la salle était vide, dis-je d'un ton accusateur.

- Elle a d° te paraatre ainsi, répondit Merlin avec désinvolture, mais peut-atre avons-nous choisi de ne pas nous montrer. Connais-tu le prince Gauvain ? " Il tendit la main vers le jeune homme qui se leva et s'inclina.

" C'est le fils du roi Budic de Brocéliande, ce qui en fait le neveu d'arthur.

- Seigneur Prince ", le saluai-je. J'avais entendu parler de Gauvain, mais ne l'avais jamais rencontré. Brocéliande était le royaume breton d'armorique et dernièrement, comme les Francs harcelaient ses frontières, peu de ses habitants étaient venus jusqu'a nous.

" C'est un honneur de faire votre connaissance, Seigneur Derfel, dit Gauvain avec courtoisie, votre renommée s'est répandue fort loin de la

Bretagne.

- Ne sois pas absurde, Gauvain, dit sèchement Merlin. La 27

renommée de Derfel n'est allée nulle part, sauf peut-être dans sa grosse tate. Gauvain est ici pour m'aider, m'expliqua-t-il.

- En quoi ? demandai-je.

- à protéger les Trésors, bien sûr. C'est un redoutable lancier, à ce que l'on m'a dit. Est-ce vrai, Gauvain ? Es-tu redoutable ? "

Il se contenta de sourire. Il n'avait pas l'air très redoutable, car c'était encore un très jeune homme, qui ne comptait peut-être que quinze ou seize printemps, et il n'avait pas encore besoin de se raser. Ses longs cheveux blonds prataient à son visage un petit air féminin, et son armure blanche, que j'avais crue si coquette, n'était en réalité qu'un harnois ordinaire en fer, recouvert de chaux. Sans sa confiance en lui et son indéniable beauté, il aurait été comique.

" qu'as-tu fait depuis la dernière fois que nous nous sommes vus ? " me demanda Merlin, et c'est alors que je lui parlai de Guenièvre, disant que je la croyais prisonnière à vie, et qu'il se railla de moi. " arthur est un idiot, insista-t-il. Guenièvre est peut-être intelligente, mais il n'a pas besoin d'elle. Il a besoin de quelque chose d'ordinaire et de stupide, qui réchauffe son lit pendant qu'il s'inquiète au sujet des Saxons. " Il s'assit sur la couche et sourit lorsque les deux enfants qui avaient transporté le Chaudron dans la cour lui apportèrent une assiette de pain et de fromage avec un flacon d'hydromel. " Le souper ! dit-il joyeusement.

Mange avec moi, Derfel, car nous souhaitons te parler. assieds-toi ! Tu trouveras le sol tout à fait confortable. Installe-toi à côté de Nimue. "

Je m'assis. Nimue avait jusque-là fait semblant de ne pas me voir. L'orbite de l'œil qu'un roi lui avait arraché était dissimulé par un bandeau, et ses cheveux, qu'elle avait coupés ras avant que nous nous rendions au Palais marin de Guenièvre, avaient repoussé, même s'ils étaient toujours assez courts pour lui donner un air garçonnier. Elle semblait en colère, mais cela n'avait rien d'exceptionnel. Sa vie n'était consacrée qu'à une seule chose, la recherche des Dieux, elle méprisait tout ce qui la détournait de sa quête et peut-être pensait-elle que les plaisanteries ironiques de Merlin représentaient une perte de temps. Elle et moi avions grandi ensemble et, depuis notre enfance, je lui avais plus d'une fois sauvé la vie, je l'avais nourrie et vatué, pourtant elle me traitait toujours comme si j'étais un imbécile.

" qui gouverne la Bretagne ? me demanda-t-elle tout a coup.

- Ce n'est pas la bonne question ! la rembarra Merlin avec une véhémence inattendue, pas la bonne !

- Eh bien ? exigea-t-elle de moi, ignorant sa colère.

- Personne ne gouverne la Bretagne.

- C'est la bonne réponse ", dit Merlin d'un ton vindicatif. Sa mauvaise humeur avait perturbé Gauvain qui se tenait debout derrière le lit de Merlin et regardait Nimue d'un air inquiet. Il avait peur d'elle, mais je ne l'en blâmais pas. Nimue effrayait la plupart des gens.

" alors, qui gouverne la Dumnonie ? me demanda-t-elle.

- arthur ", répondis-je.

Nimue lança un regard triomphant a Merlin, mais le druide se contenta de secouer la tête. " Le mot est rex, dit-il, et si l'un de vous avait la plus petite notion de latin, il saurait que rex signifie roi, et non empereur.

Le mot pour empereur, c'est imperator. allons-nous tout risquer parce que vous n'avez pas d'instruction ?

- arthur gouverne la Dumnonie ", insista Nimue. Merlin fit semblant de ne pas l'avoir entendue. " qui est le roi ? me demanda-t-il.

- Mordred, bien entendu.

- Bien entendu, répéta-t-il. Mordred ! " Il cracha ce nom a Nimue. "

Mordred ! "

Elle se détourna, comme s'il devenait assommant. J'étais perdu, je ne comprenais rien a leur discussion et n'eus aucune possibilité de les questionner car les deux enfants franchirent de nouveau la porte fermée par un rideau pour nous apporter encore du pain et du fromage. Comme ils déposaient les plats par terre, je sentis un effluve marin, cette bouffée de sel et d'algue qui avait accompagné l'apparition, mais les enfants repartirent de l'autre côté du rideau et l'odeur s'évanouit avec eux.

" alors, dit Merlin, de l'air satisfait d'un homme qui vient d'avoir le dernier mot, Mordred a-t-il des enfants ?

- Plusieurs, probablement, répondis-je. Il n'arratait pas de violer des filles.

- Comme tous les rois, dit Merlin avec insouciance, et aussi les princes.

Violes-tu les filles, Gauvain ?

- Non, Seigneur. " Cette suggestion parut le choquer.

" Mordred a toujours été un violeur, reprit Merlin. Il tient ça de son père et de son grand-père, pourtant je dois dire qu'ils étaient tous deux bien plus gentils que lui. Uther ne pouvait pas résister à un joli minois. Ni même à un vilain visage, quand cela

29

le prenait. Mais arthur ne s'est jamais adonné au viol. En cela, il te ressemble, Gauvain.

- Je suis ravi de l'entendre, dit le jeune homme, et Merlin roula des yeux en feignant l'exaspération.

.*

- alors, qu'est-ce qu'arthur va faire de Mordred ? me demanda le druide.

- Il va l'emprisonner ici, Seigneur, dis-je en montrant le palais.

- L'emprisonner ! " Merlin semblait trouver ça drôle. " Guenièvre enfermée, l'évêque Sansum sous les verrous... si cela continue, tous ceux qui partagent la vie d'arthur vont être bientôt mis au cachot ! Nous serons tous au pain moisi et à l'eau. quel idiot cet arthur ! Il devrait casser la tête de Mordred. " Celui-ci était enfant lorsqu'il hérita de la couronne et tant qu'il grandit, arthur exerça le pouvoir royal ; mais lorsque le prince atteignit sa majorité, arthur, fidèle à la promesse faite au Grand Roi Uther, lui remit le royaume. Mordred ayant abusé de ce pouvoir jusqu'à comploter la mort d'arthur, complot qui avait encouragé Sansum et Lancelot à la révolte, il fallait maintenant l'emprisonner, mais arthur entendait bien que le roi légitime de la Dumnonie, dans les veines duquel courait le sang des Dieux, soit traité avec les honneurs, même s'il n'avait plus le droit de gouverner. Il serait tenu sous bonne garde dans ce somptueux palais, jouissant de tout le luxe dont il avait un besoin maladif, mais empêché de nuire. " alors, tu crois que Mordred a des petits ? me demanda Merlin.

- Des douzaines, je pense.

- S'il t'arrive de penser, dit-il d'un ton cassant. Donne-moi un nom, Derfel ! Donne-moi un nom ! "

Je réfléchis un moment. Mieux que quiconque, je connaissais les fautes de Mordred, ayant été son tuteur, t,che que j'avais mal accomplie, et a contrecour. Je n'avais jamais réussi a atre un père pour lui, et bien que ma Ceinwyn ait tenté de se montrer maternelle, elle aussi avait échoué et le malheureux garçon était devenu rétif et malfaisant. " Il y avait une servante, qu'il a longtemps gardée près de lui.

- Son nom ? demanda Merlin, la bouche pleine de fromage.

- Cywwylog.

- Cywwylog ! " Le nom parut l'amuser. " Et tu dis qu'il a engendré un enfant avec cette Cywwylog ?

- Un garçon, si c'était bien le sien, ce qui est probable.

- Et cette Cywwylog, dit-il en agitant son couteau, oa peut-elle bien atre ?

- Probablement quelque part dans le coin, répondis-je. Elle n'est pas venue avec nous a Ermid's Hall et Ceinwyn a toujours supposé que Mordred lui avait donné de l'argent.

- alors, il l'aimait bien ?

- Je crois que oui.

- C'est un vrai plaisir d'apprendre qu'il y/a un peu de bon chez cet horrible garçon. Cywwylog, hein ? Tu peux me la retrouver, Gauvain ?

- Je vais essayer, Seigneur, dit le jeune homme avec empressement.

- Pas seulement essayer, réussir ! répliqua sèchement Merlin. Derfel, a quoi ressemble-t-elle cette fille curieusement appelée Cywwylog ?

- Petite, potelée, brune.

- Cela limite nos recherches a toutes les filles de Bretagne de moins de vingt ans. Peux-tu atre plus précis ? quel ,ge aurait l'enfant aujourd'hui ?

- Six ans, et si je me souviens bien, il était roux.

- Et la fille ? "

Je secouai la tête. " assez agréable, mais elle ne m'a pas laissé un souvenir impérissable.

- Toutes les filles laissent un souvenir impérissable, dit fièrement Merlin, surtout celles appelées Cywwylog. Trouve-la, Gauvain.

- Pourquoi voulez-vous la retrouver ? demandai-je.

- Est-ce que je fourre mon nez dans tes affaires ? Est-ce que je viens te poser des questions stupides sur tes lances et tes boucliers ? Est-ce que je t'importune sans cesse de demandes absurdes sur la manière dont tu administres la justice ? Est-ce que je m'occupe de tes récoltes ? En résumé, est-ce que je t'ai empoisonné en me malant de ta vie, Derfel ?

- Non, Seigneur.

- alors je t'en prie, trêve de curiosité à propos de la mienne. Il n'est pas donné aux musaraignes de comprendre les méthodes de l'aigle. allez, mange ton fromage, Derfel. "

Nimue refusa de manger. Elle boudait, furieuse que Merlin n'ait pas tenu compte de sa remarque, lorsqu'elle avait déclaré que c'était arthur qui gouvernait réellement la Dumnonie. Merlin ne lui prétait nulle attention, préférant taquiner Gauvain.

Il ne mentionna plus Mordred, ni ce qu'il avait prévu de faire à Mai Dun, bien que, pour finir, il me parla des Trésors en me raccompagnant jusqu'au portail du palais où Issa m'attendait toujours. Le bûton noir du druide martelait les dalles tandis que nous traversions la cour où la foule avait regardé les apparitions aller et venir. "J'ai besoin de monde, tu comprends, s'il faut évoquer les Dieux, dit Merlin, il y a du travail à accomplir et Nimue et moi ne pouvons pas le faire seuls. Il nous faut une centaine de personnes, peut-être plus !

- Pour faire quoi ?

- Tu verras, tu verras. Gauvain te plaît-il ?

- Il paraît plein de bonne volonté.

- Oh, il l'est, mais qu'y a-t-il d'admirable à cela ? Les chiens aussi sont pleins de bonne volonté. Il me rappelle arthur quand il était jeune.

Cette envie ardente de faire le bien. " Il rit.

" Seigneur, demandai-je pour être rassuré, qu'arrivera-t-il à Mai Dun?

- Nous invoquerons les Dieux. C'est une procédure compliquée et je peux seulement espérer l'accomplir comme il faut. Je crains, bien sûr, que cela ne marche pas. Nimue, comme tu t'en es peut-être aperçu, crois que je m'y prends mal, mais nous verrons, nous verrons. " Il fit deux ou trois pas en silence. " Mais si nous réussissons, Derfel, si nous réussissons, alors de quelle vision serons-nous témoins ! Les Dieux se montrant dans toute leur puissance. Manawydan sortant à grands pas de la mer, tout mouillé et magnifique. Taranis ébranlant les cieux de ses éclairs, Bel traquant la foudre dans son sillage, et Don fendait les nuages avec son épée de feu.

Voilà bien de quoi épouvanter les chrétiens ! " De joie, il esquissa maladroitement deux pas de danse. " Les évêques en comprirent leurs robes noires, hein ?

- Mais vous n'êtes pas certain de réussir, dis-je, cherchant désespérément à être rassuré.

- Ne sois pas absurde, Derfel. Pourquoi attends-tu toujours de moi des certitudes ? Tout ce que je peux faire, c'est accomplir le rituel et espérer m'en tirer bien ! Mais tu as vu quelque chose, ce soir, non ? Cela ne t'a-t-il pas convaincu ? "

J'hésitai, me demandant si ce à quoi j'avais assisté n'était pas une illusion. Mais quel tour pouvait faire briller la peau d'une jeune fille dans le noir ? " Et les Dieux combattent les Saxons ? demandai-je.

- C'est pour cela que nous les invoquerons, Derfel, répondit patiemment Merlin. Le but, c'est de restaurer la Bretagne telle qu'elle était jadis, avant que sa perfection ait été dégradée par les Saxons et les chrétiens. " Il s'arrêta au portail et regarda fixement la campagne obscure. " J'aime beaucoup la Bretagne, dit-il d'une voix soudain faible.

J'aime tellement cette île. C'est un endroit spécial. " Il posa une main sur mon épaule. " Lancelot a incendié ta maison. Oa vis-tu maintenant ?

- Il faut que je m'en aille, dis-je, pensant que ce ne serait pas à Ermid s Hall où ma petite Dian était morte.

- Dun Carle est vide, et je te laisserai y vivre, à une condition : que

lorsque mon ouvre sera accompli et que les Dieux seront avec nous, je puisse venir mourir chez toi.

- Vous pourrez venir y vivre, Seigneur.

- Mourir, Derfel, mourir. Je suis vieux. J'ai une dernière t,che a accomplir, et je m'y attellerai a Mai Dun. " Il laissa sa main sur mon épaule. " Tu crois que j'ignore les risques que je cours ? "

Je sentis la peur en lui. " quels risques, Seigneur ? " demandai-je, embarrassé.

Une chouette effraie cria dans l'obscurité et Merlin guetta, la tate dressée, un nouvel appel, mais il n'y en eut pas. " Toute ma vie, dit-il au bout d'un moment, j'ai cherché a ramener les Dieux en Bretagne, et maintenant j'en ai les moyens, mais j'ignore si cela marchera. Ou si c'est vraiment moi qui dois accomplir les rites. Ou si mame je vivrai assez pour voir cela arriver. " Sa main se resserra sur mon épaule. " Va, Derfel, dit-il. Va. Il faut que je dorme, car demain je pars pour le sud. Mais viens en Dumnonie, au Samain. Viens voir les Dieux.

- J'y serai, Seigneur. "

Il sourit et s'en alla. Je revins au Caer, stupéfait, plein d'espoir et assailli de peurs, me demandant oa la magie nous conduirait, et si elle nous emmènerait vraiment ailleurs qu'aux pieds des Saxons qui reviendraient au printemps. Car si Merlin ne parvenait pas invoquer les Dieux, la Bretagne serait a coup s'ôr condamnée.

Lentement, comme se clarifie une mare qu'une agitation a rendue bourbeuse, la Bretagne se calma. Lancelot, craignant la vengeance d'arthur, alla se tapir a Venta. Mordred, notre roi légitime, vint a Lindinis oa on lui rendit les honneurs ', mais il était

entouré de lanciers. Guenièvre demeura a Ynys Wydryn sous le regard impitoyable de Morgane, tandis que Sansum, l'époux de cette dernière, était emprisonné dans les appartements réservés aux invités d'Emrys, l'évaque de Durnovarie. Les Saxons se retirèrent derrière leurs frontières, bien qu'une fois les moissons engrangées on les pill,t sauvagement de part et d'autre.

Sagra-mor, le commandant numide d'arthur, gardait la frontière saxonne tandis que Culhwch, le cousin d'arthur, redevenu une fois encore l'un de ses chefs de guerre, surveillait la frontière belge de Lancelot depuis notre forteresse de Dunum. Notre allié Cune-glas, le

roi du Powys, laissa une centaine de lanciers sous le commandement d'arthur, puis regagna son royaume ; en cours de route, il rencontra sa sœur, la princesse Ceinwyn, qui rentrait en Dumnonie. Ceinwyn était ma femme comme j'étais son homme, bien qu'elle ait fait le serment de ne jamais se marier. Elle arriva au début de l'automne, avec nos deux filles, et je confesse que je n'avais pas été vraiment heureux jusqu'à son retour. Je me rendis à sa rencontre sur la route, au sud de Glevum, et l'étreignis longtemps, car par moments j'avais pensé ne plus jamais la revoir. C'était une beauté, ma Ceinwyn, une princesse aux cheveux d'or qui, jadis, longtemps auparavant, avait été

fiancée à arthur et, après que notre chef eut rejeté ce mariage politique pour épouser Guenièvre, sa main fut promise à d'autres grands princes, mais nous nous sommes enfuis tous deux, et je ne crains pas de dire que ce fut une bonne chose.

Nous avions une nouvelle maison à Dun Carie, à peu de distance au nord de Caer Cadarn. Dun Carie signifie " la Colline près du Joli Ruisseau ", et le nom lui convenait car c'était un bel endroit où je pensais que nous serions heureux. Le manoir, en haut de la colline, était en chaux, et son toit en chaume de seigle ; il comptait une douzaine de dépendances entourées d'une palissade délabrée. Les habitants du petit village, au pied de la colline, croyaient le manoir hanté, car Merlin avait laissé un ancien druide, Balise, y habiter jusqu'à sa mort ; mes lanciers l'avaient nettoyé des nids et de la vermine, puis vidé de tout l'attirail du rituel druidique. J'étais certain que les villageois, en dépit de leur peur du vieux manoir, s'étaient déjà emparés des chaudrons, des tripodes et de tout ce qui possédait une certaine valeur, aussi ne restait-il plus qu'à nous défaire des peaux de serpent, des os blanchis et des cadavres d'oiseaux desséchés, tout cela recouvert de toiles d'araignées. Beaucoup de ces ossements étaient humains, et

il y en avait de grands tas ; nous enterrâmes ces restes dans des fosses éparses afin que les os des morts ne puissent pas se reconstituer et revenir nous traquer.

arthur m'avait envoyé des douzaines de jeunes gens à entraîner afin d'en faire des soldats et, durant tout l'automne, je leur enseignai l'art de la lance et du bouclier, et une fois par semaine, plus par devoir que par plaisir, je rendais visite à Guenièvre, Ynys Wydryn étant dans le voisinage. Je lui apportais de la nourriture et, lorsque le temps devint froid, j'y ajoutai un grand manteau de fourrure d'ours. Parfois, je lui amenais son fils, Gwydre, mais elle n'était pas vraiment à l'aise avec

lui.

Ses histoires de pache dans le ruisseau de Dun Carie ou de chasse dans nos bois l'ennuyaient. Elle-mame aimait chasser, mais ce plaisir ne lui était plus permis, aussi prenait-elle de l'exercice en faisant le tour de l'enceinte du sanctuaire. Sa beauté ne diminuait pas, en fait ses souffrances prataient a ses grands yeux une luminosité nouvelle qui leur faisait défaut jusque-la. Jamais elle n'aurait avoué sa tristesse. Elle était trop fière pour cela, mais moi je voyais bien qu'elle était malheureuse. Morgane l'exaspérait, la harcelant de ses praches chrétiens et l'accusant constamment d'atre la putain écarlate de Babylone. Guenièvre endurait cela patiemment et, la seule plainte qu'elle ait jamais formulée, ce fut, au début de l'automne, lorsque les nuits s'allongèrent et que les premières gelées nocturnes blanchirent le fond des talus, de me dire qu'il faisait trop froid dans ses appartements. arthur y mit fin en ordonnant que Guenièvre puisse br°ler autant de bois qu'elle le souhaitait. Il l'aimait toujours, bien qu'il détest,t m'entendre mentionner son nom. quant a Guenièvre, j'ignorais qui elle aimait. Elle me demandait toujours des nouvelles d'arthur, mais pas une fois ne mentionna Lancelot.

arthur aussi était prisonnier, mais seulement des tourments qu'il s'infligeait. Son foyer, s'il en eut jamais un, était le palais royal de Durnovarie, mais il préférerait parcourir la Dumnonie, de forteresse en forteresse, et nous préparer a la guerre contre les Saxons, qui devait éclater l'année suivante ; pourtant s'il y avait un seul endroit oa il passait plus de temps qu'ailleurs, c'était avec nous a Dun Carie. Du haut de notre colline, nous le voyions arriver et, un instant plus tard, un cor résonnait pour nous avertir, tandis que ses cavaliers traversaient le ruisseau avec force écla-boussures. Gwydre descendait en courant a sa rencontre, arthur se penchait sur la selle de Llamrei et enlevait le petit garçon d'un

35

geste vif avant d'éperonner sa monture jusqu'a notre portail. Il montrait de la tendresse pour son fils, en fait pour tous les enfants, mais avec les adultes, il arborait une retenue glaciale. L'arthur de jadis, plein d'un enthousiasme joyeux, avait disparu. ¿ Ceinwyn seule, il dénudait son ,me et lorsqu'il venait a Dun Carie, il s'entretenait avec elle pendant des heures. Ils parlaient de Guenièvre - de qui d'autre ? " Il l'aime toujours, me dit Ceinwyn.

- Il devrait se remarier, dis-je.

- Comment le pourrait-il ? Il ne pense a personne d'autre.
- que lui as-tu dit ?
- De lui pardonner, bien s'r. Je doute qu'elle recommence a faire des batises, et si cette femme le rend heureux, il devrait ravalier sa fierté et la reprendre.
- Il est trop orgueilleux pour ça.
- De toute évidence ", dit-elle d'un air désapprobateur. Elle posa sa quenouille et son fuseau. "Je pense que, peut-atre, il a besoin, d'abord, de tuer Lancelot. Cela lui ferait du bien. "

arthur essaya, cet automne-la. Il mena une attaque-surprise sur Venta, la capitale de Lancelot, mais celui-ci eut vent de l'affaire et s'enfuit auprès de Cerdic, son protecteur. Il emmena avec lui amhar et Loholt, les fils qu'arthur avait eus de sa maîtresse irlandaise, ailleann. Les jumeaux n'avaient jamais accepté leur statut de bâtards et s'étaient ralliés aux ennemis de leur père. arthur ne trouva pas Lancelot, mais ramena un riche butin de céréales dont nous avons grand besoin car les troubles de l'été

avaient inévitablement affecté notre moisson

Deux semaines avant Samain, dans les jours qui suivirent son incursion a Venta, arthur revint nous voir, a Dun Carie. Il avait encore maigri et son visage était plus décharné que jamais. Cet homme n'avait jamais été

effrayant, mais il était devenu si réservé qu'on ne savait pas ce qu'il pensait, et cette réticence lui prétait un air de mystère, tandis que la tristesse de son ,me le durcissait. Il avait toujours été lent a la colère, mais maintenant il s'emportait a la moindre provocation. Cette rage se tournait surtout contre lui-mame, car il se prenait pour un raté. Ses deux aanés l'avaient abandonné, son mariage avait mal tourné et la Dumno-nie s'était du mame coup affaiblie. Il avait cru pouvoir en faire un royaume parfait, un lieu de justice, de sécurité et de paix, mais les chrétiens avaient préféré y semer le carnage. Il se reprochait de ne pas avoir prévu la rébellion, et maintenant, dans le calme qui

suivait la tempate, il doutait de sa propre vision. " Il faut seulement se fixer pour but des petites choses, Derfel ", me dit-il ce jour-la.

C'était une parfaite journée d'automne. Le ciel se pommelaient de nuages si bien que des taches de soleil couraient sur le paysage jaune brun. arthur, pour une fois, ne chercha pas la compagnie de Ceinwyn, mais m'entraana dans un petit pré, a l'extérieur de la palissade maintenant réparée de Dun Carip d'oa il contempla d'un air morose le Tor qui se dressait a l'horizon. Il regardait fixement Ynys Wydryn, oa se trouvait Guenièvre. " Des petites choses ? lui demandai-je.

- Vaincre les Saxons, bien s'r. " Il fit la grimace, sachant que battre les Saxons n'était pas une petite chose. " Ils refusent de parlementer. Si j'envoie des émissaires, ils les tueront. Ils me l'ont dit la semaine dernière.

- qui ? demandai-je.

- Eux ", confirma-t-il d'un air sinistre, faisant allusion a Cerdic et a aelle. autrefois, les deux rois saxons étaient toujours en train de se battre, et nous les y encourageions en pratiquant généreusement la corruption, mais maintenant ils appliquaient la leçon qu'arthur avait si bien enseignée aux royaumes bretons : seule l'union mène a la victoire. Les deux monarques saxons avaient joint leurs forces pour écraser la Dumnonie et leur décision de ne recevoir aucun émissaire était un signe de leur résolution, ainsi qu'une mesure de protection. Les messagers d'arthur auraient pu apporter des présents susceptibles de refroidir l'ardeur belliqueuse de leurs chefs de clans, et tous les

émissaires, si désireux qu'ils soient d'obtenir la paix, servent à espionner l'ennemi. Cerdic et aelle ne voulaient pas courir ce risque. Ils avaient l'intention d'enterrer leurs différends et d'unir leurs forces pour nous écraser.

" Je croyais que la peste les avait affaiblis, dis-je.

- Des troupes fraîches sont arrivées, Derfel. Nous apprenons tous les jours que leurs bateaux atterrissent et chacun d'eux est plein d'hommes avides. Ils savent que nous sommes faibles, aussi des milliers d'entre eux arriveront l'an prochain, des milliers de milliers. " arthur semblait se délecter de cette sombre perspective. " Une horde ! Peut-être est-ce ainsi que nous finirons, toi et moi ? Deux vieux amis, bouclier contre bouclier, le crâne fendu par les haches des barbares.

- Il y a de pires manières de mourir, Seigneur.

37

- Et de meilleures ", dit-il avec brusquerie. Il regardait fixement le Tor ; en fait, chaque fois qu'il venait à Dun Carie, il s'asseyait sur le versant ouest, jamais sur la pente orientale, ni sur celle qui, au sud, faisait face à Caer Cadarn, mais toujours ici, pour regarder de l'autre côté du val. Je savais à quoi il pensait et il savait que je le savais, mais il se refusait à mentionner son nom car il ne voulait pas que je sache qu'il s'éveillait chaque matin en pensant à elle, et priait chaque soir qu'elle vienne hanter ses rêves. Il prit soudain conscience de mon regard et reporta son attention sur le pré où Issa entraînait les garçons au combat. L'air automnal retentissait du choc violent des hampes et de la voix rauque d'Issa leur criant de garder les fers bas et les boucliers hauts. " Comment sont-ils ? demanda arthur en montrant les recrues d'un hochement de tête.

- Comme nous il y a vingt ans, dis-je, quand nos ancêtres disaient que nous ne deviendrions jamais des guerriers, et dans vingt ans d'ici, ces garçons diront la même chose à leurs fils. Ils seront bons. Une bataille leur donnera du piment, et après cela, ils s'avèreront aussi utiles que n'importe quel guerrier de Bretagne.

- Une bataille, dit arthur d'un ton lugubre, nous n'en aurons peut-être qu'une seule. quand les Saxons arriveront, Derfel, ils nous surpasseront en nombre. Même si le Powys et le Gwent nous envoient tous leurs hommes. " Il énonçait la même amère vérité. " Merlin me dit que je ne devrais pas m'inquiéter, ajouta arthur d'un air sarcastique, il dit que le rituel qu'il va accomplir à Mai Dun rendra la guerre inutile. Es-tu allé

voir le palais ?

- Pas encore.

- Des centaines d'idiots trament du bois de chauffage au sommet. quelle folie. " Il cracha sur la pente. " Je n'ai pas confiance dans les Trésors, Derfel, mais dans les murs d'écus et dans les lances bien aiguisées. Et j'ai un autre espoir. " Il fit une pause.

" Lequel ? " le pressai-je de me dire.

Il se retourna pour me regarder. " Si nous arrivons a diviser une nouvelle fois nos ennemis, nous aurons encore une chance. Si Cerdic vient seul, nous pourrons le défaire, pourvu que le Powys et le Gwent nous aident, mais je ne peux pas vaincre Cerdic et aelle ensemble. Il se pourrait que je gagne si j'avais cinq années pour reconstituer mon armée, mais d'ici au printemps, cela m'est impossible. Notre seul espoir, Derfel, c'est que nos ennemis se

38

brouillent. " C'était notre ancienne manière de faire la guerre. Donner de l'argent a un roi saxon pour qu'il combatte l'autre, mais d'après ce qu'arthur m'avait dit, les Saxons avaient veillé a ce que cela n'arrive pas cet hiver. "J'offrirai a aelle une paix perpétuelle, poursuivit arthur. Le droit de garder tous les territoires qu'il occupe actuellement et tous ceux qu'il pourra prendre a Cerdic, lui et ses descendants régneront sur ces terres a jamais. Tu me comprends ? Je lui céderai ce pays a perpétuité, s'il veut seulement faire cause commune avec nous dans la guerre qui se prépare. "

Je ne dis rien durant un moment. L'arthur de jadis, celui qui avait été mon ami avant cette nuit, dans le temple d'Isis, n'aurait jamais proféré ces paroles, car elles étaient dépourvues de véracité. aucun homme ne céderait la terre de Bretagne aux SaÔs. arthur mentait dans l'espoir qu'aelle croirait a ce mensonge, et dans quelques années, mon seigneur violerait sa promesse et l'attaquerait. Je le savais, mais me gardais bien de mettre en question ce mensonge, car alors je ne pourrais plus faire semblant d'y croire. au lieu de cela, je rappelai a arthur un ancien serment qui avait été enterré sous une pierre, a côté d'un arbre très lointain. " Tu as juré

de tuer aelle. as-tu oublié ce serment ?

- Je n'accorde plus d'importance aux serments, maintenant ", dit-il

froidement, puis sa colère éclata a nouveau. " Et pourquoi le devrais-je ?

Est-ce que quelqu'un a jamais tenu un serment envers moi?

- Moi, Seigneur.

- alors, obéis-moi, Derfel, dit-il d'un ton cassant, et va trouver aelle. "

J'avais deviné qu'il allait me le demander. Je ne répondis pas tout de suite, mais regardai Issa pousser ses jeunes gens a former un mur de boucliers qui me paraissait branlant. Puis je me tournai vers arthur. " Je croyais qu'aelle avait promis la mort a tes émissaires ? "

arthur ne me regarda pas. Ses yeux restèrent fixés sur ce lointain monticule vert. " Les anciens disent que l'hiver sera rigoureux cette année, et je veux la réponse d'aelle avant la tombée de la neige.

- Bien, Seigneur. "

Il avait d° entendre le chagrin qui imprégnait ma voix car il se tourna de nouveau vers moi. " aelle ne tuera pas son propre fils.

- Espérons que non, Seigneur, répliquai-je sans me f,cher.

- alors, va le trouver, Derfel ", dit arthur. Pour ce qu'il en savait, il venait de me condamner a mort, mais il ne montrait aucun regret. " Il se leva et brossa les brins d'herbe accrochés a sa cape blanche. " Si nous pouvons battre Cerdic au printemps, alors nous reconstituerons la Bretagne, Derfel.

- Oui, Seigneur ", dis-je. Il rendait tout si simple : rien que battre les Saxons, puis reconstituer la Bretagne. Je réfléchis qu'il en avait toujours été ainsi : une dernière grande t,che a accomplir et, forcément, les plaisirs s'ensuivraient. On ne savait pas pourquoi, cela n'avait jamais marché, mais maintenant, en désespoir de cause et pour nous donner une dernière chance, je devais aller voir mon père.

Je suis un Saxon. Erce, ma mère, fut capturée enceinte par Uther et réduite en esclavage et je naquis peu après. J'étais encore enfant lorsqu'on me sépara d'elle, mais j'avais eu le temps d'apprendre la langue saxonne. Plus tard, bien plus tard, juste avant la rébellion de Lancelot, j'ai retrouvé

ma mère et appris que mon père était aelle.

Je suis donc d'origine purement saxonne et a demi royale, mame si, ayant été élevé parmi les Bretons, je ne me sens aucune parenté avec les SaÔs.

Pour moi, comme pour arthur et tout autre Breton né libre, ce peuple est une plaie qui nous est venue de l'autre rive de la mer de Germanie.

D'oa ils viennent, nul ne le sait vraiment. Sagramor, qui a voyagé plus loin que n'importe quel autre commandant d'arthur, m'a dit, tout en avouant n'y avoir jamais été, que le pays des Saxons était une terre lointaine de tourbières et de forats noyées dans le brouillard. Il sait seulement qu'elle est quelque part de l'autre côté de la mer et qu'ils la quittent, prétend-il, parce que la terre de Bretagne est meilleure, mais j'ai aussi entendu dire que la patrie des Saxons est assiégée par un autre peuple, encore plus étrange, des ennemis venus du bord le plus éloigné du monde.

Mais quelle qu'en f't la raison, cela fait cent ans maintenant que les Saxons traversent la mer pour nous prendre notre pays et maintenant, ils tiennent tout l'est de la Bretagne. Nous appelons ce territoire qu'ils nous ont volé le Llogyr, les Terres Perdues, et il n'y a pas un homme de la libre Bretagne qui ne rave de les récupérer. Merlin et Nimue croient que seuls les Dieux pourront les reprendre, alors qu'arthur souhaite le faire par l'épée. Ma t,che

était de diviser nos ennemis pour rendre celle des Dieux ou d'arthur plus légère.

Je partis en automne, alors que les chanes s'étaient vatus de bronze et les hatres de rouge, et que le froid voilait les-'aubes de sa blancheur. Je voyageai seul, car si aelle devait récompenser la venue d'un émissaire en lui accordant la mort, il valait mieux qu'il n'y ait qu'une victime.

Ceinwyn m'avait supplié d'emmener des hommes, mais a quoi cela aurait-il servi ? Une troupe de guerriers ne pouvait espérer l'emporter sur la puissante armée d'aelle, et donc, tandis que le vent dépouillait les ormes de leurs premières feuilles jaunes, je partis a cheval en direction de l'est. Ceinwyn avait tenté de me persuader d'attendre jusqu'a Samain, car si les invocations de Merlin réussissaient a Mai Dun, alors il n'y aurait plus besoin d'envoyer des émissaires aux Saxons, mais arthur ne voulut admettre aucun délai. Il mettait tous ses espoirs dans une trahison d'aelle et voulait une réponse du roi saxon, aussi je chevauchai vers lui, dans l'unique espoir de pouvoir survivre et rentrer en Dumnonie pour la Vigile de Samain. J'avais ceint mon

épée, passé mon bouclier sur mon dos, mais je ne portais pas d'autres armes, ni d'armure.

Je ne me dirigeai pas droit vers l'est, car cette route m'aurait amené

dangereusement près du pays de Cerdic ; je passai plutôt par le Gwent, au nord, puis obliquai vers l'est, avec pour but la frontière saxonne où régnait aelle. Pendant un jour et demi, je traversai les riches terres cultivées du Gwent, passant devant des villas et des fermes ; de la fumée sortait des orifices pratiqués dans leurs toits. Les prés étaient transformés en étendues boueuses par les sabots des troupeaux qu'on y parquait en prévision des abattages d'hiver, et leurs beuglements ajoutaient à la mélancolie de mon voyage. L'air sentait l'hiver pour la première fois et, tous les matins, le soleil bouffi flottait, pâle et bas, dans la brume. Les étourneaux s'attroupaient dans les champs en jachère.

Le paysage changea lorsque je chevauchai vers l'est. Le Gwent était un pays chrétien et, d'abord, je passai devant de grandes églises ouvragées, mais le second jour, elles devinrent bien plus petites et les fermes moins prospères jusqu'à ce que j'atteigne enfin les régions centrales, les terres désolées où ne régnaient ni les Saxons ni les Bretons, mais où tous deux s'entre-tuaient. Là, les champs qui jadis nourrissaient des familles entières étaient recouverts de jeunes chènes, d'aubépines, de bouleaux et de

franes, les villas n'étaient plus que ruines dépourvues de toit et les manoirs de mornes squelettes calcinés. Cependant, des gens y vivaient encore, et lorsqu'un jour j'entendis courir dans un bois voisin, je tirai Hywelbane, de crainte que ce fussent des hommes sans maître qui avaient trouvé refuge dans ces vallées sauvages, mais personne ne m'accosta jusqu'au soir où une bande de lanciers me barra le chemin. C'étaient des hommes du Gwent, et comme tous les soldats du roi Meurig, ils portaient les vestiges d'un ancien uniforme romain, pectoraux de bronze, casques ornés d'un plumet de crin de cheval teint en rouge, et capes couleur rouille.

Leur chef était un chrétien du nom de Carig et il m'invita à les suivre dans leur fort, élevé dans une clairière, sur une haute crête boisée. Il était chargé de garder la frontière et demanda avec rudesse ce que je faisais là, mais sa curiosité fut satisfaite lorsque je lui donnai mon nom et lui dis que je chevauchais pour arthur.

La forteresse de Carig n'était qu'une simple palissade entourant deux huttes emplies de la fumée des feux qui y brûlaient. Je m'y réchauffai

tandis que les hommes s'affairaient a cuire un cuissot de venaison sur une broche faite d'une lance saxonne prise a l'ennemi. Il y avait une douzaine de forteresses de ce type dans un rayon d'une journée de marche, qui surveillaient l'est pour se garder des incursions de soldats d'aelle. La Dumnonie prenait les memes précautions, bien que nous gardions une armée en permanence a la frontière. Le coût en était exorbitant et ceux qui payaient des taxes sur les céréales, le cuir, le sel et les toisons pour l'entretien des troupes ne les appréciaient guère. arthur avait toujours lutté pour rendre ces prélèvements équitables et leur fardeau supportable, mais depuis la rébellion, il imposait sans pitié une pénalisation excessive aux hommes riches qui avaient suivi Lancelot. Cet impôt pesait plus lourdement sur les chrétiens et Meurig, le roi chrétien du Gwent, avait protesté auprès d'arthur qui n'en avait tenu aucun compte. Carig, fidèle partisan de Meurig, me traita avec une certaine réserve, mais me prévint de ce qui m'attendait. " Sais-tu, Seigneur, dit-il, que les SaÔs refusent de laisser quiconque franchir la frontière ?

- Oui, on me l'a dit.

- Deux marchands sont passés, il y a une semaine. Ils transportaient de la vaisselle et des toisons. Je les ai avertis, mais... " il fit une pause et haussa les épaules, " les Saxons ont gardé les pots et la laine, et renvoyé

deux cr,nes.

43

- Si mon cr,ne revient ici, lui dis-je, envoie-le a arthur. " Je regardais la graisse de la venaison dégoutter et s'enflammer dans le feu. " Est-ce que des voyageurs sortent du Llogyr ?

- Pas depuis des semaines, mais l'année prochaine, sans doute, vous verrez pas mal de lanciers saxons en Dumnonie.

- Pas dans le Gwent ? le défiai-je.

- aelle n'a nulle querelle avec nous ", déclara fermement Carig. C'était un jeune homme nerveux qui n'aimait pas beaucoup son poste avancé sur la frontière avec la Bretagne, mais il accomplissait assez consciencieusement sa t,che et je remarquai que ses hommes étaient bien disciplinés.

" Vous ates des Bretons, lui dis-je, et aelle est un Saxon, n'est-ce pas

suffisant comme querelle ? "

Carig haussa les épaules. " La Dumnonie est faible, Seigneur, les Saxons le savent. Le Gwent est fort. Ils vous attaqueront, pas nous. " Il semblait horriblement suffisant.

" Mais une fois qu'ils auront vaincu la Dumnonie, dis-je en touchant le fer de la garde de mon épée pour conjurer le mauvais sort qu'impliquaient mes paroles, combien de temps s'écoulera avant qu'ils envahissent le Gwent ?

- Christ nous protégera ", répliqua pieusement Carig, et il se signa. Un crucifix était accroché au mur de la cabane et l'un de ses hommes se lécha les doigts, puis toucha les pieds du Christ torturé. Furtivement, je crachai dans le feu.

Le lendemain, je partis vers l'est. Des nuages étaient survenus pendant la nuit et l'aube m'accueillit par une petite pluie froide qui me soufflait dans la figure. La voie romaine aux dalles brisées et envahies par les herbes folles s'enfonçait dans un bois humide et froid et, plus je chevauchais, plus mon humeur s'assombrissait. Tout ce que j'avais entendu dans la forteresse frontalière de Carig me laissait à penser que le Gwent n'allait pas guerroyer pour arthur. Meurig, leur jeune roi, ne s'était toujours battu qu'à contrecour. Son père, Tewdric, savait que les Bretons devaient s'unir contre leur ennemi commun, mais il avait abdiqué pour aller vivre dans un monastère sur les bords de la Wye, et son fils n'était pas un seigneur de la guerre. Sans les troupes bien entraînées du Gwent, la Dumnonie était sûrement condamnée, à moins que la nymphe nue et miroitante ait présagé une intervention miraculeuse des Dieux. Ou à moins qu'elle ne morde au mensonge d'arthur. Mais allait-il me recevoir? Croirait-il que j'étais son fils ? Le roi saxon avait été assez bon avec moi les rares fois où nous nous étions rencontrés, mais cela ne signifiait rien car j'étais tout de même son ennemi, et plus je chevauchais dans ce crachin glacial, entre les grands arbres mouillés, plus mon désespoir croissait.

J'étais certain qu'arthur m'avait envoyé à la mort, et pire encore, qu'il l'avait fait avec l'insensibilité d'un perdant qui risque tout sur son dernier lancer de dés.

au milieu de la matinée, les arbres s'éclaircirent et je pénétrai dans une large clairière où coulait un ruisseau. La route passait l'eau à gué, mais juste à côté, enfoncé dans un tertre qui me montait jusqu'à la taille, se dressait un pin mort où étaient accrochées des offrandes. La magie m'était étrangère aussi je n'aurais su dire si l'arbre ainsi paré

gardait la route, apaisait le courant ou s'il s'agissait simplement d'un jeu d'enfants. Je mis pied a terre et vis que les objets suspendus aux branches fragiles étaient les petits os de l'épine dorsale d'un atre humain. Ce n'était pas un jeu d'enfants, estimai-je, mais alors, quoi ? Je crachai a côté du monticule pour conjurer le mal, touchai le fer de la garde d'Hywelbane, puis engageai mon cheval sur le gué.

Les bois reprenaient a trente pas du ruisseau et je n'avais pas parcouru la moitié de cette distance qu'une hache jaillit des ombres, sous les branches. Elle tournoyait en volant vers moi, et la lumière grise du jour dansait sur sa lame virevoltante. Le lancer était mauvais et la hache siffla en passant a quatre bons pas de moi. Personne ne me défia, et aucune autre arme ne sortit du bois.

" Je suis un Saxon ! " criai-je dans cette langue. Personne ne répondit, mais j'entendis un murmure de voix basses et des craquements de brindilles.

" Je suis un Saxon ! " répétei-je, mais peut-atre les guetteurs invisibles étaient-ils, non pas des Saxons, mais des Bretons hors-la-loi, car j'étais encore dans les étendues désolées oa les hommes sans maatre de toutes les tribus et de tous les pays se cachaient de la justice.

J'allais crier en breton que je ne leur voulais aucun mal lorsqu'une voix sortant de l'ombre me lança en saxon : " Jette ton épée !

- Venez la chercher ", répondis-je.

Il y eut un silence. " Ton nom ? exigea la voix.

- Derfel, fils d'aelle. "

Je criai le nom de mon père comme un défi, et il dut les désarçonner car, de nouveau, j'entendis des murmures, puis, un moment plus tard, six hommes traversèrent les ronciers pour

45

pénétrer dans la clairière. Tous portaient les épaisses fourrures que les Saxons adoptaient pour armure et tenaient des lances. L'un d'eux était coiffé d'un casque orné de cornes et celui-la, leur chef sans doute, s'avança jusqu'au bord de la route, a une douzaine de pas de moi. " Derfel, dit-il. J'ai déjà entendu prononcer ce nom, et ce n'est pas un nom saxon.

- C'est mon nom et je suis saxon.

- Un fils d'aelle ? " Il était méfiant.

" En effet. "

Il m'étudia un moment. Il était grand, avec une masse de cheveux bruns sous son casque cornu. Sa barbe lui descendait presque jusqu'à la taille et ses moustaches tombaient jusqu'au bord du plastron de cuir qu'il portait sous son manteau de fourrure. Il devait s'agir d'un chef de clan local, ou peut-être d'un guerrier chargé de garder cette partie de la frontière. De sa main libre, il tordit l'une de ses moustaches, puis la laissa se désentortiller. " Hrothgar, fils d'aelle, je connais, dit-il d'un air pensif, et Cyrring, fils d'aelle, est un de mes amis. Penda, Saebold et Yffe, fils d'aelle, je les ai vus dans la bataille, mais Derfel, fils d'aelle ? " Il fit non de la tête.

" Tu le vois devant toi ", répliquai-je.

Il soupesa sa lance, remarquant que mon bouclier était toujours suspendu à ma selle. " Derfel, ami d'Arthur, j'en ai entendu parler, dit-il d'un ton accusateur.

- Tu le vois aussi, et il a une affaire à traiter avec aelle.

- aucun Breton n'a d'affaire à traiter avec aelle, dit-il, et ses hommes grognèrent pour exprimer leur assentiment.

- Je suis Saxon, rétorquai-je.

- alors, qu'est-ce que tu viens faire ?

- C'est à mon père de l'entendre, et à moi de le lui dire. Tu n'y as aucune part. "

Il se retourna et fit un geste à ses hommes. " Nous allons y prendre part.

- Ton nom ? " demandai-je.

Il hésita, puis décida que me livrer son nom ne lui ferait aucun tort. "

Ceolwulf, fils d'Eadbeht.

- alors, Ceolwulf, crois-tu que mon père te récompensera lorsqu'il apprendra que tu as retardé mon arrivée ? qu'espères-tu de lui ? De l'or ?

Ou un tombeau ? "

Je jouais gros, mais cela marcha. J'ignorais complètement si aelle m'embrasserait ou me tuerait, mais Ceolwulf craignait suffi-

,ft

samment le courroux de son roi pour m'accorder a contrecour le passage et une escorte de quatre lanciers qui s'enfoncèrent avec moi de plus en plus profondément dans les Terres Perdues.

Je m'engageai ainsi dans un territoire que peu de Bretons libres avaient foulé depuis une génération. C'était le centre stratégique de mes ennemis et, pendant deux jours, je le traversai a cheval. au premier coup d'oeil, le paysage ne me sembla guère différent de la campagne bretonne, car les Saxons qui s'/étaient emparés de nos champs les cultivaient a peu près comme nous, mais je remarquai que leurs meules étaient plus hautes et plus carrées que les nôtres, et leurs maisons construites plus solidement. La plupart des villas romaines étaient désertes, bien qu'ici ou la un domaine f't encore exploité. ¿ ce que je pus voir, il n'y avait pas d'église chrétienne ni de lieu saint, mais nous pass,mes devant une idole bretonne au pied de laquelle quelques petites offrandes avaient été déposées. Des Bretons vivaient encore la et certains possédaient mame leur propre lopin, mais la plupart étaient esclaves ou avaient épousé des Saxons. Les noms des lieux avaient changé et mon escorte ne savait mame pas comment on les appelait du temps oa ils étaient encore bretons. Nous travers,mes Lycceword et Steortford, puis Leodasham et Celmeresfort qui, malgré leurs étranges noms saxons, semblaient fort prospères. Ce n'étaient pas la des fermes occupées par des envahisseurs, mais les demeures d'un peuple durablement établi. ¿ Celmeresfort, nous tourn,mes vers le sud, passant par Beadewan et Wicford, et tandis que nous chevauchions, mes compagnons me racontèrent fièrement que nous traversions des terres cultivées que Cerdic avait restituées a aelle durant cet été. C'était ainsi, m'expliquèrent-ils, que Cerdic s'était acquis l'alliance d'aelle au cours de la guerre a venir qui allait leur livrer la Bretagne jusqu'a la mer de l'Ouest. Mon escorte était persuadée de gagner. Ils avaient tous entendu dire que la rébellion de Lancelot avait affaibli la Dumno-nie et que la révolte avait encouragé les rois saxons a s'unir afin de s'emparer de toute la Bretagne méridionale.

Pour ses quartiers d'hiver, aelle avait choisi un lieu que les Saxons appelaient Thunreslea. C'était une haute colline surplombant des champs argileux et de sombres marais ; de son sommet plat, on pouvait apercevoir, au sud, sur l'autre rive de la Tamise, la terre

brumeuse que gouvernait Cerdic. Il y avait là un grand manoir massif en chane sombre et l'enseigne d'aelle était fixée sur son pignon pointu : un cr,ne de bouf enduit de sang. au

crépuscule, cette demeure solitaire semblait quelque noir et gigantesque lieu maléfique. Plus loin à l'est, derrière quelques arbres, je vis trembloter autour d'un village une myriade de feux. J'étais, semblait-il, arrivé à Thunreslea au moment d'un rassemblement et les feux indiquaient l'emplacement du campement. " On donne un festin, me dit un membre de l'escorte.

- En l'honneur des Dieux ? demandai-je.

- En l'honneur de Cerdic. Il est venu parler à notre roi. "

Mes espoirs, qui étaient déjà minces, s'effondrèrent. avec aelle, j'avais une petite chance de survivre, mais avec Cerdic, aucune. C'était un homme dur et froid, alors qu'aelle avait l'me sensible, et mame généreuse.

Je touchai la garde d'Hywelbane et pensai à Ceinwyn. Je priai les Dieux de me laisser la revoir ; mais l'heure était venue de descendre de mon cheval fatigué, de rajuster ma cape, de détacher mon bouclier du pommeau de ma selle et d'affronter mes ennemis.

Trois cents guerriers devaient être en train de festoyer sur le sol couvert de joncs de ce grand manoir lugubre perché sur cette colline humide. Trois cents hommes joyeux, tapageurs, barbus, rougeauds, qui, à l'inverse des Bretons, ne voyaient aucun mal à porter des armes dans la salle du festin d'un seigneur. Trois immenses feux flambaient au centre de la pièce, et si épaisse était la fumée que, d'abord, je ne pus distinguer les hommes assis à la table d'honneur, à l'autre extrémité de la salle. Personne ne remarqua mon entrée car, avec mes longs cheveux blonds et ma barbe épaisse, je ressemblais à un lancier saxon, mais lorsqu'on me fit passer devant les feux qui ronflaient, un guerrier aperçut l'étoile blanche à cinq branches, sur mon bouclier, et se souvint d'avoir affronté ce symbole dans la bataille. Un grondement monta parmi le tumulte des paroles et des rires. Il se propagea jusqu'à ce que chaque homme présent dans cette salle me hue tandis que je m'avançais vers l'estrade sur laquelle était dressée la table d'honneur. Les guerriers hurlants posèrent leurs cornes de bière et se mirent à marteler le sol ou leurs boucliers, et ce battement de mort éveilla les échos du haut plafond.

Le bruit d'une lame heurtant la table mit fin au tapage. aelle s'était

levé, et son épée avait arraché des échardes a la longue table non équarrie oa une douzaine d'hommes se tenaient devant des assiettes débordantes et des cornes pleines. Cerdic y trônait entre le roi et Lancelot. Ce dernier n'était pas le seul Breton

présent. J'aperçus Bors, son cousin, avachi a côté de lui ; amhar et Loholt, les fils d'arthur, occupaient le bout de la table. C'étaient tous des ennemis personnels, aussi je touchai la garde d'Hywelbane et priai les Dieux de m'accorder une bonne mort.

aelle me dévisagea. Il me connaissait, mais savait-il que j'étais son fils ? Lancelot parut étonné de me voir, il rougit mame, puis fit signe a un interprète, lui parla brièvement, et l'homme se pencha sur Cerdic pour lui chuchoter a l'oreille. Ce monarque aussi me connaissait, mais ni les paroles de Lancelot ni la présence d'un ennemi ne modifièrent l'expression impénétrable de son visage. C'était celui d'un ecclésiastique, rasé de près, au menton étroit, au front large et haut. Ses lèvres étaient minces et ses cheveux rares peignés sévèrement en arrière étaient noués sur la nuque. Cette figure qui n'avait rien de remarquable, on ne pouvait l'oublier a cause de ses yeux. Des yeux p,les, sans pitié, les yeux d'un tueur.

aelle paraissait trop étonné pour parler. Il était beaucoup plus ,gé que Cerdic, ayant dépassé la cinquantaine d'un an ou deux, ce qui faisait de lui un vieil homme, mais il semblait toujours redoutable. Grand, la poitrine large, le visage plat et dur, le nez cassé, les joues balafrees, la barbe noire et fournie, il portait une belle robe écarlate, un épais torque d'or au cou et davantage d'or aux poignets, mais aucune parure ne pouvait dissimuler le fait que c'était d'abord et avant tout un soldat, un grand ours de guerrier saxon. Deux doigts lui manquaient a la main droite, tranchés lors d'une bataille très ancienne et j'imaginai qu'il avait d° en faire chèrement payer la perte. Il parla enfin. " Tu oses venir ici ?

- Pour vous voir, Seigneur Roi ", répondis-je et je mis un genou en terre.

Je saluai aelle, puis Cerdic, mais pas Lancelot. Pour moi, il ne représentait rien qu'un roi client de Cerdic, un élégant traatre breton dont le visage sombre exsudait la haine que je lui inspirais.

Cerdic embrocha un morceau de viande sur un long couteau, le porta a sa bouche, puis hésita. " Nous ne recevons aucun messenger d'arthur, dit-il comme en passant, et ceux qui seraient assez stupides pour venir, nous les tuons. " Il mit la viande dans sa bouche, puis se détourna,

ayant disposé

de moi comme d'une petite affaire triviale. Ses hommes réclamèrent ma mort a grands cris.

aelle imposa de nouveau le silence en frappant la table de son épée. "

Viens-tu de la part d'arthur ? " me défia-t-il.

Je décidai que les Dieux me pardonneraient une contrevérôôé. " Je vous apporte les salutations d'Erce, Seigneur Roi, et le respect filial de son fils qui est aussi, a sa grande joie, le vôtre. "

Cela ne signifiait rien pour Cerdic. Lancelot, qui avait écouté la traduction, chuchota de nouveau d'un air pressant a son interprète, et l'homme parla une fois de plus a Cerdic. Je ne doutais pas qu'il eût inspiré les paroles que ce dernier proféra alors. " Il doit mourir ", insista-t-il. Il parla très calmement, comme si ma mort était un petit détail. "Nous avons conclu un accord, rappela-t-il a aelle.

- Notre accord dit que nous ne recevrons aucun envoyé de notre ennemi, répondit aelle, les yeux toujours fixés sur moi.

- Et qu'est-il d'autre ? demanda Cerdic, laissant enfin libre cours a sa colère.

- C'est mon fils, répondit simplement aelle, et tous ceux présents dans la salle en eurent le souffle coupé. Tu es mon fils, n'est-ce pas ?

- Je le suis, Seigneur Roi.

- Vous avez d'autres fils ", dit Cerdic d'un air désinvolte, et il désigna d'un geste des hommes barbus assis a la gauche d'aelle. Mes demi-frères me dévisageaient, troublés. " Il apporte un message d'arthur ! insista Cerdic.

Ce chien - il pointa son couteau vers moi - le sert toujours.

- apportes-tu un message d'arthur ? me demanda aelle.

- J'ai les paroles d'un fils pour un père, rien de plus, mentis-je encore.

- Il doit mourir ! déclara sèchement Cerdic, et tous ses partisans acquiescèrent d'un grondement.

- Je ne tuerai pas mon propre fils dans mon manoir.

- alors moi, je le peux ? demanda Cerdic d'un ton acide. Si un Breton vient a nous, alors il doit passer au fil de l'épée. " Il proféra ces paroles pour toute la salle. " C'est un accord entre nous ! " insista-t-il et ses hommes l'approuvèrent en rugissant et en frappant leurs boucliers de la hampe de leurs lances. " Cette chose, dit Cerdic en tendant une main vers moi, est un Saxon qui se bat pour arthur ! C'est une vermine et vous savez ce qu'on fait de la vermine ! " Les guerriers beuglèrent pour réclamer ma mort et leurs chiens se joignirent a eux en aboyant et en hurlant. Lancelot me regardait, le visage indéchiffrable, tandis que Loholt et amhar montraient ouvertement leur vif désir de participer a mon massacre. Loholt avait pour moi une haine toute particulière

car je lui avais tenu le bras pendant que son père lui tranchait la main droite.

aelle attendit que le tumulte s'apaise. " Dans mon manoir, dit-il, soulignant le possessif pour montrer que c'était lui qui régnait en ces lieux et pas Cerdic, un guerrier meurt l'épée a la main. Est-ce qu'un homme, ici, souhaite tuer Derfel a armes égales ? " Il fit le tour de la salle des yeux, invitant quelqu'un a me défier. Personne ne réagit, et aelle regarda de haup son royal compagnon. " Je ne romprai nul accord passé

avec vous, Cerdic. Nos lances agiront ensemble et rien de ce que mon fils dira ne pourra empacher notre victoire. "

Cerdic ôta une fibre de viande coincée entre ses dents. " Son cr,ne, dit-il en me montrant du doigt, fera un bel étendard pour notre bataille. Je veux qu'il meure.

- alors, tuez-le ", répliqua aelle d'un air méprisant. Ils avaient beau atre alliés, il n'y avait guère d'affection entre eux. L'ambition de Cerdic déplaisait fort a aelle, tandis que le jeune monarque trouvait que son aané

manquait de cruauté.

Cerdic accueillit le défi d'aelle avec un demi-sourire. " Pas moi, dit-il d'une voix douce, mais mon champion exécutera le travail. " Il fouilla la salle du regard, découvrit l'homme qu'il cherchait et pointa le doigt sur lui. " Liofa ! Il y a une vermine ici. Tue-la ! "

Les guerriers poussèrent de nouveaux vivats. Ils se délectaient a l'idée d'un combat et sans doute qu'avant la fin de la nuit la bière qu'ils buvaient causerait plus d'une bagarre mortelle, mais un duel a mort

entre le champion d'un roi et le fils d'un autre roi était un spectacle bien plus excitant qu'une querelle d'ivrogne, et un meilleur divertissement que la mélodie des deux harpistes qui nous contemplaient depuis les angles de la salle.

Je me retournai pour voir mon adversaire, espérant qu'il serait à moitié

saoul, et donc une proie plus facile pour Hywelbane, mais l'homme qui s'avança entre les convives n'était pas du tout ce que j'avais escompté. Je pensais qu'il serait grand et fort, à peu près du gabarit d'aelle, mais ce champion était un guerrier maigre, agile, au visage calme et rusé, que ne marquait aucune cicatrice. Il me toisa d'un coup d'œil impavide tout en laissant tomber sa cape, puis tira de son fourreau en cuir une longue épée à lame mince. Il avait peu de bijoux, rien qu'un simple torque d'argent, et ses vêtements ne portaient aucun de ces signes distinctifs que les champions aimaient arborer. Tout en lui respi-51

rait l'expérience et la hardiesse, et son visage indemne suggérait soit une chance monstrueuse, soit un talent peu ordinaire. Il avait de plus l'air effroyablement sobre tandis qu'il s'avavançait dans l'espace libre, devant la table d'honneur, et saluait les lois.

aelle parut troublé. " Pour pouvoir parler avec moi, tu dois survivre à Liofa, me dit-il. Tu peux aussi partir et rentrer chez toi sain et sauf. "

Les guerriers huèrent cette suggestion.

" Je parlerai avec vous, Seigneur Roi ", répondis-je.

aelle opina du chef, puis s'assit. Il semblait chagrin, et je devinai que Liofa avait une effroyable réputation. Il devait être bon, sinon il ne serait pas le champion de Cerdic, mais je lus sur le visage d'aelle qu'il était plus que bon.

Pourtant, j'avais aussi une réputation qui parut inquiéter Bors, car il chuchota d'un air pressant à l'oreille de Lancelot. Une fois que son cousin eut terminé, ce dernier convoqua l'interprète qui, à son tour, parla à Cerdic. Le roi l'écouta, puis me lança un regard sombre. " Comment savoir si votre fils ne porte pas sur lui une amulette de Merlin ? "

Les Saxons avaient toujours craint notre druide, et cette suggestion les fit gronder de colère.

aelle fronça les sourcils. " En portes-tu une, Derfel ?

- Non, Seigneur Roi. "

Cerdic n'était pas convaincu. " Ces hommes pourraient reconnaître la magie de Merlin ", insista-t-il en désignant Lancelot et Bors ; puis il parla à l'interprète qui transmet ses ordres à Bors. Celui-ci haussa les épaules, se leva, contourna la table et descendit de l'estrade. Il hésita en s'approchant de moi, mais j'étendis les bras afin de montrer que je ne lui voulais aucun mal. Bors examina mes poignets, y cherchant peut-être des brins d'herbe noués ou quelque autre amulette, puis il délaça mon justaucorps de cuir. " Prends garde à lui, Derfel ", murmura-t-il en breton et, surpris, je compris que Bors n'était pas vraiment un ennemi. Il avait persuadé Lancelot et Cerdic qu'il fallait me fouiller juste pour pouvoir me chuchoter un avertissement. " Il est aussi rapide qu'une beetle, poursuivit-il, et combat des deux mains. Fais attention à ce b, tard s'il fait semblant de glisser. " Il vit la petite broche en or que m'avait donnée Ceinwyn. " Est-elle enchantée ? me demanda-t-il.

- Non.

- Je vais tout de même la garder", dit-il en dégrafant la broche et en la montrant à toute la salle. Les guerriers rugirent

de colère à l'idée que j'avais peut-être caché un talisman. " Donne-moi ton bouclier ", dit Bors, car Liofa n'en avait pas.

Je sortis mon bras gauche des écharmes et le tendis à Bors. Il le prit et l'appuya contre l'estrade, puis y suspendit la broche. Il me regarda comme pour s'assurer que j'avais vu où il la mettait, et j'acquiesçai d'un signe de tête.

Le champion de Cerdic fendit l'air enfumé de son épée. " J'ai tué quarante-huit hommes en combat singulier, me dit-il d'une voix douce, presque lasse, et perdu le compte de ceux qui sont tombés sous mes coups. " Il se tut et toucha son visage. " Je n'en ai gardé aucune cicatrice. Tu peux te rendre tout de suite si tu souhaites une mort rapide.

- Tu peux me remettre ton épée, lui dis-je, et t'épargner ainsi une défaite. "

L'échange d'insultes était une formalité. Liofa rejeta mon offre d'un haussement d'épaules et se tourna vers les rois. Il s'inclina de nouveau et je fis de même. Nous étions à dix pas l'un de l'autre, au milieu de

l'espace libre entre l'estrade et le plus proche des trois grands feux ; de chaque côté, la salle grouillait d'hommes excités. J'entendis le cliquetement des pièces que les parieurs engageaient.

elle nous signifia d'un signe de tate son accord. Je tirai Hywel-bane et portai sa garde a mes lèvres. Je baisai l'une des petites esquilles d'os de porc qui y avaient été insérées. Les deux fragments constituaient mon véritable talisman, et ils étaient bien plus puissants que la broche car, autrefois, ces ossements avaient fait partie des objets magiques de Merlin.

Ils ne m'assuraient aucune protection, mais je baisai une seconde fois la garde avant de me tourner vers Liofa.

Nos épées, lourdes et grossières, ne gardaient pas leur tranchant durant la bataille et devenaient vite des grandes massues de fer dont le maniement exigeait une force considérable. Un combat a l'épée n'a rien de raffiné, mais exige du savoir-faire. Il faut savoir tromper l'ennemi, le persuader qu'un coup va venir de la gauche et, quand il se garde de ce côté, le frapper a droite, quoique, dans la plupart des cas, ce n'est pas l'astuce qui l'emporte, mais la force brute. L'un s'affaiblit, baisse sa garde et l'épée du vainqueur le frappe a mort.

Mais Liofa ne combattait pas comme cela. De fait, ni avant ni depuis, je n'ai affronté un homme tel que lui. Je sentis la différence dès qu'il s'approcha de moi, car la lame de son épée, bien qu'aussi longue qu'Hywelbane, était beaucoup plus mince et plus

53

légère. Il avait sacrifié le poids a la rapidité, et je compris que cet homme serait aussi vif que Bors me l'avait dit, vif comme l'éclair ; juste au moment oa j'en pris conscience, il attaqua, et au lieu de brandir son épée en lui faisant décrire un grand arc d'un cercle, il se fendit pour tenter de me transpercer le bras.

J'esquivai sa botte. Ces choses-la se passent si vite qu'après, lorsqu'on essaie de se remémorer les épisodes d'un combat, l'esprit ne peut reconstituer chaque mouvement et sa parade, mais j'avais vu une lueur dans son oeil, vu que son épée ne pouvait que porter un coup de pointe et j'avais bougé juste au moment oa l'arme fonçait vers moi comme un fouet. Je fis comme si la rapidité de son attaque ne m'avait pas surpris et ne parai pas, mais me contentai de faire un pas de côté puis, quand j'estimai qu'il devait être déséquilibré, je grondai et abattis Hywelbane en un coup qui aurait éventré un bouf.

Il fit un saut en arrière, pas déséquilibré du tout, et étendit si bien les bras que ma lame faucha l'air a six pouces de son ventre. Il attendit que je frappe a nouveau, mais je lui laissai l'initiative. Les hommes criaient, exigeant que le sang coule, mais je n'y pratai pas l'oreille. Mon regard restait fixé sur les calmes yeux gris de Liofa. Il soupesa son épée, toucha rapidement la mienne, puis se fendit.

Je parai aisément, puis bloquai le coup en retour qui suivit aussi naturellement que le jour suit la nuit. Nos épées s'entrechoquaient bruyamment, mais je sentais que Liofa ne faisait pas de vrais efforts. Il m'offrait le combat auquel je pouvais m'attendre, mais m'évaluait aussi tout en se fendant et en portant coup après coup. Je parais ceux de taille, sentant qu'ils devenaient plus violents, et juste au moment oa je m'attendais a ce qu'il fasse un véritable effort, il suspendit un de ses coups, l'cha son épée en l'air, a mi-course, la rattrapa de la main gauche et l'abattit droit sur ma tate. Il le fit avec la rapidité d'une vipère qui attaque.

Hywelbane se porta au-devant de ce coup. Je ne sais comment elle le fit. Je me préparais a parer une botte portée en biais et brusquement, il n'y avait plus d'épée a cet endroit, mais seulement la mort au-dessus de ma tate, pourtant ma lame se trouva au bon endroit et l'épée plus légère de mon adversaire glissa jusqu'a la garde d'Hywelbane ; je tentai de transformer cette parade en contre-attaque, mais ma riposte était trop faible et Liofa sauta facilement en arrière. Je continuai a avancer, portant a mon tour des coups d'estoc, y mettant toute ma force si bien

54

qu'un seul aurait d° l'étriper ; la rapidité et la brutalité de mes attaques ne lui laissaient pas d'autre choix que la retraite. Il les para aussi aisément que j'avais paré les siens, mais il n'y avait pas de résistance dans sa défense. Il me laissait frapper et au lieu de contre-attaquer, il se protégeait en reculant constamment. Il me laissait épuiser ma force a tailler dans le vide, et non dans l'os, le muscle et le sang. Je portai un dernier coup d'estoc massif, suspendis la lame a mi-course et fis pivoter mon poignet pour lui enfoncer Hywelbane dans le ventre.

Son épée fit mine de parer le coup, puis cingla vers moi tandis qu'il esquivait. Je fis le mame pas rapide de côté, si bien que nous nous manqu

,mes tous deux. Mais nous nous heurt,mes, poitrine contre poitrine, et je sentis son haleine. Elle avait une faible odeur de bière, bien qu'il ne

f't certainement pas ivre. Il se figea durant un battement de cour, puis courtoisement écarta son bras droit et me regarda d'un air narquois, comme pour suggérer que nous nous engagions a rompre. J'acquiesçai d'un signe de tate et nous recul,mes tous deux, les épées écartées, pendant que la foule parlait d'un air excité. Ils savaient qu'ils assistaient a un combat comme on en voit rarement. Liofa était célèbre parmi eux, et j'ose affirmer que mon nom n'était pas ignoré, mais je sentais que j'avais probablement trouvé

mon maatre. Ma compétence, si j'en avais une, était celle d'un soldat. Je savais briser un mur de boucliers, je savais combattre avec la lance et l'écu, ou avec l'épée et le bouclier, mais Liofa, le champion de Cerdic, n'avait qu'un seul talent, le duel a l'épée. Cet homme constituait un danger mortel.

Nous recul,mes de six ou sept pas, puis Liofa se fendit, aussi léger qu'un danseur, et me porta un rapide coup d'estoc. Hywelbane vint a sa rencontre et je notai que mon adversaire tressaillit avant de se dégager de ma ferme parade. J'étais plus rapide qu'il ne l'avait escompté, ou peut-atre était-il plus lent que d'ordinaire car rien qu'un peu de bière peut suffire a ralentir un homme. Certains ne combattent qu'une fois ivres, mais ceux qui vivent le plus longtemps sont ceux qui arrivent sobres au combat.

Ce tressaillement me tracassait. Je ne l'avais pas blessé, mais visiblement inquiété. Je lui portai un coup et il recula d'un bond, ce qui me laissa quelques secondes pour réfléchir. qu'est-ce qui l'avait fait broncher ?

Puis je me souvins de la faiblesse de ses parades et compris qu'il n'osait pas engager son épée avec la mienne car elle était trop légère. Si je pouvais frapper sa lame de

toutes mes forces, elle avait de grandes chances de se briser, aussi je lui portai des coups de pointe, mais cette fois en rafale et rugis tout en avançant a pas lourds vers lui. Je le maudis par l'air, par le feu et par la mer. Je le traitai de femmelette, je crachai sur sa tombe et sur celle oa sa chienne de mère était enterrée ; il ne répondit pas, mais laissa son épée rencontrer la mienne puis l'esquiver, et toujours il reculait, et ses yeux p,les me guettaient.

Puis il glissa. Son pied droit parut dérapier sur les joncs et sa jambe se déroba sous lui. Il bascula en arrière et tendit la main gauche pour freiner sa chute ; je rugis que j'allais le tuer et levai Hywelbane.

Puis je m'écartai de lui, sans même essayer de lui porter le coup mortel.

Bors m'avait averti à propos de cette glissade et je l'avais attendue.

Cette feinte était merveilleuse à contempler et j'avais failli en être dupe car j'aurais juré que c'était un accident ; Liofa était un acrobate autant qu'un duelliste, et sa perte apparente d'équilibre se transforma en un brusque mouvement souple qui projeta son épée à l'endroit où mes pieds auraient dû être. J'entends encore cette longue lame mince siffler à quelques pouces des joncs éparpillés sur le sol. Le coup aurait dû me trancher les chevilles et m'estropier, seulement je n'étais plus là.

J'avais reculé et maintenant je le regardais calmement. Il leva les yeux d'un air piteux. " Relève-toi, Liofa ", dis-je d'une voix calme qui lui montrait bien que ma rage était feinte.

Je pense qu'il comprit alors que j'étais vraiment dangereux. Il cligna des yeux, une ou deux fois, et je devinai qu'il avait utilisé contre moi ses meilleurs tours, or aucun n'avait marché et sa confiance s'en trouvait sapée. Mais pas son savoir-faire, et il attaqua vite et fort pour me faire reculer par une succession de brefs coups d'estoc, de bottes rapides et de brusques mouvements circulaires. Je ne parai pas ces derniers, tandis que j'écartai les autres assauts en touchant son fer du mieux que je pus, les détournant et tentant de briser son rythme, mais pour finir, un coup d'estoc me frappa carrément. Je le pris dans l'avant-bras gauche et la manche en cuir absorba la force de l'épée, mais j'en gardai une meurtrissure pendant près d'un mois. La foule soupira. Ils avaient suivi le combat d'un regard attentif et attendaient avec avidité de voir le premier sang couler. Liofa arracha sa lame de mon bras, non sans essayer de plonger le tranchant dans le cuir jusqu'à l'os, mais je l'écartai et lui portai une botte qui l'obligea à reculer.

Il s'attendit à ce que je passe à l'attaque, mais c'était à moi de lui jouer des tours. Délibérément, je ne m'avançai pas vers lui, mais au contraire, laissai mon épée retomber de quelques pouces tout en respirant péniblement. Je secouai la tête, pour tenter d'écarter de mon front les mèches trempées de sueur. Il faisait chaud à côté du grand feu. Liofa me regardait avec circonspection. Il voyait bien que j'étais hors d'haleine, il voyait mon épée fléchir, mais il n'avait pas tué quarante-huit hommes en prenant des risques. Il me porta l'un de ses rapides coups d'estoc pour vérifier ma réaction. Ce bref assaut exigeait une parade, mais ne risquait pas de m'entailler comme une hache. Je parai en retard, à dessein, et laissai la pointe de l'épée de Liofa toucher le haut de mon bras tandis qu'Hywelbane heurtait bruyamment la

partie la plus épaisse de sa lame. Je gémis, fis mine de contre-attaquer, puis dégageai ma lame tandis qu'il esquivait aisément.

De nouveau, je l'attendis. Il se fendit, j'écartai son épée, mais n'essayai pas cette fois de rendre coup pour coup. La foule était devenu silencieuse, sentant que le combat tirait à sa fin. Liofa me porta une autre botte et de nouveau je parai. Il préférait les coups de pointe car ils pouvaient tuer sans exposer sa précieuse lame, mais je savais que si je parais assez souvent ces coups rapides, il finirait par me tuer de la bonne vieille manière. Il essaya encore deux bottes et j'écartai la première maladroitement, reculai pour esquiver la seconde, puis passai rapidement ma manche gauche sur mes yeux comme si la sueur me piquait.

alors, il passa à l'attaque. Il cria pour la première fois en levant son épée au-dessus de sa tête pour me porter un coup puissant, puis l'inclina en biais vers mon cou. Je parai aisément, chancelai de façon que son coup de faux rase le sommet de mon crâne, puis laissai retomber un peu ma lame, et il fit alors ce que j'attendais de lui.

Il leva son épée et l'abattit de toutes ses forces. Il le fit vite et bien, mais je connaissais sa vivacité maintenant, et j'avais déjà levé Hywelbane en une contre-attaque aussi rapide. Je tenais la garde à deux mains et mis toute ma force dans le coup de pointe qui ne visait pas Liofa, mais son épée.

Les deux épées s'entrechoquèrent.

Seulement cette fois, il n'y eut pas de tintement, mais un craquement.

Car la lame de Liofa s'était brisée. Les deux tiers de l'épée se détachèrent et tombèrent sur les joncs, ne lui laissant qu'un court 57

tronçon à la main. Il eut l'air horrifié. Puis, le temps d'un battement de cœur, il parut tenté de m'attaquer avec ce qui restait de son arme, mais je lui portai deux rapides coups d'estoc qui l'obligèrent à reculer. Il comprit alors que je n'étais pas du tout fatigué. Il vit aussi qu'il était un homme mort, pourtant il tenta de parer Hywelbane avec son épée brisée, mais ma lame écarta lourdement le faible moignon de métal et je lui portai un coup d'estoc.

Et appuyai fermement ma pointe sur le torse d'argent qui ornait sa gorge.

" Seigneur Roi ? " appelai-je, sans détacher mon regard de celui de Liofa.

La salle était silencieuse. Les Saxons avaient vu leur champion vaincu et ils restaient sans voix. " Seigneur Roi ? criai-je de nouveau.

- Seigneur Derfel ? répondit aelle.

- Vous m'avez demandé de combattre le champion du roi Cerdic, vous ne m'avez pas demandé de le tuer. Je vous prie de m'accorder sa vie. "

aelle se tut un moment. " Sa vie est a toi, Derfel.

- Est-ce que tu te rends ? " demandai-je a Liofa. Il ne répondit pas tout de suite. Son orgueil cherchait encore une victoire, mais tandis qu'il hésitait, je déplaçai la pointe d'Hywelbane de sa gorge a sa joue droite. "

Eh bien ? insistai-je.

- Je me rends ", dit-il, et il jeta ce qui lui restait de son épée.

J'enfonçai Hywelbane juste assez pour lui percer la peau et ôter un morceau de chair de sa pommette. " Une cicatrice, Liofa, pour te rappeler que tu as combattu le seigneur Derfel Cadarn, fils d'aelle, et que tu as perdu. " Je le laissai la, saignant. La foule m'acclama. Les hommes sont d'étranges choses. Un moment auparavant, ils réclamaient ma vie a grands cris et maintenant ils m'ovationnaient parce que j'avais épargné celle de leur champion. Je récupérerai la broche de Ceinwyn, ramassai mon bouclier et levai les yeux vers mon père. " Je vous apporte les salutations d'Erce, Seigneur Roi.

- Elles sont les bienvenues, Seigneur Derfel, répondit aelle, elles sont les bienvenues. "

Il me désigna une chaise, a sa gauche, qu'un de ses fils avait libérée ; je rejoignis donc les ennemis d'arthur a leur table d'honneur. Et je festoyai.

¿ fin du banquet, aelle m'emmena dans sa chambre située derrière l'estrade.

C'était une grande pièce aux hautes poutres, avec un feu br°lant au centre et un lit de fourrures sous le mur du pignon. Le roi ferma la porte oa il avait posté des gardes, puis me fit signe de m'asseoir sur un coffre en bois, près du mur, pendant qu'il se rendait au fond, défaisait son pantalon et urinait dans un puisard creusé dans le sol de terre battue. " Liofa est rapide, me dit-il tout en pissant.

/

- Très.

- Je pensais qu'il te battrait.

- Il n'était pas assez rapide, ou la bière l'avait ralenti. Maintenant, crachez dedans.

- Cracher dans quoi ? demanda mon père.

- Dans votre urine. Pour conjurer le mauvais sort.

- Derfel, mes Dieux ne tiennent pas compte de la pisse ou des crachats ", dit-il amusé. Il avait invité deux de ses fils a venir dans la pièce et ces deux-la, Hrothgar et Cyrring, me regardaient avec curiosité. " alors, quel message m'envoie arthur ? demanda aelle.

- Pourquoi en aurait-il envoyé un ?

- Parce que, autrement, tu ne serais pas ici. Tu crois avoir été engendré

par un imbécile, mon garçon ? alors, qu'est-ce que veut arthur ? Non, ne me le dis pas, laisse-moi deviner. " Il rattacha la ceinture de son pantalon en tartan, puis alla s'installer sur l'unique siège, un fauteuil romain en bois noir incrusté d'ivoire, dont une grande partie de la décoration avait disparu. " Il propose de me garantir la propriété de cette terre si j'attaque Cerdic l'année prochaine, hein ?

- Oui, Seigneur.

- La réponse est non, gronda-t-il. Cet homme m'offre ce qui m'appartient déjà ! quelle sorte d'offre est-ce la ?

- Une paix perpétuelle, Seigneur Roi. "

aelle sourit. " quand un homme promet quelque chose pour l'éternité, il joue avec la vérité. Rien n'est éternel, mon garçon, rien. Dis a arthur que mes lanciers marcheront avec Cerdic l'année prochaine. " Il rit. " Tu as perdu ton temps, Derfel, mais je suis content que tu sois venu. Demain, nous parlerons d'Erce. Tu veux une femme pour la nuit ?

- Non, Seigneur Roi.

- Ta princesse n'en saura jamais rien, ne taquina-t-il.

- Non, Seigneur Roi.

59

- Et il se prétend mon fils ! " aelle rit, et ses fils rirent avec lui. Ils étaient tous deux grands et, bien que leurs cheveux fussent noirs, j'ai dans l'idée qu'ils me ressemblaient, tout comme je me doutais qu'on les avait invités dans cette pièce pour qu'ils soient témoins de la conversation et transmettent le refus catégorique d'aelle aux autres chefs saxons. " Tu peux dormir sur le seuil de ma porte, dit aelle en congédiant ses fils d'un geste, tu y seras en sécurité. " Il attendit que Hrothgar et Cynning soient sortis de la pièce, puis me retint. " Demain, dit mon père a voix basse, Cerdic rentrera chez lui et il emmènera Lancelot. Cerdic va se méfier parce que je t'ai laissé la vie, mais je survivrai a ses soupçons.

Nous parlerons demain, Derfel, et je te donnerai une plus longue réponse pour arthur. Ce ne sera pas celle qu'il désire, mais peut-atre suffira-t-elle a le contenter. Va maintenant, j'attends de la compagnie.

"

Je dormis dans l'étroit espace entre l'estrade et la porte de mon père.

Durant la nuit, une jeune fille passa devant moi pour se rendre dans lit d'aelle pendant que, dans la grande salle, les guerriers chantaient, se battaient, buvaient, et a la longue, cédèrent au sommeil, bien que l'aube f't levée avant que le dernier commenç,t a ronfler. Je m'éveillai en entendant les coqs chanter sur la colline de Thunreslea, alors je sanglai Hywelbane, ramassai ma cape et mon bouclier, et passai devant les braises des feux pour sortir dans l'air vif et glacé. Une brume s'accrochait au plateau élevé, s'épaississant en brouillard au fur et a mesure que le terrain descendait vers l'endroit oa la Tamise s'élargissait et se jetait dans la mer. Je m'éloignai du manoir et marchai jusqu'au bord de la colline d'oa je contemplai la blancheur suspendue au-dessus de la rivière.

" Mon Seigneur Roi m'a ordonné de te tuer si je te trouvais seul, dit une voix derrière moi. "

Me retournant, je vis Bors, le cousin et le champion de Lance-lot. " Je te dois des remerciements, dis-je.

- Pour t'avoir averti, a propos de Liofa ? " Bors haussa les épaules comme si c'était chose de peu d'importance. " Il est rapide, hein ? Rapide et meurtrier. " Bors vint se poster a côté de moi et mordit dans une pomme, décida qu'elle était blette et la jeta. C'était encore un

guerrier grand et fort, un lancier balafre à la barbe noire qui s'était tenu derrière beaucoup trop de murs de boucliers et avait vu beaucoup trop d'amis abattus. Il rota. " «a m'était égal de me battre pour donner le trône de Dumnonie à

60

mon cousin, dit-il, mais je n'ai jamais eu envie de combattre pour un Saxon. Et je ne voulais pas te voir taillé en pièces pour l'amusement de Cerdic.

- Mais l'année prochaine, Seigneur, tu combattras pour Cerdic.

- Tu crois ? " me demanda-t-il. Il semblait amusé. " Je ne sais pas ce que je ferai l'année prochaine, Derfel. Peut-être m'embarquerai-je pour Lyonesse ? On m'a dit qu'au-là-bas vivent les femmes les plus belles du monde. Elles ont des cheveux d'argent, des corps d'or et pas de langue. "

Il rit, puis tira une autre pomme d'un petit sac et la frotta sur sa manche. " Mon Seigneur Roi, dit-il en parlant de Lancelot, va combattre pour Cerdic, mais que peut-il faire d'autre ? arthur ne l'accueillerait pas bien. "

Je compris alors que Bors me sondait. " Mon seigneur arthur n'a rien contre toi, dis-je prudemment.

- Ni moi contre lui, dit Bors la bouche pleine. aussi peut-être nous rencontrerons-nous de nouveau, Seigneur Derfel. quel dommage que je ne t'ai pas trouvé ce matin. Mon Seigneur Roi m'aurait généreusement récompensé si je t'avais tué." Il me fit un grand sourire et s'en alla.

Deux heures plus tard, je vis Bors partir avec Cerdic, descendre la colline où la brume se déchirait entre les arbres aux feuilles rouges. Une centaine d'hommes s'en alla avec Cerdic, dont la plupart souffraient des suites du festin de la nuit, tout comme les hommes d'aelle qui formèrent une escorte pour accompagner les invités. Je chevauchai derrière mon père dont le cheval était mené par la bride tandis que lui marchait avec Cerdic et Lancelot. Ils étaient suivis par deux porteurs d'enseignes ; l'un tenait celle d'aelle, le crâne de taureau éclaboussé de sang planté sur un bâton, l'autre brandissait celle de Cerdic, un crâne de loup peint en rouge où était suspendue la peau écorchée d'un mort. Lancelot m'ignorait. Plus tôt, dans la matinée, quand nous nous étions rencontrés par hasard, près du manoir, il avait fait semblant de ne pas me voir et je n'avais accordé

nulle importance a cette rencontre. Ses hommes avaient massacré ma fille cadette, et bien que j'aie tué les meurtriers, j'aurais bien aimé venger l',me de Dian sur Lancelot lui-mame, mais cela m'était impossible dans le manoir d'aelle. alors, d'une crate herbue surplombant les rives boueuses de la Tamise, je regardai Lancelot et ses quelques serviteurs rejoindre les vaisseaux de Cerdic.

Seuls amhar et Loholt osèrent me défier. Les jumeaux étaient 61

des jeunes gens maussades qui détestaient leur père et méprisaient leur mère. Ils se prenaient pour des princes, mais arthur, qui dédaignait les titres, refusait de leur accorder cet honneur et cela ne faisait qu'accroatre leur ressentiment. Ils croyaient qu'on les avait dépouillés du rang, de la terre, de la fortune et des honneurs royaux, et étaient prats a combattre pour quiconque essaierait d'abattre arthur, qu'ils accusaient de leur mauvaise fortune. Le moignon du bras droit de Loholt était gainé

d'argent, étui auquel il avait fixé une paire de griffes d'ours. Ce fut Loholt qui se tourna vers moi. " Nous nous retrouverons l'année prochaine

", me dit-il.

Je savais qu'il cherchait la bagarre, mais je répondis d'une voix suave :
"

J'attends ce moment avec impatience. "

Il leva son moignon gainé d'argent, me rappelant que j'avais tenu son bras pendant que son père le frappait avec Excalibur. " Tu me dois une main, Derfel. "

Je ne répondis rien. amhar était venu se poster auprès de son frère. Tous deux avaient le visage osseux aux lourdes m,choires de leur père, mais aigri, si bien que l'on n'y voyait pas la force d'arthur. Plutôt une ruse proche de celle des loups.

" Tu ne m'as pas entendu ? demanda Loholt.

- Réjouis-toi d'avoir encore une main. quant a ma dette envers toi, Loholt, je la paierai avec Hywelbane. "

Ils hésitèrent, mais n'étant pas certains que les gardes de Cerdic les soutiendraient s'ils tiraient leur épée, ils se contentèrent de cracher vers moi avant de faire demi-tour et de descendre en plastronnant

jusqu'a la grève boueuse oa attendaient les deux bateaux de Cerdic.

Cette rive, en contrebas de Thunreslea, était un vilain endroit, mi-terre, mi-mer, oa la rencontre du fleuve et de l'océan avait engendré un paysage morne de bancs de boue ou de sable et de petits bras de mer entrelacés. Des mouettes crièrent lorsque les lanciers de Cerdic traversèrent la plage vaseuse, pataugèrent dans le chenal peu profond et se hissèrent par-dessus le plat-bord de leurs chaloupes. Je vis Lancelot soulever l'ourlet de sa cape et, l'air dégoûté, se frayer un chemin dans la boue pestilentielle.

Loholt et amhar le suivirent et, une fois qu'ils eurent atteint leur bateau, ils se retournèrent et pointèrent deux doigts vers moi, pour me jeter un sort. Je fis comme si je n'avais rien vu. Les voiles étaient déjà déployées, mais le vent restait faible et les deux nefes a la proue relevée ne sortirent de l'étroit ruisseau dont l'eau

62

refluait que gr,ce aux longues rames manouvrees par les lanciers de Cerdic.

Lorsque les proues des bateaux ornées de tates de loup firent face au grand large, la soldatesque qui ramait entama un chant qui rythma leurs mouvements. " Hwaet pour ta mère et hzvaet pour ta fille et hwaet pour ton amante que tu hzuaet sur le sol ", et a chaque " hwaet ", ils criaient plus fort et tiraient sur leurs longues rames, et les deux navires gagnèrent de la vitesse jusqu'a ce qu'enfin la brume s'enroule autour de leurs voiles grossièrement peintes de cr,nes de loups. " Et hwaet pour ta mère ", reprit le chant, seulement maintenant les voix étaient étouffées par le brouillard, " et hwaet pour ta fille ", et les longues coques devinrent indistinctes jusqu'a ce que les navires finissent par s'évanouir tout a fait dans l'air blanchi, " et hwaet pour ton amante que tu hwaet sur le sol

". Le son semblait venir de nulle part, puis il se dissipa a son tour ainsi que les bruits d'éclaboussures de leurs rames.

Deux des hommes d'aele hissèrent leur seigneur sur son cheval. " as-tu dormi ? me demanda-t-il lorsqu'il se fut installé sur sa selle.

- Oui, Seigneur Roi.

- J'avais mieux a faire, dit-il sèchement. Suis-moi. " Il frappa des talons les flancs de son cheval qui suivit le rivage, la oa les petits ruisseaux se ridaient et disparaissaient dans le sable, aspirés par la marée

descendante. Ce matin, en l'honneur du départ de ses hôtes, aelle avait revatu le harnois royal. Son heaume de fer était garni d'or et couronné

d'une crate de plumes noires, son plastron de cuir et ses longues bottes étaient teints en noir, sa longue cape noire en peau d'ours apétissait son grand palefroi. Une douzaine de ses hommes nous suivaient à cheval, et l'un d'eux portait son enseigne, le cr,ne de taureau. aelle, comme moi, chevauchait difficilement sur le sable. " Je savais qu'arthur t'enverrait, dit-il et, comme je ne répondais pas, il se tourna vers moi. alors, tu as retrouvé ta mère ?

- Oui, Seigneur Roi.

- Comment est-elle ?

- Vieille, dis-je avec sincérité, vieille, grosse et malade. " Il soupira.

" Ce sont d'abord des jeunes filles si belles qu'elles pourraient briser le cour de toute une armée, et après deux ou trois enfants, elles deviennent vieilles, grosses et malades. " Il se tut, pensif. " Je ne sais pas pourquoi, je pensais que cela n'arriverait jamais à Erce. Elle était très belle, dit-il avec une tristesse

raveuse, puis il sourit. Mais, les Dieux en soient remerciés, ce ne sont pas les jeunes qui manquent, hein ? " Il rit, puis me jeta un autre coup d'oeil. " Dès l'instant où tu m'as dit le nom de ta mère, j'ai su que tu étais mon fils. " Il fit une pause. " Mon premier né.

- Votre premier b,tard, dis-je.

- Et alors ? Le sang, c'est le sang, Derfel.

- Et je suis fier d'avoir le vôtre, Seigneur Roi.

- Et tu dois l'atre, mon garçon, même si tu le partages avec pas mal d'autres. Je n'ai pas été avare de mon sang. " Il gloussa, puis engagea son cheval sur un banc de boue et le cingla pour qu'il gravisse la pente glissante jusqu'à l'endroit où une flottille était échouée. " Regarde-les, ces bateaux, Derfel ! dit mon père, en tirant sur les rames, regarde-les !

Ils semblent inutiles, maintenant, mais presque tous sont arrivés cet été, bourrés d'hommes jusqu'aux plats-bords. " Il frappa des talons les flancs de sa monture et nous passâmes lentement devant la triste rangée de navires immobilisés.

Il y en avait peut-être quatre-vingts ou quatre-vingt-dix sur le banc de sable. D'élégants navires dont la poupe se recourbait comme la proue, mais qui tous tombaient en ruine. La vase verdissait leurs bordages, leurs sentines étaient inondées et la pourriture noircissait leur bois. Certains, qui devaient être là depuis plus d'un an, n'étaient plus que de sombres squelettes. " Soixante hommes sur chaque, Derfel, dit-elle, au moins soixante, et chaque marée en amenait d'autres. Maintenant que les tempêtes hantent le large, ils ne viennent plus, mais on en construit et ceux-là arriveront au printemps. Pas seulement ici, Derfel, mais sur toute la côte ! " Il fit un geste qui embrassait le rivage oriental de la Bretagne dans sa totalité. " Des navires et des navires ! Tous pleins de nos gens, qui cherchent un foyer, une terre. " Il proféra ce dernier mot avec violence, puis détourna son cheval du mien sans attendre de réponse. "

Viens ! " cria-t-il, et à sa suite, je franchis la boue d'un ruisseau que ridait la marée, remontai un banc de galets puis, passant entre des buissons épineux, gravis la colline que couronnait le grand manoir.

elle réfréna sa bête sur un épaulement où il m'attendait, puis lorsque je l'eus rejoint, il me désigna en silence un col, en bas. Une armée s'y tenait. Je ne pus les compter, tant il y avait d'hommes rassemblés dans ce repli de terrain, qui, je le savais, ne constituaient qu'une partie de l'armée d'elle. Cette grande foule de guerriers saxons, quand elle vit son roi se découper sur le ciel,

fit éclater un tonnerre de vivats et se mit à frapper les boucliers avec les hampes des lances, si bien que tout le ciel gris s'emplit de leur terrible vacarme. elle leva sa main droite mutilée et le bruit s'éteignit.

" Tu vois, Derfel ? me demanda-t-il.

- Je vois ce que vous avez choisi de me montrer, Seigneur Roi, répondis-je évasivement, sachant exactement le message que m'avaient transmis les bateaux échoués et la foule d'hommes en armure. /

- Je suis fort maintenant, et arthur faible. Peut-il lever ne serait-ce que cinq cents hommes ? J'en doute. Les lanciers du Powys viendront à son secours, mais suffiront-ils ? J'en doute. J'ai un millier de lanciers, Derfel, et deux fois autant d'hommes affamés qui manieront une hache pour acquérir quelques toises de terrain bien à eux. Et Cerdic a encore plus d'hommes, beaucoup plus, et il a bien plus désespérément besoin de terres que moi. Il nous faut des terres, Derfel, il nous en faut, et

arthur en a, et arthur est faible.

- Le Gwent a mille lanciers, et si vous envahissez la Dumnonie, il viendra a son aide. " Je n'en étais pas certain, mais avoir l'air confiant ne pouvait desservir la cause d'arthur. " Le Gwent, la Dumnonie et le Powys se battront, et d'autres viendront se ranger sous la bannière d'arthur. Les Blackshields combattront pour nous, et des lanciers arriveront du Gwynedd et d'Elmet, et même du Rheged et du Lothian. "

aelle sourit de ma vantardise. " Tu n'as pas encore compris la leçon, Derfel, alors, viens ", dit-il. Et de nouveau, il éperonna son cheval, continuant de gravir la colline, mais cette fois en direction de l'est, vers un bosquet. Il mit pied à terre, fit signe à son escorte de rester où elle était, puis m'emmena le long d'un sentier étroit jusqu'à une clairière où se dressaient deux petits bâtiments en bois. Ce n'étaient que des cabanes aux toits pointus en chaume de seigle, aux murs bas faits de troncs non dégrossis. " Tu vois ? " dit-il en désignant le pignon de le plus proche.

Je crachai pour conjurer le mal, car là-haut était plantée une croix en bois. C'était la dernière chose que je m'attendais à voir ici, dans le Llogyr paŴen : un temple chrétien. La seconde hutte, un peu plus basse, devait être l'habitation du prêtre qui vint nous saluer en franchissant, à quatre pattes, la porte de sa mesure. Il portait une tonsure, une robe noire de moine et une barbe brune emmalée. Il reconnut aelle et s'inclina très bas. "Le Christ vous accueille, Seigneur Roi ! cria l'homme en saxon, avec un vilain accent.

- D'où es-tu ? " lui demandai-je en langue bretonne.

Il parut surpris qu'on s'adresse à lui dans sa langue natale. " De Gobannium, Seigneur. " L'épouse du moine, une femme malpropre, aux yeux pleins de ressentiment, sortit en rampant de la mesure pour se poster à côté de son homme.

" que fais-tu ici ? demandai-je à ce dernier.

- Le Seigneur Jésus-Christ a ouvert les yeux du roi aelle, et nous a envoyés apporter la Bonne Nouvelle aux Saxons. Je suis venu avec mon frère prêtre, Gorfydd, pour pracher l'évangile aux

SaŴs. "

Je regardai aelle qui souriait d'un air sournois. " Des missionnaires du Gwent ? lui demandai-je.

- Ce sont de faibles créatures, n'est-ce pas ? dit aelle en montrant du geste le moine et sa femme qui rentraient dans leur cabane. Mais ils pensent qu'ils vont nous détourner du culte de Thunor et de Seaxnet, et cela m'arrange de le leur laisser croire. Pour le moment.

- Parce que, dis-je lentement, le roi Meurig vous a promis une trave si vous laissiez ses prêtres venir chez vous ? "

aelle rit. " C'est un idiot, ce Meurig. Il se préoccupe plus des ,mes de mes gens que de la sécurité de son pays, et deux prêtres sont un modeste prix à payer pour s'assurer de la neutralité des mille lanciers du Gwent lorsque nous prendrons la Dumnonie. " Il passa le bras autour de mes épaules et me ramena vers les chevaux. " Tu vois, Derfel ? Le Gwent ne combattrà pas, pas tant que leur roi croira qu'il y a une possibilité que sa religion se propage parmi mes gens.

- Et la religion se propage-t-elle ? " demandai-je.

Il s'étrangla de rire. " Parmi quelques esclaves et des femmes, mais ils ne sont pas nombreux, et elle ne s'étendra guère. J'y veille. J'ai vu ce que cette religion a fait à la Dumnonie, et je ne le permettrai pas ici. Nos anciens Dieux nous suffisent, Derfel, aussi pourquoi en aurions-nous d'autres ? La moitié des ennuis que connaissent les Bretons vient de là.

Ils ont perdu leurs Dieux.

- Pas Merlin ", dis-je.

Ma remarque porta. aelle se tourna vers l'ombre d'un arbre et je lus de l'inquiétude sur son visage. Il avait toujours craint Merlin. " J'ai entendu certaines rumeurs, se hasarda-t-il.

- Les Trésors de Bretagne.

- qu'est-ce que c'est ?

- Peu de choses, Seigneur Roi, dis-je avec une certaine franchise, juste une collection de vieux objets dépenaillés. Seuls deux d'entre eux ont une véritable valeur : une épée et un chaudron.

- Tu les as vus ? demanda-t-il d'un air farouche.

- Oui.

- que feront-ils ? "

Je haussai les épaules. " Personne ne le sait. arthur croit qu'ils ne feront rien, mais Merlin dit qu'ils commandent aux Dieux et que s'il accomplit la bonne magie au bon rnement, les anciens Dieux de la Bretagne exécuteront ses ordres.

- Et il l,chera ces Dieux contre nous ?

- Oui, Seigneur Roi ", répondis-je, et cela arriverait bientôt, très bientôt, mais cela, je ne le dis pas a mon père. aelle se renfroгна. " Nous avons aussi des Dieux.

- alors, invoquez-les, Seigneur Roi. Laissons les Dieux combattre les Dieux.

- Les Dieux ne sont pas idiots, mon garçon, groгна-t-il, pourquoi combattraient-ils alors que les hommes peuvent s'entre-tuer a leur place ?

" Il se remit en marche. " Je suis vieux, me dit-il, et de toute ma vie, je n'ai jamais vu de Dieux. Nous croyons en eux, mais se soucient-ils de nous ? " Il me lança un regard inquiet. " Tu as foi en ces Trésors ?

- Je crois au pouvoir de Merlin, Seigneur Roi.

- Mais a la descente les Dieux sur terre ?" Il y réfléchit un moment, puis secoua la tate. " Et si vos Dieux venaient, pourquoi les nôtres ne viendraient-ils pas pour nous protéger ? Mame toi, Derfel, déclara-t-il d'un air sarcastique, tu aurais peine a lutter contre le marteau de Thunor.

" Il m'avait mené a l'orée du bois et je vis que son escorte et nos chevaux étaient partis. " Marchons, dit aelle, et je te dirai tout sur la Dumnonie.

- Je connais la Dumnonie, Seigneur Roi.

- alors tu sais, Derfel, que son roi est un imbécile, et que celui qui la gouverne ne veut pas atre roi, pas mame atre un, comment appelez-vous cela, un kaiser ?

- Un empereur, dis-je.

- Un empereur ", répéta-t-il, ridiculisant ce mot par sa prononciation. Il me fit prendre un sentier qui longeait la forat. Il n'y avait personne d'autre en vue. Sur notre gauche, le sol descendait en pente jusqu'a la plaine embrumée de l'estuaire, alors qu'au nord s'étendait une grande

forat humide et froide. " Tes chrétiens se rebellent, résuma aelle, ton roi est un infirme imbécile et ton chef refuse de lui voler le trône. ¿ la longue, Derfel, et

67

plus tôt que tard, un autre homme voudra ce trône. Lancelot a failli s'en emparer, et un homme plus valable que lui essaiera bientôt. " Il se tut, les sourcils froncés. " Pourquoi Guenièvre lui a-t-elle ouvert les cuisses ? demanda-t-il. *

- Parce qu'arthur ne voulait pas devenir roi, dis-je sombrement.

- alors, c'est un idiot. Et l'année prochaine, cet idiot sera mort, a moins qu'il n'accepte ma proposition.

- quelle proposition, Seigneur Roi ? " demandai-je en m'arratant sous un hatre d'un rouge flamboyant.

Il fit de mame et mit les mains sur mes épaules. " Dis a arthur de te donner le trône, Derfel. "

Je regardai mon père dans les yeux. Durant un battement de cour, je crus qu'il plaisantait, puis je vis qu'il était aussi sérieux qu'on puisse l'atre. " Moi ? demandai-je, étonné.

- Toi, répondit aelle, et tu me jureras fidélité. Je veux m'emparer du pays, mais tu peux dire a arthur de te donner le trône et tu gouverneras la Dumnonie. Mon peuple s'y établira et cultivera la terre, et toi, tu les gouverneras, mais en roi vassal. Nous formerons une fédération, toi et moi.

Le père et le fils. Tu gouverneras la Dumnonie et je gouvernerai l'angleterre.

- L'angleterre ? " demandai-je, car ce mot était nouveau pour moi.

Il ôta les mains de mes épaules et montra la campagne. " «a ! Vous nous appelez Saxons, mais toi et moi, nous sommes des angles. Cerdic est Saxon, mais toi et moi sommes des anglais, et notre pays est l'angleterre. Voila l'angleterre ! " Il dit cela fièrement, en contemplant les alentours de cette colline mouillée.

" Et Cerdic ? lui demandai-je.

- Toi et moi, nous tuerons Cerdic ", dit-il franchement, puis il me tira

par le coude et se remit a marcher, mais maintenant, il m'entraanait sur une piste oa des cochons, a la recherche de faines, fouillaient du groin les feuilles qui venaient de tomber. " Dis a arthur ce que je lui propose.

Dis-lui qu'il peut avoir le trône, si c'est ce qu'il désire, mais que ce soit lui ou toi, vous le prendrez en mon nom.

- Je le lui dirai, Seigneur Roi. " Je savais qu'arthur ferait fi de sa proposition. Je pense qu'aelle le savait aussi, mais sa haine de Cerdic l'avait poussé a la formuler. Il savait que mame si Cerdic et lui s'emparaient de tout le sud de la Bretagne, il y aurait ensuite une autre guerre pour déterminer lequel des deux serait le Bret-68

walda, le Grand Roi. " Et si, au contraire, arthur et vous attaquiez Cerdic, ensemble, l'année prochaine ? "

aelle fit non de la tate. " Cerdic a distribué beaucoup trop d'or a mes chefs de clan. Ils ne le combattront pas, pas tant qu'il leur offre la Dumnonie en récompense. Mais si arthur te donne ce pays et que toi, tu me le donnes, alors ils n'auront que faire de l'or de Cerdic. Tu peux dire cela a arthur.

- Je le lui dirai, Seigneur Roi ", répétei-je, mais je savais qu'arthur ne voudrait pas accepter cette proposition car c'était manquer au serment fait a Uther quand il lui avait promis de garder Mordred sur le trône, et ce serment constituait le pivot de toute la vie d'arthur. En fait, j'étais si certain qu'il ne le violerait pas qu'en dépit de ce que je venais de dire a aelle, je doutais de pouvoir mame rapporter ces paroles a arthur.

aelle m'amena dans une grande clairière oa ma monture m'attendait, a côté

d'une escorte de lanciers a cheval. au centre, se dressait une grande pierre rugueuse, haute comme un homme, et mame si elle ne ressemblait pas aux monolithes ornés des anciens temples de Dumnonie, ni aux grands rochers plats sur lesquels nous acclamions nos rois, il s'agissait visiblement d'une pierre sacrée, car aucun des guerriers saxons ne s'aventurait dans le cercle d'herbe, bien que l'on ait planté non loin d'elle un de leurs propres objets sacrés, un grand tronc d'arbre dépouillé de son écorce oa un visage était grossièrement sculpté. aelle me conduisit vers la pierre, mais s'arrata a quelques pas et fouilla dans un sac qu'il portait a son ceinturon. Il en sortit une petite bourse de cuir qu'il délaça, puis il fit tomber quelque chose dans

sa paume. Il me présenta l'objet et je vis que c'était un minuscule anneau d'or serti d'une petite agate taillée. "

J'allais donner cela a ta mère lorsque Uther l'a capturée, et je l'ai gardé depuis. Prends-la. "

J'acceptai la bague. C'était un objet tout simple, de fabrication locale.

Elle n'était pas romaine, car leurs bijoux étaient exécutés avec beaucoup de finesse, ni saxonne, car les SaÔ's aimaient les bijoux lourds ; elle avait s'rement été façonnée par un pauvre Breton tombé sous une lame saxonne. La pierre verte, carrée, était sertie de travers, mais la minuscule bague semblait empreinte d'un charme étrange et fragile. "Je n'ai jamais pu l'offrir a ta mère, et si elle a grossi, ce n'est pas maintenant qu'elle va la porter. alors, donne-la a ta princesse du Powys. On m'a dit que c'était une femme bien.

- C'est vrai. Seigneur Roi.

- Donne-la a ton épouse et dis-lui que si nos pays doivent en venir a se battre, alors j'épargnerai la femme qui portera cette bague, elle et toute sa famille.

-a

- Merci, Seigneur Roi, dis-je, et je rangeai la petite bague dans ma bourse.

- J'ai un dernier don pour toi ", dit-il. Il mit le bras autour de mes épaules et me conduisit jusqu'a la pierre. Je me sentais coupable de ne pas lui avoir apporté de cadeau ; dans ma peur de me rendre en Llogyr, l'idée ne m'était pas venue, mais aelle ne m'en avait pas tenu rigueur. Il s'arrata près du rocher. " Jadis, cette pierre appartenait aux Bretons, me dit-il, et elle était sacrée pour eux. Il y a un trou, tu vois ? Va, mon garçon, et regarde

dedans. "

Je marchai vers l'endroit indiqué et vis qu'un grand trou noir s'enfonçait jusqu'au cour de la pierre.

" J'ai parlé, un jour, avec un vieil esclave breton, dit aelle, et il m'a raconté qu'en soufflant dans ce trou, on pouvait parler aux morts.

- Mais vous n'y croyez pas ? lui demandai-je, ayant entendu du

scepticisme dans sa voix.

- Nous croyons que nous pouvons parler aThunor, aWoden, et a Seaxnet par ce trou, mais toi ? Peut-atre pourras-tu accéder aux morts, Derfel. " Il sourit. " Nous nous reverrons, mon fils.

- Je l'espère, Seigneur Roi. " Je me souvins alors de l'étrange prophétie de ma mère, qu'aelle serait tué par son fils ; je tentai de repousser ce délire de vieille femme folle, mais les Dieux choisissent souvent pour porte-parole ce genre de femmes, et soudain, je ne trouvai plus rien a dire.

aelle m'étreignit, écrasant mon visage sur le col de sa grande cape de fourrure. " Ta mère a encore longtemps a vivre ? me demanda-t-il.

- Non, Seigneur Roi.

- Enterre-la les pieds tournés vers le nord. C'est la coutume de notre peuple. " Il m'enlaça une dernière fois. " On va te ramener chez toi sain et sauf, dit-il, puis il recula. Pour parler aux morts, ajouta-t-il d'un bon bourru, il faut tourner trois fois autour de la pierre, puis s'agenouiller devant le trou. Embrasse ma petite-fille pour moi. " Il sourit, content de m'avoir surpris en montrant combien il connaissait ma vie, puis il se retourna et partit.

L'escorte me regarda faire trois fois le tour de la pierre, m'age-nouiller et me pencher vers le trou. J'eus soudain envie de pleurer et ma voix trembla comme je chuchotai le nom de ma fille : " Dian ? soufflai-je dans le cour de la pierre. Ma chère Dian ? attends-nous, ma chérie, nous te rejoindrons bientôt. Dian. " Ma fille chérie, ma Dian bien-aimée, massacrée par les hommes de Lancelot. Je lui dis que nous l'aimions, je lui transmis le baiser d'aelle, puis j'appuyai mon front sur la pierre froide et pensai a son petit corps-ombre, tout seul, dans l'autre Monde. Merlin, il est vrai, nous avait dit que les enfants morts jouaient, heureux, sous les pommes d'annwn, mais je pleurai tout de mame tandis que je l'imaginais, entendant soudain ma voix. Levait-elle les yeux ? Versait-elle des larmes, comme moi ?

Je partis a cheval. Il me fallut trois jours pour retourner a Dun Carie, et la, je donnai a Ceinwyn la petite bague en or. Elle avait toujours aimé les choses simples et cela lui conviendrait mieux qu'un bijou romain raffiné.

Elle la passa au petit doigt de sa main droite, le seul auquel elle allait.

" Je doute qu'elle puisse me sauver la vie, dit-elle tristement.

- Pourquoi pas ? " demandai-je.

Elle sourit, admirant la bague. " quel Saxon s'arrêterait pour chercher une bague ? Violenter d'abord et piller après, n'est-ce pas la règle d'un lancelier ?

- Tu ne seras pas là lorsque les Saxons viendront, dis-je. Il faut que tu retournes au Powys. "

Elle fit signe que non. "Je resterai. Je ne peux pas toujours courir me réfugier auprès de mon frère dès que les ennuis commencent. "

Je laissai cette discussion en suspens jusqu'à ce que le moment vienne, et envoyai des messagers à Durnovaria et Caer Cadarn, pour faire savoir à arthur que j'étais revenu. quatre jours plus tard, il arriva à Dun Caroe, et je lui rapportai le refus d'elle. arthur haussa les épaules comme s'il n'avait rien espéré d'autre. " Cela valait la peine d'essayer ", dit-il dédaigneusement. Je ne lui transmis pas l'offre qui m'avait été faite, car dans son humeur morose, il aurait probablement pensé que j'étais tenté

d'accepter et il ne se serait jamais plus fié à moi. Je ne lui dis pas non plus que j'avais vu Lancelot à Thunreslea, car je savais combien il détestait toute mention de ce nom. Je lui parlai des prêtres venus du Gwent, et à cette nouvelle, il se renfrogna. " Je suppose que je vais devoir rendre visite à Meurig ", dit-il sombrement, en regardant

vers le Tor. Puis il se tourna vers moi. " Savais-tu, me demanda-t-il d'un air accusateur, qu'Excalibur était l'un des Trésors de Bretagne ?

- Oui, Seigneur ", confessai-je. Merlin me l'avait révélé longtemps auparavant, mais en me faisant jurer de garder le secret, de crainte qu'arthur détruise l'épée pour prouver qu'il n'était pas superstitieux.

" Merlin m'a demandé de la lui rendre ", dit arthur. Il avait toujours su que cela arriverait, depuis le jour lointain de sa jeunesse où Merlin lui avait offert l'épée magique.

" Tu vas la lui donner ? " demandai-je avec inquiétude.

Il fit la grimace. " Si je ne le fais pas, Derfel, cela mettra-t-il fin aux absurdités de Merlin ?

- Si ce sont des absurdités, Seigneur. " Je me souvins de la jeune fille nue et chatoyante et me dis qu'elle était le présage de choses merveilleuses.

arthur défit son ceinturon. " Porte-la-lui, Derfel, dit-il de mauvaise gr
,ce, porte-la-lui. " Il me fourra la précieuse épée dans les mains. " Mais
dis a Merlin que je veux pouvoir la récupérer.

- Je le ferai, Seigneur. " Car si les Dieux ne venaient pas a la Vigile de
Samain, alors il faudrait tirer Excalibur de son fourreau pour porter le
fer dans l'armée des Saxons.

Mais la Vigile de Samain était très proche, et en cette nuit des morts,
on invoquerait les Dieux.

aussi le lendemain, j'emportai Excalibur vers le sud pour que tout cela
s'accomplisse.

Mai Dun, haute colline située au sud de Durnovarie, a d° atre, a une
certaine époque, la plus grande forteresse de toute la Bretagne. Les
anciens avaient entouré son large sommet doucement arrondi de trois
énormes murailles de mottes de gazon qui s'élevaient en terrasses
abruptes. Nul ne sait quand elle fut construite, ni mame comment, et
certains croient que les Dieux eux-mames ont d° édifier ces remparts,
car ce triple mur semble beaucoup trop haut et ses douves bien trop
profondes pour l'ouvre de simples mortels, bien que ni la hauteur des
murs ni la profondeur des fossés n'aient empaché les Romains de s'en
emparer et de passer la garnison au fil de l'épée. Mai Dun n'abrite plus
rien depuis ce jour sinon, sur le bord est du plateau, un petit temple
en pierres que les Romains victorieux ont élevé a Mithra. En été,
l'ancienne forteresse est un endroit ravissant; des moutons paissent ses
murs escarpés, des papillons volettent autour des graminées, du thym
sauvage et des orchidées ; mais a la fin de l'automne, lorsque la nuit
descend tôt et que les pluies venues de l'ouest balaient la Dumnonie, le
sommet n'est plus qu'une éminence nue et glacée oa le vent se fait
mordant.

La piste qui mène au sommet aboutit au dédale du portail ouest, et le
jour oa j'apportai Excalibur a Merlin, le chemin était glissant de boue.
Une horde de gens du peuple y pataugeaient avec moi. Certains
portaient de grands fagots sur leur dos, d'autres des outres de peau
pleines d'eau, tandis que quelques-uns aiguillonnaient des boufs qui
tiraient de grands troncs d'arbres ou des traaneaux chargés de
branches émondées. Des filets de sang coulaient sur les flancs des
bates qui peinaient pour hisser leurs fardeaux sur

moi, sur le rempart extérieur herbu, je pouvais voir des lanciers monter la garde. La présence de ces hommes confirmait ce qu'on m'avait dit a Durnovarie, que Merlin avait fermé Mai Dtm a tous, sauf a ceux qui venaient y travailler.

Deux d'entre eux gardaient le portail. C'étaient des Blackshields irlandais, loués a Ongus Mac airem, et je me demandai combien Merlin avait dépensé pour préparer cette forteresse d'herbe désolée a la venue des Dieux. Ils s'aperçurent que je n'étais pas l'un des travailleurs et descendirent a ma rencontre. " Vous avez affaire ici. Seigneur ? " me demanda respectueusement l'un d'eux. Je ne portais pas d'armure, mais Hywelbane et son fourreau suffisaient a me signaler comme un homme de haut rang. " J'ai affaire avec Merlin. "

Le Blackshield ne s'écarta pas. " Beaucoup des gens qui viennent ici.

Seigneur, prétendent avoir affaire avec Merlin. Mais le seigneur Merlin at-il affaire avec eux ?

- Va lui dire que le seigneur Derfel lui apporte le dernier Trésor. "

J'essayai d'imprégner ces paroles de la solennité qui convenait, mais elles ne parurent pas impressionner les Blackshields. Le plus jeune monta porter le message pendant que le plus .gé s'entretenait avec moi. Comme la plupart des lanciers d'Ongus, c'était un joyeux luron. Les Blackshields venaient de la Démétie, royaume qu'Ongus s'était taillé sur la côte ouest de la Bretagne, mais bien que ce fussent des envahisseurs, on ne les haÛssait pas autant que les Saxons. Les Irlandais nous attaquaient, nous pillaient, nous mettaient en esclavage et nous prenaient nos terres, mais ils parlaient une langue proche de la nôtre, leurs Dieux étaient nos Dieux et, quand ils ne nous combattaient pas, ils se malaient facilement aux Bretons de naissance.

Certains, comme Ongus lui-mame, semblaient maintenant plus bretons qu'irlandais, car son ale natale, qui s'était toujours vantée de ne pas avoir été envahie par les Romains, avait maintenant succombé a la religion apportée par ces derniers. Ses habitants s'étaient convertis au christianisme, mame si les seigneurs d'Outremer, les rois irlandais qui comme Ongus s'étaient emparés de territoires bretons, restaient fidèles a leurs anciens Dieux, et je me dis qu'au printemps prochain, a moins que les rites de Merlin n'amènent ces Dieux a notre rescousse, les lanciers Blackshields se battraient sans doute pour la Bretagne contre les Saxons.

Le prince Gauvain descendit a grands pas le sentier pour venir me

saluer ; il portait son harnois blanchi a la chaux dont la splendeur fut gâtée lorsque ses pieds se dérobèrent sous lui dans la boue et qu'il parcourut la dernière toise sur les fesses. " Seigneur Derfel ! s'écria-t-il tout en s'aidant des pieds et des mains pour se relever, Seigneur Derfel ! Viens, viens ! Bienvenue ! " Il me fit un large sourire lorsque je m'approchai de lui. " N'est-ce pas la chose la plus excitante qui soit ?

- Je l'ignore encore, Seigneur Prince. ,

- Un triomphe ! s'enthousiasma-t-il en contournant prudemment la plaque de boue qui l'avait fait tomber. Une grande oeuvre ! Prions pour qu'elle n'ait pas été accomplie en vain !

- Tous les Bretons prient pour cela, excepté, peut-être, les chrétiens.

- Dans trois jours, Seigneur Derfel, il n'y aura plus de chrétiens en Bretagne, car tous auront vu les vrais Dieux. à condition qu'il ne pleuve pas ", ajouta-t-il d'un air anxieux. Il leva les yeux vers les sombres nuages et parut soudain sur le point de pleurer.

" La pluie ? demandai-je.

- Ou peut-être est-ce les nuages qui nous priveront des Dieux. Pluie ou nuage, je n'en suis pas sûr, et Merlin est impatient. Il ne s'explique pas, mais je pense que la pluie est un ennemi, ou peut-être est-ce les nuages. "

Il marqua une pause, l'air toujours pitoyable. " Ou les deux. J'ai questionné Nimue, mais elle ne m'aime pas. " Il semblait très affligé. " En tout cas, j'implore les Dieux de nous accorder un ciel clair. Dernièrement, il a été nuageux, très nuageux, et je soupçonne les chrétiens d'avoir prié

pour que la pluie tombe. as-tu vraiment apporté Excalibur ? "

J'ôtai le tissu qui enveloppait l'épée et la lui présentai par la garde.

Durant un instant, il n'osa pas la toucher, puis s'en empara avec précaution et la tira de son fourreau. Il contempla la lame avec respect, puis caressa du doigt les volutes ciselées et les dragons gravés qui la décoraient. " Faite dans l'autre Monde, dit-il d'une voix pleine d'émerveillement, par Gofannon lui-même !

- Plus probablement forgée en Irlande, dis-je peu charitablement, car il y avait quelque chose dans la jeunesse et la crédulité de Gauvain qui

me poussait à dégonfler sa pieuse naïveté.

- Non, Seigneur, m'assura-t-il avec conviction, elle a été faite dans l'autre Monde. " Il me rendit Excalibur comme si elle lui brûlait les mains. " Viens, Seigneur ", dit-il, essayant de me faire hater le pas, mais il ne réussit qu'à glisser de nouveau dans la boue et battit des bras pour retrouver son équilibre. Son armure

75

blanche, si impressionnante de loin, était en mauvais état. Le badigeonnage moucheté de boue s'écaillait, mais ce garçon possédait une assurance indomptable qui l'empêchait de paraître ridicule. Ses longs cheveux blonds, rassemblés en une tresse lisse, lui descendaient jusqu'au creux des reins.

Tandis que nous parcourions l'étroit passage qui tournait en lacets entre les grands talus d'herbe, je demandai à Gauvain comment il avait rencontré

Merlin. " Oh, je le connais depuis ma naissance ! répondit joyusement le prince. Il fréquentait la cour de mon père, certes moins souvent ces derniers temps, mais quand je n'étais qu'un petit garçon, il était toujours là. Il m'a tout appris.

- Vraiment ? " Ma surprise n'était pas feinte, car Merlin, très cachottier, ne m'avait jamais parlé de Gauvain.

" Pas mes lettres, ce sont les femmes qui s'en sont chargées. Non, Merlin m'a enseigné ce que doit être mon destin. " Il me sourit timidement. " Il m'a appris à être pur.

- Pur ! " Je lui lançai un regard de curiosité. " Pas de femmes ?

- aucune, Seigneur, reconnut-il innocemment. Merlin l'exige. Pas maintenant, en tout cas, mais après, bien sûr. " Sa voix mourut lentement et il rougit pour de bon.

" Pas étonnant, dis-je, que tu pries pour que le ciel soit clair.

- Non, Seigneur, non ! protesta Gauvain. Je prie pour que le ciel soit clair afin que les Dieux viennent ! Et quand ils le feront, ils amèneront avec eux Olwen l'argentée. " Il rougit de nouveau.

" Olwen l'argentée ?

- Tu l'as vue, Seigneur, a Lindinis. " Son beau visage devint presque éthéré. " quand elle marche, elle est plus légère que le vent, sa peau brille dans le noir et les fleurs poussent dans l'empreinte de ses pas.

- Et c'est elle, ta destinée ? demandai-je, réprimant un vilain petit pincement de jalousie a l'idée que cet esprit agile et luisant serait donné

au jeune Gauvain.

- Je dois l'épouser lorsque ma t,che sera accomplie, dit-il avec conviction, mame si pour l'instant mon devoir consiste a garder les Trésors, mais dans trois jours, j'accueillerai les Dieux et les mènerai sus a l'ennemi. Je serai le libérateur de la Bretagne. " Il énonça très calmement cette scandaleuse fanfaronnade comme s'il s'agissait d'une t,che ordinaire. Je ne dis rien, mais me contentai de le suivre, franchissant les douves profondes qui s'étendent entre le centre de Mai Dun et les murailles intérieures, et découvris que le fossé était plein de petites cabanes faites de

7fi

branches et de chaume. Gauvain suivit mon regard. " Dans deux jours, nous devons abattre ces abris et les jeter dans les feux.

- Des feux ?

- Tu verras, Seigneur, tu verras. "

Lorsque j'atteignis le sommet, je ne trouvai tout d'abord aucun sens a ce que je vis. La crate de Mai Dun est une étendue d'herbe sur laquelle une tribu tout entière pourrait se réfugier avec tout son bétail en temps de guerre, mais la, l'extrémité ouest de la colline était quadrillée de haies sèches dessinant une structure complexe. " Voila ! " dit fièrement Gauvain en les montrant comme s'il s'agissait de son ouvre personnelle.

Les porteurs de fagots étaient dirigés vers l'une des haies les plus proches oa ils se débarrassaient de leur charge et repartaient en traanant les pieds pour collecter plus de petit bois. Je vis alors que ces haies étaient en réalité de grands alignements de b°chers. Ils étaient plus hauts qu'un homme et s'étendaient sur des kilomètres, mais ce n'est que lorsque Gauvain m'eut fait gravir le rempart le plus central que j'embrassai leur dessin du regard.

Ils remplissaient toute la moitié ouest du plateau et, au centre, cinq

piles de bois formaient un cercle au milieu d'un espace dégagé de soixante ou soixante-dix pas de large. Ce vide était entouré d'une haie en spirale qui accomplissait trois tours pleins et mesurait plus de cent cinquante pas de diamètre. À l'extérieur, un anneau d'herbe était ceinturé par six doubles spirales qui, partant d'un espace circulaire vide, s'enroulaient pour se refermer sur un autre, si bien que douze espaces encerclés de bûchers se trouvaient enserrés dans l'anneau extérieur complexe. Les doubles spirales se rejoignaient de façon à former un rempart de feu autour de l'énorme structure. " Douze petits cercles pour treize Trésors ?

demandai-je à Gauvain.

- Le Chaudron, Seigneur, sera au centre ", dit-il d'une voix pleine d'une crainte révérencielle.

C'était le résultat d'un énorme travail. Les haies étaient plus hautes qu'un homme, et serrées ; il devait y avoir, en haut de cette colline, assez de bois pour nourrir les foyers de Durnovarie pendant neuf ou dix hivers. Les doubles spirales de l'extrémité ouest de la forteresse n'étaient pas encore terminées et je voyais des hommes piétiner énergiquement les fagots afin que le feu ne flambe pas trop vite, mais brûle longtemps et ardemment. Des troncs d'arbres entiers attendaient les flammes au centre du petit

77

bois qui les recouvrait. Ce serait un feu capable de signaler la fin du monde, pensai-je.

Et d'une certaine manière, c'était exactement cela que le feu devait marquer. Ce serait la fin du monde tel que nous le connaissions, car si Merlin avait raison, les Dieux de la Bretagne viendraient en ce lieu élevé.

Les moindres d'entre eux rejoindraient les plus petits cercles de l'anneau extérieur tandis que Bel descendrait au cour ardent de Mai Dun où son Chaudron l'attendait. Le Grand Bel, le Dieu des Dieux, le Seigneur de la Bretagne, arriverait dans une grande rafale de vent, et les étoiles tournoieraient dans son sillage comme des feuilles d'automne ballottées par la tempête. Et là où les cinq feux individuels marquaient le cour des cercles de flammes de Merlin, Bel poserait de nouveau le pied sur Ynys Prydain, l'île de Bretagne. Ma peau en fut soudain glacée. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas vraiment compris l'ampleur du rite de Merlin, et maintenant, il m'accablait presque.

Dans trois jours, juste trois jours, les Dieux seraient là.

" Plus de quatre cents personnes préparent les feux, me dit Gauvain avec ferveur.

- Je veux bien le croire.

- Et nous avons tracé les spirales avec une corde magique, poursuivit-il.

- avec quoi ?

- Une corde, Seigneur, tressée a partir des cheveux d'un atre vierge, et mince comme un toron. Nimue s'est postée au centre, j'ai fait le tour du périmètre et mon seigneur Merlin a marqué mes pas avec des pierres d'elfe.

Il fallait que les spirales soient parfaites. Cela nous a pris une semaine, car la corde ne cessait de se rompre et chaque fois, nous devions recommencer.

- Peut-atre qu'après tout, ce n'était pas une corde magique, Seigneur Prince ? le taquinerai-je.

- Oh, si, Seigneur, m'assura Gauvain. Elle a été tressée avec mes propres cheveux.

- ¿ la Vigile de Samain, dis-je, vous allumerez les feux et vous attendrez ?

- Deux fois trois heures, Seigneur, les feux devront br°ler, et a la sixième heure nous commencerons la cérémonie. " Peu après la nuit fera place au jour, le ciel se remplira de feu, et l'air enfumé tourbillonnera, cinglé par le battement d'ailes des Dieux.

Gauvain m'avait fait longer la muraille nord du fort, mais maintenant il désignait, en contrebas, le petit temple de Mithra

.78

qui se dressait juste a l'est des cercles de b°chers. " Tu peux attendre là, Seigneur, pendant que je vais quérir Merlin.

- Est-il loin d'ici ? demandai-je, pensant que Merlin se trouvait peut-atre dans l'une des cabanes provisoires construites a la h,te sur l'extrémité

est du plateau.

- Je ne suis pas s^r de l'endroit oa il est, avoua Gauvain, mais je sais qu'il est parti chercher anbarr, et j'ai quelque idée la-dessus.

- anbarr ? " demandai-je. Je ne le connaissais que par les histoires oa il figurait en tant que cheval magique, étalon non dressé qui avait la réputation de galoper aussi vite sur l'eau que sur terre.

" Je vais chevaucher anbarr aux côtés des Dieux, dit fièrement Gauvain, et porter ma bannière sus a l'ennemi. " Il montra le temple oa un immense drapeau était appuyé sans cérémonie contre le toit bas couvert de tuiles. "

La bannière de Bretagne ", ajouta le prince, et il me fit descendre jusqu'au petit édifice oa il déploya l'étendard. C'était un vaste carré de lin blanc oa était brodé le dragon rouge intraitable de la Dumnonie. La bate n'était que griffes, queue et flammes. " En fait, c'est la bannière de la Dumnonie, avoua Gauvain, mais je ne crois pas que cela ennuiera les autres rois de Bretagne, n'est-ce pas ?

- Pas si tu repousses les SaÔ's dans la mer.

- C'est mon devoir, Seigneur, dit très solennellement Gauvain. avec l'aide des Dieux et, bien entendu, de celle-la. " Il toucha Excalibur que je tenais toujours sous le bras.

" Excalibur ! " C'était une exclamation de surprise car je ne pouvais imaginer l'épée magique entre d'autres mains que celles d'arthur.

" Et pourquoi pas ? me demanda Gauvain. Je dois porter Excalibur, chevaucher anbarr, et bouter l'ennemi hors de Bretagne. " Il me fit un ravissant sourire, puis me désigna un banc, a la porte du temple. " Si tu veux bien attendre, Seigneur, je vais aller chercher Merlin. "

Le lieu saint était gardé par six lanciers Blackshields, mais comme j'étais arrivé en compagnie de Gauvain, ils ne firent pas mine de m'arrêter lorsque je me baissai pour passer sous le linteau de la porte. Ce n'est pas par curiosité que j'explorais le petit édifice, mais plutôt parce que Mithra était mon principal dieu, a l'époque. C'était le Dieu des soldats, le Dieu secret. Les Romains avaient introduit son culte en Bretagne et bien qu'ils soient partis depuis longtemps, Mithra était encore le préféré des guerriers. Ce

temple minuscule ne comptait que deux petites pièces dépourvues de fenatres afin d'imiter la grotte oa le dieu était né. La première était pleine de coffres en bois et de paniers d'osier qui, je le supposais, contenaient les Trésors de Bretagne, mais je ne soulevai aucun couvercle pour voir. au lieu de cela, je franchis a quatre pattes la porte du sanctuaire obscur oa miroitait le Chaudron d'or et d'argent de Clyddno Eiddyn. au fond, a peine visible dans la faible lumière grise qui filtrait par les deux portes basses, se dressait l'autel de Mithra. Merlin, ou Nimue, car tous deux tournaient ce dieu en dérision, avait posé dessus un cr,ne de blaireau pour détourner l'attention du dieu. Je le balayai d'un revers de main puis m'agenouillai près du Chaudron pour prier. Je suppliai Mithra de venir en aide a nos autres Dieux, de se manifester a Mai Dun et de contribuer par la terreur qu'il inspirait au massacre de nos ennemis. Je mis la garde d'Excalibur en contact avec sa pierre en me demandant quand on avait, pour la dernière fois, sacrifié un taureau en ce lieu. J'imaginai les soldats romains obligeant l'animal a s'agenouiller, puis le poussant par l'arrière-train et le tirant par les cornes pour lui faire franchir les deux portes basses ; une fois dans le sanctuaire, la bête se relevait et beuglait de peur, ne sentant plus que les lancers qui l'entouraient dans le noir. Et la, dans l'obscurité terrifiante, on lui tranchait les jarrets. Il beuglait de nouveau, s'effondrait, portant encore de ses grandes cornes des coups aux fidèles, mais ils le terrassaient et le saignaient, le taureau mourait lentement et le temple se remplissait de la puanteur de sa bouse et de son sang. Puis les fidèles buvaient ce dernier en mémoire de Mithra, comme il l'avait ordonné. J'avais entendu dire que les chrétiens avaient une cérémonie similaire, mais ils assuraient n'accomplir aucun sacrifice sanglant, ce a quoi peu de paÔens accordaient foi, car la mort est le d°

qu'il nous faut verser aux Dieux en échange de la vie qu'ils nous donnent.

Je demeurai a genoux dans le noir, guerrier de Mithra entré dans l'un de ses temples oubliés, et, tandis que je priais, je humai la mame senteur marine qu'a Lindinis, l'odeur forte de sel et d'algues qui nous était montée aux narines tandis qu'Olwen l'argentée, si mince, si délicate et si belle, parcourait la galerie. Un moment, je pensai qu'un dieu était présent, ou que, peut-atre, Olwen l'argentée était venue a Mai Dun, mais rien ne se manifesta ; il n'y eut aucune vision, pas de peau nue miroitante, seulement la faible odeur de sel marin et le doux chuchotis du vent hors du temple. Je retournai dans la première pièce et, la, l'odeur de la mer se

fit plus forte. J'ouvris les couvercles des coffres et soulevai les grosses

toiles qui recouvraient les paniers d'osier et crus en avoir trouvé

l'origine lorsque je découvris que deux de ces derniers étaient pleins d'un sel que l'air humide de l'automne avait saturé d'eau, pourtant ma senteur marine ne montait pas de ce sel, mais d'un troisième panier plein de raisin de mer. Je t,tai l'algue, puis me léchai les doigts et leur trouvai un go't d'eau salée. J'ôtai le bouchon d'un grand pot d'argile posé a côtévet m'aperçus qu'il était plein d'eau de mer, probablement destinée a humidifier le raisin de mer. Je fouillai donc dans le panier d'algues et découvris, juste sous la surface, une couche de longs coquillages bivalves, étroits et élégants, qui ressemblaient un peu a des moules, sauf que leurs coquilles, plus grosses, n'étaient pas noires, mais d'un blanc gris,tre.

J'en pris une, la sentis et pensai qu'il s'agissait simplement d'un mets délicat que Merlin aimait déguster. La bestiole, peut-atre irritée par mon contact, s'ouvrit et lança un jet de liquide sur ma main. Je la remis dans le panier et recouvris d'algue les coquillages vivants.

Je pivotai sur mes talons, dans l'idée d'aller attendre dehors, lorsque je remarquai ma main. Je la contemplai durant plusieurs battements de cour, pensant que mes yeux me trompaient, et comme la faible lumière m'empachait d'atre s'r de ce que je voyais, je franchis de nouveau la porte intérieure pour retourner dans le sanctuaire oa le grand Chaudron attendait près de l'autel et la, dans la partie la plus obscure du temple de Mithra, je levai la main droite devant mon visage.

Et vis qu'elle brillait.

Je la fixai. Je n'avais pas vraiment envie de croire ce que je voyais, mais ma main luisait. Elle n'était pas devenue lumineuse, ce n'était pas une lumière interne, mais un lavis d'un éclat indubitable recouvrait ma paume.

Je passai un doigt sur la tache luisante, y traçant une raie sombre. ainsi, Olwen l'argentée n'était pas une nymphe, ni une messagère des Dieux, mais une jeune humaine que l'on avait barbouillée des sécrétions d'un coquillage. Ce n'était pas une manifestation des Dieux, mais de la magie de Merlin ; tous mes espoirs moururent dans cette pièce sombre.

Je m'essuyai la main sur ma cape et retournai a la lumière du jour. Je m'assis sur le banc, près de la porte du temple, et contemplai le rempart intérieur oa des enfants turbulents s'amusaient a faire des

glissades. Le désespoir qui m'avait hanté durant mon voyage en Llogyr reparut. Je voulais tellement croire aux Dieux,

81

et j'étais cependant si plein de doutes. qu'est-ce que cela pouvait faire, me disais-je, que la jeune fille soit humaine et son scintillement lumineux surnaturel un tour de Merlin ? Cela n'annulait pas le pouvoir des Trésors, mais, lorsqu'en pensant à eux j'avais été tenté de douter de leur efficacité, je m'étais rassuré en évoquant le souvenir de cette jeune fille nue et brillante. Et maintenant, semblait-il, elle n'était pas du tout un présage des Dieux, mais simplement l'une des illusions de Merlin.

" Seigneur ? " Une voix féminine vint troubler mes pensées. " Seigneur ? "

répéta-t-elle, et, levant les yeux, je vis une jeune femme grassouillette qui me souriait d'un air inquiet. Elle portait une robe et une mante toutes simples, un ruban rattachait ses courtes boucles brunes, et elle tenait par la main un petit garçon roux. " Vous ne vous souvenez plus de moi.

Seigneur ? demanda-t-elle, déçue.

- Cywwylog ", dis-je. à Lindinis, c'était l'une de nos servantes et elle avait été séduite par Mordred. Je me levai.

" Comment vas-tu ?

- aussi bien que possible, Seigneur, répondit-elle, heureuse que je me sois rappelé d'elle. Et voilà le petit Mardoc. Il tient de son père, n'est-ce pas ? " L'enfant avait six ou sept ans, un visage rond énergique et des cheveux raides hérissés comme ceux de son père Mordred. " Mais pas à l'intérieur, ajouta Cywwylog, c'est un gentil petit garçon, sage comme une image, Seigneur. Il ne m'a pas donné une minute de souci, pas vraiment, hein, mon chéri ? " Elle se pencha et embrassa Mardoc. Cette effusion embarrassa l'enfant qui sourit tout de mame. " Comment se porte Dame Ceinwyn ?

- Très bien. Elle sera contente d'apprendre que je vous ai revue.

- Toujours gentille avec moi, elle était. Je serais bien allée dans votre nouvelle maison, Seigneur, seulement j'ai rencontré un homme. Mariée, je suis, maintenant.

- qui est-ce ?

- Idfael ap Meric, Seigneur. Il sert le seigneur Lanval. " Lanval commandait la garde de la prison dorée de notre roi. "Nous pensions que vous aviez quitté notre service parce que Mordred vous avait donné de l'argent, avouai-je a Cywwylog.

- Lui ? Me donner de l'argent ! " Cywwylog rit. " J'aurais vu les étoiles tomber avant que ça arrive, Seigneur. J'étais idiot a l'époque, me confessa-t-elle joyeusement. Bien s'r, j'ignorais quel genre d'homme c'était, et puis Mordred n'était pas vraiment un

homme, pas a cette époque, et je suppose que ça m'avait tourné la tête qu'il soit roi, mais j'étais pas la première, hein ? Et j'ai s'rement pas été la dernière. Mais ça s'est bien terminé. Mon Idfael est un homme bon, et il s'en moque que Mardoc soit un coucou dans son nid. C'est ce que t'es, mon joli, dit-elle, un coucou ! " Elle se pencha pour câliner l'enfant qui se tortilla entre ses bras et éclata de rire quand sa mère le chatouilla. "

que fais-tu ici ? lui demandai-je.

/

- Le seigneur Merlin nous a demandés de venir, répondit fièrement Cywwylog.

Il s'est pris d'affection pour le jeune Mardoc, s'r. Il le gâte ! Toujours en train de lui donner a manger, qu'il est, et tu vas devenir gras, oui, tu verras, tu seras gras comme un cochon ! " Elle chatouilla a nouveau l'enfant qui rit, se débattit et finit par lui échapper. Il ne courut pas bien loin, mais resta a quelques pas et m'observa, le pouce dans la bouche.

" Merlin t'a demandé de venir ?

- L'avait besoin d'une cuisinière, Seigneur, a ce qu'il a dit, et sans me vanter, comme cuisinière, je suis aussi bonne qu'une autre, et avec l'argent qu'il offrait, eh bien, Idfael a dit que je devais venir. Non que le seigneur Merlin mange beaucoup. Il aime le fromage, ça oui, mais on n'a pas besoin de cuisinière pour ça, hein ?

- Il mange des coquillages ?

- Il aime les coques, mais on n'en trouve pas beaucoup. Non, c'est surtout du fromage qu'il mange. Du fromage et des oufs. Il est pas

comme vous, Seigneur, vous étiez grand amateur de viande, je m'en souviens ?

- Je le suis toujours.

- C'était le bon temps. Le petit Mardoc est du mame ,ge que votre Dian.

J'ai souvent pensé qu'ils feraient de bons camarades de jeux. Comment va-t-elle ?

- Elle est morte, Cywwylog. "

Son visage s'allongea. " Oh, non, Seigneur, c'est pas vrai ?

- Les hommes de Lancelot l'ont tuée. " Elle cracha dans l'herbe. " C'est tous des méchants. Je suis désolée, Seigneur.

- Mais elle est heureuse dans l'autre Monde, la rassurai-je, et un jour, nous la rejoindrons tous.

- Vous le ferez, Seigneur, vous le ferez. Mais les autres ?

- Morwenna et Seren vont bien.

- Tant mieux, Seigneur. " Elle sourit. " Vous allez rester ici pour la Convocation ?

83

- La Convocation ? " C'était la première fois que je l'entendais appeler ainsi. " Non. On ne me l'a pas demandé. Je crois que j'observerai cela de Durnovarie.

- Ce sera quelque chose a voir. " Cywwylog sourit et me remercia d'avoir parlé avec elle, après quoi elle fit semblant de poursuivre Mardoc qui se sauva en courant avec des cris de plaisir. Je m'assis, content de l'avoir revue, puis je me demandai a quoi jouait Merlin. Pourquoi avait-il voulu retrouver Cywwylog ? Et pourquoi engager une cuisinière alors qu'il n'avait jamais fait préparer ses repas par quelqu'un ?

Une agitation soudaine, de l'autre côté des remparts, interrompit mes pensées et dispersa les enfants. Je me levai juste au moment oa deux hommes apparurent, tirant sur une corde. Gauvain surgit en h,te, un instant plus tard, et alors, au bout de la corde, je vis un grand étalon noir furieux.

Le cheval essayait de se libérer et ramena presque les lanciers de l'autre côté du mur, mais ils s'emparèrent du licou et tiraient l'animal terrifié

lorsque celui-ci se précipita soudain comme une flèche sur la pente abrupte du mur intérieur, traquant les hommes derrière lui. Gauvain leur cria de faire attention, puis partit à leur poursuite, mi-courant mi-glissant.

Merlin, apparemment indifférent à ce petit drame, apparut en compagnie de Nimue. Il regarda le cheval que l'on emmenait vers l'une des cabanes bâties à l'est, puis tous deux descendirent jusqu'au temple. " ah, Derfel ! me salua-t-il avec désinvolture. Tu as l'air triste. as-tu mal aux dents ?

- Je vous ai apporté Excalibur, dis-je sèchement.

- Je vois cela de mes propres yeux. Je ne suis pas aveugle, tu sais. Un peu sourd, parfois, et la vessie en piteux état, mais que peut-on espérer à mon

âge ? " Il prit Excalibur, tira un peu la lame du fourreau et baisa l'acier. " L'épée de Rhydderch ", dit-il avec une crainte révérencielle, et durant une seconde, une expression curieusement extatique se peignit sur son visage, puis sans cérémonie il rengaina l'épée et laissa Nimue la lui prendre des mains. " alors, tu es allé trouver ton père. Il t'a plu ?

- Oui, Seigneur.

- Tu as toujours été d'une émotivité absurde, Derfel ", déclara-t-il, puis il jeta un coup d'oeil sur Nimue qui avait tiré Excalibur de son fourreau et serrait la lame nue contre son corps mince. Pour une raison quelconque, cela parut déplaire à Merlin qui lui arracha le fourreau des mains et tenta de reprendre l'épée. Elle ne voulut pas la lâcher et le druide, après avoir lutté avec elle

durant quelques battements de cœur, renonça. " J'ai entendu dire que tu as épargné Liofa ? dit-il en se tournant vers moi. C'était une erreur. Ce Liofa est une bête très dangereuse.

- Comment savez-vous que je l'ai épargné ? " Merlin me lança un regard lourd de reproche. " Peut-être, Derfel, étais-je un hibou perché sur une poutre de la grande salle d'aële, ou bien une souris dans les joncs de son plancher ? " Il se jeta sur Nimue et, cette fois, réussit à lui ôter l'épée des mains. " Il ne faut pas épuiser la magie, murmura-t-il en remettant maladroitement la lame dans son fourreau. Cela n'a pas

ennuyé arthur de me céder l'épée ?

- Pourquoi cela l'aurait-il ennuyé, Seigneur ?

- Parce qu'arthur frôle dangereusement le scepticisme, dit Merlin en se penchant sous la porte basse pour ranger Excalibur dans le temple. Il croit que nous pouvons nous en tirer sans les Dieux.

- alors, c'est grand dommage qu'il n'ait pas vu Olwen l'argentée briller dans le noir, dis-je d'un ton sarcastique. "

Nimue siffla entre ses dents. Merlin s'immobilisa, puis se retourna lentement et se redressa pour me lancer un coup d'oeil acerbe. " Pourquoi est-ce dommage, Derfel ? demanda-t-il d'une voix lourde de menace.

- Parce que s'il l'avait vue, Seigneur, il aurait certainement cru aux Dieux. Du moins, bien entendu, tant qu'il n'aurait pas découvert votre coquillage.

- alors, c'est ça. Tu as mené ton enquete, hein ? Tu as été fourrer ton gros nez de Saxon la où il ne fallait pas et tu as trouvé mes pholades.

- Pholades ?

- C'est le nom savant de mes coquillages, ignare.

- Et ils brillent ? demandai-je.

- Leurs sucs digestifs sont doués de luminescence ", reconnut Merlin d'un ton dégagé. Je vis que ma découverte l'ennuyait, mais qu'il faisait de son mieux pour dissimuler son irritation. " Plinie mentionne le phénomène, mais il en rapporte tant que c'est très difficile de savoir ce qu'il faut croire. La plupart de ses histoires sont de fieffées absurdités. Toutes ces inepties sur les druides qui coupent du gui au sixième jour de la nouvelle lune ! Je ne ferais jamais une chose pareille ! Le cinquième jour, oui, et parfois le septième, mais le sixième ? Jamais ! Et il recommande aussi, si je m'en souviens bien, pour soigner la migraine, de s'envelopper la

tate avec le bandage que les femmes portent pour soutenir leurs seins, mais ce remède n'opère pas. Comment le pourrait-il ? La magie est dans les seins, non dans le bandage, aussi est-il nettement plus efficace de se fourrer la tate entre les seins eux-mêmes. Le remède m'a toujours réussi en tout cas. as-tu lu Plinie, Derfel ?

- Non, Seigneur.

- C'est vrai, je ne t'ai jamais appris le latin. Une négligence de ma part.

Eh bien, il parle du pholade et a noté que les mains et la bouche de ceux qui l'ont mangé luisent, et j'avoue que cela m'a intrigué. qui ne le serait pas ? J'étais peu disposé à étudier ce phénomène, alors j'ai perdu beaucoup de temps sur des remarques plus crédibles de Pline, et pourtant c'est celle-la qui s'est avérée exacte. Tu te souviens de Caddwg ? Le nautonier qui nous a sauvés en nous ramenant d'Ynys Trebes ? C'est mon chasseur de pholades. Ils vivent dans des trous de rocher, ce qui n'est guère pratique, mais je le paie bien et il les extirpe assidûment, comme tout chasseur de pholades qui se respecte. Tu as l'air déçu ?

- Je croyais, Seigneur... commençai-je, puis j'hésitai, sachant que Merlin allait se moquer de moi.

- ah ! Tu croyais que la fille venait des deux ! " Merlin finit la phrase à ma place, puis s'esclaffa. " Tu entends cela, Nimue ? Notre grand guerrier, Derfel Cadarn, croyait que notre petite Olwen était une apparition ! " Il énonça ce dernier mot d'un ton solennel.

" C'était fait pour qu'il y croie, répliqua sèchement Nimue.

- Je suppose que oui, quand on y pense, reconnut Merlin. C'est un bon tour, hein, Derfel ?

- Mais rien qu'un tour, Seigneur ", dis-je, incapable de cacher mon désappointement.

Merlin soupira. "Tu es absurde, Derfel, tout a fait absurde. L'existence des tours n'implique pas l'absence de toute magie, mais celle-ci ne nous est pas toujours accordée par les Dieux. Tu ne comprends donc rien ? " Il posa cette dernière question avec colère.

" Je sais seulement que l'on m'a trompé, Seigneur.

- Trompé ! Trompé ! Ne sois pas si pathétique. Tu es pire que Gauvain ! Un druide qui en est à son second jour d'études pourrait te tromper ! Notre t

,che ne consiste pas à satisfaire ta curiosité infantile, mais à accomplir l'œuvre des Dieux, et ces Dieux, Derfel, sont partis loin de nous. Très loin ! Ils se sont évanouis, fondus dans l'obscurité, enfoncés dans l'abîme d'annwn. Il faut les convoquer, et pour cela j'avais besoin de

travailleurs, et pour attirer les travailleurs, il fallait que je leur offre un peu d'espoir.

Crois-tu que Nimue et moi pouvions édifier ces amas de bois tout seuls ? Il nous fallait des gens ! Des centaines de gens ! Et barbouiller une fille de jus de pholade nous les a amenés, mais toi, tout ce que tu sais faire, c'est baler qu'on t'a trompé. qui s'occupe de ce que tu penses ? Pourquoi ne vas-tu pas m, chouiller un pholade ? Peut-atre cela t'éclairerait-il un peu. " Il donna un coup de pied a Excalibur qui dépassait encore du temple.

" Je suppose que cet imbécile de Gauvain t'a tout montré ?"

- Il m'a montré les anneaux du feu, Seigneur.

- Et maintenant, tu veux savoir a quoi ils vont servir, je suppose.

- Oui, Seigneur.

- Tout homme d'une intelligence moyenne pourrait trouver cela tout seul, déclara solennellement Merlin. Les Dieux sont très loin, c'est évident, sinon ils répondraient a nos demandes, mais il y a bien longtemps, ils nous ont donné le moyen de les convoquer : les Trésors. Les Dieux sont enfoncés si profondément dans le gouffre d'annwn que les Trésors ne fonctionnent pas tout seuls. alors, il faut attirer leur attention, et comment? C'est simple ! Nous envoyons un signal dans l'abame, et ce signal est un grand dessin de feu oa nous avons placé les Trésors, et puis nous faisons un chose ou deux qui n'ont guère d'importance, et après je pourrai mourir en paix au lieu d'avoir a expliquer les questions les plus élémentaires a des imbéciles ridiculement crédules. Et non ", ajouta-t-il avant que j'aie pu ouvrir la bouche, et encore moins poser une question, " tu ne peux pas venir ici la veille de Samain. Je ne veux que des gens auxquels je peux me fier. Et si tu remets les pieds sur ce sommet, j'ordonnerai aux gardes d'utiliser ton ventre pour s'entraaner a la lance.

- Pourquoi ne pas ceinturer la colline d'une barrière de fantômes ? "

demandai-je. C'était une rangée de cr,nes enchantés par un druide, que personne n'aurait osé franchir sans permission.

Merlin me regarda fixement comme si j'avais perdu l'esprit. " Une barrière de fantômes ! ı la Vigile de Samain ! C'est la seule nuit de l'année, espèce d'idiot, oa les barrières de fantômes n'opèrent pas ! Dois-je vraiment tout t'expliquer ! Une barrière de fantômes, imbécile, effraie les vivants parce qu'elle enchaane les ,mes des morts, mais a la

Vigile de Samain, celles-ci sont libres d'errer et on ne peut pas les enchaîner. La veille de Samain, une barrière de fantômes est a peu près aussi utile que ta cervelle. "

87

Je reçus ce reproche avec calme. " J'espère seulement que vous n'aurez pas de nuages, dis-je pour essayer de l'apaiser.

- Des nuages ? rétorqua Merlin. Pourquoi les nuages m'ennuieraient-ils ? Oh, je vois ! Ce crétin de Gauvain*a parlé et il comprend tout de travers. Si le temps est nuageux, Derfel, les Dieux verront tout de même notre signal parce que leur vue, a la différence de la nôtre, n'est pas gâchée par les nuages, mais si le ciel est trop couvert, il pleuvra probablement - il prit le ton d'un homme expliquant quelque chose de très simple a un petit enfant - et une forte pluie éteindra nos grands feux. Voila, c'était vraiment trop difficile a comprendre tout seul ? " Il me lança un regard furieux, puis se détourna pour contempler les cercles de bûchers. appuyé sur son bâton noir, il méditait sombrement sur l'immense chose qu'il avait accomplie au sommet de Mai Dun. Il resta silencieux un long moment, puis haussa soudain les épaules. " as-tu déjà pensé a ce qui se serait passé si les chrétiens avaient réussi a mettre Lancelot sur le trône ? " Sa colère avait disparu, remplacée par de la mélancolie. " Non, Seigneur, dis-je.

- à l'arrivée de leur an 500, ils se seraient attendus a ce que leur invraisemblable Dieu cloué sur une croix revienne dans la gloire. " Merlin, qui contemplait les spirales tout en parlant, se retourna pour me regarder.

" Et s'il n'était jamais venu ? demanda-t-il, perplexe. Imagine que les chrétiens se soient tenus prats, dans leurs plus belles capes, tous bien astiqués et priant, et que rien ne soit arrivé ?

- alors, en l'an 501, il n'y aurait plus eu de chrétiens. " Merlin fit non de la tête. " J'en doute. C'est l'affaire des prêtres d'expliquer l'inexplicable. Des hommes comme Sansum auraient inventé une raison, et les gens les auraient crus parce qu'ils ont tellement envie de croire. Le peuple ne renonce pas a l'espoir parce qu'il est déçu, Derfel, il redouble seulement d'espoir. Ce que nous pouvons être idiots.

- alors vous avez peur que rien n'arrive a Samain? dis-je éprouvant soudain un élan de pitié a son égard.

- Bien sûr que j'ai peur, espèce d'imbécile. Mais pas elle. " Il jeta un coup d'oeil sur Nimue qui nous regardait d'un air maussade. " Tu es

pleine de certitude, hein, ma petite ? se moqua Merlin, mais quant a moi, Derfel, j'aurais vraiment préféré pouvoir me passer de tout ceci. Nous ne savons mame pas ce qui est censé se produire quand nous allumerons les feux. Les Dieux

viendront peut-atre, mais peut-atre attendront-ils leur heure ? " Il me lança un regard féroce. " Si rien ne se passe, Derfel, cela ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé. Tu comprends cela ?

- Je crois, Seigneur.

- J'en doute. Je ne sais mame pas pourquoi je me donne la peine de gaspiller ma salive a tout t'expliquer ! Je pourrais aussi bien exposer a un bouf les raffinements de la rhétorique ! quel homme absurde tu fais. Tu peux partir maintenant. Tu as apporté Excalibur.

- arthur veut la récupérer, dis-je, me souvenant du message que je devais transmettre.

- J'en suis certain, et peut-atre la récupérera-t-il lorsque Gauvain en aura terminé avec elle. Ou peut-atre que non. qu'est-ce que cela fait ?

arrate de m'ennuyer avec des broutilles, Derfel. Et adieu. " Il s'éloigna, de nouveau en colère, mais s'arrata au bout de quelques pas pour se retourner et appeler Nimue. " Viens, jeune fille !

- Je vais m'assurer que Derfel s'en va, dit Nimue, et sur ces mots, elle me prit par le coude et me guida vers le rempart intérieur.

- Nimue ! " cria Merlin.

Elle l'ignore et me fit descendre de force la pente herbue jusqu'au chemin qui longeait le rempart. Je contemplai les anneaux complexes des tas de bois. " C'est un fameux travail que vous avez fait la, dis-je sans conviction.

- qui n'aura servi a rien si nous n'accomplissons pas comme il faut le rituel ", dit Nimue avec hargne. Merlin s'était mis en colère contre moi, mais cette colère était en grande partie feinte, elle allait et venait comme l'éclair, tandis que la rage de Nimue était profonde, puissante, et tendait ses traits anguleux et blêmes. Elle n'avait jamais été belle et la perte de son oeil prétait a son visage une expression atroce, mais il y avait chez elle une violence et une intelligence qui rendaient son image inoubliable, et aujourd'hui, sur ce haut rempart exposé au vent d'ouest, elle semblait plus redoutable que jamais.

" Y a-t-il un risque que le rituel ne soit pas accompli convenablement ?

demandai-je

- Merlin te ressemble, dit-elle avec rage, sans tenir compte de ma question. C'est un émotif.

- Certainement pas, dis-je.

- qu'en sais-tu, Derfel ? dit-elle avec brusquerie. Est-ce toi 89

qui es forcé de supporter ses fanfaronnades ? qui dois discuter avec lui ?

qui es obligé de le rassurer ? Est-ce Derfel qui va le regarder commettre la plus grande erreur de toute l'histoire ? " Elle me cracha ces questions au visage. " Est-ce toi qui dois le regarder dilapider tout ce travail ? "

Elle désigna les amas de bois d'une main maigre. " Pauvre imbécile, ajouta-t-elle amèrement. Si Merlin pète, tu penses que c'est la sagesse qui parle.

Notre druide est un vieillard, Derfel, il n'a plus longtemps à vivre et il perd son pouvoir. Et le pouvoir vient de l'intérieur, Derfel. " Elle se frappa la poitrine, entre ses petits seins. Elle s'était arratée en haut du rempart et se retourna pour me faire face. J'étais un soldat robuste, elle un petit bout de femme, pourtant elle me dominait. Comme toujours. En elle bouillonnait une passion si profonde, si sombre et si forte que presque rien ne pouvait lui

résister. " En quoi les émotions de Merlin mettent-elles le rituel en danger ? demandai-je.

- C'est un fait, tout simplement ! répondit Nimue, puis elle se détourna pour se remettre à marcher.

- Explique-moi.

- Jamais ! répliqua-t-elle d'un ton cassant. Tu es un imbécile. " Je marchai derrière elle. " Olwen l'argentée, qui est-ce ?

- Une esclave que nous avons achetée en Démétie. Elle a été capturée dans le Powys et nous a coûté plus de six pièces d'or parce qu'elle est très jolie.

- Elle l'est, affirmai-je en me souvenant de sa marche si légère dans la

nuît silencieuse de Lindinis.

- Merlin le pense aussi, dit Nimue avec mépris. Il tremble en la voyant, mais il est beaucoup trop vieux maintenant, et en outre, nous devons prétendre qu'elle est vierge, pour faire plaisir a Gauvain. Et il nous croit ! Mais cet idiot croirait n'importe quoi ! C'est un imbécile !

- Et il épousera Olwen quand tout sera terminé ? " Nimue rit. " C'est ce que nous lui avons promis, mais lorsqu'il découvrira qu'elle est née esclave et que ce n'est pas un esprit, il pourrait bien changer d'avis.

alors peut-atre la revendrons-nous. Tu voudrais l'acheter ? " Elle me lança un regard en coin.

" Non.

- Toujours fidèle a Ceinwyn? dit-elle d'un ton moqueur.

Comment va-t-elle ? - Bien.

- Viendra-t-elle a Durnovarie pour assister a la Convocation ?

- Non. "

Nimue se retourna pour me lancer un regard soupçonneux. " Mais toi, tu viendras ?

- Oui, j'y assisterai.

- Et Gwydre, tu l'amèneras ?

- S'il veut venir, oui. Mais je demanderai d'abord la permission a son père.

/

- Dis a arthur qu'il faut le laisser venir. Tous les enfants de Bretagne devraient atre témoins de la venue des Dieux. Ce sera une vision inoubliable, Derfel.

- alors, ça va se produire, en dépit des erreurs de Merlin ?

- Cela arrivera, déclara vindicativement Nimue, en dépit de Merlin. Cela arrivera parce que c'est moi qui vais agir. Je donnerai a ce vieux fou ce qu'il désire, que cela lui plaise ou non. " Elle s'arrata, se retourna et s'empara de ma main gauche pour regarder, de son oeil unique, la cicatrice qui marquait ma paume. C'était la marque du

serment qui m'obligeait à exécuter ses ordres et je sentis que Nimue allait me demander quelque chose, mais un soudain élan de prudence l'en empacha. Elle respira à fond, me regarda fixement, puis laissa retomber ma main balafrée. " Tu peux trouver ton chemin tout seul, maintenant ", dit-elle d'un ton amer, puis elle s'en alla.

Je descendis la colline. Les gens se traînaient péniblement jusqu'au sommet avec leur charge de fagots. Les feux devaient brûler durant neuf heures, avait dit Gauvain. Neuf heures pour remplir le ciel de flammes et amener les Dieux sur terre. Ou peut-être, si les rites étaient mal accomplis, les feux brûleraient-ils pour rien.

Dans trois nuits, nous saurions le fin mot de l'histoire.

Ceinwyn aurait aimé venir à Durnovarie pour assister à la convocation des Dieux, mais à la Vigile de Samain, les morts parcourent la terre et ma femme voulait s'assurer qu'on déposerait bien des offrandes pour Dian ; elle pensait qu'il fallait le faire à l'endroit même où elle était morte, aussi emmena-t-elle nos deux autres filles dans les ruines d'Ermid's Hall et là, au milieu des cendres du manoir, elle déposa une cruche d'hydromel coupé d'eau, du pain beurré et une poignée de ces noisettes trempées 91

dans du miel que Dian avait toujours beaucoup aimées. Les sœurs de Dian y ajoutèrent des noix et des œufs durs, puis elles se réfugièrent toutes dans une cabane de forestier gardée par mes lanciers. Elles ne virent pas Dian, car les morts ne se montrent jamais à la Vigile de Samain, mais ignorer leur présence, c'est convier le malheur chez soi. Ceinwyn me raconta plus tard qu'au matin, la nourriture avait disparu et la cruche était vide.

J'étais à Durnovarie où Issa me rejoignit avec Gwydre. Arthur avait accordé

à son fils la permission d'assister à la Convocation et celui-ci était excité. Ce garçon de onze ans était plein de joie, de vie et de curiosité.

Maigre comme son père, il tenait sa beauté de Guenièvre dont il avait le long nez et les yeux hardis. Il était espiègle, mais pas méchant, et tant Ceinwyn que moi aurions été contents que la prophétie de son père s'accomplisse et qu'il épouse notre Morwenna. Cela ne se déciderait pas avant deux ou trois ans et, jusque-là, Gwydre vivrait avec nous. Il voulait être au sommet de Mai Dun et fut déçu lorsque je lui expliquai que personne n'y serait admis en dehors de ceux qui accompliraient le rituel. Même les gens qui avaient édifié les grands

b°chers furent renvoyés durant la journée. Comme les centaines d'autres curieux venus de toute la Bretagne, c'est des prés s'étendant sous l'ancienne forteresse qu'ils assisteraient a la Convocation.

arthur nous rejoignit le matin de la Vigile de Samain et je vis avec quelle joie il retrouvait Gwydre. Le petit garçon était sa seule source de bonheur en ces jours sombres. Son cousin Culhwch arriva de Dunum avec une demi-douzaine de lanciers. " arthur m'a dit qu'il ne fallait pas que je vienne, me confia-t-il avec un grand sourire, mais je ne voulais pas manquer ça. "

Il s'avança en clopinant pour accueillir Galahad qui avait passé ces derniers mois avec Sagramor, a garder la frontière contre les Saxons ; le Numide, obéissant aux ordres d'arthur, était demeuré a son poste, mais avait demandé a Galahad de se rendre a Durnovarie afin de rapporter a son armée les événements de cette nuit. Leurs grandes espérances inquiétaient arthur qui craignait que ses partisans ne soient terriblement déçus si rien ne se produisait.

L'espoir ne fit que s'accroatre lorsque, dans l'après-midi, Cune-glas, roi du Powys, entra a cheval dans la ville avec une douzaine d'hommes, dont son fils Perddel devenu un jeune homme gauche qui tentait de laisser pousser sa moustache. Cuneglas m'étreignit. C'était le frère de Ceinwyn et le plus honnate homme qui soit. Il était passé voir Meurig et confirma la répugnance du roi du

Gwent a combattre les Saxons. " Il croit que son Dieu le protégera, déclara-t-il d'un air mécontent.

- Nous aussi ", répliquai-je en montrant d'un geste, par la fenatre du palais de Durnovarie, ceux qui, en se massant en bas des pentes de Mai Dun, espéraient assister a tout ce qui pourrait arriver en cette nuit capitale.

Beaucoup d'entre eux avaient tenté de gravir la colline, mais les Blackshields de Merlin les tenaient a distance. Dans le pré situé au nord de la forteresse, des chrétiens pleins de bravoure se mirent a prier bruyamment leur Dieu d'envoyer la pluie qui ruinerait le rituel paÔen, mais ils furent chassés par une foule en colère. Une des chrétiennes s'évanouit sous les coups et arthur envoya ses soldats rétablir l'ordre.

" alors, qu'est-ce qui va se passer cette nuit ? me demanda Cuneglas.

- Peut-atre rien du tout, Seigneur Roi.

- Je serais venu de si loin pour rien ? " grommela Culhwch. C'était un homme trapu, belliqueux, au langage grossier, que je comptais parmi mes amis les plus intimes. Il boitait depuis qu'une lame saxonne lui avait entaillé profondément la jambe lors d'une bataille contre les Saxons d'aelle, aux portes de Londres, mais il ne faisait pas d'histoire a propos de la profonde cicatrice qu'il en gardait et prétendait a tre un aussi redoutable lancier qu'avant. " qu'est-ce que tu fais ici ? lança-t-il a Galahad, tel un défi. Je te croyais chrétien ?

- Je le suis.

- alors tu pries pour qu'il pleuve, hein ? " l'accusa-t-il. Il pleuvait au moment mame oa nous parlions, mais ce n'était qu'un petit crachin venu de l'ouest. Certains croyaient que le beau temps suivrait cette bruine, mais il y avait forcément des pessimistes qui prévoyaient un déluge.

" S'il pleut a verse ce soir, dit Galahad pour asticoter Culhwch, reconnastras-tu que mon Dieu est plus grand que les tiens ?

- Je te trancherai la gorge ", gronda Culhwch, qui ne ferait jamais une chose pareille car, comme moi, il était l'ami de Galahad depuis de nombreuses années.

Cuneglas alla s'entretenir avec arthur, Culhwch disparut pour vérifier si une certaine rousse faisait toujours commerce de ses charmes dans une taverne, près de la porte nord de Durnovarie, tandis que Galahad et moi pénétrions dans la ville avec le jeune Gwydre. L'atmosphère était joyeuse, on aurait cru qu'une grande foire d'automne avait rempli les rues de Durnovarie et débordé

93

dans les prés environnants. Des marchands avaient dressé leurs étals, les tavernes ne désemplissaient pas, des jongleurs éblouissaient les foules et une douzaine de bardes chantaient des ballades. Un ours savant montait et descendait la pente a pas pesants devant la maison de l'évêque Emrys, rendu-plus dangereux encore par les bols d'hydromel que lui offrait la foule. Je surpris l'évêque Sansum en train d'épier le gros animal par une fenatre, mais quand il me vit, il se rejeta en arrière et ferma le volet de bois. " Combien de temps va-t-il rester prisonnier ? me demanda Galahad.

- Jusqu'a ce qu'arthur lui pardonne, ce qu'il fera car arthur pardonne toujours a ses ennemis.

- C'est vraiment chrétien, de sa part.
- C'est vraiment stupide ", dis-je en m'assurant que Gwydre ne pouvait pas m'entendre. Il était allé voir l'ours. " Mais je ne pense pas qu'arthur pardonnera a ton demi-frère. Je l'ai rencontré il y a quelques jours.
- Lancelot ? demanda Galahad, l'air surpris. Oa ?
- En compagnie de Cerdic. "

Galahad fit le signe de croix, inconscient des regards mauvais qu'il s'attirait. ¿ Durnovarrie, comme dans la plupart des villes de Dumnonie, la majorité des gens étaient chrétiens, mais aujourd'hui les rues fourmillaient de paysans paÛens et beaucoup étaient désireux de se colleter avec leurs ennemis. " Tu penses que Lance-lot va combattre pour Cerdic ?

- S'est-il jamais battu ? répondis-je, sarcastique.
- Il peut le faire.
- alors, ce sera pour Cerdic.
- Je prie pour que mon Dieu me donne l'occasion de le tuer, dit Galahad, et il se signa de nouveau.
- Si le plan de Merlin réussit, il n'y aura pas de guerre. Juste un massacre mené par les Dieux. "

Galahad sourit. " Sois franc, Derfel, réussira-t-il ?

- Nous sommes ici pour le découvrir ", répondis-je évasive-ment, et il me vint soudain a l'idée qu'il devait y avoir dans la ville une douzaine d'espions saxons venus faire la mame chose. Ces hommes étaient probablement des partisans de Lancelot, des Bretons qui pouvaient, sans se faire remarquer, se maler a la foule pleine d'espoir qui s'enflait d'heure en heure. Si Merlin échouait, pensai-je, cela encouragerait les Saxons, et les batailles de ce printemps n'en seraient que plus dures.

La pluie se mit a tomber sans discontinuer, j'appelai Gwydre, et nous courûmes tous trois vers le palais. Le garçon pria son père de lui permettre de regarder la Convocation depuis les champs proches des remparts de Mai Dun, mais arthur fit non de la tate. " S'il pleut comme cela, il n'arrivera rien. Tu ne feras que prendre froid et alors... " Il s'interrompit soudain. Et ta mère me grondera, avait-il failli dire.

" Et tu passeras le rhume a Morwenna et a Seren, dis-je, et elles me le passeront, et je le passerai a ton père, et toute l'armée éter-nuera quand les Saxons arriveront. "

Gwydre réfléchit une seconde, décida que je blaguais et tirailla son père par la main. " Je t'en prie !

- Tu pourras regarder de la salle du haut, avec nous, insista arthur.

- alors, je peux retourner voir l'ours, Père ? Il est en train de s'enivrer et on va l,cher les chiens contre lui. Je me mettrai a l'abri sous un porche. Je te le promets. Je t'en prie, Père ? "

arthur le laissa partir et je chargeai Issa de veiller sur lui, puis Galahad et moi nous mont,mes dans la salle du haut. L'année précédente, lorsque Guenièvre y venait encore parfois, cette pièce était propre et meublée d'une manière raffinée, mais maintenant la poussière et le désordre y régnaient. Guenièvre avait tenté de rendre a ce b,timent romain son ancienne splendeur, mais lors de la rébellion il avait été pillé par les armées de Lancelot et nous n'avions rien fait pour réparer les dég,ts. Les hommes de Cune-glas venaient d'y allumer un feu et la chaleur des b°ches déformait les petits carreaux du sol. Cuneglas s'était posté devant la grande fenetre pour contempler d'un air morne, par-dela le chaume et les tuiles de Durnovarie, les versants de Mai Dun presque dissimulés par un rideau de pluie. " Elle va se calmer, hein ? nous demanda-t-il instamment lorsque nous entr,mes.

- Elle va probablement empirer ", répliqua Galahad, et juste a cet instant, un coup de tonnerre gronda au nord, la pluie se déchaana, rebondissant sur les toits en clochettes de quatre a cinq pouces. au sommet de Mai Dun, le bois a br°ler se faisait tremper, mais si seules les couches extérieures étaient mouillées, les b°ches qui se trouvaient au centre resteraient sèches, mame après une bonne heure d'averse, et pourraient lutter contre l'humidité du petit bois ; cependant, si la pluie persistait durant toute la nuit, la lueur des feux s'avérerait insuffisante. " au moins, la pluie va desso°ler les ivrognes ", fit observer Galahad.

L'évaque Emrys apparut sur le seuil ; son épaisse robe noire était transpercée et boueuse. Il jeta un regard inquiet sur les lanciers paÔens, effrayants, de Cuneglas, puis se h,ta de nous rejoindre a la fenetre. "

arthur est ici ?

- quelque part dans le palais, répondis-je, puis je le présentai au roi Cuneglas et ajoutai que l'évaque était l'un de nos bons chrétiens.

- J'espère que nous le sommes tous, Seigneur Derfel, dit Emrys en s'inclinant devant le souverain.

- Pour moi, dis-je, les bons chrétiens sont ceux qui ne se sont pas rebellés contre arthur.

- C'était une rébellion ? demanda l'évêque. Je croyais qu'il s'agissait d'une folie suscitée par un pieux espoir, et j'ose dire que Merlin, ce soir, fait exactement la même chose. Je suppose qu'il va être déçu, comme beaucoup de mes pauvres ouailles l'ont été l'an dernier. Mais qu'est-ce que va provoquer la déception de ce soir ? C'est pour cela que je suis venu.

- qu'arrivera-t-il ? " demanda Cuneglas.

Emrys haussa les épaules. " Si les Dieux de Merlin n'apparaissent pas, Seigneur Roi, qui accusera-t-on ? Les chrétiens. Et qui se fera massacrer par la foule ? Les chrétiens. " Emrys se signa. " Je veux qu'arthur promette de nous protéger.

- Je suis sûr qu'il le fera de grand cœur, dit Galahad.

- Pour vous, l'évêque, il le fera ", ajoutai-je. Emrys était resté loyal à arthur, et c'était un homme bien, même s'il se montrait aussi circonspect dans ses avis que son vieux corps était pesant. Comme moi, l'évêque faisait partie du Conseil royal qui était censé proposer une ligne de conduite à Mordred, mais maintenant que notre roi était prisonnier à Lindinis, il ne s'assemblait que rarement. arthur consultait les conseillers en privé, puis prenait ses décisions, mais actuellement, elles ne concernaient que les préparatifs contre l'invasion saxonne, et nous étions tous bien contents de laisser arthur porter ce fardeau.

Un éclair zébra les nuages et, une seconde plus tard, un coup de tonnerre éclata, si fort que nous rentrâmes involontairement la tête dans les épaules. La pluie, déjà violente, s'intensifia soudain, battant furieusement les toits et faisant bouillonner des petits torrents d'eau boueuse dans les rues et les ruelles de Durnovar. Des mares se formèrent sur le sol de la grande salle.

" Peut-être les Dieux ne veulent-ils pas qu'on les convoque ? fit observer Cuneglas d'un ton maussade.

- Merlin dit qu'ils sont très loin, répliquai-je, alors cette pluie n'est pas leur œuvre.

- C'est la preuve qu'un dieu plus grand est intervenu, argumenta Emrys.

- ¿ votre requête ? s'enquit Cuneglas d'un ton acide.

- Je n'ai pas prié pour faire tomber la pluie, Seigneur Roi, répliqua l'évêque. Si vous le souhaitez, je peux même prier pour qu'elle cesse. " Et sur ces mots, il ferma les yeux, étendit les bras, leva la tête, et marmonna. La solennité de cet instant fut gâchée par une goutte de pluie qui, passant entre les tuiles du toit, tomba droit sur son crâne tonsuré, mais il termina sa prière et se signa.

Miraculeusement, juste au moment où la main potelée d'Emrys faisait le signe de croix sur sa robe sale, la pluie se mit à faiblir. Le vent d'ouest apporta encore quelques fortes rafales, mais le tambourinement sur le toit cessa soudain et l'atmosphère, entre notre haute fenêtre et le sommet du Mai Dun, commença à s'éclaircir. La colline semblait encore sombre sous les nuages gris et l'on ne voyait rien de l'ancienne forteresse, sauf une poignée de lanciers qui gardaient les remparts et, en dessous, quelques pèlerins installés aussi haut qu'ils l'avaient osé sur les pentes. Emrys ne savait pas bien s'il devait se montrer satisfait de l'efficacité de sa prière, ou abattu, mais nous en fûmes impressionnés, surtout lorsqu'une brèche s'ouvrit au cœur des nuages et qu'un pâle rayon de soleil darda, oblique, pour rendre tout leur vert aux pentes de Mai Dun.

Des esclaves nous apportèrent de l'hydromel chaud et de la venaison froide, mais je n'avais pas faim. Au lieu de manger, je regardai l'après-midi faire place au soir et les nuages partir en lambeaux. Le ciel s'éclaircit et l'occident devint un grand embrasement rouge au-dessus de la lointaine Lyonesse. Le soleil se couchait en cette Vigile de Samain et, dans toute la Bretagne, même dans l'Irlande chrétienne, les gens laissaient de la nourriture et de la boisson pour les morts qui allaient traverser le golfe d'Annwn sur le pont des épées. C'était la nuit où les corps-ombres venaient en procession fantomatique visiter la terre où ils avaient respiré, aimé, et où ils étaient morts. Beaucoup d'entre eux avaient succombé à la bataille de Mai Dun et ce soir, leurs spectres envahiraient la colline ; alors, je pensai au petit corps-ombre de Dian errant dans les ruines d'Ermid's Hall.

Arthur entra dans la salle et je trouvai qu'il paraissait bien différent sans le fourreau hachuré en croisillons d'Excalibur. Il poussa un grognement quand il vit que la pluie s'était arrêtée, puis écouta la requête d'Emrys. " J'enverrai mes lanciers dans les rues, le rassura-t-il, et tant que vos gens ne se railleront pas des païens, ils seront en

sécurité. " Il prit une corne d'hydromel des mains d'une esclave, puis se retourna vers l'évaque. " Je voulais vous voir ", dit-il, et il lui fit part de ses inquiétudes a propos du roi Meurig. " Si le Gwent ne se bat pas a nos côtés, les Saxons nous surpasseront en nombre. " Emrys blamit. " Le Gwent ne laissera s'rement pas tomber la

Dumnonie !

- Le Gwent a été soudoyé ", répliquai-je, et je lui racontai comment aelle avait livré l'accès de son pays aux missionnaires de Meurig. " Tant que le roi croira que les Sa'Ôs peuvent se convertir, il ne lèvera pas l'épée contre eux.

- Je dois me réjouir de l'éventuelle évangélisation des Saxons, dit pieusement Emrys.

- Surtout pas. Lorsque ces prêtres auront servi l'objectif d'aelle, il leur fera couper la gorge.

- Et ensuite, il coupera les nôtres ", ajouta Cuneglas avec rancœur. arthur et lui avaient décidé de rendre visite au roi du Gwent, et mon seigneur exhorta Emrys a se joindre a eux. " Il vous écouterait, et si vous, un évêque, pouviez le convaincre que les chrétiens de Dumnonie ont plus a craindre des Saxons que de moi, il changerait peut-être d'avis.

- Je viendrai volontiers, bien volontiers.

- Il faudra, au moins, persuader le jeune Meurig de laisser mon armée traverser son territoire ", dit Cuneglas d'un air résolu. arthur eut l'air alarmé. " Il pourrait refuser ?

- C'est ce que disent mes informateurs, rétorqua Cuneglas, puis il haussa les épaules. Mais si les Saxons attaquent, je le ferai tout de même, arthur, qu'il m'en ait donné la permission ou non.

- alors, ce sera la guerre entre le Gwent et le Powys, fit remarquer amèrement arthur, et cela ne fera qu'aider les S a'Ôs. " Il frissonna. "

Pourquoi Tewdric a-t-il abdiqué ? " C'était le père de Meurig, et bien qu'il fût chrétien, il avait toujours mené ses hommes contre les Saxons aux côtés d'arthur.

au couchant, les dernières lueurs rouges s'effaçaient. Durant quelques instants, le monde resta suspendu entre la lumière et l'obscurité, puis l'abîme nous avala. Nous restâmes à la fenêtre, glacés par le vent

humide, a regarder les premières étoiles pointer hors des gouffres creusés dans les nuages. La lumière du premier

quartier, surgie a ras des flots, nimba un nuage qui nous dissimulait les étoiles formant la tate de la constellation du serpent. C'était la tombée de la nuit, la veille de Samain, et les morts allaient revenir.

quelques feux éclairaient les maisons de Durnovarie, mais la campagne était d'un noir de poix, sauf la oa un rayon de lune argentait un bosquet, sur l'épaule d'une lointaine colline. Mai Dun n'était qu'une ombre vague dans les ténèbres, une masse sombre au cour noir de la nuit. L'obscurité

s'épaissit, d'autres étoiles apparurent et la lune se lança dans une course folle entre les nuages déchiquetés. Maintenant, le flot des morts franchissait le pont des épées et se glissait au milieu de nous, mame si nous ne pouvions ni les voir ni les entendre ; ils étaient la, dans le palais, dans les rues, dans chaque vallée, chaque ville et chaque maisonnée de Bretagne, tandis que sur les champs de bataille, oa tant d',mes avaient été arrachées a leurs corps terrestres, ils erraient comme une nuée d'étourneaux. Dian hantait les arbres d'Ermid's Hall, et les corps-ombres déferlaient sur le pont des épées pour envahir l'ale de Bretagne. Un jour, moi aussi, par cette mame nuit, je viendrai voir mes enfants et leurs enfants et les enfants de leurs enfants. Pour toujours, pensai-je, mon ,me viendrait errer sur la terre a chaque Vigile de Samain.

Le vent se calma. La lune était de nouveau cachée par un grand banc de nuages qui recouvrait l'armorique, mais au-dessus de nos tates, le ciel était plus clair. Les étoiles, oa vivaient les Dieux, flamboyaient dans le vide. Culhwch était rentré au palais et il nous rejoignit a la fenatre oa nous nous serr,mes pour contempler la nuit. Gwydre était revenu de la ville, mais au bout d'un moment, il se lassa de fixer l'obscurité humide et alla voir des amis qu'il s'était faits parmi les lanciers du palais.

" quand commencera le rituel ? demanda arthur.

- Pas avant longtemps, lui répondis-je. Les feux doivent br°ler pendant six heures avant que la cérémonie débute.

- Comment Merlin compte-t-il les heures ? s'enquit Cuneglas.

- Dans sa tate, Seigneur Roi ", répondis-je.

Les morts se glissaient parmi nous. Le vent était tombé et le calme

faisait hurler les chiens de la ville. Les étoiles, encadrées par les nuages ourlés d'argent, luisaient d'une clarté surnaturelle.

Puis, soudain, au sein de l'obscurité cruelle de la nuit, du sommet de Mai Dun aux larges remparts, le premier feu s'embrasa, la convocation des Dieux avait commencé.

Un moment, cette unique flamme jaillit, pure et brillante, au-dessus des remparts de Mai Dun, puis le feu se propagea jusqu'à ce que toute la grande cuvette formée par les talus herbus des murs de la forteresse se remplisse d'une lumière pâle et fuligineuse. J'imaginai les hommes en train d'enfoncer les torches au cour des haies hautes et larges, puis de courir avec la flamme pour la transmettre à la spirale centrale ou embraser les cercles extérieurs. Les bûchers s'allumèrent d'abord lentement, le feu luttant avec les branches trempées et sifflantes, mais la chaleur évapora peu à peu l'humidité et la lueur du brasier devint de plus en plus brillante jusqu'à ce que l'incendie se fût enfin propagé à tout ce grand dessin et que la lumière brillât immense et triomphale dans la nuit. La crête de la colline était maintenant incandescente, en proie aux flammes bouillonnantes, couronnée d'une fumée rouge qui montait vers le ciel en tournoyant. Les flambées étaient assez brillantes pour projeter des ombres vacillantes sur Durnovarie où les rues regorgeaient de monde ; certains spectateurs avaient même grimpé sur les toits pour mieux contempler la lointaine conflagration.

" Six heures ? me demanda Culhwch, incrédule.

- C'est ce que Merlin a dit. "

Culhwch cracha. " Six heures ! Je pourrais retourner voir la rouquine. "

Mais il ne bougea pas, et aucun de nous non plus ; nous restâmes à contempler la danse des flammes sur la colline. C'était le feu d'alarme de la Bretagne, le terme de l'histoire, la convocation des Dieux, et nous le regardions dans un silence tendu, comme si nous nous attendions à voir la descente des Dieux déchirer la fumée plombée.

inn

C'est arthur qui brisa notre tension. " Mangeons, dit-il d'un ton bourru.

S'il nous faut attendre six heures, nous ferions aussi bien de dîner. "

Le peu de conversation qu'il y eut durant ce repas porta sur le roi Meurig et la redoutable possibilité qu'il tienne ses lanciers à l'écart de

la guerre prochaine. Si guerre il devait y avoir, continuais-je a penser, et je ne cessais de jeter des coups d'oeil par la fenetre sur les flammes qui bondissaient et/la fumée qui tourbillonnait. J'essayais d'évaluer l'écoulement du temps, mais en vérité, je fus incapable de dire si le repas avait duré une heure ou deux lorsque nous nous retrouvâmes postés a la grande fenetre ouverte pour contempler Mai Dun oa, pour la première fois, on avait rassemblé les Trésors de Bretagne. Il y avait la Corbeille de Garanhir en brindilles de saule tressées, assez grande pour contenir un pain et des poissons, mais si dépenaillée que toute ménagère qui se respecte l'aurait depuis longtemps livrée au feu. La Corne de Bran Galed, une corne de bouf noircie par l'âge au bord garni d'étain tout ébréché. Le Chariot de Modron qui s'était brisé au cours du temps, si petit que seul un enfant aurait pu tenir dedans, a condition encore qu'on ait pu le réparer.

Le Licol d'Eiddyn, destiné aux boufs, réduit a une corde usée et des anneaux en fer rouilles que mame le plus pauvre des paysans aurait hésité a utiliser. Le Couteau de Laufrodedd n'offrait plus qu'une large lame émoussée et un manche en bois cassé, et tout artisan aurait eu honte de posséder la Pierre a aiguiser de Tudwal tant elle était abrasée. La Casaque de Padarn, élimée et rapiécée, vrai vatement de mendiant, semblait pourtant en meilleur état que le Manteau de Rhegadd, censé accorder l'invisibilité a celui qui le portait, guère plus épais maintenant qu'une toile d'araignée.

Le Plat de Rhygenydd était une écuelle en bois, craquelée au point de ne pouvoir plus servir, et la Piste de Gwenddolau une vieille planche gauchie, si usée que les points des parties, gravés dedans, étaient presque effacés.

La Bague d'Eluned ressemblait a un anneau de guerrier tout a fait ordinaire, tel que les lanciers se plaisaient a en fabriquer avec les armes des ennemis qu'ils avaient tués, et nous en avions tous jeté de bien plus beaux que celui-la. Seuls deux des Trésors avaient une valeur intrinsèque : Excalibur, l'...pée de Rhydderch, forgée dans l'autre Monde par Gofannon en personne, et le Chaudron de Clyddno Eiddyn. aujourd'hui, tous, camelote ou merveille, étaient ceinturés de feu afin d'envoyer un signal a leurs Dieux lointains.

mi

Le ciel s'éclaircissait toujours, mame si des nuages s'amassaient encore a l'horizon sud, et tandis que nous nous enfoncions de plus en plus dans cette nuit des morts, les éclairs commencèrent a scintiller. C'était le premier signe des Dieux et, poussé par la crainte qu'ils

m'inspiraient, je touchai le fer de la garde d'Hywel-bane, mais les grandes zébrures de lumière brillaient loin, très loin, peut-être au-dessus de la mer ou, encore plus loin, au-dessus de l'Armorique. Durant une heure au moins, la foudre déchira le ciel, du côté du sud, mais toujours en silence. Une fois, un nuage parut s'éclaircir de l'intérieur, nous hoquetâmes et Emrys se signa.

Les éclairs lointains s'effacèrent, ne laissant que le grand feu qui faisait rage au sein des remparts de Mai Dun. C'était un signal qui devait franchir le gouffre d'annwn, un flamboiement qui atteignait sans doute les ténèbres entre les mondes. Qu'est-ce que les morts en pensaient ? me demandai-je. Est-ce qu'une horde d'ombres s'assemblaient autour de Mai Dun pour être témoins de la convocation des Dieux ? J'imaginai les reflets de ces flammes voltigeant sur les lames d'acier du pont des épées, et peut-être pénétrant jusque dans l'autre Monde lui-même, et j'avoue que j'étais effrayé. Les éclairs s'étaient évanouis et la violence du grand brasier ne semblait susciter nul émule, mais nous étions tous conscients, je pense, que le monde tremblait, sur le point de changer.

Puis, au cours de ces heures, un nouveau signe apparut. C'est Galahad qui l'aperçut le premier. Il se signa, regarda fixement par la fenêtre comme s'il ne pouvait en croire ses yeux, puis désigna quelque chose, au-dessus du grand panache de fumée qui jetait un voile sur les étoiles. " Vous voyez ? " demanda-t-il, et nous nous penchâmes à la fenêtre pour regarder.

Les lueurs du ciel nocturne étaient apparues.

Nous avions tous vu ce genre de lumières auparavant, quoique rarement, mais leur arrivée ce soir-là signifiait sûrement quelque chose. Pour commencer, ce ne fut qu'une vapeur bleue miroitant dans l'obscurité, mais lentement elle s'intensifia et devint plus brillante, un rideau de feu se joignit à ce bleu pour pendre comme une étoffe ondoyante entre les étoiles. Merlin m'avait dit que ces lumières étaient fréquentes dans le nord lointain, mais celles-là flottaient au sud, puis, glorieusement, brusquement, tout l'espace au-dessus de nos têtes fut traversé par des cascades bleues, argentées et cramoisies. Nous descendâmes dans la cour pour mieux voir et nous restâmes là, frappés de terreur, tandis que les cieux ir-

ruilaient. De la cour, nous ne pouvions plus voir les feux de Mai Dun, mais leur éclat remplissait le ciel au sud, tandis que les lumières étranges formaient une arche radieuse au-dessus de nos têtes.

" Croyez-vous, maintenant, l'évaque ? " demanda Culhwch.

Emrys semblait incapable de parler, mais il frissonna et toucha la croix de bois suspendue a son cou. " Nous n'avons jamais nié l'existence d'autres puissances, dit-il calmement. Nous croyons seulement que notre Dieu est le seul vrai Dieu.

- Les autres Dieux sont quoi, alors ? " demanda Cuneglas.

Emrys se renfroigna, rechignant d'abord a répondre, puis la probité le poussa a parler. " Les pouvoirs des ténèbres, Seigneur Roi.

- Les pouvoirs de la lumière, a coup sûr ", dit arthur avec un respect admiratif, car même lui était impressionné. Lui qui aurait préféré que les Dieux ne nous contactent jamais voyait leur puissance dans le ciel et il était plein d'émerveillement. " que va-t-il se passer maintenant ? "

C'est a moi qu'il avait posé cette question, mais l'évaque Emrys lui répondit : " La mort va venir, Seigneur, dit-il.

- La mort ? " demanda arthur, pas certain d'avoir bien entendu.

Emrys était parti se réfugier sous la galerie, comme s'il craignait la force de la magie qui scintillait et ruisselait, si brillante, entre les étoiles. " Toutes les religions utilisent la mort, Seigneur, dit-il d'un ton pédant, même la nôtre croit au sacrifice. Seulement, dans le christianisme, c'est le Fils de Dieu qui s'est sacrifié afin que personne ne soit plus jamais poignardé sur un autel, mais je ne vois pas de religion qui n'associe la mort a ses mystères. Osiris a été tué - il s'aperçut soudain qu'il parlait du culte d'Isis, qui avait empoisonné la vie d'arthur, et il se hâta de poursuivre -, Mithra est mort, aussi, et son culte exige le sacrifice d'un taureau. Tous nos Dieux meurent, Seigneur, et toutes les religions, sauf le christianisme, recréent ces morts lors de leurs cultes.

- Nous, les chrétiens, avons dépassé la mort pour entrer dans la vie, dit Galahad.

- C'est vrai, Dieu en soit loué, acquiesça Emrys en faisant le signe de croix, mais pas Merlin. " Les lumières brillaient plus fort dans le ciel, grands rideaux de couleurs a travers lesquels, tels les fils d'une tapisserie, des scintillements de lumière blanche

passaient comme l'éclair et chutaient. " La mort est la magie la plus puissante, dit l'évaque d'un air désapprobateur. Un Dieu miséricordieux ne saurait le supporter, et le nôtre y a mis fin par la

mort de son propre Fils.

- Merlin ne se sert pas de la mort, dit Culhwch en colère.

- Si, dis-je d'une voix douce. avant que nous allions chercher le Chaudron, il a sacrifié un atre humain. Il me l'a dit.

- C'était qui ? demanda vivement arthur.

- Je l'ignore, Seigneur.

- Il racontait sans doute des histoires, dit Culhwch, les yeux levés vers le ciel, il adore ça.

- Ou plus probablement, il disait la vérité, argumenta Emrys. L'ancienne religion exigeait beaucoup de sang et, en général, du sang humain. Nous savons si peu de choses, mais je me souviens que le vieux Balise me disait que les druides se plaisaient à sacrifier des atres humains. C'étaient généralement des prisonniers de guerre. Certains étaient br^olés vifs, d'autres jetés dans les puits de la mort.

- Et certains en réchappaient ", ajoutai-je à voix basse, car on m'avait précipité, lorsque j'étais enfant, dans le puits de la mort d'un druide ; je m'étais arraché à l'horreur des corps brisés, mourants, et Merlin m'avait adopté.

Emrys fit comme s'il ne m'avait pas entendu. " D'autres occasions nécessitaient un sacrifice d'une plus grande valeur, bien entendu. En Elmet et en Cornovie, on parle encore du sacrifice que l'on fit durant l'année Noire.

- quel fut-il ? demanda arthur.

- Ce n'est peut-être qu'une légende, car cela remonte à un passé trop reculé pour que le souvenir en soit exact. " L'évêque parlait de l'année Noire où les Romains avaient pris Ynys Mon, et détruit le cœur même de la religion des druides, sombre événement arrivé il y avait plus de quatre siècles. " Pourtant, là-bas, les gens parlent encore du sacrifice du roi Cefydd, poursuivit Emrys. Il y a bien longtemps que j'ai entendu cette histoire, mais Balise y croyait encore. Cefydd affrontait l'armée romaine et paraissait sur le point d'être écrasé, aussi sacrifia-t-il ce qu'il avait de plus précieux.

- Et c'était ? " demanda arthur. Il avait oublié les lumières dans le ciel et regardait fixement l'évêque.

" Son fils, bien entendu. Il en fut toujours ainsi, Seigneur. Notre propre Dieu a sacrifié Son Fils, Jésus-Christ, et il a même demandé à Abraham de tuer Isaac, bien qu'ensuite, Il soit revenu sur sa décision. Mais les druides de Cefydd le persuadèrent de tuer son fils. Cela n'a pas marché, bien sûr. L'Histoire rapporte que les Romains ont massacré

Cefydd et toute son armée, puis rasé les bosquets des druides, sur Ynys Mon. " Je sentis que l'évêque était tenté de remercier son Dieu de cette destruction, mais Emrys n'était pas Sansum et avait donc assez de tact pour taire sa gratitude.

/

Arthur s'avança vers la galerie. " qu'est-ce qui se passe sur cette colline ? demanda-t-il à voix basse.

- Je ne peux pas vous le dire, Seigneur, répondit Emrys, plein d'indignation.

- Mais vous croyez qu'on est en train de tuer ?

- Je crois que c'est possible, Seigneur, dit craintivement Emrys. Je pense même que c'est probable.

- Tuer qui ? " exigea Arthur, et l'air, prêt de sa voix fit que tous les hommes rassemblés dans la cour détournèrent les yeux de la magnificence du ciel pour le regarder fixement.

- Si c'est l'ancien sacrifice, Seigneur, et le sacrifice suprême, alors ce doit être le fils d'un chef.

- Gauvain, fils de Budic, et Mardoc, dis-je doucement.

- Mardoc ? " Arthur pivota pour me faire face.

" Un enfant de Mordred ", répondis-je, saisissant soudain pourquoi Merlin m'avait questionné sur Cywyllog, pourquoi il avait emmené l'enfant à Mai Dun, et pourquoi il avait si bien traité le petit garçon. Comment n'avais-je pas compris plus tôt ? Cela me semblait évident maintenant.

" Oa est Gwydre ? " demanda brusquement Arthur.

Durant quelques battements de cœur, personne ne répondit, puis Galahad montra du geste le corps de garde. " Il était avec les lanciers durant notre danger. "

Mais Gwydre n'y était plus, ni dans la pièce où arthur dormait quand il était à Durnovarie. On ne le trouva nulle part et personne ne se rappelait l'avoir vu depuis le crépuscule. arthur oublia totalement les lumières magiques tandis qu'il fouillait le palais des caves au verger, mais il ne découvrit aucun signe de son fils. Je pensais aux paroles de Nimue sur Mai Dun, lorsqu'elle m'avait encouragé à amener Gwydre à Durnovarie, et me rappelais sa discussion avec Merlin, à Lindinis, sur l'identité de celui qui dirigeait la Dumnonie ; je ne voulais pas croire mes soupçons, mais ne pouvais les ignorer. " Seigneur, dis-je en retenant arthur 101

par la manche, je crois qu'on l'a emmené sur la colline. Pas Merlin, mais Nimue.

- Il n'est pas fils de roi, fit remarquer Emrys avec une grande inquiétude.

- Gwydre est le fils d'un chef ! cria arthur. Est-Ce que quelqu'un nierait cela ? " Personne ne le fit, ni n'osa prendre la parole. arthur se tourna vers le palais. " Hygwydd ! Une épée, une lance, un bouclier, Llamrei !

Vite !

- Seigneur ! intervint Culhwch.

- Silence ! " cria arthur. Il était fou de rage et c'est sur moi qu'il déchargea sa colère car je lui avais conseillé de permettre à Gwydre de venir. " Savais-tu ce qui allait arriver ? me demanda-t-il.

- Bien sûr que non, Seigneur. Je ne le sais toujours pas. Crois-tu que j'aurais pu faire du mal à Gwydre ? "

arthur me regarda d'un air sombre, puis se détourna. " Il n'est pas nécessaire qu'aucun de vous m'accompagne, lança-t-il pardessus son épaule, mais je vais à Mai Dun chercher mon fils. " Il traversa la cour à grands pas jusqu'à l'endroit où Hygwydd, son serviteur, tenait Llamrei pendant qu'un palefrenier la sellait. Galahad le suivit en silence.

J'avoue que je restai immobile quelques secondes. Je n'avais pas envie d'intervenir. Je voulais que les Dieux viennent. Je voulais que tous nos ennuis prennent fin dans un grand battement d'ailes et que Beli Mawr parcoure miraculeusement la terre à longues foulées. Je voulais la Bretagne de Merlin.

Puis je me souvins de Dian. Ma benjamine était-elle dans la cour du palais cette nuit ? Son ,me avait dû venir sur terre, car c'était la Vigile

de Samain, et soudain, les larmes me vinrent aux yeux tandis que je me remémorais l'atroce douleur de la perte d'un enfant. Je ne pouvais pas rester dans la cour du palais de Durnovarie pendant que Gwydre mourait, ni pendant que Mardoc souffrait. Je ne voulais pas aller à Mai Dun, mais je savais que je ne pourrais plus regarder Ceinwyn en face si je ne faisais rien pour empêcher la mort d'un enfant, aussi je suivis arthur et Galahad.

Culhwch m'arrata. "Gwydre est le fils d'une putain", ronchonna-t-il trop bas pour qu'arthur l'entende.

Je ne souhaitais pas discuter du lignage du fils d'arthur. " Si arthur y va seul, il se fera tuer. Il y a une quarantaine de Black-shields sur cette colline.

- Et si nous y allons, nous deviendrons les ennemis de Merlin. "

Cuneglas s'approcha et posa la main sur mon épaule. " Eh bien?

- Je chevauche avec arthur ", répondis-je. Je n'en avais pas envie, mais je ne pouvais pas faire autrement. " Issa ! criai-je. Un cheval !

- Si tu y vas, grogna Culhwch, je suppose qu'il faut que je vienne. Juste pour être sûr qu'il ne t'arrive rien. " Puis soudain, nous demandâmes tous à grands cris des chevaux, des armes et des boucliers.

Pourquoi y sommes-nous allés ? J'ai très souvent réfléchi à cette nuit-là.

Je peux encore voir les lumières scintillantes qui ébranlaient les deux, et humer la fumée qui jaillissait du sommet de Mai Dun, et sentir le grand poids de la magie qui pesait sur la Bretagne, mais nous chevauchâmes tout de même. Je sais que j'étais plongé dans un grand désarroi en cette nuit déchirée par les flammes. J'étais poussé par les sentiments que m'inspirait la mort d'un enfant, et par le souvenir de Dian, et par ma culpabilité car j'avais encouragé Gwydre à venir ici, mais, par-dessus tout, par mon affection pour arthur. Et alors, qu'en était-il de celle que j'éprouvais pour Merlin et Nimue ? Je n'avais jamais pensé qu'ils pouvaient avoir besoin de moi, mais arthur, si, et en cette nuit où la Bretagne était piégée entre le feu et la lumière, je partis à cheval retrouver son fils.

Douze d'entre nous chevauchèrent ainsi. arthur, Galahad, Culhwch, Derfel et Issa, parmi les Dumnoniens ; les autres, c'étaient Cuneglas et les siens.

aujourd'hui, où l'on raconte encore cette histoire, on apprend aux enfants qu'Arthur, Galahad et moi, nous fîmes les trois destructeurs de la Bretagne, mais douze cavaliers partirent par cette nuit des morts. Nous n'avions pas d'armure, juste nos boucliers, mais chaque homme portait une lance et une épée.

La foule s'écartait dans les rues illuminées par les feux tandis que nous chevauchions vers le grand portail sud de Durnovarrie. Il était ouvert, comme à chaque Vigile de Samain, afin de laisser l'accès de la ville aux morts. Nous baissâmes la tête pour passer sous les poutres de la porte, puis nous galopâmes entre les prés remplis de gens qui contemplaient, ensorcelés, le mélange bouillonnant de flammes et de fumée qui jaillissait du sommet de la colline.

1q7

Arthur adopta un train terrifiant et je m'accrochai au pommeau de ma selle, de crainte d'être désarçonné. Nos capes flottaient derrière nous, les fourreaux de nos épées tressautaient bruyamment, tandis qu'au-dessus de nos têtes, les cieux se remplissaient de fumée et de lumière. Je sentis l'odeur des feux¹ de bois et j'entendis le crépitement des flammes longtemps avant d'atteindre le versant de la colline.

Personne ne tenta de nous arrêter lorsque nous encourageâmes nos chevaux à la gravir. Les lanciers ne s'opposèrent à nous que lorsque nous atteignâmes le dédale du passage menant à la forteresse. Arthur le connaissait, car lorsque Guenièvre et lui habitaient Durnovarrie, ils montaient souvent au sommet, l'été, aussi nous guida-t-il avec assurance dans le couloir tortueux, et c'est là que trois Blackshields pointèrent sur nous leurs lances pour nous obliger à faire halte. Arthur n'hésita pas. Il éperonna son cheval, pointa sa longue lance et lança la bride à Llamrei. Les Blackshields, impuissants, se replièrent en criant tandis que les grands destriers passaient devant eux dans un fracas de tonnerre.

La nuit n'était maintenant que bruit et lumière. Le bruit, c'était celui d'un grand feu puissant et d'arbres entiers qui éclataient au cœur des flammes affamées. La fumée voilait les lumières du ciel. Les lanciers vociféraient sur les remparts, mais personne ne s'opposa à nous lorsque nous franchîmes en coup de vent la muraille intérieure, au sommet de Mai Dun.

Et là, nous fîmes arrêter, non par les Blackshields, mais par une rafale de chaleur desséchante. Je vis Llamrei se cabrer et se dérober pour

échapper aux flammes, je vis arthur s'accrocher a sa crinière et je vis les yeux de la jument rougeoyer du feu qui s'y réfléchissait. La chaleur, c'était celle d'un millier de forges, bourrasque hurlante d'air brûlant qui nous fit tous reculer, ébranlés. Je ne voyais rien a l'intérieur des flammes, car le centre du dessin de Merlin était dissimulé par les bouillonnantes murailles de feu. 3 coups de talons, arthur fit revenir Llamrei vers moi. " Par où passer ? " cria-t-il. J'ai dû hausser les épaules.

" Comment a fait Merlin pour entrer ? " demanda arthur.

J'émis une supposition. " Par l'autre côté, Seigneur. " Le temple se dressait du côté oriental du dédale de feu et je supposai que l'on avait sûrement laissé un passage entre les spirales extérieures.

arthur tira sur les rênes et exhorta Llamrei a gravir la pente du rempart intérieur jusqu'au chemin qui contournait la crête. Les Blackshields se dispersèrent au lieu de l'affronter. Nous chevauchâmes derrière notre chef jusqu'en haut du rempart et, bien que nos chevaux fussent terrifiés par la présence des feux sur leur droite, ils suivirent Llamrei au sein des étincelles tournoyant et de la fumée. Une grande partie du brasier s'effondra lorsque nous passâmes au galop, ma monture fit un écart pour s'éloigner de l'enfer et nous nous retrouvâmes sur la face externe du rempart intérieur. Une seconde, je crus que ma jument allait dégringoler dans le fossé et je me penchai désespérément hors de la selle, la main gauche accrochée a sa crinière, mais elle retrouva son équilibre, regagna le sentier et continua au galop.

Une fois passé l'extrémité nord des grands cercles de feu. arthur revint vers le plateau. Une braise rougeoyante avait atterri sur sa cape blanche et commençait a consumer doucement la laine ; je me rangeai près de lui et l'éteignis de quelques coups de poing. " Où ? me cria-t-il.

- Là, Seigneur. " Je montrai du doigt les spirales de flammes les plus proches du temple. Je ne voyais aucune brèche, mais lorsque nous nous rapprochâmes, il nous apparut qu'il y en avait eu une que l'on avait refermée avec des fagots ; ce nouveau bois n'était pas aussi bien entassé

que le reste et, a cet endroit, le feu, au lieu de faire huit ou dix pieds de haut, ne montait que jusqu'a la taille. au-delà, un espace vide s'ouvrait entre les spirales intérieure et extérieure, et d'autres Blackshields nous y attendaient.

arthur fit avancer Llamrei au pas. Il se pencha pour lui parler, presque comme s'il lui expliquait ce qu'il désirait. La jument avait peur. Elle ne cessait de dresser les oreilles et dansait sur place, mais elle ne broncha pas devant les feux ardents qui brôlaient de chaque côté de l'unique passage menant au cour du brasier. arthur l'arrata a quelques pas de celui-ci, pour la calmer. La jument ne cessait d'encenser et roulait des yeux blancs. Il la laissa regarder la brèche, lui tapota le cou, lui parla de nouveau et fit volte-face.

Il traça un cercle au trot, éperonna sa monture pour qu'elle se mette au petit galop, puis l'éperonna de nouveau face a la brèche. Llamrei encensa et je crus qu'elle allait se dérober, mais elle parut avoir pris sa décision et vola vers les flammes. Cuneglas et Galahad suivirent. Culhwch maudit le risque que nous prenions, et nous donn,mes tous des coups de talons dans les flancs de nos montures.

arthur se tapit contre le cou de la jument tandis qu'elle marte-109

lait le sol. Il la laissa choisir son rythme et elle ralentit de nouveau.

Je crus qu'elle se déroberait, puis je vis qu'elle se préparait a sauter par-dessus les flammes. Je criai pour essayer de cacher ma peur, Llamrei bondit et je la perdus de vue tandis que le vent rabattait sur la brèche un manteau de fumée brôlante; Galahad la suivit, mais le cheval de Cuneglas se déroba. Je galopais ferme derrière Culhwch, pénétrant toujours plus avant dans l'air brôlant et le grondement du feu. Je souhaitais a demi que ma jument refuse de sauter, mais elle le fit et je fermai les yeux lorsque les flammes et la fumée m'environnèrent. Je sentis ma monture s'élever, je l'entendis hennir, puis nous retomb,mes a l'intérieur du cercle de feux et j'éprouvai un immense soulagement ; j'aurais voulu crier de triomphe.

Une lance s'enfonça dans ma cape, derrière mon épaule. Je n'avais pensé

qu'a survivre au feu et non a ce qui nous attendait au-dela. Le Blackshield m'avait manqué, mais il l,cha son arme et courut a côté de moi pour me désarçonner. Il était trop près pour que je puisse user de ma pointe, aussi je lui donnai simplement un coup de hampe sur la tate et éperonnai mon cheval. L'homme saisit ma lance. Je la l,chai, tirai Hywelbane et l'abattis, une fois. J'aperçus arthur qui tournait en rond sur Llamrei en frappant de droite et de gauche avec son épée, et je fis de mame. Galahad donna un coup de pied dans la figure d'un homme, transperça un autre, puis éperonna son cheval. Culhwch avait saisi un Blackshield par la crate de son heaume et le traanait vers le

feu. L'homme tenta désespérément de détacher sa mentonnière, puis hurla lorsque Culhwch le lança dans les flammes avant de faire demi-tour.

Issa avait franchi la brèche, ainsi que Cuneglas et ses six compagnons. Les Blackshields survivants avaient fui vers le centre du labyrinthe de feu et nous les suivâmes, trottant entre deux murs de flammes bondissantes. L'épée d'emprunt rougeoyait de lumière dans la main d'Arthur. Il frappa Llamrei du talon et elle se mit au petit galop ; les Blackshields, sachant qu'ils seraient rattrapés, s'écartèrent et lâchèrent leurs lances pour montrer qu'ils ne combattaient plus.

Nous dûmes longer la moitié de la circonférence avant de trouver l'entrée de la spirale intérieure. La brèche entre les feux intérieurs et extérieurs était large d'une bonne trentaine de pas, assez pour nous laisser chevaucher sans être rôtis vivants, mais le passage menant à l'intérieur de la spirale comptait moins de dix

pas entre les feux les plus grands, les plus ardents, et nous hésitâmes tous à l'entrée. Nous ne pouvions toujours rien voir de ce qui se passait dans le cercle. Merlin savait-il que nous étions là ? Et les Dieux ? Je levai les yeux, m'attendant presque à voir une lance vengeresse tomber du ciel, mais je n'aperçus que le dais tournoyant de fumée qui voilait le ciel torturé par le feu, où cascadaient des lumières.

Nous pénétrâmes donc dans la dernière spirale. Nous chevauchions, inflexibles, galopant en une courbe qui se resserrait, léchés par les flammes qui sautaient et rugissaient. Nos narines se remplissaient de fumée, les braises nous roussissaient le visage, mais tour après tour, nous nous rapprochions toujours plus du centre du mystère.

Les crépitements des brasiers étouffèrent notre arrivée. Je crois que Merlin et Nimue ne soupçonnèrent pas que leur rituel allait prendre fin, car ils ne nous voyaient pas. Les gardes qui se tenaient au centre du cercle nous aperçurent les premiers et poussèrent des cris d'avertissement, puis se précipitèrent pour nous intercepter, mais Arthur jaillit des feux comme un démon revatu de fumée. Celle-ci montait bel et bien de ses vêtements tandis qu'il lançait un défi et éperonnait durement Llamrei pour enfoncer le mur de boucliers à demi formé, à l'aide, par les Blackshields.

Il le rompit rien que par sa vitesse et son poids ; nous le suivâmes, épées brandies, pendant que la poignée de loyaux lanciers irlandais s'éparpillait.

Gwydre était là. Vivant.

Il était tenu par deux Blackshields qui, apercevant arthur, le lâchèrent.

Nimue nous injuria, lançant sur nous des malédictions par-dessus l'anneau central des cinq brasiers tandis que Gwydre courait en sanglotant vers son père. arthur se pencha et, d'un bras vigoureux, enleva son fils pour le déposer sur sa selle. Puis il se retourna vers le druide.

Merlin, le visage ruisselant de sueur, nous contemplait calmement. Il était à mi-hauteur d'une échelle appuyée contre une potence faite de deux troncs d'arbres plantés dans le sol et d'un troisième cloué en travers ; ce gibet se dressait au milieu des cinq feux qui formaient le cercle central. Le druide portait une robe blanche aux manches rougies par le sang des poignets jusqu'au coude. Il tenait un long couteau, mais, je le jure, une expression fugitive de soulagement se peignit sur son visage.

Mardoc vivait, mais de justesse. L'enfant déjà dénudé, excepté

111

le bâillon qui étouffait ses cris, était suspendu au gibet par les chevilles. Près de lui pendait, dans la même posture, un autre corps maigre et pâle qui semblait très blanc à la lumière des flammes ; sa gorge avait été tranchée presque jusqu'à l'épine dorsale, tout son sang avait coulé

dans le Chaudron et dégouttait encore de ses cheveux raides et rougis, si longs que ses tresses ensanglantées tombaient à l'intérieur du Chaudron en argent cerclé d'or de Clyddno Eiddyn ; c'est à ce seul ce trait que je reconnus Gauvain, car son beau visage était dissimulé par le voile de sang qui le nappait entièrement.

Merlin, tenant toujours le grand couteau avec lequel il avait tué Gauvain, restait muet de surprise. Son air de soulagement s'était évanoui et, maintenant, je ne pouvais rien lire sur sa figure, mais Nimue poussait des cris aigus. Elle leva la paume gauche, celle portant une cicatrice jumelle de la mienne. " Tue arthur ! me cria-t-elle. Derfel ! Tu es mon homme lige ! Tue-le ! Nous ne pouvons pas nous arrêter maintenant ! "

La lame d'une épée miroita au voisinage de ma barbe. Galahad, qui la tenait, me sourit gentiment. " Ne bouge pas, mon ami. " Il connaissait le pouvoir des serments. Il savait aussi que je ne tuerais pas arthur,

mais il essayait de m'épargner la vengeance de Nimue. " Si Derfel bouge, lui cria-t-il, je lui tranche la gorge,

- Eh bien, fais-le, hurla-t-elle. C'est une nuit où doivent mourir les fils de roi !

- Pas le mien, dit arthur.

- Tu n'es pas roi, arthur ap Uther. " Merlin parlait enfin. " Croyais-tu que j'allais tuer Gwydre ?

- alors, pourquoi est-il là ? " demanda arthur. Il tenait l'enfant serré contre lui et brandissait de l'autre son épée rougie. " Pourquoi est-il là ? " répéta-t-il, avec plus de colère.

Pour une fois, Merlin ne dit rien et ce fut Nimue qui répondit. " Il est ici, arthur ap Uther, ricana-t-elle, parce que la mort de cette misérable créature ne saurait suffire. " Elle pointa le doigt sur Mardoc qui se tortillait en vain. " C'est le fils d'un roi, mais pas l'héritier légitime.

- alors Gwydre aurait dû mourir ? demanda arthur.

- Et revenir à la vie ! " répliqua Nimue d'un air belliqueux. Elle devait crier pour se faire entendre par-dessus les craquements rageurs des feux. "

Tu ne connais donc pas la puissance du Chaudron ? Couche les morts dans la jatte de Clyddno Eiddyn et les morts remarcheront, ils respireront à nouveau, ils vivront. "

Elle s'avança pleine d'arrogance, la folie emplissant son oeil unique. "

Donne-le-moi, arthur.

- Non. " Il tira sur les rames de Llamrei et la jument sauta hors de portée de Nimue qui se tourna vers Merlin. " Tuez-le ! hurla-t-elle en montrant Mardoc. Nous pouvons au moins essayer avec lui. Tuez-le !

- Non ! criai-je.

- Tuez-le ! " hurla Nimue et, comme MerKn ne réagissait pas, elle courut vers le gibet. Le vieillard semblait incapable de bouger, mais arthur fit pivoter Llamrei et fonça vers Nimue. Il laissa son cheval la heurter si fort qu'elle s'effondra dans l'herbe.

" Laissez vivre l'enfant ", dit arthur à Merlin. Nimue chercha à le

griffer, mais il la repoussa et, comme elle revenait à la charge, dents découvertes et mains crochues, il fendit l'air de son épée à proximité de sa tête et cette menace la calma.

Merlin rapprocha sa lame brillante de la gorge de Mardoc. Le geste du druide semblait presque tendre, en dépit de ses manches trempées de sang et de son grand couteau. " Crois-tu pouvoir vaincre les Saxons sans l'aide des Dieux, arthur ap Uther ? "

Celui-ci ne tint pas compte de la question. " Détachez l'enfant ", ordonna-t-il.

Nimue se tourna vers lui. " Souhaites-tu être maudit, arthur ? "

- Je le suis déjà, répondit-il, amèrement.

- Laisse ce garçon mourir ! cria Merlin du haut de son échelle. Il ne t'est rien, arthur. C'est l'enfant illégitime d'un roi, un bâtard né d'une putain.

- Et que suis-je d'autre ? cria arthur.

- Il doit mourir, expliqua patiemment Merlin, et sa mort nous amènera les Dieux, et quand les Dieux seront là, arthur, nous mettrons son corps dans le Chaudron et nous laisserons le souffle de vie revenir en lui. "

arthur montra d'un geste l'horrible cadavre de Gauvain, son neveu. " Une mort ne vous suffit donc pas ? "

- Une mort n'est jamais suffisante ", dit Nimue. Elle avait contourné en courant le cheval d'arthur pour atteindre le gibet et immobilisait maintenant la tête de Mardoc afin que Merlin puisse lui trancher la gorge.

arthur fit avancer Llamrei. " Et si les Dieux ne venaient pas après deux morts, Merlin, demanda-t-il, combien d'autres faudrait-il encore ? "

- autant qu'il sera nécessaire, répondit Nimue.

- Et chaque fois que la Bretagne traversera une crise, déclara arthur d'une voix forte afin que tous puissent l'entendre, chaque fois qu'arrivera un ennemi, chaque fois qu'une peste éclatera, chaque fois que des hommes et des femmes seront effrayés, il faudra amener des enfants au gibet ?

- Si les Dieux viennent, répliqua Merlin, il n'y aura plus de peste, de peur ni de guerre.

- Viendront-ils ? demanda arthur.

- Ils arrivent ! hurla Nimue. Regardez ! " Elle leva sa main libre, nous regard,mes tous et je vis que les lumières du ciel s'effaçaient. Les bleus brillants s'assombrissaient en noir pourpre, les rouges devenaient fumeux et flous, les étoiles brillaient de nouveau au travers des draperies mourantes. " Non ! gémit Nimue, non ! " Et elle poussa ce dernier cri comme une lamentation qui ne s'éteindrait jamais.

arthur avait poussé Llamrei droit au gibet. " Vous m'appellez l'amherawdr de Bretagne, dit-il a Merlin, or un empereur doit régner ou cesser de l'atre, et je ne gouvernerai pas une Bretagne oa il faudrait tuer des enfants pour sauver la vie des adultes.

- Ne sois pas absurde ! protesta Merlin. C'est de la pure sentimentalité !

- Je veux rester dans les mémoires comme un homme juste, et il y a déjà beaucoup trop de sang sur mes mains.

- On se souviendra de toi comme d'un traatre, d'un destructeur et d'un
1

,che, cracha Nimue.

- Mais pas les descendants de cet enfant ", répliqua arthur avec douceur, et sur ces mots, il trancha d'un coup d'épée la corde qui retenait les chevilles de Mardoc. Nimue hurla lorsque le petit garçon tomba, puis elle s'en prit de nouveau a arthur, les mains recourbées comme des serres, mais lui se contenta de la frapper a la tate, d'un revers du plat de son arme, coup si vif et si fort qu'elle tournoya sur elle-mame, étourdie. Le bruit de cette gifle couvrit les crépitements des flammes. Nimue vacilla, la bouche ouverte, l'oïl vague, puis elle tomba.

" Il aurait fallu faire ça a Guenièvre ", grommela Culhwch.

Galahad était descendu de son cheval et libérait déjà Mardoc de ses liens.

aussitôt l'enfant réclama sa mère a grands cris.

" Je n'ai jamais pu supporter les marmots bruyants ", dit Merlin d'une

voix douce, puis il rapprocha l'échelle du corps de Gauvain pendu au madrier.

Tout en gravissant lentement les échelons, il déclara : " Je ne sais pas si les Dieux sont venus ou non. Vous en

attendiez tous beaucoup trop, et peut-être sont-ils déjà là. qui sait? Mais nous devons terminer sans le sang du fils de Mordred. " La-dessus, il coupa maladroitement la corde qui retenait Gauvain par les chevilles. Le corps se balança, si bien que la chevelure trempée de sang gifla le Chaudron, mais la corde se rompit et le cadavre tomba lourdement dans le sang qui éclaboussa tout le rebord du récipient sacré. Merlin redescendit lentement, puis ordonna aux Blackshields, qui avaient observé notre confrontation, d'aller chercher les grands paniers d'osier pleins de sel posés non loin de là. Les hommes prirent le sel à pleines mains et le jetèrent dans le Chaudron, l'entassant autour du corps nu et replié de Gauvain.

" Et maintenant ? demanda arthur en remettant son épée au fourreau.

- Rien, répondit Merlin. C'est fini.

- Excalibur ?

- Elle est dans la spirale située le plus au sud, dit Merlin en la désignant, mais je suppose qu'il faut que tu attendes que les feux soient éteints avant de pouvoir la récupérer.

- Non ! " Nimue s'était suffisamment remise pour protester. Elle cracha le sang qui lui coulait dans la bouche d'une blessure à la joue que lui avait causée le coup d'arthur. " Les Trésors sont à nous !

- Nous avons rassemblé et utilisé les Trésors, répliqua Merlin d'une voix lasse. Ils ne sont plus rien. arthur peut reprendre son épée. Il en aura besoin. " Il pivota sur ses talons et lança son grand couteau dans le brasier le plus proche, puis se retourna pour surveiller les deux Blackshields qui finissaient de remplir le Chaudron. Le sel devenait rouge en recouvrant le corps horriblement mutilé de Gauvain. "au printemps, reprit Merlin, les Saxons viendront et, alors, nous verrons s'il y a eu de la magie ici, ce soir. "

Nimue nous injuria. Elle pleurait et délirait, crachait et maudissait, nous promettant la mort par l'air, par le feu, par la terre et par la mer.

Merlin faisait comme si elle n'existait pas, mais Nimue ne s'en tenait

jamais aux demi-mesures et, cette nuit-la, elle devint l'ennemie d'arthur.

Elle commença a élaborer les malédictions qui la vengeraient des hommes qui avaient empaché la venue des Dieux a Mai Dun. Elle nous traita de destructeurs de la Bretagne et nous promit un sort épouvantable.

Nous demeur,mes sur la colline jusqu'a l'aube. Les Dieux ne 111

vinrent pas et les feux br'lèrent si ardemment qu'arthur ne put récupérer Excalibur que le lendemain après-midi. On rendit Mardoc a sa mère et j'appris plus tard qu'il mourut d'une fièvre cet hiver-la.

Merlin et Nimue remportèrent les autres Trésors. On chargea le Chaudron et son sinistre contenu sur un chariot traané par des boufs. Nimue marchait en tate et Merlin la suivait, comme un vieil homme obéissant. Ils emmenèrent avec eux anbarr, le cheval noir entier, indompté, de Gauvain, et la grande bannière de Bretagne. Oa ils se rendaient, aucun de nous ne le savait, mais nous devin,mes que ce serait un endroit sauvage, a l'ouest, oa Nimue pourrait perfectionner ses malédictions durant les tempêtes hivernales.

avant que les Saxons n'arrivent.

C'est étrange, en se retournant sur le passé, de se souvenir combien arthur était détesté, a l'époque. Durant l'été, il avait détruit les espoirs des chrétiens et maintenant, en cette fin de l'automne, il avait anéanti les raves des paÛens. Comme toujours, son impopularité parut le surprendre. "

qu'étais-je censé faire d'autre ? me demanda-t-il. Laisser mon fils mourir ?

- Cefydd l'a fait. " Ma réponse ne l'aida pas.

" Et Cefydd a quand mame perdu la bataille ! " rétorqua sèchement arthur.

Nous chevauchions vers le nord. Je rentrais chez moi, a Dun Carie, tandis qu'arthur, Cuneglas et l'évaque Emrys allaient voir Meurig, roi du Gwent.

Cette rencontre était la seule chose qui comptait pour arthur. Il n'avait jamais fait confiance aux Dieux pour sauver la Bretagne des Sa'Ôs, mais il estimait que huit ou neuf cents lanciers bien entraînés de plus pouvaient faire pencher la balance en notre faveur. Sa tête grouillait de chiffres cet hiver-là. Il jugeait que la Dumnonie pouvait rassembler six cents lanciers, dont quatre cents avaient déjà livré bataille. Cuneglas en fournirait quatre cents, les Blackshields irlandais cent cinquante, et à ceux-ci nous pouvions ajouter une centaine d'hommes sans maître qui viendraient peut-être d'Armorique et des royaumes du nord, attirés par la perspective du pillage. " Disons mille deux cents hommes ", évaluait arthur, et dans son inquiétude il gonflait ou réduisait le chiffre selon son humeur, mais lorsqu'il était optimiste, il osait parfois ajouter huit cents

hommes du Gwent pour arriver à un total de deux mille. Pourtant même cela, déclarait-il, ne suffirait pas parce que les Saxons disposeraient probablement d'une armée encore plus grande. Celle-ci pouvait rassembler au moins sept cents lanciers, et c'était le plus faible des deux rois saxons.

Nous estimâmes à un millier les lanciers de Cerdic et la rumeur nous parvint que celui-ci était en train d'acheter des lanciers à Clovis, le roi des Francs. Ces hommes loués étaient payés en or, et on leur en avait promis plus encore lorsque la victoire leur livrerait le trésor de Dumnonie. Nos espions rapportèrent aussi que les Saxons attendraient jusque après la fête d'Eostre, leur célébration du printemps, pour laisser aux nouveaux bateaux le temps de traverser la mer. " Ils auront deux mille cinq cents hommes ", calcula arthur, et nous n'en aurions que mille deux cents si Meurig ne voulait pas se battre. Nous pouvions pratiquer une levée, bien sûr, mais aucune troupe enrôlée ne tiendrait contre des guerriers convenablement entraînés, et nos vieillards, nos jeunes garçons, devraient affronter le fyrd saxon, des hommes dans la force de l'âge.

- alors, sans les lanciers du Gwent, nous sommes voués à l'échec ", dis-je d'un air sombre.

arthur avait rarement souri depuis la trahison de Guenièvre, mais il le fit maintenant. " Voués à l'échec ? qui dit cela ?

- Toi, Seigneur. Les nombres que tu cites le disent.

- Tu n'as jamais combattu et gagné alors que l'ennemi te surpassait en nombre ?

- Si, Seigneur, cela m'est arrivé.

- alors pourquoi ne gagnerions-nous pas encore ?

- Seul un fou cherche a se battre avec un ennemi plus fort que lui, Seigneur.

- Seul un fou cherche a se battre, dit-il énergiquement. Je ne souhaite pas faire la guerre au printemps. Ce sont les Saxons qui le veulent, et en cela nous n'avons pas le choix. Crois-moi, Derfel, je ne souhaite pas être surpassé en nombre, et tout ce qu'il est possible de faire pour persuader Meurig de se joindre a nous je le ferai, mais si le Gwent ne marche pas au combat, alors il nous faudra bien vaincre les Saxons tout seuls. Et nous le pouvons ! Il faut le croire, Derfel !

- J'avais foi dans les Trésors, Seigneur. "

Il eut un éclat de rire moqueur. " Voila le Trésor auquel je crois, dit-il en tapotant la garde d'Excalibur. aie foi en la victoire, Derfel ! Si nous marchons en vaincus contre les Saxons, ils livre-117

ront nos os aux loups. Mais si nous marchons en vainqueurs, nous les entendrons hurler. "

C'était une belle bravade, mais il semblait difficile de croire a la victoire. La Dumnonie s'abandonnait a la mélaneelie. Nous avions perdu nos Dieux et le peuple murmurait qu'arthur en personne les avait chassés. Il n'était pas seulement l'ennemi du Dieu chrétien, mais de tous les Dieux, et les hommes clamaient que les Saxons étaient notre punition. Mame le temps présageait un désastre, car le lendemain du jour oa je quittai arthur, il se mit a pleuvoir et on eut bientôt l'impression que ce déluge ne cesserait jamais. Chaque jour apportait de lourds nuages gris, un vent glacial et une pluie battante qui persistait. Tout était mouillé. Nos vatements, notre literie, nos fagots, les jonchées, les murs mames de nos maisons semblaient gras d'humidité. Les lances rouillaient dans les r,teliers, les grains emmagasinés germaient ou moisissaient, et toujours de nouvelles averses nous arrivaient implacablement de l'ouest. Ceinwyn et moi fames de notre mieux pour rendre étanche le manoir de Dun Carie. Mon beau-frère nous avait donné des peaux de loup du Powys et nous en tapiss,mes les murs de bois, mais l'air mame, sous les solives du toit, semblait trempé. Les feux br°laient d'un air maussade pour nous accorder a contrecour une chaleur crachotante et fuligineuse qui nous rougissait les yeux. Morwenna, notre aanée, qui était d'ordinaire la plus placide et la plus facile a contenter des enfants, devint acari,tre et si instamment égoÔste que sa mère dut lui administrer une correction. " Gwydre lui manque ", me dit ensuite Ceinwyn.

arthur avait décrété qu'il ne le quitterait plus, aussi le garçon était-il parti avec lui dans le Gwent. " Ils devraient se marier l'année prochaine, ajouta-t-elle. Cela la guérira.

- Si arthur laisse Gwydre l'épouser, répondis-je tristement. Il ne montre pas beaucoup d'amour pour nous ces temps-ci. " J'avais voulu l'accompagner dans le Gwent, mais il avait refusé d'un air péremptoire. Jadis, j'avais cru atre son ami le plus intime, mais maintenant il me recevait avec un grognement au lieu de me faire bon accueil. " Il pense que j'ai mis la vie de Gwydre en danger.

- Non. Il est froid avec toi depuis la nuit oa il a surpris Guenièvre.

- Pourquoi cela aurait-il changé les choses entre nous ?

- Parce que tu étais la, mon chéri, répondit Ceinwyn patiemment, et qu'avec toi il ne peut pas faire semblant que rien n'a

118

changé. Tu as été témoin de sa honte. quand il te voit, il se souvient d'elle. Et puis, il est jaloux.

- Jaloux ? "

Elle sourit. " Il pense que tu es heureux. Il se dit que, s'il m'avait épousée, lui aussi aurait été heureux.

- Il l'aurait probablement été.

- Il l'a mame suggéré, l,cha Ceinwyn.

- Il a fait cela ? " éclatai-je.

y

Elle m'apaisa. " Ce n'est pas grave, Derfel. Le pauvre homme a besoin d'atre rassuré. Il pense que, parce qu'une femme l'a repoussé, il se pourrait que toutes les autres fassent de mame, aussi m'a-t-il fait des propositions. "

Je touchai la garde d'Hywelbane. " Tu ne me l'as jamais dit.

- Pourquoi l'aurais-je fait ? Il n'y avait rien a dire. Il m'a posé une question très maladroite et je lui ai déclaré que j'avais juré devant les Dieux de vivre avec toi. Je le lui ai dit très gentiment et, après, il s'est montré tout honteux. Je lui ai aussi promis de ne pas t'en parler, et maintenant j'ai rompu cette promesse, ce qui signifie que je vais atre punie par les Dieux. " Elle haussa les épaules, comme pour suggérer que la punition serait méritée et donc acceptée. " Il a besoin d'une épouse, ajouta-t-elle.

- Ou d'une femme.

- Non. Ce n'est pas un coureur. Il ne peut pas coucher avec une femme et ensuite s'en aller. Il confond le désir et l'amour. quand arthur donne son

,me, il donne tout, il ne peut pas livrer juste un petit bout de lui-même.

"

J'étais toujours en colère. " que croyait-il que je ferais s'il t'épousait ?

- Il pensait que tu régnerais sur la Dumnonie en tant que tuteur de Mordred. Il avait cette idée bizarre que je partirais avec lui pour Brocéliande et que, la, nous pourrions vivre comme des enfants sous le soleil, et que tu resterais ici et vaincrais les Saxons. " Elle rit.

" quand t'a-t-il proposé cela ?

- Le jour où il t'a ordonné d'aller voir aelle. Je pense qu'il croyait que j'allais m'enfuir avec lui pendant ton absence.

- Ou bien il espérait qu'aelle me tuerait, dis-je plein de ressentiment, en me remémorant la promesse qu'avait faite le Saxon de massacrer les émissaires.

- après, il s'est montré tout honteux, m'assura Ceinwyn avec gravité. Et il ne faut pas que tu lui dises que je t'en ai parlé. " Elle me le fit promettre et je tins ma promesse. " Ce n'est vraiment pas important, ajouta-t-elle en mettant fin à la conversation. Il aurait été

réellement scandalisé si j'avais dit oui. Il me l'a demandé parce qu'il souffre, Derfel, et les hommes qui souffrent se comportent de façon désespérée. Ce qu'il veut réellement, c'est s'enfuir avec Guenièvre, mais il ne le peut pas parce que son orgueil ne le lui permet pas, et parce qu'il sait que nous avons besoin de lui pour vaincre les Saxons. "

Pour cela, nous avons besoin des lanciers de Meurig, mais rien ne filtrait des négociations d'Arthur avec le Gwent. Les semaines passèrent et aucune nouvelle certaine ne nous parvint du nord. Un prêtre venu de ce pays nous dit qu'Arthur, Meurig, Cuneglas et Emrys s'étaient entretenus pendant une semaine à Burrium, la capitale, mais il ignorait ce qui avait été décidé.

C'était un petit homme brun et louchon qui, avec de la cire d'abeille, avait modelé sa maigre barbe en forme de croix. Il était venu à Dun Carie parce qu'il n'y avait pas d'église dans notre petit village et qu'il voulait en créer une. Comme beaucoup de prêtres itinérants, il avait plusieurs femmes, trois souillons qui se serraient autour de lui en quête de protection. J'appris son arrivée lorsqu'il se mit à pracher devant la forge, à côté du ruisseau, et j'envoyai Issa et deux ou trois

lanciers mettre fin a ses ,neries et l'amener au manoir. Nous lui donn,mes un gruau d'orge germé qu'il dévora goul'ment, se fourrant des cuillerées de bouillie br'lante dans la bouche, puis sifflant et crachotant parce qu'il s'échaudait la langue. Des fragments de gruau restèrent collés a son étrange barbe. Ses femmes refusèrent de manger avant qu'il ait terminé.

" Tout ce que je sais, Seigneur, répondit-il a mes questions impatientes, c'est qu'arthur est maintenant parti vers l'ouest.

- Oa est-il allé ?

- En Démétie, Seigneur. Voir Ongus Mac airem.

- Pourquoi ? "

Il haussa les épaules. " Je l'ignore, Seigneur.

- Est-ce que le roi Meurig se prépare a la guerre ?

- Il est prat a défendre son territoire, Seigneur.

- Et a défendre la Dumnonie ?

- Seulement si la Dumnonie reconnaat le Dieu unique, le véritable Dieu, dit le pratre et il se signa avec la cuillère de bois, éclaboussant sa robe crasseuse de gruau d'orge. Notre roi est un fervent fidèle de la croix et il n'offrira pas ses lances a des paÔens. "

Il leva les yeux sur le cr,ne de taureau cloué a l'une de nos hautes poutres et se signa a nouveau.

" Si les Saxons s'emparent de la Dumnonie, dis-je, ce sera bientôt le tour du Gwent.

- Christ protégera le Gwent. " Le pratre tendit le bol a l'une de ses femmes qui recueillit, d'un doigt crasseux, ses quelques restes. " Christ te protégera, Seigneur, si tu t'humilies devant Lui. Si tu renonces a tes Dieux et reçois le baptême, tu remporteras la victoire l'an prochain.

- alors pourquoi Lancelot n'a-t-il pas été victorieux l'été dernier ? "

demanda Ceinwyn.

Le pratre la fixa de son bon oeil tandis que l'autre s'égaraait dans les coins ombreux. " Le roi Lancelot n'était pas l'Elu, Dame. Le roi Meurig

l'est. On dit dans nos écritures qu'un seul homme sera choisi, et il semble que le roi Lancelot n'était pas celui-la.

- Choisi pour faire quoi ? " demanda Ceinwyn.

Le pratre la contempla ; c'était toujours une belle femme, si dorée et si calme, l'étoile du Powys. " Choisi, Dame, pour réunir tous les peuples de Bretagne sous la loi du Dieu vivant. Saxons et Bretons, Gwentiens et Dumnoniens, Irlandais et Pietés, adorant ensemble le seul vrai Dieu, et vivant tous en paix dans l'amour.

- Et si nous décidons de ne pas suivre le roi Meurig ? insista Ceinwyn.

- alors notre Dieu vous détruira.

- C'est le message que tu es venu pracher ici ? dis-je

- Je ne peux rien faire d'autre, Seigneur. Je suis envoyé.

- Par Meurig ?

- Par Dieu.

- Mais moi, je suis le seigneur du domaine qui s'étend des deux côtés du ruisseau, et de toute la terre au sud de Caer Cadarn et au nord d'auae Sulis, et tu ne pracheras pas ici sans ma permission.

- aucun homme ne peut révoquer la parole de Dieu, Seigneur.

- Celle-la le peut ", dis-je en tirant Hywelbane. Ses femmes sifflèrent. Le pratre regarda fixement l'épée, puis cracha dans le feu. " Tu t'exposes au courroux de Dieu.

- Tu t'exposes a mon courroux, et si demain, au coucher du soleil, tu es toujours sur les terres que je gouverne, je te donnerai comme esclave a mes esclaves. Ce soir, tu peux dormir avec les bates, mais demain, tu partiras.

"

Il s'en alla le lendemain de mauvaise gr,ce et, comme pour me punir, la première neige de l'hiver se manifesta le jour de son départ. Cette précocité promettait une saison rude. Elle commença sous forme d'un grésil qui, a la tombée dela nuit, se transforma en épais flocons ; a l'aube, tout le pays était blanc. Il fit plus froid la semaine suivante. Des glaçons se formèrent sous notre toit, et commença alors la longue

quate hivernale d'un peu de chaleur. au village, les gens dormaient en compagnie de leurs bêtes tandis que nous combattons l'air glacial avec de grands feux qui faisaient dégoutter les glaçons de notre chaume. Nous installâmes le bétail d'hiver dans les abris à bestiaux et abattâmes les autres, gardant leur viande dans du sel comme Merlin avait conservé le cadavre exsangue de Gauvain. Durant deux jours, le village résonna des beuglements affolés des boufs tramés sous la hache. La neige était éclaboussée de rouge, l'air empestait le sang, le sel et la bouse. au manoir, les feux ronflaient, mais ne nous procuraient que peu de chaleur. Nous nous réveillâmes glacés, nous frissonnâmes sous nos fourrures et attendions en vain le dégel. Le ruisseau gela, si bien que nous dûmes chaque jour casser la glace pour tirer de l'eau.

Nous entraîâmes toujours nos jeunes lanciers. Nous les faisons marcher dans la neige, durcissant leurs muscles pour le combat contre les Saxons.

quand la neige tombait trop serrée et que les épais flocons tourbillonnaient autour des pignons encroûtés de blanc des petites maisons du village, les hommes fabriquaient leurs boucliers avec des planches de saule qu'ils recouvraient de cuir. Je formais ainsi une petite troupe de guerriers, mais lorsque je les regardais travailler, j'avais peur pour eux, me demandant combien ils seraient à voir le soleil d'été.

Un message d'Arthur nous parvint juste avant le solstice. ȝ Dun Carleog, nous préparâmes activement la grande fête de la mort du soleil, qui se prolongerait durant une semaine, lorsque Emrys arriva. Il chevauchait une monture aux sabots enveloppés de cuir et était escorté par six lanciers d'Arthur. L'évêque nous dit qu'il avait séjourné dans le Gwent pour continuer à discuter avec Meurig pendant qu'Arthur retournait en Démétie. "

Le roi n'a pas totalement refusé de nous aider ", nous dit-il, frissonnant près du feu où il s'était fait de la place en repoussant deux de nos chiens. Il tendait vers les flammes ses mains potelées que rougissaient les gerçures. " Mais les conditions qu'il nous impose sont, je le crains, inacceptables. " Il éternua. " Chère Dame, vous êtes très aimable, dit-il à Ceinwyn qui lui apportait une corne d'hydromel chaud.

- quelles conditions ? " demandai-je.

Emrys secoua tristement la tête. " Il veut le trône de Dumno-nie, Seigneur.

- Il veut quoi ? " explosai-je. Emrys leva la main pour calmer ma colère. "

Il dit que Mordred est incapable de régner, qu'arthur n'en a pas envie, et qu'il faut un roi chrétien a la Dumnonie. Il se propose lui-mame.

- Ce b,tard ! Ce petit b,tard perfide et poltron !

- arthur ne peut pas accepter, bien s'r ; le serment qu'il a praté a Uther garantit son refus. " Il aspira quelques petites gorgées d'hydromel et soupira d'aise. " C'est bon de se réchauffer.

- alors, si nous ne lui livrons pas le royaume, Meurig ne nous aidera pas ?

- C'est ce qu'il dit. Il maintient que Dieu protégera le Gwent et que, si nous ne le proclamons pas roi, il nous faudra défendre seuls la Dumnonie. "

J'allai a la porte de la salle écarter le rideau de cuir et regarder la neige qui montait jusqu'aux pointes de notre palissade. " avez-vous parlé a son père ? demandai-je.

- Je suis allé voir Tewdric. En compagnie d'agricola qui vous envoie ses amitiés. "

agricola avait été le commandant du roi Tewdric, un grand guerrier qui combattait en armure romaine avec une froide férocité. Mais maintenant, c'était un vieillard, et son maatre, Tewdric, avait renoncé au trône et adopté la tonsure du pratre, abandonnant ainsi le pouvoir a son fils. "

agricola va bien ?

- Il est vieux, mais vigoureux. Il nous approuve, bien s'r, mais... " Emrys haussa les épaules. " quand Tewdric a abdiqué, il a renoncé au pouvoir. Il dit qu'il ne peut pas faire changer son fils d'opinion.

- qu'il ne veut pas, grommelai-je en retournant près du feu.

- Probablement. " Emrys soupira. " J'aime bien Tewdric, mais pour le moment, d'autres problèmes le préoccupent.

- quels problèmes ? demandai-je avec trop de véhémence.

- Il aimerait savoir si, au ciel, nous mangerons comme les mortels, répondit Emrys d'un air embarrassé, ou si nous n'aurons plus besoin de

nourritures terrestres. Il faut que vous sachiez que certains chrétiens croient que les anges ne mangent pas, que tous

123

les appétits grossiers de ce monde leur sont épargnés, et le vieux roi essaie d'imiter ce genre de vie. Il mange très peu, en fait il s'est vanté

devant moi d'avoir réussi, une fois, a rester trois semaines sans déféquer, et qu'après, il s'est senti bien plus saint: " Ceinwyn sourit, mais ne dit rien tandis que moi, je regardai fixement l'évêque sans en croire mes oreilles. Emrys termina l'hydromel. " Tewdric prétend qu'en se privant de manger il entrera en état de gr,ce, ajouta-t-il d'un air de doute. J'avoue que je ne suis pas convaincu, mais c'est, semble-t-il, un homme très pieux.

Nous devrions tous être aussi fervents.

- que dit agricola ?

- Il se vante de déféquer fréquemment. Pardonnez-moi, Dame.

- Cela a dû être une joyeuse confrontation, répliqua sèchement Ceinwyn.

- Cette rencontre n'a pas eu d'effet immédiat, reconnut Emrys. J'avais espéré persuader Tewdric de faire changer son fils d'avis, mais hélas, tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est prier, conclut-il en haussant les épaules.

- Et garder nos lances affûtées, dis-je tristement.

- Cela aussi ", acquiesça l'évêque. Il éternua de nouveau et se signa pour conjurer le mauvais sort.

" Est-ce que Meurig laissera les lanciers du Powys traverser son pays ?

demandai-je.

- Cuneglas lui a dit que, s'il refusait, il passerait tout de même. "

Je gémis. La dernière chose dont nous avons besoin, c'était un royaume breton en guerre contre un autre. Pendant des années, ce genre de conflits avait affaibli la Bretagne et permis aux Saxons de prendre vallée après vallée, ville après ville, même si, récemment, c'étaient les Saxons qui s'étaient battus entre eux, et nous qui avions tiré parti de leur division pour les vaincre, mais Cerdic et aelle avaient

appris la leçon qu'arthur rab,chaît aux Bretons : l'unité apporte la victoire. Maintenant, les Saxons étaient unis et les Bretons divisés.

" Je pense que Meurig laissera passer Cuneglas, dit Emrys, car il n'a pas envie de se battre. Il veut seulement la paix.

- Nous voulons tous la paix, mais si la Dumnonie tombe, alors le Gwent sera le prochain à subir le fer des Saxons.

- Meurig soutient que non, et il offre l'asile à tout chrétien dumnonien qui souhaite échapper à la guerre. "

C'étaient de mauvaises nouvelles, car cela signifiait que tous ceux qui n'auraient pas le courage d'affronter aelle et Cerdic n'auraient qu'à se réclamer de la foi chrétienne pour trouver refuge dans le royaume de Meurig. " Est-ce qu'il croit vraiment que son Dieu le protégera ? demandai-je à Emrys.

- Bien sûr, Seigneur, car à quoi d'autre un dieu servirait-il ? Mais Dieu, bien sûr, peut avoir d'autres idées. Ses voies sont si impénétrables. "

L'évêque avait maintenant assez chaud pour ôter sa grande cape de fourrure d'ours. En dessous, il portait un justaucorps en peau de mouton. Il glissa une main à l'intérieur et je supposai qu'un pou le démangeait, mais il en tira un parchemin plié, attaché avec un ruban et scellé d'une goutte de cire. " arthur m'a envoyé ceci de Démétie en demandant que vous le portiez à la princesse Guenièvre.

- Entendu ", dis-je en acceptant le document. J'avoue que je fus tenté de briser le sceau et de le lire, mais je résistai à la tentation. " Savez-vous de quoi il s'agit ?

- Hélas, non, Seigneur ", répondit Emrys sans me regarder, et je soupçonnai le vieil homme d'avoir pris connaissance du contenu de la lettre, mais de ne pas vouloir avouer ce petit péché. " Je suis sûr que ce n'est rien d'important, ajouta-t-il, mais arthur a insisté, particulièrement, pour qu'elle le reçoive avant le solstice. C'est-à-dire, avant son retour.

- Pourquoi est-il allé en Démétie ? demanda Ceinwyn.

- Pour s'assurer que les Blackshields se battraient à vos côtés ce printemps, je suppose ", répondit l'évêque, mais son ton me parut quelque peu évasif. Je soupçonnai que la lettre devait contenir la vraie raison de la visite qu'arthur avait rendue à Ongus Mac airem, mais Emrys ne pouvait pas la révéler sans reconnaître qu'il avait brisé le

sceau.

Le lendemain, je me rendis aYnys Wydryn. Ce n'était pas loin, mais le trajet prit la plus grande partie de la matinée car, par endroits, je devais faire traverser des congères a mon cheval et a ma mule. Cette dernière transportait une douzaine de peaux de loup que Cuneglas nous avait apportées et ce cadeau fut bien reçu par Guenièvre car les murs de rondins de sa prison étaient percés de fentes par lesquelles sifflait un vent glacé. Je la trouvai accroupie a côté d'un feu qui brôlait au centre de la pièce. Elle se redressa quand on m'annonça, puis envoya ses deux domestiques préparer le repas. " Je suis tentée de devenir moi-même une fille de cuisine. La au moins, il fait chaud, mais c'est sinistre, car on y 125

entend les paroles hypocrites des chrétiens. Ils ne peuvent pas casser un ouf sans louer leur misérable Dieu. " Elle frissonna et serra la cape autour de ses épaules minces. " Les Romains savaient se chauffer, mais on dirait que nous avons perdu cet art.

- Ceinwyn vous envoie ceci, Dame, dis-je en laissant tomber les peaux par terre.

- Remercie-la de ma part ", dit Guenièvre, puis, en dépit du froid, elle alla ouvrir les volets afin que la lumière du jour entre dans la pièce. Les flammes vacillèrent sous une bouffée d'air glacial et des étincelles montèrent en tournoyant jusqu'aux poutres noircies. Guenièvre portait un surcot d'épaisse laine brune. Elle était p,le, mais son visage hautain aux yeux verts n'avait rien perdu de son pouvoir et de sa fierté. " Je t'attendais plus tôt, me gronda-t-elle.

- C'a été une dure saison, Dame, dis-je pour excuser ma longue absence.

- Derfel, je veux savoir ce qui s'est passé a Mai Dun.

- Je vais vous le dire, Dame, mais permettez-moi d'abord de vous donner ceci. " Je tirai le parchemin d'arthur du sac accroché a ma ceinture et le lui tendis. Elle arracha le ruban, brisa le sceau d'un coup d'ongle et déplia le document. Elle le lut a la lueur du jour réfléchie par la neige.

Je vis son visage se tendre, mais elle ne montra aucune autre réaction.

Elle parut le relire, puis le plia et le lança sur un coffre. " Parle-moi de Mai Dun.

- qu'avez-vous déjà appris ? demandai-je.

- Je sais ce que Morgane a bien voulu me dire, et cette putain a forcément choisi une version conforme a la vérité de son misérable Dieu. " Elle parlait assez fort pour être entendue par quiconque aurait écouté notre conversation.

" Je doute que ce qui s'est passé ait déçu le Dieu de Morgane ", dis-je, et je lui racontai toute l'histoire de cette Vigile de Samain. Lorsque j'eus terminé, elle demeura silencieuse a regarder par la fenêtre l'enclos recouvert de neige où une douzaine d'audacieux pèlerins étaient agenouillés devant la sainte épine. Je nourris le feu avec l'une des bûches empilées contre le mur.

"alors, c'est Nimue qui a emmené Gwydre au sommet? demanda Guenièvre.

- Elle a envoyé des Blackshields le chercher. L'enlever, en fait. Cela n'a pas été difficile. La ville était pleine d'étrangers et toutes sortes de lanciers entraient et sortaient du palais. " Je fis une pause. " Je doute qu'il ait couru un véritable danger.

- Bien sûr que si ! " dit-elle d'un ton sec.

Sa véhémence me laissa interdit. " C'est l'autre enfant qui aurait été tué, protestai-je, le fils de Mordred. Il était dénudé, prat pour le couteau, mais pas Gwydre.

- Et lorsque la mort de l'autre enfant n'aurait rien accompli, que serait-il arrivé ? Tu crois que Merlin n'aurait pas pendu Gwydre par les talons ?

- Merlin n'aurait pas fait cela au fils d'Arthur, dis-je d'une voix qui, je l'avoue, manquait de conviction.

- Mais Nimue, si. Nimue aurait massacré tous les enfants de Bretagne pour faire revenir ses Dieux, et Merlin se serait laissé tenter. Si près du but, avec seulement la vie de Gwydre entre lui et le retour des Dieux ? Oh, je pense qu'il se serait laissé tenter. " Elle s'approcha du feu et ouvrit son surcot pour laisser la chaleur pénétrer dans ses plis. Dessous, elle ne portait qu'un bliaud noir et n'arborait pas un seul bijou. Pas même un anneau au doigt. " Merlin aurait pu éprouver de la culpabilité à l'idée de tuer Gwydre, mais pas Nimue. Elle ne voit aucune différence entre ce monde et l'autre Monde, aussi que lui importe qu'un enfant vive ou meure ? Mais le seul qui compte à ses yeux, Derfel, c'est le fils du chef. Pour obtenir ce qu'il y a de plus de

précieux, il faut sacrifier ce qui possède le plus de valeur, et en Dumnonie, ce n'est certainement pas un petit b, tard de Mordred. C'est arthur qui gouverne, et non Mordred. Nimue voulait la mort de Gwydre. Merlin le savait, seulement il espérait que des victimes moins importantes suffiraient. Mais Nimue s'en moque. Un jour, Derfel, elle rassemblera de nouveau les Trésors, et ce jour-la, Gwydre sera saigné dans le Chaudron.

- Pas tant qu'arthur vivra.

- Et pas tant que je vivrai ! " proclama-t-elle d'un air farouche, puis, reconnaissant son impuissance, elle haussa les épaules. Elle retourna à la fenêtre et laissa son surcot retomber. " Je n'ai pas été une bonne mère. "

Je ne m'attendais pas à cela et ne sus que répondre. Je n'avais jamais été

proche de Guenièvre, elle me traitait avec le même mélange rude d'affection et de dérision qu'elle pouvait montrer pour un chien stupide, mais docile, pourtant maintenant, peut-être parce qu'elle n'avait personne d'autre avec qui partager ses pensées, elle me les offrait. " Cela ne me fait même pas plaisir d'être mère, avoua-t-elle. Ces femmes ", ajouta-t-elle en montrant les compagnes de Morgane, vêtues de blanc, qui se h,taient dans la neige, entre les b, timents

1-37

du lieu saint, " elles vénèrent la maternité, mais elles sont aussi sèches que des bogues. Elles pleurent sur le sort de leur Marie et me disent que seule une mère peut connaître la vraie tristesse, mais qui a envie de cela ? " Elle posa cette question avec véhémence. " quelle belle façon de g,cher sa vie ! " Elle était maintenant en proie à une rage pleine d'amertume. " Les vaches font de bonnes mères et les brebis allaitent parfaitement bien, c'est le mérite de la maternité ? N'importe quelle fille stupide peut devenir mère ! La plupart ne sont capables que de ça !

La maternité n'a rien d'admirable, elle n'est qu'une chose inévitable ! "

Je vis qu'elle pleurait en dépit de sa colère. " Mais c'est tout ce qu'arthur a jamais attendu de moi ! que je sois une vache allaitant son petit !

- Non, Dame. "

Elle se tourna vers moi, furieuse, les yeux brillants de larmes. " Tu en saurais plus long que moi la-dessus, Derfel ?

- Il était fier de vous, Dame, répliquai-je gauchement. Il se délectait de votre beauté.

- Il aurait aussi bien pu avoir une statue de moi, si c'est tout ce qu'il désirait. Une statue avec des seins auxquels il aurait pu suspendre ses bébés !

- Il vous aimait ", protestai-je.

Elle me regarda fixement, et je crus qu'elle allait s'abandonner a une virulente crise de colère, mais elle se contenta de sourire faiblement. "

Il m'adorait, Derfel, dit-elle avec lassitude. Ce n'est pas la mame chose que d'aimer. " Elle s'assit soudain, s'effondrant sur un banc a côté du coffre. " Et atre adorée, Derfel, est très fatigant. Mais on dirait qu'il a trouvé une nouvelle déesse.

- Il a fait quoi, Dame ?

- Tu l'ignores ? " Elle parut surprise, puis me tendit la lettre. " Tiens, lis. "

Le document n'était pas daté, mais portait l'en-tate de Mori-dunum, montrant qu'il avait été rédigé dans la capitale d'Ongus Mac airem.

L'écriture d'arthur était ferme, le papier semblait aussi froid que l'épaisse couche de neige déposée sur le rebord de la fenatre. " Il faut que vous sachiez, Dame, avait-il écrit, que je vous répudie et que je prends pour femme argante, la fille d'Ongus Mac airem. Je ne renonce pas a Gwydre, seulement a vous. " C'était tout. Et mame pas signé.

" Tu ne le savais vraiment pas ? me demanda Guenièvre.

- Non, Dame. " J'étais encore plus étonné qu'elle. J'avais ins

entendu des hommes dire qu'arthur devrait prendre une autre épouse, mais il ne m'en avait pas parlé et j'étais froissé qu'il ne m'ait pas fait confiance. J'étais blessé et déçu. " Je l'ignorais, insistai-je.

- quelqu'un a ouvert la lettre, dit Guenièvre avec un amusement désabusé.

Tu peux voir qu'on a laissé une tache au bas de la page. arthur n'aurait

pas fait cela. " Elle se laissa aller en arrière, pressant ses cheveux roux contre le 'inur. " Pourquoi se marie-t-il ? "

Je haussai les épaules. " Tout homme devrait avoir une épouse, Dame.

- C'est ridicule. Tu ne méjuges pas Galahad parce qu'il ne s'est jamais marié.

- Un homme a besoin...

- Je sais ce dont un homme a besoin, répliqua Guenièvre d'un air amusé.

Mais pourquoi arthur se marie-t-il ? Tu crois qu'il aime cette fille ?

- Je l'espère, Dame. "

Elle sourit. " Il se marie, Derfel, pour se prouver qu'il ne m'aime pas. "

Je la crus, mais n'osai exprimer mon accord. " Je suis certain que c'est par amour, Dame ", préfèrai-je dire.

Cela la fit rire. " quel ,ge a cette argante ?

- quinze ans ? Peut-atre seulement quatorze. " Elle fronça les sourcils en essayant de se souvenir. " Je croyais qu'on la destinait a Mordred ?

- Moi aussi, répondis-je, car je me rappelais qu'Ongus l'avait proposée pour épouse a notre roi.

- Mais pourquoi est-ce qu'Ongus marierait sa fille a un boiteux idiot comme Mordred s'il peut la mettre dans le lit d'arthur ? Seulement quinze, tu crois ?

- ¿ peine.

- Est-elle jolie ?

- Je ne l'ai jamais vue, mais Ongus dit qu'elle l'est.

- Les Ui Liathain engendrent de jolies filles. Sa sour était-elle belle ?

- Iseult ? Oui, d'une certaine façon.

- Cette petite fille aura besoin d'atre belle, dit Guenièvre d'une voix amusée. autrement, arthur ne la regardera mame pas. Il faut que tous les hommes l'envient. Il exige au moins cela de ses épouses. Elles

doivent être belles et, bien sûr, se comporter

TOEq

mieux que moi. " Elle rit et me regarda en coin. " Mais même si elle est belle et se comporte bien, cela ne marchera pas, Derfèl.

- Pourquoi ?

- Oh, je suis certaine que l'enfant mettra bas quelques bébés pour lui, s'il le désire, mais si elle n'est pas intelligente, il se lassera vite d'elle. " Elle se détourna pour contempler le feu. " Pourquoi penses-tu qu'il m'ait prévenue ?

- Parce qu'il estime que vous devez le savoir. " Cela la fit rire. " Je dois le savoir ? qu'est-ce que cela peut bien me faire qu'il couche avec une petite Irlandaise ? Je n'ai pas besoin de l'apprendre, mais lui a besoin de me le dire. " Elle me regarda de nouveau. " Et il voudra savoir comment j'ai réagi.

- Vous croyez ? lui demandai-je, un peu perdu.

- Bien sûr que oui. aussi, Derfel, dis-lui que j'ai ri. " Elle me regarda d'un air de défi, puis haussa les épaules. " Non. Dis-lui que je lui souhaite beaucoup de bonheur. Dis-lui ce que tu voudras, mais demande-lui une faveur. " Elle se tut un instant, et je compris combien elle détestait cette démarche. " Je n'ai pas envie de mourir violée par une horde de Saxons pouilleux. au printemps prochain, quand Cerdic arrivera, demande à arthur de me mettre en prison dans un endroit plus sûr.

- Je pense qu'ici vous serez à l'abri, Dame.

- Dis-moi ce qui te fait penser cela ? " demanda-t-elle d'un ton acerbe.

Je pris un moment pour rassembler mes pensées. " quand les Saxons nous envahiront, ils suivront le cours de la Tamise. Leur but est d'arriver à la mer de Severn et c'est la route la plus

courte. "

Guenièvre fit non de la tête. " L'armée d'aelle suivra la Tamise, mais Cerdic attaquera au sud, puis fera un crochet vers le nord pour rejoindre aelle. Il passera par ici.

- arthur dit que non, insistai-je. Il croit qu'ils ne se font pas confiance,

et qu'ils resteront a proximité l'un de l'autre pour prévenir une trahison éventuelle. "

Guenièvre écarta cet argument d'un autre brusque mouvement de tate. " aelle et Cerdic ne sont pas des imbéciles, Derfel. Ils savent qu'ils doivent se faire confiance assez longtemps pour gagner. après cela, ils pourront se brouiller, mais pas avant. Combien d'hommes amèneront-ils ?

- Deux mille, croyons-nous, peut-atre deux mille cinq cents.

- Le premier assaut, porté sur la Tamise, sera assez violent pour vous faire croire que c'est la leur attaque principale. Et une fois qu'arthur aura rassemblé ses forces pour s'opposer a cette armée, Cerdic marchera vers le sud. Il se déchaanera, Derfel, et arthur sera obligé

d'envoyer des hommes contre lui, et alors, aelle attaquera le reste de nos troupes.

- ¿ moins qu'arthur laisse Cerdic se déchaaner, dis-je sans croire un instant a sa prédiction.

- Il pourrait, mais dans ce cas, YnysWydryn tombera entre les mains des Saxons et je ne veux pas atre la lorsque cela arrivera. S'il ne veut pas me rel,cher, alors supplie-le de m'emprisonner a Glevum. "

J'hésitai. Je ne voyais aucune raison de ne pas transmettre sa requate a arthur, mais je voulais atre s'r de sa sincérité. " Si Cerdic passe par ici, Dame, il est possible qu'il y ait des amis a vous dans son armée ", hasardai-je.

Elle me lança un regard féroce et se tut longtemps avant de parler. "Je n'ai pas d'amis en Lloegyr", déclara-t-elle enfin, glaciale.

J'hésitai, puis décidai de foncer. " J'ai vu Cerdic, il y a moins de deux mois, et Lancelot était avec lui. "

Je n'avais jamais mentionné ce nom devant elle, auparavant, et elle fit un brusque mouvement de tate en arrière, comme si je l'avais giflée. " que dis-tu, Derfel ? demanda-t-elle d'une voix douce.

- Je dis, Dame, que Lancelot viendra ici au printemps. Je suppose que Cerdic fera de lui le seigneur de ce pays. "

Elle ferma les yeux et, durant quelques secondes, je me demandai si elle riait ou si elle pleurait. Puis je vis que c'était le rire qui secouait

ses épaules. " Tu es stupide, dit-elle en me regardant de nouveau. Tu essaies de m'aider ! Tu crois que je suis amoureuse de Lancelot ?

- Vous vouliez qu'il soit roi.

- qu'est-ce que l'amour vient faire la-dedans ? demanda-t-elle d'un air moqueur. Je voulais qu'il soit roi parce que c'est un faible et qu'une femme ne peut régner dans ce monde que par le truchement d'un homme faible.

arthur ne l'est pas. " Elle prit une profonde respiration. " Lancelot l'est, et peut-etre gouvernera-t-il ce pays quand les Saxons viendront, pourtant si quelqu'un doit contrôler Lancelot, ce ne sera pas moi, ni aucune femme d'ailleurs, mais Cerdic, et ce roi-la, d'après ce que j'ai entendu dire, est tout sauf faible. " Elle se leva, vint a moi et me prit la

131

lettre des mains. Elle la déplia, la lut une dernière fois, puis jeta le parchemin dans le feu. Il noircit, se racornit, puis s'enflamma. " Va dire a arthur que cette nouvelle m'a fait pleurer, dit-elle en contemplant les flammes. C'est ce qu'il désire entendre^ aussi dis-le-lui. Dis-lui que j'ai pleuré. "

Je la quittai. Dans les jours qui suivirent, la neige fondit, mais les pluies revinrent et les arbres noirs dénudés dégouttèrent sur une terre qui semblait pourrir dans toute cette humidité. Le solstice approchait, mais le soleil ne se montrait toujours pas. Le monde se mourait dans un désespoir sombre et mouillé. J'attendais qu'arthur revienne, mais il ne me convoqua pas. Il emmena sa nouvelle épouse a Durnovarie et c'est la qu'il célébra le solstice. Si ce que pensait Guenièvre de ce nouveau mariage comptait pour lui, il ne me le demanda pas.

Nous fat,mes le solstice d'hiver au manoir de Dun Carie et aucun de ceux qui étaient présents ne doutait que ce serait pour la dernière fois. Nous fames nos offrandes au soleil du solstice d'hiver, convaincus que lorsqu'il monterait de nouveau dans le ciel, il n'apporterait pas la vie au pays, mais la mort. Il apporterait les lances des Saxons, les haches des Saxons et les épées des Saxons. Nous pri,mes, et nous festoy,mes, et nous craignames d'atre condamnés. Et la pluie ne voulait toujours pas cesser.

DEUXIÈME PARTIE

LE MYNYDD BaDDON

.....,.".' g-:-:: Piste de

.v,',' -::--. ." '...'aV. Glevum \

Voie du Fossé vers Corinium

-*?, "!' < %. > . < .' * ... ""?' Camp de '.'

il. X* . .-, *,.

!. Cerdic

CaRTE MONTRaNT L'EMPLaCEMENT D'aqUaE SULIS ET DU MYNYDD
BaDDON

" qui, alors ? " demanda Igraine dès qu'elle eut fini de lire le premier feuillet de ma dernière pile de parchemins. Elle avait appris un peu de saxon durant ces derniers mois et tirait grande fierté de cet exploit, bien qu'en vérité ce fût une langue barbare beaucoup moins subtile que le breton.

" qui ça ? demandai-je à mon tour.

- quelle fut la femme qui mena la Bretagne à sa destruction ? Nimue, n'est-ce pas ?

- Si tu m'accordes le temps d'écrire cette histoire, chère Dame, tu le découvriras.

- Je savais que tu me dirais cela. J'ignore même pourquoi j'ai posé la question. " Elle était assise sur le large rebord de ma fenêtre, une main posée sur son gros ventre, la tête penchée de côté comme si elle écoutait.

au bout d'un moment, une expression de ravissement espiègle éclaira son visage. "Le bébé me donne des coups de pied, dit-elle, tu veux le sentir ?

"

Je frissonnai. " Non.

- Pourquoi non ?

- Les bébés ne m'ont jamais intéressé. "

Elle me fit une grimace. " Tu aimeras le mien, Derfel.

- Vraiment?

- Il va être mignon !

- Comment sais-tu que c'est un garçon ?

- aucune fille ne donnerait d'aussi forts coups de pied, voilà pourquoi.

Regarde ! " Ma reine tira sa robe bleue sur son ventre et rit lorsque le dôme lisse ondula. " Parle-moi d'argente, dit-elle en laissant retomber la robe.

195

- Petite, brune, mince, jolie. "

Igraine fit la grimace devant l'insuffisance de ma description. " ...était-elle intelligente ? "

Je réfléchis à cela. " Elle était rusée, ça oui, et avait une sorte d'intelligence, mais qu'aucune instruction n'avait nourrie. "

Ma reine accueillit cette déclaration d'un haussement d'épaules dédaigneux.

" Est-ce si important que cela, l'instruction ?

- Je pense que oui. J'ai toujours regretté de ne pas avoir appris le latin.

- Pourquoi ?

- Une grande partie de l'expérience de l'humanité a été transmise dans cette langue, Dame, et l'instruction nous donne, entre autres, accès à tout ce que les autres ont su, craint, ravé ou accompli. quand on est dans l'embarras, découvrir que quelqu'un a été autrefois dans la même situation fâcheuse, cela peut aider. Cela explique des choses.

- Comme quoi ? " demanda Igraine.

Je haussai les épaules. "Je me souviens de ce que m'a dit Guenièvre, un jour. Je n'ai pas compris parce que c'était en latin, mais elle me l'a traduit, et cela expliquait parfaitement arthur. Je ne l'ai jamais oublié.

- Eh bien ? Continue.

- Odi at amo, exrucior, citai-je lentement ces mots qui ne m'étaient pas familiers.

- Ce qui signifie ?

- Je déteste et j'adore, cela fait mal. Un poète a écrit cela, j'ai oublié

lequel, mais Guenièvre avait lu le poème et, un jour oa nous parlions d'arthur, elle a cité ce vers. Elle comprenait parfaitement son époux, vous voyez.

- Est-ce qu'argante l'a compris ?

- Oh, non !

- Savait-elle lire ?

- Je n'en suis pas certain. Je ne me souviens pas. Sans doute que non.

- Comment était-elle ?

- Elle avait la peau très p,le parce qu'elle refusait d'aller au soleil.

argante aimait la nuit. Elle avait des cheveux très noirs, aussi lustrés que les plumes d'un corbeau.

- Tu dis qu'elle était petite et mince ?

- Très mince et plutôt petite, mais la chose dont je me rappelle le plus, c'est qu'elle souriait rarement. Elle épiait tout, ne laissait rien passer, et avait toujours un air calculateur. Les gens prenaient cela pour de l'intelligence, mais ce n'en était pas. Elle était simplement la plus jeune de sept ou huit filles, aussi craignait-elle constamment d'être laissée pour compte. Elle attendait tout le temps sa part du gâteau, et croyait toujours ne pas la recevoir. "

Igraine fit la grimace. "Tu la décris comme une fille détestable !

/

- Elle était avide, amère et très jeune, mais belle aussi. Elle avait une fragilité fort touchante. " Je m'arratai et soupirai. " Pauvre arthur. Il choisissait très mal ses femmes. Sauf ailleann, bien sûr, mais celle-la, il ne l'avait pas choisie. C'était une esclave qu'on lui avait donnée.

- qu'est-il arrivé à ailleann ?

- Elle est morte durant la guerre avec les Saxons.

- Tuée ? " Igraine frissonna.

" Victime de la peste. Une mort tout a fait normale. "

Christ.

Ce nom n'a rien a faire sur cette page, mais je vais l'y laisser. au moment oa Igraine et moi parlions d'ailleann, l'évaque Sansum est entré dans la pièce. Le saint homme ne sait pas lire, et comme il désapprouverait formellement que j'écrive cette histoire d'arthur, Igraine et moi prétendons que je rédige un évangile en langue saxonne. Il dit qu'il ne sait pas lire, mais est capable de reconnaatre certains mots, et Christ en fait partie. C'est pourquoi je l'ai écrit. Il l'a vu aussi, et a grogné

d'un air soupçonneux. Il a l'air très vieux ces jours-ci. Presque tous ses cheveux sont tombés bien qu'il lui reste encore deux touffes blanches, comme les oreilles de Lughtigern, le Seigneur des Souris. Il souffre en urinant, mais ne veut pas confier son corps aux femmes-sages pour qu'elles le soignent, car il affirme qu'elles sont toutes paÖennes. Dieu le guérira, proclame le saint homme, mais parfois, que Dieu me pardonne, je prie pour qu'il meure car alors ce petit monastère aurait un nouvel évaque. " Ma Dame va bien ? demanda-t-il a Igraine après avoir jeté un coup d'oeil au parchemin.

- Oui, merci, Monseigneur. "

Sansum fureta dans la pièce, cherchant quelque chose a redire, mais je ne vois pas ce qu'il espérait trouver dans une pièce aussi austère : un grabas, une table de travail, un tabouret et l'tre. Il aurait aimé me critiquer si j'avais allumé un feu, mais aujourd'hui 137

il fait très doux pour un jour d'hiver, et j'économise le peu de bois que le saint homme m'accorde. Il donna une chiquenaude a un flocon de poussière, décida de ne pas faire de commentaire, et se contenta de regarder Igraine d'un air interrogateur. ""Votre terme approche, Dame ?

- Dans moins de deux lunes, m'ont-elles dit, Monseigneur. " Igraine fit le signe de croix sur sa robe bleue.

" Vous savez, bien entendu, que nos prières pour vous, Dame, retentiront dans tout le ciel, déclara Sansum sans en penser le moindre

mot.

- Priez aussi pour que les Saxons ne se rapprochent pas trop de nous, répliqua Igraine.

- Le pourraient-ils ? demanda Sansum alarmé.

- Mon époux a entendu dire qu'ils se préparaient à attaquer Ratae.

- Ratae est loin d'ici, dit dédaigneusement l'évêque.

- Un jour et demi ? Et si Ratae tombe, quelle forteresse y a-t-il entre nous et les Saxons ?

- Dieu nous protégera, déclara l'évêque se faisant inconsciemment l'écho de la foi exprimée longtemps auparavant par le pieux roi Meurig, comme Dieu vous protégera, Dame, à l'heure de votre épreuve. " Il resta encore quelques minutes, bien qu'il n'eût rien de spécial à nous dire. Le saint homme s'ennuie, ces jours-ci. Il manque de vilenies à fomenter. Frère Maelgwyn, le plus vigoureux de nous tous, qui effectue la plupart des travaux de force du monastère, est mort il y a quelques semaines et, avec sa disparition, l'évêque a perdu l'une des cibles favorites de ses remarques méprisantes. Il trouve peu de plaisir à me tourmenter car j'endure patiemment son venin et, en outre, je suis sous la protection d'Igraine et de son époux.

Sansum finit par s'en aller et Igraine lui fait une grimace dès qu'il nous eut tourné le dos. " Dis-moi, Derfel, demanda-t-elle quand le saint homme fut hors de portée d'oreille, que devrais-je faire pour la naissance ?

- Pourquoi diable me demander cela à moi ? Je ne connais rien à l'accouchement, Dieu merci ! Je n'ai jamais vu un enfant naître et ne le désire pas.

- Mais tu connais les usages anciens, c'est à cela que je pense, insista-t-elle.

- Les femmes de votre caer en sauront bien plus que moi, mais lorsque Ceinwyn accouchait, nous faisions toujours très

attention à ce qu'il n'y ait pas de fer dans le lit, d'urine de femme sur le seuil, d'armoise dans le feu et, bien entendu, il fallait qu'une jeune vierge soit prête à prendre dans ses bras le nouveau-né, dès son arrivée sur la paille de naissance. Et plus important de tout, ajoutai-je sévèrement, il ne devait y avoir aucun homme dans la chambre. Rien

n'apporte autant de malchance qu'une présence masculine lors d'une naissance. " Je touchai le clou qui dépassait de mon pupitre pour conjurer le mauvais sort lié a la simple mention d'une circonstance si néfaste. Bien s'r, nous, les chrétiens, ne croyons plus que toucher du fer peut influencer sur le destin, bon ou mauvais, mais mes doigts polissent encore souvent la tate de ce clou. " Cette histoire de Saxons, c'est vrai ?

- Ils se rapprochent, Derfel. "

Je frottai de nouveau le clou. " alors, dis a ton époux d'aiguiser les lances.

- Il n'a pas besoin de ce genre d'avertissement ", répliqua-t-elle d'un ton résolu.

Je me demande si la guerre finira un jour. Depuis que je suis au monde, les Bretons se battent contre les Saxons, et mame si nous avons remporté sur eux une grande victoire, au cours des années écoulées depuis celle-ci, nous avons perdu encore plus de territoires et, avec eux, les histoires attachées aux vallées et aux collines. L'Histoire n'est pas seulement le récit de ce que font les hommes, mais c'est une chose liée a la terre. Nous donnons a une colline le nom d'un héros qui y est mort, ou a une rivière celui d'une princesse qui s'est enfuie sur ses bords, et quand les anciens noms s'évanouissent, les histoires disparaissent avec eux et ceux qui les remplacent ne gardent aucune trace du passé. Les SaÔs prennent notre terre et notre histoire. Ils se répandent comme une maladie, et nous n'avons plus d'arthur pour nous protéger. arthur, le fléau des SaÔs, le seigneur de la Bretagne et l'homme que l'amour blessa plus qu'aucune plaie causée par l'épée ou la lance. Comme arthur me manque !

au solstice d'hiver, nous priions pour que les Dieux ne laissent pas la terre livrée a la grande obscurité. Par les plus sombres des hivers, ces prières ressemblaient souvent a des supplications désespérées et elles ne le furent jamais plus que l'année précédant l'assaut des Saxons, oa notre monde était enseveli sous une cara-139

pace de glace et de neige verglacée. Pour nous, les adeptes de Mithra, le solstice avait une double signification, car c'était aussi le temps de la naissance de notre dieu, et après la grande fate donnée a Dun Carie, j'emmenai Issa dans les cavernes oa nous pratiquions nos cérémonies les plus solennelles et,-la, je l'initiai au culte. Il passa les épreuves avec succès et fut accueilli dans cette troupe de guerriers d'élite qui gardent les mystères du dieu. Ensuite, nous festoy,mes. J'immolai le taureau,

cette année-la, lui coupant d'abord les jarrets afin que l'animal ne puisse plus bouger, puis, levant ma hache sous le plafond bas de la grotte, je lui sectionnai l'épine dorsale. Je me souviens que celui-la avait un foie ratatiné, ce qui fut tenu pour un mauvais présage, mais il n'y en eut pas de bon durant cet hiver glacé.

quarante hommes assistaient au rituel, en dépit du temps rigoureux. arthur, bien qu'initié de longue date, ne vint pas, mais Sagramor et Culhwch avaient quitté leurs postes frontières pour la cérémonie.   la fin du festin, alors que la plupart des guerriers s'étaient endormis sous l'effet de l'hydromel, nous nous retirâmes tous trois dans un tunnel bas où la fumée était moins épaisse et où nous pûmes parler en particulier.

Mes deux compagnons étaient certains que les Saxons attaqueraient directement dans la vallée de la Tamise. " On m'a dit qu'ils remplissent Londres et Pontes de nourriture et d'équipements. " Sagramor fit une pause pour arracher la viande d'un os, d'un coup de dents. Cela faisait des mois que je ne l'avais pas vu et je trouvais sa compagnie rassurante ; le Numide était le plus robuste et le plus redoutable de tous les chefs de guerre d'arthur, et ses prouesses se reflétaient sur son visage en lame de couteau. C'était aussi le plus loyal des hommes, un ami à toute épreuve, un merveilleux conteur et, par-dessus tout, un guerrier né qui pouvait se montrer plus malin que n'importe quel ennemi et le vaincre. Sagramor terrifiait les Saxons qui le prenaient pour un sombre démon de l'autre Monde. Nous étions contents qu'ils vivent dans cette peur qui les engourdissait et, même si les Sa s nous surpassaient en nombre, c'était un réconfort d'avoir avec nous son épée et ses lanciers exp rim nt s.

" Cerdic n'attaquera pas dans le sud ? " demandai-je.

Culhwch secoua la tête : " Il n'en montre aucun signe. Rien ne bouge   Venta.

- Ils se méfient l'un de l'autre, expliqua Sagramor. Ils n'oseront pas se perdre de vue. Cerdic craint que nous achetions  elle, et  elle a peur que Cerdic prenne plus que sa part du butin, si bien qu'ils vont rester plus proches que des frères.

- alors, que va faire arthur ?

- Nous espérions qu'il nous le dirait, me répondit Culhwch.

- arthur ne me parle plus, dis-je sans essayer de dissimuler mon amertume.

- On est deux dans le même cas, grommela Culhwch.
 - Trois, ajouta Sagramor. Il vient me voir³/pose des questions, participe à des raids, puis s'en va. Sans un mot.
 - Espérons qu'il pense, dis-je.
 - Trop occupé par sa nouvelle épouse, sans doute, suggéra Culhwch avec aigreur.
 - Tu l'as rencontrée ?
 - Une petite chatte irlandaise, toutes griffes dehors. " Culhwch nous raconta qu'en venant, il avait rendu visite à arthur et à sa nouvelle épouse. " Elle est assez jolie, reconnut-il de mauvaise gr^{ce}. Si c'était une esclave prise à l'ennemi, on voudrait probablement la garder un bon moment dans sa cuisine. Moi, en tout cas. Pas toi, Derfel. " Culhwch me taquinait souvent sur ma fidélité conjugale. Sagramor avait fait d'une captive saxonne son épouse et sa loyauté envers elle était aussi proverbiale que la mienne. " ¿ quoi sert un taureau qui ne monte qu'une seule vache ? " insista Culhwch. Ni Sagramor ni moi ne réagimes à cette raillerie.
 - " arthur est effrayé ", préféra dire le Numide, puis il se tut, rassemblant ses idées. Le Numide parlait breton, bien qu'avec un horrible accent, mais ce n'était pas sa langue maternelle et il s'exprimait souvent lentement pour être sûr de bien transmettre sa pensée. " Il a défié les Dieux, pas seulement à Mai Dun, mais en s'emparant du pouvoir de Mordred. Les chrétiens le détestent et maintenant, les païens disent qu'il est leur ennemi. Vous voyez ce qui lui reste d'amis ?
 - L'ennui avec arthur, c'est qu'il ne croit pas aux Dieux, dit Culhwch avec dédain.
 - Il croit en lui-même, répliqua Sagramor, et quand Guenièvre l'a trahi, cela lui a porté un coup en plein cour. Il a honte. Il a perdu de sa fierté, et c'est un orgueilleux. Il pense que nous nous moquons tous de lui, c'est pour cela qu'il est froid avec nous.
 - Je ne me moque pas de lui, protestai-je.
 - Moi si, dit Culhwch qui fit la grimace en étirant sa jambe 141
- blessée. Ce stupide b^{tard}. avec Guenièvre, il aurait dû utiliser de temps en temps son ceinturon. Cela l'aurait dressée, cette putain.

- Maintenant, il craint la défaite, poursuit Sagramor, ignorant superbement l'opinion prévisible de Culhwch. qu'est-il, sinon un soldat ?

Il aime à se prendre pour un homme bon et croit qu'il gouverne parce qu'il était fait pour cela, mais c'est l'épée qui l'a porté au pouvoir. au fond, il sait que s'il perd cette guerre, il perdra la chose à laquelle il tient le plus : sa réputation. On se souviendra de lui comme d'un usurpateur qui n'a pas été capable de garder ce dont il s'était emparé. C'est pour cela que l'idée d'une seconde défaite le terrorise.

- argante pourra peut-être guérir son premier échec.

- J'en doute, répliqua Sagramor. Galahad m'a dit qu'Arthur n'avait pas vraiment envie de l'épouser.

- Pourquoi l'a-t-il fait ? " demandai-je tristement.

Sagramor haussa les épaules. " Pour contrarier Guenièvre ? Pour faire plaisir à Ongus ? Pour nous montrer qu'il n'avait pas besoin de sa première épouse ?

- Pour besogner une jolie fille ? suggéra Culhwch.

- S'il le fait ", dit Sagramor.

Culhwch, visiblement secoué, regarda fixement le Numide. " Bien s'r qu'il le fait. "

Sagramor secoua la tête. " J'ai entendu dire que non. Ce n'est qu'une rumeur, bien s'r, et la moins fiable des rumeurs est celle concernant un homme et son épouse. Mais je pense que cette princesse est trop jeune au goût d'Arthur.

- Elles ne sont jamais trop jeunes ", grommela Culhwch. Sagramor se contenta de hausser les épaules. C'était un homme bien plus subtil que Culhwch et cela lui permettait de mieux comprendre Arthur, qui aimait tant paraître simple et direct, mais dont l'âme était aussi complexe que les spirales tournoyantes et les dragons à la queue enroulée qui décoraient la lame d'Excalibur.

Nous nous séparâmes dans la matinée, nos lances et nos épées encore rougies du sang du taureau sacrifié. Issa était surexcité. Valet de ferme quelques années auparavant, il se retrouvait aujourd'hui adepte de Mithra et serait bientôt père, m'avait-il dit, car Scarach, son épouse, était enceinte.

Issa, que son initiation avait rempli de confiance en lui, semblait convaincu que nous pourrions battre les Saxons sans l'aide du Gwent, mais je ne partageais pas sa foi. Je n'aimais peut-être pas Guenièvre, mais je ne l'avais jamais prise pour une idiote, et ses prévisions d'une attaque de Cerdic dans le sud m'inquiétaient. L'autre possibilité se tenait, bien sûr ; Cerdic et aelle ne s'étaient alliés qu'à contrecœur et ne voudraient sans doute pas se perdre de vue. Une attaque écrasante dans la vallée de la Tamise serait le moyen le plus rapide d'atteindre la mer de Severn et de séparer les royaumes bretons, alors pourquoi les Saxons sacrifieraient-ils l'avantage du nombre qu'ils avaient sur nous - pour diviser leurs forces en deux armées plus petites qu'Arthur pourrait vaincre l'une après l'autre ?

Pourtant, si celui-ci ne s'attendait qu'à une seule attaque et ne se gardait que contre elle, les avantages d'un assaut mené au sud étaient incalculables. Pendant qu'Arthur se battrait contre une armée saxonne dans la vallée de la Tamise, l'autre pourrait lui échapper en contournant son flanc droit et atteindre la Severn sans presque rencontrer d'opposition.

Mais Issa ne s'inquiétait pas de telles choses. Il se voyait simplement au sein du mur de boucliers, anobli par l'accueil favorable que lui avait accordé Mithra, il faucherait les Saxons comme un fermier son foin mûr.

Le temps demeura froid après le solstice. Le soleil, dans les aubes, les et glacées, se réduisait à un disque rougeoyant voilé par les nuages, au ras de l'horizon. Les loups venaient récupérer nos détritiques jusque dans les terres cultivées, chassant les moutons que nous avions parqués dans des replis de terrain entourés de claies, et un jour nous abattâmes glorieusement six bêtes grises qui nous fournirent six nouvelles queues pour les heaumes de ma troupe. Mes hommes avaient commencé à accrocher ces queues à leurs cimiers dans les forats profonds de l'armoire où nous combattions les Francs : comme nous les attaquions en prédateurs, ils nous avaient traités de loups et nous avions tourné cette insulte en compliment.

Nous étions les queues de loup, même si nos boucliers, au lieu de porter le masque de cet animal, arboraient une étoile à cinq branches, en hommage à Ceinwyn.

Mon épouse répétait avec insistance qu'au printemps elle n'irait pas se réfugier dans son pays. Monwen et Seren partiraient, mais elle resterait.

Cette décision me mit en colère. " Pour courir le risque que nos filles perdent a la fois leur mère et leur père ? demandai-je.

- Si c'est le décret des Dieux, oui, répliqua-t-elle avec calme, puis elle haussa les épaules. Je suis peut-être égoïste, mais c'est ce que je veux.

- Vouloir mourir ? Tu trouves ça égoïste ?

- Je ne veux pas m'éloigner de toi, Derfel. Sais-tu ce que c'est que d'être dans un pays lointain pendant que son homme se bat ? On attend dans la terreur. On craint l'arrivée d'un Messager. On tend l'oreille a toutes les rumeurs. Cette fois, je resterai.

- Pour me mettre un souci de plus en tête ?

- que tu es arrogant ! Tu crois que je ne peux pas me débrouiller toute seule ?

- Cette petite bague ne pourra pas te protéger des Saxons, dis-je en montrant la minuscule agate.

- alors je me défendrai toute seule. Ne t'inquiète pas, Derfel, je ne serai pas dans tes jambes et je ne me laisserai pas capturer. "

Le lendemain, les premiers agneaux naquirent dans un parc a moutons, au pied de Dun Carie. C'était un peu tôt dans la saison, mais j'y vis comme un signe favorable envoyé par les Dieux. avant que Ceinwyn puisse l'interdire, le premier né fut sacrifié pour que le reste de l'agnelage se déroule sans incident. Sa toison ensanglantée fut clouée a un saule, près du ruisseau, et le lendemain, un aconit fleurit au pied de l'arbre, ses petits pétales jaunes apportant la première tache de couleur de l'année nouvelle. Ce même jour, je vis trois martins-pacheurs voltiger, étincelants et vifs comme l'éclair, sur les berges gelées du ruisseau. La vie se ranimait. Ț l'aube, après que les jeunes coqs nous avaient réveillés, nous entendions a nouveau les chants des grives, des rouges-gorges, des alouettes, des roitelets et des moineaux.

arthur nous envoya chercher, deux semaines après la naissance des premiers agneaux. La neige ayant fondu, ses messagers avaient peiné sur les routes boueuses pour nous apporter cette convocation au palais de Lindinis. Nous devons y être pour la fête d'Imbolc, la première après le solstice, vouée a la Déesse de la fertilité. Ce jour-la, nous obligeons des agneaux nouveau-nés a franchir un cerceau enflammé et après, quand elles croient que personne ne les regarde, les jeunes filles font de même et, plongeant le doigt dans les cendres, s'en barbouillent

l'entre-jambes. Un bébé né en novembre est appelé enfant d'Imbolc ; il a la cendre pour mère et le feu pour père. Ceinwyn et moi arrivâmes la veille de la fate, au moment où le soleil hivernal projetait de longues ombres sur l'herbe plate. Les lanciers d'Arthur entouraient le palais, protégeant notre chef de l'hostilité

menaçante du peuple, ravivée par le souvenir de l'invocation magique, par Merlin, de la jeune fille qui avait lui dans la cour du palais.

À ma grande surprise, je découvris que tout y était prêt pour la fate.

Arthur ne s'était jamais soucié de ce genre de choses, laissant à Guenièvre les pratiques religieuses, or celle-ci n'avait jamais célébré de fêtes campagnardes aussi frustes qu'Imbolc ; mais aujourd'hui un grand cerceau de paille tressée se dressait au centre de la cour et une poignée d'agneaux nouveau-nés étaient enfermés avec leurs mères dans un petit enclos de claies. Culhwch nous accueillit, en montrant le cerceau d'un hochement de tête coquin. " Une occasion pour toi d'avoir un autre bébé, dit-il à Ceinwyn.

- Pour quelle autre raison serais-je ici ? répondit-elle en lui donnant un baiser. Combien en as-tu maintenant ?

- Vingt et un, énonça-t-il fièrement.

- De combien de mères ?

- Dix. " Il fit un grand sourire et me donna une claque dans le dos. " Nous allons recevoir nos ordres, demain.

- qui nous ?

- Toi, moi, Sagramor, Galahad, Lanval, Balin, Morfons, tout le monde. "

Culhwch haussa les épaules. " Argante est ici ? demandai-je.

- qui a fait préparer le cerceau, à ton avis ? C'est une idée à elle.

Argante a amené un druide de Démétie et, avant de souper, nous devons adorer Nantosuelta.

- qui ça ? demanda Ceinwyn.

- Une déesse ", répondit négligemment Culhwch. Il y avait tellement de dieux et de déesses qu'il était impossible, si l'on n'était pas druide, de les connaître tous et ni Ceinwyn ni moi n'avions jamais entendu

parler de celle-la.

Nous ne vames ni arthur ni argante jusqu'au moment oa, a la nuit tombée, Hygwydd nous convoqua tous dans la cour éclairée par des torches imprégnées de poix qui brôlaient dans leurs supports de fer. Je me souvins de la nuit de Merlin et de tous ces gens emplis d'une crainte révérencielle qui tendaient leurs bébés malades et estropiés vers Olwen l'argentée.

Maintenant une assemblée de seigneurs et de dames attendaient, l'air embarrassé, de chaque côté du cerceau tressé, tandis qu'au fond, sur une estrade, on avait disposé trois fauteuils drapés de lin blanc. Un druide se tenait a côté du dispositif et je me dis que ce devait atre celui qu'argante avait fait venir du royaume de son père. C'était un petit homme trapu dont la barbe noire tressée s'ornait de touffes de poils de renard et de petits os. " Il s'appelle Fergal, me dit Galahad, et il déteste les chrétiens. Il a passé tout l'après-midi a lancer des incantations contre moi, puis Sagramortst arrivé et il a failli s'évanouir d'horreur. Il croyait que c'était- Crom Dubh en personne. " Galahad rit.

Il était de fait que Sagramor, vatu de cuir noir, ceint de son épée au fourreau noir, aurait pu atre ce dieu sombre. Il était venu a Lindinis en compagnie de Malla, son épouse saxonne, une grande femme placide, et tous deux se tenaient a l'écart. Le Numide vénérât Mithra, mais n'avait que faire des Dieux bretons, alors que Malla priaît toujours Wbden, Eostre, Thunor, Fir et Seaxnet, les dieux de son peuple.

Tous les chefs de guerre d'arthur étaient la et, tandis que nous l'attendions, je pensais aux absents : Cei, camarade d'enfance d'arthur du lointain Gwynedd, massacré par les chrétiens a Isca, lors de la rébellion, et agravain, commandant de la cavalerie d'arthur, mort durant l'hiver, emporté par une fièvre. Balin avait repris la fonction d'agravain et amené

trois épouses a Lindinis, ainsi qu'une bande de petits enfants r,blés qui fixaient, horrifiés, Morfans, l'homme le plus laid de Bretagne, dont le visage nous était maintenant si familier que nous ne remarquions plus son bec de lièvre, son cou goitreux ou sa m,choire tordue. Excepté Gwydre, encore adolescent, j'étais sans doute le plus jeune et m'en apercevoir me troubla. Nous avions besoin de nouveaux chefs de guerre et je décidai sur-le-champ de donner a Issa sa propre troupe dès que la guerre avec les Saxons serait terminée. Si Issa y survivait. Si moi, j'y survivais.

Galahad veillait sur Gwydre et tous deux vinrent se poster a côté de

Ceinwyn et moi. Galahad avait toujours été bel homme, mais- maintenant qu'il atteignait la maturité, sa beauté s'imprégnait d'une dignité nouvelle. Sa chevelure dorée grisonnait et il portait maintenant une barbiche pointue.

Nous avions toujours été proches, mais en cet hiver difficile, il l'était probablement plus d'arthur que de quiconque. Galahad n'avait pas été témoin de sa honte et cela, ainsi que sa sympathie tranquille, rendait sa présence tolérable a notre chef. Ceinwyn lui demanda comment allait arthur, a voix basse afin que Gwydre ne puisse pas entendre. " J'aimerais bien le savoir, répondit Galahad.

- Il est certainement heureux, fit observer mon épouse.

- Pourquoi ?

- Il a une nouvelle épouse ? " suggéra-t-elle.

Galahad sourit. " quand un homme entreprend un voyage, chère Dame, et qu'on lui vole son cheval en cours de route, souvent il en achète un autre beaucoup trop vite.

- Et ne l'enfourche pas après, paraat-il ? glissai-je sans ménagement.

- Tu as entendu dire cela, Derfel ? " répondit Galahad sans confirmer ni rejeter la rumeur. Il sourit. " Le mariage reste un tel mystère pour moi. "

Il ne s'était jamais marié. En fait, il était resté comme l'oiseau sur la branche depuis que les Francs avaient envahi YnysTrebes, son pays natal. Il vivait en Dumnonie et avait vu une génération d'enfants devenir adultes, mais il semblait toujours en visite. Il disposait de quelques pièces dans le palais, a Durnovarie, mais se contentait de peu de meubles et d'un maigre confort. Il était l'émissaire d'arthur, traversant a cheval toute la Bretagne pour résoudre les problèmes que posaient les autres royaumes, ou bien accompagnant Sagramor dans ses incursions de l'autre côté de la frontière saxonne, et ne paraissait jamais si heureux que lorsqu'il était ainsi employé. Je l'avais parfois soupçonné de nourrir des sentiments amoureux pour Guenièvre, mais Ceinwyn s'était toujours moquée de cette idée. Galahad, disait-elle, était amoureux de la perfection et bien trop difficile a contenter pour aimer une vraie femme. Il les aimait en idée, expliquait-elle, mais ne pourrait supporter la réalité de la maladie, du sang et de la douleur. Dans la bataille, ces choses-la ne le révoltaient pas, mais c'étaient des hommes qui saignaient, qui se montraient faillibles, et Galahad n'avait jamais idéalisé les hommes, seulement les femmes. Et peut-atre avait-

elle raison. Je savais seulement que, parfois, mon ami devait souffrir de la solitude, bien qu'il ne se plaignât nullement. " arthur est très fier d'argante, dit-il avec douceur, mais d'un ton qui suggérerait quelque sous-entendu.

- Mais ce n'est pas Guenièvre, n'est-ce pas ?

- Certainement pas Guenièvre, acquiesça-t-il, satisfait que j'aie exprimé sa pensée, bien qu'elle lui ressemble par certains côtés.

- Lesquels ? demanda Ceinwyn.

- Elle est ambitieuse, dit Galahad d'un air hésitant. Elle pense qu'arthur devrait céder la Silurie à son père.

- Comment pourrait-il donner un pays qu'il ne possède pas !

- Oui, mais argante pense qu'il pourrait la conquérir. "

147

Je crachai. Pour cela, arthur devrait combattre le Gwent et mame le Powys, les deux pays qui gouvernaient conjointement ce territoire. " Elle est folle.

- ambitieuse, et irréaliste, me corrigea Galahad.".*

- Tu aimes bien argante ? " lui demanda Ceinwyn sans ambages.

Il échappa à cette question délicate car la porte du palais s'ouvrit soudain toute grande et arthur apparut enfin. Tout de blanc vatu, comme à l'ordinaire, mais son visage s'était tellement émacié ces derniers mois que, soudain, il paraissait vieux. Ce qui était d'autant plus cruel qu'il donnait le bras à sa nouvelle épouse, parée d'une robe dorée, et que celle-ci semblait à peine sortie de

l'enfance.

Je voyais pour la première fois argante, princesse de Ui Liathain, sour d'Iseult ; elle ressemblait par plus d'un trait à cette malheureuse.

C'était un atre frale, plus une petite fille et pas encore une femme, qui en cette Vigile d'Imbolc paraissait d'autant plus proche de l'enfance qu'elle portait un grand manteau de lin raide qui avait s'rement appartenu à Guenièvre. Cet habit de cérémonie était beaucoup trop grand pour argante, qui marchait gauchement dans ses replis dorés. Je

me souvins qu'ayant vu sa sour couverte de bijoux, j'avais pensé qu'Iseult ressemblait a une petite fille parée de l'or de sa mère ; argante donnait aussi l'impression de s'atre déguisée et, comme un enfant qui joue a l'adulte, elle se tenait avec une solennité appliquée afin de pallier son manque intérieur de dignité. Sa chevelure d'un noir luisant, réunie en une seule natte enroulée autour de sa tate, était maintenue en place par une broche de jais qui rappelait les boucliers des redoutables guerriers de son père, et cette pompe convenait mal a son visage juvénile, tout comme le lourd torque d'or qu'elle portait au cou semblait trop massif pour sa gorge mince. arthur l'emmena jusqu'a l'estrade et la fit asseoir, avec un salut, dans le fauteuil de gauche ; je doute qu'il y e't un seul homme dans la cour, invité, druide ou garde, qui ne pens,t combien ils avaient l'air d'atre père et fille. Lorsque argante fut assise, il y eut un silence, un moment de gane, comme si l'on avait oublié un élément du rituel et que la cérémonie solennelle cour't le danger de tourner au ridicule, mais alors, un bruit de pas traanants et quelques ricanements retentirent près de la porte et Mordred apparut sur le seuil. Notre roi au pied bot boitillait, un sourire surnois sur le

visage. Comme argante, il jouait un rôle, mais contrairement a elle, il ne le faisait pas de son plein gré. Il savait que tous les hommes présents étaient des partisans d'arthur qui le détestaient et que, mame s'ils faisaient semblant de le prendre pour leur roi, il ne vivait que parce qu'ils le toléraient. Il grimpa sur l'estrade. arthur s'inclina et nous fames tous de mame. Mordred, ses cheveux raides plus rebelles que jamais, une barbe encadrant vilainement son visage rond, répondit d'un ,i> ref hochement de tate puis s'assit dans le fauteuil du milieu. argante lui lança un regard curieusement amical, arthur s'empara du dernier siège ; ils formaient tous une belle brochette, l'empereur, le roi et l'épouse enfant.

Je ne pus m'empacher de penser que Guenièvre aurait fait tout cela tellement mieux. Il y aurait eu de l'hydromel chaud, beaucoup plus de brasiers, et de la musique pour noyer les silences embarrassants, mais ce soir-la, personne ne semblait savoir ce qui allait se passer jusqu'a ce qu'argante s'adresse d'une voix sifflante au druide de son père. Fergal jeta un regard inquiet alentour, puis traversa précipitamment la cour pour s'emparer de l'une des torches. Il s'en servit pour allumer le cerceau, puis murmura d'incompréhensibles incantations tandis que les flammes s'emparaient de la paille.

Des esclaves sortirent les cinq agneaux nouveau-nés de l'enclos. Les brebis appelèrent pitoyablement leurs petits qui se tortillaient dans les bras des porteurs. Fergal attendit que le cerceau f't entièrement

embrasé, puis ordonna que les agneaux le franchissent. Il s'ensuivit une grande confusion. Les petites bêtes, ignorant que la fertilité de la Dumnonie dépendait de leur docilité, s'éparpillèrent dans toutes les directions, sauf celle du feu ; les enfants de Balin se joignirent avec enthousiasme à la chasse, en poussant des cris, et ne réussirent qu'à aggraver le désordre, mais enfin, un par un, les agneaux furent rassemblés et poussés vers le cerceau ; à la longue, on réussit à les persuader tous les cinq de franchir le cercle de feu, mais la solennité voulue s'était évanouie.

argante, sans doute accoutumée à voir ce genre de cérémonie se dérouler infiniment mieux dans sa Démétie natale, fronçait les sourcils, mais nous autres, nous riions et bavardions. Fergal restaura la dignité de cette nuit en poussant soudain un cri sauvage qui nous glaça tous. Le druide, la tête rejetée en arrière, regardait fixement les nuages ; il tenait d'une main un grand couteau de silex et de l'autre un agneau qui se débattait en vain.

149

" Oh, non ", protesta Ceinwyn, et elle se détourna. Gwydre fit la grimace et je passai le bras autour de ses épaules.

Fergal brailla son défi à la nuit, puis brandit au-dessus de sa tête l'agneau et le couteau. Il cria de nouveau, et s'ervprit féroce au petit animal, frappant et déchiquetant son corps avec le couteau émoussé et peu maniable ; l'agneau se débattait de plus en plus faiblement et balait pour appeler sa mère qui répondait désespérément, tandis que son sang coulait de sa toison sur le visage levé de Fergal et sur sa barbe en bataille, hérissée de poils de renard et ornée de petits os. Galahad me murmura à l'oreille : " Je suis bien content de ne pas vivre en Démétie. "

J'observai arthur durant cet étonnant sacrifice, et vis une expression de répulsion se peindre sur son visage. quand il s'aperçut que je le surveillais, ses traits se durcirent. argante, la bouche avidement ouverte, se penchait pour mieux voir le druide. Mordred souriait d'une oreille à l'autre.

L'agneau mourut et Fergal se mit à bondir comme un fou d'un bout à l'autre de la cour en secouant le cadavre et hurlant des prières. Des gouttelettes de sang nous éclaboussèrent. Je jetai ma cape sur Ceinwyn lorsque le druide, le visage ruisselant de sang, passa devant nous en dansant.

Visiblement, arthur avait ignoré que l'on préparait cette tuerie barbare.

Il avait sans doute cru que sa nouvelle épouse avait organisé quelque cérémonie solennelle en préambule du festin, mais le rituel s'était mué en une orgie de sang. Les cinq agneaux furent massacrés et quand la dernière petite gorge eut été tranchée par la sombre lame de silex, Fergal recula et désigna le cerceau. " Nantosuelta vous attend, nous cria-t-il, elle est là ! Venez à elle ! " Il attendait nettement une réaction, mais aucun de nous ne bougea. Sagramor contemplait la lune et Culhwch cherchait un pou dans sa barbe. De petites flammes dansaient tout le long du cerceau et des fragments de paille embrasés voletaient avant de se déposer sur les cadavres déchiquetés, ensanglantés, qui gisaient sur les dalles de la cour, et nous restions toujours immobiles. " Venez à Nantosuelta ! " cria encore Fergal d'une voix rauque.

alors argante se leva. D'un mouvement d'épaules, elle se débarrassa du manteau de cérémonie, doré et raide, révélant ainsi une simple robe de laine bleue qui la faisait paraître encore plus enfantine. Elle avait d'étroites hanches de garçon, de petites mains et un visage délicat aussi blanc que les toisons des agneaux avant que le couteau noir ne prenne leurs jeunes vies. Fergal

isn

l'appela. " Venez, entonna-t-il, venez à Nantosuelta, Nantosuelta vous appelle, venez à Nantosuelta ", et il continua à chanter, sommant argante de rejoindre sa déesse. argante, presque en transe maintenant, avançait lentement, chaque pas semblait lui coûter un effort tandis qu'elle marchait puis s'arrêtait, marchait puis s'arrêtait, et que le druide l'attirait de ses incantations. " Venez à Nantosuelta, psalmodiait-il, Nantosuelta vous appelle, venez à Nantosuelta. " argante avait fermé les yeux. Si pour elle, du moins, l'instant était solennel, nous, je crois, étions plutôt gagnés.

arthur paraissait consterné car, semblait-il, il n'avait fait qu'échanger Isis contre Nantosuelta. quant à Mordred, à qui l'on avait jadis promis argante pour épouse, il regardait d'un air avide la jeune fille qui avançait en traînant les pieds. " Venez à Nantosuelta, Nantosuelta vous appelle. " Fergal lui faisait toujours signe, mais maintenant sa voix parodiait des stridences féminines.

argante atteignit le cerceau et lorsque la chaleur des dernières flammes toucha son visage, elle ouvrit les yeux et parut presque

surprise de se retrouver a côté du feu de la déesse. Elle regarda Fergal, puis se pencha et franchit rapidement l'anneau fumant. Elle sourit d'un air de triomphe et le druide l'applaudit, nous invitant tous a nous joindre a lui. Nous le fâmes par politesse, mais nos applaudissements dépourvus d'enthousiasme cessèrent lorsque argante s'accroupit a côté des agneaux morts. Nous gard

,mes tous le silence tandis qu'elle plongeait un doigt délicat dans l'une des blessures. Elle le retira et le leva bien haut afin que nous puissions tous voir qu'il était taché de sang. Puis elle se tourna vers arthur. Elle le regarda fixement, la bouche ouverte, montrant ses petites dents blanches, puis, lentement, mit le doigt dans sa bouche et le suçâ. Gwydre, je le vis, contemplait sa belle-mère avec incrédulité. Elle n'était pas beaucoup plus ,gée que lui. Ceinwyn frissonna, sa main étreignit plus fort la mienne.

argante n'avait pas encore terminé. Elle se retourna, trempa de nouveau son doigt dans le sang et le fourra dans les cendres chaudes du cerceau. Puis, toujours accroupie, elle passa la main sous l'ourlet de sa robe pour se frotter les cuisses avec ce mélange de sang et de cendres. Elle assurait ainsi sa fécondité. Elle se servait du pouvoir de Nantosuelta pour établir sa dynastie et nous étions tous témoins de son ambition. Elle fermait les yeux, presque en extase, puis, le rituel terminé, se releva soudain, la main de nouveau visible, et fat signe a arthur de venir. Elle sourit pour la première fois, et je vis qu'elle était belle, mais d'une 151

beauté sans charme, aussi dure, a sa façon, que celle de Guenièvre, mais que n'adoucissait pas la toison lumineuse de celle-ci.

Elle fit de nouveau signe a arthur, car apparemment le rituel exigeait que lui aussi passe dans le cerceau. Durant une seconde, il hésita, puis regarda Gwydre et, incapable de supporter plus longtemps toute cette superstition, il se leva et fit non de la tête. " allons manger ", ordonna-t-il d'un ton cassant, puis il tempéra la sécheresse de son invitation en souriant a ses invités ; a cet instant, je jetai un coup d'oeil sur argante et vis se peindre sur son visage p,le la furie a l'état pur. Durant un battement de cœur, je crus qu'elle allait injurier arthur. Son petit corps se raidit, elle serra les poings, mais Fergal, qui semblait avoir été le seul avec moi a remarquer sa rage, lui chuchota quelques mots a l'oreille, et elle frissonna tandis que sa colère la quittait. arthur n'avait rien remarqué. " Emportez les torches ", ordonna-t-il aux gardes, et l'on transporta les flammes dans le palais pour illuminer la salle du festin. "

Venez ", nous cria-t-il et, avec reconnaissance, nous gagnâmes les portes.

argante hésita, mais Fergal lui chuchota encore quelque chose et elle obéit à son mari. Le druide demeura à côté du cerceau fumant.

Ceinwyn et moi fîmes les derniers à partir. Une impulsion soudaine m'avait retenu, je pris Ceinwyn par le bras et la tirai dans l'obscurité de la galerie d'où nous venions que quelqu'un d'autre était resté dans la cour.

quand il n'y eut plus, apparemment, que les brebis balantes et le druide trempé de sang, la silhouette indistincte sortit de l'ombre. C'était Mordred. Il passa en boitant devant l'estrade et s'arrêta à côté du cerceau. Durant un battement de cœur, le druide et lui se regardèrent fixement, puis Mordred fit un geste gauche, comme s'il sollicitait la permission de franchir les restes rougeoyants du cercle de feu. Fergal hésita, puis acquiesça. Mordred baissa la tête et passa dans le cerceau.

Puis il se pencha et trempa son doigt dans le sang, mais je n'attendis pas de voir ce qu'il ferait. J'entraînai Ceinwyn dans le palais où les flammes fuligineuses illuminaient les grandes fresques de chasse et de dieux romains. " S'ils servent de l'agneau, dit mon épouse, je refuse d'en manger. "

Arthur nous offrit du saumon, du sanglier et du chevreuil. Une harpiste jouait. Mordred, dont personne ne remarqua l'entrée tardive, prit place au haut bout de la table où il s'assit, un sourire sournois sur son visage brutal. Il ne parlait à personne, et

personne ne lui parlait, mais parfois il jetait un coup d'œil à la jeune et mince argante qui semblait être la seule à ne pas prendre plaisir au festin. Je la vis croiser le regard de Mordred une fois, et ils haussèrent tous deux les épaules d'un air excédé, comme pour suggérer qu'ils nous méprisaient tous, mais en dehors de cet unique échange, elle ne fit que boudier ; Arthur en était gagné et nous fîmes tous semblant de ne pas remarquer l'humeur de son épouse. Mordred, lui, s'en réjouissait, bien sûr.

Le lendemain matin, nous participâmes à une chasse. Une douzaine d'entre nous, rien que des hommes. Ceinwyn aimait chasser, mais Arthur lui avait demandé de passer la matinée avec argante, et elle avait accepté à contrecœur.

Nous nous dirigeâmes vers la forêt, mais sans beaucoup d'espoir car

Mordred y chassait fréquemment et le piqueur doutait que nous y trouvions du gibier. Les lévriers de Guenièvre, confiés maintenant à arthur, s'élancèrent en bondissant entre les troncs noirs et réussirent à débusquer une biche qui nous procura un beau galop dans les bois, mais le veneur rappela les chiens quand il vit que la bête était pleine. arthur et moi, nous nous étions écartés de la chasse, pensant rabattre la proie à l'orée du bois, mais nous tirâmes sur les rangs lorsque nous entendâmes les cors.

arthur regarda autour de lui, comme s'il s'attendait à trouver plus de compagnie, puis il grogna en constatant que j'étais seul. " ...trange cérémonie, hier soir, dit-il, l'air gagné. Mais les femmes aiment ce genre de choses, ajouta-t-il dédaigneusement.

- Pas Ceinwyn ", répliquai-je.

Il me lança un regard perçant. Il devait se demander si ma femme m'avait parlé de sa demande en mariage, mais mon visage ne trahissait rien et il décida sans doute qu'elle avait gardé le secret. " Non, pas Ceinwyn. " Il hésita de nouveau, puis rit avec gâche. "argente croit que j'aurais dû

franchir le cerceau pour marquer notre mariage, je lui ai dit que je n'avais pas besoin que des agneaux morts me disent que j'étais marié.

- Je n'ai jamais eu l'occasion de te présenter mes félicitations, dis-je sur un ton très formel, alors permets-moi de le faire aujourd'hui. Ta femme est bien belle. "

Mes paroles lui firent plaisir. " C'est vrai. " Puis il rougit. " Mais ce n'est qu'un enfant.

- Culhwch dit qu'il faudrait toujours les prendre jeunes, Seigneur. "

153

Il fit comme s'il n'avait pas entendu ma remarque badine. " Je n'avais pas l'intention de me remarier. " Je ne répondis rien. Il ne me regardait pas et contemplait les champs en jachère. " Mais il faut qu'un homme ait une épouse, affirma-t-il/'comme s'il essayait de se convaincre lui-même.

- En effet.

- Et l'idée enthousiasmait Ongus. quand viendra le printemps, Derfel,

il nous amènera toute son armée. Et ce sont de bons soldats, les Blackshields.

- Il n'y en a pas de meilleurs, Seigneur. " J'étais certain qu'Ongus aurait combattu avec nous, qu'arthur épouse argante ou non. Ce que ce roi voulait, bien s'°r, c'était l'alliance d'arthur contre Cuneglas, roi du Powys, sur les terres duquel il envoyait sans cesse ses lanciers marauder, mais sans doute l'astucieux roi d'Irlande avait-il suggéré a arthur que le mariage garantirait la participation de ses Blackshields a la future campagne. Le mariage avait d'°atre conclu a la h,te et, maintenant, arthur le regrettait.

" Elle veut des enfants, bien s'°r, dit arthur, pensant toujours aux horribles rites qui avaient ensanglanté la cour de Lindinis.

- Pas toi, Seigneur ?

- Pas encore, répondit-il sèchement. Je pense qu'il vaut mieux attendre d'avoir réglé notre conflit avec les Saxons.

- En parlant de cela, dis-je, j'ai une requate a te présenter de la part de Dame Guenièvre. " arthur me lança un autre regard perçant, mais ne dit rien. " Elle craint d'atre sans défense si les Saxons nous attaquent par le sud, et te supplie de l'emprisonner dans un endroit moins exposé. "

arthur se pencha pour caresser les oreilles de son cheval. En délivrant mon message, je m'attendais a sa colère, mais il ne montra aucune irritation. "

Les Saxons pourraient nous attaquer dans le sud, dit-il avec douceur. En fait, j'espère qu'ils le feront, car alors ils diviseront leurs forces et nous pourrions les cueillir l'un après l'autre. Mais le plus grand danger, Derfel, c'est qu'ils ne portent qu'un seul assaut, le long de la Tamise, et je dois me préparer au péril le plus grand, pas au moindre.

- Mais ce serait s'°rement prudent de retirer du sud de la Dumnonie tout ce qui a du prix ? " insistai-je.

Il se retourna pour me regarder. Il avait une expression moqueuse, comme s'il me méprisait parce que je montrais de la sympathie pour Guenièvre. "

En a-t-elle, Derfel ? " demanda-t-il.

Je ne répondis rien et arthur se détourna pour regarder les champs

décolorés ou des grives et des merles fouillaient les sillons à la recherche de vers. " Devrais-je la tuer ? me demanda-t-il soudain.

- Tuer Guenièvre ? " répondis-je, choqué par cette suggestion, puis j'imaginai qu'argante avait probablement inspiré ses paroles. Elle devait s'indigner que Guenièvre vive encore après avoir commis une offense pour laquelle sa soeur était morte. " La décision ne m'appartient pas, Seigneur, mais si elle méritait la mort, il aurait fallu la lui infliger il y a plusieurs mois. Plus maintenant. "

Ce conseil lui tira une grimace. " qu'en feront les Saxons ?

- Elle pense qu'ils vont la violer. Je les soupçonne de vouloir la mettre sur un trône. "

Il lança des regards noirs sur le paysage délavé. Il savait que je faisais allusion à Lancelot, aussi était-il en train d'imaginer sa gane de voir son ennemi mortel sur le trône de Dumnonie en compagnie de Guenièvre, et Cerdic les tenant en son pouvoir. C'était une idée insupportable. " Si elle est en danger d'être capturée, dit-il durement, alors tu la tueras. "

J'en croyais à peine mes oreilles. Je le contemplai fixement, mais il esquiva mon regard. " Ce serait plus simple de la mettre en sûreté. Ne pourrait-elle aller à Glevum ?

- J'ai assez de soucis comme cela sans perdre mon temps à réfléchir à la sécurité des traîtres ", répliqua-t-il d'un ton coupant. Durant quelques battements de cœur, arthur parut plus en colère que je ne l'avais jamais vu, puis il secoua la tête et soupira. " Sais-tu qui j'envie ?

- Dis-le moi. Seigneur.

- Tewdric. "

Je ris. " Tewdric ! Tu voudrais devenir un moine constipé ?

- Il est heureux, il mène la vie qu'il avait toujours souhaitée. Je ne désire pas la tonsure et son Dieu ne m'intéresse pas, mais je l'envie tout de même. " Il fit la grimace. " Je m'épuise à préparer une guerre que personne, sauf moi, ne nous croit en mesure de gagner, et je ne veux rien de tout cela. Rien du tout ! Mordred devrait régner, nous avons juré de le faire roi, et si nous battons les Saxons, Derfel, je lui laisserai le pouvoir. " Il dit cela d'un air de défi, et je ne le crus pas. " Tout ce que j'ai jamais souhaité, c'est un manoir, un peu de terre, des

troupeaux, des récoltes a la belle saison, du bois a br°ler, une forge pour le travail du fer, un ruis-155

seau pour l'eau. Est-ce trop demander ? " Il se permettait rarement un tel apitoiement sur lui-mame et je laissai sa colère s'épuiser en paroles. Il avait souvent exprimé ce rave d'une maison bien enclose de sa palissade, protégée du monde par des beis profonds et de vastes champs, et pleine de ses propres gens, -mais maintenant que Cerdic et aelle préparaient leurs lances, il devait savoir que c'était un rave sans espoir. " Je ne peux pas tenir éternellement la Dumnonie et, quand nous aurons vaincu les Saxons, il sera peut-atre temps de laisser d'autres hommes réfréner Mordred. quant a moi, je suivrai Tewdric sur la voie du bonheur. " Il rassembla ses ranes. "

Je ne peux pas penser a Guenièvre en ce moment, mais si elle est en danger, tu t'occuperas d'elle. " Et sur cet ordre cassant, il talonna sa monture et s'éloigna.

Je restai sur place. J'étais consterné, mais si j'avais réfléchi et repoussé le dégo°t que m'inspiraient ses dernières paroles, j'aurais s°rement compris ce qu'il avait en tate. Il savait que je ne tuerais pas Guenièvre, et donc qu'elle était en sécurité, mais en me donnant cet ordre cruel, il n'était pas obligé de trahir ce qu'il lui restait d'affection pour elle. Odi at amo, excrucior.

Nous ne tu,mes rien ce matin-la.

au cours de l'après-midi, les guerriers se rassemblèrent dans la salle du banquet. Mordred était assis, le dos vo°té, dans le fauteuil qui lui servait de trône. Il ne contribuait pas au débat car c'était un roi sans royaume, cependant arthur le traitait avec la courtoisie qui convenait. Il commença, en effet, par dire que lorsque les Saxons viendraient, Mordred chevaucherait avec lui, et que toute l'armée combattrait sous sa bannière, celle du dragon rouge. Le roi acquiesça d'un signe de tate, mais que pouvait-il faire d'autre ? En vérité, et nous le savions, arthur ne lui offrait pas une occasion de rédimier sa réputation dans la bataille, mais s'assurait qu'il ne commettrait aucun méfait. La meilleure chance qu'aurait eue Mordred de regagner le pouvoir, c'était de conclure une alliance avec nos ennemis en s'offrant comme roi fantoche a Cerdic, mais au lieu de cela, il serait prisonnier des rudes guerriers d'arthur.

Ce dernier nous confirma alors que Meurig ne participerait pas au combat.

Cette nouvelle, qui n'avait rien d'une surprise, fut 156

accueillie par un grondement de haine. arthur fit taire les protestations.

Ce roi était convaincu que la guerre a venir ne le concernait pas, nous expliqua-t-il, mais il avait tout de même accordé à Cuneglas et à Ongus le droit de traverser son royaume avec leurs armées. arthur ne parla pas du désir qu'avait Meurig de gouverner la Dumnonie ; comme il espérait encore le voir changer d'avis, il ne voulait pas, par cette annonce, attiser notre haine pour le Gwent. Les forces du Powys et de la E)émétie, dit arthur, allaient converger vers Corinium ; cette cité romaine fortifiée serait notre quartier général et nous devons y concentrer toutes nos réserves. "

Nous allons dès demain commencer à l'approvisionner. Je veux qu'elle regorge de nourriture, car c'est là que nous mènerons notre bataille. "

arthur fit une pause. " Une grande bataille où leurs forces rassemblées affronteront tous les hommes que nous pourrons lever.

- Un siège ? demanda Culhwch, surpris.

- Non. " arthur expliqua qu'il avait l'intention de faire de Corinium un leurre. Les Saxons entendraient bientôt dire que nous remplissions la ville de viande salée, de poisson séché et de céréales et, comme toute grande horde en marche, ils se trouveraient bientôt à court de nourriture et seraient attirés par Corinium comme un renard par un poulailler ; c'est là qu'il prévoyait de les détruire. " Ils l'assiègeront et Morfans la défendra. " Celui-ci, déjà prévenu, acquiesça d'un signe de tête. " Mais le reste d'entre nous se tiendra dans les collines, au nord de la cité. Cerdic l'apprendra et, pour nous détruire, devra lever le siège. alors, nous le combattons sur le terrain de notre choix. "

Pour que ce plan réussisse, il fallait que les deux armées saxonnes descendent la Tamise, or tous les signes indiquaient que nos ennemis en avaient bien l'intention. Ils entassaient des provisions dans Londres et Pontes et ne faisaient nul préparatif sur la frontière sud. Culhwch, qui la gardait, avait mené des raids en Lloegyr, fort loin, et nous dit qu'il n'avait découvert aucune concentration de lanciers, aucun signe que Cerdic amassât des céréales ou de la viande à Venta ou dans une autre ville de la frontière. Tout indiquait un unique assaut, brutal et écrasant, dans la vallée de la Tamise, qui permettrait aux Sa'Ôs d'atteindre le rivage de la mer de Severn après une bataille décisive menée quelque part aux environs de Corinium. Les hommes de

Sagramor avaient déjà préparé de grands feux d'alarme sur les collines de chaque côté du fleuve, et d'autres encore sur les monts qui s'étendaient

157

au sud et à l'ouest, en Dumnonie, et quand nous verrions la fumée de ces feux, nous marcherions tous vers nos postes.

" Ce ne sera pas avant Beltain ", dit arthur. Ses espions, infiltrés dans les manoirs d'aelle et de Cerdic, avaient tous rapporté que les Saxons attendraient, pour attaquer, d'avoir célébré la fête de leur déesse Eostre, qui avait lieu une semaine après Beltain. Ils désiraient sa bénédiction, expliqua arthur, et voulaient laisser aux bateaux pleins de guerriers avides le temps de traverser la mer à la saison nouvelle.

Mais après la fête d'Eostre, ils nous envahiraient et arthur les laisserait s'enfoncer profondément en Dumnonie sans leur livrer bataille, bien qu'il ait prévu de les harceler tout le long du chemin. Sagramor et ses lanciers endurcis se retireraient devant la horde saxonne, n'offrant qu'un minimum de résistance sans former de mur de boucliers, pendant que notre chef rassemblerait l'armée alliée à Corinium.

Culhwch et moi, nous reçûmes des ordres différents. Notre tâche était de défendre les collines au sud de la Tamise. Nous ne pouvions pas espérer vaincre un assaut saxon résolu qui les traverserait, mais arthur ne s'attendait à rien de tel. Les Saxons, répétait-il, marcheraient vers l'ouest, toujours vers l'ouest, le long du fleuve, mais ils lanceraient forcément des razzias dans les collines pour se procurer des céréales et des bestiaux. Notre tâche serait d'arrêter ces raids, forçant ainsi les pillards à se retourner vers le nord. Les Saxons traverseraient la frontière du Gwent et cela pourrait pousser Meurig à leur déclarer la guerre. Ce qu'arthur ne disait pas, mais que chacun de nous dans cette pièce enfumée savait déjà, c'était que, sans les lanciers bien entraînés du Gwent, la grande bataille qui se déroulerait près de Corinium serait un combat désespéré. "alors combattez-les durement, nous dit arthur, à Culhwch et à moi. Massacrez leur avant-garde, épouvantez-les, mais ne vous laissez pas engager dans une bataille rangée. Harcelez-les, effrayez-les, mais lorsqu'ils seront à une journée de marche de Corinium, laissez-les tranquilles et venez me rejoindre. " arthur aurait besoin de toutes les lances qu'il pourrait rassembler pour mener cette grande bataille devant Corinium, et il semblait certain de pouvoir la gagner, à condition que nos forces occupent une position élevée.

Ce plan n'était pas mauvais. Les Saxons seraient attirés au cœur de la

Dumnonie et forcés de mener l'assaut sur les flancs escarpés d'une colline, mais cela ne marcherait que si l'ennemi

158

faisait exactement ce qu'arthur voulait, or Cerdic n'avait rien d'un homme complaisant. Cependant, notre chef semblait assez confiant et cela, du moins, nous réconfortait.

Nous rentr,mes chez nous. Je me rendis impopulaire en fouillant toutes les maisons de mon district et en réquisitionnant les céréales, la viande salée et le poisson séché. Nous laiss,mes juste assez de provisions pour que les gens survivent et nous envoy,mes le reste a Corinium pour nourrir a' armée d'arthur. C'était une t,che détestable car les paysans craignent encore plus la faim que les lanciers ennemis et nous devons trouver leurs cachettes et ignorer les cris des femmes qui nous traitaient de tyrans.

Mais mieux valaient nos perquisitions, leur dis-je, que les ravages des Saxons.

Nous nous prépar,mes aussi a la bataille. Je sortis mon équipement et mes esclaves huilèrent mon justaucorps de cuir, polirent ma cotte de mailles, démalèrent le plumet en poils de loup de mon heaume et repeignirent l'étoile blanche sur mon lourd bouclier. La nouvelle année arriva avec les premiers chants des merles. Les grives draines lancèrent leurs appels du haut des mélèzes, derrière la colline de Dun Carie, et nous envoy,mes les enfants du village parcourir les pommeraies, armés de casseroles et de b

,tons, afin d'effrayer les bouvreuils qui arracheraient les minuscules bourgeons. Les moineaux firent leurs nids et le ruisseau scintilla du retour des saumons. Les crépuscules résonnèrent du tintamarre des bergeronnettes. En quelques semaines, les coudriers fleurirent, les cônes tachetés d'or apparurent sur les saules, et les violettes des chiens émaillèrent les sous-bois. Les lièvres dansèrent dans les champs oa jouaient les agneaux. En mars, les crapauds grouillèrent et je craignis ce qu'ils signifiaient, mais je ne pus questionner Merlin, car Nimue et lui avaient disparu et il semblait que nous serions forcés de combattre sans leur aide. Les alouettes chantèrent et les pies prédatrices cherchèrent les oufs fraachement pondus dans les haies encore dépourvues du couvert de leur feuillage.

Les feuilles parurent enfin et, avec elles, les premiers guerriers du Powys. Ils n'étaient pas nombreux, car leur roi ne voulait pas épuiser

les réserves de nourriture que l'on entassait a Corinium, mais leur arrivée annonçait l'armée plus importante que Cune-glas nous amènerait après Beltain. Le valage commença, on baratta le beurre et Ceinwyn s'affaira a nettoyer le manoir des fumées de ce long hiver.

159

Ce furent des jours étranges et doux-amers, avec cette promesse de guerre planant sur le renouveau d'un printemps soudain éclatant de deux inondés de soleil et de prés colorés de fleurs. Les chrétiens parlent dans leurs praches des " derniers jrôurs ", les temps précédant la fin du monde, et peut-atre les gens se sentiront-ils alors comme nous, en ce doux et beau printemps. La vie quotidienne était empreinte d'une irréalité qui pratait une importance exceptionnelle a la moindre petite t,che. C'était peut-atre la dernière fois que nous br°lerions la paille hivernale de nos lits, la dernière fois que nous tirerions un veau tout couvert de sang de la matrice de sa mère pour l'amener au monde. Tout nous devenait cher car tout était menacé.

Nous savions aussi que le Beltain a venir pouvait atre le dernier que nous connaatrions jamais, aussi nous tent,mes de le rendre mémorable. Cette fate salue la vie de la nouvelle année, et la veille, nous laiss,mes mourir tous les feux de Dun Carie. On cessa d'alimenter ceux de la cuisine, qui avaient br°lé tout l'hiver, et le soir, ils n'étaient plus que braises. On les éteignit en faisant tomber ces dernières, on balaya les ,tres, puis on prépara les nouveaux feux, pendant que sur une colline, a l'est du village, on entassait deux grands tas de fagots, dont l'un fut empilé au pied de l'arbre sacré que Pyrlog, notre barde, avait choisi. C'était un jeune noisetier que nous avions coupé puis porté solennellement dans la rue du village et de l'autre côté du ruisseau, sur la colline. On y avait suspendu des lambeaux d'étoffe et toutes les maisons, comme le manoir lui-mame, étaient parées de branches de jeunes

noisetiers.

Cette nuit-la, dans toute la Bretagne, les feux étaient morts. ¿ la Vigile de Beltain régnent les ténèbres. La fate eut lieu dans notre manoir, mais sans feu pour faire la cuisine, sans flammes pour éclairer les hauts chevrons. Il n'y avait de lumière nulle part, sauf dans les villes chrétiennes oa les gens multipliaient les feux pour défier les Dieux, mais a la campagne, tout était obscur. au crépuscule, nous avons gravi la colline, foule malée de villageois, de lanciers conduisant le bétail et de moutons qu'il fallait enfermer dans des enclos en clayonnage. Les

enfants jouaient, mais une fois la grande obscurité tombée, les plus jeunes s'endormirent et leurs petits corps reposèrent dans l'herbe tandis que nous nous rassemblions autour des tas de bois pour chanter la Complainte d'annwn. Puis, au moment le plus sombre de la nuit, nous avons allumé

le feu de la nouvelle année. Pyrlig fat naatre la flamme en frottant deux b

,tons pendant qu'Issa laissait tomber un a un sur les étincelles des copeaux de mélèze qui émirent une mince volute de fumée. Les deux hommes se penchèrent sur la minuscule flamme, soufflèrent dessus, ajoutèrent du petit bois et, enfin, une flamme vigoureuse jaillit ; nous entonnâmes tous le Chant de Bélénos pendant que Pyrlig transmettait le feu nouveau aux deux tas de fagots. Les enfants endormis se réveillèrent et coururent retrouver leurs parents tandis que les feux de Beltain dansaient hauts et clairs.

Lorsque les b'chers br'lèrent, on sacrifia un bouc. Ceinwyn, comme toujours, se détourna lorsqu'on trancha la gorge de la bête et que Pyrlig aspergea l'herbe de son sang. Il jeta le corps sur le feu où br'lait le coudrier sacré, puis les villageois allèrent chercher leur bétail et leurs chèvres et les firent passer entre les deux grands brasiers. Nous passâmes au cou des vaches des colliers de paille tressée, puis nous regardâmes les jeunes femmes danser entre les feux pour attirer la bénédiction des Dieux sur leur matrice. ȝ Imbolc, elles avaient traversé les flammes en dansant, et recommençaient pour Beltain. C'était la première année où Morwenna était assez âgée pour le faire et je fus pris de tristesse en regardant ma fille tournoyer et sauter. Elle avait l'air si heureuse. Elle pensait au mariage et ravait de bébés, pourtant dans quelques semaines, pensai-je, elle serait peut-être morte ou asservie. Cette pensée me remplit d'une immense colère, je me détournai de nos brasiers et fus surpris de voir les brillantes flammes d'autres feux de Beltain br'ler au loin. Dans toute la Dumnonie, des b'chers s'embrasaient pour accueillir la nouvelle année.

Mes lanciers avaient apporté deux immenses chaudrons de fer au sommet de la colline et nous les remplâmes de b'ches embrasées, puis nous nous empress

,mes de redescendre avec les deux récipients où montaient des flammes.

Une fois au village, nous distribuâmes le feu nouveau, les habitants de chaque chaumière prenant un brandon pour le déposer sur le bois qui

attendait dans l',tre. Nous gard,mes les derniers pour les environs du manoir. L'aube était proche et les villageois s'attroupèrent a l'intérieur de l'enclos pour attendre le soleil levant. Dès que nous vames son premier rayon lumineux, nous entonn,mes le joyeux hymne de la naissance de Lugh.

Tournés vers l'est, nous chant,mes notre bienvenue au soleil ; a l'horizon, nous pouvions voir le sombre panache des fumées de Beltain s'élever dans le ciel qui p,lissait.

On s'affaira a la cuisine dès que le feu eut réchauffé les ,tres. J'avais prévu un énorme festin pour le village, pensant que c'était peut-atre notre dernier jour de bonheur avant longtemps. Les gens du peuple mangeaient rarement de la viande, maTs pour ce Beltain-la, nous p'mes rôtir cinq daims, deux sangliers, trois cochons et six moutons ; nous avions des futailles d'hydromel fraachement fermenté et dix paniers d'un pain cuit sur les anciens feux. Il y avait du fromage, des noix au miel, et des galettes d'avoine portant la croix de Beltain roussie sur leur cro'te. Dans une semaine a peu près, les Saxons arriveraient, aussi c'était l'occasion d'offrir a nos gens un festin qui pourrait les aider a traverser les horreurs a venir.

Les villageois s'adonnèrent a des jeux pendant que la viande rôissait. Il y eut des courses a pied, des assauts de lutte et une compétition pour voir qui soulèverait le poids le plus lourd. Les jeunes filles portaient des fleurs dans leurs cheveux et longtemps avant que les ripailles commencent, je vis des couples s'éloigner en douce. Nous mange,mes dans l'après-midi, les poètes récitèrent leurs vers et les bardes du village chantèrent, et le succès de leurs compositions fut apprécié a la chaleur des applaudissements qu'elles remportaient. Je leur donnai a tous de l'or, mame aux plus mauvais, et ceux-ci étaient nombreux. Il s'agissait surtout de jeunes gens qui déclamaient en rougissant des vers maladroits adressés a leurs amoureuses, et les jeunes filles prenaient un air gané, alors les villageois lançaient des sarcasmes et riaient, puis exigeaient que chacune récompense son poète d'un baiser, et si celui-ci était trop bref, le couple était maintenu face a face jusqu'a ce qu'il s'embrasse convenablement. Plus nous buvions, plus la poésie s'améliorait.

Je bus beaucoup trop. En fait, nous festoy,mes bien et b'omes mieux encore.

¿ un moment, le fermier le plus riche du village me défia a la lutte et la foule exigea que j'accepte ; aussi, déjà a moitié ivre, j'empoignai le cultivateur, il fit de mame, et je pus sentir les relents d'hydromel de

son haleine comme il put sans doute les sentir dans la mienne. Il faisait des efforts, moi aussi, mais nous n'arrivions ni l'un ni l'autre à nous ébranler, aussi nous restions là, tête contre tête comme deux cerfs affrontés, tandis que la foule se moquait du minable spectacle que nous lui offrions. Pour finir, je renversai mon adversaire, mais seulement parce qu'il était plus ivre que moi. Je bus encore plus, essayant, peut-être, d'oublier l'avenir.

À la tombée du jour, je me sentais nauséeux. Je me rendis à la plate-forme de combat que nous avions édifiée sur le rempart oriental et m'appuyai sur le haut du mur pour regarder l'horizon qui s'assombrissait. Deux minces volutes de fumée s'élevaient du sommet de la colline où nous avions allumé

nos feux nouveaux, et mon esprit embrouillé par l'hydromel croyait y discerner une douzaine au moins de bœchers. Ceinwyn grimpa sur la plate-forme et rit à la vue de mon visage maussade: " Tu es ivre.

- Oui.

- Tu vas dormir comme un porc et ronfler de mame.

- C'est Beltain ", dis-je pour m'excuser, et je saluai de la main les lointains panaches de fumée.

Elle s'appuya sur le parapet, à côté de moi. Elle avait mis des fleurs de prunellier dans sa chevelure dorée et semblait plus belle que jamais. " Il faut parler de Gwydre à arthur, dit-elle.

- Pour qu'il épouse Morwenna ? demandai-je, puis je fis une pause afin de rassembler mes pensées. arthur semble si peu amical en ce moment, peut-être a-t-il dans l'idée de marier Gwydre à une autre jeune fille ?

- Peut-être, répondit calmement Ceinwyn, et dans ce cas, il faudra trouver quelqu'un d'autre pour Morwenna.

- qui?

- C'est exactement ce à quoi je veux que tu penses, quand tu seras plus sobre. Peut-être un des garçons de Culhwch ? " Elle regarda d'un air inquiet, dans l'ombre du soir, quelque chose au pied de la colline de Dun Cariu. Il y avait des buissons enchevêtrés en bas du versant et elle avait repéré un couple très occupé sous les feuilles. " C'est Morfudd.

- qui?

- Morfudd, la fille de la laiterie. Un autre bébé va arriver, je suppose.

Il est vraiment temps qu'elle se marie. " Elle soupira et contempla l'horizon. Elle resta silencieuse longtemps, puis fronça les sourcils. " Tu ne trouves pas qu'il y a plus de feux cette année que l'an passé ? "

Je regardai attentivement l'horizon pour lui obéir, mais, en toute franchise, je ne pouvais distinguer une traanée de fumée d'une autre. "

Peut-atre ", dis-je évasivement.

Elle fronçait toujours les sourcils. " Ou peut-atre, ce ne sont pas des feux de Beltain...

- Bien s'r que si ! m'écriai-je avec toute la certitude d'un homme ivre.

- Mais des feux d'alarme ", poursuivit-elle.

Il me fallut quelques battements de cour pour que la signification de ses paroles m'atteigne, et alors, elles me desso'lèrent. J'avais mal au cour, mais je n'étais plus du tout ivre. Je*regardai fixement vers l'est. Une douzaine de panaches maculaient le ciel de leur fumée, mais deux d'entre eux étaient plus épais que les autres et bien trop gros pour atre les restes des feux allumés la nuit d'avant, que l'on avait laissés mourir a l'aube.

Soudain, pris de nausée, je compris que Ceinwyn avait raison. Les Saxons n'avaient pas attendu leur fate d'Eostre, mais étaient arrivés a Beltain.

Ils savaient que nous avions préparé des feux d'alarme, mais aussi que pour cette fate nous allumerions des brasiers rituels sur toutes les collines de Dumnonie, et ils avaient d° deviner que nous ne pourrions pas distinguer les premiers des seconds. Ils nous avaient roulés. Nous avions festoyé, nous nous étions so'lés a mort et pendant ce temps, les Saxons nous envahissaient. La Dumnonie était en guerre.

J'étais le chef de soixante-dix guerriers expérimentés, mais également de cent dix jeunes que j'avais entraînés durant l'hiver. Ils constituaient presque un tiers des lanciers de la Dumnonie, pourtant seuls seize d'entre eux semblaient prats a se mettre en marche a l'aube. Les autres étaient ivres morts ou si malades qu'ils ne tinrent aucun compte de mes jurons et de mes coups. Issa et moi, nous traan,mes les plus mal en point jusqu'au ruisseau et nous les jet,mes dans l'eau glacée, mais cela ne servit pas a grand-chose. Je ne pouvais qu'attendre, heure par heure, que d'autres hommes recouvrent leurs esprits. Une vingtaine de

Saxons sobres auraient pu, ce matin-la, dévaster Dun Carie.

Les feux d'alarme brôlaient toujours pour nous dire que l'ennemi arrivait et j'éprouvais un terrible sentiment de culpabilité pour avoir si vilainement laissé tomber arthur. Plus tard, j'appris que presque tous les guerriers de Dumnonie étaient ivres morts ce matin-la, et que les cent vingt hommes de Sagramor, restés sobres, s'étaient repliés docilement devant les armées saxonnes, mais le reste d'entre nous se traanaient, secoués de haut-le-cour, le souffle court, et lapaient de l'eau comme des chiens.

à la mi-journée, la plupart de mes hommes étaient debout, mais pas tous, et seuls un très petit nombre semblaient en état d'entamer une longue marche.

Mon armure, mon bouclier et mes lances de guerre furent chargés sur un cheval de b,t tandis que dix mules porteraient les paniers de nourriture que Ceinwyn avait remplis durant la matinée. Elle attendrait a Dun Carie, 165

soit la victoire, soit, plus probablement, un message lui disant de fuir.

Puis, peu après midi, tous mes plans furent changés. Un cavalier arriva du sud sur un cheval couvert de sueur. C'était Einion, le fils aîné de Culhwch, et il avait poussé sa monture jusqu'à l'épuisement dans ses efforts frénétiques pour nous joindre. Il tomba presque de sa selle. "

Seigneur ", dit-il en suffoquant, puis il trébucha, retrouva son équilibre et me salua pour la forme. Durant quelques battements de cœur, il manqua trop de souffle pour pouvoir parler, puis les mots jaillirent en désordre de sa bouche tant son excitation était grande ; il avait désiré si ardemment délivrer son message et tant escompté la dimension dramatique de cet instant qu'il fut totalement incapable de s'exprimer clairement, mais je compris tout de même que des Saxons avaient envahi le sud.

Je le conduisis à un banc et l'y fis asseoir. " Bienvenue à Dun Carie, Einion ap Culhwch, et répète-moi cela. - Seigneur, les Saxons ont attaqué

Dunum. " alors Guenièvre ne s'était pas trompée, l'ennemi nous attaquait par le sud. Ils étaient venus du pays de Cerdic, au-delà de Venta, et avaient pénétré profondément en Dumnonie. Dunum, notre forteresse voisine de la côte, était tombée hier à l'aube. Culhwch l'avait abandonnée plutôt que de voir ses cent hommes écrasés et maintenant, il reculait devant l'ennemi. Einion, aussi trappu que son

père, me regardait tristement. "Ils sont si nombreux. Seigneur. "

Les Saxons nous avaient dupés. D'abord, ils nous avaient convaincus qu'ils se porteraient sur les rives de la Tamise, et puis ils avaient attaqué

pendant notre nuit de fate, sachant que nous pourrions prendre les feux d'alarme lointains pour les flammes de Beltain, et voilà qu'ils étaient maintenant lâchés sur notre flanc sud. Elle descendait le fleuve à marche forcée pendant que les troupes de Cerdic se déchaînaient librement près de la côte. Einion n'était pas certain que ce dernier menait l'attaque en personne, car il n'avait pas vu son enseigne, le crâne de loup peint en rouge attaché par des lanières faites de la peau d'un homme écorché vif, mais l'étendard de Lancelot avec le pygargue tenant un poisson dans ses serres. Culhwch croyait que ce dernier menait ses propres partisans en sus de deux ou trois cents Saxons. " Oa étaient-ils lorsque tu es parti ?

demandai-je. - Toujours au sud de Sorviodunum, Seigneur.

166

- Et ton père ?

- Il était dans la ville, Seigneur, mais il n'osera pas s'y laisser piéger.

"

ainsi Culhwch livrerait la forteresse de Sorviodunum plutôt que d'affronter un siège. " Veut-il que je le rejigne ?

- Non, Seigneur. Il a envoyé un message à Durnovarie, pour dire à ceux qui sont là de partir pour le nord. Il pense que vous devriez assurer leur protection jusqu'à Corinium.

- qui est à Durnovarie ?

- La princesse argente, Seigneur. "

Je jurai à voix basse. On ne pouvait abandonner la nouvelle épouse d'Arthur à l'ennemi et je compris ce que Culhwch suggérait. Il savait qu'on ne pouvait pas arrêter Lancelot, aussi voulait-il que je me porte au secours des personnes de valeur qui se trouvaient au cœur de la Dumnonie et que je batte en retraite jusqu'à Corinium pendant que Culhwch tentait de ralentir l'ennemi. C'était une stratégie de fortune,

désespérée, et pour finir nous devrions céder la plus grande partie de la Dumnonie à l'ennemi : il y avait encore une chance que nous puissions tous nous rassembler à Corinium pour participer à la bataille d'Arthur, pourtant, en sauvant Argante, je renonçais au plan de mon chef qui aurait consisté à harceler les Saxons dans les collines du sud de la Tamise. C'était grand dommage, mais la guerre se déroule rarement selon nos plans.

" Arthur sait tout cela ? demandai-je.

- Mon frère fait route pour l'en avertir ", m'affirma Einion, ce qui signifiait qu'Arthur n'était toujours pas au courant. Le messager n'atteindrait pas Corinium, car Arthur avait passé Beltain, avant la fin de l'après-midi. Pendant ce temps, Culhwch était perdu quelque part au sud de la grande plaine et l'armée de Lancelot... car donc ? Elle marchait sans doute vers l'ouest, et peut-être Cerdic l'accompagnait-il, ce qui signifiait que, soit Lancelot continuerait le long de la côte et s'emparerait de Durnovaria, soit il se tournerait vers le nord et poursuivrait Culhwch jusqu'à Caer Cadarn et Dun Caroe. Dans l'un et l'autre cas, cette région fourmillerait de lanciers saxons dans trois ou quatre jours.

Je fournis à Einion un cheval frais et le chargeai d'un message pour Arthur, l'avertissant que j'accompagnerais Argante à Corinium, mais suggérant qu'il envoie des cavaliers à notre rencontre, à Aquae Sulis, pour hâter la fuite de son épouse vers le nord. J'envoyai Issa et cinquante de mes meilleurs hommes à Durnova-1fi7

rie. Je leur ordonnai de n'emporter que leurs armes afin de chevaucher rapidement, et j'avertis mon second qu'il pouvait s'attendre à rencontrer sur la route Argante et d'autres fugitifs de Durnovaria. Il devait les amener tous à Dun Caroe. " Avec de la chance, lui dis-je, tu seras de retour ici demain, à la tombée du

jour. "

Ceinwyn fit ses préparatifs de départ. Ce n'était pas la première fois qu'elle fuyait à cause de la guerre et elle savait que ses filles et elle ne pouvaient sauver que ce qu'elles étaient capables de porter. Il fallait abandonner tout le reste, aussi deux lanciers creusèrent un trou au versant de la colline et mon épouse y cacha nos objets d'or et d'argent ; ensuite mes hommes le comblèrent et remirent les touffes d'herbe en place. Les villageois traitèrent de même les pots, les pelles, les pierres à aiguiser, les fuseaux, les tamis, tout ce qui était trop lourd à emporter et trop précieux pour qu'on le perde. Dans toute la

Dumnonie, on enterrait ses biens.

Je ne pouvais plus faire grand-chose a Dun Carie, sauf attendre le retour d'Issa, aussi me rendis-je a Caer Cadarn et a Lindinis. Nous entretenions une petite garnison a Caer Cadarn, non pour des raisons militaires, mais parce qu'il fallait bien garder notre palais royal. Elle se composait d'une vingtaine de vieux soldats, la plupart estropiés, et cinq ou six seulement pourraient s'avérer utiles dans un mur de boucliers, mais je leur ordonnai tout de mame de se rendre a Dun Carie, puis je tournai ma jument vers Lindinis.

Mordred avait subodoré l'affreuse nouvelle. Les rumeurs circulent a une vitesse inimaginable a la campagne et, bien qu'aucun messenger ne soit arrivé au palais, il comprit pourquoi je venais. Je m'inclinai et lui demandai poliment de se préparer a quitter le palais sur-le-champ.

" Oh, c'est impossible ! " dit-il. Son visage rond trahissait la joie qu'il éprouvait a voir le chaos menacer la Dumnonie. Mordred se réjouissait toujours dans le malheur.

" Impossible, Seigneur Roi ? "

Il montra de la main la salle du trône pleine de meubles romains, dont beaucoup étaient abamés ou avaient perdu leurs marqueteries, mais qui demeuraient beaux et luxueux. " J'ai des choses a emmener, des gens a voir.

Demain, peut-atre ?

- Vous partez a cheval pour Corinium dans une heure, Seigneur Roi ", dis-je inflexiblement. Il était important que

Mordred ne tombe pas aux mains des Saxons, ce qui expliquait pourquoi je m'étais rendu ici au lieu d'aller a la rencontre d'argante. Si Mordred était resté, il aurait sans nul doute pu servir les desseins d'aelle et de Cerdic, et il le savait. Un moment, il parut sur le point de discuter, puis il m'ordonna de sortir de la pièce et cria a un esclave de lui apporter son armure. Je cherchai Lanval, le vieux lancier qu'arthur avait mis a la tate des gardes du roi. " Prends tous les chevaux qui sont a Incurie, lui dis-je, et escorte ce petit b,tard a Corinium. Tu le remettras personnellement a arthur. "

Mordred partit dans l'heure. Le roi chevauchait en armure, son étendard au vent. Je faillis lui ordonner d'enrouler ce dernier, car la vue du dragon ne ferait qu'éveiller encore plus de rumeurs dans le pays, mais peut-atre n'était-ce pas une mauvaise chose de propager

l'alarme, car les gens avaient besoin de temps pour se préparer a partir et cacher leurs biens. Je regardai les chevaux du roi franchir le portail et tourner vers le nord, puis je rentrai dans le palais oa l'intendant, un lancier boiteux du nom de Dyrrig, criait aux esclaves de rassembler les trésors. On emporta les candélabres, les pots et les chaudrons dans le jardin pour les dissimuler dans un puits a sec, tandis qu'on empilait la literie, le linge et les vatements sur des chariots pour les cacher dans les bois. " Les meubles peuvent rester, dit amèrement Dyrrig, les Saxons en feront ce qu'il leur plaira. "

J'errai dans le palais et tentai de me représenter les SaÔs poussant des cris de joie entre les piliers, cassant les sièges fragiles et brisant les mosaÔques délicates. Lequel s'installera ici? me demandai-je. Cerdic ?

Lancelot ? Plutôt ce dernier car les Saxons semblaient n'avoir aucun go°t pour le luxe romain. Ils laissaient a l'abandon des endroits comme Lindinis et b,tissaient a côté leurs demeures en bois aux toits de chaume.

Je m'attardai dans la salle du trône, imaginant les murs recouverts de ces miroirs que Lancelot aimait tant. Il vivait dans un monde de métal poli afin de pouvoir admirer sans cesse sa propre beauté. Peut-atre Cerdic abattrait-il le palais pour montrer que l'ancien monde des Bretons avait pris fin et que le nouveau règne brutal des Saxons commençait. Ce moment de mélancolique apitoiement sur notre ruine fut interrompu par l'arrivée de Dyrrig, traanant sa jambe estropiée. "Je sauverai les meubles si vous le souhaitez, dit-il d'un air peu enthousiaste.

- Non. "

169

jiaa|a|...f\$'empara d'une couverture abandonnée sur une couche, b,tard a laissé ici trois filles dont l'une est enceinte. Je IM. ~ faut que je leur donne de l'or. Lui s'en est bien l'est-ce que c'est que ça ? " Il s'était arraté derrière le ilpté qui servait de trône a Mordred ; je le rejoignis et

vis ou *"".* ^ans *e so^ <(^e n'etait Pas la, hier *j insista Dyrrig. "jje

^agenouillai et découvris qu'on avait détaché toute une partie tfe la mosaÔque ; une des grappes de raisin qui encadraient le 'feÔotif central, représentant un dieu couché servi par des nymphes, avait été soigneusement ôtée ; les petits carreaux avaient été collés sur un

morceau de cuir découpé en forme de grappe, et la couche de briques romaines sur laquelle il reposait gisait ' maintenant éparpillée sous le fauteuil. Cette cachette donnait accès aux conduits de l'ancien chauffage courant sous le sol. '

'quelque chose scintillait au fond ; je me penchai et, t,onnant dans la poussière et les débris, je récupérai deux petits boutons en or, un lambeau de cuir et ce que j'identifiai, avec une grimace, comme des crottes de souris. Je m'essuyai les mains et tendis l'un des boutons a Dyrrig.

L'autre, que j'examinai, portait un visage barbu, belliqueux, coiffé d'un heaume. C'était un travail grossier, mais que l'intensité du regard rendait saisissant. " Du travail de Saxon, dis-je.

- Celui-la aussi, Seigneur. " Son bouton était presque identique au mien.

Je regardai de nouveau dans la cavité, mais ne vis rien d'autre. Mordred y avait s'rement caché un trésor, mais une souris ayant grignoté le sac en cuir, lorsque notre roi avait repris le magot, deux boutons en étaient tombés.

" Pourquoi est-ce que Mordred possède de l'or saxon ? demandai-je.

- C'est a toi de me le dire, Seigneur ", répondit Dyrrig en crachant dans le trou.

Je calai les briques romaines sur les arceaux de pierre qui soutenaient le sol, puis remis en place le morceau de cuir et son motif de mosaïque. Je devinais pourquoi Mordred possédait cet or et je n'aimais pas la réponse a ma question. Il était la lorsque arthur avait exposé ses plans de campagne et c'était pour cela que les Saxons avaient pu nous envahir par surprise.

Ils savaient que nous allions concentrer nos forces sur la Tamise et nous avaient laissé croire que c'était la qu'ils attaqueraient, pendant que Cerdic rassemblait lentement et secrètement ses forces dans le sud. Notre roi nous avait trahis. Je ne pouvais en atre certain car deux boutons en or ne constituaient pas une preuve, mais c'était tristement vraisemblable. Mordred voulait récupérer le pouvoir et mame si Cerdic ne le lui rendait pas dans sa totalité, il se vengerait d'arthur, ce dont il mourait d'envie. " Comment les Saxons ont-ils pu communiquer avec Mordred ?

demandai-je.

- C'est simple, Seigneur. Il y avait constamment des visiteurs. Des marchands, des bardes, des jongleurs, des filles.
- On aurait dû lui trancher la gorge, dis-je avec amertume en rangeant les boutons dans ma poche.
- Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?
- Parce qu'il est le petit-fils d'Uther et qu'Arthur ne l'aurait pas permis. " Arthur avait juré de le protéger et ce serment le liait pour la vie. En outre, Mordred était notre roi légitime, dans ses veines courait le sang de tous nos souverains, en remontant jusqu'à Beli Mawr lui-même, et bien qu'il fût corrompu, ce sang était sacré. " Mordred se doit de faire pondre un héritier à une épouse convenable, mais une fois qu'il nous aura donné un nouveau roi, il serait bien avisé de porter un collier de fer.
- Pas étonnant qu'il ne se marie pas, dit Dyrrig. Et qu'arrivera-t-il s'il demeure célibataire ? Supposons qu'il n'ait pas d'héritier ?
- C'est une bonne question, mais battons les Saxons avant de nous soucier d'y répondre. "

Je laissai Dyrrig dissimuler le vieux puits sec avec des broussailles.

J'aurais pu revenir tout droit à Dun Carie car j'avais réglé les problèmes urgents ; Issa était en route pour conduire Argante à l'abri, Mordred était parti pour le nord, mais moi j'avais encore un travail à terminer, aussi j'empruntai la Voie du Fossé qui longeait les grands marécages et les lacs bordant Ynys Wydryn. Les fauvettes menaient grand tapage parmi les roseaux tandis que les martinets épineux s'affairaient à picorer de pleines becquées de boue pour construire de nouveaux nids sous nos avant-toits. Les coucous lançaient leur appel, perchés dans les saules et les bouleaux qui bordaient les marais. Le soleil brillait sur la Dumno-nie, les chanes portaient leur nouvelle livrée verte et les prés, à ma gauche, brillaient de primevères et de p.querettes. Je ne chevauchai pas vite et laissai ma jument aller à l'amble ; à quelques lieues au nord de Lindinis, je m'engageai sur la levée de terre qui menait à Ynys Wydryn. Jusqu'à maintenant, j'avais servi les int-171

en assurant la sécurité d'Argante et celle de moi maintenant, j'allais risquer son déplaisir. Ou peut-être, ce qu'il avait toujours désiré que je fasse. rendis au sanctuaire de la Sainte-...pine, où j'eus trouvé Morgane se préparant à partir. Elle n'avait pas reçu de nouvelles précises, mais la rumeur avait fait son œuvre et elle savait qu'Ynys Wydryn était

menacé. Je lui dis le peu que je savais, et elle me regarda d'un air interrogateur derrière son masque doré. " Oa est mon époux ? demanda-t-elle d'un ton perçant.

_. je l'ignore, Dame. " autant que je le savais, Sansum était toujours prisonnier chez Emrys, a Durnovarie. " Tu l'ignores et tu t'en moques, fit-elle d'un ton brusque.

- En vérité, Dame, je ne le sais pas. Mais je suppose qu'il va fuir vers le nord, comme tout le monde.

-^ alors, dis-lui que nous sommes partis en Silurie. a Isca. " Morgane, naturellement, s'était préparée a cette crise. Prévoyant l'invasion saxonne, elle avait emballé les trésors du sanctuaire, des bateliers étaient prats a les transporter sur le lac, ainsi que les chrétiennes, bien s'or, jusqu'a la côte oa d'autres bateaux attendaient pour leur faire franchir la mer de Severn jusqu'en Silurie. " Et dis a arthur que je prie pour lui, ajouta Morgane, mame s'il ne mérite par mes prières. Dis-lui aussi que sa putain est en sécurité avec moi.

- Non, Dame ", dis-je, car c'était pour cela que j'avais chevauché jusqu'a Ynys Wydryn. Mame aujourd'hui, je ne sais pas vraiment pourquoi je n'ai pas laissé Guenièvre partir avec Morgane, mais je pense que les Dieux m'ont guidé. Ou n'était-ce pas plutôt parce que, dans cette confusion, tandis que les Saxons mettaient en lambeaux tous nos préparatifs, je voulais offrir un dernier cadeau a Guenièvre. Nous n'avions jamais été amis, mais dans mon esprit, je l'associais aux temps heureux, et mame si sa sottise était la cause de nos malheurs, j'avais vu combien arthur avait vieilli depuis son éclipse. Ou peut-atre savais-je qu'en ces temps affreux, nous avions besoin d',mes fortes et qu'il y avait peu de femmes aussi coriaces que Guenièvre, la princesse d'Henis Wyren.

" Elle part avec moi ! insista Morgane.

- J'ai des ordres d'arthur ", lui rétorquai-je, et cela régla la question, bien qu'en vérité ceux-ci fussent terribles et vagues. Si Guenièvre était en danger, je devais aller la chercher ou peut-atre la tuer ; je venais d'opter pour la première alternative, mais au lieu de la mettre en sécurité, de l'autre côté de la Severn, j'allais l'amener au cour de ce danger.

" On dirait presque un troupeau de vaches effrayées par des loups ", dit-elle lorsque j'entrai dans sa chambre. Elle était a la fenetre d'oa elle pouvait voir les femmes de Morgane faire la navette en courant entre

les b

,timents et les bateaux. " que se passe-t-il, Derfel ?

- Vous aviez raison, Dame. Les Saxons nous attaquent par le sud. " Je décidai de ne pas lui révéler que c'était Lancelot qui menait cet assaut.

" Vous croyez qu'ils vont venir jusqu'ici ?

- Je l'ignore. Je sais seulement que nous ne pouvons défendre que l'endroit où se trouve arthur, et il est à Corinium.

- En d'autres termes, dit-elle avec un sourire, tout n'est que confusion ?

" Elle rit, présentant les possibilités qu'offrait ce désordre. Elle portait ses vêtements habituels, en grosse toile bise, mais le soleil qui brillait par la fenêtre ouverte prétait une aura d'or à ses splendides cheveux roux. " alors, qu'est-ce qu'arthur veut faire de moi ? "

La mort ? Non, décidai-je, il n'avait jamais vraiment voulu cela. Ce qu'il souhaitait, son orgueilleuse ne lui permettait pas de le concevoir clairement. " J'ai seulement reçu l'ordre de venir vous chercher, Dame.

- Pour aller où, Derfel ?

- Vous pouvez traverser la Severn avec Morgane ou m'accompagner. J'emmène des gens à Corinium et, de là, vous pourrez vous rendre à Glevum. Vous y serez en sécurité. "

Elle quitta la fenêtre et s'assit dans un fauteuil, à côté de l'autre vide.

" Des gens, dit-elle, détachant ce mot de ma phrase. qui, Derfel ? "

Je rougis. " argante. Ceinwyn, bien sûr. "

Guenièvre rit. " J'aimerais bien faire la connaissance d'argante. Tu crois que me rencontrer lui ferait plaisir ?

- J'en doute, Dame.

- J' imagine qu'elle préférerait me voir morte. alors, je peux me rendre avec toi à Corinium, ou aller en Silurie avec ces rosses de chrétiennes ?

Je crois avoir entendu assez d'hymnes pour toute ma vie. Et puis, c'est a Corinium que nous attendent le plus d'aventures, qu'en penses-tu ?

- J'en ai peur, Dame.

- Peur ? Oh, ne crains rien, Derfel. " Elle rit, avec une gaieté

173

stimulante. " Vous oubliez tous comme arthur donne le meilleur de lui-mame quand les choses tournent mal. Ce sera une joie de le regarder faire.

alors, quand partons-nous ?

- Maintenant, ou plutôt dès que vous serez prater"

- Je le suis, dit-elle joyeusement. Cela fait un an. que je suis prate a quitter cet endroit.

- Vos servantes ?

- On trouve toujours d'autres domestiques, l,cha-t-elle négligemment.

Partons ! "

Je n'avais qu'un cheval, aussi, par politesse, je le lui offris, me résignant a quitter le sanctuaire a pied. J'ai rarement vu visage aussi rayonnant que celui de Guenièvre en ce jour. Depuis des mois, elle était enfermée dans les murs d'Ynys Wydryn et, soudain, elle se retrouvait a cheval en plein air, entre les bouleaux au feuillage tout neuf, sous un ciel que ne limitait plus la palissade de Morgane. Nous grimp,mes jusqu'a la levée, au-dela du Tor, et lorsque nous f'mes sur ce terrain nu et élevé, elle rit et me lança un regard malicieux. " qu'est-ce qui m'empache de m'enfuir, Derfel ?

- Rien, Dame. "

Elle poussa un cri de joie, comme une petite fille, et frappa des talons, une fois, deux fois, pour forcer la jument lasse a galoper. Le vent ruisselait dans ses boucles rousses tandis qu'elle chevauchait, libre, sur la prairie. Elle cria de bonheur, en faisant décrire a sa monture un grand cercle dont j'étais le centre. Sa jupe remontait sur ses cuisses, mais elle s'en moquait, se contentant de frapper des talons et de tourner, tourner, jusqu'a ce que le cheval souffle et qu'elle-mame se retrouve hors d'haleine. alors seulement, elle brida la jument et se

laissa glisser de la selle. " Je suis tout endolorie, dit-elle, contente.

- Vous montez bien, Dame.

- Je ravais de remonter a cheval. De chasser de nouveau. De faire tant de choses. " Elle remit de l'ordre dans ses vêtements, puis me lança un regard amusé. " qu'est-ce qu'arthur t'a exactement ordonné de faire ? "

J'hésitai. " Rien de très précis, Dame.

- Me tuer ?

- Non, Dame ", répondis-je, l'air scandalisé. Je menais la jument par les ranes et Guenièvre marchait a côté de moi.

" Il ne veut certainement pas que je tombe aux mains de Cerdic, dit-elle d'un ton acerbe. Ce serait tellement embarrassant

174

pour lui. Je suppose qu'il a joué avec l'idée de me trancher la gorge.

argante ne doit rien souhaiter d'autre. ç sa place, c'est ce que je voudrais. J'ai réfléchi a cela pendant que je tournais autour de toi.

Supposons, pensai-je, que Derfel ait reçu l'ordre de me tuer ? Devrais-je m'enfuir sur son cheval ? Puis, j'ai décidé que probablement tu ne me tuerais pas, mame si tu en avais reçu l'ordre. Il aurait envoyé Culhwch, s'il avait vraiment voulu ma mort. " Soudain, elle grogna et se mit a marcher les genoux plies, pour imiter la boiterie de Culhwch. " Lui n'y aurait pas réfléchi a deux fois avant de m'égorger. " Elle rit, tant sa belle humeur nouvelle était incontrôlable. " arthur n'a pas été précis ?

- Non, Dame.

- alors, Derfel, l'idée est de toi ? " Elle montra la campagne. " Oui, Dame, avouai-je.

- J'espère qu'arthur va estimer que tu as bien fait, sinon, tu auras des ennuis.

- J'ai déjà mon content d'ennuis, Dame. Notre vieille amitié semble morte.

"

ç ma voix, elle comprit ma tristesse car, soudain, elle passa son bras sous le mien. " Pauvre Derfel. Je suppose qu'il a honte ? "

J'étais gané. " Oui, Dame.

- Je me suis très mal conduite, dit-elle d'une voix chagrine. Pauvre arthur. Mais sais-tu ce qui va le rétablir ? Et restaurer votre amitié ?

- J'aimerais le savoir, Dame. "

Elle retira son bras. " Mettre les Saxons en pièces, Derfel, voila ce qui guérira arthur. La victoire ! Donne la victoire a arthur et il redeviendra comme avant.

- Les Saxons, Dame, sont déjà a mi-chemin de la victoire. " Je lui rapportai ce que je savais : que les Saxons se livraient en toute liberté a des actes de violence dans l'est et le sud, que nos forces étaient éparpillées et que notre seul espoir consistait a rassembler notre armée avant que les Saxons n'atteignent Corinnum ou les deux cents lanciers d'arthur les attendaient, seuls. Je présumais que Sagramor faisait retraite vers notre chef, que Culhwch viendrait du sud et que, moi, je me porterais au nord dès qu'Issa reviendrait avec argente. Cuneglas s'était sans doute mis en marche et Ongus Mac airem se hâterait vers l'est lorsque les nouvelles lui parviendraient, mais si les Saxons arrivaient les premiers a Corinnum, tout était perdu. L'espoir était déjà mince, même si nous gagnions la course, car sans les lanciers du Gwent, l'ennemi nous surpasserait tellement en nombre que seul un miracle pourrait nous sauver.

"Ce sont des inepties ! s'exclama Guenièvre. arthur n'a même pas commencé a se battre ! Nous allons gagner, Derfel ! nous allons gagner ! " Sur ce défi, elle éclata de rire et, oubliant sa précieuse dignité, esquissa quelques pas de danse au bord du sentier. La fin des temps semblait arrivée, mais Guenièvre se retrouvait soudain libre, rayonnante de bonheur, et jamais elle ne m'avait été aussi sympathique que ce jour-la. Brusquement, pour la première fois depuis que j'avais vu les feux d'alarme fumer dans le crépuscule de Beltain, je sentis monter en moi une bouffée d'espoir.

Cet espoir se flétrit assez vite car a Dun Carie tout n'était que chaos et mystère. Toujours pas d'Issa ; le petit village, au pied du manoir, était envahi de réfugiés que les rumeurs avaient alarmés, bien qu'aucun d'entre eux n'ait vu un seul Saxon. Ils avaient emmené leurs vaches, leurs moutons, leurs chèvres et leurs cochons, et tout cela convergeait vers Dun Carie parce que mes lanciers leur offraient une sécurité

illusoire. Je fis propager de nouvelles rumeurs par mes domestiques et mes esclaves, disant qu'Arthur se retirerait vers les territoires bordant le Kernow et que j'avais décidé d'abattre les troupeaux pour nourrir mes hommes ; ces faux bruits suffirent à pousser la plupart des familles à partir pour la lointaine frontière de cette province. Elles seraient relativement en sécurité dans les vastes landes et leurs animaux n'encombreraient pas les routes menant à Corinium. Si je leur avais simplement ordonné de partir vers le Kernow, elles auraient eu des doutes et se seraient attardées pour s'assurer que je ne les trompais pas.

Issa ne nous avait toujours pas rejoints au coucher du soleil. Je ne m'inquiétais pas outre mesure car Durnovaria était loin et la route fourmillait sans doute de réfugiés. Nous prîmes un repas au manoir et Pyrlig nous chanta la ballade de la grande victoire d'Uther sur les Saxons, à Caer Idern. quand il eut terminé, je lui lançai une pièce d'or et dis que j'avais un jour entendu Cynyr du Gwent la chanter. Cela l'impressionna. "

Cynyr était le plus grand de tous les bardes, dit-il avec nostalgie, même si certains prétendent qu'Amairgin de Gwynedd le surpassait. J'aurais voulu les entendre.

- Mon frère dit qu'il y a un barde encore plus remarquable au Powys, en ce moment, dit Ceinwyn. Et un jeune, en plus.

- qui ? demanda Pyrlig, pressentant un fâcheux rival.

- Il s'appelle Taliesin.

- Taliesin ! " Guenièvre répéta ce nom qui lui plaisait. Il signifiait "

front brillant ". " Je n'ai jamais entendu parler de lui, dit sèchement Pyrlig.

- quand nous aurons battu les Saxons, nous commanderons un chant de victoire à ce Taliesin. Et à toi aussi, Pyrlig, me hâta-t-elle d'ajouter.

- Un jour, j'ai entendu Amairgin chanter, dit Guenièvre.

- Vraiment, Dame ? s'exclama Pyrlig, fort impressionné.

- Je n'étais qu'un enfant, mais je me souviens qu'il poussait des espèces de rugissements cavernaux. C'était effrayant. Ses yeux s'écaraillaient, il avalait de l'air, puis il beuglait comme un taureau.

- ah, l'ancien style, dit Pyrlig dédaigneusement. De nos jours, nous cherchons l'harmonie des mots plus que le simple volume du son.

- Vous devriez chercher les deux, répliqua sévèrement Guenièvre. Je ne doute pas que ce Taliesin soit un virtuose de l'ancien style qui excelle aussi en versification. Comment pouvez-vous captiver un public si tout ce que vous avez à lui offrir, c'est une cadence ingénieuse ? Vous devez glacer le sang dans nos veines, vous devez nous faire pleurer, vous devez nous faire rire !

- N'importe quel homme peut faire du bruit, Dame, répliqua Pyrlig qui défendait sa profession, mais il faut être un artiste chevronné pour imprégner les mots d'harmonie.

- Et bientôt les seules personnes capables de comprendre la complexité de cette harmonie seront les autres artistes chevronnés, avança Guenièvre, vos efforts pour impressionner vos compagnons poètes vous rendront plus savants et vous ne vous apercevrez même pas qu'à part vous, plus personne n'entendra goutte à ce que vous ferez. Les bardes chanteront pour les bardes pendant que nous autres, nous nous demanderons à quoi tend tout ce bruit. Votre tâche, Pyrlig, est de garder vivantes les histoires des peuples, et pour cela il ne faut pas que vous deveniez trop subtils.

- Vous ne souhaitez tout de même pas que nous devenions vulgaires, Dame ! "

Et en signe de protestation, il pinça les cordes en crin de sa harpe.

" Te voudrais que vous soyez vulgaires pour les gens vulgaires, raffinés pour les gens raffinés, et les deux en même temps, car si vous n'êtes que raffinés, vous privez le peuple de ses histoires, et si vous n'êtes que vulgaires, aucun seigneur, aucune dame, ne vous lancera de pièce d'or.

_ Sauf les seigneurs vulgaires ", fit remarquer Cemwyn avec

. ^ 1 *

Guenièvre me lança un coup d'oeil et je vis qu'elle allait m'insulter, puis elle en prit conscience et éclata de rire. " Si j'avais de l'or, Pyrlig, je te récompenserais car tu chantes joliment, mais hélas, je n'en ai pas.

_ Votre louange suffit à me combler, Dame. "

La présence de Guenièvre avait surpris mes lanciers et, toute la soirée,

de petits groupes vinrent la contempler, émerveillés. Elle ignore leur regards. Ceinwyn l'avait accueillie sans la moindre marque d'étonnement et Guenièvre avait été assez intelligente pour se montrer gentille avec mes filles, si bien que Morwenna et Seren s'étaient endormies à ses pieds. Tout comme mes lanciers, elles avaient été fascinées par la grande femme rousse dont la réputation était aussi sensationnelle que son apparence. Guenièvre était simplement heureuse d'être là. Nous n'avions ni tables ni fauteuils dans la grande salle, juste des joncs par terre et des tapis de laine, mais elle s'assit près du feu et domina sans effort toute la maisonnée. Il y avait, dans ses yeux, une ardeur qui la rendait intimidante, sa cascade de cheveux roux emmalés était d'une beauté saisissante et sa joie d'être libre, contagieuse.

" Combien de temps restera-t-elle ainsi ? " me demanda Ceinwyn plus tard, cette nuit-là. Nous avions donné notre propre chambre à Guenièvre et nous étions dans la salle commune avec nos gens.

" Je l'ignore.

- alors que sais-tu ?

- Nous attendons Issa, puis nous partirons pour le nord.

- Pour Corinium ?

- Moi, j'irai à Corinium, mais les filles et toi, je vous enverrai à Glevum. Vous y serez suffisamment près de la bataille et, si le pire survient, vous pourrez aller vous réfugier dans le Gwent. "

Le lendemain, je commençai à m'inquiéter de ne pas voir arriver Issa. Dans mon idée, nous faisions la course avec les Saxons pour atteindre Corinium, et plus j'étais retardé, plus nous avions de chances de la perdre. Si l'ennemi pouvait vaincre séparément nos bandes de guerriers, alors la Dumnonie tomberait comme un arbre pourri, et voilà que ma troupe, l'une des plus fortes du pays, était retenue à Dun Carie parce qu'Issa et argante n'arrivaient pas.

À midi, le départ se fit de plus en plus urgent car nous aperçûmes alors les premières traînées de fumée dans le ciel, à l'est et au sud. Personne ne fit de commentaire sur les grands panaches minces qui signalaient, nous le savions, des feux de chaume. Les Saxons détruisaient tout sur leur passage et ils étaient assez près de nous pour que nous voyions les signes de leurs incendies.

J'envoyai un cavalier à la rencontre d'Issa pendant que le reste d'entre

nous parcourait une lieue a pied, a travers champs, jusqu'a la Voie du Fossé, la grande route romaine que mon lieutenant aurait d° suivre. J'avais décidé de l'attendre, puis de remonter la voie jusqu'a aquae Sulis, qui se trouvait a environ dix lieues au nord, et de la nous partirions pour Corinium, douze lieues plus loin. Vingt-deux lieues en tout. Trois jours d'une marche longue et difficile.

Nous attendames dans un champ de taupinières, près de la route. J'avais plus de cent lanciers et au moins autant de femmes, d'enfants, d'esclaves et de domestiques, ainsi que des chevaux, des mules et des chiens. Et nous attendames tous. Seren, Morwenna et les autres enfants cueillaient des jacinthes dans un bois voisin pendant que je faisais les cent pas sur les dalles brisées de la route. Des réfugiés passaient sans cesse, mais aucun d'eux, mame ceux qui venaient de Durnovarie, n'apportait de nouvelles de la princesse argante. Un pratre pensait avoir vu Issa et ses hommes entrer dans la cité car il avait remarqué l'étoile a cinq branches sur les boucliers des lanciers, mais il ne savait pas s'ils étaient repartis ou se trouvaient encore la-bas. La seule chose dont tous étaient certains, c'était que l'ennemi approchait de Durnovarie, mame si aucun n'avait réellement aperçu de lancier saxon. Ils avaient entendu des rumeurs de plus en plus délirantes. On disait qu'arthur était mort, ou qu'il avait fui dans le Rheged, alors qu'on pratait a Cerdic des chevaux qui soufflaient le feu et des haches magiques capables de fendre le fer comme si c'était de la toile.

Guenièvre avait emprunté un arc a l'un de mes chasseurs et choisi pour cible un orme mort, au bord de la route. Elle tirait bien, criblant le bois pourri de flèches, mais lorsque je la complimentai de son habileté, elle fit la grimace. " Je manque d'entraa-179

nement. avant, j'étais capable de tuer un daim qui courait a cent pas, maintenant, je me demande si je pourrais en blesser un immobile a cinquante. " Elle arracha les flèches de l'arbre. " Mais je pense pouvoir toucher un Saxon, si l'occasion s'en présente. " Elle rendit l'arme a mon chasseur, qui s'inclina et s'éloigna a reculons. " S'ils sont près de Durnovarie, que vont-ils faire ensuite ?

- Ils remonteront cette route.

- Sans pousser plus loin a l'ouest ?

- Ils connaissent nos plans. " Je lui parlai des boutons en or ornés de visages barbus, découverts chez Mordred. "aelle marche sur Corinium pendant que les soldats de Cerdic ravagent le sud. Et nous sommes coincés ici a cause d'argante.

- Laisse-la pourrir, dit sauvagement Guenièvre, puis elle haussa les épaules. Je sais que cela t'est impossible. Est-ce qu'il l'aime ?

- Je ne saurais le dire, Dame.

- Bien sûr que si. arthur se plaça à faire croire qu'il est conduit par la raison, mais il aspire à être gouverné par la passion. Il bouleverserait le monde par amour.

- Il n'a pas beaucoup bouleversé le monde ces derniers temps.

- Jadis, il l'a fait pour moi, répliqua-t-elle, non sans une note de fierté. alors, ça vas-tu ? "

Je m'étais dirigé vers mon cheval qui paissait l'herbe entre les taupinières. " Je pars pour le sud.

- Fais cela et nous te perdrons, toi aussi. "

Guenièvre avait raison, mais je commençais à bouillir de voir ainsi mes espoirs frustrés. Pourquoi Issa n'avait-il pas envoyé de message ? Il était parti avec cinquante de mes meilleurs guerriers et tous avaient disparu. Je maudis ce jour perdu à attendre, donnai une calotte à un gamin innocent qui caracolait en jouant au lancier, puis des coups de pied aux chardons. "

Nous pourrions partir pour le nord, suggéra Ceinwyn calmement en montrant les femmes et les enfants.

- Non, dis-je, il faut rester ensemble. " Je regardai en direction du sud, mais ne vis rien sur la route, que de tristes réfugiés qui avançaient péniblement. C'étaient pour la plupart des familles parties avec leur précieuse vache, et parfois un veau, bien qu'en cette saison nouvelle, les veaux fussent trop petits pour marcher. Certains, abandonnés au bord de la route, appelaient

180

pitoyablement leur mère. D'autres réfugiés, des commerçants, tentaient de sauver leurs marchandises. Un homme conduisait une charrette, tirée par un bouf, pleine de paniers de terre savonneuse, un autre emportait des peaux, certains de la poterie. Ils nous jetaient des regards mauvais, nous blâmant de ne pas avoir arrêté les Saxons plus tôt.

Seren et Morwenna, que leur tentative de dépouiller le bois de ses jacinthes n'amusait plus, avaient trouvé une portée de levrauts sous des fougères et du chèvrefeuille, en bordure des arbres. Elles appelèrent Guenièvre avec de grands gestes, puis caressèrent doucement les petits corps poilus qui frissonnaient sous leurs mains. Ceinwyn les observait. "

Elle a fait la conquête des filles, me dit-elle.

- Celle de mes lanciers aussi. " C'était vrai. Il y a quelques mois, mes hommes avaient traité Guenièvre de putain et maintenant ils la contemplaient avec adoration. Elle s'était proposée de les charmer, et quand Guenièvre décidait d'être aimable, elle pouvait éblouir. "après cela, arthur aura bien du mal à la remettre en cage, dis-je.

- C'est sans doute pour cela qu'il a voulu la relâcher, fit observer Ceinwyn. Il ne souhaitait sûrement pas sa mort.

- argente, si.

- ...videmment ", acquiesça-t-elle, puis elle resta, comme moi, les yeux fixés sur l'horizon sud, mais on ne voyait toujours aucun lancier sur la longue route droite.

Issa finit par nous rejoindre au crépuscule. Il arriva avec ses cinquante lanciers, les trente gardes du palais de Durnovarie, les douze Blackshields qui constituaient la petite armée personnelle d'argente, et au moins deux cents réfugiés. Pire, il nous apportait six chariots, tirés par des boufs menant un train d'escargots, et c'étaient ces lourds véhicules qui l'avaient tant retardé. " qu'est-ce qui t'a pris ? lui criai-je. Ce n'est pas le moment de s'encombrer de chariots !

- Je sais, Seigneur, répond-il d'un air pitoyable.

- Es-tu fou ? " J'étais en colère. Je m'étais rendu à sa rencontre, à cheval, et faisais maintenant virevolter ma jument sur le bas-côté. " Tu as perdu des heures ! criai-je.

- Je n'avais pas le choix ! protesta-t-il.

- Tu portes une lance ! dis-je d'une voix hargneuse. Cela te donne le droit de choisir ce que tu veux. " Il se contenta de hausser les épaules et de montrer du geste la

princesse argante, perchée sur le chariot de tate. Les quatre boufs, dont les flancs saignaient des coups d'aiguillon qui les avaient harcelés tout le jour, s'arratèrent au milieu de la route, tate basse.

, *J

" Les chariots n'iront pas plus loin ! lui criai-je. a partir d'ici, vous chevaucherez ou vous irez a pied !

- Non ! " insista argante.

Je mis pied a terre et remontai la colonne de chariots. L'un ne contenait que des statues romaines qui avaient orné la cour du palais de Durnovarie, un autre était plein de robes et de manteaux, tandis que sur le troisième s'empilaient des pots, des torchères et des candélabres de bronze. "

Dégagez la route, criai-je en colère.

- Non ! " argante avait sauté de son perchoir et courait maintenant vers moi. " arthur m'a ordonné de les lui apporter.

- Dame, arthur n'a pas besoin de statues ! " Je me tournai vers elle, réprimant ma colère.

" Elles viendront avec nous ou je reste ici ! cria argante.

- alors, demeurez, Dame, répliquai-je brutalement. Dégagez la route !

criai-je aux charretiers. Enlevez-moi ça ! Dégagez la route ! " J'avais tiré Hywelbane et frappai de sa lame le bouf le plus proche pour le pousser vers le bas-côté.

" Ne partez pas ! " hurla argante aux charretiers. Elle tirailla l'un des boufs par les cornes, ramenant l'animal ahuri sur la route. " Je ne laisserai pas tout cela a l'ennemi ", me hurla-t-elle.

Guenièvre nous regardait avec un air d'amusement froid, ce qui n'avait rien d'étonnant car argante se comportait en enfant gâtée. Fergal, son druide, se précipita au secours de sa princesse, arguant que ses chaudrons et ingrédients magiques étaient chargés sur l'un des chariots. "ainsi que le trésor, ajouta-t-il, comme une réflexion tardive.

- quel trésor ? demandai-je.

- Le trésor d'arthur, dit argante d'un ton sarcastique, comme si en révélant l'existence de l'or, elle avait remporté la victoire. Il veut que

je l'apporte a Corinium. " Elle souleva quelques lourdes robes, dans le second chariot, et frappa de petits coups un coffre en bois caché dessous.

" L'or de la Dumnonie ! Vous allez le donner aux Saxons ?

- Mieux vaut leur abandonner le trésor que vous et moi, Dame ", dis-je, puis je rompis le harnais des boufs avec Hywelbane. argante m'injuria, jurant qu'elle me ferait punir, que je lui

182

volais ses trésors, mais je me contentai de trancher le harnais suivant en ordonnant aux charretiers, d'une voix rageuse, de relâcher les animaux. " ...

coutez, Dame, dis-je, il faut que nous allions plus vite que ces boufs. "

Je lui montrai du doigt la fumée, au loin. " Ce sont les Saxons ! Ils seront ici dans quelques heures.

- On ne peut pas abandonner les chariots ! " hurla-t-elle. Il y avait des larmes dans ses yeux. Bien qu'elle/fût fille de roi, elle avait grandi sans beaucoup de biens et maintenant, en tant qu'épouse du chef de la Dumnonie, elle était riche et ne voulait pas renoncer a sa nouvelle fortune. "Ne détachez pas ces harnais ! " cria-t-elle aux charretiers et eux, interdits, ne savaient plus que faire. Je cisailai un autre trait de cuir et argante se mit a me rouer de coups de poing, jurant que j'étais un voleur, et son ennemi.

Je la repoussai gentiment, mais elle ne voulait pas partir et je n'osais pas me montrer trop brutal. Elle piqua une crise de rage, m'injuriant et me frappant de ses petites mains. J'essayai de la repousser de nouveau, mais elle me cracha au visage, me frappa encore, puis cria a ses gardes du corps de venir a son aide.

Les douze Blackshields hésitèrent, mais c'étaient des guerriers de son père qui avaient juré de la servir, aussi s'avancèrent-ils vers moi, la lance levée. Mes propres hommes accoururent pour me défendre. Nous surpassions de beaucoup les Blackshields en nombre, mais ils ne reculèrent pas et leur druide sautillait devant eux, sa barbe tressée de poils de renard frétillait et les petits os qui y étaient attachés cliquetaient tandis qu'il disait aux Irlandais qu'ils étaient bénis et qu'après leur mort, ils recevraient de l'or en récompense. " Tuez-le ! hurlait argante a ses gardes du corps en me désignant. Tuez-le tout de suite !

- assez ! " cria sèchement Guenièvre. Elle s'avança au milieu de la route et regarda impérieusement les Blackshields. " Ne faites pas les imbéciles, baissez vos lances. Si vous voulez mourir, emportez des Saxons avec vous, pas des Dumnoniens. " Elle se tourna vers argante. " Venez, mon enfant ", dit-elle, et elle attira la jeune fille à elle, se servant d'un coin de sa cape grise pour essuyer ses larmes. " Vous avez tout à fait raison d'essayer de sauver le trésor, dit-elle, mais Derfel aussi a raison. Si nous ne nous hâtons pas, les Saxons nous rattraperont. " Elle se tourna vers moi. " Y a-t-il une possibilité d'emporter cet or ?

- aucune ", répondis-je, et il y n'en avait pas. Mame si j'avais 189

attelé les lanciers aux chariots, ceux-ci nous auraient tout de même ralenti.

" Cet or est à moi ! hurla argante.

- Il appartient aux Saxons, maintenant ", dis-je, et je criai à Issa d'ôter les chariots de la route et de libérer les boufs.

argante cria une dernière protestation, mais Guenièvre la prit dans ses bras et la serra contre elle. " Il ne convient pas à une princesse de montrer sa colère en public, lui murmura-t-elle doucement. Soyez mystérieuse, ma chère, et ne laissez jamais les hommes deviner ce que vous pensez. Votre pouvoir repose dans l'ombre, car à la lumière du soleil les hommes vous domineront toujours. "

argante n'avait aucune idée de l'identité de cette grande et belle femme, mais elle laissa Guenièvre la réconforter tandis qu'Issa et ses hommes poussaient les chariots sur le bas-côté herbu. Je permis aux femmes de prendre les capes et les robes qu'elles voulaient, mais nous abandonnâmes les chaudrons, les trépieds et les chandeliers. Issa découvrit l'une des bannières de guerre d'Arthur, un immense drapeau de lin blanc qui était brodé, avec des fils de laine, un grand ours noir, et nous la gardâmes pour empêcher qu'elle ne tombe aux mains des Saxons, mais nous ne pouvions pas emporter l'or. Nous transportâmes les coffres jusqu'à une rigole d'écoulement inondée, dans un champ voisin, et nous déversâmes les pièces dans l'eau puante, en espérant que les Saxons ne les découvrieraient pas.

argante sanglotait en nous regardant faire. " Il est à moi ! protesta-t-elle une dernière fois.

- autrefois, c'était le mien, dit très calmement Guenièvre, et j'ai survécu à cette perte, tout comme vous le ferez. "

argante s'écarta aussitôt pour lever les yeux sur la femme plus grande qu'elle. " Vous !

- N'ai-je pas de nom, enfant ? demanda Guenièvre avec une touche de dédain.

Je suis la princesse Guenièvre. "

argante se contenta de pousser un cri, puis elle remonta la route en courant jusqu'a l'endroit oa s'étaient retirés les Black-shields. Je gémis, remis Hywelbane au fourreau, puis attendis que mes hommes aient caché le reste de l'or. Guenièvre avait retrouvé l'une de ses anciennes capes, un flot de lainage doré, bordé de fourrure d'ours, et s'était débarrassée du vieux vatement terne qu'elle portait en prison. " Son or, vraiment ! me dit-elle avec colère.

184

- On dirait que je me suis fait un ennemi de plus ", répliquai-je en regardant argante parler a son druide et le presser sans doute de me lancer une malédiction.

" Si nous avons un ennemi commun, Derfel, dit Guenièvre avec un sourire, cela fait enfin de nous des alliés. «a me plaait bien.

- Merci, Dame. " ¿ la réflexion, mes filles et mes lanciers n'étaient pas les seuls a atre tombés sous le charme.

Le reste de l'or ayant été versé dans le fossé, mes hommes revinrent ramasser leurs lances et leurs boucliers. Le soleil flambait au-dessus de la Severn, remplissant l'ouest d'une lueur cramoisie lorsqu'enfin nous partames vers la guerre.

Nous n'avions parcouru que quelques lieues quand l'obscurité nous poussa a quitter la route pour chercher un abri, mais au moins nous avions atteint les collines, au nord d'Ynys Wydryn. Nous nous arrat,mes ce soir-la dans un manoir abandonné oa nous prames un maigre repas de pain dur et de poisson séché. argante s'assit a l'écart, protégée par son druide et ses gardes, et quoique Ceinwyn tent,t de l'attirer dans notre conversation, elle resta sourde a ses avances, aussi nous la laiss,mes boudier.

Lorsque nous e'mes mangé, je me rendis avec Ceinwyn et Guenièvre au sommet d'une petite colline, derrière le manoir, oa se trouvaient deux des tombes de nos anciens. Je sollicitai le pardon des morts et grimpai sur l'un des monticules oa mes compagnes me rejoignirent.

Nous regardâmes tous trois vers le sud. Les fleurs de pommiers luisantes de clair de lune blanchissaient joliment la vallée, mais nous ne vâmes rien à l'horizon, sauf la lueur menaçante des feux. " Les Saxons avâcent vite ", dis-je avec amertume.

Guenièvre resserra la cape sur ses épaules. " Oa est Merlin ?

- Disparu. " Des bruits couraient que le druide était en Irlande, ou dans les étendues sauvages du nord, ou peut-être dans les landes du Gwynedd, alors qu'une autre histoire assurait qu'il était mort et que Nimue avait abattu tous les arbres d'un versant montagneux pour édifier son b^ocher funéraire. Ce n'était que des rumeurs, me disais-je, rien que des rumeurs.

" Nul ne sait oa est Merlin, mais lui sait s^orement oa nous sommes, dit tendrement Ceinwyn.

- Je prie pour qu'il en soit ainsi ", répliqua Guenièvre avec ferveur, et je me demandai quel dieu ou quelle déesse elle pouvait prier.

Toujours Isis ? Ou était-elle revenue aux Dieux bretons ? Peut-être ceux-ci avaient-ils fini par nous abandonner, et cette idée me fit frissonner. Les flammes de Mai Dun avaient été leur b^ocher d'adieu, et les bandes armées qui ravageaient maintenant la Dumnonie, leur vengeance.

Nous repartâmes à l'aube. Des nuages s'étaient amoncelés durant la nuit et une petite pluie se mit à tomber dès le lever du jour. La Voie du Fossé

fourmillait de réfugiés et bien que j'eusse mis à notre tête une vingtaine de guerriers qui écartaient de notre route les troupeaux et les chariots tirés par des boufs, notre progression était pitoyablement lente. Beaucoup d'enfants ne pouvaient pas nous suivre et devaient être, soit portés par les animaux de b^t déjà chargés de nos lances, de nos armures et de nos provisions, soit hissés sur les épaules des plus jeunes lanciers. Guenièvre et Ceinwyn leur racontaient des histoires en marchant, tandis qu'argante chevauchait ma jument. La pluie devint plus forte, balayant les crêtes des collines de ses larges rideaux gris et gargouillant dans les fossés, de part et d'autre de la voie romaine.

J'avais espéré arriver à aquae Sulis à midi, mais ce fut au milieu de l'après-midi que notre troupe fatiguée et trempée pénétra dans la vallée oa s'étendait la cité. La rivière était en crue et une masse de débris flottants, s'accumulant contre les piles du pont romain, avait formé un barrage et provoqué l'inondation des champs sur les deux

rives. Le magistrat de la ville aurait dû faire débayer son cours, mais il ne s'en était pas occupé, pas plus qu'il n'avait entretenu le mur qui ceinturait sa cité. Celui-ci ne s'élevait qu'à une centaine de pas du pont et, aquae Sulis n'étant pas une forteresse, il n'avait jamais été redoutable, mais maintenant, il ne constituait guère un obstacle. Des parties entières de la palissade élevée sur le rempart de terre et de pierres avait été arrachées pour servir de bois de charpente ou de chauffage, et le rempart lui-même était si érodé que les Saxons auraient pu le franchir sans ralentir l'allure. Ici et là, des hommes tentaient frénétiquement de réparer la muraille, mais il aurait fallu tout un mois à cinq cents ouvriers pour reconstruire ces défenses.

Nous entrâmes à la queue leu leu par la belle porte sud et je constatai que, même si la ville n'avait pas la force de préserver ses remparts, ni la main-d'œuvre nécessaire pour empêcher que des détritus divers n'engorgent le pont, quelqu'un avait trouvé le temps de mutiler le beau masque de Minerve, la déesse romaine.

taf

qui en ornait autrefois l'arche. Ce n'était plus maintenant qu'un bloc de pierre martelé sur lequel on avait grossièrement gravé une croix. " C'est une ville chrétienne ? me demanda Ceinwyn.

- Presque toutes les villes le sont ", répondit Guenièvre à ma place.

C'était aussi une belle cité. Ou plutôt, elle l'avait été, car avec le temps, les tuiles des toits étaient tombées et avaient été remplacées par du chaume, certaines maisons s'étaient effondrées et n'étaient plus que tas de briques et de pierres, cependant les rues étaient pavées et les hauts piliers ainsi que le fronton somptueusement sculpté du magnifique temple de Minerve s'élevaient toujours au-dessus des misérables toitures. Mon avant-garde se fraya avec brutalité un chemin dans les rues encombrées jusqu'au temple qui se dressait au cour sacré de la cité. Les Romains avaient édifié

un mur intérieur qui entourait à la fois ce sanctuaire et les thermes qui avaient apporté à la ville sa renommée et sa prospérité. Une source d'eau magique chauffait la piscine couverte, mais des tuiles étaient tombées et de minces volutes de vapeur montaient des trous. Le temple lui-même, dépouillé de ses gouttières en plomb, était maculé de taches de pluie et de plaques de lichen, le plâtre peint sous le haut portique s'était écaillé et avait noirci ; mais, en dépit de ce délabrement, on pouvait encore, quand on se tenait dans le large

enclos pavé du sanctuaire de la cité, imaginer un monde où les hommes savaient construire de tels lieux et pouvaient y vivre sans craindre les lances venues de l'est barbare.

Le magistrat de la cité, un homme d'âge mûr, agité, tendu, nommé Cildydd, et qui portait une toge romaine pour marquer son autorité, se précipita hors du temple pour l'accueillir. Je l'avais connu pendant la rébellion lorsque, bien que chrétien, il avait fui les fanatiques fous à lier qui s'étaient emparés des sanctuaires d'aquae Sulis. Il avait plus tard retrouvé son poste, mais je devinai que son autorité était minime. Il portait un morceau d'ardoise sur lequel il avait fait des douzaines de marques représentant visiblement le nombre d' enrôlés rassemblés à l'intérieur de l'enclos. " Les réparations sont en cours ! " Cildydd m'accueillit sans autre forme de politesse. " J'ai des hommes qui coupent des arbres pour les murs. Ou plutôt j'avais. L'inondation pose problème, c'est vrai, mais si la pluie cesse... " Il laissa la phrase en suspens.

" L'inondation ? demandai-je.

187

- quand la rivière monte, Seigneur, l'eau reflue dans les égouts romains.

Elle a déjà envahi les parties basses de la cité. Et pas seulement l'eau, je le crains. Cette odeur. Vous sentez ? " Il renifla d'un air dégoûté.

* = *

" Le problème, dis-je, c'est que les arches du pont sont obstruées par des détrit. que vous auriez d' faire ôter. C'était aussi votre t,che de garder les murs en bon état. " Sa bouche s'ouvrit et se referma sans qu'il en sorte un seul mot. Il tendit l'ardoise comme pour démontrer son efficacité, puis se contenta de cligner des yeux en signe d'impuissance. "

Cela n'a plus d'importance maintenant, puisqu'on ne peut plus défendre la cité, poursuivis-je.

- Pas la défendre ! Pas la défendre ! Il faut la défendre ! On ne peut pas abandonner la cité !

- Si les Saxons arrivent, dis-je brutalement, vous n'aurez pas le choix.

- Mais il faut la défendre, Seigneur, insista-t-il.

- avec quoi ?

- Vos hommes, Seigneur, dit-il en montrant du geste mes lanciers qui s'étaient abrités de la pluie sous le haut portique du temple.

- au mieux, on pourrait garnir de troupes deux cents toises de murailles, ou plutôt ce qu'il en reste. qui défendrait le reste ?

- Les troupes que j'ai levées. " Cildydd agita son ardoise en direction d'une bande d'hommes à l'air maussade qui attendaient près des thermes. Peu d'entre eux étaient armés et encore moins portaient une armure.

"avez-vous jamais vu les Saxons attaquer? rétorquai-je. Ils envoient d'abord d'énormes chiens dressés à la guerre, et ils arrivent ensuite avec des haches de trois pieds de long et des lances dont la hampe mesure huit pieds. La bière qu'ils ont bu les a rendus fous, et leur seul désir est de s'emparer des femmes et de l'or. ¿ votre avis, combien de temps vos enrôlés tiendront-ils ? "

Cildydd me regarda en clignant des yeux. " On ne peut pas céder comme ça, dit-il faiblement.

- Est-ce que vos enrôlés ont de vraies armes ? " demandai-je en montrant les hommes renfrognés qui attendaient sous la pluie. Sur la soixantaine, deux ou trois portaient des lances, je vis une vieille épée romaine, mais la plupart n'avaient que des haches ou des pioches ; certains ne possédaient même pas ces armes rudimentaires et tenaient seulement des pieux durcis au feu dont ils avaient taillé les bouts noircis en pointe.

188

" Nous fouillons la cité, Seigneur. Il doit bien y avoir des lances quelque part.

- Lances ou non, répliquai-je cruellement, si vous essayez de tenir la place, vous mourrez tous. "

Cildydd me regarda bouche bée. " alors, que faire ? finit-il par demander.

- Vous rendre à Glevum.

- Mais la cité ! " Il blâma. " Il y a des marchands, des orfèvres, des églises, des trésors. " Sa voix baissa petit à petit tandis qu'il imaginait

l'énormité de la catastrophe, et pourtant si les Saxons arrivaient, celle-ci semblait inévitable. aquae Sulis n'était pas une ville de garnison, juste un petit bijou niché entre des collines. Cildydd clignait des paupières sous la pluie. " Glevum, dit-il d'un air maussade. Et vous nous escorterez jusque-la, Seigneur ?

- Non. Je vais a Corinium, et vous, a Glevum. " J'étais tenté d'envoyer argante, Guenièvre, Ceinwyn et les familles avec lui, mais je ne pouvais pas me fier a Cildydd pour les protéger. Il valait mieux que j'emmène les femmes et les familles dans le nord, puis que je les renvoie, avec une petite escorte, de Corinium a Glevum.

au moins, je fus débarrassé d'argante, car tandis que je détruisais brutalement les minces espoirs qu'avait couvés Cildydd de défendre aquae Sulis, une troupe de cavaliers en armures pénétra bruyamment dans l'enceinte du temple. C'étaient des hommes d'arthur, portant la bannière de l'ours, et menés par Balin qui injuriait copieusement la foule des réfugiés. Il parut soulagé de me voir, puis étonné en reconnaissant Guenièvre. " as-tu ramené la mauvaise princesse, Derfel ? demanda-t-il en descendant de son cheval fourbu.

- argante est dans le temple ", répondis-je en montrant d'un signe de tête l'édifice où la princesse s'était abritée de la pluie. Elle ne m'avait pas parlé de toute la journée.

"Je vais l'amener a arthur", dit Balin. C'était un homme barbu, direct, avec un ours tatoué sur le front et une cicatrice blanche irrégulière sur la joue gauche. Je lui demandai des nouvelles et il me dit le peu qu'il savait, rien de bon. " Ces b, tards descendent la Tamise. Ils ne sont qu'a trois jours de marche de Corinium, et il n'y a toujours aucun signe de Cuneglas ou d'Ongus. C'est le chaos, Derfel, le chaos. " Soudain, il frémit. " qu'est-ce qui pue comme ça ?

189

- Les égouts refoulent.

_ Dans toute la Dumnonie. Il faut que je me dépêche, arthur attendait son épouse a Corinium avant-hier.

_ Tu as des directives a me transmettre ? lui criai-je tandis qu'il poussait son cheval vers les marches du temple.

_ Rends-toi a Corinium ! En vitesse ! Et expédie la-bas toute la nourriture que tu peux ! " Il hurla ce dernier ordre en franchissant les grandes portes de bronze. Il avait amené six chevaux de rechange,

assez pour mettre en selle argante, ses servantes et Fergal, ce qui signifiait qu'on me laissait les douze gardes Black-shields. Je sentis qu'ils étaient aussi contents que moi d'être débarrassés de leur princesse.

Balin partit pour le nord en fin d'après-midi. J'aurais bien voulu reprendre aussi la route, mais les enfants étaient fatigués, la pluie persistait et Ceinwyn me persuada que nous irions plus vite si nous nous reposions cette nuit à aquae Sulis pour repartir d'un bon pied le lendemain matin. Je postai des gardes devant les bains et laissai les femmes et les enfants plonger dans la grande piscine d'eau chaude, puis j'envoyai Issa et une vingtaine d'hommes fouiller la ville à la recherche d'armes pour équiper les enrôlés. après cela, je fis chercher Cildydd et lui demandai combien il lui restait de nourriture. " Guère, Seigneur ! affirma-t-il, clamant qu'il avait déjà envoyé seize chariots de céréales, de viande séchée et de poisson salé à Corinium.

- Vous avez fouillé les maisons particulières ? demandai-je. Les églises ?

- Seulement les greniers de la cité, Seigneur.

- alors, cherchons pour de bon ", suggérai-je, et au crépuscule, nous avons rassemblé sept autres charretées de précieuses provisions.

J'expédiai les chariots vers le nord le soir même, en dépit de l'heure tardive. Compte tenu de leur lenteur, il valait mieux qu'ils partent le plus tôt possible.

Issa m'attendait dans l'enceinte du temple. Ses fouilles avaient produit sept vieilles épées, une douzaine de lances pour la chasse à l'ours, et les hommes de Cildydd avaient déterré quinze lances de plus, dont huit brisées, mais Issa rapportait aussi une nouvelle intéressante. " On dit qu'il y a des armes cachées dans le temple, Seigneur.

- qui l'affirme ? "

Issa montra du geste un homme barbu qui portait le tablier ensanglanté d'un boucher. " Il pense qu'après la rébellion on a 190

dissimulé des brassées de lances dans le temple, mais le prêtre nie.

- Où est le prêtre ?

- à l'intérieur, Seigneur. Il m'a ordonné de sortir quand je l'ai questionné. "

Je gravis les marches en courant et franchis les grandes portes. Ce lieu avait été consacré à Minerve et à Sulis, déesses romaine et bretonne, mais les déités païennes de la cité avaient été chassées et remplacées par le Dieu chrétien. La dernière fois que j'étais entré dans ce temple, il y avait une grande statue de Minerve en bronze veillée par des lampes à huile aux flammes dansantes, mais on l'avait brisée pendant la rébellion et il ne restait plus que la tate creuse de la déesse, empalée sur un pieu et placée comme un trophée derrière l'autel chrétien.

Le prêtre me défia. " C'est la maison de Dieu ! " rugit-il. Entouré de femmes éplorées, il célébrait un mystère devant son autel, mais interrompit la cérémonie pour m'affronter. C'était un homme jeune, plein de passion, l'un de ces prêtres qui avaient fomenté des troubles en Dumnonie et qu'Arthur avait laissés vivre afin que l'amertume de l'échec ne demeure pas dans le cœur des chrétiens. Cependant, celui-là n'avait rien perdu de sa ferveur d'insurgé. "Vous profanez la maison de Dieu avec l'épée et la lance ! Est-ce que vous portez vos armes dans le manoir de votre seigneur?

alors, pourquoi les gardez-vous dans la maison du mien?

- La semaine prochaine, ce sera un temple à Thunor et les Saxons sacrifieront vos enfants à l'endroit même où vous vous tenez. Y a-t-il des lances ici ?

- Non ! " répondit-il d'un air de défi. Les femmes crièrent et reculèrent lorsque je gravis les marches de l'autel. Le prêtre brandit une croix. " au nom de Dieu, et au nom de Son Saint Fils et au Nom de l'Esprit Saint. Non !

" Il poussa ce dernier cri parce que j'avais tiré Hywelbane de son fourreau et m'en servis pour faire tomber la croix de ses mains. Le morceau de bois glissa sur le sol de marbre tandis que j'enfonçais la lame dans sa barbe broussailleuse. "Je vais démolir ce lieu pierre par pierre pour trouver les lances et enterrer ta misérable carcasse sous les décombres. alors, où sont-elles ? "

Cette menace dégonfla sa bravade. Les lances, amassées dans l'espoir d'une autre campagne qui mettrait un chrétien sur le trône de Dumnonie, se trouvaient dans une crypte secrète, sous

l'autel, où l'on cachait jadis les trésors offerts par ceux qui cherchaient à bénéficier du pouvoir de guérison de Sulis. Le prêtre, effrayé, me montra comment soulever la dalle de marbre pour mettre au jour un

trou rempli d'or et d'armes. No^uTs laiss,mes l'or, mais nous port,mes les lances aux recrues de Cildydd. Je doutais que les soixante hommes puissent se rendre vraiment utiles dans une bataille, mais un homme armé d'une lance ressemble a un guerrier et, vus de loin, ils pouvaient impressionner les Saxons. Je leur dis de se tenir prats a partir le lendemain matin et d'emporter toute la nourriture qu'ils pourraient trouver. Nous dormames cette nuit-la dans le temple. Je débarrassai l'autel de ses accessoires chrétiens et plaçai la tate de Minerve entre deux lampes a huile afin qu'elle nous garde pendant notre sommeil. La pluie coulait du toit et formait des mares sur le marbre, mais aux premières heures de la matinée, elle cessa et l'aube apporta un ciel clair et un vent d'est froid et vif.

Nous quitt,mes la cité avant le lever du soleil. Seules quarante des recrues de la cité marchaient avec nous, car le reste avait disparu durant la nuit, mais quarante hommes de bonne volonté valaient mieux que soixante alliés incertains. La voie n'était plus encombrée de réfugiés car j'avais fait courir le bruit que ce n'était pas a Corinium mais a Glevum qu'ils seraient en sécurité. Nous suivames, au soleil levant, la Voie du Fossé qui courait droit comme une lance entre les tombes romaines. Guenièvre traduisait les inscriptions, s'émerveillant que les hommes enterrés la fussent nés en Grèce, en Egypte, ou a Rome mame. C'étaient des vétérans des Légions qui avaient épousé des Bretonnes et s'étaient installés près des sources curatives ; leurs stèles funéraires couvertes de lichen rendaient parfois gr,ce a Minerve ou a Sulis pour les années qu'elles leur avaient accordées. au bout d'une heure, nous laiss,mes ce cimetière derrière nous, et la vallée se resserra a mesure que les collines abruptes se rapprochaient des prés longeant la rivière ; bientôt, je le savais, la route tournerait vers le nord pour gravir les monts qui se dressaient entre la cité et Corinium.

Nous nous trouvions dans la partie la plus étroite de la vallée lorsque nous vames les charretiers revenir en courant. Ils avaient laissé aquae Sulis la veille, mais leurs chariots lents n'avaient pas dépassé le tournant, et a l'aube, ils avaient abandonné leurs sept précieuses charges d'aliment. " Les SaÔs ! cria l'homme qui courait vers nous. Il y a des SaÔs !

- Imbécile ", murmurai-je, puis je criai a Issa d'arrater les hommes en fuite. J'avais laissé Guenièvre chevaucher ma jument, elle mit pied a terre, je me hissai lourdement sur le dos de l'animal et l'éperonnai.

Je dépassai les boufs et leurs chariots, abandonnés au tournant de la route, pour scruter le sommet du col. Un moment, je ne vis rien, puis des cavaliers apparurent près de quelques arbres, sur la crate, a

environ un quart de lieue. Ils se profilèrent sur le ciel de plus en plus brillant et je ne pouvais distinguer les symboles de leurs boucliers, mais je supposai que c'étaient des Bretons et non des Saxons, parce que ceux-ci ne comptaient guère de cavaliers.

Je pressai ma jument de gravir la côte. aucun des cavaliers ne bougea. Ils se contentèrent de me regarder, mais au loin, sur ma droite, d'autres apparurent au sommet de la colline. C'étaient des lanciers et la bannière qui flottait au-dessus d'eux me révéla le pire.

C'était un cr,ne d'oa pendait ce qui semblait être des chiffons, et je me souvins de l'étendard de Cerdic, le cr,ne de loup avec sa queue en lambeaux faite de peau humaine. Ces hommes étaient des Saxons et ils nous barraient la route. Ils ne semblaient pas très nombreux, peut-être une douzaine de cavaliers et cinquante à soixante fantassins, mais ils tenaient le sommet et je ne pouvais dire combien d'autres étaient peut-être dissimulés derrière la crête. J'arratai ma jument et contemplai les lanciers, voyant cette fois le soleil se refléter sur les larges lames des haches que certains d'entre eux portaient. Ce ne pouvait être que des Saxons. Mais d'où venaient-ils ? Balin m'avait dit que Cerdic et aelle longeaient la Tamise, aussi ces hommes venaient-ils probablement de cette large vallée, mais peut-être étaient-ce des lanciers de Cerdic fidèles à Lancelot. En fait, leur identité n'importait pas vraiment, tout ce qui comptait, c'était que notre route était barrée. D'autres ennemis apparurent encore, leurs lances hérissant la ligne d'horizon, tout le long de la crête.

Je fis pivoter la jument et vis Issa s'avancer avec mes lanciers les plus chevronnés au-delà des chariots bloquant le virage. " Des Saxons ! criaï-je. Fermez le mur de boucliers ! "

Issa contempla les lanciers, au loin. " Nous les combattons ici, Seigneur ? "

- Non. " Je n'osais pas me battre dans un endroit aussi défavorable. Nous serions forcés de lutter à flanc de coteau, soucieux de nos familles, laissées derrière nous.

" Nous allons emprunter la route de Glevum ? " suggéra Issa.

Te fis signe que non. Elle devait être encombrée de réfugiés et si j'étais le commandant saxon, je n'aurais rien souhaité de mieux que de poursuivre un ennemi inférieur en nombre sur cette voie. Nous ne pourrions pas les prendre de vitesse et il n'aurait aucun mal à se frayer un passage entre ces gens pris de panique. Il était possible, et même

probable, que les Saxons ne nous poursuivraient pas et seraient plutôt tentés de piller la cité, mais c'était un risque que je n'osais pas courir. Je levai les yeux vers la haute colline et vis apparaître encore d'autres ennemis sur la crête brillante de soleil. Bien qu'il fût impossible de les compter, il était clair qu'il ne s'agissait pas d'une petite bande de guerriers. Mes propres hommes formaient un mur de boucliers, mais je savais que je ne pouvais pas mener bataille en cet endroit. Les Saxons étaient plus nombreux et tenaient le sommet. Combattre ici, ce serait mourir.

Je me retournai sur ma selle. À un quart de lieue, juste au nord de la Voie du Fossé, se trouvait une forteresse des anciens et sa vieille muraille de terre, très érodée maintenant, se dressait sur la crête d'une colline escarpée. Je montrai du doigt les remparts d'herbe. " Nous montons la-haut, dis-je.

- La-haut, Seigneur ? " Issa semblait perplexe.

"Si nous tentons de leur échapper, ils nous suivront. Nos enfants ne peuvent pas marcher vite et, à la longue, ces bêtards nous rattraperont.

Nous serons forcés de former un mur de boucliers, de mettre nos familles au centre et le dernier d'entre nous à mourir entendra la première de nos femmes hurler. Mieux vaut nous retrancher dans un endroit où ils hésiteront à nous attaquer. À la fin, il leur faudra bien choisir. Soit nous laissons tranquilles et repartir pour le nord, et dans ce cas, nous les suivrons, soit se battre, et si nous sommes en haut d'une colline, nous aurons une chance de gagner. D'autant plus que Culhwch va passer par ici. Dans un jour ou deux, nous serons peut-être plus nombreux qu'eux.

- alors, nous abandonnons arthur ? demanda Issa, scandalisé par cette idée.

- Non, nous tenons une troupe de Saxons éloignée de Corinnum. " Mais Issa avait raison et je n'étais pas fier de mon choix. J'abandonnais arthur parce que je ne voulais pas mettre en danger la vie de Ceinwyn et de mes filles. Tout le plan de campagne d'arthur était anéanti. Culhwch était isolé quelque

part, dans le sud, et j'étais piégé à aquae Sulis pendant que Cuneglas et Ongus Mac airem se trouvaient encore à plusieurs lieues de là.

Je revins en arrière pour prendre mon équipement et mes armes. Je n'avais pas le temps de revêtir mon armure, mais je coiffai mon casque au plumet de poils de loup, cherchai ma lance la plus lourde et

m'emparai de mon bouclier. Je rendis la jument a Guenièvre et lui dis d'emmener les familles en haut de la colline, puis j'ordonnai aux recrues et a mes plus jeunes lanciers de conduire les sept chariots de nourriture jusqu'a la forteresse.

" Peu m'importe comment vous le ferez, leur dis-je, mais je ne veux pas que l'ennemi s'en empare. attelez-vous aux timons s'il le faut ! " J'avais abandonné les véhicules d'argente, mais durant une guerre, une pleine charretée de vivres est plus précieuse que l'or et j'étais décidé a ne pas laisser ces réserves a l'ennemi. Si nécessaire, j'y mettrais le feu, mais pour le moment, je voulais tenter de sauver ces provisions.

Je rejoignis Issa et pris place au centre du mur de boucliers. Les rangs ennemis grossissaient et je m'attendais a tout moment a ce qu'ils chargent comme des fous du haut de la colline. Ils étaient bien plus nombreux que nous, mais ils ne le firent pas et chaque instant d'hésitation de leur part offrait a nos familles et aux précieux chargements de nourriture plus de temps pour atteindre le sommet de l'autre mont. Je jetais sans cesse des regards derrière nous, surveillant la progression de nos chariots, et quand ils furent a mi-pente, j'ordonnai a mes lanciers de reculer.

Cette retraite poussa les Saxons a attaquer. Ils poussèrent des cris de défi en dévalant la route, mais ils avaient trop tardé. Mes hommes eurent le temps de traverser a gué un ruisseau qui dégringolait des collines pour se jeter dans la rivière, et maintenant, c'était nous qui les dominions.

Dans leur lente progression vers la forteresse, mes soldats restaient en ligne droite, leurs boucliers se chevauchaient, ils tenaient leurs longues lances d'une main ferme, et cette preuve de leur entraînement arrêta la poursuite saxonne a une vingtaine de toises de nous. Ils se contentèrent de lancer des insultes et des défis, pendant qu'un de leurs sorciers nus dont les cheveux oints de bouse de vache pointaient dans tous les sens s'avavançait en dansant et en nous injuriant. Il nous traita de cochons, de l

,ches et de boucs. Il nous maudit et pendant ce temps, je les comptai. Il y avait cent

19*5

soixante-dix hommes dans leur mur de boucliers, et d'autres n'étaient pas encore descendus de la colline. Je les comptai et les chefs saxons, sur leurs chevaux, derrière leurs hommes, nous comptèrent aussi. Je

pouvais maintenant voir leur bannière et c'était bien l'étendard de Cerdic, le cr

,ne de loup aux lanières de peau humaine, pourtant lui n'était pas la. Ce devait être une de ses troupes venue de la Tamise. Ils nous surpassaient en nombre, mais leurs chefs étaient trop prudents pour nous attaquer. Ils savaient qu'ils pouvaient nous vaincre, et aussi quel tribut effroyable soixante-dix guerriers expérimentés pouvaient prélever dans leurs rangs.

Nous avoir éloignés de la route semblait leur suffire.

Nous gravâmes lentement la colline à reculons. Les Saxons nous observaient, mais seul leur sorcier nous suivit et, au bout d'un moment, il se laissa, cracha sur nous et fit demi-tour. Nous raillâmes à grands cris la timidité

de l'ennemi, mais en fait, j'éprouvai un immense soulagement.

Faire franchir l'ancien rempart herbu à nos sept chariots de précieuse nourriture et les amener sur le sommet arrondi de la colline nous prit une heure. Je parcourus notre forteresse et découvris quelle merveilleuse position de défense elle offrait. Le plateau était un triangle bordé de chaque côté par un versant si abrupt que tout assaillant peinant à le gravir serait à la merci de nos lances. J'espérais que ces escarpements décourageraient les Saxons d'attaquer, que dans un jour ou deux l'ennemi s'en irait, et que nous serions alors libres de repartir vers Corinium.

Nous arriverions en retard et Arthur serait sans doute en colère contre moi, mais, pour le moment, j'avais gardé saine et sauve cette partie de l'armée de Dumnonie. Nous comptions plus de deux cents lanciers, nous protégeons une foule de femmes et d'enfants, sept chariots et deux princesses, et notre refuge était une colline herbue dominant la profonde vallée d'une rivière. J'allai trouver l'un des enrôlés et lui demandai comment s'appelait ce lieu.

" Comme la cité, Seigneur, répondit-il, apparemment stupéfait que je veuille connaître ce détail.

- aquae Sulis ?

- Non, Seigneur ! L'ancien ! Le nom qu'elle avait avant l'arrivée des Romains.

- Baddon, dis-je.

- Et ici, c'est le Mynydd Baddon, Seigneur ", confirma-t-il. Le mont Baddon. avec le temps, les poètes feraient résonner ce 196

nom dans toute la Bretagne. Il serait chanté dans les manoirs et enflammerait le sang des petits garçons pas encore nés, mais pour le moment, il ne signifiait rien pour moi. C'était seulement un bastion pratique, une forteresse aux murailles herbues, et un endroit oa, contre mon gré, j'avais planté mes deux bannières dans le gazon. L'une portait l'étoile de Ceinwyn, alors que sur l'autre, récupérée dans l'un des chariots d'argente, s'étalait l'ours d'arthur. /

Or donc, dans la lumière matinale, claquant au vent de moins en moins humide, l'ours et l'étoile défiaient les Saxons.

Sur le Mynydd Baddon.

Les Saxons étaient prudents. Ils ne nous avaient pas attaqués tout de suite et, maintenant que nous étions en sécurité au sommet du Mynydd Baddon, ils se contentèrent de s'installer au pied de la colline et de nous surveiller.

Dans l'après-midi, un gros contingent de lanciers marcha sur aquae Sulis oa ils trouvèrent une cité presque désertée. Je m'attendais à voir les flammes et la fumée du chaume en train de brûler, mais aucun incendie n'éclata et, au crépuscule, les soldats revinrent chargés de butin. Les ombres de la nuit recouvraient la vallée de la rivière et, tandis qu'au sommet du Mynydd Baddon nous jouissions encore des dernières lueurs du jour, les feux de camp de nos ennemis piquetaient l'obscurité en dessous de nous.

au nord, toujours plus de brasiers mouchetaient les hauteurs accidentées.

Le Mynydd Baddon, séparé d'elles par un col élevé et herbu, était comme une ale côtière par rapport a ces collines. J'avais imaginé que nous pourrions le traverser durant la nuit, gravir la crête qui se trouvait de l'autre côté et poursuivre notre route vers Corinium ; aussi, avant le crépuscule, j'envoyai Issa et une vingtaine d'hommes reconnaître le chemin, mais ils revinrent me dire qu'il y avait des éclaireurs a cheval dans toute la chaîne, de l'autre côté de la vallée. J'étais encore tenté de fuir vers le nord, mais je savais que les cavaliers saxons nous repéreraient, et qu'à l'aube nous aurions toute la troupe sur les talons. La décision qu'il me fallait prendre me tracassa jusque tard dans la nuit, puis je choisis le moindre des deux maux: nous resterions sur le Mynydd Baddon.

aux yeux des Saxons, nous devions apparaître comme une formidable armée. Je commandais deux cent soixante-huit hommes et l'ennemi ignorait que, parmi eux, moins de cent étaient des lanciers de premier ordre. Le reste se composait des quarante enrôlés de la cité, de trente-six soldats endurcis qui avaient gardé Caer Cadarn ou le palais de Durnovarie -

dont la plupart étaient maintenant vieux et lents - et de cent dix gamins qui n'avaient jamais connu le baptême du feu. Mes soixante-dix lanciers expérimentés et les douze Blackshields d'argente comptaient parmi les meilleurs combattants de Bretagne, et même si je ne doutais pas que les vétérans s'avéreraient utiles et que les jeunots pourraient se révéler redoutables, c'était tout de même une armée bien trop petite pour protéger cent quatorze femmes et soixante-dix-neuf enfants. Mais du moins, la nourriture et l'eau ne nous feraient pas défaut, car nous tenions les sept précieux chariots et trois sources jaillissaient sur les flancs du Mynydd Baddon.

au coucher du soleil de ce premier jour, nous avions compté l'ennemi, environ trois cent soixante Saxons dans la vallée et au moins quatre-vingts dans les terres du nord. assez de lanciers pour nous garder coincés sur le Mynydd Baddon, mais probablement pas suffisamment pour nous prendre d'assaut. Chacun des trois côtés du sommet plat et dépourvu d'arbres mesurait trois cents pas, bien trop pour que mon petit nombre de guerriers puisse les défendre, mais si l'ennemi attaquait, nous les verrions arriver de loin et j'aurais le temps de déplacer mes forces. Je calculai que, même s'ils livraient deux ou trois assauts simultanés, je pourrais encore tenir car les Saxons auraient un versant terriblement escarpé à gravir et mes hommes seraient frais et dispos, mais si l'effectif de nos ennemis augmentait, je serais surpassé en nombre. Je priais pour que ces Saxons ne soient rien de plus qu'une forte bande de pillards qui, une fois qu'ils auraient mis aquae Sulis et ses environs à sac, partiraient rejoindre aelle et Cerdic.

L'aube nous montra qu'ils occupaient toujours la vallée où la fumée de leurs feux de camp se malait à la brume de la rivière. Lorsque celle-ci se dissipa, nous vîmes qu'ils abattaient des arbres pour édifier des cabanes, preuve accablante qu'ils avaient l'intention de rester. Mes propres hommes s'affairaient à flanc de coteau, taillant les buissons d'aubépine et étayant les jeunes bouleaux qui auraient permis à l'assaillant de s'avancer à couvert. Ils traanèrent les broussailles et les arbustes jusqu'au sommet et les empilèrent

inn

pour former un rempart rudimentaire sur ce qui restait de la muraille des anciens. J'envoyai cinquante autres sur la crate, au nord du col, où ils coupèrent du bois à brûler que nous remontâmes dans l'un des chariots. Ces hommes rapportèrent assez de madriers pour fabriquer une cabane toute en longueur ; contrairement aux huttes saxonnes qui étaient pourvues d'un vrai toit de chaume ou de mottes de terre, la nôtre se réduisait à une structure branlante de rondins non équarris dressée entre quatre chariots et grossièrement couverte de branches, mais elle était assez grande pour abriter les femmes et les enfants.

Durant la première nuit, j'avais envoyé deux de mes lanciers au nord.

C'étaient des gredins rusés, choisis parmi nos plus jeunes recrues, qui devaient tenter d'atteindre Corinium pour rapporter à Arthur notre situation critique. Je doutais que notre chef puisse nous secourir, mais du moins, il saurait ce qui était arrivé. Toute la journée du lendemain, je craignis de les voir ramenés, les mains liées, derrière un cavalier saxon, mais ils ne reparurent pas. J'appris plus tard qu'ils avaient survécu et atteint Corinium.

Les Saxons construisaient leurs abris tandis que nous empilions toujours plus d'épineux et de broussailles sur notre basse muraille. aucun de nos ennemis ne s'approcha et nous ne descendames pas les défier. Je divisai le sommet en sections et assignai chacune a une troupe de lanciers. Mes soixante-dix guerriers expérimentés, les meilleurs de ma petite armée, gardèrent l'angle sud des remparts qui faisait face a l'ennemi. Je séparai les jeunes gens en deux troupes, une sur chaque flanc de mes hommes endurcis, puis confiai la défense du versant nord aux douze Black-shields, renforcés par les enrôlés et les gardes de Caer Cadarn et de Durnovarie. Le chef des Irlandais était une brute appelée Niall, vétéran d'une centaine de razzias de récolte, aux doigts couverts d'anneaux de guerrier, qui dressa sa propre bannière improvisée sur le rempart nord. Ce n'était qu'un jeune bouleau dépouillé de ses branches, planté dans l'herbe, portant un bout de tissu noir, mais ce lambeau de drapeau irlandais avait quelque chose de sauvage et d'agréablement provocant.

J'entretenais encore des espoirs de fuite. Les Saxons pouvaient bien fabriquer des cabanes dans la vallée de la rivière, moi je me sentais attiré par les terres élevées du nord et, en ce second après-midi, je traversai le col a cheval, sous la bannière de Niall, et gravis la crate opposée. Une étendue de lande désolée se déployait sous la course des nuages. Eachern, guerrier expérimenté que

j'avais placé a la tate d'une des bandes de jeunes gens qui coupaient du bois sur la crate, vint se poster a côté de ma jument. Il vit que je contemplais le paysage désert et devina ce que j'avais a l'esprit. Il cracha. " Ces b,tards sont la-bas, ça oui.

- Tu en es certain ?

- Ils vont et ils viennent, Seigneur. Toujours a cheval. " Il tenait une hache a la main et la pointa vers une vallée qui longeait la lande du nord a l'ouest. Des arbres y poussaient, serrés, mais tout ce que nous pouvions voir, c'était leurs cimes feuillues. " Il y a une route sous ces arbres, et c'est la qu'ils se cachent, dit Eachern.

- La voie doit mener a Glevum.

- Elle mène d'abord aux Saxons, Seigneur. Ces salauds sont la, ça oui. J'ai entendu leurs haches. "

Ce qui signifiait qu'ils avaient barré le chemin en abattant des arbres.

J'étais encore tenté. Si nous détruisions la nourriture et abandonnions

tout ce qui pourrait ralentir notre marche, nous pourrions encore briser le cercle saxon et rejoindre notre armée. Toute la journée, ma conscience me harcela comme un éperon, car mon devoir était clairement de combattre aux côtés d'Arthur, et plus longtemps je resterais coincé sur le Mynydd Baddon, plus il serait en mauvaise posture. Il y aurait une demi-lune, assez pour éclairer le chemin, et si nous marchions vite, nous distancerions sûrement la troupe principale des Saxons. Une poignée de cavaliers ennemis nous harcèleraient peut-être, mais mes lanciers pourraient s'en occuper. Qu'y avait-il après la lande ? Un pays vallonné, sans doute, coupé de rivières que les pluies récentes avaient mises en crue. Il me fallait une route, il me fallait des gués et des ponts, il me fallait un chemin direct et court, sinon les enfants resteraient à la traîne, les lanciers ralentiraient pour les protéger et, brusquement, les Saxons fondraient sur nous comme des loups sur un troupeau de moutons. Je pouvais imaginer le moyen de m'échapper du Mynydd Baddon, mais je ne voyais pas comment nous pourrions traverser les terres qui nous séparaient de Corinium sans devenir la proie des lames ennemies.

La décision fut prise à ma place, au crépuscule. J'envisageais toujours de foncer vers le nord, espérant qu'en laissant nos feux brûler, nous pourrions faire croire que nous étions encore là, mais au soir de ce second jour, d'autres Saxons arrivèrent. Ils venaient du nord-est, par la route de Corinium, et une centaine d'entre eux parcoururent la lande que j'avais espéré traverser ; ils forcèrent (11

rent mes bœchers à sortir du bois, à franchir le col et à remonter sur le Mynydd Baddon. Maintenant, nous étions vraiment pris au piège.

Je m'assis près d'un feu, en compagnie de Ceinwyfa. " Cela me rappelle cette nuit sur Ynys Mon, dis-je.

- J'y pensais. "

C'était la nuit où nous avions découvert le Chaudron de Clyddno Eiddyn ; encerclés par les forces de Diwrnach, nous nous étions blottis dans un culbutis de rochers. Aucun de nous n'avait espéré survivre, mais alors Merlin s'était réveillé d'entre les morts et moqué de moi. " Nous sommes cernés ? m'avait-il demandé. L'ennemi nous surpasse en nombre ? " J'avais répondu oui aux deux questions et le druide avait souri. " Et tu te prends pour un chef de guerre ! "

"Tu nous as fourrés dans de beaux draps, dit Ceinwyn en citant le druide, et elle sourit à ce souvenir, puis soupira. Si nous n'étions pas avec vous, poursuivit-elle en montrant les femmes et les enfants assis

autour des feux, que ferais-tu ?

- Je partirais vers le nord. Je mènerais bataille la-bas. " Je désignai d'un signe de tate les feux des Saxons qui brôlaient sur le haut plateau, de l'autre côté du col. " Puis je poursuivrais ma route. " Je n'étais pas vraiment certain que j'aurais fait cela, car ce genre de fuite m'aurait obligé a abandonner les blessés faits lors de la bataille pour la crate, mais le reste de ma troupe, que n'aurait plus gagné ni femmes ni enfants, aurait s'rement semé la poursuite saxonne.

" Supposons, dit doucement Ceinwyn, que tu demandes aux Saxons de laisser partir sains et saufs les femmes et les enfants ?

- Ils diraient oui, et dès que vous seriez hors de portée de nos lances, ils s'empareraient de vous, vous violeraient, vous tueraient et emmèneraient les enfants en esclavage.

- alors, ce n'est pas vraiment une bonne idée? demanda-t-elle avec douceur.

- Pas vraiment. "

Elle se blottit contre mon épaule, en essayant de ne pas déranger Seren qui dormait la tate sur ses genoux. " Combien de temps pourrons-nous tenir ?

demanda Ceinwyn.

- Je pourrais mourir de vieillesse sur le Mynydd Baddon, a condition qu'ils n'envoient pas plus de quatre cents hommes a l'assaut.

- Or c'est ce qu'ils feront ?

- Sans doute que non. " Je mentais et Ceinwyn le savait. Bien s'r qu'ils enverraient plus de quatre cents hommes. ¿ la guerre, avais-je appris, l'ennemi fait généralement ce que vous craignez le plus, et celui-la engagerait plutôt tous ses lanciers.

Ceinwyn resta silencieuse un moment. Des chiens aboyèrent dans les lointains campements saxons, et ce bruit nous parvint clairement dans la nuit tranquille. Les nôtres commencèrent a leur répondre et la petite Seren s'agita dans son sommeil. Ceinwyn caressa les cheveux de sa fille. " Si arthur est a Cori-nium, pourquoi les Saxons sont-ils venus ici ?

- Je l'ignore.

- Tu crois qu'ils vont finir par aller rejoindre le gros de l'armée ? "

Je l'avais pensé, mais l'arrivée de ces renforts m'en faisait douter.

Maintenant je subodorais que nous affrontions une grosse armée ennemie qui tentait de contourner Corinium en s'enfonçant profondément dans les collines, pour réapparaître à Glevum et menacer les arrières d'Arthur. Je ne voyais pas d'autre raison à la présence de tant de Saxons dans la vallée d'Aquae Sulis, mais cela n'expliquait pas pourquoi ils s'étaient arrêtés en route. Ils construisaient des cabanes, ce qui suggérait qu'ils voulaient nous assiéger. Dans ce cas, peut-être rendions-nous service à Arthur en demeurant ici. Nous tenions éloignés de Corinium un grand nombre d'ennemis, même si nous ne nous trompions pas en estimant que les Saxons avaient assez d'hommes pour nous écraser, Arthur et nous.

Ceinwyn et moi restâmes silencieux. Les douze Blackshields s'étaient mis à chanter et quand ils eurent fini, mes hommes répondirent par l'hymne guerrier d'Illydd. Pyrlig, mon barde, les accompagna à la harpe. Il avait trouvé un plastron de cuir et s'était armé d'une lance et d'un bouclier, mais cet équipement semblait étrange sur son corps frêle. J'espérai qu'il ne serait pas obligé d'abandonner sa harpe pour utiliser la lance, car alors tout espoir serait perdu. J'imaginai les Saxons fourmillant au sommet de la colline, poussant des cris de joie en découvrant autant de femmes et d'enfants, puis je repoussai cette horrible pensée. Il fallait rester vivants, il fallait garder nos remparts, il fallait gagner.

Le lendemain matin, sous un ciel de nuages gris, balayé par un vent plus frais qui apportait de l'ouest une pluie intermittente, je revêtis mon harnois. Il était lourd et je ne l'avais pas porté jusqu'alors, mais l'arrivée des renforts saxons m'avait convaincu

203

que nous allions être obligés de nous battre ; aussi, pour donner du courage à mes hommes, je décidai d'endosser ma plus belle armure. D'abord, sur ma chemise de lin et mon pantalon de tartan, j'enfilai une tunique de cuir qui me descendait jusqu'aux genoux. Elle était assez épaisse pour arrêter une épée, mais pas la pointe d'une lance. Par-dessus, je passai la précieuse et lourde cotte de mailles romaine que mes esclaves avaient polie jusqu'à la faire briller. Des anneaux dorés ornaient l'ourlet, le bord des manches et l'encolure. C'était l'une des plus riches de Bretagne, assez bien forgée pour arrêter tout, sauf les plus sauvages coups de pointe d'une lance. Mes bottes, montant aux

genoux, étaient renforcées de bandes de bronze, pour déjouer la lame qui aurait pu plonger sous le mur de boucliers ; des gants de macles de fer protégeaient mes avant-bras jusqu'aux coudes. Mon casque était décoré de dragons d'argent jusqu'à sa cime dorée où était attachée la queue de loup. Le heaume me descendait sur les oreilles ; il comportait un rabat qui me couvrait la nuque et des protège-joues qui pouvaient se refermer sur mon visage, si bien que l'adversaire ne voyait pas un homme, mais un tueur vatu de métal avec deux trous noirs à la place des yeux.

C'était la riche armure d'un grand seigneur de guerre et elle avait été

conçue pour épouvanter l'ennemi. Je ceignis le ceinturon d'Hywelbane sur ma cotte, agrafai une cape et soupesai ma plus grande lance de guerre. ainsi vatu pour la bataille, mon bouclier dans le dos, je parcourus le cercle des remparts du Mynydd Baddon afin que tous mes hommes et les ennemis qui nous regardaient sachent qu'un chef de guerre était prêt à se battre. Je terminai le circuit à la pointe sud de nos défenses et, là, je soulevai le jupon de mailles et de cuir pour pisser sur le versant, en direction des Saxons.

J'ignorais que Guenièvre était proche et ne l'appris que lorsqu'elle éclata de rire, ce qui gâta ma provocation car je me sentis gagné. Elle écarta d'un geste mes excuses. "Tu as belle allure, Derfel. "

J'écartai les protège-joues. " J'avais espéré ne plus jamais porter ce harnois, Dame.

- Je croirais entendre arthur ", dit-elle avec une ironie désabusée, puis elle fit le tour de ma personne afin d'admirer les feuilles d'argent martelées de l'étoile de Ceinwyn, sur mon bouclier. " Je n'ai jamais compris pourquoi la plupart du temps tu t'habilles comme un porcher, alors que tu te pares si joliment pour la guerre.

- Je ne ressemble pas à un porcher, protestai-je.

- Pas aux miens, parce que je ne supporte pas les gens malpropres, même s'il s'agit de porchers, aussi j'ai toujours veillé à ce qu'ils portent des vêtements convenables.

- J'ai pris un bain l'année dernière, insistai-je.

- aussi récemment que cela ! " dit-elle en faisant semblant d'être impressionnée. Elle portait son arc de chasseur et un carquois plein de flèches. " S'ils viennent, j'ai l'intention d'envoyer quelques-uns d'entre eux dans l'autre Monde.

- S'ils viennent, dis-je sachant qu'ils le feraient, tout ce que vous verrez, ce sera des casques et des boucliers, et vous g,cheriez vos flèches.

attendez qu'ils lèvent la tate pour attaquer notre mur de boucliers, et alors, visez les yeux.

- Je ne g,cherai pas de flèches, Derfel ", promit-elle d'un air inflexible.

Nous f'mes d'abord menacés au nord, oa les Saxons qui venaient d'arriver formèrent un mur de boucliers entre les arbres, au-dessus du col séparant le Mynydd Baddon du haut plateau. Notre source la plus abondante était la-bas et peut-atre les Saxons avaient-ils l'intention de nous en interdire l'accès, car juste après midi, leur mur de boucliers descendit dans la petite vallée. Niall les observait de nos remparts. " Ils sont quatre-vingts ", me dit-il.

Je rassemblai Issa et cinquante de mes hommes sur le rempart nord, plus qu'il ne fallait de lanciers pour damer le pion a quatre-vingts Saxons peinant a gravir la colline, mais bientôt, il s'avéra qu'ils n'avaient pas l'intention d'attaquer, mais de nous attirer dans ce col oa ils nous combattraient a armes plus égales. Et sans doute qu'une fois descendus la, nous verrions d'autres Saxons surgir de sous les grands arbres pour nous faire tomber dans une embuscade. " Restez ici, dis-je a mes hommes, ne descendez pas ! Restez ! "

Les Saxons nous conspuèrent. Certains connaissaient quelques mots de breton, assez pour nous traiter de l,ches ou de femmes ou de minables.

Parfois, un petit groupe montait a mi-pente pour nous pousser a rompre les rangs et a nous précipiter en bas de la colline, mais Niall, Issa et moi, calmions nos hommes. Un sorcier saxon gravit péniblement le versant trempé, par brèves ruées pleines d'appréhension, en baragouinant des incantations.

Il était nu sous une cape en peau de loup et avait rassemblé ses cheveux enduits de bouse en une seule grande pointe. Il lança ses malé-2q5

dictions d'une voix perçante, hurla ses sortilèges, puis jeta une poignée de petits os vers nos boucliers, mais aucun de nous ne bougea. Le sorcier cracha trois fois, puis tout tremblant, regagna en courant le col oa un chef de clan saxon tenta ensuite d'attirer l'un de nous en combat singulier. C'était un grand gaillard dont la crinière embroussaillée de cheveux blonds grassex, maculés de fange, pendait sur un

somptueux collier en or. Il avait une barbe tressée avec des rubans noirs, une cuirasse en fer, des jambarts en bronze romain décoré, et sur son bouclier était peint le masque d'un loup qui montrait les dents. Il avait orné d'un flot de rubans noirs le crâne de loup qui surmontait son casque flanqué de cornes de taureau. Des bandes de fourrure noire entouraient ses bras et ses cuisses. Il était armé d'une énorme hache de guerre à double tranchant, d'une longue épée et d'un de ces petits couteaux à large lame appelés seax, qui avaient donné leur nom aux Saxons. Il commença par exiger qu'Arthur descende l'affronter en personne, et quand il s'en fut lassé, il me défia, me traitant de lâche, d'esclave et de fils de putain lépreuse. Tout cela dans sa propre langue, ce qui signifiait qu'aucun de mes hommes ne comprenait ce qu'il disait, et je laissai ses paroles siffler au-dessus de ma tête, dans le vent.

Puis, au milieu de l'après-midi, la pluie cessa et les Saxons, fatigués de leurs vaines tentatives, amenèrent au col trois enfants qu'ils avaient capturés. Ils n'avaient pas plus de cinq ou six ans et des seax étaient pointés sur leurs gorges. " Descendez ou ils mourront ! " cria le chef de clan.

" Laisse-moi y aller, Seigneur, supplia Issa.

- C'est mon rempart, soutint Niall, le chef des Blackshields. Je vais découper ce salaud en morceaux.

- C'est ma colline ", dis-je. De toute façon, je me devais de participer au premier combat singulier d'une bataille. Un roi pouvait laisser son champion se battre, mais un seigneur de la guerre n'envoyait pas ses hommes là où il devait aller lui-même, aussi je refermai mes protège-joues, caressai de ma main gantée les os de porcs incrustés dans la garde d'Hywelbane, puis appuyai sur ma cotte de mailles pour sentir la petite bosse que faisait la broche de Ceinwyn. ainsi rassuré, je franchis notre grossière palissade de madriers et descendis en biais le versant escarpé. "

Toi et moi ! criai-je au grand Saxon dans sa propre langue. En échange de leurs vies ", et je pointai ma lance vers les trois enfants.

Les Saxons rugirent de joie d'avoir enfin poussé un Breton à réagir. Ils reculèrent pour nous laisser le col, emportant les enfants avec eux. Le robuste champion souleva la grande hache dans sa main gauche, puis cracha sur les boutons d'or. " Tu parles bien notre langue, espèce de porc.

- C'est une langue de cochons. "

Il lança la hache dans les airs où elle tournoya, sa lame miroitant dans la faible lumière du soleil qui tentait de percer les nuages. Elle était longue et sa tête à double tranchant lourde, mais il la rattrapa aisément par le manche. La plupart des hommes auraient eu du mal à manier une arme aussi massive, même durant peu de temps, sans parler de la lancer et de la rattraper, mais, exécuté par ce Saxon, le tour semblait facile. " arthur n'a pas osé venir se battre avec moi, dit-il, aussi je vais te tuer à sa place. "

Sa référence à arthur me laissa perplexe, mais ce n'était pas à moi de désabuser l'ennemi, s'il croyait que notre chef se trouvait sur le Mynydd Baddon. " arthur a mieux à faire que de tuer la vermine, aussi m'a-t-il demandé de te massacrer, puis d'enterrer ton cadavre gras les pieds tournés vers le sud pour que, jusqu'à la fin des temps, tu erres solitaire et souffrant sans jamais trouver ton autre Monde. "

Il cracha. " Tu couines comme un cochon boiteux. " Les insultes étaient un rite, tout comme le combat singulier. arthur désapprouvait l'un et l'autre, estimant que les premières étaient une perte de souffle et le second une perte d'énergie, mais moi je n'avais aucune objection contre ce duel. Il était loin d'être gratuit, car si je tuais cet homme, mes troupes s'en réjouiraient énormément et les Saxons verraient dans sa mort un terrible présage. Le seul risque, c'était que je perde, mais j'avais confiance en moi à l'époque. Mon ennemi était d'une bonne main plus grande que moi et bien plus large d'épaules, mais je doutais de sa rapidité. Il avait l'air d'un homme qui comptait sur sa force pour gagner, alors que je me vantais d'être aussi malin que fort. Il leva les yeux vers notre rempart qui maintenant fourmillait d'hommes et de femmes. Je ne vis pas si Ceinwyn s'y trouvait, mais Guenièvre, par sa haute taille et sa beauté frappante, se détachait sur les hommes armés. " C'est ta putain ? me demanda le Saxon en brandissant sa hache vers elle. Ce soir, elle sera à moi, pauvre minable. "

Il s'avança à douze pas de moi, puis lança de nouveau la grande hache en l'air. Ses hommes l'acclamèrent depuis le versant nord, tandis que les miens me criaient, des remparts, de bruyants encouragements.

" Si tu as peur, dis-je, je peux te laisser le temps de vider tes boyaux.

- Je les viderai sur ton cadavre ", me cracha-t-il. Je me demandai si je devais le tuer avec la lance ou avec Hywelbane, et décidai que la lance

serait plus rapide, a condition qu'il n'en détourne pas la lame. Il était évident qu'il attaquerait bientôt car il avait commencé a exécuter, avec sa hache, des courbes rapides et complexes, éblouissantes a regarder, et je le soupçonnai de vouloir me charger avec cette lame presque floue, d'écarter ma lance d'un coup de bouclier, puis de me trancher la tate. " Mon nom est Wulfger, chef de la tribu Sarnaed, du peuple de Cerdic, et cette terre sera ma terre. "

Je changeai mon écu et ma lance de main. Je ne passai mon bras droit dans la guiche, mais me contentai d'êtreindre la poignée en bois. Wulfger de Sarnaed était gaucher, ce qui signifiait qu'il m'attaquerait du côté oa je n'aurais pas été protégé si j'avais gardé mon bouclier a droite. Je n'étais pas aussi habile a la lance de la main gauche, mais j'avais une idée qui permettrait d'en terminer vite. " Mon nom est Derfel, fils d'aele, roi des anglais. Et je suis l'homme qui a balafré la joue de Liofa. "

Ma vantardise avait eu pour but de le déstabiliser, et peut-atre réussit-elle, mais le Saxon n'en montra aucun signe. au contraire, il passa soudain a l'attaque en rugissant et ses hommes poussèrent des acclamations assourdissantes. La hache de Wulfger siffla dans l'air, son bouclier se tint prat a écarter ma lance et il chargea comme un taureau, mais je lui lançai le mien a la tate. Je le fis de côté, afin qu'il tourne vers mon adversaire comme un lourd disque de bois cerclé de métal.

La vue soudaine de l'épais bouclier volant vers son visage l'obligea a lever le sien pour arrater ce dangereux tourbillon. J'entendis le choc, mais j'étais déjà genou en terre, ma lance pointée vers le haut. Wulfger de Sarnaed avait paré mon coup assez vite, mais ne put retenir sa pesante ruée, ni lcher son bouclier a temps, aussi s'enferra-t-il sur la longue et lourde lame au cruel tranchant. J'avais visé son ventre, sous le plastron de fer, la oa sa seule protection était un épais justaucorps de cuir, et ma lance pénétra celui-ci comme une aiguille se glisse dans le lin. Je me relevai tandis que la lame traversait cuir, peau, muscle et chair pour s'enfoncer dans le bas-ventre de Wulfger. Je fis tourner la hampe, rugissant mon propre défi en voyant la hache vaciller. Je me fendis de nouveau, mon arme toujours enfoncée dans son ventre, et vissai une seconde fois la lame en forme de feuille ; Wulfger de Sarnaed ouvrit la bouche en me regardant fixement et je vis l'horreur envahir ses yeux. Il tenta de lever son arme, mais il ne sentait plus qu'une horrible douleur dans son ventre et une faiblesse qui liquéfiait ses jambes, alors il trébucha, suffoqua et tomba a genoux.

Je l'chai la lance et reculai en tirant Hywelbane du fourreau. " Ici, c'est notre terre, Wulfger de Sarnaed, dis-je assez fort pour que ses hommes m'entendent, et elle le restera. " Je levai la lame et l'abattis si durement sur sa nuque qu'elle pénétra comme un rasoir dans la masse emmalée de ses cheveux et lui trancha l'épine dorsale.

Il tomba raide mort, tué en un clin d'oeil.

J'empoignai la hampe de ma lance, appuyai une botte sur le ventre de Wulfger et libérai la lame qui résistait. Puis je me penchai et arrachai le crâne de loup de son heaume. Je levai l'os jauni en direction de nos ennemis, puis le jetai sur le sol et le piétinai pour le réduire en miettes. Je détachai le collier en or du mort, puis m'emparai de son bouclier, de sa hache et de son couteau et brandis ces trophées vers ses hommes qui me regardaient en silence. Les miens dansaient et hurlaient de joie. Pour finir, je défis les boucles de ses jambarts de bronze décorés d'images de mon dieu, Mithra.

Je me redressai avec mon butin. " Remettez-moi les enfants ! criai-je aux Saxons.

- Viens les chercher ! " répondit un homme, puis d'un coup rapide, il trancha la gorge de l'un d'eux. Les deux autres crièrent, mais furent également tués et les Saxons crachèrent sur les petits corps. Je crus, un moment, que mes hommes perdraient leur contrôle et chargeraient dans le col, mais Issa et Niall les retinrent aux remparts. Je crachai sur le cadavre de Wulfger, souris d'un air méprisant à l'ennemi perfide, puis remontai avec mes trophées sur la colline.

Je donnai le bouclier de Wulfger à l'un des enrôlés, le couteau à Niall et la hache à Issa. " Ne l'utilise pas dans la bataille, dis-je, mais tu peux couper du bois avec. "

Je portai le collier en or à Ceinwyn, mais elle fit non de la tête. " Je n'aime pas l'or des morts ", dit-elle. Elle berçait nos filles dans ses bras et je vis qu'elle avait pleuré. Ceinwyn n'était pas femme rtm

a révéler ses émotions. Tout enfant, elle avait appris qu'elle ne pouvait garder l'affection de Son effroyable père qu'en affichant une humeur joyeuse, et cette habitude de gaieté s'était profondément imprimée en elle, pourtant, aujourd'hui, elle ne pouvait dissimuler sa détresse. " Tu aurais pu mourir ! " dit-elle. Je n'avais rien à répondre, aussi je m'accroupis à côté d'elle, arrachai une poignée d'herbe et essuyai le sang qui maculait Hywelbane. Ceinwyn me regarda en fronçant les sourcils. " Ils ont tué les enfants ?

- Oui.

- qui était-ce ? "

Je haussai les épaules. " qui le sait ? Juste des enfants capturés lors d'une incursion. "

Ceinwyn soupira et caressa les beaux cheveux de Morwenna. " ...tais-tu obligé

de te battre ?

- Tu aurais préféré que j'envoie Issa ?

- Non, avoua-t-elle.

- alors, oui, j'étais obligé de me battre. " En fait, j'avais pris plaisir a ce duel. Seul un fou désire la guerre, mais une fois qu'elle a commencé, on ne peut pas la faire sans enthousiasme. On ne peut mame pas combattre a regret, défaire l'ennemi doit procurer une joie sauvage, et c'est cela qui inspire a nos bardes leurs plus grandes chansons d'amour et de guerre.

Nous, guerriers, nous nous équipons pour la bataille comme nous nous parons pour l'amour ; nous nous vations somptueusement, nous portons nos bijoux en or, nous coiffons de crates nos heaumes d'argent ciselé, nous nous pavanons, nous nous vantons et, a l'approche des lames meurtrières, nous avons l'impression que le sang des Dieux court dans nos veines. Un homme devrait aimer la paix, mais s'il ne peut combattre de tout son cour, il ne l'obtiendra

pas.

" qu'aurions-nous fait si tu étais mort ? demanda Ceinwyn tandis que j'attachai les beaux jambarts de Wulfger a mes bottes.

- Tu aurais été obligée d'allumer mon b°cher funéraire, mon amour, et d'envoyer mon ,me rejoindre Dian. " Je l'embrassai, puis portai le collier d'or a Guenièvre que ce cadeau ravit. Elle avait perdu ses bijoux avec sa liberté et bien qu'elle n'e°t aucun go°t pour la lourde orfèvrerie saxonne, elle le mit autour de son

cou.

" Ce combat m'a plu, dit-elle en tapotant les plaques d'or. Je veux que tu m'enseignes un peu de saxon, Derfel.

- Entendu.

- Des insultes. Je veux les blesser. " Elle rit. " Des insultes grossières, Derfel, les plus grossières que tu saches. "

Il y aurait beaucoup de Saxons a insulter, car d'autres ennemis apparurent dans la vallée. Mes hommes postés a l'angle sud crièrent pour m'avertir, je me plantai sur le rempart, sous notre paire de bannières, et vis deux longues colonnes de lanciers venus des collines de l'est descendre en serpentant jusque dans les prés de la rivière. " Ils ont commencé a arriver il y a quelques instants, me dit Eachern, et maintenant, on n'en voit pas la fin. "

C'était vrai. Il ne s'agissait plus d'une petite troupe de guerriers, mais d'une armée, d'une horde, de tout un peuple en marche. Des hommes, des femmes, des bêtes et des enfants qui se répandaient a flots dans la vallée d'aquae Sulis. Les lanciers avançaient en longues colonnes et, entre elles, marchaient des troupeaux de vaches et de moutons, des files éparses de femmes et d'enfants. Des cavaliers chevauchaient sur leurs flancs, d'autres étaient groupés autour des bannières qui marquaient la venue des rois saxons. Ce n'était pas une armée mais deux, les forces combinées de Cerdic et d'aelle qui, au lieu d'affronter arthur dans la vallée de la Tamise, étaient venues a moi, et leurs lames étaient aussi nombreuses que les étoiles de la grande ceinture du ciel.

Je les regardai venir pendant une heure et Eachern avait raison. On n'en voyait pas la fin, aussi je touchai les os de la garde d'Hywelbane sachant, avec plus de certitude que jamais, que nous étions condamnés.

Cette nuit-la, les lumières des Saxons ressemblèrent a une constellation tombée dans la vallée d'aquae Sulis, flambée de feux de camp qui se prolongeait loin au sud et a l'ouest, montrant que l'ennemi s'était installé le long de la rivière. Il y en avait d'autres a l'est, ou l'arrière-garde de la horde saxonne campait sur les sommets, mais a l'aube nous la vîmes descendre dans la vallée, en dessous de nous.

C'était un matin ,pre, bien qu'il promat une chaude journée. au lever du soleil, alors que la vallée était encore plongée dans l'ombre, la fumée des feux saxons se mala aux brumes de la rivière, si bien que le Mynydd Baddon se mit a ressembler a un vaisseau d'un vert lumineux flottant a la dérive sur une sinistre

mer grise. J'avais mal dormi car l'une des femmes avait accouché durant la nuit et ses cris m'avaient hanté. L'enfant était mort-né et Ceinwyn me dit qu'il n'aurait d° venir au monde que dans trois ou quatre mois. " Ils pensent que c'est un mauvaii présage ", ajouta-t-elle d'un ton morne.

C'était sans doute le cas, mais je n'osai pas l'admettre. Je préfèrai me montrer s°r de moi. " Les Dieux ne nous abandonneront pas.

- C'était Terfa, dit Ceinwyn, parlant de la femme qui avait torturé la nuit de ses cris. C'aurait été son premier né. Un garçon. Minuscule. " Elle hésita, puis me sourit tristement. " Derfel, ils ont peur que les Dieux nous aient abandonnés a Samain. "

Elle ne faisait que dire ce que moi-même je craignais, mais de nouveau, je n'osai pas l'avouer. " Tu le crois aussi ? lui demandai-je.

- Je refuse de le croire. " Elle réfléchit durant quelques secondes et allait ajouter quelque chose lorsqu'un appel venu du rempart sud interrompit notre entretien. Je ne réagis pas et le cri retentit de nouveau. Ceinwyn me toucha le bras. " Va ", dit-elle.

Je courus rejoindre Issa qui avait effectué la dernière veille de la nuit et fixait les ombres brumeuses de la vallée. " C'est une demi-douzaine de ces salauds, dit-il.

- Oa?

- Tu vois la haie ? " Il désigna une haie d'aubépines en fleurs, en bas de la pente dénudée, qui marquait la fin du versant et le début des terres cultivées. " Ils sont là. On les a vus traverser le champ de blé.

- Ils se contentent de nous surveiller, dis-je avec aigreur, mécontent qu'il m'ait éloigné de Ceinwyn pour si peu de chose.

- Je ne sais pas, Seigneur. Il y a quelque chose de bizarre dans leur comportement. Regarde ! " Il pointa de nouveau le doigt, et je vis un groupe de lanciers franchir la haie. Ils s'accroupirent en regardant derrière eux et non vers nous. Ils attendirent quelques minutes, puis se précipitèrent soudain vers nos remparts. " Des déserteurs ? suggéra Issa.

S°rement pas ! "

Il paraissait vraiment étrange que quiconque déserte cette vaste armée

saxonne pour rejoindre notre bande assiégée, mais Issa avait raison, car lorsque les onze hommes furent à mi-pente, ils retournèrent ostensiblement leurs boucliers. Les sentinelles saxonnes les avaient enfin aperçus et une vingtaine de lanciers se lancèrent à leur poursuite, mais les fugitifs étaient arrivés assez

loin pour nous rejoindre sans risque. " amène-les-moi quand ils seront ici

", dis-je à Issa, puis je retournai au centre du sommet où j'enfilai ma cotte de mailles et bouclai Hywelbane à ma ceinture. " Des déserteurs", dis-je à Ceinwyn.

Issa leur fit traverser la prairie. Je reconnus d'abord les boucliers, car ils portaient le pygargue avec un poisson dans ses serres, l'emblème de Lancelot, puis je reconnus Bors, cousin et champion de ce dernier.

Lorsqu'il me vit, sa bouche se tordit nerveusement, mais je lui fis un large sourire et il se détendit. " Seigneur Derfel. " La rude montée avait empourpré son visage et sa poitrine solidement charpentée se soulevait avec effort pour aspirer l'air.

" Seigneur Bors, répondis-je dans les règles, puis je l'étreignis.

- Si je dois mourir, je préfère que ce soit pour mon pays. " Il me présenta ses lanciers, des Bretons au service de Lancelot qui n'admettaient pas d'être forcés de se battre pour les Saxons. Ils s'inclinèrent devant Ceinwyn, puis s'assirent pendant qu'on leur apportait du pain, du bouf salé

et de l'hydromel. Lancelot, dirent-ils, était venu rejoindre aelle et Cerdic ; toutes les forces saxonnes se trouvaient maintenant réunies dans la vallée, en dessous de nous. " Plus de deux mille hommes, ont-ils calculé, dit Bors.

- J'en ai moins de trois cents. "

Bors fit la grimace. " Mais arthur est là ?

- Non. "

Bors me regarda fixement, la bouche pleine de nourriture, puis finit par articuler : " Il n'est pas là ?

- Il est quelque part dans le nord, que je sache. " Bors avala péniblement, puis jura à voix basse. " alors qui y a-t-il ici ?

- Il n'y a que moi. Et ce que tu peux voir. " J'englobai la colline d'un geste.

Il leva sa corne d'hydromel et but avidement. " alors, je crois que nous allons mourir ", conclut-il d'un air résolu.

Il avait cru qu'arthur était sur le Mynydd Baddon. En fait, tant Cerdic qu'aelle croyaient qu'arthur était sur la colline, et c'est pour cela qu'ils étaient venus de la Tamise jusqu'à aquae Sulis. Les Saxons, qui au début nous avaient rabattus vers ce refuge, avaient vu la bannière d'arthur sur la crête et envoyé la nouvelle de sa présence aux rois saxons qui le cherchaient en amont du fleuve. " Ces salauds connaissent vos plans, m'avertit Bors, et ils savent qu'arthur voulait combattre près de Corinium, mais ils ne l'y ont

213

pas trouvé. Et ce qu'ils veulent, Derfel, c'est le découvrir avant que Cuneglas le rejoigne. Tuons arthur et le reste de la Bretagne perdra courage, pensent-ils. " Mais arthur, le malin arthur, avait échappé à Cerdic et à aelle, et quand les rois saxons avaient entendu dire que la bannière de l'ours flottait sur une colline près d'aquae Sulis, ils avaient tourné leurs puissantes forces vers le sud et envoyé l'ordre aux hommes de Lancelot de les y rejoindre. " as-tu des nouvelles de Culhwch ? demandai-je à Bors.

- Il est quelque part par là, répondit-il vaguement en montrant le sud.

Nous ne l'avons pas trouvé. " Soudain, il se raidit et, me retournant, je vis que Guenièvre nous regardait. Elle avait abandonné sa robe de prisonnière pour un justaucorps de cuir, un pantalon de tartan et de longues bottes : des vêtements d'homme comme ceux qu'elle revêtait pour chasser. J'appris plus tard qu'elle avait trouvé ces habits à aquae Sulis et, bien qu'ils fussent de médiocre qualité, elle avait réussi à leur prêter une véritable élégance. Elle portait au cou le torse d'or saxon, un carquois sur le dos, l'arc du chasseur à la main et un petit couteau à la ceinture.

" Seigneur Bors. " Elle salua froidement le champion de son ancien amant.

" Dame. " Bors se leva et lui rendit gauchement hommage.

Elle regarda son bouclier qui portait encore l'emblème de Lancelot, puis leva un sourcil. " Toi aussi tu t'es lassé de lui ?

- Je suis Breton, Dame, dit sèchement Bors.

- Et un vaillant Breton, dit chaleureusement Guenièvre. Je pense que nous avons de la chance de t'avoir ici. " Elle avait dit exactement les mots qu'il fallait et Bors, que cette rencontre avait embarrassé, se sentit soudain envahi d'une joie empreinte de timidité. Il murmura qu'il était content de la voir, mais n'étant pas homme à tourner élégamment un compliment, il s'empourpra.

" Puis-je supposer que ton ancien seigneur est avec les Saxons ? lui demanda Guenièvre.

- Oui, Dame.

- alors, je prie pour qu'il vienne a portée de mon arc.

- C'est peu probable, Dame, répondit Bors qui savait combien Lancelot répugnait a se mettre en danger, mais vous aurez beaucoup de Saxons a tuer avant la fin du jour. Plus qu'assez. "

Et il avait raison car, en dessous de nous, la où le soleil dissipait les dernières brumes de la rivière, la horde saxonne se

rassemblait. Cerdic et aelle, croyant que leur plus grand ennemi était piégé sur le Mynydd Baddon, se préparaient a nous livrer un assaut écrasant. Ce ne serait pas une attaque subtile, car aucune troupe de lanciers ne fut disposée pour nous prendre a revers. La force écrasante qui allait gravir la face sud du mont suffirait a nous battre a plate couture.

Des centaines de guerriers se rassemblaient et leurs lances en rangs serrés brillaient dans la lumière de l'aube.

" " Combien sont-ils ? me demanda

Guenièvre.

- Beaucoup trop. Dame, dis-je sombrement.

- C'est la moitié de leur armée, répondit Bors, et il lui expliqua que les rois saxons croyaient qu'arthur et ses meilleurs hommes étaient coincés sur la colline.

- alors, il les a bernés ? demanda Guenièvre non sans une note de fierté.

- Nous aussi, dis-je d'un ton morne en montrant la bannière d'arthur

qu'agitait mollement une brise légère.

- alors, il faut les vaincre ", répliqua-t-elle vivement, mais comment, je ne le voyais pas. Je ne m'étais jamais senti aussi impuissant depuis que j'avais été coincé sur PYNys Mon par les hommes de Diwrnarch, et encore, en cette sinistre nuit, j'avais eu Merlin pour allié et sa magie nous avait tirés du piège. aujourd'hui, ce n'était pas le cas et je ne pouvais rien prévoir, que notre perte.

Pendant toute la matinée, j'observai les SaÔs qui se regroupaient parmi le blé en herbe, tandis que des sorciers dansaient dans leurs rangs et que leurs chefs haranguaient les lanciers. L'avant-garde restait a peu près en rangs, car c'étaient des guerriers entraînés qui avaient praté serment a leurs seigneurs, mais les autres devaient constituer l'équivalent de notre levée, les Saxons appelaient cela lefyrd, et ces hommes changeaient sans cesse de place. Certains se rendaient a la rivière, d'autres revenaient aux campements, et de notre position dominante, on aurait cru voir un vaste troupeau que des bergers tentaient de rassembler; dès qu'une partie de l'armée était regroupée, une autre se dispersait, et tout le travail était a refaire, et sans cesse, leurs tambours résonnaient. Ils se servaient de grands rondins creux qu'ils frappaient avec des gourdins, si bien que cette pulsation de mort se répercutait de la pente boisée jusque sur le versant opposé de la vallée. Les Saxons devaient boire de la bière, car il leur faudrait du courage pour venir s'embrocher sur nos lances. Certains des miens lampaient

de l'hydromel. Je déconseillai cette pratique, mais obtenir d'un soldat qu'il cesse de boire, c'est comme d'empacher un chien d'aboyer, et beaucoup de mes hommes avaient besoin du feu que l'hydromel allumait dans leurs entrailles, car ils savaierit compter aussi bien que moi. Un millier allaient s'en prendre a moins de trois cents autres.

Bors avait demandé que ses guerriers et lui se battent au centre de notre ligne et j'avais accepté. J'espérais qu'il mourrait vite, abattu par une hache ou transpercé par une lance, car s'il était pris vivant, sa mort serait longue et horrible. Les transfuges avaient gratté leurs boucliers pour en effacer l'emblème de Lancelot, et ils buvaient maintenant de l'hydromel, ce dont je me gardai de les bl,mer.

Issa était sobre. " Ils vont nous déborder, Seigneur, dit-il, inquiet.

- S°rement. " J'aurais voulu dire quelque chose de plus utile, mais en vérité j'étais paralysé par les préparatifs ennemis et incapable de trouver ce qu'il faudrait faire. Je ne doutais pas que mes hommes

pourraient se battre contre les meilleurs lanciers saxons, mais j'en avais à peine assez pour former un mur de boucliers de cent pas de long, et l'assaut ennemi serait trois fois plus étendu. Nous allions combattre au centre, nous allions tuer, et les Sa'Ôs contourneraient nos flancs pour s'emparer du sommet de la colline et nous massacrer par derrière.

Issa fit la grimace. Son casque à queue de loup était un ancien à moi sur lequel il avait cloué un motif d'étoiles d'argent. Sa femme enceinte, Scarach, avait trouvé de la verveine qui poussait près de l'une des sources et il en portait sur son casque, dans l'espoir que cela le protégerait de tout mal. Il m'en offrit, mais je refusai. " Garde-la.

- que faisons-nous, Seigneur ?

- Nous ne pouvons pas fuir. " J'avais envisagé une sortie désespérée vers le nord, mais il y avait des Saxons de l'autre côté du col et il nous aurait fallu gravir cette pente face à leurs lances et nous frayer un chemin entre elles. Nous avons peu de chances de réussir, et courions le risque, bien plus grand, d'être piégés entre les deux troupes ennemies qui nous surplomberaient. " Il faut les vaincre ici ", dis-je en cachant ma conviction que nous ne pourrions absolument pas le faire. J'aurais pu combattre quatre cents hommes, peut-être même six cents, mais pas le millier de Saxons qui se préparaient maintenant au pied du versant.

" Si nous avons un druide ", dit Issa, et il n'insista pas, mais je savais exactement ce qui le contrariait. Il pensait que ce n'était pas bon d'aller à la bataille sans prières. Les chrétiens qui étaient parmi nous en récitaient, les bras étendus pour imiter la mort de leur Dieu ; ils m'avaient dit qu'ils n'avaient pas besoin de l'intercession d'un prêtre, alors que nous, les pa'Ôens, aimions qu'avant une bataille un druide envoie une pluie de malédictions sur l'ennemi. Mais nous n'en avions pas, et cette absence ne faisait pas que nous priver du pouvoir de ses malédictions, elle suggérait aussi qu'à partir de maintenant, nous devions combattre sans nos Dieux parce qu'ils avaient fui, écourés par l'interruption du rituel de Mai Dun.

Je fis venir Pyrllig et lui ordonnai de maudire l'ennemi. Il blâmit. " Mais, Seigneur, je suis un barde et pas un druide.

- Tu as commencé une formation de druide ?

- Comme tous les bardes. Seigneur, mais on ne m'a jamais appris les mystères.

- Les Saxons l'ignorent. Descends a mi-pente, sautille sur une jambe et maudis-les pour que leurs ,mes répugnantes aillent pourrir sur le fumier d'annwn. "

Pyrilig fit de son mieux, mais il n'arrivait pas a garder son équilibre et je sentis qu'il y avait plus de peur que de vitupération dans ses malédictions. Les Saxons, en le voyant, envoyèrent dix de leurs propres sorciers conjurer sa magie. De petites amulettes pendouillant de leurs cheveux raidis en grotesques pointes par de la bouse de vache, les druides nus gravirent péniblement la pente pour cracher et maudire Pyrlig qui, en les voyant approcher, recula avec inquiétude. L'un d'eux brandissait un fémur humain dont il menaça le pauvre garçon qui remonta encore plus haut, et quand il vit la terreur évidente de notre barde, le Saxon fit des gestes obscènes. Les sorciers ennemis venaient de plus en plus près, si bien que nous pouvions entendre leurs voix stridentes pardessus le martèlement des tambours montant de la vallée.

" que disent-ils ? " Guenièvre était venue se planter a côté de moi.

" Des incantations, Dame. Ils implorent leurs Dieux de nous remplir de peur et de changer nos jambes en eau. " J'écoutai encore leur litanie. " Ils leur demandent que nos yeux soient aveuglés, nos lances brisées et nos épées émoussées. " L'homme au fémur, apercevant Guenièvre, se tourna vers elle et cracha un flot hargneux d'obscénités.

" que dit-il maintenant ?

- Vous ne souhaitez s'rement pas l'apprendre, Dame.

- Mais si, Derfel, si. f

- alors, c'est moi qui n'ai pas envie de vous le dafé. " Elle rit. Le sorcier, qui n'était qu'a trente pas de nous, imprima quelques saccades a son bas-ventre tatoué, secoua la tate, roula des yeux, hurla qu'elle était une sorcière maudite et lui jura que sa matrice se dessécherait et que son lait deviendrait aigre comme de la bile ; le bruit sec de la corde d'un arc résonna près de mon oreille et, soudain, le sorcier se tut. Une flèche lui avait transpercé le gosier et le cou, si bien qu'une moitié ressortait de sa nuque et que la hampe emplumée se balançait, sous son menton. Il regarda fixement Guenièvre, émit un gargouillis, puis frissonna et s'effondra.

" On dit que cela porte malheur de tuer un des magiciens de l'ennemi, dis-je avec douceur.

- Plus maintenant, répliqua Guenièvre, plus maintenant. " Elle sortit une seconde flèche de son carquois et la mit en place, mais les cinq sorciers, voyant le sort réservé à leur compagnon, avaient déjà bondi hors de portée.

Ils hurlèrent de colère en s'en allant, maudissant notre perfidie. Ils avaient raison de protester et je craignais que la mort d'un sorcier ne fasse que remplir nos assaillants d'une froide colère. Guenièvre ôta la flèche de son arc. " que vont-ils faire, Derfel ?

- Dans quelques minutes, cette grande masse d'hommes gravira la colline.

Vous pouvez voir comment. " Je lui montrai les troupes saxonnes que leurs chefs bousculaient toujours, s'efforçant de les rassembler en une formation cohérente. " Cent hommes au premier rang, neuf ou dix autres derrière eux pour les pousser sur nos lances. Nous pouvons affronter ces cent guerriers, Dame, mais nos colonnes ne compteront pas plus de deux ou trois hommes chacune, et nous ne serons pas capables de les repousser au bas de la colline. Nous les arrêterons un moment, et les murs de boucliers se refermeront, mais nous ne pourrons pas les faire reculer, et quand ils verront que tous nos hommes sont engagés dans la ligne de combat, ils enverront leur arrière-garde nous contourner et nous prendre par derrière.

"

Ses yeux verts me contemplaient fixement, avec une expression un peu moqueuse. Elle était la seule femme que j'aie jamais connue qui pouvait me fixer droit dans les yeux et j'avais toujours trouvé ce regard direct dérangent. Guenièvre avait le don de donner à un homme l'impression qu'il était un imbécile ; pourtant, ce jour-là, tandis que battaient les tambours saxons et que la grande horde s'armait de courage pour grimper jusqu'à nos lances, elle ne me souhaitait que le succès. " Veux-tu dire que nous sommes perdus ? demanda-t-elle d'un ton dégagé.

- Je dis. Dame, que j'ignore si je peux gagner ", répondis-je sombrement.

Je me demandais si je ne pouvais pas faire quelque chose d'inattendu, disposer mes hommes en forme de coin qui chargerait vers le bas de colline et percerait la masse des Saxons. Un tel assaut pourrait les surprendre et même les plonger dans la panique, mais le danger était que mes hommes se retrouvent cernés par l'ennemi à mi-pente et,

quand le dernier d'entre nous serait mort, les Saxons grimperaient au sommet et s'empareraient de nos familles sans défense.

Guenièvre passa l'arc a son épaule. "Nous pouvons gagner, nous pouvons gagner aisément. " Elle semblait pleine de confiance mais d'abord, je ne la pris pas au sérieux. " Je peux leur ôter tout courage ", dit-elle avec plus de force.

Je lui jetai un coup d'oeil ; son visage était empreint d'une joie féroce.

Si elle devait tourner un homme en ridicule ce jour-la, ce serait Cerdic et aelle, pas moi. " Comment ? "

Une expression d'espièglerie farouche se peignit sur son visage. " as-tu confiance en moi, Derfel ?

- Oui, Dame.

- alors, donne-moi vingt hommes vigoureux. " J'hésitai. J'avais d° laisser des lanciers sur le rempart nord, en prévision d'un assaut venu de l'autre côté du col, et ne pouvais guère me permettre de perdre vingt de ceux qui me restaient, face au sud. Mame si j'avais eu deux cents lanciers de plus, je savais que j'allais perdre la bataille livrée au sommet de la colline, aussi j'acquiesçai. " Je vous donne vingt de mes recrues et vous m'apportez la victoire. " Elle sourit et partit a grands pas. Je criai a Issa de trouver vingt jeunes gens et de les lui envoyer. " Elle va nous apporter la victoire ! " dis-je assez fort pour que mes hommes l'entendent et, subodorant quelque espoir en un jour oa il n'y en avait pas, ils sourirent et rirent.

Pourtant la victoire dépendait d'un miracle ou de l'arrivée de nos alliés.

Oa était Culhwch ? Toute la journée, j'avais espéré voir ses troupes dans les collines du sud, mais en vain, et je me dis qu'il avait d° contourner aquae Sulis pour tenter de rejoindre arthur. aucune autre troupe n'aurait pu se porter a notre aide, et puis mame si Culhwch s'était joint a moi, cela n'aurait pas suffi.

219

L'assaut était imminent. Les sorciers avaient accompli leur t,che et quelques cavaliers quittèrent les rangs et éperonnèrent leurs chevaux pour gravir la colline. Je réclamai ma jument, Issa me prata la main pour que je me hisse sur la selle, e? je descendis au-devant des envoyés de l'ennemi.

Bors aurait pu m'accompagner car il était seigneur, mais il ne voulait pas affronter le camp qu'il venait de déserté, aussi y allai-je seul.

Neuf Saxons et trois Bretons vinrent pour parler. L'un de ceux-ci était Lancelot, toujours aussi beau dans son armure a écailles blanches éblouissante. Son heaume argenté était surmonté d'une paire d'ailes de cygne qu'une petite brise ébouriffait. Il était accompagné d'amhar et Loholt qui chevauchaient contre leur père sous l'enseigne de Cerdic, le cr

,ne d'oa pendait une peau d'homme, et sous celle de mon père, le grand bucrane que l'on avait aspergé de sang frais en l'honneur de cette nouvelle guerre. Cerdic et aelle gravirent tous deux la colline avec une demi-douzaine de chefs de clans saxons ; tous grands et forts, vatus de fourrure, portant comme trophées des moustaches attachées a leurs ceinturons. Le dernier Saxon était un interprète et, comme ses compatriotes, moi compris, il chevauchait gauchement. Seuls Lancelot et les jumeaux étaient de bons cavaliers.

Nous nous rencontr,mes a mi-pente. aucun des chevaux n'appréciait cette déclivité et tous s'agitaient nerveusement. Cerdic jeta un regard mauvais sur nos remparts. Il ne pouvait y voir que les deux bannières et les pointes des lances dépassant de notre barrière improvisée. aelle me salua d'un triste hochement de tate et Lancelot évita mon regard.

" Oa est arthur ? " finit par demander Cerdic. Ses yeux p,les me fixaient sous un casque cerclé d'or ayant pour cimier une main de cadavre. Sans doute une main bretonne. Le trophée avait été fumé, car la peau était noircie et les doigts recourbés comme des griffes.

" arthur a tout son temps, Seigneur Roi. Il m'a chargé de vous écraser pendant qu'il se prépare a effacer de Bretagne l'odeur de votre saleté. "

L'interprète murmura a l'oreille de Lancelot.

" arthur est-il ici ? " insista Cerdic. L'usage voulait que les chefs des armées confèrent avant une bataille, et il avait interprété ma présence comme une insulte. Il s'attendait a rencontrer arthur, et non un subalterne.

" Il est ici et en tous lieux, Seigneur, répondis-je avec désinvolture.

Merlin le transporte dans les nuages. "

nnn

Cerdic cracha. Il portait un harnois terne qui n'arborait que l'effrayante main plantée sur la crate de son casque cerclé d'or. aelle, vatu de ses habituelles fourrures noires, portait de l'or aux poignets et au cou, ainsi qu'une unique corne de taureau pointant de son heaume. Il était le plus ,gé

mais, comme toujours, ce fut Cerdic qui mena les négociations. Son visage intelligent et tiré me contemplait avec mépris. " Le mieux serait que vous descendiez un par un en déposant vos armes. Nous tuerons certains d'entre vous en hommage a nos Dieux et prendrons les autres comme esclaves, mais il faut nous livrer la femme qui a tué notre sorcier. Celle-la, nous l'exécuterons.

- Elle a tué votre sorcier sur mon ordre, pour prix de la barbe de Merlin.

" C'était Cerdic qui avait tailladé une partie de la barbe de notre druide, insulte que je n'avais pas l'intention de pardonner.

" alors, nous allons te tuer.

- Liofa a essayé un jour, et hier, Wulfger de Sarnaed a tenté de m'arracher l',me, mais c'est lui qui est retourné dans la porcherie de ses ancêtres. "

aelle s'interposa. " Nous ne te tuerons pas, Derfel, grommela-t-il, pas si tu te rends. " Cerdic commença par protester, mais aelle le fit taire d'un geste cassant de sa main droite mutilée. " Nous ne le tuerons pas, insista-t-il. as-tu donné la bague a ta femme ? demanda-t-il.

- Elle la porte en ce moment, Seigneur Roi, dis-je en montrant la colline.

- Elle est ici ? " Il parut surpris. " avec vos petits-enfants.

- Laisse-moi les voir. " Cerdic protesta de nouveau. Il était la pour préparer notre massacre, non pour assister a une touchante réunion de famille, mais aelle ignore les protestations de son allié. " J'aimerais les voir, rien qu'une fois ", me dit-il, aussi je me retournai et criai un ordre.

Ceinwyn apparut, tenant Morwenna et Seren par la main. Elles hésitèrent a franchir le rempart, puis s'engagèrent avec précaution sur la pente herbue.

Mon épouse était vatu simplement d'une robe de lin, mais ses

cheveux brillaient, dorés sous le soleil prin-tanier, et je pensai, comme toujours, que sa beauté était magique. J'avais une boule dans la gorge et des larmes aux yeux tandis qu'elle descendait la colline à pas si légers. Seren semblait inquiète, mais Morwenna affichait un air de défi. Elles s'arratè-221

rent près de ma jument et levèrent les yeux sur les rois saxons. Ceinwyn et Lancelot se regardèrent et mon épouse cracha délibérément dans l'herbe pour annuler l'influence néfaste de sa présence.

^

Cerdic joua l'indifférence, mais aelle descendit gauchement de sa selle usée. " Dis-leur que je suis content de les voir et apprends-moi le nom des filles.

- L'aanée s'appelle Morwenna et la plus jeune, Seren. Cela signifie étoile.

" Je regardai mes filles. " Ce roi, leur dis-je en breton, est votre grand-père. "

aelle fouilla sous sa cotte noire et en sortit deux pièces d'or. Il en offrit une à chacune, puis regarda Ceinwyn sans rien dire. Elle comprit ce qu'il voulait et, l'chant les mains de ses filles, s'avança pour qu'il l'embrasse. Il devait puer car sa fourrure était grasseuse et souillée de crasse, mais elle ne sourcilla pas. quand il lui eut donné un baiser, il recula, porta la main de Ceinwyn à ses lèvres et sourit en voyant la petite agate bleu-vert sur son anneau doré. " Derfel, dis-lui que j'épargnerai sa vie. "

Je le fis et Ceinwyn sourit. " Réponds-lui qu'il vaudrait mieux qu'il retourne dans son pays et que nous serions alors très heureuses d'aller lui rendre visite. "

aelle sourit quand je lui eus traduit ces paroles, mais Cerdic se renfroigna. " C'est notre terre ! " insista-t-il, son cheval piaffa et son ton venimeux fit reculer mes filles.

" Dis-leur de partir, grommela aelle, car il faut que nous parlions de la guerre. " Il les regarda remonter la colline. " Tu as le goût de ton père pour les jolies femmes.

- Et un goût breton pour le suicide, cracha Cerdic. On te promet la vie sauve à condition que vous descendiez maintenant de la colline en

déposant vos lances sur la route.

- Je les déposerai sur la route, Seigneur Roi, dans vos corps transpercés par elles.

- Tu miaules comme un chat ", ironisa Cerdic, puis il regarda derrière moi et son expression devint plus sinistre ; je me retournai et vis Guenièvre postée sur les remparts. Grande, les jambes longues dans ses habits de chasseur, couronnée d'une masse de cheveux roux, l'arc à l'épaule, elle ressemblait à une déesse de la guerre. Cerdic dut reconnaître en elle la femme qui avait tué son sorcier. " qui est-ce ? demanda-t-il avec férocité.

- Demande à ton petit chien ", dis-je en montrant Lancelot du geste, puis, comme je soupçonnais l'interprète de ne pas

traduire exactement mes paroles, je les répétei en breton. Lance-lot m'ignora.

" Guenièvre, dit amhar à l'interprète de Cerdic. La putain de mon père ", ajouta-t-il avec un ricanement.

J'avais moi-même traité Guenièvre de pire, mais je n'eus pas la patience d'écouter amhar déverser son mépris sur elle. Je n'avais jamais eu d'affection pour cette femme ; elle était trop arrogante, trop obstinée, trop maligne et trop moqueuse pour faire une compagne agréable, mais depuis quelques jours, je commençais à l'admirer et, soudain, je m'entendis cracher des insultes à amhar. Je ne me souviens plus de ce que je dis, seulement que la colère prata à mes paroles une malveillance perverse. Je dus le traiter de ver de terre, d'immondice, de traître, de créature sans honneur, de gamin qui serait embroché sur l'épée d'un homme avant que le soleil ne meure. Je crachai sur lui, le maudis, les poussai son frère et lui par mes insultes à redescendre la colline, puis je me tournai vers Lancelot. " Ton cousin Bors t'envoie ses amitiés et promet de te faire sortir les entrailles de la gorge, et tu ferais mieux de prier pour qu'il le fasse, car si c'est moi qui te prends, ton ,me aura des raisons de geindre. "

Lancelot cracha, mais ne se donna pas la peine de répondre. Cerdic avait regardé la confrontation avec amusement. " Tu as une heure pour venir te traîner à plat ventre devant moi, conclut-il, et si tu ne le fais pas, je viendrai te tuer. " Il fit pivoter son cheval et l'éperonna pour redescendre la colline. Lancelot et les autres le suivirent, ne laissant qu'elle debout à côté de sa monture.

Il m'offrit un demi-sourire, presque une grimace. " On dirait que nous allons nous battre, mon fils.

- Il semble que oui.

- arthur n'est vraiment pas ici ?

- C'est pour cela que vous êtes venu, Seigneur Roi ? répliquai-je, sans répondre à sa question.

- Si nous tuons arthur, la guerre est gagnée.

- Vous devrez me tuer d'abord, père.

- Tu crois que je ne le ferais pas ? " dit-il sévèrement, puis il me tendit sa main mutilée. Je la serrai brièvement, puis le regardai partir, menant son cheval par la bride.

Issa accueillit mon retour avec un regard interrogateur. " Nous avons gagné

la bataille des mots, dis-je sombrement.

- C'est un début, Seigneur, répliqua-t-il d'un ton léger.

- Mais c'est eux qui auront le dernier. " Je me retournai pour regarder les rois ennemis rejoindre leurs hommes. Les tambours continuaient à battre.

Ils avaient fini par ranger le dernier des Saxons dans la masse serrée des hommes qui allaient grimper pour nous massacrer, et à moins que Guenièvre n'ait vraiment une déesse de la guerre, je ne voyais pas comment nous pourrions les vaincre.

La progression saxonne fut d'abord maladroite, parce que les haies entourant les petits champs, au pied de la colline, brisèrent l'alignement que les chefs s'étaient donné tant de peine à constituer. Le soleil descendait à l'ouest car il avait fallu tout le jour pour préparer cet assaut, mais maintenant, nous entendions les cornes de bélier beugler leur défi rauque tandis que les lanciers ennemis franchissaient les clôtures et traversaient les terres cultivées.

Mes hommes se mirent à chanter. Nous le faisons toujours avant de combattre, et en ce jour comme avant les plus grandes de nos batailles, nous entonnâmes le Chant de guerre de Beli Mawr. Comme cet hymne terrible peut émouvoir un homme ! Il parle de massacre, de

sang sur les blés, de corps déchirés jusqu'à l'os, d'ennemis conduits comme des bestiaux à l'abattoir. Il parle des bottes de Beli Mawr écrasant les montagnes et se vante des veuves faites par son épée. Chaque vers se termine par un hurlement de triomphe, et ce défi des chanteurs me tira des larmes malgré

moi.

J'avais mis pied à terre et pris place au premier rang, près de Bors qui se tenait entre nos deux bannières. Mes protège-joues étaient rabattus, mon bras gauche serrait mon bouclier et ma lance pesait dans ma main droite.

Des voix fortes montaient autour de moi, mais je ne chantais pas car mon cœur était lourd de pressentiments. Je savais ce qui allait arriver. Nous tiendrions bon un moment, mais les Saxons franchiraient nos piètres barrières d'épineux, leurs lances nous prendraient à revers, nous serions obligés de combattre corps à corps, et l'ennemi se raillerait de notre agonie. Le dernier de nous à mourir verrait la première de nos femmes violée ; cependant, il n'y avait rien à faire pour l'empêcher, aussi les lanciers chantaient et certains exécutaient la danse de l'épée en haut des remparts, là où ils étaient dépourvus d'épineux. Nous avons laissé le centre dégagé, dans le

mince espoir que cela pourrait amener l'ennemi à se précipiter sur nos lances au lieu de tenter de nous prendre à revers.

Les Saxons franchirent la dernière haie et entamèrent la longue escalade du versant dénudé. Leurs meilleurs hommes étaient au premier rang et je vis que leurs boucliers étaient serrés les uns contre les autres, que leurs lances formaient une épaisse rangée et que leurs haches brillaient. Il n'y avait aucun signe des hommes de Lancelot ; ils semblaient avoir laissé ce rattachement aux seuls Saxons. Des sorciers les précédaient, les cornes de béliers les pressaient d'avancer, et au-dessus d'eux étaient suspendus les crânes ensanglantés de leurs rois. Certains tenaient en laisse des chiens de guerre qu'ils relâchaient à quelques toises de notre ligne. Mon père se trouvait au premier rang alors que Cerdic était à cheval derrière son armée.

Ils arrivaient très lentement. La colline était abrupte, leurs armures lourdes, et ils n'éprouvaient pas le besoin de se précipiter vers ce massacre. Ils savaient que ce serait une sinistre rencontre, toute brève qu'elle fût. Leur mur de boucliers arriverait en haut, et une fois sur les remparts, ils se heurteraient au nôtre et essaieraient de nous faire reculer. Leurs haches passeraient par-dessus le bord de nos boucliers,

leurs lances pointeraient, s'enfonceraient et nous éventreraient. Il y aurait des grognements, des hurlements et des cris, des hommes gémissaient, des hommes mourraient, mais l'ennemi nous surpassant en nombre finirait par nous déborder et mes queues de loup seraient massacrés.

Mais pour le moment, mes hommes chantaient, essayant de noyer le son rauque des cornes et l'incessant battement des arbres-tambours. Les Saxons se rapprochaient a grand peine. Nous pouvions maintenant distinguer les emblèmes de leurs boucliers ronds ; des masques de loup pour les hommes de Cerdic, des taureaux pour ceux d'aelle, et entre eux, ceux de leurs seigneurs de la guerre : faucons, aigles et cheval caracolant. Les molosses tiraient sur leurs laisses, pressés de former des brèches dans notre mur.

Les sorciers nous injuriaient. L'un d'eux secouait un hochet de côtes, tandis qu'un autre a quatre pattes comme un chien hurlait ses malédictions.

J'attendais a l'angle sud des remparts, qui surplombait la vallée comme la proue d'un navire. C'était la, au centre, que les premiers Saxons frapperaient. J'avais un moment envisagé de les laisser venir, puis de nous retirer au dernier moment pour former un cercle de boucliers autour de nos femmes. Mais, en reculant,

je cédaï le sommet plat, mon champ de bataille, et abandonnaï l'avantage du terrain le plus élevé. Mieux valait laisser mes hommes tuer autant d'ennemis qu'ils le pourraient avant que nous soyons submergés. **

J'essayai de ne pas penser a Ceinwyn. Je ne lui avais pas fait de baiser d'adieu, ni a mes filles, et peut-atre vivraient-elles. Peut-atre, au milieu de l'horreur, un lancier d'aelle reconnaatrait la petite bague et les ramènerait, saines et sauves, a son roi.

Mes hommes commencèrent a frapper leurs boucliers de la hampe de leurs lances. Ils n'avaient pas encore besoin de refermer le mur. Ils pouvaient attendre jusqu'au dernier moment. Les Saxons levèrent les yeux lorsque ce bruit frappa leurs oreilles. aucun d'entre eux ne se précipita pour jeter une lame - la colline était trop escarpée pour cela - mais un de leurs chiens de guerre cassa sa laisse et monta en bondissant dans l'herbe.

Eirrlyn, l'un de mes deux chasseurs, le transperça d'une flèche, la bête se mit a glapir et a courir en cercle, la hampe dépassant de son ventre.

Les deux chasseurs commencèrent a viser les autres chiens et les Saxons les tirèrent en arrière pour les mettre a l'abri derrière leurs boucliers. Les sorciers s'éloignèrent en trotinant, sachant que la bataille était sur le point de commencer. La flèche d'un chasseur heurta un bouclier saxon, une autre ricocha sur un casque. C'était pour bientôt. Plus qu'une centaine de pas. Je léchai mes lèvres sèches, clignai des yeux pour en chasser la sueur et regardai fixement les visages barbus et féroces. L'ennemi nous injuriait, pourtant je ne me souviens pas avoir entendu le son de leurs voix. Je me rappelle seulement du mugissement des cornes, du battement des tambours, du martèlement des bottes sur l'herbe, du cliquetis des fourreaux sur les armures et du choc des boucliers.

" Faites place ! " La voix de Guenièvre retentit derrière nous, et elle exprimait un intense plaisir. " Faites place ! " répéta-t-elle.

Je me retournai et vis que ses vingt hommes poussaient deux de nos chariots vers les remparts. C'étaient de grands véhicules aux roues faites de bois plein, difficiles a manier, dont Guenièvre avait augmenté le poids. Elle avait ôté les timons pour les remplacer par des lances, et les plateaux, au lieu de nourriture, transportaient des brasiers d'épineux en flammes.

Guenièvre avait transformé les chariots en massifs projectiles enflammés qu'elle allait faire rouler sur le flanc de la colline jusque dans les rangs serrés de l'ennemi. Derrière eux, avide de voir le chaos qu'ils déchaîneraient, suivait une foule excitée de femmes et d'enfants.

" Poussez-vous ! criai-je a mes hommes. Poussez-vous ! " Ils cessèrent de chanter et s'écartèrent, laissant le centre des remparts sans défense. Les Saxons n'étaient plus qu'a soixante-dix ou quatre-vingts pas et, voyant notre mur de boucliers se défaire, ils flairèrent la victoire et hâtèrent le pas.

Guenièvre cria a ses hommes de se hâter et d'autres lanciers coururent joindre leurs forces, derrière les véhicules fumants. " allez, allez ! "

elle les encourageait-elle. Ils gémissaient en poussant et en tirant, et les chariots commencèrent a rouler plus vite. " allez ! allez ! allez ! " leur criait Guenièvre et d'autres encore se rassemblèrent pour leur faire franchir le talus de l'ancien rempart. Durant un battement de cils, je crus que la barrière de terre allait nous vaincre, car les chariots ralentirent puis s'arrêtèrent, et leur épaisse fumée enveloppa nos hommes qui suffoquaient, mais Guenièvre redoubla de cris et les lanciers grincèrent des dents pour, en un dernier grand effort, les

soulever par-dessus le mur de gazon.

" Poussez ! cria Guenièvre. Poussez ! " Les véhicules hésitèrent en haut du rempart, puis commencèrent a basculer en avant tandis que les hommes les poussaient par en dessous. " L,chez tout ! " cria Guenièvre et soudain, plus rien ne retint nos armes improvisées, il n'y avait plus devant elles qu'une pente herbue abrupte, et l'ennemi en dessous. Les hommes qui avaient poussé s'écartèrent en chancelant, épuisés, tandis que les deux chariots embrasés se mettaient a rouler vers le bas de la colline.

Ils démarrèrent lentement, puis accélérèrent et commencèrent a rebondir sur le gazon inégal si bien que des branches enflammées s'envolèrent par-dessus les ridelles. La déclivité s'accrut et les deux grands projectiles dévalaient maintenant a toute allure, masses de bois et de feu qui fondaient sur la formation saxonne épouvantée.

Ils n'avaient aucune chance. Leurs rangs étaient trop serrés pour qu'ils puissent échapper aux chariots et ceux-ci étaient bien braqués car ils descendaient dans un bruit de tonnerre vers le cour mame de l'assaut ennemi.

" Rapprochez-vous ! criai-je a mes hommes. Formez le mur ! Formez le mur !

"

Nous nous h,t,mes de reprendre place juste au moment oa les chariots atteignaient leur but. La ligne ennemie avait décroché et quelques hommes essayaient de se sauver, mais il n'y avait pas de fuite possible pour ceux qui se trouvaient sur le chemin des véhi-227

cules. J'entendis un cri lorsque les longues lances fixées aux timons pénétrèrent la masse des hommes, puis l'un des chariots remonta un peu lorsque ses roues de devant heurtèrent les corps tombés, pourtant il poursuivit son chemin, broyanvbr°lant et transperçant l'ennemi sur son passage. Un bouclier se brisa en deux lorsqu'une roue l'écrasa. Le second projectile vira en frappant les rangs saxons. Durant un battement de cour, il demeura en équilibre sur deux roues, puis se renversa en expédiant une averse de feu sur l'ennemi. Ce qui avait été une armée dense et disciplinée n'était plus que désordre, peur et panique. Mame la oa ils n'avaient pas été frappés par les chariots, le chaos régnait, car l'impact des deux véhicules avait ébranlé et brisé les rangs soigneusement formés.

" Chargez ! criai-je. En avant ! "

Je poussai un cri de guerre en sautant par-dessus le rempart. Je n'avais pas eu l'intention de suivre les chariots sur la pente, mais la destruction qu'ils avaient causée était si grande, et l'effroi de l'ennemi si visible, qu'il était temps de l'augmenter encore.

Nous descendâmes le versant en courant et en hurlant. C'était un cri de victoire, calculé pour terroriser l'ennemi déjà à demi vaincu. Les Saxons nous surpassaient toujours en nombre, mais leur mur de boucliers était rompu, ils avaient le souffle coupé, et nous arrivions d'en haut comme des furies assoiffées de vengeance. J'abandonnai ma lance prise dans un ventre, tirai Hywelbane de son fourreau et distribuai des coups autour de moi comme un homme fauchant son foin. Il n'y avait pas de stratégie dans une bataille de ce type, pas de tactique, juste un plaisir croissant à dominer les ennemis, à tuer, à voir la peur dans leurs yeux et à regarder les rangs de leur arrière-garde s'enfuir en courant. Comme un fou, je semais la mort à grand bruit, j'adorais le massacre, et à côté de moi, mes queues de loup frappaient de l'épée et du poignard, et raillaient un ennemi qui aurait dû

être en train de danser sur nos cadavres.

Ils auraient encore pu nous vaincre, car leur nombre était fort grand, mais il est difficile de se battre dans un mur de boucliers rompu en gravissant une colline, et notre attaque soudaine avait brisé leur élan. Et puis, beaucoup de Saxons étaient saouls. Un homme ivre se bat bien dans la victoire, mais dans la défaite, il s'affole vite, et Cerdic eut beau tenter de les retenir, ses lanciers paniquèrent et s'enfuirent en courant.

Certains de mes plus jeunes furent tentés de les suivre, une poignée céda à la tentation,

228

descendit trop bas et paya cher cette témérité, mais je criai aux autres de demeurer avec nous. La plupart des ennemis échappèrent à nos coups, mais nous avions gagné, et pour le prouver nous restâmes dans le sang des Saxons, sur notre versant couvert de leurs morts, de leurs blessés et de leurs armes. Le chariot renversé brûlait encore, un Saxon écrasé par son poids hurlait, tandis que l'autre véhicule continuait sa course bruyante pour aller se ficher dans une haie, au pied du mont.

,

Certaines de nos femmes descendirent piller les morts et achever les

blessés. Ni aelle ni Cerdic n'étaient parmi eux, mais un grand chef chargé

de bijoux d'or, portant une épée a la garde guillochée d'or dans un fourreau de cuir noir souple, strié de fils d'argent, retint mon attention ; je m'emparai de son ceinturon et de son épée et les portai a Guenièvre. Je m'agenouillai devant elle, chose que je n'avais jamais faite.

" Nous vous devons la victoire, Dame, elle est a vous. " Je lui offris l'épée.

Elle la sangla, puis me releva. " Merci, Derfel.

- C'est une bonne épée.

- Je ne te remercie pas pour l'épée, mais pour m'avoir fait confiance. J'ai toujours su que je pourrais me battre.

- Mieux que moi, Dame ", dis-je d'un air piteux. Pourquoi n'avais-je pas pensé a utiliser les chariots ?

" Mieux qu'eux, en tout cas ! " répliqua Guenièvre en montrant les Saxons vaincus. Elle sourit. " Et demain, tout sera a recommencer. "

Les Saxons ne revinrent pas ce soir-la. Ce fut un beau crépuscule doux et lumineux. Mes sentinelles arpentaient le mur tandis que les feux des ennemis brillaient dans l'ombre qui s'épaississait en dessous de nous. Nous nous restaurâmes et, après le repas, je parlai a l'épouse d'Issa, Scarach ; elle recruta d'autres femmes qui arrivèrent, armées d'aiguilles, de couteaux et de fil. Je leur donnai des capes prises aux morts saxons, et les femmes travaillèrent toute la soirée, et jusque tard dans la nuit, a la lumière de nos foyers.

aussi le lendemain matin, quand Guenièvre se réveilla, il y avait trois bannières sur le rempart sud du Mynydd Baddon, l'ours d'arthur et l'étoile de Ceinwyn avec, au milieu, a la place d'honneur qui sied a un seigneur de la guerre victorieux, un gonfalon portant le symbole de Guenièvre, un cerf couronné d'une lune. Le vent de l'aube le souleva, elle vit l'emblème et sourit.

Pendant qu'en dessous de nous, les Saxons rassemblaient de nouveau leurs lances.

Les tambours se firent entendre dès l'aube et dans l'heure qui suivit, cinq sorciers apparurent en bas des pentes du Mynydd Baddon. Cerdic

et aelle semblaient déterminés a prendre aujourd'hui la revanche de leur humiliation.

Des corbeaux déchiquetaient la bonne cinquantaine de cadavres saxons qui reposaient encore sur le versant, près des restes carbonisés du chariot, et certains de mes hommes voulaient les traîner jusqu'au parapet et y faire un horrible étalage des corps en vue du prochain assaut saxon, mais je le leur interdis. Bientôt, estimai-je, les nôtres seraient a la disposition des Saxons, et si nous profanions leurs morts, nous le serions a notre tour.

Il devint rapidement évident que, cette fois, les Saxons ne risqueraient pas une attaque qu'un chariot enflammé pourrait transformer en chaos. Ils préparèrent une vingtaine de colonnes qui graviraient les flancs sud, est et ouest. Chacune ne compterait que soixante-dix ou quatre-vingts hommes, mais, menés ensemble, ces petits assauts devaient nous écraser. Nous pourrions peut-être en repousser trois ou quatre, mais les autres franchiraient aisément les remparts, alors il ne nous restait guère qu'à prier, chanter, manger et, pour ceux qui en avaient besoin, boire. Nous nous jurâmes mutuellement une bonne mort, signifiant par là que nous voulions nous battre jusqu'au bout et chanter tant que nous le pourrions, cependant nous savions tous que la fin ne serait pas un chant de défi, mais un bain d'humiliation, de douleur et de terreur. Le sort des femmes serait pire encore. " Devrais-je me rendre ? " demandai-je a Ceinwyn.

Elle eut l'air très surprise. " Cette décision ne m'appartient pas.

- Je n'ai jamais rien fait sans ton avis.

- En ce qui concerne la guerre, je n'ai aucun conseil a te donner, mais je peux te demander ce qui arrivera aux femmes si tu ne te rends pas.

- Elles seront violées, réduites en esclavage ou données comme épouses a des hommes qui en manquent.

- Et si tu te rends ?

- Presque la même chose ", avouai-je. Seulement le viol ne serait pas immédiat.

Elle sourit. " alors tu n'as pas du tout besoin de mon avis. Va te battre, Derfel, et si je ne te vois pas avant l'autre Monde, sache que mon amour t'accompagnera lorsque tu traverseras le pont des épées. "

Je la serrai dans mes bras, puis j'embrassai mes filles, et revins a la

proue du rempart sud pour regarder les Saxons entamer la montée de la colline. Cette attaque ne tarda pas autant que la précédente car, la première fois, il leur avait fallu organiser et encourager une foule d'hommes, tandis qu'aujourd'hui, l'ennemi n'avait besoin d'aucune motivation. Ils venaient se venger, et en si petits groupes que même si nous avions envoyé un chariot rouler en bas de la colline, ils auraient pu l'éviter facilement. Ils ne se hâtèrent pas, ce n'était pas nécessaire.

J'avais réparti mes hommes en dix bandes, responsables chacune de deux colonnes saxonnes, mais je doutais que même les meilleurs de mes lanciers puissent tenir plus de trois ou quatre minutes. Vraisemblablement, les miens courraient protéger leurs femmes dès que l'ennemi menacerait de nous prendre à revers et le combat se réduirait alors à un pitoyable massacre unilatéral autour de notre cabane improvisée et des feux de camp qui l'entouraient. Qu'il en soit ainsi, pensai-je, et je marchai parmi mes hommes, les remerciant de leur fidélité et les encourageant à tuer autant de Saxons qu'ils pourraient. Je leur rappelai que les ennemis qu'ils abattraient seraient leurs domestiques dans l'autre Monde, "aussi tuez-les, et que leurs survivants se souviennent avec horreur de cette bataille

". Certains se mirent à entonner le Chant de mort de Werlinna, air lent et mélancolique que l'on chantait autour des bûchers funéraires des guerriers.

Je joignis ma voix à la leur en surveillant la progression des Saxons, et comme je chantaïs et que mon casque me bouchait les oreilles, je n'entendis pas Niall me héler du rebord le plus lointain de la colline.

"ai

Ce furent les cris de joie des femmes qui m'alertèrent. Je me retournai, ne vis rien d'inhabituel, mais, par-dessus le bruit des tambours saxons, me parvint la note élevée, stridente d'une corne. "

Je l'avais déjà entendue. La première fois, j'étais jeune lancier et arthur était arrivé à bride abattue pour me sauver la vie ; aujourd'hui, il venait de nouveau à mon secours.

Il chevauchai à la tête de ses hommes, et Niall m'avait appelé quand ces cavaliers en lourdes armures s'étaient frayé un chemin parmi les Saxons, sur la colline, de l'autre côté du col ; maintenant, ils descendaient la pente au galop. Sur le Mynydd Baddon, les femmes couraient vers le rempart pour le voir, car arthur ne monta pas jusqu'au sommet mais le contourna avec ses hommes, sur la partie

supérieure du versant. Il portait son armure à écailles bien polie, son casque incrusté d'or et son bouclier d'argent martelé. Sa grande bannière de guerre était déferlée, son ours noir flottait, résolu, sur un champ de lin aussi blanc que les plumes d'oie de son heaume. Sa cape blanche ondoyait derrière lui et sa longue lance était ornée d'un large ruban blanc. Tous les Saxons qui se trouvaient en bas des pentes du Mynydd Baddon le reconnurent, sachant ce que ses lourds chevaux pouvaient faire à leurs petites colonnes. arthur n'avait amené que quarante hommes, car la plupart de ses grands destriers avaient été volés par Lancelot l'année d'avant, mais quarante cavaliers portant de pesantes armures pouvaient plonger leur infanterie dans l'horreur.

arthur ramena sa monture au pas sous l'angle sud des remparts. Le vent était faible, si bien que la bannière de Guenièvre n'était plus qu'un drapeau non identifiable pendant le long de son mât improvisé. Il le chercha du regard et finit par reconnaître son armure et son casque. " J'ai deux cents lanciers à une demi-lieue environ ! me cria-t-il.

- Tant mieux, Seigneur ! Et vous êtes le bienvenu !

- Nous pouvons tenir jusqu'à ce qu'ils arrivent ! " Il fit signe à ses hommes de continuer. Il ne descendit pas la colline, préférant parcourir à cheval les versants supérieurs du Mynydd Baddon, comme pour mettre les Saxons au défi de venir se mesurer à lui.

Cette vue suffit à les arrêter, car aucun Saxon ne voulait être le premier à croiser le chemin de ces lances au galop. S'ils avaient chargé tous ensemble, ils auraient aisément écrasé arthur et ses hommes, mais sur les flancs de cette colline, la plupart des Saxons étaient hors de vue les uns des autres, et chaque colonne devait espérer qu'une autre oserait attaquer les cavaliers la première, aussi hésitaient-ils tous à aller de l'avant. De temps à autre, quelques hommes plus braves reprenaient l'escalade, pourtant si les cavaliers d'arthur réapparaissaient, pris de crainte, ils redescendaient furtivement. Cerdic en personne vint rallier ses hommes sous l'angle sud, mais quand les soldats d'arthur se retournèrent pour leur faire face, ils faiblirent. Ils s'étaient attendus à une bataille facile contre un petit nombre de lanciers et n'étaient pas prêts à affronter une cavalerie. Pas en gravissant une pente, et pas celle d'arthur. D'autres guerriers montés ne les auraient peut-être pas épouvantés, mais ils savaient ce que signifiaient cette cape blanche, ce panache de plumes d'oie, ce bouclier qui étincelait comme le soleil lui-même. Cela voulait dire que la mort les attendait et aucun d'eux n'était prêt à grimper vers elle.

Une demi-heure plus tard, l'infanterie d'arthur arriva au col. L'ennemi qui tenait cette colline s'enfuit a l'arrivée de ces renforts, et nos lanciers les montèrent jusqu'aux remparts, assourdis par nos acclamations. Les Saxons les entendirent, virent apparaître de nouvelles lances au-dessus de l'ancien mur, et cela mit fin a leur tentative de ce jour. Les colonnes se retirèrent et le Mynydd Baddon demeura sain et sauf pour un autre tour du soleil.

arthur ôta son casque en éperonnant une Llamrei fourbue qui monta jusqu'a nos bannières. Une bouffée de vent souffla, il leva les yeux et vit le cerf couronné d'une lune flottant a côté de son ours, mais son grand sourire ne s'effaça pas. Il n'en dit mot lorsqu'il se laissa glisser du dos de Llamrei. Il devait savoir que Guenièvre était avec moi, car Balin l'avait aperçue a aquae Sulis, et les deux hommes que je lui avais envoyés avec des messages pouvaient l'avoir prévenu, mais il fit semblant de rien. au contraire, comme aux anciens jours, comme s'il n'y avait jamais eu aucune froideur entre nous, il m'étreignit.

Toute sa mélancolie avait disparu. Son visage vibrait d'une fougue qui se communiqua a mes hommes attroupés autour de lui pour entendre les nouvelles, bien qu'il s'enquat d'abord des nôtres. Il avait chevauché entre les cadavres saxons et voulait savoir comment et quand ils étaient morts.

Mes hommes exagérèrent, d'une façon bien pardonnable, le nombre de ceux qui nous avaient attaqués la veille, et arthur rit d'entendre comment nous avions fait rouler deux chariots enflammés sur le versant. " Bonne idée, Derfel, bonne idée.

- Elle n'était pas de moi, Seigneur, mais de Cruenièvre. " D'un signe de tate, je montrai sa bannière. " C'est elle qui a tout fait, Seigneur. Je m'étais préparé a mourir, mais elle avait autre chose en tate.

- Comme toujours ", dit-il d'une voix douce, mais il ne posa pas d'autre question. La princesse n'était pas dans les parages et arthur ne demanda pas où elle se trouvait. Il aperçut Bors et insista pour l'embrasser et prendre de ses nouvelles, puis enfin, il grimpa sur le mur de terre herbue et étudia les campements saxons. Il resta la longtemps, pour se montrer a l'ennemi découragé, mais au bout d'un moment, il fat signe a Bors et a moi de le rejoindre. " Je n'avais pas prévu de les combattre ici, mais c'est un aussi bon endroit qu'un autre. Meilleur que bien d'autres, en fait. Sont-ils tous la ? " demanda-t-il a Bors.

Bors avait de nouveau bu, en prévision de l'assaut saxon, mais il fit de

son mieux pour paraître sobre. " Tous, Seigneur. Sauf peut-être la garnison de Caer ambra. Ils étaient censés poursuivre Culhwch. " D'un mouvement saccadé de sa barbe, Bors montra la colline à l'est où d'autres Saxons venaient se joindre au campement. " Peut-être que ce sont eux, Seigneur ?

Où juste des bandes de pillards ?

- La garnison de Caer ambra n'a jamais trouvé Culhwch, dit Arthur, car j'ai reçu un message de lui, hier. Il n'est pas loin d'ici, Cuneglas non plus.

Dans deux jours, nous aurons cinq cents hommes de plus, et les Saxons ne seront plus que le double de nous. " Il rit. " Bravo, Derfel !

- Bravo ? " demandai-je surpris. Je m'étais attendu à sa désapprobation, pour m'être fait piéger si loin de Corinium.

" Il fallait les combattre quelque part et tu as choisi cet endroit. Il me plaît. Nous occupons une situation élevée. " Il parlait fort, voulant que sa confiance se propage parmi mes hommes. " J'aurais dû arriver ici plus tôt, ajouta-t-il à mon intention, seulement je n'étais pas certain que Cerdic mordrait à l'hameçon.

- L'hameçon, Seigneur ?

- Toi, Derfel, toi. " Il rit et descendit d'un bond du rempart. " La guerre n'est faite que de hasard, n'est-ce pas ? Et c'est par hasard que tu as trouvé un endroit où nous pouvons les vaincre.

- Tu veux dire qu'ils s'épuiseront à grimper la colline ?

- Ils ne seront pas assez bêtes pour cela, dit-il joyeusement. Non, je crains que nous ne soyons obligés de descendre et de nous battre dans la vallée.

- avec quelles forces ? demandai-je amèrement, car même en comptant les troupes de Cuneglas, ils nous surpassaient encore terriblement en nombre.

- avec tous les hommes que nous avons, répliqua Arthur avec optimisme. Mais pas avec les femmes ; je peris qu'il est temps d'envoyer nos familles dans un endroit moins dangereux. "

Nos compagnes et nos enfants n'eurent pas besoin d'aller loin ; il y avait un village à une heure de marche et la plupart y trouvèrent un

abri. au moment même où ils quittaient le Mynydd Baddon, d'autres lanciers d'Arthur survinrent. C'étaient les hommes qu'il avait rassemblés au voisinage de Corinium, et qui comptaient parmi les meilleurs de Bretagne. Sagramor arriva avec ses guerriers endurcis et, comme Arthur, il alla se poster à l'angle sud du Mynydd Baddon afin que les Saxons puissent voir sa silhouette mince dans son harnois noir se découper sur l'horizon. Un sourire exceptionnel éclaira son visage. " Leur présomption les a rendus imbéciles, dit-il avec mépris. Ils se sont piégés eux-mêmes dans la plaine et ils n'en bougeront plus maintenant.

- Pourquoi ?

- Une fois qu'un Saxon a construit une cabane, il n'aime pas qu'on l'oblige à se remettre en marche. Il faudra à Cerdic une semaine au moins pour les tirer de là. " Les Sa'is et leurs familles s'étaient installés confortablement et maintenant, la vallée ressemblait à deux villages, tout en longueur, faits de petites cabanes aux toits de chaume. L'un d'eux était proche d'aquae Sulis, alors que l'autre se trouvait à une lieue de là, dans le coude que faisait la rivière. Les hommes de Cerdic s'y étaient installés tandis que les lanciers d'Aelle cantonnaient, soit dans la cité, soit dans les huttes qu'ils venaient de construire alentour. J'avais été surpris que les Saxons s'installent à aquae Sulis au lieu de la brûler, mais à chaque aube, une longue procession franchissait les portes, laissant derrière elle la vision réconfortante de la fumée des cuisines qui s'élevait des toits de chaume ou de tuiles. L'invasion saxonne avait été rapide, mais maintenant, leur impétuosité semblait s'être épuisée. " Pourquoi ont-ils divisé leur armée en deux ? demanda Sagramor en regardant avec incrédulité l'intervalle séparant le campement d'Aelle des cabanes de Cerdic.

235

- Pour ne nous laisser qu'un endroit où aller, ici, dis-je en montrant la vallée, où nous serons coincés entre les deux.

- Et où nous pourrions les garder divisés, fit remarquer joyeusement Sagramor. En outre, dans quelques jours*ils devront compter avec les maladies. " Celles-ci apparaissent toujours lorsqu'une armée s'établit quelque part. C'était une peste de ce genre qui avait arrêté la dernière invasion de la Dumnonie par Cerdic, et une maladie cruellement contagieuse qui avait affaibli notre armée quand nous avions marché sur Londres.

Je craignais qu'un tel fléau puisse nous affaiblir maintenant, mais pour

une raison quelconque, nous fîmes épargnés ; peut-être parce que nous n'étions pas nombreux, ou parce qu'Arthur dissémina son armée sur les deux lieux de crâtes qui couraient derrière le Mynydd Baddon. Mes hommes et moi, nous restâmes sur le mont, mais les lanciers qui venaient d'arriver tinrent les collines du nord. Pendant les deux premiers jours qui suivirent l'arrivée d'Arthur, l'ennemi aurait encore pu s'en emparer, car de minces garnisons occupaient leurs sommets, mais les cavaliers paraissaient sans cesse et Arthur gardait ses lanciers en mouvement entre les arbres de la crête pour laisser croire que leur nombre était plus grand qu'en réalité.

Les Saxons nous surveillaient, mais n'attaquèrent pas, et le troisième jour, Cuneglas et ses hommes arrivèrent du Powys et nous permirent de garnir toute la chaîne de postes de surveillance qui pourraient nous prévenir si un assaut saxon nous menaçait. L'ennemi nous surpassait toujours en nombre, mais nous tenions les hauteurs et avions maintenant des lances pour les défendre.

Les Saxons auraient dû quitter la vallée. Ils auraient pu marcher jusqu'à la mer de Severn et assiéger Glevum, nous aurions été obligés d'abandonner notre position élevée et de les suivre, mais Sagramor avait raison : des hommes qui se sont confortablement installés rechignent à bouger, aussi Cerdic et Aelle demeurèrent obstinément dans la vallée où ils croyaient nous assiéger, alors qu'en fait c'était le contraire. Ils finirent par mener quelques assauts dans les collines, mais ne poussèrent par leur avantage jusqu'au bout. Les Saxons gravissaient une pente, mais quand un rang de boucliers apparaissait au sommet, plutôt s'opposer à eux, et qu'une troupe des lourds cavaliers d'Arthur se montrait sur leur flanc, lances levées, leur ardeur se refroidissait, ils retournaient furtivement dans leurs villages, et chaque échec saxon accroissait notre confiance.

Cette confiance était si grande qu'après l'arrivée de l'armée de Cuneglas, Arthur estima qu'il pouvait nous laisser. J'en fus d'abord étonné, car il n'offrit aucune explication sur la course importante qui allait l'emmener à un jour de chevauchée vers le nord. Je suppose que mon étonnement devait se lire sur mon visage, car il passa le bras autour de mes épaules. " Nous n'avons pas encore gagné.

- Je le sais, Seigneur.

- Mais quand nous le ferons, Derfel, je veux que cette victoire soit écrasante. aucune autre ambition ne pourrait me pousser à m'éloigner d'ici.

" Il me sourit. " Tu me fais confiance ?

- Bien s^or, Seigneur. "

Il laissa le commandement a Cuneglas avec l'ordre strict de ne pas lancer d'attaque dans la vallée. Les Saxons devaient toujours s'imaginer que nous étions acculés, et pour renforcer cette duperie, une poignée de volontaires fit semblant de désertre et courut jusqu'aux camps saxons porter la nouvelle que nos hommes étaient si découragés que certains s'enfuyaient, et que nos chefs se disputaient furieusement pour savoir s'ils resteraient pour affronter l'assaut saxon ou iraient supplier le roi du Gwent de leur offrir asile.

" Je ne suis toujours pas certain qu'il y ait un moyen d'en finir, m'avoua Cuneglas le jour du départ d'arthur. Nous sommes assez forts pour leur résister sur une position élevée, mais pas assez pour descendre les battre dans la vallée.

- Peut-atre qu'arthur est allé chercher de l'aide, Seigneur Roi ? suggérai-je

- quelle aide ? demanda Cuneglas.

- Culhwch, peut-atre ? " dis-je en pensant que c'était improbable car on le disait a l'est et arthur avait chevauché vers le nord. " Ongus Mac airem ?

" Le roi de Démétie nous avait promis son aide, mais les Irlandais n'étaient pas encore venus.

" Ongus, peut-atre, mais mame avec les Blackshields, nous n'aurions pas assez d'hommes pour vaincre ces b,tards. Pour cela, il nous faudrait les lanciers du Gwent.

- Et Meurig ne voudra pas.

- Non, dit Cuneglas, pourtant il y a en a, parmi eux, qui ne souhaitent que cela. Ils se souviennent encore de Lugg Vale. " Il me fit un sourire forcé, car en cette occasion, il avait été notre ennemi et les guerriers du Gwent, nos alliés, avaient craint de marcher contre l'armée menée par le père de Cuneglas. Certains en avaient encore honte, une honte aggravée encore par la victoire

permettait, notre chef pourrait nous amener certains de ces volontaires ; mais je ne voyais toujours pas comment il pourrait lever assez d'hommes pour que nous puissions descendre dans ce nid de Saxons pour les y massacrer.

" Peut-etre est-il parti chercher Merlin ", suggéra Guenièvre.

Elle avait refusé de partir avec les autres femmes et les enfants, affirmant qu'elle voulait assister a la bataille, défaite ou victoire.

arthur aurait pu insister pour qu'elle parte, mais dès son arrivée ici, Guenièvre s'était cachée dans la cabane grossière édifée sur le plateau et n'en était ressortie qu'après son départ. arthur savait s'ement qu'elle était restée sur le Mynydd Baddon car, regardant nos femmes partir d'un oil attentif, il avait d° s'apercevoir qu'elle n'était pas parmi elles, pourtant il n'avait rien dit. quand Guenièvre reparut, elle non plus ne parla pas d'arthur, mame si elle sourit en remarquant qu'il n'avait pas ôté

sa bannière des remparts. Je l'avais encouragée a quitter le mont, mais elle accueillit ma suggestion avec mépris et aucun de mes hommes ne voulait qu'elle s'en aille. Ils attribuaient, a juste titre, leur survie a Guenièvre et, pour exprimer leur reconnaissance, ils l'équipè-rent pour la bataille. Ils avaient dépouillé un cadavre saxon de sa belle cote de mailles et, une fois le sang nettoyé, la lui avaient offerte ; ils avaient peint son symbole sur un bouclier saxon et l'un de mes hommes lui avait mame cédé son propre casque orné d'une queue de loup, a laquelle il tenait plus que tout. La princesse était maintenant vature comme mes lanciers et, chose troublante, avait réussi a rendre le harnois séduisant. Elle était devenue notre talisman, l'héroÔne de tous mes hommes.

" Personne ne sait oa se trouve Merlin, rappelai-je.

- La rumeur court qu'il est en Démétie, dit Cuneglas, alors peut-atre reviendra-t-il avec Ongus ?

- Et votre druide ? lui demanda Guenièvre.

- Malaine est ici et il sait assez bien maudire. Pas comme Merlin, peut-atre, mais suffisamment bien.

- Et Taliesin ? " poursuivit-elle.

Cuneglas ne parut pas surpris qu'elle ait entendu parler du jeune

barde, car sa renommée se répandait aussi vite que le vent. " Il est parti a la recherche de Merlin.

- Est-il vraiment bon ?

- Vraiment. En chantant, il peut faire descendre les aigles du ciel et tirer les saumons de leur torrent.

238

- Je fais des prières pour que nous l'entendions bientôt ", conclut Guenièvre, et vraiment, ces étranges journées passées sur ce sommet ensoleillé semblaient plus faites pour les chants que pour le combat. Le printemps était devenu beau, l'été se faisait proche, nous pareissions sur l'herbe tiède et regardions nos ennemis qui semblaient soudain frappés d'impuissance. Ils tentèrent quelques assauts inefficaces dans les collines, mais ne firent aucun véritable effort pour quitter la vallée.

Plus tard, nous apprimes qu'ils se disputaient. aelle voulait rassembler tous les lanciers saxons et frapper au nord, divisant ainsi notre armée en deux corps qui pourraient atre détruits séparément, mais Cerdic préférait attendre que nous soyons a court de provisions et que notre confiance décline, bien que ce f't un vain espoir car nous avions de la nourriture en abondance et notre confiance ne faisait que croatre. C'étaient les Saxons que la famine menaçait, car les cavaliers légers d'arthur harcelaient leurs expéditions de pillage, et leur confiance qui s'étiolait, car au bout d'une semaine nous aperç'mes des monticules de terre fraachement retournés non loin de leurs cabanes, et nous comprames que l'ennemi enterrait ses morts.

La maladie qui liquéfie les boyaux et dépouille un homme de sa force frappait les Saxons, les affaiblissant de jour en jour. Les femmes posaient des nasses dans la rivière pour nourrir leurs enfants, les hommes enterraient les cadavres, et nous, nous étions allongés au soleil a parler de bardes.

arthur revint le lendemain du jour oa les Saxons creusèrent leurs premières tombes. Il éperonna son cheval pour traverser le col et remonter le versant nord abrupt du Mynydd Baddon, incitant Guenièvre a coiffer son casque et a s'accroupir parmi un groupe d'hommes. Sa chevelure rousse s'étalait dans son dos comme une bannière, mais arthur fit semblant de ne rien voir. Je m'étais rendu a sa rencontre jusqu'a mi-pente, mais la je m'arratai et le regardai avec étonnement.

Son bouclier, fait de planches de saule recouvertes de cuir, sur lequel

on avait martelé un fin placage d'argent poli qui réfléchissait la lumière du soleil, portait maintenant un nouveau symbole : une croix, une croix rouge faite de bandes de tissu collées sur le métal. La croix chrétienne. Il vit ma stupéfaction et me fit un large sourire. " «a te plaat, Derfel ?

- Tu es devenu chrétien, Seigneur ? " J'étais consterné. " Nous sommes tous devenus chrétiens, Derfel, toi aussi. Fais chauffer une lame et marque vos boucliers d'une croix. "

Je crachai pour conjurer le mauvais sort. " Tu veux que nous fassions cela, Seigneur ?

- Tu m'as entendu, Derfel. " Il se laissa glisser du dos de Llamrei et gagna les remparts sud d'oa il pouvait contempler l'ennemi. " Ils sont toujours la, bien. "

Cuneglas, descendu lui aussi a sa rencontre, avait entendu l'ordre d'arthur. " Tu veux que nous mettions une croix sur nos boucliers ? lui dit-il.

- Je ne saurais rien exiger de toi, Seigneur Roi, mais si tu marques ton bouclier et ceux de tes hommes d'une croix, je t'en serais reconnaissant.

- Pourquoi ? " demanda-t-il d'un air farouche. Son opposition a la nouvelle religion était bien connue.

" Parce que la croix est le prix a payer pour l'armée du Gwent ", répliqua arthur qui contemplait toujours l'ennemi.

Cuneglas le regarda comme s'il avait du mal a en croire ses oreilles.

" Meurig va venir ? demandai-je.

- Non, pas Meurig, répondit arthur en se tournant vers nous. Le roi Tewdric. Ce bon Tewdric. "

Tewdric était le père de Meurig, ce roi qui avait abandonné son trône pour se faire moine, et arthur s'était rendu dans le Gwent pour implorer le vieil homme. " Je savais que c'était possible, me dit arthur, parce que Galahad et moi, nous nous sommes entretenus avec lui pendant tout l'hiver.

" Pour commencer, le vieux roi avait rechigné a abandonner sa vie pieuse et étriquée, mais d'autres hommes du Gwent avaient ajouté

leurs voix aux prières d'arthur et de Galahad, si bien qu'après des nuits passées à prier dans sa petite chapelle, Tewdric aurait fini par déclarer, à contrecour, qu'il remonterait temporairement sur le trône et mènerait l'armée de son pays contre les Saxons. Meurig avait combattu cette décision, qu'il considérait à juste titre comme un blâme et une humiliation, mais l'armée qui soutenait le vieux roi s'était aussitôt mise en marche pour le sud. "

Il y avait un prix à payer, reconnut arthur. Je devais rendre hommage à leur Dieu et promettre de lui attribuer la victoire, mais j'aurais fait la même chose avec n'importe quel dieu pour que Tewdric nous amène ses lanciers.

- Et le reste du prix ? " demanda Cuneglas avec finesse. arthur fit la grimace. " Ils veulent que tu laisses les missionnaires de Meurig entrer dans ton pays.

- Rien que cela ?

- J'ai peut-être donné l'impression que tu leur ferais bon accueil, avoua arthur. Je suis désolé, Seigneur Roi. Cette exigence ne m'a été imposée qu'il y a deux jours, l'idée venait de Meurig et il fallait bien lui sauver la face. " Cuneglas fit lui aussi la grimace. Il s'était efforcé de préserver son royaume du christianisme, estimant que le Powys n'avait que faire de l'acrimonie qui accompagnait toujours la nouvelle foi, mais/il ne protesta pas. Mieux valait des chrétiens dans le Powys que des Saxons.

" C'est tout ce que tu as promis à Tewdric, Seigneur ? " demandai-je, soupçonneux. Je me souvenais que Meurig avait réclamé le trône de Dumnonie et qu'arthur désirait ardemment être dégagé de ses responsabilités.

" Ces traités comportent toujours quelques petits détails qui ne valent pas la peine qu'on s'en inquiète, répondit arthur avec désinvolture. J'ai promis de relâcher Sansum. Il est maintenant évêque de Dumnonie ! Et de nouveau conseiller royal. Tewdric a insisté là-dessus. Chaque fois que j'enfonce notre bon évêque, il refait surface. " Il rit.

" Est-ce tout ce que tu as promis, Seigneur ? demandai-je encore, toujours méfiant.

- J'ai promis ce qu'il fallait pour m'assurer que le Gwent viendrait à notre aide, répondit fermement arthur, et ils ont juré d'être ici dans deux jours avec six cents excellents lanciers. Mame agricola a décidé qu'il n'était pas trop vieux pour se battre. Tu te souviens d'agricola, Derfel ?

- Bien s'r, Seigneur. " agricola, l'ancien seigneur de la guerre de Tewdric, comptait certes un grand nombre d'années, mais il n'en restait pas moins l'un des plus illustres guerriers de Bretagne.

" Ils viendront tous de Glevum, dit arthur en montrant du doigt l'endroit où la route de l'ouest entrait dans la vallée de la rivière ; quand ils se montreront, je me joindrai à lui avec mes hommes et, ensemble, nous mènerons l'assaut. " Il était monté sur les remparts pour contempler la profonde vallée, mais en esprit, il ne voyait pas les champs, les routes et les récoltes agitées par le vent, ni les tombes de pierre du cimetière romain, mais la bataille qui se déployait sous ses yeux. " Les Saxons seront d'abord interdits, mais pour finir, ils se porteront en masse sur cette route. " Il montrait la Voie du Fossé, au pied du Mynydd Baddon. " Et toi, Seigneur Roi - il s'inclina devant Cuneglas -, et toi, Derfel - il sauta du rempart et me fourra son doigt dans le ventre -, vous attaquerez sur le flanc. Descendus tout droit de la colline pour rompre leur mur de boucliers ! Nous vous rejoindrons - il replia la main pour montrer comment ses troupes se refermeraient sur le flanc nord des Saxons -, et alors nous les acculerons à la rivière.

- Et ils fuiront vers l'est, dis-je avec aigreur.

- Non. Culhwch partira vers le nord demain pour se joindre aux Blackshields d'Ongus Mac airem qui quittent Corinium en ce moment même. " Il avait tout lieu d'être fier de lui, car si cela marchait, nous cernerions l'ennemi et pourrions le massacrer. Mais ce plan n'était pas sans risque. Une fois les hommes de Tewdric et les Blackshields d'Ongus arrivés, nous serions presque aussi nombreux que l'ennemi, mais arthur se proposait de diviser notre armée en trois et, si les Saxons gardaient la tête froide, ils pourraient nous détruire séparément. Mais s'ils paniquaient, si notre assaut était assez furieux, s'ils étaient désorientés par le bruit, la poussière et l'horreur, nous pourrions les conduire au massacre comme des bestiaux. "

Deux jours, dit arthur, plus que deux jours. Prions pour que les Saxons n'apprennent rien de nos plans, et pour qu'ils restent où ils sont. " Il fit venir Llamrei, jeta un coup d'œil au lancier roux, puis alla rejoindre Sagamor sur la crête, de l'autre côté du col.

La nuit précédant la bataille, nous gravâmes des croix sur nos boucliers.

Pour une victoire, c'était peu cher payer, mais je savais qu'il y aurait un autre tribut à verser. Notre sang. "Je crois, Dame, dis-je à Guenièvre ce soir-là, que vous feriez mieux de rester ici demain. "

Elle et moi partagions une corne d'hydromel. J'avais découvert qu'elle aimait parler tard dans la nuit et j'avais pris l'habitude de m'asseoir près de son feu avant d'aller dormir. Ma proposition la fit rire. " Je t'ai toujours pris pour un homme obtus, Derfel, obtus, malpropre et flegmatique.

Maintenant, je t'aime bien, aussi je t'en prie, ne me fais pas penser que j'avais raison depuis le début, a ton sujet.

- Dame, la suppliai-je, la place d'une femme n'est pas dans un mur de boucliers.

- En prison non plus, Derfel. En outre, crois-tu pouvoir gagner sans moi ?

" Elle était assise sur le seuil de la cabane que nous avions fabriquée avec les chariots et des arbres. Nous lui avions attribué toute une extrémité du b,timent, et ce soir, elle

"MI

m'avait invité a partager un souper composé d'un morceau de viande légèrement br°lé, prélevé sur l'un des boufs qui avaient tiré les chariots jusqu'au sommet du Mynydd Baddon. Maintenant, le feu de notre souper se mourait en lançant une mince fumée vers les brillantes étoiles qui ornaient la vo°te du monde. La lune, en forme de faucille, frôlait les collines du sud, soulignant les silhouettes des sentinelles qui arpentaient nos remparts. " Je veux vivre cette aventure jusqu'au bout. > >, Ses yeux brillaient dans l'ombre. " Rien ne m'a donné autant de plaisir depuis des années, Derfel, oui, des années.

- Ce qui se passera demain dans la vallée, Dame, ne sera pas agréable. Ce sera une t,che cruelle.

- Je sais, mais tes hommes croient que je peux leur apporter la victoire.

Les priveras-tu de ma présence alors que la t,che s'avère rude ?

- Non, Dame. Mais restez en sécurité, je vous en prie. "

La véhémence de mes propos la fit sourire. " Désires-tu que je survive, Derfel, ou crains-tu qu'arthur se f,che contre toi, s'il m'arrivait malheur ? "

J'hésitai. " Je pense qu'il pourrait se mettre en colère, Dame ", avouai-

je.

Guenièvre savoura cette réponse un moment. " T'a-t-il questionné a mon propos ?

- Non, pas une fois. "

Elle regarda fixement ce qui restait de flammes. " Peut-atre est-il amoureux d'argante, dit-elle avec une tristesse raveuse.

- Je doute qu'il puisse mame supporter sa vue. " Une semaine auparavant, je n'aurais pas été aussi franc, mais Guenièvre et moi étions devenus plus proches. " Elle est beaucoup trop jeune pour lui, et pas assez intelligente. "

Elle me regarda, et je lus un défi dans ses yeux que le feu faisait briller. " Je me croyais intelligente, jadis. Mais vous pensez tous que je suis une idiote, n'est-ce pas ?

- Non, Dame.

- Tu as toujours été un piètre menteur, Derfel. C'est pour cela que tu n'es jamais devenu courtisan. Pour atre un bon courtisan, il faut mentir avec le sourire. " Elle contempla fixement le feu, et demeura silencieuse un long moment. quand elle reprit la parole, son ton de moquerie affectueuse avait disparu. Peut-atre était-ce la proximité de la bataille qui lui inspirait un accent de vérité que je ne lui avais jamais entendu. "Je me suis conduite

243

comme une idiote, dit-elle doucement, si doucement que je dus me pencher pour l'entendre par-dessus le crépitement du feu et les chants de mes hommes. Je me dis maintenant que c'était une sorte de folie, mais je ne crois pas que ce soit vrai. Cten'était que de l'ambition. " Elle se tut de nouveau en regardant les petites flammes vacillantes. " Je voulais atre l'épouse d'un César.

- Vous l'étiez.

- Non. arthur n'est pas un César. Ce n'est pas un tyran, et je crois que c'est ce que j'attendais de lui, qu'il soit quelqu'un comme Gorfyddyd. " Le père de Ceinwyn et de Cuneglas, le roi brutal du Powys, l'ennemi d'arthur et, si la rumeur était vraie, l'amant de Guenièvre. Elle dut y penser car elle me défia soudain du regard. " T'ai-je jamais dit qu'il

avait tenté de me violer ?

- Oui, Dame.

- Ce n'était pas vrai. " Elle parla d'un ton morne. " Il n'a pas seulement essayé, il m'a vraiment violée. Ou je me suis dit que c'était un viol. "

Ses paroles sortaient par jets de sa bouche, comme si la vérité était une chose très dure à admettre. " Mais peut-être n'en était-ce pas un. Je voulais des honneurs, un titre, de l'or. " Elle tripotait l'ourlet de son justaucorps, arrachant des petits bouts de fil au tissu effrangé. J'étais gagné, mais ne l'interrompis pas parce que je savais qu'elle désirait parler. " Je ne les ai pas obtenus de lui. Il savait ce que je désirais, mais encore mieux ce qu'il voulait lui-même et n'a jamais eu l'intention de me payer à mon juste prix. Il a préféré me fiancer à Valerin. Sais-tu ce que j'allais faire de ce garçon ? " Ses yeux me défièrent de nouveau, et cette fois, ce n'était pas le feu qui les faisait briller, mais l'éclat des larmes.

" Non, Dame.

- J'allais faire de lui le roi du Powys, dit-elle d'un air vindicatif.

J'allais me servir de Valerin pour me venger de Gorfyddyd. J'aurais pu le faire, mais j'ai rencontré arthur.

- Ł LuggVale, j'ai tué Valerin, dis-je avec circonspection.

- Je savais que c'était toi.

- Et il avait au doigt, Dame, un anneau portant votre emblème. "

Elle me regarda fixement. Elle savait de quel anneau je parlais. " avec une croix d'amant ?

- Oui, Dame ", dis-je en touchant mon propre anneau d'amant, jumeau de celui de Ceinwyn. Beaucoup de gens portaient des anneaux d'amants ornés d'une croix, mais peu

d'entre eux des croix d'or tirées du Chaudron de Clyddno Eiddyn, comme Ceinwyn et moi. " qu'as-tu fait de l'anneau ?

- Je l'ai jeté dans une rivière.

- En as-tu parlé à quelqu'un ?

- Seulement a Ceinwyn. Et Issa est au courant parce que c'est lui qui l'a trouvé et me l'a apporté.

- Et tu n'en as rien dit a arthur ?

/

- Non. "

Elle sourit. " Je pense que tu as été un meilleur ami que je ne le croyais, Derfel.

- Celui d'arthur, Dame. C'est lui que je protégeais, pas vous.

- Je suppose que oui. " Elle regarda de nouveau le feu. " quand tout sera fini, j'essaierai de donner a arthur ce qu'il désire.

- Vous-mame ? "

Ma suggestion parut la surprendre. " Le désire-t-il ?

- Il vous aime. Il ne peut pas poser de questions sur vous, mais il vous cherche chaque fois qu'il vient ici. Il vous cherchait, mame quand vous étiez aYnys Wydryn. Il ne m'a jamais parlé de vous, mais en a rabattu les oreilles de Ceinwyn. "

Guenièvre fit la grimace. " Sais-tu combien l'amour peut atre écourant, Derfel ? Je n'ai pas envie d'atre adorée. Je ne veux pas que tous mes caprices soient satisfaits. Je veux sentir qu'on peut me rendre morsure pour morsure. " Elle parlait avec véhémence, et comme j'ouvrais la bouche pour défendre arthur, elle me la ferma d'un geste. "Je sais, Derfel, je n'ai plus le droit de rien vouloir. Je me conduirai bien, je te le promets.

" Elle sourit. " Sais-tu pourquoi arthur fait semblant de ne pas me voir, en ce moment ?

- Non, Dame.

- Parce qu'il ne veut pas m'affronter avant d'avoir remporté la victoire.
"

Guenièvre avait probablement raison, mais arthur n'avait montré aucun signe d'affection pour elle, et je jugeai préférable de la mettre en garde. "

Peut-atre la victoire lui suffira-t-elle. "

Elle secoua la tête. " Je le connais mieux que toi, Derfel. Je le connais si bien que je peux le décrire d'un seul mot. "

J'essayai de deviner quel mot cela pouvait être. Brave ? Certainement, pourtant cela laissait de côté sa consécration à un idéal. Je me demandai si dévoué était un meilleur choix, mais cela ne

245

décrivait pas sa fébrilité. Bon ? Certes il l'était, mais ce mot plat évacuait la colère qui pouvait le rendre imprévisible. " quel mot, Dame?

- Solitaire, répondit Guenièvre, et je me souviens que Sagra-mor, dans la grotte de Mithra, avait dit la même chose. C'est un solitaire, comme moi.

alors, donnons-lui la victoire et peut-être ne le sera-t-il plus.

- que les Dieux vous gardent saine et sauve, Dame.

- La déesse, peut-être. " Elle vit l'expression d'horreur qui se peignit sur mon visage, et rit. " Pas Isis, Derfel, non pas Isis. " C'était le culte de cette déesse qui avait poussé Guenièvre dans le lit de Lancelot et causé la douleur d'Arthur. " Je pense que ce soir, je vais prier Sulis.

Elle semble convenir mieux à la situation.

- J'ajouterai mes prières aux vôtres, Dame. "

Elle me retint en levant la main lorsque je me levai pour partir.

"Nous allons gagner, Derfel, dit-elle avec gravité, nous allons gagner, et tout changera. " Nous avions dit cela si souvent, et rien n'avait jamais changé.

Mais maintenant, au Mynydd Baddon, nous allons de nouveau essayer.

Nous tendâmes notre piège par un jour d'une beauté bouleversante. Il promettait aussi d'être long, car les nuits raccourcissaient et la lumière vespérale s'attardait jusque dans les heures ombreuses.

La veille de la bataille, Arthur avait retiré ses troupes des collines qui s'étendaient derrière le Mynydd Baddon. Il ordonna à ces hommes de laisser leurs feux de camp brûler, afin que les Saxons croient qu'ils

étaient toujours là, puis les conduisit à la rencontre des hommes du Gwent qui arrivaient sur la route de Glevum. Les guerriers de Cuneglas quittèrent aussi les collines, mais pour venir au sommet du Mynydd Baddon où ils attendirent, en compagnie de mes hommes.

Malaine, le grand druide du Powys, passa parmi les lanciers durant la nuit.

Il distribua de la verveine, des pierres d'elfe et du gui séché. Les chrétiens se rassemblèrent pour prier, mais je notai que beaucoup d'entre eux acceptaient les dons du druide. Je priai près des remparts, suppliant Mithra de nous accorder une grande victoire, puis j'essayai de dormir, mais le Mynydd Baddon résonnait du murmure des voix et du bruit monotone de la pierre sur l'acier.

J'avais déjà affûté ma lance et donné un nouveau tranchant à Hywelbane. Je ne laissais jamais un domestique s'occuper de mes armes avant une bataille, mais le faisais moi-même avec autant de fièvre que mes hommes. Une fois certain que mes lames étaient aussi aiguisées que possible, je m'étendis près de la cabane de Guenièvre. Je voulais dormir, mais ne pouvais bannir ma peur de me retrouver bientôt dans un mur de boucliers. Je guettaï des présages, craignant de voir un hibou, et priai de nouveau. Je dus finir par m'endormir d'un sommeil agité, hanté de cauchemars. Cela faisait bien longtemps que je n'avais pas combattu dans un mur de boucliers, sans parler de rompre celui de l'ennemi.

Je me réveillai, frissonnant de froid. La rosée était abondante. Les hommes grognaient et toussaient, pissaient et gémissaient. La colline puait car, bien que nous ayons creusé des latrines, il n'y avait pas de ruisseau pour emporter les ordures. " Des odeurs et des bruits d'hommes. " La voix de Guenièvre, empreinte d'une ironie désabusée, monta de l'obscurité de sa cabane.

" avez-vous dormi, Dame ?

- Un peu. " Elle rampa sous la branche basse qui lui servait de toit et de porte. " Il fait froid.

- Nous aurons chaud, très bientôt. "

Elle s'accroupit près de moi, étroitement enveloppée dans sa cape. Ses cheveux étaient emmêlés et ses yeux gonflés de sommeil. " ¿ quoi penses-tu dans la bataille ?

- ¿ rester vivant, a tuer, a gagner.

- C'est de l'hydromel ? demanda-t-elle en montrant la corne que j'avais a la main.

- De l'eau, Dame. L'hydromel ralentit un homme au combat. " Elle me prit l'eau des mains, s'éclaboussa les yeux et but le reste. Elle était inquiète, mais je savais que je ne pourrais jamais la persuader de rester sur la colline. " Et arthur, me demanda-t-elle, a quoi pense-t-il pendant une bataille ? "

Je souris. " ¿ la paix qui s'ensuivra, Dame. Il croit que chaque guerre sera la dernière.

- Pourtant il n'y aura jamais de fin a la guerre.

- Probablement jamais, mais dans cette bataille, restez près de moi, Dame.

Très près.

- Oui, Seigneur Derfel, dit-elle d'un ton moqueur, puis elle m'adressa un sourire éblouissant. Et merci, Derfel. "

246

247

Nous étions en armures lorsque le soleil s'enflamma derrière les collines pour teinter de cramoisi des bribes de nuages et projeter une ombre profonde sur la vallée des Saxons. Cette ombre s'éclaircit et se retira au fur et a mesure que le soleil aaontait. De minces volutes de brume s'élevaient de la rivière, épaississant la fumée des feux de camp entre lesquels l'ennemi se déplaçait avec une énergie inhabituelle. " Ils trament quelque chose, me dit Cuneglas.

- Peut-atre savent-ils que nous allons attaquer ?

- Ce qui nous compliquerait la vie ", répliqua-t-il d'un air mécontent, mais si les Saxons avaient eu vent de nos plans, ils ne montraient aucun signe évident de préparatifs. Nul mur de boucliers ne faisait face au Mynydd Baddon, et nulle troupe ne s'était mise en marche vers la route de Glevum. au contraire, tandis que le soleil devenait assez chaud pour dissiper la brume sur les bords de la rivière, il apparut qu'ils avaient enfin décidé d'abandonner les lieux et se préparaient a partir, bien qu'il f't impossible de dire s'ils prévoyaient de marcher

vers l'ouest, le nord ou le sud, car leur première tâche fut de rassembler leurs chariots, leurs chevaux de bât, leurs bestiaux et leur volaille. Vu d'en haut, leur camp ressemblait à une fourmilière qu'un coup de pied a plongée dans le chaos, mais peu à peu un certain ordre émergea. Les hommes d'aelle amassaient leurs bagages à la porte nord d'aquae Sulis tandis que ceux de Cerdic se rangeaient près de leur campement, au coude de la rivière. Une poignée de cabanes furent br^olées et sans doute prévoyaient-ils de mettre le feu aux deux camps avant de partir. Une troupe de cavaliers légèrement armée s'en alla la première, empruntant la route de Glevum, en direction de l'ouest. "

Domage pour eux ", dit tranquillement Cuneglas. Les éclaireurs dépachés sur le chemin que les Saxons espéraient emprunter chevauchaient droit vers l'attaque-surprise d'arthur.

Nous attendames. Nous ne descendrions pas de la colline avant que l'armée de notre chef soit en vue, et alors, il nous faudrait combler rapidement l'intervalle entre les troupes de Cerdic et les hommes d'aelle. Celui-ci devrait affronter la furie d'arthur pendant que mes lanciers et les soldats de Cuneglas empacheraient Cerdic de venir à son secours. Ils nous surpassaient en nombre, mais arthur espérait faire une percée dans l'armée de mon père pour nous apporter son aide. Je jetai un coup d'oeil sur la gauche, désirant apercevoir les hommes d'Ongus sur la Voie du 248

Fossé, mais cette route lointaine restait vide. Si les Blackshields ne venaient pas, Cuneglas et moi serions pris au piège entre les deux moitiés de l'armée saxonne. En regardant mes hommes, je remarquai leur nervosité.

Ils ne pouvaient pas voir ce qui se passait dans la vallée car j'avais insisté pour qu'ils demeurent cachés jusqu'à ce que nous lancions notre attaque de flanc. Certains avaient les yeux fermés, quelques chrétiens s'étaient agenouillés les bras étendus, pendant que d'autres frottaient des pierres sur les lames de lances déjà coupantes comme des rasoirs. Malaine, le druide, chantait un sort de protection, Pyrllig priait et Guenièvre me regardait fixement avec de grands yeux comme si elle pouvait lire sur mon visage ce qui allait se passer.

Les éclaireurs saxons avaient disparu à l'ouest, mais ils revinrent soudain au galop. La poussière se soulevait sous les sabots de leurs chevaux. Leur vitesse suffisait à nous dire qu'ils avaient aperçu arthur et, bientôt, cette agitation désordonnée des préparatifs saxons se transformerait en un mur de boucliers et de lances. J'empoignai la longue hampe en frêne de mon arme, fermai les yeux et décochai une

prière vers le firmament où Bel et Mithra devaient écouter.

" Regarde-les ! " s'exclama Cuneglas pendant que je priais, et j'ouvris les yeux pour voir la ruée d'Arthur remplir l'extrémité ouest de la vallée. Le soleil brillait sur les visages et scintillait sur des centaines de lances nues et de casques polis. Près de la rivière, ses cavaliers éperonnèrent leurs montures pour s'emparer du pont, au sud d'Aquae Sulis, tandis que la longue ligne des troupes du Gwent s'engageait au centre de la vallée. Les hommes de Tewdric portaient l'équipement romain : plastrons de bronze, manteaux rouges et casques aux épais plumets, si bien que, vus du sommet du Mynydd Baddon, ils ressemblaient à des phalanges cramoisi et or sous une multitude de bannières qui arboraient, au lieu du taureau noir du Gwent, des croix chrétiennes rouges. Au nord, Sagramor menait les lanciers d'Arthur sous son vaste étendard noir accroché à une hampe que surmontait un crâne de Saxon. Encore aujourd'hui, je peux fermer les yeux et voir cette armée avancer, voir le vent agiter cette mer de drapeaux au-dessus des lignes inflexibles, voir la poussière s'élever du sol derrière elles, et voir les récoltes en pleine croissance piétinées, aplaties, par leur passage.

alors que devant elle, c'était la panique, le chaos. Les Saxons couraient prendre leur armure, ou sauver leur épouse, cher-249

chaient leur chef ou se ralliaient en groupes qui lentement se rejoignaient pour former le premier mur de boucliers près de leur campement d'Aquae Sulis, mais c'était un mur de fortune, mince et mal équipé, et un cavalier leur fit signe de reculer. À ces hommes de Cerdic formèrent plus rapidement leurs rangs, sur notre gauche, mais ils étaient encore à plus d'une lieue des troupes d'Arthur, ce qui signifiait que les hommes d'Aelle devaient supporter le plus fort de l'assaut. À l'arrière-garde de cette attaque, la masse sombre de nos recrues dépenaillées avançait armée de faux, de haches, de pioches et de gourdins.

Je vis la bannière d'Aelle s'élever parmi les tombeaux du cimetière romain et ses lanciers reculer en hâte pour se rallier sous son crâne ensanglanté.

Les Saxons avaient déjà abandonné Aquae Sulis, leur campement de l'ouest, et les bagages rassemblés aux portes de la cité ; peut-être espéraient-ils que les hommes d'Arthur s'arrêteraient pour piller les chariots et les chevaux de bétail, mais notre chef avait vu le danger, aussi mena-t-il ses troupes très au nord de la muraille. Les lanciers du Gwent s'étaient établis au pont, laissant la cavalerie lourde libre de

chevaucher derrière cette ligne cramoisi et or. Tout semblait arriver si lentement. Du Mynydd Baddon, nous avions le champ visuel d'un aigle et nous vâmes les derniers Saxons franchir en courant la muraille éboulée de la cité, le mur de boucliers d'aelle se durcir enfin et les hommes de Cerdic se précipiter sur la route pour le renforcer, et nous exhortâmes silencieusement arthur et Tewdric à avancer, souhaitant qu'ils écrasent les hommes d'aelle avant que Cerdic puisse se joindre à la bataille, mais on aurait dit que l'assaut adoptait maintenant un train d'escargot. Nul ne semblait se hâter, sinon les messagers montés qui filaient comme des flèches entre les troupes de lanciers.

Les forces d'aelle avaient reculé à un quart de lieue d'aquae Sulis avant de former leurs rangs et maintenant elles attendaient l'assaut d'arthur.

Leurs sorciers caracolaient dans les champs entre les armées, mais je ne vis pas de druides devant les hommes de Tewdric. Ils marchaient sous la garde de leur Dieu chrétien et, enfin, après avoir remis de l'ordre dans leur mur de boucliers, ils se rapprochèrent de l'ennemi. Je m'attendais à voir s'engager une conférence entre les lignes, les chefs des armées échanger leurs insultes rituelles pendant que les adversaires se jaugeaient mutuellement. J'avais vu des murs de boucliers se regarder fixement durant des heures pendant que les hommes rassemblaient leur courage pour charger, mais ces chrétiens du Gwent ne

s'arratèrent pas. Il n'y eut pas de rencontre des chefs, les sorciers saxons n'eurent pas le temps de jeter leurs sorts, car les chrétiens baissèrent simplement leurs lances, levèrent leurs écus oblongs ornés de croix et marchèrent droit, entre les tombes romaines, vers les boucliers de l'ennemi.

Nous entendâmes sur la colline le heurt sonore des deux murs. Un grondement sourd, comme un coup de tonnerre souterrain, le bruit de centaines de boucliers et de lances se heurtant tandis que les deux grandes armées s'écrasaient l'une contre l'autre. Les hommes du Gwent s'étaient arratés, retenus par le poids des Saxons qui pesaient contre eux, et je savais que des hommes étaient en train de mourir. Transpercés par une lance, fendus en deux par une hache, piétinés. Des hommes crachaient et montraient les dents par-dessus le bord de leurs boucliers, et la pression des corps devait être si grande qu'on pouvait à peine brandir une épée.

Puis les guerriers de Sagramor prirent l'ennemi par le flanc. Les Numides avaient espéré déborder aelle, mais le roi saxon avait vu le danger et envoyé des troupes de réserve former une ligne de boucliers

et de lances qui reçut la charge de Sagramor. De nouveau, le choc des boucliers retentit, puis, pour nous qui avons le champ visuel d'un aigle, la bataille devint étrangement statique. Deux armées étaient engagées corps a corps, l'arrière-garde poussait ceux qui étaient devant, les combattants de la première ligne s'efforçaient de libérer leurs lances pour frapper de nouveau, et pendant tout ce temps, les hommes de Cerdic se hâtaient sur la Voie du Fossé. Lorsque ces hommes arriveraient sur le champ de bataille, ils pourraient aisément déborder Sagramor. Ils le contourneraient par le flanc et attaqueraient son mur de boucliers par derrière. C'était pour cette éventualité qu'Arthur nous avait gardés sur la colline.

Cerdic avait dû deviner que nous étions toujours là. Il ne pouvait rien voir de la vallée, car nos hommes se cachaient derrière les remparts peu élevés du Mynydd Baddon, mais je vis le roi saxon rejoindre au galop un groupe d'hommes et leur montrer le versant. Il était temps pour nous d'entrer en action et je regardai Cuneglas. Il se tourna vers moi au même instant et me sourit. " Les Dieux soient avec toi, Derfel.

- Et avec toi, Seigneur Roi. " Je touchai la main qu'il me tendait, puis pressai ma paume contre ma cotte de mailles pour sentir la bosse rassurante de la broche de Ceinwyn.

251

Cuneglas monta sur le rempart, se tourna vers nous et cria : " Je ne suis pas doué pour les discours, mais il y a des Saxons en bas et l'on vous considère comme les meilleurs tueurs de Saxons de toute la Bretagne. alors prouvez-le ! Et souvenez-vous ! Une fois que vous serez dans la vallée, maintenez bien votre mur de boucliers ! Maintenez-le bien ! allons-y ! "

Nous poussâmes des vivats en franchissant le rebord du plateau. Les hommes de Cerdic envoyés pour espionner le sommet s'arrêtèrent, puis firent retraite comme de plus en plus de lanciers apparaissaient au-dessus d'eux.

Nous étions cinq cents à descendre la colline en biais pour aller attaquer l'avant-garde des renforts de Cerdic.

Le sol était herbu, escarpé et inégal. Nous descendions en désordre, luttant de vitesse pour arriver en bas et là, après avoir traversé en courant le champ de blé piétiné et franchi deux haies enchevâtrées d'épines, nous formâmes notre mur. Je pris position à gauche de la ligne, Cuneglas à droite, et lorsque nos boucliers se touchèrent, je criai

a mes hommes d'avancer. Un mur de boucliers saxons se constituait devant nous, car les ennemis quittaient la route en toute hâte pour nous affronter. Je regardai sur ma droite tout en avançant et aperçus une énorme brèche entre les hommes de Sagramor et nous, un intervalle si large que je ne pouvais même pas distinguer sa bannière. Je haïssais l'idée même de l'horreur qui pouvait se déverser dans cette brèche et survenir derrière nous, mais arthur s'était montré inflexible. N'hésitez pas, avait-il dit, n'attendez pas que Sagramor vous rejoigne, contentez-vous d'attaquer. C'était sûrement lui qui avait persuadé les chrétiens du Gwent de livrer assaut sans prendre le temps de souffler. Il essayait de plonger les Saxons dans la panique en leur refusant tout délai, et maintenant, c'était notre tour d'entrer rapidement dans la bataille.

Le mur des Saxons, mince et improvisé, comptait peut-être deux cents hommes de Cerdic qui ne s'étaient pas attendus à combattre ici, mais avaient pensé

se joindre à l'arrière-garde d'aelle. Nous étions tous aussi tendus qu'eux, mais ce n'était pas le moment de laisser la peur éroder notre vaillance.

Nous devons faire ce que les hommes de Tewdric avaient fait, charger sans nous arrêter pour désarçonner l'ennemi, aussi je poussai un rugissement et hâtai le pas. J'avais tiré Hywelbane et la tenais par la partie supérieure de la lame, de la main gauche, laissant le bouclier pendre sur mon avant-bras. Je brandissais ma lourde

2*52

lance de la main droite. L'ennemi se serra en traînant les pieds, écu contre écu, lances levées et, sur ma gauche, on détacha la laisse d'un grand chien de guerre pour le lancer contre nous. J'entendis la bête hurler, puis la folie de la bataille me fit tout oublier, sauf les visages barbus, devant moi.

Une terrible haine monte en vous dans une bataille, une haine qui vient de la noirceur de l'âme et vous remplit d'une colère féroce et sanguinaire. On y prend plaisir, aussi. Je savais que le mur de boucliers saxon se briserait. Je le savais longtemps avant de l'attaquer. Il était trop mince, il avait été formé à la hâte, et les Saxons étaient très nerveux, aussi je sortis du rang et criai ma haine en courant sus à l'ennemi. À cet instant, tout ce que je voulais, c'était tuer. Non, je voulais plus encore, je voulais que les bardes chantent Derfel Cadarn au Mynydd Baddon. Je voulais que l'on me regarde en disant : c'est le

guerrier qui a rompu le mur au Mynydd Baddon, je voulais le pouvoir qui accompagne le renom. Une douzaine d'hommes en Bretagne possédaient ce pouvoir. arthur, Sagramor, Culhwch en faisaient partie, et c'était un pouvoir qui dépassait tous les autres, sauf celui de la royauté. Dans notre monde, c'était par l'épée que l'on gagnait son rang, et se dérober a elle, c'était perdre l'honneur, aussi je me précipitai en avant, la folie emplissait mon ,me et l'exultation me donnait une terrible puissance tandis que je choisisais mes victimes. Ce furent deux jeunes hommes, plus petits que moi, tous deux tendus, tous deux portant de maigres barbes, et ils reculèrent avant mame que je les frappe.

Ils voyaient un seigneur de la guerre breton dans tout son éclat, et moi, je voyais deux Saxons morts.

Ma lance s'enfonça dans la gorge de l'un d'eux. Je la l,chai tandis qu'une hache s'abattait sur mon bouclier, mais je l'avais vue venir et parai le coup. Puis je frappai le second de mon écu et fourrai mon épaule au centre de celui-ci tandis que j'empoignais Hywelbane de la main droite. Je l'abattis et vis voler un éclat arraché a la hampe d'une lance saxonne, puis je sentis mes hommes arriver derrière moi. Je brandis Hylwelbane au-dessus de ma tate, frappai de nouveau, criai une fois encore, la fis tourner et soudain, devant moi, il n'y eut plus que de l'herbe, des boutons d'or, la route et, au-dela, les prés de la rivière. J'avais franchi le mur et criai ma victoire. Je me retournai, enfonçai Hywelbane dans le creux des reins d'un homme, la libérai d'une torsion, vis le sang couler de sa pointe et, soudain, il n'y eut plus d'ennemis.

253

Les Saxons avaient disparu, ou plutôt, ils s'étaient changés en tas de chair morte ou mourante dont le sang imprégnait l'herbe. Je me souviens d'avoir levé mon écu et mon épée vers le soleil et d'avoir hurlé des remerciements a Mithr-a.

*&

" Le mur de boucliers ! " J'entendis Issa beugler cet ordre tandis que je célébrais ma victoire. Je me baissai pour récupérer ma lance puis, me retournant, je vis d'autres Saxons arriver a pas pressés de l'est.

" Le mur de boucliers ! " Je répercutai le cri d'Issa. Cuneglas formait son propre mur face a l'ouest pour nous défendre contre l'arrière-garde d'aelle pendant que je tournais le nôtre vers l'est d'oa arrivaient les

hommes de Cerdic. Mes guerriers criaient et conspuaient l'ennemi. Ils avaient transformé un mur de boucliers en abats de boucherie et en voulaient encore plus. Derrière moi, dans l'intervalle entre les hommes de Cuneglas et les miens, quelques blessés saxons survivaient encore, mais trois de mes hommes les achevèrent rapidement. Ils leur tranchèrent la gorge, car nous n'avions pas le temps de faire des prisonniers. Guenièvre les y aida.

" Seigneur ! Seigneur ! " C'était Eachern qui, a l'extrémité droite de notre mur trop court, pointait le doigt vers une foule de Saxons qui se h

,taient de franchir l'espace entre la rivière et nous. Cette brèche était large, mais ces ennemis ne nous menaçaient pas, ils se précipitaient au secours d'aelle.

" Laissez-les faire ! " criai-je. J'étais plus ennuyé par les Saxons qui étaient devant nous, car ils s'étaient arrâtés pour se reformer. Ils avaient vu ce que nous venions de faire et ne voulaient pas qu'il leur arrive la mame chose, aussi se rassemblèrent-ils sur quatre a cinq rangs d'épaisseur ; puis ils acclamèrent l'un de leurs sorciers qui vint nous maudire en caracolant. C'était l'un de ces magiciens fous, car son visage se tordait convulsivement tandis qu'il nous crachait des ordures. Les Saxons prisaiient beaucoup ces déments, pensant qu'ils avaient l'oreille des Dieux, et ceux-ci durent blamir en entendant les injures de cet homme.

" Est-ce que je le tue ? " me demanda Guenièvre en maniant son arc.

" J'aimerais mieux ne pas vous voir ici, Dame.

- Il est un peu tard pour désirer cela, Derfel.

- Laissez-le tranquille. " Les malédictions du sorcier n'inquiétaient pas mes hommes qui criaient aux Saxons de venir go°ter a leurs lames, mais nos adversaires n'étaient pas en humeur d'avan-254

cer. Ils attendaient des renforts et ceux-ci n'étaient pas loin. " Seigneur Roi ! " J'appelai Cuneglas qui se retourna. " Peux-tu voir Sagramor ? lui demandai-je.

- Non, pas encore. "

Je ne voyais pas plus Ongus Mac airem dont les Blackshields étaient censés se déverser des collines pour prendre les Saxons a revers. Je commençai a craindre que nous ayons chargé trop tôt et que nous

soyons piégés entre les troupes d'aelle, qui se remettaient de leur panique, et les lanciers de Cerdic qui épaississaient soigneusement leur mur de boucliers avant de venir nous terrasser.

Eachern cria de nouveau et, me tournant vers le sud, je vis que les Saxons couraient maintenant vers l'est et non l'ouest. Les champs entre notre mur et la rivière étaient pleins d'hommes pris de panique et, durant un battement de cour, je fus trop stupéfait pour comprendre ce que je voyais, puis j'entendis un bruit. Semblable au tonnerre. Un bruit de sabots.

Les chevaux d'arthur étaient grands et forts. Sagramor m'avait dit un jour que notre chef les avait pris à Clovis, le roi des Francs, qu'ils appartenaient à une race élevée pour les Romains, et qu'en Bretagne, il n'y en avait nul autre de cette taille. arthur avait été dépouillé d'un bon nombre de ces destriers par Lancelot et je m'étais presque attendu à voir ces immenses bêtes dans les rangs ennemis, mais arthur s'était raillé de ma peur. Il m'avait dit que Lancelot avait surtout enlevé des juments poulinières et des jeunes d'un an, qu'il fallait plusieurs années pour dresser un cheval et autant pour apprendre à un homme à combattre avec une lance peu maniable sur le dos de sa monture. Lancelot n'avait pas de cavaliers, mais arthur si, et maintenant, il dévalait à leur tête le versant nord pour attaquer les hommes d'aelle qui combattaient Sagramor.

Il n'y avait qu'une soixante de grands et forts chevaux, fatigués d'avoir, d'abord, été menés vers le sud pour garder le pont, puis sur le flanc opposé pour attaquer l'ennemi, mais arthur les fit éperonner et les lança au galop contre l'arrière-garde d'aelle. On avait forcé ces hommes à avancer dans l'espoir que leurs premiers rangs parviendraient à déborder le mur de boucliers de Sagramor ; l'apparition d'arthur fut si soudaine qu'ils n'eurent pas le temps de se retourner pour former leur propre mur. Les chevaux ouvrirent une large brèche dans leurs lignes et, tandis que les Saxons s'éparpillaient, les guerriers de Sagramor faisaient reculer le front ennemi et, soudain, toute l'aile droite de l'armée d'aelle s'égaya. Certains coururent vers le sud, cherchant refuge au sein de ce qu'il restait des forces d'aelle, mais d'autres s'enfuirent vers Cerdic, à l'est, et c'était eux que nous voyions dans les prés de la rivière. arthur et ses cavaliers les chargèrent sans pitié. Ils se servirent de leurs longues épées pour tailler les fuyards en pièces jusqu'à ce que la prairie soit jonchée de cadavres, ainsi que d'épées et d'écus abandonnés. Je vis arthur passer au galop, sa cape blanche constellée de sang, Excalibur rougie à la main, un air de joie absolue sur son visage émacié. Hygwydd, son valet, portait la bannière ornée de l'ours qui maintenant comportait une croix rouge au coin

inférieur. Cet homme, d'ordinaire le plus taciturne de tous, me fit un grand sourire, puis s'éloigna, suivant son maître qui remonta la colline jusqu'à un endroit où les chevaux pourraient reprendre leur souffle et menacer le flanc de Cerdic. Morfans le Laid était mort dans l'attaque initiale, mais c'était la l'unique perte d'Arthur.

L'assaut de notre chef avait dispersé l'aile droite d'aelle et voilà que Sagramor nous amenait ses hommes, par la Voie du Fossé, afin de joindre ses boucliers aux miens. Nous n'avions pas encore encerclé l'armée d'aelle, mais elle était maintenant acculée entre la route et la rivière, et les chrétiens disciplinés de Tewdric remontaient ce couloir et les fauchaient tout en avançant. Cerdic était toujours libre de ses mouvements et l'idée d'abandonner aelle, de laisser massacrer son rival saxon, dut lui traverser l'esprit, mais il décida que la victoire était encore possible. S'il gagnait ce jour-là, toute la Bretagne deviendrait Llogyr.

Cerdic ignore donc la menace que représentaient les chevaux d'Arthur. Il devait savoir qu'ils avaient attaqué les hommes d'aelle à l'endroit où ils étaient le plus désorganisés, et que le mur dense de ses propres lanciers disciplinés n'aurait rien à craindre de la cavalerie, aussi leur ordonna-t-il de joindre leurs boucliers, de baisser leurs lances et d'avancer.

" Serrez les rangs ! Serrez les rangs ", criai-je, et je me frayai une place au premier rang, m'assurant que mon bouclier s'emboîtait dans ceux de mes voisins. Les Saxons avançaient lentement, veillant à ne laisser aucun interstice entre leurs écus, fouillant des yeux notre ligne à la recherche d'un point faible à enfoncer. Il ne semblait y avoir aucun sorcier dans les parages, mais la bannière de Cerdic flottait au centre de leur front impressionnant. Le son strident d'une corne de bélier résonnait sans rel

,che, et je ne

1 = 6

distinguais que barbes dépassant de casques cornus, pointes de lances et fers de haches. Cerdic se tenait en personne au milieu de cette masse, car j'entendais sa voix haranguer ses guerriers. " Serrez les boucliers !

Serrez les boucliers ! " hurlait le roi. On l'cha sur nous deux grands chiens de guerre, et j'entendis des cris et perçus un grand désordre quelque part sur ma droite lorsqu'ils assaillirent notre ligne. Les

Saxons durent voir que l'attaque de leurs molosses avait fait fléchir mon mur, carils poussèrent une grande clameur et foncèrent soudain sur nous.

" Serrez les rangs ! " criai-je, puis je brandis ma lance au-dessus de ma tête. au moins trois Saxons me regardaient en se ruant sur nous. J'étais un seigneur, je portais de l'or, et s'ils pouvaient envoyer mon ,me dans l'autre Monde, ils y gagneraient renom et richesses. L'un d'eux, avide de gloire, dépassa ses compagnons en visant mon bouclier de sa lance ; je devinai qu'au dernier moment, il en baisserait la pointe pour me transpercer la cheville. Mais déjà il était trop tard pour réfléchir et il me fallait combattre. Je lui enfonçai ma lance dans la figure et abaissai mon bouclier pour dévier son coup. La lame m'écorcha tout de mame la jambe, tranchant le cuir de ma botte droite sous le jambart que j'avais pris a Wulfger, mais ma lance ensanglantée était plantée dans son visage et il tomba a la renverse au moment oa je la retirai et oa les guerriers suivants arrivaient pour me tuer.

Ils survinrent juste au moment oa les boucliers des deux murs se heurtaient avec un bruit semblable a celui de mondes entrant en collision. Je sentais les Saxons, l'odeur du cuir, de la sueur et des excréments, mais pas de la bière. Cette bataille avait commencé a une heure trop matinale, les Saxons surpris n'avaient pas eu le temps de puiser leur courage dans l'ivresse.

Des hommes me poussaient par derrière, m'écrasant contre mon bouclier qui heurta un écu saxon. Je crachai sur le visage barbu, dardai ma lance vers son épaule et sentis une main ennemie l'empoigner. Je la l,chai et, d'une puissante bourrade, me libérai suffisamment pour tirer Hywelbane. J'abattis l'épée sur l'homme qui se tenait devant moi. Il n'était coiffé que d'un bonnet de cuir bourré de chiffons que le tranchant fraachement aff'té

d'Hywel-bane traversa jusqu'a son cerveau. L'épée resta coincée un moment dans son cr,ne, et je luttais contre le poids du cadavre lorsqu'un Saxon abattit sa hache sur ma tête.

Mon casque soutint le coup. Un bruit retentissant emplit l'univers et une obscurité traversée d'éclairs de lumière envahit

soudain ma tête. Mes hommes me dirent plus tard que j'étais resté

inconscient durant plusieurs minutes, pourtant je ne tombai pas gr,ce a la pression des corps qui me gardait debout. Je ne me souviens de rien, mais rares sont les hommes qui Se rappellent grand-chose de tels

affrontements.

On pousse, on jure, on crache et on frappe quand on le peut. L'un de mes voisins a dit que j'avais bronché sous le coup de hache et failli trébucher sur les corps des hommes que j'avais tués, mais celui qui était derrière moi me retint par mon ceinturon, me remit bien droit sur mes pieds, et mes queues de loup se pressèrent autour de moi pour me protéger. L'ennemi sentit que j'avais été blessé et combattit plus vigoureusement, les haches cinglaient les boucliers et entaillaient les lames des épées ; j'émergeai lentement de mon étourdissement et me retrouvai au second rang, en sécurité

derrière la protection bénie de mon bouclier, tenant toujours Hywelbane à la main. La tate me faisait mal, mais je n'y pensais pas, seulement possédé

par le besoin de frapper d'estoc et de taille, de crier et de tuer. Issa tenait la brèche que les chiens avaient faite, tuant inflexiblement les Saxons qui s'étaient introduits dans notre mur et scellant ainsi notre ligne avec leurs cadavres.

Cerdic nous surpassait en nombre, mais il ne pouvait pas nous prendre à revers à cause de la cavalerie lourde et ne voulait pas lancer ses hommes contre elle sur le versant de la colline, aussi les envoya-t-il tenter de nous contourner au sud ; Sagramor le prit de vitesse et entraîna ses lanciers dans cette brèche. Je me souviens du fracas que firent leurs boucliers en se heurtant. Le sang avait rempli ma botte droite et il giclait lorsque je faisais porter mon poids dessus, une douleur me lancinait le crâne et je ne cessais de gronder en montrant les dents.

L'homme qui avait pris ma place au premier rang ne voulait pas me la rendre. " Ils cèdent. Seigneur, me cria-t-il, ils cèdent ! " En effet, la pression de l'ennemi faiblissait. Ils n'étaient pas vaincus, ils se contentaient de reculer, quand soudain un ordre en saxon leur ordonna de faire retraite, ils donnèrent un dernier coup de lance ou de hache et se retirèrent en hâte. Nous ne les suivâmes pas. Nous étions trop ensanglantés, trop meurtris et trop las pour les pourchasser, et en outre nous étions bloqués par l'empilement de corps qui marque la laisse d'une bataille livrée à la lance et à la hache. Certains étaient morts, d'autres se convulsaient, à l'agonie, et nous suppliaient de les achever.

Cerdic avait retiré ses hommes pour former un nouveau mur de boucliers assez fort pour pratiquer une percée jusqu'aux guerriers

d'aelle dont la retraite avait été coupée par les troupes de Sagramor qui comblaient maintenant la plus grande partie de la brèche entre la rivière et mes lanciers. J'appris plus tard que la troupe de mon père avait été acculée au bord de l'eau par les lanciers de Tewdric, et qu'arthur avait laissé juste assez d'hommes pour l'immobiliser et envoyé le resj:e a Sagramor.

Mon casque était cabossé et une déchirure traversait le fer et la doublure de cuir, du côté gauche. Lorsque je l'ôtai délicatement, il entraana le caillot de sang collé a mes cheveux. Je me t,tai le cuir chevelu avec précaution, mais ne sentis aucun os brisé, seulement une entaille et une douleur lancinante. J'avais une plaie m,chée a l'avant-bras, des meurtrissures a la poitrine et ma cheville droite saignait toujours. Issa boitait, mais prétendait que ce n'était qu'une égratignure. Niall, le chef des Blackshields, était mort. Il reposait sur le dos, le plastron transpercé par une lance dont la hampe se dressait vers le ciel ; du sang coulait a flots de sa bouche ouverte. Eachern avait perdu un oil. Il couvrit l'orbite a vif avec un morceau de chiffon qu'il noua sur sa tate, puis remit avec brusquerie son casque sur le pansement improvisé et jura de venger cent fois son oil.

arthur descendit de la colline pour complimenter mes hommes. " Retenez-les encore ! nous cria-t-il. Retenez-les jusqu'a l'arrivée d'Ongus, et alors, nous les achèverons a jamais ! " Mordred chevauchait derrière lui, sa grande bannière côte a côte avec celle de l'ours. Notre roi portait une épée nue a la main et écarquillait les yeux d'excitation. Sur une lieue, le long de la rivière, tout n'était que poussière et sang, morts et mourants, fer contre chair.

Les rangs écarlate et or de Tewdric se refermèrent sur les survivants d'aelle. Ceux-ci combattaient encore et Cerdic fit une autre tentative de percée pour les rejoindre. arthur obligea Mordred a remonter la colline pendant que nous reformions notre mur de boucliers. " Ils en veulent, commenta Cuneglas en voyant les Saxons avancer de nouveau.

- Ils ne sont pas ivres, dis-je, c'est pour cela. "

Cuneglas était indemne et plein de l'exaltation d'un homme qui croit que sa vie est protégée par un charme. Il s'était battu au Crémier rang, il avait tué et ne portait pas une seule égratignure. a rencontre de son père, il n'avait jamais joui d'une renommée

de guerrier, et maintenant il pensait avoir enfin mérité sa couronne. "

Fais attention. Seigneur Roi, lui dis-je lorsqu'il retourna vers ses hommes.

- Nous sommes en train de gagner, Derfel ! " "aa-t-il, et il s'éloigna en toute hâte pour affronter l'assaut.

Il serait bien plus violent que le premier, car Cerdic avait placé ses propres gardes au centre de sa nouvelle ligne et ceux-ci relâchèrent d'énormes chiens de guerre qui se précipitèrent sur Sagramor dont les hommes occupaient la même position dans notre mur. Un battement de cœur plus tard, les lanciers saxons frappaient, se taillant un chemin dans les brèches causées par les chiens. J'entendis le heurt des boucliers, puis ne pensai plus à Sagramor car l'aile droite saxonne chargeait mes hommes.

De nouveau, les boucliers résonnèrent l'un contre l'autre. De nouveau, nous brandâmes nos lances ou frappâmes avec nos épées, et de nouveau nous nous écrasâmes les uns contre les autres. Le Saxon qui m'attaqua avait lâché sa lance et tentait de m'enfoncer son poignard entre les côtes. Le couteau ne parvenait pas à percer ma cote de mailles et son propriétaire grognait, poussait et grinçait des dents en faisant tourner la lame contre les anneaux de fer. Je n'avais pas la place de baisser le bras droit pour lui saisir le poignet, aussi je martelai son casque du pommeau d'Hywelbane, et continuai jusqu'à ce qu'il s'écroule à mes pieds et que je puisse lui passer sur le corps. Il essaya encore de me blesser avec le couteau, mais l'homme qui se tenait derrière moi le transperça de sa lance, puis me fourra son bouclier dans le dos pour me forcer à pénétrer dans les rangs ennemis. À ma gauche, un héros saxon frappait en tous sens avec sa hache, se frayant un chemin dans notre mur, mais quelqu'un le fit basculer en lui fourrant sa hampe entre les jambes et une demi-douzaine d'hommes foncèrent sur lui avec des épées ou des lances. Il mourut sur les corps de ses victimes.

Cerdic chevauchait de long en large derrière sa ligne, criant à ses hommes d'avancer et de tuer. Je l'appelai, le défiant de mettre pied à terre et de se battre comme un homme, mais soit il ne m'entendit pas, soit il ignore mes sarcasmes. Au contraire, il éperonna sa monture pour gagner l'endroit où Arthur se battait à côté de Sagramor. Notre chef avait vu la pression qui s'exerçait sur les Numides et mena ses cavaliers derrière la ligne pour les renforcer ; maintenant notre cavalerie poussait ses chevaux dans la foule et frappait de ses longues lances les têtes du premier rang.

Mordred était là, et des hommes racontèrent plus tard qu'il se battait comme un démon. Notre roi n'avais jamais manqué d'une certaine vaillance brutale dans la bataille, seulement de raison et de bienséance dans la vie.

Ce n'était pas un bon cavalier aussi, descendu de son destrier, il avait pris place au premier rang. Je le vis plus tard et il était couvert de sang, mais d'un sang qui n'était pas le sien. Guenièvre se tenait derrière notre ligne. Elle avait aperçu le cheval abandonné par Mordred, l'avait enfourché et décochait des flèches. J'en vis une s'enfoncer en frissonnant dans le bouclier de Cerdic, mais il l'arracha d'un geste, comme il aurait chassé une mouche.

Ce fut tout simplement l'épuisement qui mit fin au second choc des murs.

arriva un moment où nous fîmes trop fatigués pour soulever une épée, où nous pûmes seulement nous appuyer sur le bouclier de l'adversaire pour lui cracher des insultes à la figure. Parfois, un homme rassemblait toutes ses forces pour brandir une hache ou enfoncer une lance et, durant un moment, la rage de la bataille se rallumait, mais elle faiblissait bientôt, à mesure que les boucliers absorbaient notre énergie. Nous étions tous en sang, nous étions tous meurtris, nous avions la bouche sèche et, quand l'ennemi recula, nous leur fîmes reconnaissants de ce répit.

Nous nous retirâmes aussi, nous libérant des morts dont l'entassement marquait notre ligne d'affrontement. Nous emportâmes nos blessés. Parmi nos morts, il y en avait quelques-uns qui avaient été marqués au front par une lame chauffée au rouge, signe qu'il s'agissait d'hommes qui avaient participé à la rébellion de Lancelot, mais maintenant, ils étaient morts pour arthur. Je découvris Bors parmi les blessés. Il frissonnait et se plaignait du froid. Il avait été éventré, aussi, quand je le soulevai, ses boyaux se répandirent sur le sol. Il émit une sorte de miaulement quand je le reposai, alors je lui dis que dans l'autre Monde l'attendaient des feux rougeoyants, de bons compagnons et des cornes d'hydromel inépuisables, et il m'étreignit la main gauche tandis que je lui tranchai rapidement la gorge avec Hywelbane. Un Saxon rampait aveuglément, pitoyablement, parmi les morts, le sang dégoulinant de sa bouche, jusqu'à ce qu'Issa ramasse une hache et lui tranche la nuque. Je regardai l'un de mes jeunes gens vomir, puis faire quelques pas vacillants avant qu'un ami le rattrape et le soutienne. Il pleurait de honte d'avoir déféqué dans sa culotte, mais il n'était pas le seul. Le

champ de bataille puait la merde et le sang.

261

Les guerriers d'aelle, loin derrière nous, le dos a la rivière, formaient un mur de boucliers compact. Ceux de Tewdric leur faisaient face, mais se contentaient de les maintenir sur place au lieu de les combattre, car des hommes acculés font"*de terribles ennemis. Pourtant, Cerdic n'avait pas abandonné son allié. Il espérait toujours faire une percée dans les lanciers d'arthur pour rejoindre aelle, puis frapper avec lui au nord afin de diviser nos forces. Il avait tenté deux assauts, et rassemblait maintenant les restes de son armée en un ultime effort. Il avait encore des hommes de réserve, dont quelques mercenaires francs venant de l'armée de Clovis ; ces renforts furent amenés en première ligne et nous vames les sorciers les haranguer, puis se tourner vers nous pour cracher leurs malédictions. Rien ne pressait l'attaque. La journée ne faisait que commencer, il n'était mame pas midi et Cerdic put laisser ses guerriers manger, boire et se préparer. L'un de leurs tambours de guerre entama son battement morne tandis que de nouveaux Saxons s'alignaient sur les flancs de leur armée, certains tenant des chiens en laisse. Nous étions tous épuisés. J'envoyai chercher de l'eau a la rivière et nous nous la partage

,mes, buvant a grandes goulées dans les casques des morts. arthur vint a moi et fit la grimace en voyant mon état. " Pourras-tu une troisième fois les empacher de passer ?

- Il le faut, Seigneur ", dis-je tout en sachant que ce serait difficile.

Nous avions perdu des douzaines d'hommes et notre mur serait mince. Nos lances et nos épées s'étaient émoussées et il n'y avait pas assez de pierres a aiguiser pour les aff°ter de nouveau alors que l'ennemi se renforçait de troupes fraaches aux armes intactes. arthur se laissa glisser de Llamrei, jeta ses ranes a Hygwydd et marcha avec moi jusqu'a la laisse éparpillée des morts. Il connaissait certains de ces hommes par leur nom et fronça les sourcils en voyant des jeunes gens qui avaient a peine eu le temps de vivre avant de rencontrer leur ennemi. Il se pencha pour caresser du doigt le front de Bors, puis continua sa marche avant de s'arrater a côté d'un Saxon qui gisait étendu, une flèche enfoncée dans sa bouche ouverte. Un moment, je crus qu'il allait parler, puis il se contenta de sourire. Il savait que Guenièvre était avec mes hommes, il avait d° la voir sur son cheval, ainsi que sa bannière qui maintenant flottait a côté de mon gonfalon étoile. Il regarda de nouveau la flèche et je vis une lueur de bonheur éclairer son visage. Il me toucha le bras et me ramena vers nos

hommes assis ou penchés sur leur lance qu'ils avaient plantée dans le sol.

Un Saxon qui avait reconnu arthur sortit des rangs ennemis, encore en train de se former, et s'avança a grands pas dans l'espace vide, entre les armées, pour lui lancer un défi. C'était Liofa, le champion que j'avais affronté a Thunreslea, et il traita mon chef de lache et de femmelette. Je ne traduisis pas ces injures et arthur ne me demanda pas de le faire. Liofa se rapprocha de nous. Il ne portait ni bouclier ni armure, pas mame un casque, et n'était armé que d'une épée qu'il rengaina, cemme pour montrer qu'il n'avait pas peur de nous. Je vis la balafre qu'il portait a la joue et fus tenté d'aller lui donner une plus grande cicatrice, une cicatrice qui le coucherait dans un tombeau, mais arthur m'arrata. " Laisse-le tranquille. "

Liofa continua a nous railler. Il marcha a petits pas maniérés, pour suggérer que nous étions des femmes, puis nous tourna le dos pour nous inciter a venir l'attaquer. Personne ne bougea. Il nous fit face de nouveau, secoua la tate de pitié devant notre couardise, puis se dirigea a grands pas vers la laisse des cadavres. Les Saxons l'acclamaient tandis que mes hommes le regardaient en silence. Je fis passer le mot dans notre ligne que c'était le champion de Cerdic, un homme dangereux, et qu'il fallait le laisser tranquille. Cela ulcérait nos hommes de voir un Saxon nous provoquer ainsi, mais il valait mieux ne pas lui offrir une chance d'humilier l'un de nos lanciers fatigués. arthur essaya de redonner du courage a nos troupes en remontant sur Llamrei et, ignorant les railleries de Liofa, il galopa le long de la rangée de cadavres. Il éparpilla les sorciers saxons nus, puis tira Excalibur et se rapprocha encore plus de la colonne saxonne en exhibant son cimier blanc et sa cape tachée de sang. La croix rouge de son bouclier scintillait et mes hommes poussèrent des vivats a sa vue. Les Saxons reculèrent devant lui alors que Liofa, laissé

impuissant dans le sillage de notre chef, lui criait qu'il avait un cour de femme. arthur fit pivoter sa jument et d'un coup de talons la ramena vers moi. Son geste signifiait que Liofa n'était pas un adversaire digne de nous, et cela dut piquer la fierté du champion car il se rapprocha encore plus de nos lignes, a la recherche d'un rival.

Liofa s'arrata près d'un tas de cadavres. Il mit le pied dans le sang coagulé pour ramasser un bouclier. Il le brandit afin que nous puissions tous voir l'aigle du Powys, puis le jetant a terre, délaça ses chausses et pissa sur l'emblème. Il changea de cible et son jet d'urine tomba sur le propriétaire de l'écu. Cette insulte s'avéra trop énorme.

Cuneglas rugit de colère et sortit de la ligne.

" Non ! " criai-je et je m'avançai vers mon ami. Il valait mieux que ce soit moi qui combatte Liofa, car du moins, je connaissais ses tours et sa rapidité, mais il était trop tard. Cuneglas avait tiré son épée sans tenir compte de moi. Il se croyait invulnérable ce jour-la. Il se sentait le roi de la bataille, un homme qui avait dû se comporter en héros et venait de prouver qu'il en était un, aussi croyait-il maintenant que tout était possible. Il allait terrasser ce Saxon impudent devant ses troupes et, pendant des années, les bardes chanteraient Cuneglas le roi tout-puissant, Cuneglas le roi tueur de Saxons, Cuneglas le roi guerrier.

Je ne pouvais le sauver car il aurait perdu la face s'il avait reculé ou si un autre avait pris sa place, aussi je le regardai, horrifié, avancer à grandes enjambées, plein de confiance en lui, vers le Saxon svelte qui ne portait pas d'armure. Cuneglas avait endossé le vieux harnois de son père, en fer cerclé d'or, et coiffé un casque au cimier orné d'une aile d'aigle.

Il souriait. Il planait, plein des actes héroïques de ce jour, et se croyait marqué par les Dieux. Il n'hésita pas, mais frappa d'estoc, et nous aurions tous pu jurer que le coup allait porter, mais Liofa se baissa, fit un pas de côté, rit, et se déroba lorsque l'épée de Cuneglas fouetta l'air de nouveau.

Nos hommes et les Saxons hurlaient des encouragements. Seuls arthur et moi restions silencieux. Je regardais le frère de Ceinwyn aller à une mort certaine et ne pouvais rien faire pour l'arrêter. Ou plutôt, rien faire dans l'honneur car si je le sauvais, je le couvrais d'opprobre. Du haut de sa selle, arthur tourna un visage inquiet vers moi.

Il m'était impossible de le conforter. " Je l'ai combattu, dis-je amèrement, et c'est un tueur.

- Tu as survécu.

- Je suis un guerrier, Seigneur. " Cuneglas ne l'avait jamais été, et c'était pour cela qu'il voulait faire ses preuves, mais Liofa le tournait en ridicule. Cuneglas attaquait, essayait de le frapper, et chaque fois le Saxon se baissait, se dérobait et ne contre-attaquait pas ; peu à peu nos hommes se turent en voyant que le roi se fatiguait et que Liofa se jouait de lui.

Plusieurs lanciers du Powys se précipitèrent afin de sauver leur roi. Liofa recula rapidement de trois pas et les désigna de l'épée. Cuneglas

se retourna et les aperçut. " En arrière ! leur cria-t-il. En arrière ! "

répéta-t-il, avec plus de colère. Il devait savoir qu'il était condamné, mais ne voulait pas perdre la face. L'honneur avant tout.

Ses guerriers s'arratèrent. Cuneglas se retourna vers Liofa, et cette fois, ne fonça pas, mais attaqua avec plus de prudence. Pour la première fois, son épée toucha la lame de son adversaire qui dérapa sur l'herbe ; Cuneglas poussa un cri de victoire et leva son arme pour tuer celui qui le tourmentait, mais Liofa s'éloignait en tournoyant, en une sorte de glissade délibérée,-et son épée emportée par cette pirouette rasa l'herbe et trancha la jambe droite de Cuneglas. Un moment, celui-ci demeura debout, puis son épée vacilla, et tandis que Liofa se redressait, il s'effondra. Le Saxon attendit que le roi s'écroule, puis il écarta son bouclier d'un coup de pied et le transperça de la pointe de son arme.

Les Saxons hurlèrent a se casser la voix car le triomphe de Liofa était un présage de leur victoire. Le champion n'eut que le temps de s'emparer de l'épée de Cuneglas avant de fuir, avec agilité, le groupe assoiffé de vengeance qui se lança a sa poursuite. Il les distança aisément, puis se retourna et les railla. Il n'avait pas besoin de les combattre, car il avait gagné son duel. Il avait tué un roi ennemi, et les bardes saxons chanteraient Liofa le Terrible, le tueur de rois. Il avait donné aux Saxons leur première victoire de la journée.

arthur mit pied a terre et nous insist,mes, tous deux, pour ramener le corps de Cuneglas a ses hommes. Nous pleurions. Durant toutes ces longues années, nous n'avions pas eu d'allié plus loyal et plus dévoué que Cuneglas ap Gorfyddyd, roi du Powys. Il n'avait jamais discuté avec arthur et pas une seule fois ne lui avait fait défaut ; c'était un frère pour moi. Un homme bon, généreux, juste, et maintenant il était mort. Les guerriers du Powys emportèrent le cadavre de leur roi derrière le mur de boucliers. " Le nom de son assassin est Liofa, leur dis-je, et je donnerai cent pièces d'or a l'homme qui m'apportera sa tate. "

Puis un cri me fit retourner. Les Saxons, certains de la victoire, commençaient a avancer.

Mes hommes se levèrent. Ils essuyèrent la sueur qui leur avait coulé dans les yeux. Je coiffai mon casque bosselé et ensanglanté, refermai les protégé-joues et m'emparai d'une lance tombée.

L'heure était venue de retourner au combat.

Ce fut le plus gros assaut de la journée, et il fut mené par une vague de lanciers s'rs d'eux qui s'étaient remis de leur surprise du matin et venaient maintenant briser nos rangs et secourir aelle. Ils rugissaient leurs chants de guerre en mafChant, frappaient leurs boucliers de leurs épées et se promettaient mutuellement de tuer chacun une douzaine de Bretons. Les Saxons savaient qu'ils avaient gagné. Ils avaient subi le pire qu'arthur pouvait leur infliger, ils nous avaient arratés, ils avaient vu leur champion tuer un roi et maintenant, avec des troupes fraaches en première ligne, ils s'avançaient pour nous achever. Les Francs brandirent leurs légères lances de jet, se préparant a envoyer une pluie de fer épointé sur notre mur de boucliers. quand soudain une corne retentit sur le Mynydd Baddon. Tout d'abord, peu d'entre nous l'entendirent, dans le vacarme des cris, des piétinements et des gémissements des mourants, mais l'appel résonna de nouveau, puis une troisième fois, et a ce troisième appel, nos hommes se retournèrent et regardèrent les remparts abandonnés du Mynydd Baddon. Mame les Francs et les Saxons s'arratèrent. Ils n'étaient qu'a cinquante pas de nous lorsque la corne les figea sur place et eux aussi levèrent les yeux vers le grand coteau verdoyant.

Oa se dressait un unique cavalier et une bannière. Il n'y en avait qu'une, mais elle était immense : un tissu blanc déployé par le vent sur lequel était brodé le dragon rouge de la Dumnonie. La bate, toute griffes, queue et feu, se cabrait sur le drapeau dont jouait le vent et elle faillit renverser le cavalier qui la portait. Mame a cette distance, on pouvait voir que l'homme se tenait raide et gauche, comme s'il ne pouvait ni manier son cheval noir ni tenir fermement la grande bannière ; deux lanciers apparurent derrière lui pour piquer sa monture et l'animal franchit d'un bond le rebord, projetant violemment son cavalier en arrière. Celui-ci bascula en avant tandis que le cheval descendait la pente au galop ; sa cape noire volait et je vis qu'en dessous son armure était blanche, aussi blanche que le lin de son drapeau. Derrière lui, une foule hurlante d'hommes aux boucliers noirs ou ornés de sangliers se déversa sur le flanc du Mynydd Baddon tout comme nous l'avions fait, juste après l'aube. Ongus Mac airem et Culhwch étaient arrivés, mais au lieu de se battre sur la route de Corinium, ils avaient d'abord gravi le mont afin que leurs hommes se joignent aux nôtres.

Pourtant, c'était le cavalier que je regardais. D'abord surpris par son assise malhabile, je voyais maintenant qu'il était attaché sur le dos du cheval. Une corde qui passait sous le ventre noir du destrier ligotait ses chevilles, et son corps était maintenu sur la selle par ce qui devait atre des bandes de bois clouées a l'arçon. Il n'avait pas de casque, si bien que ses longs cheveux volaient au vent ', son visage n'était qu'un

cr,ne grimaçant recouvert d'une peau jaune desséchée. C'était Gauvain, le cadavre de Gauvain, dont les lèvres et les gencives desséchées découvriraient les dents, dont les narines n'étaient plus que deux fentes noires et les orbites, des trous vides. Sa tête ballottait de droite et de gauche pendant que son corps, auquel la bannière de Bretagne avec son dragon était attachée par des lanières, se balançait de côté et d'autre.

C'était la mort sur un cheval noir appelé anbar, et la vue de ce vampire se précipitant sur eux ébranla l'assurance des Saxons. Les Blackshields hurlaient derrière Gauvain, poussant le cheval et son cavalier mort à franchir les haies et à foncer sur l'armée saxonne. Les Irlandais n'attaquaient pas en rangs, mais en une ruée hululante. C'était leur manière de faire la guerre, assaut terrifiant d'hommes devenus fous courant au massacre comme des amants.

Un moment, le sort de la bataille vacilla. Les Saxons avaient été sur le point de remporter la victoire, mais arthur vit leur hésitation et nous ordonna soudain d'avancer. " allez-y ! " cria-t-il, et " En avant ! "

Mordred ajouta son ordre à celui d'arthur : " En avant ! "

ainsi commença le massacre du Mynydd Baddon. Les bardes le racontent et, pour une fois, ils n'exagèrent pas. Nous franchîmes notre laisse de morts et portâmes nos lances dans les rangs de l'armée saxonne juste au moment où les Blackshields et les hommes de Culhwch s'en prenaient à leur flanc.

Durant quelques battements de cœur, il n'y eut que le cliquetis de l'épée contre l'épée, le bruit sourd de la hache sur le bouclier, les grognements, les houles, la sueur de la bataille corps à corps de deux murs de boucliers, puis l'armée saxonne céda et nous nous enfonçâmes dans leurs rangs qui s'effilochèrent dans les champs que le sang franc et saxon rendait glissants. Ils s'enfuyaient, brisés par une charge sauvage menée par un mort sur un cheval noir, et nous les massacraîmes, devenant de véritables machines à tuer. Nous encombrâmes le pont des épées de Saô's morts. Nous les embrochions, nous les éventrions, et certains, nous nous conten-

lions de les noyer dans la rivière. Nous ne fîmes pas de prisonniers, mais nous donnâmes libre cours à des années de haine sur nos ennemis détestés.

L'armée de Cerdic avait volé en éclats sous le double assaut, et nous pénétrâmes en rugissant* dans leurs rangs brisés, rivalisant de tuerie.

Ce fut une orgie-de mort, un bain de sang. Certains Saxons étaient si terrifiés qu'ils ne pouvaient bouger et restaient immobiles, les yeux écarquillés, attendant la mort, alors que d'autres se battaient comme des démons et que d'autres encore mouraient en courant ou essayaient de fuir vers la rivière. Nous n'avions plus rien d'un mur de boucliers, nous n'étions plus qu'une bande de chiens de guerre rendus fous qui mettaient l'ennemi en pièces. Je vis Mordred boitiller sur son pied bot en abattant des Saxons, je vis arthur poursuivre les fugitifs a cheval, je vis les hommes du Powys venger mille fois leur roi. Je vis Galahad sur son cheval, frapper de gauche et de droite, le visage aussi calme que jamais. Je vis Tewdric en robe de prêtre, maigre comme un squelette, les cheveux tonsurés, cingler sauvagement l'air de sa grande épée. Le vieil évêque Emrys était là, son immense croix au cou, une vieille cuirasse attachée sur sa robe avec une corde en crin de cheval. " allez en enfer ! " rugissait-il en transperçant avec une lance des Saxons sans défense. " Brûlez a jamais dans le feu purificateur ! " Je vis Ongus Mac airem, la barbe trempée de sang saxon, embrocher encore plus de SaÔ's. Je vis Guenièvre chevaucher le destrier de Mordred et porter des coups avec l'épée que nous lui avions donnée. Je vis Gauvain décapité, affaîssé sur son cheval saignant qui paissait paisiblement entre les corps des Saxons. Je vis enfin Merlin, car il était venu avec le cadavre, et bien qu'il fût un vieillard, il frappait les SaÔs de son bâton et les traitait de misérables asticots. Il était entouré de Blackshields. Il m'aperçut, sourit et me fit signe de poursuivre le massacre.

Nous envahîmes le village de Cerdic où les femmes et les enfants se terraient dans les cabanes. Culhwch et une douzaine d'hommes se frayèrent un chemin de boucher dans les rangs de quelques lanciers saxons qui essayaient de protéger leurs familles et les bagages abandonnés par Cerdic.

Les gardes moururent et l'or pillé se répandit comme menue paille. Je me souviens de la poussière s'élevant comme une brume, des cris des femmes et des hommes, des enfants et des chiens courant terrorisés, des cabanes en flammes qui crachaient de la fumée et des grands chevaux d'arthur sillonnant sans relâche toute cette panique dans un bruit T68

de tonnerre, les lances de leurs cavaliers transperçant les soldats ennemis dans le dos. Il n'y a pas de joie comparable à la destruction d'une armée en déroute. Le mur de boucliers brisé, la mort règne, et nous tuâmes ainsi jusqu'à ce que nos bras soient trop las pour soulever une épée, et quand le massacre fut accompli, nous nous retrouvâmes dans un marais de sang ; c'est alors que nos hommes découvrirent la bière et l'hydromel dans les bagages saxons, et la beuverie commença.

quelques Saxons vinrent se mettre sous la protection de ceux qui étaient restés sobres et portaient de l'eau de la rivière a nos blessés. Nous cherch,mes des amis qui avaient survécu et les étreignames, nous en vames qui étaient morts et nous les pleur,mes. Nous conn,mes le délire de la victoire, nous partage,mes nos larmes et nos rires et certains, tout fourbus qu'ils étaient, dansèrent de joie.

Cerdic s'échappa. Ses gardes du corps et lui se taillèrent un chemin dans le chaos et gravirent les collines, a l'est. Des Saxons traversèrent la rivière a la nage, tandis que d'autres suivirent Cerdic, quelques-uns firent les morts puis s'enfuirent durant la nuit, mais la plupart restèrent dans la vallée, au pied du Mynydd Baddon, et y sont encore aujourd'hui.

Car nous avons gagné. Nous avons transformé en abattoir les champs bordant la rivière. Nous avons sauvé la Bretagne et accompli le rave d'arthur. Nous étions les rois du carnage, les seigneurs des morts, et nous lanç,mes vers le ciel des hurlements de triomphe sanguinaire.

Car la puissance des SaÔs était brisée.

TROISIEME PaRTIE

La MaLEDICTION DE NIMUE

La reine Igraine, assise a ma fenetre, lisait les dernières feuilles du parchemin et ne disait rien, sauf pour me demander parfois le sens d'un mot saxon. Elle parcourut rapidement le récit de la bataille puis, écourée, jeta les feuillets sur le sol. " qu'est-il arrivé a aelle ? demanda-t-elle, d'un air indigné, ou a Lancelot ?

- J'en viendrai a leurs fortunes, Dame. " assis a mon bureau, je maintenaïs une plume d'oie sous le moignon de mon poignet gauche et la taillais avec un couteau. Je fis tomber les copeaux en soufflant dessus. " Chaque chose en son temps.

- Chaque chose en son temps ! se gaussa-t-elle. Tu ne peux pas laisser une histoire inachevée, Derfel !

- Elle aura une fin, je te le promets.

- Il en faut une tout de suite, insista ma reine. C'est ça, l'intérat des histoires. La vie n'a pas de dénouements clairs et nets, alors les récits doivent en avoir. " Elle est énorme maintenant, car la grossesse arrive a son terme. Je vais prier pour Igraine ; elle en aura bien besoin, car trop de femmes meurent en mettant un enfant au monde. Les vaches

ne souffrent pas ainsi, ni les chattes, ni les chiennes, ni les truies, ni les brebis, ni les renardes, aucune femelle, sauf celles de l'espèce humaine. Sansum dit que c'est parce qu'Eve a cueilli la pomme au jardin d'...den et ainsi enfiellé notre paradis. Les femmes sont la punition que Dieu inflige aux hommes, et les enfants, celle infligée aux femmes, voilà ce que prêche le saint. " alors, qu'est-il arrivé a aelle ? demanda sévèrement Igraine quand je ne répondis pas a sa remarque.

- Il est mort d'un coup de lance. qui l'a frappé la. " Je tapotai mes côtes juste au-dessus du cour. L'histoire était plus longue, mais je n'avais pas envie de la lui raconter tout de suite, car je prenais peu de plaisir a me remémorer la mort de mon père, mame si je sais qu'il me faut la coucher par écrit afin' que le récit soit complet. arthur avait laissé

ses hommes piller le camp de Cerdic et était revenu voir si les chrétiens de Tewdric en avaient terminé avec l'armée cernée d'aelle. Il trouva le reste de ces Saxons-la battus, saignants et mourants, mais toujours intraitables. aelle lui-mame, blessé, ne pouvait plus tenir un bouclier, mais ne voulait pas se rendre. Entouré de ses gardes et de ses derniers lanciers, il attendait que les soldats de Tewdric viennent l'achever.

Les lanciers du Gwent rechignaient a attaquer. Un ennemi acculé est dangereux, et si son mur de boucliers est toujours intact, il est doublement dangereux. Beaucoup trop d'entre eux étaient morts, déjà, dont le bon vieil agricola, et les survivants ne voulaient pas affronter une fois encore les boucliers saxons. arthur n'a pas insisté, il est allé

parlementer avec aelle et, comme celui-ci refusait de se rendre, il m'a fait venir. Je crus, lorsque je le rejoignis, qu'il avait changé sa cape blanche pour une rouge, mais c'était le mame vatement, si éclaboussé de sang qu'il en semblait teint. Il m'étreignit puis, passant un bras autour de mes épaules, m'emmena dans l'espace qui séparait les adversaires. Je me souviens qu'il y avait la un cheval mourant et des cadavres, ainsi que des armures abandonnées et des armes brisées. " Ton père ne veut pas se rendre, mais je pense qu'il t'écouterà. Dis-lui que nous le ferons forcément prisonnier, mais qu'il gardera son honneur et pourra vivre confortablement.

Je lui promets aussi d'épargner la vie de ses hommes. Il lui suffira de me donner son épée. " Il regarda les Saxons vaincus, acculés et que nous surpassions en nombre. Ils demeuraient silencieux. ¿ leur place, nous aurions chanté, mais ces lanciers-la attendaient la mort dans un silence total. " Dis-leur, Derfel, qu'il y a eu assez de carnage. "

Je détachai Hywelbane, la posai par terre avec mon bouclier et ma lance, puis allai affronter mon père. aelle semblait épuisé, brisé et blessé, pourtant il vint a ma rencontre en boitillant, la tate haute. Il n'avait pas de bouclier, mais tenait une épée dans sa main droite mutilée. " Je me suis douté qu'on t'enverrait chercher ", grommela-t-il. Le fil de son arme était profondément ébréché et la lame couverte de sang séché. Il fit, avec elle, un geste brusque quand je commençai a lui décrire l'offre d'arthur.

"Je

sais ce qu'il veut de moi, dit-il en m'interrompant, il veut mon épée, mais je suis aelle, le Bretwalda de Bretagne, et je ne la livrerai pas.

- Père...

- appelle-moi Roi ! " gronda-t-il féroceement.

Son défi m'arracha un sourire et je m'inclinai. " Seigneur Roi, nous offrons la vie a tes hommes, et nous... "

De nouveau, il me coupa la parole. " quand un homme succombe dans la bataille, il part pour un pays bienheureux. Mais pour gagner ce grand manoir de festoiment, il doit mourir sur ses pieds, l'épée a la main, avec des blessures reçues de face. " Il se tut et, quand il reprit la parole, sa voix était bien plus douce. " Tu ne me dois rien, mon fils, mais je le prendrais comme une courtoisie de ta part si tu voulais bien m'assurer ma place a ce festin.

- Seigneur Roi... dis-je, mais il m'interrompit pour la quatrième fois.

- Puis l'on m'enterrerait ici, les pieds tournés vers le nord, mon épée a la main. Je ne demande rien de plus. " Il se retourna vers ses hommes et je vis qu'il pouvait a peine tenir debout. Il devait atre grièvement blessé, mais le grand manteau d'ours dissimulait sa blessure. " Hrothgar ! Donne ta lance a mon fils ! " Un jeune Saxon sortit du mur de boucliers et, docilement, me tendit son arme. " Prends-la ! " me dit aelle d'un ton brusque, et j'obéis. Hrothgar me lança un regard inquiet, puis se h,ta de rejoindre ses compagnons.

aelle ferma les yeux un instant et une grimace contracta son visage sévère.

Il était p,le sous la crasse et la sueur, et soudain il grinça des dents, une autre douleur fulgurante le traversa comme un fer rouge, mais il lui résista et tenta mame de sourire lorsqu'il s'avança pour

m'embrasser. Il s'appuya de tout son poids sur mes épaules ; son souffle faisait un bruit rauque dans sa gorge. " Je pense, me dit-il a l'oreille, que tu es le meilleur de mes fils. Maintenant, fais-moi un cadeau. Donne-moi une bonne mort, Derfel, car j'aimerais me rendre a la salle du festin des vrais guerriers. " Il recula d'un pas pesant, appuya son épée contre sa jambe puis, laborieusement, détacha les liens de cuir de sa cape de fourrure.

Elle tomba et je vis que tout son côté gauche était trempé de sang. Il avait reçu un coup de lance sous son plastron, pendant qu'un autre s'enfonçait dans son épaule, réduisant son bras gauche a l'immobilité, si bien qu'il dut utiliser sa main mutilée pour défaire les lanières de cuir qui maintenaient sa cuirasse a la taille et sur ses épaules. Il tripotait maladroitement les boucles, mais lorsque je m'avançai pour l'aider, il me fit signe de reculer. " Je te rends la chose plus facile, mais quand je serai mort, remete-le plastron sur mon cadavre.

J'aurai besoin de l'armure au manoir du festin, car on s'y bat beaucoup. On s'y bat, on y festoie et... ", il se tut, martyrisé une fois de plus par la douleur. Il grinça des dents, gémit, puis se redressa pour me faire face. "

Maintenant, tue-moi, ordonna-t-il.

- Je ne peux pas te tuer, dis-je, mais je pensai a ma mère démente prophétisant que ce serait un fils d'aelle qui le tuerait.

- alors, je te tuerai ", dit-il, et il me porta maladroitement un coup d'épée. Je l'esquivai, il trébucha et faillit tomber en tentant de me rejoindre. Il s'arrata, pantelant, et me regarda droit dans les yeux. "

Pour l'amour de ta mère, Derfel, tu ne vas pas me laisser mourir par terre, comme un chien ? Ne peux-tu rien me donner ? " Il me porta un nouveau coup ; cette fois, l'effort fut trop grand et il vacilla. Je vis qu'il y avait des larmes dans ses yeux et compris que sa manière de mourir avait pour lui une grande importance. Dans un suprême effort de volonté, il parvint a rester debout et a soulever son épée. Du sang frais brilla sur son flanc gauche, ses yeux se ternirent, mais son regard ne quitta pas le mien tandis qu'il faisait un dernier pas en avant et me portait une faible botte qui visait mon diaphragme.

Dieu me pardonne, car alors je levai ma lance sur lui. Je mis tout mon poids et toute ma force dans ce coup ; la lourde lame le transperça au moment oa il tombait lourdement et le garda droit tandis qu'elle lui brisait les côtes et s'enfonçait dans son cour. Un énorme frisson le

parcourut et une expression de détermination sinistre envahit son visage mourant et, durant un battement de cœur, je crus qu'il voulait soulever son arme pour me porter un dernier coup, mais alors je compris qu'il s'assurait simplement que sa main droite resterait bien serrée autour de la poignée de son épée. Puis il tomba et rendit l'esprit avant même d'avoir heurté le sol, les doigts toujours crispés sur la garde ensanglantée. Un gémissement monta de ses hommes. Certains pleuraient.

" Derfel ? dit Igraine. Derfel !

- Dame ?

- Tu pleures, m'accusa-t-elle.

- C'est l',ge, chère Dame, rien que l',ge.

- ainsi mourut aelle dans la bataille, et Lancelot ?

- Cela viendra plus tard, répliquai-je d'une voix ferme.

- Raconte-le-moi maintenant ! insista-t-elle.

- Je te l'ai dit, elle viendra plus tard, et je déteste les histoires qui narrent la fin avant le commencement. "

Un moment, je crus qu'elle allait protester, mais elle se contenta de soupirer de mon obstination, et de poursuivre dans la même voie. " qu'est devenu le champion saxon, Liofa ?

- Il est mort, d'une manière très horrible.

- Bien ! dit-elle, l'air intéressé. Raconte-moi cela !

- D'une maladie, Dame. Il a eu une grosseur à l'aîne, il ne pouvait plus ni s'asseoir ni se coucher, et même rester debout était pour lui un supplice.

Il est devenu de plus en plus maigre, et a fini par mourir dans la sueur et les frissons. Du moins, c'est ce qu'on nous a dit. "

Igraine était indignée. " alors, il n'a pas été tué au Mynydd Baddon ?

- Il s'est enfui avec Cerdic. "

La reine haussa les épaules de mécontentement, comme si cette fuite du champion saxon était un échec de notre part. " Mais les bardes ",

dit-elle, et je gémis car chaque fois que ma reine mentionne les bardes, je sais que je vais être confronté à leur version qu'inévitablement elle préfère, même si moi je participais aux événements, et qu'eux n'étaient pas encore nés à l'époque. " Ils disent tous, poursuivit-elle fermement en ignorant mon gémissement de protestation, que le duel de Cuneglas avec Liofa dura presque toute la matinée et que le roi tua six champions avant d'être frappé par derrière.

- J'ai entendu ces chants, répliquai-je prudemment.

- alors ? " Elle me regardait d'un air mécontent. Cuneglas était le grand-père de son époux et la fierté de la famille était en jeu. " Eh bien ?

- J'y étais. Dame, répliquai-je laconiquement.

- Tu as une mémoire de vieillard, Derfel ", dit-elle d'un ton désapprobateur, et je ne doute pas que lorsque Dafydd, le clerc du tribunal qui traduit mes parchemins en breton, arrivera au passage sur la mort de Cuneglas, il le modifiera pour plaire à ma Dame. Et pourquoi pas ? Cuneglas était un héros et peu importe si l'histoire se souvient de lui comme d'un grand guerrier alors qu'en réalité, il ne le fut pas. C'était un homme bien, sensé, et sage plus qu'on ne l'est à son âge, mais son cœur ne se gonflait

277

pas quand il empoignait la hampe d'une lance. Sa mort fut la tragédie du Mynydd Baddon, mais aucun de nous ne la perçut comme telle dans le délire de la victoire. Nous l'incinrâmes sur le champ de bataille et son cher funéraire brûla pendant trois jours et trois nuits. À la dernière aube, lorsqu'il ne resta plus que des braises et les restes fondus de son armure, nous nous y rassemblâmes pour entonner le Chant de mort de Werlinna. Nous eûmes aussi une vingtaine de prisonniers saxons, envoyant leurs hommes escorter Cuneglas jusqu'à l'autre Monde pour lui rendre honneur, et je pensai qu'il était bon pour ma chère Dian que son oncle traverse le pont des épées afin de lui tenir compagnie dans le monde aux hautes tours d'annwn.

" Et arthur, demanda avidement Igraine, a-t-il couru vers Guenièvre ?

- Je n'ai pas vu leur réconciliation.

- Peu m'importe ce que tu as vu, répliqua-t-elle sévèrement, il faut que ce soit là. " Elle donna un petit coup de pied dans la pile de

parchemins. "

Tu aurais dû décrire leur rencontre.

- Je te l'ai dit, je n'y ai pas assisté.

- Est-ce que cela importe ? Leur entretien aurait fait un très bon dénouement à la bataille. Tout le monde n'aime pas entendre parler de lances et de massacre, Derfel. Des hommes qui se battent, cela devient très ennuyeux au bout d'un moment et une histoire d'amour est bien plus intéressante. " Sans doute la bataille sera-t-elle truffée d'idylles lorsque Dafydd et elle malmèneront mon récit. Je regrette parfois de ne pouvoir l'écrire en breton, mais deux des moines savent lire et ils pourraient me dénoncer à Sansum ; aussi me faut-il la rédiger en saxon, et espérer qu'Igraine ne changera pas l'histoire quand Dafydd lui en donnera la traduction. Je sais ce que veut ma reine, elle veut qu'Arthur coure parmi les cadavres et que Guenièvre l'attende bras ouverts, et qu'ils se retrouvent avec des transports de joie ; peut-être cela s'est-il passé

ainsi, mais je suppose que non, car elle était trop fière et lui, trop embarrassé. J'imagine qu'ils ont pleuré, mais aucun d'eux ne me l'a jamais dit, aussi je n'inventerai rien. Je sais seulement qu'Arthur parut soudain heureux après la bataille du Mynydd Baddon, et que la victoire remportée sur les Saxons n'était pas la seule source de son bonheur.

" Et Argante ? Tu ometts beaucoup trop de choses, Derfel !

- Son tour va venir.

- Mais son père était là. Ongus n'était-il pas furieux qu'Arthur reprenne Guenièvre ?

- Je te raconterai tout sur Argante en temps voulu.

- Et Amhar et Loholt ? Tu ne les as pas oubliés ?

- Ils se sont enfuis. Ils ont trouvé un coracle et traversé la rivière en pagayant. J'ai bien peur que nous les rencontrions de nouveau dans ce récit. "

Igraine tenta de m'arracher d'autres détails, mais j'affirmai que je raconterais l'histoire à ma manière et dans l'ordre qui me conviendrait.

Elle finit par renoncer à ses questions et rangea les parchemins dans

un sac en cuir pour les ramener a Caer ; elle avait du mal a se baisser, mais refusa mon aide. " Je serai bien contente quand le bébé sera né, dit-elle.

Mes seins sont douloureux, j'ai mal au dos et aux jambes, et je me dandine comme une oie. Brochvael en a assez lui aussi.

- Les maris n'ont jamais aimé que leurs femmes soient enceintes.

- alors, ils ne devraient pas tant s'évertuer a nous engrosser ", répliqua aigrement Igraine. Elle se tut pour écouter Sansum hurler contre frère Llewellyn qui a laissé son seau a lait dans le passage. Pauvre Llewellyn.

C'est un novice et personne au monastère ne travaille autant pour moins de remerciements ; a cause d'un seau en bois de tilleul, il va recevoir tous les jours, pendant une semaine, une correction infligée par saint Tudwal, un jeune homme - en fait, presque un enfant - que Sansum prépare a sa propre succession. Toute notre communauté vit dans la crainte de Tudwal, et je suis le seul, gr,ce a l'amitié d'Igraine, qu'il n'accable pas de son ressentiment. Sansum a trop besoin de la protection de son époux pour encourir le déplaisir de ma reine.

" Ce matin, dit Igraine, j'ai vu un cerf qui n'avait qu'un seul andouiller.

C'est un mauvais présage, Derfel.

- Nous, les chrétiens, ne croyons pas aux présages.

- Mais je t'ai vu toucher ce clou, sur ton bureau.

- Nous ne sommes pas toujours de bons chrétiens. " Elle fit une pause.
"

Mon accouchement me tracasse.

- Nous prions tous pour toi. " Je savais que c'était une réponse insuffisante. Mais j'avais fait plus que prier dans la petite chapelle de notre monastère. J'avais trouvé une pierre d'aigle - de celles que la femelle emporte dans son nid pour pondre de beaux oufs - et j'ai gravé son nom dessus avant de l'enterrer au pied d'un frane. Si Sansum savait que j'ai pratiqué cet ancien sortilège,

il oublierait qu'il a besoin de la protection de Brochvael et me ferait battre jusqu'au sang par saint Tudwal pendant un mois. Mais si le

saint savait que j'écris cette histoire d'arthur, il en serait de mame.

"*

Pourtant je n'en continuerai pas moins a écrire et pendant un moment ce sera facile, car j'en arrive a des jours heureux, des années de paix. Ce furent aussi des années de ténèbres, mais nous ne les vames pas s'amonceler, car éblouis par la lumière, nous ne prat,mes pas garde aux ombres. Nous pensions les avoir vaincues, et que le soleil brillerait a jamais sur la Bretagne. Mynydd Baddon était la victoire d'arthur, son plus haut fait d'armes, et peut-atre l'histoire finirait-elle la ; mais Igraine a raison, dans la vie, il n'y a pas de dénouements clairs, aussi je dois poursuivre l'histoire d'arthur, mon seigneur, mon ami, le libérateur de la Bretagne.

arthur laissa la vie sauve aux hommes d'aelle. Ils déposèrent leurs lances et furent répartis entre les vainqueurs pour devenir leurs esclaves. J'en réquisitionnai certains pour creuser la tombe de mon père. Nous la fames profonde, dans cette terre douce et humide, au bord de la rivière, et nous y couch,mes aelle, les pieds tournés vers le nord, son épée a la main, son plastron recouvrant son cour transpercé, son bouclier sur le ventre et la lance qui l'avait tué le long de son corps, puis nous combl,mes la fosse et je dis une prière a Mithra pendant que les Saxons priaient leur Dieu du tonnerre.

Le soir, on alluma les premiers brasiers funéraires. J'aidai a coucher les cadavres de mes propres hommes sur les b°chers, puis laissai leurs compagnons les accompagner de leur chant jusqu'a l'autre Monde. Je récupérai mon cheval et chevauchai dans les ombres longues et douces vers le village oa nos femmes avaient trouvé refuge et, a mesure que je gravissais les collines, les bruits du champ de bataille s'affaiblirent, les craquements et les pétilllements des brasiers, les pleurs des femmes, les chants élégiaques et les cris sauvages des hommes ivres.

J'apportai la nouvelle de la mort de Cuneglas a Ceinwyn. Elle me regarda fixement et, durant un instant, ne montra aucune réaction, puis les larmes lui montèrent aux yeux. Elle tira son capuchon sur sa tate. " Pauvre Perddel ", dit-elle, pensant a son

neveu devenu roi du Powys. Je lui appris comment son frère était mort, puis elle se retira dans la chaumière oa elle logeait avec nos filles. Elle aurait voulu panser ma blessure a la tate qui semblait plus vilaine qu'elle ne l'était, mais ne put car ses filles et elle devaient pleurer Cuneglas, ce qui signifiait qu'elles s'enfermeraient pendant

trois jours et trois nuits, loin de la lumière du soleil, avec interdiction de voir ou de toucher un homme.

Le crépuscule était tombé. J'aurais pu dormir au village, mais j'étais agité, alors, sous la lumière d'une lune qui décroissait, je revins à cheval vers le sud. Je me rendis d'abord à Aquae Sulis, pensant y trouver Arthur, mais je n'y vis, à la lumière des torches, que les vestiges du carnage. Nos recrues avaient franchi la muraille insuffisante et massacré

tous ceux qu'elles trouvèrent à l'intérieur, mais l'horreur prit fin lorsque les troupes de Tewdric occupèrent la ville. Les chrétiens nettoquèrent le temple de Minerve, ramassèrent les entrailles sanglantes de trois taureaux sacrifiés que les Saxons avaient laissées éparpillées sur les dalles, et une fois l'autel restauré, ils y célébrèrent un rituel d'actions de grâces. J'entendis leurs cantiques et partis à la recherche de mes propres chants, mais mes hommes étaient restés dans le camp dévasté de Cerdic et Aquae Sulis était pleine d'étrangers. Je ne trouvai ni Arthur ni aucun ami, excepté Culhwch, mais il était ivre mort, aussi, dans la douce obscurité, je chevauchai vers l'est, le long de la rivière. L'air plein de fantômes puait le sang, mais dans ma recherche désespérée d'un compagnon, j'affrontai les spectres. Je découvris un groupe d'hommes de Sagramor chantant près d'un brasier, mais ils ignoraient où se trouvait leur commandant, aussi je poursuivis ma route, attiré par la vue de guerriers dansant autour d'un feu.

C'étaient des Blackshields et ils bondissaient très haut, cabriolant au-dessus des têtes coupées de leurs ennemis. J'aurais contourné leur sarabande frénétique si je n'avais aperçu deux silhouettes en robe blanche assises calmement à côté du feu. L'une d'elles était Merlin.

J'attachai les rênes de ma monture à une souche d'épineux, puis je franchis la ronde. Merlin et son compagnon prenaient un souper de pain, de fromage et de bière. Quand le druide m'aperçut, tout d'abord, il ne me reconnut pas. " Va-t'en ou je te change en crapaud. Oh, c'est toi, Derfel ? " Il semblait déçu. " Je savais, en trouvant de la nourriture, qu'un ventre vide me demanderait de la partager avec lui. Je suppose que tu as faim ?

- Oui, Seigneur. "

Il me fit signe de prendre place à côté de lui. " Je soupçonne ce fromage d'être saxon, dit-il d'un air incertain. Il était quelque peu couvert de sang quand je l'ai trouvé, mais je l'ai nettoyé. Euh, en tout cas, je l'ai essuyé et, curieusement, il s'avère tout à fait mangeable. Je

suppose qu'il y en a juste assez pour toi. " En fait, il y en avait assez pour une douzaine de convives. " Voici Taliesin, me présenta-t-il sèchement son compagnon. Un sorte de barde venu du Powys. "

Je me tournai vers le célèbre barde, un jeune homme au visage empreint d'une vive intelligence. Il s'était rasé le devant du crâne, comme un druide, portait une courte barbe noire, avait une longue moustache, des joues creuses et un nez en lame de couteau. Une fine bandelette en argent enserrait son front. Il sourit et me salua. " Votre renommée vous précède, Seigneur Derfel.

- Tout comme la tienne.

- Oh, non ! gémit Merlin. Si vous devez vous lécher mutuellement les bottes, allez faire ça ailleurs. Derfel se bat parce que c'est un éternel adolescent et toi, tu es célèbre parce qu'il se trouve que tu as une voix passable.

- Je ne me contente pas de chanter, je compose des ballades, dit modestement Taliesin.

- Tout homme peut faire une chanson s'il est suffisamment ivre, répliqua Merlin d'un air dédaigneux, et il me jeta un coup d'oeil en coin. C'est du sang qu'il y a dans tes cheveux ?

- Oui, Seigneur.

- Tu devrais te réjouir de ne pas avoir été blessé à un endroit crucial. "

Cela le fit rire, puis il me désigna les Blackshields. " qu'est-ce que tu penses de mes gardes ?

- Ils dansent bien.

- Ils ont de bonnes raisons pour ça. quel jour satisfaisant. Et Gauvain n'a-t-il pas bien tenu son rôle ? C'est tellement gratifiant quand un simple d'esprit sert à quelque chose, et pour être idiot, Gauvain l'était !

Un garçon assommant ! Toujours en train d'essayer d'améliorer le monde.

Pourquoi les jeunes se croient-ils forcément plus intelligents que leurs aînés ? Toi, Taliesin, tu n'es pas sujet à cette agaçante méprise. Il a fini par acquiescer un peu de ma sagesse, m'expliqua Merlin.

- J'ai beaucoup à apprendre, murmura Taliesin.

- Très vrai, très vrai. " Merlin poussa vers moi un cruchon de bière. " Ta petite bataille t'a bien amusé, Derfel ?

- Non. " En fait, je me sentais étrangement démoralisé. " Cuneglas est mort.

- Je l'ai entendu dire. quel idiot ! Il aurait dû laisser les actions d'éclat à des imbéciles comme toi. Mais c'est tout de même dommage qu'il soit mort. Ce n'était pas un homme très intelligent, pas ce que moi j'entends par intelligent, mais il n'était pas idiot, chose rare en ces tristes temps. Et il a toujours été gentil avec moi.

,

- Il était la gentillesse même, intervint Taliesin.

- alors maintenant, il va te falloir trouver un nouveau protecteur, dit Merlin au barde, et ne regarde pas Derfel. Il ne peut pas faire la différence entre un joli chant et un pet de bouf. Ce qu'il faut pour réussir dans la vie, c'est naître de parents riches. " Il faisait maintenant un cours au jeune homme. "J'ai vécu très confortablement de mes rentes, bien qu'a y réfléchir je ne les aie pas collectées depuis des années. Tu me paies une rente, Derfel ?

- Je le ferais, Seigneur, si je savais où l'envoyer.

- «a n'a plus d'importance maintenant. Je suis vieux et faible. Je mourrai sans doute bientôt.

- Ne dites pas de bêtises, vous êtes dans une forme splendide. " Il avait l'air âgé, bien sûr, mais une étincelle de malice brillait dans ses yeux et l'entrain animait son vieux visage ridé, sa barbe et ses cheveux bien nattés étaient rattachés avec des rubans noirs, sa robe semblait propre, sauf quelques taches de sang séché. Il avait l'air heureux, pas seulement, je pense, parce que nous avions remporté la victoire, mais parce que la compagnie de Taliesin lui plaisait.

" La victoire donne la vie, déclara-t-il d'un ton dédaigneux, mais nous l'oublierons bientôt. Où est arthur ?

- Nul ne le sait. J'ai entendu dire qu'il s'était longuement entretenu avec Tewdric, mais il n'est plus avec lui. Je suppose qu'il a retrouvé

Guenièvre. "

Merlin ricana. " Un chien retourne toujours à son vomir.

- Cette femme commence a me plaire, répliquai-je pour les défendre.
- Je m'y attendais, dit-il d'un air méprisant, et j'imagine qu'elle ne causera plus de mal. Ce serait une bonne protectrice, dit-il a Taliesin, elle a pour les poètes un respect absurde. Mais ne va pas grimper dans son lit.
- Pas de danger. Seigneur. > >

Merlin rit. " Notre jeune barde est célibataire. Ce type est 283

ch, tré. Il a renoncé au plus grand plaisir des hommes afin de préserver son talent. "

Taliesin vit ma curiosité et sourit. " Pas ma voix. Seigneur, mais le don de prophétie.

. **

- Et c'est un authentique talent, dit Merlin avec une sincère admiration, bien que je doute que cela vaille le célibat. Si l'on avait exigé ce prix de moi, j'aurais abandonné le b, ton de druide ! J'aurais préféré un emploi plus humble, comme barde ou lancier.
- Tu vois le futur ? demandai-je a Taliesin.
- Il a prévu la victoire d'aujourd'hui et savait depuis un mois que Cuneglas mourrait, mais il ne m'a pas prévenu qu'un gros bon a rien de Saxon viendrait me voler mon fromage. " Il me reprit le morceau que je tenais. " Je suppose, Derfel, que tu souhaites qu'il te prédise ton avenir.
- Non, Seigneur.
- Tu as bien raison, il vaut toujours mieux l'ignorer. Tout finit dans les larmes, un point c'est tout.
- Mais la joie renaat toujours, dit doucement Taliesin.
- Oh, dieux, non ! cria Merlin. La joie renaat ! L'aube se lève ! L'arbre bourgeonne ! Les nuages se dissipent ! La glace fond ! Tu pourrais ne pas t'abaisser a ce genre de fatras sentimental. " Il se tut. Ses gardes avaient terminé leur danse et étaient partis s'amuser avec les captives saxonnes. Ces femmes avaient des enfants et leurs cris étaient assez bruyants pour agacer Merlin qui fronça les sourcils. " Le destin est inexorable et tout finit dans les larmes.

- Nimue est avec vous ? " lui demandai-je, et je vis immédiatement, a l'expression de mise en garde de Taliesin, que j'avais posé la mauvaise question.

Le druide contempla fixement le feu. Les flammes envoyèrent une braise dans sa direction et il cracha pour rendre sa malice au feu. " Ne me parle pas de Nimue. " Sa bonne humeur s'était évanouie et je me sentis gané d'avoir posé cette question. Il toucha son b,ton noir, puis soupira. " Elle est en colère contre moi.

- Pourquoi, Seigneur ?

- Parce qu'elle ne peut pas obtenir ce qu'elle veut. C'est généralement ce qui met les gens en colère. " Une autre b'che crépita dans le feu, vomissant des étincelles qu'il épousseta de sa robe après avoir craché dans les flammes. " Du bois de mélèze. Le mélèze fraachement coupé déteste qu'on le br'le. " Il me regarda d'un air maussade. "Nimue n'a pas approuvé que je male

-384

Gauvain a cette bataille. Elle croit que c'était du gaspillage et elle a probablement raison.

- Il a apporté la victoire, Seigneur ", dis-je.

Il ferma les yeux et soupira, montrant ainsi que ma sottise était intolérable. " J'ai consacré ma vie tout entière a une seule chose, dit-il au bout d'un moment. Une chose simple. Je voulais restaurer les Dieux. Est-ce si difficile a comprendre ? Mais faire une chose bien, cela occupe toute une vie, Derfel. Oh, les sots comme toi peuvent se disperser en étant magistrat un jour et lancer le lendemain, et quand tout est fini, qu'avez-vous accompli ? Rien ! Pour changer le monde, Derfel, il faut atre tenace.

Je dirais, en sa faveur, qu'arthur y est presque arrivé. Il veut débarrasser la Bretagne des Saxons, et il a probablement réussi pour un temps, mais ils existent toujours et ils reviendront. Peut-atre pas de mon vivant, peut-atre mame pas du tien, mais tes enfants et tes petits-enfants devront mener ce combat, encore et encore. Il n'y a qu'un seul moyen d'obtenir la vraie victoire.

- L'intervention des Dieux.

- Oui, et ce fut l'ouvre de ma vie. " Il contempla un moment son b,ton noir de druide. Taliesin le regardait, silencieux et immobile. " J'ai fait

un rave lorsque j'étais enfant, reprit Merlin très doucement. Je suis allé

dans la grotte de Carn Ingli et j'ai ravé que j'avais des ailes, que je pouvais voler assez haut pour voir toute l'ale de Bretagne, et elle était très belle. Belle, verte, et environnée d'une épaisse brume qui gardait tous nos ennemis a distance. L'ale bénie, Derfel, l'ale des Dieux, le seul endroit sur terre qui f't digne d'eux, et depuis ce rave, Derfel, c'est ce que j'ai toujours désiré. Faire renaatre cette ale bénie. Ramener les Dieux.

- Mais...

- Ne sois pas absurde ! cria-t-il, faisant sourire Taliesin. Réfléchis !

m'implora Merlin. L'ouvre de toute ma vie, Derfel !

- Mai Dun ", dis-je doucement.

Il hocha la tête, puis demeura silencieux un moment. Des hommes chantaient au loin et partout brillaient des feux. Les blessés criaient dans l'obscurité oa des chiens et des charognards se repaissaient des morts et des mourants.   l'aube, cette armée ivre s'éveillerait dans l'horreur d'un champ après la bataille, mais pour l'instant, ils chantaient et se gorgeaient de bière saxonne. "  Mai Dun, j'étais sur le point d'y arriver, reprit Merlin en brisant le silence. J'étais a deux doigts. Mais je me suis montré

faible, Derfel, trop faible. J'aime tellement arthur. Pourquoi ? Il n'est pas spirituel, sa conversation peut atre aussi assommante que celle de Gauvain, et il rend un culte absurde a la vertu, mais je l'aime vraiment.

Toi aussi, a vrai dire. Une faible\$"e, je le sais. J'apprécie les hommes souples, mais j'aime les hommes intègres. J'admire la force simple, tu comprends, et a Mai Dun j'ai laissé ce penchant m'affaiblir.

- Gwydre, dis-je.

- Oui. Nous aurions d° le tuer, mais je savais que je ne pourrais pas le faire. Pas le fils d'arthur. Ce fut une terrible faiblesse.

- Non.

- Ne sois pas absurde ! dit-il d'un air las. que vaut la vie de Gwydre en regard des Dieux? Ou de l'espoir de restaurer la Bretagne ? Rien ! Mais

je n'ai pas pu le faire. Oh, j'avais des excuses. Le manuscrit de Caleddin est tout a fait clair, il dit que " le fils du roi du pays " doit atre sacrifié, et arthur n'est pas roi, mais c'est couper les cheveux en quatre.

Le rite exigeait la mort de Gwydre et je n'ai pu m'y résoudre. Tuer Gauvain m'était indifférent, ce fut mame un plaisir de mettre fin au babillage de ce puceau imbécile, mais Gwydre, non, et le rite n'a pas été achevé. " Il était malheureux maintenant, le dos vo'té, l'air pitoyable. " J'ai échoué, ajouta-t-il, amer.

- Et Nimue ne vous pardonnera pas ?

- Me pardonner ? Elle ne connaat mame pas le sens de ce mot ! Le pardon est une faiblesse pour Nimue ! Elle va accomplir les rites a son tour et elle n'échouera pas, Derfel. Mame si cela exige de tuer tous les premiers nés de Bretagne, elle le fera. Elle les mettra dans la marmite et remuera bien le tout ! " Il esquissa un sourire, puis haussa les épaules. " Mais évidemment, je lui ai rendu les choses bien plus difficiles. En vieil imbécile sentimental que je suis, j'ai aidé arthur a gagner cette échauffourée. Je me suis servi de Gauvain et maintenant elle me déteste, je crois.

- Pourquoi ? "

Il leva les yeux vers le ciel enfumé comme pour supplier les Dieux de m'accorder une petite dose d'intelligence. " Crois-tu, pauvre idiot, que le cadavre d'un prince vierge se trouve sous le pas d'un cheval ? Pour le préparer au sacrifice, il m'a fallu remplir d'inepties, durant des années, cette tate de simplet ! Et qu'ai-je fait aujourd'hui ? J'ai gaspillé

Gauvain ! Uniquement pour venir en aide a arthur.

- Mais nous avons gagné !

- Ne sois pas absurde. " Il me lança un regard mauvais. " Tu as gagné ? qu'est-ce que c'est que cette chose répugnante sur ton bouclier ? "

Je me retournai pour le regarder. " La croix. "

Merlin se frotta les yeux. " Les Dieux se font la guerre, Derfel, et aujourd'hui, j'ai offert la victoire aYahvé.

- ¿ qui ?

- C'est le Dieu chrétien. Parfois, ils l'appellent Jéhovah. Pour ce que j'en sais, ce n'est que l'humble Dieu du feu d'un pays lointain et misérable, qui a aujourd'hui l'intention de détrôner tous les autres Dieux.

Ce doit être un ambitieux petit crapaud, parce qu'il est en train de gagner, et c'est moi qui lui ai apporté la victoire, aujourd'hui. que retiendront les hommes de cette bataille ?

- La victoire d'Arthur, répondis-je fermement.

- Dans cent ans, Derfel, ils ne se souviendront plus si c'était une victoire ou une défaite. " Je fis une pause. " La mort de Cuneglas ?

proposai-je.

- qui s'intéresse à Cuneglas ? Ce n'est qu'un roi, que l'on oubliera, comme les autres.

- La mort d'Aelle ?

- Un chien à l'agonie mériterait plus d'attention.

- alors quoi ? "

Ma stupidité le fit grimacer. " Ils se souviendront que vous portiez la croix sur vos boucliers, Derfel. aujourd'hui, espèce d'idiot, nous avons cédé la Bretagne aux chrétiens, et j'y ai participé. J'ai réalisé

l'ambition d'Arthur, mais c'est moi qui en ai payé le prix, Derfel.

Comprends-tu, maintenant ?

- Oui, Seigneur.

- J'ai rendu la tâche de Nimue infiniment plus difficile. Mais elle essaiera, Derfel, et elle ne me ressemble pas. Elle n'est pas faible. Il y a de la dureté chez Nimue, une telle dureté. "

Je souris. " Elle ne tuera pas Gwydre, répliquai-je avec assurance, car ni Arthur ni moi ne la laisserons faire, et on ne lui donnera plus Excalibur, alors comment pourrait-elle gagner ? "

Il me regarda fixement. " Tu ne t'imagines pas, espèce d'idiot, qu'Arthur ou toi vous êtes assez forts pour résister à Nimue ? C'est une femme, et ce que les femmes veulent, elles l'obtiennent, et si le monde et tout ce qu'il contient doit pour cela être détruit, il le sera. Elle me

brisera le premier, puis tournera les yeux vers toi. N'est-ce pas vrai, mon jeune prophète ? " demanda-t-il a

-Œ97

Taliesin, mais le barde avait fermé les yeux. Merlin haussa les épaules.

"Je vais apporter a Nimue les cendres de Gauvain et toute l'aide dont je suis capable, parce que je le lui ai promis. Mais cela finira dans les larmes, Derfel, cela finira dans les larmes. quel g, chis j'ai fait. quel terrible g, chis. " Il tira sa cape sur ses épaules. " Je vais dormir ", annonça-t-il.

De l'autre côté du feu, les Blackshields violaient leurs captives et je restai les yeux fixés sur les flammes. J'avais participé a une grande victoire, pourtant j'étais indiciblement triste.

Cette nuit-la, je ne vis pas arthur et ne le rencontrai que brièvement dans la faible lumière brumeuse qui précède l'aube. Il m'accueillit avec son ancienne alacrité, en me prenant par les épaules. " Je veux te remercier d'avoir veillé sur Guenièvre, ces dernières semaines. " Il portait tout son harnois et prenait un h, tif petit déjeuner de pain moisi.

" C'est plutôt Guenièvre qui a veillé sur moi.

- Tu parles des chariots ? J'aurais voulu voir ça ! " Il jeta le pain lorsque Hygwydd sortit de la pénombre, tenant Llamrei par les ranes. " Je te verrai ce soir, Derfel, ou peut-etre demain, dit-il en laissant son écuyer le hisser sur sa selle.

- Oa allez-vous, Seigneur ?

- ı la poursuite de Cerdic, bien s'r. " Il s'installa plus confortablement sur le dos de Llamrei, rassembla les ranes, et prit des mains d'Hygwydd son bouclier et sa lance. Il donna un coup de talons a sa monture et partit rejoindre ses cavaliers, simples formes indistinctes dans la brume. Mordred chevauchait aussi avec arthur, non plus sous bonne garde, mais comme un guerrier a l'utilité incontestée. Je le regardai brider son cheval et me souvins de l'or que j'avais trouvé a Lindinis. Mordred nous avait-il trahis ? Si oui, je ne pouvais pas le prouver et le dénouement de la bataille annulait sa trahison, mais je sentais toujours une petite pointe de haine pour mon roi. Il croisa mon regard malveillant et détourna sa monture. arthur donna l'ordre de partir a ses hommes et j'écoutai s'éloigner le tonnerre des sabots de leurs chevaux.

Je réveillai mes hommes a petits coups de hampe et leur ordonnai de me trouver des captifs saxons pour creuser d'autres tombes et édifier d'autres b°chers funéraires. Je croyais consacrer ma

journée a cette t,che épuisante, mais au milieu de la matinée, Sagramor envoya un messenger pour me supplier de venir, avec un détachement de lanciers, a aquae Sulis oa des troubles avaient éclaté. Tout avait commencé

par la rumeur, courant parmi les lanciers de Tewdric, qu'on avait découvert le trésor de Cerdic et qu'arthur l'avait gardé pour lui. La disparition de notre chef constituait pour eux une preuve et, pour se venger, ils proposaient d'abattre le sanctuaire de la cité qui avait été jadis un temple paÔen. Je réussis a calmer cette frénésie en annonçant que l'on avait bien découvert deux coffres pleins d'or, mais qu'ils étaient sous surveillance et que leur contenu serait équitablement partagé au retour d'arthur. Tewdric envoya une demi-douzaine de ses soldats renforcer la garde des coffres qui gisaient encore dans les vestiges du campement de Cerdic.

Les chrétiens du Gwent se calmèrent, mais alors les lanciers du Powys provoquèrent une nouvelle crise en proclamant Ongus Mac airem responsable de la mort de Cuneglas. L'hostilité régnait depuis longtemps entre les deux pays car le roi de Démétie se plaisait a piller les récoltes de son voisin plus riche ; les Démétiens, en parlant du Powys, disaient mame " notre garde-manger", mais ce jour-la, ce furent les soldats de ce pays qui envenimèrent la querelle en affirmant que Cuneglas ne serait jamais mort si les Blackshields n'étaient pas arrivés en retard. Les Irlandais étaient toujours prats a se bagarrer et a peine avait-on réussi a calmer les hommes de Tewdric que retentit, aux portes du tribunal, le fracas de leur sanglante querelle. Sagramor imposa une paix précaire en tuant purement et simplement les chefs des deux factions, mais durant le reste de la journée, ces troubles persistèrent. La discorde empira lorsqu'on apprit que Tewdric avait envoyé un détachement occuper Lactodurum, forteresse qui n'appartenait plus aux Bretons depuis une génération, mais que les hommes sans chef du Powys revendiquaient comme leur, aussi des lanciers de ce pays se lancèrent a la poursuite des guerriers du Gwent pour réclamer leur d°.

Les Blackshields, qui n'avaient rien a voir dans l'histoire, proclamèrent tout de mame que ces derniers avaient raison, dans le seul but d'exaspérer ceux du Powys, et d'autres batailles éclatèrent. Des bagarres mortelles se déroulèrent a propos d'une ville dont la plupart des combattants n'avaient jamais entendu parler, et qui, de plus,

pouvait encore très bien être aux mains des Saxons.

Nous, les Dumnoniens, parvînmes à nous tenir à l'écart de ces conflits ; ce furent donc nos lanciers qui patrouillèrent dans les rues, confinant ainsi les escarmouches aux tavernes, mais dans l'après-midi, nous fûmes entraînés dans des disputes lorsque Argante et sa suite, composée d'une vingtaine de personnes, arrivant de Glevum, apprirent que Guenièvre occupait la demeure de l'évêque, derrière le temple de Minerve. Le palais le plus grand et le plus confortable d'Aquae Sulis était celui du magistrat Cildydd, mais Lancelot y logeait lorsqu'il séjournait dans la ville, et pour cette raison Guenièvre l'avait évité. Néanmoins Argante insista pour qu'on lui livre la maison de l'évêque, arguant que celle-ci se trouvait dans l'enclos sacré, et une bande de Black-shields zélés s'y rendit pour en chasser Guenièvre, se heurtant ainsi à mes propres lanciers, bien décidés à la défendre. Deux hommes moururent avant que la princesse annonce que peu lui importait l'endroit où elle logeait ; elle alla s'installer dans la résidence des prêtres, le long des thermes. Argante, qui l'avait emporté

dans cette rencontre, déclara que les nouveaux quartiers de son ennemie lui convenaient tout à fait puisqu'autrefois ils avaient abrité un bordel.

aussi Fergal, son druide, y entraîna un grand nombre de Blackshields qui s'amusèrent à demander les tarifs et à crier à Guenièvre de leur montrer son corps dénudé. Un autre contingent d'Irlandais avait occupé le temple et abattu la croix hautivement érigée par Tewdric sur l'autel, aussi des douzaines de lanciers en cotte rouge du Gwent se rassemblaient pour pénétrer de force à l'intérieur et remettre la croix en place. Sagramor et moi amenâmes nos guerriers à l'enclos sacré qui, en fin d'après-midi, menaçait d'être le théâtre d'un bain de sang. Mes hommes gardèrent les portes du temple, ceux de Sagramor protégèrent Guenièvre, mais les soldats ivres de Dème et du Gwent nous surpassaient en nombre ; les Powysiens, contents de soutenir une cause qui contrariait les Irlandais, hurlaient des encouragements à notre princesse. Je traversai la foule imbibée d'hydromel en assommant à coups de gourdin les agitateurs les plus bruyants, mais je craignais que la violence ne se fasse plus menaçante au coucher du soleil.

Sagramor finit par apporter une paix précaire. Il grimpa sur le toit des thermes et, se dressant de toute sa haute taille entre deux statues, il imposa le silence par ses rugissements. Comme il était torse nu, sa peau noire formait un contraste des plus frappants avec le marbre blanc des guerriers qui le flanquaient. " Si l'un de vous cherche

quelque querelle, c'est a moi qu'il aura affaire en premier, déclara-t-il avec son onr"

curieux accent. D'homme a homme ! ¿ l'épée ou a la lance, a votre choix. "

Il tira son grand sabre et lança des regards mauvais aux hommes en colère.

" Débarrassez-nous de la putain ! cria une voix anonyme, sortie des Blackshields.

- Tu en as contre les putains ? quelle sorte de guerrier es-tu ? Serais-tu puceau ? Si tu as l'intention d'atre vertueux, viens la et je te ch,trerai.

" Ce qui déclencha les rires et mit fin au péril le plus immédiat.

argante boudait dans son palais. Elle s'était attribué le titre d'Impératrice de Dumnonie et exigea que Sagramor et moi lui fournissions des gardes, mais les Blackshields de son père suffisaient a remplir cet office. au lieu de lui obéir, nous nous dévatames pour plonger dans la grande piscine romaine oa nous demeur,mes étendus, épuisés. L'eau chaude paraissait merveilleusement reposante. La vapeur montait en fines volutes jusqu'aux tuiles brisées de la toiture. " Il paraat que c'est le plus grand édifice de Bretagne ", dit Sagramor.

J'étudiaï le vaste toit. " Probablement.

- Mais, enfant, j'étais esclave dans une maison encore plus grande.

- En Numidie ?

- Oui. Mais je venais du sud. On m'avait vendu comme esclave quand j'étais très jeune. Je ne me souviens pas de mes parents.

- quand as-tu quitté la Numidie ?

- après avoir tué mon premier homme. C'était l'intendant. Et j'avais... dix ans ? Onze ans ? Je m'enfuis et suivis une armée romaine dans laquelle je devins lanceur de pierres. avec ma fronde, je pouvais frapper un homme entre les deux yeux a cinquante pas. Puis j'appris a monter a cheval. Je me suis battu en Italie, en Thrace et en Egypte, et un jour, j'ai rejoint l'armée des Francs comme mercenaire. C'est la qu'arthur m'a fait prisonnier. " Il était rarement aussi communicatif. Le silence était l'une des armes les plus efficaces de Sagramor, avec son

visage de faucon et sa terrible réputation, mais en privé, c'était un homme doux et réfléchi. " De quel côté sommes-nous ? me demanda-t-il, d'un air perplexe.

- que veux-tu dire ?

- Guenièvre ? argante ? "

Je haussai les épaules. " Dis-le-moi. "

291

Il plongeait la tête dans l'eau, puis émergeait et s'essuyait les yeux. "

Guenièvre, je suppose, si la rumeur dit vrai.

- quelle rumeur ?

- qu'Arthur et elle ont passé la nuit dernière ensemble, mais tel que nous connaissons Arthur, ils ont dû parler jusqu'à l'aube. Il usera sa langue longtemps avant son épée.

- Pas de danger que cela t'arrive.

- Non, répliqua-t-il avec un large sourire. On m'a dit, Derfel, que tu avais rompu un mur de boucliers ?

- Il était mince, et constitué de jeunes gens.

- J'en ai rompu un épais, très épais, et composé de guerriers expérimentés.

" Je le coulai dans l'eau, pour me venger, et m'enfuis dans une gerbe d'éclaboussures avant qu'il me noie. Les thermes étaient sombres car aucune torche ne les éclairait et les derniers rayons obliques du jour ne pouvaient passer par les trous du toit. La vapeur embrumait la grande salle et même si je savais que d'autres que nous se baignaient, jusque-là je n'avais reconnu personne; mais maintenant, comme je traversais la piscine à la nage, je vis une silhouette en robe blanche penchée vers un homme assis sur l'une des marches immergées. Je reconnus les touffes de cheveux encadrant le front rasé de celui qui se tenait debout et, un battement de cœur plus tard, je saisis ses paroles. "Faites-moi confiance, disait-il avec une ferveur tranquille, laissez-moi m'en occuper, Seigneur Roi. " Il leva les yeux et m'aperçut. C'était l'évêque Sansum qui venait d'être libéré et restauré dans ses anciennes fonctions honorifiques à cause des promesses qu'Arthur avait faites

aTewdric. Il parut surpris de me voir, mais réussit a me faire un p,le sourire. " Voila le seigneur Derfel, dit-il en reculant avec prudence du bord de la piscine, l'un de nos héros !

- Derfel ! " L'homme assis sur la marche rugit et je vis que c'était Ongus Mac airem qui se précipita vers moi pour une étreinte ursine. " C'est la première fois que je serre un homme nu dans mes bras, dit le roi des Blackshields, et j'avoue que je ne vois pas ce que cela pourrait avoir d'attirant. C'est aussi la première fois que je prends un bain. Tu crois que ça va me tuer ?

- Non, dis-je, puis je lançai un coup d'oeil a Sansum. Tu entretiens d'étranges relations, Seigneur Roi.

- Les loups ont des puces, Derfel, les loups ont des puces, grogna Ongus.

- Et a quel sujet mon Seigneur Roi devrait-il vous faire confiance ? "

demandai-je a Sansum.

Sansum ne répondit pas, et Ongus lui-mame parut curieusement penaud. " Le sanctuaire, finit-il par répondre. Le bon évêque disait qu'il pouvait s'arranger pour que mes hommes s'en servent provisoirement de temple.

N'est-ce pas, l'évêque ?

- Exact, Seigneur Roi.

- Vous ates tous deux de très mauvais menteurs ", dis-je, et Ongus rit.

Sansum me lança un regard hostile, puis s'éloigna en trotinant sur les dalles. Il n'était libre que depuis quelques heures et déjà il complotait.

" De quoi te parlait-il, Seigneur Roi ? " J'aimais bien Ongus, homme simple et fort, un pendeur, mais un très bon ami.

" ¿ ton avis ?

- Il parlait de ta fille.

- Une jolie petite, hein ? Trop mince, bien s'r, et qui se comporte comme une louve en chaleur. Le monde est étrange, Derfel. J'ai engendré des fils aussi bornés que des boufs et des filles malignes comme des louves. " Il s'arrata pour accueillir Sagramor qui m'avait suivi dans l'eau. " alors, qu'est-il arrivé a argante ? me demanda Ongus.

- Je l'ignore, Seigneur.

- arthur en a-t-il fait sa femme ?

- Je n'en suis mame pas s'r. "

Il me lança un regard pénétrant, puis sourit comme s'il comprenait ce que je voulais dire. " Elle prétend qu'ils sont vraiment mariés, mais comment pourrait-elle dire le contraire. Je n'étais pas s'r qu'arthur voulait réellement l'épouser, mais je lui ai forcé la main. C'était une bouche de moins a nourrir, tu comprends. " Il se tut une seconde. " L'ennui, c'est qu'arthur ne peut pas la renvoyer ! Ce serait une insulte et, en outre, je ne la reprendrais pas. J'ai assez de filles comme cela. La moitié du temps, je ne sais mame pas lesquelles sont vraiment de

moi. Si tu as besoin d'une femme, viens en Démétie et choisis celle qui te plaira, mais je te préviens, elles sont toutes comme elle. Jolies, mais pourvues de dents très pointues. alors que va faire arthur ?

- qu'est-ce que te conseillait Sansum ? "

Ongus fit semblant d'ignorer la question, mais je savais qu'il finirait par nous le dire, car il n'était pas homme à garder des secrets. "Il m'a juste rappelé qu'argante avait été, autrefois, promise à Mordred.

- Vraiment ? demanda Sagramor, surpris.

- Il en a été question, il y a un certain temps ", dis-je. C'était 293

Ongus qui en avait parlé, car il aurait fait n'importe quoi pour renforcer son alliance avec la Dumnonie, qui constituait sa meilleure protection contre le Powys.

" Et si arthur n'a pas consommé le mariage, poursuivit Ongus, alors Mordred pourrait être une consolation, non ? ,

- Une certaine consolation, dit amèrement Sagramor.

- Elle serait reine, insista Ongus.

- Certes, acquiesçai-je.

- alors, ce n'est pas une mauvaise idée ", conclut-il d'un ton dégagé, mais je le soupçonnai d'y tenir passionnément. Un mariage avec Mordred panserait la fierté blessée de la Démétie, mais donnerait aussi à la Dumnonie l'obligation de protéger le pays de sa reine. À mes yeux, la proposition de Sansum était la pire chose que j'avais entendue de la journée, car je n'imaginai que trop bien quel tort pouvait causer l'union de Mordred et d'argante, pourtant je ne dis mot.

" Vous savez ce qui manque à ces thermes ? demanda Ongus.

- Dis-le-moi, Seigneur.

- Des femmes. " Il gloussa. " Oa est la tienne, Derfel ?

- Elle porte le deuil.

- ah, celui de Cuneglas, bien sûr ! " Le roi des Blackshields haussa les épaules. " Je ne lui ai jamais plu, mais moi je l'aimais plutôt bien. En voilà un qui croyait aux promesses ! " Ongus rit des promesses qu'il avait faites sans aucune intention de les tenir. " Je ne peux pas dire

pour autant que sa mort me désole. Son fils n'est qu'un gamin, beaucoup trop attaché a sa mère. Elle et ses effroyables tantes régneront un certain temps. Trois sorcières ! " Il rit de nouveau. " Je pense qu'on pourra enlever a ces trois dames quelques morceaux de terre. " Il plongeait lentement la tête dans la piscine. " Je chasse les poux ", expliqua-t-il, puis il pinça l'un des petits insectes gris qui remontait tant bien que mal sa barbe emmalée pour échapper a l'eau.

Je n'avais pas vu Merlin de tout le jour, et cette nuit-la, Galahad m'apprit que le druide avait déjà quitté la vallée pour se rendre dans le nord. Je l'avais trouvé a côté du bûcher funéraire de Cuneglas. " Je sais qu'il détestait les chrétiens, m'expliqua-t-il, mais je ne crois pas qu'il trouverait a redire a une prière chrétienne. " Je l'invitai a dormir parmi mes hommes et nous nous rendames tous deux a l'endroit où ils campaient. "

Merlin m'a laissé un message pour toi, me dit-il. Il dit que tu trouveras ce que tu cherches parmi des arbres morts.

294

- Je ne suis pas sûr de chercher quoi que ce soit.

- alors, regarde parmi les arbres morts, et tu trouveras ce que tu ne cherches pas. "

Je ne fis plus rien cette nuit-la que dormir enroulé dans ma cape, parmi mes hommes, sur le champ de bataille. Je m'éveillai tôt avec la migraine et les articulations douloureuses. Le beau temps était passé et une bruine tombait, venue de l'ouest. La pluie menaçait de tremper les bûchers funéraires, aussi nous partames récolter du bois pour nourrir les flammes, et cela me rappela l'étrange message de Merlin, mais je ne voyais pas d'arbres morts. Nous utilisons des haches de combat saxonnes pour abattre chênes, ormes et bouleaux, épargnant seulement les frênes qui sont des arbres sacrés, et tous ceux que nous coupions étaient sains. Je demandai a Issa s'il avait remarqué des arbres morts et il fit non de la tête ; Eachern dit qu'il en avait vu près du coude de la rivière.

" Montre-moi. "

Il emmena plusieurs d'entre nous jusqu'au rivage et, a l'endroit où la rivière tournait brusquement vers l'ouest, il y avait une grande quantité

d'arbres morts pris dans les racines a demi apparentes d'un saule. Un fatras de débris amenés la par la rivière se malait aux branches mortes, mais je n'y vis rien de valeur. " Si Merlin dit qu'il y a quelque chose ici, il faut chercher, déclara Galahad.

- Il ne parlait peut-atre pas de ces arbres-la, dis-je.

- On peut toujours essayer ", répliqua Issa. Il ôta son épée pour ne pas la mouiller, puis sauta sur les entrelacs. Il passa au travers des branchages et tomba dans l'eau en nous éclaboussant. " Donnez-moi une lance ! " cria-t-il.

Galahad lui en tendit une et Issa s'en servit pour fourgonner entre les branches. Un morceau de filet effrangé et enduit de poix, provenant d'une nasse, était venu s'échouer la et formait une sorte de tente couverte de feuilles mortes. Il fallut toute la force d'Issa pour écarter cette masse emmalée.

C'est alors que le fugitif déboucha. Il s'était caché sous le filet, inconfortablement perché sur un tronc a demi submergé ; telle une loutre levée par les chiens, il esquiva tant bien que mal la lance d'Issa et tenta de fuir en remontant la rivière. Les arbres morts le faisaient trébucher et le poids de l'armure le ralentissait, aussi mes hommes le rattrapèrent aisément et poussèrent des vivats. Si le fugitif n'avait pas porté

d'armure, il aurait pu se jeter

a l'eau et nager jusqu'a l'autre rive, mais ainsi alourdi, il ne pouvait que se rendre. Il avait d° passer deux nuits et un jour a remonter le bord de la rivière, puis il avait découvert la cachette et pensé qu'il pourrait rester la jusqu'a ce que nous^uitions le champ de bataille. Maintenant, il était pris.

C'était Lancelot. Je le reconnus a ses longs cheveux noirs dont il était si vain, puis, a travers la boue et les brindilles, je distinguai le célèbre émail blanc de son armure. Son visage n'exprimait que de la terreur. Ses yeux allaient de nous a la rivière, comme s'il envisageait de se jeter dans le courant, puis il aperçut son demi-frère. " Galahad, appela-t-il.

Galahad ! "

Celui-ci me regarda durant quelques battements de cour, puis fit le signe de croix, tourna le dos et s'éloigna.

" Galahad ! " cria encore Lancelot en voyant son frère disparaître à sa vue.

Galahad poursuivit sa route.

" Faites-le remonter ", ordonnai-je. Issa piqua Lancelot de sa lance et l'homme terrifié grimpa désespérément à quatre pattes dans les orties qui poussaient sur la berge. Il avait toujours son épée dont la lame devait être rouillée après cette immersion dans la rivière. Je lui fis face tandis que, vacillant, il se libérait du fourré urticant. " Me combattez-vous ici et maintenant, Seigneur Roi ? lui demandai-je en tirant Hywelbane.

- Laisse-moi partir, Derfel ! Je t'enverrai de l'argent, je te le jure ! "

Il continua à bredouiller, me promettant plus d'or que je n'en avais jamais ravé jusqu'à ce que je lui porte à la poitrine des petits coups répétés de la pointe de mon épée, et alors il comprit qu'il devait mourir. Il me cracha dessus, recula et tira son arme. autrefois, elle s'appelait Tanlladwr, ce qui signifiait la Brillante Tueuse, mais après son baptême par Sansum, Lancelot l'avait renommée la Lame du Christ. Toute rouillée qu'elle fut, elle restait une arme redoutable et, à ma grande surprise, il montra qu'il n'était pas un médiocre épéiste. Je l'avais toujours pris pour un couard, mais ce jour-là il se battit vaillamment. Son désespoir le poussa à me porter une série de rapides coups de pointe qui me forcèrent à reculer. Cependant il était las, mouillé, glacé, et il s'épuisa vite, si bien qu'après avoir paré sa première averse de coups, je pus prendre mon temps pour décider comment j'allais le tuer. Prati tout pour sauver sa vie, il m'attaqua avec plus de violence, mais je mis fin au combat quand, me baissant pour esquiver l'un de ses massifs coups d'estoc, je relevai Hywelbane

4

afin que sa pointe l'atteigne au bras et que l'élan même de mon adversaire lui ouvre les veines, du poignet au coude. Il glapit lorsque le sang jaillit, l'épée tomba de sa main défaillante et, plongé dans une terreur abjecte, il attendit le coup fatal.

Je nettoyai la lame d'Hywelbane avec une poignée d'herbes, la séchai sur ma cape, puis la remis au fourreau. " Je ne veux pas de ton sang sur mon épée

", dis-je à Lancelot, et durant un battement de cœur, il parut reconnaissant, mais je brisai ses espoirs. " Tes hommes ont tué mon enfant, alors que tu les avais chargés de ramener Ceinwyn dans ton lit.

Tu crois que je peux te pardonner ce double crime ?

- Ce n'était pas moi qui leur en avais donné l'ordre. Crois-moi ! "

Je lui crachai a la figure. " Vais-je te livrer a arthur, Seigneur Roi?

- Non, Derfel, je t'en prie ! " Il joignit les mains. Il frissonnait. " Je t'en supplie !

- Donne-lui une mort de femme ", me conseilla vivement Issa, signifiant par la que nous devions le dévâtrir, le ch,trer et le laisser saigner a mort.

Je fus tenté, mais je craignais de tirer plaisir de la mort de Lancelot. Il est agréable de se venger et j'avais offert une mort horrible aux assassins de Dian, n'éprouvant aucun remords a jouir de leurs souffrances, pourtant torturer cet homme brisé et frissonnant me répugnait. Il tremblait tant que j'eus pitié et je me surpris en train de me demander si je n'allais pas le laisser vivre. Je savais que c'était un traatre, un l,che et qu'il méritait d'atre tué, mais sa terreur était si abjecte que je le plaignais. Il avait toujours été mon ennemi, il m'avait toujours méprisé, cependant lorsqu'il tomba a genoux devant moi et que les larmes roulèrent sur ses joues, j'éprouvai l'envie irrésistible de lui faire miséricorde, et compris qu'il y aurait autant de plaisir a prouver ainsi mon pouvoir qu'a le mettre a mort. Durant un battement de cour, je désirai sa gratitude, puis je me souvins du visage mourant de ma fille et un frisson de rage me fit trembler. arthur s'était gagné une renommée de miséricordieux, mais cet ennemi était le seul auquel je ne pourrais jamais pardonner.

" Une mort de femme, suggéra de nouveau Issa.

- Non. " Lancelot me regarda avec un espoir renaissant. " Pends-le comme un vulgaire félon. " Lancelot hurla, mais j'endurcis mon cour. " Pends-le ", ordon-nne

297

nai-je de nouveau, et c'est ce que nous fâmes. Nous trouv,mes une corde de crin que nous pass,mes sur la branche d'un chane et nous le hiss,mes par le cou. ainsi suspendu, il gigota et continua a le faire jusqu'a ce que Galahad revienne ef*tire sur les chevilles de son demi-frère pour mettre fin a sa terrible suffocation.

Nous dénud,mes le cadavre. Je jetai l'épée et la belle armure a écailles

de Lancelot dans la rivière, br lai ses vêtements, puis avec une grosse hache saxonne je démembrai son corps. Il n'eut pas de bûcher funéraire, mais fut jeté aux poissons afin que son ,me sombre ne g,te pas l'autre Monde de sa présence. Nous l'effa ,mes de la surface de la terre et je ne gardai que le ceinturon émaillé qu'il tenait d'arthur.

Je rencontrai celui-ci a midi. Ses hommes et lui redescendaient dans la vallée sur des chevaux fourbus. "Nous n'avons pas rattrapé Cerdic, me dit-il, mais quelques autres. " Il tapota le cou blanc de sueur de Llamrei. "

Cerdic vit, Derfel, mais il est si affaibli qu'il ne constituera plus un danger pour longtemps. " Il sourit, puis vit que je ne partageais pas son humeur joyeuse. " qu'y a-t-il ?

- Juste ceci, Seigneur ", et je lui tendis la luxueuse ceinture émaillée.

Un moment, il crut que je lui montrais une pièce de mon butin, puis reconnut le ceinturon qu'il avait donné a Lancelot. Durant un battement de cour, son visage reprit l'expression qu'il avait eue durant tant de mois, un air dur, fermé, plein d'amertume, enfin il me regarda dans les yeux. "

Son propriétaire ?

- Mort, Seigneur. Pendu dans la honte.

- Bien, répondit-il calmement. Et cette chose, Derfel, tu peux la jeter. "

Je la lançai dans la rivière.

ainsi mourut Lancelot, mame si l'on continue a chanter les ballades pour lesquelles il avait distribué tant d'argent, et encore aujourd'hui, on le célèbre en héros égal a arthur. On se souvient de ce dernier comme d'un chef, mais Lancelot est appelé " le guerrier ". En vérité, ce fut un roi sans terre, un couard et le plus grand traatre de Bretagne ; son ,me hante toujours le Llogyr, réclamant a grands cris son corps-ombre qui ne pourra jamais exister puisque nous avons démembré son cadavre et l'avons jeté a la rivière. Si les chrétiens ont raison, s'il y a un enfer, puisse-t-il y brûler a jamais.

Galahad et moi suivames arthur jusqu'a la cité, passant devant le bûcher funéraire sur lequel br lait Cuneglas et nous faufilent entre les tombes romaines parmi lesquelles tant d'hommes d'aelle étaient morts. J'avais averti arthur de ce qui l'attendait, mais il ne montra aucun désarroi lorsqu'il apprit qu'argante était la.

L'arrivée d'arthur a aquae Sulis incita des douzaines de pétitionnaires inquiets a réclamer son attention a cor et a cri. Ils exigeaient que leurs actes de bravoure soient reconnus, ou réclamaient leurs parts des esclaves ou de l'or, ou bien demandaient justice dans des différends précédant de beaucoup l'invasion saxonne ; arthur leur dit de le suivre dans le temple, bien qu'une fois la, il les ignorât. Il convoqua Galahad dans une antichambre puis, au bout d'un moment, envoya chercher Sansum. L'évêque fut conspué par les guerriers de Dumnonie lorsqu'il traversa l'enclos a la h

te. Il s'entretint longtemps avec arthur, puis la présence d'Ongus Mac airem et de Mordred fut requise. Les lanciers présents dans le sanctuaire pariaient que leur chef irait rejoindre argante dans la maison de l'évêque, ou Guenièvre chez les prêtres.

arthur n'avait montré aucun désir de prendre conseil auprès de moi. quand il fit venir Ongus et Mordred, il se contenta de me demander d'aller dire a Guenièvre qu'il était revenu, aussi je traversai la cour pour gagner la maison des prêtres où je la trouvai dans la chambre du haut, en compagnie de Taliesin. Le barde, vêtu d'une robe blanche toute propre, ses cheveux noirs retenus dans une résille d'argent, se leva et s'inclina lorsque j'entrai. Il tenait une petite harpe, mais je sentis que tous deux étaient en train de parler et non de faire de la musique. Il sourit et sortit a reculons de la pièce, laissant l'épais rideau retomber sur le seuil. " Un homme fort intelligent ", dit Guenièvre en se levant pour m'accueillir.

Elle portait une robe crème garnie de rubans bleus et arborait le collier saxon que je lui avais donné sur le Mynydd Baddon ; ses cheveux roux étaient rattachés en queue de cheval par une chaanette d'argent. Elle n'était pas aussi élégante que la reine dont je me souvenais, mais fort loin de la femme en armure qui avait chevauché avec tant d'enthousiasme sur le champ de bataille. Elle me sourit lorsque je m'approchai. " Tu es propre, Derfel !

299

- J'ai pris un bain, Dame.

- Et tu as survécu ! " Elle m'embrassa sur la joue puis me tint un moment par les épaules. " Je te dois beaucoup.

- Non, Dame, non", répliquai-je en rougissant et en me dégageant.

Elle rit de mon embarras, puis alla s'asseoir près de la fenêtre qui donnait sur l'enclos. La pluie formait des mares entre les dalles et

dégoulinait sur la façade maculée du temple ; le cheval d'arthur était attaché a un anneau scellé dans l'une des colonnes. Elle n'avait pas besoin que je lui dise qu'il était revenu, car elle avait été témoin de son arrivée. " qui est avec lui ?

- Galahad, Sansum, Mordred et Ongus.

- Et tu n'as pas été convoqué a ce Conseil ? demanda-t-elle avec un peu de son ancien persiflage.

- Non, Dame, répondis-je en essayant de cacher ma déception.

- Je suis certaine qu'il ne t'a pas oublié.

- J'espère que non, Dame. " Puis, avec plus d'hésitation, je lui appris que Lancelot était mort. Je ne lui racontai pas comment. " Taliesin me l'a déjà dit.

- Comment l'a-t-il su ? demandai-je, car la mort de Lancelot était récente et Taliesin n'en avait pas été témoin.

- Il l'a ravée cette nuit ", dit Guenièvre, puis elle fit un geste brusque, comme pour mettre fin au sujet. " alors, de quoi sont-ils en train de discuter ? demanda-t-elle en regardant le temple. De l'épouse-enfant ?

- J'imagine, Dame. " Puis je lui dis ce que l'évêque Sansum avait conseillé

a Ongus Mac airem : qu'argante épouse Mordred. " Je crois que c'est la plus mauvaise idée que j'aie jamais entendue, protestai-je, indigné.

- Tu le penses vraiment ?

- C'est absurde.

- L'idée n'est pas de Sansum, mais de moi ", dit-elle avec un sourire.

Je la regardai fixement, trop surpris pour répliquer. Puis je finis par retrouver la parole : " De vous, Dame ?

- Ne le répète a personne. Si argante pensait que cela vient de moi, elle ne l'envisagerait pas une seule seconde. Elle préférerait épouser un porcher. aussi j'ai envoyé chercher le petit Sansum et l'ai supplié de me révéler si ce que l'on disait a propos d'argante et de Mordred était vrai ; puis je lui ai dit que l'idée

.?nn

mame me révoltait et, bien entendu, il s'est mis à en raffoler, bien qu'il prétendait le contraire. J'ai même pleuré un peu et l'ai supplié de ne pas répéter à Argante combien cela me déplaisait. À partir de là, ils étaient pratiquement mariés. " Elle sourit d'un air triomphant.

" Mais pourquoi ? Mordred et Argante ? Ils ne nous feront que des ennuis !

- Mariés ou non, ce sera le cas. Et il faut, bien que Mordred se marie, Derfel, pour avoir un héritier, et il doit forcément épouser une princesse.

" Elle fit une pause en tripotant son collier. " J'avoue que je préférerais qu'il n'ait pas d'héritier car, à sa mort, cela laisserait le trône libre.

" Elle ne poussa pas sa pensée jusqu'au bout et je lui jetai un regard de curiosité auquel elle répondit en arborant le masque de l'innocence.

S'imaginait-elle qu'Arthur accepterait le trône d'un Mordred sans descendance ? Mais il n'avait jamais eu envie de régner. Puis, je compris que si Mordred mourait, alors Gwydre, le fils de Guenièvre, pourrait y prétendre aussi bien qu'un autre. Cette pensée dut se lire sur mon visage car elle sourit. " Non que nous devions spéculer sur la succession, poursuivit-elle avant que j'aie pu répondre, car Arthur soutient que Mordred doit être autorisé à se marier s'il le désire, et on dirait que ce pauvre diable est attiré par Argante. Ils pourraient même s'entendre tout à fait bien. Comme deux vipères dans un nid répugnant.

- Et Arthur aura deux ennemis que l'amertume unit.

- Non, dit Guenièvre, puis elle soupira et regarda par la fenêtre. Pas si nous leur donnons ce qu'ils désirent, et pas si je donne à Arthur ce qu'il veut. Et tu sais de quoi il s'agit, n'est-ce pas ? "

Je réfléchis durant un battement de cœur, puis compris tout. Je compris qu'Arthur et elle avaient dû parler durant la longue nuit précédant la bataille. Je compris aussi ce qu'Arthur organisait en ce moment dans le temple de Minerve. " Non ! " protestai-je.

Guenièvre sourit. " Moi non plus je n'en ai pas envie, Derfel, mais je veux Arthur. Et ce qu'il désire, je le lui donnerai. Je lui dois un peu de bonheur, non ?

- Il veut abandonner le pouvoir ? " demandai-je, et elle hocha la tête.

arthur parlait depuis toujours de son rêve d'une vie simple avec une épouse, une famille et des terres. Il voulait un manoir, une palissade, une forge et des champs. Il se voyait en propriétaire terrien, sans autre souci que les oiseaux qui lui voleraient ses

301

semences, les daims qui mangeraient ses épis et la pluie qui gâterait sa moisson. Il nourrissait ce rêve depuis des années et maintenant qu'il avait battu les Saxons, il en ferait une réalité, semblait-il. " Meurig veut aussi qu'arthur renonce à son "pouvoir, dit Guenièvre.

- Meurig ! " Je crachai. " Pourquoi nous soucier de ce que veut Meurig ?

- C'est le prix que celui-ci a exigé avant de laisser son père lancer l'armée du Gwent dans la guerre. arthur ne te l'a pas dit avant la bataille parce qu'il savait que tu discuterais avec lui.

- Mais pourquoi Meurig souhaite-t-il qu'arthur renonce à son pouvoir ?

- Parce qu'il croit que Mordred est chrétien, répondit Guenièvre avec un haussement d'épaules, et parce qu'il veut que la Dumnonie soit mal gouvernée. Il aurait ainsi une chance de s'emparer, un jour, de ce trône.

C'est un petit crapaud plein d'ambition. " Je le traitai de bien pire et Guenièvre sourit. " Cela aussi, dit-elle, mais ce qu'il a exigé, il doit l'obtenir, aussi arthur et moi, nous nous installerons en Silurie où Meurig peut avoir l'œil sur nous. Cela m'est égal de vivre à Isca. Ce sera mieux que dans un manoir qui tombe en ruines. Il y a de beaux palais romains dans cette ville entourée de très bons terrains de chasse. Nous emmènerons quelques lanciers. arthur ne pense pas que ce soit nécessaire, mais il a des ennemis et il lui faut une petite troupe de soldats. "

J'arpentai la pièce de long en large. " Mais Mordred ? On va le laisser gouverner ?

- C'est le prix qu'il a fallu payer pour l'armée du Gwent, et si argente doit épouser Mordred, il faut que celui-ci récupère le pouvoir, sinon Ongus n'acceptera jamais le mariage. Ou du moins, il faut rendre une partie de son pouvoir à Mordred, et elle le partagera avec lui.

- Tout ce qu'arthur a accompli s'effondrera !

- arthur a libéré la Dumnonie des Saxons et il n'a pas envie de régner. Tu le sais, et moi aussi. Ce n'est pas ce que je désire, Derfel. J'ai toujours voulu qu'arthur soit un grand roi et que Gwydre lui succède, mais il s'y refuse et ne se battra pas pour cela. Il veut la tranquillité, il me l'a dit. Et s'il ne gouverne pas la Dumnonie, alors autant que ce soit Mordred qui le fasse. L'insistance du Gwent et le serment d'arthur a Uther le garantissent.

- alors, il va livrer la Dumnonie a l'injustice et a la tyrannie, protestai-je.

- Non, car Mordred n'aura pas la totalité du pouvoir. " Je la regardai, devinant a sa voix que je n'avais pas tout compris. " Poursuivez, dis-je, avec circonspection.

- Sagramor restera. Les Saxons sont vaincus, mais il y a encore une frontière, et pour la garder, nul ne vaut le Numide. Ce qui reste de l'armée de Dumnonie jurera-fidélité a un autre homme que le roi. Mordred gouvernera en tant que souverain, mais il n'aura pas de lances, et un homme sans lances n'a pas de réel pouvoir. Sagramor et toi le détiendrez.

- Non ! "

Guenièvre sourit. " arthur savait que tu répondrais cela, c'est pourquoi j'ai dit que je te persuaderais.

- Dame... commençai-je a protester, mais elle leva la main pour me faire taire.

- Tu gouverneras la Dumnonie, Derfel. Mordred sera roi, mais tu auras les lances, et l'homme qui commande aux lances gouverne. Il faut que tu le fasses pour arthur, car il ne pourra quitter la Dumnonie la conscience tranquille que si tu acceptes. alors, donne-lui la paix, fais-le pour lui et, peut-atre... - elle hésita - pour moi ? Je t'en prie ? "

Merlin avait raison. Ce que femme veut, elle l'obtient.

Et ce fut a moi de gouverner la Dumnonie.

ri"

Taliesin composa une ballade en l'honneur du Mynydd Baddon. Il la fit exprès a l'ancienne mode, dans une versification simple qui vibrat de drame, d'héroïsme et de grandiloquence. C'était un très long chant,

car il fallait attribuer au moins un demi-vers louangeur a chaque guerrier valeureux, et nos chefs avaient droit a une strophe entière. après la bataille, Taliesin rejoignit la maisonnée de Guenièvre et rendit judicieusement son d° a sa protectrice en décrivant a merveille les chariots dévalant la pente a toute allure avec leur chargement en feu ; mais il évita toute allusion au sorcier saxon qu'elle avait tué d'une flèche. Il compara ses cheveux roux a l'orge m°re trempée de sang dans laquelle mouraient les Saxons, et bien que je n'aie vu aucune tige d'orge sur le champ de bataille, cette image était une trouvaille. Il fit de la mort de Cuneglas, son ancien protecteur, un chant funèbre lent dans lequel le nom du roi mort revenait comme un roulement de tambour, et de la charge de Gauvain il tira un récit a donner la chair de poule de l'assaut livré a l'ennemi par les ,mes spectrales de nos lanciers morts, venus du pont des épées pour l'attaquer par le flanc. Il fit la louange de Tewdric, se montra gentil envers moi et rendit honneur a Sagramor, mais par-dessus tout, sa ballade fut une célébration d'arthur. arthur qui inonda la vallée du sang saxon, arthur qui tua le roi ennemi, arthur qui fit trembler tout le Llogyr de terreur.

Les chrétiens détestèrent la ballade de Taliesin. Ils composèrent leurs propres chants dans lesquels c'était Tewdric qui battait les Saxons. Le Seigneur Dieu Tout-Puissant, y proclamaient-ils, avait entendu les supplications de Tewdric et envoyé l'armée céleste sur le champ de bataille, oa Ses anges avaient combattu les SaÔs avec leurs épées de feu. arthur en était absent, aucun crédit n'était accordé aux paÔens dans la victoire, et aujourd'hui encore, il y a des gens qui déclarent que notre chef n'était mame pas présent au Mynydd Baddon. Un chant chrétien attribue la mort d'aelle a Meurig, alors que ce dernier n'était pas la, mais chez lui, dans le Gwent. après la bataille, il récupéra le trône et Tewdric retourna dans son monastère oa il fut déclaré

saint par les évaques du pays.

arthur était beaucoup trop occupé cet été-la pour prater attention aux chansons ou aux saints. Dans les semaines qui suivirent la bataille, nous reprames d'immenses parties du Llogyr, mais pas tout, et nombre de Saxons restèrent en Bretagne. Plus nous allions dans l'est, plus leur résistance devenait opini,tre aussi, a l'automne, l'ennemi fut parqué dans un territoire qui ne faisait que la moitié de celui qu'il possédait précédemment. Cerdic nous paya tribut cette année-la, et promit de faire de mame pendant dix ans, mais il ne tint pas parole. au contraire, il accueillit chaque bateau qui franchissait la mer et reconstitua lentement ses forces.

Le royaume d'aelle fut divisé. La partie méridionale revint a Cerdic,

alors que le nord se morcela en trois ou quatre petits royaumes pillés sans merci par l'Elmet, le Powys et le Gwent. Les milliers de Saxons qui résidaient dans les nouveaux territoires de la Dumnonie orientale vinrent ainsi se ranger sous la domination bretonne. arthur voulait que nous repeuplions ce pays, mais peu de Bretons étaient prêts à s'y établir, aussi les Saxons y demeurèrent et le cultivèrent, en ravant du jour où leurs rois reviendraient. Sagramor gouverna de fait ces territoires reconquis. Les chefs saxons savaient que leur souverain était Mordred, mais durant les premières années qui suivirent la bataille du Mynydd Baddon, c'est au Numide qu'ils rendirent hommage et payèrent les impôts. Son austère bannière noire flottait sur le vieux fort de Pontes, d'où ses guerriers partaient pour maintenir la paix.

arthur reprit le pays qui nous avait été arraché, seulement lorsque les Saxons eurent accepté les nouvelles frontières, il quitta la Dumnonie.

Jusqu'au dernier moment, certains d'entre nous espérèrent qu'il ne tiendrait pas la promesse faite à Meurig et à Tewdric, mais il n'avait pas envie de rester. Il n'avait jamais désiré le pouvoir. Il l'avait pris comme un devoir à l'époque où la Dumnonie avait un enfant pour roi et se trouvait déchiré entre

sne

une vingtaine de seigneurs de la guerre ambitieux dont la rivalité mettait le pays à feu et à sang, et pendant tout ce temps, il n'avait pas cessé de nourrir son rêve d'une vie plus simple, aussi une fois les Saxons vaincus, il se sentit libre de le réaliser. Je ai? suppliai de réfléchir encore et il fit non de la tête. " Je suis vieux, Derfel.

- Guère plus que moi, Seigneur.

- alors, tu es vieux ! dit-il avec un sourire. quarante ans passés !

Combien d'hommes vivent jusqu'à cet âge ? "

Peu, il est vrai. Cependant, je pense qu'arthur aurait accepté de rester en Dumnonie si on lui avait accordé ce qu'il désirait, c'est-à-dire de la gratitude. C'était un homme fier qui avait conscience de ce qu'il avait fait pour le pays et n'avait reçu pour toute récompense qu'un mécontentement morne. Les chrétiens avaient commencé les premiers, puis après les feux de Mai Dun, les païens s'étaient retournés contre lui. Il avait imposé la justice en Dumnonie, il avait récupéré une grande partie du territoire perdu et assuré ses nouvelles frontières, il avait gouverné avec probité, et on le remerciait en le raillant, en le

traitant d'ennemi des Dieux. En outre, il avait promis a Meurig de quitter la Dumnonie et cette promesse renforçait le serment praté a Uther de faire Mordred roi, aussi déclara-t-il qu'il tiendrait formellement ces deux promesses. " Sinon, je ne pourrais pas atre heureux ", me dit-il, et il fut impossible de le faire changer d'avis, aussi, quand la nouvelle frontière avec les Saxons fut délimitée et le premier tribut de Cerdic versé, il s'en alla.

Il emmena soixante cavaliers et cent lanciers, et se rendit a la ville d'Isca, en Silurie, qui se trouvait au nord de la Dumnonie, de l'autre côté

de la mer de Severn. Il s'était d'abord proposé de n'emmener aucun guerrier, mais l'avis de Guenièvre prévalut. avec tous ses ennemis, arthur avait besoin de protection, dit-elle, et en outre, ses cavaliers comptant parmi les plus puissants combattants de Bretagne, elle ne voulait pas qu'ils tombent sous le commandement d'un autre. arthur se laissa persuader, bien qu'en vérité je ne pense pas qu'il e't besoin de beaucoup d'arguments.

Il pouvait bien raver a la vie d'un simple propriétaire terrien dans une paisible campagne, sans autre souci que la santé de ses troupeaux et l'état de ses récoltes, mais il savait que la seule paix qu'il aurait jamais, il devrait se l'assurer lui-mame, et qu'un seigneur sans lances n'en jouirait pas longtemps.

La Silurie était un petit royaume pauvre dont on ne faisait aucun cas.

Gundleus, le dernier souverain de son ancienne dynas-I, é

?

te

tie, était mort a Lugg Vale, puis Lancelot avait été acclamé roi, mais il détestait ce pays et l'avait joyeusement abandonné pour le trône plus opulent de la Belgique. Dépourvue de souverain, la Silurie avait été

divisée en deux royaumes clients, asservis l'un au Gwent et l'autre au Powys. Cuneglas se targuait d'atre roi de la Silurie occidentale, et Meurig s'était proclamé roi de la Silurie orientale, cependant aucun d'eux n'avait jamais attaché beaucoup de valeur a ces vallées encaissées qui couraient de montagnes froides et humides jusqu'a la mer. Cuneglas y avait recruté des lanciers, alors que Meurig s'était contenté d'y envoyer des missionnaires, et le seul roi qui ait jamais montré de l'intérat pour la Silurie fut Ongus Mac airem qui y faisait

des incursions pour se procurer de la nourriture et des esclaves. Les chefs de clan se querellaient et payaient de mauvaise gr

,ce leurs impôts au Gwent et au Powys ; l'arrivée d'arthur changea tout.

que cela lui pl't ou non, il devint l'habitant le plus important de la Silurie, son véritable chef et, en dépit de son désir déclaré d'atre un homme ordinaire, il ne put s'empacher d'utiliser ses lanciers pour mettre fin aux chamailleries ruineuses des chefs de clan. Une année après la victoire du Mynydd Baddon, la première fois que nous rendames visite a arthur et a Guenièvre, il s'attribuait lui-mame, avec une ironie désabusée, un titre romain, celui de gouverneur, qui lui plaisait car il ne comportait aucune connotation monarchique.

Isca était une belle ville. Les Romains y avaient d'abord construit un fort pour garder la traversée de la rivière, mais lorsqu'ils envoyèrent leurs légions plus loin a l'ouest et au nord, la nécessité de cette forteresse disparut et ils transformèrent Isca en une cité qui ressemblait quelque peu a aquae Sulis, et oa ils se rendaient pour se distraire. Elle était pourvue d'un amphithéâtre et, bien qu'elle manquât de source d'eau chaude, elle se glorifiait de compter six thermes, trois palais et autant de temples que Rome comptait de Dieux. Maintenant, la ville était fort délabrée, mais arthur restaurait le tribunal et les autres édifices, activité qui lui apportait toujours de grandes satisfactions. Le plus vaste des palais, celui que Lancelot avait habité, fut attribué a Culhwch, devenu commandant de la garde d'arthur, et la plupart de ses hommes y logèrent avec lui.

Emrys devenu évêque d'Isca s'attribua la seconde des plus prestigieuses demeures. " Il ne pouvait pas rester en Dumnonie ", me dit arthur lorsqu'il me fit visiter la ville, une année après la bataille du Mynydd Baddon. "

La-bas, il

n'y a pas place a la fois pour lui et pour Sansum, expliqua-t-il, aussi Emrys est-il venu m'aider. Il adore les t,ches administratives et, surtout, il tient a distance les chrétiens de Meurig.

- Tous ?

"*.

- La plupart. Et c'est un bel endroit, Derfel, dit-il avec le sourire en regardant les rues pavées d'Isca, un bel endroit ! " Il était ridiculement

fier de sa nouvelle ville et proclamait que la pluie y tombait moins souvent que sur la campagne environnante. " J'ai vu les collines couvertes de neige alors qu'ici, le soleil brillait sur l'herbe verte.

- Oui, Seigneur, acquiesçai-je avec un sourire.

- C'est vrai, Derfel ! Vrai ! quand je sors d'Isca a cheval, j'emporte une cape et arrive un moment oa, soudain, la chaleur diminue et il faut se couvrir. Tu verras, quand on ira chasser demain.

- On dirait de la magie, dis-je pour le taquiner car, normalement, il méprisait ce sujet de conversation.

- C'en est peut-atre ! " répliqua-t-il très sérieusement et il me conduisit dans une ruelle qui longeait le grand sanctuaire chrétien ; elle débouchait sur un curieux tertre qui s'élevait au centre de la ville. Un sentier montait en spirale jusqu'au sommet oa les anciens avaient creusé un trou peu profond contenant une multitude de petites offrandes aux Dieux, des bouts de ruban, des mèches de toison de mouton, des boutons, preuves que les missionnaires de Meurig, tout zélés qu'ils fussent, n'avaient pas totalement éradiqué l'ancienne religion. " S'il y a de la magie ici, me dit arthur quand nous e'mes grimpé jusqu'en haut et regardé dans le trou, c'est de la qu'elle jaillit. Les gens du pays disent que c'est une porte sur l'autre Monde.

- Et tu les crois ?

- Je sais seulement que c'est un endroit béni ", dit-il, et Isca en était bien un en cette fin d'été. La marée montante avait gonflé la rivière qui submergeait les berges vertes, le soleil brillait sur les murs blancs des édifices et sur les arbres feuillus qui poussaient dans les cours, alors qu'au nord les petites collines et leurs fermes animées se déployaient paisiblement jusqu'aux montagnes. On avait du mal a croire que, peu d'années auparavant, une incursion saxonne s'y était rendue pour massacrer les fermiers, emmener les femmes et les enfants en esclavage et br°ler les récoltes. Ce raid avait eu lieu sous le règne d'Uther et arthur avait réussi a repousser l'ennemi si loin qu'on avait l'impression, en cet été et en beaucoup d'autres a venir, qu'aucun Saxon libre ne reviendrait jamais a proximité d'Isca.

Le plus petit palais de la ville se dressait a l'ouest du tertre et c'était la que vivaient Guenièvre et arthur. Du lieu élevé oa nous nous tenions, le regard plongeait dans la cour oa se promenaient nos épouses et, visiblement, c'était Guenièvre qui monopolisait la parole. " Elle projette de marier Gwydre et Morwenna, me dit arthur. Comme

prévu," ajouta-t-il avec un bref sourire.

- Ma fille est m're pour cela ", dis-je avec ferveur. Morwenna avait toujours été gentille, mais ces derniers temps, elle se montrait lunatique et irritable. Ceinwyn m'assurait qu'il ne s'agissait que des symptômes révélant qu'une jeune fille était m're pour le mariage, et moi, en tout cas, j'accueillerais le remède avec reconnaissance.

arthur s'assit sur le bord herbu du tertre et regarda fixement vers l'ouest. Ses mains, remarquai-je, étaient constellées de petites cicatrices noires, très dues au fourneau de la forge qu'il s'était aménagée dans la cour des écuries de son palais. Cette industrie l'avait toujours intrigué et il pouvait en parler avec enthousiasme pendant des heures. Mais il avait, pour le moment, d'autres sujets à cœur. " Est-ce que cela t'ennuierait qu'Emrys bénisse le mariage ?

- Pourquoi cela m'ennuierait-il ? " J'aimais bien Emrys.

" Il n'y aurait que l'évaque. Pas de druide. Tu comprends, Derfel, c'est au bon plaisir de Meurig que je dois de vivre ici. après tout, c'est lui, le roi de ce pays.

- Seigneur... " J'allais protester, mais il me fit taire en levant la main, et je refrérai mon indignation. Je savais que le jeune roi Meurig n'était pas un voisin facile. Il nous en voulait d'avoir été obligé de rendre temporairement le pouvoir à son père, de ne pas avoir pris part à la glorieuse victoire du Mynydd Baddon, et il nourrissait une jalousie maussade à l'égard d'arthur. Le territoire gwentien de Meurig ne commençait qu'à quelques mètres de ce tertre, à l'extrémité du pont romain qui enjambait la rivière Usk, et cette partie orientale de la Silurie lui appartenait en toute légalité.

" C'est Meurig qui a souhaité que je vienne vivre ici comme son tenancier, expliqua arthur, mais c'est Tewdric qui m'a accordé le droit de percevoir l'ancien fermage royal. Lui, du moins, nous est reconnaissant de ce que nous avons fait au Mynydd Baddon, mais je doute fort que son fils approuve cet arrangement, aussi je

ana

l'apaise en affichant une allégeance au christianisme. " Il singea le signe de croix et me fit une grimace d'auto-dérision.

" Tu n'as pas besoin de ménager Meurig, dis-je avec colère. Donne-moi un mois et je traînerai ce misérable chieirici, sur les genoux. "

arthur rit. " Une autre guerre ? Non. Meurig est peut-être un imbécile, mais il n'a jamais recherché la guerre, aussi je n'arrive pas à le détester. Il me laissera en paix tant que je ne l'offenserai pas. En outre, j'ai assez de conflits sur les bras sans me créer des tracas avec le Gwent.

"

Ces conflits n'avaient rien de grave. Les Blackshields d'Ongus franchissaient toujours la frontière pour razzier la Silurie et arthur entretenait de petites garnisons de lanciers afin de lutter contre ces incursions. Il n'éprouvait aucune colère envers Ongus qu'il considérait vraiment comme un ami, mais l'Irlandais ne pouvait pas plus résister au pillage des moissons qu'un chien ne peut se retenir de gratter ses puces.

La frontière nord de la Silurie était plus préoccupante parce qu'elle jouxtait le Powys et que ce pays, depuis la mort de Cuneglas, semblait dans le chaos. Perddel avait été proclamé roi, mais une demi-douzaine au moins de puissants chefs de clan croyaient avoir plus de droits à la couronne que lui - ou au moins, s'imaginaient pouvoir s'en emparer -, aussi ce royaume autrefois puissant était-il devenu le lieu de sordides tueries. Le Gwynedd, pays appauvri situé au nord de Powys, le pillait à cour joie, des bandes de guerriers se battaient entre elles, formaient des alliances temporaires, les rompaient, massacraient mutuellement leurs familles et, si elles s'estimaient menacées, se retiraient dans les montagnes. assez de lanciers étaient restés fidèles à Perddel pour qu'il demeure sur le trône, mais ils n'étaient pas assez nombreux pour vaincre les rebelles. " Je pense que nous devrions intervenir, me dit arthur.

- Nous, Seigneur ?

- Meurig et moi. Oh, je sais qu'il déteste la guerre, mais tôt ou tard, certains de ses missionnaires seront tués au Powys et je suppose que ces morts le persuaderont d'envoyer des lanciers au secours de Perddel.

à condition que celui-ci, bien entendu, accepte de répandre le christianisme dans son pays, ce qu'il fera sans doute pour rester sur le trône. Si Meurig se mettait en guerre, il me demanderait probablement de l'accompagner. Il préférerait de beaucoup que ce soit mes hommes qui meurent plutôt que les siens.

- Sous la bannière chrétienne ? demandai-je amèrement.

- Je doute qu'il en accepte une autre, répliqua calmement arthur. Je suis devenu son collecteur d'impôts en Silurie, aussi pourquoi ne serais-je pas son seigneur de la guerre au Powys ? " Il sourit avec une ironie désabusée, puis me lança un regard penaud. "J'ai une autre raison de vouloir un mariage chrétien pour Gwydre et Morwenna.

- Laquelle ? " Il fallait le pousser car il était clair que cet autre motif l'embarrassait.

" Supposons que Mordred et argante n'aient pas d'enfant. "

Je ne répondis d'abord rien. Guenièvre avait évoqué cette possibilité lors de notre entretien a aquae Sulis, mais c'était une supposition peu plausible. Je finis par le dire.

" Mais s'ils restent sans enfants, insista arthur, quel serait le meilleur prétendant au royaume de Dumnonie ?

- Toi, bien s'r. " arthur était le fils d'Uther, mame s'il était né b,tard, et il n'y en avait pas d'autres. " Non, non. Je n'en ai pas envie. Je n'en ai jamais eu envie ! " Je regardai Guenièvre, dans la cour, la soupçonnant d'avoir

posé ce problème de la succession de Mordred. " alors, ce serait Gwydre ?

- Oui.

- Le désire-t-il ?

- Je pense. Il écoute plus volontiers sa mère que moi.

- Tu n'as pas envie que Gwydre soit roi ?

- Je veux que Gwydre soit ce qu'il désire atre, alors si Mordred ne nous donne pas d'héritier et si Gwydre souhaite faire reconnaatre son droit a la couronne, je le soutiendrai. " Il regardait fixement Guenièvre tout en parlant et je devinai qu'elle était la véritable source de cette ambition.

Elle avait toujours voulu atre l'épouse d'un roi, mais se satisferait d'en atre simplement la mère puisqu'arthur refusait le trône. " Comme tu le dis, poursuivit arthur, c'est une supposition bien improbable. J'espère que Mordred aura de nombreux fils, mais dans le cas contraire, et si Gwydre est appelé a régner, il aura besoin du soutien des chrétiens, ce sont eux qui gouvernent la Dumnonie en ce moment, non ?

- Oui, Seigneur, ce sont eux, dis-je tristement.

- Il serait donc adroit de notre part d'observer le rite chrétien au mariage de Gwydre. " Il m'adressa un sourire matois. " Tu vois, ta fille n'est pas si loin de devenir reine. " Je n'y avais jamais pensé et cela dut se voir sur mon visage, car il éclata de rire. " Un mariage chrétien, ce n'est pas ce que je souhaiterais pour Gwydre et Morwenna. S'il ne tenait qu'à moi, Derfel, je les ferais marier par Merlin.

- Tu as des nouvelles de lui, Seigneur ? demandai-je avidement.

- Non. J'espérais que tu en aurais.

- Rien que des rumeurs. " On n'avait pas vu Merlin depuis un an. Il avait quitté le Mynydd Baddon avec les cendres de Gauvain, ou du moins un paquet contenant des os calcinés et des cendres qui auraient pu être celles du prince décédé ou, tout aussi bien, des cendres de bois, et depuis ce jour, on n'avait pas vu le druide. La rumeur courait qu'il était dans l'autre Monde, d'autres proclamaient qu'il était en Irlande, ou dans les montagnes de l'ouest, mais nul ne savait rien de certain. Il m'avait dit qu'il partait aider Nimue, mais on ignorait aussi où elle se trouvait.

Arthur se leva et ôta les brins d'herbe de son pantalon en tartan. " Il est temps d'aller danser, et je t'avertis que Taliesin risque de chanter une ballade extrêmement ennuyeuse sur la bataille du Mynydd Baddon. De plus, elle est encore inachevée. Il continue d'y ajouter des vers. Guenièvre me dit que c'est un chef-d'œuvre, alors je suppose que c'est vrai, mais pourquoi faut-il que je l'endure tous les soirs ? "

Ce fut la première fois que j'écoutai chanter Taliesin et je fus séduit.

Comme me le dit Guenièvre plus tard, on avait l'impression qu'il attirait la musique des étoiles sur la terre. Sa voix, merveilleusement pure, pouvait tenir une note plus longtemps qu'aucun autre barde que j'aie jamais entendu. Il me raconta par la suite qu'il travaillait sa respiration, chose que je n'aurais pas crue nécessaire, et cela signifiait qu'il pouvait, tout en caressant sa harpe, prolonger une note mourante et la faire vibrer jusqu'à sa fin exquise, ou bien ébranler la pièce des accents triomphants de sa voix, et je jure qu'en cette nuit d'été, à Isca, il fit revivre la bataille du Mynydd Baddon. J'entendis bien d'autres fois Taliesin chanter, toujours avec le même étonnement.

Pourtant c'était un homme modeste. Il comprenait son pouvoir et en jouissait tranquillement. Cela lui convenait d'avoir Guenièvre pour protectrice car elle était généreuse, appréciait son art, et lui permettait de passer des semaines de suite loin du palais. Je lui demandai où il allait durant ces absences et il me dit

i f

qu'il aimait à chanter pour les habitants des collines et des vallées. " Et je ne fais pas que chanter, je les écoute aussi. J'apprécie les vieilles chansons. Parfois ils n'en savent plus que des bribes et je les aide à les retrouver. " C'était important, dit-il, d'écouter les airs populaires, cela lui apprenait ce qui leur plaisait, mais il voulait aussi leur chanter ses propres ballades. " C'est facile de divertir les seigneurs, car ils recherchent les distractions, alors qu'un fermier a plus besoin de sommeil que de chansons, et si je peux le tenir éveillé, je sais que mes vers ont de la valeur. " Parfois, il fredonnait pour lui tout seul. " Je m'assois sous les étoiles et je chante, me dit-il avec un sourire forcé.

- Tu vois vraiment le futur ?

- Je le rêve, répondit-il comme s'il ne s'agissait pas d'un grand don. Mais voir l'avenir, c'est comme regarder dans le brouillard et le résultat vaut rarement la peine que l'on se donne. En outre, je ne peux jamais dire, Seigneur, si mes visions viennent des Dieux ou de mes propres peurs. après tout, je ne suis qu'un barde. " Je le trouvais bien évasif. Merlin m'avait dit que Taliesin se condamnait à la continence pour préserver son don de prophétie, aussi devait-il lui accorder plus de valeur qu'il ne prétendait ; sans doute le dépréciait-il pour décourager les questions. Je pensais que Taliesin voyait notre futur bien longtemps avant qu'aucun de nous puisse l'entrevoir et qu'il ne voulait pas le révéler. C'était un homme très réservé. " Rien qu'un barde ? On dit que tu es le plus grand de tous. " Il fit non de la tête, refusant ma flatterie. " Rien qu'un barde, insista-t-il, même si j'ai reçu une formation de druide. Celafydd, de Cornovie, m'a enseigné les mystères. Durant deux lustres, je les appris et, le dernier jour, alors que j'aurais pu prendre le bâton de druide, je suis sorti de la grotte de Celafydd et j'ai préféré être barde.

- Pourquoi?

- Parce qu'un druide a des responsabilités que je ne souhaitais pas, dit-il après une longue pause. J'aime observer et raconter, Seigneur Derfel. Le temps est une histoire, et je préfère être son narrateur que son accoucheur. Merlin a voulu la changer et il a échoué. Je n'ose pas

viser si haut.

- Merlin a échoué ?

- Pas dans les petites choses, mais dans les grandes ? Oui, répondit-il calmement. Les Dieux se sont éloignés à jamais et j'ai dans l'idée que ni mes chants ni tous les feux de Merlin ne pour-

ront les convoquer maintenant. Le monde se tourne vers de nouveaux Dieux, Seigneur, et peut-être n'est-ce pas une mauvaise chose. Un dieu est un dieu, et savoir lequel gouverne, est-ce si important ? Seuls l'orgueil et l'habitude nous rattachent aux anciens Dieux.

- Suggères-tu que nous devrions tous devenir chrétiens ? lui demandai-je sévèrement.

- quel dieu vous adorez n'a aucune importance pour moi, Seigneur. Je suis seulement ici pour observer, écouter et chanter. "

alors Taliesin chantait tandis qu'Arthur gouvernait avec Guenièvre en Silurie. Mais, ce consistait à limiter les méfaits de Mordred en Dumnonie.

Merlin avait disparu, sans doute dans les brumes hantées des profondeurs de l'ouest. Les Saxons se terraient, mais désiraient toujours ardemment nos terres, et dans les deux, où il n'y a nulle bride à leur malveillance, les Dieux jouaient de nouveau aux dés.

Mordred fut heureux durant les années qui suivirent la bataille du Mynydd Baddon. Il y avait pris goût à la guerre et la recherchait avec avidité. Il se contenta d'abord de combattre sous la direction de Sagramor, effectuant des incursions dans un Llogyr amoindri ou traquant les bandes de Saxons qui venaient piller nos récoltes et nos troupeaux, puis au bout d'un moment la prudence du Numide le frustra. Celui-ci n'avait aucun désir de déclencher un conflit à grande échelle en allant conquérir les terres que Cerdic possédait encore et où les Saxons restaient forts, mais Mordred voulait désespérément un autre affrontement de murs de boucliers. Une fois, il ordonna aux lanciers de Sagramor de le suivre sur le territoire de Cerdic, mais ils refusèrent de se mettre en marche sans en avoir reçu l'ordre de leur commandant, et celui-ci empacha l'invasion. Mordred bouda un certain temps, puis un appel à l'aide lui arriva de Brocéliande, le royaume breton d'Armorique, et le roi emmena une bande de volontaires combattre les Francs qui se pressaient aux frontières du roi Budic. Il demeura là-bas plus de cinq ans et s'y tailla une renommée. Dans la bataille, il se montrait intrépide, me dit-on, et ses victoires

attirèrent encore plus de guerriers sous sa bannière du dragon. C'étaient des hommes sans maître, des gredins, des hors-la-loi qui voulaient s'enrichir en pillant, et Mordred comblait le désir de leurs cours. Il reprit une bonne partie de l'ancien royaume de BenoËt et les bardes se mirent à le qualifier de nouvel Uther, et même de second arthur, bien que d'autres histoires, jamais transcrites en ballades, franchirent les eaux grises et parvinrent en Dumnonie ; elles parlaient de viols et de massacres, et d'hommes cruels auxquels tout était permis.

arthur dut se battre lui aussi durant ces années-là, car comme il l'avait prévu, des missionnaires de Meurig firent massacrés au Powys et ce roi exigea qu'il l'aide à punir les rebelles. Notre chef y mena une de ses plus grandes campagnes. Je n'étais pas là pour lui venir en aide car j'avais des responsabilités en Dumnonie, mais on nous raconta l'histoire. arthur persuada Ongus Mac airem d'attaquer à l'ouest, ses propres hommes vinrent du sud et lorsque l'armée de Meurig arriva, deux jours plus tard, la rébellion avait été écrasée et la plupart des meurtriers arrêtés ; certains tueurs de prêtres s'étaient réfugiés dans le Gwynedd où Byrthig refusa de les livrer. Le souverain de ces régions montagneuses espérait s'en servir pour regagner des terres du Powys, aussi arthur, ignorant les conseils de prudence de Meurig, l'attaqua, le défait à Caer Gei puis, sans s'arrêter et prenant toujours pour excuses que certains tueurs de prêtres avaient fui plus au nord, il conduisit sa bande de guerriers sur la Route de Ténèbre dans le redoutable royaume de Lleyn. Ongus le suivit et, dans les sables de Foryd, là où la Gwyr-fair se jette dans la mer, tous deux prirent en étau le roi Diwrnach et rompirent le mur des Bloodshields. Diwrnach se noya, plus de cent de ses lanciers furent massacrés et le reste s'enfuit, pris de panique. En deux mois d'été, arthur avait mis fin à la rébellion, intimidé

Byrthig, abattu Diwrnach, et par ce dernier haut fait, accompli la promesse de vengeance faite à Guenièvre. Leodegan, son père, avait été roi d'Henis Wyren, mais Diwrnach, venu d'Irlande, s'était emparé de ce pays, l'avait renommé Lleyn, faisant ainsi de notre princesse une exilée sans ressource.

Maintenant, le conquérant était mort et je croyais que Guenièvre demanderait que son royaume fût donné à son fils, mais elle ne protesta pas quand arthur confia le Lleyn à la garde d'Ongus, dans l'espoir que ses Blackshields seraient trop occupés pour faire des incursions au Powys. Il valait mieux, me dit-il plus tard, que le Lleyn ait un chef irlandais, car la grande majorité de ses habitants venaient de cette île et Gwydre aurait été un étranger pour eux, aussi le fils

aané d'Ongus régna-t-il sur le Lley. arthur rapporta l'épée de Diwrnach a Isca et offrit ce trophée a Guenièvre.

Je ne vis rien de tout cela, car je gouvernais la Dumnonie, mes lanciers collectaient les impôts de Mordred et rendaient la justice du roi. Issa accomplissait la plus grande partie du travail car il portait maintenant le titre de seigneur et je lui avais confié la moitié de mes hommes. Il était aussi père de famille et Scarach, son épouse, attendait un autre enfant.

Elle vivait avec nous a Dun Carie d'où mon second partait patrouiller dans le pays ; moi-même, chaque mois et toujours plus à contrecour, je me rendais au Conseil royal, a Durnovarie. argante présidait ces réunions car Mordred avait ordonné que sa reine y siège a sa place. Mame Guenièvre n'y avait jamais pris part, mais le roi avait insisté pour que son épouse convoque le Conseil, et elle avait trouvé un allié sûr en la personne de l'évêque Sansum. Ce dernier logeait au palais et chuchotait constamment à l'oreille d'argante tandis que Fergal, son druide, faisait de même de l'autre côté. Sansum proclamait sa haine de tous les païens, mais quand il comprit qu'il lui faudrait partager le pouvoir avec Fergal, cette aversion se transforma en une sinistre alliance. Morgane, l'épouse de Sansum, était retournée a Ynys Wydryn après la bataille du Mynydd Baddon, cependant l'évêque demeura a Durnovarie, préférant les confidences de la reine a la compagnie de son épouse.

argante prenait grand plaisir à exercer le pouvoir royal. Je ne pense pas qu'elle ait éprouvé beaucoup d'amour pour Mordred, mais elle avait la passion de l'argent et, en demeurant en Dumnonie, elle s'assurait que la plus grande partie des impôts passerait entre ses mains. Elle ne faisait pas grand-chose de ses biens. Elle ne construisait pas comme l'avaient fait arthur et Guenièvre, ne se souciait pas de restaurer les ponts ou les forts, mais se contentait de revendre les taxes en nature, sel, céréales ou peaux, pour amasser de l'or. Elle en envoyait un peu a son époux qui exigeait sans cesse plus d'argent pour entretenir sa bande de guerriers, mais accumulait le reste dans les caves du palais, si bien que les habitants de Durnovarie estimaient que leur ville reposait sur des fondations en or. argante avait depuis longtemps récupéré le trésor dissimulé le long de la Voie du Fossé, et ne cessait de l'augmenter ; elle y était encouragée par Sansum qui, au titre d'évêque de toute la Dumnonie, ajoutait ceux de conseiller royal et de trésorier du roi. J'étais certain que cette dernière fonction lui permettait d'écrémer le trésor pour son propre profit. Je l'accusai de cela un jour et il prit un air blessé. " Je ne me soucie pas de l'or,

répliqua-t-il pieusement. Notre Seigneur ne nous commande-t-il pas d'accumuler des trésors, non sur la terre, mais au ciel ? "

Je fis la grimace. " Il peut bien ordonner ce qu'il veut, mais vous, l'évêque, vous vendriez votre âme pour de l'or, et vous le feriez car ce serait une bonne affaire. "

Il me lança un regard soupçonneux. " Une bonne affaire ? Pourquoi ?

- Parce que vous échangeriez de la saleté contre des espèces sonnantes et trébuchantes. " Ni lui ni moi n'étions capables de dissimuler notre antipathie mutuelle. Le Seigneur des Souris m'accusait toujours de rogner les impôts de ceux qui m'accordaient des faveurs, et comme preuve il soulignait le fait que, chaque année, moins d'argent rentrait dans le trésor ; pourtant je n'étais pas responsable de cette baisse. Sansum avait persuadé Mordred de signer un décret qui exemptait les chrétiens de tout impôt et sans doute l'...glise n'avait-elle jamais trouvé meilleur moyen de faire des convertis. Mordred abrogea cette loi dès qu'il s'aperçut qu'il se gagnait beaucoup d'âmes, mais peu d'or, alors le trésorier le persuada que l'...glise, et elle seule, devait collecter les impôts des chrétiens. Cela accrut les recettes une année, mais ensuite, les gens s'aperçurent qu'il était bien moins coûteux de soudoyer Sansum que de payer le tribut à leur roi. L'évêque proposa de doubler celui des païens, alors Argante et Fergal s'opposèrent à cette mesure. La reine suggéra que c'étaient les impôts des Saxons qu'il fallait augmenter, mais Sagamor refusa de collecter ce surcroît, proclamant que cela ne ferait que susciter des rébellions dans les régions du Llogyr que nous avions colonisées. Rien d'étonnant à ce que ces réunions du Conseil me soient une corvée, et qu'au bout d'une année ou deux de vaines querelles, j'y renonce totalement. Issa continuait à collecter les impôts, cependant les honnêtes gens se raréfiaient chaque année, aussi Mordred ne cessait-il de se plaindre de manquer d'argent alors que Sansum et Argante s'enrichissaient.

Argante s'enrichissait, mais demeurait bréhaïne. Elle se rendait parfois en Brocéliande, et de temps à autre, Mordred revenait en Dumnonie, pourtant elle ne devenait pas grosse pour autant. Elle priait, faisait des sacrifices, visitait des sources sacrées, et restait stérile malgré tous ces efforts. Je me souviens de la puanteur qui régnait aux réunions du Conseil lorsqu'elle portait une ceinture barbouillée de selles d'enfants nouveau-nés, prétendu remède de l'infécondité ; cela ne faisait pas plus d'effet

que les infusions de bryone et de mandragore qu'elle buvait tous les jours.

Pour finir, Sansum la persuada que seul le christianisme accomplirait ce miracle, aussi, deux ans après le premier séjour de Mordred en Brocéliande, argante mit Fergal a laFporte et fut publiquement baptisée dans la Ffraw, rivière qui coulait au nord de Durnovarie. Durant six mois, elle assista chaque jour a l'office religieux dans l'immense église que Sansum avait édifiée au centre de la ville, mais son ventre demeura aussi plat qu'avant son immersion dans la rivière. alors elle rappela Fergal au palais et il revint avec de nouvelles décoctions de crottes de chauves-souris et de sang de fouine, censées rendre argante féconde.

Entre-temps, Gwydre et Morwenna s'étaient mariés et avaient eu leur premier enfant, un garçon qu'ils appelèrent arthur et que l'on surnomma ensuite arthur-bach, le Petit arthur. L'enfant fut baptisé par Emrys et argante assista a la cérémonie dans un esprit de provocation. Elle savait que ni arthur ni Guenièvre ne portaient le christianisme dans leur cour et qu'en baptisant leur petit-fils, ils cherchaient simplement a se gagner les faveurs des chrétiens de Dumnonie dont le soutien s'avérerait nécessaire si Gwydre montait un jour sur le trône. En outre, l'existence mame d'arthur-bach était un reproche pour Mordred. Un roi devait atre fécond, c'était un devoir, et il manquait a ce devoir. qu'il ait semé des b,tards dans toute la Dumnonie et l'armorique importait peu, il n'avait pas engrossé la reine, aussi celle-ci évoquait-elle sombrement son pied bot, se remémorait-elle les mauvais présages qui avaient accompagné la naissance de son époux, et tournait-elle des regards amers vers la Silurie oa sa rivale, ma fille, s'était avérée capable d'engendrer de nouveaux princes. argante devint plus désespérée, allant mame jusqu'a puiser dans son trésor pour payer en or n'importe quel charlatan qui lui promettait une matrice pleine, mais toutes les sorcières de Bretagne ne purent la faire concevoir et, si la rumeur disait vrai, la moitié des lanciers de la garde non plus. Pendant ce temps, Gwydre attendait en Silurie et argante savait qu'a la mort de Mordred, il régnerait sur la Dumnonie, a moins qu'elle ne mette bas un héritier.

En ces premières années du règne de Mordred, je m'efforçai de garder le pays en paix et, durant un certain temps, l'absence du roi m'y aida. Je nommai des magistrats et m'assurai que la justice d'arthur se perpétuait.

Mon seigneur avait toujours aimé les bonnes lois, déclarant qu'elles unissaient un pays comme les

planches de saule d'un bouclier sont assujetties par le cuir qui les recouvre, et il s'était donné énormément de peine pour instituer des magistrats dont l'impartialité lui semblait assurée. C'étaient, pour la plupart, des propriétaires terriens, des marchands et des prêtres, suffisamment riches pour résister au pouvoir corrompeur de l'or. Si les hommes peuvent acheter la loi, celle-ci ne vaut plus rien, avait toujours déclaré arthur, et l'honnateté de ses magistrats était célèbre, mais les habitants de la Dumnonie s'aperçurent vite que le pouvoir de ces hommes pouvait être contourné. En payant Sansum ou argante, ils s'assuraient que Mordred écrirait d'armorique pour modifier une décision, aussi, année après année, je dus combattre une mer sans cesse croissante de petites injustices. Les magistrats honnates se démettaient de leurs fonctions plutôt que de voir leurs ordonnances constamment annulées, et les hommes qui auraient pu soumettre leurs doléances à la cour préféraient régler les conflits par les armes. Cette érosion de la loi était un processus lent, et je ne pouvais y mettre fin. J'étais censé brider les caprices de Mordred, mais argante et Sansum agissaient comme des éperons bien plus efficaces que ma bride.

Pourtant, dans l'ensemble, ce furent d'heureux temps. Peu de personnes atteignaient l'âge de quarante ans, mais Ceinwyn et moi nous eûmes cette chance et les Dieux nous accordèrent une bonne santé. Le mariage de Morwenna nous donna de la joie, la naissance d'arthur-bach encore plus, et un an plus tard, notre fille Seren épousa Ederyn, l'Edling d'Elmet. Ce fut un mariage dynastique car Seren était cousine germaine de Perddel, le roi du Powys, et cette union ne fut pas contractée par amour, seulement pour renforcer l'alliance entre les deux pays ; Ceinwyn, ne voyant aucun signe d'affection entre Seren et Ederyn, s'opposa au mariage, mais notre fille avait décidé d'être reine, aussi elle épousa son prince héritier et partit très loin de nous. Pauvre Seren, elle ne devint jamais reine car elle mourut en donnant le jour à son premier enfant, une fille qui ne lui survécut que d'une demi-journée. C'est ainsi que la seconde de mes trois filles passa dans l'autre Monde.

Nous pleurâmes Seren, bien que nos larmes ne fussent pas si amères que celles versées à la mort de Dian, car celle-ci était morte cruellement jeune, et puis, juste un mois après notre perte, Morwenna donna naissance à un second enfant, une fille que Gwydre et elle nommèrent Seren ; son frère et elle éclairèrent notre vie d'une lumière de plus en plus vive. Ils ne venaient pas

nous nous rendions souvent en Silurie, Ceinwyn et moi. Nos visites se firent si fréquentes que Guenièvre nous réserva des chambres dans son palais et, au bout d'un certain- temps, nous passâmes plus de temps à Isca qu'à Dun Carie. Ma tante et ma barbe grisonnaient et j'étais bien content de laisser Issa se débattre avec argente pendant que je jouais avec mes petits-enfants. Je fis construire, sur la côte, une maison pour ma mère, mais elle était si démente qu'elle tentait sans cesse de retourner dans sa mesure en bois d'épave, au sommet de la falaise. Elle mourut lors d'une épidémie hivernale et, comme je l'avais promis à tante, je l'enterrai à la saxonne, les pieds tournés vers le nord. La corruption s'installait en Dumnonie et je ne pouvais empêcher ce déclin car Mordred avait juste assez de pouvoir pour déjouer mes tentatives ; Issa préservait ce qu'il pouvait d'ordre et de justice tandis que Ceinwyn et moi passions de plus en plus de temps en Silurie. quels doux souvenirs je garde d'Isca ! Des jours ensoleillés où Taliesin chantait des berceuses et où Guenièvre se raillait gentiment de mon bonheur tandis que je traînais arthur-bach et Seren dans un bouclier retourné d'un bout à l'autre du pré. arthur participait à nos jeux, car il avait toujours adoré les enfants. Parfois Galahad, qui avait rejoint arthur et Guenièvre dans leur confortable exil, venait se joindre à nous.

Il n'était toujours pas marié, bien qu'il élevât maintenant un enfant, son neveu, le prince Peredur, le fils de Lancelot que l'on avait retrouvé

errant, en larmes, parmi les morts du Mynydd Baddon. En grandissant, il se mit à ressembler de plus en plus à son père ; il avait la même peau sombre, la même beau visage maigre, et les mêmes cheveux noirs, mais quant à son caractère, il tenait de Galahad et non de Lancelot. C'était un petit garçon intelligent, grave et consciencieux, qui voulait être bon chrétien.

J'ignore ce qu'il connaissait de l'histoire de son père, mais Peredur était toujours intimidé par arthur et Guenièvre, et eux, je crois, le trouvaient déroutant. Ce n'était pas de sa faute, mais son visage leur rappelait ce qu'ils auraient préféré oublier, et ils furent bien contents de le voir partir, à l'âge de douze ans, pour la cour de Meurig, afin d'y apprendre l'art de la guerre. C'était un bon garçon, mais après son départ, ce fut comme si une ombre avait disparu. Plus tard, bien après que l'histoire d'arthur eut pris fin, j'en vins à bien connaître Peredur et à le priser autant que j'ai jamais prisé un homme.

Peredur a peut-être troublé arthur, mais quelques autres ombres le firent également. En ces temps obscurs où nous sommes, lorsque les gens se retournent vers le passé et se souviennent ce qu'ils ont perdu

quand arthur est mort, ils pensent généralement a la Dumnonie, mais d'autres pleurent aussi la Silurie, car en ces années-la, il instaura en ce royaume, auquel personne ne prétait attention, une ère de paix et de justice. La maladie et la pauvreté étaient toujours là, et les hommes - ne cessèrent pas de s'enivrer et de s'entre-tuer, mais les veuves savaient que les cours de justice porteraient remède a leur détresse, et les affamés que ses greniers contenaient assez de nourriture pour tout un hiver. aucun ennemi ne traversait la frontière pour opérer une razzia et, même si la religion chrétienne se propageait rapidement dans les vallées, arthur ne laissait pas ses prêtres profaner les sanctuaires païens, pas plus qu'il ne permettait aux païens d'attaquer les églises chrétiennes. Il fit de la Silurie ce qu'il avait rêvé de faire de toute la Bretagne : un havre de paix. Les enfants n'étaient pas enlevés pour devenir esclaves, les récoltes n'étaient pas brûlées et les seigneurs de la guerre ne ravageaient pas les fermes.

Cependant, au-delà des frontières, des ombres s'amassaient. L'absence de Merlin en était une. Les années passaient et nous n'avions toujours pas de nouvelles, aussi, au bout d'un moment, les gens présumèrent que le druide avait dû mourir car certes aucun homme, pas même Merlin, ne pouvait vivre aussi longtemps. Meurig était un voisin irritable et querelleur, exigeant sans cesse des impôts plus lourds et une purge des druides qui vivaient dans les vallées de Silurie, pourtant Tewdric, son père, avait sur lui une influence modératrice, quand on pouvait le tirer de cette vie de quasi-inanition qu'il s'infligeait. Le Powys demeurait faible et l'anarchie s'installait de plus en plus en Dumnonie, même si l'absence de Mordred lui épargnait le pire. En Silurie seulement régnait un certain bonheur, aussi Ceinwyn et moi commençons a penser que nous finirions nos jours a Isca.

Nous vivions dans l'opulence, nous avions des amis, une famille, et nous étions heureux.

Bref, nous étions satisfaits de nous, or le destin est l'ennemi du contentement de soi, et comme Merlin me l'avait toujours dit, le destin est inexorable.

Je chassais avec Guenièvre dans les collines, au nord d'Isca, lorsque j'appris l'infortune de Mordred. C'était l'hiver, les arbres étaient nus, et les précieux limiers de la princesse venaient de lever un grand cerf roux quand un messager de Dumnonie me retrouva. Il me tendit une lettre puis regarda avec de grands yeux Guenièvre qui se frayait laborieusement un chemin dans la meute pour mettre fin aux souffrances de la bête d'un coup miséricordieux de sa courte lance. Ses chasseurs éloignèrent les chiens avec leurs fouets, puis dégainèrent

leurs couteaux pour éviscérer le cerf.

Je dépliai le parchemin, lus le bref message, puis regardai le porteur. "

as-tu montré cela a arthur ?

- Non, Seigneur. La lettre vous était adressée.

- Porte-la-lui ", dis-je en lui rendant la feuille. Guenièvre, maculée de sang et satisfaite, s'écarta du carnage. " On dirait que tu as reçu de mauvaises nouvelles.

- au contraire, elles sont bonnes. Mordred a été blessé.

- Bon ! " Guenièvre exultait. " Gravement, j'espère ?

- apparemment. Un coup de hache a la jambe.

- Dommage que ce n'ait pas été en plein cour. Oa est-il ?

- Toujours en armorique. " Le message, dicté par Sansum, disait que Mordred avait été surpris et défait par l'armée de Clovis, roi des Francs ; dans la bataille, il avait été vilainement blessé a la jambe. Il avait fui et était maintenant assiégé par son ennemi dans l'un des anciens forts du vieux BenoÛc, au sommet d'une colline. Je présumai que Mordred était allé passer l'hiver dans le territoire qu'il avait conquis sur les Francs et dont il pensait sans doute se faire un second royaume outremer, mais que Clovis et son armée avaient mené une campagne hivernale imprévue. Mordred avait été

vaincu et bien qu'il f't encore en vie, il était cerné. " La nouvelle est-elle s're ?

- Relativement. Le roi Budic a envoyé un messenger a argante.

- Bien ! Bien ! Espérons que les Francs le tueront. " Elle se retourna vers le tas d'abats fumants afin d'offrir quelque bon morceau a ses chiens chéris. " Ils le tueront, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle.

- Les Francs ne sont pas connus pour leur miséricorde.

- J'espère qu'ils danseront sur ses os. Oser se faire appeler le second Uther !

- Il s'est bien battu, Dame.

- Ce qui importe, ce n'est pas de bien combattre, Derfel, c'est de

remporter la dernière bataille. " Elle jeta des morceaux d'entrailles a ses chiens, essuya la lame de son couteau sur sa cotte, puis le remit dans sa gaine. " alors, qu'est-ce qu'argante veut de toi ? me demanda-t-elle.

que tu viennes en aide a son époux ? " argante demandait exactement cela, Sansum aussi, et c'était pour cette raison qu'il m'avait écrit. Son message m'ordonnait de marcher avec tous mes hommes jusqu'a la côte sud, de réquisitionner des bateaux et de me porter au secours de Mordred. Je répétais cela a Guenièvre qui me lança un regard moqueur. " Et tu vas me dire que ton serment au petit b, tard t'oblige a obéir ?

- Je n'ai pas prêté serment a argante, et certainement pas a Sansum. " Le Seigneur des Souris pouvait m'ordonner tout ce qu'il voulait, je n'avais pas besoin de lui obéir, ni aucun désir de sauver Mordred. En outre, je doutais qu'une armée puisse se rendre en armorique durant l'hiver, et même si mes lanciers survivaient a la rude traversée, ils seraient trop peu nombreux pour vaincre les Francs. La seule aide que pouvait espérer Mordred serait celle du roi de Brocéliande, Budic, qui avait épousé la sœur aînée d'Arthur, Anna. Peut-être s'était-il réjoui que Mordred tue des Francs sur la terre qui avait appartenu a Benoît, mais il n'avait sûrement pas envie d'attirer l'attention de Clovis en envoyant des lanciers au secours de Mordred. Notre roi était condamné, pensai-je. Si sa blessure ne le tuait pas, il mourrait de la main de Clovis.

Pendant le reste de l'hiver, argante me harcela de messages exigeant que je fasse traverser la mer a mes hommes, mais je demeurai en Silurie et l'ignorai. Issa reçut les mêmes ordres, mais il refusa catégoriquement d'obéir tandis que Sagramor se contentait de jeter au feu les lettres d'argante. Celle-ci, voyant son pouvoir lui échapper avec la vie déclinante de son époux, devint si désespérée qu'elle offrit de l'or aux lanciers qui s'embarqueraient pour l'Armorique. Même si un grand nombre d'entre eux acceptèrent son or, ils préférèrent voguer vers Kernow ou se réfugier dans le Gwent plutôt que de faire voile vers le sud où la sinistre armée de Clovis les attendait. Plus argante désespérait, plus nos espoirs croissaient. Mordred était piégé et malade, tôt ou tard la nouvelle de sa mort nous parviendrait ; nous projetions alors d'entrer en Dumnonie sous la bannière d'Arthur, avec Gwydre comme candidat a sa succession. Sagramor viendrait de la frontière saxonne pour nous soutenir et nul homme, en ce pays, n'aurait le pouvoir de s'opposer a nous.

Mais d'autres pensaient aussi au trône de Dumnonie. J'appris cela au

début du printemps, lorsque saint Tewdric mourut. arthur éternuait et frissonnait, aux prises avec le dernier rhume de l'hiver, et demanda a Galahad de le remplacer au* rites funéraires du vieux roi, a Burrium, la capitale du Gwent qui se trouvait a une courte journée de navigation sur la rivière, en amont d'Isca ; Galahad me demanda instamment de l'accompagner.

Je pleurais Tewdric qui avait été un bon ami, pourtant je ne souhaitais pas assister a ses funérailles et endurer l'interminable bourdonnement des rites chrétiens, mais arthur ajouta sa voix a celle de Galahad. " Nous vivons ici gr,ce au bon plaisir de Meurig, me rappela-t-il, et nous lui devons des marques de respect. J'irais si je le pouvais... " Il se tut pour éternuer. " Mais Guenièvre dit que cela me tuerait. "

alors, Galahad et moi, nous y all,mes a la place d'arthur et la cérémonie funèbre nous parut interminable. Elle eut lieu dans une grande église ressemblant a une grange que Meurig avait fait construire l'année du prétendu cinq centième anniversaire de la venue du Seigneur Jésus-Christ sur cette terre pécheresse, et une fois les prières dites ou chantées, il fallut en endurer d'autres devant la tombe de Tewdric. Il n'y eut pas de b°cher funéraire, ni de chant de lanciers, juste un trou froid dans la terre, une douzaine de prêtres branlant du chef et une ruée manquant totalement de dignité vers la ville et ses tavernes quand Tewdric fut enfin enterré.

Meurig nous ordonna, a Galahad et a moi, de souper avec lui. Peredur, le neveu de mon compagnon, nous rejoignit, ainsi que l'évêque de Burrium, un homme lugubre appelé Lladarn a qui nous devons les plus assommantes prières de ce jour, et il entama le repas par une prière interminable après laquelle il me questionna sévèrement sur l'état de mon ,me et fut désolé d'apprendre qu'elle était sous la bonne garde de Mithra. Une telle réponse aurait d° irriter Meurig, mais le roi était trop distrait pour remarquer ma provocation. Je sais qu'il ne pleurerait pas outre mesure la mort de son père car il lui en voulait toujours d'avoir repris le pouvoir lors de la bataille du Mynydd Baddon, pourtant il affectait d'être affligé

et nous agaça par ses louanges hypocrites de la sainteté et de la sagacité

du défunt. J'exprimai l'espoir que ses derniers instants avaient été

paisibles et il me dit que son père était mort de faim a force de vouloir imiter les anges. " ¿ la fin, il n'avait plus que la peau et les os, oui, la peau et les

os ! précisa Lladarn. Mais les moines disent qu'il rayonnait d'une lumière céleste, loué soit Dieu !

- Et maintenant le saint est assis a la droite de Dieu, oa je le rejoindrai un jour, dit Meurig en se signant. Go°te donc aux huatres, Seigneur. " Il poussa un plat d'argent vers moi, puis se versa du vin. C'était un jeune homme p,le aux yeux exorbités, a la barbe rare, dont les manières pédantes m'irritaient fort. Comme son père, il singeait les Romains. Il portait une toga, un bandeau de bronze sur des cheveux qui s'éclaircissaient, et mangeait étendu sur une couche. Ces lits étaient très inconfortables. Il avait épousé une princesse du Rheged, a l'air triste et bovin ; arrivée paÔenne dans le Gwent, elle pondit deux jumeaux m,les, puis son ,me entatée fut conduite a coups de fouet au baptême. Elle apparut durant un moment dans la salle du souper faiblement éclairée, nous lorgna, ne dit rien, ne mangea pas plus, puis disparut aussi mystérieusement qu'elle était apparue.

" Vous avez des nouvelles de Mordred ? nous demanda Meurig après la brève visite de son épouse.

- Nous n'avons rien appris de nouveau, Seigneur Roi, répondit Galahad. Il est assiégé par Clovis, mais vit-il ou non, nous l'ignorons.

- J'ai eu de ses nouvelles, dit Meurig, content de les avoir reçues avant nous. Un marchand est arrivé hier de Brocéliande et nous a dit que Mordred était aux portes de la mort. Sa blessure s'est infectée. " Le roi se cura les dents avec un éclat d'ivoire. " Ce doit atre le jugement de Dieu, Prince Galahad, oui, le jugement de Dieu.

- Loué soit Son nom ", intervint l'évaque Lladarn. Sa barbe grise était si longue qu'elle traanait sous sa couche. Il s'en servait comme d'une serviette, essuyant ses mains graisseuses sur ses longues mèches grumeleuses de saleté.

" Nous avons déjà entendu de telles rumeurs, Seigneur Roi.

- Le marchand semblait très s°r de lui, répondit Meurig en haussant les épaules, puis il goba une huatre. Si Mordred n'est pas déjà mort, cela ne saurait tarder, et il ne laisse pas d'enfant !

- C'est vrai, dit Galahad.

- Perddel de Powys est aussi sans héritier, poursuivit Meurig.

- Perddel est célibataire, Seigneur Roi, fis-je remarquer.

- Mais cherche-t-il a se marier ? nous demanda Meurig.

- On a parlé d'une union avec une princesse du Kernow, dis-321

je, et certains rois irlandais lui ont offert leur fille, mais sa mère souhaite qu'il attende encore une année ou deux.

- Il est mené par sa mère, hein ? Pas étonnant qu'il soit faible, si faible, déclara Meurig de sa voix prétentieuse, agressive. J'ai entendu dire que les collines, dans l'ouest du Powys, étaient pleines de hors-la-loi.

- Moi aussi, Seigneur Roi. " Depuis la mort de Cuneglas, des hommes sans maîtres hantaient les montagnes longeant la mer d'Irlande, et la campagne d'Arthur au Powys, au Gwynedd et au Llyn n'avait fait qu'accroître leur nombre. Certains de ces réfugiés étaient des lanciers Bloodshields de Diwrnach, et s'ils s'étaient unis aux rebelles du Powys, ils auraient pu constituer une menace pour le trône de Perddel, mais jusqu'ici ils n'étaient que gànants. Ils effectuaient des incursions pour voler du bétail et des récoltes, s'emparer d'enfants pour en faire des esclaves, puis décampaient vers leurs repaires des collines afin d'échapper au châtiment.

" Et Arthur ? demanda Meurig. Comment l'avez-vous laissé ?

- Pas très bien, Seigneur Roi, répondit Galahad. Il aurait souhaité être ici, mais hélas, il a une fièvre d'hiver.

- Pas grave, au moins ? s'enquit le roi avec une expression suggérant qu'il espérait que le rhume d'Arthur s'avérerait fatal. On doit espérer que non, bien entendu, se hâta-t-il d'ajouter, mais il est âgé, et les vieux succombent à des petits maux dont un homme plus jeune guérirait.

- Je ne trouve pas Arthur vieux, dis-je.

- Il a presque cinquante ans ! fit remarquer Meurig d'un air indigné.

- Pas avant un an ou deux.

- Mais il est vieux, insista-t-il. Vieux. " Il se tut et je parcourus des yeux la salle du palais éclairée par des mèches enflammées flottant dans des plats de bronze remplis d'huile. À part les cinq lits de repos et la table basse, il n'y avait aucun meuble et la seule décoration était un Christ en croix accroché en haut d'un mur. L'évaque rongea une côte de porc, Peredur demeurait silencieux, tandis que Galahad observait le roi d'un petit air amusé. Meurig se cura de nouveau les dents, puis pointa l'éclat d'ivoire vers moi. " Qu'arrivera-t-il si Mordred meurt ? " Il

cligna plusieurs fois des paupières, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était nerveux.

" Il faudra trouver un nouveau souverain, Seigneur Roi, répondis-je avec désinvolture, comme si la question n'avait aucune importance a mes yeux.

- Je le sais, mais qui ? dit-il d'un ton acide.

- Les seigneurs de Dumnonie en décideront, répliquai-je évasivement.

- Et ils choisiront Gwydre ? " Il cligna a nouveau des paupières comme s'il me défiait. " C'est ce que j'ai entendu dire, ils choisiront Gwydre ! ai-je raison ?"

y

Je me tus et Galahad finit par répondre au roi. " Gwydre peut prétendre au trône, Seigneur Roi.

- Il n'a aucun droit, aucun ! aucun ! glapit Meurig avec colère. Son père est un b,tard, il faut que je vous le rappelle ! "

J'intervins. " Moi aussi, Seigneur Roi. "

Meurig n'en tint pas compte. " Un b,tard n'entrera pas dans la congrégation du Seigneur ! insista-t-il. C'est dans les ...critures. N'est-ce pas, l'évêque ?

- "Mame a la dixième génération, le b,tard n'entrera pas dans la congrégation du Seigneur", Seigneur Roi, entonna Lladarn, puis il se signa.

Loué soit-Il pour Sa sagesse et Ses conseils, Seigneur Roi.

- Vous voyez ! " dit Meurig comme si son argument était ainsi prouvé.

Je souris. " Seigneur Roi, fis-je remarquer gentiment, s'il fallait refuser la royauté aux descendants de b,tards, nous n'aurions aucun roi. "

Il me regarda fixement, de ses yeux exorbités et p,les, essayant de déterminer si j'insultais son propre lignage, mais il dut décider qu'il valait mieux ne pas entamer une querelle. " Gwydre est un jeune homme, et il n'est pas fils de roi. Les Saxons se renforcent et le Powys est mal gouverné. La Bretagne manque de chefs, Seigneur Derfel, elle manque de rois forts !

- Nous chantons alléluia chaque jour, Seigneur Roi, car ce n'est pas le cas chez nous ", déclara mielleusement Lladarn.

La flatterie de l'évêque n'était qu'une répartie polie, le genre de phrases dénuées de sens que les courtisans profèrent toujours devant leurs rois, mais Meurig la prit pour parole d'évangile. " Précisément, dit-il avec enthousiasme, puis il me regarda avec de grands yeux, comme s'il espérait que je fasse écho aux sentiments de l'évêque.

- qui aimeriez-vous voir sur le trône de Dumnonie, Seigneur Roi ? "

demandai-je.

Son brusque et rapide clignement de paupières montra qu'il était déconfit par ma question. La réponse était évidente : Meurig briguerait la couronne.

Il avait tenté sans conviction de s'en emparer avant la bataille du Mynydd Baddon, et sonifable insistance pour que l'armée du Gwent n'aide pas arthur-a combattre les Saxons, sauf si celui-ci renonçait à son propre pouvoir, avait eu pour but d'affaiblir le trône de Dumnonie, dans l'espoir qu'il pourrait un jour devenir vacant ; mais aujourd'hui, il voyait enfin sa chance se profiler, même s'il n'osait pas annoncer ouvertement sa propre candidature avant que la nouvelle assurée de la mort de Mordred n'arrive en Bretagne. " Je soutiendrai tout candidat qui se présentera en disciple de notre Seigneur Jésus-Christ. " Il fit un signe de croix. " Je ne peux rien faire d'autre, car je sers le Dieu Tout-Puissant.

- Loué soit-Il ! se hâta de dire l'évêque.

- Et je sais de source sûre, Seigneur Derfel, que les chrétiens de Dumnonie réclament à grands cris un bon souverain chrétien. 4 grands cris !

- Et qui vous informe de cela, Seigneur Roi ? " demandai-je d'une voix si acide que le pauvre Peredur parut s'alarmer. Meurig ne me donna nulle réponse, comme je m'y attendais, aussi y suppléai-je moi-même. " L'évêque Sansum ? suggérai-je, et je vis à son expression indignée que je ne me trompais pas.

- Pourquoi Sansum aurait-il quelque chose à dire dans cette affaire ?

demanda Meurig, le visage empourpré.

- Sansum vient du Gwent, n'est-ce pas, Seigneur Roi ? " demandai-je, et le roi rougit encore plus, apportant la preuve que l'évêque complotait pour l'installer sur le trône de notre pays, sachant qu'il recevrait un surcroît de pouvoir, pour récompense de son soutien. " Mais je ne crois pas que les chrétiens de Dumnonie aient besoin de votre protection, Seigneur Roi, poursuivis-je, ni de celle de Sansum. Gwydre, comme son père, est un ami de votre foi.

- Un ami ! arthur, un ami du Christ ! me répliqua sèchement Lladarn. Il y a des sanctuaires païens en Silurie, on y sacrifie des bêtes aux Dieux anciens, des femmes dansent nues sous la lune, on fait passer des bébés dans le cercle de feu, les druides bredouillent leurs incantations ! " Des postillons jaillissaient de la bouche de l'évêque tandis qu'il débitait sa liste d'iniquités.

" Sans les bénédictions du règne du Christ, il ne peut pas y avoir de paix, proféra Meurig en se penchant vers moi.

- Il ne peut pas y avoir de paix, Seigneur Roi, dis-je sans ambages, si deux hommes désirent le même royaume. que voulez-vous que je dise à mon gendre ? "

De nouveau, ma franchise déstabilisa Meurig. Il tripota une coquille d'huître en réfléchissant à sa réponse, puis haussa les épaules. " Vous pouvez certifier à Gwydre qu'il aura de la terre, des honneurs, un titre et ma protection, dit-il en clignant rapidement des yeux, mais je ne le laisserai pas devenir roi de Dumnonie. " Il rougit en énonçant ces derniers mots. C'était un homme intelligent, mais profondément lâche, et il lui avait fallu un grand effort pour s'exprimer si carrément.

Peut-être craignait-il ma colère, mais je lui offris une réplique courtoise. " Je le lui dirai, Seigneur Roi. " En fait, le message n'était pas adressé à Gwydre, mais à arthur. Meurig ne se contentait pas de déclarer son désir de régner sur la Dumnonie, il avertissait arthur que la formidable armée du Gwent s'opposerait à la candidature de son fils.

Lladarn se pencha vers le roi pour lui chuchoter un message urgent. Il parla en latin, certain que ni Galahad ni moi ne pourrions le comprendre, mais mon compagnon le parlait et surprit une partie de ce qu'il disait. "

Vous projetez de garder arthur enfermé en Silurie ? " accusa-t-il l'évêque en breton.

Lladarn rougit. Il était non seulement évêque de Burrium, mais encore

principal conseiller du roi, et donc homme de pouvoir. " Mon roi, dit-il en inclinant la tête en direction de Meurig, ne peut pas laisser les lanciers d'Arthur traverser le Gwent.

- Est-ce vrai, Seigneur Roi ? demanda poliment Galahad.

- Je suis un homme de paix, fulmina Meurig, et pour assurer la paix, il suffit de garder ses lanciers chez soi. "

Je ne dis rien, craignant que la colère ne me fasse lâcher à l'étourdie quelque insulte qui envenimerait les choses. Si Meurig interdisait à mes lanciers d'emprunter ses routes, il réussirait à diviser les forces qui soutiendraient Gwydre. Cela voulait dire qu'Arthur et Sagramor seraient dans l'impossibilité de se rejoindre, et que Meurig deviendrait probablement le prochain roi de Dumnonie.

" Mais Meurig ne se battra pas ", déclara Galahad d'un ton plein de mépris, le lendemain, tandis que nous longions la rivière pour revenir à Isca. Les saules étaient nimbés de leurs premières feuilles printanières, mais un vent froid et des nappes de brouillard rappelaient l'hiver.

329

" Il pourrait le faire si le prix est assez élevé. " Le prix était considérable, car si Meurig gouvernait à la fois le Gwent et la Dumnonie, il contrôlerait la partie la plus riche de la Bretagne. " Cela dépendra du nombre de lances qui s'opposeront à lui.

- Les tiennes, celles d'Issa, celles d'Arthur, celtes de Sagra-mor.

- Peut-être cinq cents hommes ? Ceux de Sagramor sont loin et ceux d'Arthur seraient forcés de traverser le Gwent pour arriver en Dumnonie. Combien d'hommes peut commander Meurig ? Un millier ?

- Il ne courra pas le risque d'une guerre, insista Galahad. Il veut le gros lot, mais le péril le terrifie. " Il avait arraché son cheval pour observer un homme qui pêchait dans un coracle, au milieu de la rivière. Le pêcheur jetait son filet avec une habileté nonchalante et, pendant que Galahad admirait sa dextérité, je chargeai chaque lancer d'un présage. S'il prend un saumon, me dis-je, Mordred mourra. Le filet ramena un gros poisson qui se débattait, et je pensai que l'augure n'avait aucun sens car nous mourrions tous, puis je me dis que le prochain lancer ramasserait un poisson si Mordred mourait avant Beltain. Le filet remonta vide et je touchai le fer de la garde d'Hywelbane. Le pêcheur

nous vendit une partie de ses prises, nous fourrâmes les saumons dans nos sacoches de selle et poursuivâmes notre route. Je priai Mithra pour que mes stupides présages soient mensongers, puis pour que Galahad ait raison et que Meurig n'ose pas engager ses troupes. Mais pour la Dumnonie ? La riche Dumnonie ? Elle valait bien que l'on coure un risque, même pour un homme aussi prudent que Meurig.

Les rois faibles sont une malédiction, pourtant nous leur prâtons serment, et si nous ne le faisons pas, nous n'aurions plus de loi, et ce serait l'anarchie, aussi sommes-nous forcés de nous incliner devant la loi et de la garder par nos serments ; si un homme pouvait changer de roi à son gré, il pourrait renoncer à ses serments en même temps qu'à son roi mal choisi, aussi avons-nous besoin de rois parce qu'il nous faut une loi immuable.

Tout cela est vrai, cependant tandis que Galahad et moi rentrions chez nous dans le brouillard hivernal, j'étais au bord des larmes à l'idée que l'homme qui aurait dû être roi ne le serait jamais, et que ceux qui n'auraient jamais dû l'être le fussent tous.

Nous trouvâmes arthur dans sa forge. Il l'avait édifiée lui-même, et construit un fourneau couvert avec des briques romaines, puis acheté une enclume et des outils de forgeron. Il avait toujours déclaré que c'était le métier qu'il aurait voulu exercer, pourtant comme Guenièvre le faisait fréquemment remarquer, vouloir et être n'étaient pas du tout la même chose.

Mais arthur s'y employa de toutes ses forces. Il engagea un authentique forgeron, décharné et taciturne[^] appelé Morridig, dont la tâche consistait à lui enseigner le métier, pourtant cet homme désespérait depuis longtemps de rien lui apprendre, en dépit de l'enthousiasme dont arthur faisait preuve. Nous possédions tous, cependant, des objets fabriqués par lui : candélabres de fer aux tiges tortillées, marmites informes aux poignées disproportionnées, broches qui pliaient au-dessus de la flamme. Cette occupation le rendait tout de même heureux et il passait des heures devant son fourneau chuintant, sans perdre l'espoir qu'un peu plus de pratique le rendrait aussi compétent que Morridig.

Il était seul dans la forge lorsque Galahad et moi revînâmes de Burrium. Il nous accueillit avec un grognement distrait, puis continua de marteler un morceau de fer informe qui, prétendit-il, était un fer destiné à l'un de ses chevaux. Il laissa retomber son marteau à contrecour lorsque nous lui offrîmes l'un des saumons que nous avions achetés, puis interrompit notre récit en disant qu'il avait déjà entendu

dire que Mordred était sur le point de mourir. " Un barde arrivé hier d'armorique dit que la jambe du roi est pourrie jusqu'a la hanche. Et qu'il pue comme un crapaud mort.

- Comment le sait-il ? demandai-je, car je croyais Mordred assiégé et coupé

de tous les autres Bretons d'armorique.

- Il prétend que tout le monde est au courant en Brocé-liande ", rétorqua arthur, puis il ajouta gaiement qu'il s'attendait a ce que le trône de Dumnonie soit vacant dans quelques jours, mais nous g, ch, mes sa joie en lui apprenant que Meurig refusait de laisser nos lanciers traverser le Gwent et j'aggravai sa tristesse en y ajoutant mes soupçons envers Sansum. Je crus qu'arthur allait jurer, chose qu'il faisait rarement, pourtant il maatisa son impulsion et se contenta d'éloigner le saumon du fourneau. " Pas envie de le faire cuire, dit-il. alors, Meurig nous a fermé toutes les routes ?

- Il dit qu'il veut la paix, Seigneur ", expliquai-je.

arthur eut un rire amer. " Ce qu'il veut, c'est faire ses preuves.

331

Son père est mort et il est désireux de montrer qu'il vaut mieux que Tewdric. L'idéal serait de se conduire en héros dans une bataille, mais faute de cela, il est prat a voler un royaume sans se battre. " Il éternua violemment, puis secoua la tate d? colère. " Je déteste atre enrhumé.

- Il faudrait vous reposer, Seigneur.

- «a, ce n'est pas un travail mais un plaisir.

- Vous devriez prendre du pas-d',ne dans de l'hydromel, dit Galahad.

- Je n'ai rien bu d'autre depuis une semaine. Seules deux choses guérissent les rhumes, la mort ou le temps. " Il reprit son marteau et porta un coup sonore au morceau de fer en train de refroidir, puis mit en marche le soufflet de cuir qui fournissait l'air au fourneau. L'hiver prenait fin, et arthur avait beau dire que le temps était toujours doux a Isca, il gelait ce jour-la. " Et ton Seigneur des Souris, qu'est-ce qu'il mijote ? demanda-t-il tandis qu'il attisait le fourneau jusqu'a ce qu'il miroite de chaleur.

- Ce n'est pas mon Seigneur des Souris, dis-je de Sansum.

- Mais il est en train de comploter, hein ? Il veut un candidat a lui sur le trône.
- Meurig n'a aucun titre pour régner ! protesta Galahad.
- aucun, mais il possède pas mal de lances. Et il en aurait déjà un demi s'il épousait argante devenue veuve.
- Il ne peut pas l'épouser, dit Galahad, il est déjà marié.
- Un champignon vénéneux le débarrassera d'une reine ganante, répliqua arthur. C'est ainsi qu'Uther a éliminé sa première épouse. Un bolet satan dans une fricassée de cèpes. " Il réfléchit un moment, puis plongea le fer a cheval dans le feu. " Va me chercher Gwydre ", demanda-t-il a Galahad.

arthur tortura le métal chauffé a blanc pendant que nous attendions. quoi de plus simple qu'un fer a cheval, destiné a protéger des pierres le tendre pied de nos montures et composé d'une plaque métallique en arc de cercle que l'on passe sur le devant du sabot, et de deux pattes de fixation a l'arrière oa sont attachés les lacets de cuir ? Pourtant arthur n'arrivait a rien qui s'en approch,t. La semelle était trop étroite et trop haute, la plaque ondulait et les pattes étaient trop grosses. " C'est presque ça, dit-il après avoir encore martelé la chose frénétiquement pendant une minute.

- C'est presque quoi ? " demandai-je.

Il reflanqua le fer dans le fourneau et ôta son tablier balafré par le feu au moment mame oa Galahad revenait avec Gwydre. Il apprit a son fils la nouvelle de la mort prochaine de Mordred, puis la trahison de Meurig, et finit par une simple question. " Gwydre, veux-tu atre roi de Dumnonie ? "

Celui-ci parut très surpris. C'était un bel homme, mais jeune, très jeune.

Et je crois qu'il n'était pas particulièrement ambitieux, bien que sa mère le f't pour lui. Il avait le visage long et osseux d'arthur, empreint d'une expression de vigilance, comme s'il s'attendait toujours a ce que le destin lui port,t un vilain coup. Il était mince, mais je l'avais suffisamment exercé a l'épée pour savoir qu'une force nerveuse habitait ce corps trompeusement frale. " J'ai droit au trône, répondit-il avec circonspection.

- Parce que ton grand-père a couché avec ma mère, dit arthur d'un air irrité, voilà d'oà vient ton droit, Gwydre, et de rien d'autre. Ce que je veux savoir, c'est si tu souhaites vraiment atre roi. "

Gwydre me lança des yeux un appel au secours, n'obtint rien et regarda de nouveau son père. " Je pense que oui.

- Pourquoi ? "

Le jeune homme hésita encore, et j'imagine qu'une armée de raisons tourbillonna dans sa tête, mais pour finir, il prit un air de défi. " Parce que je suis né pour l'atre. Je suis autant que Mordred l'héritier d'Uther.

- Tu estimes que tu y as droit de naissance, hein ? " demanda arthur d'un ton sarcastique. Il mit le soufflet en marche, faisant rugir le fourneau qui cracha des étincelles jusque dans sa hotte de brique. " Tout homme présent dans cette forge est fils de roi, sauf toi, Gwydre, dit-il d'un air féroce, et tu dis que tu es né pour l'atre ?

- alors, vous n'avez qu'a l'atre, père, répliqua Gwydre, et je serai fils de roi.

- Bien dit ", glissai-je.

arthur me lança un regard de colère, puis tira un chiffon d'une pile posée à côté de l'enclume et se moucha dedans. Il le jeta dans le fourneau. Nous autres, nous nous contentions de souffler en tenant nos narines entre le pouce et l'index, mais il avait toujours été délicat. " Supposons, Gwydre, que tu appartiennes à une lignée de rois. que tu sois le petit-fils d'Uther et donc que tu aies droit au trône de Dumnonie. Moi aussi j'y ai droit, mais j'ai choisi de ne pas le revendiquer. Je suis trop vieux. Pourquoi des hommes comme Derfel et Galahad devraient-ils combattre afin de te mettre sur le trône ? Dis-le-moi.

333

- Parce que je serai un bon roi, répondit Gwydre en rougissant, puis il me regarda. Et Morwenna serait aussi une bonne reine, ajouta-t-il.

- Tout prétendant promet toujours d'atre un bon roi, grommela arthur, et la plupart se révèlent fort mauvais souverains. Pourquoi serais-tu différent ?

- Dites-le-moi, père.

- Je te le demande !

- Mais si un père ne connaît pas le caractère de son fils, qui le connaît ? " riposta Gwydre.

Arthur alla à la porte de la forge, l'ouvrit et regarda dans la cour de l'écurie. Elle était déserte, sauf la bande habituelle de chiens, aussi se retourna-t-il. " Tu es un homme bien, mon fils, dit-il de mauvaise grâce, un homme honnête. Je suis fier de toi, mais tu penses trop de bien de ce monde. Il y a le mal, là, dehors, le vrai mal, et tu n'y crois pas.

- Y croyiez-vous quand vous aviez mon âge ? " Arthur reconnut la justesse de la question par un petit sourire. " Quand j'avais ton âge, je croyais pouvoir changer le monde. Je croyais qu'il n'avait besoin que d'honnêteté

et de gentillesse. Je croyais que si l'on traitait bien les gens, si on leur apportait la paix, si on leur offrait la justice, ils vous en tiendraient gré. Je pensais pouvoir dissoudre le mal par le bien. " Il fit une pause. " Je devais croire que les gens réagissaient comme les chiens, reprit-il d'un air piteux, et que si on leur donnait assez d'affection, ils seraient dociles, mais les hommes ne sont pas des chiens, Gwydre, ce sont des loups. Un roi doit gouverner un millier d'ambitions toutes couvées par des fourbes. On te flattera et, derrière ton dos, on se moquera de toi. Des hommes te jureront fidélité éternelle un jour et comploteront ta mort le lendemain. Si tu survivais à leurs complots, tu finiras, comme moi, par avoir une barbe grise, tu te retourneras sur ton passé et tu t'apercevras que tu n'as rien accompli. Rien. Les bébés que tu avais admirés dans les bras de leurs mères seront devenus des tueurs, la justice que tu avais fait respecter sera à vendre, ceux que tu avais protégés auront toujours faim et l'ennemi que tu avais défait menacera encore tes frontières. " Sa colère n'avait fait que grandir, mais il l'adoucit d'un sourire. " C'est cela que tu désires ? "

Gwydre fixait son père dans les yeux. Je pensai un moment qu'il allait faiblir, ou peut-être discuter, mais il fit à Arthur la bonne réponse. " Ce que je veux, père, c'est traiter bien les gens, leur donner la paix et leur offrir la justice. "

Arthur sourit d'entendre qu'on lui resservait ses propres mots. " alors, peut-être devrions-nous essayer de te faire roi, Gwydre. Mais comment ? "

Il revint à son fourneau. " Nos lanciers ne pourront pas traverser le

Gwent, Meurig nous en empachera, et sans lanciers, nous n'obtiendrons pas le trône.

- Des bateaux, dit Gwydre.

- Des bateaux ? demanda arthur.

- Il doit y avoir, sur notre côte, une quarantaine de bateaux de pache, et chacun peut transporter dix a douze hommes.

- Mais pas les chevaux, dit Galahad, je doute qu'on puisse y embarquer des chevaux.

- alors, nous combattons sans chevaux, répliqua Gwydre.

- Il se peut mame que nous n'ayons pas besoin de combattre, dit arthur. Si nous arrivons les premiers en Dumnonie, et si Sagramor nous rejoint, je pense que le jeune Meurig hésitera peut-atre. Et si Ongus Mac airem envoie une bande de guerriers en direction du Gwent, cela effraiera encore plus Meurig. Nous pourrons probablement lui glacer l',me si nous paraissions assez menaçants.

- Pourquoi Ongus nous aiderait-il a combattre sa propre fille ? demandai-je.

- Parce qu'il n'en fait pas grand cas, répondit arthur. Et nous ne combattons pas sa fille, Derfel, nous combattons Sansum. argante peut rester en Dumnonie, mais elle ne saurait atre reine si Mordred est mort. "

Il éternua de nouveau. " Je pense, Derfel, que tu devrais partir bientôt la-bas.

- Pour y faire quoi, Seigneur ?

- Démasquer le Seigneur des Souris. Il complote, il a besoin qu'un chat lui donne une leçon et tu as des griffes affilées. Et puis tu peux déployer la bannière de Gwydre. ¿ moi c'est impossible, parce que cela provoquerait trop Meurig, mais toi, tu peux traverser la Severn sans éveiller de soupçons, et quand la nouvelle de la mort de Mordred arrivera, tu proclamera le nom de Gwydre a Caer Cadarn et tu empacheras Sansum et argante d'atteindre le Gwent. Mets-les tous deux sous bonne garde et dis-leur que c'est pour les protéger.

- J'aurai besoin d'hommes.

- Prends-en plein un bateau, et mets a contribution ceux d'Issa, répondit arthur tout revigoré par la nécessité de prendre

des décisions. Sagramor te fournira des troupes, et dès que j'apprendrai la mort de Mordred, j'amènerai Gwydre avec tous mes lanciers. Si je suis encore vivant, bien s'°r, dit-il en éternuant de nouveau.

- Tu survivras, dit froidement Galahad.

- La semaine prochaine, Derfel, pars la semaine prochaine. " arthur me regarda de ses yeux rougis par le rhume.

" Oui, Seigneur. "

Il se pencha pour jeter une autre poignée de charbon de bois dans le fourneau ardent. " Les Dieux savent que je n'ai jamais désiré ce trône, mais d'une manière ou d'une autre, j'ai passé ma vie a combattre pour lui.

" Il renifla. " Nous allons former une flottille, Derfel, et tu rassembleras les lanciers a Caer Cadarn. Si nous avons l'air assez forts, Meurig y réfléchira a deux fois.

- Sinon ?

- Nous aurons perdu. ¿ moins de déclencher une guerre, et je ne suis pas certain de le vouloir.

- Vous ne désirez jamais la guerre, Seigneur, mais vous gagnez toujours les batailles.

- Jusqu'ici, répliqua arthur, jusqu'ici. "

Il ramassa ses pinces pour sortir le fer du feu, et je partis a la recherche du bateau gr,ce auquel je pourrais m'emparer d'un royaume.

Le lendemain matin, a la marée descendante, par un vent d'ouest dont les coups de fouet crataient l'Usk de vagues courtes et fortes, j'embarquai sur le bateau de mon beau-frère, Balig, pacheur qui avait épousé Linna, ma demi-sour. Cela l'avait amusé de découvrir qu'il était parent d'un seigneur de Dumno-nie. Il avait aussi su tirer profit de cette parenté imprévue, mais méritait sa bonne fortune car c'était un homme compétent et honnate.

Il ordonna a six de mes lanciers de prendre les longues rames de son embarcation et aux quatre autres de s'accroupir dans la sentine. Je n'avais a Isca qu'une douzaine d'hommes, le reste étant avec Issa, mais j'estimais qu'avec ces dix-la, je pouvais arriver sain et sauf a Dun Carie. Balig me fit asseoir sur un coffre, près du gouvernail. " Et vomis par-dessus le plat-bord, Seigneur.

- N'est-ce pas ce que je fais toujours ?

- Non. La dernière fois, t'as rempli les dalots de ton petit-déjeuner.

C'est g,cher la nourriture des poissons, ça. Largue les amarres, crapaud bouffé aux vers ! " cria-t-il a son équipage, un esclave saxon qui avait été fait prisonnier lors de la bataille du Mynydd Baddon, mais qui maintenant avait une épouse bretonne, deux enfants et entretenait une amitié bruyante avec Balig. " F s'y connaat en bateau, ça je peux le dire

", déclara Balig en parlant du Saxon, puis il se pencha sur l'amarre arrière qui rattachait encore l'embarcation a la rive. Il était sur le point de larguer la corde lorsqu'un cri retentit et, levant tous deux les yeux, nous vames Taliesin qui se précipitait vers nous, du tertre herbu de l'amphithé,tre d'Isca. Balig ne l,cha pas la ligne d'amarrage. " Tu veux que j'attende, Seigneur ?

3-3 T

- Oui, répondis-je en me levant.

- Je viens avec vous, cria le barde, attendez ! " Il ne portait qu'un petit sac de cuir et une harpe dorée. " attendez ! " cria-t-il de nouveau, puis il retroussa sa longue cotte blaffche, ôta ses souliers et se mit a patauger dans la boue visqueuse de la berge.

" Peux pas attendre éternellement, grommela Balig tandis que le barde traversait péniblement le banc de vase. La marée descend vite.

- J'arrive, j'arrive ! " criaTaliesin. Il lança a bord sa harpe, son sac et ses souliers, retroussa plus haut son vatement et pataugea dans l'eau.

Balig tendit le bras, saisit la main du barde et le hissa sans cérémonie par-dessus le plat-bord. Taliesin s'étala sur le pont, récupéra ses chaussures, son sac et sa harpe, puis essora le jupon de sa cotte. "

Seigneur, cela ne vous ennuie pas si je viens ? me demanda-t-il, le bandeau d'argent posé de travers sur ses cheveux noirs.

- Pourquoi est-ce que cela m'ennuierait ?

- Mais je n'ai pas l'intention de vous accompagner. Je veux juste passer en Dumnonie. " Il redressa son bandeau, puis fronça les sourcils en regardant mes lanciers qui souriaient d'une oreille a l'autre. " Ces hommes savent ramer ?

- S'r qu'on, répondit Balig a ma place. C'est des lanciers, i' savent rien de rien. Et tous ensemble, hein, espèce d'b,tards ! Prats ? Pourrais aussi bien apprendre a danser a des cochons. "

Il y avait environ quatre lieues entre Isca et la pleine mer, quatre lieues que nous couvrâmes rapidement parce que notre bateau était porté par la marée descendante et le courant tourbillonnant de la rivière. L'Usk glissait entre des bancs de vase miroitants qui bordaient des champs en friche, des bois dénudés et de vastes marais. Des nasses en osier étaient disposées sur les berges où des hérons et des mouettes picoraient les saumons qui se débattaient, échoués par la marée descendante. Des chevaliers gambettes appelaient plaintivement tandis que des bécassines prenaient de l'altitude pour descendre en piqué au-dessus de leurs nids.

Nous avions a peine besoin des avirons car la marée et le courant nous emportaient vite, et lorsque nous arrivâmes a l'estuaire où la rivière se jetait dans la Severn, Balig et son homme d'équipage hissèrent une voile brune déguenillée qui prit le vent d'ouest et lança le bateau en avant. "

Bordez les rames ", ordonna-t-il a mes hommes, puis il s'empara du grand gouvernail et demeura la, tout content, tandis que la proue ronde du petit bateau fendait les premières grosses vagues. " La mer sera guillerette aujourd'hui, Seigneur, dit-il joyeusement. ...copez-moi cette eau ! cria-t-il a mes lanciers. Tout ce qu'est mouillé doit rester hors du bateau, pas dedans. " Mes nausées naissantes firent éclore un grand sourire sur son visage. "Trois heures, Seigneur, pas plus, et on vous débarque.

- Vous n'aimez pas les bateaux ? me demanda Taliesin.

- Je les déteste.

s

- Une prière a Manawydan devrait éloigner le mal de mer ", dit-il calmement. Il avait traîné un tas de filets a côté de mon coffre et s'était assis dessus. apparemment, les violents mouvements de

l'embarcation ne le gagnaient pas, en fait il semblait y prendre plaisir. " J'ai dormi cette nuit dans l'amphithéâtre. J'aime bien faire ça, poursuivit-il quand il vit que j'étais trop malade pour répondre. Les sièges en gradins agissent comme une tour des songes. "

Je lui jetai un coup d'oeil, ces deux derniers mots apaisant un peu mon mal de mer car ils me rappelaient Merlin qui, autrefois, avait une tour des songes au sommet du Tor d'Ynys Wydryn. C'était une structure en bois, creuse, qui, prétendait-il, amplifiait les messages des Dieux, et je comprenais comment l'amphithéâtre romain d'Isca, avec ses hauts gradins, pouvait accomplir le même office. Je réussis à lui demander : " as-tu vu l'avenir ?

- Une partie seulement, mais j'ai aussi rencontré Merlin dans mon rêve. "

Ce nom chassa mes derniers haut-le-cœur. " Tu as parlé à Merlin ?

- Lui m'a parlé, précisa Taliesin, mais il ne pouvait pas m'entendre.

- qu'a-t-il dit ?

- Plus que je ne peux vous répéter, Seigneur, et rien que vous désiriez entendre.

- quoi, par exemple ? "

Il se raccrocha à l'étréme tandis que le bateau tanguait en dévalant la pente d'une vague. L'eau nous éclaboussa depuis l'avant et mouilla les paquets qui contenaient nos armures. Taliesin s'assura que sa harpe était bien protégée sous sa cotte, puis toucha le bandeau en argent qui entourait sa tête tonsurée pour s'assurer qu'il était toujours en place. " Je pense, Seigneur, que vous allez au-devant du danger, dit-il calmement.

339

- Est-ce le message de Merlin, demandai-je en touchant le fer de la garde d'Hywelbane, ou l'une de tes visions ?

- Seulement une vision, avoua-t-il, et comme je vous l'ai dit un jour.

Seigneur, il vaut mieux voir clairement le -présent que d'essayer de discerner une forme dans les visions de l'avenir. " Il fit une pause, réfléchissant soigneusement à ce qu'il allait dire. " Je crois que vous n'avez pas appris avec certitude la nouvelle de la mort de Mordred ?

- Non.

- Si ma vision est bonne, votre roi n'est pas malade du tout, il est guéri.

Je peux me tromper, en fait, je voudrais bien me tromper, mais avez-vous reçu des présages ?

- Sur la mort de Mordred ?

- Sur votre propre avenir, Seigneur. "

Je réfléchis une seconde. Il y avait eu le petit augure du filet remonté

par le pacheur de saumon, mais je l'attribuais à mes peurs superstitieuses plutôt qu'aux Dieux. Plus inquiétant, la petite agate bleu-vert sertie dans la bague donnée par aelle à Ceinwyn avait disparu, et l'on avait volé l'une de mes vieilles capes ; cela pouvait être interprété comme de mauvais présages, mais aussi n'être que de simples accidents. C'était difficile à dire, et aucune de ces pertes ne semblait assez sinistre pour que j'en parle à Taliesin. " Rien ne m'a tracassé dernièrement, lui dis-je.

- Bien ", répondit-il en se balançant avec le bateau. Ses longs cheveux noirs voltigeaient dans le vent qui gonflait le ventre de notre voile et faisait claquer ses bords effrangés. Il écrémait aussi la crête blanche des vagues et envoyait l'écume à bord, mais je crois bien que plus d'eau s'introduisait dans le bateau par ses joints qui billaient que par-dessus ses plats-bords. Mes lanciers écopaient vigoureusement. "Je pense que Mordred vit encore, reprit Taliesin en ignorant l'activité frénétique de mes hommes, et que la nouvelle de sa mort imminente est une ruse. Mais je ne saurais en jurer. Parfois, on prend ses propres peurs pour une prophétie. Cependant je n'ai pas imaginé Merlin ni aucune des paroles qu'il a prononcées dans mon rêve. "

Ça nouveau, je touchai la garde d'Hywelbane. J'avais toujours pensé que toute nouvelle de Merlin serait rassurante, mais les calmes propos de Taliesin me donnaient le frisson.

" J'ai rêvé que Merlin se trouvait dans un bois touffu, poursuivit le barde de sa voix claire, et qu'il ne pouvait en sortir ; chaque fois qu'un sentier s'ouvrait devant lui, un arbre gémissait et se déplaçait comme une grande bête pour lui barrer le chemin. Ce songe me dit que Merlin est en danger. Je lui parlais, mais il ne pouvait m'entendre. Ce qu'il m'a dit, je pense, c'était qu'on ne pouvait pas l'atteindre. Si l'on envoyait des hommes pour le trouver, ils échoueraient et pourraient

mame mourir. Pourtant il a besoin d'aide, cela je le sais, car c'est lui qui m'a envoyé le rave.

- Oa est ce bois ? "

Le barde tourna vers moi ses yeux noirs, enfoncés dans leurs orbites. " Ce n'est peut-être pas un vrai bois, Seigneur. Les songes sont comme les chansons. Leur but n'est pas d'offrir une image exacte du monde, mais de le suggérer. Le bois, je pense, signifie que Merlin est emprisonné.

- Par Nimue ", dis-je, car je ne voyais personne d'autre capable de défier le druide.

Taliesin hocha la tête. " Son geôlier, c'est elle, je pense. Nimue veut son pouvoir, et quand elle l'aura, elle l'utilisera pour imposer son rave à la Bretagne. "

Il m'était difficile de penser à Merlin et à Nimue. Pendant des années, nous avons vécu sans eux et les frontières de notre monde s'étaient figées, claires et nettes. Nous étions liés à l'existence de Mordred, aux ambitions de Meurig, et aux espoirs d'Arthur, et non aux incertitudes embrumées, tourbillonnantes, des songes de Merlin. " Mais le rave de Nimue est le mame que celui de Merlin, objectai-je.

- Non, Seigneur, pas du tout.

- Elle veut la mame chose que lui, restaurer les Dieux.

- Merlin a donné Excalibur à Arthur. Vous ne voyez pas qu'avec ce don il lui a livré une partie de son pouvoir ? Longtemps, je me suis interrogé à ce propos, car Merlin n'a jamais voulu m'expliquer ses raisons, mais je crois avoir compris maintenant. Merlin savait que si les Dieux échouaient, Arthur pourrait réussir. Et Arthur l'a fait, mais sa victoire n'a pas été

totale au Mynydd Baddon. Elle a laissé l'ale de Bretagne entre des mains bretonnes, mais n'a pas vaincu les chrétiens, et ça, c'est une défaite pour les anciens Dieux. Nimue n'acceptera jamais cette demi-victoire, Seigneur.

Pour elle, c'est les Dieux ou rien. Peu lui importe que l'horreur s'abatte sur la Bretagne du moment que les Dieux reviennent écraser ses ennemis, et pour accomplir cela, elle a besoin d'Excalibur. Elle veut la moindre bribe de pouvoir de sorte que, lorsqu'elle rallumera les feux, les Dieux n'aient pas d'autre choix que de répondre. "

alors, je compris. " Et avec Excalibur, elle voudra Gwydre.

- Certes, Seigneur. Le fils d'un chef est une source de pouvoir et arthur, qu'il le veuille ou non, est toujours le chef le plus fameux de Bretagne.

S'il avait accepté le trône on l'aurait nommé Grand Roi. aussi, oui, elle veut Gwydre. "

Je contemplai le profil de Taliesin. Il semblait vraiment jouir des mouvements terrifiants du bateau. " Pourquoi me dis-tu cela ? " lui demandai-je.

Ma question le laissa perplexe. " Pourquoi ne pas vous le dire ?

- Parce qu'en le faisant, tu m'avertis que je dois protéger Gwydre, et si je protège Gwydre, alors j'empêche le retour des Dieux. Et toi, si je ne me trompe, tu aimerais bien voir les Dieux revenir.

- Oui, mais Merlin m'a demandé de vous le dire.

- Pourquoi Merlin voudrait-il que je protège Gwydre ? Il souhaite que les Dieux reviennent !

- Vous oubliez, Seigneur, que Merlin prévoit deux chemins. L'un est celui des Dieux, l'autre celui de l'homme, et ce dernier passe par arthur. Si arthur est anéanti, il ne nous reste plus que les Dieux, et Merlin sait que les Dieux ne nous écoutent plus. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Gauvain.

- Il est mort, mais il portait sa bannière dans la bataille, dis-je tristement.

- Il est mort, et fut alors placé dans le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Il aurait dû revenir à la vie, Seigneur, car tel est le pouvoir du Chaudron, mais ce n'est pas arrivé. Il n'a pas respiré de nouveau, et cela signifie sûrement que l'ancienne magie décline. Elle n'est pas morte, et je crains qu'elle ne cause de grands méfaits avant de mourir, mais Merlin, je pense, nous conseille de nous tourner vers l'homme, et non vers les Dieux, pour obtenir ce que nous souhaitons. "

Je fermai les yeux lorsqu'une grosse vague se brisa en écume blanche sur la haute proue du bateau. " Tu disais, poursuivis-je lorsque les embruns furent retombés, que Merlin a échoué ?

- Je pense que Merlin a compris qu'il avait échoué lorsque le Chaudron n'a pas fait revivre Gauvain. autrement, pourquoi aurait-il amené le

cadavre au Mynydd Baddon ? Si Merlin avait pensé, rien que pendant un battement de cour, qu'il pouvait utiliser le corps de Gauvain pour évoquer les Dieux, alors il n'aurait jamais gaspillé sa magie dans la bataille.

- Il a tout de mame ramené les cendres a Nimue.

342

- Exact, mais c'était parce qu'il avait promis de l'aider, et les cendres de Gauvain avaient dû garder une partie du pouvoir de son cadavre. Mame si Merlin sait qu'il a échoué, comme tout homme, il a du mal a renoncer a son rave, et peut-atre croit-il que l'énergie de Nimue pourrait s'avérer efficace. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, Seigneur, c'était qu'elle puisse le maltraiter a ce point.

- Le punir, dis-je amèrement.

- Oui. Elle le méprise parce qu'il a échoué, et elle croit qu'il lui dissimule des connaissances ; en ce moment mame, Seigneur, au cour de cette bourrasque, elle soutire de force ses secrets a Merlin. Elle sait beaucoup de choses, mais pas tout, cependant si mon rave ne me trompe pas, elle lui arrache ses connaissances. Cela lui prendra peut-atre des mois, ou des années, d'apprendre tout ce dont elle a besoin, mais elle apprendra, Seigneur, et quand elle saura, elle utilisera ce pouvoir. Et vous serez le premier, je crois, a vous en apercevoir. " Il s'accrocha aux filets tandis que le bateau plongeait d'une façon alarmante. " Merlin m'a ordonné de vous avertir, Seigneur, et je le fais, mais contre quoi ? Je l'ignore. " Il sourit en s'excusant.

" Contre ce voyage en Dumnonie ? demandai-je.

- Non. Je pense que le danger que vous courez est bien plus grand que tout ce que vos ennemis ont pu projeter en Dumnonie. En fait, il est si grand.

Seigneur, que Merlin en pleurait. Il m'a dit aussi qu'il désirait mourir. "

Taliesin regarda la voile. " Si je savais oa il est, Seigneur, et si j'en avais le pouvoir, je vous enverrais le tuer. Mais il faut attendre que Nimue se révèle a nous. "

J'empoignai la garde froide d'Hywelbane. "alors, que me conseilles-tu de faire ?

- Ce n'est pas a quelqu'un comme moi a donner des avis aux seigneurs.

"

Taliesin se tourna vers moi et sourit. Soudain je vis que ses yeux enfoncés étaient glacés. " Peu m'importe, Seigneur, que vous viviez ou que vous mouriez, car je suis le chanteur et vous ayez ma chanson ; pour le moment, je l'avoue, je vous suis pour découvrir la mélodie et, s'il le faut, la modifier. Merlin me l'a demandé, et je le ferai pour lui, mais je pense qu'il est en train de vous épargner un danger pour vous exposer à un autre plus grand encore.

- Ce que tu dis n'a pas de sens, répliquai-je rudement.

- Oui, Seigneur, ni vous ni moi n'y comprenons encore goutte. Mais je suis certain que cela deviendra clair. " Il semblait 343

vraiment calme, pourtant mes craintes étaient aussi grises que les nuages au-dessus de nous, et aussi tumultueuses que la mer en dessous. Je touchai la garde rassurante d'Hywelbane, priai Manawydan, et me dis que l'avertissement de TaHŷsin n'était qu'un rave, rien qu'un rave, et que les raves ne tuent pas.

Mais ils le peuvent, et ils le font. Et quelque part en Bretagne, dans un lieu sinistre, Nimue possédait le Chaudron de Clyddno Eiddyn et s'en servait pour transformer nos raves en cauchemars.

Balig nous débarqua sur une plage de la côte dumnonienne. Taliesin me dit joyeusement adieu, puis s'éloigna à longues enjambées dans les dunes. "

Sais-tu où tu vas ? lui criai-je.

- Je le saurai quand j'y serai, Seigneur ", répondit-il, puis il disparut.

Nous endossâmes nos armures. Je n'avais pas apporté mon plus bel harnois, simplement un vieux plastron encore utilisable et un casque cabossé. Je balançai mon bouclier sur mon dos, ramassai ma lance et suivis Taliesin. "

Vous savez où nous sommes, Seigneur ? me demanda Eachern.

- Pas très loin du but. " Sous la pluie, je distinguai une chaîne de collines, vers le sud. " Passons sur l'autre versant et nous arriverons à Dun Cariu.

- Vous voulez que je déploie la bannière, Seigneur ? " au lieu de la mienne portant l'étoile, nous avons apporté celle de Gwydre qui

arborait l'ours d'arthur enlacé au dragon de la Dumnonie, mais je décidai de ne pas la dérouler. Dans le vent, une bannière est un embarras et, en outre, onze lanciers marchant sous un grand étendard éclatant paraîtraient plus ridicules qu'impressionnants, aussi je préférerais attendre que les hommes d'Issa soient venus renforcer notre petite bande pour déployer notre enseigne sur sa longue hampe.

Nous trouvâmes un sentier dans les dunes et le suivâmes dans un bois de petits buissons épineux et de coudriers jusqu'à un minuscule hameau de six masures. Les gens s'enfuirent en nous voyant, ne laissant qu'une vieille femme trop courbée et percluse pour se déplacer vite. Elle s'accroupit et cracha d'un air de défi lorsque nous approchâmes. " Vous ne trouverez rien ici, dit-elle d'une voix rauque, nous n'avons que des tas de fumier et la faim au ventre. Seigneurs, c'est tout ce que vous tirerez de nous. "

Je m'accroupis à côté d'elle. " Nous ne voulons que des informations.

- Des informations ? " Ce mot semblait lui être étranger. " Savez-vous qui est votre roi ? lui demandai-je doucement.

- Uther, Seigneur. Un homme fort, ça oui, Seigneur. Fort comme un dieu ! "

Il était clair que nous ne tirerions aucun renseignement de ce hameau, du moins nul qui se tienne, aussi nous poursuivâmes notre route, nous arrarrant seulement pour manger un peu de pain et de viande séchée que nous portions dans nos besaces. J'étais dans mon pays, et j'avais l'impression curieuse de marcher en terre ennemie ; je me reprochais d'avoir accordé trop de foi aux vagues avertissements de Taliesin, pourtant je m'en tins aux chemins couverts et, comme la nuit tombait, je conduisis ma petite compagnie par un bois de hêtre jusque sur un terrain plus élevé où nous pourrions peut-être apercevoir d'autres lanciers. Nous n'en vîmes pas mais, loin au sud, un rayon errant du soleil mourant transperça un banc de nuages pour illuminer le Tor vert et brillant d'Ynys Wydryn.

Nous n'allumâmes pas de feu. Nous dormâmes sous les hêtres et, au matin, nous nous réveillâmes raides et glacés. Nous reprîmes notre marche vers l'est, à l'abri des arbres dépourvus de feuilles alors qu'en dessous de nous, dans les champs au sol gras et détrempé, des laboureurs traçaient péniblement leurs sillons, des femmes sèmaient et des petits enfants couraient en criant pour éloigner les oiseaux des précieuses graines. " Je faisais ça en Irlande, dit Eachern. J'ai passé la moitié de mon enfance à effrayer les oiseaux.

- Clouer un corbeau a la charrue, ça suffit, proposa l'un de ses compagnons.

- Clouer des corbeaux a tous les arbres autour du champ, suggéra un autre.

- «a les arrate pas, intervint un troisième, mais avec ça on se sent mieux.

"

Nous suivions une sente étroite entre des haies épaisses. Les feuilles ne s'étaient pas déployées pour dissimuler les nids, aussi les pies et les geais s'affairaient a voler les oufs, et ils protestèrent a grands cris quand nous nous rapproch,mes. " Les gens vont savoir que nous sommes ici, Seigneur, dit Eachern, ils ne peuvent pas nous voir, mais ils le sauront en entendant les geais.

- Peu importe ", répliquai-je. Je ne savais mame pas pourquoi 345

je prenais autant de précautions, sauf que nous étions peu nombreux et que, comme la plupart des guerriers, j'aspirais a la sécurité qu'apporté le grand nombre et savais que je me sentirais bien plus a l'aise une fois que le reste de mes homiÔfes seraient autour de moi. Jusqu'a ce moment, il faudrait nous dissimuler le mieux possible, mais au milieu de la matinée, notre route nous amena a découvert, dans les prés qui menaient a la Voie du Fossé. Des lièvres dansaient sur la prairie et des alouettes chantaient au-dessus de nos tates. Nous n'aperç°mes personne, cependant des paysans nous avaient sans doute vus et la nouvelle de notre passage allait se transmettre rapidement dans tout le coin. Des hommes armés éveillaient toujours l'inquiétude, aussi je demandai a mes hommes de porter leurs boucliers devant eux afin que leurs emblèmes prouvent aux gens du pays que nous étions des amis. Ce ne fut qu'après avoir traversé la voie romaine, a proximité de Dun Carie, que j'aperçus un atre humain ; c'était une femme et comme nous étions encore trop loin pour qu'elle distingue les étoiles sur nos écus, elle s'enfuit dans les bois, derrière le village, pour se cacher parmi les arbres. " Les gens sont nerveux, dis-je a Eachern.

- Ils ont entendu dire que Mordred était mourant, répondit-il en crachant, et ils ont peur de ce qui va se passer, cependant ils devraient se réjouir de la mort de ce b,tard. " quand Mordred était enfant, Eachern avait été

l'un de ses gardes et l'Irlandais en avait gardé une profonde haine pour

le roi. J'aimais beaucoup Eachern. Il n'était pas astucieux, mais loyal, opini

,tre et vigoureux au combat. " Ils croient qu'il va y avoir la guerre, Seigneur. "

Nous patauge,mes dans le ruisseau, au pied de Dun Carie, contourn,mes les maisons et atteignames le sentier abrupt menant a la palissade qui entourait la petite colline. Tout était tranquille. Il n'y avait mame pas de chiens dans la rue du village et, plus inquiétant encore, nul lancier ne gardait le portail. " Issa n'est pas la ", dis-je en touchant la garde d'Hywelbane. Son absence n'avait rien d'inhabituel en soi, car il passait une grande partie de son temps dans d'autres parties de la Dumnonie, mais je ne voyais pas pourquoi il aurait laissé Dun Carie sans défense. Je jetai un coup d'oil sur le village dont les portes semblaient fermées a double tour. aucune fumée ne montait des toits, pas mame de la forge.

" Toujours pas de chiens ", dit Eachern d'un air sinistre. On gardait habituellement une meute aux alentours du manoir de Dun Carie, et certains auraient dû se précipiter a notre rencontre. Par contre, des corbeaux tapageurs étaient posés sur le toit et d'autres criaient, perchés sur la palissade. L'un d'eux s'envola, emportant dans son bec un gros morceau grumeleux de viande rouge.

aucun de nous ne parla tandis que nous gravissions la colline. Le silence avait été le premier signe de l'horreur, puis les corbeaux, et a mi-pente nous sentames cette puanteur douce,tre de la mort qui vous prend a la gorge, et l'odeur plus forte que le silence et plus éloquente que les charognards nous avertit de ce qui nous attendait derrière les portes ouvertes. La mort, rien que la mort. Dun Carie était devenu un antre de mort. Des corps d'hommes et de femmes étaient disséminés dans tout l'enclos et s'empilaient a l'intérieur. quarante-six cadavres, tous sans tate. Le sol était trempé de sang. On avait pillé le manoir, les coffres et les paniers étaient retournés, les étables vides. Mame les chiens avaient été

tués, mais eux du moins, on ne les avait pas décapités. Les seuls atres vivants étaient les chats et les corbeaux qui s'enfuirent en nous entendant arriver.

Je traversai tout cela, comme hébété. aussi, je ne m'aperçus pas tout de suite qu'il n'y avait que dix jeunes hommes parmi les morts. Ce devait atre les gardes laissés par Issa, et les autres corps, des membres de leurs familles. Pyrlig était la, le pauvre Pyrlig resté a Dun Carie

parce qu'il savait qu'il ne pouvait rivaliser avec Taliesin, et maintenant il reposait la, mort ; sa robe blanche était trempée de sang, ses mains de harpiste portaient de nombreuses blessures reçues sans doute lorsqu'il avait tenté

de parer les coups d'épée. Issa n'était pas la, ni Scarah, son épouse, car il n'y avait pas de jeunes femmes dans ce charnier, ni d'enfants. On avait d° les emmener pour en faire soit des jouets soit des esclaves, et massacrer les vieux, les bébés et les gardes et emporter leurs tates comme trophées. Le carnage était récent car aucun cadavre n'avait commencé a enfler ou a pourrir. Des mouches grouillaient dans le sang, mais aucun asticot ne se tortillait dans les blessures béantes provoquées par les lances et les épées.

Je vis que la grande porte avait été arrachée de ses gonds, cependant il n'y avait nul signe de bataille et je soupçonnai ceux qui avaient perpétré

ce massacre d'avoir été invités a entrer dans l'enclos du manoir.

" qui a fait cela, Seigneur ? demanda l'un de mes lanciers.

- Mordred, dis-je sombrement.

347

- Mais il est mort ! Ou mourant !

- Il nous l'a juste fait croire. " Je ne trouvais aucune autre explication. Taliesin m'avait averti et je craignais que le barde n'ait vu juste. Mordred n'était pas du tout mourant, il était revenu et avait l'ché

sa bande de soudards sur son propre pays. La rumeur de sa mort avait eu pour dessein de faire croire aux gens qu'ils étaient en sécurité, et pendant tout ce temps il se préparait a revenir tuer tous les lanciers qui s'opposeraient a lui. Mordred était en train de rejeter tout frein, ce qui signifiait qu'après ce massacre, il avait d° partir vers l'est, a la recherche de Sagramor, ou tenter de surprendre Issa, dans le sud-ouest. Si Issa vivait encore.

C'était de notre faute, je suppose. après la victoire du Mynydd Baddon, quand arthur avait renoncé a gouverner, nous avions cru que la Dumnonie serait protégée par les guerriers fidèles a arthur et a ses convictions, et que le pouvoir de Mordred serait restreint parce qu'il n'avait pas de lanciers. aucun de nous n'avait prévu que notre victoire

donnerait le goût de la guerre à notre roi, ni que ses succès attireraient des hommes sous sa bannière. Il avait maintenant des lances, et les lances procurent le pouvoir, et j'en voyais le premier exercice. Mordred écumait les terres de ceux qui avaient été placés là pour limiter son pouvoir royal et qui risquaient d'apporter leur soutien à Gwydre.

" que faisons-nous, Seigneur ? me demanda Eachern.

- Nous rentrons à la maison, Eachern, nous retournons chez nous. " Et par là, j'entendais la Silurie. Nous ne pouvions rien faire ici. Nous n'étions que onze et je doutais de pouvoir rejoindre Sagramor dont les forces se trouvaient très loin à l'est. En outre, il n'avait pas besoin de nous.

Mordred n'avait eu aucun mal à vaincre la petite garnison de Dun Carie, mais s'en prendre au Numide était une toute autre affaire. Je ne pouvais pas non plus espérer retrouver Issa, s'il vivait encore, aussi il ne nous restait plus qu'à rentrer chez nous, pleins de colère et de frustration. Il m'est difficile de décrire la rage qui m'habitait. au court, on y trouvait une froide haine pour Mordred, une haine impuissante et douloureuse parce que je savais que je ne pouvais rien faire pour apporter à ces gens, qui avaient été les miens, une rapide vengeance. J'avais aussi l'impression de les avoir abandonnés. J'éprouvais de la culpabilité, de la haine, de la pitié, et une tristesse douloureuse.

Je mis un homme de garde au portail grand ouvert pendant que nous tirions les corps dans le manoir. J'aurais bien aimé les brûler, mais il n'y avait pas assez de bois dans l'enclos et nous n'avions pas le temps de faire tomber le toit de chaume sur les cadavres, aussi nous nous content

,mes de bien les aligner, puis je priai Mithra de m'accorder une occasion de leur offrir une vengeance appropriée. "Nous ferions mieux de fouiller le village ", dis-je à Eachern quand j'eus terminé ma prière, cependant on ne nous en laissa pas le temps. Ce jour-là, les Dieux nous avaient abandonnés.

L'homme posté à la porte n'avait pas bien monté la garde. Je ne peux pas l'en blâmer. Nous avions tous l'esprit troublé et la sentinelle avait dû

garder les yeux fixés sur l'enclos trempé de sang et non sur les alentours, aussi n'aperçut-il les cavaliers que trop tard. Je l'entendis crier ; le temps que je sorte en courant du manoir, il était déjà mort et

un homme a cheval arrachait sa lance du corps transpercé. " Tuez-le ! " hurlai-je et je me précipitai vers lui ; je m'attendais a ce qu'il fasse demi-tour et s'enfuie, mais il lacha sa lance et éperonna sa monture pour pénétrer dans l'enclos. D'autres cavaliers le suivaient de près.

" Rassemblement ! " criai-je, et les neuf hommes restants se groupèrent autour de moi en un petit cercle de boucliers, bien que la plupart d'entre nous n'en aient plus, car nous les avions abandonnés pour traîner les morts dans le manoir. Certains n'avaient même pas de lance. Je tirai Hywelbane tout en sachant qu'il n'y avait guère d'espoir, car maintenant plus de vingt cavaliers avaient pénétré dans l'enclos et d'autres gravissaient la colline au galop. Ils avaient dû se cacher dans les bois en espérant le retour d'Issa. J'avais fait de même à BenoÛc. Nous avions tué les Francs d'un avant-poste éloigné, puis attendu les autres en embuscade, et aujourd'hui, je m'étais fourré dans un piège semblable.

Je ne reconnus aucun des cavaliers, ils ne portaient pas d'emblème sur leurs boucliers. quelques-uns les avaient recouverts de poix, mais ces hommes n'appartenaient pas aux Black-shields d'Ongus Mac airem. C'était une bande de vétérans balafrés de cicatrices, barbus, aux cheveux embroussaillés, et sinistrement s'rs d'eux. Leur chef montait un cheval noir et avait un beau casque aux protège-joues gravés. Il rit quand l'un de ses hommes déploya la bannière de Gwydre, puis se retourna et éperonna son cheval pour s'avancer vers moi. " Seigneur Derfel ", me salua-t-il.

349

Durant quelques battements de cour, je continuai a examiner l'enclos dans l'espoir farouche d'y trouver un moyen de fuir, mais nous étions encerclés par les cavaliers qui attendaient l'ordre de nous tuer. " qui êtes-vous ? "

demandai-je a l'homme* au casque décoré.

Il se contenta de rabattre ses protège-joues. Puis il me sourit.

Ce n'était pas un sourire aimable, et celui qui l'arborait n'avait rien d'aimable non plus. Je regardai fixement amhar, l'un des fils jumeaux d'arthur. " amhar ap arthur ", le saluai-je, puis je crachai.

" Prince amhar ", me corrigea-t-il. Comme son frère Loholt, il avait conçu une grande amertume de sa naissance illégitime et décidé récemment d'adopter le titre de prince, bien que son père ne fût pas roi. Cette prétention aurait paru pathétique si amhar n'avait pas

autant changé depuis la dernière fois que je l'avais brièvement aperçu, sur les pentes du Mynydd Baddon. Ce n'était plus un adolescent et il semblait vraiment redoutable.

Sa barbe était plus fournie, une cicatrice lui mouchetait le nez et son plastron portait la marque d'une douzaine de coups de lance. amhar, apparemment, avait grandi sur les champs de bataille d'armo-rique et la maturité n'avait pas adouci son ressentiment maussade. " Je n'ai pas oublié

tes insultes, au pied du Mynydd Baddon, me dit-il, et j'ai attendu avec impatience le jour oa je pourrais te les faire payer. Mais je pense que mon frère sera encore plus content de te voir. " C'était moi qui avais tenu le bras de Loholt pendant qu'arthur lui tranchait la main.

" Oa est ton frère ? demandai-je.

- avec notre roi.

- Et votre roi, c'est qui ? " Je connaissais la réponse, mais voulais une confirmation.

" Le mame que le tien, Derfel. Mon cher cousin Mordred. " Et en quel autre lieu les deux frères auraient-ils pu se rendre après leur défaite sur le Mynydd Baddon ? Comme beaucoup d'autres hommes sans maatre de Bretagne, ils avaient cherché refuge auprès de Mordred, qui accueillait avec joie toutes les épées désespérées qui venaient se ranger sous sa bannière. Et combien Mordred avait-il d° se réjouir d'avoir les fils d'arthur a ses côtés !

" Le roi vit ? demandai-je.

- Il est florissant ! répondit amhar. Sa reine a envoyé de l'argent a Clovis qui a préféré prendre son or que nous combattre. " Il sourit et montra ses hommes du geste. " aussi,

.ssn

nous voila, Derfel. Nous venons finir ce que nous avons commencé ce matin.

- J'aurai ton ,me pour ce que tu as fait a ces gens, dis-je en montrant avec Hywelbane le sang qui tournait au noir dans la cour de Dun Carie.

- Ce que tu auras, Derfel, répliqua amhar en se penchant sur sa selle, c'est ce que moi, mon frère et notre cousin, nous déciderons de te donner.

"

Je lui lançai un regard de défi. "J'ai servi loyalement votre cousin. "

amhar sourit. " Mais je doute qu'il veuille encore de tes services.

- alors, je quitterai ce pays.

- Je ne crois pas. Je pense que mon roi aimera te rencontrer une dernière fois, et je sais que mon frère a h,te de te parler.

- J'aimerais mieux partir.

- Non, tu viendras avec moi. Pose ton épée.

- Il faudra que tu viennes la prendre, amhar.

- S'il le faut ", répondit-il. Cette éventualité ne semblait pas l'inquiéter. Et pour cause ! Il nous surpassait en nombre et au moins la moitié de mes hommes n'avaient ni bouclier ni lance.

Je me tournai vers mes lanciers. " Si vous souhaitez vous rendre, leur dis-je, sortez du cercle. quant a moi, je vais combattre. " Deux de mes hommes désarmés firent un pas hésitant en avant, mais Eachern grogna d'un air hargneux, et ils s'immobilisèrent. Je leur fis signe de partir. " allez, dis-je tristement, je ne veux pas traverser le pont des épées avec des hommes qui m'accompagneraient a contrecour. " Les deux lanciers s'en allèrent, mais amhar fit un signe de tate a ses cavaliers qui les entourèrent, les frappèrent de leurs épées, et a nouveau le sang coula au sommet de Dun Carie. " B,tard ! " dis-je et je courus vers amhar, mais il tira sur les ranes et éperonna son cheval pour se mettre hors de portée, et pendant qu'il m'évitait, ses hommes se précipitèrent sur les miens.

Ce fut un autre massacre, et je ne pus rien faire pour l'empacher. Eachern tua l'un de nos ennemis, mais pendant que sa lance était prise dans le ventre de cet homme, un autre cavalier le frappa par derrière. Mes autres hommes moururent aussi rapidement. Les lanciers d'amhar furent miséricordieux, du moins en cela. Ils ne laissèrent pas les ,mes de mes hommes s'attarder, ils

les abattirent a coups de hache et les transpercèrent de leur lance avec

une énergie féroce.

Je n'en sus que fort peu car, pendant que je poursuivais amhar, l'un d'eux me porta un terrible coup sur la nuque. "fe vacillai, la tate envahie par un brouillard noir zébré d'éclairs. Je me souviens atre tombé a genoux, puis un second coup frappa mon casque et je crus que j'allais mourir. Mais amhar me voulait vivant et lorsque je revins a moi, j'étais couché sur l'un des tas de fumiers de Dun Carie, les poignets ligotés avec une corde, et je vis le fourreau d'Hywelbane accroché a la taille d'amhar. On m'avait ôté mon armure ainsi qu'un mince torque d'or que je portais au cou, mais les ennemis n'avaient pas trouvé la broche de Ceinwyn épin-glée sous mon justaucorps. Ils étaient en train de décapiter mes lanciers. " B,tard ", crachai-je a amhar, mais il se contenta de sourire et de retourner a sa macabre occupation. Il trancha l'épine dorsale d'Eachern avec Hywelbane, puis saisit la tate par les cheveux et la lança sur la pile qui s'entassait dans une cape. " Belle épée, me dit-il en soupesant Hywelbane.

- alors, sers-t'en pour m'envoyer vers l'autre Monde.

- Mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir montré tant de miséricorde ", dit-il, puis il nettoya la lame de mon épée sur sa cape loqueteuse et la remit au fourreau. Il fit signe a trois de ses hommes d'avancer et tira un petit couteau de sa ceinture. "au Mynydd Baddon, me dit-il, tu m'as traité

de b,tard, de roquet, et de chiot infesté de vers. Crois-tu que je sois homme a oublier des insultes ?

- On n'oublie jamais la vérité, lui répondis-je, mais je dus me forcer pour donner un accent de défi a ma voix, car mon ,me était épouvantée.

- Ta mort, on ne l'oubliera certes pas, mais pour le moment, tu devras te contenter des attentions d'un barbier. " Il fit un signe de tate a ses hommes.

Je me débattis, mais les mains liées, la tate m'élançant encore, je ne pouvais pas faire grand-chose pour leur résister. Deux hommes me plaquèrent contre le tas de fumier, un troisième me tenant par les cheveux m'immobilisa la tate pendant qu'amhar, le genou appuyé sur ma poitrine, me coupait la barbe. Il le fit sans ménagements, m'enfonçant son couteau dans la chair a chaque coup, et il lança les poignées coupées a l'un de ses hommes souriants qui démala les poils et en tressa une corde courte. Puis il en fit un noud coulant et me le

passa autour du cou. C'était l'insulte suprême infligée au guerrier captif, l'humiliation de porter une laisse d'esclave faite avec sa propre barbe. quand ils eurent fini, ils se moquèrent de moi, puis amhar me releva en tirant sur la laisse. " Nous avons infligé la même chose à Issa, dit-il.

- menteur, rétorquai-je d'une voix faible.

- Et nous avons obligé sa femme à regarder, dit amhar avec le sourire, puis nous l'avons lui aussi forcé à regarder pendant que nous nous occupions d'elle. Ils sont tous deux morts maintenant. "

Je lui crachai à la figure, mais il se contenta de rire. Je l'avais traité

de menteur, pourtant je le croyais. Mordred avait efficacement préparé son retour en Bretagne. Il avait fait courir la nouvelle de sa mort imminente pendant qu'argante envoyait par bateau sa réserve d'or à Clovis qui l'avait libéré. Mordred était passé en Dumnonie et maintenant il tuait ses ennemis.

Issa était mort, je n'en doutais pas, ainsi que la plupart de ses lanciers, et ceux que j'avais laissés en Dumnonie étaient morts avec eux. J'étais prisonnier. Seul restait Sagramor.

Ils attachèrent ma laisse en poils de barbe à la queue du cheval d'amhar, puis me firent marcher en direction du sud. Les quarante lanciers faisaient semblant de m'escorter, riant lorsque je trébuchais. Ils traînèrent dans la boue la bannière de Gwydre liée à la queue d'un autre cheval.

Ils m'amènèrent à Caer Cadarn et, une fois là, me jetèrent dans une cabane.

Ce n'était pas celle où nous avions emprisonné Guenièvre, tant d'années auparavant, mais une bien plus petite avec une porte basse que je ne pus franchir qu'en rampant, poussé par les bottes et les hampes des lances de ceux qui m'avaient capturé. Je pénétrai à quatre pattes dans la pénombre de la hutte et là, je vis un autre prisonnier, un homme amené de Durnovarie, et dont le visage était rougi par les larmes. Il ne me reconnut pas tout de suite sans ma barbe, mais alors il hoqueta d'étonnement. " Derfel !

- L'évêque ", dis-je d'une voix lasse, car c'était Sansum, et nous étions tous deux prisonniers de Mordred.

" C'est une erreur ! Je ne devrais pas être ici !

- C'est à eux qu'il faut le dire, pas à moi, répondis-je en montrant, d'un brusque mouvement de tête, les hommes qui montaient la garde à l'extérieur.

353

- Je n'ai rien fait. que servir argente ! Et regarde comment ils me récompensent !

- Taisez-vous.

- Oh, doux Jésus ! " Il tomba à genoux, étendit les bras et leva les yeux vers les toiles d'araignées suspendues au chaume. " Envoie-moi un ange !

Prends-moi sur ton suave sein !

- allez-vous vous taire ? " lui lançai-je d'une voix hargneuse, mais il continua à prier et à pleurer tandis que je contemplais, morose, le sommet mouillé de Caer Cadarn où un tas de têtes coupées s'empilaient. Celles de mes hommes étaient là, rejointes par des douzaines d'autres que l'on avait amenées de toute la Dumnonie. Un fauteuil recouvert d'une étoffe bleue y était perché dessus : le trône de Mordred. Des femmes et des enfants, les familles des lanciers du roi, scrutaient le macabre entassement, et certains d'entre eux venaient jeter un coup d'œil par la porte basse de notre cabane et se moquaient de mon visage

glabre. " Où est Mordred ? demandai-je à Sansum.

- Comment le saurais-je ? répondit-il, interrompant ses prières.

- alors, que savez-vous ? " Il retourna vers le banc à pas traînants. Il m'avait rendu un petit service en libérant maladroitement mes poignets de la corde, mais cela m'apporta peu de réconfort, car je voyais six lanciers garder la cabane, et ne doutais pas qu'il y en eût d'autres qu'il m'était impossible de voir. Un homme armé d'une lance se posta devant l'ouverture béante, me priant d'essayer de franchir à quatre pattes la porte basse pour lui donner ainsi une possibilité de m'embrocher. Je n'avais aucune chance de les vaincre. " que savez-vous ? redemandai-je à Sansum.

- Le roi est revenu, il y a deux nuits de cela, avec des centaines d'hommes.

- Combien ? "

Il haussa les épaules. " Trois cents ? quatre cents ? Je n'ai pas pu les compter, il y en avait tant. Ils ont tué Issa a Durnovarie. "

Je fermai les yeux et dis une prière pour le pauvre Issa et sa famille. "
quand vous ont-ils arraté ?

- Hier. " Sansum avait l'air indigné. " Et sans raison ! Je lui ai souhaité la bienvenue ! J'ignorais qu'il était vivant, mais j'étais content de le voir. Je m'en réjouissais ! Et ils m'ont arraté !

- quelle raison ont-ils invoqué ?

- argante prétend que j'ai écrit a Meurig, mais ce n'est pas vrai, Seigneur ! Je n'ai aucune familiarité avec les lettres. Vous le savez.

- Mais ce n'est pas le cas de vos clerks, l'évêque. " Sansum prit un air indigné. " Et pourquoi aurais-je écrit a Meurig ?

- Parce que vous complotiez de lui livrer le trône, Sansum, et ne le niez pas. Je lui ai parlé, il y a deux semaines.

- Je ne lui ai pas écrit ", dit-il d'un air maussade.

Je le croyais, car Sansum avait toujours été trop prudent pour mettre ses projets sur le papier, mais je ne doutais pas qu'il ait envoyé des messagers. Et l'un d'entre eux, ou peut-être un clerk de la cour de Meurig, l'avait trahi auprès d'argante qui avait toujours convoité le trésor de Sansum. " Vous méritez ce qui vous arrive. Vous avez comploté contre tous les rois qui ont été courtois avec vous.

- J'ai toujours désiré ce qu'il y avait de mieux pour mon pays et pour le Christ !

- Espèce de crapaud mangé aux vers, dis-je en crachant par terre. Tout ce que vous vouliez, c'était le pouvoir. "

Il fit le signe de croix et proféra d'un air de dégoût : " Tout est de la faute de Fergal.

- Pourquoi l'accuser, lui ?

- Parce qu'il veut être trésorier !

- Vous voulez dire qu'il veut être aussi riche que vous ?

- Moi ? " Sansum me regarda avec de grands yeux, en feignant la surprise. "

Moi ? Riche ? Par le nom de Dieu, tout ce que j'ai fait, c'était mettre une somme dérisoire de côté au cas où le royaume en aurait besoin ! J'ai été

prudent, Derfel, prudent. " Il continua à se justifier et, peu à peu, je compris qu'il croyait tout ce qu'il disait. Sansum pouvait trahir les gens, projeter de les faire tuer comme il l'avait tenté avec Arthur et moi le jour où nous étions partis arrêter Ligessac, saigner le Trésor à blanc, et pendant tout ce temps se persuader que ses actions étaient justifiées. Son seul mobile était l'ambition et il me vint à l'idée, tandis que ce jour funeste faisait sournoisement place à la nuit, que lorsque le monde serait privé d'hommes comme Arthur et de rois comme Cuneglas, des créatures semblables à Sansum gouverneraient en tous lieux. Si Taliesin ne se trompait pas en disant que nos Dieux disparaîtraient, et avec eux, nos druides, et après eux, les grands rois, alors une tribu de Seigneurs des Souris viendraient régner sur nous.

355

Le lendemain amena le soleil et un vent capricieux qui rabattit vers notre cabane la puanteur des têtes coupées. On ne nous laissa pas sortir et nous fûmes obligés de nous soulager dans un coin. On ne nous donna rien à manger, on nous jeta seulement une vessie pleine d'eau infecte. On releva la garde, mais les nouveaux étaient tout aussi vigilants. Amhar vint nous voir une fois, mais seulement pour se réjouir avec malveillance. Il tira Hywelbane, en baisa la lame, la polit sur sa cape, puis tua son fil bien affûté. " assez tranchante pour te couper les mains, Derfel. Je suis sûr que mon frère aimerait en avoir une. Il pourra la faire monter sur son casque ! Et je prendrais l'autre. J'ai besoin d'un nouveau cimier. " Je ne répondis rien et, au bout d'un moment, il se lasa de ses tentatives de provocation et s'éloigna en décapitant les orties avec mon Hywelbane. "

Peut-être Sagramor va-t-il tuer Mordred, me chuchota Sansum.

- Je l'espère.

- C'est là que Mordred est allé, j'en suis sûr. Il est venu ici, il a envoyé Amhar à Dun Carie, et puis il est parti à cheval en direction de l'est.

- Combien d'hommes Sagramor a-t-il ?
- Deux cents.
- Ce n'est pas beaucoup.
- Peut-être arthur viendra-t-il ? suggéra-t-il.
- Maintenant, il doit savoir que Mordred est revenu, mais il ne peut pas traverser le Gwent avec ses troupes car Meurig ne le laissera pas passer, ce qui signifie qu'il doit faire venir ses hommes par bateau. Et je doute qu'il le fasse.
- Pourquoi ?
- Parce que Mordred est le roi légitime, l'évêque, et arthur, même s'il déteste Mordred, ne lui dénierait pas ce droit. Il ne rompra pas le serment prêté à Uther.
- Il n'essayera pas de venir à ton secours ?
- Comment le pourrait-il ? Dès que ces hommes verront arthur approcher, ils nous trancheront la gorge.
- que Dieu nous sauve. Jésus, Marie et tous les Saints, protégez-nous.
- Je vais plutôt prier Mithra.
- PaÛen ! " siffla Sansum, mais il ne tenta pas d'interrompre sa prière.

Les heures s'égrenèrent lentement. C'était une journée de printemps d'une beauté absolue, mais pour moi, elle fut amère comme le fiel. Je savais qu'on ajouterait ma tate à la pile qui s'entassait en haut de Caer Cadarn, cependant ce n'était pas la raison la plus cuisante de ma détresse : j'avais manqué à mes engagements envers mon peuple. J'avais mené

mes lanciers dans un piège, je les avais vus mourir, je leur avais fait défaut. Si dans l'autre Monde ils m'accueillaient avec des reproches, je l'aurais bien mérité ; mais je savais qu'ils me retrouveraient avec joie, et cela ne faisait que me culpabiliser encore plus. Pourtant, la perspective de l'autre Monde m'était un réconfort. J'y avais des amis et deux filles, et quand la torture serait terminée et mon ,me libérée de son corps-ombre, nous aurions la joie d'être réunis. Sansum, je le vis, ne trouvait nulle consolation dans sa religion. Tout le jour, il gémit, se lamenta, pleura et se répandit en injures, mais tout ce bruit ne servait

a rien. Nous ne pouvions qu'attendre, durant une autre nuit et une autre longue journée sans manger.

Mordred revint en fin d'après-midi de ce second jour. Il arriva de l'est, conduisant a cheval une longue colonne de lanciers qui saluèrent a grands cris les soldats d'amhar. Un groupe de cavaliers accompagnait le roi et, parmi eux, Loholt, le manchot. J'avoue que je fus effrayé en le voyant.

Certains des hommes de Mordred portaient des ballots qui devaient contenir des tates coupées, et je ne me trompais pas ; cependant elles étaient bien moins nombreuses que je le craignais. Peut-être vingt ou trente furent jetées sur le tas bourdonnant de mouches, et pas une d'entre elles ne semblait avoir la peau noire. Je devinai que Mordred avait surpris et massacré l'une des patrouilles de Sagramor, mais qu'il avait manqué sa principale prise. Le Numide restait libre, et cela me consola. Mon merveilleux ami était un terrible ennemi. arthur aurait fait un bon ennemi, car il avait toujours été enclin au pardon ; Sagramor, lui, se montrait implacable. Il poursuivrait un ennemi jusqu'au bout du monde.

Pourtant, le fait que Sagramor leur ait échappé ne me servit pas a grand-

chose, ce soir-la. Mordred, en apprenant ma capture, hurla de joie, ensuite il demanda qu'on lui montre la bannière de Gwydre, souillée de boue. Il rit en voyant l'ours et le dragon, puis ordonna qu'elle soit étendue sur l'herbe afin que lui et ses hommes puissent pisser dessus. Loholt esquissa même quelques pas de danse a la nouvelle de mon emprisonnement, car c'était ici, sur cette même colline, qu'on lui avait tranché la main. Cette 357

mutilation, c'était le châtiment de sa rébellion contre arthur, et maintenant, il pouvait se venger sur l'ami de son père.

Mordred demanda a me voir et lorsque amhar vint me chercher, il portait la laisse faite avec ma barbe. Il était accompagné par un homme énorme, édenté, louchon, qui se courba pour franchir la porte, me saisit par les cheveux, me mit a quatre pattes, puis me poussa dehors. amhar me passa la laisse autour du cou et, quand je tentai de me relever, il me fit retomber.

" Rampe ", ordonna-t-il. La brute édentée me força a baisser la tate, amhar tira sur la laisse et ainsi je fus obligé d'avancer a quatre pattes jusqu'au sommet entre deux rangs d'hommes, de femmes et d'enfants

qui me conspuaient. Tous me crachaient dessus, certains me donnaient des coups de pied, d'autres me frappaient avec la hampe de leur lance, mais amhar les empacha de m'estropier. Il me voulait indemne pour le plaisir de son frère.

Loholt m'attendait près du tas de tates. Le moignon de son bras droit était gainé d'argent, et l'on y avait fixé une paire de griffes d'ours. Il sourit en me voyant ramper a ses pieds, cependant sa joie le rendait incohérent.

Il bredouillait et me crachait dessus, et pendant tout ce temps, me donnait des coups de pied dans le ventre et dans les côtes. Il y mettait de la force, mais il était tellement en rage qu'il frappait aveuglément et ne fit que me meurtrir. Mordred regardait cela de son trône, au sommet de l'empilement de tates bourdonnant de mouches. " assez ! " cria-t-il. Loholt me donna un dernier coup de pied et s'écarta. " Seigneur Derfel, m'accueillit Mordred avec une courtoisie

moqueuse.

- Seigneur Roi ", répondis-je. Loholt et amhar me flanquaient. Une foule avide s'était rassemblée tout autour de nous pour assister a mon humiliation.

" Debout, Seigneur Derfel ", m'ordonna Mordred.

Je me relevai et le regardai, mais je ne pus rien voir de son visage car le soleil, derrière lui, m'aveuglait. Je vis argante, d'un côté du tas de tates, et avec elle, Fergal, son druide. Ils avaient d° arriver de Durnovarie dans la journée. Elle sourit de me voir imberbe.

" qu'est-il arrivé a ta barbe, Seigneur Derfel ? " demanda Mordred avec une inquiétude feinte.

Je ne répondis pas.

" Parle ! " ordonna Loholt, et il me gifla avec son moignon. Les griffes d'ours me déchirèrent la jour.

" On me l'a coupée, Seigneur Roi.

- Coupée ! " Il rit. " Et sais-tu pourquoi on a fait cela, Seigneur Derfel ?

- Non, Seigneur.

- Parce que tu es mon ennemi.

- Ce n'est pas vrai, Seigneur Roi.

- Tu es mon ennemi ! " cria-t-il dans un soudain accès de fureur en frappant le bras de son fauteuil et en me regardant pour voir si j'éprouvais de la peur. " Lorsque j'étais enfant, déclara-t-il a la foule, cet atre m'a élevé. Il me battait ! Il me détestait ! " La foule me conspua jusqu'a ce qu'il lève la main pour les faire taire. " Et cet homme, dit-il en pointant le doigt sur moi afin d'ajouter le mauvais sort a ses paroles, a aidé arthur a trancher la main du prince Loholt. " De nouveau, la foule cria de colère. " Et hier, poursuivit Mordred, on a trouvé le seigneur Derfel dans mon royaume avec une étrange bannière. " Il fit, de la main droite, un geste brusque et deux hommes s'avancèrent en courant avec le drapeau de Gwydre trempé d'urine. " ¿ qui est cette bannière, Seigneur Derfel ? demanda Mordred.

- Elle appartient a Gwydre ap arthur, Seigneur.

- Et pourquoi la bannière de Gwydre est-elle en Dumno-nie ? "

Durant un ou deux battements de cour, je cherchai quelque faux-fuyant.

Peut-atre pourrais-je prétendre que j'avais apporté la bannière comme un tribut a offrir a mon roi, mais je savais que Mordred ne me croirait pas et, pire encore, je me serais méprisé de mentir ainsi. alors, je levai la tate. "J'espérais la brandir a l'annonce de votre mort, Seigneur Roi. "

Ma sincérité le surprit. La foule murmura, mais Mordred se contenta de tambouriner sur le bras de son fauteuil. "Tu te proclames traatre, dit-il au bout d'un moment.

- Non, Seigneur Roi. J'ai peut-atre espéré votre mort, mais je n'ai rien fait pour la provoquer.

- Tu n'es pas venu a mon secours ! cria-t-il.

- C'est vrai.

- Pourquoi ?

- J'aurais sacrifié des hommes bons pour des mauvais ", dis-je en montrant ses guerriers. Cela les fit rire.

" Et tu espérais que Clovis me tuerait ? demanda Mordred quand les rires se furent éteints.

- Beaucoup l'espéraient, Seigneur Roi, répondis-je, et de nouveau, ma franchise parut le surprendre.

- alors, Seigneur Derfel, donne-moi une bonne raison pour que je ne te tue pas. "

Je restai silencieux un court instant, puis je haussai les épaules. " Je n'en trouve aucune, Seigneur Roi. "

***"

Mordred tira son épée, la posa sur ses genoux, puis mit les mains a plat sur la lame. " Derfel, annonça-t-il, je te condamne a mort.

- C'est mon privilège, Seigneur Roi ! réclama Loholt d'un air avide. Il est a moi ! " Et la foule donna de la voix, pour affirmer son soutien. Me regarder mourir lentement aurait ouvert leur appétit pour le souper que l'on préparait au sommet de la colline.

" C'est ton privilège de lui couper la main, Prince Loholt ", décréta Mordred. Il se leva et descendit de l'amas de tates en boitillant, avec précaution, l'épée nue a la main. " Mais c'est mon privilège de lui prendre la vie ", dit-il en se rapprochant. Il glissa la lame entre mes jambes et m'adressa un sourire tordu. " avant que tu meures, Derfel, nous te prendrons plus que les mains.

- Mais pas ce soir ! cria une voix perçante. Seigneur Roi ! Pas ce soir !
"

Un murmure s'éleva de la foule. Mordred parut plus étonné qu'offensé par l'interruption et ne dit rien. " Pas ce soir ! " lança l'homme de nouveau et, me retournant, je vis Taliesin traverser calmement la multitude excitée qui lui ouvrit le passage. Il portait sa harpe et son petit sac en cuir, mais maintenant, il avait aussi un b,ton noir, si bien qu'il ressemblait tout a fait a un druide. " Seigneur Roi, je peux vous donner une très bonne raison de ne pas tuer Derfel ce soir.

- qui es-tu ? " demanda Mordred.

Taliesin ignore la question. Il s'avança vers Fergal, les deux hommes s'étreignirent et s'embrassèrent, et ce ne fut qu'après ce salut protocolaire que Taliesin revint a Mordred. " Je suis Taliesin, Seigneur Roi.

- Et tu es la chose d'arthur, railla Mordred.

- Je ne suis la chose d'aucun homme, Seigneur Roi, répliqua calmement Taliesin, et comme vous choisissez de m'insulter, je n'en dirai pas plus.

C'est tout un pour moi. " Il tourna le dos a Mordred et commença a s'éloigner.

" Taliesin ! " cria Mordred. Le barde se retourna pour le regarder, mais ne dit rien. " Je n'avais pas l'intention de t'insulter ", dit le roi, qui ne désirait pas éveiller l'hostilité d'un sorcier.

Taliesin hésita, puis signifia par un hochement de tate qu'il acceptait l'excuse du roi. " Seigneur Roi, merci. " Il parlait gravement, comme il sied a un druide s'adressant a un roi, sans déférence ni crainte révérencielle. Il était célèbre en tant que barde, non en tant que druide, pourtant tout le monde le traita comme s'il l'était et il ne fat rien pour corriger leur méprise. Il portait la tonsure druidique et le b

,ton noir, parlait avec une autorité retentissante et avait salué Fergal en égal. Taliesin voulait visiblement qu'ils croient a sa duperie, car on ne peut tuer ou maltraiter un druide, mame celui d'un ennemi. Jusque sur un champ de bataille, les druides pouvaient se déplacer en toute sécurité et Taliesin garantissait ainsi la sienne. Un barde ne jouissait pas de la mame immunité.

" alors, dis-moi pourquoi cet atre ne doit par mourir ce soir, dit Mordred en pointant son épée sur moi.

- Il y a quelques années, Seigneur Roi, répondit Taliesin, le seigneur Derfel m'a donné de l'or pour que je jette un sort sur ton épouse. Ce sort l'a rendue stérile. J'ai utilisé pour cela la matrice d'une biche que j'ai remplie des cendres d'un enfant mort. "

Mordred regarda Fergal, qui acquiesça d'un signe de tate. " C'est un moyen valable. Seigneur Roi, confirma le druide irlandais.

- C'est faux ! criai-je, et je reçus pour ch,timent un autre coup de griffes d'ours.

- Je peux dissiper le sortilège, poursuivit Taliesin, mais seulement si le seigneur Derfel vit encore, car c'est lui qui l'a commandé, et si je le faisais maintenant, au coucher du soleil, ce ne serait pas accompli selon les règles. Je dois le faire a l'aube, Seigneur Roi, car l'enchantement doit atre annulé quand le soleil se lève, ou votre reine restera a jamais sans enfants. "

Mordred jeta de nouveau un coup d'oeil a Fergal, et les petits os attachés a la barbe du druide cliquetèrent lorsqu'il acquiesça. " Il dit vrai, Seigneur Roi.

- Il ment ! " protestai-je.

Mordred remit son épée au fourreau. " Pourquoi me proposes-tu cela, Taliesin ?

- arthur est vieux, Seigneur Roi, répondit-il en haussant les épaules. Son pouvoir s'affaiblit. Les druides et les bardes doivent chercher protection la où le pouvoir se lève.

- Fergal est mon druide ", répliqua Mordred. Je le croyais chrétien, mais ne fus pas surpris d'apprendre qu'il était revenu au paganisme. Notre roi n'avait jamais été bon chrétien, même si ce n'était que le moindre de ses péchés.

361

" Je serai honoré d'apprendre de mon frère d'autres savoirs, dit Taliesin en saluant Fergal, et je jure de suivre ses conseils. Je ne cherche qu'à mettre mes petits pouvoirs au service de votre grande gloire, Seigneur Roi.

"

Il était onctueux. Il parlait avec du miel sur la langue. Bien que je ne lui aie jamais donné d'or pour qu'il jette un sort, mais tout le monde le croyait, et surtout Mordred et argante. C'est ainsi que Taliesin, au front brillant, me permit de vivre une nuit de plus. Loholt était déçu, cependant Mordred lui promit qu'à l'aube il aurait mon ,me aussi bien que ma main, et cela lui apporta un peu de consolation.

On me fit retourner, en rampant, à la cabane. Je fus battu en cours de route, mais je survécus.

amhar ôta de mon cou la laisse en poils de barbe, puis me fit rentrer à coups de pied. " On se retrouvera à l'aube, Derfel ", dit-il. avec le soleil dans mes yeux et une lame sur ma gorge.

Cette nuit-là, Taliesin chanta pour les hommes de Mordred. Ils s'étaient rassemblés dans l'église inachevée que Sansum avait commencé à bâtir sur Caer Cadarn et qui, délabrée, sans toit, servait maintenant de manoir ; c'est là que Taliesin les charma de sa musique. Jamais auparavant, ni depuis, il ne chanta aussi magnifiquement.

D'abord, comme tout barde s'adressant a des guerriers, il dut lutter contre la rumeur des voix, mais peu a peu son talent les réduisit au silence. Il s'accompagnait a la harpe et choisit des complaintes, mais d'une telle beauté que les lanciers l'écoutèrent dans un silence stupéfait. Mame les chiens cessèrent de glapir et demeurèrent cois tandis que Taliesin le Barde chantait dans la nuit.

S'il s'arratait trop longtemps entre deux ballades, les lanciers en réclamaient d'autres, et alors, il reprenait, sa voix s'éteignant a la fin de la mélodie, puis s'élevant encore avec de nouveaux vers, mais toujours calmant ses auditeurs ; les hommes de Mordred buvaient, écoutaient, la boisson et les chants les faisaient pleurer, et toujours Taliesin chantait pour eux. Sansum et moi l'écoutions également, nous aussi nous pleurions de la tristesse éthérée des complaintes, mais comme la nuit s'écoulait, Taliesin commença a entonner des berceuses, de douces berceuses, de tendres berceuses, des berceuses faites pour endormir des hommes ivres, et tandis qu'il chantait, l'air se refroidit et une brume prit forme au-dessus de Caer Cadarn.

Elle s'épaissit et, inlassablement, Taliesin chantait. Mame si le monde devait durer pendant les règnes d'un millier de rois, je doute que les hommes entendent jamais des chansons si merveilleusement interprétées. Et pendant ce temps, le brouillard enveloppait le sommet de la colline, si bien que les feux p,lissaient et que les chants de Taliesin emplissaient la nuit, tels des chants de spectres émanant de la terre des morts.

Puis, dans le noir, sa voix se tut et je n'entendis plus que de doux accords plaqués sur la harpe. Il me sembla qu'ils avançaient en direction de notre cabane et des gardes qui, assis dans l'herbe humide, écoutaient la musique.

Le son de l'instrument se rapprocha encore et, enfin, je distinguai Taliesin dans le brouillard. " Je vous ai apporté de l'hydromel ", dit-il a mes gardes. Il sortit de son sac une jarre bouchée qu'il tendit a l'un d'eux et, pendant que celle-ci passait de main en main, il chanta pour eux.

Il exécuta la plus douce chanson de toute cette nuit hantée par la musique, une berceuse capable d'endormir un monde troublé, et en effet, ils s'endormirent. Un par un, les gardes glissèrent sur le côté, et toujours Taliesin chantait, sa voix enchantant toute la forteresse ; il ne cessa et laissa retomber sa main des cordes de la harpe que lorsque l'un des hommes se mit a ronfler. "Je crois, Seigneur Derfel, que vous pouvez sortir maintenant, dit-il très calmement.

- Moi aussi ! " Sansum, me repoussant, franchit la porte le premier, a quatre pattes.

Taliesin sourit lorsque j'apparus. " Merlin m'a ordonné de vous sauver, Seigneur, bien qu'il dise que vous ne l'en remercieriez peut-etre pas.

- Bien s°r que si.

- Venez ! glapit Sansum. On n'a pas le temps de parler. Venez ! Vite !

- attendez, espèce de pleurnicheur, lui dis-je, puis je me baissai pour prendre la lance d'un des gardes endormis. quel sortilège as-tu utilisé ?

demandai-je a Taliesin.

- Un homme n'a pas besoin de sortilège pour endormir des gens ivres, mais pour vos gardes, je me suis servi d'une infusion de racine de mandragore.

- attends-moi la.

- Derfel ! Nous devons partir ! siffla Sansum affolé.

363

- Il vous faudra attendre, l'évaque ", répondis-je, et je disparus dans la brunie, me glissant vers la lueur indistincte des plus grands feux. Ils br°laient dans l'église a demi édifée, longs murs de bois inachevés présentant de larges interstices entre les tftadins. Elle était pleine d'hommes endormis, mais certains s'étaient réveillés et regardaient dans le vide, les yeux larmoyants, comme tirés d'un enchantement. Les chiens qui les poussaient du museau, réclamant de la nourriture ou des jeux, étaient en train d'en réveiller d'autres. Certains me regardèrent, mais nul ne me reconnut. Pour eux, j'étais juste un lancier quelconque qui se déplaçait dans la nuit.

Je découvris amhar près de l'un des feux. Il dormait la bouche ouverte et mourut ainsi. Je lui fourrai la lance dans la bouche, m'arratai assez longtemps pour que ses yeux s'ouvrent et qu'il me reconnaisse, puis enfonçai la lame dans son cou et son épine dorsale afin de le clouer au sol. Il se contracta lorsque je le tuai et la dernière chose que son ,me vit de cette terre, ce fut mon sourire. Puis je me penchai, tirai la laisse de poils de barbe de sa ceinture, détachai Hywelbane et sortis de l'église.

J'aurais voulu chercher Mordred et Loholt, mais d'autres dormeurs se

réveillèrent et un homme me demanda qui j'étais, aussi je replongeai dans l'obscurité brumeuse et remontai en toute hâte au sommet de la colline où Taliesin et Sansum m'attendaient. " Il faut partir ! chevrotait Sansum.

- Seigneur, j'ai des brides près des remparts, me dit Taliesin.

- Tu as pensé à tout ", dis-je admiratif. Je m'arratai pour jeter les restes de ma barbe dans le petit feu qui avait réchauffé nos gardes, et quand j'eus constaté que les dernières mèches étaient réduites en cendres, je suivis Taliesin vers les remparts nord. Il trouva les deux brides dans l'ombre, puis nous gravâmes la plate-forme de combat et la, dissimulés aux yeux des gardes par le brouillard, nous passâmes par-dessus la muraille et retombâmes sur le versant. La brume disparut à mi-pente et nous courûmes jusqu'au pré où la plupart des chevaux de Mordred passaient la nuit.

Taliesin réveilla deux des bêtes en leur caressant doucement les naseaux et en leur chantant à l'oreille, et ils se laissèrent calmement passer la bride.

" Vous pouvez chevaucher sans selle, Seigneur ? me demanda-t-il.

- Sans cheval, cette nuit, si nécessaire.

- Et moi ? " demanda Sansum tandis que je me hissais sur l'une des montures.

Je le regardai. Je fus tenté de l'abandonner dans la prairie, car de toute sa vie il n'avait cessé de trahir et je ne souhaitais pas prolonger son existence, mais il pouvait aussi nous être utile, alors je tendis la main et le hissai en croupe, derrière moi. " Je devrais vous laisser la, l'évêque ", dis-je tandis qu'il s'installait. Il ne répondit pas, mais se contenta de m'enlacer fortement. Taliesin mena le second cheval par la bride jusqu'à la barrière du pré. " Est-ce que Merlin t'a dit ce que nous devons faire ? demandai-je au barde en donnant un coup de talons à ma monture pour lui faire franchir l'ouverture.

- Non, Seigneur, mais la sagesse suggère que nous gagnions la côte pour prendre un bateau. Et que nous nous hâtions, Seigneur. Leur sommeil ne durera pas longtemps et lorsqu'ils auront découvert votre fuite, ils enverront des hommes à notre recherche. " Taliesin se servit de la porte comme d'un montoir.

" que faut-il faire ? demanda Sansum paniqué, en s'accrochant frénétiquement à moi.

- Vous tuer ? suggérai-je. après, Taliesin et moi pourrions aller plus vite.

- Non, Seigneur, non ! Je vous en prie, non ! " Taliesin leva les yeux vers les étoiles voilées par le brouillard. " Chevaucherons-nous vers l'ouest ?

- Je sais où il faut aller, dis-je en poussant mon cheval vers le sentier menant à Lindinis.

- Où ? demanda Sansum.

- Voir votre femme, l'évêque, voir votre femme. " C'était pour cela que j'avais épargné sa vie, parce que Morgane était maintenant notre meilleur espoir. Je doutais qu'elle veuille bien me secourir, et j'étais sûr qu'elle cracherait à la figure de Taliesin s'il lui demandait son aide, mais pour Sansum, elle ferait n'importe quoi.

alors, nous nous rendâmes à Ynys Wydryn.

Nous tirâmes Morgane de son sommeil et elle se présenta à la porte de son manoir de fort mauvaise humeur, ou plutôt d'une humeur pire que d'habitude.

Elle ne me reconnut pas sans ma barbe, et n'aperçut pas son mari qui, tout endolori par la chevauchée, tramait derrière nous, mais elle vit en Taliesin un druide qui osait pénétrer dans les confins sacrés de son sanctuaire.

365

" Pécheur ! " hurla-t-elle. Le fait qu'elle venait d'être réveillée n'adoucissait en rien la force de ses vitupérations. " Profanateur ! Idol

âtre ! au nom du Dieu saint et de Sa Mère bénie, je t'ordonne de partir !

**.

- Morgane ! " criai-je, mais à l'instant même, elle-reconnut la silhouette boitillante, débraillée, de Sansum ; elle poussa un petit miaulement de joie et se précipita sur lui. Le quartier de lune scintillait sur le masque doré derrière lequel elle dissimulait son visage défiguré par le feu,

" Sansum ! cria-t-elle. Mon bien-aimé !

- Mon trésor ! dit Sansum, et tous deux s'étreignirent dans la nuit.

- Chère ,me, bredouilla Morgane en lui caressant le visage, que t'ont-ils fait ? "

Taliesin sourit et mame moi, qui détestais Sansum et n'éprouvais aucune affection pour Morgane, je ne pus m'empêcher de faire de mame en voyant leur joie. De toutes les unions que j'ai jamais connues, c'était bien la plus étrange. L'évêque était l'homme le plus déloyal que la terre ait porté, et son épouse, la femme la plus intègre jamais créée, pourtant ils s'adoraient, ou du moins, Morgane adorait Sansum. Elle était née belle, mais le terrible incendie où mourut son premier mari avait horriblement estropié son corps et défiguré son visage. Nul homme n'aurait pu l'aimer pour sa beauté, ni pour son caractère que le feu avait rendu aussi amer qu'il avait enlaidi son visage, mais on pouvait aimer Morgane pour sa parenté, car elle était la sœur d'Arthur, et ce fut sans doute cela qui attira Sansum. Mais s'il ne l'aimait pas pour elle-même, il affichait néanmoins une affection qui l'avait convaincue et rendue heureuse, et pour cela, j'étais prêt à pardonner sa dissimulation au Seigneur des Souris. Il l'admirait, aussi, car Morgane était une femme intelligente, et Sansum prisait cette qualité ; tous deux y avaient gagné, elle de la tendresse, lui une protection et des conseils, et comme ils n'y cherchaient pas les plaisirs de la chair, leur mariage s'avérait meilleur que bien d'autres.

" Dans une heure, les hommes de Mordred vont arriver, dis-je en interrompant brutalement leurs joyeuses retrouvailles. Il vaudra mieux pour nous être loin d'ici, et vos femmes, Dame, devraient se réfugier dans les marais. Les hommes de Mordred ne prendront pas garde à leur sainteté et les violeront toutes. "

Morgane me jeta un regard noir de son œil unique qui brillait dans le trou du masque. " Tu es mieux sans barbe, Derfel.

- Je serai pire sans toi, Dame, et Mordred est en train d'en empiler sur Caer Cadarn.

- Je ne vois pas pourquoi Sansum et moi devrions sauver vos vies pécheresses, grommela-t-elle, mais Dieu nous ordonne d'être miséricordieux.

" Elle se dégagea des bras de son époux et poussa un terrible hurlement pour réveiller ses compagnes. Taliesin et moi reçûmes l'ordre d'entrer dans l'église ; on nous donna un panier et l'on nous dit d'y mettre l'or du sanctuaire pendant que Morgane envoyait des

femmes au village réveiller les bateliers. Elle était merveilleusement efficace. La panique s'empara du sanctuaire, mais Morgane maâtisa tout et, quelques minutes plus tard, les premières passagères s'embarquaient déjà dans les barges a fond plat, qui s'engagèrent bientôt dans les marais, vers l'étang qu'enveloppait le brouillard.

Nous partames les derniers, et je jure avoir entendu des claquements de sabots venant de l'est lorsque notre batelier plongea sa perche dans les eaux noir,tres. Taliesin, assis a la proue, se mit a chanter la complainte d'Idfael ; Morgane lui intima sèchement de cesser sa musique paÔenne. Ses doigts abandonnèrent la petite harpe. " La musique ne connaat aucune allégeance, Dame, la gronda-t-il gentiment.

- Ta musique est celle du diable, feula-t-elle.

- absolument pas ", répondit le barde, et il entonna cette fois une chanson que je n'avais jamais entendue : " Près des fleuves de Babylone, nous versions des larmes amères au souvenir de notre pays ", et je vis Morgane glisser un doigt sous son masque pour s'essuyer les yeux. Le barde continua a chanter et le grand Tor s'estompa tandis que les brumes des marais nous ensevelissaient et que notre batelier nous faisait traverser l'eau noire, entre les roseaux bruissants. quand Taliesin eut terminé son chant, il n'y eut plus d'autres bruits que les clapotis du lac sur la coque et les éclaboussures de la perche qui heurtait sourdement le fond pour nous propulser en avant.

" Tu devrais chanter pour le Christ, dit Sansum d'un ton de reproche.

- Je chante pour tous les Dieux, répliqua Taliesin, et dans les jours a venir, nous aurons besoin de tous.

- Il n'y a qu'un seul Dieu, dit Morgane avec acharnement.

- Si vous le dites, Dame, répondit le barde d'une voix douce, mais je crains qu'il vous ait mal servi ce soir ", et il pointa le doigt vers Ynys Wydryn. En nous retournant, nous vames un rougeoie-367

ment sinistre monter dans la brume. Je 1 avais déjà vu auparavant, dans ces mames brumes, sur ce mame lac. C'était celui de b,timents livrés aux torches, la lueur du chaume qui bruk. Mordred nous avait suivis et le sanctuaire de la Sainte-Epine, ou sa mère était enterrée, allait atre réduit en cendres, mais nous étions en sécurité, dans les marais oa aucun homme n'oserait pénétrer sans

guide.

Le mal avait de nouveau empoigné la Dumnome.

Cependant nous étions sains et saufs et, à l'aube, nous trouvâmes un pacheur qui, pour de l'or, nous emmena en Silune. ainsi retournai-je vers arthur.

Et vers une horrible épreuve.

Ceinwyn était malade.

Le mal était survenu rapidement, me dit Guenièvre, quelques heures après mon départ d'Isca. Ceinwyn s'était mise à frissonner, puis à suer, et dès le soir, elle n'eut plus la force de se lever et dut rester au lit ; Morwenna la soigna, une femme sage lui fit boire une décoction de pas-d'âne et de rue et mit un talisman guérisseur entre ses seins, mais au matin, on trouva son corps couvert de furoncles. Chaque articulation était source d'élancements douloureux, elle ne pouvait plus déglutir, et sa respiration râlait dans sa gorge. Elle commença à délirer, se débattant des quatre membres et appelant Dian d'une voix rauque.

Morwenna essaya de me préparer à la mort de Ceinwyn. " Elle se croit victime d'une malédiction, père, parce que le jour où tu es parti, une femme est venue nous demander de la nourriture. Nous lui avons donné des grains d'orge, mais après son départ, on a trouvé du sang sur le montant de la porte. "

Je touchai la garde d'Hywelbane. " On peut dissiper les malédictions.

- Nous avons fait venir le druide de Cefu-crib ; il a gratté le sang et nous a donné une pierre de sorcière. " Elle se tut et regarda, les yeux pleins de larmes, la pierre percée suspendue au-dessus du lit de Ceinwyn. "

Mais la malédiction ne partira pas ! cria-t-elle. Elle va mourir !

- Pas encore, dis-je, pas encore. " Je n'arrivais pas à croire à la mort imminente de Ceinwyn car elle avait toujours joui d'une si belle santé. Pas un de ses cheveux ne grisonnait, elle avait encore toutes ses dents et était souple comme une jeune fille

.zen

quand j'avais quitté Isca, et maintenant, soudain, elle paraissait vieille et comme ravagée. Et elle souffrait. Elle ne pouvait pas nous dire sa douleur, mais son visage la révélait et les larmes qui coulaient sur ses

joues la criaient bien haut.

"*"

Taliesin la regarda fixement pendant longtemps et déclara qu'on lui avait jeté un mauvais sort, Morgane cracha sur cette opinion. " Superstition paÛenne ! " croassa-t-elle ; elle alla chercher d'autres herbes médicinales qu'elle mit a bouillir dans de l'hydromel, puis en fit prendre une cuillerée a Ceinwyn. Morgane se montra très douce avec elle, mame si, tandis qu'elle introduisait goutte a goutte le liquide entre ses lèvres, elle la traitait de

pécheresse paÛenne.

J'étais impuissant. Tout ce que je pouvais faire, c'était rester assis a côté de Ceinwyn, lui tenir la main et pleurer. Ses cheveux étaient devenus raides, ternes, et deux jours après mon retour, ils commencèrent a tomber par poignées. Ses furoncles crevèrent, inondant le lit de pus et de sang.

Morwenna et Morgane renouvelèrent la paille et le linge, mais tous les jours, Ceinwyn souillait sa couche et il fallait faire bouillir ses draps dans une cuve. La douleur ne cessait pas, elle était si intense qu'au bout d'un moment, je me mis a souhaiter que la mort arrache Ceinwyn a ses tourments, pourtant la pauvre malade ne mourait pas. Elle souffrait et, parfois, hurlait de douleur en me serrant les doigts avec une force terrible, et moi, je ne pouvais que lui essuyer le front, répéter son nom et sentir la peur de la solitude se glisser en

moi.

J'aimais tellement ma Ceinwyn. Mame aujourd'hui, des années après, je souris en pensant a elle, et parfois, je me réveille en pleine nuit le visage couvert de larmes, et je sais que je les verse sur elle. Nous avions entamé notre vie de couple dans une flambée de passion et les gens sages disent que ce genre de sentiment ne saurait durer, mais le nôtre se mua simplement en un long et profond amour. Je la chérissais et je l'admirais, sa présence illuminait mes jours, et soudain, impuissant, je ne pouvais que regarder des démons la torturer, toute frissonnante de douleur, les furoncles s'enflammer et durcir et crever en répandant du pus. Et elle ne mourait toujours pas.

Certains jours, Galahad ou arthur me relevait a son chevet. Tout le monde essayait de nous venir en aide. Guenièvre envoya quérir les femmes les plus sages des collines de Silurie et mit de l'or dans leurs paumes afin qu'elles rapportent de nouvelles

herbes médicinales ou l'eau de quelque lointaine source sacrée. Culhwch, chauve maintenant, mais toujours grossier et belliqueux, pleura sur Ceinwyn ; il me donna un carreau d'arbalète, ayant appartenu a un elfe, qu'il avait trouvé dans les collines de l'ouest. Lorsque Morgane trouva le fétiche paÖen dans le lit de Ceinwyn, elle le jeta, tout comme elle avait jeté la pierre de sorcière du druide et l'amulette découverte entre les seins de Ceinwyn. L'évaque Emrys priait pour ma femme, et mame Sansum, avant qu'il parte pour le Gwent, se joignit a lui ; pourtant je doutais que ses supplications soient aussi sincères que celles qu'Emrys lançait a Dieu.

Morwenna se dévouait totalement a sa mère et personne ne se battit plus fort qu'elle pour la guérir. Elle la soignait, faisait sa toilette, priait pour elle, pleurait avec elle. Guenièvre, bien entendu, ne pouvait supporter la vue de la maladie ou l'odeur de cette chambre, mais elle marchait avec moi pendant des heures tandis que Galahad ou arthur tenait la main de Ceinwyn. Je me souviens d'un jour oa nous sommes allés jusqu'a l'amphithéâtre et, tandis que nous arpentions l'arène sablée, Guenièvre tenta, maladroitement, de me consoler. " Tu as de la chance, Derfel, car tu as connu quelque chose de rare. Un grand amour.

- Vous aussi, Dame. "

Elle fat la grimace, et je souhaitai n'avoir pas évoqué, tacitement, l'idée qu'elle avait g,ché ce grand amour, mame si, en vérité, arthur et elle avaient survécu a ce malheur. Je suppose que ce souvenir devait atre encore la, comme une ombre profondément enfouie et, parfois, durant ces années, lorsqu'un idiot mentionnait le nom de Lancelot, un silence glaçait soudain l'atmosphère ; un jour, un barde en visite nous avait innocemment chanté la Complainte de Blodeuwedd, ballade qui relatait l'infidélité d'une épouse, et après, dans l'air enfumé de la salle du festin, nous étions restés tendus et silencieux. Pourtant, la plupart du temps, arthur et Guenièvre semblaient vraiment heureux. " Oui, moi aussi j'ai de la chance ", dit-elle d'un ton cassant, non parce qu'elle ne m'aimait pas, mais parce que les conversations intimes l'avaient toujours embarrassée. Elle n'avait surmonté

cette réserve que sur le Mynydd Baddon, et nous étions devenus presque amis a l'époque. Depuis, nous nous étions éloignés l'un de l'autre, sans retomber dans notre ancienne hostilité, cependant nos relations, bien qu'affectueuses, restaient circonspectes. " Tu es bien, imberbe, cela te rajeunit, dit-elle pour changer de sujet.

- J'ai juré de ne la laisser repousser qu'après la mort de Mordred.

- Puisse-t-elle survenir bientôt. Je détesterais mourir avant que ce ver de terre n'ait reçu ce qu'il mérite. " Elle perla sauvagement, et avec une véritable peur que la vieillesse la tue avant que Mordred meure. Nous étions tous entrés dans la quarantaine et peu de gens vivaient aussi longtemps. Merlin, bien s'ê, avait dépassé le double, et nous en connaissions d'autres qui avaient atteint cinquante, soixante ou même soixante-dix ans, mais nous nous trouvions vieux. Les cheveux roux de Guenièvre étaient striés de gris, quoiqu'elle fût toujours belle, et son visage vigoureux observait le monde avec la même force et la même arrogance. Elle s'arrêta et regarda Gwydre qui était entré à cheval dans l'arène. Il la salua de la main, puis mit sa monture à l'épreuve. Il entraînait un étalon pour en faire un destrier, lui apprenait à ruer et frapper avec ses sabots et gardait sans cesse ses pattes en mouvement, même quand il était stationnaire, afin qu'aucun ennemi ne puisse trancher les tendons de ses jarrets. Guenièvre le contempla un moment. " Crois-tu qu'il sera jamais roi ? demanda-t-elle avec une tristesse raveuse.

- Oui, Dame. Mordred commettra tôt ou tard une erreur, et alors nous lui sauterons dessus.

- J'espère bien ", dit-elle en glissant son bras sous le mien. Je ne crois pas qu'elle tentait de me reconforter, c'était plutôt l'inverse. " Est-ce qu'Arthur t'a parlé d'Amhar ?

- Brièvement, Dame.

- Mon époux ne t'en veut pas. Tu le sais, n'est-ce pas ?

- J'aimerais le croire.

- Eh bien, tu le peux, dit-elle avec brusquerie. S'il s'afflige, c'est de son échec en tant que père, et non de la mort de ce petit b, tard. "

Arthur, je suppose, avait beaucoup plus de chagrin pour la Dumnonie que pour Amhar, car les massacres l'avaient rempli d'une profonde amertume.

Comme moi, il voulait se venger, mais Mordred commandait une armée et Arthur avait moins de deux cents hommes qui auraient dû traverser la Severn pour combattre le roi. En toute honnêteté, il ne voyait pas comment faire.

Il s'inquiétait même de la légitimité d'une telle vengeance. " Ceux qu'il a tués lui avaient prêté serment. Il avait le droit de les tuer.

- Et nous, nous avons le droit de les venger ", insistai-je, mais je ne suis pas certain qu'arthur f't entièrement d'accord avec 371

moi. Il essayait toujours d'élever la loi au-dessus des passions personnelles, et la nôtre faisant du souverain la source de toutes les lois et donc de tous les serments, Mordred pouvait agir a sa fantaisie dans son propre royaume. C'était la loi, et l'idée de la violer répugnait a ce légaliste, mais il n'en pleurait pas moins les hommes et les femmes qui étaient morts, dont les enfants avaient été emmenés en esclavage, et il savait que, tant que Mordred vivrait, d'autres encore mourraient ou porteraient des chaînes. Il aurait fallu contourner la loi, mais arthur ne savait pas faire ce genre de choses. Si nous avions pu faire traverser le Gwent a nos hommes, puis les emmener jusqu'a la frontière avec le Llogyr, et joindre ainsi nos lanciers a ceux de Sagramor, nous aurions pu vaincre l'armée indisciplinée de Mordred, ou du moins le rencontrer a forces égales, mais le roi Meurig refusait obstinément de nous laisser passer sur ses terres. Si nous traversions la Severn, nous le ferions sans nos chevaux, et nous nous retrouverions loin de Sagramor, séparés de lui par l'armée royale. Mordred pourrait nous vaincre d'abord, puis régler le compte du Numide.

au moins, Sagramor vivait encore, mais c'était une piètre consolation. Bien que Mordred e't massacré la plupart de ses hommes, il n'avait pas réussi a le trouver en personne et avait ramené ses hommes de la frontière avant que le Numide puisse lancer de sauvages représailles. Nous apprenons qu'il s'était réfugié, avec cent vingt de ses guerriers, dans un fort du sud.

Mordred craignait de lancer un assaut, et Sagramor n'avait pas les moyens d'effectuer une sortie et de défaire l'armée du roi ; ils se surveillaient mutuellement, mais ne combattaient pas, et pendant ce temps les Saxons de Cerdic, encouragés par l'impuissance du Numide, pénétraient par l'ouest dans notre pays. Mordred, occupé a envoyer des troupes affronter ces Saxons, en oublia d'intercepter les messagers que Sagramor envoya a arthur.

Leur contenu reflétait la frustration du Numide - comment pourrait-il tirer ses hommes du piège et les ramener en Silurie ? La distance était grande et un ennemi trop nombreux lui barrait le chemin. Nous paraissions vraiment incapables de venger les massacres lorsque, trois semaines après mon retour de Dumnonie, des nouvelles nous parvinrent de la cour de Meurig.

La rumeur nous fut transmise par Sansum. Venu a Isca avec moi, mais trouvant la compagnie d'arthur trop irritante, il avait laissé Morgane a

la garde de son frère et s'était réfugié au Gwent ; peut-être pour nous montrer combien il était proche du roi, il

373

nous envoya un message disant que Mordred cherchait à obtenir de Meurig la permission de traverser le Gwent avec son armée pour attaquer la Silurie.

Selon lui, il n'avait pas encore obtenu de réponse.

"*

arthur me transmet le message de Sansum. "Est-ce que le Seigneur des Souris complete de nouveau ? me demanda-t-il.

- Il vous apporte son appui. Seigneur, ainsi qu'a Meurig, afin de s'assurer de votre reconnaissance à tous deux, répondis-je

amèrement.

- Mais est-ce vrai ? " se demanda arthur, Il l'espérait, car si Mordred l'attaquait, aucune loi ne l'empêcherait de se défendre, et si le roi faisait passer son armée par le nord, nous pourrions traverser la Severn et joindre nos forces aux hommes de Sagramor qui étaient quelque part en Dumnonie du Sud. Tant Galahad que l'évêque Emrys doutaient que Sansum dise la vérité, pourtant je n'étais pas d'accord avec eux. Mordred détestait arthur plus que tout autre, et je croyais notre roi incapable de résister à la tentation de le défaire sur le champ de bataille.

aussi, durant quelques jours, nous fumes des plans. Nos hommes s'entraînèrent à la lance et à l'épée, arthur envoya à Sagramor des messages esquissant la campagne qu'il espérait mener, mais soit Meurig refusa à Mordred la permission dont il avait besoin, soit Mordred décida de ne pas s'en prendre à la Silurie, car rien n'arriva. L'armée de notre roi resta entre Sagramor et nous, Sansum n'envoya plus de message, si bien qu'il ne nous resta plus qu'à attendre.

attendre et regarder Ceinwyn souffrir le martyre. Regarder son visage devenir de plus en plus émacié. ...couter son délire, sentir la terreur dans l'étreinte de sa main et pressentir la mort qui ne voulait pas venir.

Morgane essaya de nouvelles herbes médicinales. Elle déposa une croix sur le corps nu de Ceinwyn, mais ce contact fit hurler la malade.

Une nuit, pendant que Morgane dormait, Taliesin pratiqua un exorcisme pour chasser la malédiction qui, croyait-il, était cause de la maladie. On eut beau tuer un lièvre et oindre de son sang le visage de Ceinwyn, toucher sa peau ravagée par les furoncles avec l'extrémité br°lée d'une baguette de frane, entourer son lit de pierres d'aigle, de carreaux d'arbalète elfiques et de pierres de sorcière, suspendre au-dessus d'elle une brindille de m°rier sauvage et un bouquet de gui cueilli sur un tilleul, déposer Excalibur, l'un des Trésors de Bretagne, a ses côtés, la

maladie ne voulut pas lever le siège. Nous pri,mes Grannos, le Dieu de la guérison, mais nos prières ne reçurent pas de réponse et nos sacrifices restèrent ignorés. " C'est une magie trop forte ", dit tristement Taliesin.

La nuit suivante, toujours pendant que Morgane dormait, nous introduisames dans la chambre de ma femme un druide campagnard, barbu et puant, venu du nord de la Silurie. Il chanta une incantation, puis réduisit en poudre les os d'une alouette qu'il mélangea a une infusion d'armoise dans une coupe en bois de houx. Il fit couler goutte a goutte cette mixture dans la bouche de Ceinwyn, et le remède resta sans effet. Le druide tenta de lui faire manger des petits morceaux du cour rôti d'un chat noir, mais elle les recracha, aussi mit-il en ouvre son amulette la plus puissante, une main de cadavre toute noircie qui me rappela le cimier du casque de Cerdic. Il l'apposa sur le front de Ceinwyn, son nez et sa gorge, puis l'appuya sur son cr,ne en murmurant une incantation ; tout ce qu'il réussit a faire, ce fut de transférer une douzaine des poux de sa barbe a la tate de la malade, et lorsque nous essay,mes de les lui ôter avec un peigne, nous arrach,mes ce qui lui restait de cheveux. Je payai le druide, puis le suivis dans la cour pour échapper a la fumée du feu dans lequel Taliesin faisait br°ler des herbes médicinales. Morwenna vint avec moi. " Il faut te reposer, père, me dit-elle.

- J'en aurai le temps plus tard ", répondis-je en regardant le druide disparaatre dans les ténèbres a pas traanants.

Morwenna me prit dans ses bras et posa la tate sur mon épaules. Elle avait les cheveux aussi dorés que ceux de Ceinwyn, autrefois, et leur odeur était la mame. " Peut-atre n'est-ce pas de la magie, dit-elle.

- alors, elle serait déjà morte.

- Il y a, au Powys, une femme qui possède un grand savoir, paraat-il.

- Envoie-la chercher ", répliquai-je d'un ton las, bien que je n'eusse plus de foi dans aucun sorcier. Une vingtaine étaient venus et avaient pris notre or, mais aucun n'avait vaincu la maladie. J'avais fait des sacrifices a Mithra, j'avais prié Bel et Don, en vain.

Ceinwyn se mit a geindre, et ce gémississement se transforma en hurlements. Je tressaillis, puis repoussai doucement Morwenna. " Il faut que j'y aille.

- Tu dois te reposer, père. C'est moi qui vais y aller. "

375

¿ ce moment, j'aperçus une silhouette enveloppée dans une cape, au centre de la cour. ...tait-ce celle d'un homme ou d'une femme, je ne pouvais le dire, ni depuis combien de temps elle se tenait la. Il me sembla qu'un instant auparavant les liéfix étaient vides, et pourtant l'étranger a la cape se dressait devant moi, le visage protégé du clair de lune par une ample capuche, et j'eus soudain peur que ce f't une apparition de la mort.

Je m'avançai

et dis : " qui es-tu ?

- Personne de ta connaissance, Seigneur Derfel Cadarn. " C'était une femme qui parlait; en mame temps elle rejeta sa capuche et je vis qu'elle avait peint son visage en blanc, puis étalé de la suie autour de ses orbites si bien qu'elle ressemblait a une tate de mort douée de vie. Morwenna poussa un cri étouffé.

" qui es-tu ? répétai-je.

- Je suis le souffle du vent d'ouest, Seigneur Derfel, dit-elle d'une voix sifflante, et la pluie qui tombe sur Cadair Idris, et le gel qui ourle les cimes d'Eryri. Je suis la messagère du temps d'avant les rois, je suis la Danseuse. " alors, elle rit, et son rire tinta, dément, dans la nuit. Il attira Taliesin et Galahad sur le seuil de la chambre de la malade où ils se figèrent, regardant fixement la femme au visage blanc qui riait. Galahad se signa tandis que Taliesin touchait le loquet de la porte. " Viens, Seigneur Derfel, m'ordonna-t-elle, viens à moi, Seigneur Derfel.

- allez, Seigneur ", m'encouragea Taliesin et j'eus soudain l'espoir qu'après tout, les invocations infestées de poux du druide avaient agi, car si elles n'avaient pas chassé de Ceinwyn la maladie, elles avaient provoqué

cette apparition dans la cour; aussi je m'avançai au clair de lune et me rapprochai de la femme enveloppée dans sa cape.

" Enlace-moi, Seigneur Derfel. " Il y avait dans sa voix un ton qui évoquait la pourriture et l'ordure, mais je fis un autre pas, tout frissonnant, et passai le bras autour de ses épaules minces. Elle sentait le miel et les cendres. " Tu veux que Ceinwyn vive ? me chuchota-t-elle à l'oreille.

- Oui.

- alors, viens avec moi, me répondit-elle dans un murmure, et elle se dégagea de mon étreinte. Maintenant, répéta-t-elle en voyant mon hésitation.

- Laisse-moi prendre une cape et mon épée.

- Tu n'auras pas besoin d'épée là où nous allons, Seigneur Derfel, et tu pourras partager ma cape. Viens sur-le-champ, ou laisse souffrir ta Dame. " Sur ces mots, elle se retourna et sortit de la cour.

" allez ! m'exhorta Taliesin. allez ! "

Galahad fit mine de m'accompagner, mais la femme se retourna au portail et lui ordonna de retourner. " Le seigneur Derfel vient seul, ou il ne vient pas du tout. "

ainsi je partis vers le nord, avec la mort, dans les ténèbres.

Nous marchâmes toute la nuit, si bien qu'à l'aube nous nous retrouvâmes au pied des monts, et elle continua résolument,

choisissant des sentiers qui nous menèrent loin de toute habitation. Celle qui s'était présentée comme la Danseuse marchait pieds nus et gambadait, comme si elle était pleine d'une joie débordante. Une heure après l'aube, quand le soleil inonda les sommets d'un or nouveau, elle s'arrata a côté d'un petit lac, se lava le visage et se frotta les joues avec des poignées d'herbe pour ôter le mélange de miel et de cendres qui blanchissait sa peau. Jusqu'a ce moment, je n'avais pas su si elle était jeune ou ,gée, mais je vis alors que c'était une femme d'une vingtaine d'années, et très belle. Elle avait un visage fin, plein de vie, des yeux joyeux, et un sourire vif. Elle était consciente de sa beauté et rit en voyant que moi aussi, j'en étais frappé.

" Veux-tu coucher avec moi, Seigneur Derfel ? demanda-t-elle.

- Non.

- Si cela devait guérir Ceinwyn, coucherais-tu avec moi ?

- Oui.

- Mais cela ne la guérirait pas, dit-elle, cela ne la guérirait pas ! "

Elle rit et courut devant moi en laissant tomber sa lourde cape pour révéler une fine robe de lin épousant étroitement son corps souple. " Tu te souviens de moi ? demanda-t-elle en se retournant.

- Le devrais-je ?

- Moi, je me souviens de toi, Seigneur Derfel. Tu regardais mon corps comme un homme affamé, et tu l'étais, affamé. Tellement affamé. Tu te souviens ?

" La-dessus, elle ferma les yeux et revint vers moi sur le sentier de chèvre en levant haut les pieds et en pointant ses orteils vers le sol avec précision, et aussitôt, je me souvins d'elle. C'était la fille dont la peau nue avait brillé dans les

377

ténèbres de Merlin. " Tu es Olwen, dis-je, son nom me revenant du passé.

Olwen l'argentée.

- alors tu te souviens de moi. Je suis plus ,gée maintenant. Olwen la Nubile. " Elle rit. " Viens, Seigneur ! apportera cape.

- Oa allons-nous ?

- Loin, Seigneur, loin. La oa se lèvent les vents, oa commencent les pluies, oa naissent les brumes et oa aucun roi ne gouverne. " Elle dansait sur le chemin avec une énergie qui semblait inépuisable. Tout le jour, elle dansa, et tout le jour, elle me dit des choses sans queue ni tate. Je pense qu'elle était folle. Une fois, comme nous traversions une petite vallée oa les arbres aux feuilles argentées frissonnaient dans la brise légère, elle ôta sa robe et dansa nue dans l'herbe ; elle le fit pour m'exciter et me tenter, et comme je continuais a marcher avec ténacité et ne montrais aucune faim d'elle, elle se contenta de rire, jeta sa robe sur ses épaules et marcha a côté de moi comme si sa nudité n'était pas chose étrange. "

C'est moi qui ai apporté la malédiction sur ton foyer, me dit-elle fièrement.

- Pourquoi?

- Parce qu'il devait en être ainsi, bien sûr, répliqua-t-elle avec une sincérité apparente, tout comme il faut qu'elle soit dissipée aujourd'hui !

C'est pourquoi nous nous rendons dans les
montagnes, Seigneur.

- Chez Nimue ? demandai-je, sachant déjà, comme je l'avais su dès qu'Olwen était apparue dans la cour, que c'était vers elle
que nous allions.

- Chez Nimue, oui. Tu comprends, Seigneur, le temps est venu.
- quel temps ?

- Celui de la fin de toutes choses, bien entendu. " Olwen me fourra sa robe dans les bras, pour que rien ne l'encombre. Elle gambadait devant moi, se retournant parfois pour me lancer un regard sournois, et s'amuser de mon impassibilité. " quand le soleil brille, j'aime être nue.

- qu'est-ce que c'est, la fin de toutes choses ? lui demandai-je.

- Nous ferons de la Bretagne un endroit parfait. Il n'y aura plus de maladies et plus de faim, plus de peurs et plus de guerres, plus de

tempêtes et plus de vachements. Tout sera fini. Seigneur ! Les montagnes s'effondreront et les rivières remonteront vers leur source et les mers entreront en ébullition et les loups hurleront.

mais à la fin, le pays sera vert et or, il n'y aura plus d'années, plus de temps, et nous serons tous dieux et déesses. Je serai une Déesse des arbres. Je régnerai sur le mélèze et le charme, le matin je danserai, et le soir je coucherai avec des hommes dorés.

- Ne devais-tu pas coucher avec Gauvain ? quand il sortirait du Chaudron ?

Je croyais que tu devais être sa reine.

- J'ai couché avec lui, Seigneur, mais il était mort. Mort et desséché. Il avait un goût de sel. " Elle rit. " Mort et sec et salé. Toute une nuit, je l'ai réchauffé, mais il n'a pas bougé. Je n'avais pas envie de coucher avec lui, ajouta-t-elle comme si elle me faisait une confidence, mais depuis cette nuit-là, Seigneur, je n'ai connu que le bonheur ! " Elle tourna avec légèreté, dansant un pas sinueux sur l'herbe printanière.

Folle, pensai-je, folle et belle à couper le souffle, aussi belle que Ceinwyn l'avait été, bien que cette fille, à l'inverse de ma femme aux cheveux d'or et à la peau pâle, eût les cheveux noirs et le teint bruni par le soleil. " Pourquoi t'a-t-on appelée Olwen l'argentée ?

- Parce que mon nom est argentée, Seigneur. Mes cheveux sont noirs, mais mon nom est argentée ! " Elle tournoya sur le chemin, puis continua à courir avec agilité. Je m'arratai quelques instants plus tard pour reprendre mon souffle et regarder au fond d'une vallée profonde où j'aperçus un homme qui gardait des moutons. Son chien remonta la côte à toute vitesse pour ramener un traanard, et plus bas que le troupeau grouillant, j'aperçus une maison et une femme qui faisait sécher du linge mouillé en l'étalant sur des buissons de genat épineux. Cela, pensai-je, était réel, alors que ce voyage dans les collines était une folie, un rêve ; je touchai la cicatrice au creux de ma paume gauche, celle qui me liait à Nimue, et je constatai qu'elle s'était enflammée. Elle était demeurée blanche pendant des années.

" Il faut continuer, Seigneur ! me cria Olwen. Encore et encore ! Jusque dans les nuages ! " À mon grand soulagement, elle me reprit sa robe et en revêtit son corps mince. " Il peut faire froid dans les nuages, Seigneur", expliqua-t-elle, puis elle dansa de nouveau. Je lançai sur le berger et son chien un dernier regard mélancolique et suivis la dansante Olwen sur un chemin montant, étroit, qui passait entre de

hauts rochers.

L'après-midi, nous fames une pause. Nous nous arrat,mes dans une vallée aux parois abruptes oa poussaient le frane, le sorbier et le sycomore, oa un lac tout en longueur frémissait sous la brise légère. Je m'appuyai contre une grosse pierre et dus dormir un

379

bon moment, car lorsque je me réveillai, je vis qu'Olwen était de nouveau nue, mais cette fois, elle nageait dans l'eau noire et froide. Elle en sortit toute frissonnante, se frictionna avec sa cape, puis remit sa robe.

" Nimue m'a dit que, si tu couchaß*avec moi, Ceinwyn mourrait.

- alors, pourquoi m'avoir demandé de le faire ? dis-je sévèrement.

- Pour voir si tu aimais ta Ceinwyn.

- Je l'aime.

- alors, tu peux la sauver, répondit joyeusement Olwen.

- Comment Nimue a-t-elle fait pour l'ensorceler ?

- Elle s'est servie d'un sort de feu, et d'un sort d'eau, et du sort de l'épine noire. " Olwen se blottit a mes pieds et me regarda droit dans les yeux. "Et de la sombre malédiction de l'autre Corps, ajouta-t-elle d'un air sinistre.

- Pourquoi ? demandai-je sans m'occuper des détails de ces sorts, mais furieux qu'on ait jeté une malédiction quelconque sur ma Ceinwyn.

- Pourquoi pas ? " répliqua Olwen, puis elle rit, drapa sa cape mouillée sur ses épaules et se remit en marche. " Viens, Seigneur ! as-tu faim ?

- Oui.

- Tu vas manger. Manger, dormir et parler. " Elle dansait de nouveau, traçant des pas délicats, pieds nus sur le sentier caillouteux. Je remarquai que ses pieds saignaient, mais elle ne semblait pas y prendre garde. " Nous allons a reculons, me dit-elle.

- que veux-tu dire ? "

Elle se retourna, face a moi, et continua sa route en sautillant a reculons. " ¿ reculons dans le temps, Seigneur. Nous rembobinons les années. Les années d'hier défilent a toute vitesse, si vite que tu ne peux pas voir leurs nuits ou leurs jours. Tu n'es pas encore né, tes parents ne sont pas nés, et a reculons nous allons, toujours a reculons, jusqu'au temps oa il n'y avait pas encore de rois. C'est la que nous allons, Seigneur. au temps d'avant les

rois.

- Tes pieds saignent.

- Ils guériront. " Elle se retourna et continua a gambader. " Viens ! cria-t-elle. Viens a l'époque précédant les rois !

- Est-ce que Merlin m'y attend ? "

Ce nom arrata Olwen. Elle resta immobile, se retourna et me regarda de travers. " J'ai couché avec Merlin autrefois, dit-elle au bout d'un moment. Souvent ! " ajouta-t-elle dans un élan de franchise.

Cela ne me surprit pas. C'était un bouc. " Est-ce qu'il nous attend ?

- Il est au cour du temps d'avant les rois. En son cour mame, Seigneur.

Merlin est le froid dans le gel, l'eau dans la pluie, la flamme dans le soleil, le souffle dans le vent. Viens - elle me tira par la manche avec une insistance soudaine x-, on ne peut pas parler maintenant.

- Merlin est-il prisonnier ? " demandai-je, mais Olwen ne voulut pas répondre. Elle courait a toute allure devant moi et attendait avec impatience que je la rattrape ; dès que je l'avais fait, elle se précipitait de nouveau en avant. Elle suivait avec légèreté ces chemins escarpés tandis que je peinais derrière elle, et nous nous engagions toujours plus profondément dans les montagnes. Maintenant, estimais-je, nous avions quitté la Silurie et étions entrés au Powys, mais dans une partie de ce malheureux pays que n'atteignait pas l'autorité du jeune Perddel. C'était une terre sans loi, un repaire de brigands, cependant Olwen traversait ses dangers avec insouciance.

La nuit tomba. Des nuages venus de l'ouest s'amoncelèrent, si bien que nous fîmes bientôt dans l'obscurité totale. Je regardai autour de moi et ne vis rien. Pas de lumière, pas mame la lueur d'une flamme lointaine. Ce fut ainsi, j'imagine, que Bel trouva l'ale de Bretagne a l'origine, quand il vint lui apporter la vie et la lumière.

Olwen mit sa main dans la mienne. " Viens, Seigneur.

- On n'y voit goutte ! protestai-je.

- Je vois tout, dit-elle, fie-toi a moi, Seigneur ", et la-dessus, elle m'entraana, m'avertissant parfois d'un obstacle. " La, il faut traverser un ruisseau, Seigneur. avance doucement. "

Je savais que notre sentier montait régulièrement, et guère plus. Nous traversmes une plaque traatesse de schiste argileux, mais la main d'Olwen était ferme dans la mienne, et une fois, il me sembla que nous suivions un chemin de crate oa le vent sifflait a mes oreilles, alors Olwen entonna une étrange chanson sur les elfes. " Partout ailleurs, en Bretagne, on les a tués, mais pas ici. Je les ai vus. Ils m'ont appris a danser.

- Ils ont été de bons professeurs, dis-je, ne croyant pas un mot de ce qu'elle disait, mais étrangement réconforté par la chaude étreinte de sa petite main.

381

- Ils portent de grandes capes de tulle, dit-elle.

- Ils ne dansent pas nus ? demandai-je pour la taquiner.

- Une cape de tulle ne dissimule rien, Seigneur, me réprimanda-t-elle, mais pourquoi cacher ce qui est beau ? .**.

- Tu as couché avec des elfes ?

- Un jour, je le ferai. Pas maintenant. au temps d'après les rois, je le ferai. avec eux et avec les hommes dorés. Mais d'abord, je dois coucher avec un autre homme salé. Ventre contre ventre avec une autre chose sèche sortie du cour du Chaudron. " Elle rit, me tira par la manche et nous quitt

,mes le sentier pour gravir la douce pente herbue d'une crate encore plus haute. La, pour la première fois depuis que les nuages avaient caché la lune, je vis

de la lumière.

Loin, de l'autre côté d'un col, se dressait une colline, et après celle-ci, il devait y avoir une vallée pleine de feux, car leur lueur ourlait le versant le plus proche. Je restai la immobile, laissant inconsciemment

ma main dans celle d'Olwen, et elle rit de délice en me voyant contempler cette soudaine lumière. " C'est la terre d'avant les rois, Seigneur. Tu vas y trouver des amis, et à manger. " Je dégageai mes doigts des siens. " quel ami pourrait lancer une malédiction sur Ceinwyn ? "

Elle s'empara de nouveau de ma main. " Viens, Seigneur, on y est presque maintenant. " Elle me tira sur la pente, essayant de me faire courir, mais je ne voulais pas. J'allai lentement, me souvenant de ce que Taliesin m'avait raconté dans le brouillard magique dont il avait enveloppé Caer Cadarn ; que Merlin lui avait ordonné de me sauver, mais que je ne l'en remercierais peut-être pas, et tandis que j'approchais de ce creux plein de feu, je craignais de découvrir le sens de ces paroles. Olwen me harcelait, riait de mes craintes et ses yeux étincelaient du reflet des feux, mais je grimpai vers l'horizon rogeoyant, le cœur lourd.

Des lanciers gardaient l'entrée de la vallée. C'étaient des hommes à l'air sauvage, emmaillotés dans des fourrures, armés de lances aux hampes mal équarries, aux fers grossièrement façonnés. Ils ne dirent pas un mot lorsque nous passâmes, quoique Olwen les saluât joyeusement avant de me faire emprunter un sentier qui descendait au cœur enfumé de la vallée.

Celle-ci recelait un lac tout en longueur aux berges noires constellées de feux, et près de ceux-ci, de petites cabanes, parmi des bosquets d'arbres nains. Une armée devait camper là, car il y avait au moins deux cents foyers.

" Viens, Seigneur, dit Olwen en me tirant sur la pente. C'est le passé, et c'est le futur. C'est là que la boucle du temps se referme. "

C'est une vallée des montagnes du Powys, me dis-je. Un endroit caché où un homme désespéré peut trouver refuge. La boucle du temps n'a rien à voir avec cela, me rassurai-je, pourtant j'eus un frisson d'appréhension lorsque Olwen me fit descendre jusqu'aux cabanes, au bord du lac où l'armée campait. J'avais cru que leurs habitants dormiraient, car nous étions au cœur de la nuit, mais tandis que nous marchions entre le lac et les huttes, une foule d'hommes et de femmes en sortit pour nous regarder passer. Ils étaient bien étranges. Certains riaient sans raison, d'autres baragouinaient des choses dépourvues de sens, ou étaient secoués de mouvements convulsifs. Je vis des cous goitreux, des yeux aveugles, des becs-de-lièvre, des toisons emmalées, et des membres tordus. " qui sont ces gens ? demandai-je à Olwen.

- L'armée des fous, Seigneur. "

Je crachai vers le lac pour conjurer le mauvais sort. Ils n'étaient pas tous déments ou estropiés, ces pauvres hères, car certains tenaient des lances et quelques-uns, je le remarquai, avaient des boucliers recouverts de peau humaine, noircis de sang humain, les boucliers des Bloodshields vaincus de Diwrnach. D'autres portaient l'aigle du Powys, et un homme arborait même le renard de la Silurie, emblème qui n'avait pas été brandi dans une bataille depuis le temps de Gundleus. Ces hommes, tout comme l'armée de Mordred, étaient les déchets de la Bretagne : des hommes vaincus, des hommes sans terre, des hommes qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner. La vallée empestait les ordures humaines. Elle me rappela l'ale des Morts, cet endroit où la Dumnonie envoyait ses fous furieux, et où j'étais allé, un jour, délivrer Nimue. Ces gens avaient le même air sauvage, dégageaient la même impression inquiétante qu'à tout moment, ils pouvaient vous sauter à la figure et vous griffer sans raison apparente.

" Comment faites-vous pour les nourrir ? demandai-je.

- Les soldats, les vrais soldats, vont quêrer la nourriture. Nous mangeons beaucoup de mouton. J'aime bien le mouton. Nous voilà arrivés, Seigneur.

C'est la fin du voyage ! " Et sur ces mots joyeux, elle dégagea sa main de la mienne et partit en gambadant. Nous étions arrivés à l'extrémité du lac et, devant moi, s'élevait une futaie qui poussait à l'abri d'une haute falaise rocheuse.

383

Une douzaine de feux brûlaient sous les arbres dont les troncs, alignés sur deux rangs, donnaient à ce bosquet l'apparence d'une vaste salle ; au fond, deux pierres levées grises m'évoquèrent celles qu'érigaient les anciens, sans que je puisse dire s'il s'agissait de vénérables menhirs, ou si on les avait dressées récemment.

Entre elles, trônant sur un fauteuil massif, le bâton noir de Merlin à la main, je vis Nimue. Olwen courut vers elle, et se jetant à ses pieds, enlaça ses jambes et posa la tête sur ses genoux. " Je l'ai ramené, Dame !

- a-t-il couché avec toi ? " Tout en parlant à Olwen, Nimue me regardait fixement. Deux crânes couverts d'une épaisse couche de cire fondue couronnaient les pierres levées.

" Non, Dame, répondit Olwen.

- L'y as-tu invité ? " L'oil unique de Nimue me regardait toujours. "
Oui, Dame.

- T'es-tu montrée a lui ?

- Toute la journée, je me suis montrée a lui, Dame.

- Tu es une bonne fille ", dit Nimue en tapotant les cheveux d'Olwen, et je n'aurais pas été surpris de l'entendre ronronner tandis qu'elle se couchait avec un grand contentement aux pieds de Nimue. Celle-ci me contemplait toujours et moi, marchant de long en large entre les grands troncs illuminés par le feu, je la fixais aussi.

a

Nimue ressemblait a celle que j'étais allé chercher sur l'Ile des Morts.

Elle avait l'air de ne pas s'être lavée, de ne pas avoir peigné ses cheveux, ni pris aucun soin d'elle-même depuis des années. Son orbite vide, ni recouverte par un bandeau, ni comblée par un oil de verre, n'était qu'une cicatrice ratatinée, racornie, sur son visage égaré. Sa peau était incrustée de crasse, ses cheveux gras, emmalés, lui descendaient jusqu'à la taille. autrefois, ils avaient été noirs, maintenant ils étaient d'un blanc d'os, a l'exception d'une unique mèche. Sur sa robe blanche, mais sale, elle portait un surcot mal taillé, pourvu de manches, beaucoup trop grand pour elle qui, je m'en aperçus soudain, devait être le Manteau de Padarn, l'un des Trésors de Bretagne ; a un doigt de sa main gauche, je reconnus l'anneau de guerrier en fer d'Eluned. Ses ongles étaient longs et les quelques dents qui lui restaient, noires. Elle semblait beaucoup plus âgée, ou peut-être la crasse accentuait-elle les lignes sinistres de son visage.

Elle n'avait jamais été ce que le monde appelle une beauté, mais l'intelligence qui brillait

sur ses traits la rendait séduisante ; maintenant, elle était repoussante et son visage autrefois vivant n'était plus qu'amertume, même si elle m'offrit une ombre de sourire en levant la main gauche. Elle me montrait la cicatrice, la même que celle que je portais, moi aussi, a la main gauche ; je brandis ma paume et elle hocha la tête, satisfaite. "
Tu es venu, Derfel.

- avais-je le choix ? demandai-je, prement, puis je pointai le doigt sur ma cicatrice. Est-ce que ceci ne me lie pas a toi ? Pourquoi t'en

prendre a Ceinwyn pour me faire venir, alors que tu as déjà cela ? " Et je tapotai une fois encore la cicatrice.

" Parce que, sinon, tu ne serais pas venu. " Ses fous s'attroupaient autour du trône comme des courtisans, d'autres alimentaient les feux et l'un d'eux vint renifler mes chevilles, tel un chien. " Tu n'as jamais eu la foi, m'accusa Nimue. Tu pries les Dieux, mais tu ne crois pas en eux. Personne ne croit plus vraiment maintenant, sauf nous. " Elle montra de son b,ton dérobé le boiteux, le borgne, l'estropié et le fou qui la regardaient avec adoration. " Nous croyons, Derfel.

- Moi aussi, répliquai-je.

- Non ! " hurla Nimue, faisant crier de terreur des créatures blotties sous les arbres. Elle pointa le b,ton sur moi. " Tu étais la quand arthur a dérobé Gwydre aux feux.

- Tu ne pouvais pas t'attendre a ce qu'arthur vous laisse tuer son fils.

- Ce a quoi je m'attendais, imbécile, c'était voir Bel descendre du ciel, l'air roussi crépiter derrière lui, et les étoiles s'agiter comme des feuilles dans la tempête ! Voilà ce que j'attendais ! Voilà ce que je méritais ! " Elle renversa la tête en arrière pour crier vers les nuages et tous les fous estropiés hurlèrent avec elle. Seule Olwen l'argentée garda le silence. Elle me contemplait avec un demi-sourire, qui semblait suggérer que seuls elle et moi étions sains d'esprit dans ce refuge de déments. "

Voilà ce que je désirais ! me cria Nimue par-dessus la cacophonie des gémissements et des glapissements. Et c'est ce que j'aurai ", ajouta-t-elle. Sur ces mots elle se leva, se libéra avec violence de l'étreinte d'Olwen et me fit signe, avec son b,ton. " Viens. "

Je passai devant les pierres levées et la suivis jusqu'a une grotte, creusée dans la falaise. Elle n'était pas profonde, mais assez large pour abriter un homme étendu sur le dos, et d'abord, je crus en voir un, nu, couché dans l'ombre. Olwen m'avait rejoint et tentait de me prendre par la main, mais je la repoussai tandis qu'autour

395

de moi les fous se pressaient pour voir ce qu'il y avait sur le sol rocheux de la caverne.

Un petit feu y couvait et, a sa faible lueur, je m'aperçus que ce n'était pas un homme, mais une femme d'argile, grandeur nature, aux seins

grossièrement modelés, aux jambes écartées et au visage ébauché. Nimue se pencha pour entrer et alla s'accroupir à côté de la tate. " Contemple ta femme, Derfel Cadarn. "

Olwen rit et me sourit. " Ta femme. Seigneur ! " dit-elle, au cas où je n'aurais pas compris.

Je regardai la grotesque forme d'argile. " Ma femme ? - C'est l'autre Corps de Ceinwyn, imbécile ! Et je suis son fléau. " Il y avait un panier effrangé au fond de la caverne, la Corbeille de Garanhir, un autre Trésor de Bretagne, et Nimue en tira un bouquet de baies séchées. Elle se pencha et enfonça l'une d'elles dans l'argile, non cuite, du corps de la femme.

"Un nouveau furoncle, Derfel ! dit-elle, et je vis que la surface était piquetée de baies. Et un autre, et encore un autre ! " Elle rit, enfonçant les baies séchées dans l'argile rouge. " allons-nous la faire souffrir, Derfel ? allons-nous la faire crier ? " En prononçant ces mots, elle tira de sa ceinture un couteau grossièrement façonné, le Couteau de Laufrodedd, et planta sa lame ébréchée dans la tate de la femme d'argile. " Oh, elle hurle maintenant ! Ils essaient de la maintenir sur sa couche, mais la douleur est si terrible, si terrible ! " Et en même temps, elle tortillait la lame dans la plaie et, soudain, je devins enragé et me penchai pour franchir l'entrée de la caverne, mais Nimue l'cha aussitôt le couteau et posa deux doigts sur les yeux d'argile. " Vais-je l'aveugler, Derfel, est-ce ce que tu veux ? siffla-t-elle. - Pourquoi fais-tu cela ? "

Elle retira le Couteau de Laufrodedd du corps torturé. " Laissons-la dormir, roucoula-t-elle, ou peut-être que non ? " Et là-dessus, elle éclata d'un rire dément et tira de la Corbeille de Garanhir une louche en fer, recueillit des braises brûlantes dans le feu qui fumait et les éparpilla sur le corps ; j'imaginai Ceinwyn frissonnant et hurlant, le dos arqué sous l'effet de cette soudaine douleur, et Nimue rit de ma rage impuissante. "

Pourquoi est-ce que je fais cela ? Parce que tu m'as empaché de tuer Gwydre. Et parce que tu pourrais ramener les Dieux sur terre. Voilà pourquoi. "

Je la regardai fixement. " Tu es folle, toi aussi, dis-je doucement.

- que sais-tu de la folie ? me cracha Nimue. Toi et ton petit esprit, ton petit esprit pathétique. Crois-tu pouvoir me juger ? Oh, la douleur ! " Et elle poignarda les seins d'argile. " La douleur ! La douleur ! " Les

fous, derrière moi, se joignirent à elle pour crier : " La douleur ! La douleur !

" Ils exultaient, certains applaudissaient, d'autres riaient, ravis.

" arrate ! " criai-je.

Nimue s'accroupit au-dessus de la forme torturée, le couteau brandi. " Tu veux que je te la rende, Derfel ?

- Oui. " J'étais au bord des larmes. " Elle t'est très précieuse ?

- Tu le sais bien.

- Tu coucherais plus volontiers avec ça qu'avec Olwen? demanda Nimue en montrant la grotesque forme d'argile.

- Je ne couche qu'avec Ceinwyn.

- alors, je vais te la rendre, dit Nimue et elle caressa tendrement le front d'argile. Je vais te rendre ta Ceinwyn, promit-elle, mais avant, tu dois me donner ce qu'il y a de plus précieux pour moi. C'est mon prix.

- Et qu'est-ce qui est le plus précieux pour toi ? demandai-je, sachant la réponse avant qu'elle me la donne.

- Il faut m'apporter Excalibur, Derfel, et me livrer Gwydre.

- Pourquoi Gwydre ? Ce n'est pas le fils d'un souverain.

- Parce qu'il a été promis aux Dieux et que les Dieux exigent ce qui leur a été promis. Tu dois me l'amener avant que la prochaine lune soit pleine. Tu apporteras l'épée et Gwydre la où les eaux se rencontrent, au pied de Nant Dduu. Tu connais cet endroit ?

- Je le connais, répondis-je tristement.

- Et si tu ne me les apportes pas, Derfel, alors je te jure que les souffrances de Ceinwyn ne feront que croître. Je planterai des vers dans son ventre, je liquéfierai ses yeux, je ferai peler sa peau, sa chair pourrira sur des os qui s'effriteront, et même si elle implore la mort, je ne la lui enverrai pas, mais plus de souffrances encore. Rien que des souffrances. " J'aurais voulu m'avancer et tuer Nimue, là, sur-le-champ.

Elle avait été mon amie et même, un jour, mon amante, mais maintenant, elle était partie loin de moi, dans un monde où les esprits

étaient réels, et ou la réalité n'était que jouets. " amène-moi Gwydre et apporte-moi Excalibur, poursuivit Nimue dont l'unique oeil flamboyait dans la pénombre de la caverne, alors je libérerai Ceinwyn de son autre

387

Corps, toi du serment que tu m'as fait, et je te donnerai deux choses. "

Elle tendit la main derrière elle et en ramena une étoffe. Elle la dépla et je vis que c'était la vieille cape qu'on m'avait volée a Isca. Elle fouilla dedans, y trouva un objet et le tint*bien haut entre le pouce et l'index ; c'était la petite agate de k bague de Ceinwyn. " Une épée et un sacrifice, pour une cape et une pierre précieuse. Le feras-tu, Derfel ?

- Oui, répondis-je, sans aucune intention d'obéir, mais ne sachant pas quoi dire d'autre. Me laisseras-tu avec elle maintenant ?

- Non, dit Nimue en souriant. Mais tu veux qu'elle dorme cette nuit ?

alors, rien que pour cette nuit, je lui accorderai un répit. " Elle souffla sur l'argile pour en écarter les cendres, extirpa les baies et arracha les amulettes fixées au corps. " Demain matin, je les remettrai en place.

- Non !

- Pas toutes, mais j'en ajouterai chaque jour jusqu'a ce que j'apprenne que tu es la où les eaux se rencontrent, a Nant Dduu. " Elle retira une esquille d'os br°lé du ventre d'argile. " Et quand j'aurai l'épée, poursuivit-elle, mon armée de fous allumera de tels feux que la nuit de la Vigile de Samain se transformera en jour. Et Gwydre te sera rendu, Derfel.

Il reposera dans le Chaudron et les Dieux en le baisant le ramèneront a la vie et Olwen couchera avec lui et il chevauchera, glorieux, Excalibur a la main. " Elle prit un pichet d'eau et en versa un peu sur le front de la statue, puis la fit doucement pénétrer dans l'argile luisante. " Va maintenant, ta Ceinwyn dormira. Olwen a autre chose a te montrer. Tu partiras a l'aube. "

Je sortis en titubant derrière Olwen, me frayai un chemin parmi la foule grimaçante des atres horribles qui se pressaient devant la caverne, sur les talons de la jeune fille qui longea en dansant la paroi de la falaise jusqu'a une autre grotte. ȝ l'intérieur, je vis une seconde forme d'argile, mais celle d'un homme cette fois, qu'Olwen me désigna, puis elle pouffa de rire. " Est-ce moi ? " demandai-je, puis je m'aperçus

que l'argile était lisse et sans aucune marque. Cependant, en la scrutant de plus près, dans l'obscurité, je vis que les yeux de l'homme d'argile avaient été

arrachés.

" Non, Seigneur, ce n'est pas toi. " Elle se pencha sur la silhouette et ramassa une longue aiguille d'os posée à côté de ses jambes. " Regarde. "

Elle transperça le pied d'argile. quelque

part, derrière nous, un homme hurla de douleur. Olwen gloussa. " Encore ", dit-elle, et lorsqu'elle enfonça l'aiguille dans l'autre pied, la voix cria de nouveau. Olwen rit, puis me prit par la main. " Viens. " Elle m'entraîna dans une étroite fente qui baignait dans la falaise. Le passage se rétrécit, puis se termina brusquement, car je ne vis plus que le faible reflet de la lumière d'un feu sur la roche, puis j'aperçus une espèce de cage, tout au fond de la gorge. Deux aubépines y poussaient, et on avait cloué sur leurs troncs des solives non équarries qui servaient de barreaux à cette prison rudimentaire. Olwen me lâcha la main et me poussa en avant.

" Je reviendrai demain matin, Seigneur. Il y a de la nourriture pour toi. "

Elle sourit, se retourna et partit en courant.

Tout d'abord, je crus que la cage était une sorte d'abri, mais lorsque je m'approchai pour y entrer, je ne trouvai pas de porte. Elle barrait les derniers mètres de la gorge et la nourriture promise m'attendait sous l'une des aubépines. C'était du pain rassis, du mouton séché et une cruche d'eau.

Je m'assis, rompis la miche et, soudain, on remua dans la cage. Je tressaillis, alarmé, lorsqu'une chose s'avança à quatre pattes vers moi.

Tout d'abord, je crus que c'était une bête, puis je compris que c'était un homme, puis je vis que c'était Merlin.

" Je serai sage, me dit Merlin, je serai sage. " Je compris alors la raison de la seconde statue d'argile, car Merlin était aveugle. Dépourvu d'yeux.

L'horreur. " Des épines dans les pieds, dans les pieds ", puis il s'effondra contre les barreaux et geignit : " Je serai sage, c'est promis !

"
Je m'accroupis. " Merlin ? "

Il frémit. " Je dirai tout ! " gémit-il désespéré, et lorsque je passai la main entre les barreaux pour caresser ses cheveux emmalés et crasseux, il recula et frissonna.

" Merlin ? répétais-je.

- Du sang dans l'argile, il faut mettre du sang dans l'argile. Le mélanger bien. Le sang d'un enfant est plus efficace, c'est du moins ce qu'on m'a dit. Je ne l'ai jamais fait, ma chère. Tanabur l'a fait, je le sais, je l'ai obligé à en parler, un jour. C'était un idiot, bien sûr, mais il savait quelques petites choses minables. Le sang d'un enfant roux, m'a-t-il dit, et surtout d'un enfant estropié, un

389

roux estropié. À la rigueur, n'importe quel enfant ferait l'affaire, bien sûr, mais un infirme roux, c'est mieux.

- Merlin, c'est Derfel. "

Il continua à babiller, expliquant comment façonner la statue d'argile afin que le mal puisse être envoyé au loin. Il parla de sang et de rosée, et de la nécessité de modeler l'argile pendant que le tonnerre gronde. Il ne voulait pas m'écouter et quand je me levai et tentai d'arracher les barreaux des arbustes, deux lanciers sortirent des ombres derrière moi, en souriant. C'étaient des Blood-shields et leurs lances me dirent de ne plus tenter de libérer le vieil homme. Je m'accroupis de nouveau. " Merlin ! "

Il rampa plus près, en reniflant. " Derfel ?

- Oui, Seigneur. "

Il me chercha à tâtons, je lui tendis la main et il l'empoigna. Puis, sans me lâcher, il s'effondra par terre. " Je suis fou, tu sais ? dit-il d'une voix sensée.

- Non, Seigneur.

- On m'a puni.

- Sans raison, Seigneur.

- Derfel ? Est-ce vraiment toi ?
- C'est moi, Seigneur. Voulez-vous manger ?
- J'ai beaucoup de choses a te raconter, Derfel.
- Je l'espère, Seigneur. " Mais il semblait incapable d'ordonner ses pensées et, durant quelques instants, il reparla de l'argile, puis d'autres sortilèges, et de nouveau il oublia qui j'étais et m'appela arthur, puis il demeura silencieux longtemps. " Derfel ? finit-il par demander.
- Oui, Seigneur.
- Il ne faut rien écrire, tu comprends ?
- Vous me l'avez souvent dit, Seigneur.
- Toutes nos traditions, il faut les confier a notre mémoire. Caleddin les avait toutes couchées par écrit et c'est alors que les Dieux commencèrent a se retirer. Mais elles sont dans ma tête. Elles y étaient. Et elle les a prises. Toutes. Ou presque toutes. " Il chuchota ces trois derniers mots.

" Nimue ? " demandai-je. Il me serra terriblement fort a la simple mention de son nom, et redevint silencieux.

" Elle vous a rendu aveugle ?

- Elle devait le faire ! " Et il fronça les sourcils a mon ton désapprobateur. " Il n'y avait pas d'autre moyen, Derfel. J'aurais dû penser que c'était évident.

- Pas pour moi, répliquai-je amèrement.

- Tout a fait évident ! absurde de penser qu'il puisse en être autrement.
"

Il me lâcha la main et essaya d'arranger sa barbe et ses cheveux. Sa tonsure avait disparu sous une couche de cheveux emmêlés et de crasse, sa barbe en désordre était parsemée de feuilles, sa robe blanche avait la couleur de la boue. " Elle est druide maintenant, dit-il d'un air émerveillé.

- Je croyais que les femmes ne pouvaient pas l'être.

- Ne sois pas absurde, Derfel. Ce n'est pas parce que les femmes n'ont jamais été druides qu'elles ne peuvent pas l'être ! Tout le monde peut l'être ! Tout ce qu'il faut faire, c'est mémoriser les six cent quatre-vingt-quatre malédictions de Beli Mawr et les deux cent soixante-neuf sortilèges de Lieu, et avoir en tête environ mille autres choses utiles, et Nimue, je dois le dire, a été une excellente élève.

- Mais pourquoi vous rendre aveugle ?

- Nous avons un seul oeil pour deux. Un seul oeil et un seul esprit. " Il se tut. " Parlez-moi de la forme d'argile, Seigneur.

- Non ! " Il s'éloigna de moi en traînant les pieds, et sa voix tremblait de terreur. " Elle m'a dit de ne pas t'en parler, ajouta-t-il en un chuchotement rauque

- Comment faire pour la vaincre ? " demandai-je. Ma question le fit rire. "

Toi, Derfel ? Tu lutterais contre ma magie ?

- Dites-moi comment ? " insistai-je.

Il revint vers les barreaux et tourna ses orbites vides à gauche et à droite comme s'il cherchait un ennemi capable de nous entendre. " Par dix fois, dit-il, j'ai fait un songe sur Carn Ingli. " Il était retombé dans la folie, et toute la nuit, chaque fois que j'essayais de lui arracher les secrets de la maladie de Ceinwyn, il se remettait à délirer. Il bredouillait à propos de raves, d'une petite paysanne qu'il avait aimée près des eaux du Claerwen, ou des chiens de Trygwyth qui le pourchassaient, croyait-il. " C'est pour cela que je suis derrière ces barreaux, Derfel, dit-il en martelant les lattes de bois, pour que les chiens ne puissent pas m'atteindre, et c'est pour cela que je n'ai plus d'yeux, pour qu'ils ne puissent pas me voir. Les chiens de chasse ne peuvent pas te voir, tu sais, si tu n'as pas d'yeux. Il faut t'en souvenir.

- Nimue va ramener les Dieux ? dis-je à un moment.

- C'est pour cette raison, Derfel, qu'elle s'est emparée de mon esprit.

- Réussira-t-elle ?

- Bonne question ! Excellente question. Une question que je me pose sans cesse. " Il s'assit et serra ses genoux osseux dans ses bras. " J'ai manqué

de courage, hein ? Je me suis trahi. Mais Nimue ne le fera pas. Elle ira jusqu'au bout, Derfel.

- Mais réussira-t-elle ?

- J'aimerais avoir un chat, dit-il au bout d'un moment. Les chats me manquent.

- Parlez-moi de la Convocation.

- Tu sais déjà tout cela ! répondit-il d'un air indigné. Nimue trouvera Excalibur, elle fera venir le pauvre Gwydre, et les rites seront accomplis comme il faut. Ici, sur la montagne. Mais les Dieux viendront-ils ? C'est la question, hein ? Tu vénères Mithra, n'est-ce pas ?

- Oui, Seigneur.

- Et que sais-tu de lui ?

- C'est le Dieu des soldats, né dans une grotte. C'est le Dieu du soleil. "

Merlin rit. " Tu en sais si peu ! C'est le Dieu des serments. Le savais-tu ? Connais-tu les degrés du mithraïsme ? à quel grade es-tu arrivé ? "

J'hésitai, peu désireux de révéler les secrets des mystères. " Ne sois pas absurde, Derfel ! dit Merlin d'une voix aussi sensée qu'elle l'avait jamais été. quels grades possèdes-tu ? Deux ! Trois !

- Deux, Seigneur.

- alors, tu as oublié les cinq autres ! quels sont tes deux grades ?

- Soldat et Père.

- Miles et Pater, devrait-on les appeler. Et autrefois, il y avait aussi Léo, Corax, Perses, Nymphus et Heliodromus. Comme tu connais mal ton misérable dieu ; ton culte n'est qu'une ombre de culte. Est-ce que vous gravissez l'échelle aux sept barreaux ?

- Non, Seigneur.

- Consommez-vous le vin et le pain ?

- Ce sont les chrétiens qui font cela, Seigneur, protestai-je.

- Les chrétiens ! quels demeures vous faites ! La mère de Mithra était

vierge, des bergers et des sages sont venus voir son enfant nouveau-né, Mithra grandit et devint un guérisseur et un maatre. Il avait douze disciples et, la veille de sa mort, il leur offrit un ultime souper de pain et de vin. On l'a enseveli dans une grotte et il s'est relevé ; il a fait cela longtemps avant que les chrétiens clouent leur Dieu a un arbre. Vous laissez les chrétiens voler les habits de votre dieu, Derfel ! " Je le regardai fixement. " Est-ce vrai ?

- C'est vrai, Derfel, répondit Merlin et il leva son visage ravagé vers les barreaux grossiers. Tu vénères un dieu fantôme. Il s'en va, tu comprends, tout comme nos Dieux s'en vont. Ils partent tous, Derfel, ils plongent dans le vide. Regarde ! " Il désigna du doigt le ciel nuageux. " Les Dieux arrivent et repartent, Derfel, et je ne sais plus s'ils nous entendent ou s'ils nous voient. Ils défilent sur la grande roue des cieus, et en ce moment, c'est le Dieu chrétien qui règne, et il régnera pendant un bon moment, mais la roue l'emportera dans le vide lui aussi et l'humanité

frissonnera une fois encore dans l'obscurité et cherchera de nouveaux Dieux. Ils les trouveront, car les Dieux vont et viennent, Derfel, ils vont et viennent.

- Mais Nimue fera tourner la roue a l'envers ?

- Peut-etre, dit tristement Merlin, et cela me plairait bien. J'aimerais retrouver mes yeux, et ma jeunesse, et ma joie. " Il appuya le front sur les barreaux. " Je ne vais pas t'aider a rompre le sortilège, dit-il a voix basse, si basse que je faillis ne pas l'entendre. J'aime Ceinwyn, mais si Ceinwyn doit souffrir pour les Dieux, alors elle fait quelque chose de noble.

- Seigneur... commençai-je a supplier.

- Non ! " Il cria si fort que dans le campement, derrière nous, des chiens hurlèrent. " Non, dit-il plus calmement. J'ai déjà mis une fois la Convocation en péril, et je ne recommencerai pas, car qu'en avons-nous retiré ? Des souffrances ! Si Nimue arrive a accomplir les rites, ce sera la fin de toutes nos souffrances. Bientôt. Les Dieux reviendront, Ceinwyn dansera et je reverrai. "

Il dormit un peu, et moi aussi, mais au bout d'un moment, il me réveilla en passant entre les barreaux une main semblable a une serre pour s'emparer de la mienne. " Est-ce que les gardes dorment ?

- Je crois, Seigneur.

- alors, cherche la brume argentée ", me chuchota-t-il. Je crus durant un battement de cour qu'il était retombé dans la démence. " Seigneur ? lui demandai-je.

- Je pense parfois qu'il ne reste que peu de magie sur terre. " Sa voix semblait tout a fait sensée. " Elle s'évanouit comme les Dieux. Mais je n'ai pas tout livré a Nimue, Derfel. Elle le croit, mais j'ai gardé un dernier sortilège. Je l'ai utilisé en faveur d'arthur et de toi, car je vous ai tous deux aimés plus que tous les hommes. Si Nimue échoue, alors pars a la recherche de Caddwg, Derfel. Tu te souviens de lui ? "

C'était le batelier qui nous avait ramenés d'Ynys Trebes, tant d'années auparavant, l'homme qui avait péché les pholades de Merlin. " Je me souviens de Caddwg.

- Maintenant, il vit a Camlann, chuchota Merlin. Vas-le voir, Derfel, et cherche la brume argentée. Souviens-t'en. Si Nimue échoue, si l'horreur se déchaane, alors conduis arthur a Camlann, trouve Caddwg et cherche la brume argentée. C'est le dernier sortilège. Mon ultime don a ceux qui étaient mes amis. " Ses doigts se resserrèrent sur mon bras. " Promets-moi que tu la chercheras.

- Je vous le promets, Seigneur. "

Il parut soulagé. Il resta silencieux un moment, a étreindre mon bras, puis il soupira. " Je voudrais bien venir avec toi. Mais je ne peux pas.

- Vous le pouvez, Seigneur.

- Ne sois pas absurde, Derfel. Je dois rester ici et Nimue se servira de moi une dernière fois. Je suis peut-etre vieux, aveugle, a moitié fou et presque mort, mais il y a encore du pouvoir en moi. Elle le veut. " Il émit une horrible petite plainte inarticulée. " Je ne peux mame plus pleurer, et parfois, tout ce que je souhaite, c'est pleurer. Mais dans la brume argentée, Derfel, dans cette brume-la, tu découvriras qu'il n'y a plus de pleurs, ni de temps, rien que la joie. "

Puis il se rendormit ; quand il se réveilla, c'était l'aube et Olwen vint me chercher. Je caressai les cheveux de Merlin, mais il avait replongé dans la démence. Il glapissait comme un chien, et Olwen rit de l'entendre.

J'aurais voulu lui donner une bricole, une petite chose qui le réconforterait, mais je n'avais rien. aussi je le laissai, et j'emportai son dernier don avec moi, mame si je ne comprenais pas ce que c'était : le dernier enchantement.

Olwen ne me ramena pas par le chemin qui m'avait conduit au campement de Nimue, mais me fit descendre dans une petite combe abrupte, puis pénétra dans un bois obscur où cascadaient un

ruisseau. Il s'était mis à pleuvoir et notre sentier glissait, pourtant Olwen dansait devant moi dans sa cape mouillée. "J'aime la pluie ! me cria-t-elle une fois.

- Je croyais que tu aimais le soleil, dis-je d'un ton acerbe.

- J'aime les deux, Seigneur. " Elle était toujours aussi joyeuse, mais j'écoutais à peine ce qu'elle disait. Je pensais à Ceinwyn, et à Merlin, et à Gwydre et Excalibur. Je pensais que j'étais dans un piège et ne voyais aucun moyen d'en sortir* Devrais-je choisir entre Ceinwyn et Gwydre ? Olwen dut deviner mes pensées, car elle vint à moi et me prit par le bras. "Tes ennuis prendront bientôt fin, Seigneur ", dit-elle pour me réconforter.

Je me dégageai. " Ils ne font que commencer, répliquai-je amèrement.

- Mais Gwydre ne restera pas mort ! dit-elle d'un ton encourageant. On le couchera dans le Chaudron et le Chaudron lui redonnera la vie. " Elle y croyait, mais pas moi. Je croyais encore aux Dieux, mais pas que nous pouvions les mettre sous notre joug. arthur avait raison, pensai-je. Il fallait nous en remettre à nous, pas aux Dieux. Ils avaient leurs propres amusements, et nous devions nous réjouir de ne pas être leurs jouets.

Olwen s'arrêta à côté d'une mare, sous les arbres. " Il y a des castors ici

", dit-elle en scrutant l'eau piquetée de pluie et, comme je ne disais rien, elle leva les yeux et sourit. " Si tu continues à descendre le courant, Seigneur, tu tomberas sur un sentier. Suis-le jusqu'en bas de la colline et là, tu trouveras une route. "

J'empruntai le chemin, puis la route, pour émerger des collines près du fort romain de Cicucium où logeaient quelques familles inquiètes. Leurs hommes m'aperçurent et se postèrent au portail rompu, avec des lances et des chiens, mais je pataugeai dans le ruisseau et gravis tant bien que mal la colline, aussi lorsqu'ils virent que je n'avais pas d'intention mauvaise, ni d'armes, et n'étais visiblement pas l'éclaireur d'une bande de pillards, ils se contentèrent de me conspuer. Je ne me souvenais pas être resté aussi longtemps sans épée depuis ma petite enfance. Cela donne à un homme l'impression d'être nu.

Il me fallut deux jours pour rentrer, deux jours de sombres réflexions

sans réponse. Gwydre fut le premier a me voir descendre la rue principale d'Isca et il courut a ma rencontre. " Elle va mieux qu'avant-hier, Seigneur, cria-t-il.

- Pourtant, le mal a empiré. "

II hésita. " Oui. Mais il y a deux nuits, nous avons cru qu'elle 1

se rétablissait. " II me regardait avec inquiétude, ennuyé par mon air sinistre. " Et depuis, son état a régressé.

- Cela nous a tout de mame donné de l'espotf: " Gwydre essayait de m'encourager.

" Peut-atre ", répondis-je, bien que je n'en eusse plus. Je me rendis au chevet de Ceinwyn; elle me reconnut et tenta de sourire, mais la douleur continuait a croatre et ce sourire ressemblait a la grimace d'une tate de mort. Ses cheveux repoussaient un peu, mais ils étaient blancs. Je me penchai, tout crasseux que j'étais, et l'embrassai sur le front.

J'ôtai mes vatements, me lavai et me rasai, ceignis Hywelbane et partis a la recherche d'arthur. Je lui répétei ce que Nimue m'avait dit ; arthur n'avait pas de réponse, ou il ne voulut pas m'en donner. Il ne livrerait pas Gwydre, ce qui condamnait Ceinwyn, mais il ne pouvait pas me le dire en face. alors, il se mit en colère. " J'en ai plus qu'assez de ces inepties, Derfel !

- Des inepties qui torturent Ceinwyn, Seigneur.

- alors, nous devons la guérir ", dit-il, mais sa conscience le faisait hésiter. Il fronça les sourcils. " Tu crois que Gwydre revivra si on le met dans le Chaudron ? "

Je ne pouvais pas lui mentir. " Non, Seigneur.

- Moi non plus. " II appela Guenièvre, mais elle ne sut que nous proposer de consulter Taliesin.

Le barde écouta mon histoire. " Redites-moi les malédictions, Seigneur.

- La malédiction du feu, la malédiction de l'eau, la malédiction de l'épine noire et la sombre malédiction de l'autre Corps. "

II fit la grimace. " Les trois premières, je peux les dissiper, mais la

dernière ? Je ne connais personne qui puisse le faire.

- Et pourquoi ? demanda vivement Guenièvre.

- C'est le plus haut degré de la connaissance, Dame. Les études d'un druide ne se terminent pas avec son apprentissage, il continue à percer de nouveaux mystères. Je n'ai pas emprunté ce chemin. Ni, je suppose, aucun autre homme en Bretagne, sauf Merlin. L'autre Corps est une grande magie, et pour lutter contre elle, il faut en avoir une aussi grande. Hélas, ce n'est pas mon

cas. "

Je contemplai les nuages de pluie au-dessus des toits d'Isca. " Si je tranche la tate de Ceinwyn, dis-je à arthur, feras-tu de même avec la mienne, un battement de cœur plus tard ?

- Non, dit-il d'un air dégoûté.

- Seigneur ! le suppliai-je.

- Non ! " cria-t-il en colère. Ces histoires de magie le révélaient. Il voulait un monde régi par la raison et non par la magie, mais sa raison ne pouvait pas nous secourir.

alors Guenièvre dit d'une voix douce : " Morgane.

- quoi Morgane ? demanda arthur.

- Elle fut la prêtresse de Merlin avant Nimue. Si quelqu'un connaît la magie de Merlin, c'est Morgane. "

alors on convoqua Morgane. Elle entra en boitillant, environnée comme toujours d'une aura de colère. Son masque d'or scintillait tandis qu'elle nous regardait l'un après l'autre et, ne voyant aucun chrétien parmi nous, elle se signa. arthur lui offrit une chaise qu'elle refusa, signifiant ainsi qu'elle n'avait que peu de temps à nous consacrer. Depuis que son époux était parti pour le Gwent, Morgane s'activait dans un sanctuaire chrétien du nord d'Isca. Les malades s'y rendaient pour mourir et elle les soignait, les nourrissait, priait pour eux. aujourd'hui, on qualifie son mari de " saint ", mais des deux, aux yeux de Dieu, c'est son épouse la "

sainte "

arthur lui narra toute l'histoire et chaque révélation lui tira un

grognement, mais lorsqu'il évoqua la malédiction de l'autre Corps, elle se signa et cracha par la bouche de son masque. " que voulez-vous de moi ?

demanda-t-elle d'un ton belliqueux.

- Peux-tu contrecarrer la malédiction ? demanda Guenièvre.

- La prière le peut !

- Mais tu as prié, dit arthur, exaspéré, et l'évaque Emrys a prié. Tous les chrétiens d'Isca ont prié et Ceinwyn est toujours malade.

- Parce que c'est une paÛenne, vitupéra Morgane. Pourquoi Dieu gaspillerait-il sa miséricorde pour les paÛens alors qu'il doit veiller sur Son propre troupeau ?

- Tu n'as pas répondu a ma question ", dit froidement Guenièvre. Morgane et elle se détestaient, mais par amour pour arthur, elles affichaient une courtoisie glaciale quand elles se rencontraient.

Morgane demeura silencieuse un moment, puis hocha soudain la tate. " On peut dissiper la malédiction si l'on croit a ces superstitions.

- J'y crois, dis-je.

- Mais rien que d'y penser, c'est déjà un péché ! cria Morgane et elle se signa de nouveau.

3?7

- Votre Dieu vous pardonnera s°rement, dis-je.

- que sais-tu de mon Dieu, Derfel ? demanda-t-elle avec aigreur.

- Je sais, Dame, dis-je en essayant de me reméïafbrer toutes les choses que Galahad m'avait expliquées au cours" des années, que votre Dieu est un Dieu aimant, un Dieu qui pardonne, un Dieu qui a envoyé Son propre fils sur terre afin que les hommes ne souffrent plus. " Je me tus, mais Morgane ne répondit pas. " Je sais aussi, continuai-je doucement, que Nimue fait quelque chose de très mal dans les collines. "

Peut-atre, en prononçant ce nom, ai-je enfin persuadé Morgane ; elle en avait toujours voulu a cette femme plus jeune d'avoir usurpé sa place auprès de Merlin. " Est-ce une forme d'argile ? me demanda-t-elle. Pétrie avec le sang d'un enfant et la rosée, modelée pendant que le tonnerre gronde ?

- Tout juste. "

Elle frissonna, étendit les bras et pria en silence. aucun de nous ne parla. Sa prière dura longtemps, et peut-être souhaitait-elle qu'on renonce à tout espoir de se servir d'elle, mais comme nul ne quitta la cour, elle laissa retomber ses bras et se tourna de nouveau vers nous. " quels sortilèges utilise la sorcière ?

- Des baies, des esquilles d'os, des braises.

- Non, imbécile ! quels sortilèges ? Comment atteint-elle Ceinwyn ?

- Elle a une pierre précieuse d'une des bagues de Ceinwyn et l'une de mes capes.

- ah ! dit Morgane, intéressée en dépit du dégoût que lui inspirait la superstition païenne. Et pourquoi l'une de tes capes ?

- Je l'ignore.

- C'est simple, imbécile, pour que le mal passe par toi !

- Moi?

- Ne comprends-tu donc rien? dit-elle d'un ton brusque. Bien sûr qu'il passe par toi. Tu as conclu un pacte avec Nimue,

jadis ?

- Oui, répondis-je, en rougissant malgré moi.

- alors, quel en est le symbole ? Elle t'a donné un talisman ? Un bout d'os ? Un colifichet païen, à suspendre à ton cou ?

- Elle m'a donné ça ", dis-je en lui montrant la cicatrice, dans la paume de ma main gauche. Morgane la regarda attentivement, puis frissonna. Elle ne dit

rien.

" Dissipe le sort, Morgane ", la supplia arthur.

Elle resta de nouveau silencieuse, puis déclara : " C'est défendu de se maler de sorcellerie. Les saintes Ecritures nous disent qu'il ne faut pas souffrir qu'une sorcière vive.

- alors, dites-moi comment faire, la pria Taliesin.

- Toi ? s'écria Morgane. Toi ? Tu crois pouvoir conjurer la magie de Merlin ? Si ce doit être fait, alors que cela le soit dans les formes. /

- Par toi ? " demanda arthur, et Morgane gémit. Elle se signa de sa bonne main, puis secoua la tête et parut incapable d'ajouter un mot. arthur fronça les sourcils. " qu'est-ce que ton Dieu désire ?

- Vos ,mes ! cria Morgane.

- Vous voulez que je devienne chrétien ? " demandai-je. Le masque d'or marqué de la croix se releva soudain pour me faire face. " Oui, répondit-elle.

- D'accord ", répondis-je tout aussi laconiquement.

Elle pointa la main vers moi. " Tu te feras baptiser, Derfel ?

- Oui, Dame.

- Et tu jureras obéissance à mon époux ? " Cela m'arrata. Je la regardai fixement. " ¿ Sansum ? demandai-je d'une voix faible.

- C'est notre évêque ! insista Morgane. Son autorité vient de Dieu ! Je ne dissiperai la malédiction que si tu acceptes de lui jurer obéissance, et d'être baptisé. "

arthur plongea son regard dans le mien. Durant quelques battements de cœur, je ne pus avaler l'humiliation qu'exigeait Morgane, mais je pensai à Ceinwyn et hochai la tête. " Je le ferai. "

alors Morgane prit le risque d'encourir la colère de son Dieu et dissipa la malédiction.

Elle le fit l'après-midi même. Elle vint dans la cour du palais en robe noire, sans son masque afin que nous voyions tous l'horreur de son visage ravagé par le feu, rouge et couturé et strié et tordu. Elle était furieuse contre elle-même, mais tenue par sa promesse, elle mena la chose tambour battant. On alluma un brasier que l'on nourrit de charbon de bois ; pendant que le feu prenait, des esclaves amenèrent des paniers d'argile de potier et Morgane modela une silhouette de femme. Elle mélangea à l'argile

le sang d'un enfant mort dans la ville ce matin-là, et de la rosée qu'une esclave récupéra sur l'herbe mouillée de la cour. Le tonnerre ne grondait pas, mais Morgane dit qu'elle n'en avait pas besoin. Elle cracha sur l'horreur qu'elle avait faite. C'était une image grotesque,

une femme avec d'énormes seins, les jambes écartées, le vagin béant, et dans son ventre, Morgane creusa un trou qui, dit-elle, serait la matrice où elle déposerait le mal. arthur, Taliesin et Guenièvre la regardaient, captivés ; ensuite, elle fit trois fois le tour de la silhouette obscène. ayant accompli sa troisième révolution, elle s'arrêta, leva la tête vers les nuages et hurla. Un moment, je crus qu'elle souffrait tellement qu'elle ne pouvait pas continuer, que son Dieu lui ordonnait d'arrêter le rituel, mais elle tourna son visage tordu vers moi. " J'ai besoin du mal, maintenant.

- qu'est-ce que c'est ? " demandai-je.

La fente qui lui servait de bouche parut sourire. " Ta main, Derfel.

- Ma main ? "

Je vis que c'était bien un sourire. " La main qui te lie à Nimue. Par quoi crois-tu que le mal est canalisé ? Tu dois la couper, Derfel, et me la donner.

- Certainement que... commença à protester arthur.

- Tu me forces à pécher, cria Morgane en se tournant vers son frère, et tu mets ma sagesse en doute ?

- Non, se hâta de répliquer arthur.

- Moi, je m'en moque, si Derfel veut garder sa main, qu'il la garde.

Ceinwyn peut continuer à souffrir.

- Non, dis-je, non. "

Nous envoyâmes chercher Galahad et Culhwch, puis arthur nous emmena tous trois à sa forge où le feu brûlait jour et nuit. J'ôtai mon anneau d'amant et le donnai à Morridig, le forgeron d'arthur, lui demandant de le sceller sur le pommeau d'Hywel-bane. La bague, simple anneau de guerrier, était en fer, mais elle portait une croix en or que j'avais dérobée au Chaudron de Clyddno Eiddyn, et Ceinwyn portait la mame.

Nous plaçâmes un épais morceau de bois sur l'enclume. Galahad m'étreignit de toute sa force, je dénudai mon bras gauche et posai la main sur le billot improvisé. Culhwch empoigna mon avant-bras, non pour l'immobiliser, mais pour ce qu'il

devait faire, après. arthur leva Excalibur. " Tu es s'r, Derfel ?

- Vas-y, Seigneur. "

Les yeux écarquillés d'horreur, Morridig regarda la lame brillante frôler les chevrons, au-dessus de l'enclume. arthur s'arrata, puis frappa, une seule fois. Il frappa dur, et durant une seconde je n'éprouvai aucune souffrance, aucune, mais alors Culhwch prit mon poignet d'oa jaillissait le sang et le fourra dans les charbons ardents de la forge et c'est alors que la douleur me fouetta comme une lance vous transperce. Je hurlai ; ensuite, je ne me souviens de rien.

Plus tard, on me dit comment Morgane prit la main coupée, portant la cicatrice fatale, et l'enferma dans la matrice d'argile. Puis, avec un chant paÔen aussi vieux que le monde, elle ressortit la main ensanglantée par le vagin de la statue et la jeta dans le brasier.

Et c'est ainsi que je devins chrétien.

qUaTRIEME PaRTIE

LE DERNIER ENCHaNTEMENT

1

Le printemps est arrivé a Dinnewrac. Le monastère se réchauffe et le silence de nos prières est rompu par le balement des agneaux et le chant des alouettes. La oa la neige est restée si longtemps poussent des violettes blanches et des stellaires, mais le mieux de tout, c'est de savoir qu'Igraine a donné naissance a un enfant, un garçon, et que tous deux ont survécu. Dieu soit loué pour cela, ainsi que pour la douceur du temps, mais pour guère plus. Le printemps devrait atre la saison du bonheur, pourtant de sombres rumeurs courent sur l'ennemi.

Les Saxons sont de retour, bien que nous ignorions si les feux que nous avons vus hier soir, a l'horizon ouest, ont été allumés par leurs lanciers.

En tout cas, ces brasiers enflammaient le ciel nocturne comme un avant-goût de l'enfer. Un fermier est venu, a l'aube, nous apporter des b'ches de tilleul dont nous avons besoin pour fabriquer une nouvelle baratte, et il nous a dit que c'étaient des feux de pillards irlandais, mais nous en doutons car, depuis quelques semaines, il circule trop d'histoires de bandes de guerriers saxons. arthur avait réussi a garder l'ennemi a distance pendant toute une génération et, pour ce faire, enseigné le courage a nos rois, mais depuis nos chefs sont redevenus si

faibles ! Et maintenant, les SaÔ's réapparaissent, telle une peste.

Dafydd, le clerc du tribunal qui traduit ces parchemins en langue bretonne, est venu aujourd'hui chercher les tout derniers, et il m'a dit que les feux étaient presque certainement un méfait saxon ; il m'a ensuite informé qu'on avait donné le nom d'arthur au fils d'Igraine. arthur ap Brochvael ap Perddel ap Cuneglas, un beau nom, mame si Dafydd ne l'approuvait visiblement pas, et je

4q5

n'ai pas compris tout de suite pourquoi. C'est un petit bonhomme, qui ressemble un peu a Sansum, avec la mame expression affairée et les mames cheveux hérissés. Il s'est assis a ma fenatre pour lire mes parchemins et n'a cessé de ousser des exclamations de désapprobation et de secouer la tate devant mon écriture. " Pourquoi arthur a-t-il quitté la Dumnonie ? at-il fini par me demander.

- Parce que Meurig y tenait et qu'arthur n'avait jamais eu réellement envie de gouverner.

- Mais c'était irresponsable de sa part ! dit-il sévèrement.

- arthur n'était pas roi, et nos lois affirment que seuls les rois peuvent gouverner.

- On peut modifier les lois, répliqua Dafydd en fronçant le nez, je suis bien placé pour le savoir, et arthur aurait dû être roi.

- Je suis d'accord, mais il ne l'était pas. Il n'avait aucun droit légitime, Mordred, si.

- alors Gwydre non plus, objecta Dafydd.

- Oui, mais si Mordred était mort, Gwydre pouvait y prétendre autant qu'un autre, sauf arthur, bien sûr, mais arthur ne voulait pas être roi. " Je me demandais combien de fois j'avais déjà expliqué cela. "arthur s'est consacré a la Bretagne parce qu'il avait fait le serment de protéger Mordred, et lorsqu'il est parti en Silurie, il avait accompli tout ce qu'il s'était proposé de faire. Il avait uni les royaumes de Bretagne, apporté la justice a la Dumnonie et vaincu les Saxons. Il aurait pu résister a la demande que lui fit Meurig de renoncer au pouvoir, mais dans son cour, il ne le désirait pas, ce pouvoir, aussi a-t-il rendu la Dumnonie a son roi légitime, et vu se déliter toute son oeuvre.

- C'est pourquoi il aurait dû rester au pouvoir. " Je trouve que Dafydd ressemble beaucoup à saint Sansum, lorsqu'il se trompe, il ne veut jamais le reconnaître.

" Oui, dis-je, mais il était las. Il voulait que d'autres reprennent le fardeau. Si quelqu'un est à blâmer, c'est moi ! J'aurais dû rester en Dumnonie au lieu de passer tout ce temps à Isca. Mais à l'époque, personne ne voyait ce qui était en train d'arriver. aucun de nous ne s'est aperçu que Mordred faisait tout pour devenir un bon soldat, et après, il nous a convaincus qu'il mourrait bientôt et que Gwydre deviendrait roi. Et qu'alors tout irait bien. Nous vivions dans l'espoir et non dans le monde réel.

- Je continue à penser qu'Arthur nous a laissés tomber ", affirma Dafydd, d'un ton qui expliquait pourquoi il désapprouvait

le nom du nouvel Edling. Combien de fois avais-je été forcé d'écouter cette même condamnation d'Arthur ? Si seulement il était resté au pouvoir, disait-on, les Saxons auraient continué à nous payer un tribut et la Bretagne s'étendrait d'une mer à l'autre, mais quand il gouvernait la Bretagne, on grommelait aussi contre lui. Lorsqu'il donnait aux gens ce qu'ils désiraient, ils se plaignaient que ce n'était pas suffisant. Les chrétiens lui reprochaient de favoriser les païens, les païens lui reprochaient de tolérer les chrétiens, et tous les rois, sauf Cuneglas et Ongus Mac airem, le jalousaient. Le soutien d'Ongus ne pesait pas lourd, mais lorsque Cuneglas mourut, Arthur perdit son partisan royal le plus précieux. En outre, Arthur ne laissa jamais tomber personne. La Bretagne tomba d'elle-même. La Bretagne laissa les Saxons revenir en douce, les Bretons se chamaillaient entre eux et gémissaient que tout était de la faute d'Arthur. Arthur, qui leur avait donné la victoire !

Dafydd parcourut les dernières pages. " Est-ce que Ceinwyn s'est rétablie ?

- Oui, loué soit Dieu, et elle a vécu encore bien des années. " J'allais lui parler de ces derniers temps, mais je vis que cela ne l'intéressait pas, aussi je gardai mes souvenirs pour moi. Finalement, Ceinwyn mourut d'une fièvre. Je voulus brûler son cadavre, mais Sansum insista pour qu'elle soit enterrée à la façon chrétienne. Je lui cédai, mais un mois plus tard, je m'arrangeai pour que des hommes, fils et petits-fils de mes anciens lanciers, déterrent son corps et le brûlent sur un bon bûcher funéraire afin que son âme puisse rejoindre ses filles dans l'autre Monde, et ce péché ne me donne aucun regret. Je doute qu'un homme en fasse autant pour moi, mais peut-être Igraine, si elle lit ces mots, fera-t-elle édifier mon bon bûcher funéraire. Je prie pour qu'elle le fasse.

" Est-ce que tu changes l'histoire en la traduisant ? demandai-je a Dafydd.

- La changer ? " Il prit un air indigné. " Ma reine ne me laisserait pas changer une syllabe.

- Vraiment?

- Je peux corriger quelques fautes de grammaire, dit-il en rassemblant les peaux, mais rien d'autre. Je suppose que la fin de l'histoire est proche ?

- Oui.

- alors, je reviendrai dans une semaine. " Il mit les parchemins dans un sac et s'empressa de partir. Un instant plus tard, Sansum se précipita dans ma chambre. Il portait un étrange

paquet que je pris d'abord pour un b,ton enveloppé dans une vieille cape. "

Dafydd a-t-il apporté des nouvelles ?

- La reine va bien, ainsi que l'enfant. " Je décidai de ne pas révéler a l'évêque qu'on avait appelé le petit garçon afthur ; cela ne ferait que contrarier le saint et la vie est bien plus facile a Dinnewrac lorsque Sansum est de bonne humeur.

" J'ai parlé de nouvelles, me reprit-il sèchement, pas de bavardage de femmes a propos d'un bébé. Les feux ? Est-ce que Dafydd a parlé des feux ?

- Il n'en sait pas plus que nous, Monseigneur, mais le roi Brochvail croit que ce sont les Saxons.

- Dieu nous en préserve. " Sansum alla se poster a ma fenetre d'oa une traanée de fumée était encore visible a l'est. " Dieu et ses saints nous protègent ", pria-t-il, puis il alla déposer son étrange paquet sur mon bureau. Il déplia la cape et je vis, a mon grand étonnement, que c'était Hywelbane ; quoique au bord des larmes, je n'osai pas montrer mon émotion, mais me signai comme si j'étais choqué de voir apparaatre une arme dans notre couvent. "Les ennemis se rapprochent, dit Sansum pour expliquer la présence de l'épée.

- Je crains que vous n'ayez raison, Monseigneur.

- Et des ennemis, cela veut dire toujours plus d'hommes affamés dans nos collines, aussi le soir, tu monteras la garde au

monastère.

- qu'il en soit ainsi, Seigneur ", dis-je humblement. Moi ? Monter la garde ? J'ai des cheveux blancs, je suis vieux et faible. On pourrait tout aussi bien demander cela a un enfant qui commence a marcher, mais je ne protestai pas et, lorsque Sansum eut quitté la pièce, je tirai Hywelbane de son fourreau et me dis qu'elle était devenue bien lourde durant les longues années passées dans le Trésor du monastère. Lourde et peu maniable, mais c'était toujours mon épée, et je regardai attentivement les os de porc jaunis insérés dans sa garde, puis l'anneau d'amant attaché a son pommeau, et je vis, sur cette bague aplatie, les minuscules pépites d'or que j'avais dérobées au Chaudron, bien des années auparavant. Elle me rappelait tant d'histoires, cette épée. Il y avait un peu de rouille sur sa lame et je la grattai soigneusement avec le couteau qui me servait a tailler mes plumes, puis la serrai longuement dans mes bras, m'imaginant que j'étais de nouveau jeune et assez fort pour la brandir. Moi ? Monter la garde ? En réalité, Sansum ne voulait pas que

je monte la garde, mais plutôt que je me sacrifie comme un imbécile pendant qu'il s'enfuirait par la porte de derrière avec saint Tudwal et l'or du monastère. Mais si tel doit être mon destin, je ne me plaindrai pas.

J'aimerais mieux mourir comme mon père l'épée a la main, même si mon bras est faible et ma lame émoussée. Ce n'était pas le destin que Merlin, ou arthur, avait souhaité pour moi, mais c'est une bonne manière de mourir pour un soldat, et même si j'ai été moine durant des lustres, et chrétien depuis plus longtemps encore, dans mon pécheresse, je suis toujours un lancier de Mithra. aussi je baisai mon Hywelbane, content de la revoir après tant d'années.

Je vais dorénavant écrire avec mon épée a côté de moi et j'espère avoir le temps de terminer cette histoire d'arthur, mon seigneur, qui fut trahi, vilipendé et, après son départ, regretté comme nul autre homme ne le fut de toute l'histoire de la Bretagne.

après que l'on m'eut tranché la main, je fus en proie a une fièvre, et quand je me réveillai, Ceinwyn était assise a mon chevet. Tout d'abord, je ne la reconnus pas, car ses cheveux étaient courts et blancs comme la cendre. Mais c'était ma Ceinwyn, elle était vivante, elle

avait recouvré la santé, et quand elle vit la lumière dans mes yeux, elle se pencha et posa sa joue sur la mienne. Je passai le bras gauche autour de sa taille et découvris que je n'avais pas de main pour lui caresser le dos, seulement un moignon enveloppé dans un morceau de tissu ensanglanté. Je la sentais, et même elle me démangeait, mais en vérité, il n'y avait plus de main. On l'avait brulée.

Une semaine plus tard, je fus baptisé dans l'Usk. C'est l'évêque Emrys qui accomplit le rite, et lorsqu'il m'eut immergé dans l'eau froide, Ceinwyn qui m'avait suivi sur la berge boueuse insista pour l'âtre aussi. " J'irai où va mon homme ", dit-elle à Emrys, alors il croisa les mains de ma femme sur sa poitrine et il la plongea dans la rivière. Un chœur de femmes chanta pendant que l'on nous baptisait et, ce soir-là, vêtus de blanc, nous reçûmes pour la première fois le pain et le vin chrétiens. après la messe, Morgane exhiba un parchemin sur lequel elle avait rédigé ma promesse d'obéissance à son mari dans la foi chrétienne, et réclama que je le signe.

4q9

" J'ai déjà donné ma parole. - Tu signeras, Derfel, et jureras sur le crucifix. " Je soupirai et signai. Les chrétiens, semblait-il, ne faisaient plus confiance aux anciens serments, mais exigeaient le parchemin et l'encre. Je reconnus ainsi que Sansum était mon seigneur et, lorsque j'eus écrit mon nom, Ceinwyn insista pour y ajouter le sien. ainsi commença la seconde moitié de ma vie, au cours de laquelle je tins mon serment à Sansum, mais pas aussi bien que Morgane l'espérait. Si Sansum savait que j'ai écrit cette histoire, il interpréterait cela comme un manquement à ma promesse et me punirait, pourtant je m'en moque. J'ai commis beaucoup de péchés, mais je n'ai jamais manqué à ma parole.

après mon baptême, je m'étais plus ou moins attendu à une convocation de Sansum, qui était resté chez le roi Meurig, dans le Gwent, mais le Seigneur des Souris garda simplement ma promesse écrite et n'exigea rien, pas même de l'argent. Pas sur le

moment.

La cicatrisation de mon moignon fut lente, et mon insistance à m'exercer ne fit rien pour l'accélérer. au combat, on passe le bras gauche dans les deux encoches du bouclier et l'on saisit la poignée en bois, mais je n'avais plus de doigts pour le faire, aussi je fis remplacer les brides par des courroies pourvues de boucles que l'on pouvait attacher à mon avant-bras.

Je n'étais pas aussi bien protégé, mais c'était mieux que pas de bouclier du tout, et lorsque je me fus accoutumé aux courroies, je m'exerçai à l'épée avec Galahad, Culhwch et arthur. Je trouvai ce nouveau bouclier peu maniable, mais je pouvais tout de même continuer à me battre, même si après chaque assaut d'entraînement mon moignon saignait tant que Ceinwyn me grondait en changeant mon pansement.

La pleine lune arriva et je n'apportai ni épée ni victime à Nant Dduu. Je m'attendais à ce que Nimue se venge, mais rien ne vint. La fête de Beltain eut lieu une semaine après la pleine lune ; Ceinwyn et moi, obéissant aux ordres de Morgane, nous n'éteignâmes pas nos feux, et nous ne restâmes pas éveillés pour en allumer d'autres, mais Culhwch vint nous voir le lendemain matin avec un tison de son nouveau feu qu'il jeta dans notre feu. " Tu veux que je parte pour le Gwent, Derfel ? me demanda-t-il.

- Le Gwent ? Pourquoi ?

- Pour tuer ce petit crapaud, Sansum, je veux dire.

- Il ne me cause pas d'ennuis.

- Pourtant, il va le faire, grommela mon ami. Je n'arrive pas à t'imaginer chrétien. Tu te sens différent ?

- Non. "

Pauvre Culhwch. Il se réjouissait de voir Ceinwyn en bonne santé, mais haïssait le marché que nous avions passé avec Morgane. Il se demandait, comme beaucoup d'autres, pourquoi je ne trahissais pas ma promesse d'obéissance à Sansum, mais je craignais, si je le faisais, que la maladie resurgisse, aussi y demeurai-je fidèle. Avec le temps, cette obéissance devint une habitude, si bien qu'après la mort de Ceinwyn, je découvris que je n'avais pas envie de me libérer de mon serment, même si la disparition de ma femme desserrait l'emprise qu'il avait sur moi.

Mais en ce jour où le feu nouveau réchauffait les foyers refroidis, tout cela appartenait encore à un lointain avenir inconnu. Ce fut une belle journée de soleil et de floraison. Je me souviens que nous avions acheté

des oisons au marché, ce matin-là, pensant que nos petits-enfants s'amuseraient à les voir grandir sur la petite mare, derrière notre maison ; ensuite, je me rendis en compagnie de Galahad à

l'amphithéâtre où je m'exerçais de nouveau avec mon bouclier peu maniable. Nous étions les seuls lanciers présents, car la plupart des autres se remettaient encore d'une nuit de beuverie. " Les oisons, ce n'est pas une bonne idée, dit Galahad en frappant mon bouclier avec la hampe de sa lance.

- Pourquoi ça ?

- En grandissant, ils deviendront querelleurs.

- Tu veux rire. Ils deviendront un souper. "

Gwydre nous interrompit en apportant une convocation de son père, et nous revanmes en ville sans nous presser, pour apprendre qu'Arthur s'était rendu au palais d'Emrys. En chemise et pantalon de tartan, il était penché sur une grande table couverte de planures de bois où l'évêque avait dressé des listes de lanciers, d'armes et de bateaux. Arthur leva les yeux quand nous entrâmes et, durant un battement de cœur, il demeura silencieux, mais je me souviens que son visage à la barbe grise arborait une expression sinistre.

Puis il dit seulement : " La guerre. "

Galahad se signa tandis que moi, encore habité par les anciennes coutumes, je touchai la garde d'Hywelbane. " La guerre ? demandai-je.

- Mordred marche sur nous, dit Arthur. Il vient nous attaquer ! Meurig lui a donné la permission de traverser le Gwent.

411

- avec trois cent cinquante lanciers, nous a-t-on dit ", ajouta Emrys.

Je crois encore, aujourd'hui, que c'est Sansum qui a persuadé Meurig de trahir Arthur. Je n'en ai pas la preuve et Plvague l'a toujours nié, mais ce plan empestait la ruse du Seigneur des Souris. Il est vrai que Sansum nous avait avertis qu'une telle attaque était possible, mais il s'était toujours montré prudent dans ses trahisons, et si Arthur avait gagné la bataille que l'évêque espérait en secret voir mener à Isca, il aurait voulu lui soutirer une récompense. Il n'en attendait sûrement pas de Mordred, car son plan avantageait surtout Meurig. que Mordred et Arthur se battent à mort, et Meurig pourrait s'emparer de la Dumnonie que le Seigneur des Souris gouvernerait en son nom.

Et Meurig voulait la Dumnonie. Il convoitait ses riches exploitations agricoles et ses villes fortunées, aussi favorisa-t-il la guerre, bien qu'il

le ni,t énergiquement. Si Mordred voulait rendre visite a son oncle, disait-il, a quel titre aurait-il pu l'en empêcher ? Et si Mordred souhaitait s'entourer de trois cent cinquante lanciers, comment refuser a un roi de passer avec ses gardes ? aussi donna-t-il a Mordred la permission qu'il désirait et, lorsque nous entendames parler pour la première fois de l'attaque, l'avant-garde de l'armée de Mordred avait déjà dépassé Glevum et ses cavaliers fondaient vers nous a toute allure.

C'est donc par une traîtrise, et pour satisfaire l'ambition d'un roi faible, que la dernière guerre d'arthur commença.

Nous étions prats. Nous nous attendions depuis plusieurs semaines a cet assaut, et mame si le moment choisi par Mordred nous surprit, nos plans étaient faits. Nous allions traverser la mer de Severn et marcher jusqu'a Durnovarie oa nous espérions rejoindre les hommes de Sagramor. Nos forces ainsi réunies, nous suivrions l'ours d'arthur vers le nord afin d'affronter Mordred a son retour de Silurie. Nous comptions nous battre, nous espérions gagner, et proclamer ensuite Gwydre roi de Dumnonie a Caer Cadarn. C'était la mame vieille histoire : plus qu'une bataille et tout changerait.

On envoya des messagers sur la côte, demander que chaque bateau de pache silurien cingle vers Isca, et tandis que les embarcations remontaient la rivière a la rame, aidées par la marée

montante, nous prépar,mes notre départ précipité. On aiguisa les épées et les lances, on polit les armures et on chargea la nourriture dans des paniers ou des sacs. On emballa les trésors des trois palais ainsi que les pièces de la trésorerie, puis on avertit les habitants qu'ils devaient se préparer a fuir vers l'ouest avant l'arrivée des hommes de Mordred.

Le lendemain matin, nous avions vingt-sept bateaux de pache amarrés sous le pont romain d'Isca. Cent soixante-trois lanciers étaient prats a embarquer et la plupart d'entre eux avaient une famille, mais tout ce monde trouva place dans les embarcations. Nous f'mes obligés de laisser nos montures, car arthur avait découvert que les chevaux n'avaient pas le pied marin.

Pendant que j'allais rendre visite a Nimue, il avait tenté d'en faire monter a bord d'un des bateaux, mais les animaux s'affolaient des vagues les plus douces, et l'un d'eux avait mame tenté de s'enfuir en brisant la coque a coups de sabots, si bien que la veille de notre départ, nous les conduisames dans les p,turages d'une lointaine ferme

et nous nous promames de revenir les chercher après que Gwydre aurait été couronné roi. Seule Morgane refusa de s'embarquer avec nous et partit rejoindre son époux dans le Gwent.

Nous commenç,mes a charger les bateaux a l'aube. D'abord, nous plaç,mes l'or a fond de cale, et dessus nous empil,mes nos armures et les aliments, puis, sous un ciel gris, par un vent vif et frais, nous commenç,mes a embarquer. La plupart des barques pouvaient transporter dix ou onze hommes, et une fois pleine, chacune d'elles gagnait le milieu de la rivière et y jetait l'ancre en attendant que la flotte tout entière puisse prendre le départ.

L'ennemi survint juste comme nous chargions le dernier bateau. C'était le plus grand de tous et il appartenait a Balig, le mari de ma sour. Il y avait a bord arthur, Guenièvre, Gwydre, Morwenna et ses enfants, Galahad, Taliesin, Ceinwyn et moi, ainsi que Culhwch, l'unique épouse qui lui restait et deux de ses fils. La bannière d'arthur flottait a sa haute proue et l'étendard de Gwydre claquait a la poupe. Nous étions pleins d'entrain car nous partions afin de donner a Gwydre son royaume, mais juste au moment oa Balig criait a Hygwydd de se h,ter d'embarquer, l'ennemi arriva.

Le serviteur d'arthur ramenait du palais le dernier ballot et il n'était qu'a cinquante pas de la rive lorsqu'il regarda derrière lui et vit les cavaliers surgir des portes de la ville. ¿ peine eut-il le temps de l,cher son paquet et de tirer a demi son épée que déjà

413

les chevaux l'avaient rejoint et qu'une lance lui transperçait le cou.

Balig jeta la passerelle par-dessus bord, tira un couteau de sa ceinture et coupa la corde d'amarrage de la poupe. S"ft homme d'équipage saxon rejeta celle de la proue et notre bateau s'engagea dans le courant au moment oa les cavaliers atteignaient la berge. arthur, debout, horrifié, regardait mourir Hygwydd, mais moi, j'observais l'amphithé,tre oa une horde était apparue.

Ce n'était pas l'armée de Mordred, mais un essaim de déments, une ruée t

,tonnante d'atres vo°tés, estropiés et amers qui déferlaient autour des arches de pierre et descendaient vers la rivière en poussant de petits glapissements. Ils étaient en haillons, les cheveux hérissés, les yeux pleins d'une rage fanatique. C'était l'armée démente de Nimue. La plupart n'avaient pour toute arme que des b,tons, mame si quelques-

uns brandissaient une lance. Les cavaliers, eux, portaient lances et boucliers, et ils n'étaient pas fous. C'étaient les fugitifs des Bloodshields de Diwrnach qui arboraient encore leurs capes noires en lambeaux et leurs boucliers barbouillés de sang, et les déments se dispersèrent devant eux lorsqu'ils éperonnèrent leurs montures pour demeurer a notre hauteur, sur la rive.

Certains fous tombèrent sous les sabots des chevaux, mais des douzaines d'autres plongèrent dans la rivière et nagèrent maladroitement vers nos barques. arthur cria aux bateliers de couper les cordes de leurs ancres ; une par une les embarcations lourdement chargées se libérèrent et commencèrent a dériver. Certains équipages rechignèrent a abandonner les lourdes pierres qui leur servaient d'ancres et essayèrent de les hisser a bord, si bien que les bateaux qui partaient heurtèrent les leurs tandis que les tristes déments battaient désespérément des pieds et des jambes pour nous rejoindre. " Les hampes ! " cria arthur et, saisissant sa lance, il la retourna et frappa un nageur a la tate.

" Les rames ! " hurla Balig, mais personne ne l'écoutait. Nous étions trop occupés a repousser les fous. De mon unique main, je m'efforçai d'en couler le plus possible, mais l'un d'eux saisit la hampe de ma lance et faillit me précipiter dans l'eau. Je lui abandonnai l'arme, tirai Hywelbane et frappai. Le premier sang coula

sur la rivière.

Les disciples hululants et cabriolants de Nimue pullulaient maintenant sur la berge. Certains nous jetaient des lances, mais la plupart se contentaient de crier leur haine alors que d'autres s'engageaient dans la rivière a la suite des nageurs. Un homme aux longs cheveux, doté d'un bec de lièvre, tenta de se hisser a la poupe, mais le marinier saxon lui donna un coup de pied dans la figure, puis un second jusqu'a ce qu'il retombe a l'eau. Taliesin avait trouvé une lance et repoussait d'autres nageurs de sa pointe. En aval, une de nos embarcations s'échoua sur la rive boueuse et l'équipage tenta désespérément de se dégager, mais les lanciers de Nimue réussirent a grimper a bord. Ils étaient menés par des Bloodshields et ces tueurs expérimentés chargèrent a la lance d'un bout a l'autre du pont en poussant des cris de défi. C'était le bateau d'Emrys et je vis l'évaque aux cheveux blancs tenter de parer le coup avec son épée, mais il fut tué et une douzaine de fous suivirent les Bloodshields sur le pont glissant. La femme de l'évaque n'eut que le temps de pousser un cri, puis fut sauvagement massacrée. Les couteaux tailladaient et lacéraient et éven-traient, le sang dégoulinait des dalots pour s'écouler vers la mer. Un homme

portant une tunique en peau de daim se posta en équilibre a la poupe du bateau capturé et, lorsque nous passâmes, sauta vers notre plat-bord. Gwydre leva sa lance et l'homme hurla en s'empalant sur la longue lame. Je vois encore ses mains empoigner la hampe tandis que son corps se tordait sur la pointe, puis Gwydre lâcha l'arme, laissant l'homme tomber dans la rivière, et il tira son épée. Sa mère lardait de coups de lance les bras qui battaient l'eau. Des mains s'accrochèrent a notre plat-bord et nous les piétinâmes, ou les tranchâmes avec nos épées et, peu a peu, notre bateau s'éloigna des assaillants.

Toutes les embarcations dérivaienent maintenant, certaines par le travers, d'autres la poupe la première, les bateliers sacraient et s'injuriaient, ou criaient aux lancers de ramer. Une lance jetée de la rive heurta notre coque, puis les premières flèches volèrent. C'étaient des traits de chasseurs, qui bourdonnaient en filant au-dessus de nos tates.

" Les boucliers ", cria arthur et nous formâmes un mur le long du plat-bord. Les flèches s'y fichèrent. J'étais accroupi a côté de Balig, nous protégeant tous deux, et mon bouclier frissonnait lorsque les petits traits faisaient mouche.

Nous fûmes sauvés par le rapide courant de la rivière et la marée descendante qui emportèrent vers l'aval, hors de portée des archers, notre masse d'embarcations enchevâtrées. La horde en folie nous suivit, mais a l'ouest de l'amphithéâtre s'étendait une tourbière qui ralentit nos poursuivants et nous laissa le temps

415

de mettre enfin de l'ordre dans notre chaos. Les cris des assaillants nous atteignaient encore, leurs corps dérivaienent dans le courant a côté de notre petite flotte, mais nous avions des rames et nous pûmes faire pivoter le bateau et suivre les autres vers la mer. Nos deux bannières étaient lardées de flèches. " qui sont ces gens ? demanda arthur.

- L'armée de Nimue ", dis-je amèrement. Ses sortilèges ayant échoué grâces a Morgane, elle avait lâché sur nous ses disciples pour qu'ils s'emparent d'Excalibur et de Gwydre.

" Pourquoi ne les avons-nous pas vus arriver ? s'enquit arthur.

- Un sort de dissimulation, Seigneur ? " suggéra Taliesin, et je me souvins combien de fois Nimue avait utilisé ce genre

d'enchantement.

Galahad se railla de l'explication paÛenne. " Ils ont marché de nuit et se sont cachés dans les bois jusqu'a ce que nous soyons prats, et nous étions trop affairés pour les chercher.

- La chienne combattrait peut-etre Mordred a notre place, suggéra Culhwch.

- Non, elle va se joindre a lui ", dis-je.

Mais Nimue n'en avait pas terminé avec nous. Des cavaliers galopaient sur la route qui longeait le marais, et une horde de piétons les suivait. La rivière ne coulait pas droit a la mer, mais dessinait de larges méandres dans la plaine côtière, et je savais qu'a chaque tournant vers l'ouest, l'ennemi nous attendrait en

embuscade.

C'est ce qu'ils firent, en effet, mais la rivière s'élargissait en approchant de la mer et l'eau coulait plus vite, si bien qu'a chaque coude nous passâmes devant eux en toute sécurité. Les cavaliers nous criaient des injures, puis galopaient pour rejoindre la prochaine boucle d'oà ils pourraient nous jeter leurs lances et leurs flèches. Juste avant l'estuaire, la rivière coulait en ligne droite, et l'ennemi resta tout du long a notre hauteur ; c'est alors que j'aperçus Nimue en personne. Elle montait un cheval blanc, portait une robe blanche et avait tondus ses cheveux sur le devant, comme un druide. Elle tenait le bâton de Merlin et avait ceint une épée. Elle nous cria quelque chose, mais le vent emporta ses paroles, puis la rivière tourna vers l'est et nous nous éloignâmes d'elle entre les rives couvertes de roseaux. Nimue éperonna sa monture vers l'estuaire du fleuve.

" Nous sommes saufs maintenant ", dit arthur. Nous sentions la mer, des goélands criaient au-dessus de nos têtes, devant nous grondait le bruit éternel des vagues se brisant sur le rivage ; Balig et le Saxon attachèrent la vergue de la voile aux cordes qui la hisseraient en haut du mât. Il restait un dernier long méandre a parcourir, une dernière rencontre avec les cavaliers de Nimue a endurer, puis nous serions entraînés sur la mer de Severn.

" Combien d'hommes avons-nous perdus ? " s'enquit arthur, et nous échange

âmes des questions et des réponses avec le reste de la flotte. Deux hommes avaient été abattus par des flèches et l'équipage du seul bâtiment échoué

avait été massacré, mais la plus grande partie de notre petite armée était sauve. " Pauvre Emrys, dit arthur, qui demeura silencieux un moment, puis repoussa cette mélancolie. Dans trois jours, nous aurons rejoint Sagramor.

" Il lui avait envoyé des messagers et, maintenant que l'armée de Mordred avait quitté la Dumnonie, plus rien ne devait empacher le Numide de nous rejoindre. " Nous aurons une armée, peu nombreuse mais expérimentée. assez pour vaincre Mordred, et nous pourrons tout recommencer a zéro.

- Recommencer a zéro ? demandai-je.

- Repousser une fois de plus Gerdic et fourrer un peu de bon sens dans la tate de Meurig. " Il rit amèrement. " Il y a toujours une autre bataille a mener. L'as-tu remarqué ? Lorsqu'on croit que tout est réglé, les choses recommencent a bouillonner. " Il toucha la garde d'Excalibur. " Pauvre Hygwydd. Il va me manquer.

- Moi aussi, je vais te manquer, Seigneur ", dis-je, tristement. Le moignon de mon poignet gauche m'élançait douloureusement et ma main absente me démangeait sans que je puisse expliquer pourquoi ; la sensation était si réelle que j'essayais sans cesse de me gratter.

" Tu vas me manquer ? demanda arthur, un sourcil levé.

- quand Sansum me convoquera.

- ah ! Le Seigneur des Souris. " Il m'offrit un bref sourire. " Je pense qu'il voudra revenir en Dumnonie, n'est-ce pas ? Je ne le vois pas monter en grade dans le Gwent, ils ont déjà beaucoup trop d'évaques. Non, il voudra revenir et la pauvre Morgane voudra récupérer le sanctuaire d'Ynys Wydryn, aussi je conclurai un marché avec eux. Ton ,me contre la promesse que fera Gwydre de les laisser vivre en Dumnonie. Ne t'inquiète pas, Derfel, nous te libérerons de ton serment. " Il me donna une grande claque sur l'épaule) puis alla rejoindre Guenièvre assise au pied du m,t.

417

Balig arracha une flèche de l'étambot, en détacha la pointe en fer qu'il fourra dans une poche oa il conservait divers biens précieux, puis jeta la hampe emplumée dans la mer. " J'aime pas ça ", dit-il en désignant l'ouest d'un coup de menf5n. Je me retournai et vis qu'il y avait des nuages noirs loin en mer. " De la pluie ? demandai-je.

- «a peut aussi aître un coup d'vent, dit-il d'un ton inquiétant, puis il cracha par-dessus bord pour conjurer le mauvais sort. Mais on n'a pas b'soin d'aller en haute mer. On y échappera p't'at'. " Il se pencha sur le gouvernail tandis que le bateau franchissait le dernier grand méandre de la rivière. Nous cinglions plein ouest maintenant, face au vent, et la surface de l'eau clapotait de petites vagues cratées de blanc qui se brisaient sur notre proue et éclaboussaient tout le pont. La voile n'était pas encore hissée. " Souquez ferme ! " cria Balig a nos rameurs. Le Saxon avait un aviron, Galahad aussi, Taliesin et Culhwch occupaient le banc du milieu, et les deux fils de Culhwch complétaient l'équipage. Les six hommes ramaient de toutes leurs forces, luttant contre le vent, mais le courant et la marée nous aidaient encore. ȝ la proue et a la poupe, les bannières claquaient, faisant cliqueter les flèches fichées dedans.

Devant nous, la rivière obliquait vers le sud et c'était la que Balig hisserait la voile afin que le vent nous aide a descendre le long estuaire.

Une fois en mer, il nous faudrait demeurer a l'intérieur du chenal marqué

par des brins d'osier, qui courait entre de vastes bas-fonds, jusqu'a ce que nous atteignions les eaux profondes oa nous pourrions nous détourner du vent pour rejoindre a toute allure la côte dumnonienne. " La traversée s'ra pas trop longue, dit Balig pour nous réconforter, en jetant un coup d'oil aux nuages, non pas trop. On devrait le prendre d'vitesse, ce p'tit vent.

- Les bateaux arriveront-ils a rester ensemble ? demandai-je.

- Plus ou moins. " Il montra d'un brusque mouvement de tate l'embarcation qui était juste devant nous. " Ce vieux baquet, y va rester a la traane.

Comme une truie pleine, qu'il avance, mais plus ou moins, plus ou moins. "

Les cavaliers de Nimue nous attendaient sur une langue de terre, la oa la rivière tournait en direction de la mer. En nous voyant arriver, elle sortit de la masse des lanciers et poussa son cheval dans l'eau peu profonde. Comme nous nous rapprochions, je vis deux de ses hommes traaner un captif dans les bas-fonds, a côté d'elle.

D'abord, je crus qu'il s'agissait d'un de nos hommes fait prisonnier sur le bateau échoué, puis je vis que c'était Merlin. On lui avait coupé la

barbe et sa chevelure blanche ébouriffée flottait comme une loque dans le vent de plus en plus fort. Le druide regardait dans notre direction, sans nous voir, mais j'aurais juré qu'il souriait. Je ne distinguais pas bien son visage, car la distance était trop grande, mais je jure qu'il souriait tandis qu'on le poussait dans les petites vagues. Il savait ce qui allait arriver.

Et soudain, moi aussi, pourtant je ne pouvais rien faire pour l'empêcher.

Nimue avait été apportée par la mer, tout enfant. Les trafiquants d'esclaves qui l'avaient capturée en Démétie traversaient la mer de Severn pour se rendre en Dumnonie, mais une tempête les surprit en cours de route et tous les vaisseaux sombrèrent. Les équipages et leurs captifs se noyèrent, tous sauf Nimue qui vint s'échouer sur le rivage rocheux d'Ynys Wair. Merlin, qui secourut l'enfant, l'appela Vivienne parce que Manawydan, le Dieu de la mer, devait l'aimer, et Vivienne est un nom qui lui appartient. Nimue, la revache, refusa toujours de le porter, mais je m'en souvins alors, ainsi que de cet amour que Manawydan lui portait, et je compris qu'elle allait requérir l'aide du dieu pour nous infliger une terrible malédiction.

" qu'est-ce qu'elle fait ? demanda arthur.

- Ne regarde pas, Seigneur. "

Les deux lanciers étaient retournés sur la berge, laissant Merlin aveugle seul à côté du cheval de Nimue. Il ne tenta pas de s'échapper. Il demeura simplement là, ses cheveux blancs flottant au vent, tandis que Nimue tirait un poignard de son ceinturon. C'était le Couteau de Laufrodedd.

" Non ! " cria arthur, mais le vent renvoya sa protestation dans le sillage de nos bateaux, vers les marais et les roseaux, vers nulle part. " Non ! "

cria-t-il de nouveau.

Nimue pointa son bâton de druide vers l'ouest, renversa la tête en arrière et hurla. Merlin ne bougeait toujours pas. Notre flotte défila devant eux, chaque embarcation passant près des bas-fonds où se tenait le cheval de Nimue, avant d'être emportée brusquement vers le sud lorsque les marins hissaient les voiles. Nimue attendit que notre bateau où flottaient les étendards se rapproche, puis baissa la tête et nous regarda de son œil unique. Elle souriait, et Merlin aussi. J'étais maintenant assez près pour voir distincte-419

ment qu'il souriait toujours tandis que Nimue se penchait sur sa selle, le couteau brandi. Un unique coup suffit.

Et la longue chevelure blanche, la longue robe blanche de Merlin, devinrent rouges. *

Nimue hurla de nouveau. Je l'avais entendue crier maintes fois, mais jamais ainsi, car dans ce hurlement, l'angoisse se malait au triomphe. Elle avait lancé son sortilège.

Elle se laissa glisser de sa selle et lacha le b,ton. La mort de Merlin avait d'atre prompte, mais son corps tressautait encore dans les petites vagues et durant quelques battements de cour, on eut l'impression que Nimue luttait avec son cadavre. Le sang avait éclaboussé sa robe et tout ce rouge fut aussitôt dilué par la mer lorsqu'elle poussa avec peine le corps de Merlin dans l'eau. Pour finir, enfin libéré de la vase, il flotta et elle l'envoya loin dans le courant, comme un cadeau a son seigneur, Manawydan.

Et quel don elle lui faisait la. Le corps d'un druide est une magie puissante, la plus puissante que puisse posséder ce pauvre monde, et Merlin était le dernier, le plus grand des druides. D'autres vinrent après lui, bien s'r, mais aucun n'avait ses connaissances, aucun n'avait sa sagesse, et aucun n'avait la moitié de sa puissance. Et tout cela était maintenant sacrifié pour un unique sortilège, une seule incantation destinée au Dieu de la mer qui avait sauvé Nimue, tant d'années auparavant.

Elle reprit le b,ton qui flottait sur les vagues et le pointa sur notre bateau, puis éclata de rire. Rejetant la tate en arrière, elle rit comme les fous qui l'avaient suivie depuis les montagnes jusqu'a cette mise a mort, dans les eaux. " Vous survivrez ! lança-t-elle a notre bateau, et nous nous rencontrerons de nouveau ! " Balig hissa la voile, le vent s'en empara et nous lança dans

l'estuaire. Silencieux, nous fixions toujours Nimue, et l'endroit oa, blanc dans le tumulte des vagues grises, le corps de Merlin nous suivait vers les grands fonds de l'océan. Oa Manawydan nous attendait.

Nous tourn,mes notre bateau vers le sud-est, le vent s'engouffra dans la voile loqueteuse, et mon estomac se souleva a chaque coup de roulis.

Balig luttait avec le gouvernail. Nous avions rentré les rames, laissant la brise faire tout le travail, pourtant la forte marée jouait tan

contre nous et ne cessait de repousser la proue ronde du bateau vers le sud ; alors, le vent faisait battre la voile et le gouvernail ployait de façon alarmante, mais lentement l'embarcation reprenait sa route, la voile claquait comme un grand fouet en se gonflant de nouveau, l'avant plongeait dans le creux d'une vague, mon estomac se soulevait et la bile me montait à la gorge.

Le ciel s'obscurcit. Balig leva les yeux vers les nuages, cracha, puis tira de nouveau sur Paviron-gouvernail.xLa première averse survint, de grosses gouttes qui éclaboussaient le pont et noircissaient la voile sale.

" Rentrez ces bannières ! " cria Balig. Galahad ferla celle de l'avant pendant que je luttais pour détacher celle de l'arrière. Gwydre m'aida à la descendre et perdit l'équilibre lorsque le bateau bascula sur la crate d'une vague. Il tomba contre le plat-bord tandis que l'eau passait pardessus la proue. " ...copez ! cria Balig. ...copez ! "

Le vent devenait plus fort. Je vomis par-dessus la hanche du bateau, puis relevai la tête pour voir le reste de la flotte lancé dans un cauchemar gris d'eau tourmentée et d'embruns volant. J'entendis un craquement au-dessus de moi et, levant les yeux, vis que notre voile s'était fendue en deux. Balig jura. Derrière nous, le rivage n'était plus qu'une ligne sombre tandis que, plus loin, éclairées par le soleil, les collines de Silurie verdoyaient ; autour de nous, tout n'était que ténèbres trempées et inquiétantes.

" ...copez ! " cria de nouveau Balig, et ceux qui étaient dans le ventre du bateau se servirent de leur casques pour recueillir l'eau qui menaçait notre cargaison d'objets précieux, d'armures et de vivres.

Puis la tempête éclata. Jusqu'alors, nous n'avions souffert que de ses effets avant-coureurs, mais maintenant le vent hululait sur la mer, la pluie cinglante frappait dru l'écume des vagues blanchies. Je perdis de vue les autres bateaux, tant l'averse était dense, et le ciel obscur. Le rivage disparut ; tout ce que je pouvais distinguer, c'était un cauchemar de vagues courtes, hautes, cratées de blanc, dont l'eau volait pour tremper notre embarcation. La voile se flagella elle-même jusqu'à se mettre en lambeaux qui flottèrent de l'espar comme des bannières déchirées. Le tonnerre déchira le ciel, le bateau dégringola de la crate d'une vague et je vis l'eau, verte et noire, monter pour se répandre d'un plat-bord à l'autre, mais je ne sais comment, Balig plongea la proue dans la vague et la mer hésita au bord de la coque, puis retomba tandis que nous nous élevions vers une autre crate torturée par le vent.

" allégez le bateau ! " hurla Balig pour couvrir le hurlement de la tempête.

Nous jetâmes l'or par-dessus bord. Nous nous délestâmes du trésor d'arthur, et du mien, et du trésor de Gwydre et de celui de Culhwch. Nous donnâmes tout à Manawydan, - déversant pièces et coupes et chandeliers et lingots dans sa gueule avide, et il en voulait toujours plus, aussi nous jetâmes à la mer les paniers de nourriture et les bannières roulées, mais arthur ne voulut pas lui donner son armure, ni moi la mienne, aussi nous les cachâmes ainsi que nos armes dans la minuscule cabine, sous la dunette, et à la place, nous lançâmes les pierres qui servaient de lest au navire. Nous titubions sur le pont incliné comme des hommes ivres, secoués par les vagues, nos pieds glissaient dans un mélange d'eau et de vomis. Morwenna étreignit ses enfants, Ceinwyn et Guenièvre priaient, Taliesin écopait avec un casque tandis que Culhwch et Galahad aidaient Balig et le Saxon à amener les restes de voilure. Ils la jetèrent par-dessus bord, espars et tout, mais attachèrent ces débris à une longue corde de crin qu'ils nouèrent autour de l'étambot, et la traction du mât et de la voile fit tourner la proue de notre bateau dans le vent, si bien que nous fâmes face à la tempête et chevauchâmes sa colère en grandes embardées qui nous faisaient piquer du nez.

" Jamais vu une tempête arriver aussi vite ! " me cria Balig. Pas étonnant.

Elle n'avait rien d'ordinaire, c'était une fureur provoquée par la mort d'un druide, et le monde faisait hurler l'air et la mer dans nos oreilles, tandis que notre navire qui craquait s'élevait et retombait sous le talonnement des vagues. L'eau giclait entre les planches de la coque, mais nous recopions aussi vite qu'elle arrivait.

Puis, sur la crête d'une vague, j'aperçus les premières épaves et, un peu plus tard, un homme qui nageait. Il essaya d'appeler au secours, mais la mer l'engloutit. La destruction de la flotte d'arthur avait commencé.

Parfois, lorsqu'une rafale de vent passait et que l'atmosphère se dégageait momentanément, on pouvait voir des hommes écopant frénétiquement, et constater combien les navires avançaient pesamment dans le tumulte, puis la tempête nous aveuglait de nouveau, et quand elle s'éclaircissait encore, il n'y avait plus de bateau visible, juste des morceaux de bois qui surnageaient. La flotte d'arthur,

b,timent après b,timent, sombra, hommes et femmes furent noyés. Ceux qui portaient leur armure moururent les premiers.

Et pendant tout ce temps, juste derrière l'épave de notre voile secouée par la mer que notre bateau traanait péniblement, le corps de Merlin nous suivait. Il apparut peu après que nous e'mes jeté notre gréement par-dessus bord, puis demeura avec nous, et tantôt je voyais sa robe blanche sur la face d'une vague, tantôt elle disparaissait pour réapparaatre bientôt dans le mouvement incessant de la mer. Une fois, ce fut comme s'il sortait la tate de l'eau, et je constatai que la plaie de sa gorge avait été lavée de son sang par l'océan et que ses orbites vides nous regardaient fixement, mais les vagues le recouvrirent et je touchai un clou de l'étambot en suppliant Manawydan de coucher le druide dans le lit de la mer. Prends-le, priai-je, et envoie son ,me dans l'autre Monde, mais chaque fois que je regardais, il était encore la, ses cheveux blancs déployés autour de sa tate sur la mer qui tourbillonnait.

Merlin était la, mais pas les bateaux. Nous scrutions au travers de la pluie et des embruns, mais il n'y avait plus autour de nous qu'un ciel noir bouillonnant, une mer grise a l'écume d'un blanc sale, des débris, et Merlin, toujours Merlin ; je pense qu'il nous protégeait, non parce qu'il voulait nous sauver, mais parce que Nimue n'en avait pas terminé avec nous.

Notre bateau transportait ce qu'elle désirait le plus, aussi devait-il atre préservé dans les eaux de Manawydan.

Merlin ne disparut que lorsque la tempate elle-mame se fut évanouie. Je vis une dernière fois son visage, puis il s'enfonça. Durant un battement de cour, une forme blanche aux bras étendus demeura au cour vert d'une vague, puis plus rien. avec sa disparition, la malveillance du vent mourut et la pluie cessa.

La mer nous secouait toujours, mais l'air s'éclaircit, les nuages passèrent du noir au gris, puis au blanc cassé, et tout autour de nous, la mer était vide. Il ne restait plus que notre bateau, et comme arthur scrutait les vagues grises, je vis des larmes dans ses yeux. Ses hommes étaient partis retrouver Manawydan, jusqu'au dernier, tous ses hommes braves sauf nous, si peu nombreux. Toute une armée avait disparu.

Nous étions seuls.

Nous avons récupéré l'espar et ce qui restait de la voile, puis ramé

durant le reste de cette longue journée. Tous eurent bientôt les mains couvertes de cloques ; j'essayai de prendre ma part de l'effort commun, mais je m'aperçus qu'une seule bonne main ne suffisait pas pour manœuvrer un aviron, aussi je restai assis à regarder pendant que nous soulevions vers le sud, sur la mer

houleuse et enfin, au soir, notre quille racla le sable et nous gagnâmes péniblement le rivage en emportant les quelques biens qui nous restaient encore.

Nous avons dormi dans les dunes et, au matin, ôtâmes le sel de nos armes et compté les pièces que nous possédions encore. Balig et son Saxon, déclarant qu'ils pouvaient le sauver, restèrent sur leur bateau ; je donnai ma dernière pièce d'or à mon beau-frère et l'étreignis, puis nous suivâmes arthur en direction du sud.

Nous découvrâmes un manoir dans les collines côtières, et il s'avéra que son seigneur était un partisan d'arthur, aussi nous trouva-t-il un cheval de selle et deux mules. Nous tentâmes de les lui payer en or, mais il refusa. " Je souhaiterais avoir des lanciers à vous donner, mais hélas... "

Il haussa les épaules. Il était pauvre et nous avait déjà offert plus qu'il ne pouvait se le permettre. Nous mangeâmes sa nourriture, séchâmes nos vêtements à son feu, puis nous nous assîmes sous le pommier en fleurs de son verger. " On ne peut plus combattre Mordred ", dit arthur d'un air désolé. Les forces du roi comptaient au moins trois cent cinquante lanciers, et les partisans de Nimue l'aideraient tant qu'il nous poursuivrait, alors que Sagramor disposait de moins de deux cents hommes.

Nous avions perdu la guerre avant de l'avoir

commencée. " Ongus viendra à notre aide, suggéra Culhwch.

- Il essaiera, mais Meurig ne laissera jamais les Blackshields traverser le Gwent, dit arthur.

- Et Cerdic viendra, ajouta calmement Galahad. Dès qu'il apprendra que Mordred nous a attaqués, il se mettra en marche. Et nous aurons deux cents hommes.

- Moins que cela, lança arthur.

- Pour en combattre combien ? demanda Galahad. quatre cents ? Cinq cents ?

Et ceux d'entre nous qui survivraient, même s'ils remportaient la victoire, devraient encore affronter Cerdic.

- alors, que faire ? " demanda Guenièvre. arthur sourit. " aller en armorique. Mordred ne nous poursuivra pas jusque-là.

- Il en serait capable, gronda Culhwch.

- alors, nous affronterons ce problème quand il se présentera ", conclut calmement arthur. Il était amer, ce matin-là, mais pas en colère. Le destin lui avait porté un terrible coup, aussi tout ce qu'il pouvait faire, maintenant, c'était modifier ses plans et tenter de nous donner de l'espoir. Il nous rappela que le roi de

Brocéliande, Budic, avait épousé sa sœur, anna ; arthur était certain qu'il nous donnerait asile. " Nous serons pauvres - il offrit à Guenièvre un sourire d'excuses -, mais nous aurons des amis qui nous aideront. Et Brocéliande accueillera les lanciers de Sagamor. Nous ne mourrons pas de faim. Et qui sait ? - il sourit à son fils - Mordred mourra peut-être et nous pourrions revenir.

- Mais Nimue nous poursuivra jusqu'au bout du monde ", dis-je. s arthur fit la grimace. " alors, il faut tuer Nimue, mais ce problème aussi devra attendre son heure. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est voir comment nous pourrions atteindre Brocéliande.

- allons à Camlann, dis-je, et demandons le batelier Caddwg.

" arthur me regarda, surpris par mon assurance. " Caddwg ?

- Merlin l'avait prévu, Seigneur, et me l'a dit. C'est le dernier don qu'il vous fait. "

arthur ferma les yeux. Il pensait à Merlin et, durant un battement de cœur ou deux, je crus qu'il allait verser des larmes, mais il se contenta de frissonner. " Bien, allons à Camlann ", dit-il en rouvrant les yeux.

Einion, fils de Culhwch, prit le cheval de selle et partit vers l'est, à la recherche de Sagamor. Il portait de nouveaux ordres : Sagamor devait trouver des bateaux et traverser la mer jusqu'en armorique. Einion dirait au Numide que nous allions chercher notre propre embarcation à Camlann et que nous le retrouverions sur la côte de Brocéliande. Il n'y aurait pas de bataille contre Mordred, pas d'acclamation sur le Caer Cadarn, seulement une fuite ignominieuse sur la mer.

quand Einion fut parti, nous mames arthur-bach et la petite Seren sur l'une des mules, entass,mes nos armures sur l'autre, et march,mes vers le sud.

Mordred savait maintenant que nous nous étions enfuis de Silurie et l'armée de la Dumnonie devait déjà revenir sur ses pas. Les hommes de Nimue les accompagneraient sans doute et ils pouvaient suivre les routes romaines empierrées tandis que nous, nous devions traverser une campagne accidentée.

Et donc, nous nous h,t,mes.

Ou plutôt, nous essay,mes de nous h,ter, mais les collines étaient escarpées, la route longue. Ceinwyn était encore faible, les mules avançaient doucement et Culhwch boitait depuis la bataille contre aelle, menée si longtemps auparavant, aux portes de

425

Londres. Ce fut donc un lent voyage, mais arthur semblait maintenant résigné a son sort. " Mordred ne sait pas oa nous chercher, dit-il.

- Nimue, peut-atre, suggérai-je. qui sait ce qu'Ole a forcé

Merlin a dire, a la fin ?"

Un moment, arthur resta silencieux. Nous traversions un bois éclatant de jacinthes, qu'adoucissaient les feuilles de la saison nouvelle. " Tu sais ce que je devrais faire ? finit-il par dire. Chercher un puits profond, jeter Excalibur dedans, puis la recouvrir de pierres afin que personne ne la retrouve entre maintenant et la fin

du monde.

- Pourquoi ne le fais-tu pas, Seigneur ? "

Il sourit et toucha la garde de l'épée. " Je me suis habitué a elle. Je la garderai jusqu'a ce que je n'en aie plus besoin. Pourtant s'il le faut, je la cacherai. Mais pas encore. " Il continua a marcher, pensif. " Es-tu en colère contre moi ? demanda-t-il après une longue pause.

- Contre toi ? Pourquoi ? "

Il fit un geste qui semblait englober toute la Dumnonie, ce triste pays, si brillant de floraison et de feuilles nouvelles, par cette matinée de printemps. " Si j'étais resté, Derfel, si j'avais dépouillé Mordred de son

pouvoir, cela ne serait pas arrivé. " Il paraissait plein de regrets.

" Mais qui aurait pu prévoir que Mordred deviendrait un guerrier ? Ou qu'il lèverait une armée ?

- C'est vrai, et quand j'ai accepté la proposition de Meurig, je pensais que Mordred croupirait a Durnovarie. Je croyais que son ivrognerie le tuerait ou qu'il périrait dans une querelle, qu'on lui plongerait un poignard dans le dos. Il n'aurait jamais d'atre roi, mais qu'y pouvais-je ? J'avais juré a Uther de servir son fils. "

On en revenait encore a ce serment, et je me souvins du Haut Conseil, le dernier tenu en Bretagne, oa Uther avait imaginé ce moyen d'introniser Mordred. ¿ l'époque, c'était un vieillard obèse, malade, mourant, et moi, un enfant qui ne ravait que de devenir lancier. Il y avait si longtemps de cela, et Nimue a l'époque était mon amie. " Uther n'avait mame pas envie que tu lui prates ce serment, dis-je.

- Je sais, mais je l'ai fait. Un serment est un serment, et si nous en rompons un délibérément, c'est comme si nous les rompions tous. " De tout temps, bien plus de serments avaient été rompus que tenus, mais je ne dis rien. arthur avait tenté de tenir

parole et, pour lui, c'était un réconfort. Soudain, il sourit, ses pensées s'étaient tournées vers un sujet plus gai. " Il y a longtemps, j'ai vu une terre, en Brocéliande. C'était une vallée de la côte sud, je me souviens qu'il y avait la un ruisseau et des bouleaux, et je me suis dit que ce serait bon d'y construire un manoir et d'y mener sa vie. "

Je ris. Mame maintenant, tout ce qu'il voulait c'était un manoir, des terres et des amis autour de lui ; les choses mames qu'il avait toujours désirées. Il n'avait jamais aimé les palais, le pouvoir ne lui apportait aucun plaisir, mame s'il avait toujours aimé faire la guerre. Il essayait bien de nier cette inclination, mais c'était un combattant hors pair, il réfléchissait vite, ce qui faisait de lui un ennemi redoutable. C'était cela qui l'avait rendu célèbre, et lui avait permis d'unir les Bretons et de vaincre les Saxons, mais sa réserve par rapport au pouvoir et sa foi obstinée dans la bonté innée de l'homme, ainsi que son adhésion fervente a l'inviolabilité des serments, avaient laissé des hommes inférieurs a lui détruire son ouvre.

" Un manoir en bois, dit-il raveusement, avec une galerie face a la mer.

Guenièvre aime la mer. Le terrain descend en pente vers une plage, et nous pourrions construire notre manoir en haut, si bien que nuit et

jour nous entendrions les vagues se briser sur le sable. Et derrière la maison, j'installerais une nouvelle forge.

- afin de pouvoir torturer encore le métal ?

- ars longa, vita brevis, dit-il d'un ton dégagé.

- C'est du latin ?

- Oui. L'art est long, la vie est brève. Je vais m'améliorer, Derfel. Mon défaut, c'est l'impatience. Je vois la forme que je désire et me hâte, mais le fer n'aime pas que l'on se presse. " Il posa une main sur mon bras bandé. " Toi et moi, Derfel, nous avons encore des années devant nous.

- Je l'espère, Seigneur.

- Des années et des années, des années pour vieillir, écouter des chansons, raconter des histoires.

- Et raver de la Bretagne ?

- Nous l'avons bien servie. Maintenant, qu'elle se serve elle-même.

- Et si les Saûs reviennent et qu'on te rappelle, y retourneras-tu ?"

Il sourit. "Je pourrais retourner mettre Gwydre sur le trône, mais si tel n'est pas le cas, je suspendrai Excalibur au plus haut 427

chevron du grand toit de mon manoir et laisserai les toiles d'araignées la recouvrir. Je regarderai la mer, je planterai mes récoltes et je verrai mes petits-enfants grandir. Nous avons joué notre rôle, Derfel, nous nous sommes acquittés de nos serments*

- De tous, sauf un. "

Il me regarda soudain avec intérêt. " Tu veux parler du serment de le secourir que j'avais prêté à Ban ? "

Je l'avais oublié celui-là, le seul qu'Arthur n'avait pas tenu, et depuis, son échec n'avait cessé de le poursuivre. Le royaume de Benoûc était tombé

aux mains des Francs, et bien qu'Arthur y ait envoyé des hommes, il ne s'était pas rendu en personne au secours de Ban. Mais c'était de l'histoire ancienne et, quant à moi, je n'avais fait aucun reproche à Arthur. Il aurait bien voulu y aller, mais les Saxons d'ailleurs nous

harcelaient a l'époque, et il ne pouvait pas mener deux guerres a la fois. " Non, Seigneur, je pensais au serment que j'ai praté a Sansum.

- Le Seigneur des Souris t'oubliera, dit arthur d'un ton méprisant.

- Il n'oublie jamais rien, Seigneur.

- alors, nous serons obligés de le faire changer d'avis, car je ne veux pas vieillir sans toi.

- Ni moi sans toi, Seigneur.

- alors nous allons partir nous cacher, toi et moi, et les hommes demanderont : oa est arthur ? Oa est Derfel ? Oa est Galahad ? Et Ceinwyn ?

Et personne ne le saura, car nous serons cachés sous les bouleaux, au bord de la mer. " Il rit, mais ce rave, il le voyait tout proche maintenant, et l'espoir qu'il mettait en lui le soutint durant les dernières lieues de notre long voyage.

Cela nous prit quatre jours et autant de nuits, mais nous atteignames enfin le rivage sud de la Dumnonie. Nous avions longé l'immense lande et nous arriv,mes a l'océan par le chemin de crate d'une haute colline. Nous nous sommes arratés la pendant que la lumière du soir ruisselait sur nos épaules pour éclairer la large vallée de la rivière qui se déversait dans la mer.

Nous étions

a Camlann.

J'étais déjà venu a cet endroit, au sud de l'Isca dumnonienne, oa les gens se tatouaient le visage de bleu. J'y avais servi le seigneur Owain et c'était sous ses ordres que j'avais participé au massacre, sur les plateaux tourbeux. Des années après, j'étais passé près de cette colline, quand avec arthur je tentais de sauver la vie de Tristan ; nous avions échoué, Tristan était mort, et main-I

tenant je revenais pour la troisième fois. C'était une aimable contrée, aussi belle que tant d'autres en Bretagne, bien que pour moi elle abrit,t des souvenirs de meurtre, aussi je me dis que je serais bien aise de la voir disparaatre derrière le bateau de Caddwg.

Nous contemplions le but de notre voyage. L'Exe coulait vers la mer, mais avant d'y arriver, elle formait une vaste lagune séparée de l'océan

par une étroite bande de tepre. C'était l'endroit que les hommes appelaient Camlann, et a son extrémité, a peine visible de notre haut perchoir, les Romains avaient construit une petite forteresse. à l'intérieur de ses murailles, ils avaient élevé un grand cerceau de fer qui jadis, la nuit, abritait un feu avertissant les galères de la présence du dangereux banc de sable.

Nos regards se portèrent sur la lagune, la langue de terre et le rivage verdoyant. Pas d'ennemis en vue. Nulle lance ne réfléchissait le soleil du soir, nul cavalier ne parcourait les sentiers de la côte, nul lancier n'assombrissait l'étroite péninsule. Nous aurions pu atre les seuls atres vivants de tout l'univers.

" Tu connais Caddwg ? me demanda arthur.

- Je l'ai rencontré une fois, Seigneur, il y a des années.

- alors, trouve-le, Derfel, et dis-lui que nous l'attendons au fort. "

Je regardai la mer. Immense, vide, scintillante, c'était la voie qui nous emporterait loin de la Bretagne. Puis je descendis la colline pour rendre le voyage possible.

Les derniers rayons étincelants du soleil vespéral éclairèrent ma route jusqu'a la maison de Caddwg. Je demandai mon chemin et les gens me guidèrent vers une petite cabane, sur le rivage nord de Camlann, qui, comme le flux ne faisait que commencer, donnait sur une étendue scintillante de vase. Le bateau de Caddwg n'était pas dans l'eau, mais sur la terre ferme, la quille posée sur des rouleaux, la coque soutenue par des perches. "

Prydwen, il s'appelle ", dit Caddwg sans autre forme de salutation. Il m'avait aperçu, a côté de son embarcation et était sorti de sa maison. Le vieil homme a la barbe fournie, boucané par le soleil, portait un justaucorps de laine taché de poix oa brillaient des écailles de poisson.

" C'est Merlin qui m'a envoyé, dis-je.

429

- J'pensais qu'il le ferait. L'a dit qu'il le ferait. I' va venir ?

- Il est mort. "

Caddwg cracha. " J'aurais pas cru entendre ça un jour. " Il cracha une

seconde fois. " J'pensais qu'la mort le lourWrait.

- Il a été tué. "

Caddwg se pencha et jeta des morceaux de bois dans un feu qui faisait bouillonner le contenu d'un pot. C'était de la poix et je vis que le batelier avait colmaté les fentes entre les planches du Prydwen. Le bateau était beau. On avait gratté sa coque et la nouvelle couche de bois brillait, formant contraste avec le noir du calfatage qui empachait l'eau d'y pénétrer. Il avait une haute proue et un grand étambot ; un long m,t tout neuf était posé sur des tréteaux, a côté de lui. " Vous en avez besoin, alors, dit Caddwg.

- Il y en a douze autres qui attendent au fort.

- Demain, a la meme heure.

- Pas avant ? demandai-je, inquiet de ce retard.

- J'savais pas que vous alliez venir, grommela-t-il, et je peux le lancer qu'a marée haute, et ce sera demain matin. Mais d'ici que j'ai remonté le m

,t et envergué la voile, et p'is remonté l'gou-vernail, la marée sera de nouveau basse. UPrydwen sera a flot en milieu d'après-midi, ouais, et j'viendrai vous chercher aussi vite que je pourrais, mais qu'ça vous plaise ou non, la nuit sera presque tombée avant qu'on puisse partir. S'auriez d°

m'faire prévenir avant. "

C'était vrai, aucun de nous n'aurait pensé a avertir Caddwg, car aucun de nous ne s'y connaissait en bateaux. Nous nous attendions a embarquer sur-le-champ, nous n'avions pas imaginé que l'embarcation serait en cale sèche.

" Y en a-t-il d'autres ?

demandai-je.

- Pas pour treize personnes, et aucun qui pourrait vous emmener oa j'vais aller.

- En Brocéliande.

- J'vous emmènerai oa Merlin m'a dit d'vous emmener ", déclara obstinément Caddwg, puis il contourna a pas lourds la proue du

Prydwen et montra du doigt une pierre grise grosse comme une pomme. Elle n'avait rien de remarquable, sauf qu'on l'avait habilement insérée dans l'étrave, où le chane l'enrobait comme une pierre précieuse enchâssée dans une monture. "

"I' m'a donné ce bout de roche. Une pierre de spectre, que c'est.

- Une pierre de spectre ? " Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

" Elle emmènera arthur où Merlin veut qu'il aille, et rien d'autre pourra l'faire. Et aucun autre bateau peut l'emmener, que celui que Merlin a baptisé. " Prydwen signifiait Bretagne. " arthur est avec vous ? me demanda Caddwg, soudain inquiet.

- Oui.

- alors, j'apporterai l'or aussi.

- L'or?

- L'vieux l'a laissé pour arthur. L'a pensé qu'il en aurait besoin. Me servirait à rien. On attrape pas l'poisson avec de l'or. J'ai acheté une nouvelle voile, c'est Merlin qui m'a dit d'en faire, aussi pour ça, il m'a donné l'or, mais l'or attrape pas l'poisson. Il attrape les femmes, mais pas l'poisson. " Il gloussa.

Je levai les yeux vers le bateau échoué. " Tu as besoin d'aide ? "

demandai-je.

Caddwg eut un rire sans joie. " Et comment que vous pourriez m'aider ? Vous et votre bras raccourci ? Vous pourriez calfater un bateau ? Vous pourriez mettre un mât dans son emplanture, ou enverguer une voile ? " Il cracha. "

J'ai qu'à siffler et j'vais avoir une douzaine d'hommes pour m'aider. Vous nous entendrez chanter demain matin, c'est qui voudra dire qu'on est en train de l'faire rouler pour le mettre à l'eau. Demain soir, j'irai vous chercher au fort. " Il me salua d'un signe de tête, me tourna le dos et retourna dans sa cabane.

J'allai rejoindre arthur. Il faisait nuit et toutes les étoiles du paradis piquaient le ciel. La lune dessinait une longue traînée chatoyante sur la mer et éclairait les murs écroulés du petit fort où nous allions être obligés d'attendre le Prydwen.

Nous allions passer un dernier jour en Bretagne, pensai-je. Une dernière nuit et un dernier jour, puis nous pourrions voguer avec arthur dans la voie tracée par la lune, et la Bretagne ne serait plus qu'un souvenir.

Le vent de la nuit soufflait doucement par le mur délabré du fort. Les vestiges rouilles de l'ancien phare pendaient, de travers, en haut de leur mât décoloré, les vaguelettes se brisaient sur la longue plage, la lune s'abandonna lentement à l'étreinte de la mer et l'obscurité s'épaissit.

Nous avons dormi à l'abri précaire des remparts. Les Romains les avaient élevés en sable, puis avaient recouvert ce talus de mottes de terre plantées de salicorne et l'avaient couronné d'une palissade. Les murs n'avaient jamais été très solides, même à l'époque de leur construction, car le fort n'était qu'un poste d'observation où le petit détachement qui entretenait le feu du phare pouvait se protéger des vents marins. La palissade était presque pourrie, la pluie et le vent avaient érodé la muraille de sable, mais dans certains endroits, elle mesurait encore presque trois coudées de haut.

Le jour se leva, ensoleillé, et nous vâmes quelques petits bateaux de pèche prendre la mer. Leur départ ne laissait que le Prydwen au bord de la lagune. arthur-bach et Seren jouèrent sur le sable, là où il n'y avait pas de brisants, pendant que Galahad et le seul fils qui restait à Culhwch remontaient la côte pour trouver de la nourriture. Ils revinrent avec du pain, du poisson séché et un seau de lait encore tiède. Nous étions tous étrangement heureux ce matin-là. Je me souviens que nous avons ri en regardant Seren rouler du haut d'une dune, et acclamé arthur-bach lorsqu'il arracha des hauts-fonds un gros bouquet d'algues qu'il remonta sur le sable. L'énorme masse verte devait peser aussi lourd que lui, mais il parvint néanmoins à la tramer et à la tirer jusqu'à la muraille délabrée du fort. Gwydre et moi applaudâmes ses efforts, et ensuite, nous nous mîmes à parler. " S'il est écrit que je serai pas roi, dit Gwydre, qu'il en soit ainsi.

- Le destin est inexorable. " Comme il me regardait d'un air perplexe, je souris. " C'était l'un des adages favoris de Merlin. «a et "Ne sois pas absurde, Derfel". J'étais toujours absurde pour lui.

- Je suis sûr que tu ne l'étais pas, dit-il, loyal.

- Nous l'étions tous. Sauf, peut-être, Nimue et Morgane. Nous manquions simplement d'intelligence. Ta mère, sans doute pas, mais elle et lui n'étaient pas vraiment amis.

- J'aurais bien voulu le connaître mieux.

- quand tu seras ,gé, Gwydre, tu pourras toujours dire que tu as rencontré

Merlin.

- Personne ne me croira.

- Oui, c'est probable. Et, le temps que tu vieillisses, on aura probablement inventé de nouvelles histoires sur lui. Et sur ton père aussi.

" Je lançai un fragment de coquillage sur la façade du fort. De l'autre côté de l'eau, me parvint un chant d'hommes plein de vigueur, et je compris qu'on lançait le Prydwen. Il n'y en a plus pour longtemps, me dis-je. "

Peut-être que personne ne saura jamais la vérité.

- La vérité ? demanda Gwydre.

- Sur ton père, ou sur Merlin. " Il y avait déjà des chansons qui attribuaient à Meurig la victoire du Mynydd Baddon, et beaucoup d'entre elles célébraient Lancelot plus qu'Arthur. Je cherchai Taliesin des yeux, me demandai s'il corrigerait ces ballades. Ce matin-là, le barde nous avait dit qu'il n'avait pas l'intention de traverser la mer avec nous, mais souhaitait retourner à pied en Silurie ou au Powys ; je pense qu'il ne nous- avait accompagnés que pour s'entretenir avec Arthur et apprendre de lui l'histoire de sa vie. Peut-être le barde avait-il vu l'avenir et était-il venu pour le voir s'accomplir, mais quelles que fussent ses raisons, il était en train de parler avec Arthur lorsque celui-ci le quitta soudain pour se précipiter sur la rive de la lagune. Il resta là un long moment, à regarder attentivement vers le nord. Puis, il se retourna, courut vers la plus haute dune qu'il escalada et, de là-haut, il scruta de nouveau le nord.

" Derfel ! cria-t-il, Derfel ! " Je dévalai la façade du fort, traversai la plage en courant et gravis la dune. " que vois-tu ? " me demanda-t-il.

Je regardai vers le nord, par-delà la lagune qui scintillait. Je vis le Prydwen à mi-chemin de son lancer, les feux sur lesquels on évaporait l'eau de mer pour recueillir le sel et on fumait les prises du jour, et aussi les filets des pêcheurs suspendus à des perches plantées dans le sable, puis j'aperçus les cavaliers.

La lumière du soleil se refléta sur la pointe d'une lance, puis d'une autre, et soudain je vis une vingtaine d'hommes, peut-être plus, sur une route qui menait à l'intérieur des terres. " Cachons-nous ! " cria arthur, et nous dévalâmes la dune, nous attrapâmes Seren et arthur-bach au passage, et nous nous accroupâmes comme des coupables derrière les remparts croulants du fort.

" Ils ont dû nous voir. Seigneur, dis-je.

- Peut-être pas.

- Combien sont-ils ? demanda Culhwch.

- Vingt ? Trente ? estima arthur. Peut-être plus. Ils sortaient d'un bois.

Il pourrait y en avoir une centaine. "

J'entendis un doux raclement et, me retournant, je vis que Culhwch avait tiré son épée. Il me fit un grand sourire. " Mame s'ils sont deux cents, je m'en moque, Derfel, ils ne me couperont pas la barbe.

- Pourquoi voudraient-ils ta barbe ? demanda Galahad. Puante et pleine de poux. "

433

Culhwch éclata de rire. Il se plaisait à taquiner Galahad, qui le lui rendait bien, et il cherchait encore sa réplique lorsque arthur, relevant la tête avec prudence, observa l'approche des lanciers. Il se figea, et cette immobilité, ce silence, nous rassurèrent, puis soudain il se redressa et fit de grands signes. " C'est Sagramor ! nous cria-t-il, exultant de joie. C'est Sagramor ! " répéta-t-il, et il était si excité qu'arthur-bach reprit sa joyeuse exclamation. " C'est Sagramor ! " cria le petit garçon, et nous escaladâmes le rempart pour voir le sinistre drapeau noir de Sagramor flotter en haut d'une hampe de lance que couronnait un crâne. Le Numide, coiffé de son casque noir conique, venait en tête et, apercevant arthur, il éperonna son cheval pour traverser la plage. arthur courut l'accueillir, Sagramor sauta de sa selle, tomba à genoux et saisit son ami par la taille.

" Seigneur ! Seigneur ! Je croyais ne plus jamais te revoir. " C'était la une manifestation de sentiments bien rare chez lui.

arthur le releva, puis le serra dans ses bras. " Nous devons vous retrouver en Brocéliande, mon ami.

- En Brocéliande ? " dit Sagramor, puis il cracha. " Je déteste la mer. "

Il y avait des larmes sur son visage noir et je me souvins qu'il m'avait expliqué, un jour, pourquoi il suivait arthur : " Parce que quand je n'avais rien, il m'a tout donné. " Sagramor n'était pas venu ici parce qu'il rechignait a s'embarquer, mais parce qu'arthur avait besoin d'aide.

Le Numide avait amené quatre-vingt-trois hommes, et Einion, le fils de Culhwch, était avec eux. " Je n'ai trouvé que quatre-vingt-douze chevaux, Seigneur. Il m'a fallu des mois pour les rassembler. " Il avait espéré

distancer les forces de Mordred et conduire tous ses hommes sains et saufs en Silurie, mais avait d° se contenter d'en amener autant qu'il pouvait jusqu'a cette langue de sable entre la lagune et l'océan. Certains des chevaux s'étaient écroulés en cours de route, mais quatre-vingt-trois avaient

survécu.

" Oa sont tes autres hommes ? demanda arthur.

- Ils se sont embarqués hier pour le sud avec toutes nos familles ", répondit Sagramor, puis il se dégagea de l'étreinte d'arthur et nous regarda. Nous avions sans doute l'air d'une bande lamentable et abattue, car il nous offrit l'un de ses rares sourires avant de s'incliner profondément devant Guenièvre et

Ceinwyn. " Nous n'avons qu'un seul bateau, dit arthur, l'air ennuyé.

- alors, tu le prendras, Seigneur, répliqua calmement Sagramor, et nous, nous irons a Kernow. Nous y trouverons des navires et nous te suivrons.

Mais je voulais te rejoindre de ce côté de l'eau, au cas oa tes ennemis te retrouveraient.

- Jusqu'ici, nous n'en avons pas vu, dit arthur en touchant la garde d'Excalibur, du moins pas de ce côté de la mer de Severn. Notre navire sera prat au crépuscule, et alors nous partirons.

- Eh bien, je te protégerai jusqu'au coucher du soleil ", conclut Sagramor, et ses hommes se laissèrent glisser de leurs selles, se débarrassèrent des boucliers qu'ils portaient sur leur dos et plantèrent leurs lances dans le sable. Leurs chevaux, blancs de sueur et

pantelants, restèrent debout, fourbus, tandis que les lanciers étiraient leurs membres las. Nous étions maintenant une bande de guerriers, presque une armée, et notre bannière était le drapeau noir de Sagramor.

Mais a peine une heure plus tard, sur des chevaux aussi fatigués que ceux du Numide, l'ennemi survint a Camlann.

Ceinwyn m'aida a enfiler mon armure car il m'était difficile de manipuler la lourde cotte de mailles d'une seule main, et impossible d'attacher les jambières de bronze, dont je m'étais emparé au Mynydd Baddon, et qui me préservaient des coups de lance portés sous le bouclier. Une fois tout cela en place, et le ceinturon d'Hywelbane autour de ma taille, je laissai Ceinwyn fixer le bouclier sur mon bras gauche. " Plus serré ", lui dis-je en appuyant instinctivement sur ma cotte de mailles pour sentir la petite bosse que formait sa broche accrochée a ma chemise. Il était bien la, le talisman qui m'avait protégé durant d'innombrables batailles.

" Peut-etre n'attaqueront-ils pas, dit-elle en serrant a fond les sangles du bouclier.

- Prions pour qu'ils ne le fassent pas.

- Prier qui ? demanda-t-elle avec une sourire triste.

- Le dieu, quel qu'il soit, auquel tu te fies le plus, mon amour ", dis-je, puis je lui donnai un baiser. Je me coiffai de mon casque et ma femme attacha la courroie sous mon menton. La bosse faite au cimier lors de la bataille du Mynydd Baddon avait été aplanie a coups de marteau et l'on avait rivé une nouvelle plaque de fer pour recouvrir l'entaille.

J'embrassai Ceinwyn, puis fermai les protège-joues. Le vent rabattit la queue de loup de mon plumet devant les fentes ménagées pour les yeux et je secouai la tête pour rejeter en arrière les longs poils gris. J'étais le dernier queue de loup. Les autres avaient été massacrés par Mordred ou livrés a la garde de Manawydan. J'étais aussi le seul a porter l'étoile de Ceinwyn sur mon bouclier. Je soupesai ma lance de

guerre a la hampe aussi grosse que les poignets de ma femme et dont la lame aiguisée était faite du plus bel acier de Morridig. " Caddwg va bientôt arriver et nous n'avons plus longtemps a attendre.

- Toute une journée ", me répondit Ceinwyn et elle regarda la lagune où le Prydwen flottait, au bord du banc de vase. Des hommes étaient en train de hisser le mât, mais bientôt la marée descendante laisserait

de nouveau le bateau échoué, et il faudrait attendre que la mer remonte. au moins, l'ennemi n'avait pas importuné Caddwg : il n'avait d'ailleurs aucune raison de lui prêter attention. Ce n'était apparemment qu'un pacheur comme les autres, dont il n'avait que faire. C'était nous qui l'intéressions.

Soixante ou soixante-dix cavaliers, qui avaient chevauché à bride abattue pour nous rejoindre, attendaient maintenant à l'entrée de la langue de sable, et nous savions tous que des lanciers devaient les rejoindre. au crépuscule, nous affronterions une armée, peut-être deux, car les hommes de Nimue se hâtaient sans doute avec les lanciers de Mordred.

arthur portait son plus beau harnois de guerre. Son armure à écailles, qui comptait des lames d'or parmi les plaquettes de fer, scintillait au soleil.

Je le regardai coiffer son casque crevé de plumes d'oie. D'habitude, c'était Hygwydd qui l'armait, mais l'écuyer était mort, aussi Guenièvre attachait-elle le fourreau, hachuré en croisillons, autour de la taille de son époux et mit la cape blanche sur ses épaules. Il lui sourit, se pencha pour entendre ce qu'elle disait, rit, puis rabattit ses protège-joues. Deux hommes l'aidèrent à monter sur l'un des chevaux de Sagramor ; puis ils lui passèrent sa lance et son bouclier au placage d'argent dont la croix avait été arrachée depuis longtemps. Il prit les rênes de la main gauche et donna un coup de talons à sa monture pour nous rejoindre. " allons les provoquer

", dit-il à Sagramor. arthur projetait d'amener trente cavaliers à proximité de l'ennemi, puis de feindre une retraite affolée qui, espérait-il, les attirerait dans un piège.

Nous laissons une vingtaine d'hommes au fort pour garder les femmes et les enfants, les autres suivirent Sagramor jusqu'à un creux encaissé, derrière une dune. La langue de terre, à l'ouest du fort, n'était que trous et que bosses qui formaient un dédale de culs-de-sac, et seule l'extrémité, longue de deux cents pas, était plate.

arthur attendit que nous nous soyons cachés, puis mena ses 437

trente hommes sur le sable mouillé ridé par la mer, tout près du rivage.

Nous nous tapâmes derrière la haute dune. J'avais laissé ma lance au fort, préférant mener cette bataille avec Hywelbane seule. Sagramor aussi avait prévu de ne se battre qu'au sabre. avec une poignée de

sable, il frottait une tache de rouille sur la lame incurvée. " Tu as perdu ta barbe, me grommela-t-il.

- Je l'ai échangée contre la vie d'amhar. " Je vis ses dents étinceler tandis qu'il souriait dans l'ombre de ses protège-joues. " Une bonne affaire, dit-il, et ta main ?

- Contre de la magie.

- Mais ce n'est pas celle qui tient l'épée. " Il brandit la lame pour capter la lumière, fut satisfait de voir que la rouille avait disparu, puis pencha la tête sur le côté, pour écouter, mais nous ne pouvions rien entendre, que le bruit des vagues. " Je n'aurais pas dû venir, finit-il par dire.

- Pourquoi ? " Je n'avais jamais vu Sagramor esquiver un combat.

" Ils ont dû me suivre, répondit-il en montrant l'ennemi, d'un geste de tête.

- Ils auraient pu apprendre que nous venions ici de bien d'autres façons ", dis-je pour le réconforter ; pourtant, sauf si Merlin nous avait trahis en parlant de Camlann à Nimue, il semblait plus probable que Mordred ait laissé quelques cavaliers légèrement armés surveiller Sagramor, et que ces éclaireurs lui aient livré notre cachette. quoi qu'il en fût, il était maintenant trop tard. Les hommes de Mordred savaient où nous étions et c'était maintenant une course entre Caddwg et l'ennemi.

" Vous entendez ? " cria Gwydre. Il était en armure et portait l'ours de son père sur son bouclier. Il semblait nerveux, et ce n'était guère étonnant, car il s'agissait de sa première vraie bataille.

J'écoutai. Mon casque rembourré de cuir étouffait les sons, mais j'entendis enfin le bruit sourd de sabots sur le sable.

" Restez cachés ! " grogna Sagramor à ses hommes qui tentaient de regarder par-dessus la crête de la dune. Les chevaux dévalaient la pente au galop.

Le grondement se rapprochait, aussi fort que le tonnerre, tandis que nous serrions nos lances et nos épées. Le casque de Sagramor avait pour cimier le masque d'un renard grimaçant. Je le regardais fixement, mais n'entendais que le bruit de plus en plus fort des sabots. Il faisait chaud et la sueur dégoulinait sur mon visage. Ma cote de

mailles me semblait lourde, mais il en était toujours ainsi avant que la bataille s'engage.

Les premiers chevaux passèrent bruyamment devant nous, puis arthur hurla de la plage : " Maintenant ! Maintenant ! Maintenant !

- Chargez ! " cria Sagramor et nous gravâmes le versant intérieur de la dune. Nos bottes glissaient dans le sable, et j'eus l'impression que je n'atteindrais jamais le sommet, mais nous franchâmes la crête et descendâmes en courant vers un tourbillon de cavaliers qui martelaient le sable mouillé, près de la mer. arthur s'était retourné et ses trente hommes se heurtaient à leurs poursuivants, deux fois plus nombreux qu'eux.

Lorsqu'ils nous virent accourir sur leur flanc, les plus prudents des ennemis firent aussitôt volte-face et battirent en retraite vers l'ouest, mais la plupart demeurèrent pour se battre.

Je poussai un cri de défi, reçus au centre de mon bouclier le coup de lance d'un cavalier, frappai la patte arrière du cheval pour lui trancher le jarret puis, comme il basculait vers moi, plongeai Hywelbane dans le dos de l'homme. Il hurla de douleur, et je fis un saut en arrière tandis que sa monture et lui s'abattaient en un tourbillon de sabots, de sable et de sang. Je donnai un coup de pied au blessé qui se tortillait, le transperçai de ma lame, puis parai un faible coup de lance porté par un cavalier paniqué. Sagramor poussait de terribles cris de guerre et Gwydre frappait de sa lance un homme tombé au bord de l'eau. Les ennemis abandonnèrent le combat et lancèrent leurs chevaux dans les hauts-fonds où la mer, en se retirant, ramenait dans les vagues un tourbillon de sang et de sable. Je vis Culhwch éperonner son cheval pour rejoindre un adversaire qu'il arracha de sa selle. L'homme tenta de se relever, mais mon ami brandit son épée au-dessus de sa tête, fit virevolter son cheval et frappa de nouveau. Les quelques survivants étaient piégés entre nous et la mer, et nous les tuâmes avec acharnement. Les chevaux hennissaient et fouettaient l'air de leurs sabots en mourant. Les vaguelettes étaient rosées et le sable noir de sang.

Nous tuâmes vingt d'entre eux et fâmes seize prisonniers, et quand ces derniers nous eurent révélé tout ce qu'ils savaient, nous les tuâmes aussi.

arthur grimaça en donnant cet ordre, car il détestait massacrer des hommes désarmés, mais nous n'avions pas assez de lanciers pour en consacrer à la garde de prisonniers, et puis nous n'avions aucune

compassion pour ces ennemis qui portaient des boucliers sans emblème pour se glorifier de leur sauvagerie. Nous les exécutâmes vite, les forçant à s'agenouiller 439

dans le sable pour que Hywelbane ou le sabre de Sagramor les décapitent.

C'étaient des hommes de Mordred, menés par lui sur la plage, mais au premier signe de notre embuscade, il était reparti en criant à ses hommes de faire retraite, "J'ai failli le rejoindre", dit arthur d'un air piteux.

Mordred nous avait échappé, mais la première victoire était à nous, même si trois de nos hommes étaient morts au combat et que sept autres saignaient vilainement. "Comment Gwydre s'est-il comporté ? me demanda son père.

- avec bravoure. Seigneur, avec bravoure. " Mon épée était rouge de sang et je tentai de la nettoyer avec une poignée de sable. " Il a tué, Seigneur, précisai-je pour rassurer arthur.

- Bien. " Il alla mettre le bras autour des épaules de son fils. De mon unique main, je frottai le sang déposé sur Hywelbane, puis libérai la boucle de mon casque et l'ôtai.

Nous achevâmes les chevaux blessés et ramenâmes au fort les bêtes indemnes, puis nous ramassâmes les armes et les boucliers de nos ennemis. " Ils ne reviendront pas, dis-je à Ceinwyn, à moins qu'ils reçoivent des renforts. "

Je regardai le soleil et vis qu'il montait lentement dans un ciel sans nuages.

Nous disposions de très peu d'eau, seulement de ce que les hommes de Sagramor avaient apporté dans leurs petits bagages, aussi nous dûmes la rationner. Ce serait un long jour de soif, surtout pour nos blessés. L'un d'eux frissonnait. Son visage était pâle, presque jaune, et lorsque Sagramor tenta de faire couler, goutte à goutte, un peu d'eau dans sa bouche, l'homme mordit convulsivement le bord de l'outre. Il se mit à gémir et le bruit de son agonie écorchait nos oreilles, aussi le Numide hâta-t-il la mort du blessé avec son épée. " Nous devrions allumer un bûcher funéraire au bout de la péninsule. " Il montra d'un signe de tête la plate langue de sable où la mer avait déposé un enchevêtrement de bois flotté blanchi par le soleil.

arthur ne parut pas entendre cette suggestion. " Si tu veux, tu peux

partir vers l'ouest maintenant, dit-il a Sagramor.

- Et te laisser ici ?

- Si tu restes, je ne vois pas comment tu pourrais partir. Nous n'avons qu'un seul bateau. Mordred va recevoir des renforts.

Nous, aucun.

- Cela fera d'autres hommes a tuer", répliqua sèchement Sagramor, mais je pense qu'il savait qu'en restant il rendait sa mort certaine. Le bateau de Caddwg pouvait transporter vingt

personnes a bon port, certainement pas plus. "Nous pouvons nager jusqu'a l'autre rive, Seigneur, dit-il en désignant la berge orientale du chenal profond qui prolongeait la langue de sable. Ceux d'entre nous qui savent nager, ajouta-t-il.

- En fais-tu partie ?

- Jamais trop tard pour apprendre. " Sagramor cracha. " Et puis, nous ne sommes pas encore morts. "

Ni vaincus, et chaque minute qui passait nous rapprochait de notre salut.

Je vis les hommes de Caddwg porter la voile jusqu'au Prydwen qui reposait, penché, au bord de la mer. Son mât était dressé, mais il fallait encore y gréer les cordages ; dans une heure ou deux, la marée se mettrait a monter et le bateau flotterait de nouveau, prêt pour le voyage. Il nous suffisait de tenir jusqu'a la fin de l'après-midi. Nous nous occupâmes en édifiant un immense bûcher avec le bois flotté, et quand il brûla, nous lançâmes les corps de nos morts dans les flammes. Leurs cheveux s'embrasèrent, puis s'éleva l'odeur de la chair rôtie. Nous y jetâmes plus de bois jusqu'a ce que le feu devienne un brasier rugissant, incandescent.

" Une barrière de fantômes pourrait dissuader l'ennemi ", fit remarquer Taliesin quand il eut chanté une prière pour les quatre hommes dont les

corps dérivèrent avec la fumée, a la recherche de leurs corps-ombres.

Cela faisait des années que je n'avais pas vu de barrière de fantômes, mais nous en édifions une ce jour-la. C'était un travail macabre. Nous

avons trente-six cadavres d'ennemis et nous prélev,mes leurs trente-six tates que nous piqu,mes sur leurs lances. Puis nous plant,mes celles-ci en travers de la langue de sable et Taliesin, bien visible dans sa robe blanche, portant une hampe afin de ressembler a un druide, marcha d'une tate ensanglantée a la suivante de sorte que l'ennemi croie qu'il tissait un sortilège. Peu d'hommes franchiraient de bon gré une barrière de fantômes sans un druide pour conjurer le mauvais sort, et une fois celle-ci dressée, nous nous repos,mes, le cour plus tranquille. Nous partage,mes un maigre déjeuner et je me souviens qu'arthur, tout en mangeant, regardait notre défense d'un air piteux. " D'Isca a ceci, fit-il remarquer doucement.

- Du Mynydd Baddon a ceci, dis-je.

- Pauvre Uther ", répliqua-t-il en haussant les épaules. Il devait penser au serment qui avait mis Mordred sur le trône et l'avait conduit a cette langue de sable chauffée par le soleil.

441

Les renforts de Mordred arrivèrent en début d'après-midi. C'était surtout des fantassins dont la longue colonne se déploya sur le rivage ouest de la lagune. Nous compt,mes plus de cent hommes, sachant que d'autres suivraient.

*

" Ils seront fatigués, nous dit arthur, et nous avons la barrière de fantômes. "

Mais l'ennemi possédait maintenant un druide. Fergal avait accompagné les renforts et une heure après leur arrivée, il se glissa a proximité de la barrière et huma l'air salin, tel un chien. Il jeta des poignées de sable vers la tate la plus proche, sauta un moment a cloche-pied, puis courut vers une lance et l'arracha. La barrière était brisée et le druide, renversant la tate en arrière, face au soleil, poussa un grand cri de triomphe. Nous coiff,mes nos casques, prames nos boucliers et fames passer parmi nous des pierres a aiguiser.

La marée montait et les premières barques de pache rentraient. Nous les hél

,mes lorsqu'elles passèrent devant la levée, mais la plupart ignorèrent nos appels, car les gens du commun ont souvent de bonnes raisons de craindre les lanciers, pourtant lorsque Galahad brandit une pièce d'or,

,ta un bateau qui s'approcha avec précaution du rivage et s'échoua sur le sable, près du b°cher funéraire incandescent. Ses deux hommes d'équipage, aux visages couverts de tatouages, acceptèrent de transporter les femmes et les enfants jusqu'a l'embarcation de Caddwg, qui était presque a flot. Nous donn,mes de l'or aux pacheurs, aid,mes nos familles a embarquer, et envoy

,mes l'un des lanciers blessés pour veiller sur elles. " Dites a vos compagnons qu'il y a de l'or pour tout homme qui joindra son bateau a celui de Caddwg ", déclara arthur aux hommes tatoués. Il fit de brefs adieux a Guenièvre, et moi a Ceinwyn. Je la serrai dans mes bras, en silence, durant quelques battements de cour. " Reste en vie, me dit-elle.

- Pour toi, je le ferai. " Puis j'aidai a repousser l'embarcation dans la mer et la regardai s'éloigner lentement dans le chenal.

Peu après, l'un de nos éclaireurs revint au galop de la brèche dans la barrière de fantômes. " Ils arrivent, Seigneur ! "

Je laissai Galahad boucler la courroie de mon casque, puis tendis le bras pour qu'il y attache le bouclier bien serré. Il me donna ma lance. " Dieu soit avec toi ", dit-il, puis il ramassa son écu qui portait la croix du Christ.

Nous ne combattames pas dans les dunes cette fois, car nous n'avions pas assez d'hommes pour un mur de boucliers qui aurait d°

s'étendre d'un bout a l'autre de cette partie vallonnée de la levée, sinon les cavaliers de Mordred auraient pu nous contourner, nous encercler, se refermer sur nous et nous exterminer. Nous ne choisames pas non plus le fort, car la aussi nous risquions d'atre encerclés et coupés de l'eau lorsque Caddwg arriverait; nous nous retir,mes sur la partie la plus étroite de la langue de sable oa notre mur de boucliers pouvait se déployer d'un rivage a l'autre. Le b°cher funéraire br°lait toujours, juste au-dessus de la rangée d'algues marquant la limite de la marée haute, et tandis que nous attendions l'ennemi, arthur ordonna que l'on jette encore plus de bois flotté dans les flammes. Nous continu,mes a nourrir ce feu jusqu'a ce que nous voyions les hommes de Mordred approcher, et alors nous form,mes notre mur a quelques pas seulement du brasier. La bannière noire de Sagra-mor prit place au centre de la ligne, nos boucliers se touchèrent bord a bord et nous attendames.

Nous étions quatre-vingt-quatre et Mordred menait plus de cent hommes à l'attaque, mais quand ils virent notre mur de boucliers, ils s'arratèrent.

Certains des cavaliers éperonnèrent leurs chevaux vers les bas-fonds de la lagune, dans l'espoir de contourner notre flanc, mais l'eau devenait vite profonde la où le chenal suivait la rive, et ils s'aperçurent qu'ils ne pouvaient pas nous prendre à revers, alors ils se laissèrent glisser de leur selle pour rejoindre le long mur de Mordred. Je levai les yeux et vis que le soleil descendait enfin vers les hautes collines de l'ouest. Le Prydwen était presque à l'eau, même si des hommes s'affairaient encore dans son gréement. Caddwg ne devrait pas tarder à arriver, mais d'autres lanciers ennemis s'avançaient par petits groupes sur la route. L'armée de Mordred se renforçait et nous ne pouvions que nous affaiblir.

Fergal, des petits os suspendus aux tresses de sa barbe entremalée de poils de renard, vint se poster devant nous et sautilla à cloche-pied, leva une main en l'air et ferma un oeil. Il maudit nos mes, les vouant au ver de feu de Crom Dubh et à la bande de loups qui hante le Défilé des flèches d'Eryri. Nos femmes seraient livrées aux démons d'annwn et nos enfants cloués aux chanes d'arddu. Il maudit nos lances et nos épées, et jeta un sort pour que nos boucliers se fendent et que nos boyaux se liquéfient. Il hurla des incantations, nous promettant pour toute nourriture dans l'autre Monde les crottes des chiens d'arawn et pour toute 443

eau la bile des serpents de Cefydd. " Vos yeux saigneront, chantonna-t-il, vos ventres se rempliront de vers et vos langues noirciront ! Vous verrez vos femmes violées et vos enfants rjpssacrés ! " Il appela certains d'entre nous par leur nom, nous menaçant de tourments inimaginables. Pour conjurer ses maléfices, nous chantâmes le Chant de guerre de Beli Mawr.

Depuis ce jour, je n'ai jamais entendu des guerriers le chanter, et il ne le fut jamais mieux que sur cette étendue de sable environnée par la mer et chauffée par le soleil. quoique peu nombreux, nous étions les meilleurs soldats qu'Arthur ait jamais commandés. Il n'y avait, dans notre mur de boucliers, qu'un ou deux jeunes gens seulement ; les autres étaient des hommes expérimentés, endurcis, qui avaient survécu à des massacres et savaient tuer à coup sûr. Nous étions des seigneurs de la guerre. Il n'y avait aucun faible parmi nous, pas un seul dont le courage vacillerait, et chacun pouvait compter sur son voisin pour le protéger, aussi avec quel cour nous chantâmes ce jour-là ! Nous avons couvert les malédictions de Fergal et le son puissant de

nos voix dut traverser l'eau jusqu'a l'endroit oa nos femmes attendaient, a bord du Prydwen. Notre chant s'adressait a Beli Mawr qui avait attelé le vent a son char ; la hampe de sa lance était un arbre et son épée tuait l'ennemi comme une faucille coupe les chardons.

Nous chant,mes les cadavres de ses victimes éparpillés dans les champs de blé et nous nous réjouames des veuves que créa sa colère. Nous chant,mes ses bottes semblables a des meules, son bouclier haut comme une falaise de fer et le plumet de son casque qui pouvait chatouiller les étoiles. Notre chant nous mit les larmes aux yeux et la peur au cour de nos ennemis.

Il se termina par un hurlement sauvage, et avant mame que celui-ci s'éteigne, Culhwch s'était détaché en boitant de notre mur de boucliers et brandissait sa lance vers l'ennemi. Il se moqua d'eux en les traitant de l

,ches, il cracha sur leur lignage et les invita a go°ter sa lame. Ils le regardaient, mais aucun ne s'avança pour répondre a son défi. C'était une bande d'effroyables loqueteux, aussi endurcis que nous au massacre, mais sans doute guère familiers des murs de boucliers. C'était la lie de Bretagne et d'armorique, des brigands, des hors-la-loi, des hommes sans maatre qui avaient rejoint Mordred parce qu'il leur promettait pillage et viols. ¿ chaque minute, d'autres venaient grossir leurs rangs, mais les nouveaux venus étaient épuisés et avaient mal aux pieds, de plus l'étroitesse de la levée limitait le

nombre d'ennemis en mesure de venir affronter nos lances. Ils pouvaient nous faire reculer, mais pas nous déborder.

Et aucun d'entre eux ne viendrait affronter Culhwch, semblait-il. Il s'était posté face a Mordred, qui se tenait au centre de la ligne ennemie.

" Tu es né d'une putain laide comme un crapaud, cria-t-il au roi, et couverte par un l,che. Viens te battre avec moi ! Je boite ! Je suis vieux ! Je suis chauve ! Mais tu n'oses pas m'affronter ! " Il cracha vers Mordred, mais aucun de ses hommes ne bougea. " Vous ates des enfants ! "

railla-t-il, puis il leur tourna le dos, pour montrer son mépris.

C'est alors qu'un jeune s'arracha aux rangs ennemis. Son casque était trop grand pour son visage imberbe, son plastron n'était qu'une piètre protection de cuir et les planches de son bouclier b,illaient. C'était un

gamin qui avait besoin de tuer un champion pour assurer sa fortune et il courut sus a Culhwch en hurlant sa haine ; les hommes de Mordred l'acclamèrent.

Notre ami se retourna, a demi accroupi, et pointa sa lance vers le bas-ventre de son ennemi. Le jeune homme brandit son épée, pensant l'abattre sur le bouclier de Culhwch, puis poussa un cri de triomphe en frappant, mais sa voix s'étouffa dans sa gorge lorsque la lance de son adversaire remonta soudain pour lui arracher l',me, qui jaillit par sa bouche ouverte.

Culhwch, le vétéran, recula aussitôt. Son bouclier n'avait mame pas été

effleuré. Le mourant trébucha, la lance toujours fichée dans sa gorge. Il se tourna a demi vers Culhwch, puis tomba. Notre ami écarta la lance de l'ennemi d'un coup de pied, libéra la sienne et l'enfonça dans le cou du jeune homme. Puis il sourit aux hommes de Mordred. "quelqu'un d'autre ? "

cria-t-il. Personne ne bougea. Culhwch cracha vers Mordred puis revint dans nos rangs qui l'acclamaient. Il me fit un clin d'oeil en approchant. "Tu vois comment on fait, Derfel ? Regarde et apprends. " Mes voisins éclatèrent de rire.

Le Prydwen était a flot maintenant, le reflet de sa coque p,le miroitait sur l'eau que faisait onduler un petit vent d'ouest. Cette brise nous apportait la puanteur des hommes de Mordred, mélange d'odeurs de cuir, de sueur et d'hydromel. Beaucoup d'entre eux devaient atre ivres, car sans cela ils n'auraient jamais osé nous affronter. Je me demandai si le jeune dont la bouche et le gosier étaient maintenant noirs de mouches avait eu besoin du courage que procure l'hydromel pour s'en prendre a Culhwch.

Mordred essayait de pousser ses hommes a avancer et les plus 445

braves encourageaient leurs camarades. Le soleil nous sembla soudain avoir bien baissé, car il commença a nous éblouir ; je n'avais pas réalisé

qu'autant de temps était passé pendant que Fergal nous maudissait et que Culhwch se gaussait "tes ennemis, pourtant ceux-ci ne trouvaient toujours pas le courage de nous attaquer. quelques-uns tentaient d'avancer, mais le reste demeurait sur place, et Mordred les injuriait en reformant leur ligne et les pressait de nouveau. Il en était toujours ainsi. Il faut un grand courage pour affronter un mur de boucliers, et

le nôtre, bien que comptant peu d'hommes, était serré et truffé de célèbres guerriers. Je jetai un coup d'oeil sur le Prydwen et vis sa voile tomber de la vergue, et constatai qu'elle était rouge sang et portait l'ours noir d'arthur. Elle avait co'té

beaucoup d'or a Caddwg, mais soudain, il ne fut plus temps de contempler le navire éloigné, car les hommes de Mordred approchaient enfin et les plus braves exhortaient les autres a courir.

" Tenez bon ! " cria arthur. Nous pli,mes les genoux pour soutenir le choc.

Les ennemis furent a douze pas, puis dix, et ils hurlaient, sur le point de charger, quand arthur cria de nouveau : " Maintenant ! " et sa voix arrata la ruée car ils ne savaient pas ce qu'il voulait dire ; Mordred alors les exhorta a tuer et pour finir, ils nous attaquèrent.

Ma lance heurta un bouclier et fut rabattue vers le sol. Je la l,chai et m'emparai d'Hywelbane que j'avais enfoncée dans le sable, devant moi. Un battement de cour plus tard, les boucliers de Mordred heurtaient les nôtres et une épée fendit l'air au-dessus de ma tate. Mes oreilles résonnèrent du coup porté sur mon casque tandis que je pointais Hywelbane sous mon bouclier pour atteindre la jambe de mon assaillant. Je sentis la lame mordre, la fis tourner dans la plaie et vis l'homme chanceler. Il grimaça, mais resta debout. Il avait une chevelure noire bouclée sous un casque en fer cabossé et il me cracha dessus tandis que je réussissais a faire remonter Hywelbane de derrière mon bouclier. Je parai un coup sauvagement porté, puis abattis ma lourde lame sur sa tate. Il s'effondra sur le sable.

" Devant moi ", criai-je au compagnon qui me suivait, et il se servit de sa lance pour tuer l'homme estropié qui aurait pu, sinon, me frapper a l'aîne, puis j'entendis des cris de douleur ou d'alarme, et je regardai sur ma gauche ; ma vue était ganée par les épées et les haches, mais je vis voler au-dessus de nos tates de grands morceaux de bois embrasés. arthur se servait du b'cher funéraire comme

446

d'une arme, et le cri qu'il avait poussé avant que les murs de boucliers se heurtent, ordonnait aux hommes avoisinant le brasier de bombarder l'armée de Mordred de rondins enflammés. Instinctivement, les lanciers ennemis reculèrent et arthur mena nos hommes dans la brèche ainsi formée.

" Faites place ! " cria une voix derrière moi, et je m'écartai en baissant

la tate tandis qu'un lancier traversait nos rangs avec une grande branche enflammée. Il la fourra dans la-figure des ennemis qui s'écartèrent de son extrémité rougeoyante, alors nous bondames dans la brèche. Le feu nous roussit un peu tandis que nous frappions de pointe et de taille. D'autres tisons enflammés volaient au-dessus de nous. L'ennemi le plus proche de moi se tortilla pour échapper a la chaleur, découvrant son côté non protégé a mon voisin, et j'entendis ses côtes se briser sous la lance et vis des bulles de sang monter a ses lèvres tandis qu'il tombait. J'étais maintenant dans le second rang ennemi et un morceau de bois tombé me brôla la jambe, mais je laissai la douleur se changer en colère qui propulsa Hywelbane dans la figure d'un homme, puis les pieds de ceux qui étaient derrière moi expédièrent du sable sur les flammes tandis qu'ils me poussaient dans le troisième rang. Je n'avais plus de place pour utiliser mon épée, aussi j'entrechoquai mon bouclier contre celui d'un homme qui jura et me cracha dessus, puis tenta d'engager son épée par delà mon bouclier. Une lance passa au-dessus de mon épaule pour s'enfoncer dans la joue de l'homme qui jura, la pression de son bouclier céda juste assez pour me laisser repousser le mien et lever Hywelbane. Plus tard, bien plus tard, je me souviens avoir lancé un cri de colère incohérent tandis que j'abattais l'homme dans le sable. La folie de la bataille nous envahissait, la folie désespérée de combattants piégés dans un espace étroit, mais ce fut l'ennemi qui recula. La rage se transforma en horreur et nous combattames comme des Dieux. Le soleil flamboyait a ras des collines.

" Les boucliers ! Les boucliers ! Les boucliers ! " rugit Sagra-mor, nous rappelant qu'il ne fallait pas rompre le mur, et mon voisin de droite cogna son bouclier contre le mien, sourit, puis se remit a frapper. Je vis une épée brandie pour me porter un coup puissant et je parai en frappant, avec Hywelbane, le poignet qui la portait, le tranchant comme si les os de mon adversaire étaient des roseaux. L'arme s'envola jusqu'a notre arrière-garde, la main ensanglantée serrant toujours sa garde. Mon voisin de gauche 447

tomba, une lance ennemie dans le ventre, mais un compagnon du deuxième rang prit sa place et lança un gros juron en mettant son bouclier en contact avec les nôtres et en abattant sotjfeépée.

Une autre b°che enflammée vola au ras de nos tates et tomba sur deux ennemis qui s'écartèrent en titubant. Nous saut,mes dans la brèche et, soudain, il n'y eut plus que du sable vide devant nous. " Ne vous débandez pas ! criai-je, ne vous débandez pas ! " L'ennemi cédait. Les hommes de leur première ligne étaient morts ou blessés, leur second rang agonisait et, a l'arrière, restaient ceux qui voulaient le moins se

battre et qu'on pouvait massacrer le plus facilement. C'étaient des hommes experts en viol et en pillage, mais qui n'avaient jamais affronté un mur de boucliers de tueurs endurcis. Et avec quelle violence nous les décimions maintenant.

Leur mur s'était disloqué, rongé par le feu et la peur, et nous hurlions un chant de victoire. Je trébuchai sur un corps, tombai à terre la première et me retournai pour protéger mon visage avec mon bouclier. Une épée le frappa avec un bruit assourdissant, puis les hommes de Sagramor m'enjambèrent et un lancier me hissa sur mes pieds. " Tu es blessé ? demanda-t-il.

- Non. "

Il poursuivit son chemin. Je cherchai des yeux l'endroit où notre mur avait besoin d'être renforcé, mais partout il faisait au moins trois hommes d'épaisseur, et ce triple rang poursuivait impitoyablement le carnage. Nos hommes tranchaient, taillaient, transperçaient la chair ennemie en poussant des grognements. C'est le glorieux envoiement de la guerre, l'euphorie sans mélange que l'on éprouve à rompre un mur de boucliers, à abreuver son épée du sang d'un adversaire détesté. Je regardai Arthur, l'homme le plus gentil que j'aie jamais connu, et ne vis que joie dans ses yeux. Galahad, qui demandait chaque jour dans ses prières la grâce de suivre le commandement d'amour universel du Christ, massacrait en ce moment son prochain avec une terrible efficacité. Culhwch rugissait des insultes. Il avait repoussé son bouclier dans son dos afin de manipuler à deux mains sa lourde lance. Gwydre souriait derrière ses protections-joues et Taliesin chantait en achevant les blessés ennemis que notre mur laissait derrière lui. On ne gagne pas un tel corps à corps en restant sensé et modéré, mais en s'abandonnant à un élan surnaturel de folie

hurlante.

Les ennemis ne purent supporter notre fureur ; ils se dispersèrent et partirent en courant. Mordred tenta de les retenir, mais ils ne l'écoutèrent pas, et il finit par s'enfuir avec eux vers le fort. La rage de la bataille bouillonnait encore en nous et certains de nos hommes se lancèrent à leur poursuite, mais Sagramor les rappela. Il avait été

blessé à l'épaule gauche, pourtant, repoussant nos tentatives de lui venir en aide, il beugla à ses hommes l'ordre d'arrêter. Nous n'osions pas les suivre, tous battus qu'ils fussent, car nous nous retrouverions alors à l'endroit le plus large de la levée et inviterions ainsi l'ennemi à nous encercler. Nous restâmes où nous avions combattu et raillâmes nos

adversaires, les traitant

de couards.

Une mouette picorait les yeux d'un mort. Je regardai au loin et vis que le Prydwen, libéré de son amarrage, avait la proue tournée vers nous, mais la douce brise agitait à peine sa brillante voile. Il avançait tout de mame et les longs reflets colorés de sa voilure frémissaient sur l'eau unie comme un miroir.

Mordred aperçut le bateau, vit le grand ours sur sa voile et il comprit que ses ennemis pouvaient s'échapper par la mer, aussi hurla-t-il à ses hommes de former un nouveau mur de boucliers. Des renforts ne cessaient d'arriver et certains de ces nouveaux-venus étaient des hommes de Nimue, car je vis deux Bloodshields prendre place dans la nouvelle ligne qui se préparait à nous

charger.

Nous nous retrouvâmes à notre point de départ, en train de reconstituer un mur de boucliers dans le sable trempé de sang, devant le feu qui nous avait aidés à remporter le premier assaut. Les corps de nos quatre morts n'étaient qu'à demi brûlés et leurs visages roussis nous souriaient horriblement de leurs lèvres retroussées sur des dents décolorées. Nous laissâmes les cadavres ennemis sur le sable, obstacles sur le chemin des vivants, mais nous tirâmes les nôtres en arrière et les empilâmes à côté du feu. Nous comptâmes seize morts et une vingtaine de blessés graves, mais il nous restait assez d'hommes pour former un mur de boucliers, et nous pouvions encore combattre.

Taliesin chanta pour nous. Il entonna sa ballade sur le Mynydd Baddon, et ce fut sur ce rythme soutenu que nous joignâmes de nouveau nos boucliers.

Nos épées et nos lances étaient émoussées et tachées de sang, l'ennemi était frais, mais nous poussâmes des acclamations lorsqu'ils vinrent à nous. Le Prydwen bougeait à peine. Il ressemblait à un vaisseau en équilibre sur un miroir, mais je vis alors les longues rames se déployer telles des ailes.

" Tuez-les ! " hurla Mordred ; lui aussi était maintenant en 44q

proie à la rage de la bataille qui le poussait vers notre ligne. Une poignée d'hommes courageux l'entouraient, suivis par certaines ,mes démentes de Nimue, aussi ce fut une charge désordonnée qui fonda sur

notre ligne, mais parmi ces hommes, il y avait de nouveaux arrivants qui voulaient faire leurs preuves, aussi nous plîmes de nouveau les genoux et nous nous tapâmes derrière nos boucliers. Le soleil était maintenant aveuglant et, avant que la ruée folle ne s'abatte, j'aperçus des éclairs de lumière sur la colline ouest et compris que d'autres lanciers s'y trouvaient. J'avais l'impression que toute une armée était arrivée au sommet, mais d'où, et qui les menait, je ne pouvais le dire, et n'eus pas le temps d'y penser car mon bouclier en heurta un autre, le choc fit chanter de douleur mon moignon et je lançai un long cri de souffrance tandis qu'Hywelbane fendait l'air. Un Bloodshield s'opposait à moi et je le terrassai, trouvant l'interstice entre son plastron et son casque et, lorsque, d'une secousse, j'eus libéré

mon épée de sa chair, je tailladai sauvagement l'ennemi suivant, un dément, et l'envoyai tournoyer, le sang jaillissant de sa joue, de son nez et de son oeil.

Ces premiers adversaires étaient arrivés en courant, devant le mur de boucliers de Mordred, mais maintenant le gros des ennemis nous assaillait; nous nous arc-boutâmes pour contrer leur attaque et hurlâmes nos défis en allongeant des bottes par-dessus le bord de nos boucliers. Je me souviens de la confusion, du bruit des épées et des boucliers s'entrechoquant. La bataille est une question de coudées, pas de lieues. La coudée qui sépare un homme de son ennemi. Vous sentez l'hydromel dans son haleine, vous l'entendez respirer, grogner, vous le sentez passer d'un pied sur l'autre, il vous postillonne dans l'oeil, et vous guettez le danger, vous regardez dans les yeux celui que vous devez tuer, vous trouvez une brèche, vous l'utilisez, vous refermez le mur de boucliers, vous avancez d'un pas, vous sentez la poussée des hommes qui vous suivent, vous trébuchez sur les corps de ceux que vous avez tués, vous reprenez votre équilibre, vous faites un pas en avant, et après vous vous rappelez peu de choses, sauf les coups qui ont failli vous tuer. Vous poussez le bouclier de l'adversaire avec le vôtre, vous portez des coups de pointe et vous vous efforcez de pratiquer une brèche dans leur mur de boucliers, puis vous grognez, vous allongez une botte et vous ferraillez pour l'élargir, et alors la folie s'empare de vous lorsque l'ennemi cède et vous commencez à tuer comme un dieu de la guerre, parce que

l'ennemi épouvanté s'enfuit, ou se fige sur place, et tout ce qu'il peut faire c'est mourir pendant que vous moissonnez des vies.

Et de nouveau, nous les battâmes. De nouveau, nous utilisâmes les flammes de notre bûcher funéraire, et de nouveau, nous rompâmes leur mur, mais ce faisant, le nôtre aussi. Je me souviens du soleil brillant

derrière la grande colline, a l'ouest, et de m'atre avancé en titubant sur une parcelle de sable inoccupée et d'avoir crié a mes hommes de me soutenir, et je me souviens d'avoir abattu Hywelbane sur la nuque exposée d'un ennemi, d'avoir regardé le sang couler dans la chevelure tranchée et sa tate retomber en arrière, puis j'ai vu que les deux murs s'étaient mutuellement rompus que nous n'étions plus que de petits groupes d'hommes ensanglantés combattant sur une étendue de sable tout aussi ensanglantée et jonchée de tisons.

Mais nous avions gagné. L'arrière-garde ennemie s'enfuit plutôt que de souffrir plus longtemps nos épées, pourtant au centre, oa Mordred combattait, oa arthur combattait, l'affrontement continua et devint acharné

autour de nos deux chefs. Nous tent,mes d'encercler les hommes de Mordred, mais ils se défendaient valeureusement et je vis combien nous étions peu nombreux, et que beaucoup d'entre nous ne se battraient plus jamais parce qu'ils avaient versé leur sang sur le sable de Camlann. Une foule d'ennemis nous regardaient des dunes, mais c'étaient des l,ches et ils ne descendraient pas secourir leurs camarades, aussi ce qui restait de nos hommes combattit avec ce qui restait de ceux de Mordred, et je vis arthur tailler l'ennemi avec Excalibur en essayant d'atteindre le roi ; Sagramor était la, et Gwydre aussi, et je me joignis a eux, repoussant une lance avec mon bouclier, avançant a coups d'épée, la gorge sèche, la voix comme un croassement de corbeau. Je frappai un autre homme et Hywelbane laissa une balafre sur son bouclier, il recula en titubant et n'eut pas la force d'avancer de nouveau, la mienne s'épuisait, alors je me contentai de le regarder fixement ; la sueur me br'lait les yeux. Il revint lentement a l'attaque, je frappai, le coup porté sur son bouclier le fit reculer en vacillant, et il brandit sa lance, et ce fut mon tour de faire un pas en arrière. Je haletais, et sur toute la levée des hommes épuisés se battaient avec des hommes épuisés.

Galahad était blessé, le bras droit cassé, le visage ensanglanté. Culhwch était mort. Je n'ai pas vu la chose arriver, mais plus tard, j'ai découvert son corps ; deux lances étaient fichées dans l'aine.

451

point faible que l'armure ne protège pas. Sagramor boitait, mais sa vive épée semblait toujours aussi meurtrière. Il faisait tout pour protéger Gwydre qui saignait d'une coupure a la joue et tentait de rejoindre son père. Les plumes d'oie du cimi" d'arthur étaient rouges et son manteau blanc zébré de sang. Je le regardai frapper un adversaire

de haute taille, repousser d'un coup de pied sa botte désespérée et le tailler en pièces avec Excalibur.

C'est alors que Loholt l'attaqua. Je ne l'avais pas vu jusqu'à cet instant, mais lui aperçut son père et éperonna son cheval en le visant de sa lance, qu'il tenait dans son unique main. Il entonna un chant de haine en chargeant dans la foule des hommes las. Son destrier, terrifié, roulait des yeux blancs, mais les éperons le tenaillaient. Sagramor jeta une lance entre les pattes du cheval qui tomba en soulevant une averse de sable. Le Numide, affrontant les sabots qui battaient l'air, abattit obliquement son sabre, telle une faux, et je vis le sang jaillir du cou de Loholt ; juste comme Sagramor lui arrachait l'âme, un Bloodshield se précipita sur mon ami et lui asséna un coup de lance. Sagramor le repoussa d'un revers de son épée en l'aspergeant du sang de Loholt, et le Bloodshield tomba en hurlant, mais alors un cri nous apprit qu'Arthur avait rejoint Mordred et nous nous retournâmes instinctivement pour regarder les deux hommes qui s'affrontaient. Toute une vie de haine accumulée animait leurs bras.

Mordred prit lentement son épée et la brandit pour manifester à ses hommes qu'il voulait Arthur pour lui seul. Dociles, ils s'éloignèrent lourdement.

Tout comme le jour où il avait été proclamé roi sur Caer Cadarn, Mordred était tout de noir vatu. Mantelet noir, plastron noir, chausses noires, bottes noires et casque noir. Les coups portés sur son armure noire avaient raclé la couche de poix, laissant par endroits le métal à nu. La poix recouvrait aussi son bouclier, et seuls un brin de verveine flétrie qu'il portait à son col et les orbites du crâne qui couronnait son casque apportaient à sa tenue quelques touches de couleur. Ce devait être un crâne d'enfant, car il était très petit, et on en avait bourré les orbites de morceaux de tissu rouge. Mordred s'avança, boitant de son pied bot et faisant tourner son épée. Arthur nous fit signe de reculer pour lui laisser de la place. Il prit Excalibur bien en main et leva son bouclier d'argent balafré et couvert de sang. Combien étions-nous encore ? Je l'ignorais. Quarante ? Peut-être moins. Le Prydzven avait atteint le coude du chenal de la rivière et glissait maintenant vers nous avec la pierre de spectre encastrée dans sa

proue, la voile à peine agitée par la brise. Les avirons plongeaient et se relevaient. La marée était presque haute.

Mordred se fendit, Arthur para, puis passa à l'attaque et le roi recula. Il était vif et jeune, mais son pied bot et la grave blessure à la cuisse reçue en armorique le rendaient moins agile que son adversaire. Il

passa la langue sur ses lèvres sèches et revint à l'attaque ; les épées s'entrechoquèrent bruyamment dans l'air du soir. L'un des spectateurs ennemis vacilla soudain, tomba sans raison apparente et ne bougea plus tandis que Mordred s'avancait rapidement et abattait son épée en traçant un arc de cercle aveuglant. arthur para avec Excalibur, puis de son bouclier frappa Mordred qui s'écarta en titubant. arthur ramena son bras en arrière pour lui porter un coup, mais le roi réussit à garder son équilibre et à parer en reculant, puis revint à la charge en un éclair.

J'aperçus Guenièvre, debout à la proue du Prydwen, Ceinwyn était juste derrière elle. Dans la superbe lumière vespérale, la coque semblait d'argent et la voile du lin écarlate le plus fin qui soit. Les longues rames plongeaient et se relevaient régulièrement, le bateau avançait lentement, mais enfin une bouffée de vent tiède gonfla l'ours peint sur la voile et l'eau clapota plus fort sur ses flancs d'argent. En cet instant, Mordred chargea en criant, les épées résonnèrent, et Excalibur arracha le sinistre crâne du cimier du roi. Celui-ci répliqua en frappant de toutes ses forces et je vis arthur grimacer lorsque la lame de son adversaire fit mouche, mais il le repoussa avec son bouclier et les deux hommes se séparèrent.

arthur appuya la main droite contre son flanc, là où il avait été touché, puis secoua la tête comme s'il voulait nier qu'il était blessé. Sagramor avait lui aussi tenté de l'ignorer. Il regardait le combat, mais soudain, il se pencha en avant et s'effondra dans le sable. Je courus à lui. " Une lance dans le ventre ", dit-il et je vis qu'il appuyait des deux mains sur sa blessure pour empêcher ses entrailles de se répandre sur le sable. au moment même où mon ami avait tué Loholt, un Bloodshield l'avait frappé de sa lance et payé cet exploit de sa vie, mais maintenant Sagramor se mourait. Je passai mon bras indemne autour de ses épaules et le retournai sur le dos. Il me prit la main. Il claquait des dents et gémissait, mais avec un grand effort, il releva sa tête casquée pour regarder arthur reprendre le combat avec prudence.

Du sang tachait sa taille. Le dernier coup de Mordred avait

percé son armure, entre les mailles de métal semblables à des écailles, et avait profondément pénétré dans le flanc d'arthur. Tandis qu'il avançait, du sang frais et brillant coulait toujours par la déchirure de sa cotte, mais il bondit soudain et son épée menaçante s'abattit comme une hache, coup que Mordred para avec son bouclier, rejetant Excalibur de côté pour passer, lui aussi, à l'attaque. arthur reçut le coup sur son bouclier, mais celui-ci s'inclina dangereusement et l'épée de Mordred, en remontant, déchira son revêtement d'argent. Le roi

cria en appuyant de toutes ses forces sur la lame, et arthur ne vit pas la pointe venir jusqu'a ce qu'elle passe par-dessus le bord de son bouclier et s'enfonce dans l'oillère de son casque.

Du sang coula de la blessure, mais Excalibur redescendit du ciel pour porter le coup le plus fort qu'arthur ait jamais asséné.

L'épée transperça le casque de Mordred. Elle déchira le fer noir comme si c'était du parchemin, puis fendit le cr,ne du roi et pénétra jusque dans sa cervelle. Le sang scintillant sur l'oillère de son casque, arthur tituba, recouvra l'équilibre et libéra Excalibur en aspergeant l'air de gouttelettes rouges. Mordred tomba raide mort, la tate la première, aux pieds d'arthur. Son sang bouillonna sur le sable et sur les bottes de son vainqueur, et ses hommes, voyant leur roi mort et le chef ennemi toujours sur ses pieds, poussèrent un long gémissement et reculèrent.

Je retirerai ma main de l'étreinte mourante de Sagramor. "Le mur de boucliers ! criai-je, le mur de boucliers ! " Les survivants abasourdis de notre petite bande se regroupèrent devant arthur, nous mames bord contre bord nos boucliers déchiquetés et pass,mes en grondant par-dessus le cadavre de Mordred. Je croyais que l'ennemi chercherait a se venger, mais au contraire, les hommes reculèrent. Leurs chefs étaient morts et nous ne cessions pas de les braver ; ils n'avaient plus, ce soir-la, le courage d'affronter la mort.

" Restez oa vous ates ! " criai-je au mur de boucliers, puis je revins auprès d'arthur.

Galahad et moi lui ôt,mes son casque, libérant ainsi un flot de sang.

L'épée avait manqué de peu l'oil droit, mais avait brisé l'os temporal et la blessure saignait abondamment. " Du linge ! " criai-je et un blessé

déchira la chemise d'un mort, nous en fames un tampon que nous appliqu,mes sur la blessure. Taliesin la banda avec un lé de sa robe. arthur me regarda lorsque le barde eut terminé et tenta de parler.

454

" Tais-toi, Seigneur, dis-je.

- Mordred...

- Il est mort, Seigneur, il est mort. "

Je crois qu'il sourit, puis la proue du Prydwen racla le sable. Le visage d'arthur était pale et des traînées de sang zébraient son visage.

" Tu pourras laisser pousser ta barbe, Derfel.

- Oui, Seigneur, je vais le faire. Ne parle pas. " Du sang coulait de son flanc, beaucoup trop de sang, mais je ne pouvais enlever son armure pour examiner la blessure, même si je craignais que ce fût la pire des deux.

" Excalibur.

- Tais-toi, Seigneur.

- Prends Excalibur. Prends-la et jette-la dans la mer. Tu me le promets ?

- Oui, Seigneur, je te le promets. " Je détachai sa main de l'épée couverte de sang, puis reculai tandis que quatre hommes indemnes soulevaient arthur et le portaient au bateau. Ils le firent passer par-dessus le plat-bord et Guenièvre les aida à l'allonger sur le pont du Prydwen. Elle lui mit sous la tête sa cape trempée de sang, puis s'accroupit et lui caressa le visage.

"Viens-tu, Derfel ? " me demanda-t-elle.

Je désignai les hommes qui formaient toujours un mur de boucliers sur le sable. " Pouvez-vous les prendre ? demandai-je. Et pouvez-vous emmener les blessés ?

- Douze hommes de plus, cria Caddwg de la poupe. Rien que douze. J'ai pas de place pour d'autres. "

aucun bateau de pêche ne s'était présenté. Mais pourquoi seraient-ils venus ? Pourquoi des hommes s'impliqueraient-ils dans une histoire de massacre, de sang et de folie, alors que leur tâche consistait à tirer de la nourriture de la mer ? Nous n'avions que le Prydwen et il mettrait à la voile sans moi. Je souris à Guenièvre. " Je ne peux pas venir, Dame, dis-je, puis je me retournai et désignai encore du geste le mur de boucliers.

Il faut bien que quelqu'un reste pour leur faire franchir le pont des épées. " Du sang suintait de mon moignon, mes côtes étaient meurtries, mais j'étais vivant. Sagramor était mort, Culhwch était mort, Galahad et arthur étaient blessés. Il n'y avait plus que moi. J'étais le dernier seigneur de la guerre d'arthur.

" Je peux rester ! " Galahad avait surpris notre conversation.

" Tu ne peux pas te battre avec un bras cassé, dis-je. Embarque 455 et emmène Gwydre. Et dépêche-toi ! La marée commence a baisser.

- Je devrais rester ", dit Gwydre d'un air inquiet.

Je le pris par les épaules et le poussai dans les hauts-fonds. " Pars avec ton père, par amour pour moi. Et dis-lui que j'ai été fidèle jusqu'au bout.

" Je l'arratai soudain pour le tourner face a moi, et je vis des larmes sur son visage. " Dis a ton père que je l'ai aimé jusqu'au bout. "

Il hocha la tête, puis Galahad et lui montèrent a bord. arthur était avec sa famille maintenant, et je reculai tandis que Caddwg repoussait le bateau dans le chenal avec la plus longue de ses rames. Je regardai Ceinwyn et souris, mes yeux étaient pleins de larmes, mais je ne trouvai rien a lui dire, sauf que je l'attendrais sous les pommiers de l'autre Monde ; mais juste comme j'allais formuler maladroitement ces mots, juste au moment où le bateau se dégageait du sable, elle passa avec légèreté par-dessus la proue et sauta dans les hauts-fonds.

" Non ! criai-je.

- Si, dit-elle, et elle me tendit la main afin que je l'aide a gagner la rive.

- Tu sais ce qu'ils te feront ? "

Elle me montra un couteau, dans sa main gauche, signifiant ainsi qu'elle se tuerait avant d'être prise par les hommes de Mordred. "Nous avons vécu trop longtemps ensemble, mon amour, pour nous séparer aujourd'hui ", dit-elle, puis elle resta a côté de moi a regarder le Prydwen pénétrer dans les eaux plus profondes. Il emportait notre dernière fille et ses enfants. La marée avait tourné et le reflux entraîna doucement le vaisseau d'argent vers l'estuaire.

Je restai jusqu'au bout avec Sagramor. Je berçai sa tête dans mes bras, serrai sa main dans la mienne, et parlai a son ,me jusque sur le pont des épées. Puis, les yeux humectés de larmes, je revins a notre petit mur de boucliers et vis que Camlann se remplissait de lanciers. Toute une armée était arrivée, mais trop tard pour sauver leur roi, même si elle avait encore le temps de nous achever. Je vis enfin Nimue ; sa robe blanche et son cheval blanc brillaient dans les dunes que le soir

ombrait. Mon amie, mon amante d'un jour, était maintenant mon ultime ennemie.

" Va me chercher une monture ", dis-je a un lancier. Il y avait des chevaux abandonnés un peu partout et il courut, saisit une bride et me ramena une jument. Je demandai a Ceinwyn de détacher mon bouclier, puis le lancier m'aida a monter en selle et, une fois la, je fourrai Excalibur sous mon bras gauche et pris les ranes dans la main droite. Je donnai des coups de talons a ma monture qui bondit en avant, et je continuai a l'éperonner; la jument soulevait le sable de ses sabots et chassait les hommes de son chemin. Je passai entre les guerriers de Mordred, mais il n'y avait plus de combativité en eux car ils avaient perdu leur seigneur. Ils étaient sans maatre avec, pour arrière-garde, 4'armée de fous de Nimue, et derrière ses forces désordonnées une troisième armée était arrivée sur le sable de Camlann.

C'était celle que j'avais vue sur le mont, a l'ouest, et je compris qu'elle avait d° marcher a la suite de Mordred pour s'emparer de la Dumnonie. Ils étaient venus assister a la destruction mutuelle d'arthur et de son roi, et maintenant que la bataille était finie, l'armée du Gwent s'avançait lentement sous leurs bannières marquées de la croix. Ils venaient s'emparer de la Dumnonie et faire de Meurig son roi. Leurs mantelets rouges et leurs plumets écarlates semblaient noirs dans le crépuscule, je levai les yeux et vis que les premières étoiles p,les piquetaient le ciel.

Je m'avançai a cheval vers Nimue, mais m'arratai a une centaine de pas de ma vieille amie. Je vis qu'Olwen me surveillait et je souris au regard fixe et torve de la magicienne ; je lui souris, pris Excalibur dans ma main droite et brandis mon moignon afin qu'elle sache ce que j'avais fait. Puis je lui montrai son dernier Trésor de Bretagne.

Elle comprit ce que j'avais projeté de faire. " Non ! " cria-t-elle, et son armée de fous hurla avec elle, leur baragouin ébranlant le ciel du soir.

Je remis Excalibur sous mon bras, repris les ranes et éperonnai la jument en la faisant pivoter. Je la talonnai, la menant a toute vitesse sur la plage, et j'entendis le cheval de Nimue galoper derrière moi, mais il était trop tard, beaucoup trop tard.

Je chevauchai vers le Prydwen. La petite brise gonflait maintenant sa voile et l'éloignait de la levée de terre, la pierre de spectre de sa proue se levait et retombait dans les vagues incessantes. Je talonnai encore la jument qui secoua la tate, je lui criai d'entrer dans cette mer qui

s'assombrissait et ne cessai de l'éperonner que lorsque les vagues vinrent se briser, froides, contre son poitrail ; alors je l'chai les ranes. Elle frissonna sous moi tandis que je prenais Excalibur dans la main droite.

Je rejetai mon bras en arrière. Il y avait du sang sur l'épée, cependant sa lame semblait rayonner de lumière. Merlin avait dit, un jour, que l'...pée de Rhydderch se transformerait en flamme, a la fin, et peut-atre le fit-elle, ou peut-atre les larmes qui me remplissaient les yeux m'abusèrent-elles.

*

" Non ! " hurla Nimue.

Et je lançai Excalibur, loin et fort, dans les eaux profondes, la oa la marée avait creusé un chenal dans les sables de Camlann.

Excalibur tournoya dans l'air du soir. aucune épée ne fut jamais plus belle. Merlin jurait qu'elle avait été fabriquée par Gofannon dans la forge de l'autre Monde. C'était l'...pée de Rhydderch et l'un des Trésors de Bretagne. C'était l'épée d'arthur, le don d'un druide, et elle tourbillonnait dans le ciel de plus en plus sombre, et sa lame lançait un feu bleu vers les étoiles de plus en plus brillantes. Durant un battement de cour, elle se mua en un trait de flamme bleu suspendu dans les cieux, puis elle tomba.

Elle tomba au centre du chenal. Elle ne fit presque pas d'éclaboussures, on entrevit seulement un peu d'eau blanche, puis elle disparut.

Nimue hurlait. Je fis pivoter la jument et la ramenai sur la plage, sur le charnier de la bataille, la oa m'attendait ma dernière troupe. Et je vis alors que l'armée des fous s'éloignait en désordre. Ils s'en allaient, et les hommes de Mordred, ceux qui avaient survécu, fuyaient pour échapper a l'avance des troupes de Meurig. La Dumnonie tomberait, un roi faible la gouvernerait et les Saxons reviendraient, mais nous allions survivre.

Je descendis de cheval, pris Ceinwyn par le bras et l'emmenai au sommet de la dune la plus proche. Le ciel, a l'ouest, rougeoyait sauvagement car le soleil s'était couché, et nous rest,mes tous deux dans l'ombre du monde, a regarder le Prydwen monter et descendre au gré des vagues. Sa voile était totalement déployée car le vent du soir soufflait de l'ouest et la proue du bateau rompait l'eau blanche et sa

poupe laissait un sillage qui s'élargissait sur la mer. Il cingla plein sud, puis il vira vers le couchant ; le vent soufflait pourtant du ponant et aucun navire ne peut voguer droit dans l'oil du vent, pourtant je jure que ce bateau le fit. Il filait plein ouest, face au vent, cependant sa voile était gonflée et sa proue élevée fendait l'écume ; ou peut-atre mes yeux m'abusèrent-ils, car je m'aperçus qu'ils étaient trempés de larmes qui ruisselaient sur mes joues.

Et pendant que nous regardions, nous vames une brume argentée se former sur l'eau.

Ceinwyn me saisit le bras. Ce n'était qu'une traanée de brume, mais elle grandit et se mit a rayonner. Le soleil avait disparu} il n'y avait pas de lune, rien que les étoiles et le ciel crépusculaire et la mer mouchetée d'argent et le bateau a la voile sombre, pourtant la brume rayonnait. Comme le poudrin argenté des étoiles, elle rayonnait. Ou peut-atre était-ce d°

aux larmes qui remplissaient mes yeux.

" Derfel ! " me cria Sansum. Il était arrivé avec Meurig et traversait tant bien que mal le sable pour nous rejoindre. " Derfel ! cria-t-il. J'ai besoin de toi ! Viens ! Tout de suite !

- Mon cher Seigneur ", dis-je, mais pas a lui. Je parlais a arthur. Je regardai et pleurai, tenant Ceinwyn par la taille, tandis que la brume argentée et chatoyante engloutissait le bateau p,le.

ainsi partit mon seigneur.

Et personne ne l'a vu depuis.